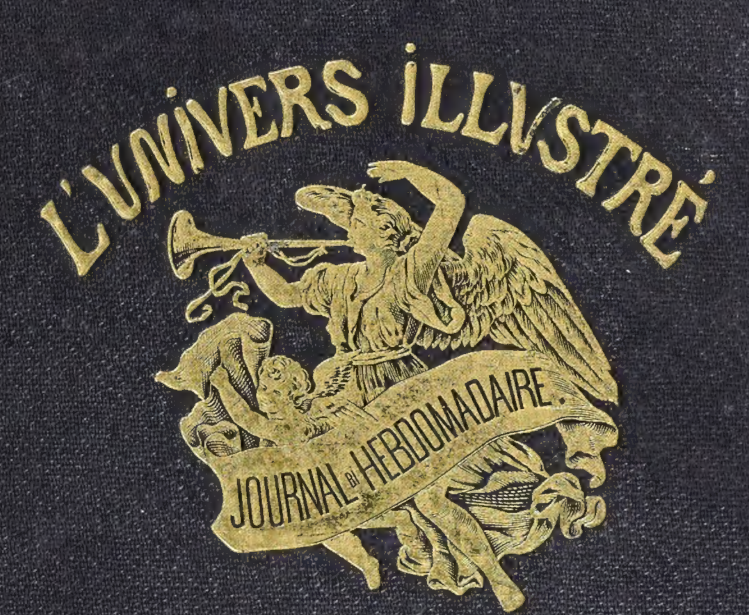



1867

1er SEMESTRE

# L'UNIVERS ILLUSTRÉ

1867


CLICHY
IMPRIMERIE DE MAURICE LOIGNON
RUE DU BAC-D'ASNIÈRES
Nº 12

# L'UNIVERS
# ILLUSTRÉ

## JOURNAL HEBDOMADAIRE

---

1867 — PREMIER SEMESTRE



Fauteuil roulant à l'Exposition universelle

PARIS

AU SIÉGE DE L'ADMINISTRATION, PASSAGE COLBERT, 24

PRÈS DU PALAIS-ROYAL

A LA LIBRAIRIE DE MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE VIVIENNE, 2 BIS

ET A LA LIBRAIRIE NOUVELLE, BOULEVARD DES ITALIENS, 15

—

1867

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| n an . . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| ix mois , . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| rois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 603.
Mercredi 2 Janvier 1867.

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

## SOMMAIRE



## CHRONIQUE

La vraie manière d'envisager le jour de l'an. — Le premier cheveu blanc. — Souvenirs et regrets. — Les servitudes d'un homme qui se respecte. — La sarabande des écus. — Le joujou à la mode. — Une circulaire du grand-maître de l'ordre du *Levrier blanc*. — Si nous parlions un peu de l'Exposition universelle? — Les diamants des souverains. — Comme quoi il faut prendre une foule de précautions. — Chassé croisé de pierreries. — La forêt vierge de l'Empereur du Brésil et la mosquée du Sultan. — Un produit américain. — On scalpera le lundi. — Un pacha qui prétend exposer son sérail. — Logique orientale. — Un ambassadeur qui veut acheter toutes les danseuses de l'Opéra.

Voyons, entre nous, mes très-chers lecteurs, tenez-vous excessivement à ce que j'entame un hymne en l'honneur du jour de l'an?

Je vous avouerai, pour ma part, que je ne me sens aucune propension à accueillir par des témoignages d'allégresse le retour de cette date dont le plus clair résultat est de nous mettre une année de plus sur la tête, et dans le cœur une nouvelle provision de désillusions et de regrets.

Une année de plus sur la tête c'est bien quelque chose. La moyenne de la vie humaine n'en assigne pas déjà un nombre si considérable à chaque individu. Et puis, l'homme ne meurt-il pas un peu, et comme en détail, à chaque révolution de la fatale période de trois cent soixante-cinq jours?

Regardez-vous attentivement dans votre glace. Cette petite mèche qui descend le long de votre tempe, naguère encore elle était d'un noir d'ébène; maintenant, si vous ne l'avouez pas aux femmes, il faut bien vous l'avouer à vous-même, elle commence à prendre des tons argentins, comme le pic qui vient d'être finement poudré par la première neige.

Et cette ride subite qui raye votre front? Croyez-moi, n'en cherchez pas la cause unique dans la fatigue des plaisirs multipliés ou dans l'excès du travail. Interrogez votre conscience : trouvez-vous autant de plaisir qu'il y a dix ans à passer toute votre nuit au bal de l'Opéra? Votre estomac qui digérait si bien les écrevisses à la bordelaise et le vin de

LE JOUR DE L'AN 1867, fantaisie par M. Riou.

Champagne, entre trois et quatre heures du matin, est-il toujours aussi solide? Soulevez-vous toujours avec autant d'aisance ces lourdes altères dont vous sembliez vous jouer aux jours heureux de votre vingtième année? Votre œil a-t-il toujours le même éclat? Votre jarret possède-t-il toujours cette vigueur infatigable qui vous permettait de chasser durant huit heures à travers les guérets détrempés par la pluie?

Non, hélas! et déjà les rhumatismes montrent le bout de leur nez. Car vous avez déjà des rhumatismes; ne cherchez pas à le dissimuler à un chroniqueur dont le métier est de tout savoir.

A qui la faute de tous ces déchets survenus successivement dans une constitution si bien organisée? Au temps, n'est-ce pas? Or le temps n'est-il pas une simple abstraction représentée par un nombre plus ou moins considérable de jours de l'an?

Donc, anathème au jour de l'an!

Si cet anniversaire est déplorable dans l'ordre des choses physiques, que sera-ce si on l'envisage au point de vue des choses morales?

Le matin du 1er janvier, oserez-vous, sans pâlir, jeter un regard sur les douze mois envolés? C'est là que vous attendent les tristesses et les serrements de cœur. Sans être prophète, j'entends d'ici vos doléances :

Ah! que n'ai-je suivi mes inspirations! Si j'avais acheté de la rente italienne, la veille de la bataille de Sadowa, je pourrais m'offrir ce joli petit chalet d'Auteuil, dont j'avais si grande envie. J'y passerais tous mes étés à l'abri des importuns et de la poussière. Quels beaux drames et quels excellents romans j'écrirais sous les ombrages de mon jardin!

Ah! pourquoi ai-je suivi mes inspirations? Flipottard, mon ancien camarade de collége, me rencontre sur les boulevards. Il se jette dans mes bras; il m'invite à dîner et, pour mon malheur, je me laisse aller à accepter. Au dessert, il me confie qu'il est le gérant de la grande compagnie des trottoirs en caoutchouc, une invention qui, dans six mois, doit rapporter trois cents pour cent à ses actionnaires. Il parvient à me convaincre et je prends pour quarante mille francs d'actions. Flipottard était un si bon garçon : au collége, il me faisait toutes mes versions. Aujourd'hui, il est en Belgique et mes quarante mille francs aussi. Brigand de Flipottard!

Maudite année 1866! tu m'as donc appris à douter des amitiés de collége!

Et Anastasie! Qui t'aurait jamais soupçonnée avec ton regard si pur et ton front si candide?

Pour toi, j'ai failli me brouiller avec toute ma famille. Mon oncle Benoît a pris prétexte de notre liaison pour laisser toute sa fortune à sa cuisinière, à laquelle il n'en eût donné que les trois quarts tout au plus. Pour toi, j'ai refusé cinq mariages plus brillants les uns que les autres, un surtout avec la demoiselle d'un maître paveur. A cause de toi, j'ai mis sept ans à faire mon droit. Ce sont là des preuves d'amour, ou je ne m'y connais pas; eh bien, tu n'as pas craint de me tromper, et avec qui? avec un M. Anatole Bricolet...

Infernale année 1866! tu m'as donc appris à douter de l'amour des élèves du conservatoire.

Et vous, M. Bricolet! vous êtes-vous assez platement conduit! Vous arrivez de votre province sans un sou vaillant, mais avec un drame en vers au fond de votre sac de nuit. Je vous mène dîner chez Brebant et je vous fais faire connaissance avec la fleur des vaudevillistes contemporains. Sous mes auspices, vous pénétrez dans le cabinet du directeur de l'Odéon, qui vous refuse votre drame; ce qui vous permet de vous poser en génie méconnu. Ce n'est pas tout : c'est à moi encore que vous devez d'avoir eu un article imprimé dans le *Pingouin vert*. Et pour me récompenser de tant de bienfaits, vous avez le courage de m'enlever le cœur d'Anastasie!

Douloureuse année 1866! Tu m'as donc appris à douter de la reconnaissance des hommes de lettres!

Mais c'est assez joncher de cyprès la tombe du passé. Nous sommes en 1867; il faut rentrer dans la réalité du présent, si lamentable qu'elle soit.

Votre premier devoir, en ce jour solennel, est d'examiner l'état de votre caisse. Oh! oh! le niveau en a déjà bien baissé. Je gage qu'à l'occasion de la nouvelle année vous vous êtes réconcilié avec Anastasie, et qu'elle vous a prouvé, clair comme le jour, qu'elle n'avait eu que des rapports purement platoniques avec le rédacteur du *Pingouin vert*.

J'ai deviné, n'est-ce pas? — Parbleu!

Et pour cimenter cette belle réconciliation vous lui avez offert un bracelet de trente louis? — Non. — Des boucles d'oreilles de quarante louis, alors? Allons, c'est cela; je ne vous reproche rien : tous les hommes en sont là.

Voyons, dépêchons. Prenez tout le reste de votre argent, sans négliger le dernier écu de cinq francs. Vous n'aurez rien de trop pour tous les gens à qui vous devez distribuer la manne de vos économies.

Le temps est gris. Il fait un froid épouvantable. Vous seriez enchanté de passer toute la journée au coin de votre feu. Il n'y a pas à regimber, il faut descendre dans la rue et vous courber sous le joug du devoir social.

Vous avez recueilli les souhaits sincères de votre domestique, de votre concierge, du facteur, du tambour de votre compagnie, de l'homme à grosses bottes qui travaille nuitamment de temps en temps dans votre maison? Leur voracité est assouvie, passons à d'autres. Le garçon du restaurant où vous déjeunez vous attend avec une orange et un cigare enrubannés : ci dix francs. Ce soir, vous n'aurez que cinq francs à laisser dans le café où vous savourez votre moka habituel. Après quoi, vous pourrez commencer votre tournée dans les théâtres. Dix francs à chaque contrôle, et cent sous à votre placeur ordinaire de l'orchestre : cela est mesquin, mais suffit à la rigueur.

Vous avez expédié, par la poste, deux cents cartes de visite aux personnes que vous connaissez et même à celles que vous ne connaissez pas. Il s'agit maintenant d'aller promener votre habit noir et vos cadeaux chez vos parents, chez vos protecteurs, et chez les gens qui vous ont invité soit à dîner soit à prendre une tasse de thé.

Ne regrettez pas votre argent qui fond comme la neige au soleil. Le 1er janvier c'est le jour où les écus dansent la sarabande.

Contemplez vos acquisitions : quels contenants d'une ravissante élégance, quel contenu d'un goût exquis! Les coffrets iront chez vos relations de haute volée. Pour le menu fretin, une vingtaine de portefeuilles de marrons glacés suffiront, à la condition d'y joindre, pour les marmots, un nombre égal de beaux livres dorés sur tranche et bourrés de gravures que vous allez vous dépêcher de choisir à la *Librairie Nouvelle*. Jouez des coudes et précipitez-vous bravement dans la phalange serrée des acheteurs.

Essayons maintenant de rentrer par les boulevards!

Grand Dieu! quelle foule épouvantable malgré le froid! On étouffe, on a les pieds écrasés dans l'espace restreint que laisse la file interminable des baraques des petits marchands.

On est gelé par la température, grisé par le tapage; on se sent pris d'une migraine folle.

Hurrah pour le jour de l'an!

Le joujou à la mode, cette fois, est le fusil à aiguille, bien entendu.

Partout on entend vociférer :

— Demandez le fusil à aiguille, la joie des enfants, le désespoir des parents! Demandez, choisissez, six francs cinquante.

Autrefois, on criait les jouets à treize sous et vingt-neuf sous. A présent, ils sont à treize francs et vingt-neuf francs, et il n'est pas rare de voir coter à soixante francs, dans une petite baraque, une poupée qui dit : papa et maman.

Signe des temps! dirait un penseur.

Ce qui précède vous fait connaître suffisamment quelle est mon opinion sur le jour de l'an. Maintenant, si vous tenez absolument à entendre un chant d'allégresse, vous n'avez qu'à vous adresser à un autre fournisseur.

~~~ Je parlais dernièrement d'un monsieur qui, de son autorité privée, s'était institué le juge d'armes de la noblesse de France, et fabriquait, dans un appartement de la rue de Ponthieu, des marquis à cinq cents francs la pièce. J'ajoutais que, sans doute, nous verrions le dénoûment de son industrie devant la police correctionnelle.

Cette perspective aura donné à réfléchir à notre personnage, car il vient de transporter prudemment son officine à Bruxelles. Il paraît même qu'il a ajouté une seconde exploitation à sa première spécialité. C'est ce que nous apprend une circulaire qui a été récemment répandue à profusion dans Paris :

ÉTRENNES DE 1867.

*M*

« Quelles sont les étrennes les plus brillantes, les plus utiles, les plus charmantes, les plus flatteuses, les plus durables qu'un père puisse offrir à son fils, un oncle à son neveu, un parrain à son filleul, un ami à son ami, et un homme intelligent à lui-même?

« Pour répondre sans hésiter à cette question, il suffit de jeter les yeux sur les lignes qui suivent :

« M. X... par suite de ses magnifiques relations dans les hautes sphères de la diplomatie, est en mesure de faire obtenir aux personnes qui l'honoreront de leur confiance la croix de l'ordre très-illustre du *Lévrier blanc*, qui vient d'être créé par la margrave de Schneke-Schneke.

« Pour avoir droit à cette éminente distinction, il suffit d'adresser *franco* à M. X... le montant des droits d'inscription et de diplôme, lequel a été calculé ainsi qu'il suit, au juste prix :

| | |
|---|---|
| Croix de chevalier.... | 100 francs. |
| — d'officier....... | 150 — |
| — de commandeur. | 300 — |
| — de grand'croix.. | 500 — |

« Le ruban de l'ordre est d'un beau rouge avec deux petits liserés jaunes. En versant un supplément de 50 francs on a droit à un seul liseré.

« Le grand maître de l'ordre du *Lévrier blanc* étant un peu en froid avec la chancellerie française, M. X... a l'honneur de prier ses clients de ne porter provisoirement leurs décorations que dans les réunions particulières ou sous leur paletot.

« Veuillez agréer, etc.

X....

« rue du Marché aux Herbes potagères, n°... »
« à Bruxelles. »

Je parierais bien que parmi les marchands d'objets d'étrennes, ce n'est pas le sieur X... qui a fait les moins bonnes affaires.

~~~ Au fur et à mesure que nous approchons de l'époque où doit s'ouvrir l'Exposition universelle, les journaux nous révèlent quelque surprise qui s'ajoutera encore à tant de merveilles, dont les yeux des visiteurs doivent être éblouis.

Dernièrement, on racontait que tous les souverains du monde s'étaient entendus pour expédier simultanément à Paris les joyaux de leurs couronnes. La reine d'Angleterre, pour sa part, fournira un contingent de vingt-quatre livres de diamants. Quant à la Russie, elle doit l'emporter de sept kilogrammes et demi sur l'Angleterre, sans parler des perles, des rubis et des émeraudes, représentant un volume de trois décalitres et demi.

Quel joli coup il y aurait là à faire pour une bande de filous intelligents! Au lieu de travailler pour de mesquines broutilles, voilà au moins une affaire digne d'éveiller les combinaisons des esprits les plus subtils de notre belle capitale. Du reste, ils auraient beau chercher, je crois qu'ils ne trouveraient rien de mieux que l'ancien et classique système d'un souterrain, lequel a été si près de réussir à l'égard de la Banque de France.

On loue, ou plutôt on achète une petite maison aussi rapprochée que possible de l'endroit où l'on veut opérer. On fait pratiquer des sondages par un ingénieur aussi distingué que peu scrupuleux, et aussitôt qu'il vous a tracé le plan géométrique de la direction et de la profondeur, on prend la pioche et on se met à creuser en sourdine un long boyau dans les entrailles de la terre.

Mais il faut avant tout éviter d'exciter la curiosité des gens du voisinage, qui pourraient causer de choses qui ne les regardent pas. Aussi serait-il convenable que les mineurs emportassent chaque soir, dans leurs poches, les matériaux extraits, et allassent les répandre aux quatre coins de Paris, sur les tas d'ordures.

Voyez-vous d'ici la surprise, je me permettrai même de dire le désappointement des différents souverains du globe en apprenant qu'ils n'ont plus de diamants de la couronne.

Mais voici où l'opération prendrait des proportions vraiment avantageuses.

Il n'est pas admissible qu'un potentat puisse se résigner à rester longtemps sans diamants de la couronne. Chacun d'entre eux tirerait de son tiroir ses petits économies et enverrait son joaillier breveté à la recherche de pierreries un peu présentables. Or, il est à supposer que, vu la concurrence, une hausse considérable se produirait sur cette denrée. Les adroits filous se hâteraient d'en profiter pour vendre très-cher les diamants de la reine d'Angleterre à l'empereur de Russie, et les diamants de l'empereur de Russie à la reine d'Angleterre; les perles du Grand Mogol à l'empereur du Brésil, les émeraudes du schah de Perse au prince de Monaco, et ainsi de suite.

Il y a gros à parier que cette mise en action du libre échange sur une vaste échelle finirait par procurer à chaque associé un capital fort présentable, qui lui permettrait de jouir d'une malhonnête aisance jusqu'à la fin de ses jours, sans qu'il ait besoin de demander à l'élevage des lapins un petit surcroît de bien-être pour les dimanches et fêtes.

J'imagine que mes lecteurs ont deviné clairement le but que je me suis proposé en me livrant à ces hypothèses. J'espère que les surveillants de l'Exposition universelle multiplieront les précautions les plus rigoureuses pour éviter une catastrophe qui ferait supposer aux nations étrangères qu'il peut se rencontrer à Paris quelques personnes capables de s'écarter des règles de la plus scrupuleuse probité.

~~~ Il est une autre vitrine devant laquelle les curieux ne manqueront pas de se presser en foule, à moins que les feuilles américaines ne nous aient lancé un *canard*, ce qui m'étonnerait beaucoup, une pareille légèreté étant tout à fait en dehors de leurs habitudes.

Je veux parler de l'intention que le commissaire délégué Américain a, dit-on, d'expédier par le prochain paquebot un échantillon complet de la production des régions immenses de l'Ouest du continent américain.

Mais, me direz-vous, ces prairies sans limites passent pour ne rien produire du tout.

Je vous demande pardon, elles produisent des sauvages, et c'est précisément un assortiment complet d'Indiens des prairies que M. le commissaire yankee compte nous expédier *franco* par le bateau à vapeur.

Ces enfants de la nature se composeront, paraît-il, de quatre ou cinq familles de la puissante tribu des Pieds-Noirs. Ils emmènent avec eux leurs femmes et leurs enfants, leurs sacrificateurs et leurs fétiches ou manitous. Ils seront assis devant la porte de leurs wigwams, lesquels auront été soigneusement emballés et déballés. Aux merveilles de roseaux de ces huttes primitives, seront suspendus le calumet de paix et la hache de guerre.

On espère qu'ils amèneront avec eux plusieurs prisonniers qu'ils ont faits dernièrement sur la tribu des Gros-Ventres. Ils en scalperaient un tous les lundis, c'est-à-dire les jours où l'on payerait cinq francs d'entrée.

Voir scalper un Indien de la tribu des Gros-Ventres, vous conviendrez que cela vaut bien cinq francs.

Je ne prends nullement sous ma responsabilité les détails qui précèdent. Ils m'ont pourtant été communiqués par un haut personnage à casquette galonnée, qui m'a dit être contrôleur-adjoint à la troisième division de l'époussetage.

Ce gros bonnet, ou plutôt cette grosse casquette, m'a dit aussi que le sultan était en train de faire construire une mosquée à cinquante pas de l'école militaire, à l'effet d'enseigner aux Parisiens de quelle façon se pratiquait le culte de Mahomet, pour le cas où quelques-uns d'entre eux seraient désireux d'embrasser l'islamisme.

L'empereur du Brésil aurait, de son côté, écrit à M. Le Play, pour lui mander qu'il avait eu d'abord l'intention d'expédier une forêt vierge à Paris, mais qu'il avait dû renoncer à ce projet par suite de la difficulté de transporter un colis aussi volumineux, et aussi par la crainte que sa forêt vierge ne revînt un peu détériorée après un séjour de six mois à Paris. En conséquence, Sa Majesté Brésilienne remplacerait la forêt par un singe et douze noix de coco.

Parmi les exposants doués d'une certaine dose d'originalité, nous pouvons citer encore un pacha fort riche qui a
~~~

annoncé l'envoi prochain de tout le sérail qui meuble un de kiosques du Bosphore.

— J'ai d'autres sérails dans mes autres kiosques, ajouait-il, je puis donc, sans me gêner aucunement, vous prêter celui-ci pendant six mois.

La commission a été fort embarrassée. Elle ne voulait pas froisser le grand personnage turc; d'un autre côté, elle ne pouvait se décider à considérer un sérail comme un objet exposable.

Elle télégraphia donc pour manifester ses scrupules.

L'Ottoman répondit par la même voie :

— Vous acceptez les diamants des souverains; je ne vois pas pourquoi vous refuseriez les femmes qui sont les diamants de l'existence.

Nouvelles observations. Mais notre pacha ne voulut pas en démordre. Il riposta par un télégramme en tout point semblable au premier.

— Vous acceptez les diamants des souverains, je ne vois pas pourquoi vous refuseriez les femmes qui sont les diamants de l'existence.

Ces diables de Turcs, avec leurs expressions métaphoriques, ils trouvent moyen de n'avoir jamais tort.

Les négociations continuent.

~~~ L'anecdote est fille de l'historiette et réciproquement.

Terminons donc par une anecdote qui m'a été contée tout dernièrement par un vieil habitué de l'Opéra, et que me remet en mémoire l'association des idées.

C'était sous la Restauration, alors que régnait sur l'Opéra le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld, ce pudique gentilhomme de la Chambre, qui fit rallonger les jupes des danseuses et mettre des caleçons de bain aux statues des Tuileries.

Un ambassadeur extraordinaire du sultan Mahmoud arriva à Paris. C'était un des chefs les plus encroûtés du vieux parti turc; il n'était jamais venu en pays chrétien, et il jugeait la situation de l'Europe à travers la fumée de sa pipe.

La première chose que l'on fit, ce fut de conduire l'ambassadeur exotique à l'Opéra. Cela formait une espèce de représentation supplémentaire offerte aux abonnés.

Les choses n'ont, d'ailleurs, pas changé à cet égard.

Entre le premier et le second acte du ballet, on conduisit l'excellence turque au foyer des danseuses.

Le diplomate à longue barbe considéra longtemps ces demoiselles en silence, et de l'air le plus grave du monde.

Puis, se tournant vers le vicomte Sosthène, il lui dit par le canal de son interprète :

— Combien le tout en bloc?

Le vicomte bondit. Il crut avoir mal entendu.

L'interprète, sur l'ordre de son maître, répéta la question

— Combien le tout en bloc?

Il n'y avait pas à dire : il fallait bien comprendre que l'Ottoman demandait à acheter à forfait tout le personnel féminin de l'Opéra.

M. de La Rochefoucauld essaya de lui faire comprendre que ces demoiselles n'étaient pas à vendre, ou plutôt que l'administration ne se mêlait pas de ces sortes de négociations

L'Ottoman hocha la tête d'un air de mauvaise humeur, et répliqua, toujours par le canal de son interprète :

— Alors pourquoi m'avez-vous mené voir des almées puisqu'elles ne sont pas à vendre?

Là dessus, il se retira fièrement, persuadé qu'on lui avait dit que ces almées n'étaient pas à vendre, uniquement pour en avoir un plus grand prix.

Les princes musulmans d'aujourd'hui sont autrement civilisés. Ils ne demanderaient pas à acheter en bloc les danseuses de l'Opéra. Il est vrai qu'ils se rattrapent gentiment sur le détail.

ALBERT WOLFF.

## BULLETIN

Paris est la ville du monde qui compte le plus de voitures, sans en excepter Londres. Une statistique, faite environ il y a deux ans, en a relevé le nombre, qu'elle a fixé à plus de onze mille. Depuis cette époque ce chiffre a augmenté; il peut être aujourd'hui porté à près de douze mille.

Une nouvelle augmentation vient d'être jugée nécessaire pour faire face aux besoins des voyageurs que l'Exposition amènera des quatre coins du monde dans la capitale. En conséquence, la Compagnie des omnibus de Paris fait construire en ce moment deux cents nouveaux véhicules qui, en venant s'adjoindre aux six cent soixante qu'elle a déjà en circulation, formeront un total de huit cent soixante.

D'un autre côté, les fiacres abonderont; on en fabriquera exprès pour la circonstance, et l'on verra sans doute arriver de Saint-Germain et de Versailles une série de vieux carrosses dont les chevaux, les cochers et tout l'attirail semblent, tant ils ont un air de vétusté, dater du siècle de Louis XIV. Ce ne sera pas là le spectacle le moins curieux de l'Exposition.

La société centrale des chasseurs pour la répression du braconnage est appelée à devenir le trait d'union entre toutes les sociétés analogues qui existent déjà en France ou s'y forment à son exemple. L'arrondissement des Andelys est définitivement constitué sous la présidence de M. le comte de Vatimesnil, qui devient par conséquent membre du comité central. Cet arrondissement apporte un contingent de 200 souscriptions.

Sous la présidence de M. de Vuitry, ministre présidant le conseil d'État, vient d'avoir lieu la seconde assemblée générale de la Société amicale de secours des anciens élèves de l'École polytechnique.

M. le président a ouvert la séance par une courte et chaleureuse improvisation, qui a été couverte d'unanimes applaudissements.

Le secrétaire a ensuite présenté au nom du comité la situation morale et financière de la société, qui, dès sa première année d'existence, compte plus de 2,000 souscripteurs. Il a résumé, ainsi qu'il suit, l'action bienfaisante de la société :

« ... Qu'il nous suffise de vous dire que vous avez apporté un adoucissement à la position très-pénible de mères de famille, restées veuves presque sans fortune, et réduites tout à coup à une gêne voisine de la détresse, après s'être trouvées dans l'aisance et quelquefois dans une brillante position; que vous avez pris sous votre protection, et sauvé de la misère, de jeunes orphelins sans aucune ressource, en souvenir des bons et honorables services de leur père. »

Samuel Morse, inventeur de l'ingénieux appareil qui porte son nom et qui est en usage sur la plupart des lignes télégraphiques de l'Europe et de l'Amérique, est à Paris depuis quelques jours. Il arrive de Londres et passera quelque temps ici.

L'administration supérieure de l'artillerie de Stockholm vient d'être autorisée à envoyer à l'Exposition de Paris un canon rayé de 2.25 pouces, cinq fusils à aiguille modèle Hagstroem et différentes armes anciennes. Le prince Oscar, duc d'Ostrogothie, enverra également à cette exposition la magnifique coupe en ivoire qui lui a été offerte par des industriels danois.

Des découvertes très-intéressantes viennent d'être faites au-dessous du Palazzo Fiano, dans le Corso, à Rome, de décorations architecturales en relief et sur marbre blanc d'un beau travail, qui, d'après leur style parfait, paraissent avoir appartenu à la meilleure période de l'art romain sous les premiers empereurs. Elles représentent entre autres choses, un sacrifice de taureau devant un autel orné de fleurs. Ces précieux fragments peuvent être assignés à l'arc de triomphe de Marc-Aurèle, qui était le seul édifice ancien d'importance connu pour avoir existé dans cette localité, et qui fut jeté bas par le pape Alexandre VII pour élargir le Corso.

La population aborigène décroît sensiblement dans l'Amérique du Nord. D'après le dernier recensement, le nombre total des Indiens répandus sur le vaste territoire des États-Unis n'est plus que de 295,774.

Mais ce chiffre est contre-balancé par celui de l'émigration européenne aux États-Unis, qui, cette année, s'est élevée jusqu'au 14 novembre à 212,752 âmes. L'an dernier, pendant la même période, elle avait été de 167,336 âmes.

TH. DE LANGEAC.

# LE ROI DES GUEUX

(Suite [1].)

PREMIÈRE PARTIE.

## LE DUC ET LE MENDIANT.

### XVI

### Esteban.

Alcoy et don Baltazar échangèrent un sourire. Pedro Gil croisa ses bras sur sa poitrine.

— Mes seigneurs, dit-il d'un ton grave, il s'agit d'une conception hardie et qui peut sembler bizarre au premier aspect... Le seigneur Pascual de Haro et le seigneur président ont déjà leur ricanement sceptique aux lèvres... J'avoue que si j'avais dû avoir affaire à eux seulement, j'aurais gardé pour moi-même mon idée... mais j'ai foi dans la haute et forte intelligence de mon noble patron don Bernard de Zuniga, qui est la véritable lumière des conseils de Sa Majesté. Mes efforts ont pour unique but de le servir, et peu m'importe l'opinion du reste de l'univers !

Le ministre cligna de l'œil et passa sa langue sous sa moustache grise.

— Il s'exprime bien, dit-il, seigneurs; c'est un garçon capable. Continue Pedro; ton dévouement, mon ami, ne s'adresse point à un ingrat.

L'ancien intendant salua et reprit :

— Je commence par prononcer le mot de la situation : le noble favori du roi chancelle... voici longtemps que la perspicacité de Moghrab a prédit ce résultat... J'avoue hautement que je partage la confiance de mon très-illustre patron à l'endroit de Moghrab... Le jour de l'Assomption de la très-sainte Marie, 15e d'août de la présente année, Moghrab a trouvé pour la première fois, au fond de ses calculs, le nom prédestiné du successeur de Sa Grâce le comte-duc... Ce nom mystérieux semblait désigner un jeune homme, parent à un degré égal des trois puissants seigneurs ici présents... Jusqu'alors ce jeune homme avait été livré à lui-même et peu favorisé par sa famille... Malgré les doutes légitimes desdits puissants et noble personnages, on résolut du moins de faire quelque chose pour un enfant voué peut-être à de si magnifiques destinées... C'était, qu'il me soit permis de le dire, du bon sens élémentaire et de la prudence toute pure... On paya les dettes du jeune homme, on le nomma capitaine dans la garde noble, on le créa comte de Palomas avec grandesse du deuxième degré... Bref, on le fit sortir de son obscurité, et grâce à ses heureuses qualités, il se plaça lui-même, du premier coup, au premier rang de la jeunesse titrée.

— Il contracta pour deux millions de réaux de dettes en cinq semaines de temps, interrompit don Pascual.

— Et se fit trois méchantes affaires avec l'audience de Madrid, ajouta don Baltazar.

— Jeunesse qui se passe ! jeunesse qui se passe ! dit le ministre; je trouve l'exposé de l'ami Pedro fort bien fait... seulement un peu long... Abrége, mon fils, abrége... l'Espagne a besoin de nous.

— Ma vie entière, poursuivit l'ancien intendant, est consacrée aux intérêts de mon patron bien aimé... Moi, je ne suis pas de ceux qui rougissent du bienfait reçu... Ayant obtenu la modeste place d'oidor à Séville, je cherchais nuit et jour un moyen de témoigner ma reconnaissance à mon noble protecteur... Vous accueillîtes, seigneur, la première idée du mariage de don Juan avec Isabel... Je me fis fort de lever les obstacles venant du duc prisonnier ou de la duchesse exilée; vous mandâtes par ordre royal, Éléonor de Tolède à Séville ?...

— Et maintenant... s'écria don Pascual.

— J'arrive au fait, seigneur, interrompit Pedro Gil. Je vous répète que la fortune de Medina-Celi est entre mes mains, au moment où j'ai cet insigne honneur de parler devant vous... Il y a aujourd'hui quatorze jours que le noble président de l'audience me chargea d'une enquête en la ville de Xérès. On avait eu vent d'une intrigue ourdie par des étrangers pour l'évasion des captifs de Alcala de Guadaïra... J'étais dans ce courant de pensées, lorsque tout à coup, au sortir du tribunal, le duc de Medina-Celi se présenta devant mes yeux sur les marches du portail de San-Iago.

— Que dis-tu ?... balbutia don Bernard de Zuniga; le duc...

— En liberté ! ajouta don Pascual déjà tout pâle.

Mais le président de l'audience, redoublant de mépris, demanda :

— Ne le voyez-vous pas venir, seigneurs ? un moyen renouvelé de nos vieilles comédies... une ressemblance... Cet homme se moque de nous, à notre barbe !

Don Pascual, honteux de s'être laissé prendre, fronça terriblement ses gros sourcils.

— Si je le croyais... commença le ministre, toujours prompt à changer d'impression. S'agit-il d'une ressemblance. Pedro? As-tu osé nous tendre un piége si grossier ?...

— Seigneurs, prononça froidement Pedro Gil, recevez mon humble aveu : c'était une ressemblance.

— Et tu veux refaire la fable des Menechmes ! s'écria le président.

— Tu veux que nous trempions dans cette farce effrontée !...

— Tu veux ?

Pedro Gil se leva. Il prit la main du vieux Zuniga et l'entraîna vers la fenêtre qui donnait sur la cour des Gazelles. Le bonhomme disait, chemin faisant :

— La corde ! misérable histrion, ton insolence a mérité la corde !

L'heure de la méridienne était venue. Il faisait une étouffante chaleur. La cour des Gazelles était silencieuse et déserte, comme si l'on eût été au milieu de la nuit. Sur le banc qui faisait face à la fenêtre et qu'abritait un grand oranger, un homme était étendu; il dormait, le visage caché sous les bords de son feutre.

Pedro Gil, sans s'émouvoir aucunement des menaces de son patron très-illustre, appela :

— Esteban !

L'homme tressaillit aussitôt et sauta sur ses pieds. Son chapeau tomba dans ce mouvement. Nos trois seigneurs poussèrent le même cri de surprise.

Le président de l'audience se recula livide. Don Pascual porta la main à son épée, et le vieux ministre dégainant à tour de bras, se précipita sur Pedro Gil en s'écriant :

— Traître maudit ! Tu l'as fait évader !... On venait de t'en accuser devant moi !... Ignorais-tu cela, toi qui écoutes aux portes ?... Tu vas mourir comme un misérable chien que tu es !

Le vieux Zuniga, joignant le geste à la parole, fondit sur lui à bras raccourci. Pedro Gil écarta l'épée avec sa main roulée dans son manteau et dit tranquillement :

— Retenez mon noble patron, seigneurs. Nous faisons trop de bruit. Si le roi se mettait aux fenêtres...

L'épée de Zuniga s'échappa de sa main tremblante. Les trois hommes d'État étaient littéralement atterrés.

L'homme qu'on avait appelé Esteban avait ramassé son chapeau et regardait en l'air avec curiosité.

— C'est lui, de par le ciel ! dit don Pascual le premier en se frottant les yeux.

Le président répéta .

— C'est lui... Je l'ai vu hier dans sa prison, je ferais serment que c'est lui !... Il a seulement coupé sa longue barbe.

Zuniga essuyait son front baigné de sueur :

— Medina-Celi !... murmurait-il d'une voix dolente, Medina-Celi en liberté dans le palais du roi !

Pedro Gil souriait d'un air satisfait.

— Seigneurs, dit-il, l'épreuve me paraît complète. Vous

1. Voir les numéros 583 à 602.
~~~

connaissez tous les trois l'illustre captif... Mon très-respecté chef, le président de l'audience l'a vu hier... il lui a parlé... cependant il vient de s'y tromper, comme le commandant des gardes du roi et comme mon bien aimé patron lui-même... Que sera-ce donc quand cet homme, dépouillant le harnois de l'indigence, aura pris les habits qui conviennent au rôle que nous voulons lui faire jouer ?

— Tu persistes à soutenir...? s'écria le ministre déjà un peu ébranlé.

— Ne le croyez pas, Excellence ! s'écria don Baltazar; sur mon salut éternel, cet homme est le duc de Medina-Celi !... Je ne sais pas quels sont les desseins secrets de l'imposteur qui nous trahit avec tant d'audace... Nous vivons dans un temps où tout est possible, et peut-être les mesures sont-elles déjà prises pour que le fauteuil du favori soit occupé aujourd'hui par Medina-Celi ressuscité...

— Pourquoi m'avez-vous éveillé ? demanda en ce moment le dormeur de la cour des Gazelles.

— Sa voix ! murmura le président de l'audience ; on ne se méprend pas à la voix !... C'est la voix qui me disait hier : « Tant qu'une goutte du sang de mon père sera dans mes veines, Isabel de Medina-Celi ne sera point la femme de ce mignon !... »

Zuniga réfléchissait. Il murmura, se parlant à lui-même :

— Si l'on se mettait franchement avec lui...? nous sommes un peu parents par les Sidonia et les Torre...

— Quant à moi, dit Pascual, ma femme est cousine germaine de dona Eleonor de Tolède...

— En sommes-nous là ? s'écria don Baltazar de Alcoy ; Dieu vivant ! je suis le mieux placé de tous, en définitive... Ma proposition d'hier peut être tournée en bonne part : c'était pour son bien, apparemment... et, de par saint Jacques ! feu mon noble père fut son parrain dans trois combats singuliers.

Une heure après midi sonna à l'horloge arabe du pavillon royal.

— Il vous faudra donc, mes seigneurs, dit Pedro Gil avec son effrontée tranquillité, prendre le deuil tous les trois aujourd'hui même !

— Pourquoi cela ? demandèrent-ils à la fois.

— Parce que, répondit l'ancien intendant, dont la voix avait d'étranges et sourdes vibrations, voici une heure qui sonne, et que depuis midi votre infortuné cousin est passé de vie à trépas.

— Que dit-il ? balbutia don Pascual, pâlissant à l'idée d'un assassinat.

Et le président de l'audience :

— De qui parles-tu, malheureux ?

Le vieux ministre restait abasourdi.

— Je parle de celui qui nous occupe tous ici, mes seigneurs, répondit Pedro Gil; je parle du très-noble Hernan-Perez de Guzman, duc de Medina-Celi... et je dis qu'il est mort.

— Comment sais-tu cela ? fit le ministre avec accablement.

Au lieu de répliquer, cette fois, Pedro Gil se pencha à la croisée et dit à l'homme qui naguère dormait sur le banc de marbre :

— Ne t'impatiente pas, Esteban, ton tour va venir.

Nos trois hommes d'État profitèrent de ce moment pour échanger un regard. Leurs yeux n'exprimaient rien, sinon un profond et commun embarras.

— Je sais la nouvelle le premier, dit Pedro Gil en se retournant vers ses nobles compagnons, et tout uniment parce que je la savais d'avance.

— Alors, prononça tout bas Zuniga. — Medina-Celi est mort violemment ?

— Violemment, oui, répliqua l'ancien intendant, mais légalement. Je ne veux pas faire languir vos seigneuries : voici la chose en deux mots... Le président de l'audience a dit vrai, sa police est bien faite, j'ai donné lieu aux rapports qui lui ont été adressés contre moi... En effet, par un excès de zèle que mon illustre patron appréciera, je l'espère, je suis entré dans un complot ayant pour but de faire évader le duc de Medina-Celi... Je ne pense pas avoir besoin d'établir ici combien ce très-noble seigneur nous gênait.

PAUL FÉVAL.

*(La suite au prochain numéro.)*



LE R. P. HYACINTHE, PRÉDICATEUR, dessin de M. H. Rousseau, d'après une photographie de M. Pierre Petit. — Voir page 6.



LE NOUVEL HOTEL DE LA PROSA, SUR LE SAINT-GOTHARD, dessin de M. C. Rasli. — Voir page 6.



LA FÊTE DE L'INDULGENCE, SUR LE LAC DE GARDE, dessin de M. C. Conrad. — Voir page 7.

## LE PÈRE HYACINTHE

Nous n'avons pas à apprécier le talent de l'orateur religieux dont chacune des conférences attire sous les voûtes de Notre-Dame un public nombreux : il nous suffit de joindre au portrait d'une des célébrités du jour quelques notes biographiques apprenant qui est le père Hyacinthe et d'où il est parti.

Hyacinthe est un nom de religion, un nom de guerre comme diraient les profanes ; son vrai nom est Charles Loyson. Il est né en 1827, à Orléans. Ce fut là qu'il commença son éducation ; mais son père ayant été nommé recteur à l'Académie de Pau, il l'y suivit et alla terminer ses études auprès de lui. Tout jeune encore, il montra par divers essais poétiques un certain goût pour les lettres. A dix-huit ans il entrait à Saint-Sulpice, et, après quatre ans d'études, était reçu dans les ordres. Il enseigna d'abord la philosophie au grand séminaire d'Avignon, puis la théologie à celui de Nantes ; il exerça ensuite le ministère sacerdotal dans la paroisse de Saint-Sulpice.

Appelé à la chaire par une vocation sérieuse, il se retira au couvent des Carmes de Lyon qui le reçurent dans leur ordre, et débuta avec succès comme prédicateur en se faisant entendre dans le lycée de cette ville.

Lorsqu'en 1864 il commença ses prédications à Paris, il arrivait de Périgueux où il s'était déjà fait remarquer par la façon dont il venait d'y prêcher le carême. L'année précédente, Bordeaux l'avait également entendu pendant l'avent. Ce fut à la Madeleine qu'il fit sa première apparition et obtint du même coup son premier succès. Les conférences du père Hyacinthe à Notre-Dame ont mis le sceau à sa réputation. Aujourd'hui il est de ceux que la voix publique désigne pour succéder à M. de Barante dans le fauteuil académique où Voltaire et M. de Sèze, avocat d'un roi malheureux, ont passé l'un après l'autre. Le prédicateur s'en défend, dit-on, de toutes ses forces. A ce propos on prétend qu'il se serait écrié devant quelqu'un qui lui parlait de sa nomination probable :

— Y pensez-vous ? Moi m'asseoir sur le fauteuil de Voltaire !

— Bah ! fit l'interlocuteur, M. de Sèze plaidera votre cause auprès de lui.

— Mais, répliqua le père Hyacinthe en souriant, c'est qu'il ne porte pas bonheur à ses clients.

L. DE MORANCEZ.

## COURRIER DU PALAIS

Les crimes en famille Qui vaut le moins, de la mère, du mari ou de la sœur ? — Un assassinat arabe, vingt-trois blessures et quatre condamnations à mort. — Un livre écrit par un huissier, en langage *canut* · L'Elzevier lyonnais. — Le poème drôlatique de la *Chaste Suzanne*. — Deux rivaux des deux vieillards. — Napoléon Ier chef de fabrique. - Un prédécesseur de *Jovial*. — Me Crémieux à Draguignan. — Son apostrophe en patois. — Le rire arrêté par la gendarmerie.

Des crimes partout et de l'intérêt nulle part.

Tel est le bilan de la semaine.

On assassine en France, on assassine en Algérie. La parenté ne fait qu'ajouter à l'horreur et à la férocité du forfait.

Quand on fait tant que d'égorger quelqu'un, on se montre bien plus inplacable quand ce quelqu'un est un parent. Les étrangers ? on les mangerait plutôt.

Une mère et une sœur sont de compte à demi pour perpétrer un meurtre sur une jeune fille de dix ans, qu'on attire sous prétexte de lui servir une appétissante omelette.

La mère de la victime, la femme Dubois, est assez coutumière de pareils actes pour que la fille qui lui reste et qui est sa complice puisse lui dire en présence du cadavre :

— Vois-tu bien ce que tu as fait ? Tu as fait tuer ton mari ; tu as noyé ta seconde fille, et voilà ce que tu as fait de la troisième !

Une double condamnation aux travaux forcés à perpétuité a frappé cette mère et cette sœur si bien faites pour se haïr, ne pas s'estimer, mais se comprendre.

Ceci se passe devant les assises de Saint-Omer.

Celles de Quimper traitent absolument de la même façon un mari boulanger qui a porté sept coups de couteau à sa femme sans parvenir à la tuer.

En Algérie, le dénoûment a été beaucoup plus tragique pour un crime arabe commis sur la personne d'un Français. La cour d'assises de Tlemcen a prononcé quatre condamnations à mort, trois à perpétuité et deux à vingt ans de travaux forcés.

C'est à propos de ce guet-apens dont on se souvient encore et dans lequel périt misérablement M. Isoard, adjoint au maire de Tlemcen. Ce crime, tant par la férocité de ses auteurs que par l'audace de son exécution, avait jeté une telle épouvante dans notre colonie, que le Corps législatif se fit l'écho de cette alarme générale.

Les constatations légales, faites sur la victime, démontraient l'acharnement des meurtriers. Le corps était criblé de blessures presque toutes mortelles et produites à l'aide de matraques et de couteaux ; on en compte jusqu'à vingt-trois, dont l'une avait presque détaché la tête du tronc.

L'attitude des Arabes est presque toujours la même. Muets devant la justice, ce n'est qu'à force d'insistance qu'on leur arrache des exclamations d'innocence ou des dénégations évasives. Ils n'ont rien vu, rien entendu, rien fait.

Le chef indigène, Kada Klouche, qui paraît avoir été le principal auteur de cette boucherie, soutient qu'il vivait au mieux avec le malheureux Isoard. Chef indigène lui-même, il n'avait que d'excellentes relations avec l'adjoint au maire

« Quand nous nous rencontrions, ajoute-t-il, nous nous offrions mutuellement le café. Et puis, je n'avais aucun intérêt à la perte d'Isoard : je ne pouvais occuper sa place, pas plus qu'il ne pouvait occuper la mienne. »

Cette raison, suffisante peut être pour un Arabe, ne l'est pas pour un Français, et Kada Klouche n'a pu sauver sa tête par une telle défense.

Il faut convenir aussi que cette raison n'était pas meilleure que celle que donnait l'autre jour un médecin dans un procès en séparation de corps.

Soumis au public par sa profession, à toute heure du jour et de la nuit, il ne pouvait avoir eu aucune accointance avec sa dame de compagnie, et la meilleure preuve en était que, même depuis le procès, il avait continué à la garder à son service.

Puisque l'intérêt n'est pas au Palais, c'est ailleurs qu'il faut le prendre. Justement nous venons de recevoir un recueil de poésies écrites par un ancien huissier de Lyon.

Et c'est aussi à Lyon, par Perrin, le typographe bien connu comme l'Elzevier de la cité lyonnaise, que ce livre singulier a été imprimé.

La récente suppression du journal *le Guignol* donne une sorte d'à-propos à ce livre, car, ainsi que le journal disparu, il est écrit en vieux langage populaire, dans ce patois lyonnais nommé le *canut*, le seul patois qui ait l'honneur d'avoir plusieurs journaux qui consentent à le parler.

Le livre, moitié prose et moitié vers, de M. Louis-Étienne Blanc, est intitulé *les Canettes,* expression, dit spirituellement un biographe, qui est plus usitée aujourd'hui dans l'industrie de la bière que dans celle de la soie. Quoi qu'il en soit, ces *Canettes de Jérôme Roquet* en sont à leur seconde édition. Il faut lire ces vers, à la fois malicieux et candides, naïfs et rusés, pour comprendre tout ce qu'un idiome familier et pittoresque peut donner de saveur à une pensée goguenarde relevée par le sel gaulois.

Le principal morceau est un poëme ayant pour titre et pour sujet *la Chaste Suzanne*.

L'auteur fait de la chaste Suzanne une ouvrière en soie, et du prophète Daniel un canotier. Ainsi procédaient dans leurs naïvetés ces auteurs, d'une simplicité charmante, qui écrivaient les *mystères* et les faisaient jouer par les confrères de la *Passion*.

Dans ces inventions pieusement irréligieuses, Marie répond ainsi à une déclaration de son futur époux Joseph :

Nous trouverons bien le moyen
De vivre, mais que y mettons peine :
En tixture de soye et laine
Me connois.

A quoi Joseph s'empresse de répliquer

C'est bien dit, m'amie
Aussi de ma charpenterie
Je gagnerai quelque chosette.

Le poëte lyonnais entre parfaitement dans ce ton. Pour lui chaste Suzanne fait tourner son rouet à canettes, car son mari Joachim lui a acheté un magnifique métier.

Suzanne y travaillait pour ses menus plaisis,
Ça sarvait de bouchon au creux de ses loisis.

Quant à Joachim il *s'en va-t-en guerre* comme Marlboroug, mais contre les piqueurs d'once.

Voici quel est son costume :

Il appelle ses gens qui viennent vifement
Appuerté ses habits dans se n'appartement,
N'en prend un de velou, couleur de régalisse
Un gilet de tissu doré comme un calice,
De souliers à floquet et puis à son côté
Le sabre framboyant qu'avait de chicoté
Tout de ses enneaux.

Mais le mari s'absente, et les deux vieillards de la légende biblique en profitent pour tâcher de séduire Mme Joachim.

Caron et Barbaza, c'est ainsi que se nomment les *deux Bibons,* se rendent d'abord ensemble à la porte de la chaste Suzanne. Et Caron dit à son camarade :

« Cache-toi, Barbaza, je tire la sonnette. »
La fenêtre s'ouvre, la sarvante Josette
Leur dit : « Madame deurt, mais ne revené pas. »
Et pan ! elle refarme.

Repoussés de ce côté-là, nos vieux séducteurs vont surprendre Suzanne au bain. Ils font si bien qu'ils la compromettent aux yeux de tout le monde Ses parents eux-mêmes croient à l'accusation d'adultère. Et s'adressant à leur malheureuse fille, ils s'écrient avec une douleur qui n'exclut pas la grâce de la comparaison et de l'image :

C'est ben nous obligé de boire à plein calice
Le bouillon de l'affront au soupé de nos ans.

Tout le reste est à l'avenant. Et la prose vaut les vers, même naïveté, même familiarité, et surtout même tournure piquante pour accommoder les pensées les plus originales, toujours au point de vue du petit monde canut. Ainsi l'auteur envoyant une adresse à l'empereur, à son retour de l'île d'Elbe, lui dit :

« Ah ! cire, nous n'en finirions pas si nous voulions débobiné z'a fond le roquet de vos bienfaits. Voici, vous êtes pire et le melieur bourgeois de la fabrique du monde enquié. »

Nous n'en finirions pas si nous voulions citer seulement les mieux réussies des joyeusetés de ce gai compère de la basoche ; il aurait pu servir de modèle et de type au vaudevilliste pour créer ce personnage qui a fait rire toute une génération sous ce titre : *Jovial ou l'huissier chansonnier*. Louis-Étienne Blanc fut bien cet homme-là, toujours fidèle à sa devise : « *Ma muse m'amuse.* »

Certes, ce Démocrite lyonnais n'aurait jamais songé à écrire, encore moins à faire imprimer ses œuvres ; il se contentait de les réciter. Par bonheur, la piété filiale de ses enfants les a recueillies pour le plus grand ébattement des joyeux lurons, amis du *canut*, cette langue qui disparaît comme le vieux Lyon. Remercions-les de nous avoir donné un livre des plus réjouissants dans une édition qui charmera les bibliophiles.

Puisque nous voilà dans le patois, c'est le moment de raconter une historiette dont Me Crémieux est le héros.

Me Crémieux, à part ses qualités générales qui le recommandent à tout le monde, en a de spéciales qui le rendent très-précieux et très-cher à la chronique. L'éminent avocat a toujours à son service une manière originale et littéraire d'assaisonner un procès. Chez lui l'anecdote vient à fleur de plaidoirie, et la citation piquante à fleur de mémoire. Je ne sais dans quel procès, plaidant pour MM. Lévy, éditeurs, contre Alexandre Dumas, il s'avisa de prendre pour exorde une page ébouissante de *Monte Cristo* qu'il débita, sans introduction, sans péroraison, sans dire gare, et qu'il rattacha plus tard, quand l'effet de curiosité et d'imprévu fut produit, à la cause que si habilement il défendait et que si ingénieusement il présenta. Mais revenons à notre patois.

Un jour donc, Me Crémieux plaide devant la cour d'assises de Draguignan

Le président des assises interroge le premier témoin en patois ; puis, la déposition faite, le magistrat s'aperçoit qu'il n'y a pas à la barre un avocat de la localité, mais bien un avocat de Paris, Me Crémieux qui, sans doute, n'entend pas le patois.

M. le président s'excuse, et s'adressant à M. Crémieux :

— J'ai perdu de vue, dit-il, que l'honorable défenseur ne sait pas le patois, et je vais faire recommencer la déposition du témoin.

A ces mots, Crémieux se lève et prenant l'accent le plus rocailleux, en se dandinant sur ses jambes à la manière des paysans méridionaux :

— *Eh ! qué mé fa aco a ieou,* s'écrie-t-il, *eh ! qué mé fa aco a ieou, moussu lou président, qué voaste témouan parlé vo en patoi vo en francé, aco mé fa rén dé ren.* « Eh ! qu'est-ce que cela me fait à moi, monsieur le président, que votre témoin parle ou en patois ou en français : cela ne me fait rien de rien. »

Cette réponse topique dans l'idiome du terroir flatta singulièrement l'auditoire auquel elle était destinée. Et une si adroite repartie provoqua une explosion d'hilarité contre laquelle la cour elle-même ne réussit pas à se défendre.

Que fut-il advenu si l'on se fût trouvé en présence de ce président dont parlait M. Dupin aîné, lequel s'écriait d'une voix de tonnerre : « Gendarme, je vous ordonne de conduire en prison la première personne qui rira. »

Dans ce cas-là, il aurait fallu emprisonner tout le monde, en commençant par la cour :

Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier !

MAÎTRE GUÉRIN.

## LE NOUVEL HOTEL DE LA PROSA

### SUR LE SAINT-GOTHARD

L'ancien hôtel qui s'élève à peu de distance de l'hospice du Saint-Gothard a suffi longtemps au service des voyageurs, que ceux-ci fussent des artistes franchissant la montagne à pied, ou d'opulents étrangers installés dans leurs chaises de poste. Mais les communications se sont tellement multipliées depuis quelques années, que plus d'un touriste s'est vu fort embarrassé de trouver une chambre et un lit.

Cette circonstance a engagé le directeur de l'hospice, M. Lombardi de Airolo, à faire construire un nouvel hôtel, plus grand et plus confortable que le premier. Cet établissement, qui porte le nom d'hôtel de la Prosa, vient d'être achevé. Il est situé sur une petite éminence le long de la route et à quelques pas de l'hospice.

L'été venu, les explorateurs alpins, les naturalistes et les chasseurs ne manqueront pas de se réunir en nombre à ce point de rendez-vous si bien choisi. De là, en effet, deux ou trois heures suffisent pour atteindre les régions les plus élevées des Alpes. Il n'en faut pas davantage pour fouler le sommet de la Prosa, qui ne mesure pas moins de 8,262 pieds. On est également à portée du sommet du Fibia, haut de 9,370 pieds, et de celui du Lucendro, haut de 9,730 pieds

R. BRYON.

## CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Dans un coin des Batignolles. — Un savant paralytique. — Insectes d'hiver. — Le puceron. — Les fourmis. — Les altises. — La piéride du navet. — Une araignée — La forficule perce-oreille — Phytonomes.

A l'extrême limite des Batignolles, cette ville plus grande que certains chefs-lieux de département et absorbée dans Paris, s'élève une petite maison dans laquelle un de nos savants les plus estimés, vaincu par le travail et par l'âge, « achève de mourir, » comme il aime à le dire.

Il ne cesse de s'occuper d'histoire naturelle pendant toute la journée, quoique la paralysie l'empêche de quitter le grand fauteuil dans lequel il reste plongé toute la journée, et quoique sa vue affaiblie touche presque à la cécité ; ses mains tremblantes et inertes ne peuvent plus tenir ni les pinces, ni la loupe qu'il maniait avec tant de dextérité,

quand il étonnait le monde savant par ses découvertes entomologiques. Huber aveugle voyait par les yeux de son valet de chambre, qui devint à son tour un naturaliste célèbre; le vieillard dont je vous parle voit par les yeux de sa petite-fille Marie, enfant de quatorze ans aux cheveux châtains, aux yeux purs et intelligents, et dont la voix, douce et vibrante à la fois, possède un charme indicible. Alerte, gaie, patiente, tendre, elle devine dans les regards presque éteints de son grand-père la pensée que les lèvres alourdies de celui-ci s'apprêtent à balbutier, elle s'assimile cette pensée, et elle la réalise avant qu'il ne l'ait péniblement formulée.

L'hiver, elle ne quitte pas d'un moment le cabinet qu'habite le vieillard; l'été, elle se tient à côté de son fauteuil à roulettes, tandis qu'un vieux domestique pousse lentement ce fauteuil à travers les allées du jardin. Elle raconte naïvement, et avec la justesse d'expression qui caractérise l'enfance, les objets qui frappent sa vue et qu'elle sent de nature à intéresser son aïeul. Dans les mauvaises saisons qui ne permettent point les excursions dans le jardin, elle étudie les végétaux qui forment au salon une véritable serre remplie d'arbustes et de fleurs. Tantôt elle raconte comment telle pousse nouvelle se développe, et par quelles ingénieuses combinaisons elle cherche la lumière et se dirige vers celle-ci; tantôt, elle découvre, blottis entre les plis des écorces, ou cachés sous une feuille, les insectes que la température égale maintenue dans l'appartement fait éclore ou empêche de mourir.

Le paralytique écoute, de son oreille un peu dure, la voix de Marie qui, pour mieux se faire entendre, élève affectueusement le diapason de cette voix, et il peut ainsi s'occuper encore des études qui ont été le bonheur et la passion de toute sa vie.

C'est grâce à cette collaboration d'un vieillard infirme et d'une petite-fille, que j'ai pu me convaincre de la quantité relativement considérable d'insectes qui, dans certaines conditions, passent l'hiver sans subir la loi, regardée jusqu'ici comme inexorable, qui les fait fatalement mourir aux approches de l'hiver.

Sur une sorte de haie de capucines, disposée près d'une fenêtre et recevant le jour à travers les vitres, j'ai vu des pucerons lanigères qui picoraient sur les feuilles et sur les fleurs, tandis que d'alertes fourmis venaient les traire régulièrement deux ou trois fois par jour, comme de vigilantes fermières le feraient pour les vaches de leur étable mises au vert dans les pâturages. Ces fourmis affairées s'approchaient des pucerons, titillaient de leurs antennes les mamelles qui hérissent le corps de leurs singuliers bestiaux et provoquaient à l'extrémité une gouttelette d'une liqueur dorée qu'elles s'empressaient de recueillir dans leurs mandibules. Elles emportaient ce butin au fond d'un pot à fleur retourné qui leur servait de ruche et dont un morceau de verre remplaçait un des côtés brisé à dessein. A travers ce fragment de glace, on voyait distinctement les approvisionneuses dégorger la liqueur puisée sur les pucerons, et l'ingurgiter à de grasses larves qui s'en montraient fort avides, et qui la sollicitaient comme des oisillons sollicitent la nourriture que leur mère apporte au nid, c'est-à-dire, en soulevant la tête, et en agitant, et en ouvrant, non pas leur bec, puisque ces larves n'en ont pas, mais leurs doubles mandibules rudimentaires.

Tandis que cela se passait, quelques altises à pieds noirs cheminaient lentement à travers les rideaux de feuilles vertes et de tiges charnues que formaient les capucines. Les couleurs les plus riches et les plus vives parent ce tout petit insecte long de deux ou trois millimètres, tantôt vert, tantôt bleu, au corselet élégant, aux élytres finement pointillées, et aux antennes et aux jambes noires. Doué d'une force de saltation analogue, quoique moindre, à celle de la puce, l'altise, au moindre danger, s'élance par un bond rapide d'une tige sur une autre, et s'y cramponne à l'aide des ongles acérés qui arment ses pattes. Pendant la bonne saison, elles font le désespoir des jardiniers dont elles ravagent les plantes potagères; l'hiver, elles ne se montrent pas moins actives à la destruction, et quoique la nièce du vieux savant n'estime guère à plus de trente le nombre de ces insectes qui hantent les capucines, il ne reste peut-être point une seule feuille de ces dernières dont la surface du parenchyme ne se trouve altérée et souillée ça et là de taches jaunes. Le parenchyme est la substance molle, spongieuse et verte qui remplit les insterstices, parcourt les vaisseaux des végétaux et particulièrement des feuilles.

Tandis que les altises bondissaient partout, une chenille, revêtue d'une sorte de duvet cotonneux, obscur sur le dos, et qui allait s'éclaircissant en approchant du ventre, broutait sur une large feuille; cette feuille qui pliait sous le poids de l'insecte, en laissait voir ainsi les stigmates roux s'ouvrant au milieu d'un cercle d'or. Plus loin et à une tige à demi desséchée pendait, attachée par un fil unique mais d'une extrême solidité et qui embrassait le milieu de son corps, une chrysalide d'un jaune verdâtre pointillé de noir. Chenille et chrysalide sont destinées à devenir, au printemps, un papillon aux ailes blanches cendrées vers leur base sillonnée de nervures noires et que les entomologistes nomment *pieris napea* et le vulgaire *piéride du navet*. Non loin de là, à l'endroit le plus apparent de la masse de verdure, une petite araignée, couleur de bois d'ébène, épiait de ses huit yeux les insectes et surtout les pucerons qu'une légère secousse surprenait et faisait tomber dans le filet mortuaire; alors elle s'élançait sur la proie qu'elle attendait si patiemment et l'entortillait des fils grisâtres qu'elle tirait de son ventre sous forme de pâte liquide et qu'elle façonnait et durcissait en les faisant passer à travers des filières placées à l'extrémité de son corps.

Une fois certaine que sa victime ne pouvait lui échapper, elle l'emportait sous sa tente, enfonçait dans son corps ses mandibules tranchantes et acérées et se mettait à sucer la substance du pauvre puceron, dans la large plaie qu'elle avait ouverte soit dans son ventre, soit dans ses flancs.

Une touffe d'œillet, qui fleurissait dans un vase de porcelaine, sur la cheminée de cette chambre chaude comme une serre, comptait également d'assez nombreux parasites, parmi lesquels la forficule se montrait la plus acharnée dévastatrice, car tout lui est bon et elle n'épargne rien.

— « Voyez, me dit le vieillard, dans quel état ces insectes mettent mes pauvres œillets! Et cependant je ne puis me résoudre à les tuer, car ils forment une famille unie sous la protection d'une mère dévouée. Cette dernière a d'abord commencé par pondre, à l'automne, des œufs qui n'eussent sans doute éclos qu'au printemps, sans la grande chaleur qui règne ici; ensuite, elle les déposa entre deux mottes de terre recouvertes de débris de feuilles desséchées et elle se mit à les couver comme eût pu le faire une poule. A peine se dérobait-elle parfois à ces soins maternels pour aller bien vite couper quelque aliment à la feuille le plus à sa portée, et le dévorer à la hâte. Les œufs éclos, elle veilla sur les petits qui venaient d'en sortir, les guida vers les débris végétaux les plus tendres; elle les rappelait près d'elle et les abritait sous son ventre au moindre danger. Essayez d'approcher de cette bande de ravageurs adolescents un brin de paille, et vous verrez aussitôt l'héroïque forficule d'abord couvrir de son corps ses petits, serrés les uns contre les autres et, non pas faire face au péril, mais au contraire lui présenter le dos; car ses armes, deux larges pinces acérées et en forme de croissant, arment l'extrémité de sa queue. Elle ne se contente pas de protéger, au péril de sa vie, ses poussins et de leur fournir une provende végétale, elle chasse encore pour eux des pucerons, non dans le but de les leur donner à traire comme le font les fourmis, mais afin qu'ils les dévorent bel et bien.

« Mes œillets comptent encore pour hôtes et pour ennemis de petits charançons qui en creusent la tige et en détruisent la substance médullaire. Ce sont les phytonomes, appelés vulgairement lisettes, de la famille des charançons; ils se reconnaissent à leurs antennes courbées, à leurs pattes armées de crochets, et à leur rostre ou bec de moitié plus grand que leur tête. »

« Quant à mes rosiers, dit à son tour la jeune fille, en dépit du mois de janvier, voyez! La terre du pot qui les contient est sillonnée en tout sens par des larves asenoplies qui deviendront plus tard de très-petits hannetons, et leurs feuilles ne sont pas épargnées par la cordeuse élégante, une des plus redoutables pyrales. Cette dernière rivalise de dévastation avec je ne sais combien d'autres petits monstres affamé. A chaque instant, leurs habitudes, leurs combats, leurs ruses nous donnent un spectacle souvent dramatique, parfois bouffon et toujours d'un véritable intérêt. Chacune des plantes que mon grand-père et moi nous cultivons ici nous offre des parasites spéciaux et, par conséquent, des scènes de mœurs différentes. Bien des fois je passe toute une journée à raconter tous les événements qui se passent sous mes yeux, et je vous assure que rien ne saurait avoir plus d'attrait. Ainsi, par exemple, hier une fourmi était tombée d'une feuille de ce laurier-rose dans l'eau que je venais de verser abondamment dans le pot qui renferme les racines de l'arbuste. La pauvre petite creature surnageait soutenue à la surface par la substance gommeuse qui recouvre son corps, mais ses forces s'épuisaient visiblement, quand deux autres fourmis vinrent à passer sur le rebord du pot. Elles s'aperçurent du péril de leur sœur et je m'attendais à les voir venir en aide à la malheureuse, mais elles se dirigèrent en toute hâte d'un autre côté. Déjà je les accusais de lâcheté, et je m'apprêtais à effectuer moi-même le sauvetage de la bestiole, quand je vis, à quelques minutes de là, les fourmis revenir accompagnées d'une dizaine d'autres. Toutes s'approchèrent de ce lac grand comme ma main, qui n'est pas bien grande, vous le voyez, et parurent tenir conseil. Après une courte délibération, elles se mirent à l'œuvre et attaquèrent, à l'aide de leur mandibules, l'extrémité d'un long fétu de paille, qu'avec des efforts inouïs elles parvinrent à faire virer sur lui-même en le dirigeant vers le bord de l'eau dans laquelle il tomba par un bout. Elles le poussèrent ensuite en avant si adroitement et si courageusement qu'elles finirent par en former un véritable pont attaché à la terre par un de ces côtés, et flottant par l'autre sur l'eau comme un pont de bateaux. A ce secours inespéré, la fourmi en péril fit un suprême effort, parvint en avançant péniblement de quelques millimètres à gagner le moyen de sauvetage que lui procuraient ses sœurs et arriva jusqu'à elles. Alors celles-ci l'entourèrent, la frictionnèrent de leurs antennes, lui dégorgèrent, entre ses mandibules, je ne sais quelle substance qu'elles tiraient de leur propre estomac et finirent, triomphantes, par la ramener ou plutôt par la rapporter dans leur ruche, car la pauvrette, vaincue par tant de fatigues et d'émotions, pouvait à peine se soutenir sur ses pattes. »

Le vieillard, dont la vénérable figure souriait en suivant les péripéties du récit de l'enfant, la laissa dire jusqu'au bout, puis me faisant signe d'approcher :

— « Vous le voyez, mon ami, fit-il, les spectacles que la nature nous donne ici l'hiver sont à peu près aussi émouvants que les spectacles que vous procure en cette même saison l'art théâtral; les nôtres ont de plus sur les vôtres l'avantage inappréciable pour un vieux malade d'être vus au coin du feu, dans un bon fauteuil et par les yeux d'un ange! »

— « Dites par les yeux d'une petite-fille qui vous aime bien, interrompit l'enfant en embrassant son grand-père. »

Puis pour mettre un terme à l'émotion du vieillard :

— « Vous connaissez, se hâta-t-elle d'ajouter gaiement, à peine un acte des pièces qui composent notre repertoire Revenez donc voir nos animaux un autre jour, puisque vous avez pris votre chapeau qui me dénonce l'inflexible résolution de nous quitter aujourd'hui. »

Je promis de revenir, et j'espère bien vous raconter ce que j'ai vu dans une seconde visite chez mon vieil ami.

S. Henry Berthoud.

### LA FÊTE DE L'INDULGENCE

A LIMONE

Au nord du lac de Garde s'élève, dans une ravissante situation, la village presque inconnu de Limone, ainsi nommé à cause de ses bois de citronniers. *Limone*, en italien, signifie citron. Une église domine le village, et de son parvis en terrasse on jouit de la plus délicieuse vue sur le lac qu'environne tout un cirque de hautes montagnes. A l'horizon s'estompent les hauteurs du Brione et de Sarca, tandis que sur la gauche se dressent, plus franchement accusés, les sommets neigeux du mont Baldo, haut de plus de deux mille mètres, au pied duquel s'étend la petite ville de Melcesine où Gœthe voyageant fut un jour arrête comme suspect, tandis qu'il prenait le dessin d'une tour de Charlemagne qu'on y voit encore.

L'église de Limone est tous les ans, au mois d'août, le but d'une sorte de pèlerinage. C'est ce qu'on nomme la fête de l'Indulgence. Alors on voit, au coucher du soleil, les habitants du village, et aussi ceux des villages voisins, gagner dans leurs costumes pittoresques la terrasse de l'église, toute parée de guirlandes et de fleurs pour les recevoir Les hommes portent le pantalon court et le bonnet de laine des pêcheurs des bords du lac; les femmes, le petit corsage laissant voir la guimpe et le tablier collant aux hanches comme celui des paysannes romaines. Les jeunes filles arrivent portant des cierges, les pieds nus dans leurs sandales blanches, et la tête couverte d'un voile.

Après une litanie adressée à tous les saints pour implorer leur secours, le prêtre bénit l'assistance en accordant indulgence plénière à tous. Les femmes alors rentrent chez elles : car ce jour-là il n'est permis qu'aux hommes d'entrer se rafraîchir dans quelque *trattoria* du voisinage ou d'aller chanter, comme aux jours ordinaires, une barcarole sur le lac.

Henri Muller.



### BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Une femme d'un éminent esprit, charmant et dernier type d'une société disparue, Mme la comtesse de Boigne, qui tint pendant sa longue carrière une place considérable dans le monde aristocratique européen, a laissé des ouvrages manuscrits où sa haute intelligence cherchait un aliment et des distractions. Une de ces œuvres inédites, léguées à une amie fidèle, a été livrée à l'impression et vient de paraître, chez Michel Lévy frères, sous le titre d'*une Passion dans le grand monde, Souvenirs de Mme Récamier*. Ce livre, dans lequel Mme de Boigne, mêlant ingénieusement l'histoire à la fiction, retrace, en des tableaux achevés, l'élégante société qu'elle a connue, sera lu avec un grand intérêt, et fera vivement désirer la suite de ces publications posthumes.

Nous rappelons à nos lecteurs la mise en vente, chez les mêmes éditeurs du tome IIIe. Ses *Nouveaux Samedis*, de M. A. de Pontmartin. Ce volume complète la quatrième série des *Causeries littéraires*, aujourd'hui composée de douze volumes. On ne saurait offrir un meilleur cadeau d'étrennes aux jeunes gens et aux jeunes femmes qui veulent se mettre au courant du mouvement littéraire de ces quinze dernières années.

La même librairie vient de terminer la belle édition qu'elle avait entreprise des *OEuvres complètes* d'Alexis de Tocqueville, par la publication de deux volumes de *Correspondance* et d'*OEuvres posthumes*. Ces deux volumes, qui ont bien vite atteint l'honneur d'une seconde édition, forment les tomes V et VI des œuvres complètes dont les trois derniers, pour des raisons d'opportunité, avait paru en dehors de leur ordre de succession. Ainsi se trouve achevé le monument que Gustave de Beaumont s'était

promis d'élever à la mémoire d'Alexis de Tocqueville, et qui fut la dernière préoccupation de sa vie Cette amitié fidèle, en accomplissant sa pieuse âche, en recueillant, pour l'enseignement des générations qui grandissent, les nobles travaux de l'auteur de *la Democratie en Amérique* et de *l'Ancien régime et la Révolution*, a bien mérité du public lettré et de tous les esprits libéraux.

## LA GUYANE FRANÇAISE

La maison Hachette vient de publier une relation d'un voyage à la Guyane française, avec tout le luxe et le goût qui lui sont habituels. Ce volume réunit, autant qu'il est possible de le souhaiter, les qualites d'une œuvre vraiment artistique.

Notre collaborateur M. Riou, chargé d'illustrer ce beau livre, initié depuis longtemps déjà aux mystères et aux splendeurs de la nature tropicale, a donné carrière à sa fantaisie réaliste et pittoresque. Son crayon, avec autant de bonheur que le pinceau eût pu le faire, nous transporte au milieu des splendides forêts vierges de la Guyane qu'une fatalité étrange a données pour repaires aux animaux les plus terribles et pour patrie nouvelle aux hommes les plus dangereux.

Quelle grandeur, quel calme dans cette nature majestueuse, plutôt faite pour les rêveries du poëte que pour les desespoirs de l'assassin! Les condamnés qui s'evadent et franchissent la lisière des forêts vierges, y succombent, victimes des piéges que la mort leur tend à chaque pas sous la forme du tigre rouge, de la mouche hominivore, du serpent grage, et, faut-il le dire? du cannibalisme même.

Ceux qui se soumettent aux travaux des pénitenciers finissent par trouver grâce et miséricorde. Ils sont libérés, et, de forçats, ils deviennent des colons defricheurs ce sont les pionniers du repentir.

M. le commandant Frédéric Bouyer a écrit, dans ce beau livre, des pages de maître qui le placent au rang des plus savants et des plus spirituels voyageurs dont les relations nous soient connues.

La première gravure que nous empruntons à cet ouvrage montre le type des mulâtresses de Cayenne. Dans la seconde, on voit un episode vrai, et par malheur trop fréquent, d'une chasse dans les marécages de la Guyane. Un gendarme de Cayenne, poursuivant des canards dans la savane, se voit soudain attaqué par un boa qui ne mesure pas moins de trente pieds de long. Voilà un gibier qui ne laisse pas que d'être inquiétant, si intrépide que soit le chasseur.

X. DACHÈRES.



MULATRESSE DE CAYENNE; dessin de M. Riou, extrait du *Voyage à la Guyane française* par M. Frédéric Bouyer, capitaine de frégate.



**L'échéance du 1ᵉʳ janvier étant l'une des plus fortes de l'année nous prions ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin de décembre, de le renouveler sans retard s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal. — IL EST INDISPENSABLE de joindre à tout envoi d'argent, comme à toute demande de change ment d'adresse ou réclamation, LA BANDE IMPRIMÉE qui est collée sur la bande du journal**



INCIDENT D'UNE CHASSE AUX CANARDS DANS LA SAVANE; dessin de M. Riou, extrait du *Voyage à la Guyane française*, par M. Frédéric Bouyer, capitaine de frégate.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DEPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an . . . | 15 fr. » | — 17 fr. |
| Six mois . . | 8 fr. » | — 9 fr. |
| Trois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DEPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an . . . | 15 fr. » | — 17 fr. |
| Six mois . . | 8 fr. » | — 9 fr. |
| Trois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 604.
Samedi 5 Janvier 1867

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

## SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Une note de l'*Entr'acte*. — L'exclusion des jeunes auteurs. — Réclamation du Gymnase. — De l'influence des concierges sur la littérature dramatique. — La modestie des directeurs. — L'étiquette du sac. — Comédie-Française : le comité de lecture et la commission d'examen. — Statistique des pièces présentées. — Les comédies à caractère, la série des *Écoles*. — Singulière conséquence de la liberté théâtrale. — Le remède au mal. — Théâtre de la Gaîté : reprise des *Pirates de la Savane*. — Où M. Marc-Fournier a manqué le coche. — Miss Adah Isaacs Menken. — Une existence accidentée. — Danseuse, musicienne, peintre, comédienne, tragédienne, chanteuse, sculpteur, journaliste, professeur, officier et pugiliste. — Miss Menken et ses épaulettes d'honneur. — La course de *Mazeppa*. — Succès de la *Duchesse de Montemayor*.

Il y a quelques jours déjà, *l'Entr'acte* a publié la petite note que voici :

« Dans plusieurs théâtres, le concierge a reçu l'ordre de n'accepter le dépôt d'aucun manuscrit. Les directeurs ont dû prendre cette mesure en présence du nombre considérable de pièces qu'on veut leur soumettre et dont la lecture absorberait tout leur temps. »

J'avoue que s'il ne s'était agi d'un journal dont les nouvelles sont habituellement puisées aux sources les plus sûres, j'aurais cru à une aimable mystification.

Je m'attendais, en tout cas, à voir les démentis surgir de tous côtés. Un seul a paru : il est émané de la direction du Gymnase.

M. Paul Boisselot, son organe, déclare que « le Gymnase ne renvoie les ouvrages déposés qu'avec une analyse détaillée de la pièce lue : sujet, situation, caractère; le tout suivi d'une appréciation et d'une conclusion. »

Il ajoute que le nombre des manuscrits déposés et lus s'est élevé, dans le cours de l'année 1866, à deux cent quatorze, non compris ceux que les auteurs ont remis au directeur lui-même.

Voilà qui est bien et qui justifierait, si elle n'était établie depuis longtemps, la réputation d'habileté que s'est faite M. Montigny.

Mais pourquoi M. Montigny est-il le seul à réclamer ?

Je me le demande !

En voyant les platitudes signées de noms connus qui s'étalent chaque soir sur l'affiche de certains théâtres, j'accusais tout naturellement la stérilité de la jeune génération. Quoi ! personne pour remplacer ces vaudevillistes fourbus, ces dramaturges éreintés ! — Maintenant, tout m'est expliqué.

Le fait n'est que trop vrai : Ponsard, Augier, Alexandre Dumas fils, Barrière, Sardou, se présenteraient aujourd'hui :




LE JOUR DES ROIS. — LA PETITE REINE DE LA FÈVE : dessin de M. Albert S. — Voir page 14.

s'ils n'avaient bouche auprès de Sa Majesté le directeur, s'ils ne connaissaient son tailleur ou son pedicure, jamais ils n'auraient la moindre chance de se faire jouer — même au théâtre Dejazet.

Ils ne seraient même pas lus!

Et Son Excellence le concierge, pour lequel la note en question témoigne une si tendre sollicitude, s'empresserait de jeter au ruisseau *Lucrèce*, la *Ciguë*, la *Dame aux Camélias*, les *Filles de Marbre* et les *Pattes de Mouche*.

Car enfin, si hospitalier que soit M. Montigny, il ne pourrait jouer tout cela.

Quand je cherche la raison de cette mesure, je ne puis la trouver que dans l'incapacité ou la modestie excessive de MM. les directeurs.

Comme ils ont tout intérêt à s'affranchir des conditions léonines que leur font les auteurs en renom, il est certain que s'ils trouvaient en dehors d'eux quelque œuvre de mérite, ils ne manqueraient pas de s'en emparer.

Mais encore faudrait-il qu'ils eussent le tact littéraire assez sûr pour apprécier la valeur et les chances de succès d'une œuvre dramatique, pour pouvoir, au besoin, la corriger, donner à l'auteur un de ces conseils vifs et justes qui, d'une œuvre incomplète, suffisent parfois pour faire un chef-d'œuvre.

C'est ici qu'éclate l'excessive modestie dont je parlais tout à l'heure.

Se défiant d'eux-mêmes, les directeurs, au lieu de déguster les produits qu'on leur offre, préfèrent les acheter sur l'étiquette du sac.

J'admets volontiers le fétichisme des noms quand il s'agit d'une bouteille de Montebello ou de Château-Yquem : le cru est ici une garantie de la qualité : en matière littéraire, c'est autre chose.

Je ne veux nommer personne; mais que de Corneilles du boulevard qui ne font plus que des *Agésilas*, que de Scribes qui en sont maintenant à leur *fille de trente ans!*

N'importe! les directeurs s'en tiennent à leurs fournisseurs patentés. Ceux-ci d'ailleurs leur rendent des services de plus d'un genre : ils travaillent sur commande : ils savent au besoin ressemeler une féerie, retaper un mélodrame, habiller un truc nouveau, — toutes choses auxquelles des débutants, quel que fût leur talent, seraient probablement fort inhabiles.

Il est bien entendu qu'il ne peut être ici question du Théâtre-Français, dont l'accès reste toujours ouvert, comme par le passé, aux auteurs inédits aussi bien qu'aux maîtres de la scène.

La seule distinction qu'il fasse entre eux, c'est que ceux-ci arrivent d'emblée au comité de lecture, tandis que les autres doivent subir l'épreuve d'un examen préalable.

Quant à cet examen, il se pratique de la façon la plus large.

Chaque manuscrit déposé au secrétariat est l'objet d'un rapport qui contient, avec l'analyse de la pièce, les conclusions motivées tendant, soit au rejet absolu, soit à l'admission devant le comité.

Communication de ce rapport est donnée aux auteurs, qui ont la faculté de venir le discuter avec l'examinateur, ou avec l'administrateur lui-même.

Certains ouvrages, qui paraissent plus importants que les autres, sont remis successivement aux deux examinateurs et donnent lieu, par conséquent, à un double rapport.

Il arrive parfois qu'une pièce trop imparfaite, dans son état actuel, pour franchir le seuil du comité, puisse cependant, à l'aide de corrections et de remaniements, aboutir à un résultat plus favorable. Dans ce cas l'examinateur invite l'auteur à venir le trouver, relit avec lui le manuscrit et lui indique les passages sur lesquels doit porter son nouveau travail.

Cette tâche délicate — qui constitue une sorte de magistrature littéraire en premier ressort, — suppose, comme on le voit, chez ceux qui l'exercent, un sens critique des plus droits, une vaste expérience théâtrale, un coup d'œil vif et prompt, doublés d'une bienveillance à toute épreuve. Les titulaires sont aujourd'hui M. Léon Guillard, l'auteur de cinquante pièces applaudies sur nos premières scènes, et M. Laffitte, un autre vétéran du théâtre. Tous les auteurs, hâtons-nous de le dire, qui se sont trouvés en relations avec eux, sont unanimes à reconnaître que ces fonctions ne pouvaient être confiées à des mains plus savantes, plus courtoises et plus consciencieuses.

Et quel travail! Le Gymnase parlait tout à l'heure de ses deux cent quatorze manuscrits. Savez-vous combien le Théâtre-Français en reçoit? En moyenne deux par jour (déduction faite des dimanches et fêtes, que les deux examinateurs se partagent entre eux, — sans compter encore ceux dont l'administrateur, M. Thierry, s'est réservé la lecture.

Le tout peut se subdiviser ainsi :

Un tiers composé de tragédies envoyées par des Campistrons de province, et de comédies surannées sur le modèle des anciennes pièces dites *à caractères* : l'*Ennuyeux*, le *Causeur*, le *Timide*, le *Pétulant*, ou bien encore *Amour et intérêt*, *Gloire et bassesse*, *Élégance et perversité*. Il y a aussi la série des *Écoles* : l'*École des tuteurs*, l'*École des créanciers*, l'*École des hommes d'État*, etc., etc.

Un autre tiers composé de vaudevilles sans couplets. — La plupart, de petits proverbes, genre Musset.

Dans le dernier tiers entrent les mélodrames, genre boulevard, — c'est la majorité; — puis les études antiques, les drames en vers, et enfin les comédies qui s'efforcent de suivre le mouvement du jour, — pastiches de Sardou, de Barrière, de Dumas fils.

Que dites-vous de cette petite statistique?

A coup sûr, s'il était un théâtre qui pût se croire dispensé d'ouvrir ses portes à tout venant, ce serait le Théâtre-Français. N'entre pas dans les palais qui veut et le Théâtre-Français, c'est le siége de la royauté dramatique. Qu'il demandât aux auteurs leurs preuves de noblesse, et qu'il renvoyât à l'Odéon ceux qui ne les auraient pas encore faites, ce serait hautain, rigoureux, injuste; mais encore cela se comprendrait-il cent fois mieux que l'absurde ostracisme que nous fait connaître la note de l'*Entr'acte*.

Et ce qu'il y a de pis, c'est que l'autorité n'y peut rien : grâce à la liberté théâtrale, les directeurs sont ici dans leur droit et les jeunes auteurs qu'ils excluent en masse n'ont rien à répliquer.

En sorte, conséquence bizarre, que la liberté théâtrale n'aura fait qu'aboutir au monopole.

Le seul recours que je voie contre l'ukase directorial, c'est l'intervention de l'Association des auteurs dramatiques. Que, dans ses traités avec les directeurs, elle leur impose l'obligation d'un comité de lecture analogue à celui du Théâtre-Français ou du Gymnase, et il faudra bien qu'ils s'exécutent.

Connaissant le désintéressement parfait de l'Association et sa sympathie pour les *jeunes*, je ne doute pas qu'elle ne vienne promptement à leur aide.

Ah! j'oubliais : je ne suis pas un *jeune* et je n'ai déposé aucun manuscrit chez aucun concierge d'aucun théâtre.

~ Parlons un peu de la lionne du jour, de miss Dolorès Adah Isaac Menken.

Il y a deux ans je vous annonçais ici même le départ de M. Marc-Fournier pour Londres. M. Marc-Fournier jouissait alors de ce prestige d'*impresario* habile qui depuis a singulièrement pâli.

Il allait, disait-on, frapper un coup de maître, engager à prix d'or une artiste dont Londres était affolée comme Paris le fut de Rachel, comme il l'est aujourd'hui de la Patti.

Cette artiste n'était autre que miss Menken.

Un seul rôle, celui de Mazeppa, dans la pièce de lord Byron, lui avait valu cette célébrité. Elle s'y montrait un prodige de séduction, de beauté, d intelligence et de hardiesse : la tragédienne saisissante était, disait-on, doublée d'une écuyère incomparable, et le théâtre d'Astley tremblait sous des piétinements d'admiration, lorsque, dans le costume classique popularisé par le tableau d'Horace Vernet, emportée sur un cheval fougueux, elle exécutait, à travers les rochers, sa course vertigineuse.

A ces éléments de succès venait se joindre une existence dix fois plus romanesque et plus accidentée que celle de la fameuse Lola Montès. — Et miss Menken n'a encore que vingt-six ans!

C'est le cas, ou jamais, maintenant que la voici parmi nous, de rappeler quelques traits de sa biographie.

Miss Adah Menken est née à la Nouvelle-Orléans : on peut dire qu'elle participe de trois nationalités; issue de parents français et américains, elle appartient à la race israélite.

A douze ans, elle savait l'anglais, le français, le latin, l'hébreu et elle lisait Homère dans le texte grec : aujourd'hui elle lit dans leur langue Gœthe et Schiller.

Elle est aussi de première force en mathématiques.

Comment, au milieu de ces études, avait-elle trouvé le moyen d'apprendre encore la danse? c'est un miracle à ajouter à tant d'autres : toujours est-il qu'à peine âgée de quatorze ans, elle débutait comme première danseuse sur le grand théâtre de la Nouvelle-Orléans et y obtenait un succès à la Liszt, à la Jenny Lind et à la Fanny Elssler.

Je ne sais pas si l'on a dételé ses chevaux, si l'on a mangé en beignets ses chaussons de danse; mais un fait certain, c'est que, dans l'Ohio, on lui a décerné un sabre et des épaulettes d'honneur, sans compter le grade de capitaine de la garde légère de Dayton.

Je ne parle pas des bouquets, des colliers, des bracelets que l'enthousiasme américain jetait par boisseaux à ses pieds.

De la Nouvelle-Orléans elle va au Texas, à Mexico, à la Havane. Là, elle est adoptée par une riche famille espagnole et s'endort quelques mois dans les délices de cette Capoue. Mais bientôt le démon du théâtre la reprend et la voilà partie pour le Texas, traînant avec elle des grooms, des chiens, tout l'attirail d'une Diane chasseresse. Capturée en route par les Indiens, elle est délivrée par le général américain Hartney, et, pour reconnaître ce service, elle fait la campagne avec lui en qualité d'aide de camp. Voilà qui nous explique les épaulettes d'honneur.

Ici commence une nouvelle phase de la vie de miss Menken — la phase littéraire et artistique. Elle travaille la peinture, la musique, la sculpture qu'elle étudie dans l'atelier du statuaire Jones. Ses premiers essais littéraires se manifestent par des articles insérés dans un journal de la Nouvelle-Orléans, par la publication de *ses Mémoires* et d'un recueil de poëmes édités sous le pseudonyme d'*Indigena*. Ce n'est pas tout : elle fonde un journal politique, la *Liberty*, elle fait des lectures publiques, — puis, revenant à ses premières amours, elle reprend le théâtre, mais non plus cette fois comme danseuse : elle joue la tragédie, la comédie, la farce, l'opérette et le succès continue à la suivre dans toutes ces excursions dramatiques. Lasse encore une fois de bouquets et de couronnes, elle ressaisit sa bonne plume de la *Liberty*. Dans un journal de Cincinnati, elle combat avec vigueur l'exclusion des juifs du parlement anglais, et sa brillante polémique lui vaut une lettre autographe du baron de Rothschild, qui l'appelle *la Déborah inspirée de sa race*.

Elle passe enfin en Angleterre, où elle reparaît une quatrième fois sur la scène : son début est une scène de boxe intercalée dans la pièce de *Tom and Jerry* : elle y fait fanatisme : puis vient la pièce de *Mazeppa* qui la porte aux étoiles.

Et pendant le cours de cette existence accidentée, miss Menken a encore trouvé le temps de se marier, de divorcer, et même de se remarier encore, si l'on en croit la légende, avec le pugiliste Heenan.

Voilà la merveille que M. Marc Fournier était venu chercher et qu'il s'est laissé souffler par M. Dumaine.

Cette fois les réclames d'Outre-Manche n'avaient pas menti. Jamais on n'avait vu au théâtre une beauté plus parfaite, des formes plus élégantes et plus pures, des attitudes plus séduisantes et plus gracieuses. Mme Delval elle-même est distancée. Lorsque la débutante a paru sous son brillant costume de jeune mexicain, un murmure d'admiration a parcouru la salle : elle y a répondu en envoyant des baisers aux spectateurs : c'est, paraît-il, la mode américaine. Le public français n'a pas paru s'en formaliser.

La pièce, où vous pouvez l'applaudir tous les soirs en compagnie de Dumaine, n'est autre que le drame des *Pirates de la Savane*, remonté à neuf et enrichi pour la circonstance d'un rôle de muet, — celui que joue miss Menken. — On aura craint sans doute l'effet de ce petit accent exotique qui semble piquant aux Anglais, mais dont peut-être s'accommoderait moins bien la délicatesse de nos oreilles. Hâtons-nous de dire que la débutante rachète, par l'éloquence de sa pantomime, son infirmité de commande. Ses grands yeux noirs sont parlants : son geste est juste, expressif, passionné, et ne rappelle que rarement les affectations et les rondeurs de la chorégraphie de convention. Il faut la voir dans son duel au couteau, épiant les mouvements de son adversaire, le harcelant de feintes et de surprises jusqu'au moment où, après l'avoir terrassé, elle lui met sur la poitrine son pied vainqueur. Et avec quelle grâce et quelle précision elle manie la carabine! Mais ici comme à Londres, le triomphe définitif de miss Menken, c'est le moment où bouclée à la renverse, le corps pendant, sur un cheval qui trépigne d'impatience, elle se laisse emporter au galop sur trois pentes escarpées, disposées en lacet, dont la dernière monte jusqu'aux frises. Ce mélange de terrible et de gracieux est quelque chose d'unique en son genre. Il y a là de quoi faire courir tout Paris aux *Pirates de la Savane*.

A une prochaine chronique le compte rendu de la *Duchesse de Montemayor*, un grand succès encore pour ce pauvre Léon Gozlan et son collaborateur anonyme, M. Édouard Plouvier.

GÉRÔME.

## BULLETIN

Le salon du pavillon Denon a été récemment ouvert au public.

Le rez-de-chaussée de ce salon est percé, dit le *Constitutionnel*, de neuf grandes portes et de trois grandes croisées; les croisées ouvrent sur la cour des squares, les chambranles sont en marbre noir et les portières en velours vert.

Au-dessus des portes et des croisées, sur les pieds-droits des murs, sont suspendus les quatre grands tableaux de Charles Lebrun, premier peintre de Louis XIV, ayant trait à la vie d'Alexandre le Grand.

Au-dessus de ces tableaux, court sur les quatre façades du salon un entablement formant balcon à balustrades.

Dans la partie haute, douze croisées, trois sur chaque façade, éclairent le salon. Entre ces croisées, dans les niches feintes, huit femmes allégoriques peintes sont assises dans des attitudes diverses; elles représentent les beaux-arts dans leurs diverses formes.

Ce salon, un des plus grands du Louvre, est dominé par un plafond à riches voussures.

Au centre, le peintre, M. Charles Muller, a exécuté un grand camaïeu mordoré, représentant une femme assise écrivant sur de larges tablettes.

Les quatre grandes voussures qui sont aux quatre points cardinaux de ce plafond sont décorées de quatre grandes pages de peintures historiques dans des encadrements surbaissés.

Au sud, l'artiste a représenté Napoléon Ier décrétant l'achèvement du Louvre.

Au nord, on voit François Ier dans l'atelier d'un de ses artistes, et le château de Chambord estompe dans le lointain.

A l'ouest, saint Louis, et dans le lointain la Sainte-Chapelle du palais de justice.

Enfin, à l'est, Louis XIV ordonnant la construction du Louvre.

Les quatre encoignures du plafond sont décorées de lauriers, d'écussons et d'aigles d'or aux ailes déployées.

On sait qu'à l'ouest et à l'est de ce grand salon sont les deux grandes galeries de peinture de l'école française.

Il en résulte que, maintenant, sans que le visiteur soit obligé de revenir sur ses pas, on peut parcourir le musée de peinture de toutes les écoles, qui forme un vaste quadrilatère mesurant plus d'un kilomètre de longueur.

On assure que les *francs tireurs des Vosges* se proposent de venir en députation à Paris pour apporter à S. A. I. le Prince Impérial, leur président d'honneur, son uniforme et sa carabine.

A cette occasion, le cercle des carabiniers de Paris, présidé par M. le marquis de Nicolaï, a offert une coupe d'honneur aux *francs tireurs des Vosges*. Cette coupe sera disputée entre les représentants des francs tireurs. Le concours aura lieu dans le tir du cercle des carabiniers de Paris.

C'est pendant le voyage de Nancy que le prince a remarqué, pour la première fois, la belle tenue des *francs tireurs des Vosges*, venus d'Épinal pour défiler sous les yeux de l'Impératrice et de Son Altesse.

La Société des francs tireurs et le Cercle des carabiniers ont déjà servi de modèles à plusieurs sociétés de tir qui se sont formées sur différents points de la France. Un jour notre pays comptera autant de sociétés de tir qu'il possède de sociétés orphéoniques. Nous n'aurons rien à envier à l'Allemagne et à la Suisse.

Le *Moniteur* a publié, ces jours derniers, une liste de dix militaires invalides nommés chevaliers de la Légion d'honneur. Le *Moniteur de l'armée* nous fait connaître l'âge de ces dix militaires invalides :

Crémieux a 90 ans : il a été blessé en Espagne en 1812; David a 88 ans : il a été blessé aussi en Espagne; Vaillant a 87 ans : il a eu le bras gauche emporté par un boulet à Eylau; Décrion a 82 ans; Waast, 82 ans : il est amputé du bras droit; Wittmer, a 79 ans; Gallerne 83 ans; Dominique, 85 ans : il a été blessé en Calabre; Fleuricourt a 82 ans et Parèré 79 ans.

Malgré leur grand âge, leurs blessures et les rudes épreuves par lesquelles ils ont passé, tous ces vieux braves sont encore allègres et dispos.

Le doyen des invalides est aujourd'hui le nommé Magnanas, âgé de 96 ans. Il a été amputé de la jambe gauche en l'an XIII, et est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 31 décembre 1864.

Par décret rendu sur la proposition du ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, M. Hébert, peintre d'histoire, a été nommé directeur de l'Académie impériale de France à Rome, en remplacement de M. Robert-Fleury, démissionnaire pour cause de santé.

Une cérémonie pleine d'intérêt et d'une grande importance politique et sociale vient d'avoir lieu à Blackwall.

C'était, dit l'*International*, l'inauguration du vaisseau le *Chichester*, qu'une société de personnes charitables vient de faire arranger pour servir de refuge aux orphelins de Londres.

Le *Chichester*, qui était jadis une frégate de cinquante canons, pourra contenir près de quatre cents de ces enfants, dont on fera des marins. La dépense annuelle de chaque orphelin s'élèvera seulement à 15 livres sterling (375 fr.).

Le comte de Shaftesbury présidait, ayant à ses côtés sir Stafford Northcote, le lord maire de Londres, l'amiral Hale, le shériff Waterlow, etc.

TH. DE LANGEAC.

# LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

PREMIÈRE PARTIE.

LE DUC ET LE MENDIANT.

## XVII

### Esteban (suite).

Ses propres paroles viennent d'être répétées : lui vivant, nos projets devenaient impossibles... Je connais la haute moralité de Vos Seigneuries : elles eussent toutes reculé devant un meurtre.

— A l'unanimité ! fit sincèrement le ministre.

Don Pascual mit la main sur son cœur. Don Balthazar de Alcoy fit un geste d'énergique répulsion.

— Sans doute, sans doute, dit Pedro Gil; aussi, ai-je cru devoir ne vous en parler qu'après la chose faite... Je vous prie de bien vouloir me laisser continuer, mes seigneurs... En ma qualité de second oidor, j'avais l'inspection de la forteresse; en ma qualité de conjuré, je savais le moment de l'évasion... j'ai tout simplement pris mes mesures pour que le prisonnier, saisi sur le fait, trouvât à qui parler avant d'avoir la clef des champs... Bien ! bien ! Esteban, interrompit-il à la fenêtre; on est à toi, mon garçon !

Les trois hommes d'État se regardèrent encore, l'expression de leurs visages avait changé.

Pedro Gil resta un instant à la fenêtre comme pour leur donner le temps de réfléchir.

— Seigneurs, seigneurs, sur ma foi ! je ne cacherai pas mon opinion !... Regrettons la fin prématurée du noble duc... mais il était dans son tort... un prisonnier qui s'évade manque à tous ses devoirs... D'ailleurs, c'est un fait accompli...

— Et que prétend-il faire de cet homme qui est dans la cour ? demanda don Pascual. Je n'ai pas encore bien saisi...

— Voyons, seigneur Pedro, ajouta le président, veuillez-nous développer l'intrigue de votre comédie.

Par la fenêtre, la voix du dehors monta.

— Je vais reprendre ma sieste, dit-elle, puisqu'on n'a pas besoin de moi.

— Dors, Esteban, répliqua Pedro Gil en lui envoyant un signe de tête amical; j'irai te chercher tout à l'heure, mon ami.

Esteban se drapa magistralement dans un vieux manteau qu'il avait et s'étendit de nouveau sur son banc. Quand il eut fermé les yeux, nos trois hommes d'État vinrent le contempler tout à leur aise.

— Mes illustres maîtres reprit l'ancien intendant, ce jeu miraculeux de la nature est le point de départ de ma combinaison. Si dans le cours des développements que je vais soumettre à vos seigneuries la frayeur vous reprenait, rassurez-vous par cette seule pensée: Medina-Celi est mort et impuissant à vous nuire, mais Medina-Celi vit et demeure capable de tout ce qui peut vous servir.

— Mais, objecta le président de l'audience, sa mort sera constatée.

— Pour nous seulement, seigneurs, interrompit Pedro Gil; soyez assurés que le projet a été sérieusement mûri. Le duc a été mis à mort, non point par les gardiens naturels de la forteresse, mais par des braves déguisés en garçons bouchers et postés dans le cellier de maître Trasdoblo fournisseur juré de la prison. Le duc a disparu purement et simplement. Sa fosse était creusée d'avance dans le charnier de Trasdoblo. Ces détails répugnent aux grands cœurs de Vos Seigneuries, je m'en aperçois bien, mais comme l'a dit excellemment mon patron très-illustre, don Bernard de Zuniga, c'est un fait accompli désormais. Passons d'ailleurs aux conséquences. Demain le duc de Medina-Celi, heureusement échappé à la lourde chaîne qui l'accablait, sera dans son palais.

— Espères-tu tromper une épouse? interrompit Baltazar de Alcoy, dont le front s'était rembruni.

— Je tromperais une mère, affirma l'ancien intendant.

— Laissez-le dire, fit le vieux ministre, je n'ai pas encore tout à fait compris, mais cela me paraît marqué au coin d'une infernale adresse.

— Le très-puissant président de l'audience y a bien été trompé, reprit Pedro Gil, lui qui avait des souvenirs de vingt-quatre heures ! Craignez-vous les souvenirs de dona Eleonor, qui datent de quinze ans ?

— Bien raisonné, Pedro, dit le ministre; quel garçon pour l'intelligence ! Voyons maintenant ce que cela nous donnera.

— Cela nous donnera, pour don Juan de Haro la main de dona Isabel et la fortune de Medina-Celi, répartit l'ancien intendant; le duc consentira; il imposera sa volonté au besoin, et, l'affaire faite, le duc ira voyager à San Iago de Cuba ou au Pérou, selon son caprice.

— Et don Juan, notre neveu, appuya le ministre tout à fait rassuré, nous devra un beau cierge, savez-vous, mes seigneurs !

— Mais, demanda Baltazar de Alcoy, qui hésitait encore, l'homme est-il prévenu ?

— Holà ! cria en ce moment la voix du dehors; une fois qu'on a perdu son premier somme, on ne peut plus se rendormir... J'ai mes affaires à Séville... Et qui sait si elles ne sont pas plus importantes que les vôtres !

— Seigneurs, dit le vieux Zuniga, je prends spontanément la résolution de faire comparaître cet homme devant moi. Don Juan, notre neveu, sera un bon ministre; il ne donnera aucune attention aux affaires, et, pour le bonheur de l'Espagne, tout restera confié à notre sage expérience... C'est un coup de partie ! Nos positions dépendent de la manière dont nous allons jouer nos cartes. Passons dans nos appartements privés, afin que le secret le plus profond entoure cette entrevue.

— J'approuve votre détermination, mon cousin, opina le président de l'audience; je vénère le comte-duc, mon gendre, mais je ne le regretterai point.

Le commandant des gardes s'était approché de la fenêtre. L'homme et lui se regardaient en face. Ce fut le commandant qui baissa les yeux le premier.

— Eh bien ! don Pascual; fit le ministre, à quoi pensez-vous ?

Pedro Gil venait de sortir par la porte dérobée pour aller chercher son faux duc.

— Je ne pense à rien, répondit franchement don Pascual. Certes ! certes ! tout ceci est fort extraordinaire.

— Puisque nous voilà seuls, mes seigneurs, reprit le président de l'audience, je puis parler à cœur ouvert... Ce Pedro est un scélérat de la plus dangereuse espèce... Si c'était nous qu'il trompât? Si le duc était véritablement libre et dans l'enceinte de l'Alcazar ?... Si nous restions, en définitive, les dupes de cette effrontée comédie ?

Le vieux Zuniga, qui se dirigeait déjà vers ses appartements privés, s'arrêta court.

Baltazar de Alcoy poursuivit à voix basse :

— Je vais plus loin, seigneurs... si le comte-duc était dans tout ceci !... On a vu des ministres faire subir à leurs subordonnés des épreuves de ce genre.

— Le comte-duc? dit Pascual, eh mais! certes, il a beaucoup de subtilité dans l'esprit.

— Beaucoup de ruse, ajouta Alcoy, beaucoup d'inquiétude... Il est capable de tout !

— Par saint André martyr, seigneurs ! s'écria le vieux Zuniga d'un ton découragé, je suis un pauvre hidalgo tout rond, tout franc, tout loyal... Ne me faites pas perdre la tête, je vous prie... Est-il défendu à un serviteur du roi de tenir à sa place ?... Si ce *quidam* est Medina, nous tâcherons de le retourner... Si c'est un espion, nous parlerons du comte-duc avec tout le respect dû à un corps saint. Et... en somme, don Juan est son neveu comme le nôtre !... Voici le personnage, entrons dans mon appartement.

La petite porte située derrière le paravent venait en effet de s'ouvrir. Pedro Gil rentrait précédant un cavalier de haute taille, admirablement campé sur de belles jambes bien découplées, et portant avec fierté la tête la plus noble du monde. Son costume, il est vrai, ne répondait pas tout à fait à la grandeur de sa mine, mais son vieux sombrero gardait je ne sais quelle tournure, son manteau de gros drap déteint avait des plis hardis et son pourpoint, usé jusqu'à la corde, ne paraissait point son âge.

A en juger par son allure et la fermeté de sa démarche, ce beau gaillard ne devait pas avoir plus de quarante ans. Cependant ses cheveux grisonnaient, et il y avait bon nombre de fils d'argent dans sa moustache noire.

Nos trois hommes d'État s'arrêtèrent un instant pour le considérer, puis ils entrèrent.

Pedro Gil se tourna vers lui.

— Esteban, mon ami, dit-il, te voilà introduit dans le palais du plus grand souverain du monde, et ces trois personnages que tu viens de voir sont les premiers du royaume après Sa Majesté.

Esteban jeta un regard indifférent sur les merveilles de l'architecture arabe. Il laissa seulement retomber un peu les pans de son manteau et grommela :

— Il fait chaud chez le roi.

— De la décence, ami, reprit l'ancien intendant, mais de l'aplomb !... Et souviens-toi que si tu joues comme il faut ton rôle, ta fortune est faite !

Esteban répondit avec un sang-froid superbe :

— Jouer un rôle ne m'embarrasse guère... J'ai été sifflé dans toutes les comédies de Calderon : dépêchons seulement, car j'ai, moi aussi, mes affaires.

Quand Pedro Gil et son protégé furent introduits dans l'appartement privé de don Bernard et Zuniga, nos trois hommes d'État avaient eu le temps de se composer un maintien digne et solennel. Ils étaient assis en quinconce comme un tribunal, et la fraise de don Bernard dominait ce triangle imposant comme la principale pièce d'un surtout couronne une table bien servie.

— Qu'on ferme toutes les portes ! ordonna cet habile ministre d'une voix sévère; asseyez-vous, maître Pedro Gil... L'homme, approchez et demeurez debout.

Cet accueil était très-positivement calculé pour inspirer au nouveau venu le respect et la terreur, mais le nouveau venu ne parut point étonné le moins du monde. Il s'avança jusqu'à la table d'ébène sculptée qui était devant le vieux ministre et appuya ses deux mains sur un long bâton de voyage qu'il portait suspendu à la plus haute olive de son pourpoint.

— J'ai fait ce matin une forte étape, dit-il; je préférerais m'asseoir; mais, s'il faut rester debout, c'est bien.

Il regarda le cabinet comme il avait regardé la galerie, avec une insouciante curiosité. C'était une petite pièce octogone, faisant partie du châtelet en style espagnol que Philippe II avait collé à la face méridionale de l'Alcazar. Le plafond et les boiseries étaient chargés de lourdes sculptures formant caissons et encadrant des panneaux peints par le premier Pacheco, sous le règne précédent.

Ayant achevé son examen, Esteban reporta ses yeux sur leurs seigneuries.

Je ne sais pourquoi nos trois hommes d'État semblaient beaucoup plus embarrassés que lui.

— Comment vous appelez-vous ? demanda don Bernard de Zuniga pour entamer l'entretien.

— Le seigneur Pedro Gil, répondit froidement Esteban, aurait dû m'épargner ces préliminaires oiseux et pénibles... Il n'ignore pas que je suis un homme occupé... Si Vos Grâces ont du temps à perdre, je ne suis point dans le même cas : arrivons au fait, je vous prie.

— Vous parlez haut, l'ami ! fit observer le commandant des gardes.

— C'est ma coutume, seigneur; j'ai une bonne poitrine et une bonne conscience.

— Savez-vous devant qui vous êtes ? interrogea à son tour le président de l'audience.

— Le seigneur Pedro m'en a touché quelques mots. Je pense que vous êtes trois grands d'Espagne, et je souhaite que Dieu vous bénisse.

— Il faut agir avec douceur, dit le vieux ministre qui vit le rouge monter au visage de don Pascual; l'ami, nous ne vous ferons point de mal. Quel métier est le vôtre ?

Cette fois une nuance d'orgueil satisfait éclaira le visage d'Esteban.

— Si vous êtes grands, je suis roi ! prononça-t-il avec un profond contentement de lui-même.

— Nous as-tu amené un fou ! Pedro, s'écria le ministre.

Esteban rejeta son manteau sur son épaule gauche. D'un geste noble, il imposa silence à l'ancien intendant qui allait prendre la parole.

— Que parlez-vous de métiers, s'il vous plaît ! dit-il en faisant un pas vers nos trois hommes d'État; avez vous ouï parler du saint d'Antequerre ?... Sauriez-vous vivre honnêtement et les bras croisés si vous n'aviez point de patrimoine ?... Ne regardez pas avec orgueil ou mépris celui dont le nom seul inspire du respect à des milliers d'hommes... Des métiers ! je les dédaigne tous, depuis le premier jusqu'au dernier... Et qui vous dit que je voulusse faire le vôtre ?

— Par les cinq plaies !... commença don Pascual furieux.

— Il s'exprime bien, interrompit le vieux ministre; il est un peu exalté, mais quinze années de captivité ne laissent pas toujours la tête très-saine... Il sera bien dans son emploi.

— Je vous dis, seigneurs, appuya Pedro Gil avec conviction, que c'est là précisément l'homme qu'il nous faut... Répondant pour lui, afin d'abréger, j'apprends à Vos Seigneuries que le saint Esteban d'Antequerre a été nommé par légitime élection roi des gueux de l'Andalousie, et qu'il venait à Séville pour la cérémonie du couronnement. C'est un lettré, quoi que vous puissiez penser de son sceptre et de sa dignité; il a étudié à l'université de Grenade, où quelques-uns de ses tours sont restés illustres, c'est un homme de guerre, il a déserté; c'est un chrétien, il observe le repos des dimanches et fêtes, sans jamais travailler le reste de la semaine; c'est un voyageur, il sait mentir avec un aplomb mémorable: c'est un philosophe, il n'a pas plus de préjugés que de croyances. Dites-lui, je vous le conseille, tout uniment et tout clairement ce que Vos Seigneuries at-

1. Voir les numéros 583 à 603.



LA GUERRE AU PARAGUAY. — LES TROUPES ALLIÉES ENTENDANT LA MESSE AVANT LE COMBAT; d'après un dessin envoyé par notre correspondant. — Voir page 14

tendent de lui; c'est le chemin le plus court et le meilleur.

Le vieux don Bernard consulta de l'œil ses deux nobles cousins.

— Je suis de cet avis ! s'écria-t-il tout à coup impétueusement; rien n'échappe à ma perspicacité... Du premier regard j'avais jugé ce personnage très-original et très-remarquable... L'ami, sois attentif, nous voulons faire de toi un duc !

Il n'était pas plus aisé d'éblouir le saint Esteban d'Antequerre que de l'effrayer, car il répliqua d'un ton glacial :

— Avant d'être roi, j'ai été duc et prince... prince des Ursins, trouvez-vous que ce soit peu ?... et grand maître de Saint-Jacques et don Juan d'Autriche.

— Il a été comédien nomade, s'empressa de dire Pedro Gil en forme d'explication.

— Bien cela ! s'écria don Bernard; comprenez-vous, seigneurs ? Prince des Ursins dans le *Peintre de sòn déshonneur* de notre ami Calderon... grand maître de Saint-Jacques dans la *Perle de Séville,* du vieux Lop.. don Juan



LA GUERRE AU PARAGUAY. — LES SOLDATS DANS LA TRANCHÉE A CAPON-PÉRIS; d'après un dessin envoyé par notre correspondant. — Voir page 14.



LE PORT DU HAVRE. — PANORAMA A VOL D'OISEAU.

d'Autriche dans le *Siége d'Alpujarra*... Par les sept douleurs ! c'est un divertissant compagnon !... Reponds, l'ami, veux-tu être duc ?

Esteban parut hésiter.

— Je ne me connais point de passions, dit-il, mais j'ai deux goûts renfermés dans des bornes raisonnables : la table et la galanterie. Pour contenter ces deux vocations, qui certes ne nuisent à personne, il faut avoir la bourse bien garnie. Combien votre métier de duc me rapportera-t-il, à vue de pays, par semaine ?

Les trois hommes d'État ne purent s'empêcher de sourire, et le président de l'audience dit :

— Tu fixeras toi-même ton salaire.

Esteban le regarda d'un air fier et demanda :

— Lequel de vous trois est le maître ?

— Il n'y a point de maître ici, répondirent à la fois don Baltazar et don Pascual.

Mais du haut de sa fraise, le vieux ministre réplique de son côté :

— C'est moi qui suis le maître !

— Eh bien ! repartit Esteban, si vous êtes le maître, ne laissez pas vos serviteurs bavarder à tort et à travers. Depuis quand parle-t-on de salaire à un duc ?.. Dites-moi quels seront mes revenus, fixez mon apanage...

— Ah çà ! gronda le commandant des gardes, est-ce que tu crois, faquin, qu'on va te faire duc pour tout de bon ?

— Je ne crois rien, seigneur, répondit Esteban; je ne demande rien, je n'accepte rien... Maître Pedro Gil, mettez-moi dehors, s'il vous plaît.

Il se dirigeait en même temps vers la porte. L'ancien intendant l'arrêta.

— Tu seras duc pour tout de bon, l'ami, dit don Bernard; Dieu vivant ! quel original !

Paul Féval.

(*La suite au prochain numéro.*)

## LA PETITE REINE DE LA FÈVE

Après les fêtes de Noël, les fêtes du jour de l'An; après celles-ci les rejouissances des Rois. C'est avec un zèle infatigable que l'on s'amuse depuis quinze jours. Les plantureux dîners s'enchaînent avec les bals et les raouts. On ne saurait se faire une idee exacte du nombre prodigieux de poulardes et de la quantité fabuleuse de truffes qui se consomment en ce moment dans la capitale du monde civilisé. On en a bien le droit du reste, car nous voilà en plein carnaval : on aura tout le temps de jeûner et de se mortifier pendant le carême.

Les réjouissances des Rois sont pratiquées dans le monde entier. Les mœurs de chaque peuple les modifient d'une façon quelconque; mais le fond reste, c'est-à-dire cette fève traditionnelle qui crée, de par la loi suprême du hasard, un roi et une reine du festin.

Dans l'histoire du moyen âge on retrouve la royauté de la fève, à laquelle se rattachait une noble idée de charité. Dans le gâteau des Rois, on coupait une large tranche, appelée la *part du bon Dieu*. On la donnait au premier pauvre qui venait frapper à la porte du castel, et, si le sort avait attribué la fève à ce deshérité, il ne s'en retournait que l'escarcelle bien garnie des aumônes des convives.

Le jour des Rois, aujourd'hui et parmi nous, est par excellence la fête des enfants. Notre gravure représente un bal de bambins donné à cette occasion dans un salon aristocratique. La petite reine est installée sur son trône; elle est entourée de ses courtisans qui se disputent l'honneur de lui offrir des friandises. Et pendant ce temps-là, aux accords réunis d'un piano et d'une trompette criarde, des jeunes garçons, grimpés à califourchon sur des destriers improvisés, exécutent un tournoi heroïque.

Rien n'est plus charmant que ce tableau qui nous fait voir tout ce petit monde si gai, si bruyant et si heureux.

X. Dachères.

## LA GUERRE AU PARAGUAY

La guerre entre les Paraguayens d'une part, sous les ordres du président Lopez, et les Bresiliens d'autre part, secondés par leurs alliés de Montevideo et de Buenos-Ayres, ne paraît pas encore devoir toucher prochainement à sa fin. La lenteur des opérations militaires s'explique en partie par les obstacles que le terrain présente à chaque pas dans ces contrées à demi sauvages. Ici des fleuves rapides, là des marais profonds, ailleurs des forêts séculaires et impénétrables; nulle part les ressources nécessaires pour faire vivre une armée.

Les derniers courriers nous apportaient la nouvelle d'un échec subi par les alliés devant Curupayti. C'est le premier revers des alliés depuis le commencement de la campagne. Loin de les abattre, il n'a fait qu'exciter encore leur ardeur guerrière. Leurs troupes, portées à quarante-cinq mille hommes sous le commandement d'un nouveau chef, le marquis de Caxias, promettent de refouler avant peu Lopez au delà de l'Assomption, sa capitale. Le Bresil a remporté déjà assez de victoires sur le chef paraguayen pour que celui-ci n'ait qu'à se bien tenir. Une des dernières victoires des armées alliées est celle de Capon-Piris, forte position qui a fini par être enlevée en dépit des énergiques efforts des Paraguayens. Ces derniers ont eu huit cents hommes tués et deux mille blessés. Les alliés, d'ailleurs, n'ont pas moins souffert. Nous donnons, d'après le croquis d'un officier brésilien, deux dessins, dont l'un représente la messe célébrée au camp le matin du combat, et l'autre montre la position des soldats dans la tranchée avant l'engagement.

Francis Richard.

## COURRIER DU PALAIS

Mieux qu'un drame ou qu'un roman. — Un fils perdu. — Entre un père et une mère. — La belle mère, le gendre et les petites-filles. — La différence qu'il y a entre soixante mille francs et un million. — Ben-Jem ou le *Mazeppa de l'Atlas*. — Miss Adah Menken. — M. Brésil contre M. Dumaine. — Un article de traité entre directeur et auteurs dramatiques. — Le billet de Muller.

Vous n'aimez rien tant, madame, n'est-ce pas, que les romans qui attendrissent et les drames où l'on pleure ? La fiction la plus touchante souvent ne vaut pas la réalité. Vous plaît-il aujourd'hui de sentir votre cœur se gonfler et vos yeux se mouiller de larmes, ne faites pas demander à votre libraire le dernier livre de M. X... ou de Mme Z..., ces maîtres en l'art d'émouvoir; ne priez pas votre mari de louer pour vous une loge à quelqu'un des théâtres où la jeune fille pauvre séduite par le fils du banquier ou le neveu du général, ou bien l'enfant perdu et retrouvé par sa mère, tirent au quatrième acte les mouchoirs de toutes les poches; si vous êtes en humeur de pleurer, ouvrez avec moi un dossier de procédure et lisons ensemble les procès-verbaux d'un officier de police.

C'est d'un enfant perdu ou plutôt détourné qu'il s'agit aussi dans mon roman pour de vrai, dont le dernier chapitre est un arrêt de la Cour impériale de Paris.

Il y a dix-huit ans de cela, M. le vicomte de Bar..., lieutenant d'infanterie, épousait la fille du général comte d'A... Six ans plus tard la justice prononçait en faveur de Mme de Bar... une séparation de corps, et le jugement laissait à la mère la garde et l'éducation de deux enfants nés de cette union si tôt brisée.

Mais la veille du jour où le tribunal rendait sa décision, M. le comte de Bar... enlevait son fils aîné et quittait la France avec lui. D'abord il séjourna à Genève, puis en Italie, où, pour gagner son pain et celui de l'enfant, il donna des leçons sous le nom de Duval.

Tous les efforts, toutes les démarches de Mme de Bar... pour reconquérir son fils avaient été inutiles, lorsque cette année certains indices lui donnèrent à penser qu'un élève des Chartreux de Lyon pourrait bien être ce fils qu'elle pleurait.

Elle partit pour Lyon, et là, elle obtint l'autorisation de se présenter, accompagnée du commissaire spécial de police, dans la maison des Chartreux, et de faire amener en sa présence le jeune Philippe Duval.

« Oh ! c'est bien mon enfant ! » tels furent les premiers mots de Mme de Bar... lorsque l'enfant parut dans la cour. Elle se contint d'abord et adressa quelques questions à Philippe, qui la convainquirent qu'elle ne s'était point trompée; mais bientôt, ne pouvant plus maîtriser son émotion, le visage baigné de larmes sous l'épaisse voilette qui le cachait, elle allait se révéler, lorsque le directeur et l'agent qui l'accompagnait l'entraînèrent hors du couvent.

Quelques jours après — qu'ils durent paraître longs à la mère, ces quelques jours ! — nouvelle entrevue. Cette fois l'enfant a été préparé par le directeur, qui lui a parlé de la dame voilée comme d'une très-proche parente, comme d'une personne envers laquelle il avait les mêmes devoirs qu'envers son père, et qui avait les mêmes droits que son père sur lui.

Arrivé à la porte du salon de la pauvre mère, Philippe se précipita vers Mme de Bar... en criant : « Ma mère ! ma mère ! »

« Il y eut là une scène des plus attendrissantes — je lis le procès-verbal de l'officier de police — la mère et l'enfant se sont tenus dans les bras l'un de l'autre sans pouvoir prononcer une parole. Cette scène, qui a duré dix minutes, était si touchante, si naturelle, que nous avons cru, avec M. le directeur, devoir nous éloigner quelques instants pour laisser un libre essor à cet épanchement, que notre présence eût pu gêner. »

— Ne vous est-il pas tout à fait sympathique, madame, ce commissaire de police ?

Le lendemain, c'est le père qu'il accompagna aux Chartreux. L'enfant va droit à M. de Bar...; tous deux s'embrassent avec beaucoup de tendresse. Le père avertit son fils que le moment est venu pour lui de prendre une détermination très-grave; qu'il faut qu'il consulte son cœur, et que son cœur seul doit prononcer. Puis, après lui avoir appris qu'il saurait un jour quels motifs avaient séparé son père et sa mère :

« Entre ta mère et moi, pas de partage possible, dit-il à l'enfant qui lui serra les mains et le couvrait de baisers; je préférerais mille fois mourir que de consentir à vivre vingt-quatre heures avec elle. Ainsi donc, choisis; si tu veux aller avec ta mère, dis-le, alors je pars, et tu ne me verras plus. »

Quelle torture pour ce pauvre enfant ! Le directeur et le commissaire de police, ne pouvant résister au spectacle de sa désolation, invitèrent M. de Bar... à parler à son fils un autre langage.

Ici je ne veux plus que copier; rien ne vaudrait le procès-verbal qui raconte la scène :

« Notre intervention parut calmer M. de Bar..., qui s'est mis à pleurer, écrit le commissaire de police. Son fils s'est assis sur ses genoux, l'a couvert de baisers en l'inondant de larmes, et c'est alors que nous avons cru convenable de nous éloigner avec M. l'abbé Thibaudeau, et nous avons été nous placer du côté opposé du salon, ne nous préoccupant plus de ce que pourrait être dit à voix basse.

« Mais, à un moment donné, M. de Bar... est venu vers nous, conduisant son enfant par la main : « Messieurs, nous a-t-il dit, prenez note de ce que mon fils va vous dire. Voyons, mon enfant, parle, répète à ces messieurs ce que tu viens de me déclarer à l'instant. »

« Il était facile de sentir combien cet enfant souffrait. Après un silence de quelques secondes : « Eh bien! a-t-il dit, je resterai avec mon père. »

« Aussitôt il s'est jeté dans ses bras, et ils sont allés s'asseoir dans un coin opposé du salon... »

Le lendemain, M. de Bar... émancipait son fils devant un des juges de paix de Lyon.

Que s'était-il passé depuis l'entrevue de la veille dans l'esprit du jeune homme ? je l'ignore. Toujours est-il que, le jour même où son père l'émancipait, il partait pour Paris avec sa mère, et que depuis lors il ne l'a pas quittée.

Un jugement et un arrêt ont confirmé la sentence qui avait jadis confié à Mme de Bar... la garde du plus jeune de ses enfants, en même temps que celle de l'aîné : elle a aujourd'hui ses deux fils auprès d'elle; c'est une heureuse mère.

Le père, lui, est seul.

De l'amour des enfants la réconciliation du père et de la mère est née plus d'une fois.

Philippe de Bar... a un grand devoir à remplir : il a du cœur et ne l'oubliera pas.

Cette fois ce n'est plus une mère qui retrouve son fils enlevé par son mari, c'est un père à qui sont rendues ses deux filles soustraites à son autorité par leur grand'mère.

Les deux sœurs avaient été confiées à Mme d'O..., leur aïeule, par leur père lui-même, après la mort de sa femme. L'aînée avait vingt ans et une très-belle dot, quand un officier, qui avait le double de son âge et ses épaulettes pour toute fortune, demanda sa main.

Mme d'O... répondit : oui.

Mais ce n'était pas tout, le père avait quelque peu voix au chapitre, et le père, lui, répondit : non.

La grand'mère se fâche, la jeune fille se désole, puis se révolte et met sa jeune sœur dans son parti. M. X... juge alors à propos de ramener sa fille aînée chez lui. Elle monte avec lui, en voiture; puis, chemin faisant, elle ouvre la portière, saute sur le pavé, et retourne chez sa grand'mère.

Celle-ci la reçoit, et la fait conduire en Belgique avec la sœur cadette. De Belgique les deux jeunes filles sont menées en Écosse et placées dans un couvent de Glascow. Mme d'O... affirme qu'elle n'a point autorisé ce second voyage, mais elle a refusé d'instruire le père de la nouvelle résidence de ses filles.

On comprend que M. X..., sans être un gendre trop irrespectueux, ait plaidé contre sa belle-mère

Le tribunal condamna Mme d'O... à remettre les deux sœurs à M. X... et à lui payer la somme de mille francs par chaque jour de retard, pendant deux mois. Les deux mois se passèrent : Mme d'O... ne rendit pas ses petites-filles à son gendre, et le dernier jour du second mois elle versa soixante mille francs à la Caisse des dépôts et consignations.

Alors M. X... demanda devant la cour un million de dommages-intérêts.

Ce million fit réfléchir Mme d'O... Elle voulut bien dire où étaient ses petites-filles, mais en même temps elle déclara que la personne qui avait conduit les jeunes personnes en Écosse refuserait de les ramener, et que, pour elle, son âge la mettait hors d'état de les aller chercher.

« Que mon gendre parte pour l'Écosse et les retire lui-même de leur couvent. »

« — Mais, répondait le père, je suis inconnu à Glascow, pourrai-je facilement faire valoir mes droits en pays étranger ? »

M. X... avait beau dire, la vieille dame persistait dans son *non possumus*.

Pourtant la Cour, supposant que Mme d'O... s'exagérait un peu les difficultés de l'affaire, renvoya son arrêt à quinzaine, pensant que, dans l'intervalle, la perspective du *million* à payer la lui ferait paraître moins malaisée.

Et la Cour pensa sagement : les deux jeunes filles sont revenues d'Écosse avant le délai fatal.

La célèbre étrangère américaine que les Parisiens peuvent voir depuis quelques jours, dans les *Pirates de la Savane*, traverser la scène de la Gaîté sur le cheval le plus indompté que l'administration ait pu se procurer dans les manéges de Paris, Mlle Adah Menken devait débuter dans un drame intitulé : *Ben-Jem* ou *le Mazeppa de l'Atlas*, que M. Dumaine avait commandé à M. Brésil.

*Ben-Jem* a été livré à M. Dumaine; M. Dumaine n'a pas voulu jouer *Ben-Jem*, il a offert à M. Brésil deux mille francs d'indemnité; M. Brésil a refusé les deux mille francs, et donné assignation à M. Dumaine devant le tribunal de commerce.

Le directeur de la Gaîté a répondu en exhibant son traité général avec l'association des auteurs dramatiques, et soutenu que ce traité lui laissait le choix entre la représentation ou l'indemnité.

— Quand la pièce n'a point été commandée par vous, a répliqué M. Brésil.

— Le traité ne distingue pas, a rétorqué M. Dumaine.

Et le tribunal a condamné M. Brésil à mettre dans sa poche les deux mille francs de M. le directeur de la Gaîté.

Müller est chiffonnier, en chiffonnant il n'a pas eu, paraît-il, le loisir de se faire une idée bien claire de la perspicacité des employés du ministère des finances.

Il se présentait, il y a quelque temps, au bureau des bons du Trésor, et demandait un bon à six mois contre versement de la somme de 1,100 francs.

— Comment versez-vous? demande l'employé.

— Cent francs en or et un billet de mille, répond bravement Muller.

Le bordereau fait, le talon en est remis au chiffonnier.

— Passez à la caisse, lui dit l'employé.

Muller passe à la caisse et dépose sur la tablette cinq napoléons sur son billet de mille.

Seulement il y a billet de mille et billet de mille; celui de mille francs et celui de mille franges à l'aide duquel, il y a bien longtemps de cela, un brave homme de teinturier avait imaginé de populariser son adresse, et qui fit battre le cœur à tous les pauvres diables à qui on le mettait dans la main au coin d'une rue.

Or le billet de Muller était justement ce billet-là.

C'est, à coup sûr, un tort du gouvernement, mais que voulez-vous? les gouvernements ne sont pas parfaits : les billets de mille franges n'ont point cours en France. Le caissier du Trésor ne prit donc pas le *papier* de Muller; mais il fit prendre en revanche Muller par des agents qui le conduisirent devant le commissaire de police.

Là il proteste de sa bonne foi : c'est un nommé Jean-Pierre qui lui a donné le billet en échange de beaux écus sonnants en quittant Paris pour retourner en Prusse, son pays. Plus tard, il déclare qu'il le tient d'un nommé François.

— Mais, vous avez dit d'abord l'avoir reçu d'un nommé Jean-Pierre.

— Oui, oui, c'est cela, répond Muller : d'un nommé Jean-Pierre-François.

Malheureusement la femme Muller avoue que son mari a trouvé le billet dans un tas de chiffons.

Et Muller a touché en échange à la police correctionnelle... six mois d'emprisonnement.

MAÎTRE GUÉRIN.

## LE HAVRE

Le Havre est assez connu pour que nous n'ayons pas besoin d'en faire l'historique, soit comme ville, soit comme port. Nous nous bornerons donc à donner quelques renseignements sur les principaux points de la ville, indiqués par des renvois au-dessous de notre grande vue à vol d'oiseau.

L'avant-port est le premier des sept bassins dont l'ensemble constitue le port du Havre, et le bassin central où tous viennent aboutir.

Le bassin du Roi est le vieux bassin creusé sous Louis XIII. Il a été depuis recreusé plus profondément. C'est là que se tiennent les steamers de la marine impériale et de la marine marchande.

Le bassin du Commerce, qui s'étend en un long rectangle des extrémités de la place Louis XVI, peut recevoir à l'une jusqu'à deux cents navires.

Le bassin de la Barre, qui s'ouvre sur l'avant-port, fait communiquer le bassin du Commerce avec le bassin de Vauban, creusé de 1839 à 1844. Ce dernier est situé entre la gare du chemin de fer et les nouveaux docks.

Le bassin de la Floride est séparé de l'embouchure de la Seine par des murailles en plate-forme, avec batteries flottantes. Les eaux servent au déblayement du port, que les galets et la vase menacent toujours d'envahir.

Le bassin de l'Eure, le plus vaste et le plus beau de tous, fut creusé de 1846 à 1856. Il communique avec un petit bassin particulier aux docks.

Le phare, situé à l'extrémité de la jetée du Nord, est à feu fixe. Il est visible à dix milles en mer. Un autre phare de moindre importance et les deux tours lumineuses de la Hève complètent le système d'éclairage de la rade.

La chapelle de Notre-Dame-des-Flots est de construction récente. La première pierre en fut posée le 30 septembre 1857. Deux ans après, en septembre 1859, on bénissait le monument en grande pompe. Cette chapelle est pour les marins le but d'un pèlerinage.

Le monument singulier voisin de la chapelle et qu'on nomme vulgairement le Pain de sucre, d'après sa forme, ressemble moins encore à un pain de sucre qu'à un œuf dans son coquetier. C'est un cénotaphe élevé, par la veuve du contre-amiral Lefèvre-Desnouettes, à la mémoire de son mari mort en mer. Le monument avait été placé sur un endroit élevé dans le but de servir de point de repère aux marins; mais c'est un office qu'il remplit assez mal.

La villa de la reine Christine s'élève entre le Havre et le village de Sainte-Adresse, illustré par Alphonse Karr. Ce petit palais est dans une jolie situation; mais il a été construit par malheur sur un terrain mouvant.

Notre-Dame est la vieille basilique toujours inachevée qui fut élevée sur l'emplacement d'une chapelle contemporaine de la fondation du Havre. Le monument actuel date de la fin du XVIe siècle. Son lourd clocher, qui a perdu de son élévation primitive, remplissait autrefois le triple office de clocher, de tour de guerre et de phare.

Le temple protestant, nouvellement bâti, a eu M. Decourchy pour architecte. Plusieurs écoles protestantes sont groupées auprès.

L'hôtel de ville est conçu dans le style de la renaissance. Il se compose d'un corps de logis principal et de deux ailes entourant une cour d'honneur sur trois de ses côtés. La façade donne sur le nouveau boulevard Impérial. Le monument, commencé en 1855 sur les dessins de M. Brunet-Debaines, a coûté 1,800,000 francs.

Le grand théâtre, sur la place Louis XVI, a été inauguré en 1825. Incendié en 1843, il fut réédifié l'année suivante. La coupe du vaisseau est gracieuse et la salle est pourvue de larges dégagements.

L'hôtel Frascati est un casino composé de deux grands pavillons où se donnent des concerts, des bals et autres genres de fêtes. Ses jardins ont une fort jolie vue sur la mer.

Le musée date de 1845. De chaque côté de la porte d'entrée sont les statues en bronze de Bernardin de Saint-Pierre et de Casimir Delavigne, par David (d'Angers). Aux salles de peinture sont jointes une bibliothèque et une galerie archéologique.

HENRI MULLER.

## GAVARNI

(Suite[1].)

« Oh ! je méprise la parole et les phrases. L'esprit est une « misère. Les sots s'aiment mieux que les autres... J'ai souvent pensé que des gens qui ne parleraient pas la même « langue, un Russe et une Espagnole, je suppose, pourraient passer ensemble de bien douces soirées, sous les « bosquets d'un jardin, — pourvu qu'il fasse un peu de « lune. Il faut au moins s'entrevoir...

« Vous allez voyager, il est tout simple de vous dire que « vous penserez quelquefois à moi; pensez-y surtout quand « le soir viendra et que la voiture montera lentement une « côte : imaginez que je suis auprès de vous et que nous « ne sommes pas seuls, mais que j'ai pris votre main sous « votre mantelet. Rêvez, rêvez alors... »

Mais voici un dernier passage qui sort du ton sentimental et tendre, et qui, ce me semble, est éloquent, élevé, poétique à la fois et philosophique, tout un jet brillant de hardiesse et de libre fantaisie. On ne saurait l'omettre dans une étude qui a pour objet avant tout d'éclairer la nature distinguée dont Michel n'est pour nous qu'un léger masque à demi transparent. Un jour donc que Marie questionnait Michel, et le questionnait sur toute chose humaine ou divine, — car il entre évidemment beaucoup plus de curiosité que d'amour dans son goût pour lui, — Michel, interrogé, répond :

« Marie, je n'ai pas tout vu, quoique je sois fort curieux ; « je n'ai pas tout analysé; je n'ai pas tout nié, Dieu merci ! « Vous dites que je sais plus que vous. Je suis pourtant fort « ignorant, mais voici ce que je sais et comment je sais. « J'ai pour raison une sorte d'oiseau qui peut voler haut et « voir de loin. Quand les religions et les intérêts de ce « monde, si nombreux, si divers, criaient autour de moi à « me rendre sourd, dans ces rues tortueuses de cette vie « de nos jours, dans les corridors de cette Babel où nous « sommes, j'envoyais l'oiseau dans quelque point de l'espace « d'où il pût voir tout ce qui se fait, tout ce qui s'est fait, « dit, édifié, détruit, refait, redit, depuis qu'on agit et qu'on « parle en ce monde, et l'oiseau revenait me dire : Les so- « ciétés sont folles; partout Dieu n'est et n'a été que l'en- « seigne d'une boutique; la morale n'est qu'un comptoir; « le bien et le mal sont des faits; le devoir est une mesure. « Qu'est-ce qui est beau? qu'est-ce qui est laid? demandais- « je à l'oiseau. — Tout. — Où est la poésie? — partout.

« Voilà ce que je sais, Marie, ce que j'ai appris. La Fan- « taisie est la reine du monde. »

C'est l'artiste et le poëte qui parle. La Rochefoucauld, tout politique, disait de même et diversement : « La Fortune et l'humeur gouvernent le monde. » Une réflexion ne vous frappe-t-elle pas? Ceux qui s'intitulent philosophes et qui ne sont que des professeurs ou des raisonneurs de philosophie, ne se doutent pas du degré de philosophie véritable auquel atteignent naturellement et de prime saut quelques-unes de ces natures qu'on appelle artistes. — Mais Michel, après avoir fait voir et dire à l'oiseau babillard tant de choses merveilleuses et à étonner les simples, se rabattait l'instant d'après à donner à Marie d'aimables et riants conseils, bien capables de l'apprivoiser :

« La vie, telle qu'elle est, est pleine de choses heureuses, « Marie; les plaisirs de la pensée sont infinis. Pourquoi se « faire un tourment de l'esprit? pourquoi n'être pas douce- « ment joyeux? Avec les lettres, les sciences, les arts, nous « avons encore l'amour, l'amour qui vaut tout cela, cent « fois tout cela! mais l'amour enfant, blond, caressant, l'a- « mour païen, — chrétien même, bon Dieu! si vous le « voulez à toute force, — vous voyez que je n'y tiens pas, « pourvu qu'il ait peu de malice et qu'il soit tout nu et « bien gentil. »

Je ne voudrais pas abuser du plaisir de citer parmi ces pages, déjà si nombreuses, d'un livre inachevé; mais cette finesse de sentiment et d'analyse, cette délicatesse d'expression sous forme écrite, jettent certainement un jour sur le talent de Gavarni, et nous expliquent les distinctions secrètes de son crayon, même lorsque ensuite il ira, comme il dit, au cabaret. On a pu remarquer dans tout ce qui précède quantité de pensées qui feraient des légendes tendres et en sens inverse de celles que l'on connaît. Avant d'avoir eu la légende ironique, Gavarni l'a eue amoureuse; et par exemple, cette pensée encore, cette devise : « Le bonheur de l'amour n'est pas le bonheur qu'on a, c'est celui qu'on donne. »

Le roman ne finit pas. La femme du monde a bien vite senti qu'elle avait à faire à un poëte, à un artiste, à un homme d'une autre race. Michel, en s'interdisant, selon sa promesse, de soulever le léger masque de la femme, a déposé le sien à un certain jour; il s'est livré, elle a gardé sur lui ses avantages. Elle en profite pour se révolter; là où sa confiance aurait dû plutôt redoubler, elle est entrée en méfiance. Le fait est que Michel, malgré ses instants de joie et de triomphe, ne l'a point complétement soumise et domptée; il n'a pu parvenir à la réduire dans son orgueil, dans son raffinement d'esprit; il ne lui a pas donné le sentiment qu'elle était vaincue : et la conscience qu'il a de ce peu de succès intérieur le décourage à son tour et le refroidit. Car un des secrets de l'amour, il le lui dira au dernier moment, « c'est qu'il faut toujours qu'un homme domine une femme, — par la force, par l'intelligence, par l'orgueil, par la fierté, par tout ce qui est mâle en lui; — et c'est pour cela, ajoute-t-il, qu'on n'aime jamais bien une femme qu'on ne comprend pas, qu'on craint de blesser en frappant autour d'elle des choses qu'on ne saisit pas bien... Que voulez-vous qu'un homme fasse de l'orgueil d'une femme? » Elle l'a donc amené à douter insensiblement de lui et à ne savoir que faire d'elle, à s'avouer qu'il n'a jamais bien su lui-même où saisir précisément cette pensée fuyante dans le vain nuage dont elle s'environnait. La désillusion est venue d'elle, d'elle seule, mais elle est venue.

A force de nier l'amour en autrui et de le trouver trop froid à son gré, ou trop peu sublime au prix de la flamme éthérée qu'elle rêve, elle lui a soufflé du froid en effet, elle a tué le charme :

« Je commence à voir clair en nous, lui écrit Michel d « un dernier adieu : vous me disiez si fermement que j'étais « froid et que j'analysais, que parfois je croyais que vous « m'aimiez beaucoup et que je vous aimais peu. Vous m'au- « riez fait croire, Marie, que je ne vous aimais pas! Votre « orgueil est d'une éloquence étrange. N'écrivez jamais, « Marie, à l'homme qui vous aimera! »

Malheureuse Marie, belle, spirituelle, aimée, qui a eu trop d'esprit seulement, qui a trop craint la vulgarité, qui n'a pas compris que l'imagination ne consiste pas à rêver l'impossible, et que son plus sublime effort est de trouver « la poésie de la réalité; » âme malade des préjugés de l'éducation et du faux idéal qui flottait dans l'air à cette époque; une de ces femmes qui, avec toutes leurs délicatesses, ont des sécheresses soudaines qui froissent les cœurs délicats, et à laquelle enfin, pour tout reproche, Michel, en se séparant, a pu dire : « Marie, vous manquez de simplicité! »

Mais se serait-on attendu, je vous prie, que le peintre, dont le crayon railleur a tant dévoilé de misères et de duplicités féminines dans un ordre vulgaire, nous conduirait à étudier sous sa plume discrète une telle femme, une telle distinction maladive de la sensibilité? Il avait bien, on le voit, à l'origine et par goût, l'aristocratie du talent.

Et maintenant qu'on sait comment Gavarni entendait le sentiment dans sa jeunesse, lorsqu'on verra ensuite tel de ses dessins, et pour n'en citer qu'un seul, cette aquarelle, par exemple, — véritable élégie, — où une châtelaine penchée au bord d'une terrasse attend impatiemment et semble appeler une lettre, apportée par le messager qui s'avance à pas lents et lourds dans un chemin couvert; à ce moment de fièvre et de désir où elle croit distinguer le bruit de ses pas sans l'apercevoir encore, et où visiblement elle hâte de ses vœux, de son geste et comme de toute l'attitude de son corps, la marche du bonhomme qui ne se presse guère, on comprendra qu'il ne faisait que rendre là une de ces images de tout temps familières à sa fantaisie et à sa sensibilité gracieuse.

Derrière tout misanthrope, il y a eu un ami des hommes, ami trop tendre le plus souvent et qui a reçu de trop sensibles blessures. Ainsi, derrière un ironique, il y a eu un croyant, un cœur confiant du moins, aimant, affectueux, et ce *Michel*, pour l'appeler d'un nom, cet amoureux d'autrefois, cet homme délicat et humain n'est jamais mort chez Gavarni : il a eu jusqu'à la fin des retours marqués dans son talent.

On aura plus tard les propos du philosophe amer et morose sous le nom et le masque allégorique de Thomas Vireloque : on a vu ici la philosophie première, toute gaie et souriante, dans Michel. L'artiste, quoi qu'il fasse, s'en souviendra toujours. Au fond, c'est bien la même dans les deux âges, sauf la couleur et le sourire.

A côté de la vie qui, dans sa jeunesse, lui permettait de semblables rêves, il en avait une autre, une double et toute visible. Il avait, à côté du boudoir et du mystère, ce qu'il appelle quelque part « sa cour des miracles et ses truands. » Il nous y faut venir; mais il est vraiment trop tard pour aujourd'hui.

C.-A. SAINTE-BEUVE,
De l'Académie française.

*(La suite au prochain numéro.)*

1. Voir les numéros de 596 à 603.

## UN CURIEUX BATEAU DE SAUVETAGE

On n'a pas oublié cette singulière expédition maritime de deux hardis Américains qui, seuls, avec un chien pour tout compagnon de route, traversèrent, il y a quelques mois, l'Atlantique sur une espèce de coquille de noix. Partis de New-York le 9 juillet dernier, ils débarquaient le 16 août à Margate, en Angleterre, après une merveilleuse traversée de trente-quatre jours. Les deux voyageurs avaient nom

LE BATEAU DE SAUVETAGE AMERICAIN QUI A TRAVERSE L'ATLANTIQUE, dessin envoye par [illegible] spondant. — Voir page 15.

John Hudson et Frank Fitch, le premier capitaine à la fois et proprietaire du petit bâtiment qui les a transportes en Europe.

Le bâtiment en question : *le Rouge-Blanc-et-Bleu*, est en ce moment exposé au Palais de Cristal, où il attire de nombreux visiteurs. C'est un bateau de sauvetage de l'invention de M. Ingersoll, constructeur à New-York. Il est à voiles, ponte, et n'a pas plus de deux tonnes de capacite. Sa longueur est de vingt-six pieds, sa largeur de six pieds seulement. Sa coque est en fer galvanise. L'arrière est semblable par sa forme à l'avant, comme c'est ordinairement le cas dans les bateaux de sauvetage. Des cylindres à air, disposés à chacune de ses extremités, ainsi que sur le bâbord et le tribord, maintiennent son constant équilibre par les plus fortes houles; et des soupapes de sûrete, très-habilement ménagees, le débarrassent en un instant de l'eau qui a pu s'y introduire

Une medaille d'or a été decernee par l'Institut de New-York à l'inventeur de ce bâtiment lilliputien

L. DE MORANCEZ.

Chaque année, l'*Univers illustre* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Le succès hors ligne que l'*Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre

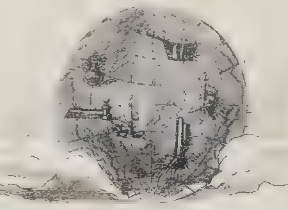
ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRE.

*L'Almanach de l'Univers illustré*, pour 1867 (9e année), contient 64 pages de texte et près de quarante sujets, dessinés par les premiers artistes et gravés avec un soin exceptionnel.

Le prix de cet almanach, qui mérite une place à part parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de l'*Univers illustré*, 24, Passage Colbert; au *Bureau central des Almanachs*, chez Pagnerre, 18, rue de Seine; à la librairie Michel Lévy frères, 2-*bis*, rue Vivienne; et à la *Librairie nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.



RÉBUS



*Explication du dernier Rebus*
Tout est dans tout.



PARIS J. CLAYE IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7

ÉMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| Un an . . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| Six mois . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| Trois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 605.
Mercredi 9 Janvier 1867.

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Dernier adieu à l'année qui vient de finir. — Les émigrés de Nice. — Un dîner à la *mess* du troisième régiment des grenadiers de la garde. — La semaine des viveurs de Paris. — Partout on danse. — L'Opéra, le Waux-hall, le Casino-Cadet, Bullier, Cellarius et Laborde. — Connaissez-vous le Turc? — Un jeune Russe qui joue cent cinquante mille francs sur un coup de baccarat. — Sagesse d'un mandarin chinois — Moyen d'attirer la foule à une représentation à bénéfice. — Un mot de d'Ennery.

Non, je ne vous parlerai plus du jour de l'An!

A quoi bon, d'ailleurs, rouvrir des blessures à peine fermées? Vous et moi nous sommes fatigués des visites, des courses et des émotions; n'en parlons plus, et que cette fatale journée soit à jamais oubliée, car, malgré les bonbons, les vrais et les faux baisers, les joujoux et cette joie apparente qui règne dans les quatre coins de Paris, c'est une journée triste s'il en fût. Cette année qui finit, comment la classer? Faut-il dire que c'est une année de plus dans le compte du passé? Est-ce une année de moins à vivre?...

Tous les confiseurs de Paris ne combattront pas la mélancolie de ce jour fatal que les hommes ont choisi d'un commun accord pour se féliciter et pour s'embrasser.

Que d'échines courbées! La moitié de l'humanité s'est jetée dans la poussière devant l'autre moitié!

C'est le jour de l'An que la bassesse, qui se cache pendant trois cent soixante-quatre jours au fond de l'âme, quitte son repaire et se montre au grand jour.

Je ne sais rien de navrant comme ces fiacres qui roulent, ces gens qui s'embrassent, ces enfants qui circulent avec des fusils à aiguille et ces barraques qui encombrent les boulevards.

D'ailleurs bien des personnes sont de mon avis et ont fui avant la fin de l'année : elles sont à Nice ou dans les environs, où je compte du reste aller les rejoindre aussitôt que j'aurai mis ma signature au bas de la présente causerie, et que j'aurai, pour bien commencer l'année, présenté mes respects à nos lecteurs.

Murger s'écria un jour dans un accès de mélancolie :

— J'ai aujourd'hui quarante ans; désormais je n'ai plus le droit de laisser protester ma signature.

Ce joli mot, je pourrais l'appliquer avec succès à la chronique, et je vais le faire :

— Je n'ai pas quarante ans encore, Dieu merci! mais j'ai



LL. AA. ALEXANDRE, GRAND-DUC HÉRITIER DE RUSSIE, ET LA PRINCESSE DAGMAR DE DANEMARK, d'après une photographie. — Voir page 19.

une année de plus en chronique, et je n'ai plus le droit de laisser protester ma signature au bas de mes articles. Il faudra donc, dans l'année qui vient, être en mesure de payer comptant dans ce journal à l'échéance de chaque semaine.

Commençons toujours l'année nouvelle en liquidant les restes de l'année passée.

Avant tout, je dois de sincères remercîments aux officiers du troisième régiment des grenadiers de la garde, qui m'ont fait passer une soirée charmante dans la dernière semaine de décembre. J'avais beaucoup entendu parler de la *mess* des officiers, sans plus savoir sur ces réunions que sur celles des francs-maçons.

Grâce à un lieutenant de mes amis, me voici tout à fait bien renseigné, et j'ai pu me convaincre de la cordialité qui règne dans ces réunions charmantes auxquelles l'association a donné tout le confort que l'on ne s'attend point à trouver dans une caserne.

J'ai eu une surprise agréable en me présentant chez ces vaillants soldats, qui m'ont prouvé une fois de plus qu'il existe, entre les gens d'épée et les gens de plume, le lien de l'intelligence qui rapproche en un instant des hommes qui se voient pour la première fois. Rien ne saurait donner une idée de l'accueil tout bienveillant qui nous fut fait par les officiers de la garde et des heures agréables que j'ai passées à leur *mess*.

Jamais l'association du capital n'a produit un effet plus incontestable. C'est en réunissant leurs bourses en proportion de leurs grades que les officiers sont parvenus à se procurer un bien-être que chacun d'eux ne trouverait peut-être pas séparément. Ces messieurs ont leur service en argenterie, leur café, leur billard, leurs journaux, deux excellents repas par jour, des domestiques en livrée, une bibliothèque, enfin tout le comfort de la vie, et par-dessus le marché, ce qui ne gâte rien, une place à leur foyer, pour l'invité qu'ils veulent bien admettre parmi eux.

Je ne sais si vous avez remarqué que rien n'est plus difficile à déraciner qu'un préjugé, et l'on a en France une opinion bien erronée du soldat, opinion que je suis heureux de combattre pour ma part.

On se figure volontiers que les officiers ne se réunissent que pour causer de guerre, de coups d'épée et d'amputations.

Vous allez voir combien cette idée est loin de la vérité.

Le lieutenant qui m'avait fait l'honneur de m'inviter à dîner à la *mess* me présenta d'abord au chef de bataillon qui présidait ce jour-là le repas fraternel. Je trouvai le commandant en tenue bourgeoise, comme les autres officiers, dans le café commun, qui est très-grand et décoré avec autant de simplicité que de goût.

Quelques autres présentations suivirent la première et partout je trouvai le même accueil sympathique. Au lieu de parler guerre et soldat, ainsi qu'on le pense, ces messieurs causèrent avec moi de littérature et de beaux-arts. Je vis bientôt que ces officiers s'intéressent à peu près à tout ce qui est digne de leur intérêt, et parmi eux je distinguai même un artiste de beaucoup de talent qui me fit voir des eaux-fortes de sa composition qui sont tout bonnement très-remarquables.

Un domestique en grande livrée vint à six heures précises dire ces mots sacramentels :

— Ces messieurs sont servis!

C'était le signal pour se rendre à la salle à manger. Aussitôt le commandant interrompit sa partie de billard, car l'exactitude est la politesse du soldat bien plus que celle des rois, et l'on se mit à table.

Figurez-vous une salle à manger, où cent cinquante convives sont très à leur aise. Excepté les trois officiers de service, tout le monde porte l'habit bourgeois, et la causerie entre le potage et le rôti roule sur toutes les nouvelles du jour. La musique du régiment attend le signal convenu pour entonner des airs joyeux. Ce signal est l'entrée du premier domestique portant le rôti.

Aussitôt les portes du café, fermées jusqu'alors, s'ouvrent comme par enchantement, et l'on entend la première partie du programme musical de la soirée. Elle se compose d'œuvres légères, telles que valses, marches ou polkas, que l'on peut écouter d'une oreille en prêtant l'autre à son voisin.

Après le dîner et le champagne, M. le chef de bataillon, qui est le maître de la maison, car il représente le régiment, se lève et l'on retourne prendre le café dans la salle de billard. Tandis que l'on cause et fume, les domestiques desservent la table, et, une demi-heure après le dîner, les portes de la salle à manger s'ouvrent de nouveau, mais cette fois-ci elle est transformée en salle de concert, et la musique du régiment exécutera la seconde partie du programme, la partie sérieuse : ouvertures, fantaisies, la *Prière de Moïse*, que sais-je encore? une foule d'autres morceaux joués, avec un ensemble surprenant, par un orchestre d'élite, dirigé par un homme de talent.

La soirée se passe ainsi, et lorsqu'à onze heures on se sépare de ces hommes charmants, on a le regret de ne pouvoir se réunir à eux le lendemain.

~~~ Combien cette vie intelligente est loin de l'existence abrutissante que mènent les jeunes gens de nos jours! Tandis que l'on se fortifie au contact de ces cœurs de soldats, habitués à toutes les fatigues et à tous les dévouements, on éprouve je ne sais quelle douleur à voir les jeunes gens de nos jours mener cette existence de petits crevés dont Sardou a esquissé un si charmant croquis dans *Maison neuve*.

Je ne vous parle pas encore des nuits de jeu qui ruinent les uns et enrichissent les autres; c'est dans les bals qu'il faut suivre la jeunesse contemporaine, afin d'avoir une idée de la société pour laquelle ils désertent les salons.

On danse aux quatre coins de Paris et le jeune viveur de notre temps est vraiment trop occupé. Vous allez en juger par le programme de la semaine.

Commençons par le dernier jour, qui est le plus important. Le samedi est le jour des bals masqués de l'Opéra, dont je n'ai plus à vous parler. A peine levé, le jeune crevé dîne et va passer la soirée au bal Pilodo, près la Douane, où une société mixte pince un cancan très-accusé. C'est une salle longue et étroite dans laquelle gigottent titis, débardeurs et diables En haut, à la galerie, on prend des grogs et l'on fume, car par un reste de bonnes manières, si peu en harmonie avec la majorité des habitués, on ne fume point au rez-de-chaussée, et les dames qui ont envie de fumer la pipe sont priées de monter au premier étage.

Le lundi appartient aux réunions d'un homme fameux dans les annales de la danse, qui s'est mis cette année sous la protection d'une danseuse de l'Opéra, M<sup>lle</sup> Carabin. Les bals de M. Cellarius ne sont pas publics. On y est admis sur présentation et moyennant dix francs d'entrée pour les frais du culte, histoire d'entretenir les bonnes relations. Les dames qui peuplent les salons de M. Cellarius fument aussi dans leurs moments perdus; mais les jeunes gens sont mieux élevés qu'au Wauxhall, tout en étant inférieurs à ces derniers sous le rapport de la danse.

Voilà une semaine bien commencée, n'est-il pas vrai?

Continuons :

Le mardi est un grand jour.

C'est le bal masqué à la *Closerie des Lilas*, autrement dit à *Bullier*, et de tous les bals parisiens c'est assurément le plus curieux, car la jeunesse turbulente du quartier latin fournit la plus grande partie du contingent, mais les boulevards y envoient aussi le ban de la landwehr, et de la Madeleine à la Porte-Saint-Martin, on se dit le mardi soir :

— Je vais à Bullier! Venez-vous à Bullier?

On y retrouve toutes ces dames qui fument; mais par-ci par-là, sous le voile discret, on distingue, en cherchant bien, la jolie figure d'une femme du monde qui fait son tour de Bullier au bras d'un cavalier clandestin.

Le mercredi a également sa fête.

C'est rue Cadet que l'on danse ce soir-là, dans une salle ornée de portraits de femmes célèbres, et Arban conduit l'orchestre.

Le jeudi vient enfin

Ne craignez rien! la soirée promet d'être belle, car un Polonais, qui jouit d'une certaine réputation parisienne, convie ces messieurs en habit noir et ces dames qui fument dans les salons du restaurateur Douix, au Palais-Royal, où la haute école de la danse des salons alterne avec le galop infernal.

Le vendredi est un jour néfaste. On ne danse nulle part, car les entrepreneurs de cancans veulent laisser à la jeunesse parisienne un jour de repos par semaine, ce dont il faut louer leur grand cœur.

Nous avons parlé du samedi, mais il nous faut revenir au dimanche pour compléter le programme.

Le dimanche est un jour fameux, non seulement à cause du bal Pilodo, mais parce que l'illustre Laborde ouvre ses salons.

Laborde c'est le chef de file, le maréchal de la danse. Il se vante de réunir dans ses salons le dessus du panier des dames qui fument, mais qui reçoivent chez elles les jeunes gens en évidence. Toutes les demoiselles qui envahissent les avant-scènes aux premières représentations et qui payent mille francs une loge qui coûte quarante francs au bureau de location, dansent le dimanche soir chez Laborde avec les cavaliers les plus renommés de la capitale et les quarts de gandins endossent leur gilet en cœur pour faire vis-à-vis à la jeunesse dorée, qui finit la semaine, comme elle la commence, par des danses et des rires.

Sont-ils vraiment gais tous ces jeunes viveurs? On ne peut pas le supposer un seul instant. Ils tuent ainsi jour par jour une existence qu'ils n'emploient à rien d'avouable, et quand ils ont perdu leurs jambes à la danse et leur patrimoine au jeu, ils regardent autour d'eux s'il n'y a pas dans quelque honorable famille une honnête jeune fille qui consentirait à unir sa jeune et tendre vie à la vie vieille et usée de ces pauvres cavaliers.

Avais-je raison de vous dire que je préfère à ces petits malheureux les officiers de nos casernes?

~~~ Au milieu de ce tohu bohu produit par le carnaval, il n'est question dans Paris que d'un noble étranger qui fait parler de lui à droite et à gauche, dans les salons, les boudoirs et les cercles.

Il nous est arrivé un beau matin de l'Orient, et on l'appelle vulgairement le Turc.

Si vous le voulez bien, je ne le désignerai pas autrement. Il n'est absolument question dans Paris que du Turc.

— Connaissez-vous le Turc?

— J'ai vu le Turc!

— Le Turc a fait ceci, le Turc a fait cela!

Voilà ce que l'on dit et ce que l'on raconte.

Si à toutes ces causeries vous répondez d'un air étonné que vous ne connaissez pas le Turc, vous passez pour un paysan du Danube.

Mieux vaudrait dire que l'on n'a jamais vu l'Arc de Triomphe que d'avouer naïvement que l'on ne connait pas le Turc.

Le Turc par-ci! le Turc par-là! Le Turc éclipse tout, la Patti, Theresa et même Offenbach.

Entendez causer les jeunes gens :

— Qu'avez vous fait hier?

— J'ai été dîner chez Castagnette.

— Y avait-il beaucoup de monde?

— Non, mon cher! Il n'y avait absolument que le Turc et moi.

— Ah! le Turc y était?

— Parfaitement; il a apporté les étrennes à Castagnette! Pour une centaine de mille francs de diamants.

— Et après?

— Nous sommes allés au Cercle.

— Vous avez joué?

— Si je vous disais le contraire, vous ne me croiriez pas.

— Qui est-ce qui a gagné?

— Vous me le demandez! C'est le Turc.

Il est à remarquer en effet que le Turc a une veine incroyable au jeu, et, que dans son mois de décembre, il a gagné douze cent mille francs. C'est le chiffre officiel, authentique, et il doit bien étonner les gentilshommes de province qui n'ont pas encore appris le grand art de perdre tout leur patrimoine en une nuit au Cercle.

Le Turc taille le baccarat à banque ouverte, c'est-à-dire qu'il tient n'importe quel enjeu, et l'on cite un jeune Russe qui joue ses cent cinquante mille francs sur un coup de baccarat comme on joue sa demi-tasse au café.

Voilà où l'on en est à Paris en cette année de 1867 qui commence, et du train dont on va, personne ne saura nous dire comment elle finira.

~~~ Il y a quelques jours, j'eus l'honneur de dîner chez un de mes amis avec un vrai mandarin lettré que la Chine a envoyé à Paris pour étudier nos mœurs et notre littérature.

Ledit Chinois est, ma foi, un homme très-instruit et qui s'exprime en français beaucoup mieux que les demi-mandarins lettrés de chez nous, qui encombrent les petits journaux de leur prose malsaine. Rien ne peut dépeindre la surprise de ce Chinois quand il entendit les jeunes gens de notre temps s'exprimer dans une langue qu'aucun étranger ne pourra apprendre dans une grammaire connue. J'étais le seul journaliste de la société, et le mandarin lettré voulut bien me traiter de confrère. Au dessert, il daigna me faire quelques confidences sur les étonnements qu'il devait à la vie parisienne, sur les poupées historiques à quatre cents francs que l'on donne le premier janvier aux jeunes filles, et les fusils à aiguille que l'on offre aux petits garçons. Nous en vînmes, comme bien vous pensez, à causer de la littérature chinoise et des écrivains.

— Monsieur, lui demandai-je, les rapports entre gens de lettres sont-ils aussi tendus chez vous que chez nous?

— Non, me dit-il.

— Et cette funeste habitude que nous avons de mettre l'épée à la main pour des bêtises, l'avez-vous aussi?

— Non.

— Mais quelle arme employez-vous pour vous venger de l'homme qui vous insulte?

— Le mépris! répondit le Chinois.

J'ai entendu dire souvent que le but de l'homme était de civiliser son prochain. Si c'est vrai, il serait grand temps d'envoyer à Paris une cargaison de mandarins lettrés, pour apprendre aux jeunes écrivains français de ce temps les bonnes manières et une bonne langue, c'est-à-dire le contraire de ce style employé actuellement dans quelques petites feuilles qu'il est inutile de désigner autrement.

~~~ Pour commencer gaiement cette année, voici un entrefilet que je recommande aux acteurs parisiens qui n'ont pas encore trouvé le moyen d'attirer le public aux représentations à bénéfice.

On lit dans la *Gazette de Cologne* :

« A la fin de la seconde pièce, le bénéficiaire aura l'honneur de soumettre au public trois rébus de sa composition et remettra à la personne qui la première déchiffrera les rébus trois bouteilles de champagne. »

Voici un mot fraîchement éclos, dont l'auteur est d'Ennery :

On parlait devant lui d'un confrère qui avait remporté un succès de mépris au théâtre.

— La pièce marche mieux maintenant, dit X..., l'auteur a fait des coupures dans la pièce.

— Il n'a pas assez coupé, dit d'Ennery, puisqu'il en reste.

ALBERT WOLFF.

## BULLETIN

Il a été pendant longtemps question dans le public de savoir quel serait le prix perçu pour les entrées au Champ de Mars pendant l'époque de l'Exposition, et si ce prix serait ou non variable. Les uns voulaient qu'il fût réservé un jour par semaine où le droit d'admirer tant de chefs-d'œuvre ne coûtât pas moins de 5 francs : c'eût été le jour consacré à l'aristocratie; les autres, au contraire, optaient pour abaisser le prix à 25 centimes les dimanches, afin que la masse du peuple pût à son tour se rendre compte des merveilles venues des quatre coins du monde.

La commission impériale vient de trancher la question en adoptant le prix uniforme de 1 fr., rigoureusement sans exception.

On ne saurait trop applaudir à cette décision qui met les visites à l'Exposition universelle à la portée de toutes les bourses.

Les ouvriers qui travaillent à la construction des bâtiments cuirassés, avec les chaudières et les machines, se sont mis maintenant en grève à Liverpool, parce que les patrons ont été obligés de diminuer les salaires exceptionnellement élevés qui avaient été payés jusqu'ici, pour soutenir la concurrence avec les constructeurs de vaisseaux cuirassés des

autres ports. Les patrons cherchent en conséquence d'autres ouvriers.

Une agence télégraphique est organisée près de la légation russe à Pékin pour établir une communication régulière entre la Chine et l'Europe.

Les dépêches sont transmises par le télégraphe jusqu'à Kiatchta, au prix des tarifs. De Kiatchta, elles sont envoyées à Pékin et à Tientsin, soit par estafette, soit par la poste. Le prix d'une estafette entre Kiatchta et Tientsin est fixé à 98 roubles pour une estafette à un cheval, et à 147 roubles pour une estafette à deux chevaux.

La poste met environ quinze jours pour parcourir l'espace entre Kiatchta et Pékin. Le port d'une dépêche est de 30 kopecks. La poste part quatre fois par mois, savoir : de Kiatchta, les 5, 12, 19, 26 de chaque mois, et de Pékin, les 4, 11, 20, 27.

Les dépêches pour la Chine sont adressées à l'agence russe, qui les fait remettre aux destinataires, et celles pour l'Europe sont aussi reçues par l'agence russe, qui les envoie par la poste jusqu'à Kiatchta, puis par télégraphe en Europe.

La richesse minérale de l'État de Missouri est énorme. On y trouve, ou plutôt on y admire, entre autres merveilles, une montagne haute de 800 pieds, composée presque entièrement de fer à l'état solide. D'immenses plaques de minerai couvrent les flancs de la colline, et sous sa surface on découvre le métal condensé en une masse compacte comme s'il avait été fondu.

L'un des savants les plus distingués du nouveau monde, le professeur Silliman, a calculé que le fer s'étend jusqu'à une profondeur de 1,200 pieds anglais, et qu'il faudrait 1,000 ans au monde entier pour en épuiser la mine. Elle est très-peu exploitée actuellement, parce qu'on n'a pas encore trouvé de charbon dans le Missouri. Mais Pilot-Knob, ainsi que s'appelle la montagne, ne restera probablement pas plus longtemps une simple curiosité de la nature.

M. Silvestro Camerino, chambellan de l'empereur d'Autriche, est mort ces jours derniers à Padoue, laissant une fortune de 42 millions de francs.

24 millions passent à un neveu demeurant à Padoue, et dont la situation financière laissait fort à désirer. Les dix-huit autres millions seront partagés entre plusieurs légataires. Le défunt était très-religieux, et il a laissé des sommes considérables à un grand nombre d'églises et d'institutions religieuses.

Un nombreux personnel était attaché au service de sa maison; il a laissé à chacun son traitement pour la vie.

Deux femmes qui l'assistaient dans les derniers mois de sa maladie héritent chacune d'une rente et d'une maison. Camerino avait quatre-vingt-douze ans, il savait à peine écrire son nom.

Il y a cinquante ans, il avait été l'un des terrassiers travaillant à la première route postale de Rovigo à Polasella: il gagnait une livre vénitienne par jour, c'est-à-dire 50 centimes d'Italie.

Deux jeunes officiers appartenant à la maison du prince de Hijo, qui est un potentat de l'empire du Japon, sont arrivés dernièrement à New-York par la barque *Waye*. Ils se rendent à Philadelphie, où ils se proposent de rester cinq ans pour acquérir une complète connaissance de la science navale et s'initier aux mœurs et coutumes des États-Unis. Parmi les curiosités qu'ils ont montrées à leurs nombreux visiteurs étaient deux épées à deux mains faites d'acier très-fin et tranchantes comme des rasoirs.

Ces épées avaient été dans leur famille depuis quatre cents ans. Selon eux, au Japon, un connaisseur pourrait dire l'âge d'une arme rien qu'en y jetant un coup d'œil. C'est une sorte de connaissance que nos plus éminents antiquaires ne possèdent point.

L'épée Hari-kari, autre objet de curiosité que ces jeunes Japonais prenaient un plaisir tout particulier à montrer, est l'arme dont on se sert dans leur pays pour se suicider. Quand un fonctionnaire japonais reçoit une réprimande de ses supérieurs, il la considère comme un ordre de se tuer lui-même, ce qu'il fait en se passant cette arme tranchante obliquement à travers le corps.

TH. DE LANGEAC.

---

## LE GRAND-DUC HÉRITIER DE RUSSIE

### ET LA PRINCESSE DAGMAR DE DANEMARK.

Dans notre numéro 590, nous avons parlé des fiançailles du grand-duc héritier de Russie avec la princesse Dagmar de Danemark. Et à cette occasion nous avons donné la description des merveilleux joyaux du trésor des czars, joyaux qui ne sortent de leurs armoires de fer que dans les plus solennelles circonstances, telles que le sacre du souverain ou le mariage de son successeur au trône.

Ce mariage vient de s'accomplir avec cette pompe et ce luxe inouïs que l'Église grecque sait déployer dans toutes les cérémonies publiques où elle est appelée à jouer un rôle.

Parmi les assistants on remarquait, outre les membres de la famille impériale de Russie, les trois princes royaux d'Angleterre, de Prusse et de Danemark.

Pour s'unir au czarewich Alexandre, la fille du roi de Danemark a dû embrasser la religion dite orthodoxe, et avec un nouveau baptême elle a reçu de nouveaux noms. La princesse Dagmar s'appellera désormais la grande-duchesse Maria-Féodorowna.

Les deux portraits que nous publions ont été gravés d'après des photographies envoyées par notre correspondant de Saint-Pétersbourg.

H. VERNOY.

---

## LE ROI DES GUEUX

(Suite[1])

PREMIÈRE PARTIE.

LE DUC ET LE MENDIANT.

### XVIII

### Esteban (suite).

Esteban revint et, s'adressant désormais au ministre tout seul, il s'assit en face de lui sur la table et mit son bâton entre ses jambes pendantes.

— Que diable! fit-il entre haut et bas, nous sommes tous ici des hommes d'importance, on peut parler la bouche ouverte... Combien pensez-vous que vaille ma royauté qui vous fait hausser les épaules?... Il n'y a en Espagne qu'un seul duché qui la puisse payer: c'est celui de Medina-Celi, qui passe pour aussi bien loti que Philippe d'Autriche... Et savez-vous pourquoi je m'attarde ici? c'est que ma ressemblance avec ce duc-là m'a déjà produit plus d'un quadruple d'or... Saint-Jean de Dieu! ce duc a des amis par le monde!...· Et l'idée m'est venue que vous aviez besoin de son portrait pour quelque manigance politique ou autre.

— Sur mon salut, mes seigneurs, protesta Pedro Gil, je n'ai point trahi vos secrets!

Le commandant des gardes et le président de l'audience avaient froncé le sourcil. Don Bernard de Zuniga se caressa le menton d'un air satisfait.

— J'aime mieux qu'il ait deviné, dit-il; n'aurait-il pas fallu le mettre au fait tout à l'heure? Pedro, nous ne te soupçonnons point... Esteban, je te proclame un garçon d'esprit... Tu as justement mis le doigt sur le joint: nous avons besoin du vivant portrait de Medina-Celi, non point pour des manigances politiques ou autres, mais pour le service du roi.

Il se découvrit. Les deux dignitaires et Pedro Gil firent comme lui. Esteban, qui avait remis son chapeau sur sa tête, ne jugea point à propos d'y toucher. Il réfléchissait.

— Singulier néant de la sagesse humaine! prononça-t-il avec tristesse; la pensée d'être grand d'Espagne chatouille agréablement mon esprit... Sur ma foi! je me croyais au-dessus de cela. Je mange bien, je bois beaucoup, je dors longtemps; le petit d'amour me compte au nombre de ses favoris. Qu'aurai-je de plus quand je serai duc?... Une prison, peut-être... ou pis que cela: un billot avec une hache... Ah! je regretterai plus d'une fois mes tranquilles loisirs et les intéressants récits que je faisais aux âmes charitables de mes aventures en Afrique où je ne suis jamais allé...

Il soupira et reprit:

— Enfin, n'importe, le démon de l'ambition me pousse. Je veux voir un peu quels sont les bonheurs et quelles sont les souffrances des princes de la terre. Touchez-là, vieillard; cette main est celle d'un duc!

Il tendait au vieux ministre sa main, qui était bien un peu noire. Don Bernard lui donna ses longs doigts osseux, et poussa un cri de femme parce que le nouveau duc serrait trop fort.

— Vous autres, continua Esteban qui regarda de son haut don Baltazar et don Pascual, je ne pense pas que vous soyez mes égaux... Que chacun de nous se tienne à son rang... Me voici prêt à entrer en fonctions... Où est le palais dont je dois faire ma demeure? où sont les somptueux habits que je dois revêtir?

— Seigneur duc, lui répondit Bernard de Zuniga, heureux comme un enfant de jouer cette comédie, maître Pedro Gil va vous enseigner aujourd'hui ce qu'il vous est indispensable de savoir pour entrer dans la maison de Pilate... C'est un ancien serviteur de la famille, et il est certains faits que vous devez connaître pour converser avec la duchesse.

— Ah! fit Esteban, dont les yeux s'animèrent, il y a une duchesse!

Le vieux Zuniga fit signe à Pedro Gil de se lever.

— On nous attend au conseil du roi, dit-il; allez, ami Esteban ou seigneur duc, comme il vous plaira désormais d'être appelé... Ce soir, vous coucherez dans votre palais. En attendant, acceptez ce parchemin que j'ai rempli et signé de ma main, pour répondre à quelques soupçons exprimés par vous tout à l'heure.., la prison, le billot, etc.

Esteban prit l'acte et le déplia. C'était un sauf-conduit royal, délivré à Hernan Perez de Gusman, duc de Medina-Celi, avec le sceau du secrétariat d'État.

Esteban approuva d'un signe de tête, et sortit après avoir salué noblement. Au bas des marches, un homme attendait, immobile et appuyé au socle d'une colonne. Il portait le costume mauresque. On ne voyait qu'un coin de sa figure basanée derrière son double voile de bernuz blanc. Cet homme s'approcha, et murmura en regardant Esteban:

— Étrange!

Pedro semblait avoir attendu cet instant. Il disposa les plis du manteau d'Esteban de manière à lui cacher le visage. Puis il dit tout bas en s'adressant à l'inconnu.

— Ils croient nous tenir: tout va bien.

Le Maure se mit à marcher derrière eux à quelques pas de distance. Ils traversèrent ainsi la place qui est devant la façade de l'Alcazar, et longèrent l'étroite et sombre rue des Oliviers. Au bout de cette rue, Pedro Gil s'arrêta devant un logis d'antique apparence, et souleva le marteau de fer doré qui ornait la porte.

Une belle jeune fille, souriante sous sa couronne de cheveux blonds, vint ouvrir. Elle fit un pas pour se jeter au cou de l'ancien intendant, mais elle recula et devint toute pâle à la vue du Maure. Celui-ci avait rejeté en arrière les oreillettes blanches qui tombaient de son turban comme les coiffes de nos ménagères poitevines. On voyait briller maintenant au milieu de cette face luisante et brunie les yeux ardents de Moghrab, le sorcier du vieux ministre, don Bernard de Zuniga.

### XIX

### L'heure de la sieste.

Les douze coups de midi sonnaient aux cent clochers de Séville. S'il y avait eu, au sommet de ces remparts en torchis, durs comme la pierre, qui entourent la ville, une seule sentinelle éveillée, elle aurait distingué au loin, sur les bords du Guadalquivir, un mouvant tourbillon de poussière.

Elle aurait distingué cela parce que, à l'heure de midi, les mouvements sont rares autour de la capitale andalouse. Tout dort sous le soleil de plomb qui dessèche et qui brûle, le soldat sous les armes comme l'ouvrier devant sa tâche, le pauvre comme le riche, et, l'on peut le dire, l'animal comme l'homme.

Les éléments eux-mêmes semblent participer à ce sommeil. L'eau, dont nul souffle de brise ne ride la surface, dort dans les bassins ou glisse lentement et comme en rêve entre les bords silencieux du fleuve. La feuillée reste immobile sur l'arbre, qui respire pourtant, répandant avec violence les chaudes émanations de ses fleurs.

Il n'y a point d'insectes dans l'air, point d'oiseaux sous l'azur profond du ciel. La fourmi avare suspend elle-même son éternel labeur. La rumeur des abeilles le long des ruisseaux où croissent le baume à la feuille de velours et le laurier-rose, ne répond plus au murmure monotone du courant. La nature entière se repose, fuyant les éblouissements de cette lumière et la torride haleine de ce ciel.

De loin, la campagne semble déserte et inanimée; mais si l'on approche, on aperçoit çà et là les bestiaux, vautrés à l'ombre de quelque grand arbre, le ventre et le museau dans l'herbe; de plus près encore, on distingue des groupes d'insectes immobiles sous l'abri d'un brin de gazon...

Ce tourbillon de poudre, seule vie du paysage, était soulevé par un cavalier courant à toute bride sur la rive orientale du fleuve. Il n'avait pas encore fait beaucoup de chemin depuis sa sortie de la ville, et cependant ses cheveux, alourdis par la sueur, tombaient en mèches ruisselantes sur l'étoffe déjà poudreuse de son pourpoint. Le cheval, baigné, aspirait fortement l'air brûlant chargé de sécheresse. Il soufflait, et resistait parfois à l'éperon.

Mais le fier jeune homme dont les jarrets pressaient son flanc le poussait avec une ardeur impitoyable. Il était de ceux dont le proverbe castillan dit: « Obstacle double, triple force. » Il allait, bravant le soleil incandescent et les éblouissements de cette terre calcinée. Sa voix animait sa monture. L'éclair des jeunes vaillances éclatait dans ses yeux.

C'était Ramire Mendoze, le bachelier de Salamanque, le pauvre orphelin de cette vieille tour isolée au pied des montagnes de l'Estramadure; c'était le maître de l'honnête Bobazon, qui sans doute pleurait sa perte à cette heure; c'était l'adversaire de don Juan de Haro, et l'ami de ce noble Pescaire, dont il portait en ce moment les habits.

Nous parlons de don Vincent de Moncade parce que c'était à lui précisément que pensait Ramire en piquant les flancs de sa monture. A première vue, Moncade lui avait plu, mais le comte de Palomas aussi, et aussi tous les autres courtisans. Ramire avait apporté de son donjon un heureux penchant à l'admiration et une bienveillance universelle. Souvenons-nous de ceci; Ramire n'était point un rêveur morose, et la solitude n'avait jamais assombri les bonnes gaietés de son caractère. D'ailleurs, il y avait un soleil en sa pensée. Le premier regard d'Isabel avait illuminé toutes les heures de sa vie.

Il était tout espoir, tout courage, tout élan. C'était bien vraiment un enfant généreux, ce mot étant pris dans le sens spécial qu'on applique aux vins des crus chauds et solides. Sa nature demandait à s'efforcer, à aimer, à vaincre.

Ramire pensait à ce brillant seigneur qui avait inopinément abandonné la cause de ses compagnons de plaisirs pour prendre son parti et se faire son second. Les moindres actions de don Vincent se représentaient à sa pensée. Il le voyait d'abord confondu parmi l'essaim fatigué des jeunes courtisans, et honoré de la première accolade de don Juan de Haro; il le voyait ensuite frondant la royauté acceptée du neveu d'Olivarès, lui rompant en visière et envoyant ses largesses aux gueux que don Juan venait d'insulter. Puis arrivait l'incident relatif au mariage de don Juan avec l'héritière de Medina-Celi. Ramire se sentait le cœur serré à l'idée que don Vincent pouvait être, lui aussi, son rival; mais s'il eût été son rival, ce Moncade si fier et si brave n'aurait-il pas parlé autrement? aurait-il laissé une autre épée sortir du fourreau pour la défense de sa dame?

D'ailleurs, la singulière sympathie qui l'entraînait vers Moncade le rassurait complétement à cet égard: un Espa-

[1] Voir les numéros 583 à 601.



LE PORT DE KISAMOS, DANS L'ILE DE CANDIE, d'après une photographie de M. Stillman consul des États-Unis à la Canée. — Voir page 22.

gnol ne peut pas aimer son rival. Il y a un instinct qui vaut mieux que tous les raisonnements du monde.

Les gueux avaient protégé leur fuite après le duel dans la cour des Castro. Était-ce pure reconnaissance pour l'aumône d'un déjeuner ? Sans doute, car le moyen de croire qu'il existât un lien quelconque entre ces misérables et le brillant marquis de Pescaire ? Cependant...

Mon Dieu ! oui. Ramire commençait à voir plus loin que son ombre, pour employer la locution de son pays. Il sentait bien qu'il avait mis le pied dans le domaine des mystères. L'impossible ne l'arrêtait plus.

Mais que d'aventures, Seigneur, dans ce court espace de temps : une nuit et une matinée !

Les aventures sont comme les malheurs qui jamais ne viennent seuls. Ramire avait vécu toute une jeunesse, sans qu'aucun événement étrange ou dramatique eût rayé le poli de sa vie. Et maintenant les romans pleuvaient autour de lui. Depuis qu'il avait franchi cette porte du Soleil, en fraude des règlements de l'audience, les péripéties ne lui donnaient point le loisir de respirer. Il avait surpris d'abord le complot d'un lâche assassin ; on était venu lui dire que sa maîtresse adorée était vendue au roi des raffinés de la cour ; il avait mis son épée dans la poitrine d'un comte, et maintenant il galopait sur un superbe cheval avec les habits d'un grand d'Espagne, lui qui naguère avait honte de son vieux pourpoint de buffle et de son manteau festonné par les années.

Parmi toutes les surprises de Mendoze, la plus persistante était celle que lui causait la subite amitié de Moncade. Il y avait là une énigme hautement posée. Ce n'était pas seulement la sympathie, ce n'était pas non plus le hasard qui lui avait valu les bons offices de Moncade. Les paroles étranges de ce dernier sonnaient encore à son oreille :



EXTRACTION DE LA RÉSINE DANS LES LANDES; dessin communiqué. — Voir page 22.



INDIENS DES BORDS DU LAC CHALCO SE RENDANT AU MARCHÉ DE MEXICO, d'après un croquis du lieutenant de vaisseau W. S. — Voir page 23.

« Sauriez-vous me dire ce qu'il y a autour des trois éperons d'or, sur l'écusson d'azur ? »

La physionomie de Moncade était devant ses yeux, non moins étrange que la question elle-même.

Sa réponse à lui avait dû porter au comble l'erreur de Moncade. Évidemment Moncade ignorait le hasard, grâce auquel notre Mendoze avait pu prononcer ces paroles qui avaient, dans les circonstances présentes, une si surprenante valeur : *Para aguijar a haron.*

La devise du médaillon de la morte.

A quoi avait trait cependant cette devise, devenue mot de ralliement ou de passe ? Pourquoi l'avait-on choisie ? Était-ce une de ces associations secrètes si communes en Allemagne et dans le Nord, mais qui fuyaient l'Espagne et son inquisition ? Existait-il une conspiration ?

Ramire se perdait dans ce dédale de pensées, mais sa course ne se ralentissait point pour cela. Il avait tourné court au confluent du Guadalquivir et du Rio-Menor ou Guadaïra. Il remontait maintenant au galop le cours de ce dernier. Il savait que la ville et le château d'Alcala de Guadaïra étaient droit devant lui.

Ce qui le tenait, c'était un scrupule. N'aurait-il pas dû s'ouvrir à ce jeune homme si noble et si vaillant ? Le père de son Isabel adorée aurait eu deux épées au lieu d'une à son service. Mais ces bonnes pensées viennent souvent trop tard ; et d'ailleurs, au milieu des circonstances bizarres et graves à la fois où Mendoze se trouvait, avait-il le droit de se fier aux apparences ?

Il marchait sur une route inconnue. La meilleure vertu, c'était pour lui la prudence.

Et puis en définitive la bonne épée qui venait de tailler le pourpoint de don Juan, malgré la fameuse riposte de pied ferme, ne suffisait-elle pas contre une demi-douzaine de brettes et de baudits ?

Elle suffisait, par la sainte foi ! car Mendoze, à la seule pensée de la bataille prochaine, secouait ses cheveux inondés et se levait sur ses étriers en poussant un sauvage cri de guerre. Il était en goût de bagarre, notre bachelier. Cette atmosphère incendiée, loin de l'abattre, mettait tout son sang bouillant à son cerveau. Il avait hâte de voir autour de lui les rapières étinceler comme un cercle de feu. Il s'enivrait à la pensée de frapper.

PAUL FÉVAL.

*(La suite au prochain numéro.)*

## LES ANTIQUITÉS DE KISAMOS

DANS L'ILE DE CANDIE

Les graves événements militaires dont la Crète est le théâtre depuis quelque temps donnent un intérêt particulier à tout ce qui concerne cette île importante qui confond son histoire avec celle de la Grèce dans l'antiquité et pendant le moyen âge, et que la diplomatie européenne laissa soumise à la Turquie après l'affranchissement de la mère patrie.

Nous donnons aujourd'hui, d'après une photographie communiquée par M. Stillman, consul des États-Unis à la Canée, une vue du petit port de Kisamos, situé à quatre lieues environ de cette dernière ville. La plage de Kisamos a vu maintes fois le débarquement des volontaires, des armes et des provisions que le vapeur *Panhellenion* apportait des Cyclades et du continent grec.

Il semble que le sol lui-même s'entr'ouvre pour dire à la Crète : « Tu es une terre grecque. » On vient, en effet, de découvrir à Kisamos, sous des debris romains sans signification historique, de magnifiques vestiges de la civilisation hellénique, lesquels attestent qu'à cette place s'élevait une cité importante. On remarque surtout les ruines d'un théâtre orné de colonnes de marbre et plusieurs statues, parmi lesquelles une Minerve que son exquise perfection fait remonter, sans aucun doute, à la meilleure époque de l'art grec.

R. BRYON.

## EXTRACTION DE LA RÉSINE DANS LES LANDES

Les vastes forêts de pins dont est couverte une grande partie du sud-ouest de la France sont habitées par une population nombreuse qui y soigne la culture des arbres, et s'occupe d'en extraire les produits résineux, formant le revenu annuel du pays.

Les *résiniers* se distinguent surtout par leur sobriété, leur patience et aussi par la gravité de leur caractère. Leur métier n'est pas toujours sans danger. Pour faire des entailles aux arbres, ils doivent s'élever jusqu'à quatre ou cinq mètres et plus. Or, ils n'ont très-souvent, pour cela, qu'une simple perche entaillée de coches ou garnie de taquets. Appuyant sur l'arbre l'extrémité de cette perche, ils grimpent avec la legèreté de l'écureuil jusqu'au sommet, où ils s'assujettissent par la pression des genoux.

L'extraction de la résine s'opère d'une façon fort simple. A une certaine époque de l'année, une entaille est faite au bas dans l'écorce de l'arbre, et un godet de fer-blanc suspendu immédiatement au-dessous, contre l'arbre, reçoit la gomme qui découle de l'ouverture. Quand la première entaille ne donne plus de résine, une incision fraîche est faite un peu au-dessus, puis une troisième encore plus haut, et ainsi de suite, selon ce qu'on veut faire produire à l'arbre.

Il en est qu'on *saigne à mort*, selon l'expression des résiniers. Ce sont les arbres les plus mal venus, qu'on a l'intention de detruire pour faire des éclaircies à travers les jeunes plants, et donner plus de vigueur à ceux qui resteront. Au bout de cinq ans, un pin saigné à mort est totalement épuisé, tandis qu'un pin dont on ménage la production peut donner de la résine pendant un siècle et plus. On ne commence guère à extraire la gomme avant que l'arbre ait atteint l'âge de vingt-cinq ans. Les charpentiers des Landes estiment que les pins *geminis*, c'est-à-dire ceux qui ont été soumis à l'incision, donnent un bois beaucoup plus fort et plus durable que les autres.

Le suc du pin ne fournit pas seulement la résine proprement dite, mais il permet surtout d'obtenir par la combustion ou la distillation, une quantité de produits fort importants : l'essence de térébenthine par exemple, très-employée pour la peinture et pour les vernis; la colophane, qui sert pour l'encollage dans les fabriques de papier et dont les musiciens font également usage pour donner du mordant à leurs archets; le goudron enfin, d'une utilité si grande pour la marine.

La résine jaune ou grossière, à l'état sec, sert principalement à l'éclairage. La Bretagne en fait pour cet usage une grande consommation. Elle en achète tous les ans pour plusieurs millions dans les Landes de Gascogne. Bordeaux, la Teste et Bayonne sont les trois ports d'expédition.

P. DICK.

## CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Un *fait divers*. — Saint Druon et son examen de conscience. — Le démon et l'ange. — Les chiens anglais et les chiens français. — Le chien amateur de sermons. — Le chien sauveteur. — Le chien du mineur. — Le chien du pauvre.

On lisait, la semaine dernière, dans tous les journaux de Paris :

« Le 20 décembre, vers cinq heures et demie, les quais Saint-Nicolas et des Tuileries, les ponts des Saints-Pères et Royal étaient garnis de curieux.

« Les agents de l'octroi et du poste avoisinant la grille des Tuileries, prévenus, se portaient vers les bords de la Seine, où une scène émouvante se passait, péripétie d'un drame lamentable.

« Un petit chien, suivant le cours de l'eau, jappait avec acharnement, se tournant vers le fleuve qu'il semblait interroger avec inquiétude, les poils hérissés et l'oreille ouverte.

« Tout à coup s'arrêtant, il recommençait à aboyer, et, s'élançant par bonds, il avait l'air de vouloir disputer aux flots une proie.

« A cet instant, on put voir à quelques mètres, luttant contre l'élément avec un reste de forces épuisées, un individu dont la tête avait déjà disparu, qui elevait ses bras, les agitait dans des convulsions suprêmes, et s'enfonça bientôt sous l'eau.

« En voyant son maître disparaître, le pauvre petit chien n'hésita plus, il se précipita dans le fleuve, fendant l'eau et se dirigeant, tout haletant, vers l'espèce de tourbillonnement dans lequel le corps venait de s'enfoncer. Mais la résistance victorieuse de l'eau eut bientôt triomphé des efforts de la pauvre bête, dont les petits membres se détendirent, et qui, par un élan désespéré, sortant la tête au-dessus du flot, jeta un jappement désespéré.

« C'en était fait : victime de son attachement, le chien était allé rejoindre son maître. »

Ce *fait divers*, comme l'on dit, a ravivé dans ma mémoire le souvenir d'une légende que j'ai entendu raconter autrefois sur un saint de mes chères Flandres, saint Druon.

Saint Druon, apôtre des Pays-Bas et des Flandres, devait être et a été longtemps, en effet, le héros de nombreuses légendes. Toutes racontaient du bienheureux, qu'il possédait le don d'ubiquité, se trouvait à la fois aux champs et à la ville, commandait aux saisons, et faisait à son gré l'hiver et toutes ses rigueurs pour les ouailles récalcitrantes, et un perpétuel été et des récoltes permanentes pour ses disciples fidèles et fervents.

Elles disaient encore qu'un soir, après une journée de son travail de pasteur d'âmes, le saint évêque fit son examen de conscience et interrogea jusqu'aux plus profonds replis de son âme pour connaître en quoi il avait pu offenser le Seigneur; car, vous le savez, l'Écriture professe que le sage luimême succombe sept fois par jour. Après avoir dit son *mea culpa* de quelques mouvements d'impatience provoqués par l'entêtement de certains de ses diocésains et par leur endurcissement aux préceptes de la loi divine, il allait se livrer enfin à un sommeil bien dû aux fatigues de son apostolat, quand il entendit un affreux ricanement dans un coin de sa cellule. Il se retourna et il vit messer Satan en personne qui riait aux éclats et si fort, qu'il s'en tenait les côtes et n'en pouvait plus.

— Comment te trouves-tu ici, réprouvé? lui demanda saint Druon; comment oses-tu pénétrer chez-moi ? d'où te vient cette gaieté inconvenante?

— Ma place n'est-elle point partout où le péché impénitent m'appelle? répondit l'ange déchu. Quant à ma gaieté, elle n'est que trop justifiée, car tu lis très-mal dans ta conscience, et tu uses à ton propre égard d'une indulgence dont tu ne fais guère preuve envers les autres. Tu as commis une grosse offense contre la charité, sans t'en accuser et même sans qu'elle laisse de trace dans ta mémoire. Ton Dieu Jésus — et ici la voix du démon devint tremblante — faisait, prétends-tu, des miracles à son insu, témoin la femme qui toucha son manteau et qui fut guérie instantanément; toi, tu commets des péchés presque mortels et tu ne t'en doutes seulement pas.

Là-dessus il partit de plus belle d'un nouvel éclat de rire et disparut.

Saint Druon, effrayé et ému, se prosterna la face contre terre et supplia le Seigneur de vouloir éclairer l'âme de son indigne serviteur et de lui faire connaître à quelle faute inconnue il devait la visite du maudit. Tout à coup un suave parfum se répandit dans la cellule, une lumière surnaturelle l'éclaira et un ange vêtu d'une longue tunique blanche et sa tête blonde couronnée d'une auréole apparut aux yeux du prélat.

— Druon, dit-il, comment! toi, qui pratiques la charité envers les petits et envers les grands, comment as-tu pu, ce matin, chasser de la porte de ton logis un pauvre chien qui était venu s'y abriter contre le froid? La misérable bête est allée mourir à quelques pas de ton logis; mes frères et moi nous avons détourné avec douleur nos regards de dessus ta maison, et une larme est tombée des yeux de la divine mère des miséricordes, la vierge Marie.

Saint Druon s'imposa aussitôt une sévère pénitence et se montra désormais si bénin pour les chiens que ceux-ci le suivaient par bandes dans ses pérégrinations ; car l'évêque, après avoir sollicité des aumônes pour ses pauvres, ne manquait jamais d'ajouter : « Donnez du pain à vos frères et jetez-en les miettes aux chiens. »

Non-seulement la legende qu'on vient de lire est une leçon de charite, mais encore elle démontre l'affection qu'inspire partout le chien et qu'il justifie si bien.

L'homme n'a point en effet d'ami plus dévoué et le logis de gardien plus fidèle. Depuis le chien d'Ulysse qui, seul, reconnut son maître vieilli et défiguré par les souffrances d'une vie de périls et par une longue absence, jusqu'au pauvre caniche qui, le mois dernier, appelait par ses hurlements, sur le pont des Saints-Pères, les sergents de ville, et leur montrait la place où son maître venait de se jeter à l'eau, il y a de quoi citer des millions et des millions de faits qui attestent la tendresse, le dévouement et l'intelligence de la race canine.

Y a-t-il rien de plus curieux et de plus amusant à la fois que ce que l'écrivain anglais Southey raconte dans le *Commonplace Book*, du chien d'un ministre anglican, le révérend John Danvers?

Ce chien, grand lévrier de race écossaise, accompagnait régulièrement son maître et sa famille à l'église, où d'ailleurs il se conduisait toujours fort decemment, et restait couché au bas de l'escalier de la chaire.

Un jour, au lieu de son maître malade, ce fut un ministre étranger qui officia. Jusqu'à la communion, le chien ne bougea pas; mais au moment où le célébrant, placé de l'autre côte de la barre du sanctuaire, commençait à lire le premier commandement, le chien se leva d'un bond, posa ses deux pattes sur la balustrade et se prit à aboyer de toutes ses forces.

Le ministre, peu rassuré, se réfugia dans la sacristie, et non-seulement on chassa ignominieusement le levrier, mais encore, les dimanches suivants, on le mit à l'attache pendant le service.

A quelque temps de là, le domestique chargé de ce soin oublia de s'en acquitter; resté libre, le chien, après un peu d'hésitation, disparut; mais il ne prit pas le chemin de l'église où son maître officiait, et il en fut de même les autres dimanches.

Un beau jour, miss Mary Danvers, l'une des filles du ministre, fut arrêtée dans la rue de Brisham par une vieille dévote, appartenant à une secte dissidente, qui l'accusa d'envoyer son chien troubler les dévotions de ceux qui suivaient un autre service divin que celui célèbré par ses coreligionnaires. Miss Danvers, qui ne comprenait rien aux plaintes de cette femme, finit par apprendre que, depuis plusieurs dimanches, le chien allait regulièrement à la chapelle des dissidents où, quoiqu'il s'y comportât très-convenablement, sa présence n'en scandalisait pas moins l'assistance. Le pauvre chien, mis rigoureusement à la chaîne, dut désormais renoncer à prendre part aux dévotions du dimanche[1].

Un autre écrivain anglais, M. Jesse, raconte comment un chien de sa connaissance, nommé *Neptune*, sauva la vie de son maître, M. Procter, de Lydd, avec lequel il était allé faire une promenade au bord de la mer.

En arrivant sur le rivage, le cheval de M. Procter, effrayé à la vue des vagues furieuses battant la chaussée, désarçonna son cavalier qui tomba dans un trou profond creusé par les eaux et à sol mouvant. M. Procter se dégagea et essaya vainement de sortir d'un abîme qui allait sans cesse s'approfondissant. Déjà il se sentait à bout de forces, quand son chien, qui jusque-là avait poussé des aboiements de détresse pour appeler du secours, finit par se jeter résolûment à l'eau et essaya de saisir son maître par le collet de son vêtement. Malheureusement ce vêtement était un manteau de toile cirée sur lequel les dents de l'animal glissaient et ne trouvaient pas de prise. M. Procter allait disparaître une troisième fois quand, par une inspiration desespérée, il saisit la queue du chien. Aussitôt celui-ci nagea vigoureusement vers le rivage, qu'il atteignit après mille efforts, et y déposa son maître presque inanimé. Le gentleman, porté à l'auberge, y reçut tous les soins que réclamait son état.

Pendant ce temps, *Neptune*, couché au pied de lit de M. Procter, ne le quitta pas d'une minute, et sembla dès lors avoir pris une possession absolue de lui. Jamais, en effet, il ne le laissait sortir seul, et lorsque, dans ses excursions, M. Procter avait à passer l'eau, le chien marchait toujours le premier pour sonder le chemin.

1 *Revue Britannique*

Disons-le bien vite, pour l'honneur national, les chiens français valent bien les chiens anglais.

Il y a peu de temps que, dans les environs de Lyon, un ouvrier mineur se brisa la jambe par un froid violent et resta gisant dans un endroit isolé.

Son chien qui l'accompagnait, — un chien sans race et d'un affreux pelage, — s'assit devant lui, le regarda attentivement pendant quelques minutes, et tout à coup s'éloigna en courant.

Son maître eut beau le rappeler, le chien ne se retourna pas pour l'écouter et arriva un quart d'heure après, à deux kilomètres de là, à la porte de sa maison.

Là, haletant, couvert de boue, et dans un état pitoyable, il aboya, il gratta, il se fit ouvrir, et quand le fils du mineur se décida à entre-bâiller la porte, le chien le saisit par sa veste, et l'obligea à le suivre jusqu'à l'endroit où gisait l'ouvrier blessé.

Enfin, tout Montmartre a connu, il y a quelques années, un gros vieux caniche qui, depuis huit jours, épiait le moment où la boutique d'un boulanger se trouvait sans surveillant, sautait sur le comptoir, s'y emparait d'un pain et disparaissait de toute la vitesse de ses pattes, sans qu'on pût savoir où il se réfugiait avec le produit de son vol.

On le surveilla, on établit des étapes de gamins pour le suivre, et on finit par découvrir que le caniche portait le pain volé à son maître, vieillard paralytique qui habitait un grenier, d'où il ne pouvait sortir.

Naturellement l'intelligence du chien et la misère de l'homme attirèrent l'attention sur le vieillard que son âge et ses infirmités firent admettre à Bicêtre.

Mais, pour entrer dans cet hospice, il fallait qu'il se séparât de son chien et, disons-le bien bas, il s'en sépara sans hésitation, et même sans s'occuper de ce que deviendrait la pauvre bête.

A quelques jours de là, sous prétexte que c'était un chien errant, des polissons assommèrent à coups de pierres le malheureux animal, qui se tenait obstinément couché contre la grille de l'hospice et qui cherchait à entrer chaque fois que cette grille s'ouvrait.

Un artiste de mes amis, possesseur d'un petit griffon écossais, appelé *Fuosco*, avait entendu une nuit, à la campagne, l'animal, sorti par hasard de la chambre de son maître, pousser des hurlements lamentables. Il chercha partout l'animal et finit par le trouver grimpé sur un toit d'étable, et regardant en face, en criant plus fort que jamais. Naturellement l'artiste voulut se rendre compte du motif qui avait fait escalader le toit au chien, et qui excitait si fort ses cris. Ce motif n'était que trop sérieux, car un grenier, rempli de foin, commençait à prendre feu, et sans la vigilance et les appels de *Fuosco* un incendie aurait infailliblement devoré toute la maison.

Ce même chien, revenu à Paris chez son maître, disparut tout à coup sans que rien pût mettre sur la trace de son sort. Ce fut naturellement un grand chagrin pour le peintre, qui fit sans succès toutes les démarches imaginables pour découvrir ce qu'était devenue la pauvre petite bête.

Un mois s'écoula, quand une nuit, en rentrant chez lui, de retour d'un bal, l'artiste entendit dans son atelier un bruit étrange et qui l'intrigua fort, c'était comme une lame de fer qui se heurtait à tous les meubles et qui frappait dans les jambes du maître du logis, pendant que celui-ci cherchait en vain une boîte à allumettes placée par lui, avant son départ, sur une table et qui ne s'y trouvait plus. A la fin, ses pieds heurtèrent cette boîte, il la ramassa, alluma de la lumière et vit un petit gnôme debout, la tête coiffée d'une toque, et vêtu d'un uniforme de hussard attaché à un sabre presque aussi grand que lui et traînant une chaîne brisée, c'était *Fuosco*.

Ai-je besoin de vous dire la joie du maître et du chien, qui passèrent le reste de la nuit à se prodiguer des caresses? *Fuosco* ne semblait jamais se lasser de raconter les misères qu'il avait subies chez le saltimbanque qui l'avait volé. Il montrait ses pauvres petites pattes couvertes de boue, sanglantes, déchirées par une course longue et précipitée à travers la campagne, et ses efforts entrepris pour revenir au logis. Son dos portait les traces des coups de fouet et son corps amaigri n'attestait que trop qu'on avait eu recours à la faim pour l'obliger à l'humiliante profession de chien savant.

Trois années s'écoulèrent, *Fuosco* était redevenu l'animal heureux que vous savez, dorloté par son maître et comblé de caresses par tous les amis de l'artiste, quand un beau matin un saltimbanque vint s'installer sous les fenêtres mêmes de l'atelier avec une troupe de chiens savants. Au premier bruit du tambour qui donnait le signal du spectacle, le poil de *Fuosco* se hérissa, ses yeux s'injectèrent de sang et il se précipita sur le cornac avec une véritable rage. Il le mordit cruellement aux jambes, il lui sauta jusqu'à la poitrine, et il finit même par l'atteindre au visage où il lui fit une blessure... c'était le drôle qui l'avait volé autrefois, et qui, éperdu de cette attaque imprévue, en cherchait point à résister à son faible assaillant.

Les autres chiens, loin de chercher à défendre leur maître, entouraient en aboyant *Fuosco*, et semblaient applaudir à un châtiment qui les vengeait eux-mêmes des brutalités dont les accablait leur grossier instituteur, qui finit par rassembler en toute hâte sa troupe et par se retirer la tête basse et en boitant, tandis que *Fuosco*, retenu dans les bras de son maître, le poursuivait encore de ses menaces.

S. HENRY BERTHOUD.

---

## INDIENS DU MEXIQUE SE RENDANT AU MARCHÉ

Avec la richesse de végétation de ces climats, on pense que c'est un assez riant coup d'œil que celui d'un marché à Mexico; mais ce qui n'est certainement pas moins pittoresque, c'est de voir arriver par eau, des bords du lac Chalco, sur des barques menées par les Indiens, les montagnes de fruits et de légumes qui viennent approvisionner le marché.

Les Indiens du Mexique se distinguent par leur teint cuivré. Ils ont les membres bien proportionnés, le front étroit, les yeux noirs, les cheveux noirs, épais et luisants, la barbe rare. Sobres et exempts, la plupart, d'infirmités corporelles, ils ont les sens exquis, surtout celui de la vue, qu'ils conservent jusqu'à l'âge le plus avancé.

Le costume des hommes se compose en général d'une chemise et d'un léger pantalon de toile retenu par une ceinture de couleur à la taille; celui des femmes d'un simple *enrollado* de toile blanche, dans lequel elles s'enveloppent, et sur lequel se détachent vigoureusement les tresses pendantes de leurs cheveux d'un noir de jais.

FRANCIS RICHARD.

---

# GAVARNI

(Suite [1].)

### III

Gavarni, en ses années de jeunesse, était comme le centre d'un tourbillon; il vivait dans un monde d'artistes, de joyeux amis; — joyeux, entendons-nous bien, et n'exagérons pas. La vie d'un artiste sérieux est, avant tout, dans le travail. Gavarni travaillait d'ordinaire par jour ses dix-huit heures sur vingt-quatre, et c'est ainsi qu'il est arrivé à produire ce chiffre de pièces qui n'est pas encore bien connu : les uns disent dix mille; d'autres, qui doivent être bien informés aussi, prétendent que c'est dix fois plus. Mais le soir on se reposait, on secouait sa fatigue, et la chambre de l'artiste se remplissait d'amis et de camarades qui se dédommageaient par une orgie de paroles d'avoir travaillé ou rêvé tout le jour :

« Ces nuits, disait Gavarni en les dépeignant de sa plume « la plus vive, ces nuits résument bien la journée elle-« même. On pense à sa pensée, on rêve au rêve; on se « moque de tout, de la vie, de l'art, de l'amour, des femmes « qui sont là et qui se moquent bien de la moquerie! Phi-« losophie, musique, roman, comédie, peinture, médecine, « amours, luxe et misère, noblesse et roture, tout cela vit « ensemble, rit ensemble; et quand ces intelligences barbues « et ces plâtres vivants habillés de satin sont partis, il reste « ici pendant deux jours une odeur de punch, de cigare, de « patchouli et de paradoxe, à asphyxier les bourgeois. On « ouvre les fenêtres et tout est dit. »

Voilà bien l'image d'une soirée d'artistes dans l'atelier. C'était au n° 1 de la rue Fontaine-Saint-Georges que Gavarni tenait sa cour des Miracles. Nommerai-je quelques-uns des gais amis qui se réunissaient le plus habituellement autour de lui? Pourquoi non? A ceux qui me reprochent de trop m'amuser au détail en de semblables sujets, je ne répondrai qu'en redoublant de soin pour laisser à ceux qui viendront après nous le plus de renseignements précis et le plus d'idées vivantes sur un passé déjà si enfui pour nous-mêmes et si lointain dans le souvenir. C'était donc Balzac, Léon Gozlan, Jules Sandeau, Théophile Gautier, Méry, Mélesville; — Forgues, que la nature a fait distingué et que la politique a laissé esprit libre; Édouard Ourliac, d'une verve, d'un entrain si naturel, si communicatif, et qui devait finir par une conversion grave; un Italien réfugié, patriote et virtuose dans tous les arts, le comte Valentini, qui payait sa bienvenue en débitant d'une voix sonore et d'un riche accent le début de la *Divine Comédie : Per me si va...* C'était le médecin phrénologue Aussandon, qui signait *Minimus Lavater* et qui avait la carrure d'un Hercule; Laurent-Jan, esprit singulier, tout en saillies pétillantes et mousseuses; le marquis de Chennevières, esprit poétique et délicat, qui admire avec passion, qui écoute avec finesse; nommerai-je, parmi les plus anciens, Lassailly l'excentrique, qui, même en son bon temps, frisait déjà l'extravagance, qui ne la séparait pas dans sa pensée de la poésie, et qui me remercia un jour très-sincèrement pour l'avoir appelé *Thymbræus Apollo?* — C'était Anténor Joly, entrepreneur infatigable, qui avait la bosse de la direction théâtrale et aussi la rage du petit journal, et qui, pour enrôler notre ami dans je ne sais quelle feuille nouvelle, lui écrivait :

« Je suis l'homme petit journal. Je date des Figaros : « Figaro I, avec Saint-Alme, Jules Janin, etc.; — Figaro II « avec Bohain, Nestor Roqueplan, Gozlan, Karr, etc.; — Fi-« garo III, avec Delatouche, Félix Pyat, George Sand, etc. »

Qu'allais-je faire? j'oubliais Henry Monnier, l'aîné de Gavarni de quelques années et son franc camarade, dont j'ai sous les yeux lettres sur lettres réclamant des costumes pour les rôles de sa femme, et parfois dans un latin macaronique transparent (*Indigo vestis mihi uxoris ad proximam operum dramaticam*, etc.)

Charlet, d'un autre temps, d'une toute autre génération, et de sa barrière du Maine, n'était en rien de ce monde-là; mais il estimait de loin Gavarni, et il lui écrivait un jour, à l'occasion d'un jeune homme que celui-ci lui recommandait pour l'examen de l'École polytechnique où Charlet était professeur :

« Mon cher confrère, demandez-moi *tout* hors ce que vous « me demandez, car je ferai *tout* pour vous prouver toute « l'estime que je professe pour votre talent.

« Nous ne sommes point assez sévères peut-être à l'École « pour le dessin, et il faudrait vraiment que le dessin de « M. D... fût d'un mauvais à faire frissonner les cheveux de « la nature pour avoir le zéro fatal.

« En tout autre cas, dans toute autre circonstance, votre « recommandation serait, croyez-le bien, d'un grand poids « pour moi, parce qu'ainsi que je vous le dis, je fais grand « cas de votre talent, que la masse accueille sans l'apprécier. « Elle prend pour des caricatures les jolis Watteau que vous « jetez au vent, vos dessins si fins et si spirituels annoncent « un sentiment très-fin de couleur, tout à fait dans le goût « de Watteau, qui fut un très-grand coloriste. On ne peut « apprécier ce maître par ce que nous avons en France. Mais « j'ai vu en Angleterre d'admirables tableaux, etc. »

Cet éloge de Charlet s'applique bien aux dessins de Gavarni, tant qu'il fut le chroniqueur malin et gracieux du monde élégant et de la jeunesse : une seconde manière viendra, que ne soupçonnait pas Charlet.

Grandville, le fabuliste du crayon, l'auteur avec Forgues des *Petites Misères de la vie humaine*, et qui n'avait de l'esprit que dans ses croquis, n'était pas non plus des habitués. Grandville était un sauvage. Quand Gavarni voulut le connaître, il en fut très-flatté, mais il s'en fit une affaire. Forgues les voulait réunir à dîner soit au Cercle soit au restaurant. Grandville s'effraya à l'idée du Cercle : il crut voir dans ce mot toute l'image d'un souper-Régence. Le dîner à trois se fit. Grandville s'y prépara comme à un événement; il se pommada, se parfuma et crut n'en avoir jamais fait assez pour être à la hauteur. Gavarni en fut pour ses frais de naturel et ne réussit point à le familiariser. Ce dîner trop laborieux ne recommença pas.

Cependant les années s'écoulaient, et l'observateur impartial des diverses réalités humaines mûrissait en Gavarni, tandis que de son côté le dessinateur aussi se fortifiait de plus en plus et s'enhardissait. Son faire devenait plus sûr et plus décisif en même temps que ses observations s'étendaient à d'autres travers encore qu'à ceux de la jeunesse. Le Gavarni-Fragonard passait insensiblement au La Bruyère. Une circonstance tout accidentelle vint hâter singulièrement cette transformation qui était en train de se faire peu à peu, et qui se marquait dans les illustrations sans nombre de *Monte-Christo*, du *Juif-Errant*, des *Contes fantastiques*, etc., etc.; dans les séries achevées ou commencées des *Mères de famille*, du *Chemin de Toulon*, des *Contemporains illustres*, etc.

Gavarni partit pour l'Angleterre sur la fin de 1847; il était à Londres aux fêtes de Noël de cette année. Il y était allé, croyant n'y passer que quelques jours : il y resta presque quatre ans. Ce furent des années toutes d'étude, de réflexion, d'observation solitaire, de production aussi, et d'un renouvellement vigoureux et fécond. Il arrivait précédé par sa réputation de peintre spirituel des mondanités et des élégances parisiennes : l'aristocratie anglaise crut avoir trouvé en lui un dessinateur, un artiste tout à son gré et à son choix, comme elle l'eût bientôt dans Eugène Lami. Elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle avait trop présumé. Que se passa-t-il dans l'esprit de Gavarni?

Il avait, à son arrivée, l'intention de profiter des ouvertures obligeantes qui lui étaient faites. Le duc de Montpensier, qui lui avait témoigné de l'amitié, lui procura une introduction auprès du prince Albert. La reine des Belges recommanda elle-même Gavarni à M. Meyer, secrétaire du prince. M. Antoine de Latour, au nom du duc de Montpensier, écrivait à Gavarni, à la date du 25 janvier 1848 :

« Il est revenu à Son Altesse Royale que la reine Victoria s'étonnait de ne pas vous avoir encore vu. Si vous avez hâte de mettre Sa Majesté dans votre galerie, il paraît que Sa Majesté n'est pas moins impatiente de poser. C'est un bon moment dont vous profiterez, et je crois vous faire plaisir en vous le disant. »

M. Meyer, de la part du prince Albert, invitait Gavarni à venir à Windsor le 2 février :

« Vous trouverez, lui disait-il, Son Altesse Royale toute prête à poser pour vous. »

Gavarni eut l'audience, et il n'y donna pas suite. L'aimable comte d'Orsay, qui le patronnait en Cour et dans ce grand monde, en fut pour ses avances et ses bienveillantes intentions.

Encore une fois, que se passa-t-il dans l'esprit de l'artiste? quelque chose de bien simple. Hasard ou choix, il avait commencé par se loger à portée de Saint-Gilles, le quartier pauvre. En s'y promenant, il prit goût tout d'abord aux types de figures qui l'environnaient, et il y élut en quelque sorte domicile en y louant une chambre qui lui servait d'observatoire et d'atelier. L'observateur en lui fut saisi par la vue de la nature anglaise, si particulière, si forte, si crûment grossière, si finement élégante là où elle l'est.

« On ne sait pas, dit Gavarni, ce que c'est que la richesse et la pauvreté, que le luxe et la misère, que le vol et la prostitution, quand on n'a pas vu l'Angleterre. »

La Chine elle-même, dans son monde d'antipodes, ne lui aurait point paru plus étrange et plus neuve. Lui, si habitué à lire dans la physionomie humaine, il se prit à pénétrer avec avidité dans ces physionomies d'une autre race, si énergiques et si fines, comme dans une langue nouvelle qu'il aurait apprise. Il hanta la taverne; il étudia sur place et chez eux les voleurs, si différents de ceux de France, les filous (*pick pockets*) à figures si aiguës, si tranchées, les

---

[1]. Voir les numéros 596 à 604.

boxeurs au type animal et feroce : l'un d'eux, le fameux boxeur Smith, flatté de tant d'attention, lui offrit son amitié. Quant aux femmes du peuple, il en trouva qui, la pipe à la bouche, renchérissaient par le grossier sur nos chiffonnières et nos androgynes; mais en même temps combien de filles du peuple, encore distinguées, encore élégantes sous la guenille, et auxquelles il ne manque que d'être mieux nourries pour faire des demoiselles! La faim se montre à Londres comme nulle part ailleurs, et s'y etale d'un air affreux, à belles dents. Paris, avec sa bonne humeur et sa bonne grâce, avec une certaine humanité de ton et de mœurs qui y est généralement répandue, adoucit tout et sauve les transitions : Londres laisse se heurter à nu les contrastes. Le Diable à Londres ne fait pas rire comme le Diable à Paris

Ce qui séduisit Gavarni d'abord et le fixa, ce fut donc ce contraste brutal et impitoyable de luxe, d'elégance, d'horrible et hideuse misere. Il l'a rendu en mainte page avec une energie poignante Qu'on voie, dans *les Anglais chez eux*, ce groupe effrayant, *Misère et ses petits*, et cette autre planche intitulée *Convoitise!* On n'a jamais fait de misère plus miserable, de haillons plus haillons que ceux-là.

C.-A. SAINTE-BEUVE.
De l'Académie française



LE CLOITRE DE L'EGLISE DE SAINT-ANTOINE, A PADOUE, d'après un dessin communiqué.

tableaux d'*ex-voto* sont attachés à l'autel, et des troncs pour les offrandes sont multipliés à toutes les saillies.

Commencée en 1256, par Nicolas de Pise, cette magnifique église ne fut achevée qu'en 1307. Ses huit coupoles furent ajoutees dans le XVe siecle. Au-dessus de la grande porte sont, de chaque côté du nom de Jésus, les deux belles et célèbres figures de Saint-Bernardin et de Saint-Antoine, peintes par Mantegna, mais malheureusement retouchees avec peu d'habilete

A l'église est attenant un vaste cloitre dont nous donnons un dessin. De cet endroit on jouit d'une belle vue d'ensemble des majestueuses coupoles de l'édifice. Autour du cloitre règne une rangée d'arcades d'un grand style; mais leur état de delabrement attriste le regard.

H. VERNOY.

## L'ÉGLISE DE SAINT-ANTOINE

### A PADOUE

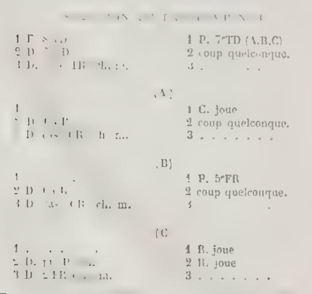
La première et la plus ancienne merveille de Padoue est l'église de Saint-Antoine, monument construit, ainsi que Saint-Marc de Venise, sous l'influence byzantine.

Les églises de Saint-Antoine et de Sainte-Justine ont, avec leurs coupoles, l'air de mosquees à l'extérieur. L'autel de Saint-Antoine est l'objet d'une devotion assidue. Une foule d'habitants de la ville et de campagnards viennent faire leurs prières derrière l'autel, en tenant la main appliquée sur la plaque de bronze qui recouvre le tombeau. Des bequilles et des



## ÉCHECS

Nous avons reçu, le mois passé, un grand nombre de Problèmes dont l'analyse demande nécessairement un certain temps. Nous ferons connaître prochainement à nos honorables correspondants, par la voie du journal, les résultats de notre examen.



| | |
|---|---|
| 1 [illegible] | 1 P. 7eTD (A,B,C) |
| 2 [illegible] | 2 coup quelconque. |
| 3 [illegible] | 3 . . . . . . |

(A)

| | |
|---|---|
| 1 [illegible] | 1 C. joue |
| 2 [illegible] | 2 coup quelconque. |
| 3 [illegible] | 3 . . . . . . . . |

(B)

| | |
|---|---|
| 1 [illegible] | 1 P. 5eFR |
| 2 [illegible] | 2 coup quelconque. |
| 3 [illegible] ch. m. | 3 . . . . . . |

(C)

| | |
|---|---|
| 1 . . . . . . | 1 R. joue |
| 2 [illegible] | 2 R. joue |
| 3 [illegible] m. | 3 . . . . . . . . |

PROBLÈME N° 3[illegible]

COMPOSÉ PAR M. [illegible]

NOIRS

BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en cinq coups

Solutions justes : MM. J. Planche; A. Gautier; commandant Tholer, à Nancy; P. de M.., à Bourron; Fabrice, à Sèvres; Simon, à Prades; G. Boutigny, sous-lieutenant au 80e de ligne, à Digne; A. Roux, à Lorient; Duchâteau, à Rozay-sur-Serre; Mullendorf, Raters et Alph. Funck, à Luxembourg; Moulin St-Pierre, à Auxerre; H. Godeck, à Monaco; A. Bardon; Arthur Abant, au Tourne; Mateo Zamora, à Almeria (Espagne); D. Mercier, à Argelliers; Lequesne. C. P.

### BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Parmi les mémoires dans lesquels se trouve peinte la physionomie si curieuse de la société du XVIIIe siècle, il en est peu qui offrent un plus vif intérêt et qui soient plus justement estimés que les *Souvenirs de la marquise de Créqui* (1710-1803). Le marquis de Courchamp, qui les a publiés, en préparait, lorsqu'il mourut, une nouvelle édition [illegible] l'une correspondance inédite et authentique de Mme de Créqui avec sa famille et ses amis. C'est cette édition, la seule correcte, complète et définitive, que la maison Michel Lévy frères a entrepris de faire paraître en cinq volumes format grand in-18, dont les deux premiers volumes sont en vente.

M. Aurélien Scholl, qui a fait si brillamment connaître, dans le journalisme, son vif esprit et sa verve satirique, sait aussi quand il le veut échafauder un drame, nouer une intrigue et développer des caractères. Il l'avait montré dans *Helene Hermann*, et il vient de le prouver plus victorieusement encore dans un nouveau roman que publie également la librairie Michel Lévy, sous le titre de *l'Outrage*. Les maîtres du genre ne désavoueraient pas la conception de ce livre, sa trame aussi forte qu'ingénieuse, et plus d'un pourrait envier les rares qualités du style dans lequel il est écrit.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît 7

EMILE A..ANIE

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| n an . . . | 15 fr. » | — 17 fr. |
| x mois . . | 8 fr. » | — 9 fr. |
| rois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ
Un an . . . 15 fr. » — 17 fr.
Six mois . . 8 fr. » — 9 fr.
Trois mois . 4 fr. 50 — 5 fr.
[illegible]



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — No 606.
**Samedi 12 Janvier 1867.**

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Ambigu-Comique : *La Duchesse de Montemayor*, drame en cinq actes de Léon Gozlan. — Instruction d'un procès littéraire. — La scène du *cadavre embarrassant*. — Les précédents. — *Mémoires de Casanova*. — *Les Crimes célèbres*. — *Pablo ou le Jardinier de Valence*. — *Le Watchman*. — *Le Portefaix*. — *Fœdor et Zeltuka ou Novogorod sauvée*. — Théâtre de Calderon. — Conclusion. — De la nécessité de démolir Sardou.

Il y a huit jours, je me suis borné à constater le sincère et légitime succès de la *Duchesse de Montemayor*, la pièce posthume de Léon Gozlan, achevée et mise au point par M. Édouard Plouvier. J'y reviens aujourd'hui avec détail. J'ai pour cela des raisons que vous connaîtrez tout à l'heure.

Expédions d'abord l'analyse du nouveau drame.

L'action au fond est des plus simples.

Une jeune et belle Espagnole, le dernier rejeton de l'illustre maison de Tellez, a été mariée, contre son gré, au duc de Montemayor, une des créatures du roi Ferdinand. Elle avait été fiancée, dès son enfance, à Ferdinand de Clavières, un jeune garde du corps au service de Louis XVIII. Mais le roi Ferdinand a imposé sa volonté : il n'a pas voulu que les biens immenses des Tellez pussent passer en pays étranger : forcée d'opter entre la main du duc et le cloître, la jeune fille s'est résignée au mariage, non sans un vague espoir de retrouver quelque jour celui à qui son cœur appartient pour la vie.

Une circonstance inattendue va bientôt rapprocher les deux fiancés d'autrefois.

Le duc est venu en France où il espère, grâce à ses intrigues, supplanter l'ambassadeur d'Espagne. Pendant une courte absence qu'ont nécessitée ses projets politiques, la duchesse, à qui il a ordonné de se montrer à la cour, se rend, en compagnie d'Inès, sa sœur naturelle, à une fête organisée par les gardes du corps sur la terrasse de St-Germain. Elle y rencontre Clavières. Ai-je besoin de vous redire les épanchements de ces deux cœurs désunis, leurs tristesses, leurs serments passionnés, leurs retours, hélas! impuissants, vers le passé, — doux entretien trop tôt interrompu par la présence d'un certain d'Aspinval, le secrétaire et le confident du mari. La duchesse se retire donc : elle se dispose à retourner à Paris, lorsqu'elle se voit insultée par des jeunes gens de la ville : elle appelle à l'aide. Trois gardes du corps accourent, et parmi eux Clavières. Une lutte s'engage, et Clavières est blessé en protégeant la fuite de la duchesse.

Le duc est revenu : il a tout appris, mais sa jalousie ombrageuse n'est pas encore satisfaite. Il interroge son neveu Palamos, Inès, d'Aspinval. De Palamos, — un jeune fat, étourdi et naïf, — il ne peut attendre que des indiscrétions involontaires. Mais il s'irrite contre les réticences d'Inès et surtout contre celles d'Aspinval. — Une figure assez origi-



TRAVAUX DE L'EXPOSITION. — LE NOUVEAU PONT DU QUAI D'ORSAY, [illegible] — Voir page [illegible].

nale, par parenthèse, que celle de ce noble déclassé, au cœur chaud, à la tête légère, héros amateur au service des causes libérales, brave, aventureux, chevaleresque, du bois dont on fait les Bonneval ou les Raousset-Boulbon. — Le duc l'a retiré des presides où le gouvernement espagnol l'avait jeté sous prétexte de je ne sais plus quelle conspiration. Il l'a ensuite recueilli chez lui et subvenu à ses besoins, — tout cela non par bonté d'âme, mais par pur intérêt. Il a pensé que d'Aspinval, le comprenant à demi-mot, n'hésiterait pas à se faire son espion. — D'Aspinval ne l'a pas entendu ainsi. Les largesses du duc, l'hospitalité qu'il lui donne, il les considère comme le prix d'un ancien service rendu au duc lui-même, alors que celui-ci, n'étant encore que comte de Montemayor, s'était, pour une assez vilaine action, laissé mettre dans une prison où il gémirait peut-être encore sans la généreuse intervention d'Aspinval. Par malheur, le libérateur n'a pas vu les traits de celui qu'il a sauvé et le duc, niant effrontément son identité, persiste à faire passer d'Aspinval sous ses fourches caudines. Celui-ci feint d'accepter l'infâme marché qui lui est proposé. Il jouera le rôle d'espion pour sauver la duchesse.

Le duc aurait pu se dispenser d'interroger sa police; car la duchesse, le front haut, avec la fierté qui sied à une conscience pure, vient elle-même lui raconter ce qui s'est passé sur la terrasse de Saint-Germain. Pour en finir avec toutes ces luttes, elle le supplie de la remmener en Espagne. Il refuse : il a son plan, un plan machiavélique à l'aide duquel il se débarrassera de Clavières.

Il simule une nouvelle absence, un départ subit pour l'Angleterre, le jour même où il devait donner un bal dans son hôtel. A cette fête decommandée une seule personne se présente, c'est Clavières, qui a reçu une invitation de Palamos. Il trouve la duchesse en robe de bal, des fleurs dans les cheveux, sur le point de se rendre elle-même à la réception des Tuileries. Pendant qu'ils cherchent l'un et l'autre la signification de cette étrange méprise, un bruit de pas se fait entendre. La duchesse n'a que le temps de pousser Clavières dans une chambre voisine. Ce n'est pas le duc, c'est Palamos que son oncle, déjà avec lui sur la route de Boulogne, a envoyé chercher des dépêches oubliées. Il repart, et je vous donne à penser le soulagement des deux amants après cette fausse alerte. De nouveau ils se laissent aller aux doux rêves du passé; mais le devoir est là qui se dresse entre eux et leur ordonne de se quitter pour toujours. Avant de s'éloigner, Clavières implore de celle qu'il ne reverra plus un premier et dernier baiser. Elle ne se sent pas la force de le lui refuser : ses lèvres se posent sur le front du jeune homme. Tout d'un coup il chancelle, il pâlit; sous le poids de tant d'émotions accumulées, tout son sang a reflué vers le cœur; sa blessure s'est rouverte, il tombe inanimé sur un canapé.

Et voilà la duchesse seule en face d'un cadavre, — comme Claire dans *Maison neuve*.

La tête perdue, folle de douleur et d'épouvante, elle ne sait à quel parti s'arrêter. Cet homme qu'elle aimait, elle ne peut se résoudre à le quitter. Et pourtant il ne faut pas que le jour le retrouve chez elle. — Que faire? — Aller implorer le secours du ministre de la police. Tel est le conseil que lui donne Inès, qui l'entraîne hors de l'hôtel, après avoir jeté un manteau sur le corps de Clavières.

Le quatrième acte nous montre la duchesse courant en souliers de satin blanc à travers les rues boueuses et étroites qui conduisaient en ce temps-là aux bureaux du Ministère de la Police. Terrible contre-temps! Le ministre n'est pas à son hôtel. Et pour comble de malheur, le premier homme que rencontre la duchesse dans cet endroit si compromettant, c'est d'Aspinval, celui qu'elle croit l'espion de son mari. D'Aspinval vient chercher la preuve de l'identité du duc avec le criminel qu'il a tiré autrefois de prison. A sa vue, la duchesse se juge perdue, d'Aspinval la rassure en se justifiant, et pour preuve de sa loyauté, il lui annonce que son mari n'est pas parti pour Londres, que son voyage n'était qu'un piège et que dans une heure il sera à l'hôtel. Bouleversée par cette nouvelle, la duchesse lui raconte l'horrible drame qui vient de se passer. D'Aspinval lui jure qu'il la sauvera.

Rentrée à l'hôtel, elle s'empresse de courir au canapé que recouvre encore, comme un drap funèbre, le fatal manteau. Au moment où elle va le soulever, un homme se dresse devant elle. C'est son mari. Sous la forme ironique d'un récit emprunté à la chronique du jour, il lui apprend que le corps de Clavières n'est plus dans la maison, qu'après l'avoir, pour plus de sûreté, fait poignarder par ses gens, il l'a fait jeter dans la rue au coin d'une borne. Ah! pour le coup, c'en est trop : il est temps que ce lâche bourreau des femmes et des morts reçoive enfin son châtiment : — non pas seulement bourreau, mais assassin : — car ce mari si chatouilleux sur l'honneur conjugal, c'est ce même comte de Montemayor qui, mêlant le meurtre à l'adultère, avait fait tuer au Texas un homme dont il avait volé la femme. Ce crime qu'il croyait enseveli à tout jamais, d'Aspinval en a la preuve et il le lui crache à la figure. — L'espion a fait place au vengeur. — Ivre de rage et de honte, le duc saute sur une épée. D'Aspinval en saisit une autre : un duel s'engage, dans la chambre même, en présence de la duchesse évanouie. Tout en croisant le fer, Aspinval apprend au duc que Clavières vit encore : ses gens, moins lâches que lui, n'ont pas exécuté ses ordres. A cette révélation, le duc sent redoubler sa fureur. Il se précipite en aveugle sur d'Aspinval et s'enferre lui-même. Impuissant contre son adversaire, il veut au moins se venger sur la duchesse : il essaye de la percer de son épée, mais la force lui manque et il tombe mort à ses pieds.

Tel est ce drame vigoureux, émouvant, pathétique, dont l'effet consiste moins dans les surprises théâtrales et la multiplicité des incidents que dans la puissance et le développement des situations et des caractères. Par sa contexture sobre et serrée, par la fermeté de l'exécution, par les qualités de la forme, simple, élevée et constamment littéraire, il sort du genre ordinaire des pièces du Boulevard. Il ne m'étonnerait nullement qu'il eût été conçu d'abord en vue de l'Odéon et de la Comédie-Française. Au moyen de quelques retouches et de quelques coupures, notamment au quatrième acte, il ne serait certainement pas indigne de figurer sur l'une de ces deux scènes. Le public de l'Ambigu saura-t-il apprécier à sa valeur cette œuvre d'élite? Le succès très-accentué de la première représentation se soutiendra-t-il longtemps? C'est ce que l'avenir nous apprendra. Pour ma part je le désire vivement et je serais heureux de saluer, dans la *Duchesse de Montemayor*, l'aurore d'une rénovation dramatique.

Mlle Periga n'a pas seulement la dignité d'honnête femme et la distinction patricienne qui conviennent à la duchesse de Montemayor : elle a l'éloquence et la passion. Dans la grande scène du quatrième acte, elle a trouvé de ces éclairs, de ces élans spontanés qui électrisent toute une salle.

J'aime le talent de Castellano. C'est un de ces comédiens qui savent animer une pièce. Sa franchise, son aisance, sa verve mordante, son excellent ton de comédie sont très-bien placés dans le rôle d'Aspinval.

Clément Just compose habilement celui du duc : sans bruit et sans éclat il arrive à l'effet voulu. Un jeune artiste qui s'était fait remarquer dans les *Amours de Paris*, M. Laclandière, est chargé de représenter l'étourdi Palamos. Il y montre de la légèreté, de la souplesse et un comique de bon goût.

~~~ Ce compte rendu déblayé, j'ai maintenant le loisir de couler à fond la prétendue question de propriété littéraire, soulevée récemment à l'occasion de la fameuse situation du *cadavre embarrassant*.

Vous vous rappelez ce qui se passa la première fois que des indiscrétions de coulisses nous eurent révélé, en substance, le quatrième acte de *Maison neuve*.

Des réclamations surgirent de toutes parts.

Ce fut d'abord un chroniqueur, galant homme et spirituel écrivain, qui, fouillant dans ses feuilletons d'autrefois, y trouva, racontée en quelques lignes, l'anecdote dramatisée par Sardou.

Le lendemain, un autre confrère la découvrait, développée en cent pages par Léon Gozlan, dans son livre de *Balzac chez lui*.

Le surlendemain, un troisième affirmait l'avoir lue dans les *Mémoires de Canler* : celui-là était plus malin que les autres : il n'y a pas, en effet, dans le volume de Canler une seule ligne qui ait trait au fait en question. Le critique avait confondu Canler avec Vidocq.

Ce qui n'empêcha pas tous les feuilletonistes, dans leur compte rendu de *Maison neuve*, de s'approprier la bévue et de répéter à l'envi que Sardou avait dévalisé Canler.

Et dans le nombre il ne s'en est pas trouvé un assez avisé pour dire à ses voisins du rez-de-chaussée : « Votre zèle vous emporte trop loin, chers confrères : si Sardou a dévalisé quelqu'un, c'est tout simplement le domaine public. L'anecdote du cadavre est une de ces légendes qui appartiennent à tout le monde comme la pomme de Guillaume Tell et l'histoire du *Masque de fer*. »

Vous croyez peut-être que j'exagère? — Aux preuves, alors.

Voici ce que raconte Casanova, l'aventurier vénitien : vous voyez que je remonte tout de suite plus haut que Gozlan, que Vidocq et que les feuilletons du *Nord*.

Casanova est à Madrid : il reçoit d'une mignonne señora, fille d'un grand seigneur, un billet qui lui donne un rendez-vous pour la nuit suivante. A minuit, il pénètre dans la maison à l'aide d'une petite clef jointe au billet. La douce main de la señora le guide à travers les ténèbres.

« ... Nous montâmes un escalier qui me parut magnifiquement orné; puis je me trouvai dans un appartement à lambris noirs et surchargés de plaques d'argent où brillait le chiffre de la noble famille : c'était l'appartement de mon inconnue. Deux bougies éclairaient la pièce où nous nous trouvions; dans le fond j'aperçus un lit fermé par les rideaux de tous les côtés. L'inconnue, que j'appellerai Dolorès, m'invita à m'asseoir à ses côtés; je me précipitai à ses genoux et couvris sa main de baisers.

« — Vous m'aimez? s'écria-t-elle.

« — Si je vous aime! pouvez-vous en douter? Mon cœur, ma vie, tout ce que je possède est à vous!

« — Je n'en doute plus. Eh bien! vous allez me jurer sur ce crucifix de m'accorder le service que je vais vous demander.

« — Je le jure.

« — Vous êtes un digne gentilhomme, venez.

. . . . . . . . . . . . . . .

« Et elle écarta violemment les rideaux : il y avait un cadavre sur le lit, un cadavre d'homme jeune et d'une figure charmante.

. . . . . . . . . . . . . . .

« — Qu'avez-vous fait! criai-je.

« — J'ai fait justice; ce cavalier était mon amant, et je l'ai tué. J'en mourrai, mais j'ai dû agir ainsi. Écoutez, un mot me justifiera : il m'a trompée!

« — C'est une horrible action.

« — Vous êtes gentilhomme, vous m'avez promis le secret; songez-y, songez aussi que vous avez juré tout à l'heure, sur le corps de Jésus-Christ, de m'accorder le service que je vais vous demander.

« — Qu'exigez-vous, madame?

« — Ôtez-moi ce cadavre de devant les yeux, la rivière passe derrière les murs de cette maison, traînez-le jusque là, que je ne le voie plus, je vous en supplie!

. . . . . . . . . . . . . . .

« Je soulevai résolûment le cadavre; mais la vue du manteau dont la jeune fille le couvrit me rappela l'homme que j'avais vu entrer quelques heures avant par la petite porte, et je chancelai d'effroi et d'horreur. C'est alors que Dolorès, touchée sans doute du péril où j'allais m'exposer pour elle, voulut s'opposer à mon dessein.

« — Arrêtez! cria-t-elle, vous êtes perdu si on vous rencontre.

« — Et vous êtes perdue, vous, si ce cadavre reste ici.

« Et chargé de mon affreux fardeau, je me dirigeai vers la porte. Dolorès me suivit une bougie à la main. En un clin-d'œil je gagnai la rue, puis les bords de la rivière. Après m'être débarrassé du cadavre, je tombai épuisé et presque évanoui..... »

Voulez-vous retrouver le même récit? Feuilletez les *Causes célèbres* d'Alexandre Dumas. Seulement, ici, la scène se passe en Russie : au lieu d'une jeune señora, c'est la femme d'un boyard. Comme celle-là appelle Casanova, celle-ci fait venir un moujick avec lequel elle va porter le corps et le jette dans la Neva, où elle a creusé un trou à travers la glace.

Ceci n'est déjà pas mal, n'est-ce pas? Eh bien! j'ai mieux encore. Je vais vous montrer l'anecdote, non plus sous la forme du récit, mais sous celle du drame.

Et cela dans trois pièces jouées à Paris de 1830 à 1835.

Je prends la première en date : *Péblo ou le Jardinier de Valence*, mélodrame, en trois actes, à grand spectacle, de Saint-Amant et Jules Dulong, représenté à la Porte-Saint-Martin le 4 mars 1830.

Jacinti, le neveu du corrégidor de Valence, est amoureux de sa cousine Éléna, qui se montre « rebelle à ses vœux. » Pour triompher de sa résistance, il s'introduit dans sa chambre à l'aide d'une échelle de soie que lui a tendue, du haut du balcon, la camériste d'Éléna. La jeune fille indignée éclate en reproches. On entend un bruit de pas :

« ÉLÉNA.

« Ce ne peut-être que mon père, fuyez! il me croirait d'intelligence avec vous, je serais perdue!

« JACINTI

« Si je pouvais me cacher! eh! parbleu, ce coffre!...

(Il se blottit dans le coffre dont le couvercle retombe avec un bruit qui indique que le ressort s'est fermé.

Ici une scène entre Éléna et le corrégidor. Celui-ci se retire sans s'être douté de rien : la jeune fille reste seule.

« ÉLÉNA

« Ah! le ciel en soit loué! (Elle ouvre le coffre.) Partez, Jacinti, et délivrez-moi de la frayeur que me cause votre présence. Il ne me répond pas... Jacinti!... Nul mouvement!... Grand Dieu! la privation d'air, les suites de sa blessure... Évanoui peut-être... Sa main est glacée, son cœur ne bat plus!... Il est mort! mort! ah! grand Dieu! que vais-je devenir?... Un cadavre ici .. seul avec moi!... Ah! malheureuse! Quel parti prendre? Faut-il appeler? Oh! non, non, un homme chez moi, la nuit! Et que dirait mon père, qui à l'instant même... Je ne le puis... pour mon honneur... non, non, je ne le puis... Mais que faire? Mon Dieu, que faire? Et pourtant il faut absolument... O mon Dieu! prenez-moi en aide.

(Elle tombe à genoux comme mourante. — Moment d'un lugubre silence, bientôt interrompu par la voix de Péblo qui, sous la fenêtre, chante une seguedille sur un air vif et léger

« Dieu! ces accents!... Un homme! (Elle court à la fenêtre.) C'est Péblo! ah! qu'il fasse cesser mon horrible embarras! Oui, oui, justement... cette échelle .. Péblo! accourez! ne perdez pas de temps!... Il m'a entendu! Il vient... Ah! je suis sauvée! sauvée!... Imprudente! qu'ai-je fait?.. Me confier à cet homme qui, tout à l'heure... L'introduire chez moi!... Non, non, qu'il ne vienne pas! (Péblo paraît.) Il est trop tard! »

Pour comprendre la scène suivante, il faut que vous sachiez que Péblo, le jardinier, est amoureux de la fille du corrégidor. — Toujours le ver de terre amoureux d'une étoile.

« ÉLÉNA.

« Péblo, ma vie dépend du secret que j'ai à vous confier; voulez-vous, dites-moi, me tirer du plus cruel embarras? me sauver de l'infamie?

« PÉBLO.

« Si je le veux, Éléna! Parlez, que faut-il faire?

« ÉLÉNA.

« Approchez-vous de ce coffre.., regardez... là!

« PÉBLO.

« Que signifie? (Il s'approche du coffre.) Un homme!

« ÉLÉNA.

« Il est mort!

« PÉBLO, atterré.

« Mon sang se glace!...

« ÉLÉNA.

« Péblo!... au nom du ciel, délivrez-moi de cette horrible vue!

« PÉBLO.

« Fatale erreur! le voile se déchire .. Un homme! Un amant favorisé, sans doute! Et moi qui croyais...

« ÉLÉNA.

« Vous hésitez!... Ah! par pitié... ma reconnaissance sera sans bornes, elle vous suivra partout... De l'or, tout l'or que vous pourrez désirer

« PÉBLO.

« Affreuse jalousie! tourments de l'enfer!... Moi! moi! si indignement trompé... Non, je ne deviendrai pas l'instrument de votre salut!

« ÉLÉNA, sanglotant.

« Ah! je n'ai donc plus qu'à mourir!

« PÉBLO

« Elle pleure!... Éléna, sois donc satisfaite! (à part.) Mais il t'en coûtera cher!

« ÉLÉNA.

« Vous me rendez à la vie... Traversez ma chambre à coucher...
~~~

gagnez le jardin... Au bout de l'allée d'orangers, une petite porte, en voici la clef. Partez! partez! ou je meurs!

(Pébio, sans répliquer, enlève d'un bras nerveux le corps de Jacinti, enveloppé dans son manteau, et se dirige vers la porte de droite.)

« PÉBLO, à part.

« Cette clef... Je reviendrai!

(Il disparaît. Éléna tombe épuisée sur le parquet.)

Vous devinez la suite. Maître du secret d'Éléna, Pébio en profitait pour lui imposer son amour. Les deux derniers actes roulaient sur ce chantage au cadavre. Jacinti, toutefois, n'était pas mort et il reparaissait au dénoûment comme Marsille et Clavières.

Péblo, c'était Frédérick-Lemaître; Éléna, Mme Dorval; Jacinti, Davesne, aujourd'hui l'habile régisseur général de la Comédie-Française.

Et d'une.

Dix-huit mois après, le 16 septembre 1831, MM. Benjamin. Armand Ov*** et Adrien faisaient représenter à l'Ambigu-Comique un mélodrame en trois actes reposant exactement sur la même donnée.

Celui-ci s'appelait le *Watchman*.

J'arrive, sans préambule, à la situation capitale.

Emma, fille du lord-maire, fiancée à lord Arthur, est en butte aux poursuites d'un certain sir Belton, l'ennemi de sa famille, dont elle a eu autrefois l'imprudence d'encourager la passion naissante. Repoussé pour lord Arthur, Belton médite une vengeance terrible. Par une nuit sombre, il pénètre dans la chambre de la jeune fille :

« BELTON, à part.

« J'ai trompé tous les regards... La voilà!...

« EMMA.

« Mon sommeil ne sera pas troublé... Allons... (Elle se dirige vers la porte qu'elle referme sans voir Belton.) Tout est déjà silencieux dans l'hôtel, je n'entends plus rien... Sir Belton doit être parti.

BELTON.

« Pas encore, miss.

« EMMA

« Vous ici, milord!

« BELTON.

« Oui, de vaines formalités m'ont servi de prétexte...

« EMMA.

« Sortez! sortez! (Elle va pour appeler.) Mon père...

« BELTON, montrant des pistolets.

« Malheur à lui! malheur à qui troublerait cet entretien.

« EMMA.

« Est-ce ma mort que vous voulez?

« BELTON.

« Non, c'est la mienne; c'est moi qui dois mourir... mourir ici!

« EMMA.

« [illegible]

« BELTON.

« Ici même, à vos pieds .. Oh! ce n'est pas une vaine menace... J'ai voulu que ma mort assurât ma vengeance. Tout le monde connaît la haine qui divise nos familles; on me trouvera mort chez votre père...

« EMMA

« Quelle horreur!

« BELTON

« Mort chez sa fille... Elle a reçu près d'elle un homme... on le croira...

« EMMA.

« Je suis perdue! »

Emma le supplie de partir, de renoncer à ses projets.

« BELTON.

« Il est trop tard; la mort était dans mon sein lorsque j'ai franchi le seuil de cette porte.

« EMMA.

« Que dites-vous?

BELTON.

« Oui, le poison...

« EMMA.

« Malheureux!

« BELTON

« J'en ai calculé l'effet... et je dois avoir maintenant peu d'instants à moi. (Il lui prend la main.)

« EMMA.

« Ah! grand Dieu!

« BELTON

« Près du moment suprême, je sens comme un remords... un remords!... Oui, mais j'en veux le prix... Avoue qu'autrefois, avant que ton père te présentât lord Arthur, avoue-moi que je ne m'étais pas trompé, lorsque j'avais cru lire dans tes yeux...

« EMMA.

« Non! non!

« BELTON, la saisissant.

« Parle! parle!

« EMMA, à genoux.

« Grâce!

« BELTON.

« Dis-moi que tu n'étais pas insensible à mon amour, et je te pardonne tout... et je te laisse...

« EMMA

« Belton...

« BELTON.

« Ne repousse pas la prière d'un mourant... Un éclair d'ivresse sur sa dernière heure... Tu m'aimais... dis-moi que tu m'aimais

« EMMA.

« Je ne le dois pas!

« BELTON, la prenant dans ses bras.

« Emma!

« EMMA.

« Je ne le dois plus. (Il la tient dans ses bras. — On frappe.) Ciel! je me meurs!

« BELTON, la pressant sur son cœur presque évanouie, et la regardant avec passion.

« Non, tu ne mourras pas... ta douleur me désarme... J'aurai le temps de partir... Cette fenêtre... plus d'une fois j'en ai mesuré la hauteur... Le mur d'appui... la terrasse... (On frappe encore.) Ouvre...

(Il chancelle et se jette dans la draperie de la croisée.)

« DERFORT, en dehors.

« Ma fille!

« EMMA.

« C'est mon père!

BELTON

« Ouvre! il ne me verra pas... »

Le lord-maire entre avec lord Arthur. La scène est des plus dramatiques. Les deux hommes ont eu vent des projets de Belton : ils parlent de lui comme d'un lâche et d'un misérable. Pendant ce temps, celui-ci se débat dans les dernières convulsions de l'agonie. « Un léger bruit se fait entendre : c'est Belton qui s'affaiblit et finit par tomber. Sa chute est annoncée par un froissement des rideaux. »

Voilà, j'espère, une situation assez corsée.

Les deux hommes s'éloignent enfin et Emma reste seule. Que va-t-elle faire du cadavre de Belton? A ce moment retentit le cri lent et mesuré du watchman. La jeune fille reconnaît la voix d'un certain Williams dont elle a autrefois soigné la mère mourante. Elle l'appelle :

« WILLIAMS, sur le balcon de la terrasse

« Me voici.

« EMMA

« J'implore votre pitié.

WILLIAMS

« Ma pitié?... Vous?...

(Pendant ce dialogue, Williams, qui est arrivé jusqu'à la croisée, ne quitte pas des yeux le corps de Belton.)

« EMMA.

« Puissent l'horreur et l'épouvante ne pas vous retenir!

« WILLIAMS

« Quand vous avez besoin de moi...

« EMMA.

« Quel que soit le service que j'exige...

« WILLIAMS

« J'obéirai, je le jure! .. En face de la mort, je n'hésiterai pas.

« EMMA, lui montrant du doigt Belton.

« Voyez... Williams, je ne suis pas criminelle... Vous me croyez?

« WILLIAMS

« Je crois... J'attends vos ordres.

« EMMA.

« Si le corps de ce malheureux est trouvé chez moi, je suis déshonorée. Mon père lui-même est perdu!

« WILLIAMS.

« Vous êtes sauvés tous les deux!

(Il enlève Belton, et traverse la terrasse chargé du corps.)

« EMMA, tombant à genoux.

« Mon Dieu! veillez sur lui!

(Elle reste à prier.)

Le reste, comme dans le *Jardinier de Valence*.

La troisième pièce qui me reste à signaler est un opéra comique de Scribe, le *Portefaix*, représenté le 16 juin 1835, dans la salle actuelle du Vaudeville. La situation était la même que celle de *Péblo*, avec cette seule différence que la chose se passait en musique. Le succès fut médiocre, malgré le mérite de la partition de Gomis, une des plus remarquables certainement qui se soient produites à l'Opéra-Comique. On attribua ce fiasco à l'insuffisance du poëme. Le sujet ne parut pas heureux : aujourd'hui qu'il est redevenu à la mode, qui sait si la reprise du *Portefaix* ne serait pas une mine d'or pour M. de Leuven?

Croirait-on que cette liste, déjà si longue, n'est pas encore complète? Un de mes amis, qui entre chez moi au moment où je termine cette chronique, m'assure que je retrouverai encore la scène du cadavre dans un mélodrame de Desforges intitulé *Fœdor et Zélinka ou Novogorod sauvée*.

Et encore, celle-ci n'est-elle pas la plus ancienne. Le prototype, la scène mère, ne date pas, paraît-il, de moins de deux siècles. Elle est tout au long dans une comédie de Calderon. Si vous voulez vous épargner la peine de chercher parmi les deux cents pièces qui nous restent du fécond écrivain, renseignez-vous auprès de MM. Damas Hinard ou Alphonse Royer, ces deux autorités pour tout ce qui touche le théâtre espagnol.

Que conclure de tout ceci?

C'est que cette situation, qu'on a voulu élever à la hauteur d'une propriété privée, est de temps immémorial dans la circulation dramatique, — tout comme celle d'un homme qui se cacherait dans un cabinet ou d'une lettre qui se tromperait d'adresse. Libre à chacun de la reprendre, à la condition toutefois de la frapper de son empreinte particulière. Ainsi a fait Sardou. La façon dont il engage sa scène et dont il la dénoue, l'invention de l'homme ivre arrivant au rendez-vous, celle de l'opium que verse la femme pour se débarrasser de sa présence, tout cela lui appartient et n'a rien à démêler avec la pièce de Gozlan. — Et tenez, l'opium aussi est un vieux ressort théâtral. Nierez-vous pourtant qu'il ne constitue ici un moyen original, et irez-vous accuser Sardou d'avoir fait, pour la circonstance, un vol à *Roméo et Juliette*?

Essayez donc de passer au même crible le théâtre de Hugo, de Dumas, de Scribe, et voyez un peu ce qui en restera.

Je ne parle pas des anciens, à commencer par Molière. Ici, vraiment, j'aurais trop beau jeu.

Finissons-en donc avec cette petite guerre, et s'il faut, à toute force, démolir Sardou — ce dont le besoin ne m'est pas absolument démontré — cherchons une occasion meilleure, des arguments plus solides et des informations plus exactes.

GEROME.

## BULLETIN

Dans la matinée du 2 janvier, plusieurs secousses violentes de tremblement de terre se sont fait sentir en Algérie. Les provinces d'Oran et de Constantine n'ont rien éprouvé. La ville d'Alger n'a pas subi de dommages sérieux. Par contre, on a des malheurs et des pertes notables à enregistrer dans le Tell. Beaucoup de villages situés à l'est de la Chiffa sont ruinés. Mouzaïaville a été presque entièrement détruite, et l'on a trouvé sous les décombres 37 morts et 100 blessés; à Ben-Roumi, il y a eu 4 morts; à El-Afroun, 12 personnes tuées et 60 blessées

Des secours ont été immédiatement organisés par l'administration de la guerre, et des troupes ont été envoyées partout, en toute hâte, avec des tentes et des vivres.

Le maréchal duc de Magenta s'est embarqué à Toulon pour aller reprendre possession du gouvernement général de l'Algérie

Un terrible incendie vient de réduire en cendres toute l'aile nord du fameux palais de cristal, près de Londres. Cette partie importante du gigantesque édifice était connue sous le nom de « la section tropicale. » Elle renfermait une bibliothèque, de magnifiques collections de plantes exotiques, des spécimens excessivement curieux des architectures égyptienne et assyrienne, et un grand nombre d'animaux d'une valeur élevée, singes, perroquets, etc. Le feu s'est développé avec une rapidité et une violence inouïes; c'est à grand'peine que l'on est parvenu à préserver le reste du palais. L'éclat des flammes se projetait à plusieurs lieues.

D'après les journaux anglais, les pertes causées par l'incendie montent à une somme énorme. Quelques-uns des estimateurs attachés aux diverses Compagnies d'assurances disent que le dommage s'élève à près d'un demi-million de livres sterling. Mais le représentant de la Compagnie d'assurances du comté croit que la perte totale ne dépassera pas 2 à 300,000 livres sterling.

Les exposants ressentiront cruellement cette perte. Heureusement que beaucoup d'entre eux avaient eu la précaution de faire assurer leurs marchandises. Le chiffre exact des dommages ne pourra être connu que dans quelque temps, bon nombre des propriétaires vivant dans l'intérieur du pays ou étant absents.

Outre le petit navire *Red, white and blue*, on verra à l'Exposition la cangue du vice-roi d'Égypte, montée par dix-huit Nubiens; plusieurs pirogues des sauvages de l'Océanie et une de la Terre-de-Feu; une gondole de Venise et deux vapeurs suédois. Plusieurs modèles parfaitement exécutés des divers genres de vaisseaux cuirassés et autres de la marine anglaise ont été terminés dans le chantier de Chatam (on doit les envoyer à l'Exposition de Paris), et d'autres sont en voie d'exécution pour être expédiés aussi à Paris l'année prochaine. Le gouvernement français a mis à la disposition de l'amirauté un espace considérable pour que les diverses catégories de vaisseaux de guerre appartenant à la marine anglaise y soient exposés. Parmi les modèles achevés ou qui sont en voie de l'être, sont ceux du *Bellerophon*, de *l'Hercules*, du *Warrior*, du *Royal-Oak*, de *l'Achilles*, du *Pallas*, du *Blanche*, de *Lord-Warden*, du *Royal-Alfred* et de quelques autres, dont chacun représente une catégorie de vaisseaux dont se compose la marine. Mais on met en première ligne les modèles des vaisseaux cuirassés. Ils seront transportés à Paris vers le 1er février, pour l'Exposition qui s'ouvrira au 1er avril.

On verra également le canot métallique de sauvetage, construit à usage d'un seul homme, par le Canadien Hudson.

Le roi de Prusse a fait cadeau à MM. de Bismark, de Roon et de Moltke, à l'occasion des fêtes de Noël, de superbes vases en porcelaine portant son portrait. Voici, à ce propos, comment serait partagée la somme votée dernièrement par les Chambres prussiennes pour des récompenses nationales : M. de Bismark recevrait 400,000 thalers, M. de Roon 300,000, et les autres généraux compris dans le projet de loi, 200,000 chacun.

TH. DE LANGEAC.

# LE ROI DES GUEUX

(Suite [1])

PREMIÈRE PARTIE.

## LE DUC ET LE MENDIANT.

Bien des gens nous l'ont dit : la fièvre se communique aisément du cavalier à la monture. Le bon cheval de Mendoze, une fois qu'il eut accoutumé ses muscles à cette énervante chaleur, comme le nageur fait sa chair frissonnante au froid de l'eau, poussa un court hennissement et se coucha sur ses jarrets d'acier. Le tourbillon s'élargit autour de lui et le choc de son sabot éveilla la campagne muette.

1. Voir les numéros 583 à 605.

Le Rio-Menor roulait [illegible] flots transparents sur le sable rougeâtre de son lit. La [illegible] fuyait, inclinant les bouquets languissants de ses fleurs.

Il était un peu plus de midi et demi quand Ramire aperçut, au-dessus des arbrisseaux du rivage, les clochers et les tours de Alcala, vieille cité punique toute rajeunie par sa parure de dentelles mauresques. La forteresse, servant de prison d'État, était située au delà de la Guadaïra, à une demi-lieue au sud des derniers moulins. Alcala méritait dès lors son nom de ville des boulangers; elle fournissait à Séville ce fameux *pan de dios*, que les Romains vantaient déjà au temps des guerres carthaginoises.

Ramire traversa la Guadaïra à gué; il remonta la rive gauche pendant quelques minutes encore, puis il coupa, toujours galopant, au travers d'un sol rocheux et brûlé où le cactus étalait ses redoutables buissons couronnés de pourpre. La forteresse lui apparut bientôt avec son enceinte de ciment rougeâtre et son énorme tour carrée à qui la tradition assignait pour père Hasdrubal. Tout alentour, le sol était ras et complétement dépouillé; les palmiers nains ne commençaient à ramper sur la terre desséchée qu'à plus de cent toises de l'enceinte.

Ramire alla jusqu'aux palmiers pour mettre pied à terre. Il attacha son cheval aux branches et le laissa vautrer dans [illegible] sable son ventre haletant. Il avait peur d'être en retard il prit sa course vers la prison.

Ici, comme au bord de la Guadaïra, c'était la solitude, mais le sommet de la vallée semblait sourire, tandis qu'il y avait sur ce tertre une mortelle désolation. Des ruines qui laissaient voir le tracé d'une citadelle antique couvraient la majeure partie du sol. Çà et là s'élevaient encore des pans de muraille presque entiers sur lesquels essayaient de croître quelques maigres lianes et des jasmins jaunes à la tige desséchée. L'enceinte nouvelle, datant du règne de Philippe II, paraissait toute neuve au milieu de ces débris : elle avait la forme d'un pentagone irrégulier. Les murailles étaient hautes et faites de carreaux de ciment ou torchis, grossièrement superposés. Ramire, marchant d'un pas rapide et inquiet, en fit trois fois le tour, cherchant à connaître par les bruits de l'intérieur ce qui pouvait se passer derrière ces murs.

Mais à l'intérieur il n'y avait aucun bruit.

L'enceinte était percée de cinq portes. Trois regardaient la ville, assise de l'autre côté de la rivière; la quatrième s'ouvrait sur un chemin creux qui conduisait à un moulin isolé, dont les ailes endormies attendaient en vain un souffle de vent. Ce moulin était situé à trois ou quatre cents pas de l'enceinte. La cinquième ouverture, poterne basse pratiquée dans le mur du sud, donnait sur les ruines antiques.

Ce fut devant cette dernière que Ramire s'arrêta, parce qu'il vit des os de bœuf à droite et à gauche du seuil. Les planches de la porte gardaient en outre des traces luisantes et noirâtres. Ce devait être l'entrée des bouchers.

Il mit son œil à la serrure, il ne vit rien qu'une grande cour déserte.

Son oreille remplaça son œil, il n'entendit rien. La prison était muette comme ces châteaux des poëmes de la chevalerie sur lesquels pèse la main d'un enchanteur.

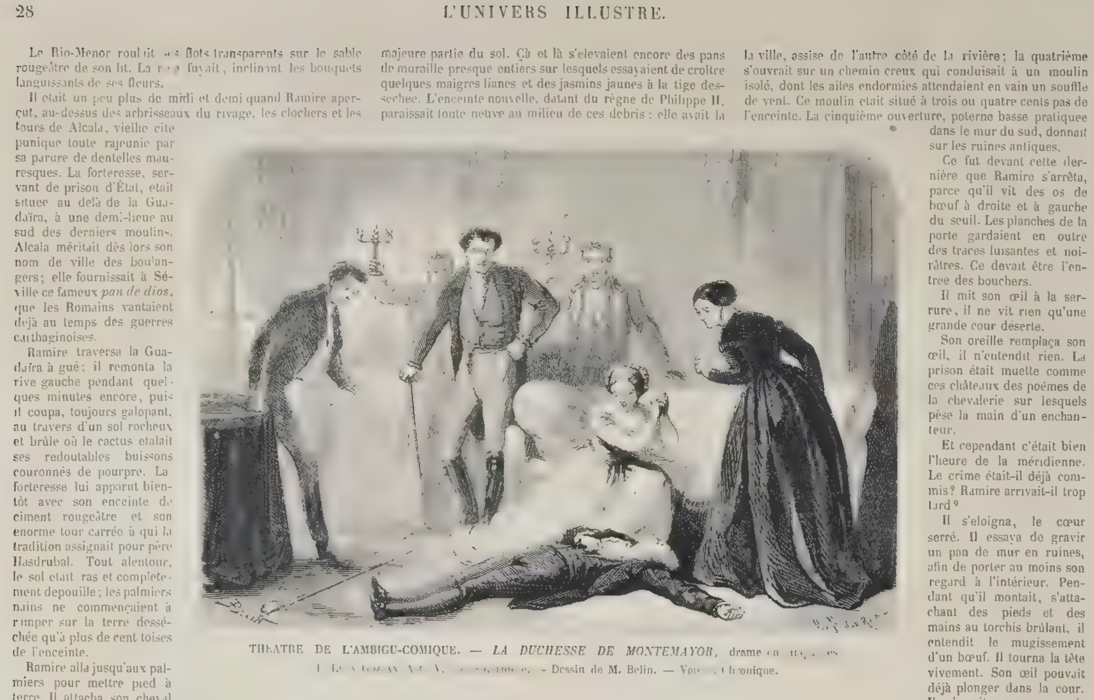
Et cependant c'était bien l'heure de la méridienne. Le crime était-il déjà commis? Ramire arrivait-il trop tard?

Il s'éloigna, le cœur serré. Il essaya de gravir un pan de mur en ruines, afin de porter au moins son regard à l'intérieur. Pendant qu'il montait, s'attachant des pieds et des mains au torchis brûlant, il entendit le mugissement d'un bœuf. Il tourna la tête vivement. Son œil pouvait déjà plonger dans la cour. Il n'y vit personne, mais une porte était ouverte tout au bout des constructions attenantes à la tour carrée. Un second beuglement se fit entendre. Il partait de là.

## XX

### L'heure de la sieste (suite).

Ramire se coucha au sommet de son mur. Il devinait des



THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE. — *LA DUCHESSE DE MONTEMAYOR*, drame [illegible] — Dessin de M. Belin. — Voir [illegible] Chronique.



[illegible] VILLE CIRCASSIENNE SUR LA MER NOIRE, d'après [illegible] dessin communiqué. — Voir page 31.

## REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



L'année 1867 pas trop rassurée en venant recueillir la succession de 1866 : le fusil à aiguille.



— Nous allons?

— Palais de l'industrie, au Champ de Mars



[illegible] DES ÉTRENNES

— [illegible] pour tes étrennes?
— Je veux [illegible]!
*L'Univers*, alors.
C'est cela [illegible]



LES PLUS [illegible] ÉTRENNES

— Ma bonne, je veux que tu me donnes mes étrennes
Je n'ai rien à te donner, polisson
— Si fait, je veux...
— C'est juste! je vais te donner le fouet



[illegible] DES VOLAILLES

— Oh! le superbe canard! [illegible]
— Dans un [illegible]



EXPOSITION DES FROMAGES

— Que pensez-vous de tous ces fromages?

— Je n'en sais rien! Pour les juger il me faudrait un morceau de pain



[illegible] LES BALS DE L'OPÉRA.

— Tu fais [illegible]?
C'est pas comme toi, ma pauvre [illegible] on fait les [illegible]



— Vous avez six francs pour égayer le bal ; tâchez donc d'avoir des mots spirituels.

Hélas! mon fournisseur n'est plus! Gavarni part, hélas!



[illegible] NÈGRE

— Mais, ma chère, vous n'y comprenez rien, à votre rôle!

— C'est pas de ma faute! avec cet acteur-là je n'y vois que du noir




— Saperlotte! Cela me donne à réfléchir! Ma femme qui a applaudi madame Dubarry.



LES NOUVELLES [illegible]

— Trois balles [illegible] et un fusil Chassepot, [illegible]



— *Mignon!* Connais-tu ça?

— Je connais des péchés qui portent ce nom-là

mouvements dans l'ombre qui était au delà de la porte. Il avait peur d'être vu.

Bien lui en prit de s'être avisé de cette précaution, car, au moment même où sa tête abaissée se confondait avec les profils des ruines, un homme sortit à demi de l'ombre de l'etable. Il posa sa main en visière sur ses yeux, comme pour mieux examiner la muraille ruinée. Il parla, tout bas sans doute, car Mendoze ne put entendre même le son de sa voix. Cet homme portait le costume des soldats mercenaires qui abondaient alors en Espagne. A son appel, deux autres têtes parurent à la porte de l'etable. L'un des nouveaux venus avait sa chemise relevee jusqu'aux coudes. Ramire crut reconnaître la puissante carrure et les cheveux herisses du boucher Trasdoblo.

Les trois hommes restèrent une longue minute les yeux fixés sur le mur. Ramire était immobile comme si on l'eût changé en pierre. Les gestes de ceux qui le guettaient traduisaient pour lui leurs paroles, qu'on ne pouvait entendre. Ils devaient se dire :

— Nous nous sommes trompés. Il n'y a personne dans ces ruines.

La muraille à laquelle se cramponnait Ramire était entre ces hommes et l'ardent soleil du midi. La lumiere trop vive aveugle aussi bien que les ténèbres.

Là-bas, ils continuaient de se consulter. Les trois premiers sortis démasquerent la porte. Quatre autres se montrèrent. Mendoze en put compter ainsi jusqu'à sept. C'était justement le chiffre annoncé, la nuit dernière, sur la place de Jerusalem, par l'interlocuteur nocturne à qui Trasdoblo donnait le nom de Pedro Gil.

Sur les sept, six avaient ce harnois du soldat mercenaire, un peu plus désordonné que le costume des brigands de nos melodrames modernes. Ils étaient armés jusqu'aux dents. Trasdoblo avait à la main une hache, fraîchement affilée, qui étincelait aux rayons du soleil.

Par suite sans doute du conseil qu'ils venaient de tenir, Trasdoblo se coula le long des bâtiments en retour, et s'abrita derrière un angle de la muraille pour jeter aux fenêtres grillées du grand donjon un regard inquiet. Ramire suivit ce regard et n'aperçut rien aux fenêtres. Trasdoblo revint vers ses compagnons, qui mirent bas lestement leurs justes et leurs buffleteries. On fit un tas de tout cela dans l'etable.

Les six soudards etaient devenus des garçons bouchers. Trasdoblo leur attacha lui-même le tablier de cuir.

Mais Ramire voyait toujours briller les longues épees derrière le seuil.

Tous rentrèrent. Le bœuf qui avait mugi rendit dans l'étable ce grand et lugubre gémissement des bestiaux qu'on abat. Trasdoblo ne perdait point son temps. Il vaquait à l'une de ses tâches en attendant l'autre. Un brutal éclat de rire suivit le cri d'agonie du bœuf, puis le silence se fit.

La chaleur accablante, l'impatience, l'attente, l'émotion, donnaient à Ramire une sorte de vertige. Le bout de ses doigts s'incrustait dans le ciment, dur comme la pierre; l'idee lui montait au cerveau que la ruine allait flechir sous lui. Il éprouvait cette etrange sensation de balancement qui prend l homme au bord du precipice.

Sa tête lui pesait. Des eblouissements passaient devant ses yeux.

Au plus fort de cet état où la pensée étonnee cesse de se fier au temoignage des sens, Ramire crut entendre un grincement leger au-dessus de sa tête.

Il leva les yeux instinctivement.

Le bruit venait de l'etage superieur du donjon. La portion de la tour carree qui faisait face à Ramire recevait en plein la lumière du soleil, et pourtant ses yeux fatigués ne distinguerent rien d'abord. Le grincement cependant continuait. Guides par ce bruit, les regards du jeune bachelier se fixérent avec un effort intense sur la plus haute fenêtre du donjon.

Il vit enfin, comme si un voile se fût déchiré pour lui, une tête et un corps de prisonnier à cette fenêtre, dont les barreaux etaient arraches deja. La tête se penchait pour inspecter la cour.

L'homme etait demi-nu. On distinguait les muscles de sa robuste poitrine, sur laquelle tombaient en desordre des flots de barbe et de cheveux.

De la fenêtre, il était absolument impossible au prisonnier de voir la porte de l'étable. Deux choses faisaient obstacle : le renflement de la tour à l'étage inferieur et la saillie des bâtiments surajoutes.

Le prisonnier prêta l'oreille; puis, prenant son parti sans doute, il mit le pied sur l appui de sa croisee.

Le cœur de Mendoze sauta dans sa poitrine. Il eut envie de crier

Mais sa voix fût allée vers l'etable comme vers le donjon C'eût ete donner l'eveil aux assassins.

Et Mendoze sentait que ce captif, pendu déjà aux barreaux de son cachot, faisait bien de jouer sa vie, même sur cette chance desesperee.

Le corps entier se montrait maintenant en dehors de la fenêtre. Les jambes n'avaient pas plus de vêtement que la poitrine.

Celui-là devait être un rude combattant : vous eussiez dit une statue de marbre.

Au premier mouvement qu'il fit, Ramire devina le motif de sa nudite. Son premier mouvement, en effet, fut de tirer en dehors une corde prealablement attachee aux tronçons des barreaux de la fenêtre

Cette corde, noueuse et inegale, gardait les diverses couleurs du linge et des habits qui avaient servi à sa fabrication.

La corde déroulee atteignait à peine la première saillie du donjon. Ramire eut froid dans toutes ses veines.

Le prisonnier saisit la corde d'une main assurée. Son pied allait quitter l'appui de la fenêtre lorsqu'il s'arrêta tout à coup, immobile et l'œil fixé sur les ruines.

Il venait d'apercevoir Mendoze.

Mendoze devinait toutes ses impressions sur son visage. Le captif croyait avoir affaire à un espion posté en ce lieu pour examiner sa cellule. Par un mouvement instinctif, Mendoze mit la main sur son cœur

Le prisonnier s'inclina gravement, fit le signe de la croix et se pendit à la corde. Il parvint en peu de temps à la première saillie.

Mais comment aller au delà, à moins d'avoir des ailes?

Le prisonnier assura ses pieds sur la saillie et leva la tête.

Ramire, tremblant et bouillant de fièvre, le vit arrondir ses deux mains autour de ses lèvres. Le prisonnier avait appelé sans doute, car, à la place même où il s'était montré pour la première fois, une blonde tête d'enfant apparut.

Le prisonnier lui envoya de la main un caressant baiser.

L'enfant, à l'aide de ses petits doigts malhabiles, attaqua le nœud, resserré par tout le poids d'un homme. Il fut longtemps à le détacher, si longtemps que la sueur froide ruissela plus d'une fois sur les tempes de Mendoze.

Le prisonnier s'était assis. Il attendait patiemment.

Enfin, la corde détachée tomba sur la saillie. Le prisonnier la saisit et l'attacha aux barreaux d'une fenêtre, puis il remercia d'un geste l'enfant, qui alors, souriant et tout heureux, battit des mains après lui avoir renvoyé son baiser.

Jusqu'à ce moment la tentative d'évasion du captif avait été profondement silencieuse. Mendoze frémit au léger bruit que produisirent en se choquant les petites mains de l'enfant. Il avait raison de frémir. Deux ou trois sombres visages de coquins parurent en effet à la porte de l'étable. Mendoze voulut signaler le danger au prisonnier, mais celui-ci avait deja tourné le dos. Il etait suspendu à la corde, et commençait la seconde étape de son terrible voyage.

La longueur de sa corde le conduisait cette fois à l'étage qui dominait immédiatement les bâtiments et communs dont l'etable de Trasdoblo formait l'extrémité la plus orientale.

Pendant qu'il descendait à la force de ses bras, Mendoze vit les bravis deguisés en garçons bouchers se glisser le long de leur masure, et regarder comme Trasdoblo l'avait fait une première fois. Ils durent apercevoir le prisonnier, car ils se replièrent vivement vers l'étable en courbant l'échine et en se faisant petits.

Ils se partagèrent les epées qui étaient derrière la porte. Trasdoblo seul ne prit que son coutelas de boucher.

Jusqu'à présent, Mendoze avait assisté à cette scène comme on assiste aux capricieuses illusions d'un rêve. En ce moment, la pensée de l'œuvre qu'il avait entreprise surgit en lui avec une soudaine violence, en même temps qu'il avait la conscience de sa complète inutilité. Ces deux idées illuminèrent brusquement la nuit de son cerveau. Un râle sortit de sa poitrine. Il eut un accès de fievreux désespoir et tordit ses bras impuissants.

Isabel! c'était le père d'Isabel qui descendait le long de cette corde, et que chacun de ses efforts rapprochait du guet-apens où il allait laisser sa vie! Et nul moyen de le secourir ou même de l'avertir!

Mendoze mesura de l'œil la hauteur du mur d'enceinte : cet obstacle etait infranchissable. Tout à l'heure il avait éprouvé le battant de la poterne : il l'avait trouvé ferme sur ses gonds; en poussant, il avait même senti la résistance de la barre massive qui la soutenait à l'intérieur.

Et pourtant Mendoze était là pour agir. Son immobilité le tuait. Mille expédients, insenses, impraticables, lui venaient à l'esprit : tantôt il voulait éveiller les gardiens et denoncer le crime; tantôt il voulait se lever tout droit et appeler à haute voix les bandits au combat.

De toutes ses imaginations, ces deux-là étaient les moins folles. Or, leur resultat immediat devait être de resserrer les chaines du captif. Il hésitait, mais il allait peut-être ceder aux entraînements de la fievre qui lui brûlait le sang, lorsque son attention fut attiree de nouveau vers le prisonnier qui arrivait pour la seconde fois au bout de sa corde.

Il n'y avait plus personne pour la détacher et lui fournir un troisième champ.

Mendoze vit bien tout de suite que le fugif avait compté là-dessus.

Celui-ci lâcha en effet résolùment sa corde, et parvint à s'accrocher à la corniche du second etage de la tour. Se soutenant d'un seul bras, il passa son autre main dans une étroite écharpe qui lui servait de ceinture et que Mendoze n'avait point remarquee. Il y prit un morceau de fer aiguise qui etait sans doute un fragment des barreaux de sa prison.

Cela pouvait faire office de clou et aussi de poignard.

Cela fut clou d'abord. Le captif l'enfonça entre deux pierres et put faire un pas de plus vers le sol. — Puis son doigt, crispe dans le trou même du morceau d'acier, le soutint une seconde et lui permit de ficher de nouveau son outil...

Mendoze le vit franchir ainsi une demi-douzaine de pieds.

Son cœur bondissait, son pauvre cœur, prisonnier aussi et enchaîné par l'impuissance. Il aimait cet homme, non plus seulement pour sa fille, mais encore pour sa vaillance heroïque. Il l'admirait passionnement dans son travail acharne. Ce qu'il demandait à Dieu, c'etait de mourir en le sauvant.

Un cri d'angoisse s'étouffa dans sa poitrine. Il avait perdu de vue les bandits pendant un instant. Son regard, en s'abaissant, les aperçut ranges et colles à la muraille, immediatement au-dessous du captif.

Ils attendaient sa chute.

Mendoze fut frappe comme d'un coup de massue.

Mais une idee jaillit de ce choc. Ne pouvait-il imiter l'exemple du prisonnier et escalader l'enceinte par un moyen semblable? Une fois dans la cour, il se voyait déjà tombant l'épée à la main, sur ce troupeau d'assassins, frappant d'estoc, frappant de taille, et delivrant le père d'Isabel. Toute sa force lui revint. Il sentit renaître toute sa presence d'esprit. Son œil mesura exactement la route que le captif avait encore à parcourir : il se dit : J'aurai le temps

Paul Féval

*(La suite au prochain numéro.)*

## LE PONT DU QUAI D'ORSAY

Parmi les travaux d'art de toute sorte nécessités par l'installation des bâtiments de l'Exposition universelle au Champ de Mars, un des plus vite acheves a été le petit pont dont nous donnons la vue.

Ce pont a été jeté sur le quai d'Orsay, en travers de la tranchee ouverte pour faire communiquer la berge de la Seine avec les jardins de l'Exposition. Il est en tôle d'acier. Son ouverture est de quatre-vingt-quatre pieds sur quatre-vingt-six de large environ. En passant sous le pont, on descend dans une vallée qui doit être le bassin du grand lac d'où s'echappera la petite rivière dont le cours sinueux est deja tracé à travers le parc.

Une machine à vapeur installée à côté du pont fera monter l'eau de la Seine pour la rejeter dans le lac qu'elle alimentera. Sur ce lac, un îlot de rochers, relié à la rive par une arche pittoresque, supporte le phare des Roches-Douvres, tour gigantesque entièrement en fer. Une petite église, destinée à l'exposition des objets relatifs au culte catholique, et dont l'entrepreneur est M. Levèque, de Beauvais, a sa façade sur le bord du lac.

Francis Richard.

## COURRIER DU PALAIS

Le crime n'attend pas le nombre des années. — Une révolte dans une colonie pénitentiaire. — Le guet-apens de l'incendie — Répertoire de Neron. — Mort de M le conseiller Portier. — C'est le juge qui fait l'avocat. — Les prospérités judiciaires de Château Thierry. — Une *riante situation* par autorité de justice. — Torts des poëtes envers Évreux et Narbonne. — Un *frappeur* sur metaux et sur hommes. — Bonne nourrice, mais mauvais avocat.

L'attention est violemment accaparée par l'incendie sauvage et les assassinats horribles commis par de jeunes forcenés de treize à vingt ans, sur des compagnons de captivite et de travail, dans la plus riante et la plus poetique des colonies pénitentiaires de France.

L'île du Levant est une des quatre îles qui forment le groupe charmant des îles d Hyères : ces îles où les myrtes, les palmiers, les orangers, les aloès et les lentisques poussent sous un ciel bleu, en face d'une mer qui chante toujours en caressant ces odorantes plages. Les anciens les avaient nommees les îles d'Or, par la même harmonie d'idees qui avait fait donner le nom de pommes d'or aux oranges qui embaumaient les allées du fameux jardin des Hesperides Site admirable, èchantillon de la terre africaine echoué sur les côtes de France. C'est là que Méry aimait à placer ses récits éblouissants, ses strophes ardentes et qu'il donnait carrière à cette inepuisable chasse au chastre qui vivra aussi longtemps qu'il y aura des successeurs de Nemrod à Marseille.

Quel théâtre imprévu pour une tragedie d'abattoir! C'est là pourtant que des jeunes gens, des enfants pourrait-on presque dire, organiserent et accomplirent, au mois d'octobre dernier, des ferocités qui semblent empruntees au répertoire de Neron. Eux aussi ont fait brûler des chretiens en guise de chandelles romaines.

L'acte d'accusation ressemble à la mise en scène d'une orgie de cannibales.

Ces égorgements et ces incendies commencent d'abord comme une idylle. Des enfants jardiniers, cultivateurs et bergers, fécondent cette île, qu'une génereuse initiative de M. le comte de Pourtalès fit affecter à une colonie pénitentiaire.

Ceux qui la voient de la plage, ou qui l'admirent de la pleine mer, la proclament le paradis du repentir. Et certes le president des assises de Draguignan a pu dire, avec grande vérité, aux accusés qu'il interroge : « Vous savez aussi bien que moi que vous etiez, dans la colonie, mieux traités que dans vos familles, et je parle encore de ceux d'entre vous qui ont des familles. »

Mais enfin, déjà en 1862 des troubles avaient éclaté. On les croyait apaises à tout jamais; on se trompait. Ce calme apparent n'était que l'hypocrisie de la discipline. Rien ne pousse à la duplicité et au mensonge comme la détention, et le directeur de la colonie, tranquillisé par ces faux semblants, s'endormait dans une trompeuse securite.

Deja les plus pervers, dans des colloques secrets, avaient prémedite la revolte, lui fixant pour echeance l'arrivée dans la colonie de soixante-cinq détenus d'un pénitencier de la Corse qui devaient être versés dans celui de l'île du Levant.

Une oreille aux aguets aurait pu entendre des propos comme celui-ci : « Gare aux *espies*, quand les Corses seront arrives. L'aumonier aussi y passera, il n'y a pas de bon Dieu qui tienne. » Enfin la renommee d'insubordination des Corses etait si bien etablie, que les Levantins n'attendaient plus que leur présence pour se mettre en pleine revolte.

Celui qui les attendait avec plus d'impatience était un

scélérat de seize ans nommé Coudurier, qui a été l'âme et le chef de toutes ces abominations, le génie de tout ce mal. Être perverti jusqu'à la dégradation, couvrant tous ses forfaits d'un ton patelin et d'une mine insidieuse qui lui faisait dire dans un premier interrogatoire que lorsque toutes les horreurs que l'on va voir étaient exécutées par son ordre, il était là bien tranquille dans un coin où il chantait un cantique, qui commence par ces mots : « *Ah! voici l'agneau si doux!* »

Les Corses à peine arrivés, Coudurier ne perdit pas son temps. Comme il était le chef de cuisine de la colonie, il s'évertua à la faire mauvaise afin d'exciter partout des mécontentements et des réclamations auxquels il prenait lui-même la plus grande part, tout comme s'il n'en avait pas été l'unique cause.

Les plaintes se changèrent en rumeurs et les rumeurs devinrent bientôt des voies de fait. Dans la soirée du 2 octobre dernier, la sédition éclata. A un commandement donné par Coudurier, on cassa les vitres du dortoir, on éteignit les lampes. Les cloisons furent démolies et les gardiens chassés dans la cour. Puis Coudurier, avec les insurgés qui le secondaient en lui obéissant, donna l'ordre de se rendre à la cave. On y fit une station qui échauffa les cervelles, et de là on se rendit avec des marteaux et des haches aux cachots de l'établissement pour délivrer les prisonniers enfermés là par mesure disciplinaire, et se procurer ainsi un renfort merveilleusement choisi pour les atrocités qu'on préméditait. Les prisonniers délivrés et l'armée de la révolte augmentée par cette adjonction, les meneurs songent à couronner l'émeute par une orgie. Et tout le monde se précipite pêle-mêle vers le magasin aux vivres.

Ce magasin était retranché comme une forteresse derrière quatre portes, et les fenêtres qui l'éclairaient étaient garnies de barreaux épais.

C'est là que les plus exaltés se dirigèrent. On fit voler les portes en éclats. La dernière résista au point qu'on ne put enfoncer que le panneau supérieur à travers lequel il fallut grimper pour s'introduire. Mais l'ouverture étant suffisante, les accusés s'introduisirent par ce passage étroit. Le magasin fut bientôt envahi et chacun fit aussitôt main basse sur tous les objets de consommation. Le désordre alla croissant, on effondra les barriques pour boire à même. Le vin et l'eau-de-vie coulaient, partout le sol en était inondé, si bien que le liquide arrivait jusqu'à la cheville de ces énergumènes.

C'est alors qu'une idée vraiment horrible traversa la tête de Coudurier, il songea à faire du magasin le bûcher et le tombeau de ceux qu'il considérait comme des délateurs et des espions. Pour les attirer dans le piége, on va les recruter pour les inviter au pillage. Coudurier garde la porte du magasin et c'est lui qui choisit les privilégiés. Quatorze sont ainsi par faveur introduits dans le magasin. Une fois tous enfermés, on brise une dame-jeanne remplie d'huile de pétrole et on met le feu qui va changer cette immense souricière en une affreuse fournaise. Coudurier a tout prévu. Il a désigné l'un de ses complices, le nommé Ferrandon, pour mettre le feu, et il en a armé un autre, Allard, d'un couteau de boucher, pour que celui-là, posté à la porte, rejette dans les flammes les malheureux qui tenteraient de s'échapper.

Et ces ordres abominables n'ont été que trop bien exécutés. Un pauvre enfant, appelé Garibaldi, cherche à se sauver par la porte; il l'escalade, mais Allard qui veille son couteau à la main se précipite sur le fugitif, le blesse à trois endroits et le replonge sanglant dans le foyer qui les dévorera tous. Les bourreaux du dehors s'extasiaient sur ce beau feu. Rien ne les touchait, ni les cris, ni les prières, ni les agitations éperdues des victimes. La flamme eut bientôt fait son œuvre. Les figures des captifs devenaient noires, la violence du feu faisait fondre leurs joues, les cheveux flambaient et bientôt le corps passait à l'état de charbon en attendant de tomber en cendre.

Tel est, par ses côtés les plus saillants, cet exécrable et multiple forfait qui a conduit devant la Cour d'assises du Var seize accusés dont le plus âgé a vingt ans et le plus jeune treize ans à peine.

Quatre ont été condamnés aux travaux forcés à perpétuité, huit à la réclusion, à la prison ou à la détention correctionnelle : quatre seulement ont été acquittés.

Les récits de gros mélodrames ont tellement envahi les journaux judiciaires qu'ils n'ont plus trouvé de place pour accueillir quelques fragments des deux discours des secrétaires de la Conférence. Et véritablement c'est dommage, car ces harangues offrent des études curieuses faites avec soin. Celle qui expose la rivalité du Parlement avec le Conseil du roi, par M. Édouard Laferrière, touche un peu trop à l'économie politique pour que nous osions nous permettre de l'analyser; mais la biographie de lord Erskine, par M. Alexandre Ribot, rentre complétement dans notre modeste juridiction. Le jeune avocat fait revivre le grand orateur anglais qu'on a appelé le Fénelon du Barreau et qui mérita cet éloge de lord Byron : « Il y a plus de poésie dans une plaidoirie de lord Erskine que dans tous mes ouvrages. » Erskine soignait et savait admirablement ses causes, aussi pour les faire triompher ne s'arrêtait-il pas devant les plus hautes considérations. Un jour, plaidant pour un capitaine, qui avait, dans un libelle, attaqué lord Sandwich, premier lord de l'amirauté, et qui avait été destitué pour cela, Erskine osa prendre à partie lord Sandwich comme l'agent invisible et l'instigateur de ce procès.

Choqué de tant d'audace, le président de la Cour du Banc de la Reine interpella vivement l'orateur. — « Je ne puis vous laisser continuer sur ce sujet, lui dit-il, lord Sandwich n'est pas en cause. »

— « Je le sais, répondit Erskine avec un merveilleux à-propos et une rare énergie, je le sais, et c'est pourquoi je veux l'y mettre. »

Et il l'y mit avec une si entraînante énergie, une si invincible éloquence, qu'il conquit tout le monde à sa cause, auditeurs et magistrats. Quelqu'un lui ayant demandé où il avait pu trouver tant de puissance oratoire : « Je pensais à mes petits enfants, répondit-il, et je croyais les entendre me dire : « Il est temps de nous donner du pain. »

La pauvreté, quand elle n'est pas trop écrasante, est encore la meilleure des muses. Elle fut, à ses débuts, celle d'un magistrat bien-aimé que nous venons de perdre. M. Portier, conseiller à la Cour impériale, eut à traverser des jours ingrats et difficiles. Mais de quoi ne viennent pas à bout le travail et la bonne conduite? Avocat de 1831 à 1848, M. Portier fut aussi rédacteur du *Droit*, et avec toute la fournée de ce journal il entra dans la magistrature par la brèche de 1848. Esprit exact, cœur honnête, bienveillance à toute épreuve, M. Portier fut cher au barreau, car il ne faut jamais oublier que c'est la bonté du juge qui fait la force de l'avocat. C'est à lui qu'il fut répondu, un jour qu'il félicitait un défenseur sur sa plaidoirie : — « Oh! monsieur le président, avec vous il n'y a aucun mérite : vous écoutez si bien! » S'il écoutait bien, il résumait encore mieux. Son passage à la Cour d'assises a laissé la trace d'une impartialité lumineuse qui émerveillait tout le monde, et par là même avait une influence décisive sur l'esprit du jury.

En perdant M. Portier, la Cour impériale peut répéter le mot de Jésus à l'Hémorroïsse : « Je sens qu'une vertu est sortie de moi. »

Pendant ce temps-là, les affaires vont leur train au Palais, mais sans qu'aucune prenne un intérêt tel qu'elle fixe exclusivement la curiosité.

Dans un procès en séparation de corps, en appel devant la troisième chambre de la Cour, on a lu un jugement du tribunal de Pontoise, qui est bien le plus grand éloge qu'on puisse faire d'une ville de France. C'est la patrie de La Fontaine qui a reçu un tel honneur. Le jugement déclare que la femme a tort dans ses articulations de faire grief à son mari d'avoir été reléguée à Château-Thierry, « car cette résidence passe avec juste raison pour une situation des plus riantes et un séjour des plus agréables parmi les villes de province. »

Ainsi donc voilà une ville passée à l'état d'*agréable séjour* par autorité de justice. Il y a chose jugée, et vous savez l'axiome, la chose jugée est la vérité. Mandons et ordonnons à tous nos procureurs généraux, etc. Allez donc jouer avec ces formules. Osez vous ennuyer à Château-Thierry, qui est une *riante situation*. Ce serait vous rendre coupable, ce serait commettre un délit.

Oh! si des voyageurs, ou des géographes seulement, avaient proclamé les réjouissantes qualités de cette Brives-la-Gaillarde de l'est, on pourrait contester leur autorité. On ne sait que trop d'ailleurs que les voyageurs, poëtes ou non, décrivent les villes au hasard de la fourchette. Saint-Amant se livre à l'imprécation la plus furibonde contre Évreux, sous prétexte « qu'on y voit plus de trente églises et pas un pauvre cabaret. »

Il prend texte de là pour s'écrier :

Si jamais j'entre dans Évreux,
Puisse-je devenir fiévreux. .

Et Chapelle et Bachaumont qui, accueillis par le plus invraisemblable des orages dans le Narbonnais, où il pleut si rarement et où il ne tonne presque jamais, s'avisent de calomnier ce climat presque italien :

Dans cette maudite Narbonne,
Toujours il pleut, toujours il tonne.

Château-Thierry n'a rien à craindre de ces injustices C'est une ville jugée. Il y a arrêt.

Deux mots assez ingénieux ont été dits, au civil et au correctionnel.

A la septième chambre, un prévenu est traduit sous l'inculpation de coups portés à plusieurs de ses camarades. Le président demande au prévenu son état.

— Frappeur.

— Frappeur? répète le président, ah! oui et vous faites bien de ne pas ajouter frappeur sur métaux, car je vois que vous ne vous bornez pas toujours aux articles de votre métier.

Devant la troisième chambre, un avocat s'assimilait beaucoup trop, selon un déplorable usage, à son client qui était une cliente.

A un moment donné, le défenseur est entraîné à dire : « En ce temps-là, j'étais nourrice, une bonne nourrice même. »

— Pas possible, répliqua tout bas dans l'auditoire un plaideur contre qui l'avocat parlait.

— Et pourquoi donc n'est-ce pas possible? riposte un voisin de l'interrupteur.

— Parce qu'il ne me fera jamais croire que, lorsqu'on a été une si bonne nourrice, on puisse devenir un si mauvais avocat

MAÎTRE GUERIN.

## SOUKOUM-KALEH

L'expédition légendaire des Argonautes a perpétué jusqu'à nous le nom du Phase, ce fleuve du Pont-Euxin, qui passait pour rouler des paillettes d'or dans son cours. Non loin de l'embouchure de ce fleuve, qui s'appelle aujourd'hui le Rioni, est située, sur la mer Noire, la ville circassienne de Soukoum-Kaleh. C'est un des rares endroits de la côte où les bâtiments peuvent mouiller en sûreté; aussi fut-ce le lieu choisi, en 1855, par Omer pacha pour le débarquement de ses troupes, lorsqu'il commençait sa campagne avortée de Géorgie en marchant au secours de Kars.

Soukoum-Kaleh possède un vieux château, comme cela est impliqué par son nom même de Kaleh, qui signifie fort. Ce vieux château, maintenant ruiné, laisse voir ses murailles ouvertes, à demi écroulées dans la mer. On en attribue la construction aux Génois, qui eurent autrefois des possessions le long de la côte. Le climat du pays est délicieux. On y trouve la vigne sauvage en abondance dans les bois, où elle s'enroule capricieusement autour des arbres.

Dans cet heureux pays, la richesse d'un homme se calcule d'après le nombre de ses filles, chacune d'elles représentant une valeur payable en un certain nombre de vaches. Une jolie fille vaut tant de vaches; c'est un prix fait comme celui des petits pâtés chez nous. A Constantinople, où les jeunes Circassiennes sont d'une excellente défaite, elles se payent non plus en vaches, mais en piastres; aussi les propriétaires de ce genre de marchandise se montrent-ils en général assez désireux de négocier sur ce grand marché; ce à quoi les Circassiennes ne trouvent rien à redire, leur plus doux rêve étant d'aller couler des jours nonchalants au fond de quelque harem sur les rives du Bosphore.

Pourtant, les Russes, un beau jour, ont fait mine de s'opposer à cette traite féminine; sur quoi les Circassiens ont prétendu maintenir les principes du libre échange. Le départ d'une cargaison de jeunes personnes pour le Bosphore a été l'occasion d'un échange de coups de feu. Et voilà comment Soukoum-Kaleh fut récemment le théâtre d'un conflit qui n'avait au fond rien de politique, comme on voit.

P. DICK.

## COURRIER DES MODES

A l'heure où nous écrivons ces lignes, chères et gracieuses lectrices de l'*Univers illustré*, on s'occupe encore beaucoup des visites des premiers jours de l'année, car les personnes qui ont de nombreuses connaissances ont le mois tout entier pour s'acquitter de ces devoirs d'affection et de politesse.

Les couturières, qui n'ont guère eu de repos depuis quelque temps, organisent en ce moment des toilettes de bal et le genre *Empire* s'y montre de la manière la plus complète; je prends des notes, afin de pouvoir décrire dans nos prochaines causeries du mois les plus jolies robes.

Je remarque qu'on porte moins d'étoffes légères que l'année dernière, et cela, bien entendu, parce que les robes devenues étroites ont besoin d'être soutenues par un tissu plus épais. Le satin fait merveille, il conserve son brillant aux lumières et fait valoir la dentelle, qui est l'ornement préféré des costumes de soirées; c'est surtout pour les fourreaux montés sans plis à la taille que la dentelle est devenue la seule décoration possible.

Bien que les soieries soient fort chères, on peut encore s'en procurer dans d'excellentes conditions, en s'adressant aux maisons qui n'ont pas de grands frais et font des achats considérables en fabrique. Ainsi, par exemple, on trouve dans les magasins de *la Ville de Saint-Denis*, rue du Faubourg-Saint-Denis, des satins, des taffetas et des moires de nuances claires, dont les prix m'ont paru d'un bon marché fabuleux. On remarque dans la même maison un très-bel assortiment en velours, tout soie, pour robes et pour confections.

Sur le chapitre des confections, il vaut peut-être mieux acheter *tout fait*; c'est à coup sûr le moyen de dépenser moins, car, en examinant les casaques de velours garnies de passementeries, les sorties de bal et les casaques ornées de fourrures que l'on trouve en ce moment dans les magasins de *la Ville de Saint-Denis*, on peut calculer à première vue qu'il serait impossible d'établir ces objets aux prix où ils sont vendus.

*La Ville de Saint-Denis* a un comptoir spécial pour les costumes d'*enfants*. Elle en a un aussi pour la lingerie et pour la chaussure.

Les étoffes de drap et de molleton sont depuis longtemps une des excellentes spécialités de cette maison; aussi je recommande à tous nos lecteurs, les vêtements d'hommes tout faits, qui sont interprétés de manière à défier toute concurrence.

Je crois avoir parlé déjà d'un nouveau corsage, appelé corsage *chinois*, qui convient à ravir avec les robes à taille courte et coupées en biais. Ce modèle se garnit avec une frange, appelée, bien entendu, la *frange chinoise*, éditée depuis peu par *Messieurs Ransons et Yves* (6, rue de la Chaussée-d'Antin). On me demandera : Qu'est-ce que la *frange chinoise?* J'avoue que c'est assez difficile à expliquer, aussi ne l'essayerai-je pas! j'engage seulement nos lectrices à se procurer le patron de la casaque *chinoise*, à la confectionner en satin de nuance claire, à la garnir d'une frange *chinoise* à clochetons et à mettre sur les coutures un joli entre-deux de guipure; cette mignonne confection sera de mise pour toutes les toilettes du soir; c'est enfin une charmante ressource le jour où l'on n'a pas une robe nouvelle et où l'on tient pourtant à varier son costume.

La passementerie offre, dans les magasins que je viens de citer, quelques ornements nouveaux destinés aux casaques de sorties.

Il existe aussi des soutaches perlées et nuancées des teintes de cachemire qu'on emploie avec le plus grand succès à la décoration des sorties de bal, ces applications, qu'on exécute au moyen des machines à coudre, conviennent aux étoffes de lainage.

*La Ville de Lyon* a des assortiments délicieux dans toutes les coquettes fantaisies en coiffures de soirées, ceintures et rubans illustrés

Le corset *Cendrillon* de Mme *Bruzeaux* (rue du Faubourg-Poissonnière, 4) a du succès en toilette de soirée, depuis que la mode a raccourci les corsages.

Lorsque Mme *Bruzeaux* a créé la brassière *Cendrillon*, elle l'avait destinée aux toilettes de chez soi; mais, depuis, les importants changements survenus dans la forme du corsage ont fait désirer à une foule de femmes élégantes de posséder ce modèle pour leurs toilettes de bal; à cet effet, la brassière *Cendrillon*, au lieu d'être en coutil avec piqûres de couleur, se fait en moire ou satin gracieusement garni de duvet de cygne ou de peluche, avec piqûres et flèches de soie blanche; ainsi préparée, la brassière *Cendrillon* est, à tout prendre, un diminutif du corset *Pompadour* et la filleule de la fée, pour ressembler à la belle marquise, lui a emprunté le satin et la dentelle.

A bientôt notre causerie sur les toilettes de bal.

ALICE DE SAVIGNY.

## LES MINES

### DE BOTALLAK

D'un bout à l'autre de son territoire, l'Angleterre est presque entièrement assise sur de vastes couches minérales qui sont la source première de son grand mouvement industriel et manufacturier. Outre une veine immense de houille et de fer mêlés, qui s'étend du nord du pays de Galles jusqu'à Nottingham et Leeds, elle possède encore deux autres grandes veines distinctes : l'une de houille dont les meilleures qualités se trouvent sur la côte nord-ouest; l'autre de plomb, d'étain et de cuivre, à l'extrémité opposée, dans la Cornouailles.



ENTRÉE DE LA MINE D'ÉTAIN DE BOTALLAK, DANS LE COMTÉ DE CORNOUAILLES (ANGLETERRE).
d'après un dessin de notre correspondant.

Une des mines les plus intéressantes de cette dernière partie de l'Angleterre, non-seulement par sa richesse, mais encore par le pittoresque de sa situation, est celle de Botallak. — Elle s'ouvre au milieu de rochers gigantesques qui bordent l'Océan, et ses ramifications intérieures s'étendent horizontalement sous le fond de la mer.

Quelques huttes sont éparses çà et là sans ordre sur ce sol accidenté Ce sont les habitations des mineurs, qui restent vides tout le jour, hommes, femmes et enfants disparaissant chaque matin sous le sol, où le travail les appelle. De grossières constructions en planches, adossées à la hauteur, indiquent l'entrée de la mine. De là, des wagons glissent sur un chemin de bois incliné, suspendu au-dessus d'un véritable abîme conduisent jusqu'à l'ouverture du puits, dont la profondeur est de deux cents pieds environ.

Une partie de cette mine est la propriété particulière du prince de Galles.

HENRI MULLER.

*Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de* M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers Illustré.

## ECHECS

Nous prions nos lecteurs de n'omettre aucune des Variantes essentielles des Problemes dont ils nous envoient les solutions.

A l'avenir nous considérerons comme inexactes les solutions qui seraient par trop incomplètes.

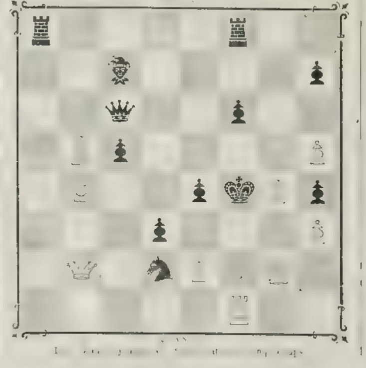
SOLUTION DU PROBLÈME N° 32

| BLANCS | NOIRS |
|---|---|
| 1 R [illegible] R | 1 (A, B, C, D, E, F, G, H, I, J) |
| (A) 1 [illegible] — [illegible], | 2 (D. 6eTR éch. m. — ...); |
| (B) 1 (... — T. case TR, | 2 (D. pr. T éch. m. — ... ; |
| (C) 1 (... — T. 3eTR, | 2 (D. pr. T éch. m. — ... . |
| (D) 1 (... — T. 4eTR, | 2 (D. 3eCR éch. m. [illegible] ... ; |
| (E) 1 (... — T. pr. C), | 2 (D. 2eTR éch. m — ... ; |
| (F) 1 (... — T. 7e TR), | 2 (D. pr. T éch. [illegible] ... . |
| (G) 1 (... — T. 6eTR), | 2 (D. 5eCR éch. m — ..., |
| (H) 1 (... — C. joue, | 2 (D. pr. P éch. m. — [illegible], |
| (I) 1 (... — R. 4e TR), | 2 (D. 5eCR éch. [illegible] |
| (J) 1 (... — R. 6eTR, | 2 (D. 3eCR éch. m. — [illegible] |

Solutions justes : MM. J. Planche; Biensimé Desachy; commandant Tholer, à Nancy; Fabrice, à Sevres; Antoine, les habitués du cafe du théâtre du Luxembourg; P. de M..., à Bourron; A. Roux, à Lorient; A. Bardon; Eugè[illegible]; Mullendorf, Raters et Alph. Funck, à Luxembourg; D. M[illegible] à Argellie[illegible], au chemin de fer de P. L. M., à Brioue[illegible]; Boiron; Mateo Zamora, à Almeria (Espagne [illegible]; Anne Frédéric, à Alger; E. Merlin, à M[illegible] café Clavot, à Agen; Émile Frau, à Lyon [illegible]

PROBLEME N° 36.

COMPOSÉ PAR M. F. DISCART, DE MODENE



## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Une femme d'un éminent esprit, charmant et dernier type d'une société disparue, Mme la comtesse de Boigne, qui tint pendant sa longue carrière une place considérable dans le monde aristocratique européen, a laissé des ouvrages manuscrits où sa haute intelligence cherchait un aliment et des distractions. Une de ces œuvres inédites, léguées à une amie fidèle, a été livrée à l'impression et vient de paraître, chez Michel Lévy frères, sous le titre d'*une Passion dans le grand monde, Souvenirs de Mme Recamier*. Ce livre, dans lequel Mme de Boigne, mêlant ingénieusement l'histoire à la fiction, retrace, en des tableaux achevés, l'élégante société qu'elle a connue, sera lu avec un grand intérêt, et fera vivement désirer la suite de ces publications posthumes.

Nous rappelons à nos lecteurs la mise en vente, chez les mêmes éditeurs, du tome IIIe des *Nouveaux Samedis*, de M. A. de Pontmartin. Ce volume complète la quatrième série des *Causeries littéraires*, aujourd'hui composée de douze volumes. On ne saurait offrir un meilleur cadeau d'étrennes aux jeunes gens et aux jeunes femmes qui veulent se mettre au courant du mouvement littéraire de ces quinze dernières années.

ÉMILE AUCANTE.

Paris — Imprimerie de J. Claye [illegible]

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | | |
|---|---|---|
| an . . . | 15 fr. » | — 17 fr. |
| mois . . | 8 fr. » | — 9 fr. |
| s mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | | |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. » | — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. » | — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. » | — 16 fr. |




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 607.
**Mercredi 16 Janvier 1867.**

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

—

Changement à vue. — Le soleil de Nice. — Cannes et Lord Brougham — *Nos Bons Villageois* sans pompiers — Ravel en voyage — Un aubergiste qui [illegible] — Comme quoi il ne faut pas confondre Ravel du Palais-Royal avec Ravel le clown. — Une diligence attaquée par des brigands. — Un bal de domestiques. — Un commissaire nègre. — Le champagne coule à flots. — Fraternité des cinq parties du monde

Ni[illegible] 12 janvier

Mon cher directeur,

Pardon, monsieur, un petit renseignement je vous prie : Y a-t-il encore quelques personnes qui consentent à habiter Paris? Si oui, permettez-moi de m'étonner de leur obstination, car depuis trois jours je ne comprends plus du tout qu'en dehors des détenus de Mazas qui sont retenus par des circonstances indépendantes de leur volonté, quelqu'un consente à vivre dans cette ville faite de boue et de dorure, que nous avons surnommée la capitale de l'intelligence.

Huit jours se sont à peine écoulés depuis ma dernière causerie dans ce journal et cependant quel changement dans mes habitudes. La semaine dernière j'étais installé devant mon bureau ou plutôt dans ma cheminée, le ciel gris et terne m'envoyait tout juste assez de lumière pour me donner le spleen, et au dehors je voyais trotter des gens qu'un parapluie d'occasion ne protégeait pas suffisamment contre les pluies torrentielles.

Aujourd'hui tout est changé.

J'ai installé mon bureau à une fenêtre ouverte, et le soleil de Nice m'incommode à ce point que je suis forcé de baisser les stores. Le ciel est bleu et transparent, et la Méditerranée se brise doucement contre le galet avec un bruit discret et agréable.

Vingt-deux heures de chemin de fer ont suffi pour opérer le miracle. A huit heures du soir, j'ai quitté Paris, et la pluie, pénétrant à travers les glaces de mon fiacre, me disait que j'étais l'un des heureux qui peuvent fuir Paris. Le lendemain, à six heures du soir, je fis mon entrée à Nice, et au-dessus de moi s'étendait un ciel pur et constellé. C'est à faire croire que toutes les étoiles ont fui l'Europe et se sont donné rendez-vous dans ce diminutif du golfe de Naples. De ma fenêtre, j'aperçois un panorama magique. A mes pieds, brûlée par le soleil, s'étend la Promenade des Anglais, ornée de palmiers; à ma gauche, la ville de Nice se baigne dans la mer, et, à l'extrême limite de la côte, j'aperçois le palais vénitien de la grande artiste qui s'appela Sophie Cruvelli avant de s'appeler la baronne Vigier : à ma droite, la côte, inondée de lumières, s'étend jusqu'au phare d'Antibes. Devant moi, la mer, cette mer bleue et gaie, et au loin passent les bateaux de tous genres qui me disent en passant qu'il y a là-bas, là-bas, cette merveilleuse Italie, et que je peux être à Naples en trois jours.

En tournant la pointe extrême, à gauche, on arrive au golfe de Villafranca où les badauds contemplent un navire de la marine russe; et plus loin encore s'élève sur un rocher cette fantastique principauté de Monaco d'où le vent nous apporte les mots traditionnels de nos pères :

— Le jeu est fait, messieurs! Rien ne va plus!

Non, rien ne va plus!

Depuis six jours que je vois à toute heure le bateau se diriger vers Monaco, l'idée ne m'est point venue encore d'y aller. Les émotions du trente-et-quarante sont bien mesquines à côté de la délicieuse sensation qui s'empare de nous en contemplant le splendide panorama que j'ai sous les yeux; le tapis vert de Monaco ne peut lutter contre le tapis bleu de la Méditerranée, et si le panorama de gauche me dit que la banque de Monaco fonctionne du matin au soir, celui de droite m'enseigne qu'à quelques lieues d'ici se trouve cette adorable baie de Cannes avec les villas, les orangers et les rosiers tout le long de la côte, peuplée d'Anglais, d'Américains et même de quelques Français. Au milieu de tous les palais, on aperçoit la demeure princière du vieux lord Brougham, le vrai fondateur de la cité d'hiver qui n'était qu'un village de pêcheurs avant l'arrivée de cet ex-grand chancelier d'Angle-



LE BARON DE BEUST, MINISTRE DE LA MAISON DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE [illegible], d'après une photographie. — Voir page 35.

terre. Lord Brougham, se rendant à Nice, fut arrêté au Pont du Var par un gendarme italien, alors que les gendarmes italiens n'avaient pas encore été repoussés par les événements au delà de Nice.

— Votre passe-port, dit le gendarme.

— Je n'en ai point.

— Vous ne passerez pas.

— Je m'appelle lord Brougham.

— Connais pas.

Le noble lord, retenu à la frontière, passa la nuit dans une misérable auberge de Cannes.

Le lendemain, en attendant son passe-port qu'il avait demandé par la poste, car le télégraphe ne fonctionnait pas encore, le lendemain lord Brougham se promenait sur la côte. Séduit par le site enchanteur, par le climat, par les orangers et les roses, le grand chancelier écrivit une seconde lettre pour mander auprès de lui son architecte, et une année après le palais de lord Brougham s'élevait sur la côte de Cannes. L'Anglais a ceci de commun avec le malheur qu'il n'arrive jamais seul : en peu de temps des échantillons variés de la noblesse anglaise vinrent se grouper autour du noble lord, et le village français se transforma comme par enchantement en une cité anglaise. Quelques esprits parisiens, en voyant que le déluge d'Anglais augmente d'année en année, se sont entendus pour établir, à quelques lieues de la ville anglaise, un bourg éminemment français ou plutôt parisien. A la tête de ce mouvement se trouvent deux hommes distingués, M. Edmond Adam, l'ancien secrétaire général du Comptoir d'escompte, et M. Edmond Texier; ces deux Edmond ont fait construire, loin des Anglais, deux villas charmantes entre Cannes et le golfe Juan. M. Séchan, le peintre de l'Opéra, fera bâtir incessamment un petit château à côté de ces deux messieurs. Trois ou quatre autres hommes d'esprit ont déjà promis leur concours, et, dans quelques années, la Cannes anglaise aura une terrible rivale en la nouvelle Cannes française.

Vous voyez, c'est la guerre sainte qui commence.

~~~ A Nice nous avons aussi une jolie collection d'Anglais, d'Américains et d'Allemands, au milieu desquels circulent quelques Parisiens; mais ce que j'ai vu de plus curieux jusqu'ici, c'est la première représentation, à Nice, de *Nos bons Villageois* de Sardou. Le père de l'auteur assistait à cette petite fête de l'intelligence qui mérite une description détaillée. Le théâtre français à Nice ressemble à un cirque et l'on est tout étonné de n'apercevoir aucun clown à la place occupée par le parterre et l'orchestre.

La troupe est ce qu'elle peut être dans cette ville de province. Quelques braves acteurs font ce que l'on est en droit d'attendre d'eux en échange des maigres appointements dont ils jouissent. Aussi serait-il injuste de les soumettre à l'appréciation d'un Parisien, gâté par la troupe du Gymnase. Il me semble tout à fait inutile de vous dire que Floupin n'a pas le talent d'Arnal et que le baron n'éclipsera jamais Lafont. Si je parle de cette représentation, c'est tout simplement pour signaler un incident digne de tout notre intérêt.

Le directeur de Nice, ne voulant rien négliger pour la mise en scène des *Bons Villageois*, résolut d'étonner la population par le cortége des sapeurs-pompiers de Bouzy-le-Têtu. Il s'adressa donc au commandant des pompiers de Nice et :

— Monsieur, lui dit-il, j'ai l'intention de jouer *Nos bons Villageois* de Sardou.

— Je ne m'y oppose point, dit le capitaine.

— Parbleu, reprit le directeur. Mais pour donner à cette comédie tout l'éclat qu'elle mérite, j'ai besoin de votre concours.

— Expliquez-vous, répliqua le capitaine.

— Voici ce dont il s'agit, dit l'impresario; il y a dans la pièce un défilé de pompiers.

— Des pompiers sur un théâtre ! s'écria le capitaine.

— Oui, au deuxième acte.

A ces mots le capitaine bondit, et :

— Des pompiers sur un théâtre ! s'écria-t-il, sacrilége ! sacrilége !

Le directeur, désappointé par cet accueil, n'en persista pas moins.

— Capitaine, dit-il, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien me prêter un certain nombre de casques...

— Les casques des pompiers ! s'écria le capitaine, mais vous êtes fou !

— Non, balbutia l'impresario, je suis tout simplement un directeur aux abois.

— Jamais, monsieur, reprit le capitaine, jamais les casques de mes pompiers ne figureront sur un théâtre dans une pièce.

Et le directeur se retira.

Que fallait-il faire ? La première représention de *Nos bons Villageois* était affichée pour le lendemain sur tous les murs.

Le directeur de Nice, qui est un homme de ressources, résolut de passer outre; il décida que l'on jouerait la pièce sans casques de pompiers.

C'est pourquoi il m'a été donné d'assister au théâtre de Nice à l'une des soirées les plus extraordinaires de ma vie. Au deuxième acte de *Nos bons Villageois*, on battit le rappel à Bouzy-le-Têtu, puis je vis apparaître Grinchu avec un habit de garde national et coiffé d'un casque romain qui avait figuré avec succès dans plus d'une tragédie.

Ensuite le défilé eut lieu. En tête marchaient cinq ou six musiciens en bourgeois; suivirent ensuite les pompiers de Bouzy-le-Têtu avec des casques romains sur la tête. Gardes nationaux par le costume, les braves étaient Romains par la coiffure; ils rappelaient à la fois César et M. Prudhomme. Jamais je n'ai vu de spectacle plus curieux !

Au milieu du défilé, deux personnes de l'orchestre se levèrent bruyamment et quittèrent la salle en manifestant leur mécontentement.

C'étaient deux pompiers de la ville de Nice, indignés de voir l'honorable corps des sapeurs-pompiers figurer sur un théâtre.

~~~ Malgré les casques romains, la pièce de Sardou a eu beaucoup de succès à Nice. Abstraction faite de l'exécution de la pièce, on aurait presque pu se croire à Paris, tant il y avait de Parisiens dans la salle. Votre serviteur se trouvait dans une loge avec Lambert-Thiboust. En face de nous, on voyait, dans une autre loge, M. Théodore Cogniard, le frère du directeur des Variétés, et le comique Levassor; plus loin, Ravel, l'ancienne étoile du Palais-Royal, figurait à côté de Mlle Deschamps.

De comédien aimé qu'il était, Ravel est devenu comédien-directeur et voyage avec une troupe qui se compose de seize personnes. Depuis trois mois il parcourt ainsi le midi de la France et récolte sur son passage des applaudissements et de l'argent. Tous frais déduits, il a gagné quarante mille francs l'année dernière. Si Paris vaut une messe, un pareil bénéfice vaut bien un voyage.

Entre deux actes de *Nos bons Villageois*, Ravel m'a conté quelques histoires qui mériteraient de figurer dans le *Roman comique* de Scarron.

Ravel était attendu avec sa troupe dans un bourg où tout était en fête. A minuit, il fait son entrée dans la petite ville et va frapper à la meilleure auberge.

— Qui va là ? s'écria l'hôtelier en passant par une fenêtre du premier étage sa tête, ornée d'un bonnet de coton.

— Ouvrez ! s'écria Ravel.

— Dites-moi d'abord qui vous êtes.

— Je suis le directeur avec mes comédiens.

— Des acteurs ! exclama l'aubergiste, des acteurs ! Passez votre chemin.

Et il ferma la fenêtre.

Ravel ne se décourage pas pour si peu et sonne plus fort que jamais. L'aubergiste ne bouge pas.

En bas, dans la rue, les comédiens grelottent.

Ravel, exaspéré, court à la mairie et carillonne à la porte. Une vieille bonne paraît.

— Où est le maire ? demande l'artiste.

— Il dort.

— [illegible]

— Ah bien oui ! s'écrie la vieille, vous repasserez demain.

— Il me faut le maire ! s'écrie Ravel, où je mets le feu à la ville.

Sous le coup de cette menace, la bonne se décide enfin à indiquer la demeure particulière du maire. Ravel y vole. Par bonheur ce fonctionnaire était un Parisien qui connaît Ravel de réputation; le maire se lève, et de par son autorité les portes de l'auberge s'ouvrent devant les comédiens.

Au moment où le maire, après avoir installé les acteurs à l'hôtel, se retire, Ravel entend le rustre d'aubergiste dire au premier fonctionnaire de la ville :

— Si je reçois ces acteurs, c'est bien pour vous, monsieur le maire, et à la condition que vous me répondrez des dégâts.

~~~ Grâce au maire, les comédiens passèrent une nuit excellente à l'auberge, et le lendemain ils encaissèrent une forte recette. Mais il y a maire et maire, ainsi qu'il résulte de l'histoire suivante.

Quelques jours après cette aventure, Ravel devait donner quelques représentations au théâtre d'une ville voisine, mais au moment du départ, il apprit que le directeur en question s'était sauvé en laissant un déficit considérable. Que faire ? Quand on voyage avec seize personnes, il faut utiliser tous les instants.

— J'ai une bonne idée ! dit le régisseur de la troupe à Ravel.

— Laquelle ?

— A cinq lieues d'ici, il y a une ville de quinze mille âmes. Cette ville sera en fête dans quelques jours à propos de je ne sais quelle inauguration. Profitons de la circonstance pour jouer quelques pièces du répertoire.

— Soit ! fit Ravel.

Le régisseur court au télégraphe et la dépêche suivante est adressée au maire :

« Voulez-vous autoriser, à l'occasion des fêtes de votre ville, quelques représentations de Ravel avec sa troupe ? »

Le maire répondit, par retour de l'étincelle électrique, qu'il accordait l'autorisation demandée.

Vingt-quatre heures après, Ravel arriva avec sa troupe et le régisseur se rendit à la mairie.

— De combien de personnes se compose votre troupe ? demanda le maire.

— Seize sujets.

— La ville vous donne son cirque sans loyer, reprit le maire en rajustant ses lunettes.

— Bien, pensa le régisseur, c'est le théâtre du cirque.

— Et, continua le fonctionnaire, je vous ferai observer que les écuries sont en parfait état.

— Les écuries ?

— Trente chevaux y sont parfaitement à l'aise.

— Trente chevaux ? demanda le régisseur.

— Trente, pas un de plus.

— Mais, hasarda le régisseur, nous ne voyageons pas avec nos chevaux, nous sommes venus par le chemin de fer.

— Oui, dit le maire, je comprends, vous êtes venus par le chemin de fer et les chevaux vous suivent, car il n'y a pas de cirque sans coursiers.

— Comment ! monsieur le maire a cru...

— Dame ! ne s'agit-il pas de Ravel, le célèbre clown qui a laissé d'excellents souvenirs dans notre ville ?

— Monsieur le maire, dit le régisseur, je ne sais si un clown du nom de Ravel a laissé de bons souvenirs ici, mais le Ravel dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir ne fait point le saut périlleux.

— Quels tours exécute-t-il alors ?

— M. Ravel, continua le régisseur avec beaucoup de dignité, est un artiste célèbre de Paris.

— Un artiste de quoi ?

— Un comédien du théâtre du Palais-Royal.

Le maire, visiblement désappointé, réfléchit quelques instants, puis

— Allons, dit-il, je ne veux pas vous avoir dérangé pour rien ! Quoique M. Ravel soit un simple comédien, j'autorise ses représentations.

Le régisseur, tout penaud, alla faire son rapport à Ravel. Celui-ci, très-jaloux de la dignité professionnelle, bondit.

— En route ! dit-il à ses artistes.

Une heure après, la troupe quitta la ville sans faire au maire une visite d'adieu.

Ravel, le clown dont il est question, jouit, me dit-on, d'une certaine célébrité en province, et à Paris même il a, si je ne me trompe, joué le rôle d'un orang-outang dans un vaudeville-féerie des Folies-Dramatiques. Un de mes amis, qui a l'avantage de connaître ce même comique, lui a entendu dire une fois comme quoi il avait sauvé la vie à quinze voyageurs.

« Nous étions en Italie, c'est le clown qui parle, et dans les environs de Naples, notre diligence fut attaquée par des brigands. « — Pardon, monsieur, dis-je au capitaine, j'en suis bien fâché, mais je veux continuer ma route, car je suis attendu à Naples. — A Naples ? dit le capitaine des brigands, et qu'allez-vous faire dans cette ville ? — J'y suis attendu pour débuter au Cirque. — Vous êtes artiste ? demanda le capitaine. — Oui, monsieur. — Comment vous appelez-vous ? — Je m'appelle Ravel. — Comment ? s'écria le chef des brigands, vous êtes l'illustre Ravel ? — Oui, monsieur. — Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ? — Des preuves ? — Oui, dit le capitaine, car qu'est-ce qui me prouve que vous n'êtes pas quelque imposteur ? »

« A ces mots, continue Ravel le clown, le sang me monta à la tête. « Vous voulez des preuves ? dis-je au brigand; eh bien, je vais vous en donner. »

« Et aussitôt je mis habit bas et j'exécutai, en présence des brigands quelques-uns de mes tours les plus extraordinaires. Quand j'eus fini :

« — Oui, monsieur, me dit le capitaine, vous êtes bien l'illustre Ravel.

« Et, se tournant vers les voyageurs, le voleur ajouta :

« — Continuez votre route, messieurs et mesdames, et remerciez le grand Ravel qui vous a sauvé la vie. »

~~~ J'en étais arrivé à cette partie de la présente causerie, et je venais de me coucher avec la conscience du devoir accompli, quand soudain les sons d'une musique agréable troublent mon premier sommeil; aussitôt je me lève pour demander ce qui se passe au rez-de-chaussée de l'hôtel.

Le garçon arrive, et :

— Monsieur, me dit-il, les domestiques étrangers donnent un bal, ce soir, dans le grand salon.

— Un bal ?

— Oui, les maîtres leur ont donné congé, ce soir, afin qu'ils s'amusent un peu.

— Voulez-vous demander une invitation pour moi à ces messieurs ? demandai-je au garçon.

Un instant après il revint avec un nègre qui me dit :

— Moi, commissaire de bal... votre seigneurie... voulez venir...

Je suivis le nègre et bientôt je me trouvai au milieu d'une société on ne peut plus bariolée. Ici un laquais indien dansait avec une femme de chambre parisienne. Là-bas un Prussien valsait avec une Autrichienne, et un Italien faisait vis-à-vis à une négresse. Tous ces messieurs et ces dames se plongeaient dans les délices d'une joie pure : les rafraîchissements circulaient en abondance; les bouchons de champagne imitaient avec succès les feux de peloton : c'était le comble de la civilisation. Des députations de toutes les nations se rencontraient paisiblement au bal sans le moindre fusil à aiguille, et les représentants des cinq parties du monde se jetaient tout attendris dans les bras les uns des autres et juraient entre deux verres de punch de demeurer unis pour le reste de leurs jours. La reine du bal était une jeune bonne indienne qui portait des bagues dans le nez et pour laquelle un chasseur prussien me semblait sur le point de faire des folies.

Dans une ville où les domestiques s'amusent ainsi, jugez de l'existence des *bourgeois* !

ALBERT WOLFF.

## BULLETIN

Indépendamment de l'église cathédrale de Paris et de la Sainte-Chapelle du Palais, qui achèvent en ce moment de recouvrer leur splendeur première, un édifice religieux moins connu du public, mais des plus intéressants, existe encore près de la Cité; c'est l'antique église de Saint-Julien-le-Pauvre, qui fut annexée, en 1826, à l'Hôtel-Dieu pour lui servir de chapelle.

Ce monument remonte aux premiers siècles de la monarchie française, et Grégoire de Tours lui donne le nom de basilique. Du XIIIe au XVIe siècle, l'Université y tint des assemblées générales, et l'élection du recteur s'y faisait ordi-

naircment. Dans l'origine, saint Julien le martyr était le seul patron de cette église; ce fut au XIIe siecle que le culte de saint Julien le confesseur, évêque du Mans, surnommé le Pauvre à cause de ses nombreuses libéralites envers les malheureux, fut associé à celui du titulaire primitif. On doit à l'historien Sauval cette remarque que Saint-Julien et Notre-Dame sont les deux eglises de Paris dont les absides regardent avec le plus de précision le levant d'hiver.

Rebâti dans la seconde moitié du XIIe siècle, l'édifice est partage en trois petites nefs par deux rangees de colonnes; trois absides le terminent vers l'orient. En 1675, on retrancha 5 à 6 toises de la partie antérieure de l'église, pour former la cour qui en precède aujourd'hui l'entrée. Le portail demoli fut remplace par celui qui existe actuellement; l'église fut en même temps privee de sa cour. On peut voir, au-dessus de l'entree d'une modeste maison de la rue Galande, qui porte le numéro 42, un fragment de l'ancien portail de Saint-Julien; c'est un bas-relief de pierre qui représente un troisième saint Julien, différent des deux cites plus haut.

A l'intérieur de l'édifice, certaines parties n'ont rien perdu de leur caractère primitif; ce sont notamment les deux travées du chœur, l'abside médiane et les deux absidiales latérales. Elles ont conservé leurs élégantes colonnes, les unes monostyles, les autres groupees en faisceaux, leurs chapiteaux feuillagés, leurs voûtes portées sur des nervures doriques, leurs clefs historiées. On ne compte pas moins de cent cinquante chapiteaux, dont l'ornementation, très-variée, a été traitee avec un soin infini. En dehors de l'église, un peu en arrière de l'absidiale septentrionale, se trouve le puits de Saint-Julien, dont l'eau passait autrefois pour être douée d'une vertu miraculeuse.

Les fouilles exécutées sur la partie du quai du Louvre qui avoisinent le pont des Arts, dans le but de decouvrir les vestiges de la tour avancée de l'ancien château de Philippe-Auguste, denommée *Tour du Coin*, sont demeurées sans résultat. La tenue des eaux du fleuve ne permettant pas d'operer plus profondement, on a remblaye et remis dans son etat régulier cette partie de la voie publique.

La statistique annuelle des voies ferrées du Royaume-Uni pour 1865 vient d'être publiée. Nous y puisons les renseignements suivants :

« Le capital représenté tant par les actions que par les obligation, s'élève, pour tout le Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, à une somme de 11,386,928,575 fr. (455,478,141 liv. st.). Les recettes ayant été de 893,791,375 francs, et les depenses de 428,726,825 francs, l'excédant disponible, s'est donc élevé à 465,064,550 francs.

Le reseau des voies ferrées comprenait, au 31 décembre 1864, 12,789 milles; il s'est augmenté de 500 milles pendant l'exercice dernier. Ce total se repartit ainsi : 361 milles en Angleterre, 95 en Écosse, 44 en Irlande

« Les chemins de fer ont transporté pendant l'année dernière 251,416,269 voyageurs : 29,663,205 de premiere classe, 70,783,241 de seconde, 151,416,269 de troisième. Dans ces chiffres ne sont pas compris les detenteurs de billets de saison, au nombre de 97,147.

« On a eu à déplorer en toute l'année dernière 1,406 accidents, sur lesquels 49 ont entraîné la mort; ces accidents ont donné lieu à 8,338,325 francs de dommages-interêts au profit des victimes ou de leurs familles. »

M. le préfet de la Seine a ouvert un nouveau concours de poésies propres à être mises en musique pour être chantees dans les réunions de l'orpheon des ecoles et des classes d'adultes communales ouvertes par la ville de Paris. Le concours comprend trois genres de sujets, savoir :

1° Sujets de musique religieuse;
2° Sujets pour musique d'un caractère élevé;
3° Sujets pour musique de demi caractère

A chacun des trois sont attribues un premier prix (médaille d'or de 300 francs), un second prix (medaille d'or de 200 francs) et deux mentions honorables (médaille de bronze).

Les morceaux qui obtiendront les premiers prix seront seuls proposes, pour être mis en musique, au concours de composition chorale.

Les manuscrits devront être envoyés à l'hôtel de ville (bureau de l'instruction publique) avant le 1er fevrier 1867. Ils ne devront pas porter de nom d'auteur, mais une epigraphe ou devise. Cette épigraphe sera reproduite avec le nom de l'auteur dans un billet qui sera remis cachete.

La propriété des pièces primees appartiendra à la ville.

TH. DE LANGEAC.

---

## LE BARON DE BEUST

Frédéric-Ferdinand baron de Beust, ministre de la maison de l'empereur et des affaires étrangeres en Autriche, est âgé de cinquante-sept ans, et on peut dire que sa vie tout entière a été consacrée à la politique.

Après avoir terminé ses études à Gœttingue, il debuta, en 1837, dans la diplomatie de la Saxe. Sa cooperation, modeste à l'origine, ne tarda pas à se manifester par des missions d'une haute importance. C'est ainsi qu'il passa successivement à Berlin, à Paris, à Munich et à Londres

En 1849, M. de Beust entra au ministère, à Dresde, et pendant les dix-sept années qui s'écoulèrent depuis cette époque jusqu'à la paix de Nicolsbourg on le vit tantôt ministre des affaires étrangères, tantôt ministre de l'intérieur

Tout le monde sait qu'après la guerre qui mit récemment en présence les divers peuples de l'Allemagne, et dans laquelle la Saxe embrassa si chaleureusement la cause de l'Autriche, M. de Beust fut appelé au ministère des affaires étrangères par l'empereur François-Joseph. A ce portefeuille il a joint celui du ministère de la maison de l'empereur, et ce poste lui assure un libre accès, chaque fois qu'il le desire, auprès de la personne du souverain.

H. V[illegible]

---

# LE ROI DES GUEUX

(Suite.[1])

PREMIÈRE PARTIE.

## LE DUC ET LE MENDIANT

Mendoze quitta sa position au sommet de la ruine. A quoi lui servait ce poste, où l'on pouvait observer, il est vrai, mais où l'on ne pouvait point agir? Au bas du pan de muraille, un poteau etait planté en terre pour attacher l'attelage de Trasdoblo, car la poterne etait trop étroite pour donner passage à une charette. D'un fendant, Mendoze fit eclater l'extremite superieure du poteau. Il choisit deux copeaux courts et solides; il en amincit le bout, de façon à former deux espèces de coins. Muni de ces moyens d'escalade, il courut vers la muraille d'enceinte et commença incontinent à la gravir.

Ses coins entrèrent sans trop de peine dans les interstices des carreaux de torchis.

En une minute, il eut accompli la moitie de sa tâche.

Mais, à cette hauteur, le mur se trouva plein et bâti d'une seule pièce; Mendoze, oblige de percer le trou de ses coins avec la pointe de son épee, n'avança plus qu'avec une extrême lenteur.

Le decouragement le prenait, car il se disait : Le duc doit avoir atteint maintenant le toit des communs; dans quelques secondes, je vais entendre son cri d'agonie!

Il ecoutait alors, immobile et reprimant jusqu'à son souffle. Aucun bruit ne venait de l'interieur de la forteresse. C'etait toujours le même silence morne et profond.

Le duc avait-il ete poignardé? lui avait-on fendu le crâne sans qu'il eût poussé un seul cri?

Mendoze, à cette pensée, faisait un effort terrible et avançait d'un pas : s'il n'esperait plus sauver, il voulait venger.

Mais l'epuisement avait raison bientôt de son paroxysme. Ses mains, amollies et baignees de sueur, s'engourdissaient. Le soleil ardent, impitoyable, frappait d'aplomb le torchis blanchâtre où il était suspendu comme un fruit à l'espalier. Tout ce que Mendoze touchait le brûlait. A chaque instant, le vertige faisait tournoyer son cerveau. Il se sentait vaciller comme un homme ivre, et sa tête, plus lourde que tout son corps, l'entraînait à se precipiter vers le sol.

Et pourtant il travaillait toujours, il approchait du faîte. Tantôt ce grand silence le navrait comme une certitude de mort : tantôt il y puisait une esperance dont l'intensite soudaine participait de son transport.

Un bruit se fit comme il enfonçait un de ses coins a une demi-toise environ du sommet de la muraille. Ce bruit lui repondit dans la tête et dans le cœur. Il eut un tressaillement si violent qu'il faillit perdre l'equilibre.

Il s'arrêta pour prêter l'oreille. Ce ne fut pas en vain : une série d'autres bruits lui arriva.

Le premier avait sonne lourd comme la chute d'un corps pesant sur le sol

Mendoze savait ce que c'était. Il s'étonnait seulement que le duc eût mis tant de temps a descendre.

Les secondes lui avaient semblé des heures.

Les autres bruits se mêlaient et se succedaient, changeant à chaque instant de nature. On ne parlait point; encore moins criait-on. Il y avait de rapides cliquetis, puis des ebranlements profonds. Une fois, la muraille fut heurtee et trembla comme si elle eût subi le choc d'un projectile pesant.

Croyez que Mendoze n'ecouta pas longtemps. Le duc était en vie, voilà ce qu'il conclut de ces bruits de mêlee. Le duc se battait. Avec quelles armes? Vive Dieu! Mendoze allait le savoir, car d'un suprême elan il parvint à mettre un genou sur son pieu. Sa main se crispa sur le faîte de la muraille. L'escalade etait accomplie.

Il vit de son premier coup d'œil le prisonnier, ce corps de bronze, debout et tête haute, au milieu des sept assassins. Sa poitrine avait des traces sanglantes et ses cheveux degouttaient rouges, parce qu'il portait une blessure au front; mais son œil brulait, mais les muscles de son torse saillaient comme des cordes.

Il s'etait adossé à l'angle formé par l'étable et le reste des communs. Sous ses pieds etait un tas de pierres plates comme celles qui servent à daller les abattoirs. Il tenait de la main droite une de ces pierres, de la main gauche un os de bœuf, long, gros, rouge, et qui certes ne devait pas être une arme meprisable au bout d'un bras comme le sien.

Au moment même où la tête de Mendoze depassait le mur, les sept bandits se ruèrent tous ensemble sans prononcer une parole. Le duc, egalement silencieux, en fit rouler deux dans la poussière d'un coup de sa dalle lancée à tour de bras. Un troisième tomba sur les genoux, le front fêle par un coup de femur de bœuf.

Les autres reculèrent.

Le sang du duc coulait par deux nouvelles blessures

[1] Voir les numéros 583 à 604.

XXI

### Samson et les Philistins

C'etait une étrange bataille. Ceux qui attaquaient et celui qui se défendait craignaient à la fois de faire du bruit. La venue des vrais gardiens de la forteresse eût mis en fuite les assassins et rouvert pour la victime les portes detestées de la prison

Il y avait entre ce lion acculé et les chiens qui le pressaient une sorte de convention tacite. Les chiens n'aboyaient pas et le lion s'abstenait de rugir.

Tout ce que nous avons raconté au précédent chapitre s'était passe en quelques minutes. Il y a des instants où les evénements vont vite. Nous avons tout vu jusqu'à present par les yeux de Mendoze, sauf ce qui avait eu lieu à l'intérieur de la cour des bouchers, pendant qu'il escaladait le mur

La cour des bouchers etait completement separée du reste de la forteresse. On n'y mettait point des sentinelles, parce que la double porte de communication qui permettait l'introduction des viandes était fermee à demeure. La nuit, et aux heures de la sieste, un énorme chien y veillait seul.

Le cadavre du chien etait maintenant dans l'etable.

Les assassins avaient pris d'avance les précautions dont aurait dû s'aviser le prisonnier fugitif.

Comme cette cour des bouchers ne faisait point partie de l'enceinte gardée, Trasdoblo en avait la clef, soit pour tuer dans l'etable servant d'abattoir, soit pour introduire sa viande toute debitee. Les rondes etaient rares de ce côté. Trasdoblo entrait et sortait comme il voulait. Les guichetiers, les porte-clefs, tout ce luxe de comparses obligés formant le personnel d'une prison, ne manquaient nullement à la royale forteresse d'Alcala, mais ils etaient relegues au delà de la porte fortifiee qui defendait l'interieur du château

C'etait quand maître Trasdoblo demandait pour sa marchandise l'entrée des bâtiments, qu'on entendait la musique des grosses clefs, des pênes rouillés et des gigantesques verrous.

Les exagérations de la proprete ne purent en aucun temps être reprochees à la nation espagnole. Trasdoblo etait espagnol et boucher. Il jetait ses *issues* dehors quand il avait le temps, dedans quand c'etait sa fantaisie.

*Issues* est le terme technique pour designer ce qui, dans un animal, n'est ni viande ni cuir.

La cour de Trasdoblo ressemblait à un cimetiere pavé d'ossements, ce qui n'empêchait point qu'on trouvât encore des ossements à cinquante pas à la ronde, dans la campagne au delà de la porte

De nos jours, Trasdoblo eût fait commerce de tout cela. Sa bourse y eût gagné, la sante des prisonniers aussi, car tous les ans, aux jours caniculaires, les issues des bestiaux de Trasdoblo procuraient quelque bonne petite peste à la forteresse de Alcala de Guadaira.

Les medecins de Seville avaient beaucoup disserté sur cette maladie d'un caractère particulier; on lui avait trouvé un nom nouveau, tres-scientifique, mais aucun de ces doctes seigneurs n'avait songe à faire nettoyer la cour.

Nous avons perdu de vue notre fugitif au moment où Mendoze quittait son poste sur la muraille en ruine pour tenter l'escalade de l'enceinte.

A l'aide de son barreau de fer aiguisé, le prisonnier n'eut pas de peine a gagner la toiture plate des communs. Il s'arrêta là quelques secondes pour reprendre haleine, et aussi pour s'orienter, car de la croisée de son cachot on ne pouvait apercevoir qu'une très-minime portion de la cour. La toiture etait plate; son rebord surplombait de beaucoup et formait, comme c'est l'habitude dans l'Espagne du midi, une profonde corniche au-devant des bâtiments. La descente devait être infiniment plus facile ici que dans la dernière étape fournie par le fugitif

Cependant il ne se pressait point. Il parcourut, en étouffant le bruit de ses pas, la terrasse tout entière, regardant et guettant, tâchant surtout de voir au-dessous de lui. Évidemment il sentait le piége tendu.

Les assassins, comme nous le savons déjà, étaient collés au mur des communs Le prisonnier restait dans l'impossibilité de les apercevoir. Deux ou trois fois, il se pencha en dehors de la saillie des terrasses et prêta une oreille attentive.

Trasdoblo et ses compagnons l'entendaient aller et venir sur le toit sonore. Ils ne bougeaient pas, mais ils se tenaient prêts. Ils comptaient se ruer autour de lui dès qu'ils le verraient suspendu à la corniche, et le recevoir à la pointe de leurs epees.

Le prisonnier, comme s'il eût deviné leur dessein, fit pour la deuxième fois le signe de la croix et sauta résolument de son haut. Il trébucha en tombant, mais il se releva rapide comme l'éclair, et, sans prendre souci de regarder autour de lui, il courut tout d'un temps à l'amas de débris qu'il avait remarqué.

Il choisit l'os que nous lui avons vu en main. L'os était frais et encore tout sanglant. Au moment où il se retournait en le brandissant, les assassins s'élancèrent sur lui tous à la fois

Dans les combats il y a autre chose que l'arme, autre chose que la position, autre chose que la force, que l'adresse et que la vaillance même. Sans cela, comment expliquer certains faits de guerre presque incroyables? Sans parler de ces ponts traverses sous la bouche des canons vomissant la mitraille, puisque le hasard ici peut protéger le predestine, que dire de ces prodigieuses escalades où le champion suppleait à l'échelle trop courte par la bonne trempe de son poignard, et faisait, en face des haches, des hallebardes, de

la poix bouillante et du plomb fondu, cet exploit que notre pauvre Ramire a eu naguère tant de peine à accomplir dans la solitude?

Il y a le prestige, il y a le pouvoir dominateur de la vaillance, il y a la victoire de l'esprit sur la matière.

Ici, comme partout, l'unité peut mater le nombre, quoique la force de l'unité, dix fois multipliée par son pouvoir propre, vaillance, adresse, agilité, tactique, reste beaucoup au-dessous de la force réelle du nombre.

Le prisonnier n'avait pour arme que ce fémur de bœuf qu'il brandissait comme une massue. Sauf Trasdoblo, tous les hommes qui se ruaient sur lui étaient des soldats, et ils avaient leurs épées. Cependant le prisonnier sortit du premier assaut sans blessure, après avoir terrassé trois des assassins.

Si la porte de la cour donnant sur la campagne avait été ouverte, le prisonnier aurait pu fuir en ce moment, mais il y avait cette lourde barre engagée des deux côtés dans le mur.

Le temps de l'enlever, le fugitif eût été percé de cent coups par derrière.

Les assassins se reformèrent après un instant d'hésitation. Le premier avait eu le temps de gagner l'amas de dalles sur lequel il prit position comme en un fort. Là, il était protégé de deux côtés par l'angle rentrant des bâtiments.

Au second choc, les assaillants avancèrent en bataillon serré. Trasdoblo avait conseillé de frapper sur le fémur de bœuf, afin de le briser. Mais la romance du bon duc compare son os sanglant à la mâchoire d'âne qui servit à Samson pour exterminer toute une armée de Philistins. On ne l'entama ni au second ni au troisième assaut. Au quatrième, le duc, saisissant pour la première fois une dalle, repoussa les mercenaires jusqu'à l'enceinte, et ce fut le choc de ce projectile qui fit trembler la muraille sous les pieds de Ramire.

Les assassins, on peut le dire, étaient déjà couverts de coups, mais ils restaient tous les sept debout et la colère se mettait de la partie. Le premier effet du prestige s'en allait faiblissant. Sur le corps nu du duc on distinguait trop bien les blessures dont chaque assaut augmentait le nombre. La sueur et le sang collaient ses cheveux à son visage.

Le lion était terrible encore; cependant on voyait poindre les premiers symptômes de l'épuisement qui allait le dompter.

— Il a soif! dit Trasdoblo, qui voyait sa gorge haleter; ne le laissons pas souffler!

Ce fut à ce moment que la tête de Mendoze parut au-dessus du mur. Nul ne l'aperçut d'abord, car les combattants étaient aux prises. En voyant les assassins se jeter avec furie sur cet homme seul et désarmé, Mendoze fut saisi de terreur. Puis la colère donna de la force à ses mains, qui soulevèrent son corps et le portèrent sur le faîte même du mur qu'il enfourcha comme un cheval.

Puis encore l'admiration lui dilata le cœur : il venait de voir le prisonnier repousser le quatrième assaut avec sa massue improvisée, attaquer à son tour pour tâcher de conquérir une épée, glisser dans le sang, tomber se relever sous le fer même des bandits, et les repousser encore avant de regagner son abri.

Cet homme était splendide de sang-froid, de résignation et de vaillance.

Mais, en regagnant l'angle où il avait établi son fort, ses jambes chancelaient. Mendoze le vit porter sa main à sa poitrine.

Mendoze mesura de l'œil le saut qu'il fallait faire pour lui venir en aide. Le sol de la cour était en contre-bas par rapport au niveau du dehors. Mendoze n'hésita point devant l'énorme distance à franchir, mais il voulut prendre une position convenable afin d'assurer sa chute.

C'était un sauveur qu'il fallait là-bas, non point un blessé.

Pendant qu'il se mettait debout pour prendre son élan, le prisonnier, accoté dans l'angle des bâtiments, haletait comme un brave coursier qui rassemble ses forces pour fournir une dernière carrière. Il gardait la tête haute. Par deux fois son regard se leva vers le ciel. Au mouvement de ses lèvres, Mendoze devinait qu'il priait.

Il priait en effet; il disait à Dieu :

— Une épée, Seigneur, une épée!

C'était là l'oraison du bon duc.

Richard d'Angleterre offrait son royaume pour un cheval; le duc eût donné pour un morceau de fer son palais de Séville et son palais de Grenade, ses châteaux d'Estramadure et ses domaines de Léon, ses plaines, ses montagnes, l'or de ses coffres, et le sang de ses veines par-dessus le marché.

— Une épée, Seigneur Dieu!

— Par saint André! s'écria Trasdoblo, voilà un taureau qui a la vie dure!... C'est le cas de faire un vœu : Je promets dix réaux au tronc de la Caridad si nous en venons à bout!... Allons, mes maîtres! je ne suis pas un homme de guerre comme vous, moi; mais il s'agit de ma place et peut-être de ma peau... En avant! ne le laissons pas souffler...

Les mercenaires n'avaient certes point compté sur une besogne si rude. Ils étaient tous plus ou moins entamés; Trasdoblo seul restait sans blessure. Mendoze entendait leurs blasphèmes étouffés.

— Que le diable nous tourmente pendant toute l'éternité! dit celui qui paraissait leur chef, si nous ne l'avons pas cette fois! Il est hors d'haleine. Attaquons ferme, et que personne ne lâche pied!

Ils s'ébranlèrent non plus en courant, mais au pas.

Le prisonnier, en les voyant venir, se remit résolûment en garde. Mendoze plia les jarrets : c'était le moment.

Les assassins, cependant, s'arrêtèrent tout à coup. Ils venaient de voir la physionomie de leur adversaire changer soudain et s'éclaircir. Ils comprenaient qu'à leur insu quelque chose de nouveau se passait sur le champ de bataille. Trasdoblo se retourna le premier et aperçut Ramiro suspendu en quelque sorte au-dessus du vide.

Une malédiction s'échappa de sa gorge.

Le prisonnier étendit la main vers Mendoze avec un geste de souverain commandement.

— Reste! ordonna-t-il.

Les mercenaires avaient déjà fait volte-face et s'étaient élancés vers le mur pour recevoir le nouveau venu au moment de sa chute.

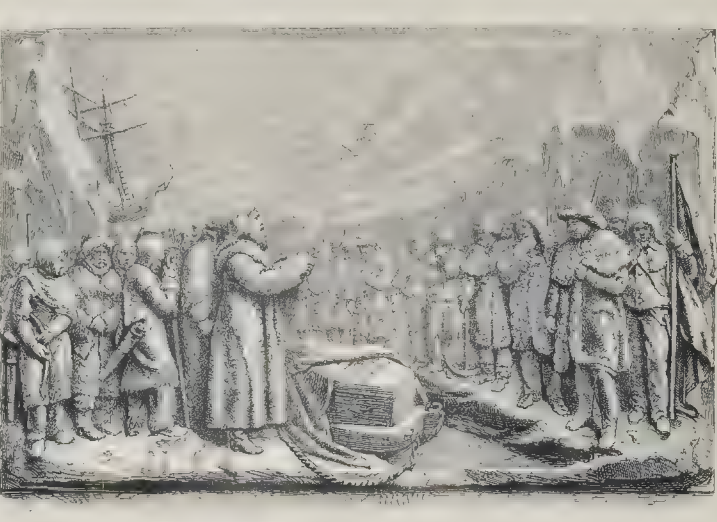
Mendoze se mit à courir sur l'arête du mur, cherchant un endroit libre pour sauter. Évidemment l'ordre du captif n'était rien pour lui.

PAUL FÉVAL.

*(La suite au prochain numéro)*



STATUE DE SIR JOHN FRANKLIN, ÉLEVÉE SUR LA PLACE DE WATERLOO, A LONDRES, d'après une photographie.



BAS-RELIEF DE LA STATUE DE SIR JOHN FRANKLIN, d'après une photographie.

## LE MONUMENT

DE

## SIR JOHN FRANKLIN

Le souvenir de sir John Franklin appartient aux annales de la marine anglaise. Mais si le nom du navigateur qui paya de sa vie ses hardies explorations a acquis une si grande notoriété dans le monde entier, il la doit surtout aux efforts désespérés de lady Franklin. Chacun sait que, pendant quinze années, cette noble épouse ne passa pas un jour sans rêver, solliciter ou organiser [illegible] nouvelle expédition polaire, à la recherche des vaisseaux disparus dans les glaces de l'océan arctique. Elle dut enfin se résigner et songer à l'édification d'un monument funéraire



UN VILLAGE BULGARE, SUR LES BORDS DU DANUBE, d'après le croquis d'un voyageur. — Voir page 38.

La statue dont nous publions le dessin a été élevée à Londres, sur la place de Waterloo, par les soins de M. E. Cowper, premier commissaire des travaux publics, au moyen des fonds votés par le Parlement. Elle est en bronze, haute de trois mètres environ. Son piédestal est formé de granit poli. La statue et le bas-relief qui orne la partie antérieure du piédestal ont été exécutés par M. Noble.

Le capitaine Franklin est représenté au moment où il s'adresse à ses officiers et marins pour leur annoncer que le passage du nord-ouest est enfin découvert. Dans sa main, on voit des papiers, un télescope et un compas.

Le sculpteur s'est préoccupé à juste titre de faire lire dans les traits de son personnage les énergiques qualités qui ont ennobli la carrière de sir John Franklin.

Le bas-relief représente les funérailles du capitaine, auquel le commandant Crozier rend les derniers devoirs. Celui-ci est entouré des officiers et des équipages des navires *Erebus* et *Terror*. Au fond on aperçoit les deux vaisseaux, dans la position désespérée où ils se trouvaient au moment où sir John Franklin a succombé.

X. DACHÈRES

## CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Seconde causerie sur les chiens. — Walter Scott. — Le griffon Wasp. — Chute de cheval. — Wasp vient au secours de son maître. — Extrait du journal de Walter Scott. — Le chien de la marchande de tabac.

Je n'en ai point encore fini avec les chiens desquels nous devisions dans notre dernière causerie. Un peu d'enthousiasme d'affection m'est permis à l'égard de ces animaux, puisque j'ai pour me justifier l'exemple des hommes les plus justement célèbres. Newton aimait « jusqu'à l'adoration, » c'est lui qui le dit, son griffon Diamant, qui cependant renversa une bougie sur les papiers de son maître et brûla ses plus précieux manuscrits; Marie Stuart ne se sépara qu'après sa mort de son petit chien qu'on trouva caché sous les vêtements de sa maîtresse décapitée; et sir Walter Scott qui s'entourait, dans son château d'Abbotsforth, des beaux types de la race des pointers écossais, consacre les plus charmantes pages peut-être de son admirable roman de *Guy Mannering* au basset Wasp, et aux deux familles de terriers Peper et Mustard qui vivaient, chez le fermier Dinmont, « en société de deux couples de lévriers, de cinq dogues et d'autres. » Wasp vient vaillamment en aide à son maître aux prises avec des voleurs, et quand celui-ci, au dénoûment, se trouve au fond d'une caverne en face du brigand Hatterrich, Wasp accourt encore là à la rescousse comme un utile auxiliaire.

Tout le monde sait en Angleterre qu'un petit griffon écossais, qui ne quittait jamais le célèbre romancier, a servi de modèle au Wasp du roman de *Guy Mannering*. Jamais son maître ne se séparait de lui, et l'emmenait même à Londres, dans les voyages qu'il y faisait pour la publication de ses ouvrages.

Wasp, car il portait aussi ce nom, couchait la nuit aux pieds de son maître, et dînait près de lui, les pattes de derrière sur une chaise, et les pattes de devant sur le rebord de la table. En voiture il se tenait assis à côté du romancier, et naturellement il se trouvait partout comblé de caresses que justifiait amplement, d'ailleurs, son caractère aimable et gai. Walter Scott se complaisait à raconter les preuves d'intelligence que donnait à chaque instant son chien auquel il devait d'ailleurs la vie. Un soir qu'il revenait à Abbotsforth, son cheval effrayé s'emporta à travers un bois et finit par tomber dans un ravin sur son cavalier désarçonné. Wasp chercha d'abord à dégager le laird écossais sans pouvoir y parvenir. Convaincu de l'inefficacité de ses efforts, il courut aussitôt jusqu'au château et haletant, couvert de boue, les pattes en sang, il alla de l'un à l'autre des serviteurs en tirant leurs vêtements et en poussant des hurlements lamentables. Comme on savait que jamais Wasp ne se séparait de son maître, on comprit bien vite qu'un accident était arrivé à ce dernier; on alluma des torches et on suivit le chien qui repartit de son plus vite, mais non sans retourner de temps en temps la tête afin de bien s'assurer qu'on le suivait. Il amena ainsi les domestiques au bord du ravin où gisait son maître évanoui, qu'on tira de ce trou périlleux et qu'on chargea sur une civière improvisée avec des branches d'arbres.

Wasp se mit à la suite de ce triste convoi, silencieux, la tête basse, la queue entre les jambes; quand on arriva au château, il monta dans la chambre à coucher de Walter Scott, s'installa au pied du lit sur lequel on le déposa et suivit avec une attention pleine d'anxiété l'effet des soins qu'on prodiguait au blessé. Lorsqu'il vit enfin celui qu'il aimait rouvrir les yeux, respirer largement, se soulever et prononcer quelques mots, Wasp ne put contenir sa joie, poussa des aboiements joyeux et lécha les mains du maître adoré qui revenait enfin à la vie. Après quoi, sur un geste du médecin il comprit qu'il fallait du calme et du silence, et il se blottit dans un coin d'où il ne consentit à sortir que le lendemain matin, au moment où Walter Scott, dont l'accident n'avait point déterminé de conséquences graves, quitta lui-même la chambre et descendit dans son jardin.

Il fallut voir alors la joie pétulante de Wasp; il courait devant le romancier, il revenait à lui pour repartir plus vite, il criait, il bondissait, il piaffait, il se roulait sur l'herbe, il ramassait dans sa gueule de petits cailloux qu'il apportait au convalescent pour que celui-ci les lui jetât. Il était fou de bonheur!

Walter Scott, dans son journal, non-seulement constate qu'il devait la vie au dévouement de Wasp, mais encore il y annote plusieurs faits en faveur de la tendresse et de l'intelligence du chien.

Il y raconte, entre autres, comment un lévrier sauva lord Forbes dans un incendie, et l'histoire non moins intéressante d'un griffon nommé Bolt.

Je cite textuellement : « Autant qu'il m'en souvienne, une servante était restée debout, beaucoup plus tard que de coutume, occupée à faire cuire le pain. Vaincue par la fatigue et par le besoin de sommeil si impérieux chez les jeunes gens, elle finit par tomber endormie sur une chaise devant le four. Des braises échappées de ce four mirent le feu à des débris de fagots gisant à terre, et les flammes ne tardèrent point à gagner les jupes de la pauvre fille, qui par bonheur étaient en laine, et se consumèrent lentement : cette jupe brûlait déjà depuis quelques instants, lorsque Bolt entra et vit le péril. D'ordinaire le chien couchait au pied du lit de mon frère; mais comme celui-ci laissait généralement toutes les portes ouvertes, le chien allait librement par toute la maison, et c'est dans une de ces rondes qu'il remarqua ce qui se passait dans la cuisine. Aussitôt il raccourut près de mon frère, et pour le réveiller plus vite il sauta sur le lit et en tira brusquement les couvertures.

« Éveillé en sursaut, mon frère se demanda ce que pouvait avoir son chien à le regarder obstinément et à appeler son attention du côté de l'escalier. Supposant qu'il se passait dans la maison quelque chose d'insolite, il se leva et suivit Bolt, qui, lui indiquant le chemin, descendit et courut droit à la cuisine. Mon frère le suivait de près; il trouva, assise à côté de la servante toujours endormie, l'intelligente bête qui se mit à pousser des hurlements. Mon frère comprit alors le péril de la pauvre fille, et éteignit le feu qui brûlait sa jupe, sans réveiller celle qui courait un si grand danger, dont le feu n'avait point encore atteint les membres, et qui en fut quitte pour un large trou dans son vêtement. Nul doute que sans Bolt, séparée qu'elle était par deux étages du reste de la maison, elle n'eût fini, dans son lourd sommeil, par être brûlée vive, ou du moins cruellement blessée.

« Ce Bolt était un type dans son genre. Son premier exploit avait été d'étrangler un autre chien enfermé avec lui dans une écurie. A la suite de ce méfait, le croyant atteint de la rage, on l'avait enchaîné la nuit dans une petite chambre. Là il avait employé son temps à hurler, à ronger le pied de la table, et à mettre en pièces des pantoufles et une bible, mais le coffre auquel il se trouvait attaché et qui appartenait à mon frère avait été respecté par ses dents; le lendemain matin, on le trouva tranquillement assis dessus, regardant avec complaisance les dégâts qu'il avait commis et remuant la queue en signe de satisfaction personnelle.

« Lorsqu'on voulait l'enfermer, il fallait absolument l'enchaîner, car si l'on se contentait de le mettre à l'écurie il ne tardait point à reconquérir sa liberté en creusant un trou sous la porte; en outre, il ne possédait point des idées bien nettes sur la probité, car un jour qu'on laissa sur une table un plat de riz, pour refroidir, il n'en fit qu'une bouchée, et quand on entra dans l'office, on trouva le bon apôtre tranquillement assis sur la table, ayant l'air de ne s'occuper que des mouches qui lui voltigeaient devant le nez. »

J'ai connu autrefois une pauvre demoiselle d'une cinquantaine d'années et qui, fille d'un officier supérieur de l'empire, resta à la mort de son père sans autre ressource qu'un bureau de tabac obtenu à grand'peine dans une petite ville de province. Quoique habituée, tant qu'avait vécu le colonel, à une existence facile et sans privation, M^lle Sylvanie de Beaurain se résigna à l'humble vie qu'elle devait mener désormais au fond de la province et s'installa devant son comptoir, ses balances, ses pipes et ses pots de scaferlati, comme si jamais elle n'eût fait autre chose. Douce, accorte sans familiarité, elle savait se concilier le respect de sa nombreuse clientèle composée presque exclusivement des ouvriers d'une grande usine du voisinage. Du reste, elle ne sortait guère de sa boutique que pour assister le dimanche à l'une des messes qui se célébraient à une église voisine, elle ne faisait sa compagnie que d'une vieille bonne venue avec elle de Paris, et elle montrait la plus grande affection à une petite chienne qui passait ses journées à dormir auprès de sa maîtresse sur un coussin de velours.

Doguine, c'est le nom que portait la chienne, quoiqu'elle appartînt à la race aujourd'hui disparue des carlins, était frêle, mignonne, et son nez « retroussé à la Roxelane, » comme on disait alors, donnait à sa physionomie je ne sais quoi de piquant et d'original. Elle connaissait parfaitement les clients habituels de sa maîtresse qui la bourraient de toutes sortes de friandises, et les saluait de la queue quand ils entraient et qu'ils déposaient sur le comptoir le prix de leurs emplettes. Un jour, un enfant de sept à huit ans vint acheter chez M^lle de Beaurain un paquet de tabac et donna pour le payer une pièce de cinq francs dont on lui rendit la monnaie en lui recommandant bien de ne pas la perdre en chemin faisant. Malgré cette précaution, il ne lui manquait pas moins vingt sous quand le petit commissionnaire rendit ses comptes à son père. Celui-ci levait déjà la main pour frapper le négligent, lorsqu'il vit Doguine accourir à perdre haleine, s'asseoir devant lui et lui présenter un franc qu'elle tenait dans sa gueule. Cet acte d'intelligente probité se raconta par toute la ville et surtout dans la fabrique, et valut à Doguine une réputation populaire et méritée.

A quelque temps de là, Doguine donna naissance à quatre petits chiens qu'elle essaya de nourrir; mais le lait ne tarda point à manquer à la chétive bête, et sa maîtresse exprima à sa servante la résolution d'enlever la progéniture à la pauvre mère. Celle-ci sortit aussitôt précipitamment de la boutique et revint un quart d'heure après avec une grosse chienne caniche dont les pis regorgeaient de lait et qui se mit à remplir aussitôt les fonctions de nourrice pour les quatre petits nouveau-nés. Pendant qu'elle s'acquittait de ce soin, Doguine alla chercher les os et les desserts qu'on avait mis de côté pour elle dans la cuisine, et les présenta à la caniche qui les croqua en quelques coups de dents.

Cette singulière association dura trois grands mois, pendant lesquels Doguine mangeait à peine pour faire plus forte la part de la nourrice et lui laisser les meilleurs morceaux. La caniche venait régulièrement quatre fois par jour, donnait à téter aux petits chiens, mangeait tout ce que lui offrait Doguine et s'en retournait ensuite à sa propre nichée.

Quelque résignation que montrât pour sa nouvelle destinée M^lle de Beaurain, elle n'en finit pas moins par succomber lentement à l'isolement, au chagrin et au changement de climat, et peu à peu se manifestèrent chez elle les symptômes de ce mal sans merci qu'on nomme phthisie pulmonaire. Je la vois encore pâle, maigre, avec ses grands yeux bleus cernés de bistre et ses doigts décharnés qui semblaient agrandis en jetant, dans les plateaux d'une balance de cuivre, d'un côté le tabac et de l'autre de petits poids. Un matin qu'elle s'acquittait de cette besogne, elle tomba tout à coup la tête sur son comptoir, et quand on la releva elle était morte.

Ce fut un véritable événement dans la ville. Chacun prit à cœur de suivre à sa dernière demeure celle qui s'était toujours montrée si bienveillante pour tous ceux avec lesquels elle se trouvait en relation, et le directeur de la fabrique déclara qu'il voulait adopter Doguine à cause de son intelligence et de sa probité, et en souvenir de sa maîtresse. Mais Doguine, malgré les soins dont on l'entoura, refusa constamment de rester chez son nouveau maître et même de prendre les aliments qu'on lui offrait, et à quelques jours de là on la trouva morte sur la fosse de M^lle de Beaurain.

Il y aurait encore des volumes à écrire sur l'intelligence, le dévouement et la tendresse d'un animal qui s'associe d'une façon si étroite à l'existence de son maître, qu'on redit depuis des siècles le proverbe : *Qui m'aime aime mon chien.*

S. HENRY BERTHOUD.

## LES TROGLODYTES BULGARES

Il se passe, depuis plusieurs années, un singulier va-et-vient de peuplades émigrantes des bords du Danube, aux environs de la Crimée et *vice versâ*. Tantôt ce sont des Bulgares qui vont prendre la place des Tatares, tantôt ce sont ces derniers qui cèdent leurs campements soit à des Roumains, soit à des Tcherkesses. Ce flux et ce reflux humains tiennent aux avantages réciproques offerts à ces malheureuses peuplades par le gouvernement russe d'une part, et par la Porte d'autre part. Ceux-là tâchent d'attirer à eux les Bulgares mécontents, ceux-ci les Tcherkesses, leurs coreligionnaires, qui abandonnent le Caucase pour les prairies du Balkan.

C'est là qu'en ce moment on peut voir le plus singulier et le plus pittoresque mélange de Bulgares, de Roumains, de Tatares et de Tcherkesses.

Toutes ces colonies forment de petits villages distants à peine de deux ou trois kilomètres les uns des autres. Déjà les Tatares ont changé leur costume national contre celui des Bulgares. Ils portent sur le dos l'habit de drap blanc, la chemise à mille plis brodée de couleurs vives, et aux pieds les *opintches*, qui rappellent la chaussure savoyarde. Leur adresse proverbiale rend les Tatares très-aptes à la colonisation. Quant aux Tcherkesses, ils sont moins nombreux et leur humeur belliqueuse les fait assez mal voir des peuples au milieu desquels ils émigrent.

Dans le village de Vassilova, le dessinateur auquel nous devons la grande planche ci-jointe (page 37) a rencontré un clan de Bulgares qui, après avoir émigré en Russie, étaient, dès l'année suivante, revenus fort désillusionnés dans leurs anciens foyers. Ayant alors retrouvé le pays occupé déjà par les Tatares, ils s'étaient mis en devoir de se reconstruire de leur mieux de nouvelles chaumières. Mais quelles chaumières étaient-ce là? Qu'on imagine de misérables huttes à demi creusées dans le sol et recouvertes, en guise de toit, de branchages et de terre, avec une cheminée de jonc tressé. Ce sont de vraies caves et l'on peut, non sans raison, regarder leurs habitants comme les descendants des anciens Troglodytes, qui, selon Ptolémée, habitaient des cavernes souterraines sur les bords du Danube.

L. DE MORANCEZ.

## GAVARNI

(Suite [1].)

Dans *Convoitise*, que voit-on en effet? Au milieu d'un paysage d'automne, agreste, hérissé et dépouillé par les premiers froids, un misérable, quelque mendiant irlandais, vêtu en lambeaux, pieds nus, qui considère de derrière une haie, dans quelque verger, un mannequin oublié, un bâton surmonté d'un chapeau et de vieux habits, planté là pour effrayer les oiseaux. Ces vieux vêtements de l'épouvantail lui paraissent, au prix des siens, toute une garde-robe de prince, et il les regarde, bouche béante, d'un air inexprimable d'envie et de convoitise. Il y a des abîmes de misère au fond d'un pareil désir. Le paysan de La Bruyère, « cet animal farouche, noir, livide et tout brûlé du soleil, qui

[1] Voir les numéros 59[illegible] et [illegible]

fouille et remue la terre, » est un Apollon au prix de cet animal à face et à membres de squelette, qui convoite des haillons un peu moins haillons que les siens.

Une pensée, et non pas une pensée affichée, mais une pensée infuse et sous-entendue, se mêle à ces dessins qui déjà se suffiraient à eux seuls par leur caractère de vérité. Gavarni veut-il nous montrer la fin et l'issue d'un combat de boxeurs, c'est d'abord le vaincu, celui qui est resté sur le carreau : on l'emporte pâle, étendu, la tête renversée, sans connaissance et comme prêt à rendre le dernier soupir; vous tournez la page et vous voyez le vainqueur : celui-ci, on ne l'emporte pas; il est debout, on le porte; deux camarades ont besoin de toute leur force pour le soutenir; éborgné, fracassé, démoli, croulant, il lui faudra bien des jours pour se refaire, s'il y parvient jamais. Tel est, se dit-on involontairement, tel, en bien des cas, le vainqueur! tel est le soir d'une victoire!

Les combats des rats et du terrier à Londres ont eu en Gavarni le plus spirituel des peintres narrateurs. Que d'esprit et de goût pittoresque dans la manière dont tous les actes de ce petit drame sont coupés, divisés par compartiments, présentés gaiement au regard! Comme les spectateurs de la galerie sont là attentifs, dans toutes les postures de dos, de face, de côté, appuyés et penchés chacun à sa manière! Il y a chez Gavarni un heureux arrangement qui préside à tout.

Mais, pendant son séjour en Angleterre, Gavarni ne s'en tint pas à Londres et à ses spectacles journaliers, aux figures de marins, aux nourrices de Saint-Giles, aux buveuses de gin et aux balayeuses en chapeau, il voyagea; il voulut visiter les campagnes et les hautes terres; il alla en Écosse et y fit moisson. Il en rapporta quantité de types pittoresques aussi neufs que charmants *le Joueur de Cornemuse*, la fille des rues à Édimbourg (l'élégance même, nu-pieds et en lambeaux), et toutes sortes de figures rustiques et campagnardes (*Rustic groups of figures*), très-beaux dessins publiés par Day à Londres. Malgré le grand nombre de dessins envoyés par lui à *l'Illustration* et la série des *Anglais chez eux*, on ne connaît que très-imparfaitement en France cette branche exotique de l'œuvre de Gavarni. Ce qu'on peut dire, c'est qu'il est entré d'emblée et à fond dans la nature anglaise, dans toutes les formes de cette misère horrible et aussi de cette grâce singulière. Les gens comme il faut ont pu être choqués d'abord qu'il les ait négligés : il ne les a pas omis toutefois, et il y a de lui des devants de loges d'opéra peuples de toutes les variétés de têtes aristocratiques, et parés de toutes les blancheurs éblouissantes. En regard de ses boxeurs, je me plairais à mettre *un Mariage dans le grand monde*, tous ces beaux fronts inclinés devant l'élégant ministre qui les prêche en cravate blanche, ou encore ces deux dames qui se promènent dans West-End, le valet de pied derrière, à distance, tenant sous le bras les volumes du roman nouveau qu'elles viennent d'acheter : c'est du plus haut ton.

Quels que soient donc les motifs qui aient déterminé Gavarni à mener à Londres le genre de vie assez singulier qu'il y observa; que ç'ait été pur dégoût du trop d'aristocratie, attrait vif pour une nature populaire qui se déployait devant lui et se laissait lire à livre ouvert dans sa franchise; que peut-être aussi cette réserve ait tenu au soupçon qu'il eut dès son arrivée qu'on cherchait à exploiter son nom et sa présence, il ne perdit point son temps dans cette période de recueillement et de retraite durant laquelle il ne cessa de produire et de méditer. Son expédition d'Angleterre ne fut point un échec, mais un effort, un exercice de conquête et d'agrandissement aux frontières de son talent. Que n'essaya-t-il point à Londres, dans ces longues heures dont aucune n'était perdue pour le travail! Il fit des mathématiques, beaucoup et à fond. La géométrie est pour Gavarni une étude chère qu'il a approfondie, qu'il a poussée fort loin et qu'il a conduite par certaines considérations qui lui sont propres jusqu'aux limites de la découverte (ce n'est pas à nous d'en juger). Il y fit aussi de la peinture à l'huile, et, pour y réussir, il ne lui a manqué que de s'y consacrer davantage. Il écrivit même pour lui des *Réflexions sur l'Angleterre*, et j'ai lu tout un chapitre où sont racontées d'une manière simple et encadrées dans un paysage bien anglais les funérailles modestes du roi Louis-Philippe. Enfin, l'Angleterre fut pour lui et pour son talent une hôtesse nourricière et féconde. Quand il revint en France, sur la fin de l'été de 1851, il était riche d'observations, plein de sujets, plus que jamais rompu à la science du dessinateur, capable d'oser et d'entreprendre en dehors même du champ aimable et si varié qu'on lui avait reconnu jusque-là pour son domaine. Il le fit bien voir par les nombreux dessins qu'il donna en ce temps à *l'Illustration*, et surtout par la rentrée tout à fait brillante, triomphante, qu'il fit en 1852 dans le journal *Paris* que dirigeait M. de Villedeuil. Il s'engagea à y faire « une lithographie par jour; » il tint la gageure pendant plus d'une année et y ouvrit simultanément ses séries nouvelles : *les Partageuses, Histoire de politiquer, les Lorettes vieillies, les Propos de Thomas Vireloque, les Invalides du sentiment*, etc. Il entrelaçait ces diverses suites et les menait de front. Par la vigueur du dessin, par le choix des sujets, par la pensée qui s'y attachait, il était entré dans sa seconde manière.

Je m'explique. Quand on interroge Gavarni lui-même, il n'a pas la conscience des deux manières distinctes et tranchées. Un travail et un effort continuel amenèrent avec eux le progrès : voilà tout; mais il n'y eut pas de changement à vue, de renouvellement ou de redoublement systématique. Ce fut la maturité qui produisit naturellement son effet. Entre les deux Gavarni, la différence est qu'il y eut de tout temps en lui une prodigieuse et spirituelle facilité, et qu'avec les années il s'y ajouta la puissance. Dans la première moitié de son œuvre, on a un charmant petit maître dont le crayon se joue aux costumes et aux ridicules : dans la seconde, c'est un dessinateur vigoureux, coloré, d'un grand caractère, un vrai peintre par le genre du crayon. Les légendes se ressentent aussi des deux âges : plus faciles, plus fraîches et plus gaies dans le premier temps, elles sont plus creusées, plus cherchées quelquefois dans la seconde époque; elles se répètent; elles s'attristent. Si elles perdent un peu, le dessin gagne et s'en dispenserait aisément.

Je me trouve, en présence de cette seconde moitié de l'œuvre, dans le même embarras où je me suis trouvé en face de la première Comment décrire et montrer ce qu'on voit d'un coup d'œil et qu'on goûte avec ses sens? Je prends sa création la plus éloignée des premières grâces et de tout ce qui était couleur de rose, son *Vireloque*. Il a mis sous le nom et le masque de cette espèce de monstre, de ce personnage « à demi Quasimodo, à demi Diogène » (comme le définit M. de Saint-Victor), toute sa misanthropie et son amertume, son noir, ce qui reste de l'ancien Michel quand toutes les aurores sont éteintes, quand tous les soleils sont couchés.

MM. de Goncourt possèdent de ce Vireloque un portrait aquarellé d'une touche singulièrement vigoureuse et qui a tout l'aspect de l'huile. C'est une aquarelle rehaussée et compliquée qui porte sur du fusain, et qui se fortifie de tons crayeux; à première vue, on dirait presque un Decamps. Sur un fond de ciel gris, au milieu d'un paysage nu et plat qui est assez celui de la plaine des environs de Paris, se détache l'horrible vieillard, espèce de chiffonnier au moral de toutes les guenilles et de toutes les désillusions humaines. Il tient d'une main un panier d'ordures, de l'autre un grand bâton, et la main qui s'y appuie est d'un dessin admirable. Le reste est horrible; les jambes sont d'un squelette, les pieds de je ne sais quel animal fourchu. Il porte des lunettes, mais elles sont relevées sur son front et ne lui servent guère : d'ailleurs il est borgne. Tel est le triste spectateur final que Gavarni va donner à la farce humaine après que le bal est fini, quand le feu d'artifice est tiré, et qu'il ne reste plus que les lampions fumants et des décors vus à l'envers. Un des premiers mots de Vireloque est sanglant : il s'arrête à considérer un être ignoble, tombé ivre-mort, et, pour toute légende, il dit : « *Sa Majesté le Roi des Animaux!* » Et une autre fois, tandis qu'il écoute accroupi je ne sais quel prêcheur humanitaire debout qui s'exalte et pérore, les cheveux dressés sur la tête, ce court dialogue s'engage : « — ... *L'homme est le chef-d'œuvre de la création.* » — « *Et qui a dit ça?* » — « *L'homme.* » Gavarni se plaît à faire assister son Vireloque et à le faire applaudir aux jeux cruels des enfants, aux traits précoces de la méchanceté humaine. Ce Vireloque, au reste, comme il l'entend, exprime bien moins la haine des hommes que la haine de tous les mensonges humains.

Mais n'insistons pas trop sur cette philosophie amère qui n'est pas une habitude, qui n'est qu'une extrémité de la pensée dernière de Gavarni, et revenons avec lui à de plus amusantes satires. Il est passé, le temps des amours légères et des espérances, et aussi des crayons légers; parmi ceux qui me reviennent à l'esprit en ce moment, il en est un plus agréable encore et plus riant que tous les autres : c'est, dans un album des *Mélodies* de M^me^ Gavarni, l'un des dessins intitulé *Chanson* et le jeune adolescent qui la personnifie; grâce, gaieté, fraîcheur, lumière, tout ce qui rit à la vie est dans ce dessin-là. Mais les temps sont loin, adieu refrains et chansons! on a marché depuis lors; on est au revers du coteau et sur les pentes désormais dépouillées : tous les sentiers y ramènent. Je choisis, dans ces séries dernières et désenchantées, celle qui me paraît la plus facile, la plus discrète et la mieux trouvée, la plus heureuse vraiment de ces contre-parties, gaie encore et plaisante, sans rien d'odieux : *les Invalides du sentiment*. C'est ainsi que l'artiste appelle tous ceux qui ont largement usé de la jeunesse et qui sont arrivés à l'heure ingrate et fatale où l'illusion n'est plus possible et où l'on se répète tout bas, avec M. de Parny : « *C'en est fait, j'ai cessé de plaire!* »

Amusante et instructive série entre toutes, un chef-d'œuvre d'un bout à l'autre, le vrai dénoûment de la pièce, sans rien de forcé, sans rien d'obscur! On a là un *Anatole*, un *Chérubin*, un *Antony*, un *Werther*, un ci-devant *Joconde*, un *M. le chevalier de Faublas* vieilli, un autre de ces beaux d'autrefois, assis à table sans oser manger, faisant triste mine à son assiette, et se disant d'un air de Tantale : « *Le cœur m'a ruiné l'estomac!* » Tous portraits d'une expressive et surprenante vérité.

L'idée toute naturelle de cette série, c'est, on le conçoit, le contraste entre le passé et le présent, entre ce qu'on fut et ce qu'on est; c'est le saillant presque ridicule de ce contraste. Mais ce n'est pas tout que ce désaccord qui saute aux yeux : il faut aussi qu'il y ait du rapport; il faut qu'après avoir souri à première vue du contraste et du changement, à la réflexion on reconnaisse et l'on se rende compte, qu'après s'être écrié : « *Ce n'est pas possible!* » on ajoute : « *Et pourtant c'est bien cela, c'est bien lui!* » Joconde ou Philibert le mauvais sujet, par exemple, ne doivent pas vieillir comme René, comme Werther ou le vaporeux Raphaël [1]. Antony vieillira avec aigreur et maigreur, tel autre avec rondeur. Il y a bien un peu de caprice dans le nombre, et de purs baptêmes de fantaisie, comme ce chevalier Desgrieux avec son rhumatisme qui le fait marcher de côté; mais, en général, il faut qu'on retrouve le monument sous la ruine, que jusque sous le décrépit on devine celui qui a été beau et conquérant, et la manière particulière dont il l'a été; que la parodie, en un mot, rappelle la chanson. Gavarni excelle à ces intentions fines. Le gentilhomme qui a vendu ses bois et ses moulins, et qui traîne ses quilles, ne vieillit pas comme Anatole ou le bel Adolphe du boulevard et du café Riche. Il y a dans ces invalides quelques Anglais tels que Childe-Harold ou Oswald : ils sont et restent bien Anglais de type jusque dans leur décadence.

Gavarni entend si bien la physionomie humaine qu'il nous fait d'abord reconnaître la nation au visage. Ainsi, dans *Histoire de politiquer*, il y a deux interlocuteurs qui se querellent et dont l'un dit à l'autre : « *Eh bien! touchez-y, à la Prusse!* » Et à la manière dont il dit cela, on reconnaît une bouche qui a parlé allemand toute sa vie. De même, dans la mélancolie et le spleen final de Childe-Harold et d'Oswald, à ces longues figures aristocratiques plus allongées que de coutume, on reconnaît sensiblement un lord invalide à sa manière, et pas un autre.

C.-A. SAINTE-BEUVE.

(*La fin au prochain numéro.*)

1. Le Raphaël de Lamartine.

## L'ÉGLISE DE SAINT-LAMBERT

A MUNSTER

Münster, aujourd'hui chef-lieu de la province de Westphalie en Prusse, était autrefois le siége d'un évêché fondé par Charlemagne, lequel n'a été sécularisé qu'en 1802. Les anciens évêques de cette ville s'étaient élevés au rang de princes indépendants et avaient acquis une grande puissance temporelle. Ils entretenaient deux régiments de cavalerie et cinq régiments d'infanterie. Mais Münster doit surtout sa célébrité aux anabaptistes et à la paix dite de Westphalie.

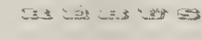
L'église de Saint-Lambert, dont nous donnons la vue, a été bâtie au XIII^e^ siècle dans un beau style gothique. Les trois cages de fer dans lesquelles les corps des trois chefs anabaptistes, Jean de Leyde, Knipperdolling et Krechting, furent exposés après avoir été torturés sur la grand'place, sont encore suspendues le long des parois de la tour.

Sur la place du Marché, on remarque la maison de Jean de Leyde, ornée de sculptures curieuses. Enfin, on conserve, à l'Académie, le portrait de Jean de Leyde et celui de son bourreau.

Nous n'avons pas besoin de rappeler que l'insurrection des anabaptistes a fourni le sujet du magnifique opéra du *Prophète*.

R. BRYON









*Explication du dernier Rebus*

Dans ce monde, tout ce qui brille n'est pas

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît.

EMILE AUCANTE



L'EGLISE DE SAINT-LAMBERT, A MUNSTER, d'après une photographie. — V. p. [illegible]

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

IX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRE

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRE

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an . . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| Six mois . . | 8 fr. | » — 9 fr |
| Trois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 608.
**Samedi 19 Janvier 1867.**

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Comédie française : *Un cas de conscience*, comédie en un acte de M. Octave Feuillet. — Mme Arnould-Plessy; MM. Bressant et Mirecour. — Conservatoire : démission de Mlle Brohan, nomination de M. Bressant. — Mlle Georges : sa carrière dramatique; sa lutte avec Mlle Duchesnois. — *Le Rideau levé.* — *L'Année théatrale.* — La critique en 1803 — Mlle Georges dans la tragédie et dans le drame. — Chassé croisé de comédiens. — Mlle Rosa Didier au Palais-Royal. — Mlle Delaporte au Théâtre-Français. — Mlle Massin au Gymnase. — Un procès en herbe. — Reconstitution de la Commission d'examen à la Comédie française. — Théâtre-Lyrique : *Deborah*, opéra en trois actes, de M. Adolphe Favre, musique de M. Devin-Duvivier. — Mmes Talvo-Bedogni et Daram. MM. Lutz et Puget.

Le « cas de conscience » que M. Octave Feuillet vient de poser et de résoudre devant le public du Théâtre-Français pourrait, dans ses termes les plus généraux, se formuler ainsi :

Convient-il que la vertu se montre absolument inexorable pour le vice, même repentant ? Toute transaction de sa part doit-elle être considérée comme une faiblesse, toute indulgence comme une atteinte à la morale sociale ? Ses rigueurs doivent-elles s'étendre, non pas seulement sur le coupable, mais aussi jusque sur sa race ? Et pour élever encore la question, laquelle doit prévaloir, dans une âme vraiment chrétienne, de la doctrine du Péché originel ou de celle de la Rédemption ?

Rien que cela.

Voyons un peu l'application.

Une jeune fille, appartenant à une des meilleures familles du noble faubourg, est restée orpheline avec une sœur, beaucoup plus âgée qu'elle, qui, pour s'en débarrasser, s'est hâtée de la marier au premier venu. Ce premier venu, le vi-

TREMBLEMENT DE TERRE D'ALGERIE. — DESTRUCTION DES HABITATIONS DU COL DE MOUZAIA; dessin de M. Riou, d'après un croquis envoyé par notre correspondant.

Voir le Bulletin.

comte de Thémines, l'a rendue malheureuse. Pour s'étourdir elle s'est jetée dans le tourbillon le plus emporté du monde parisien. Ce qui arriva, vous le devinez. Mme de Thémines se laissa prendre aux séductions d'un don Juan de salon, le brillant Raoul de Morière. Bientôt compromise, menacée, elle ne vit de salut que dans une faute plus grave encore que la première, la fuite en compagnie de l'homme qu'elle aimait. L'indulgence, l'affection de ses proches, de sa sœur, de sa nièce, son amie d'enfance, mariée au comte de Brion-Savigny, auraient pu la ramener dans le devoir. Les lettres qu'elle leur écrivit pour implorer leur pardon, restèrent sans réponse et, au bout de trois années, la pauvre femme s'éteignait dans les larmes et le désespoir, laissant une fille à laquelle elle léguait le triste avenir d'un nom flétri et d'une légitimité usurpée.

Douze ans se sont passés : élevée dans un couvent par les soins de son père qui l'adore, l'enfant est arrivée à cet âge où il faudra songer à son établissement. Que fera Raoul? La reprendre chez lui lorsqu'elle porte le nom d'un autre, ce serait raviver le scandale de sa naissance, éloigner tous ceux qui auraient pu prétendre à sa main : car jamais un galant homme ne consentira à venir chercher Mlle de Thémines sous le toit de M. de Morière. — Ah! si Mme de Savigny, la seule parente qui reste à la jeune fille, voulait bien l'accueillir, la couvrir de son patronage, l'adopter aux yeux du monde! Mais la comtesse a hérité des principes sévères de sa mère. Enracinée dans les préjugés de sa caste, cantonnée dans son rigorisme, cuirassée par des scrupules de dévotion étroite, se laissera-t-elle entamer? N'importe! il n'y a pas à hésiter et Raoul se décide à tenter l'entreprise.

Il commence son siége par le mari, son ami d'autrefois, le comte Archibald de Brion-Savigny. Celui-ci est bien vite gagné. Par malheur Raoul n'en est guère plus avancé. Archibald, qui tient avant tout à la tranquillité de son intérieur, ne promet son consentement que sous la réserve de celui de sa femme, et il est si convaincu du refus de la comtesse, qu'il ne se sent pas le cœur d'aborder la question auprès d'elle : dans sa pusillanimité de mari, il conseille à Raoul de dissimuler d'abord sa personnalité et, après l'avoir affublé d'un nom d'emprunt, il s'enfuit en le laissant aux prises avec la comtesse.

La scène s'engage d'une façon piquante. Raoul se présente comme l'ami et l'exécuteur testamentaire de M. de Morière. Or, la comtesse, sans qu'il s'en doute, le connaît parfaitement et elle s'amuse à cribler d'épigrammes la mémoire du prétendu défunt. Quand elle a bien épuisé sa pelote d'épingles, elle se fait expliquer par Raoul l'objet de sa démarche. Ce brave Brion-Savigny ne s'était pas trompé. La réponse de la comtesse est un refus dur et froid : « Monsieur, en deux mots, vous êtes homme du monde : eh bien, de quel œil le monde, dont j'ai essayé jusqu'ici de mériter l'estime, me verrait-il adopter, protéger, encourager dans ses conséquences une faute, une honte dont ma famille n'est pas encore consolée? Je vous enfais juge et voilà ma réponse. »

Tant de sécheresse, de hauteur, de dureté finissent par révolter Raoul. Il proteste contre cette vertu sans âme, ce puritanisme endurci qui, se reposant sur l'oreiller des devoirs faciles, se croit dispensé de toute bienveillance, de tout élan généreux, de tout mouvement charitable. — La réplique de la comtesse ne se fait pas attendre : « ce qui est facile, c'est de ne pas faire son devoir, c'est de s'abandonner à ses pires instincts, de se soustraire aux lois qui sont la difficulté suprême mais aussi le suprême honneur de la vie, à la lutte et au sacrifice. Et quel intérêt peut s'attacher à une femme qui se laisse prendre aux minces séductions d'un homme à bonnes fortunes, qui laisse tomber sa foi et son honneur aux pieds d'un vainqueur banal? » — Ainsi blessé au vif, Raoul relève fièrement la tête. Non, l'homme qui sait se faire aimer, qui répand autour de lui le prestige de la séduction, n'est pas un homme vulgaire. S'il attire à lui les cœurs, c'est par la distinction de sa nature, par la puissance de son intelligence, par les qualités de son esprit, par les variétés de ses connaissances. — Et voici justement qu'un heureux hasard vient en aide à Raoul et lui fournit l'occasion de justifier sa théorie.

Tout en écoutant son interlocuteur, la comtesse n'a pas cessé de travailler à un tapis d'église qu'elle a promis, pour le soir même, à son curé. Il ne reste plus qu'une fleur, une iris; mais il n'y a plus, dans la corbeille, de soie violette, et c'est vainement que, pour en trouver, le domestique a battu toute la ville. La comtesse est désolée. Le moyen de terminer son tapis pour la fête de demain? — Eh! mon Dieu, rien de plus simple. Qu'elle remplace l'iris par une fleur d'une autre nuance, un *gloxinia* par exemple. Tel est le conseil que lui donne Raoul, et la comtesse le trouverait excellent, car elle a, sous la main, les soies nécessaires : seulement c'est une iris et non un gloxinia qui est dessiné sur le canevas. — Qu'à cela ne tienne! Raoul n'est-il pas là? En trois coups de crayon, il a tracé l'esquisse de la fleur avec la sûreté d'un véritable artiste. Et ce n'est pas tout. La comtesse n'avait jamais pu élever de gloxinias. Raoul lui en indique les raisons : il lui apprend aussi pourquoi elle a perdu ses perruches des Indes et ce qu'elle eût dû faire pour les conserver. — Admirez cependant les voies de la Providence. Cette vertu farouche s'humanise : ce rigorisme, tout d'une pièce, contre lequel avaient échoué les prières, les supplications, les appels à la pitié, il cède à la séduction d'un service rendu avec grâce. Là est vraiment l'originalité de la comédie de M. Feuillet, — j'ajouterai l'idée mère, qui, mieux encore que « le cas de conscience, » eût dû donner le titre à la pièce. — Combien n'en avons-nous pas vu de ces places formidables, fières de leurs remparts, inaccessibles à tous les engins de guerre, habiles à réparer leurs brèches, et qui se réveillaient, un beau matin, au pouvoir de l'ennemi introduit chez elles par un trou de souris! — Le trou de souris, n'était-ce pas là un joli titre, plus vrai que l'autre et en même temps plus en harmonie avec le cadre de cette mignonne comédie?

Ainsi préparé, le dénoûment ne va pas se faire attendre. On sent que la comtesse ne résiste plus que pour la forme. Si elle refuse d'accueillir Mlle de Thémines, c'est qu'il lui faudrait aussi ouvrir sa porte aux visites de Raoul, et — elle en fait juge Raoul lui-même — la tolérance la plus large pourrait-elle aller jusque là? Le père alors se sacrifie : puisque sa présence est le seul obstacle à l'avenir et au bonheur de sa fille, eh bien, que cet obstacle disparaisse! Et les larmes dans les yeux, le cœur gonflé de douleur, il écrit à sa fille qu'il ne la reverra plus. La lettre est touchante et il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas en être ému. La comtesse elle-même n'y tient plus, elle déchire la lettre : « Monsieur de Morière, s'écrie-t-elle, le monde dira ce qu'il voudra; mais vous faites bravement votre devoir... je ferai le mien de même... allez chercher votre fille! »

A quoi a tenu pourtant le bonheur de Mlle de Thémines! A ce que, dans tout Melun, un domestique n'a pu trouver un écheveau de soie violette.

Les effets et les causes — encore un titre qui serait ici parfaitement de mise.

On voit que ce n'est pas seulement à un proverbe, mais à une véritable comédie que nous avons affaire. J'insiste sur ce point parce qu'on est trop généralement disposé à juger les œuvres dramatiques d'après leur dimension. Le *Cas de conscience* ne se compose que de deux scènes; mais elles sont pleines, substantielles, et il s'y agite plus de problèmes et plus d'idées que dans bien des pièces en cinq actes. Peut-être même est-ce là le vrai point à critiquer, en ce sens, comme je l'ai déjà fait entrevoir, que l'idée mère ne se dégage pas avec assez de netteté. Quant à la forme, jamais M. Octave Feuillet lui-même ne nous a rien donné de plus exquis. Tout ce dialogue est d'une distinction suprême, d'un esprit étincelant, sans l'ombre de mauvais goût, d'affectation ou de préciosité : c'est un modèle de langage bien élevé. Si le grand monde ne parle pas toujours ainsi, c'est ainsi du moins qu'il devrait parler.

Mme Arnould-Plessy est admirable de hauteur aristocratique et d'impertinence spirituelle. Son organe à la fois mordant et velouté fait ressortir avec une précision singulière chaque nuance, chaque mot, chaque intention de cette charmante causerie. Et quelle grâce souveraine quand elle finit par se rendre! ce n'est pas une comtesse, c'est une reine qui pardonne.

Bressant lui aussi excelle dans ces rôles où l'élégance et le bon ton sont les qualités de rigueur. Un jour Mme Ancelot, pour exprimer l'admiration que lui avait causée un comédien, disait : « Il n'a pas l'air d'un acteur. » Le mot pourrait ici s'appliquer à Bressant : avec lui on n'est pas sur la scène, mais dans un salon : même dans l'expression des sentiments les plus vifs, de la douleur poignante qu'il éprouve lorsqu'il lui faut quitter sa fille, il ne cesse pas de rester homme du monde.

Mirecour n'a qu'une scène et il la joue en perfection, avec une bonhomie et un naturel empreints de cette distinction qui l'a fait appeler « le dernier gentilhomme. »

~~~ Après dix années d'un brillant enseignement, Mlle Augustine Brohan vient de donner sa démission de professeur au Conservatoire : elle se retire avec le titre de professeur honoraire. Elle est, si j'en excepte Mlle Rachel, qui toutefois n'a jamais fait son cours, la seule comédienne qu'on ait jugée digne d'exercer ces délicates et difficiles fonctions. Elle a pour successeur M. Bressant. Le personnel enseignant se trouve maintenant composé, outre Bressant, de Regnier et de Monrose, ce dernier nommé recemment en remplacement de Samson, démissionnaire.

~~~ Mlle Georges, qui vient de mourir, appartenait aussi au Conservatoire, si je ne me trompe, en qualité d'inspectrice des études : c'était là, il faut bien le dire, moins une fonction réelle qu'un prétexte à un traitement, dont la pauvre femme avait grand besoin. Les fameux diamants qui, sur les théâtres de province où elle promenait son chariot tragique, attiraient plus de spectateurs encore que son talent, tous les débris de son opulence d'autrefois s'étaient fondus peu à peu et à peine, au jour de sa mort, s'est-il trouvé de quoi pourvoir à ses funérailles.

De son existence passée il n'était reste à sa vieillesse que des souvenirs. Mais aussi quels souvenirs!

Avoir passionné Paris et la France, avoir vu à ses pieds des rois et des empereurs, avoir régné, — femme par la beauté, artiste par le talent, — s'être rassasiée, pendant vingt ans, d'admirations, de bravos et de couronnes; puis, au revers de la vie, avoir eu cette fortune de refaire à son talent un second jeunesse en le retrempant dans une littérature nouvelle, avoir trouvé dans le domaine de l'art un été de la Saint-Martin plus brillant encore que le printemps, quelle carrière magnifiquement remplie si, à son terme, elle n'eût été empoisonnée par la misère et la mauvaise fortune! — La fortune n'aime pas les vieillards, disait Casanova.

La première fois que je vis Mlle Georges, ce fut dans *Lucrèce Borgia* : jamais peut-être au théâtre n'ai-je éprouvé une impression aussi profonde que lorsque, le masque tombé, cette figure pâle m'apparut dans tout l'éclat de sa beauté terrible et menaçante. Déjà, à cette époque, le corps s'était épaissi; mais les traits avaient conservé leur noblesse, leur expression majestueuse et dominatrice. Le talent n'avait rien perdu de sa puissance et de sa vigueur, et pendant dix années encore, dans *Marie Tudor*, dans la *Chambre ardente*, dans la *Nonne sanglante*, dans vingt autres pièces dont elle était l'âme et le pivot, elle se soutint vaillamment à la hauteur de ses créations précédentes de *Christine*, de la *Maréchale d'Ancre*, d'*Une Fête de Néron* et de la *Tour de Nesle*.

Elle avait débuté à seize ans, en décembre 1802, un mois après Mlle Duchesnois. Paris alors se partagea en deux camps. La lutte fut des plus vives et dégénéra parfois en violences. J'en trouve un écho dans un factum du temps, intitulé : *le Rideau levé*, et composé par un des partisans de Mlle Georges :

« Dans les deux débutantes, écrit l'auteur le hasard le plus singulier s'était plu à rassembler les deux extrêmes; car Mlle Georges, plus jeune de quinze ans que Mlle Duchesnois (ce n'était pas vrai), était, sans contredit, ce que l'on avait jamais vu de plus beau.

« La rivalité fut extrême aussi. Les amis d'un homme de lettres estimable (Legouvé), qui avait pris la peine de siffler quelques scènes à Mlle Duchesnois, eurent la folie de croire et le malheur de lui persuader, que sa gloire était intéressée au triomphe de son écolière. L'affiche offrait le scandale du nom d'une fille inconnue associé à celui d'un académicien

« La partie se trouva liée; mais qu'opposer aux avantages incomparables dont la nature avait doué une rivale de seize ans? Un talent pareillement incomparable, Mlle Duchesnois en fut investie par la toute-puissance de ses patrons.

« La cabale s'organisa d'une manière formidable. Elle eut son comité central à Paris, ses gens de guerre et ses gens de plume, des écrivassiers largement abreuvés, repus et soudoyés; elle eut enfin une caisse militaire, comme les jansénistes avaient eu jadis une *boîte à Perrette*.

« ..... C'était trop peu des sifflets contre une rivale redoutable; la caisse de Pantin fit les frais de nombreuses caricatures. Il s'agissait de dénoncer aux siècles futurs une imperfection que l'œil de la critique venait de découvrir dans la personne de Mlle Georges. Il était avéré, assurait le parti, qu'elle avait le pied de six lignes trop long, chose très-essentielle à noter dans une actrice tragique.

« Les comédiens essayèrent de rester neutres; ils décidèrent que les débutantes alterneraient dans les rôles, obje[t] de leur ambition. Le parti rejeta tout accommodemen[t] comme un outrage; le théâtre fut escaladé et emporté d'assaut aux cris de *Vive Duchesnois*. Nous vîmes renaître les factions verte et bleue du Cirque de Roman. »

Dieu veuille que Mlle Silly et Schneider ne nous les ramènent pas!

Mlle Georges comptait parmi ses protecteurs Mme Louis Bonaparte, depuis la Reine Hortense, et parmi ses défenseurs le critique Geoffroy : le camp opposé était conduit par Legouvé.

Pour faire preuve d'impartialité, je transcris quelques lignes extraites de l'*Année théâtrale* de l'an XII, où les critiques auxquelles donnait prise le talent de Mlle Georges son[t] ainsi résumées par un de ses adversaires :

« Mlle Georges a travaillé beaucoup tous les rôles qu'elle avait joués pour ses débuts; elle n'a pu encore vaincre n[i] un léger vice de prononciation qui l'empêche de faire u[n] libre usage de sa voix, naturellement forte et agréable, n[i] l'habitude d'une déclamation monotone, ni celle plus pernicieuse de l'imitation, presque calquée, des gestes et des intonations de son institutrice; imitation qui fit dire à quelques méchants : « C'est la fin de Mlle Raucourt. »

Ces défauts, sauf ce dernier que la génération actuelle n'a pas été à même de contrôler, avaient laissé leurs traces. On a pu s'en apercevoir lorsqu'à la fin de sa carrière, elle passa en revue une partie de son répertoire tragique. Sa diction entrecoupée par un hoquet fatigant, n'eut jamais la simplicité et la correction magistrales de celle de Rachel. Ses qualités consistaient plutôt dans l'énergie et la chaleur que dans l'émotion et la sensibilité. Malgré ses succès dans *Rodogune*, dans *Mérope* et dans *Clytemnestre*, elle fut surtout une interprète du répertoire moderne. Elle se trouvait à l'aise dans ce langage familier qui lui permettait de donner carrière à ses emportements et à ses élans dramatiques sans avoir à compter avec les exigences de la tradition. Sa beauté sculpturale, son geste naturellement noble, corrigeaient immédiatement ces trivialités voulues, ces vulgarités de passage. La majesté persistait en elle quoi qu'elle fît : elle remplissait et dominait la scène avec une autorité que ses contemporains n'avait pas connue avant elle et que n'ont jamais eue les actrices qui depuis se sont essayées dans ses rôles. A ce point de vue, elle laisse un vide qui ne sera pas de si tôt comblé.

~~~ Mlle Rosa Didier quitte le Théâtre-Français. Cett[e] très-fine et très-intelligente actrice n'avait pas rencontré, [à] tort ou à raison, dans ce vaste cadre, le succès qu'avaient l[e] droit de lui faire espérer ses débuts brillants du Gymnase : elle les retrouvera sans doute au Palais-Royal où elle apportera, indépendamment de ses charmantes qualités naturelles, la fermeté d'exécution que lui ont donnée sept années d'études au théâtre Richelieu.

~~~ Pendant que le Palais-Royal s'enrichit d'un côté, [il] s'appauvrit de l'autre. Une délicieuse ingénue, dont j'ai e[u] plus d'une fois l'occasion de signaler ici le talent, Mlle Massin, vient d'être engagée au Gymnase. M. Montigny, à qu[i] le Théâtre-Français enlève, dit-on, Mlle Delaporte, ne s[e] soucie pas d'être pris sans vert. La chose cependant ne v[a] pas toute seule. M. Plunkett, ce qui se conçoit de reste, [a] peine à se séparer de sa pensionnaire et il excipe d'u[n] engagement souscrit par Mlle Massin. Mais Mlle Massin es[t] mineure, et elle prétend que cet engagement qu'elle a sign[é] sans le consentement de son père, en renouvellement d'u[n] précédent contrat qui avait encore quinze mois à courir n'aurait pas été contracté par elle en pleine liberté. Les huissiers sont à leur poste : les avoués rédigent leurs conclusions, les avocats sont chargés et chargent leurs plaidoiries. On attend l'ouverture des hostilités

~~~ Il y a quelques jours, à l'occasion d'une note d[e] *l'Entr'acte*, que j'ai le regret de n'avoir pas vu démentir, j
~~~

vous disais comment fonctionnait à la Comédie française la commission d'examen et quelles garanties elle offrait aux jeunes auteurs qui aspiraient à se produire devant le comité de lecture. J'apprends que ces garanties viennent encore d'être élargies. En vue d'accélérer le travail de la commission, un nouveau membre, M. Narcisse Fournier, dont la compétence est notoire en matière théâtrale, a été adjoint à MM. Guillard et Laffitte. Et ce n'est pas tout. A l'avenir, les auteurs auront le choix ou de déposer leur manuscrit qui, dans ce cas, sera l'objet d'un rapport comme par le passé, ou d'en faire eux-mêmes la lecture devant la commission tout entière, réunie sous la présidence de M. Guillard. Dans ce dernier cas, un procès-verbal des opinions de chaque membre tiendra lieu de rapport écrit. L'unanimité des membres est exigée pour le refus : un seul vote favorable entraînera forcément la lecture devant le comité.

Si, après toutes ces dispositions bienveillantes, les chefs-d'œuvre inédits ne trouvent pas le moyen de se produire, il faudra qu'ils y mettent de la mauvaise volonté.

Tout n'est qu'heur et malheur au théâtre. Pourquoi *Deborah*, la pièce nouvelle représentée sur la scène de M. Carvalho, n'a-t-elle obtenu qu'un succès contesté? A coup sûr, le poëme, inspiré des romans écossais de Walter Scott, repose sur une donnée intéressante : il est habilement coupé pour la musique et vaut en somme bien des libretti qu'on applaudit chaque soir, ici et ailleurs. Quant à la partition de M. Devin-Duvivier, elle est évidemment d'un homme qui connaît toutes les ressources de son art ; à défaut d'une originalité bien tranchée, elle a de la couleur et de l'énergie : le final du second acte, le chœur dansé du troisième, d'autres encore, révèlent une main exercée et habile à manier les masses. Dans les parties de sentiment et de passion, on a remarqué le grand duo entre les deux jeunes gens, les couplets de Diana et surtout la romance du père que l'on a fait répéter à Lutz et qu'on peut placer, sans trop de désavantage, en regard de celle de la *Traviata*. Le rôle de Déborah est vigoureusement tracé. Mme Talvo-Bedogni, la débutante, y a fait preuve d'une voix étendue, conduite par une excellente méthode, et d'une riche organisation spécialement propre à l'interprétation du drame lyrique. Les autres artistes, Lutz qu'il faut citer le premier pour l'expression profonde avec laquelle il a chanté son air, Puget pour sa chaleur, Mlle Daram pour sa voix sympathique et bien timbrée, méritent aussi des éloges. Ce qui a manqué, c'est l'ensemble. Certains rôles n'étaient qu'à moitié sus : les chœurs étaient hésitants, et la mise en scène, d'une pauvreté lamentable, n'était pas faite pour désarmer un public qui m'a paru médiocrement bienveillant. Que ces taches disparaissent, que quelques coupures soient pratiquées au dialogue, et peut-être l'insuccès de la veille deviendra-t-il le succès du lendemain.

GÉROME.

## BULLETIN

Nous avons parlé, dans l'avant-dernier numéro, du tremblement de terre qui s'était fait ressentir en Algérie, dans la matinée du 2 janvier. Les nouvelles survenues depuis confirment les premières informations.

A Alger, les pertes matérielles sont insignifiantes. A Blidah, au contraire, toutes les maisons ont été ébranlées, quelques-unes en partie détruites. Au village de la Chiffa, à El-Afroun, les dégâts sont considérables. Mais, de toutes les localités de la Mitidja, c'est, ainsi que nous l'avons dit, à Mouzaïaville que le désastre a atteint les plus graves proportions. Des troupes viennent d'y être envoyées avec des vivres, des objets de campement et des secours de toute espèce.

Nous avons reçu de notre correspondant d'Algérie un croquis d'après nature, qui a permis à notre collaborateur, M. Riou, de représenter l'aspect émotionnant du col de Mouzaïa, au moment de la catastrophe

L'*International* annonce que la collection d'autographes qui se trouvait dans la bibliothèque du Palais de cristal, lors de l'incendie, a pu être sauvée.

S. M. la reine, aussitôt que la nouvelle du désastre lui a été apportée, a envoyé immédiatement un télégramme exprimant son regret de savoir que tant de belles choses étaient devenues la proie des flammes, et exprimant son désir de connaître plus au long les détails du terrible incendie. Ces détails ont été envoyés immédiatement à Sa Majesté.

Le baron Marochetti vient de terminer un des bas-reliefs qui supportent sa statue colossale de Richard Cœur-de-Lion, élevée à Londres sur la place du Parlement.

Ce bas-relief, d'une grande valeur artistique, représente le roi Richard, quelque temps avant sa mort, gisant sur sa couche, au moment ou Bertrand de Gourdon, qui avait voulu l'assassiner, est amené devant lui.

L'autre bas-relief n'est pas encore fini; le sujet est un autre épisode de la vie du roi.

M. Jules de Carné annonce dans le *Derby* que le corps de Léon Gozlan a été transporté, du caveau provisoire où il avait été déposé, dans le tombeau construit pour lui.

Il se trouve en face du cimetière des israélites, vis-à-vis des tombeaux d'Halévy et de la famille Millaud, et à 50 mètres à peine du tombeau d'Henry Mürger.

Sur la pierre, un médaillon de M. Girard représentera les traits du romancier; un livre, des plumes, comme accessoires.

C.-F. Schœfer, le célèbre voyageur qui a entrepris de faire à pied, autant que cela est possible, le tour du monde, est actuellement à Londres, d'où il compte se mettre en marche pour le Mexique, l'Amérique centrale, l'Amérique du Sud jusqu'au Chili. Il traversera la Chine, le Japon et les pays de l'Orient. Il a déjà parcouru à pied une grande partie de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie orientale; pendant les dix-neuf mois qu'il a été en Amérique, il a traversé à pied le continent et visité vingt-trois États et territoires.

M. Peabody a fait don à l'Université de Harward Massachussets de la somme de 150,000 livres sterling (3,750,000 francs), pour la fondation et l'entretien d'un musée et d'un professorat d'archéologie et d'ethnologie en Amérique.

Le *Moniteur de l'hygiène* nous apprend que des couturières ont été prises de violentes coliques, pour avoir aminci entre leurs dents le fil de soie, avant de le faire passer par le chas de leur aiguille. Le plomb[1] toujours le plomb! Cette fois, c'est du sulfure. Mais comment du sulfure de plomb dans un fil de soie? Parce que la soie en gros se vend au poids, et que, pour la rendre plus lourde, certains fabricants la chargent de sulfure de plomb : voilà tout.

C'est avec une profonde émotion que nous enregistrons la mort de M. Ingres, l'un des représentants les plus éminents de la peinture moderne. Notre prochain numéro contiendra, avec le portrait de M. Ingres, une remarquable étude de notre collaborateur M. Jean Rousseau, sur l'artiste regretté auquel tant de chefs-d'œuvre assurent l'admiration de la postérité comme ils lui ont conquis celle de ses contemporains.

La semaine a été néfaste, car il nous faut annoncer aussi la mort de M. Victor Cousin, membre de l'Académie française, ancien ministre de l'instruction publique, qui ne fut pas moins célèbre comme écrivain que comme philosophe.

TH. DE LANGEAC.

## LE MARQUIS DE LAROCHEJAQUELEIN

Le marquis de Larochejaquelein a succombé, le 7 janvier, à son château du Pecq, aux atteintes d'une longue et douloureuse maladie.

Il ne nous appartient pas d'apprécier ici cette personnalité, qui fut presque exclusivement politique. Nous voulons du moins enregistrer les principaux événements d'une carrière qui se rattache par des liens étroits à nos annales parlementaires.

Auguste-Georges du Vergier, marquis de Larochejaquelein, était né le 28 décembre 1805 au château de Citron, dans la Gironde. Neveu du héros vendéen, général en chef de l'armée royale, et de la marquise de Larochejaquelein, veuve en premières noces du marquis de Lescure, il fit ses études à l'école de Saint-Cyr, d'où il sortit avec le grade d'officier de cavalerie.

Créé pair de France dès 1815, la révolution de Juillet arriva avant que l'âge lui eût permis d'occuper son siége à la chambre haute. Lors du soulèvement de la Vendée, il joua un rôle qui semblait lui être tracé par ses souvenirs de famille, et il fut condamné à mort par contumace.

En 1842, le département du Morbihan nomma le marquis de Larochejaquelein son représentant à la Chambre des députés; mais l'année suivante, après le voyage de *Belgrave-Square*, il crut devoir donner sa démission avec plusieurs de ses collègues. Le 24 janvier, il fut de nouveau envoyé à la Chambre, où il prit une part active à diverses discussions qui révélèrent chez lui d'incontestables talents oratoires.

Après avoir siégé tour à tour à l'Assemblée constituante et à l'Assemblée législative, M. de Larochejaquelein fut, lors du rétablissement de l'Empire, élevé à la dignité de sénateur. Il était officier de la Légion d'honneur, grand officier et grand-croix de plusieurs ordres étrangers.

M. de Larochejaquelein ne fut pas seulement un orateur, il doit compter aussi comme un écrivain distingué. Il a traité avec succès diverses questions d'intérêt public, entre autres celle de l'impôt sur le sel, celle de la réforme des prisons, etc.

Son caractère loyal, son esprit bienveillant avaient concilié au marquis de Larochejaquelein les sympathies de tous ceux qui étaient en rapport avec lui, à quelque parti qu'ils appartinssent.

A. DARLET.

## LE ROI DES GUEUX

(Suite[1])

PREMIÈRE PARTIE.

LE DUC ET LE MENDIANT.

Le prisonnier reprit de sa voix calme et sonore :

— Au nom de ton père et de ta mère, jeune homme, garde ta vie qui ne sauverait pas la mienne! Ce n'est pas un aide qu'il me faut, c'est une arme... Jeune homme, donne-moi ton épée, au nom de ta mère et de ton père!

Mendoze l'avait à la main, son épée, tout prêt à s'élancer qu'il était. Tout son sang espagnol se révoltait dans ses veines et lui défendait d'obéir.

— Oh! le beau défenseur! ricana un mercenaire.

Et Trasdoblo ajouta avec son gros rire :

— Un chat sur un toit! ..

Le prisonnier tendit ses mains, dans l'attitude de la supplication.

— Les minutes sont du sang, fit-il d'une voix assourdie, mais qui arrivait nettement à l'oreille de Mendoze. Ton épée, enfant, au nom de la jeune fille que tu aimes, ton épée! ton épée!

Mendoze baissa la tête et s'arrêta.

— Soyez donc obéi, dit-il, au nom de celle que j'aime!

Son épée décrivit un cercle et sortit de ses mains en sifflant, il voulait la jeter aux pieds du prisonnier, mais le défaut d'équilibre dérangea son mouvement. L'épée alla tomber au milieu de la cour, à peu près à égale distance des assassins et du prisonnier.

Des deux parts, on se précipita pour la saisir : le bon duc toujours silencieux, le troupeau des mercenaires laissant échapper une sourde rumeur. Mendoze était à genoux, défaillant et maudissant sa maladresse. Il lui sembla que les assassins arriveraient les premiers. Le captif, alourdi par une immobilité de quinze années, perdait du terrain.

Mendoze, malheureusement, ne se trompait point. Le chef des braves, plus agile que ses compagnons, atteignit en quelques bonds la place où était l'épée. Il se baissa triomphant pour la saisir. Le fémur de bœuf, lancé d'une main vigoureuse par le prisonnier qui n'avait point arrêté sa course pour cela, le frappa au sommet du crâne et le rejeta, privé de sentiment, sur ceux qui le suivaient.

Mendoze battit des mains.

La confusion que la chute du capitaine avait mise dans les rangs des assaillants ne dura qu'une seconde. Ce fut assez. Le duc avait l'épée à la main.

Sa large poitrine rendit une sorte de rugissement joyeux. Il regarda la lame brillante avec ravissement et lui donna un baiser plein de passion.

Il se redressa de toute la hauteur de sa taille. Mendoze, émerveillé, le vit grand comme un chêne.

Mendoze n'avait plus peur. Celui-là semblait désormais invincible.

— Coupez-lui la retraite, dit cependant Trasdoblo, qui donnait volontiers des conseils.

Les bravi, en effet, entourèrent le duc pour l'empêcher de s'acculer au mur de nouveau. Mais c'était un soin superflu. Le bon duc n'était plus en humeur de reculer.

Trois des soldats l'attaquèrent à la fois, tandis que les trois autres se tenaient en garde, prêts à fondre sur lui s'il y avait jour.

L'épée de Mendoze, vive Dieu! n'avait jamais été si bien emmanchée. Elle exécuta un flamboyant moulinet. Un des soldats roula sur le sol, la tête fendue; un second s'affaissa : il avait du rouge à la gorge.

Ce ne fut plus qu'une bataille. Le duc, qui s'était défendu avec un os de bœuf, devenait trop fort maintenant qu'il avait une épée. Chacun de ses coups portait terriblement. Il chercha bientôt ses ennemis. Quatre bravi étaient étendus dans la poussière. Les deux autres étaient rentrés sous terre. Quant au redoutable Trasdoblo, il ne restait là que son couteau de boucher qu'il avait abandonné pour mieux courir. Trasdoblo avait eu l'heureuse idée de se réfugier derrière le grand cadavre du bœuf récemment abattu.

Le duc essuya son épée à la casaque d'un bravo, et gagna la porte dont il retira la barre.

Il était libre.

La porte ouvrait devant lui la vaste perspective de la campagne déserte. Il resta un instant immobile sur le seuil, tant était puissante l'émotion qui le tenait.

— Les murs d'une prison ne me sépareront plus de tout cela, pensa-t-il tout haut; désormais libre ou mort!

— Seigneur duc, dit Mendoze, qui se tenait debout près de lui, le feutre à la main, dans une attitude respectueuse, je suis ici pour vous servir.

Le prisonnier le regarda. Il recula d'un pas en étendant les bras, et son visage exprima le comble de la surprise.

— Luiz!... murmura-t-il, est-ce possible, cela!

Mais un nuage passa aussitôt sur son front.

— Il y a dix-huit ans!... prononça-t-il avec tristesse; le temps ne s'est pas arrêté pendant que j'étais là dedans... Les jeunes gens d'alors sont presque des vieillards.

Sa tête se courba; quand il la releva, il y avait dans ses yeux des larmes et un sourire.

— En revanche, reprit-il, l'enfant qui était au berceau est devenu une belle jeune fille...

— Belle comme les anges de Dieu! prononça tout bas Mendoze.

Le prisonnier se tourna vers lui et demanda :

— Jeune homme, de qui parlez-vous?

— Je parle, répondit Ramire en rougissant, de dona Isabel de Guzman, votre fille, seigneur.

Le bon duc lui prit les deux mains et fixa sur lui son regard perçant.

— Est-elle grande? fit-il d'une voix qui tremblait; a-t-elle le front noble de sa mère?.. et ses yeux?... et ses cheveux? Se peut-il qu'un père ne connaisse pas sa fille!

Mendoze allait répondre, lorsqu'un mouton se mit à bêler là-bas, parmi les palmiers rampants.

Le prisonnier tressaillit.

— La fin de la méridienne approche, dit-il en changeant soudain de ton; je ne crains pas ceux que je viens de com-

1. Voir les numéros 583 à 607

battre : ils n'ont garde de donner l'éveil à la forteresse ; mais je crains tous ceux que nous allons rencontrer sur la route... Dans l'état où je suis chacun me remarquera..

Mendoze déroula vivement son manteau.

Le prisonnier regardait ses bras et ses jambes, où la sueur, le sang, la poussière mêlaient leurs souillures.

— Je ne puis voir mon visage, reprit-il, mais je devine l'air que je dois avoir.

— Vous sortez de l'enfer, seigneur, répondit Ramire.

— Et je ressemble à un démon, ajouta le duc, qui sourit sous le masque hideux que lui avait laissé la bataille.

Mendoze s'étonna de ce sourire. Cet homme était pour lui un géant, trop grand pour la gaieté, trop grand pour ce qui est notre nature et le niveau des choses humaines.

Chacun de nous a pu éprouver cela. Il est des gens qu'on voudrait entendre parler toujours en vers lyriques. Il semble qu'ils soient au-dessus des formes vulgaires dont nous nous servons pour rendre nos sensations et nos pensées. Ajoutez à cela que le duc avait un peu le costume d'un héros d'Homère, et qu'il venait de combattre, comme Ajax, avec des quartiers de rocher.

Mais Mendoze n'était pas au bout de ses étonnements, et rien ne ressemblait moins au duc de Medina-Celi que ces biscuits drapés selon une certaine convention qu'on appelle des personnages de tragédie. La romance n'y va pas par quatre chemins : elle dit en propres termes que Medina-Celi, la fleur de la grandesse espagnole, avait l'air d'un charbonnier en sortant de sa prison : son sang et celui de ses adversaires était sur tout son corps comme ces sauvages peintures dont les Indiens cannibales se font une toilette de combat.

Il repoussa le manteau que Mendoze lui tendait et dit :

— Ce n'est pas ce déguisement qu'il me faut.

Mendoze lui demanda :

— N'est-il pas dangereux de rester en ce lieu ?

Ils n'étaient qu'à une cinquantaine de pas de la porte, qui s'ouvrait maintenant toute grande. Le prisonnier s'assit sur un petit tertre où quelques brins d'herbe poussaient. Il en cueillit deux ou trois, et une larme roula sur sa joue.

— Quinze ans ! murmura-t-il ; je n'avais vu ni touché un brin d'herbe depuis quinze ans !

A la bonne heure ! ceci plut à Ramire. Mais le prisonnier, se tournant vers lui brusquement, ajouta :

— J'ai de l'âge, [illegible] m'ont donné du fil à retordre. Laisse-moi souffler... Mes blessures ne sont rien... c'est la fatigue qui m'accable... Où as-tu mis mon cheval ?

Mendoze montra du doigt les massifs de palmiers nains.

— Je te voyais venir, reprit le duc en souriant, et je me disais là-haut, à la fenêtre de ma cellule : Quel démon peut pousser un chrétien à voyager sous ce soleil ?... La vengeance ? l'amour ? Est-elle bien belle, ta maîtresse, jeune homme ?

Le rouge monta au front de Mendoze.

— Demandez si les anges sont beaux, murmura-t-il.

— Tu m'as déjà parlé d'anges !... Les enfants d'aujourd'hui sont-ils si langoureux ?... Laquelle est la plus belle de ta maîtresse ou de ma fille ?

— Seigneur ! balbutia Mendoze.

— Tu es courtois, l'ami !... A ton âge, j'aurais hardiment répondu : « C'est ma maîtresse... » Je ne te demande pas si tu es gentilhomme, puisque tu as interrompu ta route tout exprès pour secourir ton semblable.

— S'il plaît à Votre Grâce, dit Mendoze, je n'ai pas interrompu ma route. Ma route était achevée.

— Cela me plaira, mon fils, mais quand j'aurai compris toutefois... Que venais-tu faire dans cette solitude ?

— Ce que j'y ai fait, seigneur.

— M'apporter ton épée ?...

Mendoze s'inclina en silence.

Le duc se releva sur le coude. Le regard qu'il jeta sur Ramire fut si perçant que celui-ci baissa les yeux.

— Qu'y a-t-il autour de l'écusson aux trois éperons d'or ? prononça-t-il à voix basse.

— Une devise, seigneur.

— Laquelle ?... Parle vite, enfant ! viens-tu de la part de don Luiz ?... Don Luiz, mon frère par le cœur, sinon par le sang... don Luiz aurait un fils de ton âge...

Il s'était redressé sur ses jambes qui tremblaient.

Mendoze secoua la tête tristement.

— Seigneur, répondit-il, une fois déjà, aujourd'hui, quelqu'un m'a demandé : « Qu'y a-t-il autour de l'écusson aux trois éperons d'or ?... » J'ai répondu par les propres paroles de la devise : *Para aguijar a haron.*

— Alors... s'écria le prisonnier.

— Pardonnez-moi l'audace que j'ai de vous interrompre, seigneur. Celui qui m'avait adressé cette question a été trompé par ma réponse.

— Trompé ! répéta le duc.

— C'est le hasard seul, continua Mendoze, qui m'a appris les quatre mots de cette noble devise... Et si j'ai profité de l'erreur, c'est qu'il me fallait un cheval pour être ici à l'heure de la méridienne.

— Et c'est aussi par hasard, demanda le prisonnier, que tu voulais être ici à l'heure de la méridienne ?

— Non, seigneur, je venais vers vous de propos délibéré.

— Et moi, je t'attendais, enfant, car la lettre disait : « Quelqu'un sera là ; vous aurez une épée. »

A son tour, Mendoze leva sur lui un regard stupéfait.

— La lettre !... répéta-t-il.

— Morbleu ! fit le duc avec colère, quel jeu jouons-nous, l'ami ?... n'es-tu pas ici de la part de Pedro Gil, mon ancien intendant ?

M[illegible] sourire amer et répondit :



LE MARQUIS DE LAROCHEJAQUELEIN, SÉNATEUR ; dessin de M. L. Breton, d'après une photographie de M. Reutlinger. — Voir page 43.




RUINES DE L'ABBAYE DE CAMBUSKENNETH ET TOMBEAU DE JACQUES III, EN ÉCOSSE. [illegible]



UN ATTELAGE EN PICARDIE, d'après le tableau de M. Beavis. — Voir page 47.

[illegible] en effet, [illegible] Pedro Gil, et voici comment [illegible] de sa [illegible]. Cette nuit [illegible] sur la place de [illegible] avec le traître qui a ouvert la porte [illegible] des bandits [illegible] armes.

— Es-tu bien sûr de ce que tu avances?

— Cette nuit, poursuivit Mendoze, je l'ai entendu faire marché avec le même homme et discuter le prix de votre sang.

Le duc restait encore incrédule. Mendoze raconta en peu de mots la scène qui avait eu lieu devant lui entre Pedro Gil et Trasfolo.

Le duc écouta jusqu'au bout, puis il se signa.

— Je rends grâces à Dieu Notre-Seigneur, dit-il, car ma femme et ma fille ont besoin de moi. Après quinze ans d'oubli, [illegible] pu croire que mes serviteurs se souvenaient de leur maître? C'était la trahison qui m'avait envoyé cette lime... et c'est la Providence qui a dénoué la trahison. Ami, je ne t'ai point remercié comme il l'eût fallu. Je croyais avoir droit à ton aide.

— Ma vie est à vous, seigneur, répliqua Mendoze.

Le prisonnier appuya son front contre sa main. Les alentours continuaient de présenter l'aspect d'une solitude, mais on entendait au loin comme un bruit de rêve. Les troupeaux mugissaient, les oiseaux, là-bas, sous la [illegible] feuillée, [illegible] leurs petits [illegible].

— Seigneur, reprit Mendoze, c'est tenter Dieu que de rester ici.

Le bon duc parut sortir d'un sommeil.

— Le danger n'est pas en ce lieu, répondit-il, mes geôliers ne s'apercevront de ma fuite qu'à l'heure du repas du soir... et quant aux passants, nous n'avons rien à craindre. Je suis resté bien des fois les journées entières à ma fenêtre sans voir l'ombre d'un homme sur ce plateau aride. Le danger est plus loin... Comment monter à cheval en l'état où je suis? Et pourtant il faut que, dans vingt-quatre heures, j'aie franchi le Tage et atteint les sierras de Gala...

Qu'irez-vous faire en Estramadure, seigneur duc? demanda Ramire.

— Peux-tu ignorer que la duchesse Éléonor de Tolède habite le château de Penamacor avec Isabel de Guzman?... ma femme! ma fille!

— Je connaissais la retraite des nobles exilées, dit Mendoze, mais la duchesse et sa fille Isabel sont à Séville depuis douze heures.

— En fraude de l'autorité royale!

— Elles y sont venues sous l'escorte des soldats de Sa Majesté.

— A Séville! s'écria le prisonnier. Isabel, Éléonor! sous l'escorte des soldats du roi!... Est-ce le terme d'une longue injustice? Est-ce un nouveau coup? Par le corps du Christ! dans une heure je serai au palais de mon père... Et avant deux heures Philippe d'Autriche aura vu celui qu'il appelait autrefois son meilleur ami! Ton cheval, enfant! ton cheval!

La voix d'un ouvrier s'éleva à l'intérieur de la forteresse : il chantait. L'instant d'après, on put entendre le bruit du marteau et de la scie : on travaillait.

Le duc était debout auprès de l'enceinte. Mendoze courait vers les palmiers pour détacher son cheval.

Le duc déroula vivement la corde qui lui ceignait les reins et se la passa autour du cou. Au moment où Mendoze revenait, tenant par la bride son cheval rafraîchi, le duc lui dit :

— Prends ce bout de corde, ami, tiens ton épée nue à la main et mène-moi comme un forçat... Si nous pouvons seulement atteindre le moulin sans encombre, je suis sauvé, car Diego, le meunier, est un paresseux que je vois dormir tous les jours une heure après la sieste achevée... Dieu nous garde de mauvaises rencontres! A quiconque voudra t'arrêter, tu diras : « Laissez passer la justice du saint Tribunal ; celui-ci est un relaps que je mène à la prison de Séville. »

Mendoze s'étonna encore. La ruse, comme la gaieté, lui semblait par trop au-dessous des hauteurs où il avait placé dans son esprit cette grande figure chevaleresque.

Il obéit néanmoins, et sur l'indication du bon duc, il tourna l'angle occidental de l'enceinte. Le moulin était situé à deux cents pas de là environ.

La vallée de la Guadaïra se développait maintenant devant eux. Ils marchaient aussi rapidement que la fatigue et les blessures du duc pouvaient le permettre.

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

---

## L'ABBAYE DE CAMBUSKENNETH

Dans une petite presqu'île formée par le cours sinueux du Forth, à une demi-lieue tout au plus au nord-est de Stirling, la vieille cité écossaise, se dressent les ruines de la grande abbaye de Cambuskenneth. Cette abbaye fut fondée en l'an 1147, par le roi David I^er^, pour l'usage des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, qui venaient d'émigrer d'Arras en Écosse.

Pendant les deux premiers siècles qui suivirent son érection, l'abbaye ne cessa de devenir chaque jour plus riche et plus puissante, grâce aux larges dons qui lui furent faits par les nobles barons et les évêques, sans parler des nombreuses offrandes que déposaient sur ses autels force personnages de distinction. Entre autres dons, on en retrouve, dans les vieilles chartes, un singulier qui lui fut octroyé par son fondateur, le roi David. Il donne droit de propriété aux chanoines sur la moitié des peaux et de la graisse des animaux tués à Stirling pour l'usage du roi.

Vers le milieu du XIII^e^ siècle, le château de Stirling était devenu, en effet, résidence royale. Peut-être le roi y vint-il primitivement tenir sa cour dans le but de se rapprocher de l'abbaye à laquelle il portait un si grand intérêt. Toujours est-il qu'après lui Stirling continua d'être pendant longues années le séjour favori des souverains du pays, d'où vint le surnom qu'on lui donna de « Windsor écossais. »

Quelques archéologues ayant, il n'y a pas longtemps, émis l'idée qu'on pourrait bien retrouver encore à Cambuskenneth la tombe du roi Jacques III et de sa femme Marguerite de Danemark, qui y avaient été tous deux enterrés, des fouilles exécutées sous la direction du conseil des travaux de Sa Majesté, avec le concours de plusieurs membres éminents de la société des antiquaires écossais, amenèrent la découverte de restes provenant sans nul doute de la tombe royale. On décida en conséquence qu'un monument serait élevé à la mémoire de Jacques III sur le lieu qu'ils occupaient. Ce petit monument commémoratif a été sculpté d'après les dessins de M. Robert Matheson. Nous en donnons la vue, ainsi que celle de la partie la plus voisine des ruines. La tombe est en pierre. Une crosse fleurie en orne la partie supérieure. Aux deux extrémités sont des écussons en bas-relief où figurent les armes royales entourées de chardons. Sur une des faces, on lit l'inscription suivante :

« In this place, near the high altar of the abbey of Cambuskenneth, were deposited the remains of king James the third. »

« En ce lieu, près du grand autel de l'abbaye de Cambuskenneth, ont été déposés les restes du roi Jacques III. »

L. DE MORANCEZ.

---

## COURRIER DU PALAIS

La *griffe* et la claque. — M. Goudchou contre M. Marc Fournier seul et M. Marc Fournier et C^ie^. — Une citation d'un commandeur de l'ordre du Battoir. — Tenue de rigueur de messieurs les claqueurs de l'ancien Théâtre-Français. — Les applaudissements gantés. — Un mot de Delrieu, l'auteur d'*Artaxerce*. — Le charbon détonnant. — Les malheurs de M. Benoiton et les malheurs de mon ami Badouillet. — L'euphémisme d'un Arabe.

Vous savez à coup sûr ce que c'est que la *claque*, peut-être même le savez-vous trop bien, pour avoir été plus d'une fois agacés et exaspérés par les exploits de messieurs les *romains*.

Mais, très-probablement, vous ignorez ce que c'est que la *griffe*; moi, qui aurais dû le savoir — un journaliste devrait avoir des lumières sur toutes choses, — je ne m'en doutais pas.

Un procès tout récent vient de m'instruire, et je me hâte de vous apprendre ce que je sais maintenant.

Les directeurs de théâtre contractent avec des tiers des traités, pour la cession à forfait d'un certain nombre de billets qu'à chaque représentation le cessionnaire cherche à placer pour son compte, à ses risques et périls.

Les billets ainsi cédés par les directeurs s'appellent la *griffe*.

Maintenant que vous voilà éclairés, quelques mots du procès qui nous a valu ce précieux renseignement.

Au mois d'avril 1863, M. Marc-Fournier concluait avec M. Goudchou un traité, par lequel il lui louait un nombre déterminé de places, dans la salle de la Porte-Saint-Martin, pour quatre années.

M. Goudchou s'engageait, lui, à payer, comme prix de ces places, une somme de 40,000 francs à M. Marc-Fournier.

Il était dit dans la convention que si le traité était un jour résilié par le fait de M. le directeur de la Porte-Saint-Martin, celui-ci payerait une somme proportionnelle au temps pendant lequel le contrat ne serait point exécuté, et calculée à raison de 10,000 fr. par an, plus 20,000 fr. d'indemnité.

M. Goudchou, en même temps que cessionnaire de la *griffe*, était le premier des *romains* du théâtre de la Porte-Saint-Martin; en langage moins noble : chef de claque.

Or il arriva qu'à M. Fournier succédèrent la compagnie Nantaise, puis M. Fournier et C^ie^.

Le 31 mai 1865, M. Fournier et C^ie^ enjoignirent à M. Goudchou de quitter le lendemain les fonctions qu'il exerçait.

Qui remplaça M. Goudchou? A qui fut confié le soin de décider désormais la victoire douteuse, de grandir les succès certains, et de donner du talent à messieurs et à mesdames tels et tels? Je l'ignore. Peut-être un jour l'histoire nous l'apprendra-t-elle.

Ce que M. Marc-Fournier seul avait lié, M. Marc-Fournier et C^ie^ avaient-ils le droit de le délier? M. Goudchou devait-il s'incliner devant la résolution qui lui était signifiée et remettre sans protestation ses mains dans ses poches? Il ne le pensa pas.

« Il y a, dit-il à M. Marc-Fournier seul, une corrélation nécessaire entre le service de la claque et la *griffe*, qui constituerait une charge inacceptable sans compensation. Maintenez-moi donc dans mon emploi, ou payez-moi la somme de 32,500 fr. dont vous vous êtes reconnu débiteur envers moi, plus les 20,000 fr. d'indemnité stipulés en cas de résiliation du traité de *griffe*. »

Puis, s'adressant à M. Marc-Fournier et C^ie^ : Vous aussi, direction collective, conservez-moi mes fonctions, sinon résilions toutes nos conventions et donnez-moi les 20,000 fr. »

M. Marc-Fournier seul, et M. Marc-Fournier et C^ie^ n'ont point été convaincus par les raisons de M. Goudchou, même M. Marc-Fournier a réclamé au premier des *romains* une somme de 12,500 fr., dont l'exécution du contrat de *griffe* le rendait, disait-il, créancier envers M. Goudchou.

La Cour a donné gain de cause à M. Marc-Fournier seul et à M. Marc-Fournier et C^ie^.

L'arrêt ne veut pas reconnaître que le contrat de *griffe* ait eu pour cause ou pour condition l'exécution du contrat de claque. Ce contrat de claque, il le déclare illicite, et ne peut admettre qu'il soit vraisemblable qu'un directeur de théâtre ait renoncé à son autorité sur ses préposés.

La Cour de cassation pourra donc seule désormais rendre à M. Goudchou le lustre... de la Porte-Saint-Martin.

Le contrat de claque est un contrat illicite; la claque est-elle une bonne et utile chose pour les auteurs et pour les acteurs? c'est un procès trop souvent plaidé pour que j'y revienne.

Ce n'est pas ce bon Castel qui doutait du pouvoir de la claque, Castel, « ancien chef de la compagnie des assurances dramatiques, chevalier du Lustre, commandant de l'ordre du Battoir, membre affilié de plusieurs sociétés claquantes, etc., etc., auteur des MÉMOIRES D'UN CLAQUEUR, *contenant la théorie et la pratique de l'art des succès.* »

Dans le chapitre de son livre où il expose les devoirs de la claque de l'ancien Théâtre-Français, je lis ceci :

« Tout claqueur faisant partie de l'une des brigades en service auprès du Théâtre-Français doit d'abord se pourvoir d'une mise décente, attendu qu'il est possible qu'on le désigne pour travailler à l'orchestre, à la première galerie, et même dans une loge louée. Toutefois, il lui est expressément défendu d'avoir des gants, parce qu'il pourrait les garder par distraction ou par paresse, et que son travail en souffrirait. »

C'était là une interdiction bien prudente. Ne me parlez pas des applaudissements *gantés;* les acteurs de salon savent ce qu'ils valent.

Et ce pauvre Delrieu, l'auteur d'*Artaxerce* n'avait pas pour eux la moindre considération.

Un soir on jouait sa tragédie — il y a bien longtemps qu'on ne la joue plus; — sa femme, assise au second rang du balcon, applaudissait consciencieusement, en épouse dévouée. Cependant Delrieu, placé loin d'elle, lui faisait d'un air courroucé des signes de mécontentement. La bonne dame le regardait avec étonnement, tout en continuant à battre des mains de son mieux... et la colère de Delrieu ne faisait que croître.

La pièce finie, M^me^ Delrieu le rejoint

— Qu'avais-tu donc? lui demanda-t-elle; tu ne voyais donc pas comme j'applaudissais?

— Oui, sans doute, répond Delrieu : mais, malheureuse, tu avais tes gants!

Il y a bruit et bruit : celui des applaudissements ravit les orateurs, les comédiens, les chanteurs : mais le bruit d'une détonation dans une cheminée est très regrettable et très-effrayant.

Le charbon de terre détonnant, aviez-vous jamais entendu parler de semblable chose? Non, à coup sûr. La femme Soipteur, une portière de la rue Montmartre, elle non plus, n'en avait pas la moindre idée; et je vous assure qu'elle voudrait bien ne pas savoir ce que c'est; elle n'aurait pas été condamnée à six mois de prison par le tribunal de police correctionnelle.

Donc, il y a quelque temps, cette pauvre femme Soipteur avait allumé son feu, et songeait peut-être que la vie n'est pas sans douceur pour une portière dont la loge est bien chaude, quand tout à coup un fracas épouvantable ébranle la maison, et un épais nuage de fumée remplit la chambre; c'est le charbon qui a fait explosion dans la cheminée.

Je vous laisse à penser si cette excellente portière eut peur.

A quelques jours de là, nouvelle explosion.

Ah! pour le coup, il faut que le diable s'en mêle. Le diable? Non, c'est tout bonnement M. Cessac, un locataire de la maison, qui apparaît au bruit sur le seuil de la loge :

— Madame Soipteur, vous me volez mon charbon!

— Mais, monsieur...

— Madame Soipteur, ne niez pas; mon charbon a parlé!

Figurez-vous que M. Cessac avait eu le triste courage de cacher des pétards dans son charbon afin de mettre cette bonne M^me^ Soipteur dans la peine.

Il n'y a que les locataires pour inventer des infamies comme ça!

M. Benoiton revenait de Vincennes par le chemin de fer. A la station du Bel-Air, M. Benoiton, qui est jeune et impétueux de sa nature, ouvre la portière de son wagon et met le pied sur le marchepied avant que le train soit arrêté. Le vent emporte le chapeau de M. Benoiton, qui se met en colère contre le vent. Il ne fallait pas être sur le marchepied alors que le train marchait encore, dit un employé à M. Benoiton.

— Mais tous les jours cinq cents personnes font ce que j'ai fait.

— Tous les jours cinq cents personnes ont tort : veuillez me suivre au bureau, je vais dresser un procès-verbal de contravention.

M. Benoiton suit l'employé au bureau.

— Comment vous appelez-vous?

— Benoiton.

— C'est très-drôle, monsieur, mais nous ne sommes pas ici pour nous amuser.

— Monsieur, je n'ai pas le plaisir de vous connaître, et je ne ris qu'avec les gens de ma connaissance : je m'appelle Benoiton, vous dis-je.

— Ah! vous persistez; eh bien, vos papiers, monsieur

— Mes papiers! Est-ce qu'on prend un passeport pour aller à Vincennes?

— Vos papiers, vous dis-je, ou je vous fais arrêter.

— Eh bien, en fait de papiers, voilà tout ce que j'ai à vous offrir...

Et M. Benoiton lance à l'employé un mot, oh! mais un mot... Par bonheur il n'y avait pas de dames. Et le mot était accompagné d'un geste si expressif, mais si expressif, que c'est à peine si j'ose me le représenter.

Traduit en police correctionnelle sous la prévention d'outrages par paroles et par gestes envers un employé de chemin de fer, ce jeune homme trop vif a eu l'audace de répondre à M. le président lui-même qui lui posait la question de rigueur : Comment vous appelez-vous?

— Benoiton.

Il est vrai qu'il y avait une bonne raison pour cela, c'est qu'en effet le prévenu s'appelait Benoiton.

Aussi n'est-ce point pour cela, mais parce que le procès-verbal faisait foi de l'insulte et du geste, qu'il a été condamné à 50 francs d'amende.

Mon ami Badouillet, un garçon de grand mérite, et qui a joliment fait son chemin depuis que nous avons quitté tous deux les bancs, ne se porte point aux extrémités de M. Benoiton, parce qu'il fut toujours d'un tempérament calme; mais il eût bien voulu, en certaine occasion, s'appeler tout simplement Dubois, Dupont ou Bertrand.

Nous étions au collége. Ce jour-là le professeur était malade, et un suppléant faisait la classe.

Ce suppléant était nouveau et ne connaissait pas les élèves : son premier soin est de demander à chaque élève son nom.

On s'était donné le mot : il est de tradition au collége qu'avec un suppléant il faut s'amuser. Donc chacun répond par un nom imaginaire.

Au troisième, le suppléant commence à soupçonner quelque supercherie. Cependant il continue, au dixième il n'a plus de doute; mais il se contient encore.

— Et vous, comment vous appelez-vous? demande-t-il à mon ami Badouillet.

Il faut vous dire que Badouillet, qui est l'honnête homme par excellence, était aussi le plus honnête écolier de sa classe; tromper même un suppléant lui eût semblé une grosse faute : aussi répondit-il avec candeur :

— Badouillet, monsieur.

— Ah! vous vous appelez Badouillet, dit le suppléant d'une voix doucement féroce... eh bien, faites-moi le plaisir de passer à la porte.

— Mais, monsieur.
— Vous répliquez : mille vers!
Et voici que mon ami Badouillet, qui était le meilleur élève, fut mis à la porte pour avoir été trop vertueux. Du moins, il ne fit pas les mille vers, son innocence ayant été facilement démontrée.

Neuf Arabes ont comparu le mois dernier devant la Cour d'assises de Tlemcen, accusés du meurtre d'un Français. Un d'eux disait, avant le crime, à un des témoins :
« Je triomphe, mes ennemis m'ont fait place; deux restent encore; je souhaite que le premier soit changé, et que le second disparaisse par un malheur venu du ciel. »
Que pensez-vous de « ce malheur venu du ciel? » Ces Orientaux ont vraiment une façon de dire les choses tout à fait agréable.

MAITRE GUÉRIN.

## UN ATTELAGE EN PICARDIE

Le tableau dont nous donnons une reproduction sous ce titre est celui qui a obtenu le dernier prix de 250 livres sterling (6,250 francs) institué à Londres par la Société de l'Union des Arts. C'est l'œuvre de M. Beavis, artiste déjà connu favorablement du public, notamment par la façon dont il a traité plusieurs épisodes pittoresques des guerres civiles sous les Stuarts.

Le sujet ici représenté montre, comme on voit, le talent du peintre sous une face nouvelle. On ne peut manquer d'admirer ce lourd et robuste attelage picard qu'il s'est plu à mettre en scène. La race picarde est une de celles que semblent affectionner le plus nos peintres animaliers. Il n'est pas de chevaux, en effet, qui présentent mieux, sous leur aspect rude et grossier l'exemple de la force brutale et soumise. On aime voir sur ces membres massifs leur tête bien formée et leur œil intelligent.

La scène se passe, sans doute, dans les plaines arides et sablonneuses qui avoisinent le bord de la mer. Rien ne vient mieux briser la froide monotonie d'un tel paysage que la rencontre d'un de ces vigoureux attelages tirant, soufflant et piétinant, aux vociférations du conducteur qui fait claquer bruyamment son fouet, tandis que le lourd chariot avance en grondant sourdement.

HENRI MULLER.

## GAVARNI

(Suite et fin [1].)

Le propre des séries de Gavarni est de vous mettre en train et de vous donner des idées dans le même sens. Eh bien! dans ses *Invalides du sentiment*, il en a pourtant oublié un, ce me semble, l'invalide content, celui qui ne regrette rien, qui trotte toujours, qui n'a perdu que sa jeunesse et ses écus, et qui serait prêt, si on le lui offrait, à recommencer à l'instant sa ruine. Je l'ai connu, celui-là : il s'appelait Fayolle, un menu littérateur, un auteur de petits vers sous le premier Empire; il s'était ruiné avec ce qu'on appelait alors les Nymphes de l'Opéra, et il vivait sur la fin à Sainte-Périne, où il est mort. Le plus leste des invalides, il courait tout le jour Paris et les bibliothèques. Quand on lui rappelait le temps passé, et qu'on lui demandait s'il ne regrettait pas l'emploi de sa fortune, il répondait en souriant et de l'air d'un chat qui vient de boire du lait : « Ah! elles étaient bien gentilles! »

Une des plus jolies séries par l'idée, ce sont *les Toquades*; c'est comme un pendant au chapitre *De la Mode*, chez La Bruyère, chapitre qui s'intitulerait aussi bien *Des Manies*. A chacun la sienne : Diphile a les oiseaux, un autre a les insectes ou les chenilles, ou les reliures en maroquin. Chez Gavarni, cet amateur de fleurs a son grand arbre, son cèdre empoté et à l'état de bouture : il le tient à la main et se sourit de plaisir à lui-même en le contemplant. Tel autre passe des heures accoudé sur son journal; tel a toujours l'œil à son baromètre; tel qui se croit moins fou a la voisine d'en face qu'il lorgne du matin au soir; celui-ci a la chasse à l'affût où il se morfond, celui-là la pêche à la ligne où il s'enrhume. Je recommande surtout le bonhomme en bonnet de nuit qui fait une *réussite*, et cet autre bourgeois, mécanicien amateur, en lunettes, si acharné à *tourner* qu'il en oublie le boire et le manger. On remarquera que dans *les Petits bonheurs* et dans *les Toquades* se retrouvent quelques-uns des mêmes motifs et des mêmes sujets. Mais, dans la première des séries, la manie est vue du côté jeune et sous un jour riant : dans l'autre elle est regardée sinon par un misanthrope, du moins par un observateur indifférent et un peu ironique, qui n'y met rien de flatteur.

Je touche en passant et j'effleure le sommet des choses. Comme beauté et grandeur de dessin, j'admire dans cette effrayante série de malfaiteurs qui s'intitule *le Chemin de Toulon*, la scène des deux bandits qui, dans un site aussi âpre et aussi dépouillé que celui des gorges d'Ollioules, se prennent de querelle et ont ensemble des mots. Il y a la scène d'avant et la scène d'après. Dans celle-ci l'un des deux vient d'être étendu roide mort, tandis que le camarade qui a fait le coup tourne le dos et se dépêche d'allonger le pas. Mais que cet homme étendu sur le premier plan est donc admirablement jeté par terre, et comme on sent qu'il est tombé à la renverse, d'un seul coup, à l'improviste! Pour toute légende on lit au bas : « *Ils ont eu des mots!* » Ah! c'est bien tout le contraire de la mort d'Abel. C'est Caïn tué par Caïn

Et comme beauté de dessin dans un autre genre, et comme charme, on me fait remarquer dans le quatrième *Dizain* ce n° 40, cette femme debout, cette débardeuse montée sur une banquette et adossée à une loge dans un bal masqué, plongeant de l'œil dans la salle et regardant amoureusement la danse sans y prendre part cette fois; avec ces mots : « *Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup dansé!* » Que de grâce et de complaisante lassitude dans la pose, dans tout le geste! quel abandon! quelle mollesse accomplie et absolue de tout point! Ah! que celle-ci est bien tout l'opposé de la statue de Vesta!

Parmi les sujets que vient de reproduire excellemment la photographie, je ne puis m'empêcher de signaler encore, pour le dessin comme pour le sentiment, cette scène de l'homme du peuple, de l'ouvrier faisant choix d'une épouse, lui posant la main sur l'épaule, et dans un langage grossier, que la légende a rendu au naturel, lui déclarant une affection grave pourtant et des plus sérieuses : l'attitude et le visage de cette femme debout, les yeux baissés, acceptant avec simplicité une vie commune qui lui sera rude, ont un véritable caractère de chasteté. Ce sont là, à leur manière, de *justes noces*, comme diraient les anciens. Et celui qui croirait que l'artiste a uniquement voulu plaisanter et se permettre une légèreté, se tromperait fort : il a voulu, sous forme vulgaire, exprimer le côté humain bien senti et montrer l'honnêteté de la chose.

Pour voir et pour rendre tant de scènes et de figures, comment s'y prend Gavarni? A-t-il eu besoin précisément de voir de ses yeux tout ce qu'il dessine ensuite et qu'il intitule à bon droit *d'après nature?* Je ne le crois pas. Il a son monde en lui. Comme tous les observateurs nés tels, il est doué d'un sens particulier très-délié; il a sa seconde vue, il a le flair. Il observe en rêvant et en ruminant, sans chercher bien loin et sans regarder toujours autour de lui. Cela lui entre confusément, pour ainsi dire, il se fait un travail de nutrition au dedans, et à son heure l'invention se produit, laquelle n'est qu'une observation à la seconde puissance. Son intelligence de la physionomie humaine est telle que rien qu'à voir un individu il lui arrive souvent de mettre sur son visage non-seulement son caractère, mais sa profession.

Quand il dessine, il ne va point au hasard et ne laisse point courir son crayon à l'aventure, sauf à corriger. Jamais il n'a fait une figure sans en avoir l'idée nette dans son imagination; il a le bonhomme dans la tête. L'a-t-il vu en effet dans la réalité et l'a-t-il retenu? C'est possible. Dans tous les cas, l'individu existe pour lui dans sa pensée : il voit le modèle.

Son art, son habileté de dessinateur sur pierre exigeait une étude, une description; elle a été faite par MM. de Goncourt. Ils ont expliqué avec une vivacité et une sorte de rivalité de plume comment de son crayon il attaque la pierre, comment il la traite avec un sans façon, avec une hardiesse qu'on n'y avait jamais apportés avant lui, et ils nous ont donné l'idée de ce génie du dessin en action. Un des amateurs qui savent le mieux leur Gavarni, et à l'aimable obligeance duquel je dois beaucoup pour m'avoir facilité ce travail, M. Royer, allant le voir un jour, le trouva à même d'une pierre et cherchant un effet de dessin qu'il avait remarqué chez Daumier. C'était un de ces grands lavis, un de ces effets généraux et larges comme Daumier en sait trouver. Cela le dépitait de ne pouvoir y atteindre : « Je ne sais, disait-il, comment ce diable de Daumier s'y prend; c'est à croire qu'il attache la brosse à son ventre et qu'il frotte la pierre avec. » Quiconque a vu les grands dessins de Gavarni, notamment ses deux vues du *Marché des Innocents*, le côté des hommes, porteurs et charretiers, et celui des marchandes et commères, comprendra le résultat le plus savant de son procédé et de sa manière : par l'ordonnance des groupes, par la vigueur et la gradation des tons, par le relief et la profondeur des plans, ce sont des peintures.

Il a obtenu dès longtemps, dans le genre non classé qui est sa création, je ne dis pas toute la vogue (il l'eut dès l'abord), mais toute l'estime réfléchie et motivée de ceux dont le suffrage compte et marque les rangs. Il était déjà au comble de son succès qu'une distinction à laquelle tout artiste attache du prix lui manquait encore. Un jour qu'il se trouvait dans le cabinet de M. Cavé, directeur des Beaux-Arts, celui-ci lui demanda s'il lui serait agréable d'avoir la croix, et sur sa réponse affirmative : « Eh bien! voilà de l'encre et du papier, écrivez votre demande. » — « Hein! fit Gavarni, s'il faut la demander soi-même, je ne l'aurai jamais. » A quelques années de là, il la reçut sans avoir eu à y songer. M. le comte de Nieuwerkerke, sans le connaître personnellement, le proposa de lui-même au Prince-Président, et Gavarni fut décoré le 16 juillet 1852. Sa nomination, proclamée avec d'autres en séance solennelle au Louvre, fut accueillie par une double salve d'applaudissements. Quelque temps après, Gavarni, qui s'entend peu aux compliments, alla chez M. de Nieuwerkerke : « J'ai voulu voir, lui dit-il, celui qui a eu l'idée de décorer Gavarni. »

Arrivé à la plénitude de la vie, à la conscience du talent satisfait qui désormais peut indifféremment continuer ou se reposer, et qui a fait sa course, — après bien des traverses et une de ces douleurs cruelles qui éprouvent à fond le cœur de l'homme [1], — Gavarni ne formait plus qu'un souhait : rêver, travailler encore, et trouver son dernier bonheur, comme Candide, à cultiver son jardin. Car il avait, il a un jardin, à ce qu'on appelait le Point-du-Jour, au bord de la Seine, son jardin d'Auteuil, et plus grandiose que celui de Boileau, un petit parc en vérité, avec quinconce de marronniers, avenue, terrasse, un vrai coin royal de Marly. Et il y vivait depuis des années, l'embellissant, l'ornant à plaisir, y plantant des arbres rares, ifs d'Irlande, genévriers, cyprès, cèdres du Liban, et le *Thuya filiformis*, et le *Wellingtonia gigantea*, et que sais-je encore? Celui qui avait aimé à la folie les travestissements n'avait pas de plus grande joie à cette heure que de cultiver la nature. Il était devenu aussi un jardinier consommé; comme ce vieillard de Virgile, il savait les expositions heureuses, les saisons propices, le terrain où se plaît le mieux chaque arbre, et le voisinage qui le contrarie. Mais, hélas! qu'est-il advenu? un de ces tracés géométriques inflexibles, une de ces courbes d'ingénieur qui n'obéissent qu'au compas, est venue prendre de biais le beau jardin et bouleverser tout le nid. Adieu la tranquillité et le bonheur! O ligne aveugle et inflexible, ne pouviez-vous donc vous détourner un peu et vous laisser attirer doucement du côté de ceux (comme il y en a beaucoup) qui ne demandent qu'à être traversés de part en part, sauf à être ensuite largement guéris et dédommagés? Et comment dédommager ici? comment évaluer l'ombrage, la fraîcheur matinale, les longues heures amusées, tant de petits bonheurs tout le long du jour, et le vœu final exaucé, la douce manie satisfaite, si vous voulez l'appeler de la sorte, la chimère, enfin? Tout en n'étant pas insensible au progrès de la grandeur publique, il m'est bien souvent arrivé, je l'avoue, à l'aspect de ces abatis de maisons qui prenaient en écharpe de vieux quartiers de Paris et des faubourgs tout entiers, de regretter et de recomposer une dernière fois en idée ce que démasquait tout d'un coup le prodigieux ravage, ces petites maisons cachées, blotties dans la verdure et toutes revêtues de lierre, qui avaient été longtemps l'asile du bonheur; mais jamais je ne me suis mieux rendu compte de ce genre de regret qu'en voyant menacé d'une coupe prochaine le jardin de Gavarni.

C.-A. SAINTE-BEUVE,

De l'Académie française.

[1] Voir les numéros 596 à 607.

[1] La perte d'un fils.

## COURRIER DES MODES

Mlles Noël sœurs viennent de créer, en coiffures de lingerie, plusieurs modèles très-élégants. Ce sont des bonnets délicieux formés avec un *carré* rempli de petites *roues* serrées les unes contre les autres, formées par un festonné; le centre de ces roues est habilement orné de fines broderies à jour. De grandes brides flottantes, ornées dans le même style, se nouent sous le menton et entourent le chignon. Ces bonnets sont très-bien portés en deshabillé.

J'ai aussi remarqué à la *Couronne royale* plusieurs parures complètes, entre autres des toilettes en toile très-fine brodée au passé. La broderie se termine sur un petit bord de valencienne. Le col rabattu et très-étroit, les manches très-collantes, sont ornés du même dessin et de la même broderie.

Les peignoirs du matin que l'on trouve à la *Couronne royale* ont un cachet d'originalité et de distinction tout particulier. Ils n'ont ni taille ni ceinture, et restent flottants. Les manches sont très-larges et les ornements du col, du devant et des manches sont les mêmes.

Des modèles rayés de broderie au plumetis, de dentelle ou valencienne avec col rabattu avec coins arrondis carrément. Les manches sont à poignets avec broderie du même genre.

Nous avons vu aussi à la *Couronne royale* un splendide trousseau, et les aimables directrices nous ont invitée à en venir prendre une connaissance plus étendue : dans un numéro prochain nous pourrons en donner la note détaillée à nos lectrices.

Comme nous le disions plus haut, la mode des petits chapeaux est restée à l'ordre du jour; par conséquent les cheveux continuent à rester à découvert et en vue; ils exigent aujourd'hui un soin et une précaution très-grande pour les entretenir, et on ne saurait y apporter assez de minutie. Beaucoup de nos lectrices pourraient se trouver embarrassées par cette question; pour celles-là nous indiquerons l'*Eau* et la *Pommade vivifiques* de MM. Binet, rue Richelieu, 29; ces spécifiques ont des vertus qui les rendent indispensables pour la toilette des femmes élégantes. En effet, l'*Eau vivifique* détruit les pellicules, arrête et empêche la chute des cheveux et les fait épaissir; la *Pommade* fortifie la racine, donne du lustre et de la souplesse à la chevelure et l'empêche de devenir cassante.

L'emploi simultané de ces deux produits ne peut qu'être favorable : aussi le conseillons-nous à nos lectrices, auxquelles nous le rappellerons encore quelquefois.

L'eau *la Florida*, de M. J. Bort, rue de la Reine, 48, à Lyon, et rue Fontaine-au-Roi, à Paris, permet de détacher *soi-même*, très-facilement et très-rapidement les tissus les plus délicats, sans les compromettre et sans altérer les nuances, si sensibles qu'elles puissent être. Les personnes, qui craignent de donner au teinturier des robes qui n'ont que des taches légères, pouvent sans crainte se servir de ce produit, dont nous supposons qu'il doit y avoir des dépôts dans toutes les grandes villes de France et de l'étranger.

ALICE DE SAVIGNY.

L'HOTEL DE VILLE DE GŒRLITZ, DANS LA HAUTE LUSACE (PRUSSE), d'après un dessin de M. [illegible]

## GŒRLITZ

La ville de Gœrlitz, peuplée de 23,000 habitants, appartient à la Prusse depuis 1815, et forme aujourd'hui le chef-lieu de la province de la haute Lusace. Elle fut fondée par le duc Sobieslas, sur la pente d'une colline au bas de laquelle coule la Neisse. Gœrlitz fut plusieurs fois, en 1813, le quartier général de Napoléon.

Ses vieilles portes surmontées de tours, ses sombres maisons aux sculptures de pierre témoignent de son antiquité. Parmi les monuments, il convient de citer en première ligne l'hôtel de ville, qui date de 1488, et qui porte encore les armoiries du roi Mathias. De la tourelle de cet édifice on embrasse une vue magnifique. Nous mentionnerons également dans le faubourg Saint-Nicolas le *Saint-Sépulcre*, construit, de 1480 à 1489, par un bourgmestre de Gœrlitz, nommé Emmerich, qui avait fait tout exprès, avec un architecte et un peintre, le voyage de Jérusalem pour pouvoir, au retour dans son pays, imiter le tombeau du Sauveur. On voit son portrait dans l'église voisine.

R. BRION.



## RÉBUS




*Explication du dernier Rebus*

Là où il n'y a rien, le roi perd ses droits



PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

EMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | | |
|---|---|---|
| Un an . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| Six mois . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| Trois mois | 4 fr. 50 | 5 fr. |

[illegible]

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | | |
|---|---|---|
| Un an. . . | 52 fr. | » — 64 |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

[illegible]




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 609.
Mercredi 23 Janvier 1867.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Magnifique projet d'un Américain très-ingénieux. — Comment on peut gagner un million [illegible] — [illegible] national — Le *Conversation-Steamer*. — Flottille de joueurs. — Roulette en pleine mer. — Un terrain neutre à l'usage des duellistes. — Les farces de Theodoros Ier. Mémorable conversation entre le Négous d'Abyssinie et un [illegible] — Chaînes de fer et chaînes de fleurs. — Perplexité du gouvernement britannique. — Une conférence de M. Beulé. — Début éclatant d'un jeune archéologue. — Procès d'un empereur romain. — Les bals du Théâtre-Italien. — Une dame qui sait *lire*.

Est-ce une chimère, est-ce une réalité?

Je vais vous conter tout bonnement la chose, et vous apprécierez avec la rare sagacité qui vous distingue.

Il y a quelques jours, je dînais au Grand-Hôtel en compagnie de plusieurs négociants. Non loin de moi, était assis un Américain de New-York, un de ces types que l'on peut ranger sans hésiter parmi les hommes éminemment pratiques. De temps en temps, notre Yankee s'arrêtait au moment de porter à ses lèvres sa cuillerée de potage et inscrivait, d'un air fiévreux, des chiffres sur un carnet. Il revenait ensuite à sa soupe, pour recommencer le même manége une minute après.

On en vint à parler de l'Exposition universelle, naturellement, et des espérances de fortune que chacun fondait sur ce grand concile industriel.

— Pour ma part, dit l'Américain, je suis certain de gagner un million, au bas mot, dans l'espace de six mois.

— Qui donc ne compte pas sur son petit million? fit quelqu'un en souriant.

— Oui, repartit l'homme pratique, tout le monde s'abandonne à des rêves dorés; mais que de désappointements au réveil! Quant à moi, c'est bien différent. Mon bénéfice est sûr, certain, infaillible. Pour convaincre votre incrédulité, je vais vous expliquer mon idée; d'autant plus que les choses sont en très-bon train, et que je n'ai aucun avantage à garder le secret.

Ici l'Américain commença l'exposé de son ingénieux projet, dont j'ai l'honneur de donner, à mon tour, la primeur à nos lecteurs.

Veuillez d'abord remarquer — ceci est un point capital — que la mer n'est la propriété d'aucune nation, et que chacune d'elles, du moment qu'elle est en état de paix, peut faire circuler librement son pavillon à l'endroit qu'il lui convient de cette plaine aussi humide que neutre. Le droit international ne fait exception que pour une zone de trois



M. INGRES, SÉNATEUR, MEMBRE DE L'INSTITUT, [illegible] M. H. [illegible] — [illegible]

lieues le long des côtes de chaque pays, ladite zone étant censée faire partie du territoire de ce pays. C'est ainsi que l'on dit les eaux françaises, les eaux anglaises ou les eaux espagnoles.

Vous savez également que les États communiquent leur nationalité à leurs navires. Ainsi, par une fiction légale, on est en Russie sur le pont d'un vaisseau russe, ce vaisseau naviguât-il au milieu de l'océan Pacifique.

Partant de là, notre Américain s'est dit : il y a largement un million à gagner pendant l'Exposition universelle, si j'ouvre, à trois lieues et quart du Havre, un magnifique établissement de trente-et-quarante et de roulette.

Et il s'est mis à l'œuvre avec la résolution d'un négociant qui n'ignore pas que le temps est de la monnaie.

Il vient d'affréter à New-York un des plus vastes steamers qu'il ait pu trouver. — Je ne dis pas que ce soit le *Great-Eastern*, parce que je n'en sais rien. — Ce steamer est pourvu des aménagements les plus confortables et même les plus magnifiques que l'on puisse imaginer. On s'occupe d'y installer une salle de bal, une salle de concert, des salles de billards, une bibliothèque, un restaurant et surtout des salons de jeu, où il n'y aura qu'un demi-zéro de refait et où le maximum s'élèvera à quinze mille francs.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu dire que l'Amérique est une terre admirable, où l'on jouit de toutes les libertés, même de celle de tuer les nègres qui ont l'inconvenance de vouloir monter en omnibus. La roulette et le trente et-quarante y jouissent donc des franchises les plus absolues.

C'est pourquoi le *Conversation-Steamer* aura des papiers américains parfaitement en règle et fera flotter à sa poupe le pavillon étoilé. Muni d'un équipage de croupiers au grand complet, il chauffera sa machine et ira tranquillement se planter en panne à trois lieues et quart du Havre. Là, il attendra la clientèle, pendant que la bise portera aux échos de la rive le bruit de son artillerie et de ses fanfares.

L'impresario, en terminant son récit, semblait ne pas douter d'un immense succès.

— Vous verrez aussitôt, s'écria-t-il, une flotille de canots quitter le port pour apporter au pied de mon escalier de velours rouge les joueurs les plus opulents et les femmes les plus charmantes. La nouvelle se répandra à Paris avec la rapidité du feu dans une traînée de poudre. Dieu sait s'il y aura du monde dans votre capitale à cette époque-là! Eh bien, tout le monde voudra se payer cette partie de plaisir inouïe : un petit voyage de quatre heures, au bout duquel on aura la satisfaction de poursuivre tranquillement une série à l'ombre du drapeau de la jeune Amérique, bercé par les vagues caressantes et par les accords d'un orchestre exquis.

— Une seule chose m'inquiète, poursuivit-il, c'est l'encombrement. On se battra pour monter à bord; je crains que la foule trop compacte n'amène des accidents. Il faudra que je prenne des mesures sévères. Ainsi, j'ai le projet de n'admettre que les personnes qui justifieront qu'elles ont au moins dix mille francs à perdre. A l'égard des femmes, j'accorderai des dispenses à celles qui seront excessivement jolies et porteront des toilettes éblouissantes.

L'Américain continua encore longtemps, déroulant les merveilleuses perspectives de son projet. Mais ces détails ne vous apprendraient rien de plus. Je note seulement ce dernier détail assez original :

— Bref, messieurs, je pourrai encore, dans la matinée, louer le pont de mon steamer aux personnes désireuses de se battre en duel, hors des atteintes des lois de leur pays. Je ne demanderai que cinq louis par tête de combattant. Ce ne sera véritablement pas la peine de s'en passer. A l'occasion, moyennant un léger supplément, je fournirai même des témoins de bonne tenue et à moustaches.

Mon Dieu! qu'un homme est heureux d'avoir l'esprit inventif! Il ne me viendra donc jamais, à moi aussi, une de ces idées sublimes, capable de me faire gagner un petit million dans l'espace d'une saison!

~~~ N'était le respect que je dois à la dignité suprême dont est revêtu le grand Négous d'Abyssinie, Théodoros Ier, je n'hésiterais pas à appliquer à ce souverain foncé l'épithète de lunatique.

Il y a terriblement longtemps que les journaux retentissent du récit des mésaventures de M. Rassam, agent du gouvernement britannique dans les régions médiocrement civilisées qui s'étendent au midi de l'Égypte. M. Rassam a été mis aux fers. M. Rassam a été relâché. M. Rassam a été réintégré au cachot. C'est irrévocablement la semaine prochaine que M. Rassam recevra la clef des champs. M. Rassam reste définitivement en prison. Et ainsi de suite durant des semaines et des mois.

Pendant ce temps-là, le Négous Théodoros se livrait à ses méditations

— Si je lâche M. Rassam, s'est-il dit enfin, les journaux d'Europe cesseront de s'occuper de moi, et je tomberai dans l'oubli le plus profond; ce qui ne laissera pas que d'être humiliant pour un grand Négous. Allons! il est temps de recommencer mes farces.

Et il trancha la question de la manière que l'on va voir.

On amène M. Rassam à son audience solennelle.

Théodoros, entouré de toute sa cour, est sur son trône recouvert d'une peau de crocodile. Il porte un casque de cuirassier, un habit rouge de commodore, un caleçon de nankin, une pantoufle de moleskine à un pied et une botte molle à l'autre. Un anneau orné de corail traverse ses narines

M. Rassam, à qui on a parlé de sa prochaine mise en liberté, s'incline profondément devant le puissant souverain, et commence en ces termes :

— Sire, je viens prendre congé de Votre Majesté et lui exprimer...

Théodoros l'interrompt :

— Je serai franc avec toi, mon bon, mon cher, mon excellent Rassam. Mon cœur saigne rien qu'à l'idée de te voir t'éloigner pour toujours.

— Votre Majesté est trop bonne.

— C'est vrai, je suis trop bon, mon petit Rassam. Mais, que veux-tu? on ne se refait pas. Aussi ai-je résolu de ne jamais me séparer de toi.

M. Rassam pâlit et sentit une sueur froide mouiller son front. Il balbutia :

— Que diront les journaux d'Europe ?

— Je m'en fiche pas mal des invectives des journaux, pourvu qu'ils continuent à parler de moi.

— Cependant le prestige de Votre Majesté...

— Ah bien, oui! parlons-en, de mon prestige en Europe. N'a-t-on pas eu l'impertinence, à Paris, de faire débuter à l'Hippodrome la belle Sara qui s'était enfuie de mon sérail, au lieu de me la renvoyer, pieds et poings liés, entre deux gendarmes? Non, mon excellent Rassam, je t'ai voué une tendre affection, et j'ai résolu de t'attacher à ma cour par des liens indissolubles.

M. Rassam était muet de stupeur.

Théodoros continua, en montrant ses dents blanches dans un sourire féroce :

— Je parle sans métaphore. Pour t'empêcher de te soustraire à mon amitié, comme l'infidèle Sara s'est soustraite à mon amour, je veux que l'on te mette les chaînes les plus lourdes que l'on pourra trouver. Holà! mes gardes, que l'on exécute mes ordres!

Et soudain M. Rassam se vit chargé d'une vingtaine de kilogrammes de ferraille.

Théodoros ricanait toujours. Il reprit.

— Détrompe-toi, si tu crois que je suis ton ennemi. Pour te prouver ma haute estime, je t'entourerai de prévenances et te comblerai de faveurs. Je te fais commandeur de mon ordre du Singe-Bleu. Sous aucun prétexte on ne t'ôtera tes chaînes, mais je tâcherai qu'elles finissent par te paraître des chaînes de fleurs. Quatre fois par jour, on te portera les meilleurs plats de ma cuisine. Tous les matins, mon médecin viendra prendre de tes nouvelles. Chaque soir, ma troupe de bayadères exécutera les danses les plus suaves pour te distraire.

Et tout cela fut exécuté de point en point. C'est la haute fantaisie dans le despotisme.

La vie de M. Rassam n'est pas le moins du monde en danger : il engraisse même. Mais cela ne fait rien : il aimerait mieux s'en aller.

On devine si un pareil événement doit préoccuper le gouvernement anglais. Les consuls d'Égypte et les autorités d'Aden ont échangé une foule de dépêches; que faire pourtant? L'Angleterre possède de nombreux vaisseaux cuirassés, mais jusqu'à présent on n'a pas trouvé un moyen facile de faire passer des vaisseaux cuirassés dans les montagnes d'Abyssinie.

Aux protestations du ministère anglais, Théodoros a répondu à peu près en ces termes :

— Je ne demande pas mieux que d'arranger cette petite affaire. Mais si je me décide à me séparer de mon bon ami Rassam, il me faut une compensation. La reine Victoria est veuve; il serait inutile d'essayer de me le dissimuler. Eh bien, qu'elle consente à m'accorder sa main, et, foi de Négous! je lui rendrai son Rassam, puisqu'elle y tient tant que cela. Voilà mon dernier mot

Et le gouvernement anglais continue d'être fort embarrassé.

Si dévouée que soit une reine au bonheur de son peuple, il n'est guère possible de lui demander de pousser le dévouement, pour obtenir la liberté d'un de ses sujets, jusqu'à épouser un nègre qui a un anneau dans le nez.

La main sur la conscience, je ne le lui conseillerais pas, ni vous non plus, j'en suis certain.

Les mânes du fameux Schahabaham doivent être jalouses des exploits du grand Négous, Théodoros Ier.

~~~ S'il faut en croire M. Beulé, un certain Auguste, qui exerça jadis la profession d'empereur romain, ne valait guère mieux que le Négous d'Abyssinie.

Avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous présenter M. Beulé, un des plus illustres inconnus de la petite église qui s'intitule modestement le monde savant.

Dès l'âge le plus tendre, le jeune Beulé se fit remarquer par son goût prononcé à recolter les tessons de poteries et les vieux moellons. A peine eut-il revêtu la robe prétexte, qu'on le vit saisir un bâton blanc, et, malgré les supplications de ses tendres parents, se mettre en route pour l'Asie Mineure, cette terre classique qui doit quelque célébrité à la belle Hélène.

Il suivait son étoile!

Dès son arrivée, M. Beulé eut une bonne fortune... archéologique, bien entendu. Il découvrit les ruines du temple d'Éphèse.

On constata, il est vrai, un peu plus tard, que ces ruines n'étaient autre chose qu'un ancien four de boulanger. Mais un si mince détail n'était pas de nature à déconcerter un homme convaincu qui vient de rédiger une brochure.

Ladite brochure parut et fut fort remarquée par M. Pingard, huissier au Palais-Mazarin. Il n'en fallut pas davantage pour que la porte s'ouvrît devant M. Beulé, qui fut classé dans le compartiment des inscriptions et belles-lettres.

Vous pensez peut-être qu'une fois en possession d'un bel habit à palmes vertes, le jeune savant était arrivé au terme de ses désirs. Oh que nenni! Les affiches des conférences placardées à tous les coins des rues commencèrent à troubler son sommeil. Les lauriers de Mlle Esther Sezzi et même du docteur Marchal de Calvi lui firent envie. Il aspira, lui aussi, aux enivrements de la popularité, aux applaudissements de la foule.

C'est pourquoi on vit, la semaine passée, M. Beulé arriver rue Richelieu et ouvrir dans un coin de la Bibliothèque impériale une façon de petite parlotte, que vous êtes libre de qualifier cours ou conférence, à votre choix.

Comme un vrai malin qu'il est, M. Beulé débuta par un coup de maître. Il choisit un sujet palpitant d'actualité, susceptible en tout point d'émotionner son auditoire. Il procéda, en un mot, à un éreintement approfondi de l'empereur Auguste.

Voyez un peu comme on apprend mal l'histoire dans les colléges. Ni vous ni moi nous ne nous doutions le moins du monde que le nommé Auguste fût un sacripant à pendre et à dépendre. Ah! que M. Beulé lui a dit joliment son fait!

Si cet acte de justice était un peu tardif, il n'en fut que plus complet! Tibère était cruel : c'est la faute à Auguste. Néron mit le feu à Rome et joua la comédie : c'est la faute à Auguste. Vitellius n'était qu'un gourmand idiot : encore la faute à Auguste. L'empire romain s'est écroulé : toujours la faute à Auguste.

Ce réquisitoire féroce, qui nous a révélé des choses bien inconnues, — si inconnues qu'on ne s'en était jamais douté, — n'a pas duré moins de deux heures.

C'est à ce point que les auditeurs voulurent, séance tenante, désigner douze jurés pour appliquer à ce scélérat d'Auguste le châtiment mérité de ses forfaits.

Nous aurions eu, en plein Paris, une application regrettable de la loi de *Lynch*, s'il ne s'était trouvé un sage dans l'assistance, lequel parvint, non sans peine, à faire suspendre l'audience pour avoir le temps de courir chercher Me Lachaud.

Me Lachaud ne refusa pas le secours de sa parole à l'accusé Auguste. Mais que pouvait son éloquence entraînante en présence des charges accablantes amoncelées par M. Beulé? Il dut se borner à plaider les circonstances atténuantes

En somme, l'accusé Auguste a été condamné à vingt ans de travaux forcés, avec une heure d'exposition au pilori de l'histoire.

L'audience a été levée, et M. Beulé est rentré chez lui en se frottant les mains.

Un pareil acharnement n'est pas naturel. Y aurait-il eu, entre ces deux hommes, des discussions d'intérêts ou quelque rivalité d'amour?

Je prendrai des informations.

~~~ Il paraît que les Parisiens ne dansaient pas encore assez et que le besoin d'un nouveau bal se faisait généralement sentir.

Le Théâtre-Italien s'est dévoué avec une générosité dont on ne saurait trop le féliciter, pour combler cette regrettable lacune. Nous voici donc en possession de bals à la salle Ventadour. Tous les autres théâtres de Paris se disposent à emboîter le pas au Théâtre-Italien, et, avant peu, m'assure-t-on, on dansera dans nos vingt-deux théâtres.

Je n'aurais jamais cru que le goût de la polka fût si profondément entré dans nos mœurs.

En attendant, le Théâtre-Italien a tenu à se constituer une spécialité. Il a inauguré les bals d'hommes.

Au foyer, dans les corridors, dans la salle, partout des habits noirs. C'était un aspect enchanteur.

Au bas des escaliers, stationnaient des huissiers qui invitaient les survenants à ne pas parler trop haut et à faire assaut de bonnes manières.

Deux ou trois femmes étaient parvenues, grâce à la protection d'un maître de danse, à se faufiler dans la salle. Mais on les avait prévenues au contrôle que, si elles avaient l'incongruité de demander à quelques cavaliers de les emmener souper, elles seraient fourrées incontinent au violon.

Pour la prochaine fois, il est question d'installer des tables de whist dans le foyer.

On causait à voix basse dans un groupe de journalistes.

— Que faites-vous là? demanda un nouvel arrivant.

— Chut! lui fut-il répondu, nous attendons le corps.

~~~ L'usage veut que l'on termine une chronique par une anecdote. Conformons-nous donc à l'usage.

On devisait dans un salon sur la haine et l'amitié, et quelqu'un disait qu'en notre temps d'indifférence ces deux sentiments étaient bien déchus de leurs anciennes proportions. On ne sait plus haïr parce qu'on ne sait plus aimer.

— Oh! moi, dit la maîtresse de la maison, quand je hais quelqu'un c'est pour tout de bon. Je voyage pour le diffamer!

GÉRÔME II.

## BULLETIN

On signale, au nord de l'Islande, la présence de la grande glace dite de Groënland. Elle s'est détachée de la côte pendant l'été, mais sans s'éloigner beaucoup, et on suppose que le bras de mer qui sépare le Groënland de l'Islande était complétement envahi par les glaces au nord de cette île.

Une lettre, qui a paru cet été dans un journal de Copenhague, et qu'on attribue à un officier très-distingué de la marine royale, émettait l'opinion que ces glaces, dans leur marche progressive vers le sud, ne tarderaient pas à rencontrer le grand courant du golfe du Mexique et à s'y fondre, en occasionnant par cela même de grandes perturbations dans l'atmosphère; par suite, selon toutes probabilités,

les pays situés au nord du 51e ou 52e degré de latitude éprouveraient des temps pluvieux et variables durant les étés de 1867 et 1868.

A l'occasion des concours des régates internationales de l'Exposition universelle qui auront lieu au mois d'avril prochain, le comte Szechenye, de Pesth, aurait demandé au gouvernement français la permission d'utiliser pour son steamer le canal du Rhin à la Marne. Il irait de Pesth à Kelheim, se rendrait par le Ludwigskanal dans le Rhin en passant par le Mein, affluent de ce fleuve. De Strasbourg il se dirigerait sur Nancy et de là vers le confluent de la Seine et de la Marne.

La société française de bienfaisance établie à Bruxelles vient de doter un des hospices de cette ville de dix lits en faveur de dix vieillards d'origine française. Une somme de 47,000 francs a été consacrée à cette œuvre charitable, dont l'inauguration a eu lieu dernièrement.

Il existe un proverbe anglais qui dit : « C'est un bien mauvais vent que celui qui ne souffle du bien pour personne. » Voici un fait qui donne raison au proverbe.

On sait tout le mal que font les sauterelles dans notre Algérie; eh bien, l'invasion de ces insectes, loin d'être redoutée des peuplades de la Cafrerie, est envisagée par elles comme un bienfait. Il y a peu de temps, un nuage épais de ces insectes s'abattit, pendant la nuit, dans le voisinage de Thaba Nehu, capitale des Cafres Barolongs, dépendant de la république de Free-State, et située dans la partie Est de son territoire. Cette résidence se compose d'une agglomération de 3,000 huttes et renferme une population de 40,000 âmes. C'est la ville indigène la plus étendue de l'Afrique du sud.

Les Barolongs eurent bientôt connaissance de la présence des sauterelles et se disposèrent immédiatement à s'en emparer par surprise. Hommes, femmes et enfants ne tardèrent pas à sortir en masse de leurs huttes, munis chacun d'un sac à blé, qui fut en peu de temps rempli de ces insectes.

Le lendemain, au point du jour, ils ont regagné leurs habitations, emportant une quantité prodigieuse de sauterelles, dont ils avaient également chargé leurs chevaux et leurs bœufs. Les Barolongs ont fait bouillir sur-le-champ les insectes qu'ils destinaient à leur consommation immédiate; le reste a été séché au soleil et mis soigneusement en réserve.

Depuis le règne d'Édouard II, il n'y a plus trace de loup en Angleterre, et les chasseurs seuls ont le droit de s'en plaindre. Il y en a, au contraire, des millions en Russie, où ils causent d'incalculables ravages; aussi leur fait-on une guerre acharnée. Il n'est pas rare qu'on envoie là, comme en Pologne, des détachements d'infanterie à leur poursuite; on fait alors sur eux des feux de peloton.

Les gravures qui représentent des traîneaux poursuivis par des loups ne sont que la reproduction de scènes trop réelles. Les voyageurs qui ne sont pas armés exposent leurs personnes et surtout leurs chevaux à de grands dangers. La plupart des traîneaux sont armés pour la chasse et portent un marcassin qu'on fait crier afin d'attirer les animaux féroces.

Le loup, à moins qu'il ne soit affamé, ne s'attaque pas à l'homme; mais le loup enragé mord tout le monde, et sa morsure est plus dangereuse que celle du chien enragé. L'application du fer rouge est rarement efficace. La mort qui s'ensuit est une mort terrible. Un paysan se sentant atteint du mal se fit attacher à un mur et s'y cassa la tête. On a vu un loup enragé se précipiter dans les fenêtres d'une cabane et se mettre le museau en sang jusqu'à ce qu'on parvînt à le tuer. En Pologne, il est difficile de se procurer des fusils, et il y a des villages en Russie où l'on ne trouverait pas un seul tireur. La hache est l'arme de rigueur contre cet animal, très-friand du gras des jambes des femmes, qu'il mord de préférence.

Quand on est poursuivi par une bande de loups et qu'on a la chance d'en tuer un, les autres vous laissent un peu de répit et s'élancent sur celui qui est tué ou blessé pour le dévorer. Il est prudent de se jeter à terre et de faire le mort, faute de mieux. Les loups passent à côté de vous alors sans vous toucher.

Un préjugé national veut que, quand les loups pénètrent dans une ville, le malheur les suive de près.

TH. DE LANGEAC.

## M. INGRES

Voici en quels termes Gustave Planche, — il y a de cela environ vingt ans, — formulait son opinion sur l'auteur de la *Stratonice* :

« Les œuvres de M. Ingres, disait le critique, sont de telle nature qu'elles commandent le respect. On peut très-bien ne pas les accepter comme des pensées à l'abri de tout reproche. On est pourtant forcé de les révérer comme l'expression d'une volonté puissante, qui n'a jamais rien négligé pour se manifester pleinement. Son passage a été marqué par une action salutaire, car il a soutenu le culte de la beauté, le culte des lignes harmonieuses. Je crois fermement qu'il a servi les intérêts de l'art par l'énergie, par l'exagération même de sa volonté. »

Je cite cette opinion de Gustave Planche pour son exacte mesure et sa parfaite impartialité. La *volonté*, ce mot suffit à résumer le caractère, la vie, le talent de M. Ingres, et cet éloge sera aussi bien accepté par ses adversaires les plus convaincus, que par ses élèves les mieux fanatisés.

M. Ingres (Jean-Auguste-Dominique) naquit à Montauban, en 1781. On sait qu'il a *travaillé* la musique presque autant que la peinture, et qu'il s'est piqué, toute sa vie, d'être un violoniste d'une certaine force. Son père était, comme lui, musicien et peintre. Preuve que certaines aptitudes sont héréditaires dans certaines races, ou plutôt que tous les arts furent toujours de la même famille.

Ses prédilections d'artiste se fixèrent dès l'adolescence par la vue d'une copie de Raphaël que son maître avait rapportée d'Italie. C'était celle de la *Vierge à la Chaise*. Elle fit de M. Ingres un Romain décidé pour le reste de sa vie, bien qu'il n'eût alors que douze ans. Mais on sait combien les impressions sont fortes chez l'enfant, et combien elles furent toujours tenaces chez M. Ingres, à tous les âges de sa vie.

Il alla achever son apprentissage à Paris, vit David, et ne changea point ses goûts ni ses idées. En 1801, il obtint le prix de Rome avec son *Achille recevant les députés d'Agamemnon*. Il put alors aller vivre dans la familiarité intime et l'étude assidue de Raphaël, qu'il ne devait plus quitter qu'au bout de vingt ans. On avouera qu'on serait influencé à moins, et par une fréquentation moins longue.

M. Ingres ne partit pas pour Rome tout de suite, et pour cause : la France manquait d'argent, en ce temps-là, grâce aux désordres du Directoire. L'artiste ne toucha qu'au bout de cinq ans le premier trimestre de sa pension de lauréat. Dans l'intervalle, il acheva de se former à la rude école de la pauvreté. Il était obligé, pour vivre, de faire des illustrations de roman, de l'imagerie. A travers ces besognes infimes, où tant de talents se seraient dévoyés et perdus, il trouva moyen de poursuivre, contre vent et marée, ses études sérieuses, et ce premier tour de force le trempa pour toutes les difficultés à venir de son apostolat artistique.

A Rome enfin, il put étudier selon son cœur, ne faire que le travail de son choix. J'ai dit qu'il y passa vingt ans; ôtons-en quatre années de séjour à Florence, de 1820 à 1826. Mais l'influence de Florence fut nulle sur M. Ingres. A peine s'il regarda ses beaux sculpteurs, depuis Donatello jusqu'à Michel-Ange. Pour les peintres, il les dédaigna. André del Sarto lui semblait corrompu; Giotto, barbare; Fra-Angelico ne lui représentait qu'une sorte de bégayement de l'art à son enfance. Je ne sais s'il alla voir le Corrége à Parme, Titien et Véronèse à Venise; les biographes de M. Ingres ne font pas même mention de ces deux autres capitales de l'Italie artistique. Ce qui est sûr, c'est que Rome avait absorbé toutes ses facultés d'attention et d'enthousiasme, et qu'il ne voyait plus rien en dehors de Raphaël. Mais ce qu'il est aussi bien curieux d'enregistrer ici, c'est l'effet qu'il produisait lui-même alors aux peintres de son temps. En 1814, il avait envoyé à Paris son *Odalisque*. Il n'y eut qu'un cri, qu'un haro devant cette jolie toile. On regarda comme un romantique forcené ce peintre austère qui ne trouvait pas Fra-Angelico suffisamment classique, et l'on condamna comme un rétrograde cet apôtre du progrès qui ne se contentait plus des antiques de l'école de David et qui remontait jusqu'à Raphaël pour chercher les types de la perfection complète. M. Ingres passa donc, de toute façon, pour un révolutionnaire de la pire espèce, et l'Académie se crut obligée en conscience de lui faire la guerre. Qui s'en douterait maintenant? Que l'Institut nous vienne demander, après cela, de croire à son infaillibilité!

M. Ingres revint d'Italie avec le *Vœu de Louis XIII*, et sa réputation fut aussitôt fondée. Sa rivalité avec Delacroix date du Salon de 1827, où ils exposaient, en regard l'un de l'autre, Delacroix, son *Bûcher de Sardanapale*, M. Ingres, son *Apothéose d'Homère*; et l'on comprend que la comparaison était faite pour encourager les partisans de M. Ingres; c'était son meilleur tableau, on peut le dire hardiment, qui luttait là contre une des œuvres les moins complètes de Delacroix. Aussi son triomphe se soutint-il jusqu'en 1834. Il exposa alors son *Saint Symphorien*, et le public, fatigué de cette peinture rigide, à laquelle on ne s'était pas encore aguerri, le public se hâta de profiter des premières exagérations de l'artiste classique pour lui tourner le dos. M. Ingres alla se consoler en Italie de l'injustice de la France; on venait heureusement de le nommer directeur de l'école de Rome, en remplacement d'Horace Vernet.

Arrêtons-nous à ce tableau du *Saint Symphorien*, puisqu'il a fait époque dans l'existence du peintre; aussi bien résume-t-il assez ses défauts comme ses qualités. Comme la plupart des ouvrages de M. Ingres, il fait songer à Raphaël, mais à Raphaël imitateur de Michel-Ange, au Raphaël qui a peint la *Bataille de Constantin* et les *Sibylles* de Sainte-Marie-de-la-Paix. M. Ingres s'y étudie visiblement au mouvement, aux violences, aux jeux de musculatures michelangelesques. Reussit-il? C'est une autre question. Les muscles ont beau faire mine de s'insurger; le noir contour qui cerne les membres semble les fixer et les roidir pour l'éternité dans le mouvement qu'ils ont pris et dont il semble qu'ils ne pourraient plus changer. La coloration fausse et froide du peintre reproduit mal les reflets; l'air et la lumière ne jouent pas autour de ces figures; le moyen de dessiner, avec cela, un raccourci qui fasse illusion? Il faut donc de la couleur dans le dessin lui-même, pour que le dessin paraisse exact; que deviennent, devant ce fait évident, l'orgueil et les théories absolues des dessinateurs? — M. Ingres ne connaît pas les ressources de l'*effet*; il en résulte qu'il est obligé, pour attirer l'attention sur la mère de saint Symphorien, de grandir outre mesure cette femme qui contemple son fils de loin, du haut d'une tour, et qui semble être au premier plan. M. Ingres veut représenter une foule; il multiplie de son mieux ses personnages; mais ici, faute d'un coloris juste qui établisse la succession des plans, les figures semblent s'entasser au hasard, s'aplatir littéralement l'une sur l'autre.

Du reste, rien de plus pénible que sa composition, de plus gauche que sa mise en scène, et rien de plus naturel, on en conviendra, que ces défauts chez un talent fondé sur l'imitation; on comprend que toute puissance de création est, par le fait, paralysée en lui; aussi a-t-on vu, chez M. Flandrin, les mêmes difficultés de composer que chez M. Ingres. — Je ne conclurai pourtant pas de tout ceci que le *Saint Symphorien* soit une toile médiocre. Elle contient une figure admirable, vraiment inspirée, et d'un jet superbe : celle du saint. C'en est assez pour que l'ouvrage reste. Mais nulle part aussi, on ne verra mieux accentues les défauts et les exagérations ordinaires de l'auteur.

En règle générale, et à cause de ce principe d'imitation qui fait le fond et la base de la doctrine ingriste, le *tableau* proprement dit n'a pas réussi à M. Ingres. Il y faut trop inventer, et dans les arrangements, et dans le choix des types, et dans la recherche des effets, des harmonies, etc. Aussi reste-t-il, de ce côté de son œuvre, bien au-dessous de son maître David, qui a fait tant de chefs-d'œuvre de composition, depuis son *Serment du Jeu de Paume* jusqu'à son *Couronnement de Napoléon*. Mais David n'avait pris à l'antiquité que le sentiment général de son style; il ne s'était pas cloîtré dans l'imitation de tel maître, de tels ouvrages déterminés. Il n'est arrivé à M. Ingres de réussir une composition que lorsqu'il s'inspirait de quelque chef-d'œuvre ancien. Exemple, l'*Apothéose d'Homère*, copié, pour la distribution de ses figures, d'une médaille antique; — ou encore le *Vœu de Louis XIII*, imité de Couston pour la figure principale, et de Raphaël pour les anges qui garnissent le haut du tableau. Par contre, prenez des compositions originales de M. Ingres; vous y verrez souvent, comme dans sa *Source* et son *Cherubini*, des preuves irrécusables de son embarras de metteur en scène. On sait comment sont faits les deux tableaux, et les deux figures. De part et d'autre, les jambes ont été ajoutées après coup aux deux corps; chaque toile se compose de deux lambeaux cousus l'un à l'autre. Les idées sortent lentement, et par morceaux, de la tête de M. Ingres. Est-ce là ce qu'on appelle l'inspiration?

Mais, heureusement, il prend une éclatante revanche dans ses portraits; c'est ici qu'il a mérité le rang élevé que lui assignent ses contemporains. Il est vrai qu'ici seulement il est sincère, ne pastiche personne, n'imite plus que la seule réalité. On sait l'histoire de son chef-d'œuvre, le portrait de *M. Bertin de Vaux*. M. Ingres, dit-on, avait commencé par combiner, pour son modèle, toutes sortes de poses probablement empruntées à des souvenirs classiques; l'idée de Raphaël, si grand portraitiste, le tourmentait peut-être encore. De guerre lasse, ne trouvant rien à son gré, il finit par dire au directeur des *Débats* : — Tant pis, mais j'y renonce! Levez-vous, asseyez-vous; prenez vous-même la pose qui vous plaira.

M. Bertin ne se le fit pas dire deux fois. Charmé d'être libre, il se laissa tomber dans un fauteuil; il y carra commodément son vaste embonpoint, et, les deux mains sur ses genoux, il se mit à regarder d'un air railleur son peintre, qui poussa un cri de joie : la nature lui donnait là la pose pittoresque, l'attitude caractéristique qu'il avait inutilement demandée à la tradition et à ses souvenirs d'école. — « N'est-ce pas, dit très-bien Théophile Gautier, la révélation de toute une époque que cette magnifique pose de M. Bertin, appuyant comme un César bourgeois ses belles et fortes mains sur ses genoux puissants, avec l'autorité de l'intelligence, de la richesse, et de la juste confiance en soi? »

On peut dire que M. Ingres a réussi de même et au même point tout ce qu'il a fait en s'inspirant de la seule mère nature. Je ne parle pas seulement de ses portraits peints, de *M. de Pastoret*, de *M. le comte Molé*, qui complètent si bien, avec *M. Bertin*, la représentation du règne de Louis-Philippe. Je fais simplement allusion à l'innombrable série de ses dessins et croquis au crayon que tout le monde a pu visiter, il y a quatre ou cinq ans, dans une petite exposition de la rue de Provence. Que de chefs-d'œuvre parmi ces pochades, dessinées en quatre coups de crayon! Une chose qui nous y surprenait particulièrement, c'était l'esprit, l'entrain, et, pour tout dire, la *facilité* inouïe de l'exécution. Jusque-là pourtant le bruit avait couru que M. Ingres passait des années sur ses moindres portraits, et que ses modèles gagnaient des cheveux gris avant de quitter son atelier. Il était prouvé désormais qu'il ne tenait qu'à lui d'aller plus lestement en besogne; pas un peintre, à coup sûr, n'a jamais réuni une plus éblouissante prestesse à une plus magistrale sûreté de main.

Dans ses portraits, M. Ingres est un maître. Il égale les plus grands peintres dès qu'il cesse de les contrefaire. Il ne leur emprunte plus que des principes généraux, leur simplification sévère dans l'exécution, leur facture par grands plans et par grandes lignes; c'est ainsi qu'il a élevé le portrait à la hauteur des conceptions historiques, et que son *M. Bertin* devient digne d'être cité à la suite des Holbein et des Raphaël.

On peut ajouter, à l'éloge de M. Ingres, que les plus grands honneurs par où il a passé, depuis les fonctions de directeur de l'école de Rome jusqu'à celles de sénateur, ne l'ont pas empêché de garder toute sa vie des mœurs d'une simplicité antique. Il était invité à venir s'installer au château du duc de Luynes, où il avait de vastes décorations à exécuter. — Et ma femme? demanda-t-il. — L'invitation est aussi pour Mme Ingres, répondit-on. On fait des préparatifs pour les recevoir, on réserve toute une aile du château pour leur appartement; on enjoint à deux ou trois domestiques de se tenir à leurs ordres. Un beau matin pourtant, on voit arriver une sorte de fourgon campagnard, rempli de toutes sortes d'ustensiles de cuisine, avec M. et Mme Ingres blottis modestement au fond de la voiture. On se récrie. Pourquoi ces poêles et ces marmites? — C'est que, dit M. Ingres avec la simplicité d'un Cincinnatus, nous avons l'habitude de faire notre cuisine nous-mêmes.

JEAN ROUSSEAU.

# LE ROI DES GUEUX

(Suite [illegible].)

[illegible]

## LE DUC ET LE MENDIANT

Un [illegible] venait [illegible], sur [illegible] chemin [illegible] qui était [illegible] la [illegible] par un cavalier [illegible] d'une [illegible], le [illegible] détourna ses [illegible] et fit un [illegible].

Le bon duc et Mendoze atteignirent la porte du moulin, qui était grande ouverte. Ils entrèrent. Le meunier Diego était seul et dormait auprès de ses [illegible], sur des sacs entassés.

— [illegible] moi, dit le bon duc. Nous voyagerons plus commodément jusqu'à la ville d'Alcala. Je vais [illegible] meunier, et plus blanc que je n'étais rouge et noir tout à l'heure. Vive Dieu! [illegible] encore de [illegible] avant d'être [illegible] et en état de me mettre aux genoux [illegible], mais cette [illegible]. [illegible], ami, je commence ma toilette.

En parlant, il essayait de dénouer un des sacs de farine [illegible]

[illegible]



LE MONUMENT DE NAPOLÉON, SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE LEIPZIG, d'après un dessin de M. Albert S. — Voir page 54.

[illegible] qu'il venait d'écouter, il refusa de servir Mendoze, qui devinait son dessein, [illegible]

— Ne vous attardez pas à ce soin, seigneur; j'aurai plus vite fait d'éventrer le sac à la pointe de mon épée.

Il levait [illegible] en même temps, mais Mendoze l'arrêta d'un [illegible] que Mendoze demeura tout interdit.

— [illegible] prononça lente-ment le bon duc. « Perdre un morceau de pain, c'est tuer un homme... » Ainsi, ceci est du pain, je n'en prendrai pas un grain de plus qu'il ne faut pour conserver ma vie.

Le sac était dénoué. Le bon duc y trempa ses deux mains et se barbouilla de farine, cachant ainsi à la fois son sang et ses plaies. Il avait dit vrai : en un clin d'œil, le noir et le rouge qui tatouaient son corps meurtri furent changés en une couche blanche uniforme.

Il prit alors un sac vide et y fit trois trous; par ces trois trous il passa ses bras et sa tête saupoudrés de farine.

— Je dois cent onces d'or à ce meunier, dit-il; sois témoin, et en route.

Quand ils sortirent du moulin, les chemins et la plaine s'animaient de tous côtés à la fois. Les laboureurs avaient repris leurs travaux dans la campagne; les voyageurs cheminaient. Là-bas, dans la prairie, les troupeaux passaient, et l'on entendait comme un concert lointain le bruit des cent moulins de Alcala de Guadaira.

Sans le déguisement dont le bon duc venait de s'affubler, il lui eût été absolument impossible de gagner la ville. Chaque pas eût été un obstacle. Tous ceux qui maintenant [illegible] le rustre enfariné auraient voulu savoir qui était cet



LA PLACE DU MARCHÉ A LEIPZIG, d'après un [illegible] de M. Albert S. — Voir page 54.




BERNARD PALISSY, d'après le tableau de M. Ward. — Voir page

maître ne veut point de livrée... Donnez-moi la défroque d'un honnête bourgeois, et dépêchez!

Maître Gines ne se fit point prier. L'instant d'après, l'illustre fugitif descendait le cours de la Guadaïra; il portait un costume décent et un manteau de solide étoffe brune. Il marchait à pied, Mendoze était à cheval.

A un détour d'un chemin, un petit bosquet de saules se mit entre eux et la ville.

— Nous allons nous séparer ici, dit le duc; le restant de mes affaires doit être fait par moi seul.

Mendoze sauta aussitôt sur la marge de gazon entretenue par le voisinage de l'eau. Il tendit la bride de son cheval au duc, qui la prit et retint sa main dans les siennes.

— Don Ramire, dit-il d'un accent que Mendoze ne lui connaissait pas encore, vous ressemblez au seul homme que j'ai bien aimé en ma vie... C'est vous qui m'avez parlé le premier de ma fille; c'est par vous que j'ai su qu'elle était belle comme les anges ou comme l'était sa mère. Vous m'avez apporté votre epée... vous me donnez ce cheval avec le nom du noble Vincent de Moncade, son maître, comme un sûr moyen d'entrer à Séville... Venez me visiter demain en la maison de Pilate, mon palais... demain, à la dixième heure... Jusqu'à présent nous n'avons pu nous occuper que de moi; je ne sais pas si vous êtes pauvre ou riche, puissant ou faible... ce que je sais, c'est que vous êtes l'ami de Medina-Celi, et que désormais, don Ramire de Mendoze, vous passerez partout où Medina-Celi passera.

Il sauta en selle et partit au galop.

Ramire, quand il l'eut perdu de vue, se laissa tomber à genoux.

Un nom vint à ses lèvres, qui était toute une prière fervente, tout un poëme de gratitude dévote et passionnée.

— Isabel! Isabel!...

## XXII

### Le chien d'Ulysse.

Le soleil avait tourné autour de cette antique demeure qui formait tout un côté de la place de Jérusalem. La maison de Pilate éclairait maintenant sa façade à revers, et la lumière jouait dans les lianes chargées de bouquets éclatants qui couronnaient ses terrasses. Le Sepulcre laissait tomber toutes les jalousies de ses fenêtres, au travers desquelles on entendait le cliquetis des dés. Maître Galfaros avait de nombreuses industries.

Sur la place, de rares passants allaient et venaient.

Les portes de Saint-Ildefonse fermaient leurs vantaux sculptés derrière les sombres colonnes du péristyle. On chantait vêpres dans la nef. La douce voix des enfants de chœur arrivait sur la place par échappées, perdue dans les grandes et lentes modulations de l'orgue.

Au-devant du perron, un poteau était planté, soutenant un écriteau à demi déchiré déjà et souillé de boue.

L'écriteau avait été placé là depuis le matin. Il était timbré aux armes de la couronne; il portait la signature de Philippe, roi, et le contre-seing de Gaspar de Guzman, comte-duc d'Olivarès.

La teneur en était ainsi :

« Philippe, par la grâce de Dieu, roi de toutes les Espagnes, au sud et au nord; du Portugal et des Algarves, en deçà et au delà de la mer, des îles Baléares, de Naples et de Sicile, des Flandres, quoi qu'on en dise, et des pays conquis; arbitre du nouveau monde, glaive de saint Pierre et soutien de la foi, à tous ceux qui verront les présentes, salut en Jesus-Christ.

« Attendu que dans notre cité de Séville, très-loyale et héroïque, une association impure s'est formée entre divers individus vivant de la charité publique :

« Que cette association tend à transformer en *fueros* et privilèges la simple tolérance accordée à la mendicité par nos illustres et bien-aimés prédécesseurs, que Dieu garde en son paradis!

« Que la voie publique, et notamment les parvis de la cathédrale et des autres églises, sont journellement encombrés par les troupes effrontées de gens appartenant à cette association qui s'est donnée à elle-même le nom de *confrérie des gueux andalous;*

« Que ces misérables, indignes de toute protection, étalant aux yeux des passants et des fidèles de fausses plaies et des infirmités habilement simulées, se répandent en plaintes mensongères et trompent la compassion de nos sujets;

« Que l'abus est grand, patent; qu'il dure depuis longtemps; qu'il résulte des renseignements fournis par le très-saint tribunal que ces cohues renferment bon nombre de gens sans foi ni loi, et même des hérétiques excommuniés, infidèles, relaps et autres;

« Que de pareilles énormités finiraient par attirer indubitablement sur notre cité très-noble et très-loyale les effets de la colère céleste;

« Avons ordonné et ordonnons ce qui suit.

« A l'avenir, tout mendiant de notre cité de Séville sera tenu de porter un collier de fer ou carcan auquel pendra une plaque de cuivre sur laquelle sera gravée la parole de N.-S. : « Ce que vous aurez donné en mon nom vous sera « rendu au centuple. » Ledit carcan et ladite plaque ne pourront être délivrés que sur certificats émanant du saint-office, et après constatation des impuissances, maladies, plaies ou infirmités, pouvant excuser le défaut de travail.

« Quiconque demandera l'aumône dans les rues de Séville ou sur les parvis sus-indiqués, sans être porteur du carcan et de la plaque, sera, sur procédure sommaire, dépêché aux présides.

« Telle est notre volonté. »

Au dessous du scel royal, on lisait :

« Par le roi : l'agriculture et l'armée manquent de bras valides; en présence de la disette croissante et de l'ennemi envahissant, l'exécution du décret sera sévère : qu'on se le dise!

« Signé : GASPAR DE GUSMAN. »

C'était précisément autour de ce nom qu'abondaient les éclaboussures. Les gueux avaient protesté à leur manière contre l'edit qui les frappait.

Le jour s'en allait tombant. Dans ces contrées méridionales, la nuit se hâte derrière le crépuscule; on n'y connaît point ces longues hésitations de la lumière, luttant et reculant à pas comptés devant les ténèbres victorieuses.

L'ombre descendait déjà sur la place, lorsque le carillon de Saint-Ildefonse sonna le salut. La grande porte de l'ancienne mosquée s'ouvrit à deux battants, et laissa voir au delà de sa nef sombre les perspectives du chœur éclairé par des centaines de cierges.

Les chants redoublèrent, accompagnant la procession des pénitents.

Parmi les passants de la place, les uns se découvrirent, les autres montèrent les degrés du perron et s'agenouillèrent sur les dalles.

Au milieu de ce recueillement, qui est encore à l'heure présente un des caractères particuliers de la vie espagnole, des têtes effarées commencèrent à se montrer aux angles des rues, débouchant sur la place de Jérusalem.

C'étaient gens qui évidemment sondaient le terrain et ne voulaient s'aventurer qu'à bon escient. La témérité, en aucun pays du monde, ne fut le vice dominant des gueux. Les gueux étaient conservateurs, comme tous les gens qui ont quelque chose à perdre. La prudence, voilà ce qui convenait à ces heureux de la terre.

Le museau de fouine de Maravedi apparut le premier au bout de la rue des Écuries. On l'avait envoyé en éclaireur. Il fit signe à une demi-douzaine de bons gaillards qui venaient derrière lui. Tous se glissèrent sous les arcades mauresques de la maison du Sepulcre. Des deux côtés du portail de Saint-Ildefonse surgirent en même temps Gabacho, Dominguo, Mazapan, Escaramujo, sans distinction d'écoles, et le séculaire Picaros, qui avait presque l'air d'un casseur d'assiettes. Le péril commun réunissait les classiques et les romantiques de la gueuserie.

Les factions s'embrassent quand la patrie est en péril.

D'autres suivaient, dont l'histoire indolente n'a pas su conserver les noms. Dieu sait qu'il n'en manquait point.

Raspadillo venait le dernier, drapant avec grâce son manteau troué sur ses maigres épaules.

— La place est vide! dit Conejo à ceux qui venaient derrière la maison de Pilate.

— Pas l'ombre d'un alguazil! ajouta Maravedi, appelant du geste les retardataires.

En un instant, le parvis fut plein. Pas un de nos gueux ne manquait à l'appel.

Quiconque eût ignoré les mœurs de cette respectable confrérie aurait pu avoir frayeur en les voyant ainsi rassemblés. Allaient-ils tenir ce conseil qui précède toute grande levée de boucliers? Était-ce une conspiration qui se préparait? Séville, la merveille des Espagnes, allait-elle tomber au pouvoir de tous ces manchots, de tous ces aveugles, de tous ces ulcéreux et de tous ces paralytiques?

En vérité, leur aspect avait ce soir quelque chose de belliqueux; leur allure était menaçante. De loin, leurs béquilles et leurs bâtons ressemblaient à des armes. Il ne faut point méconnaître que la pancarte affichée à la porte de Saint-Ildefonse avait rigoureusement raison de parler de fausses plaies et d'infirmités simulées. Les neuf dixièmes des membres de la confrérie étaient valides et gaillards. Les lèpres et autres horreurs à l'aide desquelles ils forçaient la compassion des âmes charitables disparaissaient chaque soir et venaient chaque matin sous leur pinceau habile. Ils se portaient bien, et le régime que leur faisait la pitié publique n'était pas de nature à les affaiblir. Leur vie était une longue et paisible bombance.

Quant à leur nombre, ils auraient pu fournir une troupe considérable.

Un seul élément faisait défaut peut-être, c'était le courage. Par tous pays, les mendiants ont à cet égard une fâcheuse réputation, fondée sur cet argument applicable aux gens valides, qu'il faut d'abord être mou, paresseux, abject et lâche pour tendre la main quand Dieu vous a donné la force nécessaire pour gagner du pain par le travail.

Mais cet argument eût peut-être perdu quelque peu de sa rigueur en Espagne, à l'époque où se passe notre histoire. Les gueux de Séville n'étaient pas des mendiants comme ceux qui parcouraient nos campagnes. Ils formaient corps; ils avaient leurs institutions, leurs droits et leur liberté. D'ailleurs, les loups non plus ne sont pas braves, et cependant ils sortent du bois.

Qu'ils fussent en train de sortir du bois ou non, nos gueux étaient beaucoup plus nombreux que dans la matinée. La plupart d'entre eux s'enveloppaient dans leurs lambeaux, sans prendre souci d'exhiber leurs infirmités véritables ou feintes. Ils n'occupèrent point leur place accoutumée sur les degrés du perron.

PAUL FÉVAL.

*(La suite au prochain numéro.)*

# LA PLACE DU MARCHÉ

## A LEIPZIG

## ET LE MONUMENT DE NAPOLÉON

La place du Marché à Leipzig mérite avant tout la visite du voyageur. Ses vieilles maisons et son hôtel de ville lui donnent un aspect des plus pittoresques. L'hôtel de ville date de 1556.

C'est sur cette place que les souverains alliés se réunirent après la bataille de Leipzig. Pendant le combat, Napoléon occupa la maison appelée Kœnigshaus, parce qu'elle servait de résidence aux électeurs et aux rois de Saxe, quand ils venaient dans cette ville. Ce fut là qu'il eut sa dernière entrevue avec le roi de Saxe, que les alliés victorieux y firent prisonnier.

Près du Kœnigshaus se trouve la cave d'Auerbach, où l'on vend de la bière et du vin. Selon la tradition, le docteur Faust s'y livra à des exercices de magie, qui sont représentés sur les murs. Gœthe y a placé une des scènes de *Faust*, celle où Méphistophélès enivre les étudiants avec diverses espèces de vin.

A quelque nationalité qu'on appartienne, on ne manque pas, quand on vient à Leipzig, de faire un pèlerinage au village de Probstheyde. Là s'élève une pierre monumentale qui témoigne du prestige que le nom du plus grand capitaine des temps modernes ne cessa pas d'exercer sur les souverains coalisés, même lorsque le destin eut brisé l'épée de Napoléon.

Ce monument se compose d'un grand cube de granit rougeâtre poli. Au-dessus on voit le chapeau de Napoléon, une épée, un télescope et une carte d'opération; le tout sur un coussin et fondu en bronze. Sur la pierre on lit cette inscription : « *Ici demeura Napoléon le 18 octobre 1813, observant les combats de la bataille des Peuples.* » Au revers, on a gravé ce verset de la Bible : « *Le Seigneur est le véritable guerrier. Seigneur est son nom.* »

X. DACHÈRES.

# CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

L'hiver. — Les herborisateurs. — Les champignons. — Le champignon boule-de-neige. — L'amanite vénéneuse. — Ce qu'en faisaient les maléficiers du moyen âge. — La gyrole. — La tête-de-gendarme. — Le bolet pernicieux. — L'oreille d'orme. — La poule-des-bois. — Le foie-de-bœuf. — Le clavaire-améthyste. — Le hérisson. — La tête-de-Méduse. — La morille. — La mitre. — Le polydore. — Lazarie. — Le bolet à ongles. — La fausse orange verte. — Le poulpiquet d'enfer. — Une histoire de cha- [illegible]

« L'hiver est une maladie, » dit quelque part Alfred de Musset. N'aurait-il pas plutôt dû dire : l'hiver est une convalescence? En effet, quoi ressemble plus aux sensations de la convalescence, qu'une soirée d'hiver, avec ses rêveries mélancoliques au coin du feu, ses lectures à la clarté de la lampe, son calme silencieux du logis, d'autant plus doux que tout est bruit au dehors. Les voitures broient de leurs roues le pavé glacé ou boueux, le pied gelé et hâté des passants s'accentue fiévreusement sur les trottoirs, et pour peu que la neige ou la pluie tombe, on rapproche complaisamment son fauteuil de l'âtre et on s'y blottit au plus profond; le malaise extérieur rend, à notre insu, plus voluptueux ce confort intérieur, et l'on parodie sans y songer le mot égoïste de je ne sais plus quel général après la déroute de Russie : « Il fait ici meilleur que sur les bords de la Bérésina. »

Cependant, quelque rude que soit l'hiver, je tiens pour certain que si vous vous hasardez dans quelqu'un des bois qui entourent Paris, et que si vous vous aventurez, par exemple, au plus profond des parties solitaires du parc de Vincennes ou de la forêt de Saint-Germain et du Vesinet, vous y rencontrerez des botanistes herborisant avec la persévérance passionnée qui les caractérise.

Herboriser? vous récrierez-vous. Pourquoi herboriser quand il n'y a plus ni herbe ni fleurs? La pâquerette elle-même, la dernière à disparaître, la première à se montrer, n'a plus que des feuilles jaunies et roidies par la gelée, qui se brisent sous les doigts, et qu'on aperçoit à peine au milieu de graminées plus misérables encore, gisant méconnaissables et ressemblant à un fumier en pleine décomposition.

C'est dans ce fumier, c'est au pied des arbres ou sur leurs troncs et leurs rameaux dépouillés de feuillage que les botanistes viennent, l'hiver, recueillir les exemplaires de végétaux étranges qui, la plupart, poussent en une seule nuit et pour ainsi dire à vue d'œil en dépit du froid, des frimas et des rigueurs de toutes sortes de la plus dure des saisons.

Hier l'espace circonscrit qui s'étend sous ce chêne était nu et stérile, aujourd'hui le champignon *boule-de-neige*, d'où proviennent les champignons cultivés dans les carrières et qui approvisionnent nos marchés, y élale sa tête large et blanche; les petites lamelles rosées de cette tête ne tarderont point à prendre une couleur brune, et tomberont en décomposition aussi rapidement qu'elles se sont développées. « A naissance rapide mort rapide, » dit Linné.

A côté du champignon boule-de-neige se dresse sa redoutable sœur, *l'amanite vénéneuse*, facile à confondre avec lui, si l'on ne prend point garde au suint visqueux de son chapeau d'un blanc équivoque, et à son pilier renflé à sa base. L'amanite vénéneuse, qui se complaît à pousser en compagnie de la boule-de-neige, ne compte chaque année que trop de victimes; elle occasionne des angoisses et des souffrances indicibles aux imprudents qui la mangent, et souvent même cause leur mort. Au moyen âge, où l'on n'en connaissait déjà que trop les propriétés toxiques, les maléficiers et les empoisonneurs s'en servaient pour désoler les étables, décimer les troupeaux et commettre impunément des assassinats. Les premiers hachaient *l'amanite vénéneuse* et la mélangeaient à la nourriture des bestiaux, les seconds extrayaient le suc du redoutable champignon, le condensaient à l'air libre sur un feu doux, et en oignaient tantôt entièrement, tantôt d'un seul côté les lames ciselées et chargées

d'ornements en creux des couteaux de l'époque. On pouvait, par ces abominables procédés, se servir d'un de ces couteaux pour partager en deux un fruit, en manger impunément une moitié et en offrant l'autre à son ennemi lui donner la mort.

S'il faut en croire des traditions, grâce à Dieu contestables, le jeune époux de Marie Stuart, le roi François II et la mère de Henri IV, la reine de Navarre, auraient été les victimes de ce lâche moyen d'assassinat.

Le *bolet comestible*, qu'on appelle encore *gyrole*, affectionne les endroits abrités, un peu creux et humides, pour y développer son chapeau brun et son pilier fauve sillonné de sinuosités blanchâtres.

S'il pousse près de lui des *bolets tubéreux* plus courts, plus trapus, plus jaunes, tenez pour certain que les bœufs et les moutons en sentiront à une grande distance les exhalaisons imperceptibles à l'homme, et accourront pour les dévorer avidement; ils témoignent du reste un goût à peu près égal à l'égard du bolet appelé *tête-de-gendarme*, à cause de son chapeau d'un noir bronzé et de sa tige d'un jaune de buffleterie militaire.

Par un instinct qui jamais ne leur fait défaut, ces animaux se garderont bien de toucher au *bolet pernicieux*, d'un brun olivâtre et au *bolet endigotier* à la tête cotonneuse, malgré la ressemblance que chacune de ces espèces offre avec les champignons favoris des ruminants.

Un caractère spécial signale leur mauvaise nature à ceux qui seraient tentés de les confondre avec la tête de gendarme: leur chair devient d'un bleu caractéristique sous le couteau qui le coupe.

Il y a encore des espèces coriaces, dont le seul inconvénient consiste dans la difficulté de les digérer; c'est l'*oreille d'orme*, qui atteint jusqu'à soixante centimètres de diamètre, apparaît sur l'écorce des arbres, et dont la saveur d'abord salée ne tarde point à devenir sucrée sous les lèvres de celui qui la déguste; la *poule-des-bois* ou *couveuse*, champignons à peu près sans tige, d'un brun grisâtre, ridés, verruqueux, imbriqués les uns sur les autres, qui forment des masses exhalant une odeur agréable, et larges quelquefois de cinquante centimètres. La *fistuline* ou *foie-de-bœuf*, à chair juteuse et veinée, rougeâtre, croît à ras de terre, sur les vieux chênes et sur les vieux châtaigniers; délicate et tendre à sa naissance, elle devient plus tard ligneuse; le *clavaire-améthyste*, d'un violet bleu, est excellent confit dans du vinaigre; le *hérisson* ou *houppe-des-bois*, qui affectionne les arbres maladifs; la *tête-de-Méduse*, qui ne dresse que sur les bois morts ses nombreux et grêles rameaux; la *morille*, à coiffure en forme d'œufs; la *mitre*, qui exhale une odeur de punaise; enfin, le *polydore*, dont se sert la médecine et qui naît sur les arbres verts, complètent à peu près la série des champignons qui poussent durant l'hiver.

L'agent énergique que les chirurgiens emploient pour arrêter les hémorrhagies, le *bolet à ongles* et l'*agaric*, se montrent un peu plus tard quand les froids commencent à sévir avec un peu moins de rigueur. On sépare, avec un instrument tranchant, les parties ligneuses de leurs parties spongieuses, on divise celles-ci en plaques minces, on les bat avec un maillet et on les soumet à une ébullition énergique.

En outre, l'industrie les vend sous le nom d'amadou, après les avoir fait macérer dans une forte dissolution de potasse ou de poudre à canon.

Parmi les champignons vénéneux, il en est un dont la forme bizarre et la violence des propriétés toxiques devait naturellement frapper l'attention superstitieuse du moyen âge. Je veux parler de la *fausse oronge verte;* elle joint à une couleur livide des formes étranges que, sans trop d'imagination, on pouvait prendre à cette époque d'ignorance pour celles d'un petit gnome enfermé dans une gaîne étroite, à la manière du dieu Terme des Grecs. Son chapeau tourmenté semble presque toujours recouvrir une tête grimaçante avec des yeux à demi clos et une large bouche figurée par des plis; enfin elle exhale, surtout la nuit, une odeur âcre malsaine qui produit une sorte d'enivrement.

Les maléficiers bretons du XIV[e] et même du XVI[e] siècle appelaient ce champignon le *poulpiquet d'enfer*, et prétendaient que si, pendant la nuit de Noël, on allait respirer son odeur, après avoir invoqué l'esprit du mal, on ne tardait pas à voir le champignon se transformer en un sinistre personnage avec lequel on pouvait traiter un pacte de gré à gré.

« Or, raconte le chanoine Mahé dans son *Essai sur les antiquités du Morbihan*, excellent ouvrage imprimé à Vannes en 1825 et devenu introuvable aujourd'hui, il advint que dans le village de Herven-Tanguy, à une demi-lieue d'Auray, un pauvre pâtre, réduit au désespoir par la mort récente de sa vieille mère et de sa jeune femme, mortes dans un incendie qui avait dévoré leur chaumière, résolut de recourir au poulpiquet d'enfer, disant que puisque le ciel l'abandonnait et le traitait de Turc à More, il ne lui restait plus qu'à recourir au diable.

Il se rendit donc la nuit de Noël dans un dolmen dont la table mesure vingt-deux pieds de longueur sur quatre de large, et que, par une rare exception, supportent trois piliers au lieu de deux. Là, le pauvre Ian, affolé, et qui s'était donné du cœur au cabaret, se mit à chercher, en s'éclairant tant bien que mal d'une lanterne, le poulpiquet d'enfer parmi les champignons de toute sorte qui poussaient à foison sur le sol couvert de détritus végétaux tenus en humidité permanente par l'ombre que projetait la large pierre. Il crut enfin avoir découvert le champignon magique, se coucha à plat ventre, en huma de toutes ses forces l'odeur en évoquant Satan, l'acheteur d'âmes, et finit par s'affaisser dans un état complet de léthargie.

Le lendemain, dans la journée, des habitants du village, en traversant la plaine, le trouvèrent au pied du dolmen, le rapportèrent charitablement en leur logis, et parvinrent à force de soins à le rappeler à la vie. Dès qu'il entr'ouvrit les yeux et qu'il put balbutier quelques paroles, ce fut pour demander qu'on le conduisît à l'église afin qu'il pût demander merci à Dieu des mauvaises pensées auxquelles il avait failli succomber. Après quoi il raconta au recteur et à ses ouailles comment, dans la pensée de faire un pacte avec le poulpiquet d'enfer, il en avait respiré les exhalaisons et était tombé dans une sorte d'extase. Il lui semblait qu'il se trouvait entouré de profondes ténèbres à travers lesquelles accourait vers lui, à tire-d'aile, une nuée de démons, tandis que le champignon, grandi tout à coup, dégageait de sa gaîne deux longs bras armés de griffes et lui présentait un pacte à signer. Tout à coup ces fantômes disparurent, et il se fit de nouveau une obscurité complète; puis, peu à peu, apparurent au loin deux pâles lueurs qui finirent par s'approcher et par laisser voir l'image blanche de deux femmes dans lesquelles Ian reconnut sa mère et sa femme.

— Béni soit Dieu! murmura la première, d'une voix faible et qui ne rappelait en rien la voix humaine, béni soit Dieu! puisqu'il n'a point permis que ton sacrilége s'accomplît.

— Béni soit Dieu! ajouta l'autre fantôme d'une voix aussi surnaturelle, mais qui avait quelque chose de plus tendre. Au moment où tu te penchais pour respirer le souffle empoisonné du poulpiquet d'enfer, il m'a permis de descendre du ciel où je priais pour toi et de détourner la tête déjà alourdie pour la placer sous un autre champignon sans danger.

— Va donc et repens-toi, fit sévèrement la mère.

— Va donc, prie et espère, ajouta sa compagne. La vie de l'homme est courte, le bonheur au ciel dure toute l'éternité!

« Il en fallait moins, conclut le naïf chanoine, pour ramener un chrétien égaré. Ian se convertit, prit le froc de moine, et mourut à deux ans de là en odeur de sainteté. »

Du reste, on peut encore aujourd'hui, si bon semble, s'enivrer avec les émanations de l'oronge verte; mais nous ne conseillons à personne de tenter cette épreuve, qui n'est pas sans danger et dont les moindres inconvénients consistent en saignements de nez, en douleurs de tête violentes et en un malaise général, accompagné de pénibles courbatures qui se prolongent pendant plusieurs jours et parfois même pendant plusieurs semaines.

Les botanistes ne se bornent point en hiver à récolter des champignons. Ils s'adressent également aux mousses, famille aussi curieuse que charmante, et qui, sous la loupe, montre à l'observateur des merveilles que je vous décrirai peut-être un de ces jours.

S. HENRY BERTHOUD.

## BERNARD PALISSY

Il est peu de vies plus attachantes à suivre que celle de ce laborieux chercheur qui a nom Bernard Palissy. Cet humble potier, profitant des heures de la nuit et du superflu de son salaire pour s'instruire, étudiant à part lui la combinaison mystérieuse des terres et des métaux, s'essayant à produire un émail inconnu sur des formes nouvelles, et toujours déçu dans son espoir, recommençant sa tâche sans cesse avec un nouveau courage; cet homme est l'exemple de tout ce que peuvent chez une âme fortement trempée le travail et la persévérance.

C'est dans le récit même qu'en a fait Palissy qu'il faut lire cette incroyable série de revers et d'infortunes, de labeurs toujours renaissants, d'impuissantes tentatives, d'amères déceptions, qui devaient aboutir à un triomphe si bien mérité. Les dernières traverses qu'il eut à subir ont l'intérêt poignant du roman. Enfin il tient le secret de l'émail depuis si longtemps cherché; son four, il l'a construit de ses mains; du bois pour le chauffer, malgré l'épuisement de ses ressources, il est parvenu à s'en procurer. Après avoir laissé s'éteindre le feu péniblement entretenu, il ouvre son fourneau, tout palpitant d'espoir et d'inquiétude... O déception! le mortier dont il avait maçonné son four était plein de cailloux qui, éclatant sous l'action du feu, avaient poudré de leurs débris l'émail brillant des poteries.

« Je fus si marri, dit le grand ouvrier en son naïf langage, que je ne le saurois dire, et non sans cause; car ma fournée me coustoit plus de six vingts écus. J'avois emprunté le bois et les étoffes (les matières), et si avois emprunté partie de ma nourriture en faisant ladite besogne. J'avois tenu en espérance mes créditeurs qu'ils seroient payez de l'argent qui proviendroit des pièces de ladite fournée, qui fut cause que plusieurs accoururent dès le matin quand je commençois à desenfourner, dont par ce moyen furent redoublées mes tristesses: d'autant qu'en tirant ladite besogne, je ne recevois que honte et confusion. Car toutes mes pièces estoient semées de petits morceaux de cailloux, qui estoient si bien attachés autour desdits vaisseaux, et liés avec l'émail, que, quand on passoit les mains par-dessus, lesdits cailloux couppoient comme rasoirs; et combien que la besogne fust par ce moyen perdue, toutefois aucuns en vouloient acheter à vil prix. Mais parce que ce eust esté un décriement et rabaissement de mon honneur, je mis en pièces entièrement le total de ladite fournée et me couchai de mélancolie, car je n'avois plus de moyen de subvenir à ma famille. Je n'avois en ma maison que reproches; au lieu de me consoler, l'on me donnoit des malédictions; mes voisins, qui avoient entendu ces affaires, disoient que j'estois un fol et que j'eusse eu plus de huit francs de la besogne que j'avois rompue. Et estoient toutes ces nouvelles jointes avec mes douleurs. »

Ce noble mouvement de l'artiste préférant perdre le fruit de longs travaux plutôt que de livrer à vil prix des pièces qu'il juge indignes de lui est celui que M[me] Ward a choisi pour en faire le sujet de son tableau. Elle l'a traité avec beaucoup d'éloquence et de talent. M[me] Ward est la femme du peintre d'histoire anglais, membre de l'Académie royale de peinture à Londres.

P. DICK.

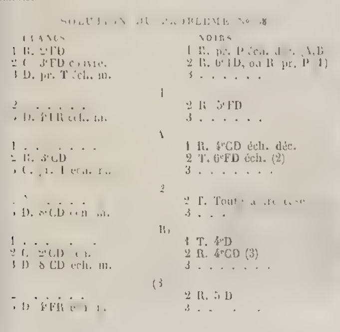
## LA NOUVELLE-GUINÉE

On a lieu de s'étonner qu'une contrée aussi importante que la Nouvelle-Guinée ne soit pas plus connue. A peine sur cette île de vingt-sept mille lieues carrées, couverte de la végétation la plus riche, compte-t-on, depuis 1829, quelques établissements hollandais. Si les côtes ont été en partie explorées par les Européens, l'intérieur du pays peut passer pour complétement inconnu.

La découverte de cette île remonte à l'année 1528, où le capitaine espagnol Saavedra lui donna le nom d'*Ile d'Or*. Ce nom fut transformé plus tard en celui de *Nouvelle-Guinée*.

## ECHECS

Les amateurs qui nous ont adressé, des Problèmes dont les positions sont indiquées au moyen de la Notation usuelle, sont priés de nous les envoyer de nouveau, mais *figures sur Diagramme*.


SOLUTION DU PROBLÈME N° [illegible]

| BLANCS | NOIRS |
|---|---|
| 1 R. 2°FD | 1 R. pr. P éch. [illegible] (A, B |
| 2 C. 3°FD [illegible] | 2 R. 6°FD, ou R. pr. P (1) |
| 3 D. pr. T éch. m. | 3 . . . . . . . |
| (1) | |
| 2 . . . . . . | 2 R. 5°FD |
| 3 D. [illegible] éch. m. | 3 . . . . . . . |
| (A) | |
| 1 . . . . . . . . | 1 R. 4°CD éch. déc. |
| 2 R. 3°CD | 2 T. 6°FD éch. (2) |
| 3 C. [illegible] | 3 . . . . . . . . |
| (2) | |
| 2 . . . . . . | 2 T. Toute autre [illegible] |
| 3 D. 8°CD éch. m. | 3 . . . |
| (B) | |
| 1 . . . . . . . | 1 T. 4°D |
| 2 C. 2°CD éch. | 2 R. 4°CD (3) |
| 3 D. 8 CD éch. m. | 3 . . . . . . . . |
| (3) | |
| 2 . . . . . . | 2 R. 5 D |
| 3 D. [illegible] | 3 . . . . . |

PROBLÈME N° 37.

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

*Pour la Notation, voir le N° 75 de l'Univers illustré.*

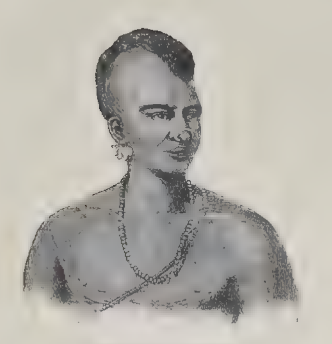
Solutions justes: MM. A. Roux, à Lorient; J. Planche; Dajuie, au chemin de fer P. L. M., à Brioude; Bienaimé Desachy; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; commandant Tholer, à Nancy; E. Lelorrain; H. Godeck, à Monaco; Daviot, à Bercy; P. de M..., à Bourron; café Clavot, à Agen; Eugène Gérard; E. Braive; Mateo Zamora, à Almeria (Espagne); Mullendorf, Raters et Alph. Funck, à Luxembourg; Auguste Orgnon, à Marseille; Antoine, les habitués du café du Théâtre du Luxembourg, rue de Fleurus; E. Mirlin, à Marseille, Boiron; Aune Frédéric, à Alger; D. Mercier, à Argelliers; Lequesne; Aimé Gautier, à Bercy.

Solutions justes du Probl. n° 32, omises *par erreur*: MM. Arthur Abaut, Grenet, au Tourne.

C. P.

Parmi les mémoires dans lesquels se trouve peinte la physionomie si curieuse de la société du XVIII[e] siècle, il en est peu qui offrent un plus vif intérêt et qui soient plus justement estimés que les *Souvenirs de la marquise de Créqui* (1710-1803). Le marquis de Courchamp, qui les a publiés, en préparait, lorsqu'il mourut, une nouvelle édition très-soigneusement revue, et augmentée d'une correspondance inédite et authentique de M[me] de Créqui avec sa famille et ses amis. C'est cette édition, la seule correcte, complète et définitive, que la maison Michel Lévy frères a entrepris de faire paraître en cinq volumes format grand in-18, dont les deux premiers volumes sont en vente.

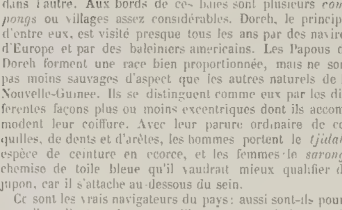
LA NOUVELLE-GUINÉE d'après les croquis d'un voyageur. — Voir page 55.





Naturel de la rivière d'Utanata.







Habitant des monts Arfaques.

à cause de la ressemblance de ses habitants avec les negres de la côte occidentale d'Afrique. S'il faut en croire les récits des voyageurs, ces nègres sont dans un etat a peu pres complet de sauvagerie. Ceux qui paraissent à peu prés aptes a recevoir les bienfaits de la civilisation sont les habitants du district de Lobo, voisin de la baie du Triton, où s'eleve le chef-lieu de la colonie hollandaise. Les naturels de Lobo commencent a acquerir une idee du negoce. Ils prennent l'habitude de se vêtir, notamment les femmes, qui s'habillent d'une chemise sans manches. Ils cessent en même temps de se limer les dents et de se passer des anneaux ou des bâtons dans le nez.

Ces deux dernieres coutumes sont encore tres-florissantes aupres des indigenes de la rivière d'Utanate, que leur passion pour la parure porte a toutes les aberrations de toilette imaginables. Ils portent fierement les coiffures les plus grotesques et les plus fantastiques, et se couvrent de colliers, de bracelets et de ceintures faits avec des plumes ou des graines de toutes couleurs. Ils font aussi grand usage pour leurs colliers des dents du cochon, leur animal domestique de prédilection. Outre l'arc et les flèches, ils ont encore comme armes la massue et un tuyau de bambou dont ils usent à la façon d'une sarbacane

Le meilleur port du pays est celui de Doreh, formé de plusieurs baies successives, déversant leurs eaux de l'une dans l'autre. Aux bords de ces baies sont plusieurs *compongs* ou villages assez considérables. Doreh, le principal d'entre eux, est visité presque tous les ans par des navires d'Europe et par des baleiniers americains. Les Papous de Doreh forment une race bien proportionnée, mais ne sont pas moins sauvages d'aspect que les autres naturels de la Nouvelle-Guinee. Ils se distinguent comme eux par les différentes façons plus ou moins excentriques dont ils accommodent leur coiffure. Avec leur parure ordinaire de coquilles, de dents et d'arètes, les hommes portent le *tjidah*, espèce de ceinture en ecorce, et les femmes le *sarong*, chemise de toile bleue qu'il vaudrait mieux qualifier de jupon, car il s'attache au-dessous du sein.

Ce sont les vrais navigateurs du pays: aussi sont-ils pourvus d'excellentes pirogues qu'ils ornent généralement de sculptures. Le bord de la mer et des fleuves n'est pas seulement le lieu de leurs courses incessantes, mais encore leur habitation ordinaire. Leurs grossières cabanes sont construites en planches sur des pilotis qui les tiennent soulevées au-dessus de l'eau. A l'interieur des grandes cabanes, un couloir long et étroit sépare deux rangees de cellules habitees chacune par une famille. Quelques nattes et poteries font tous les frais de l'ameublement. De petits escaliers en maniere de ponts-levis, qui se rentrent à volonté, donnent accès à ces demeures. Les opinions varient sur cette coutume, commune à tous les Papous, de n'habiter que sur les eaux. Les uns y voient une superstition religieuse, d'autres le désir de se tenir à l'abri des animaux et des insectes, d'autres enfin un moyen de défense contre les attaques de leurs ennemis.



Les villages de la baie de Humboldt, bâtis également sur pilotis, montrent beaucoup plus de régularité dans leur construction que ceux de la baie de Doreh, et indiquent chez leurs habitants un esprit d'ordre assez developpe. Ils sont tout à la fois chasseurs, pêcheurs et cultivateurs. Pour defendre leurs plantations contre les attaques des sangliers, ils ont la precaution de les entourer de haies ou de barrières. Leurs maisons de jonc et de bambou s'alignent sur un plan régulier; mais ce qu'ils edifient avec le plus de soin, ce sont leurs temples, ordinairement de forme ronde ou octogone, avec un toit pointu de soixante à quatre-vingts pieds de haut. Quelquefois le toit se subdivise en deux parties dont l'une fait campanile, comme c'est le cas dans le temple de Tobbadie dont nous donnons la vue. Divers oiseaux et crocodiles sculptes dans le bois non sans un certain art en composent la decoration exterieure. Le voyageur auquel nous devons le dessin du temple n'a pu obtenir aucun renseignement sur le culte qui y est professé.

HENRI MULLER

---

*Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M.* ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers Illustre.

EM LE AUCANIE.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Un an . . . 15 fr. » — 17 fr.
Six mois . . 8 fr. » — 9 fr.
Trois mois . 4 fr. 50 — 5 fr.

Etranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e année. — N° 610.
**Samedi 26 Janvier 1867.**

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

## SOMMAIRE



## CHRONIQUE

La *Muette* après trente-neuf ans. — Auber comparé à Halévy, à Horace Vernet et à Cuvier. — La couleur locale en musique. — La *Muette* jugée au lendemain de la première représentation. — Critiques du *Constitutionnel*, du *Moniteur* et des *Débats*. — Castil-Blaze, auteur et feuilletoniste. — Pourquoi le 3e acte de la *Muette* produit-il moins d'effet en 1867 qu'en 1828. — Une représentation au théâtre *Pagliano* à Florence. — Mlle Salvioni dans le rôle de *Fenella*. — Début de Mlle Dor. — Mlle Battu, MM. Faure et Villaret. — Le duo : *Amour sacré de la patrie*. — Anecdote. — Tour joué par un ténor à un baryton. — M. Plunkett et Mlle Massin. — Un procès fini avant d'avoir commencé.

Encore un mois, et la *Muette* aura accompli sa trente-neuvième année. C'est un grand âge en musique. Eh bien, j'en atteste ceux qui, l'autre soir, assistaient à la représentation de ce doyen de nos opéras modernes, pas une ride n'a laissé sa trace sur ces mélodies qu'on dirait avoir été baptisées à l'eau de Jouvence, tant elles sont encore étincelantes de fraîcheur ! Dans un feuilleton qui eut autrefois un certain retentissement, Nestor Roqueplan a dit d'Halévy qu'il *faisait grand ;* on pourrait dire de M. Auber qu'il *fait jeune*. La jeunesse, voilà sa qualité maîtresse, celle qui distingue chacune de ses œuvres et s'imprime sur elles comme une marque de fabrique. Pour la verve, l'esprit, l'abondance, l'éclat du coloris, on a comparé M. Auber à Horace Vernet. Seulement, pendant que les toiles du peintre se craquelaient ou poussaient au noir, les partitions du musicien, bravant l'action du temps, se maintenaient intactes dans leur splendeur et leur grâce premières.

Un autre attribut de ce charmant génie, c'est cette puissance d'intuition qui lui fait deviner les mondes inconnus, c'est cette faculté d'assimilation qui lui permet de les incarner en lui, de les refléter et de les peindre aussi fidèlement par les ressources de la musique que celui-ci par la plume, celui-là par le pinceau. Voyez la *Muette :* écoutez ces mélodies où respire dans son insouciance, dans sa gaieté, dans sa mollesse, dans ses plaisirs et jusque dans sa dévotion sensuelle, le caractère napolitain. Ne vous sentez-vous pas transportés comme d'un coup de baguette sur ces rives aimées du soleil que viennent baigner les flots bleus de la Méditerranée, au milieu de cette population de pêcheurs et de lazzaroni, bruyante, babillarde, également prompte à l'émeute et à la danse, habile à jouer tour à tour du couteau et de la mandoline ? De même que la Suisse revit tout entière dans *Guillaume Tell*, l'Italie — Naples, veux-je dire, et non pas Rome ou Florence — revit dans la *Muette*, évoqué par ces accents chauds et colorés, par ces rhythmes d'un tour particulier et caractéristique. Et pourtant, qui ne le sait ? Parisien d'habitude et d'affection, jamais, depuis qu'il a abordé le théâtre, M. Auber n'a poussé ses promenades au delà de Fontainebleau et de Compiègne. Naples lui est aussi inconnue que Venise qu'il a ressuscitée dans *Haydée*, que la Chine qu'il a exhumée dans le *Cheval de Bronze*. Notez encore qu'à l'époque où il composa la *Muette*, ce qu'on a appelé depuis la couleur locale n'avait pas encore droit de cité dans les arts, que Victor Hugo n'avait pas encore écrit *Notre-Dame de Paris*, que Théophile Gautier, ce photographe de génie, n'avait pas encore publié ses admirables voyages. Pour peindre ce monde qu'il n'avait jamais vu, M. Auber n'avait à sa disposition que quelques airs populaires, quelques descriptions sans couleur et sans vie. — Ainsi Cuvier, à l'aide de quelques ossements informes, recomposait des mondes perdus.

Il me semble que, dans les appréciations dont a été l'objet le talent de M. Auber, il n'a pas été assez tenu compte de cette brillante et heureuse faculté. J'ai eu la curiosité de relire les feuilletons qui furent publiés au lendemain de la première représentation de la *Muette*. Nulle part je n'ai vu que cette unité et cette justesse de couleur, qui communiquent tant de charme et de vie à l'ensemble de la partition, aient été portées à son actif. Les critiques furent d'ailleurs unanimes à constater le succès, sauf certaines réserves qui, chez quelques-uns d'entre eux, allèrent même jusqu'à l'injustice. Celui du *Constitutionnel* résumait ainsi son jugement :

« On trouvera le premier acte trop long, le quatrième trop nul, le cinquième trop diffus, mais on donnera presque sans restriction des éloges au second et au troisième. Ces deux actes, auxquels il faut joindre l'ouverture, placent M. Auber presque au niveau de ceux de nos compatriotes qui sommeillent à l'Institut. »

Nul, le quatrième acte qui contient l'air du *Sommeil*, celui d'Elvire, le chœur chanté par Pietro et ses amis, les adieux de Mazaniello à sa cabane, et le magnifique final couronné par la marche triomphale ! — O *Constitutionnel*, il fallait que, ce soir-là, votre bonnet de coton vous couvrît les deux oreilles.

Sous une forme plus douce, la critique du *Moniteur* n'est pas non plus du dernier tendre.

« Il faut, dit-il, distinguer dans un tel ouvrage ce qui appartient au style musical proprement dit de ce qui tient à l'effet théâtral. Ce sont les morceaux appartenant à cette dernière partie qui ont obtenu le plus d'applaudissements. Quant aux morceaux de chant développés, soit qu'ils tinssent trop de place, soit qu'ils manquassent d'originalité dans les motifs, d'intention dramatique assez prononcée, ils n'ont pas obtenu d'aussi unanimes suffrages. »

Brave critique qui ne voyait pas l'originalité là où elle était, c'est-à-dire dans cette harmonie si justement équilibrée de la musique avec les mœurs, les passions, les allures des personnages qu'elle était chargée d'animer. Habitué aux fureurs de l'ancien drame lyrique, aux exagérations d'une déclamation ampoulée, il se trouvait dérouté par cette mesure, cette finesse, cette élégance exquises.

« Nous passons presque sous silence, ajoutait-il, l'air de Mazaniello veillant après le combat sur le sommeil de sa sœur : cet air est d'une mélodie vague et vaporeuse qui a du charme, mais est-ce le moment, le lieu, la situation propres pour le faire entendre ? L'air d'Elvire demandant à Mazaniello de sauver ses jours est aussi d'une forme élégante peu convenable dans un aussi grand péril. »

Celui qui a le mieux jugé la *Muette* à son apparition est certainement le



M. VICTOR COUSIN, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES; dessin de M. L. Breton, d'après une photographie de M. Nadar. — Voir page 59.

feuilletoniste du journal des *Débats* : il a le sens et l'intelligence de cette musique nouvelle; il met bien le doigt sur les endroits faibles, sur le premier acte, sur un grand air de Mazaniello qui depuis a été évincé de la partition; mais à de rares exceptions près, comme la ravissante barcarolle de Pietro, qui lui semble « plus bizarre qu'originale, » les beautés de la partition trouvent en lui un admirateur enthousiaste. Écoutez-le parler du final du troisième acte :

« L'explosion victorieuse, les voix et les instruments, le tocsin, le tambour, tout éclate à la fois : ajoutons à cela l'aspect de la scène où une véritable armée s'agite, où les femmes, les enfants même prennent part à l'action, la lueur des flambeaux, le son lugubre du beffroi, tout cela compose un tableau effrayant et admirable. On ne peut se faire un tableau exact des forces du drame lyrique si l'on n'a pas vu le troisième acte de la *Muette de Portici*. »

A la bonne heure ! voilà qui n'est pas marchander l'éloge. L'avouerai-je même ? L'enthousiasme ici me paraît dépasser les bornes. Ce final du troisième acte, qui électrisait les spectateurs de 1828, ne produit; il faut bien le dire, sur ceux de 1867 qu'un effet assez tiède.

A quoi cela tient-il ?

D'abord, à ce que, depuis la *Muette*, l'Opéra nous a offert, en ce genre, des tableaux bien autrement saisissants : les *Huguenots*, le *Prophète*, *Roland à Roncevaux*, ont habitué nos oreilles à des déploiements de sonorité, à des ensembles d'une ampleur, d'une puissance et d'une énergie telles, qu'auprès d'eux le tapage de l'insurrection napolitaine pourrait passer pour une simple bucolique.

En second lieu, je ne trouve plus dans la mise en scène ce mouvement, ce désordre, cette fièvre des foules en furie, ces luttes, ces combats que provoque tout naturellement la situation.

Il y a quelques années, j'étais à Florence, à l'époque où l'annexion venait d'être proclamée. L'affiche du théâtre Pagliano—un théâtre, par parenthèse, qui n'est pas moins spacieux que notre Opéra — annonçait une représentation de la *Muette* : je n'eus garde d'y manquer. La partition d'Auber, exécutée avec cette inintelligence du genre français qui est habituelle aux scènes italiennes, mutilée, amputée de cinq ou six morceaux, fut massacrée d'un bout à l'autre. Mais, au tableau de l'insurrection, je dois convenir que l'*impresario* prit bien sa revanche. Ici au lieu de retrancher des mesures, on en avait remis. La bataille ne dura pas moins de dix minutes. — Et quelle bataille! quelle mêlée, quelle fusillade! quels coups d'épée, de sabre et de couteau! Jamais, même aux plus beaux jours de l'ancien Cirque, je n'avais vu de tels horions, entendu un pareil tapage. La fumée remplissait la scène, et lorsqu'elle se dissipa, on put apercevoir les pêcheurs debout, fièrement campés, et foulant sous leurs pieds nus la poitrine et la face des Espagnols terrassés.

Il va sans dire que, pour les spectateurs, les pêcheurs représentaient les Italiens, et les Espagnols les soldats de l'Autriche

Je ne demande pas à M. Perrin d'aller jusque-là; mais il me semble qu'il pourrait nous donner une émeute plus corsée, une insurrection moins anodine.

Et puisque j'en suis sur les détails, je supplierai la jolie Mlle Morando de ménager un peu, pendant le chœur de la *Prière*, ses sourires et ses coups d'œil à ses amis de l'orchestre ; ses amis y perdront, mais l'illusion théâtrale y gagnera.

Le poëme de la *Muette* fut considéré comme un progrès sur les anciens libretti, spécialement au point de vue de la coupe des vers et de leur adaptation à la phrase musicale. Le critique dont j'ai parlé le salua comme l'indice d'une transformation dans le drame lyrique : après avoir encouragé l'auteur à marcher plus hardiment dans cette voie, il ajoutait la recommandation suivante

« Je conseille aux littérateurs qui voudront prendre une part active à la révolution qui se prépare, de lire le *Traité de la versification française*, de M. L. Bonaparte, et l'Essai sur le drame lyrique, placé dans le second volume du livre de M. Castil-Blaze intitulé : *De l'opéra en France*. Ce sont des ouvrages qu'on ne saurait trop consulter sur cette matière. Ce dernier livre a déjà produit d'immenses résultats à l'égard de la musique. Il doit servir encore pour hâter une réforme complète dans la structure de nos poëmes d'opéra : il faut enfin que le style de Metastase et même de Tottola soit substitué aux divagations antimusicales de Quinault et de ses successeurs »

L'article était signé XXX.

Or, savez-vous qui se cachait sous cette triple lettre? Castil-Blaze lui-même, qui faisait ainsi naïvement de la réclame à son livre. — Dans sa seconde édition, il n'aura pas sans doute manqué de citer l'opinion du critique des *Débats*, en ajoutant comme ce bon Delrieu, lorsqu'il parlait de l'auteur d'*Artaxerce* : le gaillard a du goût.

L'intérêt de la représentation de l'autre soir était dans le début d'une nouvelle danseuse, Mlle Dor, et dans la prise de possession par Mlle Salvioni du rôle de Fenella.

Mlle Salvioni est décidément une des meilleures mimes qui se soient produites sur la scène de l'Opéra. Tout parle en elle, le regard, le geste, l'attitude. Le défaut de grâce qu'on est quelquefois en droit de lui reprocher dans sa danse devient ici presque une qualité. Elle prête à la pauvre fille séduite je ne sais quoi de rude et de sauvage qu'expliquent à la fois sa triste infirmité et le crime dont elle a été victime. Le récit de l'évasion du premier acte et la scène avec Elvire au quatrième ont été joués par Mlle Salvioni avec une expression incomparable. Je n'ai à lui reprocher que son costume doré à outrance, doré sur les manches, sur le corsage, sur le tablier et jusque sur les souliers — de satin, cela va sans dire. — Bien si elle avait à nous représenter, dans un jour de fête, une fille d'Ischia ou de Nettuno. Mais la sœur de Mazaniello est une simple contadine, une fille du peuple, pauvre et intéressante par sa pauvreté. Le costume très-exact et très-pittoresque de *ciocciara* dont l'avait habillée Mlle Vernon et après elle Mlle Fiocre était bien mieux dans le caractère et dans l'esprit du rôle.

Mlle Dor est-elle enfin l'étoile que l'Opéra attend depuis le départ de la Rosati et de la Ferraris ? Je n'oserais l'affirmer. Tout au moins est-elle destinée à prendre place parmi les *premiers sujets*, non loin de Mlle Salvioni, entre Mlles Fonta et Fioretti. Grande, svelte, élancée, d'une physionomie agréable, elle a tout d'abord conquis les regards : son succès comme danseuse n'a pas été moindre. Le mécanisme de l'art chorégraphique n'a plus de secrets pour Mlle Dor. Sa légèreté, son *parcours*, la vigueur de ses pointes lui permettent d'aborder tous les genres. On a remarqué sur tout la rapidité de ses battements perlés avec la même précision que le serait un trille sur le violon de Joachim. L'*Uccellatore*, le pas nouveau de demi-caractère, composé par Petipa, est d'ailleurs joli et parfaitement disposé pour faire valoir les qualités de la débutante. Reste maintenant l'épreuve d'un rôle entier dans un ballet du répertoire : ce n'est qu'alors qu'on pourra juger définitivement la portée du talent de Mlle Dor.

Pour en finir avec la danse, il faut mentionner Coralli qui, par le cachet si original qu'il donne à sa tarentelle, en fait un petit chef-d'œuvre chorégraphique.

Les études d'*Alceste* ont profité à Mlle Battu. Elle a mis dans son air du quatrième acte une passion et un sentiment que je ne lui avais pas encore vus. Elvire maintenant n'a plus rien à envier à Isabelle.

Villaret est en progrès; mais il lui reste encore beaucoup à faire, — comme acteur surtout. Il manque encore de finesse et d'esprit dans la barcarolle, d'ampleur et d'élévation dans la grande scène du quatrième acte. L'air du *sommeil* devrait être dit *sotto voce*. Quant à l'acte de la folie, que Villaret consulte les souvenirs de ceux qui y ont vu Nourrit, et ils lui diront les effets de nuances et d'oppositions qu'on peut en tirer.

Faure laisse de bien loin derrière lui tous les Piétro passés et présents. Ah! si Castil-Blaze l'avait entendu dans sa ballade du cinquième acte ! Sa voix moelleuse et bien timbrée domine facilement les ensembles où il ne dédaigne pas, à l'encontre de certains de ses camarades, de faire sa partie comme un simple coryphée. Ajoutons que le comédien est ici à la hauteur du chanteur, c'est-à-dire admirable.

Le duo : *Amour sacré de la patrie*, a électrisé l'auditoire, qui l'a redemandé à grands cris. Il a été enlevé par les deux artistes avec une verve également entraînante, une voix également belle et chauffée, pour ainsi dire, au même degré de température : aussi le succès a-t-il été également partagé. Villaret a pris ici sa revanche de ses défaillances dans les autres parties de l'ouvrage.

Moins que tout autre peut-être, et précisément à cause de la simplicité de sa facture, ce morceau ne supporte la médiocrité et l'inégalité d'exécution. Pas une note ne doit rester dans l'ombre : que le ténor manque d'éclat, le baryton de timbre ou de vigueur, et l'effet est détruit; au lieu d'une *Marseillaise* inspirée, il ne reste plus qu'un chant vulgaire et sans accent.

Ceci me remet en mémoire une anecdote que n'ont pas oubliée les habitués de l'Opéra

La *Muette* venait d'être reprise : Mazaniello avait pour interprète un ténor illustre, mais dont la voix fatiguée commençait déjà à porter l'empreinte de ses longs et glorieux services. L'artiste chargé du rôle de Pietro avait un de ces organes solides et superbes sur lesquels il semble que le temps lui-même ne puisse mordre : musicien médiocre, il chantait sans art, mais il décrochait le succès grâce à la seule puissance de ses moyens : c'est si beau, une belle voix, même mal dirigée!

On attaque le fameux duo, qui ne produit pas son effet ordinaire : le ténor ne pousse que des notes fatiguées et fatigantes; c'est à peine si, tout essoufflé, il arrive à la fin du morceau pendant que le baryton lance les siennes avec une sûreté et une vigueur de poumons qui lui valent personnellement de nombreux applaudissements

Le lendemain, même effet, mais en sens inverse : le ténor est splendide, le baryton est effacé : sa voix est sourde, les notes graves ne résonnent plus : — C'est singulier, se dit-il, je ne suis pas en voix ce soir.

A la représentation suivante, on l'entend dans les corridors, avant le lever du rideau, répétant à ébranler les murailles son : *Aamour saacré de lau paatrie*. — Ah! pour le coup, se dit-il, ça y est, c'est revenu,—et il entre en scène.

Plus rien, la voix ne sort pas plus que l'avant-veille : le ténor, lui, continue à grimper aux nues.

L'artiste rentre désespéré dans sa loge.

— C'en est fait, dit-il à un de ses amis qui était venu le voir pendant l'entr'acte, j'ai perdu ma voix.

— Comment cela?

— N'étais-tu pas dans la salle?

— Oui, eh bien!

— N'as-tu pas remarqué que mon *mi* ne sortait plus?

— Ton *mi*, c'est-à-dire ton *ré*.

— Mon *ré*, qu'est-ce que tu me chantes?

— Eh! oui, parbleu, puisque tu as transposé d'un ton, — une drôle d'idée, par parenthèse, que tu as eue là.

— J'ai transposé, moi?

— Comment, grosse bête, tu ne t'en étais pas aperçu ?

Et en effet, il avait transposé sans s'en douter : le ténor, pour se tirer d'affaire, s'était entendu avec Habeneck et le duo avait été baissé d'un ton

L'ami eut peine à retenir le baryton qui voulait aller, sur l'heure, étrangler le ténor, Habeneck et tout l'orchestre avec eux.

— Tu te couvriras de ridicule, lui dit-il, on dira que tu ne sais pas ton métier.

Les choses en restèrent là; mais plus jamais le baryton ne chanta depuis avec le ténor.

Ce n'est pas à un musicien comme Faure que Villaret pourrait jouer un tour pareil. Il est vrai que Villaret n'en est pas là.

~~~ Les difficultés qui divisaient Mlle Massin et la direction du Palais-Royal viennent d'être aplanies. Le procès annoncé n'aura pas lieu. Les avocats et les avoués en seront pour leurs frais d'armements judiciaires. M. Plunkett s'est galamment exécuté : il a signé à Mlle Massin son passe-port pour le Gymnase, avec cette seule condition que si la gracieuse comédienne ne se trouvait pas bien de l'hospitalité de M. Montigny, elle rentrerait au bercail du Palais-Royal aux mêmes appointements qu'auparavant. Les deux adversaires d'hier se sont embrassés aujourd'hui.— Tout est bien qui finit bien.

GEROME

## BULLETIN

A cette époque de l'année, il n'est pas hors de propos de rappeler les hivers les plus rigoureux dont la tradition ait gardé le souvenir.

Philippe de Commines, sire de la Hitte, ex-conseiller du roi Louis XI et l'un de nos plus illustres prédécesseurs dans l'art de la chronique, nous apprend que, durant les hivers de 1468 et 1469, on était forcé de couper le vin avec la hache et la cognée, » ce qui obligeait les habitants de Liége à le vendre au poids. L'hiver de 1709 fut aussi un des plus rudes : il occasionna une telle disette, que l'on fut obligé, pour ne pas mourir de faim, de fabriquer, à Paris et à Versailles, du pain d'avoine que l'on servait sur la table des riches et des princes. L'impossibilité de conserver l'eau et le vin à l'état fluide fit interrompre en France la célébration de la messe.

Mgr Lavigerie, qui vient d'être appelé à l'archevêché d'Alger, est un des membres les plus éminents de l'épiscopat. Avant d'occuper le siége de Nancy, il avait été tour à tour professeur à la Sorbonne, directeur général de l'œuvre des écoles d'Orient, et auditeur de rote pour la France à Rome.

L'un des évêchés nouvellement créés en Algérie, celui de Constantine, a pour titulaire M. l'abbé de Las Cases, ancien grand vicaire à Périgueux, directeur de la communauté du Bon Pasteur à Angers, et curé de Notre-Dame de cette ville.

L'évêché d'Oran a été confié à M. l'abbé Callot, desservant du Bon-Pasteur, à Lyon.

On sait, dit la *Presse*, que M. Victor Cousin a légué sa bibliothèque à la Sorbonne. Cette bibliothèque se compose principalement des classiques grecs, latins et français, dans les plus belles et meilleures éditions. Tous les ouvrages, les chroniques et les mémoires relatifs à l'histoire de France y sont représentés au complet.

La plupart de ces volumes offrent un intérêt historique par le nom et les armes des personnages célèbres auxquels ils ont appartenu.

Leur parfait état et la richesse de reliures du temps leur donnent également une grande valeur commerciale.

Cette bibliothèque et la collection des portraits gravés des personnages du XVIIe siècle sont estimés à plus de deux cent mille francs.

M. Cousin a légué des fonds pour l'entretien de cette bibliothèque, qui sera ouverte au public dans les mêmes conditions que celle de la Sorbonne.

Une correspondance de Bangkok, capitale du royaume de Siam, annonce que le souverain de ce pays, désirant répondre à l'appel qui lui a été adressé par le gouvernement de l'Empereur, prendra part à l'Exposition universelle de 1867. Non-seulement le roi de Siam a présidé lui-même au choix des objets de toute nature, soit naturels, soit manufacturés, qui viendront prendre leur place dans la partie du palais du Champ de Mars réservée au Siam, mais encore Sa Majesté siamoise a chargé une commission de trois hauts mandarins, assistés d'un interprète, d'accompagner ces objets jusqu'à Paris, et d'y rester pendant tout le temps que durera l'Exposition.

Cette commission a quitté Bangkok vers la fin de novembre pour se rendre à Singapore et y attendre le bâtiment français mis à sa disposition par M. le vice-amiral de La Grandière, commandant supérieur des établissements français en Cochinchine.

Les lilliputiens, connus sous le nom d'Aztecs, qui avaient été amenés de l'Amérique centrale à New-York en 1849, et ensuite en Angleterre en 1853, étant arrivés maintenant à l'âge adulte, viennent d'être mariés sur le registre de l'état-civil de Saint-George's Hanover-square

D'après une statistique fournie par un journal spécial, 4,204 ouvrages nouveaux ont été imprimés à Londres dans l'année qui vient de s'écouler. Ces 4,204 ouvrages se composent de 494 livres d'histoire ou de biographie; 160 de médecine; 167 de politique; 147 d'histoire naturelle; 196 de voyages; 361 de philologie; 544 d'ouvrages pour la jeunesse; 34 sur l'architecture; 64 d'agriculture; 849 volumes religieux; mais, par contre, 322 de drame ou de poésie, non compris les romans publiés par les revues.

TH. DE LANGEAC.
~~~

## M. VICTOR COUSIN

Les lettres et la philosophie viennent de faire une grande perte. M. Victor Cousin, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, a succombé subitement à une attaque d'apoplexie.

Le célèbre professeur s'est éteint à Cannes où il allait tous les ans passer l'hiver, dans l'espérance de rétablir sa santé profondément altérée.

M. Cousin était né à Paris le 28 novembre 1792. Après les plus brillantes études au lycée Charlemagne, il entra à l'école Normale, y devint répétiteur dès 1812, puis maître de conférences de philosophie, en 1814. Il professa à la même époque la classe de troisième au lycée Napoléon. Pendant les Cent-Jours il s'enrôla dans les volontaires royaux, et, à la fin de 1815, il fut appelé à suppléer M. Royer-Collard dans sa chaire de la Sorbonne.

En 1822, des circonstances sur lesquelles il ne nous est pas permis de nous étendre éloignèrent M. Cousin de l'enseignement public, et il devint précepteur d'un fils du maréchal Lannes.

Sous le ministère Martignac, en 1827, il fut réintégré dans sa chaire et partagea avec MM. Villemain et Guizot un immense succès, sans précédent dans les annales de la Sorbonne.

Le gouvernement de 1830 devait lui faire une brillante fortune. Il fut nommé conseiller d'État, membre du conseil royal de l'instruction publique, officier de la Légion d'honneur, professeur titulaire à la Sorbonne, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, directeur de l'école Normale, et pair de France.

En 1840, M. Cousin entra, comme ministre de l'Instruction publique, dans le cabinet formé par M. Thiers.

Après 1848, M. Cousin ouvrit la série de publications entreprises par l'Institut dans le but de moraliser le peuple. Peu après, il publiait son livre : *Du Vrai, du Beau et du Bien*. Depuis plus de vingt ans, sa chaire était occupée par des suppléants; une ordonnance ministérielle le plaça, en 1852, au rang de professeur honoraire.

Les ouvrages de M. Cousin sont nombreux et attestent cette préoccupation constante de l'histoire et cette prédilection croissante pour les sujets d'art et de littérature qui ont fini par l'absorber tout à fait.

Parmi les productions les plus importantes de M. Cousin, nous citerons : *L'Histoire générale de la Philosophie depuis les temps les plus reculés jusqu'au* XVIII*e siècle; Jacqueline Pascal;* toute une suite d'*Études sur les femmes et la société du* XVII*e siècle*, et comprenant *Madame de Longueville, Madame de Chevreuse, Madame de Sablé* et *Madame de Hautefort;* une restitution très-intéressante du texte primitif des *Pensées de Pascal;* les *Leçons de Philosophie sur Kant;* le *Cours d'histoire de la Philosophie moderne;* les *Ouvrages inédits d'Abélard;* les *Documents inédits sur l'histoire de France;* le *Traité de la Métaphysique d'Aristote;* un *Livre d'Instruction morale et religieuse*, etc., etc.

M. Cousin a en outre collaboré à un certain nombre de recueils : La *Revue des Deux Mondes*, les *Mémoires* de l'Académie des sciences morales et politiques, et surtout le *Journal des Savants*.

X. DACHÈRES.

---

# LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

### PREMIÈRE PARTIE.

### LE DUC ET LE MENDIANT.

Laissant cet endroit qui restait un peu éclairé, ils se massèrent dans l'ombre du portail, à droite de l'église. Ceux qui arrivaient touchaient la main des autres en silence. Ils formaient déjà une masse noire et mouvante qui allaient s'enfonçant dans la ruelle.

— O mes amis! dit le centenaire Picaros, qui ne jugeait plus à propos de voûter sa taille vénérable et qui était redevenu un bon garçon de trente à trente-cinq ans; nos règlements nous défendent de lever l'étendard de la révolte contre le roi et contre le très-saint tribunal. J'approuve sincèrement le règlement; mais l'âge n'a pas tellement glacé le sang dans mes veines qu'il me soit possible de supporter les outrages de Gaspar de Guzman. Il y a dans Séville cent soixante-trois églises, chapelles et couvents, ce qui nous donne un nombre égal de ces pancartes infâmes où nous sommes insultés cruellement. Par une décision spontanée, le conseil de nos anciens a décidé que ces pancartes seraient arrachées et ne verraient pas le soleil de demain... Le groupe que nous formons ici, ô mes amis, n'est que la cent soixante-troisième partie des gueux de Séville, car, à l'heure où je parle, un groupe tout semblable stationne devant la porte de chaque chapelle, de chaque église et de chaque couvent.

— Nous sommes une puissance! ponctua Gabacho.

— Un puissance tout comme la couronne, ajouta Escaramujo, l'hermandad ou le saint tribunal.

— Si nous avions un chef, ô mes amis, s'écria Picaros avec un soudain enthousiasme, qui donc serait capable de nous résister?

— Nous avons un chef, répliquèrent quelques voix.

1. Voir les numéros 583 à 609.

Et d'autres :

— Un chef qui déserte son poste... Esteban est un traître!

— Nommons un autre roi!

— C'est cela! c'est cela! nommons un autre roi!

Ces avis divers se croisaient au milieu de sourds murmures. Les chants continuaient à l'intérieur de l'église. La nuit était tout à fait tombée, et la lueur lointaine des cierges, traversant toute la longueur de la nef, venait frapper la pancarte suspendue vis-à-vis de la maîtresse porte. Elle ressortait en blanc sur les ténèbres de la place.

— En attendant, demanda Escaramujo d'un air un peu goguenard, avons-nous un brave pour arracher l'écriteau?

— C'est l'œuvre du chef, répondit Gabacho, homme de tradition.

— Le chef ne pourrait pas arracher cent soixante trois écriteaux, objecta Escaramujo.

Don Manoël Palabras, qui arrivait, ajouta :

— Les alguazils sont massés rue des Écuries... Il y a des cavaliers de l'hermandad au revers de la maison de Pilate.

— Et les miquelets de la garde stationnent autour de l'Alcazar, ajouta Jabato qui se hâtait portant ses deux béquiles sous le bras.

— Mes amis, mes enfants, dit Picaros, ce déploiement de forces serait-il dirigé contre nous?

— Par tous les saints! s'écria Escaramujo, n'en valons-nous pas bien la peine?

Le gros de l'assemblée s'était cependant démembré en un certain nombre de petits groupes distincts. L'idée d'élection avait germé; les ambitions s'allumaient. Plusieurs candidatures étaient posées : on intriguait, on discutait. L'ancienne école et la nouvelle étaient en présence, mais l'écriteau restait insolemment planté devant le perron de Saint-Ildefonse.

A une cinquantaine de pas de là, dans l'espace compris entre la maison du Sépulcre et l'église, deux hommes enveloppés dans de longs manteaux bruns causaient à voix basse. L'un était grand et gros; il avait la tournure militaire; l'autre semblait un nain fluet auprès de lui.

— Croyez-moi, don Pascual, mon noble cousin, disait le plus petit; ce coquin de Pedro Gil nous trompe effrontément.

— Ah! peste! fit le commandant des gardes de Sa Majesté, je pencherais vers cet avis... certes, certes... Et que pensez-vous du jeu que joue le vieux Zuniga, Baltazar, mon noble cousin?

— Zuniga veut nous jouer un tour de sa façon, répondit sans hésiter le président de l'audience.

Don Pascual poussa un large soupir.

— A qui se fier? s'écria-t-il; nous vivons dans un temps abominable!

— Abominable! vous l'avez dit, appuya le petit magistrat de sa voix la plus amère. Les liens de famille eux-mêmes sont relâchés... Voyez si le comte-duc a jamais fait quelque chose pour moi qui suis le propre frère de sa femme!... J'ai parfois soupçonné que notre illustre parent, Bernard de Zuniga, jouait à l'innocent pour nous mieux tromper... Mais à quoi bon?... Et d'ailleurs, ce serait par trop risquer...

Il s'arrêta et reprit en posant la main sur la robuste épaule de don Pascual.

— Si nous allions tout droit au comte-duc?

— Certes, certes... fit le commandant des gardes, mais pendant que nous y sommes, nous ferions peut-être mieux d'aller jusqu'au roi...

Don Baltazar de Zuniga y Alcoy eut un sourire contraint.

— Lui dénoncer son favori? demanda-t-il, Zuniga?... ou la grande conspiration de Catalogne?

— Tout cela est encore autre chose, répondit gravement don Pascual de Haro; il est impossible que le président de l'audience d'Andalousie ignore ce qui se passe à Séville... Les *desservidores*[1] relèvent la tête... ils ont des intelligences jusques dans les rangs de la noblesse qui suit la cour...

— Si vous voulez bien me pardonner une interruption, mon noble cousin, dit Alcoy, c'est précisément ce sujet que j'allais aborder avec vous.

— A propos de Pedro Gil?...

— A propos de ce faux duc de Medina...

— Parlez plus bas, cousin!

— Personne ne nous écoute, et ces coquins de mendiants, que le décret du comte-duc va peut-être transformer en bandits, sont trop occupés de leurs propres affaires pour se mêler des nôtres... Vous souvient-il, seigneur, que la nouvelle de la mort de don Louis nous vint par ce même Pedro Gil?

— En effet, lorsque don Louis de Haro, mon respecté parent, décéda en sa prison de Ségovie, ce fut l'oidor Pedro Gil...

— Bien des gens prétendent, interrompit encore Alcoy qui baissa la voix sans qu'on l'en priât désormais, que don Louis de Haro n'est point mort.

Le commandant des gardes recula d'un pas.

— Par les cinq plaies! s'écria-t-il, pas de plaisanteries de ce genre, je vous prie. Nous avons hérité... Depuis quand ouvre-t-on la succession des vivants?

— Cela s'est fait de tout temps, mon cousin, quand les vivants ont passé pour morts... Il me semble que la majeure portion de votre patrimoine vous est venue par cette voie?

1. Ce mot, qui n'a point d'équivalent en français, exprime l'idée féodale de refus d'hommage et moins exactement l'idée politique de défection. C'était le nom des partisans du fameux Louis de Haro, marquis de Motril, ancien connétable de Castille et ennemi personnel d'Olivarès, son parent.

— C'est une fable stupide, gronda don Pascual au lieu de répondre; nous avons porté le deuil... Il y a eu procès-verbal de l'accident qui le fit passer de vie à trépas, au moment où il essayait de s'évader... Certes, certes... je vous croyais un homme sérieux, mon cousin...

— Mon cousin, répliqua froidement Alcoy, veuillez garder votre calme... Je me borne à vous soumettre une coïncidence à tout le moins étrange : c'est aussi dans une tentative d'évasion que le duc de Medina-Celi aurait trouvé la mort, si l'on en croit l'oidor Pedro Gil.

— Certes, certes.. fit don Pascual; je vous comprends à demi-mot. Vous pensez que don Louis eut le même sort que Medina-Celi... Quand les temps seront plus tranquilles, je ne m'oppose pas à ce que cet infâme scélérat de Pedro Gil soit puni d'une façon exemplaire comme il le mérite... je ne m'y oppose pas du tout... mais la succession...

Don Baltazar de Zuniga y Alcoy mit sa main étendue sur le bras du commandant des gardes.

— Le favori veut rester premier ministre, dit-il en accentuant chacune de ses paroles; le vieux Bernard veut garder la signature; vous désirez conserver votre haute position et l'augmenter s'il est possible; j'ai, pour ma part, la même légitime ambition. Le roi se divertit et dit en parlant de nous tous : Autant ceux-là que d'autres. Le favori se défie de nous; le vieux Zuniga nous abandonnerait pour un oui, pour un non. Personne ne tient à nous; nous ne tenons à personne. Vive Dieu! mon cousin, serions-nous plus malades si Haro avait la signature sous Medina-Celi, premier ministre?

Le commandant des gardes demeura tout interdit.

— Ne songez pas à l'héritage... reprit Alcoy en souriant.

— Mais de par tous les diables! fit don Pascual, vous avez donc des raisons de parler ainsi?

— La police de Séville n'est pas trop mal menée, répondit Alcoy doucement : — j'ai mes employés particuliers qui ont un grand zèle pour le service du roi... En sortant de l'Alcazar tantôt, vous comprenez bien que j'ai mis le ban et l'arrière-ban en campagne.

— Avez-vous des nouvelles de Alcala de Guadaïra?

— Assurément... le duc de Medina-Celi a été mis à mort vers une heure de relevée.

— Eh bien! dit le commandant stupéfait.

— On l'a enterré dans le cellier du boucher Trasdoblo, fournisseur de la forteresse, ajouta Alcoy froidement...

— Eh bien! répéta don Pascual.

— Voilà : cette après-dînée, vers quatre heures, un homme est entré à Séville par la Puerta Real. Il portait le costume d'un petit bourgeois, habit de bon drap brun, manteau modeste, feutre sans plume. Là-dessous, il avait l'air d'un prince. Il montait un magnifique cheval connu pour appartenir aux écuries de don Vincent de Moncade, marquis de Pescaire... Comme il n'avait point de passe, et que pendant le séjour du roi les portes sont gardées sévèrement, on lui a refusé l'entrée. Il s'est réclamé du marquis de Pescaire, disant qu'il avait tenu le cheval de Sa Seigneurie au vert pendant toute une semaine et qu'il le lui ramenait...

— Et c'est là-dessus que vous fondez...

— Laissez-moi dire, cousin!... Ce matin, le même cheval avait déjà passé la porte Royale, monté cette fois par le cavalier qui a blessé aujourd'hui même en duel don Juan de Haro, votre futur ministre.

Don Pascual garda le silence.

— Je ne vous demande pas si vous comprenez, poursuivit Alcoy, je ne suis pas moi-même bien sûr de comprendre. Le vrai, c'est que nous sommes noyés dans un océan d'intrigues grandes et petites. Depuis le favori du roi jusqu'à nos valets, tout le monde travaille sourdement. Toutes ces menées diverses forment un inextricable écheveau dont les fils se nomment Guzman, Zuniga, Pedro Gil, Moghrab, Pescaire, Medina-Celi et autres... Savez-vous qui gagnera la partie? Celui qui réunira le plus de fils dans sa main.

Le commandant des gardes essuya son front baigné de sueur.

— Moi, dit-il, j'avoue que je perds plante... Nos jeux sont mêlés, mon cousin très-cher, et vous êtes plus habile que moi... Qu'avez-vous avisé?

— J'ai cavé au pire, pour être sûr au moins que nous tomberons toujours sur nos pieds... nous sommes avec Olivares, nous sommes avec Juan de Haro; nous sommes avec tous, pourvu que notre inébranlable fidélité au trône de Philippe le Grand n'en souffre pas... Éventuellement, nous serons, s'il le faut, avec le duc de Medina-Celi...

— Expliquez-vous! murmura don Pascual avec détresse; j'aimerais mieux jouer trois parties d'échecs à la fois!

— C'est pourtant bien simple, répliqua Alcoy en souriant. Deux de mes alguazils m'ont dit avoir reconnu le duc dans l'homme de la Puerta Real.

— Est-ce bien possible! s'écria Pascual stupéfait.

— Tout est possible... Si c'est le duc, il viendra sur cette place et tentera de s'introduire en son palais. Les avenues sont gardées : j'ai plus de cent braves garçons dans les rues voisines...

Ici une grande clameur lui coupa la parole.

La discorde était au camp des gueux. Plusieurs voix criaient :

— Ne prenez point souci de nommer un roi, Esteban est à Séville.

D'autres répondaient :

— Si Esteban était à Séville, il se serait présenté au conseil.

— Esteban est à Séville, affirma un lépreux natif d'Antequerre; je le connais, nous sommes compatriotes... Je l'ai vu entrer à l'heure de la sieste dans les jardins de l'Alcazar.

— Esteban dans les jardins de l'Alcazar!



NOUVEL EMBARCADERE A NEW-YORK, d'après un dessin de M. Fritz Meyer. — Voir page 62.



NAUFRAGE DU VAISSEAU [illegible] SUR LA CÔTE DE CALIFORNIE, [illegible]. — Voir page 62.



GRAND FESTIVAL DANS LA CATHÉDRALE DE WORCESTER, d'après une photographie et un dessin de notre correspondant. — Voir page 63.

— Ce Moscatel est fou à lier.

— Sous quel prétexte Esteban serait-il entré dans les jardins de l'Alcazar?

Et au travers de cette discussion :

— Toi ! tu serais nommé roi, Gabacho ?

— Oses-tu bien te proposer pour nous commander, Picaros ?

— Gabacho, ta femme te bat !

— Picaros, ta femme est morte sous ton nerf de bœuf !

— O mes amis ! s'écria le centenaire, murons la vie privee... Je m'etonne comme vous de l'audace de ce Gabacho, mais...

— C'est ton effronterie qui étonne ! interrompit Ga-[illegible]

— Qu'avons-nous à faire de ces vieux ? demandait dans un autre groupe l'aimable Raspadillo ; choisissez un jeune homme de ma sorte, et vous verrez l'institution refleurir.

— A bas Raspadillo !

— Bien dit !... approuva Domingo ; il y en a d'aussi jeunes et de moins efféminés... un soldat tel que moi...

— A bas Domingo !

— Si une naissance distinguée, jointe au talent de la parole... commença don Manoël.

— A bas le bavard de Palabras.

— O mes amis !...

— A bas Picaros !

— Esteban !... Ils ne vont pas à la cheville d'Esteban !... puisqu'on a vu Esteban à l'Alcazar...

— Mensonge !...

Un mouvement eut lieu, comme toujours quand un personnage important fait son entrée. Caparrosa, le plus élégant des novateurs, Caparrosa, poitrinaire et plus beau que Raspadillo lui-même, venait de tourner l'angle du parvis.

— Personne autre que moi, dit-il avec une noble franchise, n'aurait mérité le sceptre en l'absence du saint Esteban .. Mais Esteban est dans nos murs.

— Quand je vous le disais ! s'ecria Moscatel triomphant ; c'est mon compatriote... Je l'ai reconnu, midi sonnant, sur la place du palais

— Toi, tu mens, interrompit Caparrosa ; — le saint Esteban n'est arrive qu'à quatre heures... je le connais aussi bien que toi... J'etais à la Puerta Real quand il est entre sur un cheval des écuries de Moncade, qu'il avait pris, Dieu sait où...

— Le saint Esteban, dit Gabacho avec importance, fréquente peut-être Moncade... Nous verrons du nouveau en Espagne ; il y a de grosses affaires sous jeu...

Le commandant des gardes et le president de l'audience s'étaient cependant rapproches de quelques pas.

— Entendez-vous ces drôles, mon noble cousin ? demanda le petit magistrat ; ils battent la campagne aussi vaillamment que s'ils avaient tous eu l'honneur d'étudier avec le comte-duc à l'université de Salamanque.

Mais don Pascual n'etait point en humeur de plaisanter.

— Avez-vous bien le cœur de vous occuper de ces malheureux ! murmura-t-il ; expliquez-moi plutôt tout ce qui me reste à comprendre.

Alcoy lui serra le bras fortement.

Un homme venait d'entrer sur la place par la rue des Écuries. Il se dirigeait vers la maison de Pilate. Son large feutre etait rabattu sur ses yeux, et son manteau couvrait le bas de son visage.

— L'explication va se faire d'elle-même, prononça le président de l'audience d'une voix inquiete et contenue.

Il montrait du doigt l'inconnu, seul au milieu de la place deserte.

Celui-ci s'etait arrêté. Son regard, après avoir fait le tour de la place, se fixa sur le palais des Medina.

— Puisque Ulysse revient à Ithaque, grommela Alcoy, n'entendrons-nous point aboyer ses molosses ?

Derriere le mur de la maison de Pilate, un long hurlement retentit.

Alcoy resta bouche béante. Le commandant des gardes s'appuya, chancelant, à l'un des piliers de l'arcade mauresque

— La paix, Zamore, vieux fou ! gronda de l'autre côté de la porte la rude voix de Catalina Nunez ; — ne vas-tu pas croire qu'il te revient un maître tous les jours ?

L'inconnu fit un pas vers la maison.

— Regardez, mon noble cousin, dit Alcoy, regardez !

A l'embouchure de la rue des Écuries, des ombres noires se montraient. D'autres ombres glissaient dans les ténèbres du porche mauresque. Le president de l'audience n'avait point menti. Il y avait là tout un bataillon d'alguazils.

Les chants continuaient paisiblement dans l'eglise. Les gueux avaient mis d'instinct une sourdine au fracas de leur discussion. Ils flairaient l'approche des alguazils.

— J'en compte neuf... dix... onze... disait déjà Escaramujo, l'œil fixe sur la rue des Écuries.

— Il y en a plus de vingt, ajouta Maravedi.

Paul Féval.

(*La suite au prochain numéro.*)

---

## NOUVEL EMBARCADÈRE A NEW-YORK

Dans notre numero du 10 novembre dernier, nous donnions la vue d'un de ces bateaux à vapeur qui font un service si actif sur l'Hudson à New-York. Une seule compagnie dirige la navigation fluviale à vapeur sur les divers points de la ville. Elle possède cinq grands embarcadères où le service est fait par quinze bateaux qui se succèdent à un intervalle de cinq ou dix minutes et qui transportent chaque jour une moyenne de 90,000 voyageurs.

La compagnie vient de faire construire d'une façon monumentale le principal de ces embarcadères, dont nous publions un dessin exterieur. Il est situe dans la basse ville à proximite du phare. La longueur du bâtiment est de cent cinquante-six pieds sur une largeur de soixante-quinze pieds. Il a coûte 45,000 dollars (243,000 francs).

Francis Richard.

---

## UN NAUFRAGE

Une lettre de San-Francisco nous apporte les détails les plus émouvants sur le naufrage du navire anglais le *Coya*, qui s'est perdu, recemment, corps et biens, sur les rochers de Pescadero, près de Pigeon-Point, en Californie.

En nous envoyant le dessin que nous publions dans ce numéro, notre correspondant ajoute qu'il avait le cœur serre en parcourant la grève, le lendemain du sinistre. Ce beau trois-mâts avait ete mis en pièces et littéralement haché sur les pointes aiguës des récifs.

A chaque instant, la mer, encore houleuse et soulevée par un vent impetueux, rejetait sur le sable des debris informes : ici un fragment de l'arrière, là une partie des planches du pont et des poutres de la membrure ; plus loin, des tronçons de mâts ; en cent endroits, des caisses, des barils, des meubles, des ballots épars.

Le *Coya* appartenait au port de Liverpool et venait de Sidney, avec vingt-neuf personnes à bord, y compris six passagers.

Ce jour-là, le brouillard était excessivement épais, et le capitaine n'avait pu prendre le point. Tout à coup le navire donna sur les brisants, et s'effondra. Les embarcations furent emportées ; la mer enfonça les bastingages, balayant tout sur son passage, emportant le capitaine et son second. Trois personnes seulement parvinrent à gagner le rivage, où elles reçurent les soins que nécessitait leur etat pitoyable.

La scène de ce naufrage est à un demi-mille environ de l'endroit où s'est perdu le *Sir John Franklin*, il y a deux ans. Le capitaine, qui etait déjà venu à San-Francisco, l'année dernière, se croyait à trente milles de la côte.

R. Bryon.

---

## COURRIER DU PALAIS

De l'influence du bleu et de la lumière sur l'aspect des procès d'assises — Une *vendetta* en Corse. — La déposition d'une veuve et d'une mère. — Ce que deviennent les grandes coquettes. — Marée et eau merveilleuse. Aimable souhait d'un interprète — Combats de rats et de coqs. — Un futur membre associé de notre Société protectrice des animaux. — La mote de Mlle Keller. — Les bouteurs sauveurs.

Parlez-moi des affaires d'assises en Corse : il y a toujours quelque chose à en dire. Sous ce ciel bleu, en face de cette mer enflammee, elles ont un aspect moins repugnant qu'ailleurs ; il s'y mêle toujours quelque chose de grandiose, je dirais volontiers de poetique, si l'on n'avait pas tant abuse du mot : on y peut enfin toucher la plupart du temps sans se mettre de la fange aux mains ; elles sont sanglantes presque toujours, sordides rarement.

Cette fois l'accuse est atroce et point intéressant du tout ; mais dans les dépositions le procès se relève.

Il s'agit d'un meurtre : une vengeance.

Il y a dix ans, Jean-Baptiste Pêres etait condamné à huit années de reclusion pour avoir tiré deux coups de pistolet, sur des gens qu'il voulait voler, les croyant nantis de certaines valeurs.

Une tentative d'assassinat avec le vol pour mobile : un crime rare en Corse ; on y tue par haine, presque jamais par cupidite.

Lorsqu'il eut subi sa peine, Pérès, soumis à la surveillance, obtint de rentrer dans son pays. La famille Pinzuti l'accueillit en souvenir d'anciennes relations d'amitie.

Un jour Perès apprit qu'on l'avait denoncé à la justice comme porteur d'armes prohibées. Les soupçons s'etaient d'abord egares sur un habitant du pays. Cet homme ayant pu prouver à Pérès qu'il n'avait point parle :

« Si ce n'est toi, dit Pérès, ce ne peut-être que Pinzuti. »

Quelques jours plus tard, un soir qu'il s'en retournait, vers un village voisin, accompagné de Pinzuti, après avoir bu avec lui et quelques autres amis qu'il avait reçus dans sa maison, il s'ecria soudain : « *E tempo* » — « il est temps. » et se jetant sur son compagnon, il le frappa de sept coups de tranchet et le laissa mort sur la route.

A quelques pas de là il rencontrait le fils de Pinzuti, un enfant de treize ans, qui rentrait au village en compagnie de sa cousine et de deux jeunes filles. Perès se jette sur l'enfant, le frappe neuf fois de son tranchet et le tue.

Trois jours après, une des deux jeunes filles succombait à l'émotion qu'elle avait eprouvee.

La veuve, la mère en deuil est venue accuser Perès, et avec quelle eloquence !

« Assassin, s'est-elle écriee, tu as tué mon mari ; il avait peut-être quelque faute à expier ; mais mon fils, que t'avait-il fait ? Reponds, assassin, réponds ! Messieurs les jurés, dit-elle en sanglotant, je vous demande justice : faites tomber la tête de cet assassin, et mon cœur d'épouse et de mère sera soulagé. »

Le president l'engage à moderer sa douleur et à se souvenir qu'elle a jure de ne dire que la vérité.

« La vérité, monsieur le président, s'écrie la veuve, oh je la dirai tout entière ; je suis incapable de mentir. Voyez-vous, si je tenais entre mes mains la tête de cet assassin, je serais bien satisfaite, n'est-ce pas... »

La passion corse n'est-elle pas tout entière dans ce : « Je serais bien satisfaite, n'est-ce pas ? » si naïvement dit en présence des magistrats, devant la justice ?

« Eh bien, continue le temoin, cette satisfaction, je la refuserais au prix d'un mensonge.

« Mon pauvre fils etait un agneau, dit-elle encore ; Pérès l'a tué parce qu'il a craint que l'agneau ne devînt un jour lion. Du reste, cet assassin parle comme le loup de la fable qui voulait dévorer l'agneau. Messieurs les jures, monsieur le président, lorsque j'ai vu le cadavre de mon fils etendu à côte de celui de son père expirant, je n'ai pas pleuré ; je leur parlais comme s'ils devaient revenir à la vie ; mais le medecin me disait : Ils sont morts. Cela me paraissait impossible. Le père et le fils à la fois ! Non ! cela ne s'est jamais vu ! Justice ! messieurs ! justice pour la pauvre veuve ! »

Et le pâle visage de la mère sans fils, de la femme sans mari s'anime sous la noire *faldetta*.

Elle n'aura pas la joie de tenir dans ses mains la tête de l'assassin. Le jury a rapporté un verdict adouci par une declaration de circonstances attenuantes, et Pérès a été condamne seulement aux travaux forces à perpetuite.

Que deviennent les grandes coquettes ? je parle des grandes coquettes de théâtre. Quelquefois de grandes dames pour de vrai, quand il prend fantaisie à un lord anglais ou à un seigneur russe de marier son blason de comte ou de prince à la beaute ou à la renommée de Celimène. Mais la chose est assez rare, les chanteuses et les danseuses accaparent presque tous les nobles étrangers enclins à ces sortes d'union.

Parfois aussi les grandes coquettes deviennent tout simplement de bonnes bourgeoises qui élèvent admirablement leurs enfants ou tiennent une table d'hôte ; de loin en loin elles essayent du commerce, et rarement y réussissent parce que ce n'est pas à manier l'eventail, à faire de petites moues à Alceste ou à Dorante et à regarder Damis avec des yeux langoureux, qu'on apprend à acheter bon marché, à revendre cher, à commander à des commis et à tenir les livres en partie double.

Mlle Sarah Félix, la première des Félix par la naissance, est de celles qui ne craignent pas de deroger en faisant le negoce, comme auraient dit les chevaliers et les marquis du temps jadis.

Elle s'occupait, m'avait-on dit, du commerce des huîtres. Aujourd'hui certain procès qu'elle vient de faire plaider m'apprend que c'est à la parfumerie qu'elle s'est consacree. Peut-être aussi, eprise des contrastes, se plaît-elle à mêler la parfumerie et la maree.

La parfumerie ! Qu'ai-je osé dire ? Lisez « chimie, » s'il vous plaît.

Il y a un homme de genie nommé Hedot, qui est l'inventeur d'une eau merveilleuse, specifique infaillible pour rendre à la chevelure sa couleur primitive ; cette eau s'appelle le *Régénérateur d'Hygie*.

Un jour Mlle Sarah acheta un flacon de cette composition magique.

C'etait pour une amie, sans doute... quoique en dise cette impertinente *Gazette des Tribunaux*, qui imprime en toutes lettres que le flacon était pour Mlle Sarah elle-même.

Toujours est-il que le *Régénérateur* regénéra si bien en cette occasion, que Mlle Sarah conclut immediatement une association avec Hedot : 200 fr. d'appointements par mois pour son travail, la moitié des benefices et un pot de vin de 2,000 fr., tel fut le prix dont la reine de la belle et elegante comédie paya le secret du régenérateur.

Or il arriva que l'associé Hedot ne tarda point à se deranger : au lieu de distiller il buvait, et ce n'était pas de l'eau, si bien qu'il etait souvent gris, si j'en crois Mlle Sarah. Bientôt il fit de mauvaises affaires et fut mis en faillite. Un jour on s'aperçut que 900 fr. manquaient dans sa caisse.

Ce n'est pas tout : lorsque, l'association rompue, Mlle Sarah voulut fabriquer le *Régénerateur* à l'aide de la formule que lui avait communiquee Hedot, elle n'obtint qu'une eau sans vertu.

Cependant Hedot lançait une brochure qui diffamait le *Regenerateur d'Hygie* et prônait le *Réparateur oriental* qui n'etait autre que le *Régénérateur d'Hygie* fabrique suivant la bonne recette

Hedot est evidemment un homme extrêmement spirituel ; mais trop d'esprit ne reussit pas toujours devant les tribunaux.

La justice a appele escroquerie la petite ruse de la fausse formule et condamne Hedot à une annee de prison et à cinquante francs d'amende ; encore a-t-elle rejete la plainte en abus de confiance.

La Cour d'assises de Tlemcen a rendu son verdict dans l'affaire de l'assassinat de M. Isoard, adjoint au maire pour la section de Mansourah : un des accuses a été acquitte ; quatre ont été condamnes aux travaux forces à perpetuite, trois à la peine de mort.

Un des condamnes à mort était un grand personnage, un cheik. On esperait dans sa tribu qu'il serait acquitte, et un grand repas avait eté preparé en son honneur : des courriers echelonnes sur la route ont porté, à ceux qui l'attendaient, la nouvelle qu'il ne reviendrait pas : c'était ecrit.

Le dogme de la fatalité n'empêche pas chez les Arabes

les démonstrations les plus violentes de la douleur : en entendant le verdict, les femmes d'un des condamnés ont poussé des cris épouvantables et se sont déchiré la figure avec les ongles.

Les accusés, auxquels le jury accordait des circonstances atténuantes, se sont écriés, lorsque l'interprète leur a traduit le verdict :

« Dieu vous le rende! »

A coup sûr l'intention était bonne; mais je ne pense pas que l'interprète se soucie beaucoup de se voir en telle situation qu'un souhait si charitable s'accomplisse.

Il y a quelque temps, un juge anglais condamnait deux boxeurs, au grand scandale des gentlemen, pour qui les combats à coups de poing sont une des bonnes et saines traditions de la vieille Angleterre; aujourd'hui c'est un entrepreneur de combats de coqs, de chiens et de rats, son valet et un certain nombre de parieurs coupables d'avoir encouragé ces luttes sanglantes que le magistrat condamnait à l'amende.

Un membre de la Société royale de protection pour les animaux s'était introduit dans la salle où chiens, rats, coqs éperonnés d'acier combattaient et mouraient tour à tour sur l'arène pour le plus grand plaisir des spectateurs. Il a vu et il a décrit toutes les péripéties de la sanglante représentation, il a compté les morts et les blessés, noté les pattes cassées et les plaies béantes, il a fait du tout un rapport circonstancié à la justice, et sur sa déposition la justice a [illegible]

Je signale le nom de cet ami des animaux à la Société protectrice de France, afin qu'elle lui décerne le titre de membre associé, qu'il a certes bien mérité : il s'appelle Jesse William Mohun.

Mlle Keller est une bonne comédienne, je le suppose, c'est une femme de goût à coup sûr, et qui aime les belles choses : elle a fait emplette, chez M. Lévy, d'une robe de chambre, d'une robe de ville et d'un manteau :

| | |
|---|---|
| Robe de chambre, sept cent vingt-cinq fr., ci. | 725 fr. |
| Robe de ville, quinze cent quatre-vingt-dix-neuf fr., ci. | 1,599 |
| Manteau, deux mille fr., ci. | 2,000 |
| Total. | 4,324 fr. |

D'un commun accord le chiffre a été réduit à 3,474.

M. Lévy demande son argent; Mlle Keller demande un délai.

Le tribunal a autorisé l'actrice à s'acquitter par tiers de mois en mois à partir du 1er février prochain.

« Je n'ai pour ressources que mes appointements, » disait Mlle Keller.

En vérité les théâtres de genre sont bien généreux; quand on pense qu'ils payent leurs actrices assez largement pour leur permettre les diamants et les chevaux qu'ont voit à Mlle Keller, on se demande comment des administrations aussi magnifiques ne se ruinent pas.

Il est vrai que l'avocat de Mlle Keller disait à l'audience : « Il ne faudrait pas regarder de trop près les diamants de ma cliente, qui pourraient n'être que du strass. »

Je suis sûr que Mlle Keller n'a pas su gré à son avocat de cette phrase-là.

Ah! si la belle plaideuse avait pu invoquer, à propos de son manteau et de ses deux robes, certaine disposition de l'acte de George III, qu'invoquait, il y a quelques années, un plaideur anglais à qui son tailleur réclamait le prix d'un costume qu'il lui avait fourni!

L'*International* nous raconte ce curieux procès :

« Niez-vous la dette, demandait le magistrat au gentleman :

— Je la nie.

— Vous ne reconnaissez pas avoir reçu un habillement [illegible]

— Non, puisque je le porte en ce moment sur moi.

— Alors, vous l'avez payé?

— Je ne l'ai point payé.

— En ce cas vous le devez encore?

— Je vous prie de jeter un regard sur le costume et vous verrez que je suis dans mon droit en refusant de solder le compte du tailleur. Remarquez les boutons.

— Mais qu'ont à faire les boutons? ..

— Plus que vous ne pensez. L'acte de George III, telle date, tel chapitre, déclare que tout tailleur est tenu de garnir les habits, gilets, culottes, etc., de boutons de Birmingham; et qu'il perdra tout droit au recouvrement de son argent s'il enfreint cette mesure. Or, 1° les boutons de mon habit, pardessus, gilet et pantalon, ne sortent pas des fabriques de Birmingham; 2° la loi de George III n'a pas été abrogée; donc, je ne dois rien à cet homme!

Et le gentleman gagna son procès. »

MAÎTRE GUÉRIN.

## LA CATHÉDRALE DE WORCESTER

La cathédrale de Worcester, dédiée à saint Pierre, était autrefois l'église d'un prieuré fondé par les rois saxons. Les parties les plus anciennes datent de 1218, époque où elle fut rebâtie après un incendie. Le style général est, par conséquent, le gothique primitif simple, et sans ornements; la crypte cependant est normande.

L'édifice a la figure d'une double croix et mesure cent vingt-cinq mètres de longueur. La tour, haute de cinquante-six mètres, est ornée de statues parmi lesquelles on remarque celle de saint Vulstan. Elle contient huit cloches dont la plus grande pèse 6,600 livres.

A l'intérieur, on admire : le chœur qui est magnifique; la chaire octogone, en pierre; le trône de l'évêque, délicatement sculpté.

Les monuments funèbres sont nombreux et intéressants. Celui du roi Jean est le plus ancien; le corps de ce prince fut montré à la foule en 1797, puis replacé soigneusement dans sa tombe. On doit citer aussi le mausolée d'Arthur, fils de Henri VII, et dont la veuve Catherine fut mariée à Henri VIII. Plusieurs évêques reposent sur des lits de pierre ou de marbre, embellis par l'art.

Dans le parvis de la cathédrale se trouvent les cloîtres, qui mesurent environ quarante mètres carrés.

De grandes fêtes musicales ont lieu dans ces cloîtres ou dans la cathédrale tous les trois ans, au bénéfice des veuves et des orphelins du clergé. Les chœurs appartiennent alternativement aux villes de Gloucester, de Worcester et de Hereford. George III assista, en 1788, à un festival de Worcester, et une fenêtre nouvelle fut ouverte dans la cathédrale pour perpétuer le souvenir de sa visite.

Notre gravure représente la dernière de ces solennités qui a eu lieu tout récemment, et qui avait attiré une foule immense, fournie non-seulement par la ville, mais aussi par toutes les localités environnantes.

H. VERNOY.

## LE MAMMOUTH ET LE RHINOCÉROS FOSSILES

Un des plus curieux sujets d'étude que nous offre la géologie, est certainement celui des fossiles. On donne, comme on sait, le nom de fossiles aux corps qui, ayant été enfouis dans le sol à une époque éloignée, s'y sont conservés plus ou moins complétement, ou y ont laissé des traces non équivoques de leur existence. C'est par l'étude des ossements fossiles retrouvés dans les couches de terrain antérieures à la croûte actuelle de notre planète, qu'on est parvenu à reconstituer la plupart des races animales ou végétales qui ont successivement peuplé le globe avant la grande révolution diluvienne.

Il est intéressant de remarquer que, tandis que les fossiles enfouis dans les couches les plus profondes, — c'est-à-dire dans celles que de plus grands cataclysmes séparent de nous, — appartiennent à des espèces entièrement disparues, ceux qu'on trouve dans les couches superficielles offrent des analogies frappantes et souvent même ne présentent que de très-légères variantes avec les espèces aujourd'hui vivantes. Tels sont, par exemple, l'espèce d'éléphant fossile dit *mammouth*, et le rhinocéros, que les découvertes des savants ont permis de reconstituer, ainsi que le représentent nos gravures.

Longtemps on a pris les rares ossements de mammouth pour des ossements humains ayant appartenu à quelque ancienne race de géants; mais la science moderne a fait justice de ces inventions fabuleuses, que l'amour du merveilleux ne contribuait pas peu à accréditer. Des squelettes plus ou moins complets de mammouth ont été retrouvés dans un grand nombre de pays où l'on était loin de soupçonner l'éléphant d'avoir jamais habité : en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en France même, dans la Pologne, dans la Russie, mais surtout dans les pays du Nord, sur toutes les côtes des mers polaires, où il semble avoir réellement pullulé.

Les Sibériens sont si habitués à retrouver sous la glace des restes de cet énorme animal, qu'ils ont cru, pour expliquer cette rencontre, devoir imaginer une fable d'après laquelle il y aurait dans leur pays des espèces de taupes gigantesques, armées de défenses, qui creuseraient sous le sol leurs tanières sans jamais se montrer, car elles mourraient à la lumière du jour. De là ils les ont appelées *mammouths*, du mot tartare *mamma*, qui signifie terre.

Les principales singularités du mammouth sont la longueur de ses défenses et son cuir garni d'une épaisse fourrure, merveilleusement appropriée d'ailleurs à la zone glaciale qu'il habitait.

En 1799, un de ces animaux a été trouvé au nord de la Laponie dans des circonstances toutes particulières que notre grand naturaliste Cuvier a relatées dans ses *Recherches sur les ossements fossiles*. Un pêcheur tougouse avait remarqué sur les bords de la mer glaciale, près de l'embouchure de la Lena, au milieu de glaçons, un bloc dont la forme l'avait frappé, bien qu'il ne pût la reconnaître. L'année suivante, il s'aperçut que cette masse était un peu plus dégagée, mais il ne devinait pas encore ce que ce pouvait être. Vers la fin de l'été suivant, le flanc tout entier de l'animal et une des défenses étaient distinctement sortis des glaçons. Ce ne fut que la cinquième année que, les glaces ayant fondu plus vite que de coutume, cette masse énorme vint à échouer sur un banc de sable. Le pêcheur se contenta d'enlever les défenses, qu'il vendit une cinquantaine de roubles.

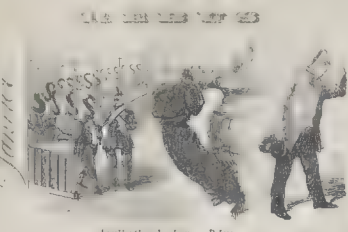
A deux ans de là, M. Adams, membre adjoint de l'Académie de Saint-Pétersbourg, qui voyageait avec le comte Golowskine, envoyé par la Russie en ambassade à la Chine, ayant été informé à Jakutsk de la découverte, se rendit sur les lieux. Il y trouva l'animal fort mutilé. Les Jakoutes du voisinage en avaient dépecé les chairs, si merveilleusement conservées jusque-là, pour nourrir leurs chiens, et les bêtes féroces en avaient aussi mangé. Cependant, à l'exception du pied de devant, le squelette se trouvait encore entier. Une portion des ossements étaient retenus par les ligaments, la tête était couverte d'une peau sèche, et une des oreilles, intacte, portait une touffe de crin. On distinguait encore la prunelle de l'œil, une longue crinière garnissait le cou, la peau enfin était couverte de crins noirs et d'un poil ou d'une laine rougeâtre. On retira, selon M. Adams, plus de trente livres pesant de poils et de crins que les ours blancs avaient enfoncées dans le sol humide en dévorant les chairs. Les défenses recourbées de l'animal avaient plus de neuf pieds de long, et sa tête, sans les défenses, pesait plus de quatre cents livres. M. Adams mit le plus grand soin à recueillir ce qui restait de ce curieux échantillon d'une ancienne création. Il racheta ensuite les défenses à Jakutsk. L'empereur de Russie, qui acquit de lui ce précieux monument moyennant la somme de huit mille roubles, le fit déposer à l'Académie de Saint-Pétersbourg, où il figure encore. On peut voir à notre Muséum du Jardin des Plantes un bocal contenant du poil et de la peau de cet éléphant.

Depuis la découverte de M. Adams, plusieurs faits analogues ont été consignés par des voyageurs et des naturalistes. On a retrouvé non-seulement des éléphants, mais encore des rhinocéros fossiles ainsi conservés dans les glaces et en assez grand nombre pour faire supposer que ces animaux ont dû être fort communs sur le bord des mers polaires, aux époques mystérieuses qui semblent avoir précédé l'apparition de l'homme sur la terre.

P. DICK.

*Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé au nom de M. ÉMILE ALCANTE, administrateur de l'Univers illustré. — Les coupons d'actions ou d'obligations ne sont pas reçus en payement. Le mode d'envoi d'argent le plus simple et le plus sûr est d'adresser un mandat-poste, le talon restant entre les mains de l'expéditeur comme garantie. — Les réclamations, demandes de changement d'adresse ou de renouvellement d'abonnement, doivent indispensablement être accompagnées de la dernière bande collée sur l'enveloppe du journal. — Il ne sera fait droit à aucune réclamation de numéros ayant plus de deux mois de date. — Toute demande d'abonnement ou de numéros à laquelle ne sera pas joint le montant en mandat-poste, timbres-poste ou valeur à vue sur Paris, sera considérée comme non avenue. — Le prix de chaque numéro est de 20 centimes pour la province, affranchissement compris.*





*Explication du dernier Rebus*

[illegible]



[illegible] — Imp. [illegible]

[illegible]




LE RHINOCÉROS FOSSILE [illegible] M. Adams, [illegible] de l'Académie de Saint-Pétersbourg. — Voir page 63.




LE MAMMOUTH FOSSILE [illegible] tes de M. Adams, membre de l'Académ[illegible]

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

RIX DE L'ABONNEMENT
a L'UNIVERS ILLUSTRE

| | PARIS. | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| an . . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| mois . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| is mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |




PRIX DE L'ABONNEMENT
a L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et a L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 611.
Mercredi 30 Janvier 1867.

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Expédients des chroniqueurs sans nouvelles. — Cocher d'omnibus et princesse russe. — Il a gelé ! — Triomphe du club des patineurs. — Deux années d'anxiété. — Proposition d'un pharmacien. — Projet d'émigration. — Ovation au premier tombé. — Patins d'or massif. — Encore une ambassade japonaise. — Un rapport véridique — M. de Chilly n'aime pas le turbot cru. — Comment on se mouche au Japon. — Les Parisiens sont des idolâtres. — Le souhait de Lucrèce Borgia. — Le progrès dans l'art du suicide. — Moyen de se brûler la cervelle avec un verre d'eau. — Décadence de la comédie de salon. — Confession d'une belle dame. — Conflit de pompiers. — Consolation d'un propriétaire ruiné.

Vous ne sauriez imaginer à quelles débauches d'imagination sont capables de s'abandonner messieurs les chroniqueurs, lorsque l'imprimerie attend leur littérature et qu'ils n'ont pas le plus petit brin de nouvelle à se mettre sous la dent.

C'est alors que la porte de la cage aux canards s'ouvre à deux battants, et que les populations étonnées apprennent successivement :

Que M. Louis Veuillot a envoyé à Mlle Thérésa un sonnet dans un bouquet de lilas blanc;

Que M. Ponson du Terrail vient de publier une excellente grammaire française;

Que M. Hostein renonce pour toujours à la lumière électrique et aux danseuses peu vêtues;

Que M. Michelet entre dans les ordres;

Que M. Janicot a été nommé chevalier de l'ordre des saints Maurice et Lazare,

Que mesdemoiselles Schneider et Silly se sont embrassées tendrement.

Incontestable supériorité de la fantaisie sur la banale réalité! Les nouvellistes ne sont jamais plus divertissants que lorsqu'ils ont fait buisson creux dans leur chasse aux informations.

J'étais aujourd'hui tout disposé à emboîter le pas à mes confrères, et j'allais vous conter, avec les détails les plus extraordinaires, l'histoire fantastique du comte W..., qui, ayant perdu, en une seule nuit, un million au baccarat, se vit réduit, pour vivre, à se faire cocher d'omnibus. J'aurais ajouté, pour le dénoûment, que le jeune gentilhomme conduisait son attelage avec tant de grâce et de distinction qu'il ne tarda pas à attirer la tendre attention d'une princesse russe, laquelle, après avoir envoyé prendre des renseignements, le fit descendre de son siége pour le conduire à la mairie du Xe arrondissement.

Mais ce sera pour une autre fois. Il s'est produit, la semaine passée, un événement tellement considérable que je manquerais à tous mes devoirs si je ne lui consacrais pas la place d'honneur dans ces colonnes.

IL A GELÉ!

Chantons donc — sur un mode qui n'a rien d'ionien — le triomphe du club des patineurs!

Par combien de perplexités et d'angoisses n'ont point passé, depuis tantôt deux ans, les honorables membres de la corporation de la glissade!

C'est en 1864, si je ne me trompe, que la mode prit tout à coup le patin sous son patronage. Quiconque appartenait ou voulait paraître appartenir au monde élégant, déclara que



LE NOUVEAU YACHT *LE JÉROME-NAPOLEON*, CONSTRUIT AU HAVRE, POUR S. A. I. LE PRINCE NAPOLÉON, d'après un dessin communiqué. — Voir page 70.

l'art d'exécuter des lignes droites, des zigzags et des ronds sur la glace, était un complément d'éducation indispensable à toute personne tant soit peu bien élevée.

Là-dessus, on fonda le club dont je viens de parler, et l'argent des souscriptions versées par les gens du bel air permit de creuser, au bois de Boulogne, un petit lac ravissant, et aussi de construire un chalet magnifique, muni de toutes les ressources d'un charmant confortable, où les sociétaires, femmes et hommes, pussent se réchauffer et se réconforter à l'aide de succulentes collations.

N'allez pas croire, au moins, que le nouveau lac devait être accessible à tout venant. Il fallait montrer patte blanche, c'est-à-dire être patronné par deux parrains qui répondissent que l'aspirant patineur était un gentleman riche et bien posé dans la société parisienne. Celui-ci, dans le cas d'un scrutin favorable, serait admis à se casser les reins en toute liberté, moyennant vingt francs par séance.

Quand toutes les installations furent terminées, on attendit la gelée.

Et la gelée fut deux ans sans venir.

Avouez que c'était là une bien mauvaise plaisanterie de la part de l'hiver.

Les patineurs étaient consternés. La présente saison allait-elle se passer, comme les précédentes, sans la moindre apparition de glace? Les lois des saisons étaient-elles abolies? Ne gèlera-t-il plus jamais en France?

Depuis deux mois, le club était en permanence. Tous les matins, on envoyait des émissaires tâter l'eau du lac: mais les canards continuaient à y prendre leurs tranquilles ébats.

Les soirées se passaient en lamentations. Les motions les plus extraordinaires se succédaient. Un membre amena une fois un pharmacien qui prétendait pouvoir couvrir le lac d'une glace artificielle, en mêlant à l'eau plusieurs tonnes d'acide réfrigérant, à l'instar des petits appareils que l'on vend dans les bazars. Pour soixante mille francs, pas davantage, on en viendrait à bout. Un autre proposait que chacun emportât ses patins sous son bras et que le siége social fût transporté en Groenland, le climat de ce pays passant généralement pour être assez froid.

Un troisième membre, ennemi des voyages, demandait s'il ne vaudrait pas mieux faire couvrir la surface du lac de grandes dalles de verre et se résigner à employer des patins à roulettes comme dans le ballet du *Prophète*.

Tout à coup, jour mémorable! un sociétaire entre comme un ouragan.

Il est pâle, défait, il ne peut articuler une parole; mais, semblable au soldat de Marathon, il agite une branche de palmier.

On a compris sa pantomime. Il gèle enfin!

Délire! ivresse générale! On s'embrasse, des larmes mouillent bien des visages. On se précipite au dehors. Délicieuse sensation du froid aigu! Comme ces passants au nez rougi paraissent beaux et aimables! On voudrait les serrer sur son cœur!

La procession des voitures se hâte vers le bois de Boulogne. Il y a même deux ou trois traîneaux tout fiers d'une heure de triomphe après une si longue attente.

On patine. On a patiné.

Le premier qui s'étale est accueilli par des acclamations frénétiques. Les contusions qu'il a reçues au bas du dos sont de glorieuses blessures qui lui valent les honneurs d'une ovation. Isabelle se trouve là comme par enchantement pour lui présenter un superbe bouquet, pendant qu'un orchestre, caché dans le chalet, exécute de brillantes variations sur l'air de *J'ai un pied qui r'mue*.

Ce n'est pas tout. Il est question d'ouvrir une souscription pour lui offrir une paire de patins d'honneur en or massif.

Combien de temps la gelée durera-t-elle? voilà la question. Des paris considérables sont engagés.

Avant d'aller plus loin, hâtons-nous de rassurer les familles que l'épouvantable catastrophe de Londres pourrait plonger dans l'inquiétude. Dieu merci! pareil malheur n'est pas possible au bois de Boulogne, attendu que le petit lac du club des patineurs ne mesure que cinq pouces d'eau dans sa plus grande profondeur.

~~~ Sa[illegible] stallée à l'hôtel du Louvre.

— Encore! allez-vous vous écrier.

Mon Dieu, oui! Dès qu'une ambassade japonaise a fait ses malles, il en survient une autre, toujours sous le fallacieux prétexte d'étudier nos mœurs et notre civilisation.

Et il faut voir comment ils en profitent. Rentrés dans leurs foyers de papier huilé, ils recommencent de plus belle à s'ouvrir le ventre pour un oui, pour un non, et à arracher les ongles à nos missionnaires pour se distraire.

Un de nos linguistes les plus érudits me contait l'autre jour qu'il avait pu se procurer un exemplaire du rapport adressé au Taïcoun par le chef de l'avant-dernière mission japonaise.

Ce mandarin était un petit homme jaunâtre et cauteleux, qui avait embarrassé tous nos diplomates par ses façons obséquieuses et presque rampantes. Mais comme il prenait sa revanche dans le silence du cabinet!

Dans le rapport en question, il assurait que les barbares de Paris se prosternaient sur son passage et se disputaient à qui baiserait le bas de sa robe. Il ajoutait que ces étrangers étaient peu industrieux et vivaient principalement du produit de leur chasse. Il avait remarqué aussi que la pauvreté était si grande que les mandarins de première classe eux-mêmes ne possédaient guère plus de deux ou trois femmes et n'avaient pas de quoi se payer des robes de soie.

Le document, magnifiquement peint sur papier de riz, avait été solennellement déposé dans les archives de Yeddo, et le Taïcoun, parfaitement renseigné sur les affaires de l'Europe, avait repris son somme un moment interrompu.

Il me souvient que cet ambassadeur ingénieux et véridique profita de son séjour à Paris pour visiter nos différents théâtres. Il paraît que c'est à l'Opéra et à l'Ambigu qu'il s'amusa le plus, car, à peu de jours de là, M. Alphonse Royer et M. de Chilly qui, à cette époque, dirigeaient ces deux scènes, reçurent des invitations pour un grand dîner d'apparat.

Ils y furent; mais quelle surprise les attendait!

Le menu n'avait absolument rien de commun avec ceux du baron Brisse.

Pour premier service, on présenta aux nombreux convives du turbot cru arrosé de *soia*. Quant au vin, il était remplacé par de l'eau chaude.

M. Alphonse Royer, que ses voyages en Orient ont habitué à tout voir sans étonnement, mangea une bouchée de turbot et but une gorgée d'eau chaude. Cette preuve de courtoisie toucha à ce point l'ambassadeur, qu'il se leva de table et alla chercher, pour l'offrir à son invité, une petite pipe en cuivre qui valait bien six sous.

Quant à M. de Chilly, le cœur lui manqua et il n'osa pas mordre au turbot cru. Il se réserva pour le second service, lequel consistait en chiens de lait cuits à l'étouffée.

Les petits yeux de l'ambassadeur pétillaient de joie. Ils semblaient dire:

— J'espère que je vous traite magnifiquement! Pauvres barbares que vous êtes, vous n'êtes pas habitués à faire si bonne chair.

Et il se moucha coup sur coup cinq ou six fois, dans des petits morceaux de papier à cigarettes, qu'il roulait en boulettes et fourrait ensuite dans sa manche.

Revenons à l'ambassade actuelle.

Avant-hier, ces messieurs entrent dans le passage Jouffroy. Ils s'arrêtent soudain devant un magasin de jouets, et entament entre eux une conversation animée. Un instant après, un secrétaire pénètre dans la boutique et achète, en marchandant beaucoup, un poussah et deux polichinelles.

Le soir, l'ambassadeur terminait en ces termes une dépêche à son auguste souverain:

« Contrairement à ce que racontent les navigateurs, les
« barbares de Paris sont idolâtres. Comme ces gens sont
« très-âpres au gain, je suis parvenu à me procurer, à prix
« d'or, trois de leurs idoles les plus vénérées. Je les expédie
« à votre sublime majesté, comme un curieux échantillon
« des mœurs de ce pays peu éclairé. »

~~~ Si le club des patineurs est dans son complet épanouissement, en revanche la comédie de salon se meurt, si elle n'est pas morte tout à fait, la pauvrette.

Ce que c'est pourtant que l'engouement. L'année dernière encore, on pratiquait volontiers le proverbe et on se livrait avec joie à l'opérette. On ne se figure pas combien de fois on a joué *le Cheveu blanc* dans le quartier des Lombards, et combien d'applaudissements frénétiques les salons de la Chaussée-d'Antin ont prodigués aux *Pantins de Violette*, exécutés par des clercs de notaire. — À présent, plus rien.

Les familles qui étaient restées dans leurs terres, afin d'y doubler prudemment le cap du jour de l'an, commencent à reprendre peu à peu leurs quartiers d'hiver. Les relations sont renouées. On s'invite à dîner. On soupe. On danse le cotillon avec des grosses têtes en carton, et voilà tout.

Le professeur Boudeville, qui était l'ordonnateur habituel de ces petites débauches dramatiques, et qui, l'an passé, ne pouvait suffire à toutes les demandes, cherchait en vain à s'expliquer les loisirs imprévus que lui laissaient les salons de Paris. Il alla aux informations et finit par obtenir la confession suivante d'une belle dame, laquelle, naguère encore, était la lionne de toutes les comédies de paravents:

— Eh! mon Dieu, pourquoi jouions-nous la comédie? Ce n'était pas à coup sûr pour le plaisir de nous fatiguer à apprendre et à répéter des rôles, pour l'honneur d'être critiquées des pieds à la tête par un auditoire cent fois plus féroce qu'un public payant. Ma foi! non, c'était afin de pouvoir nous déguiser de temps en temps et donner carrière à notre imagination folle, dans la conception de nos costumes. Nous n'avons plus besoin du prétexte depuis l'invasion du benoîtonisme, puisque les femmes ont pris tranquillement l'habitude de se déguiser d'un bout de l'année à l'autre.

Il y a peut-être bien quelque chose de vrai dans cet aveu. Mais la question est trop délicate, pour que je m'aventure dans des commentaires qui pourraient m'aliéner la plus belle moitié du genre humain.

~~~ Je ne sais plus quel historien prétend que Lucrèce Borgia, dans un moment d'ennui et de découragement, s'écria:

— Quel dommage qu'il n'y ait que sept péchés capitaux! Je donnerais bien mille sequins d'or à celui qui en découvrirait un huitième.

Les courtisans de Ferrare eurent beau s'ingénier de mille façons, personne ne parvint à gagner la prime proposée par la sinistre duchesse.

Les siècles ont marché depuis Lucrèce Borgia, et nous en sommes toujours à sept péchés capitaux. Si les moyens de perdre son âme restent définitivement limités à ce chiffre médiocre, en revanche, les procédés pour détruire son corps s'accroissent et se perfectionnent sans cesse.

En notre temps éclairé où tout est sujet à réclames, un monsieur qui veut mettre fin à ses jours s'occupe tout d'abord de se procurer un procédé curieux, bizarre, auquel personne n'ait jamais songé et qui doive éveiller infailliblement les commentaires de mille journaux.

Ce qui est dur, ce n'est pas de quitter la terre, mais c'est de prendre congé des habitants de cette planète, sans faire un peu de tapage en ouvrant la porte qui mène à l'autre monde.

Au bon vieux temps, les gens dégoûtés de l'existence employaient le pistolet, la noyade, l'arsenic ou la pendaison, mais tout cela était devenu horriblement commun, et un homme vraiment original et distingué ne pouvait plus décemment s'en contenter. La comédie se montre partout, même à cette heure lugubre, et il nous était réservé — triste spectacle! — de voir les poseurs du suicide.

Lors de la création des chemins de fer, il y eut des malheureux qui imaginèrent d'aller attendre, les bras croisés, le passage d'une locomotive.

L'an passé, un pauvre hypocondre poussa le dévergondage intellectuel au point de se guillotiner lui-même.

Ce n'était pas mal déjà comme invention. Mais voici qu'un ancien ministre du roi de Hanovre est arrivé aux dernières limites de l'extraordinaire dans ses combinaisons destructives.

Il s'est brûlé la cervelle avec un verre d'eau.

Avouez qu'un suicide aussi paradoxal mérite de prendre place parmi les découvertes les plus curieuses du XIXe siècle.

Vous vous récriez et vous demandez comment il est possible de se brûler la cervelle avec un verre d'eau.

Rien n'est plus simple ni plus ingénieux à la fois. Vous prenez un pistolet d'arçon. Vous y introduisez une forte charge de poudre, et par-dessus la poudre vous placez une bourre épaisse que vous tassez vigoureusement. Ensuite, vous remplissez d'eau le reste du canon.

Cela fait, vous appliquez votre bouche sur l'orifice de l'arme en serrant soigneusement les lèvres, pour empêcher l'introduction de l'air extérieur. Les préparatifs sont terminés: il ne vous reste qu'à presser la détente. Chassée par l'explosion, la colonne d'eau acquiert la puissance perforante d'un lingot de plomb, et traverse de part en part cervelle et crâne. Tout est dit: la mort est instantanée.

Si vous en doutez, vous n'avez qu'à essayer. Mais n'oubliez pas de serrer fortement les lèvres; autrement l'expérience serait manquée.

Ces lignes étaient déjà écrites, quand j'ai lu dans un grand journal politique que l'honneur de cette découverte revient à un Polonais, et que ce grand inventeur, nommé Hallefouzy-capillaminuzicowski, a l'intention d'envoyer plusieurs modèles de pistolets hydrauliques à l'Exposition universelle.

~~~ On a vraiment tort de ne pas lire assidûment les journaux étrangers. C'est un excellent moyen de s'orner l'esprit et de compléter son éducation par la découverte d'une foule de traits de mœurs plus ébouriffants les uns que les autres.

Une feuille de New-York me tombe sous la main, et me révèle un conflit de pompiers qui vaut toutes les nouvelles à la main du monde.

Un incendie se déclare, au milieu de la nuit, dans une des plus belles maisons de New-York.

On crie: au feu! et la foule arrive de toutes parts sur le théâtre du sinistre.

En même temps, paraît une compagnie de sapeurs-pompiers, avec une superbe pompe à vapeur. La chaîne s'organise et un jet d'eau puissant est sur le point d'attaquer le foyer de l'incendie.

Mais soudain accourt une seconde compagnie de sapeurs-pompiers avec une autre pompe, non moins à vapeur que la première.

Les deux escouades sont rangées face à face comme deux armées ennemies. Surprise générale. De sourdes rumeurs circulent dans les rangs, et le colloque suivant s'établit entre les deux commandants:

— De quel droit vous permettez-vous de toucher à notre incendie?

— Videz la place au plus vite. Cette maison qui brûle est sur notre circonscription.

— Elle est sur la nôtre, et je vous défends d'en approcher.

— C'est faux.

— Vous en avez menti.

Là-dessus, les pompiers tombent les uns sur les autres. Ils se jettent leurs seaux à la tête, et s'inondent réciproquement des jets de leurs pompes à vapeur.

La populace crie, hurle et fait: kss! kss!

Le tumulte est à son comble, quand la police arrive et emmène au poste les deux compagnies de pompiers.

Pendant ce temps-là, le feu continuait tranquillement son œuvre de destruction, et ne s'arrêtait qu'après être arrivé au niveau des pavés.

L'affaire n'est pas terminée. Les deux compagnies se sont actionnées pour faire vider leur conflit par justice.

Quant au propriétaire de la maison, il est complétement ruiné. Mais il aura du moins la satisfaction de savoir laquelle des deux compagnies de pompiers avait le droit d'éteindre son incendie.

Si cette consolation ne lui suffit pas, il faudra qu'il ait le caractère bien mal fait.

GERÔME II.

---

## BULLETIN

Il résulte d'un relevé récent des forces militaires dont dispose le gouvernement du saint-siége, que l'armée pontificale s'élève au chiffre total de 12,000 hommes environ, recrutés en grande partie dans les États-Romains, sauf deux

régiments absolument composés d'étrangers, la légion franco-romaine dite d'Antibes, et le régiment des zouaves pontificaux. Ces troupes sont commandées par 47 officiers généraux et supérieurs. Le territoire pontifical comprend deux grands commandements : la première subdivision, sous les ordres du général de Courten, se compose des troupes cantonnées dans les provinces de Viterbe, Frosinone et Velletri, Civita-Vecchia, Tivoli et la vallée de l'Anio, divisées elles-mêmes en quatre zones confiées à des colonels; la deuxième subdivision, commandée par le général Zappi, occupe les différents postes et points stratégiques de Rome.

Les belles peintures qui décorent la salle du Trône, à l'hotel de ville, viennent d'être copiées en fresque sur des cartons pour être reproduites en tapisseries par la manufacture des Gobelins.

Le cadeau d'honneur offert au roi de Prusse par les vétérans, à l'occasion du 60[e] anniversaire de son entrée dans l'armée, consiste en une couronne de lauriers en or et à soixante feuilles, et pesant près d'une livre. Sur les bouts du nœud qui réunit les branches par derrière, se trouve en relief l'inscription : « Les anciens guerriers à leur roi héroïque Guillaume I[er] de Prusse, 1[er] janvier 1867. »

Le yacht *Jérôme-Napoléon* vient de faire, au Havre, des essais sur place de sa machine et chaudières fumivores qu'il est question d'établir à bord. Le yacht est sur le point de partir pour l'Angleterre, où il va prendre une petit bateau à vapeur construit pour le prince Napoléon et destiné à naviguer sur le lac de Genève. Après quoi il ira s'approvisionner de vivres à Cherbourg pour se rendre dans la Méditerranée.

Les bœufs gras de cette année sont déjà baptisés : ils sont trois, et s'appelleront le *Thug*, la *Belle Dijonnaise* et la *Petite Presse*.

Le *Courrier du Gard* nous fournit la statistique suivante, qui ne manque pas d'intérêt. Elle révèle l'importance de l'élément catholique répandu dans toute l'Allemagne, y compris l'Autriche.

Cette dernière puissance comprend cinq provinces ecclésiastiques, vingt siéges épiscopaux et 13,330,000 catholiques.

La Prusse a deux provinces ecclésiastiques, huit diocèses et 6,838,324 habitants catholiques.

La Bavière compte deux provinces ecclésiastiques, huit diocèses et 3,245,000 habitants catholiques.

Les provinces du Rhin supérieur ont 2,882,635 habitants catholiques.

Le Hanovre possède deux diocèses et 2,296,630 habitants catholiques.

Le vicariat apostolique de Saxe possède 41,363 habitants catholiques.

Celui du Luxembourg, 200,000.

Enfin, la République helvétique contient six diocèses suisses, deux italiens et 1,055,000 habitants catholiques.

Entre autres importantes collections d'art dont la Prusse, grâce à son agrandissement, vient de s'enrichir, on cite la galerie de Cassel, une des plus célèbres de l'Allemagne.

Elle compte 1,400 numéros, parmi lesquels se trouvent les plus rares chefs-d'œuvre, surtout de l'école hollandaise. Quelques tableaux de grands maîtres, notamment de Rembrandt et de Paul Potter, ont été vendus (il y a une cinquantaine d'années) à l'empereur de Russie et se trouvent maintenant dans la galerie de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg. Malgré cette vente, les Rembrandt et les Paul Potter dominent encore dans la galerie de Cassel, laquelle peut être placée sous ce rapport à côté du Louvre et de la Galerie nationale de Londres. Elle possède le plus beau paysage du grand Hollandais, 22 Wouvermans, 16 Van Dyck, 15 Rubens, notamment la *Madeleine*, de grandeur naturelle et vêtue d'une robe de satin blanc, exécutée avec un art admirable; puis des Snyders, des Téniers, des Metzu, des Ruysdaël, quelques portraits d'Holbein, des Titien, des Véronèse, etc.

Nous avons donné, dans notre numéro 572, une vue de Jacmel, ainsi qu'une petite notice sur ce port, qui passe pour l'un des plus commerçants de la république haïtienne. A ce propos, et dans le but de compléter le paysage, un de nos amis nous adresse un spirituel croquis que nous publions bien volontiers; car il fournit à nos lecteurs l'occasion d'apprécier, en connaissance de cause, l'allure martiale et le costume élégant des compatriotes de l'empereur Soulouque et du président Geffrard.

TH. DE LANGEAC.

# LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

PREMIÈRE PARTIE.

## LE DUC ET LE MENDIANT.

— Or çà ! demanda-t-on pour la centième fois, qui se chargera d'arracher l'écriteau ?

— Celui-ci n'est pas un alguazil ! s'écria en ce moment Cornejo, dont le regard perçant avait distingué le costume de l'inconnu.

— C'est l'homme de l'Alcazar ! dit Moscatel en frappant dans ses mains : c'est le saint Esteban !

Et en même temps Caparrosa :

— C'est le saint Esteban ! c'est l'homme de la Puerta Real !

Ce nom d'Esteban pénétra la foule des gueux comme l'eau passe au travers d'un crible. Toutes les bouches le répétèrent à la fois. Les dissensions étaient oubliées; les ambitions personnelles se taisaient devant cette notoriété trop haute.

Les heures de péril font naître une contagieuse passion d'obéissance. Il semble qu'un chef soit alors un rempart ou tout au moins un bouclier. Nos gueux s'élancèrent tous à la fois; en un clin d'œil ils entourèrent l'inconnu.

Il paraît que le président de l'audience ne s'attendait pas à cette péripétie, car il dit :

— Quelle mouche pique ces coquins ?

— Ils donnent à celui-là, répondit don Pascual, le nom que prenait ce matin, au palais, notre faux duc de Medina-Celi.

Alcoy se frappa le front.

— C'est juste ! c'est juste ! s'écria-t-il; ils le prennent pour Esteban d'Antequerre !

— Mais, sur mon salut ! reprit il, un rayon vient de passer sous son feutre. Avez-vous distingué son visage ?

— Assez bien. J'ai, Dieu merci ! bonne vue.

— Pourriez-vous dire s'il a une longue barbe ?

— Je puis dire qu'il a la joue rasée comme notre impudent coquin de l'Alcazar... des moustaches seulement avec un bouquet de poils au menton.

— Le duc a une longue barbe, fit Alcoy en baissant la tête. Ces mendiants ne se trompent point. C'est notre homme de ce matin, j'en jurerais !

— Moi, mon cousin, répliqua le commandant des gardes avec une lassitude profonde, je ne jurerais rien du tout... Certes, certes, le métier d'un gentilhomme n'est pas de jouer ainsi à cache-cache... je renonce !

Comme il achevait, la voix de l'inconnu s'éleva, grave mais contenue.

— Mes amis, disait-elle, vous faites erreur... je ne suis point celui que vous venez de nommer.

— Tu n'es pas Esteban !... s'écrièrent tous les gueux qui prétendaient connaître le nouveau roi de la confrérie.

— Autant vaudrait nier la lumière en plein midi ! ajouta Caparrosa; maître, il n'est pas temps de railler; nous avons besoin de toi !

— Qui est-tu donc alors ? demanda Moscatel.

L'inconnu souleva son feutre. Il se trouvait juste en face de la grande porte de l'ancienne mosquée. Les cierges du chœur envoyaient de fugitifs rayons jusqu'à son visage.

— Il en est parmi vous qui ont de l'âge, dit-il à voix basse, et qui reconnaîtront le duc de Medina-Celi.

Un silence suivit ces paroles.

— Avez-vous entendu ? demanda le commandant des gardes; certes... certes... voilà qui est extraordinaire !

— Benito ! appela le président de l'audience au lieu de répondre.

Un alguazil caché derrière un des piliers du porche de Galfaros s'approcha aussitôt.

— Qu'on arrête cet homme ! ordonna Alcoy.

— Votre Grâce, répliqua l'alguazil, se laisse-t-elle tromper à cette grossière supercherie ? Ce maraud et moi nous sommes de vieilles connaissances... je lui ai déjà mis la main au collet plus d'une fois...

— Obéissez !

L'alguazil rejoignit ses camarades, qui se divisèrent en trois escouades pour cerner la proie désignée.

Les gueux, cependant, riaient à gorge déployée.

— On nous avait bien dit que tu étais un gai luron, saint Esteban, disait Picaros en se tenant les côtes; j'ai cent ans d'âge, aussi vrai que tu es grand d'Espagne, et je me souviens de t'avoir vu tout petit, il y a plus de quarante ans.

— Cinq ans juste avant sa naissance, expliqua Mazapan.

— On te promenait en robe blanche et bleue sur la terrasse du palais, enchérit Gabacho, car tu étais voué pieusement aux couleurs de la Vierge, seigneur duc.

— Quel joli petit prince tu faisais ! dit Jabato.

Et Gingibre :

— Un jour, la bonne duchesse, ta mère, te gronda parce que tu avais peur de nos haillons...

Quoique estropié d'une jambe et d'un bras, Jabato fit une pirouette, et Mazapan, qui n'était pas dans l'exercice de ses fonctions de paralytique, exécuta une jolie cabriole.

— Bon duc, demandait ironiquement Caparrosa, as-tu eu bien de la peine à t'échapper de ta prison ?

— Riche duc, tu dois être cousu d'or...

— Fais-nous l'aumône, duc généreux...

Et la cohue de redoubler ses rires.

L'objet de cette bruyante hilarité demeurait calme et grave au milieu des quolibets et des huées qui allaient sans cesse *crescendo*.

Il se retourna tout à coup, parce qu'une main venait de toucher son épaule.

— Au large, enfants ! dit en même temps la voix de don Diego Solaz, chef des alguazils, laissez-nous accomplir notre besogne.

— Par Philippe roi, ajouta-t-il en se découvrant, je vous fais prisonnier, don Hernan Perez de Guzman, marquis de Tarifa et duc de Medina-Celi.

Tous nos gueux restèrent bouche béante.

L'inconnu avait changé soudain de contenance et même de physionomie. Sa figure grave avait pris une indéfinissable expression de cynisme et d'audace.

— Par Dieu ! qui est au-dessus du roi, dit-il en riant effrontément à la barbe de l'homme de police, la plaisanterie va trop loin ! Vous n'êtes pas des nôtres, messieurs les alguazils : je ne plaisante qu'avec mes amis... Demandez un peu à ces braves qui je suis

Le commandant des gardes et le président de l'audience échangèrent un regard.

L'inconnu s'était dégagé sans façon, et son bras vigoureux tenait l'alguazil à distance.

— Eh bien ! mes fidèles sujets, reprit-il en s'adressant aux gueux, allez-vous renier votre roi ?

Cette question fut faite avec une tranquillité pleine de moquerie. Les gueux hésitaient. La force armée les entourait maintenant de toutes parts, et ne laissait qu'un étroit passage vers l'église.

— Le témoignage de ces pauvres diables ne vous sauverait pas, seigneur, dit le chef des alguazils; nous agissons en vertu d'ordres précis et qui viennent de haut.

— Ils ne sauraient venir de trop haut, si je suis le duc, répondit l'inconnu, continuant de persifler; nous autres Medina, nous sommes cousins d'Autriche et de Bragance... Carajo ! seigneurs alguazils, vous êtes de bien petites autorités pour mettre la main sur un personnage tel que moi !

Il se drapa dans son manteau et croisa ses bras sur sa poitrine. Sa pose était si bien celle d'un de ces magnifiques marauds dont le front d'airain fait tête à tous les orages, que l'alguazil mayor consulta ses compagnons d'un œil irrésolu.

Les gueux, revenus de leur première stupeur, tenaient conseil.

— O mes amis ! dit tout haut Picaros, le plus sage est de ne nous point mêler de tout ceci.

— Nous avons bien assez de nos propres embarras ! ajouta Gabacho plaintivement.

Mais il reprit tout bas, en se glissant au plus fort de la cohue :

— Si nous devons être chassés de Séville, pourquoi nous gêner ?

— A supposer que ce soit le bon duc, appuya Picaros, il y aurait gros à gagner.

— Je vous dis, moi, que c'est Esteban, riposta Moscatel. Je soutiendrais cela dans la chambre de la question !

— C'est Esteban ! affirma de son côté Caparrosa, j'en mettrais ma main au feu.

En ces circonstances, les curieux sortent de terre. La place de Jérusalem, tout à l'heure déserte, commençait à s'emplir.

— Holà ! demanda l'inconnu en raillant, y a-t-il de bons Andalous pour défendre le duc de Medina-Celi contre Olivares ?

— Il y a Moncade et dix épées, répondit une voix à son oreille.

D'autres voix dans la foule crièrent, suivant l'élan donné.

L'inconnu se retourna vivement. Il vit auprès de lui un cavalier de grande et noble taille, dont le visage disparaissait entièrement sous les vastes bords d'un sombrero léonais.

Il n'y eut entre eux aucune parole échangée.

Le cavalier se taisait maintenant et semblait attendre.

— Que Dieu confonde Olivares !... Medina est l'ami du roi !

— Écoutez cela, seigneurs alguazils, dit l'inconnu triomphant; vous jouez un jeu à perdre vos oreilles et le pain quotidien de vos enfants... Si vous essayez de m'arrêter, il s'agit de vos oreilles, si vous reculez devant votre devoir, il s'agit de votre emploi... Remerciez-moi donc puisque je vais vous tirer d'embarras... Avez-vous jamais vu un duc aussi bavard que moi, mes camarades ? Et n'êtes-vous pas honteux de prendre un mendiant pour un grand d'Espagne ?... Par ma royauté que je vais employer tout à l'heure à châtier mes coquins de sujets qui m'ont renié lâchement, je me moque de votre duc comme de votre Olivares... Je suis le saint Esteban d'Antequerre, valant mieux dans son petit doigt que tous les ducs de la terre et tous les ministres du monde... On demande à un duc son épée : moi je n'ai qu'un bâton comme vous... mais ce bâton est un sceptre; il vous brûlerait les doigts si vous tentiez de me le prendre !

— On va l'essayer pourtant, dit le maître alguazil en levant sa baguette; ceci dure trop. En avant ! et main forte pour le bon plaisir du roi !

Diego Solaz s'élança le premier, suivi de toute sa troupe. Les gueux se débandèrent, selon leur instinct. Un moment on put croire qu'un groupe de cavaliers, massé à droite de l'inconnu, allait s'interposer et le défendre; mais l'homme au large sombrero, qui paraissait être le chef de ce groupe, fit un geste. Les cavaliers restèrent immobiles.

C'était celui-là même qui avait dit : « Il y a Moncade et dix épées. »

Esteban resta seul en face de trois escouades réunies.

Il recula, pas à pas, jusqu'au pied du perron de l'église. La foule suivait avidement tous ses mouvements.

On put le voir arracher la pancarte suspendue au poteau, la jeter à terre et la fouler aux pieds

— Misérable ! s'écria Diego Solaz en lui mettant la main à la gorge.

La place s'emplit d'un grand murmure. Les gueux revenaient en tumulte.

— O mes amis ! dit le vieux Picaros enthousiasmé, voilà un hardi garçon !

— Notre roi s'est fait reconnaître ! ajouta Escaramujo, qui jeta sa calotte en l'air

Au contraire, Moscatel, Caparrosa, Domingo et tous ceux qui connaissaient le saint d'Antequerre dirent à la fois, comme s'ils se fussent donné le mot :

— Qui donc est cet homme ?... Esteban n'aurait pas fait cela !

Le groupe des cavaliers se dirigea en même temps vers la maison du Sépulcre. L'homme au sombrero léonais murmura

1. Voir les numéros 583 à 610



VUE DU PORT DE BOUGIE, EN ALGÉRIE, d'après une photographie. — Voir page 70.



SOLDATS DE LA GARNISON DE JACMEL (RÉPUBLIQUE D'HAÏTI), d'après des croquis communiqués. — Voir le Bulletin.



JANE GREY, d'après le tableau de M. [illegible]. — Voir page 71.

— Si c'est le duc, le duc est fou ! [illegible] rien à faire ici.

— Mettez-lui les bracelets, ordonna Diego Solaz, et serrez comme il faut.

Il parlait encore quand une robuste main le saisit au collet par derrière.

— Stupide coquin, gronda une voix impérieuse, n'as-tu pas honte de compromettre ainsi l'autorité [illegible] ?

— N'avez-vous pas vu ce que ce malheureux vient de faire ? s'écria Solaz en se retournant avec colère ; son talon est encore sur l'écrit portant le sceau royal et le nom très illustre de Sa Majesté.

— Lâche prise ! commanda le nouveau venu.

— Il paraît, dit Estéban, que [illegible] de son [illegible] que [illegible] pas l'honneur d'être arrêté comme grand d'Espagne.

Celui qui avait [illegible] le chef des alguazils [illegible] était [illegible] un homme d'[illegible] son feutre sans plume et [illegible] de son [illegible] ses bras [illegible] voir la dentelle qui s'échappait par les crevés de son pourpoint de velours.

Diego Solaz [illegible] fort [illegible]

— Laissez-vous [illegible] par les ordres du président de [illegible]. Passez votre chemin [illegible] vous !

— Tiens ! tiens ! [illegible] Estéban, supposons un [illegible]

que [illegible] Monseigneur [illegible] cousin. Vous [illegible]

— Dieu vous [illegible] ne [illegible] point mal ceux qui vous aiment.

Ceci fut prononcé tout [illegible] près de son oreille.

Malgré son [illegible] à l'épreuve de toute aventure, Estéban ne put retenir [illegible] un mouvement de violente surprise.

— [illegible]

Puis [illegible] l'athlète qui tenait le maître alguazil [illegible]

— Don [illegible] de [illegible] !

— Allons ! allons ! [illegible] haut et d'un ton

plus délibéré que jamais, arrangez-vous entre vous alguazils et grands seigneurs... j'ai mes affaires.

— Rends ta baguette, Diego Solaz, dit le président de l'audience en soulevant à demi son feutre, je te retire ton emploi. — L'édit de Sa Majesté n'a pas abrogé le rescrit d'Alphonse le Juste, qui défend de porter la main sur un chrétien le jour du Seigneur, pendant les offices, étant exceptés seulement les cas d'hérésie et de haute trahison...

— Eh bien! balbutia l'alguazil; — le cas de haute trahison..

Alcoy étendit la main vers les fenêtres de la maison de Pilate, qui tour à tour allait s'illuminant.

— Medina-Celi est là, dans son palais, prononça-t-il avec une dédaigneuse sécheresse; pendant que tu l'attendais ici, Medina-Celi est entré par le grand portail donnant sur la rue des Douleurs... Va-t'en, nous n'avons plus besoin de [illegible]

Diego Solaz baissa la tête et s'éloigna.

Cette fois, ce n'était pas le chien d'Ulysse qui hurlait, c'était la maison d'Ulysse tout entière qui entrait en fièvre. Il se faisait un grand mouvement dans les cours intérieures. La voix mâle de Catalina Nunez éclatait, appelant son mari, ses enfants, tout le monde, comme le commandement du capitaine fait sortir les matelots de l'entre-pont à l'heure de la manœuvre. Manifestement, un fait principal venait de se passer de l'autre côté de ces vieilles murailles.

En même temps, les cloches de la basilique sonnaient pour la solennelle bénédiction qui termine le salut.

Esteban rejeta le pan de son manteau sur son épaule, posa son feutre de travers, et se prit à marcher, le poing sur la hanche, vers ce coin obscur situé à droite du perron de l'église où le bataillon des gueux s'était reformé. Il appela par leur nom Picaros, Gabacho, Mazapan, Caparrosa, Raspadillo, Moscatel, tous ceux enfin qui avaient pris part à la récente discussion.

Quand ils furent rassemblés autour de lui, sombres et muets, il mit son feutre à la main et découvrit son large front où foisonnaient les boucles de son épaisse chevelure.

PAUL FÉVAL.

*(La suite au prochain numéro.)*

## LE NOUVEAU YACHT DU PRINCE NAPOLÉON

Le yacht à vapeur, le *Jérôme-Napoléon*, a été construit au Havre par M. A. Normand, pour l'usage de S. A. I. le prince Napoléon. Ce navire se distingue par des qualités nautiques supérieures et une grande rapidité de marche. Quoique construit seulement sur le modèle d'un aviso de première classe de la flotte, il n'en est pas moins solide et résistant à la mer comme un vaisseau de guerre. Dans sa sortie d'essai, il a atteint un maximum de vitesse de quinze nœuds.

Dans sa plus grande longueur, ce yacht mesure quatre-vingt-sept mètres et une hauteur de six mètres soixante centimètres à partir de la ligne de flottaison; cette hauteur se réduit à cinq mètres quatre-vingt-quatre centimètres à l'intérieur, avec une capacité de seize cents tonneaux. La machine fournit une force de quatre cent cinquante chevaux-vapeur, avec trois cylindres. Elle a été fabriquée par MM. Mazeline frères, du Havre.

Le *Jérôme-Napoléon* porte, suspendu à son bordage, un petit steamer de quatre chevaux de force nommé la *Mouche*, lequel doit être employé comme chaloupe.

R. BRYON.

## BOUGIE

Assise au bord de la côte, au pied du mont Gouraïa, dont les flancs abrupts et escarpés se dressent à six cents mètres au-dessus d'elle, Bougie présente, avec ses maisonnettes, entremêlées de massifs d'orangers, de grenadiers et de figuiers de Barbarie, le coup d'œil le plus gracieux et le plus pittoresque. Sa baie, garantie par les hautes montagnes environnantes, est un excellent mouillage; mais la ville, à proprement parler, n'a plus de port aujourd'hui. La plage où l'on débarque n'est praticable, à cause de ses bas-fonds, que par les temps calmes.

Bougie, en arabe *Bedjaïa*, dépend de la province de Constantine; elle compte actuellement deux mille habitants à peu près, non compris la garnison, qui à elle seule est de quinze cents hommes. C'est une fort vieille ville et l'une des colonies fondées par Auguste dans la Maritaunie, trente-trois ans avant notre ère. Quelques débris épars, et entre autres les antiques murailles romaines qui bordent une partie de la côte, témoignent de sa grandeur passée.

Son importance commerciale fut considérable pendant tout le moyen âge. On en exportait alors les grains, les cuirs, les laines, la cire, l'huile, et aussi le corail, dont la pêche sur ces côtes fut longtemps le privilége exclusif des marins catalans.

Jusqu'au commencement du XVII^e^ siècle, Bougie, tout en entretenant des relations de commerce avec les Européens, n'en fut pas moins un véritable repaire de pirates. L'habitude de courir sus aux chrétiens y était déjà florissante vers le milieu du XIV^e^ siècle. « La course, écrivait alors l'historien arabe Ibn-Khaldoun, se fait de la manière suivante : une société plus ou moins nombreuse de corsaires s'organise; ils construisent un navire et choisissent pour le monter des hommes d'une bravoure éprouvée. Ces guerriers vont faire des descentes sur les côtes et les îles habitées par les Francs; ils y arrivent à l'improviste et enlèvent tout ce qui leur tombe sous la main; ils attaquent aussi les navires infidèles, s'en emparent très-souvent et rentrent chez eux chargés de butin et de prisonniers. De cette manière Bougie et les autres ports occidentaux de l'empire Hafside, se remplissent de captifs; les murs de ces villes retentissent du bruit de leurs chaînes, surtout quand ces malheureux, chargés de fers et de carcans, se répandent de tous côtés pour travailler à leur tâche journalière. On fixe le taux de leur rachat à un prix si élevé, qu'il leur est très-difficile et souvent même impossible de l'acquitter. »

Aujourd'hui, la physionomie de Bougie est bien changée! Ceci n'est pas dit par regret des pirates, mais de ces pittoresques maisons arabes et de ces frais jardins qui disparaissent tous les jours dans le percement de rues nouvelles pour faire place aux lourdes et disgracieuses bâtisses européennes.

HENRI MULLER.

## CAUSERIE SCIENTIFIQUE

[illegible] de Tacite. — Les fumeurs d'opium en France. — L'opium en Chine. — Les cafés et les cabarets à opium. — L'opium des riches et l'opium des pauvres. — Les sensations des fumeurs d'opium. — L'Angleterre. — Le haschich. — Expériences faites à Paris.

« Les vaincus se vengent de leurs vainqueurs en leur transmettant leurs vices », dit Tacite. Cette triste réflexion reçoit en ce moment une nouvelle preuve de sa vérité.

En effet, nos conquêtes en Orient et en Chine amènent en France et y développent insensiblement, mais fatalement, chaque jour l'usage de l'opium. A Paris, on ne compte déjà que trop de ces déplorables fumeurs d'un narcotique qui tue lentement, mais sûrement, les victimes que lui procure une habitude devenue fatalement insurmontable. Dieu veuille que le mal ne fasse point de progrès trop rapides, qu'il se localise dans un petit nombre d'adeptes et que notre société ne finisse point, à la longue, par tomber où est tombée la nation chinoise.

Voyons donc où est tombée cette nation et prenons pour guide les travaux des docteurs Fournet et Libermann.

Quand un vice s'établit en maître dans une société, il y crée ses institutions à lui, tout autant et même plus que les besoins les plus légitimes ne le font dans une société normale. Il existe donc en Chine des établissements et des restaurants publics consacrés à l'ivresse de l'opium. Dans une petite ville de trois mille âmes, à Tien-Tsin, on compte jusqu'à cent soixante-quatre de ces espèces de cabarets et cafés. A Pékin, on en rencontre quatre ou cinq dans chaque rue.

Les séductions d'une si funeste habitude consistent évidemment dans le caractère excitant des premiers effets de l'opium, comme le démontre le nombre beaucoup plus grand des fumeurs qu'on constate dans le nord que dans le midi de la Chine.

Le mal a déjà pénétré dans toutes les catégories sociales.

Découragées, subissant les tristes conséquences d'une civilisation corrompue et en pleine décadence, les classes lettrées perdent de plus en plus le goût des sciences, des arts, des lettres, et recourent à l'opium pour oublier et vivre dans un monde idéal; les riches oisifs cherchent à tromper l'ennui qui les dévore par des excitations factices et passagères; enfin les malheureux accablés de travail et de misère lui demandent l'oubli et l'illusion. Ils s'abandonnent à l'opium comme certaines classes en Europe s'abandonnent au vin.

Mais le vin est un aliment, il s'assimile à l'organisme, tandis que l'opium ne jouit en rien de cette propriété; de là sans doute, les différentes conséquences de ces deux ivresses.

Les fumeurs d'opium pauvres ont leur *petit bleu*, c'est-à-dire l'opium commun, seul accessible aux classes pauvres; les riches trouvent leur vin de Bordeaux et leur vin de Champagne dans l'opium provenant des chaudes contrées de Bénarès et de Patna. Les grandes familles se font un honneur du luxe qu'elles déploient dans le choix et dans l'approvisionnement du bénarès et du patna d'un prix exorbitant contenant jusqu'à huit et dix pour cent de morphine. Les qualités inférieures n'en contiennent qu'un demi pour cent.

La consommation quotidienne des fumeurs chinois s'élève en moyenne de dix à vingt grammes, et atteint trente-deux grammes chez certains fumeurs émérites; enfin, il y a des blasés qui vont jusqu'à cent grammes. L'opium se fume, on le sait, dans de petits godets ou pipes, emmanchés d'un long tube.

« L'opium, dit le docteur Fournet, ne change pas la nature habituelle des idées, mais il fait naître, sous la vue intérieure, le mirage, c'est-à-dire la réalisation imaginaire de la rêverie. Cette distinction entre l'idéal et sa réalisation fictive, c'est-à-dire entre l'idée pure et l'idée qui commence à prendre corps, est très-importante en psychologie; elle fait comprendre le curieux phénomène de l'hallucination et elle répond à ceux qui font du cerveau l'organe générateur de la pensée que, quoiqu'il ne soit que l'organe de transfiguration et de transformation de la pensée, la pensée provient de l'âme. »

Le fumeur voué à l'opium traverse, à chaque nouvelle ivresse, trois périodes distinctes :

La première procède par une congestion sanguine du cerveau et de l'estomac.

A la seconde période, survient une réaction vitale, manifeste, des systèmes nerveux et sanguin; c'est la période cherchée, attendue, mais non toujours accordée, des excitations passionnelles et des satisfactions imaginaires; si l'on obtient le résultat désiré, le sérail offre des beautés aux voluptueux, la fortune sourit aux joueurs devant des tables couvertes d'or, et l'ambitieux se voit comblé des faveurs de la cour.

Bientôt épuisé par une telle surexcitation, le système nerveux tombe comme anéanti dans un sommeil de quatre à douze heures, où la nature cherche le repos et la réparation.

La troisième période commence au réveil; elle se caractérise par la tristesse, par une perte totale des forces et par un désordre de tête et d'estomac, conséquences naturelles de la lutte engagée entre le poison et l'organisme, entre le principe de la vie et le principe de mort.

L'un des traits qui ressortent le plus évidemment des symptômes décrits par tous les observateurs, et qui intéressent au plus haut point le penseur, c'est que les forces vives de l'organisme s'affaiblissent à chacune de ces nouvelles luttes, terminées toujours par leur défaite, et que la réaction vitale de la seconde période devient de plus en plus lente et difficile à provoquer; il faut alors, pour l'obtenir, accroître sans cesse la dose de l'excitant, et le fumeur se trouve entraîné dans une voie fatale de progression morbide où les effets et les causes s'engendrent et se multiplient l'un par l'autre, et où l'habitude et la passion, liguées ensemble, le forcent d'avancer jusqu'à la mort.

Le narcotisme a, comme l'alcoolisme, son ébriété produite par des doses modérées et successives, et son ivresse furieuse déterminée par des doses considérables. En ce dernier état, le fumeur devient si dangereux que les autorités de Java se trouvent dans la nécessité de placer, à la porte de toutes les boutiques à opium, des agents de police armés, avec ordre de tuer les fumeurs qui, au sortir de ces bouges, tenteraient de se livrer à des actes de violence.

« Pendant notre séjour à Tien-Tsin, dit M. Libermann, un fumeur, après une débauche d'opium, se saisit de couteaux, et, dans un accès de rage insensée contre ses parents, les assassina tous. »

Les congestions sanguines, cérébrales et méningées, que l'autopsie constate chez les malheureux morts des suites de leur passion pour l'opium, vont quelquefois jusqu'à l'apoplexie, comme dans l'alcoolisme.

La contraction de la pupille dans la période d'excitation, sa dilatation dans la période de collapsus, les convulsions dans la période oppressive, sont encore des signes communs à l'alcoolisme et au narcotisme aigus.

Chez ces insensés, les fonctions de la nutrition s'altèrent les premières sous l'action d'un empoisonnement quotidien. A la perte de l'appétit succèdent les maux d'estomac et d'entrailles, un amaigrissement progressif, et quelquefois une hydropisie générale accompagnée de congestions passives, d'engorgements pulmonaires, et d'épuisement des forces, tristes étapes d'une destruction graduelle.

Les fonctions de relation succombent à leur tour. Le malade, complétement asservi par sa passion, se dégrade dans ses sentiments et s'achemine plus ou moins rapidement vers l'idiotie ou la démence qui détermine le ramollissement cérébral, l'insensibilité de la peau, l'affaiblissement de la contractilité, le *delirium tremens* et la paralysie générale. Désormais, au lieu des rêveries ou des jouissances imaginaires qu'il ait cherchées et trouvait, le fumeur d'opium n'obtient plus que des images dégoûtantes, que des scènes atroces, que des cauchemars affreux, qui le poursuivent et ne lui laissent plus même le refuge du sommeil; les sensations qui lui viennent du dedans et du dehors se transforment pour lui en un supplice constant.

Chez un grand nombre de fumeurs, surtout chez les gens riches et lettrés, la progression de tant de souffrances aboutit au suicide. D'ordinaire les pauvres et les ignorants vont jusqu'au bout et se laissent mourir comme des animaux.

L'empereur Qua-tchesi donna le premier aux Chinois l'exemple de la déplorable habitude de l'opium; la cour, bien entendu, le suivit dans cette voie, et chacun se hâta d'imiter le monarque et ses courtisans. En descendant des hauteurs sociales, le nouveau vice fit avalanche et rien ne put lui résister. Plus tard, d'autres empereurs cherchèrent à arrêter, à extirper ce vice; mais les lois décrétées par eux restèrent sans effet, et aujourd'hui encore des marchands ambulants étalent, colportent effrontément l'opium et le vendent sous les affiches mêmes de l'édit qui condamne à mort tous ceux qui trafiquent d'une pareille denrée.

D'autre part, l'Angleterre force la Chine à recevoir un poison qu'elle force les Indes à cultiver. Au commencement de ce siècle, l'importation d'opium était de 4,172 caisses de 80 kilogrammes chacune; en 1859, elle s'élevait à 70,180 caisses; depuis la dernière guerre elle devient encore plus considérable. En 1851, les maladies et la mortalité causées par l'opium formaient le dixième de la mortalité et des maladies de Shang Haï. Il est des provinces, comme celle de Petchili, où les deux dixièmes de la population s'abandonnent à la passion de l'opium. La cour de Pékin en donne le plus scandaleux exemple, et les provinces voisines de la cour en sont infectées.

Si vous voulez, du reste, connaître les sensations des fumeurs d'opium, voici un fragment emprunté à un auteur oriental, qui vous en donnera une idée exacte.

« Hélas! mes mains débiles et convulsives peuvent à peine élever jusqu'à mes lèvres cette pipe dont les secousses font épancher l'opium... Oh! que l'Ange de la mort serait le bienvenu, s'il étendait sur ma bouche son glaive

redoutable !... La vie me pèse tant !... Il n'est point un vrai croyant plus misérable que moi ; mes nerfs contractés penchent ma lourde tête sur mon épaule gauche ; une coupe paraît un fardeau à mes mains tremblantes ; mes jambes desséchées plient sous mon corps chétif, et la moindre lueur ferme mes yeux, trop faibles pour la supporter.

« Je voudrais être dans un linceul ; je voudrais que les passants se prosternassent en voyant ma demeure illuminée de lampes funèbres ; oui, je voudrais qu'ils répétassent en se frappant la poitrine : « Che-Fou le mandarin n'est plus ! »

« Et que me reste-t-il à faire sur la terre ?

« En vain l'on étale devant moi les mets les plus délicieux ; ils n'excitent que mon dégoût !

« Que me sert de posséder des femmes aux blanches épaules, d'autres aux mouvements passionnes et au teint de cuivre ? Leur sourire me laisse glacé, leurs danses voluptueuses me fatiguent ; il me faut abaisser sur mes oreilles le triple bandeau de ma coiffure, lorsqu'elles marient leurs voix et jouent du luth ou de la flûte : les sons les plus doux ébranlant mon débile cerveau et sont trop bruyans pour lui.

« Oui, je voudrais être dans un linceul ; oui, je voudrais que les passants se prosternassent en voyant ma demeure illuminée de lampes funèbres ! »

Telles étaient les pensées du mandarin Che-Fou.

Étendu tristement sur un vaste sopha, pâle, immobile, les yeux à demi fermés, on l'aurait pris pour un cadavre, si l'on n'avait entendu le râlement de sa lente respiration

Bientôt les effets de l'opium qu'il venait de fumer commencèrent à se manifester : un souffle plus hâté souleva sa poitrine ; tous ses membres tressaillirent d'un frisson convulsif ; son visage gonflé devint pourpre, une expression farouche fit scintiller ses yeux naguère ternes et mornes.

En même temps, une fraîcheur, un bien-être indicibles circulaient dans ses veines et rendaient une vie factice à ce demi-cadavre, une influence magique faisait reluire à ses regards, sur tous les objets, les reflets d'une lumière éblouissante.

Des visions suaves s'élevaient, passaient, repassaient, tournoyaient devant ses yeux charmés ; c'étaient les vertiges d'une ivresse, non pas telle qu'en produisent les boissons fermentées, mais d'une ivresse divine, d'une extase inexprimable, sublime !

« Oh ! murmura-t-il d'une voix entrecoupée, oh ! quelles sensations de bonheur inondent tous mes sens ! Elles sont trop délicieuses pour les forces d'un mortel ; il faudra que j'y succombe !

« Une molle langueur clôt à demi mes yeux ; mes membres tièdes et assouplis se laissent aller au plus doux abandon... Faites cesser la céleste melodie qui bruit autour de moi... Écartez ces vierges qui voltigent en me souriant et soulèvent les guirlandes de fleurs enlacées autour de leur sein... Beaux fantômes, laissez-moi, oh ! laissez-moi ! Voulez-vous me faire mourir de volupté !

« Il faut me dérober à ces fantastiques images... Il faut fuir. Un magique pouvoir m'entraîne et me fait glisser avec légèreté sur des prairies emaillées de fleurs, sur des rives étincelantes de lumière, sans que mon pied ait la fatigue de se lever, sans que la volonté dirige le corps ; sensation délicieuse où se mélangent l'inertie du repos et le bien-être du mouvement !... Je ne glisse plus à cette heure : un balancement vague et langoureux me berce avec volupté, et des êtres mystérieux m'enlèvent lentement dans les nuages.

« Ce sont des anges qui me soutiennent dans leurs bras entrelacés ! J'entrevois leurs têtes riantes au-dessus de mon épaule ; leur souffle humide s'exhale sur mon front, et les blonds anneaux de leur belle chevelure effleurent doucement mes lèvres !

« Puissé-je ne m'arrêter jamais ! puissé-je toujours être emmené par l'impulsion inconnue qui m'entraîne !... Non ! divins messagers du ciel, je ne vous quitterais point, pas même pour visiter ces innombrables palais, étincelants d'émeraudes et d'escarboucles, qui fuient devant mes regards !... non, non, ne vous arrêtez pas ! On se balance si mollement dans vos bras, on palpite d'une si douce extase en respirant l'air dont cette région est embaumée !... L'air des mortels me ferait mourir... Volons toujours ! volons sans arrêter, comme la flèche rapide de l'Ange de colère !... Volons, volons encore !... Que le vent céleste qui souffle sur mon visage ne cesse jamais de souffler !... »

Et la voix de Che-Fou, devenue peu à peu basse et inarticulée, ne murmura plus que des mots rares et sans suite ; ses yeux se fermèrent ; et il s'endormit d'un sommeil profond que charmaient des rêves fantastiques et de volupté.

Le lendemain, à son réveil, Che-Fou était pâle, souffrant ; à peine sa voix exténuée put-elle se faire entendre de ses serviteurs ; il les appelait pour qu'ils lui servissent une nouvelle dose d'opium.

S. Henry Berthoud.

---

## JANE GREY

Nous ne connaissons guère de figure historique plus aimable que ne l'est celle de cette reine d'un jour, morte à seize ans, triste victime des passions politiques. Cette noble fin couronnant cette vie simple et studieuse, tant de grâce et de jeunesse jointes à tant de malheurs, tout cela est fait pour entourer le nom de Janey Grey d'une sympathie touchante

Représenter cette princesse lisant, c'est rappeler son goût pour l'étude, goût qui fut si profond chez elle. Tous ses contemporains se sont plu à le constater. Roger Asham, le précepteur d'Élisabeth, rapporte qu'étant un jour allé rendre visite au marquis et à la marquise de Donet, dans leur résidence de Breidgate, il trouva Jane parcourant, dans le grec original, le *Phédon* de Platon, tandis que sa famille était à chasser dans le parc. Asham ayant témoigné à la jeune fille son étonnement de la lecture dans laquelle il la trouvait plongée : « Rien n'a pour moi, lui dit-elle, autant d'attrait que l'étude ; hors d'elle, tout me pèse et m'ennuie. »

Sir Thomas Chaloner nous apprend que, bien que si jeune encore à l'âge où elle fut décapitée par ordre de la *sanglante* Marie, Jane était déjà très-versée dans le latin, le grec, l'hébreu, le chaldéen, l'arabe, le français et l'italien. Elle était douée d'un esprit naturel auquel l'art et la science ajoutaient de grands charmes. En outre, elle connaissait passablement la musique, écrivait d'une façon remarquable, et travaillait admirablement à l'aiguille. Malgré le rare assemblage de tant de qualités précieuses, elle n'en était pas moins humble et modeste à l'ordinaire, quelque fierté qu'elle ait montrée plus tard en face de la mort. Il est certain qu'en marquant ses prétentions au trône, elle ne fit que céder aux ordres impérieux de son père, le duc de Suffolk, et à ceux de son ambitieux beau-père le duc de Northumberland, et peut-être encore aux sollicitations pressantes de lord Guilford, son époux.

L'inclination de son esprit vers la philosophie et la science ne lui ôtait pas, d'ailleurs, les grâces de son sexe ; elle se sentait heureuse de plaire et d'être aimée, et elle poussait même, remarque-t-on, le goût de la parure plus loin que ne l'eussent approuvé les rigoristes de sa religion.

Jane Grey appartenait, on ne l'ignore point, à la religion réformée. Un chapelain qui lui fut envoyé par la reine Marie dans sa prison essaya vainement de la faire renoncer à ses croyances en lui disant qu'elles devaient l'exclure du ciel. La jeune princesse tint à honneur de mourir dans la foi qu'elle avait professée jusque-là.

L. de Morancez.

---

IMPRESSIONS DE VOYAGE

## EN CIRCASSIE

DEUXIÈME PARTIE [1].

Le soleil descendait rapidement vers l'horizon ; le Caucase était merveilleusement éclairé : Salvator Rosa, avec tout son génie, n'eût pas atteint à cette magie de tons que les rayons mourants du soleil imprimaient à la gigantesque chaîne.

La base des monts était d'un bleu sombre, les cimes étaient roses, les espaces intermédiaires passaient graduellement par toutes les nuances du violet au lilas.

Le ciel était d'or fondu.

Il est aussi impossible à la plume qu'au pinceau de suivre la lumière dans ses rapides dégradations : pendant le temps où le regard se reporterait de l'objet que l'on voudrait peindre au papier, l'objet aurait déjà changé de couleur, et, par conséquent, d'aspect.

A trois ou quatre verstes de nous, nous voyions, comme une ligne sombre, le bois que nous avions à traverser. Au delà du bois, la route bifurque.

Un des deux chemins, allant à Mosdok et à Vladikavkas, coupe le Caucase par la moitié, et, en suivant le défilé du Darial, conduit à Tiflis.

Celui-là est desservi par des chevaux de poste, et, quoique dangereux, ne l'est pas au point que le danger interrompe les communications.

L'autre, qui empiète sur le Daghestan, passe à vingt verstes de la résidence de Schamyl, et coudoie à chaque pas les peuplades ennemies ; aussi la poste est-elle interrompue pendant soixante ou quatre-vingts verstes.

C'était ce dernier que j'avais résolu de prendre ; de Tiflis, je reviendrais visiter la gorge du Darial, les défilés du Terek. Celui-là me conduisait à la capitale de la Géorgie, par Temirkhan-Choura, Derbend, Bakou et Schoumaka, c'est-à-dire par une route que personne ne suit d'habitude à cause des difficultés qu'elle présente, et surtout à cause des dangers qu'on y court.

Sur ce chemin-là, en effet, tout est danger ; on ne peut pas dire : « L'ennemi est ici, » ou « l'ennemi est là ; l'ennemi est partout. Un massif d'arbres, c'est l'ennemi ; un ravin, c'est l'ennemi ; un rocher, c'est l'ennemi. L'ennemi n'est pas à tel ou tel endroit : c'est l'endroit même qui est l'ennemi.

Aussi chaque objet a son nom caractéristique : c'est le bois du Sang, c'est le ravin des Voleurs, c'est le rocher du Meurtre.

Il est vrai de dire que ces dangers diminuaient considérablement pour nous, grâce au blanc seing du prince Bariatinsky, lequel nous permettait de prendre autant d'hommes d'escorte que les circonstances le nécessiteraient.

Malheureusement, comme on l'a vu, cette permission était souvent illusoire. Ce n'eût pas été trop que de vingt hommes ; mais comment prendre vingt hommes d'escorte lorsqu'il n'y en a que sept au corps de garde ?

Nous approchions rapidement du bois ; nos Cosaques tirèrent leurs fusils du fourreau, visitèrent les amorces et celles des pistolets, et nous dirent de prendre les mêmes précautions.

Le crépuscule commençait à tomber.

A peine fûmes-nous engagés dans le maquis, qu'un vol de perdrix se leva, et alla se reposer à vingt-cinq pas dans le fourré.

L'instinct du chasseur prit alors le dessus ; je tirai les balles de mon fusil Lefaucheux, j'y glissai deux cartouches à plomb, je fis arrêter la voiture et je sautai à terre.

Moynet et Kalino, avec leurs fusils chargés à balle, se levèrent dans la tarantasse et se préparèrent à protéger ma retraite si besoin était.

Deux Cosaques, le fusil à la main, marchèrent, l'un à ma droite, l'autre à ma gauche.

A peine eus-je fait dix pas dans le fourré, que les perdrix se levèrent ; une d'elles quitta la bande et me donna plus de facilité pour la tirer ; elle tomba à mon second coup, et alla rejoindre les pluviers dans la poche de la tarantasse.

Puis je remontai lestement en voiture, et nous repartîmes au grand trot.

— Au moins, dit un des Cosaques, si les Tatars veulent nous attaquer maintenant, les voilà avertis.

Les Tatars étaient ailleurs ; nous traversâmes dans toute sa longueur le passage périlleux, et, quoique le crépuscule eût succédé au jour et que la nuit succédât bientôt au crépuscule, nous arrivâmes sains et saufs à Schoukovaïa.

Un Cosaque nous précéda de dix minutes, pour demander au commandant de la station de nous désigner un logement. Schoukovaïa étant un poste militaire, ce n'était plus, comme à Kislar, au maître de police qu'il fallait nous adresser, c'était au colonel

Des avant-postes veillaient sur le village, et, quoiqu'il y eût tout un bataillon, c'est-à-dire un millier d'hommes, on voyait que les précautions prises étaient les mêmes que pour les simples stanitzas cosaques.

On nous donna deux chambres, déjà occupées par deux jeunes officiers russes. L'un revenait de Moscou, où il avait été en congé chez ses parents ; il allait à Derbend, où était son régiment. L'autre, lieutenant aux dragons de Nijny-Novgorod, venu de Cheriourth pour une remonte, attendait les soldats qui étaient allés dans le voisinage acheter de l'avoine pour le régiment.

Le jeune officier en congé avait grande hâte de retourner à Derbend ; mais, comme il n'avait aucun droit à une escorte, et qu'en voyageant seul il n'eût pas fait vingt verstes sans être assassiné, il attendait ce que l'on appelle *l'occasion*.

L'occasion est la réunion d'un assez grand nombre de personnes se dirigeant vers le même point pour qu'un chef de corps prenne sur lui de donner à la caravane une escorte suffisante pour la protéger ; cette escorte se compose ordinairement d'une cinquantaine de fantassins et de vingt ou vingt-cinq cavaliers. Comme, parmi les voyageurs, il y a presque toujours un certain nombre de piétons, l'occasion marche au pas ordinaire et fait ses grandes étapes de cinq ou six lieues.

C'était quinze jours, à peu près, que notre jeune officier devait mettre pour aller de Schoukovaïa à Bakou.

Il était désespéré, étant un peu en retard déjà pour sa rentrée au corps.

Notre arrivée fut donc pour lui une véritable aubaine. Il profiterait de notre escorte, et, comme il avait un kibik, il le ferait marcher entre notre tarantasse et notre télègue.

Quant à l'autre officier, il nous fit d'autant plus fête, qu'il avait largement degusté le vin de Kislar, et que le vin de Kislar est, dit-on, un des vins qui développent au plus haut degré les sentiments philanthropiques.

Si l'on pouvait faire boire du vin de Kislar au monde entier, tous les hommes seraient bientôt frères.

Le Caucase produit sur les officiers russes ce que l'Atlas produit sur nos officiers d'Afrique : l'isolement amène l'oisiveté ; l'oisiveté, l'ennui ; l'ennui, l'ivresse.

Que voulez-vous que fasse un malheureux officier, sans société, sans femme, sans livres, dans un poste avec cinq hommes ?

Il boit

Seulement, ceux qui ont de l'imagination accompagnent cette action, toujours la même, qui consiste à faire passer le vin ou le vodka de la bouteille dans le verre et du verre dans le gosier, de détails plus ou moins pittoresques.

Nous avons, dans notre voyage, fait connaissance avec un capitaine et un chirurgien-major, qui nous ont donné, sous ce rapport, le programme le plus étendu de ces sortes de fantaisies.

Chaque officier a un soldat attaché à sa personne ; ce soldat s'appelle *demchik*. Notre capitaine, après son service du matin, rentrait, se couchait sur son lit de camp, et, s'adressant à son demchik :

— Brisgallof, lui disait-il (Brisgallof était le nom du soldat), tu sais que nous allons partir

Brisgallof, ferré sur son rôle, répondait :

— Oui, capitaine, je sais cela.

— Eh bien, alors, comme on ne part pas sans prendre quelque chose, mangeons un croûton, mon ami ; buvons un coup, et tu iras chercher les chevaux pour les atteler à la télègue.

— C'est bien, capitaine, répondait Brisgallof.

Et Brisgallof apportait un morceau de pain et de fromage, et une bouteille de vodka ; le capitaine, trop bon prince pour absorber à lui seul les biens du bon Dieu, faisait manger un croûton et boire un verre de vodka à Brisgallof, et

1. Voir la première partie, numéros 588 à 590.

en faisait autant de son côté; seulement, lui, buvait plutot deux verres qu'un, et, les deux verres vides :

— La! disait-il, je crois qu'il est temps d'aller chercher les chevaux... Une longue route à faire, mon ami; ne l'oublions pas.

— Si longue qu'elle soit, la route me sera agreable si je la fais avec vous, capitaine, repondait l'aimable demchik.

— Nous la ferons ensemble, mon ami, nous la ferons ensemble. Les hommes ne sont-ils pas frères? Laisse-moi le vodka et les verres, afin que je ne m'ennuie pas trop en l'attendant, et va chercher les chevaux... Va, Brisgallof, va!

Brisgallof sortait, laissant à son capitaine le temps de boire un ou deux verres de vodka; puis il rentrait, tenant à la main une sonnette, comme on en attache aux *dougas*.

— Voilà les chevaux, capitaine, disait-il.

— C'est bien; fais atteler et presse les iemchiks.

— Pour ne pas vous ennuyer pendant qu'ils attelleront, buvez un coup, capitaine.

— Tu as raison, Brisgallof; seulement je n'aime pas a boire seul, c'est bon pour les ivrognes. Prends un verre et bois, mon garçon. Attelez, vous autres, attelez.

Les deux verres vides

— Nous sommes prêts, capitaine, disait Brisgallof.

— Eh bien, alors, partons!

Et le capitaine se couchait, et Brisgallof s'asseyait au pied de son lit, secouant la sonnette qui imitait le bruit de la troïka en marche

Le capitaine s'assoupissait.

Au bout d'une demi-heure

— Capitaine, disait Brisgallof, nous sommes à la station.

— Hum!... tu dis?... faisait le capitaine en se réveillant

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite prochainement.*)



MOSCOU. — LA PORTE DU RÉDEMPTEUR, AU KREMLIN, d'après une photographie.

## LE KREMLIN

Le Kremlin de Moscou est une enceinte fortifiée, fermée par une haute muraille de dix-sept cents mètres de circuit, contenant les antiques palais des czars et les vieilles basiliques. Aux yeux du Russe, il est ce que l'Acropole était pour Athènes et le Capitole pour les Romains.

*La Porte du Rédempteur,* dont nous donnons le dessin, en est la porte sacrée. Elle vit passer les triomphes de Wassili, vainqueur de Kasan, et de Michel, conquérant de l'Ukranie. Son architecture est bizarre et curieuse. Elle est ornée d'une vieille peinture sous verre, objet de la vénération de tous les Russes, et devant laquelle brûlent continuellement des cierges.

Une autre porte, dediee à saint Nicolas, possède également une image à laquelle on attribue un pouvoir miraculeux.

Les vieux palais du Kremlin furent, comme on sait, ruines par l'incendie de 1812, et n'ont pu être rétablis entièrement. Cependant la Térémeta et le Granovitaïa Palata ont été restaurés par les empereurs Alexandre Ier et Nicolas Ier.

La Téremeta était reservee aux princesses filles des czars. On montre au premier étage la salle du trône des premiers souverains de la Moscovie. La terrasse, célèbre par la beauté du panorama dont on y jouit, est celle d'où Napoléon contempla les merveilles de la cité qu'il venait de conquérir.

La Granovitaïa-Palata renferme la salle du couronnement des empereurs. Les murs sont tapissés de velours cramoisi brodé d'aigles d'or; le trône s'élève sous un dais entouré des écussons des diverses provinces de la Russie.

On montre ensuite aux visiteurs le Grand Palais fondé par l'empereur Alexandre, et le Petit-Palais construit par Nicolas Ier.

Parmi les églises, nous citerons la somptueuse cathédrale de l'Assomption et la cathédrale de l'archange Saint-Michel.

N'oublions pas de mentionner aussi la Reine des Cloches (*Tzar-Kolokol*), puissante masse de bronze, fondue en 1730, qui s'élève sur un piédestal à l'intérieur du Kremlin. La tour qui la renfermait fut incendiée en 1737. Elle mesure sept mètres de haut et à peu près autant de diamètre. Sa valeur venale est, dit-on, de neuf millions de francs.

Le Kremlin possède encore d'autres édifices : le palais du Saint-Synode, celui du Sénat et une tour haute de soixante-dix mètres, qui porte le nom d'Ivan Véliki.

H. VERNOY.

## ÉCHECS

Nous prions nos lecteurs de nous faire parvenir leurs solutions dans les *quinze jours* qui suivent la publication des Problèmes.

SOLUTION DU PROBLÈME N° [illegible]

| BLANCS. | NOIRS. |
|---|---|
| 1 D. 3eTR | 1 R. pr. T (A, B) |
| 2 C. pr. P éch. | 2 C. pr. C (1,2) |
| 3 D. pr. P éch. | 3 R. 4eCD |
| 4 D. pr. P éch. m | 4 . . . . . . . |
| (1) | |
| 2 . . . . . . | 2 R. [illegible]CD |
| 3 F. pr. P éch. | 3 R. pr. C |
| 4 D. 3eCD éch. m | 4 . . . . . . |
| (2) | |
| . . . . . . . . | 2 R. [illegible]FD |
| 3 D. 3eTD éch.! | 3 R. [illegible]FD |
| 4 D. 5eFD éch. m. | 4 . . . . . . . . |
| A | |
| 1 . . . . . | 1 R. case D ou case R |
| 2 T. 8eTR éch. | 2 C. pr. T [illegible] |
| 3 D. pr. C éch. | 3 R. 2eD ou 2e FR |
| 4 C. pr. P éch. m. | 4 . . . . . . . |

PROBLÈME N° 38

COMPOSÉ PAR M. [illegible] DE SAINT-PÉTERSBOURG.

[illegible] quatre coups.

(*Pour* [illegible] l'Univers illustré.)

| | |
|---|---|
| (3) | |
| 2 . . . . . . | 2 R. 2eD |
| 3 C. pr. P éch. | 3 C. pr. C |
| 4 D. pr. P éch. m. | 4 . . . . . . . |
| B | |
| 1 . . . . | 1 C. 3eTR |
| 2 C. pr. C | 2 R. case D ou case R |
| 3 D. pr. P | 3 R. case R ou case FR |
| 4 D. 8eFD ou 7eFR éch. m. | 4 . . . . . . . |

Solutions justes : Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; D. Mercier, à Argelliers; Aune Frédéric, à Alger; Aimé Gautier, à Bercy; Bonin; Lequesne.

C. P.

Nous rappelons à nos lecteurs la mise en vente, chez Michel Lévy frères, du tome IIIe des *Nouveaux Samedis*, de M. A. de Pontmartin. Ce volume complète la quatrième série des *Causeries littéraires*, aujourd'hui composée de douze volumes. On ne saurait offrir un meilleur cadeau d'étrennes aux jeunes gens et aux jeunes femmes qui veulent se mettre au courant du mouvement littéraire de ces quinze dernières années.

EMILE AUCANTE.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

RIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE

| | PARIS | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| an . . . | 15 fr. » | — 17 fr. |
| mois . . | 8 fr. » | — 9 fr. |
| s mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

[illegible]

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | [illegible] | [illegible] |
|---|---|---|
| [illegible] | 15 fr. [illegible] | 17 fr. |
| [illegible] | 8 fr. [illegible] | [illegible] fr |
| [illegible] | [illegible] fr. [illegible] | [illegible] fr |

[illegible]




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10 [illegible] — N° 612.
**Samedi 2 Février 1867.**

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, [illegible].

## SOMMAIRE



## CHRONIQUE

L'événement [illegible] semaine. — Mlle Cora Pearl aux [illegible] — Qu'est-ce que [illegible] Cora? — A la porte du théâtre — [illegible] lets. — La composition de la salle. — La prosopopée de [illegible] — Costume et portrait de Mlle Cora. — Physionomie de la représentation. — [illegible] Herz : le *Théâtre des Refusés*. — Société de patronage des auteurs dramatiques inconnus. — *Une Femme*, comédie en quatre actes de M. H. Balande. — Prologue en vers du même auteur. — Les prochaines élections académiques

Et de quoi voulez-vous que je vous parle aujourd'hui, si ce n'est du grand événement qui, depuis huit jours, met en émoi Paris, Capitale du monde, comme disent, dans leur livre nouveau, MM. Texier et Kaempfen? C'est en vain que la politique éclate en péripéties nouvelles et inattendues, que le *Galilée* de Ponsard, sorti des limbes de la commission d'examen, est rentré triomphant à la Comédie française, que Verdi, revenu parmi nous, prépare un nouveau chef-d'œuvre. Paris a bien autre chose à faire que de s'occuper de ces misères : il est tout entier aux débuts de Mlle Cora Pearl.

Oui, Mlle Cora, l'amazone admirée des bords du lac, la reine de la haute galanterie et du sport féminin, a daigné descendre de son trône pour fouler les planches d'un théâtre. Ce n'était pas assez pour elle d'être entourée d'adulations et d'hommages, de voir des mains patriciennes se disputer l'honneur de lui servir d'étrier, de nager dans des flots de soie, de velours et de dentelle ; d'effacer ses rivales par le luxe de ses diamants, de ses équipages, de ses chevaux et de ses cochers — un procès qu'on n'a pas oublié nous a appris qu'elle avait ses cochers de jour et ses cochers de nuit : — ni tous les plaisirs que peut fournir une liste civile qui laisse de bien loin derrière elle celle du roi des Hellènes et de tous les petits ducs épargnés par la Prusse, ni l'éclat de ses triomphes de boudoir ne suffisaient à remplir les vides de

[illegible] PATINEURS, AU BOIS DE BOULOGNE, dessin de M. Riou. — Voir p. [illegible]

son cœur : il lui fallait les émotions de la scène, des bravos et des succès dramatiques.

Aujourd'hui Mlle Cora doit être satisfaite.

Une soirée vraiment curieuse que celle de samedi ! — A la porte, une longue file de voitures; le contrôle assiégé par les Tantales repoussés du bureau de location; dans le passage, les accapareurs de l'agence riant sous cape en les attendant, — et savez-vous le cours des stalles? à l'ouverture des bureaux, trois louis; à neuf heures, cent francs — et on se les arrachait!

A deux pas de là, on offrait à moitié prix des places pour le Théâtre-Italien : il est vrai qu'ici l'artiste annoncée par l'affiche n'était autre que cette grande tragédienne lyrique qui s'appelle Mme Lagrua.

Mlle Patti, ce soir-là, n'avait eu garde de faire concurrence à Mlle Cora Pearl.

M. Strakosch y avait mis bon ordre.

A l'intérieur de la salle, des princes, des ducs, des gentilshommes : la fleur du gandinisme, le dessus du panier des clubs élégants, l'élite de la jolie jeunesse aux petits chapeaux et aux gilets à cœur, enfin toute la grande tribu des *petits crevés*.

Pour ceux-ci rien de plus juste : ils étaient à leur affaire; passe encore pour le Jockey, auquel Mlle Cora est naturellement unie par des liens de sympathie chevaline; mais les autres?

Qu'un de ces grands artistes de la Comédie française, qui sont l'honneur de notre théâtre, vienne à s'essayer dans une création nouvelle, pas un de ces messieurs ne se dérangera de son dîner ou de sa partie de whist : ce sacrifice qu'ils font de si bonne grâce à Mlle Cora, qu'ils feront demain à Mme Barucci ou à Mlle Anna Deslions quand la fantaisie leur prendra de monter sur les planches, Rachel elle-même, si elle débutait aujourd'hui, aurait peine à l'obtenir.

Puritanisme à part et sans vouloir refaire ici la prosopopée de Fabricius, il faut convenir que c'est bien drôle.

Il est neuf heures : le rideau se lève sur le premier acte d'*Orphée aux enfers* : Mlle Cora n'en est pas : pourtant le public ganté de blanc est déjà à son poste; mais il se soucie bien de ce qui se passe sur la scène! Mme Ugalde, charmante en Eurydice, a beau chanter d'une voix qui rappelle son meilleur temps ses jolis couplets d'entrée, ce n'est pas elle qu'il regarde : toutes les lorgnettes sont occupées à faire la reconnaissance de la salle, et l'attention ne commence à s'éveiller qu'à l'apparition de Léonce, plus ébouriffant et plus insensé que jamais sous son nouveau costume d'Aristée. Pour se faire la main, on *blague* Beaucé qui s'avise de lancer une roulade comme un vrai ténor d'opéra-comique.

Nous voici enfin au deuxième acte.

Après le chœur d'introduction, Cupidon s'avance : le plus profond silence s'établit.

Le costume est très-décolleté, comme il convient à l'Amour. Si sommaire qu'il soit, Mlle Cora a trouvé le moyen de l'agrémenter de diamants : elle en a sur sa coiffure, sur son corsage, sur ses épaules; il n'est pas jusqu'à ses bottines de satin bleu dont chaque bouton ne soit un diamant, et les bottines montent très-haut par delà la cheville.

La tête, sans caractère bien arrêté, appartient à la catégorie des minois chiffonnés; le nez légèrement retroussé affecte des allures mutines; le cou s'attache bien sur un buste opulent; les lignes du dos, légèrement rond et voûté, ne manquent pas de grâce; les bras sont maigres, — de vrais bras de danseuse, — les jambes, effilées et nerveuses comme celles de la Diane chasseresse : les pieds menus et cambrés ont de la race : pour me résumer, une tête de Coustou sur un corps de Jean Goujon.

Si je m'étends un peu sur les qualités plastiques de la débutante, c'est qu'ici elles font partie du talent.

Voyons les autres.

Mlle Cora chante son premier couplet : la voix est juste et plus que suffisante pour le cadre des Bouffes; seulement un petit accent exotique, accompagné d'un geste du bras droit, d'une crânerie un peu gauche, soulève quelques rires. Les trouble-fête appartiennent justement à la ménagerie de Mlle Cora : la plupart sont de petits jeunes gens qu'elle conduit à la cravache et qui ne sont pas fâchés de se payer, le soir, cette petite revanche du matin. Mais les amis sérieux sont là et ils protestent en applaudissant à déchirer leurs gants : le couplet est redemandé à grands cris et Mlle Cora ne se fait pas prier pour le répéter.

Le vrai public reste indifférent à cette scène de famille. Les amis sérieux triomphent et à partir de ce moment, le succès est enlevé.

On continue bien à rire un peu quand Mlle Cora passe du chant au dialogue; mais quand elle se tait, on la regarde et cela fait compensation.

Il ne tenait qu'à elle de se payer une pluie de bouquets : elle ne l'a pas voulu, et il faut lui savoir gré de sa modestie.

Il était minuit que le dernier acte n'était pas commencé. Me croyant quitte de mon sacerdoce, j'allais me retirer quand un de mes amis m'arrêta.

— Vous partez déjà? me dit-il.

— Oui.

— Vous avez tort : vous perdez le plus beau.

— Comment?

— La bacchanale de la fin, mon cher : *elle* y pince une petite tulipe orageuse dont vous me direz des nouvelles.

Mon ami avait raison : Mlle Cora se trémousse fort agréablement : on ne fait pas mieux à la Closerie des Lilas et au Casino-Cadet. Le coup de pied n'est pas encore aussi magistral que celui de Mlle Simon, mais les tortillements de la jupe sont au-dessus de tout éloge.

Il est certain que ni Mme Plessy, ni Mlle Marie Sass ne pourraient en faire autant.

Et remarquez que Mlle Cora Pearl a encore une corde à son arc, — la corde de l'écuyère. Le jour où il lui prendra fantaisie de débuter dans la cavalerie, Mlle Menken n'aura qu'à bien se tenir.

Il ne m'étonnerait pas que, grâce à cette exhibition, le théâtre des Bouffes fût désensorcelé du coup : l'impulsion est donnée : tout Athènes voudra voir comment Phryne, *le crible*, chausse le brodequin comique.

Rarement d'ailleurs l'exécution du chef-d'œuvre d'Offenbach avait été aussi brillante. Desiré et Léonce sont toujours superbes, celui-là de verve bouffonne et de bêtise olympienne, celui-ci de fantaisie ahurie et burlesque. Il ne manque à Schey, pour être à la hauteur de Bache, que la construction ostéologique de son prédécesseur. Mlle Baron a bien la fière tournure de Junon : sa voix ferme et mordante, son jeu vif et intelligent en font une recrue précieuse pour la troupe de M. Varcollier. Mlle de Ribeaucourt, qui n'a pas tout à fait les formes elancées de la Diane du Louvre, semble une edition, legèrement augmentee, de Mlle Baron. Mlle Castello nous donne une Vénus suffisamment vraisemblable, et Mlle Theric, avec sa beauté brune et sévère, represente à merveille l'Opinion publique.

Mme Ugalde est admirable de brio, de vaillance et d'entrain : elle enlève l'*Evohé* final de la même voix sonore dont elle enlevait à l'Opéra-Comique l'air de la *Coupe* dans *Galatée*. Mlle Cora Pearl peut, sans scrupule, quitter son rôle de Cupidon. Tant que Mme Ugalde gardera celui d'Eurydice, *Orphée aux enfers* est sûr de faire recette.

~~~ La même chance est-elle réservée au nouveau théâtre qui vient de faire election de domicile à la salle Herz? — Et d'abord quel théâtre, et quel genre y jouera-t-on? L'opéra, le drame, la comédie, le vaudeville, l'opérette? — Eh! mon Dieu, tous; car je ne saurais vous le cacher, c'est le *Théâtre des Refusés*. Il ne faut pas équivoquer : c'est bien là le nom qui lui convient, et je me demande pourquoi il ne l'arbore pas franchement. Lisez plutôt le prospectus :

« SOCIÉTÉ DE PATRONAGE

« DES AUTEURS DRAMATIQUES INCONNUS

« MM. les auteurs sont invités à adresser, *franco*, leurs manuscrits, en double et non signes, à M. H. Ballande, president-fondateur, 80, rue Bonaparte.

« Une épigraphe, placée en tête du manuscrit, reproduite sous pli cacheté, signée et suivie de l'adresse de l'auteur, après l'examen de son œuvre, mettra la Société à même de communiquer avec lui. »

Auteurs inconnus, vous savez ce que cela veut dire. Qu'importe, après tout! Le nouveau théâtre répond-il à un besoin? Voilà la question et, en présence de la note des directeurs dont je vous parlais l'autre jour, l'affirmative ne saurait être douteuse.

N'allez pas croire que ce soit là un projet en l'air. La société est organisée et elle a déjà fait acte d'existence en jouant l'autre soir une pièce de son fondateur, — une comédie en quatre actes, s'il vous plaît.

La donnee sur laquelle elle repose est véritablement dramatique.

Une jeune femme a été mariée à une façon de sacripant qui l'accable de mauvais traitements. Sa dot a passé tout entière dans un ménage interlope que le mari a installé à côté du ménage légitime. Après huit ans de tortures endurees en silence, elle demande enfin sa séparation. Le tribunal la lui accorde : le jugement ordonne que, pendant trois ans, l'enfant né du mariage restera à sa mère : passé cet âge, il rentrera jusqu'à sept ans sous l'empire de la puissance paternelle.

C'est ici que le drame commence.

Dans sa nouvelle maison, l'enfant est livré aux soins de la maîtresse avec qui son père n'a cessé de vivre. Quels exemples il a sous les yeux, vous le devinez de reste : à ce contact impur, l'innocence du pauvre enfant s'altère et se corrompt, et lorsqu'un ami indigné le ramène à sa mère, celle-ci ne retrouve plus en lui qu'un fils ingrat, dénaturé, rebelle à ses baisers et à ses tendresses. — Ne trouvez-vous pas que c'est là une situation poignante et qui, sous la main d'un maître, pourrait devenir tout simplement le motif d'un chef-d'œuvre?

M. Ballande n'est pas encore un maître; mais il a le sentiment du théâtre, le secret de l'émotion, le don du pathétique. On a applaudi des scènes éloquentes, tout en faisant des reserves sur des longueurs scéniques et des inégalités de style, qui se font surtout remarquer dans la partie comique.

Ah! si M. Dumas fils voulait bien promener sa plume d'or sur la pièce de M. Ballande, qui sait si la comédie d'*Une femme* ne deviendrait pas, par le succès, le pendant du *Supplice d'une femme?*

La comédie avait été précédée d'un prologue en vers où M. Ballande a tenu à cœur d'affirmer ses convictions.

Pour prendre votre essor, s'il faut un point d'appui,
Mettez le pied sur moi, je m'immole aujourd'hui.
Oui, s'il est parmi vous, n'importe en quel lieu sombre,

Un génie inconnu qui s'éteigne dans l'ombre,
Et qui n'ait, pour briller d'un pur rayonnement,
Besoin que d'un cœur d'homme à l'entier dévoûment :

Qu'il vienne, et, ranimant sa jeune âme abattue,
Je me fais piédestal pour le faire statue.

Voilà qui est bien; mais un cœur d'homme, si entier que soit son dévouement, ne peut pas toujours suffire à payer la salle, le luminaire, les décors, les acteurs, les figurants, les machinistes et les pompiers. Il y a là un côté pratique qui me paraît avoir besoin d'être élucidé.

Je vis de bonne soupe et non de beau langage,

dit le bonhomme Chrysale.

Un peu de soupe ne ferait pas mal dans le paysage de M. Ballande.

~~~ L'Académie française est en travail. Qui remplacera M. de Barante et M. Cousin? On nomme MM. Jules Favre, Jules Simon et Philarète Chasles : celui-ci comme lettré, le second comme philosophe; — mais M. Jules Favre, à quel titre?

— A quel titre?

— Je vous entends, comme orateur.

— Et pourquoi non? L'éloquence de la chaire, de la tribune ou du barreau ne fait-elle pas partie du domaine des lettres? Un sermon de Bossuet, un discours de Mirabeau, n'honorent-ils pas la langue française autant qu'une tragédie de Voltaire ou une ode de Jean-Baptiste Rousseau? Et quel lustre n'ont pas jeté sur les langues latine et grecque les plaidoiries de ces grands avocats qui s'appelaient Cicéron et Démosthènes?

— Soit; mais l'Académie n'a-t-elle pas déjà son Démosthènes et son Cicéron?

— Me Berryer et Me Dufaure, vous voulez dire?

— Oui, et il me semble que c'est assez d'avocats comme cela dans un corps littéraire.

— Vous oubliez que Jules Favre est le plus littéraire de nos orateurs.

— Je n'oublie pas que Théophile Gautier, Jules Janin, Taine, Littré, les deux Dumas, Michelet, Edmond About, Auguste Barbier, sont des écrivains, des auteurs dramatiques ou des poëtes de premier ordre, — et que le dictionnaire n'en est encore qu'à la lettre A.

— Il s'agit bien vraiment du dictionnaire!

— Et de quoi donc, alors?

Ici les interlocuteurs se parlèrent à l'oreille.

Ce qu'ils se dirent, je vous le répéterai le jour où les propriétaires de l'*Univers illustré* auront déposé au Trésor un cautionnement de trente mille francs.

GÉROME.

## LA FÊTE DES PATINEURS

C'est enfin dans la soirée du 22 janvier qu'a eu lieu, au bois de Boulogne, cette fameuse fête des patineurs, si pompeusement annoncée à son de trompe, et si souvent remise. Les préparatifs n'avaient pas coûté moins de vingt-cinq mille francs et les illuminations flamboyaient sur une surface de deux mille mètres. Il était temps, du reste; car tout cela a bien failli tomber dans l'eau : c'est le cas de le dire.

Plus de quinze cents personnes s'étaient donné rendez-vous au bassin creusé sur la pelouse de Madrid. Ce vaste miroir, poli comme une lame d'acier, reflétait des milliers de lanternes vénitiennes, des lumières électriques et des flammes de Bengale multicolores.

Les patineurs glissaient, tournoyaient comme des ombres fantastiques, et tombaient comme de simples mortels. Un grand nombre de ces messieurs portaient, au chapeau ou à la ceinture, de petites lanternes, afin d'éviter des collisions, moins dangereuses que celles des trains de chemin de fer, mais pourtant dépourvues d'agrément. On voyait beaucoup de fourrures d'astrakan et de zibeline, portées par des jeunes gentlemen costumés en Hongrois ou en Moscovites pour la circonstance.

Les dames exhibaient des jupes écourtées et gracieuses. Les unes s'abandonnaient à la furie du patinage avec une audace qui n'avait d'égale que leur légèreté. Les autres, plus prudentes, montaient dans de ravissants traîneaux que poussaient des patineurs courtois.

L'inévitable Isabelle était là, débitant ses bouquets au poids de l'or, bien entendu.

Dès dix heures, quelques gouttes de pluie sont venues troubler les heureux élus. C'était le signal d'un changement de temps. A onze heures, le feu d'artifice. A onze heures et demie, bon gré, mal gré, il a fallu renoncer aux évolutions sur le lac. Le brouillard envahissait l'horizon. Les nuages se déchiraient et arrosaient d'eau tiède la glace éphémère. C'en était fait! le dégel régnait en maître.

Décidément les dieux ne voient pas d'un œil favorable les exploits du club des patineurs.

X. DACHÈRES.

## BULLETIN

L'Empereur vient de donner l'ordre de créer des fourneaux économiques dans les quartiers les plus populeux de la capitale. Ces fourneaux, destinés à venir en aide aux ouvriers, sont placés sous le patronage direct du Prince Impérial et porteront son nom.

Moyennant une légère rétribution, les travailleurs trouveront dans ces établissements des mets sainement préparés : pour 5 centimes on aura 50 centilitres de bouillon; pour la même somme on pourra avoir : soit 60 grammes de viande cuite, soit 45 centilitres de legumes secs accommodés (haricots, riz et pois).

S'il est une denrée qui ne fera nulle part défaut cette année, c'est assurément la glace : l'immense glacière établie par la ville de Paris au bois de Boulogne, près de la Muette, a reçu, à peu près au complet, son approvisionnement.

Cette glacière n'a pas moins de 70 mètres de longueur sur 40 mètres de largeur, avec une profondeur proportionnée

elle peut contenir dix millions de kilogrammes de glace, qui forment un important appoint dans la consommation de Paris sous ce rapport. La glace, débitée par blocs dans une partie des lacs spécialement réservés à cette destination, y est transportée sur de nombreux chariots et promptement emmagasinée au fur et à mesure des apports.

On vend en ce moment à Paris, dans plusieurs quartiers, de la viande d'ours à raison de 5 francs le demi-kilogramme. On assure même que deux renards ont trouvé preneurs à la halle. Les gourmets ont un singulier goût.

Le château de Dinan, l'ancienne résidence de la duchesse Anne de Bretagne, un des monuments historiques les plus remarquables et les mieux conservés du pays, va, dit-on, prochainement être vendu par le génie. M. le ministre de la guerre aurait décidé qu'il n'y avait plus de raison de maintenir dans le domaine militaire ce magnifique château, prêté à la ville en 1817, et servant actuellement de maison d'arrêt. On nous assure que la mise à prix, déjà fixée, ne dépassera pas 25,000 francs.

On vient de placarder un arrêté de M. le préfet de police, concernant l'échenillage des arbres, bois, haies et buissons d'ici le 20 février prochain. On devra brûler soigneusement les fourreaux à chenilles.

Cette opération, par suite de la multiplication extraordinaire des chenilles dans les environs de Paris, est devenue d'une nécessité absolue.

La multiplication des chenilles, véritable fléau de l'agriculture, est due à la destruction des oiseaux, destruction à laquelle les propriétaires se livrent avec tant de plaisir et de cruauté, sans en prévoir les tristes résultats pour les récoltes.

Notre collaborateur, S. Henry Berthoud, vient de publier la sixième année de ses *Petites chroniques de la Science*, et déjà l'Académie des sciences s'est préoccupée de ce livre, quoique l'auteur se complaise à répéter avec une modestie convaincue qu'il ne l'écrit que pour les gens du monde.

M. Émile Blanchard, membre de l'Institut, a présenté lundi dernier, au grand corps savant, les *Petites chroniques*, et il a exposé en peu de mots les services que peut rendre ce volume, écrit spécialement et exclusivement pour les gens du monde, et qui cependant raconte, à la grande édification des savants, dans un cadre spirituel et amusant, les découvertes, les erreurs, les progrès et les déconvenues de chaque jour.

« C'est, en effet, a-t-il ajouté, une petite gazette vivante et animée où abondent les anecdotes, les aperçus originaux et ingénieux, et que domine une critique loyale et saine. On y trouve non-seulement tout ce qui, dans l'année, a eu trait à l'histoire naturelle, à la chimie, à la physique, à l'astronomie, à l'électricité, mais encore des récits de voyage, des descriptions de machines, des histoires d'industrie, et enfin des études archéologiques traitées de main de maître.

« L'archéologie, qui préoccupe tous les esprits sérieux à l'heure qu'il est, jette sur l'histoire de l'homme un jour nouveau et s'associe à l'ethnologie et à la paléontologie pour réunir et faire concorder des documents qui finiront par rendre nettes et positives les études encore obscures des époques antéhistoriques.

« La collection des six années des *Petites Chroniques de la Science* est donc un tableau fidèle de la science, de l'industrie et de leurs évolutions depuis sept ans, et si les gens du monde se complaisent à sa lecture, les savants peuvent en faire aussi leur profit, car on ne saurait signaler une erreur sérieuse dans ces volumes écrits d'une façon si simple, si claire et si spirituelle. »

Nous n'avons rien à ajouter à cette appréciation si juste, si fine et si compétente de l'éminent professeur du Muséum. D'ailleurs nos abonnés lisent, chaque semaine, les causeries de M. Berthoud, et savent à quoi s'en tenir sur son talent.

TH. DE LANGEAC.

---

# LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

PREMIÈRE PARTIE.

## LE DUC ET LE MENDIANT.

— Je n'ai pas besoin de vous, dit-il, et vous avez besoin de moi... Le temps d'être lâches est passé... Désormais, si vous voulez vivre, il faut être hommes.

— Nous sommes des hommes, répondit Caparrosa; nous t'avons abandonné parce que tu nous as dit toi-même de ta propre bouche : Je suis le duc de Medina-Celi.

— Je dis ce que je veux; je suis le maître... J'ai vu le temps où tous les frères de Séville auraient mis leurs bâtons et leurs poitrines au-devant de Medina menacé d'un danger.

— C'est vrai, c'est vrai, appuyèrent Picaros et ceux de son âge.

Mais Caparrosa repartit résolûment :

— Ce n'est pas notre métier d'être braves... Nous sommes jeunes... Medina-Celi n'a rien fait pour nous.

Domingo dit :

— Caparrosa parle bien. Il pourrait être notre roi.

Un long murmure suivit cette parole. Caparrosa posait fièrement en face du saint d'Antequerre. Il avait pour lui une partie de la jeunesse, mais la majorité restait indécise.

— Nous ne voulons pas de Caparrosa, dit Raspadillo, parce que nous valons Caparrosa!

— Nous valons mieux que Caparrosa, enchérit Escaramujo le superbe.

— Étranger, ajouta Picaros toujours ami du style noble, prouve-nous seulement que tu es Esteban, et nous sommes à toi!

— C'est cela! s'écria-t-on de toutes parts; qu'il prouve qu'il est Esteban!

— Je l'ai prouvé deux fois déjà, répondit notre homme avec une légitime fierté; je l'ai prouvé en mettant en fuite, moi tout seul, un troupeau d'alguazils; je l'ai prouvé en foulant aux pieds l'insolente proclamation de Gaspar de Guzman... Faut-il le prouver une troisième fois? à cela ne tienne! Vous ne sauriez prendre trop de sûreté avec moi, mes fils, j'en conviens et je vous approuve... Vous avez entendu parler d'Esteban, je vois cela; vous savez qu'il tiendra ferme le mors entre vos dents... Choisissez donc l'épreuve.

— Je demande à choisir l'épreuve, dit Caparrosa.

— Soit, l'ami... et ne m'épargne pas, car je n'oublierai point, moi, que tu es mon ennemi!

— Parle, Caparrosa! fit la foule.

Le plus aimable et le plus avancé des gueux de la nouvelle école réfléchit un instant. Les chants se taisaient dans l'église; ils étaient remplacés par ce bruit sourd de piétinements et de bancs qu'on remue, annonçant l'instant de la retraite. De l'autre côté de la place, la porte de la maison de Pilate venait de s'ouvrir; des valets, parmi lesquels les trois Nunez étaient au premier rang, franchirent le seuil, tenant à la main des torches allumées, et se rangèrent en haie.

Le vieux Savien, armé en guerre, vint jusqu'à la borne qui marquait le milieu de la place, escortant la litière vide de la bonne duchesse.

Tout ce monde semblait rayonner la joie. On voyait bien sur leurs visages qu'une grande bénédiction emplissait le palais des Medina-Celi. C'était là surtout, du reste, ce qui occupait la foule des curieux depuis le départ des alguazils. A Séville, patrie de Figaro, les nouvellistes abondèrent de tout temps. Tous les nouvellistes de Séville étaient là et glosaient sur le bon duc qui venait de rentrer dans la maison de ses pères.

Il y avait, en vérité, de quoi gloser. En supposant la nouvelle vraie, et personne ne songeait à la révoquer en doute, c'était un fait de la plus haute importance. La cour d'Espagne n'était pas assez large pour contenir à la fois Hernan Perez de Guzman, et le comte-duc. Medina-Celi libre menaçait déjà Olivarès.

Aussi se trouvait-il là beaucoup de gens pour donner une signification à l'échauffourée qui venait d'avoir lieu devant le perron. Nul ne se souvenait d'avoir vu l'autorité du premier ministre si audacieusement méconnue. Chose véritablement inouïe, les gueux, vainqueurs, avaient le champ de bataille.

Qu'allait-il se passer dans Séville? L'Espagne allait-elle changer de maître?

Caparrosa, investi du droit de choisir l'épreuve, étendit la main vers le portail de l'église.

— Nous avons élu Esteban pour roi, dit-il, parce qu'il passe pour être le plus habile d'entre nous. Frères, cela est-il vrai?

— Cela est vrai, fut-il répondu de toutes parts.

— En quoi consiste l'habileté d'un gueux? poursuivit le poitrinaire de sa belle voix sonore et facile. A forcer la charité des passants, à ouvrir la bourse qui veut rester fermée, à dénouer le nœud gordien des escarcelles, cela est-il vrai encore?

— Très-vrai!

— Il faut donc que celui-ci, qui prétend être Esteban d'Antequerre, nous prouve qu'il fait mieux que nous... or, chacun de nous peut se porter fort d'obtenir une demi-douzaine de réaux parmi la foule pieuse qui va tout à l'heure se répandre sur cette place... les plus adroits, Picaros, Escaramujo, Palabras, Gabacho et même Domingo pourraient parier à coup sûr d'aller jusqu'à un douro... moi et Raspadillo, nous nous engageons à faire le double... quelle somme fixerons-nous au saint Esteban?

— Le double encore, fut-il répondu; — quatre douros.

— Ce n'est pas assez! le double encore : huit douros.

— Un roi vaut bien quatre hommes!

— Dix douros pour faire une somme ronde! opina Caparrosa; — qu'il obtienne dix douros en tendant la main, et je me déclare son sujet le plus fidèle!

Pendant cette étrange discussion, l'inconnu était resté impassible en apparence; mais si un rayon fût venu en ce moment éclairer son visage, Caparrosa, qui l'observait, aurait vu un voile de pâleur descendre sur la belle régularité de ses traits.

A ce mot : tendre la main, un court tressaillement avait agité tous ses membres.

— Acceptes-tu l'épreuve, Esteban d'Antequerre? demanda Gabacho.

L'inconnu ne répondit pas tout de suite. Il s'était tourné vers la porte de l'église. Une préoccupation puissante semblait y clouer son regard.

Quand il parla, enfin, on pouvait voir déjà sous le vestibule de la basilique une sorte de cortége qui s'avançait à pas lents vers la porte, au milieu des fidèles respectueusement alignés du côté de la nef.

— Ce n'est pas assez! dit-il en relevant tout à coup la tête; — le double encore et encore le double! Caparrosa, toi qui m'as défié, tu vaux deux douros, as-tu dit... Esteban ne peut s'estimer moins de cent... Et il ne les prendra point un à un dans cent bourses. Si la première personne qui va sortir de l'église a cent douros dans son escarcelle, vous les verrez tout à l'heure dans ma main. Faites place et soyez juges!

Il se drapa dans son manteau et monta lentement les marches du perron.

Ce cortége qui descendait la nef de Saint-Ildefonse, c'était la maison de la bonne duchesse.

Esteban et Éléonor de Tolède se rencontrèrent sous le péristyle.

Esteban se présentait de face à la lumière lointaine de l'autel.

Il ôta son feutre et le tendit en disant :

— La charité, pour l'amour du Sauveur!

La duchesse s'arrêta comme si un spectre se fût dressé devant elle.

— Qui êtes-vous? qui êtes-vous? balbutia-t-elle d'une voix étouffée.

Au lieu de répondre, Esteban poursuivit à haute voix :

— Cent douros pour la bonne nouvelle, noble dame!... Le duc de Medina-Celi est dans le palais de ses pères...

— Bravo! firent les gueux, spectateurs émerveillés.

— O mes amis! s'écria Picaros attendri par l'enthousiasme; il a trouvé le joint!... Quel homme! quel roi! Le Grand Lépreux n'était qu'un enfant auprès de lui!

La duchesse s'appuya, chancelante, au bras d'Osorio, son écuyer. Elle attacha sur Esteban un long regard, qui peu à peu se voila sous les larmes.

Le doigt d'Esteban se posa rapidement sur sa bouche.

— J'attends mes cent douros, dit-il, comme le bon duc attend sa noble compagne.

— Osorio, balbutia Éléonor, cent douros à cet homme!

— Cent douros?... commença celui-ci.

— Cent pistoles, Osorio! prononça impérieusement la duchesse; et mille onces d'or demain s'il a dit vrai.

La lourde bourse qui pendait à la ceinture d'Osorio tomba dans le feutre d'Esteban, qui dit en tenant la bourse élevée :

— Que Dieu donne à Votre Grâce une longue vie de bonheur, entre son illustre époux et l'angélique enfant de vos jeunes amours!

Il s'inclina en même temps devant Isabel étonnée, et descendit le perron comme il l'avait monté, la tête haute, le pas ferme et lent.

Au bas des marches, deux hommes l'attendaient, le nez dans leur manteau.

— Don Baltazar de Zuniga-y-Alcoy avait reconnu Votre Seigneurie... murmura le premier.

— Et don Pascual de Haro, marquis de Jumilla, croit avoir donné un bon coup d'épaule à Votre Grâce... ajouta le second.

Ce fut tout. Ils se perdirent dans la foule, pendant qu'on portait jusqu'à sa litière la duchesse Eleonor, incapable de faire un pas.

Les hommes de valeur comme Caparrosa savent comprendre le génie. Caparrosa s'élança le premier vers l'inconnu et lui prit la main pour la baiser, en signe d'hommage. Ce fut bientôt autour du nouveau roi un tumulte frénétique. Esteban avait éparpillé sur le pavé, pour payer son joyeux avénement, le contenu de la bourse d'Osorio. Une enthousiaste acclamation retentit jusqu'au ciel.

Les principaux frères, les plus illustres parmi les compagnons de la sébile, sans distinction entre la jeune et la vieille école, Picaros, Mazapan, Raspadillo, Gabacho, Gingibre, Domingo, Escaramujo, Palabras, Moscatel, les plus incurables épileptiques, les paralytiques les plus abandonnés, la fleur des lépreux, la crème des estropiés, tous les meilleurs diamants enfin de ce fantastique écrin de misères, se réunirent et formèrent un groupe d'élite, dont le centre était le saint Esteban d'Antequerre. A l'œuvre on connaît l'ouvrier. Désormais, ce monarque avait un trône bien autrement solide que celui du dernier représentant de la maison d'Autriche. Il possédait l'amour et l'admiration de ses sujets, il avait conquis sa couronne.

Il se laissa élever sur les épaules robustes des quatre plus hauts barons de la confrérie. Aussitôt que sa tête apparut au-dessus des autres, mille cris éclatèrent.

D'autres clameurs, célébrant un autre triomphe, retentissaient à l'intérieur de la maison de Pilate. Les curieux de la très-héroïque cité de Séville avaient de l'occupation, ce soir-là.

Dans la cour du palais, splendidement éclairée, une armée de serviteurs criait :

— Longue vie au bon duc!

Dans l'ombre du parvis, la cohorte déguenillée, en marche déjà vers la cour des Miracles andalouse, répondait à pleins poumons :

— Vive Esteban, le roi des gueux!

DEUXIÈME PARTIE.

## LES MEDINA-CELI.

### I.

### Entre chien et loup.

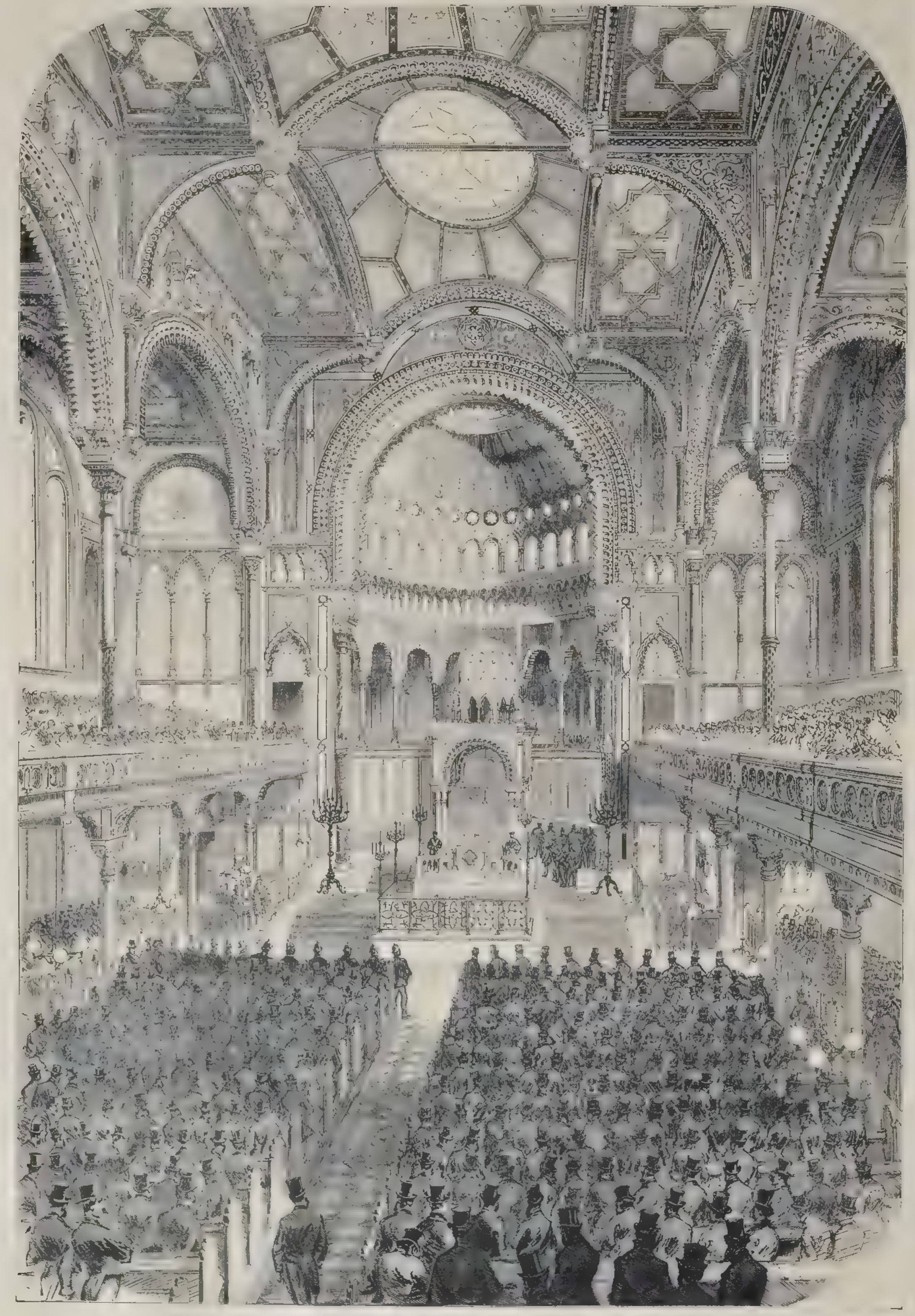
— A quatre cuartos par famille, on te doit soixante-huit cuartos ou treize réaux et demi. Tends la main! continua Pedro Gil.

Hadjar présenta sa main noire et velue. Pedro Gil, sans la toucher, y laissa tomber six douros en disant encore une fois :

— Voici la paye de la semaine.

Pepe, Nombres et les autres reçurent leur solde à leur tour. Le compagnon de Pedro Gil inscrivait sur ses tablettes les sommes ainsi payées, et ne prononçait pas une parole.

[1]. Voir les numéros 583 à 611.



[illegible] SYNAGOGUE DE BERLIN [illegible] — Voir page [illegible]



TRAINEAUX SUÉDOIS, d... d M...

Bobazon se creusait la cervelle et cherchait, de bonne foi, un moyen de se presenter à ces mystérieux comptables pour recevoir aussi son appointement de la semaine.

Pendant qu'il reflechissait ainsi, une main se posa sur son épaule, et une voix creuse murmura tout près de son oreille :

— Rustre, que fais-tu là?

Cette main lui parut peser cent livres. Il se retourna plus mort que vif, et vit derrière lui un visage de bronze dont les yeux flamboyants le couvaient.

Dans les demi-ténèbres qui obscurcissaient encore le fond de la cour, cette apparition prit, pour notre fidèle Bobazon, des proportions gigantesques. Le dicton espagnol pretend que le diable est derrière ceux qui ecoutent aux portes Bobazon se crut tout d'abord au pouvoir du diable. Il y a peu d'esprits forts en Estramadure. Bobazon n'avait pas beaucoup de prejugés au point de vue des idees de propriete; il confondait volontiers le tien avec le mien, par la bonne envie qu'il avait de se créer des ressources sur ses vieux jours; mais il avait peur du diable.

Par le fait, le personnage dont les doigts de fer pesaient sur son epaule avait en lui quelque chose de demoniaque et de fantastique. Il était grand. Sa peau brune empruntait aux lueurs qui venaient d'en haut des reflets cuivres. Il portait une robe large d'etoffe moelleuse et sombre; une écharpe brodée de métal etait enroulee autour de son front.

PAUL FÉVAL.

*(La suite au prochain numéro.)*

## LA NOUVELLE SYNAGOGUE A BERLIN

La nouvelle synagogue de Berlin est, sans contredit, le plus beau monument qu'on connaisse actuellement consacre au culte judaïque. Cet édifice, dont nous avons publié précedemment une vue exterieure, a été inauguré dernierement au milieu d'une nombreuse assistance, en tête de laquelle on remarquait M. de Bismark, le marechal Wrangel, et divers autres generaux de l'armée prussienne.

La synagogue a été construite dans le style moresque. Rien de riche, de gracieux et d'eclatant, à la fois, comme cette vaste enceinte où courent autour des colonnes, sous la courbe gracieuse des arcades et le long des voûtes, de capricieux dessins inspirés des merveilles de l'Alhambra. La sculpture y est partout rehaussée de tons vifs qui font admirablement ressortir l'harmonieux enchevêtrement de lignes qui caractérise ce genre de decoration.

Au fond de la nef apparaît, exhaussé sur une plate-forme de marbre, un petit dôme moresque soutenu par quatre blanches colonnettes autour desquelles s'enroulent des guirlandes de vigne au feuillage doré. L'ornementation du dôme est egalement blanc et or. Entre les deux dernières colonnettes, un rideau bleu et argent voile l'endroit où sont conservées les tables de la Loi; tandis que, devant le rideau, une petite lampe, descendant de la voûte, jette une flamme douce et régulière. Cette lampe, soigneusement entretenue, doit brûler constamment dans le temple. La chaire occupe, en avant du dôme, la place ordinairement réservée à l'autel dans les eglises catholiques. Autour de cette chaire, de hauts candelabres d'or dressent leurs branches sans nombre. La synagogue peut contenir de trois à quatre mille personnes, tant au milieu de la nef que dans les larges galeries supérieures qui occupent le premier etage au-dessus des bas côtés.

P. DICK.

## LES TRAINEAUX SUÉDOIS

Le traineau est le genre de véhicule universellement employé dans le pays de l'extrême Nord. Si l'on descend sous des latitudes moins glaciales, en Suède, en Norvege, en Russie, on trouve que c'est encore un des moyens de locomotion le plus en faveur, et en réalité le seul possible, dès que la neige a couvert les campagnes.

Au lieu d'entraver les communications, comme on pourrait le croire, la neige, à un certain degré de froid, les rend au contraire plus faciles. Elle aplanit, sous sa couche durcie et glissante, tous les accidents du sol, si bien que le traineau, lancé à toute vitesse, franchit, sans en prendre souci, les sinuosites de terrain, les lacs, les cours d'eau, et souvent même les défilés rocailleux qui, dans un autre temps, arrêteraient inevitablement la marche des voyageurs. De là vient que, dans les pays que nous venons de nommer, on voyage beaucoup plus l'hiver que l'eté.

Dans la Suède et la Norvege notamment, c'est l'hiver que tous ceux qui ont affaire choisissent pour sillonner les routes. Les approches de Noël et le mois de janvier y sont l'epoque des grandes transactions commerciales; aussi le campagnard prend-il alors le chemin de la ville pour y porter le produit de ses recoltes et s'approvisionner des objets qui lui sont utiles.

Le traineau de bois des paysans suédois est assez large et commode. On n'y tient que deux à l'interieur; mais une planchette, qui est au dos de la voiture, peut recevoir, au besoin, deux autres voyageurs; de plus, le bord extrême des larges patins permet encore à quelqu'un de s'y tenir debout Sur les traineaux des petits cultivateurs, c'est ordinairement le valet de ferme qui occupe ce dernier poste, et, se tenant d'une main seulement au traineau, de l'autre il élève en l'air une torche de resine qui sert à éclairer la route et à eviter les collisions. Ainsi monté et attelé d'un des vigoureux petits chevaux du pays, qui fait résonner les clochettes de son collier, le traineau glisse avec une rapidité vertigineuse à travers les tristes et froides solitudes tout enveloppées de neige.

L. DE MORANCEZ.

## COURRIER DU PALAIS

Dieu bat le rappel là-haut. — Mort de M. Oscar Pinard, conseiller. — [illegible] à l'audience. — La chronique en deuil. — Un crime fatigant — Deux victimes dans un lit. — Un petit proces du grand monde. — *Et toujours la facture embellit la beaute.* — Un *couturier* livré à une couturière. — Coups de canne après dîner. — Le duel s'en va, ses témoins jurent de dire la verité — Entrer dans la coquetterie — Sauver les convenances

« Dieu bat le rappel là-haut! » disait le marechal Soult au convoi d'un de ses vieux compagnons d'armes. Si la figure n'était pas exclusivement militaire, la magistrature aurait bien le triste droit de se l'appliquer. La mort va vite dans les rangs de notre Cour imperiale.

Hier, M. Portier, conseiller et ancien redacteur du *Droit*. Aujourd'hui, M. Oscar Pinard, conseiller aussi et ancien rédacteur en chef du même journal.

Il semble que les deux confrères de plume et de robe s'etaient donne rendez-vous et qu'ils ont voulu partir presque ensemble pour cette emigration d'où l'on ne revient pas. La camaraderie qui les unissait vivants ne s'est pas rompue à la mort, et ils sont restes attachés par un lien posthume qui nous les a enleves tous les deux.

Fidèle à la préoccupation de toute sa vie, l'horreur du bruit, M. Pinard a voulu mourir, pour ainsi dire *incognito*, sans convocations, sans deputations, sans discours. Ses amis muets l'ont accompagne, ils etaient nombreux et ils pleuraient. La magistrature et le barreau l'ont également regretté.

Mais c'est à nous, historiens à la petite semaine, des hommes et des choses du Palais, c'est à nous que revient le privilege d'une douleur particuliere et speciale, car M. Pinard fut notre doyen, notre chef et notre maître à tous.

La chronique peut repeter ce mot d'une oraison funèbre des plus fameuses : « La couronne de notre tête est tombée. »

Depuis 1840 jusqu'en 1848, M. Pinard publia dans le journal *Le Droit* des comptes rendus mensuels pétris de finesse, charmants de style, empreints d'observation et de philosophie qu'il a recueillis plus tard dans un livre qui justifie à merveille l'ampleur de son titre : *L'Histoire à l'audience.*

Ce volume, avec deux autres intitulés : *Le Barreau au* XIX*e siècle*, forment tout le bagage de notre tant regretté magistrat. Mais cela suffit. Et avec ce bagage il pourra s'engager fort avant dans l'avenir. Avec ces trois volumes, il fera plus de bruit que les formidables voix qui remplissent aujourd'hui tout le Palais, mais qui s'éteindront demain et dont il faudra chercher les echos dans ces livres exquis où fut pieusement recueillie notre histoire contemporaine. Quel encouragement pour la parole ecrite qui reste, et quelle supériorite sur la parole improvisee qui passe!

Voilà un homme qui n'a pas, comme avocat, prononcé une de ces plaidoiries eclatantes qu'on aime à citer : comme magistrat il n'a jamais présidé des debats qui violentent l'attention, et pourtant il durera plus que tous ceux qui ont eu de ces bonnes fortunes de renommée.

Et tant qu'on parlera de notre barreau, on ne pourra le faire pertinemment qu'en invoquant son témoignage, qu'en relisant ses critiques, qu'en admirant les portraits, si ingenieusement ressemblants, de nos contemporains. Il a pris un coin de notre epoque sur le vrai et sur le vif, c'est-à-dire que son souvenir est à jamais attaché à celui de notre temps.

M. Oscar Pinard avait le sentiment de cette puissance de la plume : aussi de bonne heure sut-il s'y consacrer avec dévotion et avec respect. Il n'a jamais écrit que lorsqu'il a eu quelque chose à dire : voilà pourquoi il a écrit si peu et si bien.

Il se garda de porter le cuisant fardeau des ambitions devorantes. Il préféra être un delicat heureux, un observateur bienveillant qui s'amuse du spectacle de l'existence sans se jeter dans la mêlee. Il s'accommoda ainsi une indépendance occupee qui le récompensait par le succès de ses œuvres et par le plaisir qu'il prenait lui-même à les produire.

Le bonheur aurait pu nous le conserver de longues années encore, il les aurait vécu avec la même sérénité, car ainsi qu'il le dit quelque part : « au milieu des changements il avait persisté à aimer ce qui vaudra toujours la peine d'être aimé, c'est-à-dire la liberté, la justice et l'étude. »

Il etait ne solitaire, et combien il avait raison! quelle société eût valu la sienne? Toutefois il ne fuyait pas le monde, mais il preferait l'etude que les visites de l'amitie avaient seules le droit d'interrompre et de distraire.

Il aimait Versailles où il residait pendant la belle saison. Il s'etait fait là, dans une studieuse retraite, une sorte de Port-Royal souriant a son usage particulier. Il ne venait à Paris que pendant les audiences de la Cour, qu'il suivait assidûment, mais sans s'y absorber, sachant voir au delà et au-dessus de sa besogne quotidienne.

« La mesure est une des vertus du style, » écrivait-il. Et ce qu'il disait pour le style, il le pratiquait pour toutes les choses de la vie. Aussi a-t-il pu se rendre à lui-même ce précieux témoignage : « Si je n'ai pas toujours été impartial, j'ai toujours voulu l'être. »

Et comme il detestait tout ce qui sent l'amour-propre et ce *moi* qui tient tant de place, il se hâte de s'excuser ainsi :

« Personne, je le sais, ne me demande ces details — personne n'en a besoin. J'ai le besoin de les donner; celui qui s'est attribué le droit de parler des autres est obligé de parler de lui. On est bien aise de savoir à qui on a affaire. »

Nous le savons, cher et illustre maître, nous savons que nous avons eu affaire à l'esprit le plus délicat comme au juge le plus indépendant et le plus intègre.

Nous savons que Dieu, qui vous a mesuré les jours, ne l'a pourtant pas fait si parcimonieusement que vous n'ayez eu le temps de revoir votre œuvre, de la *ruminer* avec délices, de la compléter avec amour et de l'orner de toutes les richesses d'une maturité sûre d'elle-même. En remontant son passé si uni et si digne, en remaniant les œuvres de sa jeunesse, il a été à lui-même comme sa posterite souriante. Il a pu se complaire dans son œuvre; il a pu jouir de cette récompense qui est la joie des honnêtes gens et le prix des bonnes actions. Comme Dieu, après la création, il a vu que c'était bien.

Puis, la tâche accomplie, il est mort.

Le livre fermé, le tombeau s'est ouvert. Le corps s'est évanoui, mais l'âme est restée parmi nous dans ces pages emues que feuilleteront avec respect tous ceux qui voudront apprendre comment on écrit sur les choses de l'éloquence et de la justice.

Et maintenant que nous avons pieusement suivi le convoi de notre maître à tous, retournons à notre boutique.

Ne vous attendez pas que je vous raconte par le menu l'histoire de ce récidiviste, retour de la maison centrale de Clairvaux, qui a assassiné, à coups de couteau et dans le même lit, sa femme et sa belle-fille. Il frappait avec tant d'ardeur, dit une des victimes, qu'il scandait ce violent exercice de ces cris usités par les bûcherons qui fendent le bois, ou les boulangers qui pétrissent le pain.

Par miracle, ni la femme ni la belle-fille ne sont mortes; mais elles n'en valent guère mieux. Cette fois elles n'auront plus à craindre le retour du scelerat; car il a été condamné aux travaux forcés à perpetuité.

En dehors de ce forfait le criminel n'offre cette semaine rien de presentable à la curiosité de nos lecteurs. Le civil, au contraire, fait quelque bruit avec un petit procès du grand monde.

Autrefois on fuyait comme la peste les réclamations des fournisseurs, on debattait les mémoires à huis clos, et bien que les pharmaciens ne fussent pas les seuls à faire des comptes d'apothicaire, les difficultes se denouaient dans le particulier. Qui aurait voulu *affronter* (c'etait le mot consacré) le grand jour de la publicite et les debats des tribunaux?

Maintenant il semble au contraire que cet eclat attire les gens du monde comme le miroir les alouettes. Nous vivons dans une époque de bruit, de personnalites tapageuses et de reclames outrees.

Rien ne pose mieux que certains procès.

On n'est pas fâché de faire savoir à l'univers et à mille autres lieux, qu'on n'a que des chevaux de sang dans ses ecuries, des voitures de prix dans ses remises, et qu'on ne se meuble pas comme un croquant. A plus forte raison n'est-on pas contrarie de reveler qu'on ne s'habille pas simplement avec une robe legère d'une entière blancheur, cette robe fût-elle accompagnee d'un « chapeau de bergère » qui coûte peu avec « de nos bois une fleur » qui ne coûte rien.

Non, ce n'est plus la parure dont on est enchanté,

Car toujours la facture embellit la beauté.

Et plus la facture est touffue, plantureuse, boursouflée, etourdissante, et plus la beauté peut faire la roue et le fournisseur le rencherir.

Vous ne savez pas? se dit-on : M^me^ la princesse ou la duchesse, ou la marquise une telle, qui a des manchettes, ou des robes, ou des chapeaux, ou des chemises, tout ce qu'il vous plaira, d'un prix extravagant; elle plaide contre son fournisseur qui l'écorche, mais non sans la faire crier.

Quel est donc son fournisseur ?

C'est le fameux ou la fameuse n'importe qui. Une maison qui ne travaille, dit l'avocat, que pour les têtes couronnees ou tout au moins huppees, pour les tailles qui ont trente-six quartiers, et pour les épaules qui descendent en droite ligne des croisades.

C'est exactement là ce que n'a pas manqué de faire M. de Grandmanche, l'avocat du fournisseur de M^me^ la duchesse de Persigny.

Dans le compte débattu nous voyons bien deux robes, l'une de 800 francs, l'autre de 1,200 francs.

Mais ces robes ont beau être : l'une ornée de satin blanc avec tomboules et chemisette de valenciennes, l'autre garnie de papillons bleus en argent, ces deux robes ne vont pas à la ceinture de celles que M^me^ Bunel Marechal avait fournies il y a une dizaine d'annees à M^me^ la marquise du Halley, née princesse de Chimay et fille de M^me^ Tallien d'eblouissante memoire.

Les robes ici coûtaient beaucoup plus cher. Et je n'ai pas oublié, entre autres, une robe de blonde du prix de 2,530 francs. Je me rappelle aussi des draps de lit en fine batiste brodés à la couronne de princesse, qui coûtaient 1,964 francs la paire, sans compter un ajustement de poupee qu'on n'avait pu *établir* à moins de 764 francs.

M^e^ Crémieux defendait les chiffres de la lingerie et ne rabattait pas d'un centime le formidable total qui s'élevait à 79,000 francs; il fallait entendre comme il bafouait la mesquinerie de son adversaire, qui osait parler de *l'exagération monstrueuse* du mémoire.

On opposait, je crois, l'evaluation d'un expert officieux qui pretendait que les draps de lit avaient été surfaits de 50 pour 100.

« Il y a trois ans que M^me^ la marquise s'en sort, s'écriait M^e^ Cremieux; quelqu'un de galant aurait dit qu'ils valaient 100,000 francs de plus. »

Le Tribunal réduisit le mémoire de 20 pour 100, sans recourir à une expertise. Il est si difficile en effet d'évaluer même approximativement toutes ces frivolités exquises que la mode produit, que le caprice exalte ou délaisse selon le despotisme absurde de cette fantasque puissance d'un jour appelée la nouveauté.

Dans le procès actuel, le tribunal n'a pas voulu faire une cote mal taillée dans la note d'un tailleur.

Il a renvoyé le compte du couturier à l'appréciation d'une couturière, ce qui peut être humiliant pour notre sexe, mais ce qui permettra à M. Legouvé fils d'ajouter en effet un chapitre de plus au *Mérite des femmes* de monsieur son père.

Dans le monde élégant on s'est donné aussi quelques coups de canne, pour passer le temps, en sortant d'une soirée. Le battant a été condamné à une fort légère correction, grâce à la spirituelle et habile défense de Mᵉ Carraby, son avocat.

Félicitons-nous que la canne remplace l'épée. Les blessures de la correctionnelle sont moins dangereuses que celles d'un pistolet.

Assisterions-nous à une réaction contre le duel? que Dieu et les journalistes nous entendent!

On nous raconte, à ce propos, l'originale manière dont un homme d'esprit et de bon sens a accueilli les témoins que lui adressait un monsieur se prétendant offensé. Ils entrent d'un air solennel.

— Messieurs, à qui ai-je l'honneur de parler?

— Nous sommes les témoins de M. X..., et nous venons vous prier de nous désigner les vôtres.

— C'est parfaitement inutile, messieurs, et nous n'avons besoin de personne. Ah! vous êtes des témoins. En ce cas, je vous prie de lever la main droite et de jurer de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

— Monsieur, vous vous moquez de nous?

— En aucune manière, et la preuve c'est que, si vous le voulez bien, je suis prêt à vous élever de la qualité de témoins aux fonctions de juges.

— Que signifie, monsieur?

— Cela signifie, messieurs, que je vous accepte pour mes juges, et juges souverains et en dernier ressort. Je vais vous exposer mon affaire comme je l'entends, et vous prononcerez ensuite. Si vous me donnez tort, je fais des excuses à votre ami; mais si vous me donnez raison, vous ne pouvez plus rester ses témoins; vous me faites l'honneur de devenir les miens, et dans les deux cas, je n'ai pas besoin d'en chercher d'autres.

Et cela s'est ainsi terminé.

Terminons aussi notre bavardage.

Une dame, d'une profession plus suspecte qu'équivoque, comparaît devant la police correctionnelle.

— Votre état? lui demande le président.

— Il y a dix ans que je suis entrée dans la coquetterie.

— Et depuis ce temps-là vous y êtes?

— Oh! en plein, monsieur le président : je ne fais pas d'autre métier.

Dans cette même affaire, le prévenu d'outrage aux mœurs déclare qu'il avait fermé la porte. Ainsi, ajoute-t-il, on sauve les convenances.

— Dites plutôt, réplique M. le président, que ce sont les convenances qui se sauvent.

MAÎTRE GUÉRIN.

## LE CHATEAU DE BUONAS

SUR LES BORDS DU LAC DE ZUG.

Au pied du Rigi, entre les cantons de Schwitz, de Zug et de Lucerne, s'étend, dans la direction du sud au nord, le petit lac de Zug. C'est ici la vieille Suisse. Un isthme, d'une lieue à peine, sépare ce lac de celui des Quatre-Cantons et du chemin creux de Kussnacht où Gessler tomba sous la flèche de Guillaume Tell. Le voyageur, qui le parcourt depuis Arth jusqu'à Zug, admire la diversité de ses rives, bordées d'un côté par des montagnes à pic, de l'autre par une suite de collines qui vont peu à peu s'infléchissant et découvrant, dans leurs intervalles, de lointaines perspectives. Sur un promontoire formé par une de ces collines s'élève, dans une situation des plus pittoresques, un château, ou plutôt un donjon, dont la structure robuste rappelle les vieux burgs des bords du Rhin : c'est le château de Buonas, celui que représente notre gravure.

L'édifice date de près de huit cents ans. Il est taillé dans le roc où se trouvent les celliers. Les murs du rez-de-chaussée, de neuf pieds d'épaisseur, sont percés de meurtrières; une seule porte donne accès dans l'intérieur : elle est surmontée, au deuxième étage, d'un mâchicoulis, d'où, au temps des guerres du moyen âge, les défenseurs de la forteresse versaient sur les assiégeants l'huile bouillante et le plomb fondu. Dans une tourelle étaient les prisons et un chartrier, où le propriétaire actuel a retrouvé, au fond d'une vieille armoire pratiquée dans le mur, des chartes se rapportant aux anciens seigneurs des XIIIᵉ, XIVᵉ et XVᵉ siècles.

L'un d'eux, Gaspard de Hertenstein, commandait à Morat la réserve des confédérés. Ce nom de Hertenstein (roc dur) fut longtemps celui du château, qui le conserva jusqu'au moment où il emprunta sa dénomination au petit village de Buonas.

Autour des murailles, que le lac baigne de trois côtés, règne un chemin de ronde de deux mètres de largeur, d'où la vue s'étend sur un immense panorama : au premier plan, le Pilate; au fond, par une échappée à travers la vallée qui conduit à Kussnacht, la chaîne de l'Oberland, la Jungfrau, le Faulhorn; puis le Rigi, la promenade journalière, au pied duquel on se rend, soit par Arth, soit par Immensee, dans un de ces grands bateaux que conduisent quatre ou huit rameurs; à côté du Rigi, les flancs déchirés du Rossberg, où l'œil distingue encore les traces de l'avalanche qui a englouti Goldau; à gauche et successivement, les deux Mythen de Schwitz, l'Etzel, l'Albis et toute la chaîne qui sépare le lac de Zug de celui de Zurich : enfin, sur le lac même, au midi Arth, au couchant Chaam, au levant Zug, situé à la base du fertile et riant Zugerberg.

Le château de Buonas appartient actuellement au comte Miecislas de Komar,— une des plus sympathiques personnalités du grand monde parisien, — qui a entrepris de le restaurer à l'extérieur et de le rétablir à l'intérieur, dans son état primitif. De vieilles boiseries du temps, délicieusement sculptées, ont été retrouvées et purgées de la couche de poussière et de couleur qui en altérait les délicatesses. La forteresse des seigneurs de Hertenstein est aujourd'hui une charmante habitation, où le confortable s'unit au pittoresque, et dont les aménagements intérieurs attestent à la fois les goûts artistiques et le caractère hospitalier de son nouveau propriétaire.

A. DARLET.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

## EN CIRCASSIE

(Suite [1].)

— Je dis que nous sommes arrivés à la station, capitaine.

— Alors, il faut boire un coup, Brisgallof.

— Buvons un coup, capitaine.

Et les deux compagnons de voyage trinquaient fraternellement et vidaient chacun leur verre de vodka.

— Partons, partons, disait le capitaine, je suis pressé.

— Partons, répétait Brisgallof.

On arrivait à une seconde station, où l'on buvait un coup comme à la première. A la quatrième station, la bouteille était vide.

Brisgallof en allait chercher une autre.

A la dixième station, capitaine et demchik roulaient à côté l'un de l'autre, ivres-morts.

Le voyage était fini pour ce jour-là.

Le chirurgien-major procédait d'une autre façon.

Il habitait une maison à l'orientale, avec des niches creusées dans la muraille. Il sortait à sept heures du matin pour faire sa visite à l'hôpital; selon qu'il avait plus ou moins de malades, sa visite durait plus ou moins longtemps, puis il rentrait.

En son absence, son demchik avait coutume de mettre deux verres de punch dans chaque niche.

Aussitôt rentré, le docteur commençait sa tournée intérieure.

— Hum! faisait-il en s'arrêtant devant la première niche, quelle bise il fait ce matin!

— Une bise de tous les diables! répondait-il.

— Cela ne vaut rien pour la santé, de sortir à jeun par un pareil vent.

1. Voir les numéros 558 à 611.

— Vous avez raison; prendriez-vous quelque chose?

— Je prendrais volontiers un verre de punch.

— Ma foi, moi aussi. — Kaschenko! deux verres de punch, mon ami.

— Voilà, monsieur.

Et le docteur, qui faisait les demandes et les réponses en se contentant de changer les intonations de sa voix, prenait un verre de punch de chaque main, se souhaitait toute sorte de prospérités, et buvait les deux verres de punch.

A la seconde niche, la formule changeait, mais le dénoûment était toujours le même.

A la dernière niche, il avait bu vingt verres de punch; par bonheur, cette dernière niche aboutissait à son lit.

Le docteur se couchait enchanté de lui; il avait visité toute sa clientèle.

Nous avons fait, à Temirkhan-Choura, connaissance avec un chef de bataillon qui, dans la campagne de 1856, avait eu particulièrement affaire aux Turcs, et qui leur avait gardé une énorme rancune pour une balle qu'ils lui avaient logée dans les côtes et un coup de sabre dont ils lui avaient balafré le visage.

C'était un excellent homme, brave jusqu'à la témérité, mais sauvage et solitaire, ne frayant avec aucun de ses camarades.

Il avait trouvé moyen de se loger dans une petite maison séparée des autres et presque hors de la ville.

Il vivait là, dans la compagnie d'un chien et d'un chat.

Le chien s'appelait Ruski et le chat Turki.

Le chien était un méchant roquet blanc et noir, courant sur trois pattes, tenant la quatrième en l'air, avec une oreille couchée et l'autre en paratonnerre.

Le chat était un simple chat gris, pur chat de gouttière.

Jusqu'au moment du dîner, Turki et Ruski étaient les meilleurs amis du monde; l'un mangeait à la droite, l'autre à la gauche du chef de bataillon.

Mais, après le dîner, le chef de bataillon allumait sa pipe, prenait Turki et Ruski chacun par la peau du cou, et allait s'asseoir sur une chaise que son demchik lui avait préparée à la porte.

Là, il disait au chat :

— Tu sais que tu es Turc.

Au chien :

— Tu sais que tu es Russe.

Et à tous deux :

— Vous savez que vous êtes ennemis, et qu'il s'agit de se donner un coup de peigne.

Prévenus ainsi, Ruski et Turki étaient frottés museau à museau; si bien que, tout bons amis qu'ils étaient, ils finissaient par se fâcher l'un contre l'autre.

Alors commençait le *coup de peigne* dont leur avait parlé le chef de bataillon; le combat durait jusqu'à ce que l'un des deux y renonçât. C'était presque toujours Ruski, c'est-à-dire le roquet, qui recevait la danse.

Lorsque nous eûmes l'honneur de faire connaissance avec notre chef de bataillon et avec son chat et son chien, Turki avait le nez mangé et Ruski était borgne.

Je me figure avec tristesse ce que sera la vie de ce brave officier, s'il a le malheur, qui ne peut manquer de lui arriver, de perdre un jour Ruski ou Turki.

Il se brûlera la cervelle, à moins qu'il ne se mette à faire des visites comme le docteur ou à voyager comme le capitaine.

Quant aux simples Cosaques, leurs animaux de prédilection sont le coq et le bouc.

Chaque escadron de cavalerie a son bouc; chaque poste de Cosaques a son coq.

Le bouc a une double utilité : son odeur chasse de l'écurie tous les animaux nuisibles : scorpions, phalanges, mille-pieds.

Voilà pour la chose positive et matérielle.

Maintenant, voici pour la poésie : il éloigne tous ces lutins qui, la nuit, entrent dans les écuries, mêlent les crins des chevaux, leur arrachent les poils de la queue, grimpent sur leur dos et les font courir, en rêve et sans qu'ils bougent de place, depuis minuit jusqu'au jour.

Le bouc est le maître de l'escadron; le drôle connaît son importance : si un cheval veut boire ou manger avant lui, il tombe sur l'impertinent à coups de cornes, et le cheval, qui sait être dans son tort, n'essaye pas même de se défendre.

Quant au coq, il a, comme le bouc, sa mission matérielle et sa mission poétique.

La mission matérielle est de sonner l'heure; le Cosaque du Don et même de la ligne a rarement une montre, plus rarement encore une horloge.



REBUS



*Explication du dernier Rebus*

Après le 1ᵉʳ janvier, que d'espérances déçues!

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

La mission poetique est de parler du village absent.

Nous assistâmes à la joie de tout un poste de Cosaques, dont le coq avait cesse completement de chanter, lorsque ce coq retrouva sa voix.

Ils s'assemblerent en conseil et s'interrogerent sur les causes qui avaient pu priver le pauvre chante-clair de sa gaieté.

Un d'eux, plus avise que les autres, hasarda cette opinion :

— Peut-être ne chante-t-il plus de chagrin de n'avoir pas de poule !

Le lendemain, au point du jour, le poste était en quête; les maraudeurs rapportèrent trois poules.

Les poules n'étaient pas posées à terre, que le coq avait retrouvé sa voix.

Ce qui prouve que les coqs et les tenors n'ont aucun rapport entre eux.

Mon premier soin, en arrivant à Schoukovaïa, fut d'aller mettre mon nom chez le colonel commandant les postes.

Schoukovaïa est, pour la boue, la digne rivale de Kislar.

Puis je revins pour m'occuper du dîner.

Le plus fort etait fait. Un de nos officiers, celui qui retournait à Derbend, avait un domestique armenien de premiere force sur le schislik. Il nous faisait non-seulement un schislik de mouton, mais encore un schislik de pluviers et de perdrix. Quant au vin, nous n'avions pas à nous en occuper : nous en apportions neuf bouteilles, et l'état de beatitude dans lequel etait notre jeune lieutenant nous prouvait que le vin ne manquait point à Schoukovaïa

Comme nous achevions de dîner, le colonel entra. Il venait me rendre ma visite.

Notre premiere question fut pour l'interroger sur la maniere de continuer notre route. On se rappelle que, pendant cent cinquante verstes, la poste est interrompue, nul maître de poste ne s'étant soucie d'exposer ses chevaux à être enleves chaque nuit par les Tchetchens.

Le colonel nous assura que, pour dix-huit ou vingt roubles, nous ferions affaire avec les hiemchiks du pays, et il promit de nous envoyer, le même soir, des loueurs de chevaux avec lesquels nous nous arrangerions.

Notre officier de Derbend nous confirma dans la même esperance. Il avait deja entame des pourparlers pour les trois chevaux de son kibik, et avait arrête prix à douze roubles.

ALEXANDRE DUMAS

*(La suite au prochain numero.)*



L'OISEAU-BEFFROI, originaire de l'Amérique du Sud

## L'OISEAU-BEFFROI

La nature offre différentes variétés non encore bien classees de cette singulière espèce d'oiseau. Jusqu'à present, la Guinée seulement nous en avait fourni des échantillons; mais celui dont nous donnons le portrait est originaire de l'Amerique du Sud.

La principale particularite que présente le beffroi est le chant etrange qui lui a valu son nom. Ce chant est composé d'une succession de notes rudes et métalliques qui reviennent à temps égaux comme un battement de cloche ou le bruit intermittent du marteau sur l'enclume. Le cri de l'animal tient à la fois de ces deux sons, car les Américains l'ont baptisé oiseau-enclume, tandis que les Européens l'appelaient l'oiseau-cloche ou l'oiseau-beffroi, le *campanero*, disent les Espagnols.

Telle est la puissance vocale du campanero, qu'il se dénonce à quatre kilomètres de distance. Il est peu de personnes à même de le voir et de l'entendre en même temps, qui ne demeurent stupefaites qu'un oiseau d'une aussi délicate apparence puisse produire un pareil bruit. Le campanero entonne son chant à peu près régulièrement matin et soir. Ce chant dure une heure environ. La première note est âpre et sourde, mais une note claire et sonore lui succède aussitôt; puis vient une pause d'un instant, puis une double note suivie d'une nouvelle pose, puis une double note encore et encore une pause; et l'oiseau reste quelques minutes silencieux avant de reprendre son etrange musique.

Le beffroi se trouve dans les forêts du Bresil, où il vit presque exclusivement de fruits. Il n'est guere plus grand qu'une grive. Son plumage est d'un blanc de neige; ses yeux sont d'un gris pâle. La peau de sa gorge et celle du tour de ses yeux sont d'un beau vert brillant.

HENRI MULLER.



LE CHATEAU DE BUONAS, SUR LES BORDS DU LAC DE ZUG, dessin de M. Riou. — Voir page 7[illegible].

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

[P]RIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
[illegible]

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis
Un an. . . . 52 fr. — 64 fr.
Six mois . . 26 fr. — 32 fr.
Trois mois. . 13 fr. — 16 fr.
Étranger, le port en sus suivant les tarifs




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 613.
Mercredi 6 Février 1867.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

[illegible]

Mon cher Directeur,

Vous souvient-il encore de la chronique que je vous adressai de Nice, alors que le soleil dorait les côtes de la Méditerranée ? Hélas ! mon enthousiasme a vécu ce que vivent les roses : l'espace d'un instant.

Ma lettre n'était point encore à la poste que l'horizon se rembrunit, et le ciel bleu que j'avais à contempler à l'aube prit peu à peu une de ces teintes noires qui charmeraient assurément un charbonnier en voyage, mais qui plongent l'âme du Parisien dans un deuil écrasant.

— Ce n'est rien, me dit un cocher de Nice que j'avais mandé pour me faire conduire à Gênes par la Corniche, il fera très beau demain.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument ; à Nice il ne pleut jamais plus d'un jour.

L'oracle des Alpes Maritimes se retira.

Le lendemain, on frappa doucement à la porte de ma chambre.

— Qui va là ? m'écriai-je.

— C'est votre cocher, monsieur.

J'ouvris la porte.

— Faut-il descendre les malles de monsieur ? demanda-t-il.

En ce moment je vis couler, le long de ma fenêtre, une forte cascade provenant des pluies torrentielles qui tombaient sur le pays du soleil.

— Mais il pleut ! m'écriai-je.

L'HÔTEL CARNAVALET, [illegible] MM. [illegible] et M[illegible]. — Voir page 83.

— Oh! monsieur, ce ne sera rien! fit le cocher, à Nice il ne pleut jamais plus d'un jour.

— Eh bien, nous partirons pour Gênes quand il fera beau.

— Cependant...

Un violent coup de vent ébranla ma fenêtre. De mon lit, j'entendis la mer se briser avec fracas sur le rivage.

Je sautai à bas de mon lit et j'ouvris la fenêtre.

Les pluies avaient transformé la rue en un fleuve. Je me crus sur les bords du Rhin, et je fus tout étonné de ne pas apercevoir de bateau à vapeur dans le macadam. Un vent glacial me cingla la figure.

— Oh! ce n'est rien, fit le cocher, un petit coup de mistral!

— Mon brave, lui dis-je, chez nous, à Paris, on appelle cela un froid de chien, pardonnez-moi l'expression.

— Oh! monsieur, dit le cocher annexé, il n'y a pas d'offense.

Quel changement de la nature!

Ce lac bleu n'était plus qu'une mer grise, le ciel autrefois bleu était noir. Les palmiers de la promenade des Anglais secouaient tristement la tête sous la pluie qui tombait; dans la rue, on voyait de temps en temps passer un facteur mouillé jusqu'aux os.

J'étais à trois cents lieues de Paris, et j'avais retrouvé le spectacle enchanteur qu'offre une rue des Batignolles.

Ainsi je vis Nice il y a deux ans, ainsi je retrouvais cette ville fantastique que les habitants appellent *Nizza la Bella*, parce qu'il y fait froid, parce qu'il y pleut et parce que les montagnes d'alentour sont couvertes de neige.

De temps en temps le soleil se montre discrètement, comme à Paris au mois de janvier.

Huit jours se passèrent ainsi, huit journées abominables, et chaque matin le cocher vint me dire :

— Monsieur, nous pouvons partir aujourd'hui! A Nice il ne pleut jamais plus d'un jour.

A la fin de la semaine, le Niçois, vaincu par les événements et voyant que son système de dénégation ne lui servait absolument à rien, finit par faire des aveux complets.

— J'aime autant dire la vérité à monsieur, dit-il; quand il pleut à Nice nous en avons pour un mois. Cette révélation vaut bien un pourboire, ajouta-t-il.

Il fallait donc renoncer à l'Italie, à moins d'aller à Naples par mer, et une affreuse tempête régnait tout le long de la côte. D'ailleurs un jeune voyageur, accompagné d'une epouse, venait d'arriver de Gênes; il me dit que la route de terre était impraticable. Ce voyageur, que j'envelopperai d'un incognito impénétrable en l'appelant tout simplement Durand, appartenait à cette catégorie d'excursionistes qui voyagent sans savoir pourquoi.

Celui-ci s'était marié au mois de décembre. Sa jeune femme avait désiré voir l'Italie, et ils étaient partis pour l'Italie.

A table je causai avec mon voisin.

— Comment avez-vous trouvé l'Italie, monsieur ?

— C'est un beau pays.

— Vous êtes partis par Gênes ?

— Non, monsieur, nous avons traversé le mont Cenis pour aller à Turin.

— Est-ce une ville agreable ?

— Le vermuth y est exquis, me répondit-il.

— Et vous avez sans doute vu la cathedrale de Milan?

— Oui, nous avons passé devant ce monument pour aller déjeuner dans un restaurant fameux, qui ne vaut pas le diable. Le lendemain nous sommes partis pour Florence.

— C'est un vrai musée que Florence, n'est-il pas vrai, monsieur?

— Tout ce que je sais, fit ce singulier voisin, c'est que l'on y dîne fort mal.

Son épouse prit alors la parole, et :

— Te rappelles-tu le poulet chasseur qu'on nous a servi à l'hôtel de Florence? dit-elle d'un ton ironique à son mari.

— Il était affreux, s'écria l'époux.

Et Florence était jugee.

— D'ailleurs, reprit l'époux, on mange fort mal en Italie, excepté à Rome où nous avons été bien nourris.

— Parbleu, mon ami, riposta l'épouse, il faut dire aussi que la cuisine était faite par un chef français.

Telles furent les impressions de voyage que cet interessant couple avait rapportées de la Ville eternelle.

— Et Saint-Pierre? hasardai-je, vous avez vu Saint-Pierre?

— Oui, dit l'époux, ma femme a voulu tout voir! Quant à moi, les monuments ne m'intéressent pas. Ils se ressemblent tous.

Puis après avoir mangé une aile de poulet :

— Monsieur va en Italie? me demanda-t-il à son tour.

— J'avais l'intention d'aller à Naples.

— Naples! s'écria mon voisin, Naples! encore un pays où l'on mange mal.

— Mais le macaroni...

— Très-mauvais, monsieur, très-mauvais, il est bien meilleur à Paris! Avec ça, le Vésuve ne fumait pas... bref nous avons fait un exécrable voyage; mais je me rattraperai à Marseille, où je compte manger une de ces bouillabaisses....

Tel etait le voisin de table que j'eus à l'hôtel de Nice, et je regrette de ne pouvoir offrir son portrait aux lecteurs de ce journal, car je n'ai pu me procurer sa photographie.

— Et la mer montait toujours!

Et les pluies torrentielles avaient transforme Nizza la Bella en un vaste lac. Les etrangers bouclaient leurs malles pour fuir le deluge.

D'ailleurs les habitants de Nice ne cherchaient plus à nier... il devait pleuvoir pendant un mois.

On émigrait vers le chemin de fer, et par un temps abominable le train se mit en route tout le long de la Méditerranée. Ce n'était plus un lac bleu. Sur le rivage une eau jaunâtre fouettait les rochers. A Toulon, la neige tombait avec abondance, et nous vîmes arriver les voyageurs de Constantinople que le vapeur des Messageries impériales avait debarqués à la Ciotat, ne pouvant les conduire à Marseille par la tempête qui régnait en mer.

Le midi de la France commençait à devenir fort agréable.

A Marseille, c'était un autre tableau :

Trois pieds de neige dans la rue et un froid sibérien Depuis vingt ans on n'avait vu un pareil temps. Les Marseillais restaient prudemment chez eux, mais les nombreux Parisiens, retenus par les neiges qui avaient interrompu la circulation sur la ligne de Lyon, se promenaient quand même sur la Cannebière et le long du port, où les lames inondaient les quais.

C'est par ce temps épouvantable que je vis apparaître, à l'entrée du port Napoléon, une masse noire, une machine en fer qui ressemblait à ces machines, pour fabriquer le chocolat, que l'on aperçoit parfois aux devantures des confiseurs

A mesure que la masse noire s'approchait, elle semblait grandir, et bientôt j'eus devant moi une affreuse machine infernale qui mérite une description spéciale.

C'était le *Miantonomok*, un de ces redoutables engins américains, plus connu sous la dénomination générale de *monitors*. Figurez-vous une planche de cent mètres de longueur sur dix mètres de largeur. Sur cette planche deux tours en fer, puis plus rien! On ne voit ni la machine à hélice, ni le gouvernail; ce qui n'est pas caché par les tours se trouve sous l'eau. Cette masse gigantesque en fer jetait l'ancre, et aussitôt je pris une barque et je m'approchai de ce vaisseau sous-marin

Tout le monde montait sur le pont, le capitaine, les officiers et les cent quatre-vingt-dix hommes comprenant l'équipage, dont une douzaine d'artilleurs nègres. Ils sortaient d'un trou pratiqué dans le pont, et qui est fermé hermétiquement alors que le vaisseau est en mer et que la moindre lame lave le pont pour se briser contre les tours en fer.

De mon canot j'enjambai ce pont cuirassé qui s'elevait à peine de vingt centimètres au-dessus de la mer, et j'allais enfin trouver l'emploi des quelques phrases anglaises que je possède.

— Voulez-vous me permettre de visiter votre bâtiment? demandai-je au capitaine.

— C'est impossible, me répondit-il; il nous faut vingt-quatre heures pour donner un coup de balai avant de recevoir des visiteurs. Revenez après-demain.

— Capitaine, après-demain je serai à Paris.

— Je le regrette, dit-il d'un ton poliment froid.

— Et, ajoutai-je, j'aurais voulu parler de votre monitor dans mon prochain article.

A ces mots le capitaine me regarda, et :

— Vous êtes journaliste ? me demanda-t-il.

— Oui, capitaine

— Suivez-moi, sir.

— Capitaine, je suis à vous.

Un coup de sifflet retentit. A un commandement que je ne comprenais point, les hommes d'équipage rentrèrent dans leur trou, où je les rejoignis avec peine. Le capitaine me suivit, ferma le trou, et nous étions tous ensevelis sous l'eau.

La ventilation de cette retraite sous-marine s'opérait par une machine à vapeur communiquant avec l'air par un large tuyau en fer.

Dans les couloirs, entre les cabines, on pouvait à peine se tenir debout, et c'est en rampant plutôt qu'en marchant que nous arrivâmes aux machines, au nombre de douze.

— Figurez-vous que nous sommes en mer, dit le capitaine, pas un homme de l'équipage ne peut rester sur le pont. Cette espèce d'échelle communique avec la petite retraite cuirassee, d'où je vois tout ce qui se passe sans être vu de personne. A mes côtés se tient le pilote invisible. Par ces tuyaux acoustiques je communique avec les canonniers, à l'abri dans les deux tours, où nous allons nous rendre en descendant d'abord sous l'eau et en remontant ensuite un escalier qui relie l'entre-pont aux tours de fer.

Ainsi fut-il fait.

Après être rentrés sous l'eau, nous remontâmes dans une des tours, et à travers la seule meurtrière j'aperçus Marseille.

Deux canons de gigantesque calibre étaient dans cette tour.

— Combien d'artilleurs faut-il pour faire manœuvrer ce canon ? demandai-je au capitaine.

— Trois.

— Seulement trois.

— Un seul suffit au besoin. Voyez plutôt!

Le capitaine toucha un bouton et la machine à vapeur fonctionnant dans le dessous fit mouvoir le canon à droite Un autre robinet fit mouvoir le canon à gauche; en tournant une sorte de roue, le canon avançait sa gueule menaçante au delà de la meurtriere, qui s'ouvre et se referme à volonte.

Une mécanique ingenieuse souleva le boulet de quatre cents livres et le plaça à l'ouverture du canon.

Ce terrible engin de destruction se manœuvre aussi facilement qu'un pistolet de salon.

— Mais, dis-je, vous ne pouvez donc tirer que dans une seule direction par cette même meurtriere ?

Le capitaine sourit, et :

— Vous allez voir! dit-il.

Il poussa un bouton électrique et aussitôt toute la tour, avec ses canons, le capitaine et moi, mue par la vapeur, mit à pirouetter dans toutes les directions comme une rouette aux prises avec le vent.

C'était merveilleux!

— Eh bien ? demanda le capitaine, très-flatté de m extrême etonnement, que dites-vous de ce joujou ?

— Je le trouve admirable.

— Nous en avons cinquante dans la marine américain Oui, cinquante à deux tours et autant à une seule to c'est la première fois qu'une de ces masses de fer traver l'Atlantique.

— Et l'epreuve a réussi ?

— Au delà de toute attente. Le vapeur que vous voyez gauche nous a suivis depuis New-York pour sauver l'équ page en cas de danger; mais nous avons mieux tenu la m que le bateau à vapeur. L'expérience est faite : les va seaux blindes et sous-marins peuvent naviguer et manœ vrer par les plus gros temps.

Après ce petit discours, nous sortîmes par la meurtriè de la tour, et franchement je n'étais pas fâché de me retro ver en plein air.

Je pris congé du capitaine, en réfléchissant sur les effor d'imagination que font nos contemporains pour inventer d machines pour détruire leurs semblables, reflexions q m'entraîneraient beaucoup trop loin si je voulais les com muniquer à nos lecteurs.

D'ailleurs je fus bientôt arraché à ces méditations par cri, qui s'échappa de la poitrine du portier de l'hôtel :

— Monsieur! la route de Lyon est libre!

— Aussitôt il se fit dans l'hôtel un mouvement extrao dinaire. Les Parisiens emprisonnés à Marseille depuis tro jours demandaient leur note. On courut à la gare, et le so nous étions loin du monitor redoutable, dans la bonne vil de Lyon, où la vapeur fait mouvoir les nombreux métie autrement intéressants que les canons americains.

Je ne tenais pas à voir Lyon, mais je voulais assister une representation du fameux Guignol, dont la réputatio est européenne comme celle du soleil de Nice.

Helas! je devais perdre dans ce mémorable voyage tout les illusions à la fois.

— Veuillez m'indiquer le plus fameux Guignol de Lyon dis-je à un indigène.

Il me conseilla de me diriger vers la rue Écorchebœu où fonctionne le Guignol le plus spirituel et le Gnafron plus intelligent de la ville.

Dans une sorte de salle basse se trouvait une fou d'hommes, de femmes et d'enfants, avides d'émotions et d gaieté.

La toile se leva enfin, et j'avoue que de ma vie je n'ai en tendu de platitudes plus révoltantes, de niaiseries plus stu pides que celles de M. Guignol et de son illustre confrèr Gnafron. On jouait une petite pièce dans laquelle le hero lyonnais, qui vient du bagne, fait des plaisanteries nauséa bondes sur les gardes-chiourme, sur la situation de forç libéré et sur son passe-port jaune. Il rentre dans la vie bour geoise par le vol et finit par se rendre au cabaret avec Gna fron, à qui il ne répugne point de trinquer avec un ex-mal faiteur

Le peuple parisien, beaucoup plus fin et plus intelligen que la population de province, loin de faire un succès à ce sottes farces, sifflerait à la fois Guignol et Gnafron, et ce serait justice.

Albert Wolff

## BULLETIN

Les travaux du tube atmosphérique pour le transport des depêches sont terminés; d'après le *Journal des Télégraphes*, le resultat est si satisfaisant que l'administration des telegraphes est decidée à relier la Bourse au poste central par deux tubes traversant, l'un le Grand-Hôtel et le Cercle imperial, l'autre le bureau du Louvre et celui de la rue des Saints-Peres

Un réseau souterrain de même nature reunira prochainement les principales stations de Paris.

L'air, employé comme moteur, est comprimé au moyen de l'eau, et non par la vapeur, qui aurait exigé l'installation de machines d'un volume considérable. C'est une heureuse application du système imagine par l'ingenieur Sommelier pour le percement du mont Cenis, systeme que M. de Vougy, directeur general, a résolu d'adopter après l'avoir vu fonctionner dans un recent voyage en Savoie.

Dans la crainte que le câble sous-marin compris entre Alexandrie et Malte ne soit de nouveau avarie par suite des tempêtes qui régnent dans ces parages, le vice-roi d'Égypte a decidé l'installation d'une voie telegraphique par terre entre Alexandrie et Tripoli. Cette ligne ira joindre la ligne sous-marine. Une voie ferree à laquelle on travaille activement et qui sera prochainement terminée jusqu'à Ismaïla, reliera Alexandrie et le Caire à la nouvelle province de l'isthme.

Les côtes de l'Égypte entre Alexandrie et Port-Saïd seront éclairées par des phares. On a le projet grandiose d'amener à Port-Saïd l'une des anciennes branches orientales du Nil, probablement la branche pelusiaque, qui se perd aujourd'hui à l'extremité sud-est du lac Mouzaleh, vers les ruines de Daphné, et l'on rendra ainsi à la culture les territoires les plus fertiles de l'ancien delta des Pharaons

Il a été decide qu'à l'avenir la marine marchande de l'Allemagne du Nord portera pavillon noir, blanc, rouge.

La marine de guerre, qui sera placee sous la direction

spéciale de la Prusse, portera même pavillon, avec l'aigle de Prusse comme signe distinctif.

Le Cercle international du Champ de Mars est entièrement construit aujourd'hui. Cet édifice, créé pour servir de centre de réunion aux exposants, se distingue par son architecture à la fois élégante et sévère.

Beaucoup de gens croient encore que les chiens deviennent plus facilement enragés pendant la saison des chaleurs et dans les pays chauds.

Une correspondance adressée de Copenhague au *Moniteur* atteste que depuis plusieurs années une épidémie terrible sévit sur les chiens dans la partie septentrionale du Groënland, et que cette maladie est tout simplement l'hydrophobie. Elle a fait des ravages considérables dans le district d'Upernavick.

En revanche, le nombre des chiens enragés est assez restreint à Madrid, et cette maladie est à peu près inconnue à Constantinople, quoiqu'il y ait dans cette ville plus de 60,000 chiens errants.

A Paris, les cas d'hydrophobie sont plus fréquents en hiver qu'en été; ils se manifestent surtout chez les chiens d'appartement, soumis à une vie sédentaire et à un régime tout à fait contraire au tempérament naturel de ces animaux.

Le prince de Galles a présidé plusieurs fois, à South-Kensington-Museum, les réunions de la commission royale de l'Exposition de Paris, ainsi qu'un meeting des commissaires associés de la même Exposition, qui s'est tenu dans le même local.

L'Association scientifique de France doit, cette année, décerner plusieurs prix importants.

Deux médailles de 500 francs seront accordées aux deux meilleurs mémoires relatifs aux applications de la météorologie aux questions agricoles.

Des médailles d'or, dont la valeur varie entre 100 et 300 francs, seront décernées aux meilleures séries d'observations météorologiques faites à la mer ou dans des points mal connus au point de vue climatologique. L'an dernier, vingt-huit médailles d'or ont récompensé des travaux de ce genre.

Les mémoires et cahiers d'observations seront reçus à l'Observatoire impérial de Paris, secrétariat de l'Association scientifique, jusqu'au 28 février 1867, terme de rigueur.

On lit dans le *Giornale di Napoli* :

« Le ministre de l'instruction publique, dans sa course à Pompéi et à Ercolano, est demeuré extrêmement satisfait de la façon dont sont administrés ces deux admirables monuments de la grandeur latine, et de l'intelligence avec laquelle sont dirigés les travaux tendant à rendre à la lumière tant de trésors de l'art antique.

« Le ministre est demeuré à Pompéi jusqu'à six heures du soir. Après avoir observé dans tous leurs détails les édifices, les tombeaux, les temples, l'amphithéâtre, etc., il a pris avec l'honorable sénateur Fiorelli, directeur des fouilles, certains accords pour donner aux fouilles un plus grand développement et pour restaurer les monuments qui en ont le plus besoin. »

TH. DE LANGEAC.

---

## L'HOTEL CARNAVALET

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de l'acquisition faite, par la ville de Paris, du célèbre hôtel Carnavalet, à l'effet d'y installer un musée municipal. Nous avons indiqué également de quels éléments devait se composer ce musée, destiné à présenter aux visiteurs, dans une synthèse d'un puissant intérêt, une foule d'objets, aujourd'hui épars, et qui se rattachent à l'histoire de notre capitale, au point de vue de l'art, de l'archéologie et de la science.

Il n'est pas inutile, croyons-nous, de donner aujourd'hui une vue de cette belle habitation, qui forme un des plus remarquables spécimens de ces hôtels construits pour les familles de la haute aristocratie, pendant le XVI[e] siècle, et devenus maintenant si rares, grâce à la furie destructive de la Révolution, et au vandalisme de la bande noire des maçons contemporains.

Maintenant que l'hôtel Carnavalet appartient à la ville de Paris, espérons qu'il sera conservé et entretenu avec tout le soin dont il est digne.

Cette belle demeure, située rue Culture-Sainte-Catherine, au Marais, fut commencée en 1570 par l'architecte J. Bullant, pour le président de Ligneris. Vendue en 1578 à la dame Françoise de la Baume, baronne de Carnavalet, elle conserva ce dernier nom. Continuée par Ducerceau, elle ne fut achevée qu'au XVII[e] siècle, par François Mansard.

L'hôtel Carnavalet doit une grande partie de sa célébrité à la marquise de Sévigné et à la comtesse de Grignan, sa fille, qui y établirent leur résidence.

Le corps de logis principal, sur la rue Culture-Sainte-Catherine, est flanqué de deux pavillons en avant-corps, surmontés de frontons triangulaires.

Le rez-de-chaussée, orné de refends vermiculés, forme le soubassement d'un ordre de pilastres ioniques accouplés.

Les principaux bas-reliefs de cette façade, représentant des trophées, des lions, une Renommée, des enfants qui soutiennent un cartouche, ainsi que les statues de la Force et de la Vigilance, sont attribués à Jean Goujon.

La perfection de leur exécution paraît, à tous égards, justifier cette illustre origine.

H. VERNOY.

# LE ROI DES GUEUX

(Suite [1].)

DEUXIÈME PARTIE.

## LES MEDINA-CELI.

### II.

### La chambre des sortilèges.

Bobazon ouvrit la bouche pour pousser un cri de détresse. L'inconnu lui mit son doigt sur les lèvres et l'attira tout à l'autre bout de la cour. Une petite porte basse s'ouvrait non loin de l'entrée du logis du serrurier-maréchal-ferrant. L'inconnu poussa Bobazon, qui se trouva engagé dans un couloir humide et noir comme un puits. Bobazon tremblait de la tête aux pieds, et ses dents claquaient dans sa bouche. Au bout d'une douzaine de pas, l'inconnu lui dit :

— Monte!

Comme notre pauvre ami hésitait, l'inconnu ajouta :

— Tu en as vu et entendu dix fois plus qu'il n'en faut pour te faire pendre... monte!

Hélas! le père de Bobazon, qui était pourtant un homme sage, ne lui avait jamais parlé de ce revers de médaille. Écouter aux portes est donc un métier qui peut tourner à mal?

Bobazon éprouva du pied le sol à tâtons. Son soulier de cordes rencontra une marche : il monta. C'était un escalier étroit et tournant.

Il entendait son terrible compagnon monter derrière lui.

— Halte! fit ce dernier quand on eut gravi la première volée.

Puis il ajouta en élevant la voix :

— Ouvrez, monseigneur, voici l'homme qu'il nous faut.

Une porte tourna en grinçant sur ses gonds, et une échappée de lumière envahit le palier.

Bobazon vit au-devant lui une chambre assez vaste, où la pâle lueur d'une lampe luttait contre les premiers rayons du jour.

— Entre, commanda l'inconnu.

Certes, Bobazon n'avait garde de désobéir; mais il lui fallut tout le courage que donne la peur pour franchir ce seuil redoutable.

L'imagination de Bobazon n'avait jamais revé rien de si effrayant que le spectacle qui s'offrit tout à coup à ses yeux.

Un homme d'une cinquantaine d'années se tenait debout à droite de la porte ouverte. Ce qu'on voyait de son visage était livide, et ses cheveux d'un noir d'encre, où quelques poils argentés se mêlaient, se hérissaient littéralement sur son crâne. Il était coiffé d'un large sombrero auquel, par surcroît de précaution, pendait un demi-voile de serge noire. Sa main, qui tenait encore le loquet de la porte, avait de courts et involontaires tressaillements.

Du même côté que cet homme, qui était celui qu'on avait appelé monseigneur, il y avait un pêle-mêle étrange d'instruments et d'objets propres à la science cabalistique : des cornues, des quarts de cercle, des sphères, des astrolabes, des lunettes d'approche, et un vaste tableau noir couvert de caractères mystérieux tracés à la craie blanche. A gauche, se trouvait une bibliothèque poudreuse, dont les livres, reliés en parchemin jauni, semblaient vieux comme l'art d'écrire.

Au fond, c'étaient deux croisées dont les vitraux avaient dû servir à quelque chapelle. On y reconnaissait ces sujets bizarres affectionnés par les ténébreuses dévotions du moyen âge. C'étaient les tentations des saints et les sortilèges célèbres.

Une demi-douzaine de vitres de couleur sanglante avaient remplacé les compartiments où devaient se trouver dans l'origine les images de la Vierge et du Sauveur.

Entre les deux fenêtres, une panthère vivante était enchaînée, et immédiatement au-dessus d'elle deux énormes hiboux perchaient sur deux tiges parallèles en bois d'ébène. Devant chaque fenêtre il y avait un bahut à jour contenant des serpents, des iguanes et d'autres reptiles empaillés.

Enfin, au centre même de la pièce, sur une table de marbre noir, un cadavre était étendu, la tête pendante, les bras écartés. Le visage du cadavre disparaissait sous ses cheveux.

— Le connais-tu, Moghrab? connais-tu ce paysan pour le charger d'une si terrible besogne? demanda l'homme sous son voile.

— Le mieux que vous ferez en ce moment, monseigneur, répondit Moghrab d'un ton délibéré, sera de vous taire. Vous savez ce que vous voulez savoir. Pour percer la nuit de l'avenir, nous avons dû nous procurer le cadavre d'un homme mort de mort violente. Nous voulons nous débarrasser de celui-ci, qui a fait son office. Je ne connais pas ce rustre, mais sa vie est à moi, déjà, parce qu'il a surpris une portion de mon secret. Vous venez de lui dire mon nom : cela peut le rendre riche s'il est prudent; s'il parle, cela le tuera. Tirez votre bourse, monseigneur, et comptez-lui dix pistoles, s'il vous plaît.

Monseigneur jeta sa bourse sur la table en détournant la tête avec dégoût.

C'est ici que Bobazon montra qu'on peut être poltron et n'avoir pas de vaines délicatesses. La bourse était tombée sur le cadavre. Il s'en saisit comme d'une proie, et recula d'une demi-douzaine de pas, parce que la panthère avait fait un mouvement sur sa paille.

Il se tint le plus loin possible de la table, serrant convulsivement la bourse et regardant tout autour de lui d'un air sournois.

Moghrab fixa sur lui ses yeux ardents et dit :

— Aide-moi!

Il y avait dans un coin de la chambre deux grands sacs posés debout contre la muraille. Moghrab en désigna un à Bobazon et poursuivit :

— Vide les trois quarts du son qui est là dedans.

Bobazon dénoua la corde qui entourait le col du sac, et répandit le son sur les dalles, jusqu'à ce que l'Africain lui eût dit : Assez!

Monseigneur respirait avec effort le contenu d'un petit flacon en métal ciselé. Bobazon n'avait point ce qu'il fallait pour deviner que celui-là devait être un très-grand seigneur; mais, d'instinct, il l'examinait à la dérobée, cherchant à fixer dans sa mémoire le peu qu'on apercevait de ses traits et surtout sa tournure.

L'Excellence, ranimée par les subtils effluves des sels renfermés dans son flacon, s'appuya sur une longue canne incrustée de nacre, qu'elle portait à la main, et se dirigea vers la porte en murmurant :

— Voici le jour, mon bon Moghrab... Fais pour le mieux, et compte sur ma protection en cas d'accident... Je vais me retirer.

—Pas encore, repartit l'Africain; nous n'avons pas fini... Quand il en sera temps, je profiterai de la litière de Votre Grâce.

Sa Grâce ne jugea pas à propos de discuter. Elle s'assit auprès de la porte et rabattit le lambeau d'étoffe qui lui voilait le visage.

Bobazon se doutait bien de l'usage auquel le sac était destiné. La bourse était dans sa poche, il en sentait le poids, et chacun de ses mouvements faisait agréablement chanter les pièces d'or dont elle était pleine.

C'était, ce Bobazon, une solide nature de rustre résolûment avide. Certes, il y a des gens qui partent de très-bas et deviennent très-riches par des moyens honnêtes. Il y en a. La *Morale en action* affirme que l'économie, le travail, la probité, mènent le plus sûrement à la fortune. C'est notre avis personnel.

Mais peu de gens choisissent cette louable route.

L'homme qui, du fond de sa misère, fait délibérément le premier pas dans le sentier de la fortune est généralement doué de qualités spéciales. C'est un prédestiné : quelque démon le pousse. Il a autour du cœur une cuirasse épaisse comme le bouclier d'Ajax, qui était doublé de sept peaux de taureaux. Rien ne l'arrêtera, le scrupule lui restera inconnu, il aura jusqu'au bout le courage de sa passion.

Ceux-là mêmes qui se vantent de n'avoir point de vaine sensiblerie, les gens sérieux, contempteurs éclairés de la poésie et du rêve, les hommes positifs, les preux d'argent qui ont *mieulx faict que tous aultres* dans le tournoi aux écus, ceux-là mêmes seraient effrayés et stupéfaits en examinant à la loupe l'âme du va-nu-pieds fatalement appelé à l'opulence.

Pour percer comme un dard les épaisseurs superposées des diverses couches sociales, il faut de certaines conditions spécifiques. Le génie monte, il est vrai, comme le plomb tombe, par une mystérieuse loi de gravitation morale; mais connaissez-vous de nombreux échantillons de génie?

Le talent n'a déjà plus la certitude de cette marche exceptionnelle. Le talent combat; il peut être vaincu. Regardez autour de vous. Les morts et les blessés du champ clos sont-ils toujours les plus faibles champions?

Pour remplacer le génie, il faut la vocation qui, par sa nature même, accepte tous les expédients et ne connaît aucune répugnance : la vocation ardente et aveugle comme l'amour.

Nulle part, le prix d'un sou n'est coté si haut qu'à la campagne. Les enrichis sont souvent nés au village. Un conquérant de ce genre, né au village, vaut pour la dureté, pour la trempe, pour la sauvage inflexibilité, dix Attilas nés dans les capitales. Cela vient de l'idée que les uns et les autres se sont faite du sou à leur point de départ respectif.

Bobazon, ayant vidé le sac, jeta un regard terrifié sur le cadavre; mais son épouvante ne l'empêcha point de sourire en reportant ses yeux sur l'Africain.

Celui-ci prit le sac et le donna à monseigneur en disant :

— Que Votre Grâce daigne le tenir ouvert.

L'homme voilé tressaillit de tous ses membres, mais il ne refusa point la tâche qui lui était imposée. Il élargit l'ouverture du sac à l'aide de ses deux mains, et attendit, dans cette pose vulgaire, le bon plaisir des deux principaux opérateurs.

Ce grave et beau visage de Mauresque n'était pas accoutumé au sourire. Il y eut pourtant autour des lèvres de Moghrab une éclaircie de sarcastique gaieté à la vue de monseigneur soutenant docilement le sac et en élargissant l'ouverture.

Bobazon indiqua du doigt le cadavre couché sur la table de marbre.

— Est-ce cela? demanda-t-il.

— Oui, répondit le Maure; c'est cela.

— Je ne pourrai pas tout seul, reprit Bobazon.

Moghrab répliqua :

— On va te donner un coup de main... Prends les épaules, je tiendrai les pieds.

Bobazon ne se le fit point répéter. Il tourna autour de la table, non sans jeter un regard timide vers la panthère, qui, belle et paresseuse, se pelotonnait sur sa litière. La panthère ne semblait point se soucier de lui.

Il prit le cadavre par les épaules et le souleva sans effort, car il était robuste. Son raisonnement était simple et précis:

1. Voir les numéros 583 à 612.

finir bien vite sa besogne afin d'emporter bien vite son argent hors de ce lieu maudit.

Le bric-à-brac diabolique qui meublait si étrangement cette pièce l'effrayait encore plus que le corps mort.

Il tenait déjà le cadavre suspendu au-dessus du vide, lorsque la panthère s'étira tout à coup, promenant sa langue énorme et rouge sur son museau moustachu. Le mouvement imprimé au corps envoyait sans doute à ses naseaux des fumets plus actifs, et sa gloutonnerie en était soudainement irritée. Elle miaula, ses yeux s'allumèrent comme deux charbons pétillants, et, d'un seul bond, gracieux et féroce à la fois, elle tendit toute la longueur de sa chaîne.

Sa griffe raya la dalle à deux pouces du talon de Bobazon, qui lâcha prise en poussant un grand cri. Le corps tomba lourdement sur le carreau.

Moghrab porta la main à son poignard.

Monseigneur grommela dans son évidente et naïve détresse :

— Jésus Dieu! que va-t-il arriver de tout ceci?

— Dépêche, coquin! ordonna le Mauresque : nous n'avons pas de temps à perdre!

Bobazon ébaucha un signe de croix, entama une patenôtre, et reprit son fardeau en ayant soin de se tenir à distance respectueuse de la panthère, qui montrait la double et terrible rangée de ses dents. La panthère regagna sa paille en rampant, les deux hiboux montrèrent le blanc de leurs yeux ronds, puis tout rentra dans l'immobilité.

Le corps mort fut introduit dans le sac, la tête la première. Monseigneur tint ferme, quoique sa respiration fût oppressée et que son menton blême eût des tressaillements convulsifs. Moghrab traîna le sac jusqu'au tas de son, et se mit à calfeutrer les interstices de manière à dissimuler, autant que possible, la forme du cadavre. Il fit si bien que les deux sacs se ressemblèrent bientôt parfaitement tous deux, ronds et gonflés comme ceux qui viennent du moulin.

— Charge cela sur tes épaules, ordonna-t-il à Bobazon en désignant le sac qui contenait le [illegible]

Bobazon essuya son front où les gouttes de sueur abondaient.

— Qu'irai-je faire avec un pareil fardeau? demanda-t-il. Je ne connais point la ville de Séville...

— Tu auras ta route tracée... charge!

Cet Africain aux regards étincelants faisait peur à Bobazon presque autant que la panthère elle-même. Dans la pensée de Bobazon, il y avait entre la panthère et l'Africain je ne sais quelle capricieuse affinité. Bobazon trouvait que l'Africain ressemblait à la panthère. C'étaient deux fières et belles créatures, douces chacune de sa grâce sauvage, souples toutes deux, et robustes et cruelles.

Bobazon était vigoureux, lui aussi, comme l'annonçait sa stature courte et trapue; il parvint à mettre en équilibre sur ses épaules le sac qui renfermait le mort. Moghrab chargea l'autre sac sur son dos, comme si c'eût été un paquet de plumes.

— Descends le premier, dit-il en montrant du doigt la porte.

Bobazon n'était pas fâché de sortir, bien qu'il fût peu rassuré sur les suites de son aventure. Le jour en effet grandissait; il devenait malaisé de dissimuler ses actions au dehors.

Moghrab, avant de sortir, dit à monseigneur :

— Que Votre Grâce veuille bien m'attendre. Je vais revenir dans deux minutes.

Sa Grâce ne paraissait pas extrêmement flattée de rester seule dans cet antre bizarre, mais il lui fallut faire contre fortune bon cœur.

La porte se referma sur Moghrab et sur Bobazon.

Pendant que Bobazon descendait l'escalier étroit et roide avec toute la prudence dont le ciel l'avait doué, Moghrab était derrière lui, disant :

— Qu'est devenu ton maître?

— Comment savez-vous que j'ai un maître? demanda le rustre entre ses dents.

— Je sais tout! répondit Moghrab avec emphase



LA DORMEUSE, [illegible] — Voir pag. 86.

EMBELLISSEMENTS DE LONDRES. — NOUVELLES CONSTRUCTIONS D'ALBRID

— Alors, vous savez ce que mon maître est devenu.

Ils arrivaient au bas de l'escalier. Bobazon sentit la main de Moghrab sur son épaule. Il s'arrêta.

— Quand tu seras arrivé au lieu où je vais t'envoyer, prononça l'Africain d'un ton sec et emphatique à la fois, je ne te défends pas d'ouvrir le sac et d'examiner à ton aise le visage du défunt... Si tu y mets le soin convenable, peut-être pourras-tu répondre à ceux qui te feront la même question que moi : Qu'est devenu ton maître?

Bobazon chancela du coup sur ses courtes jambes.

— Est-ce que?... balbutia-t-il; saint patron, ce n'est pas possible!... Pourquoi auriez-vous assassiné un pauvre jeune gentilhomme?...

— Je n'ai assassiné personne, l'ami, riposta l'Africain; ma loi défend de répandre le sang tout aussi bien que la tienne... Si ton maître est mort, c'est que les rues de Séville sont plus dangereuses que les gorges de vos montagnes d'Estramadure.

— Mort! répéta Bobazon; si jeune!

— Marche!... et souviens-toi de ceci : Quiconque se mêle des affaires d'autrui est menacé de malheur!

Bobazon essuya une larme que lui arrachait la fin prématurée de Mendoze. Ayant donné cette marque de sensibilité, il se tourna vers son compagnon et lui dit :

— N'avait-il rien dans les poches de son pourpoint quand vous retrouvâtes son cadavre? Je suis l'héritier du pauvre jeune gentilhomme, car il me devait tout son habillement avec six mois de gages environ... Si le don de ma créance pouvait seulement le ressusciter, j'y renoncerais de bon cœur... mais cela ne s'est jamais vu, et j'ai des petits enfants au pays, mon cher seigneur.

Il n'y avait rien au monde de plus célibataire que Bobazon. Ses petits enfants étaient un impromptu.

Moghrab eut un dédaigneux sourire.

— Menteur et mendiant! murmura-t-il.

Puis il répéta péremptoirement :

— Marche!



L'ESPIÈGLE, d'après une aquarelle de Mlle F... — Voir page 8.

Il faisait clair maintenant dans la cour. On ne voyait plus cette lueur derrière les jalousies de la salle basse, dans l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste. Les deux chevaux n'avaient pas bougé. Ils se tenaient à droite et à gauche de la fontaine, cherchant les brins d'herbe entre les cailloux.

Moghrab établit son sac de son en équilibre sur le dos de l'une des deux bêtes.

— Fais comme moi, dit-il à Bobazon.

Au moment où Bobazon essayait d'obéir les deux chevaux, flairant le son, vinrent mettre leurs naseaux contre son sac. Bobazon leur témoigna son indignation par deux coups de pied bien détachés.

— Migaja, bête gourmande! s'écria-t-il Pepino, animal sans cœur! Auriez-vous bien le courage de manger le son où est enterré un gentilhomme de votre pays?... Quoiqu'il me fasse tort de beaucoup d'argent, je ne l'oublierai pas dans mes prières... Tourne, Migaja! tu vas porter le pauvre Mendoze pour la dernière fois.

Moghrab fit un mouvement à ce nom de Mendoze et demanda .

— C'est bien ainsi que s'appelait le jeune hidalgo qui est entré de nuit à Séville avec l'escorte de la duchesse de Medina-Celi?

— Oui, pour son malheur, répliqua Bobazon; il avait élevé ses vues trop haut, le cher enfant. mais je ne parlerai point mal de lui, quoiqu'il ait emporté le pain de ma famille dans la tombe!

L'Africain parut réfléchir. Pendant cela, Bobazon était parvenu à charger son fardeau sur le dos de Migaja. Il demanda :

— Maintenant, qu'ai-je encore à faire?

— Prends tes deux chevaux par la bride, répondit Moghrab.

Il se dirigea en même temps vers la porte de la cour qui donnait sur la rue de l'Infante. Les valets du forgeron ouvraient l'atelier et dressaient les fourneaux.

— L'ami, dit Moghrab en serrant le poignet de Bobazon, as-tu vu parfois crever les outres où l'on renferme le vin nouveau?

— Qui n'a vu cela vingt fois en sa vie?



FACE DU JARDIN DE KENSINGTON; dessin de L. Michael. — Voir page 86.

— Les outres vides durent cent ans, reprit Moghrab; médite cela et tâche d'oublier tout ce que tu as vu, tout ce que tu as entendu ce matin... Tu n'es pas assez fort pour contenir ces secrets et tu crèverais comme l'outre trop pleine... Tâche d'oublier, c'est ton salut... Souviens-toi seulement d'une chose : l'ouvrier est au maître; le maître n'est pas à l'ouvrier... Quiconque nous sert nous appartient, mais nous n'appartenons à personne...

— Vous... qui? interrogea timidement Bobazon.

— NOUS! répliqua l'Africain, avec une étrange emphase; nous qui étions ici (il désignait du doigt la salle basse de l'hôtellerie), nous qui étions là (il montrait le premier étage de la maison du forgeron), nous qui tenons dans nos mains le maître et le serviteur, le fort et le faible, l'élite de la multitude... nous que tu rencontreras désormais partout sur ton chemin... nous qui n'avons pas de nom et de visage, parce que nos mille formes portent mille noms divers... nous qui mettons la main sur toi, paysan, comme nous mettons la main sur Philippe d'Espagne et ses ministres...

Paul Féval.

(*La suite au prochain numéro.*)

## EMBELLISSEMENTS DE LONDRES

Depuis quelques années, il semble que Londres ait été gagnée par la fièvre de démolition et de reconstruction qui dévore Paris. Ce ne sont de toutes parts dans la capitale anglaise que travaux d'embellissements, riches hôtels remplaçant de pauvres masures ou se répandant sur ces terrains encore inhabités qui s'étendent vers les points extrêmes de toute grande cité.

Parmi les maisons nouvelles de Londres qui méritent d'arrêter un moment les regards par la beauté de leurs proportions et par l'harmonie de leur ensemble, nous avons voulu mettre sous les yeux de nos lecteurs celles qui viennent de s'élever sur le côté d'Uxbridge-street qui fait face au jardin de Kensington. La vue en est prise du jardin même, ou plutôt d'une de ses portes, celle de Lancastre, qui fait face à la jolie petite église qu'on voit sur notre dessin.

Le jardin de Kensington, contigu à celui d'Hyde Park, dont il n'est séparé que par le large cours d'eau artificiel qu'on nomme la rivière Serpentine, est une des plus charmantes promenades de Londres. Il a été créé au XVIIe siècle par le roi Guillaume III, agrandi plus tard par la reine Anne et définitivement porté à ses limites actuelles par la reine Caroline, femme de Georges II, qui les fit dessiner sous sa direction par un peintre, un architecte et un jardinier. Un vaste bassin occupe le côté oriental de ce parc, ouvert tous les jours au public. Il est entouré de vertes pelouses, et le reste du jardin est couvert d'arbres touffus qui procurent aux promeneurs le plus délicieux ombrage.

Francis Richard.

## CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Les navires baleiniers. — Leur prix. — Leur forme. — Leurs emménagements. — Leur capitaine. — Les baleines. — Leurs divisions. — Leur géographie. — Un empoisonnement à bord.

Les *Annales de Voyages* contiennent une étude curieuse sur les navires baleiniers.

Ces navires, qui coûtent environ trois cent mille francs chacun à leurs armateurs, sont solidement construits, car ils doivent aussi bravement affronter les glaces du pôle et les chaleurs des tropiques; on leur donne une forme un peu courte pour mieux louvoyer et virer de bord; leur pont reste libre de dunette et de roufles, afin que l'on puisse y travailler sans encombrement. Un fourneau à fondre la graisse se trouve établi derrière le mât de misaine; aux flancs du navire s'attachent des pirogues disposées de manière à pouvoir se mettre à la mer immédiatement et par tous les temps possibles.

A bord d'un baleinier, les hommes sont assez mal logés, et beaucoup moins bien assurément que les barriques, les fourneaux et les engins de pêche. Les matelots occupent dans l'entre-pont, en avant du mât de misaine, une chambre qui leur sert à la fois de salon, de chambre à coucher et de salle à manger. En avant du carré se trouve le logement des maîtres charpentier, tonnelier, forgeron et cuisinier; le capitaine, trois officiers et le médecin, occupent chacun une cabine disposée dans une pièce commune.

Il faut un vrai talent pour arrimer dans un espace de huit à dix mètres cubes : un lit, quelques meubles, des livres, des instruments, et des vêtements de rechange indispensables pour une navigation qui ne dure pas moins de trois ou quatre années.

Le capitaine qui commande un baleinier a presque toujours débuté par les humbles fonctions de mousse et de novice. A force de naviguer, il acquiert de la prudence, de la résolution et de la circonspection; il connaît la mer, ses allures, ses caprices, ses courants, et personne ne sait mieux que lui tourner au profit du bâtiment les uns et les autres. Le premier pêcheur de son bord, presque toujours il signale, avant tous les autres, la présence de la baleine, et donne le signal de l'attaque.

Les matelots baleiniers s'embarquent fort jeunes et mettent leur ambition à devenir un jour des harponneurs.

Les gigantesques poissons que pêchent les baleiniers appartiennent à la grande famille des cétacés à fanons qui se divise elle-même en souffleurs *à fanons* et *à dents*.

Au premier genre appartiennent les baleines *à dos uni*, c'est-à-dire la baleine franche et la baleine du Cap; et les baleines *à bosses* ou *ailerons*, c'est-à-dire la baleine noueuse, le rorqual du sud, la finback ou jubarte.

Le genre des souffleurs à dents réunit un nombre considérable d'espèces, depuis le *delphinus minimus* jusqu'à l'énorme macrocéphale. Les baleiniers chassent de préférence le cachalot et le *delphinus globiceps*; enfin, tandis que la baleine franche se promène, pour ainsi dire, dans la vaste étendue des mers, décrivant des cercles concentriques, le cachalot va toujours droit devant lui, debout au vent, et avec une vitesse de douze à quinze nœuds.

On rencontre principalement la baleine franche dans les mers froides du Groënland, du Spitzberg, du détroit de Davis, du détroit de Behring, de la mer d'Ochotsk, du Japon, et dans l'hémisphère sud du 34e au 35e degré jusqu'au cercle polaire. Au contraire, le cachalot se montre dans la zone torride et dans les mers de faibles latitudes; il se rapproche des côtes et des bas-fonds avoisinant les îles vers l'époque des pleines et des nouvelles lunes.

Parfois, les dauphins, dont la chair passe généralement pour posséder une grande délicatesse et pour procurer un mets excellent, empoisonnent ceux qui s'en nourrissent.

M. Griffith raconte, dans un volume récemment publié à Londres, une scène terrible d'empoisonnement à bord dont il a été témoin, et que causa la viande du dauphin.

« Nous pêchâmes un matin, dit-il, plusieurs dauphins qui étaient venus se jouer jusque dans les eaux du *Saint-Georges*, commandé par le capitaine Cooper. celui-ci donna ordre de préparer pour l'équipage, avec cette capture, un repas auquel fit fête tout le monde, car on se trouvait sans nourriture fraîche depuis quelques jours; j'étais un peu souffrant et je ne pris point part à ce repas.

« De là, tandis que je m'entretenais avec M. Cooper, on accourut l'avertir que l'homme du gouvernail venait de tomber privé de sentiment, et qu'un autre matelot se trouvait malade. Le capitaine pâlit et s'élança sur le pont. Il revint peu après et m'apprit que l'état des deux matelots empirait singulièrement, et que les symptômes qui caractérisaient leurs souffrances se manifestaient chez un troisième.

« A peine achevait-il de parler, qu'un des passagers, M. Landwers, s'écria, avec l'accent d'une profonde terreur, que sa sœur avait perdu connaissance.

« Il tremblait tellement qu'il put à peine transporter la jeune dame dans sa chambre; nous restâmes en proie à une secrète terreur, et personne ne prononça un mot jusqu'au retour de M. Landwers.

« Tandis que nous lui demandions des nouvelles de sa sœur, le capitaine revint, les traits décomposés : « Quel malheur! s'écria-t-il; quel épouvantable malheur! Je crains que nous ne soyons tous empoisonnés!... Les dauphins que nous avons mangés!... Un des matelots vient de mourir, cinq autres sont dangereusement malades.

« — Empoisonnés! grand Dieu! s'écria Mme Landwers en se jetant à genoux.

— Que faut-il faire? N'existe-t-il pas de contre-poison?

« — Aucun à ma connaissance, répliqua le capitaine. Tout remède est inutile, ce poison est toujours mortel, excepté... Mais j'en ressens déjà les effets fatals... soutenez-moi.

« Il chancela, et serait tombé sur le plancher si je ne l'avais soutenu.

« La jeune femme saisit le bras de son mari, et s'écria d'une voix déchirante : « N'y a-t-il donc rien?... Rien, personne qui puisse nous sauver? »

« Et elle tomba inanimée. Au bout de quelques secondes, elle revint à elle, et j'essayai de lui rendre quelque courage en faisant observer que les poisons n'étaient pas également nuisibles à tout le monde.

« — Resterait-il donc encore un peu d'espoir? s'écria-t-elle. Puisse-t-il en être ainsi, grand Dieu!... Ah! qu'il est cruel de mourir sur l'Océan, loin de ses amis et de sa famille, et d'avoir pour tombeau les abîmes de la mer! »

« L'empoisonnement s'était manifesté d'abord sur l'équipage qui avait pris son repas une heure et demie avant les passagers, mais les fatals symptômes se manifestèrent bientôt sur chacun des passagers. L'un, devenu furieux, poussait d'affreux hurlements; un autre gisait sur le plancher dans une insensibilité complète, et le capitaine cherchait à noyer, dans un grand verre de rhum, le peu d'idées qui lui restaient encore.

« Seul épargné, je donnais aux malades mes soins jusqu'au moment où je les jugeais tout à fait inutiles; alors je m'assis dans l'attente de toutes les horreurs de la catastrophe qu'allait fatalement amener la mort de l'équipage entier.

« Tandis que je cherchais à raffermir mon courage, j'entendis le pilote crier : « Le vent nous a jetés hors de notre route. » Une autre voix, que je reconnus pour celle du lieutenant, répondit : « Eh bien, que nous importe? mets la barre sous le vent, et laisse le bâtiment filer à l'aventure. » Je m'aperçus bientôt, au bruit du sillage, que le vaisseau marchait beaucoup plus vite qu'auparavant, et je montai sur le pont pour en savoir la cause.

« Je trouvai le lieutenant étendu par terre, et dans l'impossibilité de prononcer une seule parole. Le timonier entourait d'un câble la barre, et me dit qu'il était si faible et si aveuglé qu'il ne pouvait ni gouverner ni voir le compas, qu'en conséquence il allait attacher le gouvernail de manière que la poulaine restât le plus possible droit au vent. Tous les hommes de l'équipage gisaient couchés çà et là sur le pont; les uns, dans une insensibilité véritable; les autres tout à fait indifférents à la situation périlleuse du navire. Tous mes efforts pour les tirer de cette léthargie restèrent inutiles, et je ne pus même obtenir d'eux une seule parole. Environ une heure après le coucher du soleil, l'état des malades paraissait avoir empiré encore. Moi seul j'avais conservé ma raison.

« Comme nous avions beaucoup de voiles dehors, le vent soufflait très-frais, aussi nous courions dix milles à l'heure. Le ciel était couvert de sombres nuages, que le vent chassait avec violence, et que perçait par intervalles la lueur de quelques étoiles; la mer commençait à devenir grosse, les flots se soulevaient, et les craquements continuels des mâts témoignaient qu'ils portaient plus de voilure qu'ils n'en pouvaient porter.

« Je tremblais à l'idée de voir le bâtiment jeté contre des rochers ou sur une côte, et souvent je prenais la nue obscure qui s'élevait à l'horizon pour les écueils dangereux de quelque plage inhospitalière. Enfin j'aperçus distinctement une lumière; je pressentis une catastrophe prochaine et inévitable, et je débattis en moi-même s'il valait mieux aller au-devant de la mort sur le pont, ou l'attendre dans l'intérieur du vaisseau. Machinalement je m'élançai au gouvernail pour détacher la barre; mais son choc me renversa rudement, et j'entendis un craquement épouvantable et des cris terribles; nous étions accrochés à un autre bâtiment. La rapidité avec laquelle nous courions nous dégagea bientôt. Je regardai en arrière et je vis un navire dont la marche était irrégulière et incertaine; j'entendis en même temps un bruit confus de voix. Au bout de quelques instants, tout avait disparu. Ma situation me parut alors bien plus terrible encore, en songeant que je venais de me trouver si près d'hommes qui auraient pu me sauver.

« Vers minuit, notre mât de beaupré se rompit, et tomba sur le pont avec un fracas terrible. Aussitôt le navire tourna sur lui-même, et puis se remit en marche en chancelant comme un homme ivre.

« J'allais descendre dans l'entre-pont pour y chercher du secours, lorsqu'une grande figure blanche passa rapidement à côté de moi en poussant un cri épouvantable, et s'élança par-dessus le bord. Je la vis ballottée entre les vagues, se débattre et agiter les bras d'une manière convulsive; mais, hélas! je n'avais aucun moyen de la secourir. Pendant quelques minutes encore, l'infortuné lutta contre la mort, et finit par disparaître. L'obscurité ne me permit pas de distinguer quel était le malheureux qui, dans un moment de folie sans doute, venait de se jeter à la mer.

« Comme les vagues furieuses continuaient à couvrir le pont, je descendis dans la cabine.

« Les plus profondes ténèbres y régnaient. J'appelai le capitaine et mes compagnons de voyage; et je ne reçus aucune réponse, quoiqu'il me semblât entendre, dans les courts instants où le bruit des flots se calmait un peu, des râlements et un bruit sinistre.

« Pendant ce temps-là, la mer battait avec fureur les flancs du navire, et les craquements réitérés des planches brisées me prouvaient que trop dans quel péril nous nous trouvions. Les mouvements saccadés du vaisseau m'ayant plusieurs fois jeté sur le plancher ou contre les bords, j'essayai enfin de trouver mon lit; j'y réussis, et, malgré les horreurs qui m'environnaient, je m'endormis profondément.

« Lorsque je me réveillai, la matinée me parut déjà fort avancée; le bâtiment continuait à voguer en chancelant, mais le bruit du vent et des vagues avait cessé. La première personne que j'aperçus en me levant fut le capitaine étendu mort à quelques pas de moi. En face de lui, gisait étendu M. Landwers, dont la main tenait fortement le loquet de la porte qui fermait la chambre de sa femme et de sa sœur.

« Je montai sur le pont : quatre matelots y étaient morts; mais le lieutenant et les trois autres hommes se trouvaient assez bien remis pour pouvoir se tenir debout. Le vaisseau était presque désemparé, et, d'après toutes les probabilités, nous nous trouvions près de la terre.

« La journée se passa tristement; nous en employâmes la plus grande partie à faire les préparatifs nécessaires pour les funérailles des victimes dont les cadavres nous entouraient.

« Le charpentier prépara le nombre de planches nécessaire, et sur chacune nous attachâmes un des cadavres avec de forts poids. Vers dix heures du soir, nous commençâmes à descendre dans la mer les restes de nos infortunés compagnons. Un silence lugubre avait régné pendant tout le jour; pas un nuage n'obscurcissait le ciel; les étoiles se reflétaient avec tant de pureté dans la mer, qu'il semblait que nous transmettions ces dépouilles mortelles à un ciel aussi brillant que celui qui s'étendait au-dessus de nous. Le devoir que nous accomplissions prenait encore de cette sérénité quelque chose de plus horrible et de plus solennel. Je lus l'office des morts pendant qu'on descendait l'un après l'autre les cadavres le long du bord du vaisseau. Quand tout fut terminé, nous nous retirâmes dans un morne et profond silence.

« Le lendemain, un schooner aperçut nos signaux de détresse, recueillit à son bord les débris de notre équipage, et nous ramena à New-York, où je pus me rembarquer pour l'Angleterre. »

Quelle est la nature du poison qui rend mortelle la chair de certaines espèces de dauphin? Personne n'a pu encore le découvrir, et c'est là un de ces mystères étranges qui rendent encore plus périlleuse la vie déjà si pénible et si exposée des baleiniers.

S. Henry Berthoud.

## L'ESPIÈGLE ET LA DORMEUSE

Ces deux charmants dessins sont gravés d'après des aquarelles de Mlle Farmer, une artiste dont les productions jouissent d'une juste faveur à Londres. Les belles ladies professent, comme on sait, un goût beaucoup plus prononcé

que les Parisiennes pour cette spécialité si délicate de la peinture, à laquelle la grâce et la finesse de la femme peuvent communiquer tant de charme. Dans les salons de l'aristocratie, vous trouvez souvent de magnifiques albums remplis d'aquarelles d'une grande valeur, exécutées avec un entrain, une spontanéité, une fraîcheur extraordinaires.

Cet art fragile est, du moins, véritablement anglais, véritablement original. Il dédommage en quelque sorte de la peinture historique de nos voisins, qui ne parvient presque jamais à se dégager de ses allures roides et compassées, pas plus que des accessoires d'un goût douteux.

Les aquarellistes ont pour eux le mérite de ne point tâtonner. Les hasards de la vie réelle leur apportent à chaque instant des sujets élégants et mignons qu'ils n'ont qu'à fixer sur le vélin, sans recherche et sans étude.

Telles sont *l'Espiègle* et *la Dormeuse* de M^lle^ Farmer. Je jurerais qu'elle a pris sur le fait la petite fille de sa voisine d'atelier. Ici, l'enfant court, gambade, remplit la maison de son babillage joyeux comme la chanson d'un oiseau; là, elle s'est endormie sur son petit travail de couture.

Rien de plus, et pourtant c'est de l'art véritable. Heureux sont les peintres qui savent voir et comprendre la nature!

R. Bryon

IMPRESSIONS DE VOYAGE

# EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Effectivement, un quart d'heure après la sortie du colonel, apparurent deux hiemchiks, avec lesquels nous fîmes prix à dix-huit roubles (soixante et douze francs).

C'était fort raisonnable pour trente lieues, d'autant plus que, grâce à notre escorte, avec laquelle nos hiemchiks pouvaient revenir, leurs chevaux ne couraient aucun risque.

Pleins de confiance dans la parole de nos deux Schoukovaïotes, nous nous étendîmes sur nos bancs, et nous nous endormîmes comme si nous étions couchés sur les matelas les plus moelleux du monde.

En nous réveillant, nous fîmes dire à nos hommes d'envoyer les chevaux.

Mais, au lieu des chevaux, ce furent les hiemchiks qui vinrent eux-mêmes.

Ils s'étaient ravisés, les honnêtes gens. Ce n'était plus dix-huit roubles qu'ils voulaient, c'est-à-dire soixante et douze francs; c'était vingt-cinq roubles, c'est-à-dire cent francs.

Ils appuyaient cette prétention sur ce qu'il avait gelé pendant la nuit.

Rien ne me révolte comme le vol maladroit. Celui-là l'était dans toute la force du terme. Sans savoir comment nous partirions, je commençai par mettre mes gaillards à la porte, en accompagnant cette action d'un juron russe que j'avais appris pour les grandes occasions, et qu'à force de travail j'étais parvenu, j'ose le dire, à prononcer avec une certaine pureté.

— Eh bien, maintenant, qu'allons-nous faire? me dit Moynet quand ils furent partis.

— Nous allons voir une chose charmante que nous n'aurions pas vue, si nous n'avions pas eu affaire à deux coquins.

— Qu'allons-nous voir?

— Vous rappelez-vous, cher ami, *la Permission de dix heures* de notre ami Giraud?

— Parfaitement.

— Eh bien, il y a au Caucase un charmant village cosaque qui a une telle réputation pour la constance des hommes, la complaisance des parents et la beauté des femmes, qu'il n'y a pas un jeune officier au Caucase qui n'ait demandé, au moins une fois dans sa vie, à son colonel une permission de soixante heures pour le visiter.

— N'est-ce pas le village dont nous a parlé Dandré et qu'il nous a recommandé de voir en passant?

— Justement... Eh bien, nous allions passer sans le voir.

— Comment l'appelait-il donc?

— Tchervelone.

— Et à combien est-ce d'ici?

— Porte à porte.

— Mais enfin?

— A trente-cinq verstes.

— Eh! eh! près de neuf lieues?

— Neuf lieues pour aller, neuf lieues pour revenir, dix-huit lieues.

— Et comment ferons-nous le chemin?

— A cheval donc!

— Bon! puisque nous n'avons pas de chevaux.

— Des chevaux d'attelage, non; mais des chevaux de selle tant que nous voudrons. Kalino, exposez à notre officier remonteur le désir que nous avons d'aller à cheval à Tchervelone, et vous verrez qu'il va mettre toute sa remonte à notre disposition.

Kalino exposa la demande à notre lieutenant.

— *Mogeno*, n'est-ce pas? lui demandai-je quand la demande fut faite.

— *Mogeno*[2], répondit Kalino; mais il y met une condition.

— Laquelle?

— C'est qu'il sera des nôtres.

— J'allais le lui offrir.

— Mais des chevaux pour demain? fit Moynet, l'homme prévoyant de la société.

— D'ici à demain, nos hommes réfléchiront.

— Demain, ils nous demanderont trente roubles.

— C'est probable.

— Eh bien?

— Eh bien, alors, que voulez-vous? nous aurons des chevaux pour rien.

— Ce sera bien joué!

— Vous pouvez d'avance parier pour moi.

— Allons donc à Tchervelone.

— Prenez votre boîte d'aquarelle.

— Pourquoi cela?

— Parce que vous aurez un portrait à faire.

— Lequel?

— Celui de la belle Eudoxia Dogadiska.

— D'où la connaissez-vous?

— De Paris, où j'ai fort entendu parler d'elle.

— Prenons la boîte d'aquarelle, alors.

— Ce qui n'empêchera pas que nous ne prenions chacun notre fusil à deux coups et onze Cosaques d'escorte. Kalino, mon ami, allez réclamer les onze Cosaques.

Au bout d'une demi-heure, les cinq chevaux étaient sellés, les onze Cosaques prêts.

— Maintenant, demandai-je à notre lieutenant, outre le colonel commandant le poste, il y a ici le colonel commandant le régiment, n'est-ce pas?

— Oui.

— Comment s'appelle-t-il?

— Le colonel Chatinof.

— Où demeure-t-il?

— A dix pas d'ici.

— Mon cher Kalino, soyez assez bon pour porter ma carte au colonel Chatinof, et pour dire à [illegible] qu'à mon retour de Tchervelone, ce soir ou demain matin, si ce soir je reviens trop tard, j'aurai l'honneur de lui faire une visite.

Kalino revint.

— Avez-vous trouvé le colonel, cher ami?

— Non, il était encore au lit; il a conduit hier sa femme à un bal de noces, et ils sont rentrés à trois heures du matin: mais son petit garçon, qui n'a pas été au bal était levé, lui, et quand il a entendu votre nom, il a dit: « Je le connais, moi, M. Dumas: c'est lui qui a fait *Monte-Cristo*. »

— Charmant enfant! il a dit là douze paroles qui nous vaudront six chevaux demain; entendez-vous, Moynet?

— Dieu le veuille! fit Moynet.

— Dieu le voudra, soyez tranquille; vous connaissez ma devise: *Deus dedit, Deus dabit*. A cheval.

Nous montâmes à cheval. Je dois dire que je me trouvai fort mal à mon aise sur une selle cosaque, qui est de huit pouces plus haute que le dos du cheval. Il est vrai qu'en échange les étriers étaient de six pouces trop courts.

En une heure et demie, nous arrivâmes à la forteresse de Schdrinskaïa; nous y fîmes halte, pour faire souffler les chevaux et changer d'escorte.

Puis nous reprîmes notre route, en suivant le bord du Terek, que nous retrouvions encore une fois.

Nous avions une douzaine d'hommes en tout; comme je crois l'avoir dit, deux marchaient en avant, deux en arrière, huit m'entouraient.

Une espèce de taillis de trois pieds de hauteur, au milieu duquel, de place en place, s'élevait un massif d'arbres d'une autre essence, s'étendait aux deux côtés du chemin: à ma droite, à perte de vue; à ma gauche, jusqu'au Terek.

Mon cheval, en appuyant capricieusement à gauche, fit lever, à quinze pas du chemin, une compagnie de perdrix.

Instinctivement, j'arrachai mon fusil de mon épaule et mis en joue; mais je me rappelai que je l'avais chargé à balle, et qu'il était inutile de tirer.

Les perdrix allèrent se poser à une cinquantaine de pas au milieu des derjiderevo.

La tentation était trop forte: je substituai à mes cartouches à balle deux cartouches de plomb n° 9 et mis pied à terre.

— Attendez-moi, me dit Moynet en descendant de cheval à son tour.

— Êtes-vous donc chargé à plomb?

— Oui.

— Alors, marchons à cinquante pas l'un de l'autre; nous prendrons la volée entre nous deux.

— Dites donc! fit Kalino.

— Quoi? demandai-je en me retournant.

— Le chef de notre escorte dit que c'est imprudence ce que vous faites.

— Bon! les perdreaux sont à cinquante pas à peine; n'étant pas farouches, ils ne gagneront pas au pied. D'ailleurs, que cinq ou six Cosaques nous suivent.

Quatre Cosaques se détachèrent, tandis que l'on faisait signe à l'avant-garde de s'arrêter et à l'arrière-garde de presser le pas pour nous rejoindre.

Nous marchâmes dans la direction des perdrix, et en même temps dans la direction du Terek.

Les perdrix partirent à vingt pas de moi.

J'en blessai une de mon premier coup; mais, voyant qu'elle n'avait que la cuisse cassée, je doublai sur elle et la tuai.

Elle tomba.

— Avez-vous vu où elle est tombée? criai-je à Moynet. J'ai tiré en plein soleil; je sais qu'elle est tombée, voilà tout.

— Attendez, j'y vais, me dit Moynet.

Il n'avait pas achevé, qu'à cent pas devant nous un coup de fusil partit, et, en même temps que je vis la fumée, j'entendis la balle qui passait à trois pas de moi, faisant son chemin tout en brisant les cimes des buissons où nous étions noyés jusqu'à la ceinture.

Nous étrennions enfin!

Les Cosaques qui nous accompagnaient firent cinq ou six pas en avant pour nous couvrir.

Un seul resta à sa place, ou plutôt accompagna dans sa chute son cheval qui se couchait.

La balle que j'avais entendu siffler avait atteint la pauvre bête au haut du fémur et lui avait brisé une jambe de devant.

Pendant ce temps, tout en regagnant le chemin, j'avais glissé deux balles dans mon fusil rechargé.

Un Cosaque tenait mon cheval en bride: je remontai dessus et me dressai sur les étriers afin de voir plus loin.

Ce qui m'étonnait, avec ce que je savais déjà des mœurs des Tchetchens, c'était la lenteur de l'agression: d'habitude, une charge à fond suit le coup de feu.

En ce moment, nous vîmes filer sept ou huit hommes du côté du Terek.

— Hourra! s'écrièrent nos Cosaques en s'élançant à leur poursuite.

Mais, tandis que ces sept ou huit hommes fuyaient, un homme, un seul, au lieu de fuir, sortait du buisson d'où il avait tiré le coup de feu, et, brandissant son fusil au-dessus de sa tête, criait:

— *Abreck! abreck!*

— *Abreck!* répétèrent les Cosaques.

Et ils s'arrêtèrent.

— Que signifie *abreck?* demandai-je à Kalino.

— Cela signifie: un homme qui a fait serment de chercher tous les dangers et de ne fuir devant aucun

Alexandre Dumas

(*La suite au prochain numéro.*)

[1]. Voir les numéros 558 à 612

[2]. *Mogeno*, en russe, est à la fois [illegible] une réponse, selon l'intonation que l'on donne au mot, [illegible]. Il signifie: « Peut-on? » comme réponse: « On peut. »

# COURRIER DES MODES

La saison d'hiver est déjà bien avancée et il semble que l'on veut la finir avec la mode des chapeaux de forme excessivement petite. C'est ce que j'ai pu constater dans une visite récente que j'ai faite aux salons de M^me^ Alexandrine, rue de la Chaussée-d'Antin.

Parmi les dernières nouveautés créées par cette habile modiste, je citerai un chapeau *Marie-Stuart*, de forme évasée à calotte boule en *royal blanc*: le petit bord est en tulle bouillonné orné tout autour d'une garniture de blonde blanche et d'un double rang de perles fines. Le dessous et le dessus sont garnis et ornementés par une grappe de mûres blanches en perles fines. Un bouton de rose est posé à l'extrémité de l'attache de la bride qui est en taffetas blanc.

Un autre chapeau *Sévigné* est d'une forme très-avancée en pointe sur le front; un rehaussis, de la hauteur de cinq centimètres, forme galerie au-dessus du chignon; le chapeau est brodé de jais en épis, sur velours bleu; le bord de la passe et la galerie sont agrémentés de pampilles de jais très-légères et assez longues. Sur le côté est gracieusement posé un bouton de rose. Brides en velours bleu.

J'ai remarqué aussi un autre charmant petit chapeau *Marie-Antoinette* composé ainsi: large calotte plate et petite passe avançant sur le front; la passe et le bavolet sont en *royal blanc* plissé, la calotte est recouverte par une fantaisie en plume de pintade assortie au chapeau.

Le dessous se compose d'un plissé de velours rose se terminant par deux très-longs rubans de velours de même nuance se nouant derrière le chignon et qui retombent en guides. Brides de taffetas blanc.

Enfin un chapeau *moscovite*: large capote molle à gros plis rattachés au milieu par une étoile de jais; passe complètement plissée dessous et dessus.

Ce chapeau est en velours ponceau; une double frange de plumes noires repose sur la passe et sur la calotte; elle est séparée par un biais de velours noir et un nœud sur le devant. Brides velours ponceau.

On s'occupe déjà dans les ateliers de la maison Alexandrine des modèles de coiffure pour le printemps. On m'a communiqué sous le sceau du secret quelques-uns de ces projets, qui promettent d'être charmants.

A ce moment de l'année où chacun donne des bals, des soirées musicales et dansantes, il ne me semble pas inutile de rappeler ici que la maison Seugnot, rue du Bac, 28, a toujours la spécialité des sirops rafraîchissants et liqueurs fraîches pour soirées qui sont vraiment de qualités exceptionnelles.

Comme confiseur M. Seugnot est un maître, et nul n'entend mieux que lui le secret de la gourmandise fine et distinguée, et les bonnes friandises que l'on trouve chez lui sont plus encore appréciées des grandes personnes que des enfants. Quoi de meilleur en effet que les fruits *exquis* pour desserts et soirées, glacés et au caramel, raisins, oranges, marrons, cerises, prunes, abricots, etc.?

Pour les personnes éloignées de Paris, je rappellerai que la maison Seugnot se charge de toutes les commandes, soit pour la France, soit pour l'étranger.

Les corsages des robes à l'*empire*, surtout en toilette de bal, sont tellement décolletés, que c'est à peine s'ils existent; aussi la question du corset devient-elle, sinon impossible, du

moins très-difficile à résoudre. C'est cependant ce qu'a fait la maison Simon, rue Saint-Honoré, 153, en créant le genre de corset en flanelle hygiénique.

On a le choix entre les différents modèles que voici : les brassières Isabelle, Gabrielle, Maintenon et Victoria, la ceinture Créole, le corset orthoplastique, etc.

On peut se les procurer en envoyant à la maison Simon les mesures de tour de taille ou en rappelant le numéro du corset de flanelle hygiénique si on en a déjà un. Les brassières ont besoin de mesures prises très-exactement, surtout la brassière Gabrielle; elles doivent s'adapter parfaitement au corsage.

La santé et la grâce de la tournure sont toutes deux tributaires du corset, qui doit par conséquent réunir toutes les qualités d'hygiène et d'élégance pour être parfait, et on ne doit en faire l'acquisition qu'après un mûr examen.

C'est à tous ces points de vue que j'ai signalé la maison Simon et que je continuerai à la recommander à nos lectrices, dont en toute chose je considère d'abord l'intérêt et dont je tâche de toujours mériter la confiance et l'estime, en reconnaissance de l'intérêt que plusieurs d'entre elles ont si souvent montré à leur fidèle chroniqueuse.

ALICE DE SAVIGNY.



LE CHATEAU DE MIRAMAR, PRÈS DE TRIESTE. [illegible]

## MIRAMAR

Le nom du château de Miramar appartient à l'histoire [illegible] Maximilien d'Autriche [illegible]

[illegible] les flots de [illegible] Adriatique. [illegible] petite distance de Trieste [illegible] chemin de fer qui conduit à Vienne par le passage du Semmering. Les [illegible]

[illegible]

Notre gravure a été exécutée d'après une aquarelle [illegible] M. Edouard Hildebrandt, de Berlin, un artiste dont la réputation est [illegible]

X. DACHERLS.

## ECHECS

Nous avons l'honneur de prévenir nos lecteurs qu'à l'avenir nous considérerons comme inexactes les solutions qui seraient par trop incomplètes.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 35

| BLANCS | NOIRS |
|---|---|
| 1 P. 4ᵉCR éch. | 1 [illegible] |
| 2 F. 7ᵉCD | 2 [illegible] |
| 3 T. 3ᵉD éch. | 3 [illegible] |
| 4 D. pr. D éch. | 4 [illegible] |
| 5 D. 7ᵉTR éch. m. | 5 . . . . |

I

| | |
|---|---|
| 2 . . . . | 2 F. 2ᵉTD |
| 3 [illegible] | 3 [illegible] |
| 4 [illegible] | 4 [illegible] |
| 5 D. [illegible] TR éch. m. | 5 . . . . |

II

| | |
|---|---|
| 1 . . . . | 1 R. pr. P. |
| 2 D. case C éch. | 2 [illegible] |
| 3 D. case TR éch. | 3 R. [illegible] CR |
| 4 D. [illegible] | 4 R. [illegible] TR |
| 5 F. 5ᵉCR éch. m. | 5 . . . . |

PROBLÈME N° 31

[illegible]

BLANCS

[illegible]

| | |
|---|---|
| 2 . . . . | 2 F. 7ᵉR couvre. |
| 3 D. [illegible] | 3 R. 5ᵉTR. |
| 4 D. 5ᵉ ou 4ᵉCR éch. | 4 R. joue. |
| 5 D. 5ᵉ ou 3ᵉCR éch. m. | 5 . . . . |

[illegible] *sont pas parfaitement pures*

Solutions justes : MM. Mateo Zamora, à Almeria (Espagne); Aimé Gautier, à Bercy; Louis Godet, à Mantes; les deux amis [illegible] Montfavet-les-Avignons; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; H. [illegible]deck, à Monaco; J. Planche; Faysse père, à Beauvoisin; A[illegible] Frederic, à Alger; Lequesne.

C. P.

*Alfred de Vigny : Journal d'un poete*, tel est le titre d'un tr[ès] intéressant volume que M. Louis Ratisbonne, légataire littéra[ire] de l'auteur de *Cinq-Mars*, vient de publier chez Michel L[évy] frères et à la Librairie Nouvelle. Ce livre a de quoi piquer vi[ve]ment la curiosité, en faisant connaître jusque dans les replis [du] cœur l'homme éminent qui en a fourni les pages. Ce sont des c[on]fidences qu'Alfred de Vigny se faisait pour ainsi dire à lui-mê[me] sur les hommes et les choses de son temps, ainsi que sur [sa] propre personne. La tâche de recueillir ces espèces de mémo[ires] du poete ne pouvait être donnée qu'à un autre poete, et M. Ra[tis]bonne s'en est acquitté avec une pieuse discrétion qui justifie [la] haute marque de confiance dont il a été l'objet de la part [de] l'illustre académicien.

[illegible]

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an . . . | 15 fr. » | — 17 fr. |
| Six mois . . | 8 fr. » | — 9 fr. |
| Trois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an . . . | 15 fr. » | — 17 fr. |
| Six mois . . | 8 fr. » | — 9 fr |
| Trois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 614.
Samedi 9 Février 1867.

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

## SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Le *Journal d'un poète*, recueilli et publié, sur les notes intimes d'Alfred de Vigny, par M. Louis Ratisbonne. — Le testament littéraire d'Alfred de Vigny. — Caractère intime du poète. — Son indépendance. — Ses réflexions sur la pauvreté. — Sa correspondance avec le prince royal de Bavière. — Ses visites à l'Académie. — ... M. ... — Causes de sa misanthropie. — Épreuves de son enfance. — L'*Affaire Clémenceau* justifiée. — Opinions d'Alfred de Vigny sur le théâtre. — La tragédie, le drame, la *Lucrèce* de Ponsard, la comédie. — Les acteurs : Rachel, Talma, Mme Dorval. — Un portrait d'actrice. — *Au lit de mort*, par Mme Marie Alexandre Dumas. — Le *Roman d'un curé*, par Mme Ida-Lne Thys.

Lorsque M. le comte Alfred de Vigny mourut, on trouva, joint à son testament, un codicille sur l'enveloppe duquel étaient écrits ces mots :

« CODICILLE DE MON TESTAMENT

« Propriété littéraire de toutes mes œuvres léguée par moi à un ami sûr, éprouvé et nommé ici.

« ALFRED DE VIGNY. »

Ce légataire était M. Louis Ratisbonne, un écrivain d'élite, un poète lui-même, que les liens d'une respectueuse amitié, autant que ceux d'une communauté intime de sentiment littéraire, avaient depuis longtemps désigné à son choix. Ce patrimoine glorieux qu'il laissait après lui, M. de Vigny voulait qu'il arrivât intact à la postérité et, comme il l'a écrit dans son codicille, défendu par un gardien vigilant contre ces préfaces et ces annotations douteuses, quand elles ne



EXPOSITION UNIVERSELLE. — ÉTAT DES TRAVAUX SUR LA PARTIE OCCIDENTALE DU CHAMP DE MARS; dessin d'après nature par M. Riou. — Voir page 91.
1. Exposition tunisienne — 2. Cercle international, — 3. Phare, — 4. Temple protestant, — 5. Exposition de photosculpture, 6. Palais de l'Exposition, 7. Panorama de l'isthme de Suez; — 8. Emplacement de l'Exposition chinoise — 9. Emplacement de l'Exposition siamoise, — 10. Emplacement de l'Exposition marocaine

sont pas hostiles et perfides, auxquelles est trop souvent exposée la publication posthume des œuvres célèbres.

Célèbres, c'est lui qui le dit, et cette fierté va bien à son génie. Peut-être s'accorde-t-elle moins avec ces précautions ombrageuses qui ont dicte ses dernières volontés. Mais, une fois dans sa vie il avait été blessé au cœur, et le souvenir du discours de M. Molé et des lâchetés academiques qui l'avaient suivi était bien fait pour le mettre en défiance. Qui l'assurait, pour retourner la phrase tracée par lui dans son journal à l'occasion de M. Étienne, qu'on aurait pour le *mort* le respect qu'on n'avait pas eu pour le *vivant?*

S'il lui eût été donné de connaître à l'avance le noble tribut payé à sa memoire, devant cette même Academie, par MM Camille Doucet et Jules Sandeau, nul doute que ses craintes ne se fussent dissipees.

Le livre que nous offre aujourd'hui M. Ratisbonne, sous le titre de *Journal d'un poete,* n'est donc ni une vengeance ni une réparation, — le glorieux mort n'en avait pas besoin: — c'est mieux que cela: c'est une initiation à la personnalite même d'Alfred de Vigny : « Ce qu'on recueillera dans ses mémoires de son imagination et de sa pensée, ce sont ses idées, ses vues sur toutes choses : philosophie, politique, litterature; ses doutes et ses convictions invariables, son esprit et son cœur, tout cela réfléchi dans ces notes éparses comme dans les morceaux brisés d'un pur miroir. Parmi ces fragments souvent exquis, il en est peu qui n'aient de la valeur, soit en eux-mêmes et par les idées qu'ils expriment, soit par le jour qu'ils jettent sur la physionomie du poëte... Toujours s'y révèlent son esprit delicat, même quand il est un peu chimerique, et son âme fière, mais tendre, attristee, mais douce, defiante du ciel silencieux autant que de la terre bruyante, toujours excellente et toute pure. »

Ainsi parle M. Ratisbonne : en publiant les *Destinées* il avait accru les titres du poëte à notre admiration; aujourd'hui il vient nous faire aimer l'homme. Cette tâche pieuse ou, pour mieux dire, ce pieux besoin de son cœur, il l'a accompli avec un tact et une delicatesse où respire le respect filial de l'illustre mémoire dont le soin lui a été confie. Grâce à ces pages, si heureusement recueillies, nous pénetrons avec lui dans l'intimite du poëte, nous le surprenons dans sa solitude, et loin de perdre à cette épreuve dangereuse, cette belle et noble figure gagne encore en prestige, en grandeur et en attraction sympathique.

Quel que soit le laisser aller de ces notes où l'âme et le génie d'Alfred de Vigny s'épanchaient au jour le jour dans toute la sincérité d'un examen de conscience, n'allez pas vous figurer que vous allez voir, suivant l'expression vulgaire, un grand homme en robe de chambre. « Personne, a fait très-justement observer M. Jules Sandeau, n'a vécu dans la familiarité de M. de Vigny, pas même lui. » C'est un soldat qui est toujours sous l'uniforme, une grande dame toujours sur le qui-vive. Mais cet apprêt, cette belle tenue de son esprit et de son langage n'en altèrent en rien la franchise, et sous sa toilette sévère, son âme transparait aussi claire que celle d'un autre à travers les haillons ou le debraillé.

Ceux qui se flattent de juger du caractère d'un homme par ses habitudes physiques trouveront dans M. de Vigny une application heureuse de leur théorie. Cette dignité, ce respect de soi-même, cette horreur de la trivialité, qui étaient la particularité de sa nature, se laissaient deviner par son extérieur. Deux ou trois fois j'ai eu occasion de l'apercevoir sous son habit brodé de l'Institut. Il aimait, je ne dirai pas à se montrer, mais à se vêtir ainsi. Les amis auxquels il a été donné de l'approcher pendant sa dernière maladie, le voyaient assis dans un grand fauteuil et couvert de son manteau militaire. Il avait été soldat et il s'en souvenait. Cet état dont il maudissait la *servitude*, il en admirait la *grandeur*, et j'imagine qu'il était heureux de retrouver une épée à son côté, ne fût-ce que l'épée inoffensive de l'académicien.

Sa vie avait été un combat. Né au sein de l'aristocratie, ses traditions de famille avaient fait de lui un serviteur de l'ancienne monarchie. L'horreur de l'oppression, la contagion de l'esprit nouveau, l'entraînaient instinctivement vers les voies opposées; mais, retenu par l'honneur, ce criterium de toute sa vie, il ne fut jamais qu'un démocrate platonique. Il comprenait la valeur de la fortune en ce siècle d'argent et il souffrit cruellement de sa pauvreté. Cette souffrance se fait jour dans les notes de son journal :

« Naître sans fortune est le plus grand des maux. On ne s'en tire jamais dans cette société basée sur l'or. »

Écoutez-le, deux pages plus loin, retracer à grands traits la grandeur et la décadence de sa famille :

« Je suis né à Loches, petite ville de Touraine, jolie, dit-on, je ne l'ai jamais vue. A deux ans, on m'apporta à Paris, où je fus élevé, entre mon père et ma mère et par eux, avec un amour sans pareil. Ils avaient eu trois fils : Léon, Adolphe, Emmanuel, morts avant ma naissance. Je restai seul, le plus jeune et dernier d'une ancienne famille de Beauce. Mon grand-père était fort riche. Vigny, le Tronchet, Gravelle, Emerville, Saint-Mars, Sermoise, Lourquetaine, etc., etc., étaient des terres à lui. — Il ne m'en reste que les noms sur une généalogie. — Il faisait en Beauce, avec mon père et ses sept frères, de grandes chasses au loup. Il tenait un état de prince. La Révolution détruisit tout. Ses terres appartinrent à ses hommes d'affaires, qui les achetèrent en assignats. — Ses enfants moururent, les uns tués à l'armée de Condé, les autres avec peu de bien, un à la Trappe. — Le frère de ma mère à Quiberon, son père en prison. — Mon père resta seul et m'éleva avec peu de fortune.

« Malheur dont rien ne tire quand on est honnête homme. »

Avec Alfred de Vigny, ces mots : honnête homme, doivent s'entendre dans leur sens le plus large. Un jour, l'ambassadeur de Bavière vint le trouver de la part de son souverain. Il venait proposer au poëte d'établir une correspondance avec le prince royal, alors âgé de vingt-six ans. C'était un grand honneur, mais c'était aussi une grande charge. Pour y suffire il eût fallu, comme le fit observer Alfred de Vigny lui-même, que chaque journée eût quarante-huit heures. Il accepta pourtant et la seule condition qu'il mit à son consentement, c'est que le prince ne se croirait obligé de lui témoigner sa gratitude autrement que par une lettre de lui. Il voulait bien rendre un service; il ne voulait pas faire un marché.

Fier comme il l'était, ses visites à l'Académie ont dû lui coûter beaucoup. Comme Dante, il a pu sentir ici combien est dur à monter l'escalier d'autrui. On s'en aperçoit dans le tableau qu'il a laissé des diverses réceptions qui lui ont été faites. Il y a là une vingtaine de pages étincelantes de malice et de verve satirique. De simples récits, mais qui sont autant de portraits. « Plusieurs d'entre eux, dit-il en parlant des academiciens, me donnent une bonne comédie; ils ne l'écriraient pas si bien qu'ils me la jouent sans le savoir. » Ceci n'est à l'adresse, ni de Baour-Lormian, ni de Casimir Delavigne, ni de Chateaubriand, ni de M. Guizot, ni de M. Thiers, auprès desquels il rencontra un accueil ou courtois ou sympathique. Dans sa visite à M. Thiers, il remarque avec plaisir que le maître de la maison est, dès le matin, en habit noir et non en négligé et en robe de chambre : « Cela m'a plu, ajoute-t-il, j'ai senti l'homme d'action, prêt de bonne heure, et l'homme d'affaires, dresse à l'habit noir de procureur » M. Thiers s'excuse à lui de connaître les vieilles femmes qui dirigent l'Academie par leurs intrigues · il lui déclare qu'il est loin de ces influences ridicules, qu'il est temps de sortir des nullites et des médiocrités, que l'Académie est devenue trop politique, mais que cela ne continuera pas. — Ah! le bon billet, et que M. Thiers a dû rire sous ses lunettes, lorsqu'en lisant le journal de M. de Vigny, il se sera retrouvé en face de ses promesses d'autrefois!

On a souvent attribué ses révoltes contre l'oppression et l'arbitraire au temps qu'il passa sous les drapeaux : elles dataient de plus loin encore, des affronts et des tortures qu'il eut à subir, à ses premiers pas dans la vie, de ses jeunes condisciples.

« Une impression de tristesse ineffaçable blessa mon âme dès l'enfance. Dans l'intérieur du collége, j'étais persécuté par mes compagnons; quelquefois, ils me disaient .

« — Tu as un *de* à ton nom; es-tu noble?

« Je répondais :

« — Oui, je le suis.

« Et ils me frappaient. Je me sentais d'une race maudite, et cela me rendait sombre et pensif. »

Et plus loin :

« Ces peines, qu'on prend fort en mépris, sont proportionnées à la faiblesse de l'enfant, la dépassent quelquefois et jettent une couleur sombre sur tout l'avenir. »

Ainsi, dans le roman de M. Dumas fils, le jeune Clémenceau est martyrisé parce qu'il est enfant naturel. La confession du poëte justifie ici la conception du romancier et répond aux critiques qui ont taxé d'exagération cette partie de son œuvre.

Cette sâuvagerie, qu'avaient encore développée en lui d'autres circonstances de sa vie, éclate à chaque instant dans ses notes.

« Oh! fuir! fuir les hommes et se retirer parmi quelques élus, élus contre mille milliers de mille! »

Après s'être fait le paladin des opprimés, après avoir, dans *Stello,* dans *Chatterton,* dans *Servitude et grandeur militaires*, combattu pour eux jusqu'à faire mettre ses œuvres à l'index comme révolutionnaires et antisociales, il lui était cruel d'être meconnu par ceux-là mêmes à la gratitude desquels il croyait avoir conquis des droits, aussi écrit-il :

« Tout Français ou à peu près naît vaudevilliste et ne conçoit pas plus haut que le vaudeville.

« Ecrire pour un tel public, quelle dérision! quelle pitié! quel métier!

« Les Français n'aiment ni la lecture, ni la musique, ni la poésie. — Mais la *société*, les salons, l'esprit, la prose. »

Si nous envisageons Alfred de Vigny dans un domaine d'idées plus restreint, celui du théâtre, par exemple, nous le retrouvons animé du même esprit d'indépendance, d'une vive et profonde antipathie contre la convention et les règles absolues qui, avant l'avénement du romantisme, régnaient sur la scène française ·

« *La Médée de Corneille.* Le public français a fait jusqu'ici des prodiges de respect. Ecouter la tragédie classique avec ses froides abstractions, telle qu'elle lui a été servie jusqu'ici, se résigner à entendre des vers dont le second est toujours faux à cause de la cheville, ce qui force l'esprit à en retrancher dix sur vingt, c'est prodigieux. Il n'est pas surprenant qu'il se lasse. »

Ailleurs :

« La Tragédie française. — Le genre *bâtard*, c'était la tragédie *faux antique* de Racine. Le *drame* est vrai, puisque, dans une action, tantôt comique, tantôt tragique, suivant les caractères, il finit avec tristesse comme la vie des hommes puissants de caractère, énergiques de passion.

« Le drame n'a été appelé *bâtard* que parce qu'il n'est ni *comédie* ni *tragédie*, ni Démocrite rieur, ni Héraclite pleureur. Mais les vivants sont ainsi. Qui rit toujours, ou toujours pleure? Je n'en connais pas pour ma part.

« En tout cas, comme Henri de Transtamarre, le bâtard a roulé par terre le légitime et l'a poignardé. »

La préface de *Cromwell* tout entière en dix lignes.

Le jour où apparaît la *Lucrèce* de Ponsard, on voit qu'il se sent embarrassé. Il admire l'œuvre, mais il ne veut pas en laisser l'honneur à l'ancienne école. Bon gré, mal gré, il enrégimente l'auteur dans la nouvelle :

« Critique littéraire — Toute la presse vient de louer *Lucrèce* pour ses qualités classiques, tandis que son succès vient précisément de ses qualités romantiques. Détails de la vie intime et simplicité du langage. — Venant de Shakspeare par Coriolan et Jules César. »

La comédie n'avait pas ses sympathies : il l'avoue en toute franchise ·

« J'aime peu la comédie, qui tient toujours plus ou moins de la charge et de la bouffonnerie. Il est plus philosophique de faire conclure pour l'idée dominante du livre sans effort et par la seule présence et l'action simple et naturelle des personnages. »

Cette dernière raison ne vaut rien. La comédie peut conclure par la seule force de l'action tout aussi bien que le drame. Ici, le bon sens habituel d'Alfred de Vigny fait fausse route. Ce qui est vrai, c'est que le genre en lui-même, ses familiarites nécessaires et ses trivialités voulues, blessaient les côtés délicats et distingués de sa nature :

« Je sais apprécier la charge dans la comédie, dit-il plus loin, mais elle me répugne parce que, dans tous les arts, elle enlaidit et appauvrit l'espece humaine, et, comme homme, elle m'humilie. »

Pour lui, la mesure du comique ne devait pas dépasser *Tartuffe* et le *Misanthrope* . le *Légataire universel* « lui faisait mal au cœur comme une medecine. » S'il n'en dit pas autant du *Malade imaginaire* et du *Médecin malgré lui*, c'es évidemment qu'il est retenu par son respect pour Molière. Tout l'esprit même de Figaro le laisse froid et dédaigneux : il n'apprécie le personnage qu'alors qu'il semble tourner au drame :

« Figaro parle vrai sitôt que Suzanne l'a blessé au cœur et il cesse d'être un arlequin. »

Sur le talent de l'acteur il a des réflexions très-fines. Il faut lire son parallèle entre Talma et Rachel, où l'on sent percer toutefois une partialité tacite et involontaire pour l'actrice qui avait créé dans *Chatterton* le rôle de Kitty Bell Ou je me trompe fort, ou c'est bien Mme Dorval qu'il avait en vue lorsqu'il traçait ce joli portrait :

« Une actrice vraiment inspirée est charmante à voir à sa toilette avant d'entrer en scène. Elle parle avec une exagération ravissante de tout; elle se monte la tête sur de petites choses, crie, gémit, rit, soupire, se fâche, caresse en une minute; elle se dit malade, souffrante, guérie, bien portante, faible, forte, gaie, mélancolique, en colere; et elle n'est rien de tout cela : elle est impatiente comme un petit cheval de course qui attend qu'on lève la barrière, elle piaffe à sa manière, elle se regarde dans la glace, met son rouge, l'ôte ensuite; elle essaye sa physionomie et l'aiguise; elle essaye *sa voix en parlant haut*, elle essaye *son âme* en passant par tous les tons et tous les sentiments. Elle s'étourdit de l'art et de la scène par avance, elle s'enivre. »

Je borne, avec cette dernière citation, mon esquisse rapide de ce livre plein de moelle et de substance, piedestal de la statue que doit la France à un des écrivains qui, par le caractère comme par le talent, l'ont le plus honorée.

~~~ De ces régions calmes et sereines vous plaît-il de descendre dans les tumultes de la passion, dans les crimes, dans les remords et les agonies troublées. Lisez alors ce récit fievreux que vient de publier Mme Marie Alexandre Dumas sous ce titre : « *Au lit de mort.* » Le mourant s'appelle le comte de Theïx, Il fut aussi, en même temps que M. le comte de Vigny et sous le même drapeau, un brillant officier. Mais quelle différence dans la fin! La mort le saisit, pauvre, misérable, sur un grabat qui, sans la charité de quelques amis, eût pu être un grabat d'hôpital. Le spectacle de cette longue et douloureuse agonie forme la première partie · c'est une émouvante introduction au drame qui va suivre.

Ce drame se déroule dans la confession que le comte fait à l'ange de charité assis à son chevet.

Essayerai-je de vous le raconter? Vous prendrai-je par la main pour vous conduire dans ce château où vont s'accomplir des choses terribles? Vous dévoilerai-je les mystères de cette union d'un homme grossier et cupide avec une femme sans cœur, que les dégoûts physiques et l'amour-propre blessé rattachent seuls à son devoir. Il me faudrait aller jusqu'au bout, vous montrer l'adultère jaillissant de cette situation et faisant deux victimes : le mari tué par l'amant et celui-ci, le comte de Theïx, puni par sa propre ruine autant que par l'indignité de celle qui s'est donnée à lui, et expiant, dans des remords éternels, sa défaillance d'un moment. Si ce récit, en raison de ses détails d'un réalisme un peu accentué, est impossible à cette place, il m'est permis au moins d'en proclamer la vigueur et la puissance d'intérêt. Mme Marie Dumas est bien ici la fille de son père, du conteur sans pareil, qui a écrit, dans les *Impressions de voyage en Suisse*, l'épisode si palpitant de la Grande-Chartreuse.

J'ajouterais encore, si ma critique n'avait pas l'air de céder trop facilement à une formule, que Mme Marie Dumas s'y montre aussi la sœur de son frère par la netteté de l'observation et la précision de l'analyse. Ce que l'on ne contestera pas, c'est que ce brillant début n'accuse une organisation littéraire richement douée et ne place l'auteur parmi les plus dignes de recueillir l'héritage — non encore ouvert heureusement — de George Sand.

~~~ Avec *le Roman d'un curé,* de Mme Pauline Thys, je me trouve plus à l'aise. Des cinq morceaux que l'auteur a réunis sous ce titre, il n'en est pas un que l'oreille la plus chaste ne puisse entendre. Tous — à part *le Talisman,* qui n'est que la reproduction, sous forme de récit, de la spiri-

tuelle comédie que Mme Pauline Thys a fait jouer au Vaudeville, et dont j'ai rendu compte ici même, — sont entièrement inédits. Le premier, — *le Professeur de bon sens*, est une aimable bagatelle, une sorte d'apologue dans le goût des humoristes allemands. *Ma mie Fanchette* rappelle à la fois la fine observation et la note attendrie de Xavier de Maistre. Il y a quelque chose de la veine de Sterne dans l'histoire de *l'Homme au long nez*, cette pauvre créature dont une difformité physique a fait un paria, et qui trouve le bonheur et la consolation dans l'amour d'une jeune fille aveugle. Mais la perle du recueil est certainement *le Roman d'un curé*, la nouvelle qui a donné le titre au livre, un petit chef-d'œuvre d'émotion simple et touchante sur lequel plane l'inspiration de Châteaubriand et de Bernardin de Saint-Pierre. En citant tous ces grands noms je n'entends pas porter ici une accusation d'imitation et de pastiche. J'ai voulu seulement indiquer des points de comparaison et caractériser la variété de talent de Mme Pauline Thys. Ce talent n'en a pas moins son originalité puisée dans la fantaisie de l'esprit et surtout dans la délicatesse du sentiment, cette source exquise des œuvres saines et charmantes comme l'est celle que, sous ma responsabilité morale et littéraire, je recommande aux lecteurs de *l'Univers illustré*.

GEROME.

## BULLETIN

Le second bal des Tuileries a eu lieu le 30 janvier. L'affluence était immense dans les magnifiques salons de réception.

L'Empereur et l'Impératrice sont arrivés à neuf heures et demie dans la salle du Trône, où les attendaient le corps diplomatique, les ministres et leurs femmes, les grands officiers de la Couronne et les hauts dignitaires de l'État.

L'Empereur et l'Impératrice ont pris place sur l'estrade. L'Empereur avait à sa droite le prince Napoléon, l'Impératrice avait à sa gauche la princesse Mathilde.

Tous les ministres, un grand nombre de sénateurs, de députés, de conseillers d'État, de membres de l'Institut, d'officiers généraux et d'officiers de tous grades, de magistrats et de fonctionnaires de toutes les administrations, assistaient à cette magnifique fête.

On a remarqué plusieurs élèves de l'École de Saint-Cyr et de l'École polytechnique, qui représentaient dans cette réunion nos deux grandes Écoles militaires.

La fête s'est prolongée très-avant dans la nuit.

L'Empereur et l'Impératrice se sont retirés après le souper.

Dans la dernière visite que l'Empereur a faite au Trocadéro, Sa Majesté a signalé quelques modifications aux plans primitifs et donné ses derniers ordres pour l'achèvement de la place du Roi-de-Rome.

On creuse en ce moment, sur le terrain devenu libre devant le Théâtre-Français de profondes tranchées que l'on remplit de bonne terre végétale, et où seront plantés prochainement les arbres destinés à décorer la place qui doit être formée en cet endroit.

A l'heure qu'il est, on achève la démolition des immeubles compris dans le périmètre assigné à cette place. Du passage Saint-Guillaume il ne reste plus d'autre trace que l'arcade qui y donnait accès dans la rue Richelieu, et qui aura disparu d'ici à quelques jours. Table rase a été faite des maisons de la rue Jeannisson, de celles de l'impasse de la Brasserie. Enfin une large échancrure a été pratiquée dans les rues de la Fontaine-Molière, Sainte-Anne, de l'Évêque et d'Argenteuil.

On termine les études du projet de décoration de la nouvelle place du Théâtre-Français.

Les œuvres d'Hippolyte Bellangé sont exposées au palais des Beaux-Arts. On sait qu'Hippolyte Bellangé est, avec H. Vernet, Raffet et Charlet, le peintre national de la France. Ses soldats sont des chefs-d'œuvre de vérité.

On mande de Londres que le prince de Galles, le duc d'Édimbourg, le duc de Cambridge, lord Stanley et tous les membres de la commission anglaise, doivent se rendre à Paris pour l'ouverture de l'Exposition universelle.

Après le bal au bénéfice des Cretois, le spectacle. Le 24 janvier, le théâtre de Saint-Pétersbourg a fait représenter un drame du comte Tolstoï, intitulé la *Mort de Jean le Terrible*. Le prince Gagarine, vice-président de l'Académie des beaux-arts, a dirigé en personne la mise en scène, qui n'a pas coûté moins de 120,000 francs Les fauteuils de premier rang étaient cotés 600 francs, et les dernières places 60 francs. Inutile d'ajouter que Leurs Majestés impériales et les grands-ducs ont honoré de leur présence cette fête de bienfaisance.

On annonce le mariage de la princesse Marguerite, fille de Mme la duchesse de Parme, avec le jeune prince espagnol don Carlos, fils aîné de don Juan. La cérémonie est fixée au 14 février; la cérémonie sera célébrée au château de Frohsdorff.

Pendant l'année 1866, d'après les indications de l'annuaire espagnol, il a été conféré trois cordons de la Toison d'or : au prince héritier de Belgique, au duc de la Torre et au comte de Balazote.

Le cordon de Marie-Louise a été donné aux duchesses de Mouchy et de Saldanha, à la vicomtesse de Sobéral et à la princesse de Wurtemberg.

TH. DE LANGEAC.

## A TRAVERS L'EXPOSITION

Depuis que, moyennant un franc d'entrée, le public est autorisé à se donner les allures d'inspecteur des travaux de l'Exposition, une foule nombreuse de visiteurs — dont pas mal de visiteuses — se porte tous les jours vers le Champ de Mars. Par la température qu'il fait, ce n'est pas une précaution inutile, toutefois, que de se munir de bottes, housuaux et autres jambières pour passer, je ne dirai pas à pied sec, mais à genou sec, les fondrières dont le terrain est semé partout où les pierres n'y entament pas le cuir des chaussures. A part ce léger désagrément, on n'a qu'à se féliciter du voyage; et l'on revient enchanté du spectacle de ces mille grands travaux qui n'en sont qu'un.

A l'intérieur du palais, les charpentiers en fer ont définitivement fait place aux décorateurs et aux menuisiers. De toutes parts, une agréable odeur de sapin circule dans l'air. Pour le moment, on promènerait sans doute avec succès à travers les galeries les poitrinaires en traitement De là, on pourrait les conduire pour achever la cure à la jolie maisonnette que les ouvriers de la Russie méridionale achèvent de construire. C'est un chalet tout en bois dont les murs sont uniquement formés de longues solives de sapin superposées horizontalement et dont les extrémités s'entre-croisent aux angles, avec un certain pittoresque. Des bandes d'étoupes en calfeutrent complétement tous les interstices, et les corniches de la toiture sont ornées de planchettes découpées à jour Les ouvriers russes font presque tout leur travail sans autre secours que celui de la hache. Un cercle de curieux ne cesse de les considérer tandis qu'ils manœuvrent tranquillement dans leur costume national; avec le pantalon de velours noir s'enfonçant dans les bottes, le petit bonnet de fourrure, et le gilet de molleton amarante sur lequel descend le plus souvent une longue barbe rousse.

Les promeneurs ne prêtent pas une moindre attention aux travaux des ouvriers tunisiens occupés à édifier le petit palais moresque destiné à leur exposition indigène. C'est merveille de les voir, au moyen d'une petite scie, découper en capricieuses rosaces les épais blocs de plâtre solidifié. Aucun tracé préalable ne guide leur outil, et la seule sûreté de l'œil et de la main leur suffit pour accomplir ces gracieuses arabesques, qui rappellent les compositions si célèbres de l'Alhambra.

Pendant que notre ami Riou prend, en flâneur, un croquis de cette partie des travaux, avec l'ensemble des constructions adjacentes, nous employons le temps à recueillir quelques détails.

Le petit palais, qui s'élève par les soins de M. le baron de Lesseps, est l'exacte reproduction du palais du bey à Tunis. M. Alfred Chapon, le jeune et intelligent architecte auquel la construction en a été confiée, a fait venir du pays même les ouvriers ornemanistes dont le public admire l'élégant et habile travail Le découpage à jour dans le plâtre est un art qui se transmet de tradition dans les familles tunisiennes. Or, le maître découpeur qui travaille au Champ de Mars se trouve être justement le fils de celui qui fit autrefois pour Alexandre Dumas les fantaisies moresques de Monte-Cristo Le palais tunisien contiendra des salles de bain et de petites boutiques au rez-de-chaussée. Par mesure d'économie, il a été construit de telle sorte, qu'après l'Exposition, il doit se démonter par pièces comme un joujou, et prendre, dûment empaqueté, le chemin de Tunis.

Le bâtiment destiné à l'exposition de Suez, élevé par les soins du même architecte, développera sous les yeux du public la curieuse succession de travaux nécessités par une des œuvres les plus gigantesques de notre temps On y verra des plans en relief de l'isthme de Suez, le panorama de son canal et de ses ports, avec les modèles de toutes les machines employées à cette vaste entreprise. excavateurs, dragueurs, bateaux et trains pour le transport des terres, etc., enfin jusqu'aux produits alimentaires de l'isthme.

Le Cercle international est une des institutions les plus importantes qu'aura fait surgir l'Exposition Ce cercle, présidé par M. le duc de Valmy, a pour mission de réunir, dans un but d'intérêt commun, les exposants de tous pays La vaste salle du rez-de-chaussée sera une véritable bourse où pourront se faire des transactions sur les valeurs commerciales du monde entier. Un télégraphe permettra d'y recevoir les nouvelles et d'y expédier les ordres avec toute la célérité désirable. Au premier étage est une salle à manger qui pourra contenir quinze cents affamés, et, dans le sous-sol des cuisines seules capables d'alimenter un pareil nombre de mâchoires.

Les bâtiments du Cercle occupent un emplacement de 3,000 mètres environ. Sur les deux côtés s'allongent des galeries vitrées garnies de boutiques. Ces boutiques sont grandes comme la main et se louent dans les 30,000 fr. pour la durée de l'Exposition. Si ce prix tentait quelque industriel, ce serait bien fâcheux, car il n'en reste plus de disponibles.

Il convient de citer ceux qui se prêtent mutuellement leur concours pour le rapide achèvement de cette vaste construction : M. Chevalier en est l'architecte; l'ornementation a été confiée à M. Dupuy; la tapisserie à M. Garban, tapissier du Sénat, lequel s'est fait un renom de véritable artiste par le goût qu'il a déployé dans l'agencement des somptueuses merveilles de l'hôtel Aguado.

En dehors de leur exposition dans les galeries intérieures, les Siamois doivent élever, non loin du palais tunisien, des écuries où l'on pourra voir l'échantillon de leur petite race de chevaux indigènes, ainsi qu'un de ces éléphants blancs qui sont les albinos de l'espèce, et qu'on ne rencontre guère ailleurs que dans leur pays. On attribue la couleur de ces animaux à une maladie : mais cela ne paraît pas bien prouvé. Quoi qu'il en soit, l'éléphant blanc a été longtemps pour les Siamois l'objet d'un culte fervent, trop fervent, car il a suscité chez eux de terribles conflits.

L'abbé de Choisy raconte, dans son journal de l'ambassade de Siam, en 1685, qu'il vit, au milieu de la seconde cour du palais du roi, un éléphant blanc qui avait coûté la vie à cinq ou six cent mille individus dans les guerres du Pégou. « Il est assez grand, dit-il, fort vieux, ridé et a les yeux plissés. Il y a toujours auprès de lui quatre mandarins avec des éventails pour le rafraîchir, des feuillages pour chasser les mouches et des parasols pour le garantir du soleil quand il se promène. On ne le sert qu'en vaisselle d'or; et j'ai vu devant lui deux vases d'or, l'un pour boire et l'autre pour manger On lui donne de l'eau gardée depuis six mois, dans l'opinion que la plus vieille est la plus saine. On dit, mais je ne l'ai pas vu, qu'il y a un petit éléphant blanc tout prêt à succéder au vieillard quand il viendra à mourir. »

Ces pratiques superstitieuses ont-elles encore cours dans le pays, et l'éléphant blanc qui nous est adressé occupe-t-il une place distinguée dans l'Olympe siamois? C'est ce que nous ignorons; ce n'est toujours pas comme dieu, nous aimons à le croire, que ses compatriotes l'exposent.

Auprès des écuries siamoises se tiendront l'exposition du Maroc et celle de la Chine, sur laquelle il a été donné déjà force détails anticipés. Beaucoup de lecteurs s'étonneront peut-être de voir encore vides les emplacements de ces trois expositions, de même que beaucoup de visiteurs du Champ de Mars se demandent si tant de travaux, à peine commencés en apparence, pourront être achevés pour l'époque annoncée. A cela il est bon de répondre que nombre de pièces se préparent en dehors, soit dans les ateliers des charpentiers, soit dans ceux des décorateurs. Il y a tel bâtiment qu'on n'aura plus qu'à poser, pour ainsi dire, au lieu qu'il doit occuper; et, en quelques jours, sur un terrain nu jusqu'alors, on les verra s'élever comme par enchantement. En vérité, nous serions mal venus à nous plaindre de ces petits trucs destinés à rappeler que l'Exposition universelle doit être une grande féerie.

PAUL PARFAIT.

## LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

DEUXIÈME PARTIE.

### LES MEDINA-CELI.

— Seigneur, balbutia Bobazon, j'oublierai...

— Alors, qu'Allah te garde! .. Allah ou le Dieu des chrétiens : ceci m'importe peu... Il te reste à savoir ce que tu dois faire de ta double charge. Écoute, et ne te trompe pas, sous peine du bûcher.

— Est-ce que j'aurais affaire, sans m'en douter, au très-saint tribunal ? balbutia Bobazon.

Cette idée n'était pas aussi extravagante qu'elle peut le paraître au premier aspect. En Espagne, sous les rois de la maison d'Autriche, l'inquisition était comme cette âme universelle qui est en tout et partout. L'Africain, il est vrai, parlait d'Allah, mais il parlait aussi du bûcher.

Bobazon venait de ce pays d'Estramadure près duquel les ténèbres de nos provinces paraîtraient pleines d'éblouissants rayons. Qu'il lui soit donc pardonné d'avoir pensé qu'on fait d'inquisition, et l'un portant l'autre, le bûcher pouvait bien faire passer Allah.

La sombre face du More se dérida en un rire sardonique et silencieux.

— Chien! murmura-t-il, ignores-tu que le très-saint tribunal ne déchire jamais le voile qui couvre ses mystères?... Ceux qui savent meurent... Veux-tu savoir et mourir ?

Bobazon courba l'échine et joignit ses grosses mains tremblantes dans une attitude de muette supplication.

— Va-t'en! reprit durement Moghrab; si tu rencontres jamais ceux que tu as vus ce matin, je te défends de les reconnaître.

— Votre volonté sera faite, mon digne seigneur.

— Va-t'en!... prends la rue de l'Infante en tenant les deux chevaux par la bride, tourne l'enclos du Sépulcre, traverse la place de Jerusalem, longe la façade occidentale de la maison de Pilate, et engage-toi dans la ruelle déserte qui borde les jardins de Medina-Celi... La voie publique est déserte à cette heure, mais si quelqu'un te demandait en chemin : Que portes-tu? Tu répondrais : « Je porte du son pour les écuries du roi... » As-tu compris ?

— Oui, mon respecté seigneur.

— Dans la ruelle en question, le mur des jardins de la maison de Pilate est percé d'une poterne, juste en face de l'abreuvoir de Cid-Abdallah, où est l'entrée des tueries du boucher Trasdoblo... Tu déchargeras tes chevaux devant l'abreuvoir, en ayant soin de faire deux traces de son, l'une partant de la poterne de Medina-Celi, l'autre venant de la porte de l'abattoir, toutes deux aboutissant au sac qui renferme le cadavre.

— Et quand cela sera fait, monseigneur ?

— Le plus sage serait de t'aller cacher tout au fond de l'Estramadure. Mais si ta fantaisie est de rester à Séville, fais en sorte que jamais nous n'entendions parler de toi!

L'Africain tourna le dos à ce dernier mot après avoir indi-

1. Voir les numéros 583 à 613.

qué la porte de la cour à Bobazon d'un geste impérieux.

III.

Aventures de Bobazon.

C'était Pepino qui portait le sac plein de son; c'était Migaja qui avait le corps mort sur son dos. Il n'en paraissait pas plus fier et ne se doutait point de l'importance de sa charge. Tous deux avaient, ce matin, une certaine gaieté, fruit de la fraîcheur et aussi de la bonne odeur du son. Pepino essayait de se tenir à la queue de Migaja pour flairer sa charge appétissante; Migaja, dans le même but, ralentissait le pas, et Bobazon tirait sur les deux brides.

Bobazon allait la tête basse. Ses réflexions étaient mélancoliques. Il distribuait équitablement à Pepino et à Migaja les marques de sa mauvaise humeur.

Dès la porte de la cour, il eut à répondre au forgeron qui prenait le frais sous son porche et qui lui demanda :

— Combien du sac de son, l'ami ?

— Ils sont vendus, répondit Bobazon, qui passa franc.

Mais, se ravisant, il revint sur ses pas et demanda en touchant son chapeau :

— Maître, sauriez-vous me dire qui est cet homme qui demeure au-dessus de votre forge et qui a des bêtes féroces dans son logis ?

Le forgeron le regarda avec défiance.

— D'où viens-tu, rustaud, grommela-t-il, si tu ne connais pas Soliman, le physicien de la reine ?

— S'il vous plaît, maître, on souffre donc des païens dans la cité de Séville ?

— Passe ton chemin, rustaud, et va porter ta marchandise à celui qui l'a achetée !

Le forgeron était rentré dans sa boutique.



M. ACHILLE FOULD, ANCIEN MINISTRE DES FINANCES, d'après une photographie. — Voir page 94.

Bobazon fit comme on lui avait dit : il passa son chemin.

A quelques pas de la maison, il fut croisé par un homme trapu et de courte taille qui allait, le nez dans son manteau. Bobazon s'arrêta pour le regarder, car il croyait reconnaître la tournure de ce mystérieux personnage qui distribuait naguère l'argent de France dans la salle basse de l'hôtellerie.

L'homme parut examiner en passant les deux sacs.

— La besogne est bien faite, prononça-t-il à voix basse : je ne saurais dire lequel est le bon... mais hâte-toi, l'homme. La ville est éveillée... bonne chance !

Il s'éloigna, rabattant son feutre sur ses yeux.

Bobazon le vit entrer dans la maison du forgeron.

Un esprit tant soit peu romanesque eût assurément fait naufrage parmi ce fouillis d'aventures qui s'ébauchaient autour de lui. C'était comme un océan d'intrigues au milieu duquel il nageait. Mille imbroglios se nouaient çà et là sur sa route, isolés d'abord, puis liés entre eux par des rapports inattendus et bizarres. Il ne pouvait faire un pas sans effleurer une comédie ou un drame dont le prologue le défiait comme une énigme.

C'était, du reste, au plus haut degré le caractère de cette époque frivole et de ce règne posé dans l'histoire comme une effrontée gageure contre le bon sens. Nous n'ignorons pas le danger d'obscurité que nous courons en peignant ce carnaval inquiet, cette *Fronde* en même temps ténébreuse et naïve, mille fois plus tourmentée et mille fois plus puérile surtout que la Fronde française, qui allait bientôt mettre en scène, à Paris, ses personnages héroï-comiques. Le fil si simple de notre récit se brouille et court risque de casser en parcourant les sentiers de ce labyrinthe; l'unité de notre histoire se perd dans les détours de ces routes croisées; mais nous en sortirons, s'il plaît à Dieu, et il nous a paru curieux de montrer au naturel, dans l'écheveau même de ces petites intrigues, crépues comme une chevelure de nègre, l'immense et indigeste charade de la chute de la maison d'Autriche.

C'était ainsi : des efforts burlesques courant en zigzag parmi des péripéties sombres et sanglantes : une énorme farce jouée par d'innombrables acteurs, et qui glissait parmi ses accessoires le poignard, le billot, la hache et les instruments de torture.

Nous prétendons déduire clairement les faits de notre drame, mais toute autre clarté serait mensonge. Il faut, de nécessité, que le fond de ce tableau étrange reste dans ces teintes à la fois chaudes et voilées de noir qui faisaient vivre les toiles des maîtres espagnols.

Bobazon était précisément l'homme qu'il fallait pour marcher, du pas sûr et imperturbable des ânes, le long de cette marge étroite toute bordée de fantasmagories. A de certains égards, Bobazon valait le juste d'Horace. Sa vocation d'acquérir atteignit à la taille d'une vertu. Il n'était, à proprement parler, ni intelligent, ni brave, ni clairvoyant; mais il était hautement égoïste.

L'égoïsme isole, abstrait, concentre. L'égoïsme élevé à une certaine puissance est une valeur avec laquelle il faut compter, en l'absence même de toute autre faculté. Avec une idée fixe et une dose convenable d'égoïsme pur, tel balourd fera son trou dans notre humaine cohue comme un boulet de canon.

Bobazon était partagé entre deux sentiments : un vague



MONITOR AMÉRICAIN, A PONT BLINDÉ, d'après une photographie. — Voir page 95.

## REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



— Sortez! Les pierrots doivent être en habit noir et cravate blanche.



— Un très-grand peintre certainement! Mais qu'est-ce que cela peut te faire, à toi, puisqu'il n'avait que le sentiment du beau?



— Mon ami, on nous a envoyé ces cartes. Il faut d'abord que tu les lises, puis, que tu les rendes.
— Et on appelle cela faire des politesses!



De notre temps, on se battait sans savoir lire ni écrire. Aujourd'hui, c'est plus ça! faut être journaliste.



Monsieur me demandait le cercle des patineurs? Monsieur est au siége de la société.



— Il patine bien, ton vicomte.
— C'est l'avarice qui le fait patiner comme ça! Il n'use qu'un patin.



— Que t'es bête! Tu vois bien, c'est pas une raison parce qu'on sait glisser sur le gazon pour savoir glisser là-dessus.



— Monsieur, vous n'avez pas le droit d'entrer ici. C'est le terrain réservé au club des patineurs.



La duchesse de Montemayor se demandant si c'est à elle ou à M. Sardou.



— Mais, papa, je n'en jouis pas de la Saint-Charlemagne : je ne contiens pas assez. Je voudrais être comme ce monsieur.
— Mon enfant, ce serait la ruine de l'enseignement.




Ces pauvres candidats à l'Académie recommençant leurs exercices.



— Vois donc l'Amour, on dirait qu'il lui manque quelque chose.
— Sa voiture, parbleu!

effroi des menaces de l'Africain et une joie intime provoquée par la possession de la bourse conquise. Ces deux sentiments se modéraient l'un l'autre. Bobazon voulait bien avoir peur pour de l'argent. L'argent gagné lui laissait cet appetit qui vient, dit-on, en mangeant.

Son ambition du moment était de se débarrasser sans encombre de la mission dangereuse qu'il avait, bon gré, mal gré, acceptée.

— Retourner au fin fond de l'Estramadure! se disait-il; oh! que nenni!... on gagne ici plus facilement les onces d'or que là-bas les maravédis... Ce coquin de Maugrabin en parle bien à son aise!.. La paix, Migaja!... Ah! Pepino! mauvais sujet, n'as-tu point de respect pour les dépouilles mortelles d'un chrétien?

Il tourna l'angle de la rue de l'Infante et longea les terrasses du Sépulcre.

— Trois belles fillettes, pensait-il; ce Cuchillo est un heureux maraud!.. Et l'Anglais! Vive Dieu! sans le Maugrabin, j'aurais eu de l'argent de l'Anglais... et peut-être bien que malgré le Maugrabin j'en aurai... Et les deux hommes masqués dans la salle basse?... ah! ah! Il faut oublier tout cela, mécréant!... Et combien me donnerait le grand inquisiteur, si j'allais lui dénoncer tes sortiléges?... Est-ce pour un motif honnête qu'on a chez soi des tigres, des serpents, des oiseaux de nuit et des lézards empaillés! .. Il aura lavé le sang de la table, mais le corps mort . si j'allais avec le corps mort?. .

Il donna un soufflet vigoureux à Migaja, qui frottait ses naseaux gourmands contre le sac de Pepino.

— Si j'allais avec le mort, reprit-il, on m'accuserait peut-être d'avoir fait le coup... soyons prudent... Allons, Pepino! un peu de sagesse! nous ne pouvons pas garder nos charges tout le jour... Il faut que je vous vende, mes deux pauvres bêtes... vous me rappelez des souvenirs trop cruels!

Il poussa un gros soupir où il y avait peut-être un atome de regret sincère.

Les marchands de légumes traversaient en procession la place de Jérusalem. Bobazon passa sans prendre langue et s'engagea dans la ruelle qui bordait les jardins de la maison de Pilate La ruelle était déserte. Au bout de quelques pas, Bobazon entendit qu'on marchait derrière lui. Il se retourna. Deux alguazils se glissaient le long du mur.

— Mes seigneurs, demanda Bobazon de son air le plus innocent, suis-je bien sur la route de l'abreuvoir de Cid-Abdallah?

Les alguazils se rapprochèrent de lui. L'un d'eux lui toucha la main d'une certaine manière, figurant sur la paume une croix de Saint-André.

— Bien, bien, fit Bobazon qui cligna ses petits yeux gris; je vois que vous en êtes Eh bien! donc, c'est moi qui porte le son pour l'ecurie du roi.

— A quel jour de la lune sommes-nous? demanda l'alguazil sans lui lâcher la main.

Bobazon se degagea par un brusque mouvement et haussa les epaules avec mépris

— Mes maitres, leur dit-il, — sur la lune et le reste j'en sais peut-être plus long que vous... Allez à vos affaires .. et, si vous passez devant la potence, comptez vos pendus!

— Je ne sais pourquoi tu parles de cela, l'ami, répondit gravement l'alguazil qui se signa, — on a en effet volé un corps à la potence, là-bas, à la porte de Xerez... M'est avis que tu dois bien avoir là-dedans deux cents livres de poudre à canon?

Bobazon se mit à rire.

— Gardez seulement l'entrée de la ruelle, dit-il en affectant un air mystérieux; — nous verrons bientôt du nouveau, s'il plait à Dieu.

PAUL FÉVAL.

*(La suite au prochain numéro.)*

---

## M. ACHILLE FOULD

M. Achille Fould, qui vient de quitter le ministère des finances où il a été remplacé par M. Rouher, est né à Paris en 1800. Fils d'un riche banquier israélite, il s'initia de bonne heure aux affaires financières. En 1842, il entra dans la vie politique, comme député de Tarbes.

Après la révolution de Fevrier, il fut nommé représentant à l'Assemblée constituante, et fut rapporteur du projet de loi pour le remboursement des 45 centimes Quatre fois ministre des finances pendant la période de la presidence, M. Fould fut nommé senateur lors du rétablissement de l'Empire, et. peu après, ministre d'État et de la Maison de l'Empereur. Il a, en cette qualite, provoqué ou dirige les travaux de l'Exposition universelle de 1855, la réorganisation de l'Opéra comme administration de l'État, et l'achèvement du nouveau Louvre.

En 1861, M. Fould avait été rappelé au ministère des finances.

Depuis 1857, il est membre libre de l'Academie des beaux-arts, en remplacement du comte de Pradel.

R. BRYON.

---

## COURRIER DU PALAIS

Trois séparations de corps. — Mme Marie Sass plaideuse. — La séparation après soixante ans de mariage. — Un dentiste volage. — Où M. X... met le nouveau monde. — Le *Catalogue officiel* contre le *Guide-Livret international*. — M. Brun contre M. Villaret. — L'éducation d'un ténor. — M. Freslon

Cette semaine pourrait s'appeler la semaine des séparations de corps.

Ne perdons pas de temps, et, comme on dit au Palais, « procédons à l'appel des causes. »

— « Dame Castan contre Castan! »

A travers ce nom de dame Castan, lisez Marie Sass.

On a la plus belle voix de Paris, la plus belle voix du monde chantant, peut-être, on a du talent et de la réputation, on ne paraît pas devant le public sans qu'aussitôt eclatent les bravos et les applaudissements... mais il y a l'épine cachée qui gâte les triomphes, la gloire, le bonheur. Cette épine, c'est le mari, s'il faut en croire Mme Marie Sass, et il faut bien avouer que M. Castan n'ayant pas pris la peine de se présenter devant les juges pour démentir sa femme, il y a bien quelque raison de penser que Mme Marie Sass dit vrai.

Elle s'est mariée il n'y a pas trois ans, et déjà elle demande au tribunal de la soustraire aux emportements et aux injures de son mari Dans ces derniers temps, M Castan a quitté la maison, et n'y a plus reparu; Mme Sass lui a fait sommation de réintegrer le domicile conjugal; il a répondu par une allegation qui est le plus cruel outrage qu'un mari puisse faire à sa femme.

Et, je l'ai déjà dit, quand Mme Marie Sass assigne M Castan, M Castan s'abstient de venir à l'audience.

Le tribunal entend les doléances de *Sélika*, lit le procès-verbal de l'huissier, y voit l'injure grave prévue par le code et rend à Selika la demi-liberté que nos lois rendent à une femme en pareil cas.

« Dame de P... contre de P...! »

Mme de P... a quatre-vingts ans, son mari a quelques annees de plus.

Ne pouvait-elle attendre que la mort eût prononcé entre eux l'irrevocable et eternelle séparation? C'est qu'elle songe à l'avenir, à ses enfants, et ne veut pas, si la mort la prend d'abord, qu'une partie de sa fortune passe à celui qui depuis cinquante-deux ans l'a abandonnée.

A cette accusation d'un abandon d'autant plus injurieux qu'une autre aurait pris dans la vie de M. P. . la place que la femme légitime seule y devait occuper, et qu'à l'éducation et à l'établissement d'un enfant ne de ces relations coupables, l'époux infidèle aurait tout sacrifie, M. de P... répondait par une accusation d'adultère.

La faute qu'il reprochait à sa femme remontait d'ailleurs à une epoque bien lointaine, celle de l'invasion de la France par les alliés, et c'est un officier prussien qui aurait été le heros de cette aventure un peu trop romanesque.

Cette faute, Mme de P... nie qu'elle l'ait commise. Mais à ses denégations M. de P... oppose le billet suivant écrit par sa femme, signé par elle, et portant la date du 15 juillet 1816.

« Je déclare que mon mari a les plus grands torts à me reprocher, et que ces mêmes torts pouvaient provoquer la séparation de corps. Je déclare de plus que si cette separation n'est pas provoquée par mon mari, c'est par un effet de sa bonte. »

— Si j'ai écrit, si j'ai signé ce billet, dit Mme de P..., j'ai cedé à la menace D'ailleurs, cet aveu fût-il sincère, mon mari ne s'en pourrait plus armer contre moi, puisque depuis lors nous avons vécu sous le même toit et que des enfants sont nés de notre union

Triste chose en tout cas que ce billet sur lequel tant d'années ont passé, et que le mari jette dans le procès à la face de cette pauvre femme respectee de tous, qui a prodigué à ses enfants toutes les tendresses de son cœur maternel, en même temps qu'elle remplissait envers eux les difficiles devoirs qui sont plus particulièrement ceux du père.

Mme de P... a gagné sa cause... un douloureux succès dont elle aura sans doute accueilli la nouvelle avec un mélancolique sourire : ces procès-là sont de ceux qu'on plaide parce qu'on s'est dit : « Il le faut. » On les a faits à regret, et le succès ne donne qu'une joie mêlée d'amertume.

« Dame X... contre X...! »

Encore l'abandon.

Mme X... rentre un jour chez elle : plus de mari! et l'appartement au pillage!

En même temps le beau-frère de Mme X...recevait un billet où son frère lui annonçait qu'il était parti. « C'est fini, je viens de quitter à jamais la France.. Quand tu recevras cette lettre, la mer nous aura séparés pour la vie. »

Où prend-il la mer, ce volage X...? Trois jours plus tard il informait un de ses amis qu'il était à Lausanne, « pays charmant, » avec son « ange bien-aimé, » et qu'il s'apprêtait à exercer l'art dentaire au profit des « Lausannais » sur les bords du lac Léman.

Car il est dentiste, j'oubliais de vous le dire, et cela expliquerait le sans gène avec lequel il met l'Océan entre Lyon et la Suisse, s'il était permis encore de confondre un dentiste avec un arracheur de dents.

Quel aimable caractère, quelle riante imagination, quel cœur, que ce caractère, cette imagination et ce cœur de dentiste! Un peu plus tard, il écrit à ses amis — les épanchements sont pour lui un irrésistible besoin :

« Je suis l'homme le plus heureux que l'on puisse trouver. j'ai eu bien des tourments dans ma vie; mais Dieu a donc bien voulu me récompenser en tout, et pour tout commencer par celle que j'aime et à qui ma vie appartient, et le bonheur que l'on éprouve *près cette* belle et bonne nature est le plus beau *cadeaux* de la nature humaine... »

Un homme profondément religieux que X... et qui mêle bien agréablement l'amour de Dieu et la prothèse!

« Figurez-vous que le 12 courant, sa mère arrive à l'hôtel et me dit : « Vous allez me rendre ma fille. » Jugez dans quel état je me trouvais; enfin, je la calme. La fille et la mère dans les bras *l'un* de l'autre, et moi regardant *se beau tableaux*. « Tu vas venir avec moi, » dit la mère. « C'est impossible, lui répond cet ange bien-aimé, je suis trop heureuse, et je ne le quitterai jamais. »

Oh! ces dentistes, quel charme ils ont en eux!

« Quel bonheur pour moi de voir que c'était bien le cœur qui m'avait compris! La mère, femme très-spirituelle, nous dit alors: « Vous êtes donc bien heureux? Eh bien, puis- « qu'il en est ainsi, je vous bénis tous deux... »

Sainte femme de mère, va!

« Pour finir court, *nous sommes* quittés avec cette bonne mère comme le fils quitte la mamelle de la nourrice, le cœur plein de *l'arme* et du bonheur de se revoir.

« Voilà notre début pour l'ouverture : une dent, 2 francs; un dentier *hippopotame*, 200 francs.. »

L'hippopotame et le sentiment, tout y est.

« ... Ce n'est pas mal commencé, Dieu protége toujours les gens de bien. »

Parbleu!

« Le malheur tombe comme la foudre sur ceux qui trahissent leurs semblables... »

Un Salomon que cet artiste en hippopotame.

« .. Oui, mes chers amis, je domine la situation de tous les côtés, et un jour je serai comme l'aigle qui domine de toutes les hauteurs la proie et qui la déchire en roi et en *vaincœur*. »

Avec un c Sublime, tout simplement sublime! Oh! la prothèse, comme ça pousse à la métaphore!

Et dire que le tribunal a eu le triste courage de séparer Mme X... d'un dentiste si sensible, si religieux et si poétique!

M. Artus, ancien chef d'orchestre à l'Ambigu-Comique, est un compositeur fécond; il n'a pas composé moins de quarante-huit partitions pour les drames joués sur le théâtre que dirigeait M. de Chilly avant de passer les ponts. Parmi ces drames figurent *Fanfan la Tulipe, le Maitre d'École, le Roi de Bohême, le Marchand de Coco, la Maison du Pont Notre-Dame, Cadet Roussel, François les Bas-Bleus, Latude, l'Aïeule, l'Homme au Masque de Fer, Rocambole.*

M. Artus a quitté le fauteuil de chef d'orchestre à l'Ambigu, et, en partant, il a emporté ses partitions.

La direction du théâtre les réclamait comme sa propriété.

M. Artus a refusé de les rendre. De là procès.

Devant le tribunal le compositeur soutient qu'aucune convention n'a transmis à la direction la propriété de partitions qu'il a fait copier à ses frais.

« Il n'était pas besoin de convention, répond la direction, je suis proprietaire en vertu d'un usage constant en pareille matière. »

Et le Tribunal, « attendu que la musique des drames doit être considerée comme un accessoire lie par sa nature même au sort de l'œuvre dramatique; que, si l'auteur de la musique avait la libre disposition de cette copie, il se trouverait ainsi le maître de retarder à son gré la représentation d'un drame, » a condamné M. Artus à restituer à la direction de l'Ambigu les partitions par elle revendiquees et à payer la somme de 100 francs à titre de dommages-intérêts.

Le tribunal de la Seine vient d'interdire à M. Lebigre-Duquesne la publication du *Guide-Livret international*, commencee depuis quelque temps.

La commission de l'Exposition, qui publiera un *Catalogue officiel* de l'Exposition, voyait dans le *Guide-Livret* une concurrence illicite, et les juges ont été de l'avis de la commission.

Le jugement déclare que le fait d'organiser une exposition crée au profit des organisateurs un droit de propriété absolu qui les protége contre toute entreprise dont le résultat pourrait être de rendre leur opération moins productive.

Ce jugement, si la Cour le maintient, ne va-t-il pas donner beaucoup à réfléchir à tous ceux qui songeraient à créer des journaux dont cette gigantesque Exposition de 1867 devait fournir la matière?

Pourra-t-on louer, blâmer, juger le moindre des objets exposés dans le palais du Champ de Mars sans empiéter sur le monopole de la commission et sans courir le risque d'être condamné à des dommages-intérêts?

Je suis, pour mon compte, épouvanté déjà de l'audace de quelques journalistes qui se permettent de promener leurs lecteurs dans l'intérieur du Palais, et dans le parc qui l'entoure : puissent ces téméraires ne pas recevoir du papier timbré!

M. Brun, chef d'orchestre au théâtre d'Avignon, directeur du Conservatoire et de l'Orphéon de cette ville, réclame de M. Villaret, le ténor de l'Opéra, la somme de 17,000 francs.

Cette somme serait le prix de leçons données et le remboursement d'avances faites pour le voyage de M. Villaret à Paris, lorsqu'il vint se faire entendre à l'Opéra

M. Villaret offre 2,000 francs, vous voyez que le maître et l'élève sont loin de compte.

M. Brun se récrie très-fort :

— Deux mille francs! et c'est moi qui l'ai mis en état de débuter à l'Opéra, moi qui, pendant sept ou huit mois, lui ai donné chaque jour, de huit heures et demie à onze heures des leçons de solfége, de une heure à deux des leçons d'articulation; de deux heures à quatre, il prenait sa part des leçons générales du Conservatoire; à quatre heures exercice de chant, étude des grands rôles, c'est moi qui l'ai fait ce qu'il est, c'est à moi qu'il doit sa fortune... Ce n'est pas tout, à faire de lui un ténor, j'ai gagné une laryngite, et pendant plus d'un an, c'est un suppléant qui a tenu ma classe au Conservatoire.

— Maître, il y a bien de l'exagération dans tout cela, répond M. Villaret : quelle voix résisterait à six ou huit heures de chant par jour? Non, je n'ai pas exposé la mienne à une si dangereuse épreuve, et ce n'est point aux leçons que vous m'avez données que vous avez gagné votre laryngite; c'est à vos travaux du Conservatoire et de l'Orphéon. Et puis, si je suis devenu *un chanteur*, au lieu de n'être qu'*une voix*, M. Vauthrot qui a été mon professeur à l'Opéra y est bien pour quelque chose, et c'est bien un peu à lui que je dois ma fortune.

Et Mᵉ Nogent-Saint-Laurens insistant sur ce point :

— Mon adversaire est dans une erreur inouïe, dit-il, il s'imagine que c'est Brun qui a mis Villaret en état de débuter à l'Opéra. L'Opéra, ce n'est rien, Brun, c'est tout! Quel amour-propre! .. c'est plus fort que cet appariteur d'une école de droit qui disait un jour d'examen : « Ce matin, nous faisons des docteurs. »

Et Mᵉ Allou de répliquer à Mᵉ Nogent-Saint-Laurens :

— C'est Brun qui a révélé Villaret à lui-même : « Macbeth, tu seras roi; Villaret, tu seras ténor.

Et M. l'avocat impérial, après avoir entendu, et Mᵉ Allou et Mᵉ Nogent-Saint-Laurens, estime que si M. Brun demande trop, M. Villaret n'offre pas assez, le tribunal ferait justice, selon lui, en accordant six ou huit mille francs à M. Brun.

A huitaine le jugement.

Le Palais est fort attristé de la mort imprévue de M. Freslon : tous regrettent cet excellent confrère au cœur si chaud, au caractère si pur, à l'âme sereine, toujours occupée de nobles pensées, passionnée pour toutes les idées généreuses.

On ne pouvait presque voir M. Freslon sans éprouver l'effet du charme doux et sympathique qui vous attirait vers lui, et sans désirer pénétrer davantage dans cette belle et droite nature.

M. Freslon avait rempli de hautes fonctions; il n'hésita point à les résigner quand il crut que sa conscience lui en faisait un devoir, et il était rentré dans la vie privée, modeste et affable, comme il en était sorti. Il avait la simplicité la plus séduisante qu'on pût rencontrer. L'ombre ne lui était pas plus cruelle que la médiocrité de fortune. Il était homme d'ailleurs à se consoler de ce qui eût désespéré sans remède de moins fermes esprits, par la contemplation de ces biens supérieurs dont la vue, claire pour lui, donnait parfois à sa parole naturellement timide une autorité et une éloquence singulières.

MAÎTRE GUÉRIN.

## LES MONITORS AMÉRICAINS

On a lu, avec beaucoup d'intérêt sans doute, dans le numéro 613, le récit d'une visite faite par M. Albert Wolff à bord d'un monitor américain à deux tourelles, qui venait de jeter l'ancre dans le port de Marseille.

Nous n'avons rien à ajouter à cette description qui fait parfaitement comprendre ce que sont ces terribles engins de destruction maritime.

La marine américaine possède cinquante monitors à deux tours, autant à une seule tour, et une vingtaine dont les plaques de blindage enveloppent tout le pont et le transforment en casemate, avec des ouvertures pour douze, seize ou vingt pièces de canon.

Nous donnons aujourd'hui un spécimen des bâtiments appartenant à cette dernière catégorie. On voit, d'après notre dessin, qu'ils sont loin d'être construits tous d'après le même principe. Tandis que les uns disparaissent entièrement au-dessous du niveau de la mer, les autres dressent hardiment leurs bordages et semblent braver les boulets de l'ennemi. Mais ces bordages, formés de plaques d'acier forgé, de dix-huit pouces environ d'épaisseur, ont ingénieusement reçu une inclinaison telle, que les boulets coniques du plus fort calibre y émoussent leur puissance perforante et se perdent après avoir tracé leur sillon dans la muraille métallique.

On n'a même pas la ressource de viser aux sabords, puisqu'ils sont refermés, après chaque coup tiré, par une porte aussi solide que le reste du blindage.

Notre correspondant de Toulon nous adresse un dessin exact du monitor à deux tourelles dont nous venons de parler. Nous envoyons immédiatement à la gravure cette planche qui sera insérée dans un de nos plus prochains numéros.

H. VERNOY.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

## EN CIRCASSIE

(Suite.[1])

— Et que veut celui-ci? demandai-je encore à Kalino. Il ne prétend pas nous attaquer tous les quinze à lui seul?

— Non, mais il propose le combat singulier, probablement.

Et, en effet, le Tchetchen avait ajouté quelques mots à ces deux cris : *Abreck! abreck!*

— Entendez-vous? me dit Kalino.

— J'entends, mais je ne comprends pas.

— Il défie un de nos Cosaques au combat corps à corps

— Dites-leur qu'il y a vingt roubles pour celui qui acceptera.

Kalino fit part de mon offre à nos hommes.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel ils se regardèrent entre eux comme pour choisir le plus brave.

Pendant ce temps, à deux cents pas de nous, le Tchetchen faisait faire toute sorte d'évolutions à son cheval, en continuant de crier : *Abreck! abreck!*

— Sacrebleu! passez-moi donc ma carabine, Kalino, criai-je à mon tour; je meurs d'envie de descendre ce gaillard-là.

— N'en faites rien! vous nous priveriez d'un spectacle curieux. Nos Cosaques se consultent pour savoir qui ils lui enverront. Ils l'ont reconnu, c'est un abreck très-renommé. Tenez, voilà un de nos hommes qui se présente.

En effet, le Cosaque dont le cheval avait eu la cuisse cassée, après s'être assuré qu'il ne pouvait remettre sa bête sur ses jambes, venait réclamer son droit, comme on demandait, à la Chambre, la parole pour un fait personnel.

Les Cosaques se fournissent leurs chevaux et leurs armes de leurs deniers; seulement, quand un Cosaque a son cheval tué, son colonel, au nom du gouvernement, lui paye vingt-deux roubles.

C'est huit ou dix roubles qu'il perd, un cheval passable coûtant rarement moins de trente roubles.

Vingt roubles que j'offrais à celui qui accepterait le combat donnaient donc à notre Cosaque démonté dix roubles de bénéfice net.

Sa demande de combattre l'homme qui avait blessé son cheval me parut tellement juste, que je l'appuyai

Pendant ce temps, le montagnard continuait ses évolutions; il tournait en cercle, rétrécissant le cercle à chaque fois, de sorte qu'à chaque fois il se rapprochait de nous.

Les yeux de nos Cosaques lançaient du feu : ils se regardaient comme défiés tous, et, cependant, pas un n'eût tiré un coup de fusil sur l'ennemi après le défi porté; celui qui eût fait une pareille chose eût été déshonoré

— Eh bien, dit le chef de l'escorte à notre Cosaque, va!

— Je n'ai pas de cheval, dit le Cosaque; qui m'en prête un?

Pas un Cosaque ne répondit. Aucun ne se souciait de faire tuer peut-être son cheval entre les jambes d'un autre, le gouvernement eût-il, en pareille circonstance, payé les vingt-deux roubles promis.

Je sautai à bas du mien, excellent cheval de remonte, et le donnai au Cosaque, qui s'élança en selle.

Un autre homme de notre escorte qui m'avait paru très-intelligent, et auquel trois ou quatre fois j'avais fait, par l'intermédiaire de Kalino, des questions pendant la route, s'approcha de moi et m'adressa quelques mots.

— Que dit-il? demandai-je à Kalino.

— Il demande, s'il arrive malheur à son camarade, la permission de le remplacer.

— Il se presse un peu, ce me semble; mais, en tout cas, dites-lui que c'est accordé.

Le Cosaque rentra dans les rangs et se mit à examiner ses armes, comme si son tour de s'en servir était déjà arrivé.

Cependant, son compagnon avait répondu par un cri au défi du montagnard et était parti à fond de train dans sa direction. Tout en courant, le Cosaque fit feu.

L'abreck fit cabrer son cheval : le cheval reçut la balle dans les chairs de l'épaule. Presque en même temps, le montagnard fit feu à son tour, et enleva le papak de son adversaire.

Tous deux jetèrent le fusil sur leur épaule. Le Cosaque tira sa schaska, le montagnard son kandjar.

Le montagnard manœuvrait son cheval, tout blessé qu'était celui-ci, avec une adresse admirable, et, quoique le sang ruisselât sur son poitrail, l'animal ne paraissait pas le moins du monde affaibli, tant son maître le soutenait des genoux, de la bride et de la voix.

En même temps, un torrent d'injures ruisselait de ses lèvres et inondait son adversaire.

Les deux combattants se joignirent.

Je crus un instant que notre Cosaque avait transpercé son adversaire avec sa schaska. Je vis la lame briller derrière son dos.

Mais il avait seulement percé sa tcherkesse blanche.

A partir de ce moment nous ne vîmes plus rien qu'un groupe de deux hommes luttant corps à corps. Au bout d'une minute, un des deux hommes glissa de son cheval; — c'est-à-dire le tronc d'un homme seulement : la tête était restée à la main de l'adversaire.

L'adversaire, c'était le montagnard. Il poussa avec une sauvage et effrayante énergie un cri de triomphe; secoua la tête dégouttante de sang et l'accrocha à l'arçon de sa selle.

Le cheval sans cavalier s'enfuit, et, par un instinct naturel, après avoir fait un détour, revint se joindre à nous.

Le cadavre décapité resta immobile.

Puis, au cri de triomphe du montagnard, succéda un second cri de défi

Je me tournai vers le Cosaque qui avait demandé à combattre le second. Il fumait tranquillement sa pipe.

Il me fit signe de la tête.

— J'y vais, dit-il.

Puis, à son tour, il poussa un cri en signe qu'il acceptait le combat.

Le montagnard, qui faisait de la fantasia, s'arrêta pour voir quel nouveau champion venait à lui.

— Allons, dis-je à mon Cosaque, j'augmente la prime de dix roubles.

Cette fois, il me répondit par un simple clignement des yeux. Il semblait faire provision de fumée, l'aspirant et ne la rendant pas.

Puis il partit au galop avant que l'abreck eût le temps de recharger son fusil, arrêta son cheval à quarante pas de lui, épaula et lâcha la détente.

Une légère fumée qui enveloppa son visage nous fit croire à tous que l'amorce seule avait brûlé.

Le croyant désarmé de son fusil, l'abreck fondit sur lui le pistolet à la main et tira son coup à dix pas.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

[1] Voir les numéros 598 à 613.

## LES PAUVRES A LA PORTE DU MANOIR

Par les chemins couverts de neige, à travers l'aigre bise et le verglas, les pauvres diables transis, sans asile et sans pain, sont arrivés jusqu'à la porte du vieux château, dont les fenêtres sont toutes brillamment illuminées. D'une main tremblante, ils ont agité la sonnette. Mais dans le bruit de la fête les aura-t-on entendus? C'est ce qu'ils se demandent, les yeux fixés sur ces fenêtres qui luisent comme des yeux ardents à la pâle clarté de la lune. Sonneront-ils encore? Ils hésitent; car, si l'on craint moins de demander à ceux qui possèdent tout en abondance, on a toujours souci de troubler de ses plaintes la joie des autres. — Sonneront-ils encore?

Sonnez, braves gens, et la grille s'ouvrira toute grande pour vous recevoir; une bourrée jetée dans l'âtre vous aura bientôt réchauffés, et vous pourrez alors bénir les blanches petites mains qui viendront vous apporter elles-mêmes, avec un verre de vin chaud, les appétissants débris du souper.

FRANCIS RICHARD.



## RÉBUS



*Explication du dernier rébus :*

Dans un porc tout se mange.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît.

ÉMILE AUCANTE



LES PAUVRES A LA PORTE DU MANOIR, dessin de M. Heym. — Voir page [illegible].

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS | DEPARTEM. |
|---|---|---|
| an . . . | 15 fr. » | — 17 fr. |
| mois . . | 8 fr. » | — 9 fr. |
| s mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DEPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an . . . | 15 fr. » | — 17 fr. |
| Six mois . . | 8 fr. » | — 9 fr |
| Trois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 615.
Mercredi 13 Février 1867.

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis.**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

**Mon ami le baron belge.** — Une définition de l'expérience. — Croisière rue Drouot. — Le carnet d'un observateur. — Comme quoi la danseuse du matin ne ressemble guère à la danseuse du soir. — Le travail chorégraphique à l'Opéra. — Ce que coûte l'enfantement de la grâce — L'heure solennelle du cachemire. — Sautez, petites sauterelles! — Tristes mines et tristes plumages. — Comment déjeûnent les danseuses. — Mesdames les mères. — Réflexion profonde de Nestor Roqueplan. — Le mariage d'un gros actionnaire des pompes funèbres. — Un voyage de noces comme on n'en voit pas souvent. — Tête-à-tête à trois. — Ce qu'il y avait dans la grande caisse verte. — Correspondance d'Égypte. — Des députés qui refusent de siéger à gauche. — Une comédienne qui tient à débuter dans sa calèche.

Je possède un ami qui est riche, Belge et baron.

C'est joli pour un simple homme de lettres. Aussi ne fais-je point cette déclaration sans une certaine nuance d'orgueil.

Or, mon ami le baron Léopold est abonné de l'Opéra, et, depuis un an, il n'a pas laissé vide une seule fois la stalle numéro ...

Un jour je lui dis :

— Connaissez-vous bien les danseuses de l'Opéra ?

— Toutes par leur nom, fit-il en se rengorgeant. J'ai mes entrées dans les coulisses.

— Mon cher, celui qui ne voit les danseuses que le soir ne les connait qu'à moitié, et bien juste encore. L'autre moitié lui échappe, tant qu'il ne les a pas observées dans leurs évolutions matinales, tant qu'il ne les a pas rencontrées dans leur négligé de la première heure. Le hasard vous a-t-il conduit rue Drouot, le matin, vers neuf heures et demie?

— Jamais.

— Alors allez-y exprès, et établissez une croisière d'une demi-heure sur le bitume qui longe l'ancien hôtel Choiseul.

— Et que me rapportera ma faction?

— Vous n'avez pas peur de perdre une illusion?

— L'expérience, me répondit fièrement le Belge, est un ciment qui se fabrique avec des illusions pilées.

— Eh bien, vous verrez ces demoiselles venir à leurs leçons, et vous m'en direz des nouvelles.

Le lendemain, à l'heure indiquée, le baron Léopold croisa et recroisa. Le surlendemain, il s'établit dans le petit couloir obscur qui mène de la rue Drouot au passage de l'Opéra, le troisième jour, sous un prétexte quelconque, il s'assit chez Mme Monge, la concierge des coulisses. Plus tard, il se lia avec les machinistes et aida à transporter les décors.

De tels efforts devaient être récompensés. Au bout d'un mois, Léopold avait vu et entendu tant de choses, qu'il



LA MAISON DE FRANÇOIS Ier, AU COIN DU COURS-LA-REINE ET DE LA RUE BAYARD, d'après une photographie. — Voir page 102.

n'avait pas conservé la moindre illusion sur les déesses de l'Opéra (vieux style).

Quand je le revis, ma première question fut :

— Eh bien ?

— Mon cher, me répondit-il gravement, nous voici à la veille de l'Exposition universelle, et bon nombre de mes jeunes compatriotes sont sur le point de se mettre en route, le portefeuille aussi bien garni de billets de banque que le cœur bourré d'aspirations tendres et fantastiques. Or, je ne saurais mieux faire que d'offrir aux méditations des candides gentilshommes qui me seront recommandés ces notes consignées sur mes tablettes. Si je parviens à en arrêter un seul sur la pente glissante des diamants et du bois de rose, j'aurai bien mérité de ma patrie

— Et ces notes, puis-je y jeter les yeux ?

— Parfaitement.

Le brave garçon avait enfin compris que ce n'est pas du fond d'une stalle qu'il convient de juger une danseuse en dernier ressort, quand elle est badigeonnée de rouge, de blanc, de noir et de bleu, quand elle arbore un maillot de soie, quinze jupes de tarlatane et deux ou trois kilogrammes de cheveux ; quand la lumière électrique enfin lui prête son cadre éblouissant. C'est à l'heure matinale de la leçon, que, selon ma recommandation, il avait été guetter la vérité, pour la saisir sur le fait.

Le croquis qui suit — fort curieux à mon avis — est extrait, sinon textuellement, du moins aussi exactement que possible du carnet du baron Léopold

~~~ La leçon qui ne permet ni paresse ni fatigue, la leçon est le joug impitoyable de la danseuse

Tous les jours, il dure pendant deux heures, ce terrible travail de gymnastique et de déhanchement. Les danseuses le commencent à onze ans et ne doivent le cesser jamais, sous peine de perdre en peu de semaines le fruit des sueurs passées.

Celles-ci s'écrasent les orteils pour s'initier au secret des belles pointes ; celles-là portent des *gehennes* de bois qui maintiennent les talons adhérents et chassent l'extrémité des pieds au dehors. D'autres, retenues aux barres d'appui, se courbent à se briser les reins, d'autres encore font des élévations, des pirouettes simples ou des pirouettes renversées, tant que le soufflé ne manque pas à leur poitrine.

La réputation ne peut même pas faire espérer le repos. Ni M^lle^ Taglioni, ni M^lle^ Fanny Essler, ni M^me^ Ferraris, n'ont jamais oublié l'heure de l'exercice quotidien. M^lles^ Mourawieff, Salvioni, Dor et tant d'autres, célèbres ou en passe de le devenir, peuvent en dire autant.

Qui donc imaginerait combien est douloureux l'enfantement de la grâce ?

Toutes les danseuses, me direz-vous, n'ont pas un respect si profond pour les leçons. — Je le sais ; mais celles-là ne sont plus des danseuses que de nom. Autrefois elles y sont venues, gardez-vous d'en douter, avant le moment solennel du cachemire, de la rivière étincelante et du coupé bleu foncé. Il fallait danser pour se faire remarquer. Après, à quoi bon ?

Ce moment solennel viendra aussi pour vous, petites filles aux dents blanches. Croquez patiemment des sucres d'orge, en attendant.

En attendant, sautez, petites sauterelles. — Vous avez froid ? — Sautez. — Vous avez faim ? — Sautez. — Vous avez la fièvre ? — Sautez, sautez encore. Voici bientôt l'examen ; il s'agit de passer du troisième quadrille dans le second, et de ne plus tapisser les praticables au fond du théâtre

Ainsi parle la mère qui n'entend pas la plaisanterie, qui considère sa fille comme son trésor, sans aucune figure de rhétorique, qui ne la perd de vue ni dans la rue, ni à la leçon, ni à la loge d'habillement, qui encombrerait les coulisses pour l'envelopper encore de son regard, si l'administration n'y avait pas mis bon ordre.

Dix heures vont sonner.

Les apercevez-vous toutes déboucher des rues adjacentes, ces merveilleuses jeunes filles qui vous sont apparues hier, belles à donner le vertige ? Ce sont elles que vous avez vues recevoir les hommages et distribuer parcimonieusement les sourires, — un sourire est une valeur, — ce sont elles qui faisaient pâlir de jalousie et d'espérance les roides diplomates, c'est pour elles que le grand seigneur des Croisades lançait un regard courroucé au grand seigneur de la caisse.

La lumière crue du matin a fait justice de toutes les chimères et de tous les artifices.

Comme elles sont maigres et pâles leurs joues, qu'un sang appauvri ne colore plus ! Comme la peau en est gercée et brûlée par l'emploi permanent du fard et du blanc de liqueur ! — Dieu me pardonne ! en voici une qui a gardé son rouge d'hier. Que voulez-vous ? on se lève si vite qu'on n'a pas toujours le temps de se laver et de se peigner !

Et ces yeux enivrants, escortés de cils noircis ! Ces yeux qui semblaient résumer toutes les joies du paradis, maintenant ils se montrent rougis, gonflés, estompés de bistre Hélas ! l'atmosphère du gaz et l'éclat de la rampe sont de terribles ennemis pour les yeux.

Tristes mines et tristes plumages aussi !

Le chapeau bossué, remonté et restauré maintes fois, noué par des rubans dont la fraîcheur n'est même pas équivoque ; la collerette recroquevillée ; la robe à la nuance impossible, mince en hiver et à peine doublée d'un unique jupon noir ; un tartan ou un camail qui ont passé probablement par le Temple ; des bottines éreintées, déformées, mouchetées de boue sèche : tout cela, convenez-en, n'est pas fait pour inspirer des idées bien éthérées.

Le caractère distinctif de la danseuse consiste en un petit sac de cuir noir, notablement gonflé. Elle oublierait plutôt ses bottines que son sac. Ouvrons-le, puisque nous sommes en veine d'indiscrétion. Voici des jupons, de la pommade, du blanc et du rouge, un filet pour les cheveux, des vieux souliers de danse au rebut pour la représentation, mais encore assez bons pour la leçon. Voici enfin un petit croissant de deux sous destiné à réparer les forces de la propriétaire du sac.

Ces demoiselles, en riant et en se transmettant comme un mot d'ordre le cancan du jour, montent l'escalier de service du théâtre, suivies de la phalange des inévitables mères Elles se hâtent de se mettre *en danse*, c'est-à-dire en jupe courte, en maillot et en corset, puis les leçons commencent.

Les leçons ont lieu, soit au foyer de la danse, derrière la scène, soit au grand foyer situé au fond de la cour, en face de la porte cochère. Cette dernière salle se nomme *le foyer de l'amour*. Pourquoi ? Je n'ai jamais pu le découvrir.

Gare alors à celles qui troublent l'ordre par leur bavardage, qui dérangent les ensembles par leur inattention ! Un demi-jour d'amende ! un jour d'amende ! — Et un coup d'œil terrible de la mère apprend à la délinquante ce qui l'attend de retour au logis.

Grâce au ciel ! la leçon s'achève, et les élèves songent à manger. — Pour bien travailler, il faut n'avoir pas déjeuné

Elles rentrent dans leurs loges, où elles sont distribuées seize par seize ; elles s'asseyent, courbaturées, les genoux brisés, les cheveux collés sur les tempes par la sueur. Elles respirent longuement pour dégager leurs poumons saturés de poussière, et dévorent leur petit croissant avec un appétit de seize ans, rarement assouvi

Je sais une frêle enfant qui vint à bout, en une seule séance, d'une boîte de chocolat déposée chez le concierge par un abonné. Il y en avait bien deux livres. La pauvrette n'était pas gourmande : elle avait bon appétit, voilà tout

Il va sans dire, je le répète, qu'il est question ici des danseuses au début de leur carrière, attendant encore un quine à la loterie des diamants.

Les aristocrates se font apporter un bifteck ou une côtelette.

La leçon finie, il n'est pas toujours loisible d'aller se reposer sur sa maigre couchette. Une répétition est souvent affichée pour une heure, répétition qui durera jusqu'à quatre. Le soir, on joue peut-être *Guillaume Tell*, où les quadrilles doivent figurer en scène à sept heures et quart et paraître encore à minuit.

A ce métier-là une danseuse du corps de ballet gagne de cinquante à soixante-quinze francs par mois.

Et les amendes ? et les suppléments de chaussures ? — Nous n'en parlerons pas.

Ah ! s'il n'y avait pas de compensations hypothéquées sur les brouillards dorés de l'avenir !

Et je vous assure qu'ils sont plus dorés que jamais ces brouillards-là, par le temps qui court. Chaque matin, les journaux, comme vous savez, annoncent la visite certaine d'un nouveau roi ou d'un nouveau prince au palais du Champ de Mars. Aussi les tireuses de cartes ont-elles un notable surcroît de besogne de la part de mesdames les mères de la danse.

~~~ Une mère de la danse se reconnaîtrait entre mille vieilles femmes, car elle a le talent de réaliser à elle seule tout ce qui a été dit et dessiné de plus fantastique sur les mères d'actrices.

Le dernier cabas de paille, vous le retrouverez à son bras. Elle y serre le tricot qu'elle confectionne durant les leçons de sa fille, en débitant à ses voisines des infamies de l'univers entier et particulièrement de tous les fonctionnaires de l'administration.

Seriez-vous curieux de connaître la profession d'une personne qui prévient en sa faveur par son aspect digne et respectable ? La mère de la danse est généralement portière, poseuse de sangsues ou femme de ménage.

Quelquefois — mais cela est bien rare — elle a dans un vieux bas quelques économies, qui lui permettent d'*attendre les événements* dans l'oisiveté

Jadis les mères de la danse pénétraient dans le foyer. Le foyer, personne ne l'ignore, est un véritable salon, où les abonnés ne se présentent qu'en habit noir, où il n'est pas rare d'apercevoir des princes de famille souveraine.

Or, il advint que des personnages trop renommés pour leur opulence eurent une peine extrême à se débarrasser des politesses obséquieuses de ces dames.

Une des dernières administrations se vit forcée d'adopter une mesure radicale, qui les consignait à la porte du foyer de la danse et des coulisses, et les invitait à se tenir désormais dans les loges avec les habilleuses.

Il y eut presque une insurrection On cria à l'infamie, à l'immoralité. Des mères, dont les filles jouissaient d'une émancipation incontestable, versèrent des torrents de larmes et allèrent dans toute la ville, répétant qu'un complot était ourdi contre l'honneur de leur vertueuse lignée.

Rien n'y fit Le directeur tint bon, et le règlement subsiste encore aujourd'hui.

Sans que les mœurs y aient gagné grand'chose, le respect humain est un peu mieux sauvé.

Une petite anecdote caractéristique, si vous le permettez

Quiconque hante l'Opéra est frappé de l'énorme différence qui existe presque toujours entre l'âge d'une mère de la danse et celui de sa gracieuse fille. Je pourrais citer plusieurs de ces demoiselles qui n'ont pas atteint leur dix-septième année, et dont les mères accusent la soixantaine pour le moins.

Un soir, pour la dixième fois, nous nous posions ce point d'interrogation :

— Comment cela se fait-il ?

— Je le sais, moi, dit Nestor Roqueplan qui venait d'arriver, rien n'est plus simple...

(Nestor Roqueplan est un homme pour qui les problèmes physiologiques du monde théâtral n'ont pas de secret.)

— C'est que ces mères, continua-t-il, ne sont pas souvent les vraies mères

~~~ Pourquoi l'antithèse ne servirait-elle pas de transition tout comme l'analogie ?

Pour les besoins de ma narration, je résous la question affirmativement, et je passe d'une étude sur les mœurs de l'Opéra à une historiette de pompes funèbres.

Un fort actionnaire de la compagnie des pompes funèbres, homme assez mûr, désirait se marier

Il ne plaisait guère à la jeune personne. Mais il était riche et il acheva de lever les hésitations de sa fiancée par la promesse d'un voyage en Italie

Il fut convenu qu'on se mettrait en route au sortir de l'église.

Le mariage se fit

En arrivant à la paroisse, un enterrement de première classe venait de se terminer, et les tentures noires étaient encore suspendues à la façade du monument. Personne n'y prit garde : ces incidents sont assez fréquents à Paris.

Quand le oui fatal fut prononcé, le marié prit le bras de sa femme et la conduisit vers une voiture qui attendait sur la place

La mariée remarqua bien la forme singulière de la voiture, mais elle n'osa pas faire d'observation

C'était une sorte de briska, haut sur roues, peint en vert foncé, avec une caisse oblongue fixée à l'arrière-train

On roule. Le mari est aux petits soins pour sa femme. Il fait arrêter la voiture dans chaque ville importante pour lui laisser admirer les curiosités locales

Madame essaye bien de temps en temps de savoir ce que contient la mystérieuse caisse verte Mais monsieur se borne à répondre :

— Plus tard, plus tard.

Et il détourne la conversation.

Madame se perd en conjectures et finit par supposer qu'il y a là quelque toilette magnifique dont son mari lui réserve la surprise au terme du voyage.

On visite successivement Milan, Parme, Florence, Rome Un grand mois s'écoule Enfin on approche de Naples.

Voici la baie, le Vésuve, les coteaux de Pausilippe.

Monsieur commence à se montrer soucieux. Il met fréquemment la tête à la portière.

Sa femme lui demande le sujet de sa préoccupation

Tout à coup il s'écrie :

— Le voilà !

— Qui ?

— Le clergé que j'ai fait prévenir par dépêche télégraphique.

— Le clergé ? et pourquoi ?

— Pour recevoir le corps.

— Quel corps ?

— Celui de la princesse de Sinopialeone. Cette pauvre princesse est décédée à Paris. Ses héritiers, après l'avoir fait embaumer, faisaient transporter son corps en Italie précisément le jour où nous devions partir nous-mêmes. Ma foi ! j'ai profité de la voiture.

La pauvre femme eut un frisson et faillit s'évanouir.

Pardonnera-t-elle jamais à son mari de lui avoir fait faire son voyage de noces, à trois... avec un cadavre ?

~~~ Correspondance d'Égypte.

Rien de l'*Agence Havas*. Le fait n'en est pas moins certain... au contraire.

L'assemblée des représentants égyptiens a eu lieu au Caire, et un incident piquant s'est produit quand le colonel aide de camp a introduit les députés dans la salle des délibérations.

Tous se sont précipités du côté droit de la chambre. Ils étaient entassés les uns sur les autres. Beaucoup, faute de place, s'accroupirent sur les marches de l'escalier.

L'aide de camp leur fit observer qu'il y avait beaucoup de places à gauche, et qu'ils seraient bien plus à l'aise en se disséminant un peu partout.

Un vieux cheik à barbe blanche prit la parole au nom de ses collègues :

— Nous savons trop le respect que nous devons au sublime vice-roi pour nous permettre de nous asseoir du côté gauche.

Chacun protesta dans le même sens.

Impossible de les faire démordre Il fallut commencer les délibérations avec tous les députés pressés comme des sardines sur les bancs de droite, et les bancs de gauche absolument vides

Voilà tout ce que les journaux d'Europe leur avaient appris sur le régime parlementaire.

~~~ On m'a conté tout à l'heure une nouvelle assez curieuse. Je l'ai gardée pour mon final, car elle me paraît valoir bien des échos.

L'écœurante exhibition dont une certaine demoiselle vient de se passer la fantaisie sur une toute petite scène menace de faire école.

Une des *collègues* de la personne en question est en pourparlers avec un directeur de théâtre aux abois Ce directeur compte monter une grande revue pour l'époque de l'Exposition universelle. La dame du Lac entre dans l'affaire pour une somme importante, à la condition que cet ouvrage, éminemment littéraire, lui fournira, chaque soir,
~~~

l'occasion de traverser le théâtre dans sa calèche découverte, escortée de ses laquais en grande livrée.

Le théâtre est, dit-on, l'image des mœurs. — Eh bien, voilà qui est consolant!

GÉRÔME H.

## BULLETIN

Le chemin de fer de Ceinture, sur la rive gauche de la Seine, est complètement terminé aujourd'hui, et des trains d'essai ont déjà parcouru la nouvelle ligne, qui ne tardera pas à être livrée à la circulation des voyageurs et des marchandises.

Cette partie du chemin de fer, qui réalise la réunion de tous les points du centre de Paris à tous les points de sa circonférence, présente, sur un parcours de près de 12 kilomètres à travers les 15e, 14e et 13e arrondissements, d'intéressants spécimens de tous les ouvrages auxquels donne lieu l'établissement des voies ferrées : ponts, viaducs, tunnels, remblais, tranchées, etc.

Après le magnifique pont jeté sur la Seine au Point-du-Jour, l'ouvrage le plus considérable de la ligne est le grand tunnel de Montrouge, qui a plus de 900 mètres de développement. Il s'étend sous le plateau de Montsouris, dont la masse était déjà profondément excavée en tous sens par d'anciennes carrières abandonnées depuis longtemps. Le tunnel s'y fraye un passage en ligne droite; il passe à 21 mètres au-dessous du chemin de fer de Sceaux, et aboutit à une profonde tranchée que traverse l'aqueduc d'Arcueil, qui amène à Paris les eaux de Rungis.

La station de Montrouge est établie dans une tranchée qui s'étend de la route de Châtillon à la route d'Orléans et à proximité de centres de population importants. Depuis le pont-viaduc du Point-du-Jour jusqu'à Ivry, d'autres stations sont réparties sur la ligne, notamment aux points où elle se raccorde avec les chemins de fer de l'Ouest (rive gauche), de Sceaux et d'Orléans.

L'Empereur et l'Impératrice ont envoyé divers lots à plusieurs loteries de bienfaisance.

A la loterie de bienfaisance organisée à Besançon par les dames protestantes, elles ont accordé un lot composé de deux plateaux en porcelaine de Sèvres. A celle de Dijon, un service à thé, et à Sarrebourg cinq pièces en porcelaine de Sèvres.

M. le comte de Sartiges, ambassadeur de France près le Saint-Siége, a ouvert les salons du palais Colonna, où il réside, pour ses réceptions de la saison d'hiver. Les cardinaux, les membres du corps diplomatique, les prélats, la noblesse romaine et un grand nombre d'autres personnages de distinction ont assisté à la première de ces magnifiques soirées, dont Mme la comtesse de Sartiges fait les honneurs avec la grâce et l'amabilité qui la caractérisent.

Nous sommes en mesure d'annoncer, dit l'*Irish Times*, qu'il a été décidé que le prince de Galles aurait une résidence en Irlande et qu'il y passerait chaque année un temps plus ou moins long, au sein d'une population qu'il est appelé un jour à gouverner.

Depuis l'arrivée aux affaires du ministère actuel, il a été représenté plusieurs fois au prince que son séjour, chaque année, en Irlande, serait un acte de sagesse, et le prince a accepté avec plaisir cette mission.

Depuis le mariage de la princesse Dagmar, pour laquelle on a fait venir de France tant de soieries, la cour de Russie s'est donné le mot pour ne plus porter que des étoffes russes. La baisse du rouble a surtout motivé cette héroïque résolution.

Par son testament, M. Victor Cousin laisse à M. Mignet, son meilleur et plus ancien ami, une rente de 10,000 francs. M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui, ainsi que M. Mignet, est sans fortune, se trouve doté d'une pension de 6,000 francs, avec un traitement de 4,000 francs comme conservateur de la bibliothèque léguée par M. Cousin à la Sorbonne.

Mlle Louise Collet, née Revoil, hérite d'une pension de 6,000 francs; sa fille, d'une somme assez ronde, plus la réversibilité de la pension léguée à M. Barthélemy Saint-Hilaire.

On mande de Florence que l'ancien grand-duc de Toscane, par l'organe de son fondé de pouvoir général, a fait réclamer des objets s'élevant à près de cinquante millions. Entre autres choses, il réclame l'or et l'argent qui se trouvent à Pitti, tout le mobilier de divers palais, l'établissement de pierres dures à Florence, trois admirables tableaux de Raphaël, et une infinité d'objets d'art extrêmement précieux. Il a été nommé une commission spéciale chargée d'examiner ces réclamations.

Pour la première fois, depuis le commencement de son administration, le vice-roi des Indes anglaises, sir John Lawrence, a donné à Agra des fêtes officielles. La splendeur de la pompe européenne s'y unissait à toutes les magnificences orientales. Le luxe déployé dans ces fêtes a une importance politique pour des contrées où les indigènes ne séparent pas l'idée du faste de celle du pouvoir. Par sa position géographique, la ville d'Agra est un centre de premier ordre; les souvenirs de l'empereur Akhbar y sont encore vivants, et c'est là qu'on admire les chefs-d'œuvre principaux de l'architecture nationale. Les arts décoratifs y ont été poussés très-loin, et le monde compte peu de cités aussi pittoresques.

TH. DE LANGEAC.

# LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

DEUXIÈME PARTIE.

## LES MEDINA-CELI.

Il reprit sa route en sifflant une complainte des montagnes. Comme il vit que les deux alguazils le suivaient de l'œil d'un air indécis, et restaient à la même place, il leur cria de loin :

— A quoi bon la poudre sans les mousquets? On a besoin de vous à la Barbacane.

Un double *merci* traversa l'espace, et les alguazils redescendirent la ruelle à toutes jambes.

On se rappelle que Bobazon jouissait de sa liberté depuis la veille au matin. Il avait passé toute sa journée du dimanche à parcourir la ville de long en large, le nez au vent, évitant avec soin toute occasion de dépense.

Deux choses l'avaient frappé particulièrement.

En première ligne, la potence royale plantée sur la place de la Carne. Elle supportait deux patients, et la foule assemblée parlait d'un troisième qui avait dû être décroché la nuit.

En second lieu, l'admiration de Bobazon avait été excitée par les marchands de zandias ou melons d'eau, à la Barbacane (Bab-el-cana, porte du mont).

Pendant que Bobazon, émerveillé, mesurait la prodigieuse hauteur des pyramides que les marchands construisent à l'aide de ce fruit, un polisson, peut-être Maravedi ou Cornejo son collègue, ayant essayé de dérober une des pastèques rangées à la base du plus haut obélisque, il y eut un éboulement, et la montagne entière croula.

Bobazon vit avec étonnement des canons de mousquets apparaître sous les melons...

Ces deux faits majeurs lui étaient revenus à l'esprit, dans son embarras, et il les avait lancés au hasard, selon le système des rustres de tous les pays, qui croient avoir bataille gagnée quand on n'a pu les réduire au silence.

Bobazon n'avait donc point tout à fait parlé à l'aventure, mais il n'avait aucune raison pour penser que ses paroles décousues produiraient un si grand effet sur les alguazils. Son succès inespéré le laissa littéralement abasourdi. Il se gratta le front à deux mains, et récapitula de son mieux les quelques paroles échangées pour y chercher le mot de cette nouvelle énigme.

— Un mort volé à la potence, murmura-t-il, c'est moi qui ai dit cela. . Eux, ils ont parlé de deux cents livres de poudre à canon... Des mousquets. . c'est moi... Saint patron! il y a anguille sous roche... Et à quel jour sommes-nous de la lune? Le diable s'y perdrait!

Pepino et Migaja, les affamés, broutaient déjà l'herbe poudreuse qui essayait de croître le long des murs.

— Que dites-vous de ceci, vous autres? continua Bobazon en s'adressant à eux; — vous n'en dites rien? Et que vous importe! Ces brutes sont heureuses .. moi j'ai ma charge de secrets d'État auxquels je ne comprends rien. . Damné pays où l'on marche dans les mystères jusqu'à la cheville! .. Allons, Pepino, fainéant!.. En route, paresseux de Migaja!

Comme il reprenait sa marche, il entendit un bruit de voix et d'éclats de rire dans le jardin de la maison de Pilate, dont les beaux ombrages s'étendaient à gauche de la ruelle. Le mur finissait à quelques pas de là et se remplaçait par une grille qui donnait point de vue sur les ruines de la Cartaja, ancien couvent de la règle de Saint-Bruno, au-dessus duquel, à l'horizon nuageux, se dessinaient vaguement les cimes pourprées de la Sierra-Morena.

Bobazon glissa son regard curieux entre les deux premiers barreaux de la grille. Il vit un jeune homme très-pâle et portant le bras en écharpe, qui causait avec une fillette.

— Charmante Encarnacion, dit-il, vous êtes cent fois, vous êtes mille fois plus belle que votre maîtresse... J'aime bien mieux votre sourire espiègle que la fade régularité de ses traits.... Vous plaît-il d'avoir la bague que je porte au doigt?

— Ne voulez-vous point la garder pour votre fiancée, seigneur comte? demanda la soubrette avec moquerie.

— Si quelqu'un voyait le seigneur don Juan de Haro courir après une pauvre suivante comme moi, au lieu de rester dans son lit à soigner sagement sa blessure...

Don Juan réfléchit.

— Tu as raison, ma belle, dit-il en prenant un tout autre ton; ce n'est pas pour te conter fleurette que je suis venu dans ce vieux logis qui va changer de maître. Puisque tu parles de ma blessure, occupons-nous de celui qui l'a faite. Connais-tu ce jeune campagnard, don Ramire de Mendoze?

Bobazon se fit petit derrière sa grille et ouvrit pour le coup ses oreilles toutes grandes.

— Voilà donc pourquoi mon pauvre maître a été pendu! pensait-il; mais les saltarines disaient tout à l'heure que cent onces d'or seraient comptées à celui qui livrerait le meurtrier de ce Juan de Haro que voici frais et bien portant!... Donnerait-on encore les cent onces pour le cadavre que j'ai dans mon sac?... Ils me grilleraient plutôt quand ils verraient le trou qui est à la place du cœur... Et que pourrais-je dire?... Le mécréant d'Africain s'en est servi pour ses sortiléges. Voyez pourtant comme les histoires s'apprennent! Celle de mon maître m'est venue pièce par pièce...

Doucement, Migaja! tu vas nous faire découvrir, bête damnée!... Le Maugrabin m'a appris que le cher jeune homme était défunt; l'alguazil, qu'on avait volé un pendu à la potence; les saltarelles, que ce mignon de Palomas avait reçu un méchant coup; le mignon, que le coup lui venait de mon pauvre jeune maître... Je jure bien par mon saint patron que l'amour ne me fera jamais faire de folies!...

Encarnacion avait cependant consenti à descendre de son tertre. La bague du comte de Palomas brilla bientôt à son doigt.

— Qui donc connaîtrais-je, sainte Marie! s'écria-t-elle, si je ne connaissais pas l'hidalgo d'Estramadure?... Je vous fais juge, seigneur don Juan : doit-on garder le secret qui ne vous fut point confié?

— Non certes, décida Palomas.

— Eh bien donc, soyez heureux en ménage, noble comte, c'est le souhait que je forme en votre faveur... ma maîtresse est une fille sage... Il y avait cinq palmes entre son balcon et le sol. Le jeune Ramire est timide et sot comme nos colombes montagnardes... Il n'aurait pas osé seulement se dresser sur la pointe des pieds pour lui serrer la main.

— Mais il venait?

— Oh! certes .. toutes les nuits.

— Il parlait?

— Comme un roman de chevalerie.

— Et ta maîtresse l'écoutait?

— Mère des anges! avec bien du plaisir.

— S'est-il approché d'elle pendant la route?

— Il n'eût osé. . Je crois qu'il se cachait de certain rustre, sale, lourd, ignoble et stupide qui lui sert de valet.

— Ah! coquine effrontée! pensa Bobazon, qui eut, ma foi, le rouge au front; oses-tu ainsi parler d'un honnête garçon, toi, âme vénale, cœur perverti?... Je voudrais t'inspirer, un jour venant, de l'amour, misérable fille, afin de te torturer par mes froideurs!

— Et depuis votre arrivée à Séville, reprit don Juan, l'a-t-on vu rôder sous les balcons?

— Vous le savez bien, seigneur, répliqua la soubrette, puisque c'est en quittant sa faction qu'il vous a donné ce bon coup d'épée.

— Peuh! fit le comte, — une égratignure.

Ils descendaient le sentier qui menait à la grille. Bobazon fut obligé de reculer pour se mettre à l'abri derrière l'angle du mur. Sans cela il aurait été aperçu inévitablement.

Il ne voyait plus les deux interlocuteurs, mais il ne les entendait que mieux, car ils étaient maintenant tout près de lui.

Le comte de Palomas demanda encore :

— La nuit dernière est-il venu?

— Pour cela, non, répliqua la soubrette. Aussi on a bien pleuré.

— Par tous les saints du paradis! s'écria don Juan qui éclata de rire, au moins je n'épouse pas chat en poche! je sais à quoi m'en tenir .. Quant au bel hidalgo, ma mignonne, il ne viendra plus...

— Il faut donc qu'il soit mort! dit Encarnacion.

Sans doute qu'il fut répondu par un geste seulement, car Bobazon n'entendit aucune réplique.

Le comte reprit après un silence :

— Quand Isabel sera ma femme, répéteras-tu devant témoins ce que tu m'as dit de ses entrevues nocturnes avec ce rustique galant?

La voix était déjà si éloignée que Bobazon put se remettre à son poste d'observation. Il y arriva pour voir don Juan et sa compagne tourner un massif de citronniers et disparaître derrière la verdure sombre et luisante.

Les derniers mots d'Encarnacion furent ceux-ci :

— Que me donnerez-vous si je parle?

Nous ne saurions exprimer combien la vénalité de cette créature inspirait à Bobazon de répugnance et de dégoût.

— Hein! Migaja, grommela-t-il en revenant à ses chevaux, voilà une âme corrompue! As-tu entendu, Pepino?... si l'on allait raconter tout cela au bon duc qui est nouvellement revenu?... A chaque instant notre arc prend une corde de plus... Vive Dieu! avec ce que je pêcherai ici en eau trouble, je veux acheter tout le terrain qui est entre la Mabon et la Sierra. Bonifaz sera mon vassal, le vieux radoteur... Et les bonnes gens du pays viendront me voir dîner par les fenêtres!

Vous voyez bien qu'au fond il avait son genre de générosité, ce Bobazon. Ce n'était pas un Harpagon. Il prétendait faire bonne chère.

Il avait hâte désormais d'achever sa besogne et d'arrondir sa bourse par la vente des deux chevaux. L'abreuvoir de Cid-Abdallah devait être éloigné à peine de quelques centaines de pas. Il souffleta les oreilles de Migaja pour lui donner du nerf, et offrit à Pepino un de ces bons coups de pied qu'il n'épargnait jamais. La caravane reprit sa marche.

C'était un sentier étroit, silencieux et désert. Le soleil frappant d'aplomb ces murs blanchâtres et ce sol aussi aride que le torchis, arrivait à produire une lumière véritablement éblouissante. On ne pouvait fuir ces rayons qui venaient de droite et de gauche, d'en haut et d'en bas, multipliés par eux-mêmes en quelque sorte et poursuivant le regard dans toutes les directions.

Si la nuit évoque les fantômes, l'excès de la clarté produit les hallucinations et les mirages, autre genre de fantastique. Tout en suivant cette route solitaire baignée d'incandescents rayonnements, Bobazon songeait à Ramire, et le sac inerte qui renfermait le cadavre du malheureux jeune homme lui semblait parfois tressaillir comme si un choc intérieur en eût secoué la toile.

Le plein jour fait de tout rustre un esprit fort, Bobazon haussait les épaules et se raillait lui-même. Toutefois sa pensée allait s'assombrissant et s'accoutumant aux vagues terreurs que soulèvent les événements surnaturels.

1. Voir les numéros 583 à 614.



VENISE. — VUE PRISE DU CIMETIÈRE ISRAÉLITE DU LIDO, [illegible] — Voir [illegible]



GRAINE DE LANDWEHR, composition de M. Preller. — Voir page 103.

Souvenez-vous qu'il sortait de cette chambre, au premier étage de la maison du forgeron, et que dans ce réduit étrange son courage avait bien été déjà un peu entamé.

La fontaine moresque appelée l'abreuvoir de Cid-Abdallah était une ruine de grand style, située au milieu d'une place assez étendue, où l'on apercevait encore çà et là des vestiges d'habitations. Il y avait eu là autrefois un caravansérail et tout un grand quartier descendant vers la basse ville. Le fameux incendie de 1328 avait mis ces demeures au niveau du sol. Le mouvement de Séville chrétienne s'était porté ailleurs. Sauf les anciens jardins de Cid-Abdallah, occupés en partie par les derrières de la boucherie Trasdoblo, quelques décombres poudreux témoignaient seuls de l'importance passée de ce lieu.

L'abreuvoir présentait l'apparence d'une vaste coupe de marbre rouge posée à terre et d'une forme légèrement allongée en ovale. Au centre, trois lions acculés étaient chargés jadis de vomir trois jets d'eau par leurs naseaux largement ouverts. Le temps avait fait grand tort à cette disposition monumentale. Les trois lions réduits à un lamentable état n'étaient plus guère que d'informes débris. Les anciens tuyaux qui portaient l'eau à leurs gueules, crevés ou obstrués, ne fonctionnaient plus. En revanche, des citronniers sauvages et des bigaradiers avaient poussé dans les interstices de la maçonnerie, et, favorisés sans cesse par la fraîcheur de l'eau, présentaient une large touffe de verdure au milieu de cet aride désert.

L'eau elle-même s'était frayé un nouveau chemin: elle coulait, limpide et abondante, entre les pattes du dernier lion qui fût resté debout.

A gauche de l'abreuvoir s'élevait le mur des jardins de Pilate, la poterne annoncée par Moghrab était juste en face de la fontaine. A droite, à une distance d'une cinquantaine de pas environ, se voyait la porte de l'abattoir de maître Trasdoblo, dont l'enclos faisait un retour et fermait la place du côté du nord.

En avant de la fontaine sur la droite aussi, la ruelle s'ouvrait tout à coup sur de grands terrains vagues, arides, qui rejoignaient les faubourgs en traversant une portion de la ville inhabitée et désolée.

Ce fut de cet endroit caractéristique et tout inondé d'une lumière torride que surgit pour Bobazon l'apparition étrange, inouïe, invraisemblable qui devait terminer la première série de ses aventures dans la capitale andalouse.

Il venait d'atteindre l'abreuvoir et de baigner son front dans cette eau claire et fraîche. Son esprit, tout à l'heure un peu agité, avait repris son calme. En somme, la solitude de ce lieu le servait. Pour accomplir la besogne équivoque à lui imposée par le Maugrabin, il n'avait certes pas besoin de compagnie.

Le silence le plus complet régnait, soit dans les jardins de Medina-Celi, soit dans l'établissement du boucher Trasdoblo, qui semblait dormir encore. Au loin, les bruits de la ville s'étouffaient. Nul pas ne sonnait aux environs du sentier.

L'heure était favorable.

Bobazon, après s'être rafraîchi le visage et les mains, monta sur la margelle de marbre, afin de décharger Migaja, qui portait le sac contenant le corps du malheureux Mendoze, pendu à la fleur de l'âge. Il comptait, selon ses instructions, déposer le cadavre près de la fontaine et ouvrir le second sac pour faire ces deux traînées de son dont l'une devait rejoindre la poterne de la maison de Pilate, l'autre, la porte de derrière de l'établissement de maître Trasdoblo.

C'était là une diabolique idée de l'Africain. Bobazon en comprenait vaguement la double perfidie; mais, en ce moment, Ramire occupait exclusivement sa pensée. En déchargeant le sac, il sentait au travers du son les formes du cadavre, et, malgré la chaleur croissante, la sueur qui inondait ses tempes était froide. Ses pensées, malgré lui, tournaient au funèbre. Il avait contribué à ce voyage au bout duquel Ramire avait trouvé la mort. Si près du cadavre encore chaud il avait spéculé sur l'héritage. Il se sentait de vagues effrois dans l'âme, et, pour tromper sa peur, il causait, selon son habitude, avec les deux chevaux dont il enviait la tranquillité.

— Quoi donc! disait-il; — quel mal cela peut-il faire à un défunt?... Est-il encore capable de se servir de toi, Migaja?... et de toi, Pepino?... En vous vendant à quelque bon bourgeois de Séville, quel tort puis-je lui causer?... La simple raison dit que tout cela lui est bien égal; une chose qui lui importe, à ce pauvre jeune homme, ce sont les prières. Eh bien! je lui ferai chanter une messe... Sur mon salut, je le ferai!... et peut-être même que je m'arrangerai de manière qu'il ait une tombe en terre sainte... Voilà une idée chrétienne. Pepino, boiras-tu toute la fontaine, ivrogne?... Ne bouge pas, Migaja!... ce sac est lourd comme s'il était rempli de péchés mortels!...

Il était parvenu à faire glisser le sac sur le dos du cheval. Par une sorte de pieux scrupule auquel la solitude n'était pas étrangère, il lui répugnait de faire tomber lourdement sur le sol ces dépouilles chrétiennes. Il voulait y mettre des formes. Dans son opinion, en quelque sorte, il rendait ainsi les derniers devoirs à ce pauvre Mendoze.

Mais les meilleures intentions sont souvent mal récompensées. Pendant que Bobazon se livrait à ce soin vertueux, il se sentit frissonner tout à coup de la tête aux pieds. Un bruit de pas se faisait dans les terrains vagues.

On ne voyait encore personne à cause des pans de muraille disséminés dans la poudre du quartier détruit; mais les pas approchaient.

Dans son trouble, Bobazon laissa échapper le sac, qui bascula et tomba en sonnant sourdement sur le sol desséché. Le sac s'était retourné dans sa chute. La partie qui pesait naguère sur le dos du cheval se présentait maintenant à la vue. Ce trou hideux que les pratiques païennes du Maugrabin avaient laissé à la place du cœur avait suinté sans doute, car une large tache d'un rouge noirâtre se montrait à la surface du sac.

Et les pas approchaient.

PAUL FÉVAL.

*La suite au prochain numéro.)*

## LA MAISON DE FRANÇOIS Ier

Il est peu de promeneurs qui ne donnent en passant un coup d'œil à ce joli petit bâtiment dans le style renaissance qui s'élève au coin du Cours-la-Reine et de la rue Bayard, et qu'on nomme vulgairement la maison de François Ier.

Ce nom lui a été donné à tort, car on y voit, sur la façade, outre les médaillons de Louis XII, d'Anne de Bretagne, de Marguerite de Valois et de Diane de Poitiers, ceux de Henri II et de François II. La maison de François Ier est donc évidemment postérieure au règne de ce prince. Peut-être date-t-elle de François II. Quelques-uns fixent l'époque de sa construction à l'année 1572, celle de la Saint-Barthélemy, ce qui la ferait contemporaine de Charles IX. Dans ce cas, les sculptures attribuées à Jean Goujon seraient une des dernières œuvres sorties de la main du *Phidias français*, mort, comme on sait, dans le massacre des protestants. L'architecte pourrait bien avoir été Pierre Lescot, l'auteur de la façade du vieux Louvre.

Quoi qu'il en soit, cette maison fut construite primitivement à Moret, dans la forêt de Fontainebleau, pour servir de rendez-vous de chasse au roi. Elle n'était nullement disposée pour être habitée, ainsi que sa disposition intérieure le prouve. Tous les détails d'ornement sont exécutés avec un goût et un art qui en font un spécimen précieux du style décoratif sous la renaissance. Dans la frise qui règne entre les deux étages, on voit représentées en bas-relief des scènes de vendange. La corniche de la face postérieure porte cette inscription latine:

QUI SCIT FRENARE LINGUAM SENSUMQUE DOMARE
FORTIOR EST ILLO QUI FRANGIT VIRIBUS URBES

c'est-à-dire:

« Celui qui sait mettre un frein à ses paroles et dompter ses sens est plus fort que celui qui prend les villes d'assaut. »

En 1826, la maison, vendue par le gouvernement, fut achetée par un particulier qui en fit transporter pierre à pierre les matériaux à Paris, dans les Champs-Élysées, où elle fut reconstruite sur le plan actuel.

L. DE MORANCEZ.

## VENISE

VUE DU LIDO

Tous les voyageurs qui viennent à Venise tiennent à faire une excursion à cette digue de sable si célèbre qui porte le nom poétique de Lido. C'est là que, dans la belle saison, la société vénitienne prend des bains de mer. Le Lido sert aussi d'emplacement aux fêtes populaires

Je suppose que, par une belle soirée d'été, vous dirigiez votre promenade sur la partie de la plage voisine du fort Saint-André, lequel défend le port de Venise. Arrêtez-vous près des anciennes tombes israélites et regardez. Vous jouirez alors d'un merveilleux panorama. Au milieu d'un ciel de pourpre et d'or, au delà de la lagune, Venise vous apparaîtra dans toute sa splendeur, et vous aurez peine à croire que cette cité féerique soit habitée par des hommes. Jamais l'imagination des conteurs orientaux n'a conçu de spectacle plus éblouissant. Les tours et les coupoles resplendissent. Voici le Rédempteur, puis la Giudecca, la Salute, Saint-Georges-Majeur et le palais des Doges. Je défie quiconque de rester calme et de réprimer son enthousiasme.

Dans son limbe de feu, digne cadre de ses glorieux souvenirs, Venise se montre comme une merveille unique, et l'on salue avec émotion l'antique reine de l'Adriatique. Les marchands ont transporté leurs comptoirs à Trieste; mais Venise restera toujours la ville chérie des poëtes et des artistes.

A. DARLET.

## CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Du mouvement des glaciers. — Mémoire de M. Grad. — L'arsenic devenu un médicament. — Singulières expériences faites à Boston.

Dans une des dernières séances de l'Académie des sciences, M. Sainte-Claire Deville a lu un curieux mémoire de M. Grad sur la constitution et le mouvement des glaciers.

Ce qui frappe quand on remonte un glacier depuis son pied terminal jusqu'à son origine dans les hautes régions, ce sont les variations qui apparaissent successivement dans sa surface.

Une glace plus ou moins compacte et semblable à la glace d'eau se présente d'abord.

Puis viennent des couches d'une substance grenue appelée le *névé*, suivies elles-mêmes de grandes masses de neige.

Malgré ces différences, il n'y a pas, dans le glacier, des régions où le névé et la neige se rencontrent exclusivement.

La glace existe sans interruption sur toute son étendue, même lorsqu'elle disparaît sous les dépôts supérieurs.

La neige occupe surtout les cirques des hautes régions, mais elle ne persiste pas longtemps à l'état où elle est tombée; elle fond et disparaît sous les influences atmosphériques pendant la saison des pluies et des chaleurs: il n'y a donc point de neige éternelle.

Le névé constitue sous la neige de puissants amas qui descendent à la surface du glacier à une limite variable selon les localités, avec une séparation complète et discordante entre ces amas et la glace glacière.

La glace enfin, quand le névé disparaît par la fonte et l'évaporation, se présente en une masse continue plus ou moins compacte. Perméable, elle se compose de grains ou de cristaux serrés les uns contre les autres, séparés par des joints ou des fissures capillaires suivant lesquels les morceaux de glace se décomposent quand ils sont exposés au soleil.

Opaque tout d'abord, sillonnée de fissures innombrables et criblée de bulles d'air, la glace glacière devient peu à peu homogène et limpide, les cristaux isolés s'accroissent depuis la grosseur d'un petit grain jusqu'à celle d'une noix commune, et la masse entière présente tous les intermédiaires possibles entre le névé et la glace d'eau.

Enfin les glaciers se transforment en tendant sans cesse vers un état limite, où toutes les molécules constituantes s'orientent verticalement comme dans la glace d'eau.

Voici comment s'opère cette transformation:

L'eau provenant de la fonte des neiges à la surface pénètre dans la masse pour l'imbiber et la changer en névé.

Le névé fond lui-même et bien souvent disparaît complétement en été.

L'eau produite par cette fonte s'introduit dans les joints des cristaux et tend à les remplir, mais elle y circule lentement et n'atteint les parties inférieures qu'après un long trajet, pendant lequel elle se refroidit suffisamment pour se congeler, car la température du glacier descend sensiblement au-dessous de zéro.

Comme la structure de la glace n'est pas uniforme dans une même section, l'absorption de l'eau n'est pas régulière et la congélation ne s'opère pas partout avec la même force et dans le même temps.

L'eau se congèle par juxtaposition à la surface des cristaux déjà existants, sans former des cristaux nouveaux; elle ne détruit pas les joints, elle dilate les parties les plus imbibées et détermine dans la masse du glacier une tension variable, produisant des crevasses quand la pente du sol est forte, de simples ruptures lorsqu'elle est faible.

L'accroissement des cristaux est donc continu et d'autant plus considérable que les fissures du glacier tiennent en suspension une quantité d'eau plus abondante. Semblable à une immense éponge, le glacier absorbe l'eau fournie par le névé fondu, sans jamais s'égoutter complétement. La fonte elle-même augmente et diminue avec la température, elle est plus faible la nuit que le jour, et, en hiver, elle s'arrête presque tout à fait.

Agassiz a reconnu ces faits par l'infiltration dans la glace de liquides colorés. Ses expériences ont été continuées par M. Dolfus-Ausset et ses amis, lors des congrès glaciaires du Pavillon de l'Aar, et confirmées par les expériences de M. Grad.

Tandis que les cristaux de la glace se développent, la formation et le déplacement des crevasses indiquent que le glacier se meut; des mesures très-nombreuses ont déterminé la nature et l'étendue de ce mouvement. Il est continu, mais inégal; il s'accroît ou se ralentit en raison de la déclivité du terrain, toujours en proportion de la hauteur des tranches observées.

Toutes les parties d'un glacier ne se meuvent pas avec une égale vitesse. Cette vitesse s'accroît du fond vers la surface, où le lieu des points du mouvement maximum correspond à la ligne de la plus grande pente, qui est aussi celle de la plus grande épaisseur, déviant à droite, à gauche du milieu apparent de la vallée, mais toujours du côté convexe.

Ce mouvement subit en outre des oscillations régulières, dépendantes de variations atmosphériques, selon l'heure des crues, selon la saison, selon l'année. Naturellement il se manifeste avec beaucoup plus de rapidité en été qu'en hiver.

On le voit, le développement des cristaux de la glace et le mouvement du glacier augmentent ou diminuent simultanément.

La cause du mouvement provient de l'infiltration de l'eau dans les fissures capillaires qu'elle peut grandir en se dilatant par la congélation, et en déterminant ainsi une expansion qui se propage à travers toute la masse du glacier, dans la direction où se rencontre le moins de résistance, c'est-à-dire d'amont en aval, suivant la pente, et de bas en haut dans la direction verticale.

En résumé, l'eau est l'élément régénérateur des glaciers. Produite par la fonte, elle développe, durant son passage à travers les fissures, les cristaux du glacier, et le mouvement de dilatation qu'elle détermine en se congélant fait avancer la masse entière.

« En d'autres termes, conclut M. Grad, les éléments constituants du glacier se développent par juxtaposition. La masse même du glacier s'accroît par intussusception, et c'est le développement de cette croissance qui provoque le mouvement. »

J'ai raconté qu'on peut empoisonner et s'empoisonner avec des fleurs.

Voici maintenant qu'un des plus violents poisons connus prend place parmi les médicaments les plus énergiques, et qu'il sert à combattre des maladies regardées jusqu'ici comme fatalement mortelles. Je veux parler de l'arsenic.

La substance à laquelle on donne ce nom dans le langage vulgaire n'est pas le métalloïde dont parlent les chimistes, mais un de ses composés oxygénés : l'acide arsénieux.

L'Arabe Gerber parle le premier, au IXᵉ siècle, de l'acide arsénieux comme d'une matière subtile analogue au soufre par sa nature et pouvant, comme ce dernier, s'unir aux métaux. Albert le Grand en décrit la préparation au XIIIᵉ siècle, et le Suédois Georges Brand, en 1733, en révèle les propriétés caractéristiques et le signale comme un métal distinct.

L'arsenic est un des corps les plus répandus et il accompagne la plupart des minerais métalliques, soit à l'état natif, soit à l'état d'alliages ou d'*arseniures*. On le trouve, en grande abondance et sous diverses formes, dans les dépôts métallifères de la Saxe, de la Bohême, de la Hongrie, du Hartz et de la Souabe, on le recueille natif et en gros mamelons en France, à Sainte-Marie-aux-Mines.

A l'état de pureté, il se compose de lames et d'aiguilles qui ressemblent à de l'acier brillant et qui ne tardent point à se ternir au contact de l'air et à devenir d'un noir grisâtre; pour leur conserver leur éclat, il faut les enfermer dans des flacons remplis d'eau distillée bouillie et hermétiquement bouchés.

Lorsqu'on projette quelques-unes de ces aiguilles sur des charbons ardents, elles y brûlent avec une flamme blanche, répandent d'épaisses vapeurs d'acide arsénieux et exhalent une forte odeur d'ail.

On fait dans l'industrie un grand usage de deux sulfures arsénieux, l'un jaune et appelé *orpin* ou *orpiment*, l'autre rouge et connu sous les noms de *réalgar* et de *rubine d'arsenic*.

L'orpin provient des filons d'argent, de plomb et de cobalt hongrois, et s'exporte encore de la Perse et de la Chine.

Le réalgar se récolte à peu près dans les mêmes contrées, et on le rencontre en outre dans la chaux carbonisée du mont Saint-Gothard et dans les cristaux volcaniques du Vésuve et de l'Etna.

La peinture à l'huile emploie ces deux sulfures arsenicaux qui donnent de belles couleurs, peu solides toutefois. On s'en sert encore pour décomposer un grand nombre de couleurs métalliques avec lesquelles ils produisent d'autres sulfures diversement colorés. On obtient de l'orpiment uni au bleu de Prusse un joli vert.

Chaque jour l'imprudence ou le crime commettent des meurtres par l'emploi de l'arsenic, et cependant on cite plusieurs individus qui peuvent avaler impunément des doses considérables de ce poison.

Un journal de Boston et le *Quebec-Gazette* attestent que M. Brown, Anglais, âgé de quarante-sept ans, habitant le Canada depuis 1837, d'un tempérament lymphatique, et dans la famille duquel la phthisie exerçait des ravages héréditaires, ne tarda point à ressentir les symptômes les plus alarmants de la fatale maladie. Il se mit, en 1853, au régime de l'acide arsénieux, dont il acheta deux onces qu'il consomma en six semaines. Il en avalait de petites portions plusieurs fois par jour, et il n'éprouva jamais rien des symptômes qui caractérisent l'empoisonnement par l'arsenic. Aujourd'hui il est père de six enfants, tous d'une excellente santé.

Le professeur La Rue, médecin légiste, pria cet homme de lui faire voir comment il s'administrait ce singulier remède.

L'Anglais tira de sa poche un petit flacon rempli d'acide arsénieux pur, en mit sur une tasse de couleur environ trois grains, qu'il divisa en deux parts et il en ingurgita une aussitôt. Il plaça ensuite l'autre sur sa pipe, qu'il alluma et qu'il fuma aussitôt, non sans remplir le laboratoire du médecin de l'odeur d'ail particulière à l'arsenic.

Le 26 avril 1866, M. Brown se rendit de nouveau chez le professeur, qui lui pesa deux grains d'acide arsénieux chimiquement pur et pris dans son laboratoire. L'Anglais les avala, en trouva la dose trop faible et en demanda une seconde ; c'était donc vingt centigrammes environ qui se trouvaient dans son estomac. Il fuma ensuite tranquillement sa pipe sans que, surveillé par le médecin, il se trouvât la moindre trace du poison parmi ses expectorations. Après une heure de surveillance, aucun symptôme toxique ne se manifestant, M. Brown demanda un cinquième grain d'acide arsénieux, qu'il fuma dans sa pipe. Enfin, pendant deux heures, il disserta sur les propriétés bienfaisantes de l'arsenic, et se retira allègre et bien portant.

« L'expérience est parfaitement concluante, vous le voyez, dit-il, et il reste bien avéré pour vous désormais que l'acide arsénieux s'ingère et s'absorbe sans effet toxique, je suis convaincu que les médecins ne savent rien du tout de cela, *nothing at all*, car jamais je n'éprouve au moindre degré les symptômes qu'on attribue à cette substance. Toutefois, pour rien au monde je ne consentirais à le prendre en solution; je me garderais même de boire de l'eau pendant quelque temps après l'avoir ingéré, mais je prends volontiers un verre de vin ou de bière. »

Voilà, ou je me trompe, du fantastique bien réel. L'histoire de Mithridate devient vraisemblable, et Ponson du Terrail peut désormais, sans qu'on l'accuse d'invraisemblance, mettre en scène des mangeurs d'arsenic.

Disons encore que les Chinois façonnent avec la rubine d'arsenic des vases et des coupes où ils font séjourner du jus de citron et du vinaigre, que leurs médecins leur prescrivent ensuite comme d'excellents et inoffensifs purgatifs.

La médecine vétérinaire emploie l'arsenic pour guérir les chevaux poussifs. Certaines peuplades montagnardes prennent régulièrement des doses d'arsenic qui rendent, disent-ils, leur respiration plus puissante et plus libre. Enfin les Orientaux, et particulièrement les Turcs, composent avec l'orpiment un savon dépilatoire appelé *rusma*, dont les Romains, du reste, connaissaient déjà la recette et qu'ils employaient dans les bains publics.

S. Henry Berthoud.

---

## GRAINE DE LANDWEHR

La jolie composition de M. Preller nous transporte au fond de la Frise occidentale. Un singulier mouvement anime cet intérieur villageois où bêtes et gens confondus coulent ordinairement de si paisibles jours ensemble. Tandis qu'une jeune fille active le feu au moyen d'une espèce de longue et étroite trompette, qui est le soufflet du pays, celui-ci va chercher une botte de paille au grenier, et cet autre décroche une des bardes de lard suspendues aux solives parmi les jambons et les boudins. C'est qu'un cavalier prussien, son billet de logement à la main, vient de prendre place à l'humble foyer.

Si ce n'est pas de fort bon cœur qu'on se met en quatre pour recevoir cet hôte inattendu, pour le moment occupé de donner à ses bottes un vernis après lequel elles soupiraient depuis longtemps, les enfants du logis, eux, sans arrière-pensée, ne voient dans l'inconnu qu'un nouvel ami avec qui l'on peut s'amuser et rire. Le soldat, joyeux pour sa part de prendre enfin un moment de repos, ne fait pas de difficulté de se mêler à leurs jeux. Les deux gamins, l'un coiffé de son casque, l'autre harnaché de son sabre, ont complété de part et d'autre leur costume militaire par un entonnoir et par un manche à balai. Une fillette, qui est de la partie, marche au pas d'un air très-martial entre ses deux frères. Pour le soldat, c'est lui qui dirige cette landwehr improvisée, dont la grand'mère et le petit chien suivent tous deux de l'œil les évolutions enfantines.

Henri Muller.

---

IMPRESSIONS DE VOYAGE

## EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Le Cosaque, par un mouvement imprimé à son cheval, évita la balle, puis, portant rapidement son fusil à son épaule, à notre grand étonnement à nous tous qui ne lui avions pas vu mettre une nouvelle amorce, il fit feu.

Un mouvement violent que fit le montagnard prouva qu'il était atteint.

Il lâcha la bride de son cheval et jeta, pour ne pas tomber, ses deux bras au cou de sa monture.

L'animal, ne se sentant pas plus dirigé, furieux lui-même de sa blessure, emporta le cavalier à travers les buissons dans la direction du Terek.

Le Cosaque se mit à sa poursuite.

Nous allions lancer nos chevaux dans la même direction que lui, lorsque nous vîmes peu à peu le corps du montagnard perdre son équilibre et rouler à terre.

Le cheval s'arrêta près du cavalier.

Le Cosaque, ignorant si ce n'était pas une ruse et si le montagnard ne simulait point la mort, fit un grand cercle avant de s'approcher de lui.

Il cherchait évidemment à voir le visage de son ennemi; mais son ennemi, par hasard ou à dessein, était tombé la face contre terre.

Le Cosaque se rapprocha de lui peu à peu : le montagnard ne bougeait pas. Notre Cosaque tenait à la main son pistolet, dont il ne s'était pas servi, prêt à faire feu.

A dix pas du Tchetchen, il s'arrêta, visa et lâcha le coup.

Le Tchetchen ne bougea pas. C'était une balle perdue inutilement. Le Cosaque avait tiré sur un cadavre.

Il sauta à bas de son cheval, s'avança, tirant son kandjar, s'inclina sur le mort, et, une seconde après, se releva, sa tête à la main.

Toute l'escorte cria : « Hourra! » Il avait gagné les trente roubles et, par-dessus le marché, sauvé l'honneur du corps et vengé son camarade.

En un instant, le montagnard fut nu comme la main. Le Cosaque plia toute sa défroque sur son bras; puis il saisit par la bride le cheval blessé, qui n'essaya point de fuir, lui mit son butin sur le dos, remonta sur son cheval, et revint à nous.

Il n'y eut qu'une question :

— Comment ton fusil, après avoir brûlé l'amorce, a-t-il pu partir?

Le Cosaque se mit à rire.

— Mon fusil n'a pas brûlé l'amorce, dit-il.

— Bon! nous avons vu la fumée! crièrent ses camarades.

— Vous avez vu la fumée de ma pipe, que j'avais gardée dans ma bouche, dit le Cosaque, et non celle de mon fusil.

— Voilà les trente roubles, lui dis-je, quoiqu'il me semble que tu aies un peu triché.

On laissa, selon l'habitude, le mort tout nu, à la merci des animaux carnassiers et des oiseaux de proie; mais on recueillit avec soin le cadavre du Cosaque, que l'on plaça en travers sur le cheval du montagnard, à l'arçon duquel pendait déjà sa tête : un Cosaque prit le cheval par la bride et le ramena à la forteresse d'où il était parti il y avait une heure à peine.

Quant au cheval du Cosaque qui avait eu la cuisse cassée par la balle qui m'était destinée, il s'était relevé, et, sur trois jambes, il avait regagné notre troupe.

Comme il n'y avait pas moyen de le sauver, un Cosaque le conduisit près d'un fossé, et, d'un coup de kandjar, lui ouvrit la carotide. Le sang jaillit comme d'une fontaine.

L'animal se sentit sans doute frappé à mort, car il se cabra sur les pieds de derrière, tourna sur lui-même en faisant jaillir tout autour de lui un cercle de sang, tomba sur le genou de sa jambe intacte, puis lentement se coucha sur le flanc, soulevant encore sa tête pour nous regarder avec des regards d'une expression humaine.

Je détournai les yeux, et, m'approchant de notre chef d'escorte, je lui fis quelques observations sur la cruauté qu'il y avait, à mon avis, d'abandonner ainsi aux aigles et aux chacals le corps de ce brave abreck qui avait succombé bien plutôt à la ruse qu'à la force, et j'insistai pour qu'on l'enterrât.

Mais le chef me répondit que le soin de sa sépulture regardait ses compagnons, et que s'ils voulaient rendre ce suprême devoir à ce pauvre cadavre où avait battu un si vaillant cœur, c'était à eux de le venir enlever pendant la nuit.

C'est probablement ce qu'ils avaient l'intention de faire, car on les voyait, de l'autre côté du Terek, réunis sur une petite éminence, et nous menaçant à la fois de gestes que nous pouvions voir et de paroles dont le bruit, sinon le sens, arrivait jusqu'à nous.

C'était une grande honte pour eux d'avoir laissé leur compagnon seul, une plus grande honte encore d'avoir abandonné son cadavre, c'était à ne pas oser rentrer dans le village.

S'ils avaient eu au moins un cadavre ennemi à présenter en place de celui qui leur manquait!

La coutume des montagnards, en effet, est celle-ci : lorsqu'ils vont en expédition et qu'ils ont un ou plusieurs hommes tués, ils rapportent ces hommes jusqu'aux frontières du village; là, ils tirent des coups de fusil pour prévenir les femmes de leur retour, puis, quand ils les voient paraître à l'extrémité de l'aoul, ils déposent les corps à terre et s'en vont pour ne revenir que quand ils rapportent autant de têtes ennemies qu'ils ont perdu de compagnons.

Lorsque l'engagement a eu lieu à cinq ou six journées du village, ils coupent les corps par quartiers, les salent pour les sauver de la putréfaction et en rapportent chacun un morceau.

Les trois tribus montagnardes chrétiennes qui sont au service de la Russie, Pchaves, Touschines et Chevsours, pratiquent les mêmes habitudes.

C'est surtout pour leur *pristaf* qu'ils ont ces sortes d'attentions, de ne laisser, sous aucun prétexte, son corps entre les mains de l'ennemi.

Cela les entraîne quelquefois à des propositions qui ne manquent pas d'originalité.

Les Touschines avaient pour pristaf un prince Tchélokaëf.

Ce prince mourut.

On leur envoya un autre pristaf, mais celui-là n'avait pas l'honneur de s'appeler Tchélokaëf, et c'était un Tchélokaëf qu'ils voulaient.

Leurs instances furent si pressantes, que le gouvernement se mit en quête, et découvrit à grand'peine un prince Tchélokaëf, dernier du nom.

Quoiqu'il fût souffrant et d'une santé faible, on le nomma pristaf, à la grande joie des Touschines, qui possédaient enfin l'homme de leur choix.

Une expédition fut résolue; les Touschines en faisaient partie; leur pristaf naturellement marchait à leur tête; mais la fatigue de la marche influant sur sa santé déjà chancelante, il fut facile de s'apercevoir que ce grand courage seul, si naturel aux Georgiens qu'il semble n'être plus chez eux un mérite, le soutenait.

Les Touschines jugèrent que c'était un homme perdu, et qu'évidemment, un peu plus tôt ou un peu plus tard, il ne pouvait manquer de succomber.

Ils se réunirent en conseil et délibérèrent.

Le résultat de la délibération fut qu'on enverrait une députation au pristaf.

La députation se présenta devant sa tente et fut admise à l'instant même.

Elle salua son chef avec tout le respect qui lui était dû, et l'orateur prit la parole.

— L'avis général, dit-il au prince Tchélokaëf, est que Dieu t'a marqué pour une mort prochaine, et que tu ne peux aller loin ainsi.

Alexandre Dumas.

(*La suite au prochain numéro.*)

1. Voir les numéros 558 à 614.

---

## LE LORD MAIRE DE LONDRES

Nous publions, d'après une photographie de M. Maull, de Cheapside, le portrait du très-honorable Thomas Gabriel, lord-maire de Londres actuellement en exercice. M. Thomas Gabriel est né en 1811; il descend d'une bonne famille de la Cornouailles, fixée depuis un siècle dans la capitale de l'Angleterre. Son aptitude aux affaires, son intelligence, son

caractère courtois et une grande fortune dont il use généreusement, le désignaient pour ces hautes fonctions.

On sait ce qu'est le lord-maire de Londres, mais on ignore généralement comment on procède à son élection. Quelques détails, croyons-nous, ne manqueront pas d'intérêt.

Le lord-maire est le suprême magistrat de la Cité. Les membres de toutes les corporations ouvrières (*livery men*) ont seuls le droit d'élection; ils sont au nombre d'environ 15,000. Ils se réunissent tous les ans à Guild-Hall, nomment deux aldermen qui ont déjà rempli une ou plusieurs fois l'emploi de sherif, et les présentent à la cour des aldermen, qui désignent comme lord-maire l'un des deux élus, généralement le plus âgé. Le lord-maire doit nécessairement faire partie de l'une des corporations ouvrières, et, s'il n'appartient pas à l'une des douze qualifiées honorables, se faire recevoir au nombre des membres aussitôt après son élection.

Le 9 novembre, jour de son installation, le lord-maire porte une robe écarlate fourree d'hermine. Il se rend à Westminster-Hall, où il prête serment. Au retour à Black-Friars-Bridge, il est reçu par les corporations et les jurandes avec toutes les cérémonies du moyen âge.



LE TRÈS-HONORABLE THOMAS GABRIEL, LORD-MAIRE DE LONDRES, d'après une photographie de MM. Maull, de Chéapside.

Le soir, grand banquet à Mansion-House: les ministres et les membres les plus notables de l'aristocratie y sont ordinairement invités. Ce festin coûte en général plus de 100,000 francs.

Le lord-maire reçoit un traitement de 200,000 francs par an, mais sa position l'oblige à en dépenser généralement de 300,000 à 400,000 en dîners et en cérémonies. Il est amiral du port de Londres et roi de la Cité. Dans les limites de son empire, il a le pas sur tous les membres de la famille royale, à l'exception de la reine elle-même.

Les aldermen, à la fois législateurs, officiers municipaux et juges, sont les gouverneurs des divers quartiers dans lesquels il ont été choisis. Autrefois ils étaient élus chaque année, mais aujourd'hui ils sont devenus inamovibles de fait. Au nombre de vingt-six (un par district), ils forment la cour des aldermen, tribunal suprême de la Cité. C'est dans leur sein, comme on l'a vu, que doit être pris le lord-maire.

Les deux sherifs sont des officiers de justice. Ils ont à recueillir les amendes dues à la couronne, à poursuivre les procès, aider les juges, exécuter les ordres, former les jurys, faire exécuter la loi et surveiller la punition des criminels.

A. Daguilhes.

## ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 36.

| BLANCS. | NOIRS |
|---|---|
| 1 F. pr. P éch. déc. | 1 C. pr. T (A) |
| 2 P. 3ᵉR éch. | 2 R. 4ᵉCR (1) |
| 3 F. pr. T éch. déc. | 3 D. pr. T |
| 4 F. 6ᵉTR éch. | 4 R. pr. F |
| 5 D. pr. P. éch. m. | 5 . . . . . . |
| (1) | |
| 2 . . . . . . . | 2 C. pr. P éch. |
| 3 F. pr. C éch. | 3 R. pr. F |
| 4 D. 2ᵉFR éch. m. | 4 . . . . . . |
| (A) | |
| 1 . . . . . . . | 1 C. 6ᵉFR couvre. |
| 2 F. 4ᵉD | 2 P. 6ᵉR (2) |
| 3 T. 5ᵉFR éch. | 3 R. 5ᵉR |
| 4 P. pr. C éch. m. | 4 . . . . . . |
| (2) | |
| 2 . . . . . . . | 2 D. pr. T |
| 3 D. 2ᵉD éch. | 3 P. 6ᵉR |
| 4 D. pr. P éch. mat. | 4 . . . . . . |

Solutions justes : MM. Mateo Zamora, à Almeria (Espagne); H. Godeck, à Monaco; J. Planche; Aimé Gautier à Bercy; Faysse père, à Beauvoisin; Anne Frédéric, à Alger; D. Mercier, à Argelliers; Lequesne.

C. P.

PROBLÈME N° 40.

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK

NOIRS

BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en deux coups.

(*Pour la Notation, voir le N° 575 de l'Univers illustré.*)

*Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé au nom de M. Émile Aucante, administrateur de l'*Univers illustré. — *Les coupons d'actions ou d'obligations ne sont pas reçus en payement. Le mode d'envoi d'argent le plus simple et le plus sûr est d'adresser un mandat poste, le talon restant entre les mains de l'expéditeur comme garantie. — Les réclamations, demandes de changement d'adresse ou de renouvellement d'abonnement, doivent indispensablement être accompagnées de la dernière bande collée sur l'enveloppe du journal. — Il ne sera fait droit à aucune réclamation de numéros ayant plus de deux mois de date. — Toute demande d'abonnement ou de numéros à laquelle ne sera pas joint le montant en mandat-poste, timbres-poste ou valeur à vue sur Paris, sera considérée comme non avenue. — Le prix de chaque numéro est de 20 centimes pour la province, affranchissement compris.*

Nous rappelons à nos lecteurs la mise en vente, chez Michel Lévy frères, du tome IIIᵉ des *Nouveaux Samedis*, de M. A. de Pontmartin. Ce volume complète la quatrième série des *Causeries littéraires*, aujourd'hui composée de douze volumes. On ne saurait offrir un meilleur cadeau d'étrennes aux jeunes gens et aux jeunes femmes qui veulent se mettre au courant du mouvement littéraire de ces quinze dernières années.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

ÉMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

x DE L'ABONNEMENT
L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| . . . . | 15 fr. » | — 17 fr. |
| is . . | 8 fr. » | — 9 fr. |
| nois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. » | — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. » | — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. » | — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — No 616.
Samedi 16 Février 1867.

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Théâtre-Lyrique : *Sardanapale*, opéra en trois actes et cinq tableaux, de M. Henry Becque, musique de M. Victorin Joncières. — La pièce de lord Byron. — Sardanapale philosophe et philanthrope. — Où le roi d'Assyrie se rencontre avec M. Émile de Girardin. — Le libretto. — Des rimes qui ne sont pas sardanapalesques. — *Hardiesses* poétiques. — Un fleuve pris pour un autre. — La partition. — Les acteurs : Mlle Nilsson, MM. Cazeaux et Laurent. — Économie et politesse. — Humble requête à M. Carvalho. — Théâtre-Français : reprise de l'*Aventurière*, comédie en quatre actes, en vers, de M. Émile Augier. — Nouveau travail de l'auteur. — Mmes Plessy et Royer; MM. Régnier, Bressant et Boucher.

Était-ce bien une heureuse inspiration que d'aller découper un opéra dans le *Sardanapale* de lord Byron?

Je ne parle pas de l'audace qu'il y a aujourd'hui à s'attaquer aux sujets tirés de l'antiquité. Nous n'en sommes pas tous, Dieu merci! arrivés à ne plus voir Homère qu'à travers la *Belle Hélène*, Virgile à travers *Orphée aux enfers* et la Bible à travers la parodie de la semaine prochaine, si la censure n'y met bon ordre. Il en est encore qui ne sont pas tout à fait insensibles au souvenir de ces grandes civilisations disparues, au prestige qu'exhalent de leurs ruines mêmes ces cités qui s'appelaient autrefois Thèbes, Jérusalem, Babylone, Ninive. En lisant dans les historiens la description de cette Ninive colossale, à la vaste enceinte défendue par des tours de deux cents pieds de haut, en voyant dans nos musées ces pans de murs peuplés de figures étranges, d'animaux fantastiques, de personnages au costume bizarre, l'on comprend que les jeunes auteurs y aient vu, pour une œuvre théâtrale, un cadre nouveau et original. L'étrangeté, ici même, était une séduction. Aussi bien l'éloignement des temps et le vague des données historiques laissaient-ils le champ libre à leur imagination. Dans ces régions sans bornes, ils n'avaient pas à craindre que les ailes de leur fantaisie vinssent se briser contre les les barrières inflexibles de la réalité.

Va donc pour le cadre, mais à la condition d'y introduire la passion et l'intérêt dramatiques.

L'INONDATION DE LA SEINE À ASNIÈRES; dessin de M. Riou. — Voir page 107.

Or, c'est précisement par ce côté que pèche le poëme de M. Henry Becque.

Le tort de M. Becque a été de vouloir serrer de trop près la pièce de lord Byron.

Tout l'interêt de son œuvre, le grand poëte l'a concentré sur le caractère de Sardanapale dont, tout en lui laissant la mollesse légendaire, il a fait une sorte de philosophe couronné. Suivant la fantaisie de l'auteur, Sardanapale pouvait être, ou un debauché imbecile et féroce comme Heliogabale, ou, comme le dernier des Valois, un mélange de luxure, de ruse et de superstition, ou, comme Louis XV, un voluptueux sans cœur. Sous la plume de lord Byron, c'est un roi efféminé, mais vaillant, legèrement sceptique, clement, magnanime, au cœur tendre et bon, ennemi de la guerre et de ses horreurs, moins encore par mollesse et par apathie que par amour pour ses peuples et par principes philosophiques. Quand il en parle, on croirait entendre l'abbé de Saint-Pierre ou M. Emile de Girardin :

« SARDANAPALE.

« Je te comprends... tu voudrais faire de moi un conquérant. Par tous les astres dont le langage est intelligible à la science des Chaldéens, ces esclaves remuants mériteraient de me voir, pour leur malheur, exaucer leurs vœux et les conduire à la gloire

« SALÉMENES.

« Pourquoi non? Sémiramis, une femme, a bien conduit les Assyriens sur les rives du Gange, que le soleil éclaire de ses premiers rayons.

« SARDANAPALE.

« Et combien en laissa-t-elle dans la Judée pour servir aux vautours ?

SALEMENES

« Nos annales ne le disent pas.

« SARDANAPALE.

« Eh bien, je dirai, moi, qu'il eût mieux valu pour elle filer vingt tuniques de lin, que de rentrer en Bactriane avec vingt hommes, abandonnant aux corbeaux, aux loups et aux hommes, la plus féroce des trois espèces, des myriades de sujets devoués. Est-ce donc là ce qu'on appelle la gloire ? En ce cas, je consens à vivre pour jamais dans l'ignominie...

« SALÉMENES.

« Je ne suis que l'écho de la voix de l'empire; quiconque dédaigne cette voix ne saurait longtemps régner.

« SARDANAPALE.

« Esclaves ingrats et grossiers ! S'ils murmurent, c'est que je n'ai pas versé leur sang, que je ne les ai pas envoyés se dessécher par millions dans la poudre des déserts ou blanchir de leurs ossements les rives du Gange; c'est que je n'ai pas employé leurs sueurs à batir des pyramides ou dès murailles comme celles de Babylone. »

N'est-ce pas la même pensée qu'Auguste Barbier a traduite dans les beaux vers que vous connaissez :

Ainsi passez, passez, monarques debonnaires,
Doux pasteurs de l'humanité !
Hommes sages, passez comme des fronts vulgaires,
Sans reflet d'immortalité !
Du peuple vainement vous allégez la chaine,
Vainement, tranquille troupeau,
Le peuple, sur vos pas, sans sueur et sans peine,
S'achemine vers le tombeau...
Passez, passez ! Pour vous point de haute statue,
Le peuple perdra votre nom ;
Car il ne se souvient que de l'homme qui tue
Avec le sabre et le canon :
Il n'aime que celui qui, dans les champs humides,
Par milliers fait pourrir ses os,
Il aime qui lui fait batir des pyramides,
Porter des pierres sur le dos....

Ce mouvement d'indignation n'est qu'une explosion momentanée : l'excellent monarque retombe bientôt dans les doux instincts de sa nature : « C'est assez pour moi, dit-il, si mes sujets portent plus légerement le fardeau des misères humaines et descendent sans gemir dans la tombe. Tout ce que je fais, je leur permets de le faire : nous sommes tous hommes. » Et comme Salémenès lui rappelle que ses ancêtres ont ete reverés comme dieux : « Oui, repond Sardanapale, dans la poussiere et dans la mort, où ils ne sont ni dieux ni hommes. Ne me parle pas de cela ! Les vers sont dieux, du moins ils se sont repus de vos dieux et ils ne sont morts que lorsque ce mets leur a manqué. »

Ainsi, après le philanthrope, le philosophe qui a devancé Épicure et pressenti l'Encyclopédie.

Il a cependant ses moments de scepticisme et de desillusion. Quand Salémenès, pour reveiller en lui les ardeurs guerrières, revient à la charge en invoquant la voix populaire et fait remarquer au roi que, si ses sujets sont hommes comme il le dit, leur affection est bien quelque chose: « Celle de mes chiens aussi, replique Sardanapale, et j'en fais plus de cas; car ils sont plus fideles... »

On voit de combien de nuances, et je n'en ai indiqué ici que quelques-unes, se compose ce caractère de Sardanapale.

Comme contraste à cette nature rêveuse et indolente, l'auteur nous montre Salémenès, l'homme pratique, le conseiller rigide et intègre, le guerrier vaillant et resolu : puis dans le camp des traîtres, Arbacès, le soldat ambitieux, mais non sans grandeur, et Belesès, le pontife tortueux et hypocrite. Enfin, à côté de Sardanapale il a introduit la figure poetique de Myrrha, l'esclave grecque qui aime et maudit à la fois sa servitude. Écoutez-la : « Roi, je suis votre sujette; maître, je suis votre esclave ! homme, je vous ai aime !... Je vous ai aime par je ne sais quelle fatale faiblesse, bien que je sois Grecque, élevée dans la haine des rois... esclave et maudissant mes fers... » Elle se debat entre son amour et son mepris : « Fussiez-vous le maître de vingt mondes, je me suis autant avilie en devenant votre maitresse que si vous n'etiez qu'un paysan, et plus encore que si ce paysan etait Grec. » Elle sent bien pourtant — et c'est là sa justification — qu'il y a un héros sous ce voluptueux, une épée sous cette robe trainante et effeminée. Pour secouer cette léthargie, pour faire reluire ce fer au soleil, elle fait resonner toutes les voix de la passion, la prière, l'ironie et jusqu'à l'insulte. « Un roi de festins, un roi de debauches, un roi d'amour et de plaisir ne sera jamais un roi de gloire. » A ces fiers accents, à cette fanfare de l'amour inspire, Sardanapale finit par se reveiller, et alors il faut entendre l'explosion de joie qui s'échappe du cœur de Myrrha : « Il n'y a pas de deshonneur... non, il n'y a pas de deshonneur à être eprise de cet homme. Celui qui, depuis ses tendres années elevé dans la mollesse, s'eleve tout à coup au niveau d'Hercule et passe du banquet du champ de bataille à un lit d'hyménée, celui-là merite une fille grecque pour amante, un poëte grec pour le chanter, un tombeau grec pour monument ! »

Voilà, si l'on y ajoute Zarina, la reine légitime, dont l'ombre douce et resignee ne fait que traverser le quatrième acte, les personnages mis en scène par lord Byron

Quant à l'action, elle se réduit à ceci :

Arbacés et Belesès conspirent contre Sardanapale; averti par le vigilant Salemenes, le roi refuse de les punir : de guerre lasse, cependant, il consent à laisser agir Salemenès, qui fait arrêter les traitres. Pris en flagrant délit, ceux-ci résistent; mais le roi arrive et leur fait grâce : au lieu de les livrer au supplice, il se contente de les bannir Les rebelles profitent de ce repit pour soulever les troupes et viennent assieger Sardanapale dans son palais. A la voix de Myrrha, le roi saisit son epee et vole au combat. Victorieux d'abord, il voit bientôt la fortune se declarer contre lui : les troupes qu'il avait appelees à son secours ont ete gagnees par Belesès. Salemenes est tombe lui-même dans la mêlee. Sardanapale, après avoir fait echapper Zarina et ses enfants, se résout a vendre chèrement sa vie. Myrrha, qui a refuse de fuir, combat à ses côtes. Derrière les puissantes murailles qui le protegent, il pourrait encore resister longtemps; mais l'Euphrate debordé enlève une partie du rempart et livre passage aux assiégeants. Pour ne pas tomber entre leurs mains, Sardanapale fait dresser le bûcher sur lequel il veut périr. Myrrha declare qu'elle partagera le sort de son royal amant : elle saisit la torche fatale, met le feu au bûcher et se precipite dans les flammes.

Tout ceci est médiocrement dramatique. Otez de la pièce de Byron les developpements et les nuances de caractère dont la reproduction n'est pas du domaine musical, que reste-t-il au point de vue de la passion? Une situation unique, celle du roi fainéant galvanisé par l'amour, — et ce n'est pas assez pour défrayer trois actes.

M. Becque l'a bien compris, et au drame de Byron il a cousu une sorte de prologue. Myrrha vient d'être faite prisonniere : elle a ete livree au grand prêtre Beleses pour être sacrifiee sur l'autel de Baal. Au moment où elle marche au supplice, le roi survient et la delivre. C'est là le premier acte. Les deux autres ne sont que la reduction du drame anglais. Encore le librettiste en a-t-il elague l'episode du songe, qui eût pu fournir au compositeur un beau motif symphonique. Zarina non plus ne paraît pas : il me semble pourtant qu'il y avait là quelque chose à faire, et qu'en plaçant la femme legitime en face de la maîtresse, on eût pu aisément tirer de cette rencontre des effets dramatiques.

Les vers de M. Becque ne sont pas mal tournes pour des vers d'opera : je lui conseille toutefois de surveiller ses rimes, dont la richesse n'est pas du tout sardanapalesque : trop de licences aussi dans la prosodie : *chassez cette pensée hardie* est d'une hardiesse qui depasse la mesure permise.

Je demanderai aussi à M. Becque pourquoi il fait deborder l'Euphrate au lieu du Tigre : il me repondra peut-être que l'erreur est dans la pièce de Byron; mais, du moment où il en prenait à son aise avec le poëte, rien ne l'empêchait de redresser ses erreurs geographiques.

La musique est un debut comme le poëme, et ajoutons bien vite, un des plus brillants auxquels nous ayons assiste depuis longtemps. On sent, malgre la jeunesse du compositeur, — M. Victorin Joncieres a, dit-on, vingt-huit ans à peine, — un musicien qui connaît à fond toutes les ressources de son art. Son orchestre est celui d'un maître : la sonorite en est puissante sans être exageree. L'ouverture est une belle page d'un caractere grandiose et d'un elegant tissu harmonique. Pas un lieu commun, pas une vulgarite, et cette observation peut s'etendre à toute la partition. Est-ce à dire que M. Joncieres possède déjà un style à lui, ce je ne sais quoi de personnel qui nous fait distinguer un compositeur entre mille ? Pas encore : il n'imite personne, cela est vrai, mais il subit des influences. Glück, Gounod, Meyerbeer, Felicien David, Wagner, Berlioz, Verdi lui ont laisse des impressions dont il ne s'est pas encore suffisamment dégagé. Rien, par exemple, de Rossini ou d'Auber. Je ne le reproche pas à M. Joncières; chacun a son temperament, et le sien, plus dramatique peut-être que musical, semble l'attirer de preference vers la declamation allemande. La verite de l'expression l'occupe evidemment plus que le tour melodique, ce qui ne l'empêche pourtant pas de rencontrer de temps en temps de ces inspirations d'un dessin franc, net, spontané, qui prouvent que la veine existe et qu'elle ne demande qu'à être plus souvent fouillee.

Le premier acte est à citer d'un bout a l'autre. Le duo entre Arbacès et Beleses, par lequel il debute, est vehement et passionné : la strette en est entraînante. Le chant du pontife soutenu par le chœur a de la majesté et de la couleur. L'élégie de la jeune captive, *Athènes, lieu charmant*, est touchante dans sa melodie un peu vague. L'entrée de Sardanapale sur un rhythme bizarre a du brio et de l'originalite : je regrette que l'auteur ne l'ait pas developpée davantage. L'air de Monjauze, *Être divin, forme legère*, qu'il reprend en duo avec M[lle] Nilsson, est d'une grâce et d'un charme adorables : il a eté redemandé d'un cri unanime; le finale dans lequel il s'enchâsse est traité avec une puissance, une habilete et une entente de la situation scénique, qui en font, à mon avis, le meilleur morceau de la partition.

A quoi tient-il que le second acte ait paru moins reussi que le precédent ? Peut-être à l'insuffisance du poëme; peut-être aussi à celle de l'interpretation. Ceci ne s'adresse pas à M[lle] Nilsson, qui a fait bisser l'hymne guerrier qu'elle chante pendant le festin. Lutz lui-même n'avait pas sa sûreté d'intonation habituelle, et son grand air n'a pas produit tout l'effet que le compositeur était en droit d'en attendre. Quand Monjauze sera remis de son indisposition, il obtiendra sans doute, pour ses couplets si élegants et si frais, le même succès que M[lle] Nilsson pour les siens : il donnera aussi au finale l'accent et l'énergie qui lui ont manque à cette représentation. Il y a encore dans cet acte un joli ballet et un chœur empreint d'une langueur orientale qui a le tort de rappeler, sans l'égaler, le chœur d'introduction de *Lalla-Roukh*.

Au troisième acte, trois morceaux remarquables : d'abord le magnifique air de basse : *Prêtre découragé de ce temple sacré*; puis un chœur d'une rare énergie; enfin un duo passionne entre Myrrha et Sardanapale. La situation ici est vraiment dramatique et le compositeur en a tiré le plus grand parti. Les appels obstines de trompette qui coupent le dialogue, peut-être un peu trop souvent, donnent à la scène une couleur et un relief saisissants. On sent que l'ennemi est aux portes et que c'en est fait de la dynastie de Ninus.

Quelle sympathique nature d'artiste que M[lle] Nilsson ! Quelle expression dans ces yeux profonds et rêveurs, dans ce regard limpide et pur, alors même qu'il est charge des orages de la passion ! Et quelle attitude à la fois chaste et fiere ! Sous sa tunique blanche, on croirait voir tour à tour Velleda et Iphigenie. Il n'est pas jusqu'à cette voix, d'une etendue exceptionnelle, dont le timbre penetrant n'ait aussi un charme étrange, et l'on ne songe pas à se demander si ce timbre est bien homogène et si le clavier est bien complet. Les notes suraiguës qu'il nous donne sont si eblouissantes qu'elles nous rendent facilement indulgents pour les autres, et nous avons raison.

Cazeaux a partagé avec M[lle] Nilsson les honneurs de la soiree : justesse d'intonation, belle qualite d'organe, ampleur de style et d'execution, tout y était. Rarement, même dans ses meilleurs jours de l'Opera, Cazeaux a éte plus heureux.

Un jeune ténor, Laurent, s'est fait remarquer dans le duo du premier acte, le seul morceau de quelque importance que contienne son rôle d'Arbaces.

Le decor qui représente le bûcher est splendide. Je n'ai rien à dire des autres qui sont presque tous de vieilles connaissances. Nous les avions deja vus, pour la plupart, dans les *Troyens*, de M. Berlioz; comme ils avaient peu servi, ils font encore assez bonne figure. D'ailleurs les temps sont durs et M. Carvalho n'est pas riche Autrement il n'eût pas manque de faire aux journalistes, que l'affiche du Theâtre-Lyrique avait l'avant-veille induits en erreur, la gracieuseté de les prevenir. Mais ne pourrait-il pas, le cas echeant, sans charger son budget de la depense d'un télégramme, en faire au moins l'avance, sauf à se rembourser sur la caisse du journal? Je lui recommande, pour ma part, cette combinaison qui aura l'avantage de concilier l'economie avec la politesse.

~~~ *L'Aventurière* d'Émile Augier, que la Comedie-Française vient de reprendre avec éclat, n'est pas seulement une des plus belles productions de son auteur, mais aussi du theâtre contemporain. Depuis la premiere représentation, qui datera tantôt de vingt ans, son succès n'a fait que grandir. Aujourd'hui elle est classee parmi les chefs-d'œuvre du repertoire. Clorinde a pris place à côte de Celimene. C'est qu'aussi elle est eternellement vivante, cette figure de la courtisane qui, après avoir epuise jusqu'à la lie toutes les jouissances du luxe, des plaisirs et des sensualites mondaines, se prend tout à coup à ressentir la soif de la consideration. Telle est Clorinde. Même à ces adorateurs, sur le front desquels elle a essuyé la poussiere de ses pieds, elle sait qu'elle a pu tout demander, tout, jusqu'à leur fortune et jusqu'à leur vie, excepte leur estime. Et c'est là ce qui la tue. Elle voudrait percer cette muraille invincible qui la sépare du reste du monde, la muraille du mepris :

Je veux m'initier à ce monde jaloux
Qui par son mépris seul communique avec nous;
Je veux mon rang parmi les femmes sérieuses...
Ces mères et ces sœurs pour nous mystérieuses,
Dont nous ne savons rien, pauvres filles, sinon
Le respect que font voir nos amants à leur nom.
. . . . . . . . . . . . . . .
Ah ! je n'ai jamais vu de femme mariée,
De bourgeoise en gants noirs, que je n'aie enviée ;
Car elle regardait mon luxe avec dedain,
Et c'est si bon d'oser mépriser son prochain ;
D'avoir autour de soi des gens à qui l'on tienne
Et dont on ne soit pas traitée en bohémienne ;
De ne plus vivre enfin hors le monde et la loi
Et de se pavaner dans l'estime de soi.

Rentrer dans l'estime par le mariage, voila son plan, et
~~~

avec l'habileté que lui donne l'expérience des hommes elle a jeté son dévolu sur un vieillard : elle sait que

L'amour chez les vieillards a d'étranges racines.

Elle triomphe d'abord. La famille du vieillard, son frère, sa fille, son neveu, ont beau se liguer contre elle : tous ces obstacles ne font que précipiter les choses; et ici il faut ouvrir une parenthèse pour rendre hommage au sens dramatique de l'auteur en même temps qu'à sa conscience et à sa modestie. Remaniant sa pièce malgré le succès qu'elle avait obtenu, il a modifié complétement le caractère de son vieillard : celui-ci n'est plus aujourd'hui un Cassandre imbécile, c'est un homme resté grave et austère jusqu'au jour où cette fatale passion est venue faire brèche dans son cœur. La lutte gagne ainsi en intérêt et la leçon en moralité.

Mais voici le vengeur, le fils même du vieillard. Après une longue absence, Fabrice revient dans cette maison qu'il a laissée heureuse et honorée et qu'il retrouve menacée de la ruine et de l'infamie. L'aventurière a rencontré enfin un adversaire à sa taille. Elle, habituée à voir fléchir sous son regard toutes les intelligences et toutes les volontés, elle a devant elle pour la première fois de sa vie un homme qui lui résiste. Contre toutes ses séductions, Fabrice est protégé par le triple airain de l'expérience, du devoir et du souvenir maternel. Clorinde pour lui n'est pas une femme, c'est une vipère qu'il faut écraser, et lorsque, dans l'ivresse de la victoire qu'elle croit assurée, la courtisane ose se vanter de prendre la place de sa mère, il lève la main sur elle et la renverse à ses pieds vaincue, foudroyée et... convertie. Comme saint Paul sur le chemin de Damas, elle bénit la main qui l'a frappée; l'amour a pénetré du même coup dans son âme : toutes ses convoitises et ses ambitions, elle les sacrifie avec bonheur à un regard d'estime de Fabrice.

Tout cela est pris dans le vif dans la vie sociale, dans les entrailles même du cœur humain. La moralité en jaillit sans effort et par la seule puissance de l'action dramatique. La forme est accomplie. Le vers est plein, nerveux, d'une fière tournure, et se plie avec une égale souplesse à l'expression des divers sentiments qui agitent les personnages, — aux insolences et aux câlineries de Clorinde, aux mélancolies et aux indignations de Fabrice, à la passion fraîche et pure des deux amoureux, au cynisme effronté de don Annibal. — La scène d'ivresse, taillée en pleine étoffe rabelaisienne, étincelle d'esprit et de verve.

Mme Plessy, admirable d'ironie, de passion, de fierté révoltée, Régnier prodigieux de fantaisie drolatique dans son personnage de spadassin à la Callot, Bressant plein de hauteur et d'énergie virile, Mlle Royer, charmante en sa grâce un peu puritaine, le jeune Boucher, chaleureux et distingué, prêtent leur talent à une interprétation hors ligne sur laquelle je regrette que le défaut d'espace ne me permette pas d'insister avec plus de détail.

Cette reprise, alternant avec celle de *Mademoiselle de la Seiglière,* donnera à *Galilée* de superbes lendemains.

GÉROME.

## BULLETIN

Le 14 février a eu lieu l'inauguration du monument commémoratif des batailles de Champaubert, Montmirail, Château-Thierry et Vauchamps, livrées les 10, 11, 12 et 14 février 1814. Ce monument, composé d'une colonne d'ordre corinthien, forme indiquée par l'Empereur lui-même, est élevé sur la ligne de séparation des deux départements de l'Aisne et de la Marne, en vue de Montmirail et de Marchais, à la place qu'occupait Napoléon Ier au moment le plus décisif de la bataille.

La cérémonie était présidée par M. le comte de Nieuwerkerke, sénateur, surintendant des beaux-arts, délégué par l'Empereur; MM. les préfets de l'Aisne et de la Marne y assistaient, accompagnés des maires des communes voisines et des notabilités du pays.

Des compagnies de pompiers des deux départements, suivies des médaillés de Sainte-Hélène, accompagnaient le cortége officiel. La bénédiction a été donnée par Mgr l'évêque de Soissons et par Mgr de Châlons. Après la cérémonie religieuse, le délégué de l'Empereur et les autorités de l'Aisne et de la Marne ont passé en revue les compagnies de pompiers et les médailles de Sainte-Hélène.

Le *Cricket-Club,* fondé en 1863, sous la présidence de M. Drouyn de Lhuys, prend chaque jour une nouvelle extension, mais il n'aura réellement atteint son but que lorsqu'il sera établi sur le pied de *Marylebone-Club* de Londres.

Dans la dernière séance il a été convenu que la cotisation s'élèvera à la somme de 30 francs, et l'entrée à 20 francs. Les membres mensuels payeront 20 francs par mois, et les membres honoraires contribueront selon leur volonté. Il a été de même convenu que deux listes de souscription seraient ouvertes : la première pour l'achat d'un pavillon, la seconde pour le nivellement du terrain et l'engagement des professeurs, etc., etc.

Le concours *Basevi,* pour la meilleure ouverture, a été jugé par l'Académie musicale et l'Institut musical de Florence. Quarante-huit compositions ont été présentées au concours. Le prix a été décerné à M. E. Chaîne, domicilié à Paris.

Un esclave de Rio-Janeiro vient d'obtenir, à l'exposition des Beaux-Arts de cette ville, une médaille pour une fort belle statue de Cupidon. Le directeur de l'exposition, enchanté de cette œuvre, en a fait l'acquisition et l'a payée 1,300 dollars à son auteur, qui a immédiatement appliqué cette somme au rachat de sa liberté.

Parmi les idées ingénieuses auxquelles donne lieu l'Exposition universelle, il faut signaler celle-ci :

A Vienne (Autriche), un entrepréneur de bals masqués distribue, à l'entrée de ces bals, des billets d'une loterie d'un nouveau genre. Le porteur d'un numéro favorisé par le sort gagne tous les frais d'un voyage à Paris, y compris la visite de l'Exposition universelle, et il y a un numéro gagnant pour 300 billets.

Le mariage du comte de Flandres, frère du roi Léopold II, avec la princesse de Hohenzollern, qui avait été annoncé, puis démenti, est aujourd'hui officiellement confirmé. Le roi de Prusse aurait déjà donné son approbation à cette union.

D'après plusieurs journaux, Mgr Darboy se rendrait en avril à Rome, d'où il ne reviendrait qu'après la réunion que doivent tenir dans la Ville éternelle, au mois de juin, tous les évêques de la catholicité.

Le mariage du roi Louis II, de Bavière, paraît fixé au 15 mai prochain. Les chambellans de la cour de Munich sont très-inquiets pour ce qui touche à l'ordonnance du cérémonial, car c'est la première fois qu'un cas de mariage royal se produit en Bavière, dont tous les souverains étaient mariés avant de monter sur le trône.

TH. DE LANGEAC.

## L'INONDATION DE LA SEINE

La Seine prend décidément des allures désordonnées. Depuis six mois, voici la seconde fois qu'elle sort de son lit pour envahir les prairies qui la bordent.

A Paris, nous pouvons déjà nous faire une idée de l'importance de cette nouvelle crue, en voyant les eaux couvrir entièrement le barrage-écluse de la Monnaie, noyer le jardin du café du *Vert-Galant,* et battre le terre-plein du Pont-Neuf. Mais l'aspect est autrement curieux, quand, les quais cessant, le fleuve peut s'étendre à l'aise par-dessus les îles, les champs et les chemins, et assiéger maintes maisons dont les habitants en sont réduits à rentrer chez eux en bateau.

Si l'inondation actuelle n'a pas, Dieu merci! causé les affreux désastres dont on a eu à gémir l'année dernière, elle ne laisse pas pourtant que de causer bien des dégâts aux riverains, et d'apporter de regrettables obstacles aux communications habituelles.

A Asnières, il y a quelques jours, le chemin de halage était intercepté par les flots jaunâtres. L'île des Ravageurs disparaissait plus qu'à moitié, et ses bouquets d'arbres paraissaient sortir d'un marécage.

La Seine, à Argenteuil, ressemblait à un bras de mer. Des vagues, de vraies vagues, battaient les arbres de la route et secouaient d'une façon inquiétante les embarcations à l'ancre. Quelques mouettes égarées passaient en sifflant au milieu des rafales du vent déchaîné. Avec un peu de bonne volonté, on eût pu se croire sur une grève de l'Océan.

A Chatou, le fleuve, d'ordinaire divisé en deux bras par cette île verdoyante bien connue des canotiers, ne formait qu'une seule et immense nappe. La séparation n'était plus indiquée que par une rangée de peupliers plongeant tristement leurs troncs dans l'eau bourbeuse.

L'île de Croissy, grâce à ses berges élevées, n'était qu'à moitié envahie.

C'est alors qu'on a vu tout à coup surgir la tribu des ramasseurs d'épaves, qui explorent les hautes eaux avec autant de profit et d'ardeur que les basses eaux. Postés dans des bateaux amarrés à de vieilles souches, des gaffes dans les mains, ces individus harponnaient au passage les mille objets charriés par le fleuve.

C'était là un curieux spectacle. Si la famille de Martial le ravageur, dépeinte d'une façon si saisissante par Eugène Sue, a quitté son repaire, il est permis de supposer qu'elle a conservé beaucoup de parents domiciliés aux abords de la Seine, et que ces travailleurs du *bachot* regardent le fleuve comme un champ qui leur doit sa moisson.

X. DACHÈRES.

# LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

DEUXIÈME PARTIE.

## LES MEDINA-CELI.

Il parut impossible à Bobazon que personne pût se tromper sur la nature de cette tache humide et rouge. Cela dénonçait hautement le cadavre. C'était comme si le cadavre lui-même eût déchiré la toile du sac pour se montrer à nu avec sa poitrine vide.

Un éblouissement passa devant les yeux de Bobazon. Sa tête tourna sur sa nuque endolorie. Il fut obligé de se maintenir aux lèvres du bassin pour ne point tomber lui-même, tant la pesanteur de son front l'attirait en avant.

Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'il eût rendu en ce moment de bon cœur les pièces d'or de la bourse pour être tiré de peine; mais il aurait peut-être donné une demi-douzaine de réaux sans trop se faire prier.

Que cela soit pour les lecteurs la mesure de sa détresse.

Depuis qu'il se connaissait, Bobazon, sauf pour le manger et le boire, n'avait jamais rien donné.

Le bruit de pas devenait de plus en plus distinct. Malgré l'engourdissement qui tenait ses membres, Bobazon essaya de retourner le sac afin de cacher au moins la tache accusatrice. Mais le sac était lourd. Bobazon ne put le soulever. Il chancela, et des feux se prirent à danser capricieusement devant ses paupières.

Migaja et Pepino, qui n'étaient plus retenus et se sentaient libres de tout fardeau, s'en allaient déjà de compagnie, la tête basse et traînant leurs licous entre leurs jambes, à la conquête de quelques touffes d'herbe maigres qui poussaient à l'ombre du mur de Trasdoblo.

Bobazon n'osait les rappeler. Il avait frayeur du son de sa propre voix.

Ses yeux effarés cherchaient un refuge.

Il aperçut, au coude du sentier qu'il venait de parcourir, deux formes humaines qui se glissaient le long des jardins de Medina : deux faces hâves et poilues sur deux corps déhanchés vêtus de guenilles aux couleurs éclatantes, regards avides et brûlants, allure de bêtes fauves.

Comme ses yeux effrayés s'attachaient à ces deux chacals à visage d'homme, un mouvement se fit dans les sables blanchâtres du quartier incendié. Bobazon tourna ses regards de ce côté et se crut le jouet d'un songe.

Dans ce champ une apparition eut lieu pour lui, aussi bizarre, aussi fantastique que celles qui surgissent de l'ombre aux pâles lueurs de la lune.

C'étaient deux jeunes filles, merveilleusement belles, dont les cheveux baignés de sueur ruisselaient jusque sur leurs épaules demi-nues. L'une était brune, l'autre avait des boucles blondes sur une peau plus blanche que le satin.

Bobazon n'eut pas le temps d'admirer en détail leurs visages ni leurs costumes. Sa terreur allait grandissant. Les deux jeunes filles tenaient dans leurs mains délicates et gracieuses les bâtons d'une chaise de forme massive, en bois d'ébène et tendue de noir. Par la portière, Bobazon apercevait le pâle visage d'un cavalier, dont les moustaches retroussées lui semblaient longues et tranchantes comme des glaives.

Deux jeunes filles portant une litière! Et dans la litière un soldat! Bobazon pressa ses tempes à deux mains. Il se crut fou.

Il fit un effort désespéré pour fuir. Il se traîna sur ses genoux et sur ses mains le long des bords de l'abreuvoir, il invoquait son patron et tous les saints du paradis; il ordonnait à Satan de se retirer de lui. *Vade retro!* Il enfilait à la suite l'un de l'autre tous les lambeaux d'oraison qu'il avait dans la mémoire.

Au moment où il tournait l'abreuvoir, dont les saillies allaient lui faire un abri momentané, il risqua un dernier regard en arrière. La litière était arrêtée à l'ombre d'un pan de mur; les deux belles filles riantes et animées, étanchaient leurs chevelures, qui ruisselaient de sueur; la portière de la chaise s'ouvrait pour donner passage à un brillant seigneur élégamment costumé.

Mais Bobazon ne vit guère que sa longue épée, à l'acier de laquelle le soleil arracha une gerbe de fugitives étincelles.

Ces étincelles blessèrent les yeux de Bobazon comme une menace.

Il tourna les yeux vers les deux hommes déguenillés qui venaient par le sentier conduisant à la place de Jérusalem.

Ceux-ci avançaient toujours cauteleusement. A leurs mouvements, Bobazon devina qu'ils avaient aperçu les deux sacs au bord de l'abreuvoir.

Son épouvante lui rendit quelque force. Il dépassa le profil de la piscine, et, sûr désormais de n'être plus aperçu, il rampa jusqu'au mur de la boucherie, derrière lequel il trouva les deux chevaux qui broutaient avec avidité.

— Viens! Migaja, dit-il doucement et d'un ton de supplication; viens, Pepino, mon ami... approchez, mes agneaux, approchez!

Son dessein bien arrêté était d'enfourcher une de ses bêtes et de détaler ensuite au triple galop.

Mais Migaja et Pepino étaient dans des dispositions diamétralement contraires. Ils avaient chaud, ils avaient faim. Ils tenaient à leur étroite marge d'ombre et au fourrage étique dont les gratifiait leur bonne étoile. Leur dessein, quoique les bêtes, dit-on, n'aient point de raisonnement, était aussi parfaitement arrêté que celui de Bobazon. Ils prétendaient profiter de l'aubaine et tondre l'herbe du sentier jusqu'au dernier brin.

Les prières et les exhortations de Bobazon n'obtinrent aucun succès. Les damnés chevaux semblaient deviner qu'il était hors d'état de les poursuivre. Ils s'éloignaient pas à pas, faisant honneur à leur provende et ne perdant pas un coup de dent.

Bobazon s'affaissa contre le mur et resta immobile, se confiant à la garde des saints.

Il entendait des gens qui allaient et venaient. Outre l'excès de sa fatigue, il n'osait plus bouger, tant il craignait de révéler sa retraite.

Au bout de dix minutes, le bruit cessa du côté de l'abreuvoir.

On ne voyait plus la litière ni les deux jeunes filles.

Les deux sacs de son avaient disparu.

Un homme était à cheval, juste en face de lui, sur le mur de clôture des jardins de la maison de Pilate.

Bien que cet homme tournât le dos, Bobazon, du premier coup d'œil, le reconnut pour le seigneur qui naguère était

1. Voir les numéros 583 à 615.



LES GARDES DU CORPS DE LA REINE D'ANGLETERRE, AU PALAIS DE SAINT-JAMES, dessin de [illegible]. — Voir page 110



OUVERTURE DU PARLEMENT ANGLAIS. — ARRIVÉE DE LA REINE À WESTMINSTER. (Dessin de notre correspondant.) — Voir page 410

descendu de la chaise attelée de ces deux étranges porteurs, la belle brune et la jolie blonde.

Il l'eût reconnu rien qu'à l'éclair que le soleil faisait jaillir de la garde d'acier de son épée.

Il avait l'air, ce seigneur, de guetter le moment favorable pour sauter de l'autre côté de la muraille. Quelqu'un sans doute le gênait dans les jardins de Medina. Il attendait.

Les yeux de Bobazon ne pouvaient se détacher de lui. Bobazon n'eût point su dire pourquoi il avait une impatience extraordinaire de découvrir son visage. Il se faisait des reproches; il se disait :

« J'ai pourtant bien autre chose à penser; ma sûreté d'abord et mon pauvre maître Mendoze que ces coquins ont volé pour le faire servir encore à quelque maléfice... »

Mais c'était comme un charme qui clouait ses regards à cette taille svelte, à cette tête coiffée de bruns anneaux, à cette épée enfin qui ressemblait...

Par les cinq plaies! elle ressemblait à l'épée de Mendoze lui-même!

Et cette taille, et cette chevelure...

Si les morts pouvaient ressusciter...

Le jeune gentilhomme se retourna, parce que Bobazon avait fait du bruit en trébuchant contre un caillou.

Bobazon poussa un grand cri et se laissa choir sur le sol. Il mit ses deux mains au-devant de ses yeux en gémissant :

— Mendoze! mon bon maître, je comptais vous ensevelir en terre sainte!... Je ferai chanter des messes pour vous, mon maître Mendoze!... Les chevaux ne pouvaient plus nous servir puisque vous étiez mort... Ayez pitié d'un pauvre malheureux... Si j'avais su, je vous aurais ouvert le sac moi-même... Pitié! pitié!...

Au travers de ses mains convulsives qui pesaient sur ses paupières fermées, il croyait voir l'apparition glisser de la muraille sur le sol du sentier pour s'avancer vers lui, silencieuse et lente. Ses oreilles, qui tintaient, entendaient un bruit sourd, prodigieux, inexplicable : c'était la marche du spectre.

Oh! certes, la terreur n'a pas besoin de la nuit. D'ailleurs, tout poltron peut produire autour de lui les ténèbres en agissant comme notre Bobazon et en se mettant un bandeau sur la vue. Bobazon comptait en quelque sorte les pas du fantôme. Pour un empire il n'eût pas ouvert les yeux, de peur d'apercevoir près de lui ce pâle et beau visage du mort ressuscité.

Mais fuit-on les esprits? Bobazon avait beau fermer les yeux, l'ombre approchait. A peine avait-il encore la force de balbutier d'une voix étranglée par la terreur :

— Pitié! pitié!

Des chocs sourds agitèrent la poudre autour de lui. Un objet frôla son vêtement.

— Pitié, grand saint Antoine!

Un souffle ronfla tout près de son oreille; une haleine humide et chaude procura à sa nuque une indicible sensation d'horreur.

Il se leva d'un bond : une lèvre mouillée avait touché son cou...

Ses yeux qui sortaient de leurs orbites virent à sa droite Migaja, à sa gauche Pepino...

Toute l'herbe du chemin était broutée.

Il n'y avait plus personne sur la muraille de la maison de Pilate. Le sentier était désert. Le soleil blanchissait les ruines muettes.

IV.

Le Maragut.

Dans la chambre des sortilèges, au premier étage de la maison du forgeron, cet homme voilé de serge noire qu'on avait appelé monseigneur resta seul un instant, après le départ de Moghrab et de Bobazon. Il eut coup sur coup trois ou quatre tressaillements rapides qui le secouèrent de la tête aux pieds, puis tout son corps se prit à trembler uniformément, comme il arrive au début d'un violent accès de fièvre.

Il desserra le ceinturon de son épée et respira sous son voile un flacon d'odeurs.

Puis, défaillant et prêt à tomber, il arracha brusquement son voile afin de donner de l'air à ses poumons oppressés.

Nous avons vu passer une fois déjà dans ces pages ce roide et froid visage, encadré de cheveux plus noirs que l'ébène, où brillaient çà et là des fils d'argent révoltés. Nous avons vu cette taille aux théâtrales fiertés se redresser dans sa marche processionnelle au travers des salles mauresques du palais royal. Nous avons vu tous les fronts s'incliner sur sa route, et les grands eux-mêmes devenir petits devant sa souveraine omnipotence.

Du premier coup d'œil, en effet, sous ce voile qui tombait, nous eussions reconnu les traits aigus, la longue figure, le masque austère et hautain du favori de Philippe IV.

Ce mystérieux visiteur, faisant concurrence au vieux Bernard de Zuniga, venait dans le repaire même du sorcier infidèle et ne reculait point devant les plus effrayantes formules de la science infernale.

C'était le zélé défenseur de la vraie foi, le champion de l'Église orthodoxe, la meilleure colonne de cette cathédrale mystique symbolisant la religieuse Espagne, l'homme enfin qui, chauffant jusqu'à la cruauté les ardeurs de sa conviction sincère, venait de rallumer tout récemment le bûcher des relaps, dont le feu avait quelque temps couvé sous la cendre.

C'était le comte-duc qui était dans l'antre même de Moghrab le païen, en face d'une table que souillait encore le sang d'un sacrifice diabolique.

Il faut attribuer le fait pour une part à l'influence du temps. Le temps était aux grimoires, à la cabale, aux sorciers. On brûlait les sorciers plus que jamais, ce qui est le triomphe de la sorcellerie; pour une autre part, il faut attribuer ce même fait au caractère même du comte-duc. C'était un homme savant, crédule, faible, oseur et ambitieux jusqu'à la folie.

Richelieu, son rival et son maître, ne se privait point de consulter le sort; Buckingham, son plus mortel ennemi, n'agissait, dit-on, que d'après les textes obscurs de son horoscope tiré par le fameux Daniel de Lynn. Ne nous étonnons donc pas trop de voir le vizir de l'Espagne arriéré dans les mêmes eaux que les ministres de la France et de l'Angleterre, où déjà le grand crépuscule des idées nouvelles essayait de naître.

En pareille circonstance, Buckingham et Richelieu étaient assurément plus inexcusables que le comte-duc, ce sauvage écolier tout farci de latin et de grec puisés aux sources les plus troubles de la barbarie scolastique.

Et cependant, si l'on en croit les mémoires de leur temps, ils se montraient l'un et l'autre bien mieux aguerris avec Satan ou ses suppôts, et le plus timide des deux eût rendu des points au comte-duc à ce jeu. A Londres, Buckingham, moitié de païen, avait donné mille guinées à la pythonisse qui lui fit voir dans un miroir magique Anne d'Autriche, et à Paris l'homme de Montfaucon, le sinistre Labat, sortait parfois longtemps après le père Joseph du cabinet de Son Éminence.

Quoi qu'il en soit, la physionomie du comte-duc exprimait en ce moment un singulier mélange de remords, d'épouvante, de dégoût et de crédulité. Les gens qui repassaient le seuil du temple de Delphes devaient avoir un peu cet air contrit et terrifié. Les odeurs contenues dans son flacon richement ciselé n'avaient pu ranimer son esprit. Il aspira à pleins poumons l'air vicié et chaud de l'antre, puis il ferma les yeux comme si la syncope victorieuse allait le jeter sur le sol.

C'étaient, il faut l'avouer, d'odieux et hostiles parfums que ceux qui emplissaient cette chambre close. L'Arabe, chacun le sait bien, dégage de rudes effluves, la panthère aussi, les hiboux de même. Nous ne parlons même pas du cadavre ni des serpents. Ajoutez à cela les subtils alcalis renfermés sous le cuir des bêtes empaillées, la fumée des liqueurs cabalistiques, et les vapeurs d'un brasero sur lequel avait cuit le cœur du pendu, vous aurez une idée affaiblie de l'atroce bouquet placé sous les narines de Sa Grâce.

Un instant, il resta les yeux fermés. Ses joues livides se creusaient et ses paupières battaient malgré lui. Peut-être voyait-il dressé devant lui le spectre de l'inquisition, dont l'œil perçait les plus épaisses murailles et qui s'attaquait à tout, même aux rois. Il y avait certes là de quoi allumer toutes les foudres du saint-office, et, si haute que fût la tête du favori, le san-benito pouvait la coiffer.

Ces choses, qui semblent impossibles au vulgaire, tentées hardiment et soudain, réussissent toujours. Ce pouvait être un grand coup politique. Le comte-duc connaissait son Espagne.

PAUL FÉVAL.

*(La suite au prochain numéro.)*

## OUVERTURE DU PARLEMENT ANGLAIS

S. M. la reine Victoria a ouvert en personne la session du parlement britannique, le 5 février, à deux heures. De tous les points de Londres, une foule immense, malgré le mauvais temps, était venue se masser sur le passage du cortége royal et encombrait surtout les abords du palais de Westminster.

Nous croyons intéressant de donner ici quelques détails sur cette solennité, où la cour d'Angleterre déploie une pompe traditionnelle.

La reine, à son départ du palais Saint-James, a passé devant la haie de ses gardes du corps. Cette magnifique cohorte ressemble beaucoup par l'organisation et le costume à notre escadron des Cent-gardes; seulement, dans le service intérieur des appartements royaux, ils sont armés de hallebardes élégantes. Leurs fonctions consistent principalement à faire escorte au souverain dans les grandes cérémonies publiques : mariage, couronnement, ouverture du parlement, etc.

Sa Majesté britannique portait une robe en moire antique noire, avec des diamants sur la poitrine. La tête était ornée d'une couronne également en diamants, surmontant une toque à la Marie-Stuart, d'où pendait un voile de dentelle blanche flottant sur les épaules.

Un escadron de *horse-guards* formait la tête du cortége, avec ses musiciens dont les tuniques rouges disparaissaient presque sous un quadruple galon d'or.

Venaient ensuite les hallebardiers de la reine : culottes courtes, crevés de satin cramoisi, vestes de velours noir brodées d'or, avec l'écusson royal sur la poitrine et sur le dos, fraises et coiffures à la Henri VIII.

Immédiatement devant la voiture royale, s'avançait seul le héraut de la reine.

Le carrosse royal était attelé de huit chevaux blancs d'une incomparable beauté. Chaque paire était conduite par un jockey à toque rouge; de plus, un laquais en grande livrée tenait chaque cheval au mors. L'équipage marchait au pas. La reine répondait par des saluts aux hurrahs qui retentissaient sur son passage.

Six voitures de la cour, attelées de six et de quatre chevaux, contenaient les dames dignitaires de la maison royale.

Très-peu d'instants après deux heures une salve d'artillerie annonçait l'entrée de la reine dans l'enceinte de Westminster.

R. BRYON.

## GUAYMAS

Guaymas, que les derniers événements du Mexique ont signalée à l'attention de l'Europe, est situé sur la côte de Sonore, vers le milieu du golfe de Californie. Ce port est, avec ceux de Mazatlan et d'Acapulco, l'un des plus importants que le Mexique possède sur l'océan Pacifique. Presque tous les bâtiments venant de Chine y font escale. Dès longtemps les populations mexicaines du Nord ont apprécié la valeur de cette station maritime, et, à l'époque reculée de la domination espagnole, son commerce déjà égalait presque celui de Vera-Cruz sur la côte de l'Atlantique.

L'importance de Guaymas tient surtout à ce que c'est le seul port du Pacifique qui soit en communication directe avec les vastes plaines intérieures qui s'étendent entre les montagnes rocheuses et la sierra Nevada. Cette dernière chaîne, dont les pics neigeux séparent la Sonora du territoire de San-Francisco, n'est pas un obstacle aux relations des deux pays, car une route naturelle conduit à travers les montagnes de Guaymas au cœur de l'Arizona, si riche en minerai, et jusqu'au district du lac Salé, où vit la secte nombreuse des Mormons.

La construction de Guaymas suivit de près la découverte du golfe de Californie, faite par Cortez sur le déclin de sa vie. Originairement, la ville s'élevait à deux lieues à peu près de la côte, dans le voisinage d'une source abondante; mais elle s'est peu à peu étendue dans la direction du rivage. Une brèche entre deux collines escarpées donne accès aux vaisseaux du plus fort tonnage dans un bassin circulaire autour duquel Guaymas est bâti. L'eau y est maintenant distribuée au moyen de citernes et de fontaines, d'où on la porte, à dos de mulet, dans des outres de maison en maison.

La ville moderne est construite dans le style à demi moresque que les Espagnols y avaient primitivement introduit, et qui convient fort bien, du reste, au climat du pays. Les maisons n'ont généralement qu'un étage avec le toit plat et les fenêtres ouvrant sur une cour intérieure tout ombragée d'arbustes et de fleurs appartenant au règne tropical. Dans les jardins croissent, outre les variétés nombreuses de la zone tempérée, la banane, l'orange, le limon et aussi le palmier.

Pendant l'occupation française, Guaymas a été entouré de fortifications qui, combinées avec la ceinture de collines dont la ville est entourée, l'assurent contre toute attaque du côté de la terre, aussi bien que par mer.

L. DE MORANCEZ.

## COURRIER DU PALAIS

Une fille abandonnée. — Résignation. — Une page éloquente. — Le *Nain Jaune* contre M. Poupart-Davyl, imprimeur. — Avis aux imprimeurs trop circonspects. — Les droits de la Société des gens de lettres et de la Société des auteurs dramatiques, à Genève. — Un jeune coquin qui promet. — Une question du juge Paget. — Sullivan ou l'Irlandais *humouriste*.

Une triste et touchante histoire que celle dont le procès qu'avait à juger l'autre jour la première chambre de la cour a été l'épilogue.

Une petite fille déposée il y a plus de cinquante ans à la porte de l'hospice des orphelins de Rouen, et qu'on recueille enveloppée de langes marqués d'initiales; dans les langes un écrit mentionnant le jour et l'heure de la naissance et le nom de l'église où le baptême a été donné à l'enfant; la pauvre délaissée grandissant dans l'asile charitable, recevant, le jour de sa première communion, une riche toilette d'une femme inconnue; un brave ouvrier, frappé de la ressemblance de la jeune fille avec une dame riche et respectée aujourd'hui, et que jadis, à l'époque même du dépôt, il a connue humiliée sous le poids d'une faute; et cet ouvrier rapprochant des circonstances et des dates décisives pour lui, arrivant à se dire avec certitude : « Celle-ci est la fille, celle-là est la mère, » et se donnant pour tâche de les réunir; la mère pressée par lui, avouant enfin sa maternité, versant des larmes, mais ne se laissant point fléchir; la malheureuse fille, toujours éloignée, mais résignée toujours, venant frapper à plusieurs reprises à la porte de la demeure maternelle, et s'éloignant sans amertume dans le cœur, sans plaintes sur les lèvres, de cette porte qui ne s'ouvre jamais; puis, quand elle est rentrée dans cet hospice qui, lui, du moins, l'accueille toujours, et où s'écoule sa triste vie, n'écrivant à celle dont elle sait être la fille et à qui elle s'adresse comme à une étrangère, sa bienfaitrice, que pour solliciter la grâce de voir sa mère ou pour demander son portrait; un jour enfin que l'homme dont le dévouement ne l'abandonne pas, l'a conduite devant une terrasse où se tenait cette mère dont elle a tant désiré la vue, et qui, la reconnaissant, pâlit et se détourne, l'infortunée se penchant en pleurant sur le cœur fidèle à sa longue infortune, et, cette fois encore, s'éloignant sans prononcer une parole; et puis, la mère mourant sans donner un souvenir à sa fille, et après elle, son mari, et l'orpheline se trouvant en face d'héritiers à qui elle ne doit plus le silence, et à cinquante-deux ans, presque vieille déjà, se décidant à revendiquer, après tant de douleurs et une si longue patience,

cette filiation dont elle n'a jamais voulu se prévaloir jusqu'ici : la voilà, tout entière en quelques lignes, cette douloureuse histoire.

Elle appartient légalement maintenant à la pauvre fille cette filiation tant désirée ; la Cour vient de la lui reconnaître.

Hélas ! elle ne peut plus être aujourd'hui qu'une héritière, l'orpheline abandonnée, elle avait souhaité mieux que cela.

Les conclusions de M. l'avocat général Dupré-Lasale ont été fort belles, et je ne sais si l'on peut peindre plus éloquemment la situation de ces enfants sur lesquels, même dans l'isolement et l'humiliation, plane comme une main qu'ils pensent voir un jour se baisser vers eux pour les relever.

« Triste existence de ces créatures abandonnées, disait M. Dupré-Lasale; triste par la privation de toutes les amitiés et de tous les attachements qui nous élèvent et nous soutiennent; triste surtout parce que le mystère qui entoure leur origine et l'inconnu qui pèse sur leur destinée leur inspirent des espérances sans cesse renaissantes, sans cesse trompées, et qui, de déception en déception, les conduisent à un désespoir plus amer et plus profond. L'enfant médite ces signes imprimés sur son corps pour les reconnaître; l'enfant connaît cette promesse de le reprendre, déposée sur son berceau déserté. Il attend toujours l'accomplissement de cette promesse; il appelle cette mère qui s'est annoncée; il croit la reconnaître à la moindre marque d'intérêt que la pitié lui accorde; et qui peut dire ce qu'il y a de souffrances dans cette ambition d'une caresse qui ne s'est jamais donnée, dans les mouvements d'un cœur qui voudrait aimer et devant lequel toutes les affections se retirent et se glacent ? »

M. Dupré-Lasale, si j'ai bonne mémoire, est un prix d'éloquence de l'Académie; on s'en aperçoit.

Les journaux doivent être très-reconnaissants envers M. Poupart-Davyl : grâce à lui, ils viennent d'être éclairés, tout à fait à leur avantage, sur une question très-importante.

Le nouveau *Nain jaune* avait fait au mois d'octobre 1865 un traité avec M. Poupart-Davyl, par lequel celui-ci s'engageait à l'imprimer pendant cinq ans.

M. Poupart-Davyl imprima quatorze numéros du *Nain jaune*; puis une chose advint, ce fut que le tribunal de police correctionnelle le condamna à l'occasion d'un article inséré dans le journal.

A partir de cet accident, refus absolu de l'imprimeur d'exécuter le traité du mois d'octobre 1865. Le *Nain jaune* fut contraint de se servir des presses d'un confrère de M. Poupart-Davyl.

Vainement on essaya de vaincre une résistance préjudiciable au journal; M. Poupart-Davyl s'obstinait dans son refus :

— Le *Nain jaune*, disait-il, continue à publier des articles dangereux; mon traité ne m'oblige pas à me mettre en contravention avec la loi, et à me rendre coupable de délits qui me mèneront en police correctionnelle et de là en prison, et dont le moindre inconvénient sera de nuire à ma bourse en la vidant par des amendes.

— Mais vous avez pris un engagement, répondait le *Nain jaune*, et d'ailleurs vous n'êtes pas tenu d'imprimer sans lire; il sera toujours temps de refuser vos presses quand l'article qu'on vous apportera vous semblera périlleux.

— J'aime mieux ne point m'exposer.

Le *Nain jaune* insistait :

— Depuis la condamnation qui nous a frappés, aucun de ces articles que vous trouviez condamnables n'a été poursuivi.

— N'importe, répondait M. Poupart-Davyl, je ne vous imprimerai pas.

Cela devait tout naturellement aboutir à un procès, et M. Poupart-Davyl payera 5,000 francs de dommages-intérêts au *Nain jaune*.

Rien de plus net que le considérant du jugement qui pose le principe, et, pour l'instruction des imprimeurs et des journaux, je le transcris.

La condamnation invoquée par M. Poupart-Davyl ne peut ni motiver, ni excuser son refus parce que, « nécessairement restreinte au fait et au numéro du journal qui lui ont servi de base, elle n'a pu avoir pour résultat de frapper à l'avance les faits et numéros qui devaient la suivre, d'une suspicion de faute ou d'une présomption de culpabilité. »

Après le droit civil, le droit international.

Le temps est passé où *étranger* et *barbare* étaient des termes synonymes, et où il suffisait d'être né au delà d'un fleuve ou d'une montagne pour être traité en ennemi en deçà de cette montagne ou de ce fleuve.

Voici la propriété littéraire reconnue et proclamée deux fois en quelques jours à Genève au profit de Français.

C'est d'abord un jugement qui condamne à des dommages-intérêts au profit de la Société des gens de lettres de France, M. Favre, éditeur responsable du journal la *Nation suisse*, qui avait reproduit une nouvelle de M. Henri Augu, publiée en feuilletons par le *Siècle*, en dépit de la mention imprimée dans le journal français que la reproduction était interdite aux journaux n'ayant pas de traité avec la Société des gens de lettres.

Ce roman a pour titre : *Un Homme qui ne croit à rien*. L'homme qui ne croit à rien croira au moins désormais à la justice suisse.

C'est ensuite une autre décision du même tribunal, allouant une indemnité à la Société des auteurs dramatiques, qui se plaignait que M. Rouland, directeur du théâtre de Genève, eût fait représenter, malgré la défense expresse de M. Durantin, la comédie d'*Héloïse Paranquet*.

Le jugement déclare formellement que l'auteur d'une œuvre dramatique a un droit de propriété sur cette œuvre; qu'il est de règle générale, dans le droit des gens, que chaque État doit sa protection à toutes les choses qui se trouvent dans son territoire, qu'elle soit la propriété d'un de ses ressortissants ou la propriété d'un étranger; qu'il ne serait pas rationnel enfin de distinguer entre la publication des œuvres dramatiques par la voie de la presse, et la publication par voie de représentation théâtrale.

*Héloïse Paranquet* était décidément une pièce prédestinée à mettre en lumière des points de droit et à occuper beaucoup les jurisconsultes et les avocats. On se souvient sans doute des discussions auxquelles elle donna lieu lorsqu'elle fut représentée au Gymnase, et comment un membre du barreau de Paris y trouva une demi-douzaine au moins de *quid juris* auxquels il répondit tout autrement que l'auteur de la comédie, M. Durantin.

Alors du moins le papier timbré était resté étranger à l'affaire ; à Genève, il est entré en scène. Il n'y a pas de raison pour que les candidats à la licence ou au doctorat ne soient invités désormais par M. Duverger, par M. Colmet d'Aage, ou par M. Valette à expliquer *Héloïse Paranquet*.

Maire est un gaillard qui pourrait bien aller très-loin... jusqu'à Cayenne peut-être.

Il a quinze ans; il a débuté il y a six mois seulement, et ses talents lui ont valu l'honneur de commander à quatorze vagabonds et voleurs, presque tous repris de justice, âgés de vingt-cinq à trente ans et qui s'inclinent respectueusement devant sa jeune supériorité.

La spécialité de Maire, c'est le vol commis sur les ivrognes qui cuvent leur vin sur le pavé ou sur les trottoirs, afin, sans doute, en cas de chute de ne pas tomber de trop haut : c'est le vol *au poivrier*, pour parler le langage de ces messieurs.

— Avez-vous dit la vérité dans l'instruction ? demande le président à Maire ou à *Môme* ou à *Monpied*, comme il vous plaira; les grands capitaines ont toujours eu des surnoms.

— Tantôt, oui; tantôt, non; est-ce que je peux me rappeler ? répond Maire, *Môme* ou *Monpied*.

— Vous ne pouviez opérer seul; comment vous y preniez-vous ?

Maire, les bras croisés, se dandinant et souriant agréablement :

— Ah ! monsieur le président, je ne peux pas vous dire ça.

— Si, osez; vous êtes intelligent, vous ne devez pas opérer comme tout le monde.

— Monsieur le président est bien bon; on fait ce qu'on peut.

— Vous ne voulez donc pas dire votre secret au tribunal ?

— Oh ! un secret; il y a longtemps que vous le savez

On n'a pas plus d'aisance.

M. Brun, le maître de chant de M. Villaret, à défaut d'un *Te Deum* solennel, pourra chanter un petit *Deo gratias* à l'occasion de son procès : le tribunal vient de lui allouer quatre mille francs de dommages-intérêts.

Un magistrat gourmé et guindé n'est pas pour moi l'idéal du magistrat : l'affectation de la dignité n'ajoute rien à la majesté de la justice : j'aime donc les façons familières et la bonhomie des juges anglais. Mais, ma foi, je trouve que, l'autre jour, M. Paget a été un peu loin à son audience de police de Thames.

Un vieillard demande réparation à une femme qui lui a promis le mariage et qui refuse maintenant de l'épouser. C'est le monde renversé que cette Angleterre.

Il est petit ce vieillard, maigre, fluet, ratatiné.

Quand il raconte ses projets de mariage :

— Vous aviez donc besoin d'une garde-malade ? lui demande M. Paget.

Féroce, M. Paget, féroce.

Malheureusement pour l'amoureux trahi, la loi ne permettait pas au juge de faire passer la brutalité de sa question à l'aide d'un bon jugement qui eût forcé l'inconstante à tenir ses serments.

Pas même l'adoucissement d'une petite indemnité. Mais, sur ce point du moins, tout espoir n'est pas perdu pour le petit vieux.

— Adressez-vous au tribunal compétent, lui a dit le juge Paget.

Donc il y a un tribunal compétent en Angleterre pour venger les amants malheureux des manques de foi de leur bien-aimée.

Encore un petit emprunt, pour finir, aux tribunaux anglais.

Il est très-drôle, Sullivan, très-drôle : il n'y a que les Irlandais pour l'esprit et la belle humeur.

Un agent de police l'a arrêté au moment où il s'amusait à balancer un enfant de deux ans qu'il avait attaché par le pied au bout d'une corde.

Quand le juge s'étonne de cet étrange divertissement :

— Cet enfant est le mien, répond Sullivan.

Mais le plus joli de l'affaire, le voici :

— J'espère que vous n'allez pas m'envoyer en prison pour cela ? dit Sullivan au juge.

Or, pourquoi Sullivan espère-t-il qu'on ne l'enverra pas en prison ?

— C'est, dit-il au juge, que je vais comparaître bientôt aux assises de Middlesex.

Ne trouvez-vous pas la raison adorable ?

Si ce n'est pas là de l'*humour*, et du meilleur, je ne m'y connais pas.

MAÎTRE GUÉRIN.

## LE COMTE POTOÇKI

Un correspondant nous adresse un dessin des obsèques du comte Potoçki, lesquelles viennent d'avoir lieu en grande pompe à Varsovie.

Le comte Auguste Potoçki avait environ soixante ans. Il était grand écuyer de l'empereur Alexandre II, décoré des ordres de Sainte-Anne et de Saint-Vladimir de Russie et commandeur de la Légion d'honneur de France. Il dut en partie cette dernière distinction à la fastueuse hospitalité qu'il donna au prince Napoléon en 1856, après la guerre de Crimée, dans son magnifique château de Villanov.

Cette propriété est un des plus splendides domaines qu'on puisse imaginer. Le château, situé sur la Vistule, à une lieue de Varsovie, a été construit par les prisonniers turcs et tatars que le grand Sobieski avait amenés en Pologne, à l'issue de ses glorieuses campagnes. Il renferme une très-remarquable galerie de tableaux et un curieux musée où sont conservés précieusement tous les souvenirs du héros polonais, ses meubles, ses armes, etc.

Le comte Auguste Potoçki n'a pas joué un grand rôle politique; toutefois, il se faisait aimer et estimer à Varsovie par sa bienfaisance. Sa femme, qui reste héritière d'une des plus vastes fortunes qui soient en Europe, est très-populaire dans le pays, où elle est connue pour son vif esprit et l'ardeur de ses sentiments patriotiques.

La mère du défunt, veuve du comte Alexandre Potoçki, ancien écuyer de l'empereur Nicolas, s'était remariée au comte Doumine Vousovitch, ami particulier de l'empereur Napoléon Ier. Le comte Doumine est mort depuis deux ans. Son salon a été longtemps célèbre à Paris parmi les littérateurs et surtout les femmes de lettres que l'esprit de la maîtresse de la maison y attirait. Cette dame, aujourd'hui presque centenaire, a fait faire à son fils de magnifiques services funèbres à l'église de l'Assomption et à la Madeleine.

HENRI MULLER.



RÉBUS

*Explication du dernier Rébus*

Il y a plus de petites bourses que de grandes

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7

ÉMILE ... CANEL



GUAYMAS, PRINCIPAL PORT DE LA SONORA (MEXIQUE); d'après le croquis d'un voyageur. — Voir page 110.

FUNÉRAILLES DU COMTE POTOCKI, A VARSOVIE, d'après un dessin communiqué. — Voir page 111.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

RIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| an . . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| mois . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| is mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

l'étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

l'étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 617.
Mercredi 20 Février 1867.

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Le plat du jour et le sujet de toutes les conversations. — Le quai Voltaire. — Un feuilleton étoffé. — Les millions russes : du petit au grand. — Souci pour souci. — M. Dumas fils et M. Cuvillier-Fleury. — Le déchet académique. — L'erreur d'une chanteresse. — Père et brigadier. — Couderc. — L'apostrophe de M. Cousin. — Les écoliers à la brochette. — La réclame au pied du mur. — Les succès qui ne sont pas sans causes. — Le roman à la cour d'assises.

Remarquez - vous es variations singu-ières qu'a subies ce mot : *chroniqueur?* adis il exprimait out ce qu'il y a de plus vieux : aujourd'hui il s'applique à out ce qu'il y a de plus neuf; autrefois, 'était le passe; maintenant, c'est le présent; et quel present! Les chroniqueurs sont les barons Brisse de la auserie : ils s'adresent, eux aussi, à les officiers de bouche, qui recherchent es primeurs et les riandises, en évitant es petits fours.

Je lisais, depuis une semaine, dans les journaux du matin et du soir :

« L'evénement du jour, le sujet de toutes les conversations, c'est... »

— Bon! me suis-je dit, voilà mon affaire : je ne veux pas même lire la fin de la phrase : je vais la trouver sur mon chemin. Entrons dans un des rares salons où l'on cause : j'y rencontrerai des hommes d'esprit et des conteurs; ce serait jouer de malheur s'ils ne m'apprenaient pas le sujet de toutes les conversations et l'évenement du jour!...

Deux heures après, j'étais dans un elégant appartement auquel le quai et le nom de Voltaire ont porte bonheur, bien que personne n'y ait encore songé à offrir ses cinquante centimes à la souscription proposée par M. Havin Ce n'est pas en leur elevant des statues, c'est en s'inspirant de leurs exemples, que l'on honore les grands hommes.

O prodige! au moment même où je me glissais discrètement dans le groupe des habitués, un d'eux s'écriait de façon à accaparer l'attention generale :

— Messieurs, l'evénement du jour, le sujet de toutes les conversations, c'est l'ouverture...

— Du *Freischutz*, me hâtai-je de dire, sous pretexte qu'il y a des sujets que les gens senses peuvent se permettre, mais qui ne sont permis qu'aux journaux timbrés...

Passons comme chroniqueur sur braise.

Heureusement, une belle dame parut, traînant après elle

EXPOSITION UNIVERSELLE. — LE PHARE DES ROCHES-DOUVRES ET L'ÉGLISE GOTHIQUE; dessin de M. Delannoy. — Voir le Bulletin.

un *froufrou* de douze mètres de soie, et sans s'inquiéter de la causerie commencée, en femme contente de sa toilette et sûre de son effet, elle nous dit :

— Savez-vous quel est l'événement du jour, le sujet de toutes les conversations? C'est le miracle opéré par un goutteux de votre connaissance : cloué sur son fauteuil, au fond de son chalet de Passy, à la barbe de Worth et de Maugas, sans consulter Mme Husson ou Mme Laferrière, il vient de lancer et de mettre à la mode l'étoffe dont vous voyez ici le très-modeste échantillon : soie faye revanche de Sadowa, ou Bismarck en colère. Tout le monde en veut, les magasins ne peuvent plus suffire aux commandes : il est vrai que le goutteux s'appelle Jules Janin, et que son feuilleton était une merveille de verve, de malice et d'esprit!...

On annonça le jeune vicomte de R... Je le reconnus, pour avoir admiré, à la reprise d'*Orphée aux enfers*, son gilet ombilical, sa cravate fil de la Vierge, et ses favoris yatagans. L'événement du jour, nous dit-il, le sujet de toutes les conversations, c'est la manière dont les millions russes humilient les millions français en la personne du jeune prince Nar... Ce prince va du petit au grand et du contenu au contenant, comme les algebristes vont du connu à l'inconnu. Vous lui offrez, par exemple, quelques gouttes de malaga dans un verre de Bohême. Il trouve le vin excellent; puis il regarde le verre, qui est joli; puis le majordome, qui a fort bon air; ce verre lui donne l'idée d'examiner tout le service, qui est très-élégant, et ce majordome lui suggère l'envie de passer en revue les domestiques, qui sont gens de bonne maison. Le voilà en goût; du service de table il arrive à la table tout entière; de la table à la salle à manger; de la salle au premier étage; du premier étage à l'hôtel; de l'hôtel au jardin; du jardin aux écuries; des écuries aux chevaux; des chevaux aux tableaux; des meubles à l'immeuble : le tout est évalué trois millions; les voici. Le convive de tout à l'heure est le propriétaire d'à-présent : marché conclu, le vendeur s'en va, l'acquereur s'installe. Ces gouttes de malaga étaient tombées dans le Pactole!...

Survint le marquis de F... un type du Parisien bien informé; il nous dit : l'événement du jour, le sujet de toutes les conversations, c'est la question de savoir quel est le véritable auteur de *Souci*, un délicieux roman qui paraît dans la *Revue des Deux Mondes*. Ce *Souci* en donne beaucoup aux curieux du sexe fort et même du sexe faible. On l'a déjà attribué, devant moi, à trois duchesses, deux marquises et quatre comtesses : vous voyez que, si le nom manque, les titres ne manquent pas... songez donc! trois choses charmantes : *le Péché de Madeleine, Flamen, Souci*, et ne pas connaître la personne qui nous donne de si aimables heures!

Et le marquis promena à droite et à gauche son regard inquisiteur, cherchant à surprendre un peu de rougeur sur quelque beau front, un sourire sur de jolies lèvres : il croyait, à tort ou à raison, que la *coupable* n'était pas loin.

Ce pseudonyme d'Albane fut traité comme un voile de dentelle blanche dont on voudrait voir le dessous. Bien des noms furent mis en avant : à la fin, un disciple de M. de Bièvre rallia toutes les opinions par ces mots débités d'un ton d'oracle :

— Roman ou nouvelle, *Souci* est de Mme Pisc... Le roman est digne d'elle, et la nouvelle est digne de Foy!!...

Ici eut lieu l'irruption du comte de B... Il ne se donna pas le temps de s'asseoir, et debuta par la phrase obligée :

— Le sujet de toutes les conversations, l'événement du jour, c'est la très-prochaine représentation des *Idées de Madame Aubray*...

En ce moment, les yeux se fixèrent sur moi : on savait que j'avais été admis dans le très-petit nombre des privilégiés de la première lecture.

— Voyons! me dit la maîtresse du logis : quel a été le bienheureux jour où M. Dumas fils vous a lu sa pièce?

— Date marquée d'une pierre blanche, madame : 8 novembre 1866.

— Et nous sommes au 9 février 1867! Trois mois de discrétion pour un chroniqueur! Trois mois de silence pour un bavard! c'est énorme; je vous relève de votre serment...

— Soit, madame! il n'y a pas moyen de vous desobéir... Sachez donc que madame Aubray est une femme...

— Très-bien! la revélation est palpitante d'imprévu...

— Une veuve... dont le mari est mort...

— Vraiment?

— Une mère... qui a un fils...

— Ah! bah!!

J'allais peut-être en dire davantage, quand je fus interrompu par M. de S... qui d'abord s'excusa d'arriver si tard, puis nous expliqua ce qui l'avait retardé :

— Je viens de chez le duc de N...; il paraît que, décidément, le sujet de toutes les conversations, l'événement du jour, est la prochaine réception de M. Cuvillier-Fleury à l'Académie française...

— A propos, dis-je, ceci me rappelle un mot de Dumas fils dont je vous raconterai la pièce d'aujourd'hui en trois semaines : il était allé voir l'éminent critique du *Journal des Débats*, et voici un fragment du dialogue :

— Je vais essayer de changer mes points de vue, de peindre d'autres caractères, d'autres personnages, d'autres mœurs, de m'abstraire complètement du demi-monde.

— Cela vous sera peut-être difficile.

— Pas plus difficile que pour vous, monsieur, de faire le panegyrique de M. Dupin.

Dieu merci! si je suis bien renseigné, les deux difficultés ne tarderont pas à être également résolues à la très-vive satisfaction de tous les amis de la bonne comédie et de la bonne littérature.

— Mais vous parlez de l'Académie, nous dit la spirituelle baronne de P... il me semble que l'événement du jour, le sujet de toutes les conversations, c'est la question des candidatures... Monsieur Charbonneau, vous avez la parole!

— Madame, repris-je, j'ai envie de me récuser, de peur de dire des sottises. Le régime académique est essentiellement électif; mais les premières conditions d'un corps électoral quelconque sont d'abord d'être en nombre suffisant pour que ses suffrages soient sans réplique; ensuite d'être en contact direct, en harmonie parfaite avec l'idée qu'il représente, la puissance qu'il sert et les hommes qu'il choisit...

— Où diable voulez-vous en venir?

— Voici : comment un octogénaire (j'excepte M. Guizot) pourrait-il apprécier le fort et le faible d'une littérature de cinquante ans moins âgée que lui? Vous avez vu, par le *Journal d'un grand poëte*, de quelle façon Royer-Collard traitait Victor Hugo et Alfred de Vigny : il ne les critiquait pas; il les ignorait...

— D'accord.

— Vous m'accordez donc que pour la *moyenne* des hommes qui ont dépassé leurs seize lustres, c'est beaucoup de ne pas radoter, et la plupart d'entre eux ne vous en demandent pas la permission. Maintenant récapitulons l'état actuel de ce corps absolument électif ou électoral dont le total est de 38.

| | |
|---|---|
| Victor Hugo, absent. . . . . . . . . . . . . . | 1 |
| Deux immortels notoirement tombés en enfance. . | 2 |
| Neuf octogénaires ou nonagénaires. . . . . . . . | 9 |
| Trois malades ou rhumatisants, forcés de garder la chambre. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 3 |
| MM. de Laprade et de Falloux, habitant la province. | 2 |
| Indifferents, sceptiques, à Nice ou en Italie. . . . | 8 |
| Total. . . . . . | 25 |

Qui de 38 ôte 25, reste 13. Ainsi vous arrivez à ce résultat phénoménal : l'élection d'un des Quarante faite, en réalité, par douze ou treize membres; une oligarchie réduite des deux tiers tenant la haute main des Lettres françaises, et prononçant, en dernier ressort, l'insuffisance académique de Théophile Gautier ou de Jules Janin!

— Voyez-vous ça!

— A présent, supposez que la po... la po—litique (le mot a eu de la peine à passer) soit moins étrangère à l'événement qu'elle ne l'était aux peccadilles de Bilboquet, vous pouvez juger ce que devient, dans tout cela, cette pauvre littérature.

— Comme vous y allez, reprit la baronne, et quelle mouche verte vous pique? Tenez, voici le chevalier de V... qui va nous dire l'événement du jour, le sujet de toutes les conversations...

— Vous croyez rire? répliqua le chevalier : ce sujet et cet événement, c'est ce qui vient d'arriver à ma tante la chanoinesse. Elle est vice-présidente du club des bons livres. Ce club a mis à sa disposition une certaine somme pour acheter les ouvrages vertueux et les expédier aux succursales de province. Il faut, pour mériter cet honneur, que les ouvrages soient d'une innocence baptismale, que le mot amour y soit remplacé par autant de périphrases qu'en trouvait l'abbé Delille pour decrire l'animal qui se nourrit de glands, et que, en les lisant, une jeune fille de seize à dix-huit ans ne soit jamais tentée de demander pourquoi elle ne doit pas demander pourquoi. Très-bien : là-dessus, ma tante voit annoncer *Au lit de mort*, par Mme Marie Alexandre Dumas. On lui a parlé de l'auteur, de sa piété un peu mystique, de ses peintures religieuses... Elle se figure que son livre est un recueil de prières pour les malades et les agonisants; elle en achète d'emblée cent exemplaires, et les envoie dans divers départements : voyez-vous d'ici les dévotes de Toulouse, les rosières de Dijon, les sœurs converses de Nancy et les pensionnaires de Nantes, recevant à leur tour les confidences du comte de Théix et lisant ce drame terrible, émouvant, sensuel, fougueux, poignant, tel que l'auteur des *Mousquetaires* en écrivait dans ses meilleurs jours? Ma pauvre tante est au désespoir : elle fait jouer le télégraphe dans toutes les directions... trop tard; je suis sûr que la pâle et ardente figure de Georgine trouble déjà bien des insomnies virginales...

Un mélomane venait d'entrer; un des soixante-sept descendants des Croisés, qui courent après des librettistes, donneraient tout leur blason pour le bonheur de faire jouer un lever de rideau à l'Opéra-Comique, et composent, en attendant, des opérettes de salon.

— Et vous, lui dit la marquise, nous direz-vous quel est l'événement du jour, le sujet de toutes les conversations?

— C'est, repondit-il, le *Fils du brigadier*, paroles de Labiche, musique de Victor Massé, rien que cela!

— Eh bien?

— Eh bien! il y a là un beau rôle pour Couderc, une scène d'ivresse qui fera courir tout Paris, le Paris d'avril et de mai, qui, si j'en juge par les Americains arrivés ou annoncés, n'aura pas moins de quatre millions d'habitants... Figurez-vous que, dans cette pièce, Montaubry est le fils de Couderc. Par sa bravoure, ses talents militaires, ses actions d'éclat, il est arrivé au grade de colonel dans le régiment où son père n'est que brigadier. Ah! dame! c'est que ce père, qui a fait donner une brillante éducation à son fils, est resté, lui, un soldat rude et de goûts peu raffinés... Il a un grave défaut qui a nui à son avancement : le vin. Montaubry voudrait le corriger de ce penchant invincible. Un jour, devant le corps d'officiers, le brigadier, à demi-ivre déjà, adjure le colonel de lui verser à boire : refus de celui-ci; insistance de plus en plus violente; à la fin, Couderc, hors de lui, lève la main sur ce jeune homme qui est son fils, mais qui est aussi son colonel... La scène est très-belle, et les acteurs seront admirables. Par malheur, Couderc est atteint d'un enrouement, et Mlle Roze est un peu malade...

C'est ainsi que chacun avait son événement du jour et son sujet de toutes les conversations. Pour l'un, c'était l'orthographe du monosyllabe *deux* — ou *d'eux* — dans le testament de M. Cousin; un monosyllabe de cent mille francs que Sénèque le philosophe aurait refusé de traduire en latin; pour l'autre, c'était le *Galilée* de notre cher Ponsard; pour celui-ci, le bal déguisé du général de Gondrecourt, qui, avant de commander l'école impériale de Saint-Cyr, a ecrit *la Marquise de Candeuil, les Péchés mignons, le Bout de l'oreille, un Ami diabolique* et je ne sais combien d'autres romans, dont plusieurs ont eu leur jour d'émotion et de vogue; pour celui-là, c'était la nouvelle brochure de M. Victor de Laprade, *l'Éducation homicide*. Tous les écoliers, disait-il, vont faire une ovation au poëte : il demande qu'on les réduise à deux heures de travail par semaine, qu'on remplace le latin par l'équitation, le grec par le gymnase, les mathématiques par la promenade, et qu'on leur serve regulièrement, à leur dîner, du pâté de foie gras, des poulardes truffées, du faisan à la purée de bécasse et du vin de Château-Margaux.

— Mais enfin, me disais-je, je ne vois pas dans tout cela quel est au juste l'événement du jour, le sujet de toutes les conversations : il faut donc que je retourne à mon journal!

J'y retournai; dans l'intervalle, ce sujet et cet événement avaient fait bien du chemin. Au lieu de la premiere formule, voici ce que je lus :

« Enfin, enfin, l'impatience, l'attente du public est satisfaite. Ce n'est plus une espérance; ce n'est plus une promesse; c'est une réalité : l'œuvre si recherchée, si désirée, *le Dossier n° 113*, paraît aujourd'hui : lisez et jugez!!! »

Au fait, pourquoi pas? La cause célèbre absorbe de plus en plus le roman. Celui-ci, au dire des moralistes et des sages, a commis tant d'énormités, qu'il méritait de finir à la cour d'assises.

CHARBONNEAU.

## BULLETIN

Le Nouveau-Monde suit l'exemple de la vieille Europe. Les plaisirs du carnaval sont très-répandus cette année en Amérique, non-seulement dans les salons, mais encore en plein air. Des masques se réunissent le soir sur les places publiques, on allume des torches, on organise des danses, et tout le monde s'amuse au son d'un orchestre excentrique dont les crecelles, les pincettes, les chaudrons, les cors de chasse forment le principal élément.

Les déguisements sont dignes de la musique; ils n'ont rien de commun avec ceux qu'on rencontre le samedi soir au bal de l'Opéra : les oripeaux dont s'affublent les marins au passage du tropique peuvent seuls en donner une idée.

Une fête de ce genre a, dernièrement, égayé Brooklyn (État de New-York). Le lac Satellite, alors glacé, avait été choisi pour point de rendez-vous. Deux mille personnes environ y étaient arrivées avec patins, masques et déguisements excentriques. La glace a tenu bon; aucun accident n'est venu troubler la joie du public, qui, pendant toute la nuit, a vaillamment affronté les rigueurs de la température.

Stephens, l'ancien chef de l'organisation feniane, se dispose, dit-on, à partir pour la France. Il habite en ce moment Brooklyn, où il vit dans le plus strict incognito.

Stephens a déjà fait un voyage en France, il y a deux ans, quand il s'est échappé des prisons d'Irlande. Il a passe plusieurs semaines à Paris, et il a dîné chez le marquis de Boissy.

Le nombre des duchés qui jouissent de la grandesse en Espagne est de 79; cependant plusieurs de ces duchés se réunissent sur une seule tête, comme il arrive pour les anciennes maisons d'Ossuna, Medina-Celi, Abrantès, Alba, Fernand Nunez et autres; le nombre des ducs est, par conséquent, au-dessous de 79. Il y a d'autres grands d'Espagne qui préfèrent porter le titre de marquis ou de comte que celui de duc. On en compte 43 dans cette catégorie. On compte 52 grands d'Espagne portant pour premier titre celui de marquis, tout en ayant le titre de duc sous d'autres dénominations. Il y a 42 comtes et grands d'Espagne qui sont aussi ducs et marquis.

Comme grands d'Espagne figurent aussi M. Rubianès, le prince de Chimay, le comte de Fezenzac.

Le chiffre total des grands d'Espagne est de 147.

Le théâtre construit par le roi de Bavière Louis II pour Richard Wagner est aujourd'hui achevé. Il est d'un goût exquis et répond à toutes les exigences de l'auteur de *Tannhauser*. L'orchestre s'y trouvera caché au public; l'eclairage adopté est le même que celui du théâtre du Châtelet de Paris. Ce nouvel edifice contient toute une serie de salles et d'appartements destines à un Conservatoire.

L'idéal de Richard Wagner s'y trouve même de beaucoup depassé. Le maestro ne demandait, en effet, dans la préface du *Niebelungen*, qu'un bâtiment en briques, et son royal protecteur lui a donné un véritable temple des arts, dans le style le plus pur et le plus grandiose.

Les editions faites de l'immortel *Don Quichotte*, en Espagne, depuis 1605 (date de la première), s'elèvent à 650. Il en a été publie 168 en français, 200 en anglais, 81 en portugais, 96 en italien, 70 en allemand, 4 en russe, 4 en grec, 8 en polonais, 6 en danois, 13 en suedois et en latin. Le docteur Thebuper, bibliomane allemand, mort il y a peu de temps, possédait toutes ces éditions dans sa bibliothèque.

Les fresques de Luini qui décoraient le palais Litta, à Milan, ont ete acquises pour le Louvre au prix de cent deux mille francs. Elles sont au nombre de six, représentant

1° un Christ, la main droite levée dans l'action de bénir; 2° un Homme de douleurs entre saint François et saint Jérôme agenouillés; 3° une Annonciation; 4° la Vierge adorant l'Enfant Jésus; 5° l'Adoration des rois mages; 6° Phocion refusant les présents d'Alexandre.

Plusieurs journaux annoncent que S. Ém. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, a adressé au souverain pontife une lettre savamment motivée, pour le prier d'introduire la cause de la canonisation de Christophe Colomb

La commission impériale de l'Exposition ayant interdit de la manière la plus formelle la vente des objets exposés, et voulant en même temps offrir aux visiteurs le moyen de se procurer tout ce qui peut leur être nécessaire, sans sortir du Champ de Mars, a autorisé le cercle international à affecter son rez-de-chaussée à des magasins de vente.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord*, journal semi-officiel, dément la nouvelle que M. de Bismark aurait l'intention de faire un voyage à Paris pour assister à l'ouverture de l'Exposition universelle.

Les religieux de l'ordre de Saint-Benoît ont obtenu l'autorisation de conserver leur couvent du mont Cassin. Grâce au zèle et aux démarches de l'abbé Tosti auprès du ministère de l'intérieur en Italie, ce monastère, fondé en 529 par saint Benoît, restera entre les mains des Bénédictins.

L'abbaye du mont Cassin est une des plus célèbres du monde; elle a servi de retraite à plusieurs souverains, princes et pontifes, notamment à saint Grégoire et à Cassiodore.

Elle renferme d'immenses richesses, une vaste et précieuse bibliothèque, une galerie de tableaux remarquables, parmi lesquels on cite un Raphaël.

Près de cette abbaye se trouve l'Albanette, retraite de saint Ignace de Loyola, qui, en 1538, y composa la règle des Jésuites.

On vient de publier un relevé des services rendus à la marine pendant les dernières tempêtes par les chaloupes de l'Institution nationale des Chaloupes de sauvetage.

Les marins sauvés d'une mort certaine par ces chaloupes s'élèvent à cent onze, dont vingt-quatre Français appartenant à quatre navires.

Ainsi nous lisons dans ce relevé : La chaloupe de sauvetage *Llanelly* a sauvé huit hommes de la brigantine *Séraphin*, de Dunkerque, et six hommes du lougre *l'Espoir*, de Nantes; la chaloupe *Tynemouth* a sauvé six hommes du brick *Emmanuel-Boucher;* la chaloupe de *Tranore* a recueilli cinq hommes du schooner *l'Annonciation*, de Nantes; la chaloupe *Swansea* a aidé à sauver le schooner *Jeanne-d'Arc*, de Nantes, et son équipage, composé de cinq hommes.

Le temps était si froid, la mer si mauvaise, dit ce journal, qu'il a été impossible aux chaloupes de sauvetage de plusieurs ports de lutter contre la tempête et contre des vagues énormes.

Nous commençons aujourd'hui la série des vues détaillées, que nous devons consacrer à chacune des parties intéressantes qui constituent l'immense ensemble de l'Exposition universelle. Le dessin que nous publions en tête de ce numéro montre de la façon la plus exacte le phare gigantesque, entièrement en fer, qui se dresse sur un îlot de rochers au milieu du lac du parc. On voit également la petite église destinée à l'exposition des objets relatifs au culte catholique. Dans le numéro 606, page 30, notre collaborateur Francis Richard a déjà donné des renseignements topographiques sur ces importants travaux.

TH. DE LANGEAC.

---

# LE ROI DES GUEUX

(Suite [1].)

DEUXIÈME PARTIE.

## LES MEDINA-CELI.

Le comte-duc savait bien que si cette comédie invraisemblable était offerte au peuple de Séville, le favori, vêtu de la robe à flammes rouges, et conduit au bûcher par la procession des pénitents, Séville entière rugirait l'acclamation de sa joie folle.

Il y songea, car il sourit. Cette crainte ayant trait aux choses de ce monde soulagea pour un moment ses superstitieuses défaillances.

— Ils n'oseraient... murmura-t-il. — Le roi lui-même n'a-t-il pas son mystérieux sorcier, Hussein le Noir?... La reine n'a-t-elle pas le physicien Soliman?... des Africains aussi... des infidèles! Ce sont les maîtres du présent qui sont excusables de chercher à deviner l'avenir!

Sa pensée tournait. Des rides se creusaient à son front.

— Hussein le Noir! répéta-t-il; ma police a pu me dire le nom de cet homme... Il va chez le roi à toute heure du jour et de la nuit... Je donnerais une fortune pour l'avoir là sous la main et m'en faire un allié...

— Mais, se reprit-il d'un accent chagrin, il faut bien convenir qu'il y a là-dedans des choses qui dépassent l'intelligence humaine... Ce mécréant est insaisissable... il se dérobe comme un esprit de l'air à toutes les recherches... J'ai beau faire garder sévèrement toutes les avenues de l'Alcazar, nul ne l'aperçoit quand il vient, nul ne le surprend quand il sort... On dirait qu'il surgit de terre et qu'il y rentre. Cosmo, le chambrier secret, voit tout à coup une sombre silhouette au bout du corridor qui conduit dans mes propres appartements ou dans l'embrasure de la porte de Zuniga, mon oncle. Derrière les draperies blanches qui tombent d'un turban mauresque, il entend une voix creuse qui dit : « Va prévenir le roi, Hussein le Noir veut lui parler. »

— Étrange! s'interrompit-il encore; nous vivons dans un temps tout plein d'inexplicables bizarreries... Qui est cet Hussein? Dans quelles ténèbres cache-t-il sa vie? Que dit-il au roi? Sait-il lire vraiment dans le livre fermé?... Voit-il nos ambitions, nos luttes, nos efforts?... J'aurai sous peu la réponse à cette question. Mes mesures sont bien prises. Cosmo est acheté!

La panthère s'étira sur sa paille en rendant un rauquement paresseux.

Le comte-duc tressaillit et ses paupières s'ouvrirent. Il avait oublié peut-être le lieu où il se trouvait.

Ses regards rencontrèrent les yeux demi clos de la panthère, dont les cils tamisaient une flamme sombre et la braquaient sur lui. Les yeux ronds et rouges des deux hiboux suivaient la même direction. Les serpents tournaient vers lui leurs prunelles immobiles. Tout ce qui était là, vivant ou pétrifié par la mort, le regardait. Il était le centre de cette attention fixe et muette.

Sa bouche se crispa convulsivement pour essayer un amer sourire.

— Moi!... pensa-t-il tout haut; ici!... moi... le premier ministre de Philippe d'Autriche!... L'historien qui raconterait cela passerait pour un extravagant calomniateur!...

— Rampe, tigre! poursuivit-il en se redressant, pâle encore, mais l'œil haut et grand ouvert; fascinez, oiseaux de sinistre présage!... reptiles immondes, déguisements de Satan, roulez sur vos anneaux!... je n'ai pas peur... j'ai sur ma poitrine le talisman béni qui brave l'enfer... Dieu accompagne son serviteur au fond même de ces abîmes.

Il entr'ouvrit son pourpoint et baisa un reliquaire qu'il portait sous ses habits.

Les hiboux gardèrent leur somnolente impassibilité; la panthère ne hurla point. Aucun serpent empaillé ne siffla.

Le comte-duc fut peut-être un peu désappointé de voir ce suprême défi rester sans réponse. Sa crédulité s'ébranla; mais ses yeux tombèrent par hasard sur la table, où le sang se figeait, et le poids qui oppressait sa poitrine s'alourdit de nouveau.

— Ce n'est pas un assassinat, balbutia-t-il. Le pauvre malheureux était mort.

— Oui, répondit sa conscience; mais c'est une profanation.

Il ferma les poings, révolté contre sa propre honte, et s'écria avec colère :

— Et qu'y a-t-il au fond de tout ceci?... Ai-je entendu la voix de l'enfer?... Suis-je la dupe d'un effronté charlatan?... J'ai étudié, de par saint Antoine! On se souvient de moi à Salamanque!... Suis-je au-dessous des grandeurs de ma tâche pour descendre à de si vils moyens?

— Non, non! s'interrompit-il; quelque chose en nous témoigne qu'il doit exister des liens entre ce monde et les espaces supérieurs... ou inférieurs... qui sont au delà de la tombe... Je parle d'études... l'étude fortifie cette opinion... Les anciens ont cru à la magie... les livres saints le prouvent tout aussi bien que l'histoire. Que m'a dit Moghrab? que je vaincrais... que ma victoire serai due à l'excellence de mon style dans mon *Antidoto contra las calumnias*... L'éloquence fut toujours une arme supérieure à l'épée... Mais ce païen tarde bien! il doit faire jour maintenant au palais.

La panthère se dressa tout à coup sur ses jarrets souples et nerveux. Les hiboux hérissèrent leurs plumes et voilèrent de blanc le disque rouge de leurs prunelles. Une draperie située de l'autre côté de la table s'ouvrit brusquement, laissant voir Moghrab debout, les bras croisés sur sa poitrine.

— Seigneur, dit-il, je suis revenu depuis longtemps et mon esprit n'avait point quitté Votre Grâce.

Le favori fronça le sourcil et murmura :

— Ces momeries sont bonnes pour ceux que tu réussis à effrayer, maragut; je t'avais défendu de me traiter comme un enfant... Pourquoi ne m'as-tu pas laissé sortir?

— Parce que, répondit le More, Votre Excellence ignore encore une partie de ce qu'elle doit savoir.

— Parle donc, et hâte-toi!

— Votre Excellence a le temps, prononça péremptoirement l'Africain; la porte des appartements du roi ne s'ouvrira pour elle qu'à deux heures après midi.

— Comment sais-tu?

— Comment sais-je qu'à deux pas de nous le cardinal de Richelieu fait recruter des soldats pour l'émeute qui doit éclater demain dans Séville?

— Par le ciel! s'écria le favori, tu ne m'as jamais rien dit de cela.

— Comment sais-je, continua paisiblement Moghrab, que de l'autre côté de cette cour le duc de Buckingham fait offrir à l'heure qu'il est sa charge de guinées à l'homme qui privera l'Espagne de son plus ferme soutien?

— Buckingham veut me faire assassiner! râla le favori pris d'une véritable terreur.

— Ces Anglais ont la réputation d'être ponctuels à payer leurs dettes, répondit Moghrab sans rien perdre de son impassibilité.

Le comte-duc était livide.

— Maragut! prononça-t-il entre ses dents serrées, prends garde de perdre le respect... si tu sais tout, tu dois connaître ce qui s'est passé jadis entre Buckingham et moi.

— Excellence, répliqua l'Africain, je suis d'un pays où le mari tue l'homme qui tente de séduire sa femme.

— Eh bien! — s'écria le comte-duc en proie à la plus terrible agitation, — n'envoyez-vous pas vos esclaves armés contre ceux qui rôdent autour du sérail...

— L'Anglais porte à l'épaule gauche la cicatrice d'un coup de poignard, ajouta Moghrab. Or, il y a un homme à Séville qui ce matin lui a vendu son bras.

— Le nom de cet homme?

— Cuchillo.

— Le toréador? un aventurier sans peur, dit-on.

— Un homme habitué à jouer avec la mort.

Il y eut un silence. Le comte-duc était sombre, mais il avait recouvré ce flegme castillan qu'il possédait à un si haut degré.

Ce fut Moghrab qui reprit le premier la parole.

— Votre Grâce court encore d'autres dangers, dit-il.

— Je veux connaître tous les dangers que je cours, répliqua le favori.

— D'abord, repartit Moghrab qui s'inclina, il y a le duc de Medina-Celi...

— Passe! je connais cette burlesque aventure. Elle sert mes intérêts; je laisse aller.

— Votre Grâce connaît?... répéta Moghrab avec une inflexion de voix étrange.

— Mais, — se reprit-il, — je suis pour obéir aveuglément à vos ordres... Que Votre Grâce daigne seulement ouvrir les yeux et passer la revue sévère de tous ceux qui la servent.

— Passe! prononça pour la seconde fois le duc; — ceux qui me servent me trahissent... Il n'y a pas besoin de sortilèges pour deviner cela.

— C'est juste, murmura Moghrab doucement, vous trahissez bien vous-même, sans le savoir, celui que vous servez.

Le rouge monta violemment au front du comte-duc, dont la pâleur revint aussitôt après plus livide.

S'il eut de la colère, il la contint en lui-même. La brutale insinuation de l'Africain ne fut point relevée.

— Le roi doute, reprit ce dernier; vos amis conspirent... vos amis et vos parents... Celui qui doit vous remplacer, si votre étoile vous abandonne, Juan de Haro, grandit malgré ses vices et ses débauches. Votre Grâce veut-elle un conseil après avoir écouté des oracles?

— Voyons le conseil, maragut, dit Gaspar de Guzman d'un ton un peu dédaigneux.

— Que Votre Grâce aille à ses ennemis, puisque ses amis l'abandonnent.

— Qui appelles-tu mes ennemis?

— La reine, Medina-Sandoval, Moncade, Richelieu, Buckingham et les *desservidores*.

— Tu oublies Bragance! fit le favori qui haussa franchement les épaules.

— Votre Grâce a raison, répartit Moghrab, j'oubliais Bragance, et j'avais tort... Quand le poisson ne mord pas à la ligne, j'ai ouï dire que les pêcheurs du Guadalquivir troublent l'eau, ce qui emplit leurs filets à coup sûr...

Le comte-duc se leva et fit un geste de fatigue hautaine.

— Brisons là, maragut, dit-il, tu es un sorcier, je suis un ministre. Souviens-toi de ce que le peintre grec dit au cordonnier : *Ne sutor ultra crepidam.* En politique, crois-moi, je suis plus fort que toi. N'as-tu rien à m'apprendre?

— Je n'ai plus rien, seigneur.

— Eh bien! moi, j'ai encore quelque chose à te demander. As-tu entendu parler parfois de Hussein le Noir.

La physionomie de l'Arabe ne broncha pas.

— On dit que c'est l'astrologue du roi, répondit-il.

— Tu ne l'as jamais vu?

— Jamais.

— Tu ne sais rien sur lui?

— Si fait... Je sais qu'Hussein le Noir a prononcé devant Sa Majesté le nom du successeur de Votre Grâce.

— Le roi?

— Le roi a demandé à Hussein le Noir un philtre qui le fasse aimer de la belle marquise d'Andujar.

Le comte-duc garda un instant le silence.

Puis fixant tout à coup ses yeux sur Moghrab :

— Maragut, dit-il, pourrais-tu entrer en lice contre cet Hussein le Noir?

— Dans le champ clos de la science mystérieure, oui, seigneur, répondit l'Africain sans hésiter.

— Quel prix demandes-tu pour entamer la lutte?

— Nous compterons plus tard, seigneur... Ce que je demande à Votre Grâce, ce sont les moyens de combattre, la plus minutieuse prudence et la plus complète neutralité.

— Qu'entends-tu par moyens de combattre?... Des armes?

— J'ai des armes... Ce qui me manque, c'est le champ de bataille.

— Choisis-le : tu l'auras.

— Donnez-moi donc, seigneur, la libre disposition du cabinet de Votre Grâce qui communique avec l'appartement de Sa Majesté.

— A dater de cette heure, tu l'as... Quant à la neutralité...

— Vous ne pouvez plus me la promettre, n'est-ce pas, seigneur? interrompit Moghrab; ce matin même, Hussein doit tomber dans le piége tendu en quittant votre oncle Bernard de Zuñiga?...

— Il voit donc vraiment don Bernard?...

— On le rencontre aussi souvent sortant de chez vous que de chez votre oncle

— C'est vrai!... murmura Olivarès sans prendre la peine de cacher sa préoccupation profonde; voilà où est le

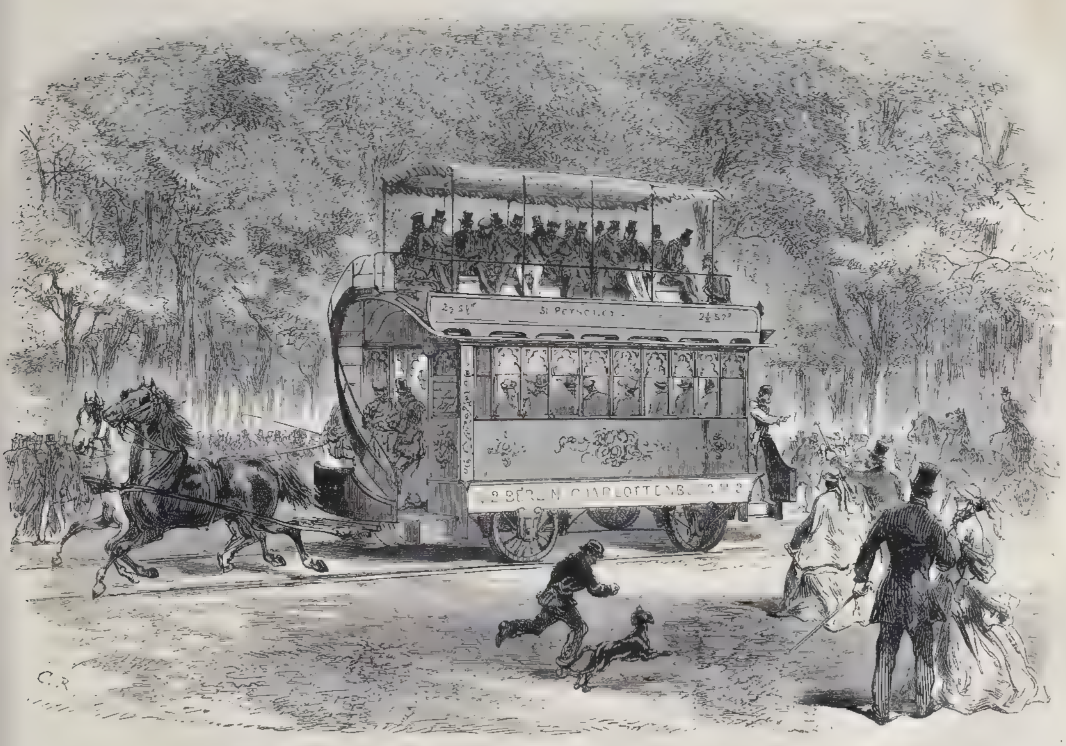
[1] Voir les numéros 583 à 616.



LA GRANDE COURSE DE CHINE. — LES CLIPPERS LE *TAEPING* ET L'*ARIEL* ARRIVANT EN VUE DES CÔTES D'ANGLETERRE; dessin de [illegible] W. S. — Voir page 118



ÉTABLISSEMENT DE PISCICULTURE A CONCARNEAU (FINISTÈRE); dess. d'après nature. — Voir page 118.



LE NOUVEL OMNIBUS DE BERLIN A CHARLOTTENBURG, d'après un croquis communiqué. — Voir page 11.

miracle!... et j'ai peur que celui-là ne soit un plus fin sorcier que toi, maragut!

L'Africain eut un orgueilleux sourire.

— C'est un homme habile, seigneur, je ne dis pas non, répliqua Moghrab, car vous avez perdu votre argent et votre peine à séduire Cosmo, le chambrier secret. Les mercenaires apostés devant le logis de don Bernard attendront en vain Hussein le Noir... Hussein le Noir a éventé le piége. Mais je suis plus habile que Hussein le Noir, et, dès que je me mettrai contre lui, son pouvoir tombera. Il est temps de nous rendre à notre devoir, seigneur : descendons et prenons la litière de Votre Grâce.

Le comte-duc se leva aussitôt. Évidemment, aucun attrait ne le retenait en ce lieu.

Moghrab poussa les contrevents de la fenêtre, aux vitres de laquelle le soleil se jouait déjà. Il caressa la panthère, qui fit le gros dos à ses pieds comme un chat esclave, et prit sous son bras une boîte de maroquin de forme carrée, dont le couvercle était chargé de caractères hébraïques.

Cela devait être plein de diableries, et c'étaient sans doute les armes dont il comptait se servir dans la bataille engagée contre ce terrible Hussein le Noir.

Le comte-duc ne put s'empêcher de jeter un regard de défiance sur cet arsenal portatif. Il passa néanmoins le premier, sur l'invitation de Moghrab, et quand celui-ci eut repoussé la porte de son antre, il put entendre à l'intérieur de la serrure une demi-douzaine de crochets qui retombaient d'eux-mêmes et s'engrenaient l'un après l'autre.

Au bas de l'escalier, Moghrab ouvrit une porte basse qui donnait dans une sorte de remise très-obscure où la chaise de Sa Grâce l'attendait d'ordinaire avec ses porteurs, lors de ses excursions secrètes.

Moghrab appela doucement.

— Thomas! Zaccaria!

Personne ne répondit.

— Les paresseux se sont endormis, murmura le comte-duc.

Moghrab entra et ressortit presque aussitôt après, l'étonnement peint sur le visage.

— La chaise de Votre Grâce a disparu, dit-il.

— Et mes porteurs?

— Ils ronflent.

— Et la sorcellerie ne t'avait pas fait deviner cela, maragut?

Ce disant, il leva sur le Maure un regard railleur, et fut tout surpris de voir un fin sourire sous les masses soyeuses de sa moustache.

On travaillait chez le forgeron. Le bruit des marteaux allait en cadence. Moghrab s'avança jusqu'au milieu de la cour et interrogea de l'œil les étages supérieurs de la maison. Il vit une corde tendue qui traversait la cour, rejoignant les deux balcons.

Son sourire s'éclaira davantage.

Ses doigts arrondis touchèrent ses lèvres, un sifflet aigu s'en échappa.

Il attendit le quart d'une minute, puis il prononça d'un ton guttural et doux ces deux noms de femme :

— Aïdda! Gabrielle!

Le bruit des marteaux de la forge répondit seul à ce double appel.

— Par le Prophète, grommela-t-il entre ses dents, bien en prend à celui-ci d'être beau cavalier! S'il va toujours ainsi, il faudra un Cervantes pour raconter ses aventures.

— Votre chaise est maintenant au palais, seigneur, ajouta-t-il en se tournant vers le comte-duc. Elle a joui du droit d'asile, ce matin, comme le sanctuaire d'une cathédrale.

— Explique-toi!

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

## LA GRANDE COURSE DE CHINE

Depuis quelques années, il est d'usage que les principales maisons de Londres dans le commerce des thés accordent une prime au premier bâtiment arrivant de Chine dans les docks de la Tamise avec un chargement de thé de la dernière récolte. Cette prime, fixée à une livre sterling par tonneau de jauge, constitue, selon la capacité des navires, un prix de dix-huit à vingt mille francs qui est vivement disputé tous les ans par les armateurs du Royaume-Uni.

La grande course de Chine — on appelle ainsi en Angleterre cette lutte de vitesse dans laquelle le sport nautique proprement dit a presque autant de part que l'intérêt commercial — donne lieu à des paris considérables, et le résultat en est toujours d'autant plus impatiemment attendu en Écosse que la presque totalité des bâtiments engagés sort des chantiers de la Clyde.

Neuf navires ont lutté pour le prix de 1866. Partis de Foo-Chow-Foo à la fin du mois de mai, ils sont arrivés successivement en Angleterre dans la première semaine de septembre. Trois d'entre eux qui se suivaient de près, *le Taeping, l'Ariel* et *le Serica*, ont traversé en quatre-vingt-dix-neuf jours une distance d'environ 16,000 milles, et que le vainqueur de l'année dernière avait mis sept jours de plus à franchir. Ces clippers sortent tous trois des fabriques de MM. Steele et Cie, à Greenock.

Après s'être perdus de vue pendant soixante jours, *le Taeping* et *l'Ariel* se retrouvèrent face à face, courant les mêmes bordées devant la côte d'Angleterre. Ils manœuvrèrent pendant deux jours presque côte à côte et atteignirent ensemble l'entrée de la Tamise, où *le Taeping* ne dut de gagner de vitesse qu'à la puissance du remorqueur qui l'aidait à remonter le fleuve. *L'Ariel* toucha les docks une demi-heure seulement après *le Taeping*. *Le Serica* suivait ces deux bâtiments à un intervalle d'une heure un quart.

Les bâtiments qui apportent de Chine à Londres les premiers thés de la saison s'affrètent en général 125 francs la tonne anglaise de 1,016 kilogrammes. *Le Taeping* avait un chargement de 1,103,700 livres anglaises, soit 494 tonnes, qui représente à lui seul 51,750 francs de fret; si l'on ajoute à cette somme les 19,175 francs montant du prix de la course, on voit que les armateurs de ce navire n'auront pas touché moins de 70,925 francs pour ce seul voyage de retour.

Sans doute la course de Chine ne tardera pas à perdre beaucoup de son intérêt par suite de l'emploi de navires à vapeur pour les opérations dont les clippers de la classe du *Taeping* avaient eu le monopole jusqu'ici. Déjà cette année un steamer, qui était naturellement hors de concours, avait précédé de quatorze jours dans la Tamise la flotte des bâtiments à voile, et, depuis quelques mois, il en a été construit quatre autres, dans la Clyde seulement, pour le même service; de sorte que, l'an prochain, en admettant toutefois que le commerce anglais croie nécessaire de stimuler encore le zèle des armateurs à le servir, la lutte aura très-probablement lieu entre des bâtiments à vapeur.

FRANCIS RICHARD.

## EXPOSITION BELLANGÉ

### A L'ÉCOLE IMPÉRIALE DES BEAUX-ARTS

M. Francis Wey a joint en manière de préface — au catalogue de ces peintures — une assez longue étude biographique sur l'auteur. Rien de doux, de calme, de religieux comme la vie de ce peintre de batailles. On sait que la destinée se plaît à ces antithèses.

Son père, simple fabricant de meubles, était un de ces ouvriers intelligents du dernier siècle qui essayaient de faire de leur métier un art, et dont plus d'un est devenu célèbre. Il eut l'ambition de donner à son fils l'instruction qui lui avait manqué, et le mit au collége. Là, la vocation d'Hippolyte Bellangé s'éveilla au milieu des barbouillages dont s'égayent si volontiers les cahiers de grec et de latin; à peine arrivé en quatrième, il demanda à quitter le lycée Bonaparte pour l'atelier de Gros. Il avait seize ans; il assistait aux dernières luttes de l'empire, et Charlet était devenu le plus intime de ses camarades d'atelier. Ce fut ainsi que le peintre débutant fut poussé tout d'abord vers la peinture de batailles.

On ne devinerait pas quel placement il fit de ses premières compositions. Il les peignait sur des *assiettes*, à raison de quarante sous le sujet! Je regrette de ne pas trouver dans son exposition posthume ces naïfs et premiers échantillons de son talent, qu'on retrouverait, par douzaines, dans les restaurants de banlieue.

L'invention de la lithographie permit à Bellangé de quitter la faïence. Ce nouveau genre commença sa réputation en même temps que celle de Charlet et de Raffet. Mais Bellangé y sentit tout de suite la supériorité de ses deux camarades avec une assez rare modestie, il s'effaça, et chercha fortune dans la peinture à l'huile, où il se fit à son tour une popularité.

Dès 1834, Bellangé obtenait — chose assez curieuse — une croix qu'on refusait à Decamps. « Je viens, lui écrivait Charlet, *de déjeuner avec le Pouvoir!* J'ai vu, tenu, palpé ton affaire... Mais le roi a refusé de signer celle de Decamps. Je suis désolé! » M. Wey s'étonne, car il est rare, observe-t-il, que les rois se refusent à signer une promotion présentée. Pour nous, nous respectons l'erreur de Louis-Philippe comme la marque d'une conviction parfaitement sincère. Certes, Decamps était un colosse, à côté duquel le bon et modeste Bellangé fait pauvre figure. Le premier des dessinateurs contemporains, ce n'a pas été M. Ingres, c'était Decamps. On trouve chez lui, au grand complet, toutes les qualités de dessin, dont plus d'une manquait au pontife de l'école classique, silhouette, relief, mouvement, expression, caractère; le choix de ses moindres détails est magistral; son rendu est empreint d'une fierté et d'un originalité superbes. Et Decamps est grand dessinateur non-seulement dans ses figures, mais en toutes choses, dans ses nuages, dans ses arbres, dans ses terrains; trouvez des paysages *établis* comme les siens, pour le rendu de la structure et des distances! Avec cela l'imprévu, l'invention, et une poésie saisissante. Mais le talent de Decamps a quelque chose d'absolu et d'impérieux qui est fait pour choquer violemment les esprits qu'il ne subjugue pas. Toute supériorité est une domination et doit s'attendre aux résistances.

Le talent anecdotique et familier de Bellangé ne pouvait exciter ces tempêtes. D'autant plus que l'artiste ne tarda pas à se retirer du théâtre de la lutte. Il s'était marié; il avait trois enfants dont il fallait assurer l'existence : il se laissa tenter par la place de directeur du Musée de Rouen, emploi qu'il accepta en 1836 et n'abandonna qu'en 1853.

C'est au coin du feu de la famille et dans le calme parfait de la vie de province que Bellangé a peint ses principales batailles, *Wagram, Fleurus, Marengo, Waterloo*, etc. Et bien qu'il ait reproduit plus d'un épisode des guerres les plus lointaines où se soit hasardé le drapeau français, ses plus longues expéditions personnelles n'ont pas été au delà de la Belgique où il menait, il y a quelques mois, son fils, étudier l'œuvre de Van Dyck et de Rubens.

Ainsi les batailles de Bellangé sont peintes *par cœur*. De là, tout ce qu'elles ont de qualités et de défauts.

Ce qui plaît dans ces ouvrages d'imagination, c'est justement ce qui s'invente, le *sujet* par exemple. Bellangé varie les siens de son mieux. Il cherche l'anecdote intéressante, l'épisode imprévu, le sentiment, le drame, avant de s'occuper de la ligne, du ton, de l'effet, de tout ce qui constitue l'art proprement dit. Ses tableaux ne sont pas toujours de bonnes peintures, mais ce sont toujours des récits amusants, et la foule, très-sensible au charme d'une belle ligne ou d'un ton délicat, ne demandera jamais autre chose. C'est aussi ce qui fait — soyons franc — l'attrait de cette exhibition toute militaire. Elle serait, sans doute, pour le visiteur ordinaire, parfaitement monotone et ennuyeuse, si Bellangé n'avait vu dans les batailles, comme les peintres anciens, que des motifs à groupes compliqués et à grands mouvements; mais à tout moment la scène change.

Ce sont des blessés, salués gravement par leurs camarades, qui ne tarderont pas à les remplacer sur la litière sanglante.

Ce sont de vieux grenadiers venant contempler, avec émotion, le portrait rose et souriant du roi de Rome.

C'est un beau hussard montant à l'escalade d'un balcon, et baisant une blanche main qu'on lui abandonne dans l'ombre.

C'est un troupier poudreux, portant paternellement sur son dos le chien du bataillon.

Ce sont deux amis, tués ensemble devant Sébastopol :

> Et tels avaient vécu les deux jeunes amis,
> Tels on les retrouvait dans le trépas unis. .

ils sont morts en échangeant un dernier serrement de main.

C'est une revue au Carrousel, sous l'empire, avec toutes ses figures poétiques ou bouffonnes, les jeunes tambours bronzés qui ont déjà battu le rappel dans vingt capitales de l'Europe, les gamins cabriolant et marquant le pas devant eux, les provinciaux effarés, et jusqu'aux Jacobins, acculés dans un coin, et dont la sombre figure proteste.

C'est Napoléon, harangué par un maire de village, et à qui un vieux grenadier en cheveux blancs présente son père et sa mère, quasi centenaires; ajoutez les adjoints, le garde-champêtre, le curé, les femmes à la fois curieuses et intimidées, les gamins grimpant aux arbres pour mieux voir. Au milieu de toute cette foule et de tout ce bruit, Napoléon est pensif, la tête penchée comme s'il calculait les ravages que fait un boulet en tombant au milieu de ces existences paisibles.

Tout cela est mis en scène d'une manière vive, spirituelle, dramatique, par un homme évidemment impressionnable et d'une sensibilité communicative. Mais le style de ces récits touchants? l'exécution de ces scènes pathétiques? Voici où Bellangé faiblit.

Il y a certaines qualités d'exécutant qu'il serait injuste de lui refuser. Nous l'avons dit, Bellangé n'a pas suivi les armées, comme Horace Vernet; il n'est pas allé apprendre la stratégie sur les champs de bataille; tout au plus a-t-il pu étudier ses troupes dans les revues du Champ de Mars et les petites guerres du camp de Châlons. Néanmoins il possède presque aussi bien que son maître, l'art de les masser et de les distribuer; il entend la manœuvre et l'on peut le citer parmi les meilleurs officiers de la peinture française. Voyez plutôt le mouvement des escadrons dans la *Bataille de Wagram;* admirez aussi la charge des cuirassiers de Kellermann dans la *Bataille de Marengo*. Vernet lui-même n'eût pas mieux disposé le panorama d'un combat, ni imprimé des allures plus vraies aux groupes de ses combattants.

Bellangé a aussi l'instinct du pittoresque, le sentiment de l'effet. Les ciels tourmentés et furieux de ses batailles s'associent avec une certaine poésie aux luttes terribles qu'il représente. Une vaste ombre portée, projetée par quelque nuage, une livide éclaircie de soleil, de brusques lueurs d'obus ou de fusées viennent souligner à propos, dans ses toiles, les horreurs et les terreurs de la guerre.

Mais il ne faut pas trop analyser ni détailler Bellangé. « Chaque figure prise isolément, — écrivait Planche voilà déjà trente ans, — donne matière à des critiques nombreuses. Le dessin ne va jamais au delà de l'à-peu-près; la pâte est molle; la peau est rarement soutenue par la chair; il n'y a dans ses soldats ni précision ni solidité anatomique... »

A ce point de vue du morceau, Bellangé, il faut bien l'avouer, est resté loin de son camarade Raffet. Chez celui-ci aussi nous trouvons d'admirables qualités de sentiment; Raffet saisit d'emblée le côté dramatique d'un sujet; il s'en pénètre profondément, et il l'exprime avec la fougue et la certitude de l'inspiration. Mais à ce mérite Raffet joint encore une science profonde de la forme. Il trouve, à merveille et sans hésiter, les indications brèves, les accents mordants qui résument en quatre coups de crayon une physionomie, un type, et les frappent comme une médaille. Les soldats de Raffet sont aussi vrais, aussi vivants que ceux de Bellangé et d'Horace Vernet; de plus, ils se signalent par des beautés de tournure et de style qui manquent presque toujours au dessin courant d'Horace Vernet, et à la forme banale de Bellangé. Une sorte de souffle héroïque circule dans les compositions du lithographe et poétise ses moindres figures.

En somme, Raffet aura été le poëte des batailles contemporaines. Bellangé en a été seulement le chroniqueur, le Marco de Saint-Hilaire.

JEAN ROUSSEAU.

## LA PISCICULTURE

La pisciculture ou fécondation artificielle du poisson n'est pas une découverte absolument récente, et les Chinois pa-

raissent en avoir eu quelque idée depuis longtemps. C'est au siècle dernier que le savant Hanovrien Jacobi a posé, en Europe, les bases de cette science nouvelle. Des expériences tentées dans le Hanovre, près de Northelem, eurent dès lors des résultats assez importants pour que les poissons, ainsi obtenus, devinssent l'objet d'un grand commerce, et que l'Angleterre crût devoir récompenser un pareil service en accordant une pension à leur auteur.

L'industrie toutefois en était venue à tirer assez peu parti de la fécondation artificielle pour que les expériences d'un pauvre diable de pêcheur de la Bresse prissent, vers 1842, toutes les proportions d'une découverte.

La question revenue « sur l'eau » acquit un intérêt d'autant plus grand que le dépeuplement de nos cours d'eau se faisait plus vivement sentir. M. Coste, membre de l'Institut, s'empara de cette idée, et, sur sa proposition faite au Collége de France, détermina la création de deux établissements consacrés à l'étude de la fécondation artificielle : l'un à Huningue pour la culture du poisson d'eau douce; l'autre à Concarneau pour la culture du poisson de mer.

Nous donnons la vue de ce dernier établissement, que M. Coste a organisé avec le concours de M. Gerbe et du maître pilote Guillou. « Là, disait M. Coste, dans un rapport tout récent à l'Académie des sciences (21 janvier 1867), dans un réservoir de 1,500 mètres de superficie, de trois mètres de profondeur, divisé en six compartiments, creusé dans un rocher de granit, défendu par d'épaisses murailles contre la violence des flots, nous avons réussi, au moyen de vannes grillées qu'on ouvre et qu'on ferme à volonté, à si bien imiter les conditions du large, du flux et du reflux, que les phénomènes organiques les plus cachés jusqu'alors dans les profondeurs de l'Océan s'y accomplissent sous l'œil de l'observateur. »

Des bassins spacieux servent de parcage aux crevettes, aux homards et aux langoustes, qui sont l'objet d'un commerce assez important; d'autres sont réservés aux animaux en expérience. « Grâce à la perfection de ce vaste appareil hydraulique, a dit encore le savant professeur du collége de France, on étudiera désormais le développement des espèces maritimes, jour par jour, heure par heure, comme on étudie celui du poulet dans l'œuf. A l'une des extrémités du vivier s'élève un vaste bâtiment dont le rez-de-chaussée est garni de nombreux aquariums pour l'isolement des sujets qu'on veut observer de plus près, et dont le premier étage a été converti en salles de dissection et d'observation microscopiques. Six naturalistes français ou étrangers sont venus cet été s'installer dans ce laboratoire, et s'y sont livrés en toute liberté aux recherches qu'il leur a plu d'entreprendre. J'offre la même hospitalité à tous ceux qui sont disposés à en profiter. C'est de ce laboratoire que sont sortis tous les principes qui serviront de base à la réglementation des pêches maritimes et à toutes les méthodes dont l'application constitue, à juste titre, l'agriculture de la mer. »

P. Dick.

---

## CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Mauvais résultat de l'emploi des machines à coudre qui ne sont point mues par la vapeur. — Une malade de l'Hôtel-Dieu. — Paralysie partielle du pied. — Bijoux de femme exhumés à Avesnes, près de Gournay. — Inventaire de Marguerite, femme du duc de Bretagne François II. — Quelques conquêtes industrielles. — Machine à tricoter. — Machine à cirer les bottes. — Emploi des déchets de fer. — Nouveau gaz d'éclairage. — Durée des chaînes en cuir employées par l'industrie.

La plupart des industriels qui emploient dans leurs ateliers des machines à coudre se préoccupent avec raison de substituer l'action de la vapeur à l'action du pied des ouvrières pour mettre en mouvement les roues de ces machines.

Rien n'est funeste, en effet, pour les femmes comme une semblable manœuvre, longtemps et péniblement imposée à leur jambe et à leur pied. Il en résulte trop souvent, en outre de la chlorose, de l'anémie, de la perturbation mentale.

On voit même en ce moment à l'Hôtel-Dieu, dans la salle Saint-Antoine, une jeune fille de dix-neuf ans, qui, après trois années de travail assidu avec une machine à coudre, se trouve non-seulement en proie à d'atroces douleurs névralgiques, mais encore a contracté une paralysie de la plante du pied, à force de tenir ce pied sur la plaque froide et en métal du moteur de la mécanique.

Lorsqu'on l'examina pour la première fois, l'insensibilité du pied de cette pauvre fille s'étendait jusqu'à une ligne qui suivait assez exactement les rebords du pied. En approchant de la surface plantaire un charbon rouge, on n'y provoquait aucune sensation, et on pouvait même la brûler sans que la malade en eût conscience. Au contraire, elle retirait aussitôt ce même pied dès qu'on approchait de la face dorsale un objet chaud. On constata ensuite, en tordant sur elles-mêmes les articulations du gros orteil, que les mouvements ainsi communiqués n'étaient pas sentis et que, par conséquent, la sensibilité articulaire se trouvait éteinte en cet endroit.

Lorsqu'on pliait fortement les phalanges du même orteil, les mouvements se révélaient à la malade par la tension de la peau de la face dorsale.

La victime de cette affection trébuche et même tombe quelquefois lorsqu'on lui fait fermer les yeux et qu'on l'oblige à marcher. C'est que, ne sentant pas le sol, elle pose le pied à faux sans s'en apercevoir. Quand elle dirige ses mouvements du regard, elle les exécute avec la plus grande précision.

Les paralysies causées par le contact froid ne sont malheureusement point une nouveauté dans la liste des infirmités humaines. Galien, de son temps, en signalait déjà plusieurs exemples, et, de nos jours, un graveur célèbre a perdu l'usage de sa main droite, qui touchait constamment les plaques d'acier sur lesquelles il manœuvrait ses burins.

Espérons que la vapeur et de nouveaux procédés débarrasseront l'industrie de si funestes inconvénients, et passons sans autre transition à la découverte de ravissants bijoux de femme exhumés récemment à Avesnes, près de Gournay.

C'est d'abord une ceinture de femme plaquée en argent qui mesure dix-huit centimètres de long sur sept de large, richement damasquinée et bordée de clous en cuivre à tête. Quatre perles en pâte de verre et deux jolies fibules en bronze recouvertes d'or complètent ces débris de la parure d'une de nos ancêtres mérovingiennes.

Une autre tombe contenait une paire de boucles d'oreilles en laiton composées d'un cercle de dix-huit centimètres de circonférence, soutenant une boule de mastic revêtue de lames d'or et dans laquelle s'enchâssent des verroteries triangulaires et deux lentilles en cristal de roche.

Le terrain d'où l'on a exhumé ces trésors appartient à la comtesse de la Châtre, et le tombeau qui les recélait avait la forme d'un élégant sarcophage en pierre.

Peut-être n'est-il pas sans intérêt de placer à côté de ces restes de la parure funèbre d'une Mérovingienne l'énumération des objets les plus curieux que, d'après un inventaire contemporain, possédait Marguerite, première femme du duc de Bretagne François II, décédée le 29 septembre 1469.

Les pierres précieuses et les bijoux ne manquaient point, puisque l'inventaire commence par énumérer « un tableau d'or garny de huyt grosses perles, sept balaiz et ung saffir, lequel tableau a en ymaiges le couronnement de Nostre Damme, pesant avecques lesdictes pierreries deux mars cinq. »

Viennent ensuite des chaînes de six tours, en or, émaillées de noir, de rouge et de blanc; un collier de cinquante tours; un cœur d'or garni d'un grand losange de diamant; un gros rubis, des émeraudes et une trentaine de diamants.

Je passe sur les livres d'heures reliés en velours et sur l'argenterie, pour arriver aux objets de toilette.

Ce sont des *tabliers* de sept aunes de long chacun, c'est-à-dire des tapis de table, des manteaux de drap d'or fourrés d'hermine, des robes de satin noir fourrées de martre zibeline, des robes de velours garnies de menu vair et des tuniques de damas violet, de velours noir ou cendré, le tout au nombre de cent huit.

Le linge de corps de la duchesse se composait de chemises de toile de Hollande, de trois douzaines de couvre-chefs de même étoffe, de serviettes ouvrées garnies de franges d'or. La noble dame couchait dans des draps de toile de Cambrai, reposait sa tête sur des oreillers de même tissu, et avait pour couverture un *doublier* de taffetas cramoisi, un autre de menu vair et un grand *couvertior* d'hermine.

Cette pauvre duchesse Marguerite, qui possédait tant de beaux joyaux, fut, du reste, une des princesses les plus malheureuses de son époque. Elle aimait éperdûment son mari, à qui elle avait apporté en dot le duché de Bretagne, et François II, comte d'Étampes, ne lui en témoigna sa reconnaissance que par des procédés brutaux et insultants. En guerre avec le roi de France Louis XI, insolent dans la victoire, humble et plat dans la défaite, toujours félon, toujours conseillé par un favori du nom de Landois, que les Bretons finirent par pendre dans une révolte, il ne daignait même pas visiter sa femme quand, par hasard, il venait pour quelques jours dans le palais, où la pauvre abandonnée passait ses jours et ses nuits « en larmes et en oraisons. » Il vivait en véritable soudard, entouré d'ivrognes et de courtisanes, et en remontrait aux plus forts buveurs et aux plus débauchés de son temps.

Marguerite finit par succomber à une maladie de langueur, et, se sentant près de l'heure de sa mort, elle envoya son aumônier près du duc pour le supplier de daigner recevoir le dernier soupir de sa « fidèle et amée épouse. » Le duc, qui se trouvait alors en Normandie, venait d'être battu par Louis XI et, repoussé violemment vers la frontière, il cherchait à obtenir merci d'un ennemi qui se piquait peu de clémence; aussi répondit-il brutalement au moine qu'il n'avait pas le temps d'écouter des sornettes et folles doléances de femme; il poussa même la cruauté jusqu'à ajouter que la duchesse lui ferait plaisir de trépasser promptement, car il serait avantageux à son mari de devenir veuf et d'épouser en secondes noces la fille du comte de Foix, qui était belle, de taille élégante, lui donnerait des enfants et lui vaudrait un allié puissant et valeureux.

Le religieux, de retour, voulut taire à la duchesse la réception que François II lui avait faite, mais elle l'obligea à lui en redire jusqu'aux moindres détails, même ceux qui étaient les plus insultants et les plus douloureux pour elle. Après avoir épuisé goutte à goutte cette coupe amère, elle joignit les mains, tourna les yeux vers le ciel et murmura : « Mon doux Jésus, votre amour me récompensera au ciel de mon abandon sur la terre. » Et elle rendit son âme à son Créateur.

A quelque temps de là, François II épousa Marguerite de Foix, qui vengea celle qu'elle remplaçait, car elle se montra pour son mari, qui l'aimait éperdûment, hautaine, dure et sans amour. « Aussi, ajoute un chroniqueur du temps, elle se maria au duc en 1475, et elle mourut de male mort en 1486, les uns prétendent par le poison, les autres par le poignard de son époux, qui l'occit, une nuit de Noël, au retour du reveillon. »

Les Américains continuent à se signaler par des inventions excentriques. New-York possède une fabrique où l'on tricote à la mécanique. La fabrication de machines à tricoter, quoiqu'elle soit une nouvelle branche d'industrie dans les États-Unis, n'emploie pas à présent moins de quarante mille mains, fournissant pour 200,000 dollars de marchandises. Une des particularités de cette branche d'industrie, c'est qu'elle procure aux femmes dans leurs propres maisons une occupation rémunératrice, et qui repose sur la fabrication des chaussons de laine. Pour finir les talons et les orteils, il y a du travail pour cent cinq femmes par chaque machine.

On voit fonctionner dans plusieurs hôtels des appareils à décrotter les bottes. Il suffit de placer et de fixer les chaussures sur une sorte de cylindre pour qu'aussitôt, à l'aide de la vapeur d'une petite machine tout au plus de la force d'un chien, les brosses se mettent en mouvement, détachent la boue comme le ferait la main la plus adroite, appliquent le cirage et rendent le cuir des plus brillants. Une paire de bottes ou de souliers sort du cylindre reluisant de propreté, après y avoir séjourné à peine durant trente ou quarante secondes.

On cite encore certains de ces mêmes hôtels chauffés et éclairés par un gaz d'une grande puissance que produit un appareil renfermant de la houille concassée et imbibée d'huile de pétrole. Ce mélange procure une flamme plus blanche et moins fatigante pour la vue que le gaz ordinaire.

A Paris, on commence à utiliser divers objets de rebuts restés jusqu'ici sans valeur, et on en fabrique des cloches, des marteaux et toutes sortes d'outils dont l'emploi n'exige pas de tranchant.

Pour utiliser les déchets de fer et les rognures de fer-blanc dont on ne pouvait tirer jusqu'à présent aucun parti, M. Micolon recourt à un fourneau à coupelle où il verse d'abord les débris de fer et d'acier, du manganèse et du borax; il met par-dessus du coke, et, l'opération terminée, il obtient une masse minérale qui se façonne avec facilité.

D'autre part, on lit dans le *Dinglers' polytechnish Journal* :

« Jusqu'à présent, tous les procédés proposés pour retirer l'étain et le fer des rognures de fer-blanc étaient restées inapplicables. Une découverte de M. Fuchs paraît avoir atteint ce but. Elle est fondée sur la propriété que possède le fer en contact avec l'étain de n'être attaqué par l'acide chlorhydrique qu'après la dissolution complète du dernier de ces métaux.

« On place donc dans des vases en poteries à l'épreuve des acides les déchets de fer-blanc, en les faisant baigner dans un mélange en parties égales d'acide chlorhydrique du commerce et d'eau ordinaire; on y ajoute 6 pour 100 d'acide azotique afin de favoriser la dissolution de l'étain.

« Après un délai d'environ douze heures, on s'assure que les rognures sont complétement dépouillées d'étain en prélevant un échantillon sur la masse et en observant la couleur qu'il prend pendant le recuit. S'il reste de l'étain, la couleur caractéristique du fer se modifie par des taches blanches.

« Dès que le métal est dissous, on ouvre un robinet en terre, placé au bas du vase, et on fait écouler le liquide, qui se déverse dans un autre vase plein de rognures.

« Les déchets privés d'étain, restés dans le premier vase, doivent être lavés ensuite jusqu'à ce qu'ils ne présentent plus de réaction acide; séchés rapidement ou chauffés fortement, ils deviennent propres à être vendus comme rognures de tôle.

« Une fois que le liquide acide du deuxième vase a épuisé son action dissolvante, on y plonge des morceaux de zinc qui précipitent, en moins de vingt-quatre heures, tout l'étain sous la forme d'une masse noire et spongieuse qu'on lave à plusieurs reprises et que l'on fait égoutter sur un linge. On mêle ensuite avec un peu d'huile ou de graisse et on le fait fondre dans un vase en fer. »

De son côté, M. Carne a trouvé un moyen d'empêcher les chaînes en cuir qu'emploie l'industrie de s'étendre et de se resserrer sous l'action de l'humidité.

Il forme la chaîne définitive de deux chaînes partielles tressées en sens contraire, l'une de droite à gauche, l'autre de gauche à droite.

S. Henry Berthoud.

---

## CHARLOTTENBURG

Tous les étrangers qui séjournent à Berlin font une excursion à Charlottenburg. Cette jolie petite ville, peuplée de 10,000 âmes environ et située sur la Spree, est en quelque sorte le Saint-Cloud de la capitale prussienne. Elle se compose surtout de villas, de restaurants et de cabarets. C'est la résidence d'été d'un grand nombre de citadins riches, c'est la promenade favorite des autres.

A l'extrémité de la ville, du côté de Berlin, se trouve le château royal, bâti par Fréderic Ier, qui y épousa Sophie-Charlotte, fille du roi d'Angleterre Georges Ier. La Sprée serpente dans le parc et y forme des bassins peuplés de carpes énormes. Ces poissons sont tellement familiarisés avec les promeneurs, qu'ils se précipitent en foule au son d'une cloche pour recevoir le pain qu'on a l'habitude de leur jeter.

Mais ce qu'on vient surtout voir à Charlottenburg, c'est le monument de la reine Louise. Il consiste en un petit temple d'ordre dorique, dans lequel ont été inhumes la reine Louise de Prusse, morte en 1810, et le roi Frederic-Guillaume III, mort en 1840. Les statues des deux sarcophages sont des chefs-d'œuvre de Rauch.

La distance qui sépare Berlin de Charlottenburg n'est que de trois quarts de mille. Tous les quarts d'heure,

un immense omnibus, dans le genre de notre omnibus américain qui part du Cours-la-Reine pour se diriger sur Sèvres et Ville-d'Avray, prend les promeneurs au Lustgarten et marche rondement vers Charlottenburg, en longeant les Tilleuls. Il ne tient pas moins de cinquante et une personnes tant à l'intérieur que sur l'impériale. Les jours de fête, l'omnibus est assiégé; mais le chemin est si court et si joli que les piétons qui trouvent l'équipage complet, en prennent aisément leur parti et font allègrement la route en trois quarts d'heure.

X. Dacheres

## COURRIER DES MODES

On s'occupe des toilettes de printemps, et nous pourrons en causer dans quelques jours. Les bals et les soirées absorbent les femmes élégantes. Ce temps de fatigues que l'on nomme carnaval donne du souci aux couturières, dont la mission consiste surtout à toujours créer du nouveau. Et ne croyez pas, chères lectrices, qu'il soit facile d'inventer sans cesse à une époque qui semble avoir épuisé tous les genres et devient de plus en plus avide de l'inconnu.

On nous promet, pendant les mois d'Exposition, de nombreuses séries d'étoffes nouvelles : Lyon nous enverra ses splendides étoffes brochées qui sont une des plus grandes gloires de l'industrie française; les tissus étrangers viendront se placer en regard, et on nous fait espérer une splendide exhibition des étoffes orientales. Je sais que les magasins de la *Malle des Indes*, passage Verdeau, seront en mesure, dès les premiers jours de mars, d'offrir à leur élégante clientèle un choix inouï de robes en foulard de l'Inde et de la Chine à dispositions complètement inédites. J'engage mes lectrices à ne point tarder pour demander au directeur de la *Malle des Indes* sa collection d'échantillons qui sera fort recherchée cette année et peut-être impossible à obtenir complète pour les retardataires.

Je ne dirai pas que je connais les dispositions nouvelles de ces charmantes robes, car à l'heure où j'écris ces lignes il n'est pas encore possible de les apprécier, mais les quelques échantillons que j'ai vus et les dessins sur papier sont suffisants pour me donner une haute idée des séries soumises à l'appréciation du monde entier par la maison de la *Malle des Indes,* laquelle doit, en cette occasion, soutenir sa réputation européenne.

Les garnitures répondront au luxe des tissus, on emploiera encore beaucoup de perles. L'ambre est à la mode; c'est une nouvelle fantaisie qui me plaît et que je crois destinée à un assez long succès. La *Ville de Lyon,* cette maison qui tient le haut bout dans l'industrie des passementeries, fabrique en ce moment à toute vapeur des nouveautés hors ligne; elle attend aussi de ses fabriques de rubans des types dignes de figurer au grand tournoi de 1867.

Après les rubans et les passementeries articles de fond, on remarquera à la *Ville de Lyon,* 6, rue de la Chaussée-d'Antin, un choix d'articles spéciaux destinés aux élégantes voyageuses; les filets de cheveux, les ceintures à agrafes, les voilettes perlées, et une foule de petits chapeaux si jolis et si coquets qu'ils suffiraient à embellir les visages les plus vulgaires.

Que de choses nous aurons à dire, mes chères lectrices, pendant ces mois d'Exposition!... pourrai-je obtenir ici la place nécessaire à tant de détails intéressants? Si l'espace me manque, je trouverai un moyen pour causer avec vous quand même, et ce moyen, j'espère vous l'indiquer bientôt d'une manière précise.

Alice de Savigny.



S. M. LE ROI JEAN DE SAXE, d'après une photographie.

## S. M. LE ROI DE SAXE

Le roi Jean, actuellement sur le trône de Saxe, est né le 2 décembre 1801. Il est le dernier fils du roi Maximilien, mort en 1838, et de la princesse Caroline de Parme. Entré à l'âge de vingt ans au ministère des finances, il en était président lorsqu'il se retira en 1831, pour prendre le commandement général des gardes nationales du royaume, qu'il conserva jusqu'en 1846.

Comme membre de la première chambre, il prit une part active aux travaux de la diète saxonne et notamment à la discussion de la constitution de 1831. Ses hautes fonctions ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût pour les études archéologiques et littéraires. Il a visité deux fois l'Italie et publié, sous le pseudonyme de *Philalethes,* une traduction allemande de la *Divine Comédie,* accompagnée de savantes notes critiques et historiques. Il est devenu, en 1824, président de la Société des antiquaires de Saxe, et il a présidé également, en 1852 et 1853, la Société allemande d'histoire et d'antiquité.

Devenu maître du trône, après la mort de son frère le roi Frédéric-Auguste, décédé sans postérité, le 9 août 1856, il convoqua une diète extraordinaire qui adopta plusieurs propositions royales relatives à l'abolition de la juridiction seigneuriale et à la réforme du Code pénal et du Code de procédure criminelle.

Tout le monde sait le rôle que la Saxe royale a joué dans le récent conflit austro-prussien. Après avoir partagé la mauvaise fortune de l'armée autrichienne à la bataille de Sadowa, le contingent saxon se retira sous les murs de Vienne, dont le roi et le prince royal de Saxe avaient déjà pris le chemin.

Le roi Jean rentra à Dresde peu de temps après la signature du traité de Prague, et y fut accueilli par d'unanimes acclamations. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le sort des armes a profondément modifié la situation politique de la Saxe, laquelle se trouve désormais comprise dans la nouvelle Confédération du Nord, présidée par la Prusse.

R. Byron.

## ECHECS

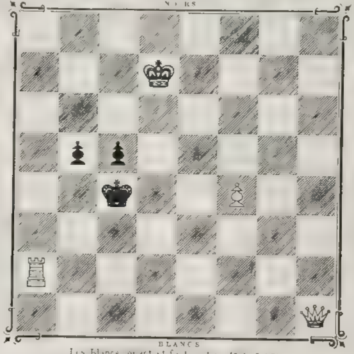
[illegible] PROBLÈME N° [illegible]

| BLANCS | NOIRS |
|---|---|
| 1 [illegible] | 1 P. 5e CR (A) |
| 2 C. [illegible] CR | 2 P. [illegible] CR (1) |
| 3 C. [illegible] éch. et m. | 3 . . . . . |
| | (1) |
| 2 . . . . . | 2 R. 6e CR |
| 3 D. [illegible] TR [illegible] | 3 . . . . . |
| | (A) |
| 1 . . . . . . . . | 1 R. 5e TR |
| 2 C. [illegible] TR [illegible] | 2 R. [illegible] TR (2) |
| 3 D. [illegible] CR éch. et m. | 3 . . . . . . . |
| | (2) |
| 2 . . . . . . | 2 R. 4e TR |
| 3 D. [illegible] TR éch. et m. | 3 . . . . . |

Solutions justes : MM. J. Planche, Eugène Gérard; café Molet, Champf; Aimé Gautier, à Bercy; D. Mercier, à Argelliers; E. Mirlin, à Marseille; Mateo Zamora, à Almeria (Espagne); Daime, au chemin de fer de P. L. M., à Brioude; café Clavot, à Agen; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; Emile Frau, Henri Frau, à Lyon; Grenet fils, au Tourne; Mérieux; Lequesne; Bacot; Daviot, à Bercy; commandant Tholer, à Nancy; café Tivollier, un étudiant en droit, à Toulouse; Faysse père, à Beauvoisin; Anne Frédéric, à Alger; A. Goujer et E. Damé; Boiron. C. P.

PROBLÈME N° 41.

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK




Les blancs jouent et font mat en trois coups.

Pour la Notation, voir le N° [illegible] de l'Univers illustré.

EN VENTE CHEZ MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE :

*Mission de Phénicie,* dirigée par M. Ernest Renan, membre de l'Institut. *Texte,* 3e livraison; *Planches,* 5e livraison. — Prix de chaque livraison : 10 francs.

*Études sur la peinture vénitienne, suivies de notices sur les femmes artistes et sur les universités de l'Allemagne et les étudiants allemands,* par Lucien Davesiès de Pontès. 1 vol. grand in-18. — Prix : 3 francs.

*Alfred de Vigny : Journal d'un poète,* tel est le titre d'un très-intéressant volume que M. Louis Ratisbonne, légataire littéraire de l'auteur de *Cinq-Mars,* vient de publier chez Michel Lévy frères et à la Librairie Nouvelle. Ce livre a de quoi piquer vivement la curiosité, en faisant connaître jusque dans les replis du cœur l'homme éminent qui en a fourni les pages. Ce sont des confidences qu'Alfred de Vigny se faisait pour ainsi dire à lui-même, sur les hommes et les choses de son temps, ainsi que sur sa propre personne. La tâche de recueillir ces espèces de mémoires du poète ne pouvait être donnée qu'à un autre poète, et M. Ratisbonne s'en est acquitté avec une pieuse discrétion qui justifie la haute marque de confiance dont il a été l'objet de la part de l'illustre académicien.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

EMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

X DE L'ABONNEMENT
L'UNIVERS ILLUSTRE

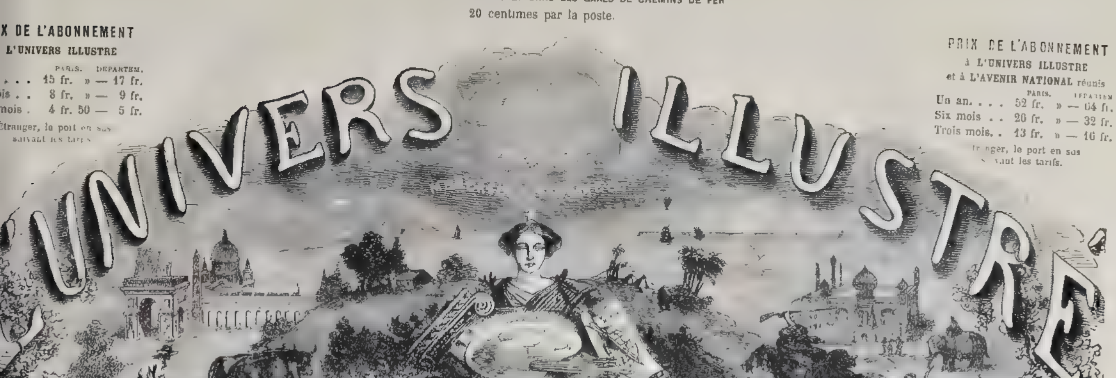
| | PARIS. | DEPARTEM. |
|---|---|---|
| . . . | 15 fr. » | — 17 fr. |
| is . . | 8 fr. » | — 9 fr. |
| nois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DEPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. » | — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. » | — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. » | — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 618.
Samedi 23 Février 1867.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

venirs romantiques. — *Le Monomane*, de Ch. Duveyrier. — Une scène saissante. — Ambigu-Comique : *Maxwel*, drame en cinq actes et un progue, de M. Jules Barbier. — MM. Clément-Just, Castellano, Faille, ugène Monrose, Boutin, Mlle Rousseil. — Théâtre des Variétés : *Les ocataires du troisième*, comédie en trois actes de M. Adrien Decourcelle -Une rentrée au théâtre. — La Bourse et la Littérature. — Une révolution à l'Opéra : M. Gevaert, directeur de la musique. — Le bâton de chef d'orchestre. — MM. Victor Massé et Georges Hainl. — Application d'une fable de La Fontaine.

En ce temps-là, la Porte-Saint-Martin n'était pas encore le théâtre de la *Biche au bois* et des *Parisiens à Londres*. La nouvelle école y avait planté son drapeau qu'elle portait haut et ferme : les acteurs s'appelaient Bocage, Frédérick-Lemaître, Lockroy, Mme Dorval, Mlle Georges ; les auteurs Victor Hugo, Alexandre Dumas, Casimir Delavigne : autour de ces maîtres de la scène se groupait une jeune phalange, ardente et convaincue, ambitieuse de la renommée, manifestant ses aspirations par des œuvres singulières, le plus souvent incomplètes, mais jamais vulgaires et pour la plupart pleines de saveur et d'originalité : — ici Escousse avec *Farruck le Maure*, Mallefille avec les *Sept Infants de Lara*, là Charles Lafont avec la *Famille Moronval* et Duveyrier avec le *Monomane*.

Ce dernier drame, qui n'était pas des meilleurs assurément, est un de ceux cependant qui m'ont laissé les plus vives impressions.

La donnée sur laquelle il reposait était une thèse sociale : la faillibilité des jugements humains et, par voie de conséquence, l'abolition de la peine de mort : comme ressorts dramatiques, l'auteur avait mis en œuvre la physiologie et le magnetisme.

Son principal personnage était un avocat général chez qui une maladie cérébrale, jointe aux préoccupations professionnelles, avait développé une sorte de monomanie. — La théorie de la monomanie, inaugurée quelques années auparavant dans un procès fameux par un jeune avocat du nom de Paillet, faisait alors l'objet d'une polémique des plus animées dans le monde médico-légal.

L'idée fixe de notre magistrat consistait à voir partout des criminels. L'image du crime avait élu domicile dans son cerveau halluciné : elle était la pensée de ses jours, le rêve de ses nuits : sous l'empire de cette obsession incessante,



TRAIN DE CHEMIN DE FER EN DÉTRESSE AU MILIEU DES NEIGES, d'après un dessin de notre correspondant de Glasgow. — Voir page 124.

le subjectif finissait par s'assimiler à l'objectif, et dans un accès de somnambulisme, le vengeur de la société devenait lui-même un meurtrier.

La scène était des plus saisissantes.

Il fait nuit : le décor représente une salle rustique dans la maison d'un médecin de village : au fond, à droite, un escalier conduisant à une chambre, celle où repose le magistrat : au-dessous de l'escalier, le lit du neveu du médecin, à côte une toilette : à gauche, une porte donnant sur une autre chambre occupée par un voyageur à qui le vieux médecin a donné asile ; au milieu, une table sur laquelle a été déposée une trousse de chirurgie.

On entend dans le lointain le bruit d'une fête villageoise.

La maison est plongée dans le sommeil. Tout d'un coup la porte de droite s'ouvre : un homme en pantoufles et en manches de chemise descend lentement l'escalier : c'est l'avocat général. Son œil est fixe, sa demarche automatique. Il s'approche de la trousse, l'ouvre, y prend un instrument, et se dirige vers la chambre de l'etranger. Il y pénètre, y reste quelques secondes, puis on l'en voit sortir, fermer la porte avec soin, remettre l'instrument dans la trousse, s'approcher de la toilette, se laver les mains, les essuyer avec une serviette, remonter l'escalier et rentrer dans sa chambre.

Tout cela sans un mot, sur un sombre trémolo auquel se marient les sons joyeux de l'orchestre lointain.

C'était à donner la chair de pou e.

Le lendemain, le meurtrier sans le savoir accusait du crime le jeune chirurgien, son camarade d'enfance, que toutes les circonstances concouraient à accabler : — l'instrument taché de sang, le lit qui n'avait pas été defait, l'impuissance du jeune homme à justifier d'un alibi qu'il n'aurait pu établir qu'en revélant la retraite d'un proscrit, lequel par parenthese n'est autre que le frère du magistrat. — Ajoutez à cela que lui-même, ancien carbonaro, a fait partie d'une société secrète où s'était glisse un traître, un denonciateur soudoyé par la police, et que cet agent provocateur se trouve être justement le voyageur assassine.

A l'acte suivant, la cour d'assises était réunie : l'avocat général allait se lever pour prononcer son réquisitoire, lorsqu'une puissance inconnue le clouait sur son siege : une voix imperieuse lui ordonnait de dormir et de parler, c'était la voix du vieux medecin : obéissant à son pouvoir magnétique, l'accusateur tombait en catalepsie et s'accusait lui-même en révelant devant l'auditoire stupéfait les details de son crime involontaire.

Dites que toutes ces inventions étaient bizarres, ridicules impossibles ; mais convenez aussi qu'il y avait là un effort, une tentative, que le but etait eleve, que les moyens n'étaient pas ceux de tout le monde.

Telles sont aussi les qualités que la critique est heureuse de constater dans le *Maxwel* de M. Jules Barbier.

La pièce de l'Ambigu n'est pas sans analogie avec celle de la Porte-Saint-Martin : toutes deux procédent de la même donnée philosophique ; certains détails, certains développements offrent aussi quelques rapports ; mais ce sont là de pures rencontres : l'œuvre de M. Barbier lui est bien personnelle ; on sent qu'elle a été conçue et executée d'un seul jet et que les ressemblances, s'il y en a, sont amenées uniquement par la force du sujet et la logique de l'action.

Le caractère de Maxwel diffère d'ailleurs entièrement de celui du magistrat du *Monomane*. Il est plus humain et plus vrai. Bon, affectueux, charitable, le juge de Munich n'a fait que subir l'influence fatale de ses rigides fonctions. Notre vieux chroniqueur du Breul, expliquant dans ses *Antiquités de Paris* le mécanisme de la chambre criminelle du Parlement, faisait remarquer la sagesse des réglements, qui, ne laissant les juges que trois mois en exercice, les appelait ainsi à sieger à tour de rôle : « D'où vient, disait-il, que cette chambre est appelee la Tournelle, afin peut-estre que l'accoustumance de condamner et faire mourir les hommes n'altère la douceur naturelle des juges et les rende aucunement plus cruels et inhumains en exerceant leurs charges. »

Le juge de Munich n'en est pas là tout à fait : seulement l'habitude qu'il a des debats criminels l'a quelque peu rendu sceptique sur les denegations des accuses ; à ses yeux les presomptions deviennent bien vite des preuves. C'est en vain que son ami, le medecin Goulden, lui fait remarquer que la vérite est une et que du moment où il manque un millième à l'unite, l'unite n'existe plus, Maxwel ne voit là que des utopies philanthropiques, des paradoxes dangereux dont le résultat, s'ils venaient à prévaloir, serait d'enerver la justice et de desarmer la société.

La discussion s'est engagee au sujet d'un certain Butler que le juge — juge unique — a condamne à mort comme coupable d'assassinat sur la personne du comte d'Asfeld.

Tout accusait Butler. Exproprie par le comte dont il etait le fermier, on l'avait entendu proferer contre lui des menaces de mort. La nuit même du meurtre, on l'avait trouvé les mains souillées de sang, errant par la ville. Interroge, il n'a donne que des réponses embarrassées. Il a pretendu que le sang dont il était couvert provenait d'une chute qu'il avait faite, etant en etat d'ivresse. Il ajoutait que, gisant sur le sol, il avait été secouru par un inconnu qui avait etanché sa blessure. Cet inconnu on l'a cherche en vain. Et comment la justice eût-elle pu le rencontrer, puisque Butler lui-même n'a pu donner son signalement ?

L'invraisemblance de ce récit n'a fait qu'affermir Maxwel dans sa conviction. Aussi toutes les prières le trouvent-elles inflexible : il refuse le sursis qu'implore de lui la femme du condamne, et il donne l'ordre de l'exécution.

La visite qu'il reçoit de Rutten, son frère cadet, n'est pas faite pour le ramener à des idées de clémence. Ce Rutten est une façon de sacripant que le jeu et la debauche menacent d'entraîner sur la pente glissante du crime. Plus d'une fois déjà, Maxwel l'a sauve en payant ses dettes : il consent à les payer encore une fois, mais à condition que Rutten quittera Munich, qu'il ira en Amérique mettre son epee au service de la cause généreuse dont Washington est le heros.

Cependant un coup terrible vient frapper Maxwel. Ce récit du condamné, qui ne lui avait apparu que comme une fable dérisoire, n'etait que l'exacte vérité. L'homme qui avait secouru Butler, une heure avant l'assassinat du comte d'Asfeld, a été retrouve. A cette nouvelle, Maxwel s'élance pour donner l'ordre de surseoir à l'exécution. Mais il est trop tard. Un glas funèbre annonce que tout est fini. Foudroye par le remords, Maxwel tombe evanoui sur le carreau.

Quinze ans se sont passés. Maxwel n'a plus qu'une pensée : retrouver le vrai coupable et réhabiliter la memoire de l'innocent qu'il a condamne. En attendant, il a recueilli dans sa maison le fils de Butler qu'il a elevé comme son neveu sous le nom de Reynold et auquel il destine la main de sa fille. Ce secret est eventé par un agent de police que Reynold a menacé de sa cravache et il ne tarde pas à eclater. Dans une réunion d'etudiants, le jeune homme s'est pris de querelle avec un de ses camarades de l'Université, le fils même du comte d'Asfeld. L'agent témoin de la querelle a fait part aux etudiants de sa decouverte, et c'est en voyant son cartel rejete avec mépris que Reynold apprend qu'il est le fils de Butler, le decapité.

Butler avait aussi une fille, la petite Marthe, qui a disparu le jour de son exécution. Qu'est-elle devenue ? on l'ignore Maxwel lui-même n'a pu retrouver ses traces. Patience ! nous allons bientôt la voir reparaître.

Un vol de diamants a été commis chez Mlle Cécilia, la courtisane à la mode. Maxwel a été charge de l'instruction. Cecilia est mandée pour faire sa déclaration. Mais au moment de la signer, obligee qu'elle est de donner son nom veritable, elle hesite, elle recule, elle demande à retirer sa plainte. Il n'est plus temps, il faut qu'elle signe — et elle signe : Marthe Butler !

Oui, c'est bien la fille du decapité, tombée dans la fange de l'amour venal. Et que vouliez-vous qu'elle devînt, la pauvre orpheline dont la mère, devenue folle, est morte de misère ? Quel honneur avait-elle à garder ? L'honneur et la vertu, dont il est le soutien, ne les avait-elle pas laissés sous l'échafaud de son père ?

Au spectacle de tous ces malheurs, de toutes ces hontes dont il est l'auteur, Maxwel sent une nouvelle torture s'ajouter à celles qui déchirent sa conscience. Il s'humilie devant ses victimes, il leur demande pardon ; mais à son tour il trouve des juges impitoyables, et le frère et la sœur s'éloignent en le maudissant.

Nous les retrouvons dans la maison de Butler que Cécilia a rachetée. Eux aussi, n'ont plus qu'un but : découvrir le véritable assassin du comte d'Asfeld. Le hasard leur fournit un premier indice : c'est un couteau de vermeil tache de sang ; la main qui l'a tenu n'est pas loin et peut-être déjà la devinez-vous.

L'enquête sur le vol des diamants continue à se poursuivre. L'agent Spark, un Vidocq doublé d'un Javert, en a été chargé. Il a commence par éplucher le personnel interlope qui peuple les salons de la Cecilia. Un aventurier du nom de Kaulbach a surtout attire son attention, et malgré un intervalle de quinze ans, il n'a pas eu de peine à reconnaître dans ce personnage, Rutten, le frère de Maxwel, Rutten qui, *brûlé* en Amerique, a reporte à Munich le siége de ses operations. Spark le *file* ; il saisit la trace d'une negociation de cinq mille francs avec un receleur bien connu : plus de doute ; c'est Rutten qui est le voleur.

Le voleur ne serait-il pas aussi l'assassin ? voilà ce que se demande le docteur Goulden, celui que nous avons vu autrefois combattre contre Maxwel pour l'innocence de Butler. Adepte de la doctrine nouvelle inauguree par Mesmer, c'est à elle qu'il s'adressera pour faire jaillir la lumière. La main sur le couteau de vermeil, Cécilia, endormie du sommeil magnétique, voit se dérouler devant elle toutes les phases de l'assassinat : elle voit Rutten chez la Mariani jouer avec le comte d'Asfeld et perdre la partie ; elle le voit prendre et cacher sous ses habits un couteau de vermeil ; elle le voit attendre le comte au coin d'une rue, le frapper et s'enfuir à l'aspect d'un passant. Chacun de ces incidents se reproduit dans un transparent ingenieusement disposé au fond du théâtre.

C'est la scène que représente notre gravure.

Et Maxwel ? Voilà maintenant celui qu'il nous faut plaindre. Au bout de quinze ans, retrouver son frère voleur et assassin ! Car l'hesitation n'est plus permise : Rutten s'est trahi ; il a avoue malgre lui. Encore si ce misérable savait mourir ! mais non ; il refuse le suicide, il repousse le fer que lui offre Maxwel ; il se debat comme un vil coquin, il invoque la prescription. Alors Maxwel se redresse : le frère a fait place au juge ; la seule voix qu'il ecoute est celle du sang de l'innocent qui crie vengeance : il monte sur son siege pour prononcer l'arrêt de mort ; mais son cœur est brise, et avec le dernier mot de la phrase fatale s'exhale son dernier soupir.

A coup sûr, ce n'est pas là une œuvre comme on en rencontre tous les jours. Les delicats pourront y reprendre quelque brutalite dans l'exécution et l'emploi de certains moyens qui sont plus du ressort du melodrame que du drame proprement dit. A ceux-là je repondrai que, sans ces taches legères, *Maxwel*, au lieu d'être porté par son auteur à l'Ambigu, l'eût eté à la Comédie-Française. Émondé, resserré, depouille de cette fantasmagorie qui est un attrait au boulevard, elle revenait de droit à ce dernier théâtre par la portee philosophique de l'idée, la netteté de la conception, la franchise des scènes principales, la beauté sévère du dénoûment, enfin par la qualité du style fort, élevé, et frappé à l'empreinte des choses littéraires.

Clement-Just est un peu lent et solennel : ce défaut qui lui est habituel est toutefois moins sensible dans un personnage comme celui du juge, qui exige avant tout une tenue grave et austère. Il a d'ailleurs une conviction communicative qui finit par s'imposer aux spectateurs. Castellano, toujours mordant et incisif, me paraît tourner un peu trop au *chic*. M. Faille, le directeur, joue avec goût et sobriété le rôle de l'agent Spark. Eugène Monrose rappelle également par l'excellent ton de sa diction, qu'il est un comédien de race. Le vieux Boutin, que l'on a revu avec plaisir, donne une physionomie très-pittoresque à un vieux juif allemand, une sorte de Shylock comique.

Mlle Rousseil, dont les traits offrent une vague ressemblance avec ceux de Rachel, semble aussi avoir dans ses [illegible] d'une grande artiste.

~~~ M. Adrien Decourcelle a débuté dans la littérature dramatique en même temps que M. Jules Barbier. Tous deux ont marqué leurs premiers pas par des pièces en vers représentées à la Comédie-Française : M. Barbier par *le Poëte et l'Ombre de Molière* ; M. Decourcelle par *Une Soirée à la Bastille, Don Gusman* et *la Marinette*. Depuis, ils ont dispersé leur verve sur les diverses scènes parisiennes. M. Decourcelle, pour sa part, a semé çà et là, seul ou en collaboration, cinquante ouvrages, dont plusieurs sont, en leur genre, de petits chefs-d'œuvre : *la Joie de la Maison, Un Monsieur qui suit les Femmes, le Bal du Prisonnier, Je dîne chez ma mère*. Seulement, tandis que son confrère continuait à rester sur la brèche, lui l'a desertée. La finance lui faisait les doux yeux et il s'est laissé séduire. La Muse n'aime pas les infidelités et lorsque, revenu de son escapade, M. Decourcelle s'est repris, un jour, d'un bel amour pour elle, il la trouvée revêche et récalcitrante. Pour sortir de la métaphore, sa rentree au théâtre n'a pas été heureuse. Le succès des *Locataires du troisième*, qu'il vient de donner aux Variétés, n'a répondu ni à ses espérances ni à l'attente de ses amis. Est-ce donc que M. Decourcelle s'est rouillé dans l'atmosphère de la Bourse, que son imagination s'est desséchée au contact de la vie financière ? Non vraiment : il y a, je vous le jure, bien de l'esprit, de la bonne humeur et de l'observation vraie dans les *Locataires du troisième*. Seulement M. Decourcelle n'est plus au point. Il ne connaît pas le diapason de la bouffonnerie actuelle et de la gaieté courante. Oui, c'est ainsi : la gaieté a sa mode comme les chapeaux et les bottines. Les jocrisses qui faisaient rire nos pères à ventre déboutonné nous paraissent lugubres à l'heure qu'il est. Duvert et Lausanne auraient peine aujourd'hui à nous dérider. *Orphée aux Enfers* pâlit déjà devant *la Belle Hélène* et *la Vie parisienne*. — *La Vie parisienne*, voilà la note du jour qui peut-être ne sera pas celle de demain. Or, M. Decourcelle en est encore à celle d'hier. Qu'il se remette, comme on dit, dans le courant, qu'il donne un tour de clef à son horloge dramatique, et il aura bien vite pris sa revanche.

~~~ A l'Opéra grande révolution. Les fonctions de directeur de la musique, occupees autrefois par Habeneck, Halévy et Girard, et qui avaient ete supprimees depuis la mort de ce dernier, viennent d'être retablies.

A quelle occasion ?

Si vous voulez vous contenter des bruits qui courent voici ceux que j'ai recueillis.

L'orchestre de l'Opéra était devenu, dit-on, indisciplinable. Toutes les niches, toutes les espiégleries que font à leur *pion* des ecoliers en belle humeur, ce pauvre Georges Hainl avait à les endurer de son orchestre. Tous ses efforts n'y pouvaient rien. Sa chevelure olympienne avait beau s'agiter, son œil lancer la foudre, la petite classe n'en continuait pas moins ses taquineries.

Aux dernières repetitions de *Don Carlos*, les choses étaient arrivées à un point tel qu'il fallut aviser, et M. Perrin prit la mesure que je viens de dire.

Pour en comprendre la portee, il faut savoir que les nouvelles fonctions donnent à celui qui en est investi un pouvoir absolu sur le personnel artistique de l'Opéra. Les chefs des chœurs, les chefs de chant, les chefs d'orchestre sont sous ses ordres. L'arrêté le déclare expressément, et il ajoute que le directeur de la musique aura le droit de s'emparer du bâton et de conduire l'orchestre quand il le jugera convenable.

C'est à M. Gevaert qu'a été confiée cette dictature.

M. Gevaert est sans contredit un musicien erudit, un compositeur de talent ; mais il faut croire que l'énergie de son caractère, plus encore que sa capacité, l'aura designé au choix de M. Perrin. Autrement comment expliquer que M. Massé — un compositeur auprès de qui M. Gevaert n'est qu'un petit compagnon, — que M. Georges Hainl, le chef d'orchestre du Conservatoire, consentent à subir son autorité ?

Quant à ces messieurs de l'orchestre, qu'ils me permettent de leur dire qu'ils n'ont après tout que ce qu'ils méritent, et s'ils me trouvent un peu sévère, qu'ils ouvrent leur La Fontaine et relisent, en la méditant, la quatrième fable du livre III.

Pour ceux qui n'en ont pas, ce sera une excellente occasion de se procurer la nouvelle édition si spirituellement illustrée par Doré. L'esprit du commentaire fera passer la moralite du texte.

GEROME

## BULLETIN

Le troisième grand bal des Tuileries a été peut-être encore plus brillant et plus animé que les deux premiers. Une affluence considérable de monde se pressait dans les magnifiques salons de réception.

L'Empereur et l'Impératrice ont fait leur entrée dans les salons à dix heures et demie et ne se sont retirés que vers minuit.

On parle d'un bal costumé qui aurait lieu aux Tuileries et pour lequel le costume Henri II serait de rigueur.

La grande fête donnée le 15 février au palais Pitti a été très-animée. Plus de quatre cents dames et deux mille cavaliers environ y ont pris part. On cite parmi les invités beaucoup d'étrangers, principalement des Anglais et des Américains. Les sénateurs, les députés et l'aristocratie florentine étaient en petit nombre. Le roi ne s'est retiré qu'à minuit, s'entretenant presque constamment avec le baron Ricasoli.

Le jeune lord Belgrave, petit-fils du marquis de Westminster, sera l'homme le plus riche du monde entier, s'il vit assez pour hériter de son patrimoine. Alors que la partie de Londres devenue de nos jours le quartier fashionable, sous le nom de Belgravia, n'était qu'une ferme, le premier marquis la louait par baux de quatre-vingt-dix-neuf ans. A l'époque où l'héritier des domaines de Westminster atteindra sa majorité, tous ces baux prendront fin. Les revenus s'accroîtront alors dans une proportion presque incalculable. Le rapport actuel est, dit-on, de mille livres sterling par jour; dans dix ans, il sera de dix ou vingt fois cette somme !

Le marquis actuel de Westminster est âgé d'environ soixante-douze ans; son fils aîné, le comte de Grosvenor, de quarante-sept, et le plus âgé des enfants de celui-ci, le jeune lord Belgrave, a treize ans.

Une éclipse de soleil, la plus belle du siècle, aura lieu le 6 mars prochain. La lune couvrira presque les huit dixièmes du diamètre du soleil.

A Paris, l'éclipse commencera à 8 heures 23 minutes du matin et finira à 11 heures 3 minutes. L'instant du maximum d'obscurcissement sera 9 heures 40 minutes. La quantité de lumière et de chaleur solaires que nous recevrons à cet instant précis sera inférieure à celle dont jouissent les habitants de la planète Mars.

Un décret de l'empereur d'Autriche, récemment promulgué, appelle à la haute position de primat du royaume de Hongrie Mgr Simor, évêque de Raab. On désigne sous le nom de primats, dans l'Église d'Occident, des évêques ou archevêques investis, sur un certain nombre de sièges circonvoisins, d'une autorité juridictionnelle analogue à celle des patriarches d'Orient.

Au point de vue politique, le primat de Hongrie occupe une grande situation dans l'organisation du royaume. Il est président de droit de la Chambre des magnats; les pétitions adressées au roi doivent être scellées de son sceau; il occupe la première place toutes les fois que la représentation nationale figure dans une cérémonie; enfin, en vertu d'un usage traditionnel, le primat de Hongrie est appelé à placer la couronne sur la tête du roi lors de son avénement.

Le prince Humbert est attendu à Vienne, où on lui prépare des appartements dans le palais impérial de Bug. On se propose également de donner une série de fêtes à l'occasion du séjour du prince dans la capitale de l'Autriche. Tout donne à penser que les fiançailles du fils de Victor-Emmanuel avec la fille cadette de l'archiduc Albert seront prochainement célébrées. L'archiduchesse Mathilde vient d'accomplir sa dix-huitième année.

Le prince Humbert est âgé de vingt-trois ans.

Le prince royal de Prusse a donné une grande soirée en l'honneur du comte de Flandre. On a représenté, par des tableaux vivants, la *Cloche*, de Schiller.

Le mariage du frère du roi des Belges avec la princesse de Hohenzollern sera célébré à Berlin, d'après le cérémonial de la maison de Prusse, probablement après les fêtes de Pâques.

Il y a eu dernièrement, chez M. Émile de Girardin, une nombreuse réunion, à laquelle assistaient le prince Napoléon, M. Nigra, ministre d'Italie, quelques journalistes et beaucoup de curieux qui étaient venus entendre les explications données par le maître de la maison sur les nouveaux modèles de fusils les plus en vogue et juger du résultat des comparaisons.

Dans l'une de ses dernières réunions, le comité de la Société d'encouragement a décidé, dit le *Sport*, la création de trois journées de courses supplémentaires, deux à Paris, le 25 avril et le 29 mai, et une à Chantilly (deuxième réunion d'automne), le 16 octobre.

Le comité s'est réuni dernièrement et a voté la répartition des prix donnés par la Société aux réunions de province.

L'allocation totale s'élève à 100,000 francs.

Les désignations de prix de 1re, 2e et 3e classe sont remplacées par celles de prix de 1re, 2e et 3e série.

L'Empereur, voulant donner une preuve de sa sollicitude pour la population algérienne, vient de souscrire pour une somme de 20,000 francs en faveur des victimes des derniers tremblements de terre en Algérie.

Le roi Victor-Emmanuel a envoyé 2,000 francs pour la même destination.

TH. DE LANGEAC.

---

# LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

DEUXIÈME PARTIE.

## LES MEDINA-CELI.

— Grâce à elle, poursuivit Moghrab, celui qui mit hier son épée dans la poitrine de votre honoré neveu le comte de Palomas pourra encore nous rendre à l'occasion quelque bon office.

— Je te dis de t'expliquer.

— J'offrirai d'abord mon humble litière à Votre Grâce, et nous causerons en chemin.

— Holà ! Zaccaria ! fit-il en entrant dans la remise, où il secoua rudement les deux porteurs ; holà ! Thomas ! Debout ! coquins de fainéants !

Les deux pauvres diables, réveillés en sursaut, se frottaient les yeux, combattant le sommeil opiniâtre et lourd qui les accablait.

— Il y avait quelque chose dans ce vin d'Alicante ! grommela Thomas le premier.

— Deux jolies filles, sur ma foi ! ajouta Zaccaria.

L'Africain les poussa dehors par les épaules. Ils s'attelèrent à une chaise formée de draperies mauresques qui stationnait sous le hangar voisin de la forge.

— Au palais ! ordonna le comte-duc courroucé.

— Quel bouquet ! dit Zaccaria soupesant sa double charge, car l'Africain était monté près du ministre.

— Quels yeux !... soupira Thomas.

Et ils prirent leur course, habitués qu'ils étaient à verser des torrents de sueur sur le pavé pointu de Séville.

En chemin, Moghrab donna au ministre l'explication qu'il voulut. Le lecteur connaîtra forcément la véritable dans la suite de ce récit.

La litière, discrètement fermée, pénétra dans l'intérieur de l'Alcazar et s'arrêta dans la cour privée qui desservait les appartements du favori. La valetaille eut la clémence de se cacher derrière les jalousies pour espionner, de sorte que le comte-duc regagna son cabinet avec l'espoir de n'avoir point été aperçu.

Il demanda à son chambrier si le roi l'avait fait appeler, et, sur sa réponse négative, il ordonna à cet homme de sortir.

Moghrab montra du doigt le cadran de la pendule à contre-poids, dont le mouvement grondait dans son armoire d'ébène.

— Dans dix minutes, dit-il, Hussein entrera chez le roi. Madame la duchesse est sans doute inquiète de son noble époux.

— Si je restais près de toi, tu ne pourrais donc agir ? demanda le comte-duc

— La présence de Votre Grâce me paralyserait complétement.

Que répondre à ces déclarations qui font la force de tout charlatanisme ? De deux choses l'une, on veut ou l'on ne veut pas. La première condition si l'épreuve doit être tentée, est de ne point ôter à l'ouvrier son moyen d'action.

Il est le maître, à cette heure. Ce qu'il ordonne doit être accompli.

Le comte-duc ferma ostensiblement les tiroirs et panneaux de ses bahuts, mit les clefs dans sa poche et se retira.

Moghrab était seul. Sa physionomie se détendit au moment où le battant de la porte retombait lourdement sur le ministre Le sourire moqueur, nous allions dire cynique, que nous avons déjà vu sur ce noble et beau visage, releva encore une fois le coin de ses lèvres. En même temps son regard s'éteignit sous un voile de fatigue découragée.

— Pour qui tant de travaux ?... murmura-t-il, et pourquoi ?...

Il resta un moment immobile, puis l'éclair se ranima tout à coup dans sa prunelle.

— C'était écrit, poursuivit-il, tandis que son regard devenait plus railleur ; un bon musulman a-t-il des comptes à demander à la destinée ? S'il me manque un motif pour édifier, j'ai du moins les raisons qui mettent en branle mon marteau démolisseur. Les plaies envenimées se guérissent par le fer et le feu !...

Il se dirigea vers la porte par où le ministre s'était retiré. Il en poussa doucement les verrous et fit retomber sur le trou de la serrure le bouton de cuivre préparé pour cet usage.

Après quoi il fit quelques pas vers la sortie opposée, petite porte dissimulée dans les tentures à hauts ramages qui recouvraient de toute part la nudité des murailles mauresques. A moitié route, il s'arrêta devant la table magnifiquement sculptée où le comte-duc faisait ses écritures. Des feuilles volantes de vélin étaient éparses sur le maroquin. Moghrab y jeta les yeux et lut deux ou trois phrases longues, symétriques, hérissées de citations grecques et latines.

— Ce n'est point par haine pour cet homme, pensa-t-il tout haut avec une dédaigneuse fierté ; le fils de mon père ne peut pas haïr ce licencié pédant, tout bouffi de sa science puérile... De par Dieu... ou de par Mahomet ! si mon turban le veut, je suis un juge qui condamne et qui porte avec soi la hache pour exécuter lui-même ses arrêts...

Il repoussa les feuilles de vélin et ouvrit la boîte mystérieuse qu'il avait apportée avec lui. Elle contenait un long voile de cachemire noir brodé de fil d'argent. Le turban de Moghrab prit dans la boîte la place de ce riche et sombre tissu, qui fut roulé autour de sa tête rasée de façon à ce que le visage restât presque entièrement voilé de noir, tandis que la frange argentée retombait sur le dos et les épaules en torsades éclatantes.

Moghrab dissimula sa boîte refermée sous les plis amples de son bernuz, et gagna la porte dérobée dont il souleva la draperie. Le pêne quitta la serrure sans bruit, et sans bruit aussi l'unique battant tourna sur ses gonds. La draperie retombée ferma passage au jour qui venait de l'intérieur du cabinet. Moghrab se trouva dans l'ombre, au bout d'une étroite et longue galerie dont l'autre extrémité était brillamment éclairée.

Au milieu de cette lumière, une silhouette ressortait, découpant ses profils avec brusquerie. C'était un homme déjà voûté par l'âge, immobile et posé aux aguets. Il n'avait point entendu Moghrab : il lui tournait le dos, dirigeant ses regards vers une galerie coupant à angle droit celle où l'Africain venait de pénétrer.

Cette galerie conduisait au logis de don Bernard de Zuniga, premier secrétaire d'État.

L'entrée particulière des appartements royaux était précisément derrière le vieil homme, et faisait face à la galerie de don Bernard.

Ce vieil homme était don Cosmo Bayeta, gentilhomme de Biscaye et chambrier secret du roi don Philippe d'Espagne.

Les sandales de Moghrab ne faisaient aucun bruit sur le marbre qui pavait la galerie. Il arriva jusqu'à trois pas du chambrier sans avoir éveillé son attention. Celui-ci était en train de se frotter les mains tout doucement. Il se disait en regardant au loin :

— Trois solides gaillards !... Cette fois-ci, le moricaud ne nous échappera pas !

Une lourde main se posa sur son épaule. Il se retourna. Un cri d'effroi voulut s'échapper de sa gorge, mais la sombre apparition était derrière lui avec son voile noir frangé de blanc.

Le vieux Cosmo demeura muet et comme pétrifié. Dès que la main du nouveau venu eut quitté son épaule, il recula de plusieurs pas pour coller son dos voûté à la muraille du corridor.

— Seigneur ! seigneur ! dit-il, croyez bien que je ne parlais pas de vous !

La voix qui sortit de cette cagoule en cachemire qui tombait jusque sur la poitrine de Moghrab était calme et sévère.

— Ne vous corrigerez-vous point, dit-elle, de tenter l'impossible ? Faudra-t-il attacher l'un de vous à la potence pour que les autres restent en repos ? Aposte cent coquins au lieu de trois, mille au lieu de cent, je me rirai de leurs couteaux !... Prend-on les oiseaux du ciel dans des piéges à loup ?... Murez les portes, je passerai par les fenêtres... barricadez les fenêtres, je me glisserai avec un souffle d'air ou avec un rayon de soleil.

— La terre s'ouvre pour vous donner issue, seigneur, murmura Cosmo Bayeta, de bonne foi et courbant respectueusement la tête ; ne m'imputez point ce qui a été fait, car je ne suis qu'un pauvre malheureux !

L'Africain se redressa de toute la hauteur de sa taille.

— Chacun a son heure marquée, dit-il ; je suis homme et je mourrai... mais jusqu'à ce que l'aiguille de ma destinée ait touché le chiffre fatal, le fer et le feu ne peuvent rien contre moi.

Il entr'ouvrit son écharpe de cachemire, et jeta un poignard aux pieds de Cosma tout tremblant.

— Donne ceci à Gaspar de Guzman, poursuivit-il ; hier, on me le mit dans la poitrine, et me voici !... Dis-lui que Hussein le Noir est un ennemi trop puissant pour sa faiblesse... Que je sois poignardé de nouveau, perçant comme aujourd'hui ces murs de pierre, je reviendrai te dire : Hussein le Noir veut entretenir le roi d'Espagne... fais ton devoir !

Cosmo Bayeta, pâle et tout frémissant de superstitieuse épouvante, passa devant l'Africain sans lever les yeux sur lui, et ouvrit la porte des appartements royaux.

— Hussein le Noir, prononça-t-il à voix basse, demande audience à Sa Majesté.

— Qu'il entre, répliqua une voix frêle et cassée ; j'ai justement besoin d'un philtre pour ce soir.

Une autre voix beaucoup plus mâle, mais qui semblait appartenir à un perroquet, ajouta :

— Philippe est grand... il est grand, Philippe !

### V.

### Danse de corde.

C'était à l'heure où notre Bobazon, graine de millionnaire et Crésus en expectative, pénétrait dans l'écurie de Saint-Jean-Baptiste pour en extraire Pepino et Migaja, héritage de son pauvre jeune maître. Au quatrième étage de la maison du forgeron, où déjà le crépuscule matinier envoyait de clairs reflets, une porte s'ouvrit sur un des balcons qui servaient de paliers aux escaliers régnant en saillie. Un homme sortit, puis une jeune femme qui le retenait par la main.

L'homme était enveloppé dans un ample manteau brun dont le collet relevé dissimulait le bas de son visage. Son front et ses yeux disparaissaient sous un sombrero à larges bords.

La femme se drapait dans une longue mantille de soie. Son voile, qui semblait avoir été disposé à la hâte et au hasard des ténèbres, laissait voir les boucles en désordre de ses magnifiques cheveux noirs. C'était une beauté orien-

1. Voir les numéros 583 à 617

tale aux yeux profonds et long fendus. Sa taille avait des souplesses gracieuses et hardies. Le charme de son regard parlait de mélancolie vaguement.

Elle était toute jeune, grande, élancée, et brune de peau comme les filles d'Afrique. Ses deux bras s'appuyaient, arrondis avec abandon, sur l'épaule de son compagnon.

C'étaient des adieux. L'alouette avait chanté Roméo se séparait de Juliette.

Ils jetèrent tous deux le même regard à la cour déserte.

— Adieu, Moncade, murmura la belle fille; tu dis que tu as un devoir à remplir, un ami à sauver, je ne te retiens pas... Mais, au fond de mon cœur, il y a comme une menace... Quelque chose me dit que je ne te verrai pas demain.

Le baiser d'adieu de Moncade fut léger et distrait.

— Qui sait où je serai demain, Aïdda, ma pauvre âme? répliqua-t-il; l'Espagne est comme un malade dont chaque heure chauffe la fièvre... Tu as raison de craindre : la crise approche... elle sera terrible.

Les longs cils noirs d'Aïdda voilèrent sa prunelle.

— Combien y a-t-il de jours que tu n'as été au tombeau de ta sœur, marquis? demanda-t-elle tout bas d'une voix sombre.

Moncade tressaillit. Il ne s'attendait point à cette question. Sa tête s'inclina sur sa poitrine

— Il y a bien des jours, n'est-ce pas? reprit la belle Mauresque d'un ton où la mélancolie s'imprégnait d'amertume. Tu es Espagnol, tu n'as pas renoncé à venger ta sœur, mais tu oublies déjà de prier pour elle... La fille du comte-duc a un col de cygne et de belles lèvres roses... elle est Guzman !... on a vu l'amour couler comme un baume sur cette plaie qui s'appelle la haine

— Tais-toi, Aïdda! tais-toi! balbutia Pescaire.

— Ce n'est pas l'explosion que je crains, poursuivit-elle, ce n'est pas la bataille .. La pensée du combat où tu perdrais la vie ne me fait pas peur, je saurai te retrouver au delà de la mort... Ce que je crains, Moncade, c'est ton inconstance.

— Folle! repartit le cavalier qui parvint à sourire; sait-on où vont les rêves des femmes?...

Puis, d'un accent sérieux et plus triste, il ajouta ·

Les cheveux de mon père sont devenus blancs en une nuit... J'ai ouï dire que, dans les officines des savants, il est des liqueurs qui prennent feu subitement quand on les met en contact l'une avec l'autre : ainsi arriverait-il si le sang du meurtrier se mêlait au sang de la victime!

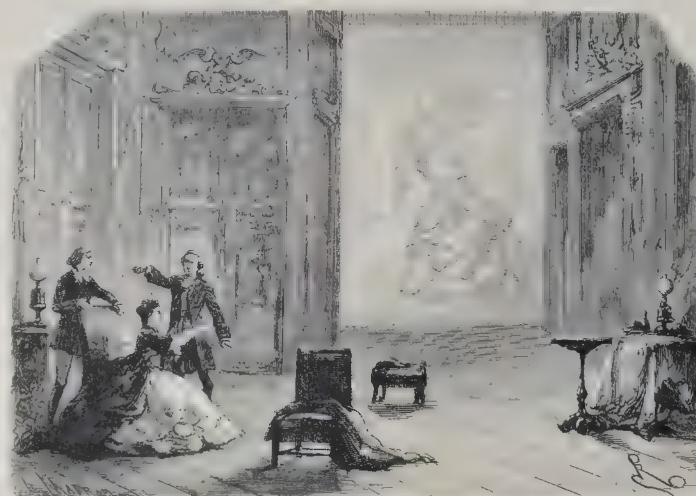
Aïdda se pendit à son cou.

— Marquis, dit-elle, tu as un noble cœur!

— Blanche de Moncade, poursuivit le cavalier en étendant la main, sera vengée, je le jure!

Il rejeta sur son épaule le pan de son manteau et porta les doigts effilés de la jeune fille jusqu'à ses lèvres.

Puis il descendit rapidement l'escalier et disparut dans l'ombre de la cour.



THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE. — *MAXWEL*, drame en cinq actes et un prologue, M. JULES BARBIER. Acte IVe. — Dessin de M. Riou. — Voir la Chronique.

Aïdda resta un instant accoudée au balcon, plongeant son regard rêveur dans ces ténèbres.

A l'étage supérieur on aurait pu voir une autre tête de jeune fille pendre au-dessus de la sienne : une tête blonde, celle-là, rieuse, douce, espiègle et adorablement jolie.

Il y avait un charme enfantin et naïf dans cette franche gaieté qui est rarement l'apanage de la vierge espagnole.

Une rose qu'elle tenait à la main s'effeuilla sur le front d'Aïdda, puis dispersa ses folioles légères qui allèrent voltigeant et tournoyant dans le vide.

Aïdda rougit, mais elle sourit.

— Curieuse! dit-elle sans relever encore les yeux.

— Bonjour, Aïdda, dit la blonde, raillant un peu, mais si peu!

— Bonjour, Gabrielle, répondit la brune avec une légère nuance de reproche dans l'accent.

Elle releva enfin les yeux. Leurs regards se croisèrent. Je ne sais pourquoi le choc de leurs prunelles les fit plus jolies.

— Je ne suis pas une curieuse, reprit Gabrielle; je suis venue sur le balcon pour mes affaires.

— Tu as donc des affaires maintenant?

— Pas autant que toi...

— Méchante!

Les doigts rosés de Gabrielle s'arrondirent au devant de sa bouche, qui semblait une fleur de corail. Elle décocha un souriant baiser.

Aïdda la rancunière répondit par un signe de menace

— Je n'ai rien vu, je te l'assure, poursuivit Gabrielle, qui se fit humble pour apaiser cette colère.

— Est-ce bien vrai, cela?

— Bien vrai... Le manteau me cachait la tournure... et comment reconnaître le visage sous ce large sombrero?

— Alors tu étais là? murmura la Mauresque, dont les sourcils se froncèrent.

— Monte, dit Gabrielle, mon père n'est pas là, nous allons causer.

— Descends si tu veux, repartit Aïdda, mon père n'est pas là.. mais je n'ai rien à te dire...

A son tour, la blonde fit une délicieuse petite moue.

— Tu ne m'aimes donc plus?... murmura-t-elle.

— Je n'aime pas les espionnes qui cherchent à espionner le secret de leurs amies.

(*La suite au prochain numéro.*)

PAUL FÉVAL.

## TRAIN DE CHEMIN DE FER EN DÉTRESSE

### AU MILIEU DES NEIGES

L'hiver que nous venons de traverser restera exceptionnel quant à l'énorme quantité de neige sous laquelle la terre a été ensevelie. Ce n'est pas seulement dans les pays du Nord et dans les régions montagneuses que le linceul glacial a étendu sa nappe immense. La neige a fait son apparition à Nice même, Nice la cité de plaisance, si fière de son



MONITOR AMÉRICAIN A DEUX TOURELLES, d'après un croquis communiqué. — Voir page 126.



LA MESSE DANS LA CAMPAGNE DE ROME, [illegible] — Voir page [illegible]

tiède climat, de son soleil toujours radieux, de son ciel d'azur et de ses bois d'orangers.

Jugez d'après cela ce qui a dû se passer en Écosse, d'où un de nos correspondants nous envoie un dessin fort curieux. La scène a eu lieu aux environs de Glasgow. Pendant trois jours, sans discontinuer, la neige est tombée et s'est amoncelée sur le sol jusqu'à dépasser quatre ou cinq mètres. Toutes les communications étaient interrompues; les habitants se tenaient renfermés chez eux. Partout le désert glacial et le silence.

Pourtant, un train de chemin de fer s'était mis en route. Les conducteurs avaient eu confiance dans un moment de calme; ils espéraient parvenir à se frayer un passage à l'aide du chasse-neige.

Vain espoir! A peine est-on en route que la tourmente redouble; le vent souffle avec fureur et soulève des tourbillons de poussière blanche. Les fourneaux de la machine sont éteints, et la locomotive s'arrête inerte devant un rempart de neige.

On peut s'imaginer dans quel état se sont trouvés les voyageurs après être restés ainsi bloqués jusqu'au point du jour. Et encore a-t-il fallu, pour les sauver, que chauffeurs et mécaniciens déployassent une admirable énergie et une présence d'esprit imperturbable, en rassemblant des secours qu'il leur fallut aller chercher à plusieurs kilomètres de distance.

Enfin, la voie a été un peu dégagée, et le train a pu retourner lentement à son point de départ.

A. Darlet.

## MONITOR AMÉRICAIN

### A DEUX TOURELLES.

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre numéro 615, nous publions aujourd'hui, d'après un croquis de notre correspondant de Marseille, une vue du curieux monitor américain à deux tourelles, sur lequel s'est portée si vivement l'attention publique.

Nous n'avons pas à revenir sur la description très-complète que *l'Univers illustré* a déjà donnée de cette redoutable machine de guerre. Nous prions seulement nos lecteurs de vouloir bien comparer avec quelque attention le dessin inséré dans le présent numéro, à celui contenu dans le numéro 614. Ils pourront se rendre compte aisément des deux systèmes d'architecture nautique qui ont présidé à la construction de ces monitors. Le premier a sa carène hors de l'eau et met en ligne plus de douze bouches à feu. Le principe de sa défense consiste en une combinaison de l'épaisseur et de la déclivité des plaques de blindage.

Le monitor à deux tourelles, au contraire, ne contient que deux pièces d'artillerie, montées sur pivots circulaires, et d'un calibre formidable. Quant au corps du navire en lui-même, il est à peu près complètement invisible, la ligne de flottaison arrivant presque à la hauteur du pont. Le tir de l'ennemi ne trouve ainsi d'autre objectif que les tourelles, dont les épaisses parois de fer assurent la sécurité.

L. [illegible]

## CO[illegible]

Les *chevaliers de l'Épingle noire.* — M. Monier contre le *Dictionnaire populaire illustré.* — Le testament du duc de Gramont-Caderousse devant la cour. — Les [illegible] lité excessive d'un bandagiste-herniaire. — La ceinture contre le mal de mer et le *Tintamarre.* — Les droits de la critique. — Décadence de l'arsenic. — Une séparation de corps en perspective. — Le moulin de Sans-Souci. — Une théorie du grand Frédéric.

C'était en 1816, sous la Restauration... En ce temps-là on conspirait encore, et avec plus d'entrain peut-être qu'on ne conspira jamais.

Une association secrète s'était formée dont chaque membre portait, comme signe de reconnaissance et de ralliement, une épingle d'or à tête noire piquée sur la cravate, de là le nom donné aux affiliés de *chevaliers de l'Épingle noire.*

Il y avait à cette époque à Paris un adjudant du génie, nommé Monier, bonapartiste ardent, qui, en 1814, avait visité l'empereur à l'île d'Elbe, et plus tard avait reçu la mission d'accompagner la princesse Borghèse en Toscane. Un jour la police entre chez lui, fait une perquisition et trouve un plan du fort de Vincennes. Or, on prêtait aux *chevaliers de l'Épingle noire* le projet de jeter un purgatif ou un narcotique dans les eaux du réservoir de Vincennes, de surprendre ensuite la garnison endormie ou malade, et de s'emparer du fort. Le plan saisi chez Monier devait donc, en le comprenant, avoir une grande importance aux yeux de la justice.

Une copie de ce plan était en même temps découverte chez un capitaine de l'ancienne armée bonapartiste, nommé Contremoulin.

Contremoulin la tenait-il de Monier? Monier le nia devant la cour d'assises, où il fut condamné à mort.

Le jour de l'exécution arrivé, au moment où les aides du bourreau allaient procéder à la toilette, un inspecteur des prisons et un jeune homme, un avocat stagiaire qui avait plaidé d'office pour le condamné, entrent au greffe.

« On sait tout, lui disent les visiteurs. Contremoulin est arrêté, pourquoi vous obstiner à nier la remise du plan? »

Monier avoue.

Or Contremoulin n'était pas arrêté encore. Mais le défenseur, instruit par un autre que Monier de ce qui s'était passé ou l'ayant deviné d'après certaines circonstances décisives, avait informé le procureur général de ce qu'il savait ou croyait savoir.

Contremoulin fut arrêté et acquitté avec neuf autres accusés. La peine de mort prononcée contre Monier fut commuée en celle de la réclusion perpétuelle; plus tard il fut gracié; le gouvernement de Juillet le décora et le nomma inspecteur de la navigation.

Les *chevaliers de l'Épingle noire* ont leur histoire dans le *Dictionnaire populaire illustré de M. Décembre-Alonnier* et l'auteur de l'article raconte en ces termes l'affaire de Monier :

« La police parvint enfin à mettre la main sur un adjudant du génie nommé Monier. L'accusation était absurde : on lui reprochait d'avoir voulu s'emparer du fort de Vincennes et d'avoir projeté d'insinuer dans les tuyaux de conduite d'eau de la place des substances purgatives pour mettre les hommes hors d'état de combattre. Monier fut condamné à mort. Il allait être exécuté sur la place de Grève, et le bourreau procédait déjà à la toilette, quand on lui arracha le nom d'un prétendu complice. Il dut la vie à cette révélation. Sa peine fut commuée en celle des travaux forcés à perpétuité, etc. »

M. Monier n'a point été satisfait de ce récit. Il a reproché à M. Décembre-Alonnier d'avoir employé le mot de *révélation,* alors qu'il y avait un aveu surpris à l'aide d'une fausse nouvelle, d'avoir montré le bourreau procédant à *la toilette* alors que rien de pareil ne s'était passé, d'avoir substitué, en parlant de la commutation, la peine des travaux forcés à celle de la réclusion, enfin d'avoir omis de mentionner la grâce intervenue.

Me Nogent-Saint-Laurens demandait au tribunal, au nom de M. Monier, l'insertion dans le Dictionnaire d'une note rectificative.

Au nom de M. Décembre-Alonnier, Me Frédéric Thomas repoussait cette demande. Rien, suivant lui, dans l'article dont se plaignait M. Monier, ne portait préjudice à son honneur. Il s'agissait d'une accusation politique d'ailleurs : or en politique, il n'y a pas de coupables, il n'y a que des victimes ou des vaincus, et la victime ou le vaincu, dans la cause, n'avait qu'à gagner dans l'opinion et la sympathie des hommes à un récit qui exagérait ses souffrances et les rigueurs du pouvoir.

Les juges ont décidé que l'article du *Dictionnaire populaire* n'avait causé aucun dommage moral à M. Monier, et la demande d'insertion a été repoussée.

Les débats de l'affaire du testament de Gramont-Caderousse ont déjà occupé quatre audiences de la Cour, qui a entendu Mes Nicolet, Betoland et Allou.

La plaidoirie de Me Nicolet, avocat du docteur Déclat nous fournit un document assez curieux, c'est le tableau des courses et des steeple-chases que courut ce pauvre duc de Caderousse pendant les quatre dernières années de sa vie : En 1861, 3 courses à la Marche, 1 à Chantilly, 1 à Spa, 3 à Bade, 1 à Craon, 1 à Mantes, 1 à Marseille; en 1862 : 2 à Chantilly, 1 à Fontainebleau, 1 à Saint-Omer, 1 à Châlon-sur-Saône, 1 à Périgueux, 2 à Mantes, 2 à Tours; en 1863 : 1 à Versailles, 1 à Fontainebleau, 1 à Amiens, 1 au camp de Châlons, 2 à Bade, 2 à Mantes, 2 à Marseille, 1 à Chambéry; en 1864 : 1 à Porchefontaine, 3 à Marseille. Voilà les batailles du gentilhomme : tant pis pour son temps, plus encore que tant pis pour lui! D'ailleurs, ces luttes-là n'étaient guère moins périlleuses, guère moins fatigantes que d'autres plus glorieuses. Sur ces 36 courses, 18 victoires.

« Les morts vont vite, » dit Burger. Oui, et les mourants aussi.

Si Son Altesse le vice-roi d'Égypte lit par hasard les débats du procès, je crains bien qu'il n'en veuille un peu à M. de Caderousse de l'irrévérencieuse façon dont il parle du climat de l'Égypte :

« De tous les pays qui existent, il n'y en a pas un plus dangereux pour les maladies de poitrine. Ce climat, tant vanté en Europe, est un de ces immenses canards qu'on fait avaler aux Parisiens, et le médecin qui, après avoir été lui-même en Égypte, conseillerait à un malade de la poitrine d'y aller, commettrait une infamie. Il n'y a pas une journée sans des vents, des tempêtes épouvantables, des nuits glaciales : même au plus fort de l'été, une poussière perpétuelle qui vous étouffe, les rues n'étant ni pavées, ni macadamisées. — De midi à quatre heures, du soleil, mais avec des variations de 10 à 30 degrés, qui se produisent toutes les dix minutes. Voilà la vérité, je vous le jure sur l'honneur : est-ce bon, dites-le-moi? »

Non certes, cela n'est pas bon; mais la maladie faisait peut-être voir au malheureux duc les choses un peu en noir, et puis, même en Égypte, le climat a ses caprices comme les meilleurs caractères leurs inégalités; je veux le croire : sans cela Cannes, le golfe Jouan, Monaco, Menton, San-Remo et Bordighera seraient trop contents.

Voici un jugement de la sixième chambre très-court, mais de grande conséquence pour la presse : aussi me ferais-je scrupule de ne pas le transcrire au complet.

M. Charbonnier est bandagiste-herniaire, homme d'imagination par-dessus le marché : il a inventé une ceinture contre le mal de mer. Qu'il soit béni! si sa ceinture nous dispense désormais de faire, quand il nous plaira d'aller par mer en Angleterre, à Rome, ou en Amérique, de douloureuses offrandes à Neptune, comme eût dit Delille s'il avait écrit un poëme sur *la Navigation.* Mais M. Commerson, qui n'a peut-être pas le mal de mer, a pris la chose au comique, et certain article du *Tintamarre* n'a point été du goût de M. Charbonnier.

M. Charbonnier a donc formé contre M. Commerson une plainte en diffamation... et il a obtenu le jugement que vous allez lire :

« Attendu que M. Charbonnier, en lançant ses prospectus sur la *ceinture* contre le mal de mer et les autres ceintures, est entré volontairement dans l'arène de la publicité;

« Qu'il est ainsi devenu justiciable de la critique sérieuse ou comique de la presse;

« Attendu que dans l'article publié dans le numéro du 30 décembre dernier du *Tintamarre,* Commerson, gérant responsable, n'a pas dépassé ce droit de critique ironique dont il pratique la spécialité;

« Que d'ailleurs on ne trouve dans ledit article ni imputation d'un fait déterminé de nature à porter atteinte à l'honneur et à la considération de Charbonnier, ni injure contenant imputation d'un vice déterminé;

« Renvoie Commerson des fins de la plainte portée contre lui;

« Condamne Charbonnier aux dépens. »

Ainsi, ne l'oublions pas, la presse a droit de critique ironique : voilà un jugement vraiment français.

M. X... a soixante-huit ans... et il est clerc d'avoué. Il y a quelque chose de bien douloureux dans le rapprochement de cet âge et de cette profession. Quel délit a-t-il donc commis, ce vieillard à l'air honnête et doux, à la mise décente et d'une propreté scrupuleuse? Il est coupable d'avoir failli se faire broyer par un train de chemin de fer en descendant du wagon qu'il occupait avant l'arrêt du convoi qui arrivait à la station de Saint-Cloud.

Il était distrait, le pauvre homme, et ne songeait pas à ce qu'il faisait, tout ému qu'il était encore d'une triste entrevue avec une vieille cliente de l'étude qui venait d'écrire devant lui ses dernières dispositions. N'importe, la loi est formelle, la contravention n'admet pas d'excuse, et M. X... a été condamné à dix francs d'amende.

— Vous voyez que votre imprudence pouvait causer votre mort, lui disait le président.

Et le vieillard de répondre d'une voix résignée qui a touché tous les auditeurs :

— C'eût été un bien petit malheur, monsieur le président.

— Nous ne sommes pas de votre avis; la vie d'un honnête homme est toujours précieuse.

C'est là un mot bon et charmant, et qui consolera, j'en suis sûr, de son amende le vieux clerc d'avoué, si pauvre qu'il soit.

M. Ambroise Tardieu vient de publier, avec la collaboration de M. Le Roussin, une *Étude médico-légale et clinique sur l'empoisonnement.*

J'y apprends que si le nombre des substances vénéneuses est considérable, les poisons dont se servent messieurs les empoisonneurs et mesdames les empoisonneuses ne sont pas très-variés : la statistique n'en compte pas plus de vingt-six en onze ans; encore n'en est-il que six qui aient été souvent employés.

Autre détail assez curieux :

L'arsenic était autrefois le poison le plus en vogue; depuis quelques années l'empoisonnement au phosphore est surtout cultivé.

« Affaire de mode, » direz-vous. Oui, de mode... et d'allumettes chimiques.

« Chère Madame,

« Vous avez voulu être duchesse. Vous m'avez épousé pour mon titre, moi pour votre fortune, que notre contrat m'accorde, et dont j'ai le droit de disposer personnellement.

« Or donc, nous ne nous aimons pas : soyez duchesse, laissez-moi riche, et vivons chacun comme bon nous semblera. Je vous laisse libre, accordez-moi la même faveur.

« Recevez l'assurance des respects de votre époux fidèle, de nom seulement. »

Tel fut le petit billet écrit par M. le duc de X... à sa femme le lendemain de son mariage. Le duc avait disparu la veille au soir, ayant en poche son contrat de mariage qui lui assurait une rente personnelle de 75,000 francs.

Mme X... et son père font un procès... en séparation de corps, je le suppose, et je l'espère pour la jeune femme.

Elle tient une bonne injure grave qui permettra aux juges de la dispenser pour toujours de la société de M. le duc; elle gardera son titre de duchesse, reprendra ses 75,000 livres de rente qui seront considérées comme un avantage révoqué par le jugement de séparation, et n'aura en définitive perdu que monsieur son mari, ce qui ne sera pas une grande perte. Et tout sera pour le mieux dans le plus mauvais des mariages possibles.

Quant à M. le duc, il n'aura pas réussi à redorer son blason; mais il pourra y ajouter cette devise : *Tel est pris qui croyait prendre.*

Vous savez qu'un ouragan a jeté par terre le vieux moulin de Sans-Souci, dont l'histoire nous fut agréablement contée en vers par Andrieux.

Si le poëte vivait encore, il aurait bien dit une centaine de vers d'oraison funèbre au pauvre moulin, qui fit pour sa gloire plus peut-être que tous les autres ouvrages réunis.

Une chronique judiciaire ne saurait laisser passer non plus, sans la mentionner, la chute de ce moulin historique, dont les ailes, en tournant dans le ciel, proclamaient la justice du grand Frédéric.

Andrieux ne nous a pas appris le nom du meunier; il s'appelait Arnold; il ne nous a pas dit non plus qu'en marge du décret qui fit grâce au meunier, Frédéric II écrivit de sa royale main : *Pereat mundus, fiat justitia.*

Frédéric avait un peu oublié cette maxime lorsqu'il écrivit dans ses *Mémoires*, dont MM. Boutarn et Campardon, des Archives impériales, viennent de se faire les éditeurs, les lignes suivantes :

« Il me paraît clair et évident qu'un particulier doit être « attaché scrupuleusement à sa parole, l'eût-il même donnée « inconsidérément. Si on lui manque, il peut recourir à la « protection des lois, et quoi qu'il en arrive, ce n'est qu'un « individu qui souffre; mais à quels tribunaux un souve- « rain prendra-t-il recours, si un autre prince viole envers « lui ses engagements? La parole d'un particulier n'en- « traine que le malheur d'un seul homme, celle des souve- « rains, des calamités générales pour des nations entières. « Ceci se réduit à cette question : Vaut-il mieux que le « peuple périsse ou que le prince rompe son traité? Quel « serait l'imbécile qui balancerait pour décider cette ques- « tion? »

MAÎTRE GUÉRIN.

---

## LA MESSE DANS LA CAMPAGNE DE ROME

Les voyageurs qui portent leurs pas dans ces vastes plaines presque désertes, semées de tours en ruines et de tronçons d'aqueducs, qui entourent la Ville éternelle, assistent parfois à un spectacle aussi curieux que touchant. Nous voulons parler de la messe en plein air.

La population qui tire sa mince subsistance de la campagne de Rome est très-clair-semée. Elle se compose en majeure partie de bergers qui conduisent de grands troupeaux de bœufs presque sauvages, et qui sont aux gages des familles patriciennes de Rome. Ils ont tout à fait grand air sur leurs maigres chevaux, ces pauvres bouviers, et Horace Vernet a traduit admirablement leur type dans le tableau populaire où il représente un *cavalcatore*, la lance au poing, poursuivant un taureau fugitif.

Le souverain pontife a souci de l'âme de ses enfants qui vivent dans les plaines mélancoliques du Patrimoine de saint Pierre. C'est sur ses ordres que l'on voit, le dimanche, des chariots, traînés par des bœufs et portant un prêtre et un petit autel de bois, s'avancer lentement sur la route rocailleuse. On s'arrête en quelque endroit, et la clochette argentine appelle les fidèles à venir recueillir le pain du salut. Hommes, femmes, on accourt de toutes parts, d'aussi loin que le son de la clochette a pu être entendu. On s'agenouille, on prie, et l'on reçoit cette bénédiction du pasteur qui console de bien des peines et fait espérer les joies d'un monde meilleur.

C'est là un trait de mœurs locales qui ne sort pas de la mémoire d'un touriste. Le dessin de M. Huth, que nous publions, a été esquissé d'après nature avec un parfait sentiment de vérité.

X. DACHERES.

---

IMPRESSIONS DE VOYAGE

# EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Le prince dressa l'oreille. L'orateur continua :

— Si tu meurs dans deux ou trois jours, c'est-à-dire quand nous serons engagés tout à fait dans les montagnes, tu seras un grand embarras pour nous, qui tiendrons, tu le comprends bien, à rapporter ton corps à ta famille; en cas de retraite précipitée même, nous ne pourrions pas répondre, comme nous serons obligés de te couper par quartiers, qu'il ne se perdra pas quelque morceau de ta respectable personne.

— Eh bien, après? demanda le prince Tchélokaëf en ouvrant des yeux de plus en plus grands.

— Eh bien, nous venons te proposer, pour que ton corps ne coure pas tous ces risques qui doivent te préoccuper, de te tuer tout de suite, et, comme nous ne sommes qu'à cinq ou six journées de la maison, ton corps arrivera sain et sauf à ta famille.

Si caressante que fût la proposition, le prince refusa; il y a plus, la proposition fit ce que n'avait pu faire la quinine : elle lui coupa subitement la fièvre.

A partir de ce moment, la santé du prince alla s'améliorant. Il fit bravement la campagne, sans attraper une égratignure, et se chargea de rapporter lui-même à sa famille un corps parfaitement intact.

Seulement, la proposition de ces hommes l'avait tellement touché, qu'il ne pouvait la raconter sans attendrissement.

Maintenant, comment, étant en nombre inférieur, les Tchetchens nous avaient-ils attaqués? S'ils eussent été seuls, ils se fussent bien certainement tenus cois et couverts.

C'était l'abreck qui se trouvait avec eux, et qui, en vertu du serment qu'il avait fait, se fût regardé comme déshonoré s'il eût laissé passer le danger si près de lui sans le provoquer.

Les abrecks, nous l'avons dit, font serment, non-seulement de ne reculer devant aucun danger, mais encore d'aller audevant du danger.

Voilà pourquoi, quand ses compagnons évitaient une lutte trop dangereuse, lui provoquait témérairement cette lutte.

Je ne pus me décider à m'éloigner sans aller voir de près le cadavre.

Il était couché la poitrine contre terre. La balle l'avait frappé au-dessous de l'omoplate gauche et était sortie audessous du téton droit. A la manière dont il était atteint, on eût pu croire qu'il avait été atteint en fuyant. Cela me faisait une certaine peine; j'eusse voulu que ce bravec abreck ne fût point calomnié après sa mort.

Quant à la balle du pistolet, elle lui avait cassé le bras.

Le Cosaque fit alors la revue de son butin.

Le montagnard avait un assez beau fusil, une schaska à poignée de cuivre prise certainement à un Cosaque, un mauvais pistolet et un assez bon poignard. Quant à l'argent, sans doute un des vœux de l'abreck était-il le vœu de pauvreté : il n'avait pas un kopek sur lui.

Il portait, en outre, en signe d'honneur, une plaque d'argent ronde, de la largeur d'un écu de six francs, donnée par Schamyl. Elle était niellée de noir et portait pour inscription : *Schamyl, effendy*.

Les deux mots étaient séparés par un sabre et une hache.

J'achetai au Cosaque ces différents objets pour trente roubles. Par malheur, j'ai perdu dans les boues de la Mingrélie le fusil et le pistolet; mais il me reste le kandjar et la décoration.

J'ai déjà dit que les Cosaques de la ligne étaient d'admirables soldats. Ce sont eux qui, avec les Tatars soumis, font la police de tous les chemins du Caucase.

Ils se divisent en neuf brigades complétant les dix-huit régiments déjà formés.

Au moment de mon passage, deux autres étaient en formation.

Ces brigades sont ainsi divisées :

Sur le Kouban et la Macta, c'est-à-dire sur le flanc droit, six brigades;

Sur le Terek et la Songia, c'est-à-dire sur le flanc gauche, trois brigades.

Quand on veut faire un nouveau régiment, on commence par former six stanitzas.

Chaque stanitza fournit son contingent.

Quoique le contingent soit de cent quarante-trois hommes, sans les officiers, de cent quarante-six avec les officiers, on appelle le contingent une *centaine*.

Ces stanitzas nouvelles se forment avec des Cosaques tirés des anciennes; on les déplace du Terek ou du Kouban qu'ils habitaient, et on les transporte à leur nouvelle destination, jusqu'à concurrence de cent cinquante familles.

On y adjoint cent familles des Cosaques du Don, et de cinquante à cent de l'intérieur de la Russie, et surtout de la petite Russie.

Chaque Cosaque doit faire vingt-deux ans de service; mais il peut être remplacé, pendant deux ans sur quatre, par un de ses frères.

A vingt ans, le Cosaque commence son service, qu'il quitte à quarante-deux; à cet âge, il passe du service actif au service de la stanitza, c'est-à-dire qu'il devient garde national, ou à peu près.

A cinquante-cinq, il quitte tout à fait le service, et a droit à devenir garde de l'église ou juge de la stanitza.

Dans chaque stanitza, il y a un chef élu par la stanitza et deux juges.

Les élections appartiennent aux habitants.

Chaque Cosaque est propriétaire : le chef a mille arpents de terre; chaque officier, deux cents; chaque Cosaque, soixante.

Ainsi, les colonies sont agricoles et militaires en même temps.

Chaque Cosaque reçoit quarante-cinq roubles argent de solde annuelle; il se fournit de tout: nous avons dit que, pour un cheval tué ou blessé, le Cosaque recevait vingt-deux roubles.

*(La suite au prochain numéro.)*

1. Voir les numéros 558 à 614.

---

## LE COIN DES HOMMES D'ÉTAT

A WESTMINSTER

Dans notre numéro 443, nous donnions une vue de cette partie du transept méridional de l'abbaye de Westminster, qui a été baptisée *le Coin des poëtes*. C'est le transept du nord que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs; et les noms de Pitt, de Canning, de Wilberforce, celui de lord Palmerston, qu'on y lit fraîchement gravé sur le marbre, en font définitivement *le Coin des hommes d'État*. Ce n'est là toutefois de part et d'autre qu'une dénomination en l'air; car, à travers ces poëtes comme à travers ces orateurs, se glisse une foule assez nombreuse de ducs, de comtes, d'évêques, de généraux et d'amiraux; ou plutôt ne sont-ce pas les orateurs et les poëtes qui se sont glissés subrepticement parmi cette foule altière et blasonnée? Peu importe, le tout est de constater qu'ils y tiennent le haut du pavé; et c'est le dernier triomphe de ces grands esprits que de voir le promeneur qui passe indifférent devant la tombe d'un noble inutile s'incliner respectueusement sur le marbre où la postérité reconnaissante a gravé leur nom.

Parmi les principaux monuments du transept du nord, il faut citer celui de lord Chatham, élevé par souscription nationale, sur un vote du Parlement; il a coûté 150,000 francs; puis celui de William Pitt, auquel on peut reprocher son appareil un peu trop dramatique. Tel est d'ailleurs le défaut commun à beaucoup de tombeaux de Westminster, où les sculpteurs ont un peu abusé de l'allégorie. Le personnage principal finit par s'y perdre au milieu des détails.

Le magnifique tombeau de lord Mansfield est dû au ciseau de Flaxman. On est frappé de l'air de sereine majesté que respire le visage du grand magistrat. Deux figures de la Justice avec ses balances et de la Sagesse tenant les tables de la loi supportent le tombeau, derrière lequel un jeune homme incliné symbolise le criminel puni.

Les plus anciens monuments dignes d'attention sur l'autre côté du transept (celui que notre dessin fait voir) sont ceux de deux ducs de Newcastle : John Holles, accosté des figures de la Sagesse et de la Sincérité; et William Cavendish, l'illustre membre de cette grande famille dont on disait proverbialement « que tous les fils étaient sages et toutes les filles vertueuses. »

Il n'a pas été déployé une grande variété d'imagination dans la composition des trois tombes consacrées aux vieux amiraux sir Charles Wagner, Vernon de Portobello et sir Pierre Warren. Le premier est représenté dans un médaillon que la Renommée soutient; le second en un buste que la Renommée couronne; le troisième, en un buste encore qu'Hercule met sur un piédestal, tandis que la Navigation s'apprête à le couronner de lauriers.

Au milieu de toutes ces compositions mouvementées et à nombreux personnages, se détachent par leur modeste simplicité quatre statues solitaires. Ce sont celles de Castlereagh, de Canning, de sir John Malcolm, gouverneur de Bombay, et de sir Robert Peel. La statue de Canning, par Chantrey, est devant la tombe de lord Palmerston, indiquée par une balustrade noire sur notre dessin. L'orateur, vêtu de la robe classique, tient un rouleau de la main droite, ramenant le bras gauche sur la poitrine, suivant une attitude qui lui était familière pendant le discours. Une pile de livres est à ses pieds. Sir John Malcolm a été représenté par le même artiste dans son uniforme de major général, avec la main reposant sur la garde de son sabre. La statue de lord Castlereagh lui fait face. Quant à celle de sir Robert Peel, c'est celle qu'on aperçoit à droite sur le premier plan. La pierre tumulaire de William Pitt est au centre du pavé, où on peut en lire l'inscription non loin de celle de James Fox.

Les six fenêtres ogivales du fond où se voient les figures de Moïse, de Josué, de Caleb, de Gédéon et de Jonas, avec les principales scènes de leur vie, ont été peintes à la mémoire de six officiers anglais morts dans les guerres de l'Inde en 1857 et 1858. Les vitraux de la rosace supérieure remontent à une époque plus ancienne.

P. DICK.



RÉBUS




[illegible]

*Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M.* ÉMILE AUCANTE, *administrateur de l'*Univers illustré.


ÉMILE AUCANTE

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît.



L'ABBAYE DE WESTMINSTER, A LONDRES. — LE COIN DES HOMMES D'ÉTAT DANS LE TRANSEPT NORD, d'après une photographie. — Voir page 127.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| an . . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| mois . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| ois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 619.
Mercredi 27 Février 1867.

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

La *Revue des Deux Mondes*. — Les marronniers d'un vieux critique et les marronniers de Figaro. — Un neveu de Royer Collard. — Passé et présent. — Une infirmité des hommes graves. — Les mémoires de M. Guizot. — Ponsard. — Indispositions et grippes. — Le brigadier et le hussard. — La *Revue de poche*. — La fleur des pois et des gandins.

Je voudrais aujourd'hui, puisque l'occasion s'en présente, vider la question *Revue des Deux Mondes*.

Au milieu de notre mouvement général de décomposition, de déclassement et de nivellement social, littéraire, mondain et demi-mondain, trois puissances restent encore debout et gardent une allure aristocratique qui ne leur messied pas : l'Académie française, la *Revue des Deux Mondes* et le Théâtre-Français.

L'Académie française est une puissance collective : les plaisanteries séculaires que l'on se permet à ses dépens ne s'adressent à personne. Si par hasard on risque un nom propre, si l'on fait entendre que M. Viennet est contemporain de Sésostris, et que M. de Pongerville a particulièrement connu Pharaon II, ils sont hommes d'esprit : ils seront les premiers à en rire, et ils diront comme M. Auber : « Sans doute c'est désagréable d'être vieux ; mais on n'a pas encore trouvé de meilleur moyen pour vivre longtemps. »

Quant au Théâtre-Français, si vous disiez que M. Édouard Thierry est un sot, que MM. Régnier, Got, Bressant, sont des artistes sans talent, on vous rirait au nez ; on vous demanderait quel est le *Vercingetorix*, le *Tiridate* ou le *Spartacus* qui dort dans votre portefeuille et qui a vainement tenté de se réveiller.

Mais pour la *Revue des Deux Mondes*, c'est différent ; elle s'incarne dans un homme, *totus Israel tanquam vir unus*, cet homme doit, à la longue, avoir autant d'ennemis qu'il y a, à Paris, de littérateurs sans génie et de revues sans abonnés.

Un peu d'envie, un peu de rancune, beaucoup d'amour-propre froissé, en faut-il davantage pour expliquer les attaques et les railleries ?

Ces railleries, ces attaques cesseraient d'elles-mêmes, si nous consentions à nous dire : Nos épigrammes sont peut-être très-spirituelles ; mais elles ont un déplorable synonyme, et ce synonyme, c'est le mot : *Refusé*.

Si le mot vous paraît trop dur, disons : *reçu à corrections* ; et n'en parlons plus.

EXPOSITION UNIVERSELLE. — MODÈLE D'HABITATION DES PAYSANS DE LA RUSSIE DU CENTRE, dessin d'après nature, par M. Delannoy. — Voir page 131.

Nous apportons un chef-d'œuvre, *Colomba* ou *André,* par exemple, aux bureaux de la rue Saint-Benoît. On nous le refuse ; ce refus nous blesse, le sang de notre blessure coule dans notre ecritoire, et bonsoir ! en avant les moqueries, les récriminations ou les anecdotes !

A qui persuadera-t-on que la *Revue* repousse systematiquement les *jeunes?* Mais d'abord je ne pense pas qu'Alfred de Musset, Sainte-Beuve, George Sand, Fontaney, Barbier, Mérimee, Dumas, Henri Blaze, Gustave Planche, Edgar Quinet, fussent des patriarches en 1833, quand la *Revue* leur fut ouverte à deux battants. Fallait-il les congédier quand la celébrité leur advint avec les annees?

Albert de Broglie, Eugène Forcade, Montégut, Octave Feuillet, Paul Perret, n'avaient pas trente ans lorsqu'ils debutèrent dans le recueil si envié; Paul de Molènes y gagna ses galons bien avant de porter les épaulettes ; Henry Mürger y fut, non-seulement admis, mais appelé, à l'époque où il etait à la tète des *jeunes ;* aujourd'hui encore, je crois savoir qu'il n'existe dans la redoutable forteresse aucun mot d'ordre d'exclusion contre la jeune et brillante pléiade des Jules Noriac, Aurélien Scholl, Albert Wolff, Jules Claretie...

Mais que voulez-vous ? une révolution s'est faite dans les rapports de la littérature avec les finances. Tout renchérit, les loyers, les petits pois, les fauteuils d'orchestre, les poulardes de Bresse, les cigares, la lingerie, le blanchissage, les voitures à quatre chevaux et le feuilleton. Il n'y a plus de mansardes et plus de grisettes; deux objets économiques qui suffisaient autrefois à la jeunesse, à la gaieté, au rayon de soleil et aux amours !

A présent, un homme d'esprit peut aisément gagner vingt-cinq mille francs par an : en conscience, la *Revue* ne peut pas les offrir d'emblée. Que diraient les actionnaires ?

Depuis que le pauvre de Mars est mort, il est de mode d'affirmer que, par sa politesse exquise et sa parfaite bienveillance. il corrigeait et adoucissait les rudesses d'alentour. Eh bien ! c'est injuste, et pas n'est besoin d'imaginer ce contraste pour rendre hommage aux excellentes qualites du fidèle et devoué serviteur de la *Revue*. On l'a representé comme un martyr : martyr volontaire, soit ! Dix fois depuis dix ans, ses patrons, devenus ses amis, lui avaient offert de venir passer la belle saison au grand air, en rase campagne, dans le plus charmant pays du monde, à une demi-lieue de ce lac du Bourget, cher à la poesie; il refusait : pourquoi ? Je n'en sais rien ; mais enfin il refusait.

Aussi bien, tout ceci ne me regarde pas; ce qui me regarde, c'est l'histoire des *Marronniers*.

D'après cette histoire, j'aurais eu l'honneur et le plaisir de recevoir dans mon château — Arnal disait dans *mes* châteaux — l'honorable directeur de la *Revue des Deux-Mondes ;* je l'aurais promené dans mon *parc :* il aurait admire, entre autres merveilles, une allée de marronniers digne de Chantilly ou de Versailles; après quoi, il aurait dit : « Comment, quand on possède de si beaux marronniers, peut-on se faire payer sa copie ? »

D'abord, s'il l'a dit, — ce qui ne serait pas un bien grand crime, — ce n'est pas à moi : c'est plus tard, beaucoup plus tard, que le propos me fut repéte par des amis communs, qui en riaient comme de la plus inoffensive des plaisanteries : le commerage, en somme, ressemblait à cette phrase de la cuisinière de Sainville :

— J'en suis sûre : la fruitière me l'a dit : elle le tenait de la concierge, qui le tenait du porteur d'eau, à qui l'epicier l'avait raconté.

Dans cette *légende,* ce n'est pas le directeur de *la Revue* qui est calomnie, c'est moi. Faire d'un homme de lettres un rival de M. de Rothschild, métamorphoser en château une pauvre maison ouverte à tous les vents et salpêtree par le Rhône, baptiser du nom superbe de parc un pre de trois arpents, qui, dès qu'arrive le mois d'août, fait l'effet d'un chaume mal réussi, c'est commettre une cruauté; c'est preparer de funestes malentendus entre ce châtelain sans le savoir, ce millionnaire pour rire, et ses editeurs ou ses directeurs. Si vous alliez voir un de vos amis, si vous ne trouviez que sa femme de ménage, et si, deux heures après, vous l'aperceviez en *omnibus,* lui diriez-vous : « Votre livree m'a dit que vous n'etiez pas dans votre hôtel ; je vous ai vu dans votre equipage ? »

Et ces fameux marronniers ! de vrais squelettes : les marrons qu'ils produisent ne sont bons à rien ; il y a un bienfaiteur de l'humanité qui s'appelle M. Genevoix, et qui se fait écrire, tous les six mois par quelque bon cure : « Monsieur, votre huile de marrons d'Inde m'a guéri de mon asthme, de ma sciatique et de ma gravelle; » mais M. Genevoix ne m'a jamais offert d'échanger mes marrons contre des bons sur la Banque, et *je ne vois* pas comment ils pourraient m'enrichir D'ailleurs je boude les marrons; j'en ai tant tiré du feu dans ma vie, et je les ai vu si spirituellement croquer par mes voisins, depuis *mon* Béranger jusqu'à *ma* Thérésa !

Laissons donc, une fois pour toutes, ces malheureux arbres; il n'existe, en fait de marronniers littéraires, que ceux qui abritent le cinquième acte du *Mariage de Figaro*. Vous savez, le malin barbier vient de debiter son merveilleux monologue, feu d'artifice qui prelude à un incendie. Cette brise qui passe dans la feuillee, est-ce le souffle amoureux de Cherubin ? Cette forme blanche qui se glisse sous la charmille, est-ce Rosine ? est-ce Suzanne ? La comedie et la poesie s'entrelacent sous ce ciel étoile, sous ces epais ombrages, au milieu de ces folles chansons. Les cœurs battent, l'esprit petille, l'amour donne la replique à la satire. de jolis doigts se hasardent entre l'arbre et l'écorce : ces marronniers-là sont immortels, les miens sont demi-morts.

Quelqu'un qui, malheureusement, est mort tout à fait, c'est M. Genty de Bussy, l'honorable député de la législative, de qui le *Charivari* disait : « J'ignore si M. Genty est de Bussy ; mais je prétends que M. de Bussy n'est pas Genty. »

Le regrettable défunt n'en était pas moins un homme excellent et de beaucoup d'esprit : il n'avait qu'une infirmite, c'était d'être le neveu de Royer-Collard, lequel, trouvant à qui parler, avait eu avec lui, trente années durant, quatre heures de conversation par jour. M. Genty de Bussy en etait tellement imbu que, quand vous lui parliez pluie ou beau temps, il vous repondait Royer-Collard.

Vous lui demandiez, par exemple, des nouvelles de sa santé; il vous répliquait : « En pareil cas, Royer-Collard s'écriait : Ne vieillissez pas ! ne vieillissez pas ! »

Un député peu éloquent avait-il été interrompu par des conversations particulières ? M. de Bussy disait : Ceci me rappelle un mot de Royer-Collard, quand il présidait la Chambre. A un orateur qui se plaignait amèrement de ne pouvoir se faire écouter, il répondait : « Je ne puis que demander le silence : c'est à vous de l'obtenir. »

S'il était question devant lui d'un prefet de la Seine : « Attendez, faisait-il, je me souviens de quelle parole terrible Royer-Collard foudroya le prefet de fevrier 1831 : « Monsieur, je vous ai connu il y a quarante ans : vous vous appeliez Petion. »

Enfin, vous l'auriez questionne sur le plus ou moins de mérite d'un ouvrage nouveau : Que voulez-vous que j'en pense ? murmurait-il. Aux questions de ce genre Royer-Collard opposait imperturbablement cette réponse : « Depuis vingt ans, je ne lis pas, je relis. »

Ici j'ouvre une parenthèse.

C'est pour moi un sujet de stupéfaction aiguë et chronique, que des hommes qui trouvent bon de se faire nommer députés, academiciens, hauts dignitaires de l'État ou de l'enseignement public, arrêtent tout à coup leur montre, mettent des bourrelets à leurs fenêtres, s'enferment à triple tour dans leur bibliothèque, et, quand le génie ou le talent vient leur demander audience, lui disent en entre-bâillant leur porte et en se dressant sur leurs pantoufles : « Passez votre chemin, mon bonhomme; je ne vous connais pas, et n'ai pas envie de vous connaître. »

Ils seraient furieux si l'on essayait de nier leur influence sur leurs contemporains, et ils s'isolent de leur temps ! Ils ont charge d'âmes ou d'intelligences, et ils refusent d'écouter ou de voir tout ce qui les renseignerait sur l'état de ces intelligences ou de ces âmes ! Ils s'attribuent le droit, ils se laissent imposer le devoir d'élire ceux que le public juge dignes de s'asseoir à leurs côtes, et ils se placent dans la necessité de confondre l'ivraie avec le bon grain, le diamant avec le strass, M. d'Arlincourt avec Balzac, M. Cabochard avec Alfred de Vigny ! Ils ajoutent à leur vieillesse naturelle une vieillesse artificielle; ils se croient graves, ils ne sont qu'immobiles. Leur fidelité au passe n'est que l'ennui de se sentir depayses dans le présent : ce qu'ils prennent pour délicatesse de goût n'est que puerilité d'orgueil et entêtement d'esprit

Le vrai grand homme n'a vis-à-vis de son époque ni coquetteries grimacières, ni dédains farouches : tant que ses forces le lui permettent, il marche avec elle; et, quand il faut se séparer, il la suit encore du regard avec un mélange de curiosité sympathique et de sollicitude paternelle.

Ce n'est pas M. Guizot que l'on accusera de tourner le dos à son temps, d'affecter une indifférence hautaine pour tout ce qui se fait, s'ecrit ou se dit loin ou près de sa glorieuse retraite. Il ne se desintéresse que des passions qui enveniment les debats, aigrissent les partis et troublent la conscience. Pour tout le reste, il demeure un lecteur attentif, un spectateur clairvoyant, un juge infaillible. Le mot fin, juste, profond, décisif, sur chaque episode nouveau de la vie litteraire, c'est lui qui le trouve presque toujours. Il y a dix ans, il me fit comprendre Mme Ristori par cette seule phrase : « Elle a le tort d'associer à des poses de statue des gestes de melodrame. » Recemment, à propos du touchant, mais un peu indiscret *Récit d'une Sœur,* il disait : « Les nudites m'alarment, même celles de l'âme. » Avec de pareils mots, on ferait dix articles, et, si on ne les fait pas, on a tort.

Il prepare et va publier bientôt le huitieme et dernier volume des *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*. Ce volume sera certainement le plus curieux de tous; il nous conduira jusqu'au 24 fevrier 1848. Bien des revelations neuves, inattendues, nous apprendront comment se prépara et se consomma cette grande catastrophe, qui ne fut qu'une grande surprise. C'est l'époque où M. Guizot laissa échapper une parole prophetique. A quelqu'un qui lui disait : Nous sommes sauves si la mort du roi n'amène pas une révolution, il repondit : Ce n'est pas la mort du roi que je redoute ; c'est sa vieillesse.

J'ignore si, au moment où paraîtra cette page, *Galilée* et *les Idees de Mme Aubray* seront venus donner une large pâture au feuilleton affamé par trois mois de reprises et de stérilité dramatique. Tout ce que l'on peut dire, c'est que cette manne-là ne sera pas la manne du desert. Pourquoi ne puis-je vous donner de meilleures nouvelles de Ponsard ? Helas ses souffrances ne cèdent ni aux soins de ceux qui l'entourent, ni aux vœux de ceux qui l'aiment, ni au souvenir du succès de l'hiver dernier, ni à la certitude du succès prochain. Parfois son médecin, le docteur Voillemier, reussit à le soulager pour quelques jours; allégement passager qui n'est point une convalescence.

Au surplus, les indispositions et les grippes ont fait rage pendant cette quinzaine : Mlle Delaporte, qui a un rôle charmant dans la pièce de Dumas, a été malade : Couderc ne se remet pas, et on le remplace par Crosti dans le *Fils du Brigadier*. A propos de cet opéra-comique de MM Labiche et Massé, on me fait remarquer qu'une scène analogue à celle dont je vous parlais l'autre jour se rencontrait deja dans une pièce d'ete de MM. Émile Augier et Cottinet au Gymnase, le *Hussard de Feuerstein,* et que cette scène était parfaitement jouee par Lesueur. *Nil sub sole novi !* a dit Salomon, et ce roi qui, apres tant de prétentions à la sagesse, finit par faire tant de folies, prouva à ses depens la verite de son axiome.

J'ai commence par la plus grande de nos *Revues :* je termine par la plus petite. *Revue de poche,* la bien nommée ; elle a pour rédacteur en chef M. Abel d'Avrecourt, fils d'un de nos plus spirituels auteurs dramatiques. Elle est originale, piquante, amusante et mêle très-agréablement la curiosité à la littérature, des velléités d'archaïsme à de bonnes bouffees de jeunesse. Je vous recommande, entre autres, un *sirvente* inspiré par une representation qui merite de rester célèbre : En voici quelques vers :

A dextre aussi bien qu'à senestre,
Comme des fleurs dans les jardins,
Aux deux premiers rangs de l'orchestre
S'exhibaient nos joyeux gandins
Ornés d'une fleur, de manière
Qu'à dix pas de leur boutonnière
On pût les croire décorés,
Et que, sachant les reconnaître,
A deux pas ils parussent être
Des imbeciles très-carrés.

A. DE PONTMARTIN

## BULLETIN

Le dernier bal qui a été donne à la cour de Bruxelles a été marqué par un incident qui temoigne des vives sympathies que l'on a conservees en Belgique pour l'impératrice Charlotte.

Dès que Mme la marquise Corio, femme du ministre du Mexique, fut entree dans la salle de danse, les dames invitees au bal s'empressèrent autour d'elle, afin de lui adresser leurs felicitations les plus cordiales à l'occasion du retablissement, aujourd'hui assure, de l'imperatrice du Mexique.

M. Le Play, conseiller d'État, commissaire genéral de l'Exposition universelle, a, dit-on, l'intention de convoquer les redacteurs en chef des journaux de Paris, afin de combiner les conditions de vente des journaux dans le palais du Champ de Mars. On ajoute que M. Le Play mettrait à la disposition des journalistes une salle de travail et de reception dans l'interieur du palais, pour qu'ils puissent en faire les honneurs aux journalistes etrangers.

L'une des actrices les plus populaires du théâtre de Carl, à Vienne, vient de se retirer de la scène à l'occasion de son prochain mariage avec un prince de la Tour et Taxis, dont un frère est marie à une sœur de l'imperatrice d'Autriche.

Un autre frere, qui a servi en qualité d'adjudant dans l'armée du roi de Bavière, s'est enfui, l'autre jour, avec une actrice celebre de l'un des théâtres de Munich et l'a epousee en Suisse.

Le traité de paix, de commerce et d'amitié signé entre S. M. la reine du Royaume-Uni et S. M. Rasoherina Manjaka, reine de Madagascar, vient d'être communique au Parlement.

Entre autres clauses, le traité porte que la reine de Madagascar, en temoignage d'amitie pour S. M. Britannique, permet, dans toute l'etendue de son royaume, le libre exercice de l'enseignement de la religion chretienne.

La reine Rasoherina Manjaka s'engage aussi à supprimer le jugement par l'epreuve du poison, et promet d'user de tout son pouvoir pour empêcher la traite des esclaves et en interdire à ses sujets la participation.

Le jury français pour la section de peinture, sculpture et architecture à l'Exposition universelle, a terminé ses travaux. L'ecole française sera représentée par 550 morceaux de peinture, 402 statues, 40 têtes ou bustes en marbre ou en terre cuite, 83 cadres de gravures, 23 de lithographies et 28 d'architecture.

Les wagons de la compagnie South-Eastern faisant le service entre Londres et Douvres et entre Douvres et Folkestone, viennent de recevoir l'appareil electrique destine à mettre en communication les voyageurs avec le garde et celui-ci avec le conducteur du train

La voie nouvelle qui aboutira du Théâtre-Français au nouvel Opéra recevra, dit-on, le nom de boulevard de Jeanne-d'Arc.

Une statue de cette héroïne, blessée en 1429, à l'ancienne porte Saint-Honore, en combattant contre les Anglais, sera elevée sur la place du Théâtre-Français.

On va eriger sur la place Bonelli, à Turin, une statue à Lagrange, l'un des fondateurs du système métrique.

Cette place prendra le nom de place Lagrange.

Lagrange est ne en 1736, a Turin, de parents français. Il vint à Paris en 1787 : il fut professeur à l'École normale, à l'Ecole polytechnique, membre de l'Institut et sénateur.

Le *Times,* decrivant la famine qui a ravagé les Indes anglaises pendant l'année 1866, dit que la misère et la faim ont tué un million de personnes.

Ce journal ajoute que la mortalité n'a pas frappé sur la

population entière de l'Inde, mais qu'elle a particulièrement sévi sur un district dont la population est tout au plus double de celle du comté de Middlesex.

On ne compte pas moins de vingt centenaires morts en France dans l'année 1866, dit l'*Union médicale*. Le plus âgé, le rabbin Frank, décédé à Joinville, avait 108 ans. Trois autres ont atteint l'âge de 107 ans. On en compte deux qui ont vécu 106 ans; deux 105, trois 104 ans, deux 102, deux enfin 101 ans. Les cinq autres avaient dépassé la centième année depuis quelques mois. A l'étranger, on a signalé le conseiller des mines autrichien, Steiner, mort à Vienne, à 118 ans; l'Espagnol Pudro, mort à Tlemcen, à 115 ans; enfin Onotro Robloz, d'Atixtla (Mexique), qui atteignait l'âge de 133 ans.

La galerie des statues aux *Uffizi*, à Florence, vient d'être augmentée de trois belles salles situées au-dessus des constructions de la nouvelle poste. Ces salles, agencées et décorées par l'architecte chevalier Falcini, sont destinées à recevoir la collection de statues et de sculptures désignées sous le nom de Musée étrusque, qui se trouve actuellement dans un corridor de communication.

Suivant l'*Allemagne statistique*, le pays d'Europe où se contractent le plus de mariages est la Saxe, où l'on célèbre chaque année environ un mariage sur 117 habitants. Ensuite viennent par ordre le Hanovre, l'Italie, le Danemark, les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Espagne, l'Autriche, la France, la Norvége, la Suède, la Belgique, la Prusse, la Grèce et enfin la Bavière, où l'on ne compte chaque année qu'un mariage sur 161 habitants.

L'église de Germiny-des-Prés, la plus ancienne du diocèse d'Orléans, bâtie par Théodule, possède un reliquaire de l'époque carlovingienne, enrichi d'émaux, et dans le plus bel état de conservation. Sur la demande de M. de Nieuwerkerke, sénateur, surintendant des Beaux-Arts, ce reliquaire a été envoyé à Paris. Il doit figurer, pendant l'Exposition, dans le musée où seront réunies les antiquités religieuses de toute la France.

TH. DE LANGEAC.

## A TRAVERS L'EXPOSITION

Dans notre précédente excursion, nous avions déjà dit un mot de la maison de bois que les *moujiks*, en costume national, achevaient de construire. Nous nous arrêterons aujourd'hui avec le dessinateur devant cette pittoresque construction dont M. Grégorovitch, romancier distingué, pour le moment commissaire de l'exposition russe, a bien voulu nous faire très-gracieusement les honneurs.

Elle se compose de deux petits corps de logis reliés entre eux par une cour fermée. C'est proprement l'*isba* des villages de la Russie du Centre. Là, de maçons point n'est besoin; chacun est charpentier pour son compte et édifie sa maison lui-même sur un plan commun. L'ornementation seule varie suivant le goût ou la fortune du propriétaire.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il n'entre dans un pareil travail ni un clou ni une cheville. Les troncs d'arbres ronds, écorcés et régularisés à la hache, dont se composent les quatre murs, sont légèrement évidés à leur base, de façon à s'emboîter quelque peu les uns dans les autres. Des bandes d'étoupe introduites entre les joints ferment hermétiquement tout passage à l'air extérieur. Un balcon à jour regarde le côté de la rue. C'est à ce balcon que le commerçant villageois étale ou suspend les objets de son négoce. Le rez-de-chaussée, bas de plancher, n'est guère affecté qu'au logement du menu bétail qu'on y met à l'abri des froids trop vifs.

La famille occupe l'étage supérieur, dont la pièce principale est ornée du vaste poêle traditionnel où se fait la cuisine, monument de faïence aux formes architecturales souvent orné de fleurs et d'oiseaux. La pièce est entourée de bancs de bois accotés aux murs, et le coin qui fait face à l'entrée, érigé en petite chapelle, prend le titre de *coin rouge*[1] ou *coin d'honneur*. C'est là qu'à la lueur d'une lampe de cuivre ou de cierges de couleur resplendissent les *icones*, pieuses images encadrées de clinquant, et d'autant plus vénérées qu'elles sont plus anciennes. Tout visiteur, à son entrée dans la pièce, commence par se tourner vers elles en se signant par trois fois. Dans ce coin sanctifié se dresse le siége où le vénérable aïeul s'assied pour lire la Bible à la famille assemblée aux époques de grandes fêtes. Là aussi, la jeune mariée prend place un moment, le jour où elle entre dans la maison de son époux, comme afin d'attirer sur elle la bénédiction des dieux domestiques protecteurs du foyer.

Derrière la maison russe, mais séparé d'elle par une des grandes voies qui contournent le jardin, s'élève un bâtiment oblong également en bois. C'est une écurie où doivent être exposés différents types de chevaux du pays. Logiquement, les deux constructions n'en devraient faire qu'une. Dans le pays, la cour entourée de hangars où se tiennent les chevaux suit immédiatement l'isba. Après la cour vient le potager, et les granges ou autres remises occupent le fond de l'habitation, qui forme une sorte de parallélogramme allongé.

Dans tous les bourgs des gouvernements du centre de la Russie, les maisons, ainsi disposées régulièrement, sont rangées côte à côte aux deux fronts de la route. Cette disposition répond à un besoin de vie commune très-sensible chez les paysans russes. En vain s'efforcerait-on de les séparer en leur offrant çà et là des terrains plus avantageux que ceux qu'ils possèdent, ils ont besoin de se sentir voisins les uns des autres, et la similitude de leurs logis peut être regardée comme le signe extérieur du sentiment de fraternité qui les unit. L'église et la cour de justice se font face à l'une des extrémités du village. Au milieu de la grande et unique rue s'élève ordinairement une chapelle à saint Basile, protecteur des chevaux.

Le paysan russe, en cela fidèle gardien des vieilles traditions scythes, professe le culte profond du cheval, dont il retrace l'image à tout propos dans ses ornements. Et comment ne porterait-il pas une sincère vénération à ce vaillant animal, seul instrument de locomotion que la nature lui offre à travers les froides et vastes plaines qui l'entourent de toutes parts? C'est ainsi qu'on voit des têtes de chevaux se détacher au sommet du fronton à jour de l'isba du Champ de Mars.

Cette habitation a été construite aux frais de M. Gromoff, un des plus riches marchands de bois de Saint-Pétersbourg. Il a naturellement envoyé de Russie les beaux blocs de sapin qui ont été employés à sa construction.

P. P.

1. En russe, rouge est le synonyme de beau.

# LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

DEUXIÈME PARTIE.

LES MEDINA-CELI.

— Mais il y a longtemps que je le sais, ton secret, dit bonnement Gabrielle.

— Tu saurais...

— Monte... J'ai mon secret aussi, je vais te le dire.

Le courroux de la belle Africaine n'était pas bien profond, car un éclair de gaieté brilla derrière ses longs cils abaissés.

— Ah!... fit-elle en mettant le pied sur la première marche.

Puis elle ajouta :

— Ce n'est que pour savoir ton secret.

L'instant d'après, Gabrielle l'entraînait dans le frais réduit qui lui servait de chambre à coucher. C'était une petite pièce ornée avec cette simplicité gentille qui parle tout de suite de jeunesse, à moins que cette condition suprême ne soit remplacée par l'exquise saveur du goût qui ne vieillit pas. Les draperies et tentures n'étaient qu'en toile peinte de Grenade, mais leurs couleurs se mariaient si gaiement qu'on les eût regrettées entre quatre lambris tapissés de cordouan doré ou de hautes lisses flamandes. La couchette, plate et sans bords, selon la coutume léguée aux Espagnols du sud par la domination arabe, disparaissait derrière un nuage de gaze sous lequel transparaissait une niche fleurie où la Vierge, vêtue de guirlandes, tenait l'enfant Jésus dans ses bras.

Deux fenêtres donnant sur la galerie intérieure et la cour laissaient sourdre le jour doux et l'air embaumé au travers d'un fouillis de lianes si vaillamment arrosées, que l'ardeur du soleil avait respecté toutes leurs feuilles et toutes leurs fleurs.

Les deux jeunes filles échangèrent le baiser rapide, brusque, mais charmant, qui fait songer toujours au becquetage des tourterelles : il n'y a pour se bien ressembler dans la nature que les jeunes filles et les oiseaux. Puis Gabrielle fit asseoir Aïdda sur le divan, près de la fenêtre, et resta debout devant elle, tout à coup timide et embarrassée pour la première fois de sa vie.

Le regard d'Aïdda, qui l'interrogeait avidement, devenait peu à peu triomphant.

Gabrielle rougit sous ce regard; mais elle secoua la tête et murmura dans son ravissant sourire :

— Non... non... pas encore!

— Pas encore quoi? interrogea malicieusement la Mauresque.

— Tu sais bien, Aïdda...

— Alors, peu s'en faut...

La blonde Gabrielle, rose comme une cerise et les yeux cloués au sol, répondit :

— Si fait, tu te trompes... Il ne me connaît même pas. Et c'est hier que je l'ai vu pour la première fois.

— Oh! oh! s'écria l'Africaine, qui montra dans un franc éclat de rire la double rangée de ses dents perlées, nous allons vite en besogne, à ce qu'il paraît.

Ce fut au tour de Gabrielle de froncer ses sourcils délicats et mignons.

Elle dit, comme avait fait sa compagne :

— Méchante!

— Dans la bouche des fillettes, ce mot signifie presque toujours : Pourquoi t'avises-tu de deviner si bien?

Gabrielle resta un moment boudeuse, puis elle dit soudain :

— Si tu ne veux pas m'aider à le sauver, je le sauverai bien toute seule!

— Le sauver! répéta Aïdda étonnée; il est donc en danger?

— En danger de mort.

Ceci fut prononcé à voix basse.

Aïdda regardait sa compagne en face.

— Tu l'as vu? demanda-t-elle.

— De loin... hier et aujourd'hui.

— Tu lui as parlé?

— Jamais.

— Alors comment sais-tu qu'il est en danger de mort?

Par mon père... Mon père a dit devant moi : « On a promis cent onces d'or à quiconque livrera le meurtrier du comte de Palomas. »

— C'est le meurtrier de don Juan de Haro que tu aimes? s'écria Aïdda.

— Qui t'a dit que je l'aimais? riposta vertement Gabrielle : je veux le sauver.

— Pourquoi veux-tu le sauver?

La jolie blonde hésita. Son petit pied mutin battit le sol, et son regard sournois se détourna de sa compagne; mais ce fut l'affaire d'un instant.

— Parce qu'il est tout jeune, répondit-elle, parce qu'il a la bonté du cœur peinte sur le visage, parce qu'il a l'air loyal, timide et si doux!...

— Quand on dit cela d'un cavalier, on l'aime, prononça sentencieusement la Mauresque.

Gabrielle fit un geste d'impatience, et cette repartie plus prompte que l'éclair s'échappa de ses lèvres :

— Tu te connais à ces choses-là, toi, Aïdda!

La Mauresque lui prit les mains et se rapprocha d'elle.

— Je t'ai blessée, Gabrielle, dit-elle, puisque tu essayes de te venger de moi?

C'était une chère enfant, cette Gabrielle; deux grosses larmes jaillirent de ses grands yeux bleus.

— Je sais que tu es bonne et pure, Aïdda, dit-elle; je t'ai vue prosternée aux pieds de la Vierge sainte, qui est notre mère à nous autres orphelines... Tu n'es point comme celles de ton pays, tu es tendre et noble; j'ai fait de toi ma meilleure amie... mais tu m'as blessée en effet, ma sœur, parce que, au lieu de me consoler, tu me railles...

— Si tu m'avais dit cela : J'ai de la peine... commença la Mauresque, qui attira sa jeune compagne contre sa poitrine.

Gabrielle se laissa faire et cacha sa tête dans le sein de son amie.

— Est-ce que tu crois vraiment que je l'aime? demanda-t-elle après un silence.

Aïdda ne put s'empêcher de sourire encore, malgré sa bonne résolution de ne plus railler.

— En dépit de toute l'expérience que tu me prêtes généreusement, répondit-elle, je ne puis décider le cas... Quand on consulte un médecin, chez nous autres sauvages, on commence par lui expliquer les symptômes du mal...

— Hélas! petite sœur, interrompit Gabrielle, je n'ai point de mal; c'est toi qui m'a mis martel en tête. Voici mon histoire en deux mots.

Gabrielle continua ainsi :

— Hier, je m'en allais seule à la messe avec ma duègne; mon père avait de l'occupation au palais. Le long du chemin, j'étais contente parce que les bonnes gens disaient : « Voici la fillette de don Pedro Gil, le nouvel oidor, qui a l'oreille de don Bernard de Zuniga... Elle est blonde comme une Française et pieuse comme une Espagnole. » Je souriais sous mon voile et je faisais la révérence à ceux qui parlaient de nous si honnêtement, lorsque, parvenue devant la maison de Pilate, au milieu de la place de Jérusalem, j'entendis tout à coup un grand fracas. Des escouades d'alguazils se précipitaient vers ce logis maudit qu'on appelle le Sepulcre, et la foule criait : « Forcez les portes! on s'égorge là dedans! » Il n'y avait de tranquilles que les gueux, échelonnés sur le perron de Saint-Ildefonse, notre paroisse, et un homme, le nez dans son manteau, sous le porche des Delicias... En cet homme je reconnus mon père.

— Ah! fit Aïdda, dont l'attention parut redoubler.

— Bientôt, continua Gabrielle, le bruit augmenta au dedans des Delicias. Les portes du Sépulcre avaient été fermées après l'entrée des alguazils... Tout à coup une des fenêtres de la demeure privée de maître Galfaros fut jetée en dehors violemment, et deux cavaliers s'élancèrent sur le parvis, l'épée nue à la main.

— C'était lui! fit la moqueuse Aïdda.

Elle eut son châtiment tout de suite, car la jolie blonde, fermant à demi ses yeux bleus où revenait le sourire, répondit :

— Je t'en fais juge : c'était le noble Vincent de Moncade, second marquis de Pescaire.

— Quoi! s'écria la Mauresque en pâlissant.

Il y avait aussi des perles dans la bouche de Gabrielle, qui les montra en riant de tout son cœur.

— J'avais bien cru reconnaître ce sombrero et ce manteau, dit-elle, au lieu de continuer son histoire.

Aïdda se mordit les lèvres.

— Je ne te demande pas tes secrets, reprit Gabrielle doucement; je n'étais pas ici pour toi; tu vas tout à l'heure en avoir la preuve... Quel que soit le nom de celui à qui tu parles en l'absence de ton père, je n'ai pas défiance de toi, Aïdda : je sais que tu es noble de cœur et pieuse comme les anges... Je continue mon récit : Après le premier cavalier, qui était, je le répète, le marquis de Pescaire, un autre, plus jeune et encore plus beau, sauta sur le pavé du parvis... Il avait les cheveux épars et des gouttes de sang tachaient son justaucorps de buffle... Au-devant de lui, Moncade faisait le moulinet avec son épée pour lui ouvrir un passage.

— Est-ce donc un si grand seigneur, fit la Mauresque, pour que le marquis de Pescaire lui ait ainsi servi de garde du corps?

— Il portait hier le costume d'un pauvre hidalgo de province.

— Et aujourd'hui?... car tu l'as revu, j'en suis sûre.

1. Voir les numéros 588 à 618.



LES GONDOLES DE VENISE, d'après un croquis communiqué. — Voir page 134.

Gabrielle, au lieu de repondre, écarta les feuillages entrelacés au devant de sa croisée, et montra du doigt la fenêtre qui lui faisait face, de l'autre côté de la cour, à l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste. Le regard de la Mauresque suivit ce geste. Elle aperçut, dans une chambre en désordre, sur un lit dont la couverture n'avait pas été relevée, un jeune homme élégamment vêtu, qui dormait le visage à demi caché par les boucles éparses de ses cheveux. Les premiers rayons du soleil arrivaient de biais dans ce réduit et mettaient en lumière les profils gracieux du dormeur, brillantant çà et là les anneaux abondants de sa chevelure.

Gabrielle avait raison ; il etait beau, et sa pose rappelait le juvénile abandon que les peintres de toutes les écoles ont prêté au sommeil de l'amant favori de Diane.

Aïdda, cependant, ne le compara point à Endymion. En ce premier moment, elle donna peu d'attention aux traits de son visage. Ce qui la frappa ce fut le costume, car l'inconnu dormait tout habillé.

— Je connais ce manteau! s'écria-t-elle; et ce pourpoint... et la plume de ce feutre...

— Je me suis dit cela, murmura Gabrielle; j'ai vu, moi aussi, la plume de ce feutre, ce pourpoint et ce manteau.

— Où donc ?

— Sur ton balcon

Cette fois, l'Africaine ne songea pas à nier.

— Mais qui est donc celui-là, dit-elle seulement sans savoir qu'elle parlait, qui porte les vêtements de don Vincent de Moncade ?

— Tu le sauras peut-être, répondit Gabrielle; mais le temps passe, et Vincent de Moncade n'est plus là comme hier pour lui porter secours.

Aïdda courba la tête et devint rêveuse.

— C'est peut-être lui qu'il veut sauver... murmura-t-elle

— Lui, qui ?

— Écoute, fit l'Africaine, qui se redressa résolue et alerte : à Seville, quand on met la vie d'un homme au prix de cent onces d'or, chaque minute perdue est une once de sang tirée de ses veines... Tu dois avoir une idée, un plan... parle vite : je suis prête à risquer tout ce que tu risqueras.

Gabrielle se jeta à son cou. Elle se mit à danser dans la



LE VIEIL ARSENAL DE VENISE, d'après une photographie. — Voir page 13[illegible]




UN JOUR DE VERGLAS A LONDRES, dessin envoyé par notre correspondant. — Voir page 135.

pétulance de sa joie. Elle avait une alliée, et c'était Aïdda. Il lui semblait que tout était gagne.

— Parle donc! reprit la belle Mauresque avec impatience; dis-moi ton plan... dis-le-moi tout de suite!

A cette question précise, toute la joie de Gabrielle tomba.

— Je n'ai pas de plan, dit-elle, bonne Aïdda; c'est sur toi que j'ai compté.

Elle etait bien humble, la pauvre Gabrielle, en faisant cet aveu. Aïdda, au contraire, semblait grandir, plus intelligente et plus vaillante, à mesure qu'augmentait sa responsabilité.

— Dis-moi tout ce que tu sais, ordonna-t-elle. Qu'advint-il de Moncade et de lui au sortir des Delicias de Galfaros?

— Il entrèrent à l'église, protéges par les gueux. Mon père dit au chef des alguazils : « Ce n'est pas la peine de les poursuivre; la moitie de la ville est dans la conspiration. »

— Dans la conspiration! répéta la Mauresque; en est-on déjà à parler de la conspiration sur la place publique?

— Je répète les paroles de mon père. L'église fut cernée, mais les fugitifs étaient sortis par la poterne de la Vierge. Plus tard, vers deux heures, quand Pedro Gil et Moghrab sont rentrés à la maison, avec cet homme qu'ils appelaient seigneur duc...

— Medina-Celi? interrompit l'Africaine.

— Soit! quoiqu'il boive comme un portefaix, ce duc!... Quand ils sont revenus, j'ai appris qu'un inconnu, monté sur un cheval des écuries de Pescaire, avait quitte Séville, au plus chaud de la méridienne, par la porte Royale.

— Et ensuite?

— Rien, pendant tout le reste de la journée. Le soir, mon père est revenu tout joyeux... On dit qu'il est l'ennemi des Medina, ses anciens maitres... et, vois comme le monde se trompe ou ment, Aïdda!... la joie de mon père n'avait d'autre motif que le retour triomphant du bon duc... Se peut-il qu'un si puissant seigneur ait la soif d'un ouvrier du port!... Mais la captivite fait descendre les hommes... et le bon duc a été quinze ans captif... Mon père ne se coucha point; il reçut le toréador Cuchillo et d'autres... J'entendis qu'on disait : « Le petit hidalgo d'Estramadure (c'est ainsi qu'il désigne notre protégé) ne peut manquer de revenir à Seville... Nous savons l'aimant qui l'attire. » Quel est cet aimant? Je ne l'ai pas deviné. Ils disaient encore : « Son valet est reste à l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste avec les deux chevaux... S'il peut franchir les portes de Seville cette nuit, c'est ici que seront gagnées les cent onces d'or. »

— Mon père était-il présent quand furent prononcées ces paroles? demanda la Mauresque.

— Non... Moghrab était à son laboratoire, avec le seigneur dont la litière noire est encore en bas.

Aïdda reflechissait.

— Tu es sûre que la litière est encore en bas? fit-elle.

— Je ne l'ai point vue partir... Les porteurs doivent dormir sous la remise.

— C'est... continue.

— Il me reste peu de chose à t'apprendre... et Dieu veuille t'inspirer une bonne idee de salut!... Sais-je pourquoi la pensee du piége tendu à ce jeune gentilhomme, que je ne connaissais pas hier, éloignait le sommeil de mes yeux?... Je descendis pieds nus, sans trop savoir ce que je voulais faire... En passant près de la porte, je frappai doucement; tu dormais... Je demandai au palefrenier de l'hôtellerie où logeait le paysan chargé de garder les deux chevaux... Il se fit en ce moment un bruit à la porte exterieure : c'etait le gentilhomme qui frappait pour demander un gite... Je le vis passer, je le reconnus... Il semblait accable de fatigue, et, au lieu des pauvres habits qu'il portait le matin, il avait dejà ce riche costume tout souillé de poussière... Le hasard fit qu'on lui donna cette chambre qui s'ouvre vis-à-vis de nos fenêtres... Il se jeta sur son lit et s'endormit tout d'un trait, près de sa lampe qu'il oublia d'éteindre.

PAUL FÉVAL.

*(La suite au prochain numéro.)*

## LES GONDOLES DE VENISE

### ET LE VIEIL ARSENAL.

La gondole est un des traits les plus remarquables de la physionomie si originale de Venise. Pour la bien décrire, nous n'avons rien de mieux à faire qu'à céder la parole au président de Brosses :

« C'est un bâtiment long et étroit comme un poisson; au milieu est posée une espèce de caisse (ou petite cabane, à toit cintré, recouverte de gros drap noir et qui s'appelle *felze*. Ce felze se place ou s'enlève à volonte, suivant le temps qu'il fait ou l'incognito qu'on désire). Il n'y a qu'une seule portière au-devant par où l'on entre. Il y a place pour deux dans le fond, et pour deux autres de chaque côte sur une banquette, qui sert principalement pour étendre les pieds de ceux qui sont dans le fond. Tout cela est ouvert de trois côtés et se ferme quand on veut, soit par des glaces, soit par des persiennes, qu'on fait glisser sur des coulisses. Le bec d'avant de la gondole est armé de lames de fer en col de grue, garnies de six larges dents. Cela sert à la tenir en équilibre. Tout le bateau est peint en noir et verni; la caisse, doublée de velours noir en dedans et en drap noir au dehors, avec les coussins de maroquin de même couleur, sans qu'il soit permis (depuis le XVe siècle) aux plus grands seigneurs d'en avoir une différente en quoi que ce soit de celle du plus petit particulier, de sorte qu'il ne faut pas songer à deviner qui peut être dans une gondole fermée. »

On comprend combien de choses mystérieuses ont dû cacher ces bateaux uniformes. Les ambassadeurs seuls eurent le droit de conserver pour leurs barques les couleurs et les decorations qu'ils voulurent.

Deux hommes, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, vous conduisent sans vous voir, si vous voulez; ils se tiennent debout, manœuvrant et poussant l'aviron, qui prend son point d'appui dans une des entailles d'un morceau de bois irrégulier fixe sur un des bords de la gondole. On glisse insensiblement et avec une rapidité extrême.

Si, maintenant, le cœur vous dit de faire une petite promenade en gondole, je vais vous indiquer une excursion qui possède un vif interêt. Je veux parler d'une visite au vieil arsenal, lequel est situé à la pointe est de la ville, à l'angle du canal *dei Marani*. Vous remarquerez à l'entrée de l'antique et sombre construction une porte bâtie en 1460, devant laquelle sont deux lions en marbre pentélique, enlevés du port d'Athènes, en 1687, par J. Morosini, et sur lesquels se trouvent des inscriptions que l'on croit runiques. A l'interieur de l'arsenal, on vous montrera l'armure de Henri IV, qui en fit present à la sérenissime république, l'armure équestre de Gattamelata; le monument de l'amiral Emo, avec un bas-relief de Canova; le modèle du Bucentaure, et des instruments de torture, entre autres ceux dont se servait François de Carrare, tyran de Padoue.

Ces vestiges du passé sont de nature à faire rendre justice à notre siècle, tant deprécié au profit du *bon vieux temps*.

[illegible]

## CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Soirée scientifique aux Tuileries. — Électrophore continu de M. Auguste Bertsch. — Eclosion artificielle des œufs en Egypte. — Les *mahma-el-farrug*. — L'incubation artificielle en Chine.

L'Empereur, désirant être mis au courant des progrès les plus récents realisés dans les applications de l'electricite, a fait faire, le 1er fevrier, aux Tuileries, une série d'experiences sur les faits nouveaux de cette science.

La nouvelle lampe electrique de M. L. Foucault avait été placée au milieu de la salle du Trône pour la projection des expériences de l'analyse spectrale. La diversité des spectres engendres par la combustion des différents métaux réduits en vapeur a vivement intéressé l'assemblée. Plusieurs expériences ont ete faites sur le pouvoir éclairant, les effets chimiques et calorifiques de la lumière de la pile.

L'imperatrice et le Prince Impérial ont examiné avec curiosité les bijoux electriques de M. Trouve.

On a fait ensuite fonctionner le nouveau frein de M. Achard, déjà adopté en Belgique, et que nous voudrions bien, pour la sûreté des voyageurs, voir appliqué par nos compagnies de chemins de fer.

L'interêt de la soirée s'est principalement porté sur le curieux génerateur électrique récemment invente par M. Bertsch.

Par l'originalité et la simplicité de sa construction, par la manière presque insignifiante (la simple pression de la main) dont on obtient le courant et les effets considérables qu'il produit, cet appareil a vivement attiré l'attention de l'Empereur, qui a demandé à l'auteur des explications detaillees sur l'origine de la source electro-motrice. Sa Majeste a également voulu se rendre compte du rôle important que joue dans le circuit un petit condensateur cloisonné au moyen duquel on obtient des effets de tension et de quantité vraiment extraordinaires.

Comprenant que ce nouvel appareil pouvait jeter un jour nouveau sur la marche et la propagation des courants d'induction électro-statique, encore peu connus, l'Empereur a félicité, à diverses reprises, M. Bertsch de cette ingenieuse invention

En effet, cet instrument réalise la transformation presque directe de la force mecanique en électricité.

Il se compose d'un seul disque en caoutchouc durci.

Ce disque, formé d'une feuille mince de matière isolante, est monté sur un arbre de même nature et peut, au moyen d'une manivelle ou d'une pedale, tourner avec une vitesse de dix à quinze tours par seconde.

Deux collecteurs à pointes métalliques, sans communication entre eux, placés perpendiculairement au plan du plateau et aux extrémites opposées de son diamètre, servent d'origine à la manifestation du double courant engendré.

Ces collecteurs se trouvent munis chacun d'une branche de compas servant d'électrode, que termine une boule et peuvent tout à la fois s'ecarter l'une de l'autre à angle droit et se rapprocher jusqu'au contact.

Un conducteur à grande surface se relie à l'un de ces organes pour augmenter la tension.

En arrière du plateau, et parallèlement à son plan, on peut placer à volonte un ou plusieurs *secteurs* en lames minces de matière isolante; on les laisse sans contact avec le plateau, mais on les dispose à une petite distance.

Ces secteurs mobiles peuvent agir, soit seuls, soit alignés les uns près des autres.

M Bertsch emploie des portions de disque en caoutchouc durci d'une ouverture de soixante degres environ et de forme triangulaire.

Ces secteurs servent d'éléments inducteurs.

Pour armer la machine, il suffit de frictionner légèrement un secteur avec la main: celle-ci en électrise aussitôt les surfaces.

On le place ensuite parallèlement à côté du disque; mais, nous le répétons, sans contact immédiat

Alors on met la roue en mouvement, et aussitôt une serie d'etincelles jaillit entre les deux electrodes.

Que l'on interrompe ou non le mouvement de la roue, l'appareil reste chargé comme un électrophore ordinaire.

Dans une atmosphère sèche, le flux d'electricité persiste sans perte bien sensible, et théoriquement tout donne à supposer que si l'air isolait d'une manière absolue, rien n'arrèterait ce flux, qui persisterait indefiniment.

Si derrière le premier secteur on en place un second, également electrisé par le frottement de la main, la quantité d'électricité induite devient sensiblement double, sans néanmoins que la tension augmente.

Un troisième et quatrieme secteur, alignés près des premiers, deviennent autant de nouveaux élements inducteurs et augmentent la quantité d'électricité, sans autres limites que la distance des surfaces électrisées, le diamètre, la vitesse de la roue et la rapidite avec laquelle les electrodes reconstituent incessamment l'équilibre.

Avec un disque de cinquante centimètres, un mouvement de dix tours par seconde et deux secteurs, on obtient, presque sans interruption, en moyenne, quinze étincelles de dix à quinze centimètres, possédant une tension suffisante pour percer une glace épaisse d'un centimètre, pour éclairer d'une manière continue plus d'un mètre de tube à gaz raréfié, et pour enflammer à distance des matières combustibles.

Ce plateau peut charger en trente ou quarante secondes une batterie de deux mètres de surface intérieure, qui volatilise une feuille d'or et brûle un mètre du fil de fer employé en telégraphie pour les paratonnerres.

On s'entretenait encore beaucoup aux Tuileries d'un four à faire éclore les œufs que la commission d'Égypte fait construire dans les jardins de l'Exposition universelle.

D'après Diodore et Pline, les Égyptiens faisaient éclore chaque année par l'incubation artificielle des millions d'œufs de poules et d'oiseaux aquatiques; ils avaient emprunté, à ce que prétend Herodote, ce procédé aux crocodiles qui déposent leurs œufs dans le sable humide et échauffé par le soleil.

Les Égyptiens contemporains pratiquent encore cette antique industrie de leurs pères, et ils la nomment *mahma-el-farrug*, du nom du bâtiment employé pour l'éclosion des œufs.

Le *mahma-el farrug* consiste en un bâtiment carré, contenant de dix à trente fours rangés sur deux lignes parallèles et debouchant sur un corridor étroit, voûté, peu élevé, qui reçoit le jour d'en haut.

Un second corridor perpendiculaire au premier, et d'une construction analogue, donne accès à trois chambres, destinées l'une aux surveillants, l'autre au fumier desséché qui sert de combustible, et la troisième aux poussins nouvellement éclos

Un plancher de tuiles, percé d'un trou assez large pour livrer passage à un homme, divise en deux étages les fours qui s'ouvrent par une porte sur le corridor, et par une ouverture laterale qui les met tous en communication les uns avec les autres.

On place les œufs dans l'étage inférieur.

L'étage supérieur reçoit des tourteaux de fiente de chameau melanges à de la paille hachee, qui brûlent lentement, longtemps, sans fumee et produisent une chaleur temperee.

Avant de mettre les œufs au four, on les mire pour s'assurer s'ils sont de nature à éclore, on enregistre leur nombre et on l'inscrit en regard du nom des propriétaires. Apres quoi on les dispose en trois couches enveloppees de paille, et on prend date du jour où commence l'operation.

Trois ou quatre fois par jour on renouvelle le feu et on l'active la nuit; en outre un surveillant parcourt les fours deux ou trois fois, pour retourner les œufs et les changer de place.

Le huitième jour on *mire* de nouveau les œufs à la clarté d'une lampe, afin de reconnaitre et d'enlever ceux qui tombent et ceux qui ne contiennent pas de germe; on durcit ces derniers dans l'eau bouillante et on les livre à la consommation.

La température des fours doit être en moyenne de 32 degrés Réaumur; mais comme on n'a naturellement pas de thermomètre, il faut s'en rapporter à l'experience et à l'habitude des surveillants.

Le vingtième jour on retire le feu de l'étage supérieur, et on y transporte les œufs. Le lendemain les poussins commencent à se montrer; plusieurs cependant ne sortent que le vingt-cinquième jour.

D'ordinaire un cinquième des œufs même reconnus propres à l'eclosion avorte.

Dans la haute Égypte, l'opération commence vers la fin de janvier, au Caire et dans le Delta, où il fait un peu moins-chaud, elle n'a guère lieu qu'aux premiers jours de mars. Les fours ne fonctionnent generalement que deux ou trois mois. Plus tard la chaleur atmospherique devient trop forte et rend impossible l'incubation artificielle.

Le personnel d'un mahma-el-farrug ne se compose que de trois ou quatre surveillants, à qui les fermiers et les paysans apportent leurs œufs. Pour cent œufs on rend à ceux-ci cinquante poussins; le surplus compose le benefice des entrepreneurs.

Un four produit cinq mille poussins, et il y en a en Égypte environ deux cents, desquels sortent annuellement vingt-quatre millions de petits poulets qu'on nourrit avec un peu de pain mélangé de miel. On les vend presque immédiatement au prix moyen de quatre-vingts medins (trois francs) le cent.

Les Chinois ont aussi leurs mahma-el-farrug. Ordinairement ces établissements ne sont en activité que pendant cinq mois de l'année, et commencent leurs opérations a dater de la division *Tsingming*, qui répond à fin mars. Ils font eclore des œufs de poule, de canard, d'oie et de divers volatiles. Les œufs de poule coûtent la pièce un peu plus d'un centime, les œufs de canard soixante centimes et les œufs d'oie vingt-cinq centimes.

Dès qu'on apporte les œufs, on les examine et on les marque à l'encre d'un signe adopté par le proprietaire. On peut ainsi reconnaître à qui appartiennent les œufs vides et ceux qui avortent. Pour savoir si les coquilles sont brisees, les examinateurs prennent les œufs un par un, les frappent doucement avec une sorte de petit marteau en metal, et reconnaissent au son qu'ils rendent si la coquille se trouve intacte. Lorsque l'œuf est fêle ou même brisé, on le place dans du papier ou dans une coquille vide, et on en fait une sorte d'omelette seche ou plutôt de pâte qui, durcie au feu, se conserve fort longtemps et se vend comme un aliment fort prise des classes pauvres.

Ces preliminaires terminés, on dispose les œufs dans un des vingt-cinq ou vingt-six fours réunis qui constituent l'etablissement et on les soumet à une chaleur d'environ cent degrés Fahrenheit. Ces fours, grands à l'extérieur et petits à l'intérieur, sont construits en terre mélangée de paille et recouverts d'une natte tres-epaisse. On les chauffe au charbon de terre, on les ferme pour eviter le tirage et on place par-dessus chacun d'eux un panier couvert au fond duquel on étale les œufs. Pour distribuer également la chaleur, on les retourne cinq fois par jour. Enfin on leur fait subir un dernier examen pour reconnaître ceux qui sont fécondes; pour atteindre ce but il faut six jours s'il s'agit d'œufs d'oie et deux seulement si l'on a affaire a des œufs de canard.

Voici comment on obtient cette certitude.

Lorsque les œufs sont restés sur le four pendant l'espace de temps nécessaire, on les enlève avec soin et on les expose à une vive lumière; ceux dans lesquels on n'aperçoit pas un point noir à l'intérieur sont declares steriles et rendus à leurs propriétaires.

Comme necessairement les établissements de ce genre sont obscurs à l'interieur, on examine ces œufs à la clarté du soleil, en les placant un à un dans un trou percé dans la muraille et que peut boucher un seul de ces œufs.

L'examen terminé, on replace les œufs reconnus bons dans des paniers, on les remet sur le four et, au bout d'un certain nombre de jours, on les transporte sur des tablettes rembourrées avec soin de soie et de coton. On met à les arranger une grande régularité, et enfin, on les recouvre avec des coussins de coton. On n'allume point de feu dessous, mais on entretient la température chaude de cette espèce de caverne à un certain degré au moyen des fours dont j'ai parlé

Le temps nécessaire pour faire éclore les œufs est, pour les œufs d'oie, de trente-deux jours et demi, ou seize jours sur le four et seize et demi sur les lits d'etoffe; les œufs de canard exigent vingt-huit jours : quatorze sur le four et quatorze sur les lits; les œufs de poule demandent seulement vingt-deux jours, soit douze jours sur le four et dix jours sur le lit.

Malgré des tentatives qui datent de Réaumur, l'éclosion artificielle des poulets n'a fait encore en Europe que de mediocres progrès. Toutefois M. Seguier a signale à l'Academie des sciences un appareil d'incubation qui se distingue de tous ceux qu'on a jusqu'ici imagines en France, par ce fait que les œufs soumis à l'incubation artificielle n'y sont pas tenus dans un milieu chaud, ainsi qu'il advient dans les fours des Égyptiens et des Chinois ou dans les couches de fumier employees à des époques moins reculées. Placés comme dans la nature sur des corps mauvais conducteurs du calorique, tels que de la paille, du foin et des brindilles de bois, les œufs s'echauffent dans la couveuse artificielle de haut en bas, par rayonnement à la façon des oiseaux.

« On se fera une idée exacte de cet appareil, ajoute-t-il, si l'on se représente un poêle central, entouré de nombreux nids recouverts chacun d'un sac de caoutchouc.

L'eau se chauffe dans ce poêle à l'aide du charbon de bois; la combustion en est convenablement reglée par le jeu du pyrostat Sorel; le liquide circule incessamment du poêle dans le nid, et revient du nid au poêle pour y reprendre la petite quantite de chaleur dépensée à l'incubation : l'effet circulatoire se continue tant qu'il y a du charbon dans l'appareil. La capacité du recipient à charbon a été calculee pour fournir à une durée de combustion d'au moins douze heures. Le poêle est environné de huit nids, qui contiennent chacun vingt-quatre œufs. »

S. Henry Berthoud.

## UN JOUR DE VERGLAS A LONDRES

On sait que Londres a traversé dans ces derniers temps toutes les phases d'un hiver rigoureux. L'aspect pittoresque des grandes rues de la capitale en un jour de gelée a été tracé avec une certaine humour par le correspondant qui nous en adresse le dessin. Bêtes et gens n'ont pas le pied assuré les unes que les autres contre des chutes imminentes. Ici, des gamins ajoutent par leurs glissades au dangereux vernis du trottoir; là, des menagères éplorees sollicitent vainement de la fontaine geleo l'aumône d'une goutte d'eau; ailleurs, de secourables passants s'occupent de degager un pauvre cheval qu'un faux pas a fait choir et qui souffle bruyamment sous les brancards. Le voyageur a dû descendre de son cab, et, son sac de nuit à la main compte avec anxiété les minutes qui le séparent encore de la gare, où il est probable que le train ne l'attendra pas.

Mais, outre le verglas, le passant a encore à compter avec un terrible ennemi, qui est le froid. C'est pour se mettre à l'abri de ses atteintes que monsieur s'est si bien emmitouflé d'un large cache-nez et que madame enfonce ses petites mains dans son manchon. Le cocher d'omnibus, lui, s'est arrêté à la porte d'un *public-house*, pour avaler une boisson chaude qu'on lui passe à la hâte; tandis que le pauvre diable d'annoncier ambulant, incapable de se payer de telles douceurs, se réchauffe philosophiquement au fourneau de la marchande de pommes de terre en plein vent.

Francis Richard.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

## EN CIRCASSIE

(Suite[1])

En cas d'attaque, les cent quarante-trois hommes de la garnison sortent, et le reste de la stanitza soutient le siége, rangé contre les haies comme contre un rempart.

Dans ce cas et de crainte d'incendie, chaque femme doit avoir à portée de sa main un seau plein d'eau. En cinq minutes, chacun est à son poste, un coup de canon et le son des cloches donnent l'alarme.

D'après la façon dont nous avons parlé dans le chapitre precédent de Tchervelone et des pèlerinages que font les jeunes officiers à cette stanitza, on pourrait croire que les femmes de ce charmant aoul n'ont dans leur histoire que des pages dignes, comme eussent dit le poëte Parny ou le chevalier de Bertin, d'être tournées par la main des Amours.

Détrompez-vous; l'occasion s'en présentant, nos Cosaques sont de veritables amazones.

Un jour que toute la partie masculine de la stanitza était en expédition, les Tchetchens, sachant le village habité par les femmes seulement, firent une pointe sur Tchervelone.

Les femmes s'assemblerent en conseil de guerre, et l'on résolut de défendre la stanitza jusqu'à la mort.

On réunit toutes les armes, on réunit toute la poudre, on reunit tout le plomb.

Le village renfermait, en farine et en animaux domestiques, tout ce qu'il fallait de vivres pour que l'on ne craignît point d'être pris par la famine

Le siége dura cinq jours; une trentaine de montagnards restèrent, non pas au pied des remparts, mais au pied des haies.

Trois femmes furent blessées, deux tuées.

Les Tchetchens furent obliges de lever le siége et de rentrer dans leurs montagnes, ayant fait, comme disent les chasseurs, buisson creux.

Tchervelone est la plus ancienne stanitza de la ligne des Cosaques Grebenskoï, c'est-a-dire de la crête; ils proviennent d'une colonie russe dont l'origine n'est pas historiquement determinée; une legende dit que, lorsque Yermak partit pour la conquête de la Sibérie, un de ses lieutenants se détacha avec quelques hommes et fonda le village d'Andref, du nom d'André qu'il portait. Ce qu'il y a de certain, c'est que, quand Pierre Ier voulut établir la première ligne de stanitzas, le comte Apraxine, chargé par lui de cette mission, trouva dans le pays un certain nombre de compatriotes qu'il etablit à Tchervelonaïa, nom dont, en le francisant, nous avons fait Tchervelone.

Il resulte de ces antecédents, que la stanitza de Tchervelone conserve des actes et des drapeaux curieux.

Quant aux hommes, ce sont presque tous des roskolnickis fanatiques, qui ont garde le type des anciens Russes.

Revenons aux femmes.

Les Tchervelonaises forment une spécialité qui tient à la fois de la race russe et de la race montagnarde. Leur beauté fait de la stanitza qu'elles habitent une espèce de Capoue caucasienne; elles ont le type du visage moscovite, mais la structure élégante des femmes des hautes terres, comme on dit en Écosse. Quand les Cosaques leurs pères, leurs maris, leurs frères ou leurs amoureux, partent pour une expedition, elles s'élancent debout sur un étrier que le cavalier laisse libre, et, prenant le cavalier par le cou ou par la taille, tenant à la main des bouteilles de vin du pays, dont elles leur versent à boire tout en courant, elles font ainsi trois ou quatre verstes hors du village dans une fantasia échevelee.

L'expedition terminée, elles vont au-devant des expéditionnaires et rentrent de la même manière dans la stanitza.

Cette légereté de mœurs des Tchervelonaises forme un étrange contraste avec la sevérité des mœurs russes et la rigidité des mœurs orientales; plusieurs d'entre elles ont inspiré à des officiers des passions qui ont fini par le mariage; d'autres ont fourni matière à des anecdotes qui ne manquent pas d'une certaine originalité.

Exemple :

Une femme de Tchervelone donna une fois a son mari, qui l'adorait, de si grands sujets de jalousie, que celui-ci, n'ayant pas le courage d'assister au bonheur de rivaux si nombreux qu'il n'en savait plus le chiffre, deserta de desespoir et s'enfuit dans les montagnes, où il prit du service contre les Russes.

Fait prisonnier dans un engagement, il fut reconnu, jugé, condamne et fusille.

Nous avons été présenté à la veuve, qui nous a raconté elle-même sa lamentable histoire, avec des détails qui lui ôtaient quelque peu de dramatique dont elle eût pu l'entourer.

— Ce qu'il y a d'affreux, nous disait-elle, c'est qu'il n'a pas honte de me nommer dans la procédure. Pour le reste, ajouta-t-elle, il s'est conduit en vaillant gaillard. J'ai éte voir le supplice; le pauvre cher homme m'aimait tant, qu'il avait desiré que je fusse là, et que je ne crus pas devoir attrister ses derniers moments par mon refus. Il est très-bien mort quant à cela, il n'y avait rien à dire. Il a demandé qu'on ne lui bandât point les yeux, et il a sollicité et obtenu la faveur de commander le feu; lorsqu'il donna lui-même l'ordre de tirer sur lui et qu'il tomba, je ne sais pourquoi cela me fit tant d'effet, que je tombai de mon côté. Seulement, moi, je me relevai; mais il paraît que j'étais restée quelque temps sans connaissance; car, lorsque je revins à moi, il était déjà enterré presque en entier; si bien que l'on ne voyait plus que les pieds qui sortaient de terre. Ils etaient chaussés de bottes de maroquin rouge toutes neuves; j'étais si émue, que j'ai oublié de les lui ôter, de sorte qu'elles ont été perdues.

Ces bottes oubliées étaient pour la pauvre veuve plus qu'un regret, c'etait un remords.

Au moment où nous arrivâmes à la stanitza, on eût pu croire qu'elle etait déserte. Toute la population s'etait portee vers la partie opposée à celle par laquelle nous entrions.

Il se passait, en effet, un événement de la plus haute gravité, lequel n'était pas sans analogie avec celui que nous venons de raconter; seulement, dans l'ordre chronologique, au lieu de précéder le récit que l'on va lire, le premier eût dû le suivre.

Cet événement n'était rien de moins qu'une exécution à mort.

Un Cosaque de Tchervelone, marié et ayant une femme et deux enfants, avait, deux ans auparavant, été fait prisonnier par les Tchetchens. Il avait dû la vie aux supplications d'une belle fille des montagnes qui s'était intéressee à son sort. Libre sur parole et sur la caution du frère de la montagnarde, il était devenu amoureux de sa libératrice, qui, de son côté, l'avait complétement paye de retour. Un jour, à son grand regret, le Cosaque apprit qu'à la suite de negociations entamees entre les montagnards et les Russes, il allait, ainsi que ses compagnons, être échangé; cette nouvelle, qui combla de joie les autres prisonniers, le désola. Il n'en revint pas moins à la stanitza et rentra dans la maison conjugale. Mais, poursuivi par le souvenir de la belle maîtresse qu'il avait laissée dans les montagnes, il ne put se refaire à la vie de la plaine.

Un jour, il quitta Tchervelone, regagna la montagne, se fit musulman, épousa sa belle Tchetchène, et bientôt devint célèbre par la hardiesse de ses expeditions et la ferocite de ses brigandages.

Un jour, il s'engagea, vis-à-vis de ses nouveaux compagnons, à leur livrer Tchervelone, la stanitza vierge qui, comme Péronne, n'avait jamais été prise.

En consequence, il pénétra à travers les haies, après avoir fait la promesse à ses compagnons de leur livrer une des portes de la stanitza.

Une fois dans la stanitza, il eut la curiosité de savoir ce qui se passait chez lui; il s'achemina vers sa maison, sauta par-dessus un mur et se trouva dans sa cour.

Là, il se hissa jusqu'à la fenêtre de la chambre à coucher de sa femme, qu'il vit à genoux et priant Dieu.

Ce spectacle l'impressionna tellement qu'il tomba à genoux lui-même et se mit à prier.

Sa prière faite, il se sentit pris d'un tel remords, qu'il rentra dans la maison.

Sa femme, qui demandait son retour à Dieu, jeta, en le voyant, un cri de joie et de reconnaissance et s'elança dans ses bras.

Lui, la prit contre son cœur, la serra tendrement sur sa poitrine et demanda à voir ses enfants.

Les enfants étaient dans une chambre à côté; la mère les éveilla et les amena à leur père.

— Maintenant, dit celui-ci, laisse-moi avec eux et va chercher le *sotzky*.

Le sotzky est le chef de la centaine.

La femme obéit et revint avec le centurion, qui était un ami particulier de son mari.

L'etonnement du centurion fut grand : le Cosaque lui annonça que la stanitza devait être attaquée dans la nuit, et le prevint de se mettre en defense.

Après quoi, déclarant que Dieu lui avait inspiré le repentir de son crime, il se constitua prisonnier.

Le procès ne fut pas long, le prévenu avouait tout et demandait la mort.

Le conseil de guerre le condamna à être fusillé. Nous étions arrivés justement le jour de l'exécution. Voilà pourquoi la stanitza semblait deserte; voilà pourquoi tous ses habitants étaient réunis à l'extrémité opposée à celle par laquelle nous entrions.

C'était là que devait avoir lieu le supplice.

Une sentinelle, placée à la porte et qui enrageait de ne pouvoir quitter son poste, nous donna tous ces détails, en nous disant de nous presser si nous voulions arriver à temps.

L'exécution devait avoir lieu à midi, et il était midi un quart.

Cependant elle n'avait pas eu lieu, puisque l'on n'avait pas encore entendu les coups de fusil.

Nous mîmes nos chevaux au trot et traversâmes la stanitza, defendue par les fortifications ordinaires de haies, de treillis et de palissades, mais rehaussée cependant d'une certaine élégance que je n'avais pas remarquee dans les autres villages cosaques, et que je crus remarquer dans celui-ci

1. Voir les numéros 558 à 618

Nous arrivâmes enfin au lieu de l'exécution : c'était dans une espèce de plaine extérieure attenante au cimetière qu'elle devait avoir lieu.

Le patient, homme de trente à quarante ans, était à genoux près d'une fosse tout ouverte et nouvellement creusée.

Il avait les mains libres, les yeux sans bandeau ; de tout son costume militaire il n'avait conservé que son pantalon.

La poitrine était nue, des épaules à la ceinture.

Un prêtre était près de lui et écoutait sa confession.

Au moment où nous arrivâmes, la confession s'achevait et le prêtre s'apprêtait à donner l'absolution au condamné.

Un peloton de neuf hommes se tenait prêt à quatre pas de là, les fusils chargés.

Nous nous rangeâmes en dehors du cercle; seulement, montés sur nos chevaux, nous dominions toute la scène, et, quoique plus éloignés que les autres, nous n'en perdions pas un détail.

L'absolution donnée, le chef de la stanitza s'approcha du condamné et lui dit :

— Gregor-Gregorovitch, tu as vécu comme un renégat et un brigand; meurs en chrétien et en homme courageux, et Dieu te pardonnera ton apostasie, et tes frères ta trahison.

Le Cosaque écouta l'allocution avec humilité ; puis, relevant la tête :

— Mes frères, dit-il en saluant ses camarades, j'ai déjà demandé pardon à Dieu, et Dieu m'a pardonné : je vous demande pardon à vous, et à votre tour pardonnez-moi.

Et, de même qu'il s'était mis à genoux pour recevoir le pardon de Dieu, il se remit à genoux pour recevoir le pardon des hommes.

Alors commença une scène tout à la fois d'une grandeur et d'une simplicité suprêmes.

Tous ceux qui avaient eu à se plaindre du condamné s'approchèrent de lui à tour de rôle.

Un vieillard s'approcha le premier et lui dit :

— Gregor-Gregorovitch, tu as tué mon fils unique, le soutien de ma vieillesse; mais Dieu t'a pardonné, et je te pardonne. Meurs donc en paix !

Et il alla à lui et l'embrassa.

Une jeune femme vint après lui et dit :

— Tu as tué mon mari, Gregor-Gregorovitch; tu m'as faite veuve et tu as rendu mes enfants orphelins; mais, puisque Dieu t'a pardonné, je dois te pardonner aussi. Meurs donc en paix !

Et elle le salua et se retira.

Un Cosaque s'approcha et lui dit :

— Tu as tué mon frère, tu as tué mon cheval et tu as brûlé ma maison ; mais Dieu t'a pardonné, et je te pardonne. Meurs donc en paix, Gregor-Gregorovitch !

Et ainsi firent, les uns après les autres, tous ceux qui avaient un crime ou une douleur à lui reprocher.

Puis sa femme et ses deux enfants s'approchèrent à leur tour et lui firent leurs adieux. L'un des enfants, âgé de deux ans à peine, jouait avec les cailloux mêlés à la terre de la fosse.

Enfin, le juge s'approcha et lui dit :

— Gregor-Gregorovitch, il est temps.

J'avoue que ce fut tout ce que je vis de la terrible scène. Je suis de ces chasseurs impitoyables pour le gibier, et qui ne peuvent pas voir couper le cou à un poulet.

Je fis tourner bride à mon cheval et rentrai dans la stanitza.

ALEXANDRE DUMAS.

*(La suite au prochain numéro.)*



JEUNE MARCHANDE DE RAFRAICHISSEMENTS AU JAPON, d'après une photographie.

## UNE MARCHANDE JAPONAISE

Debout sur ses hautes sandales de bois, au milieu de ses tasses luisantes et de ses theières de cuivre, la petite marchande japonaise attend patiemment la pratique sous son auvent grossier. C'est elle qui sert aux passants altérés le thé vert ou noir, ou le *sakki*, boissons douces entre toutes aux gosiers indigènes.

Les Japonais boivent le thé noir tantôt chaud, tantôt froid, à toute heure de la journée. Le thé vert se prend plus rarement et comme par friandise. Ils ont une façon particulière de le préparer qui consiste à mettre d'abord le thé chauffer devant le feu dans du papier avant de le précipiter dans une theière pleine d'eau bouillante. La boisson prend ainsi une saveur plus forte très-prisée des Japonais, mais que les Européens, en général, apprécient moins.

Pour le sakki, c'est une sorte de liqueur fermentée qui se tire du riz. Nouvellement préparée, il offre une teinte blanchâtre; pourtant il acquiert peu à peu, par le séjour dans les barils où on l'enferme, une couleur rougeâtre et brillante qui rappelle assez celle du vin. Cette boisson se vend dans toutes les tavernes du pays, où on la déguste toujours chaude. Elle est peu capiteuse, mais très-renommée pour exciter la gaieté. Sous prétexte de s'égayer, les Japonais en abusent bien quelquefois au point de s'enivrer. Toutefois, l'ivresse produite par le sakki est absolument passagère. Au bout de quelques minutes, tout étourdissement a cessé et il ne reste plus au buveur qu'un violent mal de tête.

HENRI MULLER.

*Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M.* ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers illustré.

## ECHECS

SOLUTION DU PROBLEME N° 38

| BLANCS | NOIRS |
| --- | --- |
| 1 F. 2ᵉTD | 1 R. 1ᵉ ou 3ᵉTD |
| 2 R. 8ᵉD | 2 R. 2ᵉCD |
| 3 C. pr. P 2ᵉFD | 3 R. pr. C. |
| 4 F. 5ᵉD éch. m. | 4 . . . . . . |

Solutions justes : MM. Daime, au chemin de fer P. L. M., à Brioude; commandant Tholer, à Nancy; A. Gouyer et E. Damé; Aune Frédéric, à Alger; Aimé Gautier, à Bercy; P. de M..., à Bourron; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; J. Planche; Mateo Zamora, à Almeria (Espagne); Lequesne; Mérieux; Boiron.

*Les autres solutions adressées sont inexactes.*

Solution juste du Prob. n° 36 : M. Duchâteau, à Rozoy-sur Serre.

Afin d'éviter toute espèce de malentendu, nous croyons devoir donner à nos lecteurs quelques explications sur le Problème n° 42 placé sous leurs yeux.

Ce Problème, que nous appellerons un problème *réciproque*, comporte à la fois un mat en quatre coups par les Blancs et un mat également en quatre coups par les Noirs. Il n'y est rien changé aux règles et conditions habituelles.

Pour être mentionnées, les solutions qui nous seront adressées devront donner la solution particulière à chacune des deux couleurs.

C. P.

*Envoyer les solutions dans la quinzaine.*

PROBLÈME N° 42.

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK



Les Blancs ou les Noirs jouent et font mat en quatre coups

*(Pour la Notation, voir le N° 575 de l'Univers illustré.)*



Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît.

ÉMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

[PRI]X DE L'ABONNEMENT
[À] L'UNIVERS ILLUSTRÉ

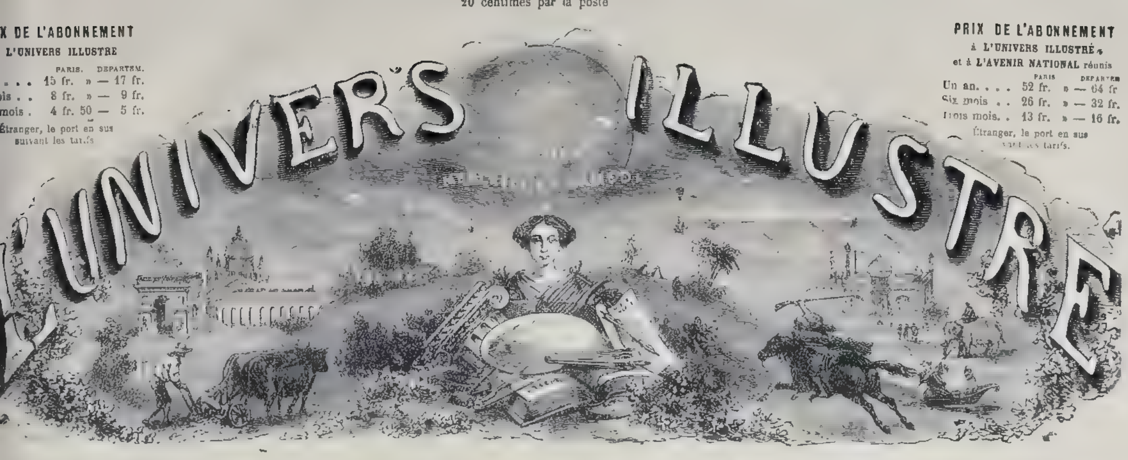
| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| [Un an] . . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| [Six m]ois . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| [Trois] mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. N° 620.
Samedi 2 Mars 1867.

Vente au numéro et abonnements.
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Opéra-Comique : Un *puchero* [illegible] *Dalila*, cantate de M. Pessard — MM Caron et Ponsard; [illegible] Samson en gants blancs et en bottines vernies. — Mlle Mina Gelhaar, cantatrice [illegible] artistes dramatiques — Autrefois et aujourd'hui. — Souvenirs rétrospectifs : Mlle Forster. — Illusions des provinciaux. — Causes de la décadence du bal. — Comédiennes et cocottes. — Trop de zèle. — Bilan de l'association. — Tombola album des autographes. — Citations : MM Régnier, Got Coquelin, Duprez, Lafontaine, Barré, Chéry, Eugène Provost, Mirecour, Leroux; Mmes Augustine et Madeleine Brohan. — *Le Fils du brigadier*, opéra-comique, en trois actes, de MM. Labiche et Delacour, musique de M. Victor Massé.

C'est au théâtre de l'Opéra-Comique que reviennent les honneurs de la semaine.

En moins de huit jours, une représentation extraordinaire, un grand bal paré et costumé, la première apparition d'une pièce en trois actes, voilà de l'activité, ou je ne m'y connais pas.

Les représentations extraordinaires sont, comme on sait, des espèces de *pucheros* où entrent les éléments dramatiques les plus divers et les plus hétérogènes : celle-ci, donnée au bénéfice de la Société mutuelle des musiciens de l'orchestre, remplissait toutes les conditions du genre. — pour commencer, un acte de *Joseph;* pour finir, un acte des Variétés; au milieu, comme morceau de résistance, une pièce de la Comédie française : puis, en manière d'intermède, *Dalila*, la dernière cantate couronnée par l'Institut, les frères Lyonnet avec *Carcassonne* et un duo de Nadaud, le piano de Diemer et le violon de Sarasate, une cantatrice suédoise et inédite, Mlle Mina Gelhaar, enfin une chansonnette par Sainte-Foy— et encore ne suis-je pas bien sûr de n'avoir rien oublié.

Et comme si ce n'était pas assez de variété, la cantate de M. Pessard était chantée par des artistes de trois théâtres différents : M. Caron, de l'Opéra; Mlle Éléonore Peyret, des Fantaisies-Parisiennes, et M. Ponsard, lauréat du Conservatoire

On dit que les extrêmes se touchent : l'exécution de *Dalila* a prouvé que le proverbe n'est pas toujours vrai : tout le temps qu'elle a duré, les voix des trois artistes n'ont cessé de faire mauvais ménage, et au lieu de ramener l'harmonie, l'orchestre, que l'émotion paralysait, sans doute, n'a réussi qu'à augmenter le désordre.

Et puis, vous figurez-vous une scène dramatique, — car ce qu'on est convenu d'appeler la cantate de *Dalila* n'est pas autre chose, — récitée par une demoiselle en toilette de bal et deux messieurs en habit noir, en gants blancs et en bottines vernies?

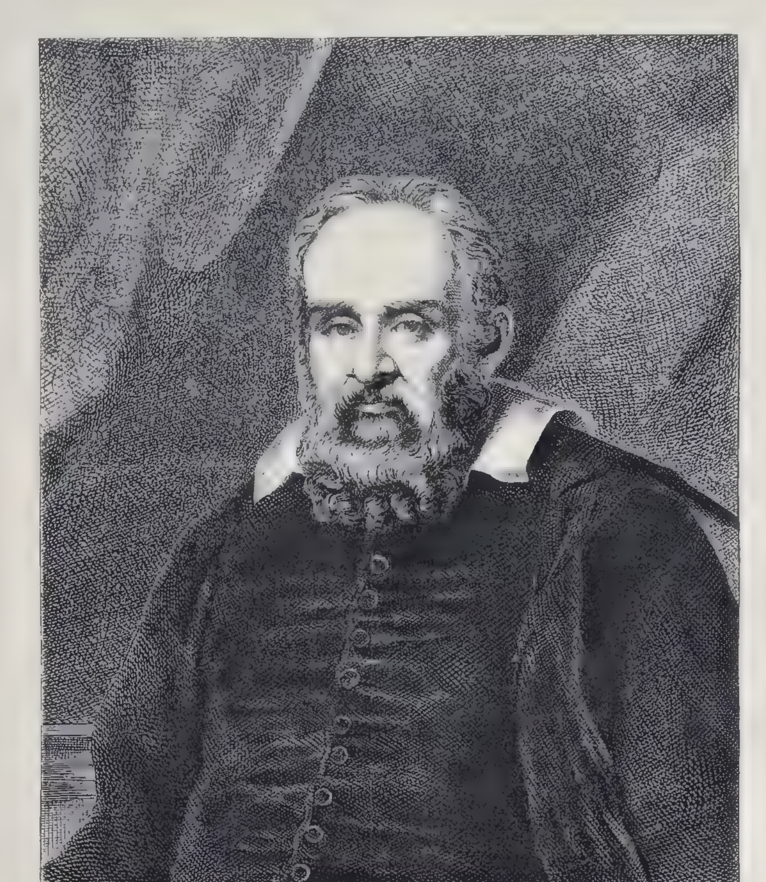
Quand je dis *récitée*, je me trompe : les artistes avaient le cahier à la main et chacun d'eux, son couplet fini, allait tranquillement s'asseoir sur un fauteuil.

Le décor était celui dans lequel Leroux, Coquelin, Mmes Madeleine Brohan, Granger et Lloyd allaient jouer le *Legs*.

N'eût-il pas mieux valu conserver celui de *Joseph,* rester en Judée puisqu'on y était et donner au vainqueur des Philistins, ainsi qu'à ses deux interlocuteurs, des costumes qu'il eût été facile de trouver dans la défroque des fils de Jacob?

Franchement, je ne sais pas si le trio de *Robert le Diable* ou le duo des *Huguenots* résisteraient à une pareille mise en scène, doublée d'une pareille exécution.

La cantate de M. Pessard n'y a pas résisté; elle a été accueillie avec une froideur glaciale : il y a pourtant du talent, et beaucoup, dans l'œuvre du jeune compositeur, et je ne suis nullement surpris qu'à l'Institut elle ait obtenu, comme on me l'assure, un éclatant succès. Il faut tout dire aussi : tandis qu'à l'Opéra-Comique, elle succédait à la musique de Méhul, au



GALILÉE; d'après un tableau du temps. — Voir page 139.]

palais Mazarin, elle avait pour repoussoir un discours de M. Beulé.

Mlle Mina Gelhaar, l'autre curiosité de la soirée, n'a guère été plus heureuse : vocaliste habile, elle est loin d'avoir le charme et le brio de Mme Cabel; comme Suédoise, elle ne fera pas encore oublier Mlle Nilsson.

~~~ Qui se rappelle le premier bal des artistes dramatiques? C'était en 1840, entre les quatre murs du foyer de l'Opéra-Comique, et dans ce petit espace il y avait certainement plus d'artistes, ce jour-là, qu'il n'y en a aujourd'hui dans la vaste salle que le comité a mise à leur disposition. Les plus illustres n'avaient pas dédaigné d'y venir et d'y danser comme de simples mortelles. La plupart étaient travesties, et je vois encore la blonde Mlle Forster, la reine de la fête, rayonnante de beauté dans son étincelant costume d'esclave grecque qui évoquait le souvenir de l'Haydée de lord Byron.

L'année suivante, plus de costumes : des toilettes de bal seulement; mais toutes, à peu d'exceptions près, portées encore par des artistes : de la gaieté, de l'entrain; tous les théâtres se confondant, se mêlant dans les quadrilles, de l'Opéra à Beaumarchais, de la Comédie-Française aux Folies-Dramatiques; celles de ces dames que la fatigue retenait dans leurs loges y restant la plus grande partie de la nuit et conservant par leur présence, à cette réunion unique et charmante, son véritable caractère.

Pendant plusieurs années il en a été ainsi : il y a dix ans encore, l'étranger, en prenant un billet du bal des artistes, pouvait espérer, sinon obtenir une polka de celle que, la veille, il avait admirée sur la scène, la voir au moins de plus près et dépouillée des oripeaux de théâtre auxquels nos jolies comédiennes perdent souvent moins qu'elles ne gagnent.

Aujourd'hui, celui qui se flatterait, pour ses dix francs, de tailler une bavette avec Mlle Brohan ou de faire un tour de valse avec Mlle Patti, se ferait certainement illusion.

Ni Mmes Brohan, ni Mlle Patti, ni Mme Marie Sass, ni Mlle Nilsson, ni Mme Arnould-Plessy, ni Mlle Favart, ni Mlle Fargueil, ni Mlle Delaporte, ni Mme Galli-Marié, ni aucune des étoiles qui constellent le ciel dramatique ne se montrent plus au bal des artistes.

Les astres de moyenne et de petite grandeur dédaignent même de faire acte de présence. Les billets que ces dames ne peuvent se dispenser de prendre vont à leur couturière ou à leur femme de chambre.

Quelques-unes, qui ont l'héroïsme du devoir, se risquent une fois, mais en jurant, le bal fini, qu'on ne les y reprendra pas.

Et pour ma part, je trouve qu'elles n'ont pas tort.

Vous aurez beau leur jeter l'anathème et leur crier avec un de nos confrères :

« Comment, voilà une fête de bienfaisance donnée par vous, messieurs les acteurs, et par vous, mesdames les actrices; c'est pour venir en aide aux souffrances et aux misères qui sont les lots de ceux d'entre vous que la mauvaise fortune empêche d'arriver; vous vous devez donc de donner à cette solennité le plus grand éclat, en coopérant tous à son triomphe, et vous faites tout ce qui est en votre pouvoir pour l'éteindre, l'anéantir, la réduire à néant!... »

Elles vous répondront :

« Vous êtes éloquent, cher monsieur, et pour une jolie tartine, voilà une jolie tartine; mais vous en parlez fort à votre aise. Songez que nous payons notre cotisation, que nous payons encore le billet dont nous ne nous servons pas, ce qui est déjà bien de notre part. Songez encore que l'on n'a pas toujours sous la main une toilette toute prête, qu'il faut bien faire quelque figure et que cette petite fête, comme vous dites, ne nous coûte pas moins, suivant les circonstances, de trois à vingt-cinq louis. Maintenant, passons, si vous le voulez, sur l'ennui qu'il y a pour nous à venir, au sortir du spectacle, épuisées de fatigue, nous ranger en espalier sous les binocles malappris et les lorgnettes impertinentes des petits messieurs qui croient avoir acheté pour leurs dix francs le droit d'insolence. Nous sommes résignées à tous ces sacrifices : seulement, nous ne nous soucions pas de servir d'appoint aux cocottes de tout étage, à toutes les épaves du monde galant qui viennent dans notre bal pour y étaler leur marchandise, et, tout actrice et dégagée de préjugés que l'on soit, il est certains voisinages que l'on repugne à coudoyer. »

A cela je ne vois guère ce qu'on pourrait répliquer : il n'est que trop vrai que le bal des artistes est devenu, sous le rapport féminin, un étrange capharnaüm : aussi les femmes du monde qui, dans les premiers temps, s'y aventuraient volontiers, se le sont-elles complétement interdit.

Elles iraient plutôt au bal de l'Opéra : ici au moins on a le masque.

D'où vient cette décadence? — Eh! mon Dieu, tout simplement d'un excès de zèle.

Autrefois, les billets délivrés par les artistes eux-mêmes devenaient des billets personnels : aujourd'hui que l'agence en offre à tout venant, il n'y a pas de raison pour que le bal de l'Opéra-Comique soit mieux composé que le Casino-Cadet.

Les commissaires auront beau faire : ils auront beau, comme cette année, multiplier les tapis et les fleurs, organiser des danses, décréter le costume, ami d'une folle gaieté, ils n'empêcheront pas que l'attrait du bal ne soit ailleurs.

Du jour où il sera reconnu, même des étrangers et des provinciaux, que les actrices n'y assistent pas et que le titre dont il se pare n'est qu'une mystification, ce jour-là il sera perdu. En voulant forcer la recette, on aura tué la poule aux œufs d'or.

Il est des ressources qu'il faut savoir ménager pour qu'elles durent longtemps : qu'importe que le bal rapporte vingt-trois mille francs, comme l'année passée, si, l'année qui vient, il doit tomber à trois mille?

Ce serait vraiment dommage qu'une œuvre aussi belle que l'association des artistes fût compromise par une fausse manœuvre.

Belle... je devrais dire admirable : savez-vous en effet, depuis vingt-six ans qu'elle existe, quels résultats elle est déjà parvenue à réaliser?

A l'heure où je vous parle, elle possède un capital d'un million et demi placé en rentes sur l'État.

Elle sert des pensions à 180 sociétaires; en outre, l'année dernière, elle a secouru 212 personnes : — en tout, 390 à qui elle est venue en aide : soit un sociétaire sur 7.

Il est vrai que chacun y met du sien : plusieurs sociétaires ont volontairement élevé leurs cotisations au delà du chiffre obligé : c'est ainsi que l'on voit figurer dans l'annuaire — Mlle Déjazet pour 3.988 francs, Mlle Duverger pour 2,172, le baron Taylor pour 2,048, Mlle Augustine Brohan pour 2,018, Samson pour 1,670, Frédérick-Lemaître pour 1,459, Berthelier pour 1,326, Mme Naptal-Arnault pour 1,320.

D'autres se sont ingéniés à faire contribuer le public à l'œuvre commune au moyen de loteries pour lesquelles ils ont fait appel à la munificence de leurs confrères, peintres, sculpteurs et musiciens. Un membre du comité, M. Garraud, l'élégant comédien du Théâtre-Français, a eu l'heureuse idée d'introduire parmi les lots de la grande tombola qui sera tirée cette année, un album comprenant une photographie et un autographe de chaque sociétaire. Le gagnant aura ainsi sous les yeux, magnifiquement illustrée par l'écriture et souvent par le style, la physionomie du personnel dramatique de ce temps-ci. Placez-vous seulement à trente ans de distance, et calculez de quelle valeur sera un pareil album pour la prochaine génération.

Il m'a été donné de parcourir les premières pages de ce recueil. Voici quelques autographes que j'ai saisis au passage et que je vous livre avec l'indiscrétion qui est la première vertu du chroniqueur.

« Il y a pour les sots des hasards qui ont de l'esprit. » Cette phrase n'est pas de La Bruyère : elle est de Scribe. (*La Camaraderie.*)

« R[illegible] »

« Papillon insensé, dit Jupiter tonnant,
Autour de ce flambeau pourquoi jouer ta vie?
Jupiter, répondit l'insecte bourdonnant,
Pourquoi m'en donnes-tu l'envie?

« E. Got »

Coquelin a relevé dans *les Odeurs de Paris*, de M. Louis Veuillot, la phrase suivante :

« Les petites délices de Scapin sont de suivre un convoi respectable en versant des larmes de famille. S'il a un tombeau, il porte exactement des fleurs. Il veut avoir des vertus privées, il veut le lire dans les journaux. Le chroniqueur qui en donne le menu au public lui fait un plus sensible plaisir que la plus grande louange de son talent. »

Au bas de cette diatribe assez médiocre où l'esprit ne réussit pas à dissimuler l'odieux, le jeune comédien s'est borné à transcrire un portrait de l'auteur tracé *aquâ forti* par Victor Hugo — et il a signé : « pour copie conforme. »

Je continue :

« Monsieur Coquelin,

« Il faudrait un bien autre musicien que moi pour mettre cette page en musique.

« G. Duprez »

« Avec un peu de philosophie, on supporte aisément l'infortune... d'autrui.

« H. Lafontaine. »

« La pêche est un plaisir où parfois je m'enivre
Et vivre sans pêcher, pour moi, ce n'est pas vivre. »

« Barré »

Puis des citations à travers lesquelles le lecteur peut se donner le plaisir de deviner le caractère, la tournure d'esprit, les opinions littéraires ou philosophiques du signataire.

Un modeste comédien, dont le talent n'a pas toujours été apprécié à sa valeur, écrit

« Tout homme à son état doit plier son courage. »

« (*Mort de César.*)

« Chéry. »

« L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

« Eugène Provost. »

Quelques-unes sont empruntées par l'artiste à un de ses rôles à succès :

« ... Epargnez-vous des frais de rhétorique :
Cheveux gris dans les vers me semble prosaïque,
Cheveux gris déplairait à tous les bons esprits,
Et je ne dirai pas, messieurs, mes cheveux gris. »

« (*Les Comédiens*)

« Mirecour. »

Deux petites lignes qui valent leur pesant d'or :

« Que les gens d'esprit sont bêtes! »

« (*Mariage de Figaro.*)

« A. [illegible] »

« On le dit; mais on ne veut pas le croire. »

« (*Mariage de Figaro*)

« Madeleine Brohan. »

Je ne puis mieux terminer ce premier extrait de l'album artistique que par ces simples mots à l'adresse de celui qui en a eu l'idée :

« Mon cher Garraud,

« Je souhaite ardemment voir réussir cette charitable entreprise au service de laquelle vous mettez tant de dévouement et de cœur.

« Votre camarade et ami,

« P. Leroux. »

~~~ Je me suis souvent demandé lequel, dans un opéra-comique, du livret ou de la partition, a le plus d'influence sur le succès. Quoique ma raison y répugne, je suis bien forcé de reconnaître que c'est le premier qui l'emporte. Il est bien rare qu'une bonne musique ait triomphé d'un mauvais poëme. Voyez, pour ne citer qu'un exemple, les *Chaperons blancs* d'Auber, et si *Zampa* est loin de compter autant de représentations que le *Pré-aux-Clercs*, n'est-ce pas encore la faute de l'auteur des paroles? Quant à la réciproque, l'avant-dernier succès de l'Opéra-Comique, celui du *Voyage en Chine*, suffirait pour l'établir. Sans vouloir rabaisser par trop la partition de M. Bazin, il est certain que ce n'était pas là une musique de « cent représentations. » Le *Fils du brigadier* atteindra-t-il au même chiffre? Je n'oserais l'affirmer malgré tout le mérite de la partition de M. Victor Massé. Je n'entends pas par là que la pièce nouvelle de MM. Labiche et Delacour soit absolument indigne du nom de ses auteurs. Elle est gaie, amusante en certaines parties : l'émotion y est habilement mêlée au comique : il y a même plus d'esprit et de *mots* qu'on n'en rencontre habituellement dans les œuvres du même genre : seulement ces mots ne sont pas du terroir : ils ont comme un arrière-goût du Palais-Royal et des Folies-Dramatiques. L'action se déroule lentement : elle se complique d'épisodes et d'incidents qui ont l'avantage d'en masquer le vide, mais aussi l'inconvénient d'en ralentir la marche et d'en alanguir l'intérêt. La situation musicale fait trop souvent défaut, et, quand elle se présente, elle n'est pas toujours traitée avec la fermeté et la précision nécessaires.

La donnée, déjà mise au théâtre par MM. Augier et Cottinet dans leur *Hussard de Feuerstein*, joué au Gymnase par Lesueur, peut se résumer en deux mots.

Un vieux soldat, mauvaise tête et bon cœur, que son ignorance, son indiscipline et surtout son habitude de lever le coude, ont, malgré sa bravoure, empêché de s'élever au delà du grade de brigadier, a pour fils un charmant officier. Un instant apprivoise par une jeune fille qui, par amour pour le fils, a entrepris de corriger le père, il s'oublie bientôt, il se laisse aller à boire avec des camarades, il s'enivre, et lorsque son fils, qui est aussi son lieutenant, lui ordonne de s'éloigner, il entre en fureur et porte la main sur lui. Justement la scène a eu pour témoin l'adjudant Bittermann que le brigadier déteste et qui le lui rend bien. Pour comble de malheur, l'adjudant est le rival — et le rival malheureux — du jeune lieutenant. Le brigadier va donc passer devant un conseil de guerre. La loi est formelle et le pauvre Cléopâtre serait infailliblement condamné à mort si l'adjudant, qui n'est pas aussi méchant qu'il en a l'air, ne consentait à prendre l'insulte pour son compte. Or, comme au moment où la scène s'est passée, Bittermann avait été dégradé, sans le savoir, pour cause de poltronnerie, le vieux soldat se trouve n'avoir insulté que son inférieur et en est quitte pour quelques jours de salle de police.

Il y avait là matière à deux actes tout au plus : les auteurs ont voulu en faire trois, et c'est là leur tort. Pour les remplir, ils ont été obligés d'y introduire des personnages parasites chargés d'amuser le tapis : un aubergiste et sa femme, un jeune soldat moitié roué, moitié naïf, et une excantinière devenue la femme d'un colonel, dont le type, d'ailleurs amusant, reproduit un peu trop servilement ceux que nous avons vus dans *Une Dame de l'Empire* et *le Fils de Famille*.

La musique de M. Massé se ressent de l'insuffisance du poëme; elle est inégale dans son ensemble et dans ses détails : à côté de morceaux bien venus comme l'air du brosseur et les couplets de Leroy qui ont été bissés, on en rencontre de médiocres comme l'air d'entrée de Montaubry et la romance de Mlle Roze. Deux duos spirituellement dialogués, celui du père et du fils et celui de *la lettre*, auraient enlevé la salle si la conclusion eût répondu au commencement. Tous deux se trouvent au premier acte, le plus riche des trois. La même observation peut s'appliquer aussi à l'air d'introduction chanté par Mlle Girard, dont la fin manque de nerf et d'effet.

Les couplets de Mlle Girard au deuxième acte sont piquants sans beaucoup d'originalité : les vocalises sur le refrain repris par le chœur ont de la finesse et de l'élégance. Il y a de bonnes parties dans la demande en mariage, ainsi que dans la scène d'ivresse; mais le final est manqué, il n'a ni l'énergie ni l'émotion pathétique que commandait la situation.

Le troisième acte renferme la perle de la partition, une mélodie d'une tendresse et d'une mélancolie pénétrantes, chantée par Mlle Girard : c'est là une inspiration magistrale, digne en tous points de l'auteur de *Galathée* et des *Noces de Jeannette*. Il faut encore signaler dans cet acte la touchante romance de Crosti et un ensemble d'un large et beau caractère.

Il y a beaucoup de musique dans la partition de M. Massé; il y en a trop. En l'allégeant d'un bon quart, l'auteur retrouverait aisément dans la mise en valeur de ce qui reste, la compensation de ce sacrifice.

L'exécution est satisfaisante : Crosti met de la rondeur et du sentiment dans le rôle du brigadier. Montaubry, qui représente l'officier, n'a pas l'afféterie qu'on est quelquefois en droit de lui reprocher. Sa voix, un peu fatiguée dans les cordes graves, est toujours, dans le registre élevé, brillante et sympathique. Mlle Roze, ravissante sous ses toilettes à la mode de l'Empire, gazouille agréablement les morceaux que le compositeur lui a confiés. Le jeune Leroy a obtenu un vrai succès dans ses couplets du premier acte. Sainte-Foy se tire habilement d'un rôle qui n'est pas tout à fait dans ses moyens. Mais l'artiste à qui les auteurs doivent le plus, est certainement Mlle Girard, étourdissante de verve, d'esprit, de brio et de diable au corps.

G. Rome.

## BULLETIN

L'Empereur a visité à plusieurs reprises le palais et le parc du Champ de Mars. La grande galerie du travail et diverses installations du parc ont particulièrement attiré son attention.

Sa Majesté a exprimé sa vive satisfaction sur les divers détails de l'entreprise, et elle a pu s'assurer que l'Exposition serait entièrement prête au jour fixé pour l'ouverture.

Le dernier bal donné à l'hôtel de ville n'a pas été moins brillant que le précédent. Une foule immense de notabilités de toute sorte, appartenant au monde politique, financier et littéraire, se pressaient dans les vastes salles, décorées avec un luxe admirable. On y remarquait également plusieurs généraux et les sommités de la colonie étrangère. M. le baron et Mme la baronne Haussmann ont fait les honneurs à leurs hôtes avec une grâce parfaite, et les danses, pleines d'animation, se sont prolongées jusqu'au matin.

Le R. P. Hyacinthe a déjà donné une conférence à Bruxelles. C'est sous les voûtes de la vieille église dédiée à sainte Gudule qu'a retenti l'éloquente parole de l'éminent orateur.

Le thème choisi par le P. Hyacinthe était l'éducation.

Pendant plus d'une heure il a tenu l'auditoire entier sous le charme de sa parole; toute la haute société de Bruxelles se pressait au pied de la chaire de l'éloquent religieux.

La reine et plusieurs personnes de la Cour assistaient à cette magnifique conférence.

M. de Nieuwerkerke, surintendant général des beaux-arts, a écrit à M. Mérimée, à Cannes, que l'Empereur a bien voulu charger M. Munro d'exécuter en marbre le buste de M. Cousin pour l'Académie française.

M. Munro est un sculpteur écossais, plein de talent, qui avait commencé à Cannes le portrait de l'illustre académicien, et qui, à la prière de M. Mérimée, avait moulé son masque après sa mort.

La *Gazette de Milan* annonce que le gouvernement italien aurait empêché l'embarquement des caisses contenant les fresques de Luini, vendues au musée du Louvre par une famille patricienne de Milan. L'autorité, ajoute la *Gazette de Milan*, n'aurait fait, en mettant son veto, qu'appliquer la loi qui interdit l'exportation des chefs-d'œuvre constituant le patrimoine de l'art italien.

Le tableau des *Enfants d'Édouard*, de Paul Delaroche, depuis longtemps relégué dans les immenses magasins du Luxembourg, vient de reprendre sa place à ce musée.

Les magasins du Luxembourg recèlent dans leurs flancs des toiles précieuses; c'est d'eux qu'on a tiré dernièrement la plupart des tableaux qui composent la nouvelle galerie de l'École française au Louvre, entre autres les belles compositions historiques de Lethière et les tableaux religieux de Bourdon.

La musique de la garde de Paris, casernée aux Célestins, a exécuté, la semaine passée, en présence de Rossini, un hymne pour orchestre composé par l'auteur du *Barbier* en l'honneur de l'Exposition universelle.

On assure que la maison militaire du Prince Impérial est formée, et que le décret qui la constitue paraîtra le 16 mars, pour anniversaire de la naissance de Son Altesse Impériale.

MM. les commandants d'Espeuilles, Lamey, de Ligneville et Duperré seraient nommés aides de camp de Son Altesse Impériale.

Nos correspondances des Principautés-Unies nous apprennent que le prince Charles de Hohenzollern est rentré à Bucharest, revenant de visiter les diverses provinces de la Roumanie. Dans la capitale comme dans les autres villes, le prince a été accueilli avec un grand enthousiasme. Partout il s'est efforcé de soulager la misère, et l'on n'estime pas ses libéralités à moins de trois cent mille francs, c'est-à-dire au tiers de sa liste civile annuelle.

Nous recevons une lettre du représentant de la famille du comte Polocki, au sujet d'un bois qui a été inséré dans un de nos derniers numéros. D'après cette communication, il paraîtrait que les funérailles du noble Polonais n'ont pas eu lieu dans la forme qui a été reproduite par notre correspondant, et que celui-ci s'est à tort inspiré du souvenir d'autres cérémonies funèbres dont il avait été témoin précédemment. La réclamation qui nous est adressée résulte d'une susceptibilité trop honorable pour que nous ne nous empressions pas d'y faire droit.

TH. DE LANGEAC.

## GALILÉE

La représentation prochaine de *Galilée* au Théâtre-Français et le bruit naturel qui se fait autour de l'œuvre si impatiemment attendue de M. Ponsard, nous engage à donner à nos lecteurs un portrait du grand mathématicien. Nous l'accompagnons de quelques notes biographiques.

Galilée naquit à Pise, le 18 février 1564. Dès son enfance, il montra de grandes dispositions pour la mécanique. Toutefois, son père, voulant faire de lui un docteur, le poussa vers la médecine dès qu'il eut achevé son éducation littéraire. Mais le jeune homme se sentait tout particulièrement attiré par les mathématiques; aussi supplia-t-il Ostilio Ricci, très-versé dans cette science, de lui donner en secret quelques notions de géométrie. Il y prit tant de goût, que les études de médecine ne tardèrent pas à en souffrir, au grand déplaisir de son père, qui défendit à Ricci de lui donner plus longtemps des leçons. Mais Galilée, loin de se laisser abattre par cette défense, n'en mit que plus d'ardeur à apprendre seul ce qu'on lui interdisait d'étudier sous un maître; et son père, vaincu par tant de persévérance, le laissa enfin libre de s'abandonner à ses goûts.

Les ingénieux aperçus scientifiques du jeune homme commençaient à lui faire une réputation, lorsqu'il se lia avec le marquis Guido Ubaldi, savant géomètre, à la recommandation duquel il dut d'obtenir, à l'âge de vingt-cinq ans, la chaire de mathématiques de l'université de Pise. Excité par une telle faveur, il ne négligea rien pour la justifier, et, persuadé que la connaissance des lois du mouvement est la base de toute étude solide de la nature, il se voua tout particulièrement aux expériences qui devaient lui apprendre ces lois. Ce fut le point de départ de ses remarquables travaux et de ses importantes découvertes.

Obligé néanmoins de quitter la chaire de Pise pour se soustraire aux tracasseries que lui suscitaient les envieux, il alla continuer à Padoue, sur l'offre du sénat de Venise, ses leçons publiques et ses recherches expérimentales. Cette époque a été la plus éclatante et la plus heureuse de sa vie. Entouré de l'estime et de la considération de tous, il se livre en paix à ses études aimées, compose des traités, invente des machines, et, par la découverte ou au moins par l'application du télescope, pose les premières bases solides de la science astronomique.

Cédant malheureusement aux instances du grand-duc de Toscane, qui le rappelait à lui en le comblant de faveurs, Galilée quitta Padoue pour Florence, alors entièrement asservie à la cour de Rome. Bientôt on l'accusa de se mettre en opposition dans ses écrits avec les paroles mêmes des saintes Écritures, en soutenant le mouvement de la terre. En vain répondait-il à cela que l'objet des saintes Écritures était d'apprendre aux hommes le chemin de leur salut et non de leur enseigner l'astronomie. Force lui fut d'aller défendre sa cause en personne à Rome. Il la perdit, et défense expresse lui fut faite de professer désormais des opinions aussi contraires à la religion.

Galilée, de retour à Florence, n'en continua pas moins ses études, et voulant au moins accabler ses adversaires s'il était impuissant à les convaincre, il entreprit de rassembler dans une seule œuvre toutes les preuves physiques à l'appui de ses opinions. Les *Dialogues*, où il mettait en présence le système de Copernic et celui de Ptolémée, en laissant malicieusement au lecteur à conclure, sont l'œuvre de seize années de travaux. Leur apparition ranima toutes les passions religieuses. Galilée, sommé de comparaître devant le tribunal de l'Inquisition, malgré son grand âge et ses infirmités, dut se rendre encore une fois à Rome pour y passer en jugement. Il fut déclaré hautement coupable d'absurdité et d'hérésie pour avoir soutenu que le soleil était le centre du monde et que la terre gravitait autour de lui; et sa grâce ne lui fut accordée qu'à condition qu'il abjurerait publiquement ses idées.

« Cependant, dit le texte du jugement, pour que cette grave et pernicieuse erreur et transgression de ta part ne reste pas tout à fait impunie, et pour que tu deviennes plus circonspect par la suite, et pour que tu sois un exemple aux autres afin qu'ils s'abstiennent de pareils délits, nous décrétons que le livre de Galileo Galilei sera prohibé par un édit public, et nous te condamnons à la prison formelle de ce saint-office, pour un temps que nous limiterons à notre volonté; et, à titre de pénitence salutaire, nous ordonnons que, pendant trois années à venir, tu récites une fois par semaine les sept psaumes pénitentiaux, nous réservant le pouvoir de modérer, de changer ou de remettre en tout ou en partie les susdites peines ou pénitences. »

C'est à la suite de son abjuration prononcée solennellement dans le couvent de Minerve le 22 juin 1633, qu'on attribue à Galilée les paroles fameuses qu'il aurait prononcées à demi-voix en frappant la terre du pied : *E pur si muove*. « Et pourtant elle se meut! »

Galilée mourut aveugle le 9 janvier 1642. On a beaucoup discuté à l'effet de prouver que sa détention a été douce et que son interrogatoire fut exempt de tortures. C'est à la vérité une question médiocre de savoir quels moyens furent employés pour lui faire nier des vérités qu'il avait professées toute sa vie; le tout est de savoir que ces moyens ont été employés. Si le vieillard que l'on forçait d'abjurer sa foi n'a pas assez souffert, la science, elle, dûment tenaillée et étouffée dans son essor, a suffisamment mérité pour sa part la palme du martyre.

HENRI MULLER.

## LE ROI DES GUEUX

(Suite [1].)

### DEUXIÈME PARTIE.

### LES MEDINA-CELI.

— Il était quelle heure? dit Aïdda.

— Pas tout à fait minuit.

— Et depuis ce temps?

— Tu vas me croire folle... Depuis ce temps je songe, je cherche, je mets ma pauvre cervelle à la torture, et je le regarde dormir.

— C'est tout?

— Hormis un détail... Un peu avant que tu ne sortes, cinq hommes, enveloppés dans des manteaux bruns, ont monté l'escalier de l'hôtellerie. Ils se sont arrêtés à l'étage où est la porte du jeune gentilhomme, laquelle s'ouvre sur un corridor intérieur... J'ai failli mourir d'effroi, car j'ai cru qu'ils allaient faire invasion dans sa retraite; mais ils ne sont pas entrés.

— Et tu ne les as pas vus ressortir?

— Non, quoique j'aie toujours fait sentinelle.

— Alors, dit Aïdda, ils ont dressé une embuscade à sa porte. La retraite est coupée, et mon idée ne vaut rien.

— Quelle idée, ma bonne Aïdda?

— Comment faire pour tromper leur surveillance? murmura celle-ci au lieu de répondre.

La blonde Gabrielle se mit à chercher, mais elle ne trouvait point. Les larmes lui venaient aux yeux, tant elle accusait cruellement son impuissance.

Tout à coup Aïdda se toucha le front.

— Décroche ton hamac, dit-elle.

Gabrielle obéit sans demander d'explications, car elle avait grande confiance en son amie; Aïdda défit les cordes de soie destinées à soutenir le hamac, et les réunit par un nœud solide, puis elle dit :

— Ce n'est pas assez long : va chercher le mien.

— Que veux-tu faire? interrogea pour le coup Gabrielle, qui se mourait d'envie de savoir.

— Va vite! insista l'Africaine; le temps passe.

Gabrielle descendit quatre à quatre l'escalier qui conduisait chez sa compagne, et remonta l'instant d'après avec le filet léger qui servait de lit de jour à la belle Mauresque.

Les choses avaient bien changé pendant la minute qui venait de s'écouler. Elle trouva Aïdda appuyée sur le balcon, et causant déjà avec le jeune cavalier qui était à sa fenêtre.

Un quartier de grenade que l'Africaine tenait encore à la main apprit à Gabrielle de quel projectile on s'était servi pour interrompre le sommeil de son inconnu.

Notre Ramire allait vite en besogne. Malgré son sublime amour pour Isabel, il envoyait déjà des baisers à la volée.

Disons, pour l'excuser, que ces brusques réveils laissent la cervelle un peu troublée; sans doute, ce parfait amant n'avait pas bien la conscience de sa culpabilité.

Gabrielle resta tout interdite. Aïdda lui prit le hamac qu'elle tenait à la main, et se hâta d'allonger la corde.

Elle attacha une orange à l'un des bouts, et lança le tout au travers de la cour en disant :

— A vous, seigneur cavalier!

Ramire eut l'adresse de saisir l'orange et le cordon de soie. Il ne savait point encore de quoi il s'agissait et croyait à un pur enfantillage de jeunes filles.

— Merci, dit-il en portant l'orange à ses lèvres, j'aurais voulu seulement la partager avec vous.

Aïdda mit son doigt sur sa bouche d'un air si impérieux qu'il demeura muet et tout surpris.

Il se faisait du bruit dans la cour. Nos saltarines montaient l'escalier de l'hôtellerie, et Bobazon amenait ses chevaux à la fontaine.

Le doigt de l'Africaine ordonna le silence jusqu'au moment où Ximena entra chez l'Anglais, tandis que Carmen et Seraphina poussaient la porte de Cuchillo, le torréador. On se souvient peut-être que les trois danseuses, revenant des Delicias de Galfaros, avaient précisément parlé de l'étranger dont la tête était mise à prix.

C'était là un des premiers appâts qui avaient excité la convoitise de Bobazon.

Aïdda saisit au vol quelques bribes de l'entretien. Elle attendit immobile. Gabrielle avait le cœur serré, car le jour allait grandissant.

Bientôt il ne resta dans la cour que Bobazon, Migaja et Pepino. Dans l'ombre qui persistait au fond de cet entonnoir formé par les deux maisons jumelles, on voyait briller faiblement cette jalousie derrière laquelle Pedro Gil opérait ses mystérieux payements. Le bruit des voix montait. Aïdda vit Bobazon s'approcher de la jalousie pour écouter.

Elle saisit ce moment et dit tout bas à Ramire :

— Cavalier, ceci n'est point un jeu. Il s'agit de vie et de mort... Je vous adjure d'attacher solidement la corde à l'appui de votre balcon.

— Avez-vous donc besoin de moi, belles dames? demanda Ramire.

— Oui, répondit l'Africaine sans hésiter.

Ramire attacha la corde de soie à son balcon.

— Je suis tout à vous, reprit-il, dites-moi seulement ce qu'il faut faire.

Aïdda tendait la corde.

— Aide-moi, commanda-t-elle à Gabrielle

Leurs efforts réunis parvinrent à serrer un nœud qui fixait fortement l'autre extrémité de la corde au balcon de la fenêtre de Gabrielle.

Aïdda enjamba résolûment la barre d'appui et se suspendit à ce frêle soutien.

— Que faites-vous? s'écria Ramire effrayé.

Un cri s'était étouffé dans la poitrine de Gabrielle, plus morte que vive.

— J'essaye, répondit froidement l'Africaine.

Elle resta un instant balancée à la corde, en dehors, puis elle regagna le balcon.

— Il est plus lourd que toi! murmura Gabrielle qui avait deviné, car sa voix tremblait.

— C'est de la soie de Ceuta, répondit la Mauresque, dont un fil porterait un homme.

Elle ajouta en se forçant à sourire :

— Êtes-vous prêt, seigneur cavalier?

Pour toute réponse, Ramire enjamba à son tour l'appui de son balcon.

— Halte! s'écria Gabrielle, penchée tout entière au dehors.

Son doigt crispé montrait le fond de la cour, où se pas-

[1] Voir les numéros 583 à 61 .



ENTRÉE DU PRINCE CHARLES DE HOHENZOLLERN, A BUCHAREST, d'après un croquis communiqué. — Voir le Bulletin.

LE FORT DE PIGEON-HOUSE, DANS LA BAIE DE DUBLIN, d'après un croquis de notre correspondant en Irlande. — Voir page 141.

ait cette scène que nous avons racontée dans un des précédents chapitres : Moghrab surprenant Bobazon aux écoutes.

Ramire, suivant la direction indiquée par le doigt de la eune fille, vit le danger et se colla aux barreaux du balcon.

Aïdda, muette et pâle, dévorait des yeux les demi-ténèbres de la cour. La sueur ruisselait de son front.

Dès que Moghrab eut entraîné Bobazon pour lui confier a mission que nous savons, Aïdda frappa dans ses mains et dit :

— Allez !

Gabrielle ferma les yeux et posa la main sur son cœur qui défaillait. Ramire fit une première brasse. Les deux balcons crièrent à la fois et la corde s'allongea terriblement.

— Au nom de Dieu, fit Gabrielle, retournez sur vos pas !

— N'en faites rien, au nom de Dieu ! prononça l'Africaine d'une voix contenue, mais ferme.

Nous savons si Ramire était brave ; cependant il hésita. Rien n'épouvante comme la menace du vide, abîme béant qui s'ouvre sous vos pieds.

L'entreprise semblait si folle que toute réflexion lui devait être contraire.

— Mes belles, demanda Ramire, dont les doigts ressaisirent un barreau du balcon, n'y a-t-il pas une autre voie pour parvenir jusqu'à vous ?

— Aucune, répondit Aïdda

— Cet escalier ?

— Il vous faudrait passer devant la fenêtre de Cuchillo.

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)




*LE PARADIS PERDU* DE MILTON, illustré par GUSTAVE DORÉ. — SATAN PRÉCIPITÉ DANS L'ABÎME. [illegible]

## LE FORT PIGEON-HOUSE

DANS LA BAIE DE DUBLIN

L'entrée de la baie de Dublin présente un magnifique point de vue aux voyageurs qui arrivent à Liverpool. A droite, s'élève la colline rugueuse de Howth, avec ses baies coupées dans des rochers; tandis que sur le devant de la scène, à l'extrémité d'une ligne de maisons qui bordent la mer, se dresse le phare d'une blancheur éclatante. A gauche, on laisse la ville de Dalkey et celle de Dunleary, couronnées au fond de parcs et de plantations d'arbres que dominent les montagnes du comté de Wicklow.

Au milieu de la baie, en face de l'embouchure de la Liffey, se trouve le petit îlot granitique qui porte le fort de Pigeon-House. C'est sur ce rocher isolé, battu incessamment par les flots de la mer d'Irlande, et derrière d'épaisses fortifications munies de canons, que l'on a incarcéré les prisonniers fenians arrêtés lors des derniers troubles.

L'Irlande est le pays des disparitions mystérieuses, et le lord-lieutenant, rendu prudent par l'évasion de Stephens, a jugé bon de prendre de nouvelles et strictes précautions.

D'après le croquis que nous envoie notre correspondant, on peut juger que Pigeon-House n'est pas précisément un endroit de délices.

X. DACHÈRES

## COURRIER DU PALAIS

Une fille des champs. — L'*Office des théâtres*. — M. Sari contre MM. Mondin et Fombelle. — Associé ou employé? — Petits fragments de correspondances. — Le *truquage*. — M. Double et lord Hertford. — Console Louis XVI. — Un tiroir neuf dans un vieux meuble. — Un propriétaire qui n'a pas de goût. — Le procès des 26 chapeaux. — Expropriations. — Une question à résoudre. — A propos de bottes.

Une jeune fille de seize ans a tué à coups de serpe une pauvre femme qui courait la campagne, vendant de menus objets de mercerie . elle l'a tuée pour lui voler quinze

francs... moins que cela, si le jury l'en avait crue sur son affirmation : la marchande lui avait vendu quelques petits objets de son commerce, dont le prix total était de un franc quatre-vingts centimes; c'était dans l'intention de lui reprendre cette somme de un franc quatre-vingts centimes qu'elle l'avait frappée.

La vie d'une créature humaine d'un côté, un franc quatre-vingts centimes de l'autre, et ceci l'emportant sur cela, dans la tête d'un enfant de seize ans!

Vous avez passé plus d'une fois devant une vitrine du boulevard des Italiens, dont chaque carreau encadre une affiche de théâtre; plus d'une fois aussi peut-être vous êtes entré dans la salle que cette vitrine sépare de la voie publique. Là vous avez vu les affiches de tous les spectacles du jour appendues au mur avec le plan de tous les théâtres de Paris.

Cette salle n'est ni une boutique, ni un magasin, c'est une agence; c'est l'*Office des théâtres*.

Là vous pourrez louer une stalle ou une loge sans vous donner la peine d'aller jusqu'au théâtre où vous avez dessein de passer la soirée, et vous aurez bien regagné, en temps ou en frais de voiture épargnés, le supplément de prix que l'agence vous aura demandé.

Une très-heureuse nouveauté que cet *Office des théâtres;* et une seule chose m'étonne, je l'avoue, c'est qu'en l'an 1867 ce soit encore une nouveauté.

Si tendre que soit leur âge, ces nouveautés-là ont bien vite des procès, surtout quand elles réussissent, et l'*Office des théâtres* plaidait, il y a quelques jours, devant le tribunal civil de la Seine.

M. Léon Sari, autrefois directeur des Délassements-Comiques, est-il le copropriétaire de l'Office, l'associé de M. Mondin et de M. Javardat-Fombelle?

Oui, à l'entendre; même il prétend avoir conçu l'idée de l'entreprise, et revendique sur elle des droits de paternité.

— M. Léon Sari, disent de leur côté MM. Mondin et Fombelle, est tout simplement un employé qu'on peut congédier sans être tenu à lui payer autre chose que ses appointements échus.

Ni père, ni copropriétaire, ni associé, a dit le tribunal, ni employé dans le sens abaissé du mot; M. Sari était le gérant de l'Office; on lui avait demandé son concours, et dès lors on s'était implicitement engagé envers lui à l'admettre pour une certaine part dans les bénéfices réalisés et à le maintenir dans la situation qui lui était faite jusqu'à la dissolution de la société. Aujourd'hui M. Sari n'est plus à l'*Office des théâtres;* c'est à lui peut-être qu'il doit s'en prendre; mais il n'en est pas moins vrai qu'il ne saurait être exclu des gains d'une entreprise qu'il a aidé à fonder.

Et le tribunal a, par son jugement, alloué une indemnité de 20,000 francs à M. Sari.

Simple employé! il était assez difficile de prétendre que M. Sari n'était pas quelque chose de plus; surtout lorsqu'on lisait cette lettre de M. Colson, ce brave comédien que l'*Office des théâtres* a enlevé à la scène, et que le Vaudeville regrettera plus d'une fois.

« Voici ce que vous m'avez dit, écrivait M. Colson à M. Sari :

« Mon cher Colson, je vous présente M. Mondin et « M. Fombelle, mes associés. Nous désirons trouver un « homme qui puisse conduire le service de la vente, qui « exerce une surveillance sur la maison. Voulez-vous être « cet homme? Votre situation pourra devenir fort belle par « la suite. »

Et M. Colson ajoutait :

« Oui, vous êtes le fondateur de la maison dont on vous « expulse. Pourquoi n'avez-vous pas relu les *Faux Bonshommes?* Barrière vous aurait dit par la bouche de Péponet : « J'ai promis, c'est vrai, mais il n'y a rien d'é- « crit. »

« Ah! vous vous associez à la chicane, unie aux affaires, « vous ne prenez pas *trop* de précautions! »

Très-joli, « *trop* de précautions. »

Les affaires c'était M. Mondin, la chicane c'était M. Fombelle, ancien avoué.

Et M. Mondin lui-même traitait bien un peu M. Sari en égal, que je pense, lorsqu'il lui écrivait :

« Mon cher Sari,

« Nous dînerons à six heures et un quart à la maison. Faites-moi l'amitié de partager notre pot-au-feu. »

Si cordialement admis au pot-au-feu, cela ne sous-entend-il pas : admis aux bénéfices?

Et cette phrase : « Nous bavarderons de notre boutique. »

« Notre boutique » est terriblement éloquent.

Et les lettres de M. Fombelle, irrésistibles celles-là :

« Corne de bœuf! mon cher ami, il y a bien longtemps que je n'ai causé avec vous. »

On n'a jamais dit : « Corne de bœuf! » qu'à un égal.

Et ceci :

« Mon cher ami, vous êtes bien sévère pour mon invita- « tion. Chasser et causer! dites-vous; on voit bien que le « jeune homme vit de ses rentes, et tandis que Mondin et « moi sommes attelés au char, lui, tranquillement, béate- « ment, il chasse, il cause. »

Vous figurez-vous un subalterne parlant ainsi de son supérieur?

Et plus loin :

« Sachez, mon bon ami, que je suis renfermé dans une « manière de quadrilatère, dont je ne puis sortir avant le « 7 ou le 8 novembre, époque à laquelle l'Office aura pres- « que entièrement payé les traites que j'ai escomptées ici « dans l'intérêt de l'affaire. »

C'est un quadrilatère assiégé par les Anglais que celui dont parle M. Fombelle, cela se voit clairement. Eh bien, je vous demande un peu si c'est à un simple employé qu'on fait ces confidences-là?

Allons, la Cour pourrait bien confirmer le jugement du tribunal.

Tout homme et toute chose en ce bas monde ont leur ennemi, leur fléau, leur déception : l'art a la critique, la bonne chère l'indigestion et la gastrite, la célébrité a l'envie, l'amour a la trahison, Racine a M. Granier de Cassagnac, M. Millaud a M. de Villemessant, la passion de la curiosité a le *truquage*.

Le truquage, une épouvante pour les collectionneurs.

Il vous souvient de l'Exposition rétrospective de l'année dernière; et si vous ne connaissiez pas encore M. Double, elle vous apprit que peu d'amateurs avaient le goût aussi fin et aussi délicat et qu'on ne pouvait guère espérer rassembler plus de trésors sans prix, plus de merveilles de la *curiosité* qu'il n'avait fait.

Lord Hertford, dit-on, n'avait pas l'intention de prêter ses richesses artistiques au palais des Champs-Élysées, mais lorsqu'il apprit que M. Double y avait envoyé les siennes, son amour-propre de collectionneur n'y put résister; il prit dans son hôtel de quoi meubler tout un salon de l'Exposition, fit porter le tout à l'Exposition et offrit à la commission de renouveler trois fois ses envois.

A partir de ce jour-là, le nom de M. Double était connu de tout Paris et du monde entier : il avait eu la gloire d'exciter la jalousie de lord Hertford.

Les meubles Louis XVI ont pour M. Double un irrésistible attrait. Il avait acheté 6,000 francs de M. Barre, expert, une console en acajou ornée de bronze et de pâtes tendres, ancien décor de Sèvres. On disait que ce meuble avait appartenu à la reine Marie-Antoinette, et une *entrée* à l'aigle à double tête d'Autriche donnait quelque vraisemblance à cette attribution.

Or il arriva que, la console payée, M. Double ayant fait ouvrir le tiroir dont la clef était perdue, s'aperçut que le tiroir n'était pas contemporain de Louis XVI. Des experts examinèrent ce meuble avec attention, et déclarèrent que la partie intérieure était de fabrication moderne.

De là demande en résiliation de vente par M. Double pour cause d'erreur et de dol. M. Barre appela en garantie M. Spitzer dont il tenait lui-même la console.

Seconde expertise par M. Monbro; selon M. Monbro, le meuble est ancien, mais le tiroir est refait en bois neuf.

Le tribunal a résilié la vente, condamné M. Barre à rendre à M. Double les six mille francs reçus, et repoussé la demande de M. Barre contre M. Spitzer, celui-ci ayant vendu la console sans garantie, aux termes mêmes de la facture.

Mais c'est ce diable de *truqueur* qui échappe au juste châtiment de son crime. Bah! il n'est pas le seul à qui l'impunité soit acquise. L'auteur qui pastiche le style des vieux écrivains, le dramaturge qui retape après cent autres une situation trouvée par Pixerécourt ou par La Chaussée, la femme qui rajeunit son teint, ses yeux, sa bouche et sa taille, celle qui coud des phrases neuves à des sentiments usés, l'orateur qui ressemelle à son usage des discours qui en ont porté cent autres avant lui à la gloire et aux honneurs, le musicien qui nous fabrique une symphonie avec des bribes de Mozart, de Haydn et de Beethoven, tous *truqueurs* ou *truqueuses*, et pas un et pas une que l'on condamne à la prison ou à l'amende.

Je viens de parler des gens de goût; il a des personnes à qui le ciel a refusé absolument cet heureux don de l'intelligence du beau.... M. Salbat, par exemple, je n'hésite pas à le nommer.

Il a le bonheur d'avoir pour locataire M^me^ Cravero, une chapelière comme on en voit peu, ou plutôt comme on n'en voit pas. En doutez-vous? Jetez un coup d'œil sur son prospectus :

« Moi *seul*, Marie Cravero, à l'entresol, n° ... rue ... en face le *Masque de fer*. Rapport direct entre fabricant et consommateur. Chapeaux de soie, peluche velours, tout ce qu'il y a de beau, vendu dans les autres maisons de 15 à 18 francs, je peux les donner à 12 francs 50. »

Beaux chapeaux et belle rédaction.

M^me^ Marie Cravero a eu l'heureuse idée de faire peindre seize chapeaux sur la façade de la maison de M. Salbat; elle a fait sceller huit chapeaux aux barreaux des fenêtres de son entre-sol; enfin, sur les deux faces d'un transparent en verre blanc, elle a encore fait représenter la *forme* ou la *figure* d'un chapeau, à votre choix, avec ces mots : « Fabrique de chapeaux en tous genres. »

Eh bien! croiriez-vous que M. Salbat n'a pas trouvé cette décoration jolie, et qu'il a eu la folie de demander l'exécution de la clause d'un bail qui limitait le droit de M^me^ Cravero à un certain nombre de chapeaux peints? Le tribunal, pour lequel il n'y a pas de question d'art, mais seulement des questions de droit, n'a pas pu faire autrement que de donner gain de cause à M. Salbat.

Mais, entre nous, quelle mauvaise inspiration il a eue ce propriétaire! Quand je vous disais qu'il y avait des personnes absolument dénuées de goût. — Fi! le bourgeois!

Le règlement des indemnités relatives aux expropriations rendues nécessaires par l'élargissement du boulevard Pereire et l'achèvement de la rue Jouffroy, a occupé tout récemment les audiences du jury.

On sait comment les choses se passent en matière d'indemnité d'expropriations. La ville propose son chiffre, le locataire ou le propriétaire propose le sien, et si un arrangement amiable n'intervient pas, c'est le jury qui décide.

Il y a parfois de singulières différences entre la somme offerte par la ville et celle accordée par le jury. J'emprunte au compte rendu des dernières audiences du jury d'expropriation quelques chiffres très-curieux à mon sens :

Une maison de la rue de Saussure : offre de la ville, 4,000 francs; allocation du jury, 70,000 francs. Une portion du sol du passage Malesherbes : offre, 20 francs; allocation, 1,955 francs. Deux maisons de la route d'Asnières : offre, 71,555 francs; allocation, 215,000 francs.

Et au chapitre des indemnités accordées à des locataires, commerçants ou industriels :

Un loueur de voitures : offre, 8,000 fr.; allocation, 25,000 francs. Un lavoir : offre, 10,000 francs; allocation, 50,000 francs. Un entrepreneur de menuiserie : offre, 2,000 francs; allocation, 10,000. Un charron : offre, 15,000 francs; allocation, 60,000 francs. Un serrurier : offre, 200,000 francs; allocation, 475,000 francs.

Comment la ville et le jury peuvent-ils à ce point différer sur l'évaluation d'une même chose? Me l'explique qui pourra.

Savez-vous l'origine de l'expression *à propos de bottes?*... Ne croyez pas que ce soit *à propos de bottes* que je vous en parle, c'est du Palais qu'elle vient en droite ligne, et par conséquent un courrier judiciaire ne fait que ce qu'il doit en vous en disant l'origine.

Il n'est pas que vous n'ayez entendu parler de cette anecdote d'un seigneur de la cour de François I^er^, qui se plaignait au roi de son procès perdu et s'étonnait que les juges eussent pris la liberté grande de le *débotter;* c'est ainsi qu'il traduisait le *debotare* du texte de l'arrêt. Ce fut, dit la tradition, à partir de ce jour-là que les plaidoiries en latin furent interdites : « Ceci, nous apprend le *Dictionnaire universel* de M. Larousse, fit dire aux hommes de loi de l'époque, avec une amertume mêlée de quelque intention sarcastique, que l'antique usage de la langue des Romains avait été aboli *à propos de bottes.* » De là le dicton appliqué à tout ce qui se fait ou arrive sans qu'on puisse logiquement le prévoir.

MAITRE GUÉRIN.

## LE PARADIS PERDU

DE MILTON

*Illustré par Gustave Doré.*

En relisant dernièrement cette sombre et sublime épopée du *Paradis perdu*, nous nous disions que le génie de Milton pouvait seul affronter les grandeurs d'un pareil sujet. Nous nous disions aussi : Quel est l'artiste qui oserait aujourd'hui prêter, sans trembler, l'interprétation de son crayon à la pensée de l'immortel aveugle? Un seul nom se présentait à notre pensée, celui de Gustave Doré, et voici que notre rêve se trouve tout à coup réalisé par la publication d'un des plus magnifiques ouvrages qu'ait produits la librairie anglaise.

Cette splendide édition du *Paradis perdu*, illustrée par Gustave Doré, est due aux soins de MM. Cassel, Petter et Galpin, de Londres, qui ont déjà fait paraître des éditions anglaises du *Dante*, de la *Bible*, de *Croquemitaine*, du *Baron de Munchausen*, tous ouvrages où Gustave Doré a prodigué les richesses de son inépuisable talent.

En illustrant le *Paradis perdu*, c'était la première fois que notre artiste populaire se trouvait aux prises avec une œuvre classique de l'Angleterre, et l'on peut dire hardiment qu'il a su rester à la hauteur de sa réputation. Les grandioses conceptions du poëte se prêtaient merveilleusement du reste aux ressources de son talent si vigoureux et si souple à la fois.

Les images radieuses du Paradis se présentaient tour à tour avec les mystérieuses horreurs de l'Enfer. C'est là que Gustave Doré a su appliquer cette science des contrastes où il est presque sans rival dans l'école moderne.

Le sens moral que recherche le poëte se détache d'une façon saisissante à chaque scène que l'artiste traduit : ici dans les sombres abîmes où l'esprit du mal est précipité, là dans les sentiers fleuris de l'Éden. Les dessins, on peut le dire, laissent dans l'esprit une trace aussi profonde que les chants inspirés de Milton.

L'image de Satan a surtout été composée d'une manière admirable. Combien d'artistes, ne comprenant pas la grandeur sinistre du roi des anges déchus, nous l'ont-ils montré sous les traits d'un être laid et ridicule plutôt que terrible, ne cherchant que dans la convention l'expression de son caractère diabolique!

Gustave Doré, lui, n'a pas oublié cette profonde définition de la nature de Satan : « une âme isolée de Dieu. »

C'est ainsi qu'il a voulu interpréter cette terrible figure. En la contemplant, le lecteur se sent l'âme remplie des émotions les plus vives et les plus vraies.

Puis viennent les scènes du Paradis, qui toutes resplendissent d'une éblouissante lumière. Jamais on n'a tracé de tableau plus enchanteur des délices du séjour immaculé. Les merveilles physiques, dans tout leur rayonnement, sont là pour faire comprendre ce que devait être la perfection morale avant la chute de l'homme.

Mais à quoi bon prolonger l'éloge, quand on a la bonne fortune de pouvoir placer une partie de l'œuvre sous les yeux du public? C'est ce que nous faisons en le priant de porter son regard sur la planche de *Satan précipité dans l'abîme*, que nous publions dans ce numéro. Que nos lecteurs jugent : nous sommes certains d'avance qu'ils ne trouveront rien d'exagéré dans le témoignage de notre admiration.

R. BRYON.

## LE DERNIER JOUR DE LA CHASSE

La chasse est fermée, et les disciples de Nemrod sont, hélas ! condamnés à l'inaction pour huit mois. Les chiens sont rentrés au chenil l'oreille basse, tout marris des loisirs que leur fait une loi inexorable ; les fusils reprennent leur place aux râteliers, et les restaurateurs de Paris sont obligés de baptiser pigeons les perdreaux que les braconniers continuent à leur apporter sournoisement.

Que peut faire un chasseur, véritablement digne de ce nom, pendant ses longues journées d'inaction? Il songe à ses prouesses passées, il projette pour l'avenir de merveilleux exploits. S'il est lettré, il jette sur le papier ses souvenirs cynégétiques, et il a bien soin d'y prodiguer cet assaisonnement d'exagération qui communique une saveur particulière et attrayante aux aventures de chasse. S'il est artiste, son crayon est prompt comme la pensée ; il esquisse le tableau des scènes où il a été acteur ; il fait même des pointes dans le domaine fantastique, et sa verve ne se fait aucun scrupule d'amonceler, pour le plaisir des yeux, des hécatombes de faisans, de lièvres, de perdreaux et de bécasses.

Voyez ce dessin que M. G. Goddard, un chasseur au renom, a intitulé *le Dernier jour de chasse*. Peste ! s'il faut croire seulement la moitié de ce qu'on y voit, on est obligé de convenir que cette société ne fait pas la petite guerre au gibier et qu'elle contribue largement pour sa part à l'appauvrissement de poil et de plume dont la France est frappée. Mais, hâtons-nous de le dire, nous vous présentons ce croquis original sans vous imposer une confiance illimitée. Libre à vous d'en mettre la part que vous voudrez à l'actif du baron de Crac.

A. DARLET.

---

IMPRESSIONS DE VOYAGE

## EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Dix minutes après, j'entendis une détonation : Gregorgregorovitch avait cessé d'exister, et la population rentrait silencieuse dans la stanitza.

Un groupe s'avançait plus lent et plus compacte que les autres : c'était le groupe qui accompagnait ceux que la justice des hommes venait de faire veuve et orphelins.

Quoique peu disposé à la gaieté, je n'en demandai pas moins la maison de la belle Eudoxia Dogadiska.

On me regarda comme un homme qui arrive de la Chine. Il y avait quatre ou cinq ans qu'elle était morte. Mais, de même qu'on lit sur certaine tombe du Père-Lachaise : « Sa veuve inconsolable continue son commerce, » de même on ajouta :

— Sa jeune sœur la remplace, et avantageusement.

— Et leur respectable père ? demandai-je.

— Il vit toujours, et la bénédiction du Seigneur est avec lui.

Et nous allâmes demander à Ivan-Ivanovitch Dogadisky, respectable père d'Eudoxia et de Gruscha, une hospitalité qui nous fut accordée dans des conditions rappelant celle qu'Anténor reçut chez le philosophe grec Antiphon.

Notre retour eut lieu sans accident. Pendant la nuit, comme l'avait prévu notre chef d'escorte, le corps de l'abreck avait été enlevé.

Le lendemain, à notre retour de Tchervelone, avant de me présenter chez le colonel Chatinof, j'envoyai chercher les hiemchiks.

Moynet était dans le vrai : ils dirent que, la gelée ayant augmenté, c'était maintenant trente roubles.

Je pris mon papak ; je bouclai mon poignard, ce compagnon obligé de toute sortie, et je me présentai chez le colonel Chatinof.

Il m'attendait depuis le moment où on lui avait remis ma carte. Il s'était couché la veille à près de minuit, comptant toujours que j'allais venir, et s'était levé au jour.

Il parlait à peine français ; mais, prévenue de mon arrivée, sa femme entra et nous servit d'interprète.

C'est une fois de plus constater, sous ce rapport, la supériorité de l'éducation des femmes sur celle des hommes, en Russie.

Le colonel se doutait bien que j'avais quelque demande à lui faire et se mit de lui-même à ma disposition.

Je lui expliquai le besoin que j'avais de six chevaux pour gagner Kasafiourte. Une fois à Kasafiourte, le prince Mirsky, auquel j'étais recommandé, se chargerait de mes moyens de locomotion jusqu'à Tchiriourth, où je retrouverais la poste.

J'avais deviné juste. Le colonel mit toute son écurie à ma disposition. Seulement, il prétendit que les chevaux ne seraient prêts à partir que lorsque j'aurais déjeuné avec lui.

J'acceptai, mais à la condition que l'invitation me serait renouvelée par ce charmant bambin de dix ans, qui connaissait M. Dumas et avait lu *Monte-Cristo*.

On ouvrit la porte qui conduisait à ses appartements. Il avait l'œil collé à la serrure ; on n'eut qu'à le faire entrer.

Ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'est qu'il ne parlait pas français et avait lu *Monte-Cristo* en russe.

En déjeunant, la conversation tomba sur les armes. Le colonel vit que j'étais grand amateur; il se leva et alla me chercher un pistolet tchetchen, monté en argent et qui, outre sa valeur matérielle, avait une valeur historique.

C'était le pistolet du naïb lesghien Meelkoum, rajak tué par le prince Chamisof sur la ligne lesghienne.

Pendant le déjeuner, le colonel avait envoyé les six chevaux prendre notre tarantasse et notre télègue, et commandé une escorte de quinze hommes, dont cinq Cosaques du Don et dix de la ligne.

Le voitures et l'escorte vinrent nous attendre à sa porte.

Je pris congé de lui, de sa femme et de l'enfant, avec une véritable reconnaissance. — L'hospitalité russe, au lieu de se démentir, semblait devenir plus large et plus prévenante, au fur et à mesure que je m'approchais du Caucase.

Le colonel s'informa si nous étions armés, si nos armes étaient en bon état, fit de sa bouche un petit discours à notre escorte, et nous partîmes, nos cinq Cosaques du Don faisant avant-garde, et nos dix Cosaques de la ligne galopant aux côtés de nos voitures.

Nos deux hiemchiks nous regardaient partir d'un air consterné. — Ils étaient revenus proposer de nous conduire pour dix-huit roubles et même pour seize; mais Kalino leur avait répété en excellent russe ce que je leur avais déjà dit en mauvais, et ils se l'étaient, cette fois, tenu pour dit et bien dit.

Ils s'étaient alors rabattus sur notre jeune officier de Derbend, avec lequel ils avaient d'abord fait prix à douze roubles, puis qu'ils n'avaient plus voulu conduire que pour dix-huit; enfin, craignant qu'il ne leur échappât, comme nous, ils en étaient revenus à la somme primitive.

Il en résulta que notre jeune officier, après avoir fait prendre à sa kibitka la place intermédiaire qui lui était destinée entre la tarantasse et la télègue, — était monté avec Kalino sur la banquette de devant de notre tarantasse, et que notre escorte s'était augmentée, non-seulement d'un brave officier, mais aussi d'un bon compagnon.

Sans compter le cuisinier arménien qui faisait si bien le schislik.

A cinq cents pas des dernières maisons de Schoukovaïa, nous retrouvâmes notre éternel Terek, qui nous barrait la route pour la dernière fois, et qui traçait la limite des États russes entièrement soumis.

De l'autre côté, nous étions en pays ennemi.

Au delà du pont que nous avions devant les yeux, tout homme que nous rencontrerions sur la route pouvait avoir, sans remords, dans son fusil, une balle à notre disposition.

Aussi, au bas du pont, bâti par le comte Voronzof et qui se dresse par une pente extrêmement rapide, existe-t-il une barrière près de laquelle s'élève un corps de garde, et veille une sentinelle.

Aucun voyageur ne passe plus seul. Si c'est un personnage considérable, il doit avoir une escorte; s'il est du commun des martyrs, il doit attendre l'occasion.

Au delà du pont, enfin, *la ligne* est franchie.

ALEXANDRE DUMAS.

*(La suite au prochain numéro.)*

[1] Voir les numéros 558 à 619.

---

## COURRIER DES MODES

A la veille d'une moisson inouïe dans les fastes de l'histoire, Paris semble se reposer pour reprendre ses forces ; la nouveauté, toujours si empressée d'attirer les regards, reste enfouie dans les ateliers ; elle attend le grand jour de l'ouverture de l'Exposition pour déployer sa bannière, et la saison toute printanière dont la Providence nous gratifie cette année fait fleurir la violette et bourgeonner le lilas, sans activer la production des toilettes nouvelles.

C'est pourquoi, chères lectrices, vous n'avez pas vu votre fidèle chroniqueuse la plume à la main depuis deux semaines. Ce repos forcé cesse enfin, et désormais les sujets de causeries ne nous manqueront pas.

J'entends déjà les questions qui m'arrivent de toutes parts : — Va-t-on porter des crinolines ? Les robes seront-elles courtes ou à traîne ? Et les chapeaux ? — Les chapeaux, mes belles lectrices, sont plus petits que jamais ; les robes de campagne ou de voyage seront courtes ; celles de salons ont une traîne formidable ; quant à la crinoline... si vous voulez, nous entrerons ensemble dans les magasins de la *Ville de Saint-Denis*, rue du Faubourg Saint-Denis ; nous pourrons y puiser une foule de renseignements précieux. Les étoffes sont jolies et d'un prix raisonnable ; il est facile de s'en rendre compte en demandant à cette maison sa collection d'échantillons, qu'elle expédie *franco* accompagnée d'un prospectus illustré des modèles de ses confections de printemps. Je remarque de très-jolis costumes en tissu *Sultane*, des pardessus *Batelière* de laine côtelée ou de faille perlée, des toilettes d'enfant simples et de bon goût ; mais la lingerie de ménage, pour laquelle la *Ville de Saint-Denis* a ouvert des salons spéciaux depuis son agrandissement, mérite une mention particulière par ses qualités solides et son bon marché. L'article *perse* pour meubles et les rideaux de mousseline suffiraient pour attirer les femmes économes dans cette honorable maison.

On garnit toujours avec des perles ; en ce moment, c'est l'ambre qui fait fureur. Les teintes dorées de l'ambre sont seyantes, les brunes ne se plaindront pas de cette fantaisie de la mode. On voit chez MM. Ransons et Yves, rue de la Chaussée-d'Antin, 6, des guipures perlées d'ambre, des franges en perles d'ambre pour les chapeaux ; il y a aussi des parures complètes avec boutons, agrafes, bracelet et jeannette en ambre et velours noir. Ce qui m'a beaucoup charmé dans les magasins de la *Ville de Lyon*, ce sont les *rubans Jardinière*, qui sont généralement du nº 12. Ces rubans ont sur le bord une fine guirlande brochée en petites fleurs des champs, bluets, pâquerettes et coquelicots. On les emploie à orner des chapeaux de paille... grands comme la main, il est vrai, mais d'une forme très-coquette et très-joliment décorée en fleurs des champs rappelant la vignette du ruban ; les guides flottent derrière et les brides doublées de tulle sont attachées au cou par un bouquet de fleurs.

Les plus difficiles pourront se contenter cette année à la *Ville de Lyon*, qui attend la foule devant sa vitrine de l'Exposition et dans ses magasins.

Il y aura des nuances charmantes aux étoffes de printemps. La couleur capucine bronzée est une couleur à succès ; on peut en essayer sur des soieries de bal défraîchies, et pour cela il faut s'adresser à la *Teinturerie européenne*, maison Perinaud, boulevard Poissonnière, où l'on obtient des merveilles au moyen de combinaisons chimiques propagées par leur inventeur, M. Perinaud. Il y a là, pour les femmes élégantes, des ressources dont il est facile d'apprécier la valeur.

La parfumerie, dont je devrais parler plus souvent dans ce courrier, est nécessaire à toutes les personnes soigneuses de leur beauté; nous nous occuperons des articles les plus en vogue.

Voici premièrement l'*Eau* et la *Pommade vivifiques* dont les qualités sont reconnues ; leur emploi journalier donne à la chevelure le brillant et la souplesse. L'Eau arrête immédiatement la chute des cheveux, elle débarrasse la tête des pellicules ; la Pommade les fait épaissir ; son parfum délicieux n'est pas le moindre de ses mérites.

Dans ces excellentes compositions préparées par un de nos plus savants chimistes, il entre toutes les substances reconnues efficaces pour tonifier la chevelure, et les doses sont combinées de manière à produire des résultats étonnants.

Le dépôt est à Paris chez M. Binet, rue de Richelieu, 29. Je suis bien sûre que nos aimables voyageuses ne l'oublieront pas, bien qu'elles aient le moyen de se faire expédier ces produits. Quand on a l'habitude de les employer, on ne saurait y renoncer ; il est plus que jamais nécessaire d'avoir de beaux cheveux.

ALICE DE SAVIGNY.

---



## REBUS




*Explication du dernier Rebus :*

Dans les grandes villes, plus d'un malheureux manque du nécessaire.



---

Le savant et ingénieux auteur de *l'Histoire romaine à Rome*, le regrettable M. J.-J. Ampère, a laissé plusieurs grands travaux qu'il achevait à peine quand la plume est tombée de sa main mourante. Une de ces œuvres posthumes, la plus considérable de toutes, *l'Empire romain à Rome*, vient d'être publiée à la librairie Michel Lévy, par les soins des exécuteurs testamentaires. L'éminent académicien qui dans ses premières études, si animées, si piquantes, si éloquentes même, avait conduit le lecteur jusqu'à la fin de la République, consacre son nouvel ouvrage à la Rome des Césars, dont il reconstruit l'histoire, d'après les monuments, avec un instinct d'artiste associé à une pensée morale qui ne l'aveugle jamais. En augmentant l'estime que M. Ampère s'était acquise par son caractère et son talent, ce livre, tout plein de belles pages et d'instructives leçons, rendra plus sensible encore la perte qu'a faite en lui la littérature contemporaine.

ÉMILE AUCANTE.

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7




LE DERNIER JOUR DE LA CHASSE; dessin de M. G. Goddard. — Voir page 143.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

RIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

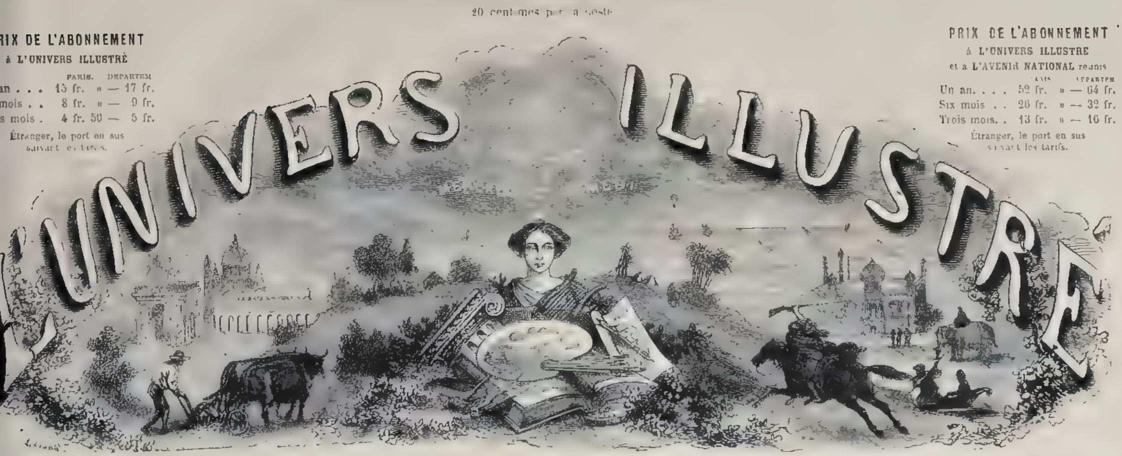
| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| an . . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| mois . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| s mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 621.
**Mercredi 6 Mars 1867.**

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Le *Petit Manteau-Bleu* des oiseaux du Luxembourg. — Pierrots et palombes. — Les amis du vieux copiste. — Un drame destiné à la Comédie-Française, qui sera peut-être joué aux Folies-Saint-Germain. — Une étude de mœurs. — Les trois bals. — Le cousin Béralde. — Souvenir de Charles Nodier. — L'escompte littéraire. — Le premier rendez-vous — L'amour fouetté.

Les propriétaires et les concierges de Paris qui dressent des tables de proscription contre les locataires pourvus de chiens, de chats et autres animaux domestiques, ont donné naissance à une industrie assez touchante : celle des distributeurs de miettes de pain et de galette, aux pigeons et aux moineaux de nos jardins publics.

Vous est-il arrivé de traverser, dans l'après-midi, les Tuileries ou le Luxembourg? Vous y aurez probablement vu un tableau qui ne manque pas de grâce. Un homme se promène à petits pas le long des pièces de gazon, des bassins ou des treillis qui séparent les allées des massifs de fleurs. Il a la démarche et l'attitude du cultivateur qui ensemence son champ. Devant lui, autour de lui, sur son épaule, au-dessus de sa tête, voltige une nuée de passereaux et de palombes, dont le cercle s'agrandit ou se resserre suivant que les miettes s'éparpillent ou s'amassent, suivant que le bienfaiteur étend ou retire sa main.

Quand la solitude est complète, quand les curieux et les gamins se tiennent à l'écart, il n'est pas rare de voir ces oiseaux familiers s'enhardir, se rapprocher, battre de l'aile et venir se poser sur les doigts amis, dont ils ne se méfient plus : jusque dans ces évolutions, on reconnaît les différences des caractères et des espèces : le moineau est plus effronté, le ramier plus tendre ; l'un s'avance en sautillant d'un air tapageur, comme si le bienfait lui était dû ; l'autre salue en marchant, remue son joli bec rose, fait entendre un *rourou* de remerciement et de plaisir, comme s'il ne



EXPOSITION UNIVERSELLE. — MAISON OUVRIÈRE CONSTRUITE AUX FRAIS ET SUR LES DESSINS DE S. M. L'EMPEREUR ;
dessin d'après nature, par M. Delannoy. — Voir le Bulletin.

voulait rien devoir qu'à l'amitié du donateur. On dirait toujours que le moineau veut piller la main qui le nourrit, et que le pigeon veut la baiser.

J'avais remarque, dans le jardin du Luxembourg, près de la grande allee de l'Observatoire, un de ces *petits manteaux-bleus* de la bohême emplumee. Il avait, au plus haut degré, la physionomie de l'emploi, où il reussissait d'ailleurs à faire des prodiges. Cinquante-cinq ou soixante ans, une figure intelligente et mélancolique, un crêpe au chapeau, des vêtements où se révélait une pauvrete decente et soigneuse, cet air de douceur resignée particulier aux âmes qui ont souffert et ne se sont pas aigries. Il paraissait vivre dans une intimite parfaite avec ses oiseaux, qui lui faisaient cortege et ne le quittaient qu'à la grille. Ils se laissaient prendre, gronder, caresser, porter sur le poing, comme les gerfauts des châtelaines du moyen âge. Et quel chagrin, lorsque des passants indiscrets ou des ecoliers criards se jetaient à travers cette aimable scène et dispersaient les convives! Tandis qu'ils s'échelonnaient tristement dans les touffes de lilas ou sur les branches des tilleuls, l'inconnu lançait au trouble-fête un regard de reproche qui m'allait au cœur. Sans doute il me savait gré de mon attention à ne pas effaroucher ses hôtes : je m'approchais doucement; les oiseaux me regardaient en dessous sans se déranger, et lui, d'un petit signe amical, il semblait me dire que je ne l'effrayais pas.

Vers cette époque, j'eus besoin de faire copier un drame en huit actes, que je destinais à la Comédie française, et qui sera peut-être joué au théâtre des Folies-Saint-Germain. Je demandai l'adresse d'un copiste : on m'indiqua M. Sorel, rue Servandoni; je montai cinq ou six étages d'un escalier sombre et claudicant, et comme il ne sagit pas ici de filer une scène de surprise, je vous dirai tout de suite que je reconnus en M. Sorel — le père Sorel, comme l'appelait sa portière, — le restaurateur bénévole des pierrots et des pigeons du Luxembourg.

M. Sorel me reconnut aussi; il avait son chapeau sur la tête, son petit sac de toile à la main, et il se disposait à sortir.

— Excusez-moi, me dit-il avec son sourire triste; les horloges viennent de sonner midi : mes pensionnaires m'attendent.

Je lui expliquai brièvement le but de ma visite, et lui présentai un énorme rouleau de papier, couvert de surcharges et de ratures : il ouvrit au hasard, en lut dix lignes, et me dit :

— Ah! je sais ce que c'est; j'ai déjà copié bien des fois ce que les petits journaux appellent *la Croix de ma mère*... Je desire vous porter bonheur!

Sa chambrette etait comme sa personne, pauvre et propre : il n'y avait, en fait de mobilier, que le strict necessaire. Un portrait de femme, pastel à demi effacé, encadre de noir, était accroché à la cloison qui faisait face au lit de sangles.

— Pardonnez-moi ce petit retard, lui dis-je; je ne suis plus tout à fait un étranger, n'est-ce pas? ni pour vous, ni pour votre clientèle?...

— Si peu etranger, reprit-il avec une nuance de gaieté pareille au rayon de soleil dans un ciel humide, que je veux vous initier à mes petits secrets... Tenez, quand vous êtes arivé, j'allais sortir... depuis, quelques minutes se sont écoulées... maintenant, je vais rester, et vous allez voir!

Il ouvrit sa fenêtre; il me montra, par-dessus les tuyaux de cheminée et les toits des maisons voisines, les cimes des grands arbres du Luxembourg, où les gelées blanches de novembre avaient encore laissé quelques feuilles. — A présent, attendons! ajouta-t-il.

L'attente ne fut pas longue : un quart d'heure après, deux beaux pigeons au cou mordoré vinrent se poser sur l'appui de la fenêtre; puis il en vint deux autres, puis quatre, puis une bande de moineaux.

M. Sorel commença sa distribution à domicile.

— Il fallait bien prévoir le cas où je serais malade! me dit-il en jouissant de ma surprise; puis il ajouta :

— Monsieur, je ne sais pourquoi je me suis senti porté vers vous par un mouvement de confiance : c'est sans doute la maniere dont vous nous regardiez, moi et mes bêtes... Je suis un pauvre copiste qui ai commencé par être un pauvre poëte... mais rassurez-vous; il y a longtemps que j'ai brûlé mes manuscrits. J'avais un ami : il m'a trahi; j'avais un fils; il est parti en emportant mes modestes epargnes; j'avais une femme : elle est morte : à cinquante-six ans, il ne me restait plus personne à aimer; j'étais seul au monde, et cependant je ne pouvais vivre sans affection.

J'achetai un chien; celui-là m'aimait! Je partageais avec lui mon morceau de pain; mais la pauvreté augmentait avec l'âge : mon logement etait trop cher; je fus forcé d'en chercher un autre. Partout où je me presentais, les concierges me disaient brusquement : Nous ne voulons pas de chien; passe pour les locataires du premier, et encore! ils payent en conséquence, et il n'y a d'ordures que sur un palier; mais vous, mon bonhomme, au sixième! Que deviendrait notre escalier? Tout ce souci pour un logement de deux cents francs! Non, pas de chien, — ou ce sera cinquante francs de plus!

Que pouvais-je faire? Je cédai le chien à un sacristain de Saint-Sulpice, puis je vins bien tristement me promener au Luxembourg. Je n'avais pas eu le courge de manger, et je tenais mon pain à la main. Des moineaux jouaient et jasaient dans l'allee. Machinalement je laissai tomber quelques miettes : ils se jetèrent dessus et eurent l'air de m'en demander encore. Un beau ramier roucoulait sur une branche morte; il vint s'abattre à deux pas de moi. Alors je doublai la dose; il me sembla qu'un premier lien, encore bien leger, m'unissait à ces oiseaux du bon Dieu, et que je n'etais plus aussi seul. Au bout d'une heure, quand je sortis du jardin, la connaissance était faite.

Je revins le lendemain, puis tous les jours : je calculai qu'avec trente sous par mois je pouvais nourrir mes nouveaux amis; c'était bien moins que ne m'eût coûté mon chien, et ce méchant concierge n'avait rien à dire. La connaissance devint de l'amitie; je leur donnai des noms : tantôt les noms d'amis de college qui étaient morts; tantôt ceux des héros de poëmes ou de romans qui avaient emu mes jeunes annees : Tenez, voilà Georges, Raoul, Edmond, Fréderic; — et voilà Stenio, Trilby, Rolla, Fortunio, Stello, Valentin! — Ne vous moquez pas trop!... Je me demandais parfois si ces morts aimés ou ces creations ideales n'avaient pas pris des ailes et ne se deguisaient pas sous cette forme aerienne pour venir me revoir et me consoler!...

Il me restait encore une experience à faire : Comment amener mes hôtes jusque sur ma fenêtre et dans ma chambre? Voici de quelle façon je m'y pris : J'eus le courage de passer quatre jours sans aller au Luxembourg. Le cinquième jour, j'y retournai, tenant dans chaque main un petit pain de gruau. Mes affames m'assaillirent, m'entourèrent, frôlèrent mon chapeau, se posèrent sur mon épaule; je fus inflexible; mes mains ne s'ouvrirent pas : je fis ainsi le tour du grand bassin, des parterres, du carré des joueurs de paume; je remontai et redescendis l'allée de l'Observatoire; puis je revins sur mes pas jusqu'à la grille, toujours escorte de mes oiseaux qui couraient ou voletaient après moi, fort étonnes de mes rigueurs. A la grille, les palombes s'arrêtèrent; mais les moineaux sont aussi à leur aise dans la rue que dans les jardins; ils se gardèrent bien de lâcher prise : je montai mes six etages avec une agilité de jeune homme; j'ouvris à la hâte ma fenêtre, et j'etalai sur l'appui toutes les miettes de mes deux pains cinq minutes après, j'avais trente moineaux; puis ils m'amenèrent les palombes. A présent, dès que je retarde d'une heure ma promenade quotidienne, je suis sûr de leur visite : ils sont dispensés, Dieu merci! de passer devant la loge du concierge, — et je ne suis plus seul!...

Je serrai cordialement la main du pauvre copiste. Quand nous eûmes réglé — et ce fut bientôt fait — le prix de son travail, je le priai de l'accepter d'avance, et de me permettre d'y joindre un modeste appoint, — afin, lui dis-je, qu'il pût ajouter, de temps à autre, une brioche ou un baba au pain quotidien. Depuis lors, je ne suis pas sans scrupules : ces oiseaux ressemblent peut-être aux hommes. Qui sait? Si, n'ayant plus faim, ils devenaient ingrats! Et si le père Sorel perdait ses derniers amis!

~~~ L'Exposition prochaine commence à nous amener quelques-unes de nos connaisances de province. Mais toutes ne viennent pas uniquement pour admirer les prodiges de l'industrie moderne, les merveilles de la mécanique et la métamorphose du Champ de Mars en arène pacifique.

Il y a trois semaines, en voyant arriver mon vieux cousin Beralde, qui n'etait pas venu à Paris depuis les bals de la duchesse de Berry et les concerts de la comtesse d'Appony, je ne pus retenir une exclamation de surprise :

— Vous, mon bon cousin? que diable venez-vous faire ici?

— Étudier les mœurs, me répondit-il avec sang-froid.

— Les mœurs! Et combien de temps comptez-vous nous donner?

— Quinze jours.

— C'est peut-être un peu court... Songez donc, pour nous contenter d'un exemple, que Duclos, au dernier siècle, y mit dix ans, et que son livre n'est qu'une esquisse.

— Je te dis, moi, que quinze jours me suffisent. Ce n'est pas pour rien que j'ai choisi la dernière quinzaine du carnaval. Vois-tu quelquefois mon brillant neveu, Gontran de Melcy?

— Rarement; mais je sais que Balzac l'eût appelé *La fleur des pois*, qu'il est admirablement lancé dans tous les mondes...

— Entiers?...

— Et autres : qui peut le plus, prefère le moins...

— Eh bien! il faut que, par ta protection et la sienne, j'obtienne trois invitations de bal : mais entendons-nous, pas de la même nuance : un bal de jeunes filles, un bal de femmes du *grand monde*, comme dit ma quasi-contemporaine, la comtesse de Boigne; et un bal de... de... comment les appelle-t-on maintenant?

— Les dames du lac...

— O Walter Scott! ô Rossini! ô *matutini albori!* Et Béralde se mit à fredonner d'une voix septuagenaire la célèbre cavatine de Malcolm, qu'il avait faite sienne par sa façon de la chanter.

Quinze jours après, il est venu prendre conge de moi, et m'a dit gravement.

— Je sais ce que je voulais savoir; mon étude de mœurs est faite; Gontran m'a accompagné dans les trois bals où je l'avais prie de me présenter... sans qu'il s'en doutât, je l'ai observe... Maintenant, veux-tu que je te dise la difference entre mon temps et le vôtre? De mon temps, on etait réservé avec les jeunes filles, galant avec les jeunes femmes, poli avec les pécheresses ..

— Et aujourd'hui?

— Aujourd'hui on est inconvenant avec les premieres, glacial avec les secondes, grossier avec les dernières...

— Et alors?

— Alors... il ne m'en faut pas davantage : toutes les mœurs d'une epoque sont là : dans l'attitude d'un jeune homme à la mode vis-à-vis de ces trois classes de femmes : la jeune fille qu'il peut épouser, la femme à laquelle il peut plaire, et la femme qu'il peut acheter. Bonsoir! je cours remettre des sabots, et donner des prix de vertu à mes bergères!

Chose curieuse, en effet, que ces differences et ces contrastes d'une génération à l'autre! J'en trouve la preuve dans une œuvre toute filiale qui m'arrive de Pont-Audemer, la *Vie de Charles Nodier*, par Mme Mennessier-Nodier. Il y a, dans ce livre, un fond de melancolie et d'amertume, dont s'etonnera peut-être la jeune littérature. Mais quand on se souvient de la vogue inouïe qu'obtenaient, pendant les dernières annees de la Restauration et les premiers temps de la monarchie de Juillet, les romans, les nouvelles, les fantaisies, les rêves de Charles Nodier, on comprend que ceux qui l'ont aimé et à qui sa mémoire est restee chère, ne puissent voir sans une douloureuse surprise son nom et ses ouvrages s'estomper peu à peu dans cette espèce de vague qui est à l'oubli ce que le crépuscule est à la nuit. Hélas! il y a à cela plusieurs raisons, sans compter ce mouvement de bascule auquel doivent s'attendre les plus charmants artistes ou ecrivains de second ordre. La mode est une fée, elle n'est pas une muse; et l'on n'ignore pas les mauvais tours que les fees aiment à jouer aux depens de leurs favoris : il faudrait d'ailleurs savoir si Nodier n'est pas puni par où il a peché, s'il n'a pas escompté sa gloire, et si, en accablant de compliments et de panegyriques les premiers rôles, les doublures et les comparses du romantisme, il ne s'est pas exposé à n'être plus vanté par ses confrères, du moment qu'il n'était plus là pour les louer. Mais ces questions seraient trop lourdes pour un chroniqueur. Relisez *Séraphine, Jean Sbogar, Smarra, Thérèse Aubert*; toutes ces créations d'un aimable esprit qui nous semblait alors avoir les papillons pour frères et les abeilles pour sœurs, — et laissez-moi vous raconter, avec Mme Mennessier, une anecdote qui vous prouvera que Nodier fut aussi précoce en ardeurs romanesques que Mozart en intuitions musicales.

Il y avait une fois, en 1792, non pas un roi et une reine — où étaient-ils? — mais une grande dame, la baronne d'A..., qui n'avait plus que quelques mois à ne pas s'appeler citoyenne. En attendant, elle trouvait moyen, au milieu de l'incendie révolutionnaire, de faire parler de ceux qu'allumait sa beaute merveilleuse. La voir, l'adorer, lui ecrire, demander un rendez-vous, l'obtenir, fut pour Nodier l'affaire de quelques jours; il avait alors onze ou douze ans.

« Mais aux cœurs bien épris comme aux âmes bien nées,
Le roman n'attend pas le nombre des annees! »

Donc la belle avait accordé à ce tendre agneau l'heure du berger, qui ne devait être, ô douleur, que le quart d'heure de Rabelais. Voilà Nodier qui arrive, à la nuit tombée, sous les epais ombrages de Chamars, quelque chose comme les Champs-Élysées de Besançon. Il est pâle, tremblant, effrayé de son audace, epouvanté de son bonheur, et d'avance ne sachant qu'en faire. Une forme blanche se glisse sous la charmille, et se rapproche de lui. Fidèle au classique programme, il se jette aux pieds de l'idole; il eut affaire à ses mains : ces mains adorables s'abaissent, l'etreignent, le retournent et... lui administrent une correction maternelle.

*L'amour fouetté!* Ne dirait-on pas une page de l'anthologie grecque? Et le joli sujet de poésie pour le futur eleve d'Eulogo Schneider, traducteur d'Anacréon!

A. de Pontmartin.

## BULLETIN

Les travaux entrepris dans le jardin du Luxembourg se poursuivent avec la plus grande activite, et de nombreux curieux ne cessent d'en suivre les differentes phases.

Un des resultats auxquels ils tendent consiste dans le relèvement du sol de la pépinière, qui présentait une différence de niveau considerable avec les terrains avoisinants du jardin.

Cette partie remaniée de la promenade conservera son ancien caractére; elle sera plantée en jardin anglais et separée du reste du jardin par une grille légere remplaçant le mur de clôture aujourd hui disparu.

Un réseau d'egouts pour l'assainissement des allees et une distribution d'eau pour l'arrosement completeront ce travail de transformation.

Pour remblayer la pépinière, on se sert des terres provenant d'une partie du jardin restée en contre-haut par suite de la régularisation de la pente du boulevard Saint-Michel, aux abords de la rue Soufflot et de l'ouverture de la rue de Médicis. Le transport de ces terres s'effectue à l'aide d'un chemin de fer et de wagons traînés par une locomotive.

On se propose d'abaisser la partie du jardin en contre-haut dont il vient d'être question, et de lui donner une pente uniforme venant rejoindre le niveau de la terrasse centrale. Une pelouse gazonnee, decorée de quelques massifs et de corbeilles de fleurs, continuera de regner le long de la grille, de maniere à encadrer symetriquement la fontaine de Médicis. Les quinconces situés près de la terrasse seront maintenus avec leurs dispositions actuelles : mais on y créera un certain nombre de parterres à la française, rappelant le style de la partie interieure du jardin.

En outre, dans la region ouest de la promenade, de vastes parterres gazonnes seront etablis au centre de chacune des divisions des quinconces. Vis-à-vis de l'emplacement du jeu de paume, et symétriquement par rapport à l'allee principale, un second carré sera disposé pour les jeux qui exigent un espace etendu. Partout d'abondants apports de terre végetale remédieront à l'appauvrissement du sol et à l'état peu satisfaisant des plantations qui en resultait.

On va commencer à installer les grilles qui doivent fermer le jardin le long de la nouvelle section de la rue Bonaparte et de la rue de l'Abbe-de-l'Épee prolongée depuis le boulevard Saint-Michel jusqu a la rue de l'Ouest
~~~

Le banquet annuel de la Société des régates parisiennes qui a eu lieu, il y a quelques jours, avait réuni cent vingt convives. M. Benoist-Champy, et M. A. Fleuret, qui présidaient le dîner, ont porté plusieurs toasts qui ont été vivement applaudis.

Parmi les invités, on remarquait les maires des différentes localités voisines de Paris où se donnent, pendant la saison, les courses à la voile ou à l'aviron. M. Asseline, curé de Bougival, était au nombre des convives.

M. G. Benoist-Champy a remercié M. le curé Asseline de sa présence au milieu de tous ces jeunes gens. « C'est un sûr garant pour les familles, lui a-t-il dit, de la moralité qui règne dans toutes nos réunions. »

A dix heures, les convives se sont séparés en se donnant rendez-vous aux régates internationales.

Le prince de Galles, qui se rend à Paris, comme nous l'avons annoncé, pour l'ouverture de l'Exposition, descendra à l'ambassade d'Angleterre. La princesse de Galles ne l'accompagnera pas dans ce voyage, elle attendra, pour se rendre à Paris, la seconde visite que doit y faire le prince de Galles vers l'automne prochain.

On prepare en ce moment à l'ambassade de Prusse les appartements destinés à recevoir LL. MM. prussiennes pendant leur séjour à Paris.

Le voyage du roi Guillaume n'est pas encore fixé. Quant à celui du prince royal de Prusse, il est décidé, mais on ne sait pas encore s'il y aura lieu à l'époque de l'ouverture de l'Exposition, ou seulement à celle de la distribution des prix.

Le dernier bal de la cour qui a eu lieu à Naples n'a pas eu le même succès que les précédents. Les hommes, il est vrai, se faisaient remarquer en grande quantité, mais le nombre des dames était si limité, que les danses ont beaucoup perdu de leur éclat.

Le prince de Carignan est entré dans la salle du bal vers dix heures et ne s'est retiré qu'à deux heures du matin. Parmi les officiers qui étaient présents à cette fête, on en remarquait plusieurs revêtus du costume des guides; ce sont ceux qui, au commencement de la guerre, s'étaient enrôlés dans ce régiment et qui ont reçu la permission d'en garder le costume après le rétablissement de la paix. Le duc de San-Arpino portait l'uniforme de capitaine des lanciers de Novare.

On écrit de Vienne que la colonie du roi de Hanovre, à Hietzing, est assez nombreuse. La suite de ce prince se compose de soixante à soixante-dix personnes; les maisons particulières de Hietzing renferment, en outre, trente à quarante soldats de l'ancienne armée hanovrienne, entretenus aux frais de l'ex-roi.

Il y a quelques jours, ce dernier a donné un grand dîner à toutes les personnes de son entourage.

Tous les matins, Sa Majesté se promène de neuf à onze heures, accompagnée d'un aide de camp, dans le parc de Schœnbrunn.

Le prince royal visite fréquemment, en compagnie des archiducs, les théâtres de Vienne.

Les grands succès des scènes de Saint-Pétersbourg sont en ce moment le *Rognedi*, de Serof, et la *Mort de Jean le Terrible*, du comte Alexis Tolstoï, œuvre des plus remarquables, qu'un professeur de littérature française à Saint-Pétersbourg est occupé à traduire en français.

Le compositeur Serof achève un nouvel opéra, *Tarass Boulba*, dont le sujet est tiré d'un conte de Nicolas Gogol.

Nous avons fait dessiner, pour le numéro de ce jour, une des constructions les plus intéressantes parmi celles qui s'élèvent dans le parc de l'Exposition universelle. Il s'agit d'un modèle de maison d'ouvriers, établi aux frais et sur les dessins de S. M. l'Empereur. Dans les articles spéciaux que nous devons consacrer à la grande solennité industrielle de 1867, nous aurons certainement l'occasion de revenir d'une manière détaillée sur cette entreprise, issue d'une inspiration vraiment généreuse et digne à tous égards de fixer l'attention publique.

TH. DE LANGEAC.

# LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

DEUXIÈME PARTIE.

## LES MEDINA-CELI.

— J'ai déjà ouï parler de ce Cuchillo, murmura Mendoze, mais il y a la porte.

— Votre porte est gardée.

— Ah çà! fit Ramire, dont cette parole éveilla les soupçons, le danger en question est-il donc pour moi?

Les deux jeunes filles devinèrent à la fois que cette pensée arrêterait l'élan du cavalier.

Gabrielle ouvrit la bouche pour répondre affirmativement, car le péril de la traversée lui semblait désormais supérieur à tous les autres, mais Aïdda prit les devants.

— Le péril est pour nous, répondit-elle; au nom de Vincent de Moncade, votre bienfaiteur, agissez en Espagnol et en gentilhomme.

Mendoze ne discuta plus. Sa main s'assura seulement que son épée pendait à son flanc. Il saisit la corde et se laissa glisser.

1. Voir les numéros 583 à 620

Malgré toute la confiance qui se peut accorder à la soie de Ceuta, dont un fil soutiendrait un homme, c'était un spectacle effrayant que de voir une créature humaine suspendue à ce mince et tremblant appui. La corde, tendue par le poids mouvant qui sans cesse se rapprochait de son milieu, s'allongeait à l'œil; son diamètre, déjà si faible, semblait diminuer encore. Le regard fatigué arrivait à ne plus saisir cette courbe imperceptible au centre de laquelle se balançait un homme; Ramire paraissait pendre dans le vide.

La corde résistait cependant, la vaillante corde africaine. Gabrielle, qui en avait pris le bout dans ses pauvres belles mains, convulsivement crispées, gardait ses yeux cloués sur le nœud. Aucun fil hérissé ne se détordait. Le lien souple et léger restait entier.

Elle s'applaudissait déjà, croyant gagnée cette prodigieuse gageure, lorsque la voix d'Aïdda, brisée par l'épouvante, frappa son oreille.

— Tiens ferme, disait-elle; la barre du balcon faiblit.

C'était trop vrai. Le poids de Mendoze attirant violemment la balustrade mignonne, qui, certes, n'était point faite pour supporter des épreuves pareilles, l'entraînait hors de son aplomb. Aïdda venait de s'apercevoir que les barreaux perdaient leur position verticale et se penchaient en avant

Le plancher, subissant la pesée de ces leviers, gémissait, prêt à éclater.

— Tiens ferme! répéta-t-elle; sa vie est entre nos mains.

Ramire, qui ne se doutait point de ce danger nouveau, avançait toujours, fournissant avec adresse et vigueur sa course aérienne. Les deux jeunes filles, attelées à la barre, faisaient contre-poids de tout leur pouvoir. Elles luttaient avec cette vaillance résignée qui est le courage des femmes. Désormais aucune parole n'était échangée entre elles; elles comprenaient toutes que le péril était désormais commun. Rivées qu'elles était au balcon, dans leur suprême effort, la chute du cavalier devait fatalement les entraîner à soixante pieds de profondeur sur le pavé de la cour.

Mais la pensée de déserter cette tâche ne vint ni à l'une ni à l'autre. Vous les eussiez vues toutes les deux, pâles et belles différemment, s'acharner à leur œuvre avec l'entière conscience du danger personnel qu'elles couraient. Leurs yeux se levèrent seulement vers le ciel; elles firent par la pensée le signe de la croix et donnèrent leurs âmes à Dieu.

Quelques secondes s'écoulèrent, longues comme des heures. Mendoze gagnait du terrain, il est vrai, mais la balustrade fléchissait malgré les efforts réunis de ces mains charmantes et trop faibles.

— Je ne peux plus... murmura Gabrielle prête à défaillir.

— Courage! répondit Aïdda blême comme une morte.

— Nous y voilà, mes belles! dit en ce moment Ramire, dont le visage souriant n'était plus qu'à quelques pieds de la galerie.

Il leva les yeux par hasard; il vit ces deux pauvres anges qui semblaient deux mortes, inclinées déjà au-dessus de l'abîme. Il devina. Son cœur se serra dans sa poitrine.

— Reculez-vous! lâchez prise! cria-t-il d'une voix étranglée.

Le plancher du balcon rendit un long craquement. Il se fendait par le milieu.

— Courage! répéta Aïdda; vous nous perdez si vous hésitez

L'idée de se laisser choir au fond du gouffre pour sauver ces deux chères créatures traversa le cerveau de Ramire. Il hésita, en effet, un instant, et c'était trop.

Mais la douce voix de Gabrielle la blonde s'éleva.

— N'aimez-vous donc rien en ce monde, cavalier? murmura-t-elle! un effort! un effort!

L'image adorée d'Isabel passa devant les yeux de Ramire. Helas! pauvre petite Gabrielle!

Ramire concentra toutes ses forces en un dernier élan. Il parvint à saisir un des barreaux, et, fort de cet appui solide, il franchit la balustrade d'un bond, entraînant avec lui les deux jeunes filles, qui s'affaissèrent dans ses bras.

Ainsi sont-elles. Le danger passé les laisse évanouies ou brisées. En ce monde, il n'y a rien de miraculeusement beau comme le courage des femmes.

De grosses larmes roulaient dans les yeux de Gabrielle. Aïdda était immobile, son cœur n'envoyait pas une goutte de sang à sa joue. Vous eussiez dit une statue.

Ramire les porta tour à tour dans la chambre. Il frémit quand son regard tomba sur les tringles faussées du balcon.

— Senoritas, demanda-t-il cependant, que faut-il faire pour don Vincent de Moncade?

### VI

### Précieux attelage.

Quelques minutes s'étaient passées, Ramire, Aïdda et Gabrielle étaient toujours réunis dans la chambre de cette dernière. Les deux jeunes filles, complétement remises de leur frayeur, avaient repris chacune sa physionomie propre. Mendoze subissait pour un peu cet embarras qui prend les plus braves de son âge en présence des femmes.

Il se tenait debout près de la croisée; Gabrielle, souriant d'un sourire espiègle et timide à la fois, baissait ses grands yeux bleus qui savaient regarder au travers de ses paupières. Aïdda pensait.

— Ton père aime le vin, dit-elle brusquement à Gabrielle; as-tu la clef de l'armoire où il met son alicante?

Mendoze releva sur elle son œil étonné. Il venait de province; il avait dans la tête bon nombre d'histoires romanesques.

— Senoritas, dit-il, vous n'avez pas besoin de m'enivrer. Je déclare à l'avance que, sauf actions contraires à l'honneur d'un hidalgo, je suis prêt à risquer ma vie pour votre service.

Gabrielle aussi s'étonnait, mais en silence.

Aïdda tourna vers le cavalier son regard profond, d'où elle voulait chasser une nuance de moquerie.

— Seigneur, dit-elle, ce n'est pas vous que nous voulons enivrer.

— Et qui donc? demanda la fille de Pedro Gil.

— As-tu les clefs? insista l'Africaine.

Gabrielle souleva le couvercle d'un petit coffre et prit un trousseau de clefs, parmi lesquelles s'en trouvait une d'acier poli et guilloché. Les clefs ont un langage comme les fleurs, On reconnaît celle de l'armoire préférée, à part même les ornements qui peuvent l'embellir. La gloire des clefs, c'est le brillant que l'usage donne. Voyez la clef du linge chez une ménagère, la clef du coffre-fort chez l'homme d'argent, la clef du réduit où vous serrez vos adorés chiffons, mesdames, la clef de la bibliothèque d'un savant, la clef du cabinet d'un amateur

Il paraît que la clef favorite chez l'oidor Pedro Gil était celle du bahut aux bons vins.

— Prends deux flacons d'alicante, ordonna encore la Mauresque.

Gabrielle poussa une porte qui communiquait avec l'appartement de son père. Elle revint, l'instant d'après, portant les deux flacons.

— Senoritas, murmura Mendoze, à qui tout ceci plaisait médiocrement, quelle diable de besogne allez-vous me commander?

— A vous, aucune, seigneur cavalier, répondit Aïdda sèchement; votre rôle est de rester en repos et d'attendre.

— Cela serait-il très-utile à mon noble ami le marquis de Pescaire? interrogea Mendoze

— Vous en jugerez, seigneur.

Ramire se jeta sur un divan et dit avec l'insouciance de son âge:

— L'aventure a commencé comme celle des romans de chevalerie... Le mystère sied bien à ces imbroglios... Mais si j'avais su que mon rôle fût de rester étendu sur ces coussins, j'aurais accompli avec moins de zèle le tour de force qui m'a conduit ici.

Aïdda prit la main de Gabrielle et l'entraîna. Elles firent toutes deux la révérence en passant devant Ramire, qui les suivit des yeux en souriant.

— Vont-elles m'enfermer? se demanda-t-il.

La clef qui tourna dans la serrure répondit péremptoirement à sa question.

— Pauvres belles! pensa-t-il, elles n'ont pas songé à la fenêtre.

Il se leva, non pas pour s'enfuir, car cette captivité ne lui déplaisait point, mais pour bien constater qu'entre lui et la liberté il n'y avait que ce faible rempart de feuillages et de fleurs.

C'était la vérité. Le balcon, communiquant avec l'escalier extérieur, était de plain-pied avec la fenêtre.

Pendant qu'il examinait cela, un mouvement qui se fit en face de lui, de l'autre côté de la cour, attira son attention. Il aperçut, par la fenêtre ouverte de sa chambre située précisément vis-à-vis de lui, de sombres visages, des manteaux bruns et des feutres rabattus. Il entendit même ce bruit des rapières qui se heurtent contre les meubles.

Il s'orienta. Son étonnement fut grand quand il se rendit compte de ce fait que la chambre où s'agitaient tous ces personnages à lugubre mine était celle qui lui avait servi de retraite cette nuit.

On avait dû y pénétrer par la porte donnant sur le corridor intérieur.

Les alguazils et archers se comportaient du reste en limiers, sûrs de tenir la piste. Ils cherchaient sous le lit, derrière les draperies; ils sondaient le fond des placards avec leurs baguettes et leurs épées.

Deux d'entre eux sortirent sur le balcon, et Ramire se vit perdu, car la corde de soie restait attachée aux deux balustrades comme une dénonciation muette de la voie que le fugitif avait prise.

Les alguazils, en effet, examinèrent la corde et parurent se consulter.

Mais l'un dit en haussant les épaules:

— Un lapin briserait cela! Ce n'est bon qu'à faire sécher du linge!

En regardant mieux, Ramire vit que, par une admirable prévoyance, les deux fillettes avaient étendu sur la corde, avant de s'éloigner, leurs écharpes, leurs mouchoirs et quelques menues pièces de lingerie. Ces petits stratagèmes de femme ont beau être communs et tout naïfs, ils réussissent toujours.

Ramire se tint coi derrière les lianes et attendit.

En quittant, Aïdda et Gabrielle avaient descendu un étage. L'Africaine avait introduit sa compagne dans l'appartement de son père, absent comme Pedro Gil.

Nous savons où l'on eût trouvé le sorcier Moghrab à cette heure.

Aïdda avait laissé Gabrielle dans la première pièce meublée à l'orientale avec un certain luxe; elle était entrée toute seule dans une grande salle dont les fenêtres closes opposaient une barrière presque impénétrable aux premiers rayons du jour. D'épaisses draperies tombaient du plafond jusqu'au tapis.

Il n'y avait pour meubles dans cette salle que des coussins, rangés autour des lambris, pour ornement qu'une sorte de calvaire en bois sculpté et peint, où l'on voyait le saint crucifix entouré des attributs de la Passion.

Personne n'ignore que les infidèles avaient souvent dans leur logis des représentations de cette sorte, soit pour parer autant que possible aux sévérités de l'inquisition, soit pour



COURSE DE PIROGUES DANS LA BAIE DE TAURANGA (NOUVELLE-ZÉLANDE), dessin communiqué. — Voir page 150.



DANSE GUERRIÈRE DES NGAITERANGI (NOUVELLE-ZÉLANDE), dessin communiqué. — Voir page 150.



L'EMBARQUEMENT DES DRAGONS DE LA REINE, A DUBLIN, dessin de notre correspondant. — Voir page 151.

se livrer à certaines profanations systématiques dont la coutume, dit-on, ne s'est pas entièrement perdue.

En passant devant le calvaire, Aïdda fléchit le genou et fit le signe de la croix. Ses grands yeux noirs dardèrent au ciel ce regard éloquent qui est toute une prière.

Comme elle se relevait, un mot tomba de ses lèvres merveilleusement sculptées.

— Mon Dieu! qu'il m'aime!

Puis, hâtant le pas, elle traversa la salle dans toute sa longueur, pour gagner un cabinet dont l'unique fenêtre donnait sur la rue de l'Infante. Ce cabinet semblait une succursale de la fameuse chambre des sortilèges, située au premier étage de la maison. Il ne renfermait à la vérité ni panthère vivante ni reptiles empaillés, mais une armée de bocaux étiquetés de latin et de grec se rangeait sur des planchettes régnant tout à l'entour.

Aïdda portait les deux flacons d'alicante. Elle les déboucha tous les deux et prit dans un bocal de verre, capuchonné avec soin, deux ou trois pincées d'une poudre de couleur neutre, qu'elle introduisit à dose égale dans les flacons.

Ce fut tout. Elle recouvrit le bocal, reboucha les flacons, et joignit sa compagne, qui l'attendait dans la pièce d'entrée.

— Où allons-nous? demanda Gabrielle.

— Chercher les moyens de faire sortir ton beau cavalier sans qu'on le voie, repondit Aïdda.

La jolie blonde avait recouvré toute sa pétulance.

— Tu me fais mourir avec tes réponses ambiguës, s'écria-t-elle. Va! tu n'es encore qu'une moitié de chrétienne, puisque tu ne comprends ni l'impatience ni la curiosité.

L'Africaine lui mit un doigt sur la bouche en disant :

— Écoute!

On entendait des voix sur le balcon de la maison jumelle, au-devant de la chambre occupée naguère par Mendoze.

Les deux jeunes filles se glissèrent jusqu'à la croisée et regardèrent.

C'était au moment où les deux alguazils examinaient la corde de soie.

Elles échangèrent un sourire. Celui de Gabrielle n'était pas exempt d'inquiétude.

— Sois tranquille! murmura la Mauresque, nous le sauverons.

Au lieu de se réjouir, Gabrielle devint plus triste.

— Qu'as-tu donc? demanda Aïdda.

— Tu ne me laisses rien à faire, repartit Gabrielle.

Les alguazils venaient de rentrer dans la chambre de Mendoze.

— Viens, dit Aïdda en souriant, je vais te donner de la besogne.

PAUL FÉVAL.

*(La suite au prochain numéro.)*

## LES NOUVEAUX-ZÉLANDAIS

Un correspondant nous adresse deux curieux dessins représentant les principaux épisodes d'une fête donnée par la garnison anglaise aux naturels de Tauranga, dans la Nouvelle-Zélande.

La première vue nous fait assister à la danse guerrière des Ngaiterangi exécutée par une *tana* ou troupe indigène. Ces gens, ayant débarrassé leurs épaules de la natte qui leur sert de manteau, commencèrent par s'accroupir en quatre ou cinq files parallèles, avec leurs visages barbouillés et leurs cheveux tout hérissés de petites plumes; puis tout à coup, au signal du chef qui les dirigeait, tous se dressèrent sur leurs pieds avec un étonnant ensemble, et, sautant avec un balancement de droite à gauche et de gauche à droite, ils entonnèrent un chant bruyant en brandissant leurs armes, haches, fusils et massues, auxquelles ils faisaient décrire mille paraboles autour de leur tête. Les danseurs marquaient fort exactement la mesure en se frappant la cuisse de la main gauche. A les voir se démener ainsi le visage décomposé, l'œil ahuri, la bouche ouverte, les narines enflées et la langue pendante, on les eût pris pour une véritable légion de démons.

La tribu à laquelle ces indigènes appartiennent a perdu près de deux cents hommes dans la dernière guerre. Il y a deux ans, — lorsqu'ils étaient traqués par les Anglais, — persuadés que les bons génies allaient combattre pour eux et jeter les Européens à la mer, ils désertèrent leurs champs et leurs villages, et gagnèrent les forêts pour y attendre l'issue du combat qui ne leur paraissait pas douteuse. Il est à croire qu'ils en sont revenus avec un peu moins de confiance dans le courage de leurs dieux.

A la suite des danses eurent lieu des courses nautiques. Cinq légers *wokatana* ou pirogues de guerre se disputèrent le prix réservé aux vainqueurs. Les rameurs étaient vêtus d'un léger caleçon de toile; leurs chefs, debout sur les pirogues, leur donnaient la cadence en les excitant à la fois de la voix et du geste. Le but était à une distance d'un kilomètre à peu près. Trois des pirogues y arrivèrent presque de front. La pirogue victorieuse, avec son dieu fantastique sculpté à la proue, n'avait guère plus d'un pied d'avance sur les deux autres.

Cette course est le sujet de notre seconde illustration. On y voit une partie de la baie de Tauranga avec les villages de Matapihi et de Maungatapou dans l'éloignement. Sur le premier plan sont des officiers et des soldats anglais, des colons et des *madris*, hommes, femmes et enfants indigènes, spectateurs de cette lutte intéressante.

L. DE MORANCEZ.

## CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Le père Antoine. — Son histoire et ses recettes. — Clarification des eaux bourbeuses. — Fabrication du beurre. — L'huile de ricin agréable à boire. — Manière de reconnaître si les cornichons contiennent du cuivre et du plomb. — La pharmacie gratuite du père Antoine.

Pour le peu que vous vous soyez promené l'automne dernier à travers les quartiers solitaires que la ville de Paris vient d'absorber dans ses nouveaux arrondissements et qui s'étendent entre le Jardin des Plantes et la Glacière, vous pouvez tenir à peu près pour certain que vous avez rencontré le héros de cette causerie, que la mort vient de frapper subitement. C'était un petit vieillard, sec, vert et vêtu d'un habit noir délabré. Quoiqu'il parût à peu près privé de sa raison, chacun le saluait néanmoins avec déférence, et il n'était pas rare qu'une ménagère l'appelât et lui demandât soit une consultation pour un enfant malade, soit une recette pour mener à bonne fin quelque besogne domestique, des difficultés desquelles elle ne savait comment sortir.

Peu de personnes connaissent d'où venait le père Antoine — on l'appelait ainsi faute de pouvoir lui donner un autre nom — et par quelles séries de souffrances il était arrivé à l'existence singulière et excentrique qu'il a menée jusqu'à sa mort.

Je l'ai connu, il y a quelque trente ans, un chirurgien intelligent, élève de Lisfranc, possédant une excellente clientèle dans l'un des quartiers riches de Paris, marié à une jeune femme d'une rare beauté et père d'une adorable petite fille. Un beau jour sa femme, cédant à une passion insensée, disparut et abandonna son mari et son enfant, qui ne tarda point à tomber malade. Le malheureux père épuisa en vain sa science, ses forces et ses veilles pour sauver sa fille; elle succomba, et la raison du docteur P..., déjà ébranlée par le premier de ces malheurs, ne put résister au second. Il quitta brusquement la Chaussée-d'Antin qu'il habitait, rompit toute relation avec ses clients et ses amis, et vint habiter au fond de la commune de la Glacière une espèce de cabane, où jamais il ne laissait pénétrer personne.

Le jour et une partie de la nuit il errait au hasard, son chapeau rabattu sur les yeux et ses mains plongées dans les poches de son habit. Ni le froid, ni le mauvais temps, ni la pluie, ni la neige, ne pouvaient le retenir au logis; il allait toujours devant soi, morne, la tête baissée, sans prononcer une parole, à moins qu'on ne l'interpellât. Alors il s'arrêtait, écoutait la question qu'on lui adressait, y repondait quelquefois par de rares paroles, le plus souvent par deux ou trois lignes écrites au crayon sur un chiffon de papier, et reprenait ensuite sa marche fiévreuse de juif errant. Mais survenait-il une épidémie, il semblait retrouver toute sa raison, et il se multipliait pour donner des conseils et des soins aux malades. On le trouvait partout où il était besoin de dévouement et d'abnégation, et toujours durant le péril il se montrait non-seulement un médecin de bon conseil, mais encore un infirmier que rien ne décourageait, ne rebutait et ne fatiguait.

Dans les temps de calme, il se montrait toujours disposé à donner une foule d'excellentes recettes à ceux et à celles qui lui en demandaient. C'est à lui que les blanchisseuses, qui forment en grande partie la population de la Glacière, doivent un moyen simple et efficace de clarifier presque instantanément l'eau dont elles se servent, et de la débarrasser des molécules terreuses qu'elle tient en dissolution. Quelques pincées de poudre d'alun jetées dans cette eau, si bourbeuse qu'elle soit, la clarifient presque instantanement et la rendent en outre apte à la dissolution du savon. Un demi-gramme d'alun par litre d'eau suffit pour donner à celle-ci une limpidité et une pureté complètes.

Les ménagères lui doivent encore un excellent procédé pour conserver le beurre. Ordinairement on emploie du sel, du charbon en grains, de la chaux et de l'huile. Le père Antoine faisait malaxer le beurre frais dans un linge en toile doublé d'une étoffe de laine, qu'on pressait fortement ensuite pour en extraire l'eau et le petit lait; cela fait, on l'enveloppait entièrement de papier albuminé.

Ce papier se prépare avec des blancs d'œufs qu'on bat à l'état de neige et auxquels on ajoute, pour chaque œuf, un gramme de sel marin et un demi-gramme de sel de nitre; on trempe dans ce mélange les feuilles de papier préalablement bien séchées, puis on les repasse avec un fer chaud.

Le beurre, ainsi enveloppé de papier albuminé, se conserve frais pendant des mois et même des années, pourvu qu'on le place dans un lieu sec et surtout aéré.

L'huile de ricin du commerce éprouve souvent des altérations provenant du peu de soin apporté à sa préparation; plus souvent encore elle se rancit et prend alors un goût piquant, âcre, persistant longtemps dans l'arrière-bouche; elle paraît en même temps mucilagineuse et chargée d'un dépôt. Le père Antoine, qui prescrivait souvent ce purgatif à ses petits malades et qui voulait le leur rendre facile à ingurgiter, se mit en quête des moyens d'y arriver, et y arriva bientôt. Il enseigna aux mères à mêler intimement cent parties d'huile de ricin à vingt-cinq parties de noir d'os bien épuré, et à dix parties de magnésie calcinée, et de laisser le tout exposé pendant trois jours à une température de 20 ou 25 degrés centigrades; il recommanda en outre d'agiter souvent ce mélange, qu'on passe ensuite dans un filtre de papier; on obtient ainsi une huile claire, presque incolore, exempte de mauvais goût, sans odeur et très-facilement soluble dans l'alcool. Elle se fige à une température beaucoup plus basse que l'huile ordinaire.

Quant à la manière de faire avaler cette huile, qui inspire toujours de la répugnance, il la transformait en une sorte de régal pour ses petits malades. Il faisait dissoudre dans du lait très-chaud du sucre aromatisé d'un peu de canelle, et versait l'huile de ricin battue avec un jaune d'œuf, dans ce lait, qu'on agitait ensuite vivement jusqu'à ce que le tout arrivât à l'état parfait d'émulsion; cela finissait par former un loch d'un goût exquis, où le palais le plus délicat ne pouvait soupçonner le goût de l'huile pharmaceutique, et qu'on buvait sans défiance et même avec plaisir.

Un jour beaucoup d'accidents qui présentaient le caractère d'empoisonnement se manifestèrent chez un grand nombre d'enfants; les malades éprouvaient de violentes coliques, quelques-uns mouraient et d'autres restaient souffrants et malingres.

Le père Antoine, tandis que les médecins perdaient leur latin à chercher la cause de cette singulière épidémie et les moyens de la combattre, se rendit chez un épicier et lui demanda des cornichons.

L'épicier, tout en lui vendant sa marchandise, raconta à son client qu'on lui avait volé récemment un grand pot de ces cornichons qu'il venait de recevoir d'un marchand du quartier des halles, son fournisseur habituel.

Le père Antoine rentra chez lui, et planta dans un des cornichons une aiguille à tricoter. Celle-ci, une heure après, se trouva couverte d'une couche métallique rougeâtre, attestant la présence du cuivre dans les conserves.

Non content de cette première épreuve, il prit trois cornichons et une certaine quantité du vinaigre qui les baignait et brûla le tout dans une capsule en porcelaine, jusqu'à ce que le feu l'eût transformé en cendres. Il fit redissoudre ensuite ces cendres dans un peu d'eau-forte (acide azotique), et après avoir laissé évaporer celui-ci, il jeta le résidu dans de l'eau distillée qu'il filtra.

La filtration terminée, il versa dans quatre verres différents cette eau qui paraissait claire et pure.

Il mit dans le premier quelques gouttes d'ammoniaque (alcali volatil), et l'eau devint à l'instant bleuâtre.

Une légère dose de prussiate jaune de potasse forma dans le second verre un précipité brun-rougeâtre.

Il plongea dans le troisième une aiguille qui se couvrit de cuivre.

Enfin du sulfate de soude détermina dans le quatrième verre un précipité blanc attestant que le plomb associait ses funestes effets à ceux du cuivre dans les cornichons.

Il courut alors chez les petits malades, et sachant qu'il avait affaire à un empoisonnement par le cuivre et par le plomb, il les guérit, se réservant plus tard de leur faire une bonne morale sur les inconvénients de la gourmandise et de la chiperie.

Ce fait d'empoisonnement par les cornichons n'est malheureusement point rare.

On n'a que trop souvent constaté dans les cornichons du commerce ainsi que dans les fruits verts et les légumes conservés au vinaigre, la présence du cuivre et du plomb à l'état d'acétate de cuivre de plomb.

Le cuivre provient de ce qu'on prépare les conserves dans des vases en cuivre ou en laiton non étamé, et le plomb de ce que les vases sont étamés, mais avec de l'étain renfermant du plomb. Quelques fabricants ont aussi l'habitude d'introduire dans leurs conserves de l'acétate de cuivre, pour mieux donner la couleur verte à leurs produits.

Comme le père Antoine avait affaire à des malades pauvres et qui souvent ne pouvaient acheter les médicaments nécessaires à leur guerison, il passait une grande partie de la journée à recueillir des plantes avec lesquelles il traitait sa petite clientèle, car c'était surtout aux enfants que le pauvre homme aimait à donner ses soins. Les grandes feuilles pâles du gouet ou pied-de-veau lui servaient, appliquées fraîches sur les pieds, à obtenir de petits vesicatoires; cuites dans la cendre, dans une feuille de choux, et mélangées à du saindoux, elles hâtaient la maturation des abcès, et Dieu sait le nombre de panaris qu'elles faisaient avorter.

Un jour, le père Antoine rencontra sur son chemin un pauvre diable gisant ivre mort dans le ruisseau. Ce n'était point un ivrogne d'habitude, mais un père de famille qui s'était laissé entraîner à boire avec quelques mauvais plaisants qui avaient trouvé drôle de le mettre en cet état.

« Je ne veux pas, dit le vieillard en écartant ceux qui entouraient cet homme, je ne veux pas que sa femme et ses enfants le voient dans cet état, et qu'il ait à rougir devant eux à son réveil. Allez-vous-en et laissez-moi seul avec lui; seulement qu'un de vous m'apporte un verre d'eau tiède. »

Pendant qu'on lui obéissait et qu'un gamin courait chez lui demander à sa mère le verre d'eau tiède que voulait le père Antoine, celui-ci arrachait au pied d'un mur une plante qui poussait à l'ombre au milieu d'un tas de cailloux. Cette plante, qu'on appelle vulgairement *cabaret* ou *oreille-d'homme*, se reconnaît à sa racine rampante et contournée exhalant une odeur de camphre, à sa tige courte, à ses feuilles très-vertes en dessus et pâles et en reseau en dessous, à sa fleur verte extérieurement, et d'un rouge brunâtre au dedans. Il exprima le jus de cette herbe dans le verre d'eau tiède, et le fit boire à l'homme ivre, qui, après avoir subi les effets energiques de cette potion, ne tarda point à se relever, à rajuster ses vêtements et à retourner chez lui, sans autre inconvenient qu'un mal de tête que le grand air dissipa même peu à peu.

Été comme hiver le père Antoine avait chez lui des provisions de renouée contre la dyssenterie et les maux de gorge; de cheveux de Vénus, contre les rhumes; de feuilles et d'écorce de chêne, contre les crachements de sang; de chicorée sauvage, pour purifier le sang; de camomille et de matricaires, pour provoquer la transpiration.

Les nourrices manquaient-elles de lait? il leur en donnait en leur faisant boire une décoction d'herbe-au-lait ou polygala commun; il pansait les plaies avec de la mousse fraîche, quand la charpie lui faisait défaut; enfin, il ne connaissait d'autre vermifuge que l'ail, et d'autre remède pour les yeux

t les inflammations des paupières que la grande-éclaire ou hélidoine. Chelidoine veut dire en grec : hirondelle, et le om provient, dit Plutarque, de ce que « ces oyseaux guérissent leurs petits de l'esborgnement avec le jus de cette herbe. »

A cette pharmacopée gratuite le père Antoine joignait un emède héroïque contre le mal de dents, remède qui fait ujourd'hui la fortune de certaines vieilles femmes qui haitent le faubourg Saint-Denis, et qui guérissent les rages es dents par *l'attouchement*, et en récitant des oraisons, elon les unes, ou en recourant au magnétisme, selon les utres.

Ce moyen mystérieux consiste tout bonnement à employer n vers qu'on est à peu près sûr de rencontrer blotti ans toutes les têtes de chardon. On écrase ce vers entre les oigts, que l'on applique ensuite sur la dent et sur la genive malade, et la douleur cesse aussitôt.

— Vous regrettez bien le père Antoine? disais-je hier à ne blanchisseuse de la Glacière, qu'il a récemment guérie 'une maladie grave.

— Je le crois bien, me répondit-elle; maintenant il faut ue je fasse venir le médecin, que j'aille chez l'apothicaire, que je les paie !

Voilà tout ce que le père Antoine reçut d'oraison funèbre a part de celle qui lui devait la vie !

S. Henry Berthoud.

---

## DÉBARQUEMENT DES DRAGONS DE LA REINE

EN IRLANDE

Notre correspondant de Dublin nous envoie un dessin inressant, représentant le débarquement d'un régiment de ragons à Dublin, à l'occasion des dernières manifestations es fenians. Il ne nous appartient pas d'entrer dans des déils sur ces troubles pendant lesquels on a vu des paysans romener le drapeau vert sur les rives du lac de Killarney. ous nous bornons, selon la spécialité d'un journal illustré, à isir le côté pittoresque des événements.

C'est à ce titre que nous admirons l'aspect martial de ce au régiment aux uniformes éclatants. A peine hommes et evaux ont-ils quitté le steamer qui fume encore au fond tableau, que les pelotons se forment comme s'ils n'avaient mais cessé de fouler la terre ferme. Les clairons retentisnt; les commandements des officiers se font entendre. Le giment est prêt à partir, et chacun se dit : Hurrah pour la eille Angleterre, qui a de si vaillants soldats à son ser-e!

Pourtant ce serait beaucoup s'avancer que de dire que fenians, ces ombres, ces chimères, ces fantômes, ne ottent pas un peu dans la cervelle des nouveaux venus. s trouvera-t-on? les verra-t-on? où sont-ils? existent-ils ème? Ne sont-ce pas tout bonnement des contes de vieilles urrices qui causent tout le dérangement de ces braves valiers?

Voilà les propos, et d'autres encore, que se tiennent les dauds de Dublin, en regardant le débarquement des bits rouges.

H. Vernoy.

---

IMPRESSIONS DE VOYAGE

# EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

La ligne est tracée par le Kouban et le Terek, c'est-à-e par les deux grands fleuves qui descendent du vert septentrional du Caucase et qui, partis presque de la me base, bifurquent dès leur naissance et vont se jeter, Terek dans la mer Caspienne, le Kouban dans la mer ire.

Figurez-vous une immense accolade s'allongeant à la base ne chaîne de montagnes, prenant sa source au pied du nt Kouban, et allant aboutir, à l'est à Kislar, à l'ouest à man.

Sur cette double ligne, de quatre lieues en quatre lieues, forteresses.

Au milieu, c'est-à-dire à la base de la double accolade née par les deux fleuves, le passage du Darial.

Puis, au fur et à mesure que la conquête fait des progrès, fortins se détachent pour ainsi dire des forteresses et rchent en avant encore; enfin, des sentinelles se détant des fortins et marquent alors cette limite douteuse a puissance russe, limite qu'à chaque instant quelque ursion montagnarde recouvre comme une sanglante ée.

Aussi, depuis Schoumaka, où les Lesghiens enlevèrent cents négociants en 1812, jusqu'à Kislar, où Kasiullah coupa sept mille têtes en 1831, il n'existe pas sagène de cette immense ceinture qui n'ait sa tache de g.

Ici ce sont des Tatars qui sont tombés là où vous passez s-même et où vous risquez de tomber à votre tour, des res se dressent, plates, allongées, surmontées d'un turet surchargées de caractères arabes qui sont à la fois la nge du mort et l'appel de vengeance fait à la famille. ci ce sont des chrétiens, c'est la croix, symbole, au conre, de pardon et d'oubli.

Mais croix chrétiennes et pierres tatares sont si fréquentes sur la route, que, de Kislar à Derbend, on croirait marcher dans un vaste cimetière.

Il y a des endroits où elles manquent, comme par exemple de Kasafiourte à Tchiriourth. C'est que le danger était tel, que nul n'a osé aller creuser une fosse aux morts et dresser, soit une pierre, soit une croix sur leur tombe.

Là, les corps ont été abandonnés aux chacals, aux aigles et aux vautours; là, les os humains blanchissent, au milieu des squelettes des chevaux et des chameaux, et, comme la tête, ce signe caractéristique de la race animale pensante, a été emportée par le meurtrier, ce n'est qu'après un examen, qu'il est toujours dangereux de prolonger, que l'on reconnaît à quels débris on a affaire.

Non que les montagnards ne fassent pas de prisonniers; au contraire, c'est là leur grande spéculation, leur principal commerce : les schaskas kabardiennes, les bourkas tcherkesses, les kandjars tchetchens et les draps lesghiens ne sont que des industries tout à fait secondaires.

On garde les prisonniers jusqu'à ce que leurs familles aient payé rançon. S'ils se lassent, s'ils essayent de se sauver, alors les montagnards ont un moyen à peu près sûr pour empêcher que la tentative ne se renouvelle.

Ils fendent la plante des pieds du prisonnier avec un rasoir, et dans chaque blessure introduisent du crin haché.

Lorsque la famille du prisonnier refuse de payer rançon ou n'est pas assez riche pour satisfaire aux exigences des montagnards, les prisonniers sont envoyés au marché de Trébisonde et vendus comme esclaves.

Aussi, de part et d'autre, des actions d'un héroïsme merveilleux ressortent-elles de cette guerre à mort.

Dans toutes les stations de poste, on trouve une gravure représentant un fait d'armes devenu aussi populaire en Russie que notre défense de Mazagran l'est en France.

Cette gravure représente un colonel se défendant, avec une centaine d'hommes, derrière un rempart de chevaux tués, contre quinze cents montagnards.

Le général Schouslof, alors lieutenant-colonel, se trouvait au village de Tchervelone.

Le 21 ... 1846, il fut averti qu'un corps de quinze cents Tchetchens était descendu des montagnes et s'était emparé d'Acboulakiourth, mot à mot : *village aux lames de fer*.

Le général commandant le flanc gauche — le général Freytay — était à Grosnaïa, construction du général Yermolof.

D'habitude, lorsque les montagnards opèrent en nombre trop considérable pour que les petits postes cosaques s'opposent ... [illegible]

L'ordre arriva de Grosnaïa au lieutenant-colonel Schouslof, de se porter à la rencontre des Tchetchens, avec promesse d'être soutenu par deux bataillons d'infanterie et deux pièces de canon.

Lorsque cet ordre arriva, déjà soixante et dix chevaux étaient réunis et les Cosaques prêts.

Le lieutenant-colonel partit avec ses soixante et dix Cosaques. Mais, après trente et une verstes de course enragée, en arrivant au bac d'Amir-Adjourk, les trente mieux montés restaient seuls; les autres n'avaient pu suivre.

Là, on trouva sept Cosaques du Don et quarante de la ligne.

Ces quarante-sept hommes joignirent les trente arrivants et passèrent le bac avec eux.

L'ennemi avait déjà quitté le village d'Acboulakiourth, emmenant les prisonniers. Il avait passé à une verste du bac, et cinq pièces de gros calibre avaient fait feu sur lui par dessus le Terek.

Le lieutenant-colonel passa le bac, avec quatre-vingt-quatorze hommes, dont sept officiers, parmi lesquels son aide de camp Fidiouskine et le major Kampkof, son frère d'armes.

Ce qui avait surtout déterminé le lieutenant-colonel à opérer son passage, c'est qu'il avait entendu des coups de canon tirés de Kourinsky, et qu'il avait pensé que les coups de canon étaient tirés par les deux bataillons d'infanterie et les deux pièces d'artillerie annoncées.

Le lieutenant-colonel Schouslof, quoique la canonnade eût cessé, s'était donc mis à la poursuite de quinze cents Tchetchens avec ses quatre-vingt-quatorze Cosaques.

Cependant, comme on n'entendait plus le canon, qu'on ne distinguait plus la fumée, il envoya vingt-cinq hommes sur un mamelon dominant la plaine, pour tâcher de découvrir ce qui se passait à l'horizon.

Les Tchetchens, en voyant les vingt-cinq éclaireurs dominer la petite éminence, envoient quatre-vingts hommes qui les culbutent et les ramènent, avec l'officier qui les commandait, au corps principal.

Ce fut alors que les Tchetchens qui poursuivaient les vingt-cinq Cosaques virent à quel petit nombre d'ennemis ils avaient affaire, et rapportèrent cette nouvelle à leurs compagnons.

On résolut d'avaler cette bouchée d'hommes, et le commandant des Tchetchens ordonna de faire volte-face, et de débarrasser la plaine de ces imprudents ou de ces curieux.

Le lieutenant-colonel Schouslof vit venir à lui tout ce gros d'ennemis.

Il rassembla à l'instant même son petit conseil de guerre. Pas un instant il ne fut question de fuir. — Mais quatre-vingt-quatorze hommes, attendant l'attaque de quinze cents, pouvaient bien se demander de quelle façon ils devaient mourir.

Le résultat du conseil, tenu par l'aide de camp et le major, fut qu'on ferait faire aux chevaux un grand cercle, que les hommes se placeraient derrière les animaux et appuieraient, pour assurer la direction de leur feu, les fusils sur la selle.

La manœuvre fut exécutée; puis, à haute voix, le général cria à ses hommes :

— Ne tirez qu'à cinquante pas.

Les Tchetchens arrivaient comme une trombe. Lorsqu'ils furent à cinquante pas à peu près, le lieutenant-colonel cria :

— Feu !

L'ordre fut exécuté. La petite troupe se trouva enveloppée d'un nuage de fumée qui s'enleva lentement.

On ne pourrait juger de l'effet que lorsqu'on y verrait clair.

— Dès qu'on put percer le mur de vapeur, on se vit complétement entouré, excepté par un côté. C'est l'habitude des Tchetchens, de laisser toujours une issue à la fuite de l'ennemi pour ne pas le désespérer; d'ailleurs, avec leurs excellents chevaux, ils sont bien sûrs de rejoindre les fuyards, et, les prenant à la débandade, d'en avoir bon marché.

Personne ne bougea. Cette issue ouverte était un piége connu. On avait affaire à des hommes qui, y trouvassent-ils leur salut, ne voulaient pas fuir.

La fusillade alors s'engagea, également vive des deux côtés. Mais, de la part des Tchetchens, elle était peu meurtrière, les chevaux des assiégés formant rempart.

Au bout d'une heure et demie, vingt chevaux seulement restaient debout.

Le cercle s'était resserré, et les hommes enfermés dans le cercle continuaient à tirer.

Les Tchetchens alors se glissèrent en rampant jusqu'à vingt ou vingt-cinq pas des Cosaques, et visèrent aux jambes des hommes, entre les jambes des chevaux.

Ce fut alors que l'aide de camp Fidiouskine reçut une balle qui lui cassa la cuisse.

Schouslof vit, au mouvement que lui fit faire la douleur, qu'il était touché.

— Tu es blessé? lui dit-il.

— Oui, j'ai la cuisse cassée, répond celui-ci.

— N'importe, répliqua le colonel, accroche-toi à moi, accroche-toi à ton cheval, accroche-toi à qui ou à quoi tu pourras, mais ne tombe pas : on te sait un des plus braves de nous tous; en te voyant tomber, on te croirait tué, et cela démoraliserait nos hommes.

— Soyez tranquille, repartit le blessé, je ne tomberai pas.

Et, en effet, il resta debout. Seulement, ce fut en lui-même qu'il trouva son point d'appui : le courage.

Dès le commencement du combat, le colonel Schouslof avait reçu une balle dans son fusil. L'arme, brisée entre ses mains, lui était devenue inutile.

Au bout de deux heures de combat, il ne restait plus en moyenne que deux cartouches à chaque survivant, et quarante que le colonel avait forcément économisées.

On prit les cartouches des morts et des blessés hors de combat et l'on fit une nouvelle distribution.

Par un miracle, le colonel Schouslof et le major Kampkof n'avaient ni l'un ni l'autre aucune blessure.

Les Tchetchens en étaient arrivés à la rage, de ne pouvoir entamer, fusiller, exterminer cette poignée d'hommes.

Ils s'avançaient jusque sur ce rempart de chair, et, saisissant les chevaux par la bride, essayaient de briser un anneau de la chaîne vivante et invincible qu'ils formaient.

Un ouradnik, nommé Wioulkof, coupa le bras d'un Tchetchen avec sa schaska.

Le colonel Schouslof, réduit à la sienne pour toute arme, défendait, non pas lui, — lui s'était complétement oublié, — mais son cheval, qu'il aimait beaucoup. L'animal avait reçu sept balles. Le colonel lui soutenait la tête dans sa main gauche, et frappait de la droite avec sa terrible schaska tout ce qui approchait de lui.

Il est vrai que c'était une lame merveilleuse, — une de ces lames apportées au XVI[e] siècle, par les Vénitiens, au Caucase.

Alexandre Dumas.

*(La suite au prochain numéro.)*

---

## LES ANGES DÉCHUS

DESSIN DE GUSTAVE DORÉ

La publication que nous avons faite, dans le précédent numéro, d'un dessin de Gustave Doré emprunté à la magnifique édition anglaise du *Paradis perdu*, a obtenu le succès le plus vif. Un grand nombre de nos abonnés nous écrivent pour nous demander s'il ne nous serait pas possible d'ajouter un nouveau dessin du même ouvrage à celui de *Satan précipité dans l'abîme*. Ils nous font d'ailleurs remarquer que nous avons extrait deux planches de la *Bible*, illustrée par Gustave Doré.

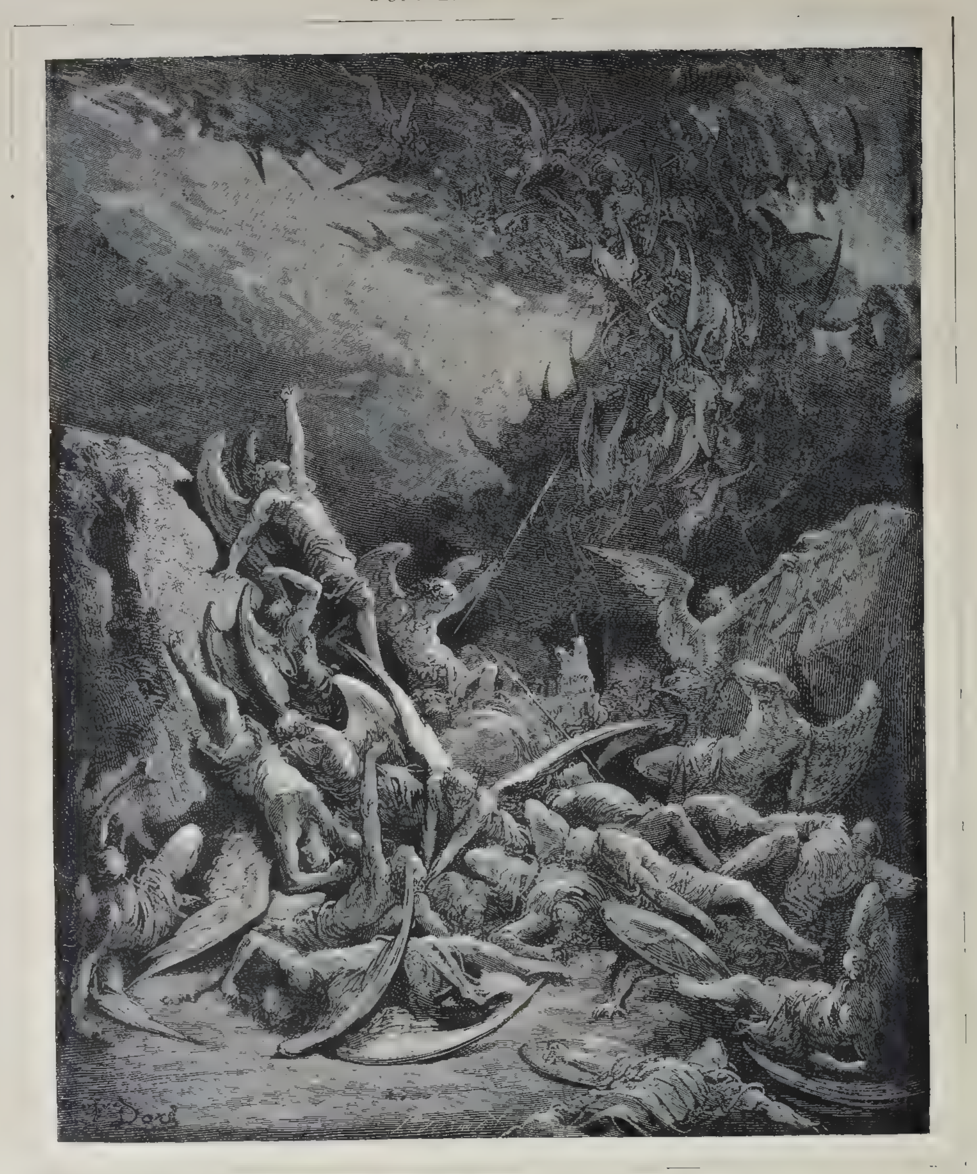
Pour satisfaire à ce désir, nous nous sommes adressés immédiatement aux éditeurs anglais. Ces messieurs ont bien voulu nous adresser une seconde gravure, courrier par courrier. Nous sommes donc heureux de publier aujourd'hui le dessin représentant la phalange des *Anges déchus*. Il est bien superflu de faire remarquer que cette seconde composition est d'une beauté qui n'a rien à envier à la première.

R. Bryon

[1] Vo... [illegible]

EMILE AUC..N.

PARIS — [illegible]



*LE PARADIS PERDU* DE MILTON, illustré par GUSTAVE DORÉ. — LES ANGES DÉCHUS. — Voir page [illegible].

## ÉCHECS

[illegible]

| BLANCS | NOIRS |
| --- | --- |
| P. [illegible] | 1 [illegible] |
| [illegible] | 2 [illegible] |
| [illegible] | [illegible] |

1

| | |
| --- | --- |
| 2 . . . . . . | 2 Tout autre coup. |
| 3 [illegible] | 3 . . . . . . |

A

| | |
| --- | --- |
| 1 . . . . . . | 1 P. pr. P |
| 2 [illegible] | 2 Coup quelconque. |
| 3 [illegible] | . . . . . . |

B

| | |
| --- | --- |
| 1 . . . . . . | 1 [illegible] |
| 2 T. pr. [illegible] | 2 [illegible] |
| 3 [illegible] | . . |

C

| | |
| --- | --- |
| 1 . . . . . . | 1 P. [illegible] |
| 2 [illegible] | 2 . |

Solutions justes : MM. A. Gautier, à [illegible]; Duchâteau, à R[illegible]; commandant Tholer, à Nancy; E. Mirlin, à Mars[illegible]; A. Gouyc[illegible], et E. Dame; Daviot, à Bercy; Mateo Zamora à [illegible], Espagne; Lequesne; Aune Frédéric, à Alger.

C. P.

### PROBLÈME N° [illegible]

[illegible]

NOIRS

BLANCS

[illegible]

### EN VENTE CHEZ MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 1[illegible]

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE.

*Mission de Phénicie*, dirigée par M. Ernest Renan, membre de l'In[illegible]stitut. *Texte*, 3e livraison; *Planches*, [illegible] livraison. — Prix [illegible] chaque livraison : 10 francs.

*Études sur la peinture vénitienne, suivies de notices sur les femm[illegible] artistes et sur les universités de l'Allemagne et les étudian[illegible] allemands*, par Lucien Davesiès de Pontès. 1 vol. grand in-[illegible] — Prix : 3 francs.

*Alfred de Vigny. Journal d'un poète*, tel est le titre d'un trè[illegible] intéressant volume que M. Louis Ratisbonne, légataire littéra[illegible] de l'auteur de *Cinq-Mars*, vient de publier chez Michel Lé[illegible] frères et à la Librairie Nouvelle. Ce livre a de quoi piquer vi[illegible]ment la curiosité, en faisant connaître jusque dans les replis [illegible] cœur l'homme éminent qui en a fourni les pages. Ce sont des co[illegible]fidences qu'Alfred de Vigny se faisait pour ainsi dire à lui-mêm[illegible] sur les hommes et les choses de son temps, ainsi que sur [illegible] propre personne. La tâche de recueillir ces espèces de mémoi[illegible] du poëte ne pouvait être donnée qu'à un autre poëte, et M. Rati[illegible]bonne s'en est acquitté avec une pieuse discrétion qui justifie [illegible] haute marque de confiance dont il a été l'objet de la part [illegible] l'illustre académicien.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

DE L'ABONNEMENT
L'UNIVERS ILLUSTRE

| | PARIS. | DEPARTEM. |
|---|---|---|
| … | 15 fr. | » — 17 fr. |
| … | 8 fr. | » — 9 fr. |
| …ois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

…ranger, le port en sus
suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRE
et A L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr. |
| Six mois . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus
suivant les tarifs



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 622.
Samedi 9 Mars 1867.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

…âtre du Vaudeville : *Les Brebis galeuses*, comédie en quatre actes de … Théodore Barrière. — Mmes Doche, Page, Cellier et Bianca, M Félix. — Odéon · *Les Ambitions de M. Faurelle*, comédie en cinq actes de M. Édouard Cadol. — MM. Thiron, Romanville, Mmes Picard, Petit et Laurence Gérard. — Les événements dramatiques de l'année. — *Philippe II et don Carlos*, par M. Gachard. — L'histoire et la légende

... Les emmes ne font que se gâter entre elles,

Fait dire au personnage d'une de ses comédies le bonhomme Andrieux. De cette boutade, anodine dans son expression, mais plus profonde et plus vraie qu'elle n'en a l'air, M. Théodore Barrière vient de tirer une œuvre importante, une comédie, ou, pour mieux dire, un drame en quatre actes qu'il a intitule : *les Brebis galeuses.*

A la bonne heure, voilà un titre qui ne marchande pas avec l'idée et qui porte déjà en lui une saveur toute particulière.

Montrer sous la formule la plus saisissante, la formule dramatique, les ravages que peuvent exercer sur un cœur féminin les insinuations, les conseils, les exemples, doublés parfois de toute la haine que portent les femmes déchues à celles qui sont restées debout, étudier sur le vif les symptômes, les progrès, les résultats funestes de cette contagion morale, c'était là, à coup sûr, un curieux sujet d'analyse, digne en tous points du talent âpre, incisif, impitoyable de l'auteur des *Faux Bonshommes* et des *Filles de Marbre* Un terrible homme en effet que Théodore Barrière, — plus opérateur que médecin. — Rencontre-t-il sur son passage une plaie sociale, vite le scalpel, le bistouri, le fer rougi à blanc. Les cataplasmes, les lénitifs, les drogues médicales ne sont pas son affaire. Ses brebis galeuses, il ne s'amusera pas à les guérir, il les abattra pour qu'elles ne communiquent pas aux autres la contagion dont elles sont infectées. Ainsi a-t-il fait l'autre soir. Mais il avait compté sans les nerfs de



EXPLOSION D'UNE MACHINE LOCOMOBILE, SUR LE BOULEVARD PEREIRE; dessin de M. Riou. — Voir page 155.

son auditoire. — Les nerfs ont protesté. Le public a fini par se révolter contre tant de cruauté. Au théâtre il en coûte parfois d'être trop logique. Augier en avait fait l'expérience dans son *Mariage d'Olympe*. Barrière vient de l'éprouver à son tour avec ses *Brebis galeuses*.

N'allez pourtant pas vous figurer que la nouvelle pièce ne soit qu'un tissu de violences, de crudités et d'amertumes. La gaieté et le rire y ont aussi leur large part. L'entrée de jeu est charmante, pleine de fraîcheur, de franchise et de bonne humeur.

Nous sommes aux environs de Trouville, au bord de la mer, dans un petit ermitage où Robert Préault, un Parisien revenu des vanités de la vie à grandes guides, cherche à cicatriser les blessures de son cœur et à retremper ses forces dans la vie active et fortifiante du marin.

Écoutez cependant cette douce et naïve mélodie que chante une fraîche voix de quinze ans :

M'épousera Jean à Pâques fleuries;
M'épousera Jean dans le mois de mai.
Nous inviterons les fleurs des prairie
J'en cueille une gerbe à mon bien-aimé
Poussez, clochettes
Et fleurettes !
Poussez, fleurettes,
Pour mon bien-aimé !

Cette voix est celle de la gentille Claudette, la servante de Robert. Une autre voix lui succède, modulant avec prétention les premiers vers de l'élégie du *Lac*. Celle-ci appartient au neveu de Robert, un *petit crevé* qui s'amuse ou plutôt s'ennuie à jouer au Werther en attendant la main-levée du conseil judiciaire que lui ont valu ses prodigalités à l'endroit de M<sup>lle</sup> Hélène Potichon. L'oncle et le neveu vont se mettre à table lorsque survient un nouveau personnage. Henri Gérard, c'est son nom, est amoureux fou d'une jeune femme qu'il a rencontrée dans un bal et qui en ce moment promène ses ennuis de Trouville à Houlgate. Mariée à un homme qui l'a quittée pour une danseuse de la *Scala*, M<sup>me</sup> Bernier est encore la brebis blanche que le loup croquera si elle n'y prend garde, et, au récit d'Henri, l'on comprend qu'elle a déjà laissé un peu de sa laine au buisson de l'amour.

Pendant ces confidences, le ciel s'est obscurci : de grosses gouttes commencent à tomber. Au bas de la côte, un piétinement de chevaux se fait entendre. Une cavalcade de quatre amazones se dirige vers le chalet de Robert, sans doute pour y chercher un refuge contre l'orage. Une idée originale passe par la tête de Robert. Vêtu comme il l'est, rien ne l'empêche de se donner pour un aubergiste. Avec un tablier autour du corps, son neveu aura tout l'air de son garçon. Aussitôt dit, aussitôt fait, et tandis qu'Henri monte à la chambre que Robert lui a fait préparer, Jules s'élance pour tenir l'étrier aux amazones dont les chevaux piaffent déjà devant la porte.

Vous voyez d'ici la scène : elle est jolie, pittoresque et comique en même temps. Jules traîne les choses en longueur et essaye de mille petites ruses pour rester avec les voyageuses. Sous prétexte de faire le feu, il se met à leurs pieds; mais une bottine l'écarte lestement et une voix impérieuse le renvoie à l'écurie pour panser les chevaux.

Les quatre femmes restent seules devant une bouteille de Moët en attendant l'omelette que leur fait préparer le faux aubergiste.

Ces femmes, quelles sont-elles ?

Voici d'abord M<sup>me</sup> la comtesse de Tourny, une de ces âmes mal nées, dans lesquelles le vice porte des fruits précoces. Jeune fille, Diane s'est laissée séduire par un domestique de sa mère; épouse, elle n'a pas mieux su garder la foi conjugale. M. de Tourny a tué l'amant de sa femme et s'est éloigné, laissant la comtesse dissiper, dans un vain luxe, les deux millions de sa dot. Ces deux millions engloutis, M<sup>me</sup> de Tourny a fait prendre le même chemin à quelques centaines de mille francs qu'elle a su, par un abus de confiance, soustraire à son mari, et encore le gouffre n'est-il pas comblé ! Elle est endettée de plus de deux cent mille francs. Aussi porte-t-elle une haine mortelle à la jeune M<sup>me</sup> Bernier, une orpheline sans nom, que sa tante, après l'avoir recueillie, a instituée pour légataire universelle et à qui M. de Tourny lui-même a promis de laisser toute sa fortune. Son intérêt, d'accord avec sa haine, lui ordonne de perdre M<sup>me</sup> Bernier, — et elle la perdra.

Si Blanche Tingrey, l'autre brebis galeuse, pratique la corruption, c'est uniquement pour l'amour de l'art. Elle aussi est une lionne à la mode, et, malgré sa grande fortune, ne parvient pas toujours à équilibrer son budget avec ses plaisirs. Elle a heureusement une ressource dans son mari, dont elle exploite l'amour ou plutôt les désirs intermittents. Blanche a inventé le chantage à l'alcôve, et Dieu sait comme elle en joue ! Il faut encore compter parmi ses revenus l'impôt qu'elle prélève sur des soupirants imbéciles comme Jules, le petit crevé, le neveu de Robert.

Au premier abord vous pourriez prendre aussi pour une brebis malade la jeune veuve Rose Michelin. A ces airs évaporés, à cette façon de s'ébouriffer les cheveux, à l'émulation qu'elle met à imiter le langage et les allures de ses deux compagnes, vous croiriez avoir affaire à une femme perdue. Vous seriez loin de compte. Tout cela n'est que fanfaronnade : la corruption est à la surface, mais elle n'a pas vicié le cœur. Rose n'est qu'une brebis égarée, et il suffira pour la ramener au bercail de l'amour d'un honnête homme, d'un mentor de sens et d'expérience. Notre ami Robert sera cet mentor-là.

Vous connaissez déjà Marie Bernier : vous savez quel danger elle court : ce danger, que les deux brebis galeuses ne manqueront pas d'exploiter contre elle, sera le nœud du drame.

En attendant, nos deux créatures se font la main sur Claudette, la petite servante : elles lui soufflent leur venin, et, quand elles s'éloignent, elles laissent dans son cœur, comme le trait du Parthe, le germe empoisonné de la coquetterie.

Marie est restée seule un instant après le départ de ses trois compagnes, et Henri, qui l'a reconnue, s'est précipité à ses genoux, implorant un mot de pitié pour sa folle passion. Ce mot, il ne l'a pas obtenu; il reste anéanti, désespéré. Robert, qui est encore dans le feu du scepticisme, le relève, l'encourage, et, apercevant la cravache que Marie, dans son émotion, a laissée sur la cheminée :

— Bah ! dit-il, aujourd'hui elle a oublié sa cravache; demain, elle oubliera ses devoirs.

Et comme Henri lui demande ce qu'il doit faire :

— Rien, répond Robert; laisse faire aux brebis galeuses !

Au second acte, nous les retrouvons dans un bal que donne Blanche Tingrey. Robert, qui a échangé son habit d'aubergiste contre celui de l'homme du monde, se présente avec son neveu. On rit, on marivaude : les brebis galeuses sont à leur poste et font leur petit travail. M. de Tourny assiste à la fête. Diane, que les créanciers menacent d'une saisie, monte une comédie pour ramener à elle son mari et lui faire payer ses dettes. Elle joue le remords, le repentir, la souffrance, et quand elle croit avoir touché le but, quand, aux pieds de M. de Tourny, elle attend qu'il lui tende la main pour la relever, un mot terrible vient la frapper comme un coup de foudre : « — Combien donc devez-vous, madame ! » — Et il s'éloigne, la laissant pâle de peur, de rage et de honte.

Blanche joue mieux son jeu: elle soutire à son mari une quarantaine de mille francs que celui-ci se fait rembourser par Jules à l'aide d'un maquignonnage passablement véreux. Un drôle de monde, par parenthèse, que celui où un Tingrey peut rester cinq minutes sans qu'on le jette au dehors par les épaules. Cette réserve faite, il faut convenir que le personnage est amusant et ne manque pas, dans son odieux, d'une certaine vérité.

Une scène charmante est celle où Robert confesse la jeune veuve, la petite Rose Michelin, et finit par découvrir sous cette frivolité apparente des trésors de naïveté, de candeur et de vertu solide. C'en est fait du sceptique. Adieu les projets de retraite, les vœux de célibat. Rose est digne de son amour : il la sauvera en l'épousant.

Les épisodes déblayés, le drame va se dessiner avec plus de netteté et de vigueur.

Henri a glissé un billet dans un bouquet qu'il a offert à Marie Bernier. La jeune femme s'en est aperçue : elle a, par la croisée entr'ouverte, jeté le bouquet dans les flots qui battent le seuil de la maison. Elle le croit du moins; mais Blanche au bouquet de Marie a substitué le sien et conservé ainsi le billet que Diane, l'autre brebis galeuse, fera lire à Marie et à l'aide duquel elle jettera le trouble dans son âme. Se voyant repoussé par celle qu'il aime, Henri, dans un accès de dépit et de douleur, se retourne vers Blanche : il lui offre son amour, il lui demande un rendez-vous. Blanche consent à tout, elle donne à Henri la clef d'un petit chalet où elle promet de se trouver à minuit. Diane survient et son amie lui fait part de son aventure. Quel emploi Blanche fera-t-elle de la clef? « Dans huit jours l'on verra, » dit-elle d'un ton leste.

Elle n'attend pas huit jours : Marie se présente et la clef va trouver son emploi immédiat. La pauvre enfant se jette dans les bras de ses amies, elle leur fait part de ses tourments, des obsessions auxquelles elle est en butte et auxquelles elle n'a d'autre moyen de se soustraire que par la fuite. Mais où se cacher ? — « Dans ce chalet dont voici la clef, » répond Diane, et elle envoie ainsi la pauvre brebis à l'abattoir. — « Ah ! monsieur le comte, se dit-elle dans l'exaltation du triomphe, vous ne me souffletterez plus maintenant avec la vertu de cette femme ! »

Après le triomphe le châtiment.

Une révélation terrible vient frapper Diane. Le fruit de sa première faute, l'enfant qu'elle croyait morte vit encore, et cette enfant c'est Marie Bernier : voilà ce qu'un vieux notaire, ami de sa famille, lui apprend au moment même où Marie est en train de tomber dans le guet-apens infâme qu'elle lui a dressé. Alors la femme perdue fait place à la mère. Diane n'a plus qu'une pensée : sauver sa fille. Elle court au chalet où elle trouve Marie se débattant dans les bras de Henri. Dieu merci ! il est encore temps : la vertu de Marie est sauvée, mais non sa réputation. Et le mari, que dira-t-il en apprenant l'aventure que les bonnes amies ne se feront pas faute de faire courir ? — Le mari n'existe plus : il a été tué dans une rencontre avec Robert. Quant à Diane, purifiée par le repentir, pardonnée par sa fille, elle succombe à ces émotions accumulées : elle meurt sur la scène de la rupture d'un anévrisme.

Pièce étrange, heurtée, inégale, mais où se retrouve partout, même dans ses écarts, le talent puissant de Barrière. A côté de délicatesses exquises, des crudités et des violences : de l'esprit toujours par exemple; un feu roulant de mots à l'emporte-pièce qui sifflent comme des balles, une sorte de mitraille où entrent tous les métaux, l'or et le plomb, l'argent et l'acier, le cuivre et le platine; contexture tour à tour vigoureuse et molle, serrée au commencement et à la fin, lâche dans le milieu; des détails ingénieux, mais surabondants, des scènes originales, d'une observation profonde et incisive, mais qui ne tiennent pas à l'action ; — tel est le bilan de cette œuvre singulière que tout le monde voudra voir et que tous ceux des critiques qui l'ont contestée le plus vivement seraient encore heureux d'avoir signée.

M<sup>lle</sup> Doche se tire convenablement du rôle assez ingrat de M<sup>me</sup> de Tourny. M<sup>lle</sup> Page est d'une insolence de bon goût dans celui de Blanche Tingrey. M<sup>lle</sup> Cellier, la brebis persécutée, est gracieuse et touchante : elle a joué avec une émotion vraie sa scène du dernier acte. Ce que je reprocherai surtout à ces trois artistes, c'est l'insuffisance de leur diction, l'exiguïté de leurs moyens vocaux, dont le timbre ne remplit pas la salle et ne passe pas toujours la rampe. Par contre, M<sup>lle</sup> Bianca, éclatante de beauté sous ses splendides toilettes, prête une voix franche et sonore au langage évaporé de Rose Michelin. Elle a partagé les honneurs de la soirée avec Félix, étourdissant de verve, d'entrain et de brio dans le personnage du philosophe Robert.

~~~ Pourquoi *les Ambitions de M. Fauvelle?* A vrai dire, ce bonhomme n'en a qu'une : il rêve d'être député. Il ne lui suffit pas d'être cinq fois millionnaire, d'être entouré de toutes les joies de la famille : son bonheur ne sera complet que du jour où il pourra dire à M. Thiers ou à M. Darimon : « Mon cher collègue », où il pourra broyer l'acajou de la tribune et communier au scrutin avec M. Jules Favre ou M. Belmontet.

N'arrive pas qui veut de prime saut à la députation. Il faut des influences, des moyens d'action auprès du corps électoral. M. Fauvelle l'a compris. Il a marié sa fille à un jeune avocat dont le père, autrefois député lui-même, a laissé des racines dans le pays. Puis, pour propager sa candidature, il a acheté un journal, la *Lutèce*, dont il a confié la direction à un intrigant de bas étage du nom de Fortin, moitié journaliste, moitié escroc, qui a vu dans la douce manie du bonhomme une riche mine à exploiter.

M. Fauvelle s'est trompé dans ses calculs : son gendre refuse de mettre à sa disposition l'influence électorale sur laquelle il comptait. Et ce n'est pas tout, un orage éclate dans cette maison jusque-là si tranquille. La sœur de Fauvelle, son fils qu'il veut marier à la fille de Fortin, sa nièce qui aime son cousin, s'unissent au gendre contre le chef de la famille. Ils menacent tous de le quitter. La situation se complique encore d'un duel que valent au fils de Fauvelle les ambitions de son père. Fureur du bonhomme qui tout d'abord fait tête à l'insurrection, maudit sa famille et finit par rester seul... avec son fidèle Fortin. Ce triste isolement ne dure qu'un moment. Les complots de Fortin ne tardent pas à être démasqués. Fauvelle revient à des sentiments meilleurs, il abjure ses idées d'ambition et ouvre les bras à sa famille qui ne demande pas mieux que de s'y précipiter.

La comédie de M. Édouard Cadol a pleinement réussi : elle amuse, elle intéresse : le dialogue a de l'esprit, de l'aisance et de la franchise : le mot comique coule de source et sans effort, les caractères sont bien tracés et accusent chez l'auteur de vraies facultés d'observation. Ce qui manque à tout cela c'est le relief, c'est ce je ne sais quoi qui passionne et transporte une salle. *Les Ambitions de M. Fauvelle* ne sont pas au diapason du jour. On dirait une pièce qui aurait été retenue — injustement — pendant trente ans dans les cartons du Théâtre Français. Peut-être cela tient-il à l'époque où l'auteur a placé son action — car, malgré les noms que j'ai cités plus haut, elle se passe en plein régime parlementaire. — Le chef d'école de M. Cadol, ce n'est ni Augier ni même Scribe : c'est Mazères ou Picard. Pour remonter aussi haut, mieux valait pousser jusqu'à Molière ou Beaumarchais.

Thiron ne se contente pas d'enlever avec sa rondeur habituelle les parties comiques de son rôle : il a fait preuve dans les derniers actes de qualités dramatiques qu'on ne lui soupçonnait pas. Romanville exagère par trop les laideurs de Fortin : à force de le faire ignoble il le rend invraisemblable. M<sup>lle</sup> Picard dessine d'un trait vif et précis la physionomie de M<sup>me</sup> Gaillard, la sœur au franc parler, la madame Jourdain de la maison Fauvelle. M<sup>lles</sup> Petit et Laurence Gérard prêtent le charme de leur talent sympathique aux silhouettes un peu effacées des deux jeunes filles.

~~~ Entendez-vous cependant ces bravos lointains qui font cortège au *Galilée* et au *Don Carlos* — les deux grands événements dramatiques de cette année avec *les Idées de M<sup>me</sup> Aubray*, que le rétablissement d'Arnal et de M<sup>lle</sup> De[illegible] porte nous permet d'espérer dans un avenir prochain ? — Bientôt, je vous dirai l'accueil que le public aura fait à ces deux ouvrages. Mais s'il vous plaît, en attendant, de vous initier à l'avance au nouvel opéra de Verdi, lisez le livre si intéressant que vient de publier M. Gachard, sous le titre de *Don Carlos et Philippe II*. Vous y trouverez, non plus le héros romantique imaginé par Schiller, mais un prince chétif, étiolé, oscillant entre l'idiotisme et la folie, et peut-être ces misères de l'histoire vous paraîtront-elles plus poignantes et plus dramatiques encore que la légende idéalisée par l'illustre poëte allemand.

[illegible]

...

## BULLETIN

Le quatrième et dernier grand bal de la cour a eu lieu aux Tuileries. Une foule élégante et compacte avait envahi dès neuf heures et demie la salle des Maréchaux, et la salle du Trône, à dix heures, avait peine à contenir le corps diplomatique et les personnages de distinction présentés à Leurs Majestés.

L'Impératrice portait une toilette blanche rehaussée de pierreries, du meilleur goût et de la plus grande simplicité. S. A. I. la princesse Clotilde Napoléon était également en robe de mousseline blanche.

Au nombre des invités de cette fête splendide, on distinguait, au milieu des costumes et des uniformes de tous les pays, S. M. la reine Christine, S. A. le prince Mustapha Pacha, frère du vice-roi d'Égypte, LL. EExc. les ambassadeurs d'Angleterre, de Russie, de Prusse, d'Espagne et de Turquie, le chevalier Nigra, les ministres de Danemark, de

vière et de Portugal, et les chefs de légation présents à ris.

Les danses se sont prolongées jusqu'à trois heures du atin

Le samedi gras a eu lieu, au ministère des affaires étrangères, le bal costumé dont on s'entretenait depuis longtemps ns la haute société parisienne. C'était une de ces fêtes mme on n'en peut voir que dans cette belle résidence du ai d'Orsay si bien disposée pour les grandes réceptions. bon goût, la richesse des costumes et l'élégance s'unisent à toutes les splendeurs.

Le monde politique et diplomatique y était représenté par ates les sommités, et on y remarquait non-seulement l'e- de la société parisienne, mais, on le peut dire, celle du onde entier. Entre onze heures et minuit, deux dominos nt entrés dans les salons et, à l'impression que leur prence a produite, on a pu deviner que le masque sauvegarit l'incognito d'augustes personnages.

Les costumes de tous les pays et de toutes les époques. istoire ancienne et l'histoire moderne se déployaient aux gards des invités éblouis par tant de magnificence.

Les Decamps sont décidément plus en faveur que jamais. la vente Gaillard, qui a eu lieu récemment à l'hôtel ouot, vingt tableaux de l'illustre maître ont été adjugés les prix considérables, ainsi qu'on peut s'en convaincre r le relevé suivant :

Éléphants et Tigre, 5,630 fr., le Café Turc, 7,100 fr.; les rates grecs, 6,600 fr.; le Relais de chasse, 4,950 fr.; une e de village des environs de Paris, 5,550 fr.; Paysans atlés, 7,700 fr.; Paysage oriental, 20,000 fr.; Plage des enons de Dieppe, 19,400 fr.; les Catalans à Marseille, 5,400 ncs; l'Écurie, 5,000 fr.; Jardins d'une mosquée en Turie, 5,050 fr.; Cour de vieux château, 3,400 fr.; Sablonère de la forêt de Fontainebleau, 2,600 fr.; Soldats albais, 3,800 fr.; et pour le bouquet : *Rue de grand village lien*, 25,000 fr., outre les frais.

Ce tableau a été l'objet d'une lutte très-vive entre M. le duc Hertford et M. Narischkine, secrétaire de l'ambassade de issie. L'avant-dernière enchère donnée par le duc d'Hertd était de 21,000 fr; M. Narischkine a mis 4,000 fr. d'un ul coup. Il est resté adjudicataire du plus beau des taaux de Decamps vendus dans cette vacation.

La dernière vacation de la vente des objets d'art apparteat au vicomte Paul Daru avait attiré à la salle Drouot une fluence considérable; certaines curiosités ont atteint des ix exceptionnels. On cite, entre autres, deux tabatières jugées à S. A. Mustapha-Pacha. Deux vases de Sèvres, vement disputés, sont devenus la propriété d'une femme lèbre par son luxe et ses dépenses. Une grande et belle upe en cristal de roche, taillée à lobes et enrichie de rinaux et d'insectes finement gravés en creux, montée sur ed élevé en balustre, a été payée 3,000 francs. Une autre forme de coquille longue très-bien évidée, travail milais du XVI<sup></sup>e siècle, 2,405 francs.

Une aiguière de forme antique, surbaissée et à couvercle mbé, enrichie d'ornements gravés en relief et à anse rmée par une grecque prise dans la masse et découpée à ur, forme élégante et rare, en cristal de roche, 5,010 fr. ne théière en jade, 3,010 francs.

Aux travaux de démolition entrepris aux abords du Théâe-Français, et qui sont à la veille d'être terminés, vient succéder une opération d'un tout autre ordre et que l'on pu pressentir en voyant dernièrement creuser en cet enoit de profondes tranchées que l'on remplissait de bonne rre végétale. On a commencé hier à planter de jeunes arronniers les deux plateaux triangulaires symétriquement ablis à droite et à gauche de la rue à ouvrir entre le point e rencontre des rues Richelieu et Saint-Honoré et la salle l'Opéra sur le boulevard des Capucines. A ces plantations ajouteront plus tard d'autres éléments de décoration qui ront de la place du Théâtre-Français une des plus remaruables de Paris. On peut s'attendre à ce que le reste de espace, rendu libre par les démolitions, soit prochainement ébarrassé des matériaux qui l'encombraient encore et niété dans toute son étendue

Th. de Langeac

---

## EXPLOSION D'UNE MACHINE LOCOMOBILE

SUR LE BOULEVARD PEREIRE

Le 28 février, dans l'après-midi, une explosion terrible a été l'effroi parmi les habitants de la rue de Villiers, quartier es Ternes, près du pont du chemin de fer de Ceinture.

C'était la chaudière d'une machine à vapeur qui éclatait, ette chaudière appartenait à une des locomobiles qui traient les cylindres employés à écraser le macadam.

Cinq personnes sont tombées.

Le chauffeur et le conducteur de la machine ont reçu plusieurs blessures graves. Un maçon, qui se tenait à quelques mètres de distance, a été tué sur le coup; un autre ouvrier eu la rotule brisée par un éclat de fonte; un dernier a eu e bras fracturé.

L'omnibus de Levallois-Perret, contenant une dizaine de personnes, passait sur le boulevard Pereire; il a été criblé de fragments de fer et de morceaux de charbons; mais, par bonheur, aucun des voyageurs n'a été atteint.

Les gens du quartier ont cru à l'explosion d'une poudrière. On a constaté des effets terribles. Un éclat de fonte de trente kilogrammes, lancé à deux cents mètres, a démoli une cheminée. Plusieurs autres éclats de fonte, de charbon et de coke sont tombés dans les jardins voisins

La machine a reculé; elle est montée sur le trottoir, a escaladé une butte de sable et démoli un pan de mur d'une maison voisine.

Les blessés ont été transportés d'abord chez les pharmaciens et les sœurs de la rue de Villiers, et ensuite à l'hôpital Beaujon.

L'ouvrier mort sur le coup a été reconnu pour un ancien soldat de Crimée

Deux ingénieurs ont été chargés d'examiner la machine et de déterminer les causes de l'explosion.

R. Bryon.

---

# LE ROI DES GUEUX

(1)

DEUXIÈME PARTIE.

## LES MEDINA-CELI.

Elles sortirent toutes deux et descendirent l'escalier, légères comme des gazelles. La cour était déserte. Aïdda remit l'un des flacons à Gabrielle et lui dit :

— Les deux porteurs du comte-duc sont là, dans la remise; voici une bouteille qui est fée. Nous allons les endormir comme si nous possédions la baguette du génie, dans les contes arabes.

Les beaux yeux bleus de Gabrielle s'ouvrirent tout grands

— Les endormir, répéta-t-elle, et pourquoi?

— Pour prendre leur place.

— La place des porteurs du comte-duc? balbutia Gabrielle stupéfaite.

— Une fois que nous aurons la chaise, poursuivit l'Africaine, ce ne sera pas le comte-duc que nous porterons.

La jolie blonde resta un instant bouche béante, puis le rouge du plaisir lui monta aux joues, ses yeux petillèrent. Elle se jeta au cou de sa compagne en disant.

— Je comprends, Aïdda, je comprends!... Pourquoi n'ai-je pas autant d'esprit que toi?

La Mauresque laissa glisser sur son front un long baiser de sœur aînée, et dit tout bas :

— C'est qu'il n'y a pas assez longtemps que tu aimes.

— Aimer! fit Gabrielle de bonne foi, cela donne donc de l'esprit?

Aïdda sourit et frappa résolûment à la porte de la remise.

— Entrez, dirent à la fois deux grosses voix.

Aïdda poussa la porte, qui céda aussitôt.

Tomas et Zaccaria étaient demi-couchés sur la paille, jouant aux dés auprès d'une chandelle collée aux dalles et qui achevait de se consumer.

Gabrielle tremblait bien un peu, mais l'idée de remplir un rôle la soutenait. Ceci, qu'on se le dise, est un souverain cordial pour la timidité des filles d'Ève. Au théâtre, les jeunes filles timides sont beaucoup moins troublées que les hommes hardis.

— Tiens! tiens! fit Tomas, deux senoritas qui se trompent de porte!

— Et deux jolies! ajouta Zaccaria.

— Que voulez-vous, mes belles petites? demandèrent-ils à la fois.

— Parle, ma sœur, murmura Aïdda en baissant les yeux.

— Oh! ma sœur, je n'ose! repondit Gabrielle qui recula Tomas dit à son ami Zaccaria :

— Elles ont des bouteilles.

Leurs yeux brillèrent comme deux paires d'escarboucles. Ils se levèrent tous deux, repoussant leurs dés, et en prenant de galantes postures. Tout Espagnol a des dispositions naturelles à faire la roue.

— On voit bien que vous êtes une très-noble senora, reprit Tomas en s'adressant à Gabrielle, qu'il salua jusqu'à terre. Parlez sans crainte, si vous avez besoin de nous.

— Nous sommes tout au service de Vos Seigneuries, appuya Zaccaria en dessinant une respectueuse révérence à l'adresse d'Aïdda.

Les yeux ne quittaient pas les flacons, qui semblaient exercer sur eux une sorte de fascination.

— Nous ne sommes pas de nobles senoras, mes amis, répliqua l'Africaine, feignant un redoublement d'embarras; nous sommes de simples fillettes, et nous ne savions pas qu'il était si malaisé de satisfaire une fantaisie.

— Si nous l'avions su... commença Gabrielle en poussant un gros soupir.

— Mais quelle fantaisie avez-vous? interrogèrent les deux porteurs.

— Dis cela, toi, ma sœur.

— Ma sœur, tu sais mieux parler que moi.

— En un mot comme en mille, s'écria Zaccaria, ordonnez, nous obéirons!

Elles hésitèrent encore, puis Aïdda faisant un courageux effort.

— Ma sœur et moi, dit-elle, nous mourions d'envie de voir de près la litière de Son Excellence.

— Et le coussin sur lequel s'assied un si grand personnage, ajouta Gabrielle.

Les deux porteurs se consultèrent du regard. Ils avaient peine à s'empêcher de rire. Cependant Zaccaria dit en fronçant le sourcil :

— C'est grave.

— C'est même audacieux, enchérit Tomas.

— Mes amis, ne nous refusez pas, s'écria Aïdda; laissez-nous seulement passer la tête par la portière. Personne n'en saura rien, et ce n'est certes pas manquer de respect à votre maître

— Qu'en dis-tu, toi, Zaccaria? interrogea Tomas.

— Nous risquons gros, repartit Zaccaria; il s'agirait de savoir ce que les senoritas donneront pour cela.

— Helas! fit Gabrielle, — nous n'avons point d'argent.

— Nous avions apporté ces flacons, ajouta Aïdda, — espérant que vous etiez peut-être de bons garçons, qui aiment à se rafraîchir.

Elle tendait sa bouteille à Zaccaria; Gabrielle faisait de même à l'égard de Tomas.

Encore une fois, nous tenons pour légitime et inattaquable la réputation de sobriété conquise par la race ibérique. Il y a du chameau dans ces basanés; mais quand le chameau rencontre une source au fond du désert, il boit d'un seul trait pour toute sa semaine.

Tomas et Zaccaria firent comme le chameau, type pur et universellement accepté de la tempérance. Ils avaient soif, ils avancèrent leurs mains; ils prirent les flacons et les débouchèrent vivement

— Ce n'est pas par gourmandise, au moins, dit Zaccaria avant de mettre le goulot dans sa bouche; — c'est pour faire plaisir à deux jolies demoiselles.

On entendait déjà le glouglou de la bouteille de Tomas.

Quand il eut bu ample rasade, il montra du doigt la chaise remisée dans un coin et dit :

— Regardez, on vous le permet.

— Mais ne touchez à rien! recommanda Tomas

Il fit en même temps claquer sa langue et porta sa main au creux de son estomac.

— C'est du vrai, dit-il.

— Un baume! prononça pieusement Zaccaria!

Les deux jeunes filles s'étaient élancées vers la chaise et la contemplaient avec un respect plein d'émotion.

— Voilà donc, disait Aïdda tout haut, un objet qui appartient au meilleur ami du roi!

— Au plus illustre politique de l'univers! ajoutait Gabrielle.

— A celui qui a vaincu le cardinal de Richelieu!

— Au comte-duc, qui a mis Buckingham sous ses pieds.

— Il a respiré là dedans!

— Ses épaules ont touché cette doublure!...

— Dans cent ans, ma sœur, cette chaise sera une relique qui vaudra son pesant d'or.

— Ma sœur, penses-tu donc qu'on la veuille céder si bas prix?... Elle sera mise dans le trésor royal... ce sera un des joyaux de l'Espagne.

Les porteurs écoutaient et buvaient.

— Sont-elles naïves, ces caillettes! fit observer Tomas.

— Elles vont bientôt faire du comte-duc le plus grand saint du calendrier.

— Le diable doit rire...

— Quel velours que ce vin!

Ils burent. — Aïdda et Gabrielle avaient fait le tour de la chaise, qui était fort belle, mais sans aucune espèce de signe héraldique qui pût la distinguer. Cela n'empêchait point qu'elle ne fût très-connue dans Séville.

Nos deux jeunes filles continuèrent un instant encore leurs exclamations admiratives, puis Aïdda, touchant le bras de Gabrielle, dit tout bas :

— Ne les perdons pas de vue. Dans quelques minutes ils ne nous gêneront plus.

— Il me semble que le plus grand a les yeux chargés de sommeil.

— Le plus petit chancelle.

— Qu'as-tu donc mis dans leur breuvage, Aïdda?

Aïdda ne jugea pas à propos de répondre. Elle observait les deux porteurs, qui, après avoir choqué une dernière fois les flacons en signe de fraternité parfaite, les égouttaient avec soin dans leur bouche. Ils étaient pâles tous deux, mais riants. Aucun indice de malaise ne paraissait sur leurs visages. Seulement, ils avaient le regard indécis, et le sourire énervé de l'ivresse abaissait le coin de leurs lèvres.

— Tu n'en as plus, toi, Tomas? dit Zaccaria en contemplant d'un œil triste le vide de sa bouteille.

— J'ai tout bu... et toi?

— J'ai tout bu... c'est vite fini une bouteille!

— Est-ce que ta tête tourne, à toi, Zaccaria?

— Allons donc!...

— Te voilà qui penches à droite.

— Pour une bouteille!... j'en boirais dix!..

— Et moi cent.., mais tu penches... à gauche.

Ce disant, Tomas se laissa choir tout doucement sur la paille, saisi qu'il était d'un rire somnolent et lourd.

Zaccaria voulut se moquer de lui, mais ses jambes fléchirent. Il s'allongea par terre auprès de son compagnon en répétant :

— J'en boirais dix!... quel baume!

Ses paupières battirent, puis se fermèrent, Tomas, qui le vit s'endormir, eut une velléité vague de résister au sommeil qui s'emparait de lui. Il lança la bouteille à tour de bras contre la muraille, où elle se brisa.

— Je ne dors pas! balbutia-t-il, content d'avoir témoigné ainsi sa vigueur; vous voyez bien que je ne dors pas!

Il n'aurait pas pu articuler un mot de plus. Il fit un demi-tour lentement, et s'affaissa auprès de son collègue, qui déjà ronflait de tout son cœur.

Gabrielle n'eut pas le temps de s'étonner.

— A l'œuvre, s'écria l'Africaine, sans prendre souci désormais de contenir sa joie; Dieu veuille que le comte-duc et mon père n'achèvent pas leur besogne avant notre départ!... mets-toi devant.

Elle poussa sa compagne entre les deux brancards

1. Voir les numéros 583 à 631

— Penses-tu que nous pourrons soulever cela ? fit Gabrielle.

— Il le faudra bien... pas de paresse, et en avant !

Les bridons qui d'ordinaire attelaient Tomas et Zaccaria se tendirent, tranchant en noir sur ces deux paires de ravissantes épaules. Elles donnèrent littéralement un coup de collier et la chaise fut soulevée.

— Tiens ! dit Gabrielle, — ce n'est pas si lourd que je le croyais.

— Hâtons-nous ! hâtons-nous ! ordonna la Mauresque; comme le jour a déjà grandi !

La porte de la remise fut refermée.

Nos deux charmants porteurs traversèrent en un clin d'œil la cour solitaire, et firent entrer la chaise sous la voûte de la maison du forgeron. Gabrielle ouvrit la portière, et s'installa sur les coussins avec ordre de garder le silence sous son voile, si quelque indiscret se permettait une question.

Aïdda monta pour chercher Mendoze.

Au bout de deux minutes, une petite porte située sous la voûte s'ouvrit en dedans. Aïdda et Mendoze parurent.

— Tu as donc une clef de l'escalier dérobé de mon père ! dit Gabrielle, qui marchait de surprise en surprise.

— Nous causerons de tout cela plus tard, répondit l'Africaine: cède ta place au cavalier.

Gabrielle sauta hors de la chaise. Mendoze regarda tout autour de lui.

— Je vois bien la litière, dit-il, mais les porteurs...

Elles firent toutes deux en même temps une belle révérence, et Gabrielle répondit :

— Nous voici au service de Sa Seigneurie.

Comme Mendoze hésitait, l'Africaine ajouta d'un ton sérieux et pressant :

— Le risque est pour nous trois, désormais. Ne perdez pas celles qui s'exposent pour votre salut !

Des bruits intérieurs annonçaient que la forge n'allait pas tarder à s'ouvrir. On marchait déjà dans la rue de l'Infante. Mendoze s'assit sur les coussins de la chaise et demanda :

— Saurai-je enfin ce que je puis faire pour don Vincent de Moncade ?

Aïdda referma la portière.

— Cavalier, demanda-t-elle au lieu de répondre, par quelle issue vous plait-il de sortir de Séville ?

— Mais, répliqua Ramire très-vivement, je prétends ne pas sortir du tout de Séville !... hier soir j'ai risqué ma vie pour y rentrer.

Il mit en même temps la main au bouton qui retenait la portière.

— Au nom de Dieu, pas de folie ! s'écria la Mauresque.

— Au nom du diable ! fit Mendoze, je n'aime pas marcher les yeux bandés... Je suis mon maître, et Moncade lui-même n'aurait pas le droit de me conduire en laisse comme un levrier muselé... S'il y a malentendu entre nous, mes belles, séparons-nous, et sans rancune !

Sous la porte close de la rue, des rayons de jour passaient. On entendait au delà de cette barrière des pas lents et réguliers comme ceux des sentinelles en faction. Et de temps en temps, à des intervalles réguliers, le jour de la porte était obscurci tout à coup.

La main étendue d'Aïdda montra la porte.

— Écoutez et voyez, dit-elle à Mendoze, les deux maisons sont cernées.

— Avec ma bonne rapière, je passerai.

— Avec votre bonne rapière vous serez pris. Votre tête est estimée cent onces d'or; avec moitié de cette somme on ferait un lion de chacun de ces malheureux.

— Je vais donc combattre ce troupeau de lions ! s'écria Mendoze, car mon cœur et ma vie sont à Séville; je n'en veux point sortir. La charmante tête de Gabrielle s'inclina sur sa poitrine.

— Il aime ! pensa-t-elle tandis que deux larmes brûlaient sa paupière abaissée.

L'Africaine frappa du pied avec colère. Un éclair s'alluma dans ses yeux.

— Ne le menace pas, ma sœur ! murmura Gabrielle à son oreille.

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)




M. ÉMILE OLLIVIER, DÉPUTÉ DE LA SEINE, d'après un médaillon de M. Mathieu Meusnier.

## M. ÉMILE OLLIVIER

Esprit remuant, essentiellement personnel, amoureux de la célébrité, M. Émile Ollivier a fait beaucoup parler de lui dans la semaine qui vient de s'écouler. Nous regrettons vivement que le cadre de ce journal ne nous permette pas de dire toute notre façon de penser sur cet avocat-député. Bornons-nous, puisqu'il le faut, à quelques notes biographiques.

M. Émile Ollivier, fils de M. Démosthène Ollivier, ancien représentant du peuple en 1848, est né à Marseille le 2 juillet 1825. Inscrit au barreau de Paris en 1847, il fut, l'année suivante, commissaire général de la République à Marseille, puis sous-préfet à Langres, et rentra au barreau en 1849.

Aux élections générales de 1857, il fut nommé député dans la troisième circonscription de la Seine. En 1863, il fut réélu dans la même circonscription.

Il y a deux ans, on a annoncé la nomination de M. Ollivier comme conseil judiciaire et commissaire général du vice-roi d'Égypte à Paris, aux appointements de 30,000 francs. Cette fonction devait, dit-on, entraîner sa démission d'avocat du barreau de Paris, pour cause d'incompatibilité.

C'est ce que fit M. Ollivier pour empêcher toute nouvelle difficulté.

Taille au-dessus de la moyenne, teint pâle, cheveux et favoris très-noirs, les yeux abrités derrière des lunettes d'or: tel est au physique le signalement de M. Émile Ollivier.

Le portrait que nous publions est exécuté d'après un médaillon en bronze qui figurait au dernier Salon, et portait la signature de M. Mathieu Meusnier, l'auteur du *Viala*, du musée de Versailles, et de la *Laïs*, du jardin réservé des Tuileries.

A. DARLET.



LE TAGE ET LE FORT DE BELEM; dessin extrait de l'album de M. Alfred V., lieutenant de vaisseau. — Voir page 158.

# REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



Stupéfaction des souscripteurs
M. Havin n'ayant pas suffisamment expliqué au sculpteur de quel Voltaire il était question pour le monument.



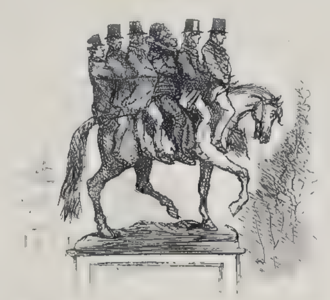
Costume proposé pour la statue de Voltaire, afin de le rendre populaire dans les campagnes



AU FAUBOURG SAINT-GERMAIN.
Madame la marquise voudrait-elle m'avancer quelque argent sur mes gages, que je souscrive pour la statue de Voltaire?



— Laissez-moi tranquille! Je connais la loi! Vous n'êtes qu'un agent provocateur.



Henri IV [illegible] Bourbons [illegible] l'Exposition.



Ce pauvre Mars, voulant se promener actuellement dans son champ, ne sait plus où poser le pied.
Quelle mauvaise charge on lui a faite là!



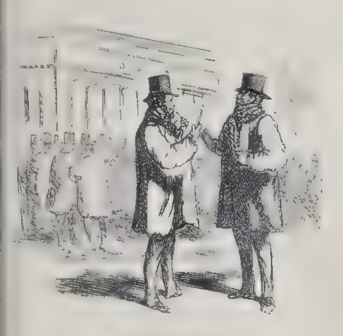
— Paraît qu'il y aura une exposition de chiens au mois de mai
— Pourvu qu'on n'en fasse pas une de chats! Qu'est-ce que nous ferions pendant qu'ils seraient à l'exposition!



AU BAL MASQUÉ.
— Madame, vous allez peut-être me trouver gauche et emprunté..
— Gauche? non; emprunté? je le veux bien : prêtez-moi dix louis.



— Mon Dieu, monsieur, vous voudrez [illegible] mais vous [illegible] pas l'honneur [illegible] être



[illegible]
[illegible]
— [illegible] Rothschild
— [illegible]?



[illegible]
Miss Menken [illegible]



[illegible]

## COURRIER DU PALAIS

Rien de Lemaire. — Deux autographes du général Vinoy. — Le vaudeville et la chansonnette en Crimée. — La veille et le lendemain de la prise de Sébastopol. — Ce qu'il en coûte pour mourir à l'hôtel. — Trente bêtes pour 28 francs. — Crime envers une dame et un constable. — Ce qu'on ne voit guère en Angleterre. — Le docteur Mary Walker et les étudiants en médecine de Londres. — Un sou de dommages-intérêts. — Un procès raconté par Grimm. — Les deux Antoines.

Raconterai-je ici le procès Lemaire ? Ferai-je parler ce monstre de férocité, de cynisme, de sang-froid, cet assassin de vingt ans qui fait pâlir Lacenaire ? Ce tranquille misérable qui n'a pu tuer qu'une femme et qui regrette, le sourire aux lèvres, de n'avoir pas fait trois autres victimes et de n'avoir point été parricide ? Ce scélérat impassible qui veut être sûr de ne pas manquer l'échafaud, et se fait donner une quittance du couteau qu'il achète et dont il se servira pour commettre son crime, afin que la préméditation ne soit pas douteuse ? Transcrirai-je la plaidoirie qu'il adresse aux jurés et dans laquelle il fait appel à leur humanité pour qu'ils le condamnent à la mort rapide et violente que donne le bourreau, plutôt qu'à la mort par la faim, où il se refugiera pour échapper au bagne ? Non. C'est bien assez que Lemaire ait eu son jour de célébrité ; plus tôt s'éteindra la lueur sinistre un instant projetée sur sa tête, mieux cela vaudra. Que les médecins et les philosophes relisent cet interrogatoire qui fait frissonner, à la bonne heure, qu'ils y cherchent la solution d'effrayants problèmes, soit ; mais la curiosité a eu sa pâture, ce n'est pas moi qui la remettrai en appétit.

Peut-être quelque gentleman anglais, habitué du *Musée des Horreurs* de M[me] Tussaud, achètera-t-il un jour à prix d'or une pensée manuscrite ou tout simplement la signature de Lemaire : pour moi, je ferais beaucoup plus grand cas, je l'avoue, des deux autographes que M. Jules Guillemet avait communiqués à notre confrère Bourdin, qui par malheur les a égarés.

Comme vous le savez, nos troupiers abrégeaient en Crimée les longueurs d'un siége qui semblait ne devoir pas finir en jouant le vaudeville et en chantant la chansonnette. Pas de spectacle sans programme, en Crimée comme dans tous les pays du monde. Donc un programme donnait le menu des représentations du 6 et du 7 septembre 1855 : très-affriolant menu, en vérité :

1° *Baille moi ton cœur,* chansonnette comique ; 2° *L'habit vert,* vaudeville en un acte ; 3° une romance ; 4° *Milord Croutonn,* vaudeville en un acte... — « Milord Croutonn, » qu'en pensèrent nos alliés ? — 5° *la Sonnette de Nuit*... encore un vaudeville ; 6° *les Petits Mystères,* chansonnette comique.

Comme elle florissait la chansonnette sur ce triste sol de la Crimée, tout trempé de sang !

Et une délicieuse vignette encadrait le programme : à gauche un zouave, à droite un turco, qui semblaient faire sentinelle des deux côtés de la scène ; en bas, des soldats de toutes armes en petite tenue, qui semblaient se réjouir à l'avance de ce qu'ils allaient voir. Dans le lointain, un factionnaire russe. On ne l'invitait pas au spectacle, le pauvre diable... mais il y serait venu qu'on l'aurait reçu à merveille, j'en suis sûr ; on est bon enfant dans l'armée française.

Ce qui était beaucoup plus précieux encore que le programme avec sa vignette, c'étaient ces mots qu'y ajoutait M. le général Vinoy, en l'adressant à M. Guillemet, son cousin :

« Envoyé au petit cousin Julio la veille de l'assaut de Sébastopol, qui sera donné demain 8 septembre, à midi.

« Au revoir à tous.

« Le cousin,

« G. V. »

Sébastopol pris, on joua la comédie et l'on chanta la chansonnette pour célébrer la victoire, comme on l'avait fait pour oublier les ennuis du siége.

Autre représentation, autre programme :

1° *Le Retour de Crimée,* vaudeville en un acte ; 2° *Margot ou les bienfaits de l'éducation,* vaudeville en un acte ; 3° *la Question d'Orient,* pochade en un acte ; 4° chansonnettes comiques et romances.

Ce programme, le général Vinoy l'envoya, comme l'autre, à M. Guillemet, avec ces deux lignes de sa main :

« Après l'assaut de Malakoff

« Le cousin se porte bien. »

Ce sont ces deux programmes que le petit cousin Julio remit à M. Bourdin, le rédacteur en chef de *l'Autographe,* et que M. Bourdin a laissés s'égarer. M. Guillemet les réclame et le tribunal vient de condamner ce pauvre M. Bourdin à les retrouver, sinon à payer à M. Guillemet 5 francs par chaque jour de retard, à partir du jugement et pendant trois mois, passé lequel délai il sera fait droit, comme on dit élégamment en style de greffe. Or, 5 francs par jour, cela fait au bout de trois mois 450 francs au *minimum* : il me semble qu'après cela le tribunal pourra s'en tenir à cette indemnité et qu'avec 450 francs il aura été fait assez largement droit à la réclamation de M. Guillemet. M. le général Vinoy n'aura pas à se plaindre de la valeur donnée à six lignes de son écriture ; je sais plus d'un empereur, voire plus d'un pape, qui serait content à moins.

Décidément il n'est pas permis de mourir à l'hôtel. A l'approche de l'Exposition, il est bon de donner le plus de publicité possible à cette interdiction prononcée par un jugement du tribunal de la Seine. Quand je dis qu'il n'est pas permis de mourir à l'hôtel, je vais un peu trop loin, mais du moins est-il judiciairement établi qu'on ne peut s'accorder cette petite douceur sans qu'il en coûte gros, et qu'un trépas en garni est un article qui se paye à part et s'ajoute sur la note aux dîners, aux déjeuners et aux frais de logement. Tenez-vous-le pour dit, provinciaux, Russes, Anglais, Espagnols, Allemands, Italiens, Américains, Turcs, Chinois, Siamois, Groënlandais, vous tous enfin qui vous préparez à nous envahir au printemps prochain.

M. de Cools, trésorier de la marine à la Martinique, prit un appartement, le 31 juillet 1866, dans l'hôtel des États-Unis ; le lendemain, il mourait du choléra. Ci 800 francs que le tribunal a mis à la charge des héritiers du défunt.

J'engage fort les provinciaux et les étrangers à faire désormais leur prix d'avance avec messieurs les hôteliers pour le cas de trépas.

— Savez-vous ce que valent cinq chats, sept chiens, trois chevaux, deux moutons qui bêlent et treize lapins, dont un qui joue du tambour et un autre qui dit *oui*... le tout en bois ou en carton ?

— Non.

— Eh bien, grâce à l'affaire de Tisserant, vous allez le savoir.

Tisserant a reçu tous ces animaux domestiques du fabricant, M. Felix, avec commission de les vendre. Tisserant les a vendus, seulement il n'a pas donné l'argent à M. Felix. Celui-ci a porté plainte, et Tisserant a été condamné à un an de prison et à 25 francs d'amende.

M. Felix a précisé le chiffre que représentaient tous les animaux que Tisserant s'était chargé de placer : ce chiffre est de 28 francs. Mon Dieu, oui, 28 francs ! Sept chiens, cinq chats, trois chevaux, treize lapins dont un savant et un parlant, deux moutons bêlants, tout cela pour 28 francs. Retenez bien ce chiffre-là, et faites en profit au mois de décembre prochain, quand vous ferez vos emplettes de la Noël et du jour de l'An.

Le respect des femmes et le respect de l'autorité, voilà deux vertus éminemment anglaises ; lors donc que, par aventure, des sujets de Sa Majesté britannique ont oublié ce qu'ils devaient aux dames et aux constables, une chose aussi extraordinaire ne saurait être passée sous silence.

Donc, il y a quelques jours, « le docteur Mary Walker, une dame bien connue pour avoir adopté la profession médicale, » je traduis mot à mot le compte rendu du reporter du *Daily News,* faisait une lecture dans la salle de Saint-James, au profit des écoles pauvres de Bermondsey, et un ecclésiastique présidait la séance.

La lecture du docteur Mary Walker fut interrompue par des jeunes gens placés dans la galerie et au fond de la salle, qui poussaient des exclamations et menaient grand bruit avec des bâtons, plombés selon toute apparence.

Les perturbateurs étaient des étudiants en médecine. Une précédente lecture du docteur Mary avait été troublée de la même façon. Cette fois-là, du moins, le docteur parlant sur une matière médicale, des manifestations hostiles se comprenaient jusqu'à un certain point ; mais la médecine n'était pour rien dans la dernière lecture, le docteur Mary racontait les quatre mois de captivité qu'elle avait subis chez les Confédérés.

Un des étudiants a été traduit devant le tribunal de police :

« Je montai dans la galerie, raconte le témoin Austin, directeur de la salle Saint-James, et constable en même temps, je mis dehors les plus tapageurs. Un grand bruit s'étant élevé après la première partie de la lecture, je retournai dans la galerie. Les jeunes défilaient marquant le pas comme des soldats » — très-français cela, — « faisaient grand bruit et cherchaient à rejoindre leurs camarades placés dans une autre partie de la salle. Le défendeur me dit : « Que je vous rencontre dehors et je vous casserai la tête. » — Encore assez français cela. — « Je lui répondis que j'étais constable et je m'efforçai de le faire sortir. Alors il m'empoigna par le collet, et sans la police, il m'aurait terrassé. »

« Qualifier d'indigne de gentlemen (*ungentlemanlike,* la conduite des étudiants en médecine en cette occasion serait trop doux, a dit le juge, c'est indigne d'hommes (*unmanly*) qu'il la faut appeler. Je suis surpris que les membres d'un corps anglais se soient rendus coupables, à l'égard d'une jeune dame, de pareils excès. »

Je ne vois pas de peine au bout de la semonce du juge, peut-être un prochain numéro du *Daily News* nous apportera-t-il la fin du procès.

Une petite nouvelle judiciaire qui nous arrive d'Amérique, et qui ne manque pas d'originalité. Un individu, nommé Morse, avait marqué de la joie en apprenant l'assassinat du président Lincoln. Des citoyens qui l'avaient entendu le contraignirent, pour sa punition, à saluer le drapeau de l'Union. Morse les actionna en dommages-intérêts à l'occasion de cet attentat sur sa liberté. C'était son droit, et le tribunal vient de condamner les coupables : il a prononcé un jugement qui les oblige à payer un sou d'indemnité au plaignant.

Le principe est sauf, et il n'en coûtera pas bien cher au patriotisme américain.

Si Voltaire obtient les honneurs de la statue, ses infatigables protestations en faveur de la justice n'y auront pas nui à coup sûr, et beaucoup de ceux qui auront apporté leurs cinquante centimes à l'œuvre auront eu la pensée de glorifier le défenseur de Sirven, le vengeur de Calas et de la Barre. Je ne veux pas rappeler aujourd'hui ces grands procès, ils auront sans doute leur place dans les discours d'inauguration qui seront prononcés lorsque la statue de Voltaire se dressera sur son piédestal. C'est d'une plus petite cause et moins dramatique, où se trouve mêlé le nom du grand homme, que j'emprunterai le récit à la correspondance de Grimm.

Voltaire, à Ferney, avait auprès de lui un philosophe nommé Antoine Bigex, que Grimm avait employé comme copiste et qu'il avait donné au maître, et un ancien jésuite, « dont l'emploi, dit Grimm, était de jouer aux échecs avec son père nourricier, et de se laisser gagner. »

Il arriva que le bon accord cessa de régner entre Antoine Adam et Antoine Bigex ; je laisse Grimm vous conter le sujet de la querelle, il le fait trop agréablement pour que je m'y risque après lui :

« Antoine Adam n'aimant pas, sans doute, Antoine Bigex, l'a accusé d'avoir, écrit-il, volé nuitamment des fruits dans un jardin. Celui-ci, qui n'aime pas les épigrammes, a traduit son adversaire en justice pour rendre compte de ses assertions. Ce procès pendant au bailliage de Gex, va être plaidé et jugé en la forme après la Saint-Martin. En attendant M. Antoine Bigex, sans préjudicier à ses raisons civiles, a fait valoir ses raisons littéraires contre M. Antoine Adam, dans une lettre de huit pages intitulée : *Nouvelle provinciale,* avec l'épigraphe :

« *Quo semel est imbuta recens servabit odorem*

« *Testa diu* »

« Cette provinciale est pleine d'érudition et est une très-bonne plaisanterie. L'anagramme *Ad omnia natus* que le philosophe Antoine Bigex trouve dans le nom d'*Antonius Adam,* est très-heureusement appliqué à un ci-devant soi-disant jésuite. De quoi s'avise cet imbécile de père Adam ? M. de Voltaire nous l'avait bien dit qu'il n'était pas le premier homme du monde ; mais il ne devrait pas oublier ce qui est arrivé au premier homme pour une pomme, et c'était bien assez pour dégoûter tout Adam de parler de pommes, même quand il aurait vu son prochain en voler nuitamment. On dit que le seigneur patriarche s'amuse de ce procès et qu'il laissera son cours à la justice. On ignore encore pour qui la nièce Denis prendra fait et cause. Elle n'aime pas beaucoup M. Antoine Bigex, mais elle aime encore bien moins M. Antoine Adam. »

J'ai vainement cherché dans la *Correspondance* de Grimm la suite du procès Adam contre Bigex.

MAÎTRE GUÉRIN.

## LE FORT DE BELEM

Le Tage que la romance a tant chanté est, comme on sait, le fleuve le plus considérable de la péninsule hispanique. Il prend sa source dans les montagnes d'Albaracin et vient, après un cours de deux cent vingt-cinq lieues, se jeter dans l'Atlantique sur la côte de Portugal. C'est à quatre lieues de son embouchure que s'élève sur sa rive droite la ville de Lisbonne. Réduit à la largeur d'un tiers de lieue environ, après avoir formé devant Lisbonne ce grand lac qui a reçu le nom de *Mer de la Paille,* il offre aux navires, sinon un véritable port, au moins un mouillage fort sûr, accessible aux bâtiments du plus haut bord. Toute la côte voisine, d'un accès facile, est protégée par de nombreuses batteries.

Le fort de Belem, dont nous donnons la vue, est situé sur la côte, à une lieue et demie de l'embouchure du fleuve. Le fort et le village voisin tiennent leur nom d'une antique chapelle autrefois dédiée à Notre-Dame de Bethléem. Les Portugais ont eu longtemps cette chapelle en grande vénération, parce que, suivant la tradition, Vasco de Gama y avait fait sa dernière prière d'adieu à son pays avant de partir pour son lointain et aventureux voyage.

L'église moderne construite sur les débris de l'ancienne, date du XVII[e] siècle.

HENRI MULLER.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

## EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Le colonel, sur ses quatre-vingt-quatorze Cosaques, avait cinq hommes tués et soixante-quatre blessés ; qui se pansaient eux-mêmes avec leurs chemises déchirées, et qui, tant qu'ils pouvaient continuer le feu, restaient debout.

Après deux heures huit minutes de cette lutte sans exemple, que suivait le colonel, la montre à la main, afin de savoir pour combien de temps et de balles il avait encore d'hommes et de chevaux, — on entendit le canon dans la direction de Kourinsky.

En même temps, les Cosaques fatigués, restés en arrière au bac d'Amir-Adjourk — une quarantaine d'hommes environ — entendant cette fusillade, et devinant cette résistance, vinrent se joindre aux combattants, et se jetèrent dans le cercle de fer ou plutôt dans la fournaise de flammes.

Ce canon que l'on entendait, c'était celui du détachement du général Mudell, qui s'était trompé de direction.

— Courage, enfants ! voilà du secours qui nous arrive de deux côtés.

En effet, le secours arrivait. Il était temps : sur quatre-vingt-quatorze hommes, soixante-neuf étaient hors de combat.

Les Tchetchens, voyant poindre les colonnes du général Mudell et entendant les coups de canon d'encouragement

1. Voir les numéros 558 à 621.

qui allaient se rapprochant, firent une dernière décharge et s'envolèrent vers leurs montagnes comme une bande de vautours.

Le général Mudell trouva les braves Cosaques du général Schouslof à bout de poudre et de balles, presque à bout de sang.

Alors seulement ils respirèrent ; alors seulement, l'aide de camp Fidiouskine, qui était resté debout trois quarts d'heure avec sa cuisse cassée, finit non pas par tomber, mais par se coucher.

Avec les lances des Cosaques, on fit des brancards pour les hommes qui, à cause de la gravité de leurs blessures, ne pouvaient supporter le pas du cheval, et l'on se mit en marche pour Tchervelone.

Le cheval du général, son pauvre cheval blanc qu'il aimait tant et qui avait reçu treize balles, fut ramené à petites journées.

Cinq blessés moururent le lendemain.

Le cheval mourut seulement trois semaines après.

Le colonel Schouslof reçut pour cette magnifique affaire la croix de Saint-Georges.

Mais ce n'était point assez, quoique, en Russie, la croix de Saint-Georges soit beaucoup. Le comte Voronzof, gouverneur du Caucase, lui écrivit cette lettre :

« Mon cher Alexandre-Alexiovitch,

« Permettez-moi de vous féliciter de la réception de la croix de Saint-Georges, et de vous prier d'accepter la mienne jusqu'à ce que vous receviez la vôtre de Pétersbourg. Au rapport du général Freytay, sur votre héroïque affaire avec les Cosaques Grebenskoï, qui sont sous votre commandement, la joie et l'admiration ont éclaté dans Tiflis. Si bien que les chevaliers de Saint-Georges ont demandé, à l'unanimité, que vous receviez cet ordre, si estimé dans les annales russes. Je tâcherai de faire récompenser tous ceux qui sont avec vous, en ayant surtout en vue le respectable major Kampkof.

« Adieu, mon cher Alexandre-Alexiovitch; ma femme vient d'entrer dans ma chambre, et, apprenant que je vous écris, me prie de vous saluer de sa part, avec l'estime la plus profonde. »

J'avais pris et écrit ces détails sur les lieux mêmes; j'avais gravi le petit monticule, le seul qui, à trente verstes à la ronde, domine la plaine; mes Cosaques, enfin, qui gardaient un religieux souvenir de cette brillante affaire, m'avaient montré l'emplacement de cet autre Mazagran, et, après avoir visité toute la ligne gauche, j'étais arrivé à Tiflis en coupant le cap de l'Apchéron, passant par Bakou, Schoumaka et Tcherske-Kalotzy, lorsque, au détour d'une rue, le baron Finot, consul de France, auquel je donnais le bras, après avoir salué un officier qui nous croisait, me dit :

— Vous savez qui je viens de saluer?

— Non; je suis ici depuis avant-hier : comment voulez-vous que je connaisse quelqu'un?

— Oh! vous connaissez celui-là, j'en suis sûr, de nom au moins. C'est le fameux général Schouslof.

— Comment! le héros de Schoukovaïa?

— Vous voyez bien que vous le connaissez.

— Je crois bien que je le connais! j'ai écrit toute son histoire avec les Tchetchens. Dites-moi!

— Quoi?

— Pouvons-nous lui faire une visite? puis-je lui lire ce que j'ai écrit sur lui, et le prier de rectifier mon récit, si je me suis écarté de la vérité?

— Parfaitement. Je vais lui écrire en rentrant, pour lui demander son heure et son jour.

Le jour même, le baron avait sa réponse. Le général Schouslof nous recevrait le lendemain à midi.

Le général est un homme de quarante-cinq ans, petit de taille, mais trapu, mais vigoureux, très-simple de manières, et qui s'étonna beaucoup de mon admiration pour une chose *aussi ordinaire* que celle qu'il avait faite.

Tout était exact, et le général n'ajouta aux détails que je possédais déjà, que la lettre du comte Voronzof.

Au moment de le quitter, je m'approchai, selon ma mauvaise habitude, d'un trophée d'armes qui attirait mes yeux. Ce trophée était particulièrement composé de cinq schaskas.

Le général les détacha pour me les montrer.

— Laquelle aviez-vous à Schoukovaïa, général? lui demandai-je.

Le général me présenta la plus simple de toutes. Je la tirai du fourreau; la lame me frappa par son caractère d'antiquité. Elle portait gravée cette double devise, à peu près effacée par le temps et par l'émoulage de la lame : *Fide sed cui vide;* et, de l'autre côté : *Pro fide et patria.* Ma qualité d'archéologue me permit de déchiffrer ces huit mots latins. J'en donnai l'explication au général.

— Eh bien, me dit-il, puisque vous avez déchiffré ce que je n'ai jamais pu lire, la schaska est à vous.

Je voulus refuser, en disant que je n'étais en aucune façon digne d'un pareil cadeau.

— Vous la croiserez avec le sabre de votre père, me dit le général, c'est tout ce que je demande.

Force me fut d'accepter.

De leur côté, les montagnards ont aussi leurs éphémérides, non moins glorieuses que celles des Russes. L'une d'elles est cette même prise d'Akoulgo, où Schamyl fut séparé de son fils Djemmal-Eddin.

Schamyl avait compris, avec sa vive et profonde intelligence, la supériorité des fortifications européennes, cachées au ras de terre, sur les fortifications asiatiques qui ne semblent élevées que pour servir de but au canon. Il avait choisi pour sa résidence l'aoul d'Akoulgo, situé sur un pic isolé, entouré d'abîmes à donner le vertige, et dominé seulement par des rochers dont on regardait l'ascension comme impossible.

Sur ce pic isolé, des ingénieurs polonais, qui étaient allés poursuivre au Caucase la guerre de Varsovie, avaient établi un système de fortifications que ni Vauban ni Haxo n'eussent désavoué.

Akoulko contenait, en outre, une grande quantité de vivres et de munitions.

Le général Grabbe résolut, en 1839, d'aller attaquer Schamyl jusque dans cette aire d'aigle.

On regardait la chose comme impossible. Il fit alors ce que font les médecins aventureux dans les cas désespérés.

Il prit la *responsabilité.*

Il jura par son nom — et Grabbé veut dire *tombeau* — qu'il prendrait Schamyl mort ou vif.

Puis il partit.

Schamyl fut instruit par ses espions de la marche de l'armée russe. Il ordonna aux Tchetchens de la harceler tout le long du chemin ; au commandant d'Arguani, de la retenir le plus longtemps possible devant ses murailles, et aux chefs des Avares, sur lesquels il croyait pouvoir compter le plus sûrement, de disputer pied à pied le passage de Koassou.

Lui attendrait, dans sa forteresse d'Akoulgo, l'ennemi, qui ne viendrait probablement point jusque-là.

ALEXANDRE DUMAS.

*(La suite au prochain numéro.)*

## UN TEMPLE BOUDDHISTE AU THIBET

Nous empruntons à l'album d'un voyageur nouvellement de retour d'une excursion lointaine dans les vallées du Thibet, le curieux dessin d'un temple bouddhiste situé à Gnari-Khorsum. Ce temple fait partie du monastère de Magnang, un des plus fameux de la contrée. Notre vue en montre la physionomie intérieure.

Deux rangées de piliers de bois — matière précieuse au Thibet — supportent une toiture plate, percée au milieu d'une ouverture, la seule qui laisse pénétrer le jour dans le monument. Le fond du temple se trouve divisé par les piliers mêmes en trois parties, la plus large faisant l'office de chœur et les deux autres, plus étroites, répondant assez bien aux bas côtés de nos églises.

Les bas côtés ont leurs murailles peintes ; des armoires y renferment les livres sacrés, les instruments de musique et autres objets relatifs au culte. Sur l'autel, qui occupe le centre de l'édifice, se dresse la statue de Bouddha Sakyamouni, devant laquelle se prosterne quelque pieux pèlerin. L'autel est décoré, en outre, de nombreuses figures bouddhiques, et entouré de petites tables destinées à recevoir les offrandes. Des oriflammes sacrées, ornées de peintures, sont suspendues aux poutres de la toiture sur toute la largeur du temple.

Sur la droite du dessin, un lama accroupi tourne avec beaucoup de ferveur la roue d'un moulin à prières. Ce précieux ustensile, dont l'usage n'est pas borné à l'Inde et au Thibet, a été décrit fort exactement par M. Moynet, qui l'a rencontré dans son voyage en Kalmoukie. « L'appareil, dit ce voyageur, consiste en un cylindre entouré d'une boîte circulaire où l'on a pratiqué une ouverture. Dans le sens de la longueur de ce cylindre sont écrites des prières qui, à mesure que l'instrument tourne sur son axe, apparaissent à l'ouverture. Chaque tour est une prière faite. » On n'exécute pas plus commodément ses exercices de piété. Vantons-nous donc de nos progrès dans l'art mécanique! En vérité, nous ne sommes pas encore de cette force-là. Espérons au moins que nous ne perdrons rien pour attendre.

P. DICK.

## COURRIER DES MODES

Tout s'annonce favorablement pour la saison de printemps, mes chères lectrices; le temps très-doux engage à préparer des costumes aux fraîches couleurs. Je veux vous parler, en commençant ce Courrier, des nouveautés importantes qui viennent de garnir les rayons des magasins de la *Malle des Indes,* passage Verdeau; mais, avant tout, je dois vous dire que l'importante spécialité de foulards que je viens de citer est admise pour ses beaux produits au grand concours de l'Exposition universelle, ce qui explique la beauté et l'importance des étoffes qu'elle possède en ce moment. Sans citer les tissus qui doivent figurer dans les vitrines et que nous ne verrons que dans un mois, je puis détailler les nouveautés dont les échantillons sont prêts à partir pour toutes les personnes qui en font la demande : les chinures japonaises d'un seul ton sur teinte plus claire qui se trouvent répétées dans toutes les nuances délicates : vert, gris, lilas, citron, biche, paille, etc.; les bouquets jardinière composés en semis de fleurs des champs jetées par touffes espacées sur des fonds dont le coloris très-doux fait encore valoir le mérite du dessin, dont les motifs imitent à ravir la broderie ou le broché. Dans ces dispositions remarquables d'effets, il existe aussi des semis de petits chardons, de véronique, de verveine, de petunias et de cyclamen. Passant aux dessins d'ornements, nous trouvons des robes de foulard décorées de rayures cachemire d'un effet admirable, des médaillons et des dessins grecs, et enfin toutes les séries de rayures rubans et les unis dont les nuances sont délicieuses. Je crois qu'on n'aura jamais vu un assortiment aussi remarquable que celui que la *Malle des Indes* offre cette saison à sa nombreuse clientèle.

Les jupes en biais et à traîne continuent leur vogue en toilette de saison; à la ville, on portera des robes courtes et étagées. C'est le moment de nous occuper des jupons dont l'importance est incontestable. Bien qu'on dise que la crinoline n'existe plus, je ne connais pas de couturière qui habille ses clientes sans un jupon *ad hoc.*

Aussi je m'informe partout de ce qui se fait en jupon; je viens de voir dans la maison Simon, rue Saint-Honoré, 183, des jupes cerclées dans le bas dont la forme est très-jolie. Le haut, coupé en biais, est exactement taillé comme une robe princesse, les ressorts sont minces et peu apparents; celui qui termine le bord a seul du soutien : il est là pour empêcher l'étoffe de se draper contre les jambes; on ne peut être bien vêtue sans un jupon de ce genre, et je ne m'étonne point que la maison Simon, qui a une grande réputation pour ses corsets orthoplastiques et ses corsets de flanelle hygiénique, ait songé à perfectionner la jupe à ressorts pour la mettre en harmonie avec les toilettes en vogue.

On a fait chez Mmes Noël, à la *Couronne royale,* rue du Bac, 51, un magnifique trousseau : il est marqué aux initiales *L. D. H.* Les chemises variées, les unes en toile très-fine à double piqûre, entre-deux et bord de valenciennes, d'autres avec médaillons de dentelle appliqués sur la toile. Les peignoirs en nansouk, garnis de broderie plumetis et de malines, et d'autres en piqué avec volants plissés et guipure Cluny.

Des jupons de flanelle à bord ponceau et volant festonné de soie assortie, des jupons Louis XV à volant brodé et bord de valenciennes; pantalon assorti à chaque jupon.

Les mouchoirs sont de véritables merveilles; les uns en point à l'aiguille avec chiffre de dentelle, d'autres décorés de broderies en guirlandes jardinière et volant de dentelle ou neige de valenciennes. Les mouchoirs simples ont des ourlets à jour et des chiffres brodés d'une exécution originale.

J'ai remarqué aussi une très-belle robe de chambre Louis XV en cachemire gris, doublée de soie grise à revers de taffetas bleu ruché, des corsages blancs et des pèlerines ornementées avec une rare distinction.

Ne quittons pas la rue du Bac, où nous venons de voir tant de belles choses, sans jeter un coup d'œil de gourmand chez l'habile confiseur Seugnot, qui prépare tous les jours de si excellents desserts et dont les sirops et les mandarines glacées font les délices des soirées aristocratiques.

ALICE DE SAVIGNY.



RÉBUS

LUNDI
MARDI
MERCREDI
JEUDI
VENDREDI
SAMEDI
DIMANCHE

*Explication du dernier Rebus :*
L'eau s'en va toujours à la rivière.



Paris. - Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7

EMILE AUCANTE



UN TEMPLE BOUDDHISTE AU THIBET; dessin d'après nature par M. l'abbé R. L., des Missions étrangères. — Voir page 159.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| an . . | 15 fr. » | — 17 fr. |
| mois . . | 8 fr. » | — 9 fr. |
| is mois | 4 fr 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. » | — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. » | — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. » | — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 623.
**Mercredi 13 Mars 1867.**

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

## SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Les ouvriers invisibles. — La chronique en retard. — Histoire d'un bal qui n'a pas eu lieu. — Les bonnes fortunes en cheveux gris. — Mistral et Calendal. — Le Cygne et Léda. — Le vrai n'est pas le beau. — Les grandes usines. — Ce que coûte un coup de marteau. — Les millions qui tuent. — Exposants et exposés.

L'Exposition universelle a beau préparer ses merveilles ; je vais vous informer d'un prodige plus merveilleux encore.

Il m'est prouvé que, pendant ce long carnaval de 1867, les tentures de *gala* ont été tissées par des sylphes; que les lustres et candelabres ont été ciselés par des elfes; que les rafraîchissements de toutes sortes ont été servis par des ondines; que les travestissements et costumes ont été dessinés par des gnomes; que les robes de bal ont été brodées par des fées; que les coiffures ont été chiffonnées par des peris; que les soupers ont été cuisinés par des farfadets; que les bijoux et parures ont été fabriqués par des esprits

UN ÉPISODE ÉLECTORAL, A FLORENCE, d'après un croquis de notre correspondant. — Voir le Bulletin.

malins, plus malins que les danseurs, ce qui n'est peut-être pas difficile.

D'où vous vient, me direz-vous, cette idee en l'air? — Voici : le carnaval a dure, cette année, dix jours de plus que la moyenne ordinaire : si vous avez ouvert la *Gazette des Etrangers,* les journaux de *Sport* et même les grandes feuilles politiques à l'article du *Monde parisien,* vous y aurez vu infailliblement : — Jamais on ne s'est tant amuse que cet hiver. — Jamais on n'a tant danse que pendant cette quinzaine. — Nos aimables contemporains des deux sexes semblaient litteralement piqués de la tarentule. — Bals feeriques à l'hôtel de ville. — Bal, rue de l'Université, dans le somptueux hôtel de la duchesse Pozzo di Borgo. — Bal sur toute la ligne du faubourg Saint-Honore, où douze maisons princières ont ete remises à neuf pour la circonstance. — Bal costume chez la plupart de nos artistes celebres. — Sauterie d'*étoiles* chez Aramınte : concert chez Cidalise: raout chez Celimene. — Dechainements de millions, avalanches de princes russes, ruissellements de rubis et de perles, cataractes de billets de banque, ainsi nommées par ce qu'elles sont généralement données par des aveugles; rivalités de toilette, de luxe et d'elegance, amenant des résultats tels, que les jaloux en crèvent, que les budgets en éclatent, que les amants gemissent, que les maris grondent, qu'Héraclite pleure, que Democrite rit, et que les prédicateurs du carême en ont pour quarante jours d'anathèmes et de sermons.

Tout cela est acquis à l'histoire; n'est-ce pas? — Oui. — Eh bien! maintenant, entrez avec moi chez n'importe quel fournisseur de ce luxe, de ces fêtes, de ces magnificences et de ces splendeurs: adressez-lui la question banale : Êtes-vous content de votre saison? — Il vous repondra : Désolant! affreux! pitoyable! on ne vend rien, on n'achète rien; on ne sait plus depenser, le commerce est mort, les affaires ne vont pas... — Ces pauvres affaires! depuis le temps qu'elles ne vont pas, que de gens elles ont fait aller!...

Vous voyez donc que de deux choses l'une : ou les journaux ont menti, ce qui est hors de toute vraisemblance; ou bien, pour eclairer, tapisser, loger, habiller, nourrir, abreuver, parer, decolleter, deguiser, costumer, diamanter tous ces dispendieux plaisirs, il a fallu l'intervention de puissances surnaturelles.

C'est surtout en fait de bals qu'il nous sied aujourd'hui de répeter avec La Bruyère : Tout a été dit, et l'on vient trop tard. — lorsqu'on arrive en carême. Je me bornerai donc à vous en raconter un seul : *le bal qui n'a pas eu lieu.*

Connaissez-vous mon ami Rodolphe? Il est riche, de haute naissance, membre de nos clubs les plus elégants; mais un malheur gâte tous ces avantages : Rodolphe a été *un beau,* et il n'est plus jeune.

Un *ex-beau!* c'est la condition la plus triste qui se puisse imaginer : si triste, que si on en penetrait tous les douloureux mystères, elle aurait de quoi consoler la foule innombrable des gens qui, commençant par une honnête laideur, sont à peu près sûrs de finir comme ils ont commencé.

Il y a un mois, Rodolphe me dit : Je vais au bal par habitude; mais je m'y ennuie horriblement, et j'en reviens avec des courbatures ou des migraines qui te feraient pitié; un tour de valse m'essouffle, moi qu'on appelait le valseur infatigable. Les femmes ne sont plus jolies; elles ne savent plus s'habiller; elles ne savent plus sourire; je crois, en vérité, qu'elles n'ont plus de dents!...

Te souviens-tu de nos bals des Varietes? Comme c'etait gai! La bonne compagnie s'y amusait, et la mauvaise y etait excellente. Maintenant les bals de l'Opera sont monotones, ceux du Théâtre-Italien, un desert; ceux du Châtelet, une descente de la Courtille. Ah! mon pauvre ami, je ne sais pas si j'ai éte le diable, mais je n'ai plus qu'à me faire ermite.

— Si tu essayais, lui dis-je, de donner un bal?

— A qui?

A moi, et à notre ami Marcel, qui touche du piano comme un grand artiste. Ton vin de Malaga est toujours exquis?

— Parfait. Oh! celui-là n'a rien perdu à vieillir, au contraire!

— Ton valet de chambre excelle à faire le punch?

— Oui.

— Tes cigares?

— Oh! mon ami, je viens d'en recevoir une boite, directement de la Havane : ce n'est plus de la fumee, c'est de la poesie...

— Ton appartement est toujours délicieux?

— Oui; des curiosités charmantes, des bronzes authentiques, des tableaux de maîtres, des tapis turcs, des meubles de Boule, un piano d'Érard, et même, çà et là, des portraits, tu sais?...

— Oui, je sais; la discrétion n'a jamais eté au nombre de tes qualites dominantes, — les portraits de tes... conquêtes!

— Ah! mon cher, que sont les conquêtes, lorsque vient le jour de l'invasion... l'invasion des cheveux blancs et des rhumatismes?...

— Voilà tout ce qu'il nous faut... invite-moi à *ton bal,* pour mardi prochain; je serai ton seul invite. Marcel sera ton orchestre.

Le mardi suivant, nous arrivâmes chez Rodolphe, vers dix heures du soir : le maître de la maison s'etait exactement conforme à mon programme; des fleurs rares garnissaient les jardinières, les vases de Chine, les coupes de vieux sèvres, et leur parfum exotique s'infiltrait doucement dans cette tiède atmosphère. François, le fidèle majordome, était à son poste; un eclairage, savamment calcule, brillait sans eblouir, accusait le relief des figurines, des bronzes et des armures, et glissait comme une caresse sur le front des belles dames, qui etaient restees belles... en peinture. Sur la table en chêne sculpte, recouverte de velours rouge, s'etalait la boîte de cigares, non loin d'une douzaine de flacons de vin d'Espagne, toiles d'araignées au dehors, topazes au dedans.

Marcel se mit au piano.

— Toi, dis-je à Rodolphe, reste plongé dans ton bon fauteuil à la Voltaire; c'est plus sain à notre âge. François, donnez-nous un verre de punch, et debouchez ces flacons. Bien; maintenant, passez-moi du feu, et allumons les deux meilleurs cigares... Toi, Marcel, je te prie, joue le galop de *Gustave.*

— Ah! le galop de *Gustave!* s'écria Rodolphe comme poussé par un ressort; c'etait le temps de la comtesse Metella... tu te souviens? Qu'elle était jolie!... et qu'elle m'aimait!... Je dansai ce galop avec elle, chez lady Stanley. Quelle soirée!...

Il fit quelques pas dans la chambre, essaya un *temps* du galop avec une danseuse invisible; puis, s'arrêtant devant un cadre fort mal caché sous un voile de soie verte, il me dit :

— Ah! elle est encore aussi belle, et elle me sourit encore!

— Marcel, dis-je alors, joue le quadrille de *Lestocq.*

— Attendez... *Lestocq!*... Ce fut l'hiver suivant, à l'ambassade d'Autriche... la baronne Wilhelmine... Il me semble que je la vois d'ici... blonde, avec des yeux de myosotis... Tout le monde la comparait à Mignon ou à Marguerite; elle brouillait toutes les contredanses. C'est moi qui lui servais de guide... Sa main tremblait dans la mienne... Et quelle adorable rougeur sur ce frais visage!... Quand vint la *pastourelle*... tiens, comme cela...

Il repéta la figure en glissant sur le tapis et en me serrant la main, comme si j'avais ete Wilhelmine.

Puis il se rassit, tira d'un coffret en bois de rose des lettres, une boucle de cheveux blonds et un bout de ruban bleu qu'il considera tendrement.

— Oui, lui dis-je, tu fus don Juan... Mais ceci exige un second cigare, un troisième verre de punch et un quatrième verre de malaga... A present, Marcel, la valse du *Domino noir!*

— Ah! cette valse! cette valse! Elle s'appelle pour moi la marquise Francine... Au dernier bal du duc d'Orleans, on me presenta à la marquise : vingt-deux ans à peine, et un vieux mari, absorbe par la politique étrangère... Francine etait fatiguée : elle ne voulait plus danser; mais l'orchestre donna le signal de cette valse d'Auber, alors dans toute sa vogue : *Tra la la, la! tra la la, la!*... J'enlevai la marquise, légère comme un oiseau. Oui, on eût dit qu'elle avait des ailes... Et, en valsant, sa tête ravissante s'inclinait peu à peu sur mon epaule... ses grands yeux noirs se fermaient à demi dans une sorte de molle langueur... Tiens, comme cela!

Et me saisissant, bon gre, mal gré, à bras le corps, Rodolphe me donna une parodie grotesque d'une scène charmante; après quoi, rajeuni par ces radieuses images, il courut à sa table, but un sixième verre de punch, prit une boite en velours *fleur de pensée,* en fit jouer le fermoir, et me montra, sur un coussinet de satin blanc, une suave miniature... une touffe de roses-thé dans un nuage d'opale.

— C'est elle, mon ami, c'est elle! je la vois, je lui parle, elle m'entend, elle me repond, elle m'aime... nous valsons ensemble

Le punch flambait, les flacons de malaga et de pacaret diminuaient à vue d'œil; la fumee de nos cigares formait sur notre tête une blanche colonne où nous pouvions indifféremment entrevoir toutes les creations de notre fantaisie, toutes les evocations de notre memoire.

Marcel joua, avec une admirable complaisance, tout le répertoire qui avait fait les delices de Terpsichore, de 1832 à 1847. *Le Dieu et la Bayadère,* le *Cheval de bronze,* le *Postillon de Lonjumeau,* la valse de *Giselle,* la *Sylphide,* la *Revolte au sérail,* tout y passa. Aucun de ces morceaux n'était perdu pour Rodolphe; chacun d'eux avait pour synonyme un nom, — un joli nom, — qu'il repetait tout bas ou tout haut : Fedora, Rosalinde, Geneviève, Paquita, Silvia, Madeleine, Emma, Valentine... quinze annees d'amours légères mêlées de sourires et de larmes, qui voltigeaient avec les flammes du punch, pleuraient avec les bobèches des candelabres, s'envolaient avec les fumees du cigare, soupiraient avec les melodies du piano, et valsaient avec un beau cavalier, rayonnant de passion et de jeunesse.

A quatre heures du matin nous étions un peu gris tous trois; tous trois excusables, car Rodolphe etait triste : nous aimions Rodolphe, et nous avions voulu le consoler.

Je le rencontrai deux jours apres :

— Merci, me dit-il; il y a longtemps que je n'avais passé une soiree aussi agreable.

— Je le crois parbleu bien! répliquai-je. Tu t'obstinais à vivre avec la jeunesse des autres : je t'ai fait revivre avec la tienne!

~~~ Je connais pourtant un enchanteur, un magicien, bien autrement puissant que moi; celui-là habite le n° 3 de la rue Mayran.

La rue Mayran a ceci de remarquable, qu'elle n'existe pas toutes ses maisons sont de profil; leurs façades et leurs portes ouvrent sur le square Montholon, aimable lieu de plaisance qui ne ressemble pas mal à une baignoire en hiver, et à une bouilloire en eté.

Quoi qu'il en soit, entrez au n° 3, et demandez Frederic Mistral : vous vous trouverez en presence d'une des figures les plus franches, les plus sympathiques, les plus belles et le plus poetiques de notre temps.

Mistral est aujourd'hui dans toute la force et tout l'eclat de la seconde jeunesse. A voir ce mâle visage, cette physionomie heureuse, cette noble taille, cet air de santé et de bonne humeur, on devine que la poésie a dû entrer dans cette puissante nature comme une vivifiante atmosphère dans de larges poumons : il l'a aspirée à pleine poitrine et il est devenu la poésie elle-même, comme Garat était la musique.

Ce n'est ni un *damoiseau,* ni un rustre, et si vous vous le figurez en sabots, vous vous abusez étrangement; il a fait de bonnes études, il a fait son droit, et, après l'avoir terminé, au lieu d'être notaire ou avoué dans un chef-lieu d'arrondissement, il a mieux aimé être homme des champs et poëte; poëte dans une langue à la fois archaïque et neuve, à qui de longues années de repos ont rendu toute son exubérance de fecondite et de séve. *Mireille* et *Calendal,* le nouveau poëme de Mistral, sont comme deux belles filles d'Arles, dignes de faire souche d'athlètes, éclatantes de fraîcheur, nées dans un rayon de soleil, taillees dans un bloc de Paros, défiant la fatigue et le hâle, fières de leurs cheveux d'or, de leur teint vermeil, de leur pied nerveux, de leurs blanches épaules, qui viendraient un matin ou un soir faire honte à nos beautés parisiennes, étiolées et maquillées.

*Calendal* est peut-être plus étonnant que *Mireille;* le sujet de *Mireille,* si pathétique et si *humain,* avait pu suffire au succès : dans *Calendal,* le sujet n'est rien; une goutte d'idéal dans un creux de rocher des montagnes de la Provence. On ne sait pas même si l'héroïne est une fée, une province ou une femme : mais les details sont merveilleux d'une vérité, d'une puissance et d'une grâce qui font songer tour à tour à Hesiode, à Homère et à l'Arioste.

Seulement, *je me le demande,* comment, à l'heure où j'écris, Mistral s'arrange-t-il avec les curés du Gard, de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône? Ah! ces poëtes! les enfants terribles! ils lutinent leur bonne et leur nourrice. Les respectables ecclesiastiques qui croyaient avoir couvé cette nouvelle poésie provençale, doivent éprouver une sensation analogue à celle qu'a décrite le père Vanière, quand une poule, qui a fait eclore de petits canards, les voit se jeter à l'eau. Ici, grâce au ciel, il n'y a pas de canards, mais un beau cygne... qui a un peu trop regardé Léda.

~~~ L'art de tuer son semblable fait des progrès effrayants, et je n'en voudrais pour preuve que le beau travail de M. Turgan sur l'*Artillerie moderne à grande puissance;* travail extrait de sa magnifique publication des *Grandes Usines,* arrivée aujourd'hui à sa cent vingt-cinquième livraison.

M. Turgan est peut-être le seul Français à qui il ait été permis de visiter en détail la fabrique d'acier fondu de M. Friedrich Krupp, à Essen (Prusse). Il nous en rapporte un tresor d'observations et d'etudes qu'il met en regard des résultats obtenus par notre fonderie impériale de Ruelle : il discute les superiorites et les désavantages, nous montrant où serait le danger si nous tardions à arriver en fait d'outillage à la perfection des établissements etrangers où s'approvisionnent la Russie, la Prusse et l'Angleterre. Songez donc! il y a là des marteaux de trois millions : pour fabriquer cette artillerie, il ne faut pas être pres de ses pieces.

Serieusement, M. Turgan a fait œuvre éminemment patriotique et nationale; il a bien raison de nous avertir; mais nous, nous gardons le droit de prêcher. Tant de millions pour tuer un homme, quand il suffit de quelques sous pour le faire vivre! c'est bien le cas de dire en latin : *si vis pacem, para bellum!* Oui, perfectionnons cette artillerie à grande puissance, ces marteaux de cyclopes rayés, ces engins de destruction instantanee et universelle, mais que ce soit comme ces prestidigitateurs qui, à force d'exceller dans leur art, finissent par être obligés en conscience de s'interdire tous les jeux de cartes; que ce soit comme ces maîtres d'armes, si sûrs de pourfendre leurs adversaires, qu'au lieu de chercher des duels, ils apaisent les querelles des autres.

Puisque me voilà dans la grande industrie, elle me fournira mon mot de la fin. Un riche fabricant de Mulhausen, dont l'exposition sera splendide, a ete retenu chez lui par un accès de goutte; il a envoye à sa place un neveu de ving-cinq ans, en le chargeant de le tenir au courant de tout ce qu'il ferait pour que son exposition eût lieu dans les conditions les meilleures. Le neveu lui a écrit que, pour ses débuts, il était alle aux courses de La Marche; qu'il avait diné aux Freres-Provençaux avec deux gandins et trois femmes charmantes; qu'on l'avait mené au bal de l'Opera et dans les coulisses d'un petit theâtre; qu'il allait être reçu membre d'un cercle et presente à la celebre mademoiselle Turlurette; qu'il faisait des etudes profondes sur le lansquenet et le baccarat...

L'oncle a commence par sauter au plafond; mais il est homme d'esprit; il s'est ravisé, et, en tête de sa réponse où il a glisse quelques billets de banque, il a écrit :

« Lettre d'un *Exposant* à un *Expose.* »

A DE PONTMARTIN

## BULLETIN

Le parc des Buttes-Chaumont ne tardera pas à être livré completement au public. Dès aujourd'hui en effet les promeneurs ont accès dans les parties terminées de cette magnifique promenade, conquise sur un amas de fondrières dont l'existence n'est plus heureusement qu'un souvenir.

Ainsi que nous l'avons deja dit, le nouveau parc comprend une superficie de 22 hectares; il affecte la forme d'un triangle curviligne compris entre la rue de Crimée et deux spacieux boulevards courbes, décorés d'une double rangee d'arbres qu'on acheve en ce moment de mettre en place. Ces boulevards sont bordés d'un côté de grilles, qui

constituent la clôture du parc sans en masquer les perspectives.

A l'heure qu'il est, les travaux de jardinage à exécuter dans le parc touchent à leur terme; toutes les allées sont tracées, sablées et prêtes à recevoir les flots de voitures qui les sillonneront bientôt. Partout, les massifs d'arbres et les arbres isolés se détachent sur un vert tapis de gazon, là où autrefois ne poussait pas un brin d'herbe.

La grotte, tapissée de stalactites et de stalagmites, qui est une des curiosités de la promenade, est entièrement faite. Il en est de même des maisons des gardes, des pittoresques pavillons destinés à servir de cafés, de restaurants, etc.

A la pointe du promontoire qui s'avance sur l'emplacement du lac, du côté de la rue de Crimée, on dresse activement les colonnes du petit temple de la Sibylle, qui doit être élevé en cet endroit. En même temps de nombreux ouvriers sont occupés à revêtir d'une chape en mortier la cuvette du lac, afin de la rendre parfaitement étanche. Un mois encore et le parc des Buttes-Chaumont pourra montrer toutes ses splendeurs aux étrangers, attirés à Paris par la grande Exposition de 1867.

La statue colossale de Louis XVI, due au ciseau de l'habile sculpteur Molknecht, et qui, depuis 1830, était restée reléguée dans les ateliers de l'État, près du Champ de Mars, vient d'être transportée à Rennes et placée dans le Musée de cette ville.

M. Duruy a mis l'un des salons du ministère de l'instruction publique à la disposition des instituteurs qui viendront à Paris pendant l'Exposition universelle, afin de leur servir de cabinet de lecture et de salon pour recevoir les savants ou les étrangers de distinction que l'amour des mêmes études amènerait ici.

On dit que plus de 25,000 instituteurs se sont déjà fait inscrire.

A deux kilomètres de Maintenon on a trouvé dans un champ des truffes d'une qualité supérieure. Elles avaient l'aspect et le parfum des truffes du Périgord.

Le champ dans lequel elles ont été découvertes fait partie d'un long coteau regardant le nord-est. C'est dans la partie supérieure qu'elles ont été rencontrées. Ce champ est bordé dans presque toute sa longueur par un petit bois contenant quelques cépées de chêne ordinaire, de noisetier et de mérisier.

Son sol est composé d'une terre alumineuse calcaire mêlée de beaucoup de pierres. Ces truffes, d'une assez belle grosseur, étaient, les unes à fleur de terre, les autres à une profondeur de 15 à 25 centimètres. Sur l'étendue de quelques mètres carrés, on a ramassé un kilogramme au moins de ce précieux tubercule. Une telle découverte dans ces contrées va surprendre bien des gens qui étaient loin de soupçonner que la vallée de Maintenon pouvait produire des truffes.

Parmi les objets de haute curiosité qu'envoie le Portugal à l'Exposition universelle, on cite entre autres des missels illustrés, des porcelaines, des armes, des soieries. M. Joaquin Pedro de Sousa, professeur de gravure à l'Académie de Lisbonne, a été chargé de veiller au transport de ces objets.

Une cavalcade s'organise à Rouen, comme l'année dernière, pour le jour de la mi-carême. On annonce un ogre géant qui avalera des petits Poucets tout vivants, et une fontaine des fées avec chute d'eau naturelle.

Une gravure célèbre de Rembrandt, le *Christ guérissant des malades*, a été mise aux enchères samedi dernier à Londres, dans Wellington street, chez MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge. Ce chef-d'œuvre, qui est sur papier du Japon, à grandes marges et en parfait état de conservation, a été adjugé à A. C. J. Palmer pour la somme de 1,180 liv. st. (près de 30,000 fr.), après une lutte très-vive, car la mise à prix était de 200 livres. Notre Bibliothèque impériale possède un des huit exemplaires de cette gravure.

Le journal la *Lombardia* donne la statistique suivante du monde chantant en ce moment engagé sur les théâtres d'opéra italien : il y aurait 292 prime donne, 227 ténors, 129 barytons, 144 basses profondes, sans compter les choristes, 81 danseuses, 61 mimes (hommes) et chorégraphes, 30 mimes (femmes), sans compter la foule des dames des corps de ballet. Dans cette statistique ne sont pas compris les artistes sans engagement actuel.

Nous publions un dessin que nous envoie notre correspondant de Florence, et qui représente un épisode électoral dans la capitale de l'Italie. Il paraît que la vie publique y avait pris, à la date de sa lettre, une animation exceptionnelle, due aux plaisirs du carnaval aussi bien qu'aux préliminaires du scrutin.

On va, on vient, on cause sur le mérite relatif des candidats aux sièges du Parlement; on exalte le sien, on déprécie celui qui n'a pas le bonheur de représenter tout à fait la nuance de l'électeur : en Italie, les nuances sont infinies comme celles du prisme. A tous les coins de rues, il y a des réunions préparatoires, on en improvise parfois sur des bornes. Certains messieurs ont même l'honneur de manifestations toutes spontanées, sous les fenêtres des auberges où ils sont descendus. Quelques esprits chagrins prétendent que ces candidats savent ce que cette spontanéité leur coûte; mais nous, qui avons conservé toute la candeur du jeune âge, nous ne croyons pas un mot de ces méchants propos.

TH. DE LANGEAC.

---

# LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

DEUXIÈME PARTIE

## LES MEDINA-CELI.

Aïdda fit effort pour réprimer sa fougueuse impatience, et gronda entre ses dents serrées :

— Ce paysan va-t-il nous tenir en échec ?

— Seigneur cavalier, reprit-elle tout haut, avez-vous dans la cité quelqu'ami ou quelque connaissance dont le logis puisse être un abri pour vous ?

— Le noble Moncade... commença Mendoze.

— La maison du noble Moncade, suspecte aujourd'hui, peut être ruinée demain.

— A Dieu ne plaise !

— Amen ! seigneur cavalier, mais le temps s'écoule... N'avez-vous d'autre ami que don Vincent de Moncade ?

Mendoze réfléchissait.

— Sauriez-vous me dire, senora, demanda-t-il, si le duc de Medina-Celi est rentré en son palais ?

— Depuis hier au soir, oui, seigneur.

— Alors le palais du duc de Medina-Celi sera mon asile.

— Qu'il soit fait suivant votre volonté... fermez vos rideaux, et, quoi qu'il arrive, ne prononcez plus une parole !

Cette fois, Mendoze obéit. Seulement, quand il fut caché derrière les draperies noires de la chaise ministérielle, il mit son épée en travers sur ses genoux.

Un peu de défiance était bien permise au milieu de ce dédale d'aventures.

La lourde porte de la maison du forgeron fut ouverte. La litière passa le seuil. Les alguazils et archers étaient en embuscade sous les porches voisins. Il y eut un mouvement parmi eux à la vue de la litière noire.

— La chaise de Son Excellence ! dit l'un d'eux.

— Portée par deux jeunes filles ! ajouta un autre.

— Et sortant du logis du maragut !...

Plus d'un, parmi les archers, se signa en tournant la tête à la dérobée. Quel mystère recouvrait cette apparence étrange : la chaise du comte-duc portée par deux belles jeunes filles !

Ceci avait-il trait aux sortiléges de Moghrab le mécréant ?

Ou le favori de Philippe arrivait-il, comme le bruit en avait déjà couru dans le public, à commettre des actes d'extravagance ?

La chaise passa. Les jeunes filles, muettes et graves, allaient d'un pas rapide malgré la pesanteur de leur fardeau.

Quand elles eurent tourné l'angle de la rue de l'Infante, alguazils et archers sortirent des porches et se rassemblèrent en groupes devant la maison du forgeron.

— J'ai vu le temps, dit un vieil archer de l'hermandad, où les plus grands seigneurs se servaient de bétail noir pour atteler leur chaise.

— C'est métier de Maure et de damné, voilà la vérité !

— Depuis, les gens de la cour se mirent à prendre des chrétiens...

— Et maintenant voilà qu'ils attellent des femmes !

— Nous vivons dans un siècle de perdition !

— A votre besogne ! commanda rudement le chef des alguazils; je connais une autre mode qui vient, c'est le bâton... Si l'hidalgo d'Estramadure s'échappe, vous serez bâtonnés... veillez !

Dans la rue les passants matineux se montraient les uns aux autres cette chaise noire qui allait silencieusement. L'incognito du favori était le secret de la comédie : de toutes parts on se disait à l'oreille :

— Le comte-duc ! le comte-duc !

Et Dieu sait que les commentaires n'étaient pas épargnés. On parlait bas et l'on se cachait pour parler, car chacun devinait derrière les draperies sombres le sombre visage de Gaspar de Guzman. Mais toute compression amène l'explosion. Cette rumeur bizarre se mit à courir par la ville : le comte-duc attelait des jeunes filles à sa chaise !

Cette rumeur avait la suprême condition des nouvelles qui font fortune : l'absurdité.

Elle pénétra en un clin d'œil au fond des quartiers les plus éloignés. Séville, c'est déjà l'Orient; Séville aime les contes merveilleux. Ceci était de la démence orientale. Le conte réussit comme si on eût montré à cette population fiévreuse et bavarde le char du vizir traîné par des lions d'Afrique.

D'où revenait-il, ce vizir ? Que s'était-il passé dans les ténèbres de cette nuit ? Allait-on avoir un sérail à l'Alcazar ? Si le ministre agissait ainsi, que ne devait point oser le roi ?

Il y avait alors en Espagne une vaste conspiration dont le but était vague et la marche mal dirigée. C'était comme une troupe d'assaillants désordonnée et toujours prête à se débander, se ruant à l'assaut d'une place à peine défendue. Au moindre choc, les assiégés et les assiégeants lâchaient pied. La panique était dans les deux camps et, comme il arrive parfois, dit-on dans les héroï-comiques mêlées de l'insurrection chinoise, le champ de bataille ne restait à personne.

Si les conspirateurs eussent inventé cette machine de guerre, s'ils avaient eu l'idée de cette baroque exhibition, nous devrions marquer un point à leur jeu, mais tout le mérite en était au hasard.

C'était un expédient purement fortuit. Aïdda, qui était peut-être de la conspiration, n'avait point voulu servir ici les conspirateurs.

Et quant à notre Gabrielle, la jolie blonde, Dieu sait qu'elle n'avait eu d'autre pensée que de sauver ce beau jeune homme dont la tête était mise au prix de cent onces d'or.

Quand elles arrivèrent sur la place de Jérusalem, Aïdda, qui marchait en avant, se dirigea d'abord vers la porte de la maison de Pilate. Nos deux gentils porteurs étaient bien las déjà, et la sueur découlait de leurs fronts.

Mais il y avait du monde sur la place et devant la porte ouverte de la maison de Pilate. Les serviteurs de Medina-Celi étaient groupés. Impossible de faire descendre Mendoze sans donner le mot de l'énigme.

Aïdda poussant un soupir de fatigue tourna sur sa droite et prit ce long chemin suivi déjà par Bobazon et ses deux chevaux. Avant d'entrer dans la ruelle, elle s'approcha de la portière et parla bas à Mendoze. Les alguazils qui avaient arrêté Bobazon croisaient toujours à la tête du sentier.

Une grosse voix s'éleva derrière la draperie et prononça d'un ton impérieux :

— Au large, coquins !

Les alguazils disparurent comme une troupe de corbeaux.

Le soleil montait à l'horizon. La chaleur devenait accablante. Nos deux fillettes, acharnées à leur tâche, s'engagèrent dans ces terrains crayeux et désolés qui s'étendaient à droite des abattoirs de Trasdoblo. Elles cherchaient un peu d'ombre pour prendre quelques instants de repos. L'une et l'autre étaient arrivées depuis peu à Séville, car Moghrab et Pedro Gil avaient eu jusqu'alors à Madrid leur habitation ordinaire. Ils vivaient de la cour. En conséquence, Aïdda et Gabrielle connaissaient peu ces quartiers déserts, qui n'avaient avec le centre de la ville que des communications détournées.

Quant à Mendoze, il était là complétement dépaysé.

Ce fut au moment où elles regagnaient la ruelle, après avoir pris un peu de repos à l'abri d'un mur en ruine, que Bobazon les aperçut pour la première fois. Elles ne pouvaient voir Bobazon, mais elles avisèrent fort bien ces deux hommes de méchante mine qui, regardant tout autour d'eux avec précaution, se dirigeaient vers les sacs déchargés auprès de la fontaine.

Aïdda ordonna de faire halte. Il fallait que l'entrée de Mendoze dans la maison d'asile n'eût aucun témoin.

Nos deux rôdeurs, qui par leur costume et leur tournure appartenaient manifestement à la population du faubourg de Triana, tout pavé de Maures convertis ou relaps, ou même de chrétiens brouillés avec le saint tribunal, firent à demi le tour de la fontaine des Lions, et, revenant brusquement sur leurs pas, s'emparèrent des sacs abandonnés.

Après avoir échangé quelques paroles à voix basse, ils chargèrent leurs sacs et se dirigèrent à toutes jambes vers les terrains vagues de l'ancien quartier incendié. Aïdda, profitant de leur absence, donna le signal du dernier effort. La chaise atteignit la poterne de la maison de Pilate, qui donnait sur l'abreuvoir. Mendoze en sortit. Les deux jeunes filles lui tendirent tour à tour leurs fronts, qu'il baisa fraternellement, puis Aïdda essaya d'ouvrir la poterne, qui se trouva fermée à clef.

Gabrielle restait toute pensive. Ses yeux n'osaient point rencontrer le regard du cavalier depuis que la bouche de ce dernier avait touché son beau front.

— Êtes-vous bien sûr de trouver l'hospitalité là dedans ? demanda l'Africaine en montrant les jardins de Pilate.

— J'en suis sûr, répondit Mendoze.

— Aidez-moi donc à ranger la chaise près du mur, répondit Aïdda, et que Dieu vous conserve !

La chaise servit en effet de marchepied à Ramire, qui aurait sauté tout de suite dans le jardin, s'il n'eût aperçu sous un massif Encarnacion et le comte de Palomas en conférence privée. A quelques toises de là, les jardiniers travaillaient, sans doute en considération du retour du maître. Le passage était clos.

Mendoze resta à cheval sur le mur pour attendre une occasion favorable.

A ce moment, nos deux rôdeurs revenaient de leur expédition. Les sacs de son étaient en sûreté dans quelque trou à eux connu. Ils manœuvraient déjà pour détourner les deux chevaux qu'ils avaient avisés de l'autre côté de l'abreuvoir.

— Ismaïl ! appela tout bas Aïdda.

Ils tressaillirent, mais, selon la coutume des gens de leur race, ils ne tournèrent point la tête vers l'endroit d'où venait la voix.

— Selim ! prononça encore l'Africaine qui releva son voile.

Les deux vagabonds glissèrent enfin un regard cauteleux vers la porterne.

A peine eurent-ils reconnu la fille de Mohgrab qu'ils posèrent leurs mains sur leurs fronts, en fléchissant par deux fois les genoux.

Aïdda leur fit signe d'approcher. Ils obéirent.

C'étaient deux sauvages figures de coquins, montées sur des corps hâves et maigres à peine vêtus de quelques lambeaux aux couleurs dures et tranchées.

Aïdda leur dit quelques mots en arabe. Ils se placèrent docilement entre les brancards.

— Monte ! reprit l'Africaine en s'adressant à sa compagne.

Celle-ci adressa un dernier regard à Mendoze; qui lui envoya de la main un souriant baiser.

Hélas ! le sourire gâtait le baiser. Les yeux de la pauvre Gabrielle se mouillèrent.

1. Voir les numéros 583 à 622.



UNE CHASSE A COURRE DANS LA FORÊT DE LYONS (NORMANDIE). — Dessin de M. L. C. — Voir page [illegible].



CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. — LE PHARE DE TABLE-BAY, d'après un croquis [illegible]. — Voir page [illegible].



LA RUE CIRCULAIRE A PÉKIN, d'après une aquarelle de M. Hildebrandt. — Voir page 167.

— Conduisez-nous où vous avez caché les sacs ! ordonna Aïdda.

Ismaïl et Selim se prirent à trotter en hommes qui n'étaient point novices à ce métier de porteurs. Les sacs étaient accotés au revers d'un mur, non loin de l'embouchure de la ruelle.

Aïdda fit descendre Gabrielle et mit une pièce d'or dans la main d'Ismaïl.

— Vous avez fait une bonne matinée, leur dit-elle; chargez là dedans le sac qui a une tache rouge, et ramenez à l'Alcazar la chaise de son excellence le comte-duc.

— Que faudra-t-il dire ? demanda Ismaïl.

— Il faudra dire que la chaise renferme ce que tous les alguazils de Séville cherchent en vain depuis vingt-quatre heures... Allez !

III.

Mère et fille.

C'était la chambre à coucher de la duchesse Éléonor, une vaste pièce carrée avec un plafond en forme de baldaquin, composé de quatre cartouches accolés qui se fermaient par un ovale d'azur, figurant le ciel; les boiseries hautes et chargées de lourdes sculptures encadraient des panneaux peints par quelque vieux maître dans la manière la plus noire de l'école espagnole.

Le lit, bas et large, avait quatre colonnes torses soutenant un dais de velours dont les arêtes d'or bruni brillaient faiblement.

La ruelle contenait une niche ou chapelle tapissée d'une tenture bleu sombre, semée d'étoiles d'or. On y pouvait dire la messe.

Vis-à-vis du lit, entre les deux fenêtres, dont la carrure, pesante et grave à la fois, offrait ce type achevé de la vieille architecture espagnole, un portrait en pied s'éclairait à rebours dans son cadre sévère et sans dorure.

Ce portrait était celui d'un homme de guerre, tout jeune encore et dans tout l'éclat de sa mâle beauté.

A mesure que l'œil s'habituait à la demi-obscurité qui régnait dans cette pièce, on aurait pu distinguer les objets représentés par les panneaux : c'était la légende historique du fameux Alonzo Perez de Guzman « le cid de Tarifa, » fondateur de cette noble dynastie des Medina.

Le premier panneau, coupé au-dessus de la porte d'entrée, contenait le chiffre du glorieux capitaine et la date de sa naissance, 1253, le tout entouré de fleurons où s'enroulait le nom de Valladolid, si fière d'avoir été son berceau.

Le second montrait les anges ameutés autour de Catherine, sa mère, à l'heure bénie où elle fit à l'Espagne ce précieux présent. Le troisième racontait l'enfance pieuse d'Alonzo. Le quatrième l'armait chevalier par les mains de don Clare de Mendoze, dans la chapelle du palais d'Alphonse le Sage.

Le sixième et le septième le montraient dans la mêlée, battant les infidèles qui fuyaient devant sa masse d'armes, toute hérissée de pointes d'acier longues comme autant de poignards.

Le huitième était consacré au siége de Tarifa, cette épopée qui motiva les armoiries chevaleresques accordées à la race de Medina.

On y voyait au haut d'une tour carrée Alonzo Perez de Guzman tenant à la main sa dague et prêt à la lancer.

Au bas de la tour, l'infant portait dans ses bras une frêle créature crispée déjà par l'effroi.

Voici maintenant la légende : Alonzo Perez était dans Tarifa pour le roi Alfonso; l'infant révolté en faisait le siége.

Le fils aîné d'Alonzo Perez, qui était âgé de quatre ans, tomba au pouvoir des rebelles. Le tableau représentait l'instant où l'infant dit au grand marquis :

— Rends-toi, Perez de Guzman, ou ton sang va couler !

Le sang le plus cher de ses veines, le sang du premier-né de son amour !

La légende rapporte qu'avant de répondre, Perez jeta un regard vers sa femme, dona Maria Coronel, et que celle-ci lui dit :

— *Mas el rey que la sangre !*

Ce mot plus que romain servait depuis lors de devise aux Guzman.

Ce fut une mère qui le prononça. Il est peut-être au-dessus, mais à coup sûr en dehors de la nature humaine.

PLUTÔT LE ROI QUE LE SANG ! Périsse notre fils plutôt que notre fidélité au maître !

Soit qu'on admire, soit qu'on réprouve, ceci est grand comme la sauvage splendeur des romanceros de l'Espagne.

Les siècles ont passé sur ces prodigieuses tragédies. Le temps ternit jusqu'à l'or lui-même. Ce qui était sublime peut faire horreur.

Mais tant que la langue espagnole sonnera, emphatique et vibrante, sur cette terre des batailles épiques, la devise du *bon duc* retentira comme le cri du clairon.

Pour toute réponse, il jeta à l'infant la dague qu'il tenait à la main.

Cela voulait dire : tue

Après quoi, raconte la légende, qui se vautre à plaisir dans la lie de cet étrange héroïsme, après quoi Perez de Guzman s'en alla tranquillement dîner avec Maria Coronel sa femme.

L'histoire romaine, au moins, ne parle pas du souper de Brutus

Le neuvième panneau était en face du second : l'heure de la mort faisant pendant à l'heure de la naissance. C'étaient des anges encore qui entouraient un lit funèbre où Alonzo el Bueno, livide, mais couronné d'une auréole, baisait dévotement la croix de son épée.

Enfin, vis-à-vis de la porte d'entrée, le dixième panneau, coupé comme le premier, contenait l'écusson de Guzman, d'or, à la tour enterrée de sable, supportant un chevalier armé du même, dans l'action de jeter un poignard, avec la devise : « *Mas el rey que la sangre...* »

Il était environ neuf heures du matin. La duchesse Éléonor était seule dans sa chambre à coucher. Le coussin de velours du prie-Dieu placé devant la niche ou chapelle gardait la récente empreinte de ses genoux dévots.

Les deux fenêtres donnaient sur le jardin, dont les vertes perspectives s'étendaient à perte de vue. La brise matinière apportait les senteurs des orangers et des jasmins d'or. Il se faisait autour de cette retraite un doux et respectueux silence

La duchesse était assise devant une table où quelques feuilles de parchemin étaient éparses. Sa tête pensive s'inclinait sur sa main.

On dit que ces heures du matin sont peu favorables aux beautés qui regrettent déjà leur printemps. La duchesse Éléonor était assurément dans ce cas, puisque quinze années s'étaient écoulées depuis qu'elle avait quitté, toute jeune et toute charmante, la maison de Pilate pour aller chercher au fond de l'Estramadure le silence et la solitude de l'exil. Cependant la fière régularité de ses traits supportait sans peine la lumière du premier soleil. Elle était belle le matin comme aux lueurs moins sincères des bougies du soir. C'était un noble visage, pâli par la souffrance, il est vrai, mais conservant cette fleur d'attraction, ce charme, cette suavité à la fois haute et tendre qui jadis lui avait soumis tous les cœurs.

PAUL FÉVAL

(*La suite au prochain numéro.*)

## UNE CHASSE A COURRE

DANS LA FORÊT DE LYONS, EN NORMANDIE.

Parmi les équipages qui se sont le plus signalés pendant le cours de la dernière saison de chasse, les journaux de sport citent celui de MM. d'Oms-en-Bray. L'année dernière déjà, il était permis de deviner ce que devait être leur belle meute, composée de chiens anglais et bâtards, remontée dans les meilleurs chenils de France et d'Angleterre. Cette année, en reformant les chiens trop ardents, les intelligents veneurs sont arrivés à un ensemble parfait, et une suite non interrompue de succès est venue récompenser leurs efforts.

Après un brillant déplacement dans les forêts du Trait et de Conches, l'équipage est rentré au chenil de Grainville pour clore la saison dans la forêt de Lyons, où il l'avait commencée. Ces futaies ne manquent ni de cerfs ni de sangliers.

Une chasse magnifique a signalé la reprise des hostilités. Une seconde tête, attaquée à une heure et demie, n'a pu être portée bas qu'à cinq heures et demie, après une chasse excessivement dure et sans un seul défaut. Les chevaux, qui tous étaient déferrés (ce qui arrive à Lyons presque toujours), étaient presque aussi *hallali* que le cerf, qui se distinguait par une particularité curieuse : tout un pied blanc et la corne de ce pied aussi blanche que l'ivoire.

L. C.

## LE PHARE DE TABLE BAY

AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Les géographes ont eu beau changer le nom du cap des Tempêtes en celui de cap de Bonne-Espérance, ils ne sont pas parvenus à éloigner de ces parages redoutés les épouvantables ouragans qui, chaque année, coûtent la vie à tant de pauvres marins. C'est la conséquence immuable des lois cosmographiques, et les grands courants de l'Atlantique qui viennent se rencontrer, près des côtes escarpées de l'Afrique méridionale, avec les courants contraires de la mer des Indes, occasionnent fatalement, et à des époques quasi-périodiques, des cataclysmes maritimes pendant lesquels les navires, ballottés par les éléments furieux, sont entraînés sur des récifs de granit, où ils se perdent corps et biens.

Toutes les entreprises des nations civilisées pour diminuer les dangers de la navigation sont trop souvent inefficaces pour empêcher le renouvellement de pareils malheurs, et il ne se passe guère de semaines sans que les journaux nous apportent le récit douloureux d'un nouveau naufrage.

Cependant, il faut le dire à la gloire de l'humanité, les efforts ne se lassent pas pour élever des phares jusqu'aux extrémités du monde, dans tous les parages réputés les plus dangereux. Le dessin que nous reproduisons, d'après le croquis d'un voyageur, représente le phare que le gouvernement britannique vient de faire construire au cap de Bonne-Espérance, sur la grève de Table-Bay. Puissent un grand nombre de matelots devoir l'existence au feu nouveau qui flamboie dans les ténèbres et symbolise la lutte de l'intelligence contre la matière !

X. DACHÈRES.

## CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Astronomie. — Distance de la terre au soleil. — Vitesse de la lumière. — L'atmosphère et ses influences sur la lumière. — La planète Mars. — L'histoire des planètes et l'histoire de la lumière. — Cause de la chaleur persistante du soleil. — Les nébuleuses. — Horoscope et spectroscope.

On n'est pas, jusqu'ici, d'accord sur les estimations de la distance de la terre au soleil.

Cassini et Flamsteed, partant des observations de la parallaxe de Mars, pensaient cette distance égale à dix ou onze mille fois le diamètre de la terre, c'est-à-dire cent vingt-huit ou cent quarante-trois millions de kilomètres.

Huyghens l'évaluait à douze mille fois le diamètre de la terre, ou cent cinquante-trois millions de kilomètres.

En 1745, Buffon, d'après l'opinion commune des astronomes, lui assignait cent quarante-trois millions de kilomètres; mais après l'observation des passages de Vénus, il lui en accorda cent cinquante-sept millions.

Depuis, M. Fizeau a mesuré la vitesse de la lumière par des expériences faites entre Suresnes et les buttes de Montmartre; avec la lumière drummond il envoyait et faisait revenir cette lumière sur ses pas au moyen de miroirs séparés par une distance de huit mille six cent trente-trois mètres : la lumière parcourait le double de cette distance en un dix-huit centième de seconde; et l'observateur en conclut que la vitesse de la lumière était de soixante-dix mille quatre cent quatre-vingt-trois lieues de vingt-cinq au degré, soit trois cent treize mille deux quatre-vingt-dix kilomètres par seconde.

La lumière et la chaleur émises par le soleil arrivent à la terre sans se trouver trop affaiblies par l'action absorbante de l'atmosphère.

Toutefois la perte de la chaleur qui serait due à la radiation de la surface de notre planète vers les espaces célestes est diminuée par cette même atmosphère.

On sait que plusieurs corps transparents donnent un libre passage aux rayons calorifiques issus d'une source de température élevée, mais ils arrêtent les rayons émanés de corps légèrement chauffés.

L'atmosphère possède cette qualité à un degré remarquable. Elle le doit à la présence de l'eau et de la vapeur d'eau qu'elle tient diffusée.

M. Tyndall a mis hors de doute ce fait par une longue série d'expériences variées et complètes.

M. Foucault, par l'observation des satellites de Jupiter, est parvenu à déterminer plus exactement qu'on ne l'avait fait avant lui, et sur un parcours de dix mètres, la vitesse du mouvement de la lumière à travers les espaces planétaires larges de millions et de mille millions de kilomètres.

Les expériences de ce savant ont prouvé que la vitesse de la lumière est sensiblement moindre que celle qu'on lui supposait jusqu'ici.

Cette conclusion offre un très-haut intérêt. En effet, l'on donnait à l'orbite de Jupiter un diamètre trop grand, on arrivait par conséquent, pour la lumière, à une vitesse trop grande

En partant maintenant de la valeur plus exactement déterminée de cette même vitesse, on peut corriger les distances au soleil de Jupiter et des autres planètes et on entre ainsi réellement en possession d'une mesure indépendante des espaces planétaires.

On ramène la distance de la terre au soleil à moins de cent cinquante millions de kilomètres.

L'atmosphère de la vapeur remplit, par rapport à la terre, l'office d'un vêtement chaud.

Les proportions de la quantité de cette vapeur dissoute que l'air et l'eau tiennent en suspension, augmentent et empêchent la perte de la chaleur de la surface de la terre; le sol, l'eau, les régions basses de l'atmosphère s'échauffent, les climats deviennent plus égaux, et les conditions générales de notre globe ressemblent mieux à ce qu'on suppose être l'état des terres, des mers et de l'air pendant la période géologique de l'accumulation de la houille.

Une semblable prédominance des constituants aqueux de l'atmosphère serait la conséquence naturelle d'un plus grand flux de chaleur de l'intérieur vers la surface, flux que plusieurs géologues, mathématiciens et chimistes, admettent comme s'étant produit dans les premières périodes de l'histoire de la terre.

Les mêmes déductions expliquent comment la planète Mars, qui reçoit du soleil moitié moins de chaleur que la terre, peut cependant jouir et jouit en effet d'un climat à peu près analogue au nôtre, avec des neiges qui s'accumulent alternativement sur l'un ou l'autre de ses pôles, et qui forment à l'entour un large cercle, ne descendant point toutefois au-dessous de cinquante ou quarante degrés de latitude. En effet, la bande qui s'étend de l'équateur à trente ou quarante degrés de latitude nord ou sud, reste toujours dépouillée de neiges, du moins en quantité suffisante pour paraître visible au regard de l'observateur.

Mars, par conséquent, peut être habité.

L'histoire des soleils et des planètes est en réalité l'histoire des effets de la lumière et de la chaleur réunies qu'émettent ces astres.

Rien dans l'univers n'échappe à cette influence; aucune région de l'espace n'est assez éloignée pour se soustraire à son pouvoir pénétrant; aucune matière ne saurait résister à leur action transformatrice. Le plus grand nombre, sinon la totalité des forces particulières qui agissent sur la matière, sont réductibles à la forme générale de la chaleur; et la chaleur, à son tour, est convertible, ou même convertie pratiquement, et par équivalents proportionnels, dans les autres forces particulières.

Partons de cette idée très-accessible de la convertibilité de la force.

MM. Mayer, Waterston et Thomson attribuent la persis-ance du pouvoir calorifique du soleil à une pluie incessante d'aérolithes ou de petites masses de matière dont le mouve-ment s'éteint par leur choc contre la masse de l'astre.

D'autre part, les changements physiques survenus sur le disque du soleil, et qui ont rendu certaines portions de son noyau chaud, mais obscur, visibles à travers la photosphère lumineuse, ont été mis en rapport, sinon de cause à effet, du moins de phénomènes coïncidents et simultanés, avec certaines perturbations magnétiques observées à la surface de la terre.

Les taches solaires et les déviations magnétiques pré-sentent des périodes de *maxima* et de *minima* dont la durée est d'environ onze années. Ces phénomènes si lointains font ainsi partie du système étrange de variations périodiques que le général Sabine et ses collaborateurs, anglais, fran-çais, allemands, russes ou américains, ont conclu d'obser-vations contemporaines faites sur une large portion du globe.

Le professeur Thomson attribue à la chaleur du soleil, alimentée par des masses de matière, une limite de trois cent mille ans, et à la période de refroidissement de la terre, depuis sa fusion universelle jusqu'à son état actuel, quatre-vingt-dix millions d'années.

Chaque changement dans l'aspect et la position du soleil, chaque altération du lieu ou de la latitude de la lune, chaque heure qui passe, se traduisent en variations régulières et mesurables du magnétisme terrestre.

Il n'est pas jusqu'à la lumière rayonnante qui, dans le langage de la physique nouvelle, n'ait été ramenée à la forme de mouvement électro-magnétique.

Ainsi, la puissance impondérable qui pénètre tout, qui excite et transforme l'énergie moléculaire, se résumerait dans l'idée d'un mouvement incessant des particules de la matière toujours donnant le mouvement, et toujours le re-cevant; d'une part, élément d'un système soumis à des changements incessants dans toutes ses parties; de l'autre, parties constituantes d'un tout permanent.

La lumière qui jaillit des étoiles lointaines, et qui vient à travers les profondeurs de l'espace ébranler notre terre après des dizaines, des centaines, des milliers d'années, nous apprend ce que sont les substances élémentaires qui ont exercé leur influence sur la réfraction du rayon émis.

En outre, l'analyse spectrale, ce nouvel et puissant ins-trument de recherches chimiques de M. Kirckhoff, permet non-seulement d'examiner à fond la constitution intime des planètes et des étoiles, mais encore des nébuleuses, ces masses mystérieuses, et donne à supposer que de nouveaux soleils et de nouvelles planètes peuvent surgir incessam-ment.

La résolution en étoiles de quelques-unes de ces nébu-leuses par le miroir gigantesque de lord Ross a fait pendant quelque temps révoquer en doute les hypothèses de Hers-chell et de Laplace, qui professaient que les nébuleuses for-maient une masse gazeuse, sans points et sans centres de condensation commençante, avec ou sans indice de mouve-ment intérieur.

Les derniers résultats de l'analyse spectrale des étoiles et des nébuleuses confirment à chacune de ces opinions ce qu'elles présentent de vrai.

Les nébuleuses ont réellement dans quelques cas des points stellaires, mais ces points ne constituent pas des étoiles; ils forment dans leur ensemble une masse énorme de gaz lumi-neux qui fait apparaître au spectroscope trois raies coïnci-dant aux raies de l'azote, de l'hydrogène et d'une substance encore inconnue.

Les étoiles semblent posséder une constitution semblable à celle de notre soleil; elles accusent comme lui la présence de plusieurs éléments terrestres, le sodium, le magnésium, le fer et souvent même l'hydrogène.

Tandis que la lune et Vénus ne présentent aucune raie qu'on puisse attribuer à la présence d'une atmosphère, on voit dans Jupiter et Saturne, en outre de raies identiques avec celles de notre atmosphère, une raie dans le rouge qui accuse l'existence de quelque gaz ou de quelque vapeur inconnus à la terre. Mars, de son côté, montre des particu-larités caractéristiques qui ne permettent plus d'expliquer, comme on le faisait jusqu'ici, sa couleur rouge par la nature particulière de son sol.

N'est-ce point vraiment un prodige inouï de la science que de pouvoir ainsi analyser la lumière des astres, déter-miner leur nature par des analyses chimiques pleines d'une précision incontestable, et de forcer les mondes mystérieux qui remplissent l'espace à se soumettre à notre examen? Que diraient en face de cette conquête les astrologues d'au-trefois, qui prétendaient que les astres n'étaient autre chose que des points lumineux, se rattachant à l'existence des hommes et disposant sur eux leur bonne ou fatale influence?

Walter Scott, dans son roman de *Guy Mannering*, montre au XVII<sup></sup>e siècle l'Écosse croyant à l'influence des astres, et donne dans ses plus nombreux détails la manière de lire un horoscope. Le colonel qui se livre à cette pratique *secundum artem*, dresse la figure du ciel, la divise en douze maisons, y place les planètes selon les éphémérides et fait cadrer leur position avec l'heure et le moment de la naissance d'un en-fant qui vient de naître et dont il veut prévoir la destinée. L'apparition de la planète Mars, au plus haut, dans le coin de la douzième maison, menace le nouveau-né de captivité ou de mort violente ou subite; et d'autres détails astrologi-ques annoncent que ces crises périlleuses auront lieu pen-dant la cinquième, la dixième et la vingt et unième année de l'enfant.

On le voit, malgré leur consonnance finale à peu près pa-reille, il y a loin de l'horoscope au spectroscope.

S. HENRY BERTHOUD.

## LA RUE CIRCULAIRE A PÉKIN

La belle collection de M. Hildebrandt, l'aquarelliste, à la-quelle nous avons emprunté déjà plusieurs sujets de gravu-res, nous fournit aujourd'hui la vue pittoresque d'une des rues les plus animées de Pékin, la rue Circulaire, dont la perspective fuyante ne manque pas d'un certain cachet d'o-riginalité. Mais c'est peu que la courbe bizarre de la rue auprès de son ornementation, bien propre à faire écarquiller jusqu'au comble des yeux européens.

Ce n'est pas sans raison, autant que ce dessin permet d'en juger, qu'on a comparé la capitale du Céleste Empire à un champ de foire permanente. Dans toutes les voies fréquen-tées, ce ne sont que boutiques annonçant par leurs écriteaux de toute dimension et de toute forme l'espèce de marchan-dise qui se débite dans chacune d'elles. Ces écriteaux, en caractères excentriques jaune et or, sont peints sur soie, toile ou coton. Les maisons, déjà suffisamment ouvrées, sculptées et tarabiscotées, en sont littéralement hérissées. Ici ils sont tendus obliquement; là ils se balancent sous l'auvent; plus loin ils se dressent en long, en large, en travers au bout d'une perche. Ajoutez à cela l'irrégularité perpétuelle des constructions, qui confondent toutes nos idées de lignes et d'architecture; et aussi la foule bariolée qui se croise et se coudoie incessamment dans cette voie étrange, et vous vous ferez à peine une idée de l'effet de fantasmagorie que peut produire sur l'étranger l'aspect d'une pareille rue.

L. DE MORANCEZ.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

## EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Schamyl se trompait. Les Tchetchens retardèrent à peine l'armée d'une marche. Arguani lui fit perdre deux jours seu-lement, et le passage du Koissou, que l'on croyait inexpu-gnable, fut forcé à la première attaque.

Du haut de son rocher, Schamyl vit donc venir les Russes.

Le général Grabbé fit le blocus de la place. Il espérait af-famer Schamyl et le forcer de se rendre.

Le blocus dura deux mois, et le général Grabbé apprit que Schamyl avait des vivres pour six mois encore.

Il fallait risquer l'assaut.

Pendant le blocus, le général Grabbé n'avait pas perdu son temps : il avait fait creuser des chemins dans le granit, élever des bastions sur des saillies du rocher que l'on croyait inaccessibles, jeter des ponts sur les précipices.

Cependant aucun des points sur lesquels on était parvenu ne dominait encore la citadelle.

Le général avisa une espèce de saillie sur laquelle on ne pouvait arriver qu'en escaladant la montagne du côté op-posé et en y descendant, à l'aide de cordes, canons, cais-sons et artilleurs.

Un matin, la plate-forme était occupée par les Russes, qui y signalaient leur présence en foudroyant la citadelle.

Alors, l'assaut fut ordonné, et les sapeurs russes franchi-rent les remparts de l'ancienne Akoulgo.

Les Russes avaient laissé quatre mille hommes au pied de ces remparts qu'ils venaient enfin d'emporter.

Mais restait la nouvelle Akoulgo, c'est-à-dire la forteresse.

Le général Grabbé ordonna l'assaut.

Schamyl, avec son costume blanc, était sur le rempart : chacun payait de sa personne; le général en chef d'un côté, l'iman de l'autre.

Ce jour-là fut un jour de carnage comme n'en avaient jamais vu les aigles et les vautours qui planaient sur les cimes du Caucase.

On nageait dans le sang; les échelons à l'aide desquels on escaladait la ville étaient formés chacun d'un cadavre.

Plus de musique guerrière pour encourager les combat-tants : elle était éteinte; le râle des mourants lui avait suc-cédé.

Un bataillon tout entier gravissait un sentier escarpé; un énorme rocher, roulé à force de bras au sommet du sentier, sembla tout à coup se détacher de sa base de granit comme si la montagne, de son côté, se mettait à combattre pour les montagnards, descendit la pente, mugissant et terrible comme le tonnerre, et emporta un tiers du bataillon.

Ceux qui restaient, accrochés aux saillies du roc, aux ra-cines des arbres, levèrent alors la tête et virent le sommet de la montagne, d'où venait de se précipiter l'avalanche de granit, couronné de femmes échevelées et à demi-nues, brandissant des sabres et des pistolets.

L'une d'elles, ne trouvant plus de pierres à faire rouler sur les Russes, et voyant qu'ils continuaient de monter, leur jeta son enfant après lui avoir brisé la tête contre le rocher; puis, avec une imprécation, se précipita elle-même, et tomba, respirant encore, au milieu d'eux.

Les Russes montaient toujours; ils atteignirent le haut du rempart, et la nouvelle Akoulgo fut prise comme l'ancienne.

Sur trois bataillons du régiment du général Paskevitch, que l'on appelait le régiment des *petits comtes*, il resta de quoi en reformer un; encore lui manquait-il un centaine d'hommes.

Le drapeau russe flottait sur Akoulgo, mais Schamyl n'é-tait pas pris.

On chercha parmi les cadavres, Schamyl n'était pas mort. Des espions assurèrent qu'il s'était réfugié dans une ca-verne qu'ils indiquèrent; on fouilla la caverne, Schamyl n'y était pas.

Par où avait-il fui? comment avait-il disparu? quel aigle l'avait enlevé dans les nuages? quel gnome lui avait ouvert un chemin à travers les entrailles de la terre? Nul ne le sut jamais; mais, comme par miracle, il se retrouva à la tête des Avares, à la tête de ses plus fidèles naïbs, et plus que ja-mais les Russes entendirent répéter autour d'eux :

— Allah n'a que deux prophètes : le premier, se nomme Mahomet; le second, Schamyl.

Inutile de dire que les peuplades du Caucase poussent à peu près toutes la bravoure jusqu'à la témérité. Aussi, dans cette vie de luttes éternelles, la seule dépense du monta-gnard est-elle pour ses armes.

Tel Tchetchen, Lesghien ou Tcherkesse qui a ses vête-ments en lambeaux, a un fusil, une schaska, un kandjar et un pistolet qui valent deux ou trois cents roubles.

Aussi, canons de fusil, lames de poignard et de schaska portent-ils soigneusement le nom ou le chiffre de leur fa-bricant.

On m'a donné des poignards dont la lame de fer valait vingt roubles et dont la monture en argent n'en valait que quatre ou cinq.

J'ai une schaska, échange que j'ai fait pour des revolvers avec Mohammed-Khan, dont la lame, dans le pays même, était estimée quatre-vingts roubles, c'est-à-dire plus de trois cents francs.

Le prince Tarkanof m'a fait cadeau d'un fusil dont le canon seul, sans sa monture, vaut cent roubles, deux fois plus qu'un canon à deux coups de Bernard.

Quelques montagnards ont des lames d'épée droite, qui viennent des croisés. Les uns portent encore la cotte de mailles, la targe et le casque du XIII<sup></sup>e siècle; d'autres ont encore sur la poitrine la croix rouge avec laquelle — chose qu'ils ignorent complétement — leurs ancêtres ont pris Jé-rusalem et Constantinople. Ces lames font feu comme un briquet, coupent la barbe comme un rasoir.

Mais l'objet pour lequel le montagnard ne néglige rien, c'est son cheval. En effet, le cheval du montagnard est son arme offensive et défensive la plus importante.

Si déchiquetée qu'elle soit, la toilette du montagnard est toujours, sinon élégante, du moins pittoresque. Elle se compose du papak noir ou blanc, de la tcherkesse avec la double cartouchière sur la poitrine, du pantalon large, serré, à partir du genou, dans des guêtres étroites et de deux cou-leurs, de bottes rouges ou jaunes avec des babouches de même couleur, et d'un bourka, espèce de manteau, à l'é-preuve non-seulement de la pluie, mais encore de la balle.

Quelques-uns poussent la recherche jusqu'à faire venir de Linchoran des bourkas en plumes de pélican, qui leur re-viennent à soixante, à quatre-vingts, et même à cent roubles.

J'ai une de ces bourkas, merveille de travail, qui m'a été donnée par le prince Bagration.

Lorsque le montagnard part vêtu ainsi, monté sur son in-fatigable petit cheval que l'on croirait natif du Nedjet ou du Sahara, il est vraiment magnifique à voir.

Plus d'une fois il a été prouvé que des bandes de Tchet-chens ont fait, dans une seule nuit, cent vingt, cent trente, et même cent cinquante verstes. Ces chevaux gravissent ou descendent, au galop toujours, des pentes qui semblent impraticables même à un homme à pied. Aussi le monta-gnard poursuivi ne regarde jamais devant lui : si quelque ravin profond traverse son chemin, et qu'il craigne que la vue de cet abîme n'effraye son cheval, il détache sa bourka, lui enveloppe la tête, et, en criant : *Allah il Allah!* il s'é-lance, presque toujours impunément, dans des tranchées de quinze à vingt pieds de profondeur.

Hadji Mourad, dont nous raconterons plus tard l'histoire, fit un de ces sauts périlleux.

Il est vrai qu'il se brisa les deux jambes.

Le montagnard, comme l'Arabe, défend jusqu'à la der-nière extrémité le corps de son compagnon. Mais c'est à tort qu'on dit qu'il ne l'abandonne jamais.

Nous avons laissé, un peu en avant de l'aoul d'Helly, le corps d'un chef tchetchen et les cadavres de quatorze des siens dans un fossé.

Je possède le fusil de ce chef. Il m'a été donné par le ré-giment de montagnards indigènes du prince Bagration.

Revenons à notre pont.

Grâce à notre escorte, nous le franchîmes sans difficulté, et il ne nous arrêta que le temps nécessaire à Moynet pour en faire un dessin.

Pendant ce temps, nos Cosaques nous attendaient sur son point culminant, et faisaient un excellent effet en se déta-chant en vigueur sur les cimes neigeuses du Caucase, qui formaient le fond du tableau.

Ce pont est d'une hardiesse merveilleuse. Il s'élève non-seulement au-dessus du fleuve, mais encore au-dessus de ses deux rives, à une hauteur de plus de dix mètres. C'est une précaution contre la crue des eaux. En mai, juin et août, tous les fleuves débordent et changent les plaines en lacs immenses.

Pendant ces inondations, les montagnards descendent rarement dans la plaine; quelques-uns cependant, plus har-dis que les autres, n'interrompent pas leurs excursions.

Alors, ils passent, hommes et chevaux, le fleuve débordé sur des outres. L'outre qui soutient le cheval contient les sabres, les pistolets et les poignards.

Le fusil, que le montagnard ne quitte jamais, est porté par lui, en nageant, au-dessus de sa tête.

C'est l'époque la plus dangereuse pour les prisonniers : attachés par un licou à la queue du cheval, abandonnés par le montagnard, qui est obligé de songer à sa propre sûreté, presque toujours ils se noient en traversant le fleuve, qui, alors, a une verste de large.

Une fois le pont traversé, nous nous trouvâmes dans une vaste plaine inculte, nul n'osant labourer ce terrain, qui n'est

[1]. Voir les numéros 558 à 622.

plus aux montagnards et qui n'est pas encore aux Russes.

La plaine était couverte de perdrix et de pluviers.

Comme la journée était de trente-cinq à quarante verstes seulement, nous crûmes pouvoir nous donner le plaisir de la chasse. Nous descendîmes de notre tarantasse, et Moynet d'un côté du chemin, moi de l'autre, suivis chacun de quatre Cosaques de la ligne, nous nous mîmes à gagner notre dîner à la sueur de notre corps.

Au bout d'une demi-heure, nous avions quatre ou cinq perdrix et cinq ou six pluviers.

A l'autre bout de la plaine, une petite troupe de dix ou douze hommes armés commençait à apparaître ; quoiqu'elle vînt à trop petits pas pour être une troupe ennemie, nous n'en remontâmes pas moins en voiture, en substituant des balles à notre plomb. Souvent les montagnards, dont le costume est le même absolument que celui des Tatars de la plaine, ne se donnent point la peine de s'embusquer : ils suivent la route, et restent inoffensifs ou deviennent offensifs selon que l'occasion se présente.

ALEXANDRE DUMAS

*(La suite au prochain numéro.)*

## LE FORT NAPOLÉON

DANS LA GRANDE-KABYLIE

Le fort Napoléon est l'établissement militaire le plus important que nous possédions dans la Grande-Kabylie. Il a été élevé, à la suite d'une vigoureuse expédition, au centre même des Beni-Iraten, qu'on n'avait pu jusqu'alors comprimer.

Le maréchal Randon en posait la première pierre le 14 juin 1857, et, cinq mois après, il était terminé. Il n'avait fallu que vingt jours pour relier, par une route carrossable, Tizy-Ouzou, village également de récente création, et situé à vingt-cinq kilomètres en avant. Si l'on pense que tout était à créer, on ne saurait alors trop admirer le courage et l'activité de nos soldats, quittant le fusil pour la pioche et la truelle, et l'intelligence de nos officiers.



VUE DU FORT NAPOLÉON, DANS LA GRANDE-KABYLIE, d'après un croquis de notre correspondant.

Le fort Napoléon se dresse sur un plateau élevé de plus de huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer, au lieu dit en arabe *Souk-el-Arba*, à cause d'un grand marché qui s'y tient le mercredi. Une enceinte flanquée de dix-sept bastions offre un développement de deux mille mètres; elle est percée de deux portes : celle d'Alger et celle du Djurdjura. L'intérieur, surface de douze hectares fortement accidentée, est coupée de rues longues sur lesquelles s'élèvent toutes les maisons militaires qui constituent l'installation et le bien-être d'une forte garnison.

L'activité coloniale y a pris dès l'origine un certain développement, et une centaine de maisons particulières ont été construites sur les deux côtés de la rue ou route centrale de la citadelle.

R. BRYON.

*Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé au nom de M. EMILE AUCANTE, administrateur de l'Univers illustré. — Les coupons d'actions et d'obligations ne sont pas reçus en payement. Le mode d'envoi d'argent le plus simple et le plus sûr est d'adresser un mandat-poste, le talon restant entre les mains de l'expéditeur comme garantie. — Les réclamations, demandes de changement d'adresse ou de renouvellement [illegible] indispensablement être accompagnées de la dernière bande collée sur l'enveloppe du journal. — Il ne sera fait droit à aucune réclamation de numéros ayant plus de deux mois de date. — Toute demande d'abonnement ou de numéros à laquelle ne sera pas joint le montant en mandat-poste, timbres-poste ou valeur à vue sur Paris, sera considérée comme non avenue. — Le prix de chaque numéro est de 20 centimes pour la province, affranchissement compris.*

## ÉCHECS

Nous sommes heureux d'annoncer qu'un Comité, placé sous un Auguste patronage, et composé de personnes éminentes par leur position et leur science des Échecs, se propose, à l'occasion de l'Exposition universelle, de convier à un Tournoi international les amateurs d'Échecs du monde entier. Nous croyons aussi savoir qu'une Lettre... destinée à marquer dans l'histoire... des Échecs inaugurera les travaux du Comité !

En l'absence de tout document, même officieux, nous nous abstiendrons de publier les noms des membres du Comité et de donner des détails qui pourraient ne pas être confirmés par les faits. Une réunion préparatoire devant avoir lieu prochainement, il est probable qu'alors le Comité se constituera officiellement, et que les diverses questions que soulève l'organisation du futur Congrès d'Échecs recevront une solution rapide et satisfaisante. Lorsque le moment sera venu, nous ferons connaître à nos lecteurs le résultat des délibérations.

Des renseignements puisés à une source sûre nous permettent d'affirmer que Morphy, l'illustre Morphy, viendra rehausser de sa présence cette solennité échiquéenne, prendre part à la lutte, et demander à de nouveaux succès la consécration de cette royauté *spirituelle* des Échecs que lui a décernée l'admiration universelle.

PROBLÈME N° 44

COMPOSÉ PAR M. E. LEQUESNE, DE PARIS

[illegible]

SOLUTION DU PROBLÈME N° 40.

*(Pour la Notation, voir le N° 575 de l'Univers illustré.)*

| BLANCS. | NOIRS. |
|---|---|
| 1 D. 4ᵉCD | 1 (A, B, C, D, E, F) |
| A 1 (...—F. joue), | 2 (C. 4ᵉCR éch. m.—...) |
| B 1 (...—D. 3ᵉCD ou 4ᵉ FD ou 5ᵉD), | 2 (D. pr. D éch. m. ...) |
| C 1 (...—D. 6ᵉR), | 2 (Dᵉ pr. F éch. m.—...) |
| D 1 (...—D. autre coup), | 2 (D. 4ᵉD éch. m.—...) |
| E 1 (...—R. 8ᵉCR), | 2 (D. pr. F. éch. m.—...) |
| F 1 (...—R. 6ᵉR), | 2 [illegible] |

Solutions justes : MM. J. Planche; Duchateau, à Rozoy-sur-Serre; Mérieux; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; Aimé Gautier, à Bercy; commandant Tholer, à Nancy; Bienaimé Desachy; Léopold Susini, à Toulouse; Daviot, à Bercy; Pouthier, chef de section au chemin de fer P. L. M., à Genolhac; E. Mirlin, à Marseille; Antoine, café du Théâtre du Luxembourg; étudiant en droit, café Tivollier, à Toulouse; Mateo Zamora, à Almeria (Espagne); Émile Frau, à Lyon; P. de M..., à Bourron; E. Mercier, à Argelliers; Aune Frédéric, à Alger; Chavanne, [illegible] Grangier, à Saint-Chamond; E. Lequesne.

C. P.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7

EMILE AUCANTE.

**15 CENTIMES LE NUMÉRO**
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

**IX DE L'ABONNEMENT**
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DEPARTEM |
|---|---|---|
| n . . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| nois . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

**PRIX DE L'ABONNEMENT**
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 624.
**Samedi 16 Mars 1867.**

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

## SOMMAIRE



# CHRONIQUE

Comédie-Française : *Galilée*, drame en trois actes, en vers, de M. F. Ponsard. — MM. Geffroy, Leroux, Delaunay, Maubant, Coquelin, Barré; Mmes Favart et Guyon. — Un mot sur *Don Carlos*

J'ai assisté l'autre soir à un magnifique spectacle : tout ce que Paris renferme d'illustrations et de supériorités sociales, princes, ministres, ambassadeurs, l'élite des corps politiques et des académies, de la littérature et de l'art, de la finance, de l'industrie et des professions libérales, réunie pour entendre le nouveau chef-d'œuvre de l'auteur de *Lucrèce*, — l'âme de la France intelligente communiant avec celle du poëte par son admiration et par son enthousiasme Ce n'était plus cette fois le public frivole des fêtes vulgaires, des exhibitions malsaines et des bimbeloteries dramatiques. Celui-là s'était abstenu. Une sorte de pudeur avait écarté du sanctuaire les jolis messieurs et les aimables petites dames qui naguères se pâmaient d'aise devant les bottines de Mlle Cora Pearl. Rendons-leur justice et sachons-leur gré d'avoir compris que ce n'était pas là leur place. Et pour que tout fût digne de cette solennité, l'escouade des claqueurs patentés avait été invitée à rester chez elle. On aurait pu craindre que le succès n'y perdît en chaleur et en spontanéité. Il n'en a rien été. Les mains élégantes ont fait bravement leur besogne. Pendant toute la soirée, les bravos et les acclamations n'ont cessé de retentir. Comme la première représentation du *Lion amoureux*, celle de *Galilée* n'a été qu'un long triomphe.

Ce qui en rehausse encore le prix, c'est la nature même de l'œuvre. Ici point de surprises théâtrales, aucun de ces artifices scéniques, de ces habiletés de métier où excelle le commun des dramaturges L'auteur ne s'adresse ni à la curiosité ni aux nerfs de ses spectateurs. L'intérêt, il le demande à la grandeur de l'idée, à la noblesse des sentiments et des caracteres, aux luttes du génie aux prises avec l'aveuglement et la violence, aux déchirements d'une conscience partagée entre le devoir et la pitié. Simple dans sa belle ordonnance, l'action se déroule majestueusement,



COMÉDIE-FRANÇAISE. — *GALILÉE*, drame en trois actes, en vers, de M. F. PONSARD. Acte III, scène dernière. — Dessin de M. Riou. — Voir la Chronique.

semblable à ces grands fleuves du nouveau monde qui, au lieu de s'égarer en méandres et en sinuosités, poursuivent droit leur cours à travers leurs rives bordées tour à tour de sombres forêts et de prairies en fleur. L'image peut paraître ambitieuse : elle est juste à coup sûr. Énergique et sévère la plupart du temps, la poésie de M. Ponsard a aussi des delicatesses exquises, des parfums d'une suavite incomparable. Et c'est un honneur pour le public de l'autre soir que pas une de ces beautés n'ait passe inaperçue, que chacune d'elles ait soulevé au passage de ces frémissements et de ces murmures de plaisir plus flatteurs encore que les applaudissements.

Dans un article publié avant la représentation, un de nos confrères se demandait ce qu'avait voulu M. Ponsard en choisissant Galilée pour héros de son nouveau drame. Il le sait aujourd'hui. Montrer le génie sur son calvaire, la science méconnue et persécutée, le fanatisme et l'ignorance ligués contre le progrés et la lumière, la liberté de conscience etouffee sous la force brutale, et, par ce spectacle, inspirer l'horreur de la tyrannie, l'amour de la tolerance, le respect de la pensée humaine, affirmer hautement l'independance de la raison, les droits éternels de la justice et de la vérité, — voilà ce qu'a voulu M. Ponsard, voilà l'enseignement qu'il a donné, sans passion, sans violence, avec ce calme, cette sérénité, ce sentiment de haute impartialite dont il a fait preuve déjà lorsque, dans ses drames de *Charlotte Corday* et du *Lion amoureux*, il a traduit sur le theâtre l'epoque brûlante de notre première révolution. M. Ponsard n'est pas un pamphlétaire : là est le secret de sa force et de son elévation. Sa note est celle de Molière et de Corneille, non celle de Voltaire et de Beaumarchais.

Mais voici le rideau qui se lève : regardons et écoutons.

Nous sommes à Florence, alla Costa, sur une petite place où s'elève la maison de Galilée : en face, au pied d'une église, une grande croix de bois : au fond, la tour qui sert d'observatoire au « premier mathematicien du grand-duc. » La nuit commence à envelopper la ville. De la maison sort une jeune fille qui vient suspendre une couronne à la croix benite : c'est Antonia, la fille de Galilée. Sur ses pas accourt un jeune homme : c'est Taddeo, celui qu'elle aime, et alors s'engage le plus delicieux duo d'amour qu'on ait entendu depuis celui que Shakspeare fait chanter à ses amants de Vérone :

TADDEO.

Votre maison pour moi renferme tous les êtres;
La lumière qu'on voit, le soir, à vos fenêtres,
Brille d'un tel éclat, qu'elle efface à mes yeux
Tout ce qu'on peut compter d'étoiles dans les cieux.

ANTONIA, *rêvant.*

Dans ces mondes lointains, peut-être, à l'instant même,
Un amant s'entretient avec celle qu'il aime.

TADDEO.

Assurément. Pourquoi Dieu les aurait-il faits,
Sinon pour y loger des amants satisfaits?

ANTONIA.

Ce qu'ils disent entre eux, je voudrais bien l'entendre.

TADDEO.

Je l'entends; dans mon cœur il suffit de descendre.
L'amoureux dit là-haut ce qu'ici-bas je dis :
Qu'elle passe en beauté l'ange du paradis;
Ses yeux sont deux soleils; son doux regard enivre,
Brule et donne un frisson, fait mourir et fait vivre;
Elle apporte l'aurore; elle vient, tout reluit;
Elle part, tout est morne et rentre dans la nuit;
Elle arrive trop tard, elle s'en va trop vite;
Il l'attend vainement, se plaint qu'elle l'evite,
Ne peut jamais la voir assez pour la bien voir,
Et la contemplerait du matin jusqu'au soir...

. . . . . . . . . . . .

Amants aériens, peut-être qu'où vous êtes
Il n'est point de facheux pour déranger vos fêtes!
Nul théologien ne vient vous désoler;
Vous pouvez librement vous voir et vous parler.

ANTONIA.

Oh! s'il est vrai, montons où le bonheur habite!
Dans un rayon d'étoile emporte-moi bien vite!
Viens; cherchons cet Eden, soit vers les régions
Ou l'œil de Sirius lance de bleus rayons,
Soit vers la Lyre d'or, soit aux rives où nage
Parmi les flots Lactés, le Cygne au blanc plumage!
Et vous, accueillez-nous, soyez-nous bienveillants,
Hôtes mystérieux de ces mondes brillants!
Sans doute on voit chez vous tant et tant de merveilles,
Qu'à peine dans un songe on en voit de pareilles :
Des cercles de rubis ceignent vos horizons;
Des oiseaux inconnus chantent sous vos buissons;
Un vent frais, murmurant dans les nuits échauffées,
Fait frémir les roseaux où chuchotent des fees;
La lune, toujours pleine en un ciel toujours pur,
Change en frissons d'argent les plis des lacs d'azur;
Une langueur descend des cimes vaporeuses;
Le silence du soir prend des voix amoureuses;
L'air enivre; la source exhale des soupirs;
Et, dans les creux vallons, hantés par les zéphirs,
Des parfums, des clartés molles, des harmonies
Enveloppent l'hymen de deux âmes unies!
— Quel rêve, Taddeo!...

Il faut pourtant se quitter. Des groupes se rapprochent. Si les deux amants allaient être trahis! Que diraient leurs parents? Que dirait surtout la famille de Taddeo, qui tient Galilee pour un heretique? Car deja l'envie a fait son chemin : elle a exploite contre le savant les superstitions et les préjugés populaires; encouragée par le succès, elle continue son travail, elle fraie les voies à la persécution, et l'auteur va nous la montrer à l'œuvre dans un tableau animé et pittoresque.

Voici d'abord le docteur Pompée, un âne en bonnet carré, qui s'en vient débiter, avec l'aplomb de la suffisance, toutes les inepties de l'école, toutes les absurdités d'une science qui bégaye et radote à la fois. Pancrace et Marphurius seraient des aigles auprès de ce vieil apôtre de la routine. Les élèves de Galilee se moquent de lui et saluent de leurs acclamations respectueuses leur maître, qui s'avance, appuyé sur sa chère Antonia. Mais Pompée prend sa revanche avec le populaire, dont il exploite la crédulité. Galilee se contente d'observer les astres sans prétendre y lire l'avenir : c'est un ignorant; Pompée ne lit pas seulement dans les astres, mais dans les lignes de la main : à la bonne heure! celui-là est un vrai savant, et la foule est pour lui. A sa voix vient se joindre celle d'un moine fanatique, qui, du haut d'une borne, fulmine l'anathème contre Galilee et son système. Lui aussi, il se mêle de prediction, et celle qu'il fait à Galilee est sinistre :

Montre ta main. — J'y vois le trait triangulaire.
C'est la ligne du feu. Prends garde au bûcher...

Pauvre Galilée! Encore si, rentré dans sa maison, il y trouvait le calme et la paix, l'encouragement et la sympathie pour ses nobles travaux! Si sa femme ressemblait à sa douce et poetique Antonia! Mais Livie est une femme pratique, une sorte de Chrysale femelle qui ne voit dans l'homme de génie qu'un bonhomme entête, dans ses sublimes spéculations que d'inutiles et dangereuses rêveries. Elle le gourmande, elle le morigéne, elle lui reproche de compromettre à la fois la tranquillité et le patrimoine de sa famille :

... Pourquoi chauffez-vous les cervelles,
En debitant un tas de maximes nouvelles?
Toutes ces nouveautés sont, pour trancher le mot,
Inventions du diable et sentent le fagot:
A la façon déjà dont chacun vous regarde,
Cela finira mal si vous n'y prenez garde.
Ah! que n'imitez-vous ces dignes professeurs
Qui disent ce qu'ont dit tous leurs prédécesseurs
Voilà des gens chez qui l'ordre et le bon sens règnent :
Ils enseignent sans bruit ce qu'on veut qu'ils enseignent,
Et, sans se travailler à débattre en public
S'il faut croire Aristote ou croire Copernic,
Ils tiennent sagement que l'opinion vraie
Doit être celle-là pour laquelle on les paie,
Et que, puisqu'Aristote ouvre le coffre-fort,
Aristote a raison et Copernic a tort.
Aussi ne se font-ils d'affaire avec personne;
Ils emboursent en paix les florins qu'on leur donne;
Ils prosperent; ils sont bien logés, bien nourris;
Leurs filles ont des dots et trouvent des maris;
Leur auditoire est doux et jamais ne s'attroupe;
Ils rentrent au logis aux heures de la soupe;
Mais vous, vous faites rage, et l'on vous applaudit,
Et, pendant ce temps-là, le dîner refroidit.

Le terme est échu. Bientôt il n'y aura plus de pain à la maison; la misère est là qui frappe à la porte. Mais ce n'est rien encore : un homme parait escorté de deux estafiers portant des torches : c'est un huissier du saint-office; il remet à Galilée une citation à comparaître devant le tribunal de l'Inquisition. A ce nom terrible, la pauvre femme est saisie d'effroi : elle se jette en sanglotant au cou de son vieux compagnon, elle le supplie de fuir. Fort de sa conscience, Galilée declare qu'il restera :

... Rentrons; vos cris assemblent les passants.
Allons dîner en paix, comme d'honnêtes gens.
J'ai fait en tout ceci selon ma conscience,
Et ma libre parole est due à la science.

Et Livie de s'écrier dans un nouvel accès de brusquerie

Quand on pense, monsieur, de si haute façon,
On ne fait pas d'enfant et l'on reste garçon.

Vous avez déjà apprécie par ces citations la souplesse et la variété du style de M. Ponsard. Après l'adorable mélodie chantée par les deux amoureux, vous avez admiré dans le langage de Livie, cette forme robuste et franche qui est la veine même de Moliere. Vous allez voir maintenant l'auteur s'elever à des hauteurs de poésie que nul autre peut-être — pas même lui, — n'avait encore atteintes.

Galilee est seul dans son observatoire : une sublime extase emporte sa pensee dans les vastes profondeurs des cieux : il contemple l'harmonie des mondes qui roulent dans l'immensité : l'ivresse qu'il ressent à ce grand spectacle s'exhale dans un monologue d'une magnificence incomparable :

.... Astre souverain, centre de tous ces mondes.
Par delà ton empire aux limites profondes,
Des milliers de soleils, si nombreux, si touffus,
Qu'on ne peut les compter dans leurs groupes confus,
Prolongent, comme toi, leurs immenses cratères,
Font mouvoir, comme toi, des mondes planétaires,
Qui tournent autour d'eux, qui composent leur cour,
Et tiennent de leur roi la chaleur et le jour.
Oh! oui, vous êtes mieux que les lampes nocturnes
Qu'allumeraient pour nous des veilleurs taciturnes,
Innombrables lueurs, étoiles, qui poudrez
De votre sable d'or les chemins azurés;
Chez vous palpite aussi la vie universelle,
Grands foyers, où notre œil ne voit qu'une etincelle
Montons. Montons encor. D'autres cieux fécondés
Sont par delà nos cieux, d'étoiles inondés.
Franchissant notre azur, mon hardi télescope
De notre amas stellaire a percé l'enveloppe;
Hors de ce tourbillon monstrueux de soleils,
J'ai vu l'infini plein de tourbillons pareils;
Oui, dans ces gouffres bleus, dans ces profondeurs sombres
Dont la distance échappe au langage des nombres,
Il est — je les ai vus — des nuages laiteux,
Des gouttes de lumière aux rayons si douteux,
Qu'un ver luisant, caché dans l'herbe de nos routes,
Jette assez de lueur pour les éclipser toutes;
La lentille, abordant ces archipels lointains,
Résout leur blancheur vague en mille astres distincts,
Puis entrevoit encore, ascension sans borne!
D'autres fourmillements dans l'immensité morne.
Et quand, le télescope étant vaincu, mon œil
Du vide et de la nuit croit atteindre le seuil,
Au regard impuissant succède la pensée,
Qui d'espace en espace éperdument lancée,
Ne cesse de sonder l'infini lumineux
Que prise, en le sondant, d'effroi vertigineux.
Et partout l'action, le mouvement et l'âme!
Partout, roulant autour de leurs centres en flamme,
Des globes habités, dont les hôtes pensants
Vivent comme je vis, sentent comme je sens,
Les uns plus abaissés, et les autres peut-être
Plus élevés que nous sur les degrés de l'être!
Que c'est grand! Que c'est beau! Dans quel culte profond
L'esprit, plein de stupeur, s'abîme et se confond!
Inépuisable Auteur, que ta toute-puissance
S'y montre dans sa gloire et sa magnificence!
Que la vie, épanchée à flots dans l'infini,
Proclame vastement ton nom partout béni!
Allez, persécuteurs! lancez vos anathèmes!
Je suis religieux beaucoup plus que vous-mêmes.
Dieu que vous invoquez, mieux que vous je le sers
Ce petit tas de boue est pour vous l'univers;
Pour moi, sur tous les points l'œuvre divine éclate;
Vous la rétrécissez, et moi, je la dilate;
Comme on mettait des rois au char triomphateur,
Je mets des univers aux pieds du Créateur.

A ce monologue, que je regrette de ne pouvoir citer tout entier, succède une scène également admirable : l'inquisiteur, commissaire du saint-office, vient presenter à Galilée la rétractation qu'il doit signer s'il veut se soustraire aux foudres de Rome. Le prêtre parle au nom de l'autorite et des saintes Écritures, le philosophe se defend au nom de la science, tout en protestant de son respect pour la religion.

L'INQUISITEUR.

Il n'est de vérité que dans les Ecritures;
Tout le reste est erreur, visions, impostures;
Ce qu'on croit de contraire à leur enseignement
N'est pas une clarté, c'est un aveuglement.

GALILÉE.

Oui, la foi du chrétien par leur règle est régie;
Leur seule autorité règne en théologie,
Et l'adoration doit courber nos esprits
Sous les dogmes divins que l'on y voit inscrits;
Mais le monde physique échappe à leur domaine;
Dieu le livre en entier à la dispute humaine;
Comme il s'agit d'objets qui tombent sous les sens,
Les sens et la raison s'y montrent tout-puissants;
L'autorité se tait; nul ordre ne peut faire
Des rayons inégaux au centre de la sphère,
Nul ne peut d'hérésie accuser le compas,
Ni décréter qu'un corps tournant ne tourne pas.

L'inquisiteur insiste; mais Galilée reste inébranlable et il refuse de signer le parchemin qu'on lui présente.

Aussi bien a-t-il compté sur la protection du grand-duc de Toscane, dont il est l'ami et le sujet, dont il a illustre le règne par ses découvertes. Vain espoir! le duc vient visiter Galilée, mais c'est pour lui conseiller de courber la tête. Engager une lutte avec Rome, c'est courir à sa perte. Et ces paroles caractéristiques, en montrant le peu que pesaient alors les puissances de la terre en présence du pouvoir spirituel, atténuent à l'avance, s'ils ne les justifient pas, les defaillances de Galilée.

Et pourtant il ne cède pas encore. Mais un assaut plus terrible est livre à son courage. Les parents de Taddeo consentent à unir leur fils à Antonia si Galilee se rétracte. Le jeune homme s'adresse alors au cœur du père, à sa pitié : il plaide avec toute l'éloquence de l'amour et de la jeunesse : il adjure Antonia de seconder ses efforts. Antonia refuse : la noble jeune fille ne fera pas à son bonheur litière de l'honneur paternel : dût-elle en mourir, elle ne demandera pas à son père de se parjurer, et le malheureux Galilée, brise par l'emotion, partagé entre deux devoirs, demeure chancelant et irresolu

Le dernier acte nous transporte à Rome, dans le château de l'Inquisition. Galilée est en prison : un rideau sépare la salle où il se trouve du prétoire, où le tribunal qui va le juger est déjà reuni. Le dénoûment est prévu comme tous ceux qui sont empruntés au domaine de l'histoire. Mais comment M. Ponsard y arrivera-t-il? Un auteur vulgaire n'eût pas hesité. Il se fût emparé de la légende qui représente Galilée, les membres disloqués par la torture, succombant aux angoisses de la douleur physique. Plus voisine de la vérite historique, la situation imaginée par M. Ponsard est autrement poignante et dramatique.

Galilée a resiste jusque-là : les supplications de ses élèves, celles de sa femme, de Taddeo, de son ami l'ambassadeur du grand-duc, l'ont trouvé inflexible. En vain son cœur est dechiré, la faiblesse n'y a pas encore pénétré.

Mais Antonia, sa fille, vient se jeter à son cou : ce n'est plus l'exil, la prison, la pauvreté qui menacent son père : c'est le bûcher, c'est le feu, c'est la question avec son luxe raffiné de supplices et de tortures : elle éclate en larmes, en sanglots; elle jure à son père qu'elle ne lui survivra pas, — et Galilée est enfin vaincu :

Soyez contents ; c'est fait : le savant a vécu.
Il fut un Galilée, un homme convaincu ;
Qu'en reste-t-il ? Ce corps qui s'affaisse et se courbe.
Lampe éteinte, ressort détendu, langue fourbe.

Tombant à genoux.

Dieu, qui lis dans mon âme, et qui vois mes combats,
Tu sais que le bûcher ne m'épouvante pas,
Et que, si pour ta gloire il faut que je périsse,
J'irai sans chanceler au-devant du supplice;
Mais contre les bourreaux solide et triomphant,
Je suis faible et vaincu sous les pleurs d'une enfant,
Et, par ces prompts retours que la nature opère,
Je cherche le héros et ne trouve qu'un père.

Voilà la situation résumée en quelques lignes; mais ce que je ne saurais exprimer, c'est la puissance d'émotion qui y règne. Je ne crois pas qu'il y ait au théâtre un spectacle plus douloureux et plus pathétique que celui de cette torture morale infligée au génie, de ce grand homme forcé, par piété paternelle, à mentir à sa conscience, à renier les principes de l'immortelle vérité. Tout le monde pleurait dans la salle en entendant le sublime vieillard proclamer lui-même ses hontes et ses humiliations :

J'ai comme eux ma maîtresse, et j'ai ma royauté :
La science ! J'adore à genoux sa beauté,
Et vous pouvez juger de quel coup l'on me tue,
Quand on veut, Dieu puissant, que je la prostitue !
Comment, l'ayant vouée à ce public affront,
Oserai-je paraître et relever le front?
Et dans quelle impudeur trouverai-je l'audace
D'aborder désormais mes disciples en face?
« Le voilà, diront-ils, celui qui lâchement
Renia sa croyance et son enseignement,
Et qui, pour prolonger d'un jour son agonie,
Souilla ses cheveux blancs de cette félonie !
Le voilà, l'apostat qui, des faveurs d'en haut
Tenant la vérité, vend ce sacré dépôt !
Par la honte attachée au gardien qui déserte,
Il détruit tout l'honneur qu'obtint sa découverte.
Va te cacher, vieillard, de qui les derniers ans
Enseignent le parjure infâme aux jeunes gens! »
Ils parleront ainsi ; que pourrai-je répondre
Devant mon propre sang chargé de me confondre?

C'en est fait : le sacrifice est consommé. Le rideau s'ouvre et laisse voir le sombre tribunal sur son siége. Le condamné reçoit l'ordre de s'agenouiller et de lire lui-même la formule de l'abjuration. Il obéit, et quand il a bu ainsi le calice jusqu'à la lie, il se relève : alors s'échappe de ses lèvres cette dernière protestation que l'histoire a enregistrée : *E pur si muove!*

..... Et pourtant elle tourne !

L'interprétation est à la hauteur de l'œuvre. Seul parmi les comédiens de ce temps-ci, Geffroy pouvait représenter, sans l'amoindrir, la grande figure de Galilée. La noblesse, la bonhomie, l'enthousiasme du philosophe-poëte, la tendresse du père, les douleurs du martyr de la science, toutes ces nuances multiples et délicates, il les a rendues avec une égale supériorité. Et avec quel art il a gradué le magnifique monologue du deuxième acte! Je ne parle pas de l'accent, de la tournure, de la physionomie extérieure qu'il a su donner au personnage. On sait que la puissance d'incarnation est un des côtés les plus saillants du talent de Geffroy. De toutes ses créations, celle de Galilée restera certainement comme la plus complète et la plus magistrale.

Delaunay, malgré l'enrouement qui le paralysait, a dit sa scène d'amour avec une poésie, un charme infinis. Maubant fait ressortir par sa diction savante les beaux vers que l'auteur a mis dans la bouche du grand inquisiteur. Leroux apporte au personnage peu sympathique du grand-duc le concours de son talent élégant et distingué. Coquelin est entraînant de jeunesse, de verve, d'enthousiasme et de malice spirituelle dans le petit rôle de Vivian, l'élève chéri de Galilée. Barré débite, avec une importance comique, les inepties pédantesques de Pompée, le savant ridicule.

M^lle Favart, adorable de grâce et de beauté sous son costume du XVII^e siècle, s'est montrée tour à tour fière et touchante. Son cri de douleur au troisième acte, lorsqu'étouffée par les sanglots, elle supplie son père d'abjurer, a littéralement électrisé la salle.

M^me Guyon a obtenu aussi un très-vif succès dans le rôle de la femme de Galilée, auquel elle donne un excellent cachet de rondeur et de franchise.

—— *Galilée* m'a entraîné un peu loin. L'espace qui me reste me suffit à peine pour constater la grande victoire que l'Opéra, lui aussi, vient de remporter avec son *Don Carlos*. Le poëme de M. Du Locle et de ce pauvre Mery, sauf le prologue et le dénoûment qui appartiennent aux auteurs, reproduit, en le resserrant, le drame de Schiller. Il est varié, intéressant, écrit en beaux vers et fourmille de situations musicales. — Seulement, trop de moines à la clef. — La partition de Verdi ne rappelle en rien les œuvres précédentes du maître. La mélodie pure y a moins de part que la déclamation lyrique. C'est une sorte de compromis entre la manière de Meyerbeer et celle de Wagner. Le caractère dominant en est la grandeur. Sous ce rapport, le final du troisième acte peut soutenir la comparaison avec ceux des *Huguenots* et du *Prophète*. Cette page colossale a produit un immense effet. Les autres morceaux qui ont provoqué le plus d'enthousiasme sont : la ballade *du Voile*, un ravissant trio au deuxième acte, le duo de Philippe II et de Posa, les imprécations de la princesse Eboli, le monologue du roi, et la scène du grand inquisiteur, l'air de la princesse : *Fatale beauté*, la mort de Posa, enfin le duo final de la reine et de don Carlos.

La pièce dure cinq heures, sans entr'actes exagérés : c'est au moins une de trop, surtout avec une musique de ce calibre.

Le ténor Morère a réussi ; mais sans grand éclat. Les honneurs de la soirée ont été d'abord pour Faure, puis pour M^mes Gueymard et Marie Sass; Obin et David ont aussi bien mérité des auteurs et du public.

Le ballet, où M^lle Beaugrand s'est révélée comme ballerine de premier ordre, doit plus au chorégraphe qu'au compositeur. Les décors sont pleins de couleur et de caractère. La mise en scène égale en splendeurs ce qui a été fait de plus brillant en ce genre.

A bientôt le compte rendu détaillé.

GERÔME.

## BULLETIN

Indépendamment des nombreux colis apportés de Cochinchine, de Singapoure, de Pointe-de-Galles par le transport de l'État *l'Orne*, pour l'Exposition universelle, et qui ont transité en quatre jours à travers l'isthme de Suez, par les moyens dont dispose déjà le service de batelage de la compagnie, on a vu arriver dans le port de Suez, venant d'Alexandrie par Port-Saïd et Ismaïla, une jolie goëlette autrichienne de 80 tonneaux, nolisée par une compagnie française qui s'est formée pour l'exploitation de mines de soufre situées à Djemseh, sur la côte occidentale de la mer Rouge, à 200 kilomètres sud de Cosséir. Cette goëlette, qui se nomme *Primo*, est, par l'effet d'un singulier hasard, le premier navire de commerce qui passe d'une mer dans l'autre par l'isthme de Suez, pour effectuer un voyage de long cours. Elle s'est lancée hardiment sur le canal, qu'elle a parcouru en trois jours, et s'est offerte aux regards de la population de Suez, qui l'a examinée avec une curiosité sympathique.

Elle était pavoisée des couleurs françaises et ornée de bouquets cueillis à Ismaïla; elle vogue aujourd'hui à pleines voiles, en route vers sa destination.

On espère que le *Primo* effectuera heureusement son voyage, et qu'au retour, dans quelque temps, il aura l'honneur de montrer encore le premier aux bâtiments venant de la mer Rouge le chemin du canal de Suez, comme il l'a fait en venant de la Méditerranée.

M. Rouher, ministre d'État, a inauguré ses réceptions, à l'occasion de l'Exposition. Un grand dîner réunissait plusieurs des commissaires étrangers, des membres de la commission impériale et des membres du jury.

Voici la liste des prédicateurs qui prêchent le carême dans les principales églises de Paris :

A Notre-Dame, le père Felix, à une heure. — A Saint-Germain-l'Auxerrois, M. l'abbé Tournemine. — A Saint-Eustache, M. l'abbé Jacquet. — A Saint-Roch, M. l'abbé Loyson. — A Saint-Nicolas-des-Champs, le père de Coma. — A la Madeleine, M. l'abbé Freppel. — A Saint-Jean-Baptiste, de Belleville, le père Chérubin. — A Saint-Denis-du-Saint-Sacrement, M. l'abbé Thomas. — A Saint-Merry, M. l'abbé Vallée. — A Saint-Paul-Saint Louis, le père Picot. — A Saint-Augustin, M. l'abbé Ansault. — A Saint-Philippe-du-Roule, M^gr Lacarrière, ancien évêque de la Basse Terre. — A Saint Louis-d'Antin, M. l'abbé Jacquet. — A Saint-Sulpice, le père Monsabrée. — A Sainte-Clotilde, le père Minjard. — A Saint-Germain-des-Prés, le père Matignon. — A Saint-Thomas-d'Aquin, le père Jouan. — A l'Abbaye-aux-Bois, le père Bourret. — A Saint-Denis-en-France (banlieue), le père Dénechau.

Louis Boulanger, directeur du Musée et de l'École impériale des Beaux-Arts de Dijon, vient de mourir dans cette ville à l'âge de soixante ans.

Louis Boulanger était né de parents français, à Verceil, en Piémont, le 11 mars 1806; il fut l'élève de Guillon-Lethière et Achille Devéria.

Parmi ses tableaux les plus remarquables, il faut citer : Mazeppa, saint Jérôme et les Romains fugitifs, Lazarille et le Mendiant, Don Quichotte et les Chevriers, Otello, le Message, de nombreux portraits, les illustrations des œuvres de Victor Hugo auxquelles il a emprunté plusieurs de ses meilleures toiles.

Il était officier de la Légion d'honneur et directeur de l'École impériale des Beaux-Arts de Dijon depuis 1860.

Le célèbre peintre allemand, le chef de l'école classique en Allemagne, Pierre de Cornelius, est mort le 6 mars à Berlin.

Pierre de Cornelius était né en 1783, à Dusseldorf; il avait par conséquent 84 ans. Malgré son grand âge, il avait conservé intactes toutes ses facultés, et, jusqu'à l'heure de sa mort, il n'a pas cessé de tenir le pinceau avec un rare talent.

Sa vocation se déclara de bonne heure; ses progrès dans l'art qu'il devait illustrer furent rapides, et à dix-neuf ans il fut chargé de peindre la coupole de l'église de Reuss, ouvrage qui commença sa réputation.

En 1808, il se rendit à Francfort, où il reçut des commandes du prince primat; ces travaux l'occupèrent jusqu'en 1811, époque à laquelle il alla à Rome pour y étudier les chefs-d'œuvre de l'école italienne.

A son retour dans sa patrie, il s'occupa de la décoration de la glyptothèque de Munich, et mit la main à son chef-d'œuvre : le cycle des Niebelungen.

En 1824, il fut nommé directeur de l'Académie de Munich, et, en 1841, de celle de Berlin.

En 1855, à l'Exposition universelle de Paris, Pierre de Cornelius envoya quatre cartons qui furent justement appréciés des connaisseurs. Il laisse un grand nom dans les arts contemporains, et des élèves d'un grand mérite.

Après bien des traverses, les fresques de Luini, récemment achetées en Italie par le Louvre, sont arrivées à Paris.

Ces peintures vont être placées au premier étage du Louvre, dans l'ancienne salle des bijoux, à côté du grand salon carré.

La population de Jérusalem se compose, en chiffres ronds, de 7,100 juifs, 5,000 mahométans et 3,400 chrétiens. Parmi ces derniers, les Grecs, comme en général en Palestine, sont les plus nombreux (2,000); puis viennent 900 catholiques romains, etc. Parmi les mahométans, il ne se trouve plus que huit familles qui se vantent de descendre des compagnons d'armes du fier sultan Saladin, le conquérant de Jérusalem, au temps des croisades.

TH. DE LANGEAC.

## LE ROI DES GUEUX

(Suite [1].)

DEUXIÈME PARTIE.

### LES MEDINA-CELI.

Philippe d'Espagne aurait reconnu en elle l'enchanteresse qui avait exalté jusqu'à la passion sérieuse et douloureuse les puérils caprices de sa jeunesse. La duchesse songeait. Sa rêverie était si profonde qu'elle n'entendit point s'ouvrir la porte qui était sous le grand écusson de Guzman. Une brune et rude figure de vieille femme se montra derrière les battants entre-bâillés.

— Sa Grâce m'a fait appeler, dit la voix masculine de Catalina Nunez; me voici.

Éleonor tressaillit comme on fait au sortir d'un pesant sommeil.

— Ah !... murmura-t-elle, t'ai-je fait appeler, Catalina?... Quelle nuit !

— La joie donne la fièvre comme le chagrin, bonne dame.. commença la Nunez.

— La joie, dis-tu ?... tais-toi... Mais tu as raison : tous les bonheurs à la fois tombent sur la maison de Medina-Celi : son chef est libre... l'exil a pris fin... et l'on parle d'un mariage pour notre fille unique...

— Verrais-je cela ? s'écria la vieille femme dont les yeux brillèrent; les enfants de ma Nina dormiront-ils aussi sur mes genoux !

Éleonor de Tolède passait sa main sur son front, comme si ses idées rebelles eussent échappé à sa volonté.

— Quelle nuit ! répéta-t-elle tout à coup. Ton mari et tes enfants sont toujours dévoués, n'est-ce pas, Catalina Nunez ?

— Ah !... bonne dame ! .. fit la nourrice avec reproche.

— Je n'ai point voulu t'offenser, Catalina... Sont-ils braves ?

— Est-ce Votre Grâce qui demande cela ?

— S'ils sont braves, tant mieux !... cela fait quatre épées. . Savien est un bon vieux serviteur.

— Avez-vous donc besoin de défenseurs, bonne dame ? demanda la nourrice en se rapprochant.

— Et contre qui aurais-je besoin de défenseurs ? répliqua la duchesse, dont le sourire s'imprégna d'amertume et d'égarement; ne nous aime-t-on plus à Séville ?... et le roi ne prend-il pas soin de nous protéger ?

Catalina Nunez courba la tête. Elle n'avait point ce qu'il fallait pour analyser ce trouble, mais elle était femme : elle devinait vaguement qu'il y avait au fond une grande détresse ou une grande épouvante.

— Non. non, bonne femme, reprit brusquement Éleonor de Tolède, je n'ai pas besoin de défenseurs... Et que ferais-je de trois enfants et d'un vieil homme ?... C'est la maladie, vois-tu... Il y a bien longtemps que je souffre... Si tu savais quelle nuit j'ai passée !

— A-t-on fait appeler le médecin de Votre Grâce ?

— Les médecins ne guérissent pas le mal que j'ai...

Elle s'interrompit tout à coup et dit en posant sa main sur l'épaule de la nourrice :

— Je sais maintenant pourquoi je t'ai fait appeler... Le chien... Zamore ?... Quand mon seigneur est entré hier au soir dans le logis de ses pères, je n'ai pas entendu les joyeux aboiements de Zamore.

La nourrice eut cet air contrit que l'on prend pour excuser un camarade en faute.

— Le chien a beaucoup d'âge, dit-elle.

— Alors, s'écria Éleonor de Tolède, t'es tu bien aperçue de cela, le chien n'a pas reconnu le duc Hernan ?

— Le chien s'est mis entre mes jambes à moi qui vous parle, ma bonne dame et maîtresse... Je l'ai poussé, il a hurlé; je l'ai pris par le collier pour le mettre à la piste, il a failli me renverser... lui qui vous avait flairée de si loin !

Le nuage qui chargeait le front de la duchesse s'épaissit.

— Mais, poursuivit Catalina Nunez, il était si vieux... et

1. Voir les numéros 583 à 621

il y avait quinze ans qu'il n'avait vu son maître. On a été bien sévère pour le pauvre Zamore.

— Bien sévère ?... répéta la duchesse sans comprendre ; l'aurait-on maltraité, par hasard ?

Le visage de la nourrice s'éclaira.

— J'étais bien sûre, s'écria-t-elle, que cela n'était point fait par les ordres de ma bonne maîtresse.

— Mais quoi donc, Catalina ! demanda Éleonor de Tolède, de quoi parles-tu ?

— Je parle de l'empoisonnement du pauvre Zamore.

La duchesse devint si pâle que Catalina s'élança pour la soutenir

— Ah! fit-elle d'une voix sourde, ils ont empoisonné le chien ?... Qui donc a fait cela, nourrice ?

— Je ne sais, bonne dame... Cette nuit, j'ai entendu des pas dans la cour. Ce matin, j'ai trouvé Zamore à la porte de notre loge... il avait l'œil mourant et il tremblait... J'ai couru chez mon cousin Antonio Nunez qui est barbier et sait manier la lancette... Antonio a dit : « Le chien meurt empoisonné. »

Les yeux de la duchesse prirent cette expression morne et fixe des gens qui n'écoutent plus.

Comme la nourrice continuait de parler, elle l'interrompit d'un geste plein de fatigue.

Puis, tournant la tête à demi, elle dit tout bas :

— Catalina Nunez, tu n'avais pas vu ton maître depuis quinze ans ?

— Oh ! si fait, bonne dame... Nous allons tous les ans, le jour de Pâques, à la chapelle de Alcala... En quinze ans, j'ai vu quinze fois mon seigneur.

Il y eut encore un silence.

La duchesse reprit avec une sorte de timidité :

— As-tu bien regardé le duc Hernan, hier au soir, Catalina ?

— De tous mes yeux, bonne dame. J'ai pu m'approcher de lui et lui baiser la main.

— T'a-t-il appelée par ton nom, Catalina Nunez ?



...LE DE CRÈTE. — LE COUVENT D'ARCADION, AU PIED DU MONT IDA, d'après une photographie. Voir page 174.

La nourrice répondit avec tristesse, mais sans aucune nuance de rancune :

— Une pauvre femme comme moi ne peut en vouloir à son seigneur qui l'a oubliée.

— Ah ! fit Éleonor de Tolède, tu crois que le duc Hernan t'a oubliée, toi, une Nunez par ton père et Nunez encore par ton mari ? Sais-tu que vous servez les Guzman depuis trois siècles, nourrice ?

— C'est notre noblesse, bonne dame, répondit Catalina qui se redressa avec orgueil.

— Mais, ajouta-t-elle après une pause et en baissant la voix, la mémoire des maîtres n'est pas aussi longue que celle des serviteurs.

— T'ai-je donc oubliée, moi, Catalina ? demanda Éléonor avec reproche.

— Vous, bonne dame, repartit la Nunez, vous avez le cœur des anges.

La duchesse lui tendit la main, et la serrant d'un mouvement nerveux :

— Hier, prononça-t-elle d'un accent saccadé, quand il est entré... quand tu l'as vu, tu l'as bien reconnu, n'est-ce pas ?

— Comme je vous reconnais, madame.

— C'est bien, Catalina... Il a parlé pendant que tu étais là ?

— Sans doute.

— Et tu as reconnu aussi sa voix ?

— Comme je reconnais la voix de Votre Grâce.

— C'est bien, Catalina, fit pour la seconde fois la duchesse, qui se laissa choir sur un fauteuil, en proie à un véritable accablement ; va-t'en, nourrice, va-t'en !

Elle cacha son visage entre ses mains tremblantes.

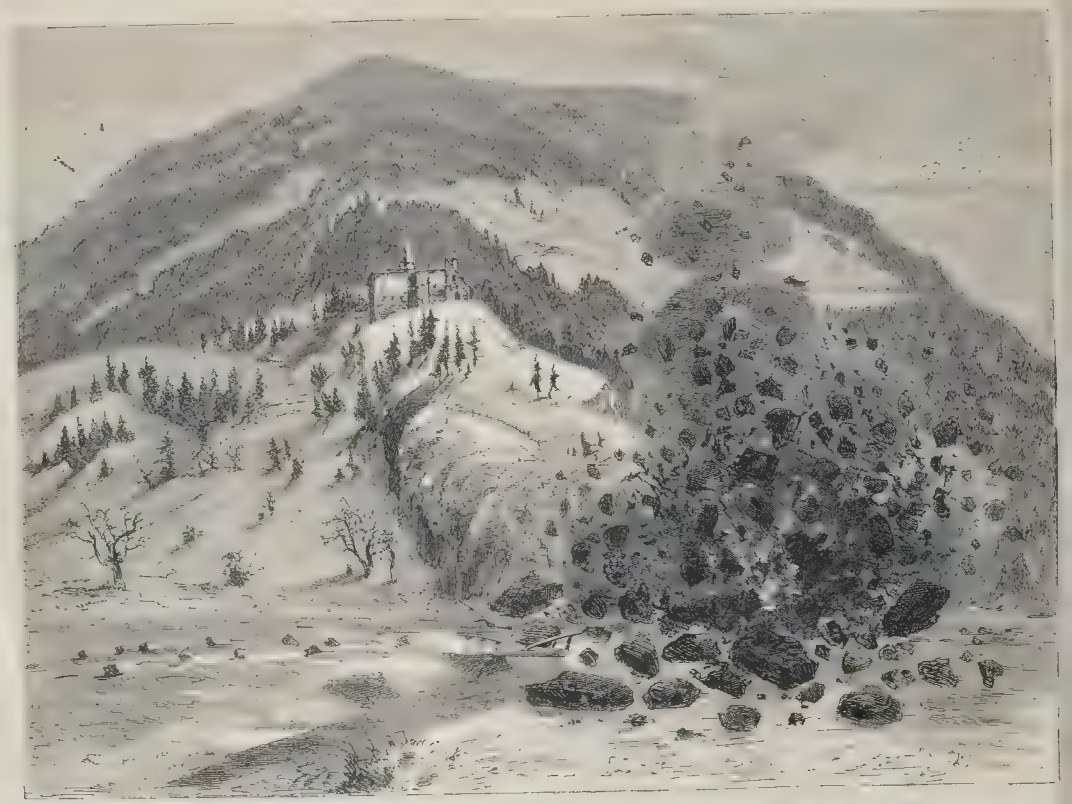
Catalina crut l'entendre sangloter.

— Bonne dame ! bonne dame ! s'écria-t-elle, inquiète et désolée ; y a-t-il encore un malheur sur la maison ?

— Va-t'en ! répéta impérieusement Éléonor de Tolède.

Puis, comme la nourrice obéissait en courbant la tête, elle la rappela soudain.

— Est-ce toi qui gardais la porte ce matin ? demanda-t-elle.



EXPLOSION DU SPRECHSTEIN, DANS LE TYROL, d'après un croquis communiqué. — Voir page 17[illegible].



ILE DE CRÈTE. — FAMILLES CRÉTOISES CHERCHANT UN ASILE SUR LES NAVIRES DES PUISSANCES NEUTRES, dessin de M. R. Geisler. — Voir page 174.

— Oui, Votre Grâce.

— Peux-tu repondre que le duc ne soit point sorti depuis son retour ?

— J'en puis répondre.

— Quelqu'un est-il venu le visiter ce matin ?

— Plusieurs personnes.

— Qui sont-elles ?

— D'abord le president de l'audience d'Andalousie.

— Don Baltar r de Zuniga... le beau-père du comte-duc... Après ?

— Le commandant des gardes du roi...

— Don Pascual de Haro... celui qui m'a proposé ce mariage pour ma fille... Apres ?

— Cet homme... ce malheureux que vous épargnâtes autrefois...

— L'intendant Pedro Gil ?

— Lui-même, senora, presentement oidor de l'audience.

— Apres ?

— Il n'est venu personne autre.

— Laisse-moi, Catalina, et dis qu'on m'envoie ma fille.

La nourrice sortit après avoir baisé la main de sa maitresse.

Éléonor de Tolède, restée seule, se leva soudain, comme si la fièvre lui eût communiqué une force passagère, et se prit à parcourir sa chambre à grands pas.

— Je ne suis pas folle ! pensait-elle tout haut. Ma raison peut être ebranlée, étonnée surtout par ces mystères qui me pressent et m'entourent... mais je vois clair au dedans de moi-même... J'en suis sûre... j'ai la conscience de ce fait que mon esprit est sain et mon intelligence lucide.

Elle s'interrompit. Une vague terreur se refléta dans son regard.

— Tous les fous sont ainsi, murmura-t-elle... ils se croient sages !

Elle marcha droit au portrait appendu entre les deux fenêtres.

Elle le contempla longuement, ardemment, pourrions-nous dire, et comme si son âme tout entiere avait passé dans ses yeux.

— Hernan, dit-elle d'une voix brisée par l'émotion, mon amant, mon époux... mon maitre !... tu as eté mon premier amour, tu seras ma dernière pensée... Hernan, pourquoi mon cœur bat-il plus vite devant ton image muette et morte que devant toi vivant ?... Pourquoi mon âme s'elance-t-elle vers cette toile insensible ?... Que signifie cette vision d'hier au soir, ce mendiant plus fier qu'un roi, ce fantôme ? Par quel mystère ne t'ai-je pas retrouvé en toi-même, Hernan, mon seul bien, ma vie !...

— Quinze années ! murmura-t-elle, essayant une objection contre le doute qui la poignait ; quinze années d'absence !... tout un siècle de captivité !... Les longues tortures pèsent lourdement sur le front du martyr... Est-ce à moi de le reprocher les changements qui sont l'injure du temps et le fruit du supplice ?

— Oh ! non ! non ! s'interrompit-elle en joignant les mains ; j'essaye en vain de me tromper moi-même... ma tendresse ne s'est point lassée. Je t'aimerais, Hernan, mon epoux, avec des rides au front, avec des cheveux blancs, avec des mains tremblantes et amaigries... C'etait toi que j'aimais et non point ta jeunesse... Où es-tu ? Est-ce toi, Hernan ? Est-ce toi que j'ai revu sans defaillir d'allégresse ?

Un pas léger se fit entendre sous les croisées.

Sans se rendre compte assurément de son action, Éléonor de Tolède se rapprocha de la fenêtre et mit son œil à la jalousie. La fenêtre donnait sur les jardins. Une jeune femme, la tête enveloppée dans une mantille de dentelle noire, traversait lestement le parterre et se dirigeait vers le bois.

Du premier coup d'œil, Éléonor reconnut Encarnacion, la femme de chambre d'Isabel. Encarnacion était la fille d'un hobereau d'Estramadure qui s'etait mésallié sur ses vieux jours. Les bienfaits d'Éléonor avaient soutenu les dernières années de sa mère ; elle-même avait été élevée au château de Penamacor.

Nous n'en avons pas bien long à dire sur cette jolie fille, qui était au moral le produit légitime de cette combinaison : un hidalgo rustique et une duègne ayant servi pour des gages pendant les cinq sixièmes de sa vie. Encarnacion avait la vanité du sang paternel et l'avarice de lait de sa mère.

Le tout recouvert d'une couche suffisante de décence et de reserve. C'était une très-passable caméristc.

La duchesse ne put s'empêcher de remarquer qu'en traversant les parterres, Encarnacion semblait craindre d'être aperçue. Plusieurs fois le regard de la cameriste se dirigea vers les fenêtres de la maison. Elle s'arrêta à differentes reprises, faisant mine d'admirer les sculptures des fontaines, puis de cueillir çà et là quelques fleurs

La duchesse aurait peut-être fini par prêter une attention sérieuse à ce manege, car rien de ce qui touchait de près ou de loin à sa fille chérie ne la laissait indifferente, mais le jardin fut tout à coup envahi par une véritable armee de jardiniers et de valets qui venaient, le vieux Nunez en tête, faire rafle des fleurs du parterre pour panacher un mai destine à fêter le retour du bon duc

Pendant que la duchesse tournait ses yeux de leur côte, écoutant avec son sourire amer et triste les joyeux propos de ces serviteurs fideles, Encarnacion disparut derriere les massifs ombreux qui formaient la pelouse

Presque aussitôt après, la porte par ou Catalina etait sortie se rouvrit doucement, la chambre sembla s'eclairer en même temps que le visage de la bonne duchesse : Isabelle, vêtue de blanc et belle comme les sourires de la jeunesse, etait sur le seuil

— Bonjour, mere cher [illegible] dit [illegible] sa dou[illegible] [illegible] qui pénétrait le cœur comme un chant

Vous eussiez cherché en vain sur les traits d'Éléonor de Tolède une trace de cette soucieuse agitation qui les bouleversait naguère. Celle qui entrait avait été l'ange béni, chargé par la divine miséricorde de consoler son veuvage et son exil.

Elle mit un baiser sur ce front charmant, qui gardait toutes les candeurs de l'enfance. Ses doigts caressants se jouèrent dans l'abondance de cette soyeuse et brillante chevelure.

— Nous sommes pâles, ce matin, Bel, dit-elle.

— On dort mal après tant d'émotions, ma mère, répondit la jeune fille avec une nuance d'embarras.

Puis, levant son doigt mignon en signe de menace, elle ajouta :

— Mais se peut-il que vous ayez encore pleuré ! .. ce doit être de joie ?

La bonne duchesse l'attira près d'elle sur le sofa. Pendant quelques secondes elle la tint serrée contre sa poitrine, puis parlant tout bas et à l'oreille, elle murmura :

— Non, chérie, ce n'est pas de joie. Le regard d'Isabel devint interrogateur.

— Est-ce donc un pressentiment qui me défendait de me réjouir ? dit-elle.

Et, comme Éléonor de Tolède tardait à répondre, elle ajouta :

— Je me reprochais cela, ma mère, je me disais : Dieu doit punir l'ingratitude de l'enfant qui ne partage par l'allégresse de son père et de sa mère. . Je faisais en moi-même le compte de nos récents bonheurs, et je restais triste, et il me semblait voir, à mon chevet, dans mon insomnie, votre front bien-aimé qui était aussi chargé de tristesse. Je vous le demande encore : Est-ce donc un pressentiment ?

PAUL FEVAL

(*La suite au prochain numéro.*)

## ÉVÉNEMENTS DE CRÊTE

Le couvent d'Arcadion, dont nous publions une vue d'après une photographie envoyée par notre correspondant, n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines. Il sert de tombeau à plusieurs centaines de combattants héroïques, qui sont morts en prouvant au monde que le sang des soldats des Thermopyles et de Missolonghi n'a pas dégeneré.

Le couvent d'Arcadion, qui s'élevait au pied du célèbre mont Ida, comptait dix siècles d'existence. L'empereur Léon le Sage le cite dans ses *Nouvelles* (886 à 911) comme la troisième residence de l'evêque de l'île. Il consistait en un grand bâtiment construit en pierres de taille ; l'empereur Héraclius l'avait dedie à saint Constantin.

Comme la plupart des couvents de l'Orient, cette résidence ne fut pas vouée primitivement à l'habitation des moines. Elle servait plutôt aux actes de bienfaisance et à la propagation de l'enseignement. On y soignait les malades ; les enfants pauvres y trouvaient une instruction gratuite, et les voyageurs une généreuse hospitalité.

Dans la bibliothèque du couvent d'Arcadion s'entassaient, depuis des siècles, de véritables tresors de science.

Dans les guerres precedentes, le couvent d'Arcadion avait ete respecte comme un lieu d'asile ouvert sans distinction aux deux parties belligérantes Aussi, cette fois, des femmes, des enfants, des malades, des vieillards y étaient-ils accourus en grand nombre. Les malheureux dorment aujourd'hui du sommeil eternel.

A la vue du couvent d'Arcadion, nous joignons un dessin rempli d'émotion et d'interêt. On y voit une foule de familles crétoises fuir les massacres et venir implorer un asile à bord des navires neutres qui croisent dans les parages de l'île. Là, du moins, l'humanite reprend ses droits et la charité s'emploie à soigner des blessures bien cruelles, des miseres bien profondes.

H. VERNOY

## COURRIER DU PALAIS

M. Émile de Girardin en police correctionnelle. — Le rédacteur en chef de la *Liberté* au physique et au moral. — Portrait par M. Sainte-Beuve. — Un peu de statistique à propos de la presse. — Les années et les mois funestes. — Une nuit troublee — Messieurs les racoleurs d'affaires. — Trop de zèle. — Avis aux sergents de ville. — Le testament du duc de Gramont-Caderousse devant la Cour. — Conclusions de M. l'avocat géneral Oscar de Vallee. — Gracieuseté au barreau. — Mac-Mahon, medecin et Changarnier, notaire. — Le mal d'oreille d'un policeman.

Il y a quelques jours M. Émile de Girardin comparaissait devant le tribunal de police correctionnelle de la Seine, où il avait à repondre d'un article publié dans la *Liberté* du 1[illegible] mars 1867, sous ce titre : *les Destinées meilleures*.

Le delit relevé contre le celèbre publiciste était celui d'excitation au mépris et à la haine du gouvernement.

M. Serriere, l'imprimeur du journal, etait implique dans la même poursuite. Les deux prevenus ont présenté eux-mêmes leur defense.

Apres un long deliberé et le renvoi à l'audience du lendemain, le tribunal a condamne M. Émile de Girardin a 5,000 francs d'amende, c'est-à-dire au maximum de la peine pécuniaire, et l'imprimeur à 100 francs d'amende.

M. de Girardin annonçait, le jour même du jugement, qu'il interjetterait appel, et que devant la Cour il confierait à un avocat le soin de sa défense. Les noms de M. Berryer et de M. Allou ont été prononcés.

Le tribunal pose dans son jugement ce principe qu'en matière de presse des « affirmations sans discussion ne peuvent être considerees comme une critique des actes du gouvernement, ou une censure qui, dans le sens juridique du mot, n'est qu'un degré plus accentué de la critique. »

Il est peu de mes lecteurs parisiens qui ne connaissent M. Émile de Girardin, au moins de vue ; il est un des spectateurs habituels des premières représentations : car il ne s'intéresse guère moins aux choses littéraires qu'aux choses politiques, et il ne suit pas avec moins d'attention l'intrigue d'une comédie de M. Alexandre Dumas fils, de M. E. Augier, de M. Sardou, les peripéties d'un drame de M. d'Ennery ou de M. Victor Sejour, que les phases successives d'une de ces grandes pièces où s'agitent bien d'autres questions et bien d'autres intérêts que celles qu'on nous donne au Théâtre-Français, à la Porte-Saint-Martin ou à l'Ambigu.

Tel on a peint au physique M. Émile de Girardin, il y a vingt-cinq ans, tel on pourrait presque le peindre encore ; il a soixante ans passés et il est toujours jeune : c'est la même taille droite, élégante, souple et ferme ; le même visage aux traits vifs et nets, le même œil au regard intelligent et décidé, les mêmes allures rapides et discrètes en même temps ; dans toute la personne, le même *en avant* que nul n'a autant que lui.

Puisque M. de Girardin a été le lion de la semaine judiciaire, — passez-moi le mot, il est un peu demodé, mais il rend bien ma pensée, — permettez-moi à côté de la physionomie materielle du rédacteur en chef de la *Liberté*, de mettre sous vos yeux sa physionomie intellectuelle, etudiee et rendue par un maître en ces sortes d'analyses.

Je lis ce portrait saisissant de vérité et d'un fini merveilleux, avec beaucoup de largeur cependant, dans le dernier volume des *Nouveaux Lundis* de M. Sainte-Beuve que viennent de publier MM. Michel Lévy :

« L'autre (c'est M. de Girardin mis en regard d'Armand Carrel) représentait, à cette date, l'esprit d'entreprise, l'innovation hardie, inventive, l'esprit économique et véritablement democratique, le besoin de publicité dans sa plénitude et sa promptitude, les intérêts, les affaires, les nombres et les chiffres avec lesquels il faut compter, la confiance qui est l'âme des grands succès, l'appel à tous, l'absence de toute prévention contre les personnes, y compris les personnages dynastiques, l'indifférence aux origines, pourvu qu'il y eût valeur, utilité et talent ; il était l'un des chefs de file et des éclaireurs de cette société moderne qui n'est ni légitimiste, ni carbonariste, ni jacobine, ni girondine, ni quoi que ce soit du passé, et qui rejette les denominations anciennes, surannees déjà ; qui est pour soi, pour son développement, pour son progres, pour son expansion en tous sens et son bien-être ; qui par consequent est pour la paix et pour tout ce qui la procure et qui l'assure, et pour tout ce qu'elle enfante ; qui aurait pris volontiers pour programme, non pas la revanche des traités de 1815 ou la frontière du Rhin, mais *les chemins de fer avant tout.* »

Je viens de parler avec toute la discrétion qui m'est imposee en pareille matière d'un procès de presse. Quelques renseignements que me fournit un livre nouveau viendront ici fort à propos. Dans un volume intitulé *la Censure*, M. Laferriere, un des jeunes avocats qui prononçaient il y a trois mois le discours de rentree à la conférence, et dont le père s'est acquis en matiere de droit et de législation un renom mérite, nous donne la statistique des peines administratives prononcées contre les journaux pendant la periode que fermera la loi annoncée sur la presse.

J'emprunte à cette statistique quelques chiffres et quelques rapprochements curieux.

Pendant les quinze années qu'a d[illegible] peines administratives, trois cent trente-trois avertissements ont été donnés aux journaux ; vingt-sept suspensions et douze suppressions ont été prononcees. Les condamnations judiciaires restent en dehors de ces chiffres ; on peut les evaluer à une centaine environ ; les mesures prisés contre les journaux étrangers n'y sont point davantage comprises.

C'est dans l'annee 1852 et dans l'annee 1863 que les applications du décret qui instituait les repressions administratives ont été le plus fréquentes ; l'annee 1856 a ete la plus douce aux journaux : dix actes de répression seulement.

L'automne et l'hiver, ces mauvaises saisons de notre climat, ont été aussi les mauvaises saisons des journaux : pas une seule suppression au printemps, trois suppressions seulement en eté : *l'Orléanais*, le 25 juillet 1862 ; *le Courrier du Dimanche*, le 2 août 1866 ; *le Corsaire*, le 8 septembre 1852 : encore le 8 septembre est-il bien pres de la fin de l'eté ; les neuf autres suppressions se répartissent entre les mois d'octobre, de decembre, de janvier, de février et de mars ; — mois funeste surtout le mois d'octobre : trois suppressions !

Si M. de Girardin avait eu le loisir d'assister à l'audience de la police correctionnelle la veille du jour où lui-même devait se présenter devant la justice, je crois qu'il aurait eté mediocrement édifie, lui le defenseur ardent de la liberte individuelle, des faits que revélaient les débats du procès que je veux raconter en quelques mots.

M. Guillabert, remisier d'agent de change, avait porté plainte contre M. le marquis de Saint-Innocent, l'accusant de l'avoir diffamé et d'avoir violé son domicile.

Dans le courant de l'eté dernier, M. le marquis de Saint-Innocent chargeait M. Guillabert de négocier pour lui des effets s'elevant à une somme de 150.000 francs. M. Guillabert envoya les billets à une maison de banque de Rouen.

[M]ais la négociation n'était pas encore effectuée que M. de [S]aint-Innocent lui écrivait de ne pas continuer l'opération [e]t de lui restituer les effets qu'il avait reçus.

Pourquoi ce changement de résolution subit? Le voici. [M]. le marquis de Saint-Innocent avait fait confidence à un [c]ertain Binet, agent d'affaires, raccoleur de procès, du man[d]at qu'il avait donné à M. Guillabert. Binet lui avait inspiré [d]es craintes sur le sort des effets dont il s'était dessaisi, et [l']avait engagé à en exiger la restitution. C'est alors que le [m]arquis était allé trouver M. Guillabert et lui avait rede[m]andé les billets. Celui-ci expédia un télégramme au ban[q]uier de Lyon, lui donnant ordre de les renvoyer à Paris.

Les effets étaient en chemin, lorsque dans la nuit du 13 [a]u 14 juillet, à une heure du matin, on sonne à la porte de [M]. Guillabert, qui est couché. Mme Guillabert entr'ouvre la [p]orte

— M. Guillabert, dit une voix, celle de M. de Saint-In[n]ocent.

— M. Guillabert n'y est pas.

— Il y est, je veux lui parler, et je lui parlerai.

En même temps M. de Saint-Innocent pousse la porte, [p]rononce un mot malsonnant à l'adresse de Mme Guillabert, [s]'il faut en croire la domestique qui se tenait à côté d'elle, [r]epousse les deux femmes, arrache le flambeau et la clef des [m]ains de Mme Guillabert, et veut pénétrer dans la chambre [à] coucher. Mais M. Guillabert se présente et demande à [M]. de Saint-Innocent l'explication de sa conduite.

— Je m'expliquerai devant le commissaire de police. Sui[v]ez-moi.

A ce moment apparaissent derrière M. de Saint-Innocent [d]eux sergents de ville et un autre personnage, ami de [B]inet

M. Guillabert se rend devant le commissaire de police, et [l]e magistrat, après l'avoir entendu, lui annonce qu'il est [li]bre de rentrer chez lui.

M. Guillabert passa-t-il après ces agréables petites scènes [u]ne nuit très-paisible? il est permis d'en douter, toujours [e]st-il qu'il en garde un mauvais souvenir et qu'il a cru de[v]oir citer M. de Saint-Innocent en police correctionnelle.

M. de Saint-Innocent seulement, — et en cela il faut louer [M]. Guillabert de sa modération; il aurait fait un bon procès [à] M. Binet, que M. Binet n'aurait pas eu le plus petit mot à [d]ire.

En effet, qui avait requis les sergents de ville? M. Binet; [e]t comment les avait-il requis? En leur déclarant qu'il était [a]gent de police et qu'il avait un mandat pour arrêter « le [v]oleur. »

C'était très-grave ceci.

Je sais bien qu'à l'audience Binet ne se rappelle pas tout [d]'abord le détail du mandat de justice; mais quand le pré[s]ident l'a invité à s'asseoir entre deux sergents de ville et à [r]ecueillir ses souvenirs, la mémoire lui revient, ou à peu [p]rès, au bout d'un petit moment. On ne se figure pas à quel [p]oint certains témoins entre deux sergents de ville ou entre [d]eux gendarmes voient plus clair dans leurs souvenirs.

Les agents de police requis par M. Binet avaient été un [p]eu trop crédules, et un peu trop zélés; le président les a [p]rudemment engagés à regarder d'un peu plus près à l'ave[n]ir aux mandats de justice dont se disent chargés de pré[t]endus confrères.

M. le marquis de Saint-Innocent en a été quitte pour [2]00 francs d'amende et 300 francs de dommages-intérêts, et [j]e suis persuadé qu'au fond il ne se trouve pas bien à plain[d]re. Il s'est bien juré à coup sûr de ne mettre désormais sa [c]onfiance qu'à bon escient dans les conseilleurs qu'on [t]rouve attendant pratique sur les marches du tribunal de [c]ommerce, ou du palais de justice, ou à la porte des au[d]iences. Cette leçon vaut bien cinq cents francs, sans doute.

La Cour de Paris vient de confirmer la décision du tri[b]unal dans l'affaire du testament de M. de Gramont-Cade[r]ousse. L'arrêt constate, comme l'avait fait le tribunal, que [l]e duc au moment où il testait était malade de sa dernière [m]aladie, et que le docteur Déclat a continué à le traiter jus[q]u'au dernier jour en qualité de médecin.

« Cette situation, dit l'arrêt, autorisait en faveur du doc[t]eur Déclat les libéralités le plus largement rémunératoires; [m]ais elle a pour effet d'annuler le legs universel. »

M. le premier avocat général Oscar de Vallée portait la [p]arole devant la Cour; ses conclusions ont été extrêmement [r]emarquables. Dans son exorde, l'orateur du parquet a eu de [g]racieuses paroles pour Me Allou, pour Me Nicolet, et pour [M]e Betolaud, les avocats du procès.

« Je sais gré à cette cause, a-t-il dit, d'avoir réuni et fait [é]clater des talents qui me sont chers, sinon tous les trois au nom d'une ancienne amitié, du moins au souvenir du temps déjà bien éloigné où nous commencions ensemble à étudier ce grand art de la parole qui tend à devenir, malgré des obstacles momentanés, l'art décisif et souverain des sociétés modernes. A assister à cette lutte éloquente, j'ai trouvé beaucoup plus qu'un plaisir d'auditeur et de juge, et j'ai voulu, en me levant, dire à ceux qui viennent d'y grandir combien il m'est doux, s'il m'est difficile, de parler après eux. »

Les petites attentions entretiennent les bons rapports entre le barreau et la magistrature.

Dans la discussion de droit, M. l'avocat général a rappelé un procès ancien survenu aussi à l'occasion d'un malade en faveur de son médecin, où se retrouvent deux illustres noms contemporains qu'on ne s'attendait guère à voir rapprochés dans l'affaire du testament de M. le duc de Gramont-Caderousse. Le hasard a de singuliers caprices :

« Au siècle dernier — je laisse M. Oscar de Vallée raconter l'histoire — dans la ville d'Autun, en Bourgogne, vivaient trois vieilles gens, de grande naissance et de grande fortune. Ils étaient soignés par un noble Irlandais, devenu pauvre et médecin, dont, à l'occasion du procès, on contesta, mais vainement, la noblesse. Il s'appelait Mac-Mahon. Les adversaires l'appelaient Macmahon. Pendant qu'il soignait deux de ces trois vieillards qui avaient survécu, et dont l'un était le marquis de Vranges, il épousa leur parente, en employant, dit l'avocat, les grands moyens de persuasion. Dès lors, il ne les soigna plus au moins exclusivement. Il vécut dans leur maison, et reçut d'eux par donation et par testament deux millions cinq cent mille livres d'alors C'était bien plus que l'héritage du duc de Gramont. Plusieurs de ces actes sont passés devant Me Changarnier, notaire... L'affaire fut portée devant la justice; elle fut plaidée avec beaucoup de solennité. C'était, sans doute, hier ici une grande audience, mais le rapprochement est encore un éloge, car les avocats s'appelaient alors Élie de Beaumont et Gerbier. Gerbier, messieurs. Les actes de libéralité furent maintenus... C'est peut-être à ce legs que nous devons la victoire de Magenta; qui sait? »

Mac-Mahon, médecin; Changarnier, notaire! Peut-être dans cent ans un magistrat d'alors citera-t-il dans le même procès un Mac-Mahon notaire et un Changarnier médecin.

Très-fin, un peu trop fin même le policeman Lear.

Edward Preece est l'acquéreur d'un *public-house*, — traduisez *cabaret* — à Church-Stretton. Mais la session du comté n'est point ouverte encore, et c'est seulement lorsqu'elle le sera qu'il pourra obtenir sa licence : jusque-là, défense absolue à Preece de débiter ses liqueurs.

Or, l'autre jour, Lear se présente chez Preece la figure contractée comme par une douleur violente, et se couvrant une oreille de la main :

— Je souffre horriblement, dit-il au cabaretier. Une goutte d'eau-de-vie dans l'oreille, par grâce; c'est, dit-on, un remède souverain.

Preece est compatissant; il débouche un flacon, et verse lui-même dans l'oreille de Lear un peu de la précieuse liqueur

— Grand merci, dit Lear, — et il s'en va.

Le lendemain Preece était cité devant le magistrat pour débit illégal d'eau-de-vie.

Le juge l'a condamné à 25 livres d'amende et aux frais. Si Preece ne peut pas payer les 25 livres d'amende, ses effets seront saisis; si la valeur n'en est pas suffisante pour acquitter l'amende, Preece ira en prison.

Mais verser charitablement un peu d'eau-de-vie dans l'oreille de son prochain, est-ce là ce que la loi entend par débiter de l'eau-de-vie?

La loi ne distingue pas, et en Angleterre la lettre tue; tant pis pour l'esprit.

Mais n'y a-t-il pas dans la législation anglaise un petit article qui punisse les agents provocateurs? Par ma foi, j'en serais bien aise. Malheureusement je l'ignore; si je le savais, je me ferais un plaisir d'indiquer cet article-là au pauvre Preece.

Maître Guérin.

## EXPLOSION DU SPRECHSTEIN

Un chemin de fer contournant les flancs du Brenner est en ce moment en cours de construction dans le Tyrol. On conçoit que l'établissement d'une voie ferrée à travers ce pays montagneux nécessite de puissants travaux. Ici, c'est un torrent à franchir; là, un rocher plus ou moins considérable à faire sauter. Le Sprechstein était à lui seul toute une petite montagne qu'il fallait faire à peu près disparaître. Cette montagne a sa légende.

En un temps qu'on peut sans crainte qualifier de fort ancien, certain galant enlevait, par une belle nuit de la Saint-Sylvestre, une jolie paysanne de Frienfeld. Tous deux côtoyaient le Sprechstein, quand le jeune homme eut la malencontreuse idée de prendre le ciel à témoin de sa foi et de la pureté de ses intentions. Sur quoi, la montagne, indignée d'un tel parjure, s'ouvrit avec un sourd grondement pour vomir un énorme bloc, qui écrasa incontinent le menteur.

Il n'y a pas longtemps que le Sprechstein s'ouvrait encore à la façon d'un cratère; mais ce n'était plus en qualité de mont vengeur. Les seuls gnomes modernes étaient des mineurs, qui faisaient sauter le rocher pour livrer passage à la nouvelle route. Ils avaient creusé une triple mine, dont chaque branche s'allongeait dans un sens différent, en forme de large patte d'oie. C'est une des œuvres les plus considérables qu'on ait encore faites dans ce genre. L'extrémité de chaque mine avait été chargée d'environ trois cent quarante livres de poudre, avec la quantité de sciure nécessaire; puis les voies souterraines avaient été murées. Les trois mines sautèrent du même coup, allumées au moyen d'un conducteur électrique.

Si cette opération fut l'occasion d'une fête pour les ingénieurs et les ouvriers rassemblés sur le Brenner, il en devait être tout autrement à l'égard des habitants des villages voisins, qui, sentant la terre trembler sous leurs pieds, en même temps qu'ils étaient terrifiés par le bruit, furent saisis d'une véritable panique et s'enfuirent loin de leurs maisons qu'ils croyaient voir soudain s'effondrer sur eux.

P. Dick.

## LES PLÉBÉIENNES DE VENISE

Venise, cela est convenu, ne peut être en rien une ville comme une autre. Les canaux y remplacent les rues, et les gondoles, silencieuses et douces, remplissent avantageusement l'office des fiacres bruyants et cahotants. Quant aux habitants, on dirait presque que, par un privilége spécial, ils échappent aux lois du monde réel et vivent dans les sphères idéales qu'ont rêvées leurs poëtes et leurs artistes.

En effet, quelle empreinte miraculeuse l'art a laissée dans cette ville, dont l'école de peinture peut citer ces noms : Giovanni Bellini, Giorgione, Gentile Bellini, le Titien, le Tintoret, le Bassan et Paul Véronèse!

Parvenu à une telle hauteur, l'art cesse d'être un goût pour devenir un culte, un culte fervent. Les hommages que lui rendait la nation tout entière sont encore aujourd'hui saisissants, quoique, hélas! Venise soit bien déchue et n'existe plus guère que comme le fantôme d'elle-même. Les monuments, les tableaux et les statues des palais, les meubles de toutes sortes se ressentent de cette préoccupation artistique. On dirait que les détails du paysage et les lignes de l'horizon tiennent aussi à honneur de figurer dignement dans l'ensemble harmonieux et sublime.

Que parlons-nous de la nature, assouplie, pour ainsi dire, aux règles de l'art? L'art n'a-t-il pas fait un bien autre miracle en inspirant aux plus basses classes du peuple vénitien une sûreté de goût, une finesse de jugement qu'envieraient les aristocraties de certaines autres nations. Et cet aspect fier et pittoresque, ces vêtements aux couleurs vives, à la coupe originale, ne dérivent-ils pas d'un contact perpétuel avec l'art parfait? On est obligé d'en convenir, si l'on songe aux guenilles sordides que les pauvres portent dans toutes les autres grandes villes. Comme exemple de notre petite argumentation, nous ne voulons que vous montrer les trois femmes que M. C. Huth a crayonnées un jour qu'il se promenait sur les bords du Grand-Canal.

Quelles sont ces femmes? Bien peu de chose, presque rien : la première est une marchande de poissons, la seconde vend des fruits sur la dalle du quai, la troisième est une porteuse d'eau. Voilà tout : vous voyez que ce sont des plébéiennes, de bien humbles plébéiennes... Et pourtant quelle fière attitude, quelle désinvolture particulière! Il n'y a que Venise, en vérité, pour donner un si grand air aux femmes du peuple.

R. Bryon.



## RÉBUS

BONJOUR ROI — BIEN MAL — OUI — CHAUD BON — AMITIÉ — RICHESSE — RICHESSE — NON CAR — MAIS — PAIN — PÈRE

*Explication du dernier Rebus*

Dans les arts l'on ne réussit point toujours.

Le savant et ingénieux auteur de *l'Histoire romaine à Rome*, le regrettable M. J.-J. Ampère, a laissé plusieurs grands travaux qu'il achevait à peine quand la plume est tombée de sa main mourante. Une de ces œuvres posthumes, la plus considérable de toutes, *l'Empire romain à Rome*, vient d'être publiée à la librairie Michel Lévy, par les soins des exécuteurs testamentaires. L'éminent académicien qui dans ses premières études, si animées, si piquantes, si éloquentes même, avait conduit le lecteur jusqu'à la fin de la République, consacre son nouvel ouvrage à la Rome des Césars, dont il reconstruit l'histoire, d'après les monuments, avec un instinct d'artiste associé à une pensée morale qui ne l'aveugle jamais. En augmentant l'estime que M. Ampère s'était acquise par son caractère et son talent, ce livre, tout plein de belles pages et d'instructives leçons, rendra plus sensible encore la perte qu'a faite en lui la littérature contemporaine.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOÎT, 7

EMILE AUCANTE.



LES PLÉBÉIENNES DE VENISE, dessin de M. C. Huta. — V. page 175.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

X DE L'ABONNEMENT
L'UNIVERS ILLUSTRE

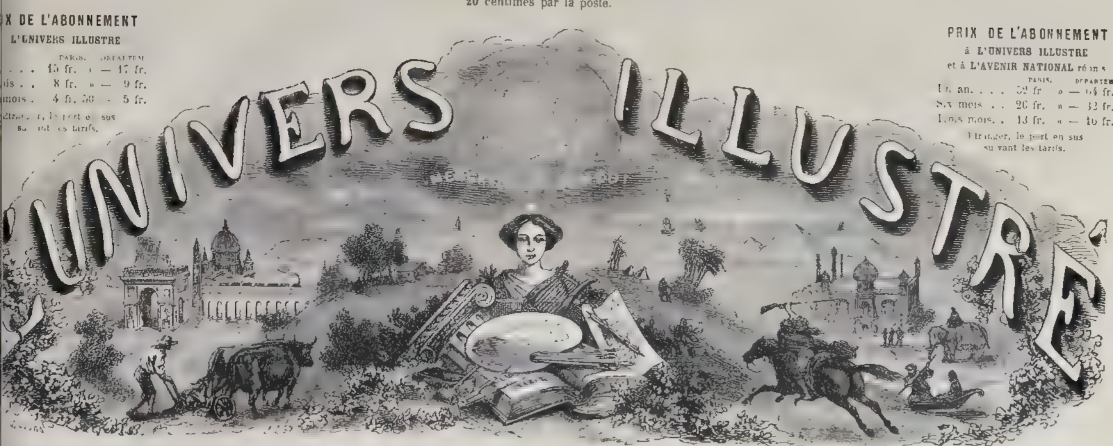
| | PARIS. | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| . . . | 15 fr. » | — 17 fr. |
| ois . . | 8 fr. » | — 9 fr. |
| mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus
suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. » | — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. » | — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. » | — 16 fr. |

Étranger, le port en sus
suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 625.
**Mercredi 20 Mars 1867.**

Vente au numero et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



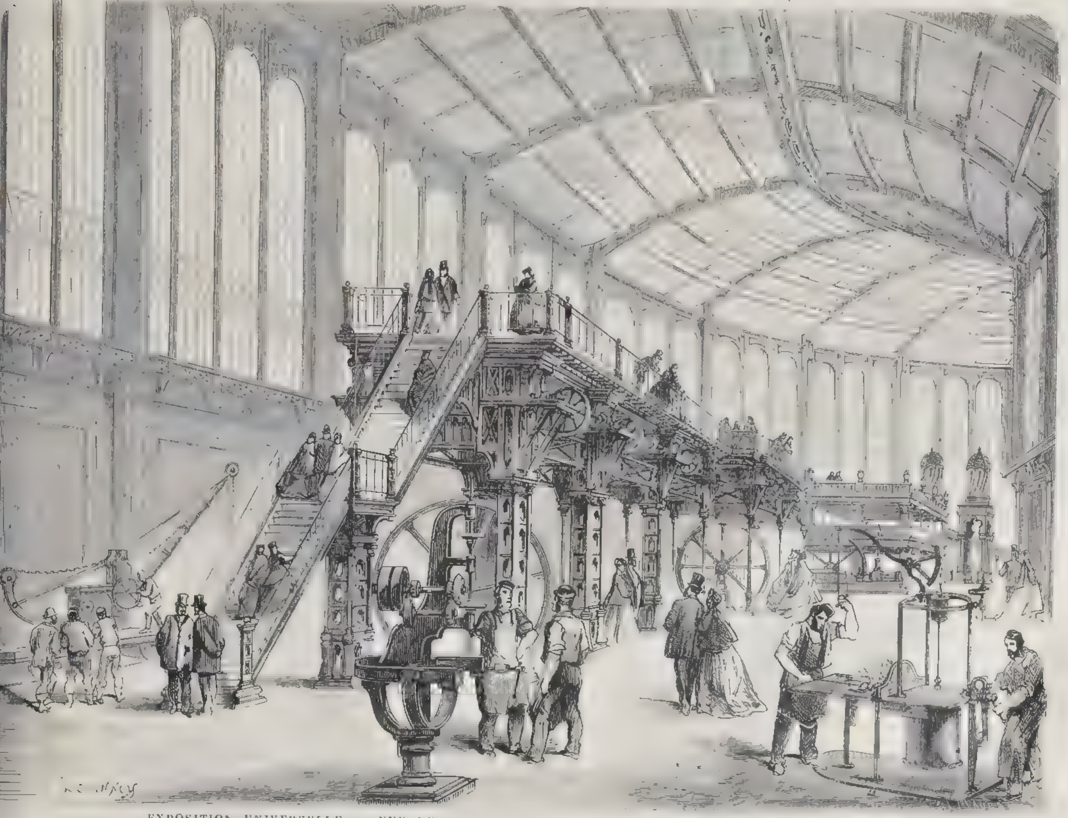
## CHRONIQUE

tues, statuettes, morceaux et miettes. — Promenade sous Paris. — Le Styx parisien. — L'égout collecteur et les catacombes. — La ville des contrastes. — Le bal des jolies femmes — Les revanches d'une laide. — Les Mémoires de M. Guizot. — Souvenirs familiers. — Rachel. — Pozzo di Borgo. — M. Cuvillier-Fleury.

Nous n'avons pas tort, quand l'idée nous en vient, de dresser çà et là quelques statues; car il faut bien remplacer celles qui tombent, et je défie nos sculpteurs d'en élever autant que nos hommes d'esprit en démolissent.

Vous êtes rentier, fumiste, huissier, pharmacien, bonnetier en retraite ou en activité de service; vous n'avez jamais fait de plaisir à personne, vous possédez tout juste assez d'esprit pour ne pas être un idiot, pour ne pas faire parler de vous, pour que rien n'éclaire votre obscurité et ne trouble votre quiétude. C'est bien; vous pouvez impunément, dans l'ombre discrète de votre existence, vous passer une bonne douzaine de vices: vous pouvez ennuyer vos amis, molester vos voisins, maltraiter votre femme, négliger vos enfants, pressurer vos débiteurs, tromper vos clients, manger votre argent avec des drôlesses; on n'en dira rien : vous vivrez paisible, vous emporterez en mourant l'estime de vos concitoyens, et, si vous avez un peu de chance, on ne vous refusera ni le tribut d'une larme, ni les honneurs d'une épitaphe.

Que dis-je? Faites mieux: soyez un scélérat; inventez et exécutez un crime bien réussi : assassinez les gens; coupez-les en morceaux assez petits pour ressembler à des circonstances atténuées; donnez à votre prouesse un faux air de mélodrame; ayez le physique, l'attitude et la faconde d'un héros de cour d'assises : vous voilà, pour quinze jours, un homme à la mode : on répète vos bons mots, on s'arrache votre écriture: il n'est pas sûr que votre portrait ne figure pas derrière une vitrine entre celui d'un cardinal et celui



EXPOSITION UNIVERSELLE. — VUE DE LA GALERIE DES MACHINES; dessin de M. Delannoy. — Voir page 18..

d'une danseuse. On veut connaître les détails de votre éducation et les goûts de votre adolescence. On contrôle les romans que vous avez lus d'après le forfait que vous avez commis. Votre procès fait pâlir l'opéra nouveau, la pièce nouvelle, les séances de la Chambre, les bulletins de la politique et du monde : et si vous savez vous tenir, si votre masque tragique reste bien attaché sur votre visage, si votre pied ne glisse pas sur les planches de ce théâtre où vous jouez les premiers rôles, vous pouvez encore être applaudi au dénoûment.

Mais vous êtes un grand poëte, un écrivain illustre, un philosophe éminent. Vous avez enchanté des générations entières, élevé l'idéal des intelligences, réveillé les échos de l'histoire, reculé les bornes de l'art, instruit ou ému des milliers de lecteurs. Prenez bien garde ! Tâchez de n'avoir ni passions, ni défauts, ni vices, ni dettes ; de la même main qui a écrit des pages immortelles, rédigez exactement vos livres de comptes ; ne laissez surprendre ni vos sens, ni votre imagination, ni votre cœur ; n'ayez pas, en 1840, une amourette qu'on vous reprocherait en 1870. Si quelque pensée amère vous obsède, ne cherchez pas à vous dégonfler en l'écrivant sur un morceau de papier caché dans votre buvard : le buvard sera indiscret, les amis seront imprudents, les curieux seront insatiables, les railleurs seront inflexibles. Un beau matin, tout cela se dressera contre vous ; on rira au nez de votre muse, de votre philosophie, de vos maîtresses idéales : on mettra à se désenchanter autant de rage qu'on avait mis d'ardeur à s'enthousiasmer. Si vous avez eu jadis une intrigue galante, on vous appellera Anacréon ou Faublas, si vous avez des dettes, on dira que vous demandez l'obole de Bélisaire dans le casque de Mengin. Si vos pensées intimes trahissent le secret des ravages exercés dans votre âme par les tristesses de la vie, on aura hâte de déclarer que vous reniez vos dieux, que vos suprêmes confidences infligent un démenti sans excuse aux inspirations de votre génie. Pauvre idole ! voilà que vous chancelez sur votre socle d'argile : votre statue a passé par trois phases : d'habiles entrepreneurs de *réductions* en avaient fait une statuette ; de hardis démolisseurs ont mis la statuette en morceaux ; d'impitoyables *humoristes* réduisent les morceaux en miettes.

Ces mélancoliques spectacles ne vous donnent-ils pas envie, — comme on dit familièrement, — de descendre à six pieds sous terre ? C'est ce que j'ai fait l'autre jour, grâce à un hasard dont je vous dois compte. Je sortais de chez un ami, qui venait de me réciter, quelques heures avant Mlle Favart, la charmante tirade de *Galilée*, ruisselante de poésie et d'étoiles. Ces étoiles dans ce ciel d'azur, cher aux amants et aux poëtes, il me semblait les voir après les avoir lues. Je m'acheminais tout rêveur le long de l'église de Notre-Dame-de-Lorette, lorsque j'aperçus un rassemblement orné de de sergents de ville, lequel n'était là, chose bizarre ! ni pour un mariage, ni pour un enterrement, ni pour un baptême : il ressemblait plutôt à une *queue* de théâtre, d'autant plus que femmes et hommes avaient leur billet à la main. Parmi ces hommes je reconnus un de mes intimes. — Où vas-tu ? lui dis-je. — Me promener sous Paris, répliqua-t-il ; c'est curieux : veux-tu être des nôtres ? mon billet est pour deux personnes.

La tentation était de celles dont on ne se débarrasse qu'en y succombant. Nous descendîmes une trentaine de marches, et nous voilà dans des catacombes ; mais des catacombes où l'on ne trouve d'autres martyrs que des égoutiers et cette population souterraine dont l'existence, étudiée de près, formerait une des pages les plus poignantes de l'histoire de l'humanité. De grands trottoirs longent le ruisseau gigantesque, sans cesse alimenté par les affluents des égouts collecteurs. Bientôt le ruisseau se change en rivière où une barque de couleur sombre fait vraiment songer à Caron et au Styx. Si loin que se porte le regard, il n'aperçoit que le courant de ces eaux étranges, qui tantôt disparaissent dans l'ombre, tantôt reluisent sous une pâle clarté. Tout cet ensemble est beaucoup moins malpropre et moins nauséabond qu'on ne pourrait le croire ; le volume et la pente de l'eau ont été calculés de manière à emporter ce qu'elle prend et à assainir ce qu'elle emporte : ce qui domine, c'est une profonde tristesse, à la fois matérielle et morale. On se sent peu à peu pénétré par une atmosphère tiède et humide, comparable au contact d'une couleuvre ou à la caresse d'un malade. De temps à autre vous voyez courir sur le rebord du trottoir une forme noirâtre : c'est un rat énorme que vous avez effrayé et qui va se cacher sous les dalles.

Parfois on s'arrêtait, et un des promeneurs demandait à quel point de Paris, du Paris vivant au grand jour et au grand air, devait correspondre l'endroit où nous étions. Alors on nous montrait le long des parois de petites plaques où étaient écrits les noms des rues, des places, des boulevards, sous lesquels circulait l'égout. — L'Opéra ! — Aussitôt mon imagination me transportait dans une salle étincelante de lumières, constellée de diamants, embaumée de fleurs, peuplée de fronts charmants et de blanches épaules, attentive à la musique de Verdi ou distraite par les jolies surprises du ballet. — Le boulevard Montmartre ! — Et je me figurais mes spirituels confrères, réunis devant la porte de Brébant, et discutant l'insuccès de Barrière, la chronique de Wolff, le feuilleton de Janin, le dernier roman de Mme Sand, la tragédie à l'Eldorado, la nouveauté de ce soir qui sera la vieillerie de demain. — La Porte-Saint-Martin ! — Et je croyais assister à ces scènes de cape et d'épée qui se nouent, s'embrouillent, se dénouent et se tranchent suivant le bon plaisir et la longue rapière de Mélingue. — Partout la vie, l'infatigable et étourdissante vie parisienne, avec son mouvement, son éclat, ses affaires, ses joies et ses misères, superposée à ce sombre et morne royaume, où roule dans un flot taciturne l'envers de ces splendeurs et de ces fêtes, le dernier mot de ces misères et de ces joies !

Aussi bien, il n'y a au monde que Paris pour présenter ces contrastes. Sans doute les catacombes de Rome éveillent des idées plus grandioses et plus poétiques ; elles offrent une tout autre pâture à la méditation, à la rêverie, à la prière : mais entre Rome vivante et Rome morte il existe si peu de différence ! Les ruines du *dessus* ressemblent tellement aux reliques du *dessous !* En passant de l'une à l'autre, la transition est à peine sensible : on sait à peine où finit le monument et où commence le souterrain, où expire la vie et où s'installe la mort. A Paris, le contraste est si absolu qu'il semble qu'on parcourt deux univers en quelques heures : dans l'après-midi, on suivait ou on remontait le courant de l'Achéron collecteur ; le soir, on est à la première représentation de *Galilée* ou de *Madame Aubray*. On a devant les yeux, avec toutes les magnificences du spectacle ou toutes les ingéniosités du talent, les plus brillantes personnifications de la vie élégante ou intelligente. N'est-ce pas avoir l'illusion d'une opération magique ? Si l'on pouvait, après le spectacle, devenir, pour la nuit, le locataire sans conséquence du cimetière du Père-Lachaise, ce serait complet.

En attendant, le carême a mis une sourdine aux plaisirs de Paris : on parle pourtant d'un bal qui fait scandale ; scandale très-innocent, bien entendu, sans quoi nous n'en parlerions pas. Une jeune femme qui tient par son mari à la plus fière noblesse des Croisades, et par son père aux plus beaux souvenirs parlementaires de la monarchie de Juillet, a eu l'idée de donner un bal, dont le programme était assez singulier. Les femmes devaient avoir vingt-cinq ans au moins, vingt-huit ans au plus, et, pour être invitées, il fallait qu'elles fussent jolies : l'entrée des salons serait interdite aux femmes laides.

Heureusement, un des Nestors du faubourg Saint-Germain, un de ces aimables vieillards qui sont la tradition vivante, est venu donner des conseils dont voici le sens, sinon le texte :

— Mon enfant, votre idée est paradoxale et périlleuse : l'âge des femmes ne signifie rien dans leur acte de naissance, que vous ne les obligeriez pas d'ailleurs de montrer en entrant. Il n'a de sens que sur leur figure, dans l'air de leur visage, dans leurs manières, dans le charme qu'elles répandent autour d'elles. Les femmes n'ont ni vingt ans, ni vingt-huit, ni trente-cinq, ni cinquante ; et cela par une bonne raison, c'est qu'il existe de jeunes femmes de quarante ans et des femmes à peine majeures qui ont été et qui seront toujours vieilles. Quant aux femmes laides, il n'y en a pas. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas de laideur absolue. Or la laideur relative vous échappe ; elle dépend d'une foule de circonstances imprévues, à commencer par notre goût, sur lequel, mesdames, il vous arrive souvent de vous méprendre. La femme la plus laide peut, à force de bon vouloir, paraître jolie à quelqu'un pendant cinq minutes. Moi qui vous parle, j'étais en garnison à Arras, en... en.., la date n'y fait rien : un soir, nous étions au théâtre, moi et les officiers de mon régiment ; on jouait le *Déserteur*. Tout à coup une loge s'ouvre et nous voyons paraître une femme en grande toilette, mais d'une telle laideur que le parterre s'insurge ; mes camarades crient : émeute et huées ; on casse quelques banquettes. Bref, le public fit éteindre le lustre et baisser la toile. Eh bien ! trois mois après, cette femme, qui était une fort grande dame, avait pris une éclatante revanche : deux de nos sous-lieutenants s'étaient battus pour elle ; un de nos capitaines en perdait l'appétit, et un jeune homme de la ville, désespéré de ses rigueurs, s'était brûlé la cervelle.

« Et les maris, ma chère nièce ? Avez-vous réfléchi à ces infortunés ? Parmi ceux à qui vous apprendrez que leur femme est laide, supposez qu'il y en ait un seul que cette révélation inattendue fasse sortir du droit chemin ; quel remords pour vous ! Parmi ceux à qui vous prouverez que leur femme est jolie, admettez qu'il y en ait un que cette découverte change en Othello : quel trouble pour votre conscience ! Toutes les roses de votre bal se hérisseront d'épines.

« Et puis, ce sera fort ennuyeux : on a dit de nos royalistes *ultrà* que, dès qu'ils sont plus de deux, ils se trient ; il en sera de même de vos jolies femmes : n'ayant plus le voisinage des laides pour se rassurer, elles s'observeront entre elles avec une minutie jalouse, et passeront la soirée à se regarder dans vos glaces. Ayant reçu un brevet officiel de beauté, elles se croiront dispensées d'être aimables : concluez !

« Donc, au lieu de vous faire chérir et bénir en donnant un bal qui amuserait tout le monde, vous vous ferez haïr et persifler en risquant une innovation qui ne contentera personne. *Dixi.* »

C'était le seul mot latin que le vieux marquis eût jamais prononcé : espérons que ce latin ne sera pas perdu.

~~~ Dernièrement, M. Guizot a lu, de sa belle voix vibrante et sonore qui défie les années, des fragments du huitième volume de ses *Mémoires*, dont je vous parlais l'autre jour, et qui sera publié dans la première quinzaine d'avril. C'était dans une réunion d'élite, chez Mme Charles Lenormant. La lecture a duré une heure et demie, sans qu'il parût éprouver la moindre fatigue. L'avénement du pape Pie IX, la nomination du comte Rossi à l'ambassade de Rome, sa correspondance avec notre ministère des affaires étrangères, la lune de miel où un même esprit de progrès et de réforme anima le souverain pontife, la noblesse romaine, le clergé et le peuple, l'échange de sympathiques témoignages entre le gouvernement français et le saint siége par l'entremise de M. Guizot et de Rossi, tout cet épisode, retracé à grands traits, a constamment captivé le brillant auditoire.

Quelle noble vieillesse ! quel bel exemple pour tous ceux qui se fatiguent avant d'avoir travaillé, qui s'usent avant d'avoir servi et qui refusent d'avancer sous prétexte qu'ils n'arriveront jamais ! On le sait, quelques-uns de nos *illustres* ont *monté* leurs Mémoires à un tel diapason d'intimités et de confidences, que, lorsque parurent les premiers volumes de M. Guizot, nous fûmes tentés de l'accuser de nous présenter ses souvenirs sous une forme trop élevée et trop générale. Nous aurions voulu, gourmands que nous sommes, plus de détails personnels et d'anecdotes familières. Ces anecdotes et ces détails, il faut les lui entendre raconter dans un groupe d'amis ou en famille, au courant d'une libre et charmante causerie. On voit alors, en dehors des grandes lignes de cette vie d'homme d'État, d'historien, d'orateur et de penseur, se dessiner une figure douce et bienveillante, j'allais dire patriarcale, où la plus spirituelle bonhomie alterne avec la plus aimable malice, la malice sans fiel. L'autre soir, nous avons eu l'honneur et la joie de faire partie d'un de ces groupes, et de recueillir aux passages des mots, des traits, des récits qui éclairent et font revivre tout un monde disparu. Nous choisirons dans ce médaillier deux physionomies bien différentes : Pozzo di Borgo et Mlle Rachel.

Grand seigneur à l'imagination méridionale, diplomate aventureux et ardent, Pozzo di Borgo eut pour génie sa haine corse, sa haine héréditaire contre Napoléon Bonaparte. A l'époque la plus brillante du Consulat ou du commencement de l'Empire, il s'était lié, à Vienne, avec M. de S..., alors prisonnier de guerre. Les années s'écoulent : la fortune trahit nos armées. Arrive 1814 ; à la séance royale où fut proclamée la charte constitutionnelle, M. de S... se sent frappé sur l'épaule ; il se retourne, et voit un grand personnage en uniforme de colonel russe, qu'il ne reconnaît pas tout d'abord : — Eh bien, lui dit ce singulier colonel, *vous avé bien dit qué zé lé toucrai !...* C'était Pozzo di Borgo.

Pour Mlle Rachel, les souvenirs sont aussi tragiques, mais pas dans le même sens. Elle avait désiré assister à une de ces grandes séances de la chambre des députés, où l'admirable éloquence de M. Guizot faisait croire à tout le monde, amis et adversaires, qu'un gouvernement si merveilleusement défendu ne pouvait pas tomber. Savez-vous quel fut ce jour-là son succès auprès de Mlle Rachel ? Il en eut un autre : « Voilà un homme, dit-elle en sortant, avec qui je voudrais bien jouer la tragédie. »

Tout ceci se racontait avec une grâce exquise, et le cadre était de ceux qui font valoir les moindres traits. Figurez-vous une soirée d'hiver, froide et neigeuse au dehors, chaude et souriante au dedans, un de ces nids d'artistes, de poëtes et d'écrivains qui remplacent, à Passy, l'ancien Ranelagh. Nous étions chez M. Cuvillier-Fleury, le nouvel académicien, et l'on ne pouvait rêver de plus charmant prélude à la séance du 4 avril prochain, où M. Cuvillier-Fleury prononcera son discours de réception. Ce jour-là la salle de l'Institut sera trop petite : c'est si bon de voir récompenser et couronner trois des plus belles choses qui puissent nous consoler des tristes réalités de ce monde : la fidélité, le talent et le travail !

A. DE PONTMARTIN.

\* \* \*

## BULLETIN

Il y a maintenant quarante-quatre ans que Louis XVIII a signé l'ordonnance royale autorisant le premier chemin de fer français d'Andrezieux à Roanne. Ce tronçon avait 55 kilomètres.

Les choses ont grandement marché depuis 1823 ! Aujourd'hui, le réseau des chemins de fer français se compose de 13,884 kilomètres, soit 3,500 lieues environ.

Une locomotive peut faire le tour de la France ; elle peut aller de Paris à Bruxelles, à Berlin, à Vienne et jusqu'à Saint-Pétersbourg, car presque tous les pays européens ont adopté la même largeur de voies ferrées que la France.

Leurs Majestés viennent de s'inscrire, l'Empereur pour 10,000 fr., l'Impératrice pour 5,000 fr., en tête de la liste de souscription ouverte pour subvenir aux dépenses qu'entraînera, pendant l'Exposition, le séjour à Paris des ouvriers des départements.

Cette souscription intéresse vivement, paraît-il, Leurs Majestés, et rien ne sera négligé pour la rendre aussi fructueuse que possible.

Au dernier grand lever tenu par Sa Majesté britannique, la reine portait une riche robe de soie noire, avec traîne garnie de crêpe et de grèbe, un cap à la Marie-Stuart, avec un long voile de crêpe blanc, le cap orné de gros diamants et surmonté d'une couronne de diamants et de saphirs. Elle avait aussi un collier et des boucles d'oreilles en diamants, une broche avec saphir entouré de diamants, le ruban et l'étoile de l'ordre de la Jarretière et de l'ordre de Victoria et d'Albert.

La princesse Louise était vêtue d'une robe de satin blanc et traîne de la même étoffe, une coiffure entremêlée de coraux et de nénuphars, avec voile et plumes, des diamants comme ornement, et les ordres de Victoria et Albert et de Sainte-Isabelle en sautoir.

Les fameux diamants et les joyaux du prince Esterhazy sont en ce moment exposés chez un bijoutier de Londres, où la foule des visiteurs se succède du matin au soir pour les contempler. Il faut cependant, pour avoir le droit de jouir de la vue de ces précieux bijoux, faire une demande au joaillier qui l'accorde immédiatement, surtout si le pétitionnaire porte un grand nom. La moitié de l'aristocratie anglaise et des sommités financières de Londres a déjà défilé devant ces merveilles de luxe.
~~~

Ce qui a surtout le plus excité l'admiration, c'est le cé-bre uniforme de hussard que portait un comte d'Esterbazy u sacre d'un empereur d'Autriche : il est littéralement par-semé de perles de la plus grande valeur et son prix n'est as estimé par le marchand à moins de quinze millions. L'heureux possesseur de ce richissime uniforme l'a porté uelquefois depuis, mais il dut y renoncer dans la suite, ttendu la grande dépense que cela occasionnait. Il était érobe ou perdu chaque fois une quantité de perles répon-ant à une somme de trois cent mille francs. C'est du moins e que prétend le bijoutier; mais vous n'êtes aucunement orcé de le croire sur parole.

Les trois conférences faites par le Père Hyacinthe, à ruxelles, ont produit environ 12,000 francs au profit des iverses œuvres auxquelles le célèbre prédicateur avait romis le concours de sa parole éloquente.

La célébration du mariage du comte de Flandre avec la rincesse Marie Hohenzollern est fixée aux premiers jours le mai. Le prince et la princesse de Galles assisteront à la érémonie, à la suite de laquelle les nouveaux mariés par-iront pour Copenhague.

Le roi et la reine de Portugal sont attendus le 4 avril à Aranjuez, où ils seront les hôtes de la reine d'Espagne. Après un court séjour à Aranjuez, Leurs Majestés Très-Fi-lèles se rendront à Paris en passant par Madrid.

Les duels tendent à prendre une fréquence déplorable à Vienne. A peine le silence commençait-il à se faire sur la mort du prince de Solms, tué récemment en duel, qu'on en signale déjà un entre deux étudiants, dans lequel l'un des combattants, fils d'un procureur général, aurait succombé.

On va exploiter, à Dax, une riche mine de sel gemme, découverte par hasard dans un jardin au pied des remparts de la ville, à une profondeur de 30 mètres.

Le propriétaire de la mine et du jardin, pauvre il y a quel-ques années, connaîtra bientôt l'opulence.

Parmi les baux à long terme qui ont été passés au nom de la couronne britannique, il en est un qui atteint 999 ans. Ce bail exceptionnel s'applique à un terrain situé dans le West End de Londres, Pall Mall East, et occupe présente-ment par le collège royal de médecine. Le prix de location, *un grain de poivre* (*peppercorn*), est, comme on le voit, purement nominal.

Ce bail a cependant un but, celui de prévenir la prescrip-tion La couronne britannique sait que les établissements publics ne meurent pas, et qu'après un certain temps de possession, la propriété passe aux mains du possesseur, à moins de titre contraire.

Ici, le grain de poivre constate que le collége royal de médecine est locataire et non propriétaire. C'est l'application de ce principe : « On ne peut prescrire contre son titre. »

Ce bail n'est pas le plus long que nous connaissions. La Compagnie asturienne, qui exploite les mines de zinc des Asturies, les a affermées pour 2,000 ans, et malgré ce délai, malgré la nature spéciale de l'exploitation, qui détruit la chose louée elle-même, la justice a déclaré que ce contrat constituait une location, et non pas une vente.

TH. DE LANGEAC.

---

# LE ROI DES GUEUX

(Suite .)

### DEUXIÈME PARTIE.

## LES MEDINA-CELI.

— As-tu bien prié ce matin, Isabel ? fit la bonne du-chesse que sa rêverie semblait reprendre ; Dieu et la Vierge sainte écoutent les anges qui leur parlent.

— A toutes les heures du jour je prie pour vous, ma mère.

— Tu fais bien... tu fais bien... Qui sait si cette longue nuit n'aura pas enfin son aurore ? Dieu est bon. Sois tou-jours pieuse, mon Isabel. Prie pour ta mère... prie pour ton père.

— Je croyais le trouver ici, près de vous, interrompit la jeune fille.

Eleonor garda le silence.

— Je vous en prie, ma mère, reprit Isabel, dites-moi quelle nouvelle souffrance vous est venue... me voici d'âge à prendre ma part de vos chagrins.

Ses grands yeux, d'un bleu obscur et profond, étaient fixés sur ceux de la duchesse, qui la contemplait avec la devote admiration des mères.

— Que je te voie sourire, dit la bonne duchesse.

— Je sourirais si vous étiez moins pâle.

— Te souviens-tu, Bel, dit Eleonor en changeant soudain d'accent, que je te repétais sans cesse : « Tu lui ressembles, tu es son image vivante et parlante... tu as son beau front si noble et si grand... tu as sa bouche qui savait si douce-ment sourire... tu as son regard si franc, si brave et si tendre... »

— J'ai bien regardé mon père hier au soir, fit Isabel.

— Vois ! interrompit la duchesse, dont la main étendue désignait le portrait, situé entre les deux fenêtres.

Les yeux de la jeune fille se fixèrent sur le portrait. Un éclair d'admiration y brilla.

— C'est là mon père ! balbutia-t-elle, mon noble père !

— C'était là ton père, ma fille.

Les yeux d'Isabel se baissèrent.

— Mon père, tel que je l'ai vu hier au soir, dit-elle, a la grave beauté de son âge.

— Retrouves-tu ses traits dans ce dessin, Isabel ?

En faisant cette question, Eleonor de Guzman avait la voix tremblante.

— Oui, dit la jeune fille, après avoir hésité.

— Et n'as-tu jamais retrouvé ses traits sur un autre visage ?

— Que voulez-vous dire, ma mère ?

La demande et la réponse furent cette fois balbutiées si bas qu'on ne les aurait pas entendues à l'extrémité de la chambre.

Eleonor de Tolède resta un instant immobile et muette, la tête inclinée sur sa poitrine. Mais il n'était pas dans sa nature de feindre ou de fuir. Elle se redressa bien vite, et, attirant jusqu'à ses lèvres le front pâli d'Isabel, elle dit d'un ton délibéré qui cachait mal son emotion concentrée .

— Ma fille, nous sommes entourées d'étranges avertisse-ments. Les grandes races qui meurent éprouvent, dit-on, ces troubles mysterieux et ces terribles défaillances. Est-ce nous qui allons mourir, nous, les Guzman Perez ! nous, les fils du héros de l'Andalousie ! Est-ce l'Espagne elle-même qui agonise ? L'époux de mon amour et de mon choix a brisé sa chaîne, et je pleure au retour de sa terre d'exil... je pleure et je tremble après la tempête, devant un ciel miraculeusement éclairci. Tu es trop jeune, et tu ne sais pas... Cette vision qui m'a bouleversée...

— Vous parlez du mendiant de Saint-Ildefonse, n'est-ce pas, ma mère ? s'écria Isabel vivement.

— Tu l'as remarqué, fillette ? repartit la duchesse avec une sorte de negligence affectée.

— J'ai vu, répliqua Isabel, l'impression extraordinaire qu'il produisait sur vous.

— Et c'est tout ?

— On a frayeur de ce qui dépasse l'intelligence... Je n'ai pas compris comment l'aspect d'un mendiant pouvait émou-voir la duchesse de Medina-Celi... J'ai eu peur.

Elle sentit la main de sa mère frissonner dans la sienne.

— Moi aussi, murmura la duchesse, j'ai eu peur !

— Ma fille, reprit-elle après un silence, tu reunis en toi seule tout ce qui me reste d'espoir, et tous les prétextes que j'ai, en dehors de ma foi de chrétienne, pour supporter une existence désormais bien triste. J'avais commencé, il y a quelques mois, à t'instruire des événements qui composent notre histoire de famille, ceci en prévision de ma fin pro-chaine, car je croyais que Dieu prenait pitié de mes longues fatigues... Dieu n'a pas voulu m'appeler à lui : je vis, et ce-pendant il faut que tu saches qui nous sommes, nous, les derniers Medina-Celi, quels ont été nos triomphes et nos re-vers, quels furent nos amis, puissants et nombreux autre-fois, maintenant morts ou battus par les tempêtes poli-tiques... Assieds-toi près de moi, Bel... Là-bas, au château de Penamacor, grande et triste sollitude que nous regrette-rons peut-être, je t'ai raconté les divers incidents qui pré-céderent et suivirent mon mariage avec le duc Hernan; je t'ai dit l'amour du roi, perfidement attisé par l'homme qui voulait se faire de cette fantaisie une arme et un marche-pied ; je t'ai dit notre fuite de Madrid, nos traverses, notre humble bonheur sous ce toit de famille que je revois aujour-d'hui après quinze années ; je t'ai dit enfin la catastrophe qui éclata comme un ouragan de malheur au milieu de notre humble repos : ton père prisonnier, nous exilées.

Avant d'achever le récit qui nous concerne particulière-ment, ce qui se peut faire, hélas ! en quelques paroles, je veux te parler de nos amis et parents dont le sort est lié au nôtre par notre amour et par la haine de nos acharnés per-sécuteurs.

Il le faut. J'ignore ce que sera demain. Cette fortune men-teuse m'effraye plus que mes revers eux-mêmes. Nous connaissions au moins notre malheur, et là-bas le sol de l'exil ne tremblait pas sous nos pieds.

Oui, je l'ai dit : j'ai peur. Je sens un abîme derrière le voile épais qui nous cache l'avenir. Tout autour de nous, j'entrevois des piéges. Ceux qui nous détestaient hier n'ont pu pardonner ainsi sans motif. L'obscurité où l'on nous oubliait était propice. La lumière s'est faite autour de nous et malgré nous. J'ai peur.

Ma fille, si j'étais morte demain ou prisonnière... tu fré-mis, pauvre enfant !... si demain, pour ne point caver au pire, nous étions seulement separees, souviens-toi des noms que je vais prononcer : ce sont ceux de tes amis et de tes protecteurs.

Louis de Haro d'abord, qui peut remplacer ton père si Dieu lui a laissé la vie ; Louis de Haro, comte de Buniol, qui portait dans son cœur et sur son noble visage la pro-messe vaillante de son écusson ; Louis de Haro, qui, tout jeune et tout ardent, s'écriait autrefois, traduisant les pa-roles latines de sa devise : « Je serai un héros ! »

En second lieu, Hernan de Moncade et Avalos, premier marquis de Pescaire, un chevalier des anciens jours, et Vin-cent de Moncade, son fils, deuxième marquis de Pescaire.

Ceux-là sont des Espagnols et ils ont à exercer une ter-rible vengeance.

Nous etions trois sœurs autrefois, mon Isabel chérie : moi l'aînée ; la seconde, Isabel d'Aguilar, qui prit don Louis pour époux et resserra ainsi nos liens, puisque don Louis etait le frère d'armes du duc Hernan, mon bien-aime ; enfin, Blanche de Moncade, chère enfant qui souriait entre nous deux et nous donnait par anticipation la caressante joie des jeunes mères.

Nous disions bien souvent : « Nos enfants seront une fa-mille. » Si ma chère Isabel avait laissé un fils...

Mais notre petite Blanche avait un frère cadet, le noble don Vincent. J'ai fait parfois le rêve de voir vos mains unies...

Eleonor de Tolède s'interrompit après ces dernières pa-roles. Ses yeux, qui, naguère se baignaient dans le vide, allerent vers le visage de sa fille. Celle-ci écoutait attentive. La duchesse, qui peut-être craignait de la trouver distraite, s'étonna des battements precipités de son sein.

Isabel était visiblement émue. Ses paupières abaissaient leurs longs cils recourbés.

— Tu n'es qu'un enfant, ma chérie, reprit la duchesse, dont l'accent comportait maintenant une vague intention d'interroger ; ton cœur est tout entier à ta mère... l'obstacle ne pouvait venir de toi..

Elle s'arrêta encore. Isabel garda le silence.

Un incarnat fugitif venait de monter à ses joues.

— N'est-il pas vrai ? insista la bonne duchesse.

Isabel hésita un instant, comme si elle eût cherché la forme de sa réponse.

Puis, sans relever les yeux, mais d'un ton plus ferme que ne l'eût pronostiqué la douce timidité de sa nature :

— Ma mère, dit-elle, pourquoi me demandez-vous cela ?

La duchesse ne put réprimer un mouvement de surprise.

Il est, entre femmes, un genre de conversation bien dif-ficile à rendre par le travail de la plume. Là, les paroles perdent leur valeur usuelle, l'accent sa notation, le silence son sens, le regard son diapason. Tout cela change et revêt une puissance qui n'est pas même de convention, qui est d'instinct ; chaque mot devient un chiffre. La gamme des intonations est pervertie audacieusement ; les jeux de phy-sionomie sont transposés, pour employer une expression musicale. Il faut une clef pour comprendre ce qui se dit et aussi ce qui ne se dit pas.

Pour peu que deux femmes soient réunies et qu'il y ait un atome de passion dans leur fait, c'est cette langue qui se parle.

Personne ne peut nier cela : j'entends personne qui ait écouté deux femmes.

Or, ceux-là qui savent écouter les femmes sont plus rares qu'on ne croit.

Puisque le théâtre prétend être le grand art littéraire, puisqu'il se vante de tout rendre, de tout peindre, de tout traduire, pourquoi cette langue si pittoresque et si usuelle ne se parle-t-elle jamais au théâtre ?

Pourquoi le théâtre, grossier comme la monnaie de sa re-cette, ne sous-entend-il jamais rien ? Pourquoi dit-il *tout ce qui se devrait dire,* posant les virgules qu'on omet et se faisant une loi de marquer les points que jamais on ne met sur les i ?

Est-ce pour perfectionner la nature ?

N'est-ce pas plutôt que les fleurs en papier qu'on pro-digue sous les chapeaux manquent fatalement de certaines qualités : la souplesse, le parfum, le mouillé, le *fleuri,* si l'on peut ainsi dire, dont le bon Dieu s'est réserve le secret ?

Le théâtre qui parlerait la langue commune et mysté-rieuse de la passion ne serait pas entendu, et le fleuriste qui trouverait le secret de la nature ferait faillite.

Le théâtre a raison d'être fier ; les fabricants de soldats de plomb aussi. Ce sont, ayez la bonté de le croire, de purs et simples createurs.

Les yeux baissés d'Isabel avaient, pendant qu'elle atten-dait la réplique de sa mère, un petit air farouche ; car les yeux ont encore de l'expression au travers des paupières abaissees.

Elle attendit longtemps. Une parole sincère vint jusqu'aux lèvres de la duchesse, qui ne la prononça point.

Sa physionomie disait qu'une tristesse nouvelle était en-trée dans son âme.

Puis tout à coup une sérénité inexplicable éclaira la fière beauté de son front : elle eut presque un sourire, tandis que son regard caressait l'embarras de sa fille.

— Ce n'était qu'un rêve, Bel, reprit-elle d'une voix plus tendre et à la fois plus contenue ; ne nous occupons pas d'un rêve... nous avons assez à faire de donner notre intérêt à de tristes et cruelles realités. Rends-moi toute ton atten-tion, ma fille. En te parlant d'Isabel et de Blanche, mes sœurs, je te raconte ta propre histoire.

C'était à la fin du dernier regne. La cour d Espagne pou-vait passer encore pour la première cour du monde. On di-sait dejà que nous étions en décadence, mais l'Europe nous craignait et nous respectait. La faveur de Philippe III etait aux Sandoval. Tous ceux dont je t'ai parlé appartenaient aux Sandoval par le sang ou par l'amitie. Hernan de Mon-cade et Alphonse IV de Guzman, ton aïeul, duc de Medina-Celi, formaient le conseil intime de François de Roxas de Sandoval, duc de Lerme, qui gouverna les Espagnes pen-dant plus de vingt ans. Moncade, Hernan de Guzman, ton père et Louis de Haro étaient les meilleurs amis, les com-pagnons inséparables de l'infant, dont la jeunesse généreuse promettait au pays un règne brillant et glorieux.

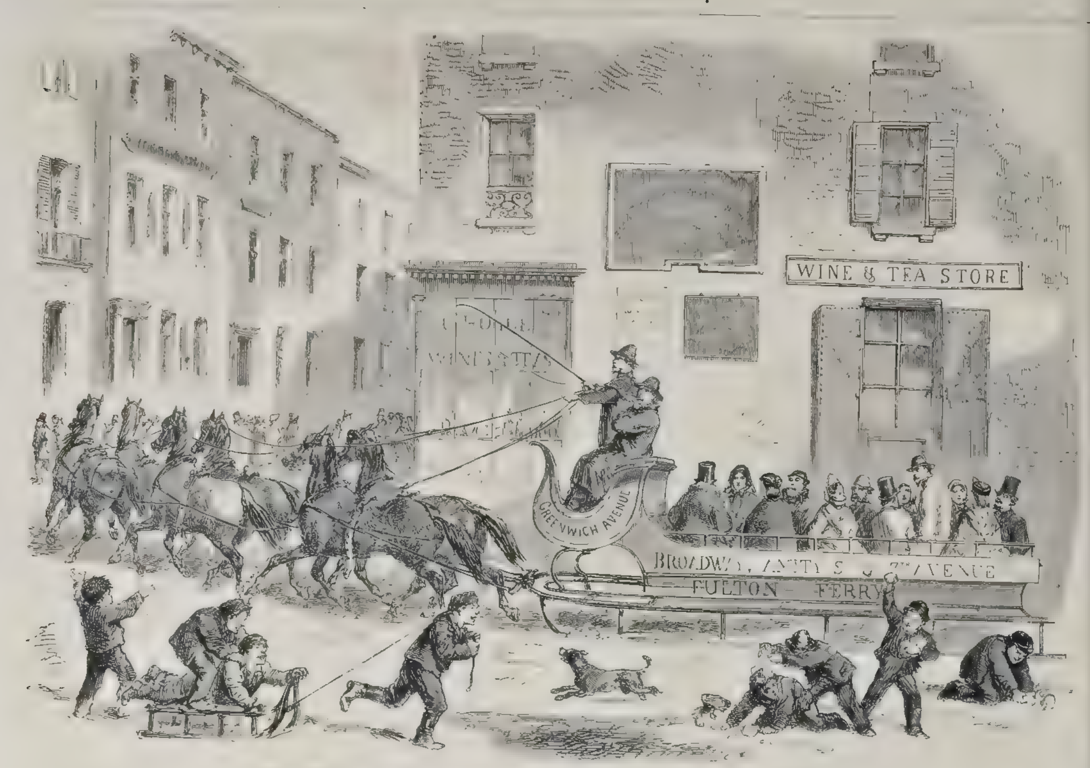
J'avais quinze ans; j'etais orpheline; on me disait belle. Le crédit de don Tello de Tolede, mon oncle paternel, m'a-vait ouvert les portes de la maison de la reine. Ce fut chez sa mère que l'infant don Philippe me vit et qu'il m'aima.

Celui que nous nommons à présent le comte-duc était alors un maigre aventurier, cadet de la branche cadette de Guzman. Il postulait en cour un humble bénefice et se des-tinait à la prêtrise. Il se tenait bien ; sa vie était régulière jusqu'à l'austérité ; il se targuait tout haut de ses études et de sa science.

De là au rôle dont il s'affubla il y a loin, mais pour le peu que j'ai vu la cour, je puis affirmer que l'intrigue et l'aus-terite y peuvent vivre en parfaite intelligence.

Je fus, sans le vouloir et sans le savoir, le premier degré de cette échelle mysterieuse qui devait conduire le comte-duc au pinacle. Il etait, comme tous les affamés, en quête d'une piste : il decouvrit ta passion naissante que j'avais

Voir les numéros 583 à 624




UN OMNIBUS A PATINS, A NEW-YORK, d'après un croquis communiqué. — Voir page 182.



CÉRÉMONIE DU SALAMLIK, A CONSTANTINOPLE; dessin de notre correspondant. — Voir page 183.



UNE SOIRÉE DANS LA FORÊT NOIRE, d'après le tableau de M. C. Böttcher, exposé au musée de Leipzig. — Voir page 183.

éveillée dans le cœur de l'héritier du trône. Il n'avait rien à perdre, ce qui, dans la lutte, est souvent un gage de victoire. Il s'introduisit près du prince, et feignit effrontement d'être mon ami d'enfance.

La faveur du duc de Lerme faiblissait. C'était son propre fils, le duc d'Uzède, qui allait le supplantant dans les bonnes grâces de Philippe III. Cette revolution de camarilla troublait l'eau juste assez pour que le comte-duc pût y tendre commodément ses filets. A la mort du feu roi, la famille de Sandoval, minee par les dissensions intestines, tomba pour ne plus se relever. Pendant que le duc d'Uzède prenait le chemin de l'exil, le duc de Lerme, brisé par la trahison de son fils et ruiné par l'ingratitude du nouveau favori, mourait de chagrin dans ses terres.

On dit que l'amour avait ete le mobile du duc d'Uzède et qu'il n'avait passé le Rubicon que pour entourer son front de l'auréole du souverain pouvoir. Il espérait réduire ainsi celle que ses tendres plaintes n'avaient pu fléchir. Celle qu'il aimait était la belle entre les belles : Isabel d'Aguilar, comme moi dame de la reine. Il avait plus d'un rival; deux d'entre eux étaient redoutables : Louis de Haro, parce qu'il possedait le cœur d'Isabel; Gaspar de Guzman, parce que son etoile montait rapidement au firmament de la faveur.

Remarque bien ceci, Bel, le soleil couchant et le soleil levant, malgré la guerre acharnée qu'ils se faisaient entre eux, étaient ligués contre Louis de Haro, qui n'avait d'autre défense que sa belle âme et sa loyale épée. Le duc d'Uzède, pour l'eloigner de Madrid, lui donna un commandement en Flandre. Il y fit des prodiges de vaillance, et pendant qu'il versait son sang pour l'Espagne, Isabel se defendait héroïquement à la cour.

Nos destinées communes nous rapprochaient elle et moi. Je combattais comme elle. La fraternelle amitié qui liait nos deux fiancés nous unissait aussi. Bien des fois, la main dans la main, nous avions juré sur nos reliquaires de mourir plutôt que de tomber.

Quand le comte-duc succéda au second Sandoval, Isabel n'eut pas le temps de respirer; le comte-duc demanda sa main à la reine mère, tutrice et souveraine maitresse de celles d'entre nous qui étaient orphelines. La reine mère méprisait le favori qu'elle n'appelait que le *bachelier de Salamanque*. Elle refusa. Le comte-duc s'adressa au roi.

Nous avions une alliée dont je t'ai dit le nom, et qui plus tard devait subir un sort plus cruel encore que le nôtre. Blanche de Moncade, plus jeune que nous de plusieurs années et jouissant encore des privilèges du premier âge, écoutait pour nous aux portes du palais : elle nous servait d'eclaireur

Nous apprîmes par elle que le comte-duc méditait un double enlèvement : il lui fallait Isabel pour son propre compte, moi pour le compte du roi. Un exprès partit pour l'armee : deux semaines après, ton père et Louis de Haro étaient à Madrid.

Ce qui me regarde, tu le sais, ma fille chérie. Nous essayâmes, Hernan et moi, de tenir tête à l'orage, et je n'abandonnai que deux ans après le service de la reine mère. Don Louis et Isabel en agirent autrement; il fallait fuir; le comte-duc était dejà bien puissant. Je n'ai pas besoin de te dire que nous fûmes les complices des chers fugitifs. Une seule circonstance est à noter, car tu ne l'aurais pas devinée.

Pendant que deux chevaux rapides emportaient ma sœur bien-aimee et don Louis vers la Vieille Castille, où ils comptaient trouver un refuge, notre autre petite sœur, notre Blanche, si adroite et si devouée, restait enfermee dans la chambre d'Isabel, où elle chantait en s'accompagnant sur la guitare.

Les espions du comte-duc, qui rôdaient sans cesse autour du quartier des filles d'honneur, furent trompés par ce naif stratageme. On ne s'aperçut du depart d'Isabel qu'au moment où Blanche s'esquivait pour regagner la maison de son père.

PAUL FEVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

## LA GALERIE DES MACHINES A L'EXPOSITION

La galerie des machines est celle qui fait le tour extrême des bâtiments concentriques de l'Exposition, la première qui se presentera aux regards du visiteur des son entree dans l'intérieur du palais. C'est la plus vaste et certainement la plus grandiose tant au point de vue de ses larges proportions qu'en raison de l'interêt que doivent naturellement exciter les enormes pièces mecaniques qui doivent y être exposees.

En ce moment, on achève activement d'y installer les poteaux en fer destinés à recevoir l'arbre de couche qui donnera un mouvement uniforme et simultane à toutes les machines. Ces poteaux ou colonnes supportent de longues plate-formes auxquelles des escaliers places de distance en distance donnent un facile accès. Le public y pourra circuler pour juger plus à l'aise l'agencement de tant de masses gigantesques difficiles à bien voir de trop près et surtout d'en bas, où l'on sera dominé par leurs masses écrasantes. On y aura en outre un très-interessant coup d'œil d'ensemble sur toute cette partie de l'Exposition.

FRANCIS RICHARD.

## UN OMNIBUS A PATINS

Tout ce qui nous vient d'Amérique porte généralement un certain aspect d'originalité, mais en même temps aussi un cachet assuré d'utilité pratique. Ainsi en est-il de cet omnibus à patins dont nous donnons le dessin d'après un croquis pris au plus fort de l'hiver dans les rues de New-York. Quelques-uns de ces omnibus, traînés par six chevaux, peuvent contenir jusqu'à quarante voyageurs. Leur apparition, on le comprend, n'est que momentanée, car c'est seulement dans les temps de neige abondante et de verglas qu'on les substitue aux omnibus ordinaires montés sur roues. Pour être assez restreint sous un climat tel que le nôtre, l'usage des omnibus à patins n'en serait certainement pas moins vivement apprecié chez nous aux époques de grandes gelées. Avis aux entrepreneurs aventureux.

F. R.

## CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Régénération du cristallin de l'œil. — M. Milliot et ses expériences. — L'art de se choisir des lunettes. — Les racines aerifères des jussiées. — M. Martins. — Quelques industries parisiennes. — Les cendres d'orfevre. — Le papier de verre. — La chasse aux vipères.

Les derniers numéros des *Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences* contiennent quelques communications de nature à exciter la surprise et a déconcerter les idees reçues.

Qui de mes lecteurs se doute, par exemple, que le cristallin de l'œil d'un animal, et même d'un homme, peut se reproduire lorsqu'il a été complétement extrait de sa cavité?

Voilà cependant ce que M. Robin est venu proclamer, d'après les expériences faites par M. Milliot qui a tour à tour aveuglé et rendu à la vue des lapins, des chiens, des chats et des beliers préalablement aveuglés par lui; ajoutons bien vite qu'il chloroforme ces animaux avant de les opérer.

Toutefois, les cristallins, pour qu'ils puissent se reproduire, ne doivent pas être totalement extraits, et ils ne naissent, ou du moins ils ne renaissent avec plus de facilité et de promptitude que si l'on a laissé contre la face externe de la capsule qui le contient des couches corticales de cet organe.

Ils ne se reconstituent jamais dans leurs premières proportions et ne dépassent guère la moitié de leur volume normal.

Par malheur jusqu'ici rien ne donne encore la certitude qu'on puisse bientôt appliquer aux yeux des personnes atteintes de cataracte le moyen de remplacer un cristallin hors de service pour un cristallin neuf.

M. Milliot pense qu'à l'exception d'un petit nombre d'aveugles jeunes, il ne faut pas espérer de longtemps arriver à un résultat qui serait si heureux. Cependant il signale un phenomène qui pourrait laisser quelques heureux doutes à ce sujet; c'est que parfois des malades atteints de cataracte et opérés finissent par voir parfaitement sans les lunettes dont le verre remplace pour eux le cristallin enlevé de leur œil. Ils doivent sans doute cette guérison inespérée à la reproduction dont je vous entretiens.

De ces observations à la méthode de se choisir des lunettes la transition est toute naturelle.

Cette méthode est de M. Colombi et a été présentée avec une approbation absolue par M. Babinet; la voici :

On ne sait encore comment determiner d'une manière certaine les numéros de verres convenant à tel degré de myopie ou de presbytie. Les opticiens en sont reduits à des tâtonnements vagues. Ces tâtonnements ne donnent que des résultats approximatifs ayant souvent pour conséquence l'emploi de lunettes d'un numero trop fort ou trop faible, et amenant parfois des accidents graves et des maladies qui peuvent conduire à la cecité.

Frappé de ces inconvénients, M. Colombi s'est préoccupé depuis longtemps de trouver un moyen pratique de déterminer avec exactitude le foyer de la lentille qu'il convient d'employer, et voici ce qu'il propose :

Au moyen d'un instrument très-simple et d'un usage commode, qu'il appelle *indicateur de la vue*, il determine d'une manière certaine la force visuelle ou la distance de vision.

Cet instrument consiste en une plaque percée d'une ouverture qui permet aux rayons visuels de la traverser et sur laquelle se trouve fixé un ruban.

On place une seconde plaque portant des caractères d'imprimerie d'environ un millimètre en face de la première, de manière à glisser sur le ruban.

Pour mesurer la distance des visions, il suffit de tenir près de l'œil l'ouverture de la plaque et de regarder à quelles distances minimum et maximum on peut voir réellement les caractères gravés sur la seconde plaque.

Les divisions inscrites sur le ruban indiquent les distances maximum et minimum qu'il s'agit de connaitre; la moyenne est la distance de vision distincte, c'est-à-dire celle qui permet de lire ou de travailler un certain temps sans fatigue, car il reste assez de force en réserve pour pouvoir approcher ou eloigner l'objet ou le livre, selon leurs dimensions ou l'intensite de la lumière

En se servant de l'*indicateur de la vue* on reconnait, ce qui du reste est conforme à l'experience, que pour une vue normale dans toute sa force visuelle, la distance minimum varie de dix à quinze centimetres, et la distance maximum de cinquante à cinquante-cinq centimètres.

On remarque aussi que, plus on avance en âge, plus le point minimum s'éloigne; lorsqu'il atteint trente-cinq centimètres la vue est devenue presbyte.

Dans le cas de myopie, au contraire, les distances minimum et maximum sont plus rapprochées, ce qui explique la facilité que possèdent les myopes de distinguer de près les plus petits details, et la difficulte qu'ils éprouvent à voir les objets éloignés.

La distance de vision étant déterminée, le degré de myopie sera le foyer ou le numero du verre devant ramener au foyer normal.

Le numéro est indiqué au moyen d'une table calculée pour les distances.

Ainsi, supposons une myopie dont la distance de vision minimum est de neuf centimètres, et la distance maximum dix-neuf centimètres, la vision distincte sera à quatorze centimètres, ou, pour parler le langage des opticiens, cinq quarts de pouce. Le foyer de la lentille indiqué par la table pour ramener la vue à un foyer normal, sera neuf pouces. La myopie sera donc au neuvième degré.

Pour une vue presbyte un peu avancée, les caractères moyens ne peuvent plus être distingués, et *a fortiori* les petits; il en résulte qu'aucune formule ne saurait être employée pour calculer le numéro des verres propres à ramener la vue presbyte à un foyer normal.

Pour y suppléer, M. Colombi a réuni sur une feuille une série de caractères de differentes dimensions, au moyen desquels on peut déterminer le degré d'affaiblissement de la vue, et, par suite, le foyer des verres qu'il convient d'employer.

M. Ch. Martins vient de publier un nouveau mémoire qui complète ce que je vous ai déjà conté des racines aerifères ou vessies natatoires des plantes du genre Jussiæa et particulièrement de la *jussiée rampante*.

Ces racines offrent cette particularité que certaines d'entre elles, qu'elles flottent à la surface de la vase ou qu'elles s'y trouvent implantées, restent grêles, tandis que d'autres acquièrent sous l'eau une forme tout a fait différente.

Elles y deviennent épaisses, cylindriques ou coniques, et pour cela elles developpent leur tissu cellulaire cortical en une masse spongieuse et pleine d'air.

En même temps elles restent assez courtes, se dirigent de bas en haut et passent en outre à l'état de corps blanchâtres ou rosés, mous et légers, qui soutiennent dans l'eau les portions immergées de la tige, et qui remplissent de cette manière la fonction de vessies natatoires.

L'étude anatomique de ces organes singuliers y fait reconnaître la même structure que dans les racines normales, à cela près que l'épiderme s'est detruit et que le tissu cellulaire est devenu lacuneux en s'hypertrophiant.

Quatorze analyses de l'air contenu dans ce tissu, faites par M. Moitessier, ont appris qu'il se compose en moyenne de quatre-vingt-sept parties d'azote et de treize d'oxygène pour cent, et que cette composition est indépendante de celle de l'air dissous dans l'eau ambiante.

Un de mes amis, un Allemand, vient de me décrire quelques-unes des industries qui s'exercent à Paris et dont nous autres Parisiens nous ne soupçonnons pas l'existence.

Qui de nous, par exemple, sait qu'il y existe un commerce de poussiere, de veritable poussière, je ne joue pas sur les mots, foulee aux pieds, balayee et ramassée sur des dalles d'ateliers. Il est vrai que se sont des ateliers de bijoutiers et d'orfevres.

On désigne cette poussière sous le nom de *cendres d'orfévre.*

Pour en extraire le métal précieux qu'elle contient, on commence par la piler et par la passer dans un tamis placé dans l'eau.

Cette opération terminée, on laisse déposer les cendres, on jette l'eau, et l'on place le residu dans un tonneau percé de petits trous et qui laisse écouler ce qu'il reste de liquide.

Ces cendres bien dessechées, on les brûle, on les reduit en cendres, on les traite par le mercure, on les soumet à la chaleur sous l'influence d'agents chimiques, tels que le soufre, le chlore, le carbone, et elles forment avec ces différentes substances des combinaisons plus ou moins solubles.

On traite ensuite ces combinaisons et on retrouve l'or et l'argent qu'elles contenaient.

Tous les jours on voit employer le *papier à polir*, le *papier de verre*, comme l'on dit vulgairement, et cependant sait-on par quels procedés on donne à ce papier des surfaces plus ou moins rugueuses et régulières dans leur grain?

D'abord, on moud le verre et on regularise la grosseur de ses grains en les faisant passer à travers divers tamis en toile métallique dont les ouvertures sont plus ou moins grandes; tout l'appareil est clos de façon à ce que la poussière de verre ne s'échappe point au dehors et ne nuise pas aux travailleurs.

Une machine exécute à la fois l'encollage, l'application de la poudre et la pression. Le papier est roule sur un cylindre et appelé par un autre petit cylindre en fer qui le fait parvenir sur un *doublier sans fin* commande par deux rouleaux dont l'un reçoit le mouvement imprime par le mécanisme d'encollage. Ce dernier se compose principalement d'un *réservoir*, d'un *appareil d'écoulement* et d'un *distributeur* pour l'application de la colle.

Le *réservoir* est un vaisseau en cuivre ou en zinc, à double paroi formant un bain-marie sous lequel on fait bouillir constamment de l'eau pour maintenir la colle à une temperature suffisamment élevee et uniforme.

Au-dessus de ce vaisseau se trouve un tuyau horizontal mis en communication par trois tuyaux verticaux avec l'interieur du reservoir.

Le tuyau horizontal est muni d'un certain nombre de robinets suffisamment proches les uns des autres. Une tringle l'ouvre et le ferme en même temps et sert à regler ou à suspendre l'écoulement de la colle.

Cette colle descendra goutte à goutte dans le distributeur.

La bande, enduite de colle, passe ensuite sous un tamis, qui se compose d'un tambour tournant revêtu d'une toile métallique.

On soumet alors le papier à une pression légère exercée par un cylindre et destinée à faire pénétrer un peu les grains dans la colle.

Le papier séché, on le passe de nouveau dans la même machine, afin de l'encoller une seconde fois. Cette opération est nécessaire pour accroître l'adhérence des grains, mais elle n'exige qu'une colle très-faible. On fait sécher encore le papier, on le coupe et on le soumet à l'action d'une forte presse à vis.

Voici, pour Paris, deux des fabrications sur des milliers que mon jeune ami a étudiées *de visu;* mais il a découvert, le printemps dernier, dans le département de la Haute-Marne, une industrie bien autrement inconnue.

L'administration de ce département consacre chaque année une somme de 25,000 francs en primes de 25 centimes données par tête de vipère.

Une femme seule prélève sur cette somme 16 à 1,800 fr. et n'emploie d'autre arme contre les redoutables reptiles qu'une simple baguette de noisetier; elle connaît parfaitement les lieux hantés par les vipères et va les y relancer, la plupart du temps les jambes et les pieds nus. D'un coup sec elle frappe et brise le corps du reptile venimeux, lui coupe la tête et place ce trophée dans un sac de toile qu'elle porte à sa ceinture. Voilà vingt ans qu'elle chasse ainsi; jugez ce qu'elle a détruit de vipères, et combien ces bêtes redoutables se multiplient, puisque le nombre n'en paraît diminuer malgré une guerre si acharnée.

Le rival de cette femme est un paysan qui ne gagne guère que 1,400 fr.; il se sert d'une petite fourche. Viennent ensuite en foule d'autres chasseurs qui se font, qui 200 francs, qui plus, qui moins. Il n'en résulte pas moins que bon an, mal an, on tue dans le département de la Haute-Marne cent mille vipères.

L'ancienne thérapeutique tirait beaucoup de médicaments de la vipère, telle que de la graisse pour les entorses, des pilules contre la toux, et un bouillon fait avec le corps entier, bouillon regardé comme un excellent tonique. Aujourd'hui on a renoncé à ces remèdes, après les avoir regardés pendant des siècles comme héroïques.

Jusqu'à présent enfin la chimie n'a pu dire le plus petit mot satisfaisant sur les causes de l'action violente et parfois mortelle du venin de la vipère.

Elle a constaté qu'au moment où le reptile vient de le sécréter, il est « d'une couleur jaunâtre, que sa saveur, d'abord « faible, laisse dans l'arrière-bouche une âcreté insuppor- « table; mis dans l'eau il y va au fond; si on le mêle à « cette eau, il la blanchit légèrement; jeté sur des charbons « ardents, il ne brûle pas; il n'est ni acide, ni alcalin; en se « desséchant il jaunit, prend un aspect gommeux et forme « des espèces d'écailles. »

Voilà qui est bien; mais le poison, en quoi consiste-t-il? car je sais vingt substances végétales ou animales d'une analyse semblable à celle-là.

La science informe; repassez dans un siècle ou deux.

S. HENRY BERTHOUD.

## CÉRÉMONIE DU SALAMLIK

### A CONSTANTINOPLE

Le *Baïram* suit, dans le calendrier des fêtes musulmanes, les grands jeûnes du Ramadan, à peu près comme la fête de Pâques vient chez nous après le carême. L'analogie toutefois n'existe pas pour les dates, le Baïram tombant vers la fin de février.

Une des principales cérémonies qui caractérisent cette fête à Constantinople est celle du *salamlik* ou salamalek, espèce de baise-main — à la main près qui est remplacée par une écharpe — auquel tous les grands dignitaires sont conviés pour présenter leurs respects au sultan. La réception a lieu dans une des cours qui précèdent l'entrée du sérail, et où le public, en grande partie composé des ambassades étrangères, n'est admis que sur la présentation de cartes. Le sultan, qui s'est rendu en procession dès le lever du soleil à l'une des principales mosquées de Constantinople, doit prendre place sous une espèce de kiosque ou de grand auvent qui abrite la grande porte du sérail. Son approche est annoncée par un bruit de trompettes auquel se mêle le grondement lointain des salves d'artillerie. Il arrive seul à cheval suivi des pachas à pied jusqu'au divan preparé pour le recevoir. Ce divan, qui repose sur un riche tapis de satin cramoisi, est recouvert lui-même d'un drap d'or bordé de pourpre.

Tandis que la musique va prendre place à l'extrémité de la cour qui fait face au sultan, ses gardes du corps se rangent en demi-cercle autour de lui. Les gardes du corps se recrutent parmi les jeunes gens des plus nobles familles dans les diverses contrées soumises à la Sublime-Porte. Ce sont des Albanais, des Grecs, des Arabes, des Égyptiens, des Serviens, des Monténégrins et des Circassiens, tous revêtus de leurs costumes nationaux : manteaux de velours, pantalons de satin, jaquettes couvertes de broderies dont le vif éclat contraste avec la sévérité des redingotes noires des pachas, relevées seulement par leurs galons d'or et leurs décorations. Tout le monde, à l'exception du sultan, porte des gants de peau blancs; car c'est un point d'étiquette d'avoir les mains couvertes en sa presence.

A la droite du souverain, un officier tient l'écharpe rouge brodée d'or où les grands dignitaires viennent successivement poser leurs lèvres. Les pachas de l'ordre Osmanie paraissent les premiers. Leur décoration consiste en une étoile au chiffre royal, et ils portent, en outre, un large ruban bleu de ciel en travers de la poitrine. Ils s'avancent les uns après les autres, ayant soin de faire d'abord le tour du tapis pour venir se placer en face du sultan; puis, après s'être incliné en portant la main tour à tour à leur cœur et à leur front, ils marchent à lui, saluent une fois encore, baisent l'écharpe et vont se former en ligne à la droite du kiosque.

Après eux vient le scheik-ul-islam, qui est le souverain pontife mahométan. Il est vêtu d'une longue robe blanche bordée d'un galon d'or et porte l'ordre de l'Osmanié tout en diamants. Deux officiers marchent à ses côtés pour le soutenir, moins à cause de son grand âge que par marque de respect. Il est le seul que le sultan daigne recevoir debout. Le grand prêtre se contente de saluer le souverain sans baiser l'écharpe; puis, revenant se placer devant lui, il le benit, formulant une courte prière, et tout le monde l'imite en levant les mains étendues.

A la suite du scheik-ul-islam apparaissent les *imans* ou prêtres; d'abord ceux qui sont vêtus de vert, la couleur du prophète, puis ceux vêtus de gris, enfin les imans vêtus de pourpre et de bleu. Ils ont le front ceint de bandelettes d'or et traînent derrière eux de longues robes flottantes. Aux imans succèdent enfin environ deux cents pachas et beys qui continuent la même cérémonie que les precédents et se rangent en demi-cercle devant les gardes du corps. Quand tous ont fini de défiler, le sultan se lève et les vivats de l'assistance terminent cette brillante, mais longue, fatigante et plate cérémonie.

L. DE MORANCEZ.

## UNE SOIRÉE DANS LA FORÊT NOIRE

On voit, d'après cette charmante pastorale de M. C. Böttcher, que la région nommée Forêt Noire n'est pas toujours aussi sombre que cette designation semble l'indiquer. L'artiste, né sur les bords du Rhin, a vécu longtemps sur les rives fleuries de la Lahn, dans les vallons pittoresques du Taunus et dans la contrée qui a inspiré le tableau que nous publions aujourd'hui d'après l'original exposé au musée de Leipzig.

Les maisonnettes du village s'abritent sous les grands arbres. C'est l'heure du repos; les habitants sont rassemblés autour de la fontaine; une jeune fille s'abandonne à ses pensées pendant que l'eau remplit son baquet; un beau gars, au teint bruni, portant sa hache de bûcheron sous le bras, lui jette un tendre regard; des marmots se livrent à leurs ebats autour de l'auge de la fontaine. Plus loin, un paysan rentre au logis, où il est joyeusement accueilli par sa femme, sa petite fille et son chien. Au delà, apparaît un berger ramenant son troupeau.

La scène est dominée par une montagne, dont les derniers rayons du soleil dorent encore la cime.

Voilà la vie des champs rendue avec un sentiment poétique qui ne dénature point toutefois le sentiment du vrai. N'est-ce pas là l'éloge le plus juste que l'on puisse faire du talent du peintre?

H. VERNOY.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

## EN CIRCASSIE

(Suite [1].)

La troupe qui venait à nous se composait d'un prince tatar et de sa suite. Le prince pouvait avoir trente ans. Les deux noukers qui le suivaient portaient chacun un faucon sur le poing.

Un peu plus loin, nous distinguâmes une autre troupe, qui suivait le même chemin que nous. Comme elle se composait de charrettes et de fantassins marchant au pas, nous gagnâmes sur elle, et la rejoignîmes bientôt.

Ceux à qui ces fantassins servaient d'escorte étaient des ingénieurs se rendant à Temirkhan-Choura pour bâtir une forteresse.

On serre de plus en plus la ceinture de Schamyl, qu'on espère finir par étouffer dans quelque étroite vallée.

En arrivant à Kasafiourte, nous allions nous trouver à une demi-lieue de ses avant-postes, à cinq lieues de sa capitale.

Depuis Kislar, le chemin, comme le paysage, changeait complétement d'aspect : au lieu d'être uni et tracé en ligne droite, comme celui qui nous avait conduits d'Astrakan à Kislar, il était plein de détours nécessites par ces mouvements de terrain que l'on rencontre toujours à l'approche des montagnes, et n'était plus que montées et descentes. Seulement, montées et descentes etaient si rapides, si encombrées de pierres, qu'un cocher européen eût jugé la route impraticable, et fût revenu sur ses pas, tandis que notre hiemchik, sans s'inquieter des essieux de notre tarantasse et des vertèbres de nos corps, lançait, à chaque descente, ses chevaux à un tel galop, que, du même élan, ils se trouvaient remontés de l'autre côte.

Plus la descente était rapide, plus, de la parole et du fouet, notre hiemchik pressait ses chevaux.

[1] Voir les numéros 558 à 643

Il faut avoir une voiture de fer et un corps d'acier pour résister à de pareilles secousses.

Vers deux heures de l'après-midi, nous aperçûmes Kasafiourte. Notre hiemchik redoubla de vitesse; nous passâmes la rivière Garah-Sou à gué, et nous nous trouvâmes dans la ville.

A quatre ou cinq verstes de Kasafiourte, nous avions dépêché un de nos Cosaques, pour s'enquérir de notre logement. Nous le trouvâmes en entrant dans la ville. Il nous attendait avec deux jeunes officiers du régiment de Kabardah, qui, ayant su que c'etait pour moi que l'on cherchait un gîte, n'avaient pas voulu permettre au Cosaque d'aller plus loin, et avaient déclaré que nous n'aurions pas d'autre logement que le leur.

Il n'y avait pas moyen de refuser une offre faite de si bonne grâce. Ils avaient déjà déménagé leurs effets des deux plus belles chambres pour nous les donner.

J'en pris une; Moynet et Kalino s'établirent dans l'autre.

Ils étaient au désespoir que le prince Mirsky ne fût point à Kasafiourte. Mais, en son absence, ils ne doutaient pas que le colonel ne fît pour nous ce qu'eût fait le prince.

La question était de se procurer des chevaux jusqu'à Tchiriourth. A Tchiriourth, je devais trouver le prince Dondukof-Korsakof, dont le nom et la courtoisie m'etaient connus. J'avais eu, à Florence, un duel avec son frère, mort depuis en Crimée, et c'était, grâce au caractère chevaleresque du prince, une raison de plus d'être sûr de son bon accueil.

Je me brossai la tête, tandis que l'hiemchik d'un de nos officiers brossait ma veste et mes bottes; et, accompagné de mon ami Kalino, je me rendis chez le lieutenant-colonel.

Le lieutenant-colonel était sorti. Je lui laissai mon nom.

J'avais remarqué, en face de la maison du lieutenant-colonel, un fort beau jardin, qui, aux cygnes, aux demoiselles de Numidie, aux hérons, aux cigognes et aux canards qui le peuplaient, me parut être une espèce de jardin des plantes.

La porte, à claire-voie, n'était point fermée, mais seulement poussée contre les supports. Je l'ouvris et j'entrai dans le jardin.

A peine y étais-je, qu'un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, vint à moi.

— Vous devez être M. Dumas? me demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Je suis le fils du général Grabbé.

— Qui a pris Akoulgo?

— Le même.

— Je vous en fais mon compliment.

— Votre père, autant que je puis me le rappeler, a fait dans le Tyrol ce que le mien a fait dans le Caucase. Cela doit nous dispenser de toute cérémonie.

Je lui tendis la main.

— Je vous cherchais, me dit-il; je viens d'apprendre votre arrivée. Le prince Mirsky sera au desespoir de ne pas s'être trouvé ici. Mais, en son absence, vous permettez que nous vous fassions les honneurs de la ville.

Je lui dis alors ce qui m'arrivait, comment j'etais logé, et que je venais de faire buisson creux en allant chez le lieutenant-colonel.

— Avez-vous vu votre hôtesse? me demanda le jeune homme souriant.

— Ai-je donc une hôtesse?

— Oui. Vous ne l'avez pas vue? C'est une fort jolie Circassienne de Vladikavkas.

— Entendez-vous? Kalino.

— Si vous la voyez, continua M. Grabbé, tâchez de lui faire danser la lesghienne. Elle la danse d'une façon charmante.

— Vous aurez probablement, sous ce rapport, plus de puissance que moi, lui dis-je. Est-ce indiscret de vous prier de mettre cette puissance à ma disposition?

— Je ferai de mon mieux. Où allez-vous de ce pas?

— Je rentre.

— Voulez-vous que je vous accompagne?

— A merveille!

Nous rentrâmes.

Cinq minutes après, on nous annonça le lieutenant-colonel Cogniard. Le nom me parut de bonne augure : c'était celui de deux de mes amis.

Le présage ne m'avait pas trompé; si quelqu'un pouvait me consoler de l'absence du prince Mirsky, dont on m'avait tant parlé, et d'une si gracieuse façon, c'etait celui qui le remplaçait.

Il nous invita à ne nous inquiéter en rien de notre départ du lendemain. Tout le regardait : chevaux et escorte.

Le régiment de Kabarduh, commandé en premier par le prince Mirsky, en second par le colonel Cogniard, occupe le poste le plus avancé qu'aient les Russes sur le territoire ennemi.

Souvent les montagnards, même insoumis, demandent la permission de venir vendre leurs bœufs et leurs moutons à Kasafiourte.

Cette permission leur est toujours accordée; mais celle d'acheter, au contraire, leur est obstinément refusée.

Le jour même de notre arrivée, deux etaient venus, munis d'un sauf-conduit du lieutenant-colonel, et avaient vendu trente bœufs.

C'est du thé surtout qu'ils voudraient bien acheter; mais il y a défense absolue de leur en vendre.

Aussi, dans toutes les rançons, stipulent-ils, outre le prix de rachat, qu'il leur sera donné, à titre de prime, dix, quinze et même vingt livres de thé. Au reste, ils font des excursions jusque dans la ville : peu de nuits se passent sans qu'ils enlèvent quelqu'un.

Vers la fin de l'ete, des soldats et des enfants se baignaient dans le Garah-Sou. Il était trois heures de l'après-midi; le

colonel se promenait sur le rempart.

Une quinzaine d'individus descendent dans la rivière, et font boire leurs chevaux au milieu des baigneurs.

Tout à coup, quatre d'entre eux allongent la main, attrapent deux petits garçons et deux petites filles, les jettent sur l'arçon de leur selle et partent au galop.

Aux cris des enfants, le colonel s'aperçoit de ce qui se passe et ordonne aux tirailleurs de poursuivre les Tatars.

Les tirailleurs sautent ou se laissent glisser à bas des remparts, et se mettent aux trousses des ravisseurs. Mais ceux-ci avaient déjà trop d'avance sur eux.

Seulement, un des petits garçons prisonniers mordit si cruellement la main de l'homme qui l'enlevait, que le Tatar le lâcha.

Une fois à terre, l'enfant ramasse des pierres et se défend.

Le Tatar lance son cheval sur lui, mais l'enfant glisse comme un serpent entre ses jambes.

Le Tatar lui tire un coup de pistolet et le manque.

L'enfant, plus adroit, l'atteint d'une pierre au milieu du visage.

Les tirailleurs approchaient. Le Tatar vit qu'il pouvait lui arriver malheur, s'il s'obstinait. Il tourna bride, abandonnant l'enfant, qui fut recueilli par les tirailleurs.

Les trois autres sont encore prisonniers; les montagnards ont d'abord demandé mille roubles pour eux trois; c'étaient des enfants de soldats : il n'y avait pas moyen de trouver mille roubles.

Il est défendu de racheter les prisonniers avec l'argent de l'État.

Mais les dames de Kasafiourte quêtèrent. La quête produisit cent cinquante roubles. On offrit les cent cinquante roubles aux montagnards, qui sont déjà descendus à trois cents.

Le lieutenant-colonel a la certitude qu'ils finiront par accepter.

Dans ces sortes de négociations, c'est d'habitude un Tatar de la ville qui sert d'intermédiaire. Celui du colonel Cogniard s'appelle Zalavat.

Chacun a ses espions; seulement, de part et d'autre, les espions pris et reconnus sont fusillés.

Dernièrement, un des espions du colonel fut pris; on le conduisit sur un petit monticule en vue du camp russe, et on lui cassa la tête d'un coup de pistolet.

On retrouvera le corps deux jours après, à moitié dévoré par les chacals.

C'est de Kasafiourte qu'a été envoyé à Schamyl le chirurgien-major Piotrovsky; c'est à une demi-lieue de Kasafiourte qu'a eu lieu l'échange des princesses.

Pendant que le lieutenant-colonel Cogniard nous donnait ces détails, on vint lui dire quelques mots à l'oreille.

Il se mit à rire.

— Permettez-vous, me demanda-t-il, que je reçoive chez vous la personne qui a affaire à moi? Vous serez témoin d'un détail de mœurs qui ne sera pas sans intérêt pour vous.

— Comment donc! repondis-je, faites entrer.

Une femme tatare, vêtue de manière qu'on ne lui vit que les yeux, descendit de cheval à la porte de la rue, et bientôt parut à celle de l'appartement.

Reconnaissant le colonel à son uniforme, elle alla droit à lui.

Le colonel était assis derrière une table.

La femme tatare s'arrêta de l'autre côté de cette table, ouvrit un petit sac qu'elle portait à la ceinture et en tira deux oreilles.

Avec le bout de sa canne, le colonel s'assura que les deux oreilles étaient bien deux oreilles droites. Il prit une plume, du papier et de l'encre, et donna un bon de vingt roubles.

Puis, en langue tatare :

— Chez le trésorier, dit-il en repoussant les deux oreilles du bout de sa canne.

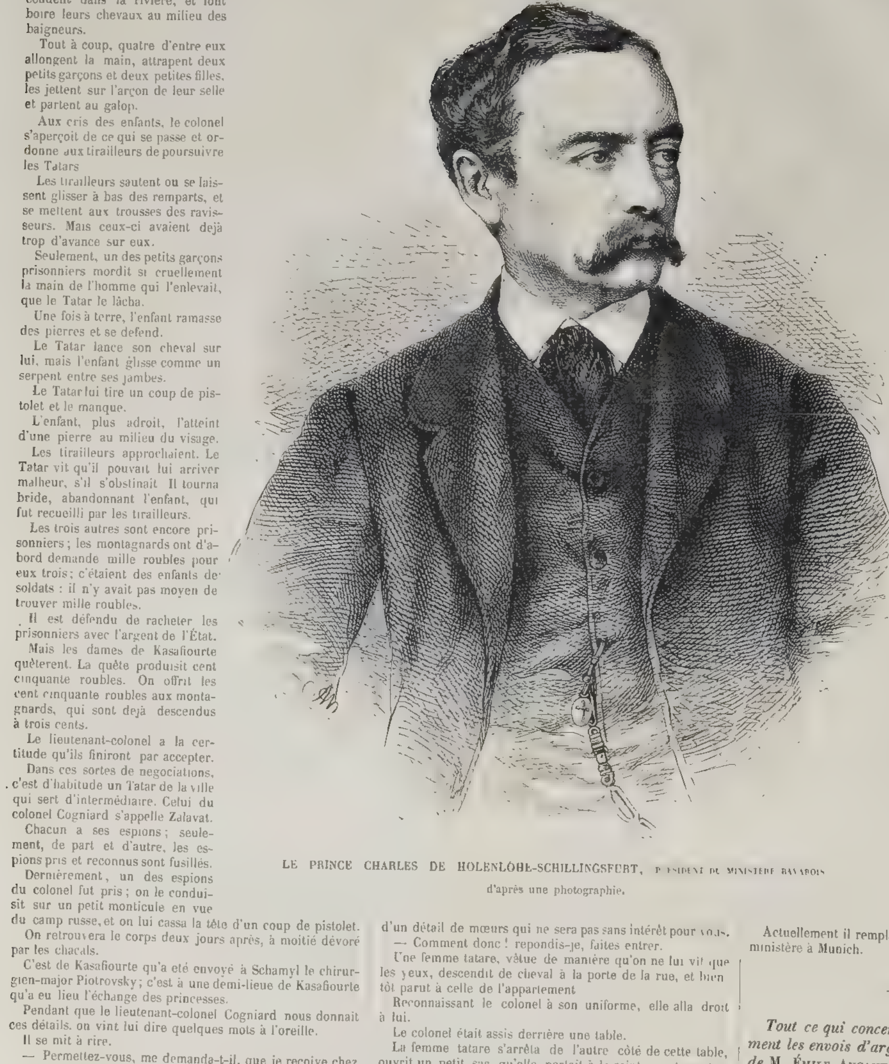
L'amazone remit les oreilles et le billet dans son sac, remonta à cheval et partit au galop, pour aller toucher les vingt roubles chez le trésorier.

Il y avait une prime de dix roubles par tête de montagnard coupée. Le prince Mirsky, à qui répugnaient sans doute ces sanglants trophées, décida qu'il suffirait d'apporter désormais l'oreille droite.

Mais il ne put obtenir de ses chasseurs de se conformer à cette innovation. Depuis qu'ils ont affaire aux Tatars, ils ont pris l'habitude de couper les têtes, et ils continuent, pretendant qu'ils ne connaissent pas leur droite de leur gauche.

ALEXANDRE DUMAS.

*(La suite au prochain numéro.)*



LE PRINCE CHARLES DE HOLENLOHE-SCHILLINGSFURT, PRÉSIDENT DU MINISTÈRE BAVAROIS

d'après une photographie.

## LE PRINCE DE HOHENLOHE

Le prince Charles-Victor de Hohenlohe-Schillingsfurt, président du ministère bavarois, est né le 31 mars 1819. Il reçut sa première éducation dans les écoles prussiennes et suivit les cours des universités de Gœttingue, Heidelberg et Bonn. Il se voua d'abord au service du gouvernement de Berlin, mais il le quitta à l'époque où il fut investi de la seigneurie de Schillingsfurt, dans la Franconie bavaroise. Cette seigneurie lui fut cédée par son frère, le duc de Ratibor, après la mort du prince Philippe-Ernest. Le prince Charles de Hohenlohe devint en même temps conseiller d'État héréditaire, et inaugura ainsi sa carrière politique.

En 1848, l'archiduc Jean, vicaire de l'empire, lui confia plusieurs missions à Rome, Florence et Athènes. Son absence se prolongea plus d'une année.

Actuellement il remplace M. de Pfordten comme chef du ministère à Munich.

X. DACHÈRES.

*Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M.* ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers illustré.

## ECHECS

SOLUTION DU PROBLÈME Nº 41.

*Pour la Notation, voir le Nº 575 de l'Univers illustré*

| BLANCS | NOIRS |
|---|---|
| 1 T. 3ᵉTD | 1 R. 5ᵉCD (A, B) |
| 2 D 8ᵉTD | 2 R. 5ᵉFD (1) |
| 3 D. 4ᵉR éch. m. | 3 . . . . |
| (1) | |
| 2 . . . . . . . | 2 P. 5ᵉFD |
| 3 D. 8ᵉFR éch. m. | 3 . . . . . . |
| (A) | |
| 1 . . . . . . | 1 R. 5ᵉD |
| 2 R. 7ᵉD | 2 Un des pions joue. |
| 3 D. 6ᵉD éch. m. | 3 . . . . . . |
| (B) | |
| 1 . . . . . | 1 P. 5ᵉCD |
| 2 D. case FR éch | 2 R. 4ᵉ ou 5ᵉD |
| 3 D. 3ᵉD éch. m. | 3 . . . . . |

Solutions justes : MM. E. Mirlin, à Marseille; Eugène Gérard; Émile Frau, à Lyon; commandant Tholer, à Nancy; A. Gouyer, et E. Damé; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; Chavanne, café Grangier, à Saint-Chamond; Mérieux; Léopold Susini, à Toulouse; H. Godeck, à Monaco; J. Planche, étudiant en droit, estaminet Tivollier, à Toulouse; T. M..., sous-lieutenant d'artillerie, à Metz, Jos. Sivering, ingénieur d'arrondissement, à Luxembourg; Mateo Zamora à Almeria (Espagne); A. Gautier, à Bercy; P. de M..., à Bourron; Floutier, à Asnières; Lequesne; Ch. Debout, à Essonne; Faysse père, à Beauvoisin.

C. P.

PROBLEME Nº 4[illegible].

COMPOSÉ PAR M. ROSENTHAL, DE VARSOVIE

NOIRS

BLANCS

Les Blancs jouent et font mat [illegible]

*(Envoyer les solutions dans la [illegible])*

EN VENTE CHEZ MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE :

*Galilée*, drame en trois actes, en vers, par François Ponsard, de l'Académie française. — Un beau volume in-8º cavalier. — Prix : 4 fr.

*Les Brebis galeuses*, comédie en quatre actes, par Théodore Barrière. — Un volume grand in-18. — Prix : 2 fr.

M. Gachard, l'éminent historien, vient de publier, chez Michel Lévy frères, une deuxième édition de son beau livre sur *Don Carlos et Philippe II*, orné d'un magnifique portrait de don Carlos, gravé sur acier, d'après l'original du musée de Madrid. Nulle part mieux que dans cet ouvrage la sombre figure du démon du Midi et celle de son étrange fils n'ont été expliquées, racontées, mises en relief; et nulle plume ne pouvait le faire avec plus d'autorité que celle de l'auteur, qui a si profondément fouillé dans les archives du règne de Philippe II. Au moment où l'œuvre nouvelle d'un grand compositeur ramène l'attention publique sur don Carlos, qui a déjà été le héros de tant de drames et de romans, les personnes curieuses de la vérité historique la trouveront lumineuse, éclatante, dans le remarquable travail de M. Gachard.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

EMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

DE L'ABONNEMENT
L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DEPARTEM. |
|---|---|---|
| . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| s . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| nois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

tranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Etranger, le port en sus suivant les tarifs




Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 626.
Samedi 23 Mars 1867.

Vente au numéro et abonnements
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

éâtre impérial de l'Opéra : *Don Carlos*, opéra en cinq actes, de Méry et Camille Du Locle, musique de G. Verdi. — Le Don Carlos de l'histoire et celui de la légende. — Caractère de Don Carlos d'après M. Gachard. — Ses instincts, ses bizarreries, ses cruautés. — Anecdotes curieuses. — Ce qu'il faut penser de sa mort. — Dureté de Philippe II. — Le libretto et le drame de Schiller. — Un singulier dénoûment. — La partition. — Les artistes : MM. Faure, Obin, Morère, David, Mmes Gueymard et Marie Sass. — Théâtre du Gymnase. *Les idees de Madame Aubray*, comédie en quatre actes, de M. Alexandre Dumas fils. — La nouvelle manière de l'auteur. — Premier aperçu sur la pièce. — Arnal, Mlle Deporte et Mme Pasca.

Il y a, comme je le rappelais utre jour, deux don Carlos : n brillant, chevaleresque, aux oles et généreux instincts, le rtyr de l'amour, le champion de umanité, le don Carlos de la ende et de la fiction poétique ; tre, disgracié de la nature, el, turbulent, vorace, borne ntelligence, demesuré d'orgueil, illant entre l'idiotisme et la fo- le vrai don Carlos, celui que us a revele dans ces derniers nps l'ouvrage si intéressant de Gachard[1].

près avoir lu ce livre, on est de de remercier Dieu d'avoir, une mort prematurée, epargne monde le règne d'un tel prince. Enfant, il mange le sein de ses rrices ; ses instincts feroces veillent avant son intelligence; rois ans il ne parle pas encore ; qu'il est en âge d'etudier, sa esse et son inapplication font le espoir de ses gouverneurs. Il colère, hautain, indocile, prodigue, non par générosité, mais caprice ou par gloriole. « Faible complexion, il annonce un caractère cruel. Un des traits qu'on de lui est que, lorsqu'on lui porte des lièvres pris en chasse d'autres animaux semblables, plaisir est de les voir rôtir nts. Tout en lui denote qu'il d'un orgueil sans egal... »

emprunte ces premiers traits à rapport de Badoaro, envoyé aordinaire de Venise à la cour spagne. Don Carlos avait alors ze ans. A cette époque se rattachent certaines anecdotes où se le dejà cette bizarrerie de caractère, pour ne pas dire plus, qui ne fera que se développer et s'accentuer davantage. « Un jour, raconte Tiepolo dans une de ses lettres, un marchand indien se rendit à Alcala pour lui montrer une perle d'une valeur de plus de trois mille écus. Don Carlos, l'ayant prise en ses mains, enleva petit à petit avec les dents l'or dans lequel elle était enchâssée, et l'avala, au grand désespoir de l'Indien, qui ne la recouvra que trois jours après. « *Passati tre giorni inanzi ch' el principe rendesse la perla.* »

[1] *Don Carlos et Philippe II*, par M. Gachard, avec un portrait d'après Sanchez lo. — Paris, Michel Lévy.



LA PRINCESSE SOPHIE-CHARLOTTE DE BAVIÈRE, d'après une photographie de M. J. Albert.

Voir page 187.

Un accident terrible vient ebranler encore ce cerveau déjà si débile. Don Carlos s'était pris d'affection pour une des filles du concierge du palais. Les rendez-vous avaient lieu dans le jardin, où l'on descendait par un escalier dérobé, obscur et fort roide. C'est là que don Carlos se laissa choir une après-dînée qu'il avait profité pour s'échapper de la surveillance de ses gardiens. La tête porta sur les degrés. La blessure que le prince s'était faite, et dont M. Gachard nous donne un *fac-simile*, était énorme, elle mit ses jours en danger et on ne put le sauver qu'en pratiquant l'opération du trépan.

L'ouvrage de M. Gachard contient plusieurs portraits de don Carlos, traces par divers diplomates que leurs cours respectives avaient chargés d'étudier de près celui qui, selon toute probabilité, devait hériter de la monarchie espagnole. Je choisis dans le nombre celui de Tiepolo, empreint de cette sagacité qui a de tout temps caractérisé les actes de la chancellerie vénitienne :

« Le prince don Carlos est très-petit de taille. Sa figure est laide et désagréable. Il est de complexion melancolique : c'est pourquoi il a, pendant trois ans, presque sans interruption, souffert de la fièvre quarte, avec aliénation d'esprit parfois, accident d'autant plus notable chez lui qu'il paraît en avoir hérité de sa bisaïeule. Par suite d'une aussi longue maladie, mais plus encore du mal très-dangereux qu'il a eu dernièrement, il est demeure extrêmement faible et languissant... Lorsqu'il est passé de l'enfance à la puberté, on ne l'a vu prendre plaisir ni à l'étude, ni aux armes, ni à l'équitation, ni à d'autres choses vertueuses, honnêtes et plaisantes, mais seulement à faire le mal... Il est ferme, obstiné même dans ses opinions. Il parle avec difficulté et lenteur, et ses paroles manquent de suite. »

L'ambassadeur de l'empereur, le baron de Dietrichstein, le représente, au physique, le teint blanc et les traits réguliers, mais d'une pâleur excessive, une des épaules plus haute que l'autre et la jambe droite plus courte que la gauche. Brantôme, qui le vit vers la même époque, lui trouva « bonne grâce, encores qu'il eût son corps un peu gasté. » Son témoignage est moins favorable au caractère et à la conduite du prince. C'est lui qui raconte l'anecdote des bottes que don Carlos contraignit un malheureux cordonnier à manger sous ses yeux. Il le montre encore battant le pavé, la nuit, dans les rues de Madrid, embrassant de force les femmes « même les plus grandes du pays, » les insultant et les traitant comme

des prostituées. « Bref, ajoute-t-il, il estoit le fléau de toutes, fors de la royne que j'ai veu qu'il honoroit fort et respectoit, car, estant devant elle, il changeoit du tout, d'humeur et de naturel, voire de couleur. Enfin il estoit un terrible masle. »

Terrible en effet. Il battait et souffletait ses gentilshommes, les menaçait de poignard pour une parole qui lui avait déplu, ordonnait de mettre le feu à une maison et d'en tuer tous les habitants, à cause de quelques gouttes d'eau qui avaient été, par mégarde, jetées d'une fenêtre alors qu'il passait. Sa rage n'épargnait même pas les animaux. Un jour il s'enferma pendant cinq heures dans ses écuries, et, quand il en sortit, une vingtaine de chevaux étaient tout sanglants de ses mauvais traitements. Jetez un pareil furieux dans les ivresses du pouvoir absolu, et vous avez un Commode ou un Caligula.

Voilà ce qui ressort pour moi des documents réunis par M. Gachard, et j'avoue avoir peine à me rallier aux conclusions anodines de Brantôme que notre historien, — par cette indulgence habituelle des biographes pour leurs héros, — semble partager dans une certaine mesure, à savoir — « qu'après que ce prince eust bien getté sa gourme comme ces jeunes poulains, et passé tous ses grands feux de première jeunesse, il se fust rendu un très-grand prince et homme de guerre et homme d'Estat. »

Et pourtant, il est un côté par lequel il m'intéresse encore, c'est par sa fin lamentable et résignée. Quel spectacle que celui de ce jeune homme de vingt-trois ans, de ce prince qui déjà se trouvait à l'étroit dans l'Espagne, devant qui s'ouvrait un avenir de grandeur et de gloire, enseveli au fond d'une prison, appelant la mort et l'acceptant comme une délivrance ! Dites que son sort était mérité, qu'il avait été un fils ingrat et un prince rebelle ; mais le châtiment n'a-t-il pas ici dépassé le crime ? Et puis, voyez-le à ses derniers moments : le malheur l'a comme transfiguré, l'approche de la mort a épuré son cœur, éclairci sa raison ; il benit ses ennemis, il implore le pardon de son père, il le conjure de venir le visiter, de lui accorder la faveur d'un regard... et le père implacable refuse. Tout à l'heure je me disais que c'était grand' pitié de ce roi qui, déjà au revers de la vie, avait vu tous ses rêves détruits, le sceptre qu'il tenait de ses ancêtres, l'épée qu'ils lui avaient remise pour la défense de l'Église et de la chrétienté tomber aux mains d'un misérable fou : je compatissais à ses douleurs et à ses misères; maintenant ce n'est plus lui que je plains; sa cruauté me fait horreur; du jour où de victime il se fait bourreau, c'est ailleurs que vont mes sympathies.

Tel l'histoire nous peint Philippe II, tel Schiller nous le représente dans son drame célèbre. Quant au don Carlos, il est tout de fantaisie et n'a rien de commun avec le portrait que je viens d'esquisser. Le nœud de l'action est, on le sait, l'amour du fils pour la belle-mère, la reine Élisabeth. C'est une singularité, deux fois répétée dans la vie de Philippe II, que le père ait epousé une femme destinee à son fils. Est-il vrai que don Carlos ait été le rival de Philippe dans le cœur d'Élisabeth ? J'inclinerais à le croire, malgré l'opinion contraire de M. Gachard. Le fait, en tout cas, est assez sujet à discussion pour que Schiller, et après lui Mery et M. du Locle, se soient cru le droit de s'en emparer. Les auteurs de l'opéra sont allés plus loin; ils ont supposé que don Carlos et Élisabeth s'étaient rencontrés autrefois à Fontainebleau, et ils ont fait de cette entrevue le sujet d'un prologue très-ingénieusement disposé. Il n'y a rien là qui blesse la vraisemblance morale et dramatique, et je l'admets volontiers.

Je ne serai pas d'aussi facile composition pour le dénoûment.

Pourquoi, après avoir resserré jusque-là avec une remarquable habileté le drame de Schiller, ne pas l'avoir suivi jusqu'au bout? Que signifie cette apparition postiche de Charles-Quint venant arracher don Carlos aux mains de Philippe II ? Je ne relève pas ce qu'il y a d'audacieux à prolonger de quelques années la vie de Charles-Quint : ceci, je l'avoue, me touche médiocrement. Ce que je trouve plus grave, c'est d'avoir remplacé par un denoûment heureux une catastrophe consacrée à la fois par l'histoire et la poésie. Don Carlos n'est intéressant que par la grandeur de son infortune. Le sauver, c'est lui ôter sa raison d'être comme personnage dramatique. Vous figurez-vous, par exemple, Marie Stuart échappant à Élisabeth et se refugiant dans un couvent de carmelites?

Cette réserve faite, il faut reconnaître que toutes les parties saillantes de l'œuvre de Schiller ont été conservées et enchâssées avec beaucoup de bonheur dans le scenario offert par M. Du Locle à son collaborateur musical. Je dis M. Du Locle; car c'est à lui presque seul que, par la mort de Méry, est incombé le soin de mener à fin le livret commencé en commun. Dans l'accomplissement de cette tâche il a apporté à la fois le talent du poëte, le tact et l'expérience de l'homme du métier. Chaque scène est une situation musicale. L'intérêt est bien soutenu; l'action se deroule avec logique et clarté, les caractères se présentent nettement et tout d'une pièce : celui de Posa, debarrassé de ses déclamations humanitaires, gagne en franchise et en sympathie communicative. Les vers sont des plus remarquables : ils feraient honneur à un drame original, et l'on est tenté de regretter que cette poésie si distinguée soit réduite au rôle modeste et secondaire qui lui est assigné dans son mariage avec l'œuvre musicale.

Reste à apprécier celle-ci, et ce n'est pas là une besogne sans difficulte.

Il faut tout d'abord écarter le nom de l'auteur, chasser les souvenirs du *Trovatore*, de *Rigoletto*, de la *Traviata*, ne pas chercher dans *Don Carlos*, le Verdi violent, brutal, passionné, mais toujours saisissant par le jet et l'inspiration de l'idée mélodique. Ce Verdi-là n'existe plus : le compositeur que nous avons sous les yeux a rompu avec les formules de l'école italienne. Meyerbeer lui-même lui semble attardé : il incline avec Wagner vers la mélopée et la déclamation lyrique. Vrai ou faux, voilà son point de vue qu'il impose à la critique et qu'il nous faut accepter, sauf à discuter plus tard la valeur du système et du parti pris.

On comprend qu'une partition ainsi conçue ait dérouté les auditeurs du premier jour. L'Opéra était dans l'usage d'admettre à la répétition générale un public composé pour la plupart des personnes qui doivent assister à la première représentation : c'est ce qui avait eu lieu pour l'*Africaine* et pour *Roland*. Cette fois la repétition générale s'est faite à huis clos. Je crois qu'on a eu tort : une première audition eût donné le temps au public de se remettre de sa surprise, de se familiariser avec ces beautés d'un genre nouveau auxquelles son oreille n'était pas encore habituée, et, grâce à cette initiation, la vraie représentation eût gagné en chaleur et en eclat.

Et puis, quatre heures de musique, d'une musique sombre, massive, touffue, sauf quelques rares éclaircies, avec un ballet de dix minutes pour oasis! Quels nerfs assez solidement constitués pour résister à cet entassement de morceaux, la plupart du même poids et du même calibre! Songez que l'*Africaine* elle-même a dû jeter à la mer une partie de son bagage, et encore l'*Africaine* était-elle plus légère et variée.

Il suit de là que le premier acte, commencé de trop bonne heure, s'est trouvé presque entièrement perdu. Il y a ici pourtant une cavatine chantée par Morère et un duo entre don Carlos et Élisabeth, *L'heure fatale est sonnée*, qui eussent mérité d'être mieux écoutés.

Le second acte, qui nous montre Charles-Quint dans le cloître de Saint-Just, débute par un chœur de moines d'un beau caractère : le solo *Dieu seul est grand !* produit une impression profonde. Mais cette scène a l'inconvénient d'escompter celle du grand inquisiteur et les autres chœurs de moines que l'action doit amener plus tard. Le duo qui suit entre don Carlos et Posa : *Dieu, tu semas dans nos âmes*, a bien l'exaltation qui convient à l'amitié chevaleresque et fraternelle dont Schiller nous a laissé un si touchant tableau.

Le décor change à vue et nous représente la cour d'Élisabeth devisant sur le gazon, comme les dames florentines dans le *Décaméron* de Boccace. Ici se place la délicieuse chanson *du Voile*, que le public a redemandée à Mme Gueymard. C'est si bon un peu de mélodie ! Je lui préfère toutefois le terzetto qui suit, où Rodrigue amuse par des propos galants la princesse Éboli pendant que la reine lit en *a parte* la lettre de don Carlos, — inspiration d'une fraîcheur, d'une grâce et d'une delicatesse ravissantes. — Le duo d'Élisabeth et de don Carlos n'a pas la véhemence et la chaleur qu'exige la situation. Mais le compositeur se relève bien vite dans la scène de Posa et de Philippe; la peinture que fait Rodrigue de la misere des Flandres est une magnifique page dramatique.

Le ballet qui ouvre le troisième acte manque de couleur et de caractère. Le tableau suivant ne contient qu'une scène, un duo entre don Carlos et la princesse, qui se transforme en trio par l'arrivée de Posa. C'est un des meilleurs morceaux de la partition. La fureur de la princesse lorsqu'elle s'aperçoit que don Carlos aime la reine, le cri qu'elle jette : *Malheur sur toi, fils adultère*, sont traduits avec une rare énergie de haine et de passion.

Nous voici arrivés au troisième tableau, l'un des plus admirables qui soient au théâtre.

Une grande place à Valladolid, inondée de lumière. A droite la cathedrale, à gauche un palais. Dans le lointain une ligne de montagnes bleuâtres formant l'horizon. Un autoda-fé s'apprête; au chœur du peuple : *Ce jour est un jour d'allégresse*, répond le chant lugubre des moines qui conduisent au bûcher les condamnes du saint-office. Des fanfares annoncent le cortége royal. Toute la cour defile sur une marche triomphale et vient se ranger devant les marches de l'église, dont les portes s'ouvrent et laissent voir le roi en armure de combat et la couronne au front. Il s'avance sous un dais pour se joindre au cortége. Tout d'un coup, des hommes en deuil, les vêtements déchirés, viennent se jeter à ses pieds. Ce sont les deputés flamands que conduit don Carlos. Élisabeth joint ses supplications à celles de ces malheureux. Les moines grondent sourdement. Le roi reste inflexible ; ses paroles sèches et saccadées ont le froid du fer tombant sur le billot. Don Carlos intercède à son tour ; son père ordonne à Posa de lui faire rendre son épée. Le cortége se remet en marche sur une explosion formidable et grandiose formée par la reunion de tous ces chants divers. La flamme du bûcher s'élève : une voix céleste chante l'hymne du pardon et de la pitié :

> Volez vers le Seigneur, volez, ô pauvres âmes
> Allez goûter la paix près du trône de Dieu !

Ce puissant final, d'un effet grandiose, irrésistible, a électrisé la salle. Jamais Verdi ne s'était elevé aussi haut. Le succès dès lors était acquis et le quatrième acte n'a fait que le raffermir.

Le monologue de Philippe II, par lequel il débute, est nuancé avec un art merveilleux : c'est mieux qu'un morceau de musique, c'est un morceau d'histoire. J'en dirai autant du dialogue avec l'inquisiteur, mélopée sombre, sévère, sinistre même, à laquelle une note obstinée du basson prête un accent formidable et singulier. L'air de la princesse Éboli, *O don fatal et détesté*, est nerveux et énergique. Le duo de don Carlos et de Posa contient des parties touchantes : l'agonie de celui-ci, ses adieux à la mort doivent peut-être plus à l'artiste qu'au compositeur. Telle qu'elle est cependant, la scène est pathétique et produit une émotion profonde.

Au cinquième acte, mes souvenirs ne me rappellent qu'une belle phrase dans le duo entre Élisabeth et don Carlos, mais qui a le tort de rappeler, sans l'égaler, la situation finale de la *Favorite*.

On peut dire, sans rien exagérer, que Faure, dans le rôle de Posa, a atteint la perfection. Sa voix moelleuse et bien timbrée, la methode savante avec laquelle il la dirige, l'ampleur et la pureté de son style font de lui le premier chanteur de ce temps-ci.

Obin est le Geffroy de l'opéra. Nul mieux que lui n'excelle à composer un personnage historique. Son Philippe II semble un portrait d'*El Mudo* ou de Sanchez Coello. Il sait aussi, à force d'art, faire oublier les défaillances d'une voix qui n'en est plus à son printemps. M. Gachard nous apprend que Philippe II parlait si bas qu'on avait peine à l'entendre. Peut-être ce que je critique en M. Obin n'est-il de sa part qu'un trait d'observation.

M. Morère n'est pas, à coup sûr, le phénix des ténors. Il a cependant de précieuses qualités, dont il me semble que le public ne lui a pas assez tenu compte. Nous ne sommes pas tellement riches en ténors que nous ayons le droit de nous montrer si difficiles. Et après tout, en cherchant bien autour de moi, je ne vois pas, dans le personnel lyrique des théâtres parisiens, quel artiste aurait pu nous donner un meilleur don Carlos.

Jamais jusqu'ici Mme Gueymard n'avait déployé cette verve, cette chaleur, cet entrain. Charmante au premier acte, elle a fait preuve dans son trio du troisième acte et dans son air du quatrième, de qualités dramatiques de premier ordre.

Moins bien partagée par le compositeur, Mme Marie Sasse a su aussi, grâce à sa voix splendide, enlever de nombreux applaudissements.

David chante avec une véritable puissance sa partie du grand inquisiteur. On peut dire qu'en lui donnant son rôle à défaut de Belval, Verdi a joué ici à qui perd gagne.

~~~ N'attendez de moi aujourd'hui qu'un écho incomplet de cet immense succès, de ce long triomphe destiné à faire époque dans les annales du théâtre et qui s'appelle *les Idées de Madame Aubray*. Quand se produit une œuvre d'un tel talent, d'une telle portée littéraire et morale, ce n'est pas à quelques lignes seulement qu'elle a droit, mais à une étude développée qui en fasse comprendre toute la valeur, qui en signale toute l'importance, qui en accuse la portée et la durée. Mais ce que je puis constater, avant de commencer l'analyse sommaire qui va suivre, c'est l'enthousiasme, les larmes, l'emotion, le public en délire, appelant à grands cris Dumas fils, pour le remercier du plaisir si pur qu'il venait de lui donner. Ah ! cette fois l'envie n'a plus de prétexte, et je ne sais plus trop où elle trouvera à mordre.

Ne pouvant nier le génie de l'auteur, elle s'était jusqu'ici rabattue sur la question de moralité. Elle parquait l'auteur du *Demi-Monde* et de la *Question d'argent* dans le cercle des vices, des impuretés, des corruptions sociales. Cette barrière qu'elle mettait devant lui, Dumas fils l'a rompue d'une façon victorieuse. En agrandissant son domaine, il s'est élevé. Sa pièce nouvelle se meut dans les régions de la morale la plus pure et la plus haute. L'indulgence, la charité, toutes les vertus chrétiennes y parlent par la bouche de son principal personnage, et pour que tout soit en harmonie dans cette œuvre à part, la noblesse du langage répond à celle des sentiments, la manière brillante de Dumas fils a fait place à une sobriété de touche, à une eloquence simple et sévère où son talent se révèle sous une face nouvelle et inattendue. J'entendais dire en sortant : Ce n'est pas seulement une transformation, c'est un avénement. Le mot est juste et vrai.

Ceci dit, suivons la pièce pas à pas.

Nous sommes à Étretat, dans une de ces salles banales du casino où les baigneurs se rencontrent comme sur un terrain neutre Barantin, un vieux savant doublé d'un philosophe, est en train d'écouter les théories amoureuses de Valmoreau, un jeune cocodès, comme il n'hésite pas à se baptiser lui-même, en ajoutant que « c'est ainsi que ceux qui s'ennuient appellent ceux qui s'amusent. » Il s'amuse en effet, le jeune Valmoreau. A quoi? Je n'ai pas besoin de vous le dire : aux courses, aux petits théâtres, aux amours de passage, à tous les plaisirs coûteux et stériles de la vie inoccupée. Pour le quart d'heure, il s'attache aux pas d'une jolie inconnue qui l'intrigue singulièrement, et qu'il a surnommée Miss Capulet. Toutes les tentatives qu'il a faites pour savoir qui elle est se sont trouvées déjouées. La servante est restée impénétrable. Valmoreau n'a pas été plus heureux auprès d'un petit enfant de cinq ans, le fils de Mme Capulet. Lorsqu'il l'a interrogé, l'enfant lui a répondu : Maman s'appelle la princesse Blanche, papa le prince Noir, et moi, je suis le prince Bleu. — On comprend qu'après cela il n'est guère plus avancé.

Un excellent garçon, d'ailleurs, que Valmoreau, à part ses petits ridicules, se laissant volontiers railler par Barantin et ne marchandant pas les cinq louis que celui-ci lui demande pour une bonne œuvre.

Sa récompense ne se fera pas attendre : grâce à Mme Aubray, la complice en bienfaits de Barantin, il pourra voir et étudier de plus près la mystérieuse inconnue.

Je viens de nommer Mme Aubray. La voici qui paraît; c'est une veuve de quarante-deux ans, assez belle encore pour que son fils Camille, qui en a vingt, puisse lui dire sans flatterie : On te prend pour ma sœur.

Mme Aubray n'a jamais voulu se remarier; elle pense que l'amour ne se donne qu'une fois : le sien est devenu charité. Mme Aubray est une chretienne dans la plus large acception du mot; elle prêche, je me trompe, elle pratique la rédemption des âmes : elle relève les faibles, console les affligés comme cet excellent Barantin que sa femme a abandonné et qui a trouvé près de Mme Aubray le refuge et le
~~~

ılut, en même temps que sa fille Lucienne trouvait en elle ne seconde mère. Le monde a bien un peu chuchoté ; mais ᵐᵉ Aubray n'en a pas moins continué son pieux apostolat, . la calomnie elle-même a dû désarmer devant cette vertu chaste et si fière.

Un hasard de voisinage, de la musique prêtée, a mis ᵐᵉ Aubray en rapport avec Mme Capulet. La jeune femme st triste, réservée; Mme Aubray soupçonne qu'il y a là, eut-être, quelque infortune à soulager, quelque blessure à uérir : elle l'interroge avec intérêt et apprend d'elle qu'elle st restée veuve avec un enfant de cinq ans. Cette simili-ıde de situation redouble encore sa sympathie pour l'incon-ue, et dans l'espoir de l'amener à une confidence, elle l'in-te à venir le soir prendre le thé chez elle.

A peine s'est-elle éloignée qu'un homme, caché derrière ne porte, jette à voix basse et d'un ton impératif ces mots à oreille de la jeune femme :

— Jeannine, il faut que je vous voie ce soir.

Mme Aubray a vainement attendu Jeannine; mais le len-emain la jeune femme se présente chez elle : si elle n'est as venue, c'est qu'elle s'est sentie indignée de l'honneur ue lui faisait Mme Aubray. Jeannine en effet n'est pas euve. Fille d'ouvriers, elle a été élevée par une grande ame qui, après avoir payé les frais de son éducation, l'a issée retomber dans la misère et l'abandon. Un jeune omme riche l'a trouvée à son goût et en a fait sa maî-esse. Jeannine était pauvre et elle a accepté sa chute omme un bienfait; non qu'elle ressentît de l'amour pour homme qui l'avait prise; mais cet homme s'est montré gé-éreux; il a fourni largement à ses besoins et à ceux de son ıfant, et elle lui en est reconnaissante : dans son incon-ience du mal, elle ne se doute même pas qu'elle n'est 'une fille entretenue : ce sens de la pudeur sociale, elle l'a jamais connu; il ne s'est éveillé en elle qu'au con-ct du cœur pur de Mme Aubray. Aujourd'hui elle voit air dans sa situation, elle sent son indignité : elle s'éloi-nera, elle ira cacher sa honte dans quelque retraite, où le vivra triste et ignorée.

Mme Aubray est émue de cette simplicité, de cette fran-ıise, de cette humilité; elle jure de sauver cette pauvre lle, qui n'a failli que par ignorance : elle lui dicte ses de-oirs; sa rédemption, il faut que Jeannine la demande au avail, qu'elle refuse cet argent souillé, qu'elle élève son ıfant à la sueur de son front, et si elle succombait à sa tâ-he, c'est elle, Mme Aubray qui la remplacerait.

Jeannine accepte avec bonheur, avec ivresse : la guérison ra facile; car l'amour viendra en aide à la charité : et vous en serez pas étonné lorsque vous saurez que l'homme aimé Jeannine n'est autre que Camille, le fils même de ᵐᵉ Aubray : cet amour qu'elle conservera inavoué au fond son cœur la préservera d'autres chutes, lui donnera la rce de marcher, sans s'égarer, dans la voie nouvelle que li a tracée sa bienfaitrice.

De son côté, Mme Aubray se met vaillamment à l'œuvre e réhabilitation qu'elle a entreprise, et il faut voir avec uel mépris elle accueille ce misérable Tellier, qui a l'au-ace de venir, sous prétexte de convenances sociales, lui emander de fermer sa maison à la pauvre femme qu'il a éduite. Elle fait plus encore : connaissant l'amour de Jean-ine et convaincue que Valmoreau est celui qu'elle aime, elle onge à les marier ensemble. Le sage Barantin a beau com-attre ses *idées,* où il ne voit qu'un donquichottisme exagéré, es théories généreuses mais inapplicables, elle n'y persiste as moins. Son fils Camille, à qui elle a de bonne heure ıculqué ses principes, se range à ses côtés et soutient avec lle la campagne contre Valmoreau : il est vrai qu'il ignore ncore de quoi il retourne; mais Valmoreau, mieux informé, ommence par se regimber. Épouser une femme qui n'est euve que de nom, se constituer le père adoptif d'un enfant aturel, la chose lui semble *raide,* d'autant plus qu'en fin e compte l'amour très-mitigé qu'il ressent pour Mme Ca-ulet n'est pas de ceux qui font passer par-dessus de pareils ccidents.

C'est en vain que Jeannine s'est promis de renfermer son ecret au fond de son cœur : le hasard va le lui arracher. Tout narié qu'il est, Tellier n'entend pas rompre ses relations avec eannine : il est de ceux qui trouvent piquant de mener de ront deux ménages. Furieux de la résistance qu'il rencontre uprès de son ancienne maîtresse, il espère en avoir raison n enlevant l'enfant. La pauvre femme se débat, elle lutte, lle appelle au secours. A ses cris, Tellier s'est enfui, mais n homme est accouru : c'est Camille. Devant les larmes de eannine, devant les caresses de l'enfant qui l'appelle *papa,* n aveu lui échappe : — Je vous aime, dit-il à Jeannine, et e veux avoir d'autre femme que vous. — Et Jeannine, la ête dans ses mains, folle de douleur, d'amour et de recon-aissance, lui répond : — Consultez votre mère; ce qu'elle rdonnera, je le ferai.

Vous pressentez déjà la situation qui va suivre.

Ivre de bonheur, Camille vient déclarer son amour à sa nère et lui demander son consentement. Mme Aubray est rappée au cœur. — Épouser cette femme! Mais tu ne sais donc pas que son veuvage est un mensonge, que son enfant est le fruit d'une faute? — Qu'importe à Camille! Il aime, ui, et d'ailleurs depuis longtemps sa mère elle-même ne lui -t-elle pas enseigné le pardon? Ce mariage qui l'étonne et a déconcerte, ne l'avait-elle pas conseillé à Valmoreau? — Vanité des grandes résolutions, des nobles élans et des héories chevaleresques! Mme Aubray recule devant ses doctrines : le préjugé social l'emporte sur ses instincts gé-néreux; non contente de refuser son consentement, elle aisse échapper ce mot cruel : — Attendez vos vingt-cinq ans : alors vous serez libre!

Et comme si la leçon n'était pas assez forte, voici Valmo-reau qui, vaincu par l'éloquence de Mme Aubray, déclare qu'il est prêt à lui obéir, à épouser Jeannine si elle le lui ordonne. Logique dans sa palinodie, Mme Aubray s'humilie, elle confesse ses erreurs, elle demande pardon à Valmoreau; mais sa conscience est là qui lui reproche sa lâcheté. — Cet homme vaut mieux que moi, dit-elle.

Jeannine ne s'est pas fait illusion : elle a résolu de s'éloi-gner : mais auparavant elle a voulu revoir Mme Aubray, baiser cette main qui l'a relevée et lui a montré la voie du travail et de la réhabilitation. A l'aspect de ces douleurs maternelles dont elle est la cause involontaire, elle sent qu'il y a mieux à faire encore, qu'il faut tuer dans le cœur de Camille cet amour qui sera une barrière entre la mère et le fils. Alors, en présence de Camille, elle s'avilit comme à plaisir, elle affirme qu'elle n'en est plus à sa première faute, que son amour n'était qu'un jeu, que sa conduite n'a eu d'autres mobiles que le calcul et l'intérêt. — Tant d'héroïsme, d'abnégation, de grandeur dans le sacrifice, finissent par triompher de l'é-goïsme maternel. Mme Aubray est vaincue à son tour.

— Elle ment, épouse-la! s'écrie-t-elle, et elle jette Jean-nine dans les bras de Camille.

— C'est égal, c'est *raide,* dit le sage Barantin.

Et le public, ému, charmé, transporté d'enthousiasme et d'admiration, fait crouler la salle sous ses bravos.

Je reviendrai prochainement sur cette œuvre considérable et sur ses interprètes, en tête desquels il faut placer Arnal, Mmes Delaporte et Pasca, admirables dans les rôles de Ba-rantin, de Jeannine et de Mme Aubray.

Gérome

## BULLETIN

Une fête des plus originales a eu lieu au Trocadéro, en l'honneur de l'anniversaire du Prince Impérial.

Tous les chantiers étaient pavoisés de drapeaux; les loco-motives servant au transport des déblais étaient ornées de drapeaux et d'écussons, au milieu desquels on lisait ces mots : « Vive le Prince Impérial! » Une armée d'ouvriers couraient joyeusement de tous côtés, et plus de dix mille personnes attendaient Leurs Majestés, qui avaient fait an-noncer leur présence.

A trois heures et demie, en effet, les augustes visiteurs ont pris place sur l'estrade qui leur avait été préparée.

A un signal donné, dix-huit cents mines allumées instan-tanément par la même étincelle électrique, ont fait sauter une quantité prodigieuse de rochers, de pierres et de ter-rains, à la grande joie des spectateurs.

Leurs Majestés, après s'être entretenues quelques instants avec les ingénieurs, se sont retirées au milieu des acclama-tions de la foule.

Le *Moniteur* a publié un décret qui nomme le général de division Frossard, aide de camp de l'Empereur, chef de la maison militaire et gouverneur du Prince Impérial.

Par le même décret, sont nommés aides de camp du Prince Impérial : MM. Charles Duperré, capitaine de frégate; d'Espeuilles, lieutenant-colonel; Lamey, chef de bataillon du génie; de Ligneville, chef de bataillon au 35ᵉ régiment de ligne.

A l'occasion de l'anniversaire de la naissance du Prince Impérial, l'amiral ministre de la marine et des colonies a appelé la clémence de l'Empereur sur quarante-cinq condam-nés de la marine en détention dans les établissements péni-tentiaires du département de la guerre. Sa Majesté a fait grâce à dix-huit de ces hommes et accordé aux vingt-sept autres des réductions sur la durée de leur peine.

L'Empereur, sur la proposition de l'amiral ministre de la marine et des colonies, a décidé également que des secours extraordinaires, prélevés sur les fonds de la caisse des inva-lides, seraient distribués, dans les différents quartiers du littoral, aux marins âgés et infirmes ainsi qu'aux veuves et orphelins des marins.

L'amiral ministre de la marine et des colonies a accordé quarante-six médailles en or et en argent pour faits de sau-vetage et adressé un grand nombre de témoignages de satis-faction pour des actes de courage et de dévouement accom-plis sur le littoral.

A l'occasion de l'anniversaire de la naissance du Prince Impérial, S. M. l'Impératrice a bien voulu répartir, sur la proposition du ministre de l'intérieur, une somme de 69,000 francs entre les soixante-quinze sociétés de charité maternelle établies dans les principales villes de l'Empire.

Voici les noms des artistes désignés par le sort pour com-poser le jury chargé de l'examen des œuvres d'art envoyées à l'Exposition de 1867 :

Peinture. — Jurés titulaires : MM. Cabanel, Gérôme, Pils, Bida, Fromentin, Baudry, Th. Rousseau, J. Breton, Français, Meissonier. — Supplémentaires : MM. Brion, Gleyre.

Sculpture. — Jurés titulaires : MM. Dumont, Barye, Guillaume, Cabel, Perraud, Soitoux. — Supplémentaires : MM. Jouffroy, Cavelier.

Architecture. — Jurés titulaires : MM. H. Labrouste, A. Lenoir, Duc, Vaudoyer. — Supplémentaires : MM. Re-naud, le baron de Guilhermy.

Gravure et lithographie. — Jurés titulaires : MM. Henri-quel-Dupont, François Mouilleron, Gaucherel. — Supplé-mentaires : MM. Ed. Girardet, Eichens (Hermann).

Le *Saïd,* des Messageries impériales, venant d'Alexandrie, arrivé la semaine dernière à Marseille, avait à son bord une mission siamoise composée de deux ambassadeurs accom-pagnés du père Larnaudie, missionnaire de France à Bang-kok, leur interprète. L'ambassade s'est dirigée vers Paris; mais elle s'est arrêtée quelques jours au château de Guil-maudon, chez M. de Montigny, ancien ministre plénipoten-tiaire, signataire du traité qui a établi les rapports d'amitié et de commerce existant depuis 1856 entre la France et le royaume de Siam.

Th. de Langeac.

## LA PRINCESSE SOPHIE DE BAVIÈRE

La princesse Sophie-Charlotte de Bavière, qui doit dans quelques semaines s'asseoir sur le trône de Bavière à côté du jeune roi Louis II, est née le 22 février 1847. Elle est la plus jeune des cinq filles de l'oncle du roi, Maximilien, duc *en* Bavière, et de la duchesse Wilhelmine. Ses quatre sœurs sont : la reine Marie, femme du roi François II de Naples; l'impératrice Élisabeth d'Autriche; la comtesse Mathilde de Trani et la princesse Hélène de Turn et Taxis.

La princesse Sophie est fort jolie — le portrait que nous publions permet de le constater. — On assure qu'elle a reçu une très-brillante éducation, et qu'elle possède un grand talent musical. Douée d'une magnifique voix, elle peut chan-ter la musique la plus difficile à livre ouvert.

Il paraît — nous parlons sérieusement — que la tendre sympathie qui unit le roi à la jeune princesse est née d'une admiration commune pour la musique de Wagner. Qui l'eût cru? C'est en écoutant l'ouverture du *Tannhauser* que leurs âmes se sont ouvertes aux premières impressions de l'amour!

Personne, même dans les cercles les mieux renseignés de la cour, ne soupçonnait ce petit mystère sentimental. Le 22 janvier de cette année, le roi Louis II assistait à une re-présentation du théâtre de la cour, à Munich; il était tout seul dans la loge royale. A la fin du premier acte, il se di-rigea vers la loge du duc Maximilien, dans laquelle se trou-vaient la princesse Sophie-Charlotte et son frère le duc Maximilien-Emmanuel. Quelques instants après, on le vit rentrer dans la loge royale; mais cette fois il était accompa-gné de la reine mère et de la princesse Sophie. Ils demeu-rèrent jusqu'à la fin du spectacle. Le public du théâtre et toute la ville, un quart d'heure après, avaient compris la signification de cette démarche.

Le soir même, les fiançailles furent célébrées.

Voilà donc, enfin, un roi qui se marie sans se préoccuper de la raison d'État. Le fait est assez rare pour mériter d'être enregistré, et disons : Gloire à Richard Wagner!

X. Dachères.

## LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

DEUXIÈME PARTIE

### LES MEDINA-CELI.

L'histoire fit du bruit. Le roi voulut voir Blanche. Les rieurs ne furent pas du côté du favori.

Malheur à qui blesse le tigre! Il faut le tuer. Sa griffe cruelle retrouve toujours le chasseur maladroit ou trop fai-ble qui n'a pas su l'abattre au premier coup.

Mais avant d'arriver à l'odieuse vengeance du comte-duc, je veux achever ce qui regarde don Louis et Isabel. Don Louis erra longtemps de province en province. Les perse-cutions dont il était l'objet finirent par lasser sa patience. Il leva l'étendard de la révolte, non point contre le roi, mais contre le tyran subalterne qui opprime l'Espagne avant de la perdre. Il fut le chef avoué des *desservidores* qui soule-vèrent pour la première fois la Catalogne.

A dater de ce moment, sa vie fut couverte d'un voile. Les récits les plus bizarres et les plus contradictoires couru-rent. Vingt fois on le dit mort, vingt fois on le ressuscita. Enfin, Hernan, ton père, reçut de lui un message où don Louis le sommait de tirer l'épée pour sa cause. Le bon duc était déjà exilé à Séville en ce temps, depuis un an je por-tais son nom; tu venais de naître.

Le bon duc passa une nuit en prières dans l'oratoire du grand marquis de Tarifa. Je le trouvai, à l'aube, endormi sur les marches de l'autel et tenant dans sa main l'écusson de Medina, dont la devise ordonne de tout sacrifier au roi, tout, jusqu'aux saintes amours de la famille!

Le bon duc refusa. Don Louis l'appela faux frère et lui envoya un cartel dans une lettre souillée de boue.

Le bon duc baisa la lettre en présence du messager, et dit :

— Mon cœur est à Louis, mon sang est au roi.

— Alors, dit le messager, qui était le Portugais Ruy Ca-bral de Barros, donne ta femme au roi, puisque c'est sa fan-taisie.

Ruy Cabral de Barros ayant prononcé cette parole insul-tante, recula d'un pas et tira son épée pour se défendre, car il sentait bien qu'il avait mérité d'être châtié. Le bon duc le fit héberger dans la maison de Pilate et lui donna l'accolade au départ.

Tu n'ignores point, Bel, pauvre enfant, quel long deuil, partagé par nous, fut la récompense du dévouement hé-roïque.

Louis de Haro, vaincu au combat d'Arbos, fut fait pri-

1. Voir les numéros 589 à 625.



LES NOUVEAUX ABATTOIRS DE PARIS, dessin de M. M. Sinetoy. — Voir page 1?0.

sonner quelques jours après, aux environs de Tarragone. Ce fut comme un signal. La persécution contre les anciens amis de Sandoval redoubla de rigueur. Les portes d'une forteresse s'ouvrirent pour ton père, et nous prîmes le chemin de l'exil.

La duchesse s'arrêta pour reprendre haleine.

Isabel, toute pâle, releva ses yeux où brillait un feu sombre.

Sa mère ne l'avait jamais vue ainsi.

— Mon père est un saint, dit-elle d'une voix sourde et émue, y a-t-il encore des hommes comme lui, ma mère ?

Comme la dame de Tolède hésitait, cherchant peut-être ce qu'il y avait sous cette bizarre question, Isabel reprit en se redressant de son haut :

— Si un tel m'aimait, je me poignarderais !

— Que dis-tu, Bel ? s'écria la duchesse effrayée.

Une rougeur vive était montée aux joues de la jeune fille qui se prit à trembler.

— Qu'ai-je dit, en effet ? balbutia-t-elle. Je songeais... non pas à moi, ma mère, je le jure, mais à ce que doit souffrir l'époux, celui qu'on a choisi...

Elle se tut. On eût dit que sa propre parole la terrifiait maintenant.

— Je suis folle ! murmura-t-elle, tandis que deux larmes



CANAL DE SUEZ. — VUE DE LA VILLE D'ISMAÏLA, SUR LES BORDS DU LAC TIMSAH, d'après un croquis de notre correspondant. Voir page 190.



THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA. — *DON CARLOS*, opéra en cinq actes, paroles de MÉRY et CAMILLE DU LOCLE, musique de G. VERDI. — Acte III, quatrième tableau, scène IX. — Dessin de M. de Neuville. — Voir la Chronique.

roulaient sur sa joue tout à coup pâlie. La duchesse l'observait à la dérobée.

Elle poursuivit bientôt comme si aucun incident n'eût interrompu sa narration :

— Elles sont épaisses les murailles de ces prisons où le comte-duc enterre les véritables amis de son roi. Don Louis fut enseveli vivant comme le bon duc, ton père. Nul ne saurait dire avec précision ce qui lui advint. Mille rumeurs ont couru, mais d'où venaient-elles ? Combien de fois ce bruit fatal n'a-t-il pas épouvanté nos oreilles : « Le duc de Medina-Celi est mort dans son cachot. »

— Et votre sœur, ma mère, interrompit la jeune fille, cette noble et belle Isabel d'Aguilar ?

— C'est en souvenir d'elle que tu as reçu ce nom d'Isabel, ma fille, répondit la duchesse; nous nous étions mutuellement promis de tenir nos enfants sur les fonts du baptême... Elle n'était plus déjà quand tu vins au monde, et je la fis ta marraine dans le ciel.

— Elle n'était plus !... répéta la jeune fille; pourquoi ne m'as-tu pas appris plus tôt à l'aimer, ma mère ?

— Souviens-toi de ta prière d'enfant, répondit la duchesse en souriant avec tristesse, ne parlais-tu pas à Dieu chaque jour de ta bonne amie qui était une sainte au paradis ?...

— C'est vrai, murmura Isabel; depuis que je dis ma prière, j'ai répété cela sans le comprendre.

— Elle mourut, reprit la duchesse, toute jeune et toute belle. Ceux qui l'aimaient ne savent même pas où est sa tombe. Son dernier message, arrivé quelques mois avant sa mort, nous apprenait qu'elle portait dans son sein un gage de l'amour de don Louis. L'enfant a sans doute subi le même sort que la mère...

Au travers de l'attention qu'Isabel portait au récit de sa mère, il y avait comme une vague et distraite rêverie. Ces choses du passé ne pouvaient pas l'éloigner complètement du présent. Ses beaux yeux fatigués accusaient une nuit sans sommeil. La cause de son insomnie était celle de sa distraction.

La veille, en traversant la place de Jérusalem pour se rendre à la grand'messe, Isabel avait vu Mendoze aux prises avec le comte de Palomas. Son cœur n'était pas entré avec elle dans l'antique mosquée où se célébraient les mystères chrétiens; son cœur s'était élancé sous cette voûte où le jeune gentilhomme, seul et entouré d'ennemis, dressait si fièrement sa tête intrépide.

Elle n'avait adressé au ciel qu'une prière pendant toute la cérémonie : Sauvez-le, mon Dieu, sauvez-le !

Quand elle était ressortie de l'église, après l'office divin, la place était tranquille. Cette sombre maison du Sépulcre fermait ses jalousies muettes, et la solitude régnait sous le porche où naguère la foule bruyante se pressait.

Que s'était-il passé ? Ces murailles ne disaient point leur secret. Isabel n'avait personne qu'elle pût interroger, personne même à qui confier sa peine.

Pendant l'office, une rumeur s'était faite, il est vrai, dans l'église de Saint-Ildefonse. Un mouvement avait eu lieu parmi les fidèles. Quelques mots étaient parvenus jusqu'à l'oreille d'Isabel : Fugitifs... l'étranger... le meurtrier de don Juan de Haro...

Mais ce fut seulement le soir de ce même jour que sa suivante Encarnacion lui dit avec un équivoque sourire :

— La tête de Mendoze est mise au prix de cent onces d'or.

Isabel eut froid jusque dans la moelle de ses os, et pourtant elle remercia la Vierge, car la justice met à prix seulement les têtes de ceux qui ont échappé à ses recherches.

Ramire était donc en liberté.

Elle fut ardente et passionnée la prière que fit Isabel avant de chercher le sommeil qui devait fuir ses paupières. Toute la nuit, une fiévreuse agitation la tint éveillée; elle craignait, elle espérait : elle craignait que Ramire, imprudent, ne vînt au rendez-vous accoutumé, car c'eût été une mortelle douleur que de voir les archers l'entourer et le saisir sous cette fenêtre; elle espérait, parce qu'il lui semblait que l'angoisse qui étreignait son cœur serait guérie par le seul bruit de ses pas.

A chaque instant elle se levait pieds nus pour gagner la croisée. Son regard inquiet et désolé interrogeait le silence de la place.

Comme la veille, les fenêtres entr'ouvertes de la maison du Sépulcre laissaient sourdre une harmonie voilée, et, de temps en temps, le joyeux roulement des castagnettes réveillait tout à coup la nuit muette; comme la veille, la lanterne du sereno passait, lentement balancée au bout de sa hallebarde, et rayait les ténèbres, tandis que le cri monotone tombait de ses lèvres engourdies : Il fait beau !...

Rien n'existait, pour Isabel, en dehors de sa préoccupation. Les événements de cette journée, si graves pourtant et qui la touchaient de si près, disparaissaient devant l'image de Ramire.

Les heures passèrent : Ramire ne vint pas. Que signifiait son absence ? Était-il libre ou captif ?

La présence de sa mère et ces douloureuses révélations qui étaient l'histoire de sa famille faisaient trêve à l'inquiétude d'Isabel, mais ne réussissaient pas à la guérir. La pensée de Mendoze revenait à la traverse de ce récit, et parfois elle tressaillait, parce que ses yeux fermés voyaient un fantôme pâle, couché dans l'ombre d'un cachot.

Il y avait une chose étrange; la duchesse sa mère l'observait et semblait lire sur son visage comme en un livre ouvert. Devinait-elle son secret ? avait-elle déjà le mot de l'énigme ? Les physionomies, si expressives qu'elles soient, n'en disent point si long, mais il est certain qu'il y avait dans le regard d'Éleonor de Tolède plus de curiosité que de colère.

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

## LE NOUVEL ABATTOIR CENTRAL

Les abattoirs sont de fondation récente. Leur construction, souvent réclamée, et ordonnée enfin par décret du 10 novembre 1807, ne fut terminée que longtemps après, en 1818. Jusque-là, les bestiaux étaient égorgés dans des tueries ou des écorcheries particulières répandues à travers la ville, et qui étaient de véritables foyers d'infection.

Les premiers abattoirs construits furent au nombre de cinq, dont trois sur la rive droite de la Seine : celui de Montmartre, près de la barrière Rochechouart, celui du Roule, près de l'ancien parc Monceaux, et celui de Ménilmontant, près de la barrière des Amandiers; enfin, deux sur la rive gauche : l'abattoir de Villejuif, près de la barrière d'Italie, et celui de Grenelle, près de la barrière des Paillassons.

Les agrandissements successifs de Paris avaient peu à peu fait rentrer dans l'intérieur de Paris ces établissements insalubres; aussi l'édilité songea-t-elle, il y a quelques années, à transporter les abattoirs plus loin, et, qui mieux est, à les réunir sur un point central. L'emplacement fut définitivement choisi entre le canal Saint-Denis, le boulevard Macdonald, (route stratégique), la rue de Flandre et le canal de l'Ourcq; et c'est là que s'élèvent à présent les vastes constructions dont nous donnons une vue d'ensemble.

Le double voisinage des canaux et du chemin de fer de ceinture rend la situation très-favorable. On achève de construire pour les abattoirs une gare spéciale. Ils ont déjà des proportions considérables et ils constitueront une véritable ville quand, aux vingt-quatre bâtiments achevés, viendront s'ajouter les quarante autres en cours de construction.

Une grille de six cents pieds de long enferme les bâtiments; elle est percée de quatre portes dont la principale, au fond d'une place circulaire, est celle qu'on voit sur notre gravure.

Aux deux côtés de l'entrée sont deux pavillons affectés à la douane et à la police de santé. Grâce à cette disposition et à la vigilance des agents, on peut être assuré que pas une livre de viande ne sort des abattoirs qu'elle n'ait été contrôlée au double point de vue de l'impôt et de l'état sanitaire. Devant chacun des deux pavillons s'élève une verandah, sous laquelle les voitures passent pour être soumises au pesage.

Les deux autres pavillons octogones qu'on remarque à droite et à gauche de l'entrée, avec leurs grandes cheminées, sont destinés, l'un à la fonte des suifs, l'autre au lessivage des issues, têtes de veaux, pieds de moutons, etc.

Il y a six rangées de bâtiments, tant abattoirs qu'écuries et échaudoirs. Ces derniers ont au premier étage, en grand nombre, de petites pièces réservées à la toilette des bouchers. Les grandes voies sont pourvues de trottoirs et aussi de lignes ferrées pour faciliter les transports.

L. DE MORANCEZ.

---

## ISMAÏLA

Nous avons parlé récemment, dans ce journal, du premier passage effectué par un navire sur toute la longueur du canal maritime de Suez, depuis la Méditerranée jusqu'à la mer Rouge. Ce petit bâtiment de quatre-vingts tonneaux restera célèbre dans l'histoire du génie humain, et l'on admirera cet étrange hasard qui l'avait baptisé du nom de *Primo*.

Nous donnons aujourd'hui, d'après un croquis de notre correspondant en Égypte, une vue de la ville d'Ismaïla, laquelle s'est élevée comme par enchantement, à peu près à moitié chemin des deux mers, sur la rive gauche du lac Timsah. On sait que le lac Timsah est destiné à former, avec les lacs Amers, des ports intérieurs pour le service commercial de la compagnie : bassins de radoub, docks, magasins de charbons, bureaux de transit, entrepôts généraux de marchandises arrivées de tous les points du globe. C'est dire à quelle immense prospérité est appelée une cité construite dans une pareille situation. Ajoutons que c'est également sur ce point que viennent aboutir le canal de l'Ouadee qui unit Zagazig au canal maritime, et le canal d'eau douce qui prend les eaux du Nil au Caire même.

Il y a quelques années, la ville d'Ismaïla n'existait même pas de nom. Le désert entourait de toutes parts les eaux bleues du lac Timsah. De rares caravanes de Bédouins troublaient seules la douce quiétude des ibis roses qui folâtraient dans les roseaux.

Telle qu'elle est aujourd'hui, Ismaïla est une jolie petite ville qui affecte le style italien. Il y a une église, une mosquée, un bon hôtel, des boutiques et des maisons élégantes. La population ne peut guère être évaluée, même approximativement, car elle est continuellement flottante, composée surtout d'agents de la compagnie de Suez, de concessionnaires de divers travaux ou d'entreprises accessoires, d'ouvriers européens et indigènes, d'industriels de toutes sortes, enfin, venus un peu de partout à la chasse de cet oiseau merveilleux qui s'appelle la fortune. Peut-être n'ont-ils pas eu tort, si l'on songe à la prospérité aussi prodigieuse que subite de San-Francisco. L'avenir appartient à Ismaïla, et dans une proportion peut-être égale. Veuillez songer, s'il vous plaît, — pour apprécier en deux lignes l'influence que l'ouverture du canal de Suez exercera sur le mouvement commercial du monde, — qu'un navire partant de Constantinople à destination de Bombay aura dix-huit cents lieues à parcourir en passant par Suez, tandis que la distance est de six mille cent lieues en passant par le cap de Bonne-Espérance. Abréviation du voyage : quatre mille trois cents lieues. Vous avouerez que c'est là une économie qui en vaut un peu la peine.

A. DARLET.

## COURRIER DU PALAIS

Nos bons paysans de Chartres. — Comme on se débarrasse d'une femme trop âgée et trop légitime. — Deux condamnés en cour d'assises qui ne comprennent pas le comique de la situation. — Un document à insérer dans les archives de la vertu. — Une lettre officielle à une rosière de Nanterre qui ne l'est pas moins. — Une transition à grand écart entre ladite rosière et Mlle Cora Pearl. — La devise des Romains et des Écossais. — *Les Reines de la main gauche* et un précepte de l'Évangile. — La crème jugée par Galilée devant la huitième chambre. — Me Léon Duval jugé par feu Bethmont. — Le bourru bienfaisant de la méchanceté. — Une louange qui emporte la pièce.

Il y a d'abord un gros crime fort dégoûtant qui a une blouse sur l'échine et de la paille dans les sabots; il s'est perpétré dans cette campagne qui investit la belle cathédrale de Chartres comme une mer paisible circonviendrait le plus majestueux des navires.

Si Desrues, qui était de Chartres aussi et qui tout jeune empoisonnait ses serviteurs, ressuscitait, il renierait ce Niochau, ce brutal de soixante-neuf ans, qui se permet d'exterminer à coups de hachette sa femme qui en a soixante et onze, le tout pour plaire à la veuve Millochau, sa concubine et sa collaboratrice dans cet odieux assassinat. Ces débats ont ressemblé en un point à ces combats de barrière où l'on fait battre les chiens. Les deux accusés se sont mutuellement dévorés avec des férocités de bouledogues. Le bon gendarme qui les séparait avait plus à faire que le voisin Robert pour ne pas être écrasé entre cet arbre et cette écorce révoltés. Heureusement pour lui que, ni le vieux Niochau ni la veuve Millochau n'avaient entre les mains leur instrument de meurtre, qui figurait paisiblement parmi les pièces à conviction. C'est à cette circonstance-là que Pandore a dû d'avoir raison des deux énergumènes qu'il était chargé de contenir. Cette lutte, ce que dans un combat de coqs on pourrait appeler ces prises de bec, amusaient beaucoup l'auditoire. Jamais on n'avait tant ri à des débats si attristants. Les paysans de la Beauce ont, à ce qu'il paraît, les assises gaies, et M. le président a perdu son latin et son pouvoir discrétionnaire à les rappeler à des sentiments plus conformes à la gravité de l'audience.

Il avait beau leur dire très-sagement : « Mais il n'y a rien de risible dans tout cela. Tout est sérieux ici, et les réponses d'un accusé qui se défend ne doivent pas être reçues avec cette hilarité. »

Ah ! bien oui. Les auditeurs se mordaient les lèvres un moment par respect pour l'autorité du magistrat, mais bientôt après ils recommençaient de plus belle. Il faut que ces braves gens aient l'habitude de s'ennuyer à mâchoire décrochée pour s'égayer si à contre-sens et à si peu de frais. Que voulez-vous? on a si peu d'occasions de rire à Chartres qu'on profite de tout, même d'une audience criminelle.

Le jury a cru les deux accusés accusateurs, et pour les mettre d'accord les a condamnés tous les deux également. Seulement le septuagénaire a vu changer, par bénéfice d'âge, en réclusion perpétuelle la peine des travaux forcés que, plus jeune, la veuve Millochau devra subir.

Un fait qui va bien vous étonner : les condamnés, qui étaient les plus intéressés dans l'affaire, n'ont pas pris les choses aussi gaiement que le public. Il faut croire qu'ils auront mal compris, ou bien qu'ils n'auront pas su voir tout le comique de la situation.

De peur d'être débordé par tant d'hilarité, arrachons-nous à Chartres, et pour redevenir sérieux, rentrons à Paris. N'allons pas à la cour d'assises dans la crainte d'une récidive de jovialité, mais dirigeons-nous gravement vers la police correctionnelle.

Me Lozaouis y a lu tout dernièrement un singulier certificat de vertu qui certes n'avait pas été fait pour les besoins de la cause, puisqu'il date de 1839.

C'est une lettre du maire de Nanterre de cette époque, annonçant à Mlle Adelaïde R... qu'elle venait d'être élue rosière. Saint Médard, l'inventeur de cette institution qu'il fonda d'abord à Salency et qui commença par nommer rosière sa propre sœur, n'aurait pas mieux écrit que M. le maire de Nanterre.

Voici cette épître officielle :

« Mademoiselle,

« Le conseil municipal de Nanterre, en instituant une rosière dans cette commune, a eu une grande pensée, un but éminemment moral; il a voulu exciter ses concitoyens à la pratique de la vertu, épurer les mœurs qui sont la vraie base de la société. C'est dans cette vue que nous maintenons cette institution.

« Déjà, l'année dernière, vous avez réuni des suffrages pour être rosière. Aujourd'hui, une grande majorité vous a déféré cette honorable distinction. C'est la juste récompense de votre bonne conduite.

« Cette solennité est un grand enseignement pour tous ceux qui y assisteront, et pour vous en particulier : elle fait apprécier les avantages d'une conduite sage et régulière à laquelle les parents sont loin d'être étrangers. Cette couronne que vous allez recevoir vous rappellera dans toutes les circonstances de votre vie le prix de la vertu et vous éloignera de tout ce qui peut l'altérer.

« Soyez donc heureuse, mademoiselle, d'un triomphe si honorable, et continuez à vivre de manière à vous concilier la tendresse de vos parents, l'estime de vos magistrats, de vos concitoyens et surtout la vôtre.

« Agréez, etc. *Le maire de Nanterre,*

« DELAHAYE. »

Comment Me Lozaouis a-t-il été conduit à faire usage d'un document si dépaysé devant un tribunal correctionnel ? c'est que devant ce tribunal était traduite, non la rosière, mais une sœur de celle-ci, et que l'avocat avait justement pensé qu'une

rose peut parfumer toute une famille. Sa cliente pouvait dire avec le poëte persan Saadi : « Je ne suis pas la rose, mais j'ai vécu près d'elle. » Ce voisinage ne lui a pas nui et lui a fait éviter les épines de la prison, si elle n'a pu échapper à celles de l'amende. Mais elle se consolera avec le proverbe : « Il n'est pas de roses sans épines. »

D'une rosière de Nanterre à Mlle Cora Pearl la transition paraîtra peut-être un peu brusque à toute personne qui n'a pas l'habitude du grand écart. Mais pour une écuyère de sa force, qui ne connaît pas plus d'obstacles que Gusman ou qui sait les franchir, un tel saut n'a rien d'excessif.

Donc Mlle Cora Pearl était actionnée devant la troisième chambre du tribunal par une élégante couturière avec laquelle elle avait maille à partir, nous aurions écrit *maillot* à partir s'il se fût agi du costume ou plutôt de l'absence de costume de *Cupidon*, ce rôle que la demoiselle a si peu et si mal joué sur le théâtre des Bouffes. Il n'était question ici que d'un costume de ville ou plutôt de turf, un costume tout spécial que Mlle Cora avait elle-même créé, inventé, dessiné et commandé pour paraître à un récent *Derby*. Il était convenu qu'une fois ce costume rédigé selon la formule, l'exécutante devait en brûler les patrons et dessins afin que femme qui vive ne pût entrer dans la peau ou plutôt dans le moule taillé tout exprès pour l'*inventrice*.

C'est du moins là ce que nous raconte fort spirituellement Me Carraby, l'avocat de la modiste, lequel a su donner à cette petite affaire un ton de charmante coquetterie que son adversaire, Me Nicolet, a bientôt fait de prendre en renchérissant, car il était, lui, l'interprète de Mlle Cora.

Il ne s'agissait pas des cinquante centimes de Bilboquet, mais de 5,890 francs, quelque chose d'approchant, pour le budget de la grande petite dame.

Il y avait aussi des taies d'oreiller, il y en a toujours dans ces sortes d'affaires : on dirait qu'elles en sont *l'épée de chevet*. Il y en avait donc de superbes, magnifiquement brodées au chiffre et à la devise de la dame, car elle a un chiffre et une devise latine, s'il vous plaît, une devise qu'elle comprend, car Me Carraby lui-même convient que la demoiselle a pu se donner tous les luxes, même celui de l'orthographe, auquel elle aura joint celui du latin, fût-ce le latin de cuisine du baron Brisse.

Toujours est-il que ces taies portent une tête de cheval sans bride, avec trois majuscules, trois C, à la cantonnade. Vient ensuite la fameuse devise, qui n'est rien moins que la devise d'un peuple ; c'est beaucoup pour une femme seule. Je vois que votre esprit trotte aussitôt, et que, vous souvenant que Mlle Cora est Anglaise, vous supposez qu'elle a dû emprunter les armoiries de l'Écosse, c'est-à-dire le modeste chardon avec cette légende ou plutôt cette *âme : Qui s'y frotte s'y pique.*

Mais je vous ai dit que la devise était en latin. Ce n'est rien moins que la devise du peuple-roi, avec un seul mot changé : « *Parcere* SUBJECTIS *et debellare superbos.* » La couturière est forcément une *superba*, puisqu'elle ose résister. Superbe, en effet, car elle a fait dire qu'elle ne demandait que la comparution et la parole de son adversaire, ajoutant qu'elle savait que Mlle Cora était *un honnête homme*. Jamais celle-ci n'avait reçu un tel compliment ; c'est celui qui fut fait à Ninon de Lenclos. La demoiselle en a été si flattée qu'elle a payé sans jugement et sans comparaître.

Me Carraby a encore gagné un autre procès cette semaine. Il plaidait pour MM. Capefigue et Amyot, l'un éditeur, et l'autre auteur d'un livre intitulé : *les Reines de la main gauche.*

Or, M. Delacroix-Futin, homme de lettres, avait déjà, en 1846, publié en feuilleton dans le journal l'*Époque*, et, en 1855, dans le *Constitutionnel*, divers articles sous le titre de *les Reines de la main gauche*, galerie des favorites des rois de France. Il réclamait donc la priorité de ce titre.

Le tribunal, tout en ne contestant ni l'un ni l'autre, a décidé en fait qu'aucun préjudice n'était résulté pour M. Delacroix-Futin de l'usage du titre, qui lui appartenait bien, dans une publication ultérieure. M. Capefigue, d'ailleurs, avait, dès l'année 1865 et avant la protestation de M. Delacroix, enlevé le titre sur les couvertures de ses nouveaux volumes.

Par conséquent, et sans porter atteinte au principe, qui est indiscutable, le jugement se prononce en fait et renvoie les parties dos à dos.

Ce titre de la *main gauche* me rappelle la réponse récente d'un mari accusé d'entretien d'une concubine dans le domicile conjugal.

— Ainsi, lui dit le magistrat, vous aviez donc deux ménages ?

— Je ne le nie pas, monsieur le président : un ménage de la main droite et un ménage de la main gauche.

— Et cela a duré pendant dix ans ? Comment avez-vous pu faire ?

— C'est bien simple, monsieur le président ; j'ai exécuté à la lettre ce précepte de l'Évangile : « Que votre main droite ne sache pas ce que fait votre main gauche. »

Un autre mot, auquel le récent triomphe de *Galilée* donne une actualité à laquelle n'avait certes pas songé M. Ponsard, est celui-ci :

M. Destrem, aujourd'hui conseiller à la Cour impériale, présidait la huitième chambre, qui est la chambre ardente des laitières et des marchands de vin trop *hydrophiles*.

A les entendre, chacune de ces laitières aurait pu répéter le vers de Racine :

Mon lait n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Or, si le lait était si pur, jugez donc de la crème !

Fatigué de ces panégyriques si peu mérités, M. le président se prit à dire :

— Oui, oui, j'entends bien, votre crème est excellente ; ce qui ne nous empêche pas d'ajouter comme Galilée : *Et pourtant elle tourne !*

Tournons aussi, et puisque nous voilà tourné du côté de la plaisanterie, embarquons-nous sur la petite rivière de la facétie et prenons Me Léon Duval pour batelier.

Quand Léon Duval ne fait pas de mots dans ses plaidoiries, il ne peut se dispenser d'en faire dans ses conversations. Étonnons tout le monde en constatant, entre parenthèses, que notre avocat, qui passe pour emporter la pièce, est un bonhomme au fond, appartenant à ces natures qui, mettant toute leur malice dehors, ne réservent pour l'intérieur que les plus bienveillantes choses. Mais la forme est toujours hérissée. Nous appelons notre confrère le bourru bienfaisant de la méchanceté. Comme preuve, citons cette lettre de Bethmont à son fils, à propos de la mort de Landrin, notre ancien procureur de la République :

« Léon Duval vient de me parler dans les meilleurs termes de cet excellent ami. Ah ! mon René, comme, à mesure qu'on regarde, on juge autrement et mieux ceux pour lesquels on n'eut pas tout d'abord de sympathie. Duval est un brave homme ! Ce misanthrope Duval, il n'est étranger à aucun des sentiments qui nous touchent. »

Bethmont l'avait bien jugé, ce qui n'empêche pas le misanthrope en question de donner un faux air d'épigramme jusqu'aux approbations les plus obligeantes.

Voici qui lui ressemble tout à fait.

Un plaideur va dernièrement le trouver pour le charger d'un procès.

Léon Duval refuse. Le plaideur, désappointé, le supplie tout au moins de désigner un autre avocat.

— Très-volontiers, répond Duval. Prenez M. X. Je ne le connais pas ; mais je suis sûr qu'il a beaucoup de talent. Je l'ai entendu plaider l'autre jour à la première chambre de la Cour ; il a parlé pendant une heure et demie et n'a fait que dix-neuf fautes de français.

MAÎTRE GUÉRIN.

## LE NORTHUMBERLAND

Le *Northumberland*, dont nous publions une vue prise au moment même de son lancement, est, jusqu'aujourd'hui, le bâtiment le plus considérable de l'escadre cuirassée anglaise. Bien qu'il soit loin encore d'atteindre les dimensions du *Great-Eastern*, il mérite par sa taille d'être rangé immédiatement après lui. Voici, du reste, les chiffres les plus exacts de cette frégate à hélice.

Son tonnage est de sept mille tonneaux. Elle mesure plus de cinquante-neuf pieds de large et quatre cents pieds de long ; entre les perpendiculaires, sa profondeur totale est de quarante-deux pieds. La force de la machine est de treize cent cinquante chevaux. Enfin la coque du bâtiment est protégée par des plaques de fer de cinq pouces et demi d'épaisseur reposant sur une couche de bois de teck de neuf pouces. Cette armure a offert par sa pesanteur d'assez grandes difficultés au moment du lancement, et il a fallu s'y reprendre à deux fois pour mettre à flot le *Northumberland*.

FRANCIS RICHARD.

## COURRIER DES MODES

Le temps n'était pas beau, mes chères lectrices, lorsque je me suis mise en route pour aller chercher des renseignements dignes d'alimenter notre Courrier des modes ; lorsqu'il pleut, on éprouve un malaise et une tristesse qui refroidissent l'enthousiasme, c'est pour cela que je remets à une autre causerie ce que je voulais vous dire au sujet des chapeaux, des fleurs et des dentelles, et pour nous conduire en femmes raisonnables, je vous transmets les notes que j'ai prises dans les magasins de la *Ville de Saint-Denis*, à l'angle du faubourg de ce nom et de la rue Paradis-Poissonnière.

Les magasins que je viens de visiter appellent à eux les personnes économes, parce que, ayant moins de frais que toutes les maisons du même genre, ils peuvent, en conséquence, vendre beaucoup meilleur marché, sans que ce bénéfice, réalisable par l'acheteur, nuise en rien à la beauté ou la qualité des marchandises.

On est surpris de rencontrer dans les magasins de la *Ville de Saint-Denis* toutes les nouveautés en confections de printemps et toilettes d'enfants, à des prix très-inférieurs à ceux affichés partout ; il en est de même pour le linge, et on ne peut s'imaginer ce que l'on peut obtenir, dans cette honorable maison, dans un trousseau de cinq cents francs ou une layette de cent cinquante. J'ai vu de très-beaux bas en coton écru à onze francs quarante centimes la douzaine, et des toiles de Perse pour rideaux, à dessins Renaissance ou Pompadour, à quatre-vingt-quinze centimes le mètre, des tapis de guéridon encadrés et broches, laine et soie, à douze francs cinquante centimes, des rideaux-stores en gaze vénitienne, entourés de festons et d'une hauteur de trois mètres, à sept francs cinquante centimes le rideau, des mouchoirs ourlés, à jour et chiffres brodés, à quinze francs la douzaine, et enfin, un choix immense de très-belle toile de ménage et de linge de table dans des conditions d'un bon marché étourdissant.

Vous voyez bien, mes chères lectrices, que, malgré tout ce qu'on raconte des prix fabuleux de Paris, on peut encore y faire de bonnes affaires si on connaît le chemin et surtout si on a lu la chronique des modes.

On me signale un nouveau produit de parfumerie dont je prétends dire quelques mots, afin de ne point passer pour une arriérée comme cela m'est arrivé quelquefois sur les questions de parfumerie. Le produit se nomme la quintessence balsamique du harem ; il a été introduit en France par la Société d'importation, dont le siége est à Paris, rue Montmartre, 169, à l'angle du boulevard.

Ce produit est tout simplement une eau de toilette, mais ce qui lui donne une singulière valeur, c'est sa composition toute végétale résultant d'un mélange de résines onctueuses d'arbustes étrangers et de plantes exotiques. Quelques gouttes de cette quintessence orientale, mêlées à un verre d'eau, suffisent pour donner au liquide une vertu tonique qui efface les rides et rend à l'épiderme la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse. Le parfum délicieux de cette composition suffirait à sa réputation auprès des gens élégants, mais on peut négliger la question de coquetterie en présence des avantages sérieux au point de vue hygiénique dont le *Courrier médical*, sous la signature du docteur Ligneau, entretient ses lecteurs en leur présentant la quintessence balsamique comme un produit de premier ordre et appelé à un succès immense. C'est après la lecture de cet article (que je regrette de ne pouvoir citer) que j'ai songé moi-même à désigner la Balsamique aux personnes soigneuses de leur beauté et de leur santé.

Vous verrez bientôt, mesdames, reparaître les costumes courts à jupes étagées dont l'usage sera général cette saison.

La coupe et la forme de ces toilettes varieront beaucoup, et je renvoie les lectrices qui désirent de plus amples informations au *Journal des Modes*, dont je leur parle quelquefois, et où elles pourront trouver des patrons coupés et de nombreux avis sur les garnitures et sur les étoffes.

Nous causerons ici de toutes ces choses intéressantes dès que le temps moins capricieux nous en laissera la possibilité. En attendant, je recommande à toutes les femmes qui s'occupent elles-mêmes de leur toilette, de ne point oublier que la teinturerie Européenne, maison Périnaud, 26, boulevard Poissonnière, n'a point de rivale pour la perfection de son travail en teinture et nettoyage des tissus, et principalement pour les soieries.

ALICE DE SAVIGNY.



## RÉBUS




*Explication du dernier Rébus :*
La vie est composée de plus de maux que de plaisirs.



PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7

ÉMILE AUCANTE



LANCEMENT DE LA FRÉGATE CUIRASSÉE LE *NORTHUMBERLAND*, A MILWALL (Angleterre), d'après un dessin envoyé par notre correspondant. — Voir page 191.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an . . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| Six mois . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| Trois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

# L'UNIVERS ILLUSTRÉ

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et a L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 627.
Mercredi 27 Mars 1867.

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Les amitiés illustres. — Alexandre Dumas fils et la *bouillabaisse*. — Une ingénue — Un auteur dramatique — La comédie en mer. — Émétique et médecine. — Les demandes indiscrètes. — Conséquences et inconséquences. — Les éreinteurs du *Galilée*, de Ponsard. — Les scélérats de 1828. — La rime riche. — Les sermons à la Bourse. — Plaisirs et péchés.

Le poëte qui a dit que l'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux, mériterait qu'au lieu d'une statue on lui fît une niche. Pour ma part, il ne m'arrivera plus de me vanter de mes amitiés illustres.

Les Marseillais m'ont contemplé mangeant une *bouillabaisse* avec Dumas fils. Les Avignonnais m'ont vu lui faire les honneurs du palais des papes; il n'en a pas fallu davantage. Huit jours après, on m'annonce deux artistes inconnus qui ne demandaient qu'une occasion pour devenir célèbres. C'était un quinquagénaire mal conservé avec une jeune personne, qu'il appelait sa fille. Le père avait joué les Burdan au théâtre de Carpentras, et la fille les *petites grues* au théâtre de Lunel.

— Monsieur, me



EXPOSITION UNIVERSELLE. — VESTIBULE SERVANT D'ENTRÉE A L'EXPOSITION FRANÇAISE DES BEAUX ARTS
dessin de M. Delannoy. — Voir p...

dit le bonhomme en vibrant comme s'il déclamait la tirade des grandes dames, on nous assure que vous êtes l'ami intime de M. Alexandre Dumas fils, et l'on ajoute qu'il cherche partout une ingénue pour sa nouvelle pièce : l'ingénue par excellence, la voilà !

Et il me montrait sa fille qui, pour donner plus de poids à la recommandation paternelle, baissait pudiquement les yeux en rougissant comme une pivoine.

J'eus beaucoup de peine à leur persuader que mon illustre ami avait déjà inscrit sur son carnet de voyage dix-sept noms charmants, tous plus candides les uns que les autres, sans compter la prodigieuse quantité d'ingénues qu'il trouverait à Paris.

A quelque temps de là, je reçus la visite d'un aspirant au titre glorieux d'auteur dramatique

— Monsieur, me dit-il, j'ai dans mes cartons une trentaine de pièces, dont la plupart sont des chefs-d'œuvre, qui laisseraient bien loin derrière moi Sardou, Labiche et Barrière... Mais que voulez-vous? pas de chance! Et puis, pas d'intrigue !. .

— Pas d'intrigue? Mais il me semble que, dans une pièce de théâtre... l'intrigue...

— Ah ! très-bien ! Ceci est un mot : je le placerai dans mon trente et unième ouvrage... Pour le moment, écoutez-moi...

— Je suis tout oreilles...

— Je viens d'écrire une comédie... *le Mal de mer !*... Ce titre ne vous dit-il rien ?

— Comment donc ! L'eau m'en vient à la bouche.

— Bravo ! je placerai celui-là dans mon trente-deuxième. Nous disions donc *le Mal de mer*. Trois personnages : une veuve spirituelle et coquette, que j'appelle Cidalise; un officier de marine, que j'appelle Dorante, et un jeune homme du meilleur monde, que je nomme Valère; tous les deux, bien entendu, amoureux de ma jolie veuve.

— Bien entendu.

— La scène se passe à Toulon ou à Brest. Cidalise hésite entre Dorante et Valère : hésitations qui amènent des péripéties ravissantes, entremêlées d'un marivaudage délicieux. De l'Alfred de Musset croisé d'Octave Feuillet et...

— Et de Marivaux ?...

— Naturellement. Alors, que fait Dorante, l'officier de marine ?

— Oui, que fait-il ?

— Il a une idée machiavélique; il propose, par un temps magnifique, une promenade en mer. On accepte. Voilà Dorante, Valère et Cidalise dans une chaloupe de la marine impériale. L'officier a donné le mot à ses rameurs, qui poussent au large; le vent fraîchit; la mer devient houleuse... Commencez-vous à comprendre ?...

— Oui, répliquai-je en allant chercher ma cuvette.

— C'est cela même. Valère, qui n'a pas le pied marin, pâlit affreusement; il se livre à des contorsions grotesques, qui l'enlaidissent à vue d'œil; il se couche sur son banc au lieu de répondre aux agaceries de la brillante veuve... Il finit par se dépoétiser de la façon la plus... réaliste, sous les yeux de Cidalise. Dès lors..

— Pardon si je vous interromps. C'est neuf, original, ingénieux, piquant, irrésistible. Trois grains d'émétique ne seraient rien en comparaison. Mais à quel théâtre destinez-vous votre pièce ?

— Au Théâtre-Français, à cause du style, qui est très-soigné. Acteurs : Bressant, Delaunay et M^me Plessy.

— Eh bien, qui vous arrête ?

— Voici. Un de mes intimes — un envieux — prétend qu'il y aurait des difficultés pour le décor; il me faut donc une protection puissante. Je sais que vous êtes l'ami particulier de M. Dumas fils, et j'ai pensé... "

— Hé ! hé ! voilà une idée qui vaut presque celle de votre officier de marine. Mais, pour l'instant, il n'y a rien à faire. Nous verrons, un mois ou deux après la première représentation de *Madame Aubray*. Seulement, mon génie vient de s'allumer au contact du vôtre. Permettez-moi de vous le dire, il me semble que vous n'avez traité que la moitié de votre sujet.

— Comment cela ?

— Oui. A votre place, je ferais un acte de plus... et à la place de Valère, je voudrais avoir ma revanche...

— Quel trait de lumière !

— Attendez. Valère, jeune homme du meilleur monde, — c'est vous qui l'avez dit, — possède une villa dans les environs de Toulon ou de Brest. Après ses malheurs maritimes, il feint d'abdiquer toute prétention. Résigné à son sort, il demande purement et simplement à Dorante et à Cidalise de rester leur ami : en cette qualité, il les invite à un dîner champêtre, à sa villa; ils acceptent. Là, par une belle journée, parmi les dons de Flore et de Pomone, il fait fallacieusement apprêter par sa cuisinière une matelote... Et dans cette naïve matelote, il verse... six bonnes pincées de magnésie. Commencez-vous à comprendre ?...

— Sublime !

— Il s'arrange pour que Cidalise n'en goûte que du bout des lèvres; mais l'officier de marine en mange beaucoup. Puis, sous prétexte de ne pas être importun et de laisser les deux amoureux en tête-à-tête, Valère s'éloigne sur la pointe du pied. Cidalise est en veine de coquetterie; la chaleur du jour, l'azur du ciel, le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, tout porte aux sentiments tendres et aux expansives confidences. Marivaux gazouille à travers les lilas. Perdican penche son front charmant sur l'onde limpide du ruisseau; les ramiers roucoulent sous la feuillée; les papillons lutinent les roses. On dirait qu'un orchestre invisible joue le prélude de la romance de *Don Juan*, de la sérénade de *Don Pasquale*. Cidalise murmure ces amoureuses syllabes qui signifient *oui* en ayant l'air de dire *non*. Dorante voudrait bien faire sa partie dans le *duo*, mais tout à coup il se sent pris d'un indéfinissable malaise, des gouttes de sueur ruissellent sur son front; la parole expire sur ses lèvres tremblantes, et... me forcerez-vous d'achever ?

— Admirable ! je n'ai pas besoin d'en entendre davantage; votre idée m'ouvre tout un monde; je cours me mettre au travail. Dans deux mois, je reviens avec mon manuscrit revu et considérablement augmenté, et alors... Oh ! alors, si M. Dumas fils consent à me patronner, je suis sûr d'être joué, et d'avoir cent représentations.

L'auteur du *Mal de mer* reviendra-t-il ? Il en est, ma foi, bien capable !

Mais c'est surtout à mesure qu'approchait la *première* des *Idées de Madame Aubray*, que le titre d'*ami d'un grand homme* m'a valu des persécutions furieuses. Presque tous les matins m'arrivaient de jolies pattes de mouche sous enveloppe parfumée. J'ouvrais la lettre avec une curiosité vaniteuse, croyant y trouver des compliments bien sentis sur ma dernière *chronique*, ou l'aveu d'une passion folle, provoquée par la grâce avec laquelle je mange mon pain. Or, voici ce que je lisais, sauf de légères variantes :

« Monsieur,

« On m'assure que M. Alexandre Dumas fils n'a rien à vous refuser. Veuillez donc, je vous prie, lui demander deux loges pour la première représentation des *Idées de Madame Aubray*; une pour moi, l'autre pour ma belle-sœur.

« Agréez d'avance tous mes remercîments, etc.

« La marquise D'ESPARD. »

Ou bien :

« Monsieur,

« On me fait remarquer que les loges du Gymnase sont petites et peu favorables à l'effet des toilettes : c'est donc une avant-scène des premières que je vous prie de demander à M. Dumas. Étant votre ami intime, il ne peut vous refuser, et j'en suis tellement certaine que je vais commander ma robe. Ne voulant pas être ingrate, je vous autorise à l'inviter de ma part à mes mercredis. Vous savez que le grand poëte Carcasson nous dit quelquefois des vers, etc. »

« La vicomtesse DE BEAUSEANT. »

Ou encore :

« Cher,

« Nous sommes sept, de tes *pays*, débarqués d'hier soir au grand hôtel du Louvre : Amédée, Louis, Gustave, Sosthènes, Ignace, Paulin et moi. Nous te demandons *carrément* (n'est-ce pas ainsi que vous dites ?) sept fauteuils d'orchestre pour la première représentation des *Idées de Madame Aubray*. Nous savons que tu fais la pluie et le beau temps auprès de M. Dumas fils et par parenthèse tu devrais bien faire le beau temps; car il pleut toujours dans ton diable de Paris. La chose ne peut donc souffrir de difficulté. Merci d'avance. Au reste, nous ne sommes pas ingrats. Paulin t'apporte des olives noires. »

« Ton ami et compatriote,

« JULES BÉCAMEL. »

~~~ Il y aurait un piquant chapitre à écrire sous ce titre : *Conséquences et inconséquences* : étude morale, hâtons-nous de le dire; car il est bien convenu que nous détestons la politique. Cette pensée profonde m'est suggérée par quelques épisodes bizarres qui ont escorté le succès de *Galilée*.

Aujourd'hui, 25 mars 1867, les *cléricaux* les plus acharnes se fâcheraient tout rouge si on leur disait qu'ils sont partisans de la torture, de l'inquisition et des auto-da-fé, et qu'ils n'ont pas une vive tendresse pour les précieuses conquêtes de 89. Ils n'hésitent pas à déclarer que tout individu qui prétendrait que la terre ne tourne pas, aurait lui-même la tête tournée. Dès lors, ils doivent être de l'avis de Galilée et de Ponsard. Oh ! que non pas ! Si vous le pensiez, c'est que vous ne connaîtriez pas le cœur humain, et ce serait grand dommage. On avoue bien que Galilée avait raison, que la terre tourne, que l'inquisition a eu tort; mais on ne veut pas que les gens en parlent.

Il y a quinze jours, je rencontre un de ces *libéraux* à tous crins, qui se mettent au lit quand la liberté est malade.

— Ah çà ! me dit-il, j'espère bien que vous allez éreinter *Galilée* !

— Moi, grand Dieu ! Et pourquoi ?

— Parce que le choix de ce sujet et de ce personnage prouve l'intention évidente de livrer à la risée et à la malédiction publiques les choses les plus vénérables.

— Quelles choses ?

— Mais... l'Église, la papauté.

— Voyons, mon ami, tâchons de raisonner un peu. Croyez-vous que la terre tourne ?

— Hélas ! oui; ce n'est pas ce qu'elle fait de mieux; mais enfin elle tourne.

— Bon. Cette vérité, acquise à la science et au bon sens, vous êtes bien sûr, n'est-ce pas ? que la papauté et l'Église ne la nieraient pas aujourd'hui ?

— Soit.

— Maintenant, vous rendez justice au caractère de Ponsard; il n'en est pas de plus loyal, de plus élevé, de plus foncièrement honnête; et d'ailleurs il a trop de talent pour songer à exploiter de haineuses passions !...

— D'accord.

— Il est donc indubitable qu'il ne descendra pas de ces sphères où se complaisent les esprits d'élite, où les grandes vérités sociales, scientifiques et morales se discutent dans un calme et noble langage.

— J'y consens.

— A présent, veuillez vous souvenir des anathèmes, quelquefois justes, quelquefois excessifs, que vous lancez contre les œuvres du théâtre contemporain, qui nous dépeignent les mœurs actuelles, et (ce sont vos expressions) commencent par se rouler dans la fange pour y rouler avec elles leurs héros et leurs héroïnes.

— Je suis loin de me rétracter.

— Eh bien, voilà un ouvrage écrit en beaux vers, qui nous attire sur les hauteurs, à cent lieues de ces foyers d'infection qui tourmentent votre odorat, irritent vos nerfs, mettent votre bile en mouvement; et, au lieu d'applaudir d'avance, vous vous fâchez !

— Je ne dis pas... mais c'est égal... un bon éreintement... C'est tout ce que je pus en tirer, et mon homme s'en alla en grommelant.

Ceci me rappelle qu'aux jours de mon adolescence je me trouvai un jour dans un coupé de diligence, avec un vieil *ultra* de soixante-quinze ans : c'était un mois après l'avénement du ministère Polignac. Mon compagnon de voyage se frottait les mains. Il était obligé d'avoir recours à l'aide du conducteur chaque fois qu'il voulait descendre de voiture ou y monter, et pourtant il ne parlait que de sabrer, de fusiller, de *courir sus* aux factieux, d'empoigner tous les journalistes, de brûler la moitié de Paris : « — Monsieur, me dit-il, il y a un an, à pareil jour, quand j'ai vu où ces scélérats nous menaient, j'ai vendu mon trois pour cent et j'y ai perdu six mille livres. »

Ces *scélérats*, c'était Martignac, Hyde de Neuville, La Ferronnays, Feutrier, etc., etc.

Je revis mon *ultra*, l'année suivante, fort peu de temps après l'anecdote de juillet; il venait de se brouiller avec le comte de B..., un ami d'enfance. « — B... est un jacobin, me dit-il; je soutiens que ceci ne durera pas trois semaines, et il prétend que nous pourrions bien en avoir pour six mois ! Je ne le salue plus

« Il y a de cela trente-sept ans, et... » (La suite au siècle prochain.)

L'*ultra* est mort presque centenaire : après sa mort, un journal qui s'était mis à faire du *libéralisme* et de la *jeune France* à grandes guides, écrivit en son honneur les lignes suivantes :

« M. de X... est mort fidèle aux admirables convictions de toute sa vie. Ah ! si les jeunes générations avaient exactement imité de pareils modèles, nous n'en serions pas où nous en sommes,... etc. »

Je le crois, fichtre bien ! dirait-on dans le *grand monde*. O contradiction ! ô inconséquence ! Muses de l'humanité, qui aurez le temps d'enterrer les neuf autres ! Voyez dans quel triste dilemme nous sommes enfermés : nous avons tort d'être inconséquents, et si nous cessions de l'être, nous serions encore plus absurdes et encore plus malheureux que nous ne sommes.

Combien je préfère le genre de souci que *Galilée* donnait à mon ami Properce Belier, membre influent de *l'Union des Poëtes*, et domicilié sur le *Parnasse français* ! La veille de la première représentation, il vint à moi, tout perplexe, et me dit :

— Je ne suis pas tranquille... je sais que *Galilée* finit par cet hémistiche : « Et pourtant elle tourne ! » or le mot *tourne* a très-peu de rimes...

— Ajourne, séjourne, enfourne, répliquai-je, comme Thomas Corneille quand son frère l'interrogeait.

— Supprimons *enfourne*, qui n'est pas noble... d'ailleurs un auteur dramatique doit haïr tout ce qui fait songer à un *four* : va pour *ajourne* ou *séjourne*.. c'est cela...

« Il faut que dans l'exil ce novateur séjourne, »

ou bien

« Quand une idée éclate, on peut mettre en péril

« La foi du genre humain, l'homme sage s'ajourne.

Nous n'avions pas pensé à Livourne, où Galilée fut envoyé comme un écolier en pénitence, et qui, pour réparer le tort d'avoir servi de prison au savant, a fourni au poëte une excellente rime.

~~~ L'orateur chrétien qui prêche le carême à la Cour est un israélite converti, très-éloquent et très-spirituel. Voici un mot qu'il me disait l'autre jour, et que je n'oserais répéter, s'il ne me venait d'aussi bonne source :

— Cette année, le P. Hyacinthe est en hausse, le P. Félix est en baisse, et le P. Minjard n'est plus coté.

Autre mot qui vaut mieux : avant de se convertir, ce jeune prédicateur aimait passionnément les chevaux : dans le premier zèle de sa conversion, il voulait se priver de son exercice favori. Le R. P. de Ravignan lui dit : Mon enfant, gardez-vous-en bien; continuez de monter à cheval : il y a si peu de plaisirs qui ne soient pas des péchés !

Chroniqueur véridique, je suis forcé d'ajouter qu'une charmante fille d'Ève, qui se trouvait là, a immédiatement répliqué :

— Et il y a si peu de péchés qui ne soient pas des plaisirs !...

A. DE PONTMARTIN.

## BULLETIN

S. M. l'Impératrice a témoigné le désir de participer à l'Exposition de la classe 66 *bis* (navigation de plaisance), en faisant inscrire deux de ses embarcations : un caïque et une gondole. Ces gracieux bateaux sont destinés au port à flot, qui contiendra les types des yachts de tous les pays, depuis la galiote hollandaise jusqu'à la pirogue d'Océanie; on y verra, en outre, deux petits yachts du prince Napoléon, et le caïque de Mustapha Pacha.

Une commission spéciale a été organisée pour expérimenter les bateaux et les divers engins exposés : elle est composée de MM. Benoît-Champy, président de la classe 66 *bis*; Pothier, capitaine d'artillerie, détaché par le ministère de la guerre; Bruyère, lieutenant de vaisseau, détaché par le ministère de la marine; C. Dassy et A. Fleuret.

D'après la *Gazette du Weser*, la suppression des établissements de jeu en Allemagne serait bientôt mise à l'ordre du jour. On assure que le Reichstag serait appelé dans sa session actuelle et très-prochainement à prendre une décision à ce sujet. On s'attend à ce que la Prusse propose la suppression des jeux, car, depuis longtemps, elle l'a accomplie dans ses propres États et elle poursuit sans cesse ce but au sein de l'ancienne Diète germanique.

Une escouade d'ouvriers est occupée en ce moment à nettoyer les statues qui figurent dans le parc de Versailles, afin de les mettre dans tout leur relief pour l'époque de l'Exposition.

Conformément à la loi du 13 juin 1866 qui autorise la Direction des télégraphes à faire fabriquer et à vendre au public des timbres spéciaux pour l'affranchissement des dépêches, les timbres-télégrammes ne tarderont pas à être mis en circulation. Un décret d'administration publique, destiné à en régler l'usage, est actuellement soumis à l'examen du conseil d'État.

Ces timbres, de quatre catégories et couleurs différentes, se vendront 2 fr., 1 fr. 50, 50 c. et 25 c. Ils portent en légende les mots *lignes télégraphiques;* au milieu, un aigle couronné tenant la foudre dans ses serres. Aux deux coins supérieurs se trouvent deux abeilles; aux coins inférieurs, le prix du timbre répeté.

D'aprés un journal de Londres, les conducteurs de locomotives des Compagnies de chemins de fer se sont entendus pour exiger une telle augmentation de salaire, qu'il n'est pas possible d'y acquiescer. Ils menacent de se mettre en grève, et, pour ne pas perdre de temps, ils ont déjà envoyé en masse leurs démissions. Cette nouvelle, paraît-il, cause une grande agitation à Londres. Si l'on n'apporte pas, d'une manière ou d'une autre, un prompt remède à cet état de choses, il faudra s'attendre à la suppression de toutes les affaires.

Le roi de Prusse vient de créer un nouvel ordre destiné à honorer le mérite militaire : les *Houppes d'Honneur,* destinées à récompenser spécialement les sous-officiers et soldats qui se sont distingués pendant la dernière guerre. Ces insignes consistent en une bandelette de toile blanche lisérée de noir, terminée par une houppe où les couleurs se marieront et qui sera portée à la poignée du sabre.

On prépare en ce moment au Grand Hôtel les appartements destinés au comte de Flandre, président de la commission belge près l'Exposition universelle.

Le prince est attendu à Paris, de retour de son second voyage à Düssoldorf.

M. Célestin Nanteuil vient d'être nommé directeur de l'École des Beaux-Arts et du Musée de Dijon, en remplacement de Louis Boulanger, décédé.

Dans le bulletin de notre numéro 624, nous avons annoncé la mort du baron Pierre de Cornelius et esquissé la biographie de ce peintre célèbre que l'école classique allemande reconnaissait unanimement pour son chef. Aujourd'hui, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs le portrait de Pierre de Cornélius, gravé d'après le magnifique tableau de M. Oscar Begas, tableau dont tous les amateurs qui ont visité le musée d'Anvers ont pu admirer le merite exceptionnel. Cette œuvre largement conçue et traitée avec une extrême habileté, est digne en tous points du grand peintre que la mort vient d'enlever, mais dont le nom vivra, à côté de celui de Ingres, dans l'histoire de l'art contemporain.

Le fameux Barnum américain, l'homme-type de la réclame, vient d'être élu, à une grande majorité, membre du Congrès des États-Unis.

« Son principal titre au choix de ses concitoyens, dit le *New-York Herald,* consiste dans la célébrite qu'il s'est acquise comme dompteur d'animaux féroces. Pendant plusieurs années, il a dirigé une ménagerie et promené par toutes les Amériques son redoutable cortege de lions, tigres, panthères et léopards.

« Après tout, ajoute le journal, son élection ne sera peut-être pas complètement inutile, ne dût-elle servir qu'à dompter les instincts sauvages et les passions déchaînees de quelques-uns parmi ses futurs collègues. »

D'après les dernières nouvelles de Zanzibar, le célèbre voyageur Livingstone aurait été assassiné par les nègres qui lui servaient de guides dans son excursion vers le haut Zambèze. L'époque de sa mort remonterait au mois de novembre.

TH. DE LANGEAC.

# LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

DEUXIÈME PARTIE.

## LES MEDINA-CELI.

### IV.

### La porte secrète.

— Peut-être ai-je trop compté sur ta tendresse pour moi, ma fille, reprit la duchesse, en espérant que tu t'intéresserais à toutes ces personnes que tu n'as point connues...

— Je ne mérite pas ce reproche, ma mère, protesta Isabel.

— Ceux dont je parle t'auraient aimée... Ils eussent été les bons anges de ta jeunesse... C'était ta vraie famille, et ton avenir est lié fatalement à tout ce passé... Je serai brève désormais, car il se peut que nos minutes soient comptées. Louis de Haro, prisonnier, resta le chef de la conspiration. Sa fière devise devint le mot d'ordre des conjurés, qui s'emparèrent aussi du nom du bon duc pour s'en faire un drapeau. L'Espagne vint à s'amoindrir peu à peu. Le Français et l'Anglais rétrécirent la ligne de nos frontières. Il y eut un roi de Portugal; et la Catalogne, sans cesse révoltée, ne tint plus que par un fil au réseau des provinces espagnoles.

Pendant cela, le comte-duc, après avoir réduit au dénûment le plus honteux les derniers jours du duc de Lerme, grossissait la fortune de sa maison et dressait des monuments à la gloire imaginaire du maître qu'il perd.

Un jour, c'était l'année où le favori prit ce titre pompeux de comte-duc; un jour, tout au fond de mon exil, la nouvelle de la mort de don Louis vint mettre le comble à ma consternation.

1. Voir les numéros 583 à 626

— Quoi ! s'écria la jeune fille... mort aussi, celui-là !. . Dieu ne vous a donc pas laisse un ami?...

— Dieu est bon comme il est grand, repartit la duchesse avec une involontaire emphase; la Providence garde surtout les abandonnés... Ce jour là même dont je parle, un honnête vieux gentilhomme cultivateur, dont le manoir était voisin de notre château de Penamacor (si mes souvenirs me servent il s'appelait Mendoze, tout comme un grand d'Espagne, vint demander à m'entretenir et me dit : « On a déposé cette nuit les fleurs sur la tombe de l'etrangère. Parmi les fleurs il y avait un lambeau de parchemin que voici... »

Le parchemin contenait un nom : *Louis,* et ces mots : *Grâces à Dieu !*

Je demandai au bon vieil hidalgo pourquoi il me l'apportait. Mon cœur battait bien fort, ma fille. J'avais cru reconnaître une écriture amie.

Voici ce que me répondit le paysan Mendoze :

— Après la méridienne, en retournant aux champs, les garçons ont fait rencontre d'une jeune fille mauresque belle comme le jour, si belle qu'ils n'ont pas eu le cœur de lui jeter des pierres. Elle leur a dit : « Le château de la bonne duchesse est-il bien loin d'ici ? — Deux lieues de Leon, » a répondu Fabrice, le fils aîné. La fillette a regardé l'ombre des chênes verts sur la route. Elle a murmuré : il est trop tard et je suis trop lasse !

Puis, tout haut :

— Si vous êtes des chrétiens, a-t-elle ajouté, vous irez au cimetière de Quijo et vous lui porterez ce que vous trouverez sur la troisième tombe.

— De la part de qui ? interrogea Fabrice.

— Je me nomme Aïdda, repartit la fillette qui disparut au coude du sentier.

Il n'était plus besoin de réclamer l'attention d'Isabel. Ce vieux gentilhomme paysan était le père de Mendoze. Isabel savait cela.

— Ce nom d'Aïdda, poursuivit la duchesse, fixait tous mes doutes et m'en disait plus que le parchemin lui-même. C'était la fille d'un Maure tangérien nommé Moghrab ben Amar, relaps deux fois et brûlé sur la grande place de Valladolid, dans l'acte de foi des quarante heures, en l'année 1622. Blanche de Moncade avait demande au saint office la pauvre petite orpheline; elle l'avait baptisee, lui donnant le nom de Marie-Blanche, elle l'avait élevée et choyée comme sa sœur, si bien qu'Aïdda, reconnaissante, aurait versé tout son sang pour elle.

Je savais qu'Aïdda n'était plus dans la maison de Moncade. Elle ne pouvait l'avoir quittée que par obeissance et pour accomplir un acte de dévouement. C'etait donc, selon toute apparence, un message du prétendu mort. Mais pourquoi ce laconisme ? Et comment Aïdda n'était-elle pas venue jusqu'au château de Penamacor. Et que signifiait en outre ce message ? Don Louis était-il sauvé ? Réclamait-il mon aide ?

Des années se sont écoulées depuis lors, ma fille, et n'ont point apporté la reponse à ces questions. Je n'ai jamais revu don Louis une fois, une seule fois, et cette jeune Aïdda a passé devant moi comme un rêve, sans que j'aie pu obtenir d'elle ce mot qui eût mis fin à toutes mes inquiétudes.

Il me fut donné seulement de savoir pourquoi elle s'etait entourée d'un si grand mystère. Le lendemain, en effet, notre manoir fut envahi par les archers de l'hermandad, qui tinrent chez nous garnison pendant deux semaines, battant et fouillant tout le pays aux alentours.

Si Marie-Blanche ou Aïdda, comme tu voudras la nommer, s'était risquée jusqu'à Penamacor, elle eût été prise infailliblement.

Depuis longtemps j'avais des soupçons sur un homme qui etait alors dans notre domesticite très-intime, et dont tu as sans doute gardé souvenir : je veux parler de notre ancien intendant Pedro Gil. Pendant le séjour des cavaliers de l'hermandad au château, je crus remarquer de mystérieuses accointances entre leur chef et Pedro Gil. Tu etais bien petite en ce temps-là, Bel, ma cherie, mais tu n'as peut-être pas oublié les menaces que profera ce miserable quand on lui donna son conge.

— Je n'ai pas oublié ce Pedro Gil, ma mère, dit la jeune fille; s'il est notre ennemi, prenez garde, car il est à Seville et il rôde autour de notre logis.

Une question vint aux lèvres de la duchesse qui la refoula pour continuer ainsi :

— Pedro Gil occupait au château ce petit pavillon où tu fis plus tard ton salon de sieste et ton boudoir. Quelques jours après son départ, je me promenais dans les parterres, pendant que nos gens nettoyaient. Parmi la poussière qui s'échappait des croisées, un papier s'envola. Ce n'était qu'un lambeau sans adresse ni signature, mais le peu de paroles qu'il contenait me frappa vivement.

C'était Pedro Gil lui-même qui l'avait écrit, et ce devait être le brouillon d'une missive dont il avait sans doute expédié la copie.

Le mot à mot de ce que je lus alors est reste gravé dans ma mémoire. Je puis le reproduire exactement :

« ..... Pour les projets de Son Excellence.

« La jeunesse Mauresque est maintenant à Ceuta, j'en ai la certitude L'homme qui l'accompagne ne peut être qu'un agent des conjurés. Nous ne pouvons rien contre eux sur la rive africaine, mais ils ne peuvent rien contre nous.

« Le seul moyen d'attirer la Moncade dans le piége, c'est de parler au nom de cette Aïdda, qu'elle aime si tendrement et avec qui elle doit correspondre. On peut écrire une de ces lettres qui ne disent rien et qui laissent deviner beaucoup. J'ai ici quatre mots de l'ecriture de la donzelle; je me chargerais de minuter la lettre.

« L'autre viendrait au rendez-vous : j'en mettrais ma main au feu ! »

C'etait tout

Je ne sais pas si je peux dire que je devinai dans toute la force du terme, mais l'idee d'une trame atroce et infâme me sauta aux yeux. Blanche de Moncade avait favorise autrefois la fuite de notre pauvre Isabel. Il y avait en Espagne un homme qui devait lui garder une mortelle rancune.

Un homme qui a mérité la réputation de ne pardonner jamais; un homme à qui l'on doit, par le malheur des temps, ces titres d'Excellence et de Monseigneur qui etaient dans le brouillon de Pedro Gil.

La lettre ne pouvait pas avoir moins de quinze jours de date, puisque Pedro Gil avait quitté Penamacor à cette epoque, mais elle ne pouvait guère être plus vieille de deux semaines, car l'hermandad etait partie depuis un mois seulement. La lettre devait avoir été écrite entre le départ de l'hermandad et le conge donne à Pedro Gil.

Que s'etait-il passé ? Le piége avait-il eté tendu ? J'eus froid jusqu'au fond du cœur, car l'idée me vint que le brusque eloignement de Pedro Gil pouvait avoir hâté la catastrophe. J'ordonnai à Savien de seller deux chevaux. Je partis avec lui, le soir même, sans suite et sans sauf-conduit. Nous mîmes trois nuits et trois jours pour arriver jusqu'à Séville, car nous évitions les chemins battus, fuyant la rencontre de l'hermandad, comme si nous eussions été des malfaiteurs.

Le quatrième jour, au coucher du soleil, nous entrâmes dans la ville, et, quelques minutes après, je descendais de cheval à la porte de la maison de Moncade.

Bel, tu ne connais pas la mort Tu n'as vu sur aucun visage aimé cette livide pâleur, cette immobilité redoutable qui annonce que l'âme envolée a laissé ici-bas le corps inerte et plus froid que la pierre.

La mort est terrible, ma fille, bien que les malheureux l'appellent souvent comme un refuge.

La mort est toujours terrible, soit qu'elle entre en nous par l'issue qu'a ouverte l'épée ou le poignard, soit qu'elle s'asseye près de nous sur le lit de douleur après une lente maladie, soit qu'elle tombe avec la foudre écrasant à l'improviste nos fronts orgueilleux.

Mais la mort par le chagrin, Bel, la mort par la honte et le déshonneur, la mort qui empoisonne l'âme elle-même avant de décomposer le sang, celle-là est hideuse et lamentable entre toutes, ma fille... Dieu nous en garde, nous et ceux que nous aimons !

La mort etait dans la maison de Moncade. J'arrivais trop tard.

Les valets étaient rangés dans le vestibule, silencieux et mornes. Aucun d'eux ne m'arrêta, voilée que j'étais, pour me demander : « Que venez vous faire céans ? »

Dans le grand escalier, des enfants de chœur jouaient en riant tout bas.

Les jeux de ces pauvres créatures endurcies aux choses funèbres sont lugubres par le contraste, autant et plus que le deuil lui-même.

Au haut de l'escalier, des femmes en pleurs attachaient aux lambris des tentures noires.

Je prononçai le nom de Blanche, car un pressentiment oppressait ma poitrine.

L'une des femmes me reconnut : la nourrice de Blanche, elle leva sur moi ses yeux creusés par les larmes, et me montra du doigt la porte ouverte.

En même temps, l'odeur des cierges et de l'encens vint à moi comme une muette révélation.

Blanche était couchée sur son lit. Les prêtres veillaient, récitant leurs prières à voix basse. Vincent de Moncade, agenouillé, cachait son visage dans les draps.

Au chevet, il y avait un homme debout, une statue de marbre : don Hernan de Moncade, dont les cheveux avaient blanchi la nuit precédente.

On lui avait rapporté, à ce pere, sa fille déshonorée et mourante.

Devines-tu, Bel, l'innocence n'empêche pas de comprendre, devines-tu que le piége avait été tendu, que ces quelques mots traces sur le parchemin : *'Louis... grâces à Dieu,* avaient servi au traître Pedro Gil pour contrefaire l'ecriture d'Aïdda la Mauresque, et que la pauvre Blanche de Moncade, trompée par un message menteur, avait ete attirée hors de la maison de son père ?

Tu es Espagnole; tu sais le culte que nous rendons à l'honneur. Blanche nomma son ravisseur : c'était le comte-duc; que son nom soit à jamais maudit ! c'était l'hypocrite à qui l'histoire arrachera son masque !

Lucrèce avait eu besoin d'un poignard pour mourir. Ce n'etait qu'une Romaine. Quand Blanche de Moncade eut demandé vengeance, elle se coucha sur son lit, croisa ses bras sur sa poitrine et rendit son âme à Dieu. C'était une Espagnole !

Au moment où je pénétrais dans la chambre mortuaire, un silence profond y régnait; les prêtres venaient d'interrompre leurs litanies, et l'un d'eux commençait la cérémonie de la purification, si imposante autour de nos couches funebres. Le vieux Moncade, qui n'avait pas encore prononcé une parole, leur ordonna de s'arrêter. Il fit un mouvement, redressant sa haute taille et s'appuyant de la main au pilier du lit. La statue s'animait; une etincelle prit feu sous sa paupiere lourde et demi-close.

Il appela son fils par son nom. Je ne l'avais vu qu'enfant. Les années de notre exil avaient fait de lui un fier jeune homme. J'eus pitié parmi mon angoisse, tant le désespoir mettait de pâleur sur ce front vaillant et robuste.

— Que voulez-vous de moi, mon père ? demanda-t-il.

Le vieux marquis ne répondit pas tout de suite. Ses paupières battaient et ses levres tremblaient.

— Laissez-nous ! dit-il aux prêtres.

Celui qui tenait le goupillon répliqua :

— Nous sommes ici pour accomplir notre devoir. La chambre du deuil est encore le sanctuaire.

— Laissez-nous ! répéta le vieillard d'un air impérieux et sombre.

Les prêtres se consultèrent et sortirent. J'allais les suivre, lorsque Hernan de Moncade m'arrêta, disant :

— Éléonor de Tolède, duchesse de Medina-Celi, vous êtes deux fois notre cousine par Guzman et par Tolède... Restez et soyez témoin !

Il fit signe à don Vincent d'approcher. Celui-ci obéit. Le vieux marquis lui mit la main sur l'épaule. Son regard sembla plonger jusqu'au fond de son cœur.

— Celui qui a tué ta sœur, prononça-t-il après un long silence, celui-là a une fille.

La duchesse s'interrompit. Isabel n'avait pu retenir un mouvement de répulsion.

— La morte était là sur son lit, reprit la duchesse, toute jeune et si belle qu'on eût dit un pauvre ange endormi... La veille encore, cet homme de fer avait des cheveux noirs autour de ses tempes. Cette nuit l'avait vieilli de vingt ans... Je devinai comme toi, ma fille, et un frémissement gagna la moelle de mes os... Don Vincent lui-même détourna la tête.

— M'as-tu entendu, marquis ? demanda le vieillard.

— Mon père, répondit don Vincent, Inez n'est qu'une pauvre enfant, innocente des actions du comte-duc.

Un peu de sang remonta aux joues du vieux Moncade.

— Dent pour dent, œil pour œil ! prononça-t-il d'une voix creuse mais distincte, telle est la loi de nos pères... Nous sommes les Goths : pourquoi renier leur antique justice ?... Le comte-duc m'a pris l'honneur et la vie de ma fille, à lui... Je suis le père et le maître : j'ordonne, refuses-tu de m'obéir.

Bel, ne juge pas cet homme. Il disait vrai, nous sommes les Goths. Notre honneur est barbare, mais c'est l'honneur. Je regardai la morte. Elle me sembla sourire.

Ce sang des fils d'Alaric est amoureux de la vengeance.

Don Vincent de Moncade courba la tête.

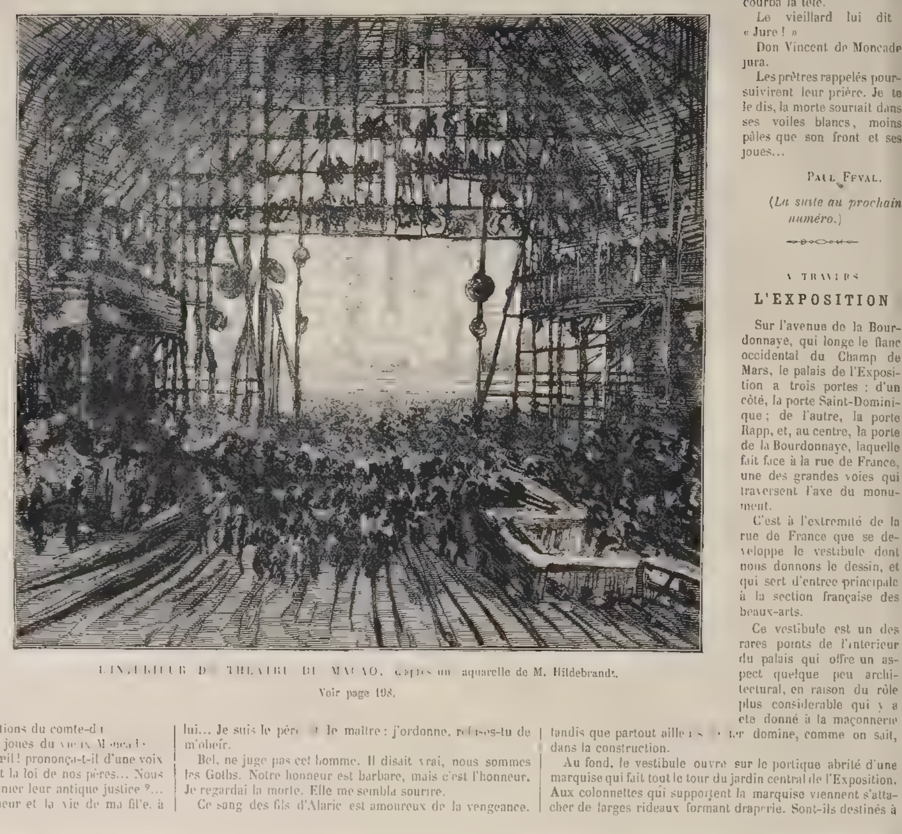
Le vieillard lui dit : « Jure ! »

Don Vincent de Moncade jura.

Les prêtres rappelés poursuivirent leur prière. Je te le dis, la morte souriait dans ses voiles blancs, moins pâles que son front et ses joues...

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)



L'INTÉRIEUR DU THÉÂTRE DE MACAO, d'après une aquarelle de M. Hildebrandt.

Voir page 198.

A TRAVERS

## L'EXPOSITION

Sur l'avenue de la Bourdonnaye, qui longe le flanc occidental du Champ de Mars, le palais de l'Exposition a trois portes : d'un côté, la porte Saint-Dominique ; de l'autre, la porte Rapp, et, au centre, la porte de la Bourdonnaye, laquelle fait face à la rue de France, une des grandes voies qui traversent l'axe du monument.

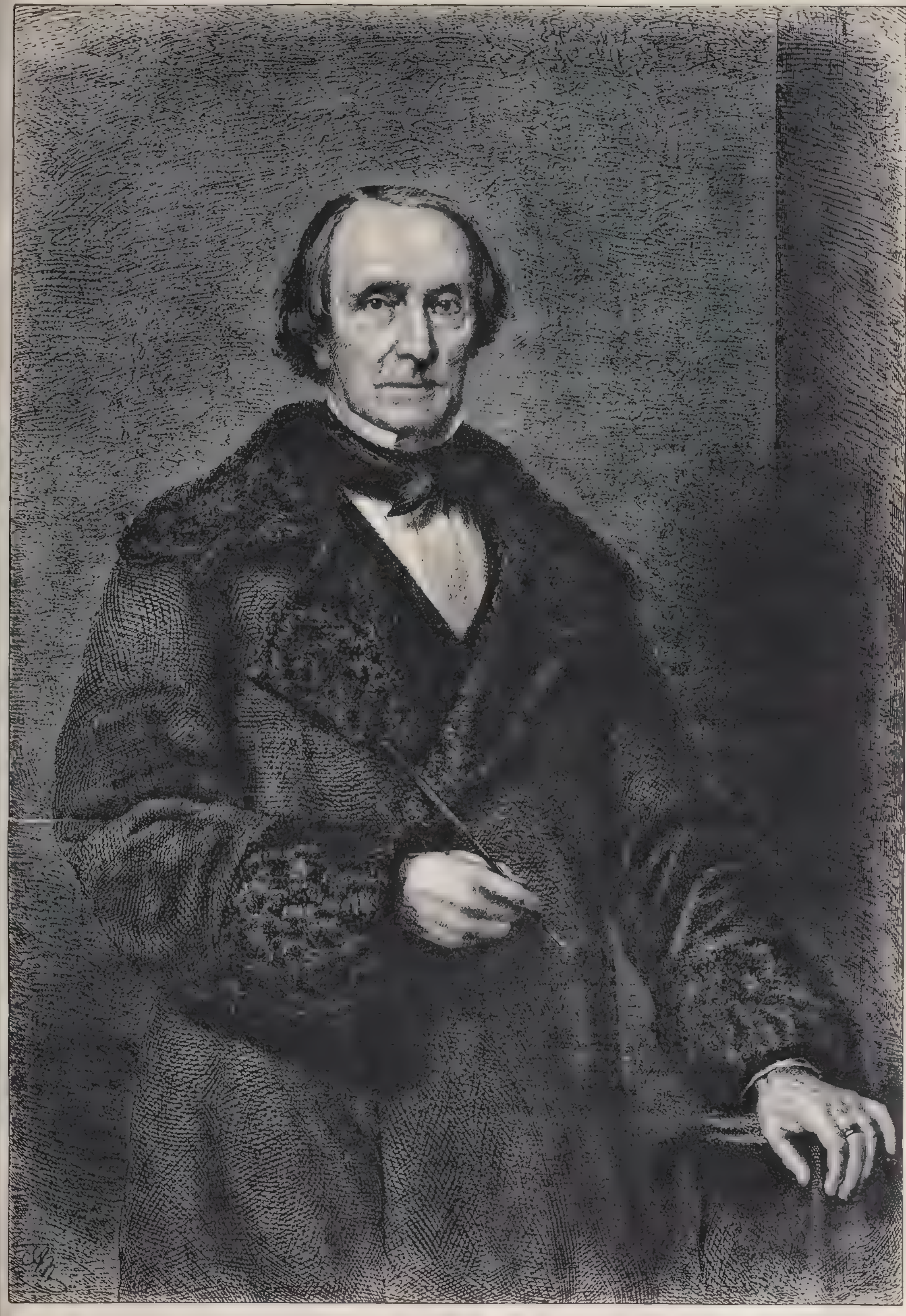
C'est à l'extrémité de la rue de France que se développe le vestibule dont nous donnons le dessin, et qui sert d'entrée principale à la section française des beaux-arts.

Ce vestibule est un des rares points de l'intérieur du palais qui offre un aspect quelque peu architectural, en raison du rôle plus considérable qui y a été donné à la maçonnerie tandis que partout ailleurs le fer domine, comme on sait, dans la construction.

Au fond, le vestibule ouvre sur le portique abrité d'une marquise qui fait tout le tour du jardin central de l'Exposition. Aux colonnettes qui supportent la marquise viennent s'attacher de larges rideaux formant draperie. Sont-ils destinés à



UNE USINE A PÉTROLE, AU CANADA, d'après un dessin communiqué. — Voir page 199.



LE BARON PIERRE DE CORNELIUS, d'après [illegible] tableau de M. [illegible] B[illegible]as, [illegible] musée d'Anvers. — Voir page 1[illegible]8.

remplacer l'immense *velum* qu'il avait été question d'étendre au-dessus du jardin pour protéger le public à la fois contre les ardeurs du soleil et contre les intemperies du ciel? C'est ce dont il n'est pas permis de juger encore.

Sous le portique circulaire doivent être exposés les instruments employes dans les travaux agricoles, et le public pourra les examiner en parcourant le jardin orné de bassins qu'entourent des gazons et des plates-bandes.

HENRI MULLER.

## LE THÉATRE DE MACAO

Une aquarelle très-curieuse de M. Hildebrandt nous introduit dans l'intérieur vraiment fantastique du théâtre de Macao

Ce theâtre, situé sur le bord de la rivière, est construit en bambous, presque à claire-voie. La population de Macao est possedee d'un goût frénétique pour les representations théâtrales, lesquelles se composent de façons de féeries, empruntees le plus souvent aux legendes religieuses du pays ou à l'histoire des empereurs chinois. Le dragon vert et le dragon bleu jouent naturellement des rôles fort importants, au milieu d'une action animée par des troupes de danseuses et par un orchestre qui ne trouve d'analogie dans aucune musique connue.

Dès que les portes du théâtre sont ouvertes, la foule se précipite. Elle encombre toutes les places. On se bouscule, on se bat ; une centaine d'individus, parmi les plus agiles, trouvent moyen, à chaque representation, de grimper, comme des chats, le long des parois rugueuses de la salle et de se percher sur les traverses qui supportent le toit. De là, sans bouger durant plusieurs heures, ils assistent au spectacle. Et encore, la comédie terminée, faut-il employer de grands efforts pour les faire deguerpir. Ils resteraient volontiers jusqu'au lendemain pour jouir d'une autre représentation sans payer.

Souvent on a recours aux dernières extrémités, c'est-à-dire à une pompe à incendie, qui inonde les amateurs effrenés de theâtre, et les décide, bon gré, mal gré, à descendre de leur poste aerien. Trouverait-on, à Paris, beaucoup de *dilettanti* de cette force ?

R. BRYON.

## CHRONIQUE DES ARTS

Les morts illustres : Cornélius, Louis Boulanger, Brascassat. — Bibliographie : *Hommes et Dieux*, par Paul de Saint-Victor

Depuis deux ou trois ans bientôt, la chronique des arts n'est guère qu'une continuelle nécrologie. On dirait que la mort a un parti pris bien arrêté d'abattre coup sur coup tous les grands artistes qui ont illustré le commencement de ce siècle, tous les capitaines de la grande guerre des classiques et des romantiques. Elle en a à peu près fini avec ceux de la France. A présent elle passe à l'Allemagne. Et tandis que Paris enterre Brascassat et Louis Boulanger, Berlin prend le deuil de Cornélius, l'illustre traducteur de Gœthe.

Cornélius est assurément l'une des grandes figures de l'art contemporain. Il a renouvelé, dans ce temps prosaïque, le type superbe des maîtres de la Renaissance, fanatisant comme eux les peuples et les souverains, formant comme eux des legions de disciples, laissant comme eux des pages immenses attachees aux murailles des palais et aux voûtes des temples. Je ne parle pas de leur style qu'il a ressuscite, et de leurs procedes même qu'il a remis à la mode, s'essayant hardiment à refaire des fresques apres trois siècles de peinture à l'huile. On ne connaît guère, en France, ce maître puissant et bizarre que par des gravures, malgré son immense renommée qui a passe toutes les frontières. Quelques lignes de biographie ne seront donc pas inutiles.

Cornelius était né en 1787, à Düsseldorf, dans un milieu qui le predestinait en quelque sorte au rôle qu'il allait jouer dans l'art allemand. Son père était inspecteur de la galerie de l'électeur palatin. Quand on pense que cette collection — transportee depuis à Munich — ne contenait pas moins d'une *cinquantaine* de Rubens, — quand on se rappelle que, dans le nombre, figuraient son *Jugement dernier*, sa *Chute des Anges*, ses *Chasses au sanglier*, sa *Bataille des amazones*, on comprend que les tendances de Cornelius, entouré de pareils modèles, se soient portées de bonne heure vers le grandiose et le terrible. Aussi assure-t-on qu'il aimait, encore tout enfant, à barbouiller des essais de batailles.

A vingt ans à peine, il jetait les fondements de sa celebrite europeenne par ses dessins sur le *Faust* de Gœthe, qui devinrent aussitôt populaires. Chose curieuse pourtant, vous ne trouverez pas un mot qui ait trait à Cornelius dans les *Entretiens de Gœthe et d'Eckermann*, où il est si souvent question d'art. En revanche, Gœthe y loue longuement les illustrations de son *Faust* par Delacroix. « Je dois convenir, conclut Gœthe, que M. Delacroix a surpasse mes propres inventions dans certaines scènes dont je suis l'auteur... Tout est, dans l'œuvre de l'artiste, vivant et reculé au delà des bornes de l'imagination. »

Cornelius profita de son succès pour aller parfaire son éducation d'artiste en Italie. A Rome, il rencontra Overbeck. Ils se lierent aussitôt et n'eurent bientôt plus que le même domicile et le même atelier, consistant, disent les biographes, en un vieux couvent en ruine. Mais Cornélius, toujours heureux, rencontra un puissant protecteur dans cette thébaïde : ce fut le prince Louis de Bavière, qui devint l'ami des deux artistes en attendant d'être leur Mécène, et qui d'avance appelait, dit-on, ces deux apôtres de l'art nouveau « saint Jean et saint Paul. »

Créer un art nouveau! — tel était déjà, en effet, la commune ambition d'Overbeck et Cornélius, si differents d'ailleurs de manière et de temperament. Tous deux avaient projeté d'insurger l'Allemagne contre les froides conventions académiques de l'école de David. Affaire de nationalite d'ailleurs, aussi bien que question d'art; on approchait des temps où l'Allemagne en masse allait marcher contre Napoléon. Quant aux doctrines nouvelles à embrasser, on ne s'accordait pas. Overbeck — qu'on surnommait le *Nazaréen* — voulait retourner à la naïveté de Fra Angelico; Cornélius se sentait plutôt porté aux outrances de Michel-Ange. Ni l'un ni l'autre ne s'apercevaient qu'ils se bornaient à remplacer une convention par une autre, et qu'en somme ils gardaient, comme David, le licou de l'imitation.

A Rome, Cornelius entra en relation avec une autre célébrite du siècle, l'illustre historien Niebuhr, alors ambassadeur du roi de Prusse. Ceci lui valut, — tandis qu'il décorait de sujets tirés du Dante les murs de la villa Massimi, — une ordonnance royale qui le nommait directeur de l'Academie de Dusseldorf.

A partir de ce moment, les faveurs officielles allaient pleuvoir sur Cornelius.

Pendant qu'il s'occupait de réorganiser l'Académie de Düsseldorf, son ancien compagnon de Rome, le prince Louis, était devenu roi de Bavière. Bientôt il fallut que le maître trouvât moyen de se partager entre Munich et Berlin. Il passait l'hiver dans son Académie, où il elevait quelques disciples fervents, — Kaulbach en tête, — dans le culte du grand art, et leur révélait les secrets de la fresque, en decorant avec eux la Cour d'assises de Coblentz et l'Université de Bonn. L'éte venu, Cornélius appartenait tout entier à la Bavière et au roi Louis. Quelle fortune c'était alors, pour les renovateurs de la peinture allemande, que ce monarque amoureux de leur art et converti à leurs théories!

Le roi de Bavière bâtissait toute une ville en leur honneur; les palais, les cathédrales, les musées sortaient de terre à seule fin de leur fournir des murailles blanches qu'ils pussent couvrir de leurs compositions; c'étaient les monuments qui s'arrangeaient ici pour les peintures, au rebours de ce qui se passe habituellement; la fenêtre s'ouvrait de façon à les bien eclairer; la moulure et l'arabesque ne cherchaient qu'à les encadrer le plus avantageusement possible. Ce furent là de beaux jours, pendant lesquels Munich passa pour le paradis des artistes allemands, et ces jours de fête, — disons-le à la louange du roi Louis, — se prolongèrent durant quinze années.

Aussi est-ce à Munich que Cornélius reconnaissant a laisse son œuvre capitale, la decoration à fresque des salles de la Glyptothèque. La *salle des dieux* suffirait seule à prouver la fertilite d'invention, l'ingéniosité de conception du maître qui a trouvé moyen d'y résoudre toute la mythologie et ses symboles en y faisant défiler successivement les quatre éléments, les quatre saisons, les quatre heures du jour, les quatre règnes. Il est vrai qu'on lui reproche d'avoir gâté son poëme par un calembour. Il n'a pas juge qu'une composition fût indispensable pour mettre en scène le *Règne de l'air*. Arrive à la paroi de la salle où l'air devrait être représente, vous trouvez simplement... une fenêtre.

Presque en même temps que la Glyptothèque, le peintre décorait l'église de Saint-Louis. Ici, cela va sans dire, les sujets sont fournis par la tradition et parfaitement classiques. Ce sont : un *Jugement dernier*, une *Adoration des Mages*, un *Christ en croix*, où l'on retrouve non-seulement les inventions, mais les types et les formules graphiques des maîtres, depuis Orcagna jusqu'à Rubens, rappelés par un peintre trop érudit chez lequel la mémoire prend insensiblement la place de l'imagination.

En 1841 seulement, Cornelius quitta Munich pour aller s'installer à Berlin, où l'attendaient de nouvelles commandes. On lui demandait, entre autres, la decoration d'une sorte de Campo-Santo, bâti à l'imitation de celui de Pise, et situe derrière la cathedrale de Berlin. Ce sont des cartons empruntes à ce grand ouvrage qu'on a vus, en 1855, à l'Exposition universelle.

L'impression de Paris fut médiocre. Le bon sens français fut choqué tout d'abord des exagérations de ce talent bizarre. Temoin les lignes suivantes que nous empruntons au compte rendu de M. Edmond About (*Voyage à travers l'Exposition*) :

« M. Cornelius a du talent, mais un talent qu'il a forcé. Il ne rêve que grandeur, puissance et violence; je voudrais qu'il songeât quelquefois au naturel. Il traite les sujets les plus simples et les plus familiers avec un effort de Titan. Voyez, par exemple, les cartons qui représentent les *Œuvres de la charité chrétienne*. Si jamais un peintre a dû faire montre de simplicite, c'est dans un pareil sujet : pour rassassier ceux qui ont faim, pour abreuver ceux qui ont soif, pour soulager les prisonniers, pour consoler les affliges, pour renseigner les voyageurs qui sont sur la route, il ne faut ni grands gestes, ni gros muscles, ni cheveux ebouriffes. Mais les fresques de Michel-Ange et l'admiration des Berlinois ont persuadé à M. Cornelius que le génie consiste à peindre des cheveux en serpents, des draperies tortillées et des torses capitonnés. Le chretien qui descend dans le cachot pour soulager les prisonniers est cinquante fois plus majestueux que Marius sur les ruines de Carthage. Les deux consolateurs qui entrent dans la maison en deuil sont plus sombres et plus dramatiques que Brutus et Cassius à la veille de la bataille de Philippes, et le jeune cantonnier qui montre le chemin aux voyageurs ressemble tout au moins à César indiquant le Rubicon. »

Mais il y a ici une remarque à faire : c'est que les fautes du peintre ne tiennent qu'à son sujet. La violence et l'âpreté qui font le fond de son caractère ne pouvaient manquer de détonner singulièrement dans un thème de paix et de tendresse. Mais livrez-lui une idée dramatique, vous verrez si personne saura la traduire mieux que lui. On a pu en avoir la preuve sans sortir de cette même Exposition universelle, où Cornelius etalait cette page évangelique si parfaitement manquée. A côté figurait un chef-d'œuvre d'horreur, qui ne lui attira que des bravos, et qui restera comme l'une des pages les plus grandioses que l'art ait produites depuis le *Jugement dernier* de Michel-Ange et le *Triomphe de la Mort* d'Orcagna.

C'est, du reste, un sujet proche parent de ceux-là, — *les Cavaliers de l'Apocalypse*. Qui ne les voit encore passer, comme une tempête, dans le sauvage carton du peintre berlinois? Celui-ci, c'est *la Peste*, avec un accoutrement oriental qui annonce son origine; il se penche sur le cou d'un cheval blanc et lance au loin ses flèches empoisonnées. Derrière la Peste galope un vieillard chauve et décharné; c'est *la Famine;* elle brandit, comme une massue, les balances dont elle va armer les sinistres accapareurs. Vous reconnaissez aisément *la Guerre* dans le troisième cavalier, levant furieusement au-dessus de sa tête une grande épée à deux mains. Le quatrième, squelette ricaneur, armé d'une large faux, ne laisse pas plus de doutes, c'est *la Mort*. Toute cette cavalcade visionnaire accourt sur vous, avec une impetuosité si furieuse, si foudroyante, que vous êtes surpris, en rouvrant les yeux, de la retrouver devant vous. Elle est suivie, dans l'air, d'une sinistre nuée, formée de tous les fantômes et de tous les monstres de l'Apocalypse; et sur terre, au premier plan, l'Humanité foulée aux pieds se debat avec des cris et des effarements indescriptibles. — Tout cela est certainement très-beau. D'autant plus que cette farouche et mysterieuse composition porte bien la marque du génie allemand, et ne doit rien aux grands Florentins Orcagna, Signorelli, Michel-Ange, que Cornélius a mis si souvent à contribution.

Nous touchons ici au défaut capital du maître germanique. Son talent, inspiré d'un autre pays et d'un autre temps que le temps et le pays où il a vecu, a je ne sais quoi de factice et de desseché qui vous frappe à l'instant. Il manque d'une personnalité propre, et, partant, d'une vie réelle. Pour qu'une œuvre commence à exister, il faut qu'elle reflète sincèrement le milieu où elle est conçue. Ce n'est qu'à cette condition que l'art peut se renouveler sans cesse et progresser indefiniment, modifiant à chaque pas ses formes et ses types, parcourant un cercle infini et infiniment varié comme celui de la civilisation même.

Mais qu'importait la forme à Cornélius? Pour lui, comme pour la plupart des fresquistes de l'Allemagne moderne, la peinture n'était qu'un moyen d'exprimer des idées. Ses procédes se conformaient, comme on sait, à cette theorie dédaigneuse. Il croyait son œuvre finie, dès qu'il l'avait jetée sur le papier; il laissait à des manœuvres le soin de la recopier et de la peindre sur le mur. On dirait qu'il n'a jamais vu, dans la couleur, que du coloriage. De là l'aspect à la fois discordant et vulgaire de ces peintures, qui commencent peut-être des dessins si poetiques, et qui aboutissent, dans leur forme définitive, à des enluminures si grossières. On en vient à se demander, devant ce dédain outré de l'exécution, si les Allemands sont artistes dans l'âme. Michel-Ange et Léonard de Vinci, qui valent bien, comme penseurs, Cornélius et Overbeck, avaient un autre amour pour les moindres details de leur œuvre; n'etait-ce pas Michel-Ange qui tenait à broyer lui-même ses couleurs, et qui cherchait dix ans la composition d'un vernis? Rubens, Titien, Rembrandt, ont prouvé de leur côté tout ce que la couleur ajoute à l'effet d'une conception dramatique. Seule, la philosophique Allemagne ne semble pas avoir le sens du beau purement materiel. Ses maîtres d'autrefois, tels qu'Albert Durer, Cranach, Schinger créent souvent des figures d'une fière allure et d'un grand caractère; mais tout cela a je ne sais quel accent barbare; la grâce, le charme manquent absolument. Plus tard, quand l'art allemand sort de de ses langes primitifs, il ne fait que changer de laid; les types gothiques étaient d'une maigreur ascetique, les types nouveaux, chargés de muscles à outrance, affectent l'exagération des figures héraldiques; ne dirait-on pas que l'école est dépourvue d'ideal? Il lui reste ses hautes aspirations vers l'idée. Nous ne sommes pas de ceux qui les méprisent. Elle a prouvé que l'art pouvait servir à autre chose qu'à la satisfaction des sens; elle a rappelé qu'on pouvait en faire un moyen d'enseignement, un instrument de civilisation; elle a relevé sa dignite, dont se soucient si peu tant de pinceaux mercantiles. Pardonnons-lui le mysticisme et les solennels logogriphes, où elle s'est, par moments, égarée, en faveur du noble but qu'elle a constamment poursuivi.

Voulez-vous voir l'antipode de l'art allemand, lisez le beau livre de Paul de Saint-Victor, dont deux éditions ont déjà paru sous ce beau titre : *Hommes et dieux*. Ce n'est pas l'auteur, comme on sait, qui professe le mépris de la forme. La sienne est si fière, si ornee et si magnifique, qu'on a cru longtemps qu'il ne pouvait rester de place, chez lui, pour l'idée. On a eté dix ans à s'apercevoir que ce poëte etait un critique du tact le plus raffine, de la sagacite la plus haute, de l'érudition la plus profonde, tant on est habitué à ne voir ces qualites, la plupart du temps, que sous une forme sèche et pédante. Nous la considerons, pour notre part, comme un des phénomènes litteraires de ce temps-ci; Pic de la Mirandole, le docteur-prince, ne nous étonne pas plus que ce talent si sérieux et si solide sous ses dehors si eclatants. Quelles fières leçons il donne à ces critiques parasites, comme on en compte à la douzaine, qui n'existent que par l'individualité à laquelle ils s'attachent et dont ils empruntent un moment les idées, sous pretexte de les discuter! Les critiques de Paul de Saint-Victor sont d'admirables créations. Sa plume est la baguette des contes de fees;

ce qu'elle touche, elle le refait, présentant toute chose sous un jour nouveau, avec des aspects inconnus et des proportions agrandies. Lisez cet étrange volume qui commence à la *Vénus de Milo* et finit à *Swift*, qui passe en revue en cinq cents pages le monde antique et le monde moderne, et où défileront, avec la rapidité de l'éclair des visions, les grandes époques de la legende et de l'histoire, résumées par leurs episodes les plus frappants et leurs figures les plus typiques; puis demandez-vous si c'est un livre de critique que vous avez lu, ou une epopee. Pour nous, nous ne connaissons d'analogue à ce volume profondément original qu'un livre de Victor Hugo, la *Légende des siècles*, et nous résumerons notre sentiment sur les deux ouvrages, en disant que nous y voyons deux des vrais et rares poëmes dont puisse se glorifier la langue française.

JEAN ROUSSEAU.

## INDUSTRIE DU PÉTROLE

Le pétrole, qui a pris en peu d'années un rôle commercial ort important, est un produit minéral. Il existe sous forme le couches huileuses repandues à une certaine profondeur lans le sol, sur divers points de l'Asie et même de l'Europe, mais c'est en Amérique qu'on a découvert les filons, ou mieux, les sources les plus riches.

Dans certaines parties du Kentucky et du Canada, il suffit le creuser la terre pour que l'huile résineuse en jaillisse ussitôt.

La profondeur à laquelle on trouve le pétrole varie entre 0 et 120 mètres. Le mode d'extraction est fort simple. On ore un puits de 1 à 2 mètres de diamètre, et, lorsqu'on a tteint la couche d'huile, le trou est garni d un tube auquel n adapte une pompe qui deverse le liquide dans des réservoirs en bois. Du reservoir, le petrole passe dans des barriques où il est enfermé pour être expédié. Toutefois, l'huile rute doit être soumise à une épuration avant de servir à éclairage. Pour cela, elle subit une distillation.

Le premier produit de la distillation est rejeté comme op inflammable; ce n'est que le second qu'on emploie. égagé de ses principes les plus dangereux, le pétrole peut upporter une assez forte ébullition qui en rend l'usage possible. Le liquide ainsi préparé achève d'être purifié par l'acide sulfurique et la soude. Les dechets composent un excellent combustible.

Le pétrole est évidemment appelé à jouer un rôle très-nportant dans l'eclairage le jour où l'on sera parvenu à le égager entierement de sa mauvaise odeur et surtout à atteuer sa terrible propriete d'inflammation instantanee, cause e si graves accidents.

Pour ce qui est de la production, elle sera toujours sans eine au niveau de la consommation. En ne s'arrêtant u'aux Etats-Unis, les puits actuellement exploités se comptent par centaines au Canada et par milliers dans la Pensylvanie. Beaucoup de sources fournissent par jour leurs 0,000 litres d'huile brute; on en a rencontré une qui urnit chaque vingt-quatre heures jusqu'à 6,000 hectolitres. e rendement actuel des sources d'Oil-Creek peut être évalué à 300,000 barriques, soit près de 60,000,000 de litres ar semaine.

On imagine assez les graves dangers qu'offrent les manipulations du pétrole. Des lieues entières de pays ont été incendiées pour un leger manque de precautions. Aussi les esures les plus sévères sont-elles prises pour prevenir de areils desastres, et la pipe et le cigare sont formellement iterdits dans tous les districts d'exploitation.

P. DICK.

## CAUSERIE SCIENTIFIQUE

te hydrologique du département de la Seine par M. Delesse. — Les olders et la Campine de la Belgique. — L'hospitalité dans une ferme — La fièvre intermittente. — Ses funestes effets. — Manière de la [illegible]

Parmi les nouvelles fantastiques que nous envoient de mps à autre les journaux americains, il en est une que urs confrères d'Europe ont, l'année dernière, à l'unanimité, produite sans en suspecter le moins du monde la veracité. ne s'agissait rien moins que de mines d'or cachees sous bancs d'argile sur lesquels se trouvent construits certains artiers de New-York. Il suffisait de descendre dans sa ve et d'y creuser un puits pour en retirer des pépites osses comme le poing, ou du moins pour y recueillir un ble aurifère d'une richesse sans égale.

La nouvelle a fait le tour du monde : chacun y a cru, icun s'en est emerveillé ; aujourd'hui personne ne s'en ivient plus.

Si le sol de Paris ne renferme point les mines d'or apocryphes de New-York, il recouvre, ce qui vaut peut-être eux, de nombreuses nappes souterraines que ne saurait nquer un jour d'utiliser l'industrie, et M. Delesse vient presenter à l'Academie des sciences une carte hydrologique du departement de la Seine, exécutée d'après les lres de M. Haussmann.

Les nappes d'eau se divisent en nappes *superficielles* et nappes *souterraines*.

L'étude des nappes souterraines présente de grandes difficultés et exige un ensemble de recherches géologiques nbinées avec des mesures precises du niveau de l'eau ns les puits.

Il a donc fallu commencer par niveler un grand nombre de ces puits, de manière à former un reseau dont les mailles se trouvassent suffisamment rapprochées.

Ensuite on a déterminé le niveau de l'eau dans chacun de ces puits vers l'époque de l'etiage.

Pour arriver à ce résultat, il suffit d'un simple cordeau divisé qu'on laisse tomber du point nivelé précédemment sur la margelle du puits, en même temps qu'on relève simultanément les cotes de l'eau avec toute la promptitude possible dans les points de la surface supérieures des diverses nappes, dont les cotes rapportees ont un même plan de comparaison : c'est-à-dire le niveau moyen de la mer. Comme le sous-sol des environs de Paris est completement connu, on peut savoir aussi dans quel terrain les nappes d'eau souterraines viennent affleurer ; enfin, par leurs différences de niveau, on parvient même à séparer ces nappes entre elles.

On nomme nappes *d'infiltration* celles qui communiquent immédiatement avec les cours d'eau. Elles participent à toutes les variations de ces derniers et elles occupent les terrains perméables qui les bordent, particulièrement les dépôts de transport qui forment leur lit. Le long de la Seine et de la Marne, elles prennent une grande importance.

Les nappes *souterraines* naissent sur les couches imperméables, dont elles suivent plus ou moins les ondulations. Les plus importantes des environs de Paris sont supportées par l'argile à meulière de Beauce, par les marnes vertes et par l'argile plastique.

La nappe d'infiltration de la Seine se compose de lignes ondulées à peu près parallèles, disposées symétriquement sur chaque rive, et qui vont se raccorder avec la nappe superficielle du fleuve. Elles se coupent d'ailleurs deux à deux sous des angles très-aigus, qui s'emboîtent les uns dans les autres et qui ont leur sommet vers l'amont. Cette nappe se tient à un niveau supérieur au niveau du fleuve, et s'élève même à mesure qu'on s'éloigne de ses bords. On en conclut qu'elle s'alimente des eaux provenant des collines entre lesquelles coule la Seine, dans laquelle elle se déverse, et qui joue à son égard le rôle d'un canal de dessèchement.

Les nappes souterraines supportees par l'argile de Beauce et par les marnes vertes se trouvent généralement beaucoup au-dessus des nappes d'infiltration. On détermine donc assez facilement leurs limites.

Il n'en est pas de même pour les nappes de l'argile plastique ; celles-ci coupent habituellement les nappes d'infiltration sous un petit angle.

Les nappes d'infiltration occupent de beaucoup la plus grande surface ; elles s'étendent dans les vallées de la Seine et de la Marne et elles remontent, jusqu'à une grande distance, sur le flanc des coteaux perméables, où elles s'alimentent

On arrive aux nappes de l'argile plastique dans les puits ordinaires, au sud de Paris, jusque vers Arcueil et dans le val de Meudon ; au nord-ouest de Paris, à Auteuil, dans le bois de Boulogne et autour du mont Valérien.

La nappe des marnes vertes se trouve généralement sur le haut des collines et des plateaux des environs de Paris Elle y donne naissance à un grand nombre de sources, notamment à celles de Rungis et des Pres-Saint-Gervais. Presque toutes les eaux pluviales qui tombent sur le plateau de Villejuif s'écoulent souterrainement vers Rungis, où les amene une pente rapide.

La nappe de l'argile à meulière occupe seulement la partie la plus élevée des plateaux de Meudon et de Saint-Cloud, sur lesquels elle donne naissance à quelques mares.

La carte hydrologique du département de la Seine est exécutée d'après un système nouveau. Elle fait connaître le mode d'écoulement des nappes d'eau superficielles ou souterraines et leurs relations mutuelles. Elle donne la position et la forme des nappes souterraines, et permet ainsi de prevoir la profondeur à laquelle on peut les atteindre. Enfin elle indique la dureté des eaux, c'est-à-dire leur plus ou moins d'utilite pour les usages domestiques, déterminée par le plus ou moins de savon qu'elles détruisent dans un instrument appelé *hydrotimètre*.

Cet instrument se compose d'un simple tube en verre sur les parois duquel, à partir d'une certaine hauteur, se trouvent gravées des lignes distantes entre elles d'un millimètre. On remplit d'eau le fond de ce tube jusqu'à la hauteur où commencent les lignes, et l'on verse, par-dessus, du savon liquide d'une grande pureté, jusqu'à ce que l'eau commence à mousser et à déterminer ainsi son plus ou moins d'aptitude à dissoudre le savon, et, par conséquent, son plus ou moins de dureté

Des sources souterraines de Paris aux eaux qui s'infiltrent dans les polders et dans la Campine, formees par les alluvions, la transition est toute naturelle.

Les polders et la Campine, que bordent ceux-ci, forment une espèce de terre de désolation appartenant à la Belgique et à la Hollande, et qu'on ne saurait guère mieux comparer en France qu'à la Sologne et aux Dombes.

Nulle part, en effet, les fièvres intermittentes ne sévissent plus violemment et plus constamment que dans ce vaste espace de terrain, entrecoupé à chaque pas de marécages dont les eaux stagnantes infectent l'air à plusieurs kilomètres à la ronde. Le gouvernement belge a dû renoncer à maintenir des garnisons dans certaines forteresses des polders et de la Campine, et l'on n'a point oublié par quels ravages, en 1810, les armées française et anglaise en presence et devant Flessingue et l'île de Walcheren, se trouvèrent décimees.

Il y a vingt-cinq ans environ, qu'un soir un voyageur, égaré au milieu de cette espèce de désert, vint demander l'hospitalité dans l'une des fermes clairsemées qu'habitent çà et là un petit nombre de cultivateurs nés dans le pays et qui s'obstinent à y demeurer pour y exploiter une nature aussi perfide que dangereuse. On se hâta d'ouvrir à l'hôte inattendu et de l'introduire dans une grande pièce servant à la fois de cuisine et de salle à manger. Une jeune fille, hâve et minée par la fièvre, se rapprocha péniblement du foyer pour ceder un peu de place au voyageur sous la haute cheminee remplie de tiges d'œillette et de colza, et deux ou trois petits enfants, aussi pâles et aussi malades que cette jeune fille, soulevèrent à peine, pour regarder l'etranger, leur tête languissante, qu'ils laissèrent presque aussitôt retomber sur leurs genoux. Cependant la maîtresse du logis dressait de ses mains tremblantes une table sur laquelle elle plaçait ses meilleures provisions et invitait l'étranger à y prendre place.

— Vous nous excuserez, dit-elle, de ne pas partager avec vous ce souper; les fievres sevissent sur toute ma famille et sur moi avec tant de violence que, sans doute, il ne restera bientôt plus ici que des cadavres. Tous nos domestiques et nos laboureurs sont morts ou nous ont abandonnés; mon mari ne peut plus quitter son lit depuis hier, et vous voyez dans quel état mes enfants et moi nous nous trouvons.

La personne à laquelle elle parlait ainsi était un homme d'une cinquantaine d'années, de petite taille, mais d'une constitution robuste. Une boîte de fer blanc, qu'il avait déposee à ses pieds, près d'un long bâton armé d'une pointe de fer à l'une de ses extrémites, indiquait ses goûts de botaniste et le motif qui l'amenait dans les polders à la recherche des plantes qui constituent la flore de cette contrée.

— Chère dame, dit-il, il ne faut jamais désespérer de la Providence. Si vous voulez suivre mes conseils, la fièvre ne tardera point à quitter votre maison, et je vous donnerai ensuite les moyens de l'empêcher d'y jamais rentrer.

La fermière secoua tristement la tête.

— A moins que vous ne soyez doué du don de miracle, repondit-elle, vous ne sauriez opérer un pareil prodige. Aussi, dès demain, allons-nous quitter à jamais cette ferme, pour chercher quelque autre endroit où, de maîtres, nous deviendrons des serviteurs à gages. Mieux vaut après tout la misère que la maladie et la mort !

— Eh bien ! puisque vous me donnez l'hospitalité ce soir, interrompit M. van A... (c'est ainsi que se nommait le botaniste), acceptez-la, à votre tour, chez moi, pendant quelques semaines ; le changement d'air, secondé par l'action du quinquina, ne tardera pas à vous rendre la santé. Je viens d'acheter dans les Flandres une grande maison de campagne que je n'habite que l'été, et où vous passerez tout le temps de votre convalescence. Vous y serez presque chez vous et vous pourrez, si bon vous semble, mettre en culture certaines parties de mon parc, qui se trouvent encore incultes ; de cette manière, je ferai une excellente affaire tout en vous obligeant. Pendant ce temps-là, je me charge d'assainir votre ferme, et, comme je vous l'ai dit, d'en chasser à jamais la fièvre.

Le lendemain, en effet, toute la famille partit avec M. van A..., et se trouva, à deux jours de là, dans une grande maison de campagne en excellent air.

Deux mois après, c'est-à-dire vers la fin d'avril, M. van A... vint visiter, dans l'asile où il l'avait établie, la famille des polders. Il eut peine à reconnaître, dans les enfants joyeux et frais, dans le robuste laboureur et dans la vive et avenante petite femme, qui vinrent à sa rencontre, les malheureux que la fievre étiolait naguère si cruellement.

— Que Dieu et la sainte Vierge vous bénissent, monsieur ! Vous nous avez guéris. Voyez comme nos enfants sont beaux et bien portants, s'écria la mère les larmes aux yeux.

— Eh bien ! votre ferme est guérie comme eux, et vous pouvez désormais l'habiter sans crainte de la fievre.

La fermière pâlit.

— Ah ! fit-elle tremblante et s'appuyant sur sa fille pour ne point tomber, retourner dans ce lieu diabolique ! plutôt la mort ! Savez-vous que j'y ai vu périr trois de mes enfants, que mon père et ma mère y ont succombe jeunes encore, et que, sans vous, mon mari y laissait ses os.

— Voyons, avez-vous confiance en moi ? reprit M. van A... quand elle se fut livrée à la vivacité de son premier mouvement. Vous ai-je trompee jusqu'ici ? Faites avec moi, vous et votre mari, un voyage dans la Campine jusqu'à votre ferme. S'il vous reste quelque crainte, vous reviendrez retrouver ici ces chers enfants et vous ne les quitterez plus.

Elle essuya du revers de la main les larmes qui remplissaient ses yeux, et dit en s'efforçant de sourire :

— J'ai tort de douter de vous ; partons !

Ils partirent en effet le soir même, et le lendemain ils arrivèrent dans les polders.

— Je vais devenir votre voisin, leur dit alors M. van A..., car j'ai acheté la jolie ferme que vous voyez là-bas, à un kilomètre de la vôtre ; je compte l'habiter et l'exploiter. Je l'ai assainie à jamais comme celle-ci par un moyen bien simple : il m'a suffi de quelques travaux pour faciliter l'écoulement des eaux, et des plantations de tournesols qui bordent les fossés et qui commencent à ressembler à de petits arbres. Bien peu de temps a suffi pour qu'ils poussent ainsi, puisqu'ils ne sont encore âgés que de deux mois. Sans compter qu'ils n'ont point encore atteint leur hauteur ; certains d'entre eux s'élèveront à dix ou quinze pieds.

« En outre des bords de nos nouveaux ruisseaux, j'ai planté de ces mêmes tournesols environ un are de terre voisin de nos habitations, et je défie la fièvre d'en approcher desormais !

« Comment le tournesol absorbe-t-il ou détourne-t-il les miasmes paludéens ? Je n'en sais rien ; mais, ce que je sais, c'est qu'ils eloignent immédiatement à jamais la fièvre intermittente, sans compter qu'ils meublent la terre et qu'ils

permettent qu'on leur donne des auxiliaires, en plantant des buissons et des arbres, plus lents à pousser, mais qui ne meurent pas tous les ans.

« En outre des semis de tournesols que j'ai faits pendant votre absence et qui déjà ont produit de si beaux plants, il vous faudra en faire d'autres de mois en mois, à mesure que les eaux se retireront des marais, et je défie la fièvre de reparaître ! »

Un mois après, la fermière, pleine de sécurité, alla chercher ses enfants dans les Flandres et les ramena à la jolie exploitation de la Campine, transfigurée et assainie à jamais.

Vous croyez sans doute que, depuis un quart de siècle, on a planté de tournesols la Campine et les polders ?

Hélas ! il n'en dit rien.

« Depuis dix ans, écrit un agriculteur distingué, M. van Alstein de Graaw, grâce aux plantations de tournesols, pas un cas de fièvre ne s'est manifesté dans la grosse ferme que j'exploite en pleine Campine. Elle n'a atteint ni ma femme, ni mon personnel, ni mes nombreux ouvriers à la journée.

« La fièvre continue ses ravages ordinaires chez mes voisins, qui ont l'entêtement de ne point profiter des expériences qu'ils ont sous les yeux, tandis qu'elle épargne ceux qui ont adopté la culture du tournesol. »

« Oh ! la routine ! la routine ! s'écrie Paul-Louis Courier. Mettez-lui entre les mains une lanterne pour l'empêcher de tomber dans un précipice, la sotte fermera les yeux, et elle la brisera ! »

S. Henry Berthoud.



LA SŒUR AINÉE, d'après le tableau de M. Francis Deffet.

## LA SŒUR AINÉE

Nous l'avons tous rencontrée sur notre chemin, cette pauvre petite fille qui compte dix ou douze années tout au plus, et qui fait déjà un si rude apprentissage de la vie. Son père et sa mère sont ouvriers dans quelque fabrique, et, pour gagner un pain quotidien bien sec, ils sont obligés de travailler comme des chevaux de manége, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Et encore leur faut-il souvent dérober au sommeil plusieurs heures de leur nuit.

Ce sont là les jours heureux pour le ménage. Mais, trop souvent, hélas ! survient le chômage ; le chômage, mot affreux, car il signifie la faim pour les parents et pour les enfants, le froid, l'expulsion du galetas. On se sent le cœur serré de pitié, et l'on se demande si c'est par une loi inexorable du destin que, de tout temps, il y a eu des gens si malheureux sur la terre.

Cette triste réflexion nous ramène au tableau de M. Francis Deffet. Cet artiste a rendu avec un remarquable sentiment d'observation l'aspect de ces deux enfants de prolétaires. La sœur aînée est à peine vêtue d'une robe grisâtre, mince, étriquée ; sa chevelure est inculte ; un cercle bistre entoure ses yeux ; sa fraîcheur, ce parfum de l'enfance, a disparu, si elle a jamais existé. Elle n'est encore qu'une enfant, et elle doit déjà donner les soins de la maternité à son petit frère, car, nous l'avons dit, la mère est employée à la fabrique voisine, et elle est trop pauvre pour pouvoir distraire un seul instant de son labeur. Le baby aux cheveux bouclés est insouciant. Il grignote une pomme et regarde curieusement les passants. Il ne sait rien de la vie, il n'a pas encore souffert. Un peu de pain, un peu de lait, à cet âge, un enfant a besoin de si peu de chose, et il est réchauffé alternativement dans les bras de sa sœur ou contre le sein de sa mère. Pauvre baby, que ne peut-il rester toujours ainsi ! Mais il grandira, et, bien avant d'être un homme, il lui faudra, lui aussi, prendre le chemin de la fabrique. Où seront ces menottes roses et ces jolis cheveux bouclés, quand le baby se sera transformé en un apprenti narquois, sournois et tapageur ?

X. Dachères.

*Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de* M. Émi[le] Aucante, *administrateur de* l'Univers illustré.

## ECHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 42.

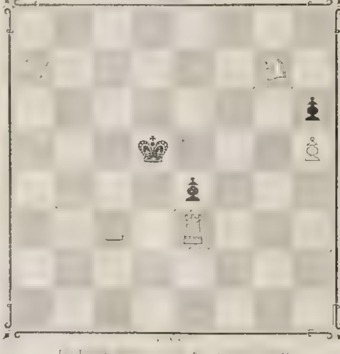
(*Pour la Notation, voir le N° 575 de l'Univers illustré.*)

| BLANCS. | NOIRS. |
|---|---|
| 1 T. 8ᵉD éch. | 1 R. pr. T. |
| 2 D. 8ᵉCD éch. | 2 C. case FD couvre (1). |
| 3 F. 4ᵉTR éch. | 3 D. 3ᵉ FR ou 4ᵉ CR couvre. |
| 4 F. pr. D. éch. m. | 4 . . . . . . . . . . . |
| | 1 |
| 2 . . . . . . . . . . . | 2 R. 2ᵉR. |
| 3 D. 8ᵉFR éch. | 3 D. pr. D (2, 3). |
| 4 F. 4ᵉTR éch. m. | 4 . . . . . . . . . |
| | 2 |
| 3 . . . . . . . . . . . | 3 R. pr. D. |
| 4 F. pr. C éch. m. | 4 . . . . . . . |
| | 3 |
| 3 . . . . . . . . . | 3 R. 3ᵉFR |
| 4 D. 8ᵉD [illegible] | 4 . . . . . . . |
| NOIRS. | BLANCS. |
| 1 T. pr. C éch. | 1 R. 2ᵉCD (A). |
| 2 F. 6ᵉFD éch. | 2 R. pr. T (meill.) |
| 3 T. 8ᵉFR éch. | 3 F. case R couvre |
| 4 T. pr. F éch. m. | 4 . . . . . |
| | A |
| 1 . . . . . . . . . | 1 R. [illegible] |
| 2 T. 6ᵉFD éch. | [illegible] |
| 3 T. 8ᵉTD éch. | [illegible] |
| 4 F. 6ᵉFD éch. m. | 4 . . . . . |
| | [illegible] |
| 2 . . . . . . . . | 2 R. 2ᵉCD. |
| 3 F. 6ᵉFD éch. | 3 R. pr. l'une ou l'autre. |
| 4 T. 8ᵉTD éch. m. | 4 . . . . . |

(¹) 2 P. 6ᵉD éch. déc. ne mène qu'à un mat en *cinq* coups, ex. : 2 (P. 6ᵉD éch. déc. — D. 4ᵉD *couvre*), 3 (D. pr. D éch. — P. 3ᵉFD), 4 (D. pr. P éch. — R. 2ᵉFD), 5 (T. 8ᵉTD éch. m. —

PROBLÈME N° 46.

COMPOSÉ PAR M. E. LEQUESNE, DE PARIS



(*Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.*)

Solutions justes : MM. commandant Tholer, à Nancy ; J. Planch[e], Mérieux, à Lyon ; Léopold Susini, à Toulouse ; T. M. sous-lieutenant d'artillerie, à Metz ; Duchateau, à Rozoy-sur-Serre ; J. Sivering, ingénieur d'arrondissement, à Luxembourg ; Fabrice, Sèvres ; P. de M..., à Bourron ; E. Miclin, à Marseille ; Gouyer et E. Damé ; Cercle Reveillon, à Saint-Germain-Lembron ; Chavanne, café Grangier, à Saint-Chamond ; Floutier, à Asnières ; Pouthier, chef de section au chemin de fer P.L.M., à Genouilh[ac] ; Aimé Gautier, à Bercy ; Faysse père, à Beauvoisin ; E. Lequesne ; Emile Frau, à Lyon ; un étudiant en droit, café Tivollier, à Toulouse ; Aune Frédéric, à Alger ; D. Mercier, à Argelliers ; M. [illegible] à Lille

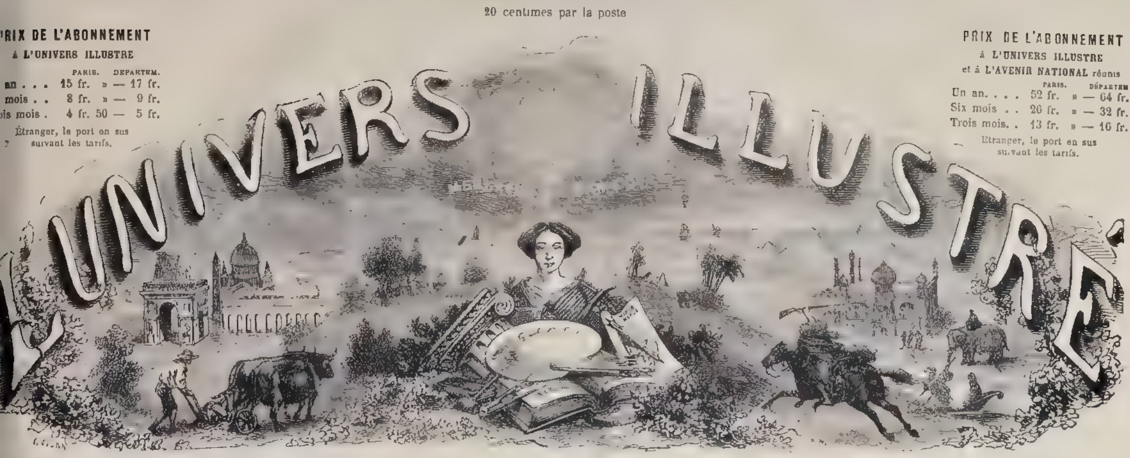
Solution juste du Probl. n° 41 : M. Aune Frédéric, à Alger.

M. Gachard, l'éminent historien, vient de publier, chez Michel Lévy frères, une deuxième édition de son beau livre sur *Don Carlos et Philippe II*, orné d'un magnifique portrait de don Carlos, gravé sur acier, d'après l'original du musée de Madrid. Nulle part mieux que dans cet ouvrage la sombre figure du démon du Midi et celle de son étrange fils n'ont été expliquées, racontées, mises en relief ; et nulle plume ne pouvait le faire avec plus d'autorité que celle de l'auteur, qui a si profondément fouillé dans les archives du règne de Philippe II. Au moment où l'œuvre nouvelle d'un grand compositeur ramène l'attention publique sur don Carlos, qui a déjà été le héros de tant de drames et de romans, les personnes curieuses de la vérité historique la trouveront lumineuse, éclatante, dans le remarquable travail de M. Gachard.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE
PARIS. DÉPARTEM.
an . . . 15 fr. » — 17 fr.
mois . . 8 fr. » — 9 fr.
ois mois . 4 fr. 50 — 5 fr.
Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE
et à L'AVENIR NATIONAL réunis
PARIS. DÉPARTEM.
Un an. . . . 52 fr. » — 64 fr.
Six mois . . 26 fr. » — 32 fr.
Trois mois. . 13 fr. » — 16 fr.
Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies

10e ANNÉE. — N° 628.
**Samedi 30 Mars 1867.**

Vente au numéro et abonnements
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Encore *les Idées de Madame Aubray*. — Analyse des caractères. — Le dénoûment. — Une nouvelle comédie à faire. — Les artistes : Arnal, Porel, Berton, Nertann, Mmes Delaporte et Pasca. — Restitution du théâtre de Victor Hugo. — Son influence sur la littérature dramatique. — Reprise prochaine d'*Hernani*. — Les coupures. — Vieil art stupide. [illegible] — Bévues de la critique. — Une prise de cothurne. — Messe de M. le prince Poniatowski à Saint-Eustache. — Concert de M. Charles Dancla, compositeur, artiste et professeur. — M. Montaron. — M. Eugène Chaîne, un lauréat cosmopolite.

Le bruit continue à se faire autour de la pièce de Dumas fils. Qui n'a pas vu *les Idées de Madame Aubray* est aussi arriéré que celui qui n'aurait pas lu la dernière discussion au Corps législatif sur les affaires étrangères. On se passionne pour ou contre : chacun tient à formuler son éloge ou sa critique. Serait-ce « un signe du temps, » et le public, revenu enfin des cascades et des balançoires, des centauresses américaines et des amiraux suisses, des exhibitions plastiques et des parades foraines, commencerait-il à se retremper dans les saines émotions, dans les plaisirs nobles et délicats, dans le commerce des œuvres élevées et sérieuses? Je le croirais volontiers. Et ce qui me frappe particulièrement dans les appréciations auxquelles donne lieu la comédie nouvelle, c'est moins encore le côté littéraire que le côté moral et la vivacité avec laquelle les théories de l'auteur sont débattues et commentées. Dumas fils devait s'y attendre : on ne passe pas impunément du boudoir à l'église, de la *Dame aux Camélias* et du *Demi-Monde* aux *Idées de Madame Aubray*. Quand je dis l'église, j'entends l'idée chrétienne inaugurée au théâtre, incarnée dans un personnage et servant de ressort à une action dramatique. C'est là le côté original de la pièce, celui qui demande à être attentivement examiné.

On a reproché à Mme Aubray l'exaltation de sa foi, son ardeur de propagande, l'excès de sa charité. « Mme Aubray, a-t-on dit, est la femme de toutes les révoltes; or, la femme



THEATRE DU GYMNASE. — *LES IDEES DE MADAME AUBRAY*, comédie en quatre actes, de M. ALEXANDRE DUMAS fils. — Acte IV, scène dernière. — Dessin de M. [illegible] — Voir la Chronique.

chrétienne est la femme de toutes les soumissions; c'est le caractère essentiel qui la distingue. Elle ne condamne personne, mais elle ne brave personne... Elle peut être assez éloquente, assez persuasive pour réconcilier une Jeannine avec Dieu, elle ne se sent pas assez forte pour la vouloir réconcilier avec la société, et si cette société résiste, pour lui mettre, comme on dit, le marché à la main... »

L'observation me paraît plus fine que vraie. La femme vraiment chrétienne, pourrais-je répondre, a toutes les ferveurs de l'apostolat.

dit-elle avec Joad : la sienne est active et l'élève au-dessus des convenances et des préjugés sociaux. Je ne prétends pas qu'elle ira, comme Polyeucte, jusqu'à renverser les idoles; mais, dans la voie de la charité, elle marchera avec la fermeté de sa conviction religieuse, doublée de ce besoin de sacrifice et d'abnégation qui est une des vertus de la femme. La vérité est qu'on ne saurait poser ici de règles absolues : il est des chrétiennes passives et résignées comme il en est d'ardentes et de passionnées : c'est tout simplement une question de caractère. Or, celui de Mme Aubray nous est présenté par l'auteur comme vigoureusement trempé : voyez le cas qu'elle fait des petites calomnies qui ont essayé de frapper de suspicion ses relations avec Barantin. Ainsi posée, elle est parfaitement logique, et le dénoûment coule de source, pour ainsi dire.

Le dénoûment, voilà plutôt ce qui serait sujet à contestation. En mariant Camille à Jeannine, Mme Aubray a fait acte d'héroïsme, et je l'admire. Je ne parle pas de Camille : il a vingt ans, et à cet âge la passion ne raisonne pas. Mais la mère n'a-t-elle pas créé à son fils un avenir de douleurs et de misères? Descendons dans la pratique de la vie. Qu'arrivera-t-il le jour où l'époux se rencontrera face à face avec le séducteur? Reconnaîtra-t-il comme sien cet enfant que le hasard a jeté dans ses bras? Aura-t-il pour lui la même affection que pour ceux dont il deviendra le père? Questions redoutables dont M. Dumas ne nous donne pas la solution. Pour absoudre les *Idées de Madame Aubray*, il ne faudrait rien moins qu'une comédie nouvelle qui nous fît voir Camille Aubray marié et triomphant de tous les obstacles que je viens de signaler. M. Dumas fils osera-t-il l'entreprendre? Et s'il ne nous donne pas cette démonstration, peut-il se flatter de nous avoir convertis?

Que Valmoreau s'immolât en holocauste aux généreuses théories de Mme Aubray, je le comprendrais à la rigueur — moins à son point de vue, entendons-nous bien, qu'à celui de l'auteur. Car Valmoreau n'est guère du bois dont on fait les saint Paul, et j'ai peine à me figurer ce gandin honnête et modéré, frappé subitement de la lumière d'en haut. Mais, après tout, Valmoreau a des fautes à expier, un passé à racheter : en réhabilitant Jeannine il se réhabiliterait lui-même. Il ne ferait pas seulement un acte honorable, il donnerait un exemple. Camille n'en est pas là, son sacrifice est gratuit, et le mobile qui l'anime, à part l'amour qu'il éprouve, est trop insaisissable pour devenir contagieux.

J'ai épuisé mes critiques; car je ne m'associe pas à celle que l'on a voulu adresser au personnage de Tellier. Ce personnage est d'une réalité effrayante : pas un trait qui ne soit juste et vrai. Et comme il est jeté habilement dans l'action! Comme il arrive utilement pour confirmer le récit de Jeannine et pour redoubler, par contraste, les sympathies de Mme Aubray! Essayez de le faire disparaître et le tableau n'est plus complet. L'ombre manque à la lumière, l'intérêt s'amollit et s'efface.

Sur Jeannine il n'y a qu'une voix. Jamais création plus simple et plus originale en même temps n'a été produite au théâtre. Nous avions vu bien des fois des filles séduites venir demander le pardon au nom de leur âge, de leur amour, de leur abandon. Jeannine ne raisonne pas : elle raconte, et son récit, dans sa nudité, est plus poignant et plus pathétique que le roman le plus habilement arrangé. Elle a l'instinct de sa honte, sans en avoir la conscience. Son corps a été souillé, mais son âme est restée pure. Dans l'homme qui a abusé d'elle elle ne voit que le bienfaiteur, celui qui l'a sauvée de la misère, qui fournit du pain à son enfant. Comment est-elle devenue mère, c'est à peine si elle s'en rend compte : — conception immaculée, pourrait-on dire, si l'âme seule était en jeu; car ni l'amour ni les sens n'y ont été pour rien, et c'est à l'époux seulement qu'il sera donné de les éveiller. L'ignorance, la pauvreté, l'abandon, voilà les auteurs de sa chute : elle n'en a été que l'instrument.

Ce récit est un chef-d'œuvre : à force de sincérité, de franchise et de grâce candide, il fait oublier ses audaces et ses témérités.

Adorable aussi la figure de Barantin, le Sancho Pança de la morale, antithèse souriante au donquichottisme chevaleresque de Mme Aubray et de son fils Camille. C'est encore, si vous l'aimez mieux, Philinte en face d'Alceste, la raison opposée au rêve, la pratique à la théorie, la société telle qu'elle est à la société telle qu'elle devrait être : bon, indulgent, charitable, mais sans outrance et sans exagération : il n'a qu'un mot au dénoûment, lorsque Mme Aubray jette son fils dans les bras de Jeannine; mais ce mot répond au sens intime du public : « C'est raide, » s'écrie-t-il, et les spectateurs désarmés applaudissent en voyant leurs objections passer par la bouche de celui qui représente le bon sens et l'esprit de la pièce.

Lucienne, c'est Jeannine avant la lettre, la naïveté et l'ingénuité mêmes. Son petit cœur n'a pas encore parlé et il ne parlera pas de si tôt. Elle aime Camille comme elle aime son oiseau; aussi comprend-on que le mariage projeté entre eux ne coûtera pas grand'peine à rompre. Les deux scènes où paraît Lucienne sont délicieuses : c'est le parfum et la fraîcheur des premières brises de printemps.

Il y a beaucoup de tirades dans *les Idées de Madame Aubray*. Il ne pouvait en être autrement. Le titre même y obligeait. Pas une qui soit un hors-d'œuvre, et l'esprit et l'éloquence qui y règnent suffiraient seuls d'ailleurs à les justifier. N'oublions pas non plus que cette façon de procéder est celle des maîtres de la scène, à commencer par Molière.

Dirai-je que le dialogue étincelle de traits spirituels, de mots à l'emporte-pièce et dont chacun porte coup? Ce serait une banalité lorsqu'il s'agit d'une œuvre de M. Dumas fils. Nul n'a pénétré plus avant dans les mystères du cœur humain et de la vie sociale, nul n'a revêtu d'une forme plus brillante des pensées plus profondes, d'une observation plus vraie et plus saisissante. Il est le La Bruyère et le La Rochefoucauld du théâtre. Je ne m'étendrai pas non plus sur l'audace de la donnée, et sur l'habileté prodigieuse avec laquelle il est parvenu à la faire accepter. Ces tours de force lui sont familiers et ne nous étonnent plus de sa part. Mais ce qu'il n'avait jamais montré à un pareil degré, c'est la pitié, l'émotion, la foi sincère et vivifiante, l'enthousiasme de ce qui est noble et grand. Sur son œuvre nouvelle plane une atmosphère de la plus saine moralité. Les autres laissaient parfois le spectateur inquiet et troublé. On sort de celle-ci meilleur, purifié et comme rasséréné.

L'exécution est remarquable.

Jeannine restera comme une des plus ravissantes créations de Mlle Delaporte. Pour faire passer la confession du second acte, il ne fallait rien moins que la pureté, la candeur, la chasteté innée de toute sa personne. Dans la scène avec Tellier, ses sanglots étouffés, sa douleur contenue ont produit plus d'impression que ne l'eussent fait les cris et les explosions les plus violentes. Que M. Montigny garde Mlle Delaporte : il ne la remplacerait pas.

Arnal, dans Barantin, est merveilleux de finesse et de naturel. Quelle justesse d'intonation et de geste! Avant qu'il n'ait parlé on a déjà saisi sa pensée : on ne dirait pas qu'il récite, mais qu'il improvise. Je ne crois pas que l'art du comédien puisse aller plus loin.

Mme Pasca a de la distinction, de la noblesse, de la dignité. Elle est une des rares actrices qui, en scène, sachent rester femmes du monde. Elle a bien l'autorité de vertu qui s'attache au personnage de Mme Aubray. Dans les parties dramatiques elle ne manque ni d'élan ni d'enthousiasme. Un peu moins de raideur et de sécheresse, un peu plus de laisser aller sympathique dans sa rencontre avec Jeannine, et ce serait parfait.

Porel représente avec gaieté le *cocodès* repenti. Pierre Berton met de la chaleur dans le rôle de Camille et Nertann de la convenance et du tact dans celui de Tellier.

J'ai dit que Mlle Baretaud était une des plus adorables ingénues qui soient aujourd'hui. Je ne m'en dédis pas.

~~~ Le théâtre de Victor Hugo vient de nous être rendu. Je ne saurais trop en remercier pour ma part le haut fonctionnaire à qui revient, dit-on, en cette circonstance, l'honneur de l'initiative. On ne peut se dissimuler que l'ostracisme qui, à tort ou à raison, pesait sur les œuvres du grand poëte, avait porté un coup funeste à la littérature dramatique. Privés de leur chef, les disciples s'étaient dispersés. Alexandre Dumas lui-même avait sacrifié aux faux dieux. Le drame historique avait fini par disparaître pour faire place à la comédie. Je ne parle pas des belles compositions de Ponsard, trop rares malheureusement pour faire digue et qui d'ailleurs appartiennent à une autre école. Seul, Bouilhet, avec *Madame de Montarcy* et la *Conjuration d'Amboise*, avait pu montrer, à quinze ans d'intervalle, le pur drapeau du romantisme. Le maître revenu ralliera-t-il autour de lui des néophytes? Quel accueil la génération nouvelle va-t-elle faire à ces œuvres, dont elle ignore ou a oublié la tradition? Est-ce une vie nouvelle ou un enterrement de première classe qui les attend? Voilà le problème, curieux assurément, qui se pose aujourd'hui et qui ne tardera pas à être résolu.

Déjà la Comédie-Française s'est assurée d'*Hernani* et de *Marion Delorme*. Le premier de ces ouvrages va être monté immédiatement. Le théâtre se propose de faire grandement les choses : la mise en scène d'*Hernani* ne coûtera pas, dit-on, moins de quarante mille francs. La distribution sera aussi éclatante que le permet le personnel. Comme pour *Galilée*, les petits rôles eux-mêmes seront tenus par les premiers sujets. Aucun changement, aucune coupure ne seront pratiqués. Telle est la condition que Victor Hugo a mise à la restitution de ses œuvres dramatiques. Mais ici comment faut-il l'entendre? *Hernani* sera-t-il rétabli *in integrum* comme à la première représentation, avec le monologue complet, la scène entière des portraits, le « vieillard stupide! » et les autres passages que l'on supprimait encore lorsque la pièce a été interrompue? Ces mutilations, le maître les a toujours regrettées. S'il y a consenti, c'est, comme il le dit lui-même, que « la question littéraire était trop peu comprise en 1830 pour que *Hernani* pût être représenté tel qu'il l'avait écrit. » Aujourd'hui que l'éducation est faite, ne jugera-t-il pas à propos de revenir sur ces concessions? Ses amis l'y poussent — et ses ennemis aussi. Lesquels écoutera-t-il?

Les autres théâtres se disputent le restant de ses œuvres : *le Roi s'amuse, Lucrèce Borgia, Marie Tudor, Ruy-Blas, les Burgraves*. Il y a même des propositions pour *Cromwell*. Mais ce n'est pas tout d'avoir les pièces : il faut aussi des interprètes — et où sont les Frédérick-Lemaître, les Dorval et les Georges pour porter dignement ces grands rôles?

~~~ Nous avons bien Mme Cornélie, la Rachel des cafés-concerts comme Thérésa en est la Patti. Ne riez pas! Il s'est trouvé des critiques du grand format pour déclarer que Rachel était retrouvée, et pour jeter l'anathème à M. Thierry et aux burgraves de la Comédie-Française, qui n'avaient pas su apprécier le talent de Mme Cornélie. Ils ignoraient, ces braves critiques, que, pendant deux ans, Mme Cornélie s'était essayée dans les Œnone à côté de Mlle Devoyod, avec un succès modeste. L'épreuve a donc été faite pour le Théâtre-Français. Au café-concert, Mme Cornélie recueille des bravos et des couronnes. Je ne vois pas de mal à cela. Ce qui ne me paraît pas juste, c'est d'insinuer que Mlle Favart lui a pris sa place. Il serait également inexact d'attribuer à la basse jalousie de Mlle Favart la défense faite à son ancienne camarade de réciter ses vers sous le costume classique et traditionnel. L'on annonce d'ailleurs que cette interdiction ne tardera pas à être levée. Attendez-vous donc, d'un jour à l'autre, à recevoir une invitation ainsi conçue :

*« Vous êtes prié d'assister à la prise de cothurne de Mme Cornélie, laquelle aura lieu le 1er mai prochain, dans la salle de l'Eldorado, sous le patronage de M. Lorge. A l'occasion de cette solennité, il sera distribué à chaque invité une canette de Falerne. »*

~~~ Est-ce que sérieusement nous deviendrions un peuple musicien? L'autre jour, je passais devant Saint-Eustache; une foule énorme se pressait à la porte. L'église était littéralement trop petite pour contenir les fidèles, — ou pour mieux dire, les dilettanti, — accourus pour entendre la nouvelle messe de M. le prince Poniatowski. Une bonne œuvre dans les deux sens du mot. La recette, en effet, était destinée à l'intéressante institution connue sous le nom de *Caisse des Écoles*, et, quant à la messe elle-même, les auditeurs ont été unanimes à en constater le caractère religieux, la puissance mélodique et le style magistral. Mme la baronne de Caters, MM. Agnesi, Bollaert et Perrier prêtaient le concours de leur talent à l'illustre compositeur qui, après avoir fait ses preuves dans le grand art lyrique, vient de se révéler d'une façon éclatante dans la musique sacrée. J'espère que, cette fois, on en aura fini avec cette mauvaise plaisanterie de « la musique de prince. »

~~~ Le même soir, pareille affluence à l'Athénée de la rue Scribe. Quand je vous dis que nous prenons goût à la musique! Le héros de la fête, si l'on peut désigner ainsi un artiste modeste dont la réputation n'emprunte rien à la réclame, était notre éminent professeur du Conservatoire, M. Charles Dancla. Classé depuis longtemps parmi les maîtres du violon, M. Dancla est moins connu comme compositeur. C'est une injustice. Les deux fragments de la symphonie qu'il a fait entendre, et notamment l'*andante*, une inspiration noble et touchante très-heureusement rendue par la voix des violoncelles, sont dignes du maëstro à qui l'on doit déjà la belle symphonie de *Christophe Colomb*. L'artiste s'est surpassé lui-même dans une fantaisie de sa composition, où la justesse et la pureté du son ont été d'autant plus admirées que l'élévation de la température rendait plus difficile le maintien de l'accord. Des applaudissements souvent répétés ont interrompu ce morceau, ainsi que celui du *Carnaval de Venise*, à quatre violons, travail plein d'originalité et qui rappelle les plus saines traditions de l'art du violoniste.

Après le compositeur et l'artiste, le professeur a eu également son succès. Un jeune virtuose son élève, M. Montardon, lauréat du Conservatoire, a déployé, dans le magnifique concerto de Mendelssohn, un jeu large, un son d'une incomparable pureté, une expression vive et profondément sympathique. — Ah! si nos artistes savaient jouer de la réclame aussi bien que du violon, on n'aurait pas de peine à trouver parmi eux des Vieuxtemps et des Joachim!

~~~ Voyez M. Eugène Chaîne, un violoniste aussi et des plus distingués, un chef d'orchestre excellent, un compositeur de premier ordre, croiriez-vous qu'il en est encore à frapper avec ses partitions à la porte de nos théâtres lyriques? Et pourtant les titres ne lui manquent pas. Il y a un an, il a obtenu en Hollande le prix de symphonie; tout récemment, en Italie, dans la patrie de Verdi, son ouverture remportait la palme du concours, et voici que la même distinction vient de lui être décernée à Bordeaux, par la Société de Sainte-Cécile, pour sa symphonie à grand orchestre. — Enfin, — l'on assure que M. de Saint-Georges, le célèbre parolier, s'est décidé à lui confier un poëme d'opéra en trois actes. C'est tard; mais, après tout, comme on dit, mieux vaut tard que jamais.

GÉROME.

## BULLETIN

Les travaux entrepris dans la Cité pour la construction du nouvel Hôtel-Dieu se poursuivent avec toute la célérité que comporte leur importance hors ligne.

On sait que l'édifice destiné à remplacer l'ancien hôpital, qui doit son origine à saint Landry, évêque de Paris, occupera tout l'espace compris entre la place du Parvis-Notre-Dame agrandie, les rues d'Arcole et de la Cité élargies et le quai Napoléon, c'est-à-dire une surface totale d'environ 22,000 mètres carrés (plus de 2 hectares). L'Hôtel-Dieu actuel et ses annexes n'occupent pas beaucoup plus de la moitié de cette contenance.

Dès la campagne dernière, les démolitions opérées dans la Cité ont permis de commencer immédiatement les fouilles nécessaires pour asseoir les fondations de l'édifice sur la moitié du périmètre qui lui est assigné. Les fondations établies dans des conditions de solidité exceptionnelles, et que commandaient la nature du terrain et le voisinage de la Seine, ont atteint aujourd'hui le niveau du sol, et la présente campagne verra la construction s'élever à vue d'œil.
~~~

Sur l'autre moitié du chantier, dont le quai Napoleon forme au nord la limite, et qui a été rendue libre la dernière, les travaux sont naturellement moins avancés, mais ils ne sont pas poussés avec moins de vigueur. Ici l'on en est encore aux fouilles dont la profondeur s'accentue chaque jour davantage; il y a là des milliers de mètres cubes de terre à remuer et à faire disparaître. Mais, grâce aux puissants moyens d'action dont on dispose, cette opération preliminaire ne tardera pas à être menée à fin complète, et bientôt les assises du nouvel Hôtel-Dieu se dessineront de toutes parts sur le sol de la Cité.

La grande séance solennelle de l'Académie française est fixée au jeudi 11 avril. Dans cette séance, on procédera à la réception de M. Cuvillier Fleury, élu il y a quelques mois. C'est M. Nisard qui répondra au récipiendaire.

Quant aux deux élections qui seront à faire pour remplacer MM. le baron de Barante et Victor Cousin, elles auront lieu peu de temps après la réception de M. Cuvillier Fleury.

Le fauteuil de M. de Barante porte le numéro 12, et a été successivement occupé par Voiture, Mézeray, Dancourt, de Clermont-Tonnerre, de Malezieux, Bouhier, Voltaire, Ducis, de Sèze et de Barante.

Le fauteuil laissé par M. Cousin porte le numéro 29, et a été occupé par Gombault, l'abbé Tallemant, Danchet, Gresset, l'abbé Millot, Morellet, Lemontey, Fourrier et Cousin.

Il y a quelques jours a eu lieu au temple consistorial de la rue Notre-Dame-de-Nazareth l'installation solennelle du grand rabbin du consistoire central des israelites de France.

Ce titre est celui du chef spirituel de toutes les synagogues françaises. Cette haute dignité a été récemment conférée par l'election, conformément à la loi qui régit l'organisation du culte israelite, à M. le grand rabbin Isidor, qui occupait precedemment le siége de Paris, et que ses éminentes qualités, l'estime générale et la popularité dont il jouit, designaient d'avance à ce poste eleve.

La vente au profit de la caisse des artistes peintres, sculpteurs, architectes et dessinateurs, qui a eu lieu ces jours derniers à l'hôtel Drouot, a produit environ 30,000 francs. Comme tous les ans, les artistes les plus estimes avaient concouru avec un généreux empressement à cette bonne œuvre. Des artistes amateurs, appartenant aux plus hautes régions sociales, s'y étaient aussi associés et à côté des noms de MM. Corot, Hébert, Breton, Bonnat, Gerôme, Brion, Français, Jalabert, Rousseau, Stevens; à côté de Rosa Bonheur et de M^me^ Henriette Browne, on voyait inscrits au catalogue ceux de M^me^ la princesse Mathilde et de M^me^ la baronne Nathaniel de Rothschild. L'aquarelle offerte par la princesse, une *Tête de jeune fille*, a eté adjugée au prix de 405 francs, et l'aquarelle de M^me^ la baronne de Rothschild a été vendue 260 francs.

Les plus fortes enchères ont été mises sur l'envoi de M. Gérôme : l'*Arnaute avec des Chiens* a été vendu 5,350 francs; viennent ensuite le *Concert*, de Corot, adjugé à 4,850 francs, puis les tableaux de MM. Hebert et Bonnat qui ont depassé 1,000 francs.

Le magnifique musée d'armes et d'armures antiques de la grande salle de justice de Pierrefonds sera ouvert au public dans les premiers jours de mai prochain, en même temps que sera inauguré le premier train de plaisir.

Le grand prix fondé par l'Empereur pour les progrès les plus remarquables accomplis dans le domaine de la chirurgie, et spécialement de la chirurgie conservatrice, vient d'être partagé par l'Academie des sciences entre M. Ollier, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, et M. le professeur Sedillot, de Strasbourg.

Le duc de Leuchtenberg, président de la commission russe près l'Exposition universelle, est arrivé à Paris.

Le duc de Leuchtenberg est fils du duc Maximilien-Napoléon de Leuchtenberg, prince d'Eichstaedt, et de la grande princesse Marie-Nicolajevna, sœur de l'empereur de Russie.

Il est question de mettre toutes nos grandes lignes de chemins de fer en rapport avec le chemin de ceinture et le Champ de Mars pour que les voyageurs puissent se rendre directement à l'Exposition en arrivant à Paris, s'ils le desirent. Outre le chemin de fer de ceinture et les omnibus, le service de l'Exposition sera fait par une ligne de bateaux à vapeur au nombre de vingt, dont dix allant du pont Napoléon au pont d'Iena, cinq en amont du pont Napoleon à Villeneuve-Saint-Georges, cinq autres en aval du pont d'Iéna à Saint-Cloud.

Th. de Langeac.

---

# LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

DEUXIÈME PARTIE.

## LES MEDINA-CELI.

Dix heures du matin sonnèrent à l'église de Saint-Ildefonse, dont le carillon entonna un cantique. Isabel restait silencieuse et pensive.

— Enfant, lui dit la duchesse dont le visage était encourageant et doux, j'ai été jeune fille; je sais où vont ces premiers rêves... Crois-moi, n'aie jamais de secrets pour ta mère.

1. Voir les numéros 583 à 627.

Isabel rougit, mais elle répondit :

— Ma mère, je n'ai pas de secrets pour vous.

La duchesse souriait. Elle reprit :

— L'heure des batailles arrivera. Blanche de Moncade n'est pas encore vengée. Tu sais, maintenant, Bel, quels sont nos amis et nos ennemis. Puisque tu n'as point de secret, ma fille, si ton père vient aujourd'hui et te dit : « Voici l'âge où il te faut un ami, un protecteur, un époux... »

— Oh !... fit Isabel dont la poitrine s'oppressa, ma mère !...

Il eût été fort malaisé d'interpréter en ce moment l'expression du regard de la duchesse.

— Resisterais-tu, Bel ! demanda-t-elle.

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues de la jeune fille.

La duchesse l'attira contre son cœur et l'y pressa passionnément.

La confession était sur les lèvres d'Isabel, mais la scène continua, bizarre comme elle s'était entamée. Il sembla qu'Éleonor, après avoir sollicite les aveux de sa fille, y voulût soudain couper court.

— Mignonne, demanda-t-elle d'un ton degagé, as-tu bien écouté ? as-tu bien compris ? Si demain la foudre eclatait, serais-tu prête à choisir tes protecteurs ?

Isabel tendit son front à sa mère et laissa errer sur ses lèvres un mélancolique sourire.

— J'ai compris, répondit-elle, que nous sommes des vaincus, par nous-mêmes et par nos allies... Parmi ceux-ci, les seuls qui soient vivants et libres ont pris le fardeau d'un vœu cruel et insensé. Tous les autres sont prisonniers, fugitifs ou morts.

— Les victorieux, murmura la duchesse, sortent souvent de l'exil, des cachots... et même de la tombe !

— J'ai compris encore, poursuivit Isabel, que vous aviez un secret, ma mère... ou plusieurs secrets, ou des espoirs et des terreurs qu'il ne vous plaît pas de me faire partager... Si la foudre éclate, la Providence divine fera que nous soyons frappés tous ensemble...

— Est-ce l'heritière du bon duc qui met son espoir dans la fin de sa race ! dit Éleonor de Tolède en redressant sa belle tête sevère.

— Je ne suis qu'une pauvre fille, madame...

— Guzman n'a pas de sexe ! interrompit Éleonor de Tolède. Dans notre maison, les femmes ne meurent point sans combattre.

Le front d'Isabel s'inclina, et ces mots tombèrent de ses lèvres :

— Si la foudre tombait, pour employer vos propres expressions, ma mère, serais-je encore la fille de Medina-Celi ?

— Bien cela, Bel ! s'écria la duchesse; vous avez trop tardé à eclaircir vos doutes : mais mieux vaut tard que jamais. Je vous ecoute, ma fille; regardez haut et parlez franc !

Le front et les joues d'Isabel étaient pourpres. Elle baisa les mains de sa mère avec un respect plein d'amour.

— Je romps le silence seulement parce que vous le voulez, madame, prononça-t-elle d'une voix basse et lente; Dieu me garde cependant de rien dire qui puisse offenser ou attrister ma mère bien-aimée... Du fond de l'âme, j'affirme que je préfère la tendresse de ma mère à tous les héritages et à toutes les grandeurs... Les grandeurs m'effrayent bien plus qu'elles ne m'attirent, et, s'il faut parler franc, selon votre ordre, ce que j'eprouve est plus près de l'espoir que de la crainte... C'est de tout mon cœur, c'est avec joie, entendez-vous, que je renoncerai à ce redoutable héritage.

— Isabel, interrompit la duchesse qui fixait sur elle ses yeux perçants, tu aimes... et tu aimes au-dessous de toi !

— Quand ma mère me dira : « Je veux savoir, » répondit la jeune fille, les yeux baissés, mais le front relevé, je m'agenouillerai près d'elle et je lui montrerai toute mon âme.

— Elle est pure, je le sais, murmura Éleonor, et les voies de Dieu sont pleines de mystères... Dis-moi tes espoirs, Bel : je n'ai pas besoin de toi pour sonder le fond de ton cœur.

— Votre époux est revenu, ma mère, repartit Isabel doucement, mais avec fermeté : j'ai cherché la joie dans vos yeux, l'allégresse sur votre front : je n'y ai trouvé que la douloureuse inquietude. A Séville, au milieu de votre triomphe, n'êtes-vous pas toujours l'exilée et la veuve !... Je me suis demandé pourquoi cela ? Mes souvenirs ont répondu.

— Tes souvenirs, ma fille ?

— Ma mère, il est des paroles qui ne sortent jamais de la memoire... L'enfance les lègue à la jeunesse... Parfois, quand on les entendit d'abord, on n'en comprenait point le sens... mais l'intelligence vient, et cette lettre morte des souvenirs prend tout à coup une signification precise... J'étais toute petite : un soir, ma gouvernante me tenait sur ses genoux dans votre château de Penamacor... Je m'éveillai, parce que ma gouvernante parlait avec colère, menaçant une personne que je ne pouvais voir. Ma gouvernante disait : « Vous mentez ! le mariage fut celébré à la chapelle de la reine à Madrid; je le sais, j'y étais : et notre chère petite est Medina Celi comme Philippe roi est Espagne ! »

Un ricanement lui repondit. Je crus reconnaître Pedro Gil, votre intendant, qui fuyait vers les charmilles.

Je voulus interroger ma gouvernante; elle me dit que j'avais rêvé. Mais que cela fût ou non un rêve, ces paroles restèrent dans mon esprit comme un de ces obsedants refrains dont la mémoire essaye en vain de se debarrasser. Je me disais : « Je suis Medina-Celi comme Philippe roi est Espagne... »

Et plus tard, je remontai de ces paroles à celles qui les precedaient, car la comprehension naissait. Je connus qu'elles étaient une riposte. La riposte me fit deviner quelle avait été l'attaque. Je compris qu'il y avait des doutes sur ma filiation. Et ne croyez pas, ma mère, que j'aie jamais perdu le respect jusqu'au point de vous soupçonner ! Je vous vénère autant que je vous aime... mais, entourées d'ennemis comme nous le sommes, on a pu fausser la realité et dénaturer le fait lui-même. J'ai conclu que votre mariage, régulier devant Dieu, manquait de sanction vis-à-vis des hommes; que ma naissance ne me donnait point au nom illustre de mon pere des droits incontestables; me suis-je trompee, ma mère ?

— Vous vous êtes trompée, Bel, prononça froidement la duchesse.

— J'ai donc mal interprété aussi, reprit la jeune fille incrédule, les demi-mots sans cesse répetés sur notre passage, les ricanements des valets congédiés, les insolents regards des soldats de notre escorte...

— Nous étions des proscrits... l'outrage est le pain quotidien des proscrits... Je suis la duchesse de Medina-Celi devant les hommes aussi bien que devant Dieu... Vous êtes, devant Dieu et devant les hommes, l'unique heritière d'une grande race... Si vous avez espere fuir les devoirs imposes à ce glorieux malheur, vous avez erré, ma fille.

Éleonor de Tolède avait, tout en parlant, glissé sa main sous les dentelles qui garnissaient son corsage. Quand sa main reparut, elle tenait un portefeuille de soie fermé par une plaque d'or poli.

Elle fit jouer le ressort secret qui cachait la plaque et mit au jour un parchemin jauni par l'âge, qu'elle tendit tout ouvert à sa fille.

— Ceci est notre trésor, dit-elle; je ne l'ai point enfoui dans la terre, je ne l'ai point mis sous la garde d'un coffre-fort; je le porte sur moi depuis le jour où il me fut confié. Ma vie en repond; tant qu'un souffle sera dans ma poitrine, j'en resterai maîtresse. Nous n'avons que ce témoin, Bel; sans ce témoin, tout ce que tu viens de me dire serait vrai, rigoureusement, car nos ennemis attaquent la sincérité de notre mariage; le chapelain qui l'a celebre est mort, et les registres de la chapelle ont eté lacérés à plaisir. Pour nous, pour toi, l'avenir est là... Et crois-tu donc que j'aie été sourde pendant quinze annees aux rumeurs qui ont offensé ton oreille d'enfant ? Crois-tu donc que je n'aie point entendu ces demi-mots insultants ? Crois-tu donc que je n'aie point vu ces outrageants sourires ?... J'ai souffert, Bel; rien ne m'a été épargné, mais j'ai gardé le silence... L'avare va-t-il publier qu'il cache des lingots dans sa cave ! S'ils avaient su que ce parchemin etait en ma possession, ils m'auraient tuée. Ce parchemin vaut une province... ce parchemin est un acte de mariage : grâce à lui, je suis la femme de ton père et tu es, toi, la Medina Celi !

Isabel prit l'ecrit que sa mère lui tendait. Avant d'y jeter les yeux, elle baisa pieusement la main qui le tenait.

— Je me réjouis de ce qui vous donne de la joie, madame, dit-elle avec une resignation triste.

Pendant qu'elle lisait, la duchesse poursuivit :

— Ce fut, il y a six ans, à l'époque où il fut question de substituer nos domaines à la branche des Medina de las Torres, que je reçus miraculeusement cet écrit. Je connaissais son existence, mais j'ignorais si le duc l'avait mis en depôt quelque part ou s'il avait pu le conserver dans sa prison. L'impossibilité où j'etais de communiquer avec notre cher captif me laissait dans la crainte que nos persécuteurs n'eussent réussi à detruire cette pièce. Les tentatives nouvelles que l'on faisait contre nous me donnaient tout à redouter. Le chapelain de Penamacor, qui avait fait un voyage à Valladolid, où était la cour, me rapporta qu'on parlait de nous chasser du château, moi comme concubine, toi comme fille naturelle.

J'etais presque résolue à rompre une seconde fois mon banc pour m'aller jeter aux pieds de Sa Majesté, lorsqu'arriva l'évenement singulier qui formera la fin de mon recit. Après cette narration, en effet, je n'aurai plus rien à t'apprendre.

J'etais seule dans le grand salon du château avec mon confesseur, lorsqu'on vint me dire que deux vagabonds maures, le père et la fille, demandaient à me voir pour me vendre des reliques. Ils portaient, dit-on, des amulettes d'Hippone, des nattes arabes et des grenades de Tanger.

Je refusai de les recevoir, ordonnant qu'on les renvoyât après leur avoir donné le *refresco* à l'office.

Quelques minutes après, le majordome entra, pâle de colère, accusant les vagabonds d'avoir volé la coupe d'argent où leur boisson avait ete servie.

Je dus ordonner qu'on les fît comparaître devant moi, car, en l'absence du maître, je gouvernais le domaine. Ils vinrent. C'était un vieillard et une jeune fille. Dès le premier coup d'œil, je crus reconnaître que le père était affublé d'un deguisement, et grimé comme les comédiens au theâtre. Malgré ce masque, il me sembla que j'avais vu ce visage quelque part. La jeune fille etait plus blanche que les filles de Tanger. Impossible de voir une plus gracieuse enfant.

A mes questions, le vieillard refusa de répondre. Il me montra sa bouche, avec ce geste si connu des gens privés de la parole. L'enfant me dit :

— Hussein le Noir est muet.

Je les regardais tous les deux tour à tour. La physionomie de l'enfant ne m'était pas plus inconnue que celle du père. J'allais ordonner qu'on me laissât seule avec eux lorsque Savien entra pour annoncer l'arrivée d'un détachement d'archers de la confrérie. Ces visites se renouvelaient plusieurs fois chaque semaine, et ma position m'ordonnait de supporter les brutales exigences de ces soudards.

Je me tus. En eloignant l'assistance, désormais j'aurais peut-être des soupçons

— Pourquoi avez-vous dérobé cette coupe d'argent ? demandai-je en faisant mon accent sévère.

La fillette fixa sur moi ses grands yeux noirs.

— Pour te forcer à nous entendre, répondit-elle en langue italienne et sans hésiter.

Je dois te faire observer que la langue italienne était fort en usage dans la maison de Moncade, dont les aînés ont de père en fils la vice-royauté de Naples. Cette circonstance donna un corps à mes soupçons. La dernière fois que j'avais vu Marie-Blanca, la filleule et la protégée de ma pauvre Blanche de Moncade, c'était encore un enfant. Je crus retrouver ses traits dans ce beau visage de jeune fille.

— Parlez espagnol, ordonnai-je en prêtant à mon accent toute la dureté possible.

— Le besoin, la faim, murmura la fillette.

Ses yeux éloquents étaient toujours fixés sur moi. Il me fallait feindre de ne point comprendre. Je détournai la tête.

Les accusés étant des Mauresques, l'affaire rentrait dans la juridiction officiale. En attendant que le juge ecclésiastique de Badajoz fût prévenu, j'ordonnai que le père et la fille fussent enfermés dans la prison du château. Mon intention était de me rendre auprès d'eux en secret, car il y avait là manifestement un mystère. En se retirant, Hussein le Noir jeta sur moi un long et pénétrant regard. La jeune fille me dit en italien, malgré ma défense :

— Tu ne nous reverras plus. Notre temps est court et notre route est longue... Ouvre la grenade que tu trouveras au chevet de ton lit : son écorce est grossière, mais son fruit est d'or... Adieu !

Pendant tout le reste de cette journée, il me fut impossible de m'approcher des captifs. Les cavaliers de l'hermandad avaient pris, d'autorité, la garde de la prison. Le soir, le valet chargé de leur porter leur nourriture trouva le cachot vide; cette fuite tenait du miracle. Elle s'était accomplie en plein jour, sans bruit, sans effort apparent, sans laisser derrière elle aucune trace.

Je me trompe : un bras avait tordu et brisé l'un des barreaux de la fenêtre avec une vigueur surhumaine. La fenêtre était ouverte sur les fossés de Penamacor, profonds comme un abîme.

Les archers de l'hermandad dirent que ces sorciers arabes, quand ils le veulent, se font pousser des ailes. Dans leurs bagages, qui furent visités, on trouva seulement deux ou trois tapis, quelques amulettes sans valeur et des grenades de Tanger complètement desséchées.

Ces grenades me firent songer aux dernières paroles de la jeune fille, que j'avais oubliées. Je rentrai dans mon appartement, dont j'éloignai mes femmes. Au chevet de mon lit, selon la promesse de ma fugitive, j'aperçus un de ces énormes fruits d'une grosseur énorme. Pressée par la curiosité, je m'en saisis : il étai[t] léger comme une plume, et certes les paroles de la Mauresque ne pouvaient être vraies à la lettre. Ce n'était pas de l'or qu[i] était dans cette enveloppe desséchée.

Au moment de briser la coque, je m'aperçus qu'elle était d'avance séparée en deux par une rainure habilement dissimulée. C'était une sorte de boîte, qui s'ouvrit à mon premier effort. Elle contenait deux plis. Le premier était ce parchemin, qui tenait, à lui seul, la promesse de la Mauresque. Pour nous, il est d'or. Le second était un billet écrit en italien et signé : BIANCA-MARIA. Il portait ces mots :

« Pour l'amour de ma bien-aimée marraine, vivez, vous verrez. Après l'orage, le soleil brille. »

Quelqu'un travaillait donc en secret à déblayer ces ruines que l'avènement d'Olivarès avait faites ! Dirai-je quelqu'un de bien faible? Non, car ses actes indiquaient une étrange puissance. Les épaisses murailles de l'Alcala de Guadaira n'avaient pas été, pour le mystérieux agent, une suffisante barrière.

Ce parchemin venait du cachot du bon duc.

Le billet ne parlait point de lui; mais le soleil peut-il briller pour moi tant que mon époux est dans les fers? C'était une promesse; j'eus la folie d'y croire. Pendant bien des mois j'attendis chaque jour ce bizarre messie dont la venue devait signaler la fin de notre martyre.

J'attendis en vain. Depuis lors je n'ai jamais entendu parler de nos mystérieux défenseurs.

Éléonor de Tolède releva les yeux sur sa fille en prononçant ces dernières paroles. Celle-ci était pensive et comme absorbée. Elle avait approché le parchemin de ses lèvres et baisait la signature du bon duc de Medina-Celi.

— N'as-tu rien perdu de mes paroles, Bel, mon enfant chérie? demanda la duchesse.

Comme la jeune fille allait répondre, un bruit léger se fit dans la ruelle du lit : Éléonor de Tolède se leva de son haut et resta bouche béante.

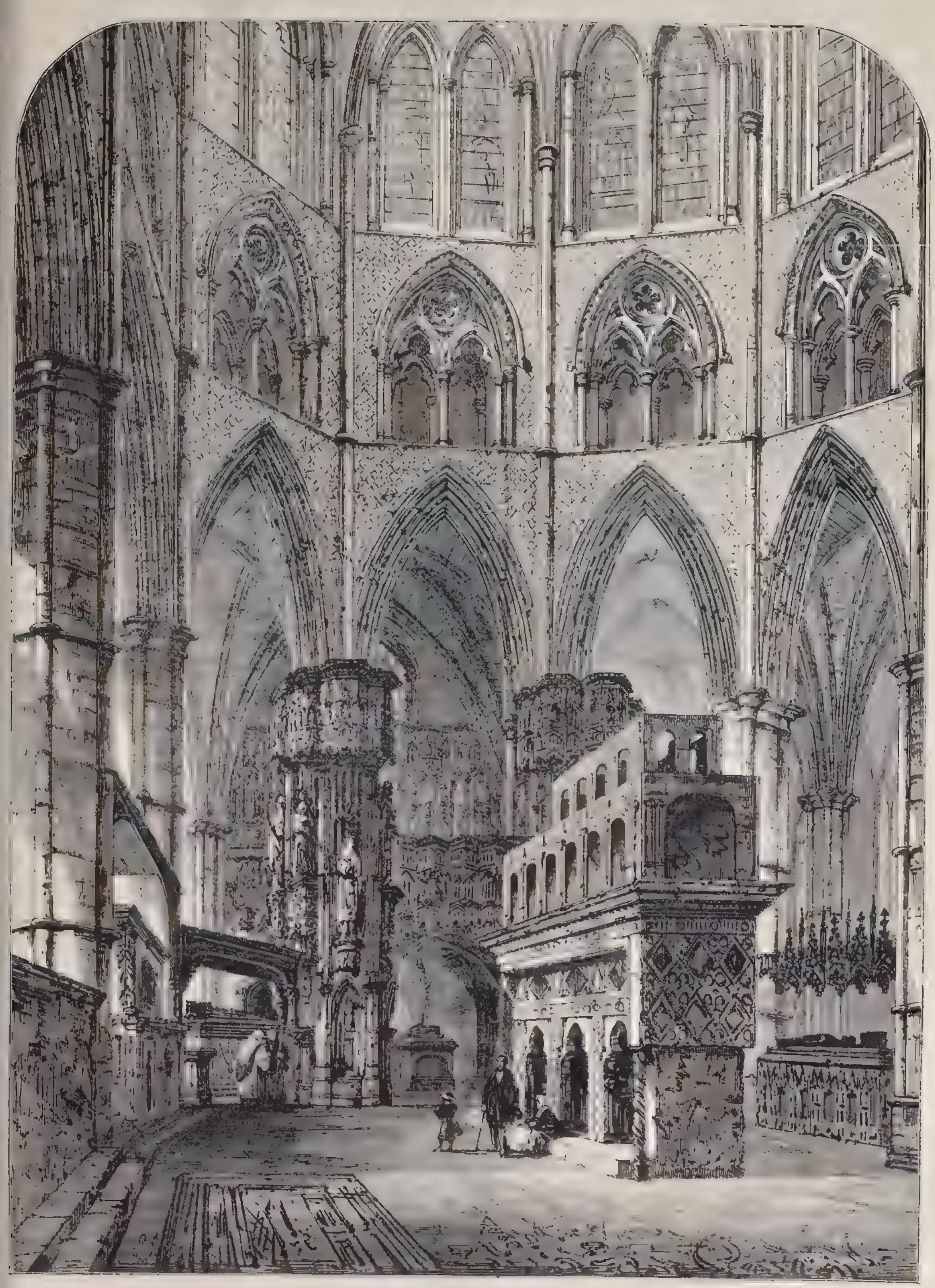
— Tais-toi ! fit-elle en voyant l'étonnement que son émotion causait à Isabel; pas un mot !... Seigneur mon Dieu, me serais-je trompée, et nos jours d'épreuve seraient-ils enfin révolus !



LE MONUMENT DE GARIBALDI, A QUARTO, PRÈS DE GÊNES, d'après un croquis communiqué. — Voir page 206.



[illegible] D'UN CHEMIN [illegible] CASCADE MOUNTAINS (ORÉGON), d'après [illegible] communiqué. — Voir p[illegible]



ABBAYE DE WESTMINSTER, A LONDRES. — LA CHAPELLE DE SAINT-ÉDOUARD, d'après [illegible]

Il y avait dans cette invocation une ardeur si passionnée, le calme que la duchesse avait gardé jusque-là s'était si soudainement évanoui, qu'il fallait bien accorder à ce bruit une importance extraordinaire.

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

## LE MONUMENT DE GARIBALDI

A QUARTO, PRÈS DE GÊNES.

Ce monument consiste en un obélisque de marbre blanc, surmonté d'une étoile. Il a été élevé à Quarto, village situé à quelques milles Est de Gênes, en souvenir de la campagne de Garibaldi contre le gouvernement du roi de Naples, François II.

C'est à Quarto, en effet, que Garibaldi s'embarqua pour la Sicile, le 5 mai 1860, entreprenant ce coup de main d'une prodigieuse audace, qui fut couronné par le succès et qui devait s'appeler l'Expédition des mille.

Il est présent à toutes les mémoires, cet épisode de l'histoire contemporaine, compris entre l'arrivée des *chemises rouges* à Marsala et la bataille du Vulturne. Deux mots suffiront pour le resumer. Le roi François II, obligé de quitter sa capitale, alla tenter derrière les remparts de Gaëte une résistance désespérée, et, au mois d'octobre de cette année 1860, Garibaldi salua pour la première fois Victor-Emmanuel du titre de roi d'Italie.

A. DARLET.

## LE CHEMIN DE FER DE L'ORÉGON

Le même correspondant auquel nous sommes redevables d'un paysage des bords de l'Orégon, publié dans notre numéro 566, nous adresse encore une vue de ce pays, prise sur le parcours du chemin de fer qui longe la base des *Cascade mountains*.

Ce chemin de fer appartient à la compagnie de navigation sur l'Oregon, vaste entreprise particulière, qui, au moyen de deux voies ferrées et d'une douzaine de bateaux à vapeur, a réussi à mettre en communication directe la ville de Portland avec les plaines de l'intérieur et avec le territoire d'Idahoe, ou nouvelle terre de l'or.

Les *Cascade mountains* font partie de ces montagnes rocheuses que les récits des voyageurs dans le *Far-west* ont rendues [illegible]bres. Sur les points mêmes qu'ils semblent avoir à peu près abandonnés, les Indiens ne cessent pas de faire encore de fréquentes incursions. Le petit fort qu'on aperçoit au milieu de notre dessin a été, en 1858, le théâtre de scènes sanglantes. Des hommes, des femmes et des enfants, surpris dans ce blockhaus par une troupe considérable d'Indiens, y furent massacrés jusqu'au dernier.

FRANCIS RICHARD.

## COURRIER DU PALAIS

De la vertu à bref délai. — Qu'il faut se méfier des rosières qui s'appellent *Aurore*. — Le gros lot en cour d'assises. — *La patronne des Demoiselles* et la patronne du genre humain. — Une compétition de *Bas-de-Cuir* jugée par un habitué qui ronfle. — Le dernier dîner du bâtonnier. — La calotte d'Olivier et la casquette du père Bugeaud. — As-tu vu *mon singe* à l'audience? — Un compliment dans un reproche. — L'âge d'or de la courtoisie judiciaire. — Une oraison funèbre.... et comique. — Qu'avait-il besoin de mourir?

Notre certificat officiel de rosière nous a attiré une histoire qui, comme presque toutes les histoires, paraîtrait invraisemblable si elle était un conte; mais elle est bel et bien une histoire; elle se moque de toute vraisemblance et va de l'avant avec cette insolence qui ne peut appartenir qu'à la vérité.

Donc, la voici.

Dans les premières années du règne de Louis-Philippe, M. le baron Petit de Lafosse, aujourd'hui receveur général de l'Aveyron et naguère un des préfets les plus distingués de l'Empire, venait d'être nommé sous-préfet dans le département de Loir-et-Cher.

Il reçut un jour de la part de son préfet, M. le comte Lezai-Marnesia, la communication d'un testament par lequel un riche propriétaire, M. X., avait légué à sa ville natale une rente annuelle de trois cents francs, devant servir, par une affectation toute spéciale, au couronnement d'une rosière. Mais une clause du testament portait que ce legs deviendrait caduc et que le capital de cette rente ferait retour aux héritiers du défunt si, dans les trois ans du décès du testateur, on n'avait exécuté la condition de cette donation posthume.

Or, on touchait à cette troisième année et aucun couronnement de rosière n'avait eu lieu. C'est précisément pour cela que le jeune sous-préfet était invité par son supérieur à aviser au plus tôt.

En conséquence, M. Petit de Lafosse manda le maire de la commune légataire et le blâma de ne s'être pas mis en mesure, afin de faire bénéficier ses administrés d'une telle aubaine.

M. le maire répondit avec autant de modestie que de candeur que, bien que la population de son endroit dépassât trois mille âmes, il n'avait pas trouvé à remplir les conditions du programme. Il ajouta que, dans cette pénurie morale, il avait cru devoir employer les fonds destinés à la vertu à des achats de barbes postiches, de haches et de bonnets à poil pour les sapeurs de la garde nationale.

M. le sous-préfet eut beaucoup de peine à faire comprendre à l'officier municipal qu'il avait opéré là un virement de fonds tout à fait hardi et qu'il avait essentiellement dévié de la destination voulue par le testateur.

Mais enfin, il était temps encore de rentrer dans la bonne voie. Et pour cela, il fallait à tout prix trouver une rosière ou perdre le legs de trois cents francs de rente.

M. le maire, devant cette intimation à bref délai, se gratta le sinciput de l'index de sa main droite, ce qui était chez lui le signe de détresse de la plus vive perplexité; mais enfin il promit de s'exécuter pour la prochaine fête du pays.

— Puisqu'il le faut absolument, monsieur le sous-préfet, dit-il en se résignant, nous verrons à vous procurer cela.

Et en effet, le grand jour arrive, M. le sous-préfet se rendit à la petite ville en question pour présider la cérémonie. La veuve du testateur avait été invitée de son côté. La rosière était à son poste et le couronnement se fit avec le plus grand appareil. Le recueillement était général; mais peut-être un observateur vétilleux aurait-il pu découvrir quelques sourires d'ironie égayer les barbes d'emprunt de messieurs les sapeurs qui, depuis deux ans, avaient usurpé pour leur fourniment la prébende de la rosière; mais enfin, comme on ne parle pas sous les armes et qu'on y rit à peine, personne ne prit garde à l'incident et Mlle Aurore M... reçut la couronne de roses blanches au milieu d'une infinité de fleurs de rhétorique.

Un mois après, la rosière était mariée; mais, cinq mois plus tard, elle était mère, ce qui ne fit pas sourciller les gros bonnets de la petite ville de X***.

Pourtant M. le sous-préfet ne put s'abstenir d'adresser quelques reproches à M. le maire.

— Ma foi, répondit ce dernier d'un ton plus humilié que contrit, j'ai pourtant bien choisi. J'ai fait de mon mieux; j'ai pris encore celle qui s'éloignait le moins du programme.

— Parbleu, monsieur le maire, je vous conseille de vous en vanter. Après tout, ajouta M. le sous-préfet en riant le premier de la mésaventure, j'aurais dû me défier du nom de votre rosière : elle s'appelait Aurore, je crois. J'aurais pu ne pas oublier que, de tout temps, l'aurore a devancé le jour.

Tout ce récit pour arriver à ce fait assez bizarre qu'un pareil legs vient d'être fait aux mêmes conditions à une commune aussi empêchée que celle dont nous parlons ici, mais avec cette complication que les héritiers, qui connaissent l'embarras de la commune et ont l'œil très-ouvert, entendent ne délivrer la rente qu'à bon escient.

— Plutôt un procès, s'écrient-ils, que de nous laisser imposer une vertu qui aurait un vice rédhibitoire.

A propos de procès, Jules Favre et Lachaud vont en plaider un des plus curieux devant les assises de Bordeaux. Il s'agirait de quelque banquier de Libourne qui aurait vendu des numéros des obligations de la ville de Paris à l'un de ses clients. Le numéro gagnant serait sorti, et, pour ne pas en faire bénéficier le détenteur, on aurait cherché à le dépister par quelque escamotage qui s'appellerait un faux dans la langue du Code pénal. Nous verrons bien.

Et en parlant de cour d'assises, il paraîtrait que certains pères de famille voudraient prendre leur revanche des meurtres commis par leur progéniture.

Se fatiguant d'être assassinés par messieurs leurs enfants, et pour changer de système, le père Georges Kornmann s'est avisé de noyer le sien. Il est vrai que son fils était idiot et qu'il l'a noyé dans un canal; mais cela ne l'excuse pas. Je sais aussi que ce père avait ses raisons, mais elles étaient fort mauvaises.

Ugolin, lui, mangeait ses enfants pour le bon motif, il les mangeait pour leur conserver leur père; mais Kornmann, lui, noie son fils pour n'avoir pas à le nourrir.

Un batelier qui remontait le canal du Rhône au Rhin découvrit le cadavre près d'une écluse, et le père, reconnu coupable de cette noyade, a été condamné par la cour d'assises de Strasbourg aux travaux forcés à perpétuité.

Il y a encore, au grand criminel, quelques autres forfaits aussi peu présentables que celui-là, ce qui nous oblige à nous réfugier au plus vite vers le civil.

Par ici, nous rencontrons un jeune avocat, le fils de M. Millaud, créateur du *Petit Journal*, et auquel, pour son père et pour lui-même, nous souhaitons la bienvenue. Me Millaud plaidait contre Mme Anna de Lagrange, artiste du théâtre des Italiens, et il plaidait pour le fils et l'héritier d'un ancien professeur de la cantatrice, M. Henri Lemoine. Ce professeur réclamait une somme modeste de six cent quatre-vingt-cinq francs, pour trois ans de leçons de piano; mais ces trois ans se sont trouvés beaucoup trop âgés, d'une part; ils datent de plus de trente ans, ce qui ne rajeunit ni le professeur ni l'élève; et, d'autre part, Mme Lagrange prétend avoir payé le montant intégral de sa dette sans avoir retiré ni l'engagement ni aucune quittance.

Elle s'est donc vouée non à la patronne des demoiselles, comme Alice dans *Robert le Diable*, mais tout simplement à la *patronne du genre humain*, car c'est ainsi que plusieurs jurisconsultes enivrés de poésie qualifient la prescription.

Sans quitter la scène, mais en changeant de théâtre et en descendant des Italiens à la Gaîté, nous rencontrons devant cette même première chambre une autre altercation, qui, celle-ci, concerne un héros beaucoup trop recherché des romans de Fenimore Cooper, le fameux Bas-de-Cuir.

Personne n'ignore que plusieurs auteurs dramatiques se précipitèrent à la fois sur ce personnage pour le mettre en pièces. Le théâtre de la Gaîté prit les devants; mais M. Pagès prétend que c'est à son détriment que M. Dumaine joua un Bas-de-Cuir de M. Xavier de Montépin, alors qu'il avait dans ses cartons un Bas-de-Cuir de lui. M. Pagès, qu'il laissait avec préméditation se morfondre dans une antichambre sans issue et dans un silence de mort.

D'autres Bas-de-Cuir sont venus joindre leurs réclamations et leurs plaintes à celles du Bas-de-Cuir de M. Pagès. Il en est un qui, certes, aurait eu du succès, si nous en croyons l'habitude invétérée de l'un de ses auteurs, M. Jules Moinaux, notre spirituel camarade en chronique judiciaire.

Le tribunal a remis à huitaine son jugement sur cette compétition d'auteurs et sur cette concurrence simultanée de diverses personnifications d'un même type.

Nous avons entendu un habitué, qui sans doute avait ronflé autant que le poêle, pour la chaleur duquel il était venu, dire en sortant de cette audience, à laquelle il n'avait rien compris :

— Vraiment, on ne sait plus qu'inventer. Voilà quatre avocats qui se disputent pour des *bas de cuir*. A quoi bon, je vous le demande? Je suis certain que ça ne prendra pas. Nous verrons bien la mine qu'ils feront à l'Exposition universelle.

En attendant, notre bâtonnier, Me Allou, va plaider devant la Cour impériale d'Aix. Il a donné, samedi, son dernier dîner officiel, dont Mme Allou a fait les honneurs avec une affabilité charmante. On a fait assaut d'esprit dans les coins, car la réunion était trop nombreuse pour que la conversation devînt générale, sans tourner à la conférence.

Et à propos de conférence, il y avait là deux ou trois secrétaires de la nôtre qui relevaient par le grain de sel de la jeunesse le bon sens quelquefois trop fade de l'âge mûr.

Plusieurs de nos avocats-députés faisaient partie de la réunion et chacun de leur demander des nouvelles de la calotte de velours d'Ollivier, qui est la sœur cadette de celle de M. Rouher et qui aspire à remplacer la fameuse *casquette du père Bugeaud*.

Il paraît qu'on ne dira plus désormais : il a remporté sa veste; mais : il a remporté sa calotte. Le tout est de s'entendre.

Mais ne nous écartons pas du respect, sans quoi comment pourrions-nous le prêcher à ce jeune stagiaire qui, cherchant son patron dans le Palais, dit à l'un de ses camarades :

— Est-ce que tu n'aurais pas vu *mon singe*, par hasard?

Cela vous prouve que lorsque les avocats sont réunis ils parlent de tout, même du Palais.

L'un de nous racontait une apostrophe des plus ingénieusement bienveillantes adressée à un avocat par le président de la cinquième chambre du tribunal, M. de Ponton-d'Amécourt.

Cet avocat, très-mécontent d'avoir perdu sa cause, fait tout haut cette réflexion :

— Si le tribunal avait écouté, il n'aurait pas jugé de la sorte.

— Maître un tel, dit alors M. le président, votre observation est d'autant plus déplacée que la cause a été plaidée d'une manière très-complète par un avocat qui sait se faire écouter.

Tout le monde a applaudi à cette leçon du meilleur goût et de la plus exquise courtoisie. Il est impossible de mieux envelopper un blâme dans un compliment.

Cela rappelle les mœurs si dignement familières, les relations si cordiales de la magistrature et du barreau d'autrefois.

Quand M. de Novion fut élu Premier président le 25 décembre 1723, l'avocat Blaru plaidait devant la grand'chambre et au milieu de sa plaidoirie il trouva le moyen de faire un compliment à M. de Novion. Celui-ci ôta son bonnet, et toujours son bonnet à la main : « Blaru, lui dit-il, je ne puis m'empêcher de vous interrompre pour vous remercier de l'honneur que vous me faites. Je vous prie d'être persuadé de l'estime que j'ai personnellement pour vous, monsieur, et que j'ai eue dans tous les temps, en général, pour tout l'Ordre des avocats. Je ne manquerai jamais en aucune occasion de lui en donner des marques et du meilleur de mon cœur. »

N'était-ce pas l'âge d'or de la parole et de la magistrature?

Je ne voudrais pas finir par une oraison funèbre; mais celle-ci, comme on va voir, ne manque pas de gaieté.

On enterre quelque part un membre de je ne dirai pas quel barreau. Un ami s'exprime ainsi sur sa tombe :

« Encore s'il avait été un grand avocat; sa clientèle répartie entre ses confrères leur eût du moins apporté quelque consolation; mais, lui, qu'avait-il besoin de mourir? (avec un soupir étouffé) — qu'avait-il besoin de mourir, je le répète, puisque son trépas ne nous laisse strictement que le chagrin de l'avoir perdu? »

Ne trouvez-vous pas que cette interrogation majestueusement naïve : « mais lui, qu'avait-il besoin de mourir? » vaut son pesant d'or? L'orateur a l'air de se contenir pour ne pas accabler de reproches ce malheureux qui a l'impertinence de disparaître sans aucune nécessité, et alors que sa mort ne profite à personne. Véritablement on ne se conduit pas plus mal, et, en effet, *qu'avait-il besoin de mourir?*

MAÎTRE GUÉRIN.

## LA CHAPELLE DE SAINT-ÉDOUARD

A WESTMINSTER.

La chapelle de Saint-Édouard, appelée aussi chapelle des Rois, est située dans le chœur de l'église de Westminster, derrière le maître-autel. Avec le *Coin des poëtes*, elle forme la partie la plus intéressante de l'abbaye.

L'attention des visiteurs est tout d'abord attirée par la châsse d'Édouard le Confesseur, mort en 1065. Cette vaste châsse fut élevée par Henri III, lors de la canonisation d'Édouard, en 1269. Elle était ornée autrefois de statues d'or, de rubis, d'émeraudes, de saphirs, d'onyx et de perles; mais statuettes et pierres précieuses ont été depuis longtemps volées et vendues ; il ne reste plus maintenant que des mosaïques sans valeur. La boiserie qui surmonte la châsse a été ajoutée pendant le règne de Marie Tudor.

Là se trouve aussi la tombe d'Henri III, mort en 1272. L'effigie de bronze est très-délicatement sculptée. Les panneaux de la tombe sont en porphyre poli et décorés de mosaïques. Citons aussi les monuments d'Élisabeth Tudor, seconde fille de Henri VII; d'Anne-Éléonore, femme d'Édouard I[er], et de Henri V. De chaque côté de ce tombeau sont des statues qui semblent garder l'escalier menant à la galerie supérieure, où l'on voit un casque, un bouclier et une selle que l'on prétend avoir servi à Henri V à la bataille d'Azincourt. La tête de la statue couchée était d'argent; mais elle fut volée sous le règne d'Henri VIII.

Plus loin apparaissent les mausolées de la reine Philippa, de Thomas de Woodstock, d'Édouard III, de Marguerite d'York, de Richard II et de sa femme

Entre la châsse d'Édouard le Confesseur et la grille qui sépare la chapelle du chœur, on voit les *deux fauteuils du couronnement*. Le plus ancien est celui qui contient la fameuse pierre de Scone, sur laquelle les rois d'Écosse s'asseyaient à leur couronnement. Édouard I[er] le rapporta avec lui, en 1297, comme témoignage de la conquête définitive de l'Écosse. Le fauteuil sert aujourd'hui au couronnement des souverains d'Angleterre. La cérémonie a lieu dans le chœur.

La pierre a soixante-cinq centimètres de long sur quarante de large et vingt-sept d'épaisseur; c'est un morceau de grès rouge fixé au fauteuil par des crampons de fer. La tradition veut que ce soit la pierre sur laquelle Jacob reposa sa tête lorsqu'il dormit à Bethel.

Le second fauteuil, plus moderne, a été fait pour le couronnement de Marie, femme de Guillaume III.

La grille fut forgée pendant le règne d'Henri VI. Au-dessous de la corniche on voit quatorze sculptures en bas-relief, représentant les principaux événements réels ou légendaires de la vie d'Édouard le Confesseur.

X. DACHÈRES.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

# EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Cette prime de dix roubles, donnée par chaque oreille droite de montagnard, me rappela une histoire que l'on m'avait racontée à Moscou.

La quantité de loups qui désolaient certains districts de Russie avait fait accorder une prime de cinq roubles par chaque loup tué.

La prime était payée sur la présentation de la queue.

Au recensement de l'année 1857, on s'aperçut que l'on avait payé plus de cent vingt-cinq mille roubles en primes.

Cela faisait cinq cent mille francs.

On trouva que c'était beaucoup de loups.

On fit une enquête et l'on reconnut qu'il y avait, à Moscou, une fabrique de fausses queues de loup, imitant si bien les véritables, que les gens chargés du payement s'y étaient trompés.

Aujourd'hui la prime est abaissée à trois roubles, et l'on exige la tête tout entière.

Peut-être, un jour, s'apercevra-t-on qu'il y a, soit à Kisliar, soit à Derbend, soit à Tiflis, une fabrique de fausses oreilles de Tchetchens.

Le lieutenant-colonel Cogniard nous invita à dîner chez lui, à cinq heures, et le capitaine Grabbe à monter en passant dans sa chambre.

Il nous montrerait des dessins de lui, qui, à coup sûr, disait-il, nous intéresseraient.

Pendant que nous causions avec le lieutenant-colonel Cogniard, Kalino, qui avait sur nous deux grands avantages, celui de la langue et celui de la jeunesse, avait découvert notre hôtesse circassienne et la décidait à faire son entrée dans le salon.

C'était une fort jolie personne de vingt à vingt-deux ans, vêtue à la mode de Vladikavkas, et qui, je crois, avait reconnu qu'il y a plus à faire avec une tête que l'on tourne qu'avec une tête que l'on coupe

Kalino ignorait que nous eussions accepté une invitation à dîner chez le lieutenant-colonel, et il avait déterminé notre belle Circassienne à dîner avec nous.

Notre regret fut grand, mais la parole était engagée. Par bonheur, Kalino et notre jeune officier de Derbend n'avaient rien promis; ils pouvaient rester, et, maîtres du cuisinier, nous remplacer avec avantage.

Nous fîmes agréer nos excuses à la belle Léila. C'était le nom de notre hôtesse. Nous lui promîmes de revenir aussitôt le dîner fini, si, de son côté, elle voulait bien nous promettre de danser. Et, la chose convenue, nous partîmes avec le capitaine Grabbe.

Il habitait un joli petit appartement donnant sur le jardin botanique, et il nous montra ses cartons.

C'était un fort joli talent d'amateur, surtout pour les portraits.

1. Voir les numéros 558 à 625.

Parmi ces portraits, il y en avait trois ou quatre auxquels on voyait qu'il s'était adonné tout particulièrement. Ils se composaient seulement de la tête et du haut du corps. Les têtes, grandes comme des pièces de dix sous, étaient merveilleuses d'expression

Quant à l'uniforme, il était le même.

— Voilà de belles barbes et de magnifiques figures! lui dis-je : qu'est-ce que c'est que ces gaillards-là?

— Les meilleurs enfants de la terre, me répondit-il : seulement, ils ont une manie.

— Laquelle?

— Ils ont fait serment de couper, chaque nuit, au moins une tête de Tchetchen; et, comme les montagnards abrecks, ils tiennent rigoureusement leur serment.

— Ah! ah! voilà qui devient intéressant! A dix roubles la tête, cela fait trois mille six cent cinquante roubles par an.

— Oh! ce n'est pas pour l'argent, c'est pour le plaisir. Il y a une caisse commune. Et, quand il s'agit de racheter un prisonnier, ils sont toujours les premiers à apporter leurs offrandes.

— Et les montagnards, que disent-ils de cela?

— Ils leur rendent la pareille, du mieux qu'ils peuvent. Voilà pourquoi mes hommes ont de si belles barbes et de si beaux cheveux. C'est afin, disent-ils eux-mêmes, que, lorsqu'ils ont la tête coupée, les Tchetchens sachent par où les prendre.

— Et vous en avez un régiment comme cela?

— Oh! non! Il faudrait choisir dans toute la Russie russe pour avoir un régiment d'hommes pareils. Ce corps a été fondé par le prince Bariatinsky pendant qu'il était colonel du régiment de Kabardah. C'est lui qui leur a donné leurs carabines. Vous verrez : ce sont d'excellentes armes de Toula, à deux coups, portant la balle de munition ordinaire avec une baïonnette de soixante centimètres de long.

— La baïonnette est bien gênante pour un bon tireur. C'est une ligne que l'œil suit malgré lui et qui le fait dévier.

— Leur baïonnette se replie sous le canon de leur fusil et ne se redresse qu'à leur volonté, en pressant un ressort.

— A la bonne heure! Et ces portraits-là?

— Ce sont les portraits de trois d'entre eux : de Bageniok, d'Ignacief, de Michaëlouk.

— Vous avez choisi les plus beaux, je présume?

— Non, je vous jure; j'ai pris au hasard.

— Et nous pourrons les voir?

— Je crois que le lieutenant-colonel veut vous donner une petite fête, ce soir, à notre club, qui est tout bonnement la boutique du marchand épicier. Et, comme il n'y a pas de bonne fête sans nos chasseurs, vous les y verrez.

— Mais alors ils ne pourront pas faire leur expédition ce soir?

— Oh! ils la feront tout de même... un peu plus tard, voilà tout

A partir de ce moment, il me passa par l'esprit une idée qui ne me quitta plus.

C'était de faire l'expédition de la nuit prochaine avec les chasseurs.

Je crois que la même idée vint en même temps à l'esprit de Moynet; car nous nous regardâmes et nous nous mîmes à rire.

Seulement, ni lui ni moi nous ne soufflâmes le mot.

En ce moment, cinq heures sonnèrent.

— Et le lieutenant-colonel? dis-je.

— J'aurais pourtant bien voulu faire une copie de ces croquis, dit Moynet.

— A quelle heure partez-vous demain? demanda le capitaine Grabbe.

— Mais rien ne nous presse, répondis-je vivement. Nous n'avons que trente à trente-cinq verstes à faire d'ici à Tchiriourth.

— Eh bien, dit le capitaine Grabbé, vous verrez nos hommes ce soir; vous désignerez ceux qui vous conviendront, et je vous les enverrai demain matin. Vous n'aurez jamais eu de pareils modèles : ce sont des gaillards qui vous posent une heure sans cligner une seule fois de l'œil.

Tranquillisé par cette promesse, Moynet ne fit plus aucune difficulté de se rendre à l'invitation du lieutenant-colonel.

Pendant tout le dîner, on causa mœurs, usages, légendes. Le lieutenant-colonel Cogniard, d'origine française, comme l'indique son nom, est un homme d'un esprit fort distingué, très-observateur, parlant français comme s'il avait habité toute sa vie à Paris.

Le dîner passa donc aussi rapidement que passaient ces fameux dîners de Scarron où la conversation de sa femme était chargée de faire oublier le rôti.

C'était à huit heures que nous devions nous trouver au club, avec les officiers du régiment de Kabardah. Le dîner avait fini à six heures vingt minutes. Nous demandâmes au lieutenant-colonel la permission d'acquitter la promesse que nous avions faite à notre hôtesse, de venir passer une heure avec elle, — heure qu'elle avait promis, de son côté, d'employer à nous faire faire connaissance avec la danse tcherkesse ou la danse lesghienne.

La permission obtenue, nous fûmes en un instant de retour à notre domicile. Nos trois dîneurs en étaient au dessert.

La belle Léila était en grand costume : elle portait sur la tête une petite calotte brodée d'or, avec un long voile de gaze tombant jusqu'aux hanches; une longue robe de satin noir soutaché d'or; par-dessus cette robe, dont les manches ouvertes dépassaient de beaucoup la main, elle portait une petite tunique de soie blanche et rose serrant les bras, serrant la taille, serrant, ou plutôt dessinant les formes inférieures et tombant jusqu'aux genoux. La taille était marquée par une ceinture d'argent soutenant un petit poignard recourbé, en ivoire incrusté d'or, dont le fourreau servait en même temps d'étui à un petit couteau fort élégant. Enfin, cette toilette, que je soupçonnai d'être plus géorgienne que circassienne, se terminait par de petites pantoufles pointues en velours cerise, brodé d'or, qui n'apparaissaient que rarement pour montrer un fort joli pied, cachées qu'elles étaient par les longs plis de la robe de satin noir.

On a dit que le Circassien était le plus beau peuple de la création

Cela est peut-être vrai pour les hommes; cela est contestable pour les femmes.

Cependant, à notre avis, le Géorgien peut disputer au Circassien le prix de la beauté.

Je me rappellerai toujours l'effet que me produisit, à travers les steppes des Tatars Nogaïs, la vue du premier Géorgien que nous aperçûmes.

Depuis trois semaines ou un mois, l'aspect des Kalmouks au milieu desquels nous avions voyagé, et des Mongols au milieu desquels nous voyagions, faisait passer sous nos yeux les deux types les plus incontestés, pour nous autres Occidentaux, de la laideur humaine : teint jaune, peau huileuse, yeux petits et retroussés, nez épaté ou presque absent, barbe à poils isolés, cheveux incultes, malpropreté proverbiale; voilà ce qui, du matin au soir, récréait notre vue.

Tout à coup, en arrivant à une station, nous aperçûmes, debout, gracieusement appuyé au chambranle de la porte, un homme de vingt-cinq à trente ans, coiffé d'un bonnet à la persane, mais plus bas de forme. Sa figure, au teint mat, était encadrée dans de beaux cheveux luisants et doux comme de la soie. Il avait une barbe noire aux reflets rougeâtres. Ses sourcils étaient tracés comme avec un pinceau. Son œil noir, plein de *vaguïté*, était ombragé par une paupière de velours. Son nez semblait avoir servi de modèle à celui de l'Apollon Pythien. Ses lèvres, rouges comme du corail à travers sa barbe noire, faisaient valoir des dents de nacre. Et avec tout cela, cette espèce de dieu grec descendu sur la terre, ce Dioscure qui avait oublié de remonter à l'Olympe, était vêtu d'une tchoka déchirée, d'une bechemette en loques, et ses pieds nus passaient à l'extrémité d'un large pantalon de drap lesghien.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

# COURRIER DES MODES

En attendant les beaux jours, mes chères lectrices, les interprètes de la mode vous préparent de ravissantes toilettes.

On m'a montré cette semaine, chez une de nos premières couturières, plusieurs costumes composés avec les foulards de la *Malle des Indes*, passage Verdeau. Il y avait une robe à dessin moiré dans les teintes marron et capucine, exécutée en forme princesse, avec traîne et ornements de galon perlé à dents et agréments de jais; corsage montant garni aux épaules et le bas de la taille décoré d'une ceinture suissesse dont les motifs de passementerie perlée rappelaient garniture de la jupe.

Une autre toilette de foulard était sur fond lilas avec grappes de muguets feutré et noir. Costume composé de deux jupes; la seconde découpée en festons et ornée de guipure noire. Le corsage en casaque découpée à pointes et très-gracieusement décorée de guipure, la guipure appliquée sur l'étoffe forme un col, des épaulettes, des revers et des parements.

Les élégantes se pressent dans les magasins de la *Malle des Indes*, pour s'approvisionner des magnifiques tissus destinés à l'Exposition, on admire surtout les dessins égyptiens, dont les teintes admirables sont combinées avec beaucoup d'art. Pour mon compte, si j'avais à choisir parmi ces robes dont le mérite ne saurait être contesté, je prendrais comme toilettes des beaux jours les dispositions jardinières, composées en groupes de fleurs des champs, bluets, coquelicots, et muguets, avec traînes de feuillage, la composition de ces bouquets liés en gerbes espacées sur des fonds clairs en teintes très-douces est d'un effet admirable, et il est bien certain qu'un toilette de ce genre complétée par un châle de dentelle formera une des plus jolies mises que l'on puisse rêver.

Dans les ornements on emploie toujours beaucoup de jais. Les paletots qui sont de forme flottante ont des passementeries, des médaillons et des franges de jais; comme nouveauté on met à ces vêtements des manches *châtelaine*. Ces dernières tombent jusqu'au bord du paletot, elles sont ornées de franges et de glands.

C'est aux magasins de la *Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, 6, que l'on doit la création de toutes les riches nouveautés en ornements de robes et confections.

Cette maison célèbre dans le monde élégant va montrer à l'Exposition ses plus riches produits, et si la date de ce courrier m'en avait laissé la possibilité, j'aurais mis le plus grand empressement à en rendre compte; mais il faut attendre, et malgré la réputation d'indiscrète que l'on fait à la chronique des modes, je saurai prouver à nos lectrices que la plume peut garder bien des secrets. Quand on aura ouvert les portes du palais industriel, alors, il faut l'espérer, on nous permettra de causer tout à notre aise, et la crainte de voir spolier leurs créations ne sera plus un motif pour que les fabricants nous interdisent aussi bien les éloges que les critiques. Aux magasins de la *Ville de Lyon* reviennent de droit les honneurs de l'ornementation des toilettes pour tout ce qui a rapport à la passementerie, aux boutons, aux fran-

ges, aux rubans, aux ceintures ouvragées et aux mille produits en mercerie et ouvrages de dames

Les nouveautés du printemps auront tout le charme de l'imprévu, car on varie tellement le costume, qu'il existe mille moyens de se vêtir à son goût en suivant les modes

Dans un journal que j'ai souvent recommandé à nos lectrices on peut trouver tous les renseignements sur la manière de confectionner les modèles les plus en vogue, car les *patrons coupés* et prêts à tailler des objets qui se font chaque saison s'y trouvent aussitôt que la mode les a acceptés.

Ce journal se nomme *la Glaneuse Parisienne ;* il paraît tous les mois avec un texte aussi intéressant comme littérature que complet sur le chapitre de la *mode pratique*.

Le prix est de 12 francs par an pour la France : les abonnements partent de chaque mois et se font pour l'année. On s'abonne à la *Librairie Nouvelle,* boulevard des Italiens, nº 15, en envoyant un bon de poste au nom de M. le directeur de la *Glaneuse Parisienne*.

Si je recommande ce journal à toutes nos lectrices, c'est que je suis certaine que, loin de leur conseiller une dépense, je leur indique le moyen de faire des économies sérieuses sur le chapitre si important de la toilette. En effet, avec tous les patrons *coupés* fournis par la *Glaneuse Parisienne* et avec l'aide des explications si précises qui les accompagnent, on peut faire chez soi la plus grande partie de ses vêtements et ceux des enfants, les trousseaux, les layettes, etc.

Outre ces avantages très-importants, il faut remarquer que la *Glaneuse Parisienne*, journal de la vie de famille, donne dans son texte des recettes de cuisine et d'économie domestique, et cela sans nuire à la partie littéraire signée de nos meilleurs écrivains. Les annexes très-nombreuses contiennent une foule de travaux en crochet, tapisserie, filet, guipure, ainsi que des broderies dessinées sur tissu et prêtes à broder

Elle fournit chaque mois un *cours de dessin* destiné aux élèves, dont le mérite suffirait au succès d'un journal d'un prix plus élevé.

On peut juger de la réalité de ces détails en demandant un numéro, qui sera envoyé contre *un franc en timbres-poste*.

Je devrais peut-être ajouter à ces éloges que la chroniqueuse des modes de *l'Univers illustré* est aussi celle de la *Glaneuse Parisienne ;* mais je crains de paraître présomptueuse ou indiscrète à nos nouvelles lectrices.

Je dis à nos nouvelles, car les lectrices qui sont depuis longtemps nos fidè[les] les abonnées se sont rendues à mes premières invitations en me donnant ainsi la joie de causer plus souvent avec elles.

ALICE DE SAVIGNY.



LE BAISER MATERNEL, d'après un tableau de M. T. H. Gérard.

## LE BAISER MATERNEL.

Quel suave tableau du bonheur aux champs M. Gérard offre à nos regards dans [sa] remarquable composition qu'il [a] intitulée : *le Baiser maternel !*

La fermière revient des champs. Un lourd panier, rempli jusqu'au bord des fruits de la terre, s'appuie sur sa hanche. Près d'elle chemine sa fille aînée, une bambine d'une dizaine d'années, et celle-ci [a] chargé sur son dos le dernier-né de la famille, un bon gros baby aux joues rosées et rebondies.

Pour rentrer à la métairie, on suit l'allée d'un petit bois, allée pleine d'ombre et de fraîcheur. On respire à pleins poumons l'air pur rempli de senteurs vivifiantes. La mère est heureuse ; elle est fière de pouvoir assurer par son travail le bien-être de ces deux créatures chéries. De temps en temps, elle se penche et embrasse en souriant le marmot qui lui tend ses petits bras.

Le sujet, comme on voit, est fort simple, fort naïf même, pourtant il charme l'esprit et réjouit le cœur. Grande est la différence entre la gaieté des ouvriers des villes et le bonheur des travailleurs de la campagne ! Nous faisons exception, bien entendu, pour les paysans des environs de Paris, lesquels ont si ingénieusement greffé le vi[ce] du citadin sur l'ignorance du laboureur. Le succès d[es] *Bons Villageois* nous dispense d'en dire plus.

R. BRYON.

*Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de* M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Unive[rs] illustré.



## RÉBUS

A

Explication du dernier Rébus :

Les étrangers commencent à débarquer à Paris.



PARIS — J. CLAYE, IMP. [illegible] — [illegible]

ÉMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| an . . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| x mois . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| ois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 629.
Mercredi 3 Avril 1867.

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Connais-toi toi-même. — Les amis, les ennemis et les indifférents. — Science nouvelle : le physionomiste. — Les consultations de la rue Molière. — Une nouvelle connaissance. — [illegible] — Les *Pensées grises*. — Le gris-de-perle. — Citations. — Le public des premières. — Un abîme meublé de stalles, de strapontins et de petits bancs. — Cent mauvaises chances contre une bonne. — L'œuvre de la Miséricorde. — Opéras de M. d'Indy. — Mot de Rossini. — Raide et élastique.

Savez-vous le grec ? — Non. — Ni moi non plus : c'est donc en français que je vous rappellerai l'inscription qu'on lisait sur le fronton du temple de Delphes : *Connais-toi toi-même*. Vous voudriez bien, j'en suis sûr, pratiquer ce précepte d'un temps et d'un pays si admirables, qu'ils produisirent jusqu'à sept sages; chiffre que les temps modernes n'ont pu encore atteindre.

Connais-toi toi-même... Cela est bientôt dit; mais à qui s'adresser? Aux amis? ils flattent; aux ennemis? ils dénigrent; aux indifférents? ils passent; à nous-mêmes? l'impartialité nous est impossible, et nous mettons à nous abuser tout le soin que nous devrions prendre pour nous connaître. Comment faire? C'est fort embarrassant.

Si vous m'en croyez, vous irez, rue Molière, n° 2, tout près de l'Odéon, ce temple classique d'où il semble que doivent sortir d'antiques oracles. Là vous demanderez M. Ledos.

M. Ledos n'est ni sorcier, ni magicien, ni phrénologue, ni chiromancien : il est physionomiste; une profession nouvelle dont le besoin se faisait généralement sentir dans un siècle qui a créé cet aphorisme : la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.

M. Ledos a quarante ans, une figure sérieuse et réfléchie; vous vous placez devant lui; il vous regarde attentivement, et pour la bagatelle de vingt francs — le prix d'un fauteuil d'orchestre aux représentations d'Adelina Patti, — il vous raconte à vous-même les secrets de votre organisation, de votre caractère, de votre existence, de vos *en-dessous*; secrets si bien gardés, qu'au moment où il vous les révèle, vous croyez les entendre pour la première fois. Vous dire que ces découvertes sont toujours flatteuses, que toutes ces surprises sont agréables, ce serait vous tromper. Hélas! le vrai est ce qu'il peut. En général, et sans aborder des personnalités fâcheuses, le résultat de l'examen est celui-ci : nos vices, nos défauts, nos ridicules sont bien à nous; nos vertus ne tiennent qu'à un fil, qui est rarement le fil de la Vierge. M. Ledos apprend aux stoïques qu'ils ne demanderaient pas mieux que d'être épicuriens; aux spiritualistes qu'ils cachent un fonds énorme de sensualité; aux gens modestes, que l'orgueil est leur péché mignon; aux auteurs, qu'ils sont enchantés des chutes de leurs confrères; aux critiques, qu'il leur arrive de prendre leurs passions pour leur conscience et leur goût pour le bon goût; à l'homme détaché des biens de ce monde, qu'il passe ses nuits à rêver millions, hôtels splendides, beaux équipages, places de cour et habits de gala; au charitable, que, si sa main gauche devait ignorer les dons de sa main droite, il fermerait les deux mains; au bonhomme, qu'il mêle secrètement un filet de verjus à chacun de ses rayons de miel; enfin — ceci est le plus tragique — aux maris vertueux, comme nous le sommes tous, que leur vertu serait moins solide si l'occasion était moins chauve.

Quand on se retrouve dans la rue après cette séance de révision physionomique, on s'estime un peu moins, on se méfie un peu plus de soi; on se croit forcé d'être un peu plus indulgent pour les autres. Vous voyez donc que le physionomiste a frappé juste, que M. Ledos regarde bien en face, que vos vingt francs sont bien employés, et que le péristyle de l'Odéon est proche voisin du temple de Delphes.

De physionomiste à moraliste il n'y a qu'un pas. Si vous avez l'honneur et le bonheur de hanter quelques-uns des salons où l'on sait encore causer, vous y avez certainement rencontré un homme qui personnifie à sa manière la puissance de l'esprit. Voilà trente-sept ans qu'il s'est noblement rangé parmi les vaincus; vaincus sans illusion, sans rancune et sans fiel. L'indépendance de ses idées, la loyauté de ses opinions, l'élévation de son caractère, la faculté essentiellement compréhensive de son intelligence, lui ont permis, ce que les partis ne permettent pas toujours, de tout voir, de tout entendre, de s'intéresser à tout, d'effleurer toutes les utopies, d'avoir des amis dans tous les camps, de faire des études d'après nature dans toutes les zones de ce monde parisien qui renferme tous les mondes, depuis la fraction jusqu'au zéro, depuis le chiffre qui sert de titre jusqu'au titre qui sert de chiffre.

Ce gentilhomme a causé familièrement ou discuté sans aigreur avec George Sand, Pierre Leroux, Michel de Bourges, et le malheureux Charles Didier. Cet homme du passé a été attentif à toutes les péripéties du présent, à toutes les velléités de l'avenir. Une fidèle amitié le lie à la femme qu'il appelle la moderne Béatrice, et qui fut l'ange gardien du plus poëtique des pairs d'Angleterre avant de porter le nom du plus spirituel et du plus taquin des pairs de France et des sénateurs. En sortant de l'hôtel d'une marquise du faubourg Saint-Germain, il montera dans une mansarde pour encourager un artiste pauvre, un écrivain inconnu, un philosophe incompris, et peut-être incompréhensible. Il me représente, dans sa meilleure expression, le dilettantisme d'idées, comme Berryer représente l'éloquence, Lamartine la poésie, Auber la musique, Dumas fils l'habileté et le succès dramatiques. Je dirais qu'il touche à la vieillesse, si l'esprit pouvait vieillir, et s'il ne portait avec tant d'aisance et de grâce ce fardeau de la vie mondaine, si accablant et si lourd, qu'il y a des



LE COMTE JULES ANDRASY, président du nouveau ministère hongrois, d'après une photographie.

Voir page 211.

jours où la cravate blanche nous fait l'effet d'un collier de force.

De cette intimite d'un tiers de siècle avec tout ce qui s'est dit, pensé, écrit, rêve, observé dans la société et la littérature parisiennes, nous aurions fait, vous et moi, trente gros volumes; de quoi épouvanter les editeurs les plus hardis et les lecteurs les plus intrepides. Le vicomte d'Yzarn-Freissinet, — car c'est de lui que je parle, — en rapporte deux cents petites pages, qui tiendraient dans le creux de la main, et qui viennent enfin de passer du demi-jour des *exemplaires d'amis* à la vitrine d'un éditeur. Cela s'appelle *Pensées grises,* et plût à Dieu que le ciel de Paris fût d'un gris aussi charmant pour l'esprit et pour le cœur ! Ce *gris* est un gris de perle; car ce sont vraiment des perles que la plupart de ces pensées, et, pour changer ma chronique en écrin, je n'ai qu'à en citer quelques-unes :

— « Le présent est un corps dont l'avenir fait une ombre.

— « Un noble amour porte aux prières les plus humbles et aux actions les plus fieres.

— « On est ennuyé de la lenteur des heures ; on est triste de la brièvete des jours.

— « Ceux dont la seule occupation est de tuer le temps doivent être des bourreaux bien malheureux.

— « Les hommes du monde ne doivent pas exercer les arts, mais les sentir. (Attrape !)

— « Dans l'admiration que causent les chefs-d'œuvre des grands écrivains des siècles passés, il entre un peu d'envie contre ceux du temps présent. (Oh ! que c'est vrai !)

— « Les femmes qui se disent incomprises sont celles que les hommes comprennent le mieux.

— « O faiblesse de l'âme ! Nous serions plus sûrs de mourir, si nous savions le jour où la mort doit arriver.

— « Voir est une synthèse, regarder une analyse.

— « La gloire militaire est la vie des autres.

— « Une coquette qui n'a jamais eu d'amant a été un peu la maitresse de tout le monde.

— « L'innocence est une vertu qui ne se connait pas.

— « Une femme qui n'aime pas, afflige ; une femme qui n'aime plus, humilie.

— « Pour connaitre tout à fait une femme, il faut l'avoir aimée, et ne plus l'aimer.

— « L'ingratitude est la banqueroute du cœur.

— « On se croit quelquefois beaucoup de goût parce qu'on a beaucoup de degoût.

— « Il arrive souvent que, n'aimant plus Paris, on est degoûté par lui de ce qui n'est pas lui.

— « Le plaisir se rencontre, le bonheur se poursuit.

— « L'humanite n'est vivante que parce que les hommes oublient qu'ils doivent mourir.

— « L'amour se fait avec le cœur et se défait avec les sens.

— « Desirer une femme est vouloir la sacrifier à soi ; aimer une femme est vouloir se sacrifier à elle... »

Arrêtons-nous là ; citer davantage, ce serait s'exposer à deux genres de périls : être attaqué en contrefaçon par l'éditeur ; répéter pour la millième fois l'histoire du panier de cerises.

Le vicomte d'Yzarn-Freissinet m'a raconté qu'un de ses oncles, fort grand seigneur et d'un caractere très-violent, avait, dans un accés de colère, tué un de ses gardes : un *vilain* eût eté condamne à mort ou aux galères ; lui, vu sa qualité et par faveur spéciale, fût mis à la Bastille : il y était, le 14 juillet 1789, et ce privilegié compta parmi les malheureuses victimes du bon plaisir, de l'arbitraire, du privilege et de l'absolutisme, delivrées par la justice populaire; ce qui prouve, soit dit en passant, qu'il y aurait un joli livre à faire sous ce titre : *Les petits* ERRATA *de la politique et de l'histoire.*

Eh bien, aujourd'hui nous pouvons lui dire qu'il a des parents meilleurs que celui-là : ses ancêtres s'appellent La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues; son oncle se nomme Joubert, et son cousin M. de Latena.

~~~ Il nous arrive parfois de porter envie aux auteurs dramatiques, à ceux du moins dont le nom fait prime et tient l'affiche cinq mois de suite. Gagner cent mille francs avec une pièce en quatre actes, qui ne formerait pas le quart d'un de nos volumes ordinaires ! L'envie est un mauvais sentiment, et, pour en reconnaitre l'injustice, il suffit d'observer la composition d'une salle, les soirs de première representation. Dans cet espace assez étroit se réunissent et se combinent pour quelques heures les élements les plus refractaires ; des echantillons de toutes les societés, la haute, la bonne, la mediocre, l'interlope, la mauvaise et la pire ; des variétes de tous les rangs, de toutes les opinions, de tous les caractères, de toutes les educations, de tous les temperaments, de tous les genres d'esprit et de bêtise ; le prince, l'homme d'État, l'ambassadrice, la princesse, la grande dame, la petite, la moyenne, l'artiste, le poëte, le comedien, le critique, le chroniqueur, le journaliste, le rentier, le bourgeois, l'agioteur, l'homme taré, le sot, et ce spectateur blasé, toujours prêt à traiter les idées comme un harem dont il commencerait par être le sultan et finirait par être l'eunuque.

Prenez votre lorgnette d'entr'acte, et regardez : Voici la cour tout entière ; Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice ; la princesse Clotilde, la princesse Mathilde ; la princesse de Metternich ; les chambellans, les hauts dignitaires, les officiers de service ; plus loin, dans cette loge, ce visage noble encore, mais dont les rides ont envahi l'ovale raphaelesque, c'est Lamartine ; Lamartine vieilli qui ne traite plus personne en enfant. Le faubourg Saint-Germain et le Jockey-Club sont brillamment representés ; au balcon, à l'orchestre, dans les baignoires, toutes les célébrites de la litterature, de la presse, du feuilleton, de la tribune, du théâtre, de l'art, de la finance, de la galanterie et de la grandissime Bohème. Une réunion composee de tous les contrastes ; un abîme meublé de stalles, de strapontins et de petits bancs ; une mappemonde de vingt mètres carres, ayant au nord le chantre d'Elvire et la paroissienne de Saint-Thomas d'Aquin, au sud un comique du Palais-Royal et la femme d'esprit qui, à force de se moquer des hommes, a fini par prendre ou par recevoir le nom du roi des animaux.

Or, il faut qu'à un moment donné, après les trois coups frappes derrière le rideau, l'auteur dramatique fasse accepter son idée par cet étrange et effrayant assemblage de toutes les disparates. Il faut qu'une pensée ou un sentiment — toujours individuel, parfois paradoxal, — paraisse juste, piquant, ingenieux, touchant, pathétique, fin, irrésistible, au même instant, dans la même seconde, à toutes ces intelligences, à toutes ces âmes réunies sur un point unique, mais vivant dans les sphères les plus différentes et parties des pôles les plus opposés. Il faut que ce qui plaît à l'un ne déplaise pas à l'autre, que ce qui charme celle-ci ne choque pas celle-là, que ce qui fait pleurer votre voisin ne vous fasse pas rire. Passe encore quand toutes ces fractions de cinquante publics qui forment le public, avaient à juger et à applaudir une exposition logee entre deux colonnes du palais d'Agamemnon, le récit du songe, le dialogue de l'infortunée princesse et de sa confidente, la declaration du troisième acte et la coupe empoisonnée du dénoûment ; quand se déroulaient des maximes supérieures aux réalités de la vie moderne, de beaux vers tels que ceux-ci :

« Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés...
« A vaincre sans péril on triomphe sans gloire...
« Le premier qui fut roi fut un soldat heureux...
« La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?... etc.

nul n'avait envie de disputer là-dessus et de chicaner le poëte : mais s'emparer d'une thèse sociale ; mettre en scène une idée ou des idées dont chacun de nous peut toucher au doigt le fort et le faible ; soulever une ou plusieurs questions que l'on ne peut resoudre sans faire des mecontents, des contradicteurs et des incredules ; avoir contre soi des milliers de chances, n'avoir pour soi que son habileté, et, avec tout cela ou malgre tout cela, réussir, forcer toutes ces mains qui ne s'étaient jamais rencontrees à s'unir dans un même *bravo,* toutes ces voix qui ne parlent pas la même langue à acclamer un même nom ; lever tous les doutes, surmonter toutes les repugnances, ne laisser aux dissidents que les objections du lendemain ; ce triomphe, quand on l'obtient, merite bien une couronne d'or massif, enveloppee dans des liasses de billets de banque. Que ceux qui voudraient en medire essayent donc d'en faire autant !

~~~ Il y a un an, si j'ai bonne mémoire, un de mes amis les plus intimes vous recommanda ici même le concert de l'œuvre de la Misericorde, dont le but est d'arracher les orphelins et les orphelines aux dangers de la vie de Paris. Cette œuvre a deux patronnes qui aiment à se faire des politesses et des concessions reciproques : l'elegance et la charité ; deux rivales, deux puissances, l'une mondaine, l'autre céleste, dont l'alliance nous coûte cher, sans que nous ayons le droit ou l'envie de nous en plaindre. L'une s'habille ou se déshabille au profit des pauvres ; l'autre, pour habiller les pauvres, déshabille les riches ; l'une chante et valse pour que les malheureux cessent de pleurer ; l'autre tend la main pour que les indigents cessent de souffrir. L'essentiel est qu'elles vivent en bonne intelligence, et que les bienfaits de l'une effacent les peccadilles de l'autre.

L'an dernier, le concert de l'œuvre de la Misericorde eut pour *great attraction* la presence de M<sup>me</sup> la baronne Vigier, nee Sophie Cruvelli, laquelle ne s'était plus fait entendre à Paris depuis ses grands succès de théâtre. — On s'en souvient, l'empressement fut tel, que beaucoup de gens qui avaient pris des billets ne purent trouver de place, la distribution n'ayant pas été calculee d'après les dimensions de la salle Herz. Cette fois, avertis par leur succés, comme nous le sommes par nos revers, les commissaires de l'œuvre ont demandé et obtenu la salle du Conservatoire : c'est là que, le jeudi de Pâques, 25 avril, on jouera deux nouveaux opéras de M. Wilfrid d'Indy : *Meprise et surprise,* et *Dans le brouillard.*

M. Wilfrid d'Indy n'en est pas à ses débuts : sa partition des *Deux Reines* avait deja attiré l'attention et recueilli le suffrage de bien des connaisseurs. *Méprise et surprise,* et *Dans le brouillard,* ses deux nouveaux ouvrages, joues et chantés au commencement de l'hiver devant un public d'élite, ont brillamment reussi. On a surtout remarqué et applaudi, dans la première et la plus importante de ces deux œuvres, la *Polonaise* à deux voix de femmes, le *trio* en *mi bémol :* « Oh ! la joyeuse idee ! » Le *quatuor* des *bandeaux,* un *trio* syllabique en *ut majeur* et des couplets chantes par Hermann-Leon.

Parmi les invites à cette première audition, Rossini était celui qui applaudissait le plus fort. Ses felicitations chaleureuses ont consacre le succes du noble compositeur ; on assure même qu'il lui a dit avec ce léger accent qui va si bien à sa fine et narquoise figure, et qui ajoute tant de sel à ses discretes malices : Ah ! monsieur ! comme les theâtres lyriques se hâteraient de vous ouvrir leurs portes si vous n'aviez pas le malheur d'être vicomte... et d'être Français !

Un mot, et je finis. Le *C'est raide !* de *Madame Aubray,* a remplace le *Je me le demande !* des *Bons Villageois.* On le met à toutes sauces, pas toujours piquantes. Dernièrement, un jeune gandin marchandait une magnifique paire de jarretieres : était-ce pour lui ? Honni soit qui mal y pense !...

— Combien ?

— Vingt-cinq francs au lieu de quinze, à cause de l'Exposition.

— C'est raide ! exclama le gandin.

— Non, monsieur, c'est élastique ! répliqua la marchande.

L'acheteur avait raison, la marchande n'avait pas tort ; mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ces deux épithètes si contradictoires peuvent également s'appliquer, avec non moins de justesse, aux conclusions de la pièce.

A. DE PONTMARTIN

## BULLETIN

La Société hippique française s'occupe activement de l'organisation du concours annuel de chevaux de service français à Paris.

Quelles que fussent les difficultés d'installation, par suite de l'impossibilité de profiter, comme il en avait éte convenu, du palais de l'Industrie, accordé exceptionnellement pour 1867 à la commission de l'Exposition universelle, le comité de la Société hippique, utilement seconde par la bienveillance du gouvernement, n'a reculé devant aucuns sacrifices pour assurer l'exécution des engagements qu'il avait pris vis-à-vis des eleveurs de chevaux.

Le concours aura donc lieu à l'esplanade des Invalides, du 12 au 26 mai prochain, dans de vastes et spacieuses constructions aménagées pour recevoir 400 chevaux, et rappelant, autant que possible, le modèle de distribution du palais de l'Industrie qui, l'an dernier, avait obtenu l'assentiment général.

La dépense est évaluée à 80,000 francs.

L'attrait de cette exposition si utile et si appréciée, et la présence à Paris des étrangers qui affluent déjà des cinq parties du monde, justifient la hardiesse généreuse des organisateurs du concours hippique.

L'Académie des sciences morales et politiques a élu, par 26 voix contre 11, M. Casimir Périer à la place vacante parmi les academiciens libres, par suite de l'election de M. le duc de Broglie dans la section de philosophie. Le concurrent de M. Perier etait M. Dufour.

La reine d'Angleterre vient d'envoyer son portrait à M. Peabody, le généreux philanthrope, comme un témoignage de sa reconnaissance pour les dons qu'il a faits aux pauvres de la metropole de Londres.

Ce portrait, en émail, mesure quatorze pouces sur dix ; il est peint sur or massif et represente en demi-grandeur la reine assise, vue de face, vêtue de noir bordé d'hermine, portant le ruban bleu des ordres de la Jarretière et de Saint-Georges, et coiffee à la Marie Stuart, la couronne royale sur la tête.

L'email est porté sur fond de velours marron foncé, entouré d'ornements en or moulu. Au-dessus du portrait se trouvent les armes royales, entourées par la rose, le chardon et le trèfle, fleurs symboliques des trois royaumes.

Au-dessus, on lit cette inscription :

« Offert par la reine à M. Georges Peabody, bienfaiteur des pauvres de Londres. »

M. Peabody a fait faire, pour y placer le présent de Sa Majesté britannique, un salon spécial qui ne lui coûte pas moins de 200,000 francs.

Les journaux de New-York signalent le triomphe de l'électricité sur la marche du temps :

Pour la première fois, depuis l'invention de la télégraphie, les cours de clôture des Bourses de Londres et de Liverpool ont été publiés à New-York, non-seulement le même jour, mais même quelques heures avant l'évenement. Ainsi, une depêche qui n'a pu être expediee de Londres avant quatre heures de l'après-midi, a eté insérée dans les journaux américains paraissant à midi. Le télégraphe a ainsi devance le soleil de quatre heures environ.

S'il faut en croire un journal américain, un fabricant de papier des environs de Balston Spa (New-York), M. Crane, aurait trouvé un procéde pour empêcher la contrefaçon des billets de banque. C'est par une certaine combinaison de bandes de caoutchouc insérees dans la pâte du papier et variant suivant la valeur des billets, qu'on serait arrivé à défier enfin tous les efforts des contrefacteurs.

La commission des monuments historiques exposera au palais du Champ de Mars les dessins et gravures des édifices qui ont été restaures sous sa direction.

La Société des architectes de France a pris l'initiative d'une conference internationale dont les reunions auront lieu au mois de juillet prochain, et où seront traitees toutes les questions relatives au rôle de l'architecte dans la société, aux méthodes d'enseignement de l'architecture et surtout à l'etat actuel et aux tendances de l'architecture moderne chez tous les peuples, et à son influence sur les productions de l'industrie.

On sait qu'on travaille à Jérusalem à la restauration de l'église du Saint-Sepulcre. La charpente en fer de cette coupole a été fabriquée à Paris et doit être envoyée prochainement dans la ville sainte.

Un journal de Madrid prétend savoir quel fut le premier impresario de M<sup>lle</sup> Christine Nilsson, la mélodieuse etoile du Theâtre-Lyrique

« La scène se passe sur le champ de foire d'une humble bourgade de la Suède. La jeune Christine vient d'atteindre sa huitième année ; pauvrement vêtue, la tête couverte d'un foulard de soie qui laissait entrevoir les plus beaux cheveux

dorés du monde, elle chantait de tous ses poumons, et faisait les délices des laboureurs qui l'entouraient.

« Non loin d'elle, un ventriloque avait construit sa baraque. Longtemps l'idole du public, il voyait ses recettes baisser. La jeune fille lui faisait une terrible concurrence; elle lui enlevait tous ses abonnés. Le ventriloque ne pouvait changer de place; c'était sur ce point que la foule se portait; c'en était fait du saltimbanque : il allait être obligé de déposer son bilan, quand tout à coup, illuminé d'une inspiration soudaine, il vient trouver sa voisine, et lui dit : « Arrangeons-nous, je t'engage et nous partagerons. »

« Le ventriloque devint ainsi son premier impresario, et ce premier engagement lui rapporta, pour huit jours de foire, 20 fr., soit 2 fr. 50 par jour. »

Cette anecdote nous a paru curieuse à recueillir; mais nous nous gardons bien d'en garantir l'authenticité.

L'Empereur vient de donner une nouvelle preuve de l'intérêt qu'il porte à la ville de Sèvres. Après avoir, dans diverses circonstances, témoigné au maire et au conseil municipal son désir formel de concourir à l'érection d'une église dans cette paroisse importante, il a bien voulu envoyer lui-même un architecte pour faire les études nécessaires à ce projet.

TH. DE LANGEAC.

## LE COMTE ANDRASY

Une photographie que nous envoie notre correspondant de Pesth, nous permet de publier le portrait du comte Jules Andrasy, président du nouveau ministère hongrois.

Le comte Andrasy appartient à une très-ancienne et très-riche famille de magnats. Sa généalogie remonte, dit-on, plus haut que la fin du IXe siècle, époque où le pays fut occupé par les Hongrois. Son père était un des chefs les plus influents de l'opposition nationale, membre de l'Académie des sciences de Hongrie et écrivain de mérite.

Le comte Jules, dont nous nous occupons, est le second fils de ce personnage. Né en 1823, il embrassa de bonne heure la carrière diplomatique. En 1847, il siégea à la diète, comme député du comitat de Zemplin, et, à ce titre, participa à la rédaction de la Constitution de 1848.

Plus tard, il devint colonel d'un régiment de volontaires et membre du reichstag de Debreczin, en 1849. Il partit alors pour Constantinople en qualité d'ambassadeur de Hongrie près la Sublime-Porte.

Les événements se précipitaient. Au commencement de l'année 1850, un conseil de guerre, siégeant à Vienne, le condamna à la peine de mort par contumace, et le futur ministre fut pendu en effigie.

Le comte Andrasy se rendit à Paris, puis à Londres. Dans ces deux capitales, il reçut un accueil empressé des plus grandes illustrations politiques. Son exil dura jusqu'en 1856, date de son amnistie. Toute sa fortune, étant entre les mains de sa mère, n'avait pu être confisquée.

Le grand chancelier de Hongrie, baron Nicolas Vay, restitua, en 1860, au comte Andrasy son rang héréditaire d'obergespan de Zemplin; mais celui-ci préféra se faire élire à la Chambre des députés, et il devint second président du reichstag de 1866.

Tel est le personnage qui, depuis le 18 février de cette année, est à la tête du ministère hongrois. Il s'intitule lui-même « l'homme du temps nouveau », et tout son programme est renfermé dans cette épithète.

H. VERNOY.

# LE ROI DES GUEUX

(Suite*.)

DEUXIÈME PARTIE.

## LES MEDINA-CELI.

Isabel reçut le contre-coup de l'émotion de sa mère. Elle n'en devinait point l'objet, mais elle sentait qu'il y avait là, tout près d'elle, quelque symptôme imperceptible annonçant une crise de vie et de mort.

Quelle était cette crise? Où allait cet espoir d'Éléonor de Tolède, espoir immense, on le voyait, et poignant jusqu'à la détresse?

Quel juge invisible suspendait ainsi l'arrêt au-dessus de sa tête?

Elle écoutait toujours, pâle, tremblante, le sein révolté, l'œil fixe avidement sur la ruelle de son lit.

Mais l'éclair qui s'était allumé dans ses yeux allait s'éteignant : le bruit avait cessé.

— M'étais-je trompée?... murmura-t-elle d'un accent craintif en s'adressant à sa fille; ai-je pris pour la réalité ce qui n'était qu'un souhait fiévreux et découragé déjà?... Bel, n'as-tu rien entendu?

— J'ai entendu, ma mère, répliqua la jeune fille.

— N'est-ce pas... le bruit d'une porte?...

— Le bruit d'une porte, c'est vrai... quoique je ne voie point de porte.

La duchesse lui saisit les deux mains et les posa sur son cœur qui battait avec violence.

* Voir les numéros 583 à 628.

— Tout ce que je t'ai dit est inutile peut-être, s'écria-t-elle; oublie-le, enfant, ma chère enfant, si Dieu nous rend notre vrai défenseur!...

Puis s'arrêtant et retenant son souffle :

— Écoute!

Le bruit eut lieu de nouveau.

— Il vient! murmura Éléonor dont les genoux fléchirent; Seigneur mon Dieu, soyez béni!

Non! reprit-elle, avec une exaltation croissante. Tu ne vois pas cette porte... nul ne la connaît, vois-tu! c'est un secret entre lui et moi... le secret de nos belles amours et de nos jeunes caresses!... personne ne sait cela, personne... S'il entre par là, Bel, nous sommes sauvées!.. tu as un père, j'ai mon époux adoré... jette-toi à son cou, ma fille, pendant que je tomberai à ses pieds.

— Vous aviez donc des doutes, ma mère? demanda Isabel; — vous aviez donc pu penser que mon père?...

— Je ne sais! interrompit Éléonor; à quoi bon m'interroger?... Mon cœur s'élance vers lui, tout mon cœur! Quinze années de larmes payées par un seul baiser... Enfant, enfant, tu ne peux pas comprendre cela!... Qui donc t'aurait dit les souffrances et les bonheurs d'aimer?

Elle prêta l'oreille. Son sourire était jeune, ses larmes de joie lui faisaient une beauté céleste.

Isabel l'admirait en silence, n'osant dire : Si fait, mère, je connais ce bonheur et cette souffrance...

La voix d'Éléonor vibra douce comme un chant, quand elle murmura sans savoir qu'elle parlait :

— Hernan!... mon seigneur!... mon mari! mon bien suprême et adoré!...

— Mais il tarde bien, s'interrompit-elle, souriant parmi ses larmes, à mettre la clef dans la serrure... Il guette, il veut me surprendre...

Une troisième fois le bruit se fit, mais plus fort. Une porte invisible battit distinctement derrière les draperies.

— C'est le vent, fit Isabel.

A peine ce mot lui eut-il échappé qu'elle eut regret et frayeur. Ce fut comme un coup qui frappa la duchesse en plein cœur. Elle eut un tressaillement convulsif, et les muscles de sa face se contractèrent.

— Le vent! répéta-t-elle : est-ce toi qui as dit cela?

— Ma mère... voulut commencer Isabel.

— Si c'est le vent, malheur sur nous!... Si c'est le vent, Dieu n'a pas pitié!... Si c'est le vent...

Elle s'élança vers son lit au lieu d'achever, disant de sa propre voix qui chevrotait et tremblait :

— Sainte Vierge, oh! sainte Vierge! non, non, ce n'est pas le vent!

Isabel la vit tourner autour du lit et pénétrer dans la ruelle. A la paroi de l'oratoire ou chapelle, du côté droit, était suspendu un tableau de Montanez représentant l'épouse et l'époux du Cantique des cantiques. La duchesse, qui avait peine à se soutenir, pesa sur l'angle inférieur du cadre. Le tableau bascula comme une porte qui s'ouvre, montrant un réduit noir et profond.

La duchesse s'appuya au marbre de l'autel. Tout son être défaillait.

— Hernan! appela-t-elle d'une voix mourante, Hernan! je vous en supplie, répondez-moi!

Ce fut le silence qui lui répondit.

La duchesse chancela. Isabel s'élança pour la soutenir.

— Tu avais raison, Bel, murmura-t-elle, étouffée qu'elle était par les sanglots; le vent, ce n'était que le vent!

Trois coups distincts et solennellement espacés furent frappés à la porte principale.

La duchesse fit effort sur elle-même. D'un main elle essuya ses larmes, de l'autre elle ramena le tableau de Montanez qui ferma l'ouverture secrète.

— Autrefois, balbutia-t-elle, c'était par là qu'il venait.

— Monseigneur le duc, dit la chambrière majeure, demande s'il fait jour chez madame la duchesse.

— Il vient, ma mère! murmura Isabel qui pressa les deux mains de la duchesse entre les siennes; du courage!... Qu'importe la voie, puisqu'il vient!

Éléonor de Tolède secoua la tête lentement.

— Tu as vu si je l'aime! repondit-elle à voix basse; Bel, ma fille, s'il faut combattre, Dieu me rendra ma force... ne me jugera pas avant de savoir!...

Puis, tout haut et d'un ton qu'elle réussit à rendre calme :

— Monseigneur le duc a le droit d'entrer ici à toute heure, qu'il soit introduit!

V

### Réparation d'honneur.

C'était encore une chambre à coucher, et, derrière le lit à colonnes, c'était encore un oratoire. La forme de la pièce était absolument la même, et l'on eût pu se croire encore dans la retraite de la bonne duchesse, sans la différence de l'ameublement. Pour compléter la ressemblance, une des parois de l'oratoire était recouverte par un grand tableau de Montanez, représentant aussi l'époux et l'épouse du Cantique des cantiques.

Ces deux tableaux, évidemment destinés à se faire pendant, semblaient s'appeler l'un l'autre, séparés qu'ils étaient par toute l'épaisseur du principal corps de logis de la maison de Pilate.

La parité des deux chambres était, du reste, un résultat de la symétrie des bâtiments. Elles occupaient en effet une position parallèle aux deux extrémités du corps de logis, et formaient le premier étage des deux pavillons carrés qui flanquaient la façade.

De tout temps ces deux pièces avaient servi de retraite, l'une au bon duc, l'autre à la bonne duchesse, depuis l'époque où le grand marquis de Tarifa éleva ce monument aux pieux souvenirs de ses voyages en terre sainte.

Le duc actuel, pendant son séjour à Séville, après son mariage, avait fait placer seulement les deux tableaux, l'un dans sa chambre, l'autre dans la chambre de sa femme. Les serviteurs de Medina-Celi pouvaient se souvenir qu'à cette époque un artisan maure avait exécuté, à l'intérieur de la maison de Pilate, de longs et mystérieux travaux.

L'ameublement de la chambre à coucher du bon duc était simple et grand. Nos jeunes seigneurs, clients de Galfaros et amoureux des modes françaises, l'auraient, certes, trouvé trop austère, mais il allait bien aux souvenirs et à l'histoire de cette solide maison de Guzman qui avait fourni tant de héros à l'Espagne. On y voyait appendue aux murailles la série des reliques et trophées que l'illustre pèlerin avait rapportés de Palestine. On y voyait aussi divers plans de la vallée du Jourdain et des lieux célèbres dans les saintes Écritures.

A l'heure où nous entrons dans cet antique et vénérable musée, sa physionomie évangélique était un peu déparée par certains objets qui contrastaient grandement avec l'ensemble du décor, et surtout par un désordre général qui semblait de fraîche date. Le lit défait avait ses couvertures à la diable; des débris de réveillon restaient sur les tables. Un manteau était jeté fort irrévérencieusement sur la crèche, cachant les trois mages et une partie des paysans de Bethléem. Un bonnet de nuit coiffait insolemment l'urne authentique qui contenait l'eau du Jourdain.

Vous eussiez dit qu'Héliodore était entré dans le temple. Rome avait ouvert ses portes au fléau de Dieu. C'était l'outrage de la conquête.

Et pourtant, il n'y avait là ni païen, ni mécréant. Le bon duc, réintégré depuis la veille au soir dans le palais de ses pères, était tranquillement étendu sur une ottomane et devisait avec un personnage discrètement couvert, qui tenait dans le monde une position officielle et honorable : le seigneur Pedro Gil, oidor second à l'audience de Séville.

Que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?

a dit notre La Fontaine. En prison le choix des distractions n'est ni très-copieux ni très-varié. Quand on n'est pas du tempérament de ceux qui font l'éducation des mouches ou élèvent des araignées, quand on n'a pas cette poétique puissance des esprits repliés sur eux-mêmes et suffisant aux besoins d'une longue solitude, on se laisse aller parfois. Les exemples abondent. La prison a écrasé plus d'un grand cœur, étouffé plus d'un grand esprit.

L'oiseau trop longtemps captif ne sait plus voler. L'âme aussi peut perdre ses ailes dans ces cages, avares de jour et d'air.

Le bon duc avait près de lui un guéridon. Sur le guéridon étaient rangées quelques bouteilles de grès, courtes et ventrues comme celles qui servaient alors à conserver les parfums du nectar de l'Espagne, le xérès mayor de Rota. Une tasse de bonne taille, à demi pleine d'or liquide, accompagnait les flacons.

Un plat de jambon vermeil, soit qu'il eût été fumé à Andujar, soit qu'il eût été flambé à Padoue, étalait entre les bouteilles ses tranches appétissantes et violemment parfumées par l'ail, cher aux fortes haleines. Horace, du poëte Midi pourtant, a maudit l'ail « plus empoisonné que la ciguë; » mais l'ail peut se passer des flatteries de la muse, soutenu qu'il est par la tendresse des portefaix.

Le bon duc avait donc pris ce goût en prison : bien manger et mieux boire. Chez nous, pour arriver au même résultat, beaucoup de gens n'ont pas besoin d'une captivité de quinze ans.

Le bon duc était en négligé du matin. Sa pose indiquait la volonté de se mettre absolument à son aise. Un magnifique costume était étalé non loin de lui, attendant le moment où Sa Grâce daignerait le revêtir. Le seigneur Pedro Gil se tenait debout à quelques pas. Il avait l'air soucieux, étonné, inquiet. Il gardait le silence.

— Je vous dis, maître Gil, prononça le bon duc en bâillant, et comme un homme qui poursuit avec fatigue un entretien dépourvu d'intérêt, je vous dis que votre vieux Zuniga m'ennuie... Par saint Jacques! je suis habitué à fréquenter de joyeux lurons qui ont besoin de leur esprit pour vivre. Tous vos grands seigneurs sont épais, ils m'endorment... je veux que vous m'ameniez ici quelques bons gaillards qui sachent un peu ce que parler veut dire... Pensez-vous que je vais vivre ici en ermite?

— Il faut d'abord, repliqua Pedro Gil sèchement, que nous fassions nos affaires... Quand nos affaires seront faites.

— Mon ami, interrompit le duc, qui renversa sa belle tête sur les coussins, je me moque de vos affaires comme d'un pépin d'orange... Si vous vous mettez toujours en avant, je vous préviens que nous ne ferons rien qui vaille... moi d'abord, vous ensuite : voilà l'ordre logique.

Le rouge monta si violemment au visage de l'oidor, que l'émail de ses yeux lui-même s'injecta. Ses deux poings se fermèrent et un tremblement agita ses lèvres.

— Ah çà, maraud! s'écria-t-il, incapable de contenir plus longtemps la colère qui l'étouffait, penses-tu pouvoir ainsi te moquer de nous?...

Hernan de Medina-Celi ne quitta point sa pose indolente. Il prit seulement sur la table une sonnette qu'il agita.

Un valet parut.

— Comment se nomme ce garçon? demanda le duc du ton le plus paisible.

— Alonzo Nunez, repondit l'oidor.

— Merci... Alonzo Nunez, mon ami, tiens-toi dans le corridor avec deux de tes camarades. Il se peut que j'aie besoin de toi ce matin pour jeter un insolent par les fenêtres.

— Son Excellence n'aura qu'à parler, répliqua le Nunez avec un sourire de mécontentement zélé.

— Va, mon garçon, et choisis deux bonnes paires de poignets.

Alonzo sourit. Pedro Gil avait de l'écume sous sa moustache. Il fit un pas vers l'ottomane. Le bon duc but une gorgée de xérès.

— N'ajoutez pas un mot, seigneur oidor, dit-il, après savouré une copieuse lampée de ce noble breuvage digne de la bouche des rois; si vous voulez que nous nous entendions, qu'il ne vous arrive plus jamais.. jamais, vous me comprenez, de perdre le respect, même quand nous serons seuls!

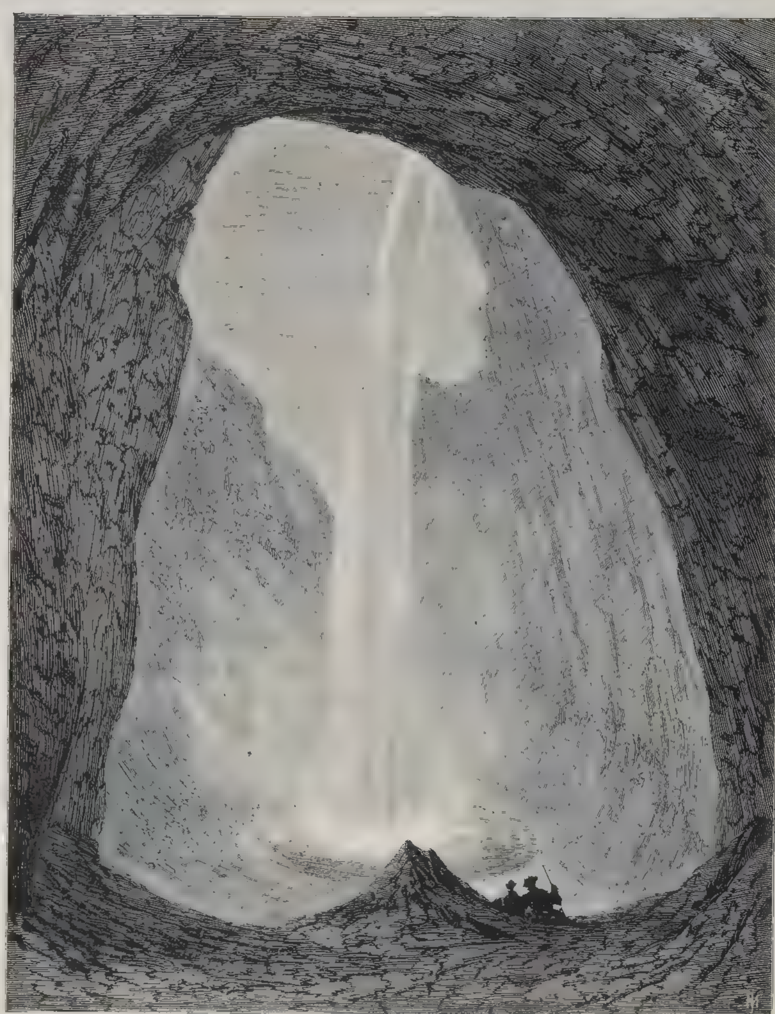
— Tu te prends donc au sérieux? voulut poursuivre Pedro Gil.

— Ces façons familières de parler ne conviennent pas, maître Pedro. Je ne me familiarise qu'avec les gens de ma sorte... Vous irez, ce matin, au quartier des gueux.. vous m'amènerez Escaramujo, un epileptique de talent, dont je compte faire mon écuyer; Mazapan, un vieux brave qui fait la paralysie à miracle: il sera mon secrétaire: et Maravedi, une jeune peste de bien belle espérance, que j'élèverai du premier coup à la dignité de page.

— Mais vous ne songez pas...

— Si fait; cette vie d'apparat est triste: je veux y semer quelques fleurs. Escaramujo, Mazapan, Maravedi, et d'autres que je me réserve d'appeler, car il y aura beaucoup d'elus, seront une compensation aux visites de votre vieux ministre, de votre commandant des gardes, de votre président de l'audience.

Il eut un long bâillement au souvenir de ces trois hommes d'État



ISLANDE. — CHUTE DE KVARNARARFOSS, PRÈS DE SKOGAR, d'après le croquis d'un voyageur. — Voir page 14.

— Et aussi aux visites que vous voudrez bien me rendre, seigneur oidor, acheva le bon duc, quand le spasme eut pris fin.

Pedro Gil s'inclina, tâchant de prendre un air moqueur.

— A la bonne heure, fit le duc; essayons un peu de raillerie; cela couvre bien une défaite... et vous êtes battu à plate couture, maître Pedro Gil... Voyons! parlons raison. Avez-vous pu croire un seul instant que j'abandonnais une position de premier ordre pour devenir le très-humble serviteur d'un coquin tel que vous?... coquin subalterne encore, exposé douze fois chaque jour à avoir les oreilles coupées?...

Si vous vouliez commander, messeigneurs, il fallait prendre un homme du commun, habitué à obéir... Le bon sens dit cela, que diable!... Vous m'avez choisi pour le hasard d'une ressemblance. Cette ressemblance elle-même devait vous ouvrir les yeux... Je ressemble à un duc trait pour trait, et si parfaitement que cela tient du miracle... n'est-ce pas preuve que Dieu s'est servi pour nous deux du même moule?...

Je vaux le duc *à priori*, comme nous disions à l'Université.. En creusant le parallèle, je vaux dix fois, je vaux cent fois le duc, car il est parti de très-haut pour aboutir à une prison, où l'on boit tiède, où l'on mange fort mal, où l'on dort sur une botte de paille, tandis que moi, parti des profondeurs où l'on jeûne, je suis arrivé, dès long temps, à compter mes jours par mes bombances.

Je jure par l'écusson vénéré du marquis



ISLANDE. — LE KAPELLA HRAUN OU CHAMP DE LAVE, d'après le croquis d'un voyageur. — Voir page 14.



PASSION ET PATIENCE, d'après le tableau de M. S. C. Barnes. — (Voir page

de Tarifa, mon aïeul, ajouta-t-il avec une solennité burlesque, que depuis dix ans et plus je me couche ivre chaque soir...

*Item*, je jure que je ne m'enivre jamais qu'avec du bon.

*Item*, je jure qu'il faut beaucoup de bon pour me mettre dans cet état heureux qui prouve la supériorité de l'homme sur la brute... Seigneur Gil, ce sont là des faits, et notre professeur de logique avait coutume de dire : Un seul fait vaut tous les arguments du monde.

Le seigneur Gil avait perdu son sourire sarcastique. Ses épais sourcils s'abaissaient sur ses yeux, et son front se ridait. Évidemment le seigneur Gil était livré à des réflexions profondes.

— La forme n'y fait rien, dit-il enfin, et j'ai eu tort d'entamer cette guerre... Du moment que vous exécutez nos ordres...

Le duc l'arrêta d'un geste plein de grandeur et de véritable fierté.

— Je vous interdis ces expressions, dit-il en se levant sur le coude : la forme fait beaucoup. Je suis un homme de formes... Je prends l'engagement de ne jamais exécuter vos ordres.

— En ce cas...

— Je vous prie de vous taire quand je parle, maître Gil. Je ne veux pas de vos ordres... Seulement, comme il est certain qu'une sorte de pacte a été conclu entre nous, quand vos fantaisies ne gêneront en rien les miennes, je pourrai à l'occasion vous donner un coup d'épaule... Ainsi, par exemple, pour ce qui regarde ce fameux mariage, vous me présenterez le jeune homme... et si le cavalier a le don de me plaire...

— Vous présenter le comte de Palomas ? se récria l'oidor.

— Et pourquoi non, insolente espèce! n'est-ce pas la hiérarchie!... De comte à duc, lequel a le pas?

— Mais c'est le propre neveu du comte-duc!...

— Nous autres Medina, nous sommes les cousins du roi !

PAUL FÉVAL.

*(La suite au prochain numéro.)*

## L'ISLANDE PITTORESQUE

Peu de pays offrent aux regards du touriste plus de pittoresque et d'étrangeté que l'Islande, avec tous les accidents de son sol volcanique. Le lecteur en jugera facilement par les deux gravures ci-jointes.

L'une nous montre une petite cavalcade traversant le Kapella Hraun. Ce Hraun ou champ de lave est situé entre Reykjavik, la capitale de l'île, et les sources sulfureuses de Krisuvik. Celui qui n'a pas vu un pareil spectacle aurait peine à s'en faire une idée. Qu'on imagine une vaste plaine de plusieurs milles d'étendue toute hérissée de petits monticules tourmentés, séparés les uns des autres par des déchirures et des crevasses. On ne peut mieux comparer l'aspect des laves figées qu'à celui d'une mer en courroux qu'un pouvoir surnaturel aurait tout à coup pétrifiée.

La couleur générale de la lave est d'un rouge brun. Sur une grande étendue, la plaine est en partie recouverte d'une mousse blanche qui forme un doux et épais tapis. Un sentier naturel s'allonge uni, au milieu de ce sol accidenté, livrant passage aux petits poneys du pays sur lesquels on traverse ordinairement le Hraun.

La chute de Kvarnararfoss, qui fait le sujet de notre second dessin, est voisine de la ferme de Skogar, sur la partie orientale de la côte. La chute se compose d'un seul énorme jet d'eau, comme serait celui d'un robinet gigantesque, tombant d'une hauteur de soixante à quatre-vingts pieds dans un étroit bassin creusé au fond des roches. Sur le côte s'ouvre une grotte d'un facile accès, d'où l'on peut jouir à l'abri du curieux aspect de cette chute d'eau. Il en est, à Skogar même, une beaucoup plus célèbre à cause de son étendue, mais moins intéressante en ce qu'elle ne diffère pas par sa physionomie des cascades ordinaires.

P. DICK.

## CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Le protoxyde d'azote. — Le gaz rutilant. — Le gaz hilarant. — Expériences de Humphrey Davy. — Singulières sensations. — Orfila. — Vauquelin. — Thenard. — Pictet. — Blackford. — Eighe. — L'éther, le chloroforme, le protoxyde d'azote, anesthésiques. — M. Preterre.

Hales et Priestley découvrirent, en 1772, les deux oxydes de l'azote, qui sont gazeux chacun et qui n'existent point à l'état naturel.

Le bioxyde d'azote, qu'on appelle vulgairement gaz *nitreux* ou gaz *rutilant*, se distingue de tous les gaz connus par la manière dont il se comporte dès qu'il se trouve en contact avec l'air ou l'oxygène, car il produit simultanément des vapeurs d'un rouge foncé, suffocantes et dues à la formation instantanée d'acide hypoazotique. Aussi ne saurait-on le respirer, car il tue dès qu'il pénètre dans les voies aériennes.

Au contraire, le protoxyde d'azote, préparé avec une grande pureté, quoiqu'il ne diffère du bioxyde que par les proportions d'azote et d'oxygène qui les composent l'un et l'autre, ne présente aucun danger, et produit même des sensations assez agréables pour que le chimiste anglais Humphrey Davy, qui l'a respiré le premier, en 1800, lui ait donné le nom de gaz *hilarant* et de gaz *du paradis*.

« Dès la première inspiration, dit-il, je vidai la vessie. Une saveur sucrée remplit aussitôt ma bouche, et ma poitrine tout entière se dilata de bien-être. A la troisième aspiration, les oreilles me tintèrent et j'abandonnai la vessie. Alors, sans perdre précisément connaissance, je demeurai un instant dans une espèce d'étourdissement sourd; puis je me sentis pris, sans motif, d'éclats de rire tels que je n'en ai jamais faits de ma vie. Après quelques secondes, ce besoin de rire a cessé tout d'un coup. Je réitérai l'épreuve dans la même séance, sans ressentir cette fois le besoin de rire. Je n'aurais fait que tomber en syncope si j'eusse poussé l'expérience plus loin. »

A quelque temps de là, Davy recommença la même expérience et éprouva, après avoir respiré cinq litres de protoxyde d'azote contenus dans un sac de soie, les phénomènes suivants :

« Mes impressions consistèrent d'abord dans une pesanteur de tête, accompagnée de la perte du mouvement volontaire. Mais une demi-minute après, ayant continué les inspirations, ces symptômes diminuèrent peu à peu et firent place à la sensation d'une faible pression sur tous les muscles ; j'éprouvai en même temps par tout le corps une sorte de chatouillement agréable, qui se faisait particulièrement ressentir à la poitrine et aux extrémités des membres. Les objets situés autour de moi me paraissaient éblouissants de lumière, et le sens de l'ouïe prit une finesse surnaturelle. Durant les dernières inspirations, le chatouillement augmenta ; je ressentis une exaltation toute particulière dans le pouvoir musculaire et j'éprouvai un besoin irrésistible d'agir.

« Je ne me souviens que très-confusément de ce qui suivit ; je sais seulement que mes gestes étaient violents et désordonnés. Tous ces effets disparurent lorsque j'eus suspendu l'inspiration du gaz; dix minutes après, j'avais recouvré l'état naturel de mes esprits; seule, la sensation du chatouillement dans les membres se maintint encore pendant quelque temps.

« Une autre fois je ressentis immédiatement une sensation s'étendant de la poitrine aux extrémités : j'éprouvai dans tous les membres comme une sorte d'exagération du sens du tact. Les impressions perçues de la vue étaient plus vives; enfin j'entendais distinctement tous les bruits de la chambre, et j'avais une conscience parfaite de ce qui m'environnait. Le plaisir augmentant par degrés, je perdis tout rapport avec le monde extérieur, et une suite de fraîches et rapides images passèrent devant mes yeux ; elles se liaient à des mots inconnus et formaient des perceptions toutes nouvelles pour moi. J'existais dans un monde à part. J'étais en train de faire des théories et des découvertes, quand je fus éveillé de cette extase délirante par le docteur Kinglake, qui m'ôta le sac de la bouche. A la vue des personnes qui m'entouraient, j'éprouvai d'abord un sentiment d'orgueil ; mes impressions étaient sublimes, et, pendant quelques minutes, je me promenai dans l'appartement, indifférent à ce qui se disait autour de moi. Enfin je m'écriai, avec la foi la plus vive et l'accent le plus pénétré : « Rien n'existe que la pensée ; l'univers n'est composé que d'idées, d'impressions, de plaisirs et de souffrances.

« Il ne s'était écoulé que trois minutes et demie durant cette expérience, quoique le temps m'eût paru bien plus long en le mesurant au nombre et à la vivacité de mes idées.

« Comme je n'avais pas consommé la moitié de la mesure du gaz, je respirai le reste avant que les premiers effets eussent disparu, et je ressentis des sensations pareilles aux précédentes. Je fus promptement plongé dans l'extase du plaisir et j'y restai plus longtemps que la première fois. En proie, pendant deux heures, à l'exhilaration, j'éprouvai encore plus longtemps l'espèce de joie déréglée que j'ai décrite tout à l'heure et qui s'accompagnait d'un peu de faiblesse. Cependant elle ne persista pas; je dînai avec appétit et je me trouvai ensuite plus dispos et plus gai que jamais.

« Je finis par respirer presque chaque jour de sept à huit litres de gaz sans prolonger jamais mes inspirations plus de deux minutes et demie. Lorsque j'étais sous son influence, j'éprouvais le même bonheur que les Orientaux qui ont pris du hachisch.

« Après quelques excitations morales, je ressentais presque toujours des impressions vraiment sublimes.

« Le 5 mai, la nuit, je m'étais promené pendant une heure au milieu de l'Avon ; un brillant clair de lune rendait ce moment délicieux, et mon esprit était livré aux émotions les plus douces. Je rentrai chez moi, je respirai alors le gaz. L'effet s'opéra rapidement. Je distinguai nettement autour de moi les objets ; seulement la lumière de ma lampe ne semblait pas brûler avec sa vivacité ordinaire. La sensation du plaisir fut d'abord locale ; je la perçus sur les lèvres et autour de la bouche. Peu à peu elle se répandit dans tout le corps, et, au milieu de l'expérience, elle atteignit à un moment donné un tel degré d'exaltation, qu'elle absorba mon existence. Je perdis alors tout sentiment ; il revint cependant assez vite, et j'essayai de communiquer à un assistant, par mes rires et mes gestes animés, l'immense bonheur que je ressentais. Deux heures après, au moment de m'endormir et placé dans un état intermédiaire qui précède le sommeil, j'éprouvai encore comme un souvenir confus de ces impressions délicieuses. Toute la nuit j'eus des rêves pleins de vivacité et de charme, et je m'éveillai le matin en proie à une énergie inquiète, que j'avais déjà éprouvée quelquefois dans le cours de semblables expériences. »

On s'occupa beaucoup en Europe des expériences signalées par Davy, et chacun voulut les répéter. Excepté en France, où le protoxyde d'azote dont on se servit était mal préparé, tous ceux qui se soumirent à ces épreuves jouirent de sensations analogues à celles de Davy.

Orfila, Vauquelin, Thenard et plusieurs autres chimistes français éprouvèrent des impressions douloureuses, parce que, ainsi que le fit très-bien remarquer Berzélius, le gaz dont ils faisaient usage contenait du chlore provenant de l'impureté des produits servant à le préparer, ou de l'acide hypoazotique qui se forme lorsqu'on chauffe trop le nitrate d'ammoniaque.

Des sociétés se fondèrent pour étudier les propriétés du protoxyde d'azote. Voici en quels termes le naturaliste Pictet raconte ce qu'il observa à une séance où il fut conduit par Rumford :

« Nous étions cinq ou six disposés à faire l'essai, et ma qualité d'étranger me valut le privilége de commencer. A la troisième ou quatrième inspiration, j'entrai dans une série rapide de sensations nouvelles pour moi et difficiles à décrire. L'effet principal se manifestait dans le front où se faisait ressentir par un fort bourdonnement. Les objets s'agrandissaient autour de moi ; il me semblait que ma tête grossissait rapidement. Je ne voyais plus qu'au travers d'un brouillard ; je croyais quitter ce monde et m'élever dans l'empyrée ; j'étais pourtant bien aise, par une arrière-pensée que je rappelle distinctement, de sentir autour de moi des amis, et le comte de Rumford en particulier, qui observait, ainsi que nous en étions convenus, la marche de mon pouls, lequel prit tant d'irrégularité qu'il devint impossible d'en compter les pulsations. Je cessai alors de respirer le gaz, et j'entrai dans un état de calme approchant de la langueur, mais extrêmement agréable. Je repugnais à tout mouvement ; je savourais avec exaltation le sentiment de l'existence, et ne voulais rien de plus. En peu de minutes, je revins à l'état normal.

« M. Blackford me succéda ; ce fut un tout autre genre de sensations ; il éprouva une activité extrême qui approchait de l'état de convulsions ; une gaieté bruyante, suivie d'une jouissance plus calme, succéda à ces symptômes et le ramena au calme.

« M. Eighe vint après. Celui-là n'était pas de la classe des langoureux; son agitation devint si grande sur la fin des inspirations, qu'on voulut lui ôter la vessie ; il la retint de toutes ses forces ; puis, lorsqu'elle se trouva épuisée, il se mit à rire, à parler avec beaucoup de vivacité; il disait que, de sa vie, il n'avait éprouvé rien d'aussi agréable. »

Le protoxyde d'azote, après avoir excité à un si haut point l'attention des savants et passionné les gens du monde, finit par tomber dans l'oubli, jusqu'au moment où un Américain conçut l'idée de suspendre par l'anesthésie la douleur durant les opérations chirurgicales. Il recourut d'abord à l'éther, qui, sans présenter de dangers réels, ne produit l'insensibilité qu'après un temps assez long. Plus tard, on délaissa l'éther pour employer le chloroforme ; mais bientôt de nombreux accidents, et trop souvent la mort qui survenait pendant le sommeil des chloroformés, donnèrent à réfléchir sur l'emploi d'un agent aussi dangereux. Une croisade se forma en faveur de l'éther, et M. le docteur A. Forget, le premier, fit, dès 1852, une opposition aussi persévérante que logique au chloroforme, opposition qui, après avoir trouvé beaucoup de résistance, finit par se rallier en partie les dissidents.

M. Forget concluait ainsi :

« Le chloroforme pur et bien employé peut donner la mort.

« L'art ne possède aucun moyen de prévenir les accidents qui peuvent suivre l'inhalation du chloroforme.

« La constatation de cette impuissance prescrit de renoncer à l'emploi du chloroforme dans la pratique chirurgicale et de lui préférer l'éther. »

Aujourd'hui, ce n'est ni l'éther ni le chloroforme qu'on emploie en Amérique pour obtenir l'insensibilité du patient, surtout dans les opérations de courte durée, c'est le protoxyde d'azote. M. Preterre a introduit ce nouvel agent dans la pratique française, où jusqu'ici, il faut bien le reconnaître, il a rencontré, surtout à l'Académie des sciences et à l'Académie de médecine, une opposition très-accentuée.

Cette opposition s'appuie sur les dangers que présente le protoxyde d'azote mal préparé et sur les difficultés de le bien préparer.

M. Preterre répond à ces objections qu'il est facile de donner au protoxyde d'azote toute la pureté désirable, et que, sur deux mille personnes qu'il a soumises aux inhalations de ce gaz, pas une seule n'a subi le moindre symptôme alarmant.

En présence d'assertions si contradictoires, j'ai voulu me rendre compte par moi-même des effets produits sur ceux qui respirent le protoxyde d'azote. J'ai assisté, chez M. Preterre, à trois expériences successives, et j'ai vu opérer sous mes yeux trois anesthésies qui se produisirent après trente ou quarante secondes et qui cessèrent après un même espace de temps, sans laisser la moindre trace de malaise.

Quand on se soumet à l'inhalation du protoxyde d'azote, on ressent un tressaillement dans les jambes, puis une légère oppression et on tombe dans une insensibilité complète.

Le réveil, je le répète, est rapide et serein.

Je ne puis, dans cette causerie, destinée exclusivement aux gens du monde, donner les procédés par lesquels M. Preterre obtient le protoxyde d'azote à un état de pureté qui semble exclure toute possibilité d'accident. Ces détails de chimie seraient ici mal à leur place. Je me contente donc de vous faire l'histoire rapide et un peu à bâtons rompus, comme il sied à une causerie, d'un nouvel agent anesthésique.

Il serait curieux qu'après avoir été, sous le nom de *gaz hilarant* ou *du paradis*, le roman de la chimie, le protoxyde d'azote en devienne peut-être une des plus précieuses conquêtes.

S. HENRY BERTHOUD.

## PASSION ET PATIENCE

M. Barnes a droit, sans contredit, à une place distinguée parmi les peintres de genre. Son pinceau est ingénieux; il possède le talent de saisir sur le vif et avec un naturel parfait mêlé d'une nuance d'ironie, les sensations multiples de notre pauvre humanité. Rien n'est plus gai que la petite scène d'intérieur qu'il a intitulée : *Passion et patience*.

Une explication est-elle nécessaire? Tout le monde, au premier coup d'œil, ne devine-t-il pas ce dont il s'agit?

Voici une noble châtelaine que son opulence n'a pas mise à l'abri des orages du cœur. Elle aime à la folie un beau cavalier, à qui, selon toute apparence, elle avait donné rendez-vous ce soir même.

Le galant n'a pu se rendre à l'invitation et s'est fait remplacer par un courrier porteur d'une lettre d'excuses. Les excuses sont-elles valables? L'impossibilité de la visite est-elle bien réelle? Ne serait-ce pas plutôt que la préoccupation d'une autre conquête l'a emporté bien loin de là? Nous ne saurions le dire au juste · toujours est-il que nous lui donnons tort, car le mot « impossible » ne doit être d'aucune langue, quand il s'agit d'aller à un rendez-vous accordé par une aussi jolie femme.

Toutes ces réflexions, et d'autres encore, se pressent et se heurtent dans l'imagination de la dame. Vite une plume, une feuille de papier : il faut qu'elle réponde de la belle manière à l'ingrat qui sait si mal reconnaître ses bontés. Voilà qui est fait. Non, c'est à recommencer : les termes sont trop durs; il n'aurait qu'à se piquer et ne plus revenir. La première lettre est déchirée en mille miettes. Il vaut mieux faire vibrer la corde des sentiments et des doux souvenirs : il n'a pas tout oublié, sans doute. Mais la seconde lettre, à peine achevée, paraît trop tendre pour un monstre si abominable. Déchirée à son tour, elle va rejoindre la première. Ainsi de suite d'une troisième et d'une quatrième : tantôt on a oublié quelque chose; tantôt on en a trop dit. Et le tapis est jonché d'une neige de petits morceaux de papier glacé, rayés par-ci par-là de syllabes brûlantes.

La duègne est debout. Elle contemple cette agitation avec le calme que lui donne sa longue expérience. Elle a comme un vague souvenir d'avoir éprouvé semblable émotion il y a une cinquantaine d'années.

Au fond, le courrier attend la réponse. Deux ou trois heures se sont écoulées, et la réponse n'est pas prête. Le brave homme s'ennuie; il bâille à se désarticuler la mâchoire. Il envoie au diable l'amour et les amoureux, car de joyeux camarades l'attendent au cabaret, et il n'a pas encore soupé.

Tout cela est fin et spirituel. Cette composition de M. Barnes mérite d'être louée sans réserve.

R. BRYON.

---

IMPRESSIONS DE VOYAGE

## EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Nous jetâmes, Moynet et moi, un cri involontaire d'admiration, tant la beauté est, chez les peuples civilisés, la beauté! tant il est inutile de la contester! tant il est impossible de ne pas la reconnaître, qu'elle apparaisse sous les traits de l'homme ou de la femme.

Je fis demander à notre jeune homme à quelle race il appartenait. Il nous répondit qu'il était Géorgien.

Eh bien, à notre avis, le seul avantage, comme beauté, que possède le Tcherkesse sur le Géorgien, c'est celui qu'aura toujours le montagnard sur l'homme des villes, c'est-à-dire l'adjonction du pittoresque à la perfection de la forme.

Le Tcherkesse, avec son faucon sur le poing, sa bourka sur l'épaule, son bachlik sur la tête, son kandjar à la ceinture, sa schaska au côté, son fusil à l'épaule, c'est le moyen âge ressuscité, c'est le XVe siècle apparaissant au milieu du XIXe.

Le Géorgien, avec son charmant costume tout de soie et de velours, c'est la civilisation du XVIIe siècle; c'est Venise, c'est la Sicile, c'est la Grèce, c'est ce que l'on a vu.

Le Circassien, c'est ce que l'on rêve.

Quant aux Circassiennes, peut-être leur réputation de beauté, trop vantée, leur nuit-elle, surtout au premier aspect. Il est vrai que nous avons vu les Circassiennes de la plaine, et non les Circassiennes de la montagne. Il est probable que la beauté primitive des femmes s'abâtardit en descendant vers la plaine. Pour juger, d'ailleurs, pour apprécier, pour affirmer, il faudrait avoir pu étudier la beauté des femmes de la Circassie, comme l'ont fait certains voyageurs, et comme paraît l'avoir fait Jean Struis, auquel on peut d'autant plus se fier, ce me semble, qu'il appartient à une nation qui ne s'échauffe pas facilement.

Jean Struis, comme l'indique son nom, est Hollandais.

Nous citerons ce qu'il dit des Circassiennes. Il est moins difficile et surtout moins embarrassant parfois de citer que d'écrire.

« Les femmes du Caucase, dit Jean Struis, ont toutes de l'agrément et je ne sais quoi qui les fait aimer. Elles sont belles et fort blanches, et cette blancheur est mêlée d'un si beau coloris, que ce n'est que lis et roses aux endroits où il faut qu'ils soient pour faire une beauté parfaite. Leur front est grand et uni, et, sans le secours de l'art, elles ont si peu de sourcils, qu'on dirait que ce n'est qu'un fil de soie recourbé. Elles ont les yeux grands, doux et pleins de feu; le nez bien tourné, les lèvres vermeilles, la bouche riante et petite, le menton tel qu'il doit être pour achever un ovale parfait. Le cou et la gorge ont la blancheur et l'embonpoint que demandent les connaisseurs dans une beauté achevée, et sur un dos plein et blanc comme neige tombent de longs cheveux de la couleur du plus beau jais, tantôt flottants, tantôt tressés, et qui accompagnent toujours agréablement le tour du visage. En parlant du sein, j'ai passé vite, comme on fait des choses communes, et cependant il n'est rien de si rare ni qui mérite plus d'attention : les deux globes y sont bien placés, bien saillis, d'une fermeté incroyable, et je puis dire, sans exagérer, que jamais rien ne fut plus beau ni plus propre, un de leurs grands soins étant de les laver tous les jours, de peur, disent-elles, de se rendre indignes, par leur négligence, des grâces que le ciel leur a faites. Leur taille est belle, grande et aisée, et toute leur personne pourvue d'un air libre et dégagé. Avec de si beaux dons, elles ne sont point cruelles, et ne s'effrayent pas de l'abord d'un homme, de quelque pays qu'il soit; et, soit qu'il les approche ou qu'il les touche, bien loin de le rebuter, elles se feraient scrupule de l'empêcher de cueillir ce qu'il faut de lis et de roses pour un bouquet de juste grosseur. Mais, si les femmes sont faciles, de leur côté les hommes sont si bons, qu'ils voient d'un air froid cajoler leurs femmes, dont ils ne sont ni fous ni jaloux, alléguant pour raison qu'il en est des femmes comme des fleurs, dont la beauté serait inutile s'il n'y avait pas d'yeux pour les regarder, ni de mains pour les toucher. »

Voilà ce qu'écrivait à Amsterdam, en 1661, pendant les commencements du règne de Louis XIV, et dans un style qui, comme on le voit, ne serait pas indigne de Benserade, le galant voyageur Jean Struis.

Comme il paraît avoir fait sur les Circassiennes des études plus approfondies que les miennes, je me contenterai de me ranger à son avis et d'inviter mes lecteurs à en faire autant.

Au reste, cette réputation de beauté est si bien établie, que, sur les marchés de Trebizonde et dans les bazars de Constantinople, le prix d'une Circassienne est presque toujours le double, parfois le triple de celui d'une femme dont, au premier coup d'œil, la beauté nous paraîtra égale et même supérieure.

Cette digression, au lieu de nous éloigner de notre hôtesse, n'a fait que nous en rapprocher.

Elle nous avait promis de danser et nous tint parole; seulement, comme nous avions négligé de ramener un musicien quelconque, elle fut obligée de danser en s'accompagnant d'un accordéon dont elle jouait elle-même, ce qui enlevait à sa danse l'élégance des mouvements des bras.

Mais ce que nous voyions de cette danse était si charmant, que nous nous promîmes, après le club, de ramener un musicien quelconque que pour l'habile Leïla pût avoir un succès tout à fait digne de son mérite.

A huit heures, le capitaine Grabbé vint nous prendre. La réunion était complète, et nous étions attendus au club.

Comme on nous en avait prévenus, le club était tout simplement la boutique d'un épicier. Sur le comptoir, qui s'étendait dans toute la longueur de la boutique et derrière lequel passaient seuls les privilégiés, étaient rangés des fromages de toutes les espèces, des fruits frais ou confits de tous les pays.

Mais ce qui était formidable à voir, c'était une double rangée de bouteilles de vin de Champagne, s'étendant d'un bout du comptoir à l'autre, avec une régularité qui faisait honneur à la discipline russe.

Pas une, en effet, qui dépassât l'autre d'une ligne, pas une qui ne sentît les coudes de sa voisine.

Je ne les comptai pas; il devait bien y en avoir soixante ou quatre-vingts.

Cela faisait deux ou trois par convive, en supposant qu'on n'envoyât pas chercher de renfort à la cave.

Nulle part on ne boit comme en Russie, — si ce n'est en Géorgie cependant.

Ce serait une lutte curieuse à voir qu'une lutte entre des buveurs russes et géorgiens; j'offre de parier que le chiffre des bouteilles bues arriverait à une douzaine par homme; mais je ne me charge pas de dire d'avance à qui demeurerait la victoire.

J'étais, au reste, déjà aguerri à ces sortes de luttes. Dans la vie habituelle, je ne bois que de l'eau à peine rougie. Quand l'eau est bonne, je la bois pure.

Fort ignorant sur les crus des vins, capable de confondre le vin de Bordeaux avec le vin de Bourgogne, j'ai pour l'eau une extrême finesse de dégustation. A l'époque où j'habitais Saint-Germain, et lorsque, par paresse, mon jardinier allait puiser l'eau à une fontaine plus rapprochée que celle dont l'eau me désaltérait d'habitude, je reconnaissais la substitution à l'instant même.

Mais, de même que tous les hommes qui boivent peu, — ce que je vais dire a l'air d'un paradoxe, — je suis très-difficile à griser.

La facilité à se griser, chez les hommes qui boivent beaucoup, tient à ce qu'il y a toujours un reste d'ivresse de la veille. Je fis donc amplement honneur aux quatre-vingts bouteilles de vin de Champagne réunies pour la fête dont j'étais le héros.

Pendant ce temps, retentissaient dans une pièce voisine le tambourin tatar et la flûte lesghienne; c'étaient nos coupeurs de têtes, les chasseurs du régiment de Kabardah, qui venaient nous donner un échantillon de leur science chorégraphique.

A peine la porte fut-elle ouverte et fûmes-nous introduits comme spectateurs, que je reconnus les originaux des portraits que j'avais vus : Bageniok, Ignacief et Michaëlouk. Ils furent fort étonnés que je les appelasse par leurs noms, et cette prescience de leur individualité ne contribua pas peu à activer la connaissance.

Au bout de dix minutes, nous étions les meilleurs amis du monde, et ils nous faisaient sauter dans leurs bras comme des enfants.

Chacun dansa de son mieux : nos chasseurs de Kabardah, la tcherkesse et la lesghienne; Kalino, un des plus beaux, et surtout un des plus infatigables danseurs que je connaisse, leur répondit par la trépaka. Peu s'en fallut que je ne me rappelasse les jours de ma jeunesse et que je ne leur laissasse à mon tour, dans le cancan, un échantillon de notre danse nationale.

A dix heures, la soirée finit; nous prîmes congé du lieutenant-colonel, qui fixa notre départ au lendemain onze heures du matin, voulant avoir le temps de prévenir un prince tatar que nous dînerions en passant chez lui; puis, de nos jeunes officiers, parmi lesquels nous remarquâmes trois ou quatre capotes de soldat, dont les habitants — j'allais dire, à tort, les propriétaires : le soldat ne possède rien, pas même sa capote — dont les habitants ne nous parurent ni moins gais, ni moins libres avec leurs supérieurs que les autres.

C'étaient de jeunes officiers faits soldats à la suite de condamnations politiques. Aux yeux de leurs camarades, ils ne perdent absolument rien par cette dégradation, et, par une délicatesse de cœur que devrait admirer, mais que se contente de tolérer, je crois, le gouvernement russe, ils jouissent au Caucase de la position sociale dont ils sont privés à Moscou et à Saint-Pétersbourg.

En nous retirant, nous demandâmes au lieutenant-colonel la permission d'emmener chez nous Bageniok, Ignacief et Michaëlouk; ce qui nous fut accordé, à la condition qu'ils seraient libres à minuit.

Il y avait un *secret* d'arrangé pour la nuit.

C'est ainsi que l'on nomme une expédition nocturne contre les voleurs d'hommes, de femmes et d'enfants.

Nous promîmes à nos trois Kabardiens de leur rendre la liberté à l'heure à laquelle ils la réclameraient; ils échangèrent quelques mots tout bas avec leurs camarades et nous regagnâmes notre domicile, où nous savions être attendus par notre hôtesse, qui prenait, comme actrice, à la danse, autant de plaisir qu'elle nous en donnait comme spectateurs.

Au nombre des trois Kabardiens que nous ramenions avec nous, était non-seulement un danseur remarquable, mais encore un musicien distingué.

C'était Ignacief.

Ignacief, gros, court, bâti en hercule dans sa taille trapue, avec son papak large comme ses épaules et dont les frisons lui descendaient jusqu'au nez, sa barbe rousse dont les poils lui descendaient jusqu'à la ceinture, était un des types les plus grotesques et, en même temps, les plus terribles que j'aie vus.

De ses bras courts et robustes, il jouait du violon, avec cette singularité qu'il tenait le violon de la main droite et l'archet de la main gauche.

Il mettait à appuyer son archet sur les cordes de son violon la même énergie qu'il eût mise à faire grincer une scie sur un morceau de bois de fer.

Notre hôtesse pouvait désormais danser, non-seulement avec les jambes, mais encore avec les bras.

Nous avions cru d'abord qu'elle serait un peu effrayée à la vue des trois visages que nous lui ramenions; mais sans doute qu'elle les connaissait, car elles les accueillit avec un charmant sourire, donna une poignée de main à Bageniok et échangea quelques mots avec Ignacief et Michaëlouk.

Ignacief tira son violon de dessous sa tcherkesse et commença à le râcler.

Sans se faire prier autrement, Leïla se mit à danser à l'instant même; Bageniok lui fit vis-à-vis.

J'ai déjà parlé de la tristesse profonde de la danse russe. Elle ressemble à ces danses de funérailles que les Grecs menaient aux tombeaux des morts. Les danses de l'Orient ne sont guère plus gaies, à moins que, comme celle des almées et des bayadères, elles ne tombent dans les danses expressives.

Et encore sont-elles libertines, cyniques même, mais jamais gaies.

Ce ne sont point des danses, c'est une marche lente en avant et en arrière, où les pieds ne quittent jamais le sol; où les bras, beaucoup plus occupés que les jambes, font le mouvement d'attirer ou de repousser; où la mélodie est toujours la même et se prolonge à l'infini, bien sûr qu'est le musicien que danseurs et danseuses peuvent exécuter ces sortes de mouvements toute une nuit sans être le moins du monde fatigués le matin.

Le bal dura jusqu'à minuit, la même danseuse suffisant à Bageniok, à Michaëlouk et à Kalino, qui, de temps en temps, n'y pouvant tenir, changeait la danse lesghienne ou kabardienne en danse russe.

Quant à Ignacief, qui eût dû être le plus fatigué de tous, attendu que c'était lui qui se donnait le plus de mouvement, il semblait être infatigable.

A minuit, on entendit une certaine rumeur dans la cour, puis dans le corridor. C'étaient les compagnons de nos chasseurs qui les venaient chercher. Ils étaient en costume de campagne, c'est-à-dire qu'au lieu de leurs tcherkesses d'apparat, avec lesquelles ils nous avaient reçus, ils étaient vêtus de tcherkesses en lambeaux.

Celles-là, c'était leur costume de guerre, c'étaient celles que les expéditions nocturnes avaient effilées aux ronces et aux épines.

Pas une qui n'eût sa trace de balle ou de poignard, pas

1. Voir les numéros 558 à 628.

une qui n'eût ses taches de sang.

Si elles avaient pu parler, elles eussent raconté les luttes mortelles, les combats corps à corps, les cris des blessés, les dernières imprécations des mourants

Au drapeau, l'histoire belliqueuse du jour; à elles, les légendes sanglantes de la nuit.

Chaque homme avait sa carabine à deux coups sur l'épaule et son long kandjar à la ceinture. Pas une de ces carabines dont les balles n'eussent donne la mort; pas un de ces kandjars dont le fil n'eût séparé, non pas une tête, mais dix têtes des épaules.

Pas d'armes intermédiaires.

Les compagnons de Bagemiok, de Michaëlouk et d'Ignacief leur avaient apporté leurs tcherkesses de campagne et leurs carabines

Quant à leurs kandjars, ils ne les quittent jamais; quant à leurs cartouchières, elles sont toujours bourrées de poudre et de balles

Alexandre Dumas

*(La suite au prochain numéro)*

## LE DANTE

Dante Alighieri est un enfant de Florence. Il y naquit en mai 1625. Quoique privé de bonne heure de son père, il ne se livra pas moins ardemment à l'étude, et fut également versé dans la poésie et la philosophie, dans l'histoire et la théologie. Il cultivait en outre la musique et le dessin et possédait plusieurs langues.

Mêlé aux troubles politiques de son temps, il se montra guelfe ardent, et, lorsque deux factions, les noirs et les blancs, divisaient Florence, son parti ayant été vaincu, Dante fut non-seulement exilé de sa patrie, mais encore condamné à être brûlé vif.

De là une vie errante et misérable, dont la tristesse devait inévitablement rejaillir sur ses œuvres poétiques. Après avoir séjourné tour à tour à Sienne, à Vérone, à Paris, il se fixa définitivement à Ravenne. C'est là qu'il mourut, le 14 septembre 1431, laissant après lui *la Divine Comédie*, où se joignent, à la poésie la plus élevée, les plus mordantes allusions contre ses ennemi[s]. Cette œuvre l'a fait considére[r] comme le satirique italien pa[r] excellence. *La Vita nuova*, au[tre] de ses ouvrages, est un[e] espèce d'autobiographie, o[ù] l'on trouve des particularité[s] intéressantes sur sa jeunesse sur cette Beatrix, qu'il ava[it] connue tout enfant, à laquell[e] s'étaient adressés ses premier[s] vers et dont le touchant souve[nir] a traversé toute sa vie.



LE DANTE, par M. L. Pazzi, d'après la statue érigée sur la place de Santa-Croce, à Florence.

Dante fut enterré à Ravenne dans l'église des frères mineur[s] de Saint-François, sous une simple tombe de marbre san[s] inscription. Ce ne fut qu'e[n] 1483, c'est-à-dire cent soixante deux ans après sa mort, qu[e] Bernard Bembo, père du fameu[x] cardinal de ce nom et préteu[r] de Ravenne, lui érigea le mo[nu]ment qu'on voit encore dan[s] l'église de ce couvent.

Florence, qui avait plus d'un[e] fois redemandé vainement [à] Ravenne les restes du plu[s] glorieux de ses enfants, s'es[t] décidée à élever au Dante un[e] statue. On se souvient ave[c] quel éclat elle fut inaugurée e[n] mai 1865 sur la place de Santa Croce.

Cette statue est l'œuvre d'Enrico Pazzi, de Ravenne. Sa hauteur est de vingt pieds environ. Le piédestal a été exécuté dans le style du XIV[e] siècle sur les dessins de Luigi de[l] Sarto. Aux angles, quatre lion[s] soutiennent un pareil nombre d'écussons où sont inscrits les titres des œuvres du poëte. Sur chaque face, des bas-reliefs retracent les principales scènes de *la Divine comédie*. Autour du soubassement figurent les armes des principales ville[s] d'Italie, qui toutes ont contribué à l'érection du monument. L'inscription est aussi simple qu'elle pouvait et qu'elle devait l'être :

A
DANTE ALIGHIERI
L'ITALIE. — M DCCC LXV.

L. de Morancez

*Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M.* Émile Aucante, *administrateur de* l'Univers illustré.

## ECHECS

SOLUTION DU PROBLÈME Nº 41

*Pour la Notation, voir le Nº 575 de l'Univers illustré*

| BLANCS | NOIRS |
|---|---|
| 1 T. 5ᵉFD | 1 R. pr. T |
| 2 C. 3ᵉD éch. *double* | 2 R. [illegible] |
| 3 C. 4ᵉCD éch. m. | 3 . . . . . |

Solutions justes : MM. Fabrice, à Sèvres; E. Damé; J. Planche; Aimé Gautier, à Bercy; Emile Mirlin, à Marseille; Alfred Gautier, à Bercy; Emile Frau, à Lyon; Morhange, hôtel de Nancy; Jos. Sivering, ingénieur d'arrondissement, à Luxembourg; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; John C. Mc Kowen; P. de M..., à Bourron; Pouthier, chef de section au chemin de fer P.L.M., à Genolhac; L. Lievel, la loge Mars-et-les-Arts, à Nantes; un étudiant en droit, café Tivollier, à Toulouse; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; Auguste Orgnon, à Marseille; Léopold Susini, à Toulouse; les deux Amis, à Montfavet-lès-Avignon; Chavanne, café Grangier à Saint-Chamond; Cercle de l'Union, à Capestang; Lequesne; Aune Frédéric, à Alger; A. Roux, à Brest; Mme Savy, à La Rochelle.

PROBLÈME Nº 47.

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

*(Envoyer les solutions dans la quinzaine)*



PARIS - J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT 7

EMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| Un an. . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| Six mois . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| Trois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 630.
Samedi 6 Avril 1867.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

## SOMMAIRE



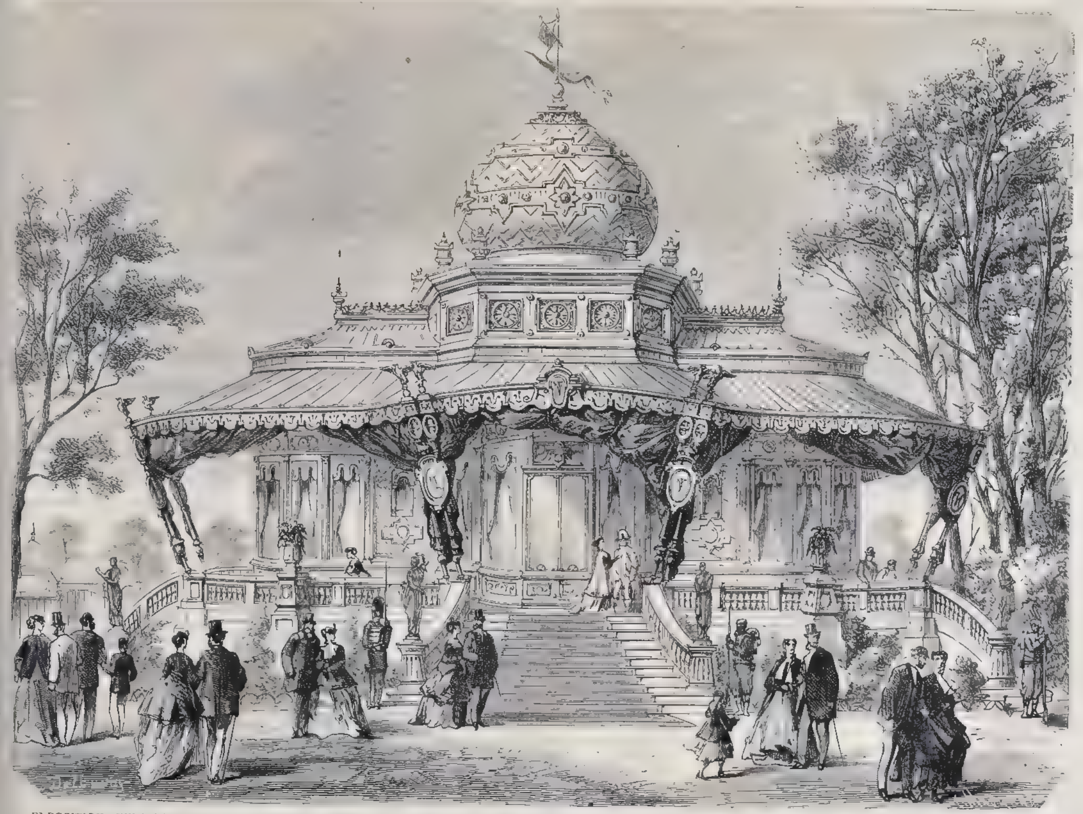
## CHRONIQUE

Ouverture du Théâtre-Rossini — La salle, le monument. — *A Passy*, prologue en deux actes et trois tableaux, de MM. Félix Savard et Alphonse Baralle. — *Une Pointe d'aiguille*, comédie en un acte, de M. Moreau de Bauvière. — *La dernière Vendette*, opéra-comique en un acte de M. Émile Thierry, musique de M. Camille Schubert. — Mlle Coblentz. — Le prix des places : conseils à la direction. — Bouffes-Parisiens : *Monsieur Fanchette*, opérette en un acte, de M. Mignard, musique de M. W. Bordogni. — Mme Ugalde. — *Khan-Thalou*, folie musicale en un acte, de M. Humbert, musique de M. Magner. — *Société des Amis de l'Enfance :* soirée musicale et dramatique — Les artistes du Conservatoire : MM. Delle Sedie, Alphonse Duvernoy ; Mlle Hebbé — *Le Mariage d'honneur*, proverbe en un acte, par M. Émile de Girardin. — MM. Delaunay, Barré, Coquelin jeune, Mlle Favart. *La Chouanne*, drame en cinq actes et dix tableaux de MM. Paul Féval et Henri Crisafulli. — M. Clément-Just, Mme Marie Laurent.

Le Théâtre-Rossini a enfin ouvert ses portes. Le premier de tous — il y a six mois de cela — j'ai donné ici même des détails sur la nouvelle salle dont M. Lerat vient de doter la population de Passy. Je ne m'en fais pas un titre de gloire. Je tiens seulement à abriter derrière ce témoignage sympathique les critiques et les conseils que je me permettrai d'adresser à la jeune entreprise. C'est, à part les capitaux, dont l'excès ne peut jamais nuire, la denrée dont, pour le quart d'heure, elle a le plus besoin.

Pour mieux affirmer encore la pureté de mes intentions, je commencerai par la salle, heureux de n'avoir ici que des éloges à distribuer.

Elle est vraiment charmante, cette salle, d'une coupe élégante, commode, confortable, gaie et réjouissante à l'œil. — Les avant-scènes un peu étroites seulement, mais ce défaut n'est pas assez sensible pour être choquant. — La *corbeille* qui s'élève au-dessus de l'orchestre en manière d'amphithéâtre est une jolie trouvaille dont il faut féliciter l'architecte, M. Émile Maurand. Les trois rangs de loges superposés rappellent, pour la disposition générale, le système des salles italiennes, moins toutefois la tristesse et la monotonie. Le rouge, qui fait le fond de la décoration, est habilement tempéré par les ornements de couleurs claires répan-



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LE PAVILLON IMPÉRIAL construit aux frais de MM. Duval frères, tapissiers; architecte, M. Lehmann. — Dessin de M. Delannoy. — Voir page 222.

dus à profusion sur les balustres. Ces ornements, délicatement exécutés dans le style Pompéien, sont encore égayés, de distance en distance, par des masques de dimension colossale, empruntés également à des modèles antiques. Tout cela, bien que fantasque et original, n'a rien de déplaisant. La sévérité dans les lignes et la fantaisie dans les détails, voilà le principe, excellent en matière de construction théâtrale, qui a guidé M. Maurand. J'aime aussi l'éclairage composé de petits lustres espacés et qui n'a ni l'éclat excessif des grands lustres, ni la clarté jaunâtre et sourde des coupoles lumineuses. Les dégagements sont faciles, les couloirs suffisants. De chaque côté du grand foyer, l'architecte a ménagé un fumoir et un buffet. Les places secondaires ont aussi leur foyer, sans compter une terrasse au second étage. L'aspect extérieur est monumental et, somme toute, parmi nos théâtres de genre, à commencer par le Gymnase et le Palais-Royal, je n'en vois pas un qui, pour le luxe et l'élégance aussi bien que pour la commodité de l'installation, approche, même de loin, de celui de Passy.

C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout. Que m'importe la beauté de la coupe, si le vin que vous m'y versez n'est que de la piquette?

Est-ce de la piquette, est-ce du vin de Champagne que nous a servi M. Mayer? Voyons un peu cela, métaphore dans le coin.

J'entre : la salle est à moitié vide. Dans l'émotion inséparable d'un premier début, le régisseur a oublié d'indiquer sur l'affiche l'heure du spectacle. Quelques rares journalistes sont à leur poste. Rossini, le dieu de la fête, brille par son absence. Les regards cherchent en vain le prince de la critique, qui, comme celui de la musique, a eu la discrétion de rester chez lui. De toutes les célébrités artistiques qui ont élu domicile à Passy, je n'aperçois que Bouffé, en paletot blanc, dans une stalle à deux pas de moi.

L'ouverture de *Guillaume Tell*, par laquelle on commence, est enlevée avec une vigueur remarquable, surtout si l'on songe au petit nombre de musiciens qui composent l'orchestre. Le chef qui les conduit paraît plein de verve et d'entrain. L'exécution de ce morceau est, avec celle de l'ouverture de la *Gazza*, la partie brillante de la soirée.

Le prologue qui suit, de MM. Félix Savard et Alphonse Baralle, ne manque ni de gaieté ni de bonne humeur. Des couplets spirituels et lestement tournés racontent l'histoire de Passy et font défiler devant les spectateurs les personnages qui l'ont illustré, depuis Désaugiers et Béranger jusqu'à Janin et Rossini, depuis les artistes de la Comédie-Française jusqu'à ce brave Bouffé qui, en entendant son nom salué par les applaudissements de toute la salle, laisse échapper de grosses larmes. Le tout se termine par des vers en l'honneur de Rossini et l'apothéose sacramentelle. Mais quelle drôle d'idée ont eue les auteurs de choisir pour héros de leur pièce un entrepreneur de serrurerie? Nous avions déjà l'ingénieur qui avait détrôné, dans le cœur des jeunes premières, le peintre et le sous-lieutenant. A quand maintenant le maçon et le charpentier?

Et la troupe? — Si vous voulez des points de comparaison, cherchez un peu en dessus du théâtre Déjazet; tirez, par exemple, une moyenne entre les Folies-Dramatiques, les Délassements-Comiques et les Folies-Marigny, et vous aurez votre affaire. J'excepte toutefois M<sup>lle</sup> Coblentz, dont l'excellent ton de comédie, le talent fin et correct ressortent avec un certain éclat sur le reste de l'exécution.

La comédie de M. Moreau de Bauvière, intitulée *Une pointe d'aiguille*, est pavée de bonnes intentions et empreinte d'un certain sentiment littéraire. Franchement, c'est tout ce que je puis en dire.

Pas méchante non plus l'opérette qui terminait le spectacle. Cela s'appelle *La dernière Vendette*, et rappelle, pour le côté comique, une pièce de Dumanoir et Siraudin jouée aux Variétés il y a quelque trente ans. Un jeune homme qui, en vue de faire la cour à une petite Corse, prend le nom d'un autre et se trouve héritier d'une *vendetta* dont il se soucie fort peu; voilà l'idée, qui, comme on le voit, n'est pas de la première fraîcheur. J'en dirai autant de la musique, où il n'y a guère à signaler qu'un trio bouffe assez bien réussi. Les chanteurs ne sont pas non plus de première force, et s'il s'y trouvait un Michot en herbe ou une Marie Sass de l'avenir, j'en serais joliment étonné.

De tout cela il résulte que, pour décrocher le succès, le directeur du Théâtre-Rossini a encore bien des choses à faire.

Je crois d'abord qu'il agirait sagement en se tenant à un seul genre et en s'abstenant de courir à la fois le lièvre de la comédie et celui de l'opéra-comique : il pourrait ainsi renforcer sa troupe et gagner en qualité ce qu'il perdrait en nombre. L'ensemble tel qu'il est ne serait suffisant en tout cas que s'il y jetait quelques étoiles, ce que l'on appelle une tête de troupe.

On dit que M. Mayer est en train de monter un grand opéra en quatre actes. C'est une grosse affaire. Je ne parle pas de la musique. Je crois avec lui qu'il existe des compositeurs inédits, des hommes de talent tout prêts à faire leurs preuves. — Encore faudra-t-il avoir la main heureuse. — L'orchestre est excellent, je l'ai dit; les chœurs, avec quelques annexions, seront très-supportables. Mais les premiers sujets! Au taux où sont les voix, comment M. Mayer s'en procurera-t-il?

Aussi bien le prix des places est-il de beaucoup trop élevé. Compter sur le public de Paris serait une illusion. A moins que vous ne lui offriez un *Guillaume Tell*, un *Faust* ou un *Domino noir*, soyez sûr qu'il ne fera pas la course. Reste le public de Passy et des environs. Celui-là aime certainement le spectacle. Il a suffi longtemps à alimenter l'ancien Ranelagh. Mais les fortunes y sont modestes. Si une stalle à votre théâtre lui revient à peu près aussi cher qu'à l'Opéra-Comique ou au Palais-Royal, espérez-vous qu'il vous donnera la préférence, dût-il ajouter au prix de sa place celui de l'omnibus ou du chemin de fer?

M. Mayer me répondra que j'en parle bien à mon aise, qu'il a mille francs de lever de rideau et que son loyer seul lui coûte déjà 50,000 francs. C'est beaucoup trop. Il faut que le propriétaire rabatte de ses prétentions, sous peine de voir mourir son théâtre. Abaisser le prix des places, provoquer des abonnements à bon marché, voilà le salut. Mieux vaut encore une recette réduite de moitié qu'une salle vide.

~~~ Le théâtre des Bouffes-Parisiens vient de nous donner deux nouvelles opérettes. L'une s'appelle *Monsieur Fanchette* : c'est une pièce à deux personnages. M<sup>me</sup> Ugalde y joue le rôle d'une jeune Bretonne qui s'habille en homme pour exciter la jalousie de son amoureux et le ramener à ses pieds. Elle est ravissante sous cette double incarnation. Rarement elle avait joué et chanté avec ce *brio* et ce diable au corps. On l'a bombardée de bouquets, de bravos et de rappels. » Par malheur le *libretto* est un peu faible, et la musique de M. Willent Bordogni, agréable, mélodique, mais de cette mélodie un peu banale et courante qui caractérise les compositeurs italiens de second ordre, n'est pas assez forte pour lui donner la vie.

*Khan-Thalou* est une bouffonnerie assez drôle, du genre de *Fich-tong-Kang* et autres chinoiseries burlesques, — très-drôle même. Des coq-à-l'âne insensés, des calembours inouïs, des vocables extravagants, des facéties de haut goût, le tout sur une idée qui ne manque pas d'originalité. Seulement l'auteur a oublié que les folies les plus courtes sont les meilleures, et celle-ci se prolonge outre mesure. Et puis il eût fallu ici Offenbach. Ce n'est pas que la petite partition de M. Magner soit sans mérite. Elle cherche l'*humour*, la fantaisie et les rencontre quelquefois, notamment dans des couplets qui ont été bissés. Mais eût-elle été un chef-d'œuvre, sans la signature du maître elle eût été encore impuissante à lutter contre un genre qui commence à vieillir et que lui seul aujourd'hui serait en état de galvaniser.

~~~ Ce qui ne meurt jamais, c'est le grand art, c'est la musique sérieuse qui prend sa source dans la hauteur de l'inspiration, doublée de la conscience du travail et de la force de l'étude. Celle-là a bien d'abord quelque peine à se faire jour dans les âmes, mais, une fois qu'elle s'y est implantée, elle y règne en souveraine et défie les atteintes de la mode et les injures du temps. Haydn, Mozart, Beethoven sont toujours pleins de jeunesse et de vitalité. Loin de s'attiédir, l'enthousiasme qui accueillit en France la première exécution de leurs œuvres redouble de jour en jour. Les concerts du Conservatoire sont là pour l'attester. On sait avec quelle ardeur les places y sont disputées et combien rares sont les élus. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de l'empressement avec lequel, malgré l'élévation du prix d'entrée, tout ce que Paris renferme de véritables dilettanti s'était rendu à la soirée donnée par la Société des amis de l'Enfance lorsque l'on saura que le programme musical, défrayé par Mozart, Beethoven et Reicha, avait pour interprètes les principaux artistes du Conservatoire. Quel admirable orchestre, avec quelle ardeur, quel amour, pourrait-on dire, il a joué tour à tour la belle symphonie en *ut majeur*, l'ouverture des *Nozze di Figaro* et le concerto en *ut* de Mozart! Dans ce dernier morceau, la partie de piano, une partie redoutable, était tenue par M. Alphonse Duvernoy. Précision, vigueur, agilité, telles sont les qualités qu'on a pu reconnaître, dès les premiers accords, chez ce jeune artiste. Mais sa qualité maîtresse, celle qu'il faut admirer le plus en lui, c'est la pureté et la sévérité du style. — Le style! un mot que l'on ne comprend pas toujours et sur lequel il est bon de s'entendre une fois pour toutes.

Une simple comparaison vaudra mieux que toutes les définitions.

Prenez en dehors du Théâtre-Français un artiste quel qu'il soit parmi les plus intelligents de ceux qui jouent chaque jour Augier, Dumas fils, Sardou, Barrière. Donnez-lui à interpréter une comédie de Molière, et vous serez tout surpris de trouver son jeu petit, son geste étroit, sa diction courte : pour rendre Molière comme vous le comprenez vous-même, il lui manquera un je ne sais quoi : — ce je ne sais quoi c'est le style.

M. Delle Sedie, qui s'est fait entendre dans deux morceaux, a aussi du style et il phrase en grand chanteur. M<sup>lle</sup> Hebbé, une jeune et jolie Suédoise, qui se présentait sous son patronage, n'en est pas encore là.

~~~ La soirée puisait un double attrait dans la représentation d'un proverbe de M. de Girardin, joué par les artistes de la Comédie-Française.

*Le Mariage d'honneur* — tel est le titre qui peut se prendre, suivant que vous le voulez, dans un sens ou dans un autre : — mariage d'honneur de la part de M. le duc Adrien d'Ermont, qui, traqué par ses créanciers, a trouvé dans une dot de huit cent mille francs le moyen de sauver son honneur en payant ses dettes, — mariage d'honneur de la part de M<sup>lle</sup> Léocadie Doublet, fille d'un riche marchand de bois, qui a échangé son amour et sa fortune contre l'honneur d'un vain titre. Il ne faut pas trop en vouloir à la pauvre enfant. Le vrai coupable en ceci, c'est son père; c'est lui qui l'a promenée de Dieppe à Vichy, de Biarritz à Baden-Baden, et l'a jetée, sans lui donner le temps de se reconnaître, dans les bras du duc.

Toujours est-il que le mariage vient de se conclure : la nouvelle duchesse a encore le voile blanc et le bouquet de fleurs d'oranger; elle attend le duc, qui s'est dérobé à la sortie de l'église et n'a pas encore reparu. Elle interroge un domestique : — Sa Grâce est en train d'essayer des chevaux, répond-il en anglais, et cependant la sonnette ne cesse de carillonner — de cette sonnerie impérieuse qui dénonce le créancier. La jeune duchesse a tout compris; elle a calculé en un instant la profondeur de l'abîme où son père l'a précipitée. Son parti est bientôt pris, et le duc, lorsqu'il se présentera, la trouvera cantonnée dans son honneur et dans sa dignité.

Le voici enfin; il entre en habit de cheval et le cigare à la bouche : il plaisante Léocadie sur son nom d'opéra-comique, sur sa toilette virginale. — un vrai goujat qu'on serait tenté d'aller prendre par les épaules pour le jeter à la porte, si sa jeune femme ne se redressait immédiatement et ne le remettait à sa place comme un écolier. — Il s'étonne : là où il s'attendait à trouver une pensionnaire timide et pleurnicheuse, il trouve une femme, fière, levant haut la tête et résolue « à échapper par la dignité des sentiments à la fausseté des situations. » La larme qu'elle a versée est la dernière. Où a-t-elle puisé cette fermeté, elle le lui apprend. C'est dans sa douleur, car « la douleur est une émancipation. » Devant ce langage si noble et si touchant, le duc sent l'émotion lui monter au cœur. L'amour lui vient avec le repentir. Il confesse ses indignités; il demande grâce en s'accusant. Oui, il a méconnu sa femme, oui, son mariage n'a été qu'une odieuse spéculation; mais une voie lui reste encore : celle de l'expiation, il ira se faire tuer en Amérique. Qu'il parte seulement pardonné, et il sera heureux. — Le pauvre garçon était plus léger que méchant, et lorsque, vaincu par ce bon mouvement, Léocadie lui octroie son pardon, déjà les spectateurs le lui avaient accordé.

« Tout est bien qui finit bien » pourrait être le mot du proverbe. Celui de M. de Girardin est : « Qui paye ses dettes s'enrichit. »

Delaunay, jeune, léger à ravir, plein de tact dans un rôle scabreux; Barré, la franchise et la rondeur mêmes; le jeune Coquelin, digne de son frère; M<sup>lle</sup> Favart enfin, la grande comédienne, cette fois encore admirable de résignation touchante, de noble fierté et de grâce sympathique, enlèvent avec leur supériorité habituelle cette saynète, charmante à jouer entre deux paravents.

~~~ Si vous aimez les gros drames, touffus, serrés, bourrés d'incidents et de péripéties, les cinq actes et dix tableaux que M. Paul Féval vient de faire jouer à l'Ambigu soi-disant comique, sous le titre de *la Chouanne*, feront bien votre affaire Mais n'attendez pas de moi une analyse complète : ce serait une tâche au-dessus de mes forces; j'aurai déjà assez de peine à vous en donner la moelle et la substance.

Un ancien chef de chouans, le comte de Tréomer, a enlevé autrefois une jeune fille, qu'il est allé épouser à Saint-Domingue. Il y est mort et a laissé sa veuve complétement ruinée avec un grand garçon à sa charge. La révolte des noirs l'a chassée de sa nouvelle patrie, et nous la retrouvons avec son fils en Bretagne, dans la ville de Rennes, où, sous le nom de Marguerite Maynard, elle exerce l'humble métier d'institutrice. Un riche habitant de la ville, le célèbre avocat Géraud, s'éprend d'amour pour elle et lui offre sa main, qu'elle accepte.

En épousant Géraud, la comtesse lui a laissé ignorer son premier mariage. Elle a cédé aux conseils d'un certain Goujeux, qui a eu soin auparavant de soustraire à la pauvre femme les preuves de son état civil. La disparition de ces preuves a pour résultat de priver la comtesse et son fils de l'héritage des Tréomer, lequel se trouve passer aux mains d'un comte déclassé du nom de Kerdanio. Or, Goujeux s'est rendu cessionnaire à vil prix des droits de Kerdanio, soit quinze cent mille francs, un assez joli denier, *sapréminette!*

Il est déjà bien repoussant, ce Tartuffe campagnard, avec son ton patelin, sa bonhomie venimeuse, ses allures tortueuses de reptile : mais il faut le voir à l'œuvre! Il faut voir avec quelle infernale habileté il excite la jalousie de l'avocat Géraud, l'aveugle, le domine et, en lui présentant le fils de la comtesse comme son amant, le pousse à le provoquer en duel et à le percer de son épée! La comtesse elle-même subit son influence et se laisse tout doucement entraîner par lui vers l'abîme. Heureusement il est quelqu'un qui a su lire dans l'âme de ce maraud sinistre. C'est la chouanne, un brave cœur celle-là, que son instinct, l'instinct du chien qui flaire la trace de son maître et devine ses ennemis, guide à travers les piéges semés par Goujeux sous les pas des Tréomer. A la ruse elle joint le courage : un coup de feu ne lui fait pas peur; les balles la connaissent, comme elle dit, et on le voit bien. Kerdanio, que le lâche Goujeux a lâché sur elle, ne tarde pas à en faire l'expérience. Sa main mal assurée manque la chouanne, mais la chouanne ne le manque pas, et elle force Kerdanio à se faire sauter la cervelle. En vain Goujeux croit avoir tiré son épingle du jeu; en vain il a suivi Géraud jusque dans la prison où celui-ci a été renfermé sous prévention d'assassinat sur la personne du jeune comte; lorsqu'il se figure toucher le but, la Providence et la chouanne s'unissent pour faire enfin justice du misérable. La Providence le force à se trahir dans son sommeil et à révéler lui-même devant Géraud ses infamies et ses crimes. Comprenant aux regards de Géraud qu'il vient de se perdre, il se jette sur lui comme une bête fauve. Un coup de feu retentit et l'étend raide mort. C'est la chouanne qui, se glissant de toit en toit jusqu'à la fenêtre de la prison, a tiré sur Goujeux et assuré ainsi le triomphe du bon droit, la fortune et le bonheur de ses anciens maîtres.

M<sup>me</sup> Marie Laurent est admirable de vaillance, d'énergie, de cordialité sympathique. Elle fait le coup de fusil comme un zouave; elle escalade les toits comme un gymnaste; elle amuse et elle émeut.

Clément Just compose en artiste son rôle d'Iago de village.

Son costume, ses allures et jusqu'à la claudication qu'il s'est donnée concourent à faire de Goujeux un type curieux et original.

Et maintenant je cède la place au grand écrivain qui a bien voulu dire ici le dernier mot sur *Les Idées de Madame Aubray*. Après la sèche analyse, la critique élevée et philosophique. Les lecteurs de l'*Univers illustré* apprécieront, comme il doit l'être, ce magnifique morceau qui sera une bonne fortune pour eux aussi bien que pour l'éminent auteur qui a eu l'honneur de l'inspirer.

GÉROME.

## LES IDÉES DE MADAME AUBRAY

Malgré l'excellente appréciation du chroniqueur dont le travail a précédé le nôtre, nous dirons notre pensée sur la nouvelle pièce de M. Dumas fils, puisque le chroniqueur lui-même nous y convie amicalement. Il a payé aux artistes, à l'adorable Marie Delaporte, au grand comédien Arnal, à la belle Mme Pasca, enfin à tous ceux qui ont mis leur conviction, leur charme ou leur talent au service de l'ouvrage, le juste tribut d'éloges qu'ils méritent. Nous ne parlerons donc ici que du fond de la pièce.

Mme Aubray est un type idéal et pourtant humain. Elle est bonne et maternelle par nature, enthousiaste, héroïque par conviction. Elle est humaine en ce sens qu'elle va quelquefois trop loin, sa témérité généreuse est essentiellement *femme*. Vous voyez que ce n'est pas une créature impossible, tous vous connaissez quelque type auquel celui-ci se rapporte, quelque sainte de bonne foi, bien vivante parmi nous, mais plongée dans les rêves du ciel, et dont vous dites : c'est une tête exaltée, mais c'est un ange!

Ce type rare n'est donc pas de fantaisie. Il ne faut pas traiter d'exception les caractères qui résument en eux tout ce qu'il y a de bon en nous, et qui nous montrent une image à laquelle nous voudrions ressembler.

Mme Aubray, ainsi faite, soulève un problème qui date de loin, et qui paraît toujours nouveau dans notre monde païen mal converti à la doctrine évangélique. Elle croit tout simplement à la conversion du pécheur. Nous appelons cela aujourd'hui la réhabilitation, et toutes les écoles socialistes de notre siècle cherchent un idéal renouvelé de l'idéal chrétien. Toutes, comme Mme Aubray, marchent dans les pas sacrés qu'un doux et divin maître a laissés ineffaçables sur la poussière des siècles. Quels que soient le nom et la tendance de l'école, il y a toujours au fond ce mot d'ordre : tolérance ou pardon, excuse ou réhabilitation.

Cette figure d'ange pouvait-elle devenir dramatique au théâtre? S'intéresse-t-on à l'être qui ne peut pas faillir?

L'auteur a vaincu cette difficulté effrayante. Mme Aubray se précipite elle-même par la spontanéité de son instinct, par la sublimité de sa doctrine, dans une situation terrible. Son fils unique, un ange comme elle, l'être qu'elle adore pardessus tout, et dont à bon droit elle est fière, a trop profité de ses leçons, trop épousé ses croyances. Il aime une fille déchue, il veut en faire sa femme.

Mme Aubray reconnaît alors, ou qu'elle a mal conseillé son fils, ou qu'elle n'est pas à la hauteur des enseignements qu'elle lui a donnés. Ce jeune homme si pur va donc courir les risques d'une vie de honte et de désespoir? *Jeannine* est éclairée et convertie, il est vrai : mais si elle retombait dans le péché? Et d'ailleurs, l'union d'une âme vierge comme celle du jeune Aubray avec l'âme froissée et déflorée de Jeannine, n'est-ce pas là une mésalliance morale? Ce jeune saint, ce jeune apôtre a-t-il mérité les souffrances attachées à une telle situation? Mme Aubray, qui voulait marier Jeannine à un autre, à un viveur converti par elle, recule devant le danger d'imposer à son fils une expiation qu'aucune faute de lui n'a provoquée, et qu'aucune obligation contractée ne justifie. Jeannine, humble, sincère, presque innocente du mal qu'elle a commis sans le comprendre, se soumet et s'accuse. Le jeune Aubray, mortellement blessé dans sa croyance et dans sa passion, n'épousera pourtant jamais la femme que sa mère bien-aimée n'aura pas bénie. La foi triomphe dans le cœur de la mère : Camille Aubray épousera Jeannine pardonnée. Telle est, en peu de mots, la donnée de ce drame intime et puissant que tout Paris aspire à entendre, et dont l'analyse faite déjà par tout le monde est inutile à refaire ici. Le succès éclatant de l'œuvre est-il dû à l'idée de l'œuvre,— aux idées de Mme Aubray, — ou au talent irrésistiblement persuasif et saisissant de M. Dumas fils?

Au talent d'abord et par-dessus tout, car il n'est pas de sujet, si excellent qu'il soit, qui puisse se passer de l'art de le présenter. Celui-ci était difficile et dangereux entre tous. Il s'agissait de forcer le public à donner raison à une personne qui, aux yeux de la raison, a absolument tort. Il fallait battre en brèche tous les arguments, — et les plus forts arguments — de cette raison pratique et courante qui est la moitié de notre âme.

Oui, — mais ce n'est que la moitié. Le sentiment est l'autre moitié de nous-mêmes, et, en somme, c'est lui qui, bon ou mauvais, l'emporte presque toujours dans la vie, dans la société, dans l'histoire. Ce qui est sage, prudent, logique, nous le comprenons tous, et tous nous nous proposons de n'en pas sortir. Une passion bonne ou mauvaise souffle sur nos dignes résolutions : et ce souffle de tempête en fait de la cendre. La raison d'État nous criait : Ne fais pas cette guerre. Mais on a offensé notre orgueil national, et le sentiment national nous fait courir aux armes. La raison individuelle nous disait : Ne fais pas cette dépense. Mais la charité ou l'amour de l'art, le sentiment de l'ostentation, ou de l'admiration, ou de la bonté ont parlé plus haut que la prudence. — Je n'épouserai jamais une veuve! Elle passe, elle est belle, elle me plaît, je l'aime; je l'épouse. — J'ai amassé des trésors en surmontant toutes mes passions. Un beau matin, je deviens joueur ou libertin — ou mieux encore ; l'amour de l'or est devenu passion en moi : je veux tripler ma fortune dont la raison m'ordonnait de me contenter. — je spécule, je risque tout, je me ruine. — En vérité, je vois bien que la raison gouverne nos esprits ; mais je vois qu'à tous les instants de la vie notre conduite lui échappe, et que, si le sentiment nous a précipités dans mille désastres et dans mille folies, lui seul nous a fait faire les grandes choses qui marquent les victorieuses phases de la civilisation. Donc, Mme Aubray, c'est la lutte de ce qui constitue notre propre nature à tous. Ce n'est pas un problème social soulevé pour le plaisir du paradoxe, c'est une étude des deux forces qui se combattent en nous : le doute éclairé d'en bas et l'espérance éclairée d'en haut. Otez-nous un de ces éléments, nous n'existons plus, nous n'agissons plus. Le chimiste ne tentera aucune expérience, ou il n'en fera que d'impossibles. Supprimez la foi : le monde acceptera aveuglément ce qui est aujourd'hui, sous prétexte que demain n'est pas à nous, proposition admirablement raisonnable, mais stupide, parce qu'elle paralyse. Supprimez la raison, nous marcherons, oui, et très-vite, mais comme une locomotive livrée à elle-même.

C'est avec un art infini, une adresse merveilleuse et surtout avec une bonne foi complète, une équité vraiment victorieuse, que l'auteur des *Idées de Madame Aubray* a exposé cette lutte universelle résumée par les agitations intérieures de quelques personnages pris dans le milieu le plus actuel et le mieux connu. Rien d'exceptionnel dans leurs caractères, pas même dans celui de Mme Aubray, qui représente l'élément sincèrement religieux, et qui le représente de la manière la plus féminine : logique poussée à l'extrême, nulle prévision des obstacles, nul doute, nul souci du danger, l'héroïsme de l'enfant sur la barricade. Pour soutenir le choc de cette nature ardente, il fallait une force de résistance bien trempée. Ce choix a été fait de main de maître. Le vieux ami de la maison, M. Barantin, est l'avocat de la raison, avocat aussi excellent, aussi fort, aussi sympathique que Mme Aubray elle-même. Point de déclamation entre ces deux personnages d'élite. Une causerie serrée, affectueuse, nette, bien motivée, vissée, pour ainsi dire, à l'action de la pièce, et s'emparant de vous comme par des liens de fer. Ces deux personnages assis qui discutent sans quereller, et qui vous forcent à écouter l'exposé de leurs idées en même temps que celui de leur situation personnelle, c'est un tour de force tout à fait neuf au théâtre, et devant lequel le public étonné, saisi comme dans un étau, s'est passionné au moment où il craignait d'être ennuyé.

C'est que l'auteur apprécie apparemment le bon sens autant que l'enthousiasme; c'est que son intelligence heureusement équilibrée contemple avec amour les deux faces du vrai. — Nous savons bien qu'il y en a une troisième. Le cerveau humain cherche à se compléter en découvrant la souveraine sagesse qui accorderait les deux contraires, et tracerait à chacun sa limite d'action. Il ne l'a pas trouvée. La trouvera-t-il?

Nous n'y sommes pas, mais nous y aspirons sans cesse, et s'il existe un chemin pour nous y conduire, c'est l'analyse désintéressée et l'examen courageux du pour et du contre. Toute autre étude est vaine, et si l'on y fait bien attention, cette recherche de la sagesse est au fond de toutes les œuvres réussies et vraiment solides. Elle est dans le *Misanthrope* comme elle est dans *Hamlet*, elle est dans tout le théâtre sérieux, et comme le théâtre n'est pas une chaire où les révélations s'affirment, mais une tribune où les aspirations se manifestent, c'est par l'exposé des passions que la vérité, un peu livrée à elle-même, se dégage et va frapper les yeux en touchant les cœurs. La science de ce grand art consiste donc à faire aimer le vrai, à le rendre palpable, pour ainsi dire, à le livrer pour ce qu'il vaut à ceux qui le cherchent aussi et qui sont capables de l'apprécier.

Le public a généreusement prouvé en cette rencontre qu'il n'avait pas arboré la pâle bannière du scepticisme, le drapeau de la mort. Un succès d'enthousiasme a consacré les généreux élans de Mme Aubray, des flots de larmes ont absous Jeannine. La raison satisfaite a acclamé les résistances de Barantin, et puis elle a *exigé* le dénoûment que lui ménageait l'auteur, car un mouvement de douloureuse impatience s'est manifesté à la première représentation durant la terrible expiation que s'impose Jeannine en s'accusant, devant celui qu'elle aime, de hontes et de lâchetés imaginaires. Si l'auteur eût faibli là, s'il n'eût pas osé l'absoudre, ce public exalté par la compassion l'eût abandonné. Il était si monté, si convaincu, si impérieux, qu'il se fût indigné du triomphe de la raison.

C'est là un bon symptôme, un de ces embrasements de l'esprit qui prouve que le feu sacré vit encore et que la France est le pays du sentiment par excellence. Ceux dont l'opinion résiste à la morale de la pièce disent aujourd'hui que, sans l'immense habileté de l'auteur, elle n'eût pas été acceptée. Soit! qu'est-ce que cela prouve, sinon que l'habileté mise au service du bien et du bon trouve sa véritable puissance et frappe comme le fluide électrique? C'est alors qu'elle change de nom, s'il vous plaît, et qu'elle devient quelque chose de plus que le talent.

On est convenu d'appeler autrement en littérature l'emportement lyrique qui touche aux nuages. Oui, certes, le génie est là, mais il est aussi dans l'examen attentif et profond des mouvements de l'âme humaine, et dans l'art de porter la conviction en s'emparant de l'intérêt. Habile, tout ce que vous voudrez, M. Dumas fils est plus qu'ingénieux et adroit. Il est une force de premier ordre à partir de Mme Aubray. On ne soulève pas des montagnes avec de l'esprit seulement.

GEORGE SAND.

## BULLETIN

Le 1er avril, un temps splendide a favorisé l'inauguration officielle de l'Exposition universelle. La commission impériale n'avait pas voulu reculer la date arrêtée depuis plus d'une année. Ce n'est pas à dire pour cela que toutes choses aient été prêtes, au moment où les portes se sont ouvertes pour ce grand congrès des forces productrices du monde. Bien des vitrines restaient dégarnies, et les caisses non déballées se comptaient par milliers. Maintes constructions, dans le parc, avaient également besoin d'être terminées. L'Exposition est ouverte, mais elle n'est pas complète : dans un mois seulement, il sera permis de porter un jugement sérieux sur les résultats obtenus.

L'Empereur et l'Impératrice sont descendus de voiture à deux heures, devant la grande porte du palais. Le cortége a parcouru dans tout leur développement :

La plate-forme élevée au milieu de la grande galerie des travaux des arts usuels ;

La galerie des œuvres d'art ;

Les voies rayonnantes appelées rues de Paris, de Russie et de Belgique,

Et le jardin intérieur.

Leurs Majestés sont remontées en voiture à la porte du Palais, située devant l'École-Militaire.

Les commissions étrangères et les membres du jury de leurs nations ont pris place sur la plate-forme et ont été successivement présentés à l'Empereur et à l'Impératrice.

Le public a été admis aux tourniquets, à partir de midi Le prix d'entrée était de vingt francs par personne.

Le 30 mars, dans les magnifiques salons du ministère d'État, M. et Mme Rouher ont reçu les membres des commissions nationales de tous les pays, réunis en ce moment pour la solennité qui doit avoir lieu demain au Champ de Mars. L'élite du monde officiel et des notabilités parisiennes assistait à cette brillante fête, où l'on remarquait un grand nombre de dames dont les toilettes luttaient de richesse et de distinction.

Le plus vaste salon du ministère avait été transformé en une élégante salle de spectacle, au fond de laquelle s'élevait un véritable théâtre. Devant l'auditoire choisi qui remplissait les gradins, le rideau de velours s'est levé, et l'on a représenté une des anciennes et des meilleures pièces du répertoire du Gymnase, *la Fille de l'avare*.

Le rôle principal était rempli par l'acteur inimitable qui l'a créé, par Bouffé, qui peut-être ne l'avait jamais joué avec plus de vérité et d'entrain.

Le jury chargé d'examiner les œuvres d'art destinées à l'Exposition des Champs-Élysées a été, dit-on, très-sévère cette année, et n'a admis, voulant sans doute donner aux étrangers une haute opinion du talent de nos artistes, qu'un très-petit nombre d'œuvres choisies soigneusement parmi les plus remarquables. Sur cinq mille toiles environ, plus de quatre mille ont été refusées. La sculpture, de son côté, n'



LONDRES. — LE DÉPART POUR LES COURSES D'EPSOM; dessin de notre correspondant. — Vo[illegible]

# REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM




— Voici mes cinquante centimes.
— Bravo! Vous êtes voltairien?
— Je suis tapissier. Voltaire, c'est un fauteuil.



CONCOURS POUR LA STATUE DE VOLTAIRE.
— Ça, un Voltaire? Allons donc! en costume du Directoire
— Justement. Voltaire ne croyait à rien : je l'ai par conséquent représenté en incroyable.



— Peste, Madame! Vous achetez la statuette d'Hercule!
— Hercule? Le marchand m'a assuré que c'était un Plantagenet, et que si je ne l'achetais pas, il allait le céder à l'Angleterre.



Messieurs les voleurs quittant tous la forêt de Bondy, pour venir s'établir restaurateurs pendant les six mois de l'Exposition.



— Mon cher Sardou, il me semble que vous vous êtes promené pas mal avec Madame. Si je lui faisais faire une promenade à mon tour!



— C'est ton enfant! épouse-moi.
— Tu ne connais donc pas *Les Idées de Madame Aubray*? C'est [illegible] le devoir d'un autre.



— Mon fils!
— Votre fils? Vous avez vu *Les Idées de Madame Aubray*? A qui avez-vous marié sa mère?




Extrême embarras du grand inquisiteur que ses fonctions appellent dans deux théâtres à la fois.



Pauvres savants! Les comètes refusent de se faire voir ailleurs qu'au Théâtre-Français depuis qu'on s'y occupe d'astronomie.



Galilée faisant tourner le monde tous les soirs autour du Théâtre-Français.



— Quelle horreur! Prendre les fleurs de ma jardinière pour en faire un bouquet!
— C'est mon droit!... le droit de réunion.



Pas de feuille au 20 mars! Je viens d'y accrocher mon journal, pour lui sauver l'honneur.

pas été plus épargnée. Le nombre des statues et des groupes subsistants est très-restreint. On a déjà commencé le travail d'installation, et il est probable que l'ouverture sera avancée d'une quinzaine de jours, c'est-à-dire qu'elle aura lieu le 15 du mois d'avril.

Il y a un spécimen de crèche à l'Exposition universelle, et les femmes qui sont employées au service des exposants, ouvrières et autres, peuvent y faire admettre leurs petits enfants âgés de moins de trois ans.

La crèche a été ouverte le 1er avril. Pour obtenir l'inscription des enfants, il faut joindre à la demande une attestation de l'exposant.

M. Hittorff, membre de l'Académie des beaux-arts et auteur d'un grand nombre d'ouvrages remarquables sur l'architecture des anciens, vient de mourir à Paris.

M. Hittorff était un de nos architectes les plus distingués. C'est lui qui a présidé à la construction de l'église de Saint-Vincent de Paul, qui a bâti la gare du chemin de fer du Nord, et qui a fourni les plans d'après lesquels a été faite la place de la Concorde.

Voici le résultat des courses d'Epsom, qui ont eu lieu le 27 mars :

Prix métropolitain : *Endeileigh* est arrivé premier, *Jézabel* deuxième, *Lord Dales* troisième.

Dans notre numéro du 23 mars, nous avons publié une vue des nouveaux abattoirs de Paris, en l'attribuant, par suite d'une erreur typographique, à M. Sington. L'auteur de ce dessin est M. Sigismond Stern, et nous nous empressons de faire la rectification qu'il nous demande.

TH. DE LANGEAC.

## LE PAVILLON IMPÉRIAL

On n'ignore pas que l'Empereur et l'Impératrice doivent avoir leur pied-à-terre au Champ de Mars pendant la durée de l'Exposition. A cet effet s'élève, sur la gauche de l'avenue qui fait face à la grande entrée, le pavillon dont nous donnons la vue, pavillon élevé aux frais de MM. Duval frères, tapissiers, qui en ont composé la décoration et l'ameublement. Ces messieurs se sont adjoint pour la construction M. L. Lehmann, architecte connu par de nombreux travaux d'architecture décorative, parmi lesquels nous citerons la première salle des Bouffes-Parisiens, le nouveau théâtre des Délassements-Comiques, la salle des Menus-Plaisirs et le Casino des bains, à Dieppe, dont les jardins de la plage ont été, comme on sait, dessinés, en 1855, par LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice.

Le pavillon impérial est de forme algérienne. Il repose sur un perron à balustrade auquel quatre escaliers donnent accès sur ses quatre faces. Par un système ingénieux, le bâtiment est presque entièrement entouré de glaces, de façon à ménager de l'intérieur des points de vue sur toutes les parties intéressantes du parc, et à permettre en même temps au public, qui n'y sera pas admis, à en considérer de l'extérieur le somptueux ameublement. Une large marquise protége la galerie circulaire accessible aux curieux.

L'intérieur du pavillon se compose de trois salons, dont l'ornementation promet d'être une merveille de richesse et de goût.

Celui du milieu, destiné particulièrement au souverain, est le plus considérable. Les murs en seront revêtus de tapisseries de Neuilly, faites sur des dessins allégoriques spéciaux. La voûte, s'élevant sous le dôme, est richement décorée de caissons et de peintures dans le style Louis XIV, qui sera, du reste, celui de l'ameublement.

Les deux autres salons circulaires sont destinés, l'un à l'Impératrice, l'autre au Prince Impérial. Le premier, tendu de soieries de Lyon, est conçu dans le style Louis XVI; le second, dans le style algérien, tout en étoffes et passementeries, dont on peut déjà juger le bon effet et l'originalité

La peinture des plafonds et panneaux divers a été confiée à M. Charles Voillemot, qui s'est fait une réputation toute particulière par la grâce et la fraîcheur de ses pinceaux.

En résumé, cette construction fait le plus grand honneur à l'architecte, ainsi qu'à tous ses collaborateurs, avec mention spéciale pour M. Moreau et sa serrurerie artistique.

HENRI MULLER.

# LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

DEUXIÈME PARTIE.

## LES MEDINA-CELI.

Ce disant, le bon duc passa ses doigts dans ses cheveux avec une adorable fatuité, puis il reprit :

— En conscience, marie-t-on sa fille unique sans avoir vu au moins le fiancé?...

— Esteban, prononça l'oidor d'une voix sourde, croyez-moi, vous jouez là un jeu dangereux.

— Où est cet Esteban? demanda le bon duc en promenant son regard tout autour de la chambre.

— N'équivoquons pas.

1. Voir les numéros 583 à 629.

— Soit. Je suis brave dès qu'il ne s'agit pas de manier cet outil stupide et brutal qui se nomme une épée... Les jeux périlleux me plaisent. D'ailleurs, s'il faut parler franc, je ne crois pas courir le moindre risque... Il vous faut un duc de Medina-Celi? Cela ne se trouve pas à chaque coin de rue... Tant que vous aurez besoin de moi, je suis à l'abri. En conséquence, la marche du jeu, pour continer votre métaphore, est de s'arranger de façon à ce que vous ayez toujours besoin de moi.

Pedro Gil ne put retenir une grimace de suprême mécontentement.

Le bon duc, qui le regardait en face, repoussa son verre et se mit sur ses pieds.

— C'est assez bu, dit-il en redressant sa haute taille et en croisant ses bras sur sa poitrine, c'est trop bavarder! je dois à d'autres soins mon intelligence et mon cœur. J'ai la gloire de ma maison à soutenir, maître Gil, et j'ai ma famille à aimer.

L'oidor ayant haussé les épaules, le duc, sérieux et hautain, reprit avec une dignité qui eût certes fait honneur à un grand d'Espagne :

— Niez-vous le fait? je répète que cette discussion indécente me répugne et me fatigue... si vous ne voulez pas de moi tel que je suis, j'offre ma démission... J'abdique comme Dioclétien, comme Charles-Quint, et comme différents autres monarques dont les noms ne me reviennent pas pour le moment... Seulement, ces têtes couronnées déposaient le diadème, l'un pour un chapeau de paysan (si toutefois cette coiffure était portée par les villageois du Bas-Empire), l'autre, pour un capuchon de moine... Moi, au contraire, c'est en déposant un vain titre que je reprends mon sceptre légitime... Le duc est-il mort? vive le roi!

Il agita de nouveau sa sonnette, et comme l'oidor étonné le regardait avec une certaine inquiétude.

— Non... non, murmura-t-il, souriant en bon prince qu'il était; ce n'est pas encore pour vous faire jeter par la fenêtre.

Alonzo reparut. Derrière lui se détachaient les silhouettes de son père et de ses frères, en tout quatre Andalous trapus et barbus, dont les yeux étincelants se fixèrent à la fois sur le seigneur Pedro Gil.

Alonzo avait parlé sans doute. Les quatre Nunez avaient l'eau à la bouche. Obéir au bon duc et châtier du même coup l'intendant scélérat, c'était pour eux double aubaine.

— Qu'on m'habille! ordonna Son Excellence, qui lança loin de lui son manteau de nuit.

Au moment où les deux chambriers entraient en cérémonie avec les divers instruments de leur charge, Pedro Gil, affectant un profond respect, s'inclina fort bas et dit :

— Monseigneur, ai-je la permission de prendre congé?

Les Nunez échangèrent entre eux un regard. Ce regard voulait dire : on va nous le donner.

Saint Jacques et saint Antoine! tous les saints de Galice et tous les saints des Asturies! Les Nunez étaient de vrais lions qui attendaient ce Daniel dans la fosse. Leurs physionomies avaient une si bonne expression de férocité domestique que Pedro Gil eut un peu la sueur froide.

— Parfumez ma barbe et mes cheveux, disait cependant le bon duc; j'ai été privé de tout cela en prison... vous allez voir que je suis encore frais, malgré mon âge et mes infortunes

Les quatre Nunez eurent des larmes dans les yeux et Dieu nous préserve de railler la naïveté de leur attendrissement

— Monseigneur, reprit Pedro Gil, toujours courbé en deux, j'ai sollicité la permission...

Le bon duc l'interrompit, disant avec cette haute bienveillance qui appartient seulement aux vrais grands seigneurs :

— Point, Pedro, mon ami, point!... asseyez-vous plutôt.. on vous a traité ici fort sévèrement autrefois, et peut-être avec injustice... il vous est dû une réparation; vous l'aurez.

Les Nunez rentrèrent leurs griffes loyales et refermèrent la porte. L'oidor s'inclina et prit un siége. Il faisait de son mieux pour garder une mine sereine, mais il se disait : Le drôle a beau jeu!... Il tient les cartes, et il a de l'esprit comme une demi-douzaine de grands d'Espagne!

Le bon duc faisait paisiblement sa toilette. Quand il eut revêtu les habits qui convenaient à sa naissance et à cette fortune royale qui excitait si fort la convoitise de la cour, il dit aux deux chambriers :

— Qu'on ouvre la porte à deux battants, et que tous les serviteurs de Medina-Celi soient admis à saluer leur maître!

— Comment me trouvez-vous, oidor? ajouta-t-il en se tournant vers Pedro Gil; quinze années de captivité m'ont-elles enlevé toute ma bonne mine?

Pedro Gil admirait. Il ne regrettait qu'une chose, c'était d'avoir trop bien choisi son comedien. L'acteur dominait le rôle.

— Maître Pedro, reprit le bon duc, quand vous aurez bien compris cette vérité incontestable, qu'il faut faire en tout et pour tout selon ma fantaisie, vous verrez que nous serons les meilleurs amis du monde... Je ne refuse pas, entendez-le bien, de favoriser les vues de vos patrons... J'ai un faible pour le comte-duc, tel que vous me voyez... C'est aussi un comédien dans son genre, seulement, il fait le genre lugubre... Veuillez me mettre un peu au fait du personnel de ma maison, car il faut que je dise un mot à chacun et vous sentez qu'après quinze ans d'absence, j'ai pu oublier une foule de petits détails.

L'oidor ne put que se prêter de bonne grâce à ce désir. Son intérêt était plus fort que sa mauvaise humeur. Le bon duc eut des renseignements courts et précis sur chacun de ses domestiques; Pedro Gil était précisément l'homme qu'il fallait pour cela.

Bientôt une rumeur et un bruit de pas se firent entendre dans les corridors voisins. Les gens de Medina-Celi venaient passer la grande revue.

— Il ne me reste plus, dit le bon duc, qu'à mettre les noms sur les visages... Attention, oidor; tenez-vous près de moi et ne me laissez pas dans l'embarras.

— Peut-on entrer chez monseigneur? demanda au seuil une voix vénérable.

— Approchez, guide respecté de mon enfance, répondit le bon duc qui ouvrit théâtralement ses deux bras; digne chapelain, mon directeur et mon précepteur... Approchez, frère Bartholomé... Mon noble père vous respectait, je vous aime!

La figure du vieux prêtre était baignée de larmes. Il voulut baiser la main de son maître, mais celui-ci l'attira dans ses bras.

C'était touchant. On a regret à dire que ces comédies peuvent atteindre aux grandes émotions de la réalité. Tous les cœurs battaient. Le vieux prêtre, défaillant, dut s'asseoir, car ses pauvres jambes tremblantes ne pouvaient plus soutenir le poids de son corps.

C'était son élève, ce maître qu'il revoyait après une si longue absence.

— Maintenant, dit-il, je puis mourir... Hernan! mon cher enfant!... mon seigneur!

— Genuefa, votre nourrice... murmura Pedro Gil, qui riait dans sa barbe, incapable qu'il était de voir autre chose que le côté comique de la situation.

Le bon duc considéra un instant en silence une pauvre vieille femme courbée par l'âge, qui le contemplait l'œil humide, la tête branlante.

— Ma pauvre vieille mère Geneviève! fit-il en un cri de l'âme parfaitement réussi.

Genuefa, galvanisée, redressa ses reins et vint tomber à ses genoux.

Il la releva; il la pressa contre son cœur. Sur l'honneur, il pleurait.

Pedro Gil pensait :

— Un histrion merveilleux!... Talent de première force!

— Elle a mangé plus d'ail que moi, lui dit le bon duc à l'oreille.

— Elle a deux fils à l'armée, répliqua l'oidor.

— Geneviève, ma seconde mère, reprit aussitôt le Medina-Celi, ta douce image m'a visité souvent dans ma captivité; je m'occupais de toi... J'ai appris que mes deux frères de lait servent le roi.

— Feliz est mort, balbutia Genuefa.

— L'autre se nomme Lazaro, souffla l'oidor.

— Nous ferons de Lazaro un capitaine, dit le bon duc

Genuefa joignit ses pauvres mains ridees.

— Il se souvenait de nous! murmura-t-elle en extase.

Puis, comme le chapelain :

— Je puis mourir! oh! je puis mourir!...

— Voici Manquera, le majordome, annonça tout bas Pedro.

— Que je sache seulement où il serre les doublons qu'il m'a volés! grommela le duc.

Et tout haut :

— Serviteur intègre! modèle des administrateurs probes et à la fois éclairés, Manquera, ta fidélité sera récompensée.

— Monseigneur... commença le majordome.

— Ta main; c'est pour moi un bonheur que d'y poser la mienne.

— La famille Nunez, dit l'oidor, une nichée de loups. La vieille a nom Catalina... elle est la nourrice de votre fille.

— N'aurons-nous jamais fini avec les nourrices? gronda le Medina-Celi.

Et, sans transition, avec la rondeur affable des gens de bonne maison :

— Approchez, les Nunez, approchez, mes amis, ne craignez rien; j'ai été on ne peut plus satisfait des soins que vous avez donnés au palais de mes pères... Catalina, ma bonne, nous avons pris de l'âge. Hé! hé! la dernière fois que nous nous sommes vus, vos cheveux étaient noirs... Comment va, vieux Pascual? Nous sommes encore verts, n'est-ce pas vrai?

Les Nunez avaient mis un genou en terre.

— Et les fils? demanda le Medina en se tournant à demi vers Pedro Gil.

— Miguel... Alonzo... que le diable emporte l'autre! son nom ne me revient pas.

— Tu étais un enfant, Miguel... Alonzo, je t'ai vu haut comme cela... et le troisième... la peste soit de ma mémoire! enfin tu es Nunez aussi, cela suffit... j'aime mieux votre nom, sur ma foi! que celui de bien des gentilshommes...

— Savien, ancien écuyer du dernier duc, dit l'oidor.

— Est-ce que je ne me trompe pas! s'écria aussitôt le Medina; mon vaillant Savien, l'écuyer de mon bien-aimé père et seigneur!... Viens çà, de par Dieu, bon homme, que je t'embrasse sur les deux joues!

Savien avançait, chancelant comme un homme ivre.

Le bon duc lui donna une double accolade.

— Ah! ah! reprit-il, te souviens-tu que tu m'apprenais à monter à cheval?

— Votre Grâce daigne se rappeler?...

— Morbleu! cette chute, Savien... là-bas... dans ce fond, sur les rochers... Je faillis me briser le crâne, ni plus, ni moins...

— Jamais avec moi, monseigneur! protesta le vieillard vivement. Vous étiez écuyer de naissance... Une chute? vous?... A douze ans, vous domptâtes l'étalon genet de Medina-Sidonia, votre cousin... Vous, une chute!...

— Mère de Dieu! s'écria le duc en riant, ne vas-tu pas te vanter d'avoir plus de memoire que moi, Savien? La cicatrice est encore là, sous mes cheveux... je montai l'étalon

rouan... celui qui cassa l'épaule du maréchal ferrant quand on lui mit le feu sous le sabot pour la première fois.

Savien passa sa main sur son front.

— Celui qui cassa l'épaule?... balbutia-t-il, du maréchal ferrant?

— Vous glissez, monseigneur, murmura Pedro Gil à l'oreille du duc; brisez là!

— Tu es vieux, mon ami Savien, dit le Medina; tu te souviendrais mieux des aventures de mon honoré père.

— J'espère, murmura le vieillard, que monseigneur n'est pas irrité contre moi?...

— Parce que tu as oublié l'étalon rouan? allons donc!... Nous recauserons de tout cela, Savien...

— Carlotta, la femme de charge, dit Pedro Gil, continuant de présenter au duc les gens de sa maison.

— A la bonne heure! fit joyeusement le duc, en voici une qui a pris de l'embonpoint!... Me contrediras-tu aussi, toi, Carlotta, si j'avance qu'autrefois on prenait ta taille entre les dix doigts?

— Oh! certes non, répondit la duègne, rouge de plaisir; monseigneur était un jeune homme vif et de gai caractère.

— As-tu une fille, Carlotta? Nous la marierons.

— Elle a distingué... dois-je avouer cela à monseigneur? Osorio, ce grand jeune homme, l'écuyer de madame.

— Elle choisit bien, par les cinq plaies! Cet Osorio me conviendrait, si j'étais duchesse.

Il éleva la voix brusquement.

— Lequel d'entre vous, demanda-t-il, est Osorio, l'écuyer de ma femme?

— C'est moi, seigneur, s'il plaît à Votre Grâce.

— Cela me plaît, mon garçon... Vive Dieu! vous voilà beau cavalier... J'ai mémoire d'un Osorio, mais vous n'étiez qu'un enfant quand je partis...

— Son père était gouverneur de votre château de Muchamiel, dit l'oidor.

— L'Osorio dont Votre Grâce daigne parler... commença l'écuyer.

— Saint Jacques! s'écria le bon duc; j'y suis! je cherchais à qui tu ressemblais... Je passai une semaine, en l'an 1628, au château de Muchamiel, dont ton père tenait le gouvernement...

— Précisément, seigneur c'était mon père.

— Et il le tenait bien, Dieu vivant!... je sais que la duchesse est contente de toi, l'ami : j'aurai soin de ta fortune.

Puis, tout bas, à Pedro Gil :

— Je ne me suis tant ennuyé de ma vie!... A un autre, souffleur!... et tâchons d'en finir!

Pedro Gil ne demandait pas mieux. Il enfila un chapelet de noms, accolant à chacun une épithète caractéristique ou une courte apposition. Le bon duc, brodant aussitôt ce thème avec une merveilleuse adresse, acheva sans encombre sa distribution de compliments et de souvenirs. Tout le monde eut sa part, tout le monde fut content. L'enthousiasme était général.

On n'entendait que ces mots haletants et accentués par l'émotion :

— Quel maître nous avons! quel bon maître!

— Ouf! dit le duc, quand il eut comblé, pour couronner l'œuvre, le cuisinier en chef, dont il prétendit avoir reconnu les ragoûts, la veille au soir, après quinze ans de jeûne; voilà une assommante histoire!... A votre tour, oidor!... voyons si vous savez amener une larme à votre œil.

— Seigneur Pedro Gil! reprit-il à haute voix et d'un ton véritablement solennel; le roi notre maître vous a jugé digne d'occuper une place importante dans la magistrature, mais, lorsque j'ai quitté Séville, vous étiez, vous aussi, au nombre de mes serviteurs.

— Je ne l'ai pas oublié, monseigneur, et je m'en honore, répondit l'auditeur qui se tenait sur la réserve.

L'assemblée n'était pas pour lui. Tout le monde restait froid.

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

---

## LE DÉPART POUR LES COURSES D'EPSOM

Nous donnons dans notre bulletin le résultat sommaire des courses qui ont eu lieu, le 27 du mois dernier, sur le fameux champ de courses d'Epsom. A cette occasion, notre correspondant à Londres nous adresse un charmant dessin qui rend à ravir la tumultueuse animation dont se remplissent les rues de la grande métropole au moment du départ pour le turf.

Les calèches, les cabs, les omnibus, les breaks, les *four-in-hand*, les chars à bancs, les cavaliers se pressent, se heurtent, s'accrochent, se dépassent. On crie, on rit, on s'interpelle. Des gamins se glissent sous les roues des voitures, entre les jambes des chevaux, hurlant le programme du grand jour.

A l'exception des étrangers, on ne compterait pas dix personnes, peut-être, sur le champ de courses, qui ne fussent pas engagées dans un pari quelconque. La populace imite la gentry. On parie des shillings au lieu de banknotes, voilà toute la différence. Des gens très au courant des questions du sport anglais prétendent que le déplacement monétaire qui se fait tous les ans au grand derby peut être estimé à trois cents millions environ. D'autres poussent leur évaluation jusqu'à un demi-milliard.

Le goût des courses se répand notablement en France. Fasse le ciel que nous ne tombions jamais dans une aussi ridicule frénésie!

H VERNOY.

## COURRIER DU PALAIS

Le drame de Mérinchal. — Un transport de justice sur les lieux du crime — Un terrible juge des *grands jours* d'Auvergne. — De l'intérêt des procès en raison du carré des distances. — Une *récréation* des prisonnières de Cadillac. — Ici on ne parle jamais. — Remercîment académique par la femme du récipiendaire. — Les malédictions des plaideurs.

La Creuse est un département qui a toujours une couleur des plus sombres et un des numéros les plus forts dans la statistique coloriée de la France criminelle.

Et voilà qu'on juge en ce moment à Aubusson un forfait mystérieux, étrange et terrible, qui n'est pas de nature à descendre le chiffre ou à éclaircir la nuance de la culpabilité de ce département.

Cela s'appelle déjà le drame de Mérinchal.

Il y a deux ans, paraît-il d'après l'acte d'accusation, un jeune insensé du nom de Gory, mort aujourd'hui, aurait commis un attentat sur une jeune fille de douze ans, Françoise Laporte. Le crime accompli et la victime immolée, le fou serait allé tout raconter à sa mère, chez laquelle il vivait et qui prenait soin de lui, Mme Gory, une vigoureuse nature malgré ses soixante-dix ans, et qui n'avait pas toujours fait tourner au bien son énergie passionnée. Quoi qu'il en soit, le cadavre de Françoise Laporte aurait été trouvé plus tard dans le calvaire de Mérinchal.

Les assassins en auraient haché la face et *dépecé* quelques membres pour empêcher de reconnaître la victime, disent les uns, ou plutôt, disent les autres, pour exciter l'appétit des troupeaux de porcs qui vont paître dans cette lande, dite la *Balatière*, à travers les bois de chênes et châtaigneraies de ces tristes solitudes.

La voix publique, qui se trompe si souvent, accusait la dame Gory d'avoir voulu d'abord cacher un forfait odieux dont son fils ne pouvait être responsable, mais qui n'en eût pas moins assombri la renommée malheureuse de la famille. C'est dans ce but qu'elle aurait exécuté ou fait exécuter ces mutilations sur le corps de Françoise Laporte, qu'elle l'aurait ainsi exposé à la voracité excitée des animaux dont nous parlions tout à l'heure, et que, pour plus de sécurité et afin d'éviter les révélations auxquelles le fou aurait pu se livrer sans en comprendre l'importance, elle se serait débarrassée de son fils au moyen du poison.

Telle est l'accusation grossie et amplifiée par toutes les inventions que l'oisiveté imagine et que la crédulité accepte au milieu des oisivetés et des commérages d'une petite ville.

Comme il arrive presque toujours dans ces sortes d'affaires, les esprits s'échauffent et une exagération réciproque les jette dans deux camps opposés dans deux partis extrêmes.

La justice, qui doit garder le calme à travers ces excitations, s'enquiert, observe, interroge.

Elle a fait mieux : elle a voulu s'inspirer des lieux qui furent témoins du crime. Elle a voulu y *adapter*, pour ainsi dire, les renseignements et y contrôler les témoignages.

Les magistrats ont eu à parcourir plus de dix lieues pour se rendre à Mérinchal à travers ces landes rocheuses et ces montagnes pelées qui accidentent le sol de la Creuse. Ce cortége de la justice, cheminant gravement dans ces mornes solitudes, avait quelque chose d'imposant qui inspirait à la fois la curiosité, la terreur et le respect.

Espérons qu'une si louable sollicitude portera son fruit et découvrira la vérité.

Pourtant combien nous sommes loin de ces manifestations de la justice qu'on appelait les *grands jours!* Ces montagnes s'en souviennent-elles encore? Quand chaque prêtre du haut de la chaire avait glacé les âmes et ordonné les révélations en lançant des *monitoires*, la justice, après cette mise en scène, apparaissait dans sa terrifiante majesté. La Cour s'installait en grand appareil dans la ville principale; mais des magistrats poussaient isolément des explorations dans les montagnes, faisaient ouvrir les châteaux et saisir les coupables, si grands seigneurs qu'ils fussent.

L'abbé Fléchier, qui, en qualité de précepteur des enfants de M. de Caumartin, accompagna à Clermont un détachement du parlement de Paris, nous a laissé des témoignages de la terreur qu'inspiraient ces ministres redoutés de la justice ambulante. Il cite en particulier un conseiller du nom de M. Nau, *dont on faisait peur aux petits enfants.*

C'était, à la vérité, un bien rude et bien singulier juge que celui-là.

« C'était lui qui chantait avec le plus d'emphase les chansons bachiques, qui dansait la bourrée avec plus d'impétuosité et qui portait le plus haut l'autorité de la justice. »

Pour un rien, il vous menaçait de la question. Il faisait tourner la cervelle des malheureux qu'il interrogeait, et un jour il s'avisa de mettre en prison un lieutenant criminel et un intendant de province. Bref, s'il faut en croire l'auteur des *Oraisons funèbres, il ne parlait doucement qu'à son maître à danser.*

Un joli type, et quel héros de roman cela ferait!

Je veux vous parler d'un autre crime qui n'a certes ni les mystères ni la sauvage physionomie du drame de Mérinchal, mais qui m'intéresse parce que je connais le site où il se passe. Les localités, les distances surtout ont plus d'influence qu'on ne croit sur l'intérêt qu'une action doit produire.

Un Français qui se fait écraser à la gare des Batignolles nous touche beaucoup plus que vingt Américains qui sautent en l'air par l'explosion d'un steamer de New-York.

Mon criminel s'appelle Sourrisceau, un tonnelier, et il s'est permis d'assassiner et de dévaliser un jeune ouvrier beaucoup trop digne de son nom. Il s'appelle Étourneau. Donc cet Étourneau eut l'imprudence de partir à la nuit de Bordeaux avec Sourrisceau, qui l'emmena par le chemin de fer sous prétexte de lui faire trouver de l'ouvrage. Par aventure Étourneau avait oublié sa montre; mais il n'avait pas oublié son argent. Sourrisceau, qui voulait faire coup double, conseilla à l'ouvrier de retourner sur ses pas pour prendre la montre. Cette insistance seule aurait dû ouvrir les yeux d'Étourneau et l'engager à rester chez lui, au lieu de s'embarquer avec ce mentor de cabaret qu'il voyait pour la première fois.

Les deux compagnons descendirent à la station de Cerons et gagnèrent à pied la petite ville de Cadillac, qu'ils traversèrent; c'est dans les environs et au milieu d'une nuit obscure qu'en plein champ, Sourrisceau, qui est une sorte de géant, se jeta sur Étourneau et le frappa par derrière de deux violents coups à la tête qui le renversèrent.

Malgré cette agression, le jeune ouvrier parvint à se dérober aux étreintes de l'assassin et à prendre la fuite en criant au secours! au meurtre! Il se sauva à toutes jambes vers une lumière qu'il apperçut dans un moulin.

Le géant a été condamné à douze ans de travaux forcés.

Ce qui m'a entraîné à mentionner ce crime, c'est qu'il a été commis près de Cadillac, et que j'ai visité à Cadillac, dans l'ancien château des ducs d'Épernon, une prison de femmes qui m'a causé une des impressions les plus pénibles de ma vie.

Vers la fin d'octobre, à l'heure du crépuscule, il me fut donné de voir ce qu'on appelle la *récréation des prisonnières.*

Le directeur m'avait placé à une fenêtre presque invisible donnant sur une vaste cour coupée par une allée d'ormes maigres qui la partage. Il n'y a rien de vivant dans cette cour qu'une horloge qui ouvre son œil de Cyclope au milieu du palais et marque les heures sombres de ce sinistre séjour.

Quand cette horloge sonna six heures, une porte s'ouvrit dans un coin, et par cette porte se glissèrent dans la cour et une à une des femmes muettes marchant au pas et se suivant. Le costume gris de recluse ajoutait à l'illusion, et il nous sembla assister à une promenade de fantômes. Peu à peu la cour se peupla, les rangs s'épaissirent et bientôt une animation silencieuse eut gagné tous les coins. Supposez une procession n'ayant qu'une seule file qui déroule avec symétrie des sinuosités de serpent et suit une tête unique qui bientôt se perd elle-même dans les anneaux mouvants qu'elle est chargée de conduire. Le sol disparaît sous ce fourmillement régulier et monotone. Ces lignes multiples passent invariablement dans toutes les ornières de la captivité. Il est impossible à ces malheureuses de rester plus étrangères l'une à l'autre; en se promenant ensemble, chacune ne voit que le derrière de la tête de la prisonnière qui la précède. Ainsi on a trouvé le moyen de faire exécuter par quatre cents femmes à la fois une promenade cellulaire. Au milieu de la foule elles se meuvent solitaires sans être isolées. Cette *récréation*, nous allions dire ce supplice, dure trente minutes.

Quand l'horloge, qui seule a la parole dans ce silence universel, vient à le rompre par un son lugubre, quand l'aiguille marque six heures et demie au cadran, aussitôt, au coup de l'horloge, un mouvement se fait dans les rangs. L'immense reptile s'arrête un moment. Puis la même porte, qui s'est ouverte pour laisser sortir la procession, s'ouvre de nouveau pour la laisser rentrer. Et par cette issue obscure le chapelet de fantômes se débite grain à grain. Les ombres s'engouffrent et disparaissent comme si elles s'évanouissaient tout à coup dans la muraille. Peu à peu les plis du ruban se dévident et se raréfient. Le serpent réduit ses anneaux à mesure qu'il s'insinue sous les voûtes de la prison. Bientôt il ne reste plus qu'une seule rangée, à peine quelques femmes, qui se dérobent jusqu'à la dernière, sur les talons de laquelle se referme la porte.

Et tout est dit. La cour, remplie tout à l'heure, est déserte maintenant. Mais, vide ou pleine, c'est toujours le même silence. Un silence de mort que les prisonnières animent quelquefois, mais ne troublent jamais.

Que dites-vous de cette *récréation?* Probablement que vous en auriez le cauchemar, si nous finissions par là.

Heureusement toutes les femmes ne sont pas condamnées au silence comme à Cadillac. Nous en connaissons une contre laquelle un mari compte obtenir une séparation sous le prétexte qu'elle aurait trop parlé. Encore si elle n'avait fait que parler, mais elle a écrit aussi.

Il est vrai qu'elle a écrit spirituellement, et, pour ma part, je serais disposé à lui pardonner bien des choses pour une lettre de remercîment que le mari cote à grief et dans laquelle il veut voir une injure grave.

Ce mari venait donc d'être nommé membre d'une académie de province. Aussitôt la dame d'écrire aux académiciens pour les remercier et les féliciter à la fois.

Cette épître drolatique se terminait ainsi : « Je vous remercie, messieurs, d'avoir bien voulu admettre M. X... Votre choix m'a causé la plus agréable des surprises, car il tend à me persuader sans doute que je n'ai pas un imbécile pour mari. »

De la prose à la poésie des plaideurs il n'y a que la distance de la rime, et la raison ne défend pas de la franchir.

De tout temps les plaideurs malheureux ont maudit leurs juges. La sagesse des nations leur accorde vingt-quatre heures pour cela. Et il semble, en effet, que vingt-quatre heures bien employées devraient suffire à satisfaire les plus exigeants.

Eh bien, non; certains plaideurs trouvent que c'est trop court : il leur faut plus de temps et plus d'espace pour exhaler leur colère. Les plus féroces invoquent le roi Cambyse, le plus étrange des tapissiers des palais de justice de l'antiquité. Nous l'appelons tapissier parce que, sans prendre un brevet d'invention, cet adroit monarque avait trouvé un moyen fort économique d'entretenir le materiel de ses tribunaux. On sait qu'il se servait de la peau de ses propres juges pour recouvrir leurs fauteuils.

M. Ph. E. Poirson n'irait pas jusque-là : il a eu l'ingé

nieuse idée de prendre sa fureur toute faite dans les livres saints. Il maudit avec les imprécations de la Bible et fait du roi David le gérant responsable de sa colère. On sait que ce virtuose couronné jouait aussi bien de la fronde que de la harpe. Notre poëte lui a emprunté sa fronde. Et sous ce titre : *Quelques psaumes traduits en vers français*, M. Ph. E. Poirson a colligé toutes les malédictions du grand roi à l'adresse des juges d'Israël. Il faut convenir que David ne les frappait pas de main morte. Il les traitait souvent comme son géant Goliath. Notre poëte a mis en vers la magnifique prose du psalmiste. Il frappe comme un sourd ; écoutez-le :

Oui, toute iniquité s'expie,
Et Dieu sait déjouer des complots impudents;
brise entre ses mains l'hypocrite et l'impie
Et des bons brise les dents.

Ceci est rendu avec une grande fidélité ; mais M. Poirson n'y regarde pas de si près. Et quand le texte lui paraît trop vague, il le précise, il le spécialise pour apostropher directement ses juges. Ainsi, quand la Bible se contente de dire : « Ils me rendaient le mal pour le bien, » *retribuebant mihi mala pro bonis*, l'irascible plaideur prend directement et personnellement à partie l'un de ses ennemis. Sa traduction libre dit ceci :

Un autre encore en qui, simple et crédule,
Je supposais un dévoûment ancien,
Pour aider ceux dont il devient l'émule,
Prête à mon cœur la bassesse du sien.

UN SOUVENIR DU ROI ARTHUR, d'après le tableau de M. Langdale.

Le reste est à l'avenant, d'où nous devons conclure qu'il est un aussi bon poëte qu'il est un mauvais plaideur, et qu'on a beaucoup plus d'agrément à le lire qu'à le juger.

MAITRE GUÉRIN.

## UN SOUVENIR DU ROI ARTHUR

En présence de ce beau tableau de M. Langdale, l'imagination évoque l'ombre du roi Arthur, le grand souverain celtique. Là-bas, sur ces rochers dénudés, que les eaux frémissantes battent sans relâche depuis le commencement des siècles, vous apercevez ces amoncellements granitiques qu'avec un peu de bonne volonté on peut prendre pour les vestiges d'une ancienne forteresse. La tradition voit, à cette place, les ruines du fameux château de Tintagel qui abrita le berceau du roi Arthur et qui servit de résidence à ce prince, si souvent célébré dans les romans et les légendes bretonnes du moyen âge.

Comme nous ne voulons pas nous mettre à dos les antiquaires, nous acceptons, comme parole d'Évangile, les nombreuses considérations qu'ils présentent à l'appui de leur opinion, et nous nous inclinons devant cet antique souvenir.

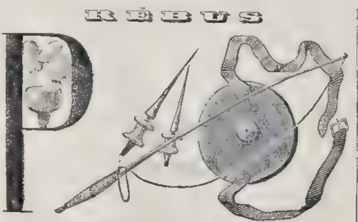
Ce devoir accompli, nous embrassons le paysage qui s'offre à nos regards, et nous restons frappés de son âpre et grandiose aspect.

Le rugueux et romantique promontoire de Tintagel se trouve à six milles de Camelford, sur la route de Plymouth à Boscastle. Tout ce que l'on sait d'un peu authentique, c'est que ce château fut habité, en 1245, par Richard, comte de Cornouailles, fils du roi Jean. Il devint ensuite la propriété de la couronne, et servit quelquefois de prison jusqu'au règne d'Élisabeth. Le gouvernement, trouvant que l'entretien de ce vieil édifice coûtait trop cher, le laissa tomber en ruines.

Une autre partie du château s'élevait, dit-on, dans l'île de Tintagel, séparée de la terre ferme par un abîme et s'avançant assez loin de la mer. Cet abîme était sans doute franchi par un pont-levis.

R. BRYON






*Explication du dernier Rebus*
La vieillesse a aussi ses plaisirs



PARIS — J. CLAYE IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.
EMILE AUCANTE

10 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes [illegible]

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| Six mois . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| Trois mois | 4 fr. 50 | » — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

# L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 631.
Mercredi 10 Avril 1867

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 1[illegible]




PALAIS DES TUILERIES. — LE NOUVEAU PAVILLON DE FLORE, [illegible]

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

La mi-carême. — Les gaietés tristes. — Les mortifications. — Les albums. — Le supplice de la question au XIXe siècle. — Hommes d'esprit et anges en bêtes. — La charité qui ne commence pas par soi-même. — Sainte Cunégonde. — Les conférences. — Les concerts. — La merveille automimique. — Hougo et Hugo. — L'Académie. — Les nonagénaires. — Prédicateurs et laïques. — Erratum.

Quel vilain Paris que le Paris de la mi-carême ! On dirait un éclat de rire sur la face d'un spectre. Les piétons s'écrasent, les voitures s'accrochent, les chevaux s'abattent, les buveurs s'enivrent. Les locataires des maisons du boulevard se mettent à leur fenêtre pour voir et entendre ce qui, pris en détail, ferait regretter de ne pas être aveugle et sourd. Les gamins poursuivent de leur cri des hommes habillés en femmes et des femmes habillées en hommes, qui finissent, bien entendu, par n'être plus ni hommes ni femmes. Les blanchisseuses lavent leur linge sale autre part qu'en famille. De mélancoliques pierrots, hissés sur des voitures d'empiriques, jettent à la foule ahurie, en guise de *confetti* et de sonnets, des annonces de *liquidation sérieuse* et d'huile de pétrole. Aux entre-sols des marchands de vin, les joueurs de trompe fusillent nos oreilles entre deux canons. Tout cela, dirait M. de la Palisse, est d'autant plus triste que ce n'est pas gai. Hogarth eût représenté la mi-carême sous les traits d'un fantôme mi-parti de paillasse et de pénitent, portant un masque sous sa cagoule, tenant à la main un battoir et chantant le *Dies iræ* sur l'air de la *Femme à barbe*.

Aussi bien, puisque nous voici sur le versant de la sainte quarantaine, parlons mortification. Décidément les Français ne veulent plus qu'on les appelle le peuple le plus spirituel de la terre. Ils se sont occupés dans ces derniers temps, — et je suis loin de les en blâmer, — d'abolir la contrainte par corps; et ils ne font pas de loi pour supprimer la contrainte par esprit, symbolisée dans cet instrument de supplice qu'on appelle l'*Album!* Vous dites que les conquêtes de 89 et l'adoucissement de nos mœurs ont fait disparaître la question. En êtes-vous bien sûrs? L'album, n'est-ce pas la question appliquée à l'intelligence? Jadis les juges, flanqués de quelques bourreaux, prenaient à part le patient, et lui tenaient à peu près ce langage : Vous êtes accusé d'avoir tué ou volé un certain nombre d'honnêtes gens; c'est très-mal, et vous avez manqué de délicatesse. Pour savoir au juste si vous êtes coupable et si vous possédez des complices, nous allons vous tenailler les jambes, vous chausser de bottines malsaines pour vos cors, ou introduire dans votre pharynx un volume d'eau capable de faire tourner trois moulins; quand votre estomac sera devenu un puits, la vérité en sortira.

Le procédé était un peu roide; mais on s'accoutume à tout, et l'on a vu un *questionné*, changé en *aquarium*, demander galment qu'on y ajoutât des poissons rouges.

Aujourd'hui une aimable et charmante maîtresse de maison, que nul n'aurait soupçonnée de férocité, saisit au collet un homme plus ou moins célèbre, et lui dit : Vous avez écrit des romans, des pièces de théâtre, de la prose ou des vers; vous avez brillé à la tribune ou sur les champs de bataille; c'est très-bien, mais ce n'est pas tout. Pour savoir au juste de quoi vous êtes capable, je vous donne, pour un quart d'heure, ce livre doré sur tranche et relié en maroquin. Vous allez, séance tenante, être encore plus spirituel qu'à l'ordinaire, écrire sur cette page blanche une pensée fine et profonde, un madrigal ingénieux, un quatrain qui renouvelle les beaux jours du marquis de Sainte-Aulaire. Tenez-vous bien et mettez-vous dans votre esprit des dimanches : je vous avertis qu'en sortant de vos mains ce livre d'or va passer sous les yeux et subir le contrôle des plus jolies femmes et des connaisseurs les plus raffinés de Paris. On sera d'autant plus exigeant que votre réputation est plus éclatante, ou d'autant plus vétilleux que votre célébrité est plus indécise, ne vous pressez pas; vous avez dix minutes; à la onzième, je dirai que votre imagination est bien paresseuse; à la douzième, on se demandera si, par hasard, votre talent ne vous viendrait pas de vos secrétaires !..

Sérieusement, l'exemple de Circé est-il donc si bon à suivre ? Quel plaisir peut trouver une femme bienveillante et intelligente à changer en bêtes des hommes d'esprit ? C'est le résultat presque infaillible de ce supplice de la question par l'*album*. Un amateur d'assonances à la Victor Hugo dirait qu'en pareil cas velin signifie venin. C'est étonnant ce que renferme de platitudes un cerveau bien doué, mais pris au dépourvu ! C'est inouï à quel point l'écrivain qui veut faire mieux que d'habitude réussit à faire mal ! On se guinde, on s'effare, on se torture, on se disloque; une gymnastique lamentable remplace l'aisance des attitudes et la liberté des mouvements : Apollon se fait Léotard, avec la certitude d'une chute, sans la ressource du filet. L'idée que l'on poursuit vous tourne le dos, vous rit au nez et s'enfuit vers les saules sans même désirer être vue; vous vous noyez dans un alambic : votre esprit se tend, s'apprête, s'empèse, s'amidonne; une sueur froide coule sur votre front; neuf minutes sont passées, la dixième sonne, et vous accouchez d'une bêtise.

Vous êtes belle, Éliante; chacun vante la régularité de votre visage, la noblesse de vos traits, l'harmonie de vos proportions, la douceur de votre regard. Que diriez-vous si l'on vous forçait de prendre une pose qui vous ferait paraître bossue, de faire une grimace qui allongerait votre nez, élargirait votre bouche, rapetisserait vos yeux? Vous vous fâcheriez, et vous auriez raison. Eh bien ! la beauté des écrivains célèbres, c'est leur talent, et l'album, c'est la grimace du talent.

Montesquieu, parlant de la littérature des Espagnols, a dit qu'ils ne possédaient qu'un beau livre; celui qui renfermait la satire de tous les autres. Dans les *albums*, il n'y a habituellement de tolérable que les protestations contre l'album. Dernièrement, le hasard a mis sous mes yeux un de ces orgues de barbarie littéraire. Il appartenait — car c'est là le contraste caractéristique, — à la femme la plus distinguée, la plus spirituelle, la meilleure et la plus gracieuse qui se puisse imaginer. Voici, au milieu d'un rassemblement de banalités prétentieuses revêtues d'illustres signatures, ce qui nous a semblé le mieux réussi :

« *Définition de l'album.* — ALBUM, *substantif masculin:* petit livre blanc, qu'une femme malicieuse s'amuse à faire couvrir de platitudes par des gens d'esprit. »

(*Dictionnaire de l'Académie*, Prochaine édition.)

EMILE AUGIER.

« Je ne connais qu'un défaut à la marquise de Listomère, mais il est considérable. — Elle a un album. »

PROSPER MÉRIMÉE.

Quant à ce pauvre riche Victor Cousin, son modeste tribut fait comprendre l'effet que dut produire sur lui la vue de l'appareil, du chevalet et des tenailles : « Charmé et confus d'une si aimable invitation. »

V. COUSIN.

~~~ Seconde mortification : les assemblées, sermons et œuvres de charité. Entendons-nous pourtant : j'interromprais immédiatement cette chronique, si je croyais manquer de respect à la charité proprement dite, à celle qui vient au secours de toutes les variétés de la souffrance et de la misère. Celle-là n'en fait pas assez quand elle n'en fait pas trop, et, dût-elle lever sur nous des impôts extraordinaires, dût-elle nous mettre à notre tour sur la paille, nous la bénirions jusque dans ses excès. Savez-vous que, dans certains quartiers de Paris et de la banlieue, il existe par centaines des familles entières qui couchent pêle-mêle sur la paille et auxquelles on ne peut donner que tous les quatre jours un bon de soupe ou de pain? Vous figurez-vous cette antithèse permanente, plus tranchée dans les grandes villes que partout ailleurs, de l'hôtel des Champs-Élysées et du taudis du Petit-Montrouge, de la calèche à huit ressorts et des pauvres jambes titubantes d'inanition ou de fièvre, du dîner à trois services et du trognon de chou disputé au ruisseau et à la borne? Ah! si nous avions sans cesse devant les yeux ce poignant spectacle, donner notre superflu ne nous semblerait pas assez; ou plutôt ce que nous regardons comme notre nécessaire nous paraîtrait encore du superflu!

C'est justement pour cela, c'est précisément parce que la bienfaisance publique et privée peut à peine verser une goutte d'eau dans ces abîmes sans fond, — que l'on reste abasourdi devant certaines bonnes œuvres dont il semble que le besoin ne se faisait pas généralement sentir. Ici je crois devoir aux bienséances de procéder par à peu près; mais j'affirme, pièces en main, que ma fiction diffère fort peu de la réalité. Se saigner aux quatre veines pour qu'il y ait un mendiant, un affamé, un malade, un vagabond ou un orphelin de moins, soit; mais voir des princes de l'Église, des prédicateurs à la mode et des femmes placées au premier rang de la société parisienne se mettre en frais de propagande, d'éloquence et de toilette, voir se déployer toutes les ingéniosités de la quête, toutes les coquetteries de la bourse de velours pour faire donner beaucoup d'argent à une *œuvre de charité* telle que celle-ci : « Exhumation d'un os de sainte Cunégonde, enfoui dans les sables de la Garonne, » — franchement, c'est faire tort aux pauvres, prêter à rire aux mauvais plaisants, causer aux gens du monde des surprises qui tournent au profit de l'esprit malin. Sainte Cunégonde elle-même, si on pouvait la ressusciter, conseillerait de laisser ses os où ils sont, pour habiller ceux qui ont froid et nourrir ceux qui ont faim.

~~~ Troisième mortification : les conférences d'Athénée; pas toutes heureusement : il y a M. Émile Deschanel, il y a M. J. J. Weiss, il y a M. Francisque Sarcey; mais, en vérité, si cela continue, on comptera bientôt plus de conférenciers que d'auditeurs. Lorsqu'on est obligé, par état, de se tenir au courant de ce qui s'écrit, on ne peut comprendre qu'il y ait tant de livres médiocres et tant d'orateurs inspirés. Qui donc osait parler de la décadence des lettres? Dans quel temps a-t-on vu un plus grand nombre d'hommes spéciaux ou universels prêts à discourir *de omni re scibili*, à parler sciences, industrie, art, histoire, critique, poésie, théâtre, économie sociale, philosophie, politique; que sais-je? Ils grefferaient au besoin de nouvelles branches sur l'arbre des connaissances humaines, pour s'y percher en équilibre et nous jeter des corbeilles de fruits ou des gerbes de fleurs. Voltaire appelait Cicéron un illustre bavard; nous nous garderons bien de donner ce titre aux créateurs d'un genre qui peut changer de fond en comble les situations respectives des diverses classes d'intelligences. Le jour où il n'y aura plus à Paris un seul individu qui ne fasse ou ne prépare sa petite conférence, il sera clair que les hommes tels que MM. Villemain, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve, Nisard, Émile Montégut, Prevost-Paradol, etc., etc., deviennent parfaitement inutiles. Tout le monde aura quelque chose à enseigner à quelqu'un, mais nul n'aura plus rien à apprendre de personne. Les armées où il n'y a que des officiers et point de soldats ne vont pas loin : les littératures où il n'y a plus que des parleurs et pas d'auditeurs ne vont pas haut.

~~~ Quatrième mortification : les concerts avec annexion de soirées dramatiques et *automimiques*. N'est-ce pas que c'est terrible, un *o* de trop dans un nom? Cette voyelle a le tort ou le malheur de ressembler à un zéro. En 1863, aux eaux d'Ems, on me fit voir un poëte allemand qui s'appelait *Hougo*. Dire qu'il eût posé avec succès pour les Antinoüs, ce serait le flatter; mais il flamboyait de couleur locale. Je ne m'attendais pas à le retrouver, dix-huit mois après, à la porte de la salle Herz, formulé dans une affiche qui doit réconcilier avec l'unité allemande MM. Gagne et Adolphe Bertron. — *La Merveille automimique* ou *l'Iliade finie*; M. Hougo, sans le secours du souffleur, jouant à lui tout seul et avec un seul costume de rhapsode antique, toute sa tragédie, composée de huit personnages : Corèbe, Énée, Sinon, Priam, côté des hommes; Hécube, Cassandre, Andromaque, Hélène, côté des femmes. Malgré le prestige du costume de rhapsode antique, j'avoue que j'ai eu peine à me figurer M. Hougo en belle Hélène.

Mais que voulez-vous? Ainsi que son affiche nous l'a dit et que Mme Aubray le prouve tous les soirs devant une salle comble, toutes les idées, comme tous les goûts, sont dans la nature, et l'idée, le goût, la nature du poëte automimique était de jouer la belle Hélène en grande tenue de rhapsode. Mettons dans un plateau de la balance internationale M. Hougo, auteur de l'*Iliade finie*, dans l'autre M. Hugo, auteur des *Burgraves*, — et consolons-nous d'être Français.

~~~ Nous voilà bien près des grandes journées de l'Académie; demain la séance de réception de M. Cuvillier-Fleury, avec M. Nisard pour *récipient* (le mot est adopté). Une prophétie n'est pas une indiscrétion, et je crois pouvoir annoncer, vingt-quatre heures d'avance, que le discours du récipiendaire aura un grand succès. Raconter la vie, prononcer, même avec de délicates réserves, l'éloge de M. Dupin, ce n'est pas une petite affaire; tant mieux ! Les hommes de talent ne redoutent pas la difficulté, mais la stérilité; l'obstacle les pique au jeu, le vide les décourage. L'esprit, qui est un roi à sa manière, perd ses droits là où il n'y a rien. Là où il y a trop, il retrouve mille ingénieux moyens d'éluder ce qui l'alarme, d'élaguer ce qui le gêne, d'assouplir ce qui le blesse, de laisser deviner ce qu'il ne veut pas dire, de nous contraindre à compléter sa pensée. Étant données la mémoire de l'illustre défunt, la position de M. Cuvillier-Fleury et les impressions du plus intelligent des auditoires, il doit en résulter un *trio* plus expressif, quoique moins bruyant, que les morceaux de *Don Carlos*.

Quinze jours après, nous dit-on, aura lieu la double élection, en remplacement de MM. de Barante et Cousin. Rien n'étant plus désobligeant que le *pesage* des titres académiques et des noms propres, nous nous bornerons à résumer l'opinion que nous avons toujours exprimée, ici comme ailleurs. L'Académie française, institution d'ancien régime, ne retrouvera complétement son aplomb et sa raison d'être dans la société moderne, que quand elle aura pour elle non pas un public, mais le public; et elle n'aura le public pour allié que quand elle se sera franchement décidée à nommer des écrivains et des poëtes.

Puisque nous sommes à l'Institut, n'en sortons qu'après avoir répété deux jolis mots d'immortels nonagénaires. M. le duc Pasquier, on le sait, a vécu jusques à quatre-vingt-dix-sept ans; il en avait quatre-vingt-seize quand il reçut une lettre de son collègue, M. Vitet, et je n'étonnerai personne en ajoutant que cette lettre était charmante; si charmante, que M. Pasquier s'écria en la serrant dans son portefeuille : « Je la garderai toute ma vie ! »

Récemment M. Viennet, qui n'avait encore que quatre-vingt-sept ans, eut le chagrin de devenir veuf; il pleura très-sincèrement sa femme, et après les premiers paroxysmes de sa douleur, il dit à ses amis intimes : « Hélas ! cela me prépare un joli avenir !... »

Mais je suis brouillé avec les *mots*, et je n'en répéterai plus; j'ignore par quelle incroyable distraction j'ai attribué, l'autre jour, à l'abbé B... le propos relatif au plus ou moins de succès de trois prédicateurs célèbres. Un spirituel laïque en réclame la propriété, et il ajoute que son irrévérence n'a porté malheur ni au père Minjard ni au père Félix. On se bat à la porte de Sainte-Clotilde pour entendre l'un, et, bien que les opinions soient partagées sur le fond même du sujet choisi par l'autre, tout le monde s'accorde à dire qu'il n'a jamais été plus goûté de son immense auditoire.

A. DE PONTMARTIN.

## BULLETIN

Le nouveau square de l'église de la Trinité est dès à présent livré au public, et l'on travaille activement à en compléter l'ornementation architecturale, en installant sur la balustrade en pierre qui l'entoure d'élégants candélabres en bronze. En même temps l'on met la dernière main aux fontaines à triple vasque qui occupent le fond du jardin et d'où les eaux tomberont gracieusement en cascade. La grille monumentale qui fermera l'entrée du square ne tardera pas, non plus à être mise en place.

A l'horizon, se dessine un nouveau fusil, dit fusil électrique, dont l'invention est due à M. Martin de Brettes, commandant dans le corps de l'artillerie de la garde.

L'inventeur en a donné une description dans la dernière

éunion de l'association scientifique de France. L'appareil lectrique de l'arme est logé dans la culasse, et consiste en ne petite pile qui, au moyen d'un ressort, est mise facilement en communication avec une cartouche speciale. Au ailieu de la charge de poudre qui supporte la balle ou le lomb, se trouve une tige métallique faisant saillie à la ase. Un simple mouvement du doigt suffit pour amener le ontact de la pile et de la cartouche.

Jusqu'à present, le fusil électrique de M. Martin de Brettes 'est considéré que comme arme de luxe et de chasse.

S'il est une découverte curieuse, c'est bien celle dont nous vons ces jours-ci entendu causer plusieurs personnes sé-ieuses. Voici de quoi il s'agit :

A l'aide d'un instrument ingénieux on etait déjà parvenu faire dessiner au pouls une image nette de ses divers battements. Ce n'etait là qu'un point de départ. Étendant ce ystéme, un savant professeur du college de France, M. Ma-ey, a eté amene, par une série d'expériences, à découvrir ue les battements du cœur varient, chez l'homme comme hez les animaux, de nature et de figuration en cas d'empoisonnement, suivant l'essence du poison.

Vous saisissez tout de suite les conséquences immenses de ette découverte. On soupçonne un crime; l'autopsie a lieu t l'on inocule à un animal (généralement c'est sur les grenouilles qu'on a opére jusqu'ici) les parcelles de la substance le l'estomac de la victime. Alors, à l'aide de l'instrument n question, les pulsations et convulsions de la grenouille se eproduisent dessinees avec des différences qui permettent le dire : A coup sûr, il y a ici de la strychnine, de l'arsenic, le la digitaline... C'est le crime signant en quelque sorte ui-même son propre acte d'accusation.

Voilà qui est merveilleux, si merveilleux que nous aimerions bien voir un peu avant de croire tout à fait.

On pousse activement, au palais des Tuileries, les travaux lu pavillon neuf destiné au Prince Impérial. Jusqu'à l'époque du complet achèvement de ces travaux, le jeune Prince, uoique sa maison militaire soit maintenant formée, continuera d'habiter les appartements du rez-de-chaussée qu'elle ccupe actuellement.

Le traité avec les religieuses de Rouen, pour le rachat de a tour de Jeanne Darc est signe. Soixante mille francs seront affectés à l'acquisition de ce monument historique.

Le gouvernement chinois vient d'autoriser les catholiques résidant dans l'empire du Milieu, à construire deux cathédrales, l'une à Nankin, l'autre à Hankoï.

On annonce la vente de la celèbre galerie de tableaux et l'objets d'art que possède, à Madrid, M. Salamanca. Cette vente, qui sera faite à Paris, à l'hôtel du riche banquier, se compose de trois cents toiles environ, parmi lesquelles on emarque des Murillo, des Velasquez, des Van Dyck, des Rubens, des Trougott, des Ruysdael, des Hobbema, des Teniers, des Terburg, etc.

Une exposition d'objets ayant appartenu à Marie-Antoinette aura lieu le 1er mai au Petit-Trianon, aux frais de l'Empereur et de l'Impératrice, qui enverront tout ce qu'ils possedent en ce genre.

M. le marquis d'Herford et M. Double, qui ont réuni l'un et l'autre de magnifiques collections d'objets du XVIIIe siècle, les feront transporter egalement à cette exposition.

Vingt médailles d'or, des grands prix de 5,000, 4,000, 3,000, 2,000 et 1,000 francs, ainsi que des medailles commémoratives, seront decernes dans le grand concours instrumental qui aura lieu à la fois entre les societés civiles et entre les corps de musique militaire de l'Europe. Ces prix et ceux qui seront affectes aux orpheons représentent une valeur de 50,000 francs.

Vers la fin de ce mois, la statue de l'impératrice Joséphine sera edifiée sur l'avenue de ce nom, pres l'arc de triomphe de l'Étoile.

La statue equestre et colossale en bronze dore de Guillaume Ier vient d'être dressee au palais de l'Exposition, dans la partie reservée à la Prusse.

Le roi est en grande tenue militaire, cuirassé, le casque en tête et l'epée haute.

Cette statue est l'œuvre du statuaire prussien, M. Gia-ce nne k

Un jeune gentleman, qui servit plusieurs années dans l'armée du Bengale, nous autorise à publier une page interessante de son album, laquelle represente le *palais* d'un rajah indien, puissant et redouté. On est un peu surpris sans doute de voir appliquer le mot palais à cette masure delabrée, mais c'est le terme dont se sert le rajah lui-même, dans son langage pompeux, pour désigner le repaire d'où il va exercer ses déprédations sur les populations environnantes. Au moyen âge, on trouvait des nids de pirates qui devaient avoir une physionomie aussi peu rassurante. Les bonnes traditions se conservent longtemps dans les Indes.

Th. de Langeac.

---

## LE PAVILLON DE FLORE

Le palais des Tuileries ne se composait primitivement que du pavillon central avec ses deux galeries laterales de Philibert Delorme, ainsi que de deux pavillons d'angle construits sur les plans de Bullant. Le mur de ville separait alors les Tuileries du Louvre.

Henri IV, qui habitait cette derniere residence, songeant à se menager un moyen de sortir de Paris sans peine, dans le cas où il aurait maille à partir avec le peuple turbulent de sa bonne ville, eut le premier l'idée de rejoindre les deux palais par une galerie.

Pour mettre ce projet à execution, il fallait d'abord prolonger les constructions des Tuileries du côté de la Seine Androuet du Cerceau fut chargé de ce travail; il dressa d'une part les plans du corps de logis qui se rattache à l'un des pavillons de Bullant, de l'autre les plans de la galerie du quai qui va rejoindre le pavillon Lesdiguières; enfin ceux du pavillon de Flore qui devait faire l'angle des deux constructions.

L'œuvre, commencée seulement par du Cerceau, fut continuée après lui par Dupeirac, puis par Metezeau. Enfin la mort de Henri IV vint interrompre les travaux, qui ne furent repris et acheves que sous Louis XIV.

Le pavillon de Flore est riche en souvenirs historiques. Depuis l'époque où Louis XVI quitta Versailles pour venir habiter les Tuileries, la série d'appartements du premier étage qui embrasse le pavillon de Flore est toujours restee affectée a la demeure du souverain.

C'est dans une des pièces de ce pavillon que fut prononcée la décheance de Louis XVI, dans la journée du 10 août.

En 1815, le vestibule du pavillon de Flore, témoin, dans la nuit du 19 mars, de la fuite de Louis XVIII accompagne du duc de Duras et du comte de Blacas, etait, le lendemain matin, traverse par Napoleon et son état-major.

A la mort de son frère, — le seul de nos souverains decéde aux Tuileries, — Charles X vint à son tour habiter le pavillon de Flore. Ce fut dans la chambre qui devait servir plus tard de bibliotheque et de cabinet à l'Empereur, que le successeur de Louis XVIII tint, le 25 juillet 1830, le conseil decisif où furent signees les fameuses ordonnances d'où la revolution est sortie.

On raconte que le vieux roi, au moment d'apposer sa signature sur les décrets qu'il avait devant lui, resta longtemps songeur, le front entre les mains. Enfin, relevant lentement la tête : « Plus j'y refléchis, dit-il, plus je suis convaincu qu'il est impossible de faire autrement. »

Louis-Philippe signait son abdication le 27 fevrier 1848 dans la pièce voisine.

On n'a pas oublie l'ancien pavillon de Flore. Le nouveau, dont nous publions le dessin, en diffère plus par l'ornementation que par la forme. Les bâtiments du bord de l'eau, qui font suite, sont ornes de fines sculptures reproduisant les motifs de la vieille galerie du Louvre. Une entrée monumentale donne accès dans la cour interieure du palais. Cette entree etait autrefois située au pied même du pavillon; elle a été reportee un peu plus loin dans la construction nouvelle.

La façade du pavillon de Flore qui regarde la Seine est surmontee d'un beau groupe, dû au ciseau de M. Carpeaux. On y voit une femme elevant une torche au-dessus de sa tête. A ses pieds sont deux figures entourées d'emblèmes allegoriques. C'est la France eclairant le monde et protégeant la Science et l'Agriculture.

La façade qui regarde le jardin est conçue dans le style ionique avec une frise richement sculptee, où se mêlent divers emblèmes relatifs au commerce, à la guerre, à la chasse et aux arts.

Henri Muller.

---

## LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

DEUXIÈME PARTIE

### LES MEDINA-CELI.

— Pedro Gil, continua cependant le bon duc, donnez-moi votre main... Devant tous ceux qui sont ici rassemblés, moi Hernan-Maria Perez de Guzman, marquis de Tarifa, duc de Medina-Celi, je vous fais reparation d'honneur!

Il y eut des murmures.

L'oidor était très-pâle.

D'autres que nous ont dû éditer cette observation, curieuse au premier chef : les acteurs eux-mêmes subissent l'impression d'une mise en scène bien faite.

— Je vous fais réparation d'honneur, répeta le bon duc d'une voix forte, en promenant son regard sur l'assemblee; Dieu m'est temoin que je n'accuse point la noble epouse que le ciel m'a donnée. Dona Eleonor de Tolède a agi selon sa conscience et dans la nature de ses pouvoirs; mais la femme est une créature faible et facile à tromper...

— Monseigneur! interrompirent à la fois Manquera le majordome et Osorio l'ecuyer.

Un coup d'œil du bon duc arrêta la parole sur leurs lèvres.

— Ai-je parlé? prononça-t-il lentement; m'a-t-on entendu? Quinze ans d'infortune ont-ils prescrit l'autorité que j'avais sur mes amis et sur mes serviteurs?

Toutes les têtes se courbèrent. Le bon duc poursuivit d'un accent paternel :

— C'est le malheur des temps, vous ne connaissez pas votre maître! Pouviez-vous voir son cœur à travers les murs épais d'une forteresse?... L'âme de Medina-Celi ne peut pas être captive. Mon corps languissait dans les fers, mon esprit était au milieu de vous... Enfants, ne jugez pas ce qui est au-dessus de votre portée... Tout ce que cet homme a fait, je l'ai voulu... Et pensez-vous que les remparts de Alcala de Guadaïra soient tombes à mon commandement par miracle, comme autrefois les murailles de Jéricho au son de la trompette sacree?... Cet homme a garde mon secret, cet homme a fait son devoir, cet homme, sauf la part qui revient à la misericorde divine, est mon libérateur et mon sauveur!

— Que grâces vous soient rendues, monseigneur, lui dit Pedro Gil d'une voix altérée.

La situation le gagnait, comme l'avait prédit le bon duc, il avait, ma foi! la larme à l'œil.

Le vieux Nunez s'avança le premier.

— Ce que mon maître veut, je le veux, dit-il; — réparation d'honneur au seigneur Pedro Gil!

Ce mot courut de bouche en bouche; en courant, il s'échauffa. Le sang andalous bout vite. Une minute après, on eût volontiers porte en triomphe le seigneur Pedro Gil, qui, par dévouement, s'était laissé accuser de concussions et autres vilenies pour travailler plus sûrement à la delivrance du bon duc.

— Celui-ci donna congé. Tout le monde se retira dans des sentimens de componction et d'admiration. Pedro Gil participait à l'enthousiasme qu'inspirait le Medina-Celi. On a vu de ces abnégations sombres et sublimes subissant tout, même la honte, pour arriver au but : Pedro Gil, pour employer cette forme eminemment espagnole, etait le martyr de son devouement.

Le bon duc se renversa sur l'ottomane et se reposa en un rire indolent et paresseux.

Pedro Gil le contemplait en silence. Sa tête travaillait. On voyait qu'une grande résolution était sur le point de naître en lui.

— Esteban, prononça-t-il avec une certaine hesitation, avez-vous cinq minutes à me donner?

— Pourquoi m'appelez-vous Esteban? demanda le duc, sans faire paraître aucune colère.

— J'ai tort, répondit Pedro Gil; c'était sans intention, je m'en excuse... Monseigneur peut-il m'accorder cinq minutes?

Le duc regarda le cadran de la pendule.

— Cinq minutes, juste, repondit-il; j'ai bien des choses à faire ce matin...

Pedro Gil se recueillit.

— J'ai mis douze ans, dit-il après un court silence, à devenir oidor second de l'audience de Seville... j'ai vendu mon âme au démon et j'ai risque ma vie... je ne suis pas riche, bien que j'aie vole effrontément... j'ai une fille, et chaque fois que j'entame une partie nouvelle, je sens que je joue ma fille... j'aime ma fille comme certaines gens aiment leur honneur ou leur conscience... ma fille est belle comme les anges blonds qui sourient dans les toiles de Murillo... elle a un nom d'archange : Gabrielle... Je vais, je viens, je travaille, je m'efforce, je sers dix maîtres à la fois, je me devoue, je trahis, tout cela c'est pour ma fille... Je vous le dis franchement, seigneur : je n'ai point encore eu de maître pareil à vous; or, si j'estimais mon maître, je lui serais fidele...

— Et tu veux essayer de moi, ami Pedro?

— A une condition, oui.

— Peste! des conditions!... Traitons-nous de puissance à puissance! un duc et un auditeur!

— Un auditeur qui a fait le duc, prononça Pedro Gil à voix basse.

— Et qui ne pourrait plus le defaire!

— Souhaitons, seigneur, que l'auditeur n'ait pas à l'essayer... je vais retourner toutes mes cartes devant vous : je sers le comte-duc, je sers Bernard de Zuniga, et je sers don Juan de Haro, ensemble parfois, parfois separement, je les sers au besoin les uns contre les autres... je n'ai pas foi en eux... Je crois deviner en vous un vaste esprit et l'audace qui fait les grandes destinees. Si vous voulez, j'abandonne tout le reste et je suis à vous.

— Ta condition?

— Que vous visiez haut, pour que la place que vous laisserez pour moi au-dessous de vous soit bonne.

— Qu'entends-tu par viser haut?

— Le duc est mort... bien mort.... Avant sa disgrâce, il etait l'ami du roi... Le roi est inconstant, un ami oublie depuis quinze ans sera fruit nouveau pour lui... Le comte-duc chancelle... Voulez-vous vous asseoir à la place du comte-duc?

Le bon duc sourit et caressa sa barbe d'un air content.

— J'avais peur que tu me proposasses un tour à la Bragance, dit-il negligemment : detrôner le Philippe, fonder une dynastie, avec les grands mots « viser haut... » Mais s'il ne s'agit que de jeter bas cet hypocrite ministre, c'est chose entendue. Manifestement, la cour est trop petite pour nous contenir tous deux. Tu viens trop tard : la poudre est inventee, ami Pedro

L'oidor s'inclina. Désormais son humilité n'etait plus feinte

— N'est-ce pas beaucoup deja, murmura-t-il, que mon pauvre esprit se soit rencontre avec la haute intelligence de Votre Grâce?

— Si fait, répliqua bonnement le Medina; si tu veux être un joyeux convive, je ne refuse pas de t'inviter au banquet. J'ai veille cette nuit, j'ai medite, j'ai rêve pour la première fois de ma vie... Merci Dieu! je crois que je suis poëte, tant j'ai eu de merveilleuses idees! Le hasard m'a conduit ici par la main, c'est que le hasard est un gai luron... Il veut rire, nous rirons tant qu'il lui plaira, j'en réponds!... Cette cour est une mascarade; j'y veux des gaillards qui sachent y mener le carnaval... N'est-ce pas pitie devoir ce Guzman noyer si tristement la monarchie?... C'était du moins dans un tonneau de malvoisie que Clarence voulait perdre plante... Va-t'en et fais ce qu'on t'a dit : Je veux Escaramujo, Mazapan et Maravedi... et pendant que je suis en train de monter ma maison, je nomme ta fille suivante première de dona Isabel de Perez Guzman, ma fille ..

1. Voir les numeros 583 à 630



LE BELLIER CUIRASSÉ AUTRICHIEN *EMPEREUR MAX*. [illegible] — V[illegible] 210.



HABITATION [illegible]



S. A. R. MADAME LA PRINCESSE DE GALLES ET LE PRINCE ALBERT-VICTOR, d'après une photographie de MM. Window et Bridge. — Voir page 231.

— Ma reconnaissance envers Votre Grâce ne peut m'empêcher de lui faire observer...

— Ton observation m'ennuie d'avance... Va, et fais dire en chemin à madame la duchesse que je désire l'entretenir sur-le-champ

Pedro salua et sortit. Quand il eut exécuté la commission de Sa Grâce, il reprit le chemin de sa maison. En route il se disait :

— Il faudra jouer à pair ou non pour savoir si je serai avec cet audacieux drôle contre mes anciens patrons ou avec mes anciens patrons contre cet audacieux drôle!

V

Trasdoblo chez le roi.

Ce Pedro Gil était bien parfaitement un Espagnol de ce temps-là, laissant passer à chaque instant le bout d'oreille du maraud sous sa perruque magistrale, et n'ayant même plus assez de vaillance pour soutenir le mensonge de son emphase castillane. Un coquin français serait plus gai, un coquin anglais plus lugubre; mais je ne sais point de nation réputée productive en ce genre qui pût fournir un coquin plus coquin

Il allait nageant dans ces eaux troublées jusqu'à n'être plus qu'une fange; il se baignait à plaisir dans un océan d'intrigues plus ou moins honteuses. Peut-être voyait-il clair à se diriger dans le labyrinthe de ses propres fourberies; peut-être jetait-il ses plombs un peu au hasard.

Pour ces pêches en eau trouble, l'art, c'est l'activité; donnez le plus de coups de filet possible, et vous aurez résolu le problème.

Quand, pour employer ses propres expressions, Pedro Gil avait retourné ses cartes devant le bon duc, il en avait volontairement filé quelques-unes. Pedro Gil ne servait pas

seulement le comte-duc, Bernard de Zuniga et le comte de Palomas, il servait aussi le Carpentier d'Aumet, agent prétendu ou véritable de la France; il servait encore Abraham Coppen, envoyé secret de la Hollande, le juif Dagosta, émissaire du Bragance, et milord Dawes, comme se faisait appeler en Espagne le bon Nicholas Dawes, espion entretenu par ce chevaleresque Buckingham.

Probablement Pedro Gil ne s'en tenait pas là. Il était homme à servir l'Europe entière, outre le roi don Philippe, qu'il servait fidèlement aussi, nous le savons bien, en qualité d'oidor second de l'audience andalouse.

C'était un effréné serviteur.

Qui trop embrasse mal étreint, dit le proverbe. Mais le proverbe dit aussi qu'il ne faut point mettre tous ses œufs dans le même panier. Le proverbe est comme la loi anglaise, qui chante le pour et le contre avec une gravité imperturbable. Pedro Gil avait des œufs dans tous les paniers, il courait cent lièvres à la fois. Il travaillait, cet oidor, plus qu'une demi-douzaine de forçats aux presides !

Il était ambitieux vaguement; ce sont les ambitions les plus dangereuses. Son but était en quelque sorte élastique : il convoitait le moins et le plus. Il était cupide; il n'avait absolument rien qui pût le retenir : aucun principe, aucune pitié.

Nous avons vu que sa rancune contre Medina Celi, sa rancune de valet congédié, l'avait porté tout froidement au guet-apens. Cela s'était fait en lui sans effort ni secousse. S'il avait eu jadis une conscience, c'était du plus loin qu'il pût se souvenir.

La vengeance ici, du reste, avait servi un de ses plans. Il n'eût pas tenté l'aventure pour se venger seulement. La vengeance est une passion : à proprement parler, Pedro Gil n'avait point de passions.

Il n'avait même pas de vices. Son malfaisant labeur avait lieu sans excuse ni prétexte. Il était cet ouvrier fatal qui pullule aux heures de la décadence comme les sauterelles d'Égypte. Son travail était celui de l'insecte nuisible.

L'amour n'avait point armé son bras ivre. Il défiait l'amour et se riait des femmes. Il était sobre, économe, la vie de famille l'attirait.

Il aimait sa fille. C'était la seule fibre humaine qui fût en lui; c'était aussi le seul côté par où l'excès pût entrer dans sa nature. Pour son intérêt, il était froidement impitoyable ; par sa fille et pour sa fille, il aurait pu devenir cruel.

Pedro Gil possédait du reste à un fort haut degré cette bonne opinion de soi-même, qui est le fond du caractère espagnol. Il ne s'effrayait point de la brouille qui se mettait parfois dans l'écheveau de ses intrigues. Il prétendait tricher sans cesse impunément à ce jeu de colin-maillard dont l'extravagant tourbillon entraîna alors la cour de Philippe IV.

Dix heures du matin sonnaient à l'horloge Saint-Ildefonse comme il traversait la place de Jerusalem, en sortant de la maison de Pilate. Il allait d'un air préoccupé. Sa tête travaillait, se disant :

— Pourquoi non? L'autre est dans la terre. C'est déjà bien que ma Gabrielle soit fille d'honneur de Medina-Celi.. on aura beau faire, ce sera toujours le premier nom de l'Espagne !.. Celui-ci a plus d'énergie dans son petit doigt que les autres en toute leur personne. Il me devra davantage, puisqu'il sera parti de plus bas... Si l'oidor Pedro Gil allait être nommé un beau matin président de l'audience de Séville !

Il se frotta les mains en spéculateur qui vient de trouver un filon d'or dans sa tête.

— Serviteur au seigneur Pedro Gil ! dit une voix près de lui.

Notre ami maître Galfaros, entrepreneur des Delicias du Sepulcre, marchait à ses côtés, chapeau bas.

— Quelles nouvelles? demanda l'oidor.

— Mon rapport de cette nuit est déjà chez votre seigneurie, répondit Galfaros; mais, depuis cette nuit, il s'est passé quelques petites choses... Ce peuple de Séville est de méchante humeur... Il y a plus de cinq cents majos, à l'heure qu'il est, sur la place du palais...

— Bah! fit Pedro, que les gardiens fassent seulement claquer leurs fouets...

— Si votre seigneurie savait ce dont il s'agit... Avec les Espagnols, voyez-vous, et surtout avec nous autres, bonnes gens de l'Andalousie, il n'est pas prudent de passer certaines bornes... Par les plaies saintes ! nous ne sommes pas en Turquie pour avoir des esclaves... Et encore les Turcs infidèles, que Dieu maudisse, ne se font pas porter en chaise par des jeunes filles.

— Et qui donc se fait porter en chaise par des jeunes filles, maître Galfaros?

— Le comte-duc, seigneur Pedro Gil.

— Qui a vu cela?

— M'est-il permis de parler franchement

— Sans doute, quand je vous interroge.

— Alors je le dirai pour le bien de l'État... c'est moi qui ai vu, seigneur.

Pedro Gil haussa les épaules. Maître Galfaros, piqué au vif, dit avec vivacité :

— Si votre seigneurie ne me croit pas, qu'elle interroge...

Il s'interrompit et baissa les yeux.

— Que j'interroge qui? demanda l'oidor avec impatience.

Le maître des Delicias se mordait les lèvres, affectant un grand regret de son imprudence.

— Seigneur oidor... commença-t-il d'un air embarrassé.

— Parle, Galfaros, ou prends garde à toi ! s'écria Pedro Gil.

PAUL FÉVAL

*(La suite au prochain numéro.)*

## LE BÉLIER CUIRASSÉ AUTRICHIEN

### *EMPEREUR MAX.*

Au bélier cuirassé français *le Taureau*, dont nous avons donné la vue précédemment (nº 583), le lecteur trouvera sans doute intéressant de comparer le bélier *l'Empereur-Max*, qui fait partie de la flotte cuirassée autrichienne.

Ce bâtiment, construit à Trieste, a sa solide charpente recouverte de plaques de fer de près de cinq pouces d'épaisseur. Sa longueur est d'environ deux cent soixante pieds. L'arrière s'allonge en forme de cône et l'avant est armé d'un long et pesant éperon. Au-dessus de cet éperon, protégées par une épaisse cloison, sont deux bouches à feu qui tirent droit devant elles.

Le pont de combat, blindé sur toute sa largeur, porte seize pièces de 48 à canon lisse et douze pièces de 24 à canon rayé; tandis que le pont de manœuvre en a pour sa défense trois encore de la seconde espèce; soit trente et une pièces en tout.

La rayure des canons est très-légère, bien que trois fois plus large que celle des canons Armstrong. Pour charger ce genre de pièces, on amène horizontalement la culasse de façon à permettre l'ouverture d'une pièce à charnières par où la charge est introduite; puis la culasse est repoussée et assujettie au moyen d'une poignée à laquelle on fait faire un demi-tour.

L'équipage de *l'Empereur-Max* est de quatre cents hommes, dont cent font la manœuvre. Ce bâtiment tire vingt-quatre pieds d'eau à l'arrière et dix-huit seulement à l'avant; il vire de bord très-vivement et peut filer jusqu'à quatorze nœuds à l'heure. La puissance de la machine est de 650 chevaux. Le gouvernail et l'hélice sont complètement sous l'eau de façon qu'ils se trouvent très-protégés.

L'escadre autrichienne possède deux bâtiments construits sur ce modèle.

FRANCIS RICHARD

## CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Une légende sur Charlemagne. — Moyen magique de prolonger la vie durant dix siècles au delà de son terme normal. — Charlemagne et le nécromant. — Le crabe de M. Émile Blanchard. — Les animaux à [illegible]

Voici encore une fois une légende du moyen âge dont, à la rigueur, l'idée fondamentale peut prendre place parmi les doctrines contemporaines que professe l'Académie des sciences

A en croire une de ces traditions apocryphes, qui n'en ont pas moins passé, durant des siècles, pour des vérités de bon aloi et que racontent encore aujourd'hui l'Allemagne et les Pays-Bas sur Charlemagne, l'illustre empereur, se sentant vieillir, aurait consulté un nécromant des plus en renom, pour savoir si l'alchimie ne possédait pas un moyen, sinon d'arrêter en chemin la vieillesse, du moins de prolonger l'existence humaine au delà de sa durée normale.

— Rien n'est plus facile à ma science et à mon pouvoir, répondit le nécromant. Je m'engage à faire vivre encore durant dix siècles Votre Majesté, pourvu qu'elle consente à s'astreindre à suivre exactement et sans jamais y contrevenir les prescriptions que je lui imposerai.

— Peux-tu, ô grand nécromant, étendre ce bienfait à d'autres qu'à moi ?

— Aux mêmes conditions, tous ceux que vous me désignerez, jouiront de la même faculté.

Charlemagne ne put réprimer sa joie.

— Béni soit Dieu ! s'écria-t-il, bénie soit ta science, savant entre tous les savants, puisque me voici désormais en possession certaine de posséder dix siècles d'existence pour affermir mon vaste empire sur ses bases encore un peu faibles, pour donner à mes jeunes lois la consécration du temps et de l'habitude, pour voir disparaître les générations contemporaines de mes adversaires et n'avoir plus affaire peu à peu qu'à des peuples nés dans la soumission à mon pouvoir.

Le nécromant sourit.

— J'ai bien peur, fit-il, que les conditions auxquelles Votre Majesté se verra forcée de s'astreindre pour vivre dix siècles ne déconcertent un peu les grandes idées qu'elle se forme de cette existence. La science, si ingénieuse et si puissante qu'elle soit, ne peut égaler la toute-puissance de Dieu. Elle ne crée pas, et par conséquent elle ne saurait arriver à son but que par des accommodements et aux prix de concessions et d'indemnités à peu près égales aux merveilles qu'elle enfante. Enfin, quoi qu'il en soit, Votre Majesté peut tenter l'épreuve de mes ressources, et si les seules conditions auxquelles je puis prolonger sa vie au delà de tout terme humain ne lui conviennent pas, elle sera libre d'y renoncer.

— Quelles qu'elles soient, je les accepte avec enthousiasme ! s'écria l'empereur, quand même il me faudrait, comme l'empereur Éson, me laisser couper en morceaux et bouillir ainsi que chair à pâte en une chaudière !

Et aussitôt il fit appeler près de lui ses fils, sa fille Emma, le savant Éginhard, son gendre, ses douze pairs, et son neveu Roland. Il leur annonça la grande et miraculeuse nouvelle, qui fut accueillie par des acclamations unanimes, à l'exception de Roland qui demanda :

— Cette longue vie est-elle assurée contre les hasards de la guerre et contre les blessures qu'on y donne et qu'on y reçoit ?

— Non, répondit le nécromant.

— A la bonne heure, reprit le preux, car je n'en aurais point voulu à ce prix; il n'y eût plus eu ni valeur ni los à combattre.

La princesse Emma, de son côté, interrogea en rougissant et en baissant les yeux le nécromant, pour en savoir si les dix siècles d'existence promis n'altéreraient point sa jeunesse et sa beauté.

La réponse du nécromant fut qu'elle resterait jeune et belle.

La femme d'Éginhard regarda son mari avec un sourire d'amour, et dit :

— J'accepte !

— Sire et messeigneurs, dit le nécromant, il vous faut commencer par boire chacun plein ce hanap du philtre que voici et qui vous plongera dans un profond sommeil, durant lequel je pourrai opérer le charme et les incantations, et vous placer dans les conditions qui vous procureront la quasi immortalité que je vous promets; car j'espère dépasser mes engagements et vous faire vivre bien au delà de dix siècles.

Charlemagne donna joyeusement l'exemple, vida le premier jusqu'à la dernière goutte le hanap qu'il passa à ses fils, Pepin, roi d'Italie, et Louis, roi d'Aquitaine; il fut imité aussitôt par ses autres enfants et par ses pairs, qui tous comme lui tombèrent aussitôt en léthargie.

A leur réveil, ils se trouvèrent dans un palais de glace qui leur parut de diamants et que supportaient des colonnes magnifiquement ciselées, sur les facettes desquelles se jouaient les reflets d'une lumière splendide. Au-dessus du dôme transparent ils virent, en levant les yeux, s'agiter les flots de la mer, au milieu desquels nageaient des baleines, des requins, et toutes sortes de poissons gros et menus.

Ils voulurent se lever pour admirer de plus près ce spectacle merveilleux, mais à leur grande surprise ils sentirent leurs membres alourdis se mouvoir avec une lenteur inaccoutumée, et quand l'empereur prit la parole pour demander au nécromant la cause du manque d'énergie qu'il subissait lui-même dans toute sa personne, celui-ci lui répondit :

— Sire, Dieu a donné aux animaux qui vivent dans l'eau un sang d'une espèce particulière. Ce sang ne remue pas leur cœur avec l'activité qui fait palpiter le cœur de l'homme. Or, le cœur de l'homme, comme le cœur des animaux, a été créé par Dieu de façon à ne supporter qu'un nombre de battements qu'il ne saurait dépasser pour prolonger l'existence au delà de son terme normal, il ne s'agit donc que de ralentir et d'épargner les battements du cœur. Voyez, les êtres qui hantent la mer et dont le cœur ne se meut que lentement atteignent à une longue durée de vie. Levez les yeux ! Voici une baleine qui compte trois mille ans d'existence; ce requin est vieux de cinq mille ans, et les plus jeunes de ces crabes qui marchent autour du palais datent de plus d'un siècle. Pour vous donner une existence longue comme la leur, il m'a fallu non-seulement vous placer dans les conditions où ils se trouvent, mais encore, par certaines opérations de haute alchimie, transmuer en eau une partie de votre sang afin de ralentir les battements de votre cœur. Posez la main sur votre poitrine, et vous constaterez que ce cœur ne bat plus qu'une pulsation par deux minutes.

— Cela est vrai, dit l'empereur. Mais je ne sens plus comme naguère les pensées se presser dans mon cerveau et y engendrer de grands projets. Il me faut des efforts suprêmes pour rassembler les idées que j'exprime en ce moment; enfin les mots ne s'échappent que lentement de mes lèvres qui ne les articulent qu'avec peine.

— La prolongation de votre existence, sire, est à ce seul prix.

— Je n'en veux plus ! interrompit Charlemagne. Plutôt quelques semaines de mon existence habituelle que des siècles et des siècles de cette vie inanimée que tu me fais subir ! Qu'importe d'être, si l'on ne peut agir ?

— C'est bien là l'expression de la volonté de Votre Majesté ?

— Assurément. Hâte-toi de m'obéir et de me rendre à ma vie ordinaire, ne dût-elle plus avoir qu'une heure de durée.

— Rien n'est plus facile que de vous obéir, dit le nécromant, qui fit le signe de la croix.

Aussitôt l'empereur, ses enfants et ses pairs se retrouvèrent dans la salle où ils avaient bu naguère le philtre qui les avait endormis.

Quand ils levèrent les yeux sur le nécromant, ils le virent transformé en un bel ange vêtu d'une longue tunique blanche, et au-dessus de la tête duquel se balançaient deux ailes brillantes comme le soleil.

— Grand empereur, dit l'envoyé céleste, Dieu m'a ordonné de descendre du Paradis sur la terre, pour vous enseigner, par les moyens auxquels j'ai eu recours, que l'homme doit bénir les bienfaits divins, en jouir, et ne point se livrer à des désirs insensés. Jéhovah l'a fait le roi de la création au prix d'une existence courte, mais qui mène au ciel et à l'éternité celui qui marche dans les voies du Seigneur. N'est-ce point là un apanage glorieux et immense dont il doit se contenter ? Ne murmurez donc plus contre la mort, ne rêvez donc plus une existence qui dépasse les bornes qui lui sont prescrites !

En achevant ces paroles il disparut, et Charlemagne, ses enfants et ses pairs se prosternèrent et prièrent en se frappant la poitrine avec force *meâ culpâ* en signe de repentir.

Voilà le conte dont M. Émile Blanchard est venu affirmer en quelque sorte l'idée fondamentale devant l'Académie des sciences.

Il a présenté à ce corps savant un crustacé gigantesque, qui est probablement le plus grand crabe actuellement connu

« Cette circonstance, a-t-il dit, m'engage à présenter

quelques remarques au sujet de l'accroissement chez les animaux à sang froid.

« Les animaux à sang chaud, c'est-à-dire les mammifères et les oiseaux, cessent de grandir dès qu'ils parviennent à l'état adulte. Les insectes dont la vie est très-courte sont dans le même cas. La plupart des animaux appartenant aux autres groupes en diffèrent sous ce rapport. Les reptiles, les poissons, les crustacés, les mollusques, devenus parfaitement adultes, continuent à grandir. Ils grandissent alors, à la vérité, avec une extrême lenteur, mais les individus placés dans de bonnes conditions, trouvant autour d'eux une nourriture abondante, peuvent acquérir des proportions surprenantes s'ils parviennent à un âge fort avancé.

« On sait que des écrits d'une date ancienne citent des exemples de la taille énorme atteinte par divers poissons que nous nous sommes habitués à ne voir jamais qu'avec des proportions médiocres. On a parlé de brochets, de lottes, d'esturgeons, ayant des dimensions extraordinaires. En faisant la part de l'exagération, comme il convient peut-être de le faire au sujet de plusieurs assertions, il demeure certain qu'au temps où la pêche était peu active sur certaines rivières on prenait parfois de vieux poissons remarquables par une taille fort supérieure à celle des individus ordinaires.

« Parmi les crustacés, il existe plusieurs exemples d'un accroissement exceptionnel acquis par quelques individus.

« On trouve sur les côtes des États-Unis une espèce de homard (*Homarus americanus*) très-voisine de l'espèce de nos côtes. Depuis de longues années, deux individus du homard d'Amérique sont exposés dans les galeries du Muséum, où ils attirent l'attention des visiteurs par leur dimension prodigieuse. Pendant longtemps, trompés par la taille gigantesque de ces deux individus, nous avons pu croire que le homard d'Amérique avait d'ordinaire un volume bien plus considérable que notre homard commun. Il n'en est rien. A une époque ancienne, les animaux des côtes des États-Unis n'étaient guère pourchassés par les hommes. Quelques-uns pouvaient vieillir et grossir presque indéfiniment. Aujourd'hui, dans les mêmes parages, les homards ne semblent pas dépasser la taille de leurs congénères d'Europe.

« Une belle langouste, le *Palinurus ornatus*, habite les rivages de l'île Maurice et de l'île de la Réunion. Naguère on en a pêché de superbes individus, comme on en voit aussi deux ou trois individus au Muséum d'histoire naturelle. Nous recevons assez souvent des exemplaires de cette même langouste; tous, aujourd'hui, sont relativement fort petits. Les habitants des deux îles Mascareignes ne les laissent plus vieillir.

« Peut-être en sera-t-il de même pour le crustacé que vient d'acquérir le Muséum. L'espèce a été découverte au Japon, sur la côte orientale de Nippon, entre les 34[e] et 35[e] degrés de latitude nord, par le célèbre voyageur de Siebold. Elle a été décrite en 1850 par de Haan (*Fauna japonica*, Crust., p. 100, tab. XXV), sous le nom de *Macrocheira Kæmpferi*. Ce crabe appartient à un type, celui des *Inachus* ou *araignées de mer*, qui n'est représenté d'ailleurs que par de fort petites espèces. Plusieurs exemplaires du grand crustacé du Japon ont été apportés en Europe, tous d'une taille fort considérable. Cependant, le plus grand de ces exemplaires, croyons-nous, avait été conservé par M. de Siebold. C'est cet exemplaire qui vient d'être cédé au Muséum d'histoire naturelle. Suivant toute apparence, c'est un individu fort âgé, de sorte qu'il est très-possible que maintenant nous ayons peu l'occasion d'en voir d'une aussi belle dimension. Chacune des pattes antérieures de ce crabe mesure 1[m],20. Les deux pattes étant parfaitement étendues, l'animal, dont le corps est fort gros, offre une envergure de plus de 2[m],60. Il a été affirmé qu'on en avait vu des individus mesurant 11 pieds de l'extrémité d'une patte à l'extrémité de l'autre patte, mais aucun individu de cette taille n'a été apporté en Europe.

« Le même phénomène d'accroissement excessif a été également observé chez des mollusques pêchés dans des localités inexplorées. Un des exemples les plus remarquables a été fourni il y a trois à quatre ans par M. Nordmann, l'ancien correspondant de l'Académie. Ce zoologiste signalait dans un Mémoire spécial l'existence de moules comestibles ayant acquis des proportions incroyables. Sans la comparaison attentive des caractères spécifiques, et surtout sans la possession d'individus de tous les âges et de toutes les dimensions pris sur le même fond, on se serait imaginé avoir sous les yeux des moules d'une espèce particulière. Ces moules avaient été recueillies sur la côte de l'île d'Edgecombe, près Sitcha (Amérique russe). Dans cette localité inexplorée, des moules vieillissaient à l'abri des atteintes des hommes et parvenaient à une dimension que l'on ne supposait pas appartenir jamais à notre monde comestible, *Mutilus edulis*.

« Parmi les mollusques, on pourrait citer encore un assez grand nombre de faits du même genre. Il y a des huîtres de différentes espèces qui ont présenté un accroissement exceptionnel. Elles avaient été prises toujours aussi sur des rivages peu fréquentés.

« Nous n'avons pas d'idée précise sur la durée possible de la vie chez les poissons, les crustacés, les mollusques. Les moyens de la déterminer nous manquent à peu près absolument. Nous avons tout lieu de croire cependant que l'existence de ces animaux peut se prolonger extrêmement. Ce qui l'indique, c'est précisément leur faculté de croître toujours en vieillissant, loin de manifester l'affaiblissement qui se produit toujours avec l'âge chez les mammifères et les oiseaux.

« Parmi les fossiles de divers groupes du règne animal, on a rencontré des espèces actuellement vivantes ayant une taille notablement supérieure à celle de ces dernières. Dans beaucoup de cas, peut-être, faudrait-il attribuer cette supériorité à la vieillesse extrême à laquelle parvenaient certains animaux avant l'apparition de l'homme sur la terre. »

En résumé, les idées développées par M. Blanchard ne se trouvent-elles point en germes dans la légende que je vous ai contée en commençant, dont parle le premier Turpin dans son *Gesta Caroli Magni*, qu'ont recueillie un grand nombre de chroniqueurs du moyen âge, et qu'enfin les frères Grimm reproduisent dans leur curieux ouvrage sur les traditions allemandes.

Il est vrai d'ajouter qu'Aristote parle déjà des animaux à sang froid dans son *Animalium Historia*, et que les moines du moyen âge, qui, sans doute, sont les auteurs de nombreuses légendes sur Charlemagne, étudiaient dans leurs couvents les livres du philosophe macédonien, qu'ils traduisirent les premiers en langue franque.

S. HENRY BERTHOUD

## LA PRINCESSE DE GALLES

On sait qu'à la suite d'une couche laborieuse, les jours de la princesse de Galles ont été récemment en danger. Le bruit a couru qu'un dépôt de lait à la jambe rendrait peut-être une amputation indispensable. Une vive inquiétude s'est répandue dans tous les rangs de la population anglaise, car la jeune et gracieuse princesse a su se concilier l'affection unanime de la grande nation qui l'a adoptée. Son père, le roi de Danemark, en proie à une extrême anxiété, confia la régence à son fils, et quitta Copenhague pour aller à Londres, s'asseoir au chevet de l'auguste malade.

Toutes les appréhensions sont heureusement dissipées aujourd'hui, et la princesse de Galles est entrée en convalescence. A cette occasion, notre correspondant de Londres nous adresse un magnifique portrait gravé d'après une photographie de MM. Window et Bridge. Nous publions ce portrait avec d'autant plus d'empressement qu'il forme un sujet tout à fait d'actualité et, en même temps, une page artistique pleine d'élégance et de charme.

La princesse Alexandra-Caroline-Marie-Charlotte-Louise-Julie de Danemark est née le 1[er] décembre 1844. Le 10 mars 1863, elle épousa l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre, Albert-Édouard, prince de Galles, né le 9 novembre 1841.

Voici quels sont les titres que porte aujourd'hui le fils aîné de la reine d'Angleterre : Prince de Galles, duc de Saxe, prince de Saxe-Cobourg et Gotha, grand steward d'Écosse, duc de Cornwall et Rothsay, comte de Chester, comte de Carrick et de Dublin, baron de Renfrew, lord des Iles et général dans l'armée du Royaume-Uni.

Le joli baby que la princesse de Galles tient sur ses genoux est son premier-né. Il s'appelle le prince Albert-Victor, et, si Dieu le permet, il doit s'asseoir un jour sur le trône de Guillaume le Conquérant.

X. DACHÈRES.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

## EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Nos deux danseurs et le musicien revêtirent leurs habits de guerre. Pendant ce temps, Moynet, Kalino et moi, nous nous armions de notre côté.

Nous fûmes prêts en même temps qu'eux.

— *Païdiome !* dis-je en russe.

Cela voulait dire : « Partons ! »

Les chasseurs nous regardèrent avec étonnement.

— Expliquez-leur, dis-je à Kalino, que nous partons avec eux et que nous voulons être de l'expédition.

Kalino leur traduisit mes paroles et le signe affirmatif que Moynet fit de la tête.

Bageniok, qui était le sergent-major et qui avait d'habitude le commandement de l'expédition, devint sérieux.

— Est-ce bien vrai, demanda-t-il à Kalino, ce que disent le général français et son aide de camp ?

Rien ne leur eût pu ôter de l'idée que j'étais un général français et que Moynet était mon aide de camp.

— C'est parfaitement vrai, répondit Kalino.

— Alors, continua Bageniok, il faut que les deux Français sachent quelles sont nos habitudes. Libre à eux, du reste, de ne pas s'y conformer, puisqu'ils ne sont pas de la compagnie.

— Les habitudes ? demandai-je. Voyons cela.

— Jamais deux chasseurs n'attaquent un Tchetchen : un homme vaut un homme. On se bat donc homme contre homme. Si l'on appelle au secours, alors seulement deux hommes peuvent se mettre contre un; mais on n'appelle jamais au secours. Si un chasseur est attaqué par deux, trois, quatre montagnards, autant de chasseurs viennent à son secours qu'il y a de montagnards; pas un de plus, pas un de moins. Si l'on peut tuer de loin, tant mieux; on a une carabine, c'est pour s'en servir. Maintenant, comment les Français comptent-ils faire ?

Kalino nous transmit la demande.

— Comme vous faites vous-mêmes, pas autrement.

— Vous embusquerez-vous tous les trois ensemble ? ou vous placerez-vous comme nous et avec nous ?

— Je désirerais, répondit Kalino, et je crois que c'est le désir de mes compagnons, que chacun de nous pût être près d'un de vous.

— Soit. Je me charge du général; Ignacief se chargera de l'aide de camp; vous qui êtes Russe, vous ferez comme vous l'entendrez.

Kalino voulait absolument être où il y avait le plus de danger. Combattre un Tcherkesse et le tuer — en amateur, — c'était pour lui la croix de Saint-Georges, c'est-à-dire la plus belle des croix russes.

Minuit sonna. Nous étions prêts; on partit.

D'abord, la nuit semblait sombre à ne pas voir à quatre pas devant soi; mais, au bout de cent pas, nos yeux étaient déjà familiarisés avec l'obscurité. Pas un homme, pas une femme n'était dehors; des chiens seulement se levaient de temps en temps sur le seuil des portes ou traversaient la rue. Mais, sans doute, leur instinct leur disait qu'ils avaient affaire à des amis : aucun d'eux n'aboya.

Nous sortîmes de la ville, et nous nous trouvâmes sur la rive droite de la rivière Kara-Sou. Arrivés là, le bruit des cailloux qu'elle roulait avec son eau absorba le bruit de nos pas.

Nous voyions devant nous la montagne comme une masse noire.

La nuit était superbe; le ciel, tout brodé de diamants. Jamais le beau vers de Corneille

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,

n'avait eu de plus exacte application.

Nous avions fait un quart de lieue, à peu près, quand Bageniok fit signe de s'arrêter.

Il est impossible d'être obéi avec plus de précision qu'il ne le fut.

Il se coucha, se mit l'oreille contre terre et écouta.

Puis, se relevant :

— Ce sont des Tatars de la plaine, dit-il.

— Comment peut-il savoir cela ? demandai-je à Kalino, qui me traduisit sa phrase.

Kalino reproduisit mon interrogation.

— Leurs chevaux marchent l'amble, dit Bageniok; au milieu de leurs rochers, les chevaux des montagnes sont bien forcés de marcher le pas ordinaire.

En effet, cinq ou six minutes après, nous vîmes passer dans l'obscurité une petite troupe de cavaliers composée de sept ou huit personnes.

Elle ne nous vit pas, Bageniok nous ayant recommandé de nous cacher derrière la saillie formée par la rive droite de l'Yarak-Sou.

Je demandai le motif de cet excès de précaution.

Souvent les montagnards ont des espions parmi les gens de la plaine. Un des hommes que nous venions de voir passer pouvait être un espion, se séparer de la petite troupe et donner avis aux Tatars.

Nous attendîmes donc qu'ils fussent tout à fait éloignés pour nous remettre en route.

Au bout d'une demi-heure de marche, nous vîmes un bâtiment qui blanchissait à notre gauche.

C'était la forteresse russe de Knezarnaïa, c'est-à-dire le point le plus avancé de toute la ligne.

La pente des montagnes vient mourir au pied de ses murailles. Nous entendions sur ces murailles la voix de la sentinelle qui criait : *Slouchi* (écoute) !

Nous aussi, nous écoutâmes. Mais cette voix, reproduite par une seconde sentinelle pour se perdre encore, puis par une troisième pour s'éteindre tout à fait, n'eut pas un quatrième écho, et s'évanouit dans l'air comme le cri d'un esprit de la nuit.

Nous continuâmes de marcher dix minutes encore, à peu près. Puis, presque à pied sec, nous passâmes l'Yarak-Sou, et suivîmes, à travers des buissons épineux, la pente de la montagne, jusqu'à une seconde rivière aussi desséchée que la première : nous la franchîmes sans difficulté et nous nous engageâmes dans une espèce de chemin frayé par les pâtres, lequel nous conduisit, cette fois, près d'une troisième rivière, plus large et évidemment plus profonde que les deux autres.

C'était l'Axaï, un des affluents du Terek.

L'autre, que nous venions de traverser presque à sa source, était l'Yaman-Sou.

Avant que je me fusse rendu compte à moi-même de la façon dont nous allions traverser la rivière, Bageniok m'avait fait signe de monter sur ses épaules.

La même invitation était faite à mes deux compagnons par Ignacief et Michaëlouk.

Nous nous fîmes prier juste ce qu'il fallait pour ne pas être indiscrets, et nous enfourchâmes nos montures.

Les chasseurs avaient de l'eau jusqu'au-dessus du genou.

Ils nous déposèrent sur l'autre rive.

Puis, en silence, Bageniok reprit sa route en descendant le cours de la rivière, cette fois, et en suivant la rive gauche de l'Axaï.

Je ne devinais pas bien le but de la manœuvre. Mais je me taisais, comprenant la nécessité du silence et me réservant de demander une explication plus tard.

A mesure que nous descendions, l'Axaï devenait plus large, et sans doute aussi plus profond.

Un de nos hommes échangea un signe avec Bageniok et s'arrêta.

Cent pas plus loin, un second s'arrêta à son tour.

Cent pas plus loin, un troisième.

Je compris que l'on se plaçait à l'affût.

Pendant tout son cours dans la montagne, la rivière était guéable. Or, en revenant de leurs expéditions nocturnes, les Tchetchens ne s'amusaient pas à la remonter. Ils se jetaient, avec leurs chevaux, où ils se trouvaient. Voilà pourquoi, de

1. Voir les numéros 558 à 630.

cent pas en cent pas, les chasseurs se plaçaient le long de la rivière.

Tous s'arrêtèrent, les uns apres les autres. Bageniok, qui marchait en tête, s'arrêta naturellement le dernier.

Je m'arrêtai avec lui.

Il se coucha à terre, et me fit signe d'en faire autant. Comme il ne parlait pas français, que je ne parlais pas russe, nous ne pouvions nous entendre que par signes.

Je fis comme il faisait, m'abritant, ainsi que lui, sous un buisson.

On entendait, pareilles à des lamentations d'enfant, les cris des chacals qui rôdaient dans la montagne.

Ces cris et le bruit de l'eau de l'Axaï etaient les seuls qui troublassent le silence de la nuit. On était trop loin de Kasafiourte pour entendre la vibration de l'horloge, et de Knezarnaïa pour entendre la voix des factionnaires.

Tous les bruits que nous entendions, à ce point de la montagne où nous etions, etaient des bruits ennemis, qu'ils vinssent des hommes ou des animaux

Je ne sais ce qui se passait dans l'esprit de mes compagnons. mais ce qui me frappait, c'etait le peu de temps qu'il faut pour amener dans la vie les plus etranges contrastes.

ALEXANDRE DUMAS.

*(La suite au prochain numéro.)*

UNE

## MAISON MAURESQUE

A ALGER

A mesure que les années s'écoulent, Alger, la vieille cité des deys, le repaire redoutable des corsaires barbaresques, tend à perdre sa physionomie pittoresque. Comme à Paris, on y perce des boulevards rectilignes, bordés de maisons en pierres de taille. Les boutiques sont ornees de devantures de glaces et sont éclairées au gaz, ni plus ni moins que si elles étaient situées à deux pas de la porte Saint-Denis. Le promeneur trouve des kiosques à journaux, des restaurants à quarante sous et des cafes chantants où des demoiselles échappées du *Vert galant* braillent la *Femme à barbe* devant un parterre de buveurs de choppes.

C'est la loi du progrès, parait-il. Toutes les originalités sont condamnees à se fondre dans une physionomie uniforme, désesperante à force de regularité, et que l'on retrouve sans cesse, que l'on voyage au nord, au midi, à l'est ou bien à l'occident. Dans peu, un chemin de fer vous ménera à Bagdad, et la première personne que vous trouverez à la gare, ce sera un garçon en habit noir qui vous offrira un bol de vermicelle.

Il n'y a plus de vieilles villes Les masures cèdent la place à des palais. Des squares remplis d'ombrages s'improvisent du jour au lendemain. Les rues tortueuses se redressent; les ruelles etroites s'élargissent; les montées escarpees s'aplanissent. Hâtons-nous donc de jeter un dernier regard d'adieu à maintes constructions bizarres, intéressantes, gracieuses ou imposantes, que le vent du destin renversera bientôt dans la poussière.

C'est à ce titre que nous publions, d'après un croquis de notre correspondant à Alger, la vue intérieure d'une maison mauresque qui se trouve dans la rue des Arderames. Dans cette cour, dont les arcades sont supportées par de sveltes colonnes, on saisit tout le caractère de l'existence des familles mauresques, il y a un siècle. Aujourd'hui une femme mauresque qui se respecte songe à commander ses chapeaux rue Vivienne

R. BRYON



ALGER. - VUE INTERIEURE D'UNE MAISON MAURESQUE, d'après un croquis communiqué.

# ECHECS

SOLUTION DU PROBLEME Nº 44.

*(Pour la Notation, voir le Nº 575 de l'Univers illustré.)*

| BLANCS. | NOIRS |
|---|---|
| 1 D. 5ᵉR éch. | 1 R. pr. D |
| 2 P. 8ᵉD fait FD | 2 R. joue |
| 3 F. case 5ᵉFD | 3 R. joue |
| 4 F. 3ᵉFD éch. m. | 4 . . . . . . |

Solutions justes : MM. Aimé Gautier, à Bercy; J. Planche; Fabrice, à Sèvres; Auguste Orgňon, à Marseille; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; A. Gouyer et E. Dame; Marius Vareille, à Cette; Mérieux, à Lyon; Gérard Saturnin, à Saint-Germain; Lembron; Jos. Sivering, à Luxembourg; A. Roux; Chavanne, café Grangier, à Saint-Chamond; Mᵐᵉ Savy, à la Rochelle; Léopold Susini, à Toulouse; Rosenthal; Alfred Gautier, à Bercy; Emile Fraú, à Lyon; Aune Frédéric, à Alger; Faysse, père, à Beauvoisin; les deux amis, à Montfavet-lez-Avignon; Émile Mirlin, à Marseille; D. Mercier, à Argelliers; H. Godeck, à Monaco.

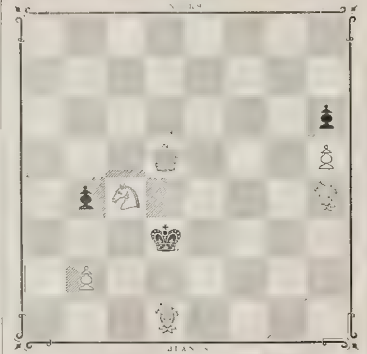
*Nous répondrons par la voie du journal, dans le courant de ce mois, à tous nos honorables correspondants*

C. P

PROBLEME Nº 48.

COMPOSÉ PAR M. ABEL SÉJOURNANT, DE LANGRES

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

*(Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine)*

Un nouveau et remarquable roman de George Sand, *le Dernier Amour*, vient de paraître chez Michel Lévy frères et à la Librairie Nouvelle. Ce beau livre, que nous appelons un roman faute d'un autre nom qui lui assigne son vrai rang littéraire, est une des plus brillantes manifestations de cet incomparable talent, qu'une incessante production non-seulement n'épuise pas, mais au contraire épure de plus en plus. George Sand, qui se plait aux grandes luttes de l'esprit, et qui opposait naguère *Mˡˡᵉ La Quintinie* à *l'Histoire de Sibylle*, semble avoir voulu, dans *le Dernier Amour* faire la contre-partie de *l'Affaire Clemenceau*. Personne ne lira sans un profond intérêt ces pages émouvantes et convaincues dans lesquelles l'illustre écrivain s'élève à une hauteur de philosophie sereine où il n'avait peut-être encore jamais atteint.

Sous le titre de *la Laine, Etude sur le régime des manufactures*, les mêmes éditeurs mettent en vente un nouveau volume de M. Louis Reybaud, membre de l'Institut. On sait quel intérêt l'auteur répand sur les sujets qu'il traite; il n'a jamais été mieux inspiré que dans celui-ci. C'est bien la vie des manufactures dans ce qu'elle a de sérieux et d'instructif; mais c'est en même temps le tableau animé des mœurs, des habitudes des populations de l'atelier, non-seulement en France, mais en Angleterre, en Allemagne et en Belgique. Les anecdotes, les détails curieux ne manquent pas. C'est une lecture à la fois saine et attachante aussi remarquable par la forme que par le fond.

EMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

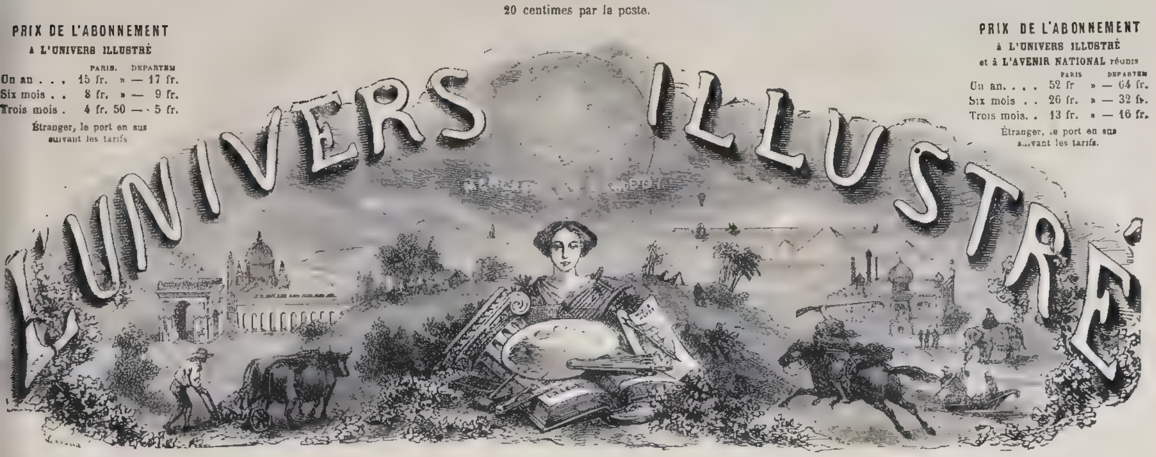
| | PARIS. | DEPARTEM |
|---|---|---|
| Un an . . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| Six mois . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| Trois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS | DEPARTEM |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr | » — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
assage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 632.
Samedi 13 Avril 1867.

Vente au numero et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bi
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Théâtre de l'Opéra-Comique : *La Grand'Tante*, opéra-comique en un acte, de MM. Adenis et Grandvallet, musique de M. Massenet. — Capoul; Mmes Girard et Heilbronn. — Odéon : *La Vie nouvelle*, comédie en cinq actes, de M. Paul Meurice. — Berton, Paul Deshayes; Mmes Périga et Jane Essler. — *La Fille du Millionnaire*, comédie en trois actes, de M. Émile de Girardin, représentée sur le théâtre des Folies-Saint-Germain. — Comédie-Française : reprise de : *Il ne faut jurer de rien.* — Delaunay, Got, Barré, Mmes Nathalie et Victoria Lafontaine.

M. de Leuven vient de jouer un mauvais tour aux journalistes. Du train dont il y va, un de leurs clichés de prédilection, — celui du débutant quinquagénaire, du prix de Rome n'arrivant aux honneurs de la représentation qu'après avoir laissé sur la route ses dents et ses cheveux, — n'aura bientôt plus de raison d'être. M. Massenet, l'auteur de la nouvelle partition de la *Grand'Tante*, n'a pas encore vingt-cinq ans. Si je suis bien informé, trois autres jeunes lauréats, MM. Comte, Samuel David et Pessard, sont déjà en possession de leur livret et ne tarderont pas à aborder la scène de l'Opéra-Comique. Un acte, c'est peu de chose si vous voulez; mais un habile homme peut y donner sa mesure : voyez le *Chalet*, les *Noces de Jeannette*, les *Trovatelles*, *Bonsoir monsieur Pantalon* — et vingt autres petits chefs-d'œuvre.

La *Grand'Tante* n'en est pas là, il s'en faut, ce qui ne veut pas dire que la musique de M. Massenet soit sans mérite et d'un mauvais augure pour son avenir.

Le poëme de MM. Adenis et Grandvallet est naïf jusqu'à l'innocence.

Après avoir mangé son modeste patrimoine, le jeune comte Guy de Kerdrel a pris le parti de s'engager. Un grand-oncle lui restait, mais, furieux de la conduite de son coquin de neveu, il s'est marié *in extremis*, et notre gentilhomme, du fond de l'Algérie, où il sert dans les chasseurs d'Afrique, apprend presque à la fois son mariage et sa mort. Il demande un congé pour aller recueillir l'héritage du vieillard. Le



OUVERTURE DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE. — LES GRANDS DIGNITAIRES DE L'EXTRÊME ORIENT SONT PRÉSENTÉS A L'EMPEREUR ET A L'IMPÉRATRICE
Dessin de MM. Riou et Victor Rose. — Voir page 235.

château où nous le voyons arriver est triste et délabré — un manoir de Ravenswood dont Chevrette, la petite Bretonne, est le Caleb. — Pour le jeune homme qui a connu à peine son oncle, ce n'est là qu'une affreuse baraque qu'il faut vendre au plus vite. Mais il est une personne à qui cette demeure est restée chère et qui ne la quittera pas sans regrets; cette personne, vous le devinez, est la veuve du vieillard. La voici qui se glisse dans l'ombre pour la saluer d'un dernier regard. — Quoi! cette jeune femme qui est presque une enfant? — Oui, vraiment, et vous voyez d'ici la surprise de Guy de Kerdrel, qui s'attendait à trouver dans sa grand'tante une douairière hargneuse, infirme et décrépite. Le reste, je n'ai pas besoin de vous le dire. La grand'tante est charmante : notre chasseur d'Afrique en tombe amoureux et met à ses pieds le château et l'héritage. Chevrette avait retrouvé derrière un portrait un testament que l'oncle avait fait en faveur de sa femme et que la mort l'avait empêché de signer. Pour forcer la grand'tante à en accepter le bénéfice, le jeune homme se fait faussaire : il signe lui-même le testament; mais la jeune femme le déchire. L'orpheline est fière. Guy de Kerdrel comprend que ce qu'elle refuse du petit-neveu, elle l'acceptera du mari : il part, il reviendra libéré du service, et alors... alors ce ne sera plus qu'une question de dispenses.

La musique de M. Massenet est fraîche, mélodique, facile — un peu trop peut-être. Sa principale qualité est d'être scénique, de rendre juste et dans la mesure le sentiment des paroles et des situations. Les détails d'orchestre sont ingénieux. On voit que le compositeur, tout jeune qu'il est, connaît à fond la partie technique de son art. L'ouverture a de l'entrain et du brio sans visées ambitieuses : on y a remarqué surtout un dessin de violons délicat et distingué. L'air d'entrée et le grand morceau de Capoul sont bien dans le caractère de la situation et du personnage. Il y a de jolies phrases dans le grand duo d'amour. Mais le meilleur morceau de la partition est, sans contredit, la chanson de Mlle Girard : *les Filles de la Rochelle*, très-franche de rhythme et de mélodie et dont l'accompagnement est traité d'une façon piquante — une vraie trouvaille musicale destinée à devenir populaire. C'est, en somme, un début intéressant, moins encore pour ce qu'il tient que pour ce qu'il promet.

Capoul chante délicieusement, de cette voix pénétrante et sympathique, de ce style élégant qui font de lui le vrai type du ténor d'opéra-comique. Comme comédien il a de la chaleur; mais, pour Dieu! qu'il fasse attention à son dialogue! Je ne sais si Montaubry lui-même ne parle pas plus juste.

Mlle Girard met, elle aussi, le feu aux poudres. Elle enlève sa chansonnette avec une verve éblouissante. Vive, enjouée, alerte dans son rôle de soubrette, elle a eu sa grande part du succès.

Une toute jeune fille, élève de Duprez, Mlle Heilbronn, débutait dans celui de la grand'tante. Ses traits sont fins et gracieux. Sa voix, que l'émotion rendait mal assurée, m'a paru d'une assez bonne qualité. Il faut attendre, pour la juger définitivement, une création plus importante.

~~ J'avais toujours regretté qu'un esprit de la valeur de M. Paul Meurice, littéraire, distingué, qui, au début de sa carrière, s'était mesuré avec Sophocle et Shakespeare, eût dévié de son point de départ et dispersé dans les grandes *machines* du boulevard ses brillantes facultés d'écrivain dramatique. Aussi suis-je heureux de saluer son retour sur le théâtre de ses premiers succès dans une œuvre élevée, vigoureuse, vivante, où éclate, en pleine puissance, un talent auquel la maturité de l'expérience n'a rien enlevé de son originalité.

*La Vie nouvelle*, — tel est le titre du nouveau drame de M. Meurice, — a pour but de nous montrer la réhabilitation d'un homme déchu sous l'influence du travail fortifiant, sous le souffle bienfaisant d'un amour pur et vierge Raymond, la première fois qu'il paraît devant nous, est, en effet, tombé au dernier degré de l'échelle. Fils d'un grand artiste, artiste lui-même, il ne tenait qu'à lui de continuer la gloire paternelle. Le chemin était frayé, il n'avait qu'à le suivre; même dans sa défaillance il eût trouvé pour le soutenir, l'exemple, et mieux encore l'amitié vaillante et fraternelle de Paule, l'élève de son père, parvenue, elle aussi, à force de travail à se faire dans les arts un nom illustre et respecté. Il a préféré gaspiller son génie dans l'oisiveté énervante, sa santé dans de basses orgies, sa fortune dans les hasards du jeu. Et c'est ainsi que, de chute en chute, il en est venu jusqu'à l'infamie et au crime. Exclu de son cercle, sous le coup d'une dette d'honneur, il a contrefait sur un billet la signature de Paule. Ce billet, qu'il avait cru pouvoir rembourser, est présenté à Paule qui n'hésite pas, au prix des plus grands sacrifices, à sauver l'honneur de Raymond. Mais déjà il s'est fait justice : placé entre une vie flétrie et le suicide, il a pris du poison, et, lorsque le rideau baisse sur le premier acte, nous ne savons pas encore si nous le retrouverons vivant.

L'amitié l'a rendu à la vie : la science de Roller, — un cœur noble et généreux qui aime Paule sans espoir, — le dévouement et les soins de Paule, ont triomphé du poison. En même temps que le corps, l'âme aussi revient peu à peu à la santé, c'est-à-dire à l'honneur, au devoir, au travail. Raymond a repris ses pinceaux : il veut se rendre digne de celle qui l'a sauvé, dont il sent bien ne pas mériter l'amour, mais dont il veut au moins racheter l'estime. Il ne se doute pas de tous les trésors d'indulgence et de tendresse que contient le cœur des femmes, il ne sait pas que, chez elles, le dévouement n'est souvent que l'inconscience de l'amour. Paule elle-même ne soupçonne pas la nature du sentiment nouveau qu'elle éprouve pour le criminel repenti, et il faut pour le lui révéler le choc de la rivalité et la jalousie.

Comment viennent-elles à s'éveiller dans l'âme de Paule? Une de ces pauvres filles d'Italie, qu'une ignoble spéculation voue au triste métier de modèle d'atelier, est présentée à la grande artiste. Ici une scène adorable, pleine de pittoresque et d'originalité. Pasqua-Maria est un petit sauvageon dont les coups et les mauvais traitements n'ont même pu dompter l'indépendance native. Sa nature rebelle à la contrainte s'effarouche d'abord; mais un mot de Paule, un mot de sympathie et de pitié, « mon enfant, » l'a bien vite apprivoisée. La pauvre fille n'avait jamais entendu cette douce parole, et la voilà, pénétrée de reconnaissance, couvrant de ses larmes et de ses baisers les mains de sa seconde mère.

Paule l'a recueillie, l'a installée dans son atelier où Raymond travaille à ses côtés. Trois semaines se sont à peine écoulées et le jeune homme, qui n'avait d'abord vu dans la petite Italienne que le modèle banal et mercenaire, se sent pris à cette ingénuité enfantine, à cette ignorance qui a pour son cœur blasé tout le ragoût et le piquant de la nouveauté. Pasqua-Maria, de son côté, se laisse aller au charme dangereux de cette intimité de chaque jour. Son admiration, son amour se trahissent en extases et en ravissements dont le vrai sens ne peut échapper à Raymond. Pour ne pas s'en apercevoir il faut que Paule ait un bandeau sur les yeux. Mais quoi! Raymond ne l'a-t-il pas aimée autrefois, et le jour où elle lui déclarera qu'elle l'aime à son tour, ne recevra-t-il pas cet aveu à deux genoux? Justement une occasion se présente. Une indiscrétion de Roller apprend à Raymond les sacrifices que fait Paule pour payer ses dettes. La fierté du jeune homme ne lui permet pas de les accepter. — Si ce n'est de l'amie, répond Paule, que ce soit de l'épouse! — Raymond hésite, il cherche des faux-fuyants. Ah! pour le coup, il n'y a plus à s'y tromper. L'instinct de la jalousie révèle à Paule qu'elle est trahie. — Vous en aimez une autre! s'écrie-t-elle, et marchant droit à Pasqua-Maria : C'est toi qu'il aime! — Les deux coupables baissent la tête. Pâle de douleur, d'amour offensé, d'orgueil blessé, Paule les chasse de sa présence.

Cette scène magnifique, admirablement jouée par Mlle Périga, a transporté la salle.

La situation n'est pas née toute seule. Il est quelqu'un qui l'a fomentée, qui a jeté à dessein cette question d'argent entre Paule et Raymond. Dévoré par la jalousie, Roller, dont jusqu'alors la générosité ne s'était pas démentie, a eu aussi son heure de défaillance. Chargé par le père de Raymond d'un fideicommis destiné à sauver son fils des résultats de son imprévoyance, il l'a retenu par devers lui, il a laissé le jeune homme exposé à subir les insultes de ses créanciers ou des largesses qu'il ne pouvait accepter sous peine de déshonneur. Mais en présence du mal qu'il a fait, le remords lui vient au cœur : il confesse sa faute et implore son pardon. Absous déjà par son repentir et sa souffrance, il l'est aussi par Raymond. On pardonne aisément quand on est heureux, et que manque-t-il à Raymond, réhabilité par le travail, purifié par l'amour, à qui sourit l'aurore de la *vie nouvelle?* L'amitié et l'estime de Paule, de l'ange dont la main l'a retiré de l'abîme? Non; la noble et sainte jeune femme a poussé jusqu'au bout l'abnégation et le sacrifice. Elle-même unit les deux amants, et qui sait si, un jour, ce cœur qu'elle croit mort à l'amour ne revivra pas pour Roller?

Tel est, dans ses lignes principales, ce drame mouvementé, pathétique, abondant en émotions saines et élevées, accueilli par des applaudissements unanimes et dont le succès a, parfois, notamment au quatrième acte, atteint les proportions d'un triomphe.

Le style est tel qu'on devait l'attendre d'un écrivain comme M. Paul Meurice, vigoureux, distingué, d'une saveur particulière, quelques préciosités de langage peut-être, mais préférables en tout cas à la banalité courante.

Je ne sais pourquoi Mlle Périga n'a pas une renommée plus populaire. Il me semble que c'est tout simplement une des quatre ou cinq premières comédiennes de ce temps-ci. Je ne sais quelle artiste eût joué le rôle de Paule avec plus d'ampleur, de passion, de relief et de vigueur.

Mlle Essler dessine de la façon la plus pittoresque la douce figure de Pasqua-Maria qu'on croirait descendue d'un cadre d'Hébert.

Berton relève, par son élégance et ses grandes manières, la physionomie un peu ingrate de Raymond. Dramatique au premier acte, tendre et passionné dans ses scènes avec Pasqua-Maria, il en sauve par son habileté les côtes dangereux.

Paul Deshayes apporte au rôle effacé de Roller l'appoint de son talent correct et distingué.

~~ *La Fille du Millionnaire*, de M. Émile de Girardin, est la contre-partie du *Mariage d'honneur* dont je vous rendais compte il y a quelques jours. Ici l'auteur nous montrait un négociant enrichi, rêvant pour sa fille, fût-ce au prix de son bonheur, une alliance patricienne, là, au contraire, le millionnaire repousse les sollicitations de l'aristocratie : il sait qu'à ses yeux il ne sera jamais qu'un parvenu, que les préjugés de caste seront toujours un obstacle à cette communauté de sentiments qui est la base du bonheur domestique, et, dans sa prudence paternelle, il éloigne sa fille d'un mariage qui ne serait qu'un sacrifice.

Le caractère d'Adam le millionnaire, voilà la partie originale de l'œuvre. M. de Girardin s'y est attaché avec une prédilection particulière. Il l'idéalise et le glorifie. Il y avait certes de la hardiesse à prendre pour *héros* de sa pièce un spéculateur qui ne doit sa fortune qu'à des opérations de Bourse. Le problème était difficile, surtout attaqué de front, sans subterfuge et sans tricherie. Le dramaturge l'a résolu avec bonheur. C'est la Bourse elle-même qu'il commence par justifier.

« La Bourse, c'est la richesse, c'est le crédit public! Sans la Bourse, que de grands, que d'utiles travaux ne se fussent pas accomplis ou eussent été indéfiniment ajournés! Sans la Bourse, la France n'aurait pas eu, en 1846 et en 1856, les chemins de fer auxquels elle doit d'avoir échappé, deux fois en dix ans, sinon à la famine, du moins à la disette! Si l'on eût demandé à l'épargne deux milliards en lui disant tout simplement : « C'est pour construire des viaducs, percer des tunnels, laminer des rails, fabriquer des locomotives, rendre les communications plus rapides, plus sûres, plus économiques, sauver notre transit en question, notre commerce en péril, » l'épargne eût-elle donné les deux milliards?... Pour que l'épargne devînt féconde, il a fallu que le jeu la violât. Les mauvaises passions ont enfanté les bonnes choses; l'appât de la prime a fait ce qu'eût été impuissante à faire la voix du patriotisme... »

Celui qui parle ainsi n'est déjà pas un spéculateur vulgaire : il y a un coin de génie dans cet homme; ce n'est pas tout, le cœur chez lui est à la hauteur de l'esprit; la fortune ne l'a pas gâté : il est simple, modeste, il rend hommage au travail en continuant à le pratiquer. Sa tendresse pour sa fille contribue encore à nous le rendre sympathique, et l'intérêt qu'il excite se fortifie encore par le contraste habile des personnages avec lesquels l'auteur l'a mis en lutte.

La marquise de La Roche-Travers d'abord : une femme entichée de sa noblesse, une revenante de l'ancien régime, qui ne comprend le progrès que pour le maudire, et ne voit dans l'égalité civile et politique qu'une monstruosité sociale. Ruinée, ainsi que son fils, par les prodigalités du marquis, elle avait compté, pour relever l'éclat de sa maison, sur un héritage qui lui a échappé : alors elle a jeté son dévolu sur le millionnaire ou plutôt sur la fille de celui-ci, qu'elle veut marier à Roger son fils. Roger aime sa cousine, qu'importe! Caroline, la fille d'Adam, aime un ingénieur, qu'importe encore! Ces amours-là sont des feux de paille qu'on n'aura pas de peine à éteindre. — Mais le père est d'accord avec sa fille; sa tendresse éclairée répugne à une alliance avec une caste qui méprise celle à laquelle il appartient. — Eh bien! on fera jouer des mines souterraines, on emploiera au besoin la diffamation et la calomnie. Un vieil ami de la marquise, un certain baron qui a le pied dans les deux camps sera l'agent de la conspiration. Le voici à l'œuvre. Il circonvient la femme d'Adam et l'amène à donner un grand bal où se trouvera tout Paris élégant. Puis, une fois la fête annoncée, il fait courir le bruit d'un mariage de la fille du millionnaire avec le fils d'un noble duc du faubourg Saint-Germain, et il s'arrange de manière que la nouvelle paraisse dans un petit journal avec un commentaire injurieux pour les deux familles. Le résultat de cette manœuvre, dont le scandale éclatera au milieu de la fête, sera de compromettre Caroline et de forcer Adam à se jeter dans les bras de la marquise. Le plan est sur le point de réussir. Heureusement le bon sens d'Adam le déjoue. Sa connaissance du cœur humain lui a indiqué d'où venait le coup. Le scandale projeté se tourne à son honneur: Caroline épouse son fiancé, et lui se venge noblement en reconstruisant de ses mains la fortune du jeune marquis.

La *Fille du Millionnaire*, ainsi que nous l'apprend M. Émile de Girardin, n'avait pas été écrite en vue de la représentation : « aussi, nous dit-il, l'auteur s'y est-il moins attaché à la rapidité dramatique de l'action qu'à la vérité photographique du dialogue, des caractères, des situations. » A ce dernier point de vue déjà il est impossible d'en méconnaître la valeur et la portée. Comme œuvre théâtrale il suffisait, ce me semble, pour la faire accepter du public, de la resserrer, de l'émonder, d'en faire disparaître certains développements où se trahit un peu trop l'allure de la discussion philosophique et du premier-Paris. Comment ces remaniements ont-ils été pratiqués au théâtre des Folies-Saint-Germain, je ne saurais vous le dire, M. Larochelle ne m'ayant pas fait l'honneur de m'adresser une stalle. L'impression que je vous donne est donc celle que m'a laissée la lecture de la pièce imprimée. Si, ce que j'ignore, la représentation n'avait pas entièrement répondu à l'attente de l'auteur, il faudrait en rechercher la cause soit dans la parcimonie des coupures, soit dans les préventions du public, soit dans l'insuffisance de l'interprétation. Au Gymnase et sous l'œil d'un directeur comme M. Montigny, la représentation pour moi n'eût pas fait de doute, et, sans me réfugier derrière les hypothèses, j'eusse hautement affirmé le succès.

~~ Voyez *Il ne faut jurer de rien*, cette ravissante fantaisie d'Alfred de Musset que la Comédie-Française vient de reprendre pour accompagner le beau drame de M. Ponsard. Elle n'avait pas non plus été composée en vue du théâtre. Il y avait dans la pièce écrite des longueurs, des *loups*, des scènes parasites ou qui se tenaient mal. Des retouches délicates ont corrigé ces imperfections : elles ont donné à l'œuvre cette allure aisée et rapide qui entraîne et magnétise le spectateur. Mais aussi quelle interprétation supérieure! Qui n'a pas vu Delaunay dans Valentin, léger, aimable, railleur, plein de tendresse, de cœur, de poésie sous ses fanfaronnades de rouerie et de scepticisme, ne sait pas jusqu'où peut aller la perfection du comédien. Et Got qui d'un rôle de quelques lignes a fait un de ces types ineffaçables, une de ces créations vivantes où l'art disparaît à force de naturel! Et Mlle Nathalie, héritière des grandes traditions de Mlle Mante, tour à tour brusque et bonne, étourdie et sensible, habile à reproduire toutes les nuances de son personnage! Il n'est pas jusqu'à Mme Victoria Lafontaine, dont la candeur charmante et l'émotion ingénue ne fassent oublier le ton légèrement bourgeois et l'inégalité d'une diction qui se sent toujours un peu de son Gymnase.

Barré, dans le rôle de l'oncle Van Buck, avait à lutter contre le souvenir écrasant de Provost. S'il n'y apporte pas la manière magistrale de son prédécesseur, il y met de la rondeur, de la bonhomie, un comique franc et sincère. Il a été très-applaudi, et ces bravos bien mérités lui seront comptés le jour où il posera sa candidature de sociétaire.

[illegible]

## BULLETIN

L'Empereur a visité samedi dernier l'exposition agricole de Billancourt ; il a examiné avec un vif intérêt un certain nombre de machines installées et les écuries, où sont déjà exposés de remarquables spécimens de race ovine. Il a exprimé sa satisfaction et a promis de revenir souvent, lorsque l'aménagement de l'Exposition serait complétement achevé.

Nos murs ont l'honneur de renfermer un prince exotique de plus. Il s'agit, cette fois, du frère de Sa Majesté le taïcoun du Japon. Ce jeune prince est âgé de quinze ans tout au plus. Il est amené dans nos climats tempérés, non-seulement par le désir de visiter l'Exposition universelle, mais aussi par l'intention d'étudier les langues de l'Occident. Il paraît qu'il doit rester cinq ou six années en Europe. Ce laps écoulé, le Japon le reverra perfectionné dans toutes sortes de sciences, plus ou moins abstraites. Il est probable, par exemple, que mesdames les Parisiennes se chargeront de lui faire faire quelques progrès dans la science du cœur féminin. Un frère de taïcoun doit avoir apporté dans sa malle de quoi rétribuer généreusement ses professeurs.

On assure que le jeune gandin japonais ne peut pas faire un pas sans être escorté d'un écuyer, lequel tient toujours une epée nue à la main. — C'est l'étiquette au Japon. — Le prince dîne, l'écuyer s'assied derrière lui ; le prince se couche, l'écuyer s'installe à son chevet, toujours l'épée nue à la main. Si l'auguste étranger entend conserver cet usage dans les promenades qu'il va faire à travers nos boulevards et les Champs-Élysées, j'ai bien peur que les Gavroches parisiens ne le prennent pour un masque retardataire et ne l'accueillent par des acclamations usitées seulement en carnaval.

Le préfet de police vient de publier une ordonnance qui détermine les points de stationnement des voitures autour du Champ de Mars pour le service de l'Exposition. Des stations sont assignées aux voitures *gardées*, d'autres aux voitures de place et de remise.

La Commission impériale a complété cette mesure utile en prescrivant l'installation d'un service télégraphique spécial, qui, communiquant de chaque porte de l'enceinte à chacune de ces stations, pourra appeler les voitures en un instant et les faire arriver aux points où elles seront attendues.

La Commission impériale vient de faire assurer, par la Société internationale d'assurances mutuelles contre l'incendie, le palais de l'Exposition, au Champ de Mars, pour la somme de 7,500,000 francs.

Le nouveau timbre de 30 centimes se trouve en vente depuis le 1er avril ; il est de couleur marron.

Le timbre de 30 centimes servira pour affranchir les lettres simples à destination de la Belgique, de l'Italie et de la Suisse, du grand-duché de Bade, etc.

La première réception de M. le comte de Nieuwerkerke a eu lieu samedi dernier au palais du Louvre au milieu d'une affluence considérable. La réunion était composée de diplomates, de sénateurs, de députés, d'écrivains, de peintres, de musiciens, de l'élite, en un mot, du monde intellectuel de Paris.

Des lettres annoncent que le pape a demandé que tous les appartements disponibles dans les couvents fussent mis à la disposition des évêques de tous les pays, attendus à Rome pour les fêtes qui auront lieu à la fin du mois de juillet. Les travaux de décoration commandés pour cette fête se poursuivent activement.

Le couronnement de l'empereur d'Autriche, comme roi de Hongrie, est fixé au 12 mai.

Voici de quelle manière est réglé le cérémonial du couronnement des rois de Hongrie :

1° Il ne peut, dans aucun cas, être célébré un autre jour que le dimanche.

2° Le roi se prépare au couronnement par un jeûne de trois jours.

3° Le roi est tenu de prêter publiquement serment.

4° L'évêque prie pour appeler la bénédiction du ciel sur celui qui doit être couronné.

5° Dans les litanies, on prie les saints pour qu'ils interviennent auprès de Dieu en faveur de celui qui doit être couronné, et qui, pendant ce temps, s'est agenouillé.

6° L'évêque sacre le bras droit du roi, au poignet, au coude et à l'épaule.

7° Puis commence la messe solennelle, qui est continuée jusqu'à l'épître ; alors l'évêque prend le glaive, et, après avoir prié, il le tend au roi en disant : « Ceins ta ceinture de cette epée, mais songe que les saints ont vaincu par la foi et non par le glaive. »

8° Il lui pose la couronne sur la tête,

9° Il lui donne le sceptre dans la main ;

10° Il le conduit au trône et la messe est continuée jusqu'à la fin.

Naturellement le rôle de l'évêque incombe en Hongrie au primat, et quant à la prestation du serment à l'égard de la constitution, c'est une question à régler entre le roi et l'État.

L'Académie des jeux floraux a reçu, pour le concours de cette année, 638 ouvrages, se décomposant ainsi : 103 odes, [illegible] poëmes, 40 épîtres, 9 discours en vers, 1 églogue, [illegible] idylles, 77 élégies, 31 ballades, 51 fables, 74 sonnets, [illegible] hymnes, 130 pièces diverses, 21 discours en prose.

Th. de Langeac.

OUVERTURE

## DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Vers la fin du mois de mars tout le monde se lamentait, exposants et visiteurs. Rien n'est prêt, disait-on : voyez plutôt ces vitrines inachevées, ces échafaudages inextricables, ces caisses pleines ou vides encombrant tout, ces débris d'emballages, ces détritus de tous les mondes, formant un chaos informe où il est impossible de mettre le pied sans la crainte de quelque accident, ou tout au moins de quelque mésaventure. Voilà ce qu'on se disait le 31 mars et, le 1er avril, un coup de baguette magique avait tout remis à sa place, tout terminé, pour l'inauguration que devait présider solennellement l'Empereur.

Quand Sa Majesté arriva, à deux heures, à l'entrée du pont d'Iéna, elle s'engagea sous le vélum de velours vert semé d'abeilles d'or, pour être reçue par la Commission impériale sous le grand vestibule. Les 460,000 mètres superficiels couverts par l'Exposition de 1867 étaient transformés et prêts à heure fixe.

C'est au prix du travail le plus acharné et des efforts intelligents des grands ingénieurs et architectes français qu'on est arrivé à temps et quand même. Aussi ont-ils bien mérité la renommée qui s'attache désormais à leurs noms.

L'Empereur, accompagné de l'Impératrice, se promena longtemps dans les galeries de l'Exposition. L'Empereur, en habit noir, portait le grand cordon de la Légion d'honneur. L'Impératrice avait une toilette aussi riche que simple : chapeau grenat, robe de même couleur, rotonde de velours noir garnie de dentelles dans le bas et de fourrure au cou.

Le prince Impérial, encore indisposé, n'avait pas quitté les Tuileries.

Les ministres, e préfet de la Seine et la Commission impériale accompagnaient Leurs Majestés.

Quand le cortége arriva dans la galerie du premier étage où se trouvaient réunis les dignitaires de l'extrême Orient, sous les kiosques marocains construits avec tant de talent par M. Alfred Chapon et dont nous donnons le dessin à la première page du journal, nous fûmes à même de remarquer un incident assez original et qui a été un des épisodes saillants de la visite de Leurs Majestés dans cette partie exotique de l'Exposition.

Au moment où l'Empereur allait traverser les groupes multicolores des Siamois, Tunisiens, Marocains, Chinois et Japonais, un mandarin siamois se prosterna devant lui, la face contre terre, à la manière de son pays. L'Impératrice le releva aussitôt en lui disant avec une bienveillance toute gracieuse : « Mais ne nous adorez pas. » Le mandarin se releva surpris et charmé, ne comprenant rien à ce bouleversement de l'étiquette et, tout en essuyant les genoux de son pantalon de velours bleu de ciel, il exprimait au consul de Siam, M. A. de Grehan, son étonnement et son admiration.

L'Empereur écouta quelques instants la musique originale des Marocains et Tunisiens présentés par M. le baron Jules de Lesseps, aux soins artistiques duquel nous devrons une des merveilles de l'Exposition (le palais de Tunis que nous décrirons bientôt dans tous ses détails).

Puis le cortége passa et continua sa route au milieu des salons des beaux-arts où se trouvaient réunis les artistes et les écrivains en renom. Arrivé sous le grand vestibule de sortie, l'Empereur, salué des plus chaleureuses acclamations, entra dans le pavillon impérial et s'y reposa un instant ; puis Leurs Majestés remontant en voiture, le cortége quitta l'Exposition.

Il était quatre heures, le soleil éclairait vivement l'ensemble du décor. Le ciel, d'un bleu d'Italie, donnait à tout cet ensemble multicolore un aspect gai et brillant ; les oriflammes flottaient dans l'azur, les riches toilettes traversaient les pelouses, les harmonies des orchestres passaient dans les airs. C'était bien là, comme on l'avait rêvé, un jour d'inauguration au temps de la civilisation et de la paix.

Riou.

# LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

DEUXIÈME PARTIE.

## LES MEDINA-CELI.

— Du moment que Votre Seigneurie l'ordonne... J'aurais préféré me taire... mais mon obeissance...

— Parle donc, misérable !

— J'allais dire... et je compte bien sur l'indulgence de Votre Seigneurie, car j'aurais eu bouche close sans votre commandement exprès... j'allais dire : Interrogez la senora Gabrielle, votre fille.

— Ma fille a vu ?...

— Elle a fait mieux.

— Que veux-tu dire ?

— Ce que j'ai pu voir de mes propres yeux, seigneur... Votre fille a porté la chaise de Sa Grâce.

Pedro Gil devint tout blême. L'orgueil espagnol est une maladie si incurable que l'infamie elle-même ne peut la guérir.

— Ma fille, répéta Pedro Gil, attelée comme une mule à la litière du parvenu !... Par toutes les épreuves de la Passion ! cet homme est fou, et il payera cher sa folie !...

— Vous parlez de Sa Grâce, n'est-ce pas, seigneur ? fit Galfaros qui se rapprocha.

— Ma fille ! la fille d'un oidor !... Sur ma foi ! j'étais indécis...

— Il y a donc quelque chose en train ? demanda curieusement Galfaros.

A son tour, Pedro se mordit la lèvre.

— Quelque chose en train ? répéta-t-il en tâchant de paraître calme.

— Je ne sais pas, moi, répondit le maître des Delicias, tout le monde en parle.

— De quoi ?

— De la conspiration... M'est avis qu'une conspiration dont tout le monde parle...

— Évidemment, maître Galfaros, évidemment ! interrompit l'oidor d'un ton glacial, vous êtes un homme sage... Qui peut conspirer contre le trône de Philippe le Grand, sinon quelques insensés abandonnés de Dieu ? Quelle était, s'il vous plaît, l'autre jeune fille ?

— La fille du Maragut, votre voisin.

— Aïdda la belle ?...

— Elle faisait la paire avec Gabrielle la jolie.

Pedro Gil réfléchissait.

— Maître Galfaros, dit-il brusquement après quelques secondes de silence, vous êtes un loyal et fidèle sujet du roi Voulez-vous que je vous confie mon sentiment ?... Son Excellence a voulu se divertir... il s'agit de quelque innocente gageure, et ma fille va m'expliquer cela tout au mieux, dès mon retour à la maison... C'est votre établissement qu'il faut surveiller... ouvrez les yeux et les oreilles... et, croyez-moi, ne vous occupez jamais de ce qui ne vous regarde pas !

Il tourna le dos, laissant le cabaretier tout déconcerté.

Galfaros rentra chez lui d'humeur détestable, parce qu'il craignait d'avoir mécontenté le pouvoir. Il querella sa femme, invectiva ses servantes, et mit à la porte deux marmitons qui chuchotaient entre eux dans la cuisine.

Ces deux marmitons pouvaient parler politique.

Pedro Gil longeait à grands pas la rue de l'Infante. A la porte de sa maison, il trouva trois ou quatre familiers, une demi-douzaine de petits bourgeois du quartier ; et maître Cubrepan, le forgeron, en compagnie de maître Nogada, propriétaire de l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste.

Tout ce monde l'attendait. En sa qualité d'oidor second, le seigneur Pedro Gil était chargé de la police de la cité. Or, dans les villes que nous pourrions appeler politiques, comme Madrid, Séville, Valladolid, Barcelonne, cet emploi était loin de passer pour une sinécure, sous le règne des successeurs de Charles-Quint. Le nombre des employés officiels de la police, sans parler même de ceux qu'enrégimentait l'inquisition, était fort considérable. Quiconque voudrait maintenant énumérer les pelotons de cette armée serait, à coup sûr, taxé d'exagération. Et cependant cette armée n'était que le squelette osseux de cet énorme corps, aussi gras qu'il était grand, et dont l'obésité majestueuse faisait la gloire des Espagnes.

En dehors des officiers et soldats de la justice proprement dite, une innombrable quantité d'affiliés avoués mettaient de la chair sur les os du colosse. En dehors des affiliés avoués, une troisième couche, plus épaisse, s'agglomérait : les espions bénévoles, les observateurs de fantaisie, les dénonciateurs d'occasion.

Des écrivains l'ont dit : la police espagnole, au XVIIe siècle, c'était presque tout le monde, grands et petits, riches et pauvres, nobles et vilains.

La péninsule entière, espionnante, espionnée, se battait à coups de délations. Aviez-vous un ennemi ? ce n'était plus la peine de le poignarder ou de l'empoisonner : il suffisait de le dénoncer, cela valait le meilleur couteau catalan ou la plus haute dose d'*aqua del milagro*. Seulement il fallait se hâter, de peur d'être prévenu.

Et bien souvent, sur ce terrain, comme les deux adversaires se rencontraient, il y avait coup fourré. C'était double aubaine pour la confrérie, qui taillait, qui dévorait, qui rongeait tout le gibier jusqu'à l'os.

Et parmi les hontes de cette décadence inouïe, le langage fanfaron de Lope et de Calderon florissait. Vous eussiez dit, à entendre les poëtes, que l'Espagne n'avait qu'un Dieu : l'honneur.

Mais regardez de près l'honneur des comédies espagnoles, et vous verrez que c'est une idole de convention, fabriquée à plaisir, et dont l'or faux ne tient pas. C'est un dieu de bois que cet honneur trop féroce. — Et puis le Gascon n'a-t-il pas toujours à la bouche le mot franchise ?

On chantait l'honneur. Les guitares râclaient l'amour sous les balcons ; les taureaux tombaient dans l'arène ; Philippe était surnommé grand.

Les familiers, les petits marchands, le forgeron et l'hôtelier s'élancèrent tous à la fois vers le seigneur Pedro Gil et l'entourèrent avec toutes les marques d'un profond respect.

— J'attendais Votre Seigneurie fort impatiemment, commença le mercier du coin.

— J'aurais été chercher Votre Seigneurie au bout du monde ! interrompit le tanneur d'en face.

Un familier dit en roulant les yeux :

— Il y a des choses importantes !

Un autre :

— Que Dieu protége l'Espagne ! Veuillez m'écouter un instant en particulier.

— Seigneur oidor, cria maître Cubrepan, vous allez voir si je suis un homme utile !

— Tout est découvert, glissa maître Nogada, qui était parvenu à mettre sa large bouche au niveau de l'oreille droite de l'oidor.

— A moi, s'il vous plaît, seigneur Pedro Gil !

1. Voir les numéros 583 à 631.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — EXCURSIONNISTES ANGLAIS DÉBARQUANT A CALAIS, d'après un croquis communiqué. — Voir page 238.

— Ce que j'apporte intéresse l'État !
— Il s'agit du comte-duc !
— Il s'agit du roi !
— Il s'agit de votre fille ! murmura l'hôtelier Nogada.
Et Cubrepan à l'autre oreille :
— Il s'agit de vous !

L'oidor continuait son chemin d'un air superbe. Il repoussait à droite et à gauche le flot de ces zélés observateurs. Sa tête était haute, son geste fier.

— Au bureau, disait-il, au bureau... Je reçois les avis divers au bureau. Ne voyez-vous pas que je suis harassé de fatigue?... Je me suis levé avant le soleil et je n'ai pas cessé depuis lors de m'occuper des affaires publiques... Qu'on ait pitié de moi... mon corps n'est pas de fer !

— A bon entendeur salut, fit l'aubergiste qui était un petit homme sémillant et satisfait de lui-même. Ceux qui viennent déranger Sa Seigneurie pour les cancans du quartier...

— Ceux qui n'ont dans leur sac que de mauvais propos et des médisances, ajouta Cubrepan, gros homme taillé en cyclope et bronzé par la poussière du charbon.

Mais tout le monde était du même avis. Toutes les voix s'élevèrent en chœur, abondant dans le même sens et criant :

— C'est certain !... Ceux-là devraient avoir honte et se retirer au plus vite !

Personne n'eut honte, car personne ne se [illegible]. Chacun fit effort au contraire pour se rapprocher [illegible] interrompre sa marche, pressé qu'il était de tous côtés.

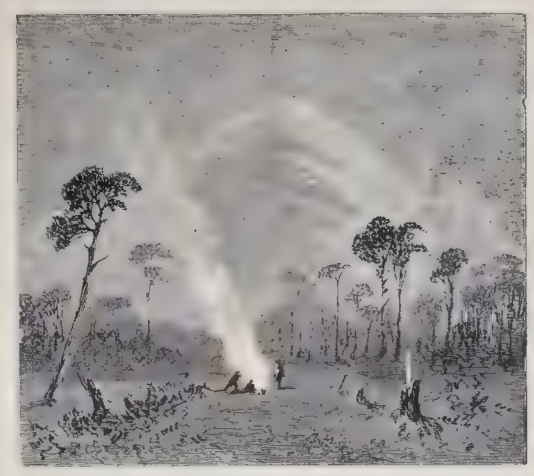
— Je sais le nom de l'homme [illegible] lui dit un [illegible] à la [illegible] l'homme [illegible] de France.

— Combien donnerez-vous, demanda le mercier, pour connaître par le menu un grand complot de l'Angleterre contre le premier ministre ?

— L'hôtelier est un traître ! fit le forgeron à l'extrême droite.

MEXIQUE. — UNE ASCENSION AU MONT POPOCATAPETL, d'après les croquis de M. A. C. Stannus, l'un des membres de l'expédition. — Voir page 239


LA CARAVANE EN MARCHE


LE FEU DE LA VEILLÉE

A l'oreille gauche, l'hôtelier :

— Le forgeron vous trompe indignement !

— Un mot seulement, seigneur oidor !

— Seigneur oidor, si vous refusez de m'entendre, vous vous en repentirez toute votre vie.

Pedro Gil était arrivé au seuil de la cour. Il repoussa rudement maître Cabrepan, dont le gosier révélateur lui montrait la corde de soie encore tendue d'un balcon à l'autre.

— Arrière ! fit-il en enflant sa voix. Le roi possède en vous de bons serviteurs et cela me fait excuser jusqu'à un certain point l'importunité de votre zèle. A quoi pensez-vous pourtant, voisins ? Qu'espérez-vous m'apprendre ?.. C'est un homme à être que celui d'oidor second, et c'est le mien. Mais qui m'empêche de croire s'il doit changer demain ?... Il est naturel, n'est-ce pas, de monter quand on a le pied à l'échelle. Mes amis auront sujet d'être contents. Si j'ai des ennemis, qu'ils prennent garde !

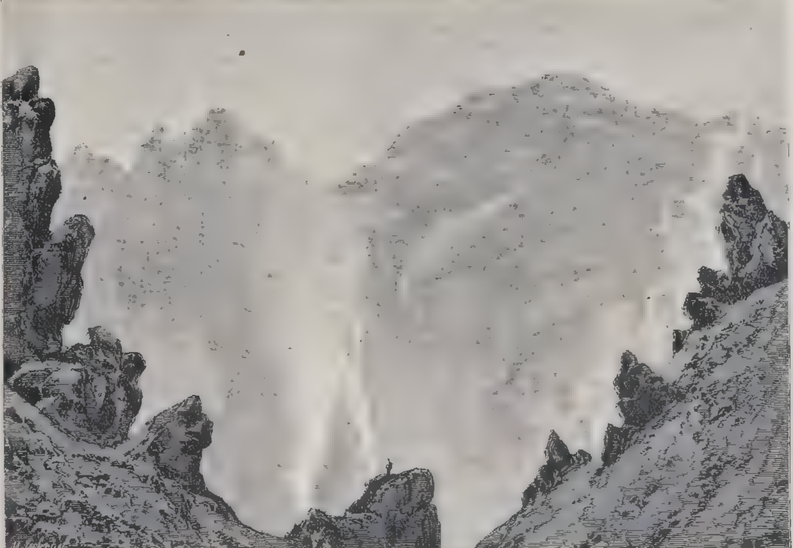
Un grand chuchotement suivit ce discours mystique, prononcé avec toute l'emphase désirable.

Peste ! c'était pourtant déjà une belle place que celle d'oidor second, mais chacun s'avouait que le seigneur Pedro Gil était fait pour de plus hautes destinées. Quelque chose en lui disait que la faveur planait sur sa tête comme une auréole. Quel devait être son lot ? Conseiller, peut-être procureur du saint-office, peut-être inspecteur de la confrérie.

— Des ennemis, vous ! seigneur Pedro Gil ?

— Dans votre propre quartier !

— Qu'ils soufflent et nous les étranglerons avant de les traîner au Guadalquivir !

LE CRATÈRE


HALTE DANS LES BOIS


LA DESCENTE DE LA MONTAGNE

L'oidor imposa silence d'un geste à cet enthousiasme bruyant.

— Au bureau, dit-il, mon devoir est d'écouter vos rapports, et je n'ai pour vous que des sentiments de bienveillance... Me reprochez-vous les quelques minutes que je vais donner à un repas léger et frugal?

Il y eut une protestation unanime.

— Entrez chez votre humble valet, seigneur, dit Nogada, ce sera pour lui un grand honneur que de vous servir à déjeuner... Votre fille, ajouta-t-il tout bas, n'est pas à la maison.

Pedro le regarda de travers, et comme il vit des œillades s'échanger dans la foule, il drapa son manteau avec une fierté nouvelle.

— L'homme qui veut percer les nuages du ciel est un fou, reprit-il; parmi les animaux, l'aigle seul peut regarder le soleil en face... Es-tu donc un aigle, ami Nogada?

Nogada resta seul sérieux au milieu des rires qui éclatèrent de toutes parts.

— Et vous tous, continua Pedro Gil, êtes-vous des aigles?... Prétendez-vous percer des mystères qui sont au-dessus de votre portée?... Je vous écouterai, c'est ma charge, mais ne montrez pas tant de hâte et modérez l'orgueil de vos découvertes, car tout ce que vous savez, je le sais...

Il y eut un murmure.

— Je le sais avant vous, poursuivit l'oidor en élevant la voix; je le sais mieux que vous... et prenez garde! nous vivons dans un temps où le hasard peut mettre dans des mains vulgaires une partie des secrets de l'État... L'État n'aime pas cela. Je vous le répète : prenez garde!

— Oh! oh! fit maître Cubrepan, qui avait le sang chaud, je n'ai pas besoin des secrets de l'État pour ferrer mes mules... Cette corde qui pend là-haut est-elle un secret d'État, seigneur oidor?

— L'État, appuya Nogada aigrement, apporte-t-il des corps morts dans le repaire du sorcier Moghrab?

— Est-ce l'État, ce beau cavalier qui a sauté d'un balcon sur l'autre, comme un oiseau, pour aller joindre deux jolies fillettes que je pourrais nommer?

— Est-ce l'État qui marchande le poignard du gracioso Cuchillo?...

— Et si vous savez tout avant nous, mieux que nous, devinez qui vous attend en votre logis, seigneur Pedro Gil?

— Et devinez qui ne vous attend pas?

— L'homme qui m'attend, répondit gravement l'oidor, vient de chez le roi; celle qui ne m'attend pas, dona Gabriella, ma fille, sera l'honneur de ma maison, car elle a rendu ce matin à l'Espagne un signalé service.

— Il y avait donc un corps saint dans cette chaise? demanda ironiquement Cubrepan.

— Et les tabliers de boucher passent donc le seuil de la chambre royale? ajouta Nogada, qui cligna de l'œil en provoquant l'approbation de l'assemblée.

— Mes enfants, prononça Pedro Gil avec un dédain croissant, cette corde de soie fera la fortune de ma maison, et Trasdoblo le boucher mourra peut-être grand d'Espagne!

Les bonnes gens se regardaient en souriant, car l'oidor n'avait pas tout deviné.

— Holà! Diègue Solaz! s'écria-t-il en levant la tête pour que sa voix montât.

Ce nom fit plus d'effet que tout le reste. Il prouvait en effet que l'oidor n'ignorait rien.

Diègue Solaz, l'aguazil premier, parut au balcon du quatrième étage.

— Descends! lui ordonna l'oidor.

Pendant que l'aguazil obeissait, Pedro Gil parla bas aux familiers.

Les petits marchands et autres agents de fantaisie commencèrent à perdre de leur assurance.

Maître Cubrepan ôta son large sombrero pour faire la révérence.

Quand Diègue Solaz arriva au bas de l'escalier, l'oidor lui dit :

— Mets le bâillon à ces deux-là.

Il montrait l'aubergiste et le forgeron, qui poussèrent aussitôt les hauts cris.

Mais les hommes de Solaz, joints aux familiers, eurent raison d'eux en un clin d'œil. Le mercier, le tanneur et les autres voisins donnèrent, du reste, un coup de main à l'aguazil. Entre gens du même quartier, en Espagne, on se rend volontiers de ces petits services : cela consacre les relations de bon voisinage.

— A la prison neuve! dit l'oidor, et au secret!

— Ils en savaient trop long! chuchota le mercier.

— On les avait avertis! fit observer le tourneur.

Et les autres :

— Voilà longtemps qu'on n'avait arrêté personne dans la rue de l'Infante.

C'était en somme une bonne matinée, et le quartier avait de quoi causer.

La foule s'écoula, cherchant le mot de cette multiple énigme. Pedro Gil, en montant les marches de son escalier, se disait :

— Le moindre vent fait tourner la Giralda; que faudrait-il pour changer tous ces moutons en loups?

— A la bonne heure! s'écria-t-il en passant le seuil de son logis, voici un brave et honnête garçon, fidèle au rendez-vous... Touche là, Trasdoblo! As-tu fait ta besogne?

Vous eussiez regardé à deux fois ce Trasdoblo herculéen avant de le reconnaître. Il était aminci, aplati, assoupli, dompté comme un lingot qui a passé au laminoir. Ses belles couleurs avaient disparu, ainsi que la confiante hardiesse de son regard. Sa taille était voûtée, ses mains maladroites et inquiètes ne savaient où se prendre. Il tremblait la fièvre, et sa voix chevrotait dans sa gorge embarrassée.

Il avait vieilli de dix ans, il avait perdu cent pour cent, il faisait pitié, comme un condamné ou comme un mourant.

En vérité, Trasdoblo n'était point changé ainsi le lendemain du jour où il avait arrangé ses affaires de famille avec son beau-frère, le pauvre Bertram Salda, le peaussier de la rue de l'Amour-de-Dieu. Il y a meurtre et meurtre. Il paraît qu'entre proches, cela fait moins d'effet chez les gens de cette espèce.

Ou peut-être les meurtres qui ne réussissent pas pèsent-ils davantage sur la conscience des scélérats.

Ou peut-être, enfin, ce bon Trasdoblo était-il malade tout uniment, malade de la peur qu'il avait eue.

Les employés de la forteresse l'avaient trouvé caché dans le cuir de son bœuf. C'était peu. Il eût assurément, au besoin, creusé la terre avec ses ongles pour s'y enfouir. Il avait eu peur jusqu'à l'agonie et jusqu'au délire. La vue d'une épée dans la main du Medina-Celi l'avait foudroyé.

Il était debout au milieu de la chambre où naguère nous avons vu rassemblées Gabrielle et Aïdda.

Il fixa sur l'oidor, qui entrait, son œil hagard et morne.

Paul Féval.

*(La suite au prochain numéro.)*

## LES EXCURSIONNISTES ANGLAIS

Le fait est certain, les étrangers de toutes les nations commencent à arriver à Paris pour savourer les merveilles que doit nous montrer l'Exposition universelle, quand messieurs les exposants se seront décidés à déballer leurs caisses et à garnir leurs vitrines. Hélas! Paris appartient beaucoup plus, en ce moment, aux excursionnistes qu'aux Parisiens. Pour preuve, vous n'avez qu'à vous promener une heure sur le boulevard des Italiens; vous y entendrez tous les jargons possibles s'entre-croiser dans une vaste cacophonie, et la note française n'y sera plus qu'en minorité.

Quant à nos bons amis les Anglais, leur nombre est immense. Ils sont partout; ils encombrent les promenades, remplissent les restaurants, obstruent les théâtres. Des trains dits « de plaisir » s'organisent à Londres pour en déverser de nouvelles bandes sur nos trottoirs. Un de nos amis, de passage à Calais, nous adresse un amusant dessin qui représente l'arrivée d'un flot d'excursionnistes d'outre-Manche. Types curieux, plaisants, insupportables, grotesques ou prétentieux, qui se renouvellent sans cesse et que nous sommes destinés à coudoyer durant six mois.

La ville de Calais a toujours conservé un faible pour l'Angleterre. Voyez : elle s'est pavoisée, et je ne jurerais pas que, pour l'arrivée de cette première fournée, elle n'eût point mis la langue française dans sa poche, afin de crier par la bouche de tous ses aubergistes : *Welcome!*

A. Darlet.

## COURRIER DU PALAIS

Le *Catalogue universel* et le *Guide international à l'Exposition* devant la Cour. — Conclusions de M. l'avocat général Oscar de Vallée. — Arrêt. — La vengeance à l'asphyxie. — L'amour des laides. — Réponse à un préjugé. — Mlle Schlosser et M. Chapuy. — Évocation de *Bas-de-Cuir*. — Les cartons de la Gaîté. — Premier *Dernier des Mohicans*, deuxième *Dernier des Mohicans*, troisième *Dernier des Mohicans*. — Les origines d'un drame.

Le jour même où était inaugurée l'Exposition universelle, M. l'avocat général Oscar de Vallée donnait ses conclusions dans le procès du *Catalogue officiel* et du *Livret-Guide international à l'Exposition universelle*.

M. Oscar de Vallée se prononçait très-nettement, dans un remarquable réquisitoire, contre la théorie du monopole au profit de la Commission de toute publication analogue à celle du *Livret-Guide international*.

« Le droit de la Commission, disait-il, se réduit à un droit exclusif au *Catalogue officiel*. Elle seule l'imprimera, le publiera, le fera imprimer, le fera vendre. Je prends une analogie. Une ville s'élève, destinée à être habitée et parcourue. Elle s'élève sous l'action réunie des capitaux publics et privés : un de ceux qui l'ont élevée, ou ceux qui l'administrent ont l'idée d'en réunir les divisions dans un certain ordre, d'y grouper les quartiers, les maisons, et d'offrir le guide aux étrangers. Faudra-t-il bien reconnaître, en dehors de la propriété littéraire, s'ils l'ont acquise, autre chose qu'un droit privatif sur le classement spécial et officiel qu'ils auront fait de la ville nouvelle? Faudra-t-il empêcher dans un livre sur cette ville, d'indiquer les quartiers, les rues, les maisons? »

Rien qui vaille un exemple quand il s'agit d'éclairer un point de droit, et M. l'avocat général ne pouvait mieux rendre sa pensée qu'il ne l'a fait.

La Cour s'est rangée à son opinion : elle a maintenu à la Commission le droit exclusif de publier un *Catalogue de l'Exposition;* mais elle a reconnu en même temps à tous la faculté d'éditer un Guide descriptif et de s'approprier la nomenclature des produits exposés que l'insertion au *Bulletin des lois* a fait tomber dans le domaine public.

M. Lebigre-Duquesne et la liberté gagnent donc leur procès.

L'esprit humain a son exposition au palais du Champ de Mars; un arrêt est à coup sûr un produit de l'esprit humain, pourquoi M. Lebigre-Duquesne n'exposerait-il pas, sous verre et magnifiquement encadré, l'arrêt de la Cour de Paris?

Le poignard, le poison, le vitriol avaient jusqu'à ce jour servi presque exclusivement les vengeances de la jalousie. La veuve Cercueil, — un vilain nom et de sinistre augure, — a imaginé du nouveau en cette matière, et la statistique criminelle s'est enrichie, grâce à elle, d'un moyen inédit de tuer un inconstant : ce moyen, c'est l'asphyxie.

La veuve Cercueil n'avait en elle rien qui pût charmer, au moins à première vue : des traits durs, le teint allumé et quarante ans par-dessus le marché.

Shoonooghe était beau comme Adonis, fier de sa beauté comme Narcisse, insouciant, enjoué, aimant la vie, d'un caractère facile et doux, bon travailleur et ne chômant jamais, un heureux garçon enfin, et de huit ans plus jeune que la femme Cercueil.

Et cependant...

Que voulez-vous, l'histoire et les histoires sont pleines de ces invraisemblances-là!

Pourtant il arriva un jour que Shoonooghe revint tout à fait à la raison et vit les choses comme elles étaient; il fut infidèle à ses ridicules amours... Seulement, s'il les trahit pour des amours plus jeunes, ces amours-là n'étaient guère mieux pourvues que les autres sous le rapport des grâces du visage. Décidément ce pauvre Shoonooghe était voué par le sort aux laiderons.

Mais que ce fût pour une laide ou pour une belle qu'on l'abandonnait, la femme Cercueil ne s'en souciait guère : on l'abandonnait, c'était assez; la haine entra dans son cœur, la pire de toutes, la haine de l'amour.

Un soir, Shoonooghe rentra chez lui très-aviné, — le joyeux garçon buvait volontiers une bouteille de trop, — il se coucha, s'endormit,... et ne se réveilla pas. On trouva dans sa chambre trois réchauds qui ne contenaient plus que des cendres. L'acide carbonique l'avait tué.

« Un suicide! » disait la femme Cercueil à l'audience.

Par malheur la vengeance amoureuse est imprudente et bavarde. Alors qu'on avait dit à l'accusée : Shoonooghe est mort, — après un moment d'incrédulité feinte : « je me suis vengée, s'était-elle écriée,... c'est moi qui l'ai fait. — Et, s'adressant à un inspecteur de police, elle avait ajouté : Arrêtez-moi, emmenez-moi! »

Le jury n'a pas cru au suicide, mais il a écarté la circonstance aggravante de préméditation. La Cour a condamné la femme Cercueil à dix années de réclusion.

Qu'une laide se fasse aimer, voilà qui est la chose du monde la plus commune, et nul n'a songé à s'en étonner. Même Balzac a écrit quelque part que la passion qu'une laide inspire est d'ordinaire plus vive et plus profonde que celle qu'on éprouve pour une belle personne, et beaucoup de gens sont de l'avis de Balzac. Ce qui est vrai d'une femme laide doit l'être d'un homme laid, et, sans doute, une dame auteur aura quelque jour la bonté de donner raison à une supposition si raisonnable, en accordant à la laideur masculine le pouvoir que le grand romancier reconnaît à la laideur féminine.

Mais ce que ne veulent absolument pas admettre certaines gens, c'est qu'un...

Avant de continuer, je demande très-humblement pardon de ce que je vais dire aux ombres de tous les Vestris et à tous les dieux de la danse passés, présents et futurs, les priant de considérer que je ne fais que rapporter l'opinion d'autrui, sans la prendre le moins du monde à mon compte.

Ce point bien établi, je dis que certaines gens ne veulent absolument pas admettre qu'un danseur, c'est-à-dire un homme qui bat des entrechats, qui fait des sissonnes, des ronds de jambe et des pirouettes, puisse toucher le cœur des femmes et l'enflammer d'amour.

Vainement vous leur citerez Horace et La Bruyère, vous ne les convaincrez pas, et toujours ils vous jetteront au nez leurs entrechats, leurs sissonnes et leurs pirouettes.

Que si vous hasardez que les femmes voient les choses d'un tout autre œil, et que les hommes ne sauraient bien juger cette question-là, ils vous répondront que vous calomniez les femmes.

Donc M. Chapuy, une des étoiles dansantes de l'Opéra, section des étoiles-hommes, a rendu un service immense à tous ses confrères, et les danseurs du monde entier ne feraient que leur devoir, s'ils adressaient à M. Chapuy des remerciments publics, et s'ils organisaient une souscription dont le montant servirait à élever à leur camarade une statue ou un temple, suivant l'importance de la somme.

Le taux de la souscription serait de vingt-cinq centimes par paire de jambes; M. Chapuy ne m'en voudra pas, j'en suis sûr, si je fixe ce taux à la moitié de celui qui a été déterminé pour la souscription à la statue de Voltaire.

Pourquoi de si grands honneurs décernés à M. Chapuy? Parce que M. Chapuy a réduit au silence les impertinents dont je citais tout à l'heure le sot préjugé; parce que M. Chapuy s'est fait aimer, aimer passionnément comme Thésée, comme Rodrigue, comme Roméo, comme Hernani, comme n'importe lequel des plus célèbres amoureux de l'antiquité, du moyen âge ou des temps modernes.

M. Chapuy n'a pas été seulement l'aimé d'une très-belle et très-jolie jeune femme, il en a été le préféré, ce qui est beaucoup plus glorieux encore.

Elle est morte, la pauvre charmante créature, morte toute jeune, et sa dernière parole, sa dernière pensée a été pour celui qu'elle aimait. Nous l'avons tous vue souriante et charmante, brillante de grâce et de santé; elle s'appelait Schlosser, et peut-être elle aussi se serait fait un nom dans la danse à côté des plus fameux...

— Quoi! c'était Schlosser, la danseuse de l'Opéra?

— Eh! oui, sans doute.

— Ah! très-bien, nous comprenons à présent; mais alors votre exemple n'a plus la moindre portée. Nous sommes dans l'exception : danseur d'un côté, danseuse de l'autre,... c'est bien différent.

Ai-je besoin de dire au lecteur que mes interrupteurs sont mes sceptiques endurcis de tout à l'heure? Ce sont gens de trop mauvaise foi pour convenir jamais qu'ils ont pu avoir tort : je les abandonne à leur impénitence.

La dernière pensée de la pauvre Schlosser avait été pour M. Chapuy, vous disais-je, et son nom sans doute aussi le dernier mot qu'ait tracé sa main amaigrie et tremblante. Elle mourut le 18 novembre 1865, et, par testament olographe du 5 du même mois, elle avait légué à Chapuy « une maison de campagne, située à Nogent-sur-Marne, rue de Beauté, 13. » Il y a d'étranges et charmants hasards — « avec ses dépendances, ainsi que le mobilier la garnissant ou servant à son ornementation, ensemble les objets, outils, ustensiles et généralement tous les objets en dépendant, même les denrées, approvisionnements et le linge s'y trouvant, plus deux pièces de terre y attenant. »

C'est un procès qui nous a révélé l'immense et naïve passion de la jeune femme et le témoignage qu'au moment de mourir elle en voulut donner à qui régnait en maître sur son cœur.

M. Schlosser père, tambour de la garde nationale, — les déesses d'Opéra ne sont pas toutes filles de dieux, — a demandé la nullité du legs, soutenant qu'il avait été obtenu par la suggestion ou la captation.

Pour appuyer son dire, il mettait dans le dossier de son avocat les lettres de Chapuy et certains dessins dont le danseur les avait illustrées. Chapuy a tous les talents. C'étaient ces lettres, c'étaient ces dessins, disait M. Schlosser, qui avaient été les philtres dont Chapuy avait enivré la jeune fille pour se la rendre aveuglément soumise, s'emparer de sa volonté et la conduire au gré de la sienne.

Et M. Chapuy répondait : je ne sais ce que vous voulez dire; j'aimais, je parlais le langage de la passion; mais je n'ai pas fait le calcul honteux dont vous m'accusez.

Le tribunal a cru M. Chapuy et son jugement a maintenu le legs.

Un homme qui avait vu maintes fois les Peaux-Rouges danser la danse du tomahawk, mais qui ne se doutait guère à coup sûr de ce que pouvait être un danseur d'opéra, c'est Bas-de-Cuir, Œil-de-Faucon, la Longue-Carabine, ou le Trappeur, comme il vous plaira.

Vous avez tous présent à l'esprit ce type original et touchant, vous le voyez, comme s'il était là vivant devant vous avec ses traits rudes, énergiques et doux cependant, dans son costume pittoresque, appuyé sur sa bonne arme qui ne manqua jamais son but; il vous parle de la beauté de la prairie ou de la forêt, des temps où l'Européen n'avait pas encore fait tomber les vieux chênes américains sous sa hache, ni les fils du Grand-Esprit sous la balle de ses fusils et les boulets de ses canons, où les grands lacs ne le connaissaient pas, où les fleuves des terres intérieures ne portaient pas ses gigantesques embarcations; il vous parle de sa jeunesse, de ses périlleuses aventures, de ses souvenirs, et parfois s'interrompt pour rire de son *rire silencieux*.

Ah! si on lui avait dit qu'un jour viendrait où on le mettrait en scène, où on le montrerait à la foule marchant sous les arbres de toile peinte, respirant un air corrompu par le gaz, éclairé par des lunes à la lumière électrique, il n'aurait rien compris à tout cela, ce pauvre sublime ignorant.

Et pourtant cela devait arriver,... et, un jour, devaient se trouver à la fois, dans le même carton, trois drames dont il serait le héros et qui auraient tous trois l'ambition de divertir les spectateurs de la Gaîté.

Ces trois drames occupaient, il y a quelques jours, l'audience de la première chambre du tribunal.

Celui qui entra le premier dans ce terrible carton de la Gaîté était l'œuvre de M. Jules Moinaux, mon spirituel et excellent confrère, et de M. Dubreuil; il avait pour titre : *Bas-de-Cuir*. Quelques jours plus tard un *Dernier des Mohicans*, de M. Pagès, venait tenir compagnie à *Bas-de-Cuir*. *Bas-de-Cuir* et le *Dernier des Mohicans* vécurent en bons voisins; même un jour, avec l'agrément de M. Dumaine, ils s'entendirent pour ne plus faire qu'un de deux qu'ils étaient.

MM. Jules Moinaux, Dubreuil et Pagès travaillaient à fondre ce qu'il y avait de meilleur dans l'un et l'autre drame, quand un troisième drame, autre *Dernier des Mohicans*, qui avait pour pères MM. de Montépin et Dornay, entra dans le carton à son tour.

Il n'y resta pas longtemps et en sortit pour paraître sur la scène de la Gaîté, et causer à MM. Jules Moinaux, Dubreuil et Pagès, le plus désagréable étonnement.

Un *Dernier des Mohicans* pouvait faire l'affaire du public, deux *Derniers des Mohicans*, c'était trop : celui de MM. de Montépin et Dornay coupait nécessairement l'herbe sous le pied à celui de MM. Moinaux, Dubreuil et Pagès.

Ceux-ci assignèrent M. le directeur de la Gaîté.

« En ne nous rendant pas nos manuscrits au moment où vous acceptiez la pièce de MM. Montépin et Dornay, lui disaient-ils, en nous laissant ignorer que vous alliez monter un *Dernier des Mohicans* qui n'était pas le nôtre, vous nous avez ôté la chance de faire jouer notre drame sur un autre théâtre; en donnant un ouvrage dont le sujet était le sujet par nous traité, vous avez rendu la représentation de notre ouvrage, à nous, pour longtemps impossible, et par là vous nous avez causé un dommage que vous devez réparer. »

Le tribunal a trouvé justes les griefs des demandeurs; il a condamné M. Dumaine à payer mille francs d'indemnité à MM. Moinaux et Dubreuil, et mille francs à M. Pagès.

Ce jugement apprendra sans doute à M. le directeur de la Gaîté que les auteurs dramatiques ne sont pas des êtres hors la loi pour qui l'on peut avoir un dédain superbe, et dont il est permis de séquestrer les ouvrages quand il serait génant de les laisser se promener en liberté.

Que s'il vous plaît de savoir comment l'idée d'une pièce vient parfois aux faiseurs de drame, lisez ce passage d'une lettre de M. de Montépin :

« ... Au mois de janvier dernier, je proposai à Dumaine de lui faire, pour être joué au printemps ou en été, un drame à grand spectacle intitulé la *Foire Saint-Germain*, dans lequel un cheval dressé par M. Lalanne devait remplir un rôle important.

« — Le sujet me convient, me répondit Dumaine. Voyons le cheval.

« Rendez-vous fut pris pour aller chez Peragallo, agent général de l'association des auteurs dramatiques, et Jules Dornay, mon collaborateur, assista aux exercices du cheval, rue de Nemours, au manége Lalanne.

« Après la séance, nous allâmes déjeuner. Dumaine nous raconta qu'une pièce ayant ce titre : les *Boucaniers*, avait été apportée à son théâtre, puis reprise, ce qui le contrariait vivement.

« Ses répétitions le réclamaient. Il nous quitta.

« Peragallo, resté seul avec mon collaborateur et avec moi, nous dit :

« — Puisque Dumaine regrette des sauvages, pourquoi ne lui feriez-vous pas quelques sauvages?... Pourquoi ne pas mettre à la scène, par exemple, les romans de Cooper? Le cheval de Lalanne serait plus à son aise dans les forêts vierges que dans les rues de Paris.

« L'idée nous sembla bonne.

« Le soir même, j'allai voir Dumaine dans sa loge... »

Si, après cette lettre, le cheval de M. Lalanne n'est pas plus fier que *Gladiateur*, c'est vraiment un grand caractère de cheval.

Qui donc avait inspiré à M. de Montépin l'idée d'écrire la *Foire Saint-Germain*? Lui. — Pour qui MM. de Montépin et Dornay ont-ils écrit le *Dernier des Mohicans*? Pour lui.

Et on n'a pas seulement mis son nom sur l'affiche, entre le nom de M. Dornay et celui de M. de Montepin !

MAÎTRE GUÉRIN.

---

## LE MONT POPOCATAPETL

### AU MEXIQUE

Les cinq dessins curieux que nous publions sont dus au crayon de M. A.-C. Stannus, un jeune et hardi explorateur qui faisait partie de la caravane de découverte formée dans le but d'explorer la célèbre montagne mexicaine.

Une société de neuf Anglais, bien armés et munis de provisions, quitta Mexico le 20 octobre dernier, et arriva le même soir à Amecameca, où l'on passa la nuit, après avoir franchi une distance de vingt lieues.

Au lever du jour, les voyageurs, accompagnés d'un excellent guide, montèrent à cheval et arrivèrent, au bout de quelques heures, dans une immense forêt de sapins qui s'étend jusqu'au pied de la montagne. Le passage était fort malaisé pour les chevaux, mais rien n'était comparable au charme du paysage que l'on traversait. De clairs ruisseaux murmuraient à l'ombre des grands arbres, et les plantes tropicales étalaient aux regards les nuances merveilleuses de leurs fleurs.

Cependant l'endroit semblait tout à fait propice pour une embuscade. Aussi les Anglais marchèrent-ils en rangs serrés, avec leurs armes toutes prêtes, et plaçant au milieu d'eux les domestiques indiens avec les provisions.

Au coucher du soleil, on atteignit Ylamacas, localité occupée par des récolteurs de soufre.

Le repas terminé, un grand feu fut allumé, tant pour écarter les voleurs que pour combattre le froid devenu très-intense. Au petit jour, les voyageurs poursuivirent leur entreprise. La montée devenait d'une âpreté extrême; c'était en tout point une région désolée, privée de la moindre végétation et jonchée de pierres volcaniques. L'air se raréfiait; la respiration des explorateurs était haletante, et les chevaux, écrasés de fatigue, ne parvenaient qu'à grand'peine à mettre un pied devant l'autre.

Les montures furent alors abandonnées, et chacun se hissa comme il put jusqu'au cratère, en s'aidant des anfractuosités des rochers. Plusieurs heures furent encore consacrées à ce rude travail. Le soleil touchait à son déclin lorsque les neuf Anglais atteignirent enfin l'arête supérieure du cirque granitique qui domine le cratère. Tant de peines et de fatigues étaient récompensées; ils contemplaient avec orgueil l'immense entonnoir du fond duquel s'élevaient sans relâche des tourbillons de vapeurs sulfureuses, et, au nez du volcan, ils lancèrent des hurrahs en l'honneur de *Old England*, comme doit le faire tout gentleman digne de ce nom dans les circonstances solennelles de sa vie.

La descente ne fut qu'un jeu d'enfant en comparaison de l'ascension. Un des côtés de la montagne présentait une pente ronde toute couverte de cendres, où les voyageurs purent s'abandonner, effectuant, beaucoup plus souvent sur leur dos que sur leurs jambes, un trajet de quatre ou cinq cents mètres en quelques minutes, et ne risquant que des culbutes sans danger.

Au pied de ce talus on retrouva les domestiques et les chevaux. La rentrée à Mexico s'opéra sans péripétie digne d'être mentionnée.

Le Popocatapetl est la montagne la plus élevée du continent de l'Amérique du Nord. Mesuré avec soin, il a donné une altitude de 18,362 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer.

En somme, il résulte de la relation que nous venons d'analyser, que les difficultés de l'ascension du Popocatapetl avaient été singulièrement exagérées, et que cette montagne ne présente aucun obstacle dont ne puisse facilement venir à bout un membre un peu agile de l'*Alpine-Club*.

R. BRYON.

## COURRIER DES MODES

Enfin, mes chères lectrices, elle est inaugurée cette grande Exposition universelle qui nous tenait en haleine depuis un an; la réalité a remplacé l'espérance, les portes sont ouvertes, on peut entrer. Paris est en fête : sur les boulevards on se croit à la veille du premier de l'an, les voitures sont à la file, les piétons pressés sur les trottoirs s'en tirent avec grand'peine; tout le monde est affairé, préoccupé; enfin, la capitale a un aspect aussi curieux à étudier que l'Exposition elle-même.

N'allez pas croire, mes aimables lectrices, que j'ai la prétention de vous donner ici des détails sur cette immense solennité, vous vous tromperiez, l'*Univers illustré* a ses chroniqueurs ordinaires et extraordinaires dont le talent vous est connu; il a aussi ses dessinateurs, le crayon est plus éloquent encore que la plume, je me résigne ici à mon rôle d'humble chroniqueuse de la mode, rôle qui me plaît puisqu'il m'a jusqu'ici mérité votre indulgent suffrage.

Je vous laisse à penser si les magasins se mettent en frais en ces jours de réjouissance; tout le monde a à cœur de prouver aux visiteurs de tous pays que Paris est la ville par excellence lorsqu'on veut faire des emplettes. Question d'intérêt, me direz-vous? Oui, mais question d'amour-propre aussi. Et dans l'un et l'autre cas, nous ne pouvons qu'approuver le sentiment national dont l'influence est tout en notre faveur.

Je commence en vous donnant quelques renseignements d'actualités : Les magasins de la *Ville de Saint-Denis*, à l'angle du faubourg Saint-Denis et de la rue Paradis-Poissonnière, ont ouvert, dans les premiers jours d'avril, une exposition qui est universelle aussi en ce qui concerne la nouveauté. J'ai déjà parlé plusieurs fois de cette importante maison pour laquelle, j'en suis convaincue, mes lectrices partageront ma sympathie. Trouver des nouveautés de premier ordre et ne pas les payer cher, tel a été longtemps mon rêve, ce rêve s'est réalisé dans l'importante maison dont je cite le nom, parce que cette maison a une position unique à Paris, que son loyer est insignifiant.

Aussi le succès de l'exposition, ces jours derniers, a été immense. On remarquera surtout les confections toutes gracieuses et de formes nouvelles. Il y en a en taffetas et en lainages; les formes en sont variées, mais il est à remarquer que toutes les confections de cette année sont courtes; est-ce un bien, est-ce un mal? je n'oserais me prononcer à ce sujet. On peut citer les charmantes étoffes que l'on nomme : le *mohair glacé*, le taffetas parisien, le *jackart*, et surtout un taffetas noir dont le nom poétique se recommande lui-même; il s'appelle *Rose-Marguerite*; c'est un taffetas mat et d'un usage excellent, il est glacé à lisières blanches et roses et à lisières jaunes et blanches. Il y a aussi le taffetas velouté impérial à lisières violettes et blanches; je signale ces marques distinctives qui empêchent la contrefaçon, laquelle ce pendant est peu probable, quand on songe aux prix auxquels la *Ville de Saint-Denis* livre ces étoffes.

Les comptoirs d'étoffes pour meubles contiennent plus de mille pièces de cretonnes pompadour à des prix fabuleux de bon marché.

Le comptoir des vêtements pour homme et celui des vêtements pour enfants méritent d'être recommandés d'une manière toute particulière; si j'étais moins limitée dans mon travail, je voudrais leur consacrer à chacun un article spécial.

A la *Ville de Saint-Denis* (ceci est bon à noter) toute demande de marchandises et d'échantillons est expédiée *franco*.

Mes lectrices voudront bien se rappeler que si je leur parle de cette maison, c'est que je suis certaine de leur rendre service.

La passementerie figure d'une manière toute exceptionnelle à la grande Exposition.

Les magasins de MM. Ransons et Yves, à la *Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 6, ont une place importante dans ce tournoi de l'industrie. Si nous n'avions jamais parlé de cette maison, la première en son genre, il serait utile d'entrer ici dans de plus amples détails, mais la *Ville de Lyon* est connue du monde entier, les femmes de tous les pays ne manqueront pas de la visiter, et lorsqu'on aura vu ses vitrines de l'Exposition, on ne voudra pas quitter Paris sans avoir fait plus ample connaissance avec elle.

Nous avons dit quelques mots déjà des rubans *jardinières* qui sont très en vogue cette année comme garniture de chapeaux; la *Ville de Lyon* fait aussi des ceintures dans le même style; je pourrai citer, comme nouveauté, la ceinture *Galilée*, en or, avec fermoir vénitien; la ceinture *Don Carlos*, celle-ci est enrichie de perles de toutes couleurs; la ceinture *Espagnole*, qui est en rubans larges flottant autour de la taille, et la ceinture *Esclave* avec garnitures de perles d'ambre.

Parmi les nouveautés que les magasins de la *Ville de Lyon* mettent sous nos yeux, il est important de signaler une foule de nouveautés en résilles catalanes, voilettes, galons, passementeries et boutons de tous genres.

Parmi les produits de la parfumerie modèle il est bon de citer une chose spéciale dont tout le monde peut avoir besoin. La *sève vitale capillaire* rend aux cheveux leur nuance primitive. Ce produit n'est pas une teinture, et c'est pour cela que je me plais à le recommander. La *sève vitale* donne de la force à la racine des cheveux; elle en prévient la décoloration parce qu'elle la fortifie et qu'elle lui rend sa jeunesse et sa vigueur. Cet article de parfumerie, très-connu aujourd'hui sous le nom de *sève vitale* et aussi sous celui d'*eau des palmiers*, se trouve chez son inventeur, M. Gargault, boulevard Sébastopol, 106. Il est bon de remarquer que lorsqu'on emploie la *sève vitale* pour la recoloration de la chevelure, il ne

faut point s'attendre à une transformation subite; le temps a agi lentement pour les faire blanchir, il ne peut les transformer en quelques instants; et c'est justement à cette lenteur que l'on doit la confiance du public; car un changement de décoration à vue d'œil indiquerait infailliblement un produit chimique toujours inquiétant pour la santé. La *sève vitale* est nutritive, son opération plus lente et plus certaine, elle est à coup sûr sans danger; un mois ou six semaines sont indispensables à son travail de régénération. C'est justement ce délai qui doit donner aux personnes qui en font usage une entière confiance, avec laquelle la réussite est assurée.

Voici bientôt les fêtes de Pâques, le monde élégant commence à visiter les magasins du confiseur Seugnot, rue du Bac, n° 28. C'est là que l'on trouve ces merveilleux œufs de Pâques auxquels la mode, depuis quelques années, accorde une faveur méritée Faire l'analyse de toutes les nouveautés que la maison Seugnot met en vente pour ce jour de l'an du printemps, c'est une chose impossible; le mieux à faire est de conseiller au public intelligent une visite dans ses magasins, tout y est profit, et la gourmandise trouve un bénéfice qu'elle peut dissimuler sous une coquetterie dont personne ne peut nier le charme, et dont le succès véritablement mérité est accueilli par tous, grands et petits.

ALICE DE SAVIGNY.

LA RÉPONSE ROYALE, d'après le tableau de M. Follingsby.

## LA RÉPONSE ROYALE

Le tableau de M. Follingsby rappelle une anecdote assez connue de la jeunesse de sir Walter Raleigh. Elle a été intercalée par Walter Scott dans son roman de *Kenilworth*, où elle apparaît avec toutes les broderies que l'imagination du romancier devait naturellement y joindre.

On se rappelle cette scène où le jeune et brillant audacieux s'avance sur le passage de la reine Élisabeth, comme elle descend vers la Tamise pour monter dans la barque pavoisée pour la recevoir. Comme il a plu toute la nuit, le sol détrempé offre quelques flaques boueuses sur les pas de la reine; Raleigh aussitôt détache vivement son riche manteau et, l'étendant à terre, en fait un tapis pour les pieds de sa souveraine.

Élisabeth, frappée en même temps de la bonne tournure et de l'action chevaleresque du jeune homme, lui donne comme récompense un diamant qu'elle tire de son doigt, et va même jusqu'à le recevoir parmi les gentilshommes de sa suite.

Le soir même, au palais de Greenwich, tandis que la reine erre sous les ombrages du parc, une de ses femmes lui apprend qu'elle a vu le jeune cavalier au manteau tracer sur la vitre d'un pavillon voisin quelques mots au moyen du diamant qu'il a reçu dans la journée.

La reine, curieuse, se rend avec sa demoiselle d'honneur au pavillon où Raleigh s'est embusqué, et, à la place indiquée, elle lit un vers à peu près ainsi conçu :

Je voudrais bien monter, mais la chute est à craindre.

Elisabeth reste un moment rêveuse, puis, avec la pointe d'un diamant, termine ainsi le distique :

Si ton cœur ... reste à terre et cesse de te plaindre.

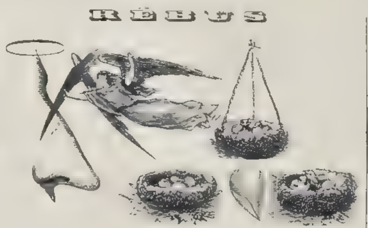
C'est ce dernier épisode de l'intrigue royale dont M. Follingsby a fait le sujet de son tableau. Tout ce qu'on peut reprocher à l'auteur, au point de vue historique, c'est d'avoir donné à la reine un embonpoint qu'elle n'eut jamais, et de n'avoir pas conservé à la tête de sir Raleigh toute la grâce qu'on retrouve dans ses anciens portraits.

L. DE MORANCEZ.

*Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de* M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers illustré.



RÉBUS



*Explication du dernier Rebus :*
Sois en paix avec ta conscience



PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT BENOÎT 7

EMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . | 15 fr. » | — 17 fr. |
| Six mois . . | 8 fr. » | — 9 fr. |
| Trois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ,
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. » | — 64 fr |
| Six mois . . | 26 fr. » | — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. » | — 16 fr. |

Étranger, le port en sus




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 633.
Mercredi 17 Avril 1867.

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Il y a grève et grève. — Les vieux habits. — Les révolutionnaires à coups de ciseau. — Le nouveau Mamamouchi. — Les quiproquos de tout genre. — L'Anglais qui se trompe. — Les hôtels sous-loués. — Élégie domestique. — Les gentilshommes du veau d'or. — La société actuelle. — Son vrai fléau. — Réalité et convention. — Le règne du convenu. — Arsinoé et Célimène. — L'année littéraire. — M. Veuillot et l'*Univers*. — Les effets de l'*ut* de poitrine. — Un nouveau métier. — Le contraire d'un pédicure.

Je comprendrais, sans l'approuver, la grève des mitrons et des garçons bouchers; le pain et même la viande sont des objets de première nécessité, et tout le monde n'a pas la faculté extraordinaire que possédait, d'après les petits Bollandistes, le bienheureux Nicolas de Flue, lequel passa vingt et un ans sans manger, et eut sa première indigestion le jour où on essaya de lui faire avaler une côtelette. Pour les vulgaires humains l'éclipse totale des comestibles serait une calamité telle, qu'il faudrait, dans les huit jours, ou la fin de la grève ou la fin du monde. Devant cette alternative effrayante, les rebelles peuvent violenter leurs patrons ou les patrons leurs clients. Le mont Aventin a un sens, entre un four et une boucherie, au pied de la tour d'Ugolin.

Mais les tailleurs ! Du moment que le consommateur a de la marge, le producteur n'a plus de chance. La crainte de passer deux ou trois mois sans habit neuf n'est pas de celles qui disposent aux concessions humiliantes pour l'amour-propre ou désastreuses pour la bourse. Un paletot, si râpé qu'il soit, durera toujours plus longtemps qu'une grève; l'une se termine, l'autre s'éternise en se raccommodant.

C'est si aimable d'ailleurs et si bon, un vieil habit ! On est si heureux d'avoir un prétexte pour se séparer le plus tard possible de cet ami véritable, qui vous reste fidèle quand l'amitié vous délaisse ou quand l'amour vous trahit ! Ah ! si, à la faveur d'une grève retrospective, nous pouvions les rattraper et les revoir, les vieux habits de notre jeunesse. Voilà celui du premier bal, celui du premier rendez-vous, celui du premier amour, celui de la première entrevue ! Étions-nous, en les portant, assez émus, assez tremblants, assez gauches ! Et comme nous donnerions volontiers notre aplomb d'aujourd'hui pour notre gaucherie de ce temps-là !



SCHAMYL ET SES FILS, A LA COUR DE SAINT-PETERSBOURG, d'après un croquis de notre correspondant. — Voir paga 243.

Voyez en outre quel mauvais moment ils choisissent, ces révolutionnaires à coups de ciseau ! Ils se retirent sous leur tente, lorsque Paris tout entier n'est plus qu'une tente gigantesque ! Encore un peu, et il n'y aura plus d'autre moyen pour être vêtu comme tout le monde, que de n'être habillé comme personne. Je suis allé voir hier un de mes amis, Maurice de B... Je l'ai trouvé assis, les jambes croisées, sur une table, entouré de morceaux d'étoffes de toutes couleurs, qu'il découpait et ajustait au hasard.

« Tu me vois, me dit-il, dans l'exercice de mes nouvelles « fonctions, occupé à me préparer un costume de ville à la « hauteur des circonstances. Les belles dames disaient en « regardant Usbeck : « Comment peut-on être Persan ? » « Dans quinze jours elles vont dire : « Comment peut-on « ne pas être Persan, Turc, Arménien, Chinois, Javanais. « Indien, Osage ou Muscogulge ? » Je n'aime pas à être re- « marqué dans les rues : pour un ami qui vous reconnaît, « on compte dix créanciers et trente ennuyeux qui vous « importunent. Être poursuivi par les gamins m'a toujours « paru, même le mardi gras ou le jeudi de la mi-carême, « une gloire médiocre. Or, avant un mois, quiconque aura « l'air d'un Parisien sera traité comme une curiosité sus- « pecte. Je vais donc m'habiller en Mamamouchi pour pas- « ser inaperçu. »

~~~ Vous vous souvenez de l'histoire de cet Anglais habitué, chaque fois qu'il venait à Paris, à visiter une maison où il trouvait des jeunes femmes d'humeur facile, assez tolérantes pour ne pas se moquer de son accent. Il revient après deux ans d'absence. Dans l'intervalle, la maison avait changé de propriétaire et de locataires. Elle était occupée par une respectable comtesse de province, venue à Paris pour compléter l'éducation de ses quatre filles et tâcher de les marier; entreprise que la nature avait rendue assez difficile en refusant à ce quatuor virginal, doué d'ailleurs de délicieux caractères, tous les éléments essentiels de la beauté plastique; tolérables comme bas-relief, mais impossibles en ronde-bosse.

L'Anglais arrive; accueilli dans le sérail, il en connaissait les détours; il monte; le voilà au salon. La maman, le nez ombragé d'une paire de lunettes, était en train de faire de la tapisserie; il ne daigne pas la saluer. Entre une première jeune fille. L'Anglais la lorgne, et copiant à son insu Sainte-Foy dans *Fra Diavolo*, il s'écrie :

— Aoh ! jé volé pas ! jé volé pas ! Elle était traouöp maigre !

Vous voyez d'ici la scène et ses suites; ce jour-là, l'Anglais ne triompha pas et ne régna pas en France.

Eh bien, si nous n'y prenons garde, voici ce qui nous menace : supposons un homme de bonne compagnie, dilettante, causeur spirituel, adopté et recherché dans les salons que je qualifierais de derniers asiles de la causerie française, si la phrase n'était rangée parmi les plus invariables *clichés*. Il s'est attardé à la campagne ou en voyage; il revient à Paris, et court frapper à la porte de ses hôtels de prédilection.

Trop familier avec les habitudes du lieu pour s'arrêter devant le concierge, il grimpe lestement le grand escalier; il sonne; il demande si M^me^ la marquise est visible, et il se trouve nez à nez avec un président de l'exposition japonaise.

Ce premier accroc le rend circonspect, et il s'informe :

— M^me^ la duchesse de Presles ?

— Absente depuis huit jours; elle a loué son hôtel à un petit prince de Gérolstein.

— M^me^ la vicomtesse d'Outreville ?

— Partie pour l'Italie; elle a cédé son appartement à un général russe.

— M^me^ la baronne de Mortsauf ?

— N'est plus à Paris; elle a sous-loué son premier étage à un nabab.

Ainsi de suite : sérieusement c'est là un triste symptôme; ou plutôt c'est un des nombreux revers des innombrables médailles de l'Exposition. Si j'étais grand seigneur ou grande dame, j'aimerais mieux avoir trois chevaux de moins dans mon écurie, deux voitures de moins dans ma remise, diminuer de moitié le chiffre de mes robes, rogner sur le compte du maître d'hôtel, de la lingère et de la modiste, et ne rien changer à mes habitudes, continuer à recevoir mes amis, ne pas livrer pour six mois à des étrangers cette maison, cet appartement, ce mobilier, qui semblent faire partie de la vie intime, s'associer à nos sentiments et à nos souvenirs. Je ne voudrais pas qu'une main profane, inconnue, grossière peut-être, touchât à ces cadres, à ces tableaux, à ces ivoires, où revivent les traditions de famille, où respirent les amitiés mortes, où les sourires du passé viennent consoler des tristesses du présent; je craindrais que le génie familier du foyer domestique, une fois exilé, ne revînt jamais. Aucune indemnité ne saurait excuser cette lucrative concession aux mœurs et à l'arithmétique modernes : c'est l'expropriation à l'intérieur, la démolition à domicile, complice et complément des démolitions du dehors. Maintenant, si les imparfaits gentilshommes qui sacrifient ainsi les dieux lares au veau d'or m'accusaient d'être un censeur incommode, je leur répondrais par le vers :

« Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue. »

~~~ Il est si léger ou plutôt si usé déjà, le fil qui nous rattache au bonhomme Jadis ! Nous ne sommes pas tous des parvenus, mais tous nous avons l'air de nouveaux venus; aujourd'hui n'est pas la suite, mais l'oubli d'hier. La société n'est plus logée, elle est campée. Figurez-vous un vaste terrain nivelé, avec la réalité à gauche et la convention à droite. Si la causerie se meurt, si les bonnes manières s'en vont, si l'atticisme s'émousse, si les grâces du langage disparaissent dans l'argot, si l'élégance fait place au *chic* et au *chien*, c'est la réalité qu'on accuse; erreur ! La convention est bien plus coupable; mieux vaut une franche ennemie qu'une alliée perfide. Les gens d'esprit et de talent — on leur permet même d'avoir du génie — peuvent toujours transiger avec la réalité, et lui faire entendre raison. Après tout, c'est une reine légitime; il ne s'agit que de l'empêcher d'être une reine absolue. Mais la convention ! Voilà le vrai fléau; fléau d'autant plus redoutable, qu'il se présente d'ordinaire sous les traits d'une jolie femme, dans un salon plein de lumières et de fleurs, sous le feu des diamants, à travers des flots de dentelle et de gaze, à deux pas d'un piano et d'un manuscrit. Ce délicieux proverbe, qui, au dire des invités, manque à l'écrin du Théâtre-Français, convention ! Cet opéra signé d'un marquis ou d'un vicomte, dont la primeur offerte à un auditoire d'élite doit troubler le sommeil de Gounod, l'appétit de Victor Massé, le repos d'Ambroise Thomas, et qui sera bientôt arraché de force au noble compositeur par M. Perrin ou M. Carvalho, convention ! Convention, cette cantatrice qui s'entend promettre, au milieu des *brava !* et des *bravissima !* les destinées d'Adelina Patti et de Christine Nilsson ! Convention, cette lecture à huis clos d'une œuvre si belle et si sublime, que les rares élus, rassemblés pour l'entendre, se réveillent d'un léger somme en annonçant à la France un grand écrivain de plus ! Convention, cette comédie plate et glaciale que les gens les plus spirituels de Paris ont l'air de prendre au sérieux, parce que l'auteur est un homme influent ! Convention surtout, la rencontre de ces augures, qui se regardent sans rire après avoir rendu de tels oracles !

Je choisis un échantillon entre mille. On lisait hier dans un journal bénévole : « La maîtresse de la maison, M^me^ de M... et M^me^ E... ont dit une scène du *Misanthrope* (Célimène et Arsinoé) comme *on dit* à la Comédie-Française. »

Mettez comme *on ne dit pas* au lieu de *comme on dit*, et le compliment pourra, en s'exagérant, se rapprocher de la vérité. Le hasard veut que je connaisse ces deux dames; si bien que, sans être allé à cette soirée, il m'est facile de deviner comment les choses se sont passées. M^me^ de M..., qui jouait Célimène, est contemporaine de la bataille d'Aboukir. Elle a trente ans de plus que M^me^ E... qui n'est pas jeune et qui jouait Arsinoë. Toutes deux sont étrangères et possèdent un accent tudesque des plus prononcés. Voici, j'imagine, comment s'est engagé le dialogue :

Arsinoé :

Matame, l'amidié toit surdout éclader
Aux chosses qui le blus nous beuvent imborder... etc.

Célimène :

Matame, chai beaugoup de crasses à fous rentre,
Un del afis m'opliche, et loin te le mal brentre... etc.

Il est évident que M^me^ Plessy et M^lle^ Nathalie n'ont qu'à se bien tenir. *On dit* qu'on *ne dit pas* comme cela à la Comédie-Française.

~~~ M. Vapereau vient de publier sa neuvième *Année littéraire et dramatique*. On rend justice aujourd'hui à ce travail où l'immense quantité des matériaux exige des procédés tout différents de ceux de la critique ordinaire. Les tête-à-tête de M. Vapereau avec les ouvrages dont il parle ressemblent à des audiences de ministre, quand cinquante solliciteurs attendent dans l'antichambre. Au moment où la critique voudrait parler, la statistique demande la parole. On le sait, les débuts de M. Vapereau soulevèrent bien des rancunes. Les amours-propres blessés réclamèrent en marge de son *Dictionnaire des Contemporains*, en se servant de petites épingles trempées dans le sang de leurs piqûres. Il est rare que les œuvres de ce genre ne fassent pas un grand nombre de mécontents : chacun voudrait qu'on lui donnât quelques lignes de plus... et quelques années de moins.

Maintenant ces tempêtes dans une bouteille d'encre sont apaisées, et cette utile et curieuse *Année littéraire* se continue sans accident : quel bilan mélancolique, ces pièces jouées, ces livres parus — et disparus ! Quelle énumération accablante pour nos chétives vanités, ces noms qui ressuscitent un moment pour retomber dans la nuit ! Celui-ci a eu une semaine, celui-là un jour, celui-là une heure. La plupart n'ont pu atteindre ce premier relais de la postérité, qu'on appelle la seconde année. On dirait un inventaire après décès, une liquidation après faillite, un cimetière où l'on voit, en style académique, quelques menues branches de lauriers parmi une infinité de cyprès.

Sans se départir de ses droits, sans manquer à ses opinions, M. Vapereau a su être constamment impartial. Il l'a été, même pour les *Odeurs de Paris*, ce mauvais livre qui a profité d'une surprise de l'esprit comme certains disciples de don Juan profitent d'une surprise des sens. Il a répondu aux épigrammes de M. Louis Veuillot par une appréciation très-calme, très-juste, très-sensée, où la part du bien et celle du mal sont faites avec une équité remarquable. M. Veuillot a là un bel exemple, au moment où il cesse d'être un martyr pour n'être plus qu'un saint, et où il se réinstalle dans son fauteuil de rédacteur en chef. Maintenant *l'Univers* et le *Monde* pourront-ils vivre de compagnie ? M. Taconnet, — que les loustics de la rue de Grenelle n'appellent plus que Taquinet, — pourra-t-il soutenir la concurrence contre ce rude jouteur dont il fut, au beau temps du Tartare et de la guerre de Crimée, l'admirateur le plus fanatique ? Qui lira verra. Le talent est hors de cause; mais je me demande comment, après son dernier livre, M. Veuillot pourra retrouver son aplomb dans la discussion grave, lumineuse et modérée des grandes questions politiques, philosophiques, sociales et religieuses. M. Veuillot, nous le savons, est allé dire à Rome le bruyant succès qu'il venait d'obtenir; il rapporte le parfum de Rome; mais que fera-t-il des odeurs de Paris ?

J'étais un soir à l'Opéra, à côté d'un compositeur célèbre. Le ténor lança un *ut* de poitrine à trois cents pieds au-dessus du niveau de l'orchestre. Quand les bravos eurent cessé, le compositeur me dit en me montrant le chanteur : « Vous voyez bien ce gaillard-là ! il est maintenant incapable de chanter juste *Ah ! vous dirai-je, maman !...* »

Être incapable de chanter juste *Ah ! vous dirai-je maman !* voilà la punition de ceux qui ont oublié l'adage : Mieux vaut douceur que violence.

Des odeurs de Paris aux métiers de Paris il n'y a pas loin. Je croyais que Privat d'Anglemont et Banville avaient épuisé la liste des métiers inconnus et des industries non classées. Je me trompais. J'ai reçu, l'autre jour, la visite d'un homme décemment vêtu.

— Monsieur, m'a-t-il dit gravement, on m'a assuré que vous n'étiez journaliste qu'en hiver, et qu'en été vous redevenez agriculteur.

— Vous voulez dire paysan; soit. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Monsieur, je suis fabricant de cors, oignons et œils-de-perdrix postiches.

— Grand Dieu ! Et comment entendez-vous ce nouveau bienfait offert à l'humanité ?

— Voici. Vous n'avez pas de cors...

— Qu'en savez-vous ?

— Je le suppose. Vous n'avez pas de baromètre; vous êtes à la campagne; vous voudriez bien savoir s'il convient de rentrer vos foins ou de semer votre avoine; en d'autres termes, si le temps est au beau fixe ou s'il va changer...

— Eh bien ?

— Eh bien, vous vous insinuez le petit appareil que voici entre la chaussette et le pied. C'est un cor à l'heure ou à la course. Dès qu'il se fera sentir, profitez de ce conseil intime : vous serez sûr de la pluie pour le lendemain. C'est trois francs la boîte.

Donner des cors à ceux qui n'en ont pas ! Détrôner d'emblée les pédicures ! Ah ! le progrès est illimité et les révolutions ne sont pas finies.

A. DE PONTMARTIN.

## BULLETIN

Depuis le commencement d'avril 1866, la région voisine des Alpes tyroliennes, du lac Majeur jusqu'au lac de Garde, éprouve des secousses volcaniques qui attestent l'existence d'un vaste volcan souterrain.

D'immenses couches de lave et de matières incandescentes s'agitent dans une étendue qu'il est impossible de préciser. Les éruptions récentes du Stromboli, la destruction récente de Metelin, les phénomènes observés dans une partie de la Méditerranée, se rattachent à un ensemble volcanique dont ces éruptions successives sont les effroyables symptômes. Les détonations entendues à courts intervalles, les édifices détruits, les blocs de pierre et les avalanches de cailloux arrachés du mont Balbo, ne sont peut-être que le prélude d'une nouvelle catastrophe.

Aucune partie de la péninsule italienne n'échappe à ces phénomènes. Les environs du lac Majeur sont bouleversés. On entend des mugissements souterrains et des sifflements semblables à ceux de la vapeur qui s'échapperait d'une immense locomotive. Des eaux bouillantes et bourbeuses s'échappent et jaillissent à des hauteurs considérables.

Il est probable que l'Académie des sciences désignera une commission pour aller étudier ces terribles phénomènes géologiques.

Une feuille non moins grave que politique annonce pour la fin du mois de mai l'arrivée à Paris du roi nègre de Bonny, un monarque qui possède, assure-t-elle, un palais construit en tibias d'ennemis vaincus, et peut donner à boire à cent mille convives dans des crânes humains.

Le royaume de Bonny, ajoute ce journal, est situé au nord de la Guinée, entre le Niger et un de ses affluents. C'est un des États les plus considérables de l'Afrique occidentale; il a soixante mille hommes de vaillantes troupes et cent pièces d'artillerie de fabrication anglaise.

La population a les mœurs naïves et elle aime les Européens, particulièrement sur le gril, quand il sont gras.

Sa Majesté nègre le roi de Bonny ne mange plus personne, — depuis son voyage à Londres en 1861, — et les seigneurs de sa cour, à son exemple, se sont habitués aux côtelettes de mouton. Le peuple seul a conservé ses goûts patriarcals. Mais en vertu d'une loi récente, aucun Bonnien ne peut toucher à la chair humaine « sans l'autorisation préalable » de son maître et seigneur.

Le roi de Bonny arrive, raconte-t-on, avec une cargaison de poudre d'or en barils. Voilà un savon qui le fera paraître blanc comme neige aux yeux de bien des femmes.

On prétend que le projet de mariage entre le prince Humbert et l'archiduchesse d'Este a manqué par suite du *veto* du duc de Modène, oncle de l'archiduchesse. La dot de cette princesse dépasse soixante millions de francs. Il est déjà question d'un autre parti : la fille de l'archiduc Albert d'Autriche; mais il paraît que le prince Humbert ne souhaite pas beaucoup cette union.

Le jour de l'Annonciation de la Vierge, vers dix heures du matin, le saint-père est venu entendre la messe à l'église de Santa-Maria. Le carrosse pontifical, attelé de six chevaux noirs, que conduisaient six palefreniers, a une forme qui permet de voir parfaitement le pape assis sur le trône avec dix cardinaux. Pie IX a traversé les rues, la place de Minerva, sous une pluie de fleurs.
~~~

On mande de New-York que, dans le nombre des pétitions adressées récemment au président des États-Unis, il s'en trouve une qui a soulevé de nouveau la question de l'admissibilité des femmes aux emplois publics. Mlle Françoise Lord, de New-York, a demandé à être envoyée comme consul à l'étranger.

Le président a pris sa demande en considération, et elle espère que le sénat lui sera favorable.

Le sentiment public ne se montre pas aussi hostile à cette innovation qu'on aurait pu le supposer, et plusieurs journaux soutiennent la prétention de Mlle Lord.

C'est à coup sûr des Anglais que l'on peut dire qu'ils emportent leur patrie à la semelle de leurs bottes. Qu'ils soient transplantés soudain à quatre ou cinq mille lieues des tours de Westminster, ils ne se sentent pas embarrassés pour si peu. Pourvu qu'ils forment un groupe de deux ou trois douzaines de gentlemen, vite ils fondent un club où l'on boira du porto, du claret et du stout, vite ils avisent au moyen d'organiser des courses de chevaux, puis ils se frottent les mains en déclarant modestement que l'Angleterre est la plus grande nation du monde.

Un voyageur qui touchait, l'an dernier, les côtes du Japon, non pour son plaisir, croyez-le bien, a reçu l'hospitalité de M. Parkes, ministre d'Angleterre à Yokohama. M. Parkes a trouvé moyen d'introduire tout le confortable de la vie anglaise au centre des états du taïcoun. Plein de prévenance pour son hôte, il lui fit faire de ravissantes promenades aux environs de la ville, dans un superbe break confectionné sur les bords de la Tamise.

M. Parkes est fort aimé et fort respecté de la population japonaise. Chaque fois qu'il traverse les faubourgs, sortant de l'hôtel de la Légation, ou bien y rentrant, il est escorté par une bande de petits polissons à la peau cuivrée, qui l'étourdissent de leurs hurrahs, en échange desquels ils sont sûrs de recevoir des poignées de zapecks.

Il paraît que le tout est de s'habituer à la vie japonaise, et qu'au bout de trois ou quatre ans on ne souhaite nullement de reprendre l'existence européenne, froide et mesquine. Si vous avez le goût des voyages, rien ne vous empêche de contrôler l'exactitude de l'opinion de notre correspondant.

La grande caserne de la Cité, récemment construite pour loger la cavalerie de la garde de Paris, qui est aux Célestins, sera prochainement inaugurée. La caserne des Célestins sera démolie pour livrer passage au boulevard qui, partant du côté sud-ouest de la place de la Bastille, traversera la Seine à la pointe orientale de l'île Saint-Louis pour aboutir sur le quai Saint-Bernard, en face du boulevard Saint-Germain, si bien que les boulevards du centre, continués sur la rive gauche par ce pont et ces deux boulevards, auront leur trait-d'union à l'ouest, sur la place de la Concorde.

M. Jean Greffülhe vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

Il a souffert toute sa vie de douleurs névralgiques à la tête, et pendant cinquante ans, il ne cessait de dire à ses amis qu'il ne passerait pas l'année.

M. Greffülhe laisse une fortune immense, qu'on n'évalue pas à moins de 120 millions, fortune liquide et facilement réalisable, qui ne consiste qu'en valeurs mobilières. Il n'escomptait pas d'effets au-dessous de 100,000 francs, et ne prenait guère que du papier anglais premier choix.

M. Greffülhe n'avait jamais été marié. Il n'a pas d'héritier direct, mais deux neveux, fils de son frère aîné, le comte Greffülhe, et les enfants du maréchal Castellane, qui avait épousé sa sœur.

M. Louis de Viel-Castel vient de faire paraître chez Michel Lévy frères, le tome Xe de son *Histoire de la Restauration*, pour laquelle l'Académie française lui a maintenu, cette année encore, le grand prix Gobert. Dans ce nouveau volume sont racontés et appréciés les événements politiques qui marquèrent l'année 1821 et le commencement de 1822; les débats si animés de la session législative; la discussion des projets de loi sur la dotation aux grands dignitaires de l'Empire; sur la censure des journaux, etc.; la mort de Napoléon; le procès des accusés de la conspiration de l'Est devant la cour de Riom; les premières condamnations de Paul-Louis Courier et de Béranger; les conspirations de Saumur, de Béfort et de Marseille; la formation du ministère Villèle et Corbière; les troubles causés à Paris et en province par les missions apostoliques, et tant d'autres épisodes de cette époque agitée dont l'éminent historien sait tirer des leçons, comme il sait leur donner l'intérêt et la vie.

M. le comte F. de Lagrange a remporté une brillante victoire aux courses de Northampton. *Atalante*, montée par Hibberd, est arrivée première dans The Racing Stakes, battant *Flying-Scud* d'une demi-longueur.

TH. DE LANGEAC.

## SCHAMYL

Nous n'avons pas ici à rappeler toutes les péripéties de l'existence de l'iman Schamyl, le prophète guerrier et l'ancien chef suprême des peuples caucasiens du versant de la mer Caspienne. Disons seulement que Schamyl est né, en 1797, d'une famille obscure de Tartares, dans le village d'Ilimry, au nord du Daghestan. Il commença sa carrière en 1824 et se jeta ardemment dans la guerre sainte contre les Russes. Cette lutte à outrance se prolongea, comme on sait, jusqu'à la fin de l'année 1859. Enfin, cerné de toutes parts par des forces supérieures, Schamyl tomba entre les mains des Russes et fut amené à Saint-Pétersbourg, où était déjà détenu son fils.

Schamyl fut ensuite interné près de Moscou. Néanmoins, dans plusieurs circonstances solennelles, il fut invité à se rendre à la cour, notamment à l'époque du mariage du grand-duc héritier de Russie avec la princesse Dagmar de Danemark. Au grand bal donné au palais impérial, tous les regards se portaient sur l'homme qui avait soutenu si merveilleusement pendant plus de trente ans son rôle de prophète. Vêtu d'une longue robe blanche, la tête couverte d'un turban également blanc, un chapelet entre les doigts, il marchait gravement, escorté de ses deux fils, et sans paraître surpris de fouler les tapis de l'empereur de toutes les Russies. Étrange fantaisie de la destinée! le grand Schamyl était devenu un invité à un bal de mariage à la cour de Saint-Pétersbourg.

A plusieurs reprises, Alexandre II s'entretint avec lui et s'appliqua à lui montrer une déférence pleine de bienveillance. Je doute que le czar soit parvenu à dissiper la sombre amertume qui remplit à coup sûr le cœur du captif légendaire.

H. VERNOY.

## LE ROI DES GUEUX

(Suite [1].)

DEUXIÈME PARTIE.

LES MEDINA-CELI.

— J'ai fait tout ce que m'a commandé votre seigneurie, dit Trasdoblo; j'ai été chez le roi... Ah! je ne me serais jamais cru capable de cela, Seigneur Dieu!

— L'appétit vient en mangeant, Trasdoblo, mon ami, réplique l'oidor; nous en verrons bien d'autres.

Pedro Gil était de la nature de ces gens que la détresse d'autrui met en belle humeur. Il se jeta dans un fauteuil, tandis que le colosse déchu grondait entre ses dents :

— Non... non... je n'ai plus qu'un désir, seigneur, c'est d'aller loin, bien loin d'ici... Le pavé de Séville me brûle les pieds désormais.

— Tu renoncerais à la récompense promise?...

— Je renonce à tout, seigneur oidor!... j'ai sur la poitrine un poids qui m'étouffe...

— Le remords, toi, Trasdoblo!

Le géant poussa un soupir de bœuf qu'on égorge. La veille au soir, il avait subi, de la part de Pedro Gil, un premier et minutieux interrogatoire. Comme la menace du bûcher restait suspendue sur sa tête, il avait effrontément déclaré que le bon duc était mort et bien mort. Il avait même donné sur le massacre des détails très-précis et d'une horrible vraisemblance.

Pedro Gil, qui trompait tout le monde, était trompé à son tour par cet inerte et aveugle instrument.

— Voyons, dit-il, raconte-moi les faits et les gestes... et n'essaye pas de biaiser... Tu sais qu'on ne me donne pas le change à moi... A quelle heure es-tu entré au palais?

— A sept heures, et le cœur me battait, j'en réponds... Il me semblait qu'on voyait écrit sur mon front : Il a coupé la tête d'un grand d'Espagne!... Ah! les remords sont lourds à porter... Les portes du palais s'ouvraient seulement et l'on était en train de lâcher les eaux dans les cours. Le premier valet qui m'a vu a voulu me mettre dehors, mais j'ai suivi de point en point les conseils de votre seigneurie. J'ai demandé maître Ordonez, concierge de la cour de la Foi... Maître Ordonez m'a fait parvenir, pour l'amour de vous, jusqu'au chambrier du majordome premier, qui a exigé de moi cinq onces, et je suis parvenu dans la galerie des Lions... Saint Antoine! les armoiries du bon duc sont là. J'ai eu comme un vertige. J'entendais un concert de voix qui m'appelaient coupeur de têtes.

Ici, Trasdoblo étancha la sueur abondante qui ruisselait de ses tempes. On dit que la frayeur donne des ailes; peut-être aussi peut-elle donner de l'éloquence et de l'esprit. Chaque fois, en effet, qu'il revenait à ce meurtre qu'il n'avait point commis, sa voix tremblait et prenait un irrésistible accent de terreur.

C'était bien la conscience de l'assassin qui parlait.

— Mais, reprit-il, les ordres de votre seigneurie me traversaient l'esprit et je me roidissais, car il fallait obéir. Après deux grandes heures de marche dans les corridors, dans les galeries, dans les salles et partout, je suis arrivé jusqu'au chambrier troisième de Sa Majesté. L'alcazar est grand; il coûte cher d'y voyager. Quarante onces manquaient dans ma pauvre bourse quand je suis arrivé à l'antichambre du roi.

— Est-ce toi qui veux pénétrer auprès de Sa Majesté? m'a dit le seigneur chambrier en me toisant avec mépris; tu as odeur de sang.

Pour le coup, j'ai vu ma dernière heure arrivée. Je ne songeais plus à l'abattoir. Il me semblait que tout le sang de l'univers était dans la cour de la forteresse d'Alcala. Bonte du ciel! la terre en a bu du sang!...

Le chambellan a repris :

— L'or seul n'a pas d'odeur... donne dix onces, et déclare ce que tu viens demander au roi.

J'ai compté les dix onces. O mes pauvres économies! J'ai dit : Je viens pour la fourniture, et si je l'obtiens, monseigneur sera content de moi.

On m'a fouillé. On m'a ôté jusqu'à mon couteau de poche et jusqu'à mes épingles, afin que le roi n'eût rien à craindre de moi... Saint Jacques! on m'a laissé mes poignets, et qu'y a-t-il de plus aisé que d'étrangler un homme?...

Une porte s'est ouverte. J'ai vu un seigneur avec une veste de basin. Ce seigneur donnait la becquée à trois perroquets de diverses couleurs qui répétaient tous les trois, le bec plein :

— Philippe est grand! Philippe est grand!...

C'était le roi. Nous avons eu peur l'un de l'autre au premier moment. Les perroquets ont battu de l'aile, et l'un d'eux m'a montré sa langue difforme.

— Que veut ce rustre? a demandé Philippe IV (Dieu le conserve!) en reculant de deux ou trois pas.

— Votre Majesté ne doit rien craindre, a répondu le chambrier courbé en deux; c'est un secret d'État qu'on lui apporte.

Le coquin ne croyait pas si bien dire.

Le roi a répondu :

— Almanzor refuse la pâtée... je crois qu'on met trop de cœur de mouton... veillez à cela, c'est votre charge... Voyez Asdrubal, comme ses plumes tombent!... Il faut qu'on m'ait jeté un sort!

Puis, s'adressant à moi :

— Parle, homme, et dépêche! tu vois que je n'ai pas le temps.

Je me figurais le roi autrement. Je ne puis dire pourtant que ce ne soit un beau prince.

Il a les mains plus blanches que du lait et des bagues à tous les doigts.

— Grand sire, ai-je dit de mon mieux, je ne puis parler en présence de témoins.

Le roi a fait la grimace, et je l'ai entendu qui grommelait :

— Il est peut-être soudoyé par le cardinal... ou par l'Anglais... ou par le Bragance...

Les trois perroquets s'accoutumaient à ma physionomie. Almanzor, malgré le faible état de sa santé, a dit le premier :

— Philippe est grand!

Les deux autres ont aussitôt répondu :

Il est grand, Philippe! il est grand!

— Voici les échos de l'univers entier! a murmuré le chambrier troisième.

Et le roi :

— S'il veut me parler seul à seul, qu'on lui mette les menottes.

Il paraît que c'est d'étiquette. Le chambrier en avait dans sa poche. Il me les passa, non sans habileté, en homme qui pratique souvent. Quand cela fut fait, le roi lui dit :

— Va-t'en... et n'oublie pas pour la pâtée.

Nous étions seuls, Philippe d'Espagne, moi et les trois perroquets.

Je me suis prosterné aux genoux du roi et je lui ai dit :

— Majesté, je viens vous apporter ma tête.

— Et que veux-tu que j'en fasse, imbécile? m'a répondu Philippe avec mauvaise humeur.

Il attendait mieux. Je ne me suis pas déconcerté; j'ai mis mon front sur les dalles et j'ai poursuivi :

— Majesté, je suis cause que votre plus grand ennemi a recouvré la liberté.

— Est-ce que ce pataud va me parler en paraboles? s'est écrié le roi. — Mes plus grands ennemis ne sont pas en prison. . Que j'y tienne seulement Buckingham, Richelieu et don Juan de Portugal, tu verras si je les laisse échapper!... Explique-toi, et vite!

Je cherchais à me rappeler vos instructions, seigneur Pedro Gil, et la fable que vous aviez inventée, fable qui se greffe sur la vérité, de telle sorte que, sauf l'évasion du Medina-Celi qui est mort et bien mort, j'en fais serment sur mon salut, tout le reste est vrai comme Évangile.

Depuis quinze minutes, Pedro Gil s'était assis devant une table et classait des papiers qu'il avait tirés de sa poche. C'était, selon toute apparence, la série des rapports de police reçus ce matin même, car leur contenu lui arrachait tantôt un geste, tantôt une exclamation.

Il écoutait cependant, car son regard défiant se releva sur le boucher.

— Voilà déjà bien des fois que tu me fais ce serment superflu! murmura-t-il.

Et comme Trasdoblo, pris à l'improviste, changeait de visage, l'oidor, fronçant le sourcil, ajouta entre haut et bas :

— Il faudra que tu me mènes à l'endroit où tu as enterré le cadavre du Medina-Celi.

— Certes, certes, seigneur, fit le boucher, qui essaya de sourire; mais comment reconnaître un corps sans tête et bien tristement mutilé? Je vous l'ai dit, et vous m'avez approuvé; nous avons pris nos précautions précisément pour que le corps du bon duc fût méconnaissable...

— Tu me le montreras, prononça Pedro Gil d'un ton sec, j'ai mes moyens à moi pour reconnaître les gens... Continue... Jusqu'à présent, je suis content de toi.

— Eh bien! reprit le colosse, il fallut contenter le roi. Je prononçai le nom du bon duc, et j'expliquai comme quoi j'avais essayé, moi septième, de m'opposer à son évasion. Je lui répétai le récit que je vous fis hier soir à vous-même, n'omettant aucune des péripéties de la bataille, et remplaçant seulement le coup de couteau, qui fut le vrai dénoûment, par l'évasion, qui est un mensonge.

Pedro Gil releva encore une fois les yeux sur lui. Son regard était si perçant que les paupières du boucher se baissèrent.

Pedro Gil parcourait en ce moment un rapport signé du nom de Diègue Solaz, alguazil premier au service de la confrérie. Ce rapport lui rendait compte de ce qui s'était

[1] Voir les numéros 583 à 632.

passé, la veille au soir, sur la place de Jérusalem, un peu avant la fin du salut, à savoir : l'émeute des gueux devant le perron de Saint-Ildefonse, l'arrivée de Saint-Esteban, les entraves que le président de l'audience de Séville et le commandant des gardes avaient mises à son arrestation.

Pedro Gil ignorait ces événements, ayant passé la soirée de la veille à Alcala de Guadaira

Il laissa tomber sa tête entre ses mains et se prit à réfléchir profondément.

Les fils déjà si embrouillés de l'intrigue se mêlaient au point de fatiguer et de décourager cette cervelle de calculateur.

Quel était ce nouveau coup de partie tenté par don Baltazar de Alcoy et don Pascual de Haro? Et qui jouait le rôle d'Esteban, roi des gueux, pendant que le roi des gueux, Esteban, audacieusement déguisé en duc de Medina-Celi, reprenait possession de la maison de Pilate?

— Continue, dit Pedro, qui était désormais soucieux

— Le roi, reprit Trasdoblo, avait cessé de donner la becquée à ses perroquets. Il suivait mon récit avec une attention extraordinaire. Dès le premier moment, j'avais cru m'apercevoir qu'il s'intéressait au bon duc... « Mais alors, me demandai-je, pourquoi l'a-t-il retenu quinze ans prisonnier? » Je me répondais : « Trasdoblo, ne te romps point la tête... les rois ne se conduisent pas comme les autres hommes... et puis tu n'entends rien à tout cela!... »

Quand je montrai pour la première fois le bon duc pendu à sa corde et nous autres l'attendant l'épée au poing sous la corniche, Philippe fronça le sourcil, et dit :

— Sept contre un!... Par la sainte croix, voilà une honteuse vilenie!

Puis il frappa dans ses mains en voyant échouer la première attaque. La défense du duc monté sur son tas de dalles lui arracha des cris d'enthousiasme, et quand vint l'épisode de ce coquin de jeune homme qui lança l'épée du haut du mur, il sauta véritablement de joie...

— Le reconnaîtrais-tu, ce jeune homme? demanda ici l'oidor.

— Oui, sur mon salut! répliqua vivement le boucher, dans cinquante ans comme aujourd'hui, si Dieu me fait la grâce d'arriver à la vieillesse.

Pedro Gil écrivit quelques mots sur ses tablettes, et dit encore :

— Continue.

— Ma foi! poursuivit Trasdoblo, qui avait reconquis peu à peu son assurance, le reste était bien le plus difficile; mais je crois que je m'en suis tiré comme il faut... Il s'agissait de transformer notre victoire en défaite, et de montrer le duc nous passant sur le corps... Je me suis lancé là-dedans à corps perdu. J'ai dit au roi : « Quand ce démon a eu l'épée à la main, ah! seigneur Dieu! quelle débandade! Il a frappé d'estoc et de taille comme un sourd! Je n'ai plus rien vu que des bras coupés, des poitrines ouvertes et des têtes fendues... Que pouvais-je faire, Majesté? »

— Tendre le cou, coquin! m'a répondu le roi. T'attaquer à mon pauvre Hernan! Vive Dieu! si j'avais été là!... J'ai envie de te casser la tête!

Heureusement qu'Almanzor a chanté : « Philippe est grand! » Le roi, rendu à lui-même, n'a pas voulu souiller ses blanches mains dans mon pauvre sang.

Bien au contraire, il a été généreux : il m'a fait don de quatre onces d'or pour ma peine d'avoir laissé échapper le bon duc; une once de moins que mon étrenne au valet du majordome; aussi Asdrubal et Thémistocle (c'est le nom du troisième perroquet) criaient-ils à tue-tête et avec raison : « Il est grand, Philippe! il est grand! »

L'oidor se frottait les mains tout doucement. Cette partie du récit lui faisait retrouver plante. La visite du boucher à l'Alcazar avait pleinement réussi.

— Est-ce tout? demanda-t-il.

— A peu près, seigneur, répondit Trasdoblo, rassuré par le contentement qui brillait dans les yeux de son patron; le roi a caressé ses bêtes, disant qu'il mettrait ses ministres à la tour de Ségovie si l'on touchait un cheveu du bon duc.

— Bravo! ne put s'empêcher de crier Pedro Gil.

— Ah çà! seigneur! s'écria le boucher à son tour, vous avez l'air presque aussi satisfait que le roi... et quand vous m'avez donné mission contre le Medina-Celi, vous m'avez dit : « C'est pour le service du roi. »



LA MAISON DE CROMWELL, A HIGHGATE, PRÈS DE LONDRES, d'après une photographie.
Voir page 246.



ARRIVÉE DE M. PARKES, MINISTRE D'ANGLETERRE A YOKOHAMA, d'après un croquis communiqué. — Voir le Bulletin.



LA RECHERCHE DE L'ENFANT JÉSUS, d'après le tableau de M. E. Armitage. — Voir page 246.

— Est-ce tout? répéta l'oidor qui haussa les épaules avec dédain.

— A peu près, dit encore Trasdoblo. Mon histoire était finie, j'allais prendre congé, lorsque j'ai vu commencer une autre histoire... Mais peu importe à votre seigneurie.

— Quelle histoire?

— Je ne puis vous en dire que le premier mot : le chambrier troisième était en train de m'enlever mes menottes, lorsqu'un de ses confrères a ouvert la porte, disant à haute voix :

— Hussein le Noir demande à entretenir Votre Majesté.

Pedro Gil tressaillit et laissa échapper les papiers qu'il tenait à la main.

— Qu'il entre, a répondu le roi; il va visiter Almanzor...

J'ai vu paraître un grand diable de Maure avec des charbons ardents sous les sourcils. Il s'est avancé roide comme un piquet. Le roi l'a salué comme un enfant maussade qui craint et déteste son maître. « Philippe est grand! » disaient les perroquets; mais il semblait bien petit auprès du mécréant.

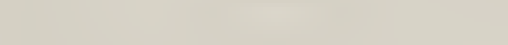
Pedro Gil écoutait avec une avidité singulière.

— Après? fit-il, voyant que le boucher se taisait.

— Après?... répéta Trasdoblo. Eh bien! le roi m'a dit : « Va-t'en... » et je l'ai laissé avec son Maure.

Paul Féval.

*(La suite au prochain numéro.)*



## LA MAISON DE CROMWELL

A HIGHGATE, PRÈS DE LONDRES.

La colline de Highgate s'élève à l'est de celle de Hampstead, et à peu près à la même hauteur. Elle domine également la plaine de Londres et son océan de maisons. Les bourgeois de la grande métropole y vont souvent le dimanche en parties de plaisir.

L'église, couverte de lierre, offre un joli aspect.

Outre l'église, on montre aux voyageurs une maison de briques de belle architecture, qui, d'après la tradition, aurait appartenu à Olivier Cromwell, et qui, depuis plusieurs années, est occupée par un pensionnat de jeunes gens.

Le fait même de la résidence de Cromwell à cet endroit peut être contesté; mais il est certain que cette demeure fut possédée par le général Ireton, qui épousa la fille du lord-protecteur.

L'année dernière, un incendie a fort endommagé cette habitation. Cela est d'autant plus regrettable que les chambres étaient restées complétement décorées et meublées selon la mode du temps. Plus d'un historien et d'un dramaturge s'est dirigé vers la colline de Highgate, afin de prendre des notes ou de chercher des inspirations dans la maison où Cromwell a peut-être mûri ses vastes et sombres desseins.

X. Dachères.

## CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Mouvement de la population en France. — La taille des conscrits. — Aérolithes mexicains. — Pluie d'aérolithes en Hongrie. — Nouvelle préparation de la colle forte. — Découverte d'une ville souterraine à Orenburg.

L'Académie de médecine s'est fort occupée, ces derniers temps, du mouvement de la population en France.

M. Broca y a exposé que, depuis 1836, on a gagné une exemption pour cent sur l'aptitude militaire, c'est-à-dire qu'en 1836, sur cent conscrits, on en gardait soixante comme propres au service, et que, à présent, on en conserve soixante-six au moins.

De 1830 à 1850, l'État demandait des contingents de quatre-vingt mille hommes. Depuis cette époque, on exige cent mille hommes; la nation y suffit facilement; mais tous les documents prouvent que, au-dessus de ce chiffre, la population ne les supporte plus, et que certaines localités sont écrasées par la nécessité de contingents trop élevés.

Relativement à la taille, M. Broca demande formellement qu'il soit établi un bureau de statistique au ministère de la guerre, et puisqu'on fait passer sous la toise tous les Français, il faut en profiter pour étudier les variations de la taille parmi la population; mais il est bien entendu que la taille moyenne des contingents n'est pas du tout la taille moyenne de la population. En effet, dans les contingents, on commence par éliminer tous les individus dont la taille est au-dessous de un mètre cinquante-six centimètres.

On a dit, et souvent répété, que le recrutement des armes de haute taille était difficile. Quand cela serait vrai, on ne devrait pas s'en inquiéter, pourvu que la moyenne augmentât. Mais cela n'est pas exact. Sur cent mille hommes, nous avons gagné neuf cent cinquante-sept chasseurs depuis 1840. Or, le chasseur est le soldat par excellence. Depuis le même temps, et sur le même nombre d'hommes, nous avons gagné cent soixante-dix-sept carabiniers.

D'après M. Broca, il existe en France deux races distinctes, sans parler des étrangers qui viennent à toutes les époques s'établir sur notre sol. En tirant une ligne du département de l'Ain au département de la Manche, près du golfe de Saint-Malo, on sépare la carte de la France en deux régions, l'une au nord-est et l'autre au sud-ouest. Dans la première, les hommes sont grands, blonds, à tête allongée et à yeux clairs; dans l'autre, ils sont plus petits, plus bruns; ils ont la tête ronde et les yeux noirs. J. César a déjà indiqué ces différences dans ses *Commentaires*.

Quelle est la taille probable de l'individu médian, si l'on peut ainsi parler? En d'autres termes, si l'on range tous les individus vivants, depuis le plus petit jusqu'au grand, quelle est la taille de l'individu qui aura autant d'hommes plus grands au-dessus de lui que d'hommes moins grands au-dessous? Pour les dix dernières années, cette taille a été de un mètre six cent quarante centimètres cinq millimètres pour le contingent.

De 1854 à 1855, on note une diminution de un millimètre et demi; M. Broca explique cette diminution par le système d'exonération substitué à l'ancien système du remplacement. Ceux qui se font exonérer appartenant à la classe riche bourgeoise sont plus grands que la moyenne, et, dès lors, on comprend que leur élimination ait fait baisser un peu le chiffre de la taille.

D'ailleurs, l'élévation de la taille, de 1836 à 1850 jusqu'à ce jour, s'explique par ce fait que le contingent de 1836 était formé par les hommes nés en 1816, c'est-à-dire au lendemain des grandes guerres qui avaient décimé notre pays. Plus on s'éloigne de cette époque, plus les progrès deviennent lents, et ils doivent nécessairement s'arrêter maintenant, car l'amélioration des conditions hygiéniques ne peut relever une race qui a subi un échec dans une certaine mesure, et c'est notre cas.

Il résulte de la comparaison de tous les États de l'Europe que c'est la France qui, sur mille habitants, conserve le moins d'enfants de zéro à quatorze ans; mais c'est elle qui possède le plus d'hommes de quatorze à soixante ans et le plus de vieillards au-dessus de soixante ans.

Voici les chiffres comparatifs de la France et de la Prusse. Tandis que la première ne compte que deux cent cinquante-sept enfants, la seconde en a trois cent quarante-huit. Le chiffre des adultes de quatorze à soixante ans, en France, est de six cent trente-cinq, et seulement de cinq cent quatre-vingt quinze en Prusse. Les vieillards sont représentés par cent huit en France et par cinquante-six en Prusse.

Le docteur Bertillon a dressé les tableaux statistiques desquels résultent les observations de M. Broca, et, comme il le dit, « si le nombre des vieillards n'est pas une force « pour la France, c'est une gloire, et, dans tous les cas, le « nombre des adultes étant supérieur en France, comparativement aux autres États de l'Europe, on ne peut pas « craindre que la patrie soit en danger. »

Parmi les objets d'histoire naturelle qui figurent à l'Exposition universelle, se trouvent deux grandes masses de fer météorique. L'une a été prise par nos troupes au Mexique. M. le maréchal Vaillant en a doté le Museum d'histoire naturelle. Elle pèse 700 à 800 kilogrammes. L'autre vient de Charcas, dans l'Amérique du Sud; elle pèse 780 kilogrammes. Elle se rapproche beaucoup de la précédente. Leur aspect a un caractère particulier. Dans certaines parties, on y voit comme une demi-fusion qui s'est opérée par l'effet calorifique produit par la vitesse de la chute.

A ce sujet M. Boussingault a raconté à l'Académie des sciences que, lorsqu'il était en mission en Amérique, à Santa-Rosa, dans les Cordillères, il fut fort étonné de trouver des masses de fer météorique qui servaient d'enclume à un maréchal ferrant, et de rencontrer des marteaux de la même substance chez presque tous les habitants de la ville. La matière de ces instruments leur était littéralement tombée du ciel quelque temps auparavant.

A propos d'aérolithes, le dernier numéro des *Annales de Poggendorf*, l'un des meilleurs recueils allemands consacrés à la science, contient le récit d'une averse de pierres tombée dans le nord de la Hongrie, le 9 juin 1866, entre quatre et cinq heures du soir.

Cette averse singulière fut précédée par un bruit analogue à celui que produiraient cent pièces d'artillerie de gros calibre faisant explosion au même instant. Ensuite on vit apparaître dans la direction du nord un petit nuage noir d'une surface égale à dix fois celle du soleil. De ce nuage partaient, dans toutes les directions, des rayons d'une poussière grisâtre qui aurait sans doute été lumineuse si le soleil n'avait été au-dessus de l'horizon.

Deux ou trois minutes après, l'on entendit un bruit violent, analogue à celui qui résulterait du choc d'une multitude de pierres, et ce fracas dura un quart d'heure. Pendant que ce bruit se faisait entendre, une averse de pierres météoriques tombait sur plusieurs petits villages. Celles qu'on mania immédiatement après leur arrivée à la surface du sol étaient chaudes; aussi la plupart ne furent elles ramassées que quelques heures ou même quelques jours plus tard, tant les habitants se montraient effrayés par un phénomène qu'ils ne pouvaient comprendre.

La plus grosse de ces pierres ne pesait pas moins de deux cent soixante-quinze kilogrammes. Elle avait creusé dans le sol un trou de deux pieds de diamètre et de quatre de profondeur. Elle provenait évidemment de la direction du nord-ouest au sud-est. On la trouva brisée en deux fragments de même poids.

Dans le voisinage gisait une pierre de soixante-treize livres et demie, et plusieurs autres dont le poids variait de trente livres à six livres, un grand nombre pesant de deux livres à une livre, et d'autres atteignant à peine quelques grammes.

En disant qu'il est tombé un millier de projectiles célestes et que leur poids total peut s'évaluer à cinq cents kilogrammes, on reste certainement au-dessous de la vérité.

Au moment de la chute de ces aérolithes, on a aperçu un globe de feu dans toute l'étendue du district et dans la direction des principales villes de cette contrée.

Au nord, le phénomène a été masqué par la chaîne des monts Carpathes.

Puisque nous voici à feuilleter les journaux allemands, disons qu'un chimiste de Berlin, M. C. Puscher, a remarqué que l'on pouvait avec avantage allier la glycérine à la gélatine ou colle forte, pour l'appliquer aux divers usages auxquels on emploie cette dernière.

Les proportions qui lui auraient le mieux réussi sont les suivantes :

Si à une bonne colle animale on ajoute un quart de son poids de gélatine, celle-ci perd dans la plupart de ses applications le défaut de devenir cassante après son refroidissement, et par conséquent ne fait plus éclater les objets qu'on cherche à réunir.

M. Puscher s'est servi de ce mélange pour enduire des cuirs et des peaux, préparer des os artificiels et donner de l'élasticité à des parchemins et à des papiers porcelainés.

Si on ajoute de la cire à la colle à la glycérine et si l'on se sert du jaune de zinc comme fond pour appliquer le rouge d'aniline, la couleur rouge ainsi obtenue dépasse en beauté tout ce qu'on a vu jusqu'à présent.

La colle à la glycérine possède diverses propriétés qui lui sont communes avec le caoutchouc, et particulièrement d'effacer sur le papier les traits des crayons de mine de plomb.

Une colle préparée avec l'amidon, la glycérine et le gypse, conserve sa plasticité, sa viscosité, et se recommande soit pour luter les appareils de chimie et de physique, soit comme excipient dans la préparation des emplâtres.

La *Gazette russe* annonce la découverte, dans les environs d'Orenburg, d'une ville souterraine destinée, sans doute, à fournir de curieux documents sur l'archéologie d'une contrée si peu connue.

Orenburg se trouve sur la droite de l'Oural, sur les confins de l'Asie et de la Russie.

Les Kirghis, c'est le nom des peuplades qui habitent ces contrées, avaient entrepris une fourniture de briques pour la construction d'un fort élevé par les Russes, et fournissaient de magnifiques briques cuites, auxquelles le ciment adhérait encore.

Un officier du génie apprit que les Kirghis trouvaient ces briques toutes faites dans d'anciennes ruines, et une commission nommée par le commandant du fort se rendit à l'endroit désigné et rédigea un procès-verbal des découvertes importantes qu'on y faisait.

D'après ces documents, à vingt et une verstes au-dessous du fort, sur la rive gauche du Syr-Derja, se trouve toute une ville souterraine que baignait autrefois le lac Aral. Cette ville a été plus tard tellement couverte de sable, de limon et de chardons géants particuliers aux steppes, que personne n'en soupçonnait l'existence. Les Kirghis ont déjà démoli le dôme d'un édifice, dont ils ont mis en tas les briques. La ville mesure environ cinq verstes de diamètre. On n'a pu encore déterminer à quelle époque appartient cette cité mystérieuse.

S. Henry Berthoud.

## LA RECHERCHE DE L'ENFANT JÉSUS

Tout le monde connaît ce pathétique épisode des premières années de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'Enfant a disparu du logis : en vain on l'appelle, nulle voix ne répond à la voix de la vierge Marie et de saint Joseph. Tous les deux, pleins d'anxiété, parcourent la ville; ils arrivent jusqu'aux faubourgs de Jérusalem, dont on aperçoit les tours d'enceinte au fond du tableau.

La sainte Vierge s'approche d'une fontaine; car, dans les pays d'Orient, on est toujours certain de rencontrer une assez nombreuse réunion autour des fontaines. Elle interroge les femmes de Sion : aucune d'elles ne peut lui apprendre ce qu'est devenu le divin Enfant. Pendant ce temps, saint Joseph a poursuivi sa marche, et il considère un groupe de bambins qui jouent, pour s'assurer que celui qu'il cherche n'est point parmi eux.

Un intérêt secret les pousse enfin vers le temple, et ils s'arrêtent soudain sur le seuil, frappés de respect et d'émotion. Jésus est assis au milieu des docteurs; il leur explique le véritable sens du texte inscrit sur les tables de la Loi; et les vieillards écoutent, dans un profond silence, les sublimes paroles qui tombent des lèvres du Fils de Dieu.

M. E. Armitage a conçu d'une manière vraiment grandiose cette magnifique scène de mœurs bibliques. L'Orient d'aujourd'hui ressemble beaucoup à l'Orient de l'aurore du christianisme; l'artiste a donc pu chercher dans la nature même les éléments de son œuvre, personnages, architecture et paysage. L'interprétation reste noble pourtant, nous dirions même respectueuse, et c'est précisément cette tendance à l'idéalisme qui constitue à nos yeux la véritable valeur du tableau. Devant un tel sujet, l'esprit a besoin de rêver, et il sait gré à l'artiste des efforts qu'il a faits pour lui ouvrir des horizons contemplatifs.

R. Bryon.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

## EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Il y avait deux heures à peine, nous étions au milieu de la ville, dans une chambre bien chaude, bien éclairée, bien

1. Voir les numéros 558 à 632.

mie. Léila dansait en coquetant de son mieux avec ses yeux et avec ses bras. Ignacief jouait du violon, Bageniok et Michaëlouk lui faisaient vis-à-vis. Nous battions des mains t des pieds ; nous n'avions pas une pensée qui ne fût gaie t joyeuse.

Deux heures s'étaient écoulées. Nous étions dans une nuit froide et sombre, au bord d'une rivière inconnue, sur une terre hostile, couchés la carabine à la main, le poignard au côté, non pas, comme cela m'était arrivé vingt fois, à l'affût d'une bête sauvage, mais en embuscade, attendant, pour tuer ou pour être tués, des hommes comme nous, faits à l'image de Dieu comme nous ! et nous nous étions jetés en riant dans cette entreprise : comme si ce n'était rien que de perdre son sang ou de verser celui des autres !

Il est vrai que ces hommes que nous attendions étaient des bandits, des hommes de pillage et de meurtre, laissant derrière eux la désolation et les pleurs. Mais ces hommes étaient nés à quinze cents lieues de nous, avec des mœurs autres que nos mœurs. Ce qu'ils faisaient, leurs pères l'avaient fait avant eux, leurs ancêtres avant leurs pères, leurs aïeux avant leurs ancêtres.

Pouvais-je véritablement demander à Dieu de me prêter son aide si je courais un danger que j'étais venu si inutilement, si imprudemment chercher ?

Ce qu'il y avait d'incontestable, c'est que j'étais sous un buisson au bord de l'Axaï, que j'y attendais les Tchetchens, et qu'en cas d'attaque ma vie dépendait de la justesse de mon coup d'œil, ou de la force de mon bras.

Deux heures s'écoulèrent ainsi.

Soit que la nuit s'éclaircît, soit que mon œil s'habituât aux ténèbres à force de sonder l'obscurité, j'en étais arrivé à distinguer parfaitement l'autre côté du fleuve.

Je ne perdais pas de vue la rive opposée, quand il me sembla entendre à ma droite un faible bruit.

Je jetai les yeux sur mon compagnon : soit qu'il n'entendît pas, soit que ce bruit lui parût sans importance, il n'avait pas l'air d'y faire attention.

Le bruit devenait de plus en plus perceptible. Il me semblait entendre le pas de plusieurs personnes.

Je me rapprochai insensiblement de Bageniok, lui mis une main sur le bras et étendis l'autre main du côté où, cette fois, j'entendais bien distinctement le bruit.

— *Nitchevo*, me dit-il.

Je savais assez de russe pour traduire *nitchevo*.

« Ce n'est rien, » m'avait répondu Bageniok.

Je n'en restai pas moins l'œil fixé du côté d'où venait le bruit.

Alors je vis, à vingt pas de moi, s'avancer un grand cerf, à la magnifique empaumure. Il était suivi de sa biche et de deux faons.

Il s'approcha sans défiance du cours d'eau et se mit à boire.

Ce n'était rien, avait dit Bageniok. En effet, ce n'était pas le gibier que nous attendions.

Je ne pus m'empêcher de le mettre en joue... Oh ! si j'avais pu lâcher le coup, il était bien à moi.

Tout à coup il releva la tête, tendit le cou vers la rive opposée, aspira l'air, jeta une espèce de cri d'alarme et se rejeta dans la montagne.

Je connaissais trop les habitudes des animaux sauvages pour ne pas comprendre que toute cette pantomime de mon cerf indiquait que, de l'autre côté de la montagne, il se passait quelque chose d'insolite.

Je me retournai vers Bageniok.

— *Smirno*, me dit-il.

Je n'avais pas compris la parole, mais je compris le geste : il me disait de ne pas bouger et de m'effacer le plus possible contre terre.

Je lui obéis.

Lui se glissa comme un serpent le long de la rive du fleuve, continuant de le descendre, et, par conséquent, s'éloignant de moi.

Tant que je pus, je le suivis des yeux.

Quand je l'eus perdu de vue, mon regard se reporta naturellement de l'autre côté de l'Axaï.

Alors, en même temps qu'il me semblait entendre le galop d'un cheval, je distinguai dans l'obscurité un groupe plus compacte que ne l'eût été celui d'un simple cavalier.

Le groupe se rapprochait, sans devenir plus explicable.

Ce que je compris, au battement de mon cœur plus encore que par le témoignage de mes yeux, c'est qu'un ennemi était devant nous.

Je regardai du côté d'Ignacief : personne ne bougeait. On eût dit que la rive du fleuve était déserte.

Je regardai du côté de Bageniok : il avait disparu depuis longtemps.

Je reportai ma vue de l'autre côté de la rivière et j'attendis immobile.

Le cavalier était arrivé au bord de l'Axaï. Il se présentait à moi diagonalement et je pouvais voir qu'il traînait une personne à la queue de son cheval.

C'était un prisonnier ou une prisonnière.

Au moment où il poussa son cheval dans l'eau et où celui ou celle qu'il traînait après lui fut obligé de l'y suivre, on entendit un cri lamentable.

C'était un cri de femme.

Tout le groupe était déjà dans le fleuve, à deux cents pas au-dessous de moi.

Que faire?

Comme je m'adressais cette interrogation, la rive du fleuve s'éclaira subitement ; un coup de feu se fit entendre. Le cheval battit l'eau convulsivement de ses pieds, et tout le groupe disparut dans la tempête soulevée au milieu du fleuve.

Un second cri, cri de détresse comme le premier, poussé par la même voix, retentit.

Cette fois, je courus du côté où s'accomplissait le drame.

Au milieu de cette espèce de tourbillon qui continuait d'agiter le fleuve, une flamme brilla, un second coup de feu jaillit.

Puis un troisième coup de feu partit du bord, puis j'entendis le bruit de quelqu'un qui s'élançait à l'eau, je vis comme une ombre se dirigeant vers le milieu de la rivière, j'entendis des cris, des imprécations; puis, tout à coup, bruit et mouvement, tout cessa.

Je regardai autour de moi; mes compagnons les plus rapprochés m'avaient rejoint et attendaient, immobiles, comme moi.

Alors nous vîmes venir à nous quelque chose d'impossible à reconnaître dans l'obscurité, mais qui, cependant, de seconde en seconde, se dessina plus clairement.

Lorsque le groupe ne fut plus qu'à dix pas de nous, nous distinguâmes et nous comprîmes.

L'agent moteur était Bageniok ; il tenait son kandjar entre ses dents, portait, sur son épaule droite, une femme évanouie, mais qui n'avait pas lâché son enfant, qu'elle tenait entre ses bras ; et, de sa main gauche, par la seule tresse de cheveux qu'elle eût au milieu du crâne, une tête de Tchetchen trempant à moitié dans l'eau.

Il jeta la tête sur la berge, y déposa la femme et l'enfant, et dit en russe, d'une voix où il était impossible de distinguer la moindre émotion :

— Maintenant, mes amis, lequel de vous a une goutte de vodka ?

Et ne croyez pas que ce fût pour lui qu'il la demandait. C'était pour la femme et l'enfant.

Deux heures après, nous rentrions à Kasafiourte, ramenant en triomphe l'enfant et la mère, parfaitement revenus à la vie.

Mais j'en suis encore à me demander si on a le droit de se mettre à l'affût d'un homme comme on se met à l'affût d'un cerf ou d'un sanglier.

Le lendemain, à onze heures, comme la chose avait été arrêtée la veille, le lieutenant-colonel Cogniard vint nous prendre.

Moynet avait employé la matinée à faire un dessin de Bageniok, qui, pendant la première demi-heure, avait posé comme un marbre, mais qui, tout à coup, s'était mis à trembler la fièvre en déclarant que, malgré sa bonne volonté, il lui était impossible de se tenir debout.

Il avait attrapé un refroidissement.

Nous lui avions fait boire un verre de vodka; nous lui avions donné une dernière poignée de main et l'avions envoyé se coucher.

Pendant qu'il posait, je lui avais fait demander par Kalino des détails sur mon affaire de la veille.

En effet, j'avais bien saisi l'ensemble, mais les détails m'avaient échappé.

Voici comment les choses s'étaient passées :

Dès qu'il avait aperçu le Tchetchen, Bageniok avait couru ou plutôt s'était glissé à l'endroit où il avait présumé que cet homme passerait la rivière.

Bageniok avait parfaitement vu qu'il traînait derrière lui une femme attachée par un licou à la queue de son cheval.

Il avait calculé alors que, s'il tuait l'homme d'abord, le cheval, livré à lui-même, s'emporterait et, en s'emportant, étranglerait la femme.

Il avait donc pris le parti de tuer le cheval avant l'homme. Ainsi avait-il fait. Sa première balle avait porté en plein dans le poitrail de l'animal, que nous avions alors entendu battre furieusement l'eau de ses pieds de devant. Au milieu de l'agonie de son cheval, le Tchetchen avait lâché à son tour son coup de fusil, et avait enlevé le papak de Bageniok, mais sans toucher la tête.

Bageniok avait aussitôt lâché son second coup de carabine et avait tué ou blessé à mort le Tchetchen.

Il s'était aussitôt élancé à l'eau. Il s'agissait de sauver la femme avant qu'elle fût étranglée ou noyée.

Arrivé au milieu du fleuve, où le cheval se débattait dans les convulsions de l'agonie, il avait, d'un coup de kandjar, coupé le licou et soulevé la femme hors de l'eau. Alors seulement, il s'était aperçu qu'elle tenait un enfant entre ses bras.

En ce moment, il avait éprouvé une vive douleur au mollet : c'était le montagnard à l'agonie qui le mordait à belles dents.

Pour lui faire lâcher prise, il lui avait coupé la tête.

Voilà comment nous l'avions vu revenir, son kandjar aux dents, la femme et l'enfant sur une épaule, et la tête du montagnard à la main.

Cela s'était passé bien simplement comme vous voyez, ou plutôt Bageniok nous avait raconté cela comme une chose toute simple.

Alexandre Dumas.

(*La suite au prochain numéro.*)

## CAPO D'ISTRIA

C'est un charmant voyage que celui qui s'effectue par mer pour aller de Trieste à Pola, c'est-à-dire du premier port marchand au premier port militaire de l'empire d'Autriche.

Presque toujours les côtes accidentées de l'Istrie restent en vue. Ici, un îlot escarpé surgit des flots bleus de l'Adriatique; là, un phare se dresse à l'extrémité d'un promontoire. Plus loin, des coteaux ombragés d'épaisses forêts, ou bien encore les blanches maisons d'une cité maritime; puis à l'horizon ondule une chaîne de montagnes que domine le Monte-Maggiore.

Le premier port où l'on relâche en venant de Trieste est celui de Capo d'Istria. Cette ville n'est peuplée que de six mille habitants; mais sa situation et ses fortifications lui donnent une assez grande importance. Elle est construite sur un rocher qu'une chaussée réunit à la terre ferme.

Les monuments sont assez rares, et on les a vus à peu près tous quand on a visité la cathédrale, le Casino et la Loggia. Quant aux maisons, elles plaisent par leur construction pittoresque, qui présente un caractère vénitien prononcé. Accordons une mention particulière au paysage : il mérite l'attention du voyageur et le souvenir de l'artiste.

H. Vernoy.

## CONGRÈS D'ÉCHECS
### A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867

#### MEMBRES DE LA COMMISSION DU CONGRÈS

*Président honoraire.* — Son Altesse le prince Murat.
*Président.* — M. le comte de Casabianca, sénateur.
*Vice-Présidents.* — M. le duc de Valmy, président du Cercle International; M. Devinck, membre du Conseil municipal de Paris et de la Commission de l'Exposition universelle.
*Secrétaire.* — M. Féry d'Esclands.
*Vice-Secrétaire.* — M. Ch. de Beschenec.
*Trésorier.* — M. Lequesne.
MM. le prince Stourdza. — Arnous de Rivière. — Le comte de Basterot. — Le vicomte Lionel de Bondy. — Bonfil. — Le marquis de Colbert. — De Gouttes. — Le comte Isoard de Vauvenargues. — Loyd. — L'amiral Tréhouart, sénateur. — Le duc de Trévise. — Le prince de Villafranca.

#### RÉSUMÉ DU PROGRAMME DU CONGRÈS

Un Tournoi, une Poule handicap et un Concours de problèmes auront lieu entre les joueurs d'Échecs de toutes les nations, au Palais de l'Exposition universelle, dans les salons du Cercle International.

Toute personne qui versera entre les mains du Trésorier la somme de *trente* francs aura droit à ses entrées dans le local destiné aux joueurs, ainsi qu'à un exemplaire de l'ouvrage qui sera publié par les soins et sous la responsabilité du Secrétaire de la Commission, et qui devra comprendre, avec le compte rendu du Congrès, un choix de parties et de problèmes.

#### GRAND TOURNOI DU PRIX DE L'EMPEREUR

Le Tournoi commencera le 15 mai.

Tout joueur ayant acquitté le droit d'entrée dans le local pourra prendre part au Tournoi en versant, *au plus tard le 11 mai*, une *entrée de cinquante* francs.

Les joueurs venant de tout autre pays que l'Europe pourront être admis, même après le 11 mai, sous les conditions que la Commission déterminera.

Chacun des concurrents devra jouer à but *successivement* avec tous les autres. Chaque lutte particulière prendra fin aussitôt que l'un des deux joueurs aura gagné *deux* parties. Le rang de chaque concurrent, dans le classement final, sera déterminé par le nombre *total* des parties qu'il aura gagnées.

Quatre prix seront décernés. Le premier consistera en un objet d'art donné par ordre de l'Empereur. La Commission doit y ajouter une somme d'argent qu'elle déterminera, en fixant aussi le montant des trois autres prix.

#### POULE HANDICAP

La Poule handicap commencera aussi le 15 mai.

Tout joueur ayant acquitté le droit d'entrée dans le local pourra prendre part à la Poule handicap en versant, *au plus tard le 11 mai*, une entrée de *vingt* francs.

Les concurrents seront classés, suivant leur force, dans l'une des quatre catégories suivantes :

1re Catégorie. Les joueurs qui y seront classés par la Commission et tous ceux qui voudront en faire partie.
2e Catégorie : Les joueurs recevant pion et trait de ceux de la 1re.
3e Catégorie : Les joueurs recevant pion et trait de ceux de la 2e, et pion et deux traits de ceux de la 1re.
4e Catégorie : Les joueurs recevant pion et trait de ceux de la 3e, pion et deux traits de ceux de la 2e, et le cavalier de ceux de la 1re.

A tous les tours, un joueur aura pour adversaire un autre joueur *de n'importe quelle catégorie* désigné par le sort. Celui des deux qui *le premier* perdra *une* partie sera exclu des tours suivants. Néanmoins un perdant pourra concourir de nouveau, mais seulement à deux reprises différentes, sous la condition expresse qu'il payera une mise proportionnelle.

Le nombre et le montant des prix de la Poule handicap seront ultérieurement fixés eu égard au nombre des concurrents.

#### CONCOURS DE PROBLÈMES

Les compositeurs qui voudront concourir devront remettre ou faire parvenir au Secrétaire de la Commission, au plus tard le 15 juin, six problèmes, tous de leur composition, en deux coups au moins et cinq au plus. Trois des problèmes devront être inédits : les trois autres pourront avoir été déjà publiés.

La remise ou l'envoi des problèmes aura lieu en deux paquets cachetés contenant : l'un, les problèmes avec leur solution et une devise; l'autre, la même devise sur l'enveloppe extérieure, et, dans le pli intérieur, les indications des problèmes avec les noms et adresses du ou des compositeurs.

Ces problèmes seront examinés par un comité spécial, composé de MM. E. Lequesne, S. Loyd et Rosenthal, qui soumettra son rapport à la Commission.

Trois prix, dont le montant sera fixé plus tard, seront décernés.

Toute communication relative au Congrès devra être adressée au secrétariat de la Commission, chez M. Féry d'Esclands, 21, rue de Marignan.

Les envois de fonds seront reçus par M. E. Lequesne, trésorier, 33, rue de l'Arcade.

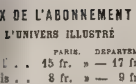
ÉMILE AUCANTE.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.



EMPIRE D'AUTRICHE. — VUE DU PORT DE CAPO D'ISTRIA, d'après une [illegible] de M. C. [illegible] — [illegible]

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.


[illegible]X DE L'ABONNEMENT
L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| [illegible] . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| [illegible]is . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| [illegible]mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.






Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
[illegible]assage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 634.
Samedi 20 Avril 1867.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bi[illegible]
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.


SOMMAIRE



## CHRONIQUE

[illegible]

M. Belot est un [illegible]mable homme, un [illegible]rivain de mérite, [illegible] auteur dramatique [illegible] a signé une des [illegible] ou six meilleu[illegible]s comédies de ces [illegible]ernières années, le [illegible]*stament de César [illegible]rodot.* — Mais il a [illegible]s amis qui deman[illegible]nt à être surveillés!

L'autre soir, je me [illegible]rigeais de mon pied [illegible]ger vers le Vaude[illegible]le, dont l'affiche [illegible]nonçait la première [illegible]présentation des [illegible]*uvenirs*.

Au coin de la rue [illegible]itbout, j'aperçus [illegible] qui descendait [illegible] Tortoni. Il vint à [illegible]

— Vous allez à la [illegible]e de Belot, n'est[illegible] pas?

— Oui, et vous?

— Naturellement.

— Est-ce que vous la connaissez?

— Parbleu!

— Et qu'est-ce que vous en dites? Quel genre d'abord?

— Un genre perdu, mon cher; le genre de la bonne compagnie, le pur langage du faubourg Saint-Germain.

— C'est quelque chose.

— Comment quelque chose? Une révolution dans l'art, s'il vous plaît. Quel est l'écrivain qui sache aujourd'hui faire parler des gens du monde?

— Ah! permettez Feuillet, Sandeau, Augier, Dumas fils...

N... haussa les épaules : — Vous verrez, mon cher, vous verrez.

Et il me quitta.

J'entrais dans le passage des Princes, quand un bras vint se placer sous le mien.

Je reconnus R..., un mien confrère, converti à la finance.

— Inutile de vous demander où vous courez, me dit-il. Vous êtes encore à la chaîne, vous. Moi, je vais là en amateur. Ah çà! il paraît que nous allons avoir du nouveau : un vrai tableau de *high life*, une comédie patricienne et aristocratique.

— C'est ce que l'on dit.

— Enfin une gentilhommerie comme on n'en a pas vu depuis l'*École du grand monde*. Avez-vous regardé sur l'*Entr'acte* l'indication des personnages? le chevalier, le baron, le vicomte, c'est toute une ménagerie.

Sous le péristyle du théâtre, le même thème défrayait toutes les conversations : — l'avénement du talon rouge dans la littérature dramatique inauguré par Belot.




EXPOSITION UNIVERSELLE. — LA GRANDE PORTE EN FACE DU PONT D'IÉNA; dessin de M. Delannoy.

La représentation a prouvé qu'il n'y avait là autre chose qu'une *scie* montée par les bons petits camarades. J'ai cherché en vain dans la pièce de M. Belot les prétentions qu'on lui prêtait. Les gentilshommes qu'il met en scène ne s'élèvent guère dans leurs mœurs, leurs allures, leur langage, au-dessus de l'idéal bourgeois. Les deux comparses qui se qualifient l'un de chevalier, l'autre de vicomte, pourraient être aussi bien des marchands retirés de la rue Saint-Denis. Quant au baron, un ancien militaire, — quelque chose comme un gros-major en retraite, — sa noblesse, je le parierais, ne remonte pas au-delà du premier Empire. Ces trois bonshommes surannés, ridicules, médiocrement élevés, sont plus amusants que distingués. J'en dirai autant du *petit crevé*, Casimir Desroches, un type, par parenthèse, qui commence à s'user furieusement. A-t-on voulu louer à l'avance M. Belot d'avoir exclu de sa pièce les drôlesses, les cabotines et leurs plagiaires, mesdames les cocodètes? En ce cas, nous sommes d'accord. Mais ce n'est là qu'un mérite négatif qui ne valait pas la peine d'être crié par-dessus les toits. La comédie de M. Belot en a d'autres plus sérieux et plus positifs : la justesse de l'idée, le naturel des sentiments, la vérité de l'observation, l'émotion habilement tempérée par des détails gais et spirituels, enfin je ne sais quoi d'honnête et de sympathique qui rayonne sur tout l'ensemble.

La figure principale est charmante. Vous avez rencontré parfois dans le monde de ces femmes douées d'un aimant particulier, qui attire et qui retient, dont la séduction exempte de coquetterie pénètre les âmes sans troubler les sens, auprès desquelles la passion déçue se replie en une amitié ardente ou une tendresse platonique. Telle est la comtesse Hélène de Brionne. Mariée à un homme indigne d'elle et dont elle vit séparée, elle s'est composé un cercle de vieux amis pour qui son salon est devenu comme une sorte d'oasis enchantée. Le chevalier y oublie son rhumatisme, le vicomte s'y laisse battre sans murmurer au whist ou à la bête hombrée, le baron ne trouve que là les fauteuils confortables, le thé bien fait, la température égale. La grâce de la comtesse, ses petits soins intelligents, ses prévenances de chaque instant ont opéré ce miracle. Rivés par l'habitude, tous ces braves gens sont devenus véritablement ses esclaves, sa ménagerie, comme eût dit une autre fée, Mme du Deffand, et son prestige est si puissant qu'elle a su dompter jusqu'à leur jalousie et leur faire accepter le lien morganatique qui l'unit au jeune et beau Maurice Deville.

Il y a cinq ans que dure cette liaison : cinq ans, c'est bien long! L'amour qui vit toujours dans le cœur d'Hélène n'est plus pour Maurice qu'une habitude qui commence à lui peser. Hélène ne s'y est pas trompée. Sa jalousie, qu'elle ne sait pas contenir, ajoute encore à la lourdeur de la chaîne. Une crise est imminente. L'indiscrétion et le dépit de Casimir Desroches, un renard que le baron a eu la maladresse d'introduire dans la bergerie, va la précipiter. Sur le point de recevoir son congé, que lui ont valu certaines légèretés de langue, il décoche en sortant le trait du Parthe. Il demande à Maurice s'il a fait, ce soir-là, sa cour à sa cousine Thérèse. Le trait a porté. Une explication a lieu : reproches et larmes d'un côté, froideurs et impatiences de l'autre. Trop fière pour s'attacher aux restes d'un amour défaillant, Hélène, le cœur brisé, rend à Maurice sa liberté.

Il n'a pas tardé à la mettre à profit; car nous le retrouvons au second acte marié à la petite cousine. Elle est adorable cette jeune femme, j'allais dire cette jeune fille, tant il y a de fraîcheur et de pureté dans son joli visage et dans son caquetage ingénu. Et pourtant, voyez l'empire des souvenirs! la pensée de Maurice ne cesse de se reporter vers les anciens jours; le passé le trouble et l'obsède, et voici le baron qui arrive justement pour attiser ces feux mal éteints. Hélène a pris prétexte de la mort de son mari pour fermer son salon, et, depuis ce temps-là, le pauvre homme erre comme une âme en peine. Maurice lui offre bien de transporter chez lui ses habitudes; mais il eût fallu aussi transporter le cadre où elles s'étaient incrustées. Ici les fauteuils sont rembourrés de noyaux; le thé est trop froid, la chambre est trop chaude. En réalité, ce qui manque c'est la fée du logis. Le vieux baron le sent bien; il évoque devant Maurice l'image de Mme de Brionne, et cette image, le jeune homme la retrouve, lui aussi, embellie et poétisée dans la pénombre du souvenir. Resté seul, il se laisse aller à relire les lettres d'Hélène :

> Je rassemblais des lettres de la veille,
> Des cheveux, des débris d'amour.
> Tout ce passé me criait à l'oreille
> Ses éternels serments d'un jour...
> Comme un plongeur dans une mer profonde,
> Je me perdais dans tant d'oubli.
> De tous côtés j'y retournais la sonde,
> Et je pleurais, seul, loin des yeux du monde,
> Mon pauvre amour enseveli.

Au milieu de cette revue mélancolique, Maurice est surpris par Thérèse. L'apparition de la jeune femme, sa confiance, sa candeur ramènent un instant Maurice à son devoir. Il jette les lettres au feu; mais le souvenir a germé, et la tête en feu, ivre d'amour, il court chez Hélène.

Que voulez-vous que fasse Hélène surprise par ce retour inespéré et qui voit renaître ce passé qu'elle croyait perdu? Résister, elle le devrait. Mais quelle est la femme qui aurait ce courage? Elle lutte cependant, et son cœur partagé s'arrête à un compromis. Avant de céder à Maurice, avant de fuir avec lui, elle veut voir sa rivale, la femme légitime : si elle la trouve digne de lui, elle abdiquera, elle consommera jusqu'au bout le sacrifice.

Est-ce bien là sa vraie pensée? N'a-t-elle pas voulu plutôt mesurer ses forces et savoir si la victoire qu'elle vient de remporter ne sera pas une conquête éphémère? Il est permis de se le demander lorsqu'après avoir vu Thérèse et lui avoir rendu justice, elle persiste cependant à lui disputer le cœur de Maurice. Pour avoir raison de ses résistances, il ne faut rien moins qu'un sublime élan de Thérèse. La rencontre des deux femmes a eu lieu sur un terrain neutre, dans un bal de charité. Casimir y est venu aussi : notre cocodès n'a pas oublié l'affront qu'il a reçu dans le salon de Mme de Brionne. La vengeance est facile et il n'a garde de la laisser échapper. Un mot lancé adroitement révèle à l'assemblée la situation et le manège d'Hélène. En un instant le vide se fait autour d'elle. Rouge de honte et de confusion, elle resterait seule dans son coin comme une pestiférée si Thérèse, qui quête pour les pauvres à travers les salons, ne lui offrait publiquement son bras et ne la priait de quêter avec elle. Vaincue par la générosité de la jeune femme, Hélène revient au devoir et à la raison, elle dit à Maurice un éternel adieu : elle part et le vieux baron sera son compagnon de route.

Les chercheurs d'analogies dramatiques pourront remarquer que la pièce de M. Belot commence comme *Une Chaîne* et finit comme *Bataille de Dames*; mais tout n'est-il pas dans tout, et quelle est l'œuvre littéraire qui n'ait sa parenté?

Belle, élégante, habillée à ravir, Mlle Thèse justifie pleinement le prestige irrésistible que M. Belot a prêté à sa comtesse de Brionne. Le rôle est difficile : Mlle Thèse en fait ressortir toutes les nuances avec un tact infini. Dans les deux grandes scènes de la pièce, celle de la séparation et celle du retour, son émotion sincère et communicative a enlevé la salle.

Le public a fait aussi grande fête à une jolie débutante dont les traits rappellent d'une façon frappante ceux de Mlle Favart. Mlle Davril — c'est son nom — est intelligente, gracieuse et sympathique. Il faut seulement qu'elle s'attache à régler son jeu, qui pèche par un excès de pétulance et de vivacité. Somme toute, un des plus heureux débuts que j'aie vus depuis longtemps.

Desrieux manque un peu d'éclat et de chaleur dans le rôle de Maurice, qu'il joue d'ailleurs avec beaucoup de distinction et de convenance.

Saint-Germain, spirituel comme toujours, a trouvé moyen de faire de son cocodès une figure nouvelle et originale. Mais quand le sortira-t-on des *petits crevés*?

Kime prête une bonne physionomie au vieux baron, le *patito* égoïste.

~~~ *Les Idées de Beaucornet* ne sont guère plus neuves que morales. Beaucornet, comme le principal personnage des *Vieux garçons*, est un parasite de l'amour. Son objectif, comme on dit, est la femme mariée. Par malheur, l'objectif n'est pas toujours facilement abordable. Beaucornet l'apprend à ses risques et périls. La femme à qui il a adressé ses billets doux a pour mari un gaillard peu endurant — et de plus, un friand de la lame. Ce que voyant, Beaucornet cherche à retirer sa candidature; mais la jeune femme, qui veut lui donner une leçon, s'entend avec une de ses amies pour le retenir et prolonger ses transes. Berné, mystifié, Beaucornet finit par renoncer à ses idées — au moins pour cette fois.

Lever de rideau sans conséquence, lestement enlevé par Bloum et Mlle Savary.

~~~ Entendez-vous cependant ces bravos et ces éclats de rire? C'est la *Grande-Duchesse de Gérolstein*, la nouvelle fantaisie imaginée par la trinité Meilhac-Halévy-Offenbach. Non, jamais, ni dans la *Belle Hélène*, ni dans *Barbe-Bleue*, ni dans la *Vie parisienne*, ces maîtres de la farce ébouriffante n'avaient atteint à ce degré de cocasserie bouffonne. Le premier acte de la *Grande-Duchesse* est un chef-d'œuvre, musique, paroles, exécution, je ne distingue pas. Il n'y a pas de *spleen* si invétéré qui tiendrait contre ces imaginations burlesques, ces drôleries et ces extravagances. — Une entre mille, pour vous mettre au diapason. — Le grand chambellan Puck offre une prise au général Boum : celui-ci ne répond rien; il tire de sa poche un revolver : pif! paf! les deux coups partent et il renifle dans le canon l'odeur de la poudre en disant : « Voilà ma civette, à moi! » — Est-ce superbe, hein!

Mais, comme dit un des personnages, n'anticipons pas sur le passé.

Sachez donc que la grande-duchesse de Gérolstein est une gaillarde qui, sur l'article de la galanterie, rendrait des points à Catherine II. En passant la revue de ses troupes elle avise Fritz, un gars superbe, robuste et bien construit. En un tour de main, elle le fait caporal, sergent, capitaine, colonel, général, généralissime, avec le panache qu'elle enlève, pour le lui donner, à Boum lui-même. Elle le fait encore baron de Vermouth-Bock-Bier, et pour aller combattre l'ennemi elle lui remet le sabre de son père :

> Voici le sabre de mon père,
> Tu vas le mettre à ton côté.

Vous croyez peut-être que Fritz est étonné? Il ne se doute même pas, le butor, de ce qui lui vaut sa nouvelle fortune, et il continue à aimer, comme si de rien n'était, la petite Wanda, sa payse.

Il ne soupçonne pas non plus l'orage qui gronde sur sa tête. Boum, vous le comprenez bien, n'a pu digérer l'affront qu'il a reçu, et d'accord avec Puck le grand chambellan et le prince Paul, il trame une conspiration contre le favori.

J'oubliais de vous dire que le prince Paul est candidat à la main de la grande-duchesse, qui le *balance* depuis six mois et ne daigne pas même donner audience à Grog, son ambassadeur.

Fritz a battu les ennemis sans verser une goutte de sang; quatre mille bouteilles qu'il a laissé rafler par leurs maraudeurs ont fait l'affaire : ils sont tous tombés ivres morts. Il revient donc couronné de lauriers, plus beau encore aux yeux de la grande-duchesse, qui médite de lui faire partager sa couronne. Seule avec lui, elle croit le moment venu d'encourager sa timidité. Timide, lui! Allons donc! Naïf, à la bonne heure, et naïf jusqu'à la bêtise. Ne va-t-il pas demander à sa souveraine de signer son contrat de mariage avec Wanda! La grande-duchesse bondit comme une lionne. Malheur à Fritz! Que le trio des conjurés en fasse ce qu'il voudra : ce n'est pas elle qui y mettra obstacle, — et pour brûler ses vaisseaux, elle accorde audience à Grog, l'ambassadeur du prince.

Pour le coup, le prince Paul se croit au comble de ses vœux. Il a compté sans un nouveau caprice de la grande-duchesse. Grog est bel homme, plus grand de trois pouces que Fritz lui-même. Il n'a qu'un mot à dire pour supplanter son maître : les regards incendiaires de la grande-duchesse le lui font assez entendre. Mais, ô désillusion nouvelle! Grog est marié et père de trois enfants et demi. Repoussée de tous les côtés, la malheureuse souveraine se voit obligée de se rabattre sur le prince Paul :

> Quand on n'a pas ce que l'on aime,
> Il faut aimer ce que l'on a.

Et Fritz? — Le pauvre garçon l'a échappé belle : après l'avoir livré aux poignards, la grande-duchesse s'est radoucie. Elle n'a autorisé qu'une correction manuelle, que les conspirateurs lui ont fait administrer par un mari jaloux. Il va sans dire que, destitué de ses bonnes grâces, il a dégringolé aussi vite qu'il était monté. Il a tout rendu, ses sardines, ses épaulettes, l'épée du grand-duc passé à l'état de tire-bouchon, et enfin le panache, que Boum ressaisit avec amour et qu'il fera visser à son chapeau.

De ce que j'ai signalé plus particulièrement le premier acte, il ne faudrait pas induire que les deux autres leur soient de beaucoup inférieurs. Seulement le rire, comme l'enthousiasme, finit par se lasser, et quand la gaieté a atteint d'un seul bond son apogée, il est difficile qu'elle s'y maintienne. Par cela qu'on ne peut plus avancer il semble qu'on recule. Pour rétablir l'équilibre il suffira, dans la seconde partie, de quelques abréviations. Les nerfs des spectateurs ainsi ménagés auront plus de ressort, et la fin sera accueillie avec autant de chaleur que le commencement.

Par l'excentricité, l'imprévu, la spontanéité du jet, la liberté de la fantaisie, aussi bien que par l'esprit et la fine critique cachée sous le gros sel, la *Grande-Duchesse* dépasse de cent coudées même la *Vie parisienne*.

La partition est également supérieure à celle de la pièce du Palais-Royal. Verve infatigable, variété des rhythmes, piquant des combinaisons, abondance des trouvailles mélodiques, richesse des motifs, dont l'originalité n'exclut jamais la grâce, telles sont les qualités par lesquelles Offenbach s'est affirmé une fois de plus le roi de la musique bouffe.

Il faudrait tout citer — et ceci n'est pas une formule — au premier acte : l'introduction si élégante, les couplets de Boum, d'un entrain empoignant, l'entrée de la grande-duchesse : *Ah! que j'aime les militaires!* les couplets de la *Gazette de Hollande*, une vraie perle musicale, enfin le finale mouvementé, chaud, coloré, largement conçu, où viennent s'encadrer les charmants couplets sur le sabre et qu'anime, de ses interruptions bouffonnes, le chant des conspirateurs.

Le second acte débute par deux morceaux de maître : le chœur et les couplets des dames d'honneur — une ravissante inspiration — puis le grand trio des conjurés, étincelant d'humour et d'esprit, la déclaration de la grande-duchesse, d'un sentiment délicat et tendre, le finale du *Carillon de ma grand'mère*, où les sonneries se combinent avec l'orchestre de la façon la plus ingénieuse.

Le rondeau de la bataille, qui ferait honneur à un autre compositeur, n'a pas toute l'originalité qu'on est en droit d'attendre d'Offenbach. La critique lui reprochera aussi de s'être répété dans les couplets de Mlle Schneider, dont le rhythme rappelle de trop près le chœur de *la Belle Hélène : Et voilà comme un honnête homme.*

Je n'aime pas beaucoup, pour ma part, les parodies d'opéras sérieux intercalées dans la musique bouffe : il y a là je ne sais quoi qui déroute et agace l'oreille. Cette réserve faite, je conviens que le grand chœur de la conspiration, où Offenbach a introduit une vingtaine de mesures de la *Bénédiction des poignards*, est une page capitale, large et vigoureuse : l'ensemble des meules qui la termine est tout à fait entraînant.

Quoi encore! Un joli duo d'amour interrompu par des aubades, un air à boire crânement enlevé par Mlle Schneider, — sans compter les morceaux que j'oublie et qui valent ceux que je viens de citer.

L'exécution est excellente. Je ne suis pas suspect de partialité pour Mlle Schneider; mais je reconnais qu'elle atteint ici la perfection du genre : voix juste, d'un timbre agréable et sympathique, jeu fin et comique sans tomber dans la charge. Que Mlle Schneider s'en tienne là et ne gâte pas, par excès de zèle, cette charmante création.

Couder est épique de geste, d'allures, de conviction grotesque, sous son costume de marchand de vulnéraire empanaché. Il faut le voir tirer son grand sabre à tout bout de champ en s'écriant : L'ennemi! voilà l'ennemi! Daumier, dans ses caricatures guerrières, n'a rien rêvé de plus audacieusement fantaisiste.

Grenier a fait de la figure un peu incolore du prince Paul une espèce de fantoche en porcelaine des mieux réussis : il y a un comédien chez Grenier; c'est le Got des Variétés.

Kopp, en chambellan aulique, avec sa face épanouie et béate, son immense tricorne, ses larges bottes à entonnoir, ressemble à un joujou à vingt-cinq sous, taillé par un artiste de la Forêt-Noire.

Il n'est pas jusqu'à un aide de camp, joué par un artiste nommé Gardel, qui n'ait son individualité burlesque.

Seul, Dupuis est médiocre dans son rôle de Fritz. Il n'a pas saisi le joint. Peut-être se rattrapera-t-il aux représentations suivantes. Attendons.

Si Mlle Garait pouvait chanter plus juste! Elle a une jolie voix et elle a de bien beaux yeux, Mlle Garait!

Succès immense, qui ne finira qu'avec l'année.

~~~ L'Opéra n'est pas seulement un théâtre parisien, c'est un théâtre cosmopolite. Quoi qu'en puissent dire les critiques grincheux, il n'en reste pas moins la première scène lyrique du monde. A ce titre, il doit aux étrangers que nous amène l'Exposition de faire défiler devant eux à tour de rôle les principaux ouvrages du répertoire, — sans toutefois interrompre le grand succès de *Don Carlos*, auquel ils serviront de parenthèses. — C'est ainsi qu'après un exil forcé de quelques mois, *l'Africaine* vient de reparaître. Pour laisser un peu de repos aux interprètes de Verdi, la distribution avait été presque entièrement renouvelée. Des artistes de la création, Faure seul était resté sur la brèche. Au point de supériorité où il est arrivé, la représentation privée de son concours eût trop perdu de son éclat. Dans Nélusko, Faure n'est pas moins admirable que dans le marquis de Posa. Son talent accompli se prête à tous les styles et à toutes les écoles. De tous les grands barytons que j'aie connus, Tamburini, Ronconi, Baroilhet, Graziani, il n'en est pas un certainement qui, pour l'ensemble des qualités, puisse lui être comparé.

Mlle Marie Battu succédait à Mme Sass dans Sélika. Déjà *Alceste* nous l'avait révélée comme une tragédienne lyrique de premier ordre. Sélika n'a pas été inférieure à Alceste. De l'énergie, de la chaleur, de l'élan, une voix souple, étendue, ferme dans l'intonation, un style pur et magistral, voilà la part de la cantatrice. Les morceaux où on l'a surtout distinguée sont l'air du *Sommeil*, le grand duo du quatrième acte et l'air final. Il faut noter aussi l'art savant avec lequel elle nuance le récitatif. L'actrice s'est fait remarquer par la dignité, la sobriété du geste, l'ampleur et l'intelligence de la composition. Comme les grands artistes, Mlle Battu excelle à habiller ses rôles Son costume, plein de caractère, fait admirablement ressortir sa beauté sévère et imposante.

Mlle Levieilli est en progrès et passe peu à peu du second rang au premier. C'est elle aujourd'hui qui représente Inès · elle s'en tire à son honneur. On voit que la jeune cantatrice s'est inspirée des souvenirs et des leçons de Mlle Battu.

~~~ Quand je vous aurai appris que l'Odéon prépare une reprise de la *Lucrèce* de Ponsard, et que Mlle Delaporte, la Mars du Gymnase, est sur le point d'entrer à la Comédie-Française, où elle partagera avec Mmes Dubois et Victoria l'emploi de jeune première, j'aurai vidé mon sac aux nouvelles dramatiques.

~~~ Vous parlerai-je des concerts ? Mais ce numéro tout entier n'y suffirait pas. Il en est un pourtant particulièrement intéressant et auquel je me reprocherais de refuser une mention de quelques lignes.

Sans offenser le bon peuple parisien, il est permis de contester son organisation musicale. Ceux qui, en 1848, l'ont entendu déchirer en chœur la *Marseillaise* et *Mourir pour la patrie*, ne me démentiront pas. Eh bien ! il est un homme qui est parvenu à discipliner ces voix rebelles, à faire entrer dans ces oreilles récalcitrantes le sentiment de la justesse et de l'harmonie. Cet homme est M. Bazin, notre excellent compositeur, le directeur actuel de l'Orphéon. Au dernier concert annuel, où nous avait convié M. le préfet de la Seine, nous avons été à la fois charmé et surpris en entendant une masse de douze cents exécutants enlever, sous son commandement, avec une sûreté incomparable, les chœurs les plus difficiles et les plus compliqués. Sur douze morceaux dont se composait le programme, cinq ont été bissés — et c'est uniquement par discrétion qu'on n'a pas fait répéter le reste.—Chose curieuse! celui de tous qui a produit peut-être le plus d'effet est une valse allemande écrite pour quatre voix d'homme, dont l'auteur est resté inconnu. Un chef-d'œuvre anonyme, une gloire sans endosseur! Voilà qui fait honneur à la modestie germanique — en fait de musique, s'entend.

Il n'y a que le premier pas qui coûte, et, puisque me voici sur ce chapitre, permettez-moi de vous signaler à l'horizon une nouvelle étoile de piano, Mlle Louise Murer. Vous faut-il un jugement motivé? Je vous dirai alors que, dans le rondo en *ré mineur* de Beethoven, la jeune virtuose a fait preuve d'un jeu net et brillant, d'une exquise délicatesse de nuances, que, dans le *Ruisseau* de Prudent — une inspiration pleine de grâce et de fraîcheur — elle a déployé une légèreté et une audace de doigté qui semblent se jouer de toutes les difficultés du mécanisme. — Et maintenant, de crainte d'être débordé par le flot des concerts, fermons les écluses : — *Sat prata biberunt.*

GÉROME.

## BULLETIN

L'Exposition des Champs-Élysées a ouvert lundi dernier ses portes au public.

Une grande sévérité a présidé cette année à l'admission des œuvres d'art ; il en résulte que 700 toiles environ et un nombre également très-restreint de statues sont soumises à l'appréciation des connaisseurs. Ainsi les toiles n'occupent que deux rangs, et le coup d'œil peut facilement les embrasser.

Quant à la sculpture, elle est encore installée cette année dans les boxes du bas, à cause des travaux qu'on exécute dans la grande nef. Depuis le mois de décembre, les ouvriers sont occupés à y construire la salle où seront décernées les récompenses accordées aux exposants du Champ de Mars. Aujourd'hui la charpente est entièrement terminée et déjà l'on a commencé les travaux de décoration, qui seront achevés probablement au mois de juin, un mois avant l'époque fixée pour la distribution des récompenses. Cette salle offrira un coup d'œil magnifique autant par son étendue que par la richesse des ornementations. Elle ne contiendra pas moins de vingt mille personnes.

L'Académie des beaux-arts, dans sa séance du 13 avril, a ajourné à six mois l'élection du remplaçant de M. Brascassat.

L'exposition des œuvres d'Ingres a attiré dès le premier jour, au palais des Beaux-Arts, une foule d'amateurs et un grand nombre de jeunes artistes désireux d'admirer les chefs-d'œuvre du maître et d'en étudier les procédés.

La réunion de ces trente toiles célèbres était réellement splendide, et l'on eût été embarrassé de dire laquelle mérite la préférence.

Le départ du prince Humbert de Savoie pour Paris est fixé à la fin de ce mois, après la célébration du mariage du prince Amédée à Turin.

A cette occasion, les dames de Bruxelles se proposent d'offrir à la princesse de la Cisterna un magnifique diadème d'un travail exquis et d'une richesse extraordinaire. Le prince de la Cisterna, en 1841, avait dû, pour cause politique, se réfugier à Bruxelles, où il s'était concilié la sympathie générale.

Le roi a fait présent à la jeune fiancée du prince Amédée d'un très-riche collier de brillants et de perles de la valeur de plus de 100,000 francs. Le jour du mariage de la princesse, on mariera six jeunes filles avec six ouvriers de Turin. Le prince Amédée donnera 1,000 francs de dot à chacune de ces jeunes filles.

Le prince Oscar, frère du roi de Suède et de Norwége, président de la commission suédoise pour l'Exposition universelle, est arrivé à Paris.

On travaille activement à élever au milieu du square placé au centre du bâtiment de l'Exposition universelle un élégant pavillon destiné à recevoir les joyaux de la couronne.

Une vitrine circulaire disposée autour de ce pavillon contiendra les coins et les types des monnaies et des médailles frappées en France sous le règne de Napoléon III.

M. Samson, de la Comédie-Française, a joué avec un grand succès, au théâtre Nicolini de Florence, le *Bourru bienfaisant*, de Goldoni, une des meilleures comedies du Molière italien, et écrite par lui en français. La représentation à laquelle M. Samson a prêté son concours a été donnée au profit de la commission chargée d'élever à Florence un monument à la mémoire de Goldoni.

L'empereur d'Autriche a quitté Pesth pour venir passer la semaine sainte à Vienne. Après les fêtes de Pâques, il retournera en Hongrie pour la cérémonie du couronnement.

Il n'entre pas dans les habitudes de la cour impériale que le souverain s'absente de Vienne pendant la semaine sainte, à cause des solennités religieuses auxquelles elle assiste avec tous les grands dignitaires

Le jeudi saint, après l'office divin, l'empereur et l'impératrice, dans la grande salle des cérémonies, lavent les pieds à vingt-quatre pauvres des deux sexes, qui prennent part ensuite à un repas pendant lequel Leurs Majestés, assistées des grands officiers de la cour et des chambellans, font elles-mêmes le service de la table.

Le samedi saint, à quatre heures de relevée, a lieu, dans la cour intérieure de la résidence impériale, la procession solennelle de la Résurrection, à laquelle assistent Leurs Majestés, les membres de la famille impériale et toutes les personnes ayant rang à la cour.

La foire aux jambons se tient, suivant l'usage, sur le boulevard Bourdon, pendant trois jours consécutifs, les mardi, mercredi et jeudi de la semaine sainte (16, 17 et 18 avril), depuis six heures du matin jusqu'à sept heures du soir.

La foire de Pâques, dite foire au pain d'épices, commencera, le jour de Pâques et se prolongera jusqu'au lundi 6 mai inclusivement.

Elle se tiendra sur la place du Trône, le haut du faubourg Saint-Antoine, le boulevard du Prince-Eugène, le boulevard Mazas, le cours de Vincennes et le boulevard de Charonne.

TH. DE LANGEAC.

## LE LUXEMBOURG

On parle beaucoup du Luxembourg depuis quelque temps. *L'Univers illustré* croit donc qu'il est de son devoir de s'occuper à son tour, dans les limites qui lui sont permises, de ce grand-duché, qui doit aux puissantes fortifications dont Vauban a pourvu sa capitale une importance toute particulière.

L'ancien duché du Luxembourg comprenait : le grand-duché actuel et la province belge de ce nom, plus cette partie de la Lorraine (réunie à la France en 1656) qui s'est appelée le Luxembourg français, et dont Thionville était le chef-lieu.

Après la révolution belge, le Luxembourg, — dans les limites que lui avaient assignées les traités de 1815, en l'attribuant, comme possession particulière, au roi de Hollande, — fut divisé en deux parties, en suivant à peu près la démarcation tracée par les idiomes wallon et allemand. La Belgique obtint la portion wallonne, avec Arlon pour chef-lieu. De son côté, le roi de Hollande forma de la partie qui lui était conservée par les traités de 1839, un nouveau grand-duché, auquel il donna une organisation indépendante et dont la ville de Luxembourg resta la capitale.

Nous rappellerons ici qu'en remontant le cours des siècles, on trouve une maison souveraine de Luxembourg qui a fourni à l'Allemagne cinq empereurs; des rois à la Bohême, à la Pologne et à la Hongrie; des reines, des connétables et des maréchaux à la France.

Le grand-duché du Luxembourg tout en appartenant, comme état indépendant, au roi de Hollande, avait été, par le Congrès de Vienne, compris dans la défunte Confédération germanique, et sa capitale, en raison de son importance stratégique, déclarée forteresse fédérale. Sa population ne dépasse guère 200,000 habitants; son contingent à la Confédération germanique avait été réglé à 3,731 soldats et huit canons.

La religion catholique est presque la seule professée dans le Luxembourg.

Une notable partie du sol de ce petit État est couverte de forêts. C'est ce qui fit, sous le premier empire, donner au Luxembourg devenu département français, le nom de département des Forêts. Le reste du pays est bien cultivé, et les paysans y jouissent d'une véritable aisance. Sur les bords de la Moselle, entre Grenenmacher et Remich, la vigne produit un vin assez estimé. De riches gisements de minerai de fer alimentent de nombreux hauts fourneaux dans le voisinage de la ville de Luxembourg.

Le grand-duché est borné au sud par la France, à l'ouest et au nord-ouest par la province belge de Luxembourg, au nord-est et à l'est par le grand-duché prussien du Bas-Rhin, dont il est separé au nord-est par l'Our, affluent de la Moselle, et au sud-est par la Moselle elle-même.

La ville de Luxembourg, capitale du grand-duché, est peuplée d'environ 12,000 habitants, sans compter la garnison prussienne. Nous venons de dire que c'est une des places les plus importantes de l'Europe. Les Espagnols, les Autrichiens, les Français (en 1684 et 1795) et les Hollandais y ont successivement travaillé, sans parler des dépenses considérables que la Confédération germanique a encore faites depuis 1830 pour accroître les fortifications.

La partie la plus remarquable de ces fortifications est le Bouc, assis sur un rocher proéminent dans lequel sont creusées des casemates. La ville est enfermée dans un triple rang de remparts et entourée de trois côtés de rochers à pic. Elle est divisée en ville haute et ville basse. La première est bâtie sur un roc et occupe un plateau dont les côtés plongent dans un précipice d'une profondeur considérable.

Les faubourgs, ou villes-basses, le Clausen et le Grund au sud et le Paffenthal au nord, sont baignés par l'Alzette, dans laquelle afflue, à la porte de Thionville, la rivière torrentielle de Pétrusse. Des tanneries et différentes industries mettent la vie et l'activité dans cette vallée.

Deux places servent de promenades aux habitants de la ville-haute, la place d'Armes et la place Guillaume. Une courte galerie sert de communication de l'une à l'autre. Au-dessus de la grande place se dresse la flèche de la cathédrale, que l'on aperçoit au-dessus des arbres des boulevards quand on arrive par le chemin de fer d'Arlon. Sur la place Guillaume est situé l'hôtel de ville, qui date de 1828. Le palais des États est un petit édifice nouvellement construit, dont la façade offre un mélange disparate de plusieurs styles d'architecture.

Pour terminer, citons le Casino militaire, dont la longue terrasse domine les fortifications et offre un beau point de vue sur les mille accidents pittoresques de la vallée.

Après la plume et le compas géographique, le crayon aura son tour. Dans un de nos plus prochains numéros nous publierons une grande vue de la ville de Luxembourg, d'après un dessin que notre correspondant spécial vient de nous envoyer.

R. BRYON.

## LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

DEUXIÈME PARTIE.

LES MEDINA-CELI.

VII

L'arc d'Ulysse.

— Assieds-toi près de moi, Bel, ma fille, dit la duchesse Eleonor quand se fut éloignée la suivante qui était venue annoncer la visite du bon duc ; je ne sais pas si je t'ai dit tout ce qu'il te faudrait savoir... je ne sais pas si je me suis fait comprendre... l'avenir se chargera trop tôt de t'instruire. En ce moment, il est également dangereux de parler et de se taire... Embrasse-moi, Bel, et dis-moi que, quoi qu'il arrive, tu m'aimeras toujours.

— En pouvez-vous douter, ma mère ? répondit la jeune fille, qui lui donna son beau front à baiser.

La duchesse l'étreignit entre ses bras avec une sorte de

1. Voir les numéros 583 à 633.
~~~

violence. Son émotion grandissait et se montrait d'autant mieux qu'elle essayait de se comprimer.

— Bel, reprit-elle, tu as deviné le grand trouble qui est en moi... La cause de ce trouble t'échappe encore, et pourtant tu es sur la voie... Si tu ne doutes pas encore, déjà tu as peur... Bel, mon enfant bien-aimée, ce sont des circonstances extraordinaires qui nous entourent... Il y a trois jours, nous avions au moins la réalité de l'exil et du malheur... maintenant... oh! maintenant, il me semble qu'un mauvais rêve pèse sur nous... et qui peut dire quelles seront les angoisses du réveil? Je te demande une preuve de ton amour filial, un témoignage de ta reconnaissance, Bel, car depuis quinze ans je t'ai donné tout mon cœur... Ma fille, quoi que tu puisses voir et quoi que tu puisses entendre, crois-en ta mère, et ne la juge pas sur les apparences.

Isabel porta la main de la duchesse jusqu'à ses lèvres. Comme elle ouvrait la bouche pour faire la promesse qu'on lui demandait, une voix mâle et sonore éclata dans la galerie voisine.

— Mes enfants, disait-elle, dans ce jour, qui est le plus beau de ma vie, voici l'instant bienheureux par excellence, l'instant où je vais revoir enfin tout ce que j'aime, après cette longue et mortelle séparation.

La main d'Eleonor, froide et convulsive, pressa les doigts de sa fille.

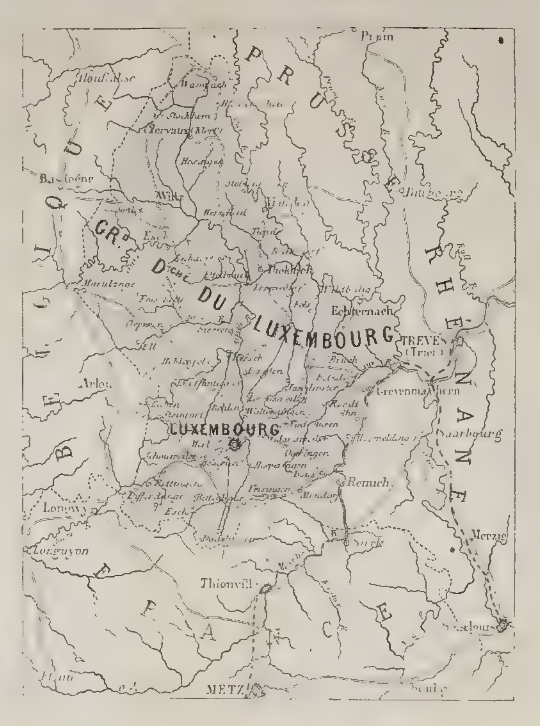
— Avec un mot vous pouvez tout me dire, ma mère, murmura Isabel; au nom de Dieu, qui vous fait souffrir ainsi?

La duchesse pensa tout haut, au lieu de répondre.

— C'est sa voix... sa voix aussi!... que croire? Sainte Vierge, ayez pitié de nous!

Hernan de Medina-Celi franchit le seuil à ce moment. C'est à peine si les yeux voilés de la duchesse le virent; mais Isabel admira franchement la beauté régulière de son visage et sa noble tournure. C'était bien ainsi qu'elle avait rêvé son père, d'après les récits poétiques de la duchesse elle-même.

Il referma la porte aussitôt qu'il fut entré, et traversa la chambre d'un pas empressé. Ses deux bras s'ouvrirent. Il parut hésiter un instant entre la mère et la fille




LE GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG. — Voir page 251.

— Toutes deux, prononça-t-il enfin d'une voix qui tremblait, toutes deux ensemble sur mon cœur!

La duchesse fit un mouvement comme pour s'élancer. Tout son sang rougit son visage. Ses bras s'ouvrirent d'instinct, mais ils retombèrent. La pâleur revint plus mate à ses joues. Elle resta immobile sur son siége.

Ce fut Isabel seulement qui répondit à l'appel de son père. Le bon duc l'embrassa tendrement, puis il l'éloigna de lui afin de la contempler à son aise.

— Vous êtes belle, ma fille, murmura-t-il comme s'il eût fait effort pour contenir son attendrissement; on me l'avait dit, mais parfois on flatte l'amour des parents, si facile à tromper... Vous êtes comme était votre mère au temps heureux de nos chères amours.

Un sanglot souleva la poitrine de la duchesse.

— Pourquoi pleurez-vous, madame? demanda Medina-Celi, et pourquoi n'êtes-vous pas encore dans mes bras?

Ceci fut prononcé d'un ton doux, avec un mélancolique reproche.

Le bon duc avait ses lèvres distraites sur le front de sa fille, et couvrait sa femme d'un regard triste, où il n'y avait point de colère.

Des spasmes faisaient bondir le sein d'Eleonor.

— Mon Dieu! balbutiait-elle, mon Dieu! prenez compassion de moi et faites que je meure!

— Isabel, dit le bon duc, allez vers votre mère... Peut-être l'ai-je offensée sans le vouloir... Elle a été ma meilleure pensée et ma consolation la plus chère pendant les heures de ma captivité... Si je suis coupable envers elle sans l'avoir voulu et sans le savoir, dites-lui, ma fille, que je l'aime et que je sollicite mon pardon.

Isabel obéit, mais la duchesse le prévint en se levant brusquement. Elle fit un pas enfin vers son époux.

— Soyez le bienvenu, seigneur, murmura-t-elle d'une voix brisée. Si je voulais expliquer l'état de mon âme en cet instant; qui devrait être tout à la joie, personne ne me comprendrait et chacun me condamnerait... J'ai souffert longtemps et beaucoup... peut-être n'ai-je pas ce qu'il faut de force



LE RETOUR DES CLOCHES, d'après un dessin communiqué. — Voir page 255.



LE CHATEAU DE TRENTHAM, RÉSIDENCE DU DUC DE SUTHERLAND, d'après une photographie. — Voir page 2[illegible]

pour supporter le bonheur que le ciel nous envoie. Ce mot *bonheur* fut dit avec une amertume profonde. En achevant, Eleonor inclina son visage baigné de larmes.

Le bon duc avait marché à sa rencontre. Il prit sa main, qu'il effleura modestement de ses lèvres.

— Eleonor, dit-il avec soupir qui sembla s'échapper malgré lui de son sein, était-ce ainsi que nous devions nous revoir?

Pour un spectateur de cette scène, la conduite de la duchesse eût été assurément inexplicable. Par instants, elle semblait attirée tout à coup invinciblement, puis une répulsion soudaine venait à l'encontre de ce mouvement et restait victorieuse. Elle hésitait entre deux entraînements qui écartelaient son cœur. Quelque doute terrible était en elle, et chaque minute écoulée augmentait sa détresse

Ce nom d'Eleonor, prononcé à voix basse fit vibrer tout son être. Un sourire naquit sous ses larmes.

— Parlez, fit-elle d'un accent où l'on sentait l'espoir lutter contre la terreur, vous voyez bien que je souffre, seigneur... je donnerais sur-le-champ la dernière goutte de mon sang pour mon époux, mais...

— Mais... répéta le Medina-Celi qui fronça le sourcil.

— Mon père! s'écria Isabel; seigneur! c'est elle qui m'a appris à vous connaître et à vous aimer... mes souvenirs d'enfance étaient si vagues!... Elle m'a refait une mémoire, et votre image y était si bien gravée, mon père, que je vous ai reconnu tout de suite.

— Dit-elle vrai? demanda le bon duc, qui se tourna vers sa femme d'un air suppliant.

Eleonor baissa la tête.

— Ma mère! fit Isabel implorant à son tour.

Le bon duc attendit un instant la réponse de sa femme. Il fut patient. Le rouge monta au front d'Isabel avant qu'il n'eût froncé le sourcil.

La colère venait cependant; il sut en contenir les éclats. Sa haute taille se redresse lentement. Une expression de froide ironie fronça ses lèvres.

— Vive Dieu! dit-il, quel rôle jouons-nous ce matin dans notre maison? Que s'est-il passé en notre absence? Hier, sur notre passage, on parlait du retour d'Ulysse, et cela me plaisait, car bien souvent, au fond de mon cachot solitaire, j'avais comparé Eleonor de Tolède, ma femme, à la sage et dévouée Pénélope... Mais Pénélope fut joyeuse et embrassa son époux sous les haillons qui le couvraient.

— Le ciel m'est témoin, s'écria la duchesse en levant un regard passionné vers le portrait supendu entre les deux fenêtres, que je mettrais mes lèvres dans la poussière du chemin pour baiser la trace des pas de mon Hernan bien-aimé!

Le charmant visage d'Isabel prit une expression de vague effroi. Pour la première fois, elle craignit de comprendre.

— Puis-je réclamer l'explication de l'énigme contenue dans les paroles de madame la duchesse? demanda le Medina-Celi froidement.

Au lieu de répondre, elle prononça tout bas :

— Ulysse fit-il tuer son chien fidèle, la nuit de son arrivée?

Le duc recula d'un pas et ses yeux brillèrent; mais, au lieu de s'abandonner à son courroux, il reprit la main d'Eleonor qu'il avait abandonnée.

— Madame, dit-il d'un ton pénétré, moi aussi j'ai souffert beaucoup et longtemps... Me voilà presque un vieillard, moi qui ai quitté cette maison, un jour dans tout l'éclat de ma force, dans toute l'ardeur de ma jeunesse... Je ne veux point céder aux conseils d'une vaine colère... je ne veux point perdre, par une impatience d'enfant, l'espoir qui renaissait après toute une vie de tortures... Il se passe ici quelque chose d'étrange; un obstacle mystérieux est entre nous, qui nous aimions d'un si tendre amour. J'ai sollicité de vous une explication, vous m'avez fourni une réponse ambiguë qui semble contenir un soupçon ou un outrage; ceci devant notre fille, que voici, pâle, inquiète et dévorant ses larmes... Certes, ce n'était pas ainsi qu'elle se représentait l'arrivée d'un père. Revenez à vous, madame, je vous en conjure, pour moi d'abord, qui suis prêt à tout pardonner, car mes bras s'ouvrent d'eux-mêmes... pour vous aussi qui êtes une noble et sainte femme, égarée par je ne sais quel chimérique éblouissement... pour cette enfant surtout, pour notre fille chérie qui attend et se demande: Quel crime a commis mon père?

— Cela est vrai, ma mère, balbutia Isabel.

Eleonor de Tolède cacha son visage entre ses mains. On put l'entendre murmurer :

— Mon Dieu! mon Dieu! je ne peux pas... Je ne sais pas!

Le bon duc croisa ses bras sur sa poitrine et se tourna vers Isabel.

— Faites comme moi, ma fille, dit-il avec un redoublement d'onction, ne condamnez pas... cherchons à nous éclairer ensemble... ceci est une maladie : soyons-en les médecins...

— Vous êtes bon, mon père, dit la jeune fille, émerveillée de tant de douceurs.

La duchesse pensait:

— Ce n'était pas ainsi qu'il parlait... Tout ce que celui-là dit, il l'eût fait..

— Les dernières paroles de votre mère, poursuivait cependant le Medina-Celi, m'ont donné à penser qu'il y avait un doute en elle... Qui sait si elle n'a point de bonnes raisons d'avoir de la defiance?... Moi, pendant ces quinze ans, j'étais du moins protégé par les murailles mêmes de ma prison... mais elle... L'exil laisse le champ libre à toutes les tentatives. Qui sait si l'imposture n'a pas déjà frappé à sa porte?

Madame, poursuivit-il en s'adressant à la duchesse, dont l'air morne et farouche faisait songer à la folie, les sacrifices coûtent peu quand on aime... mon sang est orgueilleux, vous vous en souvenez bien... cependant il ne me répugne pas de m'humilier devant vous... J'aurai le courage de subir tous les examens que me prescriront vos défiances. Mettez-moi à l'épreuve, je me livre à vous. Loin de souffrir en m'abaissant ainsi, je sens que j'éprouverai une sorte de plaisir à combattre le démon qui vous obsède. Je tendrai l'arc d'Ulysse si vous le mettez entre mes mains, et je serais heureux, et je serai fier, entendez-vous, madame, d'avoir reconquis, à force de patience, la place qui m'appartient dans ce cœur si digne et si grand... Je serai fier et je serai heureux de vous avoir rendue à vous-même!

— Oh! ma mère! s'écria Isabel, votre époux est un saint!

Eleonor découvrit son visage inondé par les pleurs. Son regard, où se lisait un poignant découragement, se fixa sur sa fille. Elle dit d'une voix haletante et brisée :

— Bel, pauvre enfant chérie, vas-tu m'abandonner?

La jeune fille allait répondre. Le bon duc lui imposa silence par un signe tout paternel. Ce signe voulait dire : N'entravez pas la médication morale que je vais opposer au mal de cette pauvre femme.

— Que vous faut-il pour croire? poursuivit-il en se rapprochant d'Eleonor; dois-je vous traiter en incrédule et vous fournir des preuves irrécusables? Dois-je me borner à ces souvenirs qui nous sont communs? Dois-je vous parler de mon frère bien-aimé, Louis de Haro, et de cette autre Isabel dont la mémoire chérie a été la marraine de notre fille?

Eleonor de Tolède écartait peu à peu les mains qui couvraient son visage. Son front s'éclairait, on voyait naître dans ses yeux la persuasion consolante.

Isabel était radieuse.

Le duc Hernan se prit à sourire.

— Non, n'est-ce pas? poursuivit-il, ces choses, on a pu me les conter... Il en est d'autres dont nul n'avait le secret. Nos petits mystères à nous deux, nos joies et nos souffrances partagées. Madame, écoutez-moi; écoutez-moi aussi, dona Isabel. C'était à la fin de l'hiver, en l'année 1627... il y a quinze ans... Février, si dur aux autres climats, avait laissé à nos jardins leurs senteurs embaumées... Comme nous nous suffisions à nous-mêmes, nous n'allions jamais chercher hors de l'enceinte de la maison de Pilate des distractions dont nous n'avions que faire, des plaisirs dont nous ne voulions point, cela est-il vrai, madame?

— Cela est vrai, seigneur, prononça Eleonor d'une voix faible et comme malgré elle.

Le bon duc échangea un regard avec Isabel.

Ils triomphaient ensemble; ils étaient d'accord.

— Oh! oui! reprit ce modèle des époux; cela est vrai... nous n'avions qu'un cœur... nous nous étions dit tout ce qui peut se dire, depuis trois ans que nous étions heureux, et cependant nous étions insatiables de cette joie d'être ensemble. Les jours ne suffisaient pas à la félicité toujours nouvelle de nos longues et solitaires causeries.

La duchesse soupira.

— C'était donc, reprit Medina-Celi, le 9 février 1627.

— Date chère, mais fatale! murmura la duchesse.

— Beau jour, n'est-ce pas, madame?... et qui devait s'achever dans le deuil... Nous avions conduit le matin notre Isabel à l'église de Saint-Ildefonse pour renouveler son vœu annuel... car depuis sa naissance elle portait les couleurs de la sainte mère de Dieu...

— Le bleu et le blanc... c'est vrai...

— Notre Isabel s'était endormie dans son berceau, que j'avais porté moi-même après la chaleur du jour, sous les orangers en fleurs...

— Nous deux, rectifia Eleonor; je tenais une anse, vous l'autre.

Isabel avait de bonnes larmes plein les yeux.

— Nous deux, répéta le duc, c'est vrai, dirai-je à mon tour... Le ciel qui, jusqu'alors, avait brillé pur et sans nuages, se couvrait tout à coup de noires vapeurs ..

— Le vent venait de la sierra, interrompit Eleonor; le premier coup de tonnerre éveilla notre cher ange.

— Et tous deux encore nous reprîmes le berceau, emportant Isabel effrayée.

Le duc s'arrêta; la duchesse avait les yeux baissés, mais un sourire errait autour de ses lèvres ranimées.

Comme Hernan tardait à reprendre la parole, elle dit tout bas :

— Où courûtes-vous mettre à l'abri le berceau, seigneur?

— Ici, madame.

— L'enfant tremblait aux éclats du tonnerre...

— Et vous prîtes votre mandoline, et penchée au-dessus du berceau, vous chantâtes la douce chanson des berceuses de l'Estramadure, et l'enfant qui n'entendait plus les grondements de la foudre, au travers de vos suaves mélodies, se rendormit souriante et heureuse.

Eleonor laissa tomber ses deux bras, et dit, sans savoir peut-être qu'elle parlait, tant sa rêverie était profonde.

— C'est vrai... Et nous étions seuls tous deux!

— Seul avec l'enfant qui n'a point de souvenir... murmura Hernan.

— Tout à coup, s'interrompit-il en changeant de ton, cette porte s'ouvrit, cette porte que voilà... Un de nos valets entra...

— C'était Savien...

— Oui... Savien... Il nous dit : « Les gens du roi sont dans la cour... » Vous souvenez-vous de ce que vous fîtes, madame?

— Si vous le dites, seigneur, que Dieu soit béni!

— Vous croirez?

— Je demanderai grâce.

— Les gens du roi venaient pour m'arrêter, madame. Vous tirâtes mon épée hors du fourreau, vous qui êtes femme, mais qui êtes Tolède... vous me la mîtes dans la main, et vous criâtes : « Défends-toi, Guzman, pour ton enfant et pour ta femme! »

Eleonor glissa hors de son fauteuil et se laissa choir à genoux.

— Et ton père me répondit, ma fille, poursuivit-elle, car tu as raison, c'est un saint.... ton père me répondit par la devise de son aïeul : *Mas el rey que la sangre*... le roi passe avant la famille Et l'épée que j'avais mise dans sa main, il la rendit à don Martin Herrera, capitaine des gardes... et ce jour fut le dernier de nos jours heureux.

Elle embrassa les genoux du bon duc qui essayait de la relever, et acheva :

— Seigneur, vous êtes don Hernan, mon époux, et je vous demande grâce.

Une heure s'était écoulée. La duchesse Eleonor avait été si longtemps entourée de piéges! Elle semblait guérie complétement de ses doutes.

Cependant la duchesse avait écarté de ces explications deux points qui naguère semblaient lui tenir fort au cœur. Elle n'avait point parlé de ce mendiant dont l'apparition soudaine l'avait si fortement émue, la veille au soir, sur le parvis de Saint-Ildefonse; elle n'avait parlé ni de ce bruit entendu dans la ruelle, ni de cette porte ouverte dans l'oratoire, ce cri jeté à l'annonce de la visite du bon duc : « Ce n'était pas par là qu'il devait venir!... »

Certes, ce n'étaient pourtant point là des détails insignifiants. L'une ou l'autre de ces circonstances eût sans nul doute fait jaillir quelque lumière.

Ce ne pouvait être oubli. La duchesse Eleonor avait peut-être ses raisons pour ne point entamer ce chapitre.

Isabel venait de quitter le coussin où elle s'était assise aux pieds de son père et de sa mère.

Elle avait gagné la fenêtre. Son front pensif s'appuyait sur sa main.

Tout était bien. Tout nuage avait disparu de ce ciel pur. Il n'y avait là que repos et que bonheur.

Mais comment exprimer cela? Ce repos était morne; derrière le double sourire des époux, ce bonheur était froid comme les pâles rayons du soleil d'hiver qui va se noyer dans les pluies.

PAUL FÉVAL.

*(La suite au prochain numéro.)*

---

# EXPOSITION UNIVERSELLE

ASPECT GÉNÉRAL.

En réalité, l'Exposition universelle ne sera vraiment organisée que dans le courant de mai. Elle offre en ce moment l'aspect d'une sorte de tour de Babel où l'on parle toutes les langues, où l'on manie tous les engins et tous les outils inventés par l'homme, et où se confondent dans un pêle-mêle pittoresque et animé les objets les plus disparates mus par les moyens les plus opposés. Tandis qu'un énorme wagon fausse et tord sous le poids d'une immense cloche qu'il amène, les rails d'un chemin de fer américain, une nuée d'exposants et d'exposantes, portant sur les épaules, sous le bras, dans les mains, voire placés en équilibre sur la tête, des ballots, des sacs, des cartons, des paquets de toutes les dimensions et de toutes les formes, vont, viennent, se heurtent, se croisent, s'interpellent, affairés, pressés, courant, s'agitant et s'entrecroisant en mille sens. Les marteaux cognent, les scies mordent, et les menuisiers, les peintres, les tapissiers, ahuris, ne savent à qui entendre, perdent la tête, vont de l'un à l'autre, et n'avancent à rien; aussi entend-on pester en anglais, en allemand, en italien, en turc, en chinois, en grec, en égyptien, en russe, et surtout en français. C'est à en perdre la tête au milieu d'un pareil tumulte et d'un pareil mouvement.

Cependant on comprend qu'il sortira de ce chaos, d'un si laborieux enfantement, une grande chose et un merveilleux spectacle. Déjà l'enceinte des machines qui entoure d'un immense cercle tous les replis de l'édifice et se trouve la moins attardée, voit des masses de curieux se grouper sur la galerie qui la domine et s'extasier devant tous les miracles qu'enfantent les bras et les mains de fer qui manient, avec une dextérité, une délicatesse et une précision que ne dépasseraient point les doigts les mieux doués de l'homme. Elles mettent en œuvre les matériaux les plus opposés, creusent des canons, tissent de la toile, fabriquent des agrafes, taillent des vêtements, rabotent des poutres de fer, filent du lin et du coton, polissent des glaces, feutrent des chapeaux, façonnent des souliers, moulent des sucreries, roulent des cigarettes, secouent, broient, pétrissent, empaquettent, cachettent, tamisent, fendent, soudent, durcissent, amollissent, trient, amincissent et transforment. Tout cela au milieu de hurlements, de grondements, de grincements, de chocs, d'un bruit étrange qui accroît de je ne sais quelle impression nerveuse la stupéfaction qui n'exalte déjà que trop le cerveau ébranlé. Les forgerons et les mécaniciens de toutes les nations, qui travaillent en costume national en plein de ces engins vivants, ajoutent à l'excentricité du spectacle qu'on a sous les yeux; et pour le peu, comme il n'arrive que trop souvent, que la pluie tombe au dehors, se fasse des issues à travers les verres mal joints qui éclairent au dedans tout cela par le haut, on pense involontairement à l'enfer du Dante, et l'on se hâte de s'enfuir et d'aller demander à quelque autre partie de l'Exposition un calme qui ne s'y trouve nulle part,

pas plus au centre qu'aux extrémités, pas plus au dedans qu'au dehors. Rien n'est achevé! Les maçons construisent encore la *maison de thé* où des jeunes filles de Canton et de Pékin doivent servir aux curieux la liqueur dorée et parfumée de leurs pays; deux palais égyptiens subissent encore les retouches d'ouvriers au teint noir, et manient à l'envi le plâtre et le ciment, en compagnie de cinq ou six de nos peintres en bâtiments, le bonnet sur l'oreille, la hâblerie et la chanson sur les lèvres et aussi bruyants dans leur besogne que leurs compagnons africains sortent peu d'une activité silencieuse. Quant au *tour de main*, si habiles que soient nos ouvriers parisiens à manier le pinceau, les enfants de la Nubie ne le cèdent en rien, et font preuve d'un *chic* à ébaubir les plus familiers avec les procédés de la peinture décorative.

Un temple mexicain, modelé sur un des plus précieux monuments de Palenqué, reste interdit aux curieux; le parc réservé n'a guère encore ni de fleurs dans ses serres, ni d'oiseaux dans ses volières, et l'aquarium, presque sans eau, ne contient que peu ou prou de poissons.

La seule partie complète de l'Exposition est cette longue série de cafés et de restaurants qui entoure le Palais sur un ou deux kilomètres, et une ceinture de boutiques exclusivement exploitées par l'industrie privée au profit de la beuverie et des grandgousiers, comme dit Rabelais. Des garçons russes, vêtus de costumes en soie de couleur tranchante, tête nue et en pantalon blanc, offrent aux consommateurs du caviar, des spiritueux et du thé de caravane, qu'ils acidulent avec une tranche de citron nageant dans la tasse; des *public houses* américains et anglais font servir sur des tables recouvertes en émail, par de jeunes femmes d'une beauté délicate, blanches et roses, dont nous n'avons point d'idée en France, le gin, l'ale, le porter et le gingerbier; des *cawagis* arabes vêtus de la tunique de laine blanche et couverts de leurs burnous qui leur enveloppe les épaules et leur encadrent le visage, présentent à leurs hôtes la longue sibsi au tuyau en bois de myrthe et au bouquin en ambre gris, le tabac parfumé et le *cawa*, infusion dont, faute de mieux, nous traduisons le nom par le mot de café.

Ce café, quant à la préparation, ne ressemble en rien au nôtre. On le pile sous vos yeux dans un mortier, on en jette les grains grossiers dans un petit pot de terre plein d'eau qu'on fait bouillir sur un amas équivoque de braise et de cendres, puis, quand l'infusion bout, on la retire trois fois pour le replacer trois fois sur le foyer, et on sort dans de très-petites tasses de faïence, contenues elles-mêmes dans une soucoupe étroite de filigrane d'argent, une liqueur roussâtre au fond de laquelle on aperçoit le marc sous la forme de grains noirs concassés. Comme dit une locution flamande, on a ainsi *à boire et à manger*.

Vous pouvez, si vous le préférez, trouver chez les cafetiers maures, au lieu de sibsi, un narghilé.

Tous ceux qui ont habité l'Afrique ou Constantinople gardent un voluptueux souvenir du narghilé, que seuls savent préparer les Orientaux. Dans le narghilé, la fumée d'un tabac à feuilles courtes, luisantes, épaisses, grossièrement hachées et lavées avec soin à plusieurs eaux traverse avant d'arriver fraîche et suave aux lèvres, un vase de cristal rempli d'un liquide pur et un long tuyau d'un à deux mètres terminé par un bouquin d'ambre; elle produit sur celui qui la hume lentement une sorte d'ivresse analogue à celle du vin de Champagne, mais plus délicate, moins nerveuse, plus idéale et qui cesse à l'instant même où l'on éloigne de ses lèvres le bouquin.

Voici, plus loin, de brunes filles de Tunis, vêtues de soie lamée, brodée et brochée d'or, comme les reines du moyen âge, qu'elles rappellent du reste par la coupe de leur costume aux couleurs vives et pittoresquement tranchées. Entrez dans leur café à ogives finement ciselées de dessins délicats, elles vous donneront le *salemalecum*, vous serviront des confitures de courge à l'ambre, au musc et à l'essence de rose, avec des pâtisseries où dominent le gingembre, la muscade, le girofle et la canelle comme dans les fameuses tartelettes du prince Beddredin, ce fils d'un sultan des *Mille et une Nuits*, réduit par la misère à pétrir de ses mains des gâteaux, d'après une recette qu'il tenait de sa mère et qui servirent à le faire reconnaître par son père, un jour que celui-ci mangeait une des merveilleuses pâtisseries du pâtissier à la mode de Samarcande.

Dans quelques jours arriveront des Frisonnes, le front couronné du diadème qu'elles appellent *oor-yzer*, la tête voilée d'un bonnet de dentelle, ne laissant point voir la moindre trace de cheveux retombant jusque sur leurs épaules d'un blanc mat et fin. Elles se tiendront assises sur une estrade devant une loge en toile, appelée *waeffel Kraem*, où les consommateurs délicats peuvent se regaler des pâtisseries qu'elles feront cuire sur des plaques de fer, au milieu desquelles sont menagées des moules ovales. Les gauffres flamandes elles-mêmes, si exquises qu'elles soient, ne sauraient donner qu'une idée incomplète de ce mélange d'huile, de farine et de sucre.

Les Frisonnes passent, à juste titre, pour les plus belles filles des Pays-Bas qui comptent tant de belles races. A demi Bohémiennes, elles vont de ville en ville et de kermesse en kermesse, séduisant autant les yeux par leurs délicieux visages et par leurs mains d'impératrice, que le goût par leurs *waeffelen*. Aussi inspirent-elles souvent de sérieuses passions, et il n'est point rare de voir ces hétaïres foraines quitter leur estrade en plein vent pour étonner par leur luxe Amsterdam ou La Haye. En général, elles sont fines, spirituelles et pleines de confiance dans le pouvoir de leur beauté. Elles s'entendent à merveille à inspirer des passions, et souvent même encore à les exploiter. En revanche, parfois, elles sont de véritables héroïnes des romans, dignes de leur sœur aînée Clarisse Harlowe.

Il y a cinq ans, le fils d'un de mes amis, malgré son nom allemand l'un des plus grands négociants de Rotterdam, s'éprit d'une de ces marchandes de gauffres, jeune fille de seize ans. Katje résista à toutes les séductions que mit en œuvre ce jeune amoureux, qui mettait à ses pieds des tonnes d'or.—Oui, lui disait-elle, je vous aime, mais je vous aime trop pour vous appartenir par une faute qui me rendrait indigne de votre amour.

Un matin, elle disparut de son trône en plein vent, et toutes les recherches de son amant ne purent parvenir à lui faire savoir ce qu'elle était devenue. La passion du pauvre garçon était assez réelle pour que la perte de Katje le jetât dans une tristesse profonde, et altérât même sérieusement sa santé.

Une année s'écoula.

— Ian, lui dit un jour son père, il faudrait penser à vous marier.

Ian le regarda avec une sorte de terreur, car l'autorité paternelle, surtout dans certaines familles hollandaises aux vieilles mœurs patriarcales, est encore souveraine.

— Je vous obéirai, mon père, répondit Ian, mais je suis déjà bien souffrant et mon obéissance achèvera de me tuer.

— Il faut voir, répartit le vieillard avec son sang-froid néerlandais. Je pense, moi, que le mariage vous guérira.

Ian secoua tristement la tête.

— Écoutez, reprit son père, je ne suis pas pour vouloir la mort du pécheur, d'autant plus que vous n'en êtes pas un, puisque vous vous montrez prêt à m'obéir en bon fils. Accompagnez-moi donc chez votre mère et vous y trouverez celle que je veux vous donner pour femme; si vous ne voulez point l'épouser, je vous laisserai libre.

L'intérieur des riches commerçants des Pays-Bas ressemble beaucoup à un gynécée antique; c'est une sorte de sanctuaire, d'où la maîtresse du logis ne sort guère et où elle mène une vie sédentaire et calme qui étonnerait beaucoup et accommoderait peu nos Parisiennes placées dans les mêmes conditions de fortune; on y vit entouré d'un opulent confort, mais on n'en sort guère que pour aller continuer le même genre d'existence recluse à la campagne.

Ian suivit son père dans le parloir de sa mère. Il trouva ses sœurs réunies autour, d'une jeune personne élégamment vêtue qui se leva en le voyant, courut au-devant de lui et lui tendit la main.

— Katje! s'écria Ian éperdu de surprise et de bonheur.

— Vous ne pouviez épouser une marchande de gauffres, lui dit le vieux négociant, mais vous pouvez recevoir de la main de votre père celle qui vit près de votre mère et de vos sœurs depuis un an, et qui est digne d'elles, de moi et de vous. Je serai fier, à juste titre, d'avoir pour bru une enfant pure, douce et que chacun aime ici autant que vous. Il faut, dans notre famille, n'être fier que d'honnêteté. Je n'ai pas oublié d'ailleurs que je suis arrivé d'Allemagne à Amsterdam pauvre petit commis, chez le père de votre mère, dont je suis devenu plus tard l'associé et le gendre. Katje est pauvre comme je l'étais, et elle vous donnera le bonheur que j'ai donné à votre mère, n'est-ce pas, ma digne et vénérée compagne?

Ce petit roman vrai, et que chacun connaît en Hollande, n'est pas le seul curieux détail de mœurs que je compte vous dire à propos de l'Exposition universelle. A côté des descriptions des merveilles de la science et de l'industrie, il ne sera peut-être pas sans intérêt, je l'espère, de dessiner la silhouette de quelques-unes des figures exotiques qu'amène à Paris la grande Exhibition.

S. Henry Berthoud.

## LE RETOUR DES CLOCHES

Vous savez qu'il est d'usage, dans les pays catholiques, d'imposer silence aux cloches durant la semaine sainte. Les campaniles portent le deuil du Seigneur, et pour annoncer les offices divins on fait usage d'une sorte de claquet de bois. — Où sont les cloches? demandent les enfants, surpris de ne pas entendre sonner les matines et l'Angelus. — Les cloches sont à Rome, répondent les mères, pour recevoir la bénédiction du Pape; elles reviendront le dimanche de Pâques. En effet, dès l'aube du grand jour, l'airain triomphant égrène ses notes sonores à travers les airs.

C'est ainsi qu'est née cette croyance populaire que chaque année les cloches des paroisses font le voyage de la Ville éternelle, où la main du souverain pontife leur donne un nouveau baptême.

Ils sont nombreux, surtout dans les campagnes, les braves gens que vous tenteriez en vain de détromper. M. le curé a envoyé les cloches à Rome. Comment? Par quel messager? On ne le recherche pas. Elles se taisent; donc elles sont absentes.

Mais tout à coup on entend : Dig-ding-dig-ding-dig-don. Vivat! les cloches sont revenues! la paroisse est en liesse; messieurs les sonneurs se suspendent en cadence aux longues cordes du carillon; ils y vont de tout cœur, et la mélodie aérienne dont ils sont les instruments mérite bien la petite station qu'ils feront tout à l'heure au cabaret voisin.

Dig-ding-don! les cloches sont revenues de Rome, et les fidèles célèbrent pieusement le saint jour de Pâques.

X. Dachères.

## LE CHATEAU DE TRENTHAM

RÉSIDENCE DU DUC DE SUTHERLAND

Cette magnifique résidence est située près du village de Trentham, sur la route de Stone à Newcastle-sous-Lyne, dans le comté de Stafford. La rivière Trent, qui donne son nom au canton, arrose un parc de cinq cents acres, renfermant de vastes futaies de chênes séculaires et de riches prairies couvertes de superbes troupeaux. Les accidents du terrain ménagent à chaque pas des points de vue ravissants. La rivière se jette dans un lac devant la façade du château.

La résidence du duc de Sutherland, construite sur le modèle du palais de Buckingham, a été considérablement augmentée et embellie sous la direction de feu sir Charles Barry. Ce fut cet architecte qui établit la colonnade demi-circulaire et le grand portail que surmonte l'écusson du noble propriétaire du manoir. La tour du belvédère, qui ne mesure pas moins de cent pieds anglais, complète le majestueux aspect de l'ensemble.

L'église du village, située à peu de distance du château, occupe la place d'un ancien monastère fondé dans les temps saxons.

Dans le cimetière se trouve une massive construction d'architecture égyptienne, avec une bordure d'ifs et d'autres plantes, qui fut élevée par les ordres du feu duc, pour devenir un tombeau de famille.

H. Vernoy.

## COURRIER DES MODES

La capitale a pris depuis quelques jours une animation extraordinaire. On y voit des gens de tous les pays et à de certaines heures la foule envahit les boulevards où la circulation devient très-difficile. Il est probable que les magasins doivent ressentir l'influence de ce public de curieux qui vient à Paris non-seulement pour en contempler les merveilles, mais aussi avec l'intention d'emporter des souvenirs de voyage.

Tous les magasins sont parés pour ces jours de fête et étalent à l'envi leurs séduisantes richesses.

L'Exposition, qui se complète chaque jour, sera bientôt en pleine floraison, et le spectacle grandiose qu'elle nous offre est au-dessus de tout ce qu'on pouvait espérer.

Je voudrais mes chères lectrices vous en décrire les merveilles, mais vous les verrez, j'espère, et je dois me renfermer dans mon rôle de chroniqueuse des modes, rôle bien séduisant puisqu'il m'a valu jusqu'ici votre bienveillante sympathie.

Les magasins dont je vous parle ordinairement sont presque tous au nombre des exposants. La *Malle des Indes*, passage Verdeau, 24, connue dans le monde entier pour sa spécialité de foulards, se distingue par sa série d'étoffes d'une rare beauté. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus, des dessins ou des tissus; la variété des motifs, la solidité des teintes, le fini de l'exécution, tout est digne du succès que je m'empresse de constater.

La *Malle des Indes* a cette année une collection d'échantillons très-volumineuse, et cependant elle est forcée de ne mettre que des spécimens de chaque dessin, car s'il fallait envoyer les échantillons de chaque teinte, les limites de poids indiquées par la poste seraient triplées. J'ai parlé il y a quelques jours, de ces étoffes dont toutes les femmes aiment à s'approvisionner aux premiers beaux jours, je ne reviendrai pas sur ces détails, mais je veux signaler à nos lectrices un foulard fond blanc, dont le dessin exécuté en satiné représente l'Immaculée conception. C'est une cravate qui peut être d'un très-utile emploi pour cadeau de première communion, et comme j'ai été bien satisfaite de le choisir pour cet usage, je l'indique à celles de mes chères lectrices qui voudraient en faire le même emploi, et je leur certifie que c'est vraiment là une très-jolie et très-séduisante nouveauté, qu'on ne peut trouver qu'à la *Malle des Indes*, qui l'a fait fabriquer spécialement pour ses magasins.

Puisque je vous parle des toilettes de communiantes dont les mères de famille se préoccupent à cette époque, je dirai qu'il n'est point de maison mieux organisée que celle de la *Couronne Royale*, 51, rue du Bac, pour préparer les toilettes de cette touchante cérémonie. M[lles] Noël sœurs, dont le goût distingué fait loi dans le noble faubourg, savent donner un grand charme à tous ces apprêts combinés de lingerie, dentelle et broderies. La mode du moment, qui veut des costumes à doubles jupes, est très-favorable à ces toilettes. J'ai vu à la *Couronne Royale* une robe de communiante en mousseline festonnée dans le bas, avec sous-jupe de taffetas blanc garnie d'un volant plissé; le corsage orné de guipure, la ceinture en taffetas blanc avec *guides* descendant derrière la jupe et sur les côtés, le tour du col accompagné d'une double ruche de tulle et taffetas, le voile posé sur un bonnet catalan de tulle ruché; je ne puis dire combien j'ai admiré la distinction qui préside à ces harmonieuses toilettes.

La maison de la *Couronne Royale* a eu le mois dernier un magnifique succès avec deux trousseaux, l'un de comtesse et l'autre de marquise. Tout ce qui sort de cette maison modèle a droit aux éloges des gens de goût.

Je vous parlerai encore dans ce courrier d'une chose qui intéresse tous les gens soigneux de leur personne. C'est un article de parfumerie, je n'en abuse pas, vous le savez!...

La *Quintessence Balsamique du Harem* est un produit étranger, tant pis pour nous, et tant mieux pour le pays qui lui fournit ses substances. Il figure à l'Exposition parmi les produits de l'Orient, parce qu'en effet ce sont les plantes des tropiques, dont les sucs généreux sont pleins d'une sève ardente et vivifiante, qui entrent dans sa composition.

C'est à la *Société d'importation*, rue Montmartre, 169, à l'angle du boulevard, que nous devons la propagation de ce produit d'une rare efficacité.

Mais, me dira-t-on, chère chroniqueuse, à quoi doit nous servir cette *Quintessence Balsamique*, que l'on trouve à la *Société d'importation?* Voilà, c'est bien simple, mais les choses simples sont les plus difficiles à trouver! Avec quelques gouttes de cette précieuse composition, on arrête les ravages du temps; plus de rides ni de flétrissures à la peau, plus de taches ni de rougeur, plus de hâle ni de couperose; la *Balsamique* fait circuler le sang et ramène la force dans l'organisation débilitée par la fatigue ou les souffrances; pareille à une fée bienfaisante, elle se sert d'une baguette enchantée pour arrêter le cours des ans. Puisée à la fontaine de Jouvence, elle fait des merveilles. Essayez-en, afin d'être bien vite convaincus, car si le charlatanisme me fait horreur, je ne veux pourtant pas manquer à mon devoir en laissant à d'autres le soin d'instruire mes lecteurs de ce qui peut leur apporter un soulagement à leurs peines, ou un secours dans leurs préoccupations hygiéniques.

Soyons gais pour finir. Toutes les chroniques ont le mot de la fin, je le demanderai à un sujet qui intéresse les gourmands.

Les *Œufs de Pâques*, seconde édition des étrennes en bonbons, transportent tout Paris dans les magasins du confiseur Seugnot, 28, rue du Bac, et vous savez, chers lecteurs et lectrices, que le tout Paris aujourd'hui comprend des voyageurs de tous les pays.

Les *Œufs de Pâques* de la maison Seugnot sont à la fois une curiosité et une gourmandise, il y a pour les yeux et pour le goût. On pourrait même dire qu'il y a pour le cœur, car le plaisir de donner à ceux qu'on aime est une des plus grandes joies de ce monde.

Et pour plus amples détails au sujet de ces œufs et de la poule qui les a pondus, visitez, chers lecteurs, les magasins du confiseur Seugnot dans la huitaine des fêtes de Pâques.

ALICE DE SAVIGNY.

## LE FORT ÉLISABETH

Le fort Élisabeth a été longtemps la principale défense de l'île de Jersey. Ce vieux château construit sur une masse de rochers, au centre de la passe qui donne accès dans la baie de Saint-Aubin, n'est accessible qu'à certaines heures de la journée, au moyen d'une sorte de chaussée naturelle de sable et de galets que la mer découvre en se retirant.



CONVOI MILITAIRE PROFITANT DE LA MARÉE BASSE POUR SE RENDRE DE JERSEY AU FORT ÉLISABETH, d'après un tableau de M. Beavis.

C'est un spectacle fort pittoresque, pendant le court espace de temps où la communication peut s'établir tous les jours, que de voir, à travers la chaussée toute semée de flaques d'eau, aller et venir de la terre au fort, et *vice versa*, des femmes, des enfants, des hommes, soldats de la garnison ou pêcheurs quelquefois poursuivis par le flot. Sans doute M. Beavis a-t-il été plus d'une fois témoin de cette scène, dont il s'est évidemment inspiré dans le tableau dont nous donnons une copie; seulement l'artiste, voulant donner plus de cachet et de vigueur à sa toile, a remplacé le va-et-vient accoutumé par un convoi militaire au XVII[e] siècle.

Voilà qui nous reporte droit aux temps de la guerre civile, alors que les puritains, déjà maîtres de l'île voisine de Guernesey menaçaient de s'emparer de Jersey à son tour. L'attaque ne se fit pas attendre, et l'île, commandée par sir Georges Carteret, après s'être vaillamment défendue au nom du roi Charles I[er], au fils duquel elle avait déjà donné asile, dut enfin rendre les armes aux puritains sous les ordres de l'amiral Blake et du général Haines.

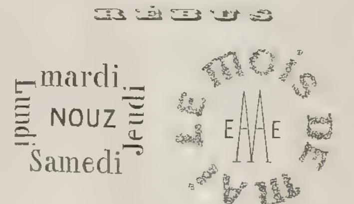
Le fort Élisabeth a eu plus d'une fois, d'ailleurs, à faire les préparatifs nécessaires pour soutenir un siége en règle; car la petite île dont il commande l'entrée a été autrefois l'objet de fréquentes attaques. Dès le règne d'Édouard III, les Jersiais avaient à se défendre contre les entreprises du connétable Du Guesclin, qu'ils eurent, du reste, la chance de repousser. Pendant la guerre des Deux-Roses, Jersey, victime d'une descente opérée par un baron normand, Pierre de Brézé, réussit encore à se débarrasser de cet ennemi, qui avait envahi une partie de l'île.

La dernière attaque que Jersey eut à subir fut celle du baron de Rullecourt, en décembre 1780. Le baron, dont le roi Louis XVI se réservait d'approuver l'entreprise en tant qu'elle réussirait, aborda l'île avec sept cents hommes, s'empara de Saint-Hélier, sa capitale, fit prisonnier le lieutenant-général sir Corbet et voulut le forcer à signer une capitulation. Mais le major Pierson, sous-commandant des forces de l'île, se mit à la tête de ses hommes, attaqua vivement nos compatriotes et, après avoir fait mordre la poussière au plus grand nombre, somma le reste de se rendre. Le malheureux baron de Rullecourt périt dans cette escarmouche.

P. DICK.



RÉBUS




*Explication du dernier Rebus :*
L'on n'est bien heureux ni avant, ni pendant, ni après le plaisir.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an . . . | 15 fr. » | 17 fr. |
| Six mois . . | 8 fr. » | 9 fr. |
| Trois mois . | 4 fr. 50 | 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. » | 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. » | 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. » | 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 635.
Mercredi 24 Avril 1867.

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15

## SOMMAIRE



## CHRONIQUE

La séance de l'Académie française. — M. Cuvillier-Fleury et M. Nisard. — Bressant et le banc des duchesses. — L'exposition de M. Ingres. — Qui veut trop admirer n'admire rien. — Thétis aux bras longs. — Adolphe Sala. — Un souvenir de la mère Morel. — M. de Greffühle. — Pauvre riche! — Recette pour être heureux. — Le journaliste et l'âne.

Tout a été dit sur la dernière séance de l'Académie française, et l'on ne saurait mieux dire que mon confrère Louis Ratisbonne; il a créé, entre autres, à propos des retraites de M. Dupin, le joli mot : « fausse sortie, » qui restera.

Je voudrais aujourd'hui, venant trop tard, essayer un léger croquis des deux académiciens qui ont eu les honneurs de cette brillante séance, et dont le succès a été différent sans être inégal.

M. Cuvillier-Fleury a atteint la soixantaine; mais la vivacité de son esprit, sa verve d'écrivain et de causeur, l'élégance de ses manières et de son langage, le rajeunissent au moins de dix bonnes années. Sa physionomie expressive et parlante s'illumine des clartés du regard et des éclairs du sourire; il est de ceux dont on dit : « Il serait laid, s'il était bête; » heureux et rare *conditionnel*, qui le place presque aussi loin de la laideur que de la bêtise! Il a la faculté de s'intéresser à ce dont il parle et d'y intéresser ceux qui l'écoutent. Sa politesse est exquise, sa cordialité n'a rien de banal, sa malice rien de méchant; depuis que l'Académie l'a nommé, il dit à ses amis : « Je vous connais encore! » et à ses adversaires : « Je ne vous reconnais plus! »

Il obtint, si j'ai bonne mémoire, le prix d'honneur au concours général de 1819. Les lauréats de l'Université ne perdent jamais leur latin : M. Cuvillier-Fleury s'en souvient, et cite à propos des vers et de la prose tirés de cette belle langue qui ne lui a point appris à braver l'honnêteté. La reconnaissance et le goût l'ont maintenu classique au milieu d'une génération qui a donné au romantisme ses plus grands poëtes, ses artistes les plus flamboyants et ses plus fervents disciples; mais le classique, chez lui, n'est pas exclusif, de même que l'écrivain de race académique n'est pas dedaigneux. Il ne croit pas que ce soit avoir beaucoup de goût que de montrer beaucoup de dégoût. Il sait admirer avec d'ingénieuses réserves l'énorme génie de Victor Hugo; ni Paul de Saint-Victor ni Gustave Flaubert ne lui font peur, et le merveilleux talent de Théophile Gautier peut désormais compter au moins sur une voix, si l'auteur du *Capitaine Fracasse* se présente à l'Académie.

Le jeudi 11 avril de la présente année comptera parmi les beaux jours de cette vie laborieuse et pleine, que la littérature a consolée des catastrophes politiques, et qui a trouvé dans la fidélité de ses affections et de ses souvenirs une dignité nouvelle, préférable à toutes les autres. M. Cuvillier-Fleury était là dans son vrai cadre, sous son vrai jour, dans




M. NISARD, de l'Académie française.
Dessin de M. Rousseau, d'après une photographie de M. Carjat.




M. CUVILLIER-FLEURY, de l'Académie française.
Dessin de M. Rousseau, d'après une photographie de M. Nadar.

Voir la Chronique.

la parfaite possession de ses facultés et de lui-même, secondé plutôt qu'entravé par les complications de son sujet, réussissant d'autant mieux que le succès était plus difficile, franchement heureux d'une récompense qui lui était due, qui s'était fait attendre et dont les retards l'avaient parfois attristé, jamais aigri; aussi à l'aise qu'un homme du monde qui eût parlé à des lettrés; aussi sûr de sa parole qu'un lettré qui se serait adressé à des gens du monde; réalisant en sa personne et voyant rassemblée autour de lui la meilleure compagnie littéraire; très-moderne avec des reflets et des traditions du grand siècle; panégyriste par nécessité, indulgent par convenance, spirituel et piquant par vocation et par habitude, ému par le sentiment des grandeurs qu'il évoquait et des petitesses qu'il était forcé de ménager; tel, en un mot, qu'à chaque applaudissement de son auditoire, à chaque phrase de son excellent discours, l'Académie française a dû, en se félicitant de l'avoir élu, regretter et s'étonner d'avoir eu à l'élire.

Il y a dans *Gil Blas* un vieux comédien qui, voyant réussir à tout rompre une comédie qu'il avait refusée au comité de lecture, dit naïvement à ses camarades : « Messieurs, c'est qu'elle est pleine de traits d'esprit que je n'avais pas aperçus. » Les académiciens qui s'étaient refusés ou qui avaient tardé à nommer M. Cuvillier-Fleury, ont-dû se souvenir, le 11 avril, du comédien de *Gil Blas*.

Plus jeune de quatre ou cinq ans, M. Nisard est, lui aussi, un grand prix — prix de discours français — du concours général. Il débuta, presque au sortir du collège, dans le journalisme, par de grands et beaux articles où l'on remarqua tout d'abord cette gravité de ton, cette netteté de ligne, cette fermeté de contour, que l'on a pu apprécier, l'autre jour, à l'Académie. Je rappelle, pour mémoire, la guerre qu'il déclara, un matin, à la littérature facile, et où il n'y eut, Dieu merci, ni blessés, ni morts. Depuis cette époque, nous avons fait de tels progrès dans les facilités de toutes sortes, — facilités surtout pour le payement, — que la littérature facile de 1837 paraîtrait aujourd'hui difficile et austère, laborieuse et vénérable.

Cette croisade entreprise par un jeune écrivain de vingt-huit ans et légitimée plus tard par sa magnifique *Histoire de la littérature française*, assignait d'avance à M. Nisard, dans les lettres contemporaines, une place et un rôle qu'il a gardés. Sa maturité précoce n'en a été que plus solide et plus durable. Il vieillira peu parce qu'il n'y a pas eu de moment où il ait été trop jeune. Aussi *classique* que M. Cuvillier-Fleury, il l'est d'une façon plus sévère, plus hautaine et moins éclectique. Pour lui, Théophile Gautier n'est pas venu, et peut-être ajoute-t-il tout bas qu'il eût été désirable que Victor Hugo ne vînt pas. Il croit à Boileau, et je lui paraîtrais un sujet de scandale si je lui disais que la rime, l'image, la forme, sont non-seulement plus éclatantes, mais plus correctes dans *la Légende des siècles* et dans *Émaux et Camées* que dans *l'Art poétique* ou *le Lutrin*.

M. Nisard est peut-être du même tempérament que M. Cuvillier-Fleury, mais non pas de la même éducation littéraire. Il n'y a pas eu, dans sa vie, cette phase de relations mondaines et de résidence ou de passage à la cour, dont on peut dire, comme de la solitude, son contraire, qu'elle fortifie les forts et affaiblit les faibles. Quand la société est intelligente, quand le souverain est spirituel, quand la cour est libérale, on y acquiert, non pas le servilisme, mais l'élasticité de l'esprit; plus tard, même en présence des mauvais auteurs, des réalistes à tous crins et des fantaisistes à outrance, on garde ce sang-froid poli, cette bienveillance narquoise et ce goût d'accommodements de l'homme qui a vu de près des princes donner patiemment audience à des solliciteurs indiscrets ou imbéciles.

On peut maintenant esquisser avec nous la physionomie de M. Nisard, tel que nous l'avons vu, l'autre jour, à l'Académie. La tête, sérieuse et méditative, accuse un enchaînement de pensées fortes et tenaces. L'expression est fine, un peu triste, avec cette légère nuance de froideur et de méfiance propre aux hommes qui ont été un moment et très-injustement impopulaires. L'œil est myope, mais vivant, et ses clignements involontaires ont pu parfois être pris pour le défi jeté aux épigrammes des singes et des perroquets de Panurge. Le front, ample, osseux et agrandi par un commencement de calvitie, est celui d'un penseur qui s'interdit les caprices et ne voyage pas dans le pays des fictions; mais le trait le plus caractéristique est la bouche, à l'arc délié, aux lèvres minces, serrées, un peu rentrées; la bouche d'un homme qui a beaucoup dans l'esprit et quelque chose sur le cœur.

La réponse de M. Nisard, parfaite de tous points (mes réserves admises, bien entendu, au profit de ma haine contre Boileau, contre le style de M. Dupin, etc., etc.), a obtenu, même après le discours de M. Cuvillier-Fleury, un grand et légitime succès. Il a pu s'assurer, dans cette occasion quasi solennelle, que l'opinion, toujours juste envers son talent, rend de plus en plus justice à son caractère. Nous voilà, grâce au ciel ! bien loin du temps où tout étudiant de première année, ou tout bohème de dernier cru qui débutait dans la petite presse, aurait craint de manquer à ses devoirs s'il n'eût commencé par lancer une ruade contre M. Nisard, à moins que ce ne fût contre M. Saint-Marc Girardin. Ces algarades d'adolescents littéraires n'ont porté malheur ni à l'un ni à l'autre. Ce n'était pas méchant, c'était bête; c'est exactement comme si les admirateurs d'Eugène Delacroix s'étaient crus obligés de casser, tous les matins, quelques vitres dans la maison de M. Flandrin ou de M. Ingres.

J'ai mieux aimé vous offrir deux essais de croquis au fusain que revenir sur les détails de la séance. Elle n'a offert d'extraordinaire que la défaillance du général Changarnier, dont le principal inconvénient a été de faire dire par des centaines de beaux esprits qui se sont rencontrés : « Il ne lui en serait pas arrivé autant devant l'ennemi. » Dirai-je que les jolies femmes étaient en majorité ? Je n'en suis pas assez sûr; j'étais trop heureux d'écouter pour être attentif à regarder. Avions-nous le banc des duchesses ? Je ne le crois pas; mais je me méfie des duchesses à l'Académie, depuis ce qui m'est advenu le jour de la réception de M. de Falloux. Je m'y trouvais avec un jeune enthousiaste, qui ne cessait de me répéter pour charmer les ennuis de l'attente : « Aujourd'hui, mon ami, des duchesses partout, rien que des duchesses ! »

Or j'avais derrière moi une femme splendidement parée, et je me demandais à quelle page de d'Hozier et à quel siècle de notre histoire il faudrait remonter pour trouver sa couronne ducale. En ce moment surviennent deux sociétaires, charmants du reste, de la Comédie-Française, et *ma* grande dame s'écrie avec l'accent de ces Parisiens puristes qui disent *ajeter, escayer, Saint-Suplice* : « Mon Dieu ! que ce Bressant (*Breussant*) est bien ! que ce Bressant est beau ! qu'il a l'air comme il faut ! »

Donc, l'autre jour, nous avions peu de duchesses; il est vrai que *Breussant* n'y était pas.

~~~ L'exposition des œuvres de M. Ingres s'est ouverte le mercredi 10 avril, et avait attiré, dès les premières heures, une foule brillante, constellée de noms célèbres. J'y allais, décidé à trouver trop sévère l'article publié ici même par mon collaborateur Jean Rousseau, lors de la mort de l'illustre artiste. J'en suis sorti avec une admiration tempérée qui donne complétement raison à Jean Rousseau et à son article. On est embarrassé avec M. Ingres, comme on l'est d'ailleurs avec presque toutes les grandes célébrités contemporaines. On risque de paraître iconoclaste et sacrilége dès qu'on met quelque sourdine à son admiration ou qu'on y mêle quelques réserves. Je crois sincèrement que vouloir exposer tout ce qu'un peintre a fait, c'est exposer le peintre encore plus que sa peinture. Voyons ! ne nous fâchons pas. Ce n'est pas sérieux, le *Jupiter et Thétis ?* La face du maître de l'Olympe a l'air d'un énorme plat à barbe, que le coiffeur aurait entouré d'un superbe postiche. Si Thétis se levait, elle emporterait le cadre et peut-être le plafond. Ses bras sont d'une telle longueur qu'ils pourraient faire le tour de la salle. Après cela, Thétis est là en sollicitense, et peut-être M. Ingres a-t-il voulu prouver que, pour obtenir quelque chose des puissances du ciel et de la terre, il faut avoir les bras longs.

Et la *Françoise de Rimini !* O Scheffer ! Paolo a le même défaut que Thétis; on le dirait monté sur des échasses perfectionnées qui se plient pour permettre aux amants de s'agenouiller. Quant à l'époux féroce et barbare, Cham et Daumier refuseraient de le signer; il a l'air du Malade imaginaire rentrant, un jour de médecine, après une tentative malheureuse.

Je pourrais multiplier ces remarques; le *Jésus au milieu des docteurs*, terminé en 1862, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, a en effet tous les caractères de la sénilité. Dans le *Jésus-Christ donnant ses clefs à saint Pierre*, le saint semble avoir reçu un immense coup de poing sur le nez ou subi une opération rhinoplastique. La plupart des portraits sont loin de valoir celui de Bertin l'aîné. Le défaut presque absolu de composition et de profondeur, signalé par Jean Rousseau, dépare quelques-unes des meilleures toiles. Et puis, on sent que tout cela a été voulu, travaillé, fait, refait, quitté, repris par le detail, morceau par morceau, d'après un idéal de seconde main, qui manque à la condition essentielle de tout idéal, la spontanéité. Admirables comme preuves de ce que peut la volonté, ces œuvres sont inférieures comme signes de ce que donne l'inspiration. Ce n'est pas à travers la nature qu'Ingres a contemplé et admiré Raphaël; c'est à travers Raphaël qu'il a vu et étudié la nature. Or ce maître incomparable n'était après tout qu'un homme; aussi, pour qu'on le crût original, Ingres fut obligé d'être idolâtre; il fit de cet homme un dieu. Vain effort ! Un grand artiste eût-il surpris tous les secrets de la nature, nous la rendrait-il vivante et visible, du moment qu'on l'imite, on lui fait perdre son naturel inimitable; toute contrefaçon est maniérée alors même que le modèle ne l'est pas. Étrange artiste qui a su se faire une physionomie, et même une physionomie très-puissante, très-curieuse et très-personnelle, avec une autre figure que la sienne !

Restent trois ou quatre portraits, celui de M. Bertin en tête — et en mains, — qui sont d'admirables chefs-d'œuvre, dignes de la grande époque de l'École italienne. Reste le *Martyre de saint Symphorien*, tableau très-controversé au Salon de 1834, mais dont les défauts de composition et de perspective sont amplement rachetés par l'expression de la principale figure. Reste le *Ciel d'Homère*, qu'Alfred de Vigny a qualifié de sublime, épithète poétique dont il y a fort peu à rabattre ; avec cela la *Source*, la *Stratonice*, de très-beaux dessins, assez pour la gloire, pas assez pour l'apothéose.

~~~ Je ne veux pas laisser partir, sans lui adresser un mélancolique adieu, ce noble et chevaleresque Adolphe Sala, dont j'ai eu l'honneur d'être, pendant quatre ans, le collaborateur à *l'Opinion publique ;* singulier journal qui se promenait, en pleine république, un lis à la main, et qui, plaidant pour Dieu et pour le roi, logeait constamment le diable dans sa poche ! Nous y vîmes passer quelques jeunes gens qui, depuis, ont fait assez brillamment leur chemin. C'est là que Henri de Pène et le vicomte Ponson du Terrail écrivirent leur premier article. Adolphe Sala était le clairon de cette compagnie franche et blanche ; il relevait les courages abattus, consolait les appétits révoltés, vantait les délices du jeûne accepté pour la bonne cause, et venait gaiement s'asseoir avec nous au réfectoire de la mère Morel, providence des rédacteurs *impayés*. Et qui aurait osé se plaindre de mortifications passagères en présence de ce vaillant jacobite de Walter Scott, beau, énergique et ardent comme un héros de lord Byron ? A une époque de calcul égoïste et de vile prose, il avait trouvé moyen de faire de sa jeunesse un poëme et un roman : il apportait à la défense des grandeurs du passé une vigueur et une séve qui auraient suffi à donner à des fantômes un semblant de réalité et de vie. Royaliste par sentiment, il possédait toutes les qualités qui conviennent aux opinions jeunes et aux sociétés nouvelles. Il y avait du tribun dans ce Vendéen. Un jour, trois ou quatre républicains vinrent se placer à une table voisine de la nôtre : larges épaules, poitrine robuste, crinière léonine, regard passionné, visages farouches. « Mon cher, me dit Adolphe Sala, il faut avouer que ce sont là d'autres natures que les nôtres ! » — Assurément il ne parlait pas pour lui, car jamais on ne vit un type plus complet de beauté virile et forte. David, pour peindre un Romulus ou un Léonidas, n'eût pas voulu choisir un autre modèle.

Il fallait à cette âme de feu dans un corps de fer, ou l'enivrement de la guerre, ou l'atmosphère brûlante des révolutions, ou les émotions d'une gigantesque entreprise : son activité infatigable se tourmentait dans le repos et se consumait dans le vide. Il est mort en Égypte, au moment où l'amitié de Ferdinand de Lesseps venait de l'associer aux travaux et aux succès du percement de l'isthme de Suez. Il est tombé sur ce champ de bataille où une grande pensée, traitée de rêve, a si longtemps lutté contre la routine, la prevention et la malveillance. Notre ami avait trouvé là l'emploi de ces facultés puissantes dont il ne savait plus que faire. Il est moins difficile de percer un isthme que de ressusciter une idée morte.

~~~ On a beaucoup parlé, ces jours derniers, de M. de Greffühle, mort non pas sous les pyramides d'Égypte, mais sous une pyramide de millions, ce qui est presque aussi lourd; M. de Greffühle était l'homme le plus riche de France, car la fortune de MM. de Rothschild peut être qualifiée d'européenne ; mais il avait le million triste, et cette figure originale a été de celles qui prouvent la vérité du vieux proverbe : la richesse ne fait pas le bonheur. Double contraste, rassurant pour les névralgiques et consolant pour les pauvres, ce malade qui meurt nonagénaire, ce millionnaire qui se plaint sans cesse de la Providence ! Il s'en plaignait tant, qu'il avait fini par ne plus y croire. Il écrivit à son ami, le comte de L..., aussi vieux que lui : « Mais comment faites-vous donc pour être si souriant et si gai ? » — Le comte lui repondit : « Je vais vous donner ma recette : Je crois en Dieu, j'ai une brave femme, et depuis que je ne peux plus monter à cheval, je monte à âne. »

Croire en Dieu... c'est facile ; avoir une brave femme... cela s'est vu ; monter à âne, cela ne dépasse ni les moyens, ni le talent d'un vieux journaliste.

A. de Pontmartin.

## BULLETIN

La statue de l'Impératrice Joséphine va, comme nous l'avons déjà annoncé, bientôt figurer près de l'arc de triomphe de l'Étoile, au bout de l'avenue Joséphine. Cette statue est l'œuvre de M. Vital Dubray; elle est, ainsi que le piédestal, en marbre blanc, et mesure environ cinq mètres en hauteur.

L'artiste a représenté l'Impératrice accoudée sur un fût de colonne, la tête penchée vers une rose qu'elle a effeuillée. Les mouvements sont pleins de noblesse et de grâce à la fois; l'expression du visage marque une douce mélancolie.

L'hôtel Carnavalet, rue Culture-Sainte-Catherine, acquis par la Ville pour y créer un musée historique exclusivement parisien, est aux mains des architectes.

Sous peu, l'hôtel Carnavalet, débarrassé de constructions sans style, restauré et remis en état, va reprendre l'aspect qu'il avait au temps où il était occupé par la marquise de Sévigné.

On vient de terminer, dans la cour principale de l'École des beaux-arts, les travaux de restauration entrepris aux curieux morceaux d'architecture dont cette cour est décorée, et qui sont, sur le côté gauche, les sculptures provenant de l'ancien hôtel de la Trémouille, et sur le côté droit, le portail qui formait le motif principal de la cour intérieure du château d'Anet, bâti pour Diane de Poitiers, par Philibert Delorme, sous le règne de Henri II. Ce portail est à trois ordres (dorique, ionique et corinthien) superposés. Dans l'entre-colonnement du deuxième ordre, on achève en ce moment la pose du buste d'Alexandre Lenoir, à qui l'on doit la conservation de ce brillant spécimen de l'architecture du XVI$^e$ siècle et de tant d'autres monuments précieux pour l'histoire de l'art.

Depuis quelque temps, le port d'Argenteuil est en plein mouvement. Tous les bateaux se préparent pour les grandes courses de l'Exposition, qui doivent commencer dans un mois.

Les engagements pour les régates à la voile sont déjà terminés et donnent pour total soixante-quatre embarcations inscrites, dont la valeur numérique totale peut être estimée à environ cinq cent mille francs.

On remarque, parmi les concurrents, des coureurs de Marseille, Bordeaux, Nantes, le Havre, Rouen, Angers, des Belges et des Anglais. Ces grandes régates s'annoncent comme devant être magnifiques.
~~~

En ce moment une caravane de quatre-vingts riches marchands de Tombouctou traverse les déserts brûlants du Sahara, escortée par les Touaregs. Ni les difficultés d'un long voyage à travers des pays inhabités, ni les ardeurs du soleil insupportable en ces climats, ni la crainte des Arabes qui parcourent en bandes ces contrées inhospitalières, ni les lions, ni les panthères n'ont arrêté ces hardis commerçants. Ils portent avec eux une collection intéressante de tous les produits industriels et naturels de leur pays, perdu dans les solitudes africaines.

L'ancien président des États confédérés, M. Jefferson Davis, dont les biens ont été confisqués, a reçu depuis sa captivité, une somme totale de 500,000 francs, provenant d'amis pour la plupart anonymes. Ces valeurs, adressées au prisonnier, ne lui seront remises qu'à la fin de son procès.

On écrit de Bade que le roi de Prusse vient de décorer Mme Pauline Viardot-Garcia de la médaille d'or pour les beaux-arts, et lui a adressé cette distinction honorable, qui n'est décernée qu'à des artistes éminents, avec une lettre des plus flatteuses, écrite tout entière de sa royale main.

D'après un journal politique, on n'aura pas besoin de moins de 250 quintaux de bronze pour les médailles commémoratives qu'on se propose de distribuer aux soldats prussiens ayant pris part à la dernière campagne. Il faudra y employer le métal de plus de quarante canons autrichiens, et les frais pour la frappe de ces médailles s'élèveront à 200,000 thalers.

On en a déjà remis 144,000 aux combattants. Le jour de l'entrée triomphale des troupes à Berlin, on avait distribué les rubans destinés à ces médailles, et 3,000 aunes de ruban ont été réparties entre 49,300 combattants et 472 non combattants. Les frais pour toute cette mercerie se sont élevés à 1,126 thalers.

Nous trouvons dans une feuille autrichienne l'anecdote suivante, qui est de nature à faire encore hausser le prix des faux chignons.

Dernièrement un négociant de Leipzig, qui voyageait de Bruxelles à Paris, se trouva, en chemin de fer, vis-à-vis d'un fabricant d'instruments qui se rendait à l'Exposition universelle pour y exposer des archets fabriqués avec des cheveux de femmes.

Ce fabricant assure qu'avec de tels archets on obtenait des sons beaucoup plus doux qu'avec des crins de cheval.

Les amis de la musique, doués d'une ouïe délicate, pourront peut-être distinguer les cheveux châtains des cheveux blonds, les cheveux bruns des cheveux noirs, et même dire d'après le son : Ces cheveux proviennent d'une mauvaise tête.

Qui sait même si les jeunes gens, au moment de serrer les liens de l'hyménée, ne trouveront pas le moyen de vérifier à l'aide d'un violon quel est le vrai caractère de leur douce fiancée?

A dire le vrai, cette anecdote me paraît un peu apocryphe.

Dans l'ouest de l'Angleterre la fonte subite des neiges, suivie de pluies incessantes, a occasionné de terribles inondations, dont ont souffert surtout le comté d'Hereford et le sud de la principauté de Galles.

Le service des chemins de fer a été interrompu; les rails étaient emportés par les eaux en plusieurs endroits.

Tous les villages situés sur le cours de la Wye et les vallées étaient submergés.

Dans quelques localités du comté d'Hereford, la population s'est vue forcée de se réfugier sur des barques.

La haute route de Kington a été pendant plusieurs jours entièrement impraticable; des arbres flottaient à la surface de l'eau, et l'inondation couvrait le chemin de fer.

Sur la route de Hay, les eaux s'étendaient jusqu'à plusieurs milles.

La vallée de la Wye, vue de Foyley, au point le plus élevé du comté d'Hereford, offrait encore, la semaine dernière, une immense nappe de flots tumultueux.

Les ponts ont été emportés, des centaines de moutons sont morts noyés, et une vingtaine de charmants cottages sont abandonnés par leurs habitants.

TH. DE LANGEAC.

---

# LE ROI DES GUEUX

(Suite[1]).

### DEUXIÈME PARTIE.

### LES MEDINA-CELI.

Vous avez vu de ces comédies habilement et péniblement combinées où la situation se pose dès les premières scènes et grandit, ménagée avec un soin laborieux, jusqu'au moment où doit éclater la péripétie. La péripétie éclate, *l'effet se fait,* pour employer l'argot de ce grand art, étranglé vif par le métier. La foudre gronde en un mot, et le public est de glace, parce qu'il a deviné dans la coulisse la machine à tonnerre.

Rien ne manque, sauf la vérité. Cette pauvre vérité est-elle donc quelque chose, et faut-il encore compter avec elle?

Le regard d'Isabel se perdait dans l'ombre de ces grands massifs qui étaient au delà de la pelouse bordée d'orangers. Un instant elle avait senti au fond de son cœur une véritable joie. *L'effet* s'était fait, mais un vide étrange avait suivi cette plénitude.

1. Voir les numéros 583 à 631

Isabel s'étonnait franchement d'avoir essuyé sitôt ses larmes d'allégresse. Elle s'accusait d'indifférence et de dureté de cœur. L'image qui passait et repassait dans son rêve, Isabel eût voulu l'éloigner ce matin.

Toutes les heures de ses nuits et de ses jours étaient à ce rêve. Ne pouvait-il, ce rêve, laisser quelques minutes à la pensée de son père.

Ce rêve exerçait sur elle une tyrannie effrontée.

— Mon père a trop souffert pour ne pas être compatissant, songeait-elle; je lui montrerai mon âme... Ramire est un gentilhomme... nous nous agenouillerons tous les deux...

Elle s'interrompit pour écouter, parce que le bon duc élevait la voix.

— Je ne vous blâme point, madame, disait-il; les apparences étaient sans doute contre ce pauvre homme, puisque, dans votre justice, vous avez cru devoir lui infliger un châtiment si dur... mais il s'est vengé comme il faut, je vous en fais juge... c'est à lui que vous devez d'embrasser aujourd'hui votre époux.

— Je ferai au seigneur Pedro Gil toutes les réparations qu'il vous plaira d'exiger, répondit la duchesse.

— Exiger, moi! se récria Medina-Celi; je plaide la cause du dévouement humble et de la patiente fidélité, voilà tout. Je m'adresse à votre intelligence en même temps qu'à votre equité; je vous demande, chère âme, si ce bon serviteur n'a pas accompli un double miracle en réunissant à Séville, dans la maison de Pilate, l'exilée de l'Estramadure et le captif de Alcala de Guadaïra.

— Notre fortune est grande, seigneur... de pareils dévouements doivent être recompensés.

Ce disant, la bonne duchesse fit comme sa fille; elle appuya sa tête rêveuse contre sa main.

Et, chose plus étrange, le bon duc profita de ce moment pour tourner la tête et pour ouvrir la bouche toute grande en un formidable bâillement.

A coup sûr, la situation changeait de physionomie. Le bon duc, à cette heure où personne ne l'épiait, détendait avec volupté les muscles de sa face et semblait chanter un hymne à l'ennui.

Ses traits, son regard, tout en lui disait mieux encore que son bâillement même :

— J'ai de tout cela par dessus la tête et je voudrais être à cent lieues d'ici.

Par les cinq plaies! pour nous borner à ce seul juron du terroir, Ulysse démentait outrageusement son rôle. Est-on fatigué sitôt de Pénélope?

Au milieu de ce silence anormal qui régnait dans cette chambre, où les tendres paroles auraient dû si vivement se croiser, on entendit un petit cri étouffé. C'était Isabel, qui se redressait en même temps, éloignant sa tête de la jalousie tombée.

— Qu'est-ce, Bel? demanda la duchesse.

— Une guêpe... balbutia la jeune fille.

Elle s'assit; le souffle lui manquait.

La duchesse la couvrit d'un regard perçant.

Une guêpe voltigeait en effet, voyez la providence d'amour! bourdonnant et choquant bruyamment contre les lambris son thorax zébré de noir et de jaune.

Mais le trouble d'Isabel persistait et allait même en augmentant, bien que la guêpe se fût éloignée d'elle.

En outre, l'œil voilé de la jeune fille, invisiblement sollicité, cherchait à glisser un regard entre les tablettes de la jalousie.

Y avait-il une autre guêpe dehors?

Eleonor fit mine de se lever pour se rapprocher de la fenêtre. Le bon duc la retint et Isabel respira.

Le bon duc avait aux lèvres un sourire légèrement ironique. Vous eussiez dit un homme qui prend tout à coup son parti en brave.

— C'est l'âge des guêpes, fit-il d'un ton délibéré en se penchant à l'oreille de sa femme, auriez-vous ici quelque jeune page?...

— Monseigneur!... interrompit dona Eleonor stupéfaite et indignée.

— C'est l'âge, répéta paisiblement le bon duc; j'ai pensé à cela bien souvent dans ma prison. Votre haute prudence me rassurait, madame... mais la fille d'un proscrit est exposée...

Il s'arrêta, croyant que la duchesse allait répliquer, mais elle avait baissé les yeux et gardait un fier silence.

Isabel avait repris sa place à la croisée. On voyait, de profil perdu, les battements précipités de son sein. La guêpe cependant était partie. Pourquoi le sein d'Isabel continuait-il de battre?

C'est que la cause de son trouble se rapprochait au lieu de s'éloigner.

Le bon duc ne se trompait qu'en un point : il ne s'agissait pas d'un page.

Au moment où dona Isabel avait laissé échapper son premier cri, elle écoutait sans frayeur aucune le vol bourdonnant de la guêpe. Dans le noir des massifs, une silhouette s'était soudain détachée.

Une vision plutôt, car le rêve d'Isabel prenait un corps.

Ramire était là. Veillait-elle? Ramire dans l'enceinte des jardins de Pilate!

C'était lui. Les yeux d'Isabel ne pouvaient la tromper. Seulement, à la place de son pauvre harnois de la veille, Ramire portait un riche costume de gentilhomme.

Pour elle, Ramire n'était pas plus beau ainsi, mais il était toujours bien beau; et comment expliquer la féerie de cette transformation?

Ramire, dont la tête était à prix, Ramire costumé comme un grand d'Espagne!

Cela valait bien un cri étouffé. Bienfaisantes guêpes, pourquoi ces ingrates jeunes filles vous pourchassent-elles parmi les fleurs?

Ramire disparut au coude d'une allée tournante. Désormais les massifs cachaient sa marche, mais Isabel sentait qu'il approchait.

Elle avait peur, et elle était heureuse; son cœur battait à la fois de frayeur et de joie.

Que venait-il faire, grand Dieu? A quoi s'exposait-il? Combien son amour etait grand pour braver tant de périls!

Isabel aurait bien voulu soulever la jalousie pour lui faire signe, pour lui dire : Au nom du ciel! éloignez-vous!

Mais le moyen de soulever la jalousie? Les guêpes ne servent point à cela.

— Croyez, madame, reprit le bon duc, que j'apporterai en cette matière tout le sérieux qui convient... Vous ne pouvez vous étonner que notre fille chérie ait occupé beaucoup ma pensée pendant les heures de ma captivité. Isabel a dix-sept ans... J'ai songé pour elle à un mariage...

Il n'y a point de préoccupation ni de distraction qui puisse empêcher ce mot d'arriver aux oreilles des jeunes filles. Elles entendent ce mot au travers des cloisons les plus épaisses, elles l'entendent hors de portée de la voix, elles l'entendent même souvent alors que personne n'a songé à le prononcer.

La brise le soupire en passant, ce mot qui est fée; le feuillage des arbres le murmure, l'eau des ruisseaux le chante.

Qu'elles soient riches ou pauvres, belles ou laides, héritières de duc ou filles de vilain, elles l'entendent. Et les années n'y font rien, voilà le miracle. Ce sens fantastique se perfectionne avec l'âge. A cet égard, les oreilles les plus fines appartiennent aux filles de quarante ans.

Isabel entendit. Son regard épouvanté se réfugia vers sa mère. Celle-ci, parmi toutes les impressions qui se disputaient son âme, eut un vague mouvement de joie. Elle sentait se renouer ce pacte maternel et filial que l'arrivée du père avait relâché, sinon rompu.

Le premier besoin pour une mère est d'avoir le cœur de son enfant, tout le reste cède à cette nécessité de la loi de nature. Le regard de la duchesse répondit à celui de sa fille. Leurs yeux se parlèrent. Isabel sut qu'elle avait un appui et un défenseur.

Le bon duc cependant poursuivait ainsi :

— J'y ai songé mûrement, j'y ai songé longtemps... Hier, nous étions au plus bas, et si les circonstances nous sont aujourd'hui favorables, nul ne peut répondre de l'avenir. Qui sait si nous ne retomberons pas demain? La prudence nous conseille donc d'assurer, pendant que la chose est possible et même facile, la situation de notre Isabel... Est-ce votre avis, madame?

— Je ne crois pas, seigneur, répliqua la duchesse, qu'on puisse répondre par un oui ou par un non à une semblable demande. Cela dépend du choix que vous avez fait d'abord. Cela dépend ensuite de l'inclination de notre fille.

Isabel écoutait assurément de toutes ses oreilles, mais elle regardait aussi de ses yeux. Ramire était maintenant au milieu du parterre. Il se dirigeait vers la maison, tête haute et sans prendre souci de se cacher.

Isabel n'osait plus faire un mouvement de peur de trahir sa joie ou sa détresse.

— Vive Dieu! s'écria le bon duc en se renversant sur son siége; je sais bien que je reviens de l'autre monde... Mais, pendant que j'étais sous les verrous, les mœurs espagnoles ont-elles si fort changé?... Sommes-nous devenus, nous autres grands d'Espagne, des Français ou des Anglais, pour céder aux fantaisies de nos filles? Avons-nous pris la coutume d'abdiquer notre puissance paternelle, qui a sa base dans la loi divine comme dans la loi humaine, dans les livres sacrés comme dans le droit des religions antiques?... Si cela est, il faut m'en instruire, madame, car je suis de vieux sang, et je ne vois dans tous ces tableaux qui représentent mes aïeux au conseil ou au combat, je ne vois aucun Guzman qui ait dépouillé follement sa prudence pour agir selon le caprice d'une fillette amoureuse.

— Monseigneur, murmura la duchesse, je ne sais ce qui est advenu des mœurs et coutumes de l'Espagne; mais la prison a fait de vous un habile clerc. Vous étiez moins savant autrefois.

— Est-ce un crime, madame? risposta Medina-Celi, qui rougit, mais domina sur-le-champ son trouble; eh bien! oui, j'ai étudié; ces heures de solitude sont propices à la lecture et à la méditation... J'ai pardonné une fois, madame! ajouta-t-il en voyant la défiance renaître sur les traits de dona Eleonor; je ne voudrais pas, moi qui suis époux et père, en appeler dès ce premier jour à mes droits de maître absolu.

Une voix qui s'éleva sous la fenêtre prévint la réponse d'Eleonor.

La voix était douce et mâle à la fois. Vous eussiez dit qu'une invisible main venait de teindre en pourpre les joues et le front d'Isabel.

— Je veux parler au duc de Medina-Celi, disait la voix, j'ai rendez-vous avec lui ce matin.

— Serait-ce déjà Escaramujo?... murmura le bon duc, dont le visage austère eut, ma foi, une nuance d'espièglerie.

Comme les valets discutaient au dehors, la voix reprit d'un accent péremptoire.

— Sa Grâce m'attend.

Isabel jeta sur son père un regard stupéfait. Son père attendait Ramire de Mendoze! Parmi ces énigmes accumulées quel nouveau mystère venait brocher sur le tout?

La duchesse seule était calme. Elle n'avait rien vu; elle n'attendait personne.

La porte s'ouvrit; un valet parut et dit :

— Monseigneur veut-il recevoir un certain gentilhomme qui prétend



NOUVELLE ÉGLISE VOUÉE AU CULTE PROTESTANT, A CANNES, d'après une photographie.

Voir page 262.

— Sans doute, interrompit le bon duc; qu'il entre!

— Si toutefois, se reprit-il avec une grande affectation de courtoisie, madame la duchesse daigne le permettre.

— Vous êtes ici le maître absolu, prononça Éléonor en s'inclinant.

Le valet sortit. Isabel appuya ses deux mains contre son cœur.

L'instant d'après, notre Ramire faisait son entrée.

Il s'attendait à voir le duc seul. La présence des deux dames fit monter un incarnat léger à ses joues. Il salua la duchesse avec respect, et baissa les yeux en s'inclinant devant Isabel.

Puis, il s'avança vers Medina-Celi en disant :

— Monseigneur, me voila pour vous obéir.

— Qui diable est celui-ci ? pensait le bon duc désappointé; si je n'avais cru que c'était Escaramujo.

D'instinct, Isabel était revenue auprès de sa mère.

— Te voilà bien émue, Bel, dit la duchesse à son oreille.

— J'ai entendu, mère, et si vous saviez...

— Peut-être en sais-je plus long que tu ne crois, ma fille... Connais-tu ce cavalier ?

— Oh! non, mère! balbutia Isabel.

Puis, honteuse d'avoir menti :

— Je crois que je l'ai vu.

— En Estramadure ?

— Non... oui... peut-être en Estramadure, ma mère.

Le bon duc avait examiné Mendoze de la tête aux pieds. D'un mouvement brusque, et comme s'il se ravisait tout à coup, il lui tendit la main.

— Bonjour, bonjour, mon jeune gentilhomme, dit-il avec rondeur; comment cela va-t-il depuis le temps?

— Je rends grâce à Votre Excellence, répondit Mendoze... C'est à vous qu'il faudrait demander des nouvelles de toutes vos blessures.

— Ah! peste, pensa le duc, il paraît que je suis blessé... Le coquin de Pedro Gil m'a laissé au dépourvu sur ce chapitre-là.

— On dirait vraiment, reprit Mendoze dont le regard cherchait Isabel, qu'un bienfaisant enchanteur vous a fourni son baume.

— Vous comprenez, mon garçon, répliqua le duc, dans ma position, je puis me donner les meilleurs chirurgiens de Séville.

La duchesse était tout oreilles. Il semblait que chaque parole de son seigneur et maître vînt ajouter désormais aux soupçons qui la tourmentaient depuis le commencement de l'entrevue, et que la fameuse histoire du 9 février 1627 avait un instant dissipés.

— Sur mon honneur! murmura-t-elle, mes idées vacillent dans mon cerveau... C'est lui et ce n'est pas lui!

— Que voulez-vous dire, ma mère? demanda Isabel avidement.

La duchesse tressaillit et garda le silence; mais en elle-même elle poursuivit :

— C'est son noble visage, ce n'est pas sa parole si simple et si grave... c'est sa voix, ce n'est pas son cœur...

— Et pourquoi disiez-vous tout à l'heure, ma mère, reprit Isabel en montrant la porte par où le duc était entré : « Ce n'est pas par là qu'il devait venir! »

— Tais-toi, Bel, et prie Dieu, répondit la duchesse; la lumière se fera.

Medina-Celi, déjà las de cette entrevue qui le menaçait d'une longue suite de quiproquos, demandait en ce moment :

— Et qui me procure l'avantage de votre visite, mon cavalier ?

Mendoze pâlit. La duchesse se rapprocha.

— Restez, madame, s'empressa de dire Medina-Celi, ceci ne vous touche point.

Pour la première fois, le regard d'Éléonor rencontra celui de Mendoze.

— Ce doit être lui! pensa-t-elle.

Mendoze ne répondit pas tout de suite. Il sourit à une idée qui lui traversa l'esprit et dit :

— La gaieté de Votre Grâce ne me surprend point. C'est l'effet du bonheur retrouvé.

— Eh, eh! s'écria le duc en riant aussitôt, vous avez raison, jeune homme... Aujourd'hui ne ressemble pas à hier... Hé, hé, hé!... cette chambre est plus large que ma cellule...

— Je n'ai pas vu la cellule de Votre Grâce... commença Mendoze.

TROUPES INDIGÈNES DU BENGALE, FAISANT PARTIE DE L'ARMÉE ANGLO-HINDOUE, d'après un croquis du capitaine W. L. — Voir page 263.



LE RETOUR D'UNE FÊTE DE VILLAGE, EN SOUABE.

— Que le diable l'emporte ! gronda le duc à part lui; j'ai cru qu'il m'avait aidé à prendre la clef des champs !...

— Pendant que Votre Grâce accomplissait ce miracle de vaillance... poursuivit notre jeune cavalier.

— Bon, j'ai accompli un miracle de vaillance ! pensa le maître de céans; coquin de Pedro Gil !... impur coquin !

PAUL FÉVAL

*(La suite au prochain numéro.)*

## NOUVELLE ÉGLISE A CANNES

La colonie anglaise de Cannes était depuis plusieurs années déjà, grâce à la munificence de M. Woolfield, un de ses membres, en possession d'une fort jolie petite église consacrée au culte protestant. Ce temple, construit en 1855, puis agrandi en 1862, vient de recevoir un accroissement considérable par l'adjonction d'un nouveau chœur et de deux transepts.

Les travaux ont été menés à bonne fin sous la direction de MM. Smith et fils, de Hertford, aux frais de M. Woolfield, qui n'a pas dépensé moins de trois mille livres sterling (75,000 francs), rien qu'à ces nouveaux embellissements.

Un gracieux clocher surmonte maintenant la petite église, dont le chœur est éclairé par une fenêtre gothique à trois baies ornée de jolis vitraux représentant la Nativité, le Crucifiement et la Résurrection.

L'inauguration du monument a eu lieu le 25 novembre dernier. L'office fut récité, à cette occasion, par monseigneur l'archevêque de Gibraltar, qui a la haute juridiction sur toutes les congrégations anglaises des côtes de la Méditerranée.

FRANCIS RICHARD.

## COURRIER DU PALAIS

Le testament d'un bon prêtre. — L'Assistance publique contre le curé de Saint-Thomas d'Aquin. — Fanfare contre fanfare. — Avant la bataille de Lissa. — Souvenirs d'Italie. — En allant dîner aux *Carrozze Vecchie*. — Une affiche. — En revenant des *Carrozze Vecchie*. — Autre affiche. — *A l'Arena Garibaldi*. — *Il signor Papadopoli*. — Comédien et citoyen. — Sera-t-il jugé? — Le procès. — L'accusation. — La défense.

« En entrant dans l'état ecclésiastique où Dieu a bien voulu m'appeler, tout indigne que j'en étais, je n'ai jamais eu en vue ni les places, ni les dignités de l'Église, encore moins d'y acquérir des richesses; je n'aspirais qu'au moyen le plus sûr de faire mon salut. Tous les postes que j'ai occupés, même celui où je suis aujourd'hui, m'ont été offerts par mes supérieurs ecclésiastiques, et c'est toujours avec peine que je les ai acceptés, convaincu de mon incapacité, et principalement à cause de l'immense responsabilité qui est attachée à des emplois si saints et si redoutables.

« Tout ce que j'ai reçu d'émoluments, fruit de mon travail, j'en ai usé, non comme propriétaire, mais comme simple usufruitier, regardant les pauvres ou les bonnes œuvres dont je parlerai, comme en étant les vrais propriétaires. Si donc il me reste quelque chose en quittant cette terre de misères et de larmes, je veux que tout soit rendu aux propriétaires susdésignés, que j'institue par ce présent testament mes légataires universels, sauf toutefois les dispositions particulières que je me propose de faire par différents codicilles que je joindrai à ce testament. Ainsi, tout doit être donné par mon exécuteur testamentaire aux pauvres ou aux bonnes œuvres de Saint-Thomas d'Aquin, représentés par la sœur supérieure de la maison de charité, sise rue Saint-Guillaume, 43, laquelle sœur en fera la distribution selon que sa charité le lui inspirera... »

Ainsi s'exprimait dans son testament M. l'abbé Serres, vicaire de Saint-Thomas d'Aquin.

L'humilité et la charité avaient été les vertus de ce bon prêtre pendant sa vie; au moment de mourir, il leur rendait un suprême et touchant hommage.

L'Assistance publique, dans l'intérêt des pauvres qu'elle représente, opposait, il y a quelques jours, le testament qu'on vient de lire, à M. le curé de Saint-Thomas d'Aquin, revendiquait un bâtiment d'école où sont instruits des enfants appartenant à cette paroisse, et situé rue de Grenelle. Ce bâtiment, suivant les prétentions de l'Assistance, était compris dans le legs universel fait par M. l'abbé Serres au profit des indigents.

Le curé de Saint-Thomas d'Aquin résistait à cette demande et soutenait que l'immeuble de la rue de Grenelle était le bien de la paroisse.

En 1849, disait-on en son nom à l'audience, il y avait rue de Grenelle une maison d'école destinée aux enfants de la paroisse Saint-Thomas d'Aquin. Un arrêté de l'autorité la supprima parce qu'elle ne satisfaisait pas aux conditions d'hygiène requises par l'administration.

L'abbé de Latour, depuis longtemps curé de Saint-Thomas d'Aquin, ne vit pas cette mesure sans un profond chagrin, et forma le dessein de rendre un jour à l'enfance pauvre ce qu'elle venait de perdre.

Il confia sa résolution à l'abbé Serres, dont il connaissait le zèle ardent pour les bonnes œuvres.

En 1850, les deux prêtres ouvrirent, parmi les fidèles de leur riche paroisse, une souscription dont le montant devait servir à réaliser la charitable pensée du curé.

Celui-ci ne devait pas avoir la consolation de voir accompli le vœu que son cœur avait formé. La mort le prit trop tôt. Mais il la sentit venir, et voulut, avant de rendre le dernier soupir, assurer du moins la fondation qu'il avait projetée.

Il institua l'abbé Serres son légataire universel, et fit deux parts de sa fortune : une somme de 64,000 francs laissée par lui à ses paroissiens pauvres; et une autre somme de 50,000 francs était attribuée à l'école.

M. l'abbé Serres acheta un terrain avec l'argent de la souscription dont le curé et lui avaient pris l'initiative; il fit bâtir, et, le 8 juin 1852, l'école était inaugurée en présence de l'archevêque de Paris et de l'abbé Sibour, alors curé de Saint-Thomas d'Aquin.

Payés avec les deniers de la souscription provoquée par le curé de Latour, et dont l'objet était connu de tous les souscripteurs, les bâtiments de l'école n'étaient donc pas la propriété personnelle de l'abbé Serres, ils étaient à coup sûr celle de la cure de Saint-Thomas d'Aquin.

Mais, répondait l'Assistance publique, c'est en son propre nom que l'abbé Serres a acheté le terrain sur lequel l'école a été construite.

Soit. Mais s'il achetait en son nom, c'était pour accomplir plus vite le désir de son ami, et tous ses actes, toutes ses paroles protestaient contre cette apparence que l'Assistance voudrait transformer en réalité.

Ne faisait-il pas un appel nouveau à la libéralité des paroissiens, afin de grossir cette souscription qui permettrait d'achever l'œuvre commencée? N'écrivait-il pas, quatre mois avant l'inauguration de l'école, les lignes suivantes, si claires, si formelles : « Puisque c'est moi qui ai reçu cette mission de confiance, n'est-ce pas à moi de l'accomplir?... A qui appartenait-il, je le demande, de devenir provisoirement propriétaire et d'accomplir le vœu du légataire exprimé par moi?... Et dès que le bâtiment sera fini, j'en remettrai la clef à monsieur le curé pour qu'il entre en pleine et entière jouissance de l'école; alors je disparaîtrai et m'effacerai entièrement. » Disparaître, s'effacer, c'était toujours la préoccupation de cette belle âme et de ce cœur modeste. Ce n'est pas tout. L'inauguration de l'école a lieu. Un procès-verbal est dressé, et ce procès-verbal constate la présence d'un grand nombre de bienfaiteurs et de bienfaitrices, qui se sont associés par leurs dons à la pieuse pensée du curé de Latour. Enfin, sur la façade de l'édifice, au milieu du fronton, un buste en marbre a été placé. Ce buste, quel est-il? Celui du curé de Latour. Et l'inscription latine gravée au-dessous de l'image de cet homme de bien, qu'exprime-t-elle? La reconnaissance des pauvres envers le curé de Latour.

Tout cela a paru décisif au tribunal, et l'Assistance publique a perdu son procès. Elle l'eût gagné, que les pauvres n'y eussent, eux, rien perdu. Que ne sont-ils plus fréquents les procès dont l'issue ne saurait être qu'heureuse!

Accusez un homme qui s'est battu en duel d'avoir, avant le combat, essayé le pistolet dont il s'est servi, et il vous dira : vous me diffamez. C'est un combat aussi qu'un concours entre sociétés philharmoniques; les armes sont un morceau de musique, et si le prix doit être donné à la société qui aura le mieux exécuté un morceau à première vue, prétendre qu'elle a déchiffré le morceau avant l'heure de l'épreuve, c'est porter atteinte à son honneur.

Donc, M. Alexandre Bongrain, chef de la fanfare musicale de Vitry-le-François, portait plainte contre M. Herzog, chef de la fanfare de Sainte-Cécile, aussi de Vitry-le-François, l'accusant d'avoir prononcé à Épernay, le jour où soixante et onze sociétés philharmoniques étaient réunies dans cette ville pour montrer leurs talents, certaines paroles à la suite desquelles la fanfare musicale aurait été exclue de la lutte.

« Considérant que les propos imputés à Herzog par Bongrain ont été prononcés avant et après la décision du jury du concours; qu'ils ont été proférés publiquement sur le rempart et sur la place publique; qu'ils ont été proférés méchamment et avec l'intention de nuire, soit à Bongrain, soit à la fanfare municipale, vis-à-vis desquels Herzog était en rivalité; que ces propos ont porté spécialement sur Bongrain, auquel ils imputaient d'avoir fait répéter à Vitry-le-François, dans une maison isolée, le morceau de musique qui devait être chanté. »

La Cour de Paris a confirmé un jugement du tribunal correctionnel d'Épernay qui condamnait M. Herzog à 25 fr. d'amende et 400 francs de dommages-intérêts.

M. Bongrain concluait en outre à la publication du jugement ou de l'arrêt; la Cour, jugeant la réparation pécuniaire suffisante, n'a point accueilli cette demande.

Ne faites pas jouer ensemble d'ici à quelque temps la fanfare musicale et la fanfare de Sainte-Cécile, il y aurait gros à parier qu'elles ne joueraient pas à l'unisson.

Ce n'était pas précisément pour se disputer le prix de la musique que les Italiens et les Autrichiens se combattaient dans les eaux de Lissa, et l'on n'entendit dans ce concours-là que les accords de ce brutal instrument qui s'appelle le canon.

Je me souviens et je me souviendrai toujours probablement des premiers moments qui suivirent en Italie la nouvelle de la bataille livrée.

J'étais à Florence.

Tous les matins et tous les soirs les journaux de l'opposition demandaient au gouvernement où était la flotte, et ce qu'elle faisait, et si l'on entendrait bientôt parler d'elle.

Un jour on avait appris qu'elle était sortie d'Ancône : grande émotion.

Le lendemain ou le jour suivant on apprenait qu'elle y était rentrée; grande déception.

Or, le 21 juillet, c'était un samedi et le jour de Saint-Victor, une singulière coïncidence, sur les cinq heures du soir, alors que quelques amis et moi nous allions dîner au restaurant *delle Carrozze Vecchie*, une ancienne réputation culinaire de Florence, une affiche collée au coin d'une de ces vieilles rues contemporaines des Médicis nous arrêta soudain. La rue était solitaire, et il semblait que l'affiche fût là tout exprès pour nous.

Avides de nouvelles comme nous l'étions, je vous laisse à penser si nous nous hâtâmes de la lire cette bienheureuse affiche. Bienheureuse, je me trompe; car il n'en résultait que trop clairement que dans un combat livré contre la flotte autrichienne, les Italiens, s'ils n'avaient pas été vaincus, n'avaient pas été vainqueurs, et qu'ils avaient perdu un vaisseau de ligne et une canonnière.

Nous continuâmes notre route assez tristement: c'était pour voir les Italiens vainqueurs que nous étions venus en Italie.

Après le dîner, comme nous revenions des *Carrozze Vecchie*, autre affiche au même coin de la même rue.

Celle-ci annonçait que si l'on n'avait pas battu les Autrichiens, on leur avait fait au moins essuyer de grandes pertes; le vaisseau le *Kaiser* avait été coulé bas. *Kaiser* est un mot allemand qui signifie en français *empereur*. Un vaisseau coulé, c'est toujours une grosse affaire; mais un vaisseau qui s'appelle *l'Empereur*, quand c'est à Sa Majesté l'empereur d'Autriche qu'on fait la guerre, c'est une plus grosse affaire encore.

Cela nous consola un peu et nous prîmes plus gais le chemin de *l'Arena Garibaldi*, qui est tout près de la *Porta Santa-Croce*, et où jouait ce soir-là il signor *Papadopoli*, un des comédiens les plus en renom de l'Italie et un des meilleurs que j'aie vus de ma vie, sans distinction de nationalité.

En attendant l'heure du spectacle, appuyé contre les gradins de bois blanc qui *espéraient* encore le public, — il n'y a point de luxe dans les théâtres d'été en Italie, même dans les plus fréquentés, — il causait, l'excellent père noble, de la grande nouvelle du jour, et des parages où s'était donné le combat, et il en causait si bien et si savamment que si j'avais été à la place de M. Depretis, le ministre de la marine, je n'aurais pas hésité, je crois, à lui confier le commandement d'une frégate, d'un vaisseau de ligne, et, qui sait ? peut-être bien de la flotte tout entière.

Et ma foi, plus d'un Italien, ce soir-là et les jours suivants, eût peut-être pensé comme moi, tant il y avait de ressentiment et de colère contre ce pauvre amiral Persano !

« C'est un lâche ! c'est un traître ! » voilà ce qu'on entendait partout. Les plus indulgents disaient : « C'est un ignorant ! » ou bien : « un maladroit ! » Et les attaques dans les journaux, et les libelles et les pamphlets, je vous laisse à penser si on les épargna au vaincu de Lissa, surtout lorsque l'on sut que le *Kaiser* n'était pas sous l'eau, mais sur l'eau; ce qui est bien différent, particulièrement quand c'est d'un vaisseau qu'il s'agit !

« En jugement ! » c'était le cri général.

Les journaux annoncèrent bientôt qu'une enquête était ouverte sur la conduite de l'amiral pendant la bataille de Lissa.

— Ah ! il sera donc jugé ! s'écrièrent les confiants

— Attendez ! répondaient les autres.

L'enquête terminée, les journaux apprirent au public que l'amiral Persano était traduit devant la Haute Cour de justice.

— Vous voyez bien ! s'écrièrent les uns.

— Attendez ! répondaient toujours les sceptiques.

Cette fois c'étaient les sceptiques qui avaient tort : l'amiral Persano sera jugé, il l'est sans doute à l'heure où j'écris.

Pourquoi l'amiral Persano a-t-il quitté son vaisseau, le *Re d'Italia*, pour hisser son pavillon sur le monitor l'*Affondatore* ?

Pourquoi a-t-il adopté un ordre de bataille préjudiciable aux vaisseaux cuirassés ?

Pourquoi, au lieu de rallier ses bâtiments après l'action et de poursuivre l'ennemi, s'est-il retiré dans les eaux d'Ancône?

Telles étaient les questions qu'on s'adressait dans le public après la bataille de Lissa. Ces questions-là sont devenues les chefs d'accusation dirigées contre l'amiral Persano. On lui fait deux autres reproches : celui de n'avoir pas livré bataille à la flotte autrichienne lorsqu'elle parut devant Ancône; celui de s'être rendu aveuglément devant Lissa, sans prendre conseil de ceux de ses officiers qui avaient servi autrefois sous les ordres de l'Autriche.

M. le sénateur Marzucchi préside.

Cinquante-six témoins à charge, parmi lesquels figurent un grand nombre des commandants de la flotte italienne, ont été cités. Sept témoins à décharge ont été assignés par la défense.

L'accusation de lâcheté et celle de haute trahison ont été écartées par la haute cour.

Aux griefs relevés contre lui l'amiral Persano répond :

« Je n'ai pas livré bataille dans les eaux d'Ancône parce que la flotte autrichienne a disparu presque aussitôt après s'être montrée et qu'il eût été imprudent de la poursuivre. Je n'ai pas consulté mes officiers avant l'attaque de Lissa parce que les officiers doivent toujours être prêts au combat. J'ai quitté le *Re d'Italia* pour passer sur l'*Affondatore* parce que ce bâtiment avait la réputation d'être bon, agile, d'une manœuvre facile, et parce que, à son bord, je pouvais mieux dominer la situation et diriger plus aisément les mouvements de la flotte. Je n'ai donné l'ordre de retourner à Ancône que très-tard dans la soirée, et alors qu'ayant fait les signaux nécessaires pour que le combat recommençât, je n'avais été suivi que par deux vaisseaux ! »

L'ordre écrit de revenir à l'attaque a été produit par l'amiral.

Les témoins ont déclaré qu'il y avait eu confusion dans les signaux, et que c'était par suite de cette confusion que la lutte n'avait pas été engagée de nouveau.

La déposition du vice-amiral Vacca et celle du contre-miral Albini sont les plus graves du procès. Toutes deux e résument en ceci : « On n'a pas vaincu, et l'on pouvait aincre. »

Reste à savoir si les vice-amiraux et contre-amiraux ne roient pas trop facilement, en général, que la victoire était ossible... quand l'amiral a été battu.

MAITRE GUÉRIN.

## L'ARMÉE ANGLO-HINDOUE

A propos des troubles constants qui exigent la répression ar la force armée dans l'Inde, et de ceux notamment dont e Bhoutan vient d'être le théâtre, nos lecteurs ne seront ans doute pas fâchés d'avoir quelques détails sur l'organi-ation des forces anglo-hindoues. Nous empruntons en partie es renseignements à l'intéressant volume de M. de Valbezen : *es Anglais et l'Inde.*

Les forces militaires dont l'Angleterre peut disposer dans Inde sont de deux espèces : l'armée royale et l'armée de a Compagnie, parfaitement distinctes et indépendantes une de l'autre. La première, la moins considérable, est ntièrement composée de sujets britanniques; la seconde, ecrutée parmi les indigènes, est soumise au commandement l'officiers anglais.

L'armée de la Compagnie se compose de soixante-quatorze égiments de ligne, dix régiments de cavalerie regulière et lix-huit régiments de cavalerie irrégulière, plus un corps l'artillerie formé de trois brigades à cheval et de neuf ba-aillons à pied.

Par une sage mesure politique, qui tend à empêcher trop le cohésion entre les parties des différents corps de cipayes, dont l'entente est toujours à craindre en cas de révolte, les égiments indigènes doivent être composés d'hommes appar-enant aux deux religions qui divisent la population et y orment en quelque sorte deux nations rivales.

Dans l'infanterie, la proportion réglementaire est de deux iers d'Hindous et un tiers de musulmans. Depuis la con-quête du Pendjâb, on admet les Syckes dans la proportion d'un dixième, soit une compagnie par régiment. Les soldats d'in-fanterie appartiennent aux castes des *brames, rajpoots choutries* et *gwallahs* ou pasteurs. Ces derniers donnent des soldats fort estimes pour leur docilité et leur bravoure. La grande majorité des cipayes de l'armée du Bengale est fournie par les populations des provinces nord-ouest et du royaume d'Oude. Dans la cavalerie, les régiments sont in-variablement composés mi-partie de musulmans, mi-partie d Hindous.

Le recrutement s'opère sans l'intervention du gouverne-ment. Lorsqu'un vieux soldat revient au régiment, après un congé passé dans ses foyers, il ramène souvent avec lui un ou plusieurs jeunes gens de son village, qui désirent prendre du service dans l'armée native, où ils sont admis après avoir présenté leurs certificats de caste et passé la visite du médecin. Il n'y a pas de limite d'âge; et l'on com-prend que, parmi ces populations primitives, il soit difficile de vérifier exactement l'âge des recrues. On peut toutefois fixer approximativement celui des conscrits de dix-huit à vingt-deux ans

La solde des cipayes de l'infanterie varie de sept à neuf roupies par mois (la roupie équivaut à deux francs cinquante centimes), sans compter une rétribution spéciale pour la construction des huttes à chaque cantonnement nouveau. C'est tout ce que reçoit le soldat indigène, qui doit pourvoir avec cette somme à son entretien et à sa nourriture; mais sa sobriété accoutumée lui permet encore de faire le plus souvent des économies, qu'il envoie dans sa famille.

Au-dessus du simple cipaye, les grades des sous-officiers sont *naïk, havildar, jemmadar, subadar* et *subadar-major.* L'avancement dans les deux premiers grades dépend entiè-rement du colonel; les autres sont conférés par le comman-dant en chef. Deux ordres militaires servent à récompenser les soldats du service indien : l'*ordre du Mérite*, reservé aux actions d'éclat, et dont il existe trois classes; et l'ordre du *British-India*, restreint seulement à deux classes de cent croix chacune.

Des trois soldats indigènes que représente le dessin de notre correspondant, l'un appartient au 49e et un autre au 30e régiment d'infanterie, recrutés surtout parmi les Patans et les Syckes du Pendjâb. Le troisième est un naturel du Ghourka, dont la race montagnarde se distingue par sa har-diesse et son extrême agilité.

HENRI MULLER.

## LE RETOUR D'UNE FÊTE DE VILLAGE

EN SOUABE

La gravure que nous publions sous ce titre est la repro-duction d'un magnifique tableau de M. Charles Lasch, l'un des représentants des plus justement estimés de la célèbre école de Düsseldorf.

Vous voyez une troupe de paysans de la Souabe, qui re-viennent d'une fête de village, où la journée s'est passée au milieu de la joie, des cris, du mouvement, où l'on a absorbé une quantité de bière prodigieuse.

Ces braves gens s'en retournent la bourse vide, mais ils ont acheté une foule d'objets d'agrément ou d'utilité. Sur le de-vant de la scène, une jeune fille assise sur un tronc d'arbre essaye des souliers neufs. Un papa porte le bambin qui ne peut continuer sa route à pied. La mère conduit une petite fille qu'elle a gratifiée d'une poupée, et prête l'oreille à la criarde harmonie dont la régale le galant ménétrier. Un jeune gars ébauche des entrechats et brandit sa pipe, pendant que deux jolies filles échangent en souriant leurs confidences. Un autre couple, à l'arrière-garde, termine un tendre entre-tien par un baiser non moins tendre.

Tous ces groupes sont posés dans des attitudes parfaite-ment réussies et révèlent un talent consommé. M. Lasch est un artiste consciencieux qui se consacre tout entier à sa noble profession. L'année dernière, il fut nommé professeur à l'Académie de Weimar; mais il déclina cet honneur, dans la crainte que les soins de l'enseignement ne lui fissent né-gliger les travaux de son atelier.

A. DARLET.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

## EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Nous prîmes congé de notre hôtesse, emportant non-seu-lement le souvenir de son hospitalité, mais encore un por-trait d'elle que Moynet avait fait la veille, tandis qu'elle dansait la lesghienne avec Bageniok, au son du violon d'Ignacief.

Pour aller dîner à l'aoul du prince tatar, il nous fallait passer, à moins de faire un long détour, sur les terres de Schamyl. Le lieutenant-colonel Cogniard ne nous cacha point que nous avions dix chances d'être attaqués contre une de ne l'être pas; mais c'était une galanterie qu'il nous faisait. Il avait pris cinquante hommes d'escorte et tout cet état-major de jeunes officiers qui, la veille, nous avait donné une fête.

En sortant de Kasafiourte, on entre dans la plaine de Koumich, magnifique désert où l'herbe, que personne ne fauche, pousse à la hauteur du poitrail des chevaux.

Cette plaine — qui, à notre droite, venait se rattacher au pied des montagnes derrière lesquelles se tient Schamyl et du haut desquelles ses vedettes nous suivaient de l'œil, — s'étendait à gauche à perte de vue et sur une ligne telle-ment horizontale, que je crus un instant qu'elle était bordée par la mer Caspienne.

La plaine de Koumich, où le vent seul est roi, que nul n'ensemence, que nul ne récolte, foisonne de gibier. Au loin, nous voyions bondir les chevreuils et marcher grave-ment les grands cerfs, tandis que, sous les pieds des che-vaux de notre escorte, devant l'attelage de notre tarentasse, se levaient des vols de perdreaux et fuyaient des troupeaux de lièvres.

Quelquefois, le prince Mirsky prend cent hommes, vient avec eux chasser dans cette plaine et tue deux cents pièces de gibier.

A deux lieues de Kasafiourte, au détour d'un chemin, nous vîmes tout à coup une troupe d'une soixantaine d'hommes à cheval qui venaient à nous.

Je crus un instant que nous tenions notre escarmouche. Je me trompais.

Le lieutenant-colonel Cogniard mit tranquillement son lorgnon à son œil et dit;

— C'est Ali-Sultan.

En effet, le prince tatar, se doutant que nous prendrions le plus court, et pensant, de son côté, que nous pouvions être attaqués, s'était mis à la tête du ban et de l'arrière-ban de sa maison, et venait à notre rencontre.

Je n'ai rien vu de plus pittoresque que cette troupe armée.

Le prince galopait en tête avec son fils, âgé de douze ou quatorze ans, tous deux magnifiquement vêtus, couverts d'armes splendides.

A ses côtés, un peu en arrière, venait un noble tatar nommé Kouban. A l'âge de douze ans, se trouvant attaqué par les Circassiens, il avait pris la place du capitaine, qui avait été tué à la première décharge, et il avait repoussé l'ennemi.

L'empereur l'avait su, l'avait fait venir, et lui avait donné la croix de Saint-Georges... à douze ans!

Derrière eux, venaient quatre fauconniers et six pages.

Puis cinquante à soixante cavaliers tatars, dans leurs plus beaux accoutrements de guerre, brandissant leurs fusils, faisant cabrer leurs chevaux, criant : *Hourra!*

Les deux troupes se mêlèrent et nous nous trouvâmes avoir une escorte de cent cinquante hommes.

J'avoue que mon plaisir, à cette vue, monta jusqu'à l'or-gueil. Le travail n'est donc pas un vain labeur, la réputa-tion une folle fumée! Trente ans de luttes pour la cause de l'art peuvent donc avoir leur récompense royale!

Qu'eût-on fait de plus pour un roi que ce que l'on faisait pour moi?

Oh! luttez! ayez courage, frères! un jour viendra pour vous, pour vous aussi, où, à quinze cents lieues de la France, des hommes d'une autre race, qui vous auront lu dans une langue inconnue, s'arracheront à leurs aouls bâtis au sommet des rochers comme des nids d'aigle, et vien-dront, leurs armes à la main, incliner la force matérielle de-vant la pensée.

J'ai bien souffert dans ma vie; mais le Dieu bon, mais le Dieu grand m'a parfois, en un instant, fait plus de lumi-neuse joie que mes ennemis et même que mes amis ne m'ont fait de mal.

Nous fîmes ainsi deux ou trois lieues au galop. Les voi-tures roulaient sur ces grandes herbes comme sur un tapis de mousse, laissant à droite et à gauche des squelettes d'hommes et de chevaux.

Enfin vint une place où la terre sembla manquer sous nos pieds : un immense ravin s'ouvrait devant nous; au fond coulait la rivière Actache; au sommet de la montagne en face s'élevait l'aoul du prince; au fond à droite, dans l'at-mosphère bleuâtre d'une vallée, on voyait les murailles blan-ches d'un village ennemi.

Huit jours auparavant, les Tchetchens avaient tenté une attaque sur le village et avaient été repoussés.

Sur la côte où nous étions s'élevait la forteresse que le colonel Kouban avait défendue à l'âge de douze ans, et qui n'est autre que cette citadelle de Sainte-Croix élevée par Pierre Ier dans son voyage au Caucase.

Nous commençâmes une rapide descente le long de la fa-laise.

Le paysage, vu ainsi d'une montagne à l'autre, se présen-tait sous un admirable point de vue.

Nous nous arrêtâmes un instant pour que Moynet pût en faire un croquis.

Pendant ce temps, notre escorte offrait l'aspect le plus pittoresque. Des cavaliers descendaient deux à deux, d'au-tres par groupes; d'autres traversaient la rivière à gué et laissaient leurs chevaux s'y désaltérer; l'avant-garde mon-tait déjà la côte opposée.

Le dessin fini, nous nous remîmes en route, nous traver-sâmes la rivière à notre tour et nous gravîmes le rapide chemin qui mène à l'aoul.

A l'entrée du village, le commandant de la forteresse nous attendait.

C'était le premier aoul vraiment tatar dans lequel nous entrions

Rien de plus beau que ces populations qui avoisinent les montagnes. Mongols de race, c'est-à-dire primitivement laids, tous les immigrants qui ont approché du Caucase se sont mêlés à la population indigène et ont, avec les fem-mes, reçu pour dot la beauté.

Les yeux, surtout, sont merveilleux; chez les femmes, dont, la plupart du temps, on ne voit que les yeux, ces yeux sont deux lumières, deux étoiles, deux diamants noirs. Peut-être, si l'on voyait le reste du visage, les yeux y per-draient-ils; mais, vue avec le bas du front et le sommet du nez seulement, je le répète, ils sont merveilleux.

Les enfants aussi sont très-beaux sous leurs immenses papahs et avec le grand couteau qu'on leur attache au côté dès qu'ils peuvent marcher seuls. Souvent nous nous som-mes arrêtés devant des groupes de bonshommes de sept à douze ans, jouant aux osselets ou à quelque autre jeu, et nous demeurions vraiment en admiration.

Quelle différence avec les Tatars des steppes!

Il est vrai que les Tatars des steppes pourraient bien être des Mongols et les Tatars du pied du Caucase des Turko-mans.

Je laisse la chose à décider aux savants; par malheur, les savants décident toujours du fond de leur cabinet et vien-nent rarement examiner la question sur le lieu même où elle est posée.

Nous entrâmes dans l'aoul du prince Ali. Là, comme tou-jours, la beauté de la race nous frappa.

Ce qui nous frappa aussi, ce fut l'acharnement des chiens contre nous. On eût dit que ces damnés quadrupèdes nous reconnaissaient pour des chrétiens.

Une autre chose nous frappa encore : ce sont les têtes de chevaux réduits à l'état de squelette et posées sur les haies pour effrayer les oiseaux.

Nous arrivâmes au palais du prince. C'est une maison fortifiée.

Il avait pris les devants et nous attendait au seuil.

Là, il nous détacha lui-même nos armes, ce qui voulait dire : « Du moment que vous êtes chez moi, c'est moi qui réponds de vous. »

La salle de réception était une pièce beaucoup plus lon-gue que large. A gauche, dans des niches pratiquées à cette intention, étaient roulés, à la suite les uns des autres, six lits complets : matelas, lits de plumes et couvertures; toutes choses que nous n'avions pas vues depuis longtemps! A la muraille étaient suspendues des armes. Enfin, dans le com-partiment en retour faisant face à la porte opposée, étaient deux grandes glaces surmontées d'étagères chargées de por-celaines.

L'intervalle entre les deux miroirs était tendu de drap d'or.

ALEXANDRE DUMAS.

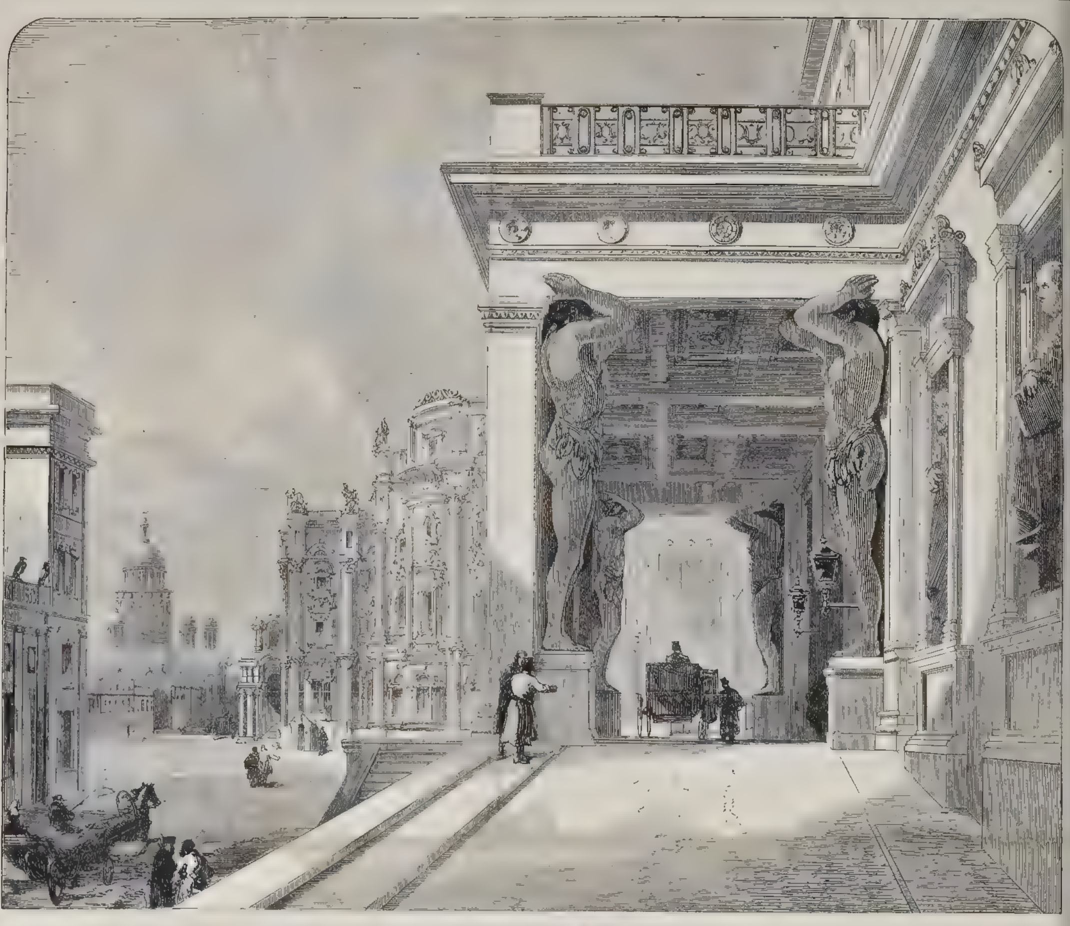
*(La suite au prochain numéro.)*

1. Voir les numéros 558 à 033

## LE PALAIS DE L'ERMITAGE

Le palais de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, est l'œuvre de Catherine II. Cette princesse avait coutume d'y venir oublier les soucis du trône dans la compagnie d'hommes éminents attachés à la littérature, aux sciences et aux arts. Le monument est voisin du palais d'été avec lequel il com-munique au moyen d'un pont suspendu; une de ses façades donne sur la rue de la Grande-Millione et l'autre sur la rue de la Néva. C'est maintenant le principal musée de Saint-Pétersbourg, et l'étiquette veut encore que, comme dans toute habitation royale, on n'y soit admis qu'en habit.

Les galeries du musée de l'Ermitage regorgent littérale-



ENTRÉE DU PALAIS DE L'ERMITAGE, A SAINT-PÉTERSBOURG, d'après un dessin envoyé par notre correspondant. — Voir page 263.

ment de merveilles en tous genres. Plusieurs riches galeries y sont venues successivement grossir le fonds commun. On cite entre autres la collection de l'impératrice Joséphine qui ornait la Malmaison, la collection Walpole et celle de M. Cœsvelt d'Asterdam. C'est là que se trouvent encore les bibliothèques de l'abbé Galiani, de Voltaire et de Diderot.

Une des plus intéressantes parties du musée est celle où se trouvent réunies les collections d'antiquités provenant du musée de Kertch. On y voit de curieux débris relatifs aux antiques peuplades scythes, trouvés sur le territoire russe qui s'étend entre la Crimée et la Sibérie. Un grand nombre de ces débris paraissent remonter au IVe siècle avant notre ère. Ils sont couverts d'ornements d'un grand style où se sent l'influence de l'art grec. Le type des anciens habitants du pays s'y retrouve fidèlement représenté, ainsi que leur costume et leur attirail de guerre. Ce sont là des curiosités uniques dans leur genre.

Lors du récent mariage du prince héritier de Russie avec la princesse Dagmar, quelques salons de l'Ermitage furent aménagés pour servir de résidence au jeune couple, qui occupa les appartements dont les fenêtres ont vue sur la Néva.

Les quatre figures colossales qui soutiennent le péristyle de la principale entrée du palais sont en granit gris de Finlande soigneusement poli. Elles figurent au premier plan sur le dessin que nous publions. Plus loin apparaissent en retour une partie des bâtiments du palais d'été. Le dôme qui surgit dans le fond, et qui étincelle ordinairement sous les dorures dont il est couvert, est celui de l'église cathédrale dédiée à saint Isaac.

L. DE MORANCEZ.

## ECHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 4[illegible]

*[illegible], voir le N° 575 de l'Univers illustré*

| BLANCS | NOIRS |
|---|---|
| 1 T. case R | 1 T 6eCR (A, B) |
| 2 F. 4eCR couvre, éch. | 2 T. 6eR couvre |
| 3 F. 3eCR éch. m. | 3 . . . . . . |
| (A) | |
| 1 . . . . . . . | 1 P. pr. D |
| 2 P. 3eD éch. | 2 T. pr. P |
| 3 F. 3eFR éch. double m. | 3 . . . . . . |
| (B) | |
| 1 . . . . . . | 1 T. pr. F |
| 2 T. pr. T éch. m. | 2 . . . . . . |

Solutions justes : MM. Alfred Gautier, à Bercy; J. Planche; Aimé Gautier, à Bercy; Fabrice, à Sèvres; Mérieux, à Lyon; Chavanne, café Grangier, à Saint-Chamond; Émile Frau, à Lyon; Jos Sivering, à Luxembourg; A. Gouyer et E. Damé; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; D. Mercier, à Argelliers; Mme Savy, à La Rochelle; H. Godeck, à Monaco; Marius Vareille, à Cette; Emile Mirlin, à Marseille; Léopold Susini, à Toulouse; Auguste Orgnon, à Marseille; A. Roux, à Brest; Aune Frédéric, à Alger; E. Lelorrain; Pouthier, chef de section au chemin de fer P. L. M., à Genolhac; M..., à Rochefort-en-Terre; Gérard Saturnin, à St-Germain-Lembron; John Mac Kowen; Lequesne; Kostrowçki, à Meyrargues.

PROBLÈME N° 49.

Les Blancs ayant perdu *l'échange* doivent, selon toute probabilité, succomber après une défense plus ou moins longue. Ils se tirent très-honorablement d'affaire par le mat ingénieux que nous proposons aux recherches de nos lecteurs.

PROBLÈME N° 49.

FIN D'UNE PARTIE JOUÉE PAR M. QUENTIN, DE PARIS

NOIRS

BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en huit coups.

*(Envoyer les solutions dans la quinzaine.)*



[illegible] J. Claye, rue Saint-Benoît, 7. — EMILE ALCANTE.

**15 CENTIMES LE NUMÉRO**
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

**X DE L'ABONNEMENT**
L'UNIVERS ILLUSTRE

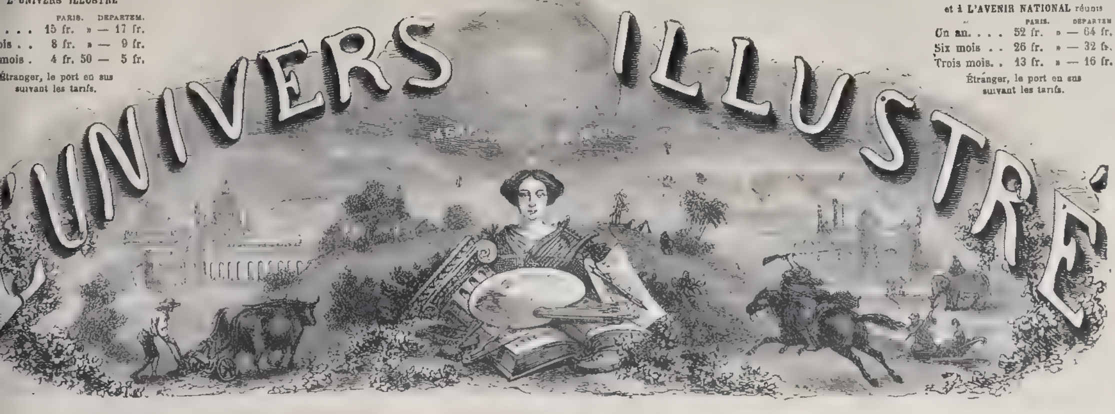
| | PARIS. | DEPARTEM. |
|---|---|---|
| . . . | 15 fr. » | — 17 fr. |
| ois . . | 8 fr. » | — 9 fr. |
| mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

**PRIX DE L'ABONNEMENT**
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. » | — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. » | — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. » | — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**passage Colbert, 24, près du Palais-Royal**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10[e] ANNÉE. — N° 636.
**Samedi 27 Avril 1867.**

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

## SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Le chroniqueur à l'Exposition. — Les Tantales volontaires. — Les brasseries. — Le café russe. — La Suédoise. — Le café turc. — Où les tailleurs peuvent utiliser le temps de la grève. — Les Frisonnes. — Le buffet anglais. — Du pittoresque, du pittoresque ! — Le restaurant espagnol. — Barbier et *torero*. — A propos de bottines. — Le cordonnier de Valladolid. — Les descendants de Lucullus. — Les *acque*. — Une révolution à faire. — M. Bax. — La langue de Cicéron à l'Exposition universelle. — Théâtre de la Foire Saint-Germain : *l'Écaillère africaine*, bouffonnerie musicale en un acte, de MM. Marquet et Delbès, musique de M. Georges Douay. — Un bénéfice à Bobino. — Complaisance d'un bon petit camarade. — M[me] de Sienne, M. Howey, l'improvisateur Alexandre Ducros. — *Comédies et Comédiens*, par A. Fiorentino. — M[lle] Nilsson à l'Opéra.

Vous avez tous lu l'histoire de ce monsieur qui s'était planté sur le Pont-Neuf et offrait aux passants des écus neufs de six livres à vingt-quatre sous pièce. Il avait parié que la journée s'écoulerait sans qu'il se présentât un acheteur, et il gagna son pari. Dans une de mes dernières promenades à l'Exposition, j'ai observé quelque chose d'analogue. Des négociants en grands crus de Bordeaux et de Bourgogne ont placé sur les vitres des petites boutiques où ils sont installés : « Le public est admis à déguster au verre. » L'invitation est alléchante, et j'ai remarqué pas mal de gaillards dont l'œil s'allumait à ces noms magiques qui font si bien au bas d'un menu du baron Brisse. Pas un pourtant n'avait le courage d'entrer. Après avoir rôdé pendant quelque temps autour de la boutique, ils passaient d'un air de regret. Était-ce pudeur, discrétion ou défiance ? Expliquez le fait comme vous voudrez. Mais il est assez amusant à constater, et la vue de ces Tantales volontaires est un petit spectacle que vous pourrez vous payer comme entr'acte au grand, le jour où vous aurez un quart d'heure de reste.

Les brasseries font fureur. Toutes les bières fameuses de Strasbourg, de Vienne, de Bavière, de Flandre, d'Angleterre et d'Écosse y sont représentées à l'état authentique. Lyon seul manque à l'appel, au moins jusqu'à présent. Vienne a beaucoup de succès, grâce surtout à la modicité de ses prix. Les boissons et les mets exotiques sont également recher-



THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *LA GRANDE DUCHESSE DE GÉROLSTEIN*, opéra-bouffe en trois actes, en quatre tableaux, de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de M. Jacques Offenbach. — Voir la Chronique du n° 634.

chés par les amateurs de couleur locale. Il est vrai qu'ici la mise en scène est souvent l'attrait principal. Si le buffet russe est encombré, c'est moins pour son excellent thé et son exécrable caviar que pour sa dame de comptoir en *kakoshnick* et ses moujicks barbus, avec leurs blouses roses, bleues ou jaune clair. Le costume national de la jeune Suédoise, son corsage blanc et sa jupe multicolore ne nuisent pas non plus au débit de ses liqueurs et de ses galettes. Si le café turc a le bon esprit de se fournir de petits bonshommes à la Decamps et de remplacer les chaises par des coussins, il ne manquera pas de clientèle. Les tailleurs en grève y trouveront l'occasion toute naturelle de déguster le moka dans leur posture favorite. Quant aux Frisonnes, je ne doute pas que leurs plaques d'or ne fassent merveille, et je garantis d'avance le succès que leur promettait, dans sa dernière revue, notre spirituel collaborateur, Henry Berthoud.

Les Anglais, qui sont des gens pratiques, ont compris tout de suite que leur *ale* et leur *porter*, même avec les marques de Barclay et de Perkins, ne suffiraient pas à attirer la foule. Ils ont installé dans leur buffet une douzaine de ravissantes misses dont le teint délicat, « pétri de lis et de roses, » rend vraisemblables les peintures à la crème de M. Chaplin. Les gentlemen se pressent autour d'elles pour avoir le plaisir de se faire servir par leurs blanches mains. Le jour où l'enthousiasme fera mine de baisser, que l'entrepreneur habille ses misses en Écossaises, comme M^lle^ Bélia dans la *Dame blanche*, et il sera sûr encore de distancer ses confrères.

Du pittoresque, du pittoresque, voilà ce que demande le public. Les malins ne s'y trompent pas. Je ne dis pas cela pour les Espagnols : pourtant leur glaces, leurs *azucarillos*, leurs vins surtout constituent des boissons fort estimables ; seulement ils ignorent l'art de les mettre en lumière. Leur exposition manque de mantilles, de castagnettes et d'Andalouses au teint bruni. Encore si les garçons, les *mozos*, avaient la culotte courte, la veste à grelots, la résille, le costume leste et preste de Figaro ! Vous me direz à cela que Figaro était barbier de son état, et que le souvenir du peigne et du rasoir pourrait avoir ici quelque chose de désagréable, mais c'est là un pur préjugé : ce que la Comédie-Française et le Théâtre-Italien vous donnent pour un barbier est tout bonnement un *torero*. Si ce n'est qu'ils sont un peu plus sales, les barbiers espagnols ressemblent exactement aux nôtres. Quant aux garçons de café, je ne saurais mieux les comparer qu'à nos notaires dont ils ont la cravate blanche, l'habit noir et aussi la sage lenteur. Chaque Espagnol se croit un hidalgo déclassé et vous sert en conséquence. Tout empressement, toute prévenance lui paraît un manque de dignité. Je ne parle pas seulement des domestiques, mais aussi des commerçants, que leur intérêt même est impuissant à faire départir de leur insouciance et de leur apathie traditionnelles.

L'année dernière, je passais à Valladolid. Me trouvant à court de chaussures, j'entrai chez un cordonnier et lui demandai des bottines.

Le cordonnier lisait un journal : il ne se dérangea pas et continua sa lecture.

Je réitérai ma demande.

Sans même lever les yeux, il m'indiqua du doigt un tas de chaussures empilées au fond de la boutique.

Ce qui voulait dire : — Regardez là dedans et tâchez d'y trouver votre affaire.

Je me mis donc à chercher dans le tas et à essayer les bottines les unes après les autres.

Dans ma mauvaise humeur, je les jetais çà et là sur le plancher, à tort et à travers. Notre homme ne bougeait pas.

A la dernière paire que j'essayais et qui était trop étroite, je sentis que le tirant cédait sous mon doigt.

— Peut-être bien qu'à la fin tu te dérangeras, me dis-je à part moi — et je fis partir le tirant.

— Hé! *caballero*, lui criai-je en lui montrant la bottine. Cette fois il leva les yeux, haussa les épaules d'un air qui signifiait : qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse? — Et il se remit à lire sa *Perseveranza*.

Je ne poussai pas plus loin l'épreuve.

— A Dios, lui dis-je en partant.

— Buenos dias, me répondit-il.

C'était la première fois qu'il desserrait les lèvres.

Et l'on prétend que le commerce est le lien des nations!

Les Italiens sont plus communicatifs; mais ils ne sont guère plus habiles à faire valoir leur marchandise. Il est vrai, pour en revenir à mon point de départ, que leurs produits culinaires ne brillent ni par la qualité ni par l'invention. Lucullus et Trimalcion trouveraient leurs descendants bien dégénérés. J'excepte le chapitre des rafraîchissements. Leurs glaces, leurs sorbets et leurs granits napolitains ne sont peut-être pas supérieurs à ceux d'Imoda et de Tortini, mais ils ont l'avantage du bon marché. Où triomphent, par exemple, les cafetiers italiens, c'est dans leurs *acque* au citron, à l'orange, à la framboise, aux fruits de toutes sortes auprès desquelles les sirops écœurants que nous servent nos meilleurs établissements ne sont que d'infectes médecines. Notez encore qu'elles coûtent moitié moins cher, ce qui, pour le commun des consommateurs, n'est nullement à dédaigner. Il y a dans les liquides toute une révolution à faire dont les *acque* italiennes seraient le levier. Je regrette que mes études dans la limonade aient été aussi négligées. Autrement, je ne laisserais pas à d'autres l'honneur de l'initiative.

Peut-être trouverez-vous que je prends l'Exposition par le petit bout. C'est alors que vous n'aurez pas vu les tables encombrées par la foule, que vous n'aurez pu entendre ce cliquetis incessant et formidable de verres et de fourchettes. Il est certaines heures de la journée — pourquoi ne pas dire toutes? — où un peintre qui voudrait représenter les noces de Gamache trouverait là sa composition toute faite. Et lorsque les journaux les plus graves entrelardent leurs premiers-Paris d'entrefilets culinaires et servent le menu du jour en guise d'entremets à la question du Luxembourg, vous ne sauriez faire un crime à la chronique légère de ce petit hors-d'œuvre gastronomique.

Puisque nous voici sur cet article, exprimons le vœu que le latin de M. Bax ne se ressente pas trop du voisinage des cuisines.

M. Bax est receveur du bureau de poste, et le *Moniteur* nous apprend que cet honorable fonctionnaire, qui est un homme du monde en même temps qu'un agent fort expérimenté, se propose de venir au secours des étrangers en détresse, « dans la langue même de Cicéron. »

Ces derniers mots me font rêver.

Je me demande comment « dans la langue même de Cicéron » M. Bax pourra expliquer à un Polonais que la lettre qu'il lui présente devra, pour être remise à son destinataire, être chargée ou recommandée. Je suppose encore que l'étranger ait passé l'heure de la poste, comment M. Bax lui traduira-t-il ces simples mots : « Prenez le chemin de fer de ceinture; au débarcadère, jetez-vous dans un cabriolet et faites-vous conduire rue Roubaix, au chemin du Nord. Là, adressez-vous au chef de gare et priez-le de vous autoriser à remettre votre lettre dans le wagon ambulant; c'est le seul moyen qu'elle parte aujourd'hui. »

A coup sûr, si M. Bax peut se tirer de là, ce ne sera pas une des moindres merveilles de l'Exposition universelle.

M. Villemain et M. Patin, jaloux de la réputation de M. Bax, ont, dit-on, l'intention de se présenter à son bureau en bottes molles et en jaquette de velours pour lui poser des *colles*. — Que M. Bax prenne garde à ces faux Hongrois.

~~~ La faim fait sortir le loup du bois, et voilà pourquoi depuis une heure je me promène sur un domaine qui n'est pas le mien. La faute en est aux théâtres qui ne m'ont offert, cette semaine, qu'un maigre petit acte à mettre sous la dent.

Cela s'appelle *l'Écaillère africaine*, — bouffonnerie musicale, ajoute l'affiche. Si pauvre que je me trouve aujourd'hui, je ne me crois pas le droit de vous raconter tout au long le *libretto*, pastiche assez vulgaire des immortels *Saltimbanques*. La musique est gentillette — de l'Offenbach de seconde main. Mais quels chanteurs, bon Dieu! Il y a surtout la prima donna, M^lle^ Angèle Charton, qui détonne à faire plaisir. En revanche, M^lle^ Charton a la taille fine, le pied mignon, une jambe de Diane qu'elle oublie de cacher, un minois piquant et spirituel, et par-dessus tout cette *grata protervitas* qui émoustillait si fort ce bon Horace. A défaut des oreilles, les yeux au moins y trouvent leur compte. Il est à croire que de ces deux organes le dernier est plus sensible que l'autre chez le public de la Foire Saint-Germain, car il a applaudi à tout rompre M^lle^ Charton, et lui a même fait répéter un de ses morceaux. Il faut bien le reconnaître, dans les actrices — surtout celles des scènes secondaires, — la beauté, l'agrément du visage sont déjà la moitié du talent. Pour avoir le droit d'être laide, il faut s'appeler la Pasta ou la Pisaroni. Un théâtre dont je parlais dernièrement, et dont je ne veux pas rappeler le nom, vient d'en faire la triste expérience. L'opérette par laquelle il terminait son spectacle ne valait pas moins que *l'Écaillère africaine*. La chanteuse était de beaucoup supérieure à M^lle^ Charton. Par malheur, la pauvre artiste était médiocrement douée sous le rapport des qualités physiques. Sur ce que laissait voir son corsage on eût pu suivre un cours d'ostéologie. Tout son talent — et elle n'en manquait pas — ne parvint pas à rompre la glace et à enlever le succès. M. Larochelle, qui est un vieux routier, n'est pas tombé dans une pareille faute. Sans négliger la question d'art, lorsqu'elle peut se concilier avec les recettes, il sait faire la part du plaisir des yeux et de la distraction légère. — Et voilà pourquoi *l'Écaillère africaine* accompagne depuis quelques jours *la Fille du Millionnaire*.

~~~ Je relisais tout à l'heure, dans le recueil des principaux feuilletons de Fiorentino qui vient de paraître sous le titre de *Comédies et Comédiens*, le piquant tableau des tribulations d'un bénéficiaire.

C'est d'abord la demande d'autorisation, le choix des éléments de la représentation, celui de la salle, les visites aux acteurs et à leurs directeurs, les frais de toute sorte à acquitter, la composition du programme, la disposition des noms sur l'affiche de manière à ménager tous les amours-propres, les demandes de billets, les exigences des amis, celles des artistes qui prêtent leur concours au bénéficiaire, puis la représentation elle-même.

« Enfin l'heure de la représentation vient de sonner; le bénéficiaire est dans toutes ses transes, les artistes n'arrivent pas; c'est à qui viendra plus tard pour ne pas commencer le spectacle. La plus grande confusion règne dans les coulisses : on a improvisé des loges partout; les uns s'habillent dans un coin du foyer; celui-ci dans un couloir et celui-là dans un fiacre; les coiffeurs se croisent, les habilleuses ne savent plus où donner de la tête; l'un crie après ses culottes et l'autre après sa perruque; l'ingénue réclame sa tournure et le jeune premier ses mollets; le baryton se gargarise, la chanteuse essaye ses roulades; le régisseur donne des ordres auxquels personne n'obéit.

« Place au théâtre! » le rideau se lève. Le spectacle est ennuyeux, long et décousu. On a dû bouleverser tout le programme. Le public est de mauvaise humeur : il a acheté ses places dans la rue ou chez le marchand de vin trois fois plus cher qu'au bureau, et il voudrait s'en prendre aux artistes qui n'en peuvent mais : les artistes furieux du succès de leurs camarades s'en prennent au bénéficiaire qui cependant a bien fait les choses...

« La représentation finit vers deux heures du matin; la salle est aux trois quarts vide. On est parti peu à peu en maugréant... »

Et pour dernier trait, l'auteur nous montre le bénéficiaire réduit à donner une pièce de 20 francs, — tout ce qui lui reste de son bénéfice, — aux garçons de théâtre qui lui apportent un bouquet.

Ce récit lamentable, que j'avais lu déjà il y a quelques années, m'est revenu l'autre jour en mémoire.

J'avais été invité à une représentation à bénéfice que donnait au théâtre du Luxembourg un jeune comédien, M. Howey. L'Odéon, le Vaudeville, les Variétés, le Palais-Royal, des intermèdes de chant et d'improvisation, devaient faire les frais du spectacle. Dès la veille, le théâtre des Variétés manquait déjà à l'appel. La pièce promise, une des meilleures de son répertoire, offrait comme *greatest attraction* le concours de M^lle^ Silly, que le public parisien n'avait pas revue depuis le jour où M^lle^ Schneider, triomphant de sa rivale, lui mit le pied sur la bouche. Je me hâte de déclarer que M^lle^ Silly n'était pour rien dans cette défection. Le coupable était un acteur de quatrième ordre qui avait cru au-dessous de sa dignité de se commettre sur les planches de Bobino. Le procédé est au moins léger. J'espère que la grande famille artistique s'en souviendra le jour où ce monsieur fera appel pour son compte à la complaisance de ses camarades.

Les changements d'affiche sont mortels en matière de spectacle. Le pauvre bénéficiaire ne s'en est que trop aperçu. La salle avait des vides et sonnait creux, et comme un malheur n'arrive jamais seul, l'ordre du spectacle s'est trouvé interverti. Vous me direz qu'il est indifférent que telle pièce passe avant telle autre. Il n'en est pas moins vrai que ces sortes d'accidents indisposent le public et refroidissent son enthousiasme. Celui de l'autre soir a fini pourtant par en prendre son parti. *La Pomme*, jouée par M^me^ de Sienne, de l'Odéon, et le bénéficiaire, a été très-bien accueillie. M^me^ de Sienne, belle à ravir sous son costume antique, d'une rare élégance de geste et de manières, a dit avec beaucoup de délicatesse et de naturel les jolis vers de Banville. Pour arriver au premier rang, il ne manque à M^me^ de Sienne qu'un peu plus d'assurance et d'expérience scénique. M. Howey, qui lui donnait la réplique, n'a pas encore la verve et le diable au corps de Coquelin : il a toutefois fait preuve d'intelligence et de qualités sérieuses qui font bien augurer de son avenir.

Mais quel est ce grand jeune homme pâle, au front bombé inondé d'un flot de cheveux noirs, à l'œil qui lance des éclairs? C'est le poëte, le rival en improvisation de Glatigny et de Besse de Larges, c'est Alexandre Ducros. On ne dira pas, par exemple, que celui-là n'a pas le physique de l'emploi. Son accent révèle son origine méridionale. On voit qu'il est né sous le ciel ardent des anciens troubadours. — De tous les côtés de la salle on lui jette des rimes bizarres : le temps seulement de les aligner, il vous rend une pièce de vers ingénieuse et bien tournée. Il recommence l'épreuve sur un sujet donné et ne la résout pas avec moins de bonheur. — Gymnastique tant que vous voudrez : la gymnastique est noble en tout cas et elle témoigne d'un esprit souple et alerte, d'une imagination féconde et pleine de ressources.

Il va sans dire qu'il ne faut pas vous attendre à obtenir par ce procédé-là du Lamartine, du Hugo ou du Musset. Un danseur sur la corde raide ne sera jamais un Vestris. Mais M. Ducros a prouvé le même soir qu'il savait produire autre chose que des rimes funambulesques. La petite pièce de vers intitulée *le Printemps*, qu'il nous a récitée, est une charmante mélodie où respirent, à travers une grâce un peu maniérée, une fraîcheur et un sentiment exquis. — Il y a un poëte sous le clown littéraire.

Je reviens aux deux volumes de Fiorentino, le commencement d'une série qui en comprendra plusieurs autres. Ce n'est pas un cours de littérature dramatique : c'est plutôt un voyage en zig-zag à travers le monde des théâtres. La main discrète et habile qui a présidé à cette publication s'est bornée à choisir les articles qui traitaient de questions générales ou ceux qui, par le piquant de la forme, l'ingéniosité des aperçus, l'humour et la fantaisie, présentaient au lecteur un autre intérêt que celui de l'actualité. Il n'est resté ainsi que la fleur du panier, un recueil de morceaux fins, légers, d'une lecture amusante et facile, grâce à la variété des sujets, au ton élégant et aisé de l'écrivain. L'homme du monde qui désire s'initier aux questions théâtrales, aux petits mystères des coulisses, ne saurait trouver un guide plus aimable et plus compétent. Pour l'homme du métier, Fiorentino restera comme un modèle de la critique à la fois courtoise et mordante, comme un maître en l'art d'enfoncer le fer sans avoir l'air de toucher l'épiderme, sans faire jaillir le sang de la blessure. Émaillés d'anecdotes, de récits, de souvenirs personnels, de recherches savantes déguisées sous l'agrément de la mise en œuvre, ces deux volumes pleins de moelle et de substance prendront place dans la bibliothèque de quiconque voudra se faire une idée nette du mouvement critique et dramatique de ce temps-ci.

~~~ Mentionnons en finissant la grande nouvelle. M^lle^ Nilsson vient d'être engagée par M. Perrin, — aux appointements de dix mille francs par mois, assure-t-on. Avec M^mes^ Gueymard, Marie Sass, Battu, Bloch, Mauduit et Levieilli, l'Opéra avait déjà plus que le nécessaire. En sa qualité de théâtre de luxe, il lui plaît d'ajouter une nouvelle étoile à son firmament. Ce n'est pas nous qui lui en ferons un crime. — Mais cent vingt mille francs par an à M^lle^ Nilsson! « Messieurs, la somme est forte, » dirait Ruy Gomez. « C'est raide, » ajouterait Barantin.

GÉROME.
~~~

## BULLETIN

Conformément à l'antique usage, la promenade de Longchamp a eu lieu aux Champs-Élysées pendant les trois derniers jours de la semaine sainte. Depuis plusieurs années les journaux s'écrient en chœur : Longchamp se meurt, Longchamp est mort! Quelque regret que nous ayons de recourir une fois de plus à cette formule si souvent employée, nous sommes obligés, par respect pour la vérité, de prononcer aujourd'hui encore l'oraison funèbre de cet usage que la mode avait pris sous son patronage et qui compta des jours si brillants.

Rien n'a été plus lugubre, plus triste, plus navrant que le Longchamp de 1867. En fait de public masculin, les garçons tailleurs et coiffeurs tenaient le haut du macadam, profitant, pour exhiber leurs grâces, des loisirs que la grève leur procure. L'élément féminin se composait en grande majorité de demoiselles du quatorzième de monde, lesquelles nourrissaient l'espoir de captiver des exposants chimériques à l'aide de chignons couleur carotte et de toilettes du mauvais goût le plus excentrique.

Pour équipages, quelques victorias de remise, beaucoup de fiacres, des tapissières, des guimbardes de marchands d'oignons brûlés, de négociants en insecticide et en pommade contre les cors.

Ils sont loin, vous le voyez, les beaux jours où les élégants de la cour de Louis XIV allaient faire leurs dévotions à la chapelle des religieuses clarisses.

La seule curiosité à signaler nous a été fournie par les ambassadeurs japonais. Ces braves gens avaient arboré fièrement des jaquettes et des pantalons de lasting sentant la *Belle Jardinière* d'une lieue. Leurs têtes jaunâtres étaient surmontées de chapeaux ronds. Ils n'avaient pourtant pas renoncé à leur chevelure disposée en éventail et à leurs deux sabres qu'ils portaient suspendus à des gilets de lasting comme le pantalon et la jaquette. Rien n'était plus singulier que ce mélange de choses si disparates.

Ces nobles étrangers, du reste, paraissaient trouver un plaisir infini à cette fastidieuse procession, et lançaient aux jeunes et légères promeneuses des œillades incendiaires.

On peut voir depuis quelques jours à la classe 66 *bis*, à l'Exposition universelle, les deux petits bateaux exposés par l'Impératrice : un caïque et une gondole vénitienne.

A cette occasion, les commissaires de la classe 66 *bis* ont envoyé à Sa Majesté sa carte d'exposante avec son portrait dans le coin. Cette carte, semblable à toutes les autres, porte l'inscription suivante : « Classe 66 *bis*, Sa Majesté l'Impératrice, exposante. »

Le petit yacht de 10 tonneaux que le prince Napoléon a fait construire à Cowles (île de Wight) figure aussi à l'Exposition universelle. Ce bateau s'appelle *l'Épervier;* il doit prendre part aux régates internationales et il est inscrit sous le nom de M. Georgette-Dubuisson, commandant le yacht *Jérôme-Napoléon.*

L'Académie française, dans sa séance du 16 avril, a arrêté que le prix de la fondation Gobert serait décerné de nouveau, en 1867, à l'ouvrage de M. Louis de Viel-Castel, intitulé : *Histoire de la Restauration,* dont le dixième volume vient de paraître.

Sur la proposition du ministre de la guerre, l'Empereur a décidé la suppression des musiques de tous les régiments de cavalerie et d'artillerie de la garde impériale et de la ligne, à l'exception de celle des pontonniers. Chacun de ces corps conservera seulement, pour le service des sonneries de l'ordonnance :

Un maréchal des logis trompette, un brigadier trompette, quatre trompettes et deux élèves trompettes par escadron; trois trompettes et un élève trompette par batterie montée à cheval; deux trompettes et un élève trompette par batterie à pied.

Il se produit au Salon des Champs-Élysées un fait qui n'a pas de précédent, sans doute, dans nos expositions des beaux-arts.

M. Jean-Frédéric-Maximilien de Waldeck, né à Vienne (Autriche), le 16 mars 1766, et naturalisé Français, expose deux tableaux à l'huile, achevés, d'après la déclaration de l'artiste centenaire, fin de 1866.

M. de Waldeck est élève de Vien, de David et de Prud'hon.

M. André de Montalembert, qui est entré dans les ordres depuis environ un an, a prêché pour la première fois, à Angers, et a obtenu un grand succès oratoire.

La parole vive et entraînante du jeune orateur rappelle celle de son oncle, le comte Charles de Montalembert.

L'empereur François-Joseph vient d'adresser au jeune prince Czartoryski une lettre autographe pour lui annoncer qu'il le nomme sénateur de l'empire d'Autriche.

Nous avons parlé dans notre dernier numéro des grandes inondations dont le pays de Galles a souffert cruellement. Le dessin que nous publions aujourd'hui, d'après le croquis d'un témoin oculaire, permettra d'apprécier à quel point le fléau s'est déchaîné sur la belle vallée de la Wye, dans le comté de Hereford.

Les régates annuelles données par les étudiants d'Oxford et de Cambridge viennent d'avoir lieu à Putney.

On sait que ces courses jouissent d'une grande célébrité dans toute l'Angleterre et qu'elles attirent toujours un très-grand nombre de curieux. Celles de cette année ont été fort belles et très-intéressantes. Les étudiants d'Oxford sont arrivés les premiers.

TH. DE LANGEAC.

# LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

DEUXIÈME PARTIE.

## LES MEDINA-CELI.

— J'étais caché parmi les ruines, acheva Mendoze.

— Et qu'appelez-vous un miracle de vaillance, s'il vous plaît, mon jeune ami ? car ma modestie m'empêche de comprendre à demi-mot.

— Le fait est, répondit Ramire, que Votre Excellence a l'embarras du choix entre ces merveilles d'audace : la descente au moyen de la corde trop courte... le combat sans autres armes que quelques dalles de pierres... la foudroyante victoire dès que l'épée a été dans votre main...

— On dirait que mon père ne sait pas... murmura Isabel à l'oreille de la duchesse.

Un geste de celle-ci lui imposa silence.

Le bon duc s'essuya le front, où il y avait de la sueur.

— Oui, oui, grommela-t-il; quand j'ai eu l'épée... c'est certain... Vous êtes un digne gentilhomme, mon jeune camarade, mais par tous les saints, votre nom ne me revient pas... Ne froncez pas le sourcil, c'est pur défaut de mémoire... Si vous saviez comme le moral s'amoindrit dans ces épouvantables cachots...

Ramire, qui avait eu un mouvement de colère, s'en repentit aussitôt.

— Seigneur duc, répondit-il, Dieu me garde d'exiger votre reconnaissance pour le faible service qu'il m'a été donné de vous rendre... Je vous ai dit hier mon nom parce que vous me l'avez demandé, je suis venu en votre maison de Pilate parce que vous m'y assignâtes rendez-vous au moment où vous montiez sur mon cheval... Vous prononçâtes alors, seigneur duc, de nobles et chères paroles qui sont restées dans mon cœur, mais que je ne vous rappellerai point...

— Si fait, jeune homme !... rappelez ! rappelez ! ne vous gênez pas... La mémoire n'y est plus.

Ramire le regardait en face, et, comme la bonne duchesse, il pensait :

— C'est le même visage, c'est la même voix ? Est-ce bien le même homme ?... Y a-t-il là-dessous magie ou sortilége ?

Quant au bon duc, il se recordait ainsi :

— Le jeune drôle, à ce qu'il paraît, m'a fourni l'épée et le cheval. Mais alors j'ai dû me sauver... et si je me suis sauvé, mes cartes s'embrouillent; mon Sosie peut me tomber sur le corps d'un instant à l'autre... Ah ! Pedro Gil ! coquin de Pedro Gil !

— Puisque vous l'exigez, seigneur, reprit Ramire, je vous répéterai vos propres paroles... Vous m'avez dit, au moment où nous allions nous séparer : « Don Ramire, vous ressemblez au seul homme que j'aie bien aimé en ma vie. »

La duchesse, à ces premiers mots, ne put retenir un vif mouvement d'attention. Elle regarda Mendoze comme si elle ne l'eût point encore vu, et son âme sembla passer dans ses yeux.

— Que Dieu nous aide ! pensa-t-elle; c'est la vérité : il lui ressemble. Je ne savais pas pourquoi ces traits si vaillants et si beaux me faisaient battre le cœur.

— Très-bien ! fit le bon duc. Seigneur don Ramire, vous avez en effet un faux air... Votre manière de porter la tête.. et votre nez... c'est surtout votre nez.

— Vous m'avez dit encore, poursuivit Mendoze : « C'est vous qui m'avez parlé le premier de ma fille; c'est par vous que j'ai su qu'elle est belle comme les anges et comme sa mère... »

Isabel rougit. Ses yeux s'humectèrent et sourirent.

— Très-bien ! répéta Medina-Celi. Vous comprenez : dans ces moments-là on s'attendrit. Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait plaisir, mon jeune camarade !...

Il ajouta à part lui et comme le vieux Caton radotait son *Delenda Carthago :*

— Et que Dieu confonde cet infâme coquin de Pedro Gil.

— Vous m'avez dit enfin, acheva Mendoze : « Venez me visiter demain à la dixième heure. Je ne sais pas si vous êtes riche ou pauvre, puissant ou faible... Je sais que vous êtes l'ami de Medina-Celi, et que désormais, don Ramire de Mendoze, vous passerez partout où Medina-Celi passera ! »

— Voici enfin la parole de mon époux ! s'écria Eleonor de Tolède; cette fois, je le reconnais !

— Par ma foi ! fit joyeusement le bon duc, touchez là, don Ramire, et pardonnez ce jeu. Vous êtes le meilleur garçon que je connaisse. Avez-vous quelque chose à me demander ?

— Un asile, répondit Mendoze.

Il allait poursuivre. Un geste rapide de la duchesse l'arrêta.

— Pour quelque folie de jeunesse, je suppose ? interrogea Medina-Celi. On vous donnera un lit au palais, mon garçon... Vous mangerez avec mes pages. Par saint Jacques ! ce n'est pas moi qu'on accusera jamais d'être un ingrat ! Mais le temps passe ! s'interrompit-il brusquement; voyons, mon jeune camarade, entre nous deux, point de compliments, n'est-ce pas ? J'aime à payer mes dettes, moi !... Prenez ceci et soyons quittes !

Il jeta sa bourse dans le feutre de Mendoze, pirouetta sur ses talons et se dirigea vers une embrasure.

Il se disait :

— Les grands seigneurs sont généreux, j'ai agi en grand seigneur... et je ne suis pas fâché de garder ce gaillard-là sous ma main...

Mendoze était resté en place comme si la foudre l'eût frappé. L'humiliation d'être traité ainsi en présence d'Isabel le laissait dans une sorte de stupeur. Il pâlit, saisit la bourse et fit un mouvement comme pour s'élancer vers le duc.

Son regard rencontra pour la seconde fois celui d'Eleonor de Tolède. Elle mit un doigt sur sa bouche et se retira vers son oratoire.

Mendoze salua profondément. Il se trouva un instant seul en face d'Isabel émue et toute tremblante.

Il laissa glisser la bourse à terre sans colère et sans bruit.

— Senora, murmura-t-il, je suis trop payé, malgré cet outrage... je vous vois... je vous parle...

— Dans le jardin, prononça tout bas Isabel, sous les massifs... dans une heure !

Mendoze mit la main sur son cœur et s'éloigna ivre de joie.

Isabel rejoignit la duchesse.

— J'ai compris vos hésitations et vos terreurs, ma mère, dit-elle; Hernan-Perez de Guzman, mon père, n'aurait pas payé sa vie sauvée avec de l'or !

### VIII.

### La porte secrète.

Quelle que soit l'idée que le lecteur ait pu se former de notre personnage, ce n'était pas un homme ordinaire. Il jugea la situation d'un coup d'œil et releva un front d'airain contre l'orage qui se préparait.

— Il est parti, fit-il en se frottant les mains; j'avais jugé du premier coup que le gaillard avait quelque chose sur la conscience... De là ma réserve... Je pense qu'il a dû être content de l'aubaine... Mais qu'est-ce à dire ? voici la bourse au milieu de la chambre... Il aura oublié la bourse !

— Non, seigneur, répondit Eleonor de Tolède; il ne l'a pas oubliée.

Le bon duc ramassa froidement la bourse et la remit dans sa poche.

— Senoras, reprit-il, ce jeune aventurier nous a pris le meilleur de notre temps, et il nous faut maintenant brusquer notre conférence... l'heure de la sieste approche... quand je manque ma sieste, je suis indispose tout le jour... Vous paraissiez curieuses tout à l'heure, et c'est bien naturel, de connaître le nom de l'époux que j'ai destiné dans ma sagesse à notre très-chère fille Isabel de Guzman... je n'ai point à vous le cacher : c'est un de ces noms qu'on peut prononcer tête haute, devant ses amis et devant ses ennemis... un nom que vous affectionnez tout particulièrement, dona Eleonor, un nom que vous devez respecter et chérir, dona Isabel... le nom de Haro...

La jeune fille resta morne et muette, les deux mains sur le prie-Dieu de sa mère.

La duchesse dit :

— Il n'y a plus de Haro depuis que don Louis est mort.

— Et le marquis de Jumilla, commandant des gardes du roi ! se récria le bon duc : — et ce brillant jeune homme appelé selon toute apparence à une faveur si haute, don Juan de Haro, marquis de Palomas !...

— Un bâtard ! prononça sèchement Eleonor

— Madame ! s'écria Medina-Celi.

— Seigneur, ma fille est Guzman par son père, Tolède par sa mère : elle n'epousera jamais la honte !

— Jamais ? répéta le bon duc dont la lèvre blême tremblait.

— Jamais !

Ce dernier mot tomba distinct et ferme, bien qu'il fût prononcé à voix basse.

— Mère bien-aimée, murmura Isabel, merci du fond du cœur !

En somme la tournure que prenait la discussion semblait causer au bon duc plus de courroux que de surprise. Évidemment il s'était attendu à une résistance; il avait sans doute compté la briser au premier choc de sa volonté de fer.

Mais une autre volonté se dressait en face de la sienne, et celle-là était d'acier.

Le ton de la duchesse disait mieux encore que ses paroles quelle était la force de sa détermination.

Il ne restait plus rien de l'effet produit par la mise en scène essayée, et le récit conduit avec tant d'habileté n'avait point laissé de trace. Si c'était Pedro Gil qui avait mis le bon duc à même de jouer cette comédie en lui racontant d'avance les détails de cette funeste journée du 9 février 1627, on peut dire que Medina-Celi avait mis fort habilement en œuvre les matériaux fournis, mais le résultat de ce tour de force n'avait pas tenu contre la réalité des faits. Dona Eleonor, surprise d'abord et violemment convaincue par le choix délicat et tout intime de cette preuve, Eleonor avait réfléchi. Sous ce climat, où le corps n'a pas plus souci des vêtements que les logis n'ont besoin de clôture, tous les voiles sont transparents. La vie, avide d'air, ne peut pas se cacher comme chez nous. Les excès de la jalousie castillane, les excès plus grands et plus tyranniques encore de la défiance orientale, ne sont qu'une réaction contre ce besoin d'espace et de liberté. Les duègnes et les eunuques sont pour remplacer, non sans désavantage, la garde naïve mais excellente de nos portes fermées.

En ces jours de bonheur, nos jeunes époux n'avaient rien

1. Voir les numéros 583 à 635.



INONDATION DE LA VALLÉE DE WYE, DANS LE PAYS DE GALLES, d'après un dessin envoyé par notre correspondant. — Voir le Bulletin.



COMBAT D'OURS CONTRE DES CHIENS, A MOSCOU, d'après un croquis communiqué. — Voir page 271.



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE DE LUXEMBOURG; dessin d'après nature par M. Elliot. — Voir le numéro 634, page 251.

à dissimuler. Quelqu'un avait pu épier leur félicité et surprendre leur désastre.

A la rigueur, le récit tout entier, si vrai, si précis, ce chef-d'œuvre qui n'avait d'autre défaut que d'être rédigé avec trop de perfection, pouvait venir de seconde main. Chacune des diverses scènes qui le composaient pouvait avoir eu quelque témoin. Si ce récit fût resté isolé, peut-être aurait-il emporté la place, mais les soupçons l'avaient précédé, et la conduite subséquente du bon duc lui donnait un éclatant démenti.

A quoi bon prouver qu'on est lion, si la patte du singe passe sous la fière fourrure du roi des déserts ?

Ici le singe était adroit et hardi; il devait se cramponner héroïquement à sa peau de lion.

— Vous parlez haut, madame, dit le Medina-Celi en affectant un grand calme; vous en avez le droit par votre naissance, par vos vertus, par la tendresse même que je vous ai vouée et qui est toujours dans mon cœur... Mais, dans cette grave question où il s'agit du bonheur de notre unique enfant, la raison doit me guider et non plus la galanterie chevaleresque à laquelle nos jeunes amours vous ont autrefois accoutumée... Il est permis de jouer autour d'un berceau et de mener ces jolis tournois où les armes sont des roses effeuillées, mais devant l'autel nuptial on médite, on pèse des arguments sérieux, on se détermine selon le conseil de la conscience... Le privilége de la maison de Guzman nous oblige, madame.

L'Espagne entière sait que l'héritage auguste du marquis de Tarifa tombe en quenouille plutôt que d'aller à des mains étrangères... La fille de Guzman vaut un fils devant la loi... Honte au père de famille qui ne couvrirait pas de sa protection ferme et loyale le dernier espoir de sa race !

— Ma fille est à moi, seigneur, repondit la duchesse, qui s'exprimait avec rudesse parce qu'elle sentait sa cause mauvaise sur le terrain où la question était posée; je l'ai élevée toute seule, je l'ai défendue, je l'ai protégée...

— L'avez-vous aimée toute seule, madame ? interrompit le bon duc, essayant un dernier coup de sensibilité; suis-je déchu de mes droits de père parce que j'ai été martyr?... Est-il honnête, est-il sincère, est-il chrétien de dire au captif de quinze années : « Votre fille a grandi loin de vous; elle ne vous connaît pas, donc elle n'est pas à vous ? »

La poitrine d'Isabel se serrait pleine de sanglots.

La duchesse la prit par la main.

— Enfant, dit-elle, tu ne dois point écouter cela... va prier pendant que ta mère combat pour toi.

— Je vous defends d'éloigner ma fille! s'écria le duc avec colère.

— Et moi, je lui ordonne de sortir! prononça lentement la duchesse; qu'elle fasse choix entre nous.

Une pâleur mate couvrait le visage d'Isabel. Son sein battait. Ses traits exprimaient comme un remords.

Elle se disait, on le voyait bien

— Si c'était véritablement mon père !...

Mais son hésitation ne dura qu'un instant. Elle baisa la main de dona Eleonor et se dirigea vers la porte.

Dès qu'elle fut partie, la duchesse prit son missel qui était sur le prie-Dieu, et le tendit à son mari en disant :

— Jurez sur ce saint livre que vous êtes Hernan de Guzman; jurez !... et que le ciel vous foudroie si vous mentez, seigneur !

Le bon duc jeta le livre au loin avec emportement.

— Par mes aïeux ! s'écria-t-il, ne connaissez-vous pas le sang de mes veines ?... Femme, ne me tentez plus... Je suis le maître, et la loi des Goths, nos pères, me donne sur vous le droit de vie ou de mort.

Dona Eleonor, loin de trembler, le regardait avec une avidite singulière Elle vit un éclair s'allumer dans ses yeux.

— Jure ! répéta-t-elle; cette étincelle est à Guzman... Je mourrai si je me suis trompée deux fois.

— Je jure... commença le duc.

— Tais-toi ! l'interrompit-elle grandie tout à coup et plus belle qu'aux jours de sa jeunesse; le feu s'est éteint... ta prunelle ne sait pas garder la flamme... Tais-toi : Dieu te punirait !

Au lieu de s'irriter davantage, le bon duc eut un ricanement.

— Madame, dit-il avec tout son calme revenu, faisons trêve, je vous prie, à ces emportements tragiques. Leur moindre défaut est dans leur complète inutilité... Je veux que dona Isabel de Guzman soit la femme du comte de Palomas; j'ai mes motifs pour cela, motifs sérieux, politiques, et, qu'il me soit permis de le dire, motifs au-dessus de votre portée... Je ne desire pas la mort du pecheur... Si vous venez à résipiscence, je suis prêt à vous pardonner derechef... mais, je vous le declare avec la tranquillité de mon bon droit, madame, vous avez comblé la mesure, et ma patience est à bout.

Eleonor de Tolède, répondant au sarcasme de son sourire par un sourire de dédain, répartit :

— Hernan ne menacerait pas sa femme.

Puis, avec ce desordre de logique qui est tout féminin et qui derange sans cesse la symetrie de l'argumentation, elle ajouta :

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numero.*)

## LES COMBATS D'OURS EN RUSSIE

Un récent décret de l'empereur de Russie intimait aux montreurs d'ours l'ordre d'avoir à changer de profession dans l'espace de cinq ans. On ne s'explique pas beaucoup ce délai de cinq ans, qui sera toujours insuffisant pour faire d'un montreur d'ours un médecin ou un diplomate. D'ailleurs, de deux choses l'une : ou la profession n'est pas dangereuse, et alors il n'y a guère de raison de la supprimer; ou elle est dangereuse, et alors il est urgent de la supprimer au plus vite.

Si nous en jugeons d'après le dessin qu'un correspondant nous adresse, c'est à ce dernier parti qu'il serait le plus sage de s'arrêter, car le spectacle des montreurs d'ours russes, quand il n'offrirait aucun danger, est tout au moins un vilain spectacle. Lancer une meute de chiens-loups sur un ours enchaîné est un jeu barbare et sanguinaire auquel on ne comprend pas trop qu'un public féminin puisse se complaire.

Les combats d'ours et de chiens sont pourtant, à ce qu'il paraît, une des grandes distractions des Moscovites, qui peuvent à la vérité arguer comme excuse le goût des Anglais pour les combats de coqs et celui des Espagnols pour les courses de taureaux; mais de tels amusements devraient être à jamais bannis de tout pays qui prétend quelque peu à la civilisation. Si nous avons eu, nous aussi, notre barrière du Combat, il y a longtemps qu'une sage police a mis fin aux degoûtantes hécatombes dont elle était le théâtre.

Pour en revenir aux combats d'ours des Moscovites, il suffit que l'annonce d'une de ces petites fêtes de l'intelligence soit faite par quelque entrepreneur, pour qu'une foule empressée se porte aussitôt vers le théâtre en bois élevé à cet effet en dehors de la ville. Seigneurs et moujicks, marchands et commis, grandes dames dans tous leurs atours y viennent à travers le verglas et la bise, ceux-ci à cheval, ceux-là en traineau, les autres à pied, enfonçant quelquefois jusqu'aux genoux dans la neige.

Le théâtre a ordinairement une galerie au premier étage à l'usage du beau monde; pour le populaire, il occupe le parterre, séparé seulement du champ clos par une barrière en planches de trois à quatre pieds de hauteur. C'est là qu'on voit circuler le *sbilinschik* portant sur une tablette des pyramides de *kalatsch*, espèce de petits gâteaux. Au centre de la galerie supérieure se tient un chanteur qui commence par faire entendre différents airs nationaux avec force gesticulations, tandis que des danseurs exécutent la *prisiatka*, danse nationale

A la fin de cette espèce d'ouverture, un signal annonce le commencement du spectacle. Plusieurs paysans amènent alors un ours au milieu de l'arène, où ils l'attachent au moyen d'une chaîne; puis tout à coup une porte est ouverte et une meute endiablée s'élance sur le pauvre animal qui se défend de son mieux. Le chien qu'il peut attraper est à peu près sûr de son affaire : d'une vigoureuse étreinte, l'ours l'étouffe entre ses bras. Cela continue tant qu'il reste à la bête assez de force pour se défendre. Lorsqu'elle est épuisée, on passe à un autre, et le drame recommence. On peut ainsi voir trois ou quatre ours se succéder dans le champ clos. Tous ceux qui sont mis hors de combat ne succombent pas à leurs blessures; pour ce qui est des chiens qui jonchent le sol, il est rare qu'aucun d'eux en revienne.

Quand bon nombre de victimes ont ensanglanté l'arène, le public se retire très-satisfait du spectacle, qui fournit pendant plusieurs jours matière aux conversations de la ville.

P. DICK.

## EXPOSITION UNIVERSELLE

Les bienfaits du progrès. — Assainissement des professions insalubres. — La fabrication des chapeaux de feutre. — Nombreuses et diverses marchandises. — Fabrique de cercueils. — Le roman vrai d'une ouvrière de la galerie des machines.

On s'habitue vite au progrès et aux bienfaits qu'il apporte avec lui. Qui songe, par exemple, au vieux Paris boueux d'il y a trente ans, avec ses ruisseaux au milieu des rues et sans trottoirs? aux lugubres réverbères remplacés partout par le gaz? aux pavés pointus qui blessaient si cruellement les pieds? aux voies étroites et sans air? aux voitures accumulées, sans moyen ni d'avancer ni de reculer, et rendant presque toujours impossible la circulation ? Maintenant que le mal est passé et que les inconvénients ont disparu, on n'y pense pas plus qu'un héritier ne se souvient du parent qui lui a laissé une grande fortune, et on jouit insoucieusement de tous ces avantages, comme si l'on en avait toujours été en possession.

Il en est de même pour tous les bienfaits réalisés depuis dix ans par l'industrie; cependant, ils donnent le comfort à nos habitations, et permettent à chacun de s'approvisionner de bon linge, de vêtements commodes et bien confectionnés, à des prix dont le peu d'élévation eût étonné nos pères eux-mêmes; sans compter la plupart des industries insalubres qui se trouvent affranchies de manutentions dangereuses qui décimaient chaque année des phalanges de victimes.

La fabrication des chapeaux, par exemple, était une des plus redoutables professions. Il fallait que les ouvriers chargés de feutrer le poil de lapin qui sert à confectionner ce genre de coiffure, battissent du matin au soir avec des baguettes cette matière detachée de la peau par des matières toxiques et qui envahissait les voies respiratoires, où elle provoquait les plus sérieux accidents.

Aujourd'hui vous pouvez, à l'Exposition universelle, dans la section des machines, voir manœuvrer un appareil, mu par la vapeur et qui non-seulement ne saurait le moins du monde altérer la santé des ouvriers, mais encore qui mène à bonne fin en dix minutes une besogne qui autrefois exigeait à peu près une journée entière.

Cet appareil, devant lequel l'Empereur, du haut de la galerie circulaire, s'est arrêté l'autre jour plus de vingt minutes et qu'assiége toujours une foule curieuse et empressée, exécute sous les yeux des spectateurs les opérations distinctes du *bâtissage*, du *foulage* et du *dressage* et de la *garniture*, qui constituent la fabrication complète d'un chapeau. Tout cela se fait si promptement que j'ai placé moi-même dans la souffleuse une poignée de poils de lapin, et que je l'ai vue graduellement se transformer sous mes yeux en un chapeau de feutre gris fin et souple.

Voici comment on procède :

On pèse et on met dans la *bâtisseuse* la quantité de poils nécessaire pour la fabrication d'un chapeau. Ce poil a été au préalable détaché de la peau par des moyens particuliers et par l'action d'agents chimiques.

Une *souffleuse* disposée à l'entrée de la *bâtisseuse* rend floconneux le poil et le lance impétueusement au dehors, par une sorte de bouche, sur un cône en cuivre, creux et criblé d'innombrables trous presque microscopiques.

Le duvet qui vole et qui tourbillonne en poussière animée va se fixer sur ce cône tournant rapidement sur lui-même, y envahit et y comble les trous et s'y cramponne solidement, grâce à un aspirateur fonctionnant à l'intérieur et y attirant et activant le poil qui vient se coller de toute part sur la surface avec une remarquable régularité.

Le cône ne tarde donc point à se trouver revêtu d'une enveloppe appelée *chemise*, qui ressemble à un grand philtre de laine; alors on enlève celle-ci, on la trempe dans de l'eau chaude et le *foulage* commence.

On fait égoutter la chemise comme on le ferait d'un linge mouillé et, à l'aide d'une certaine manipulation, on régularise l'étoffe en la resserrant; en termes d'atelier cela s'appelle *limousser*. Le tissu bien saturé de vapeur, on le fortifie, on le tord, on le fait sécher dans une essoreuse, et on le soumet à l'action des rouleaux d'une fouleuse.

Ces rouleaux, par un mouvement de va-et-vient, comme des touches de piano, resserrent encore le feutre et réduisent la chemise à la proportion qu'on veut donner au chapeau.

Plongée ensuite dans un baquet d'eau chaude appelé *foule*, adaptée sur une forme en bois, et enfin séchée de nouveau, la chemise de poils réduite devient un véritable chapeau, mais elle conserve encore à sa surface extérieure une multitude de *jarres*, c'est-à-dire d'irrégularités du poil qu'il faut faire disparaître.

Pour cela, on place le chapeau sur une machine tournante pendant le fonctionnement de laquelle, à l'aide de papier de verre ou d'une simple lame d'ardoise, on fait disparaître la jarre; cette opération se nomme *ponçage*.

L'application d'un fer chaud rend enfin le chapeau tout à fait lisse et il ne reste plus qu'à le livrer à l'atelier de la *garniture*. Il y est amené par une petite voie de fer souterraine établie sous le chemin de séparation de la classe 57 et de la classe 95 spéciales au travail manuel.

Dans cet atelier de garniture, des ouvrières bordent le chapeau et le garnissent intérieurement et extérieurement, enfin il ne reste plus, comme touche suprême, qu'à le *bichonner*, c'est-à-dire à le lustrer et à lui donner de la tournure.

La *bâtisseuse* et la *ponceuse* qui fonctionnent à l'Exposition dans la chapellerie de M. Haas, sont dues à M. Coq, et la *fouleuse* à M. Mossart.

M. Haas exploite deux grandes manufactures de chapellerie en feutre, l'une à Paris et l'autre à Aix.

Rien n'est intéressant comme cette série d'opérations rapides, précises, qui se passent sous les yeux des visiteurs, dont on suit une à une les phases successives, et qui, d'une poignée de laine, font un chapeau léger, fin, d'un ton gris uniforme et qui ne coûte que cinq francs.

Je me suis arrêté longtemps à vous parler de cette fabrication, parce qu'elle est le type le plus original des industries qui fonctionnent dans la galerie des machines. D'autres, pour être moins curieuses, n'en sont pas moins intéressantes; mais je ne pourrais en faire la description, à moins d'écrire un volume aussi gros que les deux gigantesques et indigestes volumes du Catalogue officiel de l'Exposition. Il me faut donc vous faire passer rapidement devant les innombrables engins qui fabriquent sous les yeux des spectateurs des dés à coudre et des anneaux, qui posent les œillets et ferrent les lacets des corsets, qui taillent et cousent des gants, qui foulent des chapeaux, qui decoupent des étoffes à l'emporte-pièce, qui prennent des mesures de vêtements d'homme, qui repassent des tissus, qui apprêtent des chapeaux de paille, qui fabriquent des fonds de chapeaux de femmes, qui font des boutonnières, qui vissent des semelles de chaussure, ou fabriquent des souliers complets, et qui façonnent des sabots. Les seules machines à coudre exigeraient vingt fois plus de place que ces causeries n'en occupent dans ce journal. Il y en a de tous les systèmes, de toutes les formes, de toutes les tailles.

Vous savez que si l'emploi de ces machines rend prompte et facile la besogne des ouvrières qui s'en servent, elles altèrent presque toujours d'une façon grave la santé de ces femmes; les courbatures, le vertige, la chlorose et les redoutables accidents nerveux de l'hystérie résultent presque toujours de l'emploi d'un outil sur lequel il faut se tenir constamment penché et dont la roue demande à être sans relâche mise en mouvement par le pied. L'Académie de médecine et la plupart des médecins de nos hôpitaux n'ont signalé que trop souvent ces tristes résultats d'une des plus utiles inventions de la mécanique contemporaine.

M. Faivre père, de Nantes, a exposé une machine à eau destinée à remédier à ces accidents et qui doit s'adapter, comme force motrice, aux metiers à coudre. Si cette machine reçoit de l'user et du temps la consécration indispensable à toute nouvelle idée émise, elle fera disparaître des

dangers qui ne sont que trop réels et trop graves, et elle ne saurait manquer de s'introduire, non dans nos grands établissements où déjà l'on a recours à la vapeur pour mettre en mouvement les métiers; mais chez les ouvrières qui exécutent à domicile des travaux de couture à la mécanique.

On doit la première idée de la machine à coudre à un simple tailleur du département du Rhône, nommé Thimonier, d'Amplepuis, qui se fit breveter en 1830.

Malgré les perfectionnements qu'il fit à cette machine en 1845 et qu'il constata par un brevet de perfectionnement, il laissa à sa machine ses lourdes proportions, et plusieurs mouvements qui en rendaient l'usage difficile.

Alors les Américains s'emparèrent de l'idée de Thimonier, comme ils s'emparent encore aujourd'hui de nos idées françaises, et ne tardèrent point à la perfectionner; ils fabriquèrent des machines à coudre plus faciles à loger, plus légères à manier, et formant des points plus réguliers et surtout plus solides. L'Allemagne ne tarda point à se mêler de la chose, et l'homme de génie à qui l'industrie doit une de ses plus fécondes découvertes, aurait bien de la peine aujourd'hui à reconnaître son invention absolument transformée. Il n'en faut pas moins conserver pieusement le souvenir de l'humble ouvrier, qui, à l'exemple de son compatriote Jacquard, et suivant l'expression de Napoléon I[er], « a résolu, « dans une question de travail manuel, la grosse question « d'économie, de temps, d'argent et de labeur. »

Quoique je ne compte point encore aborder l'industrie des nations étrangeres, je ne puis m'empêcher de vous parler aujourd'hui d'un singulier genre de fabrication qui fonctionne côte à côte avec la chapellerie de M. Haas et les machines à coudre.

Il ne s'agit de rien moins que de cercueils recommandés aux promeneurs par un prospectus rédigé en quatre langues et dans lequel on prône la commodité et l'agrément de ces bières en métal. « plus belles, plus élégantes et meilleur « marché que tout ce qui se fait en ce genre. » Notez que cet honnête industriel compte près de lui cinq ou six concurrents dans sa spécialité et qu'on peut voir, par divers procédés, fabriquer sous diverses formes le *chauld vêtement sans manche*, comme dit Rabelais, qui trouve moyen de se gaudir même des idées les plus lugubres.

Le hasard, qui se complaît parfois à des combinaisons bizarres et invraisemblables, a placé près de là, dans un des ateliers accessoires des machines, une jeune ouvrière qui, par son histoire singulière, rappelle un événement dont parlaient naguère les journaux.

Au sortir du dîner de ses fiançailles, durant lequel elle s'était sentie souffrante et en proie à un malaise indicible, elle tomba tout à coup sans mouvement sur le plancher.

Son fiancé, éperdu, courut en toute hâte chercher un médecin qui, en voyant ce corps déjà glacé, froid, rigide, sans battement de cœur et dont la respiration ne laissait point la moindre trace sur le petit miroir qu'on présentait aux lèvres du cadavre, déclara que tout espoir était perdu et que la mort n'était que trop certaine.

On transporta donc le corps inanimé au logis de sa mère. Vous pouvez vous figurer le désespoir de celle-ci, qui voulut passer la nuit près de sa fille, à veiller et à prier avec celui qui devait épouser la pauvre créature si brusquement foudroyée par un mal inconnu. Pendant ce temps-là, deux voisins allaient déclarer le décès à la mairie de l'arrondissement, et le matin il fallut songer à remplir les tristes devoirs de l'ensevelissement.

Au moment où la mère et le fiancé s'approchèrent du lit avec le linceul funèbre, ils virent, avec un sentiment de surprise et presque d'effroi, le cadavre toujours livide se soulever par une sorte de mouvement mécanique, se placer sur son seant, étendre les bras et humer l'air à pleine poitrine. Puis sa pâleur disparut; peu à peu, de belles couleurs roses ranimèrent ses joues, et par un mouvement de pudeur, elle ramena sur elle la couverture de son lit, en voyant devant elle son fiancé dont elle ne s'expliquait pas la présence.

Heureusement elle ne remarqua pas l'émotion qui bouleversait la physionomie de celui-ci, et lui laissa le soin d'expliquer d'une manière à peu près plausible comment il se trouvait là. La mère, cachant ses larmes, lui vint en aide, et un quart d'heure après, tous les trois déjeunaient gaiement sans que la jeune fille soupçonnât par quelle terrible crise de catalepsie elle avait passé.

On se garda bien de lui faire connaître le sinistre accident dont elle avait failli être victime, et on ne le lui raconta, quelques jours après, qu'avec d'extrêmes ménagements.

La courageuse enfant écouta ce récit en souriant et sans s'émouvoir; elle se montre aujourd'hui une des ouvrières les plus alertes, les plus avenantes et les plus gaies de l'Exposition, et si elle se préoccupe de quelque chose, c'est de son prochain mariage qui doit se célébrer dans quelques jours.

S. HENRY BERTHOUD.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

## EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

L'aoul porte le nom européen d'Andref. C'est celui dont nous avons parlé à propos de Tchervelone.

Le prince, en attendant qu'on nous servît le dîner, nous offrit de nous faire visiter l'aoul.

Nous acceptâmes.

Nous sortîmes donc, conduits par le prince et son fils.

A part la maison du prince, toutes les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse. Cette terrasse est, en général, aussi peuplée que la rue; c'est la propriété, c'est le domaine, c'est surtout la promenade des femmes. Elles se tiennent là avec leurs grands voiles à carreaux, et regardent les passants par l'ouverture que, pareille à une meurtrière, elles ménagent à leurs yeux.

Puis la terrasse sert encore à d'autres usages.

C'est sur la terrasse, souvent, que l'on amasse la provision de foin pour le bétail; c'est toujours sur la terrasse que l'on vanne le maïs: ce maïs est suspendu en guirlandes devant les maisons, à des perches verticales et à des cordes horizontales, et fait un charmant effet avec ses épis dorés.

L'aoul d'Andref est surtout renommé pour ses armuriers. Ils font des kandjars. Les lames forgées par eux, et qui portent un chiffre particulier, ont une réputation par tout le Caucase. Lorsqu'on en appuie le tranchant sur un kopek, elles lui font, par la simple pression, une incision assez profonde pour qu'en levant la lame, elle enlève avec elle la pièce de monnaie.

Seulement, jamais les ouvriers du Caucase n'ont rien en magasin, excepté la chose qu'ils fabriquent spécialement.

Ainsi, les armuriers ont des lames, mais n'ont pas de poignées; les monteurs ont des poignées, mais n'ont pas de lames.

Il faut acheter la lame chez un premier ouvrier, la faire monter chez un second, et la porter chez un troisième pour qu'il lui confectionne un fourreau.

Le rêve de nos ouvriers en 1848 est réalisé.

Là, pas d'intermédiaires.

Il en résulte que jamais l'étranger qui passe ne peut rien acheter. Il faut qu'il commande, et attende que sa commande soit exécutée.

Il y a plus: s'il commande des objets qui nécessitent une avance de fonds, cette avance de fonds, il doit la faire. L'ouvrier tatar est censé ne pas posséder un kopek.

Nous visitâmes quatre ou cinq armuriers. — Un seul avait un poignard monté en argent, émaillé de bleu et d'or; je lui en demandai le prix, — quoique, trouvant la monture de mauvais goût, je n'eusse pas grande envie de l'acheter.

Il me répondit qu'il était vendu.

Nous continuâmes notre tournée jusqu'au moment où l'on vint nous dire que le dîner nous attendait.

Nous revînmes à la maison.

Quatre couverts seulement étaient mis: celui du lieutenant-colonel Cogniard et les nôtres.

Ali-Sultan, son fils, et les nobles de sa cour se tenaient debout autour de la table, tandis que les pages nous servaient.

Il me serait difficile de dire ce que nous mangeâmes. Les objets primitifs destinés à la nourriture de l'homme subissent de telles transformations dans la cuisine tatare, que le plus prudent, quand on a faim, est de manger sans s'inquiéter de ce que l'on mange.

Cependant, je crois, — je n'affirme pas — je crois que nous mangeâmes une soupe composée d'une poule et de ses œufs.

Puis vinrent des côtelettes au miel.

Puis des gelinottes aux confitures, des pommes, des poires, du raisin, du lait caillé, du fromage, un plat qu'à une arête avec laquelle je faillis m'étrangler, je reconnus pour un plat de poisson, complétèrent le dîner.

Le dîner terminé, il était deux heures; nous nous levâmes et voulûmes prendre congé du prince; mais lui nous dit fort gracieusement qu'il ne se croyait pas quitte de ce qu'il nous devait, pour être venu au-devant de nous, et nous avoir reçus chez lui.

Il lui restait à nous reconduire.

En effet, les chevaux étaient restés sellés. Le prince, son fils, le colonel Kouban, les pages, les fauconniers, reprirent leur rang autour de la voiture et toute la caravane repartit comme elle était venue, c'est-à-dire au galop.

A cinq ou six verstes de l'aoul, on fit halte.

Le moment était venu de nous séparer. Nous trouvâmes une nouvelle escorte de cinquante hommes, partie probablement la veille au soir de Kasafiourte, et qui nous attendait.

Ces séparations sont les seules tristesses d'un voyage. Quand il y a eu tant de joie dans la réception, tant de franchise dans les moments écoulés ensemble, on se demande comment on va faire pour se passer les uns des autres, après s'être trouvés si bien ensemble.

Avant de me quitter, le jeune prince s'approcha de moi, et, me présentant le poignard que j'avais marchandé chez l'armurier, me l'offrit au nom de son père. C'était au prince qu'il était vendu; c'était pour moi qu'il était acheté.

Nous nous embrassâmes de grand cœur, le lieutenant-colonel et moi; nous nous serrâmes les mains; nous fîmes mille promesses de nous revoir, soit à Paris, soit à Saint-Pétersbourg; puis nous nous séparâmes avec le reste de l'état-major, pour ne nous revoir probablement jamais

Après quoi, nous continuâmes notre route vers Tchiriourth, tandis que le prince rentrait dans son aoul et le lieutenant-colonel Cogniard dans sa forteresse.

Ce fut vers le soir seulement que nous aperçûmes Tchiriourth.

En même temps que nous apercevions Tchiriourth, nous voyions distinctement au haut d'une montagne, à une demi-verste ou à trois quarts de verste de nous, une sentinelle des Tchetchens.

Elle était placée là comme un vautour est placé sur un arbre, pour tomber sur la proie si la proie est attaquable.

Mais, avec nos cinquante hommes d'escorte, nous étions difficiles à digérer.

Notre Tchetchen, qui remplissait à la fois, près de ses compatriotes, les fonctions de sentinelle et de télégraphe, se mit à marcher à quatre pattes, ce qui voulait probablement dire que nous avions de la cavalerie, et leva cinq fois les deux bras en l'air; ce qui pouvait se traduire ainsi: « Cette cavalerie se compose de cinquante hommes. »

Nous lui laissâmes faire ses signes et pressâmes notre hiemchik, qui, à son tour, pressa ses chevaux.

Il était sept heures du soir quand nous entrâmes à Tchiriourth.

Nous nous rappelons avoir commis, dans le chapitre précédent, une grande imprudence.

Nous avons parlé des Tatars et des Mongols, — nous aurions dû dire *Mongals*, on verra pourquoi tout à l'heure; — nous avons parlé des Tatars et des Mongols, et, en signalant la différence qu'il y a entre les types des deux races, nous avons dit que peut-être elles venaient d'une même source, mais qu'à coup sûr la race tatare s'était modifiée par son contact avec les races caucasiques, si toutefois les Tatars du Caucase n'étaient pas des Turkomans, et non des Mongols.

Puis, avec une insouciance, nous dirons presque avec un mépris qui sentait son romancier d'une lieue, nous avons laissé la chose à décider aux savants.

Principe général: il ne faut rien laisser à décider aux savants, attendu qu'ils ne décident rien.

Si Œdipe avait laissé l'énigme du sphinx à deviner aux savants de la Béotie, le sphinx dévorerait encore aujourd'hui les voyageurs sur la route d'Aulis à Thèbes; si Alexandre avait laissé le nœud gordien à dénouer aux sept sages de la Grèce, le nœud gordien lierait encore aujourd'hui le timon au joug du char du roi Gordius, et Alexandre n'eût pas fait la conquête de l'Asie.

Disons donc ce que nous savons sur les Tatars et les Mongols[1].

Ce sont les Chinois qui, au VIII[e] siècle, parlent les premiers des Tatars: comme des enfants qui begayent encore et qui prononcent mal les noms, ils les appellent des *Tatas*.

Pour eux, ces Tatas sont une branche de la grande famille mongole.

Meng-Koung... — Vous ne connaissez pas Meng-Koung, n'est-ce pas, cher lecteur? Soyez tranquille, je ne vous en

1. Voir les numéros 558 à 635.

1. Voir, pour plus amples renseignements, l'excellent ouvrage sur les *Steppes*, de notre compatriote Hommaire de Hall.



RÉBUS



*Explication du dernier Rebus:*

Dans quelques jours nous allons entrer dans le mois de mai fleuri.



P... J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, ...

EMILE AUCANTE

veux pas pour cela. Je ne le connaîtrais pas plus que vous, si je n'avais été forcé de faire connaissance avec lui. — Meng-Koung est, comme Xénophon et comme César, un général historien. Il est mort en 1245, et commandait un corps chinois envoyé au secours des Mongols contre les Kins.

Selon lui, une partie de la horde tatare, autrefois soumise par les Khitans, — peuple qui habitait au nord des provinces chinoises de Tchi-li et de Ching-Ching, provinces fertiles jusqu'au miracle, arrosées qu'elles étaient par le Liaho et ses affluents, — selon lui, une partie de cette horde, disons-nous, quitta la chaîne de montagnes In-Chan, laquelle s'étend de la courbure septentrionale du fleuve Jaune jusqu'aux sources des rivières qui se jettent dans la partie occidentale du golfe de Peking, où elle s'était réfugiée pour rejoindre ses compatriotes, les Tatars blancs, les Tatars sauvages et les Tatars noirs.

Ce n'est pas très-clair, n'est-ce pas? mais à qui la faute? A Meng-Koung, historien et général chinois.

Voyons Jean Duplan de Carpin, frère mineur de Saint-François et archevêque d'Antivari. Cela tombe bien : il est envoyé dans le Kaptchak, auprès du khan des Tatars, par Innocent IV, pour le prier de cesser les persécutions contre les chrétiens, l'an 1245, c'est-à-dire l'année même où meurt Meng-Koung.

Voici ce qu'il dit des Mongols, ou plutôt des *Mongals* :

« Il y a une certaine terre dans cette partie de l'Orient qui est appelée Mongal. Cette terre est habitée par quatre peuples : l'un Yeka-Mongal, ce qui veut dire les grands Mongals ; le deuxième Sou-Mongal, ce qui veut dire les Mongals aquatiques, qui eux-mêmes s'appellent *Tatars*, du nom d'un fleuve qui traverse leur territoire... »

Vous voyez, le jour commence à se faire.

« Le troisième, continue Jean Duplan, s'appelle Merkit ; le quatrième, Mecrit. Ces peuples, ajoute-t-il encore, présentent un type uniforme et parlent une seule langue, quoiqu'ils soient divisés en différentes provinces et gouvernés par différents princes. »

Maintenant, attendez. Duplan de Carpin arrive dans le Kaptchak, vingt ans après la mort de Gengis-Khan. Il va nous dire ce qu'il sait de ce grand remueur de peuples.

« Sur la terre des grands Mongals, naquit un certain homme que l'on nomma Chingis[1]. Il commença par être un robuste chasseur devant Dieu. Il apprit aux hommes à emporter et à enlever du butin. Il allait sur les autres terres, et tout ce qu'il pouvait prendre, il le prenait, ne rendant jamais ce qu'il avait pris. C'est ainsi qu'il s'attacha les hommes de sa nation, qui le suivaient volontiers à toute mauvaise action. Il commença bientôt à combattre *contre les Sou-Mongals,* c'est-à-dire *contre les Tatars,* et, comme plusieurs d'entre eux s'étaient joints à lui, il tua leur chef, et finit par subjuguer et mettre dans la servitude tous les Tatars. Ceux-ci subjugués, il en fit autant des Merkits et des Mecrits. »

Or, voici ce que décide la science moderne :

C'est que les Yeka-Mongals, c'est-à-dire les grands Mongals, — dont elle a fait Mongols, — parmi lesquels était né ce certain Chingis, qui n'est autre chose que Gengis-Khan, étaient des Tatars noirs, et que les Sou-Mongals étaient les Tatars blancs.

Au reste, ce qu'il y a de curieux et hors de doute, c'est que les Yeka-Mongals, en anéantissant les Tatars blancs, commencèrent eux-mêmes à prendre le nom des vaincus et à s'appeler Tatars, — ou plutôt à être appelés Tatars, — quoiqu'ils aient toujours repoussé cette dénomination comme celle d'un peuple vaincu.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

1. Né en 1164



LA TAVERNE DE GŒTHE, A ROME, d'après une photographie.

## LA TAVERNE DE GŒTHE

### A ROME

Il est, dans un des quartiers les plus animés de Rome, une petite rue sombre et malpropre, le vicolo Savelli, qui conduit de la piazza Montanara à la via Savelli.

Les rez-de-chaussée de cette pauvre rue, dont jamais le pavé n'a vu le soleil, est en partie occupé par des serruriers, des forgerons et autres locataires bruyants et peu coquets, tandis que les étages supérieurs servent de demeure depuis des siècles à l'antique famille princière Orsini.

L'étroite boutique qui porte le n° 78 se distingue de loin à son enseigne de bois peint, qui se balance à l'extrémité d'une tige de fer horizontale. On y voit une cloche avec cette inscription : *All'antica osteria Campana* (à l'antique hôtellerie de la Cloche). C'est là le titre officiel du cabaret qu'on désigne plus communément sous le nom de « taverne de Gœthe. »

Une plaque de marbre fixée intérieurement à la muraille, par les soins de Louis Ier de Bavière, explique ainsi cette désignation :

*Gœthe frequenta cette osteria durant son séjour à Rome, les années 1786, 1787 et 1788.*

Inutile d'ajouter que la taverne du vicolo Savelli est le rendez-vous de tous les Allemands de passage dans la ville éternelle. Le cabaretier, très-fier de cet empressement, a imaginé toute une histoire fantastique sur le chantre de *Werther*. Il raconte mystérieusement à ses clients qu'il y a de cela très, très-longtemps, un jeune Allemand venait fréquemment s'attabler chez lui, et que cet Allemand est devenu roi, ou sultan pour le moins, — il ne saurait préciser au juste ; — mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a soumis la moitié du monde par le charme de son chant. Il paraîtrait cependant que ledit roi ou sultan aurait quelque peu perdu la voix, car les visiteurs deviennent de jour en jour moins nombreux... etc., etc.

Et l'osteria est en effet si mal tenue, que beaucoup de ceux qui font encore ce pieux pèlerinage préfèrent s'en tenir à la vue extérieure de la taverne, plutôt que de mettre les pieds dans sa salle puante et enfumée.

HENRI MULLER.



RÉGATES ENTRE LES ÉTUDIANTS DES UNIVERSITÉS DE CAMBRIDGE ET D'OXFORD, d'après un croquis communiqué. — Voir le Bulletin.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

RIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| an . . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| mois . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| is mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal. Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 637.
Mercredi 1er Mai 1867.

Vente au numéro et abonnements : MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

La chronique à l'Exposition. — Le succès se dessine. — Découvertes et merveilles. — Projet de société en commandite. — Le capital de cinquante mille heures. — Un homme qu'on dérange. — Les billets de théâtre. — Le sens du respect. — Biographies et photographies. — Le triomphe du laid. — Ampère. — Un chevalier en habit noir. — *Roland à Roncevaux.* — *Sigurd.*

Il n'y a plus à s'en dédire ; nous y voici : la première quinzaine s'était ressentie de l'émotion inséparable d'un début. Dame! c'est qu'une Exposition universelle dans des proportions aussi colossales, c'est une pièce en des centaines d'actes, à des millions de personnages, jouée dans toutes les langues de l'univers sur un théâtre vaste comme dix champs de bataille, devant un public recruté dans les cinq ou six parties du monde. Que de chances pour que la première représentation ressemble tout au plus à une répétition générale! Le décor n'est pas prêt, les machines jouent mal, maillots et costumes sont restés sur la grève; la Prusse a la grippe, l'Autriche est lente à la réplique, la Russie manque son entrée, la Turquie regarde le souffleur, la Chine entame son magot, l'Italie ne peut pas sortir de l'état de gêne; et ainsi de suite.

Donc il y avait eu un peu de tirage et beaucoup de déballage; après le 1er avril, hélas! mais après le 15, holà! c'est décidément magnifique; une foule immense au Champ de Mars; un très-beau spectacle d'ensemble préludant aux innombrables spectacles de détail : une masse de curieux dont quelques-uns peuvent servir eux-mêmes de curiosités; une population de boyards, de nababs, de derviches, de maggyars, de bonzes, de quakers, de hospodars, de mages, de brahmines, de sachems, de boucaniers, de margraves, de grands d'Espagne et de maires de village. On voit, aux représentations de la *Grande-Duchesse de Gérolstein,* des




EXPOSITION UNIVERSELLE. — VUE GÉNÉRALE DES CONSTRUCTIONS ÉGYPTIENNES; dessin de M. Delannoy.

figures dont pourraient s'inspirer Grenier, Couder et Dupuis; les rois ne s'en vont plus, ils arrivent; les empereurs s'annoncent; dans huit jours, on ne daignera plus se retourner pour un grand-duc. On sera étonné de la quantité de têtes couronnées que peut contenir un hôtel, à deux mille francs par jour. Hyacinthe et Gil-Pérez joueront devant un parterre de souverains; le calembour international remplacera le calembour par *à peu près*. Déjà tous les garçons de café sont devenus polyglottes. Ils savent comment se dit *pourboire* dans tous les idiomes connus et inconnus. Quant aux cochers de fiacres et de petites voitures, si leur insolence équivaut à un thermomètre de la prospérité publique et du succès de l'Exposition, nous pouvons dormir tranquilles et défier les prophètes de malheur.

Chacun, dans ce concours cosmopolite de l'industrie et du progrès, exhibe son invention, propose sa découverte, fait valoir sa merveille. Le *Commanditore* de Rossi, qui n'est pas une statue, mais un archéologue, expliquait l'autre jour à un groupe de dilettantes dignes de l'entendre les catacombes de Rome en miniature. Non loin de là, un érudit égyptien, traduit par un membre de l'Académie des sciences, enseignait l'art de lire les hiéroglyphes, élucidait le sens mystérieux des ibis, des oignons et des têtes de crocodiles, et faisait les honneurs de la doyenne des momies; momie tellement âgée, qu'on a pu lire dans un papyrus caché sous ses bandelettes, des mots hiéroglyphiques qui signifient d'après les savants : « J'aime Pharaon, mais il est trop jeune pour moi. »

Je m'exposerais aux inconvénients du dénombrement homérique, si je voulais mentionner tous les tributs apportés par chaque pays et chaque province. Les imaginations les plus paresseuses se sentent aiguillonnées en voyant tout ce que les imaginations inventives peuvent trouver d'ingénieux, de neuf, de bizarre, de simple, de compliqué, de dispendieux, d'économique, de nécessaire et d'inutile. C'est pourquoi je vais, moi aussi, vous demander de souscrire à ma petite invention, spécialement affectée à l'Exposition universelle en vertu de l'axiome allopathique : *contraria contrariis*. Mon idée serait de créer, à l'usage de mes confrères, une société d'assurance mutuelle contre les visiteurs de l'Exposition; capital social : cinquante mille heures de travail.

Règle générale : tous les écrivains ou journalistes parisiens sont des provinciaux plus ou moins réussis; ils ont laissé dans leur ville natale, avec annexes dans le département, des parents, des amis, des connaissances, des contemporains avec qui ils ont fait leur huitième au lycée et tiré à la conscription.

Or, remarquez ici, en attendant pire, deux phénomènes préparatoires. Vous habitiez, je suppose, avant de venir à Paris, une ville de trente mille âmes; dans ce nombre, il y avait bien au moins vingt-neuf mille neuf cents individus avec lesquels vous n'échangiez pas même un coup de chapeau quand vous étiez *dans leurs murs*. A Paris, c'est différent; les mêmes gens qui, dans la rue Impériale ou sur la place aux Herbes, ne vous saluent pas, viennent à vous sur le boulevard, avec des airs d'intimité faits pour ouvrir aux émotions tendres tous les cœurs bien nés à qui la patrie est chère : premier phénomène.

Les provinciaux partent du principe que l'homme qui est venu à Paris faire de la littérature est un *fruit sec* des professions raisonnables et des carrières sérieuses, qui tient le milieu entre le ténor de café chantant et le négociant forcé de s'expatrier pour mauvaises affaires : « Pauvre garçon! se disent-ils quand ils se rencontrent et quand il leur arrive de parler de vous; que veux-tu? c'était sa manie... il n'y avait jamais eu beaucoup de bon sens dans cette famille... Tu sais, dans le temps, il fut question d'enfermer sa tante Girodin... » — Il semble qu'ayant cette idée sur votre inconduite, persuadés que vous vivez pêle-mêle avec des histrions, des bohèmes et des cabotines, ils devraient vous éviter comme un créancier ou un cholérique. Point; ils se jettent dans vos bras, vous donnent des nouvelles de personnes, très-respectables sans doute, mais dont la santé n'était pour rien dans vos insomnies, et vous racontent par le menu la dernière crise de leur conseil municipal. Cet abordage a lieu d'ordinaire entre l'angle de la rue de la Chaussée-d'Antin et le magasin de Barbedienne; il se termine par la question obligée : on vous demande votre adresse, et vous avez la sottise de la donner : second phénomène.

Le lendemain, ces deux phénomènes s'expliquent; mais auparavant permettez-moi d'esquisser la position où nous nous trouvons tous ou presque tous, une fois lancés dans la littérature active et militante.

Nous écrivons quelque part — ou ailleurs — un article hebdomadaire, à moins que nous en écrivions deux. Cet article exige des lectures s'il s'agit de critique, des courses et des promenades s'il s'agit de chronique.

Une *Revue* attend votre *copie* pour le 12 ou le 27. Un journal annonce un roman de votre façon, en trois cent cinquante feuilletons, lequel roman doit paraître à jour fixe.

Vous avez en outre votre correspondance, vos affaires, vos relations parisiennes, et ce que l'on est convenu d'appeler vos plaisirs : l'ensemble représente un total de dix-huit heures par jour; en vous jetant dans ce gouffre hérissé de *coquilles*, vous vous êtes dit qu'en rognant un peu sur vos repas, un peu sur votre sommeil, beaucoup sur la sage maxime que le temps n'épargne pas ce que l'on fait sans lui, vous réussiriez peut-être à lier les deux bouts. Il ne s'agit que d'attraper bravement une gastrite et de se retrancher le nécessaire au profit du superflu.

Là-dessus, un matin, on carillonne à votre porte. J'admets que votre servante soit de force à rendre des points à Cerbère; très-bien! Cette première invasion s'arrête à la frontière; quelques heures après, vous recevez le billet ci-joint :

« Monsieur et cher compatriote,

« Il me serait trop cruel de repartir sans avoir eu le plaisir de vous serrer la main; mais, cette fois, je ne veux aller chez vous qu'à coup sûr et avec la certitude de ne pas vous déranger. Veuillez donc m'écrire, hôtel de France, rue Croix-des-Petits-Champs, quel jour et à quelle heure vous serez visible pour votre compatriote et ami

« CYPRIEN D... »

Ainsi donc, une lettre à lire, une réponse à écrire, une visite à recevoir, une attaque de nerfs à traiter, voilà le résultat immédiat de cette patriotique missive; mais ceci n'est rien encore; une tête d'épingle avec une queue de serpent à sonnettes. Après le simple, arrive le composé : pour éviter une nomenclature qui ferait le tour du Champ de Mars, je me bornerai à trois variétés de l'espèce :

Le provincial qui, venant à Paris voir l'Exposition, profite de l'occasion pour suivre une affaire pendante devant le Conseil d'État ou dans les bureaux d'un ministère;

Celui qui a fait un livre, et j'entends par livre tout ce qui est susceptible d'être imprimé ou représenté; un recueil de fables, une tragédie, un traité de morale, un roman, un vaudeville, un poëme épique, une histoire des Carlovingiens ou un rapport à la Société d'agriculture;

Enfin celui qui a le goût du spectacle et qui s'est promis de ne pas retourner chez lui sans avoir passé en revue toutes les pièces en vogue, depuis *Don Carlos* jusqu'à la *Fille du millionnaire*.

Le premier ne vous demande qu'une chose bien simple : l'écouter pendant deux heures (il aura soin d'abréger); puis lire le volumineux dossier de son affaire, afin de pouvoir en parler avec compétence; ensuite l'accompagner chez un conseiller d'État ou un chef de division; après quoi l'on verra si un article dans le journal, *qui n'a rien à vous refuser,* ne serait pas de nature à frapper un grand coup en faveur de la justice et du bon droit.

Les exigences du second sont plus modestes encore : prendre avec lui une voiture à l'heure, et le conduire chez tous les directeurs de théâtre, si c'est une pièce; chez tous les éditeurs, si c'est un livre; répondre du talent de votre concitoyen comme vous ne répondriez pas du vôtre; l'aider à prouver à messieurs les Parisiens que la province n'a qu'à vouloir pour donner des rivaux à Émile Augier et des émules à George Sand.

Quant au troisième, ses prétentions sont tout ce qu'on peut imaginer de plus débonnaire : l'approvisionner de billets pendant tout son séjour à Paris, qui ne durera pas plus de cinq semaines.

Or, vous savez comment s'obtiennent — quand on les obtient — les billets de théâtre. Il faut écrire à l'administration avant midi, et laisser la lettre chez le concierge, qui vous dit de revenir à quatre heures. A quatre heures, vous vous trouvez avec une trentaine de solliciteurs, de mères d'actrices, d'agents dramatiques, etc., etc. Chacun passe à son tour; si vous sortez, à six heures du soir, avec les billets demandés et une courbature, vous aurez de la chance.

Mais une chance infiniment plus probable, c'est que l'administration vous répondra avec la logique serrée qui la distingue : Ce n'est pas au moment où l'Exposition amène une affluence de *payants*, que nous pouvons vous accorder des billets de faveur; veuillez prendre la peine de repasser au mois d'août 1868 : nous serons tout à votre service.

Maintenant récapitulez : on peut sans exagération évaluer à soixante-six heures quarante minutes le temps que coûtera à chacun de nous chacune de ces trois catégories; admettez que nous soyons deux cent cinquante beaux esprits, chargés, chaque matin, d'amuser, d'intéresser ou d'émouvoir la foule idolâtre; cela fait bien, si l'arithmétique est une science certaine, un total de cinquante mille heures.

Sans compter les névralgies, migraines, colères rentrées, tics douloureux, fièvres bilieuses et autres infirmités physiques et morales que ne peuvent manquer de vous procurer ces distractions forcées.

Sans compter que cet agacement nerveux vous rend incapable, pour un temps indéfini, de pailleter votre causerie, d'émailler votre chronique, de motiver votre critique, de dénouer votre roman, de tuer votre traître et de marier votre héroïne.

Sans compter que, si vous ne réussissez pas dans vos démarches officieuses ou si vous avez laissé échapper un mouvement d'impatience, vos persécuteurs, de retour dans leur pays, diront à leurs amis, rangés en cercle : Paris! ne m'en parlez pas! on y devient vaniteux et égoïste... Tenez, le petit Chose, qui écrit dans les journaux... j'ai acquis la certitude qu'il n'irait pas au bout de la rue pour obliger un compatriote... Monsieur n'a pas le temps... on le dérange... et de quoi, s'il vous plaît?... des billevesées!... S'il écrivait seulement comme Buffon et Chateaubriand, je ne dis pas... Mais, entre nous, il a très-peu de succès!

Avais-je tort? Et mon projet de société d'assurance n'est-il pas de ceux dont le besoin se fait particulièrement sentir?...

~~~ Ce qui me paraissait, je l'avoue, moins nécessaire au bien-être de l'humanité et de la littérature, c'est la résurrection des *biographies* de M. Eugène de Mirecourt. Que peut être aujourd'hui une pareille entreprise? A qui l'auteur persuadera-t-il qu'il va donner sur le Père Félix, sur Victor Hugo, sur Berryer, sur Jules Favre, des renseignements inédits? Ses personnages consentiront-ils à poser devant lui? Je ne le crois pas. Écoutera-t-il aux portes? Toutes les portes ne sont pas abordables, et il y en a qui sont trop voisines des fenêtres. Se lancera-t-il sur le terrain des personnalités? C'est un triste métier, et il a dû reconnaître, par une première expérience, que ce métier coûte plus cher à celui qui le fait qu'à ceux qui le subissent. Nous fera-t-il voir les dessous de cartes de certaines existences célèbres? Il n'a pas d'autre moyen de succès; mais à quoi bon cette récidive? S'il veut cette fois ne plus dire que des douceurs et ne montrer ses modèles que par leurs beaux côtés, comme il n'a aucune espèce de talent, d'esprit et de style, il sera insipide; ses dragees seront plâtrées, et personne ne voudra y mordre.

N'avions-nous pas assez des photographies? Un des plus illustres penseurs de notre siècle a dit que notre grand malheur était d'avoir perdu le sens du respect : c'est possible, c'est même vrai; mais, de bonne foi, comment aurions-nous pu conserver ce sens, plus délicat que tous les autres? Il ne va pas sans certains effets d'illusion, de lointain, de gaze et de perspective. Aujourd'hui tout est de plain-pied. La croyance la plus auguste semble ne pouvoir marcher qu'avec un accompagnement de petites industries. Les flageolets et les trombones de l'annonce donnent la réplique aux grandioses sonorités de l'orgue. Vous venez d'entendre, dans une cathédrale, un prédicateur qui vous a ému; vous apercevez, rue Laffitte, derrière une vitrine de papetier, sa photographie entre celle de M^lle Colombier et celle de miss Adah Menken *et sa mère*. Vous vous associez de cœur aux divins mystères de la sainte semaine, et votre pâtissier vous offre du pâté de saumon, *certifié par le curé de la paroisse*. Vous lisez un premier-Paris consacré aux grandes questions sociales et religieuses, et vous apercevez, au *verso*, une annonce grotesque ou lugubre de chasubles, d'encensoirs et de draps mortuaires d'un bon goût et *d'une bonne façon tout à fait exceptionnelle*. Comme si ce n'était pas assez d'avoir livré Homère et Virgile à toutes les cruautés bouffonnes de la parodie théâtrale et musicale, comme s'il n'y avait pas encore assez de moyens de nous faire voir les hommes et les choses par le côté ridicule, petit, grimaçant et réaliste, voici maintenant que, chaque semaine, les personnages mis en évidence par la chute ou le succès du moment nous sont représentés en polichinelles couleur pain d'épice ou soupe au potiron, de manière à reculer les bornes de la laideur et à inquiéter les femmes grosses... Encore une fois, qui voulez-vous que l'on respecte au milieu de toutes ces écoles d'irrévérence?... C'est beaucoup de respecter son père...*et sa mère !!*

~~~ Consolons-nous en évoquant le souvenir des derniers amants de l'idéal. Je reçois à l'instant même deux volumes de J.-J. Ampère : *Mélanges d'histoire littéraire et de littérature*. C'est le brillant et fidèle ami d'Ampère, le compagnon de ses travaux, son successeur au Collége de France, M. Louis de Loménie, qui présente au public ces deux volumes. Il les a fait précéder d'une courte et touchante préface, où nous trouvons de curieux détails sur le caractère de cet érudit, de cet historien, de ce critique, de ce moraliste, qui fut aussi un rêveur, un poëte, un artiste. Il fallait être dans l'intimité d'Ampère pour bien s'expliquer cette alliance d'une insatiable avidité de savoir, avec un tour d'imagination romanesque, un besoin d'affection, qui, faute de pouvoir se fixer sur un lit nuptial et un berceau, s'épanchait au dehors en effusions idéales et mystiques : il y avait dans cette vie et dans cette âme du roman chevaleresque, quelque chose comme une réminiscence de Dante amoureux de Béatrix. M. Louis de Loménie indique ces nuances délicates avec cette légèreté de main, cette finesse et cette justesse de ton dont il a déjà donné tant de preuves. — Quelle singulière époque, lui disais-je, que celle où il faut aller chercher à l'Institut les derniers *chevaliers*, non plus sous l'armure, mais en habit noir, à cheval sur un manuscrit! — Ne souriez pas! m'a-t-il répondu, il y a, dans ces volumes, des pages sur la chevalerie, qui sont d'un homme plein de son sujet. A coup sûr, Ampère ne vous faisait pas l'effet d'un habitué de l'Opéra. Eh bien! c'est lui qui a donné à Mermet l'idée de *Roland à Roncevaux*, qui fut le succès de l'autre hiver, et à Ernest Reyer l'idée de son opéra de *Sigurd*, qui sera peut-être le succès de l'hiver prochain!

A. DE PONTMARTIN.

## BULLETIN

En avons-nous fini enfin avec le froid, la pluie et les bourrasques? Nous osons l'espérer, si le retour des hirondelles n'est pas un présage mensonger. Mon Dieu, oui, les gentilles messagères du printemps, pour employer la périphrase généralement adoptée par messieurs les poëtes, ont accompli leur rentrée dans leur bonne ville de Paris. Il y a quelques jours déjà, les premiers pelotons d'avant-garde voltigeaient au-dessus de la Seine, et les passants au nez rouge et aux pieds engourdis étaient tout disposés à les applaudir, comme les dilettantes de la salle Ventadour saluent de leurs bravos le retour impatiemment attendu de la Patti et de Fraschini.

La dernière malle de l'extrême Orient a apporté à Londres la nouvelle de la mort du mikado, ex-empereur spirituel du Japon, Kingo Koo Thei, qui a succombé à l'âge de quarante-sept ans aux suites d'une attaque de petite vérole. Il avait régné vingt-cinq ans.

Le deuil devait être porté par toute la cour et par les grands dignitaires de la couronne pendant cinquante jours, après lesquels seulement on s'occuperait de l'élection de son successeur.

Le mikado, qui est le chef de la religion japonaise, est

dans ce pays l'objet d'une grande vénération; on l'adore et on le regarde comme une incarnation divine; mais il ne jouit d'aucun pouvoir ni même d'aucune liberté réelle, le gouvernement temporel est tout entier aux mains du koubo ou taïcoun, chef d'un gouvernement monarchique, héréditaire et feodal.

Le Japon compte plusieurs religions; le libre exercice de tous les cultes y est autorisé; les trois doctrines pourtant les plus répandues dans ce pays sont celles de Confucius, du sintoïsme et du bouddhisme.

La couronne royale de Hongrie, qui sera posée le 26 mai sur la tête de l'empereur François-Joseph, est formée de deux parties. Le cercle supérieur, nommé couronne latine à cause d'inscriptions en cette langue, fut donné à saint Étienne par le pape Sylvestre II; il est surmonté d'une croix. Le cercle inférieur, nommé couronne grecque, est un cadeau de l'empereur Ducas au roi Geyza. Cette double couronne, ornée de 50 rubis, 50 saphirs et 338 perles, est moins précieuse comme travail de l'art que par son antiquité historique et religieuse.

Les tableaux qui garnissaient la galerie du rez-de-chaussée communiquant du palais du Corps législatif à l'hôtel de la présidence ont été enlevés et rendus aux musées impériaux. Presque tous ont été envoyés au palais du Luxembourg; ils sont remplacés par des tableaux appartenant au nouveau president, M. Schneider.

Le roi de Danemark a quitté Londres pour retourner dans ses États. La reine de Danemark est restée auprès de sa fille, qui ne peut pas encore quitter le lit; dès que son état le lui permettra, elle ira passer quelque temps en Danemark, où toute la famille royale se trouvera réunie cet été, le czaréwitch et la princesse Dagmar ayant fixé leur voyage à Copenhague au commencement du mois de mai.

L'empereur et l'impératrice de Russie viendront, assure-t-on à Paris, vers le milieu de l'été, au retour de leur voyage à Kissingen, où ils ont l'intention d'aller passer, cette année, la saison des eaux.

M. Grubb, de Dublin, vient d'achever la construction d'un télescope qui doit être envoyé à Melbourne (Australie). Le tube de ce gigantesque instrument d'optique a 1 mètre 77 centimètres de diamètre. Complet, le télescope ne pèse pas moins de 10,000 kilogrammes. Le premier verre construit par M. Grubb pour ce chef-d'œuvre était fort bien réussi, mais il présentait cependant deux très-petites taches. M. Grubb n'hésita pas à le briser. Il a été assez heureux pour en obtenir un second, auquel on ne peut faire aucun reproche.

La construction de ce télescope est un événement pour le monde scientifique. Il faut des années et des millions pour obtenir un pareil instrument.

Le télescope au moyen duquel Herschell a étudié les nébuleuses avait coûté six millions. Il fallait huit hommes pour en manœuvrer les poulies. Après la mort du célèbre astronome, la lentille s'était un peu détériorée, ce qui pouvait donner lieu à des erreurs d'optique. La réparation a coûté 500,000 francs.

Nous ne voulons point laisser passer, sans le recueillir, un détail que signale le correspondant d'une feuille départementale, détail qui prouve jusqu'à quel point l'Académie française conserve encore, à l'heure qu'il est, les traditions de son fondateur. Le cardinal de Richelieu faisait envoyer tous les mois à chaque académicien le douzième de son traitement, soit 83 livres, dans un petit sac de papier gris.

Cet usage existe encore aujourd'hui, en ce sens que chacun de nos immortels reçoit chaque mois dans le sac traditionnel les 83 francs en quatre pièces d'or et quelque menue monnaie d'argent. On sait, en outre, que les jetons de présence, qui figurent en quantité invariable, sont répartis entre les membres qui assistent régulièrement aux séances.

Un journal de Saint-Pétersbourg assure que l'on vient de découvrir dans les montagnes de l'Oural un gisement énorme de pierres précieuses. On y trouverait des saphirs, des topazes roses, des grenats, des malachites, des rubis dans les terrains aurifères, et même des diamants semés çà et là.

Voilà une nouvelle destinée à faire sensation dans le monde des bijoutiers et des demoiselles de théâtre... à la condition de n'être pas un simple canard.

Th. de Langeac.

---

## LA CANÉE

L'île de Crète, sur laquelle les événements politiques ne cessent de diriger l'attention, était autrefois divisée en trois pachaliks ayant pour villes capitales : Candie, Rethymo et la Canée.

Cette dernière ville, dont nous donnons la vue, est la plus commerçante de l'île. Elle est située sur la côte septentrionale, à vingt-quatre lieues à l'ouest de Candie, au fond d'une large baie qui en rendrait l'accès facile si son port était mieux entretenu.

La Canée a été bâtie par les Vénitiens sur l'emplacement de l'antique Cydonia, qui était une ville puissante lorsque Métellus la soumit aux Romains. Les Turcs ne réussirent à la prendre aux Vénitiens, en 1685, qu'après sept assauts successifs. Elle est entourée de fortifications et défendue par une citadelle en assez mauvais état. Les rues droites sont bordées de maisons en terrasse qui n'ont généralement qu'un étage, deux au plus.

Un assez grand nombre de fontaines rafraîchissent la ville. Bien que plus petite que Candie, elle est pourtant presque aussi peuplée; les trois quarts des habitants sont Turcs ou Grecs, et le reste se compose de juifs, d'Arméniens et de marchands francs. Sur la gauche de notre dessin, on peut voir le palais de Mustapha-Pacha.

Les environs de la Canée sont charmants. Depuis la côte jusqu'aux montagnes de l'intérieur de l'île, ce n'est qu'une suite non interrompue de bois d'oliviers, de jardins, de vignobles et de champs de blé que séparent des ruisseaux bordés de myrtes et de lauriers-roses. Non loin de la ville est le monastère de Saint-Éleuthère, et à une demi-journée seulement, près du cap Mellies, le couvent de la Trinité, qui fut autrefois un des plus riches de l'île. Une vallée de cyprès servait d'avenue au couvent dont l'église avait son portail tout enlacé d'orangers du plus gracieux effet.

Francis Richard.

---

## LE ROI DES GUEUX

(Suite [1])

### DEUXIÈME PARTIE.

### LES MEDINA-CELI.

— Ce n'est pas le duc de Medina-Celi qui donnerait sa fille aux mortels ennemis de sa race, aux assassins de Louis de Haro, son frère d'armes, aux misérables qui se sont emparés, la nuit, par surprise, comme des voleurs infâmes, de l'héritage de Sandoval !

— J'ai réponse à cela, fit vivement le bon duc avec cette joie de l'avocat preste à la réplique. Discutons-nous de bonne foi? alors nous allons nous entendre... Moi, je ne demande pas mieux que d'arriver à bien sans casser les vitres... mais s'il faut casser les vitres, je m'y résignerai, parce qu'il s'agit ici de vie et de mort. Nous sommes trop faibles, désormais, pour combattre... Une ville investie de toutes parts peut capituler sans honte, quand elle n'a point espoir d'être ravitaillée ou secourue... Or, nous sommes dans cette situation précisement, et nous ressemblons à la ville assiégée. Nos ennemis sont tout-puissants; regardez autour de vous et cherchez nos alliés... Vous parliez des Sandoval; où sont-ils, les Sandoval? Quel vengeur a surgi de la tombe du duc de Lerme? Uzède est-il mort ou vivant? on ne sait, tant sa mort ou sa vie importe peu! Louis de Haro n'a point laissé de postérité; Moncade s'engourdit dans son impuissance; Medina-Sidonia, notre cousin, s'est rallié au comte-duc, le favori. Nous sommes seuls, madame, ou plutôt je suis seul, car je suis abandonné par ma propre famille... Or, la première condition, le plus étroit devoir de celui qui, comme moi, résume en lui toute la responsabilité d'une race, c'est de vivre...

— Même aux dépens de l'honneur?... interrompit amèrement Eleonor.

— J'ai médité quinze ans, madame, prononça le bon duc avec emphase; la souffrance et la solitude ne sont pas de mauvaises conseillères; aucun écrivain ancien ou moderne n'a pu avancer un pareil sophisme... L'honneur est un de ces mots qui couvrent toutes les défaillances et toutes les déroutes... S'il ne s'agissait que de mon existence propre, peut-être ne dirais-je pas comme je le fais : « Je veux vivre. » Que m'importent, en effet, les quelques jours qui me restent à souffrir? J'ai vu ma maison, dona Eleonor; je vous ai vue : vous avez étendu un voile de deuil sur mes dernières illusions... Quand je dis : « Je veux vivre, » c'est de ma postérité que je parle... Tout le sang de Medina-Celi est en moi par ma fille, je veux que ma fille vive... et j'entends par vivre s'épanouir au soleil de la cour... Végéter dans l'ombre et loin des rayons qui sont la gloire, c'est lentement mourir... Je veux que ma fille soit glorieuse... je veux étayer ce lierre frêle et gracieux à un arbre fort, supportant une abondante feuillée... Mes yeux ont cherché cet appui de toutes parts : je ne l'ai trouvé que chez mes ennemis : j'ai été l'y saisir, je m'en vante, madame, car c'est une proie conquise!... Les Romains n'avaient enlevé que des femmes dans la ville ennemie; j'ai fait mieux : j'ai ravi un homme aux Sabins... et quand la tombe va s'ouvrir pour moi, je n'aurai pas cette tristesse et ce remords d'aller dire à nos pères : « J'ai votre écusson dans le cercueil. » Un autre duc de Medina-Celi conduira ma pompe funéraire...

— Un faux duc!... murmura la duchesse.

— Un vrai duc!... le père des petits-fils de Tarifa! la branche greffée est-elle moins belle parmi celles qui couronnent le tronc d'un grand arbre?...

Il se tut, et après un silence :

— M'avez-vous compris maintenant, madame? Ce n'est pas une comtesse de Palomas que je veux faire de votre fille, c'est une duchesse de Medina-Celi.

Eleonor de Tolède, à bout d'arguments, mais non point de constance, répondit :

— Seigneur, je vous comprends... Autrefois vous n'étiez pas doué de cette éloquence, et cependant vous n'aviez nulle peine à faire entrer la persuasion dans mon âme... Aujourd'hui que vous avez acquis miraculeusement ces talents d'orateur, vous m'étonnez sans me convaincre... Je suis la mère d'Isabel de Guzman, et je refuse mon consentement à ce mariage.

— Je suis le père, madame, ma volonté suffit, je passerai outre.

— Je me jetterai aux genoux du roi.

— Le roi veut cette union. Don Juan de Haro est le neveu de son bien-aimé ministre.

— Le roi m'écoutera...

— Il y a quinze ans, madame, fit le bon duc avec un sourire matois où perçait le cynisme, je ne dis pas que le roi ne vous eût point écoutée.

Ce fut de la joie qui parut sur le visage d'Eleonor de Tolède.

— Ah! s'écria-t-elle en reculant jusqu'au fond de son oratoire, vous venez de vous trahir!... Le duc était un chevalier... vous êtes un lâche, puisque vous insultez les femmes... vous n'êtes pas Medina-Celi, j'en ferais le serment devant Dieu!

Le bon duc se mordit la lèvre. Il eût voulu ressaisir le sarcasme intempestif que son irritation avait laissé échapper; Eleonor lui tournait le dos. En prononçant ses dernières paroles, elle s'était agenouillée devant son prie-Dieu, comme pour rendre grâce au ciel de la lumière qui se faisait en elle.

— Madame, dit-il en se rapprochant, j'ai employé tous les moyens courtois... je les ai épuisés même, j'ai le droit de l'affirmer... il ne me reste plus qu'à recourir à la force. Je vous donne deux heures pour réfléchir... Si dans deux heures vous n'êtes pas revenue à des sentiments plus sages, je prendrai des mesures pour que vous soyez séparée de votre fille.

Il crut avoir frappé juste cette fois, car la duchesse poussa un grand cri.

Mais il la vit au même instant saisir un objet sur le prie-Dieu et le presser avec passion contre ses lèvres.

Avant même qu'il eût pu se demander quel était cet objet, elle se releva radieuse. Une expression d'indomptable vaillance éclairait la beauté de ses traits. Elle était lionne, pourrions-nous dire, lionne par l'attitude et par le regard.

— Dieu a parlé, dit-elle en faisant glisser dans son sein l'objet mystérieux qui était pour elle un avertissement ou un secours; j'ai un ami... une protection invisible est autour de moi : je ne vous crains plus!

— Est-ce un accès de démence?... pensa tout haut Medina-Celi.

— C'est un transport d'allégresse! répondit Eleonor qui avait d'heureuses larmes dans les yeux... Seigneur, je n'ai pas besoin de vos heures... j'ai la tête libre, et, voyez! mon cœur ne bat pas plus vite qu'il ne faut... seigneur, je n'ai pas besoin de réfléchir... j'ai là, tout près de mon cœur, le gage de ma délivrance. La certitude est née en moi... vous êtes habile, mais la Providence n'a pas voulu qu'une pauvre mère fût ainsi abusée... Seigneur, vous n'êtes point Medina-Celi... ne vous récriez pas encore : j'ai autre chose à vous dire... Vous avez mis sur vos épaules un nom trop lourd à porter... vous chancelez sous le fardeau, seigneur... votre visage est semblable à celui de mon bien-aimé, mais vous n'avez pu lui voler son âme... J'ai regardé votre âme et je ne l'ai point reconnue... Alors, j'ai cru que vous me l'aviez tué, et j'ai frémi jusque dans la moelle de mes os... mais il vient de me dire : « Je veille sur toi; je suis là, ne crains rien : défends ta fille et défends-toi! »

Le duc restait devant elle, pâle et les sourcils froncés.

— Prenez garde, madame!... prononça-t-il entre ses dents serrées; dans notre Espagne, le châtiment est rude pour la femme coupable.

— Il n'y a point de châtiment pour la mère clairvoyante.. vous n'êtes point Medina-Celi!

Le duc saisit la sonnette d'or qui était au chevet du lit.

— Prenez garde! répéta-t-il; tout le monde ici m'obéit...

— Appelez! fit Eleonor, dont la tête haut levée provoquait; je vous dirai devant tous : « Vous n'êtes point Medina-Celi. » Et je le prouverai en montrant l'objet qui est là dans mon sein... dernière épreuve, celle-là, et dont vous ne sortirez pas, car le traître Pedro Gil ne vous aura pas fait la leçon...

— Madame...

— Le traître Pedro Gil, reprit-elle avec un éclat de voix, ne savait pas quel médaillon béni mon Hernan portait sur sa poitrine... Il ne savait pas par quelle voie mon Hernan, absent et présent à la fois, pouvait entrer ici à toute heure, comme l'esprit invisible pénètre au travers des murailles.. Appelez, j'appellerai... mandez, je manderai mon duc... Vous avez la force, dites-vous; moi je dis : j'ai le droit... Tentez la bataille, seigneur, je vous en défie!

Elle avait encore la main sous son corsage. Le bon duc, emporté par un de ces mouvements de rage que les plus prudents ne savent pas toujours réprimer, s'élança vers elle et lui saisit le bras avec brutalité.

Elle le repoussa, forte plus qu'un homme, et se réfugia jusque sur les marches de l'autel qui faisait le fond de son oratoire.

— Toi Medina-Celi! dit-elle d'un ton tranquille et méprisant qui contrastait à la fois avec son animation récente et le trouble profond de son interlocuteur; toi Guzman!... toi mon époux! toi le père de ma fille!... mais tu ne sais pas retenir ton masque qui retombe à chaque instant, laissant voir l'effronterie de ton mensonge... Va! ta ruse est déjouée, malgré l'infernal hasard qui t'a donné les traits d'un chevalier... Sors de ma présence et va dire aux fourbes puissants qui sans doute sont tes patrons dans cette intrigue honteuse : J'ai été vaincu... vaincu par une femme!

Pendant qu'elle parlait, le front du bon duc se rassérénait peu à peu. Une idée venait de traverser son esprit, et cette idée était sans doute un moyen de rétablir la bataille aux trois quarts perdue.

Il étendit la main et prononça froidement :

[1] Voir les numéros 583 à 636.

— Ne faites pas trop de fond sur le dernier message d'un mourant...

Une pâleur livide couvrit le visage d'Eleonor qui faillit tomber à la renverse.

Le bon duc, voyant comme le coup portait, poursuivit :

— Il n'y a pour faire des miracles que les reliques des saints.

Dona Eleonor le regardait avec une épouvante mêlée d'horreur.

— Vous avouez donc!... commença-t-elle.

— Je n'avoue rien, madame, prononça d'un ton rude et menaçant le Medina-Celi; je suis Hernan Perez de Guzman, votre époux et votre maître... je vous dis seulement ceci, en vous rappelant le proverbe : A bon entendeur, salut...je vous dis : pour soutenir l'accusation d'imposture que vous osez porter contre moi, il faudrait qu'un mort sortît du tombeau...

— L'ont-ils donc assassiné? balbutia la duchesse atterrée

— Et les morts ne ressuscitent plus, madame, depuis le temps de Lazare!... Vous êtes à ma merci, vous m'appartenez; je puis faire de vous, selon la loi, ma servante et mon esclave... Votre fille est mon bien, ma chose. Nul n'a d'autorité sur elle, excepté moi. Vous m'avez outragé, vous m'avez renié, vous avez essayé contre mon souverain pouvoir de père et d'époux une révolte insensée... je ne me vengerai point, mais je punirai; je ne céderai point à la colère, mais j'écouterai la voix de la justice qui vous condamne... Faites vos adieux à votre fille, madame, pendant que vous en avez le temps. e vous retire l'autorité que vous aviez sur lle, et qui n'était qu'une délégation de la mienne.. Isabel de Guzman n'obéira désormais qu'à moi seul, et je vous laisse le choix, pour vous, entre un couvent et votre château d'Estramadure.

Ayant parlé ainsi, d'un accent magistral, le bon duc s'inclina de nouveau et se dirigea vers la porte.

— Restez, seigneur, dit Eleonor qui semblait prête à défaillir.

Elle retira celle de ses mains qui était cachée dans son sein.



M. FRÉDÉRICK GOODALL, d'après une photographie. — Voir page 279.

Le duc darda un regard avide pour voir le mystérieux médaillon qui, malgré l'audace avec laquelle il venait de jouer son va-tout, était pour lui une terrible menace.

Il ne vit point le médaillon. La main de la duchesse tenait un autre objet; c'était une feuille de parchemin pliée en quatre.

— Que Dieu ait pitié de moi! prononça-t-elle avec effort: je suis abandonnée, et nulle prudence amie ne peut m'apporter un bon conseil... Je vais peut-être briser ici la seule arme dont je puisse me servir pour défendre mon héritage et l'avenir de ma bien-aimée Isabel... mais cette arme est un lien, un lien qui nous enchaîne. Je fais comme les marins qui jettent leurs trésors à la mer pour conserver au moins leur vie... je veux garder ma fille, qui est ma vie; je paye la rançon de ma fille au prix de tout ce que je possède en ce monde : fortune et honneur!

Elle dépliait lentement le parchemin.

— Vous ne savez pas ce que contient cet acte, seigneur, reprit-elle après un silence et d'une voix que le découragement brisait. Nous n'en sommes plus au doute; s'il pouvait en exister encore, le seul fait de votre ignorance le dissiperait, car ce parchemin me fut envoyé par celui dont vous avez revêtu la dépouille... Nos persécuteurs infatigables avaient d'abord attaqué mon état de femme légitime : ce parchemin était notre égide contre leurs coups...

— Ah! ah! fit impudemment le duc; je crois reconnaître notre acte de mariage.

Eleonor eut un sourire amer et poursuivit :

— Vous n'avez pas été trop longtemps à deviner!

Elle se redressa. Ses yeux humides se levèrent au ciel. D'un geste lent et large, elle déchira le parchemin du haut en bas.

— Que faites-vous? commença le duc.

— Je me fais libre, seigneur, répondit-elle d'une voix sourde. En d'autres temps et en un autre pays j'aurais essayé peut-être de combattre, mais je connais les gens qui gouvernent l'Espagne, et j'aime mieux fuir. Si Medina-Celi est mort, tout est dit : votre imposture triomphe, et j'irai cacher ma défaite dans quelque obscur asile... Si Medina-Celi existe, il saura bien relever sa femme et sa fille...

— Medina-Celi, c'est moi! s'écria le duc; avez-vous cru m'échapper par cette puérile supercherie?

Dona Eleonor achevait de déchirer l'acte, dont les lambeaux allaient s'éparpillant sur le plancher.

— Je le crois, dit-elle; ce sont vos patrons eux-mêmes qui ont détruit les registres de la chapelle du palais. Par cet acte seulement, Isabel était l'héritière de Medina-Celi. Maintenant je suis une femme perdue, seigneur, et Isabel bâtarde n'appartient qu'à sa mère. J'ai acheté ma fille bien cher, n'est-ce pas, à votre compte? Au mien ce n'est rien, et je l'eusse estimée plus cher encore; au prix payé, j'aurais ajouté tout mon sang goutte à goutte. Pesez cela dans votre esprit, seigneur, et n'acculez pas la lionne expirante, car sa dernière morsure serait terrible!

Son doigt étendu désignait la porte. Elle tourna le dos et regagna en même temps son oratoire.

En s'agenouillant, elle put entendre le bon duc qui ricanait et qui disait en passant le seuil :



ILE DE CRETE. — LA VILLE ET LE PORT DE LA CANEE, d'après un croquis communiqué. — Voir page 275.

— Par saint Jacques! je ne m'attendais pas à cette aubaine! me voici veuf de ma femme vivante, et je puis désormais choisir parmi les meilleurs partis de la cour!

Elle voulut prier, mais elle ne le put. Ce dernier sarcasme était comme la liqueur corrosive et caustique qu'on répandrait sur une plaie vive. Il attaquait la conscience même de la pauvre mère; il faisait naître en elle la réaction immédiate de l'action qu'elle venait d'oser.

Elle ne savait plus. Elle se repentait presque. Était-ce en vain qu'elle avait immolé son propre bonheur et son propre honneur? Le trésor qu'elle avait jeté à la mer était-il noyé en pure perte?

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

## LES BATEAUX OMNIBUS DE PARIS

Depuis le commencement de ce mois, les promeneurs de nos quais s'arrêtent pour regarder passer les nouveaux bateaux à vapeur omnibus, qui circulent avec une aisance et une rapidité charmantes du Jardin des Plantes au Champ de Mars, et *vice versâ*. La durée de ce petit voyage n'est que d'une demi-heure. Le prix, pour le trajet entier ou pour une partie quelconque du trajet, a été uniformément fixé à vingt centimes par voyageur, sans distinction de places, que l'on se tienne sur le pont ou bien dans les salons établis à l'arrière et à l'avant du bateau.

L'entreprise a été organisée par la société des *Mouches* de Lyon. Ces légers pyroscaphes sont à hélice et très-étroits,



L'HISOIRE DE LA CROIX, d'après une aquarelle de M. Walter Goodall. — Voir page [illegible]

ce qui leur assure une grande célérité de marche et beaucoup de facilité dans les évolutions, soit qu'il s'agisse de franchir l'arche d'un pont, soit qu'on doive virer pour passer d'un ponton d'embarquement à un autre. Dix bateaux omnibus sont déjà en service régulier; la société a l'intention, paraît-il, d'en employer vingt de plus.

En partant du quai Saint-Bernard, devant le Jardin des Plantes, on rencontre une première station au pont de la Tournelle; ensuite on aborde au quai de la Grève, au quai Malaquais, au quai des Tuileries, au pont de la Concorde, et enfin au pont d'Iena, à quelques pas de l'Exposition universelle.

Il y a encore plusieurs détails d'organisation à compléter. Ainsi, sur les pontons d'embarquement, les voyageurs attendent debout, en plein air, exposés à la pluie ou aux ardeurs du soleil. La compagnie, si elle est bien inspirée, se hâtera de faire construire des hangars avec des bancs. Ajoutons qu'on se bouscule un peu trop, et que ceux qui trouvent de la place ne sont pas toujours les premiers arrivés, mais plutôt ceux qui savent le mieux jouer des coudes. Cette partie du service a tout à fait besoin d'être surveillée; car autrement les bateaux omnibus se verraient privés de la clientèle de presque toutes les femmes et de celle de bon nombre d'hommes, qui ne se soucient pas de se lancer dans les cohues.

Quand ces inconvénients, faciles à réparer, auront disparu, nous ne voyons pas pourquoi les Parisiens ne se familiariseraient pas avec les omnibus d'eau aussi bien qu'avec les omnibus de terre. Nous avons devant les yeux l'exemple de Londres, où les *Penny-boats* rendent des services incontestables aux classes moyenne et ouvrière, en transportant chaque jour, à un prix accessible aux plus modestes bourses, une prodigieuse quantité de voyageurs. Notre prochain numéro contiendra un dessin représentant les nouveaux bateaux omnibus de la Seine.

X. DACHERES.

## COURRIER DU PALAIS

La fin du procès Persano — Le vaincu de Lissa et le vaincu de Sadowa. — Un soldat heureux. — Un journaliste malheureux. — Ce qu'un rédacteur en chef a lu, son successeur ne saurait le délier. — Les temps sont durs pour le roman-feuilleton. — Directeur et régisseur. — Un de nos bons villageois. — Encore M. Dupin. — Portrait par M. Cuvillier-Fleury. — Anecdotes. — Bons mots. — Le mot du 24 février.

Déclaré par la haute Cour coupable de négligence et d'incapacité — la négligence et l'incapacité sont un délit aux termes de l'édit pénal militaire en vigueur dans le royaume d'Italie — l'amiral Persano a été condamné à la destitution et à la perte de son grade.

Lorsque la défaite de Sadowa eut abaissé l'Autriche devant la Prusse, une enquête fut faite sur la conduite du feld-maréchal Benedek. Le général malheureux de François-Joseph n'eut pas à répondre devant la justice de son pays de l'humiliation des armes autrichiennes, mais le rapport de la commission lui infligeait sans beaucoup de ménagements une condamnation morale dont sa réputation militaire ne se relèvera peut-être jamais.

L'année dernière, au mois d'août, j'étais allé passer quelques jours à Venise, d'où les Autrichiens ne s'étaient point encore retirés. A la devanture d'un marchand de photographies, tout près de la place Saint-Marc, je remarquai par hasard, un matin, le portrait-carte d'un officier général autrichien. Sous ce portrait étaient écrits ces mots reproduits d'après un autographe : *Ein glücklicher soldat* : « un soldat heureux. » Ils étaient signés : « BENEDEK. »

Heureux, rien qu'heureux, voilà ce que semblait dire aussi le rapport de la commission d'enquête... jusqu'à Sadowa seulement. Après Sadowa, plus rien; ni chance, ni talents.

Mais il faut un peu se défier des arrêts rendus au lendemain d'une bataille perdue.

Un jour peut-être le vaincu de Lissa et le vaincu de Sadowa se rencontreront sur un terrain neutre, et philosopheront ensemble sur l'inconstance des choses humaines.

Parmi les écrivains qui ont raconté cette guerre entre l'Autriche et la Prusse, si fatale à ce pauvre général Benedek dont je parlais tout à l'heure, il faut citer M. Ducasse, qui plaidait l'autre jour contre M. Ladreit de Lacharrière, directeur-gérant du *Pays*.

M. Ducasse se délasse de l'histoire par le roman. Il en écrivit un que M. Grenier, alors rédacteur en chef du *Journal de l'Empire*, s'engagea à publier en feuilletons. Ce roman n'a point paru. M. Ladreit de Lacharrière ne veut pas l'insérer. Rien de désobligeant d'ailleurs pour l'écrivain dans son refus :

« Je ne ferai point paraître votre roman, dit-il à M. Ducasse, parce que je ne veux plus de roman-feuilleton. »

Qui donc, il y a vingt ans, se serait figuré qu'un jour viendrait où, de parti pris, le directeur d'un journal éloignerait de lui le feuilleton comme un luxe inutile, peut-être comme un danger? Le roman feuilleton; mais l'avenir semblait lui appartenir sans conteste, et plutôt que de se faire à l'idée qu'il pût être jamais supprimé, on aurait trouvé presque naturel que le premier-Paris ou l'article de fond fût sacrifié pour lui laisser plus de place.

Mais, comme a dit je ne sais plus quel homme de grande expérience, tout arrive.

Il arriva donc que M. Ladreit de Lacharrière ne voulut pas imprimer le roman de M. Ducasse.

Celui-ci répondit par une sommation de publier, sous peine de cent francs par chaque jour de retard, et par une demande en payement de quatre mille francs, prix du roman.

« Mon client n'est pas obligé par les engagements de son prédécesseur, » disait, au nom de M. de Lacharrière, Me Allou.

« Il est obligé, » répondait Me Du Teil, pour M. Ducasse.

Et le tribunal, puis la Cour, ont donné raison à l'auteur et condamné M. de Lacharrière à publier le roman dans les deux mois.

Voilà une petite revanche pour le roman-feuilleton.

Si un rédacteur en chef qui a reçu un roman en impose la publication à son successeur, un directeur de théâtre ne saurait imposer le régisseur qu'il a choisi à qui monte après lui, comme dirait M. Prudhomme, sur le trône directorial.

M. de Chilly n'a pas conservé à M. Baron les fonctions de régisseur à l'Odéon que lui avait confiées M. de la Rounat; M. Baron ne pouvait s'en plaindre, et il n'avait droit d'exiger de M. de Chilly aucune indemnité; mais la retraite volontaire de M. de la Rounat, lié vis-à-vis de lui par un traité, obligeait M. de la Rounat à lui en donner une.

Il ne faut pas se figurer qu'un régisseur n'ait autre chose à faire qu'à venir sur le devant de la scène annoncer de temps en temps que M. A..., pris d'une indisposition subite, sera doublé par M. B..., ou que Mlle X..., fortement enrouée, réclame l'indulgence du public. Non, le métier de régisseur ne se borne point à cela, et c'est ce qui explique que M. de la Rounat se fût engagé à payer à M. Baron cinq cents francs d'appointements par mois, et à lui accorder chaque année une représentation à bénéfice.

M. Baron, à qui M. de Chilly a, comme je le disais, donné un successeur, demandait à M. de la Rounat une somme de 7,404 fr. 80 c., qui représentait, à l'entendre, une année d'appointements et le produit de la représentation à bénéfice promise.

Le Tribunal de Commerce et la Cour ensuite, après avoir entendu Me Fréderic Thomas pour M. Baron, et Me Carraby pour M. de la Rounat, ont pensé que si M. Baron avait droit, il ne pouvait prétendre toucher à une indemnité; tout ce qu'il aurait pu retirer de son emploi s'il y avait été maintenu; et une somme de 2,000 francs a paru aux juges la juste réparation du préjudice qu'il avait éprouvé.

Comme le métier de soldat, le métier de journaliste a ses désastres.

Mais ce n'est pas pour cause d'incapacité que M. Émile de Girardin vient d'être une fois encore condamné par la sixième chambre à 5,000 francs d'amende. Le tribunal n'a pas reproché au rédacteur en chef de la *Liberté* d'avoir été trop mou dans son article du 9 avril dernier, il l'a trouvé au contraire beaucoup trop hardi, et c'est cette hardiesse excessive que le jugement lui a fait payer. Les magistrats ont relevé dans cet article le délit d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement, délit puni par le décret du 11 août 1848.

Le tribunal a vu dans le cas de M. Émile de Girardin des circonstances atténuantes, et le trop ardent polémiste n'ira pas gémir dans les cachots.

M. Rivière, marchand de chevaux, a acheté un cheval au cocher de M. le vicomte de Lanjuinais. Ce cheval était boiteux. Assignation de M. de Lanjuinais par M. Rivière, à fin de restitution du prix de 900 francs. Mais voici qu'il se trouve que le cheval boiteux n'a jamais appartenu à M. de Lanjuinais, et que le cocher de celui-ci a fait une petite spéculation pour son propre compte, en se servant du nom de son maître. Le tribunal repousse la demande du marchand contre M. de Lanjuinais, et déclare qu'il n'a d'action que contre le cocher.

Tout ceci n'est pas bien piquant, et je ne vous en aurais pas parlé, n'était certain incident qui a fort égayé l'auditoire.

A l'audience, M. Rivière a produit le certificat suivant :

« Nous soussignés, cochers de grandes maisons, déclarons qu'il est d'usage que nous soyons par nos maîtres chargés de la vente des chevaux, voitures et tous objets composant leur écurie; que ces marchés se traitent presque toujours sans leur intervention, que toujours notre signature seule donnée pour le compte de notre maître engage sa responsabilité sans que l'acheteur ait besoin de s'adresser à lui; que tous nous avons traité des affaires de ce genre sans jamais avoir été désavoués par nos maîtres; qu'à l'appui de ce que nous avançons nous pouvons citer des exemples. En foi de quoi, nous avons signé la présente déclaration le 18 février 1867.

« Mercadié, président de la Société des cochers de maîtres, cocher du ministre de l'intérieur;
« Casalogno, cocher du comte de Damas;
« Denny, cocher du vicomte de Kersaint;
« Jeuffroy, cocher du comte de Basilewski. »

« Nous soussignés, cochers de grandes maisons... » comment ne pas croire à une attestation dont le début est aussi majestueux?

Par malheur, M. le comte de Damas n'est pas du tout de l'avis de son cocher; M. le vicomte de Kersaint n'est pas davantage de l'avis du sien, et le cocher du comte de Basilewski est démenti par M. le comte de Basilewski lui-même.

Lisez plutôt la déclaration de ces messieurs :

« Nous soussignés, propriétaires de chevaux à Paris, déclarons que s'il nous arrive souvent de charger nos cochers de s'occuper de la vente des chevaux réformés de nos écuries, ils ne le font jamais qu'en vertu d'un ordre particulier, et qu'ils n'ont jamais le droit d'en toucher le prix sans un reçu signé de nous. Admettre la possibilité d'un usage contraire serait permettre, en notre absence, à nos cochers de vendre nos chevaux et de s'en approprier la valeur, sans qu'il nous fût possible d'avoir un recours contre les acheteurs ou complices. »

Voilà qui est bien léger à coup sûr de la part de ces messieurs, contredire ainsi les déclarations de cochers de grandes maisons; M. le comte Basilewski, M. le vicomte de Damas et M. le vicomte de Kersaint y ont-ils bien songé? Si tous les cochers de grandes maisons allaient les mettre en interdit, ils seraient obligés de prendre de simples cochers de bourgeois... Quelle humiliante nécessité pour des personnes de leur rang! Mais, que voulez-vous? la noblesse, à présent, manque absolument de dignité.

Vous faut-il une horreur à faire frémir? C'est la vertueuse campagne qui nous la fournira. Un homme de la commune de Parnac vient d'être condamné à dix ans de travaux forcés par la Cour d'assises de l'Indre pour avoir enterré vive sa propre fille.

Sa femme venait d'accoucher; il avait pris la pauvre petite créature, l'avait emportée dans son jardin, en la tenant par une jambe, et l'avait jetée dans une fosse qu'à l'avance il avait creusée de ses mains.

Il ne savait pas qu'elle était vivante, dit-il, et puis ses voisins lui avaient dit qu'elle n'était pas de lui.

— Comme il était plus gros que les autres enfants que j'avais eus, une heure ou une heure et demie après sa naissance, je l'ai pris à côté de ma femme sur le lit, et je l'ai jeté comme un bois dans un trou que je venais de creuser.

Tel est le récit de cette brute.

— Pourquoi, lui demande le président, n'avez-vous appelé ni sage-femme ni voisine au secours de votre femme, tandis que vous l'aviez fait dans ses précédentes grossesses?

— J'ai fait une faute, j'ai eu tort; mais la sage-femme de Parnac est trop *chérante*, et puis, c'est un boucher.

Trop *chérante*, vous le devinez, cela veut dire qu'elle se fait payer trop cher.

O mœurs champêtres!

M. Dupin aîné était trop du Palais pour que tout ce qui se rapporte à lui n'ait pas sa place marquée dans une chronique judiciaire. Il est donc presque de mon devoir d'emprunter au discours de M. Cuvillier-Fleury, son successeur à l'Académie, et à celui de M. Nisard, qui répondait au récipiendaire, quelques souvenirs ou quelques paroles que n'avaient pas recueillis encore ceux qui s'étaient faits avant les deux orateurs de la séance académique les biographes de l'avocat, du magistrat, de l'homme politique.

Parlant de l'autorité singulière qu'avait gardée jusqu'à la fin M. Dupin, le père, sur ses trois fils, depuis longtemps célèbres et illustres, M. Cuvillier racontait que M. Dupin aîné disait au temps même de sa plus haute fortune :

« En présence de mon père, il me semble que je retombe en minorité. »

« De son côté, ajoutait M. Cuvillier-Fleury, le père avait toujours l'œil aux actes de son fils, l'oreille à ses discours.

« Dieu soit loué! lui écrivait-il un jour, tu as refusé le ministère. » Cela me rappelle ce mot de l'évêque de Beauvais, Mgr Feutrier, écrivant à Mme Swetchine : « J'ai bien « pensé à la peine que vous éprouveriez, madame, en me « sachant ministre... »

Ceci est une anecdote qui appartient à la fois à la biographie de M. Dupin et à celle de Béranger, et aussi à l'histoire du Palais.

Lors du premier procès des chansons de Béranger, il y avait si grande foule aux abords de la cour d'assises, que les gendarmes ne voulaient pas laisser pénétrer l'accusé dans la salle.

Et lui de dire :

« Mais je suis Béranger, je suis l'accusé, on a besoin de moi. »

Mais les bons gendarmes n'en démordaient pas.

« Il n'y a plus de place! » répondaient-ils.

Cependant Béranger parvint à entrer, et eut au moins le plaisir, avant de s'entendre condamner, d'entendre la plaidoirie de son défenseur.

On ne saurait, il me semble, tracer de M. Dupin orateur un portrait plus frappant et plus vivant que ne l'a fait M. Cuvillier-Fleury :

« Ni déclamateur, ni banal, dit-il, il raille tous les préjugés, même ceux de sa robe. Il ne s'élève guère, soit dédain, soit impuissance de l'abstraction. Ne lui demandez non plus ni cette véhémence enflammée, ni cette chrétienne ardeur, ni ces viriles harmonies de la voix, du regard et du geste dont vos suffrages ont consacré l'éclatant prestige; ni cette dialectique patiente et forte, qui monte lentement tous les degrés d'un raisonnement pour trouver en haut l'éloquence. Si puissant qu'il soit dans l'argumentation, c'est moins un plan vigoureusement concerté qu'il exécute, « que par vives et impétueuses saillies » qu'il procède. Je cite, en l'aventurant un peu, ce mot de Bossuet; c'est que les plaidoyers de M. Dupin ont bien ce caractère, la vivacité soudaine et entraînante; rien ne s'y tient, diriez-vous, et tout y est vivant, efficace, irrésistible, comme les charges de Rocroy. Il a l'âme, le visage, l'allure, le cri du combattant. »

Et sur la façon dont M. Dupin préparait ses plaidoiries et ses discours :

« Tout l'orateur ne se fait pas au grand jour de l'audience ou de la tribune. M. Dupin nous a révélé en partie sa méthode. Il s'en allait hors barrière, par delà les murs de la ville. Il appelait cela *promener ses notes*. Sur ses notes, il parlait tout haut, tâchant « d'habiller son squelette, » disait-il encore. Non qu'il fût réduit à ce que Montaigne nommait « cette vile et méprisable nécessité d'apprendre par cœur, » ou qu'il eût aucune peur de l'imprévu. M. de Tocqueville cite, à ce propos, l'étrange manége de cet Américain qui avait toujours un cheval sellé à la porte des gens qu'il venait voir; et, s'il était poussé à bout dans quelque controverse, il vous quittait, et s'en retournait chez lui à bride abattue, pour vous répondre la plume à la main. Les avocats français n'ont pas cette indigence de repartie; ils auraient plutôt le défaut contraire. Quant à M. Dupin, il ne

craignait pas d'écrire; mais lorsqu'il jetait ainsi sur le papier par avance quelques fragments de ses plaidoyers, c'était debout, en marchant, qu'il en traçait un canevas rapide, évoquant l'auditoire absent, s'entourant de bruit et d'interruptions. »

M. Dupin, on le sait, ne dédaignait pas le jeu de mots. Un jour, c'était pendant une crise ministérielle, il arrive à la Chambre; on s'empresse autour de lui.

— Êtes-vous enfin garde des sceaux? lui demande-t-on.

— Non, répond-il, mais je garde mon cachet.

Maintes fois dans les changements de cabinets on avait prononcé son nom pour un ministère, mais en fin de compte ce n'était jamais à lui qu'allait le portefeuille.

« On commence par moi, disait-il à ce propos, on finit par d'autres. »

On sait quel maître il fut dans l'art de présider les assemblées. Une anecdote racontée par M. Nisard montre quelle idée il se faisait de l'importance du rôle du président.

Le 24 février 1848, à l'issue de la séance de la Chambre des députés, d'où sortit la République, M. Nisard, qui sans doute était allé aux nouvelles, l'aperçoit descendant l'escalier du Palais Bourbon.

— Eh bien? lui demande-t-il.

M. Dupin raconte alors ce qui vient de se passer, et il ajoute.

— Voilà ce que c'est que de n'être pas présidé.

MAÎTRE GUÉRIN.

## FRÉDÉRIC GOODALL

Frédéric Goodall, un des maîtres de la peinture anglaise actuelle, dont nous avons reproduit de nombreux tableaux, est le second fils du fameux graveur Edward Goodall. Frédéric naquit à Londres le 17 septembre 1822. Dès l'âge de treize ans, il quittait les bancs de l'école pour apprendre la gravure sous la direction de son père; mais ce dernier résolut bientôt de le mettre à la peinture, et ce fut assisté de ses excellents conseils que le jeune homme commença ses premières études artistiques. Bien que résolu à faire de lui un peintre de paysage, il ne lui fit pas moins travailler la figure avec soin et apprendre l'anatomie, ainsi que la théorie des mouvements, en l'envoyant esquisser sur nature les animaux du jardin zoologique de Londres.

Frédéric n'avait pas quinze ans, qu'il obtenait de la Société des arts la médaille d'Isis pour un dessin du palais de Lambeth, et, l'année suivante, une grande médaille d'argent pour son premier tableau à l'huile : *le Cadavre d'un mineur trouvé à la lueur des torches*.

En 1838, le jeune homme vint faire un tour en Normandie : « Mon père m'accompagnait dans ce petit voyage, raconte-t-il lui-même dans un article autobiographique publié par l'*Art Journal;* arrivé à Rouen, je fus si enchanté du pittoresque de la ville, que je ne voulus pas aller plus loin, ce à quoi mon père consentit, non sans quelque hésitation toutefois, car j'étais bien jeune encore. Il me donna alors dix livres, me recommandant de les faire durer le plus longtemps possible et de songer à mettre de côté l'argent nécessaire à mon retour. Ce fut ma première leçon d'économie, et je sus en profiter, car, après quinze jours passés tant à Rouen que sur les bords de la Seine, que je descendis jusqu'au Havre, je retournai à Londres avec un paquet d'esquisses et cinq livres de reste au fond de mes poches. »

Le premier résultat de ce voyage fut un tableau exposé à l'Académie de peinture : *les Joueurs de cartes*, qui montre des soldats attablés dans un cabaret normand. De nouvelles visites à la Normandie, à la Bretagne et à l'Irlande fournirent au jeune peintre les matériaux d'un grand nombre de tableaux retraçant les mœurs et le costume de ces diverses contrées. Un de ces tableaux, *le Retour du baptême*, valut à son auteur un prix de cinquante livres (1,250 fr.) de la British Institution. Deux autres : *le Soldat fatigué* (1842) et *la Fête au village* (1847), qui figurent maintenant à la Galerie nationale, contribuèrent beaucoup à étendre sa réputation.

Plus tard, en 1857, M. Frédéric Goodall visitait Venise et Chioggia; puis il passait l'hiver de 1885 et l'été de 1859 en Égypte. *Le Lever du jour sur le désert de Shur* (1860), *le Premier-Né* (1861), *le Retour d'un pèlerin de la Mecque* (1862) et *la Fête des palmes* (1863) sont autant de souvenirs de ce dernier voyage.

Nous n'énumérerons pas les autres œuvres assez nombreuses de M. Goodall. Celles que nous avons citées suffisent à faire sentir la prédilection de l'auteur pour les peintures de mœurs et les scènes villageoises. Quelques-unes de ses toiles, telles que *Cranmer à la porte du traître* (1856), sont de véritables tableaux d'histoire et atteignent à un haut degré d'émotion.

M. Frédéric Goodall était entré en 1853 à l'Académie royale des beaux-arts de Londres, à titre d'associé. Il a été définitivement élu membre de cette académie en 1863.

Ses deux frères, Edward et Walter, bien que moins célèbres que lui, occupent encore dans les arts une place fort distinguée. Walter, le plus jeune, est l'auteur du tableau dont nous donnons la reproduction. Une religieuse assise sur le bord d'une fontaine raconte à deux jeunes enfants l'histoire de la Croix et les souffrances du divin Sauveur. Leur mère, debout sur le seuil, et tenant un troisième bambin entre ses bras, prête une oreille attentive à cet attachant récit. Il y a beaucoup de grâce et de fraîcheur dans ce petit groupe de paysans bretons.

L. DE MORANCEZ.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

## EN CIRCASSIE

(Suite [1].)

Les Tatars sont inconnus aux auteurs arabes du xe siècle. Mas'Oudi, qui écrivait, en 950, son *Histoire générale des royaumes les plus connus dans les trois parties du monde*, ne parle ni des Mongols ni des Tatars.

Ebn-Haoukal, son contemporain, auteur d'une géographie intitulée : *Kitaab Messanlek*, n'en parle pas davantage.

D'Ohsson, dans son *Histoire des Mongols*, cite un abrégé d'histoire universelle persane où les Tatars sont appelés un peuple célèbre dans tout l'univers

Qu'avaient maintenant de commun les Tatars et les Mongols?

C'est ce que le même Duplan de Carpin nous dit en une phrase, et de la façon la plus simple du monde, en commençant son *Histoire des Mongals* par ces mots :

*Incipit historia Mongalorum, quos nos Tartaros appellamus.*

C'est-à-dire .

« Ici commence l'histoire des Mongals, que nous appelons Tatars. »

Cette phrase prouve qu'au milieu du xiiie siècle, c'est-à-dire à l'époque où écrivait Jean de Carpin, les Mongols étaient appelés Tatars, soit que Mongols et Tatars n'aient jamais fait qu'une seule nation, ou plutôt, que deux branches d'une seule nation, comme le prétend Duplan de Carpin; soit que, faisant deux nations différentes, la nation conquérante eût pris le nom de la nation conquise.

Il en résulta une chose, probablement due à l'auteur que nous venons de citer : c'est que le nom de Mongols prévalut en Asie et que le nom de Tatars prévalut en Europe, quoique, à partir de la défaite des Sou-Mongals ou des Tatars blancs par les Yeka-Mongals, les deux peuples n'en eussent plus fait qu'un.

Maintenant, dans sa marche d'Orient en Occident, de Chine en Perse, Gengis-Khan entraîna tout naturellement avec lui les peuples du Turkestan qu'il rencontra sur les bords orientaux de la mer Caspienne. Ces peuples, comme une inondation, allèrent se briser à la base de ce gigantesque rocher que l'on appelle le Caucase, tandis que leur reflux couvrait Astrakan et Kasan d'un côté, Bakou et Linchoran de l'autre, s'écoulant, par deux grands courants, l'un vers la Crimée, l'autre vers l'Arménie.

Naturellement, les Turkomans, venant de moins loin, furent les premiers à s'arrêter.

Mais les peuples envahis ne firent pas, eux, de différence entre les envahisseurs : tout fut pour eux Mongol ou Tatar, et, comme la dénomination de Tatar l'avait, pour l'Europe, emporté sur la dénomination de Mongol, tout fut Tatar.

Ce furent ces Tatars qui fondèrent, entre le Dniester et l'Emba, le royaume de Kaptchak, qui s'appela la *Orde d'or*, du mot *orda*, qui veut dire tente, et dont nous avons fait, par corruption, la *Horde d'or*.

Ce fut ainsi que la langue turque resta prédominante dans tout le Kaptchak, chez les Baskirs et les Tchouvatches, que la langue mongole disparut, et que les descendants des conquérants ne savent plus parler et ne peuvent plus lire la langue de leurs pères.

En 1463, au moment où la Russie, sous le règne d'Ivan III, commença de réagir contre l'invasion tatare, qui pesait sur elle depuis plus de deux siècles, le royaume de Kaptchak, ou la Orde d'or, était divisé en cinq khanats particuliers :

Le khanat des Tatars Nogaïs, établi entre le Don et le Dniester;

Le khanat d'Astrakan, entre le Volga, le Don et le Caucase;

Le khanat de Kaptchak, entre l'Oural et le Volga;

Le khanat de Kasan, entre Soumara et Viatka;

Enfin, le khanat de Crimée.

Le khanat de Crimée est devenu tributaire des Russes sous Ivan III, en 1474.

Le khanat de Kaptchak fut détruit par le même tzar, en 1481.

Le khanat de Kasan fut conquis par Ivan IV, en 1552.

Le khanat d'Astrakan se soumit au même, en 1554.

Enfin, le khanat des Tatars Nogaïs fut soumis, au xviiie siècle, par Catherine II.

Au reste, que ceux de nos lecteurs qui ne sont pas satisfaits des explications que nous donnons ici consultent :

L'*Asia Polyglotta*, de Klaproth;

L'*Histoire de la Russie*, de Lévêque,

L'*Histoire des Cosaques*, de Lesur;

L'*Histoire des Mongols*, de D'Ohsson;

Et, par-dessus tout, comme nous l'avons dit, *les Steppes*, de notre compatriote Hommaire de Hall.

Revenons donc à Tchiriourth, où nous allions entrer quand cette malheureuse idée nous a pris de donner à notre tour notre avis sur les Mongols et les Tatars.

Nous nous informâmes où demeurait le prince Dundukof-Korsakof; on nous indiqua la ville haute, c'est-à-dire l'extrémité opposée à celle par laquelle nous abordions Tchiriourth.

Depuis Schoukovaïa, nous entendions incessamment nommer le prince Dundukof-Korsakof; à tout propos, et toujours à sa louange, son nom retentissait.

Il y a des noms de fleuves, de villes et d'hommes qui ont leur retentissement longtemps avant qu'on les aborde.

Le nom du prince Dundukof-Korsakof était un de ces noms-là.

Nous ne lui fîmes pas même demander où nous pouvions descendre. Déjà habitués à l'hospitalité russe, la plus large, la plus splendide des hospitalités, nous allâmes droit chez lui.

Nous vîmes, au milieu des casernes du régiment des dragons de Nijny-Novgorod, un grand bâtiment splendidement éclairé; nous devinâmes que c'était le logement du prince, et nous nous fîmes conduire au perron.

Les domestiques vinrent à nous comme si nous étions attendus et, de notre côté, nous descendîmes comme si nous étions invités.

Au milieu du premier salon, un officier supérieur vint au-devant de nous. Ne connaissant pas le prince, je le pris pour lui et lui adressai mon compliment.

Il m'arrêta court; il n'était pas le prince, mais son successeur, le comte Nostitz.

Le prince venait d'être nommé général, et le comte Nostitz le remplaçait comme colonel des dragons de Nijny-Novgorod. C'était donc lui qui nous offrait l'hospitalité.

Le prince était prévenu de notre arrivée et allait venir.

Le comte Nostitz n'avait pas achevé, que le prince s'avançait, une main tendue et ouverte.

La seconde était en écharpe. Une blessure reçue dans la dernière expédition du prince, contre les Tchetchens, la forçait à l'inaction.

C'était bien l'homme que je m'étais figuré, l'œil fier, la bouche souriante, le visage ouvert.

Nous entrâmes dans le second salon, tout tendu de magnifiques tapis de Perse, apportés de Tiflis par le comte Nostitz.

Le prince était prévenu de notre arrivée par un courrier qui lui avait été expédié de Kasafiourte.

La première chose qui attira nos regards, dans le grand salon, fut un tableau représentant un chef circassien défendant, avec ses hommes, la crête d'une montagne.

Je demandai quel était ce chef pour qu'on lui fît les honneurs d'un tableau.

C'était Hadji-Mourad.

Ce même Hadji-Mourad, vous vous le rappelez, chers lecteurs, que nous avons vu figurer comme acteur, dans le grand drame de la mort de Gamsah-Beg.

En effet, Hadji-Mourad est un des noms les plus populaires du Caucase; c'est un héros de légende : plus les années s'écouleront, plus son spectre grandira. Après l'avénement de Schamyl à l'imamat, il se brouilla, ou fit semblant de se brouiller avec Schamyl, pour entrer au service de la Russie; en 1835 et 1836, il était officier de milice.

Le commandant de la forteresse de Kuntsack, le colonel Lazaref, crut alors s'apercevoir que Mourad avait des communications avec Schamyl. Il le fit arrêter et ordonna qu'il fût conduit sous bonne escorte à Tiflis.

Arrivé au sommet d'une montagne où l'on faisait halte pour quelques instants, il s'approche à cheval des faisceaux de fusils, arrache un fusil aux faisceaux, une cartouchière à un soldat et s'élance dans le précipice.

En tombant, il se casse les deux jambes.

Les soldats reçoivent l'ordre de le poursuivre : quatre s'élancent à leur tour dans le ravin; lui, tout en rampant, fait feu quatre fois, tue les quatre soldats, et va rejoindre Schamyl.

C'est avec son concours que Schamyl reprit Kuntsack et accomplit cette fameuse campagne de 1843, si fatale aux Russes.

ALEXANDRE DUMAS

*(La suite au prochain numéro.)*

[1]. Voir les numéros 558 à 630

## LES TOURS DE LA PORTE DE HOLSTEIN

A LUBECK

Ces tours, tout récemment restaurées, sont entièrement construites en briques de différentes couleurs, avec un goût exquis et une solidité qui donne à cette masse énorme un aspect imposant. On fait remonter leur fondation à la fin du xve siècle. La chronique de Lübeck rapporte à propos de cette fondation la légende suivante :

En 1472, un jeune ouvrier tailleur travaillait dans la maison d'un sénateur de Lübeck, appelé André Geverdes. Ce garçon était honnête et laborieux; le haut fonctionnaire le prit bientôt en affection et le recommanda à tout son entourage.

Un jour, un camail brodé de perles fines disparut de la maison du sénateur. Toutes les recherches furent vaines. Quel était le voleur? Les domestiques de la famille étaient tous de vieux serviteurs à l'abri d'une inculpation de cette nature. On en vint bientôt à soupçonner le tailleur. Celui-ci fut interrogé; il rougit, se troubla et ne put répondre que des paroles entrecoupées. L'indignation le rendait muet; son agitation fut prise pour une preuve accablante.

Le jeune homme fut donc arrêté. Mis à la torture, la douleur lui arracha l'aveu d'un vol qu'il n'avait pas commis. Il fut condamné à mort et exécuté. Peu de jours après ce sanglant dénoûment, le camail brodé fut retrouvé derrière un meuble.

Le sénateur, en découvrant l'innocence de celui qu'il avait poursuivi d'une façon si cruelle et dont il était devenu l'assassin par suite d'une déplorable erreur, le sénateur, disons-nous, tomba dans une profonde douleur que rien ne put calmer. Il appelait la mort comme son unique espérance, comme une expiation nécessaire. Il succomba enfin, en 1477, après avoir fait construire, pour se réconcilier avec le ciel, l'hôpital et les tours de la Porte de Holstein.

H. VERNOY.

LUBECK. — LES TOURS DE LA PORTE DE HOLSTEIN; d'après un dessin de M. F. S[illegible]. — Voir page 279.

## ÉCHECS

### SOLUTION DU PROBLÈME N° 46.

(*Pour la Notation, voir le N° 575 de* l'Univers illustré.)

| BLANCS. | NOIRS. |
|---|---|
| 1 D. 6ᵉCD | 1 R. 4ᵉR |
| 2 T. 3ᵉFR | 2 P. pr. T (1) |
| 3 D. 4ᵉD éch. m. | 3 . . . . . . |

(1)

| | |
|---|---|
| 2 . . . . . . . . | 2 R. 4ᵉD |
| 3 T. 5ᵉFR éch. m. | 3 . . . . . . . . |

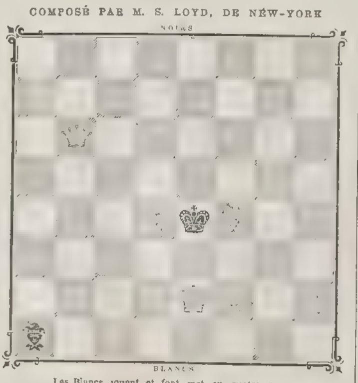
Solutions justes : MM. A. Roux, à Brest; A. Gouyer et E. Damé; Fabrice, à Sèvres; Auguste Orgnon, à Marseille; J. Planche; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; Léopold Sasini, à Toulouse; Jos. Sivering, ingénieur d'arrondissement, à Luxembourg; Daviot, à Bercy; Chavanne, café Grangier à Saint-Chamond; H. Godeck, à Monaco; Émile Mirlin, à Marseille; café Désiré, à Asnières; Pouthier, chef de section au chemin de fer P.L.M., à Genolhac; Aimé Gautier, à Bercy; D. Mercier, à Argelliers; Aune Frédéric, à Alger.

Solutions justes du Problème n° 41, *omises par erreur* : Aune Frédéric, à Alger; D. Mercier, à Argelliers.

C. P.

### PROBLÈME N° 50

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK




Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.

(*Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.*)

Un nouveau et remarquable roman de George Sand, *le Dernier Amour*, vient de paraître chez Michel Lévy frères et à la Librairie Nouvelle. Ce beau livre, que nous appelons un roman faute d'un autre nom qui lui assigne son vrai rang littéraire, est une des plus brillantes manifestations de cet incomparable talent, qu'une incessante production non-seulement n'épuise pas, mais au contraire épure de plus en plus. George Sand, qui se plaît aux grandes luttes de l'esprit, et qui opposait naguère *Mˡˡᵉ La Quintinie* à *l'Histoire de Sibylle*, semble avoir voulu, dans *le Dernier Amour*, faire la contre-partie de *l'Affaire Clémenceau*. Personne ne lira sans un profond intérêt ces pages émouvantes et convaincues, dans lesquelles l'illustre écrivain s'élève à une hauteur de philosophie sereine où il n'avait peut-être encore jamais atteint.

Sous le titre de *la Laine, Étude sur le régime des manufactures*, les mêmes éditeurs mettent en vente un nouveau volume de M. Louis Reybaud, membre de l'Institut. On sait quel intérêt l'auteur répand sur les sujets qu'il traite; il n'a jamais été mieux inspiré que dans celui-ci. C'est bien la vie des manufactures dans ce qu'elle a de sérieux et d'instructif; mais c'est en même temps le tableau animé des mœurs, des habitudes des populations de l'atelier, non-seulement en France, mais en Angleterre, en Allemagne et en Belgique. Les anecdotes, les détails curieux n'y manquent pas. C'est une lecture à la fois saine et attachante, aussi remarquable par la forme que par le fond.

ÉMILE AUCANTE

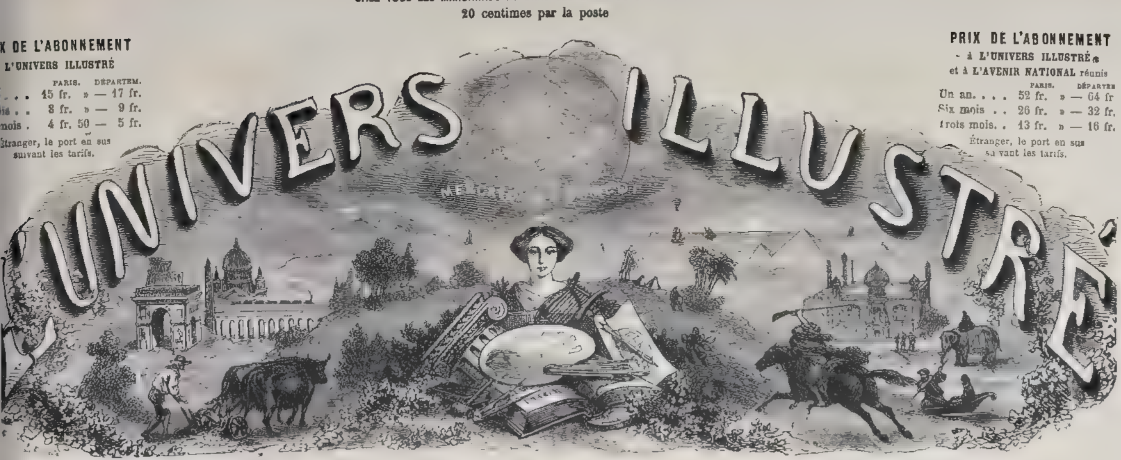
PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR RUE SAINT-BENOIT, 7.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

X DE L'ABONNEMENT
L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| . . . | 45 fr. » | — 17 fr. |
| is . . | 8 fr. » | — 9 fr. |
| mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. » | — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. » | — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. » | — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 638.
Samedi 4 Mai 1867.

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15

## SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Théâtre-Lyrique : *Romeo et Juliette*, opéra en cinq actes, paroles de MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique de M. Gounod. — Le tombeau de Juliette, à Vérone. — Les pèlerinages poétiques. — Une Anglaise romanesque. — La nouvelle Juliette. — Des cercueils en breloques. — La maison des Capulets. — La Vérone du moyen âge. — Shakspeare et les auteurs du libretto. — La partition. — Les artistes . MM. Michot, Troy, Cazeaux ; Mmes Carvalho et Daram. — Comédie-Française : *Les Roses Jaunes*, comédie en un acte, en vers, de M. Alphonse Karr. — MM. Talbot, Sénéchal; Mmes Dubois et Ramelli. — Mlle Octavie Caussemille à la salle Érard. — Les adieux de la Patti. — Thérésa à Marseille.

Lorsque, entré à Vérone par la *Porta nuova,* vous voyez se dresser devant vous la masse imposante des Arènes, prenez à droite cette large rue qui descend vers l'Adige : arrivé près du fleuve, arrêtez-vous à cette petite porte qui donne accès à des jardins mal cultivés; là s'étendait autrefois l'ancien cimetière des Franciscains; là une tradition séculaire a placé la sépulture de Juliette. Dévorés par la terre ou jetés au vent, les restes mortels ont disparu sans qu'on puisse vous indiquer l'endroit même où ils furent ensevelis. Mais pénétrez dans cette espèce de basse-cour, regardez cette auge de pierre rougeâtre adossée au mur : on vous dira que c'est là qu'enveloppée dans sa robe de noce comme dans un linceul, la fille des Montaigus attendit le réveil de son sommeil léthargique, que, rendue à la mort presque aussitôt qu'à la vie, elle se rendormit pour l'éternité. Comment cette tradition s'est-elle établie ? Par quelle suite d'événements ce tombeau est-il devenu un sarcophage et ce sarcophage une mangeoire à bestiaux, ne cherchez pas à vous l'expliquer. Ne passez pas non plus au crible de la critique pédante, la poétique légende des amants de Vérone. Fiction ou réalité, elle existe de par Shakspeare, cela suffit. Le génie a aussi ses créations immortelles comme celles de Dieu, et quoi que vous fassiez, vous n'empêcherez pas les âmes tendres d'aller en pèlerinage au tombeau de Juliette, comme elles vont visiter à Notre-Dame de Paris la logette de Qua-



LES NOUVEAUX BATEAUX A VAPEUR OMNIBUS DE PARIS; dessin de M. Riou. — Voir le précédent numéro, page 276.

simodo et rechercher dans la *Corte Minelli* la trace des pas de Consuelo.

« J'ai ouï raconter, nous dit Charles Blanc, qu'une jeune Anglaise arriva un jour à Vérone, suivie de sa gouvernante. Elle tenait à la main un livre enfermé dans un fourreau de velours et ne s'en séparait pas.

« Le lendemain de son arrivée, on ne la trouva pas dans sa chambre. On la chercha dans l'hôtel, puis dans tout Vérone. Elle avait disparu..... Sans doute elle s'était fait enlever avec préméditation par quelque prince italien. Déjà la police était sur pied : la justice *informait.*

« Quelqu'un s'avisa de demander à sa gouvernante quel était ce livre gracieux que miss *** portait toujours avec elle. — Un Shakspeare, répondit la vieille. — Cette révélation fut pour l'hôte un trait de lumière. On courut au cimetière des Franciscains, et que vit-on? La jeune Anglaise couchée tout de son long dans le tombeau de Juliette, en peignoir de mousseline blanche et en souliers de satin. Ses paupières étaient fermées, ses mains froides et roides, et sa figure exprimait une sorte d'extase.

« Heureusement que la romanesque jeune fille ne dormait pas encore du dernier sommeil. Aux cris de sa nourrice, la nouvelle Juliette se réveilla. On la transporta, pâle et glacée, à l'hôtel des Deux-Tours.

« Elle en fut quitte pour une forte courbature. »

L'archiduchesse Marie-Louise s'était fait faire un collier et des bracelets avec des fragments empruntés au tombeau de Juliette : la même pierre a fourni la matière de petits sarcophages que les étrangères et les jolies Véronaises portent en guise de breloques. La religion de l'amour a aussi ses reliques.

On va visiter aussi, non loin de la *piazza delle Erbe,* dans la *via di Capello,* une vieille maison dégradée qui sert d'auberge pour les rouliers. Des restes d'architecture élégante, des pilastres delicatement travaillés témoignent de sa splendeur passée. Dans la cour, au-dessus de la porte d'entrée, sont sculptées en demi-relief les armes parlantes des Capulets. L'imagination du voyageur peut reconstruire le balcon où Roméo venait suspendre la nuit son échelle de corde et le jardin où, le cœur palpitant, il recueillit, portés par les parfums de la brise, les premiers aveux de Juliette.

La vieille ville de Vérone, avec ses constructions robustes et feroces, ses ponts crénelés, ses palais sombres et sinistres comme des forteresses, est un merveilleux cadre à ces souvenirs. Il semble que vous entendiez encore le cliquetis des épées, que résonnent encore à vos oreilles les defis, les menaces, l'écho de ces haines implacables au milieu desquels s'épanouit, comme une fleur sur un champ de bataille, l'amour chaste et vierge des deux amants.

De tous les drames de Shakspeare il n'en est pas de plus poignant, de plus pathetique, de plus touchant, de plus humain : il n'en est pas non plus, au point de vue scénique, où la situation naisse du sujet plus puissante et plus sincère, où les passions soient plus diverses et plus contrastées, plus vraies et plus fortes à la fois. Pour le musicien c'est un thème magnifique qui lui permet de parcourir toutes les cordes de son clavier, et je ne m'étonne pas qu'après Zingarelli, Steibelt, Vaccaï, Bellini, d'autres encore que j'oublie sans doute, M. Gounod ait eu la noble ambition de s'y essayer à son tour et d'y donner d'une façon éclatante la mesure de son talent.

Les librettistes auxquels il s'est adressé, MM. Barbier et Carré, ont borné la leur à suivre pas à pas la pièce de Shakspeare, en la resserrant et la réduisant aux situations essentielles.

Dans son exposition, Shakspeare nous montre les deux familles ennemies aux prises sur la place publique. Des domestiques des Capulets se rencontrent avec des serviteurs des Montaigus. Des insultes et des provocations sont échangées de part et d'autre; puis, l'action succède aux paroles: les épées s'entre-choquent, les maîtres accourent à la rescousse de leurs gens, la bataille devient générale. Les chefs des deux maisons viennent se jeter eux-mêmes dans la mêlée; le sang va couler, lorsque le prince paraît avec sa suite, arrête le combat et jure qu'il punira de la peine capitale quiconque à l'avenir troublera la paix publique.

La scène est belle à coup sûr, elle entre tout de suite dans le vif du drame et peut-être vous demanderez-vous pourquoi les auteurs du libretto ne l'ont pas mise à profit. Soyez sûrs qu'ils n'auront pas été les derniers à la regretter; mais ils auront pensé avec M. Gounod qu'elle escomptait leur final du troisième acte. La manière dont ils l'ont remplacée est, au reste, des plus ingénieuses, et a fourni au compositeur le texte d'un morceau magistral.

Au milieu de l'ouverture, le rideau se lève et le chœur, groupé sur la scène comme dans la tragédie antique, expose ainsi l'argument du drame :

Vérone vit jadis deux familles rivales,
Les Montaigus, les Capulets,
De leurs guerres sans fin, à toutes deux fatales,
Ensanglanter le seuil de ses palais.
Comme un rayon vermeil brille en un ciel d'orage,
Juliette parut et Roméo l'aima;
Et tous deux oubliant le nom qui les outrage,
Un même amour les enflamma.
Sort funeste! aveugles colères!
Ces malheureux amants payèrent de leurs jours
La fin des haines séculaires
Qui virent naître leurs amours

L'ouverture finie, les auteurs nous montrent une fête masquée chez les Capulets. L'air par lequel le vieux Capulet invite ses hôtes au plaisir est plein de franchise et de cordialité. Troy le dit à merveille. Bientôt paraît Roméo conduit par Mercutio. La ballade de la reine Mab que chante ce dernier est une page bien traitée, qui a seulement le tort d'être un peu longue. Je regrette en passant que l'espace limité dont je dispose ne me permette pas de citer les vers élégants et vifs que MM. Barbier et Carré ont mis sous la poésie de Shakspeare. La perle de l'acte est la valse que chante Juliette, tout enivrée de bonheur après sa première rencontre avec Roméo, — une melodie fraîche, brillante et parfumée comme la rosée du matin. J'aime moins le duo qui vient ensuite. M. Gounod n'a pas encore trouvé la note du sentiment et de la tendresse qu'il nous donnera dans l'acte suivant.

Le bal a cessé. Roméo pénètre, à l'aide d'une échelle de corde, dans le jardin des Capulets. Juliette veille encore : accoudee sur le balcon de sa fenêtre, elle laisse échapper le secret de son amour : caché sous les arbres, Roméo l'a recueilli : certain d'être aimé, il s'elance vers Juliette. Les deux amants échangent leurs serments : interrompu par une ronde de valets munis de lanternes, auxquels la présence de Stefano, le page de Roméo, a donné l'éveil, le duo recommence plus ardent et plus passionné : ce n'est plus la langueur des premiers aveux, c'est l'abandon de deux cœurs où bat toute la séve de la jeunesse. Il faut pourtant se quitter : Juliette s'échappe des bras de Roméo, et le jeune homme, resté seul, salue d'un dernier adieu la chambre où va dormir son amante.

Va !... repose en paix !... sommeille !
Qu'un sourire d'enfant sur ta bouche vermeille
Vienne doucement se poser !...
Et, murmurant encor : je t'aime ! à ton oreille,
Que la brise des nuits te porte ce baiser !...

Au premier tableau du troisième acte les deux amants viennent demander au père Laurent la bénédiction nuptiale. La scène a de l'onction et de la grandeur. Il me semble pourtant qu'il y avait là quelque chose de mieux à faire. Le chant d'allégresse des époux n'est pas non plus des mieux réussis : plus de cris que de chant, plus de bruit que de besogne.

Le compositeur se relève au tableau suivant. La sérénade de Stefano par laquelle il débute est franche et bien rhythmée. Elle doit aussi beaucoup à M^{lle} Daram, qui la chante d'une façon très-piquante. Mais voici les Capulets et les Montaigus en présence. Les menaces et les insultes se croisent, les haines se déchaînent, les épées sortent du fourreau. Mercutio est frappé à mort par Tybalt. A la vue de son ami expirant, Romeo, qui avait refusé de croiser le fer avec le parent de Juliette, n'écoute plus que la vengeance. Il se jette sur Tybalt et le perce de son épée. Les deux partis s'attaquent avec furie. Ce n'est plus un duel, c'est une bataille où les cris de rage se confondent avec le cliquetis de l'acier. Le duc de Vérone accourt et sépare les combattants. Roméo, contre qui dépose le corps sanglant de Tybalt, est condamné à l'exil.

Tout ce final est magnifique. M. Gounod y a déployé une vigueur et une fougue entraînantes. Jamais, dans les œuvres précédentes, il n'avait eu ce mouvement, cette ampleur et cette puissance dramatiques.

Nous voici arrivés au point culminant de la partition.

Avant de partir pour l'exil, Roméo a voulu revoir Juliette : enlacés dans les bras l'un de l'autre, les deux époux oublient l'aurore qui s'approche. Les premières lueurs du jour éclairent les vitraux de la fenêtre : on entend chanter l'alouette :

JULIETTE.

Roméo, qu'as-tu donc?

ROMÉO, *se levant.*

Écoute, ô Juliette!

JULIETTE, *le retenant*

Non!... ne pars pas encor! Ce n'est pas l'alouette
Dont le chant a frappé ton oreille inquiète;
C'est le doux rossignol, confident de l'amour!

ROMÉO.

C'est l'alouette, hélas! messagère du jour...

A quoi bon continuer? Qui ne connaît par cœur cette admirable chanson de l'amour, ces combats, ces déchirements, ces adieux que les lèvres des amants prononcent et reprennent tour à tour? A la hauteur où le poëte atteint ici, quel danger pour le compositeur! Il fallait, de toute nécessité, être sublime. M. Gounod l'a été. Son inspiration a égalé celle de Shakspeare. On ne saurait, si l'on ne l'a pas entendu, se faire une idee de ce que cette mélodie, d'une adorable simplicite, contient d'ivresse amoureuse, d'ardeur tendre et passionnée. La salle a éclaté en transports d'enthousiasme; elle a salué dans ce duo, qui sera immortel, un des chefs-d'œuvre les plus purs et les plus accomplis de la scène lyrique.

La fin du tableau où Juliette, pour échapper au mariage que son père lui impose, prend le narcotique des mains du père Laurent, est également développée d'une façon remarquable.

La cérémonie nuptiale n'offre de saillant qu'un joli chœur dansé, piquant et original. Il faut signaler pourtant la belle couleur dramatique de l'orchestration au moment où Juliette tombe foudroyee par le poison.

Le cinquième acte, l'acte du tombeau, débute par une symphonie instrumentale d'une tristesse voilée et pénétrante, qui est en ce genre un des morceaux les plus achevés qu'ait écrits M. Gounod. Il va sans dire que, pour le dénoûment, les auteurs ont adopté la version de Garrick de préférence à celle de Shakspeare. Les deux amants expirent dans les bras l'un de l'autre et leur âme s'envole dans un dernier baiser. Le duo qu'ils chantent avant de mourir et où reviennent des fragments mélodiques des premiers actes est plus habile que réellement inspiré. Il est loin de valoir la grande scène de Vaccaï, où M^{lle} Bloch fut si pathetique au concours qui lui valut le prix d'opéra. C'est, à mon sens, une page à recommencer.

Le succès a été grand, unanime, immense. Après le quatrième acte, la victoire était assurée. Dans l'œuvre de M. Gounod, *Roméo* prendra place à côté de *Faust*, au-dessus de *Mireille* et de la *Reine de Saba.*

L'exécution musicale est excellente. Incomparable, comme toujours, de style, de méthode, de virtuosité, M^{me} Carvalho a mis dans son jeu et dans son chant une passion et un sentiment dramatique qu'on ne lui soupçonnait pas à ce degré. Mais Juliette a quatorze ans, et malgré tout l'art de M^{me} Carvalho, son rôle manque un peu de cette fleur de virginité, de ce charme ingénu et chaste que lui eût donné une interprète plus jeune, M^{lle} Nilsson, par exemple.

Michot n'est pas non plus le Roméo de mes rêves. Illusion à part, il mérite de très-vifs éloges. Rarement il avait chanté avec cette chaleur, cet élan et cette puissance.

Troy et Cazaux tiennent, avec leur autorité ordinaire, les rôles de Capulet et du père Laurent. M^{lle} Daram est très gentille sous son costume de page. Puget, Barré, Warte apportent à des rôles secondaires l'appoint de leurs talents éprouvés.

—— Alphonse Karr est, à coup sûr, une des individualités les plus originales de ce temps-ci, — comme chez les dieux de l'Inde, on peut compter ses incarnations.

Il est écrivain;

Il est marin et sauveteur à l'occasion;

Il est jardinier.

Ce triple caractère se retrouve dans la jolie petite comédie qu'il vient de faire applaudir au Théâtre-Français.

Dès l'affiche vous voyez percer le jardinier : *les Roses jaunes,* tel est le titre dont le parfum parcourt la pièce jusqu'au moment où le bouquet attendu se montre enfin pour la dénouer.

Pourquoi jaunes plutôt que rouges, blanches ou roses? L'auteur ne nous le dit pas. Caprice d'horticulteur, si vous voulez. Peu importe après tout, et la couleur ici ne fait rien à l'affaire.

La scène est à Étretat. Sur les quatre personnages entre lesquels se passe l'action, deux appartiennent à la marine: un vieux capitaine de vaisseau et son neveu Edmond, un jeune et brillant élève de première classe ; et ici vous retrouvez Karr le marin, Karr-naval, comme l'appelaient les petits journaux d'il y a trente ans.

Le capitaine est bien le loup de mer classique, brusque et bon, franc de collier et prompt à l'abordage. Quant à son neveu, n'était son uniforme, on aurait peine à voir en lui un Jean Bart en herbe. Timide comme une jeune fille, il pâlit lorsque sa main effleure seulement la main de M^{lle} Clotilde, la nièce de la marquise. Mais s'agit-il de revoir celle qu'il aime, de venir faire le soir avec elle son innocente partie d'échecs ? Plutôt que de manquer au rendez-vous, il s'embarquera sur une coquille de noix au risque de se briser contre la falaise. Pour satisfaire un de ses caprices, il ira cueillir dans le jardin voisin un bouquet de roses jaunes en bravant les coups de fusil du propriétaire, jaloux de son trésor. Laissez faire le temps, et sa timidité disparaîtra, et Edmond deviendra le digne neveu de son oncle.

Les deux jeunes gens s'aiment donc et le mariage ne tiendrait qu'à un mot de la marquise. Ce mot, la marquise refuse de le dire. Elle aussi a aimé autrefois un officier de marine qui l'a abandonnée : l'enfant né de leurs secrètes amours a disparu, et ce souvenir qui pèse sur elle comme un remords n'est pas fait pour modifier ses résolutions. Maintenant vous devinez le reste : cet amant d'autrefois n'est autre que le capitaine, et il faut croire par parenthèse que vingt-cinq ans de navigation l'ont diablement changé; car la marquise ne l'a pas reconnu. Mais lui n'a pas oublié les traits de son infidèle. — Infidèle, il le croit du moins et comment ne s'y fût-il pas trompé? Lorsqu'après trois ans d'absence il est revenu en France, n'a-t-il pas appris qu'elle était mariée? Et pourtant ne devait-il pas compter sur elle? Le billet tout brûlant d'amour qu'il lui avait adressé avant son depart dans un bouquet de roses jaunes n'était-il pas un sûr garant de sa constance et de sa fidelité? Helas ! ce billet, la marquise ne l'a jamais lu. Il est resté, sans qu'elle s'en doutât, au fond de ce bouquet, aujourd'hui fané, qui le recèle depuis vingt-cinq ans. La fatalité seule a désuni les deux amants. Devant ce témoignage irrécusable, la marquise abjure ses ressentiments. Edmond, qui, je n'ai pas besoin de le dire, est ce fils qu'elle croyait perdu, peut maintenant épouser Clotilde.

La trame est légère, comme on le voit, mais la broderie en est fine et élegante. Les vers sont spirituels : ils ont ce tour aisé qui distingue le style d'Alphonse Karr. La pièce a été parfaitement accueillie par le public délicat du Théâtre-Français. Elle variera agréablement le répertoire.

Talbot donne une excellente physionomie, franche et bien accentuée, au vieux marin. M^{lle} Ramelli nuance avec une vive intelligence le caractère de la marquise. M^{lle} Dubois, ravissante de grâce mutine, Sénéchal, entraînant de chaleur juvénile, font une charmante paire d'amoureux.

—— Il ne faut jurer de rien. Je m'étais promis de ne plus souffler mot des concerts. Mais l'on me pardonnera de faire une exception pour celui que vient de donner une de nos pianistes les plus renommées, M^{lle} Octavie Caussemille. Le nom des artistes qui lui avaient prêté leur concours, MM. Pancani, Sighicelli, Nathan; M^{mes} Grossi, Schrœder et Aline Lambelé, témoigne assez du rang qu'elle occupe dans le monde musical. Par la netteté et le brio de son jeu rompu à toutes les difficultés du mécanisme, M^{lle} Octavie Caussemille se rattache aux meilleures traditions de notre école de piano. Elle excelle à faire chanter un instrument auquel on reproche justement de ne pouvoir chanter. Initiée à tous les

secrets de son art, elle sait aussi les transmettre : le professeur, en elle, égale l'exécutante. Ses élèves et ses admirateurs s'étaient donné rendez-vous dans la salle Érard, qui est vraiment l'académie des artistes, car on sait que chez le célèbre facteur de pianos, le loyer de la salle ne se paye qu'en monnaie de talent. On ne l'ouvre pas au premier venu moyennant finance; on ne l'ouvre qu'à ceux qui ont déjà conquis un nom dans les arts; mais alors, comme l'autre soir, on l'ouvre à deux battants.

Et quand j'aurai ajouté que la Patti, acclamée, applaudie, rappelée, bombardée de bouquets, a fait pour cette année ses adieux au public parisien, que le silence de Thérésa a soulevé des émeutes sur la Cannebière, et qu'il n'a fallu pour les calmer rien moins qu'une proclamation adressée par la *diva* à son bon peuple de Marseille, j'aurai fini de régler mon compte avec la chronique de cette semaine.

GÉROME.

## BULLETIN

Dimanche dernier, l'Empereur et l'Impératrice, entourés de tous les officiers de leurs maisons, ont reçu en audience solennelle la nouvelle ambassade japonaise, à la tête de laquelle figure, comme on sait, le jeune frère du Taïcoun.

Le cortége, composé de plusieurs voitures de gala, de piqueurs et d'une escorte, est parti du Grand-Hôtel, et s'est rendu aux Tuileries par les rues de la Paix et de Rivoli et la place du Carrousel, sur laquelle se pressait une foule considérable. L'attention se concentrait naturellement sur le jeune prince, qui porte le nom euphonique de Takoungara-Mimbou-Tayo-Duno.

Après avoir adressé leurs hommages à l'Empereur et à l'Impératrice, les diplomates exotiques ont présenté une lettre du Taïcoun ainsi que de riches présents offerts par le souverain temporel du Japon.

L'audience terminée, les Japonais ont été reconduits au Grand-Hôtel avec le cérémonial d'usage.

Le jury international à l'Exposition universelle des beaux-arts, section de peinture, s'est réuni à l'effet de décerner les huit médailles d'honneur mises à sa disposition. Ces récompenses ont été accordées, quatre à des peintres français : MM. Meissonier, Cabanel, Gérôme et Th. Rousseau; quatre à des artistes étrangers : MM. Leys, Knauss, Kaulbach et Ussi.

Les produits de la république d'Andorre, expédiés par le baron Senaller, président de cette république, et transmis par M. le préfet de l'Ariége, sont arrivés au palais de l'Exposition.

Ces produits, qui consistent en fer de première qualité, en feuilles de tabac, principale récolte de la vallée, et en drap fabriqué avec la laine des mérinos indigènes, ont été placés dans la galerie de l'Ariége.

La statue de l'impératrice Joséphine, destinée à décorer l'avenue de ce nom, à l'angle de la rue Galilée, est dressée sur le piédestal qui avait été disposé pour la recevoir. Cette statue, exécutée en marbre blanc par M. Vital-Dubray, restera couverte d'un voile jusqu'au jour de son inauguration.

Le 1er mai a eu lieu, en l'église de Saint-Eustache, le sacre de Mgr Foulon, évêque de Nancy et de Toul. Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, prélat consécrateur, était assisté de NN SS. Landriot, archevêque de Reims, et Place, évêque de Marseille.

L'Impératrice vient d'adresser à M. Peabody une lettre autographe, dans laquelle Sa Majesté le complimente sur la générosité et la munificence dont il a fait preuve vis-à-vis des populations des deux rives de l'Atlantique. Elle lui donne le titre de « grand bienfaiteur de l'humanité. »

On vient de terminer, dans le parc de l'Exposition, le spécimen d'habitation ouvrière pour la construction de laquelle l'Empereur a fait don de 20,000 francs. Dans une de ses dernières visites au Champ de Mars, l'Impératrice a visité avec un intérêt marqué cette exposition spéciale.

L'empoissonnement du lac destiné aux carpes de Fontainebleau, dans le jardin réservé de l'Exposition universelle, a dû subir quelques jours de retard, par suite de mouvements, sans gravité du reste, survenus dans les terrains sur lesquels on a creusé le bassin, et qui n'ont exigé que quelques travaux de remblai et de raccordement, aujourd'hui terminés.

Tous les engins de pêche, les filets, les nasses, les paniers et les aquariums portatifs sont prêts à fonctionner. Dans l'étang du château de Fontainebleau on pêchera les plus beaux et les plus anciens poissons, ceux principalement qui portent un anneau indiquant l'année où ils y ont été jetés.

Ce lac est situé immédiatement au-dessous de la cascade adossée à la grande serre du jardin réservé.

Des lettres de Yeddo annoncent que les membres de la mission militaire française récemment arrivée au Japon ont commencé leur service depuis le 25 février. Un camp d'instruction a été formé près de Yokohama; le Taïkoun y a envoyé deux bataillons de sa garde particulière et un corps de [illegible]000 hommes; ces troupes seront organisées, paraît-il, d'après le système européen.

Un cas de longévité remarquable s'est présenté à Heilinstadt, en Hongrie, où est mort récemment le cordonnier Joseph Tanod, à l'âge de 114 ans. Il avait conservé jusqu'à la fin l'usage de l'ouïe et de la vue. Né en 1752 à Saint-Georges, en Hongrie, Joseph Tanod avait appris le métier de cordonnier, puis s'était engagé et avait pris part à la campagne contre les Turcs, dans laquelle il avait reçu cinq blessures. A l'expiration de son service, il était allé à Vienne, où il exerçait encore son métier en 1805, lorsque les guerres napoléoniennes lui firent reprendre du service dans l'armée.

La femme et les enfants de Joseph Tanod l'avaient tous précédé dans la tombe, à l'exception d'une fille avec laquelle il vécut jusqu'à son dernier jour. Il n'avait jamais été malade, était fort sobre, et ne mangeait plus de viande depuis onze ans. En revanche, il fumait tant qu'il avait constamment la pipe à la bouche.

On écrit de Morat que les trois lacs de Morat, de Neuchâtel et de Bienne n'en font plus qu'un. La hauteur des eaux était, il y a quelques jours, de cinq pieds au-dessus du niveau ordinaire. A gauche de la route, tout était inondé jusqu'à Nidau; à droite, jusqu'à une lieue de distance, la tourbe est noyée pour cette année; l'herbage est détruit; tout est perdu. Depuis 1818, il n'y a pas eu pareille inondation : celles de 1851, 1852 et 1866 n'étaient que jeux d'enfant auprès du désastre d'aujourd'hui.

TH. DE LANGEAC.

## LE DOCTEUR JOBERT DE LAMBALLE

La mort vient d'enlever le docteur Jobert de Lamballe. Elle a mis un terme à de longues douleurs physiques et morales; car, depuis dix-huit mois, ses amis assistaient au lugubre spectacle que présentaient une grande intelligence à jamais éteinte dans la folie et un corps vigoureux brisé par un mal incurable.

Né, en 1799, à Lamballe, cet illustre médecin vint à Paris en 1820, et obtint successivement par concours les places d'interne, d'aide d'anatomie et de prosecteur. En 1828, il fut reçu docteur; en 1829, chirurgien du bureau central, et en 1830, agrégé de la Faculté.

Il devint alors chirurgien de l'hôpital Saint-Louis, qu'il ne quitta qu'en 1847 pour passer à l'Hôtel-Dieu. Il avait été nommé, en juillet 1830, avec Dupuytren, chirurgien de l'hospice provisoire de Saint-Cloud, médecin-consultant du roi et professeur de clinique chirurgicale à la Faculté.

Il fut élu membre de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, comme successeur de Magendie. Commandeur de la Légion d'honneur en 1849, le docteur Jobert de Lamballe devint également chirurgien ordinaire de l'Empereur.

Le docteur Jobert de Lamballe laisse plusieurs ouvrages spéciaux pleins d'érudition. Nous citerons, entre autres, le *Traité théorique et pratique des maladies chirurgicales du canal intestinal*, auquel l'Institut décerna un prix de 2,000 francs. Il fut aussi le collaborateur du *Bulletin thérapeutique*, de la *Gazette des Hôpitaux* et de plusieurs autres publications spéciales.

R. BRYON.

# LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

DEUXIÈME PARTIE.

### LES MEDINA-CELI.

La duchesse n'avait-elle point fourni une arme nouvelle à son insolent oppresseur?

Son rire! Elle entendait le sardonique éclat de sa gaieté! Il était sorti triomphant! Son triomphe n'était-il pas la plus cruelle de toutes les menaces?

Elle croyait prier, elle méditait. Son esprit se perdait en mille combinaisons qui allaient se mêlant, se bifurquant, se croisant comme les détours d'un labyrinthe.

La duchesse retira de son sein l'objet que naguère elle avait trouvé sur le prie-Dieu. Elle le contempla longuement, et ses yeux se baignèrent de larmes.

C'était un médaillon, comme elle l'avait laissé entendre au bon duc, ou du moins à celui qui s'affublait si hardiment de ce titre. Le médaillon, fermé d'un côté par une plaque d'or et de l'autre par un rond de cristal, portait à l'intérieur trois compartiments : deux contenaient des cheveux, le troisième une relique.

Sur le cristal étaient gravés, à la pointe du diamant, des caractères arabes, au-dessous desquels était en langue espagnole la devise du grand marquis de Tarifa : *Mas el rey que la sangre.* Au-dessous encore était la devise que nous avons vue déjà sur la boîte d'un autre médaillon : *Para aguijar a haron.* Ces deux légendes étaient réunies par une double accolade.

Au revers du médaillon il y avait une croix surmontant le deux écussons embrassés de Haro et de Guzman.

Certes, il était impossible de prendre ce reliquaire pour un autre. Les signes qui le distinguaient étaient nombreux et frappants. La duchesse l'avait reconnu tout de suite, et à sa vue un immense espoir était entré dans son cœur. Mais le doute avait pris une autre voie pour se glisser en elle. Soit hasard, soit raffinement de diplomatie, le faux Medina-Celi avait dit : « C'est le message posthume d'un mourant. »

Dona Eleonor contemplait le médaillon au travers des larmes qui baignaient sa paupière.

— Hernan! Hernan! disait-elle sans savoir qu'elle parlait; as-tu quitté cette terre où nous restons si malheureuses? Hernan, suis-je seule ici-bas? Ta femme et ta fille n'ont-elles plus de défenseur?

Elle prêta l'oreille comme si elle eût attendu une réponse.

Puis, saisie tout à coup par un vague espoir, elle se leva. Sa main pesa sur le rebord du tableau de Montanez pendu à droite de l'oratoire. Le panneau s'enfonça aussitôt, laissant ouvert un carré long de la forme d'une porte.

La duchesse joignit les mains, et, mettant sa tête à cette ouverture, elle répéta :

— Hernan! mon Hernan! vivant ou mort, réponds-moi!

Était-ce une illusion? Un bruit vague et incertain comme un soupir contenu se fit entendre dans les ténèbres.

Le vent froid qui sortait de cet obscur couloir apporta deux fois les mêmes sons.

Ce fut tout. — C'était une illusion.

La nuit du mystérieux corridor était vide.

Eleonor de Tolède revint au pied de l'autel. Incapable de se tenir à genoux désormais, elle s'assit sur les marches.

Comment aurait-elle pu prier? Il faut pour parler à Dieu le calme de la pensée; il y avait une tempête dans son esprit et dans son cœur.

Ce médaillon! toujours ce médaillon! Était-il tombé du ciel?

Message de mort, avait dit le faux duc. Mais quelle invisible main l'avait remis à sa destination, ce message? L'avait-on déposé sur l'autel pendant la nuit? Par quelle voie était-on entré?

Par la porte secrète? Mais le duc seul, le vrai duc, cette fois, connaissait cette issue, communiquant à travers le corps de logis tout entier, avec sa chambre à coucher, et donnant dans son propre oratoire, à la place occupée par l'autre tableau de Montanez...

Un quart d'heure s'écoula. Dona Eleonor, fatiguée d'agiter ces questions insolubles, quitta la ruelle de son lit et se prit à parcourir sa chambre à pas lents. Il était dans sa nature de combattre jusqu'à la dernière extrémité, mais son isolement l'effrayait. A qui se fier? Par ses fenêtres elle avait entendu ce matin ses serviteurs le plus fidèles crier : Vive le bon duc! avec enthousiasme.

Il y a des choses obstinément invraisemblables. Leur réalité même n'inspire pas créance. De ce nombre est le phénomène pourtant si commun de la ressemblance complète : j'entends assez complète pour tromper. Cela rentre dans le domaine de la fiction. Personne, hors du roman ou de la comédie, ne prend au sérieux ces excentricités.

Dona Eleonor avait conscience de ce fait. Elle savait bien qu'au premier mot prononcé on l'accuserait de folie. Chacun avait vu le bon duc, chacun l'avait reconnu; il avait rappelé à chacun de ces détails intimes qui prouvent surabondamment l'identité.

Absurdités! impossibilités! conte à dormir debout! ces formules des vulgaires et souverains arrêts de la foule eussent bien vite interrompu le plaidoyer de la bonne duchesse. Elle se sentait d'avance condamnée, — surtout parce qu'elle était seule.

Plus elle creusait la situation, en effet, plus son isolement l'épouvantait. Elle évoquait tour à tour par la pensée ses amis d'autrefois : ils étaient morts; elle passait la revue des ses serviteurs les plus dévoués : le doute et l'étonnement, voilà ce qu'elle lisait sur leurs visages! — Démence! inventions romanesques! *contes à dormir debout!...*

Mais tout à coup une autre image passa dans sa rêverie laborieuse : une tête toute jeune, un regard ardent, un naïf et fin sourire.

— Don Ramire de Mendoze!... murmura-t-elle.

Ce fut comme un trait de lumière. Elle ne le connaissait pas, celui-là, et pourtant elle espérait en lui.

D'instinct, elle se rapprocha de la fenêtre sous laquelle la voix de Mendoze s'était fait entendre pour la première fois.

Ses doigts distraits soulevèrent une des planchettes de la jalousie. Elle porta son regard au loin, répétant au dedans d'elle-même ce nom qui lui faisait battre le cœur : Don Ramire de Mendoze...

Elle aperçut une forme blanche qui glissait derrière le feuillage, au delà des parterres.

— Isabel!... un rendez-vous!...

Ces deux pensées lui vinrent à la fois. Elle n'eut point de colère.

Elle jeta sur ses épaules une mantille de dentelle noire et sortit précipitamment.

Après son départ, pendant quelques minutes, la chambre à coucher resta déserte et silencieuse. C'était l'heure de la sieste; rien ne bougeait dans la maison de Pilate.

Parmi cette immobilité muette, un bruit léger se fit vers la ruelle du lit, du côté de l'oratoire. La porte dissimulée par le tableau de Montanez tourna lentement sur ses gonds, livrant passage à un courant d'air qui fit voltiger sur le parquet les menus débris de l'acte de mariage déchiré.

Une forme sombre se montra au seuil. C'était un homme de grande taille, vêtu d'un costume simple et sévère. Avant d'entrer, il jeta un regard vers l'autel. Son manteau, relevé jusqu'à la lèvre, s'ouvrit; son feutre à larges bords tomba, laissant à découvert une tête puissante, coiffée d'une riche chevelure noire où quelques fils d'argent couraient.

L'homme se mit à genoux, joignit les mains et s'inclina.

On ne pouvait apercevoir les traits de sa figure, qui restait cachée sous un masque de velours noir.

Il pria. Sa prière fut courte et ardente. Quand il l'eut achevée, il se leva et regarda tout autour de lui, au travers des trous de son masque. Vous eussiez deviné alors, derrière l'étoffe inerte qui cachait ce visage, une grande et profonde émotion.

Les voleurs du pays d'Espagne s'agenouillent, dit-on, par-

1. Voir les numéros 583 à 637.

fois et prient, demandant d'avance à Dieu, à la Vierge et aux saints, pardon de leurs pillages; mais celui-ci n'était pas un voleur, car il toucha l'un après l'autre plusieurs des objets précieux qui l'entouraient, et les remit ensuite à leur place avec un religieux respect.

Ce n'était pas non plus un amoureux, bien qu'il eût jeté un long regard au portrait où souriaient les dix-huit ans de la belle duchesse; non plus un espion, espèce pullulante sous le grand roi Philippe IV.

Qu'était-ce?

Nous dirons ce qu'il fit, ne pouvant dire ce qu'il était.

Il prit sous le revers de son manteau une large bourse de soie qu'il posa tout ouverte sur le plancher au milieu de la chambre.

Puis il courba sa haute taille, et se prit à ramasser un à un, avec un soin minutieux, les petits fragments de parchemin éparpillés çà et là. Il les mettait à mesure dans la bourse.

Quand il n'en resta plus un sur le sol, quand son œil attentif et perçant eut sondé les moindres recoins, il referma la bourse et la remit dans son sein.

Il gagna la ruelle. Sa main sortit de son manteau pour dessiner un signe de croix en passant devant le Christ. Puis la porte secrète roula pour la seconde fois sur ses gonds, montrant la toile où le pinceau de Montanez avait vivifié la poésie des saintes amours.

Et, dans la retraite d'Eleonor, ce fut de nouveau le silence et la solitude.

IX.

### Double rendez-vous.

Aucun souffle n'agitait le feuillage gracieux et léger des lentisques. Les lauriers-roses laissaient pendre leurs jeunes pousses, molles encore et alanguies par la chaleur. La brise retenait ses soupirs. Les rayons d'un soleil ardent et lourd tombaient sur la couronne des grands arbres et abaissaient vers le sol une ombre tiède, tout imprégnée de trop violents parfums.



LE DOCTEUR JOBERT DE LAMBALLE; dessin de M. H. Rousseau, d'après une photographie de M. Trinquart. — Voir page 283.

Les eaux murmuraient claires et gaies parmi ces langueurs de la méridienne : c'était comme des voix de syrènes chantant les délices du bain frais dans ces solitudes torrides.

Les jardins de la maison de Pilate, dessinés à grands frais et selon l'art mauresque par un descendant immédiat du marquis de Tarifa, occupaient un espace énorme entre le vieux quartier et la place de Jérusalem. Depuis quinze ans que le palais n'était point habité, certaines parties, forcément délaissées, avaient pris la physionomie de forêts vierges. Le palmier-nain, ce conquérant, avait envahi de larges places, protégeant ses racines et ses tiges rampantes à l'aide de son feuillage lisse, luisant, impénétrable au soleil, comme la tortue des phalanges macédoniennes protégeait ses combattants contre la grêle des flèches ou des javelots. Le palmier-nain est l'Attila de ce sol rougeâtre, éventré par la canicule. Une seule tige, foisonnant, multipliant comme la postérité des pauvres, va couvrir en quelques années un arpent de terrain.

Dans toutes les parties hautes du jardin, le palmier-nain avait fait des siennes, mordant les bosquets, obstruant les sentiers, détruisant la symétrie bizarre de ces compartiments de buis et d'ifs qui sont le luxe des jardins arabes; mais d'autres portions étaient restées intactes, étalant le long des eaux vives cette opulente végétation qui brave les rigueurs même du soleil andalous. Là, le mûrier rouge épaississait l'opaque abri de son ombrage; là, le caroubier arrondissait sa tête feuillue où pendaient les longues gousses de ses fruits; l'aloès rampait ou grimpait, variant ses difformités monstrueuses et dressant autour de ses fleurs magnifiques un rempart d'épines envenimées; le cactus, ce prodigue habillé de pourpre lançait de toutes parts ses tiges étoilées; l'yeuse bossue coudoyait la robuste élégance du frêne, et par intervalles, dans les espaces découverts, une colonnade de palmiers africains prolongeait sa correcte ordonnance.

Au bord de l'eau, qui, abandonnant ses vasques de marbre, courait et bavardait sous les bocages, c'étaient des touffes vivaces de neriums prodiguant leurs roses blanches ou légèrement carminées, des jasmins portugais ou virginiens, des liliacées géantes et amphibies. Sur les rampes, le grenadier au tronc tordu mêlait le cinabre de ses grelots aux candides corolles de bigaradiers et à l'or des citronniers en fleurs.

C'était l'heure de midi. Les oiseaux avaient la tête sous l'aile, les poissons dormaient dans leurs herbes molles et ondulantes comme des chevelures, les reptiles eux-mêmes sommeillaient paresseusement abrités. L'ombre des massifs était muette : aucun insecte ne bourdonnait dans l'air.

Non loin du pavillon oriental que notre Bobazon avait aperçu, le matin, de la ruelle conduisant aux abattoirs de Trasdoblo, était une grotte tapissée d'aches et de mousses, au devant de laquelle coulait un ruisseau masqué par une épaisse bordure de cannes. La grotte avait deux issues, dont l'une donnait sous le pavillon mauresque et l'autre dans un bosquet de liéges.

Au fond de la grotte, un homme était étendu et dormait.



PONT DU CHEMIN DE FER JETÉ SUR LE BREMER, TERRITOIRE DE QUEENSLAND (AUSTRALIE), d'après une photographie. — Voir page 287.



UN SERMON DANS L'ÉGLISE DES DOMINICAINS, A VIENNE, dessin de M. F Herbert. — Voir page 287.

Aux lueurs du jour douteux qui arrivait jusqu'à lui, vous eussiez dit un adolescent, à cause de la mate blancheur de ses tempes couronnées d'abondants cheveux noirs. Son pourpoint entr'ouvert laissait voir un bandage taché de rose, comme ceux qui maintiennent les lèvres d'une blessure.

Un pas léger bruit sous le bosquet, et une voix de femme murmura :

— Seigneur don Juan ! seigneur comte ! où donc êtes-vous caché ?

Le dormeur s'agita dans son sommeil et balbutia quelques paroles sans suite. Encarnacion était déjà à l'entrée de la grotte; elle l'entendit, car elle se dirigea vers lui aussitôt.

— Éveillez-vous, seigneur don Juan, dit-elle, nous avons des nouvelles, Dieu merci ! Voyons ! éveillez-vous ! éveillez-vous !

Le comte de Palomas se mit sur son séant et se frotta les yeux.

— J'étais dans le paradis de Mahomet, ma fille, dit-il en bâillant de tout son cœur; je n'y veux pas retourner, ventre saint-gris ! on s'y ennuie... Les femmes sont vieilles et trop grasses, les hommes ont des barbes de capucin, le vin ne vaut pas le diable... c'est un pitoyable taudis, en somme !... Quelles nouvelles apportes-tu ?

— Épouseriez-vous encore dona Isabel, demanda la soubrette, si vous saviez qu'elle n'a ni sou ni maille ?

— Allons donc ! fit le comte, qui haussa les épaules, tu m'avais l'air moins innocente que cela ce matin, fillette... Viens-tu me réveiller tout exprès pour me faire de pareilles questions ?

— Alors vous ne l'épouseriez pas ?. . insista la suivante.

— Viens çà que je t'embrasse. Dans toutes les comédies, le jeune seigneur prend ses privautés avec la camériste de sa maîtresse... cela s'appelle corriger les mœurs en riant... Sais-tu que tu es jolie comme un cœur, Encarnacion ?

— Mais oui, répliqua-t-elle, on me l'a dit déjà : tout le monde et mon miroir... Mais parlons raison, s'il vous plaît, seigneur comte.

Le seigneur comte fit la grimace au seul mot de raison. La soubrette poursuivit.

— Si votre intention n'est pas d'épouser une fille sans dot, sans nom, et qui a déjà la tête tournée par un autre, vous n'avez pas besoin de faire faction ici jusqu'à ce soir.

Don Juan essaya de se mettre sur ses jambes. La douleur lui arracha un cri.

— J'avais oublié cette maudite blessure, grommela-t-il. Au diable ce paysan d'Estramadure !... Il est sûr que je couperai les oreilles à maître Herrera, l'Asturien, dont la riposte de pied ferme ne vaut pas un maravédis !... Figure-toi ma belle, que je l'ai placée trois fois, sa riposte... et exécutée à miracle encore !... Le rustre a paré sur place, comme s'il avait passé sa vie à l'académie de maître Herrera.

Il saisit à l'improviste la main d'Encarnacion, et il lui vola un baiser qu'elle lui eût donné d'elle-même du meilleur cœur du monde.

— Voilà mon devoir de galanterie accompli ! dit-il en bâillant derechef; une bourse et un baiser : Lope de Vega n'en fait pas d'autres ! J'ai donné la bourse ce matin.

— N'en aviez-vous qu'une sur vous, seigneur ?

— Joli ! têtebleu ! charmant !... Elles ont de l'esprit comme des Françaises !.. Voyons tes nouvelles, ma mignonne... Tu dis que dona Isabel a perdu la meilleure portion de ses charmes, à savoir sa dot...

— Et son nom, seigneur.

— Pauvre chère, la voilà bonne pour son rustaud au justaucorps de buffle ! Et comment sais-tu cela ?

— Je suis adroite, répliqua Encarnacion, quand j'aime ceux que je sers.

— Tu m'aimes donc, petite, décidément? fit don Juan avec la bonne foi de ses pareils.

Encarnacion mit sa main potelée sur la chaîne d'or qui lui pendait au cou.

— Si j'étais la fille d'un grand d'Espagne, dit-elle avec un léger accent de moquerie, je ne vous demanderais que votre amour.

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

# EXPOSITION UNIVERSELLE

## LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE

### I.

### Instruments à cordes frappées.

LES PIANOS.

Il faut bien croire que la musique est un besoin de première nécessité, puisqu'il n'existe, pour ainsi dire, pas une seule nation, pas une tribu sauvage representée à l'Exposition qui n'ait envoyé plusieurs instruments de musique.

La France est représentée par 180 exposants, la Grande-Bretagne par 24, l'Autriche par 56, la Prusse par 39, la Russie par 8, l'Italie par 36, la Turquie par 23. Viennent ensuite par ordre numérique : la Suisse, l'Espagne, le Portugal, le grands-duchés de Hesse et de Bade, les États-Unis, la Grèce, le Danemark, la Suède et la Norwege, la Hollande, l'Égypte, le Brésil, le Maroc, le Chili, l'Uruguay, la République argentine, Javah, les États pontificaux, l'empire chinois, Siam, dont le seul exposant est le premier roi de Siam S. M. Somdetch-Phra-Paramedr-Maha-Mongkut, les différents peuples de l'Afrique, les tribus des Montagnes-Rocheuses, etc. Il n'est pas jusqu'à la principauté de Liou-Kiou, dont le souverain se nomme, — on ne l'a pas oublié, — Mats-Daira-Shivino-Daibou-Minamoto-Ho-Modjihisa, qui ne figure à la galerie des arts libéraux. C'est M. Sandjivo, l'excellent fabricant d'instruments de la ville de Housse-Tène, qui soutient l'honneur musical de Liou-Kiou.

On peut dire que les instruments de musique sont le produit le plus universellement représenté de l'industrie humaine tout entière.

Quel fait plus digne de remarque pour l'artiste et pour le philosophe !

C'est que la musique est bien véritablement le langage du cœur et que les sentiments naturels sont partout les mêmes, à Paris comme à Tombouctou, à Londres comme chez les Lutuani. Sans doute, l'expression varie suivant les peuples, leur éducation, leurs mœurs, leurs habitudes; mais ce ne sont là que des manifestations diverses d'un même sentiment, et l'on peut être sublime en chantant une bamboula accompagnée d'une marimba, tout autant qu'en disant un grand air avec l'appui d'un orchestre complet. Le sublime, en musique du moins, n'est point dans la forme, mais dans la manifestation du sentiment élevée à la puissance d'*idée*. L'idée, quand elle existe réellement, quel que soit l'agent qui serve à la manifester, quelle que soit la forme dans laquelle elle nous apparaît, séduit notre âme et la remplit de poétiques et mystérieuses révélations. L'idée serait-elle, comme l'a dit quelque part Lamennais, un reflet du grand œuvre de la nature, dont nous sentons, par un phénomène délicieux d'affinités, vibrer en nous la divine harmonie ?

La question du beau absolu est de celles que je n'entreprendrai point de traiter. Où est le beau, où est le laid, et qui a raison des Chinois qui trouvent nos instruments et notre musique horribles, ou des Européens qui rient et fuient devant une symphonie chinoise ?

« J'assistais un jour, raconte Voltaire, à une tragédie auprès d'un philosophe. « Que cela est beau ! » disait-il. — « Que trouvez-vous de beau ? » lui demandai-je. — « C'est, dit-il, que l'auteur a atteint son but. » Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien « Elle a atteint son but, lui dis-je; voilà une belle médecine ! » Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine est belle, et que pour donner à quelque chose le nom de beau, il faut qu'elle vous cause de l'admiration et du plaisir. Il convint que cette tragédie lui avait inspiré ces deux sentiments, et que c'était là le *to kalon*, le beau.

« Nous fîmes un voyage en Angleterre : on y joua la même pièce, parfaitement traduite; elle fit bâiller tous les spectateurs. « Oh ! oh ! dit-il, le *to kalon* n'est pas le même pour les Anglais et pour les Français. » Il conclut, après bien des réflexions, que le beau est souvent très-relatif, comme ce qui est décent au Japon est indécent à Rome, et ce qui est de mode à Paris ne l'est pas à Pekin; et il s'épargna la peine de composer un long traité sur le beau. »

Ce que Voltaire a dit des pièces de théâtre, on pourrait le dire des pièces de musique et des instruments qui en sont les agents.

Ne nous moquons donc pas trop des peuples asiatiques, par exemple, dont les orchestres nous paraissent si ridicules, et rappelons-nous que pour charmer la reine Élisabeth, de vertueuse mémoire, on la condamnait pendant les heures du repas à un concert de douze trompettes et de deux grosses caisses, jouant sans cesse et tous ensemble. C'est Heurner qui nous l'assure, et je le crois.

Les instruments de musique peuvent se diviser en six grandes catégories, dont chacune se subdivise en plusieurs sections. Les six grandes catégories comprennent : les instruments à cordes, les instruments à vent à embouchure, les instruments à vent à clavier, les instruments mécaniques, les instruments mixtes formés d'éléments appartenant aux familles indiquées plus haut, et les instruments de percussion. Les instruments à cordes se subdivisent en instruments à archet, instruments à cordes pincées, instruments à cordes frappées. Les instruments à vent se subdivisent en instruments à souffle à embouchure latérale, en instruments à anches à double languette, en instruments à anches à languette simple battante, en instruments de cuivre à embouchure conique ou à bocal, en instruments à clavier à tuyaux, en instruments à clavier à anches libres, en instruments mécaniques à tuyaux. Enfin, l'industrie si importante des instruments de musique se complète en outre des instruments mixtes et de percussion, partagés en plusieurs branches, des produits divers qu'on désigne sous le nom *d'objets accessoires des instruments de musique*.

De tous les membres de cet harmonieux empire, les pianos tiennent aujourd'hui le premier rang par leur nombre autant que par les ressources immenses qu'ils offrent au musicien. On peut estimer à près de trente millions de francs le chiffre de la production des pianos en France; et d'après un relevé que nous avons tout sujet de croire exact, il n'y aurait pas moins de 20,000 professeurs de piano dans la seule ville de Paris.

Quel prodigieux épanouissement, surtout si l'on considère qu'il y a juste un siècle aujourd'hui le piano était pour ainsi dire inconnu ! En effet, M. Fétis rapporte le texte d'une annonce extrêmement curieuse faite à Londres en 1767 et conçue en ces termes :

« Après le premier acte de la pièce, Mlle Brichler chan-
« tera un air favori de *Judith*, accompagné par M. Dibdin,
« sur un *instrument nouveau appelé piano-forte*. »

Quand on compare le piano au clavecin, on reste étonné de l'accueil froid et plein de reserve fait par les musiciens du siècle passé à l'invention de Gottlob Schrœter, le premier qui imagina le mécanisme du piano sans jamais avoir l'argent nécessaire pour en construire un seul. Il présenta deux modèles inachevés à l'électeur de Saxe et réclama son appui. L'électeur promit de protéger l'inventeur, mais il ne tint pas sa promesse. Le son du clavecin, maigre et sans aucune nuance, était tellement dans toutes les oreilles, qu'il ne restait aucune place pour le son du piano. Un mot est devenu historique, celui de Balbalde, organiste de Louis XVI, disant à Toskin qui venait de toucher le premier piano introduit à la cour : « Vous aurez beau faire, mon ami, jamais ce nouveau venu ne détrônera le majestueux clavecin. » Le majestueux clavecin a été détrôné, comme une foule d'autres majestés adorées pendant leur règne et bientôt oubliées après leur chute.

L'histoire du piano est celle d'une demi-douzaine d'ouvriers habiles établis en Angleterre et en France. On doit à Backer, facteur allemand exerçant à Londres, l'application du mécanisme des petits pianos à de grands instruments en forme de clavecin. Backer, aidé dans ses essais par John Broadwood et Stodart, n'avait eu cette pensée d'introduire le mécanisme du piano dans une caisse de clavecin que pour ménager autant que possible la susceptibilité artistique des conservateurs du clavecin et les préparer à une révolution radicale. N'est-ce pas bien adroit, en effet, de présenter un objet nouveau, dont la nouveauté nous effraye, sous la forme d'un objet ancien qui nous est cher ? Et comme Backer, Broadwood et Stodart ne se bornèrent pas à des concessions faites à la routine, qu'ils rejetèrent de leur mécanique le défectueux pilote attaché verticalement à la touche en usage en France et en Allemagne, pour le mécanisme à action directe appelé aussi mécanisme anglais, le succès ne se fit pas trop longtemps attendre, et le nom de Broadwood devint populaire en Angleterre, comme celui d'Érard un peu plus tard en France, et comme celui de Steinway l'est en ce moment aux États-Unis.

Le progrès, une fois en marche, ne s'est point arrêté, et Paris compte en ce moment trois maisons que des récompenses égales décernées aux Expositions universelles, aussi bien que l'opinion publique, placent au premier rang : ce sont les maisons Érard, Pleyel et Henri Herz.

Pourquoi des maisons comme celles-là, aussi sûres de l'excellence de leurs produits, se sont-elles mises hors de concours? Refuser d'entrer en lice parce qu'on est sorti victorieux dans des luttes antérieures ne me semble pas une raison suffisante. C'est beau la majesté du silence, mais on n'est pas piano pour se taire. On peut donc trouver regrettable, dans un concours international où le génie industriel et artistique de chaque peuple est en jeu, de voir les généraux de l'industrie et de l'art déserter le champ de bataille pour laisser combattre les simples soldats.

Il est vrai que les simples soldats de notre industrie artistique forment une troupe d'élite bien capable de disputer la victoire aux plus habiles de l'étranger, mais je n'en regrette pas moins l'absence des chefs.

Au reste, et si les plus célèbres de nos facteurs laissent à d'autres l'honneur de briguer la première récompense, ils ne se sont pas pour cela abstenus d'envoyer des instruments au Champ de Mars. Le public les jugera à défaut du jury.

Entre la rue de Lorraine et la rue de Paris, à quelques mètres du jardin central, vous trouverez formant la dixième classe, les instruments de MM. Wolff et Pleyel, ceux de Henri Herz, de Scholtus, de Limonaire, de Philippi, de Aucher, de Pasdeloup, de Souffleto, de Perichon, de Lévêque, de Didier, de Franche, de Gangt, de Kleinjarper, de Évé, de Burchard, de Pape fils, de Bressier, de Rinaldi-Usse, de Prow-Aubert, de Gaveau, de Martin de Toulouse, etc.

Entre la rue de Flandre et la rue de Paris règnent les pianos Érard, Avisseau, Debain, Testé, Kriegelstein, Blanchet, Bord, Thiboust, Rinaldi jeune, Mangeot frères, de Nancy; Allinger, de Strasbourg; Gaidon jeune, Angelscheidt, Hattemer, de Beauvais; Lacape, Sauvy, Voigt, Prestel, de Strasbourg; Yot-Schreck et Cie, Gaudonnet, Zell, Mussard, Remy et Cie, à Mirecourt; Elcké, Quantin, de Bourges, etc.

Je cherche les pianos d'Alphonse Blondel et je suis étonné de ne pas les voir, avec quelques autres pianos de facteurs connus, qui auraient dû briller autrement que par leur absence.

Il convient d'abord de rendre justice au bon goût de notre nation, lequel se manifeste partout et en toute chose. Avant d'ouvrir aucun de ces instruments pour en étudier le mécanisme, on admire leur forme généralement élégante, la qualité du vernis — un point très-important, car il a son utilité, — la variété des accessoires, dont quelques-uns nous ont paru nouveaux et d'un heureux emploi. Puis on écoute, on examine, on joue soi-même pour apprécier les qualités du toucher, et l'on tâche de se former une opinion, ce qui n'est pas chose facile; demandez-le plutôt aux membres du jury qui, depuis trois semaines, se promènent de clavier en clavier et sont loin d'avoir terminé leur tâche.

Cette étude de nos pianos français, nous la ferons attentive et consciencieuse dès que tous les produits seront exposés et que la comparaison nous sera permise. En attendant, veuillez pénétrer avec moi dans la partie américaine où les pianos de MM. Steinway père et fils, de New-York, sont joués tous les jours par tout ce que Paris renferme, à cette heure, de pianistes virtuoses. Jaell, Ketterer, Lavignac, Diemer, Delahaye, Lack, Magnus; Mme Jaell, Mlles Joséphine Martin, Lefebure-Wély, et quelques dames du monde, n'ont pas craint de rendre à l'Exposition même un hommage public et enthousiaste à ces magnifiques spécimens dotés du nouveau monde et qui étonnent l'ancien.

C'est toute une révélation que ces pianos à queue, et l'on peut dire sans aucune exagération qu'ils marquent un immense progrès dans la facture, autant par la puissance du son et sa belle qualité que par un système d'encadrement de la table d'harmonie et de croisement de cordes dont l'honneur de l'invention revient à M. Steinway. On aura une idée juste du succès des pianos de cette fabrique par ce fait : « Il y a dix ans, j'étais à New-York, et MM. Steinway m'ont fait voir leurs premiers instruments fabriqués aux États-Unis; aujourd'hui ces messieurs possèdent dans la ville impériale

le plus bel établissement du monde entier, et ils fabriquent pour six millions de pianos carrés, droits et à queue.

Mais ouvrons l'instrument et examinons en quoi consiste la nouveauté du système.

OSCAR COMETTANT

(*La suite prochainement.*)

## LA COLONIE DE QUEENSLAND

### EN AUSTRALIE

La colonie australienne de Queensland, ou Terre de la Reine, embrasse toute la région nord-est de la Nouvelle-Hollande. Bien qu'une des dernières fondées (elle n'a été définitivement organisée qu'en 1859), cette colonie est dans une excellente voie. Rien ne prouve mieux sa prospérité toujours croissante que les grands travaux de communication qui s'y exécutent en ce moment.

Deux concessions de chemin de fer y ont été accordées : l'un, qui doit avoir une longueur de soixante-huit milles, conduira d'Ipswich à Toowoomba; l'autre, long de cinquante-deux milles seulement, se dirigera de Toowoomba sur Dalby. C'est, dans le fait, une seule ligne.

La première section est en partie terminée aujourd'hui. Elle a été construite sous la direction de M. A. Fitzgibbon. Dans un but d'économie, cet ingénieur s'est arrêté à n'établir qu'une seule voie de peu de largeur, système employé avec succès déjà dans plusieurs autres colonies, et bien suffisant, d'ailleurs, pour une circulation quotidienne de deux cents tonnes de marchandises seulement et de quelques centaines de voyageurs.

L'inauguration de la partie de la ligne qui s'arrête à Bigges'camp a été faite avec une certaine solennité par le gouverneur de la colonie, sir George Bowen. Un des principaux travaux d'art exécutés jusqu'à présent est le pont dont nous donnons la vue, et qui a été jeté sur le Bremer, à peu de distance d'Ipswich.

HENRI MULLER.

## SERMON DANS L'ÉGLISE DES DOMINICAINS

### A VIENNE

Ce n'est pas vainement que la ville de Vienne a l'honneur d'être la capitale de Sa Majesté Apostolique l'empereur d'Autriche. Les Viennois et les Viennoises fréquentent assidûment les églises, surtout pendant le carême. Il y a bien des mauvaises langues qui calomnient les jolies blondes du Prater, et prétendent que plus d'un petit roman ébauché en carnaval poursuit son chemin sous les voûtes sacrées; mais nous n'en voulons pas croire un seul mot. Si les Viennoises se rendent avec tant de régularité aux sermons, aux instructions, aux offices, aux vêpres, il ne faut, nous aimons à le supposer, en attribuer la cause qu'à leur piété fervente et à leur désir de faire leur salut dans l'autre monde, en donnant le bon exemple dans celui-ci.

A Vienne, comme à Paris, chaque classe de la société a sa paroisse de prédilection. Ce n'est pas le même monde qui va à la Madeleine, à Saint-Thomas-d'Aquin ou à Saint-Roch. Ici les finances, là le pur faubourg Saint-Germain; plus loin les hauts fonctionnaires et le riche commerce. Autant de paroisses, autant de classes de paroissiens. Les fidèles de Saint-Paul n'ont aucune ressemblance avec ceux de Saint-Sulpice ou de Saint-Eustache, et ainsi de suite.

Mais revenons à la capitale de l'empereur François-Joseph. L'église des Bénédictins, à Vienne, fait entendre très-fréquemment des prédicateurs instruits, intelligents, aux idées généreuses, nous dirons même libérales. Aussi est-ce aux Bénédictins que se rendent plus volontiers les personnes qui aspirent au progrès, à la propagation des lumières, en même temps qu'à la suppression de bien des abus.

La classe dévote et la haute aristocratie préfèrent de beaucoup les sermons des révérends pères Jésuites, dans l'église de l'Université. Aux portes de ce monument, on voit toujours stationner une foule d'équipages armoriés et de laquais galonnés.

Nous trouvons le contraste le plus complet dans l'église des Dominicains. Cette paroisse occupe la place de l'ancienne église de Sancta-Maria-Rotunda, démolie lors du premier siége de Vienne par les Turcs. Reconstruite une première fois, elle tomba en ruines au bout d'un siècle, et fut enfin réédifiée dans ce style bien connu dont la compagnie de Jésus a répandu des spécimens sur toute la surface du monde. Les Dominicains représentent l'église de prédilection de la petite bourgeoisie. Si, par hasard, vous y rencontrez une femme d'une mise un peu recherchée, vous pouvez être presque certain que c'est une étrangère récemment arrivée à Vienne et qui visite les monuments.

X. DACHÈRES.

## EXPOSITION UNIVERSELLE DES BEAUX-ARTS

*— Premier article —*

Des circonstances particulières m'ont retenu jusqu'ici fort loin du Champ de Mars. Je puis toutefois vous donner des nouvelles très-fraîches et fort exactes du Salon européen qu'on y a ouvert. C'est un mien ami qui me les envoie. Son langage un peu âpre et passionné prouvera qu'il s'intéresse sérieusement aux choses dont il parle, et nos abonnés, après l'avoir lu, ne mettront pas plus en doute sa compétence que sa franchise.

« Mon cher ami,

« Je suis allé à ce grand bazar qu'on appelle l'Exposition universelle. J'ai passé deux journées entières à parcourir la section des Beaux-Arts, et j'en suis revenu avec une courbature atroce et une maigre provision de renseignements, car c'est un chaos où Dédale se perdrait, et où Thésée ne trouverait pas d'Ariane pour lui donner le fil.

« La Commission, qui s'est substituée à cette dernière, a publié un Catalogue qui ne fait jusqu'ici qu'embrouiller les choses. Aucun numéro ne répond à aucun tableau, surtout dans les écoles étrangères. Qu'y faire? Il faudra vous contenter du peu de renseignements que j'ai recueillis et que je vais vous servir.

« Je commencerai, si vous le voulez bien, par les statues équestres qui ornent le parc. La meilleure, à mon avis, est incomparablement celle du roi de Prusse, et encore il s'en faut que ce soit un chef-d'œuvre. Voilà qui prouve sans réplique notre décadence, au moins en ce qui regarde les groupes équestres. Quand on pense qu'il en a été fait de si beaux et de si fiers dans tous les temps, depuis le *Marc-Aurèle* de Rome, jusqu'au *Colleone* de Venise, et jusqu'aux magnifiques *Chevaux de Marly*, qui ornent si inutilement l'entrée des Champs-Élysées, et qui ne trouveraient dans notre pays — mettons dans notre siècle — personne qui soit de force à les refaire!

« Passons à la peinture française. Les vides que la mort a faits se font cruellement sentir. Il est impossible de ne point se souvenir, avec un serrement de cœur poignant, de cette admirable Exposition de 1855, qui a couvert de gloire le nom de Delacroix, et ouvert les yeux à plus d'un aveugle sur cette peinture incomparable. Ingres aussi est mort, et Horace Vernet, et Troyon, et David, et Rude, et Flandrin, et tant d'autres! de sorte que le sceptre de la peinture est tombé — c'est le mot — dans les mains de M. Cabanel. Je sais bien qu'il ne manque pas de talent, mais cela est triste de voir que nous en soyons là. Heureusement qu'il reste encore, parmi les peintres de genre et de paysage, quelques individualités qui sont d'un plus beau sang; mais la grande peinture se meurt, mais la grande peinture est morte! Nous ne trouvons plus ici que MM. Pils, Yvon, Ange Tissier, Brune, Gigoux, Dubufe, Bouguereau, Briguiboul, Bonnat, Delaunay, Giacomotti, Moreau, Puvis de Chavannes (avec des réductions, malheureusement), Robert-Fleury fils, Sellier, Ulmann, etc. Baudry boude-t-il? Est-il retiré sous sa tente? Le fait est qu'il n'a rien exposé ni ici, ni au Salon annuel des Champs-Élysées, et son absence se fait positivement et fâcheusement remarquer. Je ne vois pas un seul morceau de grande peinture, dans les deux Expositions, qui vaille sa jolie figure de *la Vague*.

« Parmi les choses de moindre dimension, on remarque les tableaux de Gérôme, Meissonier, Comte, Chaplin, Caraud, Brion, Brown, Brandon, Brest, Breton, Feyen-Perrin, Fichel, Glaize père et fils, Guillemin, Hamon, Jundt, Laemlein, Landelle, Émile Lévy, Marchal, Mazerolle, Patrois, Plassan, Protais, Reynaud, Ribot, Robert-Fleury (qui a envoyé son beau tableau de Charles-Quint), Roux (Prosper-Louis), Sain, Saintin, Schützenberger, Sellier, Tabar (*Attila faisant massacrer les prisonniers*), Timbal, Tissot, Toulmouche (*le Fruit défendu*), Tournemine et Vetter.

« Corot a un tableau que vous aviez déjà vu sans doute et qui fait un effet admirable : c'est celui des *Sorcières de Macbeth*; si j'osais, je dirais que c'est ce que je préfère dans toute l'Exposition, bien que ce ne soit qu'une ébauche. Il y a un admirable Rousseau qui remonte à 1859, ses *Gorges d'Apremont*. Il y a aussi les plus beaux Daubigny que nous connaissions, excepté toutefois celui du Luxembourg, dont je regrette l'absence. Point de Diaz, ce qui est fâcheux, quelques jolis Harpignies, des Paul Huet, des Hanoteau, des Lavieille, des Luminais, etc. M[me] Troyon a eu l'heureuse idée d'envoyer quelques tableaux de son fils mort, entre autres une *Chasse aux Perdrix*, qui est un très-beau morceau, mais qui ne donne pas une idée suffisante de ce grand talent. Les Millet sont d'un très-bel effet. Les expositions de Meissonier et de Gérôme n'ajoutent rien à leur gloire. Quant au Cabanel — une toile immense, le *Paradis*, — je n'ai vraiment pas le courage de vous en parler, vous jugerez de ces prétentions et de ce résultat. Il paraît que cela est destiné au roi de Bavière.

« Glissons légèrement sur la sculpture. Elle est mal placée, mal éclairée, et fait un assez triste effet. Les choses les plus remarquables sont *le Faune*, de Perraud; le *Narcisse*, de Dubois; l'*Ariane*, de Millet; *le Flûteur*, de Mangliez; *l'Enfant à la coquille*, de Carpeaux, et son groupe en marbre d'*Ugolin*, *le Corybante*, de Cugnot; *la Victoire*, de Crauk; *Héro et Léandre*, de Dieboit; *la Malaria*, de Durand; *le Vainqueur*, de Zalguière; le *Virgile*, de Thomas; l'*Aristophane*, de Moreau (François-Clément), etc.; j'en passe, et de tout aussi remarquables. Cette collection-là méritait d'être mieux logée et mieux traitée.

« L'Angleterre me fait exactement la même impression qu'en 1855. Elle a quelques paysages exécutés avec beaucoup de soin et d'un fini très-précieux, mais dont l'effet est éparpillé et la tonalité généralement rousse. — Quelques très-curieuses aquarelles. — Trois ou quatre tableaux de genre bien composés, l'un très-comique... N'ayant pas de catalogue, je ne peux pas entrer dans des détails. — De la sculpture, presque point et assez médiocre, pour parler franc.

« L'Amérique. — Aviez-vous jamais vu de la peinture américaine? — L'Amérique a quelques paysages assez remarquables. — Mais les figures le sont moins. — Whistler, qui appartient à cette école, a envoyé sa *Femme en blanc*, il me semble qu'elle a perdu. — Il y a quelques jolies eaux-fortes. — Sculpture, nulle.

« La Hollande, — s'il m'est permis d'enjamber, sans transition, — a une très-jolie petite exposition qu'elle a logée à part, comme la Belgique. M. Alma-Tadéma brille au premier rang. Il a une série de treize tableaux très-remarquables. J'ai remarqué aussi quelques paysages et quelques tableaux de genre. — La sculpture est médiocre.

« La Belgique est surtout représentée par MM. Leys, Willems, Stevens, qui ont ici chacun une série de tableaux remarquables; je ne vous en dirai pas les titres; le catalogue belge manque. M. Smits a envoyé une très-jolie réduction de son grand tableau, *Roma*, qui figurait au dernier Salon et que l'*Univers illustré* a reproduit. Il y a quelques bons paysages et quelques portraits excellents. La peinture de genre est très-intéressante. Un peintre de marines, M. Clays, est de première force. Je n'ai rien vu qui m'ait frappé en sculpture, mais j'y reviendrai.

« Je n'ai pas encore vu la Suisse, qui a une exposition à part, comme la Belgique, la Hollande et la Bavière.

« Cette dernière puissance a une exposition très-considérable. Je n'ai fait qu'y passer. Il faudrait quinze bons jours pour analyser tout ce qui est entassé là dedans. Mais serait-on bien payé de sa peine? Je n'en sais trop rien. Beaucoup de science, mais beaucoup de pédantisme; pas de vraie grandeur ni de naïveté sincère; — beaucoup d'ennui, en somme, pour dire le mot propre; voilà, pour ma part, l'impression que j'ai emportée; je souhaite sincèrement qu'elle ne soit point partagée par le public. M. Kaulbach est le roi de cette exposition spéciale.

« Celle de l'Italie n'est pas encore achevée. J'y ai remarqué quelques jolis tableaux. La sculpture est aussi très-satisfaisante. Un *Napoléon*, exécuté par un de leurs statuaires, M. Véla, fait fureur en ce moment; il a été acheté tout de suite, et on fait queue pour l'aller admirer. Il y a énormément de talent dans cette œuvre; toutefois M. Véla n'est pas mon homme; j'aime mieux vous le dire tout de suite. Ce qu'il réussit le mieux, et voilà une habileté que je suis tenté de regretter, ce sont les accessoires. Son *Napoléon* est assis dans un grand fauteuil, la tête soutenue par un oreiller qui est plus *fait* que nature; il a le bas du torse et les jambes enveloppées dans une couverture qui a dû demander des années de travail; il a une chemise et des dentelles d'un travail miraculeux. Cela fait penser à ces figures de porcelaine auxquelles on met de vraies dentelles *à jour* et qui font si bien. Plaisanterie à part, cela est merveilleux d'exécution. Mais la sculpture vit-elle seulement de travail? Il lui faut encore la science et la beauté de la construction, des plans qui déterminent de belles ombres et de belles lumières, une silhouette frappante : voilà ce qui donne l'existence à une statue, le reste ne vient qu'après ou ne vient pas du tout, peu importe. Si le reste y est, tant mieux, mais c'est à la stricte condition que les détails ne nuisent pas à l'ensemble. Eh bien, la statue de M. Véla manque de ces conditions vitales. Quant à ce qui est de la question d'ensemble, ce sont justement ses morceaux les plus importants qui sont le moins réussis. La tête de son *Napoléon* a une expression forcée et des yeux qui ne se modèlent pas; la bouche n'est pas conforme au type bien connu de cet homme légendaire, et manque de noblesse; le front est rond, et recouvert d'une peau trop mince; la ligne du crâne, surtout en profil, a quelque chose de vulgaire qui ne ressemble plus; les mains sont du dernier commun; point de pieds; la poitrine, que la chemise laisse à découvert, est trop plate, et l'affaissement que le torse doit prendre dans cette position n'est pas senti. Je suis sévère, très-sévère pour M. Véla, mais c'est parce que sa statue va devenir le point de mire de tous les éloges, être donnée en exemple, et cela peut avoir des conséquences fâcheuses; ensuite parce qu'il a, je vous l'ai dit, énormément de talent, et qu'il serait grand dommage qu'il fît fausse route; enfin parce qu'on ne risque pas de lui faire du tort. Son succès est dorénavant assuré, sa fortune aussi.

« Il m'est impossible de vous donner en une lettre, en un jour, un aperçu de toute l'Exposition; cela dépasse mes forces. Du reste je dois avouer que j'ai très-peu vu les écoles d'Allemagne, de Prusse et d'Autriche. En général, elles m'ont paru très-bien représentées. En Prusse vous rencontrez à chaque pas des noms que vous connaissez, tels que Achenbach, qui expose une *Vue d'Amsterdam* et le *Port d'Ostende*; Brendel, qui a ses *Moutons*; Henneberg, avec sa *Ballade de Bürger*; Knauss, Meyerheim, Schlesinger, etc. En Autriche, l'un des envois les plus importants est le portrait équestre de l'empereur par M. Otto Von Thoren.

« L'aspect général de l'Espagne est satisfaisant; la Grèce a fort peu de chose; dans le Portugal j'ai remarqué une *Petite Fille avec une Chèvre*, charmante et aussi joliment peinte que possible. La Russie, chose non moins imprévue, a quelques peintres très-remarquables aussi. Le Danemark compte de nombreux talents; enfin un des pays les mieux représentés est la Suède, où le roi lui-même est peintre et a exposé deux tableaux de sa main. »

« Après une si longue course, vous comprendrez sans peine que je suis rendu. Permettez-moi d'en rester là pour aujourd'hui. « Signé : . »

*A bientôt la suite et les détails.*

JEAN ROUSSEAU

L'ENFANT ET LES CERISES, d'après le tableau de M. T. Peele.

## L'ENFANT ET LES CERISES

Elle est bien heureuse cette jolie enfant, elle a un plein panier de cerises à sa disposition, et peut satisfaire, tout à son aise, son goût pour ces fruits savoureux et vermeils. Nous autres, pauvres Parisiens, nous sommes loin, en ce moment, d'être aussi favorisés par notre climat que la petite gourmande l'a été par l'imagination du peintre. Mais patience! le soleil finira bien par réchauffer nos arbres pour de bon et permettra aux jardiniers de Montmorency de nous apporter leur tribut annuel.

En attendant, félicitons M. T. Peele de la façon élégante dont il a su traiter ce sujet un peu naïf. Il s'est inspiré évidemment du style de J. Reynolds; mais les réminiscences d'un maître ne constituent pas un cas pendable quand il s'agit de productions si légères, et surtout quand l'élève a soin de faire sentir sa personnalité dans quelques parties du tableau.

En somme « l'Enfant et les cerises » mérite de prendre place dans cette galerie gracieuse de sujets de la vie enfantine, que nous avons inaugurée dans l'*Univers illustré*, et que nos abonnés, — de nombreuses lettres en font foi, — ont accueillie avec une bienveillance particulière.

A. DARLET.

*Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé au nom de* M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de l'*Univers illustré. — *Les coupons d'actions ou d'obligations ne sont pas reçus en payement. Le mode d'envoi d'argent le plus simple et le plus sûr est d'adresser un mandat-poste, le talon restant entre les mains de l'expediteur comme garantie. — Les réclamations, demandes de changement d'adresse ou de renouvellement d'abonnement, doivent indispensablement être accompagnées de la dernière bande collée sur l'enveloppe du journal. — Il ne sera fait droit à aucune réclamation de numéros ayant plus de deux mois de date. — Toute demande d'abonnement ou de numéros à laquelle ne sera pas joint le montant en mandat-poste, timbres-poste ou valeur à vue sur Paris, sera considérée comme non avenue. — Le prix de chaque numéro est de 20 centimes pour la province, affranchissement compris.*



## RÉBUS




*Explication du dernier Rebus*

La Manche est un beau bras de mer.



PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

EMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| n an . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| ix mois . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| rois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 639.
**Mercredi 8 Mai 1867.**

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis.**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Harpistes et harpies. — Les musiciens ambulants. — Les mœurs mendiantes. — Les pauvres honteux. — L'œuvre de la Miséricorde. — Concert annuel. — La comédie de salon. — Un essai de charade-pièce. — Le mariage par Premier-Paris. — Le Gymnase Paz. — Rossignol-Rollin. — Il y a Béranger et Béranger. — A Constantinople. — La bibliothèque Yemeniz.

On s'est moqué de ce provincial, qui, voulant complimenter la mère d'une jeune personne qui venait de jouer de la harpe, lui dit carrément : « Madame, votre fille est la plus délicieuse *harpie* que j'aie jamais rencontrée. »

Si nous n'y prenons garde, ce provincial sera bientôt justifié, car les deux mots deviennent synonymes : depuis quinze jours, on ne peut plus faire un pas dans la rue sans être assailli par une fourmilière de petits musiciens ambulants, venus je ne sais d'où, qui, sous prétexte de harpe, vous entourent, vous obsèdent, vous assourdissent, vous grimpent aux jambes et vous mettent la puce à l'oreille. Le plus joli pifferaro du monde ne peut donner que ce qu'il a !

Les pifferari font très-bien à l'Opéra-Comique, entre une romance de Capoul et une roulade de Mme Cabel ; j'accepte Pasqua Maria dans l'atelier d'Hebert ou dans les pièces de l'Odéon : mais, vue et sentie de près, cette poésie de Terracine et des Abruzzes perd énormément ; la nature est ici plus réaliste que Courbet et même que Manet. Encore si ces abus de couleur locale, tolérés en faveur de l'Exposition, étaient authentiques ! Je soupçonne fort bon nombre de ces Napolitains d'être allés se déguiser à Pontoise ; on assure que plusieurs de ces Palermitains viennent de Chatou ; quelques-unes de ces Transtévérines ont vu le jour rue Pagevin, et, parmi ces jeunes délégués de la harpe piémon-

LEURS ALTESSES ROYALES LE COMTE ET LA COMTESSE DE FLANDRE, d'après des photographies envoyées par notre correspondant de Berlin.
Voir page 291.

taise, florentine, vénitienne ou milanaise, il en est, dit-on, qui ont pris leur première leçon de guitare dans une loge de concierge du quartier Bréda.

Sérieusement, il y a là pour les pauvres de Paris un mauvais exemple; cette mendicité qui se familiarise, qui fait la roue, qui montre ses dents blanches, qui se drape dans des guenilles théâtrales avec un mélange d'arrogance et de cynisme, qui se fait joyeuse et *bonne enfant* pour avoir le droit d'être indiscrète et exigeante, cette mendicité n'est pas française, et, de tous les produits des industries étrangères, c'est celui que nous devons le moins imiter. Cela sent les pays de *bona mano*, d'étrennes forcées, les pays où tout le monde tend la main et où une partie de la population exploite à sa façon le proverbe, « que la première charité commence par soi-même. » Il y a des peuples naturellement mendiants; dans l'antichambre des grands seigneurs, en vous traitant d'*Excellence ;* aux portes des églises ou des palais, en marmottant une prière; au coin d'un bois ou sur les grandes routes, en vous menaçant de l'escopette. Les Français n'ont pas ce vice, et, encore une fois, l'émulation internationale doit s'arrêter là.

Savez-vous quel est le genre de pauvreté essentiellement français ou plutôt parisien? C'est la pauvreté *honteuse;* et voyez, à ce propos, comme notre langue est cruellement bizarre ou bizarrement cruelle! Honteuse, c'est-à-dire fière! Ainsi, quand il s'agit de cette plaie saignante, de cette lèpre moderne, la misère, ces deux extrêmes, honte et fierté, se fondent dans un même sens. Ah! qu'ils sont poignants, les mystères de la pauvreté qui se cache! Que de rôles et que de scènes elle joue dans la tragédie parisienne, plus réelle, plus vraie, plus profonde, plus instructive, plus secrète que la comédie! Paris est le grand réceptacle de toutes ces épaves, le grand refuge de tous ces naufragés qui viennent ici dérober aux regards le plus douloureux des opprobres; celui d'avoir été riche et d'être pauvre. Car la plupart ont été riches, et c'est là le trait caractéristique de cette tribu de déclassés. Leur dénûment s'aggrave et s'envenime du souvenir des années heureuses : ils se rappellent l'époque où, au lieu de tendre la main, ils l'ouvraient; s'ils se mettent à la fenêtre de leur mansarde froide et nue pour jouir un moment des caresses du seul ami qui ne les ait pas délaissés — le soleil, — les voilà en présence des images de leur élégance et de leur luxe d'autrefois. Ils ont eu une voiture pareille à celle qui passe, des meubles, des tapis, des tableaux aussi beaux que ceux qu'ils entrevoient, par les croisées entr'ouvertes, au premier étage de la maison en face. Comme ce couple jeune et brillant qui se dirige du côté des Champs-Élysées, ils excitaient l'admiration des promeneurs par la coquetterie de leurs toilettes ou la splendeur de leurs équipages. Images lointaines et disparues dont ils ne gardent que tout juste assez pour se trouver plus malheureux! De tout ce qu'ils ont possédé, il ne leur reste plus que quelques bons du bureau de bienfaisance.

On peut donc mettre au premier rang des bonnes œuvres parisiennes celle qui, sous le titre d'Œuvre de la Miséricorde, est fondée pour venir au secours des pauvres honteux : Miséricorde divine représentée par les plus grandes dames du faubourg Saint-Germain! La liste des patronnesses semble découpée dans la plus belle page du Nobiliaire de France, et si la noblesse était exilée du reste de l'univers, on l'eût retrouvée, l'autre soir, dans la salle du Conservatoire. Il s'agissait du concert annuel de l'Œuvre, et cette fois, comme je vous l'avais annoncé, on a joué devant le plus aristocratique des auditoires les deux jolis opéras de M. le comte W. d'Indy, *Méprise et Surprise* et *Dans le brouillard*. Rien de plus touchant que de voir toutes ces belles patriciennes arriver ponctuellement à neuf heures, descendre bravement de leurs voitures, traverser majestueusement le vestibule, se placer gracieusement dans les loges ou aux fauteuils des premiers rangs, sourire délicieusement à leurs amis et connaissances, se débarrasser coquettement de leurs fourrures, montrer charitablement leurs blanches épaules et écouter patiemment, pendant trois heures, de l'excellente musique. On est ému jusqu'aux larmes quand on songe à tout ce qu'il en coûte pour faire le bien; mais les pauvres honteux seront soulagés, et c'est l'essentiel.

Mentionnons rapidement M. Marochetti, qui, dans *Méprise et Surprise,* a très-bien chanté le rôle du marquis de la Norville, et Mlle Aline Lambelé qui a été une *charmante Gabrielle*.

~~~ Les vacances de Pâques ont réveillé, à Paris et dans les environs, le goût de la comédie de société, une des manies du moment : par parenthèse, c'est pour moi un vif sujet de surprise que ces pièces d'amateurs, jouées par des hommes et des femmes du monde, soient écrites, recherchées, étudiées, représentées, goûtées et applaudies dans un rayon de vingt kilomètres, tout au plus, à partir du péristyle du Théâtre-Français ou de la *marquise* du Gymnase. Il y a si loin de la plus mauvaise pièce reçue par M. Montigny ou par le comité de lecture de la rue Richelieu, à la meilleure des comédies conçues et exécutées par ces dilettantes de salon qui, pour me servir d'une locution vulgaire, n'en *font pas leur état!* Et le plus piètre des interprètes *affichés* de MM. Barrière et Sardou est encore si supérieur aux gens qui se font acteurs pour dix répétitions et une soirée! Il n'y a qu'un genre de comédie où excellent particulièrement les femmes et les hommes du monde; c'est celle qu'ils jouent sans le savoir.

N'importe! Puisque cet exercice les amuse, pourquoi les chicaner? Donc, un de ces derniers soirs d'avril, dans une élégante villa, voisine d'Auteuil, le plus spirituel, le plus aimable et le plus accueillant des maîtres de maison, le marquis de Vareuil, réunissait un public choisi parmi toutes les catégories de célébrités ou d'aptitudes parisiennes, pour le faire assister à une innovation dans la comédie de paravent, qui ne peut manquer de réussir; car elle a au moins l'avantage d'échapper à l'éternelle contrefaçon d'Alfred de Musset et d'Octave Feuillet. C'est, pour ainsi dire, la *charade-pièce,* ou, en d'autres termes, une charade perfectionnée, dont le *tout* s'explique et se développe dans un drame plus ou moins bouffon : c'est donc un intermédiaire heureusement inventé entre le *jeu d'esprit* ou *jeu innocent*, lequel est rarement innocent et presque toujours sans esprit, et la comédie proprement dite, mot terrible qui suppose trop de prétentions pour ne pas amener bien des mécomptes.

Ainsi, cette fois, on avait choisi, moyennant une légère entorse à la prononciation et à l'orthographe, *ri-cochet*. Le marquis de Vareuil, en cravate blanche et habit noir, l'air grave et compassé d'un régisseur de théâtre impérial, s'est avancé devant la rampe, immédiatement après le lever du rideau, a fait les trois saluts d'usage; puis, du ton d'un Maubant convaincu, il a dit :

« De ce triple salut ne prenez nul ombrage!
Je ne viens point, porteur d'un sinistre message,
Vous annoncer ce soir que nos beaux amoureux
Pris, au dernier moment, d'un rhume ou d'un caprice,
Nous forcent, en restant derrière la coulisse,
Ou de ne pas jouer ou de jouer sans eux;
Que, pour tenir son rang, notre fière soubrette
Ne veut pas au public se montrer en cornette,
Ou que notre valet, dans un accès de peur,
Nous dit : Je suis, messieurs, votre humble serviteur.
Non; puisqu'en essayant sa modeste pochade,
Notre tremblant auteur n'a fait qu'une charade,
Je viens, conformément à la tradition,
En indiquer le mot, mais à condition
Que, pour nous épargner une horrible débâcle,
Vous ne devinerez... qu'en sortant du spectacle!...

Afin de déjouer le regard des passants,
Mon *premier* se déguise et se cache en trois sens;
Il est, *ad libitum*, un terme de marine;
Un grain dont a besoin toute bonne cuisine,
Que j'estime en gâteau, dont j'entoure un poulet,
Et que je vois en beau, même s'il est au *lait*...
Mais, grand Dieu! quels frissons j'éprouve et quelles fièvres,
Lorsque je l'aperçois, mesdames, sur vos lèvres,
Et lorsqu'en l'obtenant je demande : à quel prix?
Est-ce gaîté, plaisir, persiflage ou mépris?

Mon *second* a gardé l'insigne privilége
De circuler partout, bien qu'en état de siége;
D'être plus haut placé que de forts grands seigneurs;
De fouetter ses sujets sans qu'ils versent des pleurs;
De conduire les gens — qui se disent ses maîtres,
Et de passer dans l'eau, sans y mouiller ses guêtres.
Mon *tout*... mais je serais bête à manger du foin,
Si, pour être plus clair, messieurs, j'allais plus loin :
Je ne vous le dis pas, mais je vous le dédie...
Mon *tout*... est le secret de notre comédie. »

L'assistance, bien entendu, a eu soin de ne pas deviner. Le rideau s'est baissé, puis relevé, et cinq artistes-amateurs ont joué ce *tout,* devenu une pièce en deux petits actes, sous le double titre de *Ricochet* ou le *Mariage par premier-Paris.*

Cinq personnages : M. Beauvinaigre, ancien distillateur de la rue Saint-Denis, retiré à Pontoise; — Geneviève, sa fille; — Isidore Clodorel, cousin éloigné et prétendant très-rapproché; — Jean, domestique de M. Beauvinaigre; — Mariette, sa bonne.

Il faut vous dire que tous ces braves gens, maîtres et serviteurs, sont excessivement nerveux. M. Beauvinaigre, en lisant son journal rempli de bruits de guerre, a une première crise de nerfs, dont il fait confidence à son domestique Jean, sous la forme d'un gigantesque coup de pied. Par suite de ces rumeurs guerrières, les fonds ont baissé, et Beauvinaigre, qui a placé en rentes sur l'État toute la dot future de sa fille, ne veut plus la marier. Aussi nerveuse que son père, Geneviève est en outre furieuse contre son cousin qui n'a paru depuis trois jours en dépit de la nouvelle année et de la Sainte-Geneviève (la chose se passe le 3 janvier). En ce moment, Isidore arrive, un énorme bouquet à la main. Le père, prévoyant un *grain,* s'esquive pour aller faire sa barbe. L'explication entre les deux jeunes gens est orageuse. Isidore refuse de dire le motif de son absence. Un malencontreux calembour qu'il oppose aux reproches de sa cousine amène une véritable tempête; Geneviève, en pleine crise de nerfs, sort en disant qu'elle va préparer le chocolat de son père, du ton dont elle dirait qu'elle va se jeter dans la Seine.

Isidore reste seul; sa cousine, entre deux spasmes, lui en a dit assez pour lui apprendre que c'est l'article du journal qui a fait tout le mal. Justement le rédacteur en chef de la feuille coupable est le camarade de collége, l'ami intime d'Isidore. Vite un télégramme, d'après lequel le journaliste, pour complaire à son ami, dira le lendemain exactement le contraire de ce qu'il a dit la veille. C'est le moment que choisit Jean pour demander ses étrennes à l'amoureux éconduit. Ce qui en résulte, je vous le laisse à penser. Nouveau coup de pied au bénéfice de Jean. Ce coup de pied amène une scène à la Paul de Kock. Isidore, pour flatter la manie de son oncle, qui est un potichonneur enragé, lui a apporté un magnifique vase de porcelaine, qu'il tient entre ses bras. Attiré par le bruit, M. Beauvinaigre sort de sa chambre, son plat à barbe à la main. Sa fille arrive, lui apportant son chocolat sur un plateau de faïence. Mariette accourt de sa cuisine avec un bouillon qu'elle a prélevé sur le potage des maîtres pour en réconforter les entrailles de Jean. Or, à un moment donné, tous ces personnages, agacés par les événements, laissent tomber ce qu'ils portent, et le rideau s'abaisse sur une effroyable Saint-Barthélemy de porcelaines, de faïences, de tasses, de soupières et de potiches.

Le second acte apaise tous ces orages. Isidore donne à sa cousine une explication triomphante; s'il s'est absenté pendant trois jours, c'est pour se battre avec un jeune sous-lieutenant qui, dans le Café des officiers, avait décerné à M. Beauvinaigre une épithète malsonnante. Arrive le journal reparateur, qui annonce la paix et fait remonter les fonds. M. Beauvinaigre, suffisamment serein, unit le cousin et la cousine. Jean épouse Mariette, et tout le monde est enchanté.

Ce canevas, dans le genre de la *Commedia dell'arte* et des pièces qui se jouent parfois à Nohant, était livré à l'inspiration des acteurs, qui en ont tiré un très-bon parti. Sur une simple indication de scène, de dialogue, d'entrées et de sorties, ils brodaient des fantaisies très-gaies. En voici une qui a fait beaucoup rire. Isidore raconte à sa cousine l'histoire de son duel avec le sous-lieutenant : « Il avait appelé votre père une huître; je m'approche, et je lui dis : « M. Beauvi-
« naigre est mon oncle, et je ne souffrirai pas que l'on
« *cancale* sur son compte. »

« Ce que j'ai voulu surtout, me disait le marquis de Vareuil, c'est supprimer d'emblée tout point de comparaison avec de petits chefs-d'œuvre, tels qu'un *Caprice, Une porte ouverte ou fermée, le Village, Un cas de conscience*, etc., et avec des artistes tels que Bressant, Delaunay, Got, Mme Plessy, etc. Vous le voyez, mes acteurs, n'ayant plus à redouter ces terribles voisinages, jouent à leur guise, se mettent à leur aise et réussissent à être amusants. »

Il avait raison; les cinq interprètes du *Mariage par Premier-Paris,* le duc de Valliguières, le vicomte de Pujaut, le marquis de Vers, la comtesse de Sommières et la marquise des Garrigues (je suis autorisé à les nommer), ont su trouver dans leurs rôles une originalité piquante, une verve fantasque et des bouffées d'imprévu qui leur auraient probablement manqué dans le vrai répertoire.

~~~ Mais qu'est-ce que tout cela, grand Dieu! auprès des merveilles athlétiques que nous offre Rossignol-Rollin? Rossignol à qui l'on ne dit pas que c'est comme s'il chantait; Rollin qui ne connaît, en fait de *Traité des Études*, que l'étude du biceps et des muscles! Quand on a l'honneur d'habiter le montueux quartier des Martyrs, on manquerait à tous ses devoirs de bon voisin si l'on ne rendait hommage à ces luttes renouvelées des jeux olympiques, où brille, entre tous ses rivaux de gloire, l'incomparable Béranger-Béranger! l'homonymie a de singuliers caprices : *le roi d'Yvetot* métamorphosé en Hercule!

Mais quand on est d'origine méridionale, aucun prodige de force et de musculature ne saurait donner le change sur l'infériorité du cadre. Vous aurez beau faire et beau dire, vos affiches seront sublimes, votre théâtre sera mesquin; je vois des planches, une salle, un espace restreint, des quinquets, du gaz, là où il faudrait l'immensité des Arènes de Nîmes, gorgées de foule et inondées de soleil; je sais qu'en sortant je vais me heurter à des omnibus et ouvrir mon parapluie. La lutte a besoin de grand air; elle ne saurait se passer de l'effet de lointain; le lointain, qui est à la fois sa poésie et sa décence, car il fait que la nudité s'appelle le nu. Et puis une lutte, dont les spectateurs parlent français, perd la moitié de son arome. Croirait-on que je n'ai pas même eu la consolation grammaticale d'entendre dire : Alfred *tombera* Béranger!... Béranger a *piqué d'esquine*!... Le style, messieurs, le style!... Mais on ne s'avise jamais de tout; on rédige des affiches admirables, et on ne sait pas seulement faire de *tomber* un verbe actif!

~~~ N'avez-vous pas de passe-temps plus doux? dirai-je volontiers avec Racine; oui, nous en avons; nous avons la lecture d'ouvrages instructifs et charmants, pleins d'âme, de couleur et de lumière, tels que *A Constantinople*, par Mme la comtesse de Gasparin; l'âme généreuse et croyante que l'on retrouve dans tous ses livres; la lumière qui colore les *Horizons célestes* et les *Horizons prochains*. Et, comme de lecteur à bibliophile il n'y a qu'un relieur, nous avons la vente prochaine et l'exposition présente de la célèbre bibliothèque de M. Yemeniz, à la librairie Bachelin Deflorenne. Nous en reparlerons, de ces miracles d'érudition et de goût, qui seraient capables de ressusciter M. Cousin et de faire oublier à M. de Sacy le chemin du Sénat. Pour aujourd'hui, permettez-moi de saluer cet aimable et savant octogénaire, une des gloires lyonnaises, si français sous ce nom si doux qui semble un écho de l'Attique et de l'Hymette; il possède, avec tous les trésors de la science, le génie de l'hospitalité et de la bonté. Ce doit être pour lui un douloureux sacrifice que de se séparer de ses chers livres : qu'il se console pourtant! En entrant dans sa maison, en y passant quelques-unes de ces heures charmantes dont le souvenir ne s'efface pas, on éprouve un tel contentement d'esprit et de cœur, que les bons livres mêmes semblent inutiles; ne sont-ils pas faits pour nous dédommager des méchants et des ennuyeux?

A. DE PONTMARTIN.
~~~

## BULLETIN

L'Empereur a assisté aux courses qui ont eu lieu le lundi de Pâques sur l'hippodrome du Bois de Boulogne. Il est arrivé en calèche découverte, ayant avec lui le prince Oscar de Suède, le général Pajol et le comte d'Ayguesvives. Il était trois heures et demi environ, et Sa Majesté a pu voir les deux dernières courses de la réunion, qui furent très-brillantes.

L'Empereur est resté peu de temps dans la tribune impériale. Il s'est promené devant les tribunes publiques et dans l'enceinte du pesage, où l'on remarquait une foule de notabilités de la politique et de l'élégance. Quant aux dames, c'est devenu presque un pléonasme que de dire qu'elles avaient fait assaut de toilettes aussi ravissantes qu'excentriques. Où donc s'arrêtera la fantaisie de messieurs les couturiers ?

La partie conservée de l'ancienne pépinière du Luxembourg sera affectée au jardin botanique de la Faculté de médecine, qui existait du côté du boulevard Saint-Michel, et les terrains laissés libres seront transformés en parterres exhaussés, séparés par des allées ombragées.

Le pavillon voisin du jeu de paume sera démoli. Un pavillon destiné à un café restaurant sera élevé sur la même ligne, mais reporté vers la nouvelle rue Bonaparte.

Trois portes donneront accès au jardin par la nouvelle rue Bonaparte prolongée.

L'ensemble de ces travaux sera terminé dans trois semaines.

La statue de Richard Cobden a été inaugurée la semaine dernière à Manchester, dans Saint-Ann's square.

Nous trouvons dans la correspondance anglaise d'une feuille de sport des détails curieux sur la vente des chiens de chasse en Angleterre :

« Plusieurs grands équipages ont été mis en vente à la fin de la saison. Les lecteurs n'apprendront pas sans surprise les prix élevés qu'obtiennent aujourd'hui nos beaux chiens. A la vente de la meute de Wiltshire, qui a eu lieu le 17 avril, l'affluence des curieux et des amateurs était considérable. La vente de l'équipage a atteint au total la somme de 1,400 à 1,500 liv. sterl. (35,000 à 37,000 francs). Les chiens ont été mis aux enchères par lots de huit. Le plus haut prix obtenu pour un seul lot a été de 340 guinées, plus de 44 liv. st. (1,100 francs) par chien. A ce prix ils ont été adjugés à M. Hall. Sir David Roche s'est rendu adjudicataire d'un autre lot au prix de 200 liv. st. (5,000 francs), tandis que le marquis de Hastings achetait un autre lot non moins beau au prix de 195 liv. st. (4,875 francs). »

Le nombre et l'audace des tigres sont des obstacles sérieux à la nouvelle culture et au développement de la population en Cochinchine. Le chiffre de la population annamite dans la partie française n'atteint pas tout à fait un million. On évalue à quatre cents victimes le tribut annuel que les indigènes payent à la voracité des tigres.

L'exemple suivant, cité par le *Courrier de Saïgon*, prouve que les Européens ne sont pas exempts du tribut :

Un sergent-major de l'infanterie de marine, étant à la chasse avec deux soldats, a été attaqué et dévoré par un tigre.

Ce malheureux militaire était à la chasse du buffle et de l'éléphant.

Il se trouvait un peu éloigné de ses deux camarades, quand soudain il fut saisi à la jambe droite par un tigre énorme qui tomba sur lui avec un bond prodigieux.

Aux cris du pauvre chasseur, ses compagnons accoururent et virent alors un affreux spectacle.

Le tigre mangeait vivant le sergent-major !

Les deux hommes furent tellement saisis à cette horrible vue, qu'ils s'évanouirent.

Le soir, des officiers qui étaient à la chasse trouvèrent les deux soldats qui étaient encore évanouis; les secours qu'on leur prodigua les ramenèrent à la vie, mais dans quel état !

Ils étaient fous tous les deux

En se retournant, les officiers aperçurent le tronçon du malheureux sergent-major dans une petite rivière.

La fin déplorable de ce jeune homme, qui n'était âgé que de vingt-six ans, a causé une profonde sensation à Saïgon

L'un des soldats a repris connaissance et recouvré sa raison, mais il est encore bien malade et sujet à un tremblement nerveux.

Quant à l'autre, on désespère de ses jours

Les Indiens de la Rivière-Rouge ont envoyé au prince de Galles une invitation pour le prier de venir visiter leur colonie. L'adresse est conçue en termes aussi pompeux que flatteurs. Les caractères sont magnifiquement gravés sur une écorce de bouleau. Une députation, composée des notables du pays, l'a apportée au prince.

Les journaux anglais oublient de nous dire si le prince de Galles a accepté l'invitation de ses amis les Peaux-Rouges. Fumer le calumet de la paix devant le wigwam d'un vieux sage des prairies, cela vaut-il le voyage ?

La grande fête en faveur de l'Œuvre de Saint-Joseph, dont Mme la comtesse de Tascher est la présidente, a eu lieu au ministère des affaires étrangères les 2 et 4 mai.

Un charmant opéra a été chanté par MM. Gardoni, Verger, Mlle Duhamel. Mme Conneau a fait entendre sa belle voix, et son jeune fils, âgé de onze ans, a dit un prologue en vers inédits qui a précédé une jolie petite comédie de Florian, intitulée *la Bonne Mère*.

TH. DE LANGEAC.

## LE COMTE ET LA COMTESSE DE FLANDRE

Le 25 avril a été célébré, à Berlin, le mariage du comte de Flandre avec la princesse Marie de Hohenzollern. La bénédiction nuptiale a été donnée aux jeunes époux, dans l'église catholique de Sainte-Edwige, à quatre heures de l'après-midi, par le prince-évêque de Breslau. A cette cérémonie assistaient : le roi, la reine et les princes de Prusse ; le roi et la reine des Belges, ainsi que les innombrables membres des familles princières de Hohenzollern-Sigmaringen et de Hohenzollern-Héchingen, lesquels ont l'honneur, comme on sait, d'être unis par les liens de parenté au roi Guillaume Ier.

Ensuite ont commencé, pour durer jusqu'au 29, tous les galas usités en pareille circonstance : dîners, bals, réceptions, concerts, représentations *a giorno*, etc. Nous n'avons pas besoin de dire que toute l'aristocratie de Berlin était sous les armes, et que les chambellans avaient brossé leurs uniformes avec un soin particulier.

Le prince Philippe-Eugène-Ferdinand-Marie-Clément-Baudoin-Léopold-George, comte de Flandre, duc de Saxe, né le 24 mars 1837, est le second fils du feu roi des Belges Léopold Ier et de la feue reine Louise d'Orléans. Il est général-major dans l'armée belge, commandant honoraire du régiment des guides et commandant de la première brigade de cavalerie de ligne. La biographie du comte de Flandre se trouve complète par la seule énonciation des distinctions honorifiques que nous venons de relever sur un almanach de Gotha.

La princesse Marie-Louise-Alexandrine-Caroline, née le 17 novembre 1845, est fille du prince Charles de Hohenzollern-Sigmaringen, burgrave de Nuremberg et comte de Veringen, général d'infanterie, ancien président du conseil d'État et du ministère en Prusse.

H. VERNOY.

# LE ROI DES GUEUX

(Suite[1].)

DEUXIÈME PARTIE

### LES MEDINA-CELI.

Le comte de Palomas se mordit la lèvre.

— Allons ! charmant ! s'écria-t-il en faisant contre fortune bon cœur, cette minette me divertit plus que je ne puis dire... Je prétends que les femmes sont bien plus madrées, bien plus effrontées, bien plus dépourvues de cœur, et partant bien plus amusantes, dans la nature qu'au théâtre. Prends la chaîne, fillette, mais je te défends absolument de faire de l'esprit à propos de mes autres bijoux.

Encarnacion, rouge de plaisir, mit la lourde chaîne en sautoir sur sa poitrine.

— C'était pour avoir un souvenir de vous, seigneur, dit-elle; maintenant, à nos affaires !... Quand je vous ai quitté pour aller faire mon service au palais, je n'ai point trouvé dona Isabel dans son appartement. Mme la duchesse l'avait mandée près d'elle. Je suis descendue à l'office, où tous les domestiques chantaient les louanges de leur excellent maître... Ah ! quel beau-père vous auriez eu là, seigneur !... Rien que pour lui, moi, si j'avais été un noble cavalier, j'aurais épousé sa fille... Je me disais donc, à part moi, pendant que les autres causaient : « Voici le comte de Palomas, qui est un joli seigneur et qui fait le pied de grue pour une innocente qui se moque de lui... »

— Tu perdais ainsi le respect, pécore !

— Quand je me parle à moi-même, je ne choisis pas mes expressions, seigneur... Excusez-moi, c'était par l'intérêt que je vous porte... Ce rustre, comme vous l'appelez, ce paysan d'Estramadure, don Ramire de Mendoze, en un mot, vous aurait causé bien des chagrins par la suite...

— La petite m'eût adoré ! interrompit don Juan.

— Le rustre avait déjà gagné une partie contre vous, seigneur.

— A un autre jeu...

— A un autre jeu où vous aviez marqué vos points d'avance... mais passons ! votre chaîne a du poids, et vous contrarier serait de l'ingratitude... Ma maîtresse n'est pas rentrée de toute la matinée, j'aurais bien donné quelque chose pour mettre l'oreille à la serrure de Mme la duchesse, mais il y a Savien qui ne bouge pas de l'autre chambre... vous comprenez, seigneur, que si j'avais envie de savoir, c'était pour vous...

— Naturellement, fit le comte.

Il cherchait un bon mot pour se venger de la récente piqûre. Mais les bons mots vont et viennent.

— Vers onze heures, reprit la soubrette, l'oidor Pedro Gil... un laid coquin, je le dis comme je pense, est entré au palais avec une petite blonde douceâtre et sournoise qui a l'honneur d'être sa fille et qui va servir dona Isabel en qualité de première suivante... de sorte que je la déteste... je lui ferai mille caresses ce soir...

— Quel diablotin ! dit Palomas avec admiration.

— A onze heures et demie, continua Encarnacion, le jardinier est rentré pour faire sa sieste... il faut que tout le monde vive... le jardinier nous a dit que dona Isabel était à se promener seule au jardin.

— Au jardin ! répéta vivement le jeune comte, mais alors je pourrais la rencontrer, lui dire...

— L'aborder, lui parler, l'enflammer ! interrompit la soubrette en éclatant de rire; — vous avez a[illegible] contre les dames une riposte de pied ferme ; mais [illegible]sez-moi poursuivre... Quelques minutes après, le [illegible] duc est sorti de la chambre de sa femme et s'est rendu dans la grande galerie, où l'oidor Pedro Gil l'attendait. Je me suis permis de suivre Son Excellence pour voir un peu ce qu'on allait dire à la blonde Gabrielle...

— Ce n'était donc plus pour me servir ?

— Vous allez voir... Le bon duc était fort ému... Il avait les oreilles en feu comme tout mari qui vient de se disputer avec sa femme. De ces luttes on ne sort jamais que battu... aussi, en apercevant l'oidor, il s'est écrié : Victoire ! victoire !

— Mignonne, dit don Juan sèchement, tu arrives à avoir trop d'esprit !

— Allez-vous me quereller, seigneur, pour ne pas me payer vos dettes ! Je m'étais cachée dans l'embrasure, derrière la statue de Pedro de Guzman. Le bon duc avait besoin de parler : il n'a pas fait languir l'oidor, et moi je l'imiterai, car je suis bonne fille. Voici pourquoi le bon duc criait victoire : Mme la duchesse a refusé péremptoirement de vous accorder la main d'Isabel.

— Ah bah ! fit le jeune comte en essayant de railler.

— Son refus, continua la soubrette, a été accompagné de commentaires plus ou moins flatteurs pour Votre Seigneurie... plutôt moins que plus...

— Passe !

— Le Medina-Celi a tenu bon : il paraît qu'il est des vôtres. Pourquoi ? ceci est un petit bout de charade qui me reste à deviner. J'ai trouvé fort surprenantes aussi les façons familières de l'ancien intendant Pedro Gil avec celui qui fut son maître; mais, en étudiant bien, on finit par savoir, et il y a temps pour tout. Le Medina-Celi a parlé si ferme à sa femme qu'elle a déchiré son acte de mariage pour se débarrasser de lui...

— Il y avait donc vraiment un acte ! s'écria don Juan.

— Il n'y en a plus... et, selon les propres paroles d'Eleonor de Tolède, répétées par le bon duc, dona Isabel est une bâtarde, à l'heure que Dieu nous donne.

— Pauvre fille ! murmura le jeune comte dans un premier moment de pitié.

La suivante sourit et murmura :

— Vous avez le cœur tendre, seigneur. Ce que je viens de vous apprendre vaut-il bien une de vos bagues ?

Don Juan voulut en prendre une à son doigt annulaire.

— Pas celle-là, seigneur, fit Encarnacion; le diamant... Je n'ai jamais eu de diamant.

Don Juan donna le diamant.

— Vous êtes généreux comme un roi ! fit la soubrette en le passant à son doigt.

— Que sais-tu encore ? demanda Palomas.

— Rien, sinon que j'ai entendu un pas furtif en longeant les lauriers-roses... Celui qui vous a donné ce coup d'épée est un bien beau cavalier, seigneur !

Le jeune comte rougit de dépit.

— Le Mendoze serait ici !... dans le jardin ! murmura-t-il.

— Que vous importe ?... La fille sans dot n'est plus votre fait.

— Ventre-saint-gris ! s'écria don Juan, ce rustre maudit ne l'aura pas ! Elle m'intéresse, cette charmante Isabel ! Puisqu'elle ne peut plus être ma femme, je veux du moins qu'elle ait l'honneur de m'appartenir en qualité de maîtresse.

— O grandeur d'âme ! chanta Encarnacion. Alors, vous prétendez toujours enlever ?

— De plus en plus... et je compte sur toi.

— Nous verrons à séduire la nouvelle caméristé, seigneur... Elle est blonde... je lui offrirai ce saphir de votre part : le bleu va bien aux blondes.

Pendant que don Juan de Haro détachait sa seconde bague, un bruit se fit dans le bosquet voisin. Le jeune comte prêta tout à coup l'oreille et mit un doigt sur sa bouche. On entendait distinctement des voix au travers des arbres.

Encarnacion se tut, car elle était pour le moins aussi curieuse que son partenaire. Ils écoutèrent tous les deux de leur mieux, pendant quelques secondes. Le murmure sembla s'éloigner, puis s'éteignit.

— En chasse ! fit don Juan; je ne suis pas assez amoureux pour rêver tout éveillé... suivons chacun une piste : toi par là, moi par ici... Le rustre me doit une revanche et je l'aurai.

Il ne rêvait pas, en effet, ce beau comte de Palomas. Les sons qu'il avait cru entendre étaient bien réels. Seulement le gibier qu'il prétendait poursuivre avait, lui aussi, éventé la présence du chasseur. Mendoze et Isabel s'éloignaient, cherchant un couvert plus épais pour abriter leur entretien.

Il y avait déjà du temps qu'ils étaient ensemble, mais c'est à peine si quelques rares paroles avaient été échangées entre eux. Ils allaient, timides l'un autant que l'autre, et tristes de cette grande émotion des sincères amours.

Mendoze soupirait, le pauvre bachelier ! Son cœur s'épanouissait et se serrait tour à tour. Il souffrait, il n'osait : ce comble de la joie lui faisait peur. Isabel sentait les larmes chatouiller les bords de sa paupière.

Chez l'un il y avait plus de frayeur, chez l'autre plus de mélancolie.

— Nous étions des enfants, dit enfin Isabel ; sans cette excuse, seigneur Mendoze, ma conduite pourrait être fort sévèrement jugée...

— Et qu'importe à l'ange des puretés célestes, répliqua Mendoze, le jugement d'un monde corrompu ?

Isabel sourit doucement.

— Je ne sais pas si vous connaissez le monde, Ramire,

1. Voir les numéros 583 à 638.



LE CHATEAU DE RUMPENHEIM, PRES DE FRANCFORT-SUR-LE-MEIN, d'après une photographie.

murmura-t-elle; moi, j'avoue avec franchise que je ne le connais pas... nous étions des enfants, nous sommes des enfants, car ces trois jours n'ont pu ajouter beaucoup à notre expérience de la vie.

— Et pourtant, s'interrompit-elle d'un accent rêveur, que d'événements dans ces trois jours!... Il me semble qu'un siècle s'est écoulé depuis que je ne vois plus les bords tranquilles du Rio-Mabon et ce clair horizon de nos montagnes... Ramire! je vous en prie, au nom de Dieu, ne vous exposez plus à mourir par l'épée!...

— Madame, répliqua Mendoze en baissant les yeux, on insultait ce qu'il y a pour moi de plus cher et de plus sacré ici-bas!

— Votre père?...

— Il serait mort à l'heure qu'il est, madame!... Je vous supplie de ne point m'interroger

PAUL FÉVAL.

*(La suite au prochain numéro.)*

## RUMPENHEIM

Parmi les villages épars sur les rives du Mein, un de ceux qui fixent par leur grâce, sinon par leur célébrité, l'attention du voyageur, est le village de Rumpenheim, situé à peu de distance de Francfort. Il se compose d'un petit nombre d'habitations rustiques entourant un château de construction moderne, qui sert de résidence aux princes Frédéric et Georges de Hesse.

Le château s'élève sur le bord même du Mein, qu'on traverse à cet endroit au moyen d'un bac. De ses fenêtres, on a vue sur le cours de la rivière, constamment sillonnée de bateaux marchands qui entretiennent un service commercial actif entre Hanau et Mayence.

FRANCIS RICHARD.

## COURRIER DU PALAIS

M Alexandre Dumas et miss Menken. — Danger de poser en compagnie — Indiscrétions de la chambre obscure et de la première chambre. — Définition du photographe par M. l'avocat impérial. — Ruine d'un théâtre qui pouvait jouer *le Vautour des Montagnes*, de M. Chenu. — Un



CÉRÉMONIES DES FUNÉRAILLES A LA NOUVELLE-ZÉLANDE, d'après e croquis d'un voyageur. — Voir page 294.



LES TRIBUNES DES COURSES DU BOIS DE BOULOGNE, — lundi 22 avril. — Dessin de M. Pelcocq. — Voir le Bulletin.

directeur accablé sous les coups du soleil. — Un mari aussi mal étouffé que bien empoisonné. — Prodige de la chimie! — Un pendu qui fait des corrections au programme de son exécution. — Les bons comptes font les bons ennuis. — Une justification aggravante.

Parlez-moi d'Alexandre Dumas pour donner de l'animation et de l'éclat .. à ce qu'il écrit? — cela va sans dire, — à ce qu'il raconte? — cela va de soi, et M. de La Palisse seul aurait le droit de risquer de telles vérités. Non, et ce n'est pas là ce que nous voulons dire. M. Alexandre Dumas donne de l'intérêt et du retentissement non-seulement à ce qu'il écrit et à ce qu'il raconte, mais encore à toute autre chose. Oui, certes, à tout ce qu'il touche et même à tout ce qui le touche de près ou de loin, de si loin que ce soit.

Il n'est pas jusqu'à cet accident si fastidieux et si triste qu'on appelle un procès qui ne s'égaie avec lui, qui ne se déroule et ne s'incidente en aventures et en complications des plus amusantes et des plus imprévues. Aussitôt que l'auteur des *Mousquetaires* se donne la peine d'avoir un procès, la folle du logis fait aussitôt élection de domicile au Palais de justice. Tout se transforme, les avocats font du roman, les plaidoiries se changent en feuilletons, les juges deviennent des académiciens, et l'avocat impérial un critique du lundi qui a laissé passer son jour quand c'est le vendredi qu'il lâche son article, je veux dire ses conclusions. Et enfin, si le dénoûment, je me trompe, si le jugement de la cause est renvoyé à huitaine, c'est uniquement par une vieille habitude qui ne permet pas qu'on termine une audience comme on termine un chapitre par la phrase sacramentelle : *La suite au prochain numéro.*

Donc, le vendredi 26 avril, c'était fête au Palais à la première chambre du tribunal civil, présidée par M. Benoît-Champy : il y avait un procès Alexandre Dumas; il y avait mieux que cela, il y avait Alexandre Dumas lui-même. Oui, selon l'expression consacrée, c'était *lui-même,* le sire d'*Antony* et de mille autres drames et romans. Il était là de sa personne, c'est-à-dire de sa belle humeur, de sa rayonnante face, de ce sourire si franc et si communicatif, de ce regard si perçant et si animé. C'est bien Alexandre Dumas qui pourrait s'appeler *Légion,* car partout où il est, où il passe, où il va, le public accourt comme il accourt à tout conte qui le charme, à tout roman qui l'intéresse, à tout drame qui le passionne. La première chambre regorgeait donc de spectateurs et d'auditeurs, d'yeux vigilants et d'oreilles tendues; car c'est pour le coup que les murs eux-mêmes sont heureux d'avoir des oreilles, comme on dit.

De quoi s'agissait-il donc?

D'une simple photographie. Était-elle simple? Hélas! non, et c'est précisément là tout son tort, elle était double. M. Alexandre Dumas n'y figurait pas seul. Miss Menken était descendue de son fougueux cheval des savanes pour se poser à pied à côté du grand romancier. Était-elle bien à côté? Pas si à côté que cela On a dit que Dumas était représenté dans son glorieux costume de travail. La dame était également dans le même glorieux costume; mais comme chez elle ce travail est une course dos à dos avec un cheval effaré, son costume a pour principe de n'en être pas un, ou plutôt d'en être un le moins possible. Il laisse bien loin derrière lui dans le vestiaire pudibond de Racine le fameux *simple appareil* qui, dans la circonstance, pourrait passer pour une robe montante. Donc avec tous ces glorieux costumes de travail ou de cheval, on était fort peu vêtu de part et d'autre, ce qui n'était pas un motif pour ne pas respecter les distances et pour former des groupes aussi intimes que variés.

Ce sont ces groupes, qui ont été un moment la curiosité des oisifs, qui ont révolté la susceptibilité d'Alexandre Dumas. Il avait bien consenti, cédant à la prière de M. Liébert, à se rendre chez ce photographe pour y poser seul, tout comme miss Menken, et tacitement le romancier et l'écuyère avaient autorisé le photographe à éditer à son bénéfice ces deux cartes de visite à un seul personnage : mais ce qu'ils avaient entendu garder pour eux et pour l'album particulier de M. Liébert, ce qu'ils n'avaient pas consenti à mettre en circulation, c'étaient les diverses scènes à deux personnages, qu'une indiscrétion intéressée avait pu seule répandre dans le public. Et voilà pourquoi Alexandre Dumas a dû faire un procès à M. Liébert. Le tribunal a demandé huit jours pour se prononcer sur cette délicate question. M. l'avocat impérial, entre autres excellentes choses, a dit celle-ci : Dans un photographe on trouve quelquefois un artiste, mais toujours un négociant.

Les débats terminés, Alexandre Dumas a parcouru la grande salle des Pas Perdus au milieu d'un véritable cortége qu'il dominait de sa parole et de sa tête. Il avait l'air de Duilius, rentrant chez lui en musique, mais en musique à grand orchestre. Comme on félicitait le père de d'Artagnan d'avoir fait ce procès :

— Quoi qu'il arrive, a-t-il répondu, ça me délivrera des photographes.

Oui, mais qui délivrera la justice de ces éternels procès intentés ou subis par les directeurs de théâtre? Il y a huit jours, nous parlions du litige tranché contre M. La Rounat et au profit de l'acteur Baron. Aujourd'hui, devant la même Cour, si ce n'est devant la même chambre, il s'agit d'un tout petit directeur d'un immense théâtre, et encore ce directeur n'est-il plus directeur, et le théâtre est-il fermé, s'il n'est à peu près démoli.

Ce théâtre était non pas trop beau pour rien faire, mais trop grand pour rien faire. On l'appelait le *Grand-Théâtre Parisien* parce qu'il était le moins Parisien des théâtres, et qu'on le rencontrait sur le chemin de Lyon, sous le méridien de la prison de Mazas.

Voici comment l'avocat de l'appelant exposait l'affaire devant la troisième chambre de la Cour :

M. Pournin, messieurs, est un auteur dramatique de vingt-six ans : il a fait représenter avec succès divers drames importants sur des théâtres qui ne le sont pas. *Les Nuits de la place Royale, le Mendiant de la Bastille, les Volontaires de Sambre-et-Meuse,* toutes pièces en cinq actes, fort applaudies, sont de M. Pournin.

Son adversaire, M. Chenu, a vingt ans de plus que mon jeune client; il est aussi auteur dramatique; mais à l'état encore inédit et latent, car personne n'a encore joué, que je sache, son grand drame, son unique drame, j'espère, intitulé : *le Vautour des montagnes.*

Ce *Vautour des montagnes* fait partie du débat actuel, et voilà pourquoi je demande à la Cour la permission de le lui présenter.

M. Pournin a eu le tort de ne pas continuer à faire jouer ses pièces; il s'est laissé entraîner à vouloir jouer les pièces d'autrui. Et d'auteur dramatique il a eu l'imprudence de s'ériger en directeur de théâtre, ce qui l'a conduit à une petite faillite de 14,386 fr. 85 c. après une direction qui a duré juste six semaines, du 20 mai au 4 juillet de l'année dernière. Mais aussi comment oser affronter l'époque la plus torride de l'année? Il devait succomber glorieusement sous les coups du soleil, ce grand astre, l'ennemi intime et mortel des directeurs et des théâtres. Aussi on eut beau offrir des *surprises rafraîchissantes* aux cent mille premiers spectateurs porteurs d'un billet de un franc qui leur donnait encore droit à un numéro du *Soleil* : peu de gens voulurent être surpris, et bien que le *Soleil* soit un très-spirituel journal, son nom seul avait l'air d'une mauvaise plaisanterie pendant la canicule.

Bref, le théâtre ne fut rafraîchi que parce qu'il fut à peu près vide, et la caisse fut comme le théâtre.

Mais nous venons soutenir que les pertes ne doivent pas être supportées par M. Pournin tout seul, parce qu'il n'a pas administré seul son malheureux Théâtre Parisien. Une association de fait a existé entre M. Pournin et M. Chenu. Ce dernier a aussi administré le théâtre, signé des billets avec ou sans surprise rafraîchissante, et la caisse sociale, à laquelle il a fait des apports insuffisants, a dû payer pour lui à la buvette du théâtre des frais de nourriture en plus grande proportion que pour M. Pournin.

Mais ce système de l'avocat n'a pas été mieux accueilli par la Cour qu'il ne l'avait été en première instance par le Tribunal de Commerce. M. Pournin est bel et bien débouté de sa demande. L'association qu'il invoque n'a jamais existé qu'à l'état de projet, ce qui fait que M. Chenu triomphe dans le débat sans même y laisser une seule plume de son fameux *Vautour des montagnes.*

A propos de vautour, je puis fort bien par une transition insensible en venir à la femme Jeanne Moreau qui a traité son mari comme s'il se fût appelé Prométhée. Il s'appelait Renaudot, exactement comme le fondateur du journalisme en France. Sa femme habitait les environs de La Châtre, cette terre de prédilection de Georges Sand, bien que la femme Renaudot fût indigne de figurer dans ces adorables paysanneries dont l'auteur de *Mauprat* a immortalisé ce coin de terre.

Ce malheureux Renaudot est mort, les entrailles dévorées par un poison de campagne que sa femme avait fabriqué avec du verre pilé, du soufre et du phosphore, toutes choses excellentes pour des allumettes chimiques, mais extrêmement pernicieuses pour des chrétiens, surtout quand on leur sert à trois ou quatre reprises ce même bouillon de onze heures. Pourquoi cela s'appelle-t-il un bouillon de onze heures? On devrait bien profiter de la présence à Paris des délégués de toutes les sociétés littéraires et scientifiques de la province pour tirer au clair ce bouillon métaphorique.

En attendant Renaudot en est mort, et quand sa veuve volontaire a vu la chimie analyser sa cuisine de Locuste et découvrir les ingrédients qu'elle avait employés, cette paysanne de vingt-six ans a été stupéfaite. Elle allait criant partout : « Est-ce bien possible qu'on ait trouvé tout cela? »

O prodige de la chimie! comme disent les annonces de cosmétiques, c'est la chimie qui a déterminé la veuve à faire des aveux complets; mais après tout ce n'est pas sa faute si elle a empoisonné son mari, car elle avait voulu d'abord l'étouffer, et s'il s'y était prêté un peu, évidemment il ne serait pas mort par le poison. Cette scène d'étouffement a manqué par la défectuosité de l'outillage et la grossièreté trop primitive de l'appareil employé. Jugez-en vous-même. Mme Renaudot persuade à son mari qu'il a besoin de transpirer; celui-ci en convient. Alors elle l'insère tout vêtu et de plus enveloppé de sa limousine dans un coffre. Le mari une fois dedans, elle lui met un oreiller sur la tête et ferme le coffre sur lequel elle a la délicate attention de placer deux sacs de blé pour mieux maintenir le couvercle. Le mari, enchanté d'abord, trouva bientôt qu'il transpirait beaucoup trop. Et malgré l'insistance de sa femme qui *l'exhortait à patience,* il cria si fort et se remua si bien qu'il fut délivré. Pour tous ces méfaits, la veuve Renaudot a été condamnée aux travaux forcés à perpétuité par la Cour d'assises de l'Indre.

Si elle eût été aux États-Unis, peut-être aurait-elle été pendue haut et court par le populaire, sans attendre les formalités de la justice. C'est ce qui est arrivé à deux assassins de la petite ville de Brownstown, capitale du comte de Jackson (Indiana). L'un des deux, nommé Tally, a même fait preuve d'une présence d'esprit véritablement extraordinaire pour la circonstance.

Il a refusé d'accepter l'arbre auquel on allait le pendre; il a victorieusement démontré qu'il était impropre à l'opération, et en a désigné un autre plus convenable dont les branches projetées en avant devaient être plus commodes tant pour le pendu que pour les spectateurs.

L'avis de Tally a été parfaitement approuvé et suivi. C'est avec une grande satisfaction qu'il s'est vu conduire sous l'arbre de son choix. Là il a demandé la faveur de s'attacher lui-même le nœud coulant au cou. Et lui-même aussi quand tout a été bien disposé a repoussé du pied la barrique sur laquelle on l'avait juché, et il s'est balancé dans l'espace.

Celui-là peut dire qu'il a été pendu à corrections.

Nous ne pouvons pas finir là-dessus, bien que la corde de pendu ait la réputation de porter bonheur. On n'a jamais su précisément pour quoi.

Sauvons-nous à travers la police correctionnelle.

M. le président interroge un prévenu, inculpé du délit de coups et blessures pour avoir cassé deux dents à un marchand de vins.

— Eh quoi! c'est au moment où vous régliez vos comptes avec Lenoir que vous l'avez frappé ainsi?

— Que voulez-vous, monsieur le président, il m'ennuyait avec ses comptes. Et on a bien raison de dire : Les bons comptes font les bons ennuis.

Le même président interpelle un jeune maraudeur :

— Pourquoi avez-vous volé une bouteille de rhum chez cet épicier?

— Parce que j'avais volé, le matin, des saucissons chez un autre.

MAITRE GUÉRIN.

## FUNÉRAILLES A LA NOUVELLE-ZÉLANDE

Les Nouveaux-Zélandais ont des façons toutes particulières d'honorer leurs morts, pourvu toutefois qu'ils soient d'une certaine condition, car les cadavres des gens du commun sont enterrés sans cérémonie, et ceux des esclaves abandonnés en plein air ou jetés à l'eau sans plus de façon.

Dans l'opinion où ils sont que l'âme, ou *waidoua,* n'abandonne définitivement son enveloppe charnelle que le troisième jour après la mort, le corps est conservé pendant trois jours dans sa cabane. Le faîte en est orné de draperies sombres. Avant d'ensevelir le défunt, on l'expose sur le seuil dans ses plus riches vêtements, la tête couronnée d'un diadème de plumes de pigeon. Les parents, au pied du lit mortuaire, et les amis rangés à l'entour, font entendre toute sorte de cris et de gémissements. Ils témoignent surtout de leurs regrets en se déchirant le visage et la poitrine jusqu'au sang.

Le corps est ensuite porté en terre; mais l'ensevelissement est provisoire. Il ne paraît avoir d'autre but que de laisser aux chairs le temps de se corrompre, afin qu'on en puisse détacher plus facilement les os, qui sont alors portés au lieu de leur sépulture définitive.

En attendant, on dépose sur la tombe du mort des vivres pour nourrir son *waidoua;* car, bien qu'immatériel, il est encore, dans la croyance de ces peuples, susceptible de prendre des aliments. Un simple tas de pierres marque la tombe d'un homme du peuple; celles des chefs sont indiquées par des pieux ou des figures grossièrement sculptées et bariolées. Ces tombes portent le nom d'*oudoupa,* maison de gloire.

Un festin général de toute la tribu termine ordinairement les funérailles; on s'y régale de porc, de poisson et de patates, suivant la fortune du défunt. Les parents et les amis des tribus voisines y sont conviés.

La cérémonie qui consiste à aller relever les ossements du mort a lieu cinq ou six mois après. Elle se fait avec beaucoup de solennité; et les naturels de la Nouvelle-Zélande regardent son accomplissement comme un devoir sacré, persuadés qu'ils sont que le véritable repos ne commence qu'à partir de ce moment pour ceux qui leur étaient chers.

A l'époque désignée, les parents et les amis se rendent de nouveau à la tombe, d'où les os sont extraits et nettoyés avec soin. C'est ordinairement au plus proche parent que revient cette fonction. Alors un nouveau deuil et de nouvelles cérémonies s'accomplissent sur ces dépouilles sacrées, qui sont portées en grande pompe dans le sépulcre de famille. Ces sépulcres ne sont autre chose que des grottes ou des excavations naturelles où l'on étend les ossements sur de petites plates-formes élevées à deux ou trois pieds au-dessus du sol. La mort seule serait capable de punir celui qui oserait profaner une de ces sépultures.

P. DICK.

## EXPOSITION UNIVERSELLE

Fac-simile du temple mexicain de Xuchichalco. — Pierres à sacrifices humains. — Autel du feu perpétuel, trouvé à Mexico. — Les tertres-temples de l'Amérique. — Tertres à formes d'hommes, d'animaux. — Le comte de Sa.e Waukesha. — Les lézards et les tortues de Pewonkee. — Monuments du Mexique. — Palanqué. — L'équateur. — Le Guatemala. — Le Honduras. — La Nouvelle-Grenade.

Au milieu de la grande allée de l'Exposition universelle s'élève un monument de forme étrange, rouge à son rez-de-chaussée, grisâtre à un étage où conduisent vingt-sept marches, et couvert de figures peintes qui rappellent à la fois les types égyptiens et étrusques, dont ils offrent une sorte de mélange.

C'est une imitation du temple mexicain de Xuchichalco, l'une des ruines les mieux conservées de la civilisation des races qui habitaient cette partie de l'Amérique à une époque reculée et impossible à déterminer.

Le rez-de-chaussée forme une sorte de petit musée où se trouve un peu de tout : des dessins, des gravures, des objets chinois, indiens, polynésiens, des figurines en terre cuite, représentant les types populaires du Mexique, et une assez belle série de statuettes en pierre provenant de la collection Doormann. Ajoutez à cela quelques objets de la flore et de la faune mexicaine, une série de fac-simile de treize pages d'un manuscrit peint par un indigène contemporain

de la conquête de Fernand Cortez, représentant les hauts faits de cette conquête, et appartenant à la conquête de Mexico, et vous aurez une idée de ce que contient la salle basse du temple.

Parmi les idoles accroupies, couronnées, et qui appartiennent à une mythologie à peu près inconnue, on remarque une idole à couronne, une autre en jade et un masque en une sorte de marbre noir, qui sont d'une grande rareté. En revanche, j'ai cherché vainement quelques-unes des statuettes en terre cuite, si caractéristiques, qui proviennent des ruines des deux villes antiques Palenqué et Mitla.

En montant les vingt-sept marches de l'étage supérieur, on se trouve en face d'une immense pierre un peu fruste, recouverte de figures en bas-relief, et qu'on a exhumée du sol de la ville même de Mexico. On suppose qu'elle servait à l'entretien du feu sacré et perpetuel qui brûlait au haut d'un téocali; devant cet autel est une pierre destinée aux sacrifices humains de victimes qu'on forçait d'abord à combattre, sur une dalle plate et ronde, large de deux mètres environ, et qu'on voit au pied du temple. Elle est à côté d'un autre moulage d'un second monument religieux appartenant à la même époque. Sous une cage de verre, on voit un couteau en obsidienne, emmanché dans une corne de cerf, et tout à fait semblable de forme à ceux qu'on trouve en France et qui remontent aux époques des premiers Celtes.

On se demande pourquoi la salle haute du temple est revêtue à l'intérieur de profils égyptiens se détachant en rouge sur un fond noir, et qui n'ont aucun rapport avec le monument mexicain.

Ce spécimen de la religion des premiers habitants du Mexique, si curieux et si étrange qu'il soit, n'est rien en comparaison de ceux qu'on rencontre dans ces mystérieuses contrées.

MM. Squier et Davis viennent de publier un mémoire sur des monuments auxquels ils donnent le nom de *tertres-temples de l'Amérique*.

Les tertres-temples consistent en pyramides tronquées au sommet desquelles on arrive, en général, par des rampes en pente douce. Quelquefois ces rampes s'élèvent en terrasse ou se composent d'étages successifs; mais, quelle que soit leur forme, ronde, ovale, octogone, carrée ou oblongue, elles sont invariablement aplaties ou nivelées à leur sommet, sur une plus ou moins grande superficie. Rares dans le Nord, quoiqu'on en rencontre même près du lac Superieur, ces monuments deviennent de plus en plus nombreux en descendant le Mississipi et surtout en approchant du golfe. Quelques-uns des plus grands se trouvent dans le Nord. Le plus remarquable est à Cahokia, dans l'Illinois, il mesure sept cents pieds de longueur, cinq cents de largeur à sa base et quatre-vingt-dix de hauteur; sa masse gigantesque atteint un volume de vingt millions de pieds cubes.

Ces monuments, si curieux qu'ils paraissent, ne sont rien près des tertres à forme d'animaux.

Ils existent surtout dans le Wisconsin, et consistent en gigantesques bas-reliefs, résultat d'un travail fort difficile à s'expliquer aujourd'hui, et aussi hérissés de difficultés de construction que les pyramides égyptiennes elles-mêmes. Ils représentent à la surface du sol des hommes, des quadrupèdes, des oiseaux et des reptiles.

M. Lapham a publié une carte qui montre les emplacements qu'occupent ces curieux terrassements, s'étendant du Mississipi au lac Michigan, suivant presque toujours le cours du fleuve et bordant la grande voie indienne appelée *chemin de guerre*, qui va du Michigan, près de Milwankie, jusqu'au Mississipi, plus haut que la prairie du Chien.

Ces tertres représentent non-seulement des hommes, des buffles, des élans, des ours, des loups, des ratons, des oiseaux, des serpents, des lézards, des tortues, des grenouilles, mais aussi des objets inanimés et même des croix et des pipes.

Leur relief varie d'un à quatre pieds; malheureusement l'action des pluies et de la végétation a fait disparaître une grande partie de leurs détails; trop souvent une figure d'homme ne conserve plus que des fragments de sa tête, de son corps, de ses longs bras et de ses jambes; les animaux ont subi les mêmes mutilations.

La plus commune de ces images gigantesques représente un animal sculpté de profil et dont la tête, la longue queue et les deux seules pattes rappellent assez la forme d'un lézard.

Un groupe remarquable du comté de Dale, près du grand sentier des Indiens, consiste en une figure d'homme qui étend les bras, en sept tertres plus ou moins éloignés, en un *tumulus* et en six quadrupèdes. L'homme est grand de vingt-cinq pieds anglais, et en mesure cent quarante autres pieds de l'extrémité d'un bras à l'autre. La longueur des quadrupèdes varie de quatre-vingt-dix à cent vingt-six pieds.

Waukesha possede beaucoup de tertres, de *tumuli* et d'animaux, qui représentent plusieurs lézards, un oiseau très-complet et une tortue magnifique. Cette tortue, qui était un merveilleux spécimen de l'art des terrassements et dont on admirait le corps, long de trois cents pieds environ et haut de six, les courbes gracieuses, les pattes habilement projetées en avant et en arrière, et la queue diminuant graduellement, malheureusement, se trouve couverte aujourd'hui de bâtiments. Une maison s'élève sur le corps de la tortue, et on a construit une église catholique sur la queue.

« La plus curieuse collection de lézards et de tortues qu'on ait encore vue, dit M. Lapham, est à un mille et demi environ au sud-est du village de Pewankie. Elle ne compte pas moins de sept tortues, de deux lézards et de quatre tertres oblongs. Une des tortues, en partie détruite par la route, mesure quatre cent cinquante pieds de long, et dépasse presque du double les dimensions ordinaires de ces idoles sans exemple dans toute autre contrée. »

Il existe en certaines parties de l'Amérique une curieuse variété de ces figures; ce sont des animaux de la forme et de la taille ordinaires, mais taillés en creux au lieu de l'être en relief, et qui ressemblent aux empreintes des moules de bois creux dont se servent les artistes pour obtenir des figures en ronde bosse.

Les figures d'animaux observées hors du Wisconsin diffèrent en quelques points du type ordinaire. Près de Granville, dans l'Ohio, sur une haute arête de terrain, on voit un terrassement nommé dans le voisinage l'Alligator, et qui represente un corps, quatre pattes etendues et une queue bouclée. Sa longueur totale atteint deux cent cinquante pieds: la largeur du corps quarante, et les pattes trente-six.

Le grand serpent du comté d'Adams (Ohio) est plus étonnant encore; placé sur une arête haute de cent cinquante pieds au-dessus de la crique de Brush, il suit les courbures de l'éminence dont il occupe le sommet et déroule en arrière sur une longueur de sept cents pieds les replis de son corps, terminé par une queue tournée trois fois sur elle-même. Les contours de ce serpent représentent une longueur de mille pieds anglais. Un plan levé avec beaucoup de soin, dit M. Lapham, peut seul donner une idée exacte de ce colosse d'un dessin net et hardi, le remblai qui le forme s'élève à cinq pieds de hauteur sur trente de base. Le cou du reptile se recourbe un peu; sa gueule, largement ouverte, semble avaler une sorte d'œuf gigantesque en partie engagé entre les mâchoires et d'une regularité parfaite.

Le Mexique et l'Amérique centrale possèdent également un grand nombre de monuments, mais d'une nature tout à fait differente.

Dans la province de Chiopa et dans le Yucatan, les routes sont littéralement semées de ruines; à chaque pas le voyageur rencontre des pyramides, des pierres sculptées et des poteries en terre; de temps en temps, sur des hauteurs artificielles, il voit des temples et des châteaux qui s'écroulent ou de vastes cités en ruine. Aux environs de Mexico, les pyramides de Tolihuacan présentent l'analogie la plus frappante avec les pyramides d'Égypte. Un des monolithes est recouvert de sculptures identiques à celles qui entourent le soubassement du temple d'Érechtée à l'Acropole d'Athènes; au sud-ouest de Mexico, dans la belle et riche vallée de Cuernavaca, les ruines du *Château des fleurs* (Xuchicalco rappellent par certains bas-reliefs le dieu Boudha de l'Inde et les monstres représentés par les peintres japonais : c'est celui qu'on a imité à l'Exposition.

Les ruines d'Ocingo et de Palenqué, dans la province de Chiopa, mesurent un circuit de deux à trois myriamètres et se composent d'ouvrages de fortifications, de tombeaux, de pyramides, de temples, de maisons d'habitation, de chaussées, de ponts et d'immenses réservoirs souterrains, auxquels aboutissent des aqueducs voûtés. On y remarque une place formant un parallelogramme régulier de cent mètres de large sur quatre cent cinquante de long, au centre de laquelle s'élève un vaste édifice. Malgré l'action du temps et de la destruction, malgré les arbres séculaires qui y croissent, l'ensemble de cet édifice reste encore imposant.

Sa façade, en partie detruite, conserve encore quelques médaillons et des sculptures représentant deux rois et des inscriptions en écriture toltèque. Un long corridor conduit à un escalier gigantesque, par lequel on arrive dans une grande cour interieure; au fond de cette cour se trouve le temple principal, dont les murs sont encore debout. De nombreux appartements et de larges corridors s'y ouvrent de toutes parts, des bas-reliefs sculptés représentent diverses scènes, parmi lesquelles se voit fréquemment l'offrande d'un enfant à une sorte de dragon. Les habitants du pays appellent ces ruines les maisons de pierre, *las casas de piedros*.

La carte du Yucatan publiée par le voyageur anglais Catherwood mentionne les ruines d'une cinquantaine de villes anciennes, dont les plus importantes sont Uxmal, Mayapan, Tchichen-Uza. Dans cette dernière, on a trouvé encore des peintures représentant des scènes de la vie civile, militaire et religieuse des populations primitives. M. l'abbé Brasseur, de Bourbourg, a rencontré partout, surtout à Mayapan, au milieu des monuments écroulés, sur des tronçons de colonnes recouvertes par les ronces, les indications les plus importantes sur l'antique civilisation du pays.

Dans le Guatémala, M. César Daly signale la ville de Quiché comme l'une des curiosités architecturales du monde. Au centre de l'une de ces vallées profondes, ressemblant à des gouffres que les habitants du pays appellent *barranco*, s'élèvent trois téocallis ou môles immenses, construits à l'aide de galets noyés dans le mortier, et revêtus extérieurement de pierres équarries. Les plateaux de ces trois villes couronnées de trois montagnes artificielles et ces villes renferment des monuments nombreux, recouverts d'un enduit de stuc de deux à trois centimètres, et recouverts de peintures.

Les ruines de Copon, dans le Honduras, se font remarquer par leurs statues colossales, leurs téocallis, leurs têtes de mort et leurs inscriptions hiéroglyphiques. L'isthme de Panama et la Nouvelle-Grenade renferment surtout des tombeaux, devenus, en 1855 et 1856, de véritables *placers* pour les chercheurs d'or qui se rendaient en Californie, tant ils y ont trouvé de statuettes et d'objets en précieux métal.

Les bijoux en or se rencontrent plus rarement dans le Yucatan et le Mexique; mais partout l'on y trouve un grand nombre de divinités, de figurines et d'amulettes en bronze, en jade, en pierre de diverses couleurs; des boucles d'oreille en bronze, des colliers en ivoire, en cristal de roche, en agate; des miroirs en obsidienne, des cachets, des pesons à filer, des armes en bois, en pierre et en bronze; un grand nombre de coupes en terre cuite, ornées de peintures, qui rappellent les vases etrusques.

Les mythes de la religion des anciennes populations du Mexique et de l'Amérique centrale paraissent très-difficiles à interpréter. Une sorte de serpent ou de dragon orné de plumes était la représentation de leur divinité principale; l'on croit qu'il faut y voir le symbole de l'Océan. Comme les Phéniciens, les tribus idolâtres de l'Écosse et les sauvages de l'Océanie et de l'Afrique, les Toltèques sacrifiaient à leurs dieux des victimes humaines; Cortez, en 1521, reprochait surtout à Montezuma d'être favorable à cette pratique cruelle.

Parmi les preuves qui témoignent de la civilisation déjà assez avancée des Mexicains, on peut citer le degré de perfection auquel ils reglaient leur calendrier. M. de Humboldt dit que, par un calcul très-simple, ils pouvaient trouver l'hiéroglyphe de l'annee 5206 ou 4804 avant notre ère. Il n'est pas sans intérêt de constater que ce calendrier offre des analogies frappantes avec celui de plusieurs peuples tartares de l'Asie.

Les Toltèques et les Aztèques avaient des colléges et des écoles spéciales pour les enfants de la noblesse et de la bourgeoisie; l'on y apprenait l'éloquence et les traditions nationales en récitant, de mémoire, les harangues et les chants antiques. La religion, l'astronomie, l'histoire des dieux, des rois et des héros étaient aussi enseignées dans les livres sacrés. Les livres de ces peuples s'écrivaient sur des peaux préparées, sur des toiles et sur des papyrus fabriqués avec des écorces et recouverts d'un vernis glacé analogue à celui de nos cartes de visite. Leur écriture, comme celle des Égyptiens, était à la fois figurative, symbolique et phonétique; elle couvre les pages lapidaires des monuments du Yucatan et des provinces méridionales du Mexique; elle se trouve dans un certain nombre de manuscrits très-anciens, conservés dans les bibliothèques de Mexico, et, en Europe, dans celles de Paris, de Dresde, du Vatican et de Madrid. C'est un codex de cette dernière bibliothèque qui a fourni à l'abbé Brasseur, de Bourbourg, l'alphabet *maya*, écriture des Toltèques du Yucatan. Le même savant a traduit et publié la grammaire de la langue Guiché, parlée dans la Guatemala, et il a fait suivre cette publication d'un drame antique de l'Amérique centrale, qu'il avait vu representer par les indigènes le 19 janvier 1856.

Les traditions recueillies par les Espagnols au XVIe siècle, les souvenirs encore aujourd'hui conservés par les indigènes du pays, les mythes qui remplissent les livres sacrés, les sculptures et les peintures représentées sur les monuments les plus anciens, ne tarderont point, je l'espère, à procurer aux archéologues des notions exactes sur les diverses populations qui ont dominé dans le Mexique et l'Amérique centrale.

S. Henry Berthoud.

## UN MARCHÉ DE BESTIAUX EN BAVIÈRE

Southof est un joli bourg de l'ancienne Souabe, sur les confins du Tyrol. Il appartient aujourd'hui à la Bavière. Situé au fond d'une belle vallée que traverse l'Iller, descendant des Alpes tyroliennes, il est depuis longtemps, pour tous les pays d'alentour, le centre d'un commerce de bestiaux très-important.

Ce commerce, qui commence dans la seconde moitié de l'été, atteint en automne son plus grand développement. Vers le milieu de septembre, au jour fixé pour la fin du pâturage, tous les pâtres des Alpes de Galt, de la vallée de l'Iller, d'Osterach et de l'Allgan prennent leurs dispositions pour quitter leurs montagnes et se rendre à la ville. Ceux-là seuls qui n'ont pas perdu par accident un seul animal pendant toute la saison ont le droit d'entourer leurs chapeaux de fleurs et d'orner les cornes de leurs bêtes de festons et de rubans.

Avant midi, les pâtres sont descendus successivement par bandes soit à Oberstrof, soit à Hindelang, où les animaux, jusque-là pêle-mêle, sont triés et retournent à leurs propriétaires. Un grand nombre d'acheteurs étrangers sont déjà sur ces deux points et y entament des affaires; mais le véritable marché a lieu le lendemain à Southof. Dès le point du jour, une animation extraordinaire règne dans le village, littéralement encombré. C'est un incroyable tohu-bohu de bêtes et de gens : celles-là bêlant ou beuglant, debout, couchées, pelotonnées par groupes nombreux; ceux-ci tirés de tous les côtés à la fois, se bousculant, se hélant, marchandant, discutant. Mais le dessin de M. Fuggs vaut toutes les descriptions.

Le marché de Southof est surtout visité par les éleveurs de la Saxe, de la Prusse et de la Bohême. Il y vient quelquefois jusqu'à des Suédois et des Norvégiens. La race de l'Allgan, d'une constitution très-solide, convient parfaitement, en effet, à tous les pays de montagnes; elle s'y acclimate merveilleusement, surtout dans celles de la Saxe, de la Bohême et de la Norvége, où les animaux trouvent les mêmes herbes dont ils ont coutume de se nourrir dans les Alpes. Les Italiens étaient autrefois les meilleurs clients du marché de Southof, où ils venaient principalement acheter de jeunes bœufs; mais voilà longtemps déjà qu'on ne les y voit plus.

Les fermiers des environs ne cherchent dans le marché que des animaux de luxe, surtout de jeunes vaches, et ils ne les marchandent pas trop, pour peu qu'elles aient la couleur qu'ils désirent. Tel ne veut que des vaches grises, tel autre que des jaunes. C'est une affaire de goût et aussi de mode. Par exemple, les amateurs montrent depuis quelques années un dédain marqué pour les vaches blanches et les vaches noires unies. Les bestiaux de qualité inférieure sont achetés par des Suisses, des Souabes et des Bavarois.

L. de Morancez.



MARCHÉ AUX BESTIAUX, EN BAVIÈRE, d'après un dessin de notre correspondant. — Voir page 295.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

RIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DEPARTEM. |
|---|---|---|
| an . . . | 15 fr. » | — 17 fr. |
| mois . . | 8 fr. » | — 9 fr. |
| s mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DEPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an . . . | 15 fr. » | — 17 fr. |
| Six mois . . | 8 fr. » | — 9 fr |
| Trois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 640.
**Samedi 11 Mai 1867.**

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis.**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Les élections académiques du 2 mai. — MM. Jules Favre et Gratry. — Essai de croquis à la plume. — Souvenirs. — Le voleur volé et le volé voleur. — Un prédicateur algébriste. — Les cantates. — Cantate, que me veux-tu? — Un lauréat de onze ans. — Prométhée et promettez. — Apologie. — Ingres et Racine. — Phèdre et Gérolstein.

Savez-vous que M. de Talleyrand avait raison ? Tout arrive. Qui eût dit, en 1848 et 1849, aux députés *réacs* de la Constituante, membres présents ou futurs de l'Académie française, qu'il y aurait une journée mémorable — 2 mai 1867 — où leur joie, leur triomphe, leur gloire, leur littérature, serait de voter pour M. Jules Favre? Cette fois, contrairement à l'usage, les lunes rousses ont précédé la lune de miel.

Qui doit être bien étonné, c'est Cham et Auguste Lireux, de spirituelle mémoire, qui publièrent, à cette époque, sous le titre d'*Assemblée nationale comique*, une série de dessins et de textes, tous plus amusants les uns que les autres.

Il faut savoir ou se souvenir que, une discussion violente s'étant engagée entre M. Favre et un des plus éloquents députés du parti réactionnaire, celui-ci répliqua par une phrase alors fameuse : « Il en est des injures comme des corps solides; leur plus ou moins de poids dépend de la hauteur d'où elles tombent. »

C'était dire, en français parlementaire, que les injures de M. Jules Favre, ne tombant pas de haut, n'étaient pas lourdes. MM. Berryer, de Montalembert, Dufaure, etc., aujourd'hui académiciens, applaudirent de toutes leurs forces.

A quelque temps de là, parurent *les Représentants en*



THÉATRE LYRIQUE. — *ROMEO ET JULIETTE*, opéra en cinq actes, paroles de MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique de M. G uuod. — Acte troisième.
Dessin de M. Riou. — Voir la Chronique du n° 638.

*vacances*, de Cham et Auguste Lireux. Dans une de leurs plus jolies pages, ils nous montraient l'auteur de la célèbre phrase et M. Jules Favre arrivant dans la cour des Messageries, leur valise sous le bras, et se rencontrant nez à nez au moment de monter dans le coupé d'une diligence. Pas de troisième voyageur; les deux antagonistes allaient être forcés de passer la nuit en tête-à-tête. Horreur !!!

Naturellement, la tête de M. Jules Favre figurait un cabriolet; le front bombé représentait la capotte et le menton proéminent *faisait le siége*. Heureux temps, en somme, où un bon rire à trente-deux dents, bien franc et bien libre, se mêlait aux inquiétudes publiques !

On le voit, nous sommes revenus de loin; il n'y a plus de cabriolets, et la caricature n'aurait plus de sens. MM. Berryer, de Falloux, Thiers, Dufaure, de Montalembert, votent passionnément pour M. Jules Favre. Sa figure est prise. Dieu merci! tout à fait au sérieux. Si elle n'a pas la ligne grecque, la régularité d'Apollon ou d'Antinoüs, elle se rattrape par la physionomie, et ceux contre lesquels il plaide n'ont nullement envie d'en rire.

Puisque nous en sommes sur ce chapitre, et que ce chapitre est à l'ordre du jour, permettez-moi une légère esquisse des deux nouveaux immortels.

M. Jules Favre est né le 21 mars 1809; il peut donc, dès ce moment, compter parmi les *jeunes gens* de l'Académie. Sa renommée d'avocat et d'orateur a commencé dans la seconde ville de France, et il a très-brillamment fait mentir le vers-proverbe :

« Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier. »

Loin de s'éclipser à Paris, il s'y est montré sous un meilleur jour; son éloquence et son caractère ont fait comme les bons vins, qui s'améliorent en vieillissant. Cette éloquence, on le sait, n'est pas celle de Démosthènes; elle serait plutôt celle d'Isocrate. J'ai entendu, dans ma jeunesse, dire par une des célébrités parlementaires de ce temps-là, M. Delalot, homme fort lettré : « Les avocats ont, à la tribune, un immense avantage sur nous, gens de littérature : quand l'expression juste ne me vient pas tout de suite, je me trouble et je reste court; un avocat a constamment, au service de la même idée, huit ou dix mots, tous plus impropres les uns que les autres : il en choisit un au hasard, et rien ne l'arrête. »

Ce n'est pas à M. Jules Favre que ce propos pourrait s'appliquer. Sa phrase correcte, exacte, élégante (d'une élégance relative), semble moulée d'avance dans son cerveau au moment où elle s'échappe de ses lèvres; elle supporterait l'impression, et elle en fait. Il y prélude par un petit sifflement, qui n'est qu'un *tic*, et où l'on a longtemps, à l'époque préadamique des lunes rousses, voulu voir une intention méchante, favorable aux comparaisons serpentines. Son profil concave a pris, avec les années, je ne sais quelle gravité sereine, qui s'accorde parfaitement avec cette parole gravement incisive, redoutable aux ministres et aux plaideurs. A Paris, il n'a plus que des adversaires; à Lyon, il avait des ennemis. A les entendre, il lui arrivait d'abuser du privilége des avocats, qui, une fois revêtus de leur robe, coiffés de leur toque et installés sur leur banc, s'imaginent ne pouvoir plus être offensants. Voici une anecdote que me raconta, en 1854, M. G..., ancien bâtonnier, et que je vous livre pour ce qu'elle vaut :

« Un confrère de M. Jules Favre, avocat amateur au barreau de Lyon, bonhomme, pas très-spirituel, avait été volé par son domestique. L'affaire arrive au tribunal : M. Favre plaidait pour le domestique infidèle. Il s'y prit si bien, il fut si habile, si ingénieux, si éloquent, qu'au bout de dix minutes il prouva ou crut prouver que c'était son client qui avait été volé par son maître; l'auditoire admirait, mais avec des restrictions faciles à comprendre. Ce n'était pas précisément un succès d'estime. Là-dessus, on voit M. Jules Favre, incommodé par la chaleur, pâlir, s'affaisser et se trouver mal. On s'empresse, on cherche un flacon de vinaigre ou de sels. Le seul homme qui eût un flacon sur lui était justement X..., le plaignant, l'homme volé par le client de M. Favre. Fidèle à sa bonne nature, X... se précipite; il prend son confrère dans ses bras; il lui fait respirer le flacon réparateur. La syncope n'a pas de suite; M. Favre se remet aussitôt; il se relève, reprend le fil de son discours, et s'écrie : « Je vous disais donc, messieurs, et je vous prou- « vais que ce n'était pas mon client qui avait volé son mai- « tre, au contraire. » Président, juges, huissiers, avocats, public, partirent d'un grand éclat de rire, et l'audience fut suspendue. »

Encore une fois, on revient de loin, tout arrive, et M. de Talleyrand n'avait pas tort.

Mais l'homme n'est pas parfait, et quoique la vie privée doive être murée, je ne puis taire une rumeur inquiétante; il paraîtrait que M. Jules Favre, dans les douceurs de l'intimité et devant quelques initiés soigneusement triés, se livre à des pratiques mystérieuses d'où résulte, de temps à autre, un proverbe ou une comédie de salon. On le soupçonne de commerce semi-clandestin avec Carmontelle, Berquin et Florian. En vain alléguerait-il, comme circonstance atténuante, que les œuvres nées de ces relations illicites sont d'une ingénuité, d'une candeur, d'une innocence, propres à fléchir les juges et à attendrir les gendarmes. La justice informe; on s'attend à des révélations, et nous verrons bien, au grand jour de l'audience académique, si le procureur général en habit vert, chargé de dire son fait au coupable, ne mêlera pas quelques épines dramatiques à ses lauriers judiciaires.

L'abbé Gratry, que l'on n'appelle plus Père Gratry que par habitude, est né le 30 mars 1805. Je l'ai vu, en 1824, remporter au concours général de philosophie le premier prix de dissertation française et le second prix de dissertation latine. Nous étions alors des philosophes de première force, et nous pouvons tous dire comme Fontenelle : « Dans ma jeunesse, on m'apprenait la philosophie, et déjà je commençais à n'y rien comprendre. » Depuis, on a réduit les lycéens à la logique. Nous en rencontrons si peu dans la rue, qu'il doit en rester beaucoup dans les écoles.

L'abbé Gratry est arrivé au sacerdoce en passant par les mathématiques; il a été, au sortir du collége, très-brillant élève de l'École polytechnique. Sa bibliothèque est curieuse; une moitié appartient aux ouvrages de théologie, de métaphysique, de morale religieuse; l'autre moitié aux sciences exactes.

Ces sciences, non-seulement l'abbé Gratry ne les a pas oubliées: mais on retrouve leurs procédés dans son talent, dans son éloquence, dans ses conférences, dans ses livres. Si j'osais, je le définirais un Edgar Poe sobre et catholique. Il place constamment la raison entre l'imagination et la science pour la conduire à la foi. Il va du fini à l'infini comme les algébristes vont du connu à l'inconnu. Il donne à la dialectique chrétienne quelque chose de la hardiesse et de la rigueur des déductions scientifiques. Mais comme ces deux éléments de persuasion ou de certitude sont essentiellement réfractaires, il en résulte parfois un contraste qui n'est peut-être pas sans péril, mais qui n'est assurément pas sans charme. Ce prêtre, ce savant, ou, en d'autres termes, cet interprète de deux ordres de vérités absolues, semble faire de ces vérités des somnambules et leur demander des révélations, j'allais dire des hallucinations surnaturelles. Il nous guide sur le droit chemin, avec deux points d'appui à droite et à gauche, un large horizon et le ciel sur nos têtes; et il nous fait éprouver çà et là les bizarres sensations de l'aventure, les petits frissons du sentier à pic, en saillie sur un gouffre! Sous ce rapport, les Conférences de l'abbé Gratry à Saint-Étienne-du-Mont, en janvier et février 1863, étaient, sinon des modèles, au moins des tours de force. Mais comme la vie mondaine a toujours soin de placer le plaisant à côté du grave, rien de plus plaisant, ces jours-là, que de voir les belles paroissiennes de Saint-Thomas-d'Aquin et de Sainte-Clotilde affluer, dès huit heures du matin, dans cette pauvre église du quartier latin, pour écouter et admirer ce qui pouvait être à peine compris par des théologiens ou des membres de l'Institut.

L'extérieur de l'abbé Gratry répond parfaitement au genre de son talent, au double aspect de son inspiration et à la physionomie de ses ouvrages. Figurez-vous une âme qui aurait des nerfs, et pas de corps; mais ces nerfs font à cette âme une guerre terrible : on dirait que Dieu habite l'une et que le diable s'est logé dans les autres. Il est arrivé à l'abbé Gratry, aux eaux ou en voyage, d'essayer successivement les cinquante chambres d'un hôtel sans pouvoir dormir dans aucune. Les maîtresses de maison qui l'invitent à dîner ne savent jamais s'il viendra la veille ou le lendemain, au potage ou au dessert, par la porte ou par la fenêtre. Ces allures fantasques expliquent comment il n'a fait que passer par la congrégation de l'Oratoire. Se soumettre à une règle, à une discipline quelconque, se plier au joug des habitudes, employer chaque jour de la même façon les mêmes heures, c'était pour l'abbé Gratry chose impossible. La foi, la science, la piété, la vertu, l'éloquence, lui sont plus faciles que l'exactitude.

Il n'y a pas loin de l'Académie aux cantates. Cantate, que me veux-tu? La cantate est délétère; on a beau s'exciter au respect, il semble toujours que ces hymnes officiels vont être chantés par des figurants de théâtre habillés en sbires du farouche Gessler ou en aides de camp du prince de Grenade. Réduits aux charmes de la poésie pure, aux rimes irréprochables de *gloire* et de *victoire*, *d'amour* et de *beau jour*, descendus de l'estrade où ils se mariaient agréablement aux sons magiques du trombone et de la clarinette, il leur manque quelque chose. Ce sont des fleurs sans parfum, des arbres sans feuilles, des printemps sans rayon, des lèvres sans sourire, des invalides sans béquille. Il leur faut l'écharpe de Monsieur le Maire, l'attendrissement des parents, la fanfare obligatoire, les yeux modestement baissés du lauréat allant chercher sa couronne. Si notre pauvre Méry, le charmant poëte, avait fini, dans les derniers temps, par ne plus être pris au sérieux, c'est qu'il avait commis trois ou quatre cantates. La cantate en l'honneur des glorieuses journées de Juillet porta un rude coup à Casimir Delavigne, qui ne s'en est jamais relevé. M. F. Coppée, récemment surpris en flagrant délit de cantate et frappé d'un prix de cinq cents francs, a beaucoup de talent quand on le laisse voler de ses propres ailes, et vient de publier sous le titre de *Reliquaire* un volume de poésies très-remarquable.

Il n'est donc pas étonnant que MM. Rossini, Carafa, Verdi, Kattsner, Poniatowski, etc., ayant à se décider entre 936 cantates de même calibre, aient été fort embarrassés. Ils se sont tirés d'embarras, en hommes d'esprit, par deux excellentes malices; ils ont demandé au ministère et à la presse la plus grande publicité possible pour les pièces couronnées, et ils ont décerné la médaille d'or à M. Romain-Cornut fils. Or M. Romain-Cornut fils est, dit-on, un enfant de onze ans. Ces diables de jurés n'ont pu résister à la tentation d'un calembour par à peu près M. Romain-Cornut fils leur a offert une cantate intitulée : *Les noces de Prométhée*, et ils ont répondu à M. Romain-Cornut fils : « Jeune homme, c'est vous qui *promettez*... beaucoup. » .

« J'ai reçu ce matin, disait un colonel de l'ancien régime, une lettre anonyme, signée de tous les officiers de mon régiment. »

J'ai reçu, moi, deux ou trois lettres, non signées, mais probablement écrites par des admirateurs fanatiques de M. Ingres : ils me criblent d'invectives et de sarcasmes au sujet de mes irrévérences, et me demandent avec une amère ironie si je serais seulement capable de dessiner la tête de Romulus. Hélas! non; mais je n'en ai pas moins le droit de leur répondre : « Qu'est ceci, messeigneurs? Avez-vous lu l'article de M. Théophile Silvestre? Lisez-vous ceux de M. Castagnary? Voilà des coups de massue autrement meurtriers que mes coups d'épingle. J'ai eu le tort de manquer de respect au nez de saint Pierre, aux jambes de Paolo et au bras de Thétis : c'est grave; mais depuis quand les opinions ne sont-elles pas libres? Et depuis quand cette pauvre chronique, à qui l'on refuse tant de choses, a-t-elle perdu le privilége d'habiller de son mieux un paradoxe à paillettes?

Tenez! votre fanatisme, si tyrannique qu'il puisse être, ne saurait m'en vouloir de nommer Racine à côté de M. Ingres. Eh bien! lundi dernier, je suis allé voir, au Théâtre-Français, les *Roses jaunes*, d'Alphonse Karr, dont il vous a été parlé ici, il y a trois jours, par mon collaborateur Gérôme. Fidèle à ma louable habitude, je suis arrivé deux heures trop tôt; tout n'était pas *roses*, ce soir-là, à la Comédie-Française, et j'ai assisté aux cinq actes de *Phèdre*. Pour me venger contre moi-même de cette tragédie imprévue, j'en ai rapporté la ballade suivante :

« On a discuté le sens moral de Jeannine; la grande-duchesse de Gérolstein a paru un peu inflammable; l'Aventurière, d'Émile Augier, n'est pas précisément une vestale; n'importe! je soutiens, moi, que ce sont autant de prédestinées au prix Monthyon, si on les compare à Phèdre; j'ajoute que le demi-monde, tel que nous l'avons vu au complet à la reprise d'*Orphée*, est une succursale du faubourg Saint-Germain et du couvent du Sacré-Cœur, en comparaison de l'entourage de la fille de Pasiphaé.

« Phèdre est une grande dame, née parmi tout ce que la Crète compte de plus huppé. Elle est très-riche; elle a reçu en dot trois villes dont la principale est presque aussi grande que Castelnaudary, six peaux de taureaux avec leurs cornes symboliques, trois cents brebis, cinquante mesures de froment, et huit sacs d'olives. Elle ne devrait pas manquer de jugement puisqu'elle est fille de Minos, et elle descend du *sacré* soleil qui pourrait l'éclairer sur toutes ses démarches.

« Elle est donc mille fois plus coupable que Jeannine, Clorinde, Marguerite Gautier, Olympe, la baronne d'Ange, Marco, dont l'éducation a péché par la base, à qui leurs parents avaient inculqué de trop bonne heure le culte du *huit-ressorts*, et donné, sur la manière de devenir rentières, des conseils affectés de strabisme.

« En outre, le mari de Phèdre est un très-bel homme et un mauvais sujet, les deux qualités les plus propres à fixer la volage inconstance du beau sexe : il est président de l'association philanthropique pour l'extirpation des monstres, et il possède un casque superbe plus empanaché que le chapeau du général Boum; le seul casque que la dureté des temps ait laissé à la tragédie classique.

« Phèdre n'a donc pas d'excuse; on rejette généralement l'odieux de sa faute sur sa nourrice Œnone : erreur! Œnone est bien moins criminelle que sa maîtresse; il est prouvé qu'elle ne savait pas lire, et l'on ne se figure pas tout le mal que peut produire le défaut d'instruction chez le peuple. Il y avait eu dans sa famille trois cas de cour d'assises, et si elle aimait sa maîtresse d'un amour de caniche changé en tigre, ce n'est pas seulement parce qu'elle l'avait nourrie de son lait et de mauvais principes; c'est parce que la fille de Minos l'avait tirée d'un mauvais pas en promettant aux jurés la protection de son père.

« Quant à l'entourage de Phèdre, déplorable! Thésée est un vieux libertin qui, après avoir conté fleurette aux femmes des autres, ne revient auprès de la sienne que lorsque son orteil gauche lui annonce une prochaine attaque de goutte; Aricie est une fine mouche, Hippolyte un braconnier relaps, qui a plus de procès-verbaux sur le dos que de coursiers dans son écurie.

« Il n'y a pas jusqu'à ce brave Théramène que je soupçonne de ne pas être bien franc du collier; en général, les confidents de tragédie sont heureux que leur moralité soit garantie par des hémistiches; sans quoi on serait forcé de s'apercevoir qu'ils sont toujours de l'avis de leurs maîtres et qu'ils s'obligent bénévolement à accepter de bien scabreuses commissions. Grosselmann, le célèbre commentateur d'Euripide, affirme que Théramène servait de boîte aux lettres à Hyppolyte et à la sensible Aricie, et qu'il recevait, pour sa peine ou pour son plaisir, un demi-talent, qu'il employait à déclamer son récit.

« Donc la tragédie de *Phèdre* est d'une immoralité et d'une indécence scandaleuses; Racine est le précurseur du théâtre réaliste, et, si M. Prudhomme avait vécu de son temps, il aurait dit après la première représentation : « Où allons-nous, grand Dieu! où allons-nous? »

Vous le voyez : il n'y a que le premier pa—radoxe qui coûte. On pourrait aller, comme cela, à travers tous les *Œdipes*, tous les *Atrées*, toutes les *Clytemnestres*, tous les *Agamemnons*, etc., et faire une ample récolte de monstruosités ou de caricatures. Le peintre de *Stratonice*, de *Saint Symphorien*, de la *Source*, le portraitiste de Bertin, du duc d'Orléans et de Cherubini n'a donc pas à se plaindre. Bonnes ou mauvaises, nos plaisanteries n'ôtent pas une beauté à Racine et n'ajoutent pas un défaut à M. Ingres

A. DE PONTMARTIN.

## BULLETIN

L'histoire du travail français offre en ce moment, dit la *Chronique des Arts*, plus de six mille objets à la curiosité des amateurs.

La salle des objets de l'âge de la pierre est livrée au public

et renferme la plus intéressante réunion d'objets en os ou pierre qui ait jamais été vue. Nous signalerons surtout ceux qui portent des dessins gravés sur la surface.

Chaque jour, des morceaux intéressants viennent de Paris ou de la province combler des lacunes dans les vitrines. La salle des émaux, celle des porcelaines et faïences sont splendides. On espère que, d'ici à peu de jours, les collections de meubles et d'objets d'art du XVIIIe siècle, appartenant au marquis d'Herlford, rempliront tout un salon, comme à l'exposition rétrospective de 1865.

Les Anglais vont ouvrir leurs salles. Les envois se composent surtout de pièces d'orfèvrerie appartenant aux corporations de Londres. Elles ont été vues à l'exposition de Kensington en 1862

L'Italie n'exposera vraisemblablement pas, ni l'Allemagne. Pour obvier à cet inconvénient, la France consacrera quelques-unes de ses propres vitrines à un certain nombre d'objets étrangers Ainsi on voit déjà tout un rayon garni d'orfèvrerie religieuse d'Augsbourg.

La Russie a reçu le plus beau bassin de majolique italienne que nous ayons jamais vu. Deux satyres, terminés en grotesques, soutiennent, accroupis, une vasque d'un profil robuste. Elle est peinte à l'extérieur des arabesques les plus délicates ; à l'intérieur, on voit cette scène de *Festin antique sur une place publique*, gravée par M. J. Jacquemart, d'après une majolique de la collection Campana.

Ce magnifique spécimen de l'art italien, vraisemblablement d'Orazio Fontana, mesure soixante-quinze centimètres de largeur et quarante-cinq centimètres de hauteur. On en offre vingt mille francs au délégué de la Russie, et il les vaut.

Les cristaux et les armes de l'empereur d'Autriche excitent une admiration universelle. L'exposition de la Hongrie, qui occupe la même salle, n'est pas moins intéressante. Ces cristaux sont de la même époque et du même travail que nos plus beaux de la galerie d'Apollon.

On travaille activement à construire le pavillon destiné à recevoir l'exposition des diamants de la couronne : d'ici à une dizaine de jours il sera livré au public.

Ce pavillon, de forme circulaire, est élevé au milieu du jardin. Deux entrées y donnent accès : l'une vis-à-vis de la rue de France, l'autre vis-à-vis de la rue de Russie. Il est bâti, partie en bois, partie en glace, surmonté d'un dôme en vitres couronné d'une mappemonde; un escalier tournant conduit à une galerie circulaire.

Une grande marquise soutenue de distance en distance par des piliers en bois fait tout le tour du pavillon. Quatre horloges figurent à l'extérieur du dôme.

On sait que ce pavillon est disposé de telle sorte que le soir il pourra rentrer sous terre.

Le prince et la princesse de Metternich ont repris leurs réceptions annuelles des jeudis.

Près de mille personnes se sont succédé depuis dix heures jusqu'à deux heures du matin dans les splendides salons de l'ambassade d'Autriche, et vers minuit la foule était tellement compacte qu'il était impossible de circuler.

Le prince et la princesse de Metternich se sont pour ainsi dire multipliés pour faire les honneurs de cette fête magnifique et accueillir chaque invité avec la plus exquise affabilité.

Nos correspondances de Saint-Pétersbourg nous informent que l'anniversaire de la naissance de l'empereur Alexandre II a été célébré, le 27 avril, par de grandes fêtes dans la capitale et dans les principales villes de l'empire russe. Il y a eu bals, réceptions officielles, lampions, girandoles et chiffres de gaz, etc., selon le programme traditionnel adopté dans tous les pays pour les fêtes officielles. Ce jour-là, le grand-duc Wladimir, qui vient d'atteindre sa majorité, a prêté le serment habituel d'allégeance entre les mains du czar.

Nous publions dans ce numéro un dessin de notre correspondant, qui nous montre le czar se promenant en voiture dans sa bonne ville de Saint-Pétersbourg, et salué par les acclamations de la foule compacte accourue pour jouir du spectacle des illuminations.

Le jury international des beaux-arts a voté les médailles de première classe. Elles ont été décernées à MM. Rosalès (Espagne), Breton (France), Pils (France), Fromentin (France), Millet (France), Horschelt (Bavière), Stevens (Belgique), Robert-Fleury (France), Bida (France), Français (France), Daubigny (France), Matéjcko (Autriche), Willems (Belgique), Calderon (Angleterre), Piloti (Italie).

La Société géographique de France vient d'accorder une médaille d'or à sir Samuel Baker, l'intrépide voyageur.

M. Baker a offert cette marque de distinction à sa femme qui l'a accompagné dans ses explorations du district du Nil.

Mme Persiani, la célèbre cantatrice, dont les habitués du Théâtre-Italien garderont longtemps le souvenir, a succombé la semaine dernière à une attaque d'apoplexie foudroyante.

La chambre des députés de Grèce vient de conférer, à l'unanimité et par une loi spéciale, la grande naturalisation hellénique à Mme Dora d'Istria (princesse Kolzoff-Massalsky, née princesse Gika), en considération de son mérite littéraire et des éminents services qu'elle rend depuis longtemps à la nation hellénique. En accordant à une célébrité féminine cet honneur exceptionnel, digne d'un Byron et d'un Santa-Rosa, le parlement d'Athènes a voulu montrer que la femme, à l'égal de l'homme, peut apporter un concours précieux, non-seulement à sa famille, mais aussi à la cause de sa patrie et de l'humanité.

TH. DE LANGEAC.

# LE ROI DES GUEUX

(Suite [1].)

### DEUXIÈME PARTIE.

### LES MEDINA-CELI.

Dona Isabel garda le silence. Ses yeux ne se relevaient point.

— Si c'est pour moi que vous avez risqué votre vie, seigneur Mendoze, reprit-elle à voix basse, vous avez mal fait... nul ne vous avait donné le droit de me défendre.

Ramire changea de couleur et répondit :

— Senora, vous parlez à un esclave... Pour que votre volonté soit accomplie, il vous suffira toujours de l'exprimer.

— C'était donc pour moi, Mendoze? dit la jeune fille en lui tendant sa main, qu'il porta passionnément à ses lèvres, je voulais le savoir, et j'ai pris un détour... Mendoze, c'est un charme pour moi de vous parler comme je le fais, car vous êtes mon ami d'enfance et mon frère... J'ai eu ce désir douloureux et cher de passer près de vous une heure sans témoin ni contrainte avant de nous séparer pour jamais.

— Nous séparer!... pour jamais! répéta le jeune homme avec detresse.

Les premières paroles d'Isabel avaient enchanté son oreille et son cœur comme une musique céleste. Les derniers mots étaient un coup de foudre.

— Nous étions des enfants, reprit-elle pour la troisième fois; savais-je, moi qui vous parle, que vous prendriez tant de place dans mon cœur?... Quand je vous vis, j'eus comme un étonnement tout au fond de mon âme... et puis il me sembla que je vous avais vu toujours...Je n'étais pas effrayée, parce qu'il n'y avait en moi ni passion, ni tumulte... Votre image évoquée amenait sur mes lèvres un sourire et dans ma pensée je ne sais quelle fraîcheur reposée et calme... Sont-ce des excuses que je donne ici à vous et à moi-même?... Peut-être, car je vous aime, et je sens que vous emporterez avec vous tout mon bonheur.

— Isabel! balbutia Mendoze pleurant et souriant; voulez-vous donc que je meure à vos pieds! se peut-il qu'on puisse à la fois prodiguer de si belles joies et infliger de si amères souffrances?

Ils marchaient lentement sous ces arbres muets dont la brise paresseuse agitait à peine le feuillage endormi. La mousse molle étouffait le bruit de leurs pas. L'air tiède et tout imprégné mettait sur leurs poitrines un poids plein de délices.

Ils étaient beaux. La vierge, fière et douce, inclinait son front pur, que la pudeur confiante entourait comme d'une auréole. Le jeune homme, ardent et craintif, sentait son pouls battre la chère fièvre des amours.

Ils étaient beaux. Derrière cet azur qui couvrait comme un dôme étincelant l'ombre délicieuse des bocages, la bonté de Dieu devait sourire à leur tendresse.

— Des souffrances? répéta dona Isabel, dont la voix était suave comme un chant; je vous crois, Mendoze. Pendant que vous disiez cela, votre parole était comme l'écho de ma pauvre âme malade... Vous m'aimez! oh! je sais que vous m'aimez... Et le ciel me préserve de vous en faire un reproche, car c'est ma faiblesse qui a encouragé cet amour!... Dites, Mendoze, m'aimez-vous assez pour me garder toute votre vie, comme je consacrerai la mienne à votre souvenir?

Ramire joignit ses mains tremblantes.

— A vous, à vous, Isabel chérie, mon existence tout entière! murmura-t-il; à vous quoi qu'il arrive! à vous uniquement et sans partage tous les battements de mon cœur!

Elle tourna vers lui son sourire angélique.

— Merci, dit-elle bien bas.

— Mais pourquoi... commença Ramire.

— Pourquoi nous séparer, n'est-ce pas? interrompit-elle, tandis qu'un nuage de tristesse profonde descendait sur son beau front. Je vous dois cette explication, Ramire; je vous la dois comme à mon meilleur ami, comme à celui que j'aurais choisi pour lui confier le soin de mon bonheur, si le ciel n'avait mis entre nous une barrière infranchissable... Naguère, lorsque nous étions en Estramadure, vous dans votre tourelle solitaire, moi près de ma mère exilée et oubliée, je n'avais jamais interrogé l'avenir; je me laissais aller sans réfléchir au charme qui m'attirait vers vous. Mon seul souci était de garder pure cette amitié qui était ma consolation la plus chère. Ma pensée n'avait pas été au delà. il me semblait, pauvre folle que j'étais, que la vie pouvait être ainsi un échange de lointaines et muettes tendresses. Vous dirai-je combien l'annonce du départ me fit verser de pleurs? Vous dirai-je la joie que j'éprouvai en vous reconnaissant de loin sur la route? J'avais tourné la tête bien des fois déjà : je m'accusais d'extravagance, et cependant je gardais mon espoir... J'aperçus enfin la branche de myrte qui ornait votre feutre, je distinguai vos traits au milieu d'un nuage de poussière... Ramire, je vous remercie de m'avoir suivie, et plût au ciel que je pusse vous payer autrement que par mon éternelle reconnaissance! J'ai vu mon père ce matin.

— Et votre père, interrompit Mendoze, vous a sans doute proposé un époux?

— Je ne connaissais pas mon père, continua la jeune fille d'un accent rêveur : j'étais tout enfant quand la colère du roi s'appesantit autrefois sur lui. Je savais seulement que mon père était un saint et un chevalier. C'était un culte religieux que ma mère gardait à son souvenir... Tout mon cœur s'était élancé vers lui, j'avouerai davantage : tout mon être s'est révolté contre le froid accueil de ma mère, et je l'ai accusée au fond de ma conscience... J'en ai dit assez, j'en ai trop dit peut-être, car ces secrets de famille ne devraient point franchir le seuil de la chambre conjugale. Mon excuse est dans le besoin que j'ai de me faire comprendre... Vous avez deviné juste, Ramire; au moment où je me réjouissais de l'accord qui régnait enfin entre mon père et ma mère, le duc de Medina-Celi a parlé vaguement des périls qui menaçaient notre maison et de l'obligation où il était de me donner un protecteur légitime.

— Et votre mère, senora?

— Elle a interrogé mon regard... oh! je vois bien maintenant ce que c'est qu'un cœur maternel!... ma mère a pris ma défense parce que mon regard suppliant l'implorait... ma mère s'est mise au-devant de moi, bien qu'elle ignore l'état de mon âme...

Isabel garda un instant le silence, perdue qu'elle était dans ses réflexions.

— Ce matin, reprit-elle, on m'a raconté l'histoire de notre famille. J'avoue que je n'ai pas tout compris. Je sais qu'il y a autour de nous des dangers, de grands dangers... Un instant, j'ai douté de mon père lui-même... Je prie Dieu et la Vierge de me pardonner, car je ne sais où me diriger au milieu des ténèbres qui m'environnent... Ce que je sais et ce que je comprends, Ramire, c'est que, ne pouvant être à vous, je ne veux pas appartenir à un autre; ce que je comprends et ce que je sais, c'est qu'entre mon père et ma mère, je suis désormais une cause de discorde et de courroux... Mon dessein est de quitter le monde et de me retirer dans un cloître.

Comme elle se tut et que Ramire désolé tardait à lui répondre, ils se sentirent enveloppés dans ce grand silence du milieu du jour, qui, dans l'Espagne méridionale, est plus profond et plus complet que le silence même de nos nuits.

Quelques feuilles sèches bruirent faiblement sous le couvert. Isabel et Mendoze tournèrent la tête en même temps; ils ne virent rien et le bruit cessa.

Mendoze se laissa glisser à deux genoux.

— Je ne suis rien, dit-il, je n'ai rien... A cette heure où je voudrais pouvoir vous donner un trône, la conscience de mon néant m'écrase... Isabel, si vous vous contentiez de mon amour, si vous m'aimiez assez pour partager mon dénûment obscur; si vous mettiez votre main dans la mienne en me disant : « Ramire, je descends jusqu'à vous, j'oublie les grandeurs de mon berceau, je suis votre femme. » Oh! laissez-moi achever, senora, je sais bien que tout ceci n'est qu'un rêve... si vous me disiez cela, il me semble que je grandirais à la taille d'un géant; il me semble que chacun de mes muscles décuplerait sa force, et que mon cœur élargi enfanterait quelque dessein héroïque. Je prendrais la fortune corps à corps, je lutterais contre la destinée comme Jacob avec l'ange... et peut-être que mon nom, qui serait mon œuvre, vous rendrait un jour l'éclat du nom que vous auriez perdu...

— C'est un rêve, en effet, Ramire, murmura Isabel, car je suis la Medina-Celi!

— Faites donc votre devoir, madame, dit Mendoze qui essaya de se relever; j'irai mourir si loin de vous que vous n'entendrez pas ma dernière plainte.

La main d'Isabel pesa sur son épaule et le retint à genoux. Elle avait les yeux mouillés. De suaves et caressantes tendresses se jouaient autour de ses lèvres.

— Moi aussi, j'ai fait un rêve, prononça-t-elle avec lenteur, un beau rêve qui berça bien souvent l'insomnie de mes longues nuits. La gloire de don Alfonse Perez de Guzman plane encore sur notre maison, après quatre siècles écoulés... Les filles de Medina héritent comme des hommes; elles peuvent, afin que le nom et le titre soient moins exposés à périr, transporter le titre et le nom à l'époux de leur choix; elles le peuvent; ce fut la royale gratitude d'Alphonse le Sage qui conféra au sang de Tarifa cette récompense et ce privilége. La noblesse espagnole tout entière confirma cette exception et la respecta comme une loi... Ramire, avez-vous deviné quel était mon rêve?

Elle souriait dans sa douce tristesse : elle était belle à ravir les anges de Dieu.

Mendoze l'admirait et l'adorait.

— Je me voyais, reprit-elle, dans la chapelle du château de mes pères, tout habillée de blanc, et encore de blanches fleurs dans les cheveux; nous étions agenouillés ensemble sur les marches de l'autel... et le prêtre nous disait : « Soyez unis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; Isabel et Ramire... Ramire Mendoze Perez de Guzman, marquis de Tarifa, duc de Medina-Celi!... »

Mendoze porta sa main jusqu'à ses lèvres.

Elle la retira, mais ce fut pour la passer distraite et frémissante dans les boucles brunes qui couronnaient le front de son amant.

C'était, de part et d'autre, une tendre et radieuse extase. Le passé, le présent, l'avenir disparaissaient derrière la gaze rose des jeunes illusions. Le paradis doit être la prolongation de ces ravissements.

Il s'éveillèrent en sursaut parce qu'une voix sévère s'éleva tout près d'eux, disant :

— Retirez-vous, ma fille, et allez m'attendre dans votre appartement.

La duchesse de Medina-Celi était debout à quelques pas, la tête haute et les yeux baissés.

Isabel eut tant de honte et de frayeur qu'elle faillit tomber à la renverse.

— Mère! balbutia-t-elle pourtant, je lui disais adieu pour toujours.

— Retirez-vous, ma fille, ajouta la duchesse.

Et comme Ramire, qui s'était relevé tout confus, prenait sa part de cet ordre, elle ajouta :

1. Voir les numéros 583 à 639.



ILLUMINATIONS A SAINT-PÉTERSBOURG, POUR L'ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE L'EMPEREUR ALEXANDRE II, le 27 avril 1867; dessin de M. F. Fichel. — Voir le Bulletin.

## REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



— Si elle pouvait donc durer, cette grève des tailleurs! J'aurais bientôt plus d'habits à brosser.



Les haillons n'inspirant plus la pitié, depuis que, grâce à la grève des tailleurs, les gens riches sont en loques tout comme les pauvres.



EXPOSITION.

— Pardon, gardien! Pourquoi le monde se porte-t-il du côté des machines qui sont là-bas, et personne du côté de celles-ci?
— Monsieur, ici ce sont les machines à vapeur explosibles.



— Monsieur a le droit de tout visiter. Monsieur peut entrer dans la chaudière.



— Tiens, c'est drôle! Je me l'étais toujours représenté à cheval sur ses droits.



Cocher de fiacre apercevant une personne sortant de l'Exposition et qui pourrait bien avoir besoin d'une voiture.



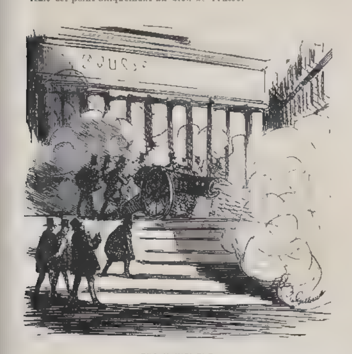
— Mais c'est une horreur! Avoir retouché mon portrait pour l'Exposition! Je n'ai jamais eu ce teint-là!
— Madame, cette année, il faut flatter les étrangers. Votre portrait est peint uniquement au bleu de Prusse.



Demande d'adresse de M. Jadin pour manger ses modèles.



Nouvelle manière de payer ses dettes avec le canon au coup de mille francs.
— Restez là, bien en face! Je vous dois mille francs, je vais vous les payer.



PROCHAINEMENT.

Les coups de canon cotés à la Bourse et les pièces servies par des agents de change.




— Ce sabre est la plus belle soirée de ma vie!



L'amiral suisse et le général Boum s'entendant pour conquérir le monde... dramatique.

— Vous, seigneur, restez!

Il courba la tête et demeura immobile. Isabel suivait à pas pénibles le sentier qui menait à la maison.

Quand elle eut tourné le coude de l'allée, la duchesse se tourna vers Ramire et le considéra longuement.

— Approchez, seigneur, dit-elle.

Ramire obéit, tout tremblant. Il tâchait de fortifier son âme pour soutenir les reproches de la mère de sa bien-aimée Isabel. Au travers de ses paupières fermées, il la voyait si courroucée et si hautaine qu'il n'osait point relever les yeux.

— Seigneur, dit-elle encore, donnez-moi votre bras.

Il s'inclina et arrondit son coude. Il sentit le bras de la duchesse s'y appuyer. Elle se prit à marcher; il la suivit machinalement, attendant toujours le terrible exorde de sa philippique.

Mais elle allait en silence. Quand elle s'arrêta, elle prononça seulement d'une voix calme :

— Don Ramire de Mendoze, asseyez-vous.

Notre bachelier leva enfin les yeux. Un banc de marbre était devant lui, au milieu d'une demi-lune de verdure, dont les deux cornes étaient marquées par deux statues.

Au delà des statues et derrière le banc, c'était un massif épais.

La duchesse s'assit. Mendoze prit place auprès d'elle.

Il y eut encore un silence.

— Don Ramire de Mendoze, reprit Eleonor de Tolède, sauriez-vous me dire ce qu'il y a autour de l'écusson d'azur aux trois éperons d'or?

Un soupir de soulagement s'éleva de la poitrine de notre bachelier. Figurez-vous l'oiseau captif auquel on ouvre tout à coup la porte de sa cage.

Les paroles de la devise vinrent d'elles-mêmes sur ses lèvres; mais son regard s'était levé vers la duchesse; il demeura la bouche entr'ouverte et le rouge au front.

— Madame, murmura-t-il, je me mets aux pieds de Votre Grâce... si mon amour audacieux est un crime, voici ma vie pour l'expier... mais je ne vous tromperai pas... non! les paroles s'arrêteraient dans ma gorge!...

— Ignorez-vous ce que je vous demande? insista Eleonor dont les noirs sourcils se froncèrent imperceptiblement.

PAUL FÉVAL.

(*La fin au prochain numéro.*)

## LE PRINTEMPS

La lune rousse s'est montrée, cette année, tout à fait digne de sa réputation. Elle ne nous a ménagé ni le froid glacial ni les rafales tempêtueuses, ni la pluie diluvienne. La grippe a régné en souveraine maîtresse pendant les premières semaines du printemps astronomique, lequel, il faut en convenir, est bien rarement un printemps sérieux et authentique.

Cependant voici que le soleil parvient à dissiper les nuages obstinés. Il brille, il réchauffe, et chacun laisse échapper de sa poitrine un long soupir de satisfaction. Salut au mois de mai! le mois des lilas et des amours, le réveil de la nature, l'emblème de la jeunesse. Depuis que le monde est monde, les poëtes l'ont chanté sur tous les tons, et ce vieux sujet est toujours resté jeune et attrayant, car chaque poëte puise dans son cœur l'enthousiasme que donne le bonheur de l'heure présente, ou bien effeuille la fleur parfumée du souvenir, qu'il a cueillie dans les sentiers de la vie.

Avons nous besoin d'en dire davantage pour expliquer la gracieuse allégorie que nous retrace le crayon de M. Godwin? Quand la nature est en fête, l'esprit doit-il rester morose? Les prés verts sont émaillés de pâquerettes; les papillons voltigent; les rossignols chantent dans les haies; les jeunes mères font sauter leurs bambins sur leurs genoux. Une harmonie mystérieuse enveloppe toute la création, et les âmes s'ouvrent d'instinct aux élans de la religion, de la charité et de l'amour.

Le mois de mai s'appelle aussi le mois de Marie; la Vierge est son symbole, et, pendant ces trente et un jours, le parfum de l'encens se mêle à celui des roses devant l'image de la Mère du Sauveur.

R. BRYON.

## EXPOSITION UNIVERSELLE

Les machines. — Les diligences d'autrefois. — Les chemins de fer. — Les locomotives. — Leur mécanisme. — Les locomotives françaises et étrangères. — Statistique. — Impressions d'un Japonais.

Pour bien juger des effets et des conséquences sociales d'une invention, il faut se reporter au temps où elle n'existait pas encore. Rappelez-vous, par exemple, ce qu'était la France avant l'application de la vapeur à la locomotion. Il fallait un jour et deux nuits pour faire la route de Paris à Bruxelles, et encore les diligences étaient-elles déjà un progrès. Auparavant les malheureux voyageurs devaient faire cette route dans une sorte de coche traîné par les mêmes chevaux, et sur des chemins défoncés l'hiver, couverts de poussière l'été.

L'attelage suait, soufflait, était rendu,

et n'en allait pas plus vite pour cela. On s'arrêtait à certaines auberges pour déjeuner et à certaines autres pour dîner. On s'arrêtait encore pour souper et pour passer la nuit. Au point du jour, il fallait reprendre sa place dans une voiture étroite, mal suspendue, surchargée de bagages, et contenant huit voyageurs en un espace qui eût à peine suffi à quatre. Les coucous que nous avons vus encore exploiter les environs de Paris étaient de véritables paradis, en comparaison des purgatoires de ces lourdes guimbardes, appelées sans doute par antiphrase : *diligences.*

Quand les voitures de la compagnie des messageries royales apparurent vers 1816, avec leur aristocratique coupé, avec leur intérieur bourgeois presque commode, avec leur rotonde par trop démocratique où n'entrerait aujourd'hui qu'avec effroi un habitué de la troisième classe des chemins de fer, tant on y souffrait, entassé, étouffé, sans air et torturé par la poussière; quand ces voitures, dis-je, apparurent, on jeta partout des cris de surprise et de joie! on allait donc enfin pouvoir voyager de Paris à Bruxelles en moins de deux jours, et un service de chevaux analogue au service de la poste, autre miracle! s'organisait pour ces voitures, prodige de progrès et de confort! Je me rappelle que mon père m'en expliquait le mécanisme et les avantages avec une véritable admiration.

Cependant on y songeait à deux fois avant de se risquer dans les *vélocifères,* comme on les appelait. Un voyage n'était pas une petite chose; on ne l'entreprenait que pour des motifs réellement sérieux. On le méditait au moins un mois, on en parlait à ses amis que l'on consultait, on demandait et on recevait les commissions de toute la ville. Il fallait s'y prendre huit à dix jours à l'avance pour retenir sa place et s'assurer un coin, car on ne peut se figurer le supplice que subissait le malheureux, condamné à occuper la troisième place, c'est-à-dire celle du milieu. Il avait beau, la nuit, s'accrocher à un appareil de courroies tombant devant son nez et sur lequel il était censé devoir s'appuyer, sa tête fatiguée tombait involontairement tantôt sur l'épaule de son voisin de droite, tantôt sur l'épaule de son voisin de gauche : heureux quand on ne le repoussait pas brutalement! Enfin on demandait à son vis-à-vis la permission d'enlacer ses jambes avec les siennes, et les femmes elles-mêmes subissaient, bon gré, mal gré, cet équivoque compromis, sans lequel la route devenait une sorte de torture à la Procuste. Notez que je ne parle pas des chevaux abattus, des essieux brisés, des montées malaisées où il fallait descendre et faire à pied dans la neige ou dans la boue certaines parties du chemin; notez que je passe sous silence les jours de verglas où les voyageurs poussaient à la roue pour tirer la voiture d'une ornière ou la faire avancer sur le terrain glissant sur lequel ne mordaient point les fers des chevaux, qu'on ne pouvait ferrer à glace que deux ou trois kilomètres plus loin.

Deux pièces contemporaines, *les Voitures versées* et surtout *les Inconvénients de la diligence,* durent une grande partie de leur succès à la verve comique avec laquelle elles mettaient en scène les misères inhérentes au seul moyen de voyager en commun que l'on connût alors.

Aujourd'hui nous avons les chemins de fer et les locomotives qui nous transportent rapidement d'un bout du monde à l'autre, et qui mettent, pour arriver de Pétersbourg à Paris, la même durée de temps qu'on mettait pour se rendre à Bruxelles.

C'est l'œuvre de la locomotive.

On se figure la locomotive comme une machine d'une grande complication; rien en réalité n'est plus simple que son mécanisme.

Elle se compose d'une chaudière dans laquelle l'eau surchauffée se transforme en vapeur; chacun connaît les formes massives du cylindre horizontal de cette chaudière, aboutissant par devant à une cheminée et par l'arrière à une boîte à feu rectangulaire constituant le foyer où brûle le charbon de terre destiné à changer l'eau en gaz expansif.

L'intérieur de ce cylindre contient un faisceau de petits tubes baignant dans de l'eau et à travers lesquels passe la flamme. Ils représentent un développement d'environ deux cents mètres de ce que les constructeurs appellent *surface à chauffer.*

Au-dessous de la chaudière, ou sur le côté, suivant le système adopté, fonctionne le mécanisme-moteur proprement dit. Il est double, et son organe capital consiste en un cylindre évidé appelé *va-et-vient,* et d'un disque ou piston, pressés alternativement sur chaque face par la vapeur admise et émise à temps voulu.

Le piston a une tige qui sort de son cylindre, à l'aide d'un bras articulé nommé *bielle;* ce bras, fixé sur un essieu, lui imprime un mouvement rotatif comme dans le treuil vulgaire.

Les roues font corps avec l'essieu et sont entraînées dans sa rotation.

Au premier abord, on se demande pourquoi ces roues ne sont point garnies de dents s'engrenant dans une crémaillère fixée au sol. Cette idée est tellement naturelle, que, dans le principe, on recourut à un système analogue pour la construction des premières locomotives; mais bientôt on reconnut que les roues, par leur poids propre, adhéraient aux rails avec une force motrice égale en moyenne au sixième du poids qui pèse sur elles.

Une locomotive de 36,000 kilogrammes, utilisant tout son poids, donne une puissance adhérente et motrice de 6,000 kilogrammes.

Dans la pratique néanmoins, on ne peut charger une paire de roues de plus de 12,000 kilog. correspondant à 2,000 kilog. d'adhérence; mais en réunissant par des bielles d'accouplement aux roues motrices tout ou partie des autres roues portant la machine, on les rend motrices elles-mêmes et on obtient la somme voulue d'adhérence.

On voit à l'Exposition des locomotives ayant des roues adhérentes depuis deux jusqu'à douze.

Les premières sont des locomotives express, emportant à grande vitesse des trains nécessairement légers et entre autres la malle de l'Inde, que vous pouvez voir, à certains jours, voler sur le chemin de fer du Nord avec une rapidité vertigineuse. Les autres sont des locomotives de montagne destinées à gravir des rampes et à décrire des courbes sur lesquelles les essieux ne peuvent plus rester rigidement parallèles et sont obligés de s'infléchir à la façon des avant-trains de voiture autour de leur cheville ouvrière.

On le voit, les roues, le mécanisme moteur et la chaudière résument la locomotive, qu'achève de compléter le mécanisme distributeur.

Celui-ci règle automatiquement non-seulement l'admission de la vapeur dans les cylindres et son émission dans l'air par le canal de la cheminée, mais encore les organes des conduites, les appareils de sûreté et d'alimentation, et les caisses d'approvisionnement de route, placées tantôt sur un chariot-annexe nommé *tender,* tantôt sur la machine elle-même, qui constitue alors une *machine-tender.*

La puissance ordinaire de traction des bonnes locomotives atteint en moyenne une force de trois cents chevaux-vapeur.

Disons-le avec un juste sentiment d'orgueil, aucune autre nation ne l'emporte sur la France dans l'art de construire les locomotives, desquelles dépend non-seulement la célérité des voyages, mais encore la sûreté des convois et la vie des voyageurs.

L'Angleterre modifie et s'approprie les inventions françaises, et les copie même textuellement au besoin; mais néanmoins elle ne peut rien opposer aux locomotives sorties des ateliers du Creuzot et qui fonctionnent fièrement et admirablement sur les rails des chemins de fer britanniques. L'Espagne, l'Italie, l'Autriche et la Russie ont également recours aux grandes usines de cet établissement sans rival en Europe.

On se rappelle quel sentiment de satisfaction se manifesta l'année dernière au Corps législatif, lorsque M. Schneider vint annoncer à la tribune que l'Angleterre devenait la tributaire de la France pour ses locomotives.

Je ne pourrais guère, sans entrer dans des détails techniques qui effaroucheraient mes lecteurs habitués aux causeries familières de *l'Univers illustré,* parler en détail des locomotives qui se pressent les unes contre les autres à l'Exposition universelle. Je me contenterai donc de mentionner sommairement et de signaler les locomotives à tender de la compagnie de l'Est, construites à Graffensberg, sous la direction de M. Vuillemin et pourvues d'un mécanisme qui convertit au besoin le tender en une véritable locomotive sans chaudière; car cette chaudière devient inutile, puisque sa sœur qui marche en tête suffit à monter les rampes et à alimenter les quatre cylindres qui seuls sont nécessaires au frein à contre-pression et modèrent la vitesse de cette lourde masse quand elle descend les mêmes rampes.

La compagnie de Lyon avec ses machines articulées, la compagnie du Midi avec ses locomotives à marchandises à six grandes roues couplées, les machines des compagnies de l'Est et du Nord, atteignent chacune, dans leur système particulier, une grande perfection. Les unes gravissent une rampe de trente millimètres par mètre sur vingt kilomètres de parcours compliqués de courbes de trois cents mètres; les autres, malgré leurs proportions formidables, leurs douze roues accouplées, leur quadruple mécanique-moteur et leur cheminée horizontale, économisent beaucoup le combustible, sans rien perdre en sûreté et en vitesse; celle-ci enfin possède une force de sept cents chevaux, condensée en un volume qui ne dépasse point le sixième des proportions d'une machine à vapeur de manufacture.

Ne soyons pas néanmoins injustes envers nos rivaux étrangers. La Belgique tient à l'Exposition un des premiers rangs avec les produits de ses ateliers de Liége, et surtout avec sa locomotive mixte de Borsig; la locomotive à six roues de Carlsruhe, la locomotive autrichienne à huit roues, la locomotive mixte d'Amérique, les locomotives à dix roues du même pays, enfin les petites locomotives express de Stephenson que l'Angleterre nous exhibe, sont dignes d'entrer en concurrence avec nos meilleurs produits français, qu'elles ne dépassent point toutefois.

Les usines françaises ont fabriqué pour l'étranger, en 1865, 193 locomotives, 171 tenders, 420 voitures, 1868 wagons, représentant une somme de 19,800,000 francs. En 1866, ce nombre d'appareils s'est presque doublé.

Chaque jour en outre apporte ses améliorations dans le transport des voyageurs, et l'on remarque entre autres à l'Exposition, des wagons de troisième classe placés au-dessus des wagons de seconde, parfaitement clos, bien aménagés et dans lesquels on ne sera plus parqué sur un banc de bois sans dossier, comme il n'arrive que trop souvent encore.

Au 1[er] janvier de l'année dernière, le réseau des chemins de fer français s'élevait à 21,000 kilomètres, et représentait une dépense de six milliards huit cent vingt-quatre millions; il reste encore à dépenser près de deux milliards pour achever les travaux commencés et compléter le réseau.

Le prix moyen de chaque kilomètre revient à peu près à 500,000 francs.

La dépense d'entretien pour le matériel de transport s'estime annuellement à 2,800 francs par kilomètre, et celle du matériel de la voie à 1,150 francs, soit pour les deux dépenses 3,950 francs.

Les chemins de fer, en moyenne, emploient un personnel de 112,000 employés.

Ils transportent par an trois milliards quatre cents millions de voyageurs, trente-cinq millions de tonnes de marchandises et produisent une recette brute de 580 millions.

Les voyageurs payent 0,0608 francs par kilomètre de parcours.

Parmi les progrès et les perfectionnements qui chaque

jour améliorent les chemins de fer, il faut citer en première ligne la substitution de la houille au coke, grâce à des appareils fumivores longtemps cherchés et enfin trouvés, à l'emploi de charbons maigres naguère dédaignés et par certaines manutentions devenus d'excellents combustibles. En outre, les perfectionnements apportés aux locomotives permettent aux convois de franchir des rampes de trente millimètres; les appareils de sécurité, sans atteindre complétement encore le but proposé, rendent moins possibles les accidents; et le perfectionnement des disques à signaux, joint à leur liaison aux signes d'embranchement, font les manœuvres solidaires; enfin des freins ingénieux modèrent la vitesse de ces énormes masses lancées sur la voie.

Quelque habitués que nous soyons à ces merveilles quotidiennes, elles ne nous en inspirent pas moins un sentiment d'admiration qui n'est rien, du reste, en comparaison de ce que les étrangers, qui n'ont jamais vu de chemin de fer, éprouvent au premier aspect d'un spectacle qu'ils nomment à juste raison un prodige.

« La première fois qu'en débarquant à Marseille, me disait hier un Japonais, je me trouvai en face d'un chemin de fer, ce dragon de fer qui mugissait et qui lançait du feu par sa gueule me causa un véritable effroi. D'autant plus que c'était la nuit, que je ne distinguais pas et que je ne faisais qu'entrevoir les formes de la longue queue qui s'allongeait derrière lui. Aussi ne pris-je place que plein de peur et de défiance dans le wagon réservé à mes compagnons de voyage et à moi. Ce fut bien pis quand le sifflet jeta son cri aigu dans les airs et que je me sentis entraîné avec une vitesse surnaturelle; je ne dormis pas de la nuit, et au point du jour je portai les yeux au dehors. Jugez de mon émotion en voyant au loin les arbres courir, les maisons apparaître et disparaître comme par magie, et près de moi, le long du train, le sol et les objets ne m'apparaître qu'en lignes confuses! Je vous assure que je crus toucher à ma dernière heure et être le jouet de quelque enchanteur!

« Maintenant, je me sers des chemins de fer sans la moindre émotion et comme si toute ma vie je m'en étais servi; mais n'importe! la première épreuve que j'en ai faite a été rude, et je ne voudrais pas repasser par les émotions qu'elle m'a causées. »

Aujourd'hui, en effet, mon ami du Japon use des chemins de fer comme le premier bourgeois venu de Paris. Non-seulement il n'en a plus peur, mais il ne songe plus à les trouver merveilleux. L'homme est ainsi fait, il ressemble à ce petit enfant que je voyais l'autre jour pâlir et reculer avec effroi devant une peau de panthère placée sur ma table en guise de tapis, et qui finit non-seulement par s'en approcher et par la manier, mais encore par en couper les moustaches avec des ciseaux.

S. HENRY BERTHOUD.

## COURRIER DU PALAIS

Une réparation de quatre millions aux aqueducs de Carthage. — Commande orientale du bey de Tunis. — Le théâtre de la Chine à l'Exposition. — Que faire d'un Chinois quand on ne sait où le mettre? — Les avoués et les assurances sur la vie. — Le tarif de 1807 et les besoins de 1867. — Un huissier comme on n'en voit guère. — Jules Favre à l'Académie. — Le droit de visite. — Susceptibilité des anciens avocats. — Regrets du Vaudeville sur les ruines de Clichy. — Une chaîne et une ficelle.

Le bey de Tunis fait beaucoup parler de lui; il ne se contente pas du palais de l'Exposition, il lui faut encore le palais de Justice. Et dans les deux palais, S. A. triomphe avec tous les honneurs de l'art et de la procédure.

Un ingénieur français, M. Pierre Colin, lui réclame la bagatelle de 4,557,000 francs; il est vrai qu'il s'agit de travaux de restauration pour les anciens aqueducs de Carthage, mis à sec depuis plus de cinq siècles.

Ces aqueducs altérés ne produisient, depuis cinq cents ans, que de la sécheresse et de la poussière, ce qui est fort peu rafraîchissant pour une ville, fût-elle aussi peu exigeante que Tunis. S. A. fut touchée de la pepie de sa bonne ville. Le bey voulut y remédier, et dans ce but il daigna faire une commande dans ce style oriental dont les hyperboles ont toujours l'air d'une mystification homérique.

S. A. parle ainsi à M. Pierre Colin :

« Conduis dans ces rues désolées par l'ardeur du soleil les eaux fraîches et pures et tu m'auras mérité la reconnaissance de mes peuples, tu m'auras ouvert les portes du paradis de Mahomet : quant à toi, je te couvrirai d'or. »

Nous ne savons pas au juste si l'ingénieur a conduit les eaux; mais il a été lui-même éconduit : et s'il a ouvert les portes du paradis de Mahomet, c'est pour rester à la porte où il se trouve très-peu couvert d'or, malgré la métaphorique promesse de S. A.

Mais comment la première chambre de notre tribunal civil pourrait-elle condamner un souverain étranger sans porter atteinte à l'indépendance des États?

C'est aussi ce que la justice française n'a pas voulu faire. Le tribunal s'est donc déclaré incompétent, et M. Pierre Colin a été condamné aux dépens de l'instance.

Ira-t-il à la Cour? Ce ne sera toujours pas à la Cour de Tunis.

La Chine a aussi donné quelque fil à retordre à nos magistrats. Et en référé M. Arnault de l'hippodrome, qui est chargé du théâtre de l'Empire Céleste depuis le 15 avril jusqu'au 15 septembre, s'est plaint qu'on lui laissait sur les bras une troupe de Chinois. Cette troupe, comment l'utiliser puisque le théâtre promis ne serait pas encore terminé, si l'on en croit M. Arnault, mais dans tous les cas ne serait pas ouvert, si l'on en croit tout le monde?

M. Arnault demande à cor et à cri qu'on ne laisse pas inactifs des Chinois dont, en dehors du théâtre, il ne sait que faire. Il pourrait bien les envoyer au cours de chinois; mais il a peur qu'ils n'y comprennent rien. Et en outre, la spéculation pécherait essentiellement du côté des recettes. Dans son impatience, l'impresario est de la couleur du fleuve jaune, et, pour naviguer plus vite dans le fleuve bleu, il demande la nomination d'un expert pour l'état actuel du théâtre chinois, ce qu'il a obtenu. C'est M. Charpentier qui est chargé de rechercher la cause et l'importance des retards allégués. Qu'il se presse : la Chine ne peut se faire attendre plus longtemps à l'Exposition.

Le soleil lui-même s'est décidé à y venir. On lui avait fait croire, disait un gamin, que les logements étaient si chers, à Paris, que le grand astre avait peur de ne pouvoir s'y rendre sans faire un trou à la lune.

Mais enfin, il s'est décidé, et on assure qu'il est enchanté de sa visite. — Et nous donc!

Ce dont nous sommes enchantés aussi, c'est d'une petite brochure intitulée : *Du Rôle des officiers ministériels dans les Assurances sur la vie.*

L'auteur, M. Charles Perrin, un des avoués les plus intelligents et les plus estimés de notre cour impériale, démontre en quelques feuillets les avantages réciproques qu'il y aurait, pour ces compagnies et pour le public, d'employer l'intermédiaire des officiers ministériels.

L'assurance sur la vie, cette prévoyance si sage et si morale « qui seule peut donner un capital et du crédit à qui n'a ni l'un ni l'autre, » a fait fortune à l'étranger, alors qu'en France cette assurance sur la vie a peine à vivre elle-même : du moins c'était ainsi au début, car elle marche à grands pas aujourd'hui vers la faveur publique.

Chacun a compris que, s'il est prudent et sage d'assurer sa maison contre un incendie qui n'arrivera peut-être jamais, il est encore plus prudent et plus sage d'assurer sa personne contre un décès qui arrivera nécessairement.

M. Perrin signale les trois ennemis intimes que les assurances sur la vie ont rencontrés chez nous :

D'abord la pensée de la mort qui contrarie la gaieté de notre caractère, en second lieu le luxe qui absorbe toutes les épargnes, et enfin l'ignorance des agents qui recrutent les assurés.

Les officiers ministériels, qui atteignent en France le chiffre de vingt-deux mille trois cent soixante-cinq, ne sont-ils pas les agents naturels les plus capables et les plus dignes?

Nos avoués trouveraient là, sans déroger d'aucune sorte à la dignité professionnelle, un élément nouveau arrivant bien à point au secours de leurs rémunérations de plus en plus insuffisantes, puisque leur tarif date du 16 mars 1807. Or, je vous le demande, quelle est la profession qui consentirait à être payée aujourd'hui au prix d'il y a soixante ans? Et nous n'avons pas ici la ressource de la grève. La rémunération d'il y a soixante ans devant les prix triplés et le luxe forcé de la vie actuelle, c'est à jeter sa charge par-dessus les moulins et sa robe aux orties.

C'est pour cela que, dans toutes les contrées un peu actives par la manufacture ou l'usine, par l'industrie ou le négoce, on ne trouve plus d'avoués de bonne volonté, il faudra faire une presse comme dans la marine. Les anciens restent à leur poste par devoir, par habitude et peut-être aussi par la difficulté de se faire relever; mais il ne s'en forme guère de nouveaux.

C'est donc une excellente idée que d'avoir trouvé un nouveau filon de cette mine ingrate, un supplément de produit qui pourra maintenir les obstinés de la procédure et les enragés du papier timbré. Encouragez ces derniers des Abencerrages.

Les avoués d'aujourd'hui ne ressemblent pas plus aux procureurs d'autrefois que les huissiers du jour à l'huissier de Tartufe :

Ce monsieur Loyal porte un nom bien déloyal.

Les huissiers de Paris sont presque tous licenciés en droit, ce qui sous-entend qu'ils pourraient être avocats. Mais ils s'en gardent bien; car ils savent à merveille qu'un huissier qui instrumente gagne à lui tout seul beaucoup plus que dix avocats qui ne plaident point.

La plupart de ces messieurs amassent une peu modeste aisance et se retirent dans quelque charmante villa où ils cultivent les œillets du grand Condé, et où ils grignotent, comme le rat, leur plantureux fromage de Hollande.

Tout le palais en connaissait et en aimait un qui vient d'être nommé juge de paix à Donnemarie, près de Provins (Seine-et-Marne). M. Hamel était un huissier audiencier des plus soigneux et des plus courtois; il aimait les belles audiences et en faisait très-bien les honneurs. Il entendait, lui, par belles audiences les audiences littéraires, celles où un journal ou un livre, un savant ou un publiciste étaient en jeu. Et comme il aimait les lettres, il aimait également ceux qui les professent et était tenu par plusieurs d'entre eux en sérieuse estime. Le service de la police correctionnelle n'avait pas émoussé ses sentiments de bonté. Un jour il demanda à se charger d'un jeune vagabond que personne ne réclamait. M. Berthelin, qui présidait l'audience de la 6e chambre, s'empressa d'adjuger le prévenu à Hamel, qui, pendant six grandes années, a élevé, entretenu et finalement très-bien placé son jeune protégé nommé Costerousse.

« C'était un enfant et j'en ai fait un homme, disait-il avec une naïve satisfaction. Je suis prêt à recommencer pour un autre. »

Et il sollicitait déjà la faveur de patronner un autre enfant.

« Si je l'avais écouté, disait un magistrat, la police correctionnelle nous l'aurait ruine. Pour le soustraire à ce danger, j'allais le faire passer aux chambres civiles, quand heureusement il a été nommé juge de paix. Je dis *heureusement* pour tout le monde, y compris les justiciables. »

Comme les extrêmes se touchent, il devient urgent, après la nomination d'un juge de paix, de mentionner l'élection d'un académicien.

Voilà encore un avocat qui entre, toutes voiles déployées, les *maîtresses voiles de l'éloquence,* dans le port glorieux de l'Académie française. Le barreau est fier d'occuper quelques fauteuils.

« Il en est jusqu'à trois que l'on pourrait nommer. »

MM. Berryer et Dufaure ont pu donner l'accolade confraternelle à Jules Favre. Celui-ci était né académicien; ce n'est pas, je le sais bien, une raison pour le devenir.

Mais on peut dire que son talent exceptionnel lui gardait depuis bien longtemps sa place, et maintenant qu'il l'occupe, personne qui ne trouve que rien n'est plus naturel, si naturel qu'au bout de six mois nous croirons tous qu'il est là de toute éternité.

Me Carraby a été le premier qui, publiquement et en pleine audience, ait décerné par anticipation à son illustre confrère le titre d'académicien.

Il y a six semaines environ, à propos du procès des *Reines de la main gauche,* le chroniqueur-avocat, répondant à Me Jules Favre, lui donna de l'académicien dans sa plaidoirie. Puis s'interrompant, de l'air de quelqu'un qui se trompe :

« Pardon, messieurs, dit-il aux juges, je comptais ne plaider cette affaire que dans un mois. Ce qui fait que si j'avance aujourd'hui, j'aurais alors été à l'heure.. à l'heure du goût, à l'heure de l'éloquence, à l'heure de la plus applaudie des élections. Je n'ai donc besoin de crédit que pendant un mois, car je suis certain que l'Académie fera honneur à cette échéance. »

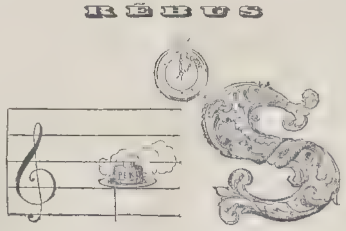
Et en effet la prophétie s'est très-exactement vérifiée.

Et en parlant Académie, nous pouvons bien dire que, de tout temps, elle a fait bon ménage avec le barreau. Pourtant il y eut une interruption dans ces bons rapports il y a cent trente-quatre ans environ. Voici comment Barbier, notre ancêtre en chronique, raconte la chose :

« Il est arrivé une histoire au corps des avocats. Des amis de Normant, qui est le premier de l'ordre pour l'éloquence, pour les bons airs et pour être lié avec tout ce qu'il y a de grand à la ville et à la cour, lui ont fait pressentir qu'on l'admettrait à l'Académie française, à la place de M. l'abbé d'Antin, évêque de Langres..... Mais les avocats ont pensé qu'il ne convenait pas à un avocat de postuler une place et



## RÉBUS



*Explication du dernier Rébus :*
Encore dix ans, et la capitale sera très-embellie.



PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT 7 EMILE AUCANTE

encore moins de faire des visites dans l'incertitude de l'élection, en sorte que M. Normant a remercié le corps académique. »

Après avoir exposé les faits, Barbier, qui était avocat aussi, blâme assez vertement la susceptibilité de ses confrères :

« Comme la condition des visites, ajoute-t-il, est imposée à tous les académiciens, parmi lesquels il y a des maréchaux de France, des ducs et pairs, des évêques, les premiers magistrats, cela a été regardé comme une hauteur déplacée de la part des avocats. »

Vous voyez que, de tout temps, l'Académie française a tenu à son droit de visite. Et les avocats de nos jours, mieux inspirés que leurs aînés, ont très-bien fait de reconnaître ce droit.

Ce que quelques-uns ont peine à reconnaître et surtout à digérer, c'est la loi nouvelle qui va supprimer la contrainte par corps. Hâtons-nous de dire que c'est le petit nombre.

Mais, parmi les vaudevillistes, c'est la majorité qui regrette Clichy : ces pauvres auteurs dramatiques se regardent comme dépouillés de leurs plus précieuses ressources

Rien n'était plus intéressant que cet aimable dissipateur fuyant à travers toits pour dépister la meute des recors. Bondissant ainsi de pignons en terrasses et de terrasses en balcons, il s'introduisait par un loup, un œil-de-bœuf ou une fenêtre à tabatière, dans le colombier d'une jolie veuve. Celle-ci par pitié n'osait pas mettre à la porte celui qui entrait si cavalièrement par la fenêtre. Par pitié, on le supportait pour l'arracher à la paille humide des cachots. Par pitié, on se laissait aussi faire la cour et, par pitié enfin, on l'épousait au dénoûment; c'était le triomphe de la commisération sur l'air de *la Colonne*.

Et quelle charmante prison au point de vue du théâtre! C'était une geôle anodine qui, loin de déshonorer le héros, n'ajoutait qu'un attrait de plus à ses adorables défauts et qu'un intérêt plus grand à ses joyeuses tribulations. Sans compter que ces pauvres créanciers passaient de si mauvais quarts d'heure, à la grande jubilation du parterre. Toute la vie, les maris, les créanciers et les propriétaires feront pâmer de rire le public.

Eh bien, les vaudevillistes ont perdu ou vont perdre tout cela avec la suppression probable et prochaine de Clichy.

L'un d'eux s'est montré héroïque.

Et comme on lui demandait s'il ne regrettait pas la prison pour dettes qui lui avait fourni le sujet de tant de pièces :



MALAIS DE L'ILE DE BORNÉO, OCÉANIE; d'après une photographie.

— Moi, s'est-il écrié, je me croirais indigne de faire un couplet si, quand je vois tomber une chaîne, je regrettais une ficelle.

MAÎTRE GUÉRIN.

## LES MALAIS

La côte occidentale de l'île de Bornéo paraît avoir été le berceau du peuple malais, qui a donné son nom à l'une des quatre régions de l'Océanie.

Naturellement marins et commerçants, les Malais sont établis sur presque toutes les côtes situées entre la mer de Chine et l'océan Indien. Ils forment une race turbulente, aimant le bruit et les fêtes, toujours prête à se jeter dans quelque entreprise hasardeuse et à s'armer pour de périlleuses aventures. Leur nourriture ordinaire se compose de sagou, de riz, d'épices et de poisson. Ils manifestent pour le cochon une répulsion toute particulière. Les uns mâchent le betel mêlé avec la chaux vive, la noix d'arec et le tabac; les autres, le *gambis*, qui leur parfument l'haleine, mais leur rendent le palais, la langue et les dents noires. Les dents noires sont une coquetterie chez eux; aussi ont-ils soin, pour les faire noircir plus vite, d'enlever aux enfants l'émail de la partie antérieure, dès l'âge de huit ou neuf ans.

Les Malais sont bien faits, leur taille est moyenne et ils ont généralement peu d'embonpoint; leurs pieds sont très-petits, quoiqu'ils marchent sans chaussures. Ils ont la bouche très-large, le nez court, gros et quelquefois épaté. La couleur de leur peau se rapproche du rouge-brique foncé des Illinois et des Caraïbes; ceux de Bornéo sont relativement plus clairs. Sauf dans la région nord-ouest, occupée par les Riadjous, on les trouve répandus sur toutes les rives de cette île immense, où ils forment un grand nombre de petits États.

Le vêtement des Malais se compose tantôt du *saroug* enveloppant le corps, tantôt d'une espèce de jupe d'indienne plus large appelée *jarit*, et d'une veste dite *sabouk*, de coton ou de soie, suivant la fortune de son propriétaire. Ils se coiffent en outre d'un mouchoir ou d'un bonnet. Un détail important de la toilette est le *kriss*, qui se passe à la ceinture. Le kriss est un long poignard à lame droite ou ondulée, quelquefois empoisonné avec la résine de l'oupa. Tout Malais qui n'est pas serf le porte constamment au côté; il se croirait déshonoré s'il sortait de chez lui sans cette arme.

HENRI MULLER.



LE PRINTEMPS, dessin allégorique de M. C. Godwin. — Voir page 302.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| Un an . . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| Six mois . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| Trois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 641.
**Mercredi 15 Mai 1867.**

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15

## SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Dialogue entre un roi et un ambassadeur. — Le premier écrivain français. — Pourquoi Paul de Kock n'est-il pas décoré? — *[illegible]*. — Les embarras d'un premier ministre. — Les duels à échéance. — Opinion d'un conseiller aulique sur la Capitale. — Mabille. — Les danseuses. — Les chasseresses. — Les curieuses. — Le prince Oscar à Mabille. — Le spectacle chinois à l'Exposition universelle. — Nouvelle balançoire de M. Arnault. — Le chroniqueur la trouve *raide*. — Des Chinois ses [illegible] — Ya-Nal, Ya-Scho et A-Sam. — Mlle Carlotta Patti et M. Vieuxtemps au Théâtre-Lyrique. — Les reprises. — Théâtre-Français : *Mademoiselle de Belle-Isle*. — MM. Bressant et Febvre, Mmes Augustine et Madeleine Brohan. — Porte Saint-Martin : *La Closerie des Genêts*. — MM. [illegible], Brasseur, Deshayes, Mmes Rousseil, Vigne et [illegible] Marvoy. — Ambigu-Comique : *La Bouquetière des Innocents*. — Mme Laurent.

Je ne sais plus quel monarque disait, il y a trente ans, à un ambassadeur de France :

— Comment va, cher monsieur, votre grand écrivain?
— Chateaubriand, sire?
— Non, pas celui-là.
— Villemain?
— Non.
— Lamartine?
— Non, plus gai que Lamartine ; un faiseur de romans.
— Alexandre Dumas?
— Non.
— Aidez-moi donc! un nom en oc...
— Paul de Kock, sire?
— Précisément. Mais pourquoi cet air étonné?
— C'est que, sire, malgré tout son talent, et il faut qu'il en ait assurément pour avoir su mériter le suffrage de Votre Majesté, M. Paul de Kock n'a pas en France la situation littéraire qu'Elle daigne lui accorder.
— Ah! c'est incroyable : de tous vos auteurs, il n'en est pas un qu'on lise autant dans mes États.

Le fait était vrai ; il l'est encore dans bien des pays où le



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LA GRANDE SERRE DU JARDIN RÉSERVÉ ; dessin de M. Riou.

nom de M. de Carné et même celui du Père Gratry, le nouvel académicien, n'ont pas encore pénétré. Eh bien! tout populaire qu'il est dans les deux mondes, Paul de Kock n'est pas encore décoré.

Je sais bien ce que vous allez me répondre : — qu'il est le romancier des portières et des femmes de chambre, qu'il a plus de fécondité que d'imagination, qu'il écrit mal ou pour mieux dire qu'il n'écrit pas du tout. D'accord, et je n'ai pas la prétention de poser sa candidature à l'Académie; mais cet écrivain infime, ce littérateur de cuisine et d'antichambre n'en a pas moins une qualité que vous chercheriez en vain chez tous nos immortels réunis, une qualité presque aussi rare que le génie, que depuis Molière et Rabelais nul autre n'a eue à ce degré : — le don du rire naturel et communicatif, de la gaieté franche et épanouie.

Si vous voyez quelqu'un éclater de rire en feuilletant un livre, soyez sûr que ce livre est un roman de Paul de Kock ou un album de Cham.

Dame! c'est de la littérature un peu folâtre et qui, en fait de gaillardises, ne vous marchande ni les mots ni les choses; mais celle de M. Clairville et de plusieurs de ses confrères, décorés comme lui, n'est pas non plus précisément faite pour les pensionnats de demoiselles.

En tout cas, les romans de M. Paul de Kock sont moins compromettants que ceux de M^me^ Rattazzi, et je n'ai pas entendu dire qu'à propos de *Mon voisin Raymond* ou de *l'Amant de la lune*, des messieurs boutonnés jusqu'au menton se soient présentés chez l'auteur, comme cela est arrivé à l'occasion de *Bicheville*.

*Bicheville*, le titre est piquant; il faut croire pourtant que ce qu'il y a dans le livre l'est encore davantage, à voir la grêle de cartels qui est en train de pleuvoir sur M. Rattazzi; car l'auteur appartenant au sexe faible, c'est naturellement au mari que les réparations ont été demandées.

Mais M. Rattazzi est premier ministre : il se doit à son pays avant de se devoir aux adversaires de sa femme, et il a été convenu que les duels seraient ajournés jusqu'au jour où Son Excellence sortirait du pouvoir.

Rappelons par parenthèse que M. Rattazzi, — dont la bravoure n'est pas suspecte, — a déjà fait ses preuves autre part que sur le terrain parlementaire.

La situation est curieuse : ajoutons qu'elle ne laisse pas d'être désagréable. D'abord il faut trouver le temps de tirer au mur pour s'entretenir la main, ce qui ne doit pas être facile au milieu de la besogne que donne en ce moment l'Europe au premier ministre. Et puis n'est-il pas à craindre que les rancunes privées ne viennent en aide aux hostilités politiques? Et si bien trempé que soit le caractère de M. Rattazzi, ne finira-t-il pas par trouver quelque chose d'agaçant dans ces duels de Damoclès suspendues sur sa tête? Mais M. Rattazzi est habile; il est homme à faire longtemps attendre ses adversaires. C'est égal, fût-il rivé au pouvoir aussi solidement que M. de Metternich, il y a là de quoi le faire réfléchir. Chaque chose a son envers : une femme trop spirituelle a aussi ses épines, et le bonhomme Chrysale n'avait pas tout à fait tort :

> Qui disait qu'une femme en sait toujours assez
> Quand la capacité de son esprit se hausse
> A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

— De *Bicheville* à Mabille la transition n'a rien de forcé et me ramène tout naturellement à mon point de départ.

L'année dernière, je me trouvais en Allemagne à la cour d'un souverain dont les États ont eu le bonheur d'échapper à la grande *razzia* du fusil à aiguille.

Un grave conseiller aulique mit la conversation sur Paris, qu'il avait visité, il y avait déjà longtemps, et dont le souvenir lui était resté cher.

Il est toujours agréable pour un indigène de la Chaussée-d'Antin d'entendre l'étranger rendre un hommage bien senti à cette capitale que l'on affecte de *débiner* lorsqu'on l'habite, mais dont au fond on est aussi fier que peut l'être M. Haussmann.

Je m'associais donc à l'enthousiasme de mon conseiller, aidant ses souvenirs, énumérant les monuments, les promenades, les musées, tous les trésors de l'art, toutes les beautés, toutes les grandeurs qui font de Paris une ville unique au monde. A chaque nom que j'évoquais, mon interlocuteur hochait la tête en signe d'assentiment; mais il m'était facile de voir que c'étaient là de simples témoignages de courtoisie et de politesse.

Quand j'eus dévidé mon chapelet :

— Tout cela est très-beau, me dit-il, seulement vous avez oublié le principal, le vrai charme, la perle, le joyau de votre Paris.

— Comment cela ?

— Vous ne m'avez pas parlé de Mabille.

— De Mabille !

— Eh ! oui, sans doute, nous aussi nous avons des promenades, des édifices, des palais, des spectacles, des tableaux; mais un Mabille, voilà ce que je n'ai trouvé ni à Londres, ni à Saint-Pétersbourg, ni à Vienne, ni à Berlin, ni à Dresde, ni à Munich, ni à Venise, ni à Naples, ni à Madrid...

Si je ne l'avais interrompu, il parcourait toute la carte.

Mabille, la perle de Paris! Paul de Kock, le premier de nos écrivains! les deux jugements se valent!

Tout humiliante que soit la chose au point de vue de notre amour-propre, il faut bien pourtant en constater la réalité. Pour l'étranger, Mabille est un paradis rêvé. Des extrémités de la Russie jusqu'à Buenos-Ayres et Batavia, on célèbre et l'on envie ses bosquets, ses danses et son atmosphère capiteuse.

Les Malte-Brun des Cythères parisiennes, comme eût dit ce pauvre Alfred Delvau, distinguent dans ce petit pays trois castes qui, bien que s'entremêlant un peu, conservent cependant chacune leur caractère net et bien tranché.

Il y a d'abord la population indigène, le fond, la plèbe, le tiers état : celle-là est la seule qui danse : elle a ses célébrités, dont les noms recueillis par la chronique finissent par s'élever à la popularité. L'une brille par l'audace du coup de pied, une autre par le moelleux du déhanchement, une troisième par la façon de chiffonner la jupe. Lorsqu'une de ces fameuses artistes s'élance dans le quadrille, on fait cercle, on s'empresse, on admire, on applaudit.

Autour de ce centre consacré à la chorégraphie fantaisiste, regardez ces femmes aux toilettes étincelantes, au frou-frou *sui generis*, dont l'ampleur écrase insolemment les spectateurs assis à côté d'elles. Là, ce que l'imagination conçoit de plus extravagant, ce que les couturières font de plus insensé, s'exhibe à la lueur des becs de gaz. Les charges de Cham et de Marcelin sont dépassées par la réalité. C'est dans les plis de cette soie tapageuse, dans ces lacets qui se cachent sous la dentelle que plus d'une bourse et d'un cœur naïfs se laissent prendre. C'est ici la chasse, la grande chasse à courre à l'étranger! Jadis l'Anglais y était dévoré; mais l'Anglais n'est plus un gibier facile : il est devenu plus méfiant que le Parisien. Après l'Anglais on a fait des curées de Russes. L'abolition de l'esclavage a ruiné les Russes : le boyard est devenu un mythe. C'est le Brésilien aujourd'hui ou le Yankee enrichi qui sert de point de mire à ces dames. Telle est la seconde population de Mabille qui ne danse pas, comme on voit, et se contente de faire danser les roubles ou plutôt les piastres.

Moins nombreuse est la troisième population, celle des curieux et des curieuses. Des dames du monde ont eu l'idée de traverser ce faux Éden qui n'a de rapport avec le vrai que le fruit défendu. On organise une escorte, ce sont les amis de la maison qui la fournissent. On s'aventure d'un pied timide sous le voile le plus épais. On ne prendrait pas plus de précautions s'il s'agissait de traverser en caravane le désert de Sahara. Mais tous les curieux ne sont pas aussi craintifs. Je vois des couples de bourgeois mûrs, avides de visiter ces latitudes semées de tant d'écueils pour les fils de famille. Parfois, dans cette foule qui ne fait que passer, se glissent sous l'incognito les plus grands personnages. Hier, c'était le prince Oscar de Suède que la chroniqueuse de *la Liberté* assure y avoir rencontré. Demain ce sera peut-être le marquis de Sparte, l'empereur de Russie, le roi de Prusse et toutes les majestés que *le Constitutionnel* nous annonce pour la semaine prochaine. Je ne parle pas des diplomates à qui leurs immunités diplomatiques permettent de se montrer partout; mais cherchez bien et vous découvrirez de hauts fonctionnaires, voire même des magistrats qui viennent d'un rapide coup d'œil saisir la physionomie de ce théâtre où s'ébauchent et s'accomplissent de ces délits dont ils ont si souvent à connaître.

De tous les spectacles qui comptent sur les étrangers, Mabille sera peut-être celui où il y aura moins de déceptions à encaisser.

— Je voudrais en dire autant de la représentation que l'impresario de l'Hippodrome vient de nous donner, sur le théâtre chinois, à l'Exposition universelle. Mais ici la mystification passe les bornes. Bien que M. Arnault nous en ait fait voir de raides, je ne m'attendais pas à celle-là. Une symphonie de Haydn jouée par des musiciens de l'Hippodrome, des danses grotesques et des tours d'équilibre exécutés par des Indiens dont je ne garantirais pas l'authenticité, des exercices acrobatiques et gymnastiques par un Américain que l'on a vu, si je ne me trompe, au cirque du Prince Impérial, des jongleurs grecs qui s'appellent Crapoulos et Phryne, un Marocain clown, un Italien funambule, des fantoches en bois, en carton ou en baudruche, une contrefaçon maladroite des frères Davenport, — voilà par à peu près le menu de cette représentation chinoise. Franchement, pour assister à de pareilles vieilleries, ce n'est pas la peine de payer les frais d'une voiture et l'entrée au tourniquet, sans compter la place au spectacle. — La Commission Impériale n'aurait-elle pas ici quelque mesure à prendre?

Pour être juste, il faut ajouter que les trois Chinoises Ya-Naï, Ya-Bchoe et A-Sam assistaient à la représentation, mais si discrètement qu'il était difficile de distinguer leurs traits. Rien de plus charmant que ces petites créatures frêles, aux traits fins, au teint de safran, à l'œil mélancolique où respire la nostalgie du pays natal. Leur costume, très-exact et très-sincère, est plein de couleur et de pittoresque. Leurs cheveux, bien à elles, forment un véritable édifice sur lequel ne tarissent pas les commentaires de nos élégantes. Timides, sobres d'allures et de mouvements, glissant plutôt que marchant comme des mannequins à roulettes, on dirait des figures en porcelaine descendues d'un écran. Tous les jours, vous pouvez les voir à votre aise derrière un comptoir de la maison de thé, moyennant cinquante centimes, et sans être obligé de subir les autres exhibitions de M. Arnault : — c'est tout bénéfice.

— En directeur habile, M. Carvalho s'est préoccupé de donner des lendemains à son grand succès de *Roméo et Juliette*. Il a engagé, pour plusieurs représentations, deux virtuoses éminents, M. Vieuxtemps et M^lle^ Carlotta Patti.

Depuis de Bériot, M. Vieuxtemps est resté le chef incontesté de l'école belge, si riche en violonistes de premier ordre. Je ne crains donc pas de porter atteinte à la réputation si légitime qu'il a conquise à la pointe de son archet en disant que son concerto n'a produit sur le public qu'une impression médiocre. La faute n'en est pas tout à fait à lui : le principal coupable ici, c'est l'orchestre qui a massacré sa partie comme s'il la lisait pour la première fois. Le jeu de l'exécutant s'en est ressenti. Je n'y ai pas trouvé cette sûreté d'attaque, cette justesse absolue auxquelles M. Vieuxtemps nous a habitués. Et puis, pour un virtuose de son mérite, n'y a-t-il pas quelque puérilité dans cet entassement de difficultés, dans cette cascade de tours de force qui étonnent plus qu'ils ne charment? Baillot, le maître à tous, faisait plus de cas d'une phrase bien chantée que de toute cette gymnastique qui est à la vraie musique ce que sont les sauts de carpe des pensionnaires de M. Arnault à la danse de Taglioni.

Le virtuose a pris sa revanche dans sa *Polonaise*, qu'il a exécutée avec une perfection rare. Sentiment, justesse, légèreté, brio, tout y était. Le morceau d'ailleurs est exquis et fait honneur aux qualités de compositeur de M. Vieuxtemps. Si j'avais quelque réserve à faire, ce serait sur l'intensité du son qui m'a paru parfois un peu maigre. De la grâce, oui, mais pas trop n'en faut.

L'intérêt de la soirée était le début, à Paris, de M^lle^ Carlotta Patti. Voix d'une pâte magnifique, à laquelle je ne vois guère à comparer que celle de l'Alboni, d'une étendue prodigieuse et égale dans tous les registres, sans trou ni lacune. Vocalisation merveilleuse, des *cocottes* piquées avec autant de précision qu'un *staccato* de violon. Ne me demandez pas, par exemple, si M^lle^ Carlotta Patti a du style et de la passion : en conscience, je ne saurais vous le dire. Des trois morceaux qu'elle nous a chantés ce soir-là, le *Carnaval de Venise, l'Éclat de rire*, d'Auber, même l'air de la *Somnambula*, pas un ne peut m'autoriser à émettre une opinion sur ce point. Il est fâcheux qu'une claudication assez marquée empêche M^lle^ Carlotta Patti d'aborder la scène. Il eût été intéressant de la voir dans un rôle dramatique, celui de *Norma*, par exemple, auquel semble la désigner sa physionomie accentuée, régulière et expansive. — En somme, jusqu'à nouvel ordre, une admirable boîte à musique humaine, que tout ce qui fait profession de dilettante devra et voudra entendre.

— Le défilé des reprises vient de commencer. On sait que les théâtres se proposent de concourir aussi à l'Exposition universelle en montrant aux étrangers, comme dans un musée, les pièces les plus applaudies de leur répertoire. La Comédie-Française a ouvert la marche par *Mademoiselle de Belle-Isle*. De toutes les productions de ce grand oseur qu'on appelle Alexandre Dumas père, je ne sais s'il en est une plus audacieuse et plus risquée, par quelque côté qu'on l'envisage. Les écueils qu'avait à côtoyer la fameuse *Reine d'Espagne* de Delatouche n'étaient rien auprès de ceux dont était hérissé le sujet de *Mademoiselle de Belle-Isle*. Une fois franchi à la première représentation, ce danger-là n'était plus à redouter. Mais il y en avait un autre, celui auquel n'a pu échapper le *Don Juan d'Autriche*, de Casimir Delavigne. On pouvait se demander si *Mademoiselle de Belle-Isle* aurait conservé la fraîcheur de ses jeunes années, si quelque ride de style ne viendrait pas dénoncer cruellement son âge. Eh bien ! non. Vive, alerte, galante, éclatante de passion juvénile, de galanterie piquante et de charmes printaniers, telle nous l'avions vue autrefois, telle nous la retrouvons aujourd'hui. Mais aussi quelle interprétation supérieure, et comment Alexandre Dumas a-t-il eu un instant la pensée de la changer! Qui donc, Firmin n'étant plus là, eût été plus élégant, plus séduisant, plus grand seigneur que Bressant? Quelle petite fille de l'endroit se fût montrée, à l'égal de M^me^ Madeleine Brohan, gracieuse, pathétique, digne et charmante à la fois? Qui donc eût approché, même de loin, de cette verve étincelante, de cette diction magistrale, de ce grand air que prête M^lle^ Augustine Brohan à M^me^ de Prie? Et qui eût dit, comme elle, ce mot « ingrat! » qui est, à lui seul, toute une création?

Depuis le départ de Maillart, le rôle de d'Aubigny était resté vacant. Febvre s'en est emparé par droit de conquête, c'est-à-dire par droit de talent. La distinction avec laquelle il l'a joué justifie pleinement le vote unanime qui vient de l'appeler aux honneurs du sociétariat.

— La reprise de la *Closerie des genêts*, que vient de faire la Porte-Saint-Martin, a été également heureuse. Le beau drame de Frédéric Soulié n'a pas non plus vieilli. Simple, fort, bourré de situations dramatiques, *empoignant* d'un bout à l'autre, il s'en faut de peu qu'il ne soit un chef-d'œuvre. Jamais le talent robuste, mais un peu touffu de Frédéric Soulié, ne s'était produit au théâtre d'une façon plus ferme et plus lumineuse. Le dénoûment seul est commun et mélodramatique; mais déjà la partie est gagnée et le succès n'en est pas refroidi.

Tisserant, engagé exprès pour le rôle du général, le joue avec son expérience consommée. Brindeau est un brillant Montéclain. Deshayes, dans le vieux Kérouan, rappelle le succès de Saint-Ernest. M^lle^ Rousseil retrace, avec une émotion communicative, les infortunes de Louise. M^me^ Vigne a bien les allures vipérines qui conviennent à Léona, et M^lle^ Athalie Manvoy met beaucoup de grâce et de gentillesse dans le rôle ingénu de Lucile.

— Sans avoir la valeur de la *Closerie des genêts*, la *Bouquetière des Innocents* est une pièce bien faite, intéressante, où l'anecdote est très-ingénieusement mêlée à l'histoire. Je ne reviendrai pas sur ce drame dont, il n'y a pas longtemps, j'ai rendu compte ici même. L'interprétation est confiée à l'élite de la troupe, depuis Castellano jusqu'à Machanette. La protagoniste, c'est encore et toujours M^me^ Marie Laurent, vaillante et cordiale, fière et passionnée sous la double incarnation de Leonora Galigaï et de Marie la bouquetière. — Moi seule, et c'est assez !

GÉROME.

## BULLETIN

Le 25 mai, s'il n'y a pas contre-ordre, la Société libre des francs-tireurs des Vosges doit venir à Paris présenter au Prince Impérial une carabine de guerre et le costume de franc-tireur, dont il a accepté à Nancy, l'été dernier, la présidence honoraire. Les francs-tireurs, avec leur blouse grise, le pantalon gris, la guêtre blanche et le sac de toile, le chapeau de feutre, armés les uns de carabines de précision, les autres de fusils de chasse, défileront au nombre de trois ou quatre cents, pour aller de la gare de Strasbourg aux Invalides, où ils ont leurs logements, et le lendemain ils seront passés en revue par l'Empereur dans la cour des Tuileries.

Des dispositions de télégraphie fort heureuses relient par des fils tous les postes de surveillance établis dans les vastes dépendances de l'Exposition. En cas d'incendie, les deux cents pompiers distribués sur tous les points de la vaste enceinte seraient, à la seconde même, avertis, non-seulement du fait de l'incendie, mais du point sur lequel le feu se serait déclaré.

Il est question d'appliquer le même système à la ville tout entière, en sorte que tous les postes de Paris deviendraient en quelque façon solidaires.

Un grand concours international de tir, auquel seront conviées les Sociétés de tir françaises et étrangères, les gardes nationales et les pompiers, aura lieu, cette année, sous la présidence du Cercle des carabiniers de Paris et à l'occasion de l'Exposition universelle.

C'est la musique des guides qui a été désignée par la commission de l'Exposition universelle pour représenter la France au grand concours international des musiques militaires.

Les bijoux offerts par le comte de Flandre à sa femme sont estimés à 1,500,000 francs.

Les pierres precieuses dont ils sont ornés faisaient partie des joyaux de la princesse Charlotte, première femme de Léopold I[er], et que celui-ci a légués au comte de Flandre.

Seize ouvriers ont été occupés pendant sept semaines à la confection de ces bijoux.

Le comte de Flandre possède, du reste, bon nombre de bijoux d'une richesse peu commune. On cite, entre autres, une croix de Malte qui se compose de quatorze cents brillants, et le crachat de l'ordre de Léopold, qui en compte six cents.

Nous lisons dans une correspondance de Madrid :

« D'après une ancienne coutume espagnole, le vendredi saint, au moment où la reine a adoré la croix dans la chapelle de son palais, Sa Majesté a posé sa main sur les dossiers de quatre condamnés à mort, et ces criminels viennent d'être graciés. Les quatre dossiers, liés jusqu'à ce moment avec des rubans noirs, ont été rendus au tribunal avec des rubans blancs.

« Autrefois, la coutume était de placer dans la chapelle quatre dossiers ; le roi posait la main sur l'un d'eux, au hasard, et le condamné que concernait ce dossier recevait seul sa grâce. Mais, dans la première année de sa régence, la reine Christine, dont la bonté de cœur est universellement connue, demanda pourquoi les quatre condamnés n'étaient pas tous graciés.

« Alors le ministre répondit :

« — Majesté, le condamné dont le dossier a été touché par la main royale est seul gracié.

« — Qu'à cela ne tienne, repondit Sa Majesté, les voilà tous touchés.

« Et la reine étendit sa main successivement sur les quatre dossiers placés à côté de la croix.

Depuis ce jour, la reine Isabelle a continué ce généreux et pieux exemple. »

M. Hamilton Morton, secrétaire du Yacht-Club de New-York, a reçu du président de la Société des régates de Paris une lettre adressée aux divers clubs nautiques des États-Unis, pour les inviter à prendre part aux régates internationales qui doivent avoir lieu à Paris pendant l'Exposition universelle.

Nous apprenons, d'un autre côté, que la Compagnie des steamers transatlantiques français a mis libéralement son service à la disposition des canotiers américains, embarcations comprises, pour le retour gratuit de ceux qui n'auraient pas été vainqueurs dans la lutte.

L'exécution d'un grand nombre de cariatides destinées à orner la façade du nouvel Opéra a été confiée à la duchesse Castiglione-Colonna, connue dans le monde des arts sous le pseudonyme de Marcello.

Un congrès médical scientifique sera ouvert à Paris, le 16 août prochain, sous les auspices du ministre de l'instruction publique. Dans l'ordre chronologique, le congrès de Paris fait suite à celui de Bordeaux, dont il est une émanation directe; mais il tire de son caractère international une importance exceptionnelle.

Dépassant les limites entre lesquelles se sont confinées jusqu'ici les assemblées médicales, le congrès de 1867 fait appel aux médecins de toutes les contrées; il les convie tous à la discussion des graves problèmes de médecine, d'hygiène et d'anthropologie qui composent son programme, et en même temps qu'il affirme par là le caractère cosmopolite de la science contemporaine, il devient le premier acte visible de cette alliance intellectuelle qui unit, par delà les frontières, les savants de tous les pays.

TH. DE LANGEAC.

# LE ROI DES GUEUX

## LES MEDINA-CELI.

(Suite et fin[1].)

— Madame, répondit cette fois Mendoze, on m'a déjà fait cette question à deux reprises, et ma réponse m'a valu confiance de deux illustres seigneurs : don Vincent de Moncade, marquis de Pescaire, et le duc de Medina-Celi, votre époux. Je sais ce que vous me demandez, mais je ne puis m'en prévaloir, parce que le hasard seul...

— Appelles-tu hasard la Providence, enfant? prononça la duchesse émue et grave.

Mendoze la regarda stupefait.

— Qu'y a-t-il, voyons, qu'y a-t-il? insista-t-elle avec une sorte de fièvre.

— *Para aguijar a haron.*

Le front d'Eleonor s'éclaira.

— *Haro, hero, ero...*, murmura-t-elle, tu es beau comme était ton père!

— Que dites-vous? s'écria Mendoze...

— C'était une fière devise, enfant!... Dieu se plaît souvent à briser notre orgueil...

Elle passa sa main sur ses tempes qui frissonnaient, et demeura un instant pensive.

Puis brusquement :

— Vous êtes brave et sans peur, n'est-ce pas don Ramire de Mendoze?

— Madame... balbutia notre bachelier.

— Est-ce un amour profond, sérieux, dévoué, que vous avez pour dona Isabel ma fille?... l'amour d'un chrétien et d'un chevalier?

— L'amour qu'on n'a qu'une fois en sa vie, madame, répliqua Mendoze, appuyant sa main contre son cœur.

— A cet amour sauriez-vous tout sacrifier?

— Mon sang et mon cœur!

— Vous le jurez?

— Sur ma foi, je le jure, madame!

Eleonor de Tolède sembla hésiter. C'était sur sa joue comme un flux et comme un reflux de rouge et de pâleur.

Mendoze n'osait interroger, mais tout son être frémissait d'ardeur et d'aise. Cette femme, la mère de son adorée Isabel, était pour lui comme la madone vivante qu'on implore à mains jointes, et dont le culte inspire plus de tendresse encore que de respect. Au premier moment, cette apparition avait glacé le sang de ses veines. Elle était la duchesse de Medina-Celi! Pour le pauvre bachelier inconnu, sa tête ne se perdait-elle pas dans les nuages? Et que pouvait-elle faire, sinon le chasser honteusement et durement?

Mais un espoir était né parmi cette crainte. Cet examen qu'on lui faisait subir devait avoir un but. Il faut le répéter: tout son être frémissait d'aise et d'ardeur à la pensée qu'on allait mettre une épée dans sa main peut-être et lui demander sa vie.

C'était un beau dénoûment pour la romanesque idylle de sa jeunesse. Cela lui plaisait. Il voulait bien mourir ainsi.

— Madame, dit-il, — voyant que la duchesse gardait le silence, — ne doutez point de moi : je suis prêt.

Dona Eleonor sembla s'éveiller de sa profonde rêverie.

— Nous vous devons déjà beaucoup, seigneur Mendoze, répliqua-t-elle; je vous prie de bien peser mes questions, avant d'y répondre, avec réflexion, avec franchise... Connaissiez-vous le duc de Medina quand vous lui avez porté secours?

— Toute l'Espagne connaît le bon duc, madame, repartit Mendoze; je le respectais et je l'aimais... je ne l'avais jamais vu.

— Est-ce par hasard ou par votre volonté que vous avez êtes approché de la forteresse précisément à l'heure où le duc Hernan tentait de briser ses fers?

— Par ma volonté.

— Alors vous étiez chargé d'une mission?

— Non, madame... Je m'étais donné à moi-même mission de sauver le père de dona Isabel.

— Vous saviez donc?...

— J'avais surpris, en quittant votre escorte, le secret des assassins.

— C'est bien vous qui vous êtes introduit dans la ville à la faveur de notre entrée?

— C'est moi... je vous prie humblement de vouloir me pardonner.

— Pourquoi, connaissant le complot, ne m'avez-vous point prévenue?

— Je suis jeune, j'ai eu sans doute trop de confiance en moi-même.

La duchesse s'inclina en signe de bienveillante approbation.

— Vos réponses sont d'un gentilhomme, seigneur Mendoze... J'ai foi en vous... Quand vous avez quitté le duc, mon époux, était-il encore en danger?

— Il était libre; il avait un cheval et une épée.

— Et... regardez-moi en face, seigneur Mendoze, l'homme que vous avez appelé ce matin duc de Medina-Celi est-il bien celui que vous sauvâtes hier par la miséricorde de Dieu?

Une expression d'étonnement vint sur le visage de Ramire.

— C'est le même homme, répliqua-t-il après avoir un instant réfléchi.

— Vous en êtes sûr?

— Écoutez-moi, madame... Il y a là quelque chose qui passe ma raison et mon intelligence : hier, j'ai vu la foudre dans ces yeux qui, aujourd'hui, avaient éteint leur éclat... Hier, j'ai eu dans ma main la main d'un héros, et j'ai senti mon cœur s'exalter à ce contact; aujourd'hui un grand d'Espagne, fier et froid, m'a proposé une bourse... Y a-t-il un autre souffle dans cette poitrine?... Nous ne sommes plus au siècle des malins enchanteurs... Et pourtant j'ai eu cette pensée : il y a ici quelque opération magique.

— Je vous demande votre impression, seigneur, insista la duchesse, en dehors de tout rêve et dans la rigueur de votre bonne foi.

— Madame, je vous la donnerai : c'est le même visage et c'est la même taille; ce sont les mêmes gestes, c'est la même voix : c'est le même homme!

Eleonor de Tolède courba la tête et murmura :

— Comment les autres n'y seraient-ils pas trompés?

— Don Ramire, reprit-elle en fixant sur lui son regard assuré, — j'ai toute ma raison, j'ai tout mon calme en face des événements cruels qui nous menacent... Voulez-vous enlever cette nuit dona Isabel de Guzman?

Malgré le préambule qui accompagnait cette offre étrange, Mendoze ne put retenir un geste de stupeur.

— Il faut que nous nous séparions, elle et moi, poursuivit la duchesse, dont le sang-froid semblait grandir; il faut qu'elle fuie, il faut que je combatte... Je n'ai confiance qu'en vous... Acceptez-vous, sur votre honneur, le mandat de la défendre, de l'aimer?... Et pourquoi hésiter d'être son époux si je meurs à la peine?

Mendoze écoutait laborieusement; il faisait effort pour comprendre ces paroles en apparence si simples et si précises. La sueur découlait de son front à grosses gouttes, et il était plus pâle qu'un mort.

— Eh bien, fit la duchesse avec une nuance de hauteur dans l'accent, j'attends!

— Senora... balbutia enfin Mendoze, je ne suis pas le jouet d'un songe, n'est-ce pas?... vous avez bien dit : « la défendre, l'aimer?... » Oh! la defendre jusqu'à mon dernier souffle, et l'adorer à deux genoux!... la servir... lui vouer mon existence tout entière...

Il était prosterné devant Eleonor. Ses dernières paroles tombèrent de sa lèvre comme un murmure.

— Par la Vierge sainte! s'écria Eleonor de Tolède, ce n'est pas un soupirant énervé qu'il me faut à cette heure, don Ramire! Tenez-vous debout comme un homme. Je veux un soldat, non point un troubadour!

Avant de se relever, Mendoze pressa ses mains contre sa bouche.

— Bien, cela! fit-elle en souriant; votre lèvre m'a brûlée comme un fer chaud. Vous avez de bon sang dans les veines!... Ramire, mon ami, peut-être mon fils, voici un payement que vous préférez à l'autre, n'est-il pas vrai? Je m'entends mieux que l'homme de ce matin à solder les dettes du bon duc!... La méridienne s'achève, le temps nous presse; écoutez et souvenez-vous!... Deux bons chevaux, rien que deux : vous partirez seuls; ce soir, à onze heures de la nuit, à la poterne qui donne sur l'abreuvoir de Cid-Abdallah... C'est moi qui vous conduirai ma fille... Ventre à terre jusqu'à Llerena, où vous trouverez le premier relais!... Puis ventre à terre encore, et, une fois à mon château de Penamacor, courage de lion si l'ennemi se montre!... Qu'il porte la livrée du ministre, la soutane du saint tribunal, les couleurs du roi ou la cocarde du diable, défends ton droit, Mendoze, défends ton château; je te le donne, défends ta femme : tu l'auras conquise!...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Au fond de ce massif épais qui entourait le banc de marbre, Encarnacion s'appuyait à un arbre, don Juan de Haro, comte de Palomas, était couché sur la mousse.

— Sont-ils partis? demanda le comte.

— Ils sont partis, répondit la suivante.

Le comte se leva et rétablit paresseusement la symétrie de sa toilette.

— Que penses-tu de cela, toi, mignonne? fit-il du bout des lèvres.

— Je pense que l'aventure est étrange, répliqua la soubrette; et je pense encore que, si j'étais homme, je me ferais tuer pour cette femme-là, monseigneur.

Don Juan bâilla.

— J'ai cru qu'ils n'en finiraient pas! dit-il; — le rustre a été parfait de sottise et de gaucherie.. L'as-tu vu mettre la main sur mon incommensurable épée? J'avais envie d'aller querir un paon rôti, sur un plat de fer-blanc, pour qu'il fît le serment de don Quichotte!... Or çà, belle enfant, voici ma dernière bague... à onze heures précises, Diègue Solaz et douze alguazils seront cachés derrière l'abreuvoir... je me charge de la douce Isabel. Si le rustre échappe au trebuchet, tu es responsable, et je t'engage à faire ton testament.. Si le rustre est pris au piége, tu auras les cent onces d'or promises par l'audience, et cent autres sur ma cassette... A ce soir!

PAUL FÉVAL.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

1. Voir les numéros 583 à 610.

## NASSER-ED-DIN

Parmi les souverains étrangers qui ont accepté l'invitation de l'Empereur de venir assister à notre Exposition, et dont on attend l'arrivée prochaine à Paris, un de ceux qui doivent attirer le plus particulièrement l'attention est le shah de Perse Nasser-ed-Din. Il est fils de Mehemet-Shah, qui entama le premier d'amicales relations avec les puissances européennes.

A la mort de son père, en 1848, Nasser-ed-Din monta sur le trône âgé de dix-huit ans seulement; et, peu après, il eut le bonheur d'échapper à une tentative d'assassinat. En 1855, le jeune prince, livré jusque-là à l'influence russe, recevait solennellement notre envoyé extraordinaire M. Bourée, et signait avec lui un traité de commerce et d'amitié. Depuis, le shah de Perse a envoyé comme premier ambassadeur à Paris son aide de camp Hassan Ali-Khan.

Nasser-ed-Din est bien fait de sa personne, et d'esprit cultivé. On le dit très-familiarisé avec notre langue. Pénétré des idées de réforme, il a constamment secondé en Perse le mouvement de la civilisation, exerçant par lui-même une surveillance active et visitant tour à tour toutes les parties de son empire. Depuis 1860, il s'occupe de transformer son armée par l'introduction de la discipline et des methodes françaises. D'autre part, c'est à lui que revient l'honneur d'avoir construit la première route dans le pays et d'y avoir fondé un collége pour l'étude des sciences. Il montrait enfin, en janvier 1861, tout l'intérêt qu'il porte à la cause du progrès, en assistant personnellement à l'inauguration de la première ligne de télégraphe électrique qui traversait ses États.

Cette ligne forme, comme on sait, une des parties les plus importantes du télégraphe indo-européen établi entre l'Angleterre et l'Inde. Lors de sa construction, on craignit avec raison que le trajet direct de Bagdad au golfe Persique n'offrît pas assez de sûreté, eu égard à la sauvagerie des Bédouins nomades qui occupent cette partie de la Mésopotamie. Une déviation par la Perse était de toute nécessite; elle fut résolue.

Aujourd'hui le télégraphe traverse diagonalement le pays, touchant tour à tour à ses principales villes: Kermanshah, Hamadan, l'ancienne Ecbatane; Téhéran, siége du gouvernement depuis l'accession au trône de la dynastie des Kajars; Koum, Ispahan, l'ancienne capitale aux jours glorieux du shah Abbas le Grand; la non moins célèbre Nadir-el-Chiraz, berceau du poëte Saadi. Enfin le télégraphe passe le long des ruines gigantesques de Persepolis, dominant les larges plaines de Bundamore, et atteint, sur la côte, Bushir, où il se relie au câble sous-marin qui gagne la côte de l'Inde.

La ligne persique, longue de douze cents milles, a été construite par le génie anglais, sous la direction du major Champain. Une de nos illustrations montre les fils télégraphiques longeant un palais voisin de Téhéran, le Kasr-i-Kajar ou château des Kajars. Au loin apparaît le pic neigeux de Demavend, haut de vingt mille pieds, qui couronne la chaîne d'Elburg.

L. DE MORANCEZ.



SA MAJESTÉ NASSER-ED-DIN, SHAH DE PERSE, d'après une photographie.

## EXPOSITION UNIVERSELLE ET ANNUELLE DES BEAUX-ARTS

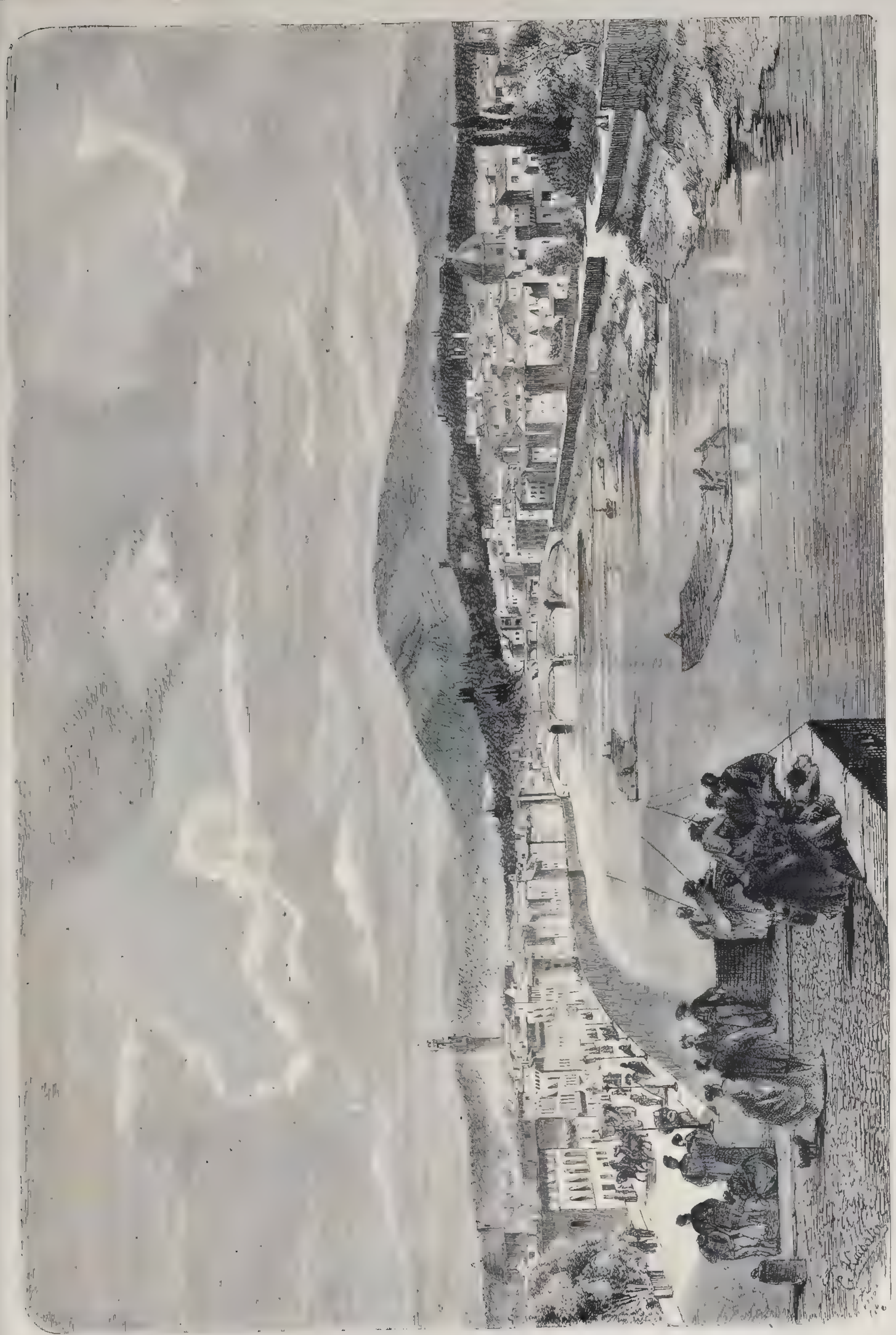
II

L'ALLEMAGNE — Cornélius. — Kaulbach. — Julien Hübner — Magnus — Menzel — Kamphausen — [illegible] — Knaus — Heilbuth — Schlesinger — Henneberg. — Quelques mots sur le Salon annuel.

L'exposition allemande suggère une remarque que tout le monde



LE PALAIS KASR-I-KAJAR, PRÈS DE TEHÉRAN (PERSE), d'après un dessin communiqué.



FLORENCE. — VUE DES NOUVEAUX QUAIS DE L'ARNO; dessin de M. C. Haelerlin. — Voir page 310.

a faite : pourquoi les grandes pages sont-elles si rares ? Ce ne sont pourtant pas les commandes qui ont manqué aux artistes, comme nous l'avons pu voir dernièrement, en récapitulant la vie de Cornelius. On est allé jusqu'à bâtir des monuments, des palais, des églises, des villes entières, pour les leur donner à décorer.

Faut-il croire avec le savant critique du *Journal des Débats*, M. Clément, que le mouvement imprimé par Cornélius et Overbeck à la grande peinture avait quelque chose de factice, qu'il n'était pas dans l'esprit véritable et les tendances réelles de leur pays ? Je ne le pense pas. Les compatriotes d'Albert Durer, de Mozart, de Gœthe et de M. Kaulbach ont eu de tout temps le goût de l'épique et du grandiose. Mais ils ne se sont pas toujours fait une idée exacte de l'epopée et de la vraie grandeur. Cornélius l'a cherchée dans les exagérations de la fantaisie, tandis qu'Albert Durer et Holbein la trouvaient dans la nature et dans la réalité. Réduite à une pure contrefaçon de Michel-Ange ou de Fra-Angelico, l'evolution du grand art en Allemagne ne pouvait manquer d'être promptement terminée. Mais ce temps d'arrêt n'est que momentane. Les peintres d'histoire d'outre-Rhin se lassent d'habiter les nuages de la convention ; ils ne tarderont plus à redescendre à terre, et, ce jour-là, comme le symbolique Antée, ils sentiront leurs forces revenir et le sang remonter à leurs veines.

Donc, pas de grands cadres. A peine si l'on peut signaler quelques noms; par exemple, deux Cornélius : l'*Apparition du Christ parmi ses disciples après la résurrection*, et la *Descente du Saint-Esprit* ; mais il va de soi que ces deux cartons évangéliques ne donnent qu'une idée très-infidèle du Michel-Ange germanique ; — une vaste composition symbolique de Kaulbach : la *Réformation;* c'est d'une facture bien caressée pour un sujet si élevé et si terrible:— une toile de M. Julien Hübner : la *Dispute de Luther et du docteur Eck;* mais le plus grand intérêt du tableau est dans son sujet, et cette scène n'est guère intelligible que pour les protestants; — un *Orphée ramenant Eurydice*, par M. Magnus; pourquoi M. Magnus n'a-t-il pas plutôt envoyé à Paris un de ces portraits qu'il fait si bien et qui lui ont valu tant de réputation ? — un *Frédéric le Grand*, par M. Menzel, très-énergique, mais d'un ton un peu noir ; il est vrai que le grand Frédéric nous apparaît par un effet de nuit ; — un autre *Frédéric passant une revue à Potsdam*, et la *Prise du retranchement de Düppel nº 2, par le 35ᵉ régiment brandbourgeois*, par M. Camphausen : un tableau plein de mouvement, d'énergie, de qualités pittoresques ; évidemment M. Camphausen pourra devenir l'Horace Vernet de la Prusse ; il a tout ce qu'il faut pour égaler son modèle français ; mais les victoires de la Prusse auront-elles ce résultat de populariser chez elle la peinture de batailles ? Ce serait un grief de plus contre la guerre. Et l'Allemagne ferait, en vérité, une triste conquête, dans celle de ce genre si faux, si monotone et qui est si près d'être démodé ici et ailleurs.

Elle en est menacée pourtant. Outre la prise du retranchement de Düppel nº 2, nous trouvons encore, dans le catalogue, la prise du retranchement nº 6, par les régiments de la garde Élisabeth et reine Augusta, et celle du retranchement nº 4, par les 53ᵉ et 55ᵉ régiments de S. A. le prince royal de Prusse. Ces deux tableaux sont de M. Émile Hunten, de Düsseldorf.

Pendant que la peinture d'histoire semble baisser en Allemagne, le genre y grandit. C'est que les mœurs s'y prêtent, disent les uns. Les Allemands ont le goût des plaisirs simples, de la paix du foyer, de la vie de famille; il est naturel qu'ils reproduisent bien ces intérieurs où ils se plaisent. — Vous n'y êtes pas, répliquent les autres. C'est à nous seuls que les artistes allemands doivent leur talent et, partant, leur succès dans la peinture de genre. Voyez les plus connus et les plus populaires : MM. Knaus, Heilbuth, Schlésinger, Meyerheim. N'est-ce pas dans nos expositions qu'ils ont grandi ? et même n'y a-t-il pas quelque chose de choquant à les voir se séparer de la France, leur patrie adoptive, au moment de cette lutte décisive entre toutes les écoles de l'Europe ? — Mais cette dernière thèse n'est pas d'une justesse irréprochable. M. Knaus, pour ne citer qu'un exemple, — et il est probable que ses confrères sont dans le même cas, — M. Knaus avait fait des toiles fort jolies et fort spirituelles, bien avant de s'être montré à l'Exposition des Champs-Élysées. Je me souviens, pour ma part, avoir vu de lui, il y a une quinzaine d'années environ, une scène qui aurait encore du succès parmi les plus jolis tableaux de cette année. Cela représentait une foire. Vous voyez d'ici la scène, c'est-à-dire un amas hétéroclite de marchandises de toutes sortes étalé en plein vent, devant tous les regards, à portée de toutes les mains. Un filou venait de pêcher, en eau trouble, dans la cohue des acheteurs. Grand tapage et grand tumulte. Le volé crie, la police accourt, l'escroc prend la fuite ; la foule se retourne au bruit, et vingt visages vous montrent vingt émotions, vingt expressions différentes. Un aveugle jouait du violon : il se redresse éperdu, levant son instrument d'une main, cherchant de l'autre main tendue son chemin à tâtons. Une petite fille blonde, qui conduisait le pauvre mendiant, fond en larmes. Deux brocanteurs juifs, qui venaient de faire prendre l'air à toutes sortes d'orfevreries et de bijoux merveilleux, s'effarent au bruit comme des poulains échappés ; ils se précipitent, et serrent leurs écrins dans leurs bras avec une tendresse desesperée, comme une mère son enfant menacé. Vîtes-vous jamais un limaçon rentrer ses cornes devant le danger ? Tels les bijoux et les trésors de ces deux usuriers retombant vitement au fond des boîtes. Ailleurs c'était une vieille femme qui se tordait les mains ; ailleurs une autre tombait en pâmoison ; je renonce à énumérer tous les amusants episodes dont M. Knaus avait corsé ce petit drame, aussi fins et aussi spirituels, je le répète, que ses saynètes d'aujourd'hui.

Toutes sont d'ailleurs fort réussies. Ses *Deux paysans repris par leur curé*, l'un pour son humeur querelleuse, l'autre pour sa nature sournoise, et qui viennent de heurter ces tempéraments opposés dans une belle et bonne bataille à coups de poing, ces deux paysans sont deux excellentes études de caractères, genre d'étude où les maîtres anglais égalent au moins les peintres allemands, mais qu'on néglige un peu, à l'heure qu'il est, dans la peinture française. Du *Saltimbanque* de M. Knaus on n'a que faire d'en parler ; tout le monde se rappelle ce frais succès du Salon d'il y a deux ans. — *Une femme de cordonnier avec un enfant et un apprenti, contemplant une souris prise dans une souricière*, vous charme par des qualités analogues à celles des paysans de tout à l'heure. Comme le peintre est bien entré dans l'esprit de chaque personnage ! Quelle candide curiosité chez l'enfant ! Quel ricanement cruel chez l'apprenti adolescent (cet âge est sans pitié) ! Quelle tendresse chez la mère, qui ne voit dans la bête capturée qu'un jouet de plus pour son petit ! Quelle placide indifférence chez le père, tout à sa besogne ! — Mais la perle de l'exposition de M. Knaus est peut-être sa *Petite paysanne cueillant des fleurs dans une prairie*. J'y trouve une note de grâce et d'exquise naïveté qui n'avait jamais, jusqu'ici, vibré si délicatement dans sa peinture. Dans toutes ses toiles, du reste, mêmes qualités attrayantes et mêmes défauts véniels. Ses qualités, c'est l'esprit, l'observation, la justesse merveilleuse des allures aussi bien que des types et des expressions : les mouvements les plus fugitifs sont saisis au vol par M. Knaus avec un bonheur inouï. Ses défauts, ce sont ceux de son exécution, bien qu'elle soit prodigieusement habile. Son dessin, un peu superficiel, ne laisse pas assez sentir les charpentes, son modelé manque de plans; sa couleur rousse et gommeuse a des harmonies monotones, et quand elle cherche de jolis échantillonnages de ton, elle devient aisément criarde. Notons toutefois, en relevant si sévèrement ces péchés de l'artiste, qu'on ne s'en aperçoit guère qu'à l'analyse, tant la première impression de ses toiles est agréable. On a dit aussi que toutes ces toiles amusantes se ressemblaient; toujours les mêmes types, les mêmes expressions, le même comique. Mais ceci tient simplement à ce que l'artiste prend toujours ses sujets dans le même milieu, et l'on en dirait tout autant de Van Ostade et de Pierre de Hooghe. Transplantez M. Knaus d'Allemagne en Italie. Il est trop observateur pour que ses tableaux ne changent pas aussitôt du tout au tout, comme ses sujets.

M. Heilbuth a fait ce voyage, et c'est de ce jour que date une fort heureuse transformation dans son talent. Il fut un temps où il peignait des sujets Renaissance, ne prenait pour héros que des patriciens en pourpoint, des reîtres en cuirasse, courait après la tournure et tombait dans l'emphase théâtrale, qui nous gâte les meilleures intentions de tant de peintres d'histoire allemands. Quand il est allé à Rome, on pouvait croire que Michel-Ange allait l'attirer tout d'abord, et que son maniérisme ordinaire, trouvant un semblant d'excuse dans les sublimes exagérations du colosse florentin, ne ferait que croître, embellir et s'aggraver. Le beau voyage d'Italie n'a souvent pas de meilleurs resultats. Mais M. Heilbuth a fait la route sans parti pris ; c'est ce qui l'a sauvé. Il allait étudier les maîtres de Rome ancienne ; les habitants de Rome moderne l'ont arrêté tout d'abord ; il a vu parmi eux de très-curieux sujets d'études, et il a eu le bon sens de ne pas chercher plus loin. On revoit avec infiniment de plaisir ces toiles spirituelles et épigrammatiques dont le clergé romain a fait les frais. Nous supposons toutefois que M. Heilbuth a vu en Italie d'autres types encore que les cardinaux et messieurs leurs laquais; sans quoi son œuvre complet ne serait plus que le commentaire d'un volume de M. About et d'un chapitre de M. Taine. Il serait vraiment trop modeste de s'en tenir là.

M. Schlésinger nous a rapporté les *Cinq sens* qu'il avait déjà exposés. Une si grande toile pour un si petit sujet de dessus de porte, c'est de la prodigalité. Et était-ce bien le moment de faire du réalisme et des portraits ? Pourquoi faut-il que les cinq sens soient espagnols, portent la mantille, jouent de l'éventail ? Cette fantaisie n'est guère moins bizarre que celle dont s'est avisé un jour M. Millet, quand il nous a montré le père de Tobie sous les traits d'un vieux paysan en sabots et en bonnet de coton.

Il y a longtemps que M. Henneberg a disparu des expositions de Paris. On avait pourtant fait bon accueil, il y a dix ans, à son *Féroce Chasseur*, — cette chasse féodale, comme disait Paul de Saint-Victor, dont les trompes semblaient sonner toutes les fanfares du *Freischütz* de Weber, ce « début endiablé » qui faisait tant de promesses. Le tableau de M. Henneberg n'a pas vieilli. Il n'y a peut-être pas un seul tableau allemand où l'on retrouve une fougue si peu jouée, des qualités de mouvement, de tournure, de caractère, de style, si franches et si personnelles.

Nous n'entrerons pas dans la cohue des peintures de genre allemande, où d'excellentes qualités d'étude, d'observation, de sentiment, d'esprit même, sont souvent corrompues par l'affectation de la bonhomie, le bel esprit de village et le sentimentalisme.

Avant de passer au paysage allemand, disons un mot de l'Exposition annuelle. Elle a, comme on sait, surpassé infiniment l'attente générale, et l'Exposition universelle ne lui a fait nullement le tort qu'on redoutait. On a calculé qu'il s'y trouve environ cinq cents ouvrages de moins qu'au dernier Salon : où est le mal ? Le tableau-*bataille* y est devenu presque introuvable : tout le monde s'en félicitera. Quant aux exposants, les meilleurs et les plus populaires sont presque aussi bien représentés aux Champs-Élysées qu'au Champ de Mars. Il suffira de citer, en manière d'exemples, MM. Meissonier, Fromentin, Gérôme, Breton, Robert-Fleury, Puvis de Chavannes, Bonnat, Corot, Daubigny, Jalabert, Paul Huet, Millet, M. Rodakowski, dont le talent avait subi une éclipse qui a duré plusieurs années, et qui est remonté tout d'un coup dans l'élite des portraitistes. La sculpture, que MM. Carpeaux, Guillaume, Gumery, Thomas, Crauck, Carrier-Belleuze, s'appliquent à représenter aussi bien que possible, la sculpture est aussi mal logée que l'an dernier; elle continue à être reléguée dans une galerie sans jour et sans espace ; mais pourquoi sa dignité s'est-elle trouvée blessée, quand elle occupait, d'une façon si heureuse, les mêmes salles que la peinture, ou servait, avec tant d'avantage, à l'ornementation du jardin, qui lui rendait bien la pareille ? MM. les sculpteurs peuvent s'adresser le mot de Georges Dandin. En somme, le Salon de 1867 vaut au moins celui de l'année dernière. Je ne crois pas toutefois devoir en faire l'objet d'un compte rendu séparé. Il sera bon de comparer ces œuvres récentes au travail de nos dix dernières années, et le seul moyen de constater la valeur exacte des deux expositions de peinture sera, selon moi, de les réunir dans un parallèle suivi. On ne s'étonnera donc pas de les voir se rencontrer souvent, à l'avenir, dans le même article.

JEAN ROUSSEAU.

## L'ARNO A FLORENCE

De quelque point que l'on aperçoive Florence, des hauteurs de Fiesole, de celles de San Miniato, des jardins de Boboli, ou du Poggio di Monte Ugi, la capitale du royaume d'Italie, par sa situation et le relief élégant de ses monuments, justifie déjà de loin le renom de beauté que lui ont attiré ses édifices et ses musées. Mais dès que le voyageur a pénétré dans la ville, il reste frappé de l'aspect insolite que présentent ses anciens palais aux constructions massives, simples, sévères, sans portiques, sans colonnades, et dont les façades sombres ressemblent à des murailles de forteresses. On admire l'âpre génie qui a laissé une empreinte si profonde dans ces espèces de citadelles, vestiges altiers du moyen âge, auxquels la Florence actuelle doit une physionomie si caractéristique.

On a appelé souvent Florence l'Athènes des temps modernes. Son nom, en effet, brille parmi ceux des plus illustres cités italiennes, et dans ce nom, comme dans le souvenir d'Athènes, se résument les plus nobles idées, celles qui ont pour mobile l'art et le patriotisme.

Nous n'avons pas ici à passer en revue les merveilleux édifices ni les incomparables trésors artistiques que possède la ville des Médicis, et qu'elle doit à une longue suite de siècles de gloire et de puissance. Nous devons nous borner à quelques renseignements topographiques qui expliqueront la gravure insérée dans le numéro de ce jour.

Florence est divisée en deux parties inégales par l'Arno. La ville ancienne s'étendait primitivement sur la rive septentrionale seule. Aussi est-ce de ce côté qu'elle a acquis le plus de développement. Ses accroissements successifs lui firent changer quatre fois le périmètre de ses murailles. Son enceinte mesure aujourd'hui six milles toscans et un tiers. Les limites du premier périmètre sont encore indiquées aujourd'hui par les rues étroites qui entourent le Marché-Vieux.

Les murs de la quatrième enceinte, existant encore, furent commencés en 1285. Ils enfermèrent également la partie de Florence appelée Oltr'Arno. De ce côté de la ville, les quais, désignés sous le nom de Lung'Arno, ont été prolongés depuis le pont Alla Carraja jusqu'au pont de fer des Cascine. Ces constructions, aujourd'hui terminées, offrent une promenade charmante à toutes les classes de la société florentine. Les équipages aristocratiques circulent au milieu de la foule plébéienne; chacun vient avec empressement sur les nouveaux quais de l'Arno, savourer les bienfaits d'un climat délicieux.

R. BRYON.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

## EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Mais, vers la fin de 1851, Schamyl l'ayant accusé d'avoir fait manquer une de ses expéditions, Mourad se brouilla de nouveau avec lui, et alla se mettre, à Tiflis, sous la protection du comte Voronzof.

Mais, là, les mêmes soupçons qui s'étaient élevés contre lui, à Kuntsack, se renouvellent. Le comte Voronzof, convaincu qu'il vient purement et simplement pour étudier le pays, lui donne une escorte d'honneur qui n'est pas autre chose qu'une garde.

La probabilité est que Hadji-Mourad, qui avait de grandes relations avec les Lesghiens, voulait gagner la frontière de Kakétie, et se faire indépendant tout à la fois des Russes et de Schamyl.

Vers le commencement du mois d'avril 1852, il vint à Nouka. Le prince Tarkanof, commandant de la ville, était prévenu : il donna l'ordre de veiller sur lui plus sévèrement que jamais.

Le 29, Hadji-Mourad sortit accompagné d'un soldat, d'un officier de police et de trois Cosaques

A peine hors de la ville, il tue le soldat d'un coup de pis-

1. Voir les numéros 558 à 637

tolet, l'officier de police de deux coups de kandjar, et de la même arme blesse mortellement un Cosaque.

Les deux autres se sauvent et viennent donner l'alarme au prince Tarkanof.

Aussitôt le prince se met à la tête de tout ce qu'il peut d'hommes et poursuit Hadji-Mourad.

Le lendemain, il le rejoint entre Beladjik et Kach.

Hadji-Mourad avait fait halte dans une forêt avec son nouker.

On enveloppe la forêt et l'on fait feu sur lui.

A ce premier feu, le nouker tombe roide mort.

Restait Hadji-Mourad.

Il tue quatre hommes, en blesse seize, brise son sabre contre un arbre et tombe atteint de six blessures.

On lui coupa la tête à la place même; à Zakatan, on embauma cette tête, puis on la transporta à Tiflis.

J'ai un dessin de cette tête coupée pris sur nature.

C'est cet homme dont le portrait se trouve dans le salon du comte Nostitz.

Voici à quelle occasion ce portrait fut fait.

Poursuivi par les troupes russes, Hadji-Mourad se retrancha à Kartma-Tala, sur les bords de la mer Caspienne. Il avait huit cents hommes avec lui.

On avait, de différents points, acheminé des troupes vers Kartma-Tala, et, entre autres, les dragons de Nijny; deux escadrons l'atteignirent, et, sans attendre l'infanterie, mirent pied à terre, et, conduits par le major Zolotoukine, montèrent à l'assaut et attaquèrent la redoute. Sur cent quarante hommes, quatre-vingts tombèrent avant d'atteindre les montagnards; sur sept officiers, six.

Le major enleva de sa main le drapeau de Hadji-Mourad. Hadji-Mourad se précipita sur lui, et le tua d'un coup de pistolet; mais, en mourant, le major eut le temps de jeter le drapeau aux hommes qui le suivaient.

Sur ces entrefaites, l'infanterie arriva. Cinquante dragons seulement étaient encore debout, mais le drapeau leur resta.

J'ai un morceau de ce drapeau, que m'ont donné le comte Nostitz et le prince Dundukof-Korsakof.

Hadji-Mourad, un des naïbs les plus aimés de Schamyl, avait été décoré par lui d'une de ces plaques que l'imam ne donne qu'à ses plus fidèles. Cette plaque fut envoyée à Tiflis en même temps que sa tête.

La tête est à Saint-Pétersbourg; la plaque, restée à Tiflis, m'a été donnée par le prince Bariatinsky.

Le tableau qui se trouve dans le salon du comte Nostitz représentait justement Hadji-Mourad défendant la redoute de Kartma-Tala contre les dragons de Nijny.

Ce fameux régiment — qui compte dans ses annales un fait unique, celui de s'être reformé de lui-même huit fois, et d'avoir changé huit fois, son colonel et ses principaux officiers tués — date de Pierre le Grand.

En 1701, le czar donna l'ordre au boyard Scheïne de former un régiment de dragons des provinces de l'Ukraine. En 1708, — lors de la formation de l'armée russe — il se trouvait à Nijny-Novgorod, il prit le nom de la ville où il se trouvait.

Il servit de noyau à six régiments de cavalerie russe, qui furent formés de 1709 à 1856.

Il est depuis quarante-six ans au Caucase.

Toute une paroi du salon du prince était tapissée de marques d'honneur que le régiment avait obtenues.

Son étendard ou plutôt ses étendards sont ceux de Saint-Georges. Ils lui ont été donnés pour les campagnes contre la Turquie, en 1827, 1828 et 1829.

Puis, après les étendards, viennent les casques.

Chaque soldat portait sur son casque une inscription signifiant : *Pour distinction.*

Puis, pour l'année 1853, on lui donna des trompettes d'honneur en argent, avec la croix de Saint-Georges à la trompette.

Enfin, en 1854, l'empereur Nicolas, ne sachant plus que lui donner, décréta que chaque soldat porterait une broderie au collet de son uniforme.

Le prince Dundukof et le comte Nostitz nous firent voir toutes ces marques de distinction avec une tendresse vraiment paternelle. Le premier était tout triste d'un grade supérieur qui le forçait de quitter le commandement de si braves gens; l'autre était tout fier d'avoir été jugé digne de lui succéder.

Pendant que nous passions l'inspection de ce musée d'honneur, les salons du comte s'étaient insensiblement remplis d'officiers. A huit heures, tous les soirs, le prince Korsakof avait l'habitude de faire servir à souper; tous les officiers du régiment y étaient invités de fondation : venait qui voulait.

Le comte Nostitz a adopté la même habitude. On annonça que le souper était servi, et nous passâmes dans la salle à manger, où attendait une table de vingt-cinq à trente couverts.

La musique du régiment joua pendant tout le temps du souper.

Puis, quand les musiciens eurent soupé à leur tour, les danses commencèrent. — Ceci était un *extra* en notre honneur.

Les meilleurs danseurs du régiment avaient été invités, et toutes les danses des montagnes et de la plaine, la kabardienne, la lesghinka, la russe, furent passées en revue.

Pendant ce temps, le comte Nostitz montrait à Moynet tout un album du Caucase que, excellent photographe, il a recueilli lui-même. Tiflis particulièrement, qu'habitait le comte Nostitz avant de venir à Tchiriourth, avait fourni son contingent de vues pittoresques et de jolies femmes.

Pas une belle Géorgienne avec laquelle nous n'ayons fait connaissance trois semaines avant d'avoir fait connaissance avec la capitale de la Géorgie.

Ce fut là surtout que je remarquai la différence qu'il y a entre le soldat russe en Russie, et le soldat russe au Caucase.

Le soldat russe en Russie est profondément triste; son état lui répugne, son esclavage lui pèse; la distance qui le sépare de ses chefs l'humilie.

Le soldat russe au Caucase est gai, vif, enjoué, farceur même, et se rapproche beaucoup de notre soldat. L'uniforme lui devient un honneur; il a des chances d'avancement, de distinction, de danger. Le danger l'ennoblit en le rapprochant de ses chefs, en créant une espèce de familiarité entre lui et ses officiers; le danger l'égaye enfin en lui faisant sentir le prix de la vie.

Si l'on mettait sous les yeux de nos lecteurs français les détails d'une expédition dans les montagnes, ils seraient étonnés de ce que peut supporter de privations le soldat russe, mangeant son pain noir et humide, couchant sur la neige, passant, lui, son artillerie, ses bagages et ses canons, par des chemins où jamais l'homme n'a mis le pied, où jamais le chasseur n'est arrivé, où l'aigle seul a plané au-dessus du granit et de la neige.

Et pour quelle guerre! pour une guerre sans merci, sans prisonniers, où tout blessé est considéré comme un homme mort, où le plus féroce des adversaires coupe la tête, où le plus doux coupe la main.

Nous avons eu pendant deux ou trois ans quelque chose de pareil en Afrique, moins la difficulté des lieux; — mais nos soldats, bien payés, bien nourris, bien couverts, avaient la chance si encourageante, quoique si frivole parfois, d'un avancement illimité; mais, je le répète, cela a duré deux ou trois ans.

Chez les Russes, cela dure depuis quarante ans.

Chez nous, il est à peu près impossible de voler le soldat; en Russie, tout vit de sa pauvre substance, sans compter les aigles, les vautours et les chacals, qui dévorent son cadavre.

Ainsi le gouvernement accorde par mois à chaque soldat trente-deux livres de farine et sept livres de gruau.

Le capitaine reçoit ces aliments en nature et du magasin de la couronne; il doit les rendre au paysan qui nourrit le soldat.

Chaque mois, le capitaine, au moment de régler les comptes avec le village, engage le *mir*, c'est-à-dire le conseil de la commune, à venir passer la soirée chez lui.

Là, on apporte des cruches de ce fameux vodka dont le paysan russe est si friand.

On boit. Le capitaine, qui n'aime pas le vodka, se contente de verser. Une fois le conseil du village ivre, tout le mir signe un reçu.

Le gruau et la farine sont convertis en quelques cruchons de mauvaise eau-de-vie.

Le lendemain, le capitaine porte les reçus du conseil au colonel. Le soldat a été mal nourri par le paysan, qui sait d'avance qu'il ne sera pas remboursé; mais, en exhibant le reçu de ses trente-deux livres de farine et de sept livres de gruau par homme, le capitaine prouve au colonel que le soldat a vécu dans l'abondance.

En campagne, le soldat doit manger tous les jours sa soupe aux choux, son *tchi* et un morceau de viande d'une livre et demie.

Ce tchi se fait d'avance comme nos conserves.

Un spéculateur eut l'idée de substituer, dans la confection du tchi, à la vache ou au bœuf qui en fournissent la partie la plus substantielle, du bouillon de corbeau.

Les corbeaux abondent en Russie : ils volent par milliers, par millions, par milliards. Ils sont devenus un animal domestique comme le pigeon, qu'on ne mange pas; ils se promènent par bandes dans les rues, attaquent les enfants qui mangent et leur arrachent le pain des doigts. Dans certains districts de la petite Russie, on les utilise en leur faisant couver des œufs de poule que l'on glisse dans leurs nids à la place de leurs propres œufs.

Le corbeau, tout au contraire du pigeon, qui est regardé comme un oiseau sacré, est regardé, lui, comme un animal immonde.

Tout chasseur sait que le corbeau fait d'excellente soupe; le tchi au corbeau était probablement meilleur que ne l'eût été le tchi à la vache ou au bœuf.

Mais une indiscrétion fut commise. La vérité sur le potage quotidien fut connue, et, pendant toute une campagne, le soldat, au lieu de manger son tchi, le jeta.

Quant à la livre et demie de bœuf qui lui revient par jour en campagne, voici ce que me racontait un jeune officier qui a fait la guerre de Crimée :

Un bœuf fait à peu près par jour, au chiffre que nous venons de dire, la nourriture de quatre ou cinq cents hommes.

Au gouvernement de Kalouga, le capitaine acheta un bœuf.

Ce bœuf suivait la compagnie.

Quand on rencontrait le colonel :

— Qu'est-ce que ce bœuf-là? demandait-il.

— C'est le bœuf destiné à nourrir mes hommes aujourd'hui, répondait le capitaine.

Et le bœuf alla ainsi du gouvernement de Kalouga jusqu'au gouvernement de Kherson, c'est-à-dire pendant deux mois et demi.

Arrivé à Kherson, vous croyez peut-être que le soldat mangea enfin son bœuf ? Point : le capitaine le vendit, et, comme le bœuf, tout au contraire du soldat, avait été très-bien nourri tout le long de la route, — le capitaine gagna dessus.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

— 63 —

# COURRIER DES MODES

On s'occupe en ce moment des toilettes de campagne, mes chères lectrices; car, après bien des jours de pluie, voici enfin le beau temps, et lorsque les étrangers arrivent en profusion pour visiter l'Exposition, les Parisiens battent en retraite et vont chercher la verdure et le grand air.

C'est pour les voyageuses qu'il faut aujourd'hui écrire des courriers de modes; tout le monde voyage et se préoccupe de confectionner les objets indispensables à la toilette. Voyons si je serai assez heureuse pour donner à temps quelques avis utiles.

En chapeaux, on porte plus que jamais des petites formes grandes comme la main, mais suffisamment ornées de fleurs, perles, plumes et rubans. On trouve dans les magasins de la *Ville-de-Lyon*, maison Ransons et Yves, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, de très-jolis chapeaux de voyage en paille illustrée avec voilette de tulle perlé ou de gaze *dona Maria;* quelques fleurettes des champs et du ruban de taffetas complètent ces coiffures, dont la fraîcheur printanière sied à ravir.

Je vous parle quelquefois de ces magasins de la *Ville-de-Lyon*, dont la réputation est européenne, car ce sont eux qui fournissent les accessoires de toilette aux femmes élégantes de tous les pays. Par accessoires de toilette j'entends parler des garnitures de robes en passementerie, franges et boutons, des ceintures ajustées et flottantes, des résilles, voilettes, cravates, etc. Si on ajoute à ces séries d'articles essentiels la mercerie, les matériaux d'ouvrages de dames et la ganterie, on comprendra pourquoi les magasins de la *Ville-de-Lyon* sont envahis par la foule et pourquoi la chronique des modes est obligée de les citer à tout propos.

Venons au chapitre des emplettes d'étoffes; je puis donner d'excellents renseignements sur ce sujet.

Les magasins de la *Ville-de-Saint-Denis*, situés, 95, faubourg Saint-Denis, à l'angle de la rue de Paradis-Poissonnière, ont décidé que leur exposition de nouveautés serait *permanente* pendant toute la durée de l'Exposition universelle. C'est une heureuse idée, car toutes les voyageuses pourront à leur tour visiter cette excellente maison et profiter des occasions de bon marché qu'elle offre à sa clientèle.

On peut citer dès à présent un choix immense de confections pour femmes et costumes d'enfants; les paletots en soie perlée, toujours bien portés, sont une excellente ressource, parce qu'ils vont avec toutes les robes. En tissus autrement bon marché, je citerai dans les collections de la *Ville-de-Saint-Denis*, les mohairs, les chinés grisailles, les sultanes et les jacquarts.

On peut désigner aussi une foule d'objets de fantaisie, tels que : ombrelles garnies de dentelle à 8 francs 75 centimes, valant en réalité 12 francs; puis des éventails, des cravates, des boîtes de mercerie préparées pour le séjour à la campagne, des tapisseries échantillonnées, des paniers à ouvrage et une quantité d'objets désignés sous le nom d'articles de Paris.

Ce qui me plaît dans les magasins de la *Ville-de-Saint-Denis*, c'est la désignation et le prix marqués en chiffres connus sur chaque objet; par ce moyen, tous les visiteurs peuvent faire leur choix et apprécier les avantages qui lui sont offerts.

On peut voir fonctionner la couso-brodeuse Bonnaz, de la maison Gritzner, au palais de l'Exposition universelle, galerie des machines, classe 57, n° 18; c'est très-curieux et intéressant.

Quelques lectrices m'ont écrit ces jours derniers pour me demander des renseignements au sujet des jupons.

Je viens de visiter les magasins de la maison Simon, 183, rue Saint-Honoré, où j'étais sûre de trouver ce qui se fait de mieux dans cette importante spécialité.

Le costume sans jupon à ressorts est impossible.

Ceci posé, je ferai remarquer à nos lectrices que les jupes à ressorts de la maison Simon sont ajustées comme des robes *fourreau*, et qu'il n'y a des ressorts que dans le bas, qui ne porte qu'un très-modeste pourtour. C'est donc vraiment là le jupon que toute femme raisonnable doit annexer à sa toilette.

Dans la même maison on m'a montré deux nouveaux modèles de corsets en coutil piqué de soie : l'un a la forme brassière; l'autre, un peu plus long, est spécialement destiné aux robes Princesse : ces deux patrons, comme tout ce qui sort de la maison Simon, portent le cachet consciencieux d'une excellente fabrication.

Voici le soleil, on l'a beaucoup désiré, et pourtant on ne tardera pas à se plaindre de son influence fâcheuse sur la beauté du teint. C'est pourquoi je vais indiquer bien vite un cosmétique très-précieux pour prévenir le hâle et les rougeurs, blanchir et assouplir la peau : le Cold-cream vivifique, dont nous devons la fabrication à l'inventeur de la pommade du même nom dont tout le monde connaît l'efficacité pour empêcher la chute des cheveux.

Le Cold-cream doit être employé soir et matin, après qu'on a lavé la figure; on essuie le Cold-cream avec un linge fin et on repasse un peu d'eau pure. Cette précaution suffit pour qu'on conserve le teint uni et limpide.

C'est chez M. Binet, 29, rue de Richelieu, au même dépôt que l'Eau et la Pommade vivifiques, que l'on trouve ce nouveau produit, destiné au même succès que ses aînés.

ALICE DE SAVIGNY.

LUBECK. — LE *PUPPENBRUCKE* (PONT AUX POUPÉES), d'après un dessin de M. F. Stadt.

## LUBECK

Lubeck est une des villes d'Allemagne qui ont le mieux conservé leur physionomie du moyen âge. On y trouve réunie sur un petit espace une collection de maisons des XIVᵉ et XVᵉ siècles, des portes féodales, etc. Toutefois ses maisons nouvellement blanchies, ses rues larges et son quai d'aspect tout moderne font, avec ces restes du passé, un pittoresque et intéressant contraste. On en peut juger par la vue que nous publions. A côté d'édifices gothiques dressant vers le ciel leurs poivrières et leurs clochetons, elle nous montre le *Puppenbrucke*, pont nouvellement édifié, qui conduit à la vieille porte de Holstein, dont nous avons donné récemment le dessin et la légende.

F. R.

*Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de* M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers illustré.

## ÉCHECS

### SOLUTION DU PROBLÈME Nº 47.

(*Pour la Notation, voir le Nº 575 de* l'Univers illustré.)

| BLANCS. | NOIRS |
|---|---|
| 1 D. case TD! | 1 T. pr. D (A, B, C, D). |
| 2 C. 6ᵉFR éch. | 2 R. 4ᵉFD |
| 3 P. 8ᵉD fait C éch. m. | 3 . . . . . . . . . |

A

| | |
|---|---|
| 1 . . . . . . . . . | 1 F. 6ᵉTD |
| 2 C. pr. F éch. | 2 T. pr. C |
| 3 D. case TR pr. F éch. m. | 3 . . . . . . . . . |

(B)

| | |
|---|---|
| 1 . . . . . . . . . | 1 D. 7ᵉCD. |
| 2 C. pr. F éch. | 2 P. pr. C (1). |
| 3 D. 8ᵉTD pr. C éch. m. | 3 . . . . . . . . . |

(1)

| | |
|---|---|
| 2 . . . . . . . . . | 2 R. 5ᵉR. |
| 3 C. 5ᵉCR éch. m. | 3 . . . . . . . . . |

(C)

| | |
|---|---|
| 1 . . . . . . . . . | 1 R. 3ᵉTD. |
| 2 P. 8ᵉD fait C éch. | 2 R. 4ᵉD. |
| 3 C. 6ᵉFR éch. m. | 3 . . . . . . . . . |

(D)

| | |
|---|---|
| 1 . . . . . . . . . | 1 R. 5ᵉR. |
| 2 C. 6ᵉFR éch. | 2 R. 6ᵉFR. |
| 3 T. 3ᵉTR éch. m. | 3 . . . . . . . . . |

(2)

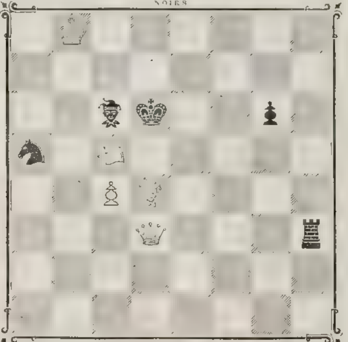
| | |
|---|---|
| 2 . . . . . . . . . | 2 R. 6ᵉD |
| 3 D. 4ᵉD éch. m. | 4 . . . . . . . . . |

Solutions justes : MM. H. Godeck, à Monaco; Aimé Gautier, à Bercy; L..., à Saint-Georges; Jos. Sivering, à Luxembourg; café Désiré, à Asnières; Fabrice, à Sèvres; E. Robertson, à Bellevue; A. Roux, à Brest; Lequesne; A. Gouyer et E. Damé.

C. P.

### PROBLÈME Nº 51

COMPOSÉ PAR M. ABEL SÉJOURNANT, DE LANGRES




Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

(*Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.*)

M. Louis de Viel-Castel vient de faire paraître chez Michel Lévy frères le tome Xᵉ de son *Histoire de la Restauration*, pour laquelle l'Académie française lui a maintenu, cette année encore, le grand prix Gobert. Dans ce nouveau volume sont racontés et appréciés les événements politiques qui marquèrent l'année 1821 et le commencement de 1822 : les débats si animés de la session législative; la mort de Napoléon; le procès des accusés de la conspiration de l'Est devant la cour de Riom; les premières condamnations de Paul-Louis Courier et de Béranger; les conspirations de Saumur, de Béfort et de Marseille; la formation du ministère Villèle et Corbière; les troubles causés à Paris et en province pour les missions apostoliques, et tant d'autres épisodes de cette époque agitée, dont l'éminent historien sait tirer des leçons comme il sait leur donner l'intérêt et la vie.

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

EMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

IX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| n . . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| nois . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

# L'UNIVERS ILLUSTRÉ



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 642.
**Samedi 18 Mai 1867.**

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis.**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Correspondance. — Les voitures dans Paris — Réflexions de Mercier. — La traversée des boulevards. — Le lait de macadam. — Mesures à prendre contre les accidents. — Passerelles et tunnels. — Le revers de la médaille. — Déceptions à propos de l'Exposition. — Les restaurateurs du Palais-Royal. — Les théâtres. — Conseils à l'Odéon. — Opéra. — Représentations supplémentaires : reprise de *la Source* : rentrée de Mlle Granzow. — Parallèle : Mlles Granzow et Salvioni, Mlle Beaugrand, Mlle Fiocre, le corps de ballet. — Ouverture du Crémorne d'Asnières. — Le Crémorne anglais, d'après M. Francis Wey. — Les débauches d'Albion. — Le festival, le parc, l'illumination, Pèll, le vrai Blondin. — Une demoiselle pas du tout timide. — Embarras du chroniqueur. — Rencontre imprévue. — Lambert m'a donné sa parole.

J'ai reçu, l'autre jour, la lettre que voici :

« Monsieur le Rédacteur,

« Les journaux, surtout depuis l'ouverture de l'Exposition, ne tarissent pas en lamentations sur l'insuffisance du nombre des voitures. La population parisienne grossissant tous les jours, il faut croire que le besoin de l'éclaircir commence à se faire sentir. Ne vous semble-t-il pas cependant, monsieur le rédacteur, que vos confrères y vont bien gaiement ? Mercier, un de leurs prédecesseurs, prenait la chose au tragique : « Le luxe barbare des voitures, disait-il, n'a reçu encore aucun frein, malgré les réclamations journalières. Les roues menaçantes qui portent orgueilleusement le riche n'en volent pas moins rapidement sur un pavé teint du sang des malheureuses victimes !... » Il est vrai que Mercier avait été renversé trois fois, et, suivant son expression, sur le point d'être roué tout vif. Lorsque vos confrères auront passé par les mêmes épreuves, ils mettront peut-être une sourdine à leur zèle.

« Je n'ai pas encore été écrasé, mais je ne me soucie pas de l'être, et voilà pourquoi je réclame. Depuis Mercier, le



EXPOSITION UNIVERSELLE. — L'INTERIEUR DU GRAND AQUARIUM DE MER; dessin de M. Riou. — Voir le Bulletin.

chiffre des voitures a plus que doublé : ce n'est pas seulement l'équipage du riche, c'est l'omnibus, la voiture du prolétaire qui menace le piéton. Il faut remercier l'Administration des *refuges* qu'elle a fait établir sur les points les plus fréquentés. Mais cette excellente mesure est loin d'être suffisante. La traversée des boulevards est un danger perpétuel. Le soir, à la sortie des théâtres, la cohue des voitures qui se croisent, l'inégalité de leur course, celle de la lumière des lanternes dont les unes se voient à peine, tandis que les autres vous aveuglent, concourent à étourdir le passant et à le jeter sous les pieds des chevaux. Je ne parle pas du *lait* de macadam qui borde souvent le trottoir et empêche d'y aborder, ni des passages bitumineux presque toujours obstrués par les voitures. Il avait été question de passerelles suspendues établies de distance en distance sur la ligne des boulevards. On a trouvé qu'elles gâteraient la perspective. Une chose respectable que la perspective; mais la vie des hommes l'est bien aussi un peu. Ne pourrait-on pas au moins creuser de petits tunnels comme il en existe sous certaines gares de chemins de fer? Quelle que soit la dépense, un bon système de tourniquets la rembourserait bien vite.

« Que, pour satisfaire les curieux de l'Exposition, on triple si l'on veut le nombre des bateaux à vapeur, que l'on multiplie les départs du chemin de fer de ceinture, que l'on établisse des ballons captifs et des transports aériens; mais, pour Dieu! qu'on ne pousse pas à l'augmentation des voitures et des accidents : il y en a déjà assez. N'est-ce pas votre avis?

« Veuillez agréer, etc. »

X..

Eh! oui, monsieur, c'est assez mon avis : vous prêchez un convaincu et je donne avec plaisir l'hospitalité à votre lettre. Par malheur, il n'y a pas à se faire d'illusion. L'Exposition est plus forte que vous et moi. Tant qu'elle durera, les voitures croîtront en nombre et les cochers en insolence : c'est une nécessité fatale.

~~~ Toute médaille a son revers, et nous ne sommes pas les seuls qui ayons à nous plaindre. Au moins nous, n'avons-nous pas éprouvé de déceptions comme ces infortunés marchands de soupe du Palais-Royal, qui avaient compté sur l'Exposition comme sur une fortune et à qui elle n'a apporté que la ruine.

Ils avaient tous fait ce calcul bien simple :

« L'Exposition amènera à Paris de soixante à cent mille provinciaux ou étrangers. Le Palais-Royal est le vrai centre vivant de la capitale, un admirable bazar bordé de théâtres et de palais. C'est là que l'étranger court d'abord, comme à Venise il court à la place Saint-Marc; comme à Londres, à Regent Street; comme à Saint-Pétersbourg, à la Perspective Newski. L'Exposition visitée, il voudra y revenir : il voudra savourer les vins de France et la cuisine parisienne, au son de la musique militaire. Nous serons encombrés, débordés par la foule : on fera queue chez nous pour obtenir un coin de table, et c'est bien le diable si chaque jour ne vaut pas à chacun de nous quelques centaines de dîners de plus. »

Et ils avaient agrandi leur local, augmenté leur personnel, recruté des garçons et des gâte-sauce de supplément, acheté de la vaisselle et du ruolz, approvisionné leur cave et leur office, passé des traités avec des fournisseurs.

Tout cela en pure perte.

Ces braves gens s'étaient trompés dans leur calcul de cinq cents pour cent.

Entrez chez le premier restaurateur venu, il vous dira, la mine longue, qu'il fait par jour une centaine de repas de moins qu'auparavant.

L'Exposition, comme une pompe aspirante, attire à elle non-seulement les étrangers, mais aussi les Parisiens.

Le fait est facile à expliquer.

On a passé sa journée au milieu de ces merveilles, dont la beauté même est une fatigue; on a utilisé son temps jusqu'à la dernière heure. L'estomac bat la chamade. Pour retourner au centre de Paris, sur le boulevard des Italiens ou au Palais-Royal, il ne faut pas moins d'une heure, et encore sera-t-on sûr de trouver une voiture ? On se décide à dîner sur place : aussi bien l'endroit est charmant : on peut manger en plein air, soit au milieu de ce parc improvisé dont les fabriques, variées de formes et de couleurs, égayent et reposent l'œil, soit sur la terrasse du cercle international devant laquelle se dressent les pagodes, les mosquées, les pointes des minarets, tout l'Orient en miniature. S'il y a une fête, un concert, on y termine sa soirée et l'on revient à la fraîche, prêt à recommencer le lendemain.

Voilà pour l'étranger. Quant au Parisien, il va à l'Exposition comme il irait chez Borne ou au Pavillon d'Armenonville, heureux de sortir de sa cuisine habituelle, de manger à la russe, à l'espagnole ou à l'italienne. La mode en est déjà prise, et pour peu que la Commission consente, comme on le lui demande, à supprimer le droit d'entrée à partir de l'heure où le Gazomètre ferme ses portes, tout Paris dînera au Champ de Mars.

Déjà l'on y compte chaque jour vingt mille dîneurs et les étrangers ne commencent que d'arriver.

Les théâtres ont éprouvé une déception analogue. Ils avaient espéré, eux aussi, une augmentation de recettes qui ne s'est pas réalisée. Ils n'avaient pas réfléchi que l'Exposition est un spectacle, et qu'après celui-là, les autres n'ont plus qu'un attrait médiocre.

Aussi l'Odéon, qui avait eu d'abord l'intention de renoncer à sa clôture annuelle, se dispose-t-il, dit-on, à prendre ses vacances. Je crois que ce serait une faute. Il est bien vrai que, par lui-même, l'Odéon ne peut se flatter d'attirer l'étranger comme l'Opéra, la Comédie-Française et l'Opéra-Comique. Ceux-là, rien que sur leur nom, sont sûrs de remplir leur salle. Les autres, pour prétendre au même succès, ont besoin de plus d'efforts. A ce public cosmopolite il faut qu'ils présentent, soit un acteur exceptionnel, soit une pièce en vogue, soit une œuvre renommée et populaire. Il est certain qu'aucun étranger ne voudra quitter Paris sans avoir vu *les Idées de Madame Aubray*, *Roméo et Juliette* et *la Grande-Duchesse de Gérolstein*. Que l'Odéon remonte *Lucrèce* ou *le Marquis de Villemer*, et ses recettes sont assurées pour la saison d'été. Et si M. Bagier pouvait reconquérir la Patti pour trois ou quatre mois, songerait-il en ce moment à fermer ses portes?

L'Opéra y est allé carrément. Il a ajouté une quatrième représentation à son contingent hebdomadaire. Ces soirées du samedi sont très-courues. Le chiffre de la recette égale celui des représentations ordinaires. Cette combinaison offre un double avantage : d'abord, de permettre au public l'accès des premières places que lui interdit pour les autres jours la possession des locataires à l'année; puis, à un point de vue plus général, de varier l'affiche et, sans nuire à *Don Carlos* qui bat toujours son plein, de faire passer sous les yeux des étrangers les grands ouvrages du répertoire : *Guillaume Tell*, *Robert-le-Diable*, *les Huguenots*, *l'Africaine*, *la Juive*, *le Trouvère*, *la Muette*, *la Favorite* et *Roland à Roncevaux*.

Elle permettra aussi à la direction de rendre au ballet la place que, depuis trois ans, l'opéra avait usurpée sur lui d'une façon un peu exclusive. Déjà *la Source* vient de nous être rendue pour la rentrée — définitive, cette fois, il faut l'espérer, — de Mlle Granzow.

Des nécessités de répertoire avaient, ainsi qu'on se le rappelle, fait confier à Mlle Salvioni le rôle de Naïla, destiné dans l'origine à Mlle Granzow. Mlle Salvioni y réussit; mais, comme le fait remarquer spirituellement Théophile Gautier, « on pouvait deviner que le rôle n'avait pas été écrit pour elle, car on écrit pour les jambes comme on écrit pour la voix. Il y a les sopranos, les mezzo-sopranos et les contr'altos de la danse. Mlle Salvioni est un contr'alto, et Mlle Granzow est un soprano. Naïla était un peu haut pour Mlle Salvioni. Mlle Granzow l'exécute sans transposition. »

J'ajouterai quelques mots à ce parallèle. Le talent de Mlle Salvioni, plus passionné, plus terrestre, plus dramatique, convient surtout aux ballets d'action. Comme mime, sa supériorité est incontestable. La danse de Mlle Granzow, plus éthérée, plus châtiée, plus poétique, a aussi plus de grâce et de charme. Les willis, les sylphides, les ondines, toutes ces créatures immatérielles, toutes ces divinités du panthéon chorégraphique, trouvent en elle leur incarnation la plus parfaite. La nature de Mlle Granzow la rattache à l'école de Taglioni, comme celle de Mlle Salvioni la fait incliner vers les traditions d'Elssler et de Rosati. Mais si je remonte dans mes souvenirs, c'est surtout Carlotta Grisi que je retrouve dans Mlle Granzow. Même souplesse, même légèreté, même harmonie de mouvements et d'attitudes. Quant aux pointes, au *taqueté*, aux renversements, à toutes les difficultés du mécanisme, Mlle Granzow les exécute en ballerine *di primo cartello*.

Comment se fait-il que Mlle Beaugrand ne soit pas déjà passée à l'état d'*étoile?* Elle aussi connaît à fond toutes les ressources de son art. Il est impossible de danser avec plus de vigueur, de netteté et de précision, avec une sûreté plus magistrale. Ah! si Mlle Beaugrand nous arrivait de Milan ou de Saint-Pétersbourg!

Et Mlle Eugénie Fiocre, aux traits mutins et piquants, aux formes d'une élégance souveraine, si séduisante sous son vaporeux costume,— un brouillard d'argent et d'azur,— que la femme fait oublier la danseuse!

Autour de ces trois astres de première grandeur, miroite l'essaim éblouissant des autres constellations chorégraphiques : Mlles Morando, Bossi, Sanlaville, Stoïkoff, Volter, Carabin, tout ce ravissant corps de ballet qui n'a pas d'égal au monde et dont l'Opéra a tort de se montrer si avare.

Le succès de *la Source* l'engagera sans doute à nous rendre *Giselle*, *la Sylphide*, *le Diable à quatre* et les autres chefs-d'œuvre du genre que les abonnés réclament à grands cris et auxquels les étrangers ne manqueront pas de faire fête.

~~~ Vous plaît-il d'étudier un autre genre de chorégraphie? Faites-vous conduire à la gare Saint-Lazare : en dix minutes vous êtes à Asnières, dans le parc bien connu des Parisiens que M. Smith, le nouvel entrepreneur, a décoré du nom de *Crémorne*. Il faut que vous sachiez que, pour un Anglais, Crémorne est le dernier mot des lieux de plaisirs mondains et faciles. N'ayant jamais, je l'avoue en toute honte, fait le voyage de Londres, j'emprunte sans façon au livre de M. Francis Wey : *Les Anglais chez eux*, le type sur lequel M. Smith entend organiser le parc dont il vient de prendre possession :

« Crémorne est une institution analogue au Château-Rouge, sauf que les jardins, beaucoup plus vastes, égayés par une belle pièce d'eau, reçoivent des populations entières. Cet établissement, qui rivalise avec le Vaux-Hall, placé presque en face sur l'autre rive de la Tamise, est situé à l'extrémité occidentale de Londres.

« On y voit affluer des gens de toute sorte; étudiants et commis, grisettes, militaires et bourgeoises, jeunes dissipés, pères de famille flanqués de leurs ménagères, écoliers et bonnes d'enfant; Crémorne accepte tout. Au fond, c'est un lieu de distractions mélangées; mais sainte est la liberté dans sa mère patrie, et la pruderie des bonnes gens de Londres, si faussement vantée, ne s'effarouche de rien.

« Ainsi que le Vaux-Hall et quelques autres jardins, Crémorne réunit tous les genres d'amusements; on passe de l'un à l'autre méthodiquement, au son d'une grosse cloche, agitée par un quidam qui montre le chemin, et que chacun suit en courant. »

Plus loin, après avoir décrit les spectacles, les concerts, les exercices, les plaisirs variés que Crémorne offre à ses visiteurs, M. Francis Wey nous donne une idée de la danse qu'on y cultive.

« En Angleterre, on danse des reins, des épaules à contre-mesure. La jeunesse frivole essaye des pas d'une correction douteuse au point de vue des convenances, ce qui n'empêche pas d'honnêtes boutiquiers de marier la danse orthodoxe des familles à la fantaisie des bacchantes. Honni soit qui mal y pense! personne ne s'occupe des gestes de son voisin.

« Un nouveau coup de cloche nous envoya au feu d'artifice; puis tout s'éteignit et minuit sonna... »

Il était onze heures du soir lorsque j'arrivai au Crémorne français : le festival tirait à sa fin : les prodiges funambulesques de Blondin, le vrai Blondin, les Christy's menstrels de l'Ell avec sa troupe, tous les exercices, tous les enchantements promis par l'affiche étaient terminés : il ne me restait à constater que la beauté du parc magnifiquement planté, l'illumination féerique en verres de couleur et enfin la physionomie des danses. Elles étaient encore fort animées. Une demoiselle, pas du tout timide, que je suppose la Granzow de l'endroit, exécutait des pas d'une haute fantaisie; on se pressait autour du quadrille dont elle était la protagoniste : les connaisseurs admiraient le moelleux de son balancé, la vivacité de son piétinement, mais surtout la façon à la fois audacieuse et discrète dont elle effleurait du pied le nez de son cavalier, sans laisser voir à l'œil ébloui autre chose que le bout de son soulier décolleté.

Je cherchais quelqu'un qui pût me donner des renseignements sur les autres merveilles du festival, lorsque j'aperçus au milieu d'un groupe d'amis, notre collaborateur Lambert-Thiboust.

— Toi, ici ?
— Tu y es bien.
— Je viens pour ma chronique.
— Et moi pour ma revue.
— Tu as tout vu?
— Tout.
— Les Christy's menstrels, Blondin?...
— Blondin, et le reste.
— Et comment trouves-tu la petite fête?
— Très-reussie, un rêve des *Mille et une Nuits*. Tiens, veux-tu me laisser faire l'article pour l'*Univers illustré?* quatre-vingts lignes demain à l'imprimerie.
— Comment donc?...

Et je saisis avec bonheur cette offre aimable, qui était une bonne fortune pour le journal et pour le chroniqueur dont la conscience se trouvait ainsi déchargée :

Car Lambert, qui plus est [illegible] sa parole,
C'est [illegible] vous le [illegible]

Pour ne pas déflorer l'article de mon collaborateur, je m'enfuis avant le feu d'artifice.

Attendez-vous donc, pour un prochain numéro, à une description éblouissante du festival d'Asnières, par cet esprit brillant et fin, observateur et humoristique, franc et de belle humeur qui s'appelle Lambert-Thiboust.

~~~ Parmi les réclames que nous apporte l'Exposition universelle, j'en trouve une d'un assez joli numéro.

C'est l'annonce d'un pédicure qui se présente au public « sous le patronage de Sa Grâce le duc de Cambridge et de Sa Grâce le duc de Saint-Albans. »

Le professeur S... opère les pieds tuberculeux aux prix de 5 francs pour les cors, de 10, 20 et 40 francs pour les oignons.

Quarante francs, ce que coûte un oignon de tulipe bleue! Le rapprochement vous vient tout naturellement lorsque vous lisez, dans la même annonce, le certificat donné au professeur S... par M. X... parfumeur à Paris.

Parfumeur et pédicure, durillons et tulipes, oignons plébéiens et plantes aristocratiques, suave mélange,

Que c'est comme un bouquet de fleurs!

GEROME.

---

## BULLETIN

Depuis longtemps on assurait que le jardin réservé de l'Exposition universelle devait nous révéler des merveilles. L'ouverture en a eu lieu ces jours derniers, et le succès de cette enceinte remplie de fraîcheur et de parfums a été à la hauteur de toutes les prévisions.

Pour décrire la métamorphose complète qu'a subie le jardin réservé, nous ne pouvons mieux faire que de céder la parole au journal officiel.

On dirait d'un de ces rapides changements à vue qui s'exécutent dans nos théâtres, au coup de sifflet du machiniste. Aussi bien nous assistons aujourd'hui à un nouveau tableau du panorama vivant de la flore universelle qui va se dérouler sans interruption jusqu'à l'automne dans le jardin du Champ de Mars, panorama vraiment féerique, où les plantes n'apparaissent que dans tout l'éclat de leur luxe floral, disparaissant dès qu'elles menacent de se dépouiller des plus fanés de leurs corolles.

En même temps qu'il renouvelait son décor embaumé, le jardin réservé a vu mener rapidement à bonne fin les travaux multiples qui complètent sa physionomie et font un véritable Éden de cette partie de l'immense arène livrée aux pacifiques luttes de l'industrie et du travail.

C'est ainsi que la cascade, formée d'un amoncellement de roches factices imitées à faire illusion, fonctionne désormais à souhait, épanchant le torrent de ses ondes dans un petit
~~~

lac d'où la rivière qui serpente à travers le jardin reçoit son alimentation.

L'introduction dans ce lac des carpes historiques du parc de Fontainebleau aura lieu au premier jour et coïncidera avec le peuplement de l'aquarium d'eau de mer et de l'aquarium d'eau douce, constructions des plus curieuses, en forme de grottes, et qui peuvent être considérées comme terminées. Dans un des compartiments de l'aquarium d'eau douce frétille déjà toute une légion de cyprins dorés de la Chine, qui sont de fondation dans tout travail de ce genre, comme le sont les roses dans nos parterres.

Les serres sont nombreuses dans le jardin réservé, variées dans leurs dispositions et leur grandeur : serres chaudes, serres tempérées, françaises, hollandaises, etc. La principale, qu'on peut appeler un palais de cristal et de fer, est précédée d'un immense vestibule dont une jolie fontaine décore le centre. Cette serre abrite en ce moment de magnifiques collections d'azalées, sans parler de grands végétaux, palmiers, cycadées, pandanées, qui sont destinés à former à demeure la luxuriante décoration.

Indépendamment des serres, le jardin réservé possède tout un monde de kiosques, de pavillons, d'abris de divers genres pour les massifs de plantes; on y trouve aussi de jolies volières. Enfin rien ne manque à ce jardin, qui reçoit chaque jour de nombreux visiteurs.

La reine de Portugal est arrivée à Paris, Sa Majesté très-fidèle est descendue à l'hôtel Bristol, avec sa suite qui ne se compose que de deux dames d'honneur, de deux chambellans et d'un médecin.

Le prince de Galles se trouve également à Paris. Son Altesse royale est accompagnée du major général lord Paget, du vicomte Boyston et du major Teesdale.

On dispose en ce moment les appartements de l'Élysée pour y recevoir l'empereur de Russie dont la visite est annoncée pour le 2 juin.

La fête des fleurs a eu lieu ces jours derniers, à Toulouse. Une foule brillante se pressait dans la salle des Illustres, au Capitole, où s'accomplit depuis un temps immémorial la cérémonie académique. On y remarquait un grand nombre de dames en toilettes printanières. Les fleurs de leurs parures étaient déjà un premier hommage à la mémoire de Clémence Isaure.

Selon l'antique usage, une commission de *mainteneurs*, précédée de la musique de la ville et escortée d'un peloton de chasseurs à pied, est allée en grande pompe chercher les fleurs d'or et d'argent à l'église de la Daurade.

Pendant l'absence de la commission, M. F. de Rességuier, secrétaire perpétuel de l'Académie, a lu un rapport sur le concours. L'éloge traditionnel de Clémence Isaure, dû à la plume de M. Stephen Liegeard, député au Corps législatif et *maître ès jeux floraux*, a été lu par l'un des mainteneurs et écouté avec une religieuse attention.

L'Académie française, dans sa séance du 9 mai, a nommé M. Nisard membre de la commission du Dictionnaire historique de la langue française, en remplacement de M. Cousin.

Le même jour, elle a nommé une commission de cinq membres, chargés de suivre le travail de rédaction d'une nouvelle édition du Dictionnaire usuel. Cette commission est composée de MM. Sainte-Beuve, Vitet, Albert de Broglie, Prevost-Paradol, Cuvillier-Fleury.

La Compagnie des chemins de fer de l'Est vient d'organiser, comme les années précédentes, des voyages circulaires à prix réduits en Alsace et dans les Vosges.

Les billets, valables pendant un mois au départ de Paris, permettent aux voyageurs d'accomplir commodément cette attrayante excursion et de visiter des villes remarquables et des sites qui ne le cèdent en rien aux paysages les plus admirés du Jura et de la Suisse.

Si nous sommes bien informés, la même Compagnie délivre, à partir du 15 mai et durant la saison d'été, des billets aller et retour de première et deuxième classe, valables pendant un mois, au départ de *Paris pour Bâle*, avec une réduction de près de 20 pour 100 sur les prix ordinaires du tarif.

TH. DE LANGEAC.

# LE COFFRE ET LE REVENANT

## AVENTURE ESPAGNOLE

Par une belle matinée du mois de mai 182., don Blas Bustos y Mosquera, suivi de douze cavaliers, entrait dans le village d'Alcolote, à une lieue de Grenade. A son approche, les paysans rentraient précipitamment dans leurs maisons et fermaient leurs portes. Les femmes regardaient avec terreur par un petit coin de leur fenêtre ce terrible directeur de la police de Grenade. Le ciel a puni sa cruauté en mettant sur sa figure l'empreinte de son âme. C'est un homme de six pieds de haut, noir, et d'une effrayante maigreur; il n'est que directeur de la police, mais l'évêque de Grenade lui-même et le gouverneur tremblent devant lui.

Durant cette guerre sublime contre Napoléon, qui, aux yeux de la postérité, placera les Espagnols du XIXe siècle avant tous les autres peuples de l'Europe, et leur donna le second rang après les Français, don Blas fut l'un des plus fameux chefs de guérillas. Quand sa troupe n'avait pas tué au moins un Français dans la journée, il ne couchait pas dans un lit : c'était un vœu.

Au retour de Ferdinand, on l'envoya aux galères de Ceuta, où il a passé huit années dans la plus horrible misère. On l'accusait d'avoir été capucin dans sa jeunesse, et d'avoir jeté le froc aux orties. Ensuite il rentra en grâce, on ne sait comment. Don Blas est célèbre maintenant par son silence; jamais il ne parle. Autrefois, les sarcasmes qu'il adressait à ses prisonniers de guerre avant de les faire pendre lui avaient acquis une sorte de réputation d'esprit : on répétait ses plaisanteries dans toutes les armées espagnoles.

Don Blas s'avançait lentement dans la rue d'Alcolote, regardant de côté et d'autre les maisons avec ses yeux de lynx. Comme il passait devant l'église, on sonna une messe; il se précipita de cheval plutôt qu'il n'en descendit, et on le vit s'agenouiller auprès de l'autel. Quatre de ses gendarmes se mirent à genoux autour de sa chaise; ils le regardèrent, il n'y avait déjà plus de dévotion dans ses yeux. Son œil sinistre était fixé sur un jeune homme d'une tournure fort distinguée, qui priait dévotement à quelques pas de lui.

— Quoi! se disait don Blas, un homme qui, suivant les apparences, appartient aux premières classes de la société, n'est pas connu de moi! Il n'a pas paru à Grenade depuis que j'y suis! Il se cache.

Don Blas se pencha vers un de ses gendarmes, et donna l'ordre d'arrêter le jeune homme dès qu'il serait hors de l'église. Aux derniers mots de la messe, il se hâta de sortir lui-même, et alla s'établir dans la grande salle de l'auberge d'Alcolote. Bientôt parut le jeune homme étonné.

— Votre nom?

— Don Fernando della Cueva.

L'humeur sinistre de don Blas fut augmentée, parce qu'il remarqua, en le voyant de près, que don Fernando avait la plus jolie figure; il était blond, et, malgré la mauvaise passe où il se trouvait, l'expression de ses traits était fort douce. Don Blas regardait le jeune homme en rêvant.

— Quel emploi aviez-vous sous les Cortès? dit-il enfin.

— J'étais au collége de Séville en 1823; j'avais alors quinze ans, car je n'en ai que dix-neuf aujourd'hui.

— Comment vivez-vous?

Le jeune homme parut irrité de la grossièreté de la question; il se résigna et dit :

— Mon père, brigadier des armées de don Carlos Cuarto (que Dieu bénisse la mémoire de ce bon roi!), m'a laissé un petit domaine près de ce village; il me rapporte douze mille réaux (trois mille francs); je le cultive de mes propres mains avec trois domestiques.

— Qui vous sont fort dévoués sans doute. Excellent noyau de guérillas, dit don Blas avec un sourire amer. — En prison et au secret! ajouta-t-il en s'en allant, et laissant le prisonnier au milieu de ses gens.

Quelques moments après, don Blas déjeunait.

— Six mois de prison, pensait-il, me feront justice de ces belles couleurs et de cet air de fraîcheur et de contentement insolent.

Le cavalier en sentinelle à la porte de la salle à manger haussa vivement sa carabine. Il l'appuyait par travers contre la poitrine d'un vieillard qui cherchait à entrer dans la salle à la suite d'un aide de cuisine apportant un plat. Don Blas courut à la porte; derrière le vieillard, il vit une jeune fille qui lui fit oublier don Fernando.

— Il est cruel qu'on ne me donne pas le temps de prendre mes repas, dit-il au vieillard; entrez cependant, expliquez-vous.

Don Blas ne pouvait se lasser de regarder la jeune fille; il trouvait sur son front et dans ses yeux cette expression d'innocence et de piété céleste qui brille dans les belles madones de l'école italienne. Don Blas n'écoutait pas le vieillard et ne continuait pas son déjeuner. Enfin il sortit de sa rêverie; le vieillard répétait pour la troisième ou quatrième fois les raisons qui devaient faire rendre la liberté à don Fernando de la Cueva, qui était depuis longtemps le fiancé de sa fille Inès ici présente, et allait l'épouser le dimanche suivant. A ce mot, les yeux du terrible directeur de police brillèrent d'un éclat si extraordinaire, qu'ils firent peur à Inès et même à son père.

— Nous avons toujours vécu dans la crainte de Dieu et sommes de vieux chrétiens, continua celui-ci; ma race est antique, mais je suis pauvre, et don Fernando est un bon parti pour ma fille. Jamais je n'exerçai de place du temps des Français, ni avant ni depuis.

Don Blas ne sortait point de son silence farouche.

— J'appartiens à la plus ancienne noblesse du royaume de Grenade, reprit le vieillard; et, avant la révolution, ajouta-t-il en soupirant, j'aurais coupé les oreilles à un moine insolent qui ne m'eût pas répondu quand je lui parlais.

Les yeux du vieillard se remplirent de larmes. La timide Inès tira de son sein un petit chapelet qui avait touché la robe de la madone *del Pilar*, et ses jolies mains en serraient la croix avec un mouvement convulsif. Les yeux du terrible don Blas s'attachèrent sur ces mains. Il remarquait ensuite la taille bien prise, quoiqu'un peu forte, de la jeune Inès.

— Ses traits pourraient être plus réguliers, pensa-t-il; mais cette grâce céleste, je ne l'ai jamais vue qu'à elle. — Et vous vous appelez don Jaime Arregui? dit-il enfin au vieillard.

— C'est mon nom, répondit don Jaime en assurant sa position.

— Agé de soixante et dix ans?

— De soixante-neuf ans seulement.

— C'est vous, dit don Blas en se déridant visiblement; je vous cherche depuis longtemps. Le roi notre seigneur a daigné vous accorder une pension annuelle de quatre mille réaux (mille francs). J'ai chez moi, à Grenade, deux années échues de ce royal bienfait, que je vous remettrai demain à midi. Je vous ferai voir que mon père était un riche laboureur de la Vieille-Castille, vieux chrétien comme vous, et que jamais je ne fus moine. Ainsi l'injure que vous m'avez adressée tombe à faux.

Le vieux gentilhomme n'osa manquer au rendez-vous. Il était veuf, et n'avait chez lui que sa fille Inès. Avant de partir pour Grenade, il la conduisit chez le curé du village, et fit ses dispositions comme si jamais il ne devait la revoir. Il trouva don Blas Bustos fort paré; il portait un grand cordon par-dessus son habit. Don Jaime lui trouva l'air poli d'un vieux soldat qui veut faire le bon et sourit à tout propos et hors de propos.

S'il eût osé, don Jaime eût refusé les huit mille réaux que don Blas lui remit; il ne put se défendre de dîner avec lui. Après le repas, le terrible directeur de police lui fit lire tous ses brevets, son extrait de baptême, et même un acte de notoriété au moyen duquel il était sorti des galères, et qui prouvait que jamais il n'avait été moine.

Don Jaime craignait toujours quelque mauvaise plaisanterie.

— J'ai donc quarante-trois ans, lui dit enfin don Blas, une place honorable qui me vaut cinquante mille réaux. J'ai un revenu de mille onces sur la banque de Naples. Je vous demande en mariage votre fille doña Inès Arregui.

Don Jaime pâlit. Il y eut un moment de silence. Don Blas reprit :

— Je ne vous cacherai pas que don Fernando de la Cueva se trouve compromis dans une fâcheuse affaire. Le ministre de la police le fait chercher, il s'agit pour lui de la *garrotte* (manière d'étrangler employée pour les nobles) ou tout au moins des galères. J'y ai été huit années, et je puis vous assurer que c'est un vilain séjour. (En disant ces mots, il s'approcha de l'oreille du vieillard.) D'ici à quinze jours ou trois semaines, je recevrai probablement du ministre l'ordre de faire transférer don Fernando de la prison d'Alcolote à celle de Grenade. Cet ordre sera exécuté fort tard dans la soirée; si don Fernando profite de la nuit pour s'échapper, je fermerai les yeux, par considération pour l'amitié dont vous l'honorez. Qu'il aille passer un an ou deux à Majorque, par exemple, personne ne lui dira plus haut que son nom.

Le vieux gentilhomme ne répondit point, il était atterré, et eut beaucoup de peine à regagner son village. L'argent qu'il avait reçu lui faisait horreur.

— Est-ce donc, se disait-il, le prix du sang de mon ami don Fernando, du fiancé de mon Inès?

En arrivant au presbytère, il se jeta dans les bras d'Inès:

— Ma fille, s'écria-t-il, le moine veut t'épouser!

Bientôt Inès sécha ses larmes et demanda la permission d'aller consulter le curé qui était dans l'église, à son confessionnal. Malgré l'insensibilité de son âge et de son état, le curé pleura. Le résultat de la consultation fut qu'il fallait se résoudre à épouser don Blas, ou dans la nuit prendre la fuite. Doña Inès et son père devaient essayer de gagner Gibraltar et s'embarquer pour l'Angleterre.

— Et de quoi y vivrons-nous? dit Inès.

— Vous pourriez vendre votre maison et le jardin.

— Qui l'achètera? dit la jeune fille fondant en larmes.

— J'ai des économies, dit le curé, qui peuvent monter à cinq mille réaux; je vous les donne, ma fille, et de grand cœur, si vous ne croyez pas pouvoir faire votre salut en épousant don Blas Bustos.

Quinze jours après, tous les sbires de Grenade, en grande tenue, entouraient l'église si sombre de Saint-Dominique. A peine si en plein midi on y voit à se conduire. Mais, ce jour-là, personne autre que les invités n'osait y entrer.

A une chapelle latérale éclairée par des centaines de cierges, et dont la lumière traversait les ombres de l'église comme une voie de feu, on voyait de loin un homme à genoux sur les marches de l'autel; il était plus grand de toute la tête que ce qui l'entourait. Cette tête était penchée d'un air pieux, et ses bras maigres croisés sur sa poitrine. Il se releva bientôt, et montra un habit chargé de décorations. Il donnait la main à une jeune fille dont la démarche légère et jeune faisait un étrange contraste avec sa gravité. Des larmes brillaient dans les yeux de la jeune épouse; l'expression de ses traits et la douceur angélique qu'ils conservaient malgré son chagrin frappèrent le peuple quand elle monta en carrosse à la porte de l'église.

Il faut avouer que, depuis son mariage, don Blas fut moins féroce; les exécutions devinrent plus rares. Au lieu de faire fusiller les condamnés par derrière, ils furent simplement pendus. Il permit souvent aux condamnés d'embrasser leur famille avant d'aller à la mort. Un jour, il dit à sa femme, qu'il aimait avec fureur :

— Je suis jaloux de Sancha.

C'était la sœur de lait et l'amie d'Inès. Elle avait vécu chez don Jaime sous le nom de femme de chambre de sa fille, et c'est en cette qualité qu'elle l'avait suivie dans le palais qu'Inès était venue habiter à Grenade.

— Quand je m'éloigne de vous, Inès, poursuivit don Blas, vous restez à parler seule avec Sancha. Elle est gentille, elle vous fait rire; moi, je ne suis qu'un vieux soldat chargé de fonctions sévères; je me rends justice, je suis peu aimable. Cette Sancha, avec sa physionomie riante, doit me faire paraître à vos yeux plus vieux de moitié. Tenez, voilà la clef de ma caisse, donnez-lui tout l'argent que vous voudrez, tout celui qui est dans ma caisse si cela vous plaît, mais qu'elle parte, qu'elle s'en aille, que je ne la voie plus!

STENDHAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

# LA BOURSE A PARIS

Une balustrade circulaire qui occupe le centre de la grande salle, c'est ce qu'on nomme à la Bourse la *corbeille*. Autour de cette prétendue corbeille s'accoudent et vocifèrent entre eux messieurs les agents de change, séparés du public par



LA PETITE BOURSE DU BOULEVARD DES ITALIENS; dessin de M. Pelcocq. Voir page 315.



LA CORBEILLE DES AGENTS DE CHANGE A LA BOURSE; dessin de M. Pelcocq. — Voir page 315.



ROME. — VUE GÉNÉRALE PRISE DU MONTE-MARIO, d'après une photographie. — Voir page [illegible].

une seconde balustrade qu'un flot humain ne cesse de battre incessamment. Ne me demandez pas ce qui se passe là!

Celui qui voit pour la première fois le délire de cette foule et ses gestes désordonnés croit être tombé dans une réunion de fous; les cris sauvages et inintelligibles qui s'échappent de l'enceinte effrayent chaque après-midi les passants paisibles qui prennent le frais sous les marronniers qu'une sage administration a distribués autour du monument.

Et quand la cloche de trois heures a sonné la fermeture, et qu'on serait en droit d'imaginer que cela est fini, jusqu'au lendemain du moins, en réalité cela n'est pas fini du tout. Lorsque les agents de change, seuls négociateurs autorisés des valeurs publiques, ont achevé à la Bourse leur office quotidien, le clan des coulissiers qui paraît, lui, avoir résolu le problème du mouvement perpétuel, continue de spéculer sur la baisse et la hausse.

Soir et matin on voit les courtiers marrons et leurs clients errer par groupes sur le trottoir du boulevard des Italiens, devant le passage de l'Opéra; et telle est leur puissance occulte qu'ils donnent souvent par avance son mouvement à la Bourse du jour. En vain la petite Bourse du boulevard est-elle signalée à la surveillance du tricorne. Les groupes, dispersés à sa vue, se reforment aussitôt derrière lui. Il ne faut plus songer à extirper cette mauvaise herbe du lieu où elle s'est implantée. Un tremblement de terre suffirait à peine à la faire disparaître.

HENRI MULLER.

# EXPOSITION UNIVERSELLE

Instruments et procédés de travail spéciaux aux ouvriers chefs de métiers. — Les articles de Paris. — Les bijoux en faux. — Aventures de bal. — Les perles — L'essence d'orient. — Les émaux. — La taille des diamants. — L'écume de mer. — Les dentelles. — Les éventails. — La passementerie. — Les parures en plumes. — Les bijoux en cheveux. — Les ornements d'église. — Les fleurs artificielles.

Assurément, la classe 95, consacrée *aux instruments et procédés de travail spéciaux aux ouvriers chefs de métiers*, offre un des spectacles les plus attrayants de l'Exposition universelle; il est même à regretter qu'on l'ait restreinte à un espace si limité; la foule assiége constamment le petit nombre d'échoppes où la plupart des ouvriers chefs de métiers exercent les professions qui constituent en grande partie le commerce de la capitale de la France, et dont les produits s'expédient dans toutes les parties du monde sous le nom d'*articles de Paris*.

Nous connaissons à peine, par exemple, la bijouterie en aux et en plaqué dont parfois des échantillons se montrent, sans qu'on les remarque autant qu'ils le méritent, dans les boutiques encore à louer des maisons nouvellement construites et dans les baraques en bois qui envahissent, au nouvel an, les boulevards et certains quartiers. On passe devant ces charmants objets, d'un prix infime, sans se douter que leur confection exige une série de travaux analogues, ou peu s'en faut, aux chefs-d'œuvre les plus exquis de la bijouterie en or. Sauf la matière, c'est le même goût dans le dessin et presque la même finesse dans la ciselure et dans les détails. Une paire de boutons de chemise qui se vend vingt francs la grosse, c'est-à-dire les douze douzaines, passe, comme la paire de boutons qui se vend cent francs pièce, par les mains de l'apprêteur, de l'estampeur, du découpeur, du polisseur, de la sertisseuse et du graveur. Rien n'égale la sûreté de main et la précision d'outil de ces hommes et de ces femmes qui se passent l'un à l'autre ce qui n'est d'abord qu'un morceau de métal brut ou un fil de cuivre, et qui finit par se transformer en un véritable petit chef-d'œuvre.

A l'un des derniers bals donnés au ministère de la marine, une des plus charmantes personnes du grand monde, connue par son immense fortune, par son élégance et par son goût exquis, portait une parure complète en faux, œuvre d'un ouvrier en chambre. Elle s'amusait beaucoup des félicitations qu'on lui adressait, particulièrement sur une paire de bracelets en émail dans le goût des bijoux étrusques qui appartiennent au musée du Louvre et qui proviennent de la collection Campana.

A la fin du bal, après le cotillon, elle se mit avec un grand sérieux, non-seulement à distribuer à ses amis qui l'entouraient les bijoux qui l'avaient parée dans la soirée. et qu'elle détachait de ses poignets, de son cou et de ses oreilles, mais encore une quantité de boutons de manchettes, d'épingles de chemise, de boucles, d'agrafes, que son mari lui apporta dans un écrin. Ce ne fut que plusieurs jours après qu'elle donna le mot de l'énigme à ceux qu'elle avait comblés de ses dons, et qui portaient les bijoux faux avec la conviction qu'ils valaient un grand prix.

« Tout cela m'a coûté quarante francs, leur dit-elle le surlendemain, en riant aux éclats; et je l'ai acheté sur le boulevard, à un pauvre diable qui avait pour magasin le trottoir et pour comptoir une feuille de papier. »

L'industrie parisienne ne se borne point à imiter l'or, elle fait des camées, des camaïeux, c'est-à-dire des pierres gravées en relief et des perles fines.

Ces perles, qui imitent d'une façon étonnante les perles véritables, avec leurs formes irrégulières, avec leur orient et leurs reflets chatoyants, se composent de petites bulles en verre que souffle un ouvrier et qui, percées par les deux bouts, passent ensuite entre les mains de deux jeunes femmes; la première les remplit de colle de poisson qui s'attache aux parois de la sphère et dont elle expulse le trop-plein par un mouvement de rotation pratiqué sur une espèce de tamis; la seconde y introduit de l'*essence d'orient* que retient la colle et qu'une douce chaleur ne tarde point à fixer. L'essence sèche, on remplit la perle d'une menue couche de cire fondue qui, refroidie, la consolide et maintient l'essence d'orient que seule désormais on voit à travers la transparence de la perle.

Cette soi-disant essence d'orient provient d'un poisson bien connu des pêcheurs de la Seine, auquel ils donnent le nom d'ablette, et que les naturalistes appellent able et *cyprinus alburnus*. On recueille la précieuse matière à la base des écailles de l'ablette, dans la capacité de son ventre, de sa poitrine et particulièrement sur ses intestins, qui s'en trouvent littéralement couverts.

Pour obtenir l'essence d'orient, on écaille les ablettes avec un couteau peu tranchant et au-dessus d'un baquet rempli d'eau pure; on emploie même souvent de l'eau distillée. On jette avec précaution cette eau, ordinairement salie par le sang; puis on lave les écailles à grande eau dans un tamis très-clair, au-dessus du même baquet. L'essence alors se détache, passe à travers les mille trous de l'appareil et se précipite au fond de la petite cuve sous la forme d'une masse bourbeuse d'un blanc bleuâtre très-brillant. On la recueille ensuite et on la mélange à de l'ammoniaque ou à de l'alcali volatil, qui l'empêchent de fermenter, de se putréfier et de se transformer en un résidu infect qui passerait promptement de l'état de matière phosphorescente à celui de pourriture noire et infecte.

Les perles artificielles mélangées aux perles véritables trompent les yeux les plus exercés, et reflètent si bien l'orient de celles auxquelles elles se trouvent associées, qu'elles semblent provenir de la même origine. On se rappelle cette ambassadrice anglaise dont, à l'époque du sacre de Charles X, le collier se rompit et s'égrena, le jour de sa présentation solennelle, au moment où elle entrait dans la salle du trône. Cet accident ne fit ni s'arrêter ni même tourner la tête à la fière lady, et elle continua à avancer vers le vieux roi, sans s'inquiéter des épaves qu'elle laissait derrière elle. La présentation terminée, les huissiers s'empressèrent de ramasser les perles qui gisaient sur le parquet, et les remirent à leur chef, ancien bijoutier, dont l'inquiétude ne devint pas médiocre quand il constata que les débris du collier qu'on l'avait chargé de reporter à l'ambassadrice se composaient, au moins pour un quart, de produits de l'industrie parisienne et de globules de verre à l'essence d'orient. Il prit néanmoins son courage à deux mains, se rendit à l'ambassade d'Angleterre, et bien ému, à voix basse, il signala ce fait singulier à la grande dame qui se prit à sourire et le rassura avec bienveillance. Puis, choisissant du bout de ses doigts aristocratiques une des perles que lui rapportait le vieillard à la chaîne d'or, elle la lui offrit, en disant : « Je crois que celle-ci est une véritable indienne, portez-la en souvenir de votre obligeance. » Cette perle valait huit mille francs.

Non loin des perles se font les fleurs en émail, qui exigent un monteur de pièces et deux émailleuses et qui se transforment en broches, en bracelets, en ceintures et en épingles à cheveux. Un peu plus loin, travaillent les émailleurs en tous genres et les tailleurs en diamant.

La taille du diamant a longtemps été exercée exclusivement en Hollande, par un petit nombre de familles israélites, qui gardèrent secrets leurs procédés. Aujourd'hui l'industrie parisienne la pratique avec un succès et une perfection qui ne redoutent aucune rivalité.

Quoique le diamant soit une des pierres précieuses connues aux époques les plus reculées, sa taille n'est relativement que récente. Longtemps on se contenta de l'égriser; aujourd'hui on la *clive*. Cette opération s'exécute avec un extrême ménagement; on enlève les parties que l'on veut sacrifier, par un choc léger appliqué sur un plan coupant placé dans le sens des lames de superposition; car le diamant étant un corps cristallisé, il se divise, comme tous les autres cristaux, plus facilement dans le sens de ses lames cristallisées que dans toute autre direction. Un second procédé consiste à le scier avec un fil d'acier enduit d'égrisée et humecté de vinaigre.

A l'Exposition, un ouvrier, en frottant deux diamants bruts l'un contre l'autre, leur enlève en quelque sorte la première peau, et c'est cette poussière qui, mêlée d'huile et mise sur la meule d'acier, sert ensuite à polir les facettes des pierres.

Le diamant est enchâssé dans un morceau de plomb qui ressemble à un fer à papillottes. La meule tourne et fait peu à peu son œuvre, tandis que le regard du praticien la surveille.

La facette faite, on retourne la pierre, on passe à une autre, et ainsi de suite.

Un bon ouvrier peut tailler jusqu'à quatre-vingts facettes dans une journée.

Le diamant brut ne présente d'ordinaire qu'une surface terne et raboteuse, et certes, à le voir, on ne soupçonnerait guère la splendeur de ses éclatants reflets, après qu'il a subi la double opération de la taille et du polissage! Souvent des stries profondes, à plans peu convexes, le recouvrent sans toutefois empêcher quelques points brillants d'apparaître çà et là.

Le diamant ne se compose, on le sait, que de carbone pur cristallisé. On attribue communément à Newton la découverte de la vraie nature du diamant; cependant c'est Boëce de Boot qui le premier, en 1609, soupçonna que ce minéral pourrait bien n'être pas une pierre, mais un corps inflammable; Boyle, en 1673, parvint à le brûler, et seulement, en 1704, Newton, reconnaissant que le diamant exerçait sur la lumière une puissance de réfraction égale à celle des corps combustibles, annonça qu'il devait constituer une substance grasse coagulée. Ces premiers aperçus furent suivis de nombreuses recherches, et enfin Davy prouva que le diamant ne renferme que du carbone pur. Placé dans du gaz oxygène et exposé aux rayons du soleil concentrés par une forte lentille, il s'embrase, brûle avec une flamme brillante, même après avoir été retiré du foyer de la lentille, et le produit de sa combustion donne exactement la même quantité d'acide carbonique qu'en donnerait un poids égal de carbone.

La plupart des diamants sont limpides et incolores; il s'en trouve cependant de roses, de jaunes, d'orangés, de bleuâtres, de verdâtres et même de noirs ou de bruns; ces derniers portent dans le commerce le nom de *diamants savoyards;* les diamants roses sont rares et d'un aussi grand prix que les diamants incolores.

Le diamant, dont la réfraction est simple, ne produit pas de double image comme toutes les substances qui cristallisent en octaèdres; mais il possède en revanche un caractère optique qui permet aux physiciens de le reconnaître infailliblement; c'est la manière dont la lumière se polarise à sa surface. L'angle de polarisation, extrêmement faible relativement aux substances avec lesquelles on pourrait le confondre, n'est que de 23°, tandis qu'il est de 31° dans la topaze et de 35 dans le verre. Ce caractère exige malheureusement l'emploi d'instruments et de procédés très-délicats, et assez coûteux à se procurer et à manier.

Les ateliers de soufflage du verre, la gravure sur cristaux à l'aide de la meule et de l'acide fluorhydrique, la gravure sur pierres fines et sur coquilles, les gravures en taille-douce et en relief, sur acier et sur cuivre, dont les procédés de clicherie galvanoplastique reproduisent et perpétuent les planches originales qu'on ne soumet jamais ainsi à l'action de la presse à imprimer, la décoration et la peinture sur porcelaine et sur faïence; les mosaïques, ces charmants tableaux composés de milliers de petits cubes d'émail de toutes les couleurs; les verres d'optique, si difficiles à fondre sans tâche et sans soufflures à l'intérieur et qu'on polit à la roue; enfin les pipes d'écume de mer se trouvent toujours entourés de groupes curieux et pressés qui suivent attentivement les phases successives des travaux exécutés par les ouvriers sous les yeux du public, avec presque autant de sang-froid que si ces habiles artisans se trouvaient seuls dans leurs ateliers.

L'écume de mer, qui régulièrement fait naître une ou deux fois par mois une discussion parmi les savants des brasseries, ne prend point du tout, comme le prétend un certain nombre de ceux-ci, son nom d'un M. Kummer qui l'aurait découverte ou inventée. C'est tout bonnement de la magnésite, c'est-à-dire un silicate hydraté de magnésie, composé de vingt-deux parties de silice, de vingt-trois de magnésie et de vingt-cinq d'eau. Cette matière, qu'on a crue longtemps de l'écume de mer, condensée et stratifiée par des procédés mystérieux, ne diffère guère du talc. Sa cassure est terreuse, cassante et pulvérulente; son contact présente quelque chose de rude au toucher. On l'extrait des serpentines intermédiaires du Piémont et de la Moravie, des argiles salifères des environs de Madrid, même du calcaire d'eau douce tertiaire des environs de Paris, et jusque sous la colline de Montmartre. La plus recherchée provient d'un calcaire d'âge indéterminé du mont Olympe.

En incorporant à de la caséine six parties de magnésie calcinée et une partie d'oxyde blanc de zinc, on obtient une matière d'une éclatante blancheur qui imite à s'y méprendre le silicate de magnésie et qui, presque toujours, se vend dans le commerce pour de la véritable écume de mer dont, à vrai dire, elle ne diffère pas sensiblement. Vous pouvez voir, chez les fabricants de pipes, de petits blocs de matière blanche mamelonnée; c'est de l'écume de mer artificielle qui, comme la véritable, se prête parfaitement aux manœuvres du tour et du burin et fournit des pipes auxquelles, à l'aide de certains corps gras, on peut donner les tons roussâtres si recherchés des fumeurs.

On fabrique encore de l'écume de mer artificielle avec des pommes de terre, des navets et des carottes. Pour cela, on pelure des pommes de terre saines, on les fait macérer dans de l'eau acidulée par huit pour cent d'acide sulfurique, et durant vingt-quatre heures. Ensuite on les lave, on les plonge dans de l'eau ordinaire, jusqu'à ce que leur contact ne rougisse plus le papier à la teinture de tournesol, et on les fait sécher sur des plaques de plâtre dans du sable chaud, où elles se réduisent à peu près de moitié. On les comprime ensuite fortement et elles deviennent propres, sinon à une fabrication tout à fait satisfaisante des pipes, du moins à celle de divers menus objets sculptés et des manches de couteaux.

Cette matière prend facilement toutes les teintures qu'on veut leur donner.

Les navets, traités par des moyens analogues, ressemblent à de la corne de cerf, et les carottes à du corail.

A côté de ces diverses industries, des femmes fabriquent des dentelles, ces *toiles d'araignée des cœurs*, comme écrivait le précieux Benserade, des éventails qui inspiraient à Voltaire pour Mme de Pompadour des vers dignes du berger galant Florian et dans lesquels il dit que « le fragile ornement est, dans les mains de la maîtresse de Louis XV, le « sceptre du monde, car il est le sceptre de l'esprit et de la « beauté. »

La passementerie exige, pour sa confection un retordeur, un petit tourneur, un crétier, un tisseur, un galonnier, une remplisseuse, une monteuse, une satineuse et un métier du système inventé par Jacquard, comme les éventails veulent les travaux successifs d'une monteuse, d'un décorateur, d'une brodeuse et d'une venteuse.

Puis viennent les parures en plumes, les filets à cheveux si fort en vogue en ce moment, et que les marchands appellent des *invisibles*, la bijouterie en cheveux avec son dessinateur et sa tresseuse, les broderies d'église et les peignes d'écaille et de corne dont on voit la matière première, ra-

mollie au feu, se planer sur une presse, se colorer à l'aide d'agents chimiques et subir les raffinements du decoupeur et du finisseur de dents, de la polisseuse au tour, de la ponceuse et de trois ou quatre autres ouvriers.

La plus charmante de ces industries est sans contredit la fabrication des fleurs artificielles. On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration à la vue de l'adresse avec laquelle, sans autres matériaux que des bribes de batiste teintes de diverses couleurs et découpées à l'emporte-pièce, sans autres outils que des pinces et un peu de colle, les mains de trois ou quatre jeunes personnes font naître littéralement sous leurs doigts des fleurs qui souvent imitent la nature sans désavantage. Rien de plus exquis, de plus frais, de plus élegant, de plus distingué, de plus digne de l'art parisien! Chaque fleuriste exerce une spécialité, et ne fabrique d'ordinaire qu'une seule espèce de fleurs par le nom de laquelle on la désigne; on l'appelle *violetteuse*, *feuillagiste* ou *rosière*, selon qu'elle fait des violettes, du feuillage ou des roses. Il faut le dire, les rosières sont les plus nombreuses; car la rose, de toutes les fleurs, est celle que la mode ne cesse d'employer et de demander au commerce

La fabrication française de fleurs artificielles approvisionne littéralement l'univers de ses produits sans rivaux, et la reine Pomaré elle-même, dans son île lointaine, sait parfaitement distinguer les fleurs artificielles qui proviennent d'Angleterre ou d'Allemagne, de celles qui arrivent de Paris Un officier de marine me racontait, l'autre jour, avoir vu la reine de Taïti écraser sous ses pieds, avec une fureur digne d'une Parisienne, un carton de fleurs provenant de Berlin et qu'on lui présentait comme arrivant de France.

—«Ah! disait-elle avec dépit, me croyez-vous une Anglaise pour ne savoir point reconnaître quand ces ouvrages sortent des doigts délicats et sans rivaux des Françaises ou des pattes lourdes d'une Allemande ! »

Dieu me garde de prendre sous ma responsabilité cette boutade royale, qui par le temps qui court pourrait devenir presque un *casus belli!* Je me contente de la répéter, c'est de l'histoire et voilà tout. Comme le tambour-major de Charlet, je dis : « J'ai rempli mon devoir, je donne ma démis« sion, et le gouvernement s'arrangera comme il voudra. »

S. Henry Berthoud.

## ROME A VOL D'OISEAU

Le touriste qui sort de l'enceinte de Rome par la porte Angelica, située entre le Vatican et le château Saint-Ange, arrive à la colline qui porte le nom de Monte-Mario. De cette hauteur boisée, au delà de laquelle commence la campagne, nue, déserte et silencieuse, il est permis de jouir d'un merveilleux spectacle. La Ville éternelle, se déroulant soudain dans un immense panorama, apparaît avec la majestueuse auréole de ses glorieux souvenirs.

Que vous soyez atteint d'un incurable scepticisme; que vous soyez un mathématicien profond, plaçant une équation du troisième degré au-dessus de tous les élans de la poésie et de tous les chefs-d'œuvre de l'art, nous vous défions de rester froid et impassible à cet aspect. La voilà cette cité immortelle que le paganisme avait imposée comme capitale au monde ancien, et dont les successeurs des apôtres, ceints de la triple couronne, ont fait le sanctuaire du catholicisme. La voilà cette ville des Cesars et des martyrs, de Jules II, de Léon X et de Pie IX!

A droite, s'élève vers le ciel la grandiose coupole de la basilique de Saint-Pierre, abritant les reliques et la chaire de l'apôtre son patron. A côté, se dessinent dans toute leur simplicité les murailles du Vatican, résidence du vicaire de Jésus-Christ. Plus bas, les eaux jaunâtres du Tibre. A droite encore, les ruelles du Transtevère. Au delà, la Rome vivante, avec ses clochers et ses coupoles innombrables; puis, enfin, à l'horizon, le Colisée et toutes les ruines de la Rome morte

Nous le répétons, certain de ne pas être contredit par quiconque a porté ses pas sur le Monte-Mario : l'âme est soudain saisie d'une profonde et invincible émotion. On demeure immobile, le regard fasciné; le temps s'écoule, et c'est à grand'peine qu'on parvient à s'arracher à ce spectacle sans pareil au monde. On redescend à pas lents; on retourne dix fois la tête pour saisir encore une échappée du point de vue, et on se promet de retourner là pour adresser son dernier adieu à la ville de Rome.

On croit que le Monte-Mario prit son nom de Marius Millini, noble romain, qui fit construire sur le sommet une jolie maison de plaisance. Sur le penchant du coteau est la Villa-Madama, qui fut ainsi appelée parce qu'elle appartenait jadis à Marguerite d'Autriche, fille de Charles V. On y voit egalement un petit palais commencé sur les dessins de Raphaël et achevé, après sa mort, par Jules Romain, qui fit les peintures du portique, la frise d'une salle et la voûte d'une salle. Malheureusement ces ouvrages ont beaucoup souffert et dépérissent de jour en jour.

X. Dachères.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

## EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

En avant de chaque compagnie, à deux ou trois étapes environ, marche un officier, à qui le colonel donne de l'argent pour acheter du bois, de la farine et faire faire le pain. On appelle cet officier *klebo-pek*, ce qui veut dire faiseur de pain.

Mon jeune officier fut chargé un jour, un seul, de cet office tout de faveur, et *sans péché*, — c'est le mot dont on se sert en Russie quand on fait un bénéfice à peu près honnête, — il gagna dans sa journée cent roubles (quatre cents francs).

Le gouvernement fait en Sibérie de grands achats de beurre; ce beurre, destiné à l'armée du Caucase, se paye jusqu'à soixante francs les quarante livres. En sortant des mains du marchand, il est excellent, le fournisseur le sait bien, car il le vend en détail à Taganrog et le remplace par ce qu'il peut trouver de plus mauvais en denrée de même espèce. Eh bien, ce beurre, si mauvais qu'il soit, est revendu une seconde fois, et n'arrive pas même au soldat comme il a été acheté à Taganrog.

Qu'on juge donc de la joie et de la gaieté des régiments qui ont le bonheur d'avoir pour colonel des hommes comme le prince Dundukof-Korsakof et le comte Nostitz!

Ce soir-là, je couchai dans un lit · il y avait à peu près deux mois que la chose ne m'était arrivée.

Ce fut encore une tristesse lorsque, le lendemain matin, il fallut se séparer de ces excellents hôtes. Je ne saurais trop le répéter, l'hospitalité est exercée, en Russie, avec un charme et un abandon que l'on ne rencontre chez aucun autre peuple.

Moynet emportait cinq ou six photographies. J'emportais un portrait de Hadji-Mourad vivant. Je savais que je trouverais à Tiflis une copie de sa tête coupée.

De plus, nos deux colonels m'avaient, en souvenir et au nom des dragons de Nijny-Novgorod, donné un fragment du drapeau qu'ils avaient pris au naïb bien-aimé de Schamyl.

Nous partions, de plus, avec des chevaux de la couronne, la poste ne se trouvant réorganisée qu'à Unter-Kale, c'est-à-dire à une quarantaine de verstes de Tchiriourth.

Nous avions vingt-cinq hommes d'escorte, mais qui en valaient cinquante. C'étaient des Cosaques de la ligne.

Nos chevaux allaient comme le vent; au bout d'une heure, nous étions à la forteresse.

Les Tatars qui entraient dans cette forteresse laissaient leurs armes à la porte.

Une certaine inquiétude regnait tant dans la population que chez les soldats

Tout ce qu'il y avait de Cosaques de la ligne à la forteresse était en train de battre la campagne; des espions arrivés le matin avaient dit qu'une soixantaine de Lesghiens — ici nous sommes sur la frontière de la Tchetchenie et du Leshistan — étaient partis de Bourtounaï, dans le but de faire une expédition.

De quel côté s'étaient dirigés les pillards, c'est ce que personne ne savait; mais il y avait un fait certain, c'est qu'ils étaient descendus des montagnes.

On nous donna six Cosaques du Don; avec leurs longues lances comparées aux lestes fusils des Cosaques de la ligne, ces pauvres diables faisaient la plus piteuse mine qui se pût voir.

Nous visitâmes de nouveau nos armes : toutes étaient en bon état. Nous partîmes.

Nos chevaux, qui s'étaient reposés chez Ali-Sultan et qui s'y étaient gorgés d'avoine, suivaient au galop la longue plaine qui longe le bas des montagnes; sans doute, leur allure était trop rapide pour celle des chevaux de nos Cosaques, car l'un d'eux resta en arrière; puis deux autres imitèrent son exemple; puis, enfin, les trois autres nous abandonnèrent à leur tour, et, du haut d'une éminence, nous vîmes les chevaux, qui avaient retrouvé leurs jambes pour rentrer à l'écurie, retourner au galop vers la forteresse.

Nous en étions réduits à nos propres forces; mais nous étions sûrs de trouver un relais de chevaux et un poste de Cosaques au village d'Unter-Kale.

Outre ces chevaux et ces Cosaques, nous savions que nous rencontrerions à droite, sur notre route, un phénomène des plus curieux.

C'est dans cette plaine, où il n'y a pas un grain de sable, que se trouve une montagne de sable de six ou sept cents mètres de hauteur.

Nous commencions d'apercevoir son sommet jaune d'or, se détachant sur la teinte grisâtre du paysage.

A mesure que nous approchions, elle semblait sortir de terre, tandis que, de son côté, la terre s'abaissait; elle grandissait à vue d'œil, s'étendant comme une petite chaîne, servant de contre-fort aux dernières rampes du Caucase, sur une longueur de deux verstes, à peu près.

Elle avait trois ou quatre sommets, dont un plus élevé que les autres. C'était celui-là qui pouvait avoir six ou sept cents mètres.

Il faut, du reste, être tout près de cette montagne pour se rendre compte de sa hauteur; tant qu'elle ne cache pas elle-même le Caucase, elle semble une taupinière.

Je descendis de voiture pour en aller examiner le sable. C'était du plus fin et du plus beau que l'on pût mettre dans un encrier, sur la table d'un chef de division.

Ce sable est mouvant; après chaque tourmente, la montagne change de forme. Mais la tourmente, si forte qu'elle soit, n'éparpille pas ce sable dans la plaine, et le sommet de la montagne garde sa hauteur accoutumée.

Les Tatars, qui n'ont pu s'expliquer ce phénomène, et qui ignorent les théories volcaniques d'Élie de Beaumont, ont trouvé plus court d'inventer une légende que de rechercher la véritable cause. Chez eux, comme chez nous, le poëte est en avance sur le savant.

Voici ce qu'ils racontent :

Deux frères étaient amoureux de la même princesse; elle avait son château bâti au milieu d'un lac. Seulement, comme elle s'ennuyait de ne pouvoir sortir de chez elle qu'en bateau et qu'elle aimait les courses à cheval et les chasses au faucon, elle annonça que celui des deux frères qui changerait le lac en terre ferme serait son époux.

Les deux frères eurent chacun une idée différente, mais tendant toutes deux au même but.

L'un s'en alla à Koubatchi commander un sabre d'une telle trempe, qu'il pût fendre les rochers.

L'autre s'en alla vers la mer avec un sac d'une telle grandeur, qu'après l'avoir rempli de sable, il pût, en versant ce sable dans le lac, combler le lac.

L'aîné eut le bonheur de trouver un sabre tout fait, et, comme il y avait moins loin du château de la princesse à Koubatchi qu'il n'y avait du château de la princesse à la mer, il était revenu de Koubatchi, que son frère cadet était seulement à moitié chemin de son retour de la mer Caspienne.

Tout à coup, ce dernier, courbé sous son sac, haletant, en nage, mesurant de l'œil la hauteur de la montagne qu'il avait à franchir avant d'arriver au château, entend un grand bruit, comme eût été celui de cent mille chevaux se precipitant au galop vers la mer.

C'était son frère qui avait fendu le rocher; c'était le bruit des flots du lac qui bondissaient de montagne en montagne

La douleur du porteur de sable fut telle, qu'il s'affaissa sous son sac. Dant sa chute, le sac creva, le sable se répandit sur lui, et, comme le titan Encélade, il demeura enseveli sous une montagne.

La définition d'un savant sera plus logique. Vaudra-t-elle celle-ci? « Elle vaudra mieux, » diront les savants. « Elle vaudra moins, » diront les poëtes.

Derrière la montagne, et à mesure que nous la dépassions, se dressait et grandissait devant nous Unter-Kale, aoul tatar soumis aux Russes

Pareil à Constantine, il est bâti au sommet d'une immense roche coupée en falaise.

Un petit ruisseau presque tari, mais qui devient formidable a la fonte des neiges et qui doit être un affluent du Soulak, roulait au pied de ce gigantesque rempart une eau limpide et bruyante : c'était l'Osen.

Nous nous arrêtâmes sur une île de cailloux. Il était inutile de monter jusqu'à la poste par un chemin qui contourne l'aoul et qui a plus d'une verste de longueur. Les chevaux descendraient, viendraient nous trouver, et nous continuerions notre route pour aller coucher au village d'Helly, et même à Temirkhan-Choura si nous pouvions.

Les chevaux qui nous avaient amenés, et qui devaient retourner à Kasafiourte, sans escorte, — on se rappelle que nos Cosaques nous avaient quittés, — furent donc dételés par les hiemchiks, qui reçurent leur pourboire et partirent au grand galop.

Il était évident que cette expédition de Lesghiens dont ils avaient entendu parler leur trottait par la tête.

Nous restâmes donc dans le lit du ruisseau, Moynet, notre jeune officier, qui avait nom Victor-Ivanovitch, le lieutenant Troïsky, ingenieur à Temirkhan-Choura, avec lequel nous avions fait connaissance à Kasafiourte, Kalino et moi.

Il s'etait amassé autour de nous un certain nombre de Tatars d'assez mauvaise mine, regardant nos bagages avec un œil de convoitise qui n'avait rien de rassurant. Nous décidâmes que Kalino et l'ingénieur monteraient jusqu'à la poste et feraient descendre les chevaux. Moynet, Victor-Ivanovitch et moi garderions les bagages.

Nous nous amusâmes, pendant quelque temps, à regarder les femmes et les jeunes filles tatares descendant, par un chemin escarpé, pour venir puiser de l'eau au ruisseau, et remontant péniblement avec leurs grandes cruches sur le dos ou sur la tête.

Kalino ni Troïsky ne revenaient.

Je commençai, pour me distraire, par faire un dessin de la montagne de sable; mais, comme je ne me suis jamais abusé sur mon talent de paysagiste, je refermai mon album, je le confiai au coussin de la tarentasse, et je m'acheminai vers l'aoul.

— Laissez donc votre fusil et votre poignard, me dit Moynet; vous avez l'air de Marco Spada!

— Mon cher ami, lui répondis-je, je ne suis pas énormément flatté de ressembler au héros de mon confrère Scribe; mais je me rappelle l'avis de Mme Polnobokof : « Ne sortez jamais sans vos armes; si elles ne servent pas à vous défendre, elles serviront à vous faire respecter. » Je garde donc mon fusil et mon poignard.

Alexandre Dumas.

(*La suite au prochain numéro.*)

## LES ENFANTS ET LE PETIT BATEAU

Voilà, en vérité, une bien lamentable catastrophe!

Pour peu que vous ayez l'âme douée de sensibilité, vous ne pourrez vous empêcher de vous associer, comme nous, à l'anxiété de ces deux gentils enfants. Le grand-père, un vieux loup de mer, leur avait fait cadeau d'un jouet charmant : un petit bateau élégamment taillé, à la fine quille, à la proue aiguë, un bateau mâté, s'il vous plaît, muni de cordages gros comme des fils et d'une voile triangulaire grande comme la moitié d'un mouchoir.

Sans se faire prier, les bambins courent vers la plage, en riant et en chantant; ils ont hâte de lancer le bâtiment à la mer pour s'assurer de ses qualités nautiques. Mais, hélas! les flots et les vents perfides ne tardent pas à déployer leurs rigueurs. La brise souffle, une petite vague moutonne, et

1. Voir les numéros 583 à 641.

LES ENFANTS ET LE PETIT BATEAU, d'après le tableau de M. G. H. Thomas. — Voir page 319.

voilà le bateau sur le flanc. Ce n'est pas tout : le flot en se retirant l'entraîne vers la pleine mer. Encore un instant, et il sera perdu, le frêle esquif qui, semblable à la rose, n'aura vécu que l'espace d'un jour.

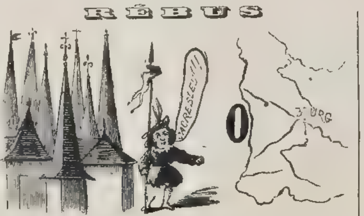
Hardiment, les deux frères entrent dans la mer, pour tenter d'opérer le sauvetage de leur jouet. L'aîné relève son pantalon usqu'au-dessus des genoux. Le cadet porte ses souliers en sautoir et ouvre ses grands yeux que l'inquiétude arrondit. Réussiront-ils dans leur hardi projet? Le peintre pose la question sans la résoudre, et nous sommes réduits à former des vœux pour nos jeunes amis.

Tel est le sujet du gracieux tableau que nous donnons aujourd'hui. Il porte la signature de M. G.-H. Thomas, un artiste justement renommé, dont, plusieurs fois déjà, nous avons eu la bonne fortune de publier d'excellentes compositions, où l'habileté et l'élégance du pinceau s'unissent à la verité de l'observation.

A. DARLET.



RÉBUS




*Explication du dernier Rébus*

Avant la richesse, la bonté; mais au-dessus des deux, l'honneur.



PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

EMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| Un an . . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| Six mois . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| Trois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 643.
Mercredi 22 Mai 1867.

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis.**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

## SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Les jours gras de l'industrie; es jours maigres de la littérature. — George Sand. — *Le Dernier Amour.* — Sylvestre et Clémenceau. — Félicie et Iza. — Tonino. — L'art et la morale, — Les Mémoires de M. Guizot. — M. Beulé : *Auguste.* — W. Ernst. — Joachim. — Les amants de Vérone. — L'alouette et le rossignol.

S'il est vrai, comme le dit la chanson, que l'on revient toujours... toujours... à ses premiers amours, pourquoi la Chronique ne reviendrait-elle pas, de temps à autre, à la littérature? Avez-vous remarqué un fait anormal que nous ne saurions encourager sans manquer à nos intérêts les plus clairs et à nos devoirs les plus évidents?

L'Exposition universelle fait parler de tout, excepté des livres, et tourne au profit de tout le monde, excepté des écrivains. Dans cette publicité de *gala,* mise au service de l'industrie, il y a une place pour la *toupie prolifère,* et pour le couvre-pied *articulé représenté par l'animal naturalisé.* On vous dira les merveilles d'une armoire autrement compliquée que celle d'*Hernani,* armoire qui contient un mobilier, trois chambres, une table de douze couverts, un piano, quatre serins et une salle de bal. Et les jets d'eau de table qui vous donnent, entre la poire et le fromage, la miniature des grandes eaux de Versailles! Et le cheval électrique! Et la girouette savante qui vous fait dire, toutes les cinq minutes, sans que vous ayez à vous déranger, de quel côté souffle le vent! J'en passe, et des meilleurs; on vous offre le portrait de Mim-Bou-Tayou et des principaux personnages de sa suite; quant aux costumes variés, excentriques et pittoresques, vous n'avez que l'embarras du choix : ce bienheureux Champ de Mars, devenu champ de mai, vous présente en échantillons toutes les manières d'être vêtu, pendant que les féeries et les photographies à la mode vous enseignent toutes les façons de ne pas l'être.

Voici le paysan de Gudbsandalem; voici les jeunes filles



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LES CONSTRUCTIONS ORIENTALES, VUE PRISE DE LA MOSQUÉE OTTOMANE; dessin de M. Delannoy.

de Vingåker; voici les femmes de la paroisse de Leksand et celles de Hardenger; les habitants sont arrivés avec les maisons, les places avec les palais, et si vous nous pressez un peu, nous vous donnerons, sous le même pli, un chalet, une Suissesse, une vache, une cascade, un glacier et une statue de Guillaume Tell. Vous pouvez parcourir une rue complètement russe, dont Gil-Perez ne manquerait pas de dire : cette *rue-ci!* Vous pouvez, pour moins d'une piastre, vous faire servir une tasse de chocolat espagnol, sans fécule et sans cannelle, par une Mariquita authentique, Andalouse ou Castillane *au sein bruni;* vous pouvez, pour quelques *pence,* avaler une écuelle de lait chaud offerte de bonne grâce par une jeune fille des Highlands, dont les ancêtres ont peut-être connu Rob-Roy et Diana Vernon. Êtes-vous tenté par les cuisines danoises, norvégiennes, suédoises, japonaises, turques, algériennes, chinoises, haïtiennes, arabes, indiennes, mohicanes, un coup de sonnette, et voilà, dans toutes les langues, le *boumm!* du café de la Rotonde... Il ne nous manque plus que la cuisine anthropophage; mais patience! il n'y a que le premier repas qui coûte, et en attendant qu'on vous mange, on vous écorche!

Tout cela est sans doute admirable, prodigieux, magique; un rêve, une vision, un monde, un cauchemar qui se change en réalité palpable, qui vit, qui marche, qui parle, qui mange, qui fait manger et boire, qui se vend et qui s'achète. On est ébloui, émerveillé, confondu, ahuri; on s'incline avec une sorte d'ivresse devant ces miracles de l'intelligence humaine, et comme on fait soi-même partie de l'humanité, on est tout étonné et tout fier d'avoir tant d'esprit.

Oui, mais l'âme? mais l'idéal? mais cette jouissance exquise, délicate, que l'on demanderait en vain aux merveilles de l'industrie ou de l'invention, et que l'on goûte en lisant une belle page, en contemplant un beau paysage, en savourant une heure d'intimité silencieuse et recueillie avec un grand artiste ou un grand poëte? Il me semble que, dans cette crise d'étourdissement cosmopolite, nous négligeons un peu ce plaisir dont je vous parle, causerie ou lecture, bonheur de se recueillir, un livre à la main, sous quelque frais ombrage, sans autre machiniste que la nature, sans autre décor qu'une voûte de verdure embaumée de senteurs printanières. L'industrie, grâce au ciel, est le contraire de la peste; l'une tue, l'autre vivifie; elle lui ressemble pourtant en ce sens qu'elle donne envie aux songeurs et aux maniaques de mon espèce de s'enfuir à la campagne avec une douzaine de volumes, et de s'en faire, en tout bien tout honneur, un *Décaméron.*

Voyez, par exemple, *le Dernier Amour,* de George Sand! En tout autre temps, j'aime à le croire, messieurs les critiques se hâteraient de tailler leur plume la meilleure ou la plus méchante pour discuter ce roman étrange, hardi, fouillé dans le vif et dans le vrai de l'infirmité humaine, paradoxal peut-être, contestable à coup sûr, mais fait pour passionner également l'artiste et le penseur, le physiologiste et le poëte. Rien de plus intéressant et de plus curieux que de voir un génie essentiellement idéaliste aux prises avec un sujet, j'allais dire avec une énigme dont la réalité peut seule donner le mot. Figurez-vous un chrétien fervent, entré par hasard dans une mosquée ou une synagogue.

Eh bien! même dans ce temple élevé à un autre culte que le sien, le chrétien aurait soin de ne pas renier son Dieu, et, à l'accent de sa prière, on le reconnaîtrait encore. Les cent premières pages du *Dernier Amour* peuvent compter parmi les plus idéales, les plus poétiques, les plus attrayantes de cette littérature paysagiste dont George Sand reste l'incomparable et l'inépuisable modèle. Il semble qu'on la voit, qu'on la parcourt, cette vallée alpestre, à demi suisse, à demi savoisienne, où Jean Morgeron emmène M. Sylvestre pour être le confident de ses projets et le compagnon de ses travaux. Si certaines parties du livre vous mettent en présence d'une question de pathologie et d'hôpital, il faut convenir que cet hôpital est bien aéré; il suffit d'en ouvrir la fenêtre pour aspirer l'odeur salubre des pins et des mélèzes, pour admirer sous un beau ciel, à la douce clarté du soleil couchant, ces harmonies de la solitude et de la montagne où l'âme s'élève, où les sens s'apaisent, où les cœurs malades peuvent avoir, faute de mieux, l'espoir de la guérison ou l'illusion de la convalescence.

J'insiste sur ce détail caractéristique, non pas par amour exagéré du pittoresque, mais parce qu'il serait très-injuste de n'en pas tenir compte, à propos d'un roman où George Sand a voulu décrire une maladie morale, explicable par une prédisposition physique. Félicie, l'héroïne du livre, est certainement une des créations les plus originales et les plus hasardeuses de l'auteur de *Lélia* et de *Jacques.* La sœur de Jean Morgeron nous offre le type, assez rare heureusement, mais non pas tout à fait exceptionnel, de ces pauvres créatures qu'on pourrait appeler *possédées.* Ce n'est plus le démon du moyen âge, c'est *Vénus tout entière à sa proie attachée,* et remarquons en passant à quel point il suffit d'un majestueux alexandrin, d'un souvenir mythologique et de deux colonnes d'une décoration tragique du Théâtre-Français, pour faire amnistier et admirer par les spectateurs les plus *collets montés* ce qui, dans tel ou tel roman moderne, est accusé de réalisme, de crudité et de cynisme. Au fond, c'est exactement la même chose : ou la fille de Minos et de Pasiphaé n'a pas de sens (elle n'en a que trop!), ou ses fautes tiennent à la même cause que celles de Félicie Morgeron.

Félicie n'est pas naturellement perverse; elle est pervertie par le débat de sa double nature, par l'antagonisme de l'intelligence, de la volonté, de toutes les facultés supérieures, avec l'entraînement sensuel et grossier qu'elle subit en le maudissant. Dans cette lutte où sont tour à tour en cause toutes les pudeurs et toutes les astuces féminines, la conscience succombe; les finesses de la femme ne servent plus qu'à couvrir les appétits de la *bête :* mais dans ces alternatives où l'âme, sans cesse humiliée et révoltée, est sans cesse vaincue par le corps, il y a des réveils terribles et cruels, des aspirations douloureuses vers la beauté morale, vers un idéal de vertu, de tendresse et d'apaisement, qui serait le paradis de cette damnée. Ce mari qu'elle trompe, Félicie l'admire, l'aime et le vénère : elle hait ce Tonino, cet indigne amant vers lequel l'ont entraînée et ramenée les fatalités de son organisation maladive; elle le poignarderait volontiers entre deux caresses, pour aller ensuite chanter avec le vertueux Sylvestre l'hymne des amours idéales et immortelles. Dites, tant que vous le voudrez, que le sujet est scabreux, que l'on ferait mieux de vous intéresser et de vous émouvoir par de plus saines images, soit. Mais pour quiconque a vécu et observé, il y a là une vérité poignante, un *cas* que nous avons tous rencontré, qui déjoue toutes les formules, résiste à tous les remèdes, survit à toutes les épreuves et à tous les remords, et se tient à égale distance de la morale et de la logique. Évidemment, Mme Sand a été tentée par ce mélange de difficulté et de vérité. Mise, depuis quelques années, en contact d'amitié et de travail intellectuel avec le représentant le plus brillant, le plus énergique et le plus vrai de la réalité au théâtre et dans le roman, M. Alexandre Dumas fils, elle a été piquée au jeu par l'*Affaire Clémenceau,* comme elle l'avait été, dans un autre genre, par *Sibylle.* Il lui a plu de peindre à son point de vue et à l'aide d'un armistice entre la réalité et l'idéal, des personnages et des sentiments différents dans une situation analogue, la théorie du pardon philosophique ou chrétien opposée à l'idée du châtiment implacable, auquel le cri de la chair sert de cri de guerre. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'établir entre les deux romans des parallèles et des préférences. Sylvestre, trop parfait pour nous, est moins vrai que Clémenceau; mais Félicie est plus savamment décrite et plus intéressante qu'Iza. Encore une fois, la question n'est pas là; elle est tout entière dans le prodigieux talent avec lequel l'auteur du *Dernier Amour,* habituée à apporter dans les sujets les plus hardis une chasteté d'exécution reconnue par ses plus rigides détracteurs, a su idéaliser une thèse physiologique et forcer la matière, cette servante maîtresse, à lui obéir encore en ayant l'air de la gouverner.

Et le style! Et le cadre! Et ce caractère de Tonino, qui suffirait, à lui seul, pour faire vivre un roman! Si l'on peut discuter Sylvestre et Félicie, s'il faut être du métier pour apprécier à sa juste valeur cette femme esclave de sa honte et irritée de son esclavage, la vérité, la justesse de touche, la finesse du trait, chez Tonino, sautent aux yeux. Comme c'est bien là l'Italien gracieux et souple, caressant et perfide, le Chérubin méridional à patte de velours et à griffes de chat, né pour obtenir par le mépris ce que refuse l'estime, séduction vivante, corruption instinctive, rusé comme un sauvage, câlin comme une courtisane, habile à créer autour de lui cette vapeur sensuelle où l'amour a quelque chose des fumées du vin et des ivresses du vertige! Je le répète, en un moment moins encombré et moins *exposé,* il y aurait, dans ce volume, de quoi défrayer un trimestre de polémique littéraire. Comme œuvre d'art, *le Dernier Amour* n'est inférieur à aucun des meilleurs romans de Mme Sand. Je laisse en dehors la question de morale; mais si l'on me mettait au pied de ce mur, dont les pierres angulaires sont couvertes de tant d'affiches et si mal défendues par les ordonnances de police, je répondrais *carrément :* Et Balzac? Balzac, pour lequel j'ai vu jadis prendre parti contre mes téméraires attaques non-seulement des bohèmes, mais des paladins d'ancien régime? La moralité de Vautrin, le dénoûment de *la Fleur des Pois,* la donnée de *la Vieille Fille* et de *la Fille aux Yeux d'or,* le personnage et le groupe de Mme Marneffe, les détails de *Splendeurs et Misères,* la vieillesse du général Hulot, tout cela vous semble-t-il beaucoup plus digne que Tonino et Félicie d'être recommandé aux pensionnaires des deux sexes et donné en prix aux rhétoriciens bien pensants? Nous aurons beau faire, l'art échappera toujours par un côté aux sermons de la morale et de la critique, et, si elles le menacent de leurs anathèmes, il leur montrera du coin de l'œil, un sourire railleur sur les lèvres, la réalité humaine et mondaine, plus immorale que tous les livres.

Nous causerons une autre fois, si la chronique le permet, du huitième et dernier volume des *Mémoires* de M. Guizot, que je reçois à l'instant même, et d'*Auguste, sa famille et ses amis,* de M. Beulé, dont tout le monde parle. Mais puisque l'occasion s'en présente, j'ai envie de risquer encore un de ces croquis à la plume pour lesquels j'aurais besoin d'être aidé par mes collaborateurs au crayon.

Il y a de pauvres gens que l'on appelle familièrement les disgraciés de la nature; passez d'emblée aux extrémités contraires, et vous aurez à peine une idée de ses libéralités envers M. Beulé. Elle l'a traité en mère prodigue. Sa taille élégante, sa figure expressive et régulière, révèlent, dès le premier regard, l'homme né pour réussir. Le front rayonne d'intelligence; le bas du visage, nettement découpé, un peu en saillie, la lèvre légèrement rentrante, la bouche finement dessinée par un sourire de *malin,* accusent une faculté singulière d'observation, de réflexion et de volonté; les yeux semblent avoir gardé sous le ciel de Paris un reflet du ciel de l'Attique. Savant, artiste, archéologue, écrivain, causeur, homme du monde, M. Beulé n'a eu que l'embarras du choix en fait de succès et d'aptitudes. S'il le voulait, il pourrait être un politique et un diplomate; mais il pense sans doute que ces deux spécialités de haut bord lui rendraient trop difficile le culte du beau idéal. Il connaît Phidias comme s'il avait vécu de son temps, le Parthénon comme s'il l'avait fait, et l'Acropole comme s'il l'avait rapportée dans sa malle.

Son nouveau livre, on le sait, est un recueil d'entretiens, de conférences familières, sténographiées, retouchées, et parties de la Bibliothèque impériale pour arriver au plus bel endroit de la vitrine de Michel Lévy. Elles n'ont eu que la rue à traverser; mais on peut leur promettre qu'elles feront beaucoup plus de chemin.

Si je ne me trompe, après avoir lu l'ouvrage de M. Beulé, notre estime pour Auguste baissera de plusieurs octaves. Tant mieux! il y a, comme cela, dans l'histoire, des personnages qui profitent d'une de ses nombreuses distractions pour devenir des escamoteurs de bonne renommée. Quand je vous disais que le sentiment et l'étude du beau ont porté bonheur à M. Beulé! Sévère pour ce qui blesse le goût, inflexible pour ce qui froisse la conscience, il devait rompre et il a rompu avec « les poëtes, les adulateurs, les faux légistes de tous les temps, qui ont fait d'Auguste un type « qui ne peut qu'attrister ceux qui pensent, justifier ceux « qui flattent, tromper ceux qui règnent. »

~~~ Et maintenant, pour passer du grave au doux, laissez-moi vous dire un mot de deux soirées musicales qui ont échappé aux banalités de l'éloge et à l'impression de lassitude causée par l'excès de concerts. J'avais connu, au temps heureux et lointain de ma jeunesse, Wilhelm Ernst : c'était un esprit charmant, un excellent homme, un artiste de pure race, un violoniste de premier ordre. Il est mort. Pendant les dix dernières années de sa vie, il avait composé de la très-belle musique. C'est cette musique que sa veuve nous invitait l'autre soir à entendre, jouée par Mme Svarzady (Wilhelmine Clauss), par Jacquard, Colblain, Mas, et par... Joachim (altesse, saluez!) Joachim, qui nous faisait ses adieux!!!

L'autre soirée a eu lieu dans le petit hôtel de Duprez, et jamais entreprise plus hardie n'a été couronnée de plus de succès. C'est à n'y pas croire! Un audacieux, un téméraire, un contempteur des dieux et des demi-dieux faisant jouer et chanter, trois semaines après le triomphe de Gounod, à quelques portées de fiacre du Théâtre-Lyrique, des fragments des *Amants de Vérone,* opéra en quatre actes!

Or, vous connaissez trop bien votre Shakspeare pour permettre, même à M. de la Palisse, de vous dire que *Roméo et Juliette* et les *Amants de Vérone,* c'est exactement la même chose. Eh bien, loin de nuire à M. Richard Yrvid (c'est le nom anagrammatique du nouveau compositeur), ce formidable voisinage l'a fait écouter avec plus d'attention; personne ne s'est avisé de comparer; mais tout le monde a applaudi.

Roméo et Juliette! doux noms que la poésie vient de prêter encore une fois à la musique! Toujours jeunes, romantiques, mélodieux, charmants, il leur suffit de reparaître pour dissiper nos ennuis, apaiser nos querelles, pour faire taire les Capulets du canon rayé et les Montaigus du fusil à aiguille. Ils nous reviennent en mai, dans l'aimable saison de la jeunesse et de l'amour, au moment où la feuillée reverdit, où les oiseaux chantent, où le soleil brille, où le ciel, lavé par les pluies d'avril, ne veut plus que des jours limpides et des nuits étoilées.

Je n'en dirai que ce qui est du ressort du chroniqueur. Paris a, tous les quinze jours, un refrain qui ressemble à un *tic* et qui lui vient généralement d'une anecdote en vogue ou d'une pièce à la mode. On est humilié ou fier pour la capitale de la civilisation et de l'esprit, suivant que ce refrain est élégant ou vulgaire, spirituel ou grossier, tombé du salon dans la rue, ou remonté de la borne dans le salon. Tristes semaines, celles où l'on ne peut ouvrir un journal sans voir : *Bu... qui s'avance, San... qui s'incline, Ohé! Lambert!* ou *Je me l' demande!* Cette fois, grâce à Shakspeare et à Gounod, j'ai pu lire dans soixante-sept feuilletons :

« Non, ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'alouette !...

Refrain délicieux et mélancolique! Toute la poésie et toute la tristesse de l'amour! ce n'est pas encore l'alouette; c'est le rossignol; la nuit est tiède et voilée : arrêtons au passage, éternisons l'heure du plaisir et du rêve!... Mais non; voilà l'aube qui se glisse à travers les rideaux; voilà le soleil qui se lève; c'est le jour; ce n'est plus le rossignol, c'est l'alouette. Adieu les visions et les ivresses matinales! Le jour se fait brûlant, orageux, implacable; puis, voici qu'il pâlit et qu'il baisse; c'est le soir, c'est le crépuscule, bientôt les ténèbres; hélas! ce n'est plus même l'alouette, mais l'oiseau de nuit... Je vous livre l'ébauche informe; mettez là-dessus vos souvenirs et vos songes, et vous aurez le poëme, le douloureux poëme de la vie!

A. DE PONTMARTIN.

## BULLETIN

On travaille activement à compléter l'ensemble des douze grandes voies qui rayonnent du rond-point de l'Étoile dans toutes les directions. Il ne reste plus à ouvrir que deux de ces avenues, qui sont : le boulevard du Prince-Eugène d'une part, et le boulevard d'Essling de l'autre. L'opération entraîne la suppression de la rue de l'Arc-de-Triomphe et de la cité de l'Étoile, où les démolitions sont fort avancées. Sa réalisation aura pour résultat d'établir de faciles communications entre le quartier des Ternes et la place de l'Étoile, et de permettre de continuer sur cette place la ligne des hôtels symétriques qui occupent déjà une grande partie de sa circonférence.

Un projet conçu par l'empereur Napoléon Ier sera, croit-on, mis prochainement à exécution. On décorerait toutes les avenues qui rayonnent autour de l'Hôtel des Invalides des statues de nos illustrations militaires. Napoléon, dans une
~~~

visite qu'il fit aux Invalides, trouva en sortant que ces grandes avenues avaient l'air triste, et il lui vint l'idée d'y faire placer des statues. Mais il en fut empêché par les événements politiques.

Le jury de peinture du Salon a décerné les quarante médailles à MM. Balleroy, — Bellay, — Bernier, — Brandon, — Breton (Émile), — Brown (S. Lévis), — Chintreuil, — Clément, — X. de Cock, — de Courcy, — Favart, — Feyen-Perrin, — Giraud (Victor), — Guérin, — Guillon, — Guillaumet, — Gros, — Humbert, — Kreyder, — Laurens, — Legros, — Lévy (Émile), — Maillot, — Meynier, — Michel (Ch.-H.), — Mouchot, — Reynaud, — Robert-Fleury (Tony), — Rodriguez, — Servin (Amédée), — Schreyer, — Tabar, — Van Marke, — Vibert, — Webert (A.), — Sohn (William), — Worms, — Zamacoïs, — Maisiat, — Navelet.

La ville d'Orléans a célébré, le 8 mai, avec une grande pompe la fête de Jeanne Darc.

Selon la tradition, la garnison a fait son entrée dans la ville avec tambours, musique et torches en tête. On s'est rendu à la mairie pour prendre la bannière de la ville et celle de l'héroïne. La messe commémorative de la délivrance d'Orléans a été célébrée à Sainte-Croix en présence d'une foule nombreuse et des notabilités du département. Le panégyrique a été prononcé par l'abbé Freppel, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne. La procession, favorisée par un temps superbe, a été magnifique.

La société hippique française a ouvert le 12 de ce mois, à l'esplanade des Invalides, son concours général de chevaux de service français. Cette exhibition, pour les prix de laquelle on a consacré une somme de 60,000 francs, a été fort brillante par le nombre et la qualité des chevaux exposés. Il y en avait près de 400, dont 208 provenant des différentes écoles de dressage de toutes les contrées de la France; le reste appartenait à des éleveurs, des particuliers et des marchands.

La statue du maréchal Davoust sera inaugurée à Auxerre le 28 juillet prochain. On assure que M. de Nieuwerkerke, surintendant des beaux-arts, a été désigné par l'Empereur pour présider cette cérémonie et l'y représenter.

A l'une des dernières séances de l'Académie des sciences on remarquait, parmi les associés étrangers ou les membres correspondants, Liebig, le célèbre chimiste allemand; Dove, de Berlin, l'auteur d'une ingénieuse théorie des courants de l'atmosphère; de La Rive, de Genève, qui depuis quarante ans a étendu le domaine de l'électricité par de nombreuses découvertes; Kullmann, de Lille, chimiste distingué.

Liebig est grand, légèrement voûté; la tête a du caractère, le nez est grand, les sourcils touffus, les cheveux ramenés en avant. Dove est petit et trapu, son visage est tourmenté; on y trouve de la finesse et de la bonhomie. De La Rive présente les traits du protestant; les religions sont des milieux comme l'air, le paysage, la température, les aliments, etc. C'est une figure originale que celle de M. Kullmann, un front immense encadré par une abondante chevelure, l'œil vif avec une pointe d'ironie.

Un journal de Londres se plaint de la rareté de plus en plus grande des oiseaux de mer sur le littoral anglais; il ne faut pas en chercher la cause ailleurs, dit cette feuille, que dans l'engouement qui pousse nos élégantes à orner leurs chapeaux avec les plumes de ces oiseaux. Si cette mode continue, l'oiseau de mer deviendra légendaire tout comme l'oiseau bleu.

Il y aura à Rome des fêtes qui dureront six semaines au moment de la réunion des évêques. On n'évalue pas à moins de trois ou quatre cents le nombre des prélats qui défileront dans le cortége pontifical revêtus de leurs brillants habits sacerdotaux.

Les *Bons Romans* commencent la publication des *Amours de Paris*, par Paul Feval. Cet ouvrage qui est, en action, une étude de mœurs d'un puissant intérêt et qui contient une si grande variété de scènes émouvantes, passe, à bon droit, pour l'œuvre capitale du célèbre romancier. Les remarquables illustrations de Riou vont lui donner un attrait de plus. On peut prédire à ce journal un de ces succès hors ligne comme les *Bons Romans* en ont si souvent obtenu. Le prix du numéro est de cinq centimes.

TH. DE LANGEAC.

## LE COFFRE ET LE REVENANT

AVENTURE ESPAGNOLE

(Suite [1].)

Le soir, en rentrant dans son bureau, la première personne qui vit don Blas fut Sancha, occupée de sa besogne comme à l'ordinaire. Son premier mouvement fut de fureur; il s'approcha rapidement de Sancha, qui leva les yeux et le regarda ferme, avec ce regard espagnol, mélange si singulier de crainte, de courage et de haine. Au bout d'un moment, don Blas sourit.

— Ma chère Sancha, lui dit-il, doña Inès vous a-t-elle dit que je vous donne mille reaux?

— Je n'accepte de cadeaux que de ma maîtresse, répondit-elle, toujours les yeux attachés sur lui

Don Blas entra chez sa femme.

— La prison de Torre-Vieja, lui dit-elle, combien contient-elle de prisonniers en ce moment?

1. Voir le précédent numéro.

— Trente-deux dans les cachots, et deux cent soixante, je crois, dans les étages supérieurs.

— Donnez-leur la liberté, dit Inès, et je me sépare de la seule amie que j'aie au monde.

— Ce que vous m'ordonnez est hors de mon pouvoir, répondit don Blas.

Et de toute la soirée il n'ajouta pas un mot. Inès, travaillant près de sa lampe, le voyait rougir et pâlir tour à tour; elle quitta son ouvrage et se mit à dire son chapelet. Le lendemain, même silence. La nuit d'après, un incendie éclata dans la prison de Torre-Vieja. Deux prisonniers périrent. Mais, malgré toute la surveillance du directeur de la police et de ses gendarmes, tous les autres parvinrent à s'échapper

Inès ne dit pas un mot à don Blas, ni lui à elle. Le jour suivant, en rentrant chez lui, don Blas ne vit plus Sancha, il se jeta dans les bras d'Inès.

Dix-huit mois avaient passé depuis l'incendie de Torre-Vieja, lorsqu'un voyageur couvert de poussière descendit de cheval devant la plus mauvaise auberge du bourg de la Zuia, situé dans les montagnes à une lieue au midi de Grenade, tandis que Alcolote est au nord.

Cette banlieue de Grenade forme comme une oasis enchantée au milieu des plaines brûlées de l'Andalousie. C'est le plus beau pays de l'Espagne. Mais le voyageur venait-il guidé par la seule curiosité? A son costume, on l'eût pris pour un Catalan. Son passe-port, délivré à Majorque, était, en effet, visé à Barcelone, où il avait débarqué. Le maître de cette mauvaise auberge était fort pauvre. En lui remettant son passe-port, qui portait le nom de don Pablo Rodil, le voyageur catalan le regarda.

— Oui, seigneur voyageur, lui dit l'hôte, j'avertirai Votre Seigneurie dans le cas où la police de Grenade la ferait demander.

Le voyageur dit qu'il voulait voir ce pays si beau; il sortait une heure avant le lever du soleil et ne rentrait qu'à midi, par la plus grande chaleur, quand tout le monde est à dîner ou à faire la sieste.

Don Fernando allait passer des heures entières sur une colline couverte de jeunes liéges. Il voyait, de là, l'ancien palais de l'inquisition de Grenade, habité maintenant par don Blas et par Inès. Ses yeux ne pouvaient se détacher des murs noircis de ce palais, qui s'élevait comme un géant au milieu des maisons de la ville. En quittant Majorque, don Fernando s'était promis de ne pas entrer dans Grenade. Un jour, il ne put résister à un transport qui le saisit; il alla passer dans la rue étroite sur laquelle s'élevait la haute façade du palais de l'inquisition. Il entra dans la boutique d'un artisan, et trouva un prétexte pour s'y arrêter et pour parler. L'artisan lui montra les fenêtres de l'appartement de doña Inès. Ces fenêtres étaient à un second étage fort élevé.

Au moment de la sieste, don Fernando reprit le chemin de la Zuia, le cœur dévoré par toutes les fureurs de la jalousie. Il eût voulu poignarder Inès et se tuer ensuite.

— Caractère faible et lâche, se répétait-il avec rage, elle est capable de l'aimer, si elle se figure que tel est son devoir!

Au détour d'une rue, il rencontra Sancha.

— Ah! mon amie! s'écria-t-il sans faire semblant de lui parler. Je m'appelle don Pablo Rodil; je loge à l'auberge de l'*Ange*, à la Zuia. Demain, à l'*Angelus* du soir, peux-tu te trouver auprès de la grande église?

— J'y serai, dit Sancha sans le regarder.

Le lendemain à la nuit, don Fernando aperçut Sancha et marcha sans mot dire vers son auberge; elle entra sans être vue. Fernando ferma la porte.

— Eh bien? lui dit-il les larmes aux yeux.

— Je ne suis plus à son service, lui répondit Sancha. Voilà dix-huit mois qu'elle m'a renvoyée sans sujet, sans explication. Ma foi, je crois qu'elle aime don Blas.

— Elle aime don Blas! s'écria don Fernando en séchant ses larmes; cela me manquait.

— Quand elle me renvoya, reprit Sancha, je me jetai à ses pieds, la suppliant de m'apprendre la cause de ma disgrâce. Elle me répondit froidement : « Mon mari le veut. » Pas un mot avec! Vous l'avez vue fort pieuse; maintenant sa vie n'est qu'une prière continuelle.

Pour faire sa cour au parti régnant, don Blas avait obtenu qu'une moitié du palais de l'inquisition, où il habitait, serait donnée à des religieuses clarisses. Ces dames s'y étaient établies, et venaient d'achever leur église. Doña Inès y passait sa vie. Dès que don Blas sortait de la maison, on était sûr de la voir à genoux devant l'autel de l'adoration perpétuelle.

— Elle aime don Blas! reprit don Fernando.

— La veille de ma disgrâce, reprit Sancha, doña Inès me parlait...

— Est-elle gaie? interrompit don Fernando.

— Non pas gaie, mais d'une humeur égale et douce, bien différente de ce que vous l'avez connue, elle n'a plus ces moments de vivacité et de folie, comme disait le curé.

— L'infâme! s'écria don Fernando en se promenant à grands pas dans la chambre. Voilà comme elle tient ses serments! voilà comme elle m'aimait! Pas même de tristesse! et moi...

— Ainsi que je le disais à Votre Seigneurie, reprit Sancha, la veille de ma disgrâce, doña Inès me parlait avec amitié, avec bonté, comme autrefois à Alcolote. Le lendemain, un *mon mari le veut* fut tout ce qu'elle trouva à me dire, en me remettant un papier signé d'elle, qui m'assure une bonne pension de huit cents reaux.

— Eh! donne-moi ce papier, dit don Fernando.

Il couvrit de baisers la signature d'Inès.

— Et parlait-elle de moi?

— Jamais, répondit Sancha, et tellement jamais, que, devant moi, le vieux Jaime lui a fait une fois le reproche d'avoir oublié un voisin aussi aimable. Elle pâlit et ne répondit pas. Dès qu'elle eut reconduit son père jusqu'à la porte, elle courut s'enfermer dans la chapelle.

— Je suis un sot, voilà tout, s'écria don Fernando. Que je vais la haïr! N'en parlons plus... Il est heureux pour moi d'être entré dans Grenade, mille fois plus heureux de t'avoir rencontrée... Et toi, que fais-tu?

— Je suis établie marchande au petit village d'Albaracen, à une demi-lieue de Grenade. Je tiens, ajouta-t-elle en baissant la voix, de belles marchandises anglaises, que m'apportent les contrebandiers des Alpujarres. J'ai dans mes malles pour plus de dix mille réaux de marchandises de prix. Je suis heureuse.

— J'entends, dit don Fernando; tu as un amant parmi les braves des monts Alpujarres. Je ne te reverrai jamais. Tiens, porte cette montre en mémoire de moi.

Sancha s'en allait; il la retint

— Si je me présentais devant elle? dit-il.

— Elle vous fuirait, dût-elle se jeter par la fenêtre. Prenez garde, dit Sancha en revenant près de don Fernando, quelque déguisement que vous puissiez prendre, huit ou dix espions qui rôdent sans cesse autour de la maison vous arrêteraient.

Fernando, honteux de sa faiblesse, n'ajouta pas un mot. Il venait de prendre la résolution de repartir le lendemain pour Majorque.

Huit jours après, il passa par hasard dans le village d'Albaracen. Les brigands venaient d'arrêter le capitaine général O'Donnel, qu'ils avaient tenu une heure durant couché à plat ventre dans la boue. Don Fernando vit Sancha qui courait d'un air effaré.

— Je n'ai pas le temps de vous parler, lui dit-elle, venez chez moi

La boutique de Sancha était fermée; elle s'empressait de placer ses étoffes anglaises dans un grand coffre de chêne noir.

— Nous serons peut-être attaqués ici cette nuit, dit-elle à don Fernando. Le chef de ces brigands est ennemi personnel d'un contrebandier qui est mon ami. Cette boutique serait la première pillée. J'arrive de Grenade; je viens d'obtenir de doña Inès, qui, après tout, est une bien bonne femme, la permission de déposer mes marchandises les plus précieuses dans sa chambre. Don Blas ne verra pas ce coffre, qui est plein de contrebande; si par malheur il le voit, doña Inès trouvera une excuse.

Elle se hâtait d'arranger ses tulles et ses châles. Don Fernando la regarda faire : tout à coup il se précipite sur le coffre, jette dehors les tulles et les châles, et se met à leur place.

— Êtes-vous fou? dit Sancha effrayée.

Tiens, voici cinquante onces; mais que le ciel m'anéantisse si je sors de ce coffre avant d'être dans le palais de l'inquisition à Grenade! Je veux la voir!

Quoi que Sancha pût dire dans sa frayeur, don Fernando ne l'écouta pas.

Comme elle parlait encore, entra Zanga, un portefaix, cousin de Sancha, qui devait porter le coffre à Grenade, sur son mulet. Au bruit qu'il avait fait en entrant, don Fernando s'était hâté de tirer sur lui le couvercle du coffre. A tout hasard, Sancha le ferma à clef. Il était plus imprudent de le laisser ouvert.

Vers les onze heures du matin, un jour du mois de juin, don Fernando fit son entrée dans Grenade, porté dans un coffre; il était sur le point d'étouffer. On arriva au palais de l'inquisition. Au temps que Zanga employa à monter l'escalier, don Fernando espéra qu'on plaçait le coffre au second étage, et peut-être même dans la chambre d'Inès.

Quand on eut refermé les portes, et qu'il n'entendit plus aucun bruit, il essaya, à l'aide de son poignard, de faire céder le pène de la serrure du coffre. Il réussit.

STENDHAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

## LE BOIS DE BOULOGNE

Si le bois de Boulogne est en tous temps un des principaux buts de promenade des Parisiens, c'est surtout par les premiers beaux jours qu'une foule avide de verdure et de grand air en prend le chemin. Rien de plus charmant à voir, à travers les routes entrecoupées d'ombre et de soleil, que cette foule insouciante et parée qui arrive de tous côtés comme à un rendez-vous. Équipages brillants et modestes remises, cavaliers et piétons se croisent au bord du lac ou gagnent ensemble le rond-point de la grande cascade, en face du champ de courses. C'est ordinairement le point extrême des promenades. Là, les curieux se pressent aux accès de la grotte factice d'où l'eau tombe dans le petit lac qui lui sert de réservoir. Ils en parcourent les couloirs souterrains et les plates-formes à travers la pluie fine que la chute leur envoie, tandis qu'au bruit de l'eau qui se brise sur les roches d'autres font une halte au café voisin, avant de regagner Paris et ses poudreux boulevards.

FRANCIS RICHARD.

## COURRIER DU PALAIS

*Ce qu'il en coûte pour dire la vérité.* — Appel de M. de Girardin. — Le choix d'un avocat. — Mort du frère de Castaing. — Un quiproquo de




LAHORE. — LE MONUMENT MONTGOMERY; dessin de M. L. Michael. — Voir page 326.

scélérats. — *La Tête noire*, de Saint-Cloud. — Bon pour autorisation d'adultère. — Un trou à la *Lune*, journal. — *Porter* et *supporter* la parole sont deux.

M. de Girardin sera bientôt un habitué du Palais de Justice pour peu que cela dure; mais non pas un habitué à la façon des désœuvrés qui viennent y chercher la chaleur du poêle en hiver et le recueillement du monologue en été; mais un habitué à titre onéreux et à raison de cinq mille francs par chaque séjour. Ce loyer s'appelle ici une amende. Et M. de Girardin en est à son second terme : vous comprenez bien que ce n'est pas pour son plaisir.

Cette fois il comparaissait pour faire juger son appel par la Cour impériale. Il s'agissait de son article intitulé : « *Ce qu'il en coûte pour dire la vérité.* » La Cour, avec des *considérant* très-différents des *attendu* des premiers juges, n'en est pas moins arrivée au même résultat. Et M. de Girardin a été condamné.

Je vous demande s'il faisait chaud dans la salle, puisque, au dehors et à l'ombre, le thermomètre se permettait de marquer vingt-six degrés. Mais, pour entendre de tels débats, *l'été n'a point de feux,* de même que l'hiver n'aurait point eu de glaces. L'éloquence officielle avait mis toutes voiles dehors, puisque c'était M. le procureur général lui-même qui portait la parole.

Du côté de la défense il y avait d'abord M. de Girardin qui a très-énergiquement parlé, et Mᵉ Allou, notre bâtonnier, qui a fait une remarquable plaidoirie.

C'est peut-être ici le cas de dire comment Mᵉ Allou est devenu l'avocat du rédacteur en chef de *la Liberté*. C'était autrefois Mᵉ Langlais, devenu plus tard conseiller d'État et enfin ministre des finances du Mexique où il est mort, c'était Mᵉ Langlais qui défendait les causes de M. de Girardin. Mᵉ Langlais avait travaillé dans le journalisme sous la direc-



AUSTRALIE — LA COLONIE DE FERNSHAW, SUR LA ROUTE DES NOUVEAUX PLACERS DE WOODSPOINT, DANS LA PROVINCE DE VICTORIA, d'après un dessin du capitaine W. S. — Voir page 326



BOIS DE BOULOGNE. — LE ROND-POINT DE LA GRANDE CASCADE ; dessin de M. Pelcoq. — Voir page 324.

tion de son client, et voilà comment il avait été choisi. Mis hors concours d'abord par son entrée au conseil d'État et ensuite par sa mort, Me Langlais avait besoin d'être remplacé, et voici comment il le fut.

Il y avait à la sixième chambre un procès de presse à propos de la traduction des Évangiles par M. Proudhon. Ce livre avait occasionné la poursuite des éditeurs et aussi de l'imprimeur, M. Poupart-Davyl. Or justement, Me Allou était chargé de la défense de l'imprimeur. Je m'en souviens : c'était un hiver, et la nuit qui arrive très-vite avait déjà obligé les garçons de salle à porter les chandeliers à sept branches moins six, tant sur le bureau des magistrats que sur le pupitre de la barre.

D'ordinaire, quand la lumière arrive, le public s'en va, et l'avocat a bientôt l'air de plaider dans les catacombes. Ici, les choses bien autrement se passèrent. Tout le monde oublia l'heure. Les horloges et les montres furent méconnues : aucun auditeur ne quitta sa place. Mais aussi quelle inspiration! Jamais Me Allou n'avait été plus en verve. L'ironie pétillait, la grâce coulait à pleins bords. Les phrases et les pensées se disputaient à qui seraient plus entraînantes et plus spirituelles. L'avocat arriva à sa péroraison sans avoir perdu aucune des oreilles qu'il venait de charmer. Et quand il eut fini, un lorgnon très-élégant s'approcha de lui; il est vrai que ce lorgnon était appliqué sur l'œil droit de M. de Girardin, à deux pouces de la fameuse mèche historique.

Le lorgnon était ravi, il s'était trouvé là par hasard; il exprima toute sa satisfaction et termina ainsi son compliment : « Si j'ai des procès, monsieur, et que vous vouliez les plaider, je n'aurai d'autre avocat que vous. »

C'est exactement de la même façon que Lachaud devint l'avocat de Mme Lafarge. Un jour qu'il plaidait devant le tribunal de Tulle, une jeune mariée entra par désœuvrement dans la salle. Elle était au bras de son mari qui alla saluer Me Lachaud pendant une suspension d'audience. La dame adressa au jeune avocat le même compliment que M. de Girardin adressa à Me Allou, et tint la même promesse.

Ce souvenir nous jette en plein dans les *Causes célèbres*, y compris l'empoisonnement de Saint-Cloud. Tout le monde sait que c'est au restaurant de la *Tête-Noire* que les frères Balley furent empoisonnés par leur médecin et ami le docteur Castaing. Or, Castaing avait un frère très-honorable, Ferdinand-Louis Castaing, qui vient de mourir à Mamers à l'âge de soixante-quinze ans. Lorsque son frère monta sur l'échafaud, il était, lui, déjà chef d'escadron et décoré.

La honte dont son frère venait de couvrir la famille le rendit triste, taciturne, hypocondriaque. En vain ses camarades, qui l'affectionnaient beaucoup, cherchaient-ils à le distraire. Il voyait jusque dans leurs efforts un soin qui ne faisait que lui rappeler plus fort ce qu'on tenait le plus à lui faire oublier.

Un jour, un général vint passer une inspection. Le chagrin du régiment lui fut révélé. On ne savait comment s'y prendre pour consoler le chef d'escadron Castaing d'une disgrâce qu'il s'obstinait à regarder comme personnelle. Si le général, qui était censé ne rien savoir, voulait bien, par quelques mots aimables, par une attention délicate, encourager et consoler le malheureux frère, tout le monde lui en saurait gré.

Le général, qui était bien le meilleur, mais aussi le plus étourdi des hommes, promit de faire l'accueil le plus particulièrement flatteur à M. Castaing.

Il ne fallait qu'une occasion, et cette occasion se présenta on ne peut plus naturellement au déjeuner du lendemain.

Quand tous les convives furent réunis au salon, le général s'adressant directement à M. le chef d'escadron Castaing, lui dit avec la plus charmante cordialité :

« — Oh! monsieur, que je suis aise de vous voir! Permettez-moi de vous serrer la main; car il n'est pas de bien qu'on ne m'ait dit de vous, *monsieur Papavoine*. »

Le général s'était trompé de nom. A un empoisonneur il substituait un assassin. Tout ce qu'il put faire pour sortir de là ne fit qu'aggraver sa méprise.

Ce fut là le coup de grâce. M. Castaing donna sa démission et se retira dans la petite ville de Mamers (Sarthe), où il vient de mourir, regretté de tous ceux qui l'ont connu.

A ce crime du docteur Castaing se rattache encore une historiette dont le restaurant de la *Tête-Noire*, à Saint-Cloud, fut naguère le théâtre.

C'est là, avons-nous dit, que le docteur Castaing exécuta son double meurtre. Or, un provincial était attablé dans un coin de ce restaurant, à côté de deux artistes qui dînaient tranquillement à quelques pas de lui.

La physionomie naïve de leur voisin les tenta et ils imaginèrent la petite charge que voici :

— Sais-tu pourquoi, demanda l'un des deux assez haut pour être entendu du provincial, sais-tu pourquoi on appelle cette maison l'hôtel de la *Tête Noire*?

— Oui, sans doute. C'est à cause du nègre qui joue un si grand rôle dans la fameuse affaire Castaing. C'est, en effet, dans ce salon que furent empoisonnés les frères Balley.

— Oui, répliqua l'autre; c'est à peu près à la place où est monsieur que cet abominable forfait fut perpétré.

Le provincial devint attentif.

— Pardon, messieurs, dit-il en se mêlant à la conversation. Je suis étranger; excusez mon ignorance : vous disiez qu'on a empoisonné quelqu'un ici, à cette même place?

— Oui, monsieur, les frères Balley. C'est M. Castaing qui les empoisonna avec de la morphine. On en parla beaucoup dans le temps. Vous ne le saviez pas?

— Non, messieurs, reprit le provincial qui cessa tout à coup de manger, c'est ma première nouvelle. Et combien étaient-ils de frères, les frères Balley?

— Ils étaient deux, monsieur, c'est bien assez!

— Comment, c'est bien assez, s'écria le provincial, dites donc que c'est trop, beaucoup trop. Et on laisse subsister un pareil établissement?

— Comme vous voyez. Après ça, on n'y empoisonne pas tous les jours. Le tout est d'avoir confiance, et vous connaissez le proverbe : La confiance ne se commande pas.

Le provincial était fort perplexe : il se trémoussait sur sa chaise, n'osant plus ni boire ni manger.

— Filet aux champignons, dit un garçon en portant un plat sur la table.

— Merci! je n'en veux pas, dit le provincial. Dans une maison comme celle-ci, les champignons ne peuvent être que vénéneux. Je n'ai plus faim. J'ai fini.

Et il se leva de table et s'en alla tout droit au comptoir pour payer sa carte.

— Mais monsieur n'a dîné qu'à moitié, lui fit observer la dame de comptoir.

— C'est possible, madame, répondit solennellement le provincial. Je trouve que c'est encore trop. Vous direz à M. Castaing, votre *honorable* patron, que je sais tout et que j'aime mieux encore payer ses dîners que les manger.

La dame de comptoir ouvrait de grands yeux, toute disposée à prendre son interlocuteur pour un fou.

— Oui; faites semblant de ne pas comprendre, ajouta le provincial. Je sais bien qu'à Paris on rit de tout; mais votre maître s'y attrapera, vous verrez. Et, quant à moi, si les frères Balley n'avaient été de quelque chose, je vous réponds bien que les choses ne se seraient pas passées comme ça. Adieu.

La police correctionnelle a jugé cette semaine un cas bien singulier d'adultère. Un mari se plaint et traduit devant le tribunal sa femme, Émilie Mouchard, et l'amant de celle-ci, Benjamin Grigny, cordonnier.

Ni le cordonnier ni la femme ne contestent les faits de la prévention; mais ils disent être autorisés par le mari lui-même; ils sont parfaitement en règle. Et le cordonnier, qui a pris conseil, a fait viser sur timbre et enregistrer la singulière permission que voici.

— J'ai ma *licence* dans ma poche, dit le prévenu en exhibant cette autorisation dûment timbrée.

« Paris, 28 décembre 1860.

« Moi soussigné, Louis Regnier, m'engage par le présent,
« librement écrit, à renoncer à toutes poursuites contre
« M. Grigny, au sujet de ses rapports avec *Émilie* Mou-
« chard, mon épouse, pour le passé ou pour ce qui serait à
« *subvenir*, sauf réserves de tous mes droits autres que
« ceux-ci.

« Signé : L. REGNIER. »

Et en marge : « Enregistré à Paris, deuxième bureau, « 3 octobre 1862, folio 128, n° 1124. Reçu 2 fr. 40 c., dé- « cime compris. »

Le tribunal (sixième chambre), jugeant qu'une telle permission est beaucoup trop une *licence*, selon l'expression du prévenu lui-même, condamne la femme Regnier et Grigny, chacun à trois mois de prison, avec cent francs d'amende pour l'amant par-dessus le marché.

— Après tout, disait un journaliste, je ne comprends pas cette condamnation. Le mari avait donné carte blanche, tant pis pour lui. Chacun est le médecin de son honneur.

— D'accord, repartit un camarade; mais peut-on dire que le mari a été le médecin de son honneur quand il n'en a pas même été le vétérinaire?

Ce qu'on peut faire avec l'autorisation de la personne intéressée, c'est sa caricature.

Mais voilà que le journal *la Lune* a négligé d'obtenir cette permission de M. Louis Veuillot, auquel un crayon irrévérencieux s'est permis de donner de l'écumoire dans la figure et des ailes de séraphin dans le dos. Mais, ce qui est plus grave, il a oublié de faire au ministère, le dépôt légal. C'est là un délit qui a été poursuivi d'office par le ministère public, et fait condamner M. Daniel Lévy, directeur-gérant du journal, à un mois de prison et cent francs d'amende.

Ce n'est pas ces cent francs-là qui feront un trou à *la Lune*, mais l'absence de M. Lévy en pourra faire un à sa rédaction.

Un mot pour finir.

Un avocat plaide devant un juge son ami et son condisciple. Au sortir de l'audience, le juge dit à l'avocat :

— Tu as été beaucoup trop long.

— Mais je ne trouve pas, répond l'avocat.

— Parbleu! je le crois bien, riposte le juge; c'est toi qui portes la parole; mais c'est moi qui la supporte.

MAÎTRE GUÉRIN.

## LE MONUMENT MONTGOMERY

### A LAHORE

Nous publions dans ce numéro une vue du monument élevé à Lahore en l'honneur de sir Robert Montgomery, dernier lieutenant-gouverneur du Punjaub. L'origine de ce monument caractérise hautement, assurent nos voisins, l'esprit qui domine parmi les chefs de cette vaste et riche partie de l'Inde anglaise. Il y a dix-huit mois environ, le soir du départ de sir Robert Montgomery du Punjaub, l'idée en fut suggérée par un officier brave et distingué, M. F. Cooper, commissaire de S. M. Britannique à Lahore. C'est donc à son initiative que cette ville est redevable d'une magnifique construction, dont les frais ne se sont pas élevés à moins de dix mille livres sterling.

La souscription a été couverte par les nobles du Punjaub, qui se sont empressés (ce sont les termes des feuilles britanniques) d'assumer toutes les dépenses d'un monument commémoratif de la domination anglaise dans leur pays, associant les noms de sir John Laurence et de sir Robert Montgomery, les deux gouverneurs successifs du Punjaub.

Le bâtiment est d'architecture dorique, et s'élève dans le plus beau quartier de Lahore. Les plans en ont été fournis par M. John Gordon, un architecte ingénieur d'une grande réputation aux Indes. La grande salle peut contenir six cents personnes; elle est destinée à des assemblées publiques de diverses natures.

X. DACHLRES.

## LES PLACERS DE L'AUSTRALIE

Dès 1844, un Anglais, sir Murchison, en observant l'analogie de structure géologique qui existe entre les montagnes de l'Australie et la chaîne des monts Ourals, avait auguré que, comme cette dernière, elles devaient renfermer des gisements aurifères. Sept ans après, en 1851, cette prévision était justifiée par la découverte d'un placer due à un nommé Hargreaves, qui avait travaillé comme mineur en Californie. La nouvelle, en se répandant, jeta les esprits dans une telle effervescence et excita si bien les chercheurs d'or, que dès l'année suivante on exploitait déjà vingt-six gisements, tant dans la colonie de la Nouvelle Galles du sud que dans celle de Victoria.

C'est dans ces deux territoires de l'Australie qu'on a trouvé jusqu'à présent les gisements les plus riches; mais les placers de Victoria surtout surpassent en production les plus célèbres placers de la Californie. Depuis 1851, leur nombre n'a cessé de s'accroître. Parmi les chercheurs d'or, les uns se dirigèrent à l'est dans les Alpes australiennes, où, entre autres gisements renommés, on peut citer ceux qui entourent le lac Omeo, ceux du mont Gibbon, des sources du Mitta-Mitta, et des rives de l'Ovens; les autres, en plus grand nombre, se portèrent vers l'ouest, dans les Pyrénées et les monts Grampiens. Les plus vastes et les plus fameux gisements exploités jusqu'à ce jour sont ceux qui ont pour centre le mont Alexandre, et qui occupent un espace considérable entre les sources et sur les bords du Campaspe et du Loddon. Des mines également célèbres sont celles de Ballarat, près des sources du Yanowee ou Lea, et celles du mont Freeth, aux sources de l'Avoca.

Il y a deux ou trois ans, enfin, qu'un gisement très-important a été découvert dans la province de Victoria, à Woodspoint. Malheureusement ce placer, dont l'exploitation promettait de magnifiques résultats, était d'un accès fort difficile. En effet, quand Woodspoint ne se trouve pas réellement à plus de cent milles de Melbourne, en ligne droite, il fallait faire déjà trois fois autant de chemin, et cela par des routes impraticables, rien que pour atteindre Jameston, sur le Goulburn, ville au delà de laquelle les voyageurs étaient complétement arrêtés par les difficultés de la marche. Le transport des outils indispensables à l'exploitation devenait impossible à travers des forêts vierges jetées sur des montagnes de quatre à cinq mille pieds d'élévation. Le gouvernement anglais imagina alors de promettre une prime de cinq cents livres sterling à celui qui découvrirait le plus court chemin de Melbourne à Woodspoint.

Six expéditions se formèrent simultanément pour tenter l'entreprise. L'une d'elles, composée d'Allemands, sous la direction de M. George-Théodore Rick, mérita la prime en trouvant une route longue de cent dix milles seulement; mais le gouvernement, reconnaissant après réflexion que tous les explorateurs concurrents avaient déployé un zèle et une ardeur égale, partagea entre eux la récompense promise. Le chemin découvert, et qui avait reçu le nom de *Rick's Track*, est transformé par les soins de la colonie en une grande route qui n'est pas encore achevée, bien qu'elle ait coûté déjà des sommes considérables.

Le village de Fernshaw, dont nous donnons la vue, s'est élevé en peu de mois sur le passage de cette route. Il est situé à quarante-neuf milles de Melbourne, sur la lisière d'une forêt traversée par le cours du Watt et au milieu de la plus admirable végétation. Les maisons du village, en bois suivant l'usage du pays, sont abritées par des arbres de cent à cent cinquante pieds de hauteur. Là où il y a deux ans encore on n'eût pas cru à la possibilité de construire une habitation, s'élèvent aujourd'hui de nombreux et confortables hôtels où les voitures de poste amènent tous les jours des voyageurs se rendant à Woodspoint pour y chercher fortune ou en revenant avec leur récolte de précieux minerai.

L. DE MORANCEZ.

## EXPOSITION UNIVERSELLE ET ANNUELLE

### DES BEAUX-ARTS

III

ALLEMAGNE. — MM. Saal. — Oswald et André Achenbach. — Breudel. — Schenk. — Schreyer. — Schottsen. — Dralle.

ANGLETERRE. — MM. Nicol. — Orchardson. — Calderon. — Leighton. — Waller. — Millais. — Watts. — Roberts — Raven. — Lewis.

Nous sommes arrivés au paysage allemand. Jusqu'à ce jour, il n'a pas fait beaucoup parler de lui, et cela se comprend : que peut être le paysage dans une école qui est dépourvue du sentiment de la couleur et qui affecte de ne jeter qu'un regard distrait sur la nature, perdue qu'elle est dans les nuages de ses fantaisies romantiques et de ses symboles philosophiques? Aussi ne vois-je guère à citer

parmi les paysagistes allemands que deux ou trois supériorités indiscutables : — M. Saal, qui peint de si poétiques clairs de lune ; — M. Oswald Achenbach, dont les vues d'Italie semblent presque colorées, tant le soleil qui les éclaire est vrai, parfaitement étudié, parfaitement et délicatement distribué ; — et M. André Achenbach, qui mérite évidemment la palme dans ce coin de l'exposition germanique.

M. André Achenbach expose une *Vue d'Amsterdam.* Vous avez le quai en face, bordé de vieilles et pittoresques maisons en brique au pignon contourné ; on décharge des bateaux ; une population bigarrée grouille sur la berge, pêle-mêle avec des colis de tout genre ; de l'autre côté de cette languette de terre l'eau recommence, sans se montrer, et vous voyez un vaisseau de haut bord qui semble voguer en pleine rue, effet bizarre qui se reproduit à chaque pas dans Amsterdam, fouillis de rues et de canaux comme Venise ; ajoutez un ciel barbouillé de nuages et de fumée que déchire en ce moment un beau rayon de soleil. Cette espèce de jour de pluie est le grand charme du tableau, où il produit des clartés intermittentes d'une grande étrangeté et d'une parfaite justesse ; le côté de l'ombre, où se dressent les maisons en brique, est admirable de finesse et de vérité à satisfaire l'œil de Canaletto. Il ne manque absolument à cette page excellente qu'une couleur plus solide. Celle de M. André Achenbach est très-mince. Son quai, où se presse la foule, n'a que l'épaisseur d'un paravent, et l'on dirait que le monde finit derrière la façade de ses maisons.

L'Allemagne possède quelques animaliers très-remarquables. Il me suffira de nommer MM. Brendel, Schenk, Schreyer et Schmitson, dont tout Paris connaît depuis longtemps les tableaux. Quant à la sculpture allemande, nous avouerons franchement qu'on lui doit la meilleure statue équestre de l'Exposition, celle du *roi de Prusse*, par M. Drake. Ce n'est pas que nous regardions cet ouvrage comme un chef-d'œuvre. Cela est surtout propre, régulier, d'un modelé assez simple, point de qualités transcendantes, mais aussi point de défaut saillant. Cela suffit pour mettre le *Guillaume Ier* du statuaire prussien à mille piques au-dessus du *Charlemagne* de M. Rochet, à la fois si théâtral et si trivial, qui a l'air d'appartenir à la promenade du Bœuf gras, et qui est prêt à descendre de cheval pour boire un canon.

On comprend que nous ne songeons pas à donner un compte rendu régulier et détaillé de l'Exposition universelle. Il faudrait plus d'un an, à raison d'une visite par jour, pour la connaître un peu exactement ; le monde ne reverra peut-être plus une pareille Babel de merveilles, un entassement aussi gigantesque des productions de tous les peuples dans toutes les sphères de l'activité humaine ; et après cette immense exhibition, qui laisse bien loin toutes les précédentes, la France et l'Europe sentiront longtemps, croyons-nous, le besoin de se reposer. Les curiosités seront, du reste, assouvies, pour des années du moins, dans le vieux monde ; une exposition universelle n'aura plus chance de s'ouvrir avec quelque succès qu'à quelques mille lieues d'ici, au Japon, par exemple, qui a accumulé à Paris, dans un espace de quelques mètres à peine, des trésors d'art et d'industrie auxquels rien ne peut se comparer, et qui nous donnent l'idée d'une civilisation raffinée à laquelle nous aurions sans doute plus d'une leçon à demander. L'*Univers illustré* fera son possible pour donner à son public un aperçu de toutes ces faces si diverses et si multipliées de l'Exposition universelle de 1867. Mais nos lecteurs ne doivent pas oublier que les Beaux-Arts n'y occupent qu'un petit coin. Force nous sera, pour observer les proportions, de limiter ce compte rendu spécial à quelques articles, et de résumer chacune des écoles européennes par quelques échantillons seulement de ses talents caractéristiques. Nous aurions encore plus d'un nom important à signaler dans les galeries de l'Allemagne. Nous laissons le lecteur les trouver pour nous et nous passons à l'Angleterre.

L'école anglaise nous paraît plus curieuse et plus intéressante encore aujourd'hui qu'à l'Exposition universelle de 1855, où elle avait pourtant obtenu un si franc succès. Et chose curieuse, — presque tous les noms qui s'y font remarquer sont des noms nouveaux. De sorte que douze années auraient suffi à l'Angleterre pour renouveler l'état-major de ses maîtres. Cela atteste une grande activité et promet un grand avenir à son école, déjà si remarquable.

Le maître, ou du moins le succès de la peinture de genre, ce n'est plus M. Mulready, cette fois, c'est M. Nicol (Erskine). Il est vrai que M. Mulready n'a pas exposé. M. Nicol a envoyé un tableau qui, sous certains rapports, défie toute rivalité et représente, le genre admis, une perfection à peu près absolue. Cela s'intitule le *Payement du loyer*. La scène est complète et réunit bien tous les types variés qu'elle comporte, — le notaire, placide et indifférent, taillant sa plume avec une quiétude parfaite, — le maître clerc, zélé, lisant les quittances qui lui sont soumises avec un froncement de sourcil soupçonneux, — la jeune fille pauvre venant demander un répit pour son vieux père, — le fermier, grimaçant à l'idée de lâcher quelques-unes de ces pièces d'or qu'il n'a arrachées à la terre qu'à l'aide d'un travail si rude, etc. La dernière figure seule est une merveille. Il faut voir la moue effroyable de ce visage de brique, aux rudes sillons, au poil hérissé ; l'horrible dépit de l'homme des champs éclate dans l'immense contorsion à laquelle il se livre pour fouiller les profondeurs de son gousset ; tout son énorme buste se renverse en arrière ; son pied se relève et montre une grasse semelle, garnie de clous monumentaux. Attitude, geste, expression, caractère, tout est observé profondément et rendu avec une incroyable énergie ; pas un détail qui ne parle, car le moindre détail est étudié avec un acharnement minutieux et féroce près duquel Isaac Denner paraîtrait fade et négligé. Un ton brique, une coloration généralement revêche, gâte un peu cette prodigieuse peinture. Mais elle est si remarquable et si supérieure par toutes les autres faces de l'art, qu'on ne songe même pas à lui demander ces séductions de la palette qui n'entrent pas d'ailleurs, comme on sait, dans les aptitudes, ou tout au moins les habitudes de l'école anglaise.

Vous trouvez pourtant un charmant coloriste en M. Orchardson (Quiller), auteur de deux des tableaux les plus originaux, comme les plus aimables, de l'Exposition universelle. L'un, intitulé le *Défi*, vous montre un ténébreux spadassin, présentant, à la pointe de sa flamberge, un cartel à un gentleman digne et sérieux qui se consulte avant de cueillir le sinistre billet. L'autre vous représente le Christophero de Shakspeare se réveillant, tout ébaubi, dans un lit à baldaquin, sous des couvertures brodées, et voyant venir à lui une procession de valets pimpants et de soubrettes charmantes qui lui apportent son déjeuner sur des plats d'argent. Figurez-vous un bouquet de fleurs les plus fraîches et des couleurs les plus gaies. Fromentin l'envierait ; Bonington le signerait des deux mains ; les plus fines porcelaines du Japon ne réjouiraient pas les yeux par des harmonies plus originales et plus radieuses. Les artistes objecteront que cette jolie peinture tient plutôt du lavis que de la peinture à l'huile, et n'a pas toute la solidité requise. Mais on peut se demander si, en corsant ses teintes, M. Orchardson n'eût pas risqué de perdre cette délicieuse légèreté, qui est le grand charme de sa facture aussi bien que de sa coloration.

Une autre peinture anglaise qui se fait remarquer, bien qu'à un degré inférieur, par les qualités aimables de son exécution, est la *Petite Infante* de M. Calderon. Sa très-haute, noble et puissante grâce — ainsi s'exprime l'unique catalogue de l'Angleterre — n'a guère que cinq ou six ans tout au plus, ce qui ne l'empêche pas de s'avancer très-majestueusement, laissant porter par ses dames d'honneur la traîne démesurée de sa belle robe de brocart blanc et or. Les pages les plus fringants se courbent devant elle, tout intimidés ; ce n'est que derrière elle que les couples élégants des dames de la cour et des seigneurs se risquent à échanger des sourires et des chuchotements.

C'est vraiment grand dommage que la couleur manque aux *Fiancés de Syracuse*, de M. Leighton, car c'est presque la seule lacune de cette composition admirable, de la plus harmonieuse ordonnance et du style le plus élégant. Elle se déroule en frise, et représente toute une procession de jeunes filles, bizarrement escortées de tigres et de panthères enguirlandés de fleurs. Malheureusement, cette charmante fantasmagorie est peinte avec les couleurs les plus troubles de la palette, et se silhouette sur un fond d'un blanc sale et dur qui en gâte tout l'effet poétique.

Où les erreurs de la couleur anglaise arrivent à friser la folie, c'est dans les toiles de MM. Waller et Millais. — M. Waller a peint la mort de Chatterton. C'est une fort élégante figure que celle de ce pauvre poëte étendu tout de son long sur son grabat, la tête renversée, les bras pendants ; malheureusement, l'artiste a eu l'idée de passer son Chatterton au bleu d'un bout à l'autre, ce qui exprime l'effet du poison d'une façon peut-être exagérée. M. Millais a mis en scène, nous le savons, les traditions locales qu'il appelle la *Veille de Sainte-Agnès*. Vous voyez une jeune femme occupée à lacer son corset et laissant nonchalamment glisser sa robe sur ses pieds ; rien de plus. Cette figure-ci est passée au vert, ainsi que tout ce qui l'avoisine, meubles, tentures, etc. Rien de saillant, du reste, en dehors de cette excentricité. L'exécution est négligée et molle ; le caractère, le style manquent absolument, et l'on se demande à quoi l'on doit attribuer la grande réputation de M. Millais, classé depuis longtemps parmi les chefs de l'école anglaise.

La peinture de genre — notons encore ce fait — semble primer, étouffer presque la peinture d'histoire en Angleterre ; est-ce pour cela que le gouvernement anglais eut recours à Cornelius, quand il fut question de décorer la grande salle du Parlement ? Quoi qu'il en soit, je ne vois qu'une grande peinture anglaise à citer, et encore ne se compose-t-elle que de trois figures, c'est le *Roland poursuivant le feu follet*, de M. Watts. Le feu follet est figuré ici par une jolie nymphe nue. La forme est d'une certaine roideur dans sa sveltesse ; la coloration générale a je ne sais quoi de desséché. C'est pourtant au total une solide et harmonieuse peinture qui fait penser aux Italiens, et l'exécution, très-écrite, fait voir chaque détail de loin sans papillotage et sans discordances, et serait merveilleusement appropriée à de grands travaux décoratifs.

L'Angleterre disputera bientôt à la France le prix du *paysage*, à en juger par quelques toiles très-intéressantes de son exposition. J'ai remarqué notamment un merveilleux champ de blé de M. Raven, un nom que vous chercherez vainement au catalogue, soit qu'il l'ait estropié ou qu'il l'ait oublié. Dans ce champ se sont abattus une nuée de corbeaux qui picorent à cœur-joie. Au fond, quelques coteaux, bordés de petits arbres ronds. Rien qui vise au pittoresque ; mais les plans se déroulent à perte de vue sous une lumière blanche, limpide, éblouissante ; aucune marine ne nous donnerait mieux la sensation de l'immensité. La facture, d'un grand négligé apparent, est d'une finesse extraordaire. — On retrouve des qualités analogues chez M. Lewis, qui a traité un sujet à peu près pareil, et peint un champ de blé émaillé de bluets et de coquelicots sans nombre. De l'air, de la lumière, de l'espace à souhait. Mais quelques sécheresses empêchent cette peinture d'égaler tout à fait la précédente.

Nous ne croyons pas avoir à parler de la sculpture anglaise, bien qu'elle compte quelques artistes d'un mérite incontestable.

Mais une qualité qui leur manque généralement, et qui ne semble pas être dans le sang du pays très-positif qui les produit, c'est le style. Flaxmann n'a été qu'une belle exception et ne semble pas avoir laissé d'héritiers. Du reste, nous ne le connaissons lui-même que par ses dessins ; notre admiration prendrait-elle devant ses plâtres et devant ses marbres ? Bien des gens qui l'ont vu dans son pays assurent que non. — Si l'on admet en outre, avec M. Théophile Gautier, que l'austérité des mœurs anglaises ne se prête pas à l'étude du nu, on achèvera de s'expliquer le peu de développement de cette branche de l'art chez nos voisins d'outre-Manche. Quoi qu'il en soit, et avec toutes ses lacunes, leur école est une des plus remarquables du continent. On ne peut lui refuser de rares qualités de sincérité, qui lui promettent de grands progrès, et une originalité bien tranchée qui ne doit rien aux autres pays. Chose bien curieuse, la nation dont l'Angleterre se rapproche le plus, est encore l'Amérique, séparée d'elle par l'immensité des mers ; ce seul fait suffit à prouver l'influence primordiale du sang et de la race dans l'art, influence supérieure à toute éducation ; les Anglais en portent eux-mêmes témoignage par le cachet si spécial de leur peinture, apprise pourtant à l'école de Van Dyck. — « C'est, comme l'a dit si justement Théophile Gautier qu'il suffit de citer, un art particulier, raffiné jusqu'à la manière, bizarre jusqu'à la chinoiserie, mais toujours aristocratique et gentleman... Au premier aspect, on est plus étonné que séduit ; mais bientôt l'œil se fait à ces gammes de tons étranges et charmants, à ces lumières satinées, à ces ombres transparentes, à ces reflets argentés... et à travers ces coquetteries, on reconnaît un sentiment très-fin de la pantomime, une rare entente de mise en scène, une étude philosophique des caractères et de la physionomie. » Ces qualités d'observation, nous le répétons, en amèneront bien d'autres.

JEAN ROUSSEAU

IMPRESSIONS DE VOYAGE

# EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

— Et moi, reprit Moynet, je me contenterai de mon album et de mon crayon.

J'étais déjà en avant ; d'ailleurs, j'ai pour principe de laisser à chacun, non-seulement toute sa liberté de pensée mais même d'action.

Moynet déposa son fusil et mon poignard, tira son album de sa poitrine, son crayon de son album, et me suivit.

Il me rejoignit aux premières maisons de l'aoul ; nous nous engageâmes dans une espèce de défilé qui ressemblait à une rue, et nous débouchâmes dans une cour.

Je vis que je m'étais trompé, et je revins sur mes pas.

Nous trouvâmes une autre apparence de chemin qui aboutissait dans une seconde cour.

Les chiens de la première nous avaient suivis en grognant.

Les chiens tatars ont un prodigieux instinct pour éventer les chrétiens ; ceux de la seconde cour se joignirent à eux ; seulement, ceux-ci, au lieu de se contenter de grogner, aboyèrent.

Aux abois des chiens, le maître sortit de sa maison. Nous étions dans notre tort, c'est vrai ; mais nous y étions par erreur. Je me rappelai comment on disait, en russe, la station de poste, et je demandai :

— *Postovaia stanzia?*

Mon Tatar ne savait pas ou tenait à ne pas savoir le russe.

Il répondit en grondant comme ses chiens ; s'il eût su aboyer, il eût aboyé ; s'il avait su mordre, il aurait mordu.

Je ne compris pas plus sa réponse qu'il n'avait compris ma demande ; mais je devinai, à son geste, qu'il nous indiquait le chemin à suivre pour sortir de chez lui.

Je profitai de l'indication ; mais, en me voyant leur tourner les talons, les chiens crurent que je fuyais, et s'élancèrent à ma poursuite.

Je me retournai, j'armai mon fusil et je mis les chiens en joue.

Nous recommençâmes d'opérer notre retraite par l'endroit qu'avait indiqué le Tatar. Effectivement, le passage donnait sur la rue, mais les rues d'un aoul tatar forment un tel labyrinthe, qu'il faudrait le fil d'Ariane pour s'en tirer.

Nous n'avions pas le fil, je n'étais pas Thésée, et, au lieu d'avoir le Minotaure à combattre, nous avions toute une armée de chiens.

J'avoue que le sort déplorable de Jézabel me revint à la mémoire.

Moynet était resté quatre pas en arrière.

— Eh ! sacrebleu ! me dit-il, tirez donc, mon cher ! tirez donc, je suis mordu !

Je fis un pas en avant ; les chiens reculèrent, mais en montrant les dents.

— Écoutez, dis-je à Moynet, je viens de fouiller à ma poche, je n'ai que deux cartouches ; avec les deux qui sont dans mon fusil, cela fait quatre. Il s'agit de tuer quatre hommes ou quatre chiens. Je crois qu'il est plus avantageux de tuer quatre hommes. Voilà mon poignard, éventrez le premier animal qui vous touchera. Je vous réponds de tuer le premier Tatar qui voudrait vous éventrer à son tour.

Moynet prit le poignard et fit face aux chiens.

Il eût bien voulu, lui aussi, ressembler à Marco Spada.

Notre mauvaise étoile, dans le mouvement stratégique que nous opérions, nous conduisit près d'un boucher en plein vent.

1. Voir les numéros 558 à 612.

Les bouchers tatars étalent leur marchandise aux branches d un arbre factice, autour duquel les chiens forment cercle en regardant la viande avec un regard de convoitise. Le cercle du boucher se composait d'une douzaine de chiens, lesquels se joignirent aux dix ou douze qui déjà nous faisaient escorte

La chose devenait inquiétante. Le boucher, qui naturellement prenait parti pour les chiens, s'était levé, et, les poings sur les hanches, nous regardait d'un air goguenard.

L'air du boucher m'exaspéra encore plus que les aboiements des chiens.

Je compris que, si nous continuïons de battre en retraite, nous étions perdus.

— Asseyons-nous, dis-je à Moynet.

— Je crois que vous avez raison, me répondit-il.

Nous nous assîmes à une porte et sur un banc. Le Tatar auquel appartenait la maison sortit.

Je lui tendis la main.

— *Kounack*, lui dis-je.

Je savais que ce mot voulait dire ami.

Il hésita un instant, puis à son tour nous tendit la main en répétant : « Kounack. »

Après cet échange de civilités, il n'y avait plus rien à craindre. Nous étions sous sa sauvegarde.

— *Postovaia stanzia?* lui demandai-je.

— *Caracho*, répliqua-t-il.

Et, chassant les chiens, il marcha devant nous.

Dès lors, ni chiens ni Tatars ne grondèrent plus.

Nous arrivâmes à la porte. Kalino et le lieutenant y étaient venus, mais étaient partis avec le *smatritel*.

La poste était sur ce large chemin que nous n'avions pas voulu faire monter à nos chevaux, mais que nous étions enchantés de descendre.

Quoique la route fût retrouvée, je fis signe à notre Tatar de nous suivre.

Il nous suivit.

Au tournant du chemin, nous aperçûmes, au fond du ravin, nos compagnons au grand complet, plus le maître de poste.

Nous les joignîmes.

Je voulais faire un cadeau quelconque à mon kounack en échange du service qu'il nous avait rendu; je chargeai Kalino de lui demander quelle chose lui ferait plaisir.

Comme l'enfant grec des *Orientales*, il nous répondit sans hésiter :

— De la poudre et des balles.

Je vidai une grande poire à poudre dans le fond de son papak, pendant que Moynet, fouillant dans le sac aux munitions, en tirait une poignée de balles.

Mon kounack fut enchanté : il mit la main sur son cœur, et, plus riche de deux amis qu'il ne reverra jamais, d'une demi-livre de poudre et de deux ou trois livres de plomb, il regagna sa maison, non sans se retourner deux ou trois fois pour nous faire ses adieux.

Nous n'étions pas au bout de nos peines.

Le smatritel venait nous dire qu'il n'avait qu'une troïka dans son écurie, et il nous fallait neuf chevaux.

Le bruit d'une excursion des Lesghiens s'était répandu dans l'aoul; les miliciens étaient partis pour battre la campagne et avaient pris ses chevaux.

Mais la proposition fut repoussée à l'unanimité par Moynet, pressé d'aller en avant, par M. Troïsky, pressé d'arriver à Temirkhan-Choura, et par Kalino, toujours pressé d'arriver à une ville quelconque pour des raisons que je croirais immoral d'exposer à mes lecteurs.

Victor-Ivanovitch garda seul le silence, disant qu'il ferait ce que la majorité déciderait de faire.

La majorité décida de mettre la troïka du smatritel à ma tarentasse. Nous partirions dans la tarentasse, Moynet, Troïsky, Kalino et moi; quant à Victor-Ivanovitch et à son domestique arménien, celui qui faisait si bien le schislik, ils resteraient à garder nos bagages et leur propre voiture jusqu'à ce que les chevaux revinssent.

Ils nous rejoindraient à Temirkhan-Choura, où nous les attendrions un jour.

Une garde de quatre Cosaques resterait avec eux.

Il fallut céder. On attela les chevaux; nous montâmes dans la tarentasse et nous partîmes.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE MARQUIS D'ABERCORN, LORD-LIEUTENANT D'IRLANDE, d'après une photographie de MM. J. et C. Watkins.

## LE LORD-LIEUTENANT D'IRLANDE

L'agitation fénianе, dont l'Irlande est le théâtre, appelle l'attention sur le haut personnage qui représente, à Dublin, l'autorité de la reine d'Angleterre.

Le marquis d'Abercorn, lord-lieutenant d'Irlande, est l'héritier et le chef de la maison historique de Hamilton. Il figure par conséquent au premier rang de la noblesse écossaise. Son ancêtre direct, en ligne masculine. Jacques, comte d'Arran, régent d'Écosse en 1542, fut, en sa qualité de petit-fils de la princesse Marie, déclaré par le parlement le plus proche héritier de la couronne d'Écosse, après Marie Stuart et sa descendance.

Ce fut ce comte d'Arran même que le roi de France Henri II créa, en 1549, duc de Châtellerault, afin, dit Walter Scott, de le déterminer à soutenir son projet d'union entre la jeune reine Marie d'Écosse et le dauphin de France. Quant au duc de Hamilton actuel, il descend des Douglas par les mâles, et il n'est Hamilton que par la ligne féminine.

Le marquis d'Abercorn, comte d'Arran, dont il est question ici, est le fils de Jacques, vicomte Hamilton, et le beau-fils de lord Aberdeen, premier ministre. Il épousa, en 1832, lady Louisa-Jane Russell, sœur du comte Russell et fille du duc de Bedford. Il n'est pas seulement pair du Royaume-Uni, mais également pair d'Écosse et d'Irlande, les titres de vicomte Strabane et baron Mountcastle, dans la pairie irlandaise, ayant été conférés par le roi Guillaume III au capitaine Jacques Hamilton pour sa brillante conduite pendant le siége de Londonderry.

Le portrait que nous publions a été gravé d'après une belle photographie de MM. J. et C. Watking, de Londres.

R. BRYON.

## ECHECS

### CONGRÈS DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Nous avons l'honneur de rappeler à nos lecteurs que les problèmes destinés au concours seront reçus, *jusqu'au 15 juin prochain*, par M. Féry d'Esclands, secrétaire de la Commission, 21, avenue de Marignan.

Pour plus de détails, voir le n° 633 de *l'Univers illustré*, dans lequel nous avons publié un résumé du programme du congrès.

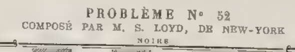
### SOLUTION DU PROBLÈME N° 48

*Pour la Notation, voir le N° 575 de l'*Univers illustré.

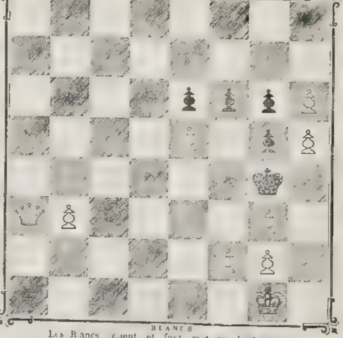
| BLANCS | NOIRS |
|---|---|
| 1 F. 7eR | 1 P 6eCD |
| 2 R. 5eR | 2 R. pr. C |
| 3 F. 2eR éch. m. | 3 . . . . . . |

Solutions justes : MM. A. Roux, à Brest; Jos. Sivering, à Luxembourg; Auguste Orgnon, à Marseille; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; D. Mercier, à Argelliers; Chavanne, café Grangier, à Saint-Chamond; Dalstein, boulevard Magenta; J. Planche; Mme Savy, à La Rochelle; Fabrice, à Sèvres; Anne Frédéric, à Alger; Emile Frau, à Lyon; Aimé Gautier, à Bercy; M..., à Rochefort-en-Terre; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; Robertson, à Bellevue; Faysse père, à Beauvoisin; café Désiré, à Asnières; Lequesne; L..., à Saint-Georges; Daviot, à Bercy; H. Godeck, à Monaco; P. de M..., à Bourron; Pouthier, chef de section au chemin de fer P. L. M., à Genolhac; A. Gouyer et E. Damé.

C. P.



### PROBLÈME N° 52
COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK




Les Blancs jouent et font mat en huit coups.
(Envoyer les solutions dans la quinzaine.)



Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

EMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

RIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

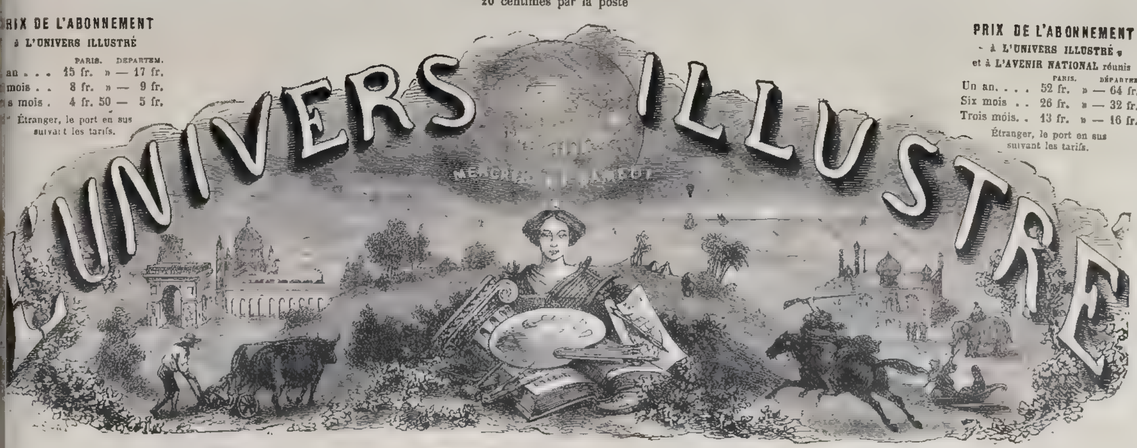
| | PARIS. | DEPARTEM. |
|---|---|---|
| an . . . | 15 fr. | » — 17 fr. |
| mois . . | 8 fr. | » — 9 fr. |
| s mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. | » — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. | » — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. | » — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : **Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.** Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e année. — N° 644.
Samedi 25 Mai 1867.

Vente au numéro et abonnements : **MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis** et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15

# A NOS LECTEURS

## Transformation de l'Univers illustré

Après neuf années d'un succès bien décidé, *l'Univers illustré* ne se contente plus d'occuper une des premières places parmi les publications du même genre; il aspire maintenant à partager la fortune de certains recueils qui, en Angleterre, atteignent à un tirage de cent mille et jusqu'à deux cent mille exemplaires. — Ce résultat est-il possible? Nous le croyons.

C'est animé par cette conviction que nous avons résolu d'atteindre ce but, en ne reculant devant aucun sacrifice propre à nous assurer le succès.

Il faut que *l'Univers illustré* soit à la fois : le plus grand des journaux illustrés, — le plus riche en gravures d'art et en dessins d'actualité, — le plus littéraire et le plus varié dans sa rédaction, — le mieux imprimé, — le meilleur marché.

Nous avons voulu, en outre, offrir aux abonnés une prime gratuite dont l'importance n'a pas besoin d'être démontrée : *les Œuvres complètes de H. de Balzac, illustrées de* 1,000 *dessins.* Le génie de Balzac est aujourd'hui connu. Il est des noms qui disent tout par eux-mêmes, et il serait puéril, après



EXPOSITION UNIVERSELLE. — FÊTE D'INAUGURATION OFFERTE, AU PALAIS DU BEY DE TUNIS, PAR M. LE BARON JULES DE LESSEPS.
Dessin de M. Riou, architecture de M. Victor Rose, d'après M. Alfred Chapon. — Voir page 331.

les profondes études des critiques les plus autorisés, de répéter ici que Balzac restera comme la gloire littéraire du XIX^e siècle. — Nous donnons en prime, entièrement gratuite, à toute personne qui, d'ici au 31 juillet prochain, s'abonnera pour un an à *l'Univers illustré*, les *Œuvres complètes de H. de Balzac, illustrées de 1,000 dessins.*

Quel que soit notre désir d'agrandir le cercle de nos lecteurs, nos abonnés actuels ne seront jamais sacrifiés aux abonnés futurs. Nous avons eu à cœur, avant tout, de satisfaire pleinement ces derniers en les faisant participer à tous les avantages réservés aux nouveaux abonnés.

En conséquence, ont droit à la prime : 1° Tous nos abonnés actuels d'une année dont l'abonnement ne date pas de six mois (*moyennant un supplément de 3 fr. en la prenant à Paris; ou de 5 fr. pour la recevoir franco en province*). 2° Tous nos abonnés de plus de six mois qui renouvelleront leur abonnement pour un an d'ici au 1^er décembre 1867.

Dans notre prochain numéro nous exposerons en détail notre nouveau programme et les conditions de la transformation de *l'Univers illustré*, fixée au 1^er juin prochain.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Odéon : *Les Deux Jeunesses*, comédie en deux actes, de MM. Charles Potron et Auguste Nitot. — MM. Laute, Paul Cleves; M^mes Antonine et Nancy. — Reprise du *Testament de Cesar Girodot*. — Gaîté : *Le Testament de la reine Elisabeth*, drame en cinq actes et neuf tableaux, de MM Alphonse Brot et Eugène Nus. — MM. Lacressonnière, Manuel, M^mes Duguéret et Juliette Clarence. — Vaudeville : reprise de *La Dame aux Camelias*. MM. Laroche, Saint-Germain, Delannoy; M^mes Doche et Georgette Olivier — Réouverture du Cirque du Prince-Impérial. — M. Bradwell et sa troupe exotique. — Folies-Saint-Germain : *le Danseur de corde*, opéra-comique, musique d'Abadie.

Il faut des époux assortis, chantait un vieux refrain d'opéra-comique. Sur cet aphorisme que n'eût pas désavoué M. de la Palisse, bien des pièces ont été construites, à commencer par le *Jeune Mari*. MM. Charles Potron et Auguste Nitot viennent de le reprendre en sous-œuvre, et pour le rajeunir, ils l'ont panaché de deux autres maximes dont l'originalité n'a rien non plus de révoltant : la première, c'est que le cœur est sujet à s'égarer; la seconde, c'est qu'ainsi que nous l'a dit Voltaire :

> Qui n'a pas l'esprit de son âge,
> De son âge a tout le malheur.

De ce doux mélange est née la pièce en deux actes que l'Odéon vient de faire jouer, — avec succès, je m'empresse de le constater, — sous le titre de *Les Deux Jeunesses*.

Ces deux jeunesses ont chacune leur représentant : l'une dans Edmond, un gandin de vingt-quatre ans, quelque peu associé d'agent de change; l'autre dans son oncle Richebourg, un vieux garçon de quarante-huit ans, qui compte presque autant de mille livres de rente que d'années.

Charmant d'ailleurs, ce Richebourg est si bien conservé qu'on le prendrait plutôt pour le frère aîné que pour l'oncle de son neveu. Il *ramène* bien un peu, mais si habilement! Pas un fil d'argent dans ses cheveux blonds passés, chaque matin, à l'eau de la Floride. Porte-t-il une ceinture hygiénique? Pratique-t-il la gymnastique de chambre? Je ne suis pas assez indiscret pour le lui demander : un fait certain, c'est qu'il a la taille fine, le pied leste et le jarret solide. Une course en montagne ne l'effraye pas. Galant et passionné il n'hésitera pas à escalader un précipice, pour rapporter à M^lle Claire un brin de rhododendron. Avec cela, des goûts d'artiste, brossant proprement un paysage, enthousiaste des chefs-d'œuvre de la musique et de la littérature, tel est Maximilien ou plutôt Max, comme il veut qu'on l'appelle. Il faut voir sa fureur quand son ancien condisciple, cet excellent Perrichon, lui donne naïvement le prénom sous lequel il l'a connu au collége. « Tu es ici pour me raccourcir et non pour me rallonger, » lui dirait-il volontiers comme Martainville à l'accusateur public.

Tout autre est son neveu, un bon jeune homme au fond, et il faut que l'auteur nous le dise pour nous faire tolérer ses étranges façons. De fait, c'est un petit goujat que ce M. Edmond. Ne s'avise-t-il pas de transporter dans le salon de M^me de Courval ses habitudes du cercle? Voyez-le installé dans un fauteuil, les jambes étendues, le chapeau sur la tête, tortillant un cigare entre ses doigts, et cela en présence de Claire, la nièce de M^me de Courval, celle qu'il doit epouser. Claire aime la promenade : qu'elle aille se promener au bras de qui elle voudra! lui restera à fumer. Tout au plus la conduira-t-il au théâtre, pourvu qu'on ne donne ni le *Misanthrope*, ni *Guillaume Tell*, ni *Don Giovanni*. Les chefs-d'œuvre l'ennuient. Ses galeries, ce sont les Folies-Marigny; *Bu... qui s'avance*, voilà son spectacle, et *les Dames de chez Bullier*, son livre de chevet. Nul elan, nulle passion. Sa suffisance égale son crétinisme. Claire ne lui déplait pas : il veut bien d'elle pour femme : seulement il trouve « qu'elle ne fait pas assez de frais. »

Le trait est comique : il achève le caractère, et l'on s'explique facilement que la jeune fille, froissée dans toutes ses illusions et toutes ses delicatesses, reporte sur l'oncle Richebourg le besoin d'aimer qui agite son cœur de seize ans. Le contraste a donné au vieux troubadour la victoire sur le *petit crevé*. Mais celui-ci ne restera pas pour cela bredouille. Les galanteries de son oncle, ses petits soins empressés pour M^lle Claire ont éveillé la jalousie de M^me de Courval, dont le mariage avec Richebourg était déjà chose convenue. Elle, à son tour, s'est piquée au jeu, et, avec toutes les ardeurs de la seconde jeunesse, la voilà qui se jette à la tête de l'amant delaissé. Bonne affaire pour Edmond, dont vous connaissez les theories sur ce chapitre-là; d'autant plus que la veuve, malgré ses trente-trois ans, est encore agréable, qu'elle n'a pas les préjugés de sa nièce, qu'elle ne craint pas l'odeur du tabac et professe, en matière de libertés conjugales, la plus large tolérance.

Donc, chassé croisé complet, et la sottise en partie quadruple ne tarderait pas à s'accomplir sans l'heureuse intervention d'un brave manufacturier de Lodève, l'oncle Perrichon, le beau-frère de M^me de Courval et l'oncle de Claire. Sa seule présence suffit pour tout remettre en ordre. Richebourg et lui ont eté camarades de collége : les quarante-huit ans, qui ont sonné pour l'un, ne tarderont pas à sonner pour l'autre. Il n'y a entre eux de différence que dans la manière dont ils supportent leur âge; Richebourg en essayant de tricher avec lui, Perrichon en l'acceptant franchement et sans marchander. La reconnaissance des deux camarades a lieu en présence de Claire et lui donne à réfléchir. La main du temps commence à lui apparaître à travers la jeunesse empruntée de son prétendu, et, malgré elle, cette question d'enfant terrible s'échappe de ses lèvres : « Mon oncle, est-ce qu'on est encore jeune à quarante-huit ans? » Vous devinez le reste. Claire revient à Edmond qui, de son côté, comprend le ridicule d'une union avec une femme qui compte neuf ans de plus que lui. Richebourg et M^me de Courval guéris, l'une de ses prétentions, l'autre de sa jalousie, reprennent le roman où ils l'ont commencé et, comme au quadrille, chacun finit par se retrouver à sa place.

La pièce est bien faite, trop bien faite même, trop régulière et trop carrée : c'est ce qu'on appelle le vieux jeu, le jeu de Picard et de Scribe, avec partie et contre-partie. Un autre defaut que vous avez pu entrevoir, c'est l'outrance du caractère d'Edmond. Non qu'en lui-même le personnage soit faux et mal observé; mais, tel que l'ont tracé les auteurs, ils ne devaient pas lui faire épouser Claire. Ce petit être ignorant et mal élevé ne fera jamais qu'un piètre mari.

Ces réserves faites, il faut reconnaître que l'action est rondement menée, que le style, correct plutôt que brillant, a de la franchise et de la gaieté. La scène des deux quadragenaires est excellente et taillée en plein drap de comédie. On a vivement applaudi les auteurs et leurs interprètes : Martin, un financier sur lequel le Théâtre-Français doit avoir les yeux; Laute, qui a très-habilement composé son vieux galantin; Paul Clèves, intelligent, mais un peu sec; M^lle Antonine, dont le physique et le talent rappellent ceux de M^lle Bérangère, et M^lle Nancy qui, par l'élégance de ses manières et la fermeté de sa diction, donne du relief au rôle un peu effacé de M^me de Courval.

~~~ Je disais l'autre jour à la direction de l'Odéon : si vous voulez avoir votre part dans le supplément de recettes que doit apporter aux théâtres de Paris l'affluence des etrangers; si vous voulez triompher à la fois des chaleurs de l'été et de la concurrence de l'Exposition, remontez celles de vos pièces dont la réputation est faite depuis longtemps et que vous pouvez montrer au public avec une interprétation digne d'elles. Je n'avais fait — et je m'en félicite — que formuler une idée déjà en cours d'exécution. L'Odéon vient, en effet, de nous rendre le *Testament de César Girodot*. Tout a été dit sur cette comédie qui, dans le genre bourgeois, est classée au premier rang à côté des meilleures de Picard, de Mazères et d'Alexandre Duval. Les artistes de la création: Kime, Saint-Léon et M^lle Picard, ont retrouvé leur succès d'autrefois. Paul Clèves est assez amusant dans Célestin, sans pourtant valoir Febvre. Somme toute, l'ensemble est bon et le mouvement général conforme à la tradition. La foule qui se pressait à cette reprise doit prouver à M. de Chilly qu'il a touché juste. Le *Testament de Cesar Girodot* fera certainement des soirees fructueuses.

~~~ Autre testament : le *Testament de la reine Élisabeth*, le nouveau drame de la Gaîté.

Ne vous fiez pas au titre : c'est un trompe-l'œil. Ceux qui s'approprieraient le mieux à la pièce de MM. Eugène Nus et Alphonse Brot seraient, ou *Guy Fawkes* ou la *Conspiration des poudres*. Le testament d'Élisabeth, ou plutôt les deux testaments imaginés par les auteurs, ne sont, dans leur action, que des ressorts secondaires Élisabeth n'a jamais écrit ses dernières volontes. Lorsqu'elle fut proche de sa dernière heure, le Conseil lui deputa l'Amiral, le garde du sceau privé et un des secrétaires d'État pour la prier de nommer son successeur. Elle répondit que son trône avait éte un trône de rois, et qu'elle ne voulait pas qu'une personne vile lui succedât; et comme le secrétaire d'État insistait pour obtenir une réponse plus catégorique : « Je veux, dit-elle, qu'un roi me succède, et qui sera-ce sinon le roi d'Écosse, mon plus proche parent? » Ce roi d'Écosse, c'était Jacques VI, le propre fils de Marie Stuart. A force d'adulations et de bassesses, il avait fini par gagner la faveur d'Élisabeth. Il lui écrivait sans se lasser de ses caprices et de ses brutalités : il lui adressait des vers où il se plaignait de son indifférence, où il lui disait, dans le langage amphigourique du temps, « que Cupidon était un dieu jaloux et ardent. » A voir ainsi ce fils dénaturé lecher la main teinte du sang de sa mère, le cœur lève de dégoût. Prince méprisable et lâche, qui tremblait devant une épée nue, pédant entêté de théologie, un Philippe II, moins la sombre grandeur et les hautes visées. J'en veux aux auteurs d'avoir essayé de rehabiliter ce cuistre couronne, de nous l'avoir montré comme un paladin aventureux, une sorte de Wallace ou de Robert Bruce. La fausseté des caracteres dans les drames historiques me choque plus que celle des épisodes. L'apparition de Jacques II à White-Hall sous le déguisement d'un marchand de bestiaux est burlesque à force d'invraisemblance morale.

Leur Élisabeth est plus vraie. On ne la voit qu'un instant, mais la silhouette est vive et bien indiquée. La mort approche et a deja marqué son heure à l'avance. Élisabeth s'efforce de se roidir contre elle, de la tromper, de la faire reculer par son attitude. La face plâtrée, se traînant à peine sous le poids du velours, des perles et des diamants qui l'écrasent, elle tient sa cour, elle donne des fêtes, elle chasse au milieu de ses parcs. Vainement elle se figure en imposer à ses courtisans : leurs yeux et leur instinct leur ont révélé la royale agonie. Déjà ils se tournent vers le soleil levant. Ici se place une scène de l'invention des auteurs et à laquelle, pour être sublime, il ne manque peut-être que le souffle et les grands coups d'aile de Shakspeare.

Son ministre, lord Glenmor, — encore un personnage de fantaisie — s'est vendu à l'avance à Jacques VI. En échange des avantages qu'il a stipulés, il a promis d'apporter un testament qui donne le sceptre au roi d'Écosse. Le temps presse : il faut que la reine signe, et le traître n'a pas le choix des moyens. Élisabeth refuse. Eh bien, la violence aura raison de ses résistances. Glenmor parle du ton d'un homme qui veut être obéi. Vous imaginez-vous l'étonnement et la fureur de cette Elisabeth devant qui tout tremblait, qui souffletait ses dames d'honneur et ses favoris, qui fauchait les têtes les plus hautes, les Norfolk, les Essex et les Marie Stuart? Elle appelle, elle ordonne de châtier l'insolent. Personne ne répond, et cette voix naguère si terrible, s'éteint sans écho. Tout ce qui l'entoure a déserté la vieille reine pour le jeune roi. Elle reste seule, à la discretion de Glenmor, impérieux et menaçant. Accablée, anéantie sous la conscience de sa faiblesse et de son isolement, elle signe le parchemin qu'on lui présente.

Tout n'est pas fini. Enivré de son triomphe, Glenmor a eu l'imprudence de laisser pénetrer jusqu'à Élisabeth un faux chapelain, qui n'est autre que Garnett, son ennemi mortel. Garnett a fait avec Arabella Stuart et William Seymour, deux autres prétendants au trône, le même marché que Glenmor avec Jacques VI. Pour obtenir un nouveau testament qui annule le premier, il n'a qu'à s'en rapporter à la vengeance d'Élisabeth. Mais les doigts roidis de la mourante auront-ils la force de seconder sa volonté? Il y a là un moment d'anxiété poignante. Deux fois la main royale s'arrête, immobile et crispée. Enfin la volonté triomphe. L'acte est signé. Élisabeth est vengée.

Sans faire injure à vos connaissances historiques, je puis supposer que le nom d'Arabella Stuart n'est pas arrivé jusqu'à vous, non plus que celui de son cousin William Seymour. Je ne saurais vous renseigner sur ce dernier. Quant à Arabella, si vous feuilletez les annalistes de l'époque, vous la trouverez servant d'enseigne à une conspiration ourdie contre Jacques VI par lord Grey et lord Cobham, de connivence avec Walter Raleigh.

Les auteurs, ce qui me paraît encore un peu vif, ont mêlé ce petit complot à la fameuse conspiration des poudres. La liaison de cette sauce dramatique n'est autre que ce même Guy Fawkes, que nos voisins s'amusent tous les ans à brûler en effigie, et dont MM. Alphonse Brot et Nus ont fait le héros de leur drame.

Ce Guy Fawkes est un capitaine dégradé, une espèce de bravo et de sacripant à la solde des fantaisies de lord Glenmore. Il y a en lui du Tyrrel et du Triboulet. Comme le fou de François I^er, il a au fond de son cœur gangrené un petit coin où palpite encore un sentiment noble et pur, son affection pour sa sœur, une chaste enfant qu'il aime d'une tendresse presque religieuse. Cette sœur, lord Glenmore la séduit et la déshonore. Mais c'est en vain que Fawkes s'adresse au roi

pour obtenir justice, qu'il invoque ses services rendus, le second testament d'Élisabeth volé par lui à miss Arabella et livré lâchement au roi lui-même. Repoussé par Jacques VI, joué par les courtisans, il conçoit, à l'instigation de Garnett, un projet de vengeance qui étonnera le monde. Quarante tonneaux de poudre sont entassés mystérieusement dans les caves de Westminster. Lorsque le canon annoncera l'ouverture de la séance royale, Fawkes y mettra le feu et s'ensevelira avec ses ennemis sous les ruines du monument. Mais la *mèche* est éventée par Arabella elle-même, la mine fait long feu et Fawkes tombe frappé à mort d'un coup de pistolet.

Si vous tenez à savoir ce qu'est devenu lord Glenmore, vous saurez qu'à l'acte précédent il a été expédié très-proprement d'un coup d'épée que lui a planté entre la troisième et la quatrième côte le jeune Seymour, le cousin et l'amoureux d'Arabella.

A part le tableau de la mort d'Élisabeth qui sort de l'ordinaire, les autres éléments de l'action consistent dans les duels, les enlèvements, les rencontres fortuites et les autres lieux communs qui forment le fond du bric-à-brac théâtral. Mais tout cela est assez habilement agencé, intéressant, abondant en péripéties et se laisse voir sans trop de déplaisir.

La mise en scène est brillante : le décor, qui représente les caveaux de Westminster, est d'un très-bel effet.

Lacressonnière a vivement réussi dans un rôle évidemment taillé pour Mélingue ou pour Dumaine. Il rachète par sa verve et sa chaleur le vice de sa diction un peu empâtée. Manuel a de la tenue dans le rôle ingrat de Glenmore; toutefois, malgré le soin qu'il y apporte, j'ai peine à voir en lui le successeur élégant des d'Essex et des Leicester. Mme Clarence prête à celui d'Arabella sa grâce et sa distinction habituelles. Mais le succès de la soirée appartient à Mlle Duguéret, qui a détaillé, avec une vérité saisissante, toutes les phases de l'agonie d'Élisabeth. L'artiste s'est élevée ici à la hauteur tragique. Je lui reprocherai seulement la jeunesse de son visage où les rides sont trop épargnées, et qui n'est pas celui d'une septuagénaire.

~~~ Nous venons de la revoir, cette *Dame aux Camélias*, cette touchante Marguerite Gautier, dont, pendant bien des soirs, la douloureuse agonie a ému et passionné tout Paris. C'est maintenant au tour des étrangers de consacrer par leurs larmes et leurs bravos ce début littéraire qui fut un coup de maître. Éternelle puissance de ce qui est vrai et humain! Quinze ans ont passé sur l'œuvre de M. Alexandre Dumas fils sans lui laisser une ride. Nous mêmes, les blasés de la critique, nous avons été étonnés de la retrouver si jeune et si vivace. Grâce à cette heureuse reprise, l'activité de M. Harmant peut maintenant se reposer : pour quelques mois encore, la *Dame aux Camélias* est clichée sur l'affiche du Vaudeville.

En rendant à Mme Doche le rôle qu'elle a si brillamment établi, l'administration a fait preuve d'habileté. L'incarnation de l'interprète avec le personnage est ici complète. Il est des artistes dont, quoiqu'ils fassent, le talent se résume en une création unique et individuelle. Mme Doche est de ceux-là. Son nom et celui de Marguerite Gautier sont désormais inséparables.

Laroche — Armand Duval — est distingué, chaleureux et pathétique. Delannoy représente le père avec noblesse et dignité. Saint-Germain, qui joue aujourd'hui Gaston de Rieux, s'y montre à la fois spirituel et sympathique. Mlle Georgette Olivier est ravissante de gentillesse et de charme ingénu dans le joli rôle de Nichette.

~~~ Le cirque du Prince Impérial vient de rouvrir ses portes sous la nouvelle direction de M. Bradwell, un riche propriétaire americain qui s'est fait impresario par goût et par plaisir. M. Bradwell se propose de nous donner des représentations caractéristiques du pays d'où il vient. Il amène avec lui des chevaux sauvages, un buffle apprivoisé, trois Indiens de l'Orégon, dont un chef de la tribu des Kalipous, sans compter une troupe complète d'écuyers, de clowns, de sauteurs, de gymnastes de toutes sortes. Les difficultés sans nombre qu'il a rencontrées à son arrivée, ses costumes volés, la disposition de la salle à changer, la piste à remanier lui ont fait ajourner son grand mimodrame des *Peaux-Rouges*. Le spectacle qu'il nous a offert en attendant, a déjà donné au public parisien une idée de ses ressources. Des sauteurs d'une souplesse et d'une force merveilleuse; une écuyère de haute école tout à fait hors ligne, Mlle Philipps; le cheval Hiram qui exécute en liberté des exercices d'une rare originalité; enfin et surtout l'écuyer Robinson qui, sur un cheval au galop, jongle avec son fils, un enfant de quatre ans, avec une sûreté, une aisance et une grâce qui excluent jusqu'à la pensée du danger, tels sont les éléments qui ont assuré à cette première représentation un succès vif et légitime. — Et maintenant à quand *les Peaux-Rouges?*

~~~ Les Folies-Saint-Germain jouent en ce moment un opéra comique : *le Danseur de corde*, qui, malgré l'insuffisance de l'exécution, attire la foule à ce théâtre. La musique, pleine de gracieuses mélodies, est de ce pauvre Abadie, l'auteur des *Feuilles mortes* et d'autres romances devenues populaires. Abadie est mort à l'hôpital. Son rêve avait été de voir représenter son œuvre. Reçue au Théâtre-Lyrique sous deux directions successives, puis aux Bouffes-Parisiens, elle ne put parvenir à percer de son vivant les limbes des régions théâtrales. La malchance qui avait poursuivi le malheureux auteur n'a cessé qu'à sa mort,

Et son laurier tardif n'ombrage que sa tombe

GÉROME.

## BULLETIN

On sait que lord Cowley, ambassadeur d'Angleterre en France, est sur le point d'abandonner les hautes fonctions dont il est investi depuis plus de quinze ans. Le noble lord et lady Cowley ont tenu à faire leurs adieux aux sommités aristocratiques de Paris, par une fête admirable qui restera longtemps dans le souvenir du monde élégant.

Toute la partie de l'hôtel correspondant à la façade principale avait été transformée en un vaste parterre, le fond était tapissé de roses blanches et rouges. Au milieu figurait un jet d'eau magnifique, éclairé par la lumière électrique. L'une des galeries latérales était réservée à la danse et l'autre au buffet.

L'Empereur et l'Impératrice ont honoré cette fête de leur présence. Tous les princes présents à Paris s'y trouvaient également.

La fête qui a eu lieu quelques jours après aux Tuileries mérite également l'attention du monde élégant. Ce bal, réellement magnifique, a été ouvert par l'Empereur avec la reine des Belges, ayant pour vis-à-vis l'Impératrice et le roi Léopold II. Le prince de Galles, le duc d'Édimbourg, le prince Oscar de Suède, le duc de Leuchtenberg, le prince Alfred, la princesse Eugénie de Leuchtenberg, la princesse Marie de Bade et les princesses de la famille impériale ont pris part au quadrille d'honneur.

Le comte Cowley, le baron de Budberg, le prince de Metternich, le baron d'Adelsward, le chevalier Nigra, le baron Beyens, le baron d'Anethan, les hommes et les dames du corps diplomatique y étaient au complet; il n'y manquait que monseigneur Chigi, nonce du Saint-Siége.

Les danses se sont prolongées jusqu'à trois heures du matin. Un splendide souper-gala a été servi à une heure du matin.

Tous les jours le conseil supérieur du jury, composé des président et vice-présidents de groupes et présidé par l'un des trois ministres vice-presidents de la commission impériale, tient ses séances à trois heures au palais de l'Industrie.

Le conseil supérieur du jury international, dans sa séance du 10 mai, a décidé que le nombre des récompenses primitivement fixé, en dehors des grands prix, à cent médailles d'or, mille médailles d'argent, trois mille médailles de bronze et cinq mille mentions honorables, serait élevé à :

Neuf cents médailles d'or,
Trois mille médailles d'argent,
Quatre mille médailles de bronze,
Et cinq mille mentions honorables.

Il n'y aura pas de rappel des récompenses antérieures.

L'Institut s'est occupé, ces jours derniers, de décerner le grand prix de 20,000 francs au meilleur opéra joué depuis dix ans. La commission a proposé d'accorder le prix à M. Félicien David, pour son opéra d'*Herculanum*.

L'Académie royale des sciences d'Amsterdam vient de nommer M. V. Duruy, ministre de l'instruction publique, membre étranger de ce corps savant.

L'*Akhbar* a reçu des nouvelles de M. Le Saint, datées du Caire, 18 mars.

A ce moment, ce jeune et courageux officier venait de s'embarquer à Suez pour Souakin. De là il compte gagner Khartoum pour aller reconnaître et vérifier, après la saison des pluies, les découvertes de Speke et de Grant. M. Le Saint se propose de s'assurer par lui-même si les sources du Nil ont été réellement découvertes, ou si, comme il n'y a rien d'improbable, ce fleuve n'a pas encore, au delà des grands lacs, une origine plus reculée.

De là, se rabattant sur l'Ouest, M. Le Saint se propose de visiter le grand plateau central de l'Afrique, pour revenir enfin sur l'océan Atlantique par les comptoirs français du Gabon.

Il aura ainsi traversé l'Afrique dans sa plus grande largeur.

M. Le Saint a été parfaitement accueilli en Égypte. M. le colonel Mircher, les officiers de la mission française, les agents du consulat, la compagnie de Suez, lui ont témoigné un bienveillant intérêt et se sont empressés de favoriser cette noble entreprise. Le gouvernement lui a accordé un des bateaux de l'Azizia pour faire la traversée de Souakin. Enfin le vice-roi lui a fait remettre des lettres de recommandation pour le gouverneur de Khartoum, dont l'influence s'étend jusqu'aux limites du Soudan.

Une des plus grosses topazes que l'on connaisse a été déposée à la Banque de France. C'est une topaze du Brésil, mesurant dix-huit centimètres deux millimètres de long sur onze centimètres deux millimètres de largeur et d'épaisseur. Elle pèse un kilogramme sept cent quatre-vingt-quatre grammes.

Si précieuse que soit cette pierre par son éclat et son poids, elle est rendue plus précieuse encore par ses qualités artistiques. En effet, on voit sur une de ses surfaces un Christ à mi-corps rompant l'Eucharistie. Cette composition a été gravée au burin et à la poudre de diamant par le propriétaire de ce bijou si rare, M. André Cariello, ancien directeur de la monnaie de Naples.

La statue du duc de Morny, qui doit être inaugurée cette année à Deauville, le premier jour des courses fixées au mois de septembre, est à la fonderie; elle figure provisoirement jusqu'à cette époque, sur le quai des Tuileries, en face du pont des Arts, entre les parterres du Louvre.

TH. DE LANGEAC.

## INAUGURATION DU PALAIS TUNISIEN

AU CHAMP DE MARS

Il existe, à l'extrême côté droit du parc de l'Exposition, une construction magistrale dont l'originalité intriguait depuis longtemps la curiosité des promeneurs. On soupçonnait bien au dehors les merveilles de l'intérieur; mais, si l'on voulait pénétrer, on entendait une voix qui vous arrêtait court, et l'on voyait un homme qui, drapé dans son burnous, vous faisait solennellement signe qu'il n'était pas temps encore.

Chaque jour la curiosité redoublait, quand, le jeudi 16 mai, on entendit les fanfares retentir; on vit des cavaliers tunisiens montés sur leurs admirables chevaux, et des dromadaires conduits par les pittoresques Touaregs, se rassembler et former une garde d'honneur au pied de l'escalier du palais du bey de Tunis. On allait enfin pénétrer le mystère qui planait sur cette merveilleuse résidence. Beaucoup d'élus arrivaient, prononçaient le *sésame* sacramentel; les gardes les laissaient passer; les portes s'ouvraient, et, sur le haut de l'escalier des Lions, le maître était là, qui, avec sa bienveillance et sa courtoisie si connues, recevait ses nombreux invités et initiait chacun aux détails de la vie orientale avec l'enthousiasme de l'artiste, uni à l'urbanité du gentilhomme. J'ai nommé M. le baron Jules de Lesseps, qui était l'ordonnateur intelligent et actif de cette brillante installation. Ses efforts, secondés par le talent d'un jeune et savant architecte, M. Alfred Chapon, joints à l'habileté proverbiale des travailleurs tunisiens, ont produit des résultats merveilleux.

Chacun sait que les Maures qui, pendant plusieurs siècles, ont enrichi l'Espagne méridionale, sont bien les ancêtres directs des habitants de la Tunisie. Aussi ces derniers ont-ils hérité du grand art qui a créé l'Alhambra et conservé dans leur architecture toute l'élégance de l'ancienne tradition. Les années et la manière chrétienne ont bien apporté quelque variation dans la pureté de l'art indigène. Aussi les Tunisiens, qui sont de vrais artistes, le savaient-ils parfaitement, sans pouvoir trouver le moyen de corriger leurs erreurs. Quand, arrivés à Paris, ils ont vu le plan de M. Alfred Chapon : « Rien ne manque, ont-ils dit, nous n'avons rien à faire ici. Vous avez trouvé en France ce que nous cherchions vainement chez nous. » La science avait triomphé de la routine. Aussi ces hommes se sont-ils mis au travail avec passion, et en quelques mois tout était fait: rosaces ciselées, colonnades hardies, cintres audacieux, contours fantastiques, dentelles de pierre, vitraux éblouissants, escaliers aériens, fontaines jaillissantes, arabesques capricieuses, tout est sorti de leurs mains féeriques. Les riches étoffes de l'Orient sont venues meubler ces murs ruisselants d'or et couverts de scintillantes peintures aux mille couleurs. Les moelleux tapis et les nattes rares se sont étendus au pied des divans; les parfums ont brûlé dans les cassolettes. Les armes en riches panoplies ont orné les salles, et la musique langoureuse, modulant une mélopée orientale, est venue ajouter au charme de tout cet ensemble essentiellement original et merveilleusement artistique.

Donc, le 16 mars, tout ce que Paris renferme d'hommes éminents était là; l'aristocratie de la naissance, de l'esprit et du talent s'était donné rendez-vous au *Bardo* du bey : de nombreux domestiques circulaient et offraient à profusion les glaces et le champagne; les serviteurs indigènes apportaient le café à la mode orientale. Des bouquets innombrables étaient offerts aux dames; il régnait partout une animation et un entrain charmant. La différence des langages amenait des confusions originales. Ici le Maure coudoyait le Chinois; là le Siamois, accompagné du commissaire de son souverain, M. A. de Grehan, s'entretenait avec le jeune prince japonais des îles Liou-Tiou, représenté par M. le comte de Montblanc. Plus loin, le duc de Manchester, le prince de Léon, Mustapha-Pacha, le duc de Cambacérès. Le premier président de Royer; le sculpteur Vital Dubray; les peintres Berchère, Landelle, MM. Arsène Houssaye, Florian Pharaon; Leplay, directeur de l'Exposition, Donnat, et tout l'état-major de la Commission impériale.

A six heures on pensait à partir, et on quittait à regret cette demeure enchantée, où la courtoisie la plus délicate venait d'offrir une si somptueuse hospitalité.

RIOU.

## LE COFFRE ET LE REVENANT

AVENTURE ESPAGNOLE

(Suite[1].)

A son inexprimable joie, don Fernando était, en effet, dans la chambre d'Inès. Il aperçut des vêtements de femme; il reconnut près du lit un crucifix qui jadis était dans sa petite chambre à Alcolote. Une fois, après une querelle violente, elle l'avait conduit dans sa chambre, et, sur ce crucifix, lui avait juré un amour éternel.

La chaleur était extrême, et la chambre fort obscure. Les persiennes étaient fermées, ainsi que de grands rideaux de la plus légère mousseline des Indes, drapés fort bas. Le profond silence était à peine troublé par le bruit d'un petit jet d'eau qui, s'élevant à quelques pieds, dans un coin de la chambre, retombait dans sa coquille de marbre noir.

Le bruit si faible de ce petit jet d'eau faisait tressaillir don Fernando, qui avait donné vingt preuves dans sa vie de la plus audacieuse bravoure. Il était loin de trouver dans la chambre d'Inès ce bonheur parfait qu'il avait rêvé sou-

1. Voir les deux derniers numéros.
~~~

vent à Majorque, en pensant aux moyens de s'y introduire. Exilé, malheureux, séparé des siens, un amour passionné, et rendu presque fou par la durée et l'uniformité du malheur, formait tout le caractère de don Fernando.

Dans ce moment, la crainte de déplaire à cette Inès, qu'il connaissait si chaste et si timide, était le seul sentiment de don Fernando. J'aurais honte de l'avouer, si je n'espérais que le lecteur a quelque connaissance du caractère singulier et passionné des gens du Midi, don Fernando fut sur le point de s'évanouir quand, peu après que deux heures eurent sonné à l'horloge du couvent, il entendit, au milieu du silence profond, des pas légers monter l'escalier de marbre. Bientôt ils s'approchèrent de la porte. Il reconnut la démarche d'Inès, et, n'osant affronter le premier moment d'indignation d'une personne si attachée à ses devoirs, il se cacha dans le coffre.

La chaleur était accablante, l'obscurité profonde. Inès se plaça sur son lit; et bientôt, à la tranquillité de sa respiration, don Fernando comprit qu'elle dormait. Alors seulement, il osa s'approcher du lit; il vit cette Inès, qui depuis tant d'années était sa seule pensée. Seule, abandonnée à lui dans l'innocence de son sommeil, elle lui fit peur. Ce singulier sentiment fut augmenté quand il s'aperçut que, depuis deux ans qu'il ne l'avait vue, ses traits avait pris une empreinte de dignité froide qu'il ne leur connaissait pas.

Peu à peu cependant le bonheur de la revoir pénétra dans son âme; le demi-désordre d'une toilette d'été faisait un si charmant contraste avec cet air de dignité presque sévère!

Il comprit que la première idée d'Inès en le voyant serait de s'enfuir. Il alla fermer la porte et en prit la clef.

Enfin arriva cet instant qui allait décider de tout son avenir. Inès fit quelques mouvements, elle était sur le point de s'éveiller : il eut l'inspiration d'aller se mettre à genoux devant le crucifix qui à Alcolote était dans la chambre d'Inès. En ouvrant des yeux encore appesantis par le sommeil, Inès eut l'idée que Fernando venait de mourir au loin, et que son image qu'elle voyait devant le crucifix était une vision.

Elle resta immobile, droite devant son lit, et les mains jointes.

— Pauvre malheureux! dit-elle d'une voix tremblante et presque étouffée.



LA REINE DE MADAGASCAR. ROSOAHERY-MADJCHANKA, d'après une photographie Voir page 334.

Don Fernando, toujours à genoux et à demi tourné pour la regarder, lui montrait le crucifix; mais, dans son trouble, il fit un mouvement. Inès, tout à fait réveillée, comprit la vérité, et s'enfuit à la porte, qu'elle trouva fermée.

— Quelle audace! s'écria-t-elle. Sortez, don Fernando!

Elle s'enfuit dans le coin le plus éloigné de la chambre, vers le petit jet d'eau.

— N'approchez pas, n'approchez pas, répétait-elle d'une voix convulsive; sortez!

Tout l'éclat de la plus pure vertu brillait dans ses yeux.

— Non, je ne sortirai pas avant que tu m'aies entendu. Depuis deux ans, je n'ai pu t'oublier; nuit et jour, j'ai ton image devant les yeux. Ne m'as-tu pas juré devant cette croix qu'à jamais tu serais à moi?

— Sortez! lui répéta-t-elle avec fureur, ou je vais appeler, et vous et moi allons être égorgés.

Elle courut à une sonnette, mais don Fernando y fut avant elle et la serra dans ses bras. Don Fernando était tremblant; Inès s'en aperçut fort bien, et perdit toute la force qu'elle prenait dans sa colère.

Don Fernando ne se laissa plus dominer par les pensées d'amour et de volupté, et fut tout à son devoir.

Il était plus tremblant qu'Inès, car il sentait qu'il venait d'agir envers elle comme un ennemi; mais il ne trouva ni colère ni emportement.

— Tu veux donc la mort de mon âme immortelle? lui dit Inès. Mais au moins crois une chose, c'est que je t'adore et que je n'ai jamais aimé que toi. Il ne s'est pas écoulé une minute de l'abominable vie que je mène depuis mon mariage, pendant laquelle je n'aie songé à toi. C'était un péché exécrable : j'ai tout fait pour t'oublier, mais en vain. N'aie pas horreur de mon impiété, mon Fernando : le croiras-tu? ce saint crucifix que tu vois là, à côté de mon lit, bien souvent ne me présente plus l'image de ce Sauveur qui doit nous juger; il ne me rappelle que les serments que je t'ai faits en étendant la main vers lui dans ma petite chambre d'Alcolote. Ah! nous sommes damnés, irrémissiblement damnés, Fernando! s'écria-t-elle avec transport; soyons du moins bien heureux pendant le peu de jours qui nous reste à vivre.

Ce langage ôta toute crainte à don Fernando le bonheur commença pour lui.



LA FORTERESSE DE ROCCA D'ANFO, DANS LE TYROL après une photographie. — Voir page 334.



EXERCICE DE LA CAVALERIE CIRCASSIENNE, d'après un dessin de notre correspondant à Saint-Pétersbourg. — Voir page 335.

— Quoi! tu me pardonnes, tu m'aimes encore?...

Les heures fuyaient rapidement, le jour baissait déjà; Fernando lui raconta l'inspiration soudaine qui lui était venue le matin à la vue du coffre. Ils furent tirés de leur ravissement par un grand bruit qui se fit entendre vers la porte de la chambre. C'était don Blas qui venait chercher sa femme pour la promenade du soir.

— Dis que tu t'es trouvée mal à cause de l'excessive chaleur, dit don Fernand à Inès. Je vais me renfermer dans le coffre. Voici la clef de ta porte; fais semblant de ne pas pouvoir ouvrir, tourne-la à contre-sens, jusqu'à ce que tu aies entendu le bruit que fera la serrure du coffre en se refermant.

Tout réussit à souhait; don Blas crut à l'accident produit par l'extrême chaleur.

— Pauvre amie! s'écria-t-il en lui faisant des excuses de l'avoir reveillée si brusquement.

Il la prit dans ses bras et la reporta sur son lit; il l'accablait des plus tendres caresses, lorsqu'il aperçut le coffre.

— Qu'est-ce ceci? dit-il en fronçant le sourcil.

Tout son génie de directeur de police sembla se réveiller tout à coup.

— Ceci chez moi! répéta-t-il cinq ou six fois pendant que doña Inès lui racontait les craintes de Sancha et l'histoire du coffre.

— Donnez-moi la clef, dit-il d'un air dur.

— Je n'ai pas voulu la recevoir, répondit Inès; un de vos domestiques pouvait trouver cette clef. Mon refus de la prendre a semblé faire beaucoup de plaisir à Sancha.

— A la bonne heure! s'écria don Blas; mais j'ai ici dans la caisse de mes pistolets des moyens d'ouvrir toutes les serrures du monde.

Il alla au chevet du lit, ouvrit une caisse remplie d'armes et se rapprocha du coffre avec un paquet de crochets anglais. Inès ouvrit les persiennes d'une fenêtre, et se pencha sur l'appui de façon à pouvoir se jeter dans la rue au moment où don Blas aurait découvert Fernando. Mais l'excès de la haine que Fernando portait à don Blas lui avait rendu tout son sang-froid; il eut l'idée de placer la pointe de son poignard derrière le pène de la mauvaise serrure du coffre, et ce fut en vain que don Blas tordit ses crochets anglais.

— C'est singulier, dit don Blas en se relevant, ces crochets ne m'avaient jamais manqué. Ma chère Inès, notre promenade sera retardée; je ne serais pas heureux, même auprès de toi, avec l'idée de ce coffre, qui peut-être est rempli de papiers criminels. Qui me dit que, pendant mon absence, l'évêque mon ennemi ne fera pas une descente chez moi, à l'aide de quelque ordre surpris au roi? Je vais à mon bureau et reviens à l'instant avec un ouvrier qui réussira mieux que moi.

Il sortit. Doña Inès quitta la fenêtre pour fermer la porte. Ce fut en vain que don Fernando la supplia de prendre la fuite avec lui.

— Tu ne connais pas la vigilance du terrible don Blas, lui dit-elle; il peut en quelques minutes correspondre avec ses agents à quelques lieues du Grenade. Que ne puis-je, en effet, m'enfuir avec toi et aller vivre en Angleterre! Imagine-toi que cette vaste maison est visitée chaque jour jusque dans ses moindres recoins. Je vais cependant essayer de te cacher: si tu m'aimes, sois prudent, car je ne te survivrais pas.

Leur entretien fut interrompu par un grand coup à la porte; Fernando se plaça derrière la porte, son poignard à la main; heureusement ce n'était que Sancha; on lui dit tout en deux mots.

— Mais, madame, vous ne songez pas, en cachant don Fernando, que don Blas va trouver le coffre vide. Voyons, que pouvons-nous y mettre en si peu de temps? Mais j'oublie dans mon trouble une bonne nouvelle: toute la ville est en émoi, et don Blas fort occupé. Don Pedro Ramos, le député aux Cortès, injurié par un volontaire royaliste au café de la Grande-Place, vient de le tuer à coups de poignard. Je viens de rencontrer don Blas au milieu de ses sbires, à la porte del Sol. Cachez don Fernando, je vais chercher partout Zanga, qui viendra enlever le coffre où don Fernando se remettra. Mais aurons-nous le temps nécessaire? Transportez le coffre dans quelque autre pièce, afin d'avoir une première réponse à faire à don Blas, et qu'il ne vous poignarde pas de prime abord. Dites que c'est moi qui ai fait transporter le coffre et qui l'ai ouvert. Surtout ne nous faisons pas illusion: si don Blas revient avant moi, nous sommes tous morts!

Les conseils de Sancha ne touchèrent guère les amants; ils transportèrent le coffre dans un passage obscur; ils se firent l'histoire de leur vie depuis deux ans.

— Tu ne trouveras point de reproches chez ton amie, disait Inès à don Fernando; je t'obéirai en tout: j'ai un pressentiment que notre vie ne sera pas longue. Tu n'as pas idée du peu de cas que don Blas fait de sa vie et de celle des autres; il découvrira que je t'ai vu et me tuera... Que trouverai-je dans l'autre vie? continua-t-elle après un moment de rêverie, des châtiments éternels!

Puis elle se jeta au cou de Fernando.

— Je suis la plus heureuse des femmes, s'écria-t-elle. Si tu trouves quelque moyen pour nous revoir, fais-le-moi dire par Sancha; tu as une esclave qui s'appelle Inès.

Zanga ne revint qu'à la nuit; il emporta le coffre, dans lequel Fernando s'était replacé: plusieurs fois, il fut interrogé par les patrouilles de sbires qui cherchaient partout le député libéral sans le trouver: on laissa toujours passer Zanga sur la réponse que le coffre qu'il portait appartenait à don Blas.

Zanga fut arrêté pour la dernière fois dans une rue solitaire qui longe le cimetière: elle est séparée du cimetière, qui est à douze ou quinze pieds plus bas, par un mur à hauteur d'appui, contre lequel Zanga eut l'idée de se reposer. Pendant qu'il répondait aux sbires, le coffre portait sur le mur.

Zanga, que l'on avait chargé rapidement par crainte du retour de don Blas, avait pris le coffre de façon que don Fernando se trouvait avoir la tête en bas; la douleur qu'éprouvait Fernando dans cette position devint insupportable; il espérait arriver bientôt: quand il sentit le coffre immobile, il perdit patience; un grand silence régnait dans la rue; il calcula qu'il devait être au moins neuf heures du soir.

— Quelques ducats, pensa-t-il, m'assureront la discrétion de Zanga.

Vaincu par la douleur, il lui dit très-bas:

— Tourne le coffre dans un autre sens, je souffre horriblement ainsi.

Le portefaix, qui, à cette heure indue, ne se trouvait pas sans inquiétude contre le mur du cimetière, fut effrayé de cette voix si rapprochée de son oreille; il crut entendre un revenant et s'enfuit à toutes jambes. Le coffre resta debout sur le parapet; la douleur de don Fernando augmentait. Ne recevant point de réponse de Zanga, il comprit qu'on l'avait abandonné. Quel que pût être le danger, il résolut d'ouvrir le coffre; il fit un mouvement violent qui le précipita dans le cimetière.

Étourdi de sa chute, don Fernando ne reprit connaissance qu'au bout de quelques instants; il voyait les étoiles briller au-dessus de sa tête: la serrure du coffre avait cédé dans la chute, et il se trouva renversé sur la terre nouvellement remuée d'une tombe. Il songea au danger que pouvait courir Inès, cette pensée lui rendit toute sa force.

Son sang coulait, il était fort meurtri; il parvint cependant à se lever, et bientôt après à marcher; il eut quelque peine à escalader le mur du cimetière, et ensuite à gagner le logement de Sancha. En le voyant couvert de sang, Sancha crut qu'il avait été découvert par don Blas.

— Il faut avouer, lui dit-elle en riant, que vous nous avez mis là dans de beaux draps!

Ils convinrent qu'il fallait à tout prix profiter de la nuit pour enlever le coffre tombé dans le cimetière.

— C'est fait de la vie de doña Inès et de la mienne, dit Sancha, si demain quelque espion de don Blas découvre ce maudit coffre.

— Sans doute il est taché de sang, reprit don Fernando. Zanga était le seul homme qu'on pût employer.

Comme on parlait de lui, il frappa à la porte de Sancha, qui ne l'étonna pas peu en lui disant:

— Je sais tout ce que tu viens me conter. Tu as abandonné mon coffre; il est tombé dans le cimetière avec toutes mes marchandises de contrebande; quelle perte pour moi! Voici maintenant ce qui va arriver: don Blas va t'interroger ce soir ou demain matin.

— Ah! je suis perdu! s'écria Zanga.

— Tu es sauvé si tu réponds qu'en sortant du palais de l'inquisition tu as rapporté le coffre chez moi.

Zanga était tout fâché d'avoir compromis les marchandises de sa cousine; mais il avait eu peur du revenant; il avait peur de don Blas, il semblait hors d'état de comprendre les choses les plus simples. Sancha lui répétait longuement ses instructions sur la manière dont il devait répondre au directeur de la police pour ne compromettre personne.

— Voici dix ducats pour toi, dit don Fernando, qui parut tout à coup; mais, si tu ne dis pas exactement ce que t'a expliqué Sancha, tu ne mourras que par ce poignard.

— Et qui êtes-vous, seigneur? dit Zanga.

— Un malheureux *negro* poursuivi par les volontaires royalistes.

Zanga était tout interdit; sa peur redoubla quand il vit entrer deux des sbires de don Blas. L'un des sbires s'empara de lui et le conduisit à l'instant vers son chef. L'autre venait simplement avertir Sancha qu'elle était demandée au palais de l'inquisition; sa mission était moins sévère.

Sancha plaisanta avec lui, et l'engagea à goûter d'un excellent vin de Rancio. Elle voulait le faire jaser de façon à donner quelques indications à don Fernando, qui, du lieu où il était caché, pouvait tout entendre.

Le sbire raconta qu'en fuyant le revenant, Zanga était entré pâle comme la mort dans un cabaret où il avait conté son aventure. Un des espions chargés de découvrir le *negro* ou libéral qui avait tué un royaliste se trouvait dans ce cabaret, et avait couru faire son rapport à don Blas.

— Mais notre directeur, qui n'est pas gauche, ajouta le sbire, a dit tout de suite que la voix entendue par Zanga était celle du *negro*, caché dans le cimetière. Il m'a envoyé chercher le coffre, nous l'avons trouvé ouvert et taché de sang. Don Blas a paru fort surpris, et m'a envoyé ici. Partons.

STENDHAL.

(*La fin au prochain numéro.*)

## LA REINE DE MADAGASCAR

On n'a pas oublié au milieu de quels incidents dramatiques la reine actuelle de Madagascar est montée sur le trône. En mai 1864, une révolution éclatait dans l'île, qui mettait à mort le roi Ramada II et pendait ses ministres. Bien qu'à la suite de cet événement le règne du souverain eût été déclaré non avenu, et qu'il eût été défendu de porter son deuil, telle était encore l'influence de son nom dans le pays que, quelques mois après, sur le bruit qu'il vivait encore, une réaction éclata en sa faveur. Ce soulèvement toutefois fut bientôt réprimé.

La reine Rabodo, veuve du défunt, qui lui a succédé sous le titre de Rosoahery Madschanka, était de plusieurs années plus âgée que son mari. Elle naquit en 1825. Sa mère était sœur de cette reine Ranavalo, si fameuse par ses cruautés, qui donna le jour à Ramada II. Elle avait eu ce fils deux ans après la mort de son mari, ce qui fut, grâce aux prêtres madécasses, accepté comme une preuve exceptionnelle de la clémence céleste. — Bons prêtres! peuple confiant! heureuse reine!

Le seul point de ressemblance que la souveraine actuelle ait jusqu'ici montré avec sa tante est un goût prononcé pour les spiritueux, qui lui a valu, lors de son avénement, cette amusante prohibition des liqueurs fortes dont on a fait tant de gorges chaudes de ce côté-ci de l'Océan. Le fait est que ledit goût pour les spiritueux paraît avoir été la première cause de la rupture qu'elle eut avec son mari.

L'étiquette de la cour offre d'assez curieuses particularités. Ainsi, chaque fois que la reine se met en route, tous les officiers, les nobles et les Européens établis à Tananarive — où Sa Majesté a son palais de bois — sont dans l'obligation de l'accompagner. La population entière prend part à ces excursions en se portant en masse sur le passage du cortége, auquel beaucoup vont même jusqu'à se joindre pour témoigner de leur dévouement.

Une très-bizarre cérémonie est celle dite *Bain de la Reine*, qui sert en quelque sorte d'ouverture officielle à l'année madécasse, car elle a toujours lieu le premier jour de l'an. « La veille de la fête, dit Mme Ida Pfeiffer dans son *Voyage à Madagascar*, on voit paraître à la cour tous les officiers supérieurs, les nobles et les chefs que la reine a fait inviter. Ils se réunissent dans une grande salle. On passe un plat plein de riz mêlé de miel, et chacun des convives en prend avec les doigts une prise et la mange. C'est à quoi se réduit ce soir-là toute la fête. Le lendemain, la même société reparaît dans la même salle. Quand tout le monde est réuni, la reine se place derrière un rideau, dans un coin du salon, se déshabille et se fait couvrir d'eau. Quand on l'a rhabillée, elle avance, tenant dans sa main une corne de bœuf qui contient un peu de l'eau qu'on a jetée sur elle, en répand une partie sur les nobles convives, puis se rend dans une galerie qui donne sur la cour du palais et verse le reste de l'eau sur les soldats rangés dans cette cour. Pendant ce jour fortuné, ce n'est dans toute l'île que festins, danses, chants et cris d'allégresse jusque fort avant dans la nuit. »

J'ignore si, comme la feue reine Ranavalo, la reine Rosoahery ne se montre jamais à ses sujets sans porter sur la tête le signe distinctif du pouvoir; toujours est-il que la couronne, et aussi la robe qu'on lui voit sur notre dessin, sont un présent de Sa Majesté l'impératrice Eugénie.

P. DICK.

## LA ROCCA D'ANFO

Le village d'Anfo, situé à vingt-neuf milles italiens de Brescia, sur la rive ouest du joli lac d'Idro, se compose d'un groupe de vieilles maisons pittoresques ne renfermant guère plus de sept cents habitants.

A un mille d'Anfo, on remarque la Rocca d'Anfo, bâtie par les Vénitiens pour contenir les Tyroliens. C'est une forteresse construite au sommet d'une montagne et entourée d'un fossé creusé dans le roc vif. Pour monter jusqu'à la partie supérieure, il faut passer par des galeries souterraines qui communiquent avec des puits creusés aussi dans le roc et que l'on remonte à l'aide d'échelles.

Cette singulière citadelle fut prise par les Français en 1796, à la suite de la bataille de Castiglione. En 1813, les Autrichiens la bloquèrent, mais ils ne purent s'en emparer. Elle leur resta après la conclusion de la paix. De nouveaux travaux de fortifications l'ont rendue, dit-on, imprenable.

En 1848, les Autrichiens l'abandonnèrent pendant quelques mois aux insurgés. Enfin, on se souvient que lors de la dernière guerre entre l'Autriche et l'Italie, les volontaires de Garibaldi occupèrent les rives du lac d'Idro jusqu'à une petite distance de Rocca d'Anfo, mais les troupes autrichiennes qui occupaient la forteresse ne furent pas attaquées.

A. DARLET.

## COURRIER DU PALAIS

L'amour traité par l'acide sulfurique. — Mauvais moyen pour se faire un mari que de tuer un cocher. — Ce qu'il en coûte pour se *démarier*. — Un défenseur près le tribunal de Pantin. — Une plaidoirie en deux actes et deux ans de prison. — Les six chênes et les trois décorations d'un faux évêque. — Une revendication après décès... de l'amour. — Un perroquet de cinquante ans. — Un concours international de vol à aiguille.

Les crimes par amour se font rares. On se tue sans s'aimer, ce qui s'explique de reste; car l'amour, excitant à la propagation de l'espèce, doit, à plus forte raison, pousser à la conservation des individus.

Et c'est un moyen bien défectueux, ce nous semble, pour démontrer à une personne qu'on tient à elle, que de la supprimer. C'est pourtant là le système de défense de la fille Legrand. Elle aurait imité le fameux procédé d'Ugolin, qui mangeait ses enfants pour leur conserver leur père. Elle aurait, elle, tué un cocher pour s'en faire un mari. Si elle ne l'eût qu'endommagé, il est à peu près certain que sa comparution devant la cour d'assises se fût dénouée par un acquittement; mais Vitalme Legrand, nous l'avons dit, a poussé les choses à l'extrême et au pire.

Sa malheureuse victime, le cocher Maquoy, qu'elle avait

inondé d'acide sulfurique, est mort au milieu d'atroces souffrances à l'hospice Beaujon. Aussi, malgré l'admission des circonstances atténuantes, Vitaline Legrand a-t-elle été condamnée par la cour d'assises de la Seine à huit années de réclusion.

On a beau faire, quand ces peines créées pour des assassins vulgaires, pour des forfaits de droit commun, frappent des crimes de sentiment et de passion, l'intérêt se porte sur les condamnés; tout coupables qu'ils soient, on les plaint. Voilà pourquoi on s'apitoie sur cette femme encore jeune. Cette nature violente et indomptée qui est née si près de l'Espagne et en porte dans le sang toutes les ardeurs. Cette Vitaline Legrand a vu le jour dans notre pays basque comme Henri IV. Pour sa fougueuse constitution, il n'y a pas de Pyrénées; elle a toutes les jalousies d'une Grenadine, tous les emportements d'une Sévillane. Des témoins ont attesté lui avoir entendu dire, en parlant du cocher qu'elle devait tuer : « Il pense à une autre femme, mais il ne l'aura pas, je lui arracherai plutôt les yeux. » Ou bien encore : « Personne autre que moi ne l'aura; j'aurai plutôt sa tête. »

Et la malheureuse ne songeait pas qu'en menaçant la tête de Maquoy, elle exposait la sienne. Voilà pourquoi, et à l'abri du grand mot de Bossuet qui appelle la jalousie la mère des meurtres, Vitaline Legrand inspire de l'intérêt.

Autant cette femme aimait le mariage qu'elle n'a pu réaliser, autant la femme Giordano déteste celui qu'elle n'a que trop consommé. Il est vrai que son mariage, à elle, se complique d'un mari; si ce n'était que cela, elle ne s'en plaindrait pas. En sa qualité de balayeuse, elle connaît cet axiome d'une servante du théâtre de la foire : « Je ne fus pas plutôt en ménage que j'eus un mari. » Mais ce mari ne se contente pas d'être un mari, il est encore un ivrogne et un brutal. S'il était intelligent, nous dirions que c'est un esprit frappeur, mais sa nullité nous oblige à supprimer le substantif pour nous contenter de l'adjectif, qui dans la circonstance n'est pas même suffisant. *Frappeur* n'indique que la moitié de la vérité, c'est assommeur qu'il faudrait dire. Donc sa pauvre femme, rouée de coups, avait à peine la force de se traîner devant M. le juge de paix de Pantin. Et le 12 février dernier, elle prenait devant ce magistrat ses conclusions tendant à être *démariée*.

— Grand Dieu! y pensez-vous! aurait pu s'écrier le juge; mais si nous avions le pouvoir de *démarier* les gens, notre prétoire ne suffirait pas à l'affluence, ni nos audiences à la besogne!

Hélas! MM. les juges de paix ne *démarient* personne.

Mais il y avait par là un agent d'affaires qui avait entendu le désir de la dame. Et aussitôt M. Picardat, *défenseur près la justice de paix de Pantin*,—c'est le titre qu'il se donne, — M. Picardat offrit à la femme Giordano de la démarier à lui tout seul.

Pour cela il la conduit d'abord chez un marchand de vin: là il explique à sa nouvelle cliente qu'il est attaché à la police et chargé tout spécialement de recevoir les plaintes des personnes qui veulent se démarier. Il est fort occupé et ne sait où donner de la tête. Cela se conçoit.

La femme est transportée de joie. Elle se rend chez elle avec son nouveau défenseur. Le mari, intimidé par ce mot magique de police, ouvre la porte à sa femme, et file doux le plus qu'il peut.

Mais celle-ci s'obstine à se démarier sur-le-champ. Qu'à cela ne tienne! Picardat dit à Giordano : « Je suis le secrétaire du commissaire de police, et je viens opérer votre séparation. Nous allons partager votre fortune. Vous garderez l'enfant né de votre mariage, et votre femme se contentera de n'emporter qu'un bon de 1,254 francs que vous avez sur le mont-de-piété. »

Le mari courba la tête et Picardat partit avec le bon et la femme.

Aujourd'hui, le défenseur de Pantin est obligé d'expliquer sa conduite devant la sixième chambre du tribunal correctionnel, et comme il a un passé incidenté de deux condamnations précédentes pour escroquerie, il pense que cette troisième fois, pour conjurer l'orage, ce n'est pas trop de présenter un mémoire ou justification sous forme de mélodrame en deux actes. Pourquoi deux actes? Avait-il donc le pressentiment qu'il allait être condamné à deux ans de prison, une année par acte? Il aura le temps de terminer sa pièce et de l'intituler : *Les inconvénients de se faire passer pour ce qu'on n'est pas*. Et s'il n'existait pas des inconvénients, que deviendrions-nous dans un pays comme la France où rien n'est plus facile que de se faire passer pour ce qu'on se donne?

Ainsi, nous trouvons à Colmar un sieur Joseph Lapostolet, qui porte trois décorations; et quelles décorations! Celle du Saint-Sépulcre, celle de la Sainte-Croix de Jérusalem, et enfin, celle des Quatre-Empereurs d'Allemagne. Que vouliez-vous qu'on fît contre trois? Aussi le sieur Haberkorn, fripier-tailleur à Strasbourg, en fut-il ébloui d'abord, et aveuglé ensuite. Il prêta 400 francs à ce grand personnage qui, pour donner plus de crédit à ses rubans, les appuyait sur une fortune immobilière aussi fantastique que ses décorations. Et quelle habileté dans le choix des immeubles qu'il s'attribuait! M. Joseph Lapostolet ne se donnait pas des châteaux, il s'en fût bien gardé à cause que l'Espagne les a discrédités; il ne se donnait pas des chaumières, à cause de leur réputation moins financière que sentimentale. Il se donnait une forêt, pas celle de Bondy, bien entendu; mais une forêt honnête et modérée aux environs de Belfort, une forêt qui avait six chênes dont la Compagnie des chemins de fer de l'Est lui avait offert 6,000 francs. Comment se défier de six chênes? Si c'eût été des ormes, je ne dis pas, à cause du proverbe : *Attendez-moi*, etc.; mais six chênes! Songez que Haberkorn, en prêtant 400 francs, ne donnait pas seulement cent francs par arbre. Il devait toujours bien compter se rattraper aux branches. Mais, hélas! il n'a eu d'autre branche de salut que le tribunal de police correctionnelle, qui a condamné Joseph Lapostolet à deux ans de prison et 50 francs d'amende.

Tout cela ne rendra pas les quatre cents francs au fripier. Encore si Lapostolet lui avait fait cadeau d'un certain costume violet qu'il voulait faire passer pour une robe d'évêque coadjuteur, Haberkorn n'aurait pas tout perdu.

Si les fripiers croient à la fortune des escrocs, les jeunes gens croient aussi à la vertu des demoiselles. Et il en est de ces vertueuses qui, avec une telle croyance, les mènent fort loin, si loin qu'ils n'en reviennent pas toujours. Beaucoup sombrent dans une ruine précoce ou une incurable oisiveté. Parfois ils se retournent vers le buisson qui les a dépouillés de leur laine. Rien n'est plus triste que de tels procès. La pauvreté des dépouillés crie contre l'opulence insolente des spoliatrices, opulence qu'ils ont faite par leurs offrandes et leurs sacrifices. Ces débats, que nous rencontrons presque tous les jours, ne datent pas d'aujourd'hui. Un avocat, que Boileau signale comme la vipère de l'éloquence, les plaidait autrefois devant l'ancien parlement. Oui, Claude Gaultier dont la satire a dit :

> . . . . . . . . . Plus aigre et plus mordant
> Qu'une femme en furie, ou Gaultier en plaidant,

l'avocat Gaultier avait cette spécialité. Et il ne faut pas croire qu'il outrât les violences. Comme on était fort littéraire dans ce temps-là, et qu'on plaidait à côté de Patru, on savait choisir les formes les plus agréables pour exprimer les choses qui l'étaient le moins. Voici, par exemple, comment s'y prenait Me Gaultier pour faire restituer à un étourdi les prodigalités trop grandes qu'il avait amoncelées sur une jolie tête qui avait fait tourner la sienne.

« Il y a un proverbe grec, s'écriait-il, qui, en parlant des méchants, dit qu'ils ne vivent que de cervelles.

« Mais il est plus vrai de dire que cette viande est la nourriture de ces fausses divinités de la terre, de ces beautés criminelles qui assujettissent le siége de la raison.

« L'appelante est engraissée de la cervelle de mon client. C'est de là que lui sont venus ces riches ameublements, ces ornements précieux, ces rares bijoux que ce pauvre aveugle lui a donnés dans le désordre de sa passion. Et à voir comme il a paré magnifiquement son écueil, l'on dirait qu'il a pris plaisir à son naufrage. »

Convenons que ce n'est pas mal pour un homme qui ne passait pas pour donner le ton au barreau de son époque. C'était cherché, oui, mais c'était trouvé. Et véritablement le tour ne pèche ni par le goût ni par l'esprit

Ces jours derniers, dans un procès pareil, un amant éconduit revendiquait, entre autres objets sur lesquels avait fait main basse une infidèle et une ingrate, revendiquait, disons-nous, un perroquet estimé cent cinquante francs.

— Cent cinquante francs, lui objecta-t-on, un perroquet qui avait près de cinquante ans!

— Je sais bien que mon perroquet était vieux, mais il était encore si vert!

Le mot n'est-il pas joli?

En voici un autre. Celui-ci a été dit en police correctionnelle par un domestique mis à la porte d'une maison de santé. Le directeur lui reproche de s'être fait détester par les pensionnaires de l'établissement.

Le domestique hausse les épaules. — « Je vous demande, monsieur le président, si ce reproche peut avoir le sens commun. Est-ce qu'il est possible de s'aliéner les aliénés? »

Comme le prévenu s'est permis d'autres aliénations que celles-là et qu'il a aliéné plusieurs tabatières d'autrui, il a été condamné à six mois de prison.

Mais il ne va pas, comme dextérité de main, à la cheville de l'élégant brodequin de trois jeunes commères allemandes qui viennent de concourir et de remporter le prix sur le turf du *pick-pocketage* qu'a ouvert notre Exposition universelle.

Elles tiennent la corde dans le vol international, et l'Angleterre qui, jusqu'à présent, avait la suprématie dans cette chasse aux poches, a été outrageusement distancée. Mlles Anna-Marie Leonhard, Sossolla et Waleska pourraient donner à tous les Anglais, et en leur qualité de Prussiennes, des leçons de vol à aiguille. M. l'avocat impérial Anlois constate ainsi leur supériorité.

« Messieurs, dit-il aux juges dans son réquisitoire, vous connaissez déjà les *pick-pocket* et vous savez mieux que personne l'audace de ces femmes; mais je ne sache pas qu'elles sortent de leur triste spécialité de voleuses à la tire; celles-ci viennent d'Allemagne, et, dans cette lutte internationale, elles l'emportent de beaucoup sur leurs concurrentes anglaises. Si vous usez habituellement de sévérité envers ces dernières, vous croirez juste et utile de montrer la même rigueur contre Sossolla et Leonhard. »

Et faisant droit à cette invitation à la sévérité, le tribunal, présidé par M. Dupaty, a condamné les prévenues à cinq ans de prison et cinq ans de surveillance.

Condamnons-nous nous-mêmes à la surveillance, à notre propre surveillance, pour ne pas fournir des aliments à tous les voleurs du monde.

MAÎTRE GUÉRIN.

## CAVALERIE CIRCASSIENNE

L'empereur de Russie avait, longtemps avant la conquête définitive du Caucase, un corps de troupes circassiennes attaché à sa personne. Le souverain se plaît à revêtir de temps en temps leur costume national pour les passer en revue. Personne n'ignore que les Circassiens sont des cavaliers consommés. Rien de plus curieux que de les voir, après le défilé ordinaire, se livrer à tous ces singuliers exercices d'équitation qui font leur orgueil, et auxquels ils doivent leur réputation.

Tantôt se laissant tomber à la renverse, tantôt glissant sur le flanc de leur monture pour s'en faire un rempart contre les balles ennemies, ils chargent et déchargent leur fusil avec autant d'aisance et de facilité que le plus habile fantassin. Debout, sur leur selle, avec le sabre aux dents; à genoux encore, et même tête en bas, jambes en l'air, ils exécutent toutes les mêmes manœuvres sans en paraître plus embarrassés.

De tels exercices, à la vérité, relèvent un peu plus du cirque que du champ de bataille et peuvent sembler à quelques-uns plus dignes de clowns que de soldats; mais, ces exercices une fois acceptés, il n'est pas de gens capables de rivaliser avec les cavaliers circassiens. Il faut reconnaître, d'ailleurs, qu'ils en tirent quelque avantage dans les guerres d'escarmouche.

FRANCIS RICHARD.

## COURRIER DES MODES

La plus charmante coquetterie préside aux toilettes d'enfants. Nous reprochons quelquefois aux modes une certaine excentricité qui fait le tourment des femmes raisonnables; mais ce qu'on a le droit de taxer d'original dans la mise d'une femme, devient une grâce dans le costume d'un enfant; c'est pourquoi je conviens avec franchise que jamais, à aucune époque on n'a habillé les petites filles et les petits garçons avec autant d'art qu'aujourd'hui.

Cette remarque a été faite par toutes les personnes qui ont visité comme moi l'Exposition des costumes d'enfants de la maison du *Cardinal Fesch*, dont les magasins sont fusionnés avec ceux de *Saint-Augustin*, rue Neuve-Saint-Augustin, 45.

On trouve là tout ce qu'il est possible d'imaginer en toilettes enfantines, depuis la robe du bébé jusqu'à la toilette de fillette de douze à quatorze ans.

Notez bien que je parle ici d'une de ces rares maisons de la capitale, où tout est soigné, admirablement établi et où cette qualification de *maison de confiance* est applicable dans toute l'acception du mot

Il me suffira de citer quelques modèles pour mettre toutes les jeunes mères dans le ravissement; pour cela je vais désigner plusieurs toilettes enfantines admises à l'Exposition universelle :

Costume de petite fille de six à sept ans : robe à deux jupes, la première, de taffetas bleu uni avec bord d'une corde de soie, la deuxième, en sultane fond blanc à rayures bleues satinées, le corsage coupé à la suissesse avec intérieur d'une chemisette plissée. La robe est découpée dans le bas en festons garnis d'un ruban de satin; chapeau rond et plat, à petits bords en paille, doublé de bleu et entouré d'une guirlande de bluets; bottines bleues, ceinture à bouts flottants.

Une autre toilette pour petite fille de dix ans : robe de mohair blanc avec casaque ajustée à ceinture; la casaque est dentelée; elle est ornée, ainsi que la robe, par des lisères de satin bleu posés sur un gros cordon; des boutons de nacre devant la jupe et à la casaque complètent l'ornement. Coiffure : toque de paille hanneton, garnie par une couronne en plumes de paon. Bottines de peau hanneton.

Je pourrais multiplier à l'infini ces citations, mais je dois les restreindre en songeant au peu d'espace qui m'est réservé; je crois en avoir dit assez pour constater l'importance et la distinction des créations de la maison du *Cardinal Fesch*.

Des nouveautés aussi remarquables dans un autre genre attirent les voyageuses rue du Bac, 51, dans les magasins de la *Couronne royale*, où les spécialités de lingerie élégante sont traitées avec un art infini.

J'ai déjà dit quelques mots au sujet des trousseaux dans une de nos dernières causeries; les beaux jours revenus m'imposent l'obligation de désigner plusieurs articles destinés aux toilettes légères dont Mlles Noël sœurs s'occupent avec le plus grand succès.

Les paletots de mousseline, très en vogue cette saison, sont de forme flottante décorés en motifs de valenciennes ou guipure avec volant plissé en mousseline, ou mieux encore en dentelle.

Les chemisettes blanches qui font partie de toutes les toilettes, grâce aux petites vestes entr'ouvertes que l'on porte plus que jamais, exigent quelques frais d'ornement; on les enjolive d'entre-deux cluny ou de broderies au point oriental en soie de couleur. Ces chemisettes à plis, ajustées ou flottantes, sont engagées dans la ceinture de la robe, elles ont un col à pointes, sous lequel on met une cravate de ruban et des manchettes collantes au poignet.

On trouve à la *Couronne royale* la plus charmante collection de ces fantaisies nouvelles, ainsi que des parures col et manches, et des bonnets Fanchon extrêmement distingués.

Je réponds à la demande qui m'est adressée sous les initiales C... V... et qui concerne un produit spécial de parfumerie : la Sève vitale capillaire.

Ainsi que j'ai eu occasion de le dire plusieurs fois, ce produit n'est pas une teinture : la preuve est que, lorsqu'on en fait usage, il faut un certain temps pour arriver à rendre aux cheveux leur couleur primitive, de quinze jours à deux mois, suivant que les cheveux ont une teinte plus ou moins foncée. La recoloration arrive graduellement, on en voit le progrès chaque jour.

La Sève vitale se divise en eau et pommade; il est fort important de se servir des deux produits, car l'eau seule

pourrait dessécher les cheveux par son action colorante, et la pommade les fortifie et assouplit les racines; il y a même des personnes auxquelles la pommade seule suffit; pour cela il ne faut avoir que très-peu de cheveux blancs, autrement les deux sont indispensables.

La Sève vitale se trouve chez son inventeur, M. Gargault, boulevard de Sebastopol, 106.

Pendant les chaleurs, et comme boissons rafraîchissantes et délicieuses, on doit recommander les sirops de cerise, de limon et d'orange de la maison Seugnot, rue du Bac. On peut se les faire expédier en tous pays.

ALICE DE SAVIGNY.

## MEXICO

La vue que nous donnons de la capitale du Mexique est prise d'un monticule de lave situé à peu de distance de la ville, au lieu dit *Peñon de los Baños*. Il est peu d'endroits d'où Mexico apparaisse sous un plus ravissant aspect. Entourée de verdure de toutes parts, mirant dans le lac de Tezcuco ses tours et ses coupoles sans nombre, elle apparaît véritablement radieuse; et l'on oublie devant cet ensemble magique la misère affreuse de certains de ses faubourgs, ainsi que l'état malsain des plaines marécageuses qui l'entourent.

Mexico est située sur un plateau de la chaîne des Cordillères, sur l'emplacement de l'ancienne *Tenochtitlan*, la

MEXICO. — VUE GÉNÉRALE, PRISE DE PENON DE LOS BANOS, d'après un dessin du baron J. de Muller.

vaste et merveilleuse cité des Aztèques, dont la barbarie espagnole a rasé tous les curieux édifices. Le climat de la ville est assez doux, sa température s'élevant rarement au-dessus de trente degrés et ne s'abaissant guère au-dessous de douze. Les rues sont longues et larges, régulières pour la plupart et singulièrement pavées de pierres rondes et polies. Les maisons, uniformément bâties en pierres de taille, ont des galeries intérieures sur les cours, à la façon moresque. Leurs façades sont peintes de couleurs vives et ornées de passages écrits de la Bible ou de carreaux de porcelaine disposés en dessins, tandis que leurs toits plats, décorés d'arbustes et de fleurs, forment de charmantes terrasses où les habitants vont prendre le frais, le soir.

Le principal monument de Mexico est la cathédrale, fameuse par sa grandeur et ses richesses; elle s'est élevée sur les ruines d'un temple gigantesque dédié à l'Être suprême, *Tezcatlipoca*, et à *Huit-Zilopochtli*, dieu de la guerre. Outre cette cathédrale, la ville compte encore soixante-huit églises et chapelles et une trentaine de couvents. Plusieurs de ces édifices sont très-remarquables. Il y en a qui sont de petites villes; d'autres pourraient passer pour de riches musées, à cause de leurs tableaux, de leurs statues, de leurs mosaïques, de leurs sculptures et de leurs façades.

On peut citer encore le palais du gouvernement, siége de plusieurs administrations; le palais de l'inquisition, occupé aujourd'hui par l'École polytechnique; le bâtiment de l'Université, l'hôtel de ville, la prison de l'Acordada, l'hôpital de Jesus-de-los-Naturales, fondé par Cortez, dont les cendres y reposent; l'académie des beaux-arts, divers hôtels particuliers, et enfin deux magnifiques promenades: le *Paseo* et l'*Almeda*, ornées de beaux arbres et de fontaines.

La population de Mexico est de 200,000 habitants.

L. DE MORANCEZ.

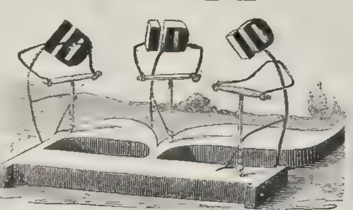
*Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé au nom de M.* ÉMILE AUCANTE, *administrateur de l'*Univers illustré. — *Les coupons d'actions ou d'obligations ne sont pas reçus en payement.*

*Le mode d'envoi d'argent le plus simple et le plus sûr est d'adresser un mandat-poste, le talon restant entre les mains de l'expéditeur comme garantie. — Les réclamations, demandes de changement d'adresse ou de renouvellement d'abonnement, doivent indispensablement être accompagnées de la dernière bande collée sur l'enveloppe du journal. — Il ne sera fait droit à aucune réclamation de numéros ayant plus de deux mois de date.*

*Toute demande d'abonnement ou de numéros à laquelle ne sera pas joint le montant en mandat-poste, timbres-poste ou valeur à vue sur Paris, sera considérée comme non avenue.*





*Explication du dernier Rébus :*
Ne faites point une injure au prochain.



PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

ÉMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | PARIS. | DEPARTEM. |
|---|---|---|
| n an . . . | 15 fr. » | — 17 fr. |
| ix mois . . | 8 fr. » | — 9 fr. |
| rois mois . | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| Un an. . . . | 52 fr. » | — 64 fr. |
| Six mois . . | 26 fr. » | — 32 fr. |
| Trois mois. . | 13 fr. » | — 16 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e ANNÉE. — N° 645.
Mercredi 29 Mai 1867.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

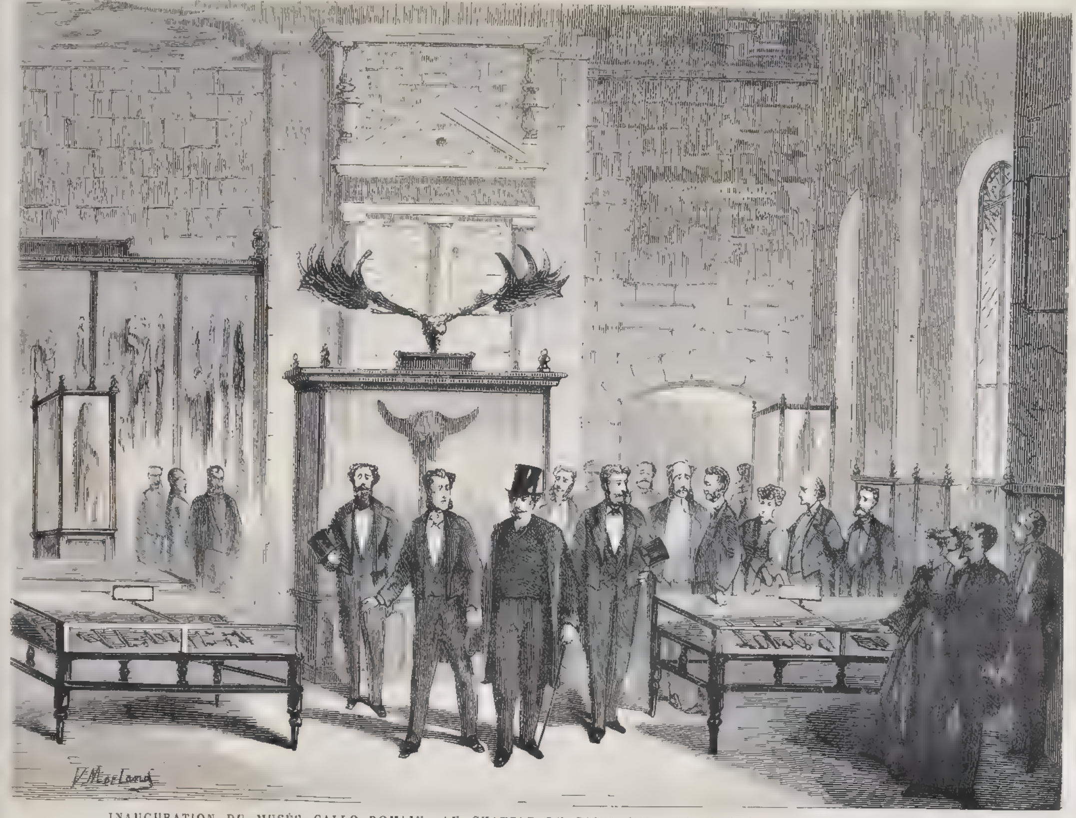
# A NOS LECTEURS

## Transformation de l'Univers illustré

Nous avons dit : Il faut que *l'Univers illustré* soit tout à la fois : le plus grand des journaux illustrés, — le plus riche en gravures d'art et en dessins d'actualité, — le plus littéraire et le plus varié dans sa rédaction, — le mieux imprimé, — le meilleur marché. — Nous allons justifier notre programme.

Tous nos efforts, depuis que *l'Univers illustré* a pris naissance, ont constamment tendu à faire de notre journal une publication qui ne laissât rien à désirer, au double point de vue de l'art et de la littérature. Le grand nombre de nos abonnés nous prouve très-éloquemment que nos efforts n'ont pas été stériles.

Une chose pourtant nous restait à faire : Associer à la fortune de *l'Univers illustré* les plus grands noms de la littérature contemporaine, les écrivains spéciaux les plus justement célèbres, les meilleurs dessinateurs et graveurs de notre époque. — Ce projet, sans aucun précédent, nous croyons l'avoir réalisé, grâce à la combinaison dont l'exposé figure à la page suivante.




INAUGURATION DU MUSÉE GALLO-ROMAIN, AU CHATEAU DE SAINT-GERMAIN; dessin de M. Morland. — Voir le Bulletin.

## RÉDACTION DU JOURNAL

Voici les titres des articles d'actualité, des fantaisies littéraires, des compositions diverses, tous ENTIÈREMENT INÉDITS, que *l'Univers illustré* s'est assurés par TRAITÉS SPÉCIAUX et qu'il publiera régulièrement, à partir du 1er juin prochain, et indépendamment des articles qui forment la base de sa rédaction habituelle :

**EDMOND ABOUT**, Les Maris de leurs femmes. — **BABINET** (de l'Institut), Astronomie et Physique du Globe, Actualités scientifiques. — **ALEXANDRE DUMAS PÈRE**, Les Héros de la Table. — **ALEXANDRE DUMAS FILS**, Les Demi-Caractères. — **FEUILLET DE CONCHES**, Les Autographes introuvables — **OCTAVE FEUILLET**, Le Théâtre des Fées. — **THÉOPHILE GAUTIER**, Les Excentriques de la Peinture. — **ERNEST LEGOUVÉ**, Entretiens et Dialogues. — **P. MÉRIMÉE**, Variétés archéologiques. — **PREVOST-PARADOL**, Portraits historiques et littéraires. — **C.-A. SAINTE-BEUVE**, Notices littéraires. — **GEORGE SAND**, Études et fantaisies — **PAUL DE SAINT-VICTOR**, Statuettes et Médaillons. — **VICTORIEN SARDOU**, Les Lundis de Madame Benoîton.

N. B. Chacun de ces titres indique une série de compositions littéraires ou un article indépendant de tous les autres

Outre les travaux dont nous venons de donner les titres et de nommer les éminents auteurs, CHAQUE NUMÉRO de *l'Univers illustré* contiendra :

Une **Chronique Parisienne**, par A. de PONTMARTIN. — Une **Revue Dramatique et Musicale**, par GÉROME. — Un **Bulletin Historique de la semaine**, par TH. DE LANGEAC. — Une **Causerie Scientifique**, par S. HENRY BERTHOUD. — Un **Courrier du Palais**, par MAITRE GUÉRIN. — Une **Revue des Beaux-Arts**, par JEAN ROUSSEAU. — Une **Chronique du Sport**, par PAUL CAILLARD. — Une **Revue Agricole et Horticole**, par P. JOIGNEAUX. — Une **Revue des inventions nouvelles**, par JOACHIM RIGAUD. — Une **Promenade à l'Exposition universelle**, par divers écrivains spéciaux. — **Articles divers**, par OSCAR COMETTANT, PAUL PARFAIT, X. DACHÈRES, FRANCIS RICHARD, etc. — Un **Courrier des Modes**, par Mme ALICE DE SAVIGNY. — Un **Problème d'Échecs**, un **Rébus**, etc., etc.

Le choix d'un roman est la partie la plus délicate dans la rédaction d'un journal tel que *l'Univers illustré*, qui par sa nature est essentiellement le journal de la famille. C'est assez dire quel soin et quel scrupule nous apporterons à la publication des romans dont nous offrirons la primeur à nos lecteurs.

Nous commencerons le 1er Juin 1867, la publication de

L'HISTOIRE DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS, roman inédit de HENRI CONSCIENCE,

l'auteur toujours si intéressant et toujours si moral du *Gentilhomme pauvre*, du *Conscrit*, du *Jeune Docteur*, *etc.*

## ILLUSTRATIONS DU JOURNAL

La partie artistique de *l'Univers illustré* sera sous tous les rapports à la hauteur de sa partie littéraire.

CHAQUE NUMÉRO de *l'Univers illustré* contiendra de *douze* à *quinze* beaux dessins par les meilleurs artistes français et étrangers, sur tous les événements de nature à intéresser le public. — Outre ces dessins, nous publierons chaque mois : 1° Une revue comique par Cham. 2° Une chanson *inédite*, paroles et musique de Gustave Nadaud, l'auteur aimé de tant de charmantes productions devenues populaires.

## MODE DE PUBLICATION

Avec une semblable rédaction et une telle richesse d'illustrations, il nous eût été impossible de ne pas modifier notre mode de publication. A partir du 1er juin prochain, *l'Univers illustré* paraîtra tous les samedis dans son même grand format, et en *seize pages* au lieu de *huit*.

## ABONNEMENTS

| PARIS | | | DÉPARTEMENTS | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Un an (*avec la prime*). . . . . . | 18 fr. | » | Un an (*avec la prime*). . . . . . | 20 fr. | » |
| Six mois. . . . . . . . . . . | 9 | » | Six mois . . . . . . . . . . | 10 | » |
| Trois mois. . . . . . . . . . | 4 | 50 | Trois mois . . . . . . . . . | 5 | » |
| Chaque numéro. . . . . . . | » | 30 | Chaque numéro (*par la poste*) . . | » | 35 |

On s'abonne aux *Bureaux du journal*, passage Colbert, 24, à la *Librairie nouvelle*, boulevard des Italiens, 15, et chez *Michel Lévy frères*, rue Vivienne, 2 *bis*.

## PRIME

A partir du 1er juin, la prime sera mise à la disposition des abonnés nouveaux jusqu'au 31 juillet prochain, terme de rigueur. Ils pourront la faire prendre gratuitement aux adresses ci-dessus mentionnées.

Ceux de nos abonnés actuels dont l'abonnement n'expire qu'après le 1er décembre prochain, auront droit immédiatement à la prime *Œuvres complètes de Balzac*, moyennant la somme de trois francs. — Quant à nos autres abonnés, ils auront droit à la prime du jour où ils renouvelleront leur abonnement, pourvu que ce renouvellement ait eu lieu avant le 1er décembre 1867, dernier délai.

Les souscripteurs de province, anciens ou nouveaux, pourront recevoir directement les *Œuvres complètes de Balzac* en envoyant 2 fr. pour frais de transport.

Écrire *franco* en adressant un mandat sur la poste, ou une valeur à vue sur Paris, au nom de M. ÉMILE AUCANTE, administrateur du journal.

### SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Un rêve en parties doubles. — La Grèce en 1827 et 1867. — Les Mémoires de M. Guizot. — Lord Aberdeen et son fermier. — Pie IX. — Le comte Rossi. — Villars et Berwick — *Les Amants de Vérone*. — Léon et Caroline Duprez. — Un malentendu. — Marquis et notaire. — Octave Feuillet et *M. de Camors*.

Depuis qu'on ne fait plus de tragédies, on ne fait plus de songes. Pourtant j'en ai eu un, que je veux vous raconter; s'il n'est pas tragique comme la race d'Agamemnon ou les crimes d'Athalie, il est mélancolique comme le déclin d'une vie, d'un siècle ou d'une histoire

Ce n'était point pendant l'horreur d'une profonde nuit, mais pendant la sérénité d'un beau jour; il me semblait — la jeunesse a de ces mirages ! — que nous assistions à une immense aurore de toutes les idées, de tous les enthousiasmes, de toutes les poésies; vous voyez qu'il ne s'agit ni d'aujourd'hui, ni d'hier.

*Pour lors*, comme dirait un procès-verbal de garde champêtre, on ne s'occupait que des malheurs et de la renaissance de la Grèce... Paris, le tout Paris de 1827 était à Sparte, à Athènes et à Corinthe; quelle émotion, quelle ivresse, quand nous arrivaient les bulletins de victoire de Canaris et de Botzaris ! Nous allions à l'Exposition au profit des Grecs, et les descendants de Léonidas ou d'Aristide n'y auraient pas mis plus d'ardeur. En chemin, on fredonnait la poétique chanson de Béranger :

« J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles ! »

On s'arrêtait, comme en un lieu de pèlerinage, devant la vitrine du libraire Ladvocat, où s'étalaient *les Messéniennes* de Casimir Delavigne, le *Voyage en Grèce* de M. Lebrun, le *Childe Harold* de lord Byron, et tous les hymnes de la Muse rajeunie en l'honneur des enfants d'Homère et d'Euripide; le *Massacre de Scio*, d'Eugène Delacroix, nous faisait pleurer d'admiration et de tendresse. L'Odéon nous convoquait au *Siége de Missolonghi*, par M. Ozanneaux, professeur de philosophie au collége de Louis-le-Grand; au Théâtre-Français, le *Léonidas* de Pichald était plus applaudi que ne le furent jamais les *Horaces*, *Britannicus*, *le Misanthrope*, *Esther* et *Hernani*. Le *Lascaris* de M. Villemain donnait, dans une prose harmonieuse, la réplique aux échos de la Sorbonne. Le Luxembourg n'était plus qu'une succursale de l'Attique, et ses marronniers eussent fait ombrage aux platanes du jardin d'Académe; nous n'étions pas des promeneurs, mais des péripatéticiens. Rossini, pour arriver à l'Opéra, faisait signer ses passe-ports à Corinthe. Volontiers nous aurions débaptisé la Seine, la Marne et la Bièvre, pour leur imposer les noms glorieux d'Eurotas, d'Ilissus et de Céphise.

Le délire hellénique nous avait gagnés tous, jeunes et vieux, grands et petits, riches et pauvres, militaires et pékins, nobles et bourgeois, écoliers et maîtres; nos professeurs avaient failli remplacer leur toque par la calotte grecque et leur robe classique par la fustanelle. L'être prosaïque et dénaturé qui eût fait entendre une note discordante, ou essayé de plaider pour les Turcs, eût été immédiatement lapidé. Ce qui fit tomber M. de Villèle, ce ne fut pas, comme on l'a prétendu, d'avoir proposé la conversion des rentes ou licencié la garde nationale; ce fut d'avoir appelé Athènes une localité.

Mais, vous le savez, rien de plus fantasque que le rêve; il a les caprices d'une jolie femme, la puissance d'un autocrate, l'attelage de la reine Mab, la baguette d'une fée. En cinq minutes, je me vis tout à coup vieilli de quarante ans; huit lustres, rien que cela; de quoi éteindre tous ceux qui éclairent et qui réchauffent nos belles années !

Le temps était froid, le ciel sombre, l'air gris; il pleuvait; je venais de rencontrer, rasant les murailles, munis de parapluies, de socques et de lunettes vertes, quelques vieillards ratatinés et transis, qui faisaient songer à la Mer de glace beaucoup plus qu'aux rives de l'Ionie. Ces nobles débris, qui ne se consolaient pas entre eux, étaient les derniers survivants des brillants philhellènes qui avaient exalté jadis toutes les cordes sonores de notre jeune lyrisme. Ils marchaient, l'œil morne et la tête baissée, comme les coursiers d'Hippolyte; on eût dit des revenants ou des fantômes. Où allaient-ils ? on ne s'en souciait guère; à une réunion d'un comité grec, formé pour envoyer quelques secours aux veuves et aux orphelins crétois; convocation silencieuse et clandestine comme une assemblée d'ombres se retrouvant sur des tombeaux. Plus un point de contact avec le public; plus un fil électrique communiquant avec la foule; plus une vibration dans cette âme universelle qui s'appelle tour à tour la passion, le patriotisme, la popularité, le bruit, la curiosité, l'émotion, le succès.

J'étais triste; mon cœur se serrait; il pleuvait toujours ces gouttes de pluie ressemblaient à des larmes : C'est ton passé qui pleure ! me disait mon rêve. Je voulus essayer de rire.

Je me trouvai, je ne sais comment, transporté sur le boulevard Montmartre, à deux pas d'un théâtre en vogue. Les voitures arrivaient, les becs de gaz s'allumaient, les bureaux s'ouvrirent; j'entrai.

J'assistai à une pièce fort amusante, mais qui me parut faite exprès pour livrer à la risée publique tous les objets consacrés, il y a quarante ans, par le public enthousiasmé. Homère et Sophocle étaient mis en miettes pour la plus grande joie de petits jeunes gens dont l'entendement semblait aussi court que leur veste. Les infortunes de Ménélas étaient descendues de l'*Iliade* à Paul de Kock; on riait à la barbe du roi des rois, et sur les ruines d'Argos ou d'Ilion on dansait, horreur ! un *cancan* anti-hellénique, digne d'être foudroyé par Terpsychore et surveillé par les sergents de ville.

Mais bientôt toute l'attention dont j'étais capable fut absorbée par mon voisin de stalle, un jeune homme de vingt-

deux à vingt-trois ans, beau, pâle, blond, mince, d'une distinction idéale, d'une exquise élégance; un enfant du Nord, le front haut, l'œil rêveur, la figure mélancolique et pensive; imaginez le héros d'un poëme des Niebelungen ou d'une ballade de Schubert, né pour cueillir des fleurs sous le regard d'Ophélia.

Toute la salle riait à se tordre; quelle ne fut pas ma surprise en voyant une larme, une belle et poétique larme dans les yeux de mon jeune voisin! Cette larme expiatoire ajouta encore à la de sympathie respectueuse qu'il m'avait inspirée tout d'abord. Dans l'entr'acte, il tira de sa poche un livre... c'était *la Grèce contemporaine*, de M. Edmond About. Le livre est spirituel et gai, et pourtant je surpris encore une larme, qui cette fois glissa lentement sur la joue et tomba sur une des pages.

Ces deux larmes, protestation muette contre ce spectacle et cette lecture, m'allèrent au cœur; je ne pus résister à l'envie d'essayer avec mon inconnu un semblant de conversation. Nous échangeâmes deux mots, puis dix; il devina sans doute une certaine similitude entre mes impressions et les siennes. Ces attentats de l'esprit parisien aux religions, aux beautés, aux poésies, aux souvenirs de la Grèce, firent les frais de notre causerie; elle fut grave et triste; à mesure que se déroulaient devant nous des scènes bouffonnes, pendant que se déchaînaient les lazzis et les *cascades* du berger Pâris et de Calchas, nous causions de l'*Odyssée* et de l'Acropole, des gloires de la Grece héroïque et des malheurs de la Grèce renaissante.

Un peu avant la fin du spectacle, le pâle et beau jeune homme se leva; il me regardait d'un air si mélancolique et si doux, que je me sentis encouragé à lui demander son nom :

— Monsieur, me dit-il, je me nomme Georges; je suis du pays d'Hamlet, je voyage sous le titre de comte de Sparte, et je suis le roi de Grèce.

~~~ Mais quittons les fantaisies du rêve pour entrer dans les réalités de l'histoire : je viens de lire le huitième volume des *Mémoires* de M. Guizot. Tout le monde l'a déjà dit et pensé, ce dernier volume est le plus intéressant de tous. Bien des parties, on le comprend, échappent à notre compétence; vous ririez au nez du chroniqueur qui croirait devoir, en mai 1867, vous parler du gouvernement de 1840, de l'épisode de Belgrave-Square, des mariages espagnols, de l'avénement du pape Pie IX et du Sunderbund. Si je m'appesantissais sur la réforme électorale, c'est moi que vous mettriez immédiatement à la réforme. Les *Mémoires* de M. Guizot sont le contraire de la chronique : elle veut des anecdotes, des actualités, j'allais dire des commérages; ils s'en tiennent aux grandes lignes de l'histoire politique.

Ce volume renferme des pages touchantes sur lord Aberdeen; un sincère et légitime hommage rendu par l'illustre survivant à son noble et vertueux ami. Nous y avons vainement cherché une historiette que M. Guizot a souvent racontée et qui nous paraît caractéristique. Sans doute il l'a jugée trop familière pour l'admettre dans l'ensemble de ce magnifique portrait dont la gravité attendrie s'alarmerait d'un sourire. Nous sommes dispensé de ce scrupule. Rien d'ailleurs ne saurait mieux peindre le type de l'homme d'État anglais, dans sa perfection suprême, arrivé au beau idéal en fait de vertu publique et privée, de respect pour la liberté et la dignité humaine.

M. Guizot se promenait avec lord Aberdeen dans un de ces parcs immenses que la France ne connaît que par ouïdire, qui ont l'étendue d'un de nos arrondissements et qui contiennent, dans leurs limites closes de murs, des rivières, des collines, des forêts, des hameaux et des villages. Tout à coup lord Aberdeen s'arrête devant une ferme de belle apparence, et la montrant d'un geste à son compagnon de promenade :

— Vous voyez cette ferme? lui dit-il; elle me rappelle la seule faute, le seul remords de ma vie publique.

— Comment cela?

— J'avais là un fermier qui me payait une rente annuelle de cinquante livres; pas méchant, mais taquin; un de ces hommes qui, pour être plus sûrs d'user de leurs droits, en abusent. A chaque élection, il me contrariait de la manière la plus agaçante pour mes nerfs, la plus gênante pour ma politique et la plus fâcheuse pour le pays : savez-vous ce que j'ai fait? je ne me le suis pas encore pardonné.

— Vous l'avez fait sortir de vos domaines?...

— Non : j'ai diminué sa rente d'une livre; je l'ai condamné à ne plus m'en payer que quarante-neuf : de cette façon, il a cessé d'être électeur... C'est bien mal... cet acte de tyrannie et d'arbitraire a souvent pesé sur ma conscience.

Convenez que c'est beau, et que nous avons encore du chemin à faire avant d'en arriver là!

Revenons un moment encore au volume qui nous a rappelé cette anecdote. Jamais le style de M. Guizot n'a été plus souple et plus ferme. Je ne sais ce qu'en diront les politiques des divers partis; mais nous qui ne sommes pas politiques, nous pouvons admirer d'un bout à l'autre cette sérénité, ce calme, ce sentiment si pur et si vrai de la grandeur morale, cette persévérance supérieure aux événements, cette modération bienveillante envers les anciens adversaires, ce ménagement si rare des personnes et des noms propres, cette fidélité plus forte que l'expérience, cette résignation courageuse qui se console de sa défaite en refusant de se tenir pour battue. Reconnaître ou déclarer qu'on s'est trompé, plier sous les démentis infligés par le fait brutal, faire de l'épilogue ou du testament de sa vie politique la rétractation amère ou plaintive de telle ou telle phase de sa vie, ce n'est pas la preuve d'une âme grande et droite, au contraire. Cette capitulation rétrospective ne tourne pas au profit de la vérité, de la raison ou même de l'opinion victorieuse; le scepticisme seul en profite, ce terrible dissolvant moderne, qui a déjà trop d'avantages pour qu'on l'enrichisse encore aux dépens des plus précieuses facultés de la nature humaine.

M. Guizot est passé maître dans l'art des portraits : Delaroche et Scheffer, ses peintres préférés, auraient pu lui demander des leçons : j'ai mentionné le portrait de lord Aberdeen. Celui de Pie IX n'est pas moins beau, voilà la note juste, aussi éloignée des invectives de la démagogie italienne que de *cette grande figure de Pie IX*, dont l'école ultramontaine a fait un *cliché*, et qui donne envie de se demander depuis quand la grandeur est synonyme de la bonté. Mais ce qu'on ne peut pas lire sans une émotion profonde, c'est l'admirable page sur le comte Rossi :

« Partout où il a vécu, il a grandi; nulle part autant qu'à son dernier jour et à sa dernière heure, quand il a brave et trouvé la mort au service de la papauté penchant vers l'abîme. Il eût probablement souri lui-même si, quinze ou vingt ans auparavant, on lui eût dit qu'il mourrait premier ministre du pouvoir pontifical, et chargé de le soutenir en le réformant... C'était une nature à la fois ardente et indolente, chaude au dedans, froide au dehors, capable d'enthousiasme sans illusion et de dévouement sans passion. Il était en même temps très-sociable et très-réservé, prudent avec dignité et supérieur dans l'art de plaire sans fausse et faible complaisance. Habile à exploiter les forces d'une intelligence admirablement prompte et juste, plus féconde qu'originale, toujours ouverte sans être mobile, constante dans les idées et souple dans les affaires, il excellait à saisir le point où pouvaient se rencontrer les esprits et les partis modérés quoique divers, et à leur persuader de s'y réunir. C'était l'œuvre qu'il tentait encore une fois, quand le poignard des assassins vint le frapper sur l'escalier même de l'assemblée devant laquelle il allait exposer ses patriotiques desseins. On dit qu'à quatre-vingt-deux ans, en apprenant la mort du marechal de Berwick emporté par un boulet de canon, le maréchal de Villars s'écria : « J'avais toujours bien « dit que cet homme-là était plus heureux que moi. » La mort de M. Rossi peut inspirer la même envie, et il était digne du même bonheur. »

Ce dernier trait sous-entend bien des choses éloquentes. Pourtant, que le Villars français n'envie pas trop le Berwick italien! C'est quelque chose, c'est beaucoup, après une défaite, vingt ans de travail, une noble et ferme attitude, de belles œuvres, de beaux exemples, une heureuse et laborieuse vieillesse environnée d'admiration et de respects!

~~~ Je ne comptais pas reparler des *Amants de Vérone*, de M. Richard Yrvid; mais l'œuvre est si remarquable, le succès a été si vif, mes confrères de la critique musicale ont paru si contents, Mme Caroline Duprez, dans le rôle de Juliette, a excité un enthousiasme si unanime, que j'y reviens sans scrupule; d'autant plus qu'il y a eu là les deux choses les plus affriolantes pour la chronique pénétrée de ses devoirs : un grand talent et une petite anecdote.

Le grand talent éclate à chaque page de cette partition inédite, qui a eu le malheur de rencontrer sur son chemin le splendide opéra de Gounod; il s'est révélé dans des chœurs d'une facture large et originale, dans des mélodies tantôt pathétiques et touchantes, comme l'air de Romeo, la plainte de Juliette et le duo des deux amants, tantôt spirituelles et piquantes, comme l'air charmant de la nourrice; il a trouvé, dans la famille et parmi les élèves de G. Duprez, les éléments d'une interprétation assez belle pour suppléer à l'action théâtrale, au prestige du costume et de la mise en scène. Léon Duprez, avec peu de voix, met dans son chant tant d'expression et de charme, qu'il va à l'âme sans toujours arriver à l'oreille : sa sœur est incomparable. Elle possède tous les secrets du merveilleux style de son père, et elle y ajoute des trésors de grâce et d'élégance. Chaste et passionnée, correcte et dramatique, cette Juliette pourrait offrir, avec celle du Théâtre-Lyrique, des sujets de comparaison qui n'ôteraient pas un admirateur à Gounod et à Mme Carvalho, et qui enverraient beaucoup de spectateurs à M. Richard Yrvid.

Voici l'anecdote : la partie de Capulet devait être chantée par M. Théodore R..., un de nos pianistes les plus célèbres, doué, dit-on, d'une voix magnifique.

Or, il faut savoir que Richard Yrvid est, sous son vrai nom, un marquis; tout ce qu'il y a de plus véritable et de plus authentique en fait de marquis. Là-dessus, M. Théodore R... déclare, au dernier moment, qu'il ne chantera pas. Rumeur, embarras des artistes, consternation du compositeur, qui court chez le récalcitrant. Il ne trouve que son père, qui lui répond dans le plus pur accent marseillais : — Mon fils voulait bien chanter pour faire plaisir à monsieur le marquis; il ne se soucie pas de chanter pour le sieur Richard Yrvid...

— Mais, reprend l'auteur des *Amants de Vérone*, Reyer, Ernest Reyer, votre compatriote, s'appelait Rey sur les registres de l'état civil; vous ne trouvez pas mauvais qu'il ait changé ou ajouté une syllabe à son nom...

— Lé pétit Rey! (intonation de plus en plus marseillaise). Ah! lui, c'est bien différent; son père était notaire. Mais vous qui êtes marquis!...

On n'a jamais pu le faire sortir de là, et le rôle de Capulet a finalement été chanté par un élève de Duprez, M. Lafont, qui, par parenthèse, s'en est très-bien tiré.

Évidemment, il y avait là un malentendu. Dans sa juste fierté d'artiste, M. Théodore R.., se figurait sans doute que le compositeur-poëte des *Amants de Vérone* avait dissimulé son nom et son titre, par un reste de pruderie aristocratique, par dédain pour l'art, pour la musique, pour le théâtre, ou, en d'autres termes pour la passion dominante l'irrésistible vocation de son talent et de sa vie! C'est contradictoire : soyez bien sûr, quand vous voyez un gentilhomme, comte, vicomte ou marquis, entrer avec une certaine résolution et une certaine aptitude dans la lice ouverte aux écrivains ou aux musiciens, et faire énergiquement, au grand soleil, de la littérature ou de l'art, soyez sûr qu'il donnerait dix fois son titre pour la célébrité de M. Cousin ou de M. Auber, ses parchemins pour une rame de papier, réglé ou non, qui aurait le même cours sur la place que celui de Gounod ou de Sainte-Beuve. Sinon, sa vocation est factice; ce n'est qu'un faux écrivain, un faux musicien, digne d'être relégué dans ces limbes qu'on appelle les salons et rangé parmi ces surnuméraires qu'on appelle les amateurs. Chez le gentilhomme d'un vrai talent, ce n'est pas l'artiste qui humilie le marquis, c'est le marquis qui gêne l'artiste. Comment en serait-il autrement? Il y a un préjugé opiniâtre contre la littérature et la musique armoriées : de ce qui était autrefois un privilége, on fait maintenant une infirmité. Naturellement, le prétendu infirme jette sa béquille pour marcher tout seul; aimant mieux être celèbre que noble, l'amoureux de gloire démarque son mouchoir avant de le jeter. Il n'y a rien là que de très-logique; c'est une variante du joli proverbe : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.*

~~~ Mais quel est ce bruit? Que signifient ces murmures d'étonnement et de plaisir? Pourquoi ces groupes de femmes pâmées, anxieuses, pensives, noyant de faibles sourires dans des torrents de larmes? Que nous veulent ces numéros de la *Revue des Deux Mondes*, que l'on attend avec fièvre, que l'on s'arrache avec fureur, que l'on dévore avec frénésie, que l'on savoure avec délices? Saluez! c'est Son Altesse don Juan de Camors, don Juan revu, augmenté, mais non corrigé par les influences de notre siècle, de notre société, de notre moment; un Octave Feuillet imprévu, ardent, vigoureux, profond, passionné, impétueux, hardi, et, avec cela, plus fin, plus ingénieux, plus délicat, plus séduisant que jamais; de quoi faire tourner plus de têtes que M. de Camors n'a égaré d'imaginations ou subjugué de cœurs; *M. de Camors* enfin, de l'Octave Feuillet nouvelle manière; le chef-d'œuvre du jeune maître, et, très-probablement, un des chefs-d'œuvre du roman moderne.

A. DE PONTMARTIN.

## BULLETIN

Le 12 de ce mois, l'Empereur s'est rendu à Saint-Germain pour inaugurer le musée gallo-romain, fondé conformément à ses ordres.

Sa Majesté est arrivée à Saint-Germain à trois heures, et a été reçue à sa descente de wagon par le préfet de Seine-et-Oise et le conseil municipal de Saint-Germain.

L'Empereur s'est rendu à pied de la gare au château, en passant devant le front des compagnies de pompiers accourus en masse de tous les points du département.

A l'entrée du château se trouvaient le comte de Nieuwerkerke, sénateur, surintendant des beaux-arts, accompagné de M. Gauthier, conseiller d'État, secrétaire général du ministère de la maison de l'Empereur, qui ont présenté à Sa Majesté les architectes et les conservateurs du musée.

L'Empereur est alors entré dans le palais et a visité successivement toutes les collections réunies dans les trois étages de cet immense musée, et a félicité, en se retirant, les architectes et les conservateurs, qui ont si complétement realisé ses intentions.

A quatre heures trois quarts, le train impérial rentrait à Paris.

Une foule énorme n'a cessé, malgré une pluie persistante, de stationner sur les places et aux abords du palais de Saint-Germain.

Les journaux de Berlin assurent que le gouvernement prussien a proposé M. Schulz-Dilitz, pour le grand prix de 100,000 francs de l'Exposition universelle de Paris.

M. Dolfus, de l'Alsace, concourt aussi pour cette prime.

Il vient de se former à Londres un comité pour faciliter les visites des ouvriers anglais à l'Exposition de Paris. Le comité se compose en partie des représentants des divers metiers de Londres et en partie de gentlemen qui s'occupent avec une active sollicitude de répandre le bien-être parmi les classes ouvrières.

Qui ne connaît la gravure populaire représentant Napoléon en capote grise, devant un jeune soldat qui dit en croisant la baïonnette :

— Quand vous seriez le petit caporal, on ne passe pas!

Jean Coluche, né à Gastins, ancien soldat d'infanterie de ligne, à qui la légende attribue ce mot, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-huit ans à Gouaix (Seine-et-Marne).

Coluche était chevalier de la Légion d'honneur depuis le 12 mars 1814. On se rappelle qu'il était venu, il y a quelques années, à Fontainebleau, où il avait été accueilli de la manière la plus bienveillante, au palais, par l'Empereur et l'Impératrice.

Londres possède vingt-trois théâtres et vingt-neuf salles de concert. Les vingt-trois théâtres peuvent contenir ensemble 38,300 personnes. Voici la contenance de chacun d'eux :

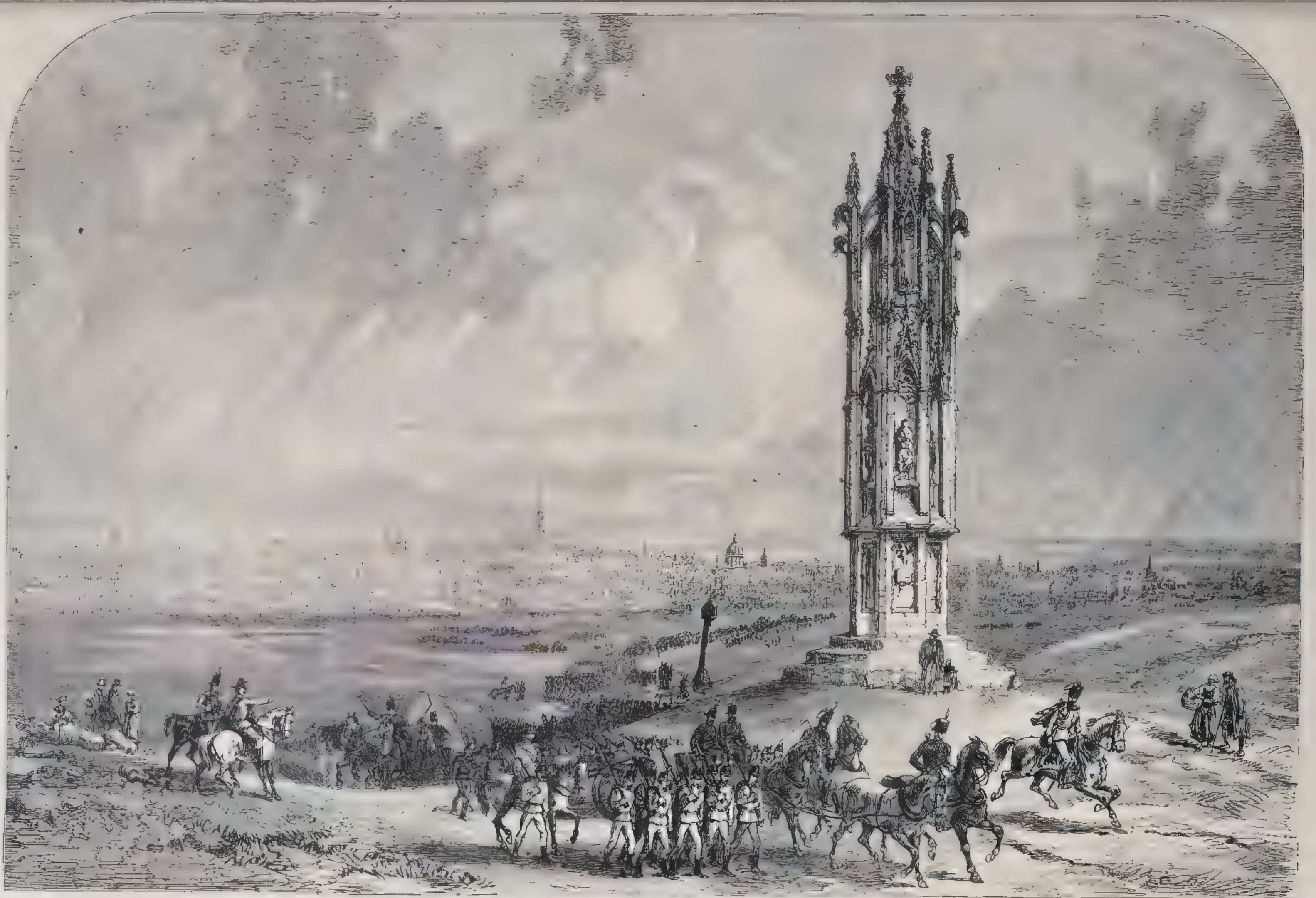
Her Majesty's, 2,200 places, Drury-Lane, 2,500; Covent-Garden, 2,500; Haymarket, 1,500; Princess' Theatre, 2,000; Saint-James, 1,000; Adelphi, 1,800; Lyceum, 1,700; Marylebone, 1,200; Olympic, 1,000; Strand, 700; Astley's, 2,000; Victoria, 2,000; Pavillion, 2,300; Britannia, 2,400; City of London, 1,400; Standard, 2,000, Garrick, 1,100;
~~~



PRÉPARATIFS DU TIR ANNUEL DE WIMBLEDON, PRÈS DE LONDRES, d'après un croquis de notre correspondant. — Voir page 342.




UNE COUR DE FERME, d'après le tableau de M. Arthur Stark. — Voir page 342.



VIENNE. — VUE PRISE LE MONUMENT DE LA *FILEUSE*. — Dessin communiqué. — Voir page 343.

New-Royalty, 600; Queen's Theatre, 600; et Sadler's Wells, théâtre nouveau, 1,300 places.

On annonce que le château de Longchêne, donné par l'Impératrice pour servir d'asile aux malades convalescents sortant des hospices de Lyon, va bientôt être approprié à sa destination. Déjà une partie du personnel désigné y est installée, et tout fait espérer que l'ouverture définitive de cet établissement aura lieu dans les premiers jours de juin.

H. DE LANGEAC.

## LE COFFRE ET LE REVENANT

AVENTURE ESPAGNOLE

(Suite et fin[1].)

— Inès et moi, nous sommes mortes, se disait Sancha en s'acheminant avec son sbire vers le palais de l'inquisition. Don Blas aura reconnu le coffre; il sait en ce moment qu'un étranger s'est introduit chez lui.

La nuit était fort noire; Sancha eut un instant l'idée de s'échapper.

— Mais non, se dit-elle, il serait infâme d'abandonner doña Inès, qui est si naïve, et dans ce moment ne doit savoir que répondre.

En arrivant au palais de l'inquisition, elle fut étonnée de ce qu'on la faisait monter au second étage, dans la chambre même d'Inès. Le lieu de la scène lui parut de sinistre augure. La chambre était fort éclairée.

Elle trouva doña Inès assise près d'une table, don Blas debout de son côté, le regard étincelant, et le coffre fatal ouvert devant eux. Il était couvert de sang. Au moment où elle entra, don Blas était occupé à interroger Zanga; on le fit sortir à l'instant.

— Nous a-t-il trahies? se dit Sancha. Aura-t-il compris ce que je lui ai dit de répondre? La vie de doña Inès est entre ses mains.

Elle regarda doña Inès pour la rassurer; elle ne vit dans ses yeux que du calme et de la fermeté. Sancha en fut étonnée.

— Où cette femme si timide prend-elle tant de courage?

Dès les premiers mots de sa réponse aux questions de don Blas, Sancha remarqua que cet homme, ordinairement si maître de lui, était comme fou. Bientôt il dit, se parlant à lui-même :

— La chose est claire!

Doña Inès entendit sans doute ce mot comme Sancha, car elle dit d'un air fort simple :

— Le grand nombre de bougies qui sont allumées dans cette chambre en fait une fournaise.

Et elle se rapprocha de la fenêtre.

Sancha savait quel avait été son projet quelques heures auparavant; elle comprit ce mouvement. Aussitôt elle feignit une violente attaque de nerfs.

— Ces hommes veulent me tuer, s'écria-t-elle, parce que j'ai sauvé don Pedro Ramos.

Et elle saisit fortement Inès par le poignet.

Au milieu de l'égarement d'une attaque de nerfs, les demi-mots de Sancha disaient qu'un instant après que Zanga avait eu rapporté chez elle le coffre de ses marchandises, un homme tout sanglant s'était élancé dans sa chambre un poignard à la main.

« — Je viens de tuer un volontaire royaliste, avait-il dit, les camarades du mort me cherchent. Si vous ne me secourez, je suis massacré sous vos yeux... » Ah! voyez ce sang sur ma main, s'écria Sancha comme hors d'elle-même, ils veulent me tuer!

— Continuez, dit don Blas froidement.

— Don Ramos m'a dit : « Le prieur du couvent des Hiéronymites est mon oncle; si je puis gagner son couvent, je suis sauvé. » J'étais tremblante; il aperçoit le coffre ouvert, d'où j'achevais d'ôter mes tulles anglais. Tout à coup il arrache les paquets qui s'y trouvaient encore, il se place dans le coffre. « Fermez la serrure sur moi, s'écrie-t-il, et faites porter ce coffre au couvent des Hiéronymites sans perdre un moment. » Il me jette une poignée de ducats, les voilà; c'est le prix d'une impiété, ils me font horreur...

— Trêve de mièvreries! s'écria don Blas.

— J'avais peur qu'il ne me tuât si je n'obéissais, continua Sancha; il tenait toujours dans sa main gauche le poignard dégouttant du sang du pauvre volontaire royaliste. J'ai eu peur, je l'avoue, j'ai fait appeler Zanga, qui a pris le coffre et l'a porté au couvent. J'avais...

— Pas un mot de plus, ou vous êtes morte, dit don Blas, qui devinait presque que Sancha voulait gagner du temps.

Sur un signe de don Blas, on va chercher Zanga. Sancha remarque que don Blas, ordinairement impassible, est hors de lui; il a des doutes sur l'être que, depuis deux ans, il croyait fidèle. La chaleur semble accabler don Blas; mais, au moment où il aperçoit Zanga, que les sbires ramènent, il se précipite sur lui et lui serre le bras avec fureur.

— Nous voici arrivés au moment fatal, se dit Sancha. Cet homme va décider de la vie de doña Inès et de la mienne. Il m'est tout dévoué; mais, ce soir, effrayé par le revenant et par le poignard de don Fernando, Dieu sait ce qu'il va dire!

Zanga, violemment secoué par don Blas, le regardait les yeux effarés et sans répondre.

— Ah! mon Dieu, pensa Sancha, on va lui faire prêter serment de dire la vérité, et il est si dévot, que jamais il ne voudra mentir.

1. Voir les numéros 641 à 644

Par hasard, don Blas, qui ne se trouvait pas sur son tribunal, oublia de faire prêter serment au témoin. Enfin Zanga, éclairé par l'extrême danger, par les regards de Sancha, et par l'excès même de sa peur, se détermina à parler. Soit prudence ou trouble réel, son récit fut très-embrouillé. Il disait qu'appelé par Sancha pour se charger de nouveau du coffre qu'il avait rapporté peu auparavant du palais de monseigneur le directeur de la police, il l'avait trouvé beaucoup plus lourd. N'en pouvant plus de fatigue, en passant près du mur du cimetière, il l'a appuyé sur le parapet. Une voix plaintive s'est fait entendre à son oreille : il s'est enfui.

Don Blas l'accablait de questions, mais paraissait lui-même accablé de fatigue. A une heure avancée de la nuit, il suspendit l'interrogatoire pour le reprendre le lendemain matin. Zanga ne s'était point encore coupé. Sancha pria Inès de lui permettre d'occuper le cabinet près de sa chambre, où autrefois elle passait la nuit. Probablement don Blas n'entendit que le peu de mots qui furent dits à ce sujet. Inès, qui tremblait pour don Fernando, alla trouver Sancha.

— Don Fernando est en sûreté; mais, madame, continua Sancha, votre vie et la mienne ne tiennent qu'à un fil. Don Blas a des soupçons. Demain matin, il va menacer sérieusement Zanga, et lui faire parler par le moine qui confesse cet homme, et a tout empire sur lui. Le conte que j'ai fait n'é-bon que pour parer au danger du premier moment.

— Eh bien, prends la fuite, ma chère Sancha, reprit doña Inès avec sa douceur ordinaire, et comme nullement émue du sort qui l'attendait dans peu d'heures. Laisse-moi mourir seule. Je mourrai heureuse; j'ai avec moi l'image de Fernando. La vie n'est pas trop pour payer le bonheur de l'avoir revu après deux ans. Je t'ordonne de me quitter à l'instant. Tu vas descendre dans la grande cour et te cacher près de la porte. Tu pourras te sauver, je l'espère. Je ne demande qu'une chose : remets cette croix de diamants à don Fernando, et dis-lui que je bénis en mourant l'idée qu'il a eue de revenir de Majorque

A la pointe du jour, dès que *l'Angelus* sonna, doña Inès éveilla son mari, pour lui dire qu'elle allait entendre la première messe au couvent des Clarisses. Quoiqu'il fût dans la maison, don Blas, qui ne lui répondit pas une syllabe, la fit accompagner par quatre de ses domestiques.

Arrivée dans l'église, Inès se plaça près de la grille des religieuses. Un instant après, les gardiens que don Blas avait donnés à sa femme virent les grilles s'ouvrir. Doña Inès entra dans la clôture. Elle déclara que, par un vœu secret, elle s'était faite religieuse, et jamais ne sortirait du couvent. Don Blas vint réclamer sa femme; mais l'abbesse avait déjà fait prévenir l'évêque. Ce prélat répondit avec un air paterne aux emportements de don Blas :

— Sans doute la très-illustre doña Inès Bustos y Mosquera n'a nul droit de se vouer au Seigneur si elle est votre épouse légitime; mais doña Inès craint qu'il n'y ait eu des nullités dans son mariage.

Peu de jours après, doña Inès, qui plaidait avec son mari, fut trouvée dans son lit percée de plusieurs coups de poignard; et, à la suite d'une conspiration découverte par don Blas, le frère d'Inès et don Fernando viennent d'avoir la tête coupée sur la place de Grenade.

STENDHAL.

FIN.

## LE TIR DE WIMBLEDON

Nous donnons aujourd'hui, d'après le croquis d'un de nos correspondants en Angleterre, une gravure représentant les préparatifs qui se font actuellement sur le *Common* de Wimbledon, pour le grand concours annuel de tir à la cible. Ce Common est un grand terrain vague et découvert qui a acquis, depuis peu, une incontestable célébrité. Le tir qui a lieu sur cet emplacement a le privilége d'attirer des milliers de volontaires et de curieux.

Le parc de Wimbledon, autrefois la propriété du comte Spencer, est situé à huit milles de Londres seulement. Il a été dernièrement divisé en différents enclos où s'élèvent de nombreuses et charmantes maisons de campagne. On y trouve aussi une grande pension qui prépare des candidats pour les écoles militaires.

Près du Common, on montre un puits et un camp romains.

X. DACHÈRES.

## UNE COUR DE FERME

C'est un grand mérite, à coup sûr, pour un artiste, de savoir *faire vrai*, c'est-à-dire de posséder le secret de saisir au vol les milliers de détails dont se compose un sujet de tableau, ce sujet fût-il, entre tous, le plus simple et le plus naïf. Ce côté de l'art s'acquiert difficilement dans les ateliers, s'il n'est pas instinctif chez l'élève; et celui-ci, lorsqu'il a été favorablement doué, doit s'efforcer, par une étude incessante de la nature, de développer et de perfectionner son aptitude.

La réflexion d'esthétique que nous venons de faire s'applique surtout, comme on doit aisément le comprendre, à la grande division des paysagistes, dans laquelle nous rangeons ce genre proprement dit, ainsi que celui qui consiste à reproduire les scènes de la vie rurale, et comprend par conséquent plutôt des peintres de mœurs champêtres que des peintres de sujets inanimés.

C'est à ce genre particulier que se rattache M. Arthur Stark, l'auteur du tableau que nous publions dans ce numero. M. Stark possède les qualités dont nous avons fait ressortir la valeur. La touche de son pinceau est nette et simple. Il règne sur l'ensemble de sa toile comme un air de quiétude et de bonhomie. Ces braves gens sont chez eux. Le coq chante et les canards barbotent sans la moindre prétention. Combien de gens au monde — et surtout parmi les peintres — seraient incapables d'en dire autant?

Pour conclure en deux mots, nous adressons des compliments mérités à M. Stark, et sans vouloir surfaire son talent jusqu'à lui donner une place à côté de Daubigny, de Corot et de Français, nous le classerons parmi les bons paysagistes de troisième ordre.

R. BRYON.

## EXPOSITION UNIVERSELLE

Les colonies françaises. — Ce qu'elles produisent au trésor public et au commerce. — Les bois. — Les substances textiles. — Les vaquois. — Le coton. — L'indigo. — La gomme. — Les cafés. — Le sucre. — Le rhum. — Les matières médicales. — Les tabacs. — Le riz — Nids d'hirondelles tripang. — Bijoux en or du Sénégal. — Maroquins indiens

Il est peu de pays où l'on connaisse moins la richesse publique qu'en France. Sous ce rapport, nous ressemblons à ce grand d'Espagne possesseur d'une immense fortune et qui chargeait un jour un de ses intendants de lui acheter un château dans l'Estramadure. « Votre Altesse en possède cinq dans cette province, répondit l'homme d'affaires. — Vraiment! répondit le duc. En ce cas, achetez-moi une propriété en Andalousie. — Votre Altesse y en compte quatre. — Tant pis! tant pis! repartit l'opulent propriétaire. Le diable se mêle donc de mes affaires, puisque je ne puis m'acheter un domaine là où il me plaît! »

C'est un peu là l'histoire de la France avec ses colonies; elle en possède partout et ne les connaît que médiocrement.

La plupart d'entre nous se figurent que nos possessions se bornent à des îlots peu nombreux, d'un ruineux entretien et qu'on ne conserve que par une sorte de respect humain. Il n'en est rien, heureusement; nos possessions maritimes ont une importance considérable et entretiennent un mouvement commercial qui a produit, en 1864 et 1865, *cinq cent quarante-huit millions* d'affaires, et valu à la douane des recettes de soixante dix-neuf millions de francs. Encore, dans ce total, ne tiens-je pas compte des produits de la Cochinchine, dont les relations commerciales prennent chaque jour plus de développement.

Si nous ne connaissons pas bien en France la valeur de nos colonies, en revanche, les étrangers la connaissent parfaitement; on sait quelle impression produisit sur le commerce de Londres, en 1862, l'exhibition de nos produits d'outre-mer, et l'on peut voir l'effet qu'ils en éprouvent en 1867.

Parcourez les galeries de l'Exposition universelle, et en abordant la partie réservée aux colonies, vous vous trouverez en face de produits de toute espèce et de ressources immenses. Regardez d'abord les bois de la Guyane; ils sont merveilleusement propres à la menuiserie et au charronnage. Ressources inépuisables, longtemps ignorées et intelligemment exploitées aujourd'hui par la direction des pénitenciers et la compagnie de l'Approuague, ils approvisionnent nos arsenaux maritimes des bois de bordage, et rivalisent avec le fameux teck; souples et résistants comme lui, mais moins lourds, ils savent mieux résister aux chocs. Nos chemins de fer en font des traverses d'une durée trois fois égale à la durée du chêne, sans coûter davantage.

Quant à la marqueterie, chacun connaît les ravissants meubles Louis XV, relevés de frises en bois violet et en wacapou moucheté, si recherchés aujourd'hui. Près de ces charmantes essences il faut classer l'ébène vert, le gaïac, le noyer des Antilles à suave odeur d'amandes, que la tabletterie ne peut manquer d'adopter bientôt, et enfin une belle collection des bois de la Cochinchine.

Les ressources forestières de cette nouvelle possession et du protectorat du Cambodge sont très-étendues. Le teck (caïsao), dont je vous parlais tout à l'heure, y abonde surtout.

Le chanvre, le saïgou ou chinagrass, dont on fait des étoffes légères, tenant le milieu entre la soie, le coton et les laines fines, figurent parmi les substances textiles. Plusieurs compagnies existent déjà pour l'exploitation de ces magnifiques produits, aujourd'hui délaissés par les indigènes eux-mêmes!

Au milieu des fibres d'ananas de la côte d'Afrique et d'agaves des Antilles, l'attention se porte sur des sacs de vacquois, produit bien humble à première vue, mais qui excitent un véritable intérêt quand on sait qu'ils constituent le gagne-pain du pauvre de l'Ile de la Reunion. On n'évalue pas à moins de trois millions par an le nombre des sacs à sucre fabriqués avec cette matière, à raison de cinquante centimes pièce, par les femmes et les enfants de la classe ouvrière. Ils servent à emballer le coton et d'autres matières.

Les cotons, malgré les encouragements de la direction des colonies, ne sont malheureusement pas ce qu'ils devraient être. Le Sénégal fournit à peu près 50,000 kilos de courte soie fine et forte; la Martinique et la Reunion, chacune 25,000 kilos environ; c'est encore peu; toutefois, quand on se rappelle combien les cinquante premières balles de coton des États-Unis ont coûté d'efforts à produire, on ne doit point désespérer de l'avenir.

La Guadeloupe, d'ailleurs, peut livrer de 15 à 18 millions de kilos du plus beau coton sea-island, et si les colons ne

ne laissent pas dégénérer les espèces, ils obtiendront bientôt des résultats d'une double importance.

Les cotons de l'Inde française servent à la fabrication des toiles bleues de Guinée, si prospère à Pondichéry, à Karikal et à Yanaon; quatre-vingt-six indigoteries et cent vingt-trois teintureries se rattachent à cette industrie.

On sourit en passant à côté des barbares préparations de l'indigo faites par les indigènes du Sénégal; mais on ne tarde point à revenir sur cette impression en constatant la solidité que ces grossières boules de feuilles donnent aux teintures des pagnes yoloffs, et l'on se prend à regretter l'abandon de nos anciennes indigoteries.

La troque du Sénégal se réduit aujourd'hui, malgré la diversité des ressources de ce pays, aux gommes arabiques, dont on exporte deux à trois millions de kilogrammes par an, et aux matières oléagineuses comprenant le *béraf* ou graines de pastèques, les arachides ou pistaches de terre et les noix de palme et de toucouloma. Avec ces seuls produits, néanmoins, le mouvement commercial augmente d'année en année. L'établissement du port de Dakar, l'ouverture du fleuve aux bâtiments de tous pays, et les communications directes de Gorée avec la métropole, par la voie des Messageries impériales, élèveront désormais de beaucoup le chiffre des importations et des exportations annuelles.

Les cafés de Rio-Numez, si renommés au Sénégal, tendent malheureusement à disparaître par suite de l'imprévoyance des noirs qui coupent l'arbre au pied pour en récolter plus facilement la fève.

Les cafés de la Guadeloupe, vendus partout sous le nom de *Martinique*, proviennent d'une petite variété fort estimée et se récoltent dans l'île de Nossi-Bé, voisine de Madagascar, ainsi que le Bourbon, connu dans le monde entier. Il existe encore à l'île de la Réunion une qualité sauvage de café *marron* (*coffea mauritania*), d'une amertume extrême, mais douée de propriétés enivrantes lorsqu'on le prend sans mélange. Il sert à corriger le goût des cafés médiocres ou avariés, et son bas prix le fait rechercher surtout par les consommateurs anglais.

Les Antilles exposent comme succédané du café une petite légumineuse qu'emploient les noirs. Supérieur en goût à la chicorée et doué de qualités stomachiques, ce produit, connu des créoles de la Martinique sous le nom de café *nègre*, guérit, dit-on, les fièvres paludéennes.

A défaut de café, dont elle ne produit plus qu'une quantité insignifiante, la Martinique envoie de magnifiques cacaos, à côté desquels se remarquent les girofles de la Guyane, les muscades de la Réunion, et surtout des vanilles.

La culture de cette orchidée prend, à la Réunion, depuis 1849, de telles proportions que, de trois kilogrammes, la production a monté, en 1865, à vingt mille kilogrammes environ; aussi son prix s'abaisse-t-il en France jusqu'à trente francs le kilo, quoique le commerce de détail le fasse payer encore deux cents francs.

Quelle que soit l'importance de la culture de la vanille aux colonies, elle ne tiendra jamais que le second rang à côté de la canne à sucre et de ses admirables produits, qui foisonnent à l'Exposition.

Les rhums de la Martinique, produits de cette canne, luttent avec les meilleurs rhums de la Jamaïque, et les fabriques de Saint-Martin, dépendance de la Guadeloupe, ne le cèdent en rien à celles si renommées de Sainte-Croix. A part 80,000 litres, la Réunion consomme presque tout son rhum sur place, tandis que la Guadeloupe en exporte de 15 à 1,800 mille litres par an et la Martinique de 3 à 5 millions

Les liqueurs de cette dernière colonie méritent toujours leur vieille renommée.

Nos possessions d'outre-mer produisent de nombreuses matières médicales. C'est la fève de Calebar, le m'boundou, l'inée, matière qui agit exclusivement sur le cœur, et le curare, dont la médecine cherche à tirer parti dans certaines maladies desespérées, que les Indiens de la Guyane composent avec des substances inconnues et dont ils enduisent les flèches de leurs sarbacanes.

Viennent ensuite le coco, le bany ou haschish, l'opium, et enfin les tabacs de la Cochinchine récoltés dans les riches terrains nouvellement défrichés à l'est de Langthan. Cette culture occupe dans notre nouvelle colonie environ quatre mille hectares produisant près de quatre millions de kilogrammes de feuilles, qui valent sur place deux millions de francs et dont la quantité peut facilement se quintupler.

Les tabacs de la Basse-Cochinchine se classent par la régie française immédiatement après les tabacs de Manille

Terminons cette série des produits végétaux de la Cochinchine en citant ses riz qui justifient le surnom de *grenier de l'empire d'Annam*, donné à la contrée qui les produits.

On remarque diverses autres matières alimentaires moins connues. Ce sont les nids d'hirondelles salanganes, des tripangs ou holothuries comestibles, des ailerons de requins et des nerfs de daims, mets considérés en Chine comme le fonds d'un bon repas, sans oublier les vessies natatoires de poissons ou ichthyocolles de la Guyane, du Sénégal et de la Cochinchine, et les peaux d'éléphant et de rhinocéros du Cambodge, qui servent à la préparation des colles fortes, les ivoires si estimées du Gabon, et enfin les huîtres perlières de Taïti.

Ces perles, pêchées en abondance dans l'archipel des Pomotou, fournissent des nacres d'une grande beauté et des perles d'un orient inestimable; malheureusement elles sont trop peu connues en France. Quelques huîtres mères des côtes de Cochinchine et des nacres de nautiles de la Nouvelle-Calédonie fournissent également des perles.

Les malachites de la côte occidentale d'Afrique, les houilles de la Nouvelle-Calédonie et l'or de la Guyane représentent les minéraux coloniaux.

Près de là, quelques bijoux du Sénégal, qu'on dirait exhumés des tombeaux de la Mésopotamie, tant ils leur ressemblent, attestent l'adresse des forgerons yoloffs, qui fabriquent ces charmantes filigranes sans autres outils qu'un soufflet composé de deux outres sur lesquelles on pèse alternativement avec le pied, qu'une enclume grossière, que quelques clous façonnés en burins, en même temps qu'un cercle de barrique sert d'enclume.

Les maroquins, les armes, les tapis fabriqués dans le désert montrent en outre ce qu'on pourrait attendre des populations du Sénégal, sans les révoltes perpétuelles que suscite contre la France l'esprit intolérant de la religion musulmane Enfin, de curieux trophées néo-calédoniens, composés de lances et de casse-tête en bois de fer, de haches en serpentine, de couteaux en coquillage, contrastent par leur originalité sauvage avec les autres produits de toutes ces demi-civilisations.

Il me resterait à vous parler de l'Algérie, mais l'Algérie n'est point une colonie; c'est un département de la France, l'un des plus riches et des plus merveilleux par ses produits.

S. Henry Berthoud.

## LE MONUMENT DE LA FILEUSE, A VIENNE.

Une agréable promenade des environs de Vienne, celle que les Viennois entreprennent le plus volontiers, et qu'ils ne manquent jamais de recommander aux étrangers, c'est de gravir les pentes du Wienerberg, colline située au sud de la ville, et d'où l'on jouit du plus magnifique panorama de la capitale et de ses environs.

Là s'élève, sur le bord même de la route qui conduit à Mœdling, un petit monument gothique d'assez curieuse origine, communément appelé *Die Spinnerinn am Kreuz*, la Fileuse à la Croix. Ce monument ne fut élevé qu'en 1542, bien qu'il se rapporte à un fait d'époque antérieure. Une « gente damoiselle » avait fait vœu, quand son fidèle chevalier était parti pour la terre sainte, de venir s'asseoir au pied de la croix qui s'élevait à cette place, pour y prier et y filer jusqu'au retour de celui qu'elle aimait.

Ainsi fit-elle, et le monument de la Fileuse n'a d'autre but que de perpétuer le souvenir de cette romanesque légende.

Henri Muller.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

# EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Nous arrivâmes à la nuit tombante à un poste de Cosaques. Ceux qui nous avaient accompagnés, depuis ce malheureux Unter-Kale, repartirent comme d'habitude au grand galop, et Kalino entra dans la cour de la petite forteresse exposer notre demande à l'officier cosaque.

Celui-ci sortit avec Kalino pour parler lui-même au *général* français.

Il était désespéré, mais il ne pouvait nous donner que quatre hommes d'escorte. Tous ses Cosaques étaient aux champs; six seulement étaient restés près de lui : il en garderait deux pour veiller avec lui sur le poste. Ce n'était pas trop dans un moment où les Lesghiens tenaient la campagne.

Nous acceptâmes ces quatre hommes, qui montèrent à cheval en rechignant, et nous partîmes.

Nous avions pour une demi-heure de jour à peine; une pluie fine commençait à tomber; à un quart de verste du poste cosaque, nous trouvâmes à notre droite un petit bosquet sous lequel nous comptâmes vingt-cinq croix.

Nous étions habitués à voir des pierres tatares, mais non des croix chrétiennes. Ces croix, rendues plus sombres d'aspect encore par le crépuscule et par la pluie, semblaient nous barrer le chemin.

— Demandez l'histoire de ces croix, dis-je à Kalino.

Kalino appela le Cosaque et lui transmit la question.

Oh! mon Dieu, l'histoire de ces croix, elle était bien simple.

Vingt-cinq soldats russes venaient d'escorter une *occasion*. Il était midi, il faisait chaud; le soleil du Caucase, qui donne du côté septentrional ses trente, et du côté méridional ses cinquante degrés de chaleur, frappait d'aplomb sur la tête des soldats et du sergent qui les conduisait. Ils trouvèrent ce charmant petit bosquet; l'avis fut ouvert et accepté de faire un somme. On plaça une sentinelle, et les vingt-quatre soldats et le sergent se couchèrent à l'ombre et s'endormirent.

Comment la chose se passa-t-elle ? Quoiqu'elle se passât en plein jour et à une demi-verste du poste, personne n'en sut rien.

On trouva, vers quatre heures, vingt-cinq cadavres sans tête.

Les malheureux soldats avaient été surpris par les Tchetchens; et les vingt-cinq croix que nous voyions recouvraient, en attendant qu'on leur fît un monument, les vingt-cinq cadavres décapités.

Nous fîmes encore cent pas à peu près dans la direction de Temirkhan-Choura; mais sans doute la lugubre histoire trottait dans la tête du Cosaque qui nous avait donné ces détails, et de l'hiemchik qui nous conduisait; car, sans rien nous dire, l'hiemchik arrêta la tarentasse et entra en conférence avec le Cosaque.

Le résultat de la conférence fut que la route était bien mauvaise, la nuit, pour la voiture, et bien dangereuse, dans l'obscurité, pour les voyageurs n'ayant que quatre Cosaques d'escorte.

Certainement, nos quatre Cosaques se feraient tuer; certainement, armés comme nous l'étions, nous pourrions faire une longue défense; mais la chose ne serait que plus dangereuse pour nous, puisque, alors, nous aurions affaire à des hommes exaspérés.

En temps ordinaire, un simple Cosaque et un humble hiemchik ne se fussent point permis de faire une pareille observation à Mon Excellence, mais Mon Excellence n'était point sans savoir qu'on avait avis que les Lesghiens étaient en campagne.

Je n'eusse point fait l'observation; mais j'avoue que, venant de notre propre escorte, je l'accueillis sans colère.

— Tu ne quitteras pas le poste pendant la nuit, et nous partirons demain à la pointe du jour? demandai-je à l'hiemchik.

— *Boudté pokoïne*, répondit-il.

Ce qui signifiait : « Soyez parfaitement tranquille. »

Sur cette assurance, je donnai l'ordre de tourner bride, et nous reprîmes le chemin du poste cosaque.

Dix minutes après, nous entrions dans l'enceinte fortifiée, à la porte de laquelle veillait une sentinelle.

Nous étions en sûreté; mais nous nous trouvions dans un simple poste cosaque, et il faut savoir ce que c'est, pour des gens civilisés, qu'un poste cosaque au Caucase.

C'est une maison bâtie en boue et blanchie à la chaux, dans les gerçures de laquelle on trouve, l'été, pour peu qu'on se livre à une consciencieuse recherche, de ces animaux sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir, la phalange, la tarente et le scorpion.

L'hiver, ces intelligents animaux, qui se trouvent trop mal logés pour une saison si rude, se retirent dans des retraites connues d'eux seuls, et où ils passent douillettement les mauvais jours pour ne reparaître qu'au printemps.

L'hiver, les puces et les punaises restent seules; pendant quatre mois, les pauvres bêtes n'ont plus à sucer que la rude écorce des Cosaques de la ligne, ou, de temps en temps, la peau un peu moins coriace des Cosaques du Don.

Les jours ou plutôt les nuits où elles tombent sur un Cosaque du Don sont leurs nuits de gala.

Si elles tombent, par hasard, sur un Européen, c'est noce, c'est mardi gras, c'est fête générale.

Nous leur préparions une de ces fêtes-là.

On nous introduisit dans la plus belle chambre du poste.

Elle avait une cheminée et un poêle.

Son ameublement se composait d'une table, de deux tabourets et d'une planche scellée dans la muraille et faisant lit de camp.

Il s'agissait de se nourrir.

Comptant coucher à Helly ou à Temirkhan-Choura, nous n'avions pris aucune provision.

Nous pouvions envoyer un Cosaque jusqu'à l'aoul; mais comment exposer un homme à avoir la tête coupée pour vous donner, à votre souper, la douceur d'une douzaine d'œufs et de quatre côtelettes ?

Kalino en avait déjà pris son parti; en sa qualité de Russe, pourvu qu'il eût ses deux verres de thé, — en Russie, il n'y a que les femmes qui se passent le luxe de prendre du thé dans des tasses, les hommes le prennent dans des verres — pourvu, dis-je, qu'il eût ses deux verres de thé, cette boisson, qui, chez les estomacs français, creuse un trou, même à travers une indigestion, suffisait à endormir ou plutôt à noyer sa faim.

Il en était de même du lieutenant Troïsky. Or, nous avions notre nécessaire de voyage, avec thé, somar et sucre.

Nous avions notre cuisine, se composant d'une poêle, d'un gril, d'une marmite à faire le bouillon, de quatre assiettes de fer étamé, et d'autant de fourchettes et de cuillers.

Mais une cuisine est bonne quand il y a quelque chose à faire bouillir ou rôtir, et nous n'avions absolument rien à mettre sur le gril ou dans la marmite.

Kalino, qui avait tout à la fois l'avantage et le désagrément de parler la langue du pays, fut envoyé à la recherche d'un comestible quelconque. Il avait un crédit ouvert, depuis un rouble jusqu'à dix roubles.

Tout fut infructueux. Ni pour or ni pour argent, on n'eût pu trouver une douzaine d'œufs, ni un litre de pommes de terre.

Il rapportait un peu de pain noir et une bouteille de mauvais vin.

Nous nous regardâmes, Moynet et moi. — Nous nous comprîmes.

Au milieu du crépuscule, à travers la pluie, il nous avait semblé voir un coq se brancher sur une échelle conduisant à un grenier à foin.

Moynet sortit.

Dix minutes après, il rentra.

— On ne veut pas vendre le coq, dit-il; c'est l'horloge du poste.

— L'horloge du poste, — c'est bien; mais j'ai dans l'estomac une autre horloge qui sonne la faim au lieu de sonner l'heure. — Richard III offrait sa couronne pour un cheval; Kalino, offrez ma montre pour le coq.

Et je m'apprêtais à tirer ma montre de ma poche.

— Inutile, dit Moynet, le voila.

— Quoi ?

— Le coq donc !

Et il tira de dessous son paletot un magnifique coq, qui

1. Voir les numéros 558 à 641.

avait la tête sous son aile et ne faisait pas un mouvement

— Je l'ai endormi afin qu'il ne criât pas, dit Moynet. Maintenant que nous sommes chez nous, nous allons lui tordre le cou.

— Sacristi! Vilaine opération! je ne m'en charge pas, dis-je; avec mon fusil, je tuerai tout ce que vous voudrez; mais, avec un couteau ou avec les mains, non.

— C'est exactement comme moi, dit Moynet. Voilà la bête; qu'on en fasse ce qu'on voudra. On m'a demandé un coq: voilà le coq demandé.

Et il jeta l'animal à terre.

— Ah çà! lui dis-je, il est magnétisé, votre coq.

Kalino le poussa du pied, le coq étendit les ailes, allongea le cou; mais ce double mouvement était dû à l'impulsion donnée.

— Oh! oh! c'est plus que du magnétisme, c'est de la catalepsie! Profitons de sa léthargie pour le plumer, il se réveillera cuit; mais alors, s'il réclame, il sera trop tard.

Je le pris par les pattes. Il n'était ni endormi, ni magnétisé, ni en catalepsie. Il était mort.

Moynet, en lui tournant le cou, pour le lui mettre sous l'aile, avait probablement donné un tour de trop, et, au lieu de le lui tourner, il le lui avait tordu.

Le procès était jugé: le coq avait tort.

En un tour de main, il fut plumé, vidé, flambé

Il n'y avait pas moyen de le mettre à la poêle: nous n'avions ni beurre ni huile: pas moyen de le mettre sur le gril: nous avions du feu, mais pas de braise. Nous enfonçâmes un clou dans la cheminée, nous attachâmes une ficelle aux deux pattes du volatile, nous le suspendâmes au clou; et, après avoir eu le soin de mettre au-dessous de lui une de nos assiettes de fer, pour recueillir son jus dans le cas où il aurait du jus, nous lui imprimâmes un mouvement de rotation qui le força de présenter successivement au feu toutes les parties de son corps.

Au bout de trois quarts d'heures, il était cuit.

Nous avions retrouvé, au fond d'une bouteille de notre nécessaire à thé, un reste d'huile d'olive achetée à Astrakan et nous en avions arrosé le coq à défaut de beurre.

Le malheureux animal était excellent.

Privé de poule, il avait engraissé.

ALEXANDRE DUMAS.

*(La suite au prochain numéro.)*

LA STATUE, À GÈNES, d'après une photographie.

LA STATUE DE CHRISTOPHE COLOMB, A GÈNES, d'après une photographie.

## LA STATUE DE CHRISTOPHE COLOMB A GÊNES

Au milieu de la place de l'Acqua Verde, à Gênes, devant l'embarcadère monumental du chemin de fer, on a érigé, en 1862, un monument de marbre blanc en l'honneur de Christophe Colomb.

La statue de l'immortel navigateur est portée sur un piédestal rond d'où sortent des proues de navires d'un dessin un peu maigre, et auxquelles sont suspendues des guirlandes.

Cette statue est très-élevée, mais on ne se rend pas bien compte de ses dimensions à cause de la hauteur des maisons qui s'étagent en arrière. Christophe Colomb, une main appuyée sur une ancre, montre de l'autre l'Amérique agenouillée. L'Amérique porte des plumes sur la tête et regarde une croix qu'elle tient de la main droite, tandis que de l'autre, elle supporte l'éternelle corne d'abondance, emblème assez singulièrement choisi pour accompagner une figure allégorique du nouveau monde.

Quatre autres figures symboliques sont posées aux angles du piédestal.

Pour être sincère, nous devons ajouter que l'œuvre du chevalier Burni ne rappelle nullement la grande époque de l'art italien.

H. VERNOY.

## ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 49.

*(Pour la Notation, voir le N° 575 de l'Univers illustré.*

| BLANCS. | NOIRS |
|---|---|
| 1 D. 8eCD éch. | 1 R. 2eTR (meilleur). |
| 2 D. 8eTR éch. | 2 R. 3eCR. |
| 3 D. 7eCR éch. | 3 R. 4eTR (1). |
| 4 P. 4eCR éch. | 4 R. 5eTR. |
| 5 D. pr. P 3eTR éch. | 5 D. pr. D. |
| 6 F. 3eFD *. | 6 D. 3eD |
| 7 F. case R éch. | 7 D. 6eCR couvre. |
| 8 F. pr. D éch. m. | 8 . . . . . . . . . |
| | 1 |
| 3 . . . . . | 3 R. 5eFR. |
| 4 P. 4eCR éch. m. | 4 . . . . . . . . . |

* L'unique coup pour gagner la partie.

Solutions justes: MM. Aimé Gautier, à Bercy; J. Planche; *un débutant;* Chavanne, café Grangier, à Saint-Chamond; L..., à Saint-Georges; Emile Frau, Henri Frau, à Lyon; P... de M..., à Bourron; café Désiré, à Asnières; Robertson, à Bellevue; Faysse père, à Beauvoisin; H. Godeck, à Monaco; Pouthier, chef de section au chemin de fer; P. L. M., à Genolhac; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; Lequesne; E. Damé et A. Gouyer. C. P.

PROBLÈME N° 53

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK




Les Blancs jouent et font mat en trois coups

*(Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.)*

M. Louis de Viel-Castel vient de faire paraître chez Michel Lévy frères le tome Xe de son *Histoire de la Restauration*, pour laquelle l'Académie française lui a maintenu, cette année encore, le grand prix Gobert. Dans ce nouveau volume sont racontés et appréciés les événements politiques qui marquèrent l'année 1821 et le commencement de 1822: les débats si animés de la session législative; la mort de Napoléon; le procès des accusés de la conspiration de l'Est devant la cour de Riom; les premières condamnations de Paul-Louis Courier et de Béranger; les conspirations de Saumur, de Béfort et de Marseille; la formation du ministère Villèle et Corbière; les troubles causés à Paris et en province pour les missions apostoliques, et tant d'autres épisodes de cette époque agitée, dont l'éminent historien sait tirer des leçons comme il sait leur donner l'intérêt et la vie.



PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7. ÉMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

RIX DE L'ABONNEMENT

| | PARIS. | DÉPARTEM. |
|---|---|---|
| an . . | 18 fr. » | — 20 fr. |
| mois . | 9 fr. » | — 10 fr. |
| s mois. | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
17 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,000 gravures
Brochée : 75 fr. au lieu de 100 fr.
Reliée : 112 fr. au lieu de 137 fr.






Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 646 — 1er Juin 1867
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,**
et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.


SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Le début d'un roman par lettres : — Une femme de province à l'Exposition. — Ernest et Frédéric. — Eulalie et Henriette. — L'Exposition de Paris et le Paris de l'Exposition. — Les visites royales et princières. — Un schah qui veut faire connaissance avec les rats. — Les revers de médailles. — Le chic et le chien. — Un grain de sable dans le tourbillon. — Les livres nouveaux. — Henri Herz et le piano des têtes couronnées. — Une soirée dramatique et musicale. — *La Gageure de Junon*. — *Enfermez-la!* — M. Paul Ferrier. — Max Silny? — Encore les hercules — Plus de modestie! — La charité finissant par soi-même.

Voici le dialogue épistolaire qui s'échange en ce moment ou qui pourrait s'échanger sur tous les points de notre belle France.

Je n'ajoute pas, et de l'étranger; les lois les plus élémentaires de l'hospitalité et de la paix me le rendent sacré, sauf à lui souhaiter, en cas de guerre, toutes sortes de désastres. Pour l'instant, il *se nomme mon hôte*, comme nous dira, sous peu de jours, don Ruy Gomez de Silva, à cette reprise d'*Hernani* qui va me rajeunir, hélas! ou me vieillir de trente-sept ans :

« Ma chère Henriette,

« Nous voici arrivés à Paris depuis une quinzaine, et je suis déjà si lasse que, si j'osais, je demanderais à Ernest de m'emmener. Non pas que l'Exposition de Paris et le Paris de l'Exposition ne soient pas deux merveilles! Non pas que je sois incapable d'apprécier ces prodiges de l'industrie, de l'invention et de l'art! Pour moi, pauvre provinciale, qui n'avais rien vu de plus beau que nos magasins de la place d'Armes et nos bals de la préfecture, ce spectacle est vraiment magique. Je ne t'en donne pas les détails, vous lisez les journaux; ils ne vous laissent rien ignorer, ni des visites royales ou princières, ni du prince de Galles qui est parti, ni du Sultan qui arrive, ni du schah qui vient faire connaissance avec les rats de l'Opéra, ni du kalife qui veut chercher ici un supplément aux *Mille et une Nuits*, ni des Japonais, ni des Chinoises, ni des tableaux, ni des machines, ni des fêtes de la présidence, des ambassades ou de



LA STATUE DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, œuvre de M. Vital-Dubray, érigée sur l'avenue Joséphine, à Paris.
Dessin de M. Delannoy. — Voir page 347.

l'hôtel de ville, ni des menus du baron Brisse, ni des lutteurs du grand Gymnase, ni des pièces en vogue, ni du cirque américain, *great, greatest attraction!* Mais, ma chère, quelle fatigue! quels revers de médailles! quel perpétuel malaise pour l'esprit, pour le cœur, pour les nerfs, pour mes petites délicatesses de femme, pour mes coquetteries de jeune mariée! Vois-tu, quand on est bien chez soi, quand on sait comprendre et goûter les douceurs de notre bonne vie de province, c'est une folie de venir s'écraser dans cette cohue, s'assourdir dans ce tapage, s'aveugler dans cet inexprimable mélange de curiosités criardes, de couleurs bariolées, de rues que l'on dépave, de façades que l'on peint, de maisons qu'on démolit, d'échafaudages qu'on dresse, de charrettes qui font verser les voitures, de voitures qui accrochent les charrettes, de graviers qui vous sautent dans les yeux et de planches qui vous tombent sur la tête. Figure-toi un doigt d'enfant dans un engrenage, un grain de sable dans un tourbillon!

« C'est par faveur spéciale que nous avons pu obtenir, à l'hôtel du Louvre, une petite chambre située sous les combles, une de celles qu'habitent, en temps ordinaire, les employés de la maison; elle serait brûlante, si le printemps parisien n'y mettait bon ordre, et si le mois de mai, manquant à toutes ses promesses, n'était froid, pluvieux, plein de giboulées de mars. C'est petit, étroit, incommode; la toilette n'y a plus de mystères; toutes les réalités de la vie à deux s'y aggravent par le *trop près;* les gilets d'Ernest traînent pêle-mêle avec mes robes, mon pot à l'eau se baigne dans sa cuvette; quant à faire monter un garçon, à être servie d'une façon quelconque par une créature intelligente de l'un ou de l'autre sexe, nous y avons renoncé après des centaines de tentatives malheureuses et des milliers de coups de sonnette.

« Je ne te dirai rien de la cherté de toutes choses; chacun s'en plaint, excepté les cochers de fiacres, les directeurs de théâtres, les restaurateurs et les cafetiers. Ce que nous allons dépenser dans ces six semaines nous aurait suffi pour arranger notre maison de campagne, meubler notre salon et secourir tous les pauvres de la paroisse; mais, après tout, plaie d'argent n'est pas mortelle, et ce n'est pas ce qui m'attriste le plus.

« Il règne ici je ne sais quelle *mal'aria* dont je ne me rends pas compte, mais qui me serre le cœur: c'est quelque chose d'inquiet, d'affairé, d'égoïste et de goguenard, une rage de s'amuser, une manie de s'étourdir, incompatible avec ces sentiments vrais qui ont surtout besoin de silence, de recueillement et de repos. Et les femmes, ma chère Henriette, les femmes! nous n'atteindrons jamais à cet assemblage de séductions qu'on appelle ici le *chic* et le *chien;* mon chapeau n'en est pas encore à ce degré de petitesse microscopique qui tient le milieu entre un fil et un ruban; mon corsage n'est pas assez bas, mes bottines ne sont pas assez hautes, mon chignon n'est pas assez ample, mes jupes sont battues d'une demi-longueur.

« N'ayant pas le pied parisien, je commets, à tous moments, de légères bévues, je trahis de naïves surprises qui impatientent Ernest. Il devient maussade, et il me semble déjà qu'il m'aime moins. Ayant fait ses classes, son droit et son stage à Paris, monsieur mon mari n'accepte pas le titre de provincial; il a eu ici des camarades qui sont aujourd'hui membres des clubs à la mode, agents de change, architectes, romanciers, chroniqueurs ou vaudevillistes. Dès la station de Brunoy, je me suis parfaitement aperçue qu'il éprouvait une émotion où mes *charmes* n'entraient pour rien: celle d'un exilé qui revoit sa vraie patrie. C'est décidément une faute énorme, après quelques mois de mariage, de demander à son seigneur et maître ce voyage à Paris, qui ne peut être bon qu'à réveiller des souvenirs dangereux ou à suggérer des comparaisons fâcheuses. Je te dis, Henriette, que je ne suis pas tranquille. Ernest est distrait, quinteux, rêveur; je le vois agacé, lorsqu'il se retrouve dans cette chambre qui ne nous dit rien, quand un omnibus l'éclabousse, quand une averse nous surprend, quand il rencontre un de ses anciens amis à qui il ne sait pas s'il doit me présenter, quand nous hélons vainement une voiture dont le cocher nous rit au nez, quand le dîner n'est pas bon, quand l'addition est trop forte, quand nous subissons une de ces mille mésaventures dont il devrait rire. Oui, je sens vaguement que mon bonheur est menacé, et je ferme brusquement ma lettre, pour ne pas t'ennuyer de mes doléances au lieu de t'amuser de mes récits. Adieu: que tu as été spirituelle et sage de résister à la tentation et de préférer ton joli nid à nos tapageuses merveilles! Tu as gardé la meilleure part: donne-moi des nouvelles.

« Ta sœur,

« EULALIE. »

« Ma chère Eulalie,

« Des nouvelles? je n'en ai pas à te donner; nos jours se suivent et se ressemblent: notre pensée va sans cesse vous chercher au milieu de ces miracles du génie humain que les journaux nous retracent avec un tel luxe de détails, d'explications, de descriptions et de noms propres. Nous sommes fiers et heureux pour notre pays d'apprendre que l'on a dansé jusqu'à cinq heures du matin chez M. A..., que le marquis de B... est décidément nommé conducteur des cotillons de l'État, et que l'on a mangé chez le comte de C... le potage à la brunoise, les chaux-froids d'ortolans et les timbales portugaises. Le bon accord de toutes les nations de l'Europe ne peut que gagner à ces glorieuses joutes de la gastronomie internationale, et quand tous les souverains, tous les généraux, tous les diplomates, toutes les princesses du monde auront dansé ensemble, on les amènera plus facilement à se donner la main.

« Mon petit Georges vient à merveille: ce précoce poupon de huit mois a l'air de deviner que c'est lui surtout (et non pas ma très-médiocre sagesse) qui m'a empêchée d'être du voyage à Paris, et qu'il est de son devoir de m'en dédommager. Tu le sais, ma chère Eulalie, c'est ma maternité qui m'a attachée au rivage, et si mon bonheur intime y gagne, tant mieux! En attendant, Frédéric est excellent pour moi; je le crois bien! il n'a rien de mieux à faire qu'à m'aimer, et le calme de la campagne s'harmonise admirablement avec nos douces tendresses. Point de comparaison à craindre: à part ta grande et raisonnable sœur aînée, la plus belle moitié du genre humain n'est représentée ici que par nos bergères, qui n'inspireraient pas Florian, par notre vieille cuisinière Catherine, par M^me^ Glériot, l'épouse du notaire, et par la servante du curé: c'est assez te dire que mon tyran me trouve élégante, poétique et charmante: tout est relatif.

« Notre coin de terre a eu le bonheur d'être épargné par cette effroyable quantité d'orages, de trombes, de bourrasques et de grêle dont les journaux ont retenti. Le mois de mai n'a pas failli à ses devoirs; les acacias et les marronniers roses sont en fleurs; le matin, quand j'ouvre ma fenêtre pour contempler mon petit royaume, il m'arrive de toutes parts, des massifs et des charmilles, des arbustes et des plates-bandes, une délicieuse sensation de fraîcheur et et de bien-être, un incroyable mélange de gazouillements et de parfums. Les merles sautillent dans le pré; les ramiers roucoulent dans la grande allée des érables.... Mais je ne veux pas, ma chère sœur, abuser du style descriptif; ton imagination complétera ce qui manque à mon esquisse; ici une promenade à travers les sentiers du parc, où scintillent les gouttes de rosée; là un coucher de soleil contemplé du haut du belvédère, au moment où les lointains se teignent de pourpre, d'or et d'opale, où les troupeaux reviennent à l'abreuvoir avec des tintements de clochette, où la chanson des faneuses s'exhale derrière le rideau de peupliers; puis viennent les lectures du soir... A ce propos, merci des livres que tu m'as envoyés; le grave et le doux se succèdent sur notre petite table: *Henri de Valois,* du marquis de Noailles, *Gustave III,* de M. Geffroy, les *Mélanges d'histoire littéraire,* d'Ampère, le *Saint Jérôme,* de M. Amédée Thierry, nous ont vivement intéressés. Le huitième volume des *Nouveaux Lundis,* de Sainte-Beuve, n'est pas inférieur à ses aînés; ce diable d'homme est toujours le roi des critiques passés, présents et à venir. Les romans d'Octave Feuillet, d'Amédée Achard, de Paul Perret, de Maxime Du Camp, d'Adolphe Belot, d'Ernest Daudet, de Mario Uchard, de Jules Claretie, nous font passer par une foule d'émotions fortes ou d'impressions gracieuses, et alternent agréablement avec une douce causerie: voilà l'emploi de la journée; c'est bien uniforme; mais l'ennui ne naît pas de cette uniformité-là.

« Je ne te dis rien, ma jolie cadette, de tes contrariétés ou inquiétudes de cœur: vous avez, ton mari et toi, l'imagination passablement vive; la sienne, je le devine, fait servir en ce moment sa vivacité à se figurer ce qu'il aurait pu devenir dans ce terrible et prestigieux Paris, si, au lieu de se résigner à être *gentleman farmer,* futur membre de son conseil général, contribuable honoré de l'estime de son percepteur et mari de ma chère Eulalie, il eût hardiment couru les hasards de la vie parisienne, mondaine et littéraire. Ton imagination, à toi, ma pauvre enfant, te sert en ce moment à te créer des angoisses qui me paraissent chimériques et à prendre pour une fièvre maligne ce qui n'est tout au plus qu'un rhume. Songe, en revanche, à toutes les belles choses que tu pourras nous raconter en rentrant au bercail: songe au bonheur de pouvoir dire, dans cinquante ans, à un auditoire ravi d'admiration et de respect, que tu as vu la fameuse Exposition de 1867, l'Exposition universelle, inimitable, mémorable, incomparable, inouïe, digne de faire paraître vraisemblables les légendes les plus fabuleuses; que tu as rencontré le sultan rue du Bac, le schah rue des Moineaux, le roi de Prusse avenue de Wagram, l'empereur de Russie sur la place du Carrousel, l'empereur d'Autriche sur le boulevard des Italiens, le roi des Belges rue de Bruxelles, et tous ces monarques réunis, dans une foule d'impasses: que c'était la première et la dernière fois que l'on avait vu tant de têtes couronnées, entourées de tant de machines.

« Je plaisante, ma chère Eulalie; je cherche à dissiper les nuages qui passent sur ton beau front. Si mes innocentes malices ne savent ni t'égayer, ni te rassurer, reviens vite, reviens prendre ta moitié de l'idylle que j'ai essayé de te peindre: l'original vaut mieux que l'esquisse. Hâte-toi de donner une cousine germaine à mon joli petit Georges, et ton bonheur sortira plus brillant, plus radieux et plus pur, de ces giboulées de mai tombant sur le Champ de Mars.

« Ta vieille sœur,

« HENRIETTE. »

Il se pourrait bien qu'il y eût là le début d'un roman par lettres, qui s'intitulerait: *Le Roman de l'Exposition.* Je ne l'écrirai probablement pas; mais je vous autorise à l'écrire, et je vous livre pour rien les deux premières pages.

~~~ Maintenant revenons à nos moutons; mais passons par la rue de la Victoire, et montons le perron du bel hôtel de M. Herz. N'ayez pas peur; les concerts sont finis, et je ne vous prendrai pas en traître. Non; il s'agit d'un piano... Je sais ce que vous allez me dire contre cet instrument qui a pourtant bien son mérite et son charme, quand c'est Jaëll, Schuloff, Ritter ou Henri Herz qui en jouent. Mais enfin, nous avons tous, plus ou moins, notre dose d'amour-propre national, nous n'avons pas été fort contents d'apprendre que MM. les Américains, absorbés, semblait-il, par les intérêts matériels et mécaniques de la vie, s'étaient tout à coup révélés facteurs comme il y en a peu, facteurs comme il n'y en a pas, facteurs capables de balancer les vieilles renommées d'Érard, de Pape et de Pleyel. Eh bien, le piano dont je vous parle, et qui va figurer à l'Exposition, nous assure une éclatante revanche contre tous les Steinway du nouveau monde.

Imaginez un grand piano à queue, style Louis XVI, qui semble, en effet, fabriqué pour associer les souvenirs de Trianon aux progrès les plus complets de l'industrie et de la musique modernes. Il enchante les yeux avant de ravir les oreilles. Sur un fond blanc rehaussé de légers filets d'or et glacé de gris-perle, un artiste habile, M. Gontier, a peint des groupes d'oiseaux et des gerbes de fleurs; de petits amours, échappés au ciel profane de Lancret et de Fragonard, voltigeant dans une atmosphère fluide et lactée, fraternisent avec ces oiseaux et ces roses, et semblent prêts à effleurer de leurs ailes les touches d'ivoire. La décoration et les laques sont de M. Bardoux. Quant à la valeur musicale de l'instrument, elle est merveilleuse; les sons graves ont une beauté, une profondeur, une ampleur, qui font songer aux ruissellements de l'orgue; les notes élevées sont d'une délicatesse exquise, d'une ténuité de dentelle; il suffit que les doigts de M. Henri Herz courent un moment sur ce clavier magique pour en faire apprécier toutes les perfections et comprendre toutes les nuances.

De la salle Herz à la salle Duprez il n'y a pas loin; celle-ci nous offrait récemment une soirée dramatique et musicale où un élégant public de dilettanti, d'artistes, de lettrés et de gens du monde, invité par M. et M^me^ Crémieux, a assisté d'abord à une charmante opérette intitulée: *Enfermez-la!* puis une jolie comédie en vers, *la Gageure de Junon,* fort bien jouée par Coquelin et M^lle^ Ponsin, du Théâtre-Français.

Dans la comédie, Junon gagne sa gageure, et l'auteur aussi: il s'agissait de métamorphoser Diogène le Cynique en amoureux, et de lui faire quitter son tonneau pour un boudoir. Le philosophe qui cherchait un homme sans le trouver trouve une femme sans la chercher, et adieu la philosophie! l'amour de la sagesse devient la sagesse de l'amour. C'est fin, ingénieux, lestement tourné, élégamment versifié, avec une légère pointe de paradoxe athénien et de fantaisie française qui ne gâte rien. L'auteur, M. Paul Ferrier, a aussi écrit les paroles de l'opérette *Enfermez-la!* dont la musique est de M. Max Silny. Cette musique avait pour interprètes Delle Sedie, Léon Duprez et M^lle^ Fidès Devriès; deux chanteurs acceptés et applaudis comme des maîtres, et une jeune *étoile* que se disputent déjà les concerts.

Nous dirions volontiers à M. Max Silny, à propos de sa partition, le contraire de son titre: *Ne l'enfermez pas!* car elle pourrait affronter sans crainte une publicité moins restreinte et plus bruyante. On se demandait, tout en applaudissant, si ce nom de *Max Silny* n'était pas un pseudonyme; on savait que, dans cette aimable et hospitalière maison de M. Crémieux, l'éloquence et la musique marchent côte à côte, que la fille de l'illustre avocat, M^me^ Peigné, peut rivaliser avec nos compositeurs les plus habiles, et il n'en a pas fallu davantage aux indiscrets, aux curieux et aux *connaisseurs,* pour retrouver le vrai nom de Max Silny. S'ils ne se sont pas trompés dans leurs conjectures, c'est le cas de s'écrier avec l'affiche du grand Gymnase: Pas de modestie!

Pas de modestie! Ce cri héroïque retentissait, l'autre soir, du faubourg Montmartre à la rue des Martyrs, pendant qu'une foule idolâtre se disposait à admirer les exploits de nos célèbres lutteurs, et que la photographie offrait à nos yeux éblouis les formes athlétiques de Béranger, d'Alfred et de Lacroix. Et voyez ce que c'est que la contagion de l'exemple et les séductions de la gloire! Un habitant du quartier passait par là; en sa qualité d'homme de lettres, il est modeste par état; mais il entendait dire dans les groupes et il lisait sur les murs: Pas de modestie! plus de modestie! Il a fini par céder à cet entraînement herculéen, par se figurer qu'il était un Alcide littéraire, et aujourd'hui le voilà bravant toutes les bienséances, étouffant tous les scrupules, multipliant à plaisir les chances d'être ridicule, et vous annonçant *lui-même* le quatrième volume des *Nouveaux Samedis,* qui a paru hier ou va paraître demain chez Michel Lévy... Songez donc! c'est en réalité le treizième volume des *Causeries littéraires;* ce nombre treize porte malheur, et l'auteur compte sur vous pour conjurer le présage!

A. DE PONTMARTIN.

---
~~~

---

## BULLETIN

lions de la dernière semaine ont été les *francs-ti-* des Vosges. On sait qu'ils sont arrivés à Paris pour une carabine, ainsi que le costume de la corporation, ince Impérial, leur président d'honneur.

braves montagnards, au nombre de trois cent cin- e, ont une très-fière tournure : ce sont des hommes s, bien proportionnés et solides, la plupart blonds; costume n'a rien de recherché ni de pretentieux; ils t la blouse de toile grise, le pantalon de même étoffe dans la guêtre de toile, un feutre brun orné de plumes san et d'un pompon tricolore. Ils ont le sac au dos, artouchière à la ceinture, et sont armés d'un fusil à coups d'un modèle uniforme.

fanfare de clairons, dont plusieurs portent en bandoulière une trompe de chasse, règle le pas de ces Freischütz français.

Des fourgons du train des équipages militaires avaient été mis à la disposition des francs-tireurs pour le transport de leurs bagages depuis la gare de l'Est.

Le cercle des carabiniers de Paris a nommé à cette occasion une commission spéciale, chargée de présenter aux francs-tireurs la coupe d'honneur qui leur a été offerte par le cercle.

Le Prince Impérial les a passés en revue, mardi dernier, au Trocadero.

Les têtes couronnées et les princes de race royale continuent à affluer à Paris. A la liste déjà longue, nous devons ajouter les noms du prince héréditaire et de la princesse de Prusse.

Le prince Frédéric-Guillaume a désiré garder l'*incognito*. Les nobles voyageurs sont descendus à l'hôtel de l'ambassade de Prusse, rue de Lille. Ils ont été conduits à leur résidence dans des voitures de la cour. Le lendemain, ils ont été reçus en audience privée, au palais des Tuileries, par l'Empereur et l'Impératrice.

On annonce également l'arrivée à Paris du prince Herman de Weimar, beau-frère du roi de Wurtemberg et président honoraire de la commission wurtembergeoise pour l'Exposition.

On écrit de Londres que la réception cordiale faite à Paris au prince de Galles a causé une grande satisfaction à Londres. On croit savoir qu'aussitôt que la princesse de Galles sera suffisamment rétablie, elle acceptera l'invitation gracieuse que lui a faite l'impératrice Eugénie de venir également passer quelques jours à Paris.

Le contrat de mariage du duc d'Aoste a été signé, dans la soirée du 28 mai, au palais royal de Turin, en présence du roi d'Italie, du prince et de la princesse Napoléon, et de tous les membres de la maison de Savoie.

D'après l'usage, le ministre des affaires étrangères remplissait les fonctions de notaire.

Les témoins étaient pour le prince : le général de Sonnaz, doyen des officiers généraux de l'armée d'Italie; pour la princesse : le marquis Alfieri di Sostogno, sénateur du royaume, son plus proche parent. La cérémonie du mariage était fixée au surlendemain de la signature du contrat.

Le président du senat, comte Casati, avait reçu la mission de célébrer le mariage civil; la bénédiction nuptiale a dû être donnée aux jeunes époux dans la chapelle de la cour par l'archevêque de Turin, assisté des évêques de la province.

La semaine dernière, Mgr l'archevêque de Paris a béni les cinq cloches données à l'église de Saint-Augustin par M. le baron Haussmann, prefet de la Seine.

Ont été parrains et marraines de ces cloches, M. le duc et Mme la duchesse de Mouchy, M. le marquis et Mme la marquise de Chasseloup-Laubat, M. le général comte de Goyon et Mme la comtesse de Goyon, M. le comte de Grancey et Mme la comtesse de Grancey, M. le marquis de Casteja et Mme la comtesse veuve de Louron.

On connaît la liste des peintres médaillés au Salon des Champs-Elysées. Voici celle des sculpteurs, des architectes et des graveurs qui ont également été l'objet de récompenses :

En sculpture, MM. Marius Montagne, Bailly, Barthélemy, Bertaux, Blanchard, Cugnot, Delhomme, Eriessen, Falguière, Feugère-des-Forts, Galbrünne, Hiolle, Leroux, Moulin, Perrey;

En architecture, MM. Batigny, Bourgeois, Callat, Héclin, Rohault de Fleury, Tomazkiewicz;

En gravure et lithographie, MM. Bargue (lithographie), Drouyn, Flameng, Gaillard, Levasseur, Nanteuil (lithographie), Morse, Thirion.

La médaille d'honneur pour l'Exposition de 1867 vient d'être décernée à M. Carrier-Belleuse, statuaire, pour ses deux grands marbres : *la Femme entre deux amours* et *la Vierge présentant le Messie au monde.*

La *Svetlana*, frégate d'instruction de l'école navale de Russie, se trouvant depuis quelques jours mouillée sur la rade de Brest, les élèves de l'école navale impériale se sont empressés d'inviter leurs camarades à un banquet qui a eu lieu à bord du *Borda*.

Des trophées d'armes et des pavillons russes et français ornaient la batterie du vaisseau, dans laquelle près de trois cents convives se trouvaient reunis.

Les commandants des deux écoles ont successivement porté la santé de l'empereur de Russie et de l'empereur des Français.

Dans la section du parc de l'Exposition universelle affectée à la Tunisie, on travaille en ce moment à l'érection d'un chêne-liége sur la cime duquel se développe, en forme de parasol, une voûte façonnée en liége, festonnée dans son pourtour d'une galerie de même matière.

Cet arbre, originaire des environs de Tunis, a cent cinquante ans environ. Il a été détaché des riches et vastes forêts de l'Afrique. Son tronc est droit, recouvert d'une enveloppe corticale épaisse, crevassée. Sa hauteur est de six mètres environ. Son branchage régulier se prête admirablement à la forme d'un parasol. Il servira aux promeneurs de pavillon de repos.

L'Académie des Beaux-Arts a décidé, à une grande majorité, que M. Félicien David serait désigné à l'Institut, en assemblée générale, comme candidat pour le grand prix de 20,000 francs.

TH. DE LANGEAC.

---

## LA STATUE DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

Nous avons déjà annoncé que la statue de l'impératrice Joséphine venait d'être édifiée sur l'avenue de ce nom, à peu de distance de l'arc de triomphe de l'Étoile.

Cette statue est due au ciseau d'un artiste d'un grand talent, M. Vital-Dubray, et nous sommes heureux de donner aujourd'hui une reproduction de son œuvre.

L'impératrice Joséphine est représentée dans le costume bien connu du premier empire. Ce costume, célèbre par son aspect disgracieux et le peu de ressources qu'il offre à la sculpture, a été interprété admirablement, et on peut dire que c'est là un véritable tour de force de la part de M. Vital-Dubray. Il est parvenu à lui communiquer une sorte de charme.

L'impératrice est représentée debout, la tête noblement posée et finement ciselée. Une main s'incline vers un trépied antique; l'autre est relevée et tient une rose.

Les artistes et les amateurs sont d'accord pour reconnaître le rare mérite de cette statue, qui orne dès à présent un des plus beaux quartiers de Paris.

R. BRYON

---

## SUR LA TÉLÉGRAPHIE

ET SPÉCIALEMENT

## SUR LA TÉLÉGRAPHIE ÉLECTRIQUE

La télégraphie est l'art de transmettre au loin des signaux auxquels on attribue un sens déterminé, de manière à faire voyager la pensée. On peut diviser en deux parts l'histoire de la télégraphie, l'une qui comprend tout ce qui précède l'emploi de l'électricité, y compris le système de Chappe, qui fut réellement efficace pendant près d'un demi-siècle avec ses signaux projetés sur le ciel au sommet des tours des basiliques, au sommet des collines et au sommet de stations artificielles convenablement placées. Le tout a cédé la place aux fils électriques, dont le fonctionnement utile ne redoute ni les brouillards, ni l'imparfaite transparence de l'atmosphère par la pluie, ni les erreurs des employés intermédiaires et dont les signaux ne mettent que le tiers d'une seconde pour franchir la distance qui sépare le nouveau monde de l'ancien.

Les premières traces de signaux télégraphiques remontent à l'époque de la guerre de Troie, lorsque Clytemnestre, l'épouse adultère d'Agamemnon, organisa un service de signaux de feux qui, de promontoire en promontoire, s'allumaient successivement et signalaient le passage de la flotte arrivant de l'Asie. D'après ces indications fut preparée la catastrophe célébrée par Homère et qui coûta la vie à Agamemnon et à Cassandre, fille de Priam, que le vainqueur de Troie ramenait captive avec lui.

Nous trouvons dans Aristote que le roi de Perse, que les Grecs désignaient sous le nom de Grand Roi, était informé chaque nuit de l'état de ses nombreuses provinces et de ses royaumes au moyen de signaux de feux, dont la signification était sans aucun doute appropriée à l'état politique des États qui les transmettaient. Nous ne savons rien de pareil sur l'empire non moins étendu du calife Haroun-al-Raschid.

Lorsque Marie-Antoinette vint en France pour épouser le dauphin, qui fut depuis Louis XVI, on désirait savoir sans retard à Versailles le moment où la princesse mettrait le pied sur le territoire français et serait remise aux autorités de sa nouvelle patrie. C'étaient environ cent vingt lieues à parcourir rapidement par des signaux télégraphiques entre la frontière et le siége de la cour. On disposa de distance en distance des batteries d'artillerie la mèche allumée et qui devaient successivement faire feu à mesure qu'elles entendraient l'explosion de la batterie précédente.

Le son parcourt à peu près un kilomètre en trois secondes, ce qui fait une lieue ou quatre kilomètres en douze secondes. Avec le temps perdu on peut admettre quinze secondes ou un quart de minute pour une lieue. La transmission par des canons serait donc de quatre lieues à la minute et les cent vingt lieues de la frontière à Versailles auraient été franchies en une demi-heure. C'était beaucoup alors. Aujourd'hui les signaux électriques d'Amérique en Europe et d'Europe en Amérique mettent un peu moins d'un tiers de seconde (UN TIERS DE SECONDE!) pour faire un millier de lieues.

A la fin du dernier siècle, les télégraphes de Chappe établirent un service permanent pour la transmission des nouvelles. Les brouillards seuls et la pluie interrompaient les communications. Ce système de signaux fit honneur à la France. Il dut disparaître devant les transmissions électriques, plus rapides, plus sûres, et d'une installation moins dispendieuse.

En 1822, comme on peut le voir dans le *Supplément à la Chimie de Thompson*, on trouve cette indication : *Télégraphe électro-magnétique.* L'ouvrage est de M. Ampère et de moi, mais toute la théorie appartient à M. Ampère, et je lui en laisse tout le mérite ainsi que la propriété.

Des expériences que contient ce mémoire je n'étais que témoin; mais j'étais témoin, et parfois un peu auxiliaire. Ce petit opuscule fut traduit rapidement dans toutes les langues, et ce fut à Berlin que la transmission des signaux électriques fut realisée la première fois pour des distances médiocres, au moyen de fils métalliques portés sur des poteaux suffisamment isolants. Ceux qui cherchent à ôter aux vrais inventeurs le mérite de leurs découvertes n'ont pas manqué de deterrer quelques expériences faites avec l'électricite des machines ordinaires que l'on avait conduite pendant quelques minutes à des distances de quelques mètres au moyen de supports isolants qui cessaient bien vite leur action par l'effet de l'humidité des corps terrestres et de l'air.

L'électricité de la pile de Volta à faible tension est le seul agent qui puisse arriver à des distances indefinies sur des poteaux mal isolants et par des fils enveloppés de matières peu conductrices, telles que le caoutchouc, la gutta-percha et la composition résineuse anglaise qui porte le nom de *chatterton*. Ces fils noyés dans l'eau de rivière ou dans l'eau de mer ne laissent point perdre le courant electrique et portent son action sur l'aiguille aimantée à toute distance. La première distance ainsi franchie fut le detroit entre la France et l'Angleterre. Puis diverses distances au travers de la Méditerranée, comme celle de Malte à Alexandrie, d'Égypte, et enfin le câble transatlantique entre Terre-Neuve et l'Angleterre qui a rattaché le nouveau monde à l'ancien.

Il y a entre New-York et Paris une différence d'heure de cinq heures cinq minutes. Quand il est midi à New-York, il est déjà cinq heures cinq minutes après midi à Paris, et de même, quand il est midi à Paris, l'heure de New-York est moins avancée de cinq heures cinq minutes; il est alors six



LE SÉNATEUR BARON HAUSSMANN, PRÉFET DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE, d'après une photographie. — Voir page 350.

heures cinquante-cinq minutes du matin à New-York. Voilà pourquoi les télégrammes transmis de New-York par le câble télégraphique partent d'Amérique le soir ou la nuit pour arriver à une heure convenable en Europe. Une dépêche partie d'Amérique à minuit arrive à Paris à six heures cinquante-cinq minutes du matin. Entre Paris et Rouen il y a, en temps, une difference d'heure de cinq minutes. Une dépêche partie de Paris à midi arrive à Rouen il est midi moins cinq minutes, soit onze he cinquante cinq minutes, ce qui faisait dire samment à Théophile Gautier, que puisqu dépêche partie à midi arrivait à onze heures quante-cinq minutes à Rouen, elle arrivait *a d'être partie!* On est un peu blasé mainte sur ces surprises de mots, ce qu'on peut a buer à nos petits journaux, véritables fabric et débitants d'esprit qui maintenant, un epuisés, s'arrachent les bons mots et fac *de la plume.*

Enfin, aujourd'hui la précision est portée tel point que si deux horloges sont bien ré aux étoiles, l'une à l'orient, l'autre à l'occ de Paris, elles diffèrent d'heure de plusieur condes, et à peu près d'une seconde par ch vingt mètres de distance de l'est à l'ouest. rigueur le Pont-Neuf à Paris n'a pas la m heure que le pont des Arts.

L'honneur d'avoir franchi une distance time par un fil électrique enveloppé de ma isolante appartient à un homme qui n'a a nom dans la science, c'est Brett, mort pe temps après 1851, année où fut établi le qui relie l'Angleterre au continent au trave la Manche. Le comte d'Orsay avait parlé des de Brett au prince Louis-Napoléon, alors p dent de la république en France, lequel compris de suite toute la portée d'une telle ration, et on peut établir que c'est à la f volonté de Napoléon III qu'est due l'install d'un câble télégraphique entre la France et gleterre. Voici quelques détails : à une ma scientifique chez M. Émile de Girardin, apporta pour l'amusement de la société, nombreuse que distinguée, plusieurs de ses pareils de télegraphie, et je pus faire con sance avec cet opérateur. Quelques jours plus tar inventeur me ut renvoyé de la part de la préside et dans de nombreuses séances je pus me conva qu'en électricité il était peu avancé théoriquement lui demandai d'aller de Paris à Saint-Cloud par so télégraphique. Il promit, mais ne fit pas. Il s'entêta à chir le Pas-de-Calais avec un fil gros comme la p



LES FORTIFICATIONS DE LUXEMBOURG, dessin d'après nature. — Voir page 354.



LE CORTÉGE DES SÉNATEURS ROMAINS SE RENDANT AU CAPITOLE; dessin de M. J. Zielcke. — Voir page 358.

avec laquelle j'écris ces mots; je lui fis dresser par la marine des cartes avec indication des sondages, dont il ne fit aucun usage. Mais s'il n'avait pas le *savoir* il avait le *vouloir*, et, au risque de non-réussite, il fit passer un mince fil métallique de 27 kilomètres de France en Angleterre. Par une heureuse fatalité, ce fil métallique ne se rompit qu'au bout de onze minutes, et pendant ce peu d'instants transmit des signaux au travers du détroit. Il cassa au bout de quelques instants, comme on devait s'y attendre; mais l'effet était produit, la possibilité était constatée, la découverte était faite, et je vis arriver Brett rayonnant de joie et de fierté à juste titre. Il fut décoré à l'Exposition de 1855. Alors Crampton fabriqua un gros câble contenant quatre fils en cuivre et entouré d'énormes fils de fer qui le rendent très-solide, mais très-lourd. Heureusement la distance était courte et la profondeur de la mer très-petite (environ 52 mètres); on a dit avec justesse que si on mettait Notre-Dame de Paris au milieu de la Manche, les tours qui ont 66 mètres seraient encore assez saillantes au-dessus de l'eau pour qu'on pût sonner les cloches. Depuis 1851, le câble de Crampton et deux des fils de cuivre qu'il contient fonctionnent encore convenablement aujourd'hui. Plusieurs fois les ancres des vaisseaux ont brisé ce câble, mais on l'a réparé facilement. L'action de la mer a profondément corrodé le fer des gros fils dont les spirales l'enveloppent. Je vois par les échantillons qui sont sur ma table qu'en cinq ans ces fils ont été rongés de cinq millimètres. Ces fils avaient à peu près 8 millimètres de grosseur. Cela explique comment le premier des câbles transatlantiques dont les fils enveloppants n'avaient pas un millimètre de diamètre, ne put durer que quelques semaines. Les morceaux qui en furent tirés de la baie de la Trinité étaient réduits en petites aiguilles très-courtes qui se laissaient manier difficilement. C'étaient dix-huit millions jetés à la mer.

Je supprime la longue liste des câbles électriques établis en Europe et dans les Indes. Je ne sais si le télégraphe de la mer Rouge, brisé à plusieurs reprises, subsiste encore. Quant à l'Angleterre, elle est rattachée au continent par trois télégraphes sous-marins et ne court aucun risque d'isolement.

Je veux consacrer la fin de cet article au fameux câble transatlantique ou plutôt aux deux câbles qui font le service entre l'Amérique et l'Europe avec la prodigieuse longueur de douze cents lieues.

Après la destruction du premier télégraphe transatlantique, il était à craindre que l'on ne fût découragé par les frais considérables qu'il était nécessaire de faire pour un nouveau câble. Les Anglais ne se rebutèrent pas. Un câble nouveau mieux entendu et entouré de fils d'acier plus forts fut construit en 1865 et embarqué à bord du *Great Eastern*, jusque-là la plus grande et la plus inutile des constructions navales. Les fils de ce câble n'étaient pas à nu comme ceux du précédent, ils étaient enveloppés de chanvre goudronné; mais voici la merveille : une tempête rompit ce second câble, et l'intelligence pratique des Anglais eut la persévérance d'en construire un troisième, qui enfin eut un plein succès en 1866. De plus, le câble précédemment rompu fut repêché et installé de nouveau, de manière qu'il fait maintenant le service en double avec le troisième câble.

Je m'étais hâté de demander qu'on se pressât de prendre des longitudes entre Terre-Neuve et la pointe ouest de l'Angleterre, de peur que le câble ne se rompît et que même le fruit scientifique n'en fût perdu, comme cela a eu lieu en Crimée entre Varna et Balaklava. Là-dessus un de mes confrères disait qu'il appuyait ma demande de tout son cœur, parce que si le câble venait à se briser les actionnaires auraient au moins pour dividende *une longitude!* [1]

Après avoir parlé de ce qui s'est fait, il est naturel de s'occuper de ce qui se fera entre la Russie et les États-Unis au travers du Pacifique du nord. Les travaux sont déjà très-avancés. Ils paraissent devoir être terminés avant la fin de l'année 1867. Notre globe sera alors cerclé, comme un tonneau, d'un cerceau télégraphique de huit à neuf mille lieues de longueur.

Déjà deux personnes placées aux extrémités du télégraphe transatlantique peuvent se parler, ayant l'Océan entre elles, comme elles se parleraient des deux côtés de la Seine; mais quand le câble dit russo-américain sera terminé, elles pourront se retourner et faire passer leur correspondance de l'autre côté en franchissant l'Asie, l'océan Pacifique et l'Amérique au lieu de l'Atlantique. Je renonce à énumérer les questions scientifiques que résoudra cette noble construction électrique. Ce sera une conquête intellectuelle de plus que l'homme aura faite pour dominer la nature.

Nous pouvons être fiers du bilan de notre siècle relativement au chapitre des inventions de la science et de l'industrie. Diderot avait dit avec une certaine outrecuidance que la Science jetait au peuple les arts industriels pour lui apprendre à la respecter. En revanche les Arts industriels peuvent réclamer en faveur de la prospérité qu'ils donnent à la société. Nous avons, de plus que nos pères, les chemins de fer, les télégraphes électriques, la photographie, la galvanoplastie, le gaz d'éclairage, les bateaux à vapeur, le paratonerre, et peut-être bientôt la locomotion aérienne, enfin la suppression de la douleur ou l'anesthésie. Nous pouvons dire fièrement, comme un des héros d'Homère :

Êmeis d'au patérôn még' ameinonés eukbomét' einai '

(Nous nous vantons d'être bien au-dessus de nos pères.)

BABINET,
De l'Institut

1. Dans les premiers jours de mai 1867, le câble de 1866 a été brisé par une masse de glace flottante (*iceberg*). Le télégraphe de 1865 fonctionne seul. Le dommage paraît devoir être facilement réparé. Concluons de là que, pour une entière sécurité des communications télégraphiques, le câble russo-américain ne sera pas superflu

## LE BARON HAUSSMANN

Le sénateur baron Haussmann, préfet du département de la Seine, est né à Paris, le 27 mars 1809. Entré dans l'administration après la révolution de 1830, il fut successivement sous-préfet de Nérac, de Saint-Girons et de Blaye. Sous la Présidence, il occupa les préfectures du Var, de l'Yonne et de la Gironde. Le 23 juin 1853, il fut appelé à prendre, comme préfet de la Seine, la succession de M. Berger.

C'est sous la direction de M. Haussmann que furent entrepris, comme on sait, les immenses travaux qui ont si profondément modifié l'aspect de Paris et en ont fait, en quelques années, une ville nouvelle. Nous rappellerons sommairement la transformation du bois de Boulogne, les embellissements du bois de Vincennes, ceux du parc Monceaux et des buttes Chaumont; le percement des boulevards de Sébastopol, de Strasbourg, du Prince-Eugène, de Saint-Michel, puis de vingt autres aux extrémités du vieux Paris; la création d'une foule de squares; la métamorphose du canal Saint-Martin, voûté et devenu un grand jardin public; la construction de la caserne du Prince-Eugène, de l'Opéra, de la Gaîté, du Châtelet et du Théâtre-Lyrique; les grandes démolitions pour l'établissement d'un nouvel Hôtel-Dieu; l'achèvement des Halles centrales; l'édification des églises de la Trinité et de Saint-Augustin, etc., etc.

N'oublions pas de mentionner l'annexion de l'ancienne banlieue, qui eut lieu en 1860, et qui par cette incorporation à Paris d'un grand nombre de communes jusqu'alors administrées séparément, porta d'un seul coup la population de notre capitale à près de deux millions d'âmes.

M. le baron Haussmann est grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 8 septembre 1862. Il est entré au Sénat au mois d'août 1857.

X. DACHÈRES.

## REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

*Hernani* : Coup d'œil rétrospectif. — Victor Hugo, chef d'école. — Déclaration de guerre. — La préface de *Cromwell*. — Henri III. — Enfoncé Racine! - Les précédents de Victor Hugo. — Politique et littérature. Tribulations de l'auteur. — Les comédiens; Mlle Mars, Michelot, Firmin et Joanny. — Les vers retranchés. — L'armoire au cigare. Une erreur de M. X... — Les recettes d'*Hernani*. Les demandeurs de places. — Lettre de Mérimée. — La salle — Les amis de l'auteur. — Les chefs de tribu. Le gilet cerise de Théophile Gautier. — Nécessité n'a pas de loi. — L'ail sauveur — La représentation. — *Vieil os de pique!* — Opinions diverses sur le succès d'*Hernani*

*Hernani* est tout prêt, c'est-à-dire que la pièce est sue et que le rideau pourrait se lever demain sur la chambre de Dona Sol, si, comme au temps de Shakspeare, le public voulait bien se contenter d'une simple étiquette qui lui indiquât le lieu de la scène.

En d'autres termes, les décorateurs n'ont pas encore fini de brosser leurs toiles. Les Tuileries, l'Élysée, l'Hôtel de Ville, Versailles, tous les palais à parer et à embellir pour les rendre plus dignes des hôtes illustres qui nous arrivent des quatre coins de l'Europe, absorbent pour le moment leur temps et leurs efforts. Une ou deux semaines se passeront encore avant que le drame de Victor Hugo soit tout à fait dans ses meubles. Profitons de ce retard pour jeter un coup d'œil en arrière et essayons de reconstruire, à trente-sept années de distance, la physionomie de cette fameuse *première* qui fut toute une révolution littéraire et dramatique.

Notons d'abord la date : 25 février 1830; il s'en fallait d'un jour que l'auteur eût vingt-huit ans. Il avait publié les *Odes et Ballades*, les *Orientales*, *Bug-Jargal*, *Han d'Islande*, le *Dernier jour d'un Condamné* et *Cromwell*. Il avait planté le drapeau du romantisme dans l'ode, dans le roman, dans la critique littéraire et philosophique : il ne lui restait plus qu'à l'arborer au théâtre; car *Cromwell* était moins une pièce qu'une succession de scènes. C'était par *Marion Delorme* que l'auteur dramatique devait pour la première fois se manifester au public. Mais arrêtée par la censure, *Marion Delorme* dut céder la place à *Hernani*, qui se trouva ainsi désigné comme le champ de bataille où les deux écoles allaient se rencontrer.

Entre *Cromwell* et *Hernani*, Alexandre Dumas avait déjà, il est vrai, ouvert le feu avec *Henri III*. La représentation avait été éclatante : le succès avait même frisé le scan[dale]. On se rappelle encore les anecdotes vraies ou fausses [...] ronde dansée dans le foyer du Théâtre-Français deva[nt les] bustes tragiques, et des cris : « Enfoncé Racine! Racin[e] un polisson! » poussés par les fanatiques de la religion [nou]velle. Toutefois ce n'était encore là qu'une escarmouch[e...] mélange du bouffon et du terrible, l'emploi de la co[uleur] locale, la familiarité du détail, l'histoire dépouillée d[e son] apparat et de sa solennité, les rois et les princes représ[entés] comme de simples mortels, tous ces soufflets appliqués [par] l'auteur de *Henri III* à la tradition classique avaient bi[en eu] leur retentissement; mais la tragédie n'avait pas été atta[quée] directement et de face. Le drame en vers restait enc[ore à] faire. La révolution n'était donc pas complète. Et pu[is le] vrai chef d'école était Victor Hugo. Dans la préface de *C[rom]well*, il s'était sacré lui-même, promulguant de haut, e[t avec] l'autorité dramatique d'un Luther ou d'un Mahomet [...]raire, les lois de la régénération dramatique. On comp[rend] dès lors avec quelle avide curiosité était attendue l'œ[uvre] où le maître allait lui-même pratiquer ses doctrines, et [quels] sentiments et quels espoirs divers agitaient, à la veille [de la] représentation, ses disciples et ses adversaires.

Pour être juste, il convient d'ajouter que, chez ceux-[...] passion littéraire n'était pas sans mélange d'hostilité [poli]tique. Les débuts royalistes de Victor Hugo, ses [...] dynastiques sur la mort du duc de Berry, sur la naiss[ance] et le baptême du duc de Bordeaux, enfin la pe[nsion] qu'elles lui avaient value, l'avaient mis en mauvaise [...] auprès du parti libéral. L'interdiction de *Marion Delo[rme]*, la dignité avec laquelle il avait refusé le supplémen[t de] pension que le roi lui avait offert à titre d'indemnité, [son] *Ode à la Colonne*, sa préface de *Cromwell* où était proc[lamé] le principe de la liberté dans l'art, n'avaient pu le faire [ren]trer en grâce. Ces derniers actes, en revanche, lui av[aient] aliéné les partisans de la royauté. J'en trouve la preuve [dans] ce passage du feuilleton de la *Quotidienne* sur *Hernan[i]* :

« Que si nous adressions à l'auteur quelques repr[oches] sévères, on ne manquerait pas de nous faire remarquer [que] M. Victor Hugo a été poëte royaliste autrefois, qu'il ne [l'est] plus aujourd'hui, et l'on voudrait voir, à toute force, [de la] vengeance dans notre justice. »

Suspect aux deux partis, Victor Hugo n'avait à com[pter,] au jour de la bataille, que sur la fidélité de ses discipl[es,] sur l'entraînement de la jeunesse des écoles et des ate[liers,] toujours sympathique aux nouveautés, quelles qu'elles s[oient] et d'où qu'elles viennent.

Avant d'arriver jusqu'à la rampe, il avait passé déjà [par] d'autres épreuves. Il lui avait fallu aux répétitions défe[ndre] pied à pied sa pièce contre les secrètes résistances de[s co]médiens qu'effrayaient et déroutaient à la fois les hardi[esses] de l'art nouveau. Mlle Mars surtout était désespérante [...] auteur moins fortement trempé et moins rempli de sa v[...] que ne l'était Victor Hugo se fût laissé peu à peu égorg[er] par cette main charmante et impitoyable. Alexandre D[umas] vous donne dans ses *Mémoires*, avec ce tour vif et p[itto]resque que vous savez, un échantillon des discussions [qui] s'engageaient chaque jour et presque sur chaque vers [entre] le poëte et son interprète. Les choses en vinrent au [point] que celui-ci, impatienté, finit par menacer l'actrice de [lui] reprendre son rôle. C'était la première fois que Mlle [Mars] avait à subir un pareil affront. Elle eut pourtant le bo[n es]prit de plier. Les tracasseries cessèrent : l'impertinen[ce fit] place à la froideur. Il faut dire, à la louange de Mlle M[ars,] qu'elle ne se contenta pas de jouer admirablement son [rôle,] mais qu'elle le soutint vaillamment au milieu des temp[êtes,] des sifflets, des huées qui, pendant plus de vingt soi[rs,] accueillirent les représentations d'*Hernani*.

Quant à Michelot, c'était un autre genre : d'une courto[isie] parfaite, d'une humeur toujours égale, loin de demander [des] coupures, il insistait au contraire auprès de l'auteur [pour] qu'il conservât les passages les plus compromettants : c[e fut] malgré lui que les quatre vers suivants furent retran[chés] du rôle de don Carlos. Est-ce donc, disait le roi, lors[qu'il] invite Hernani à entrer avec lui dans l'armoire :

> Est-ce donc une gaîne à mettre des chrétiens?
> Nous nous pressons un peu : vous y tenez, j'y tiens.
> Le duc entre et l'on vient vers l'armoire où nous sommes
> Pour y prendre un cigare... Il y trouve deux hommes!

Son jeu était de faire tomber la pièce et de donner la [ré]plique à la cabale en accentuant tout ce qui pouvait prê[ter à] l'*empoignement*. On s'en aperçut bien à la représentat[ion.] Le *Corsaire*, un des journaux les plus hostiles à *Hern[ani]*, contient dans son numéro du 19 mars le petit entre-filets [que] voici :

« La foule se précipite aux représentations d'*Hern[ani]*. Chacun veut avoir vu, veut avoir entendu ce drame ar[...] bizarre qui prête tant à rire au parterre et aux loges. To[ute]fois nous prévenons Michelot qu'il est véhémentement so[up]çonné d'être le premier à se moquer de ce don Carlos [qui] lui a été confié. « C'est pour examiner cet acteur attenti[ve]ment que je viens exprès à l'orchestre, disait avant-hi[er à] son voisin une espèce de fashionable : nous allons voir ça[. »] Et la toile se leva. Michelot parut : le monsieur prit [des] notes et s'esquiva après le premier acte. « C'est tout ce [que] je voulais savoir, dit-il en prenant la main de son a[mi;] M. Michelot aura demain de mes nouvelles... »

Seuls, parmi les gros bonnets du théâtre, Firmin [et] Joanny, — Joanny surtout qui était fanatique de son [...] Gomez, soutenaient la pièce. Pour en finir tout de suite a[vec] ce mauvais vouloir que l'auteur rencontrait auprès de [ses] interprètes, j'anticipe encore sur la première représentat[ion] et j'emprunte à l'auteur de *Victor Hugo raconté par un [té]moin de sa vie* une anecdote dont je lui laisse d'aille[urs] l'entière responsabilité.

« Un comédien qui jouait un petit rôle, auteur dramatique i-même dans le goût de Colin-d'Harleville et d'Andrieux, épondait un soir à l'objection d'un interlocuteur qui lui emandait pourquoi, si la pièce était si mauvaise, elle attiit tant de monde. Il répondait qu'elle n'attirait personne, ue toutes les places étaient données, que la salle était leine, mais que la caisse était vide.

« — Tenez, disait-il, ce soir il y a salle comble; eh bien, parie que la recette...

« Est de quatre mille cinq cent cinquante-sept francs oixante dix-huit centimes, dit Victor Hugo qui passait en ce noment et qui avait à la main le bordereau du caissier [1]. »

Pour l'intelligence de ce récit, je transcris la distribution riginaire et, pendant que j'y suis, je place en regard les oms des nouveaux interprètes :

| | | |
|---|---|---|
| Iernani ................ | Firmin. | Delaunay. |
| Don Carlos ............. | Michelot. | Bressant. |
| Don Ruy Gomez de Silva. | Joanny. | Maubant. |
| Dona Sol de Silva........ | Mlle Mars. | Mlle Favar. |
| Le duc de Bavière ....... | Sainte-Aulaire. | Chéry. |
| Le duc de Gotha......... | Geffroy. | Prudhon. |
| Le duc de Lutzelbourg.... | Faure. | Sénéchal. |
| aquez................. | Mme Despréaux. | Mlle Lloyd. |
| Don Sanchez............ | Menjaud. | Sénéchal. |
| Don Matias ............. | Bouchet. | Garraud. |
| Don Ricardo............ | Samson. | Masset. |
| Don Garci Suarez........ | Mirecour. | Boucher. |
| Don Francisco ........... | Geffroy. | Prudhon. |
| Don Juan de Haro ....... | Casaneuve. | Gibeau. |
| Don Gil Tellez Giron..... | Montigny. | Prudhon. |
| Dona Josefa Duarte... ... | Mme Tousez. | Mlle Jouassain. |
| Un montagnard .......... | Montigny. | Boucher. |
| Une dame............... | Mme Thénard. | Mlle Barotta. |
| Premier conjuré ....... .. | Menjaud. | Gibeau. |

A l'approche de la première représentation, l'émotion grandissait tous les jours. Les journaux publiaient à l'avance des articles où étaient discutées, avec une vivacité extrême, les théories, les prétentions et la personnalité de l'auteur. Les demandes de billets pleuvaient chez Victor Hugo. Les personnages les plus illustres, depuis Benjamin Constant jusqu'à M. Thiers, se mettaient à ses pieds pour obtenir une loge ou une place. Parmi les lettres que reproduit l'auteur déjà cité, je choisis celle-ci comme la plus spirituelle et la plus courte :

« L'univers s'adresse à moi pour avoir des loges et des stalles; je ne vous parle que des demandes que me font les *sommités intellectuelles*, comme dirait le *Globe*. Mme Récamier me demande si par mon entremise, etc... Voyez ce que vous pouvez faire. Vous savez qu'elle a une certaine influence dans un certain monde. J'ai dit qu'il était impossible d'avoir une loge. Alors elle m'a demandé s'il était possible d'avoir deux *bonnets d'évêque*. Où la vertu va-t-elle se nicher !

« Tout à vous.

« MÉRIMÉE. »

La salle avait été *faite* savamment. Pas de claqueurs, mais des amis solides et éprouvés. Victor Hugo, qui a toujours su organiser ses succès, avait fait appel au ban et à l'arrière-ban de ses fidèles : Louis Boulanger, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Vivier, Ernest de Saxe-Cobourg, les deux Devéria, Français, Célestin Nanteuil, Pétrus Borel et ses deux frères. — J'élague de la nomenclature Édouard Thierry, qui n'assistait pas à la première représentation. — Chacun d'eux avait sa tribu qu'il se chargeait de conduire au combat. Les listes de ces tribus, qui ont été conservées, portent les noms suivants : Balzac, Berlioz, Cabat, Augustus Mac-Keat (Maquet), Noël Parfait, Préault, Jehan du Seigneur, Joseph Bouchardy, Gigoux, Laviron, Amédée Pommier, Lemot, Piccini, Ferdinand Langlé, Tolbecque, Tilmant, Kreutzer. Des ateliers de peinture et d'architecture y figuraient aussi en chiffres collectifs. « M. Victor Hugo acheta plusieurs mains de papier rouge, et coupa les feuilles en petits carrés sur lesquels il imprima avec une griffe le mot espagnol *hierro*, qui veut dire *fer*. Il distribua ces carrés aux chefs de tribus. Le théâtre lui abandonnait l'orchestre des musiciens, les secondes galeries et le parterre, moins une cinquantaine de places. »

Il avait été convenu avec le commissaire général près le Théâtre-Français que les jeunes gens entreraient dans la salle avant qu'on fît queue, c'est-à-dire avant trois heures. Une fois entrés, on les enferma. Lorsqu'à son tour le public élégant se répandit dans la salle, il ne fut pas peu surpris à l'aspect de ces physionomies féroces et truculentes, de ces êtres barbus, habillés de la façon la plus bizarre et la plus excentrique, du milieu desquels se détachait, par l'éclat de sa chevelure rutilante et la violence de son gilet de satin cerise, le galbe imposant de Théophile Gautier.

Passe pour les yeux; mais l'odorat! En attendant le commencement du spectacle, on avait dîné, et la senteur de l'ail, jointe à des épluchures de cervelas et de saucissons ne révélait que trop le menu du repas. — Heureusement encore!... car les pauvres jeunes gens, parqués, comme je l'ai dit, dans la salle, s'étaient vus contraints de payer sur place le tribut qu'exige la nature inexorable. L'ail sauvait tout et donnait le change aux narines les plus subtiles et les plus délicates.

1. Les souvenirs de Victor Hugo ou du témoin de sa vie le servent mal. Voici le chiffre exact des douze premières représentations d'*Hernani* :

| | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1re, | 5,184 fr. | 90 c. | 5e, | 4,712 fr. | 90 c. | 9e, | 4,470 fr. | 70 c. |
| 2e, | 4,143 | 70 | 6e, | 2,781 | 30 | 10e | 4,707 | 80 |
| 3e, | 2,962 | 80 | 7 | 4 086 | 30 | 11e, | 4,048 | 80 |
| 4e, | 1,133 | » | 8e, | 4,925 | 80 | 12e, | 3 228 | 30 |

Une note du *Moniteur* fait remarquer que jamais une première représentation n'avait eu lieu devant une aussi forte recette.

En groupant autour de lui tous ses défenseurs, Victor Hugo n'avait fait qu'user du droit de légitime défense. Il y avait été provoqué par les manifestations de ses adversaires qui, considérant comme une surprise le succès de *Henri III*, avaient annoncé hautement l'intention de prendre leur revanche.

Comment *Hernani* fut-il accueilli à la première représentation ?

A lire le récit publié par l'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, — sauf « un commencement de murmures » à la scène des portraits, la soirée ne fut qu'un long triomphe.

Alexandre Dumas qui y assistait n'est pas, à beaucoup près, aussi affirmatif.

« La première représentation d'*Hernani*, dit-il dans ses *Mémoires*, a laissé un souvenir unique dans les annales du théâtre : La suspension de *Marion Delorme*, le bruit qui se faisait autour d'*Hernani*, avaient vivement excité la curiosité publique, et l'on s'attendait, avec une juste raison, à une soirée orageuse.

« On attaquait sans avoir entendu, on défendait sans avoir compris.

« Au moment où Hernani apprend de Ruy Gomez que celui-ci a confié sa fille à Charles-Quint, il s'écrie :

« ... Vieillard stupide, il l'aime

« M. Parseval de Grandmaison, qui avait l'oreille un peu dure, entendit : « Vieil as de pique, il l'aime! » et dans sa naïve indignation, il ne put retenir un cri :

« — Ah! pour cette fois, dit-il, c'est trop fort!

« — Qu'est-ce qui est trop fort, monsieur? qu'est-ce qui est trop fort? demanda *mon ami* Lassailly [1], qui était à sa gauche, et qui avait bien entendu ce qu'avait dit M. Parseval de Grandmaison, mais non ce qu'avait dit Firmin.

« — Je dis, monsieur, reprit l'académicien, je dis qu'il est trop fort d'appeler un vieillard respectable comme l'est Ruy Gomez de Silva, « vieil as de pique! »

« — Comment! c'est trop fort.

« — Oui, vous direz ce que vous voudrez, ce n'est pas bien, surtout de la part d'un jeune homme comme Hernani.

« — Monsieur, répondit Lassailly, il en a le droit, les cartes étaient inventées .. Les cartes ont été inventées sous Charles VI, monsieur l'académicien! si vous ne savez pas cela, je vous l'apprends, moi... Bravo pour le vieil as de pique! bravo Firmin! bravo Hugo! ah!...

« Vous comprenez qu'il n'y avait rien à répondre à des gens qui attaquaient et qui défendaient de cette façon-là.

« *Hernani* eut un grand succès, mais plus matériellement contesté que celui d'*Henri III*. »

J'ai feuilleté la plupart des comptes rendus publiés au lendemain de la première représentation, et leur appréciation, quant au succès matériel, confirme celle d'Alexandre Dumas.

Les *Débats*, de tous les journaux celui qui se montra le plus favorable à la pièce, s'exprime ainsi :

« Le succès comme l'affluence a été prodigieux. Les beaux endroits, et ils sont nombreux, ont reçu des applaudissements unanimes. On a remarqué des longueurs et le public les a signalées par son silence, deux ou trois fois même par un sourire un peu bruyant et qui, prolongé, aurait pu ressembler à des murmures. Dans les moments d'enthousiasme, un ou deux sifflets, timidement hasardés, ont été repoussés par la masse entière des spectateurs... »

La *Quotidienne* termine ainsi son premier article :

« La pièce est-elle bonne ou est-elle mauvaise? Ce n'était pas là la question qui devait être résolue ce soir. Mais la pièce a-t-elle été applaudie ou sifflée? Eh bien! elle a été applaudie dès le commencement. Quelques sifflets ont en vain protesté : les applaudissements sont allés *crescendo* jusqu'à la fin, et l'auteur a été demandé avec des cris d'enthousiasme. Mais la salle n'était-elle pas seulement pleine d'amis, mais la minorité sifflante n'était-elle pas l'expression d'une critique méritée?

Dans un autre, elle signale comme ayant excité une légère rumeur, le fameux vers

Oui, de ta suite, ô roi!... de ta suite! — j'en suis.

Et celui-ci comme ayant soulevé quelques rumeurs :

Ce n'est pas Hernani, c'est Judas qu'on le nomme

Le *Journal du Commerce* constate l'ovation faite à Mme Victor Hugo.

« Il a été facile de voir, dès les premières scènes, qu'il n'y aurait pas cette opposition malveillante que les amis de l'auteur paraissaient craindre. Tout le monde, acteurs, comparses, décorateurs, machinistes, a fait son devoir. Les amis de l'auteur ont aussi fait le leur. Mme Hugo était placée dans une loge des premières en face du théâtre. Après le succès, tous les yeux et toutes les lorgnettes se sont tournées sur elle. On a agité des mouchoirs et des chapeaux de son côté, nous espérons que ce mouvement d'enthousiasme n'aura point eu d'autres suites. »

Les acteurs sont généralement couverts d'éloges par les feuilletons. Seule, la *Gazette de France* déclare qu'ils ont joué comme des épileptiques.

La *Quotidienne* trouve que « Mlle Mars produit peu d'effet dans les premiers actes, parce que le rôle de Dona Sol est toujours effacé par ce qui l'entoure; mais au cinquième, la grande actrice reprend toute sa supériorité et s'y montre excellente tragédienne. »

Les *Débats* sont du même avis — avec un grain d'enthousiasme en plus. Ce n'est pas l'opinion du *Corsaire* à qui Mlle Mars, lorsqu'elle entre dans le drame, paraît au contraire forcer sa nature et perdre de son talent.

« Le rideau baissé, dit un feuilletoniste, on a demandé l'auteur qui, comme de raison, n'a pas reparu : au moment de mon départ, on redemandait Mlle Mars, à laquelle les règlements défendent de reparaître. »

Nous sommes bien loin de ce temps-là !

Tel est, aussi exact que j'ai pu le restituer, le bulletin de cette représentation célèbre. Celles qui suivirent, surtout à partir de la quatrième, furent bien autrement orageuses. J'en dirai un mot samedi prochain et, si la semaine dramatique m'en laisse le loisir, je mettrai sous les yeux de mes lecteurs quelques extraits curieux de la critique contemporaine depuis les *Débats* et le *Globe*, les journaux amis, jusqu'à la *Gazette de France* et le *National*, — en passant par la nuance intermédiaire du *Constitutionnel* qui, contrairement à une opinion généralement reçue, ne fut ni le plus violent ni le plus injuste.

GÉROME

1. Un romantique de l'époque, qui est mort fou.

## HISTOIRE

DE

# DEUX ENFANTS D'OUVRIERS

Par HENRI CONSCIENCE

I

Cette grande maison, avec ses cent fenêtres que l'on voit sur le pont du moulin, à Gand, est la fabrique de coton de M. Raemdonck. Quoique le jour baisse, tout y est encore en pleine activité. La lourde bâtisse tremble jusque dans ses fondements, sous le mouvement des mécaniques que fait marcher la vapeur.

C'est d'abord le *diable*, cette puissante machine dans laquelle le coton est battu, secoué et foulé jusqu'à ce qu'il soit expurgé de tout corps étranger. Puis les cordes, les instruments de tension et les lanternes ou pots tournants qui, tous ensemble, changent la laine végétale en flocons de neige, la mêlent, la divisent et la préparent, pour être convertie par les machines à filer en un fil mince comme un cheveu. Puis les cardeuses, et enfin, les métiers des tisserands et les barres des fileurs avec leurs broches et leurs bobines innombrables. Tout, du haut en bas, se meut, court et s'agite avec une rapidité fiévreuse. C'est une infinité d'essieux qui pivotent, de roues qui tournent, d'engrenages qui grincent, de courroies qui se déroulent, de métiers qui s'agitent et de fuseaux qui ronflent. Chaque mouvement produit un bruit qui se mêle aux autres bruits pour former une espèce de roulement de tonnerre, un grondement énervant si intense et si continu, qu'il absorbe toute la pensée du visiteur que le hasard amène en ces lieux, et l'étourdit comme le sifflement des vents déchaînés sur une mer furieuse.

Tandis que le fer et le feu y remplissent tout de leur vie et de leur voix, l'homme erre comme un muet fantôme parmi les gigantesques machines que son génie a créées. Il y a là des hommes, des femmes, des enfants en masse; ils surveillent la marche des rouages, ils rattachent les fils rompus, ils placent du coton sur les bobines et fournissent sans cesse des aliments au monstre aux cent bras qui semble dévorer la matière avec une avidité insatiable.

Voyez comme tous, hommes et femmes, vont et viennent entre les rouages presque sans précaution, comme les enfants passent en rampant sous les moulins à filer! Et cependant qu'une courroie, une dent, une de toutes ces choses qui pivotent touche leur blouse... et le fer impitoyable arrachera leurs membres ou broiera leur corps, et ne le lâchera que pour le rejeter plus loin comme une masse informe. Ah! combien d'imprudents ouvriers ont été dévorés par cette force brutale et aveugle, qui ne fait pas de différence entre le coton et la chair humaine!

Mais un coup de cloche a retenti! Le chauffeur arrête la machine, il ôte aux mécaniques la respiration et la vie... et au bruit formidable, au grondement assourdissant succède le silence de la solitude et du repos...

C'était par une soirée de l'été de 1832; les ouvriers de la fabrique de M. Raemdonck, avertis par le son de la cloche, cessèrent leur travail et se réunirent dans une cour intérieure, pour y attendre, devant le guichet pratiqué dans l'une des fenêtres du bureau, le payement des salaires de la semaine qui venait de finir.

Bien qu'entremêlés, ils formaient toutefois quelques groupes. On pouvait voir que les femmes, les enfants et les hommes étaient portés à former des groupes séparés; même les tisserands et les fileurs se trouvaient à des côtés différents de la cour.

Les femmes furent payées d'abord; car parmi elles, il y avait beaucoup de mères dont les nourrissons attendaient peut-être depuis des heures leur nourriture. Pauvres petits, confiés pendant des jours entiers à des mains étrangères; vivant depuis leur naissance dans la détresse et le besoin; victimes d'un vice social qui, contre la nature et la volonté de Dieu, arrache la femme à l'accomplissement de ses devoirs de mère, suprême loi de son existence sur la terre!

Une certaine animation régnait parmi les ouvriers; ils paraissaient joyeux parce que la longue semaine était écoulée et que le repos du lendemain leur souriait.

Un gaillard solidement bâti, qui se tenait parmi les fileurs, se distinguait par ses propos bruyants. Des mots plaisants et de grossiers lazzis tombaient de sa bouche; au point que plus d'une fois il avait provoqué les éclats de rire de ses camarades.

A ce moment, il aperçut un ouvrier qui sortait de la fabri-

# EXPOSITIO

Dessins



TEMPLE MEXICAIN




PAVILLON DU CANAL DE SUEZ.

que et s'approchait de l'extrémité du groupe des ... se dirigea vers lui. Il signe qu'il avait à lui parler, l'entraîna à quelques pas de ses camarades et dit :

— Ah ! Adrien, ce soir tu es des nôtres, n'est-ce pas? Comme nous rirons et nous nous amuserons !

— Des vôtres, Jean? Je ne sais rien, répondit il.

— Comment ! tu ne sais pas que Léon le roux célèbre ce soir son jubilé ?

— Quel jubilé ?

— Il y a vingt-cinq ans qu'il est fileur !

— Léon travaille-t-il déjà depuis si longtemps? Impossible ! cet homme n'est pas encore aussi vieux.

— Pas aussi vieux, Adrien? Il était rattacheur de fils dans la filature de Liévin Bauwens, dans la toute première fabrique qui fut établie à Gand. C'était en 1800, et Léon avait alors quinze ans. Il le sait encore au bout du doigt comme s'il avait un almanach dans la tête. Il est devenu fileur en 1807, chez M. Devos. Compte donc sur tes doigts : sept de trente-deux, reste vingt-cinq

— En effet, on ne le dirait pas : Léon ne paraît pas avoir quarante ans.

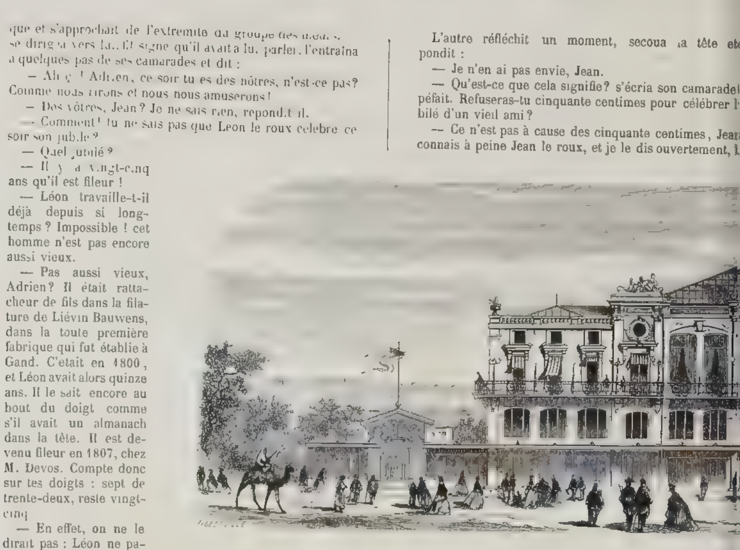
— C'est qu'il comprend la vie et prend le temps comme il vient. S'il avait été un ronge-l'âme, il y a longtemps qu'il serait couché dans le cimetière. Une bonne pinte de bière, une tranche de lard et de temps en temps un coup de genièvre, cela rajeunit le sang, mon garçon. Eh bien, en es-tu? un demi-franc de mise; nous chantons, nous buvons, nous rions jusqu'à minuit. D'ailleurs, c'est demain dimanche. En outre, il y aura quatre lapins gras à croquer : un festin extra à la *Chèvre bleue*, chez notre camarade Pierre Lambin.

L'autre réfléchit un moment, secoua la tête et ré-pondit :

— Je n'en ai pas envie, Jean.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria son camarade stu-péfait. Refuseras-tu cinquante centimes pour célébrer le ju-bilé d'un vieil ami?

— Ce n'est pas à cause des cinquante centimes, Jean... connais à peine Jean le roux, et je le dis ouvertement, l...



CER...

pendant la moitié de la nuit, cela ne me tente plus; je n... supporte plus, j'en deviens malade.

Ces paroles, prononcées d'un ton quelque peu craint... firent éclater Jean de rire; il prit les deux mains de son ... et dit :

— Damhout, Damhout, mon garçon, j'ai pitié de ... Jadis tu étais toujours le boute-en-train, et il n'était jam... trop tard pour toi de retourner à la maison; mais depuis ... tu t'es marié, je l'ai observé dès la première année, dej...

KIOSQUE CHINOIS



ÉCURIES DES DROMADAIRES



MAISON DES PHARES ÉLECTRIQUES.



CHINO...

VERSELLE
et ROSE.


TENTE DU PREMIER MINISTRE DU BEY DE TUNIS.


TEMPLE DE PHARAON

u t'es marié, tu te retires peu à peu derrière les jupons femme; tu n'oses plus te bouger, tu deviens un radoteur, vare, un capucin. Fi! tu oublies que tu es un homme es, comme un enfant, sous le joug de ta femme. Tu s bien des nôtres, je le sais, cela te ferait plaisir; mais ois d'abord avoir la permission de mère Damhout, et sait si tu oses seulement la lui demander!

Wildenslag, je ne veux pas me fâcher, balbutia Dam-


NAL

Je sais que tu n'as pas de mauvaises intentions, bien u sois injuste envers moi.

Eh bien, nie alors que tu refuses à cause de ta femme!

Au contraire, je le reconnais; mais si c'était par égard elle et par amour pour mes enfants?

Oui, Damhout, tes enfants; tu en feras de beaux merles s enfants! Habille-les seulement comme de petits ren-; laisse-les aller à l'école : aussi longtemps qu'ils sont es, ils te coûteront plus que tu ne peux gagner. Ils feront les beaux messieurs et les paresseux, tandis que toi, pauvre diable, après avoir travaillé toute la semaine comme un esclave, tu ne pourras seulement pas boire une pinte de bière avec tes amis. Donne-leur tes sueurs et ton sang, abîme ta santé et abrége ta vie; et lorsqu'ils seront devenus grands, ils ne voudront plus reconnaître ni regarder leur père, le pauvre ouvrier usé.

Ces paroles n'étaient pas sans faire impression sur l'esprit d'Adrien Damhout. Il parut triste et réfléchit un moment. Puis il dit en hésitant :

— Cependant, Wildenslag, l'instruction est un trésor, une puissance qui rend l'homme propre à tout; et puisque nous ne pouvons laisser d'autre héritage à nos enfants...

— Des contes, des rêves de ta femme, reprit l'autre. Que veux-tu donc, pour l'amour du ciel, qu'un fileur ou un tisserand fasse de l'instruction? Que nous servirait maintenant de savoir lire et écrire? As-tu gagné moins, parce que toi, aussi bien que moi, tu ne distingues pas un A d'un B? Allons, allons, ce n'est qu'orgueil et radotage. Nos parents ont travaillé dès leur plus tendre jeunesse, nous avons travaillé comme eux, et nos enfants n'ont qu'à travailler aussi; alors il n'y a rien à en dire. Crois-tu que j'élèverai mon petit bétail de ma sueur jusqu'à ce qu'ils soient habitués à l'oisiveté? Halte-là! Il y en a déjà un à la fabrique et les autres suivront. Cela met du beurre dans les épinards de tous côtés, mon ami, et alors on peut boire une pinte de bière et faire de temps en temps une partie de plaisir... Eh bien, que dis-tu? Célèbres-tu avec nous le jubilé de Léon le roux? Allons, tu ne dois pas avoir si peur de ta femme; laisse-la grogner


ÉGLISE ROUMAINE.


THE

KIOSQUE DU JAPON


CONSTRUCTIONS RUSSES

un peu; et si la chose va trop loin, montre que tu es homme et que tu as du cœur au ventre.

Adrien Damhout mit la main dans sa poche, en tira une pièce de cinquante centimes et la donna à son camarade.

— Ainsi, ce soir, à neuf heures précises, à la *Chèvre bleue*, chez Pierre Lambin, dit Wildenslag. Ça chauffera, et on y mènera une vie dont tu parleras encore dans tes vieux jours!

— Je tâcherai de venir, mais je n'en suis pas certain, bégaya l'autre.

— Oui! tu ne seras pourtant pas assez bête pour laisser boire ton argent par d'autres. Alors je dirais certainement que tu as changé de vêtements avec ta femme. Impossible, Adrien, tu n'es pas encore si loin.

A ce moment on appela du bureau quelques numéros, et les deux amis comprirent que leur tour pour recevoir leurs salaires de la semaine était arrivé.

Jean Wildenslag reçut le premier son argent; mais il attendit encore pour s'en retourner avec son camarade. Lorsque Adrien Damhout vint au guichet, on lui dit qu'il devait rester avec quelques autres, afin de prêter un coup de main pour lever un essieu.

Wildenslag lui pressa encore la main et dit en partant :

— A ce soir donc. Si tu ne viens pas, je fais une croix sur ton dos. Prends garde, prends garde, ami, chacun doit avoir sa part de la vie en ce monde. Sacrifie-toi pour ta femme et tes enfants, ils te dépouilleront et t'épuiseront sans pitié, jusqu'à ce que ta santé soit entièrement altérée. Mets la voile au vent, après nous la fin du monde! Hourrah, vive la joie!

Il poussa un éclat de rire, battit un entrechat et s'élança dans la rue, suivi des jeunes fileurs, auxquels il devait distribuer leur salaire, sous le premier bec de gaz.

II

A l'extrémité d'une étroite ruelle dans le quartier au delà du pont Neuf, s'élevaient une trentaine de petites maisons de forme semblable et bâties évidemment pour être louées à des ouvriers ou à d'autres petites gens.

Dans une de ces petites maisons, une femme était occupée à laver du linge et des habillements d'enfants dans une cuvelle.

Elle semblait être encore dans toute la force de la vie. Sans doute elle avait été belle; peut-être l'était-elle encore; mais la malpropreté de ses vêtements, le manque de soin et la négligence, dont tout, sur elle et autour d'elle, portait les traces flagrantes, ne pouvait éveiller d'autres sentiments que la tristesse et le dégoût. Elle travaillait avec grande hâte, plongeait ses bras nus dans la cuvelle, secouait et tordait le linge avec tant de brusquerie et de rudesse, que l'eau se répandait à flots sur le sol et formait comme une mare autour d'elle.

Toute la chambre était remplie de la vapeur fétide de la lessive, et la lampe qui était pendue contre la cheminée ne répandait qu'une lumière faible et presque maladive.

A côté d'elle, sur le poêle, le souper cuisait dans une casserole de terre. De temps en temps elle ôtait ses mains de la cuvelle, prenait une cuiller de bois et remuait dans la casserole pour que le souper ne brûlât pas au fond.

Quatre enfants, garçons et filles, malpropres, négligés et les habits déchirés, étaient assis ou couchés sur le plancher dans un coin. Ils s'amusaient à jouer. Souvent ils se tiraient par les cheveux, se battaient, criaient, ou prononçaient des paroles grossières qu'on était tout étonné d'entendre sortir de la bouche de jeunes enfants.

Jusqu'ici la femme n'y avait pas prêté beaucoup d'attention; mais il vint un moment où le tapage insupportable des enfants et les cris : « Mère, au secours! au secours! » lui firent perdre patience. Elle s'élança vers eux, donna au premier venu un coup de pied, au second un coup de poing et aux autres quelques soufflets retentissants.

Alors elle retourna vers le poêle, remua encore une fois les pommes de terre et éclata indignée contre les enfants, dans un langage si grossier, que les pauvres petits n'y pouvaient puiser qu'une leçon de brutalité.

— Maintenant vous voilà bien avancés, méchants vauriens! cria-t-elle. Les pommes de terre sont brûlées. Le père va encore faire le diable à quatre et me jeter un tas de paroles aigres à la tête. Vous et lui, vous croyez que je suis votre esclave, ne vis que pour travailler et être injuriée du matin au soir. Ah bien oui! s'il n'est pas content, il n'a qu'à aller se faire pendre ailleurs. Où reste-t-il, votre fameux père? A la *Chèvre bleue*, chez Pierre Lambin assurément. Il a reçu sa paye et l'ivrogne est déjà en train de se verser l'argent dans le gosier. Attendez un peu, je vais le traîner jusqu'ici. Ne touchez pas à la casserole pendant mon absence, ou je vous casse le cou à tous, tourments de vos parents que vous êtes.

A peine la mère avait-elle quitté la maison, que les enfants commencèrent à danser à pieds nus dans la lessive répandue à terre, de sorte que le mur et les meubles furent entièrement remplis de taches bourbeuses.

Ils se séparèrent effrayés lorsque leur père se montra soudain sur le seuil. L'odeur des aliments brûlés lui fit pousser un grognement de mécontentement; la vapeur de la lessive et l'eau fangeuse répandue sur le sol le firent frémir, et son visage prit une expression de dégoût et de tristesse :

— Où est la mère? demanda-t-il.

A la *Chèvre bleue*, chez Pierre Lambin, répondirent les enfants.

— Chez Pierre Lambin?

— Pour vous chercher, papa.

— Ah! vous voilà, sale charogne, dit-il, lorsqu'il vit sa femme entrer. Qu'est-ce que cette écurie-ci? Pourquoi lavez-vous ces sales linges le soir lorsque je reviens à la maison? Vous avez sans doute couru toute la journée et été bavarder près des voisines comme toujours?

— Tiste, va appeler ta sœur Godelive, dit la femme à un des enfants, sans paraître faire attention aux reproches de son mari.

— La fièvre me prend dès que je mets un pied dans ton étable à cochons, reprit celui-ci. J'ai envie de m'enfuir et de ne plus jamais revenir. Travaillez donc toute la semaine, échinez-vous et suez sang et eau pour apporter quelque argent dans le ménage, puis le samedi vous trouvez des pommes de terre brûlées et un bazar infect qui vous fait tourner le cœur de dégoût. Vas-tu répondre!

— Bah! répondre, reprit la femme d'un ton railleur; je ris de tout ce que tu dis. Crois-tu que tu m'aies prise à ton service et que je sois ta servante? Si la chère ne te plaît pas, n'y touche pas; si la maison n'est pas assez propre à ta guise, nettoie-là toi-même, si tu en as l'envie, stupide radoteur!

L'homme leva la main et fit un geste menaçant.

— Tiens, tiens! dit-elle, le poing te démange. Allons, cher Wildenslag, calme-toi un peu... As-tu envie de retourner encore une fois à la fabrique avec la figure pleine d'égratignures? Tu n'as que le dire; je suis prête, si une petite peignée peut te faire plaisir. Tais-toi et mange en paix : les pommes de terre ne sont qu'un peu brûlées; d'ailleurs les cris, les injures et les coups ne les rendront pas meilleures.

En ce moment une jeune fille de sept ans entra lentement et doucement dans la chambre. Elle était maigre et paraissait maladive; mais ses yeux bleus brillaient comme des perles, et sa fine petite bouche avait une expression étrange; quelque chose de souffrant et de suppliant, comme si l'enfant était une vivante prière. Quoique de forme ordinaire et d'étoffe commune, ses vêtements étaient d'une grande propreté, et, dans cette sale maison, elle répandait comme un parfum d'innocence et de pureté virginale.

Elle alla vers l'homme, mit d'un geste caressant sa main dans la sienne, le regarda avec un sourire muet, mais profond, et murmura :

— Bonjour, cher père!

Le son argentin de cette petite voix et le regard d'amour de son enfant mélancolique touchèrent l'ouvrier.

— Bonjour, ma bonne Godelive, répondit-il en pressant sa fille contre son cœur. Vas-tu un peu mieux? Es-tu encore malade?

— Encore un peu, papa, répondit-elle. La femme Damhout m'a fait boire de la tisane et cela m'a rafraîchie.

— M. Damhout est-il déjà de retour de la fabrique? demanda Wildenslag.

— Non, papa, pas encore.

— Viens, assieds-toi, Godelive, et mange, mon enfant; car ces gloutons son déjà en train. Ils ne laisseraient rien pour toi.

La fille se mit à table, fit le signe de la croix et pria en silence, après quoi elle commença à manger ave une reserve remarquable et d'excellentes manières.

Wildenslag trouva les pommes de terre extrêmement mauvaises; il mangea sans appétit, grommela à voix basse et fit la mine; mais il comprima son dépit et n'éclata plus en insultes, comme si la présence de son enfant avait éveillé en lui l'instinct des convenances. Enfin, il dit avec un soupir :

— Mais, Lina, sans nous disputer, ne pourrais-tu pas tenir ta maison un peu plus propre, et donner à tes enfants de meilleurs exemples? Vois comme la femme Damhout sait s'arranger. Son mari est un ouvrier comme moi; il n'a rien de plus que son salaire journalier, et cependant dans sa maison on mangerait sur le carreau, tellement tout y est propre.

— Que parles-tu de la femme Damhout, répondit-elle d'un ton aigre. Elle est une bonne et brave femme, je ne le nierai pas; mais les Damhout ne sont pas des gens comme nous. Sois-en certain, Wildenslag, ils ont des biens ou de l'argent placé, quoiqu'ils le cachent.

— Non, non, ils n'ont rien de côté. Il n'entre pas dans la maison un centime qu'Adrien Damhout n'ait gagné à la fabrique. Ils ont au contraire moins que nous, puisque notre garçon gagne déjà quatre francs par semaine.

— Joli sujet! Il reste sans doute dans l'un ou l'autre bouchon. C'est le digne fils de son père; il ira loin, je te le promets.

— Non, non, il a suivi la retraite. Sois-en sûre, Lina, la femme Damhout fait son ménage avec moins que toi. Et, comme elle l'arrange, tu peux le faire aussi.

— Allons, allons, Wildenslag, chacun se chausse à son pied, et il est difficile d'apprendre à un vieux singe de nouvelles grimaces. Assez là-dessus, ça ne sert de rien. Sais-tu ce que le propriétaire de la maison dit de dame Damhout? Qu'elle est soigneuse et propre, parce qu'elle sait lire.

— Le propriétaire dit cela pour rire. La femme Damhout ne sait lire que dans un almanach et dans son livre de prières. Elle n'apprendra certainement pas le ménage dans ces livres-là.

— C'est donc parce que Damhout dépense moins d'argent et reste à la maison, tandis que tu restes des nuits entières au cabaret à boire et à jouer?

— Cela est bien possible, répondit Wildenslag en secouant la tête avec impatience. Qui te dit que je ne resterais pas à la maison, du moins pendant la semaine, si tout ici n'était pas dégoûtant comme dans une écurie, et si je pouvais seulement y trouver une figure amicale; mais toi, avec ta brutalité et ton manque de soin, tu chasserais un ange d'ici.

La femme offensée mit les poings sur les hanches et se disposait à faire une sortie furieuse; mais la porte s'ouvrit avec fracas et un garçon de quatorze ans, dont les vêtements étaient remplis de flocons de coton, entra en dansant; il achevait le refrain d'une chanson obscène, quoiqu'il tînt une pipe allumée entre les lèvres.

Il se mit immédiatement à table et commença à manger des pommes de terre brûlées; mais, après la première bouchée, il jeta la fourchette sur le plat en grommelant et éclata en aigres reproches contre sa mère.

Au lieu de le corriger, le père lui donna raison.

— Voilà ma paie, dit le garçon en jetant trois francs sur la table. Les pommes de terre sont brûlées et sentent la lessive. Je m'en vais, j'irai manger ailleurs, là où l'on ne risque pas d'être empoisonné.

HENRI CONSCIENCE.

*(La suite au prochain numéro.)*

(La suite au prochain numéro.)

## LES FORTIFICATIONS DE LUXEMBOURG

Dans notre numéro du 27 avril dernier, nous avons donné, nos lecteurs s'en souviennent, une vue générale de la ville de Luxembourg. La semaine précédente, *l'Univers illustré* a publié également une notice historique et geographique sur ce grand-duché qui attirait d'une façon si grave l'attention de l'Europe.

Nous n'avons donc pas à revenir sur ce sujet. Nous nous bornerons aujourd'hui à donner la vue des fameuses fortifications qui ont fait ranger la ville de Luxembourg au premier rang parmi les villes fortes de l'Europe.

En jetant les yeux sur notre vignette dessinée avec une scrupuleuse exactitude, on suit le cours de l'Alzette, ainsi que la ligne de remparts qui enserre la ville haute. Nous n'apprendrons rien à personne en disant que nous reproduisons cette vue presque à titre de souvenir; car on est à la veille du jour où la pioche des démolisseurs va entamer ces casemates, ces murs et ces redans édifiés avec tant de soins et au prix de tant de millions, pour faire de Luxembourg une ville ouverte. Ainsi l'a voulu la conference de Londres.

A. DARLET.

# EXPOSITION UNIVERSELLE

Les rêveries de Ludolf. Le nouveau paradis terrestre. — La galerie des machines. — Pilon géant. — Les locomobiles. — Tentatives faites en Autriche en 1823. — La locomobile à cheval. — Transparence du fer rouge. — Les corps solides et le fer, sous la pression, s'écoulent exactement comme des liquides. — Les édifices de l'Exposition. — Le temple mexicain. — L'église roumaine. — La maison des phares. — Le cercle international. — La poste et les écuries russes. — Le temple de Pharaon. — La tente du bey de Tunis. — L'isthme de Suez. — Les dromadaires — Le jardin chinois.

Tandis que Fénelon, dans son *Télémaque*, se complaisait à rêver des utopies sociales rétrospectives, aussi charmantes qu'impossibles, et à la réalisation desquelles il ne croyait pas lui-même, un Allemand israélite, perdu au fond de la Souabe, consacrait sa vie tout entière à écrire avec une conviction profonde un gros volume in-quarto sur les destinées qui attendaient l'Europe dans l'avenir. A en croire le rêveur Ludolf, une seule religion et un seul souverain doivent régir un jour toutes les nations unies à jamais entre elles par la confraternité de leurs intérêts commerciaux. Le droit du plus fort et les luttes sanglantes de la guerre n'existeront plus, et l'homme, affranchi du travail et de la loi de malédiction qui l'oblige à conquérir son pain à la sueur de son front, vivra libre, heureux et calme, sans autre souci, pour ainsi dire, que de contempler les merveilles de la nature. Ce paradis terrestre doit résulter des conquêtes industrielles conquises par le genre humain et développées par des progrès incessants. La terre produira alors des moissons qu'on n'aura que la peine de recueillir à l'aide de machines, que le souffle de l'air ferait mouvoir, — Ludolf ne soupçonnait pas que la vapeur réaliserait ce rêve; — partout enfin des serviteurs de bois et de fer remplaceront les bras du travailleur et s'acquitteront à sa place des soins les plus pénibles et des fonctions les plus délicates.

Ludolf éprouvait une conviction si fervente à l'égard de cet Eldorado lointain, qu'il finit par croire à sa réalisation immédiate et qu'il devint fou; car, suivant l'expression de Goya, *les rêves de la raison enfantent des monstres*. Un beau matin, il se refusa à mettre ses champs en culture; il détruisit le four consacré à la cuisson du pain de sa famille, et le pauvre prédicateur de la paix universelle battait si brutalement sa femme et ses enfants, qui s'obstinaient à travailler aux champs et à prendre soin du ménage, qu'il fallut le cloîtrer dans une maison d'aliénés, où il mourut après dix ans de captivité, croyant plus fermement que jamais au bonheur universel.

Le livre de Ludolf, devenu aujourd'hui une de ces curiosités bibliographiques que les amateurs payent au poids de l'or, consiste en huit cents pages écrites avec une obscurité apocalyptique que ne comprennent pas toujours eux-mêmes les Allemands, habitués cependant aux œuvres nébuleuses de leurs compatriotes; et il est facile d'y reconnaître déjà les traces de la maladie mentale à laquelle une idée fixe, constamment étudiée et creusée, devait conduire infailliblement le pauvre philosophe.

Et cependant tout est-il fou et impossible dans le livre de Ludolf? L'Exposition universelle ne réalise-t-elle point, dans une certaine mesure, quelques-uns de ses rêves? Voyez les galeries des machines : l'eau, l'air, la vapeur, le gaz, l'élec-

tricité, ne s'y montrent-ils pas des serviteurs obéissant à l'homme? Ils transportent, broient, transforment, tissent, rabotent, dépècent, débitent toutes sortes de matières et se trouvent asservis à des milliers d'emplois, qu'ils remplissent docilement et avec une précision féerique. Grâce à eux, un pilon formidable, dont un seul coup suffit pour écraser les corps les plus durs, et qui aplatit des blocs de minéraux pesant plusieurs tonnes, s'arrête à volonté dans sa chute avec une telle précision, qu'il brise l'enveloppe ligneuse d'une noisette sans en altérer l'amande, et que le mécanicien place son doigt sous le terrible engin, certain qu'il ne fera que l'effleurer et qu'il n'enfreindra pas d'un millimètre le *ne transieris amplius* qui lui interdit d'aller plus loin.

Parmi cet amas de machines de toutes les formes, de tous les usages et de tous les systèmes à vapeur fixes ou mi-fixes, avec ou sans condensation, à détente variable, horizontales, perpendiculaires, grandes, moyennes et petites, se distinguent un grand nombre de locomobiles.

La locomobile, si je ne rêve point comme ce pauvre Ludolf, doit, dans un temps donné, par une révolution complète, transformer les moyens de transport et de traction des matériaux et même des hommes; elle remplacera tout à fait le cheval et en partie les chemins de fer. Elle couvrira nos grandes routes et circulera même à travers nos rues, sans qu'alors ceux à qui aujourd'hui la chose paraît impossible songent à s'en étonner et même à s'arrêter pour la voir passer.

Déjà, du reste, elle se montre sur certaines routes et marche presque sur le macadam de Paris, qu'elle foule et qu'elle agglomère. Sous le nom de messageries à vapeur, elle fonctionnait, il y a peu de jours encore, autour des bâtiments de l'Exposition, où elle amenait et distribuait de toutes parts des caisses et des fardeaux que n'eussent pu facilement remuer les bras des ouvriers.

L'idée des locomobiles à vapeur, pour ne s'être trouvée réalisable qu'en 1867, existait déjà en 1822, comme l'atteste une brochure publiée à Paris en langue française et intitulée : *Établissement de voitures à vapeur en France.*

S'il faut en croire cette brochure, M. Artzberger, professeur de mathématiques à l'Institut polytechnique à Vienne, et M. Julius Griffiths, firent à diverses reprises, dans la capitale de l'Autriche, des expériences sur une locomobile de leur invention, en présence du comte Saran, grand chancelier de l'empire, et d'une commission de douze membres nommés par le gouvernement. L'empereur, sur le compte qui lui fut rendu des avantages du nouveau procédé, accorda aux inventeurs, par une patente signée à Laibach, un privilége exclusif d'exploitation pour tout l'empire d'Autriche et les États héréditaires pendant une durée de quinze années.

Les inventeurs, voulant s'assurer en outre l'exploitation de leur invention dans les différents États de l'Europe, sollicitèrent à Paris et à Londres des brevets d'importation. Ils obtinrent en Angleterre une patente pour les trois royaumes unis et les colonies, et firent construire dans les ateliers de Birmingham trois de leurs voitures. S'il faut en croire la brochure, ces voitures, chargées de six milliers de kilos, parcouraient en deux heures huit kilomètres; elles auraient marché jour et nuit, gravi ou descendu toute espèce de routes et porté avec elles du combustible pour huit heures.

J'ai sous les yeux la brochure qui contient ces détails, et qui m'a été vendue, en février dernier, par l'entremise de ce pauvre Charavay, marchand bien connu d'autographes et de livres rares, et que la bibliographie vient de perdre.

Pourquoi l'invention de Artzberger n'a-t-elle point été accueillie en France, quoiqu'elle y ait eu un brevet d'importation? Pourquoi y a-t-on renoncé en Angleterre et en Autriche? Est-ce parce qu'elle n'était point pratique et d'un usage usuel? Je n'en sais rien et je n'ai pu nulle part retrouver de traces ultérieures de cette invention.

Quoi qu'il en soit, la compagnie générale des Messageries à vapeur vient d'obtenir l'autorisation de faire circuler des machines locomotives pour le transport des voyageurs et des marchandises entre Abbeville et Neufchâtel, en empruntant la route impériale n° 28, dans les départements de la Somme et de la Seine-Inférieure.

M. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, par les facilités qu'il donne aux entreprises de locomotion à vapeur sur les routes ordinaires, fait justice de la prévention avec laquelle, dans certains départements, dans des grandes villes, on accueille encore les projets les plus rationnels de chemins de fer d'intérêt local.

Enfin, M. Seguier vient de prôner à l'Académie des sciences l'association de la machine et du cheval pour la manœuvre de la locomobile.

Le mécanicien français Cunot, a-t-il dit, construisait, en 1770, la première voiture à vapeur; et il avait eu l'idée de disposer la roue motrice à l'avant, comme nous plaçons le cheval. La voiture est ainsi bien plus facile à gouverner que lorsqu'on rend motrices les roues de derrière.

Un ingénieur de Milan, M. Stall, a repris le même problème, et se sert de la machine à vapeur pour débarrasser l'animal de l'effort à vaincre, mais il conserve celui-ci en tête de la voiture pour profiter de son instinct. Le cheval n'est donc plus qu'un guide auxiliaire. Chacun de ses mouvements commande la distribution de la vapeur et règle la marche du moteur. Pour ralentir la vitesse, le conducteur tire à lui les guides; le cheval est retenu, la transmission diminue l'introduction de vapeur, la voiture va moins vite. Pour accélérer la marche, on excite le cheval qui agit sur la transmission et la vapeur est introduite en plus grande quantité.

Vous le voyez, le règne de la locomobile approche, et en attendant, nos hauts-fourneaux façonnent le fer de toutes les façons et sous toutes les formes, pour réaliser les mille sortes de machines que l'industrie crée et que la vapeur fait mouvoir.

Les immenses travaux qui se multiplient partout où le sol contient des mines de fer, favorisent en outre les études des savants et donnent lieu à d'importantes découvertes

Ainsi, le père Secchi vient de constater la transparence du fer rouge, et M. Tresca, dont l'Académie des sciences a récemment couronné les travaux, démontre que les corps solides et les métaux, soumis à une forte pression, s'écoulent littéralement comme le ferait un corps liquide.

Le père Secchi raconte qu'on s'occupait sous ses yeux de la construction d'un tube en fer forgé qui devait servir pour un météorographe: il craignait que ce tube ne pût tenir le vide assez exactement, et pour s'en assurer, il pria le directeur de l'armoirie pontificale, M. Marrocchi, de faire chauffer au rouge cerise, presque au blanc, la portion hélicoïdale du tube forgée pour faire la chambre du baromètre. On plaça ce tube rougi à blanc dans un lieu obscur, et l'on vit nettement qu'il contenait à l'intérieur une veine noire, véritable fêlure qui n'avait pas été soudée.

Ce phénomène, si futile qu'il semble au vulgaire, a en lui-même une grande importance; car il démontre que le fer rouge, à une profondeur d'un demi-centimètre au moins reste transparent; propriété qui pourrait bien se trouver en rapport avec les phénomènes de dialyse que l'on effectue au moyen de cette substance.

Quant à M. Tresca, il a fait écouler indéfiniment des blocs cylindriques de fer par des orifices concentriques, tantôt circulaires, tantôt polygonaux, tantôt carrés, et il a toujours constaté que les masses solides agissaient comme l'eussent fait des matières molles.

Voici le résumé de ces expériences qui produisent une révolution complète dans les idées reçues de la science et de l'industrie et que, malgré leur forme exclusivement technique et abstraite, leur haute importance m'oblige à donner textuellement, par une rare exception.

1° La pression exercée par le piston sur la base supérieure des cylindres se transmet aux couches inférieures, et, lorsque celles-ci sont suffisamment éloignées de l'orifice, elles se déplacent parallèlement à elles-mêmes, sans déformation, par conséquent avec une vitesse commune qui tend à faire croire que, dans la direction générale du mouvement, la différentielle de la pression est constante. Dans cette zone de non-activité, les pressions centripètes, dans une même couche, sont toutes égales entre elles, puisqu'il ne se manifeste aucun des mouvements relatifs qui seraient inévitablement la conséquence de toute inégalité entre ces pressions.

2° La pression en amont de l'orifice est plus grande que la pression en aval, et c'est cette différence entre les pressions exercées dans les deux couches placées à la limite entre le bloc et le jet qui détermine l'expulsion de celui-ci, et qui doit vaincre en même temps les résistances de frottement qui se développent sur le bord de l'orifice. Quand le jet reste cylindrique, il faut admettre que, dans la section de sortie, les pressions transversales se font respectivement équilibre.

3° Dans la zone intermédiaire, plus rapprochée de l'orifice et que l'on doit appeler la zone d'activité, les pressions sont très-inégalement réparties dans la masse, et l'exemple des jets creux nous fait voir qu'il y a même des points sur lesquels ces pressions sont nulles.

4° A mesure que l'effort exercé sur le piston devient plus considérable, le mode de répartition des pressions peut varier, et lorsqu'on atteint une limite qui dépend de la nature de la matière, et que l'on peut appeler la pression de fluidité pour chacune d'elles, le mode de réparation est influencé par les réactions des enveloppes, par l'absence de ces réactions sur les points non enveloppés, et elle se fait en conséquence suivant une loi géométrique, toujours la même dans les mêmes circonstances, et qui doit expliquer les diverses circonstances des déformations observées.

5° Il y a, dans l'écoulement des solides, des pertes de pression, variables dans les diverses directions, et ces pertes de pression peuvent être telles, que certaines parties de la masse soient très-peu intéressées et restent pour ainsi dire indifférentes aux mouvements qui animent toutes les molécules voisines dès le moment où la pression de fluidité a été atteinte.

Sortons maintenant des galeries affectées aux machines et allons respirer librement dans le parc qui entoure le palais de l'Exposition, où nous n'entendrons plus le bruit assourdissant de ces engins de fer qui se choquent, se heurtent, grincent, frappent, rivalisent entre eux de tapage et semblent lutter à qui ébranlera le mieux le cerveau des visiteurs.

Là le soleil brille, l'air est pur, et de pittoresques constructions rassérènent l'esprit et reposent gaiement la vue.

Voici le temple mexicain dont je vous entretenais l'autre jour, la maison des phares, l'église roumaine, dont je vous parlerai bientôt, les postes, le temple de Pharaon, l'isthme de Suez, et le jardin chinois et le cercle international.

Le cercle international se fait remarquer par ses proportions architecturales et par les services qu'il rend : c'est là que se réunissent, dans de magnifiques salons, les membres des différents groupes du jury, et que les étrangers qui affluent de toutes les parties du monde trouvent le calme et le comfort.

D'abord on dîne au Cercle mieux que partout ailleurs, et c'est un grand point. Son rez-de-chaussée, pendant une partie de la journée, constitue une véritable Bourse des exposants, avec tous les renseignements industriels et commerciaux qui peuvent intéresser ceux-ci. Dans cette salle sont disposés des *bureaux-boxes* consacrés à la correspondance et qui permettent de traiter les affaires la plume à la main. Des boîtes aux lettres particulières, dont les clefs sont remises aux abonnés, constituent pour eux un domicile dans le cercle même, et permettent de distribuer les lettres à l'heure de leur arrivée sans perte de temps et sans l'attente du triage. Citons encore un bureau télégraphique, un bureau de banque, succursale de la Société des *Dépôts et Comptes courants*, au capital de soixante millions, et enfin des bureaux de renseignements, des interprètes, des traducteurs en toutes les langues, un magasin pour le dépôt et la garde des échantillons.

Grâce à l'ensemble de toutes ces dispositions le cercle international du Champ de Mars devient la maison commune des exposants de Paris, de la province et de l'étranger.

La poste et les écuries russes donnent une idée précise des moyens de transport qui subsistent encore dans ces contrées lointaines, où les chemins de fer commencent à peine à pénétrer. Voici le kibitch, les petits chevaux trapus et velus, l'auberge construite en bois de sapin, l'hôtesse avec son costume pittoresque. A côté, comme pour mieux produire un contraste, s'élève le temple de Pharaon, tout couvert de peintures étranges et dont je vous conterai un jour les merveilles, la tente du bey de Tunis, et un autre palais oriental où se trouve réunie une série de modèles réduits qui d'un coup d'œil permettent de juger les travaux fabuleux exécutés à l'isthme de Suez, et dont l'exécution doit opérer une transformation complète dans la navigation et pour ainsi dire réunir les Indes à l'Europe, tant la distance qui les sépare se trouvera abrégée, raccourcie. Autour de ces chefs-d'œuvre en miniature d'exactitude, d'art et de patience, se trouvent réunis les antiquités et les fossiles trouvés dans les fouilles de l'immense terrain bouleversé par des travaux de toute nature. On y voit encore les mammifères, les oiseaux, les poissons, les insectes particuliers à cette partie de l'Égypte, c'est-à-dire des trésors archéologiques et d'histoire naturelle.

Non loin de là sortent de leurs écuries les dromadaires avec leur tête douce et triste, leur cou d'autruche, leurs longues jambes, leur allure timide en apparence et qui n'en est pas moins rapide et sûre. Ces animaux sont des héris, c'est-à-dire des dromadaires de courses, qui dépassent nos chevaux en vitesse, parcourent d'un pas sûr les sables du désert, poussent la sobriété jusqu'à l'invraisemblance, et témoignent à leurs maîtres une tendresse et une fidélité dignes du chien lui-même.

Faisons notre dernière halte dans le pavillon chinois.

Le jardin chinois et ses pavillons représentent scrupuleusement un des quarante-deux palais qui composaient le jardin d'été du souverain de l'empire du Milieu. Ce palais est exécuté d'après un album rapporté de Chine par le colonel Dupin, album que possède la Bibliothèque impériale de Paris, et constitue la maison à thé du monarque.

Le jardin chinois se divise en plusieurs pavillons, consacrés soit à des débits de consommations, soit à un théâtre, soit à la vente de denrées asiatiques.

En entrant, on se trouve de suite en face d'une boutique calquée sur les comptoirs en plein vent des rues de Canton et tenue par un Chinois.

Des jardiniers vêtus d'une sorte de robe courte, large et raide, faite d'une étoffe imprégnée d'une couche de matière résineuse, la tête couverte d'un chapeau en cône, travaillent dans les plates-bandes du jardin, remuent la terre avec des outils d'une forme particulière, sèment, taillent, ébranchent, émondent, et non-seulement préparent les arbres destinés à représenter des dragons et des monstres, mais encore à figurer une statue qui sera faite littéralement de fleurs. Déjà la tête, les mains et les pieds fabriqués d'une sorte de porcelaine se dressent entourés d'une masse de fils de fer, autour desquels s'enrouleront bientôt des plantes grimpantes, dont les feuilles et les fleurs, savamment agencées, figureront des vêtements et des draperies de diverses couleurs.

Le rez-de-chaussée du bâtiment principal est consacré à une collection d'objets provenant en partie du palais d'été de l'empereur de Chine.

On y voit une foule d'objets en jade, en métaux précieux, en bronze, une brique de la grande muraille, une tuile en faïence peinte provenant de la soi-disant tour de porcelaine, et un vase en or richement ciselé, dont une coupe d'un ton brun et d'un contour irrégulier forme le fond : c'est le crâne d'un mandarin mort au XVIII<sup>e</sup> siècle en combattant pour l'empereur Kien-Long, et, sur l'ordre de ce prince, monté en pot à tabac.

On remarque encore dans cette salle la robe de chambre de l'empereur, en soie sans broderies, mais couverte de dragons tissés dans l'étoffe même, les vêtements de gala de l'impératrice, surchargés de broderies en or et sertis de pierres précieuses; et un bouton de bonnet de cérémonie du souverain, autour duquel brillent non-seulement des perles fines, mais encore des arabesques formées par des petites plumes bleues collées avec un art merveilleux et qu'au premier coup d'œil on prendrait pour des turquoises. Des instruments de musique, et entre autres le *kin*, remplissent la dernière vitrine. Le *kin* est aux Chinois ce qu'était à nos poëtes du premier empire la *lyre*.

Dans une boutique à thé se trouvent trois Chinoises : l'une, âgée de seize ans, porte le nom d'*A-Naï*; la seconde, son aînée de deux ans, s'appelle *A-Tchoë*; la troisième, *A-Sam*, remplit les fonctions de servante près des deux jolies marchandes, habillées comme les femmes du Céleste Empire qu'on voit sur les écrans fabriqués à Canton ou à Pékin; elles portent aux poignets des bracelets en jade, qu'on y a placés le jour de leur naissance et qui, devenus trop étroits pour qu'on puisse les enlever, seront ensevelis avec elle.

Avant de partir pour la France, A-naï, A-Tchoë et même A-Sam ont exigé comme arrhes une somme d'argent suffisante pour leur acheter au besoin un beau cercueil doublé de soie, et pour payer le fret de leurs cadavres jusqu'en Chine, si par malheur elles venaient à mourir sur « la terre des barbares, » comme disent leurs compatriotes.

S. HENRY BERTHOUD.



LA SAINTE VIERGE, par MURILLO, tableau du musée de Dresde. — Voir page 359.

## A l'Univers illustré

### LES PÊCHES DE VIGNE

Sur la lisière de la vigne
S'élève un modeste arbrisseau,
Un pêcher qui coupe la ligne
Des ceps étayés au cordeau.
Il semble être là par mégarde,
On ne recueille pas ses fruits :
Tu m'interroges, je regarde
Ce qu'il est et ce que je suis.

Le printemps fait monter la sève
Le long des rameaux conducteurs.
Avril paraît; le bourgeon crève;
L'arbre a donné toutes ses fleurs.
Puis sa feuille taillée en flèche
Mesure l'ombre aux plants voisins;
Au vent du sud elle se sèche
Pour laisser mûrir les raisins.

Vient le mois d'août, le mois suprême,
Qui convertit la sève en miel;
Le fruit mûr tombe de lui-même
Au pied de l'arbre paternel.
Les enfants, engeance maligne,
Par les chemins vont maraudant,
Et mordent aux pêches de vigne,
Dont le sang jaillit sous la dent.

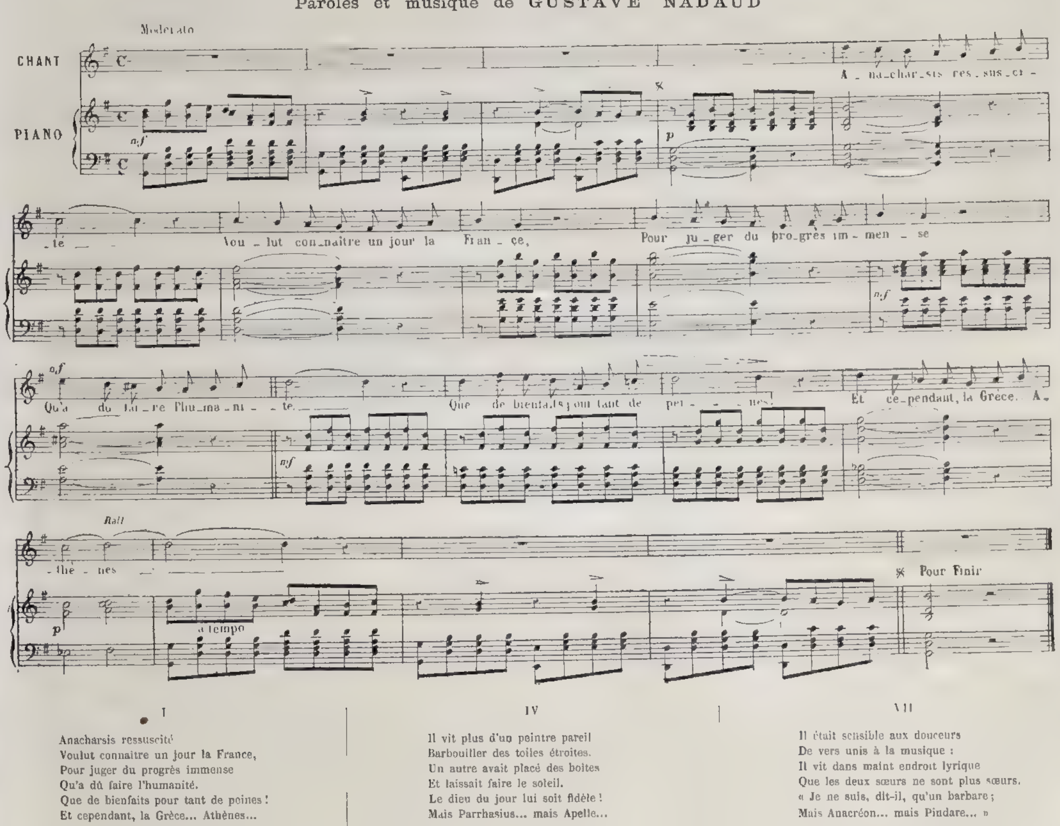
Ainsi végète, ainsi bourgeonne
L'arbuste où florit ma chanson.
Il ne porte ombrage à personne;
Ses fruits tombent dans leur saison.
Le premier venu les ramasse
Et se désaltère un instant.
Le bon Dieu m'a fait cette grâce,
Et je le bénis en chantant.

GUSTAVE NADAUD

# ANACHARSIS EN FRANCE

CHANSON INÉDITE

Paroles et musique de GUSTAVE NADAUD




I

Anacharsis ressuscité
Voulut connaître un jour la France,
Pour juger du progrès immense
Qu'a dû faire l'humanité.
Que de bienfaits pour tant de peines!
Et cependant, la Grèce... Athènes...

II

Avant d'arriver à Paris,
Il avait fait le tour du monde.
Il vit que la terre était ronde :
« Que nos pères seraient surpris,
Dit-il, l'antiquité radote.
Et pourtant, Platon... Hérodote... »

III

Il vit d'énormes monuments,
Acropoles de l'industrie,
Parthénons de cavalerie
Où s'exercent les régiments.
Il vit des dieux faits sur modèle;
Mais Phidias... mais Praxitèle...

IV

Il vit plus d'un peintre pareil
Barbouiller des toiles étroites.
Un autre avait placé des boîtes
Et laissait faire le soleil.
Le dieu du jour lui soit fidèle!
Mais Parrhasius... mais Apelle...

V

Il suivit la chambre et les cours,
Il lut des colonnes de prose
Disant toujours la même chose,
Quoique paraissant tous les jours;
Et des harangues par centaines,
Mais Périclès... mais Démosthènes...

VI

Au théâtre il allait le soir,
Pour applaudir nos grands artistes.
Il admirait les machinistes
Et cessait d'entendre pour voir,
La statue était sous le socle.
Mais Euripide... mais Sophocle...

VII

Il était sensible aux douceurs
De vers unis à la musique :
Il vit dans maint endroit lyrique
Que les deux sœurs ne sont plus sœurs.
« Je ne suis, dit-il, qu'un barbare;
Mais Anacréon... mais Pindare... »

VIII

Par-dessus tout il s'affola
Des découvertes de notre âge;
« Être savant c'est être sage,
Disait-il, le progrès est là.
Tout foyer échauffe et dilate...
Mais Pythagore... mais Socrate... »

IX

« Eh bien, se dit Anacharsis,
Le monde est-il meilleur? Peut-être.
Pour en juger il faudrait naître,
Et n'avoir pas vécu jadis.
Tout va, tout marche, tout progresse...
Mais la jeunesse!... la jeunesse!... »

GUSTAVE NADAUD.

## LE SÉNAT ROMAIN

Un correspondant nous adresse de Rome un dessin qui montre le cortége des sénateurs traversant le large péristyle du Capitole pour se rendre à une séance. Ils y sont représentés revêtus du manteau de cérémonie broché d'or et de pourpre, avec leur escorte ordinaire de soldats, de pages et de valets à leur livrée. Le Capitole, rebâti par Michel-Ange sur l'emplacement de l'ancien, est aujourd'hui la résidence des sénateurs, ou, pour mieux dire, des *conservateurs*. Le titre de *sénateur* ne s'applique plus qu'à leur président. Ce président est inamovible, tandis que la magistrature des conservateurs n'a qu'une durée de six mois.

L'histoire du sénat romain serait l'histoire de Rome même. A sa grandeur ou à sa décadence ont toujours été attachées les destinées de la ville éternelle. C'est à la sagesse de ses délibérations que le peuple romain dut, dans l'antiquité, le premier relief de son nom; et telle était la majesté de ce corps auguste, que Cinéas, ministre de Pyrrhus, put le prendre pour une assemblée de rois. Romulus créa le premier sénat de cent membres. Plus tard, Tullus Hostilius porta le chiffre des sénateurs à deux cents, puis Tarquin l'Ancien à trois cents. On en compta plus de quatre cents au temps de Sylla, et Jules César en éleva enfin le nombre à neuf cents.

Jusqu'à la destruction totale de l'Empire, le nom de cet antique sénat fut presque toujours cité avec honneur. Après quatre cents ans de déchéance, ce corps reparut à Rome vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Il reprit alors le droit de battre monnaie et l'on trouve dans les cabinets des curieux quelques médailles frappées à cette époque avec la légende : *Vœu du Sénat et du Peuple romain*. Le sénat se composait alors de cinquante-six membres élus par le peuple.

Les papes confirmèrent par un traité son établissement et ses prérogatives. Mais, plus tard, un ou deux magistrats furent seuls revêtus de toute l'autorité du sénat; et, comme ils ne restaient en place que six mois ou une année, la courte durée de leurs fonctions en balança l'étendue. Il parut même plus sage, au bout d'un certain temps, d'appeler à la fonction de sénateur un étranger, qui offrirait plus de garanties d'impartialité qu'un citoyen de Rome. C'est ainsi que les Romains offrirent, en 1252, au Bolonais Brancaleone d'être leur sénateur. Charles d'Anjou fut appelé à cette dignité en 1263, et Louis de Bavière en 1288. Aujourd'hui, le sénateur appartient toujours à quelque grande famille de Rome.

Les deux statues colossales qui ornent le sommet du perron du Capitole et qu'on voit au fond de notre gravure sont celles de Castor et de Pollux tenant leurs coursiers en laisse.

HENRI MULLER.

## COURRIER DU PALAIS

La fin du procès. — *Histoire des princes de la maison de Condé.* — Hamilton contre Hamilton. — Le duché de Châtellerault. — Ce que rapportait au XVI<sup>e</sup> siècle une négociation matrimoniale. — Comment Marie Stuart devint la femme de François II. — Antoine Hamilton et les *Mémoires du comte de Grammont.* — Évocation de Saint-Évremond. — Le procès des chaises à l'Exposition universelle.

Le conseil d'État vient de dire le dernier mot d'un procès dont la préface remonte à plus de quatre ans. Un procès dont le dénoûment se fait attendre pendant quatre ans, cela nous paraît extraordinaire à nous autres Français, gens pressés par tempérament, et habitués à demander même à la justice d'être expéditive. En Angleterre, une affaire préparée, plaidée trois ou quatre fois et trois ou quatre fois jugée en quatre ans, causerait le plus grand étonnement; on parlerait de ce procès si lestement mené comme d'un cas tout à fait extraordinaire, peut-être inouï; et il se trouverait des gens disposés à penser qu'il ne saurait avoir été bien jugé, ayant été jugé si vite. Les chemins de fer de nos voisins font vingt-cinq lieues à l'heure; mais la justice anglaise ne va pas en chemin de fer.

Donc il nous semblait que le procès de l'*Histoire des princes de Condé* était vieux d'un siècle au moins. Peut-être même beaucoup de gens ne se souviennent-ils plus de ce dont il s'agissait; en deux mots le voici :

M. le duc d'Aumale a écrit une *Histoire des Princes de la maison de Condé pendant les* XVI<sup>e</sup> *et* XVII<sup>e</sup> *siècles*; cette histoire, M. Michel Lévy la devait éditer. Déjà le tirage était commencé et le plus grand nombre des feuilles du premier volume étaient livrées au brocheur, lorsque, le 19 janvier 1863, un commissaire de police saisit les feuilles imprimées, et donna l'ordre de cesser le travail.

On obéit — il n'y a pas grand mérite d'ailleurs à obéir aux ordres d'un commissaire de police — et après avoir obéi, on assigna M. le préfet de police devant le tribunal de la Seine, lui demandant la restitution des feuilles saisies. Il va sans dire qu'on sollicitait aussi du tribunal l'autorisation de reprendre le tirage et le brochage interrompus.

Le tribunal déclara qu'on ne pouvait poursuivre M. le préfet de police sans que le conseil d'État l'eût permis; la Cour d'appel confirma le jugement, et la Cour de cassation maintint l'arrêt.

On demanda alors au conseil d'État l'autorisation de poursuivre M. le préfet de police; le conseil d'État refusa l'autorisation, par ce motif que M. le préfet de police avait procédé en vertu des ordres de son supérieur hiérarchique, le ministre de l'intérieur.

On se pourvut auprès du ministre de l'intérieur, afin d'obtenir de lui l'annulation de la saisie et la restitution des exemplaires.

*Non possumus*, répondit M. le ministre.

Ce que M. le ministre déclarait ne pas pouvoir, M. le duc d'Aumale et M. Michel Lévy pensèrent que le conseil d'État le pourrait, et ils lui demandèrent purement et simplement ce qu'ils avaient demandé à M. le ministre de l'intérieur, sans l'obtenir.

— Question de validité de saisie, je suis incompétent, a répondu le conseil d'État.

Il a répondu autre chose encore : c'est que la saisie et la décision du ministre qui l'a confirmée sont des mesures politiques dont il ne lui appartient pas de connaître.

Je disais que ce décret du conseil d'État était le dernier mot du procès, peut-être me trompais-je, et M. le duc d'Aumale et M. Michel Lévy découvriront-ils, à force de chercher, cette juridiction compétente qui leur a échappé jusqu'ici.

Ne quittons pas encore le conseil d'État; on y voit si bonne compagnie qu'en vérité l'on n'a point hâte d'aller ailleurs.

C'est maintenant M. le marquis James Hamilton, marquis d'Abercorn, pair d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, qui plaide contre M. le duc Guillaume-Alexandre-Louis-Étienne duc d'Hamilton, représenté, attendu son état de minorité, par sa mère, dame Marie-Caroline-Élisabeth de Bade, duchesse d'Hamilton, veuve de haut et puissant seigneur — non, je me trompe, c'est en 1867 que j'écris — veuve de M. Guillaume-Alexandre-Antoine-Archibald, duc d'Hamilton, issue du mariage de S. A. R. le grand-duc Charles-Louis-Frédéric de Bade, et de S. A. R. Stéphanie-Louise-Adrienne, née de Beauharnais, fille de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>.

La question du procès est de celles qu'on peut aisément supposer entre personnes de tant de qualités : une question de titre. Un décret impérial du 20 août 1864 a maintenu et confirmé en faveur du jeune duc d'Hamilton le titre héréditaire de duc de Châtellerault, créé par le roi de France Henri II, en 1548, en faveur de Jacques Hamilton, comte d'Arran, et le marquis d'Abercorn soutient que, le titre de duc de Châtellerault lui appartenant, on l'a reconnu à tort au duc d'Hamilton, et il conclut en conséquence à ce que le décret soit rapporté.

Comment le roi Henri II avait accordé le titre de duc de Châtellerault à Jacques Hamilton, le voici :

Henri II désirait très-vivement pour son fils François II l'alliance de la reine d'Écosse, qui n'était autre que Marie Stuart; mais comme Henri VIII, de son côté, l'ambitionnait pour son fils, la conquête de cette jolie petite main était une assez grosse affaire : ce fut alors que le roi de France et James Hamilton, comte d'Arran, régent d'Écosse, signèrent à Châtillon une convention dont voici l'essentiel :

James Hamilton s'engageait à assembler les états d'Écosse pour obtenir leur consentement au mariage de leur reine avec le dauphin, et le roi, de son côté, s'obligeait, « en récompense d'un aussi grand et signalé service, à conférer au comte d'Arran le titre de duc avec duché de 12,000 livres de rente pour lui, ses hoirs et ayants cause. »

Un duché de 12.000 livres de rente, en vérité, ce n'était pas trop, et ce chiffre ferait sourire nos entrepreneurs de mariages : ils ne tiennent pas de reines dans ces prix-là! Sans compter que Marie Stuart, outre qu'elle était reine, était une très-jolie femme, qu'elle savait le latin comme Cicéron, et qu'à l'âge de quatorze ans elle haranguait en cette langue la reine Catherine de Médicis et le roi, et leur démontrait en trois points qu'il sied aux femmes de cultiver les lettres.

Les états d'Écosse se décidèrent pour le dauphin, et le comte d'Arran reçut le duché de Châtellerault.

Par malheur, neuf ans plus tard le trésor royal se trouva être très-pauvre : pour le remplir et reconstituer son domaine, le roi s'avisa d'un moyen très-simple : il révoqua toutes les aliénations qu'il avait faites; si bien que le nouveau duc de Châtellerault se trouva sans duché. On avait d'autant moins hésité à le dépouiller que son fils, protestant zélé, s'était fait un peu trop remarquer dans la conspiration d'Amboise.

Depuis lors, les Hamilton ne cessèrent de réclamer leur duché, et le roi de France persista à ne pas le leur rendre. En 1864, la duchesse d'Hamilton demanda une fois encore pour son fils ce qui avait été si longtemps refusé aux ancêtres du jeune duc, et l'Empereur rendit le décret sur lequel on plaidait l'autre jour. Guillaume de Hamilton fut duc de Châtellerault... seulement le duché s'était perdu en route.

J'ignorais absolument, je l'avoue, cette histoire du duché promis et donné par Henri II au comte d'Arran.

Il me suffisait de savoir qu'un Hamilton avait écrit un livre qui s'appelle les *Mémoires du comte de Grammont*, et qui est un des livres les plus spirituels et les plus amusants de la langue française. Tenait-il beaucoup, cet Hamilton, à être duc de Châtellerault comme son arrière grand-père? Je veux m'imaginer qu'il aimait mieux être un des meilleurs écrivains de son siècle, et qu'au discours qu'aurait pu lui tenir quelque bailli le remerciant de venir visiter ses vassaux, il aurait préféré le moindre entretien avec Saint-Évremond, dont il avait l'esprit et le goût en si grande estime.

Vous souvient-il comment, dans l'épître moitié prose, moitié vers, qui précède les *Mémoires du comte de Grammont*, et qu'il adresse au duc lui-même, il feint que Saint-Évremond apparaît tout à coup et vient donner à ceux qui sont occupés à écrire ces mémoires des conseils pour bien peindre celui qui en est le héros.

« .... Tout à coup parut au milieu de la chambre où nous écrivions une figure qui nous surprit sans nous effrayer; c'était celle de notre philosophe, l'inimitable Saint-Évremond. Rien de tout ce tintamarre, qui annonce d'ordinaire l'arrivée des morts de conséquence, n'avait précédé son apparition.

L'on ne vit point trembler la terre;  
Le ciel resta clair et serein;  
Point de murmure souterrain,  
Et pas un seul coup de tonnerre.  
Il n'était point couvert de lambeaux mal cousus,  
Tels qu'étala, près de Philippe,  
Le spectre qui, de nuit, apparut à Brutus.  
Il n'avait point l'air de Laïus,  
Qui ne portait pour toute nippe  
Qu'un petit manteau d'Émaüs  
Quand il vint accuser Œdipe.

. . . . . . . . . . . . . . .

« Il s'était mis tout comme nous l'avions vu la première fois que vous nous procurâtes le plaisir de sa connaissance à Londres. C'était ce même air goguenard, mais un peu refrogné; et c'étaient les mêmes habits qu'il avait sans doute gardés pour nous venir rendre cette visite; et afin que vous n'en doutiez pas,

Il avait pris pour ce voyage  
La calotte de maroquin;  
Et cette loupe à double étage  
Dont il ne vit jamais la fin  
Ornait le haut de son visage;  
Bref, il parut dans l'équipage  
Où, chez la belle Mazarin,  
Toujours paré du nom de Sage,  
Il venait noyer dans son vin  
Les engourdissements de l'âge,  
Et rendait chaque jour hommage  
A l'éclat renaissant qui régnait sur son teint. »

Mais il s'agit bien vraiment de la belle Mazarin, de Saint-Évremond, de sa calotte, de sa loupe et d'Antoine Hamilton écrivant les *Mémoires du comte de Grammont*, revenons au conseil d'État, tout juste pour y apprendre que le marquis d'Abercorn a perdu son procès, attendu qu'aucune disposition de loi n'ouvre un recours devant l'Empereur en son conseil d'État, par la voie contentieuse, contre les décrets rendus en pareille matière.

Voilà donc qui est entendu : M. le duc d'Hamilton reste duc de Châtellerault, ce qui, d'ailleurs, m'est parfaitement indifférent, les couteaux et les ciseaux de Châtellerault n'en devant être ni meilleurs, ni pires.

Ce qui m'intéressera davantage, je l'avoue, sera de savoir à qui de M. Bernard ou des restaurants buffetiers, buvetiers et cafetiers du palais de l'Exposition, les juges de la première chambre du tribunal de la Seine donneront raison.

C'est notre cause à tous.

M. Bernard prétend empêcher les restaurants et les cafetiers de placer des chaises sous la marquise qui entoure le palais et dans le parc. Sa raison, c'est qu'il a acheté, moyennant une redevance de six francs par chaise, le privilége exclusif de la location des chaises dans l'enceinte de l'Exposition.

Si M. Bernard gagne son procès, les restaurants et les cafetiers auront l'un de ces deux partis à prendre : ou bien rentrer leurs tables et ne plus servir la pratique qu'à l'intérieur, ou bien traiter avec M. Bernard, et lui acheter le droit d'avoir des chaises à l'extérieur, ou louer les siennes. Jamais les restaurants et les cafetiers ne prendront le premier parti, donc ils prendront le second. M. Bernard leur fera payer un bon prix, et je ne l'en blâmerai pas : les affaires sont les affaires. Mais les cafetiers et les restaurants, de leur côté, ne voudront pas y perdre, et ils augmenteront le prix de leurs dîners, de leurs déjeuners, de leurs demi-tasses, de leurs bocks, de leurs glaces et de leurs limonades. Et comme il est extrêmement difficile à un industriel de ne pas saisir avec empressement toutes les occasions de faire une petite spéculation, s'il leur faut hausser leurs tarifs de un pour cent pour n'être point en perte, ils le hausseront de deux pour cent pour être en bénéfice

Et voilà comment nous avons grand intérêt à ce que M. Bernard perde son procès.

MAITRE GUÉRIN.

## CHRONIQUE DU SPORT

### PETITE CHEVAUCHÉE EN DEVISANT

Assis devant mon papier, devant les quelques feuillets immaculés que j'avais placés devant moi (pour les noircir, hélas! pauvre papier blanc!) je viens de passer plus de temps à accoucher du titre ci-dessus qu'il ne m'en aurait fallu pour griffonner les quelques lignes que l'on veut bien me demander ici. C'est qu'au moment même où sans la moindre hésitation j'allais tout simplement écrire le mot récemment consacré SPORT, je me suis arrêté : je me suis rappelé qu'à ce mot se rattache beaucoup trop, chez nous, l'idée d'un compte rendu des courses de la veille (et maintenant il y en a tous les jours). Or, avec les exigences de composition et de tirage d'un journal illustré, il faut que les manuscrits — la *copie* comme on dit en termes d'imprimerie — soient livrés un peu à l'avance, de sorte qu'un article de sport ne peut plus guère être autre chose qu'une sorte de revue rétrospective, une causerie *sur* le cheval; — donc *à* cheval.

Voilà ce que je pensais en regardant monter une à une les spirales de fumée de mon cigare; — et, de spirale en spirale, ma première revue rétrospective m'a tout simplement reporté au *sport*... chez les Grecs!

Là, en effet, nous trouvons un habile *steeple-chaser* dont le nom n'est pas absolument inconnu, c'est Xénophon; voyez plutôt son *Traité d'équitation*. Se propose-t-on d'acheter un cheval de guerre, y est-il dit au chapitre III, il faudra s'assurer d'abord qu'il est propre à toutes les manœuvres, qu'il franchit murs et fossés; qu'il peut s'élancer sur les éminences, les gravir, les descendre en quelques bonds, etc.; c'est en l'éprouvant ainsi que l'on s'assurera s'il a du cœur, de la vigueur et de la résistance à la fatigue.

Le célèbre auteur de l'*Hipparchique* tient tant à ces épreuves qu'il les recommande encore dès le commencement du chapitre VII consacré au dressage; il constate que tantôt il s'agira de gravir ou descendre des terrains escarpés, tantôt de franchir des fossés, des ravins, et il insiste pour que les hommes et les chevaux soient soumis à ces exercices. — N'était-ce pas déjà le steeple-chase actuel comme à Liverpool, Bade, la Marche ou Vincennes?

En fait de sport, au reste, — et malgré les noms les plus aristocratiques et le plus haut placés, — dans nos courses modernes de *gentlemen* soit en France, soit en Angleterre, le turf a singulièrement perdu de sa splendeur depuis deux mille ans et plus. Ainsi Alcibiade (vous savez, ce *lion* de l'antiquité) Alcibiade remporta dans un même jour la triple victoire de la course à pied, à cheval et en char, fait unique dans le *Racing-Calendar* de l'époque, et que les historiens ont unanimement enregistré.

D'autre part, et toujours avant Jésus-Christ, les célèbres les plus habiles — certains *gentlemen riders* du temps — n'étaient autres que les hommes fameux qui régnèrent en Macédoine, à Sparte, Syracuse, Agrigente, et qui se nommaient Archélaüs, Philippe, Pausanias, Denys, Théron, etc.; c'était Hiéron, le protecteur des poëtes, — et dont Pindare a chanté les hauts faits hippiques; — ou bien encore son prédécesseur et frère Gélon, qui battait ses concurrents sur le champ de course, comme il battit sur le champ de bataille trois cent mille Carthaginois.

Mais ce n'est pas tout! Nous serions sans doute quelque peu étonnés de voir un historien comme celui du *Consulat et de l'Empire*, — un ministre de l'instruction publique, ou nos savants professeurs de la Sorbonne, chausser l'éperon et venir disputer le prochain grand prix de Paris.

Eh bien, Empédocle était aussi prompt à fournir sa carrière dans une course de vitesse qu'habile en philosophie, en poésie, en médecine et même en musique; et, pour ses contemporains, Pythagore n'était pas moins célèbre par la manière dont il montait et dirigeait un cheval de course que par sa fameuse démonstration du carré de l'hypoténuse.

Plus tard enfin, et toujours avant Jésus-Christ, les hommes qui s'occupaient de l'amélioration des races de chevaux — ou plutôt de conserver à la descendance de ces races une durable perfection, — ceux-là s'occupaient aussi du *pur sang* autant et plus — et surtout mieux que nous; — car, suivant l'usage auquel était destiné le produit, ils s'enquéraient autant des qualités *acquises* que des qualités natives du père et de la mère : *prolemque parentum*. D'autre part, ils se gardaient bien de sacrifier à la stérile vitesse de l'hippodrome la durée, la force, la résistance du cheval de guerre; — écoutez plutôt VIRGILE!

Vous qui avez peut-être oublié un poëme qui contient à lui seul non-seulement tout l'art, mais aussi toute la science de l'éleveur, relisez les *Géorgiques*, vous saurez ce qu'est en réalité le *pur sang*, et la vraie manière de l'employer, de le conserver. Vous ne supprimerez plus les jumenteries, vous apprendrez que, sans bonnes mères, il est impossible d'avoir de bons chevaux : *corpora præcipue matrum legat*. Enfin renonçant à une panacée universelle, vous apprendrez aussi à tenir compte des localités propres à chaque espèce, et n'emploierez plus le même moyen régénérateur au nord comme au midi, — dans les marais ou les terrains arides, — sur la montagne et dans la plaine; car l'air, le soleil, la terre et les eaux fonctionnent de mille manières différentes dans le grand laboratoire, dans le grand creuset de la nature :

« Ne voit-on pas que le safran vient de Tmolus, que l'Inde nous envoie l'ivoire, et la molle Sabèce l'encens; que les Kabyles nous fournissent l'acier, le Pont son musc odorant, et l'Épire ses chevaux couverts des palmes d'Élis? — Depuis que Deucalion jeta sur la terre dépeuplée les pierres d'où naquirent les hommes — dure espèce, — la nature attribua des propriétés diverses à chaque pays, et ses lois n'ont pas changé. »

Ce qui a bien changé, par exemple, c'est la position des deux chevaux de M. le comte de Lagrange, les deux grands favoris dans le prix du Jockey-Club ou derby français récemment couru à Chantilly. Était-ce *Montgonbert*, était-ce *Trocadéro* qui devait être vainqueur? L'affirmative était d'abord pour le premier; puis au dernier jour les demandes des parieurs pour le second ont passé à l'état de véritable fièvre jusqu'en plein cours et au beau milieu de la Bourse même. Mais depuis la victoire de *Gabrielle d'Estrées*, c'est-à-dire depuis six ans, la formidable écurie, si souvent invincible ailleurs, semble ensorcelée pour le derby; et de même que *Florentin* l'année dernière, c'est son associé *Patricien*, à M. Delamarre, qui a gagné cette agréable petite couronne d'une soixantaine de mille francs, entrées comprises.

Le vainqueur du derby couru la semaine dernière sur les dunes d'Epsom vient de cueillir une palme plus agréable encore. En arrivant premier *Hermit* a d'abord fait gagner à son heureux propriétaire la somme ronde de 175,000 livres sterling, — autrement pour le français 4,375,000 francs; ensuite au captain Matchell 70,000 livres, c'est-à-dire 1,750,000 fr. et autant à sir Frédéric Johnston. Enfin, S. Darley, l'habile jockey de l'étalon, en tous cas productif, s'il n'est reproducteur, a reçu un petit pourboire de 200,000 francs.

Au moyen âge, le prix de la course était un *chapel de roses;* dans l'antiquité, c'était une simple palme d'ache ou de laurier; aujourd'hui les nombreuses feuilles de la palme doivent être en beaux et bons billets de banque. — Autres temps, autres couronnes.

L. ON GATAYES.

## UNE VIERGE DE MURILLO

Bien qu'elle ne figure pas parmi les toiles les plus renommées du musée de Dresde, si riche en chefs-d'œuvre, la Vierge de Murillo dont nous donnons la gravure n'en est pas moins une des plus dignes d'arrêter l'attention du visiteur dans cette magnifique galerie. Il y a peu de tableaux du maître qui soient un plus frappant exemple de sa manière accoutumée et qui portent mieux ce cachet de naturel, de délicatesse et de simplicité qui donne tant de charme à ses œuvres.

Murillo naquit en 1613, dans la ville de Pelas, à cinq lieues de Séville. Il commença d'y travailler à de grossières enluminures sous la direction de son oncle Jean de Castillo, peintre de foires et de marchés. Les petits sujets de dévotion, les fleurs, les paysages naissaient alors en foule sous son pinceau facile; mais il sentait autre chose en lui qu'un vulgaire imagier.

Avec le résultat de petites économies, il partit pour Madrid, où Velasquez, qui jouissait alors de toute la faveur royale, fut son protecteur et son maître. Quand il eut sous sa direction assoupli et formé son talent, en étudiant les œuvres du Titien, de Rubens, de Van Dyck et de Paul Véronèse, il retourna à Séville, qu'il ne devait plus quitter pendant tout le cours de sa vie artistique si modeste et si laborieuse.

Il a couvert les murs des couvents de pages sans nombre, et ses tableaux sont aujourd'hui répandus à profusion dans toutes les galeries de l'Europe. Sa dernière œuvre inachevée, *les Fiançailles de sainte Catherine*, orne le couvent des capucins de Cadix. Ayant fait une chute du haut de l'échafaudage où il travaillait, il fut rapporté à Séville grièvement blessé et y mourut au milieu de sa famille et de ses élèves. Il était alors âgé de soixante-quinze ans.

FRANCIS RICHARD.

# EXPOSITION UNIVERSELLE

## LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE

### Instruments à cordes frappées.

LES PIANOS[1].

Ce qui étonne tout d'abord quand on examine l'intérieur des pianos de M. Steinway, c'est l'énorme quantité de fer employé.

Ce n'était pas assez du cadre en fer fondu imaginé par Babcock de Philadelphie en 1825, ni du sommier à chevilles avec un sillet pour soutenir les fils de l'étouffoir, le tout fondu en une seule pièce de ce même métal par Chickering de Boston en 1840; il restait à remplacer le sommier du cheviller par une pièce de fer angulaire, et M. Steinway eut la gloire, quelques années plus tard, d'ajouter ce fer à tout le fer de ces rivaux très-ferrés.

Hâtons-nous de le dire, ce n'est point l'amour du fer pour le fer qui a inspiré cette amélioration au plus célèbre des facteurs américains, mais l'amour de l'art et un sentiment profond des lois de l'acoustique. Cet *improvment*, comme disent les anglais, fit disparaître ce qu'il y avait eu jusqu'alors de métallique et d'aigre dans le son des pianos à cadres de fer, et la solidité de ces engins d'harmonie n'eut plus rien à redouter du chaud ni du froid, ni de la pluie même. Au reste ce n'est là qu'un des côtés du système Steinway à qui l'on doit le croisement des cordes dans les octaves inférieures de l'instrument, et l'idée entièrement nouvelle et extrêmement ingénieuse de l'encadrement de la table d'harmonie.

Ce croisement des cordes a eu pour résultat de fortifier extraordinairement les notes graves. Quant à l'idée de l'encadrement de la table d'harmonie, elle est née d'une observation curieuse. M. Steinway avait remarqué que les pianos, en vieillissant, ne fournissaient plus le son vibrant, à la fois énergique et doux, qu'ils avaient étant neufs. Après avoir cherché la raison de ce phénomène, il resta convaincu que le bois, avec le temps, devient poreux, sans élasticité. Que fallait-il faire pour obvier à cet inconvénient? Tout simplement resserrer le bois dont les fils, rapprochés les uns des autres, reprendraient leur élasticité première, et rendraient la sonorité désirable. La table d'harmonie d'un piano fut encadrée de manière à rester indépendante de son entourage métallique, et cette expérience démontra que l'inventeur avait calculé juste.

Les pianos de MM. Steinway ont obtenu, avec ceux de M. Broadwood de Londres, la médaille d'or. Le jury, en plaçant Broadwood en tête de la liste des lauréats, a eu surtout en vue de récompenser une ancienne et très-importante maison dont le nom est inséparable de l'histoire du piano. C'est un acte de courtoisie dont personne n'a le droit de se montrer jaloux.

On connaît les pianos de Pleyel, et nous ne pourrions dire sur les instruments de cette maison que ce qui a été dit et souvent répété.

Saluons en passant, d'une gamme chromatique, le très-bon piano à queue de J. Gaveaux, un facteur qui marche à grands pas sur la trace des maîtres de la facture; adressons un compliment sincère aux pianos droits, excellents et très-solides de Mangeot et compagnie, de Nancy, — à ceux d'un autre très-bon fabricant de la province, Martin, de Toulouse; — jetons un regard curieux et satisfait sur le piano en cristal de M. Avisseau; — écoutons les orgues de chambre de MM. Mason et Hamlin, de New-York, qui sans présenter, à beaucoup près, les ressources des orgues françaises de la maison Alexandre père et fils, de Debain et de Mustel, satisfont pleinement l'oreille par une sonorité vigoureuse et large; — ôtons bien bas notre chapeau devant les grands buffets d'orgue qui tonnent comme une artillerie, et arrivons en toute hâte à l'exposition des instruments à vent et à embouchure.

1 Voir le numéro 638.

## PROBLEME N° 54

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK




Les Blancs jouent et font mat en [illegible] coups.
*Envoyer les solutions* [illegible]

## ECHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 50.

*Pour la Notation, voir le N° 575 de l'Univers illustré.*

| BLANCS | NOIRS |
|---|---|
| 1 D. 5ᵉCD. | 1 R. pr. P. (A) (B). |
| 2 F. case FD. | 2 R. 6ᵉFD. (1). |
| 3 D. 4ᵉTD. | 3 P. 7ᵉCD. |
| 4 F. 2ᵉD éch. m. | 4 . . . . . . . . . |
| | (1) |
| 2 . . . . . . . . . | 2 P. 6ᵉFD. |
| 3 F. 3ᵉR éch | 3 R. 5ᵉR. |
| 4 P. 3ᵉFR éch. m. | 4 . . . . . . . . . |
| | (A) |
| 1 . . . . . . . . . | 1 R. pr. F. |
| 2 P. 4 TR. | 2 R. 5ᵉCR. |
| 3 D. 5ᵉCR éch. | 3 R. 6ᵉTR. |
| 4 D. 3ᵉCR éch. m. | |
| | (B) |
| 1 . . . . . . . . . | 1 F. pr. P. |
| 2 F. 3ᵉCR. | 2 F. joue. |
| 3 D. 3ᵉD éch. m. | 3 . . . . . . . . . |

Solutions justes : MM. Aimé Gautier, à Bercy; Auguste Orgaon, à Mars[illegible], Mᵐᵉ S[illegible], à la Rochelle; Chavanne, café Grangier, à Saint-Chamond; L..., à Saint-Georges; Faysse père, à Beauvoisin; E. Lequesne.

*Erratum.* — Pr[illegible] n° 52. *Il faut lire :* les Blancs jouent et font mat en trois coups, *au lieu de :* les Blancs jouent et font mat en huit coups.

C. P.

## RÉBUS



*Explication du dernier Rebus :*

Les idées sont dans l'air.

Les éditeurs Michel Lévy frères ont entrepris la publication des *Œuvres complètes de Gérard de Nerval*, ce charmant écrivain qui a laissé un nom si sympathique dans la littérature contemporaine. Deux premiers volumes de cette édition viennent d'être mis en vente : ils se composent du *Voyage en Orient*, soigneusement revu et augmenté de nombreux morceaux qui complètent ce chef-d'œuvre d'esprit et d'observation, dans lequel se résument toutes les qualités de Gérard de Nerval, la fine bonhomie, le savoir aimable et la grâce attique.

## Instruments à vent

### EN CUIVRE

Un homme résume cette exposition parce que cet homme est l'histoire vivante de tous les progrès qui, depuis trente ans, ont révolutionné la fabrication des instruments en cuivre. Ce qui n'empêche pas MM. Distin et Besson, de Londres, M. Labbay, de Paris, de produire d'excellents instruments auxquels tout le monde rend justice. Mais...

Il est un roi devant qui je m'incline.

Ce roi du cuivre, ai-je besoin de le nommer? c'est Adolphe Sax.

Je sais que le jury, composé de notabilités françaises et étrangères, a jugé Adolphe Sax digne d'une récompense exceptionnelle. Ce n'est point la grande médaille qui lui sera donnée pour l'ensemble de ses belles découvertes, c'est *le grand prix*, quelque chose comme un bâton de maréchal. Pour Adolphe Sax, laissez-moi vous faire cet aveu, je suis plus qu'un critique; je suis un ami de vingt-cinq ans, et je crois fermement lui avoir sauvé la vie, puisqu'il la doit au docteur Noir qu'il n'eût jamais connu sans moi.

Vous avez sans doute vu jouer cette pièce charmante qui a pour titre le *Voyage de monsieur Périchon;* vous savez de quelle tendre sollicitude M. Périchon entoure l'homme dont il croit avoir sauvé la vie. Eh bien! je suis un peu le Périchon d'Adolphe Sax. Croyant qu'il succomberait à une maladie miraculeusement guérie par un charlatan inconnu, quand tous les princes de la science la déclaraient sans remède, et craignant que Sax ne mourût avant d'avoir établi tous ses droits à la postérité, j'ai écrit sur sa vie et ses œuvres un volume grand in-8° de 552 pages, 30 lignes à la page, 48 lettres à la ligne, — une bible. Le livre a paru trop tôt, puisque Sax n'est pas mort dans le temps prescrit par la science. Je ne lui en fais pas un reproche, je constate simplement un fait. Or il fallait — c'était écrit — une victime en cette affaire pour plaire aux Dieux, et même aux hommes : j'ai sacrifié le livre en le retirant de chez le libraire

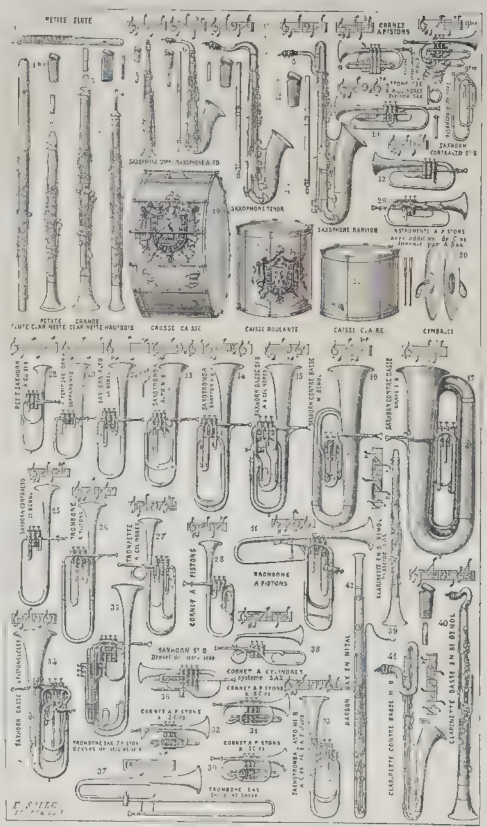
Quelle plus belle occasion pour moi de faire revivre cet ouvrage en lui empruntant quelques épisodes de la vie de l'artiste inventeur sur lequel il avait été fait? Des occasions semblables, un auteur ne les manque jamais, et je ne sache pas, d'ailleurs, qu'il se trouve dans un roman quelconque un personnage dont la vie soit plus accidentée et plus émouvante que celle de Sax. Mais un esprit de cette trempe ne s'arrête pas en chemin, et je me suis aperçu, en parcourant mon livre, qu'il n'est plus à la hauteur du héros. J'avais dressé le tableau des inventions de Sax et de ses perfectionnements; ce tableau aurait besoin d'une rallonge.

Il faudrait ajouter à cette nomenclature ses instruments à six pistons et à tubes indépendants, ses timbales sans chaudron non hygrométriques, un plan de salle de spectacle et de concert ayant la forme d'un œuf, et un instrument plus médical que musical, plus hygiénique que médical, que l'inventeur appelle *goudronnière* ou *émanateur hygiénique*.

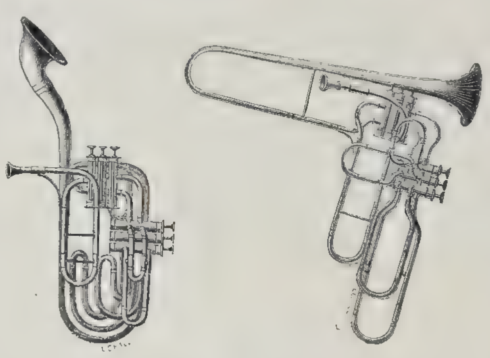
Nous examinerons plus loin le système des instruments à six pistons et à tubes indépendants, et nous toucherons aux timbales sans chaudron; mais nous ne résistons pas au désir de vous entretenir tout d'abord de la goudronnière, et d'en donner le dessin, car pour un journal illustré, un dessin est une citation.

Sax, qui s'est occupé de médecine pendant sa maladie, avait lu, je ne sais où, que dès la plus haute antiquité, les médecins envoyaient les phthisiques respirer les émanations goudronneuses des pins dans les forêts de la Crète et de la Libye. Il savait que les poitrines délicates se fortifient par le séjour d'Arcachon, grâce aux saines émanations d'une des plus belles forêts de pins qui soit en France. Des docteurs lui dirent qu'au moyen âge, les substances résineuses défrayaient la thérapeutique des maladies de la poitrine, et il sut que de tout temps l'eau de goudron a été recommandée contre les affections des organes respiratoires. Sax avait eu des frères et des sœurs morts de la poitrine, et il pensa que si l'usage des instruments à vent est un bon exercice gymnastique pour les poumons, on pouvait abuser de cet exercice et par suite avoir à souffrir des bronches et des cordes vocales. Médecine et musique, — qui du reste autrefois furent deux branches d'une seule et même science, — se lièrent étroitement dans son esprit, et il se dit que puisque tous les malades ne pouvaient pas aller respirer l'air balsamique des pins dans la forêt, il fallait faire venir la forêt chez tous les valétudinaires.

Sax est de ces hommes énergiques qui croient à la puissance sans limite de la volonté.




MANUFACTURE D'ADOLPHE SAX



Trombonne ténor à 6 pistons, tubes indépendants et pavillon tournant, nouvellement inventé par Adolphe Sax. (*Dessin au 10e.*)

Trombonne ténor à 6 pistons et tubes indépendants, pavillon au jour, corps de l'instrument forme saxo-tromba. (*Dessin au 10e.*)

Ses tâtonnements furent nombreux, car on n'invente rien du premier coup. C'est après bien des rectifications qu'il finit par trouver le modèle d'appareil si simple, si portatif, si réussi, dont vous venez de voir le dessin. Présentée à l'Académie par M. Coste, la *goudronnière* a été approuvée par le docteur Velpeau, et prescrite par MM. les docteurs Trousseau, Cabarrus, Pidoux, Burg, Laroque, etc.

Voilà donc Sax devenu presque médecin. Pourquoi pas? Weber, l'immortel auteur de *Freyschütz*, ne s'est-il pas fait lithographe, et n'a-t-il pas, par quelques essais heureux, contribué aux progrès de la lithographie?

Mais laissons le goudron, qui nous a conduit un peu trop loin peut-être, et revenons aux choses de la musique.

Je vous ai dit qu'un plan pour une salle de spectacle lyrique et de concert avait été imaginé par Sax, et que cette salle avait la forme d'un œuf. Pourquoi un œuf? Pour beaucoup de raisons, et notamment parce que, d'après l'inventeur, tous les sons dans cette salle arriveraient sans bifurcation à l'oreille de tous les auditeurs. Voilà, certes, une belle et grande découverte si l'inventeur ne s'est pas trompé. En outre, dans l'œuf de M. Sax — qui rappelle celui de Christophe Colomb — l'orchestre disparaîtrait à tous les yeux. L'orchestre est fait pour être entendu et non pour être vu. De toutes les places on dominerait la scène dans toute son étendue, et la lumière n'aveuglerait personne; ce qui ne pourrait déplaire qu'aux oculistes, si les oculistes n'étaient avant tout des philanthropes désintéressés, comme chacun sait.

J'arrive aux instruments à six pistons et à tubes indépendants, dont vous avez pu entendre le timbre sonore, si juste et d'une homogénéité parfaite, dans la belle marche et la grande scène de *Don Carlos*.

Dans ces nouveaux instruments, l'ancien mécanisme des pistons est remplacé par un système breveté de pistons et de tubes au nombre de six. Ils correspondent en quelque sorte aux positions de l'ancien trombone à coulisse. Le premier piston répond à la première position, le second à la deuxième, et ainsi de suite. De ce mécanisme il résulte que l'artiste emploie beaucoup moins de temps pour apprendre à jouer du nouveau trombone qu'il n'en aurait consacré à l'étude de l'ancien. S'appliquant à tous les instruments de cuivre, cornets, trompettes, saxhorns, saxotrombas, basses, contre-basses, trombones, etc., ce nouveau système offre une justesse parfaite, une sonorité pleine et égale, une agilité inconnue jusqu'ici. Avec le mécanisme des pistons et tubes indépendants, aucune modulation n'est à redouter, et le timbre propre à chaque instrument ne subit aucune altération. C'est un très-grand progrès accompli.

Sous le nom de *timbales sans chaudron non hygrométriques*, cet infatigable Adolphe Sax présente au monde musical une espèce de timbale simplement montée sur un cercle métallique. Au moyen d'un enduit particulier, l'inventeur a trouvé le secret de rendre la peau des timbales, des grosses caisses et des tambours presque insensible à l'humidité; ce qui fait que leur justesse est inaltérable. Ces timbales sans chaudron, qui s'enlèvent de leur pied, ont une sonorité au moins aussi belle et certainement plus appréciable que celle des timbales à chaudron. Je les ai entendues souvent, et j'en parle en toute connaissance de cause. Mais alors pourquoi les chaudrons? me demanderez-vous. Mon Dieu! c'est bien simple. Quelqu'un, un jour, a tendu une peau sur un chaudron, et tous ceux qui ont tendu de nouvelles peaux l'ont fait sur d'autres chaudrons. C'est ainsi que les générations nouvelles héritent des générations passées une foule d'excellentes choses avec beaucoup plus de choses inutiles, baroques, ridicules, nuisibles ou bêtes. De temps à autre, il est vrai, apparaît un homme de bon sens, passionné pour la vérité, qui rectifie une erreur, apporte la lumière où régnaient les ténèbres et rend ainsi service à la société. Suivant les époques, le degré de civilisation, l'esprit religieux, le gouvernement, on persécute l'audacieux, qu'on traite d'ennemi de Dieu, on le jette en prison, on le brûle en place publique, on l'exile, ou bien on lui fait la grâce de le laisser vivre, à l'égal du plus humble et du plus inutile citoyen, comme il peut et de ce qu'il peut. Quelquefois on le récompense... en lui élevant une statue après sa mort.

Voyez Sax, par exemple, et dites-moi si, jusque dans ces derniers temps, il n'a pas été le martyr de son esprit d'invention. La réalité prend ici tout le caractère de la fiction, et la vérité devient invraisemblable. Écoutez cette histoire étonnante :

Adolphe Sax naquit à ....

Mais qu'allais-je faire? un livre quand c'est un article que je dois écrire. Heureux ceux qui savent beaucoup dire en peu de mots. Je n'ai pas ce don, et devant la splendide vitrine d'Adolphe Sax, qui renferme tous les instruments inventés ou perfectionnés par son génie spécial, j'hésite à parler de peur d'en trop dire ou de n'en pas dire assez. C'est ici surtout que le crayon du dessinateur se substitue avec toutes sortes d'avantages à ma plume d'écrivain. Que de phrases laborieuses, d'explications longues et difficiles il m'eût fallu vous imposer pour remplacer la vue du groupe d'instruments que voici, et dont vous allez d'un seul coup d'œil apprécier le mécanisme et la forme! Ce qui s'explique par le dessin ne devrait jamais être que dessiné. Tous les journalistes sont de cet avis; seulement ils n'écrivent pas toujours pour un journal illustré.

OSCAR COMETTANT.

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

EMILE AUCANTE

30 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT

| | PARIS | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| an . . | 18 fr. | » — 20 fr. |
| mois . | 9 fr. | » — 10 fr. |
| is mois. | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
17 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,000 gravures
Brochée : 75 fr. au lieu de 100 fr.
Reliée : 112 fr. au lieu de 137 fr.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 647 — 8 Juin 1867
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

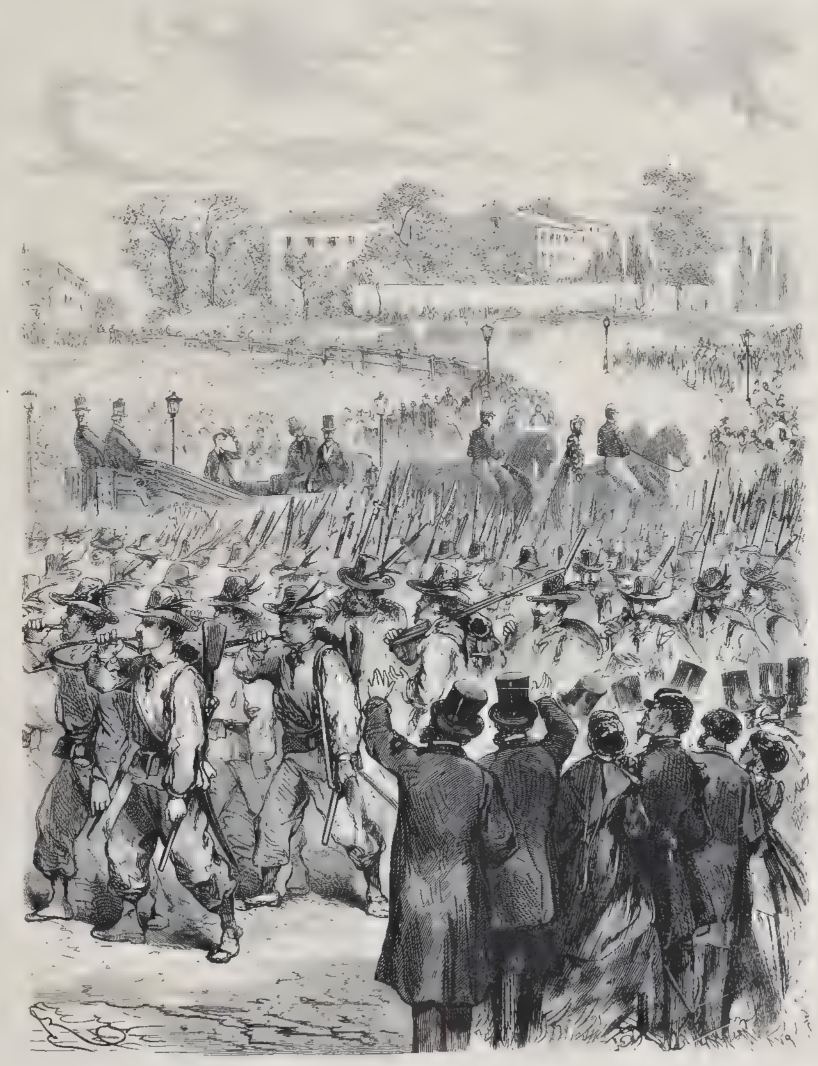
L'amour est un fantaisiste. — Le tirage au sort. — Dominique et Marianne. — Étienne et Louisette — *Bon à partir.* — *Grenadier que tu m'affliges!* — La lecture du journal. — Les hôtes royaux de l'Exposition. Les conscrits rassurés. — Le plus grand spectacle de l'univers. — — La paix est faite. — La vérité dans le vin. — Les grands mariages à Paris. *La Tour de Nesle* et *la Partie de dames.* — Encore les cochers ! — Les fiacres au Champ de Mars. — A cheval sur la loi. — A bas du marchepied — Les gamins à l'Exposition. — L'épouse dénaturée. — Indignation.

Au moment où Paris absorbe le monde entier, ne vous semblerait-il pas assez piquant d'avoir dans votre chronique quelques lignes datées du plus petit village de France?

Quand je dis village, je me vante : c'est hameau qu'il faudrait dire : une soixantaine de maisons — pauvres maisonnettes, — nichées, à la grâce de Dieu, dans le pli d'une colline ; abritées contre le vent d'hiver par un rideau de saules et de peupliers ; pour toitures, des joncs et du chaume ; pour pièce d'eau, une mare aux canards; pour promenades, un sentier frayé dans le roc; pour jardins, quelques maigres carrés de choux et de salades; des tas de fumier sous les fenêtres; du pain noir dans les huches; sur le seuil des portes, de vieilles femmes filant leur quenouille; des chiens aboyant aux étoiles; des paysans couchant sur la paille, pêle-mêle avec leurs ânes et leurs chèvres.

Mais l'amour est un fantaisiste; il vit de peu, comme il meurt de trop; le luxe l'effraye et la pauvreté l'attire; il s'était logé, bien à l'étroit, dans deux de ces humbles chaumières. Dominique aimait Marianne; Étienne aimait Louisette ; en tout bien, tout honneur s'entend, pour le bon motif et non autrement; sans quoi vous ne me permettrie pas d'en parler.

Survint le tirage au sort. Hélas! Dominique et Étienne faisaient partie de la classe de 1867. Que de larmes et de prières, la veille du jour fatal! on fit un vœu à saint Bonaventure, le patron de la paroisse ; on promit au curé de ne plus danser; on alluma des cierges; on trempa des branches de buis dans l'eau bénite, et, bras dessus bras dessous, le cœur tremblant, les yeux humides, les deux couples s'acheminèrent vers le chef-lieu du canton. Rien ne manquait à la



LE PRINCE IMPÉRIAL PASSE EN REVUE LES FRANCS-TIREURS DES VOSGES; dessin de M. Riou. — Voir page 363.

solennité, ni l'urne peinte aux trois couleurs, ni le sous-préfet en habit brodé, ni les maires avec leur écharpe, ni les gendarmes avec leur tricorne, ni le garde champêtre avec son tambour, ni le cafetier avec ses barils de bière, tout prêts pour fêter les bons numeros et consoler les mauvais

Il ne manqua que la chance : Dominique amena le 4, Etienne le 9; et il fallait à la patrie cinquante heros!... Marianne et Louisette pleurèrent comme une seule Madeleine.

On leur disait bien, pour adoucir leur peine : Qui sait? il reste encore le conseil de révision: Dominique a peut-être des cas d'exemption; Étienne a peut-être des infirmités... Voyez la bizarrerie des cœurs feminins! Au lieu de sourire à cet espoir, elles se fâchaient; elles repliquaient aigrement: Pour qui les prenez-vous? Et c'etait repliqué avec une telle certitude, qu'on n'osait plus les contredire.

L'evénement ne justifia que trop leur fière et douloureuse confiance. Le jour où, devant les autorités civiles, chirurgicales et militaires, Étienne et Dominique, changes en tableaux vivants, essayèrent d'alléguer des maladies imaginaires, on leur rit au nez, et les mots *bon à partir!* ces mots cabalistiques qui résonnent comme le nom du plus grand des hommes de guerre, retentirent sur toute la ligne.

Les deux conscrits étaient magnifiques; Rossignol-Rollin les eût volontiers mis sur son affiche, et leurs fiancées eplorées n'avaient plus qu'à leur chanter : *Grenadier, que tu m'affliges!*

Ici le désespoir n'eut plus de bornes, et les pleurs coulerent à torrents; les bruits de guerre etaient encore dans toute leur force, grossis par les imaginations populaires, car les petits villages sont toujours, en fait de nouvelles, fort en retard sur la grande ville.

— La guerre va nous les prendre! disaient-elles en sanglotant. — Je crois déjà voir, murmurait Louisette, mon pauvre Étienne emporte par un boulet. — Et moi, gémissait Marianne, il me semble qu'on va me ramener Dominique avec deux jambes de bois.... un si bel homme!.... — Oh! maudite guerre!... — Sans compter que si Étienne périt, le champ au vieux Claude restera en friche... — Sans compter que si Dominique est tué, la vieille Brigitte n'a plus qu'à mourir de faim... Guerre maudite!

Ce que voyant, M. Gobillon, l'instituteur de la commune, jugea qu'il etait temps de se montrer. M. Gobillon, qui cumule, selon l'usage, ses fonctions de maître d'école avec celles de secrétaire de la mairie, est un homme fort capable, légèrement teinté de littérature, calligraphe trop superieur pour supposer qu'il ne sait pas écrire, et ne négligeant aucune occasion de lire le *Monde*, que reçoit son curé; le *petit Moniteur*, que reçoit son maire, et l'*Union*, qui fait les délices du château voisin; il a particulièrement pratique *Gonzalve de Cordoue* et *les Incas*.

— Séchez vos larmes! dit-il galamment à Marianne et a Louisette; puis il emmena l'infortuné *quatuor* au café de la Renaissance, dont s'enorgueillit à juste titre le chef-lieu du canton.

On s'assit sous la treille, au bruit du tambour qui exaltait les ardeurs martiales, et des verres qui noyaient les chagrins. M. Gobillon fit bien les choses; il demanda du vin de la Nerthe, de la bière de Lyon, des échaudés — et le journal. Après quoi, dépliant avec une solennité magistrale, c'est-à-dire de *magister*, la feuille bien informee, il tint à peu près ce langage :

— Ma belle enfant, et vous, ma belle affligée, et vous, jeunes et intrepides defenseurs de notre belle France, rassurez-vous; la guerre n'est plus possible, et vous allez savoir pourquoi.

Alors, arrondissant les coudes et donnant à sa voix les inflexions d'un père noble de mélodrame, il lut le journal, non pas comme nous le lisons, nous autres citadins superficiels et pressés, mais depuis la première syllabe jusqu'a la dernière. Le numéro était des plus interessants; il publiait le menu de trois grands dîners officiels, offerts en l'honneur de visites royales, imperiales ou princières. Déjà Marianne, un peu distraite de sa douleur, redevenait fille d'Ève pour demander ce que pouvaient bien être ces merveilles culinaires dont elle n'avait jamais entendu parler. Ensuite arrivait la description de deux fêtes, dont les magnificences étaient detaillees avec une exactitude photochromique. Déjà Louisette essuyait ses pleurs pour ecouter la lecture de ce journal magique qui lui racontait comment etaient habillees ou deshabillees les beautés à la mode : robes lamees d'argent, colliers de perles, ruisseaux de pierreries, rivieres de diamants. Mais l'intérêt redoubla, quand vint l'article intitulé : *Les hôtes royaux de l'Exposition*.

C'est le moment qu'attendait l'excellent M. Gobillon. Tous ces noms augustes tombaient de ses lèvres comme d'une bouche d'oracle : après chaque nom, une pause, un clignement d'yeux, un sourire gros de reticences.

— Le prince de Galles! — un, deux, trois, comme dans le célèbre chœur de la *Favorite*. — Le roi et la reine des Belges! — une halte. — L'empereur d'Autriche! — renflement des os maxillaires. — L'empereur de Russie! — quatrième pause. — Accéléré : Le roi de Hollande, le roi d'Égypte, le roi de Bavière! — Un silence : Le sultan de toutes les Turquies! — Un temps d'arrêt : L'empereur de la Chine! — un salut. — Le roi d'Italie! — Ici les joues font éclater le faux-col. — Puis, reprenant sa respiration, les yeux en boules de loto, avec une detonation de trombone : Le prince de Prusse! le roi de Prusse!...

Les deux conscrits écoutaient de toutes leurs oreilles; les deux fillettes interrogeaient du regard ce favori des dieux et de la belle écriture, qui lisait si bien.

— Vous me demandez, mes jeunes amis, où je veux en venir! reprit Gobillon, qui se piquait de logique. C'est clair comme eau de roche... Vous avez tiré au sort, n'est-ce pas?

— Que trop!

— Vous avez amene de mauvais numéros?

— Helas!

— Le conseil de révision vous a trouvés superbes?

— Oh! oui.

— Très-bien. Pendant ce temps-là, les plus augustes personnages de l'Europe mangeaient de merveilleux diners, buvaient des vins superfins, assistaient à des fêtes splendides, faisaient échange de visites, de compliments, de politesses et de bons procédés, ce qui est très-régalant pour vous... donc ils n'etaient plus en colère...

— C'est sûr...

— Avec un accent circonflexe, poursuivit l'instituteur, toujours à cheval sur la grammaire. Eh! bien, toi, Dominique, quand t'est-il arrive de te battre?

— Quand je rageais... Par exemple, un jour que le grand Jean-Pierre parlait à Marianne... Je lui allonge deux coups de poing... il m'arrache une poignée de cheveux... mais le lendemain, la colère était passee; Marianne m'avait prouvé que j'étais une bête d'être jaloux... et ma foi! je trinquai gaiement avec Jean-Pierre!...

— C'est cela même, vous trinquâtes... Dès lors, plus de coups de poing, plus de poignee de cheveux; la paix fut faite... Maintenant, jeunes elèves de la Nature, passez de nos modestes localités sur le plus grand théâtre de l'univers : vous y voyez, avec toutes les différences que comportent la grandeur des événements, la majesté des personnages et la beauté des costumes, un spectacle analogue... Donc, réjouissez-vous, la guerre est désormais impossible; vous reviendrez entiers, bien entiers, dans les bras de vos fiancées, et, pour emprunter un moment le style de MM. Florian et Marmontel, mes deux auteurs de predilection, nous fêterons votre heureux retour en tressant des couronnes de roses pour les jeunes vierges auxquelles vous unira un chaste hymenée.

Que vous dirai-je? La séance fut longue; la bière était mousseuse, le vin avait du bouquet, l'orateur etait eloquent. Le soir, Marianne et Louisette ne pleuraient plus; leurs yeux brillaient, et la pomme d'api eût envie la couleur de leurs joues : Étienne et Dominique chantaient en marchant; ils ne marchaient pas très-droit, et ils chantaient très-faux; mais Gobillon, qui savait un peu de latin, repetait à tous les echos du village : *In vino veritas!*

~~~ Si l'on s'aime et si l'on se marie dans les simples hameaux (style Gobillon), on ne se marie pas moins à Paris. Avez-vous remarque depuis Pâques cette avalanche de grands mariages? Chaque jour allume des flambeaux qui pourraient servir à eclairer la nuit des temps : le jeune marquis de C... épouse M^lle Laure de B... dont le nom date de la première croisade; le vicomte de F... conduit à l'autel M^lle Valentine de R.., descendant en droite ligne du chevalier de R... qui figura au siege de Jérusalem. Quant au comte de S..., qui s'unit à M^lle Stephanie de P..., c'est encore plus beau; il a des pièces authentiques qui prouvent que son trisaïeul a eu un ancêtre condamne et executé, sous les Carlovingiens, pour crime de haute trahison. Ce sont là de bonnes aubaines pour les d'Audigier de la littérature, qui savent leur nobiliaire de France sur le bout du doigt, et vous le reciteraient sans se tromper d'un Montmorency. Bien qu'il existe une feuille speciale, *le Courrier des fiançailles, Moniteur des mariages*, administration, 6, boulevard Saint-Martin, — bien que ce *Moniteur* matrimonial, imprimé sur beau papier avec frontispice symbolique, soit « adressé gratuitement aux restaurants, buffets et cafes de « l'Exposition et à tous les établissements de même genre « avoisinant cette grande arène intellectuelle (?) qui doit « attirer tant de visiteurs français et etrangers », les grands journaux politiques ne dedaignent pas de placer tous ces bulletins d'illustres hymenées entre la colonne des accidents et celle des courses de Chantilly. Que disaient donc les pessimistes, que la noblesse s'eteignait de jour en jour? Il faut, ou qu'elle soit bien vivace, ou qu'elle ait la faculté de renaître de ses cendres.

Ce qui est positif, c'est que, sans y regarder de près et surtout sans y attacher la moindre importance, il m'est arrive bien souvent de decouvrir dans ces bulletins empanachés beaucoup d'ivraie mêlee au bon grain, et pas mal de clinquant salue comme de l'or; mais ceci n'est pas notre affaire, et je n'en parle que pour y attraper au vol une anecdote qui nous appartient, puisqu'il s'agit des effets d'une etourderie de journaliste ou d'imprimeur.

Le jeune Roger de N...., excellent gentilhomme breton, avait rencontre cet hiver, en Italie, la duchesse de D... et sa charmante fille, M^lle Hortense : un mariage de convenance et de cœur s'etait arrange; puis, à la rentrée en France, au mois d'avril, M^me de D... était revenue à Paris, et Roger avait demande à aller passer quelques semaines en Bretagne pour rendre son château digne de recevoir sa belle fiancee et mettre ordre aux affaires arrierees. Dernièrement il reçut une lettre de sa belle-mère future, qui lui reprochait ses lenteurs et l'invitait à se trouver chez elle, sans faute, pour la soiree du 27, parce que, ce soir-là, ajoutait la duchesse, elle comptait avoir une jolie petite réunion d'intimes. et leur menageait une surprise. Roger, fort amoureux, commençait, en effet, à tourner ses regards vers le bel hôtel où Hortense l'attendait. Il part; à la gare de N... il achète un journal, et, sous la rubrique du *Monde parisien*, il lit avec stupeur : « On annonce, pour après-demain 27, une soirée d'intimité chez la duchesse de D...; on jouera la *Tour de Nesle.* »

La Tour de Nesle! voilà l'imagination du pauvre Roger se teignant de couleurs aussi noires que l'âme de Lionnel de Bournonville et de Marguerite de Bourgogne. Oh! ces Parisiennes! s'écrie-t-il; il n'y a que l'extraordinaire qui les amuse... mais ceci est trop fort!... huit jours avant notre mariage, faire assister ma chère Hortense à ces scènes d'orgie! — Il avait vu jouer le terrible drame sur le théâtre de son chef-lieu, et il s'en remémorait les passages les plus torrides. les plus hostiles à la dignité du trône, du mariage et de la langue française... *Femme de toutes les voluptés! Le prince Robert avait un page... ses baisers ne ressemblent pas aux autres baisers*... etc., etc.

— Non, non! ajoutait-il *in petto*; ce n'est pas possible; dussé-je en mourir de chagrin, je n'épouserai pas une jeune personne dont MM. Alexandre Dumas et Gaillardet fournissent l'epithalame!... Il lui semblait que les fleurs d'oranger se changeaient en tubéreuses.

Il arrive plus mort que vif; le soir, il entre chez la duchesse, décidé à lui rendre sa parole, mais curieux de voir comment des hommes et des femmes du meilleur monde se tireront de ces tissus de luxure et d'horreurs devant le plus aristocratique des auditoires. Un joli théâtre était dresse au fond du grand salon de réception; le rideau se lève, et l'on joue... *la Partie de dames*, le plus chaste, le plus delicat, le plus suave des petits chefs-d'œuvre d'Octave Feuillet : qui fut soulagé d'un grand poids? Notre ami Roger; mais par quelle distraction inexplicable le journaliste ou l'imprimeur avait-il pu prendre *la Partie de dames* pour *la Tour de Nesle?* S'il me disait que c'est à cause de la fameuse tirade des *grandes dames*, je lui repondrais que le calembour n'est pas bon et que l'excuse est mauvaise.

~~~ Encore les cochers! Toujours les cochers! leurs méfaits tiennent autant de place dans la rumeur publique que la question du Luxembourg ou l'arrivee de deux ou trois têtes couronnees : ils ne respectent pas même les professeurs au College de France, et M. Philarète Chasles a dû requerir la force armee contre un de ces tyrans à coups de fouet, qui, depuis l'Exposition, ne mettent plus de frein à leurs exigences. Je puis aujourd'hui apporter *de visu* mon tribut à cette masse de griefs, et raconter une de ces innombrables aventures qui assujettissent les pietons aux rigueurs de l'etat de siege. Seulement, — ô fièvre du paradoxe! — je ne donnerai pas tort au cocher.

Je sortais de l'Exposition, dans des conditions déplorables: cinq heures du soir, mauvais temps, une pluie fine, pas de voiture, et une invitation à dîner, pour sept heures, chez Son Excellence l'ambassadeur de Zoën-Kalkraith-Gerolstein. Un gamin de Paris, temoin de mon embarras, me dit :

— Monsieur, j'ai une voiture; je vais vous la querir... mais ce sera trois francs pour moi, et cinq francs pour le cocher.

— Soit!

Ce dialogue expressif était entendu par un gros monsieur bien vêtu, accompagne de sa femme et de ses deux filles.

— Ah! s'ecrie-t-il, si je pouvais en avoir autant!

— Voilà, voila, replique un second gamin; moi aussi j'ai ma voiture; mais comme vous êtes quatre, ce sera quatre francs pour moi et six francs pour la course.

— Je le veux bien, repond le gros monsieur avec une douceur et une resignation admirables.

Ce second gamin etait plus leste que le mien, ou bien *sa* voiture etait plus pres; il revient au bout d'une minute avec le vehicule demande.

Alors le monsieur ouvre la portière, monte sur le marchepied, et d'une voix formidable :

— Toi, dit-il au gamin, voilà vingt sous; et vous, cocher, marchez droit pour le prix reglementaire... sans quoi...

De même que Neptune, il n'acheva pas son *quos ego* : le cocher furieux se retourne sur son siege, et cingle d'un immense coup de fouet la tête de cet imprudent ami de la legalite. Le fouet s'enroule autour du chapeau, qui en profite pour tomber; le monsieur veut ramasser sa coiffure; le pied lui glisse, et le voila roulant sur un lit de plâtre et de terre detrempee. Pendant ce temps, le gamin s'esquive avec ses vingt sous, et le cocher s'enfuit au triple galop de ses deux rosses.

Qui m'indigna? Le cocher? non; le gamin? non; mais la femme, qui eclata de rire :

— Ah! c'est bien fait!... Tu n'as que ce que tu mérites! Depuis que tu es à Paris, tu ne cesses de liarder pour des bêtises! Tu ne veux nous mener à *Romeo et Juliette*, que quand les stalles seront a quatre francs!... Tu as eu le courage d'offrir, au bureau de location du Palais-Royal, vingt-un francs au lieu de trente-cinq, sous pretexte que nous etions sept, avec Jules, Celestin et ta tante Bernard, et qu'on pouvait bien te rabattre quelque chose sur la quantite!... On s'est moque de toi, et on a eu raison... Voila ce qui t'arrive... tant pis pour toi! cherche qui te plaigne et qui te brosse!...

Regle générale, quand l'épouse, ce type de tendresse et de respect, donne vis-a-vis de son epoux le mauvais exemple, cet exemple est contagieux. la femme riait, les indifferents se mirent à rire, et je ne suis pas tres-sûr de ne pas avoir ri.

Et maintenant, je vais vous paraître bien feroce : si ce mari, en rentrant, avait assassine sa femme, et si j'etais du jury chargé de le juger... eh bien! vrai, je crois que j'admettrais des circonstances attenuantes.

A. DE PONTMARTIN

---

*Le prochain numéro contiendra une magnifique planche, du format de quatre pages de notre journal, representant l'entrée de l'empereur de Russie aux Tuileries. Nous consacrerons également plusieurs grandes compositions, d'une importance exceptionnelle, à la revue du 6 juin, à la représentation de gala dans la salle de l'Opera, et au sejour du roi de Prusse à Paris.*

## TRANSFORMATION DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

PRIME GRATUITE

LES

ŒUVRES COMPLÈTES

# DE H. DE BALZAC

Illustrées de 1000 dessins

PAR TONY JOHANNOT, MEISSONIER, BERTALL, DAUMIER, HENRI MONNIER, STAAL, ETC.

*A partir du 1er juin*, L'UNIVERS ILLUSTRÉ *paraît tous les Samedis dans son même grand format, & en* SEIZE PAGES *d'impression au lieu de* HUIT.

*Notre journal est le seul, parmi les publications illustrées, qui se soit assuré,* PAR TRAITÉS SPÉCIAUX, *la collaboration des écrivains les plus éminents de notre époque.*

*Voici les titres des articles d'actualité, des fantaisies littéraires, des compositions diverses qu'il doit publier régulièrement & indépendamment des articles qui forment la base de sa rédaction habituelle.*

**EDMOND ABOUT**, Les Maris de leurs femmes — **BABINET** (de l'Institut) Astronomie et Physique du Globe, Actualités scientifiques — **ALEXANDRE DUMAS PÈRE**, Les Héros de la Fable — **ALEXANDRE DUMAS FILS**, Les Demi-Caractères — **FEUILLET DE CONCHES**, Les Autographes introuvables — **OCTAVE FEUILLET**, Le Théâtre des Fées. — **THÉOPHILE GAUTIER**, Les Excentriques de la Peinture — **ERNEST LEGOUVÉ**, Entretiens et Dialogues — **P. MÉRIMÉE**, Variétés archéologiques — **PREVOST-PARADOL**, Portraits historiques et littéraires — **C.-A. SAINTE-BEUVE**, Notices Littéraires. — **GEORGE SAND**, Études et fantaisies — **PAUL DE SAINT-VICTOR**, Statuettes et Médaillons — **VICTORIEN SARDOU**, Les Lundis de Madame Benoiton.

*Chaque numéro contient en outre :*

Une Chronique Parisienne, par **A. DE PONTMARTIN** — Une Revue Dramatique et Musicale, par **GÉROME** — Un Bulletin de la semaine, par **TH. DE LANGEAC** — Une Causerie Scientifique, par **S. HENRY BERTHOUD** — Un Courrier du Palais, par **MAITRE GUÉRIN** — Une Revue des Beaux-Arts, par **JEAN ROUSSEAU** — Une Chronique du Sport, par **LÉON GATAYES** — Une Revue Agricole et Horticole, par **P. JOIGNEAUX** — Une Revue des inventions nouvelles, par **JOACHIM RIGAUD** — Une Promenade à l'Exposition universelle, par divers écrivains spéciaux — Articles divers, par **OSCAR COMETTANT, PAUL PARFAIT, FRANCIS RICHARD, X DACHÈRES**, etc., etc. — Un Courrier des Modes, par **Mme ALICE DE SAVIGNY** — Un Problème d'Échecs, un Rebus, etc., etc.

*Nous venons de commencer la publication de*

## L'HISTOIRE DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS

Roman inédit de HENRI CONSCIENCE

*l'auteur si intéressant et si moral du* GENTILHOMME PAUVRE, *du* CONSCRIT, *du* JEUNE DOCTEUR, *etc.*

*Chaque numéro contiendra de* DOUZE A QUINZE *beaux dessins par les meilleurs artistes français & étrangers sur tous les événements de nature à intéresser le public, outre les portraits, les vues, les pages d'art, etc.*

*Tous les mois nous donnons une* REVUE COMIQUE *par* CHAM, *& une* CHANSON INÉDITE, *paroles & musique de* GUSTAVE NADAUD, *l'auteur aimé de tant de charmantes productions devenues populaires.*

## ABONNEMENTS

| [illegible] | | [illegible] | |
|---|---|---|---|
| Un an (*avec prime*). . | 18 fr. » | Un an (*avec prime*). . | 20 fr. » |
| Six mois . . | 9 » | Six mois . . | 10 » |
| Trois mois. . . . . | 4 50 | Trois mois. . . . . | 5 » |
| Chaque numéro. . . . | » 30 | Chaque numéro (*par la poste*) | 35 c. |

*On s'abonne aux* Bureaux du Journal, *passage Colbert*, 24, *à la* Librairie nouvelle, *boulevard des Italiens*, 15, *& chez* Michel Lévy frères, *rue Vivienne*, 2 bis.

## PRIME

L'UNIVERS ILLUSTRÉ *offre à ses abonnés une* PRIME GRATUITE *dont l'importance n'a pas besoin d'être démontrée :*

LES ŒUVRES COMPLÈTES

# DE H. DE BALZAC

Illustrées de 1000 dessins

*Dès à présent, jusqu'au 31 juillet prochain, terme de rigueur, cette prime exceptionnelle est mise à la disposition de toute personne qui s'abonnera pour un an. On pourra la prendre gratuitement aux adresses ci-dessus indiquées.*

*Ceux de nos abonnés actuels, d'un an, dont l'abonnement n'expire qu'après le 1er décembre prochain, auront droit immédiatement à la prime* (Œuvres complètes de Balzac), *moyennant la somme de 3 fr. Quant à nos autres abonnés, ils auront droit à la prime, du jour où ils renouvelleront leur abonnement pour un an, pourvu que ce renouvellement ait eu lieu avant le 1er décembre 1867, dernier délai.*

*Les souscripteurs de province, anciens ou nouveaux, pourront recevoir directement les* Œuvres complètes de Balzac, *en envoyant 2 francs pour frais de transport.*

*La prime n'est due qu'aux abonnés directs de* L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

Écrire *franco* en adressant un mandat sur la poste, ou une valeur à vue sur Paris, au nom de M. Émile AUCANTE, administrateur du journal.

## BULLETIN

C'est l'arrivée à Paris de l'empereur de Russie, accompagné de deux de ses fils, qui constitue l'événement capital de la semaine qui vient de s'écouler. Nous donnerons donc, dans ce Bulletin, la première place à Sa Majesté Alexandre II. L'Exposition universelle possède décidément un attrait irrésistible, et le flot des souverains et des altesses monte sans cesse.

L'empereur de Russie est arrivé, le samedi 1er juin, à la gare du Nord, où l'empereur Napoléon est allé le recevoir. Le cortège a suivi les boulevards Magenta et de Strasbourg, la ligne des boulevards intérieurs, les rues de la Paix et de Rivoli, et le Carrousel. Il est entré aux Tuileries où l'attendait l'impératrice entourée de tous les grands officiers de la couronne.

Les lanciers de la garde et les cent-gardes formaient l'escorte des voitures impériales.

Alexandre II s'est rendu ensuite à l'Élysée, qui lui sert de résidence pendant son séjour à Paris, par les Champs-Élysées. Sur tout le parcours, une foule énorme stationnait, curieuse de connaître les traits de l'hôte puissant qui nous arrivait.

Le czar, nous l'avons dit, amène deux de ses fils; ce sont le czarewich Nicolas et le grand-duc Wladimir. Leur suite ne se compose que de trente-deux personnes, dont un officier de cosaques, un simple cosaque et quinze domestiques.

Quatre grands personnages ont accompagné l'empereur de Russie : le prince Gortchakoff, l'aide de camp prince Dolgorowski, l'aide de camp comte Ardelberg et l'aide de camp comte Schouwaloff.

L'empereur Napoléon III a détaché auprès du czar le général Le Bœuf, son aide de camp, et le baron de Bourgoing, écuyer, et d'autres officiers de sa maison.

Quelques instants après son arrivée au palais de l'Élysée, l'empereur Alexandre s'est rendu, avec ses fils et les personnes de sa suite, à l'église russe, où il a été reçu par le pope.

Le 4 juin, a eu lieu, dans la salle de l'Opéra, une magnifique représentation de gala, en l'honneur de l'empereur de Russie. Dans les loges de la cour, on ne comptait pas moins de dix-huit souverains ou altesses. Les escaliers et le foyer, décorés de draperies, de trophées et de fleurs, offraient un ravissant coup d'œil. La salle était éblouissante de lumière. Les fraîches toilettes des femmes, constellées de diamants, luttaient d'éclat avec les uniformes de toutes les couleurs, chamarrés de broderies et chargés de toutes les décorations connues, qu'avaient endossés, pour cette grande circonstance, les personnages du monde officiel.

A l'entrée du czar, l'orchestre a exécuté l'hymne national russe.

Le spectacle se composait du quatrième acte de l'*Africaine*, de l'ouverture de *Guillaume Tell*, et du second acte de *Giselle*. Toutes les danseuses-sujets avaient été appelées à figurer dans les ensembles. Rien, en somme, n'avait été négligé afin que cette représentation restât mémorable dans les fastes de l'Opéra.

Le 5, le roi de Prusse est arrivé à son tour. L'Empereur s'est rendu à la gare pour le recevoir. Le même cérémonial que pour l'empereur de Russie a été observé. Le cortège est entré aux Tuileries en suivant les boulevards de Strasbourg et de Sébastopol, les rues de Rivoli et du Louvre et la cour du Carrousel. Le roi Guillaume habite les Tuileries, M. de Bismark loge à l'ambassade de Prusse.

Le lendemain, sur le champ de courses du bois de Boulogne, grande revue offerte aux hôtes couronnés de l'Empereur Napoléon.

Les deux divisions d'infanterie de la garde, sa division de cavalerie tout entière et son artillerie y ont pris part, ainsi que le beau bataillon des élèves de Saint-Cyr, fort en ce moment de 500 jeunes gens.

Toutes les troupes du 1er corps, infanterie, cavalerie et artillerie, avaient été également appelées à cette solennité militaire. Ce corps est formé de trois divisions d'infanterie à deux brigades, et une de cavalerie à trois brigades.

La garde était sous les ordres du maréchal Regnaud de Saint-Jean-d'Angély; la ligne était commandée par le maréchal Canrobert.

On évalue à près de 60,000 hommes l'effectif des troupes qui ont été passées en revue et qui se trouvaient massées sur le vaste champ de courses. Cinq belles divisions d'infanterie, la brigade dite de réserve, six brigades de cavalerie et seize batteries d'artillerie ont pris place sur le terrain de manœuvre.

L'époque du voyage de S. H. le sultan à Paris est, assure-t-on, fixée entre le 30 juin et le 10 juillet.

On ajoute qu'il doit se rendre de Paris, non-seulement à Londres, mais aussi à Berlin, et qu'il retournera à Constantinople en passant par Vienne.

On a commencé, dans la section ottomane du parc du Champ de Mars, de grands préparatifs pour installer, avec le plus grand apparat, le pavillon de repos du sultan Abd-ul-Aziz. Les murs et le sol seront recouverts de tapis et de riches tentures; partout on prodiguera les richesses de l'ameublement, de manière à faire de ce pavillon un kiosque oriental.

Le *Moniteur* vient de publier la 102e liste de souscriptions en faveur des inondés. Le chiffre est de 8,579 francs 87 centimes.

Le total général des sommes recueillies s'élève aujourd'hui à 5,741,494 francs 74 centimes.

TH. DE LANGEAC.

## LES FRANCS-TIREURS DES VOSGES

Ainsi que nous l'avons dit dans le Bulletin de notre précédent numéro, le Prince Impérial a passé en revue, sur la place du Roi-de-Rome, les cinq compagnies des Francs-Tireurs des Vosges, venus à Paris pour lui offrir la carabine d'honneur, l'équipement et les insignes du commandement de leur Société.

Le Prince est arrivé dans une calèche attelée en daumont et a passé deux fois devant la ligne des compagnies, qui comptaient un effectif de trois cent cinquante hommes environ. Après s'être entretenu avec le commandant et avoir rappelé son voyage de Nancy, le prince a repris la route de Saint-Cloud. Une foule considérable a suivi avec un vif intérêt les détails de cette scène martiale.

Les Francs-Tireurs, conduits par le préfet des Vosges et un officier d'ordonnance de l'Empereur, se sont rendus au palais de l'Exposition, où un banquet leur avait été préparé.

Le lendemain, l'Empereur a également passé en revue ces braves enfants de la Lorraine qui sauraient au besoin renouveler les prouesses de leurs pères. Après le défilé, il a remis la croix d'officier de la Légion d'honneur au commandant, M. Bourgeois, ancien capitaine, amputé d'une jambe au siége de Sébastopol.

Tous les journaux ont parlé en termes pleins de courtoisie de la visite de ces robustes miliciens. Nous sommes heureux de nous associer à ces sentiments sympathiques, et nous saisissons l'occasion de rappeler qu'en 1792 une des compagnies des Francs-Tireurs eut pour chef ce brave enfant des Vosges, qui, trois ans plus tard, devait s'appeler le général Haxo.

Il ne faut pas oublier non plus qu'en 1814 et 1815, les Francs-Tireurs surent tenir tête aux envahisseurs qui souillaient le sol de la patrie, et cela sans être appuyés par aucune force régulière. Ils ne déposèrent les armes que sur une ordonnance de licenciement signée par le ministre de la guerre.

R. BRYON.

## HISTOIRE

DE

# DEUX ENFANTS D'OUVRIERS

PAR HENRI CONSCIENCE

(Suite[1].)

On se disputa violemment parce que le fils avait retenu un franc de sa paye; cette scène se renouvela lorsque le père remit également son argent. Néanmoins, après beaucoup de dures et grossières paroles, la tempête se calma.

— Bonsoir, dit le garçon avec joie, je vais à la *Chèvre bleue*, manger une tranche de jambon.

— Attends, Alexandre, je t'accompagne, dit le père. Il ne fait pas bon ici. Après toute une semaine de travail, nous pouvons bien un peu nous divertir.

— Ah! ils s'imaginent que je vais m'embêter toute la soirée à la maison, tandis qu'ils vont s'amuser à la *Chèvre bleue* et s'en donner à cœur joie? murmura la femme lorsque son fils et son mari furent partis. Il faut que j'en aie ma part; j'aime aussi le jambon. Godelive, va pour une heure chez la femme Damhout. Je te ferai appeler.

Elle fouilla violemment dans le poêle avec le crochet pour étouffer le feu; mais comme cela n'allait pas assez vite à son gré, elle versa un bassin de lessive sur les charbons ardents, de sorte que la chambre fut remplie d'une fumée infecte.

— Eh! vous, là-bas, polissons! cria-t-elle aux enfants, prenez garde de ne pas toucher à la lampe et de ne pas jouer avec le feu, ou je vous casse le balai sur les os!

A ce moment, elle vit que l'aîné des garçons tirait l'une de ses sœurs par les cheveux, et elle entendit un bruit pareil à celui d'une étoffe qu'on déchire.

— Finis donc, bourreau! grommela-t-elle. Attends un peu, vilain fainéant, tu n'auras plus longtemps à paresser ici. La semaine prochaine tu vas à la fabrique. Quand je rentrerai, je te ficherai une petite raclée qui ne sera pas pour rire, pour t'apprendre à déchirer encore une fois la robe de ta sœur.

— Ce n'est pas vrai, cria le garçon.

— Je l'ai vu! riposta la mère.

— Vous mentez! beugla l'enfant.

Et, comme si cette monstrueuse insolence n'avait eu rien d'insolite, la femme ne parut point y faire attention ou ne pas l'entendre; car elle sortit en courant de la maison et ferma bruyamment la porte derrière elle.

Pauvres enfants! Que pouvait-il advenir d'eux sous la conduite d'une telle mère? Rien, assurément, que des êtres sauvages et incivilisés, dépourvus de tout sentiment de dignité humaine. Ce n'était pas leur faute; mais était-ce bien la faute de leur mère?

Cette femme, lorsqu'elle était enfant elle-même, avait passé ses premières années sous la surveillance d'une vieille femme ignorante et grossière, au milieu d'enfants abandonnés, dont les mères, ainsi que la sienne, devaient travailler toute la journée à la fabrique. Là, elle n'avait appris qu'un langage brutal et impoli; elle avait grandi sans la moindre

1. Voir le précédent numéro.

notion des devoirs que l'homme a à remplir en cette vie envers Dieu, envers la société et surtout envers lui-même. Comme elle n'avait atteint alors que l'âge de neuf ans, il y avait encore de l'espoir qu'elle recevrait quelques reflets des lumières de la civilisation; qu'avant de devenir femme elle sentirait naître en elle l'instinct de la dignité personnelle et de la modestie virginale. Mais avant que le dixième printemps commençât pour elle, elle était déjà à la fabrique, attachée à une machine tournant éternellement, livrée à la compagnie de femmes et d'hommes encore plus grossiers et plus ignorants qu'elle. Plus tard elle s'est mariée; après la naissance de son troisième enfant elle resta à la maison et donna là à ses enfants la seule instruction qu'elle eût reçue : ignorance, grossièreté, abaissement et abâtardissement de la nature.

Et nous, qui parlons du perfectionnement moral de l'ouvrier, nous donnons à ses enfants une pareille mère ! Et nous, qui blâmons l'ouvrier parce qu'il fuit sa demeure, parce qu'il boit et court les cabarets, nous lui donnons une pareille compagne !

Oui, le progrès gigantesque de l'industrie est un des phénomènes les plus surprenants et les plus salutaires de notre siècle; mais le penseur, le philanthrope, ne verra pas ce progrès irrésistible sans une terreur secrète, aussi longtemps qu'il arrache la femme, la mère du sein de la famille, et fait de l'enfant l'esclave de la matière, dans un âge qui est destiné à son développement moral et intellectuel.

Si l'on veut civiliser et perfectionner la classe ouvrière, il faut commencer par la femme. Cette loi est impitoyable. Si l'homme règne sur le monde matériel, l'éducation morale dépend uniquement de la mère, et elle règne sur le cœur et l'esprit de la génération naissante avec toute la puissance de l'ange ou du démon, selon l'élévation ou la bassesse de son âme.

L'humanité commence à le comprendre



ARMINIUS VAMBÉRY, LE FAUX DERVICHE MENDIANT DE BOKHARA,

D'après une photographie de M. Clarkington. — Voir page 367.

Du fond des consciences s'élève un cri de détresse, une voix prophétique qui dit : Sauvez le monde de l'abaissement moral par la femme! Instruction pour la femme! Éducation pour la femme! Lumière, dignité et notion du devoir dans le cœur des mères du peuple! Sinon, ténèbres, abaissement, injustice et sanglante vengeance sur le monde à venir.

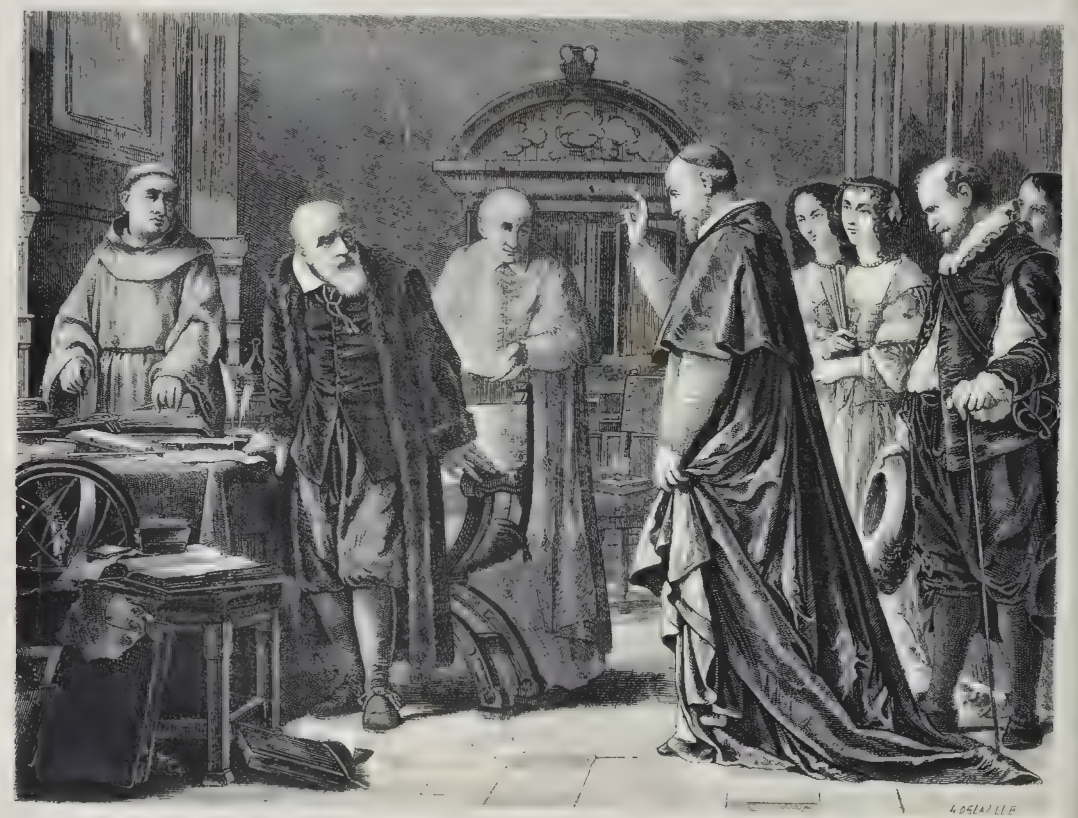
II

Beaucoup plus loin dans la rangée des maisons d'ouvriers, il y avait une maisonnette qui se distinguait par sa propreté.

Le sol était semé de sable blanc jusqu'à la rue. Trois ou quatre pots de fleurs répandaient leur parfum sur les fenêtres, derrière des rideaux blancs comme la neige. La cheminée était ornée d'une image de la sainte Vierge entre deux perroquets de plâtre, dont le plumage rouge, jaune et vert flattait agréablement le regard. Les petits ustensiles du ménage, les plats et les tasses étaient étalés sur une armoire et brillaient et étincelaient comme s'ils étaient fiers de leur propreté. Les grossières chaises de jonc n'avaient pas une tache, la table de bois blanc était lavée, le poêle frotté à la mine de plomb.

Cette habitation d'ouvrier était aussi pauvre que les autres; les objets les plus étincelants n'avaient coûté que quelques centimes... et cependant il y régnait une apparence de paix, de contentement et de bien-être; l'air y était si pur, tout y était si souriant que l'aspect de cette humble maisonnette suffisait pour faire comprendre comment un ouvrier peut aimer sa demeure tout aussi bien qu'un richard qui s'enorgueillit de son palais.

Dans une des chambres du rez-de-chaussée, une femme était occupée à travailler près d'une lampe. Elle cousait à une blouse bleue, et comme il y avait encore beaucoup de ces blouses pliées sur une chaise, il était à supposer qu'elle travaillait pour un magasin. Elle pouvait avoir vingt-huit à




SALON DE 18[illegible]. — CAPTIVITÉ DE GALILÉE, AU PALAIS DE L'ARCHEVÊQUE DE SIENNE; TABLEAU DE M. CHARLES MULLER. — Dessin de M. H. Rousseau.



LA PÊCHE AUX HARENGS, DANS LA MER DU NORD, d'après une aquarelle de M. G. Andrews. — Voir page 70.

trente ans; ses vêtements de coton, communs et pâlis par le lavage, étaient d'une grande propreté et même arrangés avec une simplicité qui ne manquait pas d'une certaine élégance.

A côté d'elle, près de la table, était assis un petit garçon de huit ans avec des cheveux bruns et de grands yeux vifs. Il avait devant lui un livre ouvert et remuait les lèvres, en même temps que du bout d'un petit bâton il montrait les lettres qu'il s'efforçait de lire.

Dans un coin, sur des tabourets de bois, étaient assises deux petites filles de trois à quatre ans. Elles jouaient avec des poupées et s'amusaient en silence, élevant de temps en temps la voix pour gronder les poupées en riant doucement entre elles.

Depuis un instant le petit garçon paraissait embarrassé, son petit bâton ne remuait plus et il secouait la tête avec impatience.

— Qu'est-ce, Bavon? demanda la femme. Cela ne va-t-il pas, mon enfant?

— Ah! mère, dit-il, le maître m'a donné à apprendre une leçon dans laquelle il y a un mot si difficile, si difficile! J'en ai chaud, mais je n'en sors pas. Lis-le donc, toi, mère!

Il se rapprocha, lui mit le livre sous les yeux et montra le mot qui l'arrêtait.

Mais la femme, après un long effort, bégaya avec découragement :

— Ab... be... né... abné... ga... Je ne sors pas du reste, Bavon. Sont-ce là aussi des mots pour un enfant comme toi? Tu n'as qu'à le passer et à le demander demain à ton maître.

L'enfant tenait le regard attaché sur le livre; ses traits se contractaient, ses yeux étaient fixes et il tendait évidemment toutes les forces de son esprit.

— Non, laisse, mon enfant, dit la femme, ne te casse pas inutilement la tête : le mot est trop difficile.

— Trop difficile? balbutia le petit. Il faut que je le lise, je le veux... Ah! mère, paix, paix; tu m'as aidé, cela ira... Abe... né... ga... ga... abnéga... ti... o... tion! Tiens, tiens, chère mère, le mot est abnégation.

Un cri d'admiration échappa à la femme; elle prit son fils dans ses bras et déposa un long baiser sur son front. Ce qui la touchait ainsi, c'était la persévérance précoce et la volonté presque virile qu'elle croyait découvrir dans son fils. Que rêvait-elle en lui donnant ce baiser? Elle ne le savait pas, et néanmoins elle remerciait Dieu du fond du cœur.

L'enfant, encouragé par la tendre approbation de sa mère, avait repris son livre; mais la femme, encore émue, lui dit :

— Cher Bavon, il faut bien t'instruire; plus tard dans la vie, tu commenceras à comprendre comme il est beau et utile de savoir lire et écrire. Celui qui ne sait pas lire n'est un homme qu'à demi, et il est condamné, fût-il même né avec de l'esprit, à rester toujours ignorant. Tu seras mieux et plus instruit que moi, Bavon, et tu en seras plus heureux sur la terre. Ah! pourquoi mon parrain est-il mort si tôt! Sans cela je saurais très-bien lire et écrire; mais il n'y avait personne qui pût me protéger, il me fallait aller à la fabrique. Je me suis encore un peu instruite par moi-même; mais lorsqu'on a travaillé toute la journée, cela ne va pas bien le soir. Oui, Bavon, si chacun savait lire, il n'y aurait pas tant de mauvaises gens; car quiconque sait lire sait qu'il est homme et se respecte soi-même. Malheureusement, il n'y a que peu d'enfants d'ouvriers qui ont l'occasion ou les moyens de s'instruire; les parents, qui sont eux-mêmes ignorants, ne comprennent pas combien il est beau et utile d'être instruit. Toi, mon enfant, si Dieu continue à accorder la santé à ton père, tu pourras apprendre beaucoup de choses. Bavon, n'oublie jamais que tu devras ce bonheur à ton père, qui travaille du matin au soir pour élever honorablement ses enfants, qui ne va pas au cabaret et qui, pour ainsi dire, se retient de manger pour te laisser aller à l'école. N'est-ce pas, Bavon, tu ne l'oublieras jamais? Quoi qu'il t'arrive dans la vie, tu continueras toujours à respecter et à aimer ton père?

— Toujours! toujours, et toi aussi, chère mère! dit le petit garçon en lui caressant les joues.

A ce moment la porte s'ouvrit et un homme entra. Ses vêtements, couverts de coton et de poussière, étaient usés et paraissaient sales dans un lieu aussi propre. L'expression de son visage trahissait une sorte de regret et il semblait être de mauvaise humeur.

Mais voilà que le mot : « Père! père! » résonna sur tous les tons à ses oreilles, et avant qu'il eût fait deux pas dans la chambre, on lui saisit les mains et de douces voix d'enfants lui souhaitèrent la bienvenue avec les plus tendres paroles. Bavon courut à sa rencontre en agitant un petit morceau de papier au-dessus de sa tête :

— Cher père! cher père! cria-t-il, vingt bons points! Deux baisers pour moi et deux sous pour ma tirelire!

Et en disant ces paroles, le jeune garçon avait fait un bond, et s'était suspendu au cou de son père pour recevoir la récompense de son application.

Entre-temps la femme était occupée à étendre la nappe sur la table et à servir le souper. Elle sourit amicalement à son mari et lui adressa également quelques joyeuses paroles.

— Asseyez-vous, asseyez-vous, Damhout, dit-elle. Vous devez avoir faim, et les pommes de terre seraient bientôt refroidies. J'ai acheté une excellente sole pour vous, à bon marché, et toute vivante. Allons, mes enfants, à table, à table!

Adrien Damhout ne fut pas insensible aux témoignages d'affection de ses enfants; les rides disparurent de son front et un tranquille sourire illumina son visage. Il donna à son fils les deux sous promis et tendit sa paye à sa femme, qui, sans la compter, laissa glisser l'argent dans sa poche.

Alors tous prirent place à la table, couverte avec autant de propreté et de coquetterie que si ces pauvres gens allaient manger des mets exquis sur des assiettes de porcelaine et avec des cuillers en argent. Et cependant ils n'allaient manger que des pommes de terre étuvées, dans des assiettes grossières, avec des fourchettes de fer; sans compter la petite sole frite, qui répandait un fumet appétissant et qui occupait le milieu de la table comme une pièce d'honneur ou plutôt comme un cadeau d'amitié.

Tous ensemble firent le signe de la croix et remercièrent Dieu en silence, après quoi ils se mirent à manger avec appétit. Seulement, lorsque le poisson allait être entamé, le silence fut un peu troublé. Damhout ne pouvait pas se décider à manger à lui seul la sole, si petite qu'elle fût; il voulait partager la friture avec sa femme et ses enfants; mais la femme prétendait qu'elle l'avait achetée pour lui seul et qu'il lui ferait de la peine en insistant plus longtemps. Quoique les enfants, prévenus par la mère, insistassent avec elle, la discussion se termina à l'amiable par le partage du poisson entre tous les membres de la famille.

Immédiatement après le souper, la nappe fut pliée et tout disparut en un clin d'œil de la table.

La femme s'assit à la droite de son mari et commença à parler avec lui du travail et de la fabrique; les deux petites filles grimpèrent sur les genoux du père. Bavon se tenait à sa gauche, le livre à la main, et attendait que ses parents eussent fini de causer.

C'était un spectacle simple et émouvant que de voir cet ouvrier, dans ses vêtements usés et souillés par le travail, tenant sur ses genoux deux petits anges si propres et si souriants, entre une femme chérie et un fils studieux qui levait vers lui un regard respectueux et suppliant.

— Cher père, puis-je lire? demanda enfin le petit garçon. Nous avons reçu aujourd'hui une si belle leçon! Je ne sais pas si je la sais bien, mais je ferai de mon mieux.

— Oui, Bavon, lis ta leçon devant ton père, dit la femme.

Le fils ouvrit son livre et lut avec une certaine difficulté et quelques interruptions, mais assez distinctement pour être compris :

« Mes enfants, voulez-vous être bénis de Dieu sur la « terre? Honorez votre père et votre mère. Ils vous chéris- « sent comme la lumière de leurs yeux; ils soignent et tra- « vaillent pour vous du matin au soir; le seul but de leurs « efforts, de leurs soins et de leurs prières n'est que votre « bonheur. Aimez-les tendrement, soyez-leur soumis et « restez-leur reconnaissants; devenez le soutien et la joie « de leur vieux jours, et recompensez ainsi l'amour pater- « nel, cette abnégation pure et presque divine. »

Cette lecture parut faire une mauvaise impression sur l'esprit de Damhout; elle lui rappelait ce que Wildenslag lui avait dit et donnait de nouvelles forces à la crainte que son ami avait, pour la vingtième fois, réveillée en lui. Son visage devint sérieux et il secoua la tête d'un air pensif.

— Bavon, comprends-tu ce que tu viens de lire? demanda-t-il après un instant de réflexion.

— Oui, cher père, repondit l'enfant. Cela veut dire que vous travaillez pour moi, et que je dois toujours vous aimer, vous et ma mère.

— Jusque dans nos vieux jours, Bavon.

— Oui, père, jusque dans vos vieux jours, aussi longtemps que je vivrai.

— Et le feras-tu, mon enfant?

Le petit garçon regarda son père d'un air étonné, mais ne répondit pas, comme s'il ne concevait pas son doute.

— C'est bien, Bavon, dit Damhout; tu es sage. Reste toujours ainsi et n'oublie jamais ce qui est écrit dans ton livre; sinon Dieu te punira.

Il y eut un moment de silence; la femme épiait la physionomie de son mari, qui semblait absorbé dans de sombres pensées.

— Adrien, murmura-t-elle, qu'as-tu donc, cher homme? Tu parais si pensif? Je l'ai remarqué dès que tu es entré. Tu as quelque chose en tête. As-tu du chagrin?

— Je n'ai pas de chagrin, Christine, répondit-il, mais il y a pourtant quelque chose qui me chiffonne. Les camarades vont quelquefois boire ensemble une pinte de bière; ils rient, causent et s'amusent un peu après le long travail de la semaine. Je suis toujours à la maison comme si j'étais d'un autre monde, et les amis se moquent de moi. Peut-être est-ce insensé de sacrifier ainsi toute sa vie, sans savoir ce qu'il en adviendra par la suite.

Quoique ces paroles l'étonnassent, la femme prit une pièce d'argent de sa poche et la tendit à son mari en souriant amicalement.

— Mon cher Damhout, dit-elle, tu ne dois pas t'en priver pour moi : voilà de l'argent. Si tu désires passer quelques heures avec tes camarades, satisfais ton envie. Va, cela me fera plaisir de savoir que tu t'amuses.

Mais l'homme, comme honteux de son murmure, repoussa doucement sa main :

— Non, garde l'argent, dit-il, mon envie est passée... Cependant, Christine, ce soir les amis célèbrent le jubilé de Léon Leroux, parce qu'il y a aujourd'hui vingt-cinq ans qu'il est fileur. Wildenslag m'a prié d'y être présent; je lui ai promis de venir, si c'était possible.

— Eh bien, Damhout, c'est possible : tu dois tenir ta promesse.

— Oui, mais je ne sais pas, il me semble que je préférerais rester à la maison avec les enfants.

— Non, non, Damhout, c'est demain dimanche, alors nous sommes ensemble du matin au soir. Fais-moi ce plaisir et prends cet argent; va à la *Chèvre bleue* et divertis-toi avec les amis. Je t'attendrai contente et de bonne humeur; mais reste aussi longtemps que tu le voudras. Va, je t'en prie.

Elle le pria encore pendant quelques instants et lui fit quelque sorte violence pour l'obliger à se lever. Alors elle l'accompagna jusqu'à la porte et lui souhaita une joyeuse soirée. Elle retourna à la table et reprit sa couture.

Quelques instants après, la porte s'ouvrit doucement, et une petite fille entra.

— Bavon, voici Godelive, dit la mère.

Le petit garçon se leva d'un bond, courut à la petite fille, lui prit la main et la conduisit près de la table, disant avec une grande joie :

— Ah, Godelive, c'est bien de venir encore! Je suis las d'étudier; jouons encore un peu. Veux-tu jouer à la bout... que comme hier? c'est si amusant!

— Oh! non, Bavon, tenons une école! demanda la petite fille.

— Oui, oui, une école! reprirent les deux petites sœurs en battant des mains.

Bavon alla chercher quelques livres qu'il avait conservés des premiers mois qu'il allait à l'école; il plaça Godelive sur l'un des bancs et ses petites sœurs sur l'autre, prit la petite canne des dimanches de son père, et commença à aller et venir, la tête droite et avec un sérieux comique, en criant de temps en temps d'un ton courroucé :

— Silence dans la classe, ou je vous mets dans le coin! Quiconque ne connaît pas sa leçon, devra manger le pain sec. Godelive Wildenslag, attention! Quelle lettre est celle-ci? — Bon! Et celle-ci? Et celle-là? — Vous savez votre leçon. Vous avancerez d'une classe. Tournez la page de votre livre. Qu'est-ce qui est écrit sur la deuxième ligne?

— Da, de, di, do, du, dit Godelive à haute voix.

— Oui, vous connaissez cela par cœur, je le sais bien; mais là, sur l'autre page, là?

La petite fille fit un violent effort pour épeler la syllabe qu'on lui montrait, mais elle ne put y parvenir.

— Courage, faites-bien attention, dit Bavon. Ces deux voyelles O et U forment le son...

— Ou, ou! dit Godelive avec une joie triomphante.

— Très-bien, mon enfant, vous y êtes! dit le jeune instituteur avec joie. Godelive Wildenslag reçoit dix bons points.

La mère avait vu cette scène en souriant et avec plaisir.

— Chers enfants, dit-elle avec émotion, vous jouez là un jeu sérieux. Croiriez-vous que Godelive finira par apprendre à lire sans aller à l'école?

Le petit garçon et la petite fille la regardèrent avec étonnement.

— C'est comme je vous le dis. Pourquoi cela vous étonne-t-il? Tenez, Godelive, sans le savoir, connaît toutes ses lettres et elle commence déjà à épeler. Si Bavon voulait se donner un peu de peine, sois certain, Godelive, que tu saurais bien vite lire.

— Vous dites cela pour rire, n'est-ce pas, madame Damhout? murmura la petite fille d'un air de doute.

— Serait-il possible, chère mère? demanda Bavon, dans l'œil duquel brillait une étincelle de résolution.

— Possible? mais, mon enfant, c'est presque fini, tu le vois bien!

— Ah, ah, Godelive, nous jouerons toujours au jeu de l'école! Tu apprendras à lire!

— J'apprendrai à lire! reprit Godelive avec une joie contenue.

— Tu l'apprendras, s'écria Bavon. O ciel! ça sera amusant, lorsque nous pourrons lire à deux dans le même livre! — Allons, mademoiselle, rasseyez-vous sur le banc, et faites attention... ou je vous fais apprendre par cœur deux grandes leçons du catéchisme!

Bavon continua à jouer son rôle de maître d'école avec un redoublement de zèle. Bien qu'en même temps il montrât les lettres à ses petites sœurs et les leur nommât avec une impatience simulée, il s'occupait le plus souvent de Godelive. Il lui adressait de si douces paroles d'encouragement et faisait de si grands efforts pour l'instruire, que ce naïf jeu d'enfant devenait un travail sérieux, un véritable bienfait.

Cela dura si longtemps qu'enfin les deux petites sœurs, tête contre tête, s'étaient endormies sur le banc.

Alors la classe fut finie. La mère déshabilla les deux petites endormies et les mit dans leur lit. Bavon et Godelive retournèrent à la table et feuilletèrent un livre plein d'images.

Pendant que la femme Damhout continuait son ouvrage, les deux enfants causaient ensemble à voix basse de l'espoir que Godelive apprendrait à lire, quoiqu'elle ne pût aller à l'école; puis encore d'autres belles choses. Un doux sourire était pour ainsi dire en permanence sur leurs lèvres; leurs yeux étincelaient d'amitié et de contentement, et quelquefois ils se serraient affectueusement la main.

Enfin on entendit au dehors une voix d'enfant crier le nom de Godelive, et la petite fille, après avoir souhaité le bonsoir à Bavon et à sa mère, se disposait à s'en aller; mais la femme Damhout prit un seau et dit :

— Viens, Godelive, je dois aller chercher de l'eau à la pompe; j'irai avec toi.

Lorsqu'elle revint dans la chambre, elle trouva Bavon endormi et déposa enfin un long et ardent baiser sur ce front uni, comme si la bonne femme croyait qu'un baiser maternel pouvait réchauffer et faire fructifier les germes de l'intelligence dans le cerveau de son enfant.

A peine avait-elle repris sa couture, que son mari entra dans la chambre.

— Déjà de retour? Si vite? demanda-t-elle avec étonnement. Ce n'est pas pour moi, n'est-ce pas, Adrien? J'en serais au regret.

— Non, Christine, répondit-il pendant qu'il s'asseyait près de la table. Je ne puis plus me plaire à ces amuse-

ments bruyants. Les amis sont de braves garçons, je ne veux pas le méconnaître; mais ces manières brutales et ces paroles grossières ne me vont plus. Il fait meilleur ici, à la maison, entre toi et mes enfants. Pense un peu, à la *Chèvre bleue* ils sont maintenant tous en train de se disputer. Assurément Léon Leroux se battra encore ce soir avec Jacob le marchand de sable. Ils se reprochent des choses telles, que les cheveux s'en dresseraient sur la tête. Je regrette infiniment d'avoir été aujourd'hui à la *Chèvre bleue*.

— Je le crois, Adrien; mais tu ne pouvais pas savoir qu'on y disputerait et qu'on s'y insulterait.

— Ce n'est pas pour cela; mon cœur est triste.

— Comment cela ? T'est-il arrivé quelque chose ?

— Wildenslag m'a fait peur; il me fait toujours peur... Et peut-être a-t-il raison; peut-être ne faisons-nous pas bien en voulant élever notre Bavon au-dessus de ses parents.

— Encore cette mauvaise idée !

— Mauvaise idée, Christine ? Qui peut le savoir ? Que notre Bavon aille pendant des années entières à l'école communale, et qu'il devienne instruit, il nous coûtera bien plus d'argent qu'un autre enfant et en outre il ne nous apportera jamais un centime dans le ménage; et, lorsqu'il sera grand et qu'il gagnera de l'argent, il le dépensera à s'acheter de beaux habits et sera honteux du pauvre ouvrier qui a donné sa sueur pour faire de lui un monsieur.

— Ah, comment peux-tu parler ainsi, les yeux fixés sur ton innocent enfant ? soupira la mère. Bavon deviendrait ingrat et méconnaîtrait ses parents ? Jamais, jamais, son cœur n'est qu'amour et reconnaissance.

— C'est un bon enfant, je le sais, répliqua Damhout. Ils sont tous bons, Christine, aussi longtemps qu'ils sont tout petits; mais aussitôt qu'ils deviennent hommes, ils vont leur train et ne s'inquiètent plus de leurs parents. Oui, lorsqu'ils se sont un peu élevés dans le monde, ils abaissent quelquefois leur regard avec dédain sur ceux qui se sont imprudemment sacrifiés pour eux.

— Cela n'arrivera pas à notre Bavon, Damhout, répondit la femme en comprimant sa douleur. Son cœur est pur, j'y veillerai. Tu crains que plus tard notre enfant n'ait une meilleure destinée que nous ? Mais si cela arrivait, ton cœur de père ne battrait-il pas de joie ? Ne dirais-tu pas avec orgueil : C'est mon fils, pour lui j'ai travaillé avec plaisir; son bonheur est mon ouvrage ?

— De belles choses, Christine; mais si mon fils restait ouvrier, comme je le suis, je ne craindrais pas que plus tard il ne soit honteux de son père.

— Et qui te dit qu'il ne deviendra pas ouvrier ? N'y a-t-il pas des ouvriers, d'excellents ouvriers qui savent lire ?

— Pas beaucoup de fileurs du moins.

— Mais il y a d'autres métiers, Adrien. Ceux de mécanicien, de charpentier, de menuisier et cent autres, où, avec de l'instruction et de la bonne conduite, on peut faire son chemin.

— Vois-tu bien, Christine, que tu as résolu de ne pas laisser aller notre Bavon à la fabrique ?

HENRI CONSCIENCE.

*(La suite au prochain numéro.)*

---

## ARMINIUS VAMBÉRY

Nous publions aujourd'hui le portrait de M. Arminius Vambéry, ce voyageur intrépide qui osa concevoir un projet d'une témérité extrême, et parvint pourtant à le mener à bonne fin, au milieu de péripéties que l'on croirait réservées au domaine de la féerie.

M. Vambéry est né en 1832 dans la ville hongroise de Duna-Szerdahely, située sur l'une des plus grandes îles du Danube. Porté de bonne heure, et par un instinct particulier, à l'étude de la linguistique, il s'occupa avec ardeur des divers idiomes qui se parlent en Europe et en Asie. Une résidence de plusieurs années dans des familles turques et de fréquentes visites dans les écoles et les bibliothèques de l'Islam, firent bientôt de lui un véritable Turc. C'est ainsi qu'il fut amené à risquer, en 1863, un voyage dans l'Asie centrale, sous les dehors d'un indigène et en adoptant le rôle d'un derviche mendiant.

Ces quelques lignes doivent accompagner, à titre de simple notice explicative, le portrait du *faux derviche*. Si bonne envie que nous en ayons, nous nous abstiendrons de décrire l'immense itinéraire de M. Vambéry, de Constantinople à Téhéran, et de Téhéran à Khiva, Bokhara et Samarcand, par le grand désert turkoman, et jusque dans le Khorand et la Tartarie chinoise.

Le voyage de M. Vambéry, rempli d'aventures étranges, de dangers incessants, de scènes pleines d'émotions, de descriptions curieuses, de révélations sur des mœurs inconnues, ne saurait être analysé en passant. Le récit qu'il nous en a donné lui-même est de ceux que l'on lit en entier avec la certitude que l'intérêt n'y faillira pas et que l'on doit y trouver beaucoup à apprendre.

Notons seulement ce fait caractéristique : M. Vambéry s'était si complétement assimilé les dialectes de l'Asie centrale, et avait revêtu avec tant d'habileté son caractère religieux de derviche, que les tribus barbares qu'il traversa, au milieu desquelles il vécut, ne soupçonnèrent en nul endroit sa véritable nationalité. Il mendiait le long des chemins, et demandait, au nom de Dieu, un asile dans les tentes des Turkomans et des Kirghiz. Là fut sa véritable sauvegarde : s'il eût marché avec une escorte de serviteurs et essayé d'acheter la sympathie et l'hospitalité à prix d'or, il est plus que probable qu'il eût été assassiné avant d'avoir fait vingt lieues dans les sables noirs du grand désert de l'Asie centrale.

X. DACHÈRES.

---

## REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Encore *Hernani*. — Détail du chiffre de la première représentation. — L'orage succède au calme. — Les voies de fait. — « Madame, vous montrez vos dents. » — « A la guillotine, les genoux ! » — Un duel pour *Hernani*.. — Qu'il est difficile d'écrire l'histoire. — Trois erreurs en trois lignes. — Journaux et critiques. — Les enthousiastes : *le Journal des Débats*, *le Globe*, *le Courrier des Tribunaux*. — Les modérés : *le Messager des Chambres*, *le Temps*, *l'Universel*, *le Moniteur*, *la Revue de Paris*, *le Journal du Commerce*. — Les hostiles : *la Quotidienne*, *le Journal de Paris*, *le Courrier français*, *le Figaro*, *le Constitutionnel*, *le Drapeau blanc*, *la Pandore*, *le Corsaire*. — Surprise aux lecteurs de *l'Univers illustré*.

Cette semaine encore, les théâtres ont été cléments à la critique. Ils lui ont épargné les reprises et les premières représentations. Je profite de ce nouveau répit pour compléter, le plus rapidement possible, ce qui me restait à vous dire sur *Hernani*.

La première soirée, comme on l'a vu, avait été assez tranquille. La seconde le fut moins; la troisième moins encore. On ricanait toutefois plutôt qu'on ne sifflait, et les amis de l'auteur, toujours en majorité, avaient facilement raison des rieurs.

« Mais après trois représentations, nous dit l'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, M. Victor Hugo rentrait dans l'usage des auteurs et n'avait plus que quelques places à donner. Les acteurs réclamaient la claque, laquelle serait peu favorable pour une pièce qui l'avait expulsée. Le commissaire royal, tout dévoué à l'art nouveau, donna à l'auteur cent places par représentation. »

J'ai, dans ma dernière chronique, transcrit la liste de celles que M. Victor Hugo avait eues à sa disposition le premier soir. On s'est étonné, à ce propos, que, déduction faite des billets de faveur, la recette eût encore atteint le chiffre de 5,134 francs. Ce chiffre était parfaitement exact et en voici le détail :

| | | |
|---|---|---|
| 32 Parterres (et non pas une cinquantaine) à 2 f 50 c. fr. | 80 | » |
| 1 Deuxième galerie. . . . . . . . . . . . . . | 2 | 20 |
| 95 Loges. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 3,615 | » |
| 69 Orchestres à 9 fr. . . . . . . . . . . . . . | 621 | » |
| 22 Balcons à 9 fr. . . . . . . . . . . . . . | 198 | » |
| 103 Premières galeries à 6 fr. . . . . . . . . . | 618 | » |
| | 5,134 | 20 |

Ce ne fut donc qu'à partir de la quatrième représentation que la lutte s'engagea sérieusement. Elle fut des plus violentes. Pour en donner une idée, j'emprunte à un petit journal de l'époque les deux entrefilets suivants :

« Nous affirmons qu'avant-hier, à la septième représentation de *Hernani*, les huées, les rires et les sifflets n'ont pas discontinué pendant les cinq actes. Le fameux monologue aurait été dit par Odry qu'il n'eût pas excité plus d'hilarité... »

Et le lendemain :

« Hier, les claqueurs étaient en force au Théâtre-Français. Leurs rangs, disposés en parallélogramme et de manière à envelopper les dissidents, ne laissaient aucun refuge aux spectateurs désintéressés à qui les tirades hugotiques arrachaient un sourire. Vers le troisième acte, le parterre devint une arène dégoûtante. Des cris, des sifflets et des claques *on est passé aux voies de fait*, et les spectateurs indignés se demandaient à quoi bon la police puisqu'elle laissait ainsi tout le public à la merci de ces misérables stipendiés. »

Pour être juste, il faut reconnaître que « les dissidents » ne le cédaient pas en violence aux amis de l'auteur. On ne se contentait pas de rire et de siffler. Les uns tournaient le dos à la scène, les autres affectaient de lire un journal tout grand déployé pendant que les acteurs parlaient. Parmi les spectateurs des loges, il y en avait qui sortaient au beau milieu d'un acte, en jetant avec fracas la porte derrière eux. Il va sans dire qu'à ces provocations les *cent* répliquaient de la belle manière, hurlant, mugissant, trépignant, insultant les rieurs et les siffleurs.

« M. Ernest de Saxe-Cobourg ne connaissait plus ni âge ni sexe.

« Une jeune femme riant aux éclats pendant la scène des portraits :

« — Madame, lui dit-il, vous avez tort de rire, vous montrez vos dents.

« Des vieillards à la tête vénérable et chauve sifflaient à l'orchestre. Il cria :

« — A la guillotine, les genoux ! »

Cela dura ainsi, avec des alternatives diverses, jusqu'à la quarante-cinquième représentation, à partir de laquelle la pièce fut interrompue par le congé de Mlle Mars.

Ce n'est pas tout : de Paris la fièvre gagna les départements; à Toulouse, un jeune homme se battit en duel à propos d'*Hernani*, et fut tué.

On voit qu'auprès de ces batailles-là, celles d'*Henriette Maréchal* n'étaient que de la petite guerre.

Qu'il est difficile d'écrire l'histoire ! S'il est un livre qui dût faire autorité pour tout ce qui touche à Victor Hugo, c'est bien celui que je citais tout à l'heure et auquel j'ai déjà beaucoup emprunté. La personnalité du *témoin* initié à toutes les pensées, associé à tous les actes de son héros, la sûreté de ses renseignements, sa bonne foi et sa loyauté parfaites, — voilà autant de garanties qui sembleraient devoir imprimer à chacune de ses affirmations un cachet d'authenticité. Ne vous y fiez pas trop pourtant, et ne les acceptez pas toutes sans réserve. J'ai déjà signalé dans le chapitre relatif à *Hernani* quelques légères erreurs. Il en est d'autres encore que je me permettrai de relever en passant.

« Des bouts de rôles, dit l'auteur, furent acceptés et sollicités par des comédiens de grand mérite : MM. Régnier, Samson, etc. »

Pour qui connaît M. Samson et ses sympathies littéraires, une sollicitation de cette nature paraît médiocrement vraisemblable. Quant à M. Régnier, le fait est impossible, — par cette raison bien simple qu'à l'époque où *Hernani* fut représenté, cet artiste n'était pas à Paris.

Je lis plus loin :

« La première représentation avait eu lieu un samedi. Le lundi, jour de la seconde, les feuilletons parurent. Sauf celui des *Débats*, tous étaient hostiles... »

Il y a trois erreurs dans ces trois lignes.

D'abord *Hernani* fut joué, pour la première fois, un jeudi et non pas un samedi.

En second lieu, les critiques n'attendirent pas le lundi : presque tous les comptes rendus parurent le surlendemain de la représentation.

Enfin *le Journal des Débats* ne fut pas le seul qui se montra favorable à *Hernani*. Je vais en donner la preuve dans un instant.

Mais voyons d'abord ce que dit, dans ses deux feuilletons, *le Journal des Débats*.

Le premier article est tout flamme. Les quelques réserves qu'il contient sont noyées dans un flot d'éloges. Au second article le flot a baissé, l'enthousiasme s'est refroidi. Le critique épluche la pièce, signale les invraisemblances, et, tout en se plaçant au point de vue de l'auteur et de sa poétique nouvelle, retourne contre lui ses théories et « lui demande compte de ces aberrations qu'il a lui-même condamnées. »

En somme, dit-il :

« Les premiers actes d'*Hernani* renferment assez de beautés pour qu'on puisse dire qu'ils ont préparé le succès de l'ouvrage. Le cinquième l'a rendu complet et assuré... Lorsqu'un poëte est capable de produire un acte aussi admirable, on s'étonne, on s'afflige encore plus que, dans la même pièce, il dédaigne de se faire admirer quatre fois davantage. »

*In cauda venenum.*

Au *Globe* maintenant :

« Nous sortons d'*Hernani* et le public enthousiasmé applaudit encore. Cette grande et poétique composition a tenu au delà des espérances et des craintes de l'amitié et de l'envie. Ébloui de tant de beautés, enivré d'une poésie si vive et si nouvelle, nous ne hasarderons pas ce soir un jugement : nous ne voulons aujourd'hui qu'annoncer le triomphe de M. Victor Hugo. *Hernani* a obtenu un succès complet, un succès mérité. Grandeur et profondeur de poésie, poésie lyrique admirablement mêlée au drame, intérêt un peu romanesque, mais vif et pressant; vers souvent de facture cornélienne, le public a tout senti, tout écouté, tout applaudi; çà et là, il a indiqué au poëte, avec une justesse extrême, quelques coupures nécessaires. Mais l'œuvre est si pleine, si riche, que M. Victor Hugo peut élaguer quelques accessoires sans craindre d'appauvrir l'ensemble. Nous osons prédire à ce drame un succès de vogue, un succès populaire. »

Franchement est-ce là ce qu'on peut appeler un journal hostile ?

Et *le Courrier des Tribunaux* :

« De la hardiesse dans la conception, de la bizarrerie qui est presque toujours de la force, des situations développées avec art, des pensées mâles, des idées pleines de charme qui se pressent à chaque scène, de la poésie palpitante d'énergie et de vérité, un monologue, celui de Carlos au quatrième acte, où il y a plus d'idées neuves que dans cent pièces qu'on a vues depuis cent ans, telles sont les qualités que l'on peut signaler dans cet ouvrage, où on désirerait plus d'ordre, plus d'enchaînement, des moyens plus neufs, plus de rapidité dans les développements. Le premier acte et le dernier sont incontestablement les meilleurs, et il y a là un succès de vogue. On demandait aux romantiques un succès : M. Victor Hugo vient de répondre. La carrière est ouverte : élargissez-la. »

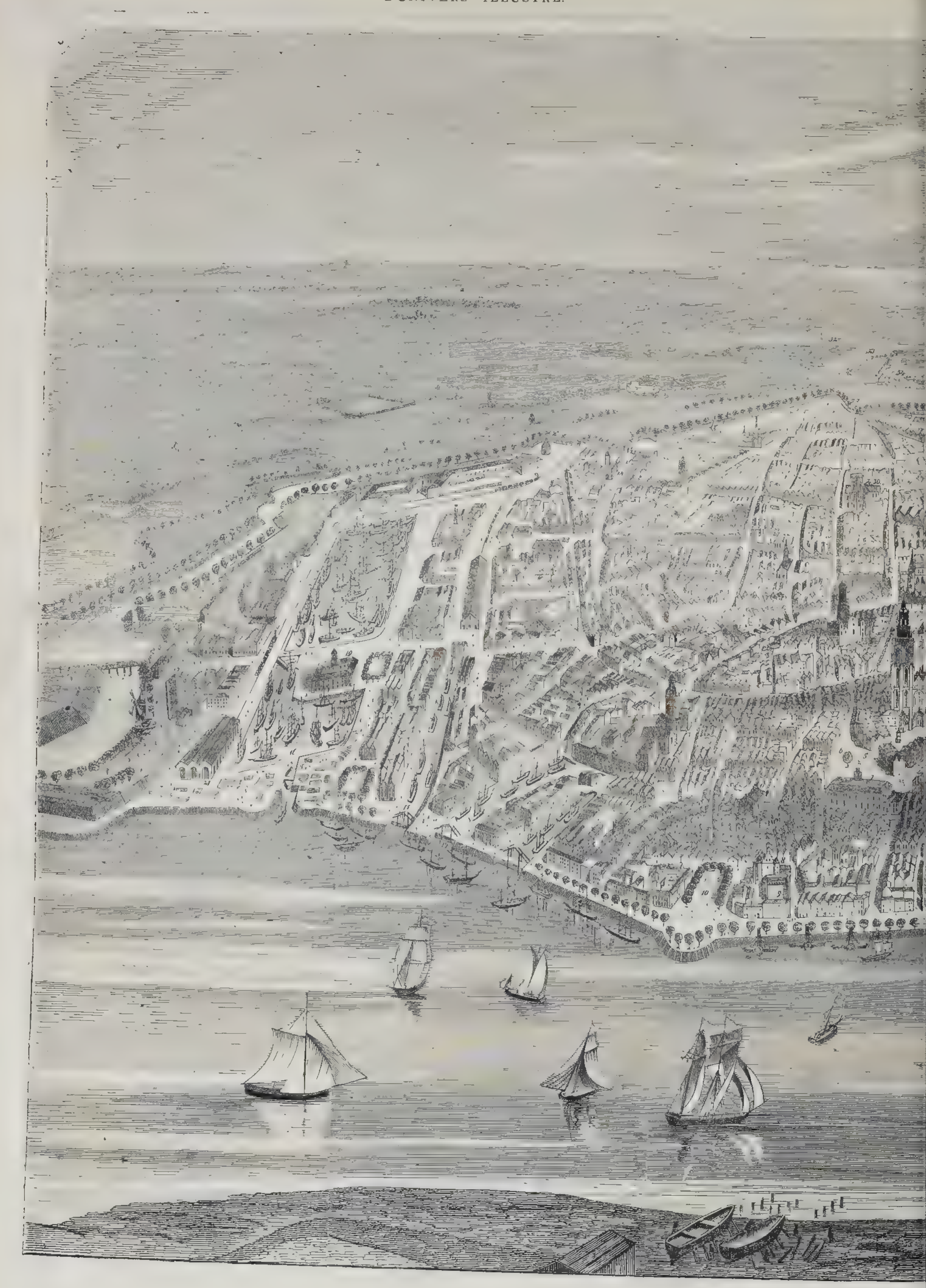
J'ai peine encore à voir un sentiment d'hostilité dans l'article du *Messager des Chambres*.

Après avoir hasardé quelques critiques timides sur des situations « qui ne lui ont pas paru assez motivées » et sur l'intérêt « qui manque peut-être d'unité, » le feuilletoniste continue ainsi :

« Quant au style, c'est là surtout que M. Victor Hugo s'est montré novateur souvent heureux. L'énergie familière de Corneille, le vers naturel de Molière, le vers trouvé par ses personnages, se rencontrent dans le dialogue de M. Victor Hugo. Esprit studieux et méditatif, ce jeune poëte sait admirablement exposer une pensée, en faire sortir tout ce qu'elle contient de vrai et de saisissant; mais dans ce travail d'écrivain, il abuse quelquefois encore de cette fécondité de développements blâmables au théâtre, quand ils dépassent les formes de la passion, quand ils exagèrent un sentiment vrai et naturel.

« Quoi qu'il en soit de nos critiques, le drame de M. Victor Hugo est plein d'avenir et de grandes promesses. L'union signée hier entre le jeune poëte et le public est, à nos yeux, un heureux événement. Le public fera des concessions au poëte; le poëte saura céder aussi au bon sens du public. Nous pensons que le drame d'*Hernani* excitera au plus haut point la curiosité et qu'il est destiné à un long succès. »

*Le Temps* et *l'Universel* sont à peu près dans la même gamme, — celui-ci avec un bémol, celui-là avec un dièze à la clef. — *Le Moniteur*, qui d'abord semblait incliner vers la sévérité, finit par se rallier aux conclusions du *Globe*. — *La Revue de Paris*, dans un article remarquable par la hauteur des vues, la finesse de l'analyse, la fermeté et la modération de



PANORAMA DE LA VILLE D'ANV

1. Eglise Notre-Dame. — 2. Place Verte. — 3. Statue de Rubens. — 4. Bourse provisoire — 5. Grand Marché. — 6. Arbre de la liberté. — 7. Hôtel de Ville. — 8. Vieux Marché à la Viande. — 9. Marché au Poisson — 10. Place de Wallbourg. — 11. Blutberg. — 12. Église Saint-Pierre-et-Saint-Paul. — 13. Canal au Charbon. — 14. Canal Saint-Pierre. — 15. Canal des Brasseurs. — 16. Petit Bassin. - 17. Grand Bassin. — 18. Porte de Lille. — 19. Maison hanséatique. — 20 Entrepôt royal du commerce. — 21. Douane. — 22 et 23. Casernes. — 24. Eglise des Capucins. — 25. Porte Rouge. — 26. Béguinage. — 27. Église réformée. —



ssin de M. L. d'Eliot. — Voir page 371.

Musée et Académie. — 29. Porte de Kiptor. — 30. Église Saint-Jacques. — 31. Église des Jésuites 32. Ancienne Bourse. — 33. Porte Neuve. — 34. Cercle artistique. — 35. Jardin botanique. 36. Couvent de
inte-Thérèse. — 37. Porte Saint-Georges. — 38. Théâtre. — 39. Arsenal. — 40. Cité. — 41. Prison civil — 42. Église Saint-Augustin. — 43. Église Saint-André. — 44 et 45. Casernes. — 46. Église Saint-Charles-Borromée.
47. Porte de l'Escaut. — 48. Arsenal. — 49. Citadelle. — 50. Eglise de Borgerout. — 51. Chemin de fer de Bruxelles. — 52. Jardin zoologique. — 53. Fort de la Tête-de-Flandre. — 54. Chemin de fer de Gand.

la critique, apprécie, avec l'œuvre nouvelle, la personnalité de son auteur. — *Le Journal du Commerce* enfin, tout en signalant les graves défauts qu'il trouve dans *Hernani*, met à en faire ressortir les beautés un esprit de justice qui exclut de sa part toute espèce de sentiment hostile.

Où l'hostilité commence à percer, c'est dans les articles de *la Quotidienne* et du *Journal de Paris*. Ces deux journaux prennent prétexte, pour ne pas conclure, de la situation politique de l'auteur; mais des demi-mots, habilement — je ne veux pas dire perfidement — calculés, laissent entrevoir leur opinion, qui est loin d'être favorable.

*Le Courrier Français* est plus franc. Il commence par reprocher à la pièce des longueurs, une fable trop romanesque, des expressions d'une familiarité outrée et des vers systématiquement prosaïques, contrastant singulièrement avec l'élévation soutenue du style des trois quarts de l'ouvrage. Puis il touche Victor Hugo à l'endroit sensible. « La question littéraire, bien ridicule au surplus, qui s'agite depuis quelques années, dit-il en terminant, est toujours au même point. Les incontestables beautés de la nouvelle tragédie appartiennent essentiellement à l'ancienne école de Corneille. »

*Le Figaro* ne voit dans *Hernani* qu'une tragédie ou un drame mal fait. Il taquine l'auteur sur ses ressorts, empruntés, suivant lui, à un répertoire de formes dramatiques tombé depuis longtemps dans le domaine public. Carlos se cache dans *Hernani* comme Néron dans *Britannicus*. Au troisième acte, c'est le vieux tuteur, Lindor et Rosine du *Barbier de Séville*. Au quatrième acte, Carlos au tombeau de Charlemagne rappelle au critique les méditations d'Hamlet dans le cimetière. Au cinquième acte, « c'est toi, Roméo, c'est toi, Juliette, s'écrie-t-il, je vous reconnais ! »

« Ce drame, au reste, ajoute le *Figaro* pour se résumer, est l'essai d'un homme d'un grand talent qui vient de faire adopter sa langue en adoptant nos formes tragiques; c'est l'œuvre d'un esprit ferme qui brave tous les usages reçus autant qu'il est en lui, mais qui obéit à de vieilles lois tout en les dédaignant; c'est un homme qui en est encore à trouver des péripéties à lui, un drame à lui, mais qui a sa langue et sa poésie. »

J'ai dit que, de tous les feuilletons, celui du *Constitutionnel* n'avait été ni le plus hostile, ni le plus injuste. On peut en juger par la comparaison de l'article suivant avec ceux de *la Gazette de France*, du *National* et des autres journaux cités plus bas :

« Si l'on examine de près *Hernani*, on retrouve dans le plan de l'ouvrage, dans sa contexture, dans sa marche, tous les moyens employés par les prédécesseurs de Corneille, c'est-à-dire, l'irrégularité, le désordre, la confusion, le chaos que l'on remarque, même dans les premiers essais de l'immortel auteur du *Cid*.

« Mais, hâtons-nous de le proclamer, lorsqu'un poëte d'une imagination aussi riche que M. Victor Hugo s'abandonne sans frein à toute l'effervescence de ses passions poétiques, il est impossible qu'il ne trouve pas fréquemment de nobles inspirations, des beautés de pensée et d'expression qui font pressentir un grand poëte. Dans le drame de *Hernani*, si la plupart des combinaisons sont fausses, elles n'en donnent pas moins lieu à des développements de caractères et de passions qui sont vrais. L'ensemble du tableau est reprochable de tous points; mais beaucoup de détails, pris séparément, sont d'un naturel et d'une beauté que la seule mauvaise foi pourrait contester.

Après avoir transcrit quelques vers du grand monologue :

« Nous pourrions citer, continue-t-il, nombre d'autres passages, d'autres scènes où le poëte s'élève à une grande hauteur de talent. Pourquoi faut-il que la réflexion arrive, qui laisse apercevoir que toutes ces magnifiques portions d'un vaste édifice ne reposent que sur le sable, et que l'ensemble de la construction, pêchant par les bases, blesse à la fois la raison, le bon goût et le bon sens?

« Si nous arrivons à l'examen du style, même mélange, même confusion; nous y trouvons du Ronsard et du Corneille, du Racine et du Pradon; ici de la grâce, là du pathos, le ridicule précédant et suivant toujours l'élévation du langage... »

Les trois articles du *National* sont trop étendus pour qu'il me soit possible de les résumer en quelques lignes ou même d'en extraire des citations. On peut s'y reporter : on y retrouvera toutes les idées du *Constitutionnel*, formulées avec une amertume qui emprunte tantôt le langage de la violence, tantôt celui du persiflage, et que fait ressortir encore davantage l'éclat d'un style souple, piquant et généralement supérieur à celui des critiques du temps.

En vertu de la loi qui veut que les extrêmes se touchent, *la Gazette de France* se rencontre dans son appréciation avec *le Constitutionnel* et *le National*.

« Qu'est-ce que *Hernani* ? se demande-t-elle. Une fable grossière, digne des siècles les plus barbares, un tissu de crimes froidement déroulés, sans combinaison, sans art, sans moralité, et tout cela revêtu de ce style sans amour-propre qui ne fait pas la petite bouche, comme dit M. Victor Hugo quelque autre part...

« Il y aurait, dit-elle en finissant, quelque intérêt dans ce tissu d'incidents absurdes et invraisemblables, comme il y en a dans un conte des *Mille et une Nuits*, s'il n'était ralenti par des digressions, des tirades d'une longueur démesurée et des détails puérils. Le précepte *ad eventum festina* est un de ceux dont M. Hugo se soucie le moins. On ne peut méconnaître, à travers tout cela, des lueurs de génie, des pensées fortes et profondes; mais grand Dieu! de quelles formes sont-elles revêtues! Je demanderai ensuite quel est le but de l'œuvre de M. Hugo. A quoi bon ce sang, ces poignards, ce poison, ces fureurs et toutes ces atrocités, s'il n'en ressort aucune étude du cœur humain, aucune moralité, rien qui puisse perfectionner l'homme, rien même qui agrandisse le domaine de l'art? »

*Le Drapeau blanc* suppose un dialogue entre un père et son fils :

« — Écoute, papa, j'ai une idée. — Parle. — Je soupçonne que l'auteur d'une pareille pièce est un peu fou. — Il y a des instants où l'on serait tenté de le croire; cependant je serais le plus fier et le plus heureux des pères si le ciel t'avait donné le talent, le génie de ce fou-là... mais sous la condition que tu en ferais un meilleur usage. »

Les autres petits journaux, *la Pandore* et *le Corsaire*, poussèrent la malveillance jusqu'à la mauvaise foi.

Comme échantillon des aménités que cette dernière feuille prodiguait chaque jour à l'auteur d'*Hernani*, je me borne à citer les lignes suivantes :

« Hernani est un énorme *libretto*, inintelligible de tous points, tel que les poëtes italiens en composent chaque année, sans originalité et, qui pis est, sans intérêt. Plus coupable que nous ne pensions et surtout plus malheureux, M. Victor Hugo n'a fait qu'un ouvrage d'une insipide pâleur. La question est jugée, jugée en dernier ressort. Pour tout critique de bonne foi, M. Hugo ne sera jamais un poëte dramatique...

« Au milieu de ce chaos, sans doute quelque création imprévue, fantasque, attachante d'intérêt, brillante d'imagination, va dédommager le spectateur de tant d'incohérences? Point du tout. M. Victor Hugo a pris ses notes : il a réuni tout ce qu'il savait de l'Espagne, chronique, histoire, romans et légendes, et il a dit : Cela sera un drame, et il se trouve que tout cela est commun et grandement ennuyeux.

« Et le chef-d'œuvre est encore à faire, et *Hernani* n'attirera pas de spectateurs, et dans quinze jours M. Victor Hugo saura, à n'en pouvoir douter, qu'au lieu de l'ouvrage d'un génie bizarre il n'a fait qu'une froide et mauvaise pièce, ce qui est impardonnable, même à un romantique. »

J'avais encore bien des choses à vous raconter sur *Hernani*; j'avais à vous parler des brochures, des parodies, à vous citer les anecdotes et des *mots* plus ou moins plaisants dont l'œuvre nouvelle fut le texte pendant plus d'un mois. Mais l'espace m'est mesuré et je m'arrête. Il me suffit d'avoir déblayé le terrain des précédents au grand écrivain qui veut bien se charger d'apprécier, lorsqu'elle va reparaître, l'œuvre du grand poëte. *Hernani* jugé par GEORGE SAND, voilà la bonne fortune que *l'Univers illustré* ménage à ses lecteurs, et que se réjouit d'être le premier à vous annoncer celui qui signe

GÉROME.

## LA PÊCHE AUX HARENGS

### DANS LA MER DU NORD

La pêche aux harengs prend chaque jour une plus grande extension dans la mer du Nord. Ce sont surtout les populations maritimes des parages de Yarmouth qui s'y livrent avec ardeur. Un grand nombre d'individus lui doivent leurs moyens d'existence; quelques-uns y trouvent la fortune : ceux à qui leurs ressources permettent de se faire patrons et d'armer un ou plusieurs bateaux de pêche.

M. Andrews, un des plus habiles aquarellistes d'Angleterre, nous montre dans une magnifique composition, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire, le travail actif de ces rudes marins, au moment du passage des bancs de harengs. Quel rare talent et quel mouvement dans cette page! On y découvre autant de vigueur dans les contrastes et de pittoresque dans les détails qu'il est possible d'en trouver dans un tableau à l'huile de grande proportion. C'est là une œuvre travaillée et consciencieuse, qui prouve une fois de plus qu'un véritable artiste sait faire éclore une œuvre d'une grande valeur sur une simple feuille de papier, tandis qu'un autre peintre s'évertuera vainement en face d'une toile trente ou quarante fois plus grande.

H. VERNOY.

## EXPOSITION UNIVERSELLE

L'âge de pierre. — La France, le Danemark, l'Italie, la Suisse, les deux Amériques. — Première période. — Couteaux et grattoirs en silex. — Os coupés et travaillés. — Seconde période — Les *restes de cuisine* danois. — Les habitations lacustres. — Les terramares. — Troisième période — Le bronze. — Les trésors de la science. — Histoire des différentes phases de l'âge de pierre.

Sous le titre d'*Histoire du travail* on a réuni à l'Exposition universelle, non sans quelques regrettables lacunes, une série d'objets inventés par l'homme, depuis les premiers rudiments des outils en pierre de l'époque antéhistorique jusqu'aux chefs-d'œuvre maniérés de la fin du XVIII[e] siècle.

Assurément, il est d'un haut intérêt de suivre pas à pas et progrès à progrès les travaux de la race humaine, commençant par subvenir grossièrement à ses plus impérieux besoins, pour arriver aux recherches les plus raffinées et les plus exquises du luxe et de la superfluité.

Mais, quoique chaque nation ait apporté son tribut, on se trouve parfois en face d'interruptions que, peut-être, avec un peu plus de persévérance, moins de hâte et surtout moins de préoccupations personnelles, on eût facilement comblées.

Il n'y a guère de véritablement complet que la partie de cette exhibition qui semblerait, au premier coup d'œil, la plus difficile à former; je veux parler de l'âge de pierre.

On ne peut se défendre d'un mouvement de surprise en visitant les nombreuses collections d'objets de cette époque mystérieuse exposés par la France, par la Russie, par le Danemark, par les deux Amériques, par l'Italie et par la Suisse; car tous ces objets se ressemblent et tous sont fabriqués par des procédés identiques et qu'on retrouve encore aujourd'hui, — chose non moins merveilleuse! — chez les peuplades sauvages auxquelles l'usage des métaux était naguère encore inconnu.

Ce sont d'abord des outils grossiers, détachés par un coup sec d'un petit bloc de silex ou d'obsidienne (*nucleus*) surmontés d'une ou deux arêtes par-dessus, et au-dessous lisses, un peu recourbés, et que termine invariablement à l'une de leurs extrémités une sorte de rebord arrondi.

Ils semblent appartenir exclusivement aux époques les plus reculées de l'histoire humaine, et on les retrouve, dans des grottes, mélangés à des ossements d'animaux, ordinairement fendus longitudinalement, sans doute pour qu'on pût en extraire plus facilement la moelle et la manger.

Ces morceaux de silex que M. Lartet fils a retrouvés, jusqu'en Syrie, sur une plate-forme située au-dessus de la grotte du Nahr-el-Kelb, au nord de Beyrouth, servaient sans doute encore, comme l'indiquent leurs formes diverses, de casse-tête, de pointes de lances, de grattoirs pour préparer et assouplir les peaux, et de scies à dents grossières obtenues à l'aide de coches. Chose étrange! ces hommes qui ne savaient point sans doute encore se construire d'habitations, et qui ne vivaient que de chasse et de pillage; car, hélas! déjà la guerre existait à cette époque, exécutaient des travaux de sculpture qui, tout grossiers qu'ils paraissent, ne démontrent pas moins une sorte de sentiment de l'art.

MM. Lartet père et Christy ont découvert en France, dans la grotte des Eysies, un assez grand nombre de ces curieuses œuvres dont on voit à l'Exposition les originaux ou des moulages. La plupart sont en bois de rennes, animaux qui peuplaient alors nos contrées; d'autres, en petit nombre, sont en ivoire. On y voit représentés surtout des rennes et des animaux divers, un mammouth, et même une ou deux figures humaines. Ceux qui façonnaient ces objets profitaient des contours de la matière pour donner de la vie et du mouvement à leurs figures. Telle était leur adresse qu'ils savaient même, avec des lamelles de tibias, fabriquer des aiguilles ayant un œil et un chas.

Dans les fameux *restes de cuisine* du Danemark, c'est-à-dire dans des amas de débris amoncelés et recouverts à la longue sous la terre, on ne rencontre que des outils en silex, appartenant à l'époque dont je viens de parler; ces outils sont pêle-mêle avec des tessons de grossières poteries, des os, des arêtes et des coquilles.

A cette première période en succède une autre où la pierre, polie soigneusement, prend, comme aujourd'hui encore en Polynésie, en Australie et en Afrique, des formes accentuées d'après lesquelles on peut sans hésiter conclure l'emploi auquel on les destinait. La Russie et le Danemark, la Suisse et l'Italie sont en cela beaucoup plus riches que la France, du moins à l'Exposition universelle. Elles ont recueilli ces trésors sous le sol, dans les tombeaux, dans les habitations lacustres, et dans les terramares de l'Émilie italienne.

Les habitations lacustres étaient des villages élevés sur des pilotis, au bord des lacs, des fleuves et des rivières, surtout des lacs, et à une certaine distance de la rive; les terramares consistaient en de petites forteresses isolées, entourées de fossés creusés à main d'homme, et c'est parmi les pilotis des premières et dans les fossés des secondes qu'on a recueilli les débris précieux qu'on voit à l'Exposition et qui nous initient à l'histoire de temps si éloignés de nous.

Le Danemark et la Russie montrent des armes et encore des armes en silex, en granit, ou en une sorte de marbre vert jaspé de larges taches blanches. La plupart affectent la forme du marteau que les légendes danoises font brandir à leur dieu Thor. On les emmanchait soit avec une corne de renne, soit avec un gros os de bœuf, soit avec un bâton; dans l'une de ces armes exposées par la Russie, on retrouve encore un débris de bois. A peine aperçoit-on, parmi ces instruments de carnage, quelques pierres creusées destinées à contenir des aliments et de rares pesons de quenouille avec lesquels les femmes filaient la laine et les tissus végétaux.

Dans les habitations lacustres, à côté de ces mêmes armes, sont des amas de noisettes, de faînes, de glands et de diverses autres substances alimentaires, des pierres de foyer calcinées par le feu et par la fumée, et même des restes de vêtements, soit en peau, soit en fibres de plantes tissées. J'ai cherché partout, sans les rencontrer, les bombes signalées par plusieurs antiquaires et qui consistent en une sorte de pot de terre fragile rempli de braises incandescentes et qu'on lançait sur les toits de chaume ou de jonc des habitations lacustres pour les embraser.

Déjà, du reste, à cette époque on connaissait l'usage du bronze, car M. Lartet père m'a montré plusieurs marteaux en pierre dont les trous, m'affirmait-il, avaient été creusés avec un mandrin métallique.

Le bronze d'ailleurs commence déjà à se montrer avec plus d'abondance et sous des formes et avec des usages plus variés dans les terramares et dans les couches supérieures des débris d'habitations lacustres. Il s'y voit à côté de poteries grossières faites à la main, et plutôt séchées au soleil que cuites au feu, et ornées de dessins tracés soit avec l'ongle, soit avec une pointe, des ossements de bœuf, de mouton et de chien. Cela ne semblerait-il pas donner à penser que, déjà, on élevait des troupeaux et même qu'on mangeait les chiens? car les os de ces derniers animaux, comme ceux des autres, sont brisés longitudinalement pour qu'on pût en extraire la moelle. Ce goût excentrique se retrouve aujourd'hui encore chez les Chinois. Est-ce une tradition transmise à cette partie de l'Asie de génération en génération par les premiers habitants de l'Europe dont l'origine orientale paraît tout à fait probable? Quoi qu'il en soit, s'il faut en croire les anatomistes, l'espèce de chien que mangeaient les habitants des terramares appartiendrait à une race analogue à notre braque.

Les outils en pierre, en os, et en bronze se perfectionnent et s'accentuent de plus en plus à mesure qu'on entre plus avant dans cette troisième période de l'âge de l'homme. A

côté des haches, des pointes de lances et des masses d'armes se recueillent des ciseaux, des alènes, des poinçons, et même des épingles à cheveux et des peignes. Ces derniers se fabriquent en os et en corne de cerf metal; il y a encore des lissoirs, des aiguilles à filocher, des spatules, des navettes de tisserands et des aiguilles qui valent presque les nôtres, sans compter des colliers en coquillages. Du reste, ce genre d'ornement existait déjà aux premières periodes de l'âge de pierre, et je possède dans ma collection un collier en petites éponges marines petrifiées trouvées agglomerées en une même gangue dans la Seine.

Et puisque je parle de la Seine, comment se fait-il que l'exposition française exhibe à peine quelques pièces recueillies dans ce fleuve? Ne sait-on donc pas que M. Arthur Forgeais a trouvé par milliers, parmi les debris que ramènent les dragues qui fouillent sans cesse dans cette Seine, des objets en silex appartenant à toutes les epoques de l'histoire de l'homme, depuis le silex taillé grossièrement jusqu'aux plus beaux specimens de la pierre polie et des âges de bronze et de fer? La collection privée de l'Empereur et le musée de Saint-Germain possèdent de nombreux echantillons de ces trésors archeologiques, entre autres une barque presque entière et des haches en silex encore emmanchees dans une corne de cerf, avec le trou necessaire pour recevoir un manche. Ne serait-ce point là la partie la plus intéressante d'une exposition faite en plein cœur de Paris, sur les bords mêmes de la Seine?

D'où viennent les races inconnues des âges de pierre? A quelle époque vivaient-elles? Sont-elles anterieures, aux longues series de dynasties royales que les monuments assyriens donnent aux races de l'Orient? Faut-il leur faire précéder les dernières révolutions qui ont transformé le sol de l'Europe? Enfin est-on fondé à supposer, d'après certains documents assez peu concluants, qu'ils vivaient en même temps que le mammouth à longue crinière rousse dont on a deux fois découvert les cadavres complets, chairs, peaux et squelettes, dans les glaces des mers du Nord?

A mon avis, il l'on ne saurait resoudre ces questions qui, sans doute, ne sortiront jamais nettement de leur obscurite, on peut ou moins, à l'aide des documents de pierre et d'os rassemblés à l'Exposition, reconstituer ces peuples lointains et, pour ainsi dire, les voir vivant de leur première vie. Durant la première periode, ils hantent les forêts et les montagnes, vivent de chasse et habitent des grottes où, la nuit, rassemblés autour d'un grand feu, ils depècent, rôtissent et mangent les produits de leur chasse. Une fois repus et avant de se livrer au sommeil, ces sauvages, qui vivent par petites bandes, en tribus et presque en familles, fabriquent des armes grossières en pierre, qu'ils attachent avec des bandelettes d'écorce à des massues fendues à leur extremite. Pendant ce temps-là, leurs femmes, presque aussi farouches qu'eux, façonnent des pointes de flèches et de lances avec des silex; elles preparent en outre des cailloux tranchants pour couper les peaux, des racloirs pour les assouplir, des poinçons et des aiguilles pour les coudre. Les Esquimaux, les Hottentots et les Groënlandais recourent aujourd'hui aux mêmes expedients pour faire les mêmes besognes

Plus tard ou en même temps, des hordes moins barbares font de leurs armes en pierre de vrais bijoux polis et brillants, se construisent des huttes en terre recouvertes de chaume, les entourent de fosses ou les dressent sur des pilotis, au bord des bois et au milieu des rivières. Ils se servent de canots en ecorce ou faits de troncs d'arbres creuses au feu; ils perfectionnent leurs engins de guerre et en inventent de nouveaux. Ils ne vivent plus exclusivement de chair, s'approvisionnent de végétaux, se façonnent un foyer forme de trois pierres, et placent dessus des vases en grossière poterie. Ils connaissent même les echanges commerciaux, comme l'attestent des colliers d'ambre trouves sous les eaux ou dans leurs tombeaux; on en voit un magnifique exemplaire dans les vitrines du Danemark. Le bronze, dont ils commencent à se servir, ne leur arrive sans doute que par les marchands etrangers, à qui ils donnent à leur tour des bestiaux, car ils possèdent des bœufs, des moutons et des chiens, richesses trop souvent objet d'une barbare convoitise. Attirees par l'appât du butin, souvent des hordes plus nombreuses viennent, la nuit, mettre le feu à leurs habitations, les en chasser et se livrer au pillage et au meurtre; car alors, comme de tout temps et comme il en sera à jamais, la question du plus fort est toujours la meilleure.

Cependant, au milieu de ce conflit, de petits groupes de sauvages s'entre-tuant les uns les autres, des nations plus puissantes semblent dominer toutes les autres. Sans doute, pour obéir à une vague et lointaine tradition de leurs aïeux d'Orient, elles construisaient, sous la forme de dolmens et de menhirs, les autels de pierre brute que Moïse prescrivait aux Juifs d'elever à Dieu; mais, sauf cette pensee religieuse, elles n'en valaient guère mieux que les sauvages actuels, dont elles reproduisaient d'ailleurs toutes les mœurs. Elles recouraient, selon toute probabilite pour se concilier la faveur de leurs dieux, aux hideux sacrifices d'animaux et même de creatures humaines, qui existaient autrefois dans l'Amerique centrale, qui existent aujourd'hui chez les Polynesiens et chez les nations africaines. Singulier culte que celui qui consiste à complaire aux dieux en immolant et au besoin en mangeant ses semblables!

Cependant, disons à l'honneur des premiers habitants de l'Europe qu'on ne retrouve point, pour ainsi dire, de traces de debris humains mutiles parmi les amas d'ossements de toute espèce accumulés dans les cavernes et dans les ateliers d'objets en pierre.

Ces suppositions sont d'autant plus exactes qu'on peut les verifier maintenant que l'interêt excite par l'etude ethnographique sur l'âge de pierre fait decouvrir, pour ainsi dire chaque jour, de nouvelles grottes habitées autrefois par l'homme, et des ateliers d'outils et d'armes en pierre.

Disons-le pour terminer, on constate à l'Exposition universelle qu'on possède fort peu de fragments de squelettes humains et que, pour tout observateur sans prevention, leur origine et leur âge n'offrent rien de concluant. Ce que l'on a de mieux à faire, c'est de leur appliquer ce vers du Sosie d'*Amphitryon* :

Le plus sage est de n'en rien dire

S. Henry Berthoud.

## CHRONIQUE DU SPORT

Dans notre numéro de samedi dernier, un coup d'œil rétrospectif furetant, plongeant au loin dans le passé, m'a fait chercher, — et trouver au reste chez les Grecs, — le steeple-chase actuel, moins son nom moderne seulement. Aujourd'hui nous nous contenterons d'en suivre quelques péripeties sur l'hippodrome de Vincennes, où trois courses diversement accidentees ont eu lieu la semaine dernière. Nommons d'abord les vainqueurs, et indiquons l'ordre d'arrivee de quelques autres, pour n'avoir plus qu'à grouper ensuite, au hasard de la plume, les incidents plus ou moins dramatiques, plus ou moins drolatiques de la journee.

Pour commencer, dans le prix de Saint-Maurice pour tous chevaux de quatre ans et au-dessus, — ainsi que les autres épreuves de la journée, — sur dix concurrents inscrits, cinq seulement ont couru; et c'est *Vandal*, à M. Desvignes, qui est arrivé premier, battant de trois longueurs environ *Réveille Matin*, suivi de *Médianoche*.

Après cette victoire, que les couleurs honorables et honorées de M. Desvignes ont très-sympathiquement fait accueillir, *Betty*, à M. le baron Finot, a gagne le prix de la Marne; et, dans cette course, *Bataclan* est arrivé second tandis que son associée *Dubious* se livrait aux douceurs d'un bain improvisé après avoir piqué une tête dans la piscine de l'hippodrome populaire.

Quant à la course de gentlemen, elle a terminé la journée par une seconde victoire pour l'écurie de M. Finot, car c'est le celèbre *Valentino* qui, monté par M. Wombell, a gagne le prix du Donjon. Mais comme bouquet final, cette dernière course a été emaillee de culbutes eblouissantes et de demi-tours à donner le vertige; le cheval vainqueur même. — le seul au reste qui ait atteint le but, n'est arrivé qu'apres s'être derobé à la double rivière; là aussi, la vieille *Astrolabe* s'est écroulee pour préluder aux autres fautes qu'elle a encore faites après avoir été remontee par M. Crawshaw.

D'autre part, après s'être plusieurs fois derobé, *Bon-Espoir* a fini par refuser la barrière fixe, malgre tout le savoir-faire de M. Fersheim; et tandis que M. Couturié culbutait par-dessus le mur avec son alezan *Fontenay*, on a pu voir au loin, dans les fonds du champ de course, *Macaron* épuisé chanceler, s'il n'a même roulé avec son intrepide proprietaire, M. le vicomte Talon. En tous cas, ce n'est pas le cavalier qu'aurait arrêté un pareil détail, car, si j'ai bonne memoire, après deux chutes successives et terribles, c'est en se remettant en selle avec la clavicule cassee, qu'il y a deux ou trois ans M. Talon est arrivé au but, et premier, je crois, — dans le steeple-chase de Marseille.

Pour revenir à Vincennes, aucune de ces chutes n'a eu la moindre gravité, non plus que celle de *Dubious* dans le plongeon qu'elle a fait à la rivière pour le bain dont nous avons parlé; mais dans le prix de Saint-Maurice, *Luynes*, en tombant au même obstacle, a roule trois ou quatre fois par-dessus son jockey Mundi, qui a éte releve entièrement sans connaissance. Heureusement que, revenu de l'évanouissement causé par une chute aussi etourdissante, il s'est trouvé en être quitte pour un poignet foulé, et la figure que que peu endommagee.

C'est que, ainsi que me le disait un jour un vieux jockey anglais, rapporte au pesage avec un bras casse et deux côtes enfoncees : *Dam! on ne pouvé pas faire dé hômelette sans casser des œufs.*

Non, mais au point de vue des courses considerées comme exclusivement consacrees à la seule amelioration de notre espèce chevaline, — c'est du moins ce qu'on voudrait nous faire croire, — que d'œufs cassés — et de toute sorte, helas! — pour la fantastique omelette de l'amelioration des races, — c'est-a-dire de l'amelioration par le jeu, sur le grand tapis vert des hippodromes!

Les lignes ci-dessus étaient écrites déjà lorsque, dimanche, le grand prix de Paris, se montant cette fois a environ 150,000 francs, a eté couru au bois de Boulogne. Un elegant et fastueux public envahissait toutes les tribunes, dont une entre autres était seulement remplie d'empereurs, de rois et de princes : dans la plaine quelques centaines de mille âmes au milieu d'equipages par milliers, dont le défilé pour le retour forcement au pas s'est prolonge jusqu'à huit heures du soir, des toilettes eblouissantes, etc., voilà pour la salle. — Quant au spectacle, un *dead heat*, c'est-à-dire une epreuve nulle à recommencer, en a centuplé l'interêt. Sur dix chevaux partis dans cette course, un poulain à M. de Montgomery, *Fervacques*, déjà vainqueur la veille dans le prix de la Neva, et *Patricien*, gagnant du recent derby français, sont arrivés exactement ensemble au but. Et lorsqu'à la fin de la journée l'epreuve a dû être recommencee, elle a failli avoir le même resultat, car *Fervacques* a gagne du bout du nez seulement; mais le poulain de M. Delamarre a reçu 10,000 francs comme second.

Quant à la place de troisième, elle est revenue à un champion anglais, *d'Estournel*, à M. Savile. Or, c'est précisément M. Savile qui, en 1863, avait gagné avec *the Ranger* ce même prix de 100,000 francs dont c'était l'inauguration, ce qui, avec les 5,000 francs réservés au troisième, peut le consoler de cet echec.

Léon Gatayes.

## ANVERS

Anvers, chef-lieu de la province du même nom, est aujourd'hui le siége principal du commerce exterieur de la Belgique. Son port peut contenir jusqu'à un millier de vaisseaux, et la largeur majestueuse de l'Escaut, sur lequel la ville est située, en permet l'accès aux bâtiments du plus fort tonnage. Mais Anvers n'est pas seulement une ville de commerce, c'est encore une place de guerre importante.

Elle est enceinte d'une double ligne de fortifications dont les premières, commencees par Philippe II, en 1567, ont eté achevées en 1701 par Philippe V. Celles-là comprennent : à droite de l'Escaut, le fort et les batteries du Nord qui commandent le fleuve; le fort de Notre-Dame, sur la route de Hollande; la lunette Nermenthals, sur la route de Malines; le fort Montebello, la lunette Saint-Laurent et le fort de Kiel à l'est, au sud et à l'ouest de la citadelle. Enfin, sur la rive gauche de l'Escaut, le fort de Burght, la tête de Flandre et le fort d'Austruwell.

Les nouvelles fortifications, commencées en 1859, et qui embrassent un périmètre beaucoup plus étendu, se composent : 1° d'une enceinte fortifiée partant de l'Escaut entre le fort du Nord et l'ancien fort Premontel, passant entre Dam et Merxem, Borgherouth et Deurne, et se reliant à la citadelle actuelle; 2° d'un systeme de forts détachés dont le plus rapproché se trouve à 2,500 mètres environ de la nouvelle enceinte; 3° d'un fort en terrassement sur la rive gauche de l'Escaut, en regard d'Austruwell.

Un grand nombre d'eglises, de couvents et d'édifices publics, non moins remarquables par leur physionomie extérieure que par les richesses artistiques qu'ils renferment, rendent la ville très-interessante à visiter en detail. Parmi ses principaux monuments, nous nous contenterons de citer

La statue colossale de Rubens, œuvre du sculpteur Geefs, qui orne la place Verte;

L'eglise Saint-Jacques, qui renferme dans une de ses chapelles les restes de l'illustre peintre;

L'eglise Saint-Paul, fondee au XIIIe siècle, par Henri III, duc de Brabant. Devenue trop petite avec le temps, elle fut rasee en 1547 et rebâtie; détruite une seconde fois, en 1679, par la foudre, elle fut retablie peu de temps après telle qu'on la voit aujourd'hui;

Le Museo, qui occupe les bâtiments de l'ancien couvent des Recollets et qui est le plus riche de toute la Belgique;

La maison hanseatique, vaste edifice élevé, en 1564, par les villes de la Hanse, pour servir d'entrepôt à leurs marchandises. Sa position, entre les deux bassins, est très-favorable au dechargement des navires;

L'eglise cathedrale, sous l'invocation de Notre-Dame, est un monument des XIVe et XVe siècles. Sa tour gauche, une des plus remarquables de l'Europe, est une veritable dentelle de pierre. Elle a 144 metres d'elevation. C'est dans cette eglise qu'on admire les trois celebres toiles de Rubens: l'*Assomption de la Vierge*, l'*Élevation en Croix*, et la *Descente de Croix*, son chef-d'œuvre;

L'hôtel de ville, joli palais dans le style de la renaissance orne d'un grand nombre de statues. Bâti d'abord en 1560, d'après les dessins de Cornelius Vriendt, il fut brûle en 1576 et reconstruit definitivement en 1581;

L'ancienne citadelle, un des plus remarquables monuments du genre, fut elevée, en 1567, par le duc d'Albe. Elle consiste en un pentagone regulier entoure d'un fosse plein d'eau. Chacun de ses trois bastions renferme une casemate pouvant contenir quatre cents hommes.

Henri Muller.

## L'AGRICULTURE ET L'HORTICULTURE

A L'EXPOSITION

De même qu'il faut toutes sortes de gens pour faire un monde, il faut naturellement aussi toutes sortes de choses pour faire une Exposition universelle. On ne pouvait donc pas oublier l'agriculture; mais elle n'y a éte reçue que par la petite porte et n'a pas ete logée aux meilleures places. Apres tout, il n'y a pas lieu de beaucoup s'en etonner; si, dans une hôtellerie, on met au premier, sur le devant, ceux qui payent sans compter; sous les combles et sur le derriere ceux qui ont la bourse maigre; et enfin dans la grange, dans l'ecurie et sur une botte de paille ceux qui ne payent rien, nous ne voyons pas pourquoi, au palais de l'Exposition, on s'y prendrait d'une autre manière. C'est surtout avec les souscriptions du commerce et de l'industrie qu'on a eleve le palais; c'est à eux que reviennent de droit les avantages et les agrements; quant à l'agriculture, on lui en a donne pour son argent; on l'a releguee tout au fond du Champ de Mars, à deux pas de l'École militaire, dans les recoins perdus. C'est là qu'on trouve des vaches laitières et du lait pur, des poules et des œufs frais, des moutons, des bœufs, des produits agricoles de toutes sortes, des instruments d'interieur et d'exterieur de ferme, des specimens d'etable et de bergerie, une cave de l'Aveyron, un rucher de fantaisie, des volières, et avec cela, comme faisant essentiellement partie de notre mobilier de village, nous ne savons plus combien de cloches d'église, dont le voisinage n'est pas toujours agreable.



BOIS DE BOULOGNE. — UN DIMANCHE D'ÉTÉ AU PRÉ-CATELAN, dessin de M. Pelcoq. — Voir page 374.

# REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



[illegible]



— Où sont exposés les diamants ?

— Je n'en sais rien ; mais je me laisse diriger par mon époux. Les femmes arrivent tout naturellement à ces choses-là.



Une famille peut-être indiscrète, visitant à l'Exposition les produits de Jean-Marie Farina.



Mon ami, tu te trompes [illegible] Jean-Marie Farina, c'est ici.

Tu es dans l'erreur ; le véritable, c'est [illegible] et les autres aussi.



— Vous savez ? la musique est défendue dans la cavalerie.

Major, c'est du Wagner.

C'est différent, vous pouvez continuer.



[illegible] pas pour [illegible]... Il écoutait le piano de madame... [illegible] supprime la musique dans son régiment.



[illegible]



[illegible]



Un Turc profite de ce qu'il a un sabre pour couper en deux une composition de M. Gérôme. (Le peintre devrait l'attaquer en dommages-intérêts.)



Un Arabe s'étant fait arracher toutes les dents les place dans la bouche d'un esclave qui a toute sa confiance.



— Pourquoi que tu y a pas donné un renfoncement à son chapeau ?

— Plus moyen ! Le chapelier les fournit aujourd'hui tout renforcés.



LE THÉATRE CHINOIS

— C'est t'-y pas avec ça qu'il va jouer *le Cheveu blanc* de M. Octave Feuillet ?

Tous les voyageurs s'accordent à dire que, du moment où l'on découvre une poule quelque part, on ne tarde pas à découvrir des maisons de paysans et à sortir de la solitude; au Champ de Mars, il ne faut point s'y fier; rien ne ressemble moins à un village et plus à un désert que l'endroit où vous verrez les volailles de basse-cour. Ne cherchez ni chaumières, ni paysans, ni vertus champêtres de ce côté-là.

Non-seulement l'agriculture occupe le dernier plan de l'Exposition, mais elle a, en outre, le désavantage d'avoir été disséminée d'une façon regrettable. On en trouve des bribes dans le palais, hors du palais et jusqu'à Billancourt. Jamais éparpillement ne fut ni plus complet ni plus malheureux; jamais parallèles ne furent plus difficiles à établir, surtout en ce qui regarde les instruments et machines; jamais les difficultés d'appréciation ne furent plus sérieuses. Et, en effet, comment s'y prendrait-on au Champ de Mars pour juger un outillage qui ne fonctionne point et ne saurait fonctionner? S'il est possible de fabriquer des chapeaux, des tapis, des chaussettes, des pastilles de Vichy et du savon de toilette, il est impossible, en retour, de battre des gerbes, de presser des raisins, d'essayer une charrue, un semoir quelconque et de manœuvrer une herse. Les machines, les outils agricoles, que nous voyons au Champ de Mars, peuvent être excellents; mais s'il nous fallait en jurer, nous nous en garderions bien. C'est joli, luisant, limé et ajusté dans la perfection; mais c'est dans une ferme ou au milieu des champs qu'il conviendrait de les voir pour les juger sûrement. On aurait donc dû envoyer tout cela à Billancourt. Le luxe et la coquetterie ne prouvent absolument rien en agriculture; un instrument rouillé et terreux se tire souvent mieux d'affaire que tel autre faisant miroir. Au bout du compte, un matériel de ferme n'est pas destiné à orner une remise; il est dans sa destinée de recevoir la pluie, de se crotter et d'avoir rarement ses aises. Que les visiteurs s'émerveillent devant les machines et instruments de fantaisie brossés et lustrés deux fois par jour, ceci les regarde; pour notre compte, nous préférons de beaucoup l'outillage vulgaire et sérieux. — Celui-ci est à Billancourt pour plusieurs raisons: d'abord parce qu'on n'a pas peur de le salir; ensuite parce qu'il peut s'y exercer tant bien que mal; enfin parce qu'on l'y loge à meilleur compte qu'au Champ de Mars.

Mais n'allez pas croire, après cela, que Billancourt ait réalisé nos rêves; vous seriez dans une erreur profonde; il ne les a pas réalisés le moins du monde, et, malgré tout le bien que nous lui voulons, nous sommes forcé d'en causer en mauvaise part. Les visiteurs n'y vont qu'à leur corps défendant, et pour plusieurs motifs: en premier lieu, c'est un voyage qu'il faut entreprendre; en second lieu, on n'est pas toujours sûr de trouver des moyens de transport, si nous en jugeons par les nombreuses mésaventures que nous avons essuyées; enfin une fois dans l'île, les moins exigeants n'y trouvent pas toujours leurs aises. Aussi le personnel habituel de l'île se compose-t-il des constructeurs exposants, d'un certain nombre d'ouvriers et de quelques personnes travaillant à la terre. En somme, c'est un séjour fort triste, et, pour l'égayer un peu, on a pris le parti d'y établir un bal champêtre. Le moyen ne nous paraît pas heureux, et nous doutons fort que la musique fasse ses frais.

Vous trouverez à Billancourt, outre le nombreux outillage agricole dont nous parlions tout à l'heure, quelques spécimens de grande culture, de viticulture, de sylviculture, et même un peu de jardinage, mais Dieu sait quel jardinage! Il y avait deux choses à faire dans cette spécialité: créer un marais dans la plus large acception du mot, et établir des collections de tous les légumes cultivés. On n'a rien fait de tout cela; on s'est contenté d'abandonner des carrés de terrain à de braves gens qui s'amusent à montrer au public des porte-graines médiocres, des plantes très-connues, telles que choux ordinaires, choux à vache, persil, cerfeuil, salade, etc. Les cultures les plus intéressantes de l'île sont celles de la maison Vilmorin, qui a réuni sur un seul point toutes les espèces et variétés de céréales, et celles de M. Bignon aîné qui nous montrent l'assolement du centre de la France, ainsi qu'une série de plantes que l'on ferait bien de multiplier partout. Au moins, avec ces spécimens, il y a quelque chose à apprendre.

L'arboriculture fruitière est bien représentée à Billancourt, surtout par MM. Baltet frères, de Troyes, qui ont exposé de beaux types de pépinières.

Nous ne parlons pas des concours d'animaux qui varient de quinzaine en quinzaine, et qui n'ont pas, à beaucoup près, l'importance de nos concours régionaux et de nos concours d'animaux de boucherie.

Tout compte fait, l'agriculture ne nous séduit pas à l'Exposition universelle; mais en revanche, l'horticulture s'y montre dans tout son éclat. Le jardin du Champ de Mars est une création ravissante, une improvisation merveilleuse. Si nous sommes parfois un peu en retard, ce n'est pas dans l'art de tracer et de planter un jardin; sous ce rapport, nous avons marché vite dans ces dernières années, mais aussi les centaines de mille francs et les millions ne nous pèsent pas dans la main, lorsqu'il s'agit de fleurs, de plantes rares, de serres, etc. On ne marchande point les magnificences horticoles.

On ne peut se défendre d'une impression de tristesse en songeant que ce jardin du Champ de Mars, si coquet, si gracieusement vallonné et accidenté, est condamné à disparaître dans quelques mois. Il n'a pas coûté, nous assure-t-on, moins de trois millions, y compris, bien entendu, les dépenses particulières que se sont imposées les exposants.

Jusqu'à présent, les curieux n'y ont pas afflué; nous n'y avons vu que de rares promeneurs; et cependant rien n'a été négligé pour séduire les yeux et faire les délices des amateurs de ce qu'on nomme la belle culture. On trouve là les plus riches collections de fleurs et de plantes rares que l'on puisse imaginer, et nous ajoutons que les plus grands noms de l'horticulture française et étrangère sont engagés dans la lutte.

Voilà pour l'ensemble de l'agriculture et de l'horticulture. Il nous reste maintenant à passer aux détails.

P. JOIGNEAUX.



## COURRIER DU PALAIS

Une audience à Richmond. — M. Alexandre Dumas contre M. Liébert. — Encore les chaises de l'Exposition universelle. — *Alpha* et *Oméga*. — La brasserie viennoise en référé. — Les griefs de Mme veuve Dreher. — M. Yvonneau contre le prince de Monaco. — Une pierre qui s'est trompée d'adresse. — Heureux Monégasques.

« Oyez! oyez! On doit faire silence quand la cour est en session. Que Dieu protége les États-Unis! »

C'est l'huissier de la cour du district de Richmond qui prononce ces mots, de cette voix retentissante et forte qui appartient aux huissiers du nouveau monde comme à ceux de l'ancien.

Et l'assistance, qui est une des plus brillantes qu'on puisse voir, car il s'y trouve bon nombre des illustrations civiles et militaires de l'Union, fait silence et attend.

Quelques minutes se passent.

Soudain paraissent deux hommes: ils s'avancent dans l'auditoire. L'un d'eux, un général, donne le bras à l'autre, qui est très-pâle.

Quand ce dernier s'est assis entre deux des avocats placés au banc du barreau, celui qui lui donnait le bras lit à haute voix un écrit d'*habeas corpus*, et, cette lecture faite, prononce les paroles suivantes:

« Conformément aux injonctions du présent *writ*, je produis devant la Cour fédérale du district de Virginie, dont il émane, la personne de Jefferson Davis, détenu au moment de la signification dudit *writ* à la forteresse Monroe, par ordre de l'autorité militaire des États-Unis, afin que la Cour dispose de lui ainsi qu'elle avisera; me conformant en cela à un ordre du président des États-Unis, daté du 8 mai 1867. »

Et le président du tribunal répond:

« La Cour remercie le général Burton de sa prompte et courtoise soumission au *writ*. Il a par là ajouté un laurier à ceux qu'il a récoltés sur les champs de bataille en défendant l'intégrité de notre république. S'il a su, en temps de guerre, faire face au danger, il sait, en temps de paix, respecter les institutions civiles du pays quand le péril a disparu. Le général Burton est honorablement déchargé de la garde de son prisonnier, qui passe sous la garde de la Cour, où il sera protégé par les lois républicaines des États-Unis. S'il est vrai que *inter arma silent leges*, ces lois doivent acquérir d'autant plus de force en temps de paix. »

Le *district attorney* déclare ensuite que le gouvernement n'a pas l'intention de demander la mise en jugement de M. Jefferson Davis dans la présente session. L'un des conseils de l'ex-président du Sud, suppliant la Cour de prendre en considération la longue détention préventive de son client, sollicite pour lui la mise en liberté sous caution.

La Cour fixe la caution à 100,000 dollars. Dix-huit citoyens notables viennent l'un après l'autre signer l'acte de cautionnement, un d'eux, l'éditeur de la *Tribune de New-York*, était naguère un des adversaires les plus violents de M. Jefferson Davis.

— *Marshall* des États-Unis, dit alors le président, mettez votre prisonnier en liberté.

— Monsieur Davis, dit le *marshall* en saluant, vous êtes libre.

Un immense applaudissement éclate dans la salle.

M. Jefferson Davis s'incline profondément devant le président, et quitte l'audience.

La mise en liberté sous caution ne peut être prononcée qu'autant que l'accusation n'est pas de celles qui entraînent la peine de mort. Les amis de Jefferson Davis n'ont donc plus à craindre pour sa vie. Le gouvernement a le droit de l'appeler en jugement; mais il peut ne point user de son droit; les applaudissements qui ont accueilli la mise en liberté du prisonnier montrent qu'en tout cas les juges seront cléments au vaincu.

Un beau jour pour Jefferson Davis que le 13 mai dernier, — un grand jour pour la république américaine.

Le tribunal de la Seine avait, on s'en souvient, repoussé la demande de M. Alexandre Dumas père, qui prétendait faire interdire à M. Liébert la vente de certaine photographie; la Cour n'a point été du même avis que le tribunal; elle n'a point aperçu clairement cette autorisation formelle dont prétendait s'armer le photographe; tout au plus M. Liébert pouvait-il s'autoriser d'un usage, et cet usage ne devait pas prévaloir contre la volonté expresse de M. Dumas, maître d'empêcher à l'heure où il le trouvait bon ce qu'il avait permis jusque-là. L'arrêt a donc ordonné que les photographies qui faisaient l'objet du procès seraient retirées du commerce, et que les clichés en seraient remis à M. Alexandre Dumas. Celui-ci payera en échange à M. Liébert la somme de 400 francs à laquelle la Cour a évalué le prix du travail et le montant des dépenses de l'artiste qui n'avait pas stipulé de rémunération de M. Dumas.

Il y a tout à croire que, sans le petit accident du procès, M. Liébert aurait consacré, par un marbre qu'il aurait enchâssé dans le mur de son atelier, le souvenir de la visite du maître. Sur ce marbre on aurait lu, en lettres d'or, ces mots: *Alexandro Dumas qui hanc ædem die mensis martii 28, anno Domini 1867, præsentia sua illustrare dignatus est lapidem hanc ad æternam rei memoriam posuit dicavitque Liébert.*

Mais après l'arrêt de la Cour, il est bien invraisemblable que M. Liébert songe encore à perpétuer un souvenir qui doit lui être devenu beaucoup moins précieux désormais.

M. Bernard, le concessionnaire du droit de louer des chaises à l'Exposition du Champ de Mars, aura-t-il lieu d'être assez satisfait du jugement du tribunal pour le graver sur le marbre en caractères d'or? Je ne sais; au moment où j'écris les juges délibèrent encore.

Je veux vous dire, avant qu'ils aient rendu leur décision, un joli euphémisme de Mᵉ Nicolet, l'avocat de M. Bernard.

Ce n'est pas seulement des restaurants, des cafetiers et des buvetiers que se plaint M. Bernard, ce n'est pas eux seuls qu'il accuse d'usurper sur ses droits en mettant des chaises sur le promenoir qui entoure le palais du Champ de Mars. Il dénonce aussi à la justice un autre industriel qui ne donne, lui, ni à boire ni à manger, mais dont personne pourtant ne s'est avisé de considérer l'établissement comme une inutilité. Or, savez-vous comment Mᵉ Nicolet, qui aime à ménager la délicatesse de ses auditeurs, l'appelle, cet industriel? Il a trouvé pour lui un nom charmant: tandis qu'il désigne le premier venu de ses autres adversaires, de ceux qui nourrissent et abreuvent le public par le nom d'*Alpha*, qui est la première lettre de l'alphabet grec, il l'appelle lui, l'humble industriel d'à côté: *Oméga*, qui est la dernière lettre du même alphabet. *Alpha* et *Oméga*, c'est-à-dire le commencement et la fin. N'est-ce pas tout simplement charmant? Si les Anglaises ne bénissent pas Mᵉ Nicolet du plus profond de leur âme pudique, elles seront bien ingrates.

Un des *Alpha* de l'Exposition universelle, qui ont certainement le sujet d'être le plus fiers de leur début, c'est la brasserie viennoise de Mme Dreher.

Tandis qu'il plaide contre M. Bernard, l'administrateur de Mme Dreher, — Mme Dreher est un trop grand brasseur pour exploiter elle-même son comptoir du Champ de Mars, — vient de gagner en référé un procès contre M. Likey, son preposé.

M. Likey était-il tout simplement un employé qu'on pouvait congédier sans cérémonie, ou bien était-il un associé investi de tous les droits que cette qualité implique? Telle était la question. M. Likey veut être un associé, et il se prévaut, pour revendiquer ce titre, de l'importance de ses fonctions: « Je suis chargé, dit-il, de l'organisation et de l'aménagement de la brasserie, j'ai tout disposé pour l'exploitation; j'ai engagé les garçons et les filles de service, et, en échange de mes soins, la maison Dreher m'a assuré le privilége exclusif du dépôt et du débit de la bière pendant toute la durée de l'Exposition. Est-ce là la condition d'un simple employé?

— Vous n'êtes que son employé, répond l'administrateur de Mme Dreher; c'est la maison qui a payé les frais de votre voyage et de votre nourriture; elle vous a remis 500 florins pour subvenir aux dépenses de premier établissement; elle vous allouait un florin par quinze litres de bière vendue; elle a payé le voyage et la nourriture de toutes les personnes placées sous vos ordres; elle les a logées dans une maison apportée par morceaux de Vienne et remontée à Paris.

Et le président des référés, après avoir entendu les parties, de rendre une ordonnance autorisant l'expulsion de M. Likey, à la charge par Mme Dreher de verser à la caisse des dépôts et consignations la somme de 12,000 francs, pour la garantie des droits éventuels de M. Likey. La Cour confirmait, il y a quelques jours, l'ordonnance du président.

Or, quels étaient les griefs de Mme Dreher contre M. Likey? Il se serait refusé à tout contrôle, il aurait désobéi aux instructions du représentant de la maison, *exagéré* la mousse dans les chopes, fermé les yeux sur la tenue peu édifiante des jeunes filles qui servaient le public; les robes de ces demoiselles, beaucoup trop décolletées, étaient faites pour donner une trop bonne idée des épaules viennoises et une idée insuffisante de la moralité féminine en Autriche.

Je trouve dans les conclusions du ministère public deux chiffres dont la comparaison est singulièrement éloquente. Savez-vous ce que Mme Dreher vend à Vienne la chope de bière qu'elle fait payer 40 centimes à Paris? Elle la vend 7 centimes. S'il est vrai que la maison Dreher a gagné quarante millions à Vienne avec des chopes à 7 centimes, imaginez un peu ce qu'elle eût gagné à Paris!

Voici un procès dont les habitants de la principauté de Monaco ont dû bénir le ciel; il leur promet, en effet, un prince sensible et d'un bon naturel. Or, les Monégasques n'ont pas toujours été gâtés sous ce rapport-là.

Il y aura tout à l'heure deux ans, le prince Albert de Monaco faisait ses classes au séminaire de la Chapelle Saint-Mesmin, et se préparait dans ce pieux asile de l'enfance aux grands devoirs du rang suprême. On a beau être appelé à régner dans l'avenir sur un peuple de douze cents habitants, on n'en est pas moins pour le moment un écolier, et comme tout autre on est exposé aux petites niches des camarades, qui ne voient pas toujours sur votre front le reflet anticipé de la couronne souveraine. Donc, il arriva que le 28 juillet 1865, l'élève Max de Caffarelli prit en jouant le mouchoir et les clefs de la chambre de l'élève Monaco, et s'enfuit pour se faire poursuivre. L'élève Monaco courut en effet après l'élève Caffarelli; mais voyant bientôt qu'il ne pouvait l'atteindre, il prit une pierre et la lui lança. En ce moment passait, entre Caffarelli et la pierre, M. Yvonneau, qui était en visite au séminaire: la pierre frappa M. Yvonneau à l'œil et le blessa grièvement.

M. Yvonneau est guéri aujourd'hui; mais le traitement a été long, pénible et dispendieux; la blessure a rendu incurable une faiblesse de la vue, et M. Yvonneau a été obligé de renoncer à la carrière ecclésiastique dans laquelle il désirait entrer

S. A. le prince de Monaco lui avait tout d'abord fait remettre une somme de 2.000 francs, et s'était déclaré prêt à lui payer une indemnité équitable. M. Yvonneau a fixé son chiffre à 15,000 francs une fois payés, plus 6.000 francs de rente viagère.

6,000 francs de rente! M. Yvonneau estimait que l'accident dont il avait été victime lui coûtait une bonne cure ou un petit evêché.

Le tribunal a trouvé sa prétention un peu exagérée, et son jugement a réduit à 10,000 francs le chiffre du capital demandé et à 1,200 francs celui de la rente viagère.

Mais, me dira-t-on peut-être, on voit bien que l'héritier de la couronne de Monaco a jeté une pierre à un de ses camarades, et qu'il s'en est peu fallu qu'il ne crevât l'œil à M. Yvonneau; mais on n'aperçoit pas jusqu'ici ces augures favorables dont se devraient, suivant vous, réjouir les futurs sujets du duc Albert de Monaco.

Il est vrai; mais lisez la lettre que le jeune prince écrivait à M. Yvonneau, en s'excusant de ne lui avoir pas plus tôt demandé à lui-même de ses nouvelles :

« J'espère que je saurai réparer, lui disait-il, à l'avenir mes torts, qui auraient pu me faire prendre pour ce que, grâce à Dieu, je n'ai jamais été, c'est-à-dire sans cœur. »

Eh bien, voilà une phrase pas majestueuse du tout, mais qui me plaît; une phrase comme en aurait pu écrire le premier petit bourgeois de Monaco venu; je dis qu'elle promet un bon prince à la nation monégasque, une nation bénie à laquelle la Providence a déjà accordé un ciel radieux, le plus beau soleil du monde, des oliviers superbes, des oranges et des citrons exquis, une garnison de quatorze hommes seulement et une maison de jeu.

MAÎTRE GUÉRIN.

## LE PRÉ-CATELAN

Tout Paris se souvient des délicieuses fêtes de nuit du Pré-Catelan, ce fut le succès de plusieurs étés; mais les frais excessifs de l'entreprise la firent bientôt péricliter et le Pré-Catelan dut un moment fermer ses portes au public. Il les a rouvertes toutefois dans des conditions nouvelles. Maintenant, c'est le jour que la foule s'y porte pour entendre les excellents concerts de Musard. Le dimanche, une multitude d'enfants anime ce joli parc, où des fêtes spéciales sont organisées pour eux. Rien de plus gracieux que ces groupes de fillettes et de bambins qui, plus ou moins dociles à la mesure, sautent à qui mieux mieux sous les arbres et égayent par leurs cris joyeux tout un cercle de mères attentives et souriantes à ces ébats.

P. DICK.

## LES BOISSONS AMÉRICAINES

A L'EXPOSITION

On mange beaucoup à l'Exposition, on boit plus encore. Après la bière, ce sont les boissons américaines qui, au Champ de Mars, ont l'honneur de désaltérer le plus grand nombre de gosiers.

Pour les trois quarts et demi des Français, ces boissons sont une nouveauté. Je fais partie du demi-quart qui les connaissaient avant l'installation des buffets étrangers à l'Exposition, ayant eu l'avantage de les apprécier sur place, à New-York même, et dans quelques villes du sud de l'Union.

Mais les buffets de l'Exposition fournissent-ils tous les genres de boissons qu'on prend en Amérique, chaudes ou froides, et dans ce dernier cas avec un chalumeau de paille ou de jonc, afin d'en mieux savourer les parfums? Je n'en suis point certain, et, sans chercher à m'en assurer, je vais donner ici, pour la curiosité du lecteur, les noms des principales boissons qui se consomment en Amérique, et la recette pour la composition de quelques-unes :

Le *Mint Julep* se fait en mettant dans un fond convenable de vin de Madère un peu de glace concassée, du sucre en poudre et de la noix muscade râpée. Le tout se mélange en transvasant rapidement cette boisson dans deux gobelets qu'on tient à une certaine distance l'un de l'autre. Les limonadiers américains opèrent ce mélange avec une adresse et une promptitude remarquables. Le *Mint Julep* se verse dans un grand verre qu'on couronne de feuilles de menthe verte, de quelques fraises et d'une douzaine environ de petits morceaux d'ananas. On hume ensuite cette boisson fraîche au moyen d'un chalumeau, comme nous l'avons dit.

Le *Sherry Cobbler*, d'un goût tout différent, n'est pas moins agréable, et beaucoup de personnes le préfèrent même au *Mint Julep*.

Le *Sherry Cobbler* se compose de vin de Xérès, d'un peu d'eau-de-vie, d'un peu de sucre en poudre, d'un peu de noix muscade râpée et de morceaux de glace concassés; le tout mélangé au moyen de deux gobelets, comme on fait pour le *Mint Julep*. Le *Sherry Cobbler* se boit généralement aussi au moyen d'un chalumeau.

Le *Cock Tail*, littéralement *Queue de Coq*, se fait avec du bitter, de l'eau-de-vie, de la noix muscade râpée (aimez-vous la muscade? on en a mis partout) et de petits morceaux de glace. Le *Cock Tail* est considéré comme une liqueur tonique, et on n'en boit guère qu'un quart de grand verre à la fois.

Il y a en Amérique plusieurs espèces de *Cock Tails*, parmi lesquels, avec le *Brandy Cock Tail*, nous avons remarqué le *Sling*, d'une saveur très-fine.

Le *Gin Toddly* se boit ordinairement chaud et se fait avec du gin, de l'eau très-chaude, du sucre râpé et du citron.

Viennent ensuite :

*The Montain dew* (la rosée de la montagne).

*Half and half* (moitié par moitié, c'est-à-dire moitié eau et moitié eau-de-vie).

*The Whisky Punch* (punch au wisky).

*The Thorough Knock me Down* (littéralement casse poitrine). Il est des gens qui ne veulent pas d'autre rafraîchissement.

Enfin il faut aussi faire figurer dans cette nomenclature :

*The tom and Yerry*.

*The old Tom* (le vieux Tom).

*The Egg-nog*. Cette dernière boisson, plus particulièrement en usage dans le sud des États-Unis, et qu'on boit de rigueur à l'époque du Christmas, c'est-à-dire le jour de Noël, est une sorte de punch à la romaine. *The Egg-nog* se compose d'œufs crus mélangés à de l'eau-de-vie et qu'on prépare de la manière suivante : après avoir cassé un certain nombre d'œufs, on sépare les blancs des jaunes qu'on met à part; puis on bat les blancs comme pour faire des œufs à la neige et jusqu'à ce qu'ils aient produit en se gonflant une sorte d'écume blanche et légère. Les jaunes d'œufs sont ensuite mêlés avec du sucre et de l'eau-de-vie, puis réunis aux blancs. Ce sont ordinairement les dames créoles elles-mêmes qui, de leurs blanches et indolentes mains, font le *Egg-nog*, qu'elles offrent aux invités de Noël. Rarement les étrangers trouvent ce mélange de leur goût; mais ils s'y habituent facilement et finissent par le trouver excellent.

En Amérique, où l'on mange généralement mauvais, on boit bon. Je ne sais pas ce que pouvaient être l'ambroisie et le nectar, mais je doute que ces breuvages des dieux pussent paraître plus agréables que certaines boissons américaines (j'en passe, et des meilleures), dont on ne sert guère à Paris, même à l'Exposition internationale, que des imitations plus ou moins libres. Comment se fait-il que Brillat-Savarin, qui a séjourné quelques années en Amérique, n'ait pas parlé dans son ouvrage des boissons américaines? Je livre ce fait aux savants commentaires du très-célèbre baron Brisse.

OSCAR COMETTANT.

## COURRIER DES MODES

Nos modes d'été ont de quoi plaire par leur charmante originalité et plus encore parce qu'elles permettent à toutes les femmes de se vêtir selon leur goût. La fantaisie règne en souveraine maîtresse.

Bien que l'usage des costumes courts se généralise de plus en plus, on voit encore un grand nombre de robes traînantes que l'on supporte au moyen d'agréments en passementeries, et qui sont d'une gracieuse élégance.

Les étoffes de nuances unies exigent beaucoup d'ornement, c'est pourquoi on leur préfère en costume de campagne les petits dessins, dont le genre est moins sérieux.

Les foulards ont une vogue inouïe. La maison de la *Malle des Indes*, passage Verdeau, qui a attiré l'attention par ses nouveautés admises à l'Exposition universelle, a eu des robes choisies par S. M. l'Impératrice, S. A. I. M^me la princesse Mathilde, et par plusieurs reines et princesses étrangères. Voilà qui donne des brevets de haute élégance non-seulement au foulard, mais par-dessus tout au directeur de la *Malle des Indes*, qui a édité cette année des étoffes merveilleuses dont le succès est très-grand.

Il existe surtout, dans la collection de l'Exposition, des rayures damassées espacées sur fond blanc. La partie rayée de blanc a des motifs blanc sur blanc en semis d'abeilles ou en guirlandes de fleurs, et la rayure de couleur, qui est violet ou bleu, ou vert, ou ponceau, est en armure à gros grain, d'un effet splendide.

A côté de ces tissus de qualités extra, on trouve dans les magasins de la *Malle des Indes*, passage Verdeau, 24 et 26, une foule de nouveautés pour robes sur fonds clairs en semis jardinières, en rayures, rubans ou mille raies, en petits camaïeux et en unis. Ces robes sont choisies pour toilettes de campagne et de voyage, et l'on peut assurer cette année qu'elles feront le tour du monde.

Il y a aussi le fameux foulard nuance *Bismark*, que je recommande comme étoffe à succès. Je dois vous dire, chères lectrices, que la couleur ainsi nommée est une nuance *ambre* un peu foncée; c'est la grande mode du jour. L'ornement préféré pour ces toilettes est la frange d'ambre et de jais avec ceinture *folie* du même style, que l'on trouve dans les magasins de MM. Ransons et Yves, à la *Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, 6.

De tous les magasins de Paris, la *Ville de Lyon* est le plus encombré, la foule s'y presse de deux heures à cinq; on peut à peine y pénétrer. Comme les garnitures sont actuellement la partie intéressante de la toilette, et que l'on sait trouver là ce qui se fait de plus nouveau, il y a urgence à aller donner un coup d'œil à tous ces charmants accessoires de costume.

On trouve aussi dans ces magasins cette fameuse ceinture *folie* qui est charmante, et puis des boutons d'un genre tout nouveau, de voilettes délicieuses, des filets à cheveux, le *gant Joséphine*, et enfin des petits chapeaux de voyage d'une rare distinction.

Les jupons de dessous, indispensables avec les toilettes courtes, doivent être choisis dans une maison spéciale. Il est juste d'accorder la préférence à la maison Simon, rue Saint-Honoré, 183. Le choix remarquable de ses surjupes, la variété de leurs ornements, leur bonne coupe et la beauté des tissus sont appréciés et méritent de l'être. Une maison qui fabrique beaucoup peut offrir de grands avantages. La maison Simon est connue comme la première du genre, non-seulement pour ses jupons à ressorts et surjupes élégantes, mais aussi pour ses corsets de flanelle hygiénique en tissu des Gobelins et ses brassières *Victoria* et *Gabrielle*.

On vient de loin pour demander à la maison Simon son corset orthoplastique, qui dissimule les défauts de la taille et les répare si on n'attend point trop tard pour obvier à ces inconvénients.

Les tailles souples ont besoin d'être soignées, c'est pour cela que les mères de famille prévoyantes n'oublieront pas, pendant leur séjour dans notre capitale, de faire des commandes à la maison Simon, dont la réputation est européenne.

Parmi les objets utiles qui fixent l'attention au palais du Champ de Mars, j'arrête nos lectrices devant l'exposition des machines à coudre de la maison Gritzner, boulevard de Sébastopol, 82. On sait que cette maison fabrique les admirables machines à coudre de Vilcox et Gibbs, qui réunissent toutes les qualités comme machines à coudre de salon et d'atelier. Aussi n'est-ce point de celles-ci que je veux parler aujourd'hui, me réservant plus tard le plaisir de leur consacrer un article sérieux; je viens causer avec mes chères lectrices du *cousо-brodeur, machine Bonaz*.

C'est la perfection idéale. On peut, au moyen de cette petite mécanique, véritable meuble de boudoir, exécuter tous les travaux en broderies, soutache, application, marque de linge, broderies en chenille, en soie, en passementerie, etc., etc.

Cette machine est une fée... On peut la voir travailler tous les jours à l'Exposition et contrôler ainsi la parfaite exactitude de mes renseignements, et mon sincère éloge n'est que le résultat de mon admiration contemplative. Je reste des heures à regarder marcher cette magicienne, qui fait en quelques minutes des travaux que plusieurs ouvrières n'exécuteraient pas dans une semaine, et comme c'est fait! quelle fraîcheur! quelle merveille! C'est un joli cadeau à offrir à une jeune femme, un beau souvenir à emporter de notre brillante Exposition; c'est plus qu'un diamant, car c'est la joie des heures de loisir, le bonheur de tous les instants, la possibilité de créer une foule de belles choses, enfin l'art et l'industrie menés par une aiguille et un fil. Il faut voir cela absolument quand on est femme intelligente et qu'on aime son bien-être et sa maison.

Pendant les chaleurs, lorsque les cheveux tombent si facilement, je recommande l'usage journalier de l'Eau et de la Pommade vivifiques. On trouve ces excellents produits chez M. Binet, rue de Richelieu, 29.

C'est le seul moyen reconnu efficace pour empêcher la chute des cheveux, détruire les pellicules et faire repousser rapidement en redonnant aux racines l'énergie et la vitalité affaiblies.

Ces articles de parfumerie spéciale, sous le nom de capilliculture et les initiales A. B., sont l'œuvre d'un de nos premiers chimistes. L'usage en est très-agréable et le parfum délicieux.

ALICE DE SAVIGNY.

## ÉCHECS

PROBLÈME N° 53

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK



Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

(Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.)

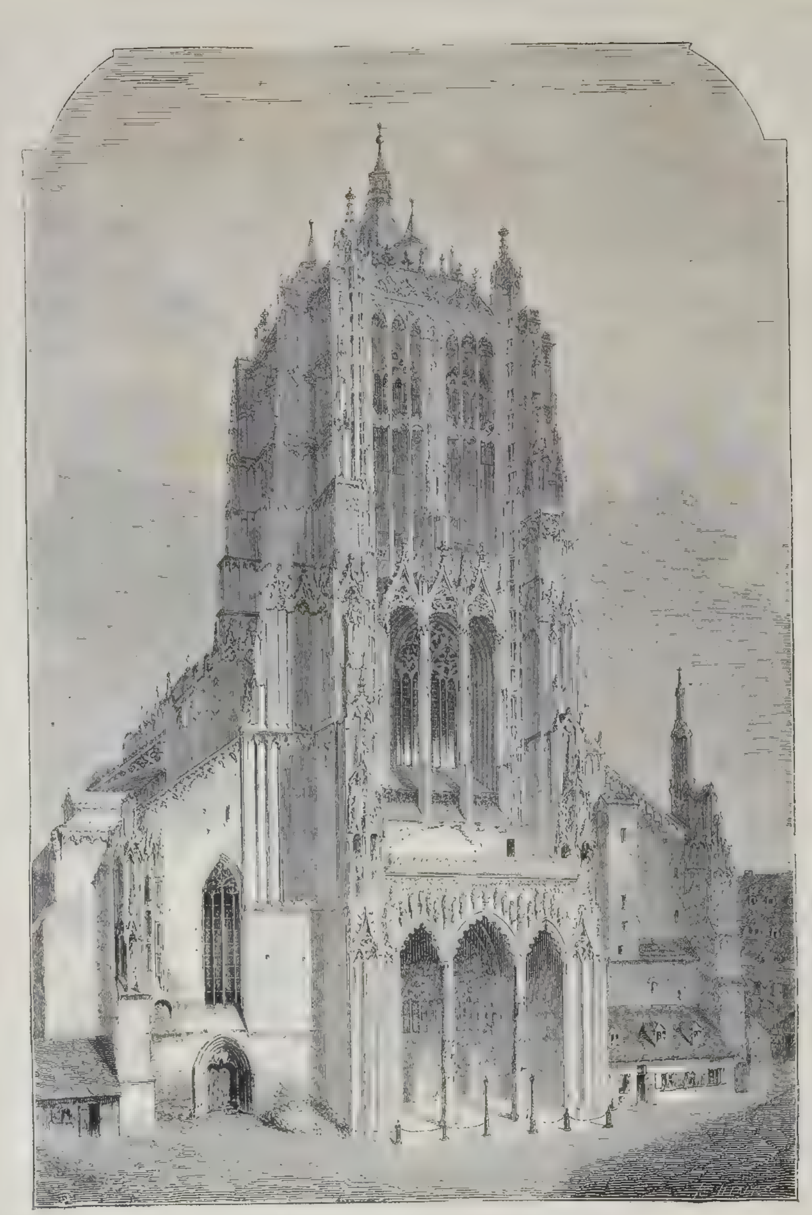
## LE MUNSTER D'ULM

Le *Munster* d'Ulm, aujourd'hui consacré au culte protestant, est une des plus belles églises gothiques de l'Allemagne. Malheureusement, de même que la cathédrale de Cologne, à laquelle il pourrait presque servir d'enveloppe, ce monument gigantesque est resté inachevé. Sa construction, commencée en 1377, fut poursuivie sans interruption jusqu'au milieu du XV^e siècle avec le concours de différents architectes, et notamment de plusieurs membres de la famille Ensinger. Les habitants de la ville s'étaient unis pour élever cette cathédrale à leurs frais; en ce moment même, des

souscriptions sont provoquées pour continuer sa tour, aujourd'hui tronquée, suivant les plans primitifs de Matheus Bœblinger.

Au monument en briques est accolée une façade de pierre. On ne peut qu'en admirer les lignes gracieuses et hardies. Le porche, haut de quinze mètres sur une profondeur de deux mètres, est orné de bas-reliefs et de statues du XVIe siècle. Cinq autres portails donnent accès dans l'église. A l'intérieur, l'édifice se développe en un des plus magnifiques vaisseaux que l'art chrétien ait dessinés. « Trois nefs, dit l'auteur de *l'Art en Allemagne*, se partagent toute la largeur. Celle du milieu est soutenue par des piliers gigantesques, au milieu desquels sont percées de hautes ogives. Des colonnes, aussi hautes que les piliers de la nef principale, et, malgré leur robuste encolure, aussi sveltes que des palmiers, supportent et divisent encore les nefs latérales. Autour des grands piliers s'épanouissent des ornements dont la forme ne se répète jamais; du long de leur fût sortent çà et là des têtes et des fleurs qui se penchent avec un indéfinissable mouvement de grâce... Ainsi cette construction, dont la masse est colossale et dont l'enveloppe est même lourde à force d'être puissante, fourmille de détails d'une légèreté inouïe; toute la magie du monument est dans ce contraste qui se continue et se reproduit à chaque pas. »

Les stalles du chœur, sculptées par Jœrg Syrlin, passent pour son chef-d'œuvre. L'artiste a imaginé de représenter au dos des sièges une suite de biographies des hommes et des femmes illustres de tous les temps. Les gloires païennes y figurent étrangement auprès de celles du christianisme; mais cela sans confusion toutefois, son œuvre étant étagée sur trois rangs, dont l'inférieur montre les héros de l'antiquité, tandis que les deux autres sont réservés aux personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament.



LE MUNSTER D'ULM, d'après une photographie. — Voir page 375.

La chaire, en pierre, a été sculptée par Syrlin le fils; elle est surmontée d'un bonnet gothique du plus précieux travail, longue torsade dentelée, qui, se rétrécissant toujours à mesure qu'elle s'élève, va perdre sa fine aiguille au sommet de la voûte.

Du haut de la plate-forme qui couronne la tour, on jouit d'une belle vue sur la ville et ses environs. Une inscription y consacre un assez étrange souvenir. En 1492, l'empereur d'Allemagne Maximilien Ier, étant monté sur cette plate-forme, s'élança d'un bond sur le parapet, où il se mit à exécuter plusieurs pirouettes en sautant sur une jambe. Voilà qui — pour un empereur, roi des Romains, — peut tout au moins s'appeler : oublier un moment sa dignité.

L. DE MORANCEZ.

---

*IL EST INDISPENSABLE que toute demande de réclamations, de changement d'adresse ou de renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des* BANDES IMPRIMÉES, *qui sont collées sur l'enveloppe du Journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi dans le service du Journal des irrégularités que l'abonné ne doit alors imputer qu'à lui seul.*



RÉBUS

*Explication du dernier Rébus :*
Un ventre affamé n'a pas d'oreilles.



ÉMILE AUCANTE

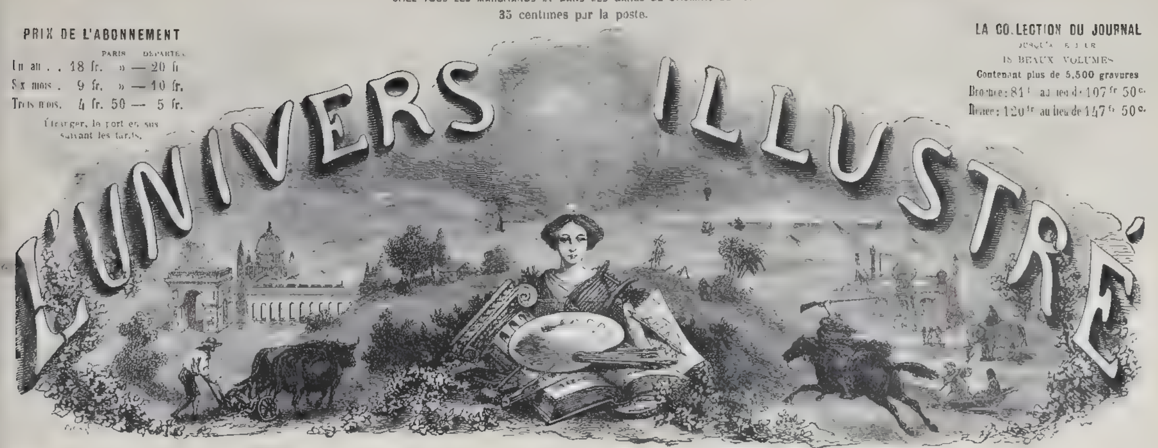
30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT

| | PARIS | DÉPARTEMENTS |
|---|---|---|
| Un an. . | 18 fr. | » — 20 fr. |
| Six mois. | 9 fr. | » — 10 fr. |
| Trois mois. | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'À [illegible]
15 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée: 81 f au lieu de 107 fr 50 c.
Reliée: 120 fr au lieu de 147 fr 50 c.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal. Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 648 — 15 Juin 1867
A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements : MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15

*Le succès de la prime gratuite* — LES ŒUVRES COMPLÈTES DE BALZAC, *illustrées de 1,000 dessins, — que nous offrons aux abonnés d'un an de* L'UNIVERS ILLUSTRÉ, *a pris des proportions qui dépassent toute prévision, et un tirage à 10,000 exemplaires a été enlevé si promptement, qu'il n'a pas été possible de satisfaire à toutes les demandes.*

*Un nouveau tirage a dû être mis sous presse. Mais l'impression et le brochage d'un nombre aussi considérable de volumes nécessiteront un certain délai, que nous nous efforcerons de rendre le plus bref possible. En conséquence, nous prions ceux de nos abonnés qui n'auraient pas encore reçu* LES ŒUVRES COMPLÈTES DE BALZAC *de vouloir bien patienter une dizaine de jours. Ce terme permettra à la librairie* MICHEL LÉVY FRÈRES, *propriétaire des Œuvres de Balzac, d'établir ce nouveau tirage avec tout le soin désirable.*

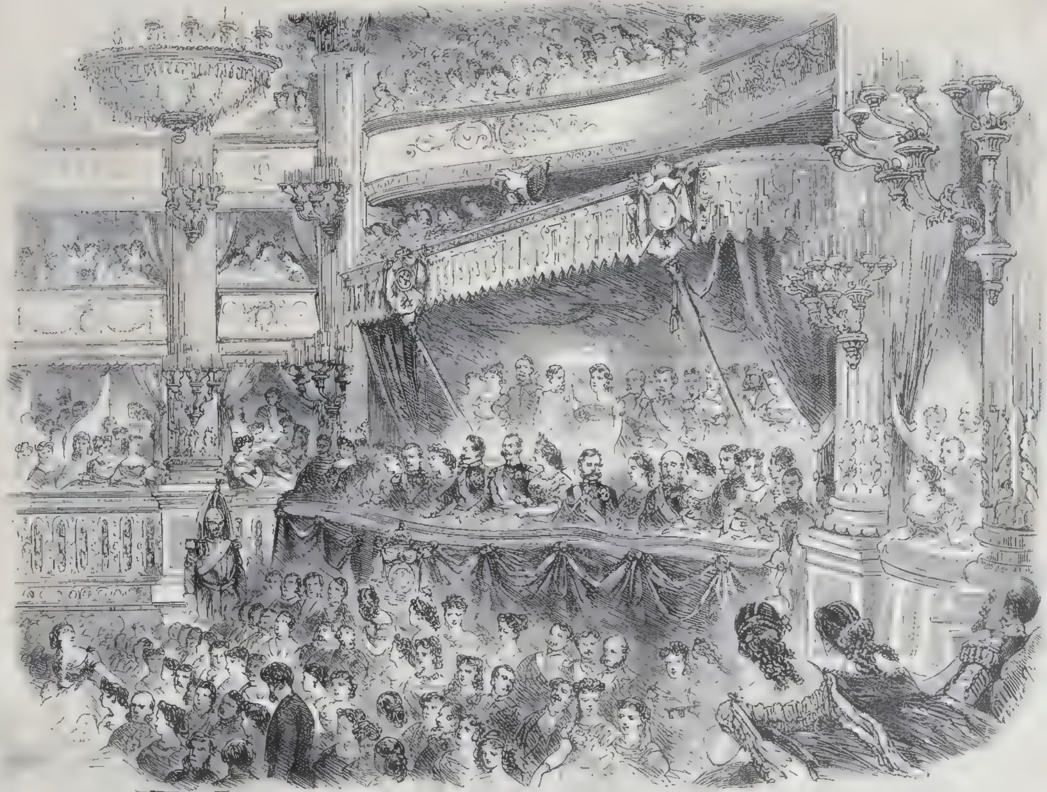
SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Grand bal à la place Vendôme. — Une date dans la vie. — Les favoris de la puissance et de la fortune. — La politique sans-culotte. — Le bas de soie et la culotte courte. — Le czar et Mme Naptal-Arnault. — *La Scène française en Russie.* — Les têtes couronnées aux petits théâtres. — Les pièces à plumets, *à cascades* et à grelots. — Rions un peu. — Paphos et Pathmos. — La musique de l'abbé Liszt. — Un railleur de l'école de Henri Heine. — Où la vanité va-t-elle se nicher !

Je n'ai pas voulu qu'il fût dit que votre chroniqueur ordinaire avait laissé passer toutes ces fêtes extraordinaires sans assister à aucune; j'ai profité, l'autre soir, de l'invitation de la plus gracieuse et de la plus parfaite des maîtresses de maison, Mme la baronne Sch..., et je puis dire comme Athalie : « J'ai voulu voir, j'ai vu! »



VOYAGE DE L'EMPEREUR DE RUSSIE A PARIS. — REPRÉSENTATION DE GALA A L'OPÉRA, [illegible]

Eh bien! c'est merveilleux, et si je possédais le lyrisme de certains de mes confrères, j'ajouterais : dans dix ans, on sera fier, en recueillant ses souvenirs, d'avoir le droit de s'écrier : « J'étais, le 31 mai 1867, entre onze heures du soir et trois heures du matin, place Vendôme, à la fête mémorable de Mme Sch... »

Comme on dirait : j'étais à la bataille de Solferino; ou, dans un ordre d'idées plus pacifique : j'étais à la première représentation d'*Hernani*, le 25 février 1830; ou encore j'étais à l'attaque de la grande barricade du clos Saint-Lazare, le 24 juin 1848; ou encore : j'étais à la Chambre le jour où M. Thiers prononça son fameux discours...

« Il s'est assis là, grand'mère! il s'est assis là! » L'auditoire fait cercle, pendant qu'un feu de fagots brille dans l'âtre et illumine de ses clartés rougeâtres le visage du narrateur; les enfants, debout au milieu de la salle, fixent sur lui ce regard interrogateur et curieux qui semble chercher l'invisible au delà du réel, le mot derrière l'énigme et le miracle à travers le mystère. Pour ces yeux éblouis, pour ces oreilles attentives, le personnage grandit démesurément à chacune de ces solennelles évocations du passé : mère, il a été au bal de l'ambassade d'Autriche! — Marraine, il fut à la représentation de gala de l'Opéra, le 4 juin 1867, et son nom figura le lendemain dans les journaux. — Papa! il eut un orteil écrasé à la célèbre course du bois de Boulogne, où *Fervacques* gagna *Patricien* d'un demi dix-huitième de nez, ce qui allongea singulièrement celui des parieurs! — Quelle belle vie, grand Dieu! quel trésor de souvenirs! Et comment se fait-il qu'un homme seul ait pu voir tant de merveilles?..

Et l'homme seul, objet d'une admiration superstitieuse, entouré de ces souvenirs comme d'une auréole, se promène majestueusement, les mains derrière le dos, au milieu des populations inclinées...

Telle n'est pas, à ce qu'il paraît, la manière de voir de mon ami Mincetoff. Je lui ai donné ce petit nom d'amitié, parce qu'il est très-maigre.

Mincetoff fut longtemps pour moi le type du puritain et du stoïque; le crin est plus moelleux, le roc est moins ferme. Voilà quarante ans que je le connais; nous avons été au collége ensemble; je l'ai toujours vu dans l'opposition : sous les Bourbons, presque jacobin; sous le gouvernement de Juillet, républicain; sous la république, réactionnaire; aujourd'hui grincheux, grognard, morose, agacé. Et toujours, sous tous les régimes, quand je lui disais : N'iras-tu pas au bal de l'ambassade d'Angleterre? Ne te verra-t-on pas à la fête du ministère de l'intérieur? Refuseras-tu d'aller, mardi, à la Présidence? Ne danseras-tu pas, samedi, à l'Hôtel de ville? — Il me répondait d'un ton farouche : Qui, moi? que j'aille me mêler aux favoris de la puissance et de la fortune! Moi grossir les rangs des privilégiés et des grands de ce monde! boire la sueur du peuple dans des coupes d'or! jamais! jamais!

C'était bien beau; mais il ne faut pas regarder de trop près le secret des vertus et le mobile des actions humaines. Le lendemain de ce bal splendide auquel j'avais assisté, encore enivré de tant de beautés et de magnificences, l'imagination pleine des sonorités de cet admirable orchestre, du parfum de ces fleurs, de l'éclat de ces diamants, du rayonnement de ces yeux, de la blancheur de ces épaules, je conjurai Mincetoff de se laisser fléchir; je le pressai de reproches et d'instances; au lieu de me répondre, il me tendit un journal, et mit le doigt sur le passage suivant :

« Par déférence pour la maîtresse de la maison et pour ses augustes hôtes, les invités avaient tous adopté le bas de soie et la culotte courte. »

— Eh bien?

— Eh bien, tu ne comprends pas? reprit Mincétoff en me montrant d'un regard mélancolique ses jambes spiritualistes flottant dans un immense pantalon.

— Quoi! mon pauvre ami, c'était pour cela? Ton stoïcisme, ton rigorisme, tes austérités, ton inflexible persistance à être toujours du parti du plus faible, ton antipathie permanente contre le fait accompli, c'était...

— La culotte courte! la culotte courte! répliqua-t-il d'une voix sourde.

Désillusion et horreur! Je m'étais figuré que Mincetoff avait des convictions... il n'avait pas de mollets!...

~~~ On a remarqué, aux courses désormais historiques du dimanche 2 juin, les témoignages d'affectueuse estime que S. M. l'empereur de Russie a accordés à Mme Naptal-Arnault, artiste du Théâtre-Français de Saint-Pétersbourg. Il y a quelque chose de flatteur pour notre amour-propre national dans cette adoption si cordiale de notre colonie et de notre littérature par ces princes et cette cour qui parlent bien plus purement le français que bon nombre des quartiers de Paris et que la plupart de nos provinces. Le théâtre Michel, à Saint-Péterbourg, est presque l'égal de notre Comédie-Française. On le sait, il a possédé tour à tour Bressant, Berton, Dupuis, Mlle Rachel, Mmes Plessy-Arnould, Allan, Madeleine Brohan, et bien d'autres. Ce que l'on sait moins peut-être, c'est qu'il a eu aussi, pendant quelques années, son Alfred de Musset ou son Octave Feuillet en la personne d'un jeune et spirituel diplomate, M. Alfred de Courtois. Je retrouve justement le nom de Mme Naptal-Arnault dans un délicieux petit volume, édition diamant, imprimé avec un luxe de grand seigneur bibliophile, et intitulé : *La Scène française en Russie*. Ce volume contient trois jolies pièces : *Il pleut, bergère! la Guerre du Mari, l'Égoïsme à deux,* qui, toutes trois, ont été représentées avec le plus vif succès sur le théâtre Michel. Songez pourtant que ce théâtre pourrait sans trop d'outrecuidance se montrer difficile, lui qui a eu la primeur du *Caprice* et d'*une Porte ouverte ou fermée*

Convenons-en, il y a loin de l'esprit délicat de ces œuvres au gros sel de nos bouffonneries en vogue, et nous ne saurions trouver d'occasion plus favorable pour protester contre les pessimistes, empressés de crier au scandale, à la perversion du goût, à l'abomination de la désolation, si quelques-uns de nos illustres visiteurs, pour se délasser des soucis ou des *périls* de la grandeur, s'acheminent sans façon vers les Variétés ou le Palais-Royal. Mais nous-mêmes, messieurs les malcontents, nous, les censeurs, les aristarques, les gardiens du goût public, soyons francs, faisons-nous autre chose? Lorsque nous arrivons à Paris après une longue absence, allons-nous voir *Mithridate* au Théâtre-Français, *les Horaces* à l'Odéon, *la Dame blanche* à l'Opéra-Comique, *le Prophète* à l'Opéra? Non; nous allons où nous attirent la curiosité, la mode, le mouvement, la vie; nous voulons savoir où en est l'esprit moderne, et, avec lui, la langue, l'argot, la gaieté, la fantaisie, la comédie; en quoi ce qui amuse nos neveux diffère de ce qui nous amusait nous-mêmes, et par quel lien ces grivoises folies se rattachent à tel ou tel symptôme social, moral ou mondain. Les chefs-d'œuvre que je viens de nommer ne nous apprendraient rien; les pièces à plumets, à *cascades* et à grelots, sont des renseignements parlants, chantants, dansants, — et très-divertissants par-dessus le marché. Maintenant, si vous m'accordez que les rois sont des critiques couronnés, si vous avouez que, ne venant qu'une fois dans un pays d'initiative tel que la France, ils ont le droit et doivent avoir l'envie de regarder à tous les thermomètres, que deviennent vos étonnements? Voulez-vous que je vous dise à quoi ressemblent ces pruderies? C'est exactement comme si vous vous étonniez que les souverains, arrivés à Paris pour l'Exposition, ne fussent pas allés d'abord voir la machine de Marly, le grand escalier de Versailles et les tapisseries des Gobelins, au lieu de se diriger tout droit vers les produits les plus nouveaux, les plus curieux, les plus caractéristiques de l'industrie française en 1867.

~~~ Aussi bien, au milieu de tous nos sujets de tristesse, quand les plus mauvaises passions et les plus odieuses tentatives troublent ces fêtes de la paix qui devraient nous apaiser tous, est-on si coupable de chercher à s'égayer un peu? Pour moi, le rire est un ami; je lui fais bon accueil partout où je le rencontre, et je le rencontrais l'autre jour dans un de ces articles de critique musicale et transcendante, qui prophétisent en prose apocalyptique l'hégyre du wagnérisme.

Donc, si l'on vous demandait, à vous, bonnes gens, ce que vous pensez ou ce que vous savez de M. Liszt, vous répondriez : C'est un pianiste merveilleux, qui aurait dû toujours rester, à son choix, l'enfant terrible, l'enfant gâté ou l'enfant prodige du piano; qui, étant laïque, a fait un peu trop parler de lui; qui, étant abbé, a voulu en faire parler encore plus, et dont le voyage à Paris a été, l'autre hiver, un *fiasco* gigantesque. Il joue admirablement la musique des autres : quant à la sienne, fermons les yeux et surtout les oreilles. Un député qui, rentrant dans ses foyers après une session orageuse, serait régalé d'une symphonie de M. Liszt, montrerait un esprit très-libéral s'il ne faisait pas opérer des arrestations, et tout ce qu'on pourrait alléguer comme circonstance atténuante, c'est que cette musique est un charivari sérieux.

Votre candeur m'afflige, et, pour vous en guérir, voici un échantillon de critique wagnériste en l'honneur du pianiste-abbé :

« C'est un penseur, un esprit vaste et compréhensif, qui a vu dans la vie bien au delà des détails de la bataille journalière : c'est un homme qu'a tourmenté la recherche du grand problème, un audacieux, un vrai fils du XIXe siècle, en qui ont tressailli tous les troubles, toutes les inquiétudes de son temps... Le surhumain le sollicite, l'invisible l'attire; il court, il se jette éperdument dans la mêlée gigantesque. Tout à coup il s'arrête, il *fait cabrer* l'esprit qui l'emporte; il redescend brusquement la montagne, et, fermant ses yeux à l'éblouissante lumière, il se replonge dans la vie, dans l'humanité... Ses *poemes symphoniques* sont de véritables drames. Toutes les émotions, toutes les aspirations du siècle ont passé par là (par un piano !!). Son *Héroïde funèbre* est une des plaintes les plus formidables qui se soient échappées d'une poitrine humaine (la poitrine humaine d'un piano!). Sous cette harmonie morne, désolée, étouffée, l'âme cherche en vain une issue, une fissure par où elle ressaisisse l'air, le soleil (oh! oui!). Entre elle et l'objet de ses désirs se dresse un infranchissable obstacle. Hélas! n'est-ce pas l'image de notre condition misérable? Toute âme qui cherche à se révolter n'est-elle pas, à l'heure où nous sommes, écrasée par l'effroyable spectacle des iniquités triomphantes? A ce grand désespoir de l'homme en quête de l'inconnu qu'il n'atteindra pas, ne se joint-il pas aujourd'hui, plus qu'à toute autre heure du monde, un invincible sentiment de tristesse et de dégoût, et comme une terreur de l'immense tâche qui se prépare? etc., etc... »

*Amen!* a dû répondre M. Liszt en sa qualité d'abbé.

Tout ce *pathos*, tout cet amphigouri, pour un morceau de piano joué par M. Planté! Et dire que l'auteur de cette tartine est un homme de talent et d'esprit! Serait-il, par hasard, un railleur de l'école de Henri Heine? Y aurait-il dans son article une de ces ironies d'autant plus cruelles qu'elles sont mieux cachées? Qui sait? Obligé de louer M. Liszt par une de ces servitudes de société, de groupe ou de journal dont nous sommes tous plus ou moins victimes, il se sera dit : « Demandons à la prose ce qu'il a demandé, lui, à la musique. Louons-le dans sa langue; je ne saurais ni m'adjuger une indemnité meilleure, ni lui infliger une plus rude pénitence. »

Sérieusement, dirons-nous à notre tour aux écrivains, aux artistes, aux musiciens, aux hommes du monde, le vrai danger est là, et non pas du tout dans la vérité brutale, la réalité, le gros rire, ou la musette d'Offenbach. L'art, l'esprit, la langue, le style sont perdus s'ils s'abandonnent à ce germanisme bâtard qui est tout ce qu'il y a de plus antipathique au génie de notre pays. Ces échasses humanitaires servent ordinairement à dissimuler des tailles courtes. Ces phrases empanachées, à demi perdues dans les nuages, couvrent le néant et le vide. Heureusement il suffit d'un coup d'épingle pour crever et aplatir les outres gonflées de vent. Si l'*ithos* et le *pathos* musical et littéraire dont je viens de vous offrir un double *spécimen* étaient un moment pris au sérieux, le mal serait de deux sortes : d'abord la chose en elle-même est ridicule; puis elle ridiculise ceux et celles qui ont la bonté d'en être dupes. Ne laissons pas faire du Rhin français un Rhin allemand. Il y perdrait tout en clarté sans rien gagner en profondeur. Combinez l'excessive prétention avec l'extrême impuissance, et vous aurez cette littérature et cette musique.

Des doctrines? dites-vous; les aspirations de l'humanité? le grand désespoir de l'homme? la recherche du grand problème? les combats de la vie? la tâche immense? la poursuite de l'invisible et de l'inconnu? Quelle bonne plaisanterie! C'est de l'orgueil, et moins encore, c'est de la vanité. Exilé de Paphos, on part pour Pathmos. Ne pouvant plus être don Juan, on voudrait être Faust; ne sachant pas être Faust, on voudrait être saint Jérôme, et on n'est, hélas! qu'un vieux pianiste. La vanité, notre péché mignon, est de tous les temps, de toutes les écoles et de tous les sexes. En voici, pour finir, deux traits que je prends aux deux échelons les plus opposés de l'échelle féminine et artistique : une vieille fille dévote, et l'illustre Theresa.

Pas n'est besoin de vous rappeler quelles ont été les infortunes de la reine de l'Alcazar parmi les habitants de la Cannebière. A son retour, on lui disait :

— Mais enfin, ma pauvre *diva,* comment se fait-il que les Marseillais t'aient sifflée?

— Par excès d'enthousiasme, répondait-elle avec aplomb. Je suis la grande cantatrice du peuple, et le peuple, qui n'avait pas vingt francs dans sa poche, a été pris d'une rage de jalousie : il n'a pas voulu que les riches m'entendissent.

La vieille fille est un bas-bleu à l'eau bénite, qui publie un journal pour les lectrices de quatre à onze ans. Il lui arrive parfois, quand vient le jour de l'An, d'offrir à sa jeune clientèle, en guise d'étrennes, un petit volume de sa façon. C'est en général l'histoire émouvante d'une poupée, d'un serin ou d'un caniche.

On lui demandait récemment si son dernier volume avait du succès :

— Du succès! Trop. Figurez-vous que l'éditeur est obligé de le cacher!

A. DE PONTMARTIN.

Nous consacrons aujourd'hui à l'arrivée de l'empereur de Russie à Paris deux magnifiques planches d'une grandeur extraordinaire. A l'égard de celle qui représente l'entrée aux Tuileries, elle est destinée à être détachée du numéro et à être pliée comme une carte d'atlas en tête de ce volume de la collection. C'est pourquoi nous avons dû laisser le verso de la gravure en blanc, pour faciliter cette disposition. Il est donc nécessaire d'étaler le journal dans toute sa grandeur et de le couper au milieu. La pagination régulière se trouvera rétablie dans l'autre moitié du numéro.

## BULLETIN.

La semaine qui vient de s'écouler restera mémorable dans les fastes des réceptions souveraines à Paris. Bals à l'Hôtel de ville, au palais des Tuileries, à l'ambassade de Russie; représentation de gala à l'Opéra, revue de soixante mille soldats sur le champ de courses du bois de Boulogne, grandes eaux à Versailles, déjeuner à Trianon : rien n'a été négligé pour fêter dignement les hôtes augustes que nous amène l'Exposition universelle.

Nous avons même eu notre contingent d'émotions violentes. Nous n'avons pas à rappeler ici tous les détails du déplorable attentat qui a si tristement signalé la journée du 6 juin. Ces détails, minutieusement relatés par les journaux quotidiens, ont été, à l'heure où nous écrivons, portés aux quatre coins de l'Europe et ont été lus avidement. Nous nous bornerons donc à constater que, le 7 juin, tous les édifices publics et un grand nombre de maisons particulières ont été illuminés à Paris. Puis, de beaucoup de villes des départements sont arrivées de chaleureuses adresses, dont le nombre s'accroît chaque jour et qui attestent la réprobation unanime que cette tentative d'assassinat, dont un fanatique étranger s'est rendu coupable, a éveillée dans toute la population de la France.

Nous avons plusieurs noms à ajouter sur la liste déjà longue des illustres visiteurs de l'Exposition. Le prince Humbert, héritier de la couronne d'Italie, est arrivé à Paris. Le roi de Suède s'est déjà mis en route, et, sans doute, quand ces lignes paraîtront, nous compterons au milieu de nous une tête couronnée de plus.

Le sultan lui-même fait ses préparatifs de départ, ainsi que le vice-roi d'Égypte, lequel vient, paraît-il, de recevoir de son suzerain, pour la circonstance, le titre de roi. Quant au sultan, il amènera avec lui, outre une suite brillante, ses deux fils, ses deux neveux et son grand vizir. Il n'attend plus, dit-on, pour s'embarquer, que la conclusion d'un emprunt de dix millions, destiné à pourvoir aux dépenses d'un voyage sans précédent dans les annales de la Turquie.

Les nouvellistes causent également d'une visite du souve-

rain pontife; mais la réalisation de ce projet nous semble au moins problématique.

Les fêtes de Paris ont pour pendant les fêtes de Pesth. Notre correspondant de Hongrie nous adresse des détails intéressants que le défaut d'espace nous empêche, à notre grand regret, de reproduire, sur le couronnement de l'empereur François-Joseph en qualité de roi de Hongrie.

Le roi portait le manteau légendaire et la couronne de saint Étienne. L'impératrice et le prince héréditaire Rodolphe avaient revêtu des costumes nationaux.

Quand Sa Majesté François-Joseph a paru à cheval sur le tertre du couronnement, dirigeant successivement son épée vers les quatre points cardinaux, les salves d'artillerie ont éveillé majestueusement les échos, et les acclamations frénétiques d'un peuple entier transporté d'enthousiasme ont salué le souverain qui rendait un si éclatant hommage à la nationalité hongroise.

TH. DE LANGEAC.

## LA REPRÉSENTATION DE GALA

A L'OPÉRA.

Le Bulletin de la semaine dernière a déjà fait mention de la grande représentation de gala donnée à l'Opéra en l'honneur de l'empereur Alexandre. Quelques détails sont encore nécessaires, ne fût-ce que comme explication de la gravure que *l'Univers illustré* publie en tête de ce numero.

Nos lecteurs ne s'offenseront pas, en effet, si je suppose qu'ils n'assistaient pas tous à la mémorable représentation de l'autre soir, et cela par cette raison — qui dispense des autres — à savoir que la salle de l'Opéra ne contient pas la vingtième partie des abonnés ou des acheteurs de *l'Univers illustré*.

En revanche, il n'en est peut-être pas vingt, même parmi nos abonnés de province, qui ne connaissent cette admirable salle, — non pas la plus vaste, mais à coup sûr la plus élégante dans ses proportions, dans sa coupe, dans sa disposition, de toutes celles qui existent en Europe.

Or, j'imagine que l'un d'eux, un ancien étudiant de Paris, revenu depuis quelques mois dans son chef-lieu de canton, pour s'y livrer aux douceurs du notariat, fasse à sa petite cousine les honneurs de notre gravure, il ne manquera pas de se récrier et de taxer nos dessinateurs d'inexactitude et de fantaisie.

Et le lendemain, le directeur du journal recevra une lettre ainsi conçue :

« Qu'est-ce que c'est que cette salle que vous me donnez pour celle de l'Opéra ? Comment vos dessinateurs ne savent-ils pas qu'il y a neuf loges de face entre les colonnes, et que la loge impériale a toujours été la première des avant-scènes à droite de l'acteur ? Apprenez que *je la trouve mauvaise* et que, si pareille bourde se renouvelait, etc... »

Une simple explication épargnera à nos abonnés ces frais de correspondance.

Les neuf loges de face — depuis celle qui porte le n° 18 et qui est occupée le lundi par M. Pillet-Will, le mercredi par M. Furtado et le vendredi par M. Fould, jusqu'à celle de lord Cowley, qui porte le n° 26, avaient été supprimées et remplacées par une estrade s'empiétant sur l'amphithéâtre et surmontée d'un dais de velours grenat, soutenu par de grandes lances de bois doré.

La loge habituelle de Leurs Majestés Impériales avait été gracieusement abandonnée au corps diplomatique.

A dix heures moins un quart, les souverains et les princes, au nombre de dix-huit, entraient dans la salle et prenaient place sur l'estrade dans l'ordre suivant :

| A GAUCHE DE L'ACTEUR. | A DROITE DE L'ACTEUR |
|---|---|
| S. M. l'empereur Alexandre | S. M. l'Impératrice. |
| S. M. l'empereur Napoléon | S. A. R. le prince de Prusse. |
| S. A. R. la princesse de Prusse | S. A. I. la grande-duchesse Marie. |
| S. A. I. le grand-duc Nicolas. | S. A. R. le prince L. de Hesse. |
| S. A. R. la princesse L. de Hesse | S. A. I. la princesse Mathilde |
| S. A. I. le grand-duc Wladimir. | S. A. R. le prince F. de Hesse. |
| S. A. I. la pse E. de Leuchtenberg | S. A. I. la princesse Murat |
| S. A. I. le duc de Leuchtenberg | S. A. R. le prince de Saxe-Weimar. |
| S. A. I. le prince Murat. | S. A. I. le frère du Taïcoun. |

En avant, et sur la même ligne, avaient été disposés des trônes pour les trois souverains.

Un moment solennel a été celui où, debout et recueillie, l'assemblée a salué l'entrée des augustes personnages, pendant que l'orchestre exécutait l'hymne national russe.

Vous décrire en détail ces éblouissements et ces magnificences, ces ruissellements de pierreries, de diamants, d'épaules nues, d'uniformes et de costumes officiels, chamarrés de cordons, constellés de broderies et de plaques de tous les ordres ; vous nommer tous les personnages illustres appartenant aux diverses aristocraties qui peuplaient la salle depuis l'orchestre jusqu'au cintre, je ne l'essayerai même pas. Il ne me faudrait rien moins que la plume d'un Dangeau ou la lyre d'un Belmontet. Saint-Simon lui-même eût eu de la peine à se débrouiller au milieu de toutes ces Altesses et toutes ces Excellences. Jamais, on peut le dire, depuis la fameuse représentation de Dresde, l'almanach de Gotha ne s'était trouvé à pareille fête.

Le spectacle véritable, le voilà. Pendant toute la durée du quatrième acte de *l'Africaine*, les lorgnettes n'ont cessé de parcourir la salle. Mme Marie Sass elle-même semblait chanter dans le vide, et l'étiquette qui, dans les solennités de ce genre, interdit les applaudissements, frappait à la glace jusqu'aux élans si passionnés de Vasco et de Sélika. Le ballet de *Giselle* a été un peu plus heureux. Les yeux fatigués étaient bien aises de se reposer sur les demi-teintes de la scène. Aussi bien, ce soir-là, le pays des willis était-il peuplé de la façon la plus attrayante. Les premiers sujets, Mlles Fioretti, Beaugrand, Fiocre, Fonta, toute l'aristocratie chorégraphique, servaient de satellites à Mlle Granzow, qu'une courtoisie toute naturelle avait désignée pour l'héroïne de la représentation. En retrouvant son artiste favorite, le czar pouvait se croire à Saint-Pétersbourg.

Les fleurs, exclues de la salle où leur parfum, exaspéré par la chaleur, n'eût pas été sans péril pour les nerfs des spectateurs, avaient pris leur revanche dans les escaliers dans les couloirs, sous le péristyle et devant la façade de la rue Le Peletier. Ici encore le spectacle était magnifique. Sous la marquise, autour des colonnes, des vases de fleurs et des arbustes artistement étagés formaient des bosquets de verdure. Des corbeilles de fleurs suspendues en l'air reflétaient dans leurs tresses d'or les lumières éclatantes des cordons de gaz, d'où jaillissaient de distance en distance, et plus éclatants encore, des triangles, des étoiles, des aigles de feu, alternés avec les chiffres et les initiales des souverains. Au devant, une foule serrée que contenaient avec peine les gardes de Paris. Enfin au moment de l'arrivée, les cent-gardes et les lanciers précédant et suivant les voitures de gala. Et je ne parle pas des équipages armoriés, presque égaux à celles-ci par la richesse, la beauté des chevaux, le luxe des livrées, et parmi lesquels le carrosse jaune de l'ambassade d'Autriche a remporté le prix de l'élégance et de l'originalité.

A minuit l'on sortait de l'Opéra ; à une heure le défilé était à peine terminé, non sans quelque tumulte sur le boulevard, et quelques tables renversées devant les cafés. Mais on dit qu'il n'est pas de belle fête sans verres cassés. Celle-ci a donc été complète.

MARQUIS DE M...

## LE GRAND BAL DE L'HOTEL DE VILLE

EN L'HONNEUR DES SOUVERAINS.

Parmi les bals qui ont été offerts au czar et au roi de Prusse, la fête merveilleuse qui a été donnée, le 8 juin, à l'Hôtel de ville, mérite une mention toute spéciale.

On doit reconnaître que le crédit de neuf cent mille francs, voté par le conseil municipal, a été employé de la façon la plus heureuse.

La façade de notre palais municipal avait pris un aspect féerique. Une ligne de feu enlaçait tout l'édifice, contournait les colonnes et les corniches. Un vaste portique, d'un dessin monumental, avec une marquise de velours rouge à broderies d'or, avait été construit en avant de la grande porte d'entrée. Des fleurs de toutes sortes remplissaient la cour de marbre, les escaliers, tapissaient les murs.

A onze heures, les souverains sont arrivés dans les voitures de gala. Leur suite en occupait dix-sept. Dans deux carrosses dorés, à six glaces, se trouvaient l'Empereur, l'Impératrice, le czar, le roi de Prusse, les deux grands-ducs, et le prince royal de Prusse.

Une foule immense, composée de toutes les sommités de la société française et des diverses sociétés étrangères, remplissait les magnifiques salles et les immenses galeries de l'Hôtel de ville. On évalue à plus de huit mille les invitations qui avaient été adressées par le préfet de la Seine.

X. DACHÈRES.

*L'abondance des matières nous force de remettre au prochain numéro la suite de* L'HISTOIRE DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS.

## LES HÉROS DE LA TABLE

### I.

Commençons par poser ce fait en principe :

C'est qu'il y a gourmandise et gourmandise.

Il y a la gourmandise que les théologiens ont placée au rang des sept péchés capitaux ; celle que Montaigne appelle la *science de la gueule*, et Rousseau le *vice des âmes sans étoffe* ; celle qui conduit à l'ivresse et à tous les crimes qui en découlent, à l'indigestion et à toutes les maladies qu'elle enfante.

C'est la gourmandise des Trimalcion et des Vitellius.

Elle a un superlatif, qui est la *gloutonnerie*.

Le plus grand exemple de gloutonnerie que nous donne l'antiquité est celui de Saturne dévorant ses enfants de peur d'être détrôné par eux, et avalant à la place de Jupiter un pavé emmailloté sans s'apercevoir que c'est un pavé.

Nous lui pardonnons pour avoir fourni à Vergniaud cette belle comparaison

« La Révolution est comme Saturne, elle dévore ses enfants. »

A côté de cette gourmandise qui est celle des estomacs robustes, il y a celle que nous pourrions nommer la gourmandise des esprits délicats, c'est celle que chante Horace, que pratique Lucullus. C'est le besoin qu'éprouvent certains amphitryons de réunir chez eux quelques amis, — jamais moins nombreux que les Grâces, jamais plus nombreux que les Muses, dont ils s'efforcent de satisfaire les goûts et de distraire les préoccupations. — C'est, parmi les modernes, celle des Grimod de la Reynière et des Brillat-Savarin.

De même que l'autre gourmandise a un augmentatif — qui est la gloutonnerie, — elle a un diminutif : *friandise*.

Ce diminutif s'applique également aux personnes qui aiment les choses délicates et recherchées, et à ces choses elles-mêmes.

Le gourmand recherche la quantité.

Le friand, la qualité.

Nos pères qui avaient le verbe *friander* que nous avons perdu et que nous pourrions bien remettre en usage, attendu que son équivalent n'existe pas, disaient, en voyant certaines physionomies *gueulardes*, autre mot perdu, dans ce sens du moins :

« *Voilà un homme qui a le nez tourné à la friandise.* »

Ceux qui tenaient à être corrects ajoutaient :

« *Comme saint Jacques de l'Hôpital.* »

D'où venait cet axiome qui au premier abord paraît passablement incongru ?

Nous allons vous le dire.

Il y avait une image de saint Jacques de l'Hôpital, peinte sur la porte de l'édifice de ce nom, près de la rue aux Oies, devenue depuis par corruption la rue aux Ours, — rue dans laquelle se trouvaient les premiers rôtisseurs de Paris ; or, comme le visage du saint regardait cette rue, on disait qu'il avait le nez *tourné à la friandise*.

C'est ainsi qu'on dit de la statue de la reine Anne, à Londres, reine passablement friande de vin de Champagne surtout :

« *C'est comme la reine Anne qui tourne le dos à l'église et qui regarde le marchand de vin.* »

Et en effet, soit hasard de la pose, soit malice du statuaire, la reine Anne commet cette inconvenance, qui peut passer pour une critique de sa vie, de tourner le dos à Saint-Paul, et de garder son sourire royal pour le grand marchand de vin qui fait le coin de la rue.

Brillat-Savarin, le pape de cette seconde catégorie des gourmands, a dit :

« *L'animal se repaît, l'homme mange, l'homme d'esprit seul sait manger !* »

Maintenant, dans la tâche qui m'est échue d'écrire l'histoire des HÉROS DE LA TABLE, je n'ai pas pu introduire de distinction. Je raconterai Horace, comme Apicius, le marquis de Cussy comme le baron Brisse. — Gaster et Comus seront là, — chacun reconnaîtra les siens.

J'aurai aussi des lamentations pour les malheureux atteints de la *boulimie*, c'est-à-dire de la faim insatiable, maladie qui attaqua Brutus après la mort de César.

Ceux-là ce ne sont point LES HÉROS DE LA TABLE

CE SONT LES MARTYRS DE LA TABLE.

C'est une chose triste à dire, mais qui est trop connue pour que j'essaye de la cacher à nos lecteurs : le premier acte de gourmandise fut commis par une femme.

Il est vrai qu'il y avait dans cet acte peut-être plus de curiosité encore que de gourmandise. Ève mangea le fruit défendu.

Les gens qui cherchent le comment et le pourquoi de toutes choses, se demandent comment Dieu pouvait espérer qu'une femme résisterait à la fois à la curiosité et à la gourmandise, les deux péchés justement auxquels elle est le plus encline.

La réponse est bien simple : Dieu ne connaissait pas encore les femmes, c'était la première qu'il faisait.

Il ne se serait pas laissé prendre à la seconde.

Nous ne saurions préciser l'époque où ce premier péché de notre première mère fut commis, mais tout porte à croire que ce ne fut pas bien longtemps après la création.

Nous avons inutilement cherché de nouveaux détails, nous n'en avons pas trouvé.

Nous y perdîmes l'Éden, mais nous y gagnâmes le *Paradis perdu* de Milton.

Vers le même temps, une déesse païenne se laissa aller au même genre de tentation ; mais au moins son péché ne nuisit qu'à elle.

Pluton, après avoir inutilement demandé en mariage plusieurs des déesses, être descendu, inutilement toujours, à des naïades et à des nymphes, ne voulant pas s'abaisser jusqu'à épouser une simple mortelle, résolut d'enlever la première fille de l'Olympe qu'il rencontrerait.




VOYAGE DE L'EMPEREUR DE RUSSIE A PARIS. — PASSAGE DU CORTÉG



ÉRIAL SUR LE BOULEVARD DES ITALIENS. — Voir le Bulletin du précédent numéro.

Il sortit en conséquence un jour de l'Etna sur son char de feu, descendit dans les plaines de Syracuse, et voyant Proserpine, fille de Cérès, qui jouait avec ses compagnes, il lança son char sur elle, l'enleva par la taille, frappa la terre de son sceptre, et disparut.

Les compagnes de la jeune divinité, qui avaient vu passer comme un nuage de fumée, accourent à l'endroit où il avait disparu.

Une rivière en jaillissait, une rivière charmante, toute empanachée de papyrus et qui reçut le nom de Cyanée.

Cérès, désespérée, attela un char de deux dragons et se mit à la poursuite de sa fille, sur des renseignements donnés par des laboureurs. Après avoir parcouru presque tout le vieux monde, elle descendit enfin aux enfers, où elle retrouva sa fille reine des morts.

C'était une triste royauté; aussi Proserpine s'ennuyait-elle à mourir.

Il y avait eu rapt; il y avait eu violence. Cérès réclama sa fille. Pluton, quoique l'un des trois grands dieux de l'Olympe, était, à cause du royaume qui lui était échu en partage, d'un placement difficile comme époux. Il tenait à Proserpine et refusa de la rendre. Le procès fut porté devant Jupiter, qui décida que si Proserpine était à jeun depuis le jour où elle était descendue aux enfers, elle serait rendue à Cérès; mais que si elle avait ingurgité le plus petit atome de nourriture, elle resterait avec Pluton.

Proserpine, qui s'ennuyait à mourir aux enfers et qui trouvait son mari horriblement maussade, jura ses grands dieux qu'elle n'avait pas mangé la moindre chose. Par malheur un des témoins appelés à charge par Pluton, Ascalaphe, prenoms et qualités absents, déclara qu'il lui avait vu pendant la nuit cueillir une grenade et en manger sept grains

Sur cette foudroyante déposition Cérès perdit son procès.

Furieuse, elle changea Ascalaphe en hibou, animal qui voit plus clair la nuit que le jour.

La douleur de la pauvre mère était si grande qu'elle la rendait cruelle, elle que l'on nommait la bonne déesse. Voyant, en passant dans l'Attique, un enfant qui la regardait boire et qui riait de son avidité, elle le changea en lézard.

Passant de là en Lycie, elle changea en grenouilles des paysans qui troublaient l'eau d'un étang où elle allait se désaltérer.

Enfin, traversant les États du roi de Lydie Tantale, et ayant appris qu'il donnait un repas à tous les dieux de l'Olympe, elle pressa tant qu'elle put le vol de ses dragons, et arriva, mourante de faim, juste au moment où Jupiter et sa cour venaient de se mettre à table. La pauvre déesse était tellement affamée, qu'elle seule mangea d'un plat que les autres dieux avaient reconnu être de la chair humaine, et à elle seule, elle en dévora une épaule. En effet, Tantale surpris au moment où il s'y attendait le moins par l'honneur que les dieux lui faisaient, et honteux de n'avoir à leur offrir que la fortune du pot, avait tué son fils Pelops et l'avait servi aux dieux

Jupiter lui rendit la vie et lui fabriqua une épaule d'ivoire, qui remplaça tant bien que mal celle que Cérès avait mangée. Il épousa Hippodamie, qu'il vainquit dans une course de char, et fut le père de ces deux aimables frères que l'on appela Atrée et Thyeste.

On sait qu'Atrée, suivant la tradition de la famille, fit manger à Thyeste les fils qu'il avait eus avec Europe

Virgile a consacré cette histoire de Pélops par deux beaux vers.

Quant à nous, nous n'eussions pas cité le fait de Cérès mangeant l'épaule de Pelops, s'il ne nous eût paru un acte de gourmandise remarquable, et en cette qualité rentrant dans notre sujet.

Ce fut dans un accès de faim pareil à celui de Cérès qu'Ésaü vendit à Jacob son droit d'aînesse pour un plat de lentilles.

Or, c'était un droit d'une grande importance chez les Hébreux, puisqu'il remettait aux mains du premier-né la possession des biens et un pouvoir absolu sur tous les membres de la famille.

Cependant il avait pris son parti de ce premier marché assez usuraire, lorsque Isaac dit à Ésaü : « Prends ton arc et tes flèches, et apporte-moi le fruit de ta chasse, puis tu l'apprêteras de tes propres mains, car je veux te bénir avant que de mourir. »

Rebecca entendit ces paroles, tua deux chevreaux, et tandis qu'Ésaü, son arc à la main, exécutait le commandement de son père, elle assaisonna les chevreaux, couvrit de leur peau les mains de Jacob, et, à l'aide de ce stratagème, lui fit donner la bénédiction paternelle par Isaac.

C'était la second fois qu'Ésaü était volé.

Mais, la seconde fois, il ne prit point la chose aussi doucement que la première. Il reprit son arc et ses flèches, à cette fin de tuer Jacob, lequel se sauva en Mésopotamie, chez son oncle Laban.

Ce ne fut qu'au bout de vingt ans que Jacob revint au pays natal; mais il eut la prudence de s'y faire précéder par deux cents chevaux, vingt-deux boucs, vingt béliers, trente chamelles avec leurs petits, quatre-vingts vaches, trente taureaux, vingt ânesses et dix ânons.

C'était le complément de son plat de lentilles que Jacob, en y réfléchissant, avait trouvé bien usuraire !

ALEXANDRE DUMAS.

*(La suite au prochain numéro.)*

---

# EXPOSITION UNIVERSELLE

L'Australie. — L'or. — Les armes des indigènes. — Les boomerangs. — Périls des chercheurs d'or. — Le sol de l'Australie. — Sa flore. — Sa faune. — Un lingot d'or de deux cents millions de francs. — Richesses agricoles. — Deuil des veuves.

Une des parties les moins visitées et assurément l'une des plus curieuses de l'Exposition se trouve à l'extrémité de la galerie réservée aux colonies de l'Angleterre, dans une sorte de grande échoppe ménagée au milieu du cycle des machines.

Dès qu'on en franchit la clôture en planches, on se trouve en face de vitrines contenant des masses d'or qui brillent, scintillent et miroitent sous toutes les formes et sous tous les aspects. Le métal précieux y montre ses pépites encore incrustées en plein dans leur gangue de quartz grisâtre et s'étale dans des sébiles, en poussière presque impalpable, en gros grains, en paillettes, en morceaux fantastiquement tordus, affectant des contours bizarres et qui semblent pétris par des doigts mystérieux et surnaturels. Au-dessus de ces trésors s'allongent deux longues barres d'or pur, épaisses comme la main, et qui de beaucoup dépassent en valeur le fameux lingot d'or pour la loterie duquel on s'est tant passionné, en France, il y a une vingtaine d'années et dont on voyait des *fac simile* chez tous les marchands de tabac du boulevard. Des souverains à l'effigie de la reine Victoria et portant à leur revers le mot *Australia* surmonté d'une couronne gisent çà et là autour de tant de trésors, comme pour démontrer quelles belles monnaies on fabrique avec l'or australien, et contribuent à accroître encore les éblouissements que cause ce vertigineux spectacle.

A côté de cette exhibition se dressent des trophées qui la flanquent, et qui semblent mis là dans le but de faire voir à quel prix on conquiert le métal australien. Ce sont les armes des indigènes qui, semblables aux redoutables dragons des Hespérides, défendent les fruits d'or de leurs déserts contre les nouveaux Jasons. Véritables monstres, demi-bêtes, presque aussi hideux que les gorilles, ces sauvages à la chevelure laineuse, à l'œil sinistre et hébété, au front déprimé, à la mâchoire saillante, aux membres noueux, aux pieds prenants comme les pattes du singe, au ventre proéminent ou flasque, selon qu'ils se trouvent gorgés de nourriture ou affamés, se nourrissent de reptiles, de viande corrompue ou d'œufs de fourmis. Ils possèdent de terribles moyens de destruction. Ils fabriquent avec un silex noir des haches lourdes, rugueuses, taillées à grossières facettes à l'une de leurs extrémités, polies et tranchantes à l'autre, qu'ils enchâssent dans un morceau de bois replié en deux sur lui-même, où ils les fixent avec de la gomme d'eucalyptus et un lien végétal. D'étranges javelots en obsidienne faits d'une seule branche mince, des boucliers en bois léger, tout petits, les uns recouverts de barbouillage à la craie blanche, les autres grossièrement sculptés et portant même quelquefois des figures d'hommes et d'animaux, les protègent contre les marteaux en pierre dont je vous parlais tout à l'heure, contre les hélemans, massues courtes et à tête étroite, contre les wamuras, palettes avec lesquelles ils lancent leurs javelots, et surtout contre les boomerangs, espèce de sabres en bois qu'ils lancent avec une adresse dont seuls ils possèdent le secret et qui vont, en tournoyant, frapper un but à cent mètres de distance pour revenir ensuite retomber aux pieds de celui qui les a décochés.

Leurs vêtements consistent en manteaux de peau d'opossum, leurs ustensiles en corbeilles de fibres tressées d'une espèce de mousse sauvage ou de racines du figuier indigène; ils fabriquent leurs filets et leurs lignes de pêche, car ce sont de grands mangeurs de poissons et de crustacés, avec les tiges macérées d'une ortie gigantesque et de l'hibiscus hétérophyllus.

Non-seulement les chercheurs d'or doivent affronter les surprises nocturnes et les embûches de ces sauvages, qui jamais n'attaquent de front et ne frappent que traîtreusement et par derrière, mais encore il faut qu'ils pénètrent au fond des déserts encore inconnus du centre de l'Australie où règne une nature qui diffère complétement de la nature des autres contrées du monde. M. Jules Verreaux y a mesuré dans plusieurs localités un grand nombre d'eucalyptus. La moyenne de ces arbres est de treize mètres de diamètre; il en existe même un à Norfolcktown qui, large de plus de trente mètres de circonférence, s'élève à cent trente mètres; les premières branches ne se montrent qu'à cent mètres. Les côtes, formées de roches de granit, de grès houilliers et de lambeaux de formation tertiaire, sont d'une teinte sombre et repoussante, et de nombreux volcans éteints ouvrent à chaque pas leurs cratères immenses, où se dressent des forêts d'eucalyptus, de casuarinas, de banksias et d'arbustes singuliers et bizarres qui semblent appartenir aux climats les plus opposés

En effet, sur les plages vaseuses croissent les bruguieras et les lianes particulières aux climats chauds; au sud s'élèvent de gigantesques pins; plus au sud encore apparaissent, au printemps seulement, des milliers d'espèces végétales qui ont valu à cette partie de l'Australie le nom de *Botany-Bay*. De l'est à l'ouest, au milieu de marécages et de prairies humides, foisonnent le blandfordia nobilis, liliacée qu'on ne trouve guère que là, les tiges raides des xanthorrhées, les cônes des zamias, le cedre calendris-spiralis, dont le tronc poli rivalise avec les plus beaux bois des Antilles, et d'autres arbres dont vous pouvez admirer à l'Exposition des échantillons de toutes les couleurs et richement veinés de rouge, de blanc et de vert.

Tous les végétaux de la Nouvelle-Hollande présentent un caractère unique : c'est leur feuillage sec, rude, grêle, aromatique, d'un vert glauque et monotone, et leurs rameaux toujours à demi dépouillés de leur écorce fongueuse qui se détache par lanières et flotte au gré des vents impétueux.

Les animaux de l'Australie sont presque tous des marsupiaux, c'est-à-dire des mammifères pondant des embryons de chair, qui prennent leur développement dans une poche placée au-dessous du ventre de leur mère; le chien sauvage, de grandes chauves-souris, de la famille des roussettes, et les phoques font seuls exception à une loi à laquelle sont soumis les kanguroos. Le pétauriste dont la peau des flancs se dilate pour former des espèces d'ailes, les potorons, le phascogale, les péramèles, espèce de sarigue, le thilacine, voisin du loup, l'ornithorinque, canard à pelage, mammifère à bec d'oiseau, et l'échidné, hérisson sans dents, complètent les hôtes singuliers de l'Australie. Quant aux oiseaux, ce sont le casoar dont les plumes doubles bifurquées ressemblent à des poils, le menure, dont la queue affecte la forme d'une lyre, des myriades de perruches, des perroquets et enfin des martins-pêcheurs, qui, par leur cri, imitent à s'y méprendre le claquement d'un fouet.

Parmi les reptiles, on cite le serpent-fil, long de vingt-cinq à trente centimètres, dont le venin donne la mort en deux ou trois minutes; l'acantophis bourreau, vipère noire qui tue instantanément; des scynques, qui, par leur gros corps et leurs pattes courtes, semblent former une transition entre les couleuvres et les lézards; l'agame, hérissé de piquants, et le phylture, tantôt orange, tantôt d'un beau brun marbré et dont la queue s'élargit en forme de spatule.

Jusqu'à présent, on estime à huit millions de livres sterling, c'est-à-dire à deux cents millions de francs, l'or récolté en Australie, somme énorme qui se trouve représentée par un gros bloc en plâtre doré donnant une idée du volume qu'elle forme matériellement.

Cette somme, si considérable qu'elle soit, peut-elle entrer en balance avec les souffrances, les périls et la mort de tant de mineurs qui ont succombé à la peine, et avec les dommages que la dépopulation de certaines parties de l'Australie a fait subir à l'agriculture et à l'élève des bestiaux, qui constituent une des plus grandes et des plus durables richesses de cette contrée, comme l'attestent les échantillons de laine de toute espèce et sans rivaux qu'on admire à l'Exposition universelle, et les étoffes qu'en fabrique l'Australie ? Ajoutez qu'il suffit pour ainsi dire de gratter la terre pour y trouver des mines de houille, de l'effleurer de la charrue pour y récolter de magnifiques blés, que la vigne y pousse à merveille et y donne un excellent vin, et que des prairies immenses permettent d'élever et de nourrir autant de bœufs et de moutons que l'on en veut, pourvu toutefois qu'on puisse les protéger contre les vols des indigènes et les déprédations de certains brigands incorrigibles, vieux restes des *convicts* qui, les premiers, sont venus peupler cette terre opulente.

Quoi qu'il en soit, l'Australie est devenue une contrée puissante, riche, industrieuse, et dont le temps et les progrès achèvent d'effacer de plus en plus la physionomie de colonie pénitentiaire et où chaque jour se développent le goût des lettres et l'amour des beaux-arts, ces deux civilisateurs par excellence. Les indigènes tendent, de leur côté, comme dans toutes les colonies anglaises, à disparaître, et le gin contribue, pour sa bonne part, à cette œuvre de destruction plus colonisatrice que chrétienne.

Aussi l'archéologie doit-elle s'empresser d'étudier les objets fabriqués par ces *morituri qui nos salutant*, objets qu'on trouve en grand nombre à l'Exposition.

Ce sont, comme je vous l'ai dit, des haches, des marteaux et des couteaux, identiques pour la forme et pour la nature du travail aux mêmes armes qu'on exhume des fleuves, des cavernes et du sol européens, et des engins de destruction qui, sauf le boomerang, ressemblent à tout ce qu'on fait encore en Afrique et en Amérique.

Les indigènes de l'Australie, surtout ceux qui hantent les bords des rivières Richmond et Murray, travaillent la pierre avec beaucoup de patience et d'adresse. Je n'en veux pour preuve que deux grandes plaques d'une extrême dureté, légèrement creusées à l'une de leurs surfaces et polies de façon à donner à penser à nos plus adroits marbriers français. Elles servent à broyer les graines de combole, dont la farine forme la base de la nourriture de ces sauvages.

On remarque la même perfection de travail sur un gros cylindre de granit grisâtre auquel le catalogue donne le nom de *pierre d'adoration*, et qui serait, assure-t-on, un fétiche fort vénéré chez certaines hordes des naturels. Une autre pierre, à peu près de même apparence se place sur la fosse

où l'on a enfoui le cadavre d'un chef ou d'un membre influent de tribu.

Ces ébauches d'hommes professent en outre pour les morts une autre sorte de culte, comme l'atteste une masse de terre blanchâtre en forme de grosse calotte, dans l'intérieur de laquelle on voit des cheveux qui sont restés attachés à ce bloc de plâtre desséché. Tout cela pèse bien deux kilogrammes et constitue la coiffure de deuil que les veuves portent pendant un an; elles ne quittent ni jour ni nuit ce signe de regret et de fidélité; mais dès qu'expire le terme prescrit par l'usage, elles se débarrassent du lugubre fardeau et convolent immédiatement en secondes noces, c'est-à-dire qu'elles deviennent les esclaves d'un autre maître, qui les bat à tort ou à raison, qui leur fait porter les faix les plus lourds et qui, lorsqu'elles lui déplaisent, s'en débarrasse d'un coup de bôleman ou de boomerang.

Malgré leur aspect repoussant, les naturels de l'Australie peuvent profiter de l'éducation qu'on leur donne et ne pas rester en arrière de l'intelligence des Européens.

Il est mort, l'année dernière, une jeune fille ramenée enfant d'Australie, par le capitaine Chrétien ; élevée à Paris avec les enfants du marin, non-seulement elle leur témoignait une affection et un dévouement sans bornes, mais encore elle se montrait d'une adresse merveilleuse dans tous les travaux de femme, et d'une certaine supériorité dans les études qu'elle faisait en commun avec ses compagnes. Comme celles-ci, elle parlait, elle lisait, elle écrivait trois langues, le français, l'allemand et l'anglais. Comme elles, elle connaissait à fond la géographie, et elle traçait la carte compliquée de l'Europe sans commettre une erreur. Enfin, elle édifia le clergé de la paroisse de Notre-Dame de Lorette, par son intelligence au catéchisme et par sa ferveur le jour de la première communion. Ses rivales l'appelaient avec la cruauté de leur âge : *le singe savant*, et je dois avouer que Catherine, — c'était le nom qu'elle avait reçu au baptême, — justifiait jusqu'à un certain point ce sobriquet, par sa figure de macaque, ses yeux verts, son teint terreux, ses grands bras longs et maigres, et ses pieds à doigts prenants, qui ne pouvaient que douloureusement se soumettre aux entraves des souliers.

A quatorze ans, la pauvre créature ressentit les premiers symptômes de la fatale maladie qui frappe presque tous les enfants transportés hors de leur pays natal. Elle mourut entourée des soins les plus tendres par sa mère et par ses sœurs adoptives, et avec une résignation angélique : « Au revoir, mère, dit-elle à sa dernière heure, au ciel nous serons toutes blanches et belles ! le *singe savant* aussi ! »

S. Henry Berthoud.

## PETITE REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

### LES REPRISES

Une reprise de circonstance est celle de *l'Étoile du Nord*, que vient de nous donner l'Opéra-Comique. On avait espéré un instant compter l'empereur de Russie parmi les auditeurs de la légende dramatico-musicale dont son ancêtre est le héros. Mais Sa Majesté avait promis d'assister au bal de l'ambassade russe, et d'ailleurs l'attentat, qui venait d'avoir lieu quelques heures auparavant, aurait suffi déjà pour expliquer son absence.

C'est au milieu des conversations animées et des nouvelles apportées de tous les coins de Paris par les spectateurs qu'a commencé l'ouverture. L'émotion s'est prolongée pendant toute la soirée, et ce pauvre Meyerbeer, s'il eût vécu, eût certainement maudit deux fois l'assassin dont le crime accaparait une part de cette attention que le grand compositeur avait coutume de revendiquer pour lui seul. Son ombre peut toutefois se rassurer. La belle partition de *l'Étoile du Nord* n'a rien perdu dans l'admiration du public. J'irai plus loin : il m'a semblé que, mieux familiarisés avec les étrangetés, les dissonances et les bizarreries voulues du tissu mélodique, les auditeurs se montraient moins réservés qu'autrefois. Ils comprennent aujourd'hui que le cadre de l'opéra-comique n'a jamais été pour le géant musical que le lit de Procruste, et ils prennent leur parti d'applaudir les beautés de l'œuvre sans s'inquiéter de savoir si elles leur sont servies rue Favart ou rue Le Peletier.

L'exécution a été plus que satisfaisante, ce qui n'est pas un mince compliment quand il s'agit d'une musique aussi difficile et tourmentée que celle de *l'Étoile du Nord*. Bataille, avec sa voix superbe, porte assez aisément le rôle écrasant de Pierre. Mme Cabel (Catherine), est d'une audace et d'une crânerie entraînantes. Capoul chante le rôle de Danilowitz comme il n'avait jamais été chanté avant lui. Beckers est amusant dans celui de Gritzenko. Mlle Bélia ne fait pas trop regretter Mlle Lefebvre, et Mlle Seveste enlève gentiment sa partie dans le duo des *Vivandières*.

Le théâtre de la Gaîté a aussi ses classiques. *Le Courrier de Lyon* est à son répertoire ce que sont à celui du Théâtre-Français *le Cid* et *le Misanthrope*. Le voici qui vient de reparaître avec Paulin Ménier, l'immortel Choppart, flanqué de son compère Alexandre. — Encore un bail de larmes, de rires et d'émotions qui n'expirera qu'à la fin de l'Exposition.

Et déjà je vois poindre dans un avenir prochain :

Au Vaudeville, la reprise de *la Famille Benoiton*.

A la Porte-Saint-Martin, hélas! celle de la sempiternelle *Biche au bois*.

Et, heureusement, à l'Odéon, pour l'honneur et la réhabilitation de la scène française, l'immortelle *Lucrèce*, de Ponsard, qui va nous être rendue avec une distribution digne d'elle : — MM. Paul Deshayes, Taillade, Mlle Agar et Mlle Périga.

Gérome.

## EXPOSITION UNIVERSELLE ET ANNUELLE

### DES BEAUX-ARTS

### IV

### ÉCOLE FRANÇAISE.

MM. Corot. — Millet. — Breton. — Dubufe. — Pils. Yvon. — Cabanel.

Si dans ces deux Expositions nous n'avions qu'un tableau à couronner, il nous semble que nous n'hésiterions pas; nous irions droit aux *Sorcières de Macbeth*, de M. Corot. La scène est superbe et terrible. Le jour finit; Macbeth et son compagnon, tous deux à cheval, sortent de l'épaisse forêt, aux chênes séculaires, qui les enveloppe encore de son ombre. Arrivés à la lisière du bois, les deux chevaux, avec cet instinct prophétique que les anciens prêtaient à la brute et à l'insensé, s'arrêtent court; les trois sorcières viennent de leur apparaître. Le groupe sinistre se silhouette en noir, à l'horizon, sur le ciel blême du crépuscule. Un bras tendu qui sort du groupe, une aigrette bizarre qui se dresse sur l'une des têtes, leur donnent, du plus loin qu'on les voit, une apparence diabolique. Il n'y a, dans toute l'Exposition, rien de plus saisissant que ce tableau aux ombres lugubres, aux clartés pâles. Nous le mettons en première ligne parce que nous y trouvons à la fois toutes les profondeurs de la réalité, ces grands espaces, et ces ciels à perte de vue que personne ne peint si bien que Corot, et en même temps toutes ces grandeurs mystérieuses du rêve auxquelles convient si merveilleusement son exécution résumée, procédant par indications brèves, légères, énergiques.

Maintenant si, au lieu d'une œuvre, c'était un talent qu'il fallût couronner, nous hésiterions encore moins, et nous appellerions le nom de M. François Millet. On chercherait inutilement, dans l'immensité de cette exhibition, une organisation d'artiste plus complète et plus sincère que celle-là. Nous faisons, pour notre part, cette déclaration avec d'autant plus de plaisir que nous avions reproché jusqu'ici à M. Millet des lacunes plutôt que des défauts. Pourquoi cette exécution d'une simplicité outrée, allant jusqu'à la suppression de tout modelé? Pourquoi ce dédain du charme poussé jusqu'à la négation de la couleur? Mais, par les quelques œuvres qu'il expose, M. Millet vient de dévoiler toutes les faces de son talent, et toutes les lacunes qu'on lui supposait sont brusquement comblées. Nous parlons de couleur; mais quoi de plus délicieux et de plus délicat que certains effets, certaines heures étudiées dans ses tableaux? Voyez son *Angelus*, et ce paysan et cette paysanne s'arrêtant dans leur travail et joignant les mains au bruit de la cloche lointaine; voyez l'admirable petite *Bergère* de M. Van Praet, s'apprêtant à reconduire son troupeau, son tricot à la main; voyez encore l'effet de clair de lune représentant un *Parc à Moutons*. La note habituelle de M. Millet, c'est l'austérité et la grandeur. Le trio de ses *Glaneuses*, courbées sur un sol abandonné, est le poëme incarné de la misère; la *Mort* qui apparaît à son bûcheron est plus majestueuse, dans sa tranquillité, que la mort furieuse d'Orcagna. La *Récolte des pommes de terre* est un titre très-modeste et très-humble qui ne promet rien; quel drame pourtant que cette scène vulgaire! Pendant que le paysan remplit ses sacs, aux dernières lueurs du crépuscule, le ciel, au-dessus de sa tête, devient noir, se charge de nuées, se remplit de tempêtes. Hâte-toi, paria du travail quotidien, profite des dernières heures de répit qui te sont données! — Rien ne saurait exprimer la poignante poésie de ce jour orageux. Mais ce qui fait de Millet un artiste tout à fait supérieur, c'est la simplicité absolue dont cette poésie s'accompagne. Rien de théâtral; nulle pose. Ses paysans ne se montrent pas, ils sont surpris dans l'intimité de leur vie obscure. C'est ce qu'on ne pourrait dire des paysannes de M. Breton, qui s'étudient si visiblement à prendre des attitudes de statues, et apparaissent si régulièrement par des effets de soleil couchant, auxquels elles tournent si obstinément le dos, de façon à découper sur les fonds lumineux des silhouettes plus écrites. En multipliant ses tableaux M. Breton laisse voir ses *trucs*, trop répétés. L'exposition de M. Millet laisse une impression diamétralement différente. A chaque toile il se transforme. Si certaines qualités semblent manquer à certains sujets, c'est que le peintre, attentif à la note dominante du thème choisi, néglige tout ce qui pourrait le distraire; ses lacunes sont encore une preuve de sa sincérité; nous le répétons, ces lacunes ne sont que momentanées, et l'on voit ce grand et fier talent se compléter à mesure que ses sujets changent.

Point de grands tableaux dans le compartiment de la France, sinon ceux que je viens de citer. Si l'on y ajoute l'*Enfant prodigue*, de M. Dubufe; les *Algériens*, de M. Pils, les *Batailles*, de M. Yvon et le *Paradis perdu*, de M. Cabanel, ce n'est qu'une question de dimensions; mais comme ces cadres immenses semblent vides comparées aux petites toiles de Millet! Les *Algériens*, de M. Pils, ne réalisent pas les espérances qu'avait données sa *Bataille de l'Alma*. C'est une grande toile rougeâtre dans les clairs, boueuse dans les ombres, lâche et inconsistante partout dans son exécution, et où l'on ne trouve guère à louer qu'une ordonnance assez habile et assez claire. Le *Paradis perdu*, de M. Cabanel, a des prétentions énormes. Il évoque le dieu de la *Vision d'Ézéchiel*, de Raphaël, et nous le ramène, appuyé sur ses anges: il nous offre un Adam musclé et contourné dans le goût de Michel-Ange; il y joint une grande Ève, enduite de cold-cream et de poudre de riz, qui porte bien l'estampille de M. Cabanel, ainsi et tout naturellement associé aux maîtres puissants que nous venons de citer. Mais il ne réussit, dans cette compagnie, qu'à dénoncer lui-même les faiblesses, et, disons tout, les fadeurs de son joli talent, peu fait pour ces gigantesques efforts.

Jean Rousseau.

PROBLÈME N° 56

COMPOSÉ PAR M. DERMENON



Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.
*Envoyer les solutions dans la quinzaine.*

## CONGRÈS D'ECHECS

### A L'EXPOSITION UNIVERSELLF DE 1867

Nous avons l'honneur de rappeler à nos lecteurs que les problèmes destinés au concours organisé par les soins de la commission du congrès doivent être adressés à M. Féry d'Esclands, secrétaire de la commission, avenue de Marignan, 21.

Les problèmes seront examinés par un comité spécial composé de MM. Lequesne, S. Loyd et Rosenthal. Le comité présentera à la commission un rapport dans lequel il sera rendu compte de *chaque envoi*.

Trois prix, dont la valeur sera fixée ultérieurement, seront décernés par la commission.

Le rapport et les plus beaux problèmes seront publiés dans le Livre du congrès.

Pour plus de détails, voir le n° 63, de *l'Univers illustré*.

### SOLUTION DU PROBLÈME N° 51.

| BLANCS. | NOIRS. |
|---|---|
| 1 F. 7eCR. | 1 . pr. C. |
| 2 F. 8eFR éch. | 2 R. 3eCD. |
| 3 P. 5 FD éch. m. | 3 . . . . . . . . . |
| | (B) |
| 1 . . . . . . . . . . | 1 R. 2eR. |
| 2 D. [illegible] éch. | 2 R. pr. D. |
| 3 F. 8eFR éch. m. | 3 . . . . . . . . . |
| | (C) |
| 2 . . . . . . . . | R. [illegible] |
| 3 D. 8eFR éch. m. | 3 . . . . . . . . . |

*N. B.* Une erreur d'impression s'est glissée dans la position de ce problème. Un *pion blanc* a été omis *à la case* 4eFR.

C. P.

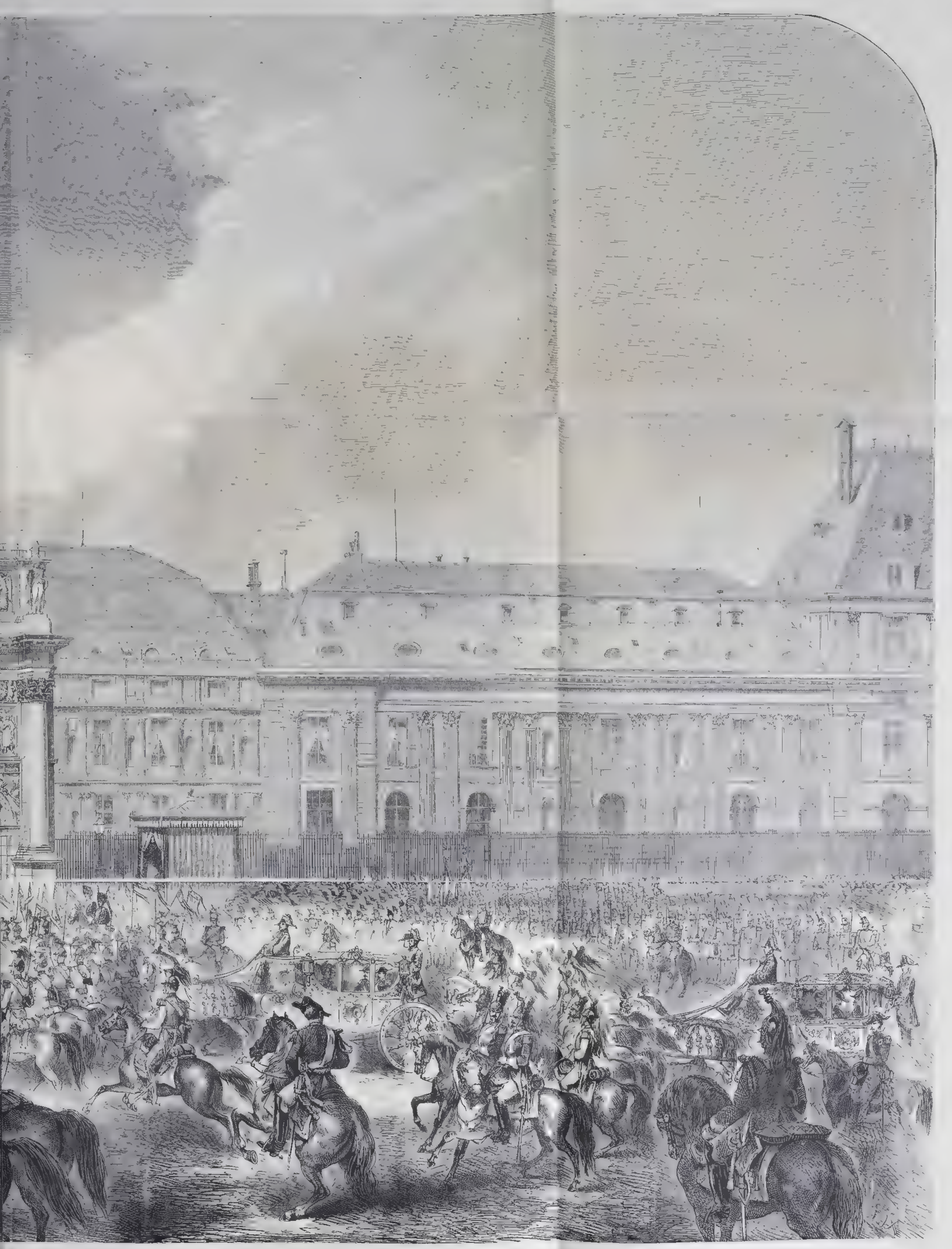




GRAND BAL A L'HOTEL DE VILLE DE PARIS, EN L'HONNEUR DES SOUVERAINS. — Voir page 37



VOYAGE DE L'EMPEREUR DE RUSSIE A PARIS. — AR



...IVÉE DU CORTÉGE IMPÉRIAL AU PALAIS DES TUILERIES

30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT

| | PARIS. | DÉPARTEM |
|---|---|---|
| an . . | 18 fr. | » — 20 fr. |
| mois . | 9 fr. | » — 10 fr. |
| is mois. | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
17 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,000 gravures
Brochée : 75 fr. au lieu de 100 fr.
Reliée : 112 fr. au lieu de 137 fr.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 649 — 22 Juin 1867
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

La crise des chroniqueurs. — Le règne des artificiers. — Trop de ri[illegible] — [illegible] plumes ! — Trop de fleurs ! — Les Dangeau de 1867. — L'élégie des lendemains. — La philosophie sur les murailles : — Quatre affiches sur quatre ruines. — La tragédie est morte [illegible] Mario. — Julia Grisi. — Quelque chose d'elle. — Le roman d'un jeune homme pauvre et le rêve d'un millionnaire. — Le [illegible] professeur. — La leçon de français — Chameau et *chameau* — Grue et *grue*. — Les chansons de Nadaud

Les chroniqueurs traversent des jours de crise, et cette crise a plusieurs causes : embarras des richesses, uniformité des sujets, nécessité permanente de demander à la langue française plus qu'elle ne peut et ne doit donner.

Le style admiratif est borné, si ceux qui en usent ne le sont pas ; quand on a combiné prodige avec miracle, féerie avec magie, quand on a fait de sa phrase un dais avec quatre épithètes pour panaches, lorsqu'on a allumé tous les feux de Bengale et tous les verres de couleur qui peuvent illuminer le tableau d'une fête ou d'un bal, il faut bien s'arrêter, ne fût-ce que pour épargner à son lecteur une ophthalmie ou une migraine. En littérature comme sur la place publique, le règne des artificiers est brillant, mais il est court. Pour peindre dignement une soirée magique, il faudrait être au moins magicien, et l'on n'est pas même sorcier.

Loin de nous — oh ! bien loin — l'envie de regretter les gouvernements et les sociétés d'ancien régime ! Avouons pourtant qu'il y avait là des cadres tout prêts, parfaitement ajustés à ces descriptions pompeuses, où le mot cesse d'être citoyen pour devenir courtisan. On n'avait pas à créer autour de soi une nouvelle atmosphère afin d'y acclimater ces tubéreuses. Tout le monde s'y reconnaissait et en prenait sa part, depuis le *soleil* jusqu'aux plus humbles étoiles, depuis le premier sujet, qui était un roi, jusqu'aux derniers figurants, qui étaient des marquis. Les lecteurs, vivant tous de plain-pied avec le théâtre même, et ayant assisté à la pièce, pouvaient, sans le moindre effort d'imagination ou d'esprit, apprécier l'exactitude et le charme du feuilleton. Les merveilles qu'il retraçait ne leur faisaient l'effet ni d'une dissonance, ni d'un

GRAND BAL DES TUILERIES, EN L'HONNEUR DES SOUVERAINS ÉTRANGERS. — VUE DE LA SALLE DES MARÉCHAUX.
Dessin de MM. Lix et Delannoy. — Voir page 387.

contraste, ni d'une ironie, et il leur était permis de s'y complaire sans être amenés à un pénible retour sur leur propre médiocrité.

Rien de pareil aujourd'hui. D'une part, nos Dangeau sont mieux au fait des commerages du boulevard que des usages de cour. Plus ils prodiguent leurs *ut* de poitrine, plus ils risquent de chanter faux, et ils arrivent d'autant plus vite à forcer le ton, que ces magnificences les sortent plus violemment de leurs habitudes. Faciles à l'éblouissement, prompts à l'extase, enclins à croire que nous devons tous être émerveillés parce qu'ils sont ravis, à qui s'adressent-ils? A des milliers, à des myriades de lecteurs qui ont acheté leur journal cinq ou dix centimes, et qui, après avoir vu défiler dans leur rapide lecture ces rêves des *Mille et une Nuits*, se retrouvent face à face avec leurs tristes réalités. Vous leur parlez de ces menus de millionnaires, de princes et de gourmands, et c'est à peine s'ils ont le pot-au-feu tous les jours. Vous leur décrivez ces riches uniformes, chamarrés de pierreries et d'or, et ils sont obligés de passer une couche d'encre sur les coutures de leur habit râpé. Vous leur dépeignez le ruissellement de ces lumières, l'éclat de ces parures, le feu de ces diamants, la blancheur de ces épaules, le rayonnement de ces yeux; et ils vont rentrer dans leur mansarde où leur femme, amaigrie par les veilles, enlaidie par les soucis du ménage, essaye, à la clarté d'une petite lampe à l'huile de pétrole, de raccommoder leur vieux linge. Ils ont aspiré un moment la fumée de vos récits, comme ces petits mendiants que nous voyons, le soir, penchés sur les grilles de la Maison-Dorée.

Il y avait, dans tous ces articles de gala, une formule qui nous faisait sourire par sa naïveté : « Je n'espère pas réussir à vous donner une idée... » — Je le crois, parbleu, bien! Ne nous la donnez pas : qu'en ferions-nous? Le jour où cette idée, grâce à votre génie descriptif, serait trop exacte et trop vive, votre embarras changerait de nature : vous craignez de ne pas réussir; vous seriez effrayé d'avoir trop réussi!

A tous ces lyriques enivrés de tant de belles choses et se déclarant plus capables de les admirer que de les peindre, je voudrais proposer, comme émollient et correctif, un sujet qui ne peut manquer d'être, un jour ou l'autre, palpitant d'actualité : *l'élégie des lendemains.*

Les lendemains! Connaissez-vous de plus grands philosophes et des poëtes plus mélancoliques? Ils murmurent les tristes énigmes de la vie à l'oreille de ceux qui veulent oublier : ils chantent aux heureux d'ici-bas l'éternel poëme de l'adieu et du regret. C'est à eux qu'appartiennent ces fleurs fanées, ces lustres éteints, ces robes fripées, ces parures flétries, ces yeux cernés de noir, ces tapis jonchés de débris, ces sourires qui s'effacent dans un pli morose des lèvres, les lueurs blafardes de cette aube glissant sur les pâleurs de ces visages. Ce sont eux qui règlent les comptes, qui payent les factures, qui voient en rêve les vaches maigres succédant aux vaches trop grasses, qui disent aux grands de la terre, entraînés dans des dépenses plus excessives que leurs richesses : C'est très-bien, mais dans huit jours?... Aux capitales en liesse, encombrées de visiteurs : C'est parfait, mais dans trois mois?... Aux peuples heureux de voir s'embrasser ceux dont les querelles coûtent si cher : C'est excellent, mais dans un an?...

Les lendemains! Savez-vous où je les cherche, et où leur philosophie me parle un langage plus éloquent que tous les sermons, plus concluant que toutes les fêtes? Dans les affiches qui couvrent nos murailles. D'abord je ne me plaindrai plus ici qu'il n'y ait pas harmonie parfaite entre le cadre et le tableau, la pièce et le théâtre. Ces murs, mi-partis de moellons et de planches, auxquels les affiches donnent pour quelques heures la parole et la vie, ils sont, eux aussi, des victimes vouées à l'insatiable appétit des lendemains. Ils marquent provisoirement la place de choses qui n'existent plus ou qui n'existent pas encore. Regardez à côté ou au-dessus; que verrez-vous? Un arbre que l'on arrache, un châssis que l'on enlève, un papier dont les lambeaux pendent tristement sur la rue, une boiserie ou une rampe que l'on vend au rabais. Quels meilleurs confidents pourrait-on choisir pour tout ce qui nous raconte l'omnipotence des lendemains, la fragilité des plaisirs et des gloires de ce monde?

Tenez! voici, au plus bel endroit de ces démolitions et de ces reconstructions indéfinies, dans une des nouvelles sections de la rue Lafayette, entre la rue Laffitte et celle de la Chaussée-d'Antin, à deux pas des colonnes doriques de l'hôtel de Rothschild, près d'un jardin où planent des corbeaux accusateurs de cette ruine et de ce deuil, voici un pan de mur, de quatre pieds carrés, qui aura peut-être disparu ce soir, et où tiennent à peine quatre affiches dignes des méditations du sage :

La première est ainsi conçue, texte en anglais et en français, lettres gigantesques :

« M^me Rachel, *from London*, etc. »

« M^me Rachel, de Londres, arrivée à Paris, rue de Choiseul, 25. »

M^me Rachel! qui pourrait, sans une émotion profonde, voir ce nom affiché sur un mur de Paris? Rachel, le jour même où M^me Ristori venait retrouver ses admirateurs! Ah! pour une scène de Phèdre ou d'Hermione, jouée par cette adorable artiste (c'est de Rachel que je parle), comme je donnerais la bonne moitié — et même la mauvaise — de l'Exposition universelle! Mais, hélas! la société moderne ne croit pas aux revenants; la tragédie est trop morte pour songer à ressusciter ses morts : cette Rachel anglo-française est aussi une artiste à sa manière, plus comique que tragique, si l'on en juge par ses œuvres; un peintre. — En bâtiments? — Non. — En miniature? — Non. — De genre ou de paysage? — Non. — En émail? — Vous brûlez. Mais ce qu'elle émaille, ce n'est pas le métal ou la porcelaine; c'est la figure. Dans ce pacifique congrès de tous les arts, de tous les souverains et de tous les produits étrangers, le besoin d'une couleur étrangère au visage se faisait particulièrement sentir : M^me Rachel, c'est le lendemain de la jeunesse et de la fraîcheur.

Au reste, ne vous récriez pas et méfiez-vous de ceux qui, à chaque bizarrerie de mœurs, de goûts, de costume ou de mode, s'écrient d'un ton lamentable : « On n'a jamais rien vu de pareil! » — Voulez-vous savoir ce qu'un chroniqueur du IV^e siècle — saint Jérôme en personne! — disait des femmes de son temps? « Des tresses brunes et blondes se marient ensemble sur la même tête; la plus belle chevelure noire se recouvre d'une toison rouge chèrement achetée en Germanie; l'application des fards est, après la coiffure, l'objet important de la toilette. Au premier rang figurent le blanc de céruse, le minium et le noir d'antimoine, destinés à relever l'éclat des yeux. Quand une matrone (grande dame) romaine est ainsi peinte et coiffée, on la flatte prodigieusement si on lui dit qu'elle est aussi élégante qu'une courtisane, et tout, dans son attitude, ses airs de tête et son langage, est calculé pour compléter la ressemblance... »

Qu'en dites-vous? Il est clair que nos belles Françaises, peintes par M^me Rachel et par elles-mêmes, n'ont pas le mérite de l'invention.

Voici la seconde et la troisième affiche :

« Vente pour cause de départ de M^me Giulia Grisi, — objets d'art et ameublements. — M. Mario : vente de tableaux, dessins, estampes, autographes, livres et armes de prix, etc., etc. »

Il est possible que cette affiche ne vous dise rien; mais à nous! aux habitués du Théâtre-Italien, de 1834 à 1855? Le cri monotone du commissaire-priseur et la salle n° 5 de l'hôtel des ventes, voilà donc où aboutissent ces merveilles de la mélodie heureuse, de la jeunesse inspirée, de la beauté triomphante! Voilà la dernière étape d'Elvino et d'Almaviva, la dernière halte de Rosine et de Semiramis! Pour moi, pendant que mes yeux attristés erraient sur ces deux noms imprimés en gros caractères au haut de ces grands papiers rouges, je me rappelais des affiches d'un autre genre, et il me semblait entendre passer sous ces arbres à demi déracinés, le long de ces murs démolis, dans ces espaces encombrés de charrettes et d'échafaudages, la sérénade de *Don Pasquale*, la cavatine de Ninetta, l'amoureux duo des *Puritains*, le finale de la *Sonnambula*, tous ces harmonieux échos dont mon jeune âge avait fait des rêves, dont ma vieillesse fait des souvenirs. Qu'elle était belle, cette Giulia! Qu'il était élégant et charmant, ce Mario!

Un soir, il y a de cela trente-trois ans, je me trouvais au parterre des Italiens avec Francis, le plus romanesque et le plus pauvre de mes camarades de l'école de droit. Giulia Grisi jouait Amina; je voudrais, pour la peindre, demander aux chroniqueurs des fêtes impériales et royales quelques-unes de leurs recettes. C'était la beauté romaine ou milanaise dans toute sa splendeur; une statue vivante et passionnée, une voix au timbre d'or chantant la musique de Bellini. Francis était en extase, et j'aime mieux ces extases-là que celles que provoquent le menu d'un souper, les tentures d'un salon ou les broderies d'un habit de cour.

— Oh! mon ami, me disait-il tout bas, que ne donnerais-je pas pour avoir quelque chose d'elle!

— Une boucle de ses magnifiques cheveux noirs, par exemple?

Francis tressaillit, comme si cette parole imprudente profanait son idéal et attentait à son idole :

— Moins, bien moins que cela, me répondit-il d'un ton de reproche; un ruban de son corsage, un brin de son bouquet, un morceau de son gant, une page de musique où d'écriture où sa main et son souffle auraient passé...

Depuis lors, Francis a fait fortune; il est aussi riche et aussi mal conservé qu'on peut l'être à cinquante-cinq ans; il a échangé le roman du jeune homme pauvre contre le manuel du millionnaire.

Je le rencontrai à l'hôtel des ventes :

— Eh bien! lui dis-je, tu te souviens? La *Sonnambula?* Giulia Grisi, en mars 1834! Tu voulais avoir un objet quelconque, lui ayant appartenu... Te voilà content; regarde; tu n'as qu'à choisir, et tes moyens te le permettent!

— Ah! me répondit-il en soupirant, ce n'est plus la même chose!

Hélas! non; et c'est avec ces mots si simples : *Ce n'est plus la même chose!* qu'on pourrait composer une histoire de la vie publique et privée dont profiteraient également la politique et la morale.

La vente de M^me Giulia Grisi et de M. Mario, c'est le lendemain de la beauté, de la grâce, de la *prima donna* et du ténor.

Voici enfin la quatrième affiche :

« M. X..., ancien professeur, homme de lettres, rue Lamartine, 16, s'offre à donner des leçons de français aux étrangers attirés dans la capitale par l'Exposition universelle. »

Je ne sais pourquoi; mais cette dernière affiche me mit en goût de découverte et d'aventure. Un quart d'heure après, j'étais chez M. X... Figurez-vous un petit vieillard méthodique et propret, un débris vivant des anciennes écoles de rhétorique et de grammaire.

— Vous arrivez bien, me dit-il en souriant; j'attends la visite d'un Prussien riche et fort instruit : ce sera notre première leçon; voulez-vous y assister?...

J'acceptai avec transports. Le Prussien ne tarda pas à arriver; il avait quarante ans, d'énormes moustaches, le ton brusque, beaucoup d'accent dont je vous fais grâce, et une certaine difficulté à s'exprimer dans notre langue.

— Monsieur, dit-il à son professeur improvisé voici douze jours que je suis à Paris; j'ai fait dix fois le tour des boulevards; j'ai passé quelque vingtaine d'heures à l'Exposition; j'ai déjeuné ou dîné, en bonne ou mauvaise compagnie, dans les cabinets particuliers de vos restaurateurs les plus célèbres; je suis allé voir les pièces en vogue dans les théâtres les mieux fréquentés. Pour compléter mon éducation française, je viens vous demander quelques explications grammaticales... Que signifie le mot *chameau?*

— Un quadrupède patient et sobre, très-utile aux Arabes du désert, répliqua M. X... sans hésiter.

— C'est que j'étais ce matin au Champ de Mars, section arabe; il y avait deux de ces quadrupèdes patients et sobres : surviennent des jeunes gens, victimes sans doute d'adroits filous qui avaient coupé les pans de leurs redingotes à la hauteur de leurs dos : « Tiens! dit l'un d'eux, des chameaux! J'aime mieux ceux avec qui nous souperons ce soir... » Que voulait-il dire? Et comment des jeunes gens, qui paraissent aimer la bonne chère, choisissent-ils de préférence la compagnie de quadrupèdes très-sobres?

— Je l'ignore, dit modestement le vieux grammairien.

— Hum!... maintenant, qu'est-ce qu'une grue?

— Une machine ou un oiseau.

— Une machine, c'est cela. Mais comment se fait-il qu'à la vue de ces machines, qui tiennent une si vaste place à l'Exposition, un de ces mêmes jeunes gens se soit écrié : « Oh! les grandes grues! Je préfère les petites. » Savez-vous s'il existe de petites grues qui ne soient ni des oiseaux, ni des machines?

— Non, je ne le sais pas, répondit M. X...

Ici mon Prussien fit entendre un grognement beaucoup plus distinct; sa mauvaise humeur s'accrut encore et se décupla, à mesure qu'il passait en revue tous les mots, tous les tours de phrase qu'il avait entendus depuis son arrivée à Paris et dont il demandait l'explication à l'antique professeur. Le pauvre X... avouait son ignorance. A la fin, après une trentaine de questions et d'épreuves, l'étranger se leva furieux et dit en frappant du pied :

— Monsieur, une pareille mystification m'étonne de la part d'un homme de votre âge. Il faut un singulier aplomb pour se mêler d'enseigner ce qu'on ignore. Mais on m'avait bien dit : les Français! tous farceurs, ou maîtres de danse! En vérité, je ne sais ce qui me tient d'aller me plaindre à M. de Bismark. Il est peu endurant de sa nature; il serait homme à vous dire qu'il la trouve mauvaise, qu'on ne la lui fait pas, et que messieurs les railleurs seront très-attrapés le jour où il leur déclarera la guerre.....

— Pour le roi de Prusse? dis-je en *aparté.*

— Et pour qui voulez-vous que ce soit? riposta le Prussien exaspéré.

Je l'emmenai, pendant que M. X..., stupéfait, répétait entre ses dents : « *Il la trouve mauvaise!!! On ne la lui fait pas!!!* » Puis j'essayai de calmer cet irascible enfant du Rhin en lui expliquant qu'il y a deux langues françaises, l'ancienne et la nouvelle; que, depuis son arrivée, il n'avait fréquenté que la nouvelle, et que l'infortuné M. X... ne professait que l'ancienne.

L'affiche de M. X... c'est le lendemain du français.

Mais, Beaumarchais n'a pas tort, tout finit par des chansons. Seulement, si vous ajoutiez d'après lui : Ce que l'on n'ose pas dire, on le chante, je vous répondrais : Halte-là! Et Nadaud? Voici la sixième édition de ses chansons publiées sans musique dans un beau volume in-8°; — et elles supportent parfaitement la lecture. C'est bien là la chanson française, tout à fait contemporaine; idylle avec un léger grain satirique; élégie tempérée par un frais sourire; l'air des champs pour assainir la tristesse ou l'ironie de la ville; le trait malin sans fiel, la note grivoise sans indécence, une rougeur de volupté sur une joue honnête et sans fard. Gustave Nadaud, c'est Pierre Dupont apaisé, Désaugiers attendri, Béranger adouci. Il a pensé que ses chansons, chantées partout, applaudies toujours, ne perdraient rien à être lues; on ne peut que lui répliquer : Chansonnier, vous avez raison!

A. DE PONTMARTIN.

---

## BULLETIN

La dernière journée de la visite de l'empereur de Russie à l'empereur Napoléon s'est passée au château de Fontainebleau. Le czar a voulu voir, dans le plus grand détail, ce palais rempli de souvenirs et que tant de rois et de princes ont visité avant lui. Une collation avait été préparee dans le salon du Primatice; ensuite on s'est rendu au curieux musée chinois, qui a été récemment créé. Mais le temps, rapidement écoulé, n'a pas permis de faire l'excursion en forêt, qui avait été projetée.

La séparation des deux empereurs a été des plus cordiales. Le grand-duc héritier n'a pas accompagné son père en Russie; il s'est dirigé vers le Danemark, où séjourne en ce moment la princesse Dagmar, sa femme.

La veille de son départ, l'empereur de Russie avait fait remettre au préfet de la Seine une somme de cinquante mille francs, à distribuer entre plusieurs établissements de bienfaisance. Le czar avait également fait de riches cadeaux et octroyé de nombreuses décorations aux officiers attachés à son service pendant son séjour à Paris.

On raconte dans les salons un incident qui s'est produit lors de la visite du czar aux Invalides. Il est descendu dans la crypte du tombeau de Napoléon Ier. Le reliquaire où sont conservés le chapeau traditionnel, l'épée d'Austerlitz et les décorations, a été l'objet de l'attention toute particulière de l'empereur de Russie et des jeunes princes. En ce moment on a entendu l'empereur dire au général Le Bœuf, chargé de l'accompagner pendant son séjour en France : « Général, je possède à Saint-Pétersbourg une épée de Napoleon, faites-m'en souvenir. » Le ton dont ces paroles ont été prononcées semblait annoncer, de la part d'Alexandre II, l'intention d'ajouter cette épée aux précieuses reliques qu'elle venait de considerer avec un pieux recueillement.

Vendredi dernier, à dix heures du matin, le roi de Prusse, à son tour, a quitté Paris, avec M. de Bismark et tous les officiers de sa maison; il a été reconduit à la gare par l'Empereur, qui a voulu, jusqu'au dernier moment, lui faire les honneurs de la capitale. L'Impératrice est venue au perron des Tuileries faire ses adieux à son hôte royal. Le lendemain, dans la soirée, Guillaume Ier était rentré à Berlin.

Les bustes de l'empereur de Russie et du roi de Prusse sont déjà commandés pour orner la grande salle du conseil municipal, à côté de ceux de la reine d'Angleterre, du roi d'Italie, etc., etc., car il est d'usage que le buste en marbre blanc du souverain qui visite l'Hôtel de ville soit placé dans la grande salle du conseil, ornee des belles peintures historiques de M. Yvon.

Peu de jours après le départ du roi de Prusse, sont arrivés à Paris le grand-duc de Bade, dont nous donnerons le portrait dans le prochain numero, et la grande-duchesse, sa femme, fille de Guillaume Ier.

Le vice-roi d'Égypte — qui, par parenthèse, n'a pas reçu le moins du monde le titre de roi, comme le bruit en a couru — a fait également son apparition. Rien n'est absolument grand en ce monde, et tout procède par comparaison : aussi la présence de ce prince de seconde classe, après celle de puissants souverains tels que l'empereur de Russie et le roi de Prusse, n'a-t-elle que très-médiocrement éveillé la curiosité des Parisiens. Ismaïl-Pacha est descendu aux Tuileries et occupe les appartements que le roi de Prusse vient de quitter. Son service d'honneur se compose du général Pajol et de M. Raimbeaux, écuyer.

Mgr l'archevêque de Paris vient de partir pour Rome, se rendant à la fête du centenaire de Saint-Pierre. Les paquebots d'outre-mer ont amené en même temps au Havre plusieurs prélats de diocèses transatlantiques.

La *Saintonge*, partie jeudi dernier de Marseille pour Rome, avait à bord neuf évêques et trois cents ecclésiastiques.

La suite du sultan dans son voyage en France se composera de : Fuad-Pacha, ministre des affaires étrangères; Djémil-Bey, premier chambellan; Kiamil-Bey, grand maître des cérémonies; Enim-Bey, premier secrétaire; Arify-Bey, premier interprète; six chambellans, quatre aides de camp, six officiers supérieurs, six gardes du corps, plusieurs interprètes et secrétaires; enfin, d'une vingtaine de serviteurs attachés au service du sultan.

Les Mormons eux-mêmes ont expédié deux représentants à Paris.

Le chef de la mission est M. Brigham-Young junior, second fils du grand prêtre, et commissaire général du territoire d'Utah pour l'Exposition universelle. Il est accompagné par M. Franklin D. Richards qui, avant son départ pour l'Europe, était brigadier général de la milice d'Utah et président du comité d'émigration, de publication et de propagande.

On mande de Constantinople que le schah de Perse ne viendra pas à Paris, le conseil des ulemas persans ayant émis un avis contraire à ce projet.

Quant à l'exposition persane, elle est enfin ouverte, et ne se compose guère que de tapis.

Le concours international de musiques militaires, déjà annoncé, est, jusqu'à ce jour, composé : pour la France, de la musique des guides; pour la Belgique, de celle des guides et des grenadiers; pour les Pays-Bas, de la musique des grenadiers et des chasseurs; pour le grand-duché de Bade, de celle des grenadiers de la garde.

L'empereur d'Autriche doit, dit-on, envoyer les musiciens du régiment du maréchal Benedek.

A cette liste, il faut ajouter les musiques militaires de la Russie, de la Prusse et de la Bavière

Le concours des grands prix est fixé au 21 juillet; il aura lieu au palais de l'Industrie.

Douze corps de musique militaire, dont dix étrangers et deux français, prendront part à ce concours, dans lequel seront disputés quatre grands prix d'une valeur de 1,000, 3,000 et 5,000 francs.

Le comité de la composition musicale a décerné, à l'unanimité, et au premier tour de scrutin, le prix unique à la cantate présentée au concours international de musique par M. Camille Saint-Saëns.

Ce prix lui était disputé par cent deux concurrents.

M. le docteur J.-P. Civiale, dont le nom est attaché à l'une des plus belles inventions de la chirurgie moderne, la lithotritie, a succombé, la semaine passée, à une maladie qui n'a duré que trois jours.

L'installation du matériel concernant l'art naval, l'architecture navale et la navigation de plaisance fréquemment interrompue par les crues de la Seine, est entièrement terminée à l'Exposition; la berge et les talus du fleuve, en amont et en aval du pont d'Iena, sont régularisés et gazonnés.

Nous donnons dans ce numéro un curieux croquis reproduisant, au vol pour ainsi dire, un coin du grand spectacle offert aux Parisiens par la magnifique revue du 6 juin. L'artiste a crayonné son esquisse au milieu de la foule attirée par cette solennité, et c'est l'aspect original et pittoresque de cette foule, à laquelle toutes les classes de la société avaient apporté leur contingent, qu'il s'est efforcé de rendre d'après nature, plutôt que les mouvements stratégiques des corps d'armée qui figuraient sur le terrain. Les gravures qui représentent des revues montrent invariablement un état-major au premier plan; puis au fond, au milieu de la poussière, des masses confuses qui sont censées figurer des phalanges à pied et à cheval. Ces règles convenues et banales, notre dessinateur a tenté de s'en affranchir, et il a abandonné la synthèse pour l'épisode. Nous aimons à croire que nos lecteurs apprécieront les qualités artistiques de ce dessin improvisé, où la verve de l'exécution a été presque aussi instantanée que le coup d'œil.

Nous pouvons annoncer d'une manière positive que les derniers obstacles qui s'opposaient à l'ascension scientifique du Géant sont enfin levés, et que toutes les dispositions sont prises désormais pour éviter les inconvenients de l'énorme agglomération des foules que le célèbre aerostat a le privilege d'attirer, comme on l'a vu à Paris en 1863, et depuis à Bruxelles, Lyon et Amsterdam.

L'ascension du Geant aura lieu demain dimanche, sur l'esplanade des Invalides. Nous avons l'espoir qu'un succès complet couronnera les efforts de notre ami Nadar, et que les éléments permettront aux savants qui l'accompagneront d'exécuter en paix les expériences scientifiques dont le programme a été dressé par l'Académie elle-même.

TH. DE LANGEAC.

## LE GRAND BAL DES TUILERIES

Nous publions aujourd'hui une charmante gravure représentant la salle des Maréchaux, au palais des Tuileries, pendant le grand bal donné, le 10 juin, en l'honneur de l'empereur de Russie et du roi de Prusse

Cette fête, d'une extrême magnificence, restera longtemps dans le souvenir de la foule aristocratique de ses elus. A côté des deux souverains que nous venons de nommer on remarquait le prince Humbert, héritier de la couronne d'Italie, arrivé le jour même à Paris.

La décoration des jardins, l'ouverture de tous les salons et de toutes les galeries du premier étage et l'ingénieuse transformation de l'ancienne salle de spectacle du château, étaient complétées par une innovation aussi charmante que hardie. Une immense charpente, en forme d'escalier à deux rampes, touchait par son sommet au balcon de la salle des Marechaux, et par sa double base au jardin réservé, dans lequel les invités circulaient incessamment.

De la plate-forme de cette construction on pouvait contempler à loisir l'effet féerique des jets d'eau et des massifs illuminés par des flammes de Bengale, des lanternes vénitiennes et de nombreux appareils électriques. Au milieu de la grande allée flamboyait un gigantesque soleil de gaz, auquel on avait donné la forme de la plaque de Saint-André, le plus élevé des ordres russes.

La salle du souper était éclairée d'une façon magique et rafraîchie par une fontaine jaillissante. Derrière une toile richement peinte, les artistes et les chœurs de l'Opéra ont fait entendre, durant le souper, les morceaux les plus célebres de leur répertoire.

On peut deviner quelle foule énorme de curieux avait été attirée aux abords des Tuileries, sur la place de la Concorde et aux Champs-Élysées, par les réverbérations des lumières et les échos mélodieux.

H. VERNOY.

## LES HÉROS DE LA TABLE

(Suite[1].)

II.

L'Olympe antique, avec lequel nous en avons fini, n'est pas très-gourmand; il ne mange que de l'ambroisie et ne boit que du nectar.

Ce sont les hommes qui, sous ce rapport, donnent le mauvais exemple aux dieux.

On ne dit point des *festins de Jupiter*, des *festins de Neptune*, des *festins de Pluton*. Il paraît même que l'on mangeait fort mal chez Pluton, puisque Jupiter supposait qu'après six mois passés dans le royaume de son époux, Proserpine pouvait être encore à jeun.

On dit des *festins de Sardanapale*, des *festins de Balthazar*.

Nous pouvons même ajouter que ces locutions sont passées en proverbe.

Au reste, Sardanapale est assez populaire en France. La poésie, la peinture et la musique se sont chargées de le réhabiliter. Assis sur son trône, près de Mirrha, entouré de ses chevaux, de ses esclaves, que l'on égorge, transparaissant avec un sourire de volupté à travers la fumée et la flamme de son bûcher, il se transfigure et ressemble à ces dieux d'Orient, Hercule ou Bacchus montant au ciel sur des chars de feu.

Alors toute cette vie de débauche, de luxe, de paresse, de lâcheté, se rachète par le courage des deux dernières années et par la sérénité de l'agonie. Et, en effet, à travers les brèches de Ninive assiégée, on voit d'un côté le Tigre débordé dont les flots s'avancent comme une sombre marée, et de l'autre, les révoltés conduits par Arbace et Bélésis, qui viennent lui enlever cette vie, qu'ils arriveront trop tard pour lui prendre. Alors on oublie que cet homme qui va mourir, et qui est resté le maître de la mort, est le même qui a rendu cette loi :

*Une récompense de mille pièces d'or est accordée à celui qui inventera un plat nouveau*

Byron a fait de Sardanapale le héros d'une de ses tragédies : de la tragédie de Byron, MM. Henri Becque et Victorin Joncières ont fait un opéra.

Nous avons cherché vainement une carte d'un de ces fameux festins qui ont été baptisés du nom de Sardanapale.

Balthazar a, comme son prédécesseur, l'avantage de servir de point de comparaison entre les gourmands antiques et les gourmands modernes : seulement il eut le malheur d'avoir affaire à un dieu qui ne tolérait pas le melange de la gourmandise à l'impiété.

Si Balthazar n'eût été que gourmand, Jéhovah ne s'en fût pas mêlé.

Gourmand et impie, la chose lui parut intolérable.

Voici, au reste, comment les choses se passèrent :

Pendant que Balthazar était assiégé dans Babylone par Cyaxare et Cyrus, il donna, pour se distraire, un grand dîner à ses courtisans et à ses concubines.

Les choses allaient à merveille jusque-là; par malheur, tout à coup il lui vint à l'idée de se faire apporter les vases sacrés d'or et d'argent que Nabonassar avait enlevés au temple de Jérusalem. Mais à peine eurent-ils été profanés par le contact des lèvres impies, qu'un grand coup de tonnerre se fit entendre, que le palais fut ebranlé jusque dans ses fondements, et que ces trois mots qui, depuis plus de vingt siècles, font l'épouvante des rois, apparurent en lettres de feu tracées sur les murailles :

Mané, Thécel, Pharès.

La terreur fut grande à cette vue, et de même que, quand la maladie devient grave, on envoie chercher le médecin dont on s'est moqué la veille, on envoya chercher un jeune homme qui prophétisait dans ses moments perdus, et dont les prophéties faisaient rire en attendant qu'elles fissent trembler.

Ce jeune homme, c'était Daniel.

Élevé à la cour du roi, il étudiait pour être mage.

A peine eut-il lu les trois mots, qu'il les expliqua comme si la langue que Jéhovah parlait à Balthazar était sa langue maternelle.

MANÉ voulait dire compté ;

THÉCEL, pesé ;

Et PHARÈS, divisé.

*Mané :* Dieu a compté les jours de ton règne et en a marqué l'accomplissement.

*Thécel :* Tu as été pesé dans la balance et on t'a trouvé trop léger.

*Pharès :* Ton royaume a été divisé et il a été donné aux Mèdes et aux Perses.

Cette explication fut suivie d'une admonestation de Daniel à Balthazar sur son sacrilége et son impiété, et se termina par la prédiction de sa mort prochaine.

En effet, dans la nuit, Cyaxare et Cyrus s'emparèrent de Babylone et mirent à mort Balthazar

1. Voir le précédent numéro.

C'est à la même époque qu'il faut faire remonter ce terrible mangeur que l'on appelait Milon de Crotone. Mais celui-là, au lieu de faire écrouler les palais comme Balthazar, les soutenait.

Il était de la petite ville de Crotone, voisine et rivale de Sybaris.

Un jour, les deux voisines se brouillèrent; Milon jeta sur ses épaules une peau de lion, prit une massue à la main, se mit à la tête de ses compatriotes et, dans une seule bataille, écrasa l'élite de ces beaux jeunes gens que le pli d'une feuille de rose empêchait de dormir et qui avaient, à une lieue à la ronde de Sybaris, fait tuer tous les coqs qui, en chantant, les empêchaient de dormir.

Six fois Milon remporta la victoire aux jeux Pythiques, et sept fois aux jeux Olympiques. Il montait sur un disque que l'on avait huilé pour le rendre glissant, et les plus vigoureux ne pouvaient, non-seulement le faire descendre, mais l'ébranler par les plus fortes secousses. Il nouait une corde de la grosseur du doigt autour de sa tête et la faisait éclater en enflant les muscles de son front. Il prenait une grenade dans sa main et, sans la serrer assez fort pour la briser, il défiait ses rivaux de lui faire bouger un seul doigt. — Un jour qu'il assistait aux leçons de Pythagore, son compatriote, les colonnes de la salle menaçant tout à coup de se briser, il avait soutenu la voûte de ses deux mains, donnant aux auditeurs le temps de s'éloigner. — Un autre jour, aux jeux Olympiques, et c'est par là qu'il rentre dans notre domaine, il chargea sur ses épaules un jeune taureau, le porta pendant l'espace de cent vingt pas, l'assomma d'un coup de poing, le fit rôtir et le mangea tout entier le même jour. — En général, il absorbait à son dîner dix-huit livres de viande, vingt livres de pain, quinze litres de vin.

Un de ses amis avait fait couler en bronze sa statue. Comme on était embarrassé de la conduire au lieu où elle devait être placée, il la prit sur ses épaules et la déposa sur son piédestal.

On sait comment il mourut.

Vieux, il se promenait dans une forêt; il trouva un tronc d'arbre qu'un bûcheron avait essayé de fendre. Il introduisit ses deux mains dans l'ouverture et tira en sens inverse; mais le tronc fit ressort, se referma et Milon se trouva les mains prises sans pouvoir les en arracher.



SALON DE 1867. — KATHERINA, tableau de M. CHARLES MARCHAL. Dessin de M. Mariani.

Il fut, dans cette position, déchiré par les loups.

A Milon finissent les temps fabuleux et commencent les temps héroïques.

Ce qui nous empêche de croire que l'histoire de Milon fût une fable, c'est la belle statue de Puget, qui orne les jardins de Versailles et qui représente sa mort

ALEXANDRE DUMAS.

*(La suite prochainement.)*

## LA ROSIÈRE DE NANTERRE

Puisque chaque nation s'est piquée d'honneur et a envoyé à l'Exposition universelle les produits les plus remarquables de son terroir, nous regrettons un peu, nous l'avouons, que l'on n'ait pas érigé au beau milieu du Champ de Mars un pavillon où les multitudes d'étrangers qui se succèdent à Paris seraient venues saluer respectueusement la fleur virginale à qui la petite commune de Nanterre doit toute sa réputation. Par ce moyen, lesdits voyageurs, réintégrés dans leurs foyers, auraient pu dire à leurs amis et connaissances : Nous arrivons de Paris et nous y avons vu une rosière.

Puisque la rosière n'est pas venue à nous, nous avons résolu, le dimanche de la Pentecôte, de prendre le chemin de fer de Nanterre pour assister au couronnement de la timide et heureuse compatriote de sainte Geneviève.

Cette curieuse institution se perd dans la nuit des temps, et, s'il faut en croire la légende, saint Médard lui-même en serait le fondateur.

Nous n'avons pas besoin d'entrer à ce sujet dans des détails bien étendus. Tout le monde sait que la rosière de Nanterre touche une dot de six cents francs, due moitié à la munificence du conseil municipal, moitié à une fondation généreuse qu'une certaine dame Michel fit, par son testament, il y a cent ou deux cents ans. Toutes les vertus de la commune sont soigneusement discutées, et c'est au scrutin secret que le conseil municipal procède annuellement à l'élection de la rosière. C'est le conseil municipal aussi, avec le clergé de Nanterre, qui escorte la jeune fille à la paroisse, où a lieu la cérémonie du couronnement, et où siégent, sur trois trônes, la marraine de l'élue, la rosière de l'année précédente et enfin l'héroïne de la journée.

Celle-ci porte cette année le nom de Caroline Aubert. Puisse cette petite notice porter son nom jusqu'à la postérité la plus reculée ! Nous le souhaitons sincèrement. A Nanterre, en effet, les rosières sont de bonne et solide qualité, et on n'est pas obligé de faire comme dans un village voisin, où l'on se pique de doter également des rosières, mais où le conseil municipal prend la précaution de dési-



COURONNEMENT DE LA ROSIÈRE DE NANTERRE, LE DIMANCHE DE LA PENTECÔTE. — Dessin communiqué.



LONDRES. — LA CHAMBRE DU CHAPITRE, A L'ABBAYE DE WESTMINSTER, d'après une photographie. — Voir page 391.

gner une rosière suppleante, pour le cas où un accident surviendrait entre le jour de l'election et celui du couronnement

ABLET

## REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Comédie française : reprise d'*Hernani*. — En attendant. — Les parodies. Porte-Saint-Martin : *N, i, ni, ou le Danger des Castilles*. — Gaîté : *Oh! qu'nenni, ou le Mirliton fatal*. — Vaudeville : *Harnali, ou la Contrainte par cor*. — Théâtre-Italien : représentations de Mme Ristori : *Elisabetta d'Ingliterra*. — Théâtre-Lyrique : *la Somnambule*, musique de Bellini, traduite en vers français par M. Etienne Monnier : Mlle Jeanne de Vriès, MM. Viteaux et Lutz. — Porte-Saint-Martin : reprise de la *Biche au Bois* : M. Thiron, Mmes Silly, Delval, Fonti, Zina Mérante, Batty et ses lions. — Folies-Dramatiques : *le Père Gachette*, drame en cinq actes et huit tableaux, de Paulin Deslandes. — Frédérick-Lemaître.

C'est enfin ce soir, si l'affiche n'est pas trompeuse, que passe au Théâtre-Français la reprise d'*Hernani*. Quelle aura été l'attitude du public de 1867 devant l'œuvre de 1830 ? Comment celle-ci aura-t-elle supporté la double épreuve du temps et de la reaction néo-classique ? Auquel, de l'art nouveau, comme il se qualifie lui-même, ou de l'art ancien restera définitivement le champ de bataille ? Voilà ce que vous dira prochainement une voix éloquente, avec toute l'autorité que prêtent à sa parole d'éclatants triomphes conquis dans ce même domaine dramatique. A côté de cette appreciation grave et sérieuse qu'ils pourront comparer avec celles que j'ai déjà mises sous leurs yeux, mes lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de connaître aussi quelques-unes des parodies et des satires burlesques dont *Hernani* fut le texte à son apparition. Les historiens eux-mêmes n'ont pas dédaigné les boutades de Pasquin et de Marforio. Ce que celles-ci sont à l'histoire, les parodies le sont à la critique. Dans celles que je vais citer, on retrouve, sous une forme triviale et bouffonne, toute la substance des feuilletons hostiles à *Hernani*. C'est en cela qu'elles sont curieuses et qu'elles méritent de figurer parmi les pièces du procès littéraire sur lequel le public est aujourd'hui appelé à prononcer en dernier ressort.

Laissant de côté les parodies partielles intercalées dans des revues de fin d'année, j'en trouve quatre qui suivent le drame pas à pas d'un bout à l'autre.

L'une representée aux Variétés sous le titre même d'*Hernani* tomba à plat. Il va sans dire que je ne m'en occuperai pas.

Dans l'ordre chronologique les trois autres se succèdent ainsi :

12 mars 1830, à la Porte-Saint-Martin : « *Ni, i, ni, ou le Danger des Castilles*, amphigouri romantique en cinq actes et en vers sublimes, mêlés de prose ridicule, par MM. Carmouche, de Courcy et Dupeuty. »

C'était Provost qui jouait N, i, ni. Don Carlos s'appelait don Pathos, don Gomez, Dégommé, et dona Sol, Parasol.

16 mars, à la Gaîte : « *Oh! qu'nenni! ou le Mirliton fatal*, parodie d'Hernani, en cinq tableaux, par MM. Brazier et Carmouche. » Les principaux personnages s'appelaient Degommé, Blaguinos et Belle-Sole. Leménil et sa femme jouaient ces deux derniers rôles.

23 mars, au Vaudeville : « *Harnali, ou la Contrainte par cor*, parodie en quatre tableaux, en vers, par Auguste de Lauzanne, » avec cette distribution : Harnali, Arnal ; Dégommé Comilva, Lepeintre jeune ; Charlot, Fontenay, Quasifol, Mlle Brohan.

Les deux premières réussirent complétement. Celle d'*Harnali* fut plus contestée ; elle est restee cependant, grâce à son titre, la plus populaire des trois : elle fut reprise en 1838, quelque temps après la première representation de *Caligula*, ce qui donna lieu à cette addition :

HARNALI. — Que tu me caligules!
QUASIFOL. — Caligules? ce mot...
HARNALI. — On vient de l'inventer.
C'est un mot tout nouveau... ça veut dire embêter.

Les journaux du temps font un grand éloge de Mme Leménil, qui, dans Belle-Sole de *Oh! qu'nenni!* parodia, parait-il, Mlle Mars avec beaucoup d'esprit et de finesse. Le succès de l'actrice explique seul celui de la pièce, qui, à la lecture, est de la dernière platitude. Sauf une soixantaine de vers, les quatre actes sont en prose, ce qui enlève du piquant à la parodie. En voici, au reste, quelques échantillons :

OH! QU'NENNI. — Fille incomparable, tu vois à tes pieds un bandit, un monstre, un scélérat, un brigand et autres; mais ça ne m'empêche pas d'être tendre, délicat et vertueux... Mon père s'appelait Jean d'Estragon : il était original d'une famille de Normandie, et contrebandier de son état... On l'envoya à Brest prendre l'air pendant dix ans, dont il mourut quelques jours après son arrivée... Indigné des injustices que l'on avait faites à mon vertueux père, je résolus de me venger : je me fis voleur!

BELLE-SOLE. — Voleur!

OH! QU'NENNI. — Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Je fais la contrebande. Je vole, je tue, j'assassine quand ça se trouve... Cet aveu-là, chère âme, cet aveu, dis-je, ne te dégoûte point? N'est-ce pas que ça ne te dégoûte point?

BELLE-SOLE. — Au contraire, charmant voleur, tu n'en es que plus aimable à mes yeux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

BLAGUINOS. — Ce particulier est un jeune homme de ma suite.
OH! QU'NENNI. —
Ah, ah! c'est bon, j'en suis, oui, je suis de ta suite!
Je te suivrai de suite, et nous verrons ensuite!
Partout où tu seras, je veux t'aller chercher :
Tel le chien de l'aveugle ou celui du boucher.
Je veux suivre tes pas d'un pas leste et rapide,
Comme un chien de berger ou un chien d'invalide,
Jamais chien de basse-cour...
BELLE-SOLE. — Assez! assez!... c'est bien.
Voilà des chiens de vers auxquels on n'entend rien.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

DÉGOMMÉ. — A dater d'à présent, ici tu es mon hôte.
OH! QU'NENNI. —
Dieu! que dites-vous là?... vraiment je suis votre hôte?
DÉGOMMÉ. — Chez moi tu dineras bientôt à table d'hôte,
Et je ne veux jamais que de chez moi l'on t'ôte.
OH! QU'NENNI. — On ne m'en ôt'ra pas puisque je suis votre hôte.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

OH! QU'NENNI. — Imbécile! que viens-tu de faire?

DÉGOMMÉ. — Mon devoir.

OH! QU'NENNI. — Ton devoir?... Ne sais-tu pas que Blaguinos est amoureux de ta pupille? vieillard stupide!... tête à perruque! ganache! partisan de Voltaire, de Racine, de Rousseau!...

DÉGOMMÉ. — Moi? Je ne connais pas ces messieurs-là.

OH! QU'NENNI, avec le dernier mépris. — Retardataire, stationnaire! tu n'es qu'un vieux classique.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

BLAGUINOS. — Quitte ta calotte!... ou tu vas en recevoir.

OH! QU'NENNI, fièrement. — Tu peux me vexer, mais tu n'as pas le droit de m'enrhumer! Je suis un héros pour la tête. Jamais tu ne me feras mettre les pouces.

BLAGUINOS. — Eh bien! je te ferai mettre les poucettes.

OH! QU'NENNI, avec emportement. — Qu'on me mène chez le commissaire de police, qu'on sévisse, qu'on me punisse, et que ça finisse.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

BLAGUINOS. — Donne-moi une poignée de main et embrassons-nous.

OH! QU'NENNI. — Alors la farce est finie.

BLAGUINOS. — Elle le serait si on voulait.

DÉGOMMÉ. — Mais je suis dans mon coin comme le père Sournois, et je m'y oppose.

BLAGUINOS. — Alors, prévenez donc! Par une erreur funeste,
Le public s'en irait sans demander son reste.
DÉGOMMÉ. — Mais c'est là le plus beau, c'est là l'indéfini,
Lorsque tout est fini, que rien ne soit fini.
(A part) Gare au mirliton,
Mirliton, mirlitaine,
Gare au mirliton
Ton, ton.

A travers ces charges grossières, ces travestissements de mauvais goût, on entrevoit cependant les critiques auxquelles *Hernani* donnait prise dans l'opinion de ses adversaires.

Les parodies d'*Harnali* et de *N, i, ni* sont, sinon plus délicates, au moins plus gaies et plus ingénieuses.

Dans *Harnali*, l'entrée de Degommé est assez drôlement presentée :

Que vois-je ici? Deux hommes chez ma nièce?
Voilà, sur mon honneur, une plaisante pièce!
Qu'est-ce à dire? En ces lieux vous introduire ainsi?
Pour un vieux Lustucru me prenez-vous ici?
Suis-je donc un jouet? un homme en pain d'épice
Que l'on donne aux enfants qui viennent de nourrice?
Suis-je un polichinelle? ou suis-je un chien barbet
Que l'on fait aboyer en pressant le soufflet?

Entendez-vous cela dit par Lepeintre jeune?

Lorsqu'après cette tirade, Charlot se faisait connaître, le vieillard lui adressait cette observation qui ne manquait pas de justesse :

Quoi! c'est vous, mon ami?
Parbleu! vous êtes bon de me laisser ainsi
Me fâcher, m'enrouer et crier comme quatre.

Le monologue final du premier acte est traité d'une façon amusante dans les deux pièces. Voici quelques vers de celui de *N, i, ni* :

Ton domestique! ah! oui... dis aussi ton frotteur,
Car de te bien frotter j'espère avoir l'honneur.
De portier, de brosseur, j'accepte aussi les rôles,
Je battrai tes habits, mais c'est sur tes épaules!
Derrière tes talons, mes yeux tu les verras
Comme des vers luisants ou des yeux d'angoras...
(S'arrêtant, et avec réflexion.)
Mais comment fera-t-il pour y voir par derrière?...
Ça le regardera... ce n'est pas mon affaire.

Harnali ajoute de son côté :

Ce n'est encore ici que le commencement.
Je sors... je ne sais trop ni pourquoi ni comment.
Dans la passe où je suis, il serait mieux peut-être
D'attendre mon rival, de me faire connaître...
Oui, mais nos démêlés s'éclairciraient trop tôt....

Il va sans dire qu'au deuxième acte les parodistes n'ont pas manqué la métaphore de l'œuf. Écoutez N, i, ni :

Mais malheureux, vraiment, tu me fais de la peine;
Comme toi, j'en tiendrais une demi-douzaine
Dans le creux de ma main... oui, j'en tiendrais dix-neuf.
Mais rappelle-toi donc *Arlequin dans un œuf*...
Du petit bout du doigt, pour peu que je te choque,
Je puis, pauvre poulet, t'écraser dans ta coque !...
Tu n'es qu'une homelette.

A Harnali maintenant :

La taille n'y fait rien, la mienne est ordinaire;
Mais j'ai six pieds de long quand je suis en colère.
Songe que je te tiens, si mince que je suis,
Et que si je voulais t'annuler, je le puis;
Je pourrais dans l'instant, ton dédain m'y provoque,
T'écraser dans ma main comme un œuf à la coque.

Pendant que nous y sommes, cueillons encore, dans le troisième acte d'*Harnali*, le passage suivant de la scène entre Quasifol et Comilva :

QUASIFOL. — Mais vous parlez sans cesse
Et de vos cheveux blancs et de votre vieillesse.
COMILVA. — Tudieu! je suis un vieux lapin...
QUASIFOL. — Je le savais.
COMILVA. — Avec de vieux lapins on fait de bons civets,
Ma chère, entendez-vous? Je t'assure, ma bonne,
Que je suis d'être vieux plus fâché que personne,
C'est au point (croirais-tu?) que je vais tous les soirs
Voir les troupeaux de bœufs qu'on mène aux abattoirs.
C'est alors que pleurant mon ancienne énergie...
QUASIFOL. — Entre les bœufs et vous quelle est l'analogie ?

Comilva surprend Harnali aux pieds de sa nièce : Malheureux ! s'écrie-t-il :

Malheureux !... quand pour toi je vais fermer la porte,
Quand loin de te chasser comme un vil malfaiteur
Sans rime ni raison je me fais ton sauveur,
Tu voudrais me placer au rang des capricornes ?
Nous avons donc ici tous deux changé d'emploi?
Je fais ceci pour toi, tu fais cela pour moi...

La parodie de la scène des portraits se fait dans les deux pièces de la même manière. Une baguette à la main, Dégommé explique les tableaux comme un charlatan de la foire, avec accompagnement de cymbales et de grosse caisse : puis Charlot emmène Quasifol qui le suit discrètement :

Mon rôle est d'obéir sans jamais dire un mot.

Parasol, dans *N, i, ni*, exprime la même pensée :

Parasol fera
Pour sauver son amant tout ce que l'on voudra.

Le *Vieillard stupide !* est paraphrasé : ici, par *Vieux cornichon !* là, par *Ganache, vieille bête !*

Le grand monologue de Charles-Quint commence, dans *N, i, ni*, par ces quatre vers :

Je pourrais profiter de ce que je suis seul
Pour ne pas dire un mot... Mais, par mon bisaïeul,
La pantomime est vieille. Il vaut cent fois mieux dire
Un petit monologue à l'instar de Shakspeare.

Au bout d'une trentaine de vers, pastiche assez divertissant de la manière de Victor Hugo, don Pathos s'arrête et tire sa montre :

« Je pourrais, dit-il, parler comme ça pendant deux heures; mais Carmagnole ne me répondrait pas... ça deviendrait fatigant... et ça ne serait pas plus clair... aussi bien j'entends des gaillards qui viennent pour me tailler des croupières. »

A la fin de l'acte, un regisseur s'avançait et adressait au public l'allocution suivante :

« Messieurs,

» L'administration a l'honneur de prier le public de vouloir bien rester à sa place. On pourrait croire que la pièce est finie; mais avec un petit moment de préparation, nous allons vous donner le second et le *seul* dénoûment de l'ouvrage. »

La scène d'amour du dernier acte est, dans les deux parodies, la partie la mieux réussie. Pour ne pas faire double emploi, je prends celle d'*Harnali*.

QUASIFOL. — Voyez, mon cher ami, que la lune est jolie !
HARNALI. — Oui, la lune est très-bien, je la trouve embellie...
Mais à l'heure qu'il est, ce n'est pas le moment,
Un jour d'hymen surtout, de causer firmament.
QUASIFOL. — Vois qu'il est beau, ce ciel, quand la lune l'éclaire!
Moi, j'aime, dans la nuit, surtout quand elle est claire,
Le chant des moineaux francs et des chardonnerets.
HARNALI (à part). — Avec ça que la nuit ils ne chantent jamais.
QUASIFOL. — Les étoiles du ciel, l'ombre silencieuse,
Et le chant des oiseaux font l'âme harmonieuse.
Mais ne trouvez-vous pas que la lune pourtant?...
HARNALI. — Qu'une femme astronome est un être embêtant!
QUASIFOL toujours en extase. —
La lune en son déclin... voyez donc tout repose;
Venez donc respirer l'air embaumé de rose...
Ah! c'est délicieux!... à cette douce odeur
On croirait respirer les deux mains d'un coiffeur...

On entend dans la coulisse un cor de chasse qui joue le *Carillon de Dunkerque*. Ici je passe d'*Harnali* à *Ni, i, ni* :

PARASOL. — N'entends-tu pas, ami, dans l'air au loin qui passe,
Sur l'aile du zéphir, un son de cor de chasse?
(Le cor reprend et joue : *Te lairas-tu mourir?*)
N, I, NI (à part, au désespoir). —
Grands dieux! c'est Dégommé, c'est un funèbre huissier,
A qui je dois ma vie et qui vient se payer!...
Répétez vos accents, échos de la Villette,
Du jugement dernier ce cor est la trompette!...
PARASOL, écoutant et charmée. —
C'est, je crois, l'omnibus.
N, I, NI. — Non, c'est le corbillard!...

Encore une citation et j'ai fini ; celle-ci est empruntée à *Harnali* :

Quasifol a arraché la boulette mortelle des mains de son amant et en a avalé la moitié :

HARNALI. — Quelle preuve d'amour, Quasifol, tu me donnes?
QUASIFOL le repoussant un peu. —
Va-t'en, va-t'en, va-t'en.
HARNALI. — Pourquoi?
QUASIFOL d'un air tendre, et en mangeant.
Tu m'empoisonnes!
HARNALI. — Du tout, ce n'est pas moi... non, c'est ce vieux jaloux,
Plus têtu quatre fois qu'un mulet andaloux...
Ne va pas tout manger... Ah! je te le demande.
QUASIFOL. — Je t'ai gardé ta part, je ne suis pas gourmande.
(Elle donne l'autre moitié de la boulette à Harnali qui la mange.)
HARNALI. — Es-tu mort?
QUASIFOL. — Sans doute, il faut bien que je meure.

Et toi?

HARNALI. — Moi, je suis mort depuis près d'un quart d'heure.
Dis-moi donc, Quasifol, c'est bien particulier,
Tu croques la première, et je meurs le premier.
(Avec emphase.)
C'est un plaisant contraste à ravir la pensée.

Il est bon de faire remarquer que ces parodies ne passèrent pas sans protestations de la part des amis de l'auteur, qui les considéraient comme un sacrilége, comme un attentat au génie du maître. En cela leur zèle allait trop loin, et l'on peut supposer qu'ils étaient, comme on dit, plus royalistes que le roi. Le grand poëte qui vient de livrer, de si bonne grâce, ses traits et sa personne aux faiseurs de caricatures, n'a pas dû se montrer plus ombrageux à l'endroit de son œuvre. La parodie est une manière de consécration : elle ne s'attaque qu'aux œuvres fortes. Le *Cid* a été parodié comme *Hernani*, et le parodiste, cette fois, s'appelait Boileau.

~~~ Je me suis attardé sur ces souvenirs et il ne me reste plus que quelques lignes à consacrer aux événements de la semaine. Deux rentrées d'artistes, un début, deux reprises et une pièce nouvelle, voilà le menu auquel, pour ne pas faire de jaloux, je procéderai, si vous le voulez bien, dans l'ordre indiqué par le programme officiel.

Au Théâtre-Italien, d'abord, où Mme Ristori vient de reparaître, toute couronnée encore de ses trophées d'outre-mer. — En remettant le pied sur la terre française, la grande artiste y a retrouvé son public enthousiaste des premiers jours. Son talent, dont nous connaissions les côtés émus et touchants en même temps que l'inspiration et l'éclat dramatiques, s'est révélé au public sous une nouvelle face : la profondeur de la composition. Le rôle d'Élisabeth d'Angleterre, qu'elle n'avait jamais joué à Paris, est une étude savamment fouillée qui maintient Mme Ristori au premier rang des tragédiennes de ce temps-ci. La scène de l'agonie, où revit le beau tableau de Delaroche, est d'une réalité effrayante. Il faut remonter jusqu'à Mlle Georges — je mets hors ligne le souvenir de Rachel — pour se faire une idée de cette ampleur, de cette puissance et de cette majesté dans la mort.

~~~ Mlle Nilsson s'étant enfuie vers l'Opéra, le Théâtre-Lyrique s'est mis en quête d'une cantatrice qui pût alléger Mme Carvalho du poids un peu lourd de la royauté qu'elle est maintenant seule à porter. Je crois bien qu'il l'a trouvée dans Mlle Jeanne de Vriès. La voix de la jeune cantatrice est d'un timbre pénétrant et sympathique, d'une grande étendue et égale dans tous les registres. Les vocalises, les trilles, les notes piquées, toutes les difficultés d'exécution ne sont qu'un jeu pour elle. Son style est déjà excellent, et elle phrase avec un art qu'on rencontre rarement chez une debutante. Le charme se laisse encore un peu désirer : ce defaut eût peut-être été moins sensible dans un autre rôle que celui d'Amina et dans un autre opéra que la *Somnambule*. — Le brio avec lequel Mlle de Vriès a enlevé le rondo final a mis le sceau au grand succès que lui avaient déjà valu l'air du premier acte et le duo du second. Pour me servir d'un cliché qui n'est ici que la formule de la vérité, Mlle de Vriès est une précieuse recrue pour M. Carvalho.

Le ténor Vitaux, qui débutait de son côté dans le rôle d'Elvino, a une voix blanche, une sorte de haute-contre, très-agréable dans la demi-teinte et qu'il a le tort de forcer un peu trop. Il a été egalement accueilli avec une faveur marquée.

Lutz, qui faisait le comte, a bien chanté, quoique un peu froidement. Somme toute, la délicieuse musique de Bellini n'a pas trop perdu en passant par des gosiers français. Le public a paru séduit autant qu'étonné par cette grâce naïve et tendre, par ces melodies si pures et si simples auxquelles il n'est plus habitué, et il ne m'étonnerait pas que la *Somnambule* renouvelât pour le Théâtre-Lyrique les belles soirees de *Martha* et de *Don Pasquale*.

~~~ Il était deux heures du matin lorsque nous sommes sortis samedi de la Porte-Saint-Martin. La petite fête avait commencé à sept heures. — Un spectacle assez corsé, comme vous voyez, même en tenant compte de quatre entr'actes formidables.

Je vous ai déjà dit de quoi il retournait. Ce que l'affiche nous promettait, c'était la sempiternelle *Biche au bois*, — l'épithète n'est que trop exacte, — rhabillée, ressemelée, redorée, avec des rallonges de toutes sortes, de ballets, de décors, de cortéges, de cascades, de sirènes et de lions. Heureuse pièce qui s'accommode de tout ce qu'on veut y faire entrer, d'un ballet de légumes comme d'un ballet de poissons, d'un ballet de fleurs comme d'un ballet d'ustensiles de cuisine! Le ballet, voilà ce qui domine dans l'édition nouvelle : il y a le ballet des palmes, le ballet des amazones, le ballet des ondines, le ballet des filles du feu qui, en dansant, agitent des torches au milieu des jupes que je me plais à croire *carteroninées*, — et, en tête de tout ce monde chorégraphique, le croiriez-vous? Mme Zina Mérante ellemême, la reine des ballerines françaises, égarée dans ce pandœmonium. Puis, pour amuser le tapis, pour faire la parade en attendant messieurs les trucs et mesdames les machines, ce brave Thiron qui avait bien de la peine à retrouver sa verve sous les habits jaunes du prince Souci. Quelle autre merveille encore? Un rossignol qui chante faux et qui a nom Mlle Fonti, la belle Delval, — un marbre de Phidias ou de Praxitèle, la Vénus de Milo avec des bras en plus, — enfin sa sœur, Mlle Silly, l'exilée des Variétés, ravissante aussi en ses toilettes court-vêtues et chantant l'air *J'aime les militaires*, de manière à troubler le repos de sa terrible rivale, la grande-duchesse de Gérolstein. Et je ne parle pas des costumes, de l'or, de l'argent, des pierreries reflétant dans leurs miroitements et dans leurs étincelles les feux de la lumière électrique. A quoi bon d'ailleurs? Le vrai succès de cette reprise, ne le cherchez ni dans ces splendeurs, ni dans ces beautés, ni dans les yeux de Mlles Silly et Delval, ni dans les jambes de Mme Zina Mérante : il est tout entier dans les lions de Batty, dans cette lutte palpitante qui se renouvelle chaque soir sous les yeux de toute une salle fascinée et frémissante. — Et qui eût dit à *la Biche* qu'elle devrait un jour à des lions un supplément d'existence l'eût sans doute bien étonnée!

~~~ Des lions de la Porte-Saint-Martin à Frédérick-Lemaître, la transition est trop séduisante malgré sa banalité, pour que je ne m'empresse pas de la saisir. Donc nous l'avons revu ces jours derniers, vieux, la crinière blanchie, réveillant de ses rugissements les échos du boulevard. Il rugit en effet aujourd'hui plus qu'il ne parle. Mais quel feu encore dans le regard, quelle puissance et quelle domination! Comme tout ce qui est autour de lui paraît petit et mesquin! Dans cette pauvre pièce du *Père Gachette*, un mélodrame de dernier ordre, à la fois absurde et vulgaire, il a trouvé des effets sublimes d'émotion et de pathétique. Avec un geste, un rien, un détail, un habit qu'il ôte, il électrise et transporte la salle. La scène où enfermé dans une maison de fous il arrive à se demander s'il n'est pas fou luimême est toute une création qui peut marcher de pair avec les plus magnifiques de son répertoire d'autrefois. Vous tous qui n'avez connu ni Talma ni Rachel, hâtez-vous d'aller voir Frédérick-Lemaître dans le *Père Gachette*, et vous apprendrez la différence qu'il y a entre le talent et le génie.

GÉROME.

## LA CHAMBRE DU CHAPITRE

A WESTMINSTER

Dans la partie méridionale du cloître de Westminster, à Londres, se trouve une vaste pièce gothique octogonale, au centre de laquelle s'élève un unique pilier, solide, orné, majestueux, où viennent aboutir en s'amincissant les huit voûtes en ogive qui partent des murailles. Cette salle, très-dégradée aujourd'hui, se nomme la Chambre du Chapitre.

Elle renfermait, il y a quelques années, le fameux *Doomsday-book*, ou grand cadastre d'Angleterre, fait par Guillaume le Conquérant, vers 1070, et formant deux volumes sur vélin d'inégale grandeur, parfaitement conservés et aussi lisibles qu'il y a huit cents ans; l'acte de résignation de la couronne d'Écosse à Édouard II; la charte accordée par Alphonse de Castille à Édouard Ier, à l'occasion de son mariage avec Éléonore de Castille, scellée d'un large sceau en or, enfin le traité de paix entre François Ier et Henri VIII, avec un sceau d'or en relief parfaitement sculpté, que l'on croit être l'œuvre de Benvenuto Cellini; la bulle d'or de Clement VII, confirmant le titre de défenseur de la Foi accordé à Henri VIII, etc.

Tous ces parchemins ont été déposés au bureau des Archives (*Record-office*). Cette salle vénérable, qui, ainsi que nous l'avons dit, tombe presque en ruine, est tout à fait digne de l'intérêt des historiens et des archéologues; aussi le gouvernement anglais vient-il d'allouer des fonds destinés à la rétablir dans son état primitif de magnificence.

X. DACHÈRES.

## EXPOSITION UNIVERSELLE

L'Exposition universelle à sept heures du matin. — La cuisine et les préparatifs. — La maison de Gustave Wasa. — Les écoles suédoises. La maison danoise. — Le musée norvégien — Filets de chasse au loup. — Yourte de Kirghis et ourassa des Jahouts. — Les catacombes de Rome. — Jacques Delille. — L'éléphant de Siam et son écurie. — Dix heures du matin : aspect de l'Exposition.

On ne saurait se figurer combien l'Exposition universelle de sept heures du matin ressemble peu à l'Exposition universelle de midi. En entrant dans cette grande Babylone formée de galeries qui s'entre-croisent et s'enchevêtrent les unes aux autres, que rend d'ordinaire si vertigineuses le flux turgescent et incessant d'une foule immense avec ses heurts de cent mille pieds sur les planches du parquet, avec ses murmures de voix innombrables qui se confondent avec les hurlements et les cris d'une formidable ceinture de machines à vapeur endiablées et se demenant, on reste stupéfait du silence morne qui règne le matin dans ce royaume du bruit.

Sans compter que des toiles grossières recouvrent les étalages des exposants, que çà et là apparaissent de rares balayeurs, *rari nantes in gurgite vasto*, que les portes de certaines galeries se tiennent impudemment fermées au nez des curieux qui ont payé un prix d'entrée double pour ne voir que des panneaux peints d'un rouge faux, et que seul, de temps en temps, surgit le bruit aigre des nombreux pianos dont une bande d'accordeurs tend et agace les nerfs de fils de cuivre!

Le même désarroi s'observe au dehors dans les galeries des boutiques et des cafés qui enceignent l'édifice, et dans les monuments qui se trouvent de toutes parts confondus et confus en un pêle-mêle pittoresque. « Ne regardez jamais faire « la cuisine, s'écriait Brillat-Savarin. Gardez-vous-en comme « de la peste, cela vous ôterait l'appétit. »

Hélas! le matin, à sept heures, à l'Exposition universelle, on voit faire partout la cuisine. Des voitures chargées d'approvisionnements circulent lentement sur le sable des allées qui crie sous leurs roues qui le broient; les garçons de café, affublés d'une serviette de rebut surmontant leur tablier de la veille, nouée autour de leur cou et s'étalant sur leur poitrine, manient le balai, la brosse et l'arrosoir; la dame de comptoir, en papillotes, — car la mode remet en vogue ces affreux tortillons de papillons qui tiennent de la corne et de la cocotte, — examine un à un les objets de consommation de la veille et cherche avec une sollicitude peu rassurante quel parti elle pourra, tout à l'heure, tirer de ces restes vieillis, défraîchis et avariés. Il n'est point jusqu'aux monuments eux-mêmes qui ne perdent à être vus ainsi, sans le prestige de la mise en scène et du mouvement! La plupart qui sont fermés, et dont l'abord reste interdit aux rares curieux venus dans l'espoir décevant de les étudier à l'aise, ressemblent aux décors d'un théâtre qu'on verrait en plein jour et non pas, comme il le faut, à la clarté indispensable du gaz. Aussi passe-t-on à côté du temple grec-italien et de la maison florentine, ces deux bijoux monumentaux d'une autre époque et d'une adorable architecture, comme on passerait devant une maison du faubourg Saint-Martin. Il faut se redire le nom de Gustave Wasa et se rappeler les grands souvenirs qui se rattachent à ce nom pour s'arrêter un moment devant cette construction en bois de sapin, dont la lourde silhouette se détache mal d'ailleurs au milieu des autres constructions qui l'entourent et l'ecrasent. Il est vrai que les portes de cette maison recouverte d'un toit de gazon jaune, maigre et mal portant, restent closes et ne permettent de visiter ni le modèle d'école d'enfants, ni le musée ethnographique de la Norvége, qui s'y trouvent renfermés.

L'école est charmante et mérite pourtant bien qu'on la voie et qu'on l'étudie; elle est organisée sous la préoccupation de cette pensée qu'exprimait le prince Oscar en initiant lui-même un visiteur au système d'éducation employé dans le pays dont son frère est roi : « Pour fonder une grande « nation avec un petit peuple, il faut surtout s'adresser au « printemps de la population. C'est au printemps que domine « la séve, et de la séve dépend tout l'arbre. » On a réuni autour des écoliers un confort qui doit rendre véritablement attrayant le séjour de la classe à ces pauvres enfants arrachés au grand air pour l'etude à huis clos. On donne à chacun d'eux un banc et un pupitre à part, de sorte que les elèves sont isolés et réunis à la fois. Des modèles de dessins, des tableaux où se trouvent résolus les problèmes les plus complexes de l'orthographe, des modèles de poids et de mesure, des règles de multiplication, des cartes de géographie dont les lignes de méridien, plus ou moins étroites ou plus ou moins larges, indiquent les différents niveaux du sol, tapissent à profusion les murailles. Il suffit de lever les yeux pour suppléer aux défaillances de la mémoire et lire et apprendre ce que l'on a mal compris ou mal écouté de la leçon du maître.

A en juger par l'école suédoise et par le type de la maison danoise qui s'élève à quelques pas de là, ce doit être un bon pays à habiter que ces royaumes du Nord. J'ai peur neanmoins que la maison construite en troncs de sapins simplement et solidement entre-croisés, et dans laquelle on peut, l'hiver, défier le froid, ne devienne un peu trop chaude en été, en décembre, le soleil tape rudement en ces climats si glaciaux, et comme les moyens d'aération manquent, et que le bois est avant tout éminemment conducteur de la chaleur, il n'est guère probable qu'on respire à l'aise dans ce petit logis qui ressemble de loin à un chantier de marchand de combustible. Une tête de renne en surmonte l'entrée, et moi qui jadis ai reçu l'hospitalité dans de pareilles habitations, et qui sais comment on y accueille le voyageur, dans quelles bonnes assiettes de bois de charmantes jeunes femmes servent à leurs hôtes affamés de bons mets préparés de leurs mains; moi qui sais quels beaux gobelets d'argent on sort des armoires pour y verser une liqueur chaude et généreuse, je n'ai pu revoir tout cela sans émotion. On entre en étranger dans une chaumière de Danemark, on en sort avec quelque chose du regret qu'on éprouve en quittant des amis.

Derrière la maison de Gustave Wasa, si l'on ouvre la porte d'un hangar, on se trouve face à face avec les produits d'un pays qui vit presque exclusivement de la mer, des forêts et des pâturages. Ce sont d'admirables échantillons de bois de toutes les riches essences du Nord, des barques et des instruments de pêche de cent espèces, des échantillons des produits des mines, parmi lesquels figurent les singulières perles de fer fabriquées par des insectes dans certains lacs, et des engins de chasse, tantôt formidables, tantôt marqués au sceau naïf du moyen âge. Il y a, par exemple, des filets à prendre les loups qui ressemblent à une longue bouteille de solides mailles. On attire le redoutable mangeur de moutons à l'aide d'un agneau placé dans la partie etroite du filet et qu'on oblige à bêler en lui tirant la patte avec une corde. Le loup entre par la partie la plus large ouverte toute béante, et dès qu'il en franchit le seuil, on agite derrière lui de grands carrés de toile sur lesquels se trouvent peintes d'effrayantes figures noires et rouges dans le style des démons du IXe et du Xe siècle.

Non loin de là s'arrondit en boule irrégulière une yourte de Kirghis nomades, et se dresse en pyramide une ourassa des Jahouts.

La yourte des Kirghis a un caractère tout à fait oriental et se compose d'un amas d'étoffes grossièrement tissées en laines de diverses couleurs, et qui ressemblent à ces tapis usés que les peintres aiment tant à reproduire dans leurs tableaux. La tente des Jahouts est tout entière en écorces blanches de bouleau. La plupart des panneaux qui la revêtent

# EXPOSITION

Dessins de MM. RIOU



MAISON DE GUSTAVE WAS.



ÉCURIE DE SIAM — Architecte, M. Chapon

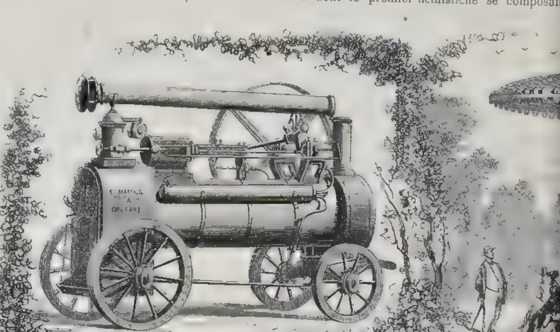


MAISON FLORENTINE — Architecte M. Capla

sont brodées avec un fil formé de poils rudes et grossiers, et la porte surtout se fait remarquer par ses coutures dont les points, habilement agencés, rappellent certains dessins de tapisserie du XI$^{e}$ siècle.

En sortant de la Sibérie, je me trouve en face d'un assez médiocre échantillon des catacombes de Rome, et j'avoue que ce petit boyau de terre, replié en deux sur lui-même, avec une chaise de paille au fond, donne, surtout quand on le voit à travers la grille de sa porte, une assez mince idée de ces immenses solitudes consacrées aux dépouilles des martyrs et sur les dangers qu'ils offraient aux visiteurs imprudents. Jacques Delille a écrit sur ce sujet de beaux vers, trop oubliés aujourd'hui. Comme, en lisant le poëme de *l'Imagination*, on partageait les angoisses et les terreurs de *ce jeune amant des arts*, — on n'osait point dire alors tout bonnement un peintre ; — il venait de voir s'éteindre la torche qui l'eclairait et allait au hasard, plongé dans une obscurité profonde, à travers un immense labyrinthe, dont l'édifice de l'Exposition universelle donnerait peut-être une idée plus juste que la petite cave de la cour extérieure ! Enfin, *ô bonheur ! ô délire !* revenu sans le savoir sur ses pas, il heurtait du pied la bienheureuse torche, et il frappait *le caillou brillant sur l'acier d'où jaillit l'étincelle*. On s'extasiait fort devant tout cela, qui nous ferait bien rire aujourd'hui ; mais qui sait si la génération qui nous suit ne rira pas bien fort à son tour de ce qui nous fait extasier ?

C'était le morceau à succès qu'on récitait dans les distributions des prix, et je vous assure qu'il produisait un effet immense sur les auditeurs, qui cependant l'entendaient répéter chaque année. Pauvre Jacques Delille ! Où trouver aujourd'hui son poëme de *l'Imagination ?* qui le possède dans sa bibliotheque ? qui même a jamais entendu parler de ce fameux vers dont le premier hémistiche se composait



MACHINE LOCOMOBILE. — Section française, classe 48

d'un seul mot et qui souleva des orages à n'en plus finir dans le monde littéraire à cette époque, obstinément à cheval sur les soi-disant règles et qui ne voulait point *mordicus* qu'on eût l'air de les enfreindre en rien :

Imagination ! pouvoir que j'ai chanté.

Mais voici dix heures qui sonnent, et un mouvement plus accentué se manifeste dans le personnel de l'Exposition ; il



FAUTEUIL ROULANT



OURASSA DES TAROUTS NOMADES

M. Talot, ...te



MANUFACTURES IMPÉRIALES

## IVERSELLE

E. — Voir page 391.

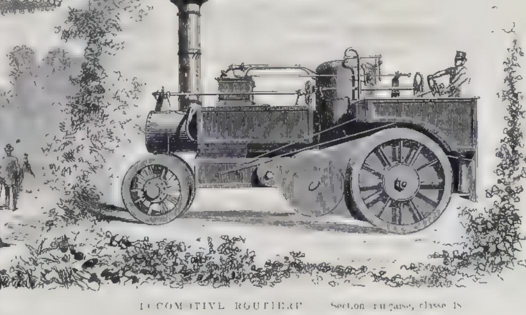


TEMPLE GRECO-ITALIEN. — Architecte, M. Cipolla



CHALET TYROLIEN. — Architecte, M. Walter

e bâille plus, il ne s'étire plus les bras et il commence à se
ettre sérieusement à l'œuvre de l'exhibition. Les balais et
s arrosoirs disparaissent; une foule de jeunes femmes ar-
vent vêtues avec toute la coquetterie parisienne, la nuque
ırchargée d'énormes chignons de cheveux, la tête ceinte
e chapeaux larges de deux doigts, et leurs pieds, leurs
lis pieds chaussés des brodequins mignons et coquets, à



E LOCOMOTIVE ROUTIÈRE. — Section française, classe 18

auts talons, qu'elles seules au monde s'entendent à faire
rottiner sur l'asphalte. Dans un quart d'heure vous les ver-
ez trôner dans leurs comptoirs, en costumes nationaux
'Andalouses, de Suisses, de Bavaroises ou d'Anglaises, fai-
ant flotter au vent leur basquine, jouant de l'éventail à
ésespérer une Madrilène et portant les bonnets dorés des
Tyroliennes, avec la coquetterie de véritables filles des
ıontagnes.

L'Orient lui-même s'émeut. Les arabes fabricants de Bouchani se mettent à la besogne et taillent avec ardeur les écorcés de chêne-liége ; l'ecurie de l'éléphant siamois, couverte d'un triple toit en chaume et surmontée d'ornements et de cornes bizarres destinés à écarter les maléfices du mauvais œil qu'on redoute dans le royaume de Taï, tout autant qu'en Sicile et qu'à Naples, ouvre ses deux larges battants. Tandis que ses cornacs demi-nus vont en toute hâte faire les ablutions prescrites par la loi à un ruisseau qui coule au pied du palais égyptien, la large face de l'éléphant sort et aspire l'air en dilatant sa trompe et en ouvrant sa large gueule ; le gigantesque animal donne deux ou trois fois d'une voix qui éclate comme une sauvage et formidable fanfare; puis il cligne voluptueusement des yeux et se met à dodeliner sa tête par un mouvement plein de câlinerie et de grâce. Quand les indigènes qui le soignent reparaissent, grelottant au contact de l'eau du parc, d'une température si différente de celle des lacs tièdes de leur contrée natale, il les accueille en amis qu'il est charmé de revoir et passe doucement sa trompe sur leurs épaules humides pour les caresser et pour les essuyer. Ceux-ci lui rendent des témoignages d'affection, et bêtes et gens rentrent dans l'écurie, qui se referme.

Déjà la foule commence à envahir les allées : il est onze heures. Les trois coups sont frappés, la toile se lève, la représentation commence, chacun prend l'esprit de son rôle et la maison autrichienne, ce délicieux petit nid de paradis



MAISON DANOISE



...VRES ET DES GOBELINS



YOURTE DES KIRGHIS



CATACOMBES DE ROME

terrestre, entouré de verdure, soigné, ciré, frotté, pittoresquement peint de grappes de gros raisins noirs, ouvre ses volets en même temps que le fait sa voisine, type des habitations allemandes consacrées aux aliénés qu'on laisse vivre en liberté au milieu de la campagne.

Je rentre dans l'enceinte de l'Exposition; les marchands sont à leurs comptoirs, les surveillants en habit vert, les sergents de ville, les fauteuils roulants circulent à travers la foule, les bijoux et les pierres précieuses sortent des coffres-forts où on les renferme la nuit à triples serrures, et étincellent dans les vitrines de l'orfévrerie, où ils reprennent glorieusement leur place; les machines se démènent à qui mieux mieux, les orgues chantent, les pianos piaillent, et une queue de voitures arrive et s'arrête devant les différentes portes de l'édifice, pour y jetter des flots de visiteurs, qui lancent leur franc dans les troncs des tourniquets.

En réfléchissant à tout ce qu'il tombe de menues monnaies dans ces troncs, on se demande quelle masse d'argent doivent représenter les soixante à quatre-vingt mille pièces d'un franc qui tombent en moyenne chaque jour dans ces formidables caisses de fonte ?

La plupart des visiteurs, avant d'aborder l'Exposition, accostent les restaurants; ils s'y attablent, ils s'y gobergent, ils y flânent, un bock devant eux, un cigare à la lèvre; la plupart se plongent dans cette funeste béatitude qui envahit nos mœurs et que provoquent de plus en plus les habitudes abrutissantes du café, de l'estaminet et de la brasserie. Au lieu de donner une médaille d'or à la bière exquise de la Bavière, je voudrais qu'on la chassât de France, comme je ne sais plus quel législateur grec chassa de ses États les poëtes. Cette rivale du vin trouble la raison autant que lui, et de plus elle produit une ivresse qui, au rebours de cet autre poison qu'on appelle l'absinthe, loin de déterminer une surexcitation mentale, mène insensiblement à un abrutissement sans remède. « Une volonté héroïque, dit Hoffmann, pourrait peut-être à la rigueur donner la force de renoncer à l'abus du vin, mais jamais personne ne triomphera de l'abus de la bière. La bière avec sa lourde ivresse écrase et abrutit à jamais, tue la volonté et l'energie. » Or, l'auteur des *Contes fantastiques*, hanteur déterminé s'il en fut de cabarets, savait mieux que personne à quoi s'en tenir sur les effets de la bière, car il en mourut, dit-on.

Au moment où j'allais quitter l'Exposition, j'ai rencontré M. Regnault qui, avec une bonne grâce charmante, a bien voulu me faire les honneurs de l'exposition de la manufacture de Sèvres, et m'expliquer quels genres de chefs-d'œuvre nouveaux avait produits depuis quinze ans la fabrique impériale de céramique qu'il dirige.

Ce sont d'abord des faïences qui égalent tout ce qu'on a jamais fait de plus accompli dans ce genre, et des porcelaines de pâte colorées au grand feu, c'est-à-dire qui ne subissent qu'une seule cuisson, dont la couleur pénètre jusqu'à l'intérieur de la pâte et dont les ornements font corps avec l'ensemble.

On a trouvé aussi des teintes à deux aspects, l'un pour le jour, l'autre pour la clarté que donne la lumière artificielle. Je vous dis tout cela à la hâte, mais je compte bien revenir, dans une de nos causeries, sur les admirables conquêtes d'une manufacture sans rivale en Europe et l'une des gloires de la France.

SAM. HENRY BERTHOUD.

---

# HISTOIRE

DE

# DEUX ENFANTS D'OUVRIERS

PAR HENRI CONSCIENCE

(SUITE)[1]

— Il ira où il voudra ou bien où il peut, dit la femme avec une force croissante. Nous ne pouvons rien en décider d'avance. Cela depend de son application, de notre amour et de la volonté de Dieu. Tes amis t'effraient, parce qu'ils disent que je veux faire de Bavon un monsieur. Ce que je veux, c'est que mon enfant devienne un homme et ne soit pas condamné par l'ignorance à l'impuissance et à l'esclavage éternel. S'il devient un monsieur, tant mieux !

— Christine, Christine, soupira l'ouvrier, si tu savais combien tes paroles m'attristent ! L'orgueil est un mauvais conseiller.

— L'orgueil ? s'écria la femme indignée. Crois-tu donc que le bonheur de mes enfants m'effraye. Je ne devrais pas avoir de cœur. Ah ! peut-être ne me comprendras-tu pas, mais je te dis, Damhout, que si plus tard nos enfants pouvaient abaisser leurs regards vers moi, je remercierais Dieu de les avoir élevés dans le monde. Ne secoue pas la tête. Si, au prix de ma vie, je pouvais faire de Bavon un roi ou un empereur, je mourrais de joie devant le trône de mon enfant !

Elle était très-émue et semblait trembler; il y avait quelque chose d'inexprimable dans son maintien et dans son regard; le sentiment maternel avait rendu cette humble femme imposante et belle.

Adrien Damhout subit l'influence de ses paroles enthousiastes; il courba la tête comme vaincu, et se tut un moment. Puis il reprit :

— Au fond, tu as peut-être raison, Christine; mais réfléchis avec calme. Maintenant cela ne va pas mal, il y a beaucoup d'ouvrage et de bon ouvrage. Nos autres enfants sont encore petits. Plus tard tu voudras peut-être aussi que les filles aillent également à l'école ?

La femme fit un signe affirmatif.

— Pourrons-nous bien continuer, sans aucuns secours de nos enfants, à supporter cette charge ? Cela me paraît impossible.

— Je travaillerai un peu plus, Adrien.

— Toujours travailler comme des esclaves, se sacrifier entièrement pendant toute sa vie !

— Ah ! c'est seulement alors que je sens que je suis mère, quand je sais que je me sacrifie pour le bonheur de mes enfants.

— Bon, mais si un jour l'ouvrage venait à manquer longtemps; si l'un de nous devenait sérieusement malade, que ferions-nous alors ?

— Alors, Adrien, nous nous arrangerions suivant la volonté de Dieu. Nous ne pouvons faire l'impossible.

— Et s'il devenait nécessaire que Bavon gagnât quelque argent, le laisserais-tu aller à la fabrique ?

— Pourquoi pas, si le besoin l'exige ?

— Et à quoi lui servirait alors l'instruction ?

— A quoi elle lui servirait ? Comment peut-tu demander cela, Adrien ? Il serait du moins un homme, un excellent ouvrier, propre à tout, et, avec un peu de chance, il serait certain de devenir contre-maître.

— Vois-tu, Christine, dit l'homme avec une certaine satisfaction, dès que tu me dis que tu n'es point opposée à ce que Bavon devienne un artisan, je suis tranquille.

— Jamais, Adrien, je n'ai eu d'autre idée; mais si c'est son sort de faire son chemin dans le monde, je n'empêcherai pas son bonheur par égoïsme.

Après un moment de silence elle reprit avec une douce amitié :

— Cher homme, ne nous soucions pas de tout cela. Pourquoi nous attristerions-nous par une crainte prématurée, aussi longtemps que nous nous portons bien et que nous ne manquons de rien ? Si l'adversité nous frappe, nous nous arrangerons selon la nécessité. Dans tous les cas, quoi qu'il arrive, si nos enfants savent lire et écrire, nous leur laisserons un précieux héritage, bien que nous ne soyons que de pauvres ouvriers. Ceux qui te blâment ne peuvent pas en dire autant. Mets la main sur ta conscience, Adrien, et sens si tu n'es pas fier et heureux de te dire que, devant Dieu et devant les hommes, tu remplis ton devoir de père. Sois content et n'écoute plus les mauvais conseils de gens ignorants. Viens, mon ami, je prendrai Bavon dans mes bras. Allons nous coucher.

Et Adrien Damhout prit la lampe et éclaira sa femme qui montait derrière lui l'escalier avec son fils entre ses bras.

IV.

Depuis que Bavon avait acquis la conviction qu'il pourrait apprendre à lire à Godelive, il n'avait pas laissé passer un seul jour sans l'exercer à épeler pendant plusieurs heures. Il y avait quelque chose de surprenant dans la persistance et le zèle du jeune garçon. Quelquefois il fatiguait tellement sa petite amie, que sa tête s'embrouillait et qu'elle demandait grâce.

Outre la bonté du cœur qui portait Bavon à faire participer Godelive aux bienfaits de l'instruction que sa mère lui avait fait envisager comme un véritable trésor pour l'enfant d'un ouvrier, il avait une raison spéciale qui le pressait. Il savait que, dès que cela serait possible, sa compagne de jeu serait obligée d'aller à la fabrique; et il craignait qu'alors elle n'eût plus le temps d'apprendre; peut-être même ne pourraient-ils plus jouer que très-rarement ensemble.

En effet, le père Wildenslag était ennemi de l'instruction. Dans son opinion (qui, hélas ! est partagée par beaucoup d'ouvriers ignorants), les enfants ne sont mis au monde que pour procurer à leurs parents un avantage pécuniaire, et tout sacrifier pour eux est une sottise, dès qu'il y a moyen de s'y soustraire. Quoiqu'il aimât sa petite Godelive plus que ses autres enfants, il avait peur de la voir assise dans la maison avec un livre sur ses genoux et ressembler à une demoiselle par sa propreté et ses manières choisies. C'était, d'après lui, un mauvais exemple dans un ménage où chacun était destiné à travailler sans relâche depuis le berceau jusqu'à la tombe, sans espoir d'un sort meilleur.

Godelive était trop jeune et trop faible pour aller déjà à la fabrique; mais il y avait dans le voisinage une maison où l'on apprenait aux petites filles à faire de la dentelle. Elle pourrait y gagner chaque jour quelques sous, et ce serait autant de plus dans le ménage. D'ailleurs, elle comprendrait qu'elle était née pour travailler comme les autres, et la paresse, *la demoisellerie*, comme il disait, n'aurait pas le temps de grandir en elle. Plus d'une fois il avait parlé de ses intentions avec sa femme; mais la mère Wildenslag l'avait toujours décidé à en retarder l'exécution en lui faisant comprendre que Godelive était encore faible et souffrante.

Cependant ce motif lui fit défaut au bout de quelques mois, car Godelive paraissait devenir mieux portante, et elle s'était sensiblement fortifiée en peu de temps.

Une après-midi, la décision lui fut signifiée et on lui dit qu'elle irait le lendemain, à six heures, à la fabrique de dentelles.

La jeune fille s'y serait soumise sans le moindre chagrin, car elle ne savait pas ce qui l'attendait dans cette nouvelle condition; mais le père lui fit comprendre le plus mauvais côté de son sort, lorsqu'il lui dit :

— Alors, Godelive, c'en est fini d'apprendre à lire. Tu en sais déjà trop pour une pauvre enfant d'artisan. Tâche de l'oublier, sinon tu pourrais plus tard concevoir des pensées qui te conduiraient sur une fausse route. Plus de livres dans la maison : ne songe qu'à travailler.

Godelive sortit silencieusement de la maison et resta à la porte la tête courbée. Longtemps elle médita. Elle ne pourrait plus apprendre à lire ! Cette pensée lui arracha des larmes et elle se dirigea lentement et comme égarée vers la demeure de la femme Damhout.

Elle parut dans la chambre son tablier devant les yeux. Adrien Damhout était déjà parti pour sa fabrique; mais comme c'était jeudi, jour de congé, Bavon était encore assis à table à côté de sa mère.

Le petit garçon sauta de sa chaise, prit la jeune fille par la main et demanda :

— Godelive, tu pleures ? Qui t'a fait du mal ?

Mais Godelive se mit à pleurer à haute voix et paraissait inconsolable.

— Eh bien, Godelive, parle, que t'est-il arrivé ? Ce ne sera pas grave, dit la mère Damhout.

— Ah, je ne peux plus apprendre à lire ! soupira l'enfant.

— Comment ? Pourquoi ? Ça ne se peut ! balbutia Bavon avec une expression d'incrédulité et en même temps de révolte.

— Non, je ne peux plus lire, plus jamais, Bavon. Je sais déjà presque lire, et maintenant je dois faire des efforts pour l'oublier !

— Qui dit cela ? s'écria le jeune garçon.

— C'est mon père qui l'a dit, et il n'y a rien à y faire, répondit Godelive avec tristesse.

— Ton père ? reprit Bavon avec épouvante.

— Oui, et demain à six heures je dois aller à la fabrique de dentelles, et je ne peux plus jamais prendre un livre en main que mon père le voie. Dieu, que je suis malheureuse !

Elle commença de pleurer de plus belle; les larmes ruisselaient entre ses doigts. Bavon, touché de compassion, laissa tomber la tête sur la table et commença également à pleurer.

Pendant quelque temps la femme Damhout fit des efforts pour consoler les deux enfants; mais elle n'y réussit pas. Pour leur donner un peu de courage, elle promit d'aller parler à la mère Wildenslag, et exprima l'espoir qu'elle pourrait peut-être changer cette triste résolution.

Elle arrangea tout dans la chambre, puis elle dit à la petite fille :

— Es-tu bien sûre, Godelive, que tes parents aient décidé de te placer dans une fabrique de dentelles ?

— Certes, madame Damhout, dès demain matin

— Ils ne savent donc pas ce que c'est qu'une fabrique de dentelles ?

— Je crois bien qu'ils le savent. Ceci n'est rien, madame Damhout : je veux bien aller à la fabrique de dentelles, j'y ferai mon possible; mais ne plus pouvoir apprendre à lire, voilà ce qui m'attriste.

— Eh bien, reste ici; je vais chez ta mère. Ne pleure plus; peut-être reviendrai-je avec de bonnes nouvelles.

Quelques moments après, la femme Damhout entra dans la demeure de Wildenslag.

— Bonjour, Christine, quel bonheur de vous voir ici, dit la mère de Godelive. Êtes-vous à la promenade ? Cela ne vous arrive pas souvent. J'ai justement versé le café, parce que le feu était allumé ! Nous allons en boire une excellente tasse ensemble... Et vous, là-bas, sales vauriens, hors d'ici jusqu'à ce que je vous appelle, sinon il tombera des atouts sur vos épaules !... Maintenant asseyez-vous, Christine, nous sommes seules et nous pouvons causer à notre aise.

— C'est pour causer avec vous que je suis venue, répondit la femme Damhout en s'asseyant. Est-ce vrai que vous avez résolu de placer votre Godelive dans une fabrique de dentelles ?

— C'est vrai, Christine Je l'aurais laissée encore quelque temps à la maison : l'enfant n'est pas des plus fortes; mais mon mari ne cesse de gronder, et il a peut-être raison. On n'habitue jamais trop tôt les enfants au travail. Alors ils apportent bientôt quelque chose dans le ménage. Vous faites une singulière mine, Christine. Cela vous étonne-t-il que nous envoyions notre Godelive à la fabrique de dentelles ?

— Cela m'attriste.

— Pourquoi donc ?

— Je m'en vais vous le dire, Lina, et puisque vous êtes mère et que vous avez un bon cœur, vous me comprendrez, je l'espère du moins. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'une fabrique de dentelles? Je le sais, moi, j'y ai été une couple d'années clouée sur une chaise, et j'y aurais peut-être trouvé une mort prématurée, si feu mon parrain, que Dieu ait son âme, ne m'en avait fait retirer pour m'envoyer à l'école. Tenez, Hélène, dans une fabrique de dentelles les pauvres petites filles sont courbées, depuis le matin jusqu'au soir, sur un carreau de dentellière. On ne leur permet pas de prendre haleine un moment. Ne jamais lever les yeux, ne jamais se bouger, toujours travailler, les membres courbés et la poitrine écrasée, cela rend les enfants pâles et maladifs. Un grand nombre en deviennent contrefaits, quelques-uns même bossus, et le pis, c'est qu'en leur enfonçant la poitrine petit à petit, on leur fait contracter les germes de la phthisie. Oh! si vous saviez, Lina, combien on enterre de jeunes femmes, qui ont reçu le coup de la mort dans la fabrique de dentelles.

— Ciel, vous m'effrayez ! soupira Mme Wildenslag. Mais ce n'est certainement pas vrai, tout ce que vous dites là.

— Du moins en grande partie, Lina. Je le sais, il y a des enfants robustes qui ne sont pas devenues malades, bien qu'elles aient été à la fabrique de dentelles; mais si j'avais une enfant aussi maladive que Godelive, je ne risquerais pas d'altérer sa santé et d'être peut-être la cause de sa mort. Je suis mère...

— Mais moi aussi, je suis mère, s'écria la femme Wildenslag.

— Je le sais, Lina, répondit l'autre avec douceur. Si j'a-

1. Voir le numéro 647.

vais douté de votre amour pour vos enfants, vous ne m'auriez pas vue ici aujourd'hui. Godelive est venue me dire que vous avez décidé de l'envoyer demain à la fabrique de dentelles. La chose ne me concerne pas personnellement; mais vous me pardonnerez si j'aime votre enfant. Elle est si aimable et si intelligente, et elle a un cœur si bon et si pur. Cela me fait peine de penser que le pauvre agneau aura peut-être la poitrine enfoncée, et qu'elle en mourra.

— Mais, Christine, elle ne va pas à la fabrique de dentelles! dit la femme Wildenslag avec une sorte d'indignation. Je suis pauvre et ignorante, je le reconnais; mais j'ai aussi un cœur de mère. Je ne laisserais pas ruiner la santé de mon enfant, quand on me donnerait un monceau d'or.

— Cela vous honore à mes yeux, Lina, dit la femme Damhout. Vous aimez véritablement votre pauvre Godelive... mais votre mari?

— Mon mari? qu'a-t-il à s'en mêler? Godelive est une fille, et quant aux filles la mère est seule maîtresse. Qu'il fasse de ses vauriens de garçons ce qu'il voudra. Soyez sans crainte, Christine, quand il remuerait le ciel et la terre, notre Godelive n'irait pas à la fabrique de dentelles. C'est décidé : je ne sais pas si vous avez tout à fait raison, mais, grâce à la peur que vous m'avez inspirée, je ne plierais pas même devant le roi.

Les deux femmes se serrèrent la main; Mme Wildenslag paraissait très-flattée des louanges et de l'amitié de sa voisine, et c'était avec une joie franche qu'elle l'engagea à boire encore une tasse de café.

Enfin elle dit d'un air pensif :

— Certes, Godelive n'ira pas à la fabrique de dentelles; mais elle ne peut pourtant pas courir les rues. Son père gronde tous les jours à cause de cela, et il n'a pas tort. Elle est encore trop jeune pour aller à la fabrique. Que ferai-je de l'enfant, Christine?

— Si je pouvais vous donner un bon conseil...

— C'est un bon conseil que je vous demande.

— A votre place je laisserais aller Godelive à l'école pendant une couple d'années.

— Aller à l'école? notre Godelive à l'école? Où sont donc vos sens, Christine? s'écria la femme Wildenslag comme stupéfaite. Avons-nous, pauvres ouvriers de fabrique, les moyens de faire de notre fille une demoiselle qui ne voudrait ni ne pourrait plus travailler?

— Vous ne me comprenez pas, Lina, repartit la femme Damhout. Godelive sait, pour ainsi dire, déjà lire; si elle allait encore pendant deux années à l'école, elle serait instruite et saurait très-bien écrire et calculer. Alors je la placerais chez une couturière ou chez une modiste. Elle apprendrait par conséquent à travailler, mais elle ne serait pas irrévocablement condamnée à rester simple ouvrière et servante des autres. Avec son instruction elle deviendrait certainement fille de boutique, et plus tard elle pourrait peut-être ouvrir une boutique à son compte et devenir maîtresse à son tour. Cela vous étonne? L'instruction, Lina, rend l'homme propre à tout. Pour nous, ouvriers illettrés, il n'y a pas d'amélioration possible; ce que nous sommes, nous devons le rester jusqu'à notre mort; mais si nous donnons l'instruction à nos enfants, nous leur ouvrons le monde entier, et nous écartons de leur tête l'ignorance maudite, qui les condamnait à une vie sans espoir.

La femme Wildenslag écoutait en ouvrant de grands yeux, elle paraissait ne pas bien comprendre ce que sa voisine lui disait.

— Supposez, Lina, reprit celle-ci, que Godelive devienne fille de boutique et plus tard même maîtresse, qu'elle gagne beaucoup d'argent et qu'elle soit habillée comme une demoiselle, est-ce que cela vous ferait de la peine? Est-ce que le bonheur de son enfant n'est pas la plus grande joie d'une mère? Oh! si vous pouviez vous dire, la main sur la conscience, que vous êtes la seule cause de son succès dans le monde, cela ne vous rendrait-il pas fière?

— Oui, mais continuerait-elle à aimer ses parents pauvres?

— Pourquoi pas? La reconnaissance est-elle l'ennemie de l'amour? Au contraire, je suis bien certaine que Godelive n'oublierait jamais ce bienfait, et qu'elle se dirait jusque dans ses vieux jours : c'est à ma mère que je suis redevable de mon bonheur, de ma prospérité. Elle bénirait votre nom toute sa vie et prierait Dieu pour qu'il vous donne dans son paradis la récompense de votre bonté.

La femme Wildenslag était touchée; ses yeux étaient humides d'émotion.

— Et alors, voyez-vous, Lina, les gens sensés vous approuveraient et vous estimeraient. Ils diraient : cette demoiselle, la maîtresse de ce beau magasin de modes, est la fille de la femme Wildenslag. La pauvre femme d'ouvrier a montré du courage; elle a donné de l'instruction à sa fille et assuré son bonheur.

— C'est bien beau ce que vous dites là, répondit avec un soupir la mère de Godelive; mais cela ne se passe pas toujours ainsi.

— Eh! quand bien même la chose serait incertaine, condamneriez-vous pour cela Godelive à une pauvreté éternelle, lorsque vous connaissez le moyen de lui procurer un sort meilleur? N'êtes-vous pas mère, et la conviction d'avoir rempli votre devoir ne vous rendrait-elle pas heureuse et fière?

— Aller à l'école, c'est facile à dire, murmura la femme Wildenslag en secouant la tête; mais l'argent, les frais?

— Cela ne coûte pas de frais, Lina. Chez les sœurs de Nonnenbosch, derrière l'église Sainte-Anne, on recevra votre enfant avec joie, et on l'instruira gratis aussi longtemps que vous voudrez. Qu'est-ce que ces deux années? Godelive d'ailleurs ne peut encore rien gagner, et, une fois instruite, elle sera d'autant plus tôt capable de gagner un bon salaire. Soyez certaine que si vous suivez mon conseil vous m'en remercierez plus tard.

La mère Wildenslag baissa la tête et ne répondit pas.

— Eh bien, que pensez-vous de mon conseil? demanda sa voisine.

— Laissez-moi réfléchir; c'est une affaire importante. Oui, je suis mère, et le bonheur de mon enfant...

Tout à coup elle se leva, courut à une armoire, mit un bonnet blanc et jeta un manteau sur ses épaules.

— Allons, Christine, dit-elle, venez avec moi.

— Que voulez-vous faire? demanda la femme Damhout étonnée.

— Ce que je veux faire? J'ai une bonne pensée maintenant, et j'ai peur qu'elle ne change. Je suis ainsi faite : je dois agir tout de suite, sinon cela ne se fait plus. Nous allons chez les sœurs pour voir si elles veulent recevoir ma Godelive dans leur école.

— Ne devez-vous pas d'abord consulter votre mari à ce sujet?

— Ne vous inquiétez pas de cela. Un peu de tapage et de reproches ne me rendra pas malade. Godelive est mon enfant, et une fois la chose terminée, j'aurai plus facilement raison de son père. Venez, venez, ne perdons par de temps : vous savez parler poliment, Christine; si vous prenez la parole chez les sœurs, nous réussirons tout de suite, si c'est possible.

Les deux femmes sortirent ensemble et disparurent bientôt derrière l'angle de la ruelle.

Sur ces entrefaites, Bavon et Godelive attendaient avec une impatience fiévreuse le retour de la femme Damhout. D'abord ils s'étaient soutenus l'un et l'autre par l'espérance d'une bonne nouvelle; mais comme la mère de Bavon restait si longtemps absente, ils commençaient à perdre courage.

Depuis une demi-heure ils pleuraient en silence lorsque la porte s'ouvrit tout à coup et livra passage aux deux mères. Ils se levèrent tout tremblants L'espoir et la crainte se lisaient dans leurs yeux.

— Godelive, dit la femme Wildenslag avec une grande joie, tu n'iras pas à la fabrique de dentelles. Demain tu vas à l'école chez les sœurs de Nonnenbosch, et tu apprendras à lire comme Bavon.

L'heureuse Godelive poussa un cri de joie : elle embrassa sa mère et la femme Damhout; elle prit Bavon par les mains et se mit à danser avec lui autour de la chambre.

— Je puis aller à l'école et apprendre à lire comme Bavon, s'écriait-elle en battant des mains. Quel bonheur!

Et elle se jeta sur le sein de sa mère, lui caressa les joues des deux mains et murmura avec l'accent de la plus profonde reconnaissance :

— Ah! ma chère mère, ma chère mère, que vous êtes bonne pour votre pauvre Godelive. Oh! que je vous aime et que je vous aimerai toujours!

La femme Wildenslag essuya une larme. Jamais elle n'avait été si fière, jamais elle n'avait ressenti une joie plus sincère et plus pure. Il lui semblait que quelque chose de plus noble s'était éveillé en elle. Elle avait du moins ce sentiment de satisfaction intérieure qui s'élève en nous comme la première récompense du devoir accompli.

— Viens, Godelive, dit-elle, retournons à la maison. Il faut que j'examine tous tes habillements et que je t'achète une nouvelle paire de souliers. A l'école tous les enfants sont très-propres, et je ne veux pas qu'il y ait quelque chose à dire sur toi.

En sortant elle serra avec force la main de la femme Damhout en lui disant pour tout salut : Merci! merci!

Godelive était à l'école chez les sœurs. Comme la pauvre enfant se sentait heureuse et fière lorsqu'elle traversait la rue avec ses petits livres et son ardoise dans la main! Elle allait recevoir l'instruction et serait donc une créature privilégiée entre tous les pauvres enfants d'ouvriers qui ne pouvaient pas aller à l'école. La certitude qu'elle était l'objet d'une faveur inattendue et particulière l'animait d'un zèle extraordinaire. Chaque soir, elle répétait ses leçons avec Bavon. Comme elle avait l'esprit vif et la mémoire excellente, elle fit en moins d'un an des progrès si rapides, que ses institutrices mêmes en furent étonnées. En outre, elle était si obéissante, si reconnaissante, si caressante, que les sœurs la traitaient avec une préférence marquée et étaient fières des fruits surprenants que leurs leçons avaient portés chez cette pauvre enfant d'ouvriers.

HENRI CONSCIENCE.

*(La suite au prochain numéro.)*

## CHRONIQUE DU SPORT

### LES MILITARIES.

On sait que de l'autre côté du détroit, sur la terre classique du sport, les *militaries* sont des courses spéciales exclusivement réservées aux officiers, et bien entendu aux officiers de l'armée anglaise seulement. On sait également que, chez nous, ce nom de military s'applique au grand steeplechase annuel qui, pour la onzième fois, a été couru la semaine dernière à La Marche. Mais ce que l'on ne sait peut-être pas aussi généralement, c'est qu'il a fallu commencer et continuer le siége de Sébastopol pour inaugurer cette course sur la piste à obstacles d'un hippodrome parisien, et que son introduction sur ledit hippodrome date seulement de la fin de la guerre de Crimée.

Voici dans quelles circonstances :

Il est à supposer que la garnison de Sébastopol n'a jamais dû trouver absolument sans quelque monotonie la position qui lui était faite; c'est-à-dire une grêle incandescente de bombes, d'obus, de boulets et de mitraille sous laquelle étaient bien obligés de vivre jour et nuit les malheureux qu'elle ne tuait pas. Mais il paraît que les longueurs insépa- rables d'un siége en règle avaient également fait sentir aux assiégeants le besoin de quelque récréation; et les troupiers français, leurs loustics en tête, avaient organisé non seulement une foule de jeux divers, mais aussi un théâtre où plus d'un zouave remplit avec succès les rôles d'ingénues.

A l'exemple des soldats, les officiers avaient pensé aussi à se créer quelques distractions, et, d'accord avec les Anglais, on choisit de préférence celle de l'hippodrome. Une piste fut donc tracée entre Karani et le quartier général, et on inaugura le champ de course par une véritable fête hippique où, pour préluder aux sombres lauriers de la guerre, Français et Anglais cueillirent d'abord les brillantes palmes du cirque. Aussi cette fête s'était maintes fois renouvelée pendant le siége. Lorsque la paix fit enfin plier les tentes des armées alliées, les courses cessèrent. Mais vers le mois de mars 1857, il fut question d'un grand *military*, qui eut effectivement lieu, vers la fin de ce même mois, à Warwick. Seulement, au lieu de courir exclusivement entre eux, les officiers anglais convièrent courtoisement leurs compagnons d'armes, afin de se retrouver encore ensemble et de courir de nouveau comme en Crimée.

Parmi les chevaux sortis des écuries françaises pour aller au rendez-vous, *Jean-Duquesne*, compagnon et associé du fameux *Franc-Picard*, ne se contenta pas d'y gagner la course de haies; *Jean-Duquesne*, rentra en France avec la couronne de vainqueur dans le grand steeple-chase de Doncaster, et aussi *Sting*, à M. le vicomte Talon, arrivée également première dans un autre steeple-chase célèbre, celui de Birmingham.

Or, sans attendre le retour des chevaux français avec leur honorable petite part de lauriers anglais, et seulement pour rendre à nos voisins leur courtoise invitation, une réunion internationale avait été organisée par les Parisiens; et — moins de deux mois après celle de Warwick, c'est-à-dire vers la fin de mai 1857 — cinq officiers anglais ayant sollicité et obtenu une permission de vingt-quatre heures pour venir en France, trois coururent dans le premier *military* de La Marche.

Là, entre huit concurrents alignés au départ, les deux premiers au but arrivèrent précisément dans l'ordre inverse de celui qui a marqué la course de la semaine passée sur la même piste.

Cette fois, neuf chevaux partant, c'est M. Lavignée, fils d'un éleveur français, qui — après une magnifique fin de course botte à botte avec M. Crawshaw (montant *Jack-of-Trumps*, au duc de Hamilton; — est arrivé le premier au but avec son cheval *Magenta*. Pour l'inauguration de ces courses à La Marche, au contraire, — ce fut M. le capitaine George, du 1er horse-guards, qui enleva la première place; — place admirablement conquise au reste par l'élégant sportsman, — et la seconde seulement revint à M. de Lauriston

Le temps, qui change toute chose, a — paraît-il — changé le public des *militaries*. Car — il y a dix ans — la première journée du tournoi international avait été ornée d'une splendide collection de coups de poing... également internationaux; — et cet intéressant épisode de *sport* a complétement fait défaut à la dernière réunion.

LÉON GATAYES.

## COURRIER DU PALAIS

Les empereurs de Russie au Palais-de-Justice. — La mer Caspienne revue et corrigée par Pierre le Grand. — Un beau nom et de vilains actes — Du tonneau de Régulus comme moyen de correction. — La bonne d'Henri Monnier et les chemises de M. Prud'homme. — Un crime arabe — Trop de chemises et pas assez de délicatesse.

Nous avons eu au Palais des événements qui ont fait trop de bruit et d'autres qui n'en ont pas fait assez.

A choisir, nous préférerions parler de ceux qui ont fait trop de bruit, afin d'avoir la chance d'en faire un peu. Par malheur, la politique n'étant pas étrangère à ces événements, nous devons rester étranger à la politique, ce qui nous réduit à la portion congrue de l'intérêt.

Presque tous les empereurs étrangers, et en tête ceux de Russie, ont de tout temps visité le Palais de justice, en commençant par la Sainte-Chapelle, ce bijoux merveilleux de l'art gothique construit en trois années sous Louis IX, et où fut chanté plus tard un étourdissant *Te Deum* en mémoire de la délivrance de François Ier, retour d'Espagne. Autrefois cette chapelle fonctionnait; aujourd'hui elle se repose, ne donnant signe d'existence qu'une fois l'an, à la rentrée, pour cette fameuse *messe rouge* dans laquelle on intercède le Saint-Esprit pour qu'il descende sur les toques de messieurs et en illumine le contenu. Les langues de feu sont réservées aux avocats qui les gardent toute l'année et ne les donnent aux chats qu'en novembre, juste à l'époque où ils peuvent en obtenir de neuves, toujours par l'opération du Saint-Esprit. Le czar Pierre le Grand ouvrit cette instructive et glorieuse tradition des visites dans laquelle il a été suivi par Paul Ier, le grand-duc Constantin, et enfin par l'hôte d'hier, l'hôte illustre qui a nom Alexandre II, empereur de Russie.

Le czar Pierre est celui des anciens monarques étrangers dont on se souvient le plus au Palais de justice. Il fut aussi digne que familier envers messieurs, ou plutôt envers nosseigneurs du Parlement, comme on disait alors. Il les écouta avec intérêt dans leurs arrêts, harangues et réquisitoires, puis les suivit à la buvette où il voulut toucher leurs chaperons éclatants et leurs robes fourrées. Il fit mieux : l'ex-charpentier de Saardam se fit géographe pour la plus grande gloire de la Russie; ayant aperçu un globe terrestre chez le premier président, l'empereur l'examina de près et remarqua que la mer Caspienne n'avait pas été mise à sa véritable place

Ce n'était pas la mer à boire, mais la mer à transporter. Le czar prit une plume et de sa propre main, sur la sphère elle-même, corrigea la mer, non pas à la façon inepte de Xerxès, mais à la façon intelligente d'un esprit supérieur à qui rien n'échappe et à qui rien n'est étranger.

Qu'est devenu ce globe terrestre avec son addition czarienne? Il resta quelque temps comme le plus précieux des autographes dans la famille du premier président, M. de Mesmes. Mais on ne sait plus aujourd'hui ce qu'il est devenu. Pourtant quelle superbe figure il ferait dans le musée des souverains!

S. M. Alexandre II a donc voulu se conformer à la tradition de ses ancêtres, et il a visité notre Palais de justice.

En dehors de ce grand événement dont nous n'avons pas autrement à parler, les choses du Palais seraient assez ternes, s'il ne se détachait comme une violente étrangeté qui ressemble presque à un scandale, un procès en interdiction qui passionne toutes les curiosités devant le petit tribunal de Fontenay-le-Comte. Des enfants demandent, à l'encontre de leur père et mère, cette décapitation morale qu'on nomme l'interdiction. A les en croire, le père, qui n'est rien moins qu'un gentilhomme des plus qualifiés, M. Bredembeck de Chateaubriant, aurait fait de l'autorité paternelle une tyrannie abrutissante dont ils citent un trait emprunté au supplice de Régulus à Carthage. Le père aurait eu ce même tonneau dont tout exprès on oublie de river les clous, et il y aurait roulé un de ses enfants en manière de punition infiniment trop aiguë. On reproche encore à ce même père de famille, c'est plutôt bourreau de famille qu'il faudrait dire, quelques autres procédés qui pouvaient bien former l'esprit, mais à coup sûr déformaient le corps des enfants. Le père, cela va sans dire, se rebiffe contre son ingrate et irrespectueuse progéniture. Il rejette sur la tête de ses enfants l'infamie dont ceux-ci veulent l'accabler. Ce procès n'est qu'une mauvaise action de plus, qu'une spéculation éhontée: il devait s'attendre à tout de leur part, et c'est dans ces idées de méfiance qu'il portait toujours sur lui une somme de cinq cents mille francs, qui est le reproche et la convoitise de ceux qui voudraient, au moyen de l'interdiction, devenir ses héritiers avant la mort.

Toutefois, pour l'honneur de tout le monde, il faut croire que tout le monde se calomnie dans ce procès. C'est ce que nous apprendra le dénoûment de dame Justice.

Devant cette même dame, jugeant en sa police correctionnelle de Paris, a comparu une vieille bonne appelée Mlle Larchevêque. Ce nom majestueux et clérical avait gagné la confiance de M. Prudhomme, ou plutôt celle du créateur de ce type fameux qui sera le plus beau jour de la vie d'Henri Monnier. Malheureusement le nom ne répondait pas à l'étiquette, et pendant que le crayon et la plume du maître allaient chercher des impressions en province, Mlle Larchevêque dévalisait la maison de Monnier. Elle *a bu* les chemises de son maître, et avec les chemises les paletots et les habits, toute une garde-robe enfin.

Le tribunal a condamné Mlle Larchevêque à un an de prison. Fiez-vous donc aux noms après cela! Henri Monnier en avait été ébloui, mais aujourd'hui on lui présenterait une bonne qui s'appellerait *Lepape* qu'il ne s'y laisserait plus prendre.

On assure que Mlle Larchevêque n'a pas fait appel, elle a craint la confirmation

Traversons la Méditerranée, sans crainte de trouver des sauterelles au port.

Les crimes arabes ont toujours quelque chose de singulier et d'original qui se révèle tant par la nature du forfait que par l'attitude de ceux qui l'ont commis.

Par exemple, le crime le plus rare chez eux est le crime d'incendie. Pourquoi?

Sont-ils assurés? Non certes; ils ne sont assurés que d'une chose: c'est qu'un incendie ne peut leur causer qu'un très-mince dommage. Comme le philosophe Bias, l'Arabe porte tout avec lui. Qu'on brûle sa tente, il en sera quitte pour quelques mètres de toile et tout sera dit. A la moindre alerte, il aura fui avec ses trésors, ses femmes, ses moutons et ses chameaux.

Pourtant, Mamar ben Abd-el-Kader se serait permis de mettre le feu au gourbi du cheikh M'hamed ben Djelloul. Voici comment il s'y serait pris. Nous dirons ensuite ses motifs de vengeance à l'endroit du cheikh.

Mamar est, paraît-il, un taleb, c'est-à-dire un savant. Cela signifie que peut-être il sait écrire. Ce Mamar jouit d'une réputation d'honnêteté dans sa tribu; il a le cou entouré d'un chapelet, à la mode des musulmans dévots. Mais tout taleb et tout dévot qu'il soit, Mamar, paraît-il, aurait aimé une certaine Yamina qui n'avait qu'un défaut, mais un défaut capital, un mari. Mamar espérait évincer le mari par un bel et bon divorce, et il comptait pour cela sur le cheikh Djelloud, déjà nommé; mais voilà que mon cheikh, loin de séparer les époux, s'avise de les réconcilier, ce qui met le malheureux Mamar à la porte du bonheur qu'il avait rêvé.

Cela dit, narrons le sinistre. Le 17 janvier, le cheikh Djelloul était parti de son *douar* pour aller, comme Perrette, sans encombre à la ville, à la ville de Tenès, voisine de sa tente. Il avait bien recommandé son unique demeure à ses deux femmes. Aussi Fathma, la plus sensée et la plus âgée des deux épouses avait-elle fait sa chambre à coucher de l'étable aux moutons. L'autre était restée avec les enfants dans le gourbi.

Vers minuit Fathma ronflait du sommeil du juste quand



LES JEUX DES KERMESSES, EN FLANDRE. — LA COURSE EN SAC, croquis de M. L. d'Elliot.



LES JEUX DES KERMESSES, EN FLANDRE. — LA CASSE DE L'ŒUF, croquis de M. L. d'Elliot.



LES JEUX DES KERMESSES, EN FLANDRE. — LE HAPPAGE DES PAINS, croquis de M. L. d'Elliot.

(Voir page 398.)



LES CURIEUX A LA REVUE DU 6 JUIN, AU BOIS DE BOULOGNE; croquis d'après nature, par M. Pille. — Voir le Bulletin.

ses camarades de lit, messieurs les moutons, s'insurgèrent à la fois comme si Agnelet eût pénétré dans leur domicile pour les guérir de la clavelée. Ces malheureux moutons faisaient un tapage de chien. Fathma se lève en sursaut, et au clair de lune, elle aperçoit Mamar avec son neveu Bouzkris. Le neveu s'évertuait à frotter des allumettes contre une pierre et, quand il les eut enflammées, il les jeta sur le toit du gourbi, qui prit feu comme une broussaille à moitie brûlée par le soleil africain, qui passe pour le premier rôtisseur du monde. Puis ce brave homme d'oncle et ce charmant incendiaire de neveu se sauvèrent pendant que Fathma et ses serviteurs s'égosillaient à crier au feu.

Donc Mamar et Bouzkris sont traduits devant la Cour d'assises d'Alger. Bien entendu, ils nient comme de beaux diables être les auteurs du crime. On veut accabler des innocents; ils invoquent des alibi.

Mamar soutient que le cheikh Djelloul veut le perdre, parce que lui, Mamar, a fait, par sa deposition, condamner une femme Zelika, que le cheikh voulait sauver. Cette femme avait simplement tué son mari.

Le neveu vient à la rescousse de son oncle; Bouzkris affirme que, si Djelloul l'accuse avec tant d'acharnement, c'est parce que le père de Bouzkris a tué dans le temps le père de Djelloul.

« C'est la vérité, répond le cheikh Djelloul avec le plus grand calme; mais pourquoi t'en voudrais-je ? quand ton père a tué le mien, je n'etais pas ne. »

La justice a toutes les peines du monde à demander la vérité à ces bouches habituées au mensonge. Elle a fort à faire pour ne pas se fourvoyer à travers toutes ces haines. Les objurgations des temoins et des accusés, les recriminations qu'ils échangent attestent la plus grande perversité dans ces mœurs du désert qu'on appelle, je ne sais trop pourquoi, patriarcales. Bouzkris repousse ainsi la déclaration de deux témoins qui l'accusent :

« Celui-ci, dit-il, est capable, pour quatre francs, de tuer son père. Quant au second, il est l'amant de ma femme. Il est vrai que je suis de mon côté l'amant de la femme de l'autre. »

Mais ni injures ni protestations n'ont prévalu, et oncle et neveu ont été condamnés par la Cour, qui a inflige dix ans de travaux forces à Mamar, et huit ans à Bouzkris.

En entendant leur sentence, le neveu s'est répandu en imprécations furibondes contre le faux témoignage de ses ennemis; mais le taleb, prenant son chapelet et levant les mains au ciel, s'est contenté d'appeler sur eux la vengeance divine.

Un ébéniste de Strasbourg a beaucoup mieux accepté sa condamnation; il est vrai qu'elle etait bien moindre et qu'il reconnaissait ne l'avoir pas volée. Mais disons un peu les circonstances de la chose

Le tribunal de Strasbourg semble avoir le privilége des delits comiques. Il n'y a pas longtemps, on y condamnait un pseudo-sorcier qui, pour dévaliser une pauvre femme à minuit, lui avait fait croire qu'il etait le diable; il est vrai qu'il n'a pas porté son vol en paradis, puisqu'il a dû en répondre devant la police correctionnelle. Aujourd'hui c'est un autre voleur qui marchait, lui, littéralement couvert de ses iniquites. Or, les iniquités pèsent surtout quand l'almanach marque 25 mai et le thermomètre 20 degrés au-dessus de zéro. Ces iniquités pèsent alors même qu'elles sont en fine percale et supérieurement plissées. Les iniquités d'Émile Guhl l'accablaient, mais ne l'empêchaient pas de courir, car il voulait les soustraire à la poursuite d'un jeune commis chemisier nommé Emmanuel Hirtzel

Ce commis avait vu disparaître toutes les chemises de son étalage, car le voleur Guhl, qui est un ébéniste on ne sait pas pourquoi, traite les chemises comme le galon. Il croit qu'on n'en saurait trop prendre. Les chemisiers ne professent pas la même opinion. Aussi le *camisard* strasbourgeois, ayant été arrêté par un sergent de ville place Kleber, fut incontinent pris au collet, je veux dire au col de sa chemise. Elle était neuve et magnifiquement brodee. On le dépouille de ce simple appareil; mais que la pudeur ne s'effarouche point ! « *Unâ avulsâ, non deficit altera,* » s'écrierait Jules Janin. Ce qui signifie que sous cette première chemise on en trouva une seconde. Les deux font la paire. Cela encourage; on poursuit ce dépouillement intime et les chemises se suivent et se ressemblent. On en compte trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf et dix. Sganarelle eût fait une croix. Le sergent de ville fit une réflexion : « Mon voleur serait-il enchanté ? »

Hélas ! non, il n'était pas enchanté. Le malheureux suait à grosses gouttes; il demandait grâce. Tout le monde riait.

— Je n'en ai plus, disait-il à chaque dépouillement de chemise.

— Bah ! quand il n'y en a plus il y en a encore, répondait l'impitoyable sergent de ville, qui arriva ainsi à compléter sa douzaine.

Comme cet ébéniste en chemises n'en était pas à son coup d'essai, il a été condamné à cinq années d'emprisonnement.

Son avocat a cité un exemple fameux. Il est remonté non pas au déluge, mais à Malherbe, qui avait l'habitude de se couvrir de bas autant que Guhl de chemises. Le poëte, pour se reconnaître, avait même l'habitude de coller sur chaque paire de bas une lettre de l'alphabet. Il disait un jour de grand froid à son ami le président Maynard :

« J'en ai jusqu'à L. »

« On m'objectera, ajoutait l'avocat de Guhl, que les bas de Malherbe étaient bien à lui, tandis que les chemises de Guhl étaient bien au tailleur Korb. J'en conviens; mais elles lui allaient si bien, que si Korb a pu n'en être pas satisfait comme propriétaire, il a dû en être ravi comme chemisier. »

MAITRE GUERIN.

## REVUE DES INVENTIONS NOUVELLES

Tous les journaux — et ils ont raison — rendent compte des moindres événements artistiques ou littéraires; pas un — et ils ont tort — n'a songé à faire une revue des inventions nouvelles. Est-il moins interessant de savoir que la société vient d'être enrichie d'une grande découverte industrielle ou même d'une découverte plus modeste, mais utile et ingénieuse, que d'apprendre par tous les échos de la presse que le *maestro* Zizi-Boumboum met la dernière main à la partition des *Trois Croque-Morts* pour le Palais-Royal, d'*Anacharsis en Grèce* pour le théâtre des Variétés, ou d'*Adonis et Vénus* pour les Bouffes-Parisiens ? Sans doute il est bon, il est excellent que le monde soit instruit de ces sortes de choses; mais on ne peut pas toujours rire ou s'occuper de ce qui nous fera rire, et, à côté d'une œuvre nouvelle destinée à nous amuser un moment, l'annonce de l'invention d'un Fulton ou d'un Jacquart aurait bien aussi son intérêt.

Je sais que les grandes inventions, les inventions révolutionnaires, sont rares et que le génie industriel n'est pas plus que le génie des lettres et des arts prodigue de chefs-d'œuvre. Mais ce n'est point une raison pour se montrer exclusif.

A ne considérer que le côté pittoresque des choses, croit-on qu'il serait moins curieux de suivre dans leur développement certaines inventions bizarres et même folles, que la mode adopte et qui font rage, que de lire le chiffre de recettes de la dernière représentation de telle ou telle pièce? Vous allez voir que l'industrie, comme la littérature dramatique, a ses petites pièces en vogue.

Un brevet pris pour un simple bouton de gants a été vendu 60,000 francs, et le fabricant qui a payé ce prix à l'inventeur a fait une brillante fortune.

Un brevet d'une épingle à crochet a été vendu 70,000 francs, et l'acheteur a fait une excellente affaire.

Le brevet d'un fermoir de porte-monnaie a produit deux millions à son inventeur.

Un brevet pris pour une pâte imitant l'écaille a rapporté à son inventeur 30,000 francs de rente.

Enfin, dans l'espace de deux annees, l'inventeur des crinolines en acier a realisé la somme honorable de 500,000 francs de benefices.

Il est vrai qu'à côté de ces petits favoris de l'invention, le génie de l'industrie a ses tragedies et ses martyrs. L'histoire de ces martyrs est toujours une belle leçon de philosophie. Par exemple je citerai au hasard Thomas Grey, l'immortel inventeur des chemins de fer. Grey avait lutté vingt ans pour tenter de faire adopter son idée; il avait depense en experiences tout ce qu'il possédait, tout, jusqu'à la dot de sa femme; et c'est seulement après l'expiration de ses brevets, quand il etait entièrement ruiné, qu'il n'avait plus aucun droit sur sa propre découverte, que sa pensee s'est réalisée, que les chemins de fer ont porte dans toute l'Angleterre, pour s'etendre dans le monde entier, l'activité et la fortune avec des resultats moraux incalculables.

On l'a vu, cet illustre infortuné, devenu vitrier ambulant, contempler, le portoir à vitres sur le dos, les locomotives hardies, fruit de son génie, la richesse de tous, mais sa ruine à lui, dire avec un singulier mélange d'orgueil et de profonde tristesse : « J'avais raison ! »

Il serait inutile d'insister sur l'importance des brevets d'invention, qui sont devenus l'histoire même du progrès industriel. Reconnaissons seulement ce fait, à savoir que notre industrie n'a pris de l'extension et de l'importance que du jour où les inventeurs, mieux appréciés, ont eu des garanties légales, c'est-à-dire depuis 1791. Avant cette époque, on faisait du commerce en France, on ne faisait pas de l'industrie. Il en est ainsi de nos jours dans les pays où, comme en Espagne, en Portugal, en Italie, en Turquie, etc., les brevets ne jouissent que d'un privilége illusoire.

*L'Univers illustré,* qui ne veut dédaigner aucun élément d'intérêt pour ses lecteurs, publiera régulièrement une *revue des inventions nouvelles* relevees aux dernières dates sur les registres officiels. La loi n'autorisant à prendre des brevets qu'une simple notice explicative, nous nous bornerons, le plus souvent, à n'indiquer que le but que s'est proposé d'atteindre l'inventeur. Toutefois, si la decouverte, objet du brevet, nous semble devoir par son importance ou son originalité mériter quelques développements et même donner lieu à un dessin, nous ne manquerons pas à ce soin, mais avec l'assentiment de l'inventeur.

Dans le prochain numéro, nous publierons une première liste inédite des brevets delivrés à la dernière date

JOACHIM RIGAUD.

## KERMESSES FLAMANDES

Les vieux peintres de l'école flamande ont, depuis longtemps, popularisé la franche et naïve gaieté des fêtes patronales ou *kermesses* dans les villes du Nord. Le caractère de ces fêtes ne s'est nullement effacé avec le temps, comme on en peut juger par les jeux auxquels elles servent encore aujourd'hui de prétexte. De ces divers jeux, trois sont fameux dans les villages des Flandres : la casse de l'œuf, la course en sac et le *happage* des pains, — tous trois à l'usage du sexe faible.

Dans le premier jeu, un œuf est attaché au milieu d'une ficelle tendue entre deux perches. Il s'agit pour les concurrentes d'aller à l'œuf les yeux bandes et de le casser d'un coup du bâton qu'elles tiennent à la main. Les femmes se rangent à cinquante pas du but; et, avant de les laisser partir, on a soin de leur faire exécuter un tour sur elles-mêmes. De là il advient souvent que, croyant se diriger vers le but, elles lui tournent exactement le dos et vont donner contre un arbre ou une maison. Ce n'est encore que demi-mal tant qu'elles n'envoient pas dans la tête d'un spectateur trop curieux le coup de bâton destiné à l'œuf.

Les femmes qui veulent tenter les chances de la course entrent jusqu'à la ceinture dans un sac qui leur emprisonne hermétiquement les jambes; puis, ainsi empêchées, on les lâche dans l'espace qu'elles doivent parcourir une ou plusieurs fois. Les peripeties de la course sont faciles à imaginer. Ce sont chutes sur chutes, dans la hâte inconsideree qu'a chacune d'arriver la première au but. Quelquefois, pour augmenter la difficulté, un obstacle est jeté en travers du chemin, quelque ficelle, par exemple, ou un fort tronc d'arbre. A la barrière qui marque le but sont appendus de petits cartons dont les deux ou trois premières arrivées s'emparent à leur tour et qui désignent le prix auquel a droit chacune d'elles.

Pour le happage des pains, deux ou trois charrettes à ridelles sont assujetties bout à bout, de façon à former une terrasse plus ou moins longue sur le bord de laquelle se rangent les concurrentes, filles et femmes, les mains liées derrière le dos. En l'air, une corde tendue transversalement laisse pendre, à l'extrémité d'un certain nombre de ficelles, des petits pains de forme allongée qu'il leur faut happer avec la mâchoire, tandis que le preposé aux jeux, imprimant un mouvement à la grande corde, les fait balancer en tous sens au-dessus d'elles. Le pain a été cuit plusieurs semaines à l'avance, avec la ficelle qui sert à le suspendre, de façon qu'il offre aux dents des malheureuses femmes une résistance terrible; et, pour comble de difficulté, on a eu soin d'enduire les pains de mélasse, ce qui les fait glisser plus sûrement encore sous la lèvre qui croit les saisir. Pour gagner la partie, il faut manger jusqu'au bout le pain commencé — toujours sans le secours des mains. Le prix est une chemise, quelques mouchoirs, un jupon.

On juge au milieu de quels éclats de rire les concurrentes poursuivent la rude tâche qu'elles se sont volontairement imposée. Avec des bonds de convulsionnaires et des grimaces d'épileptiques, elles suivent d'un œil avide le petit pain qui leur passe constamment devant le nez en y laissant de temps à autre quelque trace brunâtre de son passage. Celle qui tient à la fin un petit pain n'ose y mordre qu'à demi, car elle sait bien qu'il va repartir de plus belle aussitôt la bouchée tranchée. On se heurte des coudes, du front, de la poitrine et des épaules; on mord au même pain, on crie, on se demène et l'on descend enfin du chariot baignee de sueur et barbouillée de melasse, pour être accueillie par les huées de l'assistance ou recevoir le prix qu'on a si vaillamment gagné.

PAUL PARFAIT.

## EXPOSITION UNIVERSELLE ET ANNUELLE

### DES BEAUX-ARTS.

### IV (suite).

#### ÉCOLE FRANÇAISE.

Puvis de Chavannes. - Victor Giraud. — Roybet. — Gustave Moreau · Henner. - Emile Lévy. — Louis Boulanger. — Brion. — Vibert — Jourdan. - Hébert

La seule grande toile remarquable de cette année se trouve au petit salon des Champs-Élysées et porte la signature de M. Puvis de Chavannes. Il l'intitule simplement *le Sommeil*. Ce sont deux groupes de travailleurs primitifs couchés à droite et à gauche du spectateur, dans un site d'une grandeur virgilienne, à l'ombre des forêts profondes, au bord de la mer sans limites. Un soleil énorme, à l'horizon, plonge son disque rouge dans les eaux; quelques broussailles interrompent à peine les lignes sévères du rivage; le paysage, très-simple, est d'une sauvage majesté dont on est frappé tout d'abord. Mais ce qu'il faut louer plus encore, c'est la composition des groupes empreints de la plus complète liberté dans le plus grand style. A partir de cette toile, on peut dire que M. Puvis de Chavannes s'est tout à fait trouvé. L'élégance de son style ne doit plus rien au maniérisme des maîtres de la Renaissance. Son originalité, bien décidée, consiste au contraire dans son naturel absolu, et cette parfaite aisance dans le jet d'une figure et d'une composition nous annonce, à elle seule, un maître.

L'exposition annuelle possède, du reste, cette fois — chose assez rare — deux ou trois bons tableaux parmi ses grandes toiles. A côté de M. de Chavannes — non sur la même ligne toutefois — il convient de citer M. Victor Giraud et son *Marchand d'esclaves*. Il y a de la grâce dans le groupe de ces figures nues, l'exécution a de la souplesse et de la largeur, et le tableau serait tout à fait satisfaisant sans le costume du personnage principal, qui est du bleu le plus discordant. — M. Roybet expose, de son côté, un *duo* (homme et femme) assez intéressant. Par malheur les deux têtes sont d'un réalisme par trop repoussant. J'ajoute que M. Roybet, avec ces instincts de coloriste, a trop de prétentions à la couleur; il *corse* la sienne outre mesure par des sauces qui la corrompent, et des *noirs* qui l'alourdissent; ses plus agréables et ses plus saines peintures me paraissent, jusqu'ici, ses peintures les moins travaillées, et j'ai vu de lui des études que je mets fort au-dessus de ses tableaux. — M. Gustave Moreau continue la série de ses peintures néo-renaissance, renouvelées de Mantegna, par un *Persée* coupant la tête à une Méduse. Cette toile ne se recommande plus seulement, comme les précédentes, par l'affectation de ses archaïsmes,

elle a de fort belles parties, — le cadavre de la Méduse, par exemple, qui est du dessin le plus svelte, le plus élégant et le plus nerveux. Mais ce cadavre nu, aux jambes écartées, se présente de face, dans un raccourci très-risqué qui n'était peut-être pas nécessaire, et qui nécessite un lambeau de voile d'un effet mesquin et douteux. Ensuite, pourquoi accompagner cette Méduse si bien dessinée d'un Persée si difforme? Rien de plus manqué surtout que les jambes et les pieds du héros : tous les emmanchements, toutes les articulations y demandent une nouvelle étude. — Des figures nues, toujours charmantes, sont celles de M. Henner. Il expose encore une de ces jeunes filles couchées, vues de dos, dont il semble vouloir se faire une spécialité; mais on lui pardonne de les répéter en voyant combien il les réussit : c'est toujours ravissant, d'un modelé souple et délicat, d'une attitude naïve en même temps que d'une ligne élégante.

Je voudrais donner les mêmes éloges à une figure d'adolescent couché horizontalement et dans la pose roidie des cadavres, dans un fond d'un noir sinistre qui fait penser tout de suite à la morgue; mais cette figure a le tort de rappeler deux chefs-d'œuvre auxquels elle ne peut se mesurer, le Christ de Philippe de Champagne, et surtout l'admirable Holbein qui se voit au Musée de Bâle.

Un des succès les plus incontestés de l'exposition annuelle est remporté par M. Émile Lévy, dont on voit le talent s'épurer et grandir d'année en année. Il n'a rien, à l'Exposition, qui approche de cette gracieuse idylle des Champs-Élysées, qu'il a intitulée *le Vertige*. Un jeune homme et une jeune fille parcourent ensemble un étroit sentier creusé au flanc d'une falaise, et suspendu, en quelque sorte, sur un précipice d'une profondeur effroyable. La jeune fille se retient au bras de son amant pour se pencher vers le gouffre et le sonder d'un regard terrifié; mais en même temps elle repousse le jeune homme en arrière avec un mouvement plein d'amour et admirablement senti. On ne peut rien voir de plus harmonieux que ce groupe, de plus finement dessiné que ces beautés et ces élégances juvéniles.

Un acte de justice en terminant. Aux peintres d'histoire qui se distinguent au Salon annuel, il faut absolument ajouter le pauvre Louis Boulanger, mort récemment. Son *Incendie de Sodome* est une toile remarquable, pleine de fougue, de mouvement, d'effet, et qui prouve qu'il méritait entièrement la réputation dont il jouissait aux beaux temps du romantisme et qui s'était un peu obscurcie dans ces vingt dernières années. Dans notre époque de réalisme, où l'on se borne à la copie beaucoup plus facile du morceau, on ne trouverait plus aisément un peintre capable d'inventer et d'ordonnancer cette grande scène, aux épisodes multiples et aux groupes compliqués.

Mettrons-nous M. Brion sur la liste des peintres d'histoire? Il a peint le *sixième jour de la création*; rien de plus historique. Mais nous avouons franchement que nous regardons ce tableau comme une méprise de ce talent si éminemment et si justement sympathique. Le Jéhovah barbu de M. Brion, nageant en quelque sorte au milieu de ces nuages, n'a vraiment pas assez d'importance; il se perd dans ces brouillards, il s'engloutit dans ces vapeurs, et nous appellerions volontiers cette scène biblique trop ténébreuse : *le Rêve d'un fumeur*.

Nous rentrons au Champ de Mars pour signaler encore, dans le domaine de la grande peinture, le *Narcisse* élégant de M. Vibert, et les *Secrets de l'Amour*, de M. Jourdan. Le succès obtenu aux derniers Salons par ces deux figures est entièrement confirmé par la nouvelle épreuve qu'elles subissent dans le grand champ clos de l'Exposition universelle. La figure de M. Jourdan n'est gâtée que par les petits détails qui se multiplient dans le fond du tableau; elle y prend je ne sais quoi de mesquin, qui la fait ressembler à un Dubufe réussi, et gagnerait cent pour cent à un fond plus simple et plus uni.

N'oublions pas enfin les *Femmes à la fontaine*, de M. Hébert. La peinture de cet artiste si distingué n'est pas celle d'un vrai peintre. Il a une couleur morne qui fausse, jusqu'à un certain point, les types ardents qu'il met en scène. Ses Romaines sont violettes; elles se promènent dans des sites vert-de-grisés où le soleil et l'effet manquent absolument. M. Hébert a beau juxtaposer le jaune, le bleu, le rouge, toutes les couleurs du prisme, il ne fait, malgré tout, que des grisailles et n'est guère plus coloré que M. Picot. Mais, s'il n'est pas peintre, il est artiste du moins; il empreint ces mélancoliques figures d'un cachet de suprême élégance, et il y a plus de fierté et de grandeur réelles dans ses plus humbles paysannes que dans tous les héros des fresques allemandes, grimpés sur de si hautes échasses. En somme, on peut dire que l'école de Rome aura en lui un directeur excellent. Il saura apprendre aux pensionnaires de la villa Médicis à garder la dignité et la noblesse de l'art antique en restant aussi modernes et aussi sincères que possible, car ces deux qualités, qui caractérisent les scènes romaines de Léopold Robert, se sont retrouvées souvent dans celles de M. Hébert.

JEAN ROUSSEAU.

## COURRIER DES MODES

Le temps est trop changeant cette année, mes chères lectrices, pour qu'on puisse se passer de ce qu'on appelle les confections de demi-saison, c'est-à-dire ces charmants petits paletots légers et chauds tout à la fois, à l'aide desquels on peut braver les différences de température.

Il n'est pas nécessaire de faire des dépenses sérieuses pour ces objets de fantaisie; leur forme se modifie chaque saison, et les garnitures sont actuellement si variées qu'il suffit de changer un galon ou une frange pour donner un aspect nouveau à un paletot ou un veston; je vous indique les jolis modèles bon marché que je viens de voir dans les magasins de la *Ville de Saint-Denis* (rue du Faubourg-Saint-Denis, angle de la rue de Paradis-Poissonnière), parce que je suis convaincue qu'ils répondent parfaitement aux exigences de la saison.

C'est d'abord le paletot flottant, peu ample et court, qui se fait en cachemire noir semé de jais, et qui peut servir de pardessus avec toutes les toilettes, ensuite ce même modèle exécuté en lainage souple rayé ou moucheté de couleur sur fond blanc ayant pour ornement un galon cachemire ou une natte de passementerie, ou encore ce patron en flanelle ponceau avec boutons de jais et biais de taffetas noir.

On remarque à la *Ville de Saint-Denis* de ces casaques ajustées sur lesquelles on met des ceintures; ce genre convient aux jeunes personnes, il est plus élégant et plus habillé que le paletot flottant. On le fait en soie noire avec ornements de guipure aux épaules et aux poignets.

Les taffetas noirs et les taffetas glacés sont, à la *Ville de Saint-Denis*, dans des conditions exceptionnelles de bon marché. On peut citer aussi, avec les mêmes avantages, les étoffes légères, telles que mohair, sultane, mousseline imprimée, gaze de soie, toile de Vichy et percale. Le rayon de la confection pour enfants, celui de la lingerie, celui de la chaussure sont très-soignés.

Dans les articles de fantaisie : ombrelles, éventails, boîtes de mercerie pour le voyage, chapeaux de jardin, capelines, gants et mitaines de soie, il existe un choix considérable d'objets; véritables occasions pour les femmes économes.

Je viens de parler d'économie, ce n'est pas sur ce chapitre que les Courriers de modes vous renseignent ordinairement, mes chères lectrices, et peut-être est-ce trop compter sur votre raison que vous engager si affirmativement dans la voie d'une élégante simplicité. La femme la plus modeste a quelquefois des obligations à remplir vis-à-vis de la société; exemple : on est prié pour un grand dîner, pour un mariage, pour un baptême, une soirée de cérémonie ou un concert, on ne peut alors, sans manquer aux convenances, se présenter sans une mise élégante; il faut songer à tout, et je vais indiquer le moyen d'être belle parmi les plus belles; mon devoir de chroniqueuse d'un journal illustré me force à étendre mes relations et à multiplier mes renseignements.

J'envoie donc celles de mes chères lectrices qui veulent se parer avec goût et distinction chez Mme Fanny Bardenet (rue de la Chaussée-d'Antin, 45). Cette maison, qui a une très-grande réputation pour la belle confection en lingerie et pour les robes, est la meilleure de toutes les conseillères en matière de toilette, je ne saurais trop la recommander surtout aux femmes qui vivent éloignées de Paris et sont bien aises de recourir de temps en temps à une bonne maison de la capitale pour se remettre au courant de la haute nouveauté.

Il faut donc inscrire sur son carnet de notes : pendant mon séjour à Paris, j'irai visiter Mme Fanny Bardenet pour m'entendre avec elle afin d'assurer l'avenir de mes toilettes de gala.

J'ai vu, chez Mme Bardenet, des robes de mousseline à traîne avec volants Louis XV et garnitures de broderies et dentelles, des toilettes coupées sur ce même patron sont en soie glacée, garnitures de nattes et ruches découpées. Des costumes de demi-toilette sont en sultane grise décorée de petits galons jardinières à bord pomponné de frange mousse, le paletot est en pareil à la robe.

Enfin, chez cette gracieuse couturière, on trouve des choses ravissantes, même dans les costumes les plus simples parce que les innovations de la mode n'ont pas d'interprète plus zélé ni plus intelligent, et que les traditions du genre *comme il faut* sont, avant tout, respectées.

Profitons de la place qui nous est accordée pour dire quelques mots au sujet de différentes spécialités de parfumeries dont le monde élégant se préoccupe.

A l'Exposition universelle, parmi les produits orientaux, section ottomane, on remarque la *quintessence balsamique du harem*. Ce nom en impose, et on s'arrête volontiers à l'aspect des flacons de forme étrange semés d'or sur fond d'azur. On a entendu dire aussi : que les plus nobles dames ont honoré de leur patronage ce produit merveilleux, et que les susdits flacons figurent depuis quelques jours sur les toilettes des reines et des princesses.

C'est qu'en vérité la *quintessence balsamique* a le pouvoir d'éterniser la beauté; elle doit aux plantes orientales qui la composent le précieux don d'une éclatante fraîcheur; ses principes toniques sont si puissants qu'il suffit de quelques gouttes dans l'eau pure pour effacer les rides, et que toutes les femmes sont désireuses de tremper un coin de leur mouchoir dans cette fontaine de Jouvence.

A l'Exposition, on n'ose pas dire toute l'envie qu'on éprouve d'essayer des bons effets de la Balsamique, et on sera bien aise d'apprendre que c'est la Société d'importation, boulevard Montmartre, 169, à l'angle du boulevard, qui a introduit en France cette précieuse composition et en a seule le dépôt.

Pour paraître jeune alors que la jeunesse nous fuit, il faut éviter les cheveux blancs; mais comment faire? Employer des teintures? C'est un moyen dangereux, dit-on, et on n'ose se risquer. La *sève vitale*, bien connue aujourd'hui dans le monde élégant, rend aux cheveux leur couleur primitive en les ramenant petit à petit, sans secousse et sans danger, à la nuance qu'ils n'auraient jamais dû quitter si le temps n'était pas le plus cruel des mystificateurs.

Il est bon d'observer que la *sève vitale* se compose d'eau et de pommade, et qu'il est indispensable d'employer les deux produits à la fois, car ils sont combinés pour agir ensemble et que l'un est le complément de l'autre. J'ajouterai qu'on trouve ces articles spéciaux chez leur inventeur, M. Gargault, boulevard de Sébastopol, 106, et que la matière végétale qui sert de base à leur composition est la racine de palmier nain.

La chimie a fait de nos jours d'immenses progrès. Je cite un exemple : voici un nouveau produit, la *Florida*, essence à détacher supérieure à tout ce qu'on a employé jusqu'à ce jour, et dont l'odeur, au lieu d'être insupportable comme celle de la benzine, est un imperceptible parfum de citron.

C'est une précieuse découverte, chacun voudra en faire l'essai. La maison Alabarbe et Échorcheville, 33, rue des Lombards, s'est chargée de la vente en gros, et l'on doit en trouver chez tous les principaux épiciers et pharmaciens; la maison centrale est chez M. Bost, 38, rue de la Reine, à Lyon.

Je voudrais, mes chères lectrices, vous donner des renseignements sur une foule d'objets admis à l'Exposition universelle, et qui intéressent nos toilettes. J'espère arriver à causer avec vous de toutes ces choses, grâce à l'agrandissement du format de notre cher *Univers illustré*, où l'on me laissera prendre quelques lignes de plus.

Puissé-je les rendre assez intéressantes pour que vous les lisiez sans ennui! Votre indulgence bien connue encouragera mon nouveau travail.

Toutes nos nouvelles lectrices de l'*Univers illustré* seront bien aises de connaître un journal qui a pour titre *la Glaneuse parisienne*, journal de la vie de famille. On s'abonne à la Librairie nouvelle, 15, boulevard des Italiens; prix : 12 francs par an pour la France; étranger, le port en sus.

Ce journal a pour mission de *glaner*, ainsi que son titre l'indique; il donne aux femmes le moyen de faire confectionner chez elles leurs toilettes avec la plus grande économie, car il leur fournit les patrons *coupés, prêts à tailler*, de tout ce qui paraît dans nos bonnes maisons en confections, lingeries et toilettes d'enfants, objets de layette et de trousseaux. Ceci est accompagné d'explications très-exactes et d'un Courrier de modes pratique.

Ce n'est pas tout, on trouve dans chaque numéro des planches de travaux, crochet, filet, tapisserie, et des broderies dessinées sur tissu en cols, manchettes, entre-deux, volants, bonnets, etc.

Avec cela des gravures de modes simples et de bon goût et un cours de dessin qui enseigne à faire le paysage, la figure, les animaux et les fleurs.

La littérature qui accompagne ces nombreuses annexes est morale et instructive, il y a aussi une foule de recettes de cuisine et d'économie domestique.



## RÉBUS



*Explication du dernier Rebus :*

Tous les dimanches, on dit la messe militaire au camp de Châlons

## NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

| | 3 Mois. | 6 Mois. | Un An. |
|---|---|---|---|
| Paris | 4f 50 | 9f » | 18f |
| Départements | 5 » | 10 » | 20 |
| Suisse | 5 50 | 11 » | 22 |
| Belgique, Italie | 6 » | 11 50 | 23 |
| Angleterre, Égypte, Espagne, Grèce, Hollande, Irlande, Grand-Duché de Luxembourg, Pays-Bas, Syrie, Tunis, Turquie | 6 50 | 12 50 | 25 |
| Autriche, Duché de Bade, États-Romains, Portugal, Prusse, Wurtemberg | | 13 50 | 27 |
| Tous pays d'outre-mer, et pays desservis par les voies anglaise et française | 7 50 | 14 50 | 29 |
| Brésil, îles Ioniennes, Valachie | 8 50 | 16 50 | 33 |

Le journal parait une fois par mois en une très-belle livraison. On peut en demander un numéro-spécimen contre 1 franc en timbres-poste. Les abonnements partent de chaque mois et se font pour l'année entière. On envoie un bon de poste au nom de M. le directeur de la *Glaneuse parisienne,* à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.

ALICE DE SAVIGNY.

## LE CANAL DE CHALCO, A MEXICO

Cervantes, dans une de ses Nouvelles, a comparé Venise à Mexico. Les deux villes avaient, en effet, autrefois un grand point de ressemblance par les nombreux canaux dont leurs rues étaient également sillonnées, à cette différence près qu'à Venise l'eau venait battre le pied même des habitations, tandis qu'à Mexico, comme dans les villes de Hollande, il existait un chemin latéral entre le canal et les maisons. A cet égard, Venise a conservé son antique physionomie, mais Mexico a à peu près perdu la sienne; la plupart de ses canaux ne sont plus visibles aujourd'hui, bien qu'ils existent encore sous le pavé des rues qui les a recouverts. Si ces sortes d'égouts se trahissent de temps en temps, c'est par la puanteur qu'ils exhalent.

En quelques endroits pourtant, notamment dans le voisi-




MEXICO. — VUE DU CANAL DE CHALCO ET DE LA RUE DEL PUENTE; croquis communiqué par le capitaine de M...

nage du lac, les canaux à decouvert donnent encore une idee de ce que pouvait être l'aspect du vieux Mexico. Le plus interessant est le canal de Chalco, situé à l'extrémité de l'ancienne promenade fashionable de la Véga, que la mode a remplacee par le Paseo-Nuevo. C'est celui dont nous donnons la vue. Au premier plan, à gauche, apparait l'encoignure du couvent des Freres charitables, le plus bel édifice du faubourg, et, au delà, le petit pont Posto.

Placé le matin en observation sur ce petit pont, l'etranger voit peu à peu s'animer étrangement sous ses yeux le canal et la rue del Puente de Roldau qui le longe. Les Indiens maraîchers, venus des bords du lac, arrivent dans leurs barques chargées de fruits et de légumes, et autour d'eux se presse la foule des acheteurs. Quelques instants suffisent à couvrir la jetée des productions les plus variées; vendeurs et chalands discutent les prix avec animation. De toutes parts, les paniers et les hottes s'emplissent. Les Indiens sont encore approvisionnés de poissons, de volailles et de fleurs. A de certaines époques, ils apportent cette dernière marchandise en telle abondance, que l'air en est litteralement embaumé. Tous les vendredis, pendant le temps du carême, la rue del Puente a l'air d'un jardin.

FRANCIS RICHARD.

## ECHECS

SOLUTION DU PROBLEME N° 52

| BLANCS | NOIRS |
|---|---|
| 1 D. 7°R | 1 R. pr. P 5°FR (A, B). |
| 2 D. pr. P 3 FR | 2 R. pr. P 6°TR (1). |
| 3 D. 8 TR ech. m. | 3 . . . . . . |

(1)

| | |
|---|---|
| 2 . . . . . . | 2 R. 5 CR. |
| 3 D. 3°TR. ech. m. | 3 . . . . . . |

(A)

| | |
|---|---|
| 1 . . . . . | 1 R. 4°FR. |
| 2 P. 3 FR. | 2 R. pr. P 5°R. |
| 3 D. 5°TD ech. m. | 3 . . . . . . |

B

| | |
|---|---|
| 1 . . . . . . | 1 P. 4°FR. |
| 2 P. 4°FR. | 2 P. pr. P 4°FR |
| 3 D. 4 TR ech. m. | 3 . . . . . . |

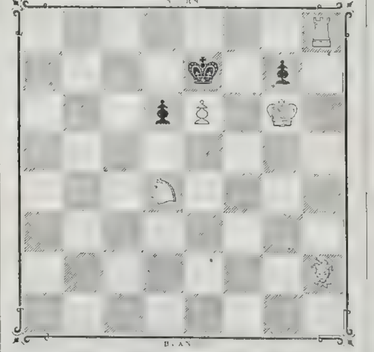
Les autres variantes sont faciles a trouver.

Solutions justes : MM. Aimé Gautier, à B[illegible]; Chavanne, café Granger, a Saint Chamond, commandant Choler, a Nancy; T. Planche, Aune Frederic, a A[illegible]; Pouthier, chef de section au chemin de fer P. L. M., a G[illegible]; Fayss[illegible] pere, a Beauvoisin, A. Goaver et F. Dan[illegible].

Solution juste du Probleme n° 46 : M. G[illegible]ard Saturnin, a Saint-Germain-Lembron.

PROBLEME N° 57

COMPOSÉ PAR MM. G[illegible] ET DUBARD, DE MONTFORT



Les Blancs jouent et font mat en trois coups

(Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine

## EN VENTE CHEZ MICHEL LÉVY FRÈRES

Éditeurs, rue Vivienne, 2 bis, et boulevard des Italiens, 15,

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

*Les Finances françaises sous la Restauration* (1814-1830), par le baron de Nervo, receveur général. — Tome III°. — Prix : 7 fr. 50 c.

*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, par Augustin Thierry. — Nouvelle édition. Deux forts vol. gr. in-18. — Prix : 6 fr.

*Nouveaux Samedis*, par Armand de Pontmartin. — Quatrième série. — Prix : 3 fr.

*Les Drames galants*, par Alex. Dumas. — Deux vol. — Prix: 2 fr.

*Poignet d'acier (drames de l'Amérique du Nord)*, par Émile Chevalier. — Un vol. — Prix : 1 fr.

*Les Deux Jeunesses*, comédie en deux actes, par Ch. Potron et Aug. Nitot. — Prix : 1 fr. 50 c.

*Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois*, proverbe en vers, par Jules du Treillis. — Prix : 1 fr.

*Les Institutions militaires de la France*. Un vol. in-8°. — Prix : 6 fr.

*Mélanges d'histoire littéraire et de littérature*, par J.-J. Ampère. — Deux vol. in-8°. — Prix : 12 fr.

*Comédies et Comediens*, par P.-A. Fiorentino. Deux vol. gr. in-18. — Prix : 6 fr

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT

| | PARIS | DEPARTEM. |
|---|---|---|
| [U]n an . . | 18 fr. | » — 20 fr. |
| [S]ix mois . | 9 fr. | » — 10 fr. |
| [T]rois mois. | 4 fr. 50 | — 5 fr. |

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
17 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,000 gravures
Brochée : 75 fr. au lieu de 100 fr.
Reliée : 112 fr. au lieu de 137 fr.




Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
**Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.**
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 650 — 29 Juin 1867
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
**MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis**
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



## CHRONIQUE

Une orientale en prose. — Une femme qui a fait parler d'elle. — Judith et Holopherne. — Un sommeil qui n'est pas celui de l'innocence. — La chasse aux millions et la chasse aux oiseaux de proie. — Un conte des Mille et une Nuits. — Méry. — Une semaine de détente et d'attente — Turc et Grand Turc. — Rachel à Aix en Provence. — *Manque un Tour* (un Turc) ! — Le monde entier et le demi-monde. — Les miracles de l'Exposition. — Les gandins font des calembours. — Un dialogue au *Café Anglais.* — Les femmes qui s'en vont. — La poésie qui ne s'en va pas. — Les poëtes provençaux chez un Bonaparte. — Où est le pompier?

Puisque l'Orient tient une grande place à *l'Universelle,* voulez-vous que notre causerie prenne cette fois un petit air oriental ? Elle n'aura pas besoin, pour cela, d'aller bien loin et de sortir violemment de son cadre. Ou le mot *international,* qui n'est pas très-clair, ne signifie rien, ou il veut dire qu'avant peu les courriers de Paris pourront être datés de Constantinople, et que les chroniques turques s'imprimeront rue du Croissant.

Donc, savez-vous (style belge) quelle a été, l'autre semaine, la femme la plus à la mode ? Ce n'était, pour le moment, ni la princesse de M..., ni la marquise de G..., ni la comtesse de P..., ni aucune de ces belles dames dont les coiffures savantes, savamment décrites, ont donné naissance à une littérature tirée par les cheveux. Non; c'était *tout simplement* Judith. Quelle Judith ? allez-vous dire. Celle que nous applaudissions autrefois à la Comédie-Française ? Nullement; je ne serais pas assez impoli pour appeler celle-là l'ancienne. Celle dont je parle et dont on a beaucoup parlé, c'est la vraie Judith, la veuve de Béthulie, qui, selon les uns, trouva moyen d'assassiner Holopherne sans cesser un instant d'être vertueuse, et, selon les autres, fut obligée d'acheter ce plaisir héroïque par des capitulations de conscience.

Le tendre Racine, lorsqu'il décochait à Boyer sa fameuse épigramme, ne se doutait pas qu'il compromettait du même

EXPOSITION UNIVERSELLE. — COTTAGE DU PRINCE DE GALLES, AU CHAMP DE MARS; dessin de MM. Lix et Delannoy.

coup la belle veuve et signalait le vice radical d'un sujet qui a porté malheur à tous les poëtes tragiques. Comment supposer que le jeune et galant Holopherne, Assyrien peu platonique, recevant sous sa tente une aussi charmante personne, ait commencé par s'endormir ? La supposition, injurieuse pour lui, serait presque offensante pour elle ; ce sommeil, qui n'était pas le sommeil de l'innocence, n'a jamais été bien clairement expliqué; Judith, pour sauver sa vertu, fit-elle boire à ce terrible assiégeant un narcotique ou un verre de champagne frappé ? Alors la vérité n'était plus dans le vin, et cet acte deloyal ne saurait être approuve par une saine morale. Tout cela est fort embarrassant; au lieu de se quereller comme on vient de le faire, au lieu de citer dom Calmet, saint Fulgence, Raban Maur, Serarius, Bellarmin, Sulpice Sevère, Jules Africain, que nous ne nous attendions guère à voir figurer dans un premier-Paris, mieux eût valu dire tout bonnement : Épisode de Judith, question d'Orient qui fut tranchée par une femme du Couchant.

C'est encore une figure quasi-orientale que ce singulier député d'Uzès, M. Bravay, qui vient de faire reparler de lui, à propos d'un incident regrettable. Il est bien entendu que l'incident et les personnages sont absolument hors de notre competence; mais je connais intimement, sinon M. Bravay, au moins le pays qui l'a élu; cette election, quoi qu'on ait pu prétendre, a été très-independante et très-populaire; *populaire* rime richement à *légendaire,* et je veux vous raconter une légende dont nos orientalistes pourraient tirer un grand parti.

M. Bravay était en Égypte, cherchant fortune, ce qui n'est défendu à personne; sans quoi il faudrait démolir la Bourse, ce temple grec dont les colonnes n'ont jamais ressemblé aux arbres de la forêt de Bondy. Avant de chasser aux millions, il chassait aux oiseaux de proie, deux genres de chasse dont il est superflu de faire ressortir les différences et de discuter les analogies. Un jour, il se trouvait seul sur une montagne qui surplombait d'effrayants précipices. Il tire sur un aigle; l'aigle blessé tombe en tournoyant; M. Bravay veut le poursuivre; le pied lui glisse, et il se laisse choir d'une hauteur de 500 mètres. Mais, vigoureux et énergique, il se cramponne à une touffe d'arbustes qui croissaient dans les fentes d'un rocher. Là il s'oriente — c'est bien le mot — et il s'aperçoit que ces arbustes providentiels masquent l'ouverture d'une grotte; il y entre; la grotte est spacieuse; l'imagination méridionale du jeune chasseur comprend tout de suite à quoi peut lui servir cette decouverte dans un pays et dans un temps où les révolutions de palais font sans cesse des princes de la veille les victimes du lendemain. Meublée et approvisionnée tant bien que mal, cette grotte devint, quelques mois plus tard, le refuge d'un homme qui courait les plus grands dangers; or, comme, l'année suivante, cet homme s'appela Saïd, vice-roi d'Égypte, vous m'accorderez qu'à moins d'être bien ingrat, Saïd a dû se charger de la fortune de M. Bravay.

Une montagne, un aigle, une grotte mysterieuse, un prince menacé du poignard ou du cordon, un étranger à qui le hasard livre le *Sesame, ouvre-toi !* trouvez-moi quelque chose de plus oriental ! Les esprits chagrins qui ont prétendu que la richesse de M. Bravay était un conte des *Mille et une Nuits* ne croyaient pas si bien dire.

~~~ Nous avons assisté, l'autre jour, au service anniversaire de notre pauvre Mery, et les regrets qu'il nous a laissés redoublaient encore à l'idée de tout ce que les merveilles présentes auraient inspiré à cette imagination intarissable, à la fois si française et si cosmopolite. Méry, jeune et bien portant, eût été, au plus haut degré, l'homme, le paysagiste, le poëte, le magicien de l'Exposition universelle. Il l'eût comprise, connue et décrite, dès le premier jour, comme s'il l'avait faite. Il nous aurait expliqué les momies, analysé les magots, raconté les secrets de cœur des Japonais et des Chinoises. Il aurait reussi à être le plus amusant et le plus actuel des chroniqueurs entre Pharaon et Sesostris. Quel charmant cicerone pour nous tous, et quelle jolie revanche aurait eue l'esprit, un peu sacrifié, convenons-en, au milieu de tous ces triomphes *materiæ, de materiâ* ou *in materiam;* autre sujet de discussion sur lequel on n'est pas plus d'accord que sur la vertu de Judith ! Voilà l'homme, c'est-à-dire l'esprit (?) à droite; la matière à gauche: l'homme dompte, assouplit, subjugue, tyrannise la matière, l'oblige à reconnaître son empire et à le traduire en prodiges; c'est très-bien; mais le vainqueur et le vaincu, à force de lutter corps à corps, ne risquent-ils pas de se confondre ? Est-ce l'un qui spiritualise l'autre ? Est-ce celui-ci qui matérialise celui-là ? Question pleine de fauxfuyants et de détours, qui eût fait les delices du bas-Empire et mis en belle humeur la subtilité orientale: toujours l'Orient !

Quoi qu'il en soit, remarquant, ces jours-ci, une détente dans la pacifique invasion de Paris par l'etranger et la province; n'ayant vu, de Montmartre au Luxembourg, que trois scènes d'encombrement, six voitures accrochées, un omnibus sur le flanc, quatre chiens estropiés, deux chevaux par terre, huit femmes asphyxiees par la chaleur et la foule; rencontrant des cochers un peu moins hautains, ne signalant plus sur le visage de leurs clients la moindre trace de coups de fouet; n'ayant été ajournė, aux divers bureaux de location, que d'une quinzaine pour *Roméo et Juliette,* d'un mois pour *la Grande-Duchesse de Gerolstein* et de six semaines pour *Hernani,* je me suis souvenu de cette histoire (orientale) que Mery racontait si bien :

M[lle] Rachel jouait *Bajazet* à Aix (en Provence) ; vous dire que la mise en scène était aussi soignée que celle de l'Opera, ce serait mentir. Le cortége de la fière Roxane laissait quelque chose à désirer. On n'avait pu trouver dans toute la ville que sept hommes de bonne volonté, pour les habiller en Turcs. Or, si le Dieu se réjouit d'un nombre impair, la symétrie classique s'en afflige. Quatre Turcs d'un côté, c'était superbe; mais trois Turcs de l'autre, c'était insuffisant : il y avait bien, pour couvrir cette légère imperfection, le génie de Racine et le genie de l'artiste; mais à qui et à quoi se fier? L'Ecclésiaste nous dit dans son beau style oriental : « Vanité des vanites, et tout n'est que vanité. »

Roxane parait, et Acomat (un ancien coiffeur de Marseille, fanatique de tragédie) lui adresse ces vers :

> La vérité s'accorde avec la renommée,
> Madame..

Tout à coup, une voix dans le parterre s'écrie :
— Manque un *Teur!* (un Turc.)

Acomat dedaigne ce vil interrupteur, et poursuit sa tirade :

> ... Osmin a vu le sultan et l'armée...

Ici nouvelle interruption ; le réclamant a trouvé des échos dans la salle, et un cri collectif ; *manque un Teur!* coupe de nouveau la parole au farouche Acomat. Il hausse les épaules et continue :

> Le superbe Amurat est toujours inquiet...

Alors, de tous les points du parterre, du fond des baignoires, du haut des troisièmes loges, des cimes du *paradis,* de l'ombre des corridors et des couloirs, surgit une clameur immense : Manque un *Teur!* manque un *Teur!* Si bien que l'on fut obligé de baisser la toile, et d'aller chercher sur le cours un savoyard, qui consentit à être le huitième Turc.

A nous aussi, pour que les miracles de l'Exposition retrouvassent toute leur splendeur, il manquait un Turc; et quel Turc ! Le grand, le vrai, le seul, le sultan en personne, celui à qui la langue orientale, si riche d'images, prodigue assez de titres pour satisfaire l'ambition de bien des Français et la vanite des Parisiens les plus immodestes. Vous aurez beau dire, prendre parti contre les Turcs au nom de l'humanité, répéter avec M. de Bonald qu'ils sont campés en Europe, vous moquer de leurs finances, leur reprocher de faire jeter, de temps en temps, une femme ou deux dans le Bosphore: le prestige existe toujours; il y a, dans l'arrivée ou la présence du sultan à Paris, un je ne sais quoi qui tient du mirage, qui ressemble à un ruissellement de perles, de diamants et de rubis, et qui monte toutes les têtes, notamment les têtes féminines. Demandez plutôt aux jeunes et friands dilettanti de la galanterie parisienne, étonnés de voir arriver à Paris le monde entier, eux qui se contentaient si bien du demi-monde. Leurs actions, dans cette jolie moitié, ont singulièrement baissé. On a surpris, dans un cabinet particulier du Café anglais, le dialogue suivant, propre à edifier les générations futures :

— Voyons, Coralie, sois gentille; les amis ne sont pas des Turcs.

— Tant pis! en ce cas, j'aime mieux les Turcs que les amis... Tu reviendras dans quinze jours...

— Ah ! j'entends... tu ne me renvoies pas; tu me mets *à la Porte*...

Où allons-nous, grand Dieu ! si les gandins font des calembours comme les anciens présidents de la chambre des députés? Il n'y a plus rien de sacré; les gens frivoles marchent sur les brisées des hommes graves; la confusion des langues prélude à la fusion des peuples ; on ne sait plus même ce que veulent dire ces mots si simples : filets de bœuf aux champignons, poulets à la Marengo, œufs brouillés aux pointes d'asperges. Les restaurateurs du Champ de Mars ont fait de ces noms des pseudonymes; leurs poulets ont des ailes de pigeon et des cuisses de sauterelle; leurs asperges sont des racines de buis, leurs champignons des morceaux d'étoupes, leurs filets des cordes à nœuds, et leurs œufs des antiquaires. Tout s'en va, les femmes même s'en vont, si j'en crois un charmant volume qui vient de me tomber sous la main, volume signé du marquis de Villemer soufflé par M. Charles Yriarte. *Les femmes qui s'en vont!* J'aime ce titre un peu vague, que mon imagination complète à sa guise. *La femme dont je parle est déjà loin de moi!...* Elle avait vingt-neuf ans, elle en a cinquante; ce n'est plus un portrait, ce n'est pas une figure, mais une ombre qui se dessine sur la blancheur du mur, à la pâle clarté d'une veilleuse; une forme indécise et fugitive que l'on entrevoit à l'horizon, sur la terrasse d'un château, sous les arbres d'un parc, entre un désir et un regret. Est-ce aujourd'hui ? Est-ce hier ? Est-ce une larme ou un sourire? Est-ce le soleil qui se couche ou la nuit qui tombe ?

Mais non; elles ne s'en vont pas, et la poésie, qui est une femme, ne s'en va pas non plus, quoi qu'on en dise. La dernière quinzaine n'a pas été mauvaise pour notre chère idole; tandis que le plus jeune, le plus poétique des drames de l'auteur des *Orientales* retrouvait un public aussi enthousiaste et plus unanime qu'à l'époque où il naquit dans l'orage, une scène bien originale ressuscitait, à deux cents lieues du Théâtre-Français, le souvenir des anciens trouvères, réveillait les échos de la fontaine de Vaucluse, et mettait en présence du plus grand nom de la France moderne une des plus gracieuses images de la société disparue. Un petit-fils de Lucien Bonaparte, M. W. C. Bonaparte-Wyse, volontaire de la poésie provençale et propriétaire du châtelet de *Font-Ségugno,* entre Avignon et la celebre fontaine, s'est fait, pendant trois jours, l'hôte des principaux poëtes provençaux : Mistral, Roumanille, Aubanel, Anselme Mathieu et leurs jeunes émules.

Figurez-vous un cadre merveilleux, une splendide journée de juin en Provence, toute d'azur et de soleil, une hospitalité simple et grande; l'Espagne, la France, toutes les provinces du littoral de la Méditerranée, les Pyrénées, les Alpes, le Rhin, représentés dans ce congrès de poëtes : sur une colline boisée, de grands sycomores et des chênes séculaires versant la fraîcheur et l'ombrage; des eaux vives et jaillissantes; des fleurs comme à Paris; de l'esprit comme à Athènes; des senteurs que le nord ne connaît pas s'exhalant de ces massifs, descendant de cette feuillée, montant de ces collines pleines de plantes aromatiques; au second plan, le Ventoux, gigantesque sentinelle placée en avant de la grande chaîne du Dauphiné; au fond, comme noyées dans une gaze transparente, les Alpines dont les onduleux contours empruntent aux jeux de la lumière toutes les nuances du prisme, tous les reflets de l'opale. Ce qu'on a chanté, vous ne pourriez pas le comprendre : ce qu'on a mangé et bu, vous ne voudriez pas le croire : l'eau, c'est-à-dire le feu, m'en vient à la bouche. Un disciple du baron Brisse a dressé le menu caractéristique de ce banquet où la cave et la cuisine avaient voulu être aussi méridionales que la poesie; rien que des produits de ces heureuses contrées où les oliviers fleurissent, où les citronniers pourraient fleurir : des vins chauffés par un soleil de cinquante degrés Reaumur; des hors-d'œuvre et des sauces dont la vue seule fait éternuer; des coulis si ardents, qu'ils allument le feu qui les apprête et emportent le gosier qui les mange; des incendies solides et liquides. Aussi, ce qui m'étonne, ce n'est pas que M. W. C. Bonaparte-Wyse ait si cordialement reçu et si magnifiquement traité ses hôtes; ce n'est pas que nos poëtes aient justifié son appel par de nouvelles preuves de talent, de verve, d'émotion et de gaîté; ce n'est pas qu'ils aient mangé et bu de si bonnes choses : c'est qu'on n'ait pas fait venir les pompiers.

A. DE PONTMARTIN.



## BULLETIN

Au moment où nous mettons sous presse on termine, sous la direction de M. Aldrophe, architecte de la Commission impériale, les grands travaux d'appropriation et de décoration dans l'enceinte du palais de l'Industrie, aux Champs-Élysées, pour la distribution solennelle des récompenses de l'Exposition universelle, qui doit avoir lieu, comme on sait, le 1er juillet.

Seize mille places sont ménagées pour les invités officiels et pour le public. La grande nef est décorée de tentures de velours galonnées d'or. Une estrade immense est réservée à l'orchestre. Les exécutants dépasseront le nombre de six cents. Des orgues sont installées au fond de l'orchestre. Le mobilier du garde-meuble a fourni ses plus riches objets pour l'ornementation de l'estrade sur laquelle on a placé le trône.

A l'extérieur des portes d'entrée, on a disposé de grandes marquises recouvertes de tentures.

Il sera distribué cinq mille médailles et quatre cents décorations.

Dimanche dernier, une foule énorme se pressait sur l'esplanade des Invalides et dans les avenues adjacentes pour assister à une nouvelle ascension du célèbre ballon de Nadar. Que nos lecteurs veuillent bien se reporter à notre numéro du 15 juillet 1865 : ils y trouveront une belle gravure, représentant cet aérostat énorme qui justifie parfaitement son nom de *Géant,* et auprès duquel les ballons des fêtes publiques produisent l'effet d'un roquet à côté d'un chien de Terre-Neuve. Il n'a pas été employé, en effet, moins de sept mille mètres de soie pour sa fabrication; ses flancs contiennent six mille mètres cubes de gaz, et il peut emporter avec lui un poids de quatre mille neuf cents kilogrammes.

Le *Géant* enlevait, comme d'habitude, en guise de nacelle, sa maison d'osier à deux étages, où les cicatrices du terrible traînage de Hanovre sont encore visibles. Les voyageurs étaient au nombre de huit. Il s'agissait surtout, en cette occasion, d'une expedition de grande altitude plutôt que de grande distance, afin de permettre à la commission
~~~

spéciale qui s'embarquait sur le *Géant* de résoudre plusieurs problèmes scientifiques, dont le programme avait été dressé par l'Institut.

Aussi vit-on tout à coup le ballon s'élever en ligne presque droite, en jetant du lest. Deux minutes s'étaient à peine écoulées, qu'il disparaissait déjà derrière un rideau de nuages. A sept heures du soir, il opérait paisiblement sa descente dans la vallée de la Bièvre.

La ville de Paris n'a pas le monopole des solennités et des fêtes dignes d'intérêt.

Versailles, l'ancienne cité royale, tient à ne pas abdiquer entièrement les splendeurs de son passé, et, quand l'occasion s'en présente, elle sait, de par la loi du plaisir, attirer une affluence considérable de Parisiens et d'étrangers dans ses vastes avenues, dans son parc sans pareil, et dans son imposant palais, que remplissent les grands souvenirs de la monarchie disparue.

Le dimanche 16 juin, le chemin de fer avait, dès l'après-midi, amené plus de cent mille personnes qui se sont répandues un peu partout, dans les galeries du château, dans les jardins, aux deux Trianons... et dans les restaurants.

A neuf heures, tout le monde était réuni autour du bassin de Neptune, éclairé aux flammes de Bengale. Ces clartés bleues, vertes, rouges, projetées sur tout le paysage, lui donnaient un aspect féerique, auprès duquel les apothéoses de la Porte-Saint-Martin et du Châtelet eussent fait une bien piteuse figure.

Le préfet de Seine-et-Oise, dans la tribune d'honneur, présidait à ce beau spectacle, qui a été couronné par un superbe feu d'artifice.

Nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot de l'amazone mystérieuse qui est en ce moment l'objet de tous les commentaires des salons de Paris. Qui est-elle? D'où vient-elle? Quelqu'un a-t-il vu son visage? Est-elle jeune? Est-elle belle? Pourquoi cet accoutrement bizarre?

Autant de questions, autant de contradictions. Et l'amazone continue à se montrer dans toutes les promenades que hante la foule élégante : les revues, les courses, les bords du lac du bois de Boulogne, l'avenue des Champs-Élysées. Elle manie en écuyère consommée un cheval anglais alezan brûlé, d'une finesse et d'une élégance admirables, un cheval plein de feu, qu'un vrai sportsman payerait vingt mille francs sans marchander. Un masque de velours noir cache son visage presque tout entier. Elle porte une giberne noire en sautoir; un grand sabre à poignée d'acier, retenu à sa taille par une ceinture de cuir verni, bat les flancs de son coursier; à droite, une épée à poignée d'or est fixée transversalement sous la selle. Il est, du reste, un point incontestable, c'est que la dame est douée d'une taille souple et élégante et qu'elle porte à ravir son long costume de drap noir.

Que l'on ne suppose pas qu'il s'agit ici d'une simple fantaisie, et que l'amazone n'existe que dans l'imagination des nouvellistes. Rien n'est plus réel, et nous pouvons attester que nous l'avons encore aperçue, ces jours passés, caracolant dans les allées du Cours-la-Reine, et portant l'étrange uniforme que nous venons de décrire.

Un hasard nous apportera-t-il le mot de l'énigme?

Le préfet du Bas-Rhin vient d'autoriser l'existence d'une nouvelle société de francs-tireurs qui se constitue à Saverne sous les plus favorables auspices. La liste, sur laquelle figurent les noms des habitants les plus honorables de l'arrondissement, a déjà atteint le chiffre de cent quatre-vingt-quatorze sociétaires.

L'empereur et l'impératrice d'Autriche ont envoyé au palais du Champ de Mars les deux médailles d'or qui ont été frappées en l'honneur de Leurs Majestés à l'occasion de leur couronnement à Pesth comme roi et reine de Hongrie. Ces deux médailles se trouvent en ce moment dans la galerie de l'histoire du travail, section autrichienne, bijoux de la Hongrie.

Cet envoi témoigne hautement de l'intérêt que Leurs Majestés autrichiennes apportent au succès de l'Exposition universelle de Paris.

Une délégation de deux cents ouvriers anglais est arrivée à Paris, où elle vient étudier à l'Exposition universelle les progrès accomplis dans les arts industriels et mécaniques. Cette corporation est logée dans l'enceinte même du palais du Champ de Mars.

Le conseil supérieur du jury et la commission impériale ont pris à l'unanimité une délibération en vertu de laquelle M. Michel Chevalier est chargé du rapport descriptif de l'Exposition universelle avec le concours des membres du jury.

Les grandes régates internationales à l'aviron auront lieu à Saint-Cloud, les 7, 8, 9, 10 et 11 juillet, sous le haut patronage de l'Empereur, du prince de Galles et du duc d'Edimbourg. Des prix d'une valeur de 30,000 francs seront courus.

Quatre monuments nouveaux seront inaugurés le 15 août, à l'occasion de la fête de l'Empereur, ce sont : l'extérieur du théâtre de l'Opéra, la mairie du 3e arrondissement, le square du Temple et la mairie du 4e arrondissement, rue de Rivoli, près la caserne Napoléon.

On évalue à cinq cents environ le nombre des prélats qui, de tous les points du monde catholique, se trouveront réunis à Rome, à l'occasion des fêtes du centenaire de Saint-Pierre.

Chaque prélat apporte au saint-père les sommes résultant du denier de Saint-Pierre. On pense que le chiffre total de ces offrandes s'élèvera à dix ou douze millions.

On fait déjà, en Angleterre, de grands préparatifs pour la revue navale qui sera passée à Spithead, en l'honneur du sultan. Les bâtiments cuirassés *Black-Prince*, *Valient* et *Sovereing* ont reçu leur équipage au complet comme sur le pied de guerre. Plusieurs navires arriveront de la Méditerranée pour se joindre à toute la flotte anglaise disponible.

Le corps médical, si cruellement éprouvé par la mort des docteurs Jobert de Lamballe, Rostan et Civiale, a eu cette semaine encore à déplorer la perte du docteur Trousseau, membre de l'Académie de médecine et ancien professeur de clinique à l'Hôtel-Dieu. Nous n'apprendrons rien à personne en ajoutant que le docteur Trousseau avait une immense réputation et qu'il possédait la clientèle la plus riche et la considérable de Paris. Ce triste événement a donc causé autant d'impression dans les différentes fractions de la société parisienne que parmi les confrères de l'éminent praticien

TH. DE LANGEAC.

# ISMAÏL-PACHA

Ismaïl-Pacha, dont nous venons d'avoir la visite à Paris, est le second fils d'Ibrahim-Pacha, et le petit-fils du fameux Mehémet-Ali. Depuis 1806, époque où la Porte consentit à ratifier l'usurpation de ce dernier, ses descendants sont restés en possession de la charge de gouverneurs de l'Égypte avec le sultan pour suzerain

Le vice-roi actuel est né au Caire en 1830. Il a donc aujourd'hui trente-sept ans. Au physique, il est de taille moyenne, petit plutôt que grand, d'un embonpoint excessif, et non pas brun de peau, comme son origine orientale pourrait porter à le croire. Ses manières sont affables, sa physionomie ouverte; il se fait remarquer par la vivacité de ses gestes et la rapidité de sa conversation.

C'est la troisième fois qu'Ismaïl-Pacha vient en France. Envoyé chez nous une première fois avec son frère aîné Ahmet-Rifaat, il y suivit jusqu'en 1849 les cours de l'École d'état-major. Nous l'avons revu en 1855 chargé d'une mission confidentielle par son oncle Mohamed-Saïd. Ce fut en 1863 qu'il succéda à ce dernier, sans soulever d'ailleurs aucune contestation.

Dans sa jeunesse, il avait fait de l'opposition au gouvernement d'Abbas et avait été un des soutiens les plus actifs du *parti des princes*. Membre du conseil d'État, en 1861, il avait été chargé de la direction intérimaire du gouvernement pendant les voyages de Mohamed-Saïd aux villes saintes et en Europe. De plus, à la fin de la même année, il avait été réprimer avec succès, à la tête d'un corps de quatorze mille hommes, les tribus insurgées de la frontière du Soudan. Un des principaux actes de son administration à l'intérieur a été l'extension extraordinaire de la culture du coton, source considérable de richesse pour l'Égypte

Ismaïl-Pacha, reçu par l'Impératrice aux Tuileries le jour même de son arrivée, a occupé pendant son séjour à Paris les appartements du pavillon de Marsan. L'Empereur lui avait envoyé à Lyon, pour le complimenter, M. le général vicomte Pajol, un de ses aides de camp, et M. Raimbeaux, un de ses écuyers, désignés pour être attachés au service de Son Altesse. Le vice-roi avait été précédé en France par son maître des cérémonies, Jeki-Bey et par son général en chef, Chahin-Pacha. Il était accompagné, en outre, par plusieurs personnages de distinction.

FRANCIS RICHARD.

# HISTOIRE DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS

PAR HENRI CONSCIENCE

(Suite[1].)

Le père Wildenslag n'avait jamais franchement consenti à laisser sa fille aller à l'école. Il grondait encore tous les jours contre ce qu'il appelait une dangereuse folie; et quand il en parlait avec sa femme, il n'épargnait pas les paroles amères C'était une idée enracinée chez lui que l'instruction doit infailliblement mener à sa perte un enfant d'ouvrier; car, d'après lui, l'instruction engendrait le goût de la toilette, la vanité et beaucoup d'autres mauvaises choses. Le moindre mal était que les enfants, élevés ainsi au-dessus de leur état, regardaient leurs parents de haut en bas. D'ailleurs, pendant qu'on étudie on ne gagne rien, et c'est autant de derobé aux parents, qui ont droit au salaire de leurs enfants. Il n'était pas seul de cet avis; sa femme pouvait le demander à tous ses voisins, excepté à la femme Damhout, tous parleraient comme lui. Dans les premiers temps, à force de répéter la même chose et de faire de sinistres prédictions, il avait jeté le doute dans l'esprit de sa femme; mais, petit à petit, ses paroles étaient devenues impuissantes sur elle.

Godelive assistait souvent aux entretiens où son sort était mis en discussion; elle écoutait et voyait en tremblant comment sa mère la défendait, et comme elle avait à souffrir pour que sa fille pût continuer à aller à l'école. L'enfant savait trouver des paroles si touchantes et de si tendres caresses pour consoler sa mère; elle exprimait sa reconnaissance avec tant de sentiment et de force, que la femme Wildenslag pressait souvent contre son cœur sa chère Godelive et l'embrassait avec attendrissement

Par gratitude pour sa mère, Godelive cherchait tous les moyens de se rendre utile. Elle se levait dès l'aube du jour arrangeait, nettoyait et récurait si bien, que la maison de Jean Wildenslag avait pris peu à peu un aspect moins repoussant. Elle parlait souvent avec sa mère de ce qu'elle apprenait à l'école et des belles leçons de morale et de bienséance que les sœurs lui donnaient. L'enfant commença ainsi, sans s'en douter, l'éducation de sa mère, et jeta dans son cerveau les premiers rayons de lumière qui y eussent jamais pénétré.

La femme Wildenslag, malgré son ignorance et sa grossièreté, avait un bon cœur et un esprit droit. Quand elle était seule avec Godelive, et qu'elle entendait l'enfant parler si simplement et si bien de choses qui lui étaient absolument étrangères, de piété, de morale, de devoirs, elle se sentait comme transportée dans une autre atmosphère, et il lui semblait que son âme s'élevait et s'épurait au contact de son enfant.

Aussi disait-elle souvent à sa voisine :

— Voyez-vous, voisine Damhout, nous autres pauvres gens, nous croyons que nous sommes bêtes et méchants, cela n'est pourtant pas vrai. Le bien est en nous, mais personne ne l'en a fait sortir. Si mes parents m'avaient mieux élevée et m'avaient envoyée à l'école, je serais devenue une autre femme; car maintenant, je le sens bien, je ne suis pas aussi bouchée que je le croyais moi-même. Ah! si c'était à refaire! Mais il est trop tard, voisine. Du moins, j'ai le bonheur de savoir que ma Godelive sera instruite. C'est un petit ange dans ma maison; et mon mari peut me faire peur tant qu'il voudra, je suis certaine que mon enfant ne me causera que de la joie aussi longtemps que je vivrai. Pour ce qui regarde ses frères et sœurs, grands et petits, il n'y a rien de bon à attendre d'eux. Ils se regimbent contre moi, comme si j'étais née pour être leur servante et leur esclave. J'ai fait tout au monde pour obtenir que les plus petits aillent aussi à l'école; mais Wildenslag saute au plafond de colère dès que j'en parle.

Peut-être la satisfaction de la femme Wildenslag avait-elle encore une autre cause. Elle était allée à l'école de Godelive; les sœurs l'avaient reçue avec une grande politesse et avec une joie visible, l'avaient félicitée des progrès surprenants de son enfant et de la résolution qu'elle avait prise, elle, pauvre femme d'ouvrier, d'envoyer son enfant à l'école; mais ce qui la flattait surtout, c'est que les sœurs l'avaient invitée à prendre le café avec elles.

Naturellement un tel honneur et de tels éloges lui avaient tourné la tête, et elle était sortie de chez les sœurs avec le ferme dessein de laisser Godelive chez elles aussi longtemps que possible.

Il s'ensuivit qu'après les deux ans écoulés, elle imagina mille moyens détournés et résista même ouvertement à son mari, pour que Godelive pût aller à l'école quelques mois de plus.

Cependant tout n'était pas plaisir dans la vie de Godelive. Ses frères et sœurs, dont trois déjà travaillaient dans la fabrique, avaient conçu une espèce de haine contre elle. Cela leur paraissait une criante injustice que Godelive, sans apporter de l'argent dans la maison, pût vivre à ne rien faire. Certes, c'était une injustice des parents de ne pas avoir fait instruire tous leurs enfants; mais ceux-ci ne le comprenaient pas ainsi. Ils croyaient devoir se venger sur Godelive seule. Ils l'appelaient ironiquement *mam'zelle*, la traitaient de fainéante et de pique-assiette, la malmenaient, déchiraient ou souillaient ses livres et paraissaient avoir fait un complot pour tourmenter la pauvre enfant.

Godelive supportait tout avec une patience angélique, seulement, quand on salissait ses livres et ses cahiers, elle pleurait en silence, parce qu'elle craignait d'être grondée par les sœurs.

Chaque jour, dès le souper fini, elle allait avec ses livres à la maison de la femme Damhout. Là, elle lisait et écrivait à côté de Bavon; elle recevait ses leçons et ses corrections avec une amitié reconnaissante, puis ils jouaient quelques instants; mais, le plus souvent, elle causait avec son jeune ami de ce qu'ils se proposaient de faire par la suite, et de ce qu'ils attendaient l'un et l'autre de l'avenir.

La femme Damhout travaillait sans relâche à confectionner des blouses ou d'autres vêtements de toile. Comme, depuis peu, sa fille aînée allait également à l'école, elle devait tâcher de gagner un peu plus d'argent, pour que son mari ne s'aperçût pas que l'instruction des enfants, quoique gratuite, exigeait cependant quelques sacrifices.

Souvent, lorsque Adrien Damhout s'était trouvé en compagnie de Jean Wildenslag, il revenait à la maison avec un visage sombre, et alors il lui échappait des remarques peu agréables qui laissaient percer l'inquiétude qu'il conservait touchant l'éducation que sa femme donnait à ses enfants.

Peut-être la pauvre mère, elle-même, n'était-elle pas exempte de crainte ni d'incertitude, car elle ne cessait de louer devant Bavon et Godelive, sous toutes les formes et en toutes circonstances, l'amour et la reconnaissance des enfants envers leurs parents comme le plus saint des devoirs.

Comme si, par une inspiration secrète, elle sentait que l'instruction seule ne suffit point, elle déposait avec la plus touchante et la plus tendre sollicitude, dans les cœurs de Bavon et de Godelive, les germes des plus pures vertus et le plus profond sentiment du devoir.

Depuis des années elle était habituée à la présence de la petite Godelive; elle trouvait son bonheur dans l'amitié des deux enfants l'un pour l'autre et dans leur application studieuse. Elle considérait, pour ainsi dire, la bonne petite fille comme sa propre enfant. N'était-ce pas grâce à elle que Godelive allait à l'école, et ce bienfait ne lui donnait-il pas le droit de l'aimer comme sa fille?

La jeune fille la récompensait de son amour, non-seulement par une vive gratitude, mais aussi par un sentiment d'estime

1. Voir le numéro 649.




EXPOSITION UNIVERSELLE. — ENTRÉE DE LA SECTION FRANÇAISE DANS LA GRANDE GALERIE DES MACHINES; dessin de MM. G. Roux et G. Durand.

et de respect qu'elle reportait même sur Bavon; car, quoiqu'elle vécût à ses côtés comme sa sœur et son égale, il restait à ses yeux un être supérieur, qui lui accordait son amitié et sa noble protection dont elle n'était pas digne.

Enfin, lorsque Godelive eut fréquenté l'école pendant trois ans, sa mère ne put pas résister plus longtemps à son mari, et il fut résolu qu'au commencement de la semaine suivante la jeune fille quitterait l'institution des sœurs.

Wildenslag avait l'intention de l'envoyer immédiatement à la fabrique, où elle gagnerait tout de suite quelques sous par jour, tandis qu'en apprenant un métier il se passerait au moins deux années avant qu'elle rapportât à la maison plus de deux sous par semaine. Le résultat le plus clair à ses yeux de cette perte d'argent, c'était un verre de bière de moins pour lui et un plat de viande de moins sur la table. Il était blessé d'ailleurs par l'idée de voir sa fille faire un métier de demoiselle et n'être pas ouvrière de fabrique comme ses parents.

Cependant sur ce point il ne put avoir raison. Dans l'esprit de sa femme, l'avenir de Godelive était tout tracé, comme la mère de Bavon le lui avait montré; elle deviendrait couturière, fille de boutique et enfin maîtresse. Il n'y avait rien à y faire, et son mari pouvait gronder et pester tant qu'il voudrait.

Lorsque Godelive apporta à Bavon cette nouvelle inattendue et lui annonça qu'elle allait quitter l'école, la première impression fut la stupeur, suivie d'une douleur muette. Les enfants ne voyaient aucun moyen de s'y opposer, et se résignaient; mais leurs yeux, quand leurs regards se rencontraient, parlaient avec éloquence, et de temps en temps un gros soupir soulevait la poitrine de Godelive. Elle était si bien chez les sœurs! On l'aimait tant, et elle portait une si vive affection à ses maîtresses. Dire un éternel adieu à ses bienfaitrices lui paraissait dur et cruel. Mais il le fallait bien; elle était pauvre et



S. A. ISMAÏL-PACHA, VICE-ROI D'ÉGYPTE; dessin de M. Rousseau, d'après un portrait communiqué par M. G. Morris.

Voir page 403.

devait apprendre un métier; elle le savait bien.

La femme Damhout dit à sa voisine qu'elle ne pouvait pas se dispenser d'aller prévenir les sœurs de sa résolution et, par la même occasion, les remercier mille fois du fond du cœur de leur bonté.

Comme Lina avait été accueillie dans l'institution avec une cordialité toute particulière, elle suivit le conseil de sa voisine.

Celles qui parurent le plus surprises et le plus affligées de cette nouvelle inattendue, ce furent les sœurs.

Godelive était une élève dont elles étaient fières, mais toutes lui portaient une affection particulière à cause de sa bonne conduite et de son zèle, et plus encore, peut-être, à cause de sa touchante reconnaissance. D'ailleurs, depuis quelques mois, Godelive leur avait déjà été utile pour apprendre à lire aux plus petites filles.

Après que les sœurs eurent entendu les raisons de la femme Wildenslag, elles rapprochèrent leurs têtes et se parlèrent quelques instants à voix basse.

Alors la plus âgée dit :

— Femme, cela nous ferait de la peine de perdre sitôt notre meilleure élève. Nous étions fières d'elle, et nous aurions désiré la garderencore un an, pour montrer de quoi nous sommes capables quand nos leçons tombent sur une terre fertile. Ne pourriez-vous pas la laisser encore un peu dans notre école?

— Impossible, mes sœurs, répondit la femme Wildenslag avec un soupir. Je le voudrais bien aussi, puisque je n'ai qu'un seul enfant qui ait pu aller à l'école, je voudrais la laisser instruire aussi longtemps qu'elle le pourrait; mais il n'y a pas moyen de persuader mon mari. Nous ne pouvons pas vivre ainsi. Les enfants coûtent de l'argent; je n'en ai pas moins que six, et, croyez-moi, ils nous mangent littéralement la laine sur le dos. Si les enfants ne pouvaient pas gagner leur vie dès qu'ils sont grands, les gens de notre classe seraient tous sur la liste des pauvres.

GENÈVE. — VUE DU NOUVEAU PONT DU MONT-BLANC, d'après une photographie. — Voir page 407.

— Et quand croyez-vous que Godelive, en apprenant l'état de couturière, pourra commencer à gagner sa nourriture?

— Pas bien vite, mes sœurs, je le sais bien; peut-être dans deux ans, petit à petit.

— Eh bien, nous voulons vous faire une bonne proposition. Laissez Godelive continuer à fréquenter l'école. Elle dînera et elle soupera ici, et même elle y déjeunera, si vous voulez. Nous mettrons tous nos soins pour lui apprendre à bien coudre, et dès qu'elle aura treize ou quatorze ans et qu'elle sera bien instruite, nous la placerons nous-mêmes dans un atelier, chez une maîtresse qui la protégera et la fera avancer. Elle regagnera ainsi amplement le temps perdu. Cette proposition vous plaît-elle?

— Ah! chères femmes, que vous êtes bonnes pour ma pauvre enfant! s'écria la mère les larmes aux yeux. Que Dieu vous récompense de votre bienfaisance! Oui, oui, certes, j'accepte de tout mon cœur votre offre généreuse.

C'est ainsi que Godelive, malgré les résistances de son père, resta à l'école des sœurs.

Pour ce qui regarde Bavon, il se distinguait entre tous ses condisciples de l'école communale. Il était beaucoup plus avancé que Godelive; il avait une belle écriture, il était très-exercé dans le calcul, et même il avait déjà fait quelques progrès dans la langue française. Ses maîtres prenaient plaisir à voir son application et la vivacité de son intelligence, et étaient fiers de ses progrès rapides.

Comme ses parents le destinaient au métier de mécanicien ou de charpentier, il suivait depuis une demi-année les leçons de l'académie de dessin, et tout faisait supposer qu'il irait également très-loin dans cette nouvelle branche.

Avec toutes ces occupations, et bien qu'il ne rentrât à la maison qu'à huit heures du soir, il trouvait encore le temps d'aider Godelive, en jouant, dans ses premières études de la langue française qu'elle avait commencé à apprendre à l'école.

Une année entière s'écoula ainsi, sans qu'aucune contrariété vînt troubler le bonheur tranquille de la femme Damhout et des deux enfants. Un seul événement (si le mot événement peut s'appliquer à si peu de chose) était de nature à se graver dans leur souvenir.

Bavon avait montré depuis quelque temps un singulier penchant à la solitude. Deux fois, quand, le dimanche, ses parents avaient voulu le prendre avec eux à la promenade, comme d'habitude, il était resté seul à la maison, sous prétexte qu'il avait beaucoup de besogne à achever. Sa mère l'avait surpris un jour lui cachant quelque chose avec une précipitation inquiète.

Qu'est-ce donc qui pouvait tant l'occuper? Il ne voulait pas le dire; il évitait toute explication à ce sujet, et la femme Damhout n'était pas sans inquiétude, quoiqu'elle ne sût pas au juste ce qu'elle craignait.

Un certain soir, Bavon, revenant de l'école, parut entièrement joyeux. Il courait d'un bout de la chambre à l'autre avec une impatience visible en répétant:

— Godelive n'est-elle pas encore venue? Où donc reste-t-elle? Si elle ne venait pas ce soir!

Et comme la femme Damhout lui demandait ce qui le préoccupait ainsi, il répondit en riant:

— Tu le verras tantôt, chère mère, et tu sauras alors ce que je te cachais.

— Ah! ah! voilà Godelive! s'écria-t-il.

La jeune fille le considéra avec étonnement et regarda autour d'elle pour deviner ce qui le rendait si joyeux.

— Quel jour du mois sommes-nous? lui demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, balbutia-t-elle. Nous sommes dans le mois de juillet.

— Eh bien! consulte cet almanach, le six du mois, quelle sainte est-ce?

— Sainte Godelive! dit la jeune fille avec surprise.

— Oui, Godelive, c'est ta fête, dit-il. Je vais te fêter, j'ai un cadeau pour toi. J'y ai travaillé en secret pendant tout un mois. Tu ne dois pas en rire, ni maman non plus. J'ai fait ce que j'ai pu.

Il ouvrit un grand cahier, en tira une feuille de papier, la posa sur la table et dit:

— Tiens, mère, tiens, Godelive, voilà mon cadeau!

Sur le papier on voyait les figures de deux enfants peintes au lavis, un jeune garçon et une jeune fille, la main dans la main et tenant chacun, dans celle qui restait libre, un livre ouvert. Tout autour on avait peint un bord tricolore, et ces couleurs variées lui donnaient un grand éclat. Sans doute, Bavon s'était efforcé de faire son propre portrait et celui de Godelive. Les vêtements ressemblaient à peu près; mais l'ensemble était une œuvre si grossière et si imparfaite, qu'il eût été difficile de deviner l'intention de l'auteur, s'il n'avait pas écrit en dessous en grandes lettres: *Bavon et Godelive*.

Surpris et presque triste, parce que la petite fille restait immobile et ne donnait pas des signes de joie, il dit d'un ton tout confus:

— Oui, Godelive, ce n'est pas bien fait, je le sais bien. Je l'ai fait pour rire; c'est un souvenir du temps où nous apprenions à lire ensemble.

Godelive pencha la tête et commença à pleurer en silence; les larmes tombaient de ses yeux comme des perles.

— Qu'est-ce que cela? murmura le jeune garçon avec étonnement. Pourquoi pleures-tu?

— Je n'en sais rien, répondit-elle. Parce que tu es si bon pour moi!

— Allons, allons, ce n'est qu'un jeu, dit Bavon. Si j'avais su que la petite image devait te faire pleurer, je l'aurais déchirée en mille morceaux.

— Oh! la déchirer! s'écria Godelive avec frayeur. Ne fais pas cela! Donne-la-moi, s'il te plaît.

— Mais c'est pour toi que je l'ai faite, Godelive.

— Merci, Bavon, je conserverai précieusement le souvenir de ton amitié.

Elle prit le papier et, comme si elle craignait encore que l'image ne lui fût enlevée, elle s'élança hors de la maison, en disant qu'elle voulait la montrer à sa mère.

## V.

Enfin le temps était venu où Bavon allait quitter l'école pour être placé comme apprenti dans un atelier de mécanicien. Il avait plus de quatorze ans et son éducation était terminée.

Lorsque l'instituteur en chef fut informé de cette résolution, il vint lui-même dans la demeure de Damhout pour conseiller aux parents de son élève de laisser leur fils aller encore à l'école, du moins jusqu'à la prochaine distribution des prix. Il ne doutait pas que Bavon ne remportât tous les premiers prix de la première division. Sortir premier de l'école serait pour lui un grand honneur, et pourrait être plus tard un titre à la protection. L'instituteur en chef aimait beaucoup Bavon à cause de son bon cœur et de son esprit vif, et il ne cacha pas aux parents qu'il tenait à voir obtenir par son élève préféré l'honneur et la gloire d'un triomphe.

Il fut par conséquent décidé que Bavon resterait à l'école.

Depuis un mois Godelive avait été placée chez une bonne couturière par ses institutrices. Comme protégée des sœurs, elle gagnait dès le commencement un franc par semaine. A cause de l'exiguïté de ce salaire, Wildenslag reprochait souvent à sa femme sa sottise et tâchait d'obtenir d'elle que Godelive allât à la fabrique.

Là, les enfants ne doivent pas passer de longues années en apprentissage et ils y gagnent immédiatement beaucoup plus d'argent que dans tout autre métier. Néanmoins, quoiqu'il ne cessât de manifester son opinion enracinée à ce sujet, sa femme ne voulait pas en entendre parler.

Le soir, après les heures de travail, Godelive venait chez la femme Damhout. Elle avait trop à souffrir de ses frères et sœurs à la maison, et sa mère elle-même l'engageait à chercher chez ses bons voisins la paix et le plaisir tranquille, qu'elle ne pouvait trouver chez elle.

Par habitude et par affection, elle prenait encore part aux leçons de Bavon; on se réjouissait avec lui de l'honneur et du bonheur qui l'attendaient à la prochaine distribution des prix.

Il survint des événements inattendus qui mirent l'industrie gantoise, et par conséquent aussi les ouvriers, à de grandes épreuves. Beaucoup de questions soulevées par la révolution de juillet en France, et par les journées de septembre en Belgique, étaient restées indécises. Les négociations entre les puissances étant impuissantes pour amener une solution, quelques-unes menacèrent de faire valoir leurs droits par les armes. Tous les peuples, dans la crainte d'une guerre européenne, rassemblèrent avec grande hâte leurs forces militaires. Cela éveilla une panique générale, dont le commerce et l'industrie devinrent, comme d'habitude, les premières victimes. La surabondance des approvisionnements d'étoffe dans les magasins, quelques grandes banqueroutes à Londres et à Paris, l'augmentation du coton brut, résultant de la prévision d'une interruption dans les transports maritimes, tout cela eut pour effet que les fabricants ne pouvaient faire travailler qu'avec perte et que la plupart fermèrent leur fabrique.

A Gand seul, vingt mille ouvriers furent sans ouvrage. Comme l'artisan, même lorsqu'il gagne beaucoup d'argent et n'a pas d'enfants, ne pense ordinairement pas au lendemain, tous ces malheureux tombèrent tout à coup du bien-être dans la plus profonde misère. Au commencement, ils trouvèrent encore quelque chose à crédit chez les boutiquiers et les boulangers; mais, au bout de quinze jours, cette ressource était épuisée, et alors la faim et la véritable détresse vinrent assaillir ces milliers d'ouvriers avec femme et enfants. On les voyait stationner en groupes nombreux sur les places ou errer dans les rues, le visage pâle et le regard éteint, murmurant et menaçant, et paraissant prêts à sortir de l'extrême misère par la violence.

Émus de pitié ou espérant que cette situation grave ne se prolongerait pas, quelques fabricants offrirent à leurs ouvriers de travailler avec une certaine réduction de salaire, et, de cette façon, plus de la moitié des établissements industriels se rouvrirent.

Mais un grand nombre de fileurs et de tisserands rejetèrent avec indignation les conditions posées et reprochèrent aux fabricants de vouloir, par égoïsme, profiter des circonstances pour abaisser le salaire du travail. Après s'être excités pendant une demi-semaine, égarés par l'ignorance et par la faim, ils coururent en bandes furieuses vers les fabriques ouvertes et essayèrent par la violence de les réduire à l'inactivité. Ils maltraitèrent leurs camarades, qui, pour rapporter du pain à leurs femmes et à leurs enfants, avaient accepté la réduction; ils endommagèrent les bâtiments et les métiers, et se livrèrent à des actes de violence qui nécessitèrent l'intervention de la force armée. Ces scènes de désordre inspirèrent aux fabricants une grande frayeur et un profond regret; les fabriques se fermèrent de nouveau et des milliers de ménages d'ouvriers furent plongés dans une affreuse misère.

C'était surtout dans la demeure de Wildenslag qu'on ressentait le besoin et les privations, car il y avait beaucoup d'enfants, et l'on avait l'habitude de dépenser au jour le jour, sans prévoyance de l'avenir, tout ce que l'on gagnait. La femme Wildenslag avait une vie amère et cruelle. Tout le chagrin et toute la mauvaise humeur de son mari et de ses enfants retombaient sur elle, et elle n'entendait toute la journée que des reproches et des injures, comme si elle était l'esclave destinée à supporter dans le ménage le mécontentement de tous les autres.

Godelive, qui avait aussi sa part dans les brutalités de ses frères et sœurs, était l'unique consolation qui restât à sa mère. Car cette enfant, du moins, la chérissait et versait des larmes d'amour et de pitié sur sa poitrine, lorsque les autres l'avaient injuriée et maltraitée.

Dans la demeure des Damhout la misère ne se fit pas sentir si vite. Les boutiquiers avaient plus de confiance en eux et leur donnèrent un plus long crédit, parce qu'ils avaient la réputation de gens économes. D'ailleurs, la femme Damhout, à qui la couture ne faisait pas défaut, travaillait dès l'aube du jour jusqu'à onze heures du soir sans relâche. Peut-être la vaillante femme avait-elle un petit magot. Son zèle, son désir d'empêcher que son mari eût jamais à se plaindre de l'instruction donnée aux enfants, permettait de supposer qu'elle avait mis quelque chose de côté pour les nécessités imprévues. Au commencement du mois, rien ne manquait dans son ménage, elle invitait même souvent la pauvre Godelive, qui avait peut-être faim, à venir souper chez elle. Mais, chaque fois, la jeune fille rougissait en recevant cette invitation et refusait en tremblant, comme si la pensée de recevoir une aumône dans cette maison, la frappait de honte et d'effroi.

Les ouvriers affamés continuaient à errer dans les rues de Gand. Habitués dès l'enfance à une seule espèce de travail et à un mouvement uniforme et limité, ils étaient incapables de recourir à un autre labeur. L'idée ne leur en vint même pas, et ils se seraient plutôt laissés mourir de faim avec toute leur famille que de chercher une ressource provisoire dans une autre occupation.

La longue durée de l'interruption du travail finit par faire sentir aussi le besoin à la famille Damhout. En effet, ce que la femme pouvait gagner par son travail opiniâtre de couture ne pouvait pas suffire pour payer le loyer et la nourriture de cinq personnes, et dans les boutiques on commençait à faire des difficultés pour accorder un plus long crédit.

Soutenu par le courage de sa femme, qui, comme il le disait lui-même, travaillait à s'user les doigts, Damhout s'efforçait de trouver du travail en ville pour gagner quelque chose. La première semaine il n'y réussit pas, car la crainte de la guerre avait paralysé plus d'une industrie, et il y avait des centaines de malheureux qui cherchaient de l'ouvrage et du pain. Enfin cependant, et quoiqu'il lui en coûtât, il accepta avec quelques autres de curer et d'approfondir un fossé bourbeux.

Henri Conscience.

*(La suite au prochain numéro.)*

(La suite au prochain numéro.)

# REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Reprise d'*Hernani*. — Physionomie de la salle. — La jeunesse de 1830. — Trop d'enthousiasme. — Où est le triomphe d'*Hernani*. — Les vers redemandés. *Favorite et concubine*. *Lion superbe et généreux*. — *Vieillard stupide*. — *L'honneur castillan*. — Victor Hugo et le théâtre espagnol. *Hernani* et *Mademoiselle de Belle-Isle*. — Influence des temps et des lieux. — Les larmes d'Alexandre Dumas. — Conclusion. — Les acteurs: MM. Delaunay, Bressant, Maubant; Mlle Favart. — La valse allemande à l'Exposition.

Je ne sais plus qui — n'est-ce pas Rossini? — écrivant à un de ses amis en Italie pour lui rendre compte de la représentation des *Puritains*, terminait sa lettre par ces mots: « Quant au duo chanté par Lablache et Tamburini, je ne vous en parle pas: vous avez dû l'entendre d'où vous êtes. »

Et vous aussi, qui me lisez, n'importe où vous vous trouviez l'autre jeudi, vous avez dû entendre tout au moins l'écho des acclamations, des bravos, des trépignements qui ont salué, ce soir-là, la reprise d'*Hernani*. C'était de la fièvre, du délire, une véritable orgie d'enthousiasme. *Furia* imprudente qui a failli un instant compromettre les destinées de la pièce. On avait tant parlé, moi tout le premier, de la jeunesse de 1830, que celle de 1867 a tenu à s'affirmer à son tour. Dans sa crainte d'être taxée de tiédeur, elle est allée, du premier bond, à l'excès et à l'outrance. Tout cela heureusement s'est réglé peu à peu, et un triomphe purement littéraire a fini par se dégager de ces ovations qui, dans le principe, n'étaient pas sans alliage de préoccupations étrangères.

Un fait curieux à observer, c'est la distance parcourue de 1830 à 1867. A vrai dire, ce qui vient de triompher dans *Hernani*, c'est encore moins la pièce elle-même que la doctrine de la liberté dans l'art. La lutte qui s'était engagée autrefois entre les règles invariables de l'ancien théâtre, les conventions des trois unités, l'obligation inflexible de ce qu'on appelait le style noble, et, d'autre part, entre l'indépendance de la forme dramatique, le mélange du familier au sublime, l'appropriation exacte du langage aux sentiments, quels qu'ils soient, des personnages imaginés par le poëte, est décidément terminée à l'avantage de l'école nouvelle. Les scrupules de l'auteur, qui, lui-même, avait cru devoir sacrifier au public des premiers jours certaines locutions hasardées, ont paru presque puérils à celui-ci. Lorsqu'Hernani s'est écrié:

Oui, de ta suite, ô roi! oui, tu dis vrai, j'en suis!

« Le vers! le vers! » s'est-on écrié, et aujourd'hui Delaunay rétablit chaque soir, aux applaudissements unanimes:

Oui, de ta suite, ô roi, de ta suite! — j'en suis.

Dans le texte originaire, dona Sol disait à Charles-Quint:

Moi, je suis fille noble, et de ce sang jalouse,  
Trop pour la concubine et trop peu pour l'épouse.

L'auteur avait remplacé le mot de concubine par celui de

favorite. Les mêmes cris ont interrompu Mlle Favart pour lui redemander le texte, et ils se sont prolongés au point d'étouffer complètement les quinze vers suivants qui se sont perdus dans le tumulte.

En revanche, le *Lion superbe et généreux* et le *Vieillard stupide* ont été couverts de bravos. Ici le public avait raison : les deux exclamations sont à la fois dans la situation et dans le caractère des personnages, et si quelque chose nous étonne aujourd'hui, c'est qu'elles aient jamais été contestées.

Le système étant hors de cause, reste l'œuvre en elle-même. Ici je comprends mieux la critique disant à Victor Hugo :

« La première loi de toute œuvre d'art est l'observation de la nature et de la vérité. Or vos personnages, à les prendre un à un, sont tous en dehors de l'humanité. Qu'est-ce que cette dona Sol, si fière et de si haute maison, se jetant à la tête d'un bandit, d'un brigand qu'elle ne connaît pas? Et ce bandit épargnant, lorsqu'il le tient dans sa main, l'homme qu'il hait de toutes ses entrailles et dont le père a tué le sien? Ce vieillard, ce Ruy Gomez que vous faites si profondément amoureux, comment comprendre que, pour sauver celui qu'il vient de surprendre aux pieds de sa fiancée, il aille livrer sa fiancée elle-même? Et cette générosité, cette grandeur surhumaines, comment les accorder avec cette froideur et cette inflexibilité dans la vengeance? Enfin ce pacte conclu dans un moment d'exaltation n'est-il pas une véritable surprise, et les deux amants n'ont-ils pas mille raisons pour l'enfreindre? Leur héroïsme, en cette circonstance, ne va-t-il pas jusqu'à la niaiserie ou à la démence? »

Oui, sans doute, si vous vous placez au point de vue des idées actuelles et courantes; mais regardez de plus près, — et d'abord lisez bien, sur la brochure, le sous-titre que l'affiche ne vous donne pas : *L'Honneur castillan.* Parcourez ensuite, si vous êtes de loisir, le *Romancero,* le théâtre de Calderon, de Lope de Vega, de Tirso de Molina, respirez cette atmosphère ultra-chevaleresque qui plane sur toutes ces œuvres : l'amour exalté jusqu'au sacrifice, l'honneur plus fort que l'amour, la foi aveugle au serment et à la parole donnée, le respect religieux de l'hospitalité, la soumission du vassal au suzerain, — et ce qui tout à l'heure vous semblait faux et dissonnant vous paraîtra harmonieux et naturel. Songez que les passions se modifient suivant les milieux, que l'amour se ressent et s'exprime autrement sur les rives de l'Èbre que sur celles du Danube, et qu'un Japonais, par exemple, n'entend pas l'honneur de la même manière qu'un indigène de la Chaussée-d'Antin. Reportez-vous, non pas seulement aux lieux, mais aux temps, et, de ces objections que je viens de formuler, il en restera bien peu auxquelles vous-mêmes ne trouviez la réponse.

Pour ce qui est de la résignation avec laquelle Hernani donne sa vie lorsque Ruy Gomez vient la réclamer, rappelez-vous qu'il a juré sur la tête de son père. Rappelez-vous aussi que vous avez laissé passer sans protestation dans *Mademoiselle de Belle-Isle* une scène qui n'est pas sans analogie avec celle-ci. Je veux parler de la partie de cartes dont l'enjeu est le suicide du joueur malheureux. D'Aubigny a perdu et il va se faire sauter la cervelle. La situation ici ne vous choque pas. Pourquoi? C'est que le suicide ne s'accomplit pas et que Richelieu arrive à temps pour l'empêcher, tandis que, dans *Hernani,* le créancier réclame au contraire le payement de sa dette. Dites que l'auteur de *Mademoiselle de Belle-Isle* a été plus habile que celui d'*Hernani,* qu'il a mieux su ménager les nerfs de ses spectateurs; mais convenez avec moi que, considéré en lui-même, le sacrifice à la foi jurée s'explique et se comprend mieux chez l'amant de dona Sol que chez celui de Gabrielle de Belle-Isle.

L'habileté scénique, voilà par où pèche surtout le drame de Victor Hugo : les préparations manquent; les entrées, les sorties, les allées et venues des personnages ne sont pas toujours justifiées. Le quatrième acte est un hors-d'œuvre, une pièce dans la pièce; le dernier acte ne se rattache à l'action que par un fil. Passions, sentiments, situations, tout est poussé à l'outrance. De là des violences de couleur, des crudités de ton qui finissent par éblouir et par aveugler. Le grand devient gigantesque, l'amour, frénésie, la vengeance, atrocité. Sauf la première partie des rôles de don Carlos et de Ruy Gomez, vous chercherez en vain une note douce et tempérée. Un reproche plus grave que l'on peut adresser à l'auteur, c'est, en certains endroits, les démentis que se donnent à eux-mêmes les personnages. Que don Carlos se transfigure devant le tombeau de Charlemagne, que le galantin de la veille fasse place, par une illumination soudaine, à l'empereur de demain, passe encore, et ici, cependant, je me figure difficilement Charles-Quint puisant des inspirations de clémence dans un commerce mystique avec le massacreur des Saxons. — Mais Hernani !... Quoi, ce proscrit, ce bandit farouche et implacable, sur un mot gracieux du bourreau de sa famille, consentira à tenir de lui son pardon, sa fiancée, ses titres, sa fortune; il oubliera le sang de son père qui crie vengeance, il abjurera ses haines, pour aller se perdre dans la foule des favoris et des courtisans! Ah! pour le coup, je me révolte : la conversion ici me fait l'effet d'une apostasie.

Mais je m'aperçois que je critique *Hernani,* comme si déjà tout n'avait pas été dit, depuis tantôt quarante ans, sur l'œuvre du grand poëte, et j'ai hâte de rentrer dans le rôle plus modeste de *reporter.* — Aussi bien, ce soir-là il était bien question de critique, vraiment! Élans d'enthousiasme, ivresse, délire, frissons magnétiques courant de la salle à la scène, salves de bravos éclatant à chaque vers, voilà le tableau. Cette poésie magnifique, ces grandes pensées, ces images splendides saisissaient tous les cœurs et arrachaient à toutes les bouches des cris d'admiration. On s'abordait dans les couloirs en se serrant les mains. La joie rayonnait sur tous les visages comme aux jours de fêtes publiques. Les jeunes et les anciens confondaient leurs émotions et de grosses larmes coulaient le long des joues d'Alexandre Dumas qui, dans ce glorieux jubilé, retrouvait comme un écho de ses triomphes d'autrefois.

Et maintenant quel est au vrai le sens de cette représentation? Est-ce une ère qui recommence, et la forme dramatique inaugurée par l'école de 1830 est-elle appelée à reprendre possession du terrain que lui avaient fait perdre les tentatives impuissantes des imitateurs et des dramaturges de seconde main? Je n'en jurerais pas. Et pourtant — est-ce illusion ou complaisance de mes souvenirs? — cette forme que je m'attendais à trouver vieillie et démodée m'a plutôt semblé rajeunie et fortifiée par le temps. Les audaces et les témérités de langage ont reçu elles-mêmes du public cette sanction définitive que je n'eusse osé espérer. Quoi qu'il en soit, il est permis tout au moins de voir dans le succès d'*Hernani* ce retour aux choses élevées et viriles que je signalais récemment à propos de *Galilée* de Ponsard, un sentiment d'aspiration vers l'idéal dans l'art, sinon une réaction formelle contre les ironies, les réalités froides et les études photographiques, qui sont le fond du théâtre actuel.

Delaunay a sévèrement composé la physionomie d'Hernani. Son teint bronzé par le soleil, son costume simple, leste et dégagé, révèlent au premier coup d'œil le rude et hardi montagnard. Comme Firmin, il a toute la flamme et toute la fougue de l'amoureux de vingt ans; mais il en a, de plus, le charme et les côtés mélancoliques : — j'ajouterai aussi l'ampleur, et je suis heureux de pouvoir invoquer, sur ce dernier point, l'autorité de mon voisin de stalle, un illustre avocat qui fut, en sa jeunesse, un des spectateurs de la première représentation d'*Hernani.* — Où Delaunay a surpris tout le monde, c'est dans les passages de force et d'énergie. La tirade : *Je te hais* et le *Vieillard stupide,* ont été dits par lui avec une puissance qu'on ne lui eût pas soupçonnée. Au dernier acte, lorsqu'il s'est écrié :

> Nommez-moi Hernani! nommez-moi Hernani!
> Avec ce nom fatal je n'en ai pas fini!

toute la salle a frissonné. — Delaunay était déjà un amoureux accompli : la soirée d'*Hernani* l'a sacré premier rôle.

Il y a deux faces dans le caractère de Charles-Quint : il y a le jeune prince, galant, libertin, le coureur de ruelles; puis l'empereur, le pasteur des peuples, le souverain d'États si vastes que « le soleil ne s'y couchait jamais. » Bressant a parfaitement saisi et fait ressortir les deux côtés du rôle. Léger, aimable, mais toujours distingué, comme un prince qu'il est, dans les trois premiers actes, il s'élève, il grandit au moment où, dans l'attente du sceptre impérial, il vient interroger l'ombre de Charlemagne. Ce monologue colossal, écrasant, du quatrième acte, il l'a détaillé sans en laisser échapper une nuance, avec une majesté imposante dans l'ensemble et une variété dans le détail, qui dénotent le comédien consommé. Ses costumes, savamment étudiés, sont merveilleux de caractère et d'exactitude historique.

Maubant, dans Ruy Gomez, réalise l'idéal du personnage. Nul autre que lui ne pourrait représenter ces grands vieillards de l'époque féodale, les don Diègue, les Silva, les Nangis, avec cette dignité simple, cette noblesse, cette allure héroïque. La scène des portraits a été pour lui l'occasion d'une ovation bien méritée. Dans la déclaration d'amour, il a eu des accents d'une tendresse et d'une mélancolie irrésistibles. Et comme il a dit : *Au cœur on n'a jamais de rides!* En ce moment, on en veut presque à dona Sol de tromper ce vieillard si aimant et si généreux.

Sur Mlle Favart, il n'y a qu'une voix : admirable, sublime! Elle a toutes les cordes du rôle, la grâce résignée, la chasteté, la fierté, la passion. Au dernier acte, après ce vers délicieux où elle peint l'extase qu'elle éprouve, avec un charme si pénétrant, si imprégné de poésie, lorsqu'Hernani lui répond :

> Ah! qui n'oublierait tout à cette voix céleste!
> Ta parole est un charme où rien d'humain ne reste,

des bravos unanimes ont éclaté, faisant à l'actrice l'application des vers du poëte. Cet acte, au reste, n'a été d'un bout à l'autre, pour Mlle Favart, qu'un long triomphe. Tous les cœurs ont palpité à ce réveil terrible, à ce cri lancé avec une énergie superbe :

> Il vaudrait mieux, pour vous, aller aux tigres même
> Arracher leurs petits, qu'à moi celui que j'aime.

Quant à l'agonie, je ne puis mieux faire que de répéter ce qui se disait autour de moi à la sortie du théâtre : — Rachel n'était pas plus belle dans *Adrienne Lecouvreur.*

A la seconde représentation, les artistes ont été rappelés après chaque acte. Je constate le fait pour ceux de mes lecteurs qui seraient tentés de me taxer d'enthousiasme exagéré.

~~~ Vous avez entendu jouer des valses allemandes par d'excellents musiciens, et vous pensiez peut-être qu'il était difficile d'approcher davantage de la perfection. Allez aux concerts que donne deux fois par jour, dans l'après-midi et le soir, le Cercle international de l'Exposition, et vous vous direz : Voilà qui passe l'attente la plus exigeante. Décrire la précision, la puissance, l'entrain de ce prodigieux orchestre que Strauss et Bilse nous ont amené d'Allemagne, est vraiment impossible. Ce sont les instruments de tous les orchestres; mais avec une sonorité douce, forte et pleine, dont on n'a pas idée. Il se trouve aussi, que cette salle du Cercle international est, au point de vue de l'acoustique, une des meilleures de Paris. Le plus habile architecte, vous le savez, n'ose pas répondre à l'avance que son œuvre ne laissera rien à désirer de ce côté-là; il faut donc ne rendre grâces qu'au hasard. Je n'exprimerai qu'un regret : le Cercle international est trop grave et trop sérieux pour admettre qu'à un moment donné la salle de concert se transforme en salle de danse; mais alors c'est exposer les gens à une trop cruelle tentation que de leur jouer de cette façon-là ces admirables valses de Strauss, et de leur dire : Écoutez, mais ne valsez pas. On serait presque tenté de crier à l'orchestre : Arrêtez-vous et ne jouez plus que ces ouvertures et ces fragments symphoniques que vous exécutez avec tant de maëstria et qui nous raviront sans nous condamner au supplice de Tantale.

GÉROME

## LE PONT DU MONT-BLANC, A GENÈVE

Un des plus utiles et des plus intéressants travaux d'architecture de la Genève moderne est, sans contredit, le pont nouvellement achevé, jeté sur le Rhône à l'endroit où le fleuve confond ses eaux avec celles du lac. Ce pont a reçu son nom du quartier du Mont-Blanc, auquel il aboutit et dont il continue la rue principale. Il a deux cent cinquante mètres de longueur sur seize de largeur. Les architectes Griselli et Durand, de Genève, n'ont pas mis plus de dix mois à l'achèvement de cette œuvre considérable, exécutée en pierre et en fer. Les frais de construction se sont élevés à plus d'un million trois cent mille francs.

L'ancien pont de Bergues, qu'on distingue en partie sur la droite de notre gravure, fut construit, il y a une dizaine d'années, par le général Dufour, le vainqueur du Sonderbund. Le nouveau pont l'emporte sur ce dernier par la solidité, tout autant que par les dimensions.

Du milieu du pont de Bergues, un petit pont suspendu conduit à l'île Rousseau, tertre en forme de pentagone irrégulier qui faisait autrefois partie des fortifications. On y a élevé en 1835, à la mémoire du philosophe, sur un piédestal de granit des Alpes, une statue de bronze, œuvre du sculpteur Pradier. L'île se trouve dans une situation magnifique; aussi est-ce pour les habitants de Genève, aussi bien que pour les étrangers, un but fréquent de promenade.

HENRI MULLER.

## EXPOSITION UNIVERSELLE

La classe XII du premier groupe. — Électricité dynamique. — MM. Siemens, Ladd et Bertsch. — Nouveau système d'accord des instruments de musique. — M. Kœnig. — Une molécule. — M. Gaudin. — Les gyroscopes. — M. Léon Foucault. — Appareil de balistique, pour constater la vitesse d'un boulet. — Pantographe. — M. Hardy. — Baromètre et thermomètre. — M. Richard. — Pile Déclanché.

Lorsque Allah, dit une légende orientale, eut d'un signe de sa tête créé le firmament, un hymne d'admiration éclata dans les chœurs des anges et célébra avec un divin enthousiasme l'acte sublime de la volonté du Très-Haut. « Mes frères, s'écria tout à coup l'un de ses anges, allons visiter un à un les mondes nouveaux qui brillent dans le ciel; donnons-leur des noms; étudions leur forme, leur nature, leur couleur, les êtres qui les habitent. — Oui, répondit un certain nombre des enfants du paradis; oui! oui! partons! » Ils partirent en effet, ajoute la légende, et ils ne revinrent à leur demeure céleste qu'après quatorze millions d'années. Or, comme leurs frères accouraient au-devant d'eux et leur criaient : « Dites-nous le nombre des étoiles, décrivez-nous leurs merveilles! » les explorateurs confus se voilèrent la face de leurs ailes et répondirent en rougissant : « Hélas! nous n'avons pas vu la millième de la millième partie des astres, tant sont innombrables les globes de feu épars dans l'immensité. »

Autant qu'on peut comparer une très-petite chose à une très-grande, il en est à peu près de même de l'Exposition. Pour le chroniqueur qui voudrait énumérer tous les objets dignes d'attention qu'elle renferme et les indiquer un à un à la curiosité de ses lecteurs, les colonnes des journaux de Paris réunies pendant un an n'y suffiraient point. Il faut donc qu'écrivain et lecteur se contentent de la mention d'un certain nombre d'objets vus en passant, et saisis à la course dans cet admirable pêle-mêle où toutes les nations ont apporté ce qu'elles possèdent et ce qu'elles ont enfanté de plus beau et de plus étonnant.

La galerie des instruments de précision, de physique, d'optique et de météorologie est surtout désespérante à ce point de vue; car la plupart des instruments qu'elle exhibe mériteraient qu'on les étudiât, et chacun d'eux exigerait des descriptions et des explications qu'un volume, si gros qu'il fût, ne parviendrait peut-être pas à rendre claires et satisfaisantes pour les gens du monde.

En désespoir de cause, faisons comme ce page du XIVe siècle qui, chargé par la châtelaine, au service de laquelle il appartenait, de désigner la plus belle des dames d'atours, ferma les yeux, pirouetta plusieurs fois sur lui-même et dirigea au hasard sur le groupe des jeunes femmes une longue baguette qu'il tenait à la main :

« Toutes vous êtes belles, dit-il; c'est donc au hasard et non à un humble page comme moi de décider s'il en est de plus belles les unes que les autres. »

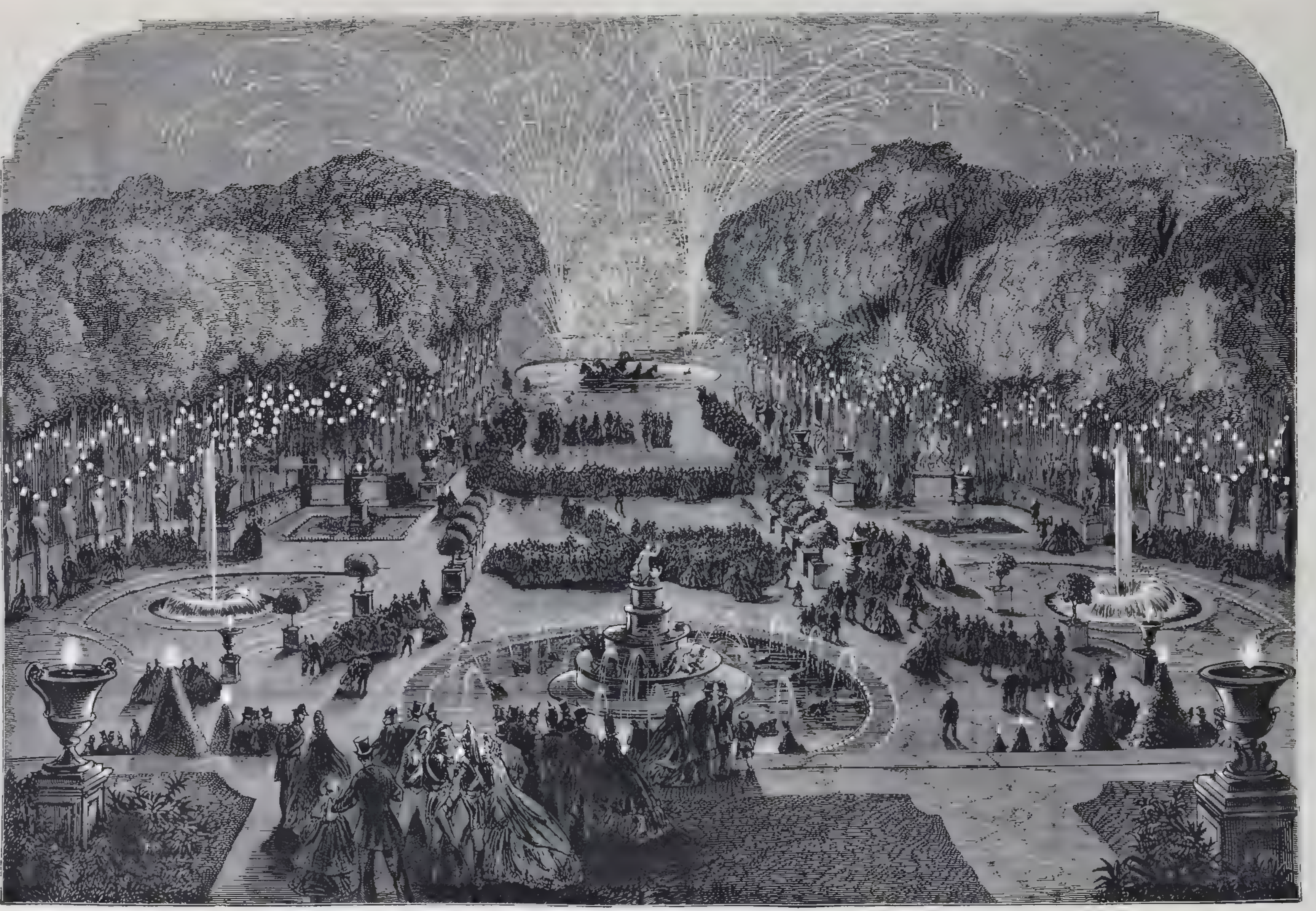
Cette profession de foi du gentil varlet étant la nôtre, commençons au hasard la revue de la galerie désignée par la Commission sous le titre assez vague et assez élastique d'ailleurs d'*Instruments de précision et Matériel de l'enseignement des sciences,* c'est-à-dire de la classe XII du premier groupe.

MM. Siemens et Ladd ont fait pour l'électricité dynamique ce que MM. Bertsch, Tepler et Holtz ont fait pour l'électricité statique.
~~~



SALON DE 1867. — LES VIEILLES DE LA PLACE NAVONE, A SANTA-MARIA-DELLA-PACE; tableau de M. TONY ROBERT-FLEURY.
(Dessin de M. Mariani, d'après une photographie de M. Bingham.

EXPOSITION UNIVERSELLE. — SALLE DES BRODERIES SUISSES. — Dessin de M. G R.



GRANDE FÊTE DE NUIT DANS LE PARC DE VERSAILLES LE 16 JUIN 1867; dessin communiqué. — Voir le Bulletin.

En prenant pour force initiale un simple morceau de fer doux, au lieu d'aimants puissants, ils obtiennent des courants électriques d'induction d'une énergie extraordinaire.

La machine de M. Ladd maintient au rouge blanc un fil fin de platine d'une longueur de plus d'un mètre, et elle produit, par la combustion de deux charbons, un point lumineux électrique d'une assez grande intensité. Cependant il ne faudrait pas croire que ces physiciens produisent une force avec rien. L'élément initial sans doute est peu de chose, mais l'électricité du courant ne s'obtient que par l'emploi d'un important effort mécanique.

En effet, il faut une machine à vapeur de plusieurs chevaux pour donner à l'appareil le mouvement qui engendre les courants électriques.

Il n'y a donc là, en dernière analyse, comme dans l'appareil de M. Bertsch, qu'une transformation beaucoup plus simple de la force mécanique en électricité.

Néanmoins, c'est la réalisation d'un progrès considérable, puisque les appareils encore employés aujourd'hui, inventés avant ceux-ci, dont le poids est insignifiant, exigent un poids de cinquante à soixante mille kilogrammes.

Le générateur électrique de M. Berstch, que vous reconnaîtrez à la foule qui l'entoure presque toujours et de la construction duquel *l'Univers illustré* vous a souvent entretenu, a ceci de remarquable, qu'il est le seul des appareils électriques qui puisse fonctionner dans l'atmosphère humide de l'Exposition.

Grâce à une invention de M. Kœnig, un sourd peut désormais accorder, si compliqués qu'ils soient, les instruments de musique mieux que ne le feraient les artistes doués d'une oreille délicate et que les aveugles eux-mêmes, que leur infirmité et l'absence d'un sens semblent rendre plus spéciaux à cette besogne.

Le son, vous le savez, résulte de vibrations régulières de la nature même des corps sonores; ces vibrations se transmettent à l'oreille par l'intermédiaire de l'air.

Le caractère de chaque note de la gamme se détermine par le nombre de vibrations que le corps sonore émet dans l'unité de temps.

Si donc on parvient à rendre visibles ou à transcrire ces vibrations à mesure qu'elles s'exécutent, on comprend qu'on n'aura plus qu'à les compter pour savoir au juste quelle est la note émise.

M. Kœnig a trouvé des moyens extrêmement ingénieux de constater le phénomène des vibrations. Il applique sur les parois d'un tuyau sonore de petits becs de gaz dont la flamme, subissant les effets de trépidation produites par l'ébranlement de la colonne d'air vibrant à l'intérieur de ce tuyau, réalise sur un miroir tournant des images multiples d'une régularité et d'une construction telles, que l'œil perçoit avec certitude la note que donne le tube expérimenté.

En appliquant à l'extrémité d'une des branches d'un diapason une aiguille dont la pointe vient frotter sur un cylindre tournant et couvert d'un papier noirci à la fumée, on obtient des tracés d'une grande finesse, d'une régularité merveilleuse et tellement les mêmes pour les notes semblables, qu'on peut les traduire en écriture musicale. C'est de la véritable sténographie.

Supposez un instrument composé d'un certain nombre de ces diapasons et d'un clavier; la mélodie qu'on jouera sur cet instrument se trouvera transcrite au fur et à mesure de son développement.

M. Gaudin, qui, entre autres miracles scientifiques, a produit artificiellement de véritables rubis, filé la silice et doté le microscope de nombreux perfectionnements, expose une *molécule*

En d'autres termes, au moyen de petites sphères de dimensions et de couleurs différentes, il détermine la place que doivent occuper les atomes dans une molécule d'un corps composé d'éléments différents et l'importance qu'a chacun de ces atomes.

Les études que, depuis trente-cinq ans, M. Gaudin poursuit avec une persévérance et une sagacité qui est presque du génie, le mettent à même de déterminer, rien qu'à l'aspect d'un corps cristallisé, quels sont les éléments qui composent celui-ci. L'Institut a recompensé cette année, par le prix Trémont, l'admirable travail qui crée une science nouvelle et que l'auteur appelle *cristallogénie*.

Les gyroscopes de M. Léon Foucault, si bien exécutés par M. Hardy, se font remarquer parmi tant d'excellents appareils que, nous vous le répétons, on ne peut même point citer en passant, car cet article est une causerie et non point un catalogue.

Le gyroscope sert à démontrer matériellement le mouvement des astres. Il est vraiment curieux de voir l'effort qui devient nécessaire pour changer le plan de l'axe de rotation d'une espèce de toupie mise en mouvement, et qui démontre d'une façon si originale et si claire le mouvement de la terre.

Citons encore un appareil de balistique également construit par M. Hardy, qui inscrit à chaque moment de sa trajectoire l'espace que parcourt un boulet lancé par un canon, et constate par des dessins instantanés jusqu'à un millième de cette course effrénée.

M. Hardy a encore exposé un pantographe. Ce pantographe possède une telle précision qu'il reproduit et grave sur un carré de verre d'un *demi-millimètre* de surface soixante lignes composées de mille lettres, à mesure qu'on écrit celles-ci sur une feuille de papier ordinaire. Je n'ai pas besoin d'ajouter que pour lire cette page lilliputienne il faut recourir à un grossissement de trois cents fois.

La grande utilité de ce pantographe consiste dans l'extrême facilité avec laquelle il trace sur les verres d'optique les divisions les plus petites et les plus délicates.

Le baromètre, devenu d'un usage si vulgaire, ne date que du XVII[e] siècle et a pour inventeur d'abord Galilée, qui découvrit la loi de la pression atmosphérique, et ensuite Toricelli, Pascal et tant d'autres, qui en appliquèrent successivement le principe à l'étude de la météorologie.

On ne connaissait encore, il y a peu d'années, que le baromètre à mercure, quoique, en 1798, Conté, directeur de l'école aérostatique de Meudon, eût songé à construire un baromètre en métal. Il parvint même à en fabriquer un de la grandeur d'une montre. Mais la difficulté de trouver des ouvriers assez habiles pour réaliser ses idées et les rendre pratiques finit par le décourager, et le baromètre à mercure continua à régner exclusivement. Il resta donc et il reste encore aujourd'hui l'un des ornements des salles à manger; il n'est personne de mes lecteurs qui n'ait interrogé, en frappant du doigt son cadre doré, l'instrument dont l'aiguille, selon la pression de l'air, s'arrête en oscillant devant les mots disposés en cercle : *Tempête. — Grande pluie. — Pluie ou vent. — Variable. — Beau temps. — Beau fixe. — Très-sec.*

La découverte d'un nouveau principe due, assure-t-on, au hasard, et dont la France, la Prusse et l'Amérique réclament la priorité, est venue récemment résoudre le problème entrevu par Conté.

Selon les uns, un jour qu'après l'avoir fermé par une de ses extrémités, on remplissait d'eau un serpentin qui servait à distiller de l'éther et dans lequel était survenue une fuite qu'on voulait découvrir, on comprima le bout du tuyau resté libre. On s'aperçut alors que le serpentin se déroulait quand on comprimait l'eau, et qu'il cherchait à reprendre la forme contournée lorsqu'on suspendait cette compression.

Selon une seconde version, on serait venu à constater le phénomène en recourant à la force de l'eau pour redresser un tuyau de plomb en forme de couronne, et qui, de même que le serpentin, s'allongeait ou revenait à ses premiers contours selon qu'on comprimait ou qu'on cessait de comprimer le liquide.

Quoi qu'il en soit, c'est sur ce principe que repose la construction des baromètres métalliques et des manomètres, principe pour la découverte duquel M. Bourdon réclame à juste titre, selon nous, la priorité et dont il a cédé, en 1851, à M. Richard, le droit d'application à la construction de baromètres et de thermomètres.

En général, on construit les baromètres métalliques au moyen d'un anneau circulaire dont les extrémités s'écartent de plusieurs millimètres.

M. Richard fait les siens en employant un tube en laiton aplati et cintré en anneau dont deux arcs de cercles forment les sections transversales.

Si l'on ferme les deux extrémités de ce tube, et que l'on y fasse, à l'aide de machines pneumatiques, le vide à l'intérieur, la pression atmosphérique exerce son action sur les deux surfaces transversales, à raison d'un kilogramme par centimètre carré.

Cette pression, qui ramène les deux surfaces l'une vers l'autre, entraîne une modification dans la circonférence de l'anneau et oblige les deux extrémités à se rapprocher.

La pression diminue-t-elle, au contraire? le métal, qui par son élasticité avait cédé, reprend son état primitif et les deux extrémités de l'anneau s'écartent.

Le principe connu, il restait à en trouver la réalisation pratique, et il n'a pas fallu moins de quinze ans de travail avant d'y arriver.

Pour qu'un baromètre soit bon et remplisse toutes les conditions nécessaires aux observations météorologiques, il doit réunir à une grande sensibilité qui indique les plus faibles pressions atmosphériques, une marche constante, afin que des observations successives donnent des résultats identiques, et se compensant de façon à ce qu'on n'ait point à tenir compte des différences qu'occasionnent les variations de température.

M. Richard a cherché longtemps les moyens de donner au cuivre le récroui et l'élasticité nécessaires. Il y est enfin arrivé en armant à l'extérieur les tubes d'une lame en acier trempé qui neutralise le rendement successif du cuivre produit par la pression constante. Cette lame d'acier donne au tube l'élasticité régulière exigée et permet d'employer du cuivre beaucoup plus mince dont le rôle, grâce à cette nouvelle disposition, ne consiste plus qu'à recevoir et à traduire la pression atmosphérique.

Grâce à cette idée ingénieuse, M. Richard a créé non-seulement d'excellents baromètres, mais encore des instruments enregistreurs, qui fonctionnent durant une année sans aucun secours complémentaire.

Désormais on peut donc placer dans des régions inhabitables en toute autre saison que l'été, un instrument qui, seul et de lui-même, constatera toutes les variations de pression et de température. Durant les ascensions aérostatiques, il suffira d'en placer un dans un coin de la nacelle : il enregistrera l'heure, la pression atmosphérique et la température, de façon à ce que l'on sache, minute par minute, le moment précis où l'aéronaute se trouvait à telle ou telle hauteur; enfin l'adoption de cet instrument par la marine ne tardera point à permettre de consigner la progression et la hauteur des vagues durant une tempête.

La sensibilité de ces instruments est telle, qu'on en obtient des millièmes de millimètres; ce qui, pour l'étude des dépressions occasionnées par le mouvement diurne de la terre peut être d'une très-grande utilité.

Citons encore la construction, si hérissée de difficultés, de grands baromètres et de thermomètres pour les ports de mer et les édifices publics; celle de baromètres agricoles, d'une dimension satisfaisante et d'une simplicité de monture des plus économiques; l'accouplement du baromètre et du thermomètre, soit à une montre, soit à un mouvement de pendule, et enfin un thermomètre basé sur le même principe que les baromètres

Le tube de ces thermomètres, au lieu d'être *rempli de vide* — que les savants me pardonnent cette expression hasardée — est rempli d'alcool, qui se dilate ou se contracte selon la température, et par conséquent étend ou recourbe sa prison de laiton.

Dans le baromètre, la pression s'exerce au dehors; dans le thermomètre, au contraire, elle s'exerce au dedans.

On remarque beaucoup une pile de M. Léclanché, qui se compose d'une lame de charbon entourée d'un mélange de poudre grossière de peroxide de manganèse et de charbon, renfermée dans un vase poreux. Un crayon de zinc amalgamé forme le pôle négatif, et tout cela baigne dans une dissolution de sel ammoniaque dont se trouve rempli un vase extérieur.

Cette pile, déjà employée par les chemins de fer de l'Est, de l'Ouest, du Nord et de Paris-Lyon-Méditerranée, réduit non-seulement beaucoup le prix d'entretien, mais encore fait disparaître les dangereuses manipulations des sels de cuivre et de mercure.

SAM. HENRY BERTHOUD.

## L'ISOLA-BELLA

Lorsqu'un touriste parcourt l'Italie, il est bien rare qu'il ne fasse pas un pèlerinage au lac Majeur et à ces îles charmantes qui portent le nom de la famille Borromée.

Ces îles, au nombre de quatre, sont situées à l'entrée d'une jolie baie entre Pallanza et Stresa. Celles que l'on visite surtout sont l'Isola-Bella et l'Isola-Madre (l'île Belle et l'île Mère). Les deux autres, l'Isola-Superiore ou des Pêcheurs, et l'Isola-San-Giovani, n'offrent rien de curieux. Ces îles n'étaient que des rochers stériles, il y a deux siècles. C'est le comte Vitalien Borromée qui, en 1670, conçut l'idée de s'y bâtir un palais de plaisance, tailla les rochers de l'Isola-Bella en assises régulières et y fit transporter de la terre à grands frais.

Si l'arrangement théâtral de cette île n'est pas du goût de tout le monde, il lui reste toujours le charme de sa merveilleuse situation au milieu d'un lac entouré de hautes montagnes couvertes de verdure; il lui reste l'enchantement de ses beaux points de vue, et celui de sa végétation d'orangers, de citronniers, de magnolias et de plantes exotiques répandant les plus suaves parfums en face des sévères glaciers des Alpes.

L'Isola-Bella, plus petite que l'île Mère, est composée de dix terrasses voûtées qui s'élèvent au-dessus les unes des autres. Le point culminant est à trente-deux mètres au-dessus de la surface du lac. Une licorne colossale est placée sur la plate-forme de la dernière terrasse.

Au rez-de-chaussée du palais, règnent une suite de grottes en rocailles et en mosaïque. Les appartements renferment de nombreux tableaux de prix, parmi lesquels on remarque des œuvres du Titien, de Le Brun, de Luca Giordano et du chevalier Tempesta.

Dans la proximité de l'Isola-Bella, la profondeur du lac atteint deux cents mètres; mais entre les îles on ne trouve que six mètres. Toute l'Isola-Bella est décorée de fontaines et de statues, et couverte de bosquets et d'arbustes disposés en espaliers ou en berceaux. Dans un de ces bosquets on montre aux étrangers un laurier sur l'écorce duquel, deux jours avant la bataille de Marengo, le général Bonaparte grava le mot *Battaglia*.

R BRYON

## COURRIER DU PALAIS

Les médecins jugés par un avocat. — Ce qu'il faut croire de la raison des aliénistes. — Une bénédiction donnée et plaidée par Me Crémieux. — Des actionnaires qui réclament les droits de l'anguille de Melun. — Les clefs révélatrices. — Une curiosité mal placée. — Il y a dame et dame-jeanne.

Si la justice n'a pas encore prononcé sa sentence dans l'affaire Chateaubriand, l'opinion publique a déjà rendu la sienne, et nous pensons bien qu'elle sera ratifiée.

Pour aujourd'hui, nous voulons constater une fois de plus cette divergence éternelle qui surgit invariablement entre les rapports des médecins. Il suffit que Galien dise oui pour qu'Hippocrate réponde non. Cela s'explique quand on consulte un médecin, on le fait avec cette pensée exprimée par un personnage de comédie : « Si je te consulte, ce n'est pas pour me contredire. »

Et, en effet, le médecin ne vous contredit pas; mais il contredit son confrère avec un acharnement qui fait la joie de l'avocat et le trouble du juge.

En général, sur deux médecins on peut en écouter un; mais il est des cas, d'après Me Lachaud, où il faut n'en écouter aucun, c'est lorsqu'il s'agit de médecins aliénistes. « Ces messieurs, dit l'avocat, ont pour habitude de voir des fous partout, à tel point qu'on n'est jamais bien sûr d'être trouvé par eux sain d'esprit. Et je ne doute pas que, si l'on faisait examiner tous les docteurs les uns par les autres, le résultat de cette étude ne privât la science de tous ces spécialistes célèbres. »

S'il est difficile de parler des autres, il l'est encore bien plus de parler de soi. Me Crémieux y excelle, et par-dessus toutes les souplesses oratoires, il possède celle de se mettre en scène, non-seulement sans blesser les bienséances, mais

encore en respectant toutes les modesties, la sienne comprise.

Me Crémieux est allé donner, lui-même et de sa main, une bénédiction à une famille israélite de Marseille. Il raconte cela devant la première chambre de la Cour, et il le raconte à propos d'une somme de 36,000 francs réclamés par M. Ramel, agent de change, au caïd Nessim-Samama de Paris, alors que les ordres avaient été donnés par Joseph Samama de Marseille. La preuve de cette méprise établie donne gain de cause au client de Me Crémieux; mais cette preuve, il fallait la faire, et pour cela il fallait se rendre à Marseille.

« Alors, messieurs, continue l'avocat, mon ami le plus intime, qui ne fait rien sans mon aveu, à qui je peux me fier comme à moi-même, partit dimanche dernier pour Marseille.

« Arrivé chez Joseph Samama, un cri de surprise s'échappe de toutes les bouches. Le chef de la maison dit aussitôt : « Appelez ma femme. » Il oublie de dire laquelle, ce qui n'était pourtant pas inutile, car il a trois femmes, par la raison, donnée par l'orateur, que la polygamie autorisée par la loi de Moïse et de Mahomet sourit à un juif tunisien. Quoi qu'il en soit, une femme paraît et Samama lui dit : « Tiens, voilà M... Appelle nos fils, et qu'il les benisse. » Je puis, messieurs, vous raconter ces détails comme si j'avais été présent ! » Et Crémieux bénit les enfants, et il le raconte avec cette finesse, ce goût, cette grâce que vous voyez.

Les procès de cette huitaine n'offrant pas un grand intérêt, il nous prit envie, l'autre jour, de faire une singulière expérience, et il faut dire tout de suite qu'elle n'a pas mal réussi. Il s'agissait de passer en revue pêle-mêle quelque chambres du tribunal, de séjourner quelques minutes dans chacune et de recueillir, à la fortune du débat, ce qui sortirait de cette loterie de notre droit de visite. Nous entrons d'abord dans la première chambre du tribunal. Des actionnaires de la Société Néerlandaise plaidaient contre MM. Pereire. Et leur avocat, à qui on reprochait de servir une spéculation et une sorte de *chantage*, répondait :

« Je m'attendais à ce mot-là; mais ce n'est pas chanter qui est le mot propre, c'est le verbe *crier* qu'il faudrait substituer à celui-là. Eh bien, oui, j'en conviens, nous crions et nous crions très-fort; c'est notre droit, parce qu'on nous écorche, et comme nous ne sommes pas à Melun, ce n'est pas, hélas ! avant d'avoir été écorchés que nous crions. »

Ceci entendu, nous nous dirigeons vers la police correctionnelle. Nous voici à l'audience de la sixième chambre.

Une vieille femme dépose contre une autre vieille femme.

M. le président dit au témoin :

— Vous êtes bien certaine d'avoir vu trembler les clefs de l'armoire?

— Oui, monsieur le président.

— Faites bien attention à votre réponse, car cette circonstance est la charge la plus sérieuse contre la prévenue pour le troisième vol.

Expliquons cette énigme.

La dame plaignante soutenait que, pendant une absence d'environ quatre minutes, la dame Favriot avait dû entrer dans sa chambre, ouvrir une armoire, prendre dans cette armoire, au fond de deux boîtes enfermées l'une dans l'autre, une somme de cent francs. La prétendue voleuse aurait agi avec tant de précipitation, et le fait était si récent, que des clefs suspendues à un anneau et attachées à celle qui ouvrait l'armoire, tremblaient encore.

— Donc, continuait M. le président, vous avez conclu que si les clefs tremblaient, c'est qu'une main venait de les agiter, que cette main avait dû ouvrir l'armoire, puis les boîtes et emporter la somme qui vous manquait?

— Précisément; monsieur le juge; mais madame, que voilà, m'a soutenu que les clefs tremblaient toutes seules quand on fermait la porte cochère. Pour lors, je suis allée fermer cette dite porte cochère en mettant la portière en faction devant mes clefs. J'ai poussé la porte à tour de bras, sauf votre respect. Je l'ai fermée avec tous les tremblements du bon Dieu, à faire croire qu'on démolissait la maison, quoi !

— Et les clefs n'ont pas remué?

— Pas plus que l'*arche* de triomphe.

Malgré cette expérience aussi concluante qu'extra-judiciaire, le vol de l'armoire est effacé de la liste de la prévenue, qui, pour un autre grief, est condamnée à deux mois de prison.

Sur le même palier, nous entrons dans la chambre qui fait vis-à-vis à celle-là.

Ici, M. le président interroge un prévenu qui a un faux air de Bertrand dans *Robert Macaire*.

— Vous alliez mendier dans les fermes au lieu de rester à Chartres?

— J'avais besoin d'aller prendre un peu l'air.

— Pourquoi êtes-vous venu à Paris? Vous savez bien que le séjour de la capitale vous est interdit.

— C'est-à-dire, monsieur le président, entendons-nous. Je sais bien que le séjour de Paris m'est interdit, mais je ne sais pas pourquoi.

— Alors pourquoi y êtes-vous venu?

— Mais justement pour savoir pourquoi je ne pouvais pas y venir?

Montons un étage.

Nous sommes en présence d'un patron qui veut excuser son ouvrier inculpé du délit de coups et blessures.

— Monsieur le président, dit-il, vous pouvez croire que Grelu, en abîmant l'épicier, ne savait pas ce qu'il faisait.

— Il était donc ivre?

— Ah! oui, qu'il l'était, et je sais bien pourquoi.

— Pourquoi donc? il faut le dire.

— Parce qu'il était en tête-à-tête avec une dame de chez nous.

— Mais ce n'est pas là une raison.

Le patron (clignant de l'œil) : — Oh! que si, mon président.

— Eh! quelle est donc cette dame?

— Une dame-jeanne qui contient plus de trois litres.

MAÎTRE GUÉRIN.

## CAUSERIE GASTRONOMIQUE

Nous pensons être agréable aux lecteurs et lectrices de *l'Univers illustré* en insérant ici quelques nouvelles recettes culinaires et *des menus*. Nous suivons en cela l'exemple qui nous a été donné par des journaux bien placés dans la faveur publique. Si ce premier essai est accueilli favorablement, la causerie gastronomique sera continuée.

*Menu d'un dîner de ménage.* — Potage gras au riz, fromage de gruyère et parmesan râpé (servi à part). Hors-d'œuvre : saucisson de Lyon coupé en tranches minces et coquilles de beurre frais.

Bœuf bouilli avec garniture d'oignons glacés et petites saucisses.

Compote de pigeons aux petits pois, asperges à la *sauce béarnaise*. Rôti d'un gigot d'agneau, salade de laitue. Pudding au riz.

Dessert de fruits de la saison et petits fours.

*Sauce béarnaise.* — Manière de la préparer : Mettez dans une saucière quatre jaunes d'œufs bien frais, 120 grammes d'excellent beurre, du sel fin en quantité suffisante et un jus de citron. Faites chauffer au bain-marie en delayant avec une cuiller de bois; dès que la sauce est assez épaisse, elle est à point pour être servie. On peut l'employer également avec les asperges, le turbot ou autre poisson cuit au court-bouillon, et même la volaille froide.

*Pudding au riz* (mets anglais). — Faire crever dans un litre de lait 3 hectos de riz (choisir le plus beau riz). Lorsqu'il est cuit et épais, le grain resté entier, retirez le riz du feu, ajoutez 2 hectos de beurre fin, 3 hectos de sucre en poudre, de la muscade et de la canelle râpées, pincée de sel fin, mélangez bien le tout, en ajoutant ensuite 3 hectos de raisins de Corinthe épluchés avec soin, quatre jaunes d'œufs et deux blancs. Il faut enduire un moule avec du beurre recouvert de chapelure et verser dedans la préparation qui ne doit le remplir qu'aux deux tiers. Faire cuire à un four très-doux.

*Ramquin allemand.* — Dans un demi-litre de bon lait, on délaye trois ou quatre poignées de farine, on fait tiédir sur le feu en tournant toujours pour bien délayer la pâte, sans grumeaux. Lorsque ce résultat est obtenu, on retire du feu et on ajoute un peu de sel fin, 2 hectos de beurre et 2 hectos de fromage (gruyère et parmesan) coupés en tranches minces. On remet sur le feu en delayant toujours jusqu'à ce que la pâte se détache de la casserole, ce qui annonce qu'elle est à point. On y ajoute alors trois œufs entiers battus et on met ce mélange dans un plat allant au feu. Mettre au four, ou à défaut sous le four de campagne avec feu vif dessus et très-peu dessous. Après un quart d'heure, le ramquin est monté et d'une belle couleur : il faut le servir de suite comme un soufflé pour qu'il ne tombe pas.

*Confiture de fraises.* — Choisissez la belle espèce que l'on nomme *victoria*, fraises rouges à l'intérieur et très-parfumées. Mettez dans un bassin poids égal d'eau filtrée et de sucre concassé; faites cuire à grand feu de manière à arriver *au lissé*, c'est-à-dire qu'en prenant une goutte du liquide et la jetant sur une assiette, elle s'aplatit comme une pastille. Mettez dans ce sirop vos fraises bien épluchées (gardez-vous de les laver, elles perdraient de leur parfum et la confiture ne se conserverait pas). Autant de poids de fraises que vous aviez de sucre; tournez rapidement avec l'écumoire; douze à quinze minutes d'ébullition doivent suffire. Mettez dans des pots de verre.

MARCELINE.

## COURRIER DES MODES

Nous vivons dans un temps de fêtes et de splendeurs inusitées; je plains de tout mon cœur les chroniques de modes qui sont obligées d'enregistrer les bals, les réunions, et de citer les principales toilettes. Ce travail a pris, depuis quelques jours, de telles proportions, qu'il me paraît impossible de n'y point succomber.

Heureusement pour moi, ma mission ici est plus facile à remplir; j'ai d'abord des lectrices indulgentes, ce qui est le point principal, et ensuite je ne dois point m'écarter des modes pratiques, où chaque femme peut puiser quelques renseignements. Nous voici donc aujourd'hui décrivant quelques jolies toilettes composées de mousseline blanche par les soins de Mlles Noël sœurs, à la *Couronne Royale*, rue du Bac, 51.

Remarquons bien que la toilette blanche se fait toujours avec jupe traînante, car, même en restant simple, elle constitue une toilette habillée. Voici donc plusieurs genres, tous également distingués : une robe de mousseline, forme empire, jupe à traîne; le bas a des broderies qui remontent en quilles, tandis que le tour est garni d'un feston. Le corsage, assez décolleté, est entouré d'une guipure, la manche, juste au bras, et sans poignet, a un jockey de guipure et une broderie. Le paletot est décoré de la même broderie que la jupe; il est flottant, avec volant de guipure tout autour. Pour rendre cette toilette plus élégante, on peut la doubler de taffetas lilas ou bleu.

Une autre robe de mousseline blanche a sa jupe garnie d'un volant plissé d'une hauteur de 40 centimètres, terminé par un ourlet et une petite dentelle de Bruxelles. Le corsage est fait en casaque; la forme est carrée derrière et se découpe en pointe sur les côtés et sur le devant avec une garniture de volant comme celle de la jupe. Les manches sont ouvertes, ornées de même, avec des sous-manches en dentelle de Bruxelles.

Voilà certainement deux toilettes très-élégantes, mais la *Couronne Royale* sait éditer avec le même succès et la même distinction des costumes plus simples. En voici la preuve : une toilette de piqué blanc, jupe à traîne et casaque ajustée, le tout bordé d'un galon blanc; sur la casaque, une ceinture en même étoffe nouée derrière et à bouts flottants, et dessus toute la toilette, disposée avec art, une jolie garniture de boutons de nacre.

Une autre toilette, très-distinguée, destinée à une jeune fille, est en mohair blanc, jupe biaisée et à traîne, garnie d'une double bande de taffetas bleu recouverte d'une guipure blanche perlée. Le corsage est décolleté carrément avec intérieur d'une chemisette à petits plis et entre-deux de guipure; ce corsage a des petites basques garnies de taffetas et guipure comme la jupe, et les bretelles qui s'y rattachent sont composées de la même garniture et forment des jockeys sur les épaules.

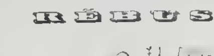
Il serait trop long de vous décrire les charmants corsages blancs que l'on voit à profusion chez Mlles Noël sœurs, et je suis forcée de vous dire seulement à ce sujet qu'il m'est impossible de trouver rien de plus gracieux que ce genre de toilette quand la saison nous autorisera à la porter.

Les jupes de foulard font un excellent effet avec les corsages blancs; on peut aussi composer la toilette tout en foulard, et mettre seulement en dessous de la casaque une chemisette blanche qui sert de corsage quand on ôte la casaque pour rester chez soi.

Je crois vous avoir dit déjà tout le succès obtenu par les magasins de la *Malle des Indes*, passage Verdeau, qui a eu des robes choisies, dans ses vitrines de l'Exposition, par LL. MM. l'impératrice Eugénie, l'impératrice Marie-Anne d'Autriche, la reine des Pays-Bas, la reine de Wurtemberg, la reine de Saxe et S. A. I. la princesse Mathilde.

C'est qu'aussi la *Malle des Indes* s'est réellement distin-









*Explication du dernier Rebus :*

Nul n'est prophète en son pays




# VENISE REINE

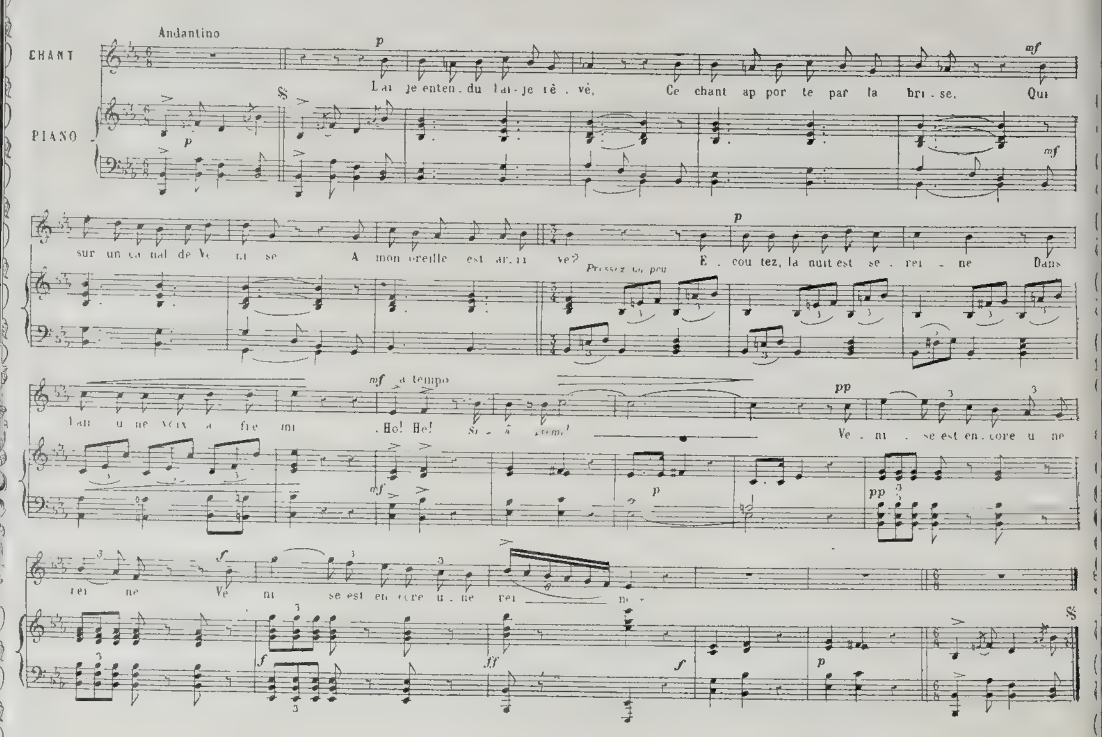
Chanson inédite

PAROLES ET MUSIQUE

DE

*GUSTAVE NADAUD*




I

L'ai-je entendu, l'ai-je rêvé,
Ce chant apporté par la brise,
Qui dans un canal de Venise
A mon oreille est arrivé ?
Ecoutez : la nuit est sereine,
Dans l'air une voix a frémi :
« *Ho ! hé ! sia premi !*
Venise est encore une reine. »

II

C'était le cri du gondolier
Qui chante appuyé sur sa rame :
« J'étais amoureux d'une femme
Captive aux bras de son geôlier. »
La captive a rompu sa chaîne
Et relevé son front pâli.
« *Ho ! hé ! sia stali !*
Venise est encore une reine. »

III

Ils sont partis, les étrangers;
Ils ont revu leur Allemagne,
Chacun sa plaine ou sa montagne,
Ses sapins ou ses orangers.
Quand la paix succède à la haine,
L'étranger n'est plus l'ennemi :
« *Ho ! hé ! sia premi !*
Venise est encore une reine. »

IV

Reprends le royaume des flots,
Epouse de l'Adriatique,
Séjour de la sirène antique,
Ilot formé de cent îlots;
Vaisseau dont la vaste carène
Est d'or & de marbre poli :
« *Ho ! hé ! sia stali !*
Venise est encore une reine. »

V

La voix qui m'arrivait ainsi,
Ce n'était pas la voix d'un homme
C'était Venise ou c'était Rome,
Car les peuples chantent aussi.
C'était la conscience humaine
Qui trouve partout un écho :
« *Ho ! hé ! sia lungo !*
Venise est encore une reine. »

GUSTAVE NADAUD.

*Heugel et Cie, éditeurs.*



VUE DE L'ISOLA BELLA SUR LE LAC MAJEUR, d'après une photographie. — Voir page 410.

guée par les magnifiques tissus et les splendides dessins qu'elle nous a donnés cette année. On ne peut pas toujours porter des robes dont les dispositions imposent des accessoires de toilette riche, mais le foulard offre autant de ressources au costume de voyage et de campagne; ainsi par exemple, les moirés en toutes teintes sur fond blanc, les petits semés de fleurettes jardinières, les rayures et les unis sont ce qu'il y a de plus distingué et de plus solide par le temps qui court. Les belles voyageuses de tous pays font de nombreuses visites au passage Verdeau, dans le magasin de la *Malle des Indes*.

Les gants sont, à mon avis, l'accessoire le plus important d'une toilette élégante; je ne saurais, sans manquer à ma mission de chroniqueuse, oublier de vous parler des gants. J'ai remarqué, comme vous sans doute, chère lectrice, en visitant l'Exposition, classe XIV, vitrine 78, les gants de la maison Deschamps, rue de Choiseul, 16. Je sais qu'on expose ordinairement ce qu'on a de mieux, mais je puis vous affirmer que dans la maison dont nous parlons tout est également soigné. On y remarque le gant riche en qualité extra, comme peau très-fine et de belle nuance, à pouce indéchirable et couture à point noué. Ce gant est en grande réputation dans le monde élégant; il y a aussi le gant *Mignon*, dont le prix est de 4 fr. 50 pour homme et de 4 francs pour femme (à deux boutons). C'est la grande vogue du moment; même élégance de forme et même peau de chevreau que le précédent, avec ces charmantes nuances que l'on nomme ambre, capucine, lilas de lumière, gris, mode et suisse. Dans les mêmes magasins on remarque un choix immense de gants de Suède de toutes qualités, depuis le prix de 2 francs jusqu'à 3 fr. 25, et notez bien que dans ces gants de Suède, il existe plusieurs teintes fort distinguées en gris, lilas, jaune cuir et jaune clair. On a toujours un immense avantage à acheter de beaux gants, parce que ceux-ci se nettoyent et qu'ils ne sont jamais déchirés. Je ne suis donc point surprise de la faveur qui entoure en ce moment les produits de la maison Deschamps.

Si le grand monde s'est donné le plaisir des fêtes dansantes, nous pouvons dire que la partie gastronomique n'a point été négligée. La maison du confiseur Seugnot, rue du Bac, 24, bien connue de nos lectrices, a été mise à contribution pour tous ces magnifiques desserts dont chacun vous a fait des récits.

Si je disposais d'une place plus considérable, j'ajouterais volontiers quelques lignes donnant le nom des nouveaux gâteaux montés par lesquels la maison Seugnot a soutenu sa réputation vraiment européenne.

ALICE DE SAVIGNY

S. A. R. LE GRAND-DUC FRÉDÉRIC DE BADE, d'après une photographie de M. Ed. Wagner.

## LE GRAND-DUC DE BADE

Dans le bulletin de notre précédent numéro, nous avons enregistré l'arrivée à Paris du grand-duc et de la grande-duchesse de Bade. Nous publions aujourd'hui le portrait de ce souverain, que des liens étroits de parenté rattachent à la famille royale de Prusse. Il semble que, par une espèce d'accord tacite, la scène parisienne soit livrée en ce moment aux têtes couronnées de seconde classe et de troisième classe. Après l'empereur de Russie et le roi de Prusse, voici le vice-roi d'Égypte, le grand-duc de Bade, le duc de Mecklembourg et cinq ou six petits ducs et princes de la Thuringe, en attendant l'entrée du sultan, de l'empereur d'Autriche et de la reine d'Espagne.

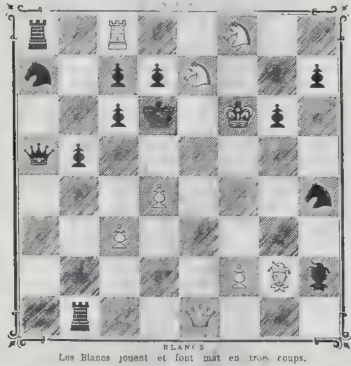
Frédéric-Guillaume-Louis, grand-duc de Bade et duc de Zæhringen, est né le 9 septembre 1826. Il succéda, comme régent, dans le gouvernement à son père, le grand-duc Léopold, le 24 avril 1852, à la place de son frère aîné Louis, que son état physique et intellectuel rendait inhabile au pouvoir. Il prit trois ans plus tard le titre de grand-duc par patente du 5 septembre 1856.

Quelques jours après, le grand-duc Frédéric épousa la princesse Louise-Marie, fille du roi Guillaume, alors prince de Prusse.

X. DACHÈRES.

IL EST INDISPENSABLE *que toute lettre relative à une réclamation, à un changement d'adresse ou à un renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des* BANDES IMPRIMÉES, *qui sont collées sur l'enveloppe du Journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi, dans le service du Journal, des irrégularités que l'abonné ne doit alors imputer qu'à lui seul.*

PROBLÈME N° 58
COMPOSÉ PAR M. I. GUNSBERG, DE PESTH
Jeune amateur âgé de 12 ans



BLANCS
Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

## CONGRÈS D'ÉCHECS
### A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867

### Tournoi International
PRIX DE L'EMPEREUR

L'ouverture du Tournoi, fixée primitivement au 15 mai et retardée par différentes circonstances, a eu lieu le 3 juin dans les salons du Cercle international.

Ce Tournoi, auquel prennent part quatorze joueurs de première force venus de différents pays, se poursuit depuis cette époque sans interruption et a déjà donné lieu à de fort belles parties.

Une légère modification a été introduite dans le programme primitivement arrêté. Chaque joueur doit faire *deux* parties, *ni plus ni moins*, successivement avec chacun des concurrents. Le rang de chaque joueur dans le classement final sera déterminé par le nombre total de parties qu'il aura gagnées.

Le vainqueur du Tournoi recevra une magnifique coupe de Sèvres d'une valeur de cinq mille francs, donnée par l'Empereur, plus une somme de cinq cents francs.

Les 2e, 3e et 4e Prix consistent en trois sommes de huit cents, quatre cents et deux cents francs.

Le Tableau ci-dessous exprime l'état du Tournoi, à la date du 24 juin. Il en ressort clairement que MM. Kolisch, Steinitz, Winawer, Neumann et de Vère ont déjà distancé les autres concurrents.

| NOMS DES JOUEURS. | NATIONALITÉ | NOMBRE DE PARTIES Gagnées | Perdues | Nulles |
|---|---|---|---|---|
| D'ANDRÉ (Baron)........ | France | 2 | 9 | 1 |
| ARNOUX DE RIVIÈRE..... | id | 1 | 7 | » |
| CZARNOWSKI........ | Pologne. | 5 | 4 | 1 |
| DEVINCK........ | France. | » | » | » |
| FR[illegible]........ | Danemark | 5 | 9 | » |
| GOLMAYO........ | Espagne. | 6 | 7 | » |
| KOLISCH........ | Hongrie. | 7 | 2 | 1 |
| LOYD........ | Amérique | 1 | 15 | 1 |
| NEUMANN........ | Prusse. | 13 | 3 | 2 |
| ROSENTHAL........ | Pologne. | 6 | 4 | 2 |
| ROUSSEAU........ | Amérique. | 2 | 14 | » |
| STEINITZ........ | Hongrie. | 11 | 1 | 2 |
| DE VÈRE........ | Angleterre. | 8 | 4 | 1 |
| WINAWER........ | Pologne. | 9 | 2 | 1 |

C. P.



# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE VOLUME





# TABLE DES GRAVURES

CONTENUES DANS CE VOLUME

